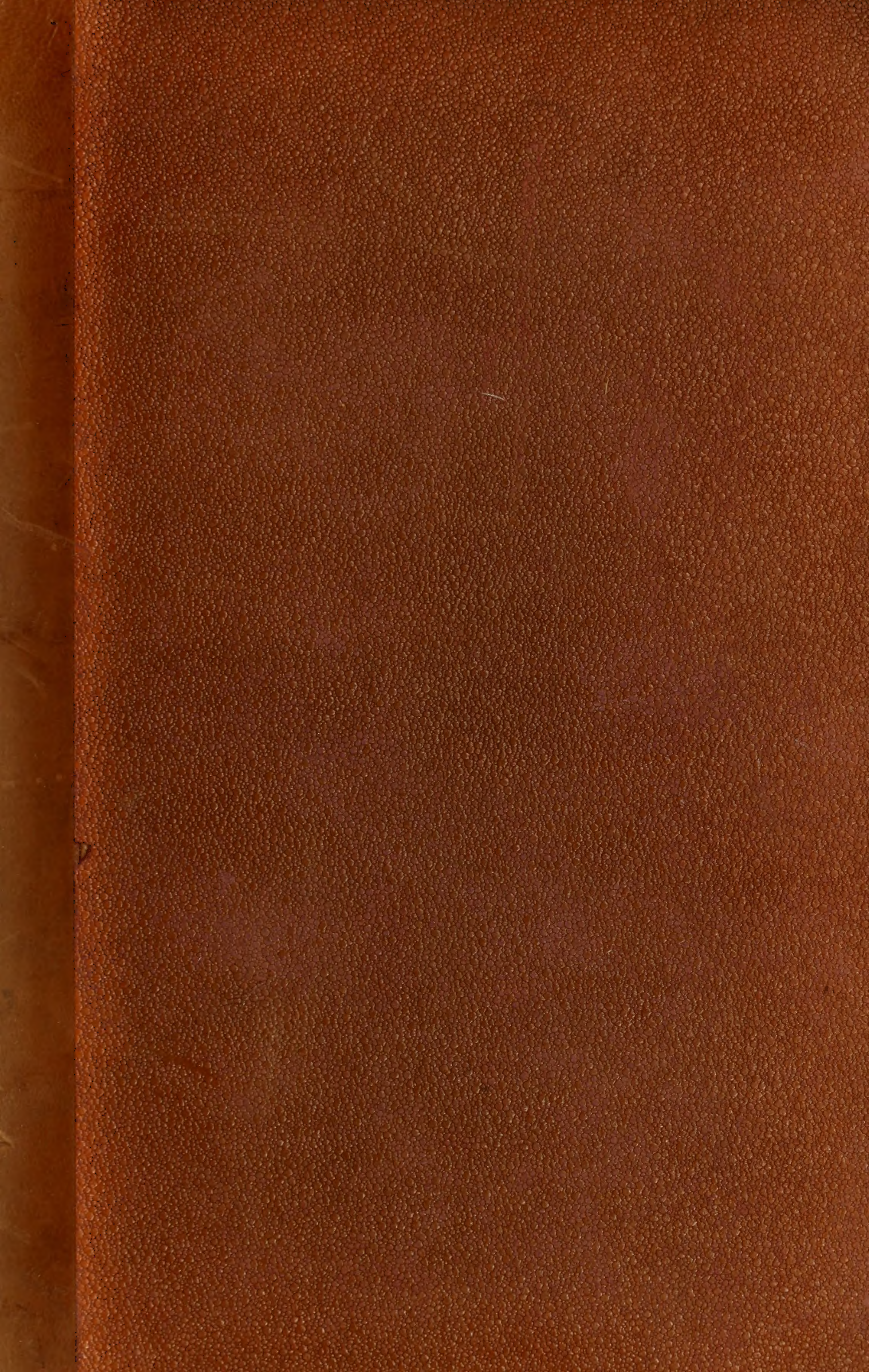






COLLECTION
INTÉGRALE ET UNIVERSELLE
DES
ORATEURS SACRÉS.

DEUXIÈME SÉRIE,

RENFERMANT :

1° LES ŒUVRES ORATOIRES DES PRÉDICATEURS QUI ONT LE PLUS ILLUSTRÉ LA CHAIRE FRANÇAISE DEPUIS 1789 ET AU DESSUS * JUSQU'A NOS JOURS,

SAVOIR :

MONMOREL, DE MONTIS, J. LAMBERT, DE LIGNY, BERGIER, DESSAURET, LENFANT, DE BEAUVAIS, CORMEAUX, DE BEAUREGARD, DE BOISGELIN, DE NOÉ, COSSART, GUÉNARD, GÉRARD, LEGRIS DUVAL, L'ABBÉ RICHARD, DE LA LUZERNE, ANOT, VILLEDIEU, DE BOULOGNE, DE BILLY, RIBIER, DE MONTBLANC, MAUREL, BERTIN, FEUTRIER, SALAMON, PERRET DE FONTENAILLES, BORDERIES, CAFFORT, FOURNIER, LONGIN, BOUDOT, DOUCET, FRAYSSINOUS, ROBINOT, BOYER, LABOUDERIE, ROY, GUILLON, BONNEVIE, OLIVIER, ETC., ETC.;

2° LES PLUS REMARQUABLES MANDEMENTS, OU DISCOURS

DE LEURS ÉMINENCES LES CARDINAUX DE BONALD, ARCH. DE LYON; DU PONT, ARCH. DE BOURGES; DONNET, ARCH. DE BORDEAUX; VILLECOURT, ANCIEN ÉVÊQUE DE LA ROCHELLE; DE NOSSEIGNEURS DEBELAY, ARCH. D'AVIGNON; CHARVAZ, ARCH. DE GÊNES; BILLIET, ARCH. DE CHAMBÉRY; DE PRILLY, ÉV. DE CHALONS; DE MARGUÉRYE, ÉV. D'AUTUN; DE MAZENOD, ÉV. DE MARSEILLE; LACROIX, ÉV DE BAYONNE; RIVET, ÉV. DE DIJON; MENJAUD, ÉV. DE NANCY; ROESS, ÉV. DE STRASBOURG; GUIBERT, ÉV. DE VIVIERS; GIGNOUX, ÉV. DE BEAUVAIS; ANGEBAULT, ÉV. D'ANGERS; DUFETRE, ÉV. DE NEVERS; GROS, ÉV. DE VERSAILLES; BUISSAS, ÉV. DE LIMOGES; DEPÉRY, ÉV. DE GAP; LAURENCE, ÉV. DE TARBES; VICART, ÉV. DE LAVAL; DE MORLHON, ÉV. DU PUY; DE GARSIGNIES, ÉV. DE SOISSONS; DE BONNECHOSE, ÉV. D'ÉVREUX; FOULQUIER, ÉV. DE MENDE; PIE, ÉV. DE POITIERS; MABILLE, ÉV. DE ST-CLAUDE; DUPANLOUP, ÉV. D'ORLÉANS; DE DREUX-BRÉZÉ, ÉV. DE MOULINS; LYONNET, ÉV. DE ST-FLOUR; REGNAULT, ÉV. DE CHARTRES; DANIEL, ÉV. DE COUTANCES; DE LA BOUILLERIE, ÉV. DE CARCASSONNE; PLANTIER, ÉV. DE NÎMES; DELALLE, ÉV. DE RODEZ; JOURDAIN, ÉV. D'AOSTE; VIBERT, ÉV. DE MAURIENNE; DELEBECQUE, ÉV. DE GAND; MALOU, ÉV. DE BRUGES; DE MONTPELLIER, ÉV. DE LIÉGE; BOURGET, ÉV. DE MONTRÉAL, ETC., ETC.;

3° LES SERMONS

DE MGR ROSSI, PRÉLAT DE LA MAISON DU SAINT-PÈRE; MM. ROBITAILLE, VIC. GÉN. D'ARRAS; BRUNET, VIC. GÉN. DE LIMOGES; LECOURTIER, CHANOINE ARCHIPRÊTRE DE NOTRE-DAME A PARIS; FAUDET, CURÉ DE ST-ROCH, IBID.; GAUDREAU, CURÉ DE ST-EUSTACHE, IBID.; PETIT, CURÉ A LA ROCHELLE; DECHAMPS, SUPÉRIEUR DES PP. RÉDEMPTORISTES DE BRUXELLES; COQUEREAU, CHANOINE DE ST-DENIS; GRIVEL, ID.; LIABEUF, CHAPELAIN DE L'EMPEREUR; DASSANCE, CHANOINE DE BAYONNE; LALANNE, DIRECTEUR DU COLLÉGE STANISLAS; MAUPIED, SUPÉRIEUR DE L'INSTITUTION DE GOURIN; CARBOY, PÈRE DE LA MISÉRICORDE; VIDAL, DU CLERGÉ DE PARIS; BARTHÉLEMY, ID.; NOEL, ID.; CASSAN DE FLOYRAC, ID., CORBLET, DU CLERGÉ D'AMIENS; CABANÈS, ID. DE TOULOUSE; BARTHE, ID. DE RODEZ, ETC.;

4° UN COURS DE PRONES

TIRÉS DES MEILLEURS PRONISTES ANCIENS ET MODERNES,

5° UNE SÉRIE D'OUVRAGES SUR LES RÈGLES DE LA BONNE PRÉDICATION,

(*Ces pronistes et ces maîtres de l'art seront nominativement énoncés sur les titres subséquents de cette collection*)

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

33 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA SÉRIE ENTIÈRE; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME SOIXANTE-DOUZIÈME DE LA PUBLICATION ENTIÈRE ET TOME CINQUIÈME DE LA SECONDE SÉRIE,

CONTENANT LES OEUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DE L'ABBÉ CORMEAUX, DU CARDINAL DE BOISGELIN, DE L'ABBÉ GÉRARD, D'ANOT ET DU P. GUÉNARD.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1856

* Pour Monmorel, de Montis et J. Lambert, oubliés dans la première série



SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SOIXANTE-DOUZIÈME VOLUME

DE LA PUBLICATION ENTIÈRE,

ET TOME CINQUIÈME DE LA SECONDE SÉRIE.

L'ABBÉ CORMEAUX.

LE CARDINAL DE BOISGELIN.

L'ABBÉ GÉRARD.

ANOT, CHANOINE DE REIMS.

L. P. GUÉNARD, JÉSUITE.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

NOTICE SUR CORMEAUX.

François-Georges Cormeaux naquit à Lombale en Bretagne, dans le diocèse de Saint-Brieux, le 10 novembre 1746, de parents remplis de religion. Sa mère l'avait offert à Dieu dès le temps de sa grossesse et voué à la Sainte Vierge quelques temps après sa naissance. Le jeune Cormeaux, dès son enfance, correspondit aux vues pieuses de sa mère. Après un examen sérieux de sa vocation, il fut décidé qu'il entrerait dans l'état ecclésiastique. Il eut de grands succès dans ses études et partout il se fit remarquer par une piété exemplaire. Au milieu de sa famille, il menait une vie si solitaire, qu'elle donnait à ses parents l'occasion de lui reprocher d'être sauvage. Cependant, il était facile de prévoir qu'il rendrait de grands services à l'Eglise. Dès qu'il fut prêtre, Cormeaux prêcha, et il eut toujours le plus grand attrait pour cette fonction du ministère ; mais il n'en était pas de la confession comme de la prédication. Ses supérieurs cependant exigèrent qu'il remplit ce ministère auquel il était si propre. Aussi fut-il successivement vicaire, curé et chef des missions du diocèse, et partout le Seigneur bénissait ses travaux ; sa paroisse surtout était comme une espèce de communauté religieuse bien réglée, où chacun bénissait le Seigneur par la sanctification de son travail. Ses travaux apostoliques s'étendaient sur tout le diocèse et même au dehors; il est inconcevable qu'avec un tempérament délicat et une mauvaise santé, M. Cormeaux eût pu supporter tant de fatigues. Sa vie, dans le cours de ses missions et de ses retraites était celle d'un homme de Dieu, qui, pour se rendre utile à ses frères, ne s'épargnait en rien; il prêchait souvent quatre ou cinq fois par jour, et au retour de ses missions il était tout entier à sa paroisse, où il donnait pour ainsi dire, une mission perpétuelle. Au moment de la révolution, croyant être utile à la religion, il accepta la place de président du tribunal du département des Côtes-du-Nord. En cette qualité il fallut prêter le serment de fidélité à la nation, à la loi et au roi. Il le fit avec toutes les restrictions nécessaires pour manifester qu'il rejetait, qu'il condamnait tout sens contraire aux principes de la religion; mais il ne tarda pas à reconnaître qu'il s'était trompé, et que les hommes auxquels il s'était uni étaient loin de vouloir comme lui l'appui de la religion et le bonheur du peuple. Rien ne peut dépeindre sa douleur; il se reprochait ce qui chez lui n'avait été qu'une imprudence, comme une faute grave qu'il pleura le reste de ses jours, et qu'il expia par sa mort après avoir supporté toutes les persécutions qu'enduraient alors les prêtres fidèles à leurs saintes fonctions. Pendant quatre ans, il ne cessa de donner des retraites à Paris pendant les plus mauvais jours de la révolution. Il fut arrêté le 9 août 1793, à Tremeauville, et sa captivité se prolongea jusqu'au 9 juin 1794, jour où il périt sur l'échafaud révolutionnaire. On a de lui deux volumes, contenant des œuvres de piété et entre autres des sermons; à ces deux volumes on en joint un troisième renfermant sa vie, par de Lasausse.

ŒUVRES ORATOIRES

DE CORMEAUX,

MISSIONNAIRE.

DISCOURS DIVERS.

INVITATION A LA PÉNITENCE.

Mes très-chers frères, vous avez péché, il faut que vous fassiez pénitence; si vous voulez être sauvés, faites de dignes fruits de pénitence; je ne puis vous donner un conseil plus salutaire; je ne puis vous fournir un moyen plus efficace pour vous procurer la paix de la conscience, pour vous faire recouvrer l'amitié de votre Dieu, et le droit au bonheur éternel.

O Esprit-Saint, communiquez-nous l'esprit de pénitence; il n'y a que vous qui puissiez amollir nos cœurs endurcis par le péché, et leur faire porter ces fruits de salut. O très-sainte Vierge qui n'eûtes jamais besoin de faire pénitence, parce que vous ne connûtes jamais le péché; Marie, avocate des pécheurs, vous êtes la plus tendre des mères, intercédez pour nous; c'est par vos prières que nous sollicitons la précieuse grâce de faire une vraie pénitence.

Gravez profondément dans votre esprit cette grande maxime de l'Evangile: il est absolument nécessaire de faire pénitence, quand on a eu le malheur d'offenser Dieu. C'est une vérité annoncée de toutes parts dans les saintes Ecritures, que vous avez entendu prêcher souvent, et qui est répétée dans tous les livres de piété comme une vérité incontestable.

Que prêchaient les prophètes au peuple d'Israël? La pénitence. Que prêcha Jonas aux Ninivites? La pénitence. Que prêchèrent les apôtres après la descente du Saint-Esprit? La pénitence. Que prêchait Jésus-Christ lui-même? Cet Homme-Dieu, plein de douceur, prêchait la pénitence. *Si vous ne faites pénitence*, disait-il, *vous périrez tous.* (*Luc.*, XIII, 3-5.)

Avec quelle force, quelle énergie Jean-Baptiste, le zélé précurseur de Jésus-Christ a prêché cette pénitence! Il disait, s'adressant aux pharisiens, il criait: *Race de vipère, comment prétendez-vous fuir la colère du ciel qui vous menace.* (*Matth.*, III, 7.) *La coignée est déjà à la racine de l'arbre; tout arbre qui ne porte pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu. Faites de dignes fruits de pénitence.* (*Ibid.*)

La pénitence, tel a été le sujet des instructions, des exhortations pressantes de tous les hommes apostoliques, des saint François d'Assise, des saint Vincent Ferrier, des saint François Xavier, des saint Charles Borromée: tel était le langage des premiers Pères de l'Eglise, de saint Jean Chrysostôme à Constantinople, de saint Grégoire, de saint Léon, papes à Rome. Qu'ils sont pressants les motifs que ces saints docteurs, que ces saints pontifes employaient pour porter leur peuple à la pénitence! Qu'ils sont éloquents les discours qu'ils faisaient sur cette matière si importante! Si je pouvais vous en donner ici l'extrait, vous verriez avec quel zèle, avec quelle force ils pressaient leur troupeau, d'embrasser cette pénitence à laquelle je vous exhorte par le désir ardent que j'ai de votre salut.

Je me contenterai d'ajouter aux motifs de terreur que notre Seigneur Jésus-Christ, son saint précurseur et les apôtres emploient dans les paroles que je vous ai déjà citées, ces autres paroles de saint Grégoire, si capables de faire une vive impression sur les bons cœurs: « Plus Dieu, notre juge, diminue de la sévérité de sa justice en ce monde à notre égard, plus nous devons nous élever au-dessus de notre faiblesse pour satisfaire à sa justice: car il est nécessaire que nous punissions en nous par la pénitence, les péchés que Dieu semble avoir oubliés par un effet de sa clémence. »

Tel est le raisonnement de ce grand pape; puissiez-vous en sentir tout le poids; vous y trouverez un très-pressant motif pour vous déterminer aussitôt efficacement à faire pénitence; ce grand motif, c'est la bonté que Dieu vous a témoignée, en vous supportant.

Les apôtres l'ont aussi fait valoir, ce motif. Dieu, dit le Prince des apôtres, agit à notre égard avec patience, et il nous attend, ne voulant pas que personne périsse, mais que tous fassent pénitence. Mépriserez-vous, dit l'apôtre saint Paul, les richesses de la bonté et de la charité de Dieu? Ah! mes très-chers frères, quelle invincible raison pour des âmes sensibles!

Faites donc pénitence: la justice et la sainteté de Dieu exigent que vous la fassiez et que vous ne différiez point. Il est certain que le péché qu'elle n'effacera pas en ce monde, sera puni dans l'éternité. Faites pénitence, la grande miséricorde de Dieu vous y invite encore de la manière la plus touchante: plus Dieu vous épargne en ce monde, moins vous devez vous épargner vous-même; c'est consulter ses propres intérêts que de faire pénitence.

Il faut qu'un pécheur fasse pénitence en ce monde ou en l'autre; celle que les pécheurs convertis font dans le temps, est facile et méritoire; mais celle que les malheureux réprouvés feront dans le lieu des tourments pendant l'éternité, sera terrible et inutile.

Convertissez-vous donc, mes très-chers frères, et que votre pénitence soit véritable, qu'elle ait toutes les qualités qu'elle doit avoir.

Il ne faut pas, mes frères, que vous imitiez tant de faux chrétiens qui se font illusion à eux-mêmes, parce qu'ils regardent comme pénitence ce qui n'en a que l'apparence, ce qui n'en est que l'écorce. Malheur à vous, si vous donniez dans une erreur si dangereuse! Ce sont de dignes fruits de pénitence que je demande de vous de la part de Dieu, à l'exemple de Jean-Baptiste et de tous les ministres de l'Evangile. Apprenez bien et retenez toujours ce que c'est que faire pénitence.

Faire pénitence; c'est, dit saint Grégoire, pleurer les péchés que l'on a commis, et ne plus rien faire qui mérite d'être pleuré. Vous ne feriez donc point pénitence si vous n'aviez pas une véritable contrition.

Faire pénitence, c'est expier non-seulement par ses larmes, mais encore par des œuvres pénibles, les crimes que l'on a commis. Vous ne feriez donc pas pénitence, si vous ne vous punissiez vous-mêmes, et c'est ce que les théologiens appellent satisfaction.

Faire pénitence, dans la loi nouvelle, c'est user du remède institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour effacer les péchés; c'est approcher du sacré tribunal de la réconciliation avec toutes les dispositions requises. Vous ne feriez donc pas une véritable pénitence, si, pouvant vous confesser, vous ne faisiez pas une bonne confession.

Nul catholique ne doute de la nécessité de la confession pour obtenir le pardon des péchés que l'on a commis après le baptême; mais cette confession, cette accusation des péchés, on vous l'a dit souvent, doit être entière, sincère et accompagnée d'une humilité profonde et d'une parfaite docilité. Un seul de ces péchés qui sont appelés mortels, parce qu'ils donnent à l'âme une espèce de mort, retenu ou déguisé, rend la confession nulle et sacrilége. Ah! que de confessions qui rendent le pécheur plus criminel, plus abominable aux yeux de Dieu, par défaut d'intégrité et de sincérité! Hélas! n'y a-t-il aucun de vous à qui la conscience reproche un si grand crime? Ah! si vous vous étiez rendus coupables envers Dieu jusqu'à cet excès, hâtez-vous d'aller pleurer amèrement, aux pieds d'un digne ministre, l'horrible profanation que vous avez faite du sang adorable de votre divin Sauveur.

Il faut accuser tous vos péchés, et il faut satisfaire encore à Dieu pour l'injure que vous lui avez faite en faisant entrer et en laissant habiter le péché dans votre cœur. Quelle satisfaction devez-vous faire? Cette satisfaction doit être proportionnée à vos péchés, à leur énormité et à leur multitude.

La satisfaction que l'on vous impose au tribunal de la pénitence, est toujours bien légère, eu égard à la grandeur et au nombre de vos fautes; si vous avez un véritable zèle pour votre salut, vous devez donc suppléer à ce qui manque à cette pénitence: suppléez-y par une pénitence volontaire.

Vous devez, autant que vos forces et vos facultés vous le permettent, venger sur vous la justice de Dieu, et en prévenir les terribles coups par des prières ferventes, par des aumônes abondantes, par des privations et des jeûnes; vous le devez, surtout, par l'acceptation volontaire de toutes les peines de la vie, par une soumission parfaite à la volonté de Dieu dans les plus fâcheux événements, par la fidélité à remplir tous les devoirs de votre état, quelque pénibles qu'ils soient; par la mortification de vos passions et de votre humeur; en un mot, par une vie vraiment chrétienne, qui, comme le dit le saint concile de Trente, doit être une pénitence continuelle. N'oubliez pas de saisir les occasions de vous enrichir du trésor des indulgences qui sont, non une exemption de pénitence, mais un supplément à notre faiblesse.

La qualité la plus essentielle de la pénitence, vous le savez, c'est une véritable contrition; si votre contrition n'était pas véritable, votre pénitence serait fausse. Rappelez-vous ce qu'il faut entendre par une contrition véritable.

La contrition est une douleur sincère, un regret amer d'avoir offensé Dieu, accompagné d'une ferme résolution de ne plus commettre le péché et de satisfaire à la justice de Dieu pour les péchés qu'on a eu le

malheur de commettre. C'est une tristesse de l'âme à la vue de ses péchés qu'elle considère comme l'offense de Dieu.

Repentez-vous de vos péchés, mes frères, détestez vos péchés. Je vous exhorte à vous en repentir par le motif de la charité, c'est-à-dire, par la raison qu'en vous livrant au péché, vous avez offensé un Dieu qui est infiniment bon en lui-même, un Dieu qui est infiniment parfait, un Dieu qui serait digne de tout votre amour, quand Dieu qui a été votre bienfaiteur dans tous les temps et de toutes les manières, ne vous aurait fait aucun bien. Cette douleur, ce regret est ce que l'on appelle la contrition parfaite; excitez-vous-y souvent.

Heureux ceux qui ont une telle contrition! A l'instant même qu'elle entre dans leur cœur, ils deviennent les amis de Dieu, eussent-ils été jusque-là ses ennemis; avant d'avoir reçu du prêtre l'absolution de leurs péchés, avant de les avoir accusés, à l'instant même, ils sont réconciliés avec Dieu, ils sont justifiés aux yeux du Seigneur, quelqu'affreux, quelque multipliés qu'aient été les péchés dont ils se sont rendus coupables.

Il n'en serait pas ainsi, mes frères, si vous n'aviez que la contrition imparfaite, ou pour mieux s'exprimer, non parfaite, que l'on appelle attrition. On entend par attrition la douleur, le regret que le pécheur conçoit de son péché, en considérant son extrême laideur et les châtiments affreux qu'il lui attire. Celui qui déteste ses péchés par ces motifs, n'en obtient la rémission qu'en recevant le sacrement de pénitence. Si vous ne concevez pas la grande différence qu'il y a entre ces deux espèces de douleurs ou de contritions, souvenez-vous de ce que dit le pieux auteur de l'Imitation de Jésus-Christ : qu'il est plus avantageux de sentir la contrition, que d'en donner une définition exacte.

Excitez-vous à la douleur de vos péchés, en considérant successivement la difformité qu'ils renferment, la grandeur des supplices éternels qu'ils vous ont mérités, la gloire du ciel dont ils vous ont rendus indignes, et l'ingratitude que vous avez commise envers un Dieu, votre bienfaiteur universel, votre tendre père, que ses infinies perfections rendent infiniment aimable.

La contrition, le regret d'avoir offensé Dieu, est absolument nécessaire à un pécheur pour obtenir le pardon de ses péchés; quelque bon, quelque miséricordieux que soit le Seigneur, il n'a promis qu'aux pécheurs pénitents la rémission de leurs fautes; et quelque puissant qu'il soit, il ne peut leur pardonner qu'à cette condition. Pourquoi, mes très-chers frères? En voici la raison, c'est parce que si Dieu est infiniment bon et infiniment miséricordieux, il est aussi infiniment saint et infiniment juste. Le désir de la confession supplée à la confession, quand elle est impossible, comme le désir du baptême supplée au baptême, quand on ne peut pas le recevoir; mais rien ne supplée à la contrition, non pas même le désir de l'avoir.

Cependant, cette contrition, si nécessaire pour la validité de la confession, le croiriez-vous, mes frères, est très-rare; vérité bien digne de vos larmes, dont il est facile de vous convaincre. Il suffit pour cela de considérer avec attention les qualités que la contrition doit avoir, et d'examiner dans quelles dispositions la plupart des pécheurs approchent du tribunal de la pénitence; vous vous écrierez bientôt, hélas! où sont les vrais pénitents?

La contrition doit avoir certaines qualités, elle doit être surnaturelle, intérieure, souveraine et universelle; mais y a-t-il beaucoup de pécheurs qui détestent leurs péchés par quelqu'un de ces motifs que la foi nous suggère? Y en a-t-il beaucoup dont l'âme soit vraiment affligée d'avoir offensé leur Dieu? Y en a-t-il beaucoup dont la douleur s'étende à tous les péchés mortels qu'ils ont commis? Y en a-t-il beaucoup dont le regret d'avoir péché, surpasse toute autre douleur, et de qui on puisse dire : Ils commencent à aimer véritablement Dieu comme source de toute justice.

Hélas! Qui pourrait compter le nombre de ceux qui se confessent de leurs péchés sans en avoir aucune douleur! Eh, comment auraient-ils une douleur conçue par le mouvement du Saint-Esprit? Ils ne la demandent pas, il ne s'y excitent pas. Si l'on pleure ses iniquités, c'est souvent à cause des remords qu'elles excitent, de la confusion qu'elles occasionnent, des pertes temporelles qui en sont la suite. Si l'on prononce de bouche quelque formule d'acte de contrition, le cœur n'y a aucune part; si l'on se détermine à combattre certains vices, il en est d'autres auxquels on ne renonce point; si l'on hait le péché, souvent ce n'est pas plus que tout autre mal; et si l'on aime Dieu, ce n'est pas par-dessus tout. O mon Dieu, parmi tant de pénitents, que de faux pénitents!

Ce qui prouve encore que la pénitence de tant de pécheurs qui protestent aux pieds des ministres de Jésus-Christ, de la sincérité de leur douleur, n'est pas une pénitence véritable, c'est la promptitude et la facilité avec laquelle ils retombent dans les péchés dont ils s'imaginent s'être repentis; c'est le défaut de précautions qu'ils prennent pour fuir constamment les péchés qu'ils ont juré de ne plus commettre.

Que ferez-vous donc, mes frères, afin de faire véritablement pénitence et d'en porter de dignes fruits? Pensez qu'ayant pu de vous-mêmes pécher, vous ne pouvez vous repentir sans le secours du ciel; et que cette réflexion vous fasse demander sans cesse au Seigneur la grâce de la contrition et des larmes de componction. Suppliez-le, par les mérites de votre Sauveur, et par l'intercession de Marie, des anges et des saints, d'exaucer votre prière. Considérez ensuite

attentivement, sous les yeux de Dieu, aux pieds d'un crucifix, le grand mal dont vous vous êtes rendus coupables, et le grand tort que vous vous êtes fait à vous-mêmes.

Convertissez-vous au Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur; il faut que vous déchiriez ce cœur qui a conçu le péché, et qu'il soit en quelque sorte brisé par la douleur; il faut que vous preniez des mesures efficaces pour vous corriger de vos vices, et embrasser avec zèle les rigueurs de la pénitence; n'oubliez jamais qu'il suffit d'avoir péché une fois pour être dans l'obligation de passer toute sa vie dans les larmes, les gémissements et la mortification

Voulez-vous un moyen qui vous animera à ces saintes pratiques, et qui vous les rendra douces et agréables : aimez Dieu, mes très-chers frères, commencez à aimer Dieu de tout votre cœur. Aimez-le, et par cet amour, vous réparerez l'outrage affreux que vous avez fait au Seigneur; par cet amour, vous recouvrerez tout ce que vous avez perdu en perdant votre Dieu.

Aimez votre Dieu, soyez pénétrés pour lui d'un ardent amour, surtout lorsque vous entrez dans la sainte piscine pour vous y laver dans le sang de Jésus-Christ. Ah ! est-il un temps où votre Dieu doit vous paraître plus aimable, que lorsque ce Dieu de miséricorde vous pardonne tous vos péchés ? Beaucoup de péchés furent pardonnés à la femme pécheresse, parce qu'elle aima beaucoup.

Aimez beaucoup. Que l'amour fasse couler vos larmes, et que ces larmes nourrissent votre amour. Que les larmes de la pénitence éteignent le feu de vos passions. Que le feu de l'amour divin dévore et consume tous vos péchés. C'est alors que vous produirez ces dignes fruits de pénitence que saint Jean demandait aux Juifs, que Jésus-Christ demandait lui-même dans le cours de sa prédication, et que je vous demande de sa part.

Entrez dans la voie salutaire de la pénitence, efforcez-vous d'y marcher. Si ce chemin vous paraît rude; s'il est hérissé d'épines dans les commencements, vous y découvrirez dans la suite des fleurs. Non, les fruits de la pénitence ne sont pas si amers que l'on se l'imagine; les larmes que l'esprit de pénitence fait verser, sont très-douces; elles font goûter des délices qu'on peut sentir, mais qu'on ne peut exprimer. Interrogez sur ce sujet une Madeleine, un Augustin, et tant d'autres pécheurs parfaitement convertis. Tous ces vrais pénitents vous répondront qu'ils ont trouvé infiniment plus de douceur au service de leur Dieu, qu'ils n'en avaient trouvé dans les plaisirs corrupteurs du monde.

Mes très-chers frères, vous les avez imités dans leurs péchés, imitez-les dans leur conversion, et vous ferez l'heureuse et salutaire expérience de ce que je vous dis. Oui, vous goûterez ici bas combien le Seigneur est doux, et vous serez enivrés pendant l'éternité de ce torrent de délices qu'il a préparées dans sa grande miséricorde, soit à ces âmes fidèles qui ont eu le bonheur de conserver l'innocence de leur baptême, soit à ceux qui, ayant eu le malheur de tomber dans la disgrâce de leur Dieu par le péché, ont effacé leurs iniquités par une sincère pénitence, et sont morts dans son amour.

II. INSTRUCTION

SUR LES MOTIFS DE CONTRITION.

Sacrificium Deo spiritus contribulatus; cor contritum et humiliatum Deus non despicies. (*Psal.* L., 29.

Un esprit affligé est un sacrifice agréable à Dieu; O Dieu, vous ne mépriserez pas un cœur contrit et humilie.

Avez-vous péché, mes très-chers frères ? Si vous avez péché, et qui d'entre nous n'a pas beaucoup péché contre son Dieu? Si nous avons péché, voici une vérité bien consolante dans notre malheur. Quelque grand que soit le nombre de nos péchés, quelque énormes que soient nos péchés, nous ne devons pas nous livrer au désespoir; l'Esprit-Saint nous le défend, c'est lui qui nous assure par le Roi-Prophète, que Dieu ne rejette pas les cœurs qui sont brisés de douleur de l'avoir offensé. Ce roi pénitent nous parle de la grande miséricorde de Dieu d'après son expérience : il en avait été l'objet. Ah ! quelle impression cet exemple ne doit-il pas faire sur nous? Que ne puis-je le mettre sous les yeux de tous les pécheurs, cet exemple frappant? Que ne puis-je le faire entendre à tous? Que ne puis-je graver dans tous les cœurs, et sur toutes les murailles, cet oracle sacré. Ah ! qu'il est propre à relever notre courage, à animer notre foi, notre espérance; qu'il est propre à nous embraser d'amour pour un Dieu plein de miséricorde ! Quoi, Seigneur, un cœur d'où vous avez été indignement banni pour y introduire le démon votre ennemi, un cœur qui a été souillé, profané par mille iniquités, par l'abomination de la désolation : un cœur, en un mot, où a régné le péché et l'habitude du péché; quoi, Seigneur, ce cœur vous ne le rejetez pas! vous daignez nous le redemander ! c'est une offrande qui vous sera agréable, s'il est brisé de douleur, s'il est humilié; ce sera un sacrifice que vous ne rejetterez jamais. *Sacrificium*, etc.

Qui d'après une telle promesse, ne s'empressera de l'offrir au Seigneur, ce sacrifice? Pécheurs qui m'écoutez, pourriez-vous encore hésiter un instant sur ce que vous avez à faire? Aimeriez-vous donc mieux être victimes de la justice de Dieu que d'être l'objet de sa miséricorde? Eh! puisqu'elle se présente cette miséricorde, vous obstinerez-vous à la refuser?

Je le sais, pour l'obtenir, il faut offrir à Dieu un cœur brisé de douleur, un cœur pénitent, un cœur repentant; mais quoi ! cette victime si agréable au Seigneur vous paraît-elle si difficile à trouver? Ce brisement de cœur, cette vive douleur de l'âme, cette humiliation de l'esprit, cette confu-

sion salutaire, cette détestation du péché, qui est l'offense de Dieu, ce renoncement au péché, cette volonté sincère de satisfaire à la justice de Dieu pour le péché; en un mot, la componction, la contrition à qui Dieu promet le pardon du péché, sont-elles donc une disposition si difficile, si rare, que vous ne puissiez vous la procurer? non, sans doute, et j'espère vous le prouver aujourd'hui; je viens vous la faciliter, cette contrition; je viens vous enseigner les moyens que vous devez employer, et pour obtenir du ciel la grâce de la contrition, et pour coopérer à cette grâce; je vous en exposerai les motifs, puissent mes efforts vous être utiles. Daigne le ciel répandre sur cette instruction ses bénédictions les plus abondantes, et exciter dans mon cœur et dans les vôtres, cette contrition qui est si agréable à Dieu et qui nous est si salutaire, cette contrition si juste et si nécessaire. *Sacrificium*, etc.

C'est à la prière que nous devons avoir recours, quand nous voulons l'offrir à Dieu, ce sacrifice d'un cœur contrit et humilié; mais quelle prière devons-nous faire, comment devons-nous prier? Ici plus que jamais, nous devons nous humilier profondément, puisqu'il s'agit d'obtenir une grâce dont nous nous sommes rendus indignes, une grâce qui nous est absolument nécessaire, puisque sans elle nous ne pouvons nous réconcilier avec Dieu, échapper à l'enfer et recouvrer nos droits au ciel. C'est donc avec l'humilité la plus profonde, avec le désir le plus ardent d'être exaucé; c'est, s'il est possible, avec les larmes les plus abondantes que nous devons supplier le Seigneur de créer en nous un cœur contrit et humilié. Seigneur, devons-nous lui dire avec Jérémie, convertissez-moi et je serai converti, *converte me et convertar*. (*Jer.*, XXXI, 18.) Convertissez-nous, devons-nous lui dire avec le saint roi David; ô Dieu, notre Sauveur, détournez de dessus nous les fléaux de votre colère; c'est de vous, ô mon Dieu, que la contrition doit descendre dans mon cœur, il m'est impossible de me la procurer à moi-même; un si beau fruit ne peut naître dans un fond aussi corrompu, si vous ne l'arrosez de votre grâce; je ne vous demande point, ô mon Dieu, des biens, des richesses, des honneurs, des consolations; je vous demande et je vous en supplie, ne me refusez pas les larmes, les soupirs, les gémissements de la pénitence, nourrissez-moi d'un pain de larmes, et je serai content.

Répétez plusieurs fois cette prière, mes chers frères, accompagnez-la de tout ce qui peut la rendre efficace, faites-la dans la retraite et le silence, fortifiez-la par vos aumônes, mettez les pauvres dans vos intérêts, faites passer vos bonnes œuvres et vos prières par le canal des saints anges; ils se réjouissent, ces esprits célestes, de la conversion d'un pécheur, ils s'intéresseront donc en votre faveur, si vous les en suppliez. Adressez vous aux saints vos protecteurs, adressez-vous surtout à ceux qui, ayant eu le malheur d'offenser Dieu comme vous, ont eu le bonheur que vous souhaitez, ont obtenu la grâce de la contrition : Invoquez le saint Roi pénitent, saint Pierre, sainte Madeleine, sainte Marie Egyptienne, et tant d'autres excellents modèles de pénitence : invoquez aussi tant de saints, qui, sans avoir commis des crimes aussi énormes que les vôtres, les ont pleurés avec les larmes les plus amères, et ont uni l'esprit de pénitence à une grande innocence, tel qu'un saint Louis de Gonzague; mais surtout n'oubliez pas de vous recommander à celle que l'Eglise appelle l'avocate des pauvres pécheurs, leur refuge, la mère de miséricorde, la très-sainte Vierge; conjurez-la, suppliez-la de vous tendre une main secourable pour vous tirer de l'abîme où le péché vous a plongés.

Sous la protection d'une telle Mère, d'une si puissante protectrice, approchez-vous avec confiance de Jésus-Christ son cher Fils; il est notre médiateur, suppliez-le de faire passer en vous quelque goutte de cette amertume inexprimable, quelque portion de cette contrition immense dans laquelle il fut plongé au jardin des Oliviers.

Approchez votre cœur de Jésus agonisant, contemplez avec une profonde attention, avec un saint saisissement, la douleur dont il est pénétré à la vue de vos propres péchés : il les voyait tous; il les connaissait tous dans le plus grand détail avec toutes leurs circonstances, Cette vue devait le faire mourir, peu s'en fallut qu'il n'expirât. Ah! ce spectacle ne fera-t-il aucune impression sur vous? Anges qui fûtes témoins de l'agonie de cet Homme-Dieu pénitent pour les péchés des hommes et pour les miens en particulier, faites-moi connaître quelle part j'eus à sa douleur; combien l'impureté, la corruption, la dureté de mon cœur affligea son cœur si pur, son cœur si tendre, son cœur si saint; cœur de Jésus, faites passer dans mon cœur les sentiments dont vous fûtes pénétré.

C'est en effet à ces sentiments du cœur très-saint de Jésus; c'est à cette douleur profonde, amère, immense, infinie qu'il faut nous unir; ce sont ces dispositions si saintes qu'il faut nous approprier, et faire passer autant qu'il est possible, dans nos cœurs pour perfectionner et consacrer les nôtres; nous pourrons les offrir au Père Éternel comme un sacrifice agréable, et en nous y unissant intimement, suppléer à tout ce qui nous manque, vu notre extrême indignité, vu notre indigence absolue.

Il faut donc quand on a eu le malheur de pécher, il faut qu'on cherche à se réconcilier avec Dieu, et peut-on différer, sans danger, de chercher cette réconciliation?

Il faudrait tous les jours avant de donner le repos à son corps par le sommeil; il fau-

drait surtout, quand on veut se laver dans la piscine salutaire de la pénitence, ce qu'on ne peut faire trop promptement lorsqu'on a souillé son âme par le péché mortel; il faut, ah! je vous en conjure, n'oubliez jamais cette pratique, il faut vous prosterner humblement devant la majesté de Dieu que vous avez outragée, implorer le secours de tous les saints, et surtout de votre saint ange gardien, qui tout indigné, tout mécontent qu'il est, ne vous a cependant pas abandonnés; il faut approcher avec confusion, et néanmoins avec confiance, de Jésus-Christ votre Sauveur, au jardin des Oliviers; après l'avoir contemplé quelques instants, prosterné la face contre terre, priant pour vous, arrosant le lieu de sa prière d'une sueur de sang, sueur toute mystérieuse, sueur toute miraculeuse, sueur preuve bien sensible, bien démonstrative de la douleur, de la tristesse, de la contrition dont son âme est remplie, recueillez avec respect toutes les gouttes de sang qui tombent de son corps sacré, tous les soupirs qui partent de son cœur contrit et humilié, toutes les larmes qui coulent de ses yeux; faites-vous en un trésor, et offrez-le à son Père pour acquitter vos dettes; ah! sans doute, vous y joindrez le sacrifice de votre cœur contrit et humilié; car, serait-il possible d'avoir entre les mains un tel trésor, d'avoir sous les yeux un tel spectacle, et de n'être pas attendri, contrit, humilié, pénitent, gagné, converti, entièrement changé?

Si cependant vous n'étiez pas encore touchés, si un spectacle aussi attendrissant ne faisait sur vous aucune impression, ou qu'une impression superficielle et passagère, si un moyen aussi puissant n'opérait rien en vous ni sur vous; si ce que j'ai horreur de penser et cependant ce que je dois craindre, (car, hélas! de quoi n'est-on pas capable, quand on a laissé le démon entrer, séjourner, régner dans son cœur par le péché, et surtout par l'habitude du péché)? si, dis-je, un moyen si efficace sur tant d'autres pécheurs, perdait toute sa force à votre égard, ne pouvait rompre vos chaînes et arracher de votre cœur toute attache au péché; si, en un mot, le péché vous plaisait encore, si vous l'aimiez; que vous dirais-je? que vous conseillerais-je? de vous désespérer..... non, sans doute, le désespoir est le souverain malheur; mais tremblez; mais humiliez-vous profondément; mais demandez encore plus instamment la grâce de la contrition; mais suppliez l'Esprit-Saint de dissiper les ténèbres dont le péché a enveloppé votre esprit, de réveiller votre foi que le péché a bien affaiblie, s'il ne l'a pas entièrement éteinte, de vous communiquer quelque nouvelle lumière pour découvrir les ravages que le péché a faits dans votre âme, la manière hideuse dont il l'a défigurée, l'affreuse difformité dont il l'a couverte, la pauvreté honteuse où il l'a réduite, les biens inestimables dont il l'a dépouillée, les maux effroyables dont il l'a accablée, les horreurs de l'enfer auxquelles il l'a exposée, et la passion de Jésus-Christ que vous avez renouvelée, la souveraine majesté, la ravissante beauté, l'infinie bonté de Dieu que vous avez méprisées, offensées, outragées, en laissant entrer le péché dans votre cœur.

Que n'ai-je moi-même, mes très-chers frères, des lumières assez abondantes, une foi assez vive, une voix assez forte, des expressions assez touchantes, assez énergiques; que n'ai-je l'éloquence des Chrysostome, la douce persuasion des Ambroise, le cœur d'Augustin, ou plutôt que n'ai-je le zèle des prophètes et des apôtres, surtout le style pathétique et les larmes de Jérémie, pour émouvoir et ébranler vos âmes, en vous développant ces différents motifs de contrition; pour porter jusqu'au fond de vos cœurs une crainte salutaire, et après les avoir saintement effrayés, contristés, brisés, ces cœurs, les remplir de cette confiance dans la miséricorde de Dieu, dans les mérites de Jésus-Christ, sans laquelle il n'y a point de pénitence véritable, et les embraser de cet amour pour Dieu, auteur de toute justice, que la vue de tant de biens dont il nous comble, de tant de perfections qu'il possède, de tant de maux dont il nous délivre, doit produire en nous.

Mais je le sens, mes très-chers frères, je n'ai ni ce zèle, ni cette force, ni ces autres qualités qui attireraient sur mon ministère des bénédictions si heureuses et si désirables pour vous: me tairai-je donc? Non, mon silence serait un crime; et ce silence, combien ne serait-il pas funeste à vos âmes, dont le salut doit tant m'intéresser!

Je parlerai, puisque le Seigneur nous oblige de vous reprocher vos crimes, comme il a ordonné autrefois à ses prophètes de reprocher à la maison de Jacob ses excès et ses ingratitudes; et que vous dirai-je? ce qu'ils disaient eux-mêmes, et que ne puis-je vous le dire avec succès? Je vous dirai surtout ce que Jérémie disait à un peuple prévaricateur, mais moins coupable que plusieurs d'entre vous: *Voyez et comprenez quel malheur c'est pour vous d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu* (*Jer.*, XI, 19); je vous dirai avec le prophète Isaïe: *Rentrez, pécheurs en vous-mêmes.* (*Isai.*, XLI, 9.)

C'est en effet par ce retour sur vous-mêmes; c'est dans un recueillement profond; c'est en vous éloignant de tout ce qui pourrait vous distraire et vous dissiper; c'est, en un mot, dans la méditation la plus sérieuse que vous devez approfondir les motifs puissants de contrition que je viens de vous indiquer; sonder les plaies de votre âme, dont la plupart sont mortelles; considérer vos chaînes, dont le poids est énorme; compter le nombre de vos péchés; mais hélas! n'est-ce pas vous demander l'impossible? combien en est-il qui peuvent dire avec vérité que leurs péchés l'emportent sur le nombre des

cheveux de leur tête et des gouttes d'eau qui sont dans la mer!

A cette vue peut-être connaîtrez-vous quel malheur c'est pour vous d'avoir offensé le Seigneur votre Dieu. Si cependant vous ne le comprenez encore, rappelez-vous l'ancienne beauté de votre âme, et voyez maintenant quelle est son affreuse difformité : revêtue sur les fonts sacrés, de la robe d'innocence, elle était aux yeux de Dieu, et de toute la cour céleste, d'une beauté ravissante; elle était l'objet des complaisances de la sainte Trinité; elle était son temple et son sanctuaire; ornée de la grâce et de tous les dons de l'Esprit-Saint, elle était l'héritière du ciel; elle était, si j'ose m'exprimer ainsi, la copie de Jésus-Christ transfiguré sur le Thabor; régénérée en Jésus-Christ, elle était très-agréable à son Créateur : mais depuis que vous avez péché, elle a perdu toute cette beauté; elle n'offre plus que la plus affreuse difformité; toutes ses puissances, toutes ses facultés sont infectées, on n'y aperçoit que le plus affreux désordre. Lucifer pèche, et dès ce moment même, du plus beau des anges, il devient le plus horrible de tous les démons; vous avez péché, vous avez participé à son crime, et vous participez à sa laideur. Je puis donc bien vous dire ce que Jérémie disait à la criminelle Jérusalem; puissent ces expressions figurées vous faire comprendre quelque chose de votre état : *La plus belle couleur a été changée; elle est devenue plus noire que les charbons* (*Thren.*, IV, 1.) O vous qui êtes si jaloux de la beauté de votre corps, et qui, peut-être, par le trop grand soin que vous en avez pris, par le mauvais usage que vous en avez fait, avez perdu la beauté de votre âme, y pensez-vous?

Premier motif de contrition.

La difformité de l'âme.

Quelle tache le péché ne fait-il pas à l'âme? Vous n'en avez pas d'idée, parce que vous n'êtes touchés que des objets sensibles, parce que vous n'êtes frappés que de la laideur ou de la beauté des corps; mais si vous aviez un peu de foi, vous comprendriez quelque chose de la beauté d'une âme enrichie de la grâce, et vous en seriez ravis; vous comprendriez quelque chose de la laideur d'une âme souillée par le péché, et vous en auriez horreur; je le répéterai encore d'après le prophète Jérémie: *La fille de Sion a perdu toute sa beauté, elle est devenue un objet horrible.* (*Thren.*, I, 6.) Vous avez péché, disait Josué au peuple d'Israël; vous avez péché, et la tache de ce péché demeure dans votre âme; mais si un seul péché souille l'âme, quelle affreuse tache ne lui impriment pas tant d'iniquités que vous avez commises, tant d'habitudes criminelles que vous avez nourries, entretenues, fortifiées pendant plusieurs années.

Tout péché est une révolte contre la majesté de Dieu, un mépris de son souverain pouvoir, une insulte faite à sa grandeur, et un outrage fait à sa bonté; c'est un attentat commis contre le Roi des rois. Le péché, disent les Pères, est le néant armé contre Dieu; c'est une opposition formelle à Dieu. Il détrônerait Dieu; il anéantirait Dieu, si Dieu n'était immortel et inaccessible aux traits du péché par la souveraineté de son être; or, je vous le demande, est-il un seul de ces caractères du péché qui ne porte avec lui l'idée du désordre le plus criminel, de la difformité la plus horrible, et qui ne l'imprime, cette affreuse difformité, dans l'âme coupable de péché; le comprenez-vous maintenant, mes frères, quel mal c'est que le péché: *Vide.*

Deuxième motif de contrition.

L'extrême indigence, la pauvreté honteuse, la nudité déplorable où conduit le péché.

Pour bien approfondir ce motif, ou plutôt pour être couvert d'une confusion salutaire, à la vue de l'indigence extrême où l'âme est réduite par le péché, formez-vous, si vous le pouvez, une juste idée des véritables richesses d'une âme ornée de la grâce sanctifiante.

En cet heureux état, nous vous l'avons déjà dit, la beauté de l'âme est ravissante; en cet état, ses richesses sont abondantes; son trésor, c'est Dieu lui-même; elle le possède, non pas, je l'avoue, comme les bienheureux dans le ciel, avec une heureuse impuissance de ne jamais le perdre; mais elle le possède néanmoins, elle peut dire, avec l'épouse des cantiques: Mon bien-aimé est à moi, je suis avec mon bien-aimé. Et quelles délices ne goûte-t-elle pas dans cette possession! Quelles richesses ne peut-elle pas amasser en possédant son Dieu!

Ces richesses, ce sont les vertus qui accompagnent toujours la charité qui est leur reine; ces richesses, ce sont tous les dons de l'Esprit-Saint, inséparables de la grâce sanctifiante; ces richesses, ce sont tous les mérites que l'âme peut acquérir en cet état, toutes les bonnes œuvres qu'elle pratique par le mouvement de l'Esprit Saint, et en union avec notre Seigneur Jésus-Christ.

Comprenez-vous combien ces trésors sont précieux; le ciel, en voilà le prix. Mais, par un péché mortel, l'âme perd tous ces trésors; elle perd tout en perdant la grâce; elle perd tous les mérites qu'elle avait acquis avec le secours du ciel par la pratique des bonnes œuvres et des différentes vertus, par les souffrances, par l'offrande qu'elle faisait souvent à Dieu de ses actions et de ses peines qu'elle avait soin d'unir aux actions et aux souffrances de notre Seigneur Jésus-Christ; ces trésors sont immenses pour un chrétien fervent dont tous les jours sont pleins.

Quelle est donc la perte que fait ce chrétien, quand il tombe dans un péché mortel! aurait-il passé dix, vingt, trente années dans l'exercice de la piété la plus tendre, de la régularité la plus parfaite, de la vie

la plus austère; aurait-il donné tout son bien aux pauvres, fait toutes les bonnes œuvres possibles: tous ses mérites sont perdus, il ne lui reste que la foi et l'espérance. Mais, mon Dieu, cette foi est morte, et cette espérance est très-faible.

Quelle est l'affliction d'un pilote qui, ayant ramené d'un pays éloigné un vaisseau chargé des plus précieuses marchandises, le voit périr près du terme désiré! Il est inconsolable, ainsi que tous ceux qui avaient un grand intérêt que ce vaisseau arrivât à bon port; et cependant, il ne s'agit que d'un intérêt temporel. Combien donc devez-vous être attristés, affligés, vous qui, en tombant dans l'abîme du péché, avez fait un naufrage beaucoup plus funeste, avez fait une perte infiniment plus considérable! On peut donc bien vous appliquer ces paroles de l'Apocalypse : Vous êtes, sans le savoir, aveugles, pauvres, nus, dépouillés de tout, malheureux, misérables, et d'autant plus à plaindre, que vous connaissez moins votre affreuse misère. (*Apoc.*, III, 17.) Comprenez-vous maintenant ce que c'est que le péché?

Troisième motif de contrition.

La perte du ciel.

Le ciel et tous ses charmes, la société des anges et des saints, la possession la jouissance de Dieu lui-même pour toute une éternité, voilà ce que vous perdez. Quel bonheur que celui de voir, d'aimer, de louer et de posséder Dieu parfaitement et éternellement! Ce bonheur vous était destiné, lorsque vous étiez dans l'état de grâce, vous aviez un droit que rien n'était capable de vous ravir : les anges et les saints du ciel vous regardaient comme devant un jour partager leur bonheur, leur être associés dans la gloire, occuper dans le séjour du bonheur une de ces places que les anges rebelles ont perdues par leur orgueil; mais depuis que vous avez péché, vous avez perdu tous vos titres, vous n'avez plus de droit aux récompenses du ciel, vous ne méritez plus que l'enfer, et vous y brûleriez déjà, si Dieu, par un effet de sa miséricorde, n'empêchait l'ennemi de votre salut de vous y entraîner, afin que vous fassiez pénitence sur la terre. Comprenez-vous, mes frères, quelle est cette perte? Pour en connaître toute la grandeur, il faudrait concevoir quel est l'océan de délices où les saints sont plongés, quel est l'excès du bonheur dont ils jouissent; il faudrait concevoir ce que c'est que le paradis; or, c'est ce qui n'est pas donné à une langue humaine de développer, ni à l'esprit de l'homme de comprendre.

Rappelez-vous en ce moment ce que la foi vous découvre; rappelez-vous ce que vous en avez pu lire: eh bien! voilà ce que vous avez perdu. Vous avez perdu Dieu; ainsi, votre douleur devrait être aussi grande que Dieu est grand. O perte infinie! En fut-il jamais de plus digne de nos larmes?

Maudit le péché, qui la cause, cette perte; qui l'attire, cette peine! Ah! mes frères, pourriez-vous encore l'aimer? N'est-il pas digne de toute votre haine, de toutes vos larmes? Versez-en des torrents, et que ces larmes partent du cœur; elles peuvent maintenant, ces larmes, vous être salutaires; malheur à vous, si pour en verser, vous attendez qu'elles vous soient inutiles! malheur à vous, si vous n'en versez que dans ce lieu d'horreur, de confusion, où il n'y aura que pleurs et grincements de dents dans l'enfer.

Quatrième motif de contrition.

L'enfer

L'ai-je pu nommer, cet enfer; l'avez-vous pu entendre prononcer, ce mot, et n'être pas saisis d'horreur? L'enfer, l'assemblage, la réunion de tous les maux sans mélange d'aucun bien; le lieu des tourments, comme le dit le saint Evangile, le lieu des ténèbres où l'on ne verra point Dieu, le lieu des blasphèmes où l'on n'aime point Dieu; et où, au contraire, l'on ne cesse de le maudire. L'enfer, un ver rongeur qui ne mourra point, un feu qui ne s'éteindra point. Que vous dirai-je? La compagnie des démons, et de tout ce qu'il y aura eu de scélérats dans le monde. Séparation de Dieu, haine de Dieu, et cela pour toute l'éternité; ah, mes frères, y pensez-vous? Désespoir, dépit, rage éternelle. O enfer! O rigueur incompréhensible des peines de l'enfer! O multitude innombrable des peines de l'enfer! O éternité des peines de l'enfer, vous ne pouvez la comprendre, cette éternité; mais les damnés dans l'enfer ont senti tout le poids de cette éternité; ils en sont accablés; ils la souffrent à chaque instant, cette éternité, parce qu'ils ne peuvent pas plus en bannir l'idée de leur esprit, qu'ils ne peuvent écarter de leur mémoire le souvenir des grâces qu'ils ont reçues, et des crimes qu'ils ont commis, qu'ils ne peuvent ôter de leur cœur, ni le désir de posséder Dieu pour qui ils étaient créés, ni la haine de ce même Dieu qu'ils reconnaîtront être infiniment aimable, et dont ils sauront avoir été aimés avec tant d'excès.

Le feu qui déjà dévore leur âme, et qui dévorera leurs corps sans les consumer, que ne paraît-il au milieu de vous! Ah! Que ne puis-je vous faire entendre à ma place dans ce moment, quelqu'un de ces malheureux réprouvés, victimes maudites de la vengeance du ciel, parce qu'ils ont abusé, comme le feront peut-être plusieurs parmi vous, des moyens de salut, parce qu'ils ont refusé de faire pénitence, et de concevoir des sentiments de contrition; un damné, que ne peut-il vous parler à ma place? Quel spectacle! Vous en seriez effrayés! Quelle voix terrible! Vous en seriez épouvantés.

Mais ne demandons pas un tel miracle; le mauvais riche de l'Evangile le demandait. Abraham lui répondit : Quand même quelqu'un d'entre les morts ressusciterait maintenant, vous ne croiriez pas, vous ne

vous convertiriez pas si vous ne croyez pas à l'Évangile. (*Luc.*, XVI, 31.)

Si nous ne pouvons, ni demander, ni attendre l'apparition d'un réprouvé, nous pouvons, nous devons même, c'est la pensée de saint Bernard, nous pouvons, nous devons, pendant la vie, descendre en esprit dans les enfers; descendons-y donc, mes très-chers frères, pour un moment; ouvrez les yeux; malgré les épaisses ténèbres qui règnent dans ces abîmes, vous y verrez tout ce que votre imagination peut se peindre de plus épouvantable; ouvrez les oreilles, vous y entendrez les cris, les imprécations, les blasphèmes les plus horribles. Goûtez, si vous le pouvez, l'amertume du fiel, et de ce calice de la colère du Seigneur, que Dieu leur fera boire jusqu'à la lie pendant l'éternité; approchez surtout de ce brasier ardent, de ce feu dont la fournaise de Nabuchodonosor n'était qu'une faible peinture.,. Vous tremblez, mes frères, vous reculez, attendez cependant encore un moment, interrogez quelqu'un de ces malheureux. Hélas! peut-être y en a-t-il plusieurs que vous connaissez; peut-être y en a-t-il quelqu'un que vous y avez vous-mêmes précipité; interrogez cet infortuné que je veux vous donner pour maître, et faire parler à ma place; demandez-lui ce qu'il a fait pour venir en ce lieu de tourment? Ah! rougissez, il est moins coupable que vous. Oui, mes frères, je ne crains pas de le dire: il est dans les enfers, des pécheurs moins criminels que ceux qui m'entendent. Combien ont été précipités dans ces supplices pour un seul crime, après un seul péché mortel; et vous, mes frères, de combien de péchés mortels êtes-vous coupables? Jugement de mon Dieu, que vous êtes terrible! vous êtes juste, vous êtes l'équité même, le malheureux réprouvé le connaît, le sait, il le sent, et quel affreux tourment pour lui! Seigneur, j'adore vos jugements; mais, je vous en conjure, faites-moi sentir toute l'étendue de votre miséricorde, faites-la éprouver à ceux qui m'entendent. Je vous la demande, ô mon Dieu, partout le sang qu'a versé pour nous Jésus-Christ, votre cher fils, notre unique espérance.

Sont-ce là, mes frères, vos dispositions? Mettez-vous votre confiance en Jésus-Christ? Est-ce en son nom que vous réclamez sa divine miséricorde. Ah! n'en doutez pas, il vous est ouvert, le sein de la miséricorde divine; Dieu désire ardemment de vous faire sentir les effets de cette miséricorde admirable, c'est pour cela qu'il vous a attendus jusqu'à présent; et sans cette miséricorde, il y a longtemps que plusieurs d'entre vous seraient tombés sous les coups de la justice du ciel, qu'ils en seraient les victimes: cette vue, cette pensée seule ne devrait-elle pas vous toucher et vous convertir? Quoi! Seigneur, devez-vous dire; quoi, Seigneur, il y a tant de temps que je me suis déclaré votre ennemi par le péché, et vous ne m'avez pas encore puni, vous m'avez toujours traité en ami; il y a tant de temps que je mérite l'enfer, et vous ne m'y avez pas encore précipité; vous me souffrez sur la terre parmi des hommes que j'ai scandalisés par mes désordres et mon impénitence; vous me permettez même d'espérer dans le ciel une place parmi vos anges, si je veux me convertir. Ah! Seigneur, par où ai-je pu mériter que vous me supportiez si patiemment, et qu'en ce jour, vous me préveniez si généreusement, vous me pressiez si instamment de me convertir; sans doute, je n'ai pas mérité une telle grâce, vous n'avez cherché qu'en vous-même le motif d'une telle faveur; car, vous ne trouvez en moi que des motifs de rigueur; vous avez voulu déployer en moi les richesses de votre miséricorde, et vous ajoutez ce nouveau bienfait à tant d'autres dont vous m'avez jusqu'ici comblé; le payerai-je de la plus noire ingratitude?

Cinquième motif de contrition.

L'ingratitude du pécheur.

C'est cette ingratitude envers un Dieu si bon, si miséricordieux que vous devez considérer en ce moment, mes très-chers frères, pour vous pénétrer d'une contrition salutaire; pouvez-vous, en effet, n'être pas couverts de confusion? pouvez-vous n'être pas pénétrés de la plus vive douleur, si, repassant dans l'amertume de votre âme, tous les péchés de votre vie, vous repassez en même temps dans vos cœurs tous les bienfaits dont Dieu a favorisé chaque jour de votre vie criminelle; quelle constance! quelle opposition! pouvez-vous en supporter les reproches? Mais ce n'est pas moi qui vous les fais, ces trop justes reproches; c'est le Seigneur lui-même, écoutez-le, c'est à vous qu'elles s'adressent, ces paroles de Nathan à David, il ne doit pas vous paraître difficile de vous en faire l'application: Je vous ai tiré de la garde des troupeaux; je vous ai rendu victorieux de votre ennemi; je vous ai mis en possession de tous ses biens; je vous ai établi roi en Israël; que d'autres bienfaits j'ai ajoutés à ceux-ci, et vous m'avez offensé! vous avez péché, vous vous êtes révolté contre moi! (II *Reg.*, XII, 7-9.)

Le bon cœur de David ne peut tenir contre ce reproche: *J'ai péché*, s'écrie-t-il. (*Ibid.*, 13.) Ah! mes frères, les biens dont Dieu vous a comblés sont en plus grand nombre, et d'un bien plus grand prix que ceux dont le prophète fait le détail à David; il vous a tirés de l'abîme du péché, pour vous élever à la sublime dignité de son enfant. C'est sur vos ennemis invisibles, sur les démons qu'il vous avait fait remporter des victoires bien glorieuses; c'est des mérites de son cher fils, c'est des précieux trésors de son Eglise qu'il vous a enrichis; c'est pour partager avec vous son royaume qu'il vous avait créés, conservés, préservés de tant d'accidents, comblés de tant de biens, et pour le corps et pour l'âme; je ne puis faire l'énumération de tous ses bienfaits, vous-mêmes n'en savez vous pas le nombre. Que de péchés Dieu vous a autrefois pardonnés! Que

de saintes inspirations il vous a données! Que de moyens de salut il vous a, pour ainsi dire, prodigués! Par combien de sollicitations pressantes il vous a invités à vous donner à lui! Celle qu'il vous fait même dans ce moment par mon ministère, car Dieu vous parle, sa grâce vous presse, ne servirait-elle, mes très-chers frères, qu'à endurcir vos cœurs, qu'à vous rendre plus coupables?

Ecoutez le Seigneur, vous dire encore par la bouche du prophète Isaïe; qu'ai-je dû faire pour ma vigne, que je n'aie fait? (*Isa.*, V, 4.) Fa.t il qu'elle n'ait produit que des fruits amers? Ecoutez-le, ce Dieu de bonté, il s'abaisse jusqu'à vous demander ce que vous avez à lui reprocher, et il est disposé à entendre ce qui peut servir à votre justification. Qu'avez-vous à lui répondre? Ah! écoutez-le encore vous parler par la bouche de Moïse.

Tous les reproches que ce sage conducteur du peuple de Dieu, faisait à Israël prévaricateur, ne puis-je pas vous les faire avec plus de sujet de la part du Seigneur votre Dieu? N'est-il pas votre père? N'en a-t-il pas eu la tendresse? et cette tendresse a-t-elle été stérile?

Jetez un coup d'œil sur tous les moments de votre vie, vous y trouverez des marques bien sensibles de cette tendresse paternelle, mais y trouverez-vous également des marques de votre fidélité et de votre attachement? Enfants chéris, vous vous êtes engraissés dans la maison de votre père, et vous vous êtes révoltés contre lui; il a voulu être votre guide, et vous avez voulu vous dérober à ses regards: vous avez suivi vos passions; vous avez abandonné la source des eaux vives, pour vous creuser des citernes bourbeuses où vous vous êtes empoisonnés; vous avez abandonné votre Dieu, votre Créateur; est-ce là, peuple insensé, ce que vous deviez à votre Dieu et à votre Seigneur? C'est l'Esprit-Saint qui vous parle, nation corrompue: vous avez prodigué vos affections aux créatures périssables, vous vous êtes fait des idoles. Eh bien! qu'elles viennent maintenant à votre secours? Quel bien peuvent-elles vous faire, qui soit comparable à celui que je vous ai fait? Quel fruit retirez-vous de ce qui vous couvre maintenant de confusion? Quel avantage si grand avez-vous trouvé à m'offenser? Plaidez votre cause, justifiez-vous, si vous le pouvez. Est-ce parce que je vous avais donné plus de talents, plus de lumières, que vous avez employé ces talents précieux à attaquer ma religion, à la détruire dans votre cœur et à vous efforcer de l'étouffer dans le cœur des autres? Est-ce parce que je vous avais donné un cœur plus sensible, plus capable de m'aimer, que vous m'en avez refusé indignement les affections, et que vous les avez toutes prodiguées à des objets qui en étaient indignes? Est-ce parce que je vous ai fait plus de grâces à vous seul qu'à des millions d'autres, que vous m'avez tant offensé?

Pourquoi m'avez-vous offensé, outragé? Pour des bagatelles, pour un vil intérêt, pour un plaisir d'un moment; c'est pour un morceau de pain que mon peuple m'a abandonné, m'a outragé, dit encore le Seigneur; quoi de plus indigne, mais quoi de plus capable de vous couvrir d'une confusion salutaire? Une si noire ingratitude ne doit-elle pas vous pénétrer de la plus vive douleur, surtout, si vous considérez bien attentivement que vous vous en êtes rendus coupables envers un Dieu qui est si bon, si aimable en lui-même, que quand même il ne vous aurait jamais fait aucun bien, il aurait néanmoins un très-grand droit à votre admiration et à votre amour.

Sixième motif de contrition.

La souveraine perfection de Dieu,

Ce motif de contrition, mes frères, est le plus parfait de tous ceux que je vous ai proposés jusqu'ici, c'est ce motif qui rend la contrition parfaite; mais, je dois le dire, il faudrait une autre langue que la mienne pour vous en parler dignement, il faudrait d'autres cœurs que les vôtres pour en sentir toute la force, et pour en saisir toute la noblesse. Ah! Que je crains que mes péchés et les vôtres n'empêchent le fruit d'une instruction qui devrait vous être si salutaire! Ne le permettez pas, ô mon Dieu, je vous en conjure, daignez plutôt purifier mes lèvres avec un charbon ardent, comme vous purifiâtes autrefois celles du prophète Isaïe, afin que je puisse leur découvrir quelque rayon de cette beauté ravissante, de cette bonté infinie que les saints ne cessent d'admirer, et qui les embrase pour vous de la plus pure, de la plus ardente charité.

O vous qui la contemplez à découvert, cette beauté, cette bonté; heureux habitants de la Jérusalem céleste, dites-nous combien il est beau, combien il est aimable, le Dieu que nous avons offensé: maintenant que vous le voyez à découvert, vous ne pouvez comprendre comment, sur la terre, on peut ne pas l'aimer. Ah! si je pouvais pénétrer jusque dans son sein comme vous; s'il daignait même me découvrir quelqu'une de ses amabilités, comme il les a quelquefois découvertes ici bas à des âmes privilégiées... Mais quoi donc! la foi ne m'en dit-elle pas assez? Ne m'apprend-t-elle pas cette foi, que vous réunissez, ô mon Dieu, dans un degré éminent, toutes les perfections; que vous êtes vous-même un océan de perfections, qu'il n'y a rien de beau, de bon, dans vos créatures, qui ne se trouve en vous, comme dans sa source et dans un degré infiniment parfait. Beauté, bonté, sagesse, justice, sainteté, providence, miséricorde; vous êtes tout cela, ô mon Dieu, et infiniment plus que tout ce que je puis concevoir par toutes ces expressions; vous êtes l'Etre des êtres, l'Etre infiniment parfait, c'est contre toutes ces perfections que j'ai péché; comment y puis-je penser sans horreur? Etre des êtres, je me suis soulevé contre vous, moi ver de terre, moi vil néant; ô mon Dieu, j'ai pu vous offenser en

votre sainte presence... O aveuglement! ô frénésie! ô témérité!

Je ne sais, mes frères, quelle impression fait sur vous ce motif; mais ce que je sais, c'est qu'il a fait la plus vive impression sur les bons cœurs; ce que je sais, c'est qu'à la vue de la bonté de Dieu, outragée par le péché, les saints, les fervents chrétiens avaient une si grande horreur du péché, qu'ils auraient mieux aimé souffrir les plus affreux supplices, se jeter dans des brasiers ardents, plutôt que de commettre, avec une pleine volonté, la faute la plus légère.

Vous ne comprenez pas, mes frères, ces vérités, vous ne pouvez concevoir comment les saints ont pu porter si loin la haine et l'horreur du péché, comment un David a trempé son lit de ses larmes, et en a détrempé son pain en expiation de ses péchés qu'il n'oublia jamais. Vous ne concevez pas comment la femme pécheresse de notre saint Evangile, en pût verser d'assez abondantes pour arroser les pieds du Sauveur, chez Simon le pharisien, où elle ne rougit pas de se présenter pour y trouver son charitable médecin; comment le Prince des apôtres, saint Pierre, a pleuré jusqu'à la mort la faiblesse qu'il montra chez Caïphe en reniant son divin Maître, à la voix d'une servante; vous ne pouvez concevoir comment, pour éviter un mensonge, une dissimulation, et surtout l'infidélité à leurs saintes promesses ou à leur foi, des millions de martyrs ont versé tout leur sang; en un mot, il vous paraît impossible de comprendre comment, ou pour éviter le péché qu'ils étaient tentés de commettre, ou pour expier ceux dans lesquels ils avaient eu le malheur de tomber, tant de bons chrétiens ont fait les plus généreux sacrifices, ont exercé sur leurs corps les rigueurs de la plus austère pénitence, ont répandu dans le sein des pauvres les aumônes les plus abondantes, se sont condamnés à une vie retirée, mortifiée, crucifiée, se sont portés enfin à ce que vous appelez des excès, et peut-être même des folies : mais donnez-moi quelqu'un qui ait de la foi, quelqu'un qui ait quelqu'idée de Dieu, de ses amabilités infinies, de ses perfections adorables; donnez-moi quelqu'un qui ait quelque goût de Dieu, et il comprendra la vérité de ce que je vous dis ici, il comprendra combien est fondée la haine, l'horreur que les saints ont conçue du péché; il comprendra combien elle est juste et équitable, la vengeance qu'un Dieu infiniment bon, qu'un père infiniment tendre, infiniment saint, a tirée du péché, soit en chassant du ciel les anges rebelles qu'il précipita dans les abîmes pour un simple péché de pensée, soit en chassant Adam, notre premier père terrestre qu'il condamna à la mort avec toute sa postérité pour une simple désobéissance, soit en punissant les désordres des hommes par un déluge universel, soit en faisant tomber une pluie de soufre et de feu sur des villes infâmes, soit enfin en condamnant à la privation du bonheur des saints, à un feu éternel, à l'enfer pour un seul péché mortel, des créatures ingrates, des sujets rebelles, des enfants dénaturés, qui n'ont payé ses bienfaits que d'une noire ingratitude, qui se sont opposés aux vues de sa providence, et ont mis obstacle aux vues de miséricorde qu'il avait sur eux; car il ne les avait créés, il ne les avait conservés, il ne les avait élevés avec tant de bonté que pour les rendre éternellement heureux : oui, quand on a un peu de foi, et qu'on considère bien que le péché est le mal de Dieu, qu'il est un attentat contre sa majesté, qu'il est un mépris et de sa justice et de sa bonté qu'il a une opposition formelle à sa sainteté; quelqu'affreux que soient les châtiments dont Dieu a puni le péché, on ne peut s'empêcher de s'écrier, saisi de frayeur: *Vous êtes juste, ô mon Dieu, et vos jugements sont l'équité même.* (*Psal.* CXVIII, 137.)

Donnez-moi donc un homme qui aime Dieu, il comprendra tout cela, il comprendra, surtout, combien saint Augustin, ce beau modèle de pénitence; Augustin, cet excellent esprit, ce bon cœur, avait raison d'adresser à Dieu, dont il avait si souvent admiré les perfections, ces paroles qui devraient sortir de tous les cœurs et de toutes les bouches: « Je vous ai connue, je vous ai aimée bien tard, beauté toujours ancienne, toujours nouvelle. »

Tels sont les sentiments d'une amoureuse contrition et d'un amour vraiment pénitent; daigne l'Esprit sanctificateur les former en vous et vous en bien pénétrer; daigne le divin Esprit la répandre dans vos cœurs, cette charité parfaite dont il est l'unique auteur, cette charité ardente qu'il mit dans le cœur de cette illustre pénitente que je vous ai déjà proposé pour modèle; humblement prosternée aux pieds de Jésus, qu'elle arrosait de ses larmes, qu'elle essuyait de ses cheveux et qu'elle baisait tendrement, elle mérita d'entendre de sa bouche sacrée, ces paroles si consolantes: *Allez en paix, vos péchés vous sont remis.* (*Marc.*, V, 34.)

Pourquoi, mes très-chers frères, lui furent-ils remis si promptement, ces péchés si nombreux, si scandaleux? Jésus-Christ vous en donne lui-même la raison, c'est qu'elle a beaucoup aimé, dit-il. (*Luc.*, VII, 47.) Aimez donc beaucoup, mes frères, vous qui avez beaucoup péché; autant, dit saint Augustin, vous aviez d'ardeur pour le monde, autant vous en devez avoir pour votre Dieu. Ah! mes frères, est-ce trop vous demander, pouvez-vous les refuser, ces sentiments, à un Dieu mourant pour vos péchés sur une croix?

Septième motif de contrition.

C'est pour ce dernier motif de contrition, c'est pour l'attendrissant spectacle de Jésus expirant sous les coups que lui ont portés vos crimes, que je vous demande, non des larmes stériles, mais une attention sérieuse, mais une contrition intime; si Jésus meurt, c'est par vous et pour vous qu'il expire. Ce n'est pas à mes paroles, c'est à la voix d'un

Dieu, votre Rédempteur, que je vous supplie de prêter, avec le plus profond respect, une oreille attentive.

Levez les yeux; si vous en avez le courage, fixez-les sur ce crucifix. Ah! Que ne vous dit-il pas? Oubliez, si vous le voulez, tout ce que je puis vous dire jusqu'à présent; mais n'oubliez jamais, je vous en conjure, ce que vous dit Jésus-Christ de dessus cette croix, où vos crimes et son amour l'ont attaché; tout parle ici, et parle très-haut pour un cœur qui est encore sensible. Les plaies de Jésus sont autant de bouches: écoutez les leçons qu'elles vous donnent: quelles sont salutaires! les reproches qu'elles vous font, qu'ils sont justes, mais qu'ils sont tendres, qu'ils sont amoureux! Mon peuple, que vous ai-je fait pour me traiter si indignement? Ne me suis-je fait homme par amour pour vous; n'ai-je pris une nature semblable à la vôtre, que pour être outragé de votre part, et crucifié de la manière la plus cruelle? Faut-il encore que le sang que j'ai versé si abondamment, ne serve qu'à vous rendre plus coupable, par le refus que vous faites d'en profiter, par l'abus sacrilége, et par les profanations que vous en avez faites jusqu'ici? J'étends mes bras, mais ce n'est que vers un peuple incrédule.

Qu'avez-vous, mes frères, à répondre à ces paroles? Oseriez-vous dire qu'elles ne tombent point sur vous? Oseriez-vous vous dire innocents de la mort du Juste? Si vous l'osiez, la voix de vos crimes ne se ferait-elle pas aussitôt entendre; et tandis que la voix du sang de Jésus-Christ demande encore grâce pour vous, la voix de vos désordres, la voix de vos ingratitudes ne provoquerait-elle pas la colère du Père céleste? Ecoutez-le, ce Père céleste, vous parler, il va vous faire connaître la vraie cause de la mort de son Fils. Si vous la lui demandez, il vous dira que s'il l'a frappé, c'est pour les péchés de son peuple; n'est-ce pas, en effet, votre orgueil qui a couronné d'épines votre Sauveur? N'est-ce pas votre avarice qui l'a vendu, qui l'a trahi? Ne sont-ce pas vos injustices et vos actions criminelles qui ont percé ses mains sacrées, ses mains qui ne s'ouvrirent jamais que pour répandre des bienfaits? N'est-ce pas votre promptitude à courir dans la voie de l'iniquité? N'est-ce pas votre lenteur à remplir vos devoirs, votre paresse et votre langueur dans le service de Dieu? Ne sont-ce pas tant de démarches criminelles, pour satisfaire vos passions qui ont percé les pieds de ce bon pasteur, courant après la brebis égarée? N'est-ce pas la plus honteuse des passions qui a couvert tout son corps si pur et si saint d'une multitude de plaies? N'est-ce pas l'intempérance, la gourmandise qui l'a abreuvé de fiel et de vinaigre? N'est-ce pas vous, en un mot, qui lui avez donné la mort par une vie toute criminelle? Mais votre cœur, ô mon adorable Maître, qui peut l'avoir percé après votre mort? N'en doutez pas, mes frères, c'est l'insensibilité, c'est la dureté, c'est l'impénitence de vos cœurs ingrats? Ne s'amolliront-ils point, ces cœurs? Ne se briseront-ils point? seront-ils plus durs que les rochers qui se fendent à la mort de Jésus? Mourrez-vous dans l'impénitence, comme ce voleur qui meurt dans son péché, auprès de son Sauveur attaché pour lui à la croix, au lieu d'imiter le bon larron qui demande et obtient le pardon de toutes ses iniquités? Voulez-vous crucifier de nouveau Jésus-Christ dans vos cœurs, ou plutôt en le voyant expirer sur la croix, ne vous écrierez-vous pas avec saint Paul, pénétré de douleur, d'amour et de reconnaissance: Il m'aime et il s'est livré à la mort pour moi. Ne voulez-vous point vous jeter entre ses bras qu'il tient étendus pour vous embrasser? Ne voulez-vous pas recevoir le baiser de paix qu'il vous offre en baissant la tête? Ne voulez-vous pas coller votre bouche sur ses plaies adorables; et si vous avez encore la force de parler, si la vivacité de votre douleur ne vous étouffe pas entièrement la voix, ne lui direz-vous pas *Peccavi;* j'ai péché, j'ai péché, et c'est contre le meilleur de tous les pères que j'ai péché; j'ai donné la mort à mon père par le péché: *Peccavi.* Non, je ne suis plus digne, ô mon Dieu, d'être appelé votre enfant; j'ai péché contre le ciel et contre vous; je suis un meurtrier, un barbare, un parricide; je suis un déicide; j'ai donné la mort à mon Dieu. Ah! comment puis-je ne pas mourir de douleur? J'ai péché, et jusqu'ici, je n'ai fait, pour ainsi dire, que commettre le péché: tous les âges de ma vie, je ne dis point assez, tous les jours de ma vie ont été souillés par quelque péché, et comment ai-je péché, ô mon Dieu? C'est avec connaissance; c'est contre les remords de ma conscience; c'est avec la plus audacieuse insolence que j'ai péché; c'est sous vos yeux que j'ai péché; c'est en votre présence; c'est dans votre sein; c'est en faisant servir contre vous les biens, les talents, la force, la santé, tout ce que j'avais reçu de votre bonté: vous me le reprochez, ô mon Dieu, avec bien de la justice, en me disant que je vous ai fait servir à mes iniquités. J'ai péché contre tous vos commandements; j'ai bravé toutes vos menaces; j'ai méprisé toutes vos promesses; j'ai profané vos sacrements; j'ai foulé aux pieds les engagements les plus sacrés; j'ai péché, et non content de pécher, j'ai engagé les autres au péché par mes scandales, je les ai entraînés dans le désordre. J'ai péché, *Peccavi.* Et en péchant, qu'ai-je fait? Enfer, je t'ai mérité avec tous tes supplices! ciel, je t'ai perdu avec toutes tes délices! En péchant, qu'ai-je fait? J'ai perdu la paix de mon âme, toute sa tranquillité; j'ai fait régner dans mon cœur le plus affreux désordre. Il est devenu un enfer anticipé. J'ai péché! j'ai outragé le plus généreux, le plus libéral de tous les bienfaiteurs; j'ai outragé mon Créateur; j'ai percé le cœur de mon Père!

Je vous ai offensé, ô mon père, ô mon Dieu, beauté toujours nouvelle, ô Dieu,

infiniment bon; ô Dieu infiniment parfait! ô Dieu, infiniment aimable, je vous ai offensé, et ne pouvant vous donner la mort, je l'ai donnée à votre divin Fils! ô Père céleste, j'ai donné la mort à ce cher Fils que vous m'aviez donné pour Sauveur; après cela, que puis-je attendre, que ne dois-je pas appréhender? Laisserez-vous impunie la mort de votre Fils bien-aimé? mais, en mourant, votre Fils, l'objet éternel de vos infinies complaisances, a demandé grâce pour moi; son dernier cri a été un cri de miséricorde; je puis donc la réclamer, cette miséricorde, je la puis espérer, ô Jésus. Ah! Que votre bonté me pénètre et me touche? Quoi! vous demandez grâce pour un malheureux, vous versez votre sang pour me donner la vie; pourrais-je encore vivre pour vous donner la mort? Non! Mon Dieu! Non! Je sens que votre grâce opère dans mon cœur; il est changé, ce cœur; il veut vous aimer; il vous aime, mais augmentez ma douleur et mon amour: quel bonheur pour moi, si cette douleur, si cet amour pouvaient me donner la mort! une faveur si précieuse n'est pas pour un si grand pécheur; mais une grâce que je puis vous demander, et que je vous supplie instamment de ne me pas refuser, c'est d'expirer ici à vos pieds, en ce moment même, si mon cœur, ô mon Dieu, doit percer encore le vôtre. Amen.

III. DISCOURS

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. (*Luc.*, XXI, 27.)

Alors on verra le Fils de l'homme venir sur les nuées avec une grande puissance et une grande majesté.

Quel spectacle, mes frères, ce n'est plus celui d'un Dieu enfant couché dans une crèche entre deux vils animaux: ce n'est plus celui d'un Dieu Sauveur attaché à une croix infâme, expirant entre deux voleurs. C'est l'Homme-Dieu, juge souverain des vivants et des morts, qui vient, non plus dans l'infirmité de la chair, pour être cité au tribunal d'hommes injustes et criminels, et condamné par d'indignes usurpateurs de son autorité. Mais il vient dans la splendeur de sa divinité, dans tout l'éclat de sa majesté, dans la compagnie de ses anges et de ses saints; juger lui-même tout l'univers, et prononcer cette sentence irrévocable qui doit décider du sort de tous les hommes pour toute l'éternité.

Jugement universel! l'Eglise en rappelle plusieurs fois l'année, le souvenir à ses enfants, pour les avertir de s'y préparer. Mais hélas! Combien peu s'en occupent? Combien peu y pensent, et parmi ceux qui y pensent, combien peu en est-il qui se préparent comme il faut à ce jugement! Est-ce défaut de foi? Mais le jugement dernier n'est-il pas un article fondamental de la foi que nous professons? N'est-ce point plutôt négligence, paresse, langueur dans la grande affaire du salut? Quoi qu'il en soit, mes frères, sans m'arrêter ici à vous donner en détail les preuves de cette vérité importante, Jésus-Christ viendra un jour juger tout l'univers. Persuadé que vous en êtes bien convaincus, puisque tous les jours vous en faites profession en récitant le Symbole, je pense qu'il vous sera plus avantageux d'être instruits des sentiments que doit opérer en vous la méditation profonde du jugement dernier. C'est de vos dispositions, c'est de l'état actuel de votre âme que dépend l'impression salutaire que doit faire sur vous la pensée du jugement. Êtes-vous justes? Êtes-vous fidèles à vos devoirs, la pensée du jugement doit vous réjouir? Êtes-vous dans l'état du péché, la pensée du jugement doit vous effrayer. En quelque état que vous soyez, la pensée du jugement dernier doit vous déterminer à veiller et à prier. C'est notre Seigneur Jésus-Christ lui-même qui, parlant du jugement dans le saint Évangile, nous fait connaître les différents effets qu'il doit produire, et dans les justes, et dans les pécheurs. *Pour vous autres*, disait-il à ses apôtres, parlant des signes avant-coureurs du jugement; *lorsque ces choses commenceront à arriver, levez la tête et regardez en haut parce que votre délivrance est proche.* (*Luc.* XXI, 28.) D'après ces paroles sacrées, qui peut douter que le jour du jugement ne doive être désiré, et en même temps craint et appréhendé? Deux propositions qui vont faire le partage de ce discours. Je dis donc, et puissé-je vous le faire bien comprendre, mes chers auditeurs, jour du jugement, jour désirable, jour glorieux pour les justes: premier point. Jour du jugement, jour terrible et épouvantable pour les pécheurs: second point. Jour du jugement, jour que tous les chrétiens doivent continuellement mériter, s'ils veulent n'être pas surpris: troisième point.

Donnez, ô divin Esprit, donnez, nous vous en supplions, une nouvelle force à ma voix pour qu'elle puisse annoncer vos jugements. Remplissez mes auditeurs de cette crainte salutaire, qui seule peut leur procurer une véritable assurance en ce jour terrible. Demandez cette grâce pour nous, Vierge Sainte, Mère de notre Juge.

PREMIÈRE PARTIE.

Vous êtes sans doute surpris, mes frères, que, parlant d'un jour que les prophètes nous représentent tous comme un jour terrible, comme un jour épouvantable, comme un jour qui semble réunir en lui seul toutes les marques de la colère, tous les fléaux de la justice vengeresse; tous les effets de l'indignation divine; j'essaie de vous peindre ici ce jour, comme un objet digne des vœux, des souhaits de l'homme juste, comme un jour, dont l'espérance doive le consoler, dont les signes avant-coureurs doivent le réjouir, dont la venue doive le faire triompher.

Ce n'est pas, je l'avoue, l'idée qu'on se

forme communément de ce jour décisif de l'éternité. La crainte, le saisissement, l'effroi, telle est communément l'impression que font et que prétendent faire tous ceux qui parlent du jour du Seigneur. Je me bornerais aussi à désirer la faire sur vous, cette impression salutaire, si je n'entendais Jésus-Christ, dans le saint Evangile, dire à ses chers disciples, lorsqu'il leur parle de son dernier avénement, en leur marquant les signes avant-coureurs de ce grand jour : *Lorsque ces choses commenceront à arriver, levez la tête, et regardez en haut, parce que votre délivrance est proche.* (*Luc.*, XXI, 28.)

Lever la tête, dit saint Grégoire, pape, c'est élever nos esprits vers la céleste patrie, et c'est ce que ne peuvent manquer de faire, dit toujours ce grand pape, ceux qui aiment véritablement Dieu. Que la fin du monde jette dans l'effroi et la consternation ceux qui étaient attachés à ce monde, ceux qui l'aimaient; mais les vrais serviteurs de Dieu n'ayant point aimé ce monde, doivent se réjouir de sa destruction, et la pensée du jugement doit les remplir de joie : *Qui ergo Deum diligunt, ex mundi fine gaudere atque hilarescere jubemur.*

Mais d'où vient donc cette joie dont saint Grégoire, dont le Sauveur des hommes lui-même veut que le cœur des fidèles soit rempli à l'approche du jugement? Elle vient, mes frères, de cette vérité bien consolante, bien digne d'être profondément gravée dans nos cœurs : que le jour du jugement est le jour où Jésus-Christ triomphe pleinement de ses ennemis, que le jour du jugement est le jour où Jésus-Christ fait triompher ses saints avec lui. Ainsi, le triomphe parfait de Jésus-Christ sur ses ennemis, est le triomphe des saints avec Jésus-Christ, source abondante de joie pour les fidèles. Goûtez-la, mes frères, cette joie : *Respicite*, etc., et d'après cela, convenez que j'ai eu raison de dire que le jour du jugement est un jour désirable.

Je dis d'abord que le jour du jugement est le jour du triomphe parfait de Jésus-Christ. Il est vrai qu'en ressuscitant le troisième jour après sa mort, que sortant victorieux de son tombeau, Jésus-Christ avait triomphé de l'enfer et des Juifs ses ennemis; mais il n'y eut qu'un petit nombre de personnes choisies qui furent témoins de ce triomphe. Plus de cinq cents disciples le virent monter au ciel quarante jours après sa glorieuse résurrection; mais tout l'univers ne fut pas témoin de ce ravissant spectacle. La prédication de l'Evangile par toute la terre, le courage de plusieurs millions de martyrs, la sainteté d'une multitude innombrable de chrétiens, la mort funeste des persécuteurs de la religion; enfin, le culte solennel de cette religion sainte, l'exaltation de la croix de Jésus-Christ, la magnificence de ses temples, la décoration de ses autels, la pompe de ses fêtes, la majesté de ses cérémonies; en un mot, tout l'appareil édifiant du christianisme peut être regardé comme le triomphe de Jésus-Christ; mais avouons qu'au milieu de ce triomphe, Jésus-Christ est encore quelquefois insulté

Combien d'idolâtres refusent de l'adorer! Combien d'impies ne cessent de l'outrager! Combien de mauvais chrétiens le blasphèment et le font blasphémer! Combien peu, surtout dans ces derniers temps, l'adorent en esprit et en vérité! Combien de profanations dans ses temples, aux pieds de ses autels! Combien de doutes sur sa providence! Combien semblent méconnaître cette providence, et même la rejettent en voyant la vertu calomniée, méprisée, les justes dans l'oppression, le vice applaudi, récompensé, l'impie glorieux et triomphant!

Or, mes frères, pour exiger une réparation de tant d'outrages, pour prouver sa providence, pour justifier, si j'ose m'exprimer ainsi, sa conduite à l'égard des justes opprimés pendant la vie, et des impies exaltés sur la terre; n'est-il pas convenable, n'est-il pas même nécessaire que Jésus Christ se montre un jour dans tout son éclat, se fasse reconnaître de l'athée qui a nié son existence, qu'il se fasse craindre de l'impie qui a refusé de l'aimer, et qui même l'a blasphémé, qu'il dévoile tous les mystères d'iniquité qui se sont opérés dans le secret; n'est-il pas juste, en un mot, que Jésus-Christ paraisse tel qu'il est, le Dieu grand, le Dieu fort, le Dieu équitable?

Voilà ce que j'appelle le triomphe de Jésus-Christ, et ce triomphe, mes frères, n'est-il pas bien désirable pour un chrétien qui doit aimer Jésus-Christ plus que lui-même? A la vue de tant de crimes qui se commettent, de tant d'outrages faits à sa majesté, à son infinie bonté, ne devons-nous point, si nous avons quelque zèle pour sa gloire, nous écrier : *Levez-vous, Seigneur, et jugez votre cause* (*Psal.* LXXIII, 22); *Dominez sur vos ennemis, mettez-les tous sous vos pieds* (*Psal.* CIX, 12); *que votre règne arrive* (*Matth.*, VI, 10); que l'empire du péché soit détruit.

Formons-les, ces vœux, et sûrement ils seront exaucés; oui, il viendra ce jour heureux, ce jour désirable, où Jésus-Christ paraîtra dans sa gloire; toute la nature lui rendra hommage; du souffle de sa bouche il exterminera l'impie; porté sur la nuée la plus brillante, environné d'une multitude innombrable d'anges et de saints, l'étendard de sa croix à la main, avec l'appareil le plus majestueux, répandant une lumière plus vive que le soleil, portant dans ses yeux, et la foudre qui écrasera le réprouvé, et la bonté, et la douceur qui assurera au juste une éternelle félicité, il viendra..... nous le verrons..... O mon Dieu! ô mon Sauveur! Oui, je le dirai avec plus de raison que Pierre le disait sur la montagne du Thabor! Oh! qu'il sera avantageux, qu'il sera délicieux, qu'il sera glorieux de vous voir, de vous contempler dans ce moment! *Bonum est nos hic esse.* (*Matth.*, XVII, 4.)

Je ne sais, mes frères, si vous comprenez quelque chose de la joie sainte, de la joie

pure qui inondera alors le cœur des saints; mais je sais que les âmes généreuses, que les chrétiens fervents le comprennent; c'est ce qui fait que le désir du jugement l'emporte chez eux sur la crainte. Pourquoi n'avez-vous pas ces sentiments? C'est que vous n'aimez pas comme eux. Si vous étiez dans les mêmes dispositions; si vous aviez quelque étincelle de l'amour qui les consume, vous le regarderiez avec joie, vous l'attendriez avec une sainte impatience, ce jour où Jésus-Christ triomphera pleinement de tous ses ennemis, et fera triompher ses saints avec lui : second motif qui doit nous faire regarder le jour du jugement comme un jour désirable.

Oui, le jour du jugement sera le plus beau jour pour les saints, puisqu'en ce jour Jésus-Christ les couronnera à la face de tout l'univers, de la manière la plus glorieuse. Que ne fera pas, en effet, Jésus-Christ en faveur de ses saints! Il ranimera leurs cendres et ornera leurs corps de l'éclat le plus brillant. Il les revêtira d'une heureuse immortalité. Les âmes des saints s'uniront à ces corps qui furent les compagnons de leurs travaux, les instruments de leurs vertus, les victimes de leurs sacrifices.

Qui pourrait dire quelle lumière répandront, dans tout l'univers, les corps des saints en sortant de leurs tombeaux comme autant de soleils d'autant plus brillants qu'ils auront été pendant la vie plus mortifiés, plus humiliés, plus assujettis à l'esprit; c'est vers le ciel qu'ils prendront leur essor; c'est à la droite de leur Juge qu'ils iront se placer, et combien cette place est-elle honorable! Mais ce qui mettra le comble à leur gloire, c'est que Jésus-Christ manifestera toutes les vertus, toutes les bonnes œuvres, tous les bons désirs, toutes les bonnes pensées de ses saints.

Oui, nous verrons, et ce sera pour toute l'éternité qu'on les verra, ces sentiments héroïques, ces bonnes œuvres que les saints ont pris tant de soin de cacher. Nous verrons que ce que nous savons des saints même les plus connus, que ce qui est rapporté dans l'histoire de leur vie même la plus détaillée, n'est rien ou presque rien en comparaison de ce qu'ils étaient en effet.

Que de saints inconnus seront alors manifestés! Que de saints, dont la vertu a été calomniée, seront alors justifiés! Mon Dieu, qui êtes admirable dans vos saints, que de ravissements secrets seront alors dévoilés! Mais Jésus-Christ ne se bornera pas à placer ses saints à sa droite avec distinction, à manifester à tous les hommes leur sainteté, leur sublime perfection : il ne se bornera pas même à jeter sur eux ses regards pleins de douceur qui rempliront leur âme de la plus solide et de la plus délicieuse consolation : il l'accompagnera, ce regard, de ces paroles dignes d'être à jamais l'objet de nos plus sérieuses méditations : *Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous est préparé depuis la création du monde; car, j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire.* (*Matth.*, XXV, 34, 35.)

Avec quelle joie je vous cite toutes ces paroles, mes très-chers frères; mais je ne m'arrêterai pas à vous développer ce que chacune de ces expressions, sortant de la bouche du meilleur de tous les maîtres, du plus magnifique de tous les rois, du plus tendre de tous les pères, du plus aimable de tous les époux, portera de paix, de joie et de consolation dans l'âme de ceux à qui elles seront adressées. Non, non, je ne suis point capable de l'exprimer. Goûtez-en la douceur, mes très chers frères, dans une méditation profonde. Si déjà ces paroles, quand on les lit dans le saint Evangile, ou qu'on les médite, portent dans l'âme une paix qui est au-dessus de tout sentiment; que sera-ce? de quelle joie ne rempliront-elles pas les élus, quand ils les entendront de la bouche du Sauveur, quand après les avoir entendues, ils voleront à la suite de leur divin maître, vers ce séjour délicieux; ils entreront avec lui en possession de ce royaume qui n'aura point de fin, de ce royaume d'où les larmes, les douleurs, les craintes, les plaintes, les gémissements, d'où tous les maux seront bannis pour toute l'éternité, de ce royaume où tous les biens seront réunis pour toute l'éternité, de ce royaume enfin où les saints verront, aimeront, glorifieront Dieu pendant l'éternité, et où Dieu les glorifiera, les enivrera d'un torrent de délices pendant l'éternité.

Ah! combien ce bonheur ne sera-t-il pas grand? Combien n'est-il pas désirable, le jour où les saints entreront en possession de ce bonheur? Combien donc les justes, qui sont sur la terre, ne doivent-ils pas désirer ce jour du jugement, puisque c'est le jour qui leur ouvrira le ciel, puisqu'en ce jour Jésus-Christ triomphera et fera triompher ses saints avec lui. Mais, mes frères, autant que ce jour sera consolant pour les justes, autant sera-t-il terrible pour les réprouvés.

Que le jour du jugement soit un jour terrible, un jour dont la pensée doive glacer d'effroi le cœur de l'impie et de tout pécheur; c'est l'idée que nous en donnent les prophètes qui le peignent comme le jour de la colère, de l'indignation, de la vengeance, de la fureur du Seigneur, jour où il exterminera tous ses ennemis, jour où il les foulera aux pieds comme le vendangeur foule le raisin dans le pressoir, jour où il fera boire à ses ennemis, jusqu'à la lie, le calice plein d'amertume qu'ils se sont préparé eux-mêmes, calice rempli du vin de son indignation, coupe fatale dont le poison, tout mortel qu'il est, ne leur donnera pas la mort, mais leur déchirera les entrailles, leur fera pousser des cris horribles, et expier par-là les chants pleins d'impiété et de blasphème dont si souvent ils firent retentir les airs, et outragèrent le ciel, lorsqu'ils buvaient jusqu'à l'ivresse, dans la coupe empoisonnée de la prostituée Babylone. Jour terrible, je ne puis trop le répéter;

jour de ténèbres et d'effroi; jour qui, de quelque manière que nous le considérions, n'offre à l'esprit que le spectacle le plus effrayant, n'offre au cœur que des sujets de crainte, d'effroi et de tremblement; jour terrible, je ne puis trop le répéter, dans les signes qui l'annonceront, plus terrible encore dans les circonstances qui l'accompagneront, mais terrible au-dessus de toutes nos expressions, dans les maux épouvantables qui le suivront.

Méditons, mes frères, ces grandes vérités, et laissons pénétrer nos cœurs d'une crainte salutaire; je vous l'avoue, j'aimerais mieux me nourrir moi-même de ces vérités dans le silence, que de m'en entretenir avec vous dans un discours. Mais quelle matière plus intéressante puis-je traiter? N'est-ce pas à annoncer les jugements du Seigneur, que les ministres de Jésus-Christ sont destinés? N'est-ce pas en méditant les jugements du Seigneur que les plus grands pécheurs se convertissent, et que les justes s'affermissent dans le bien? Méditons-les donc, mais avec toute l'attention dont nous sommes capables. Ah! Je puis bien vous dire avec saint Bernard: Si je vous effraye, c'est que je suis moi-même effrayé. *Territus terreo.* Et qui ne serait saisi d'une sainte frayeur à la vue de ces événements terribles qui doivent précéder le jour du Seigneur? Toute la nature en convulsion, le soleil couvert de ténèbres, la lune teinte de sang, les étoiles tombant du ciel, la mer agitée et ne reconnaissant aucune borne, quel spectacle! tous les hommes en sécheront de douleur: *Arescentibus omnibus præ timore* (*Luc.*, XXI, 26), dit Jésus-Christ.

Telle est l'idée que les livres sacrés, et surtout le saint Evangile nous fournissent. Des tremblements de terre, des séditions, des révoltes, des guerres, des famines, des maladies contagieuses, des ruisseaux de sang, des terres jonchées de cadavres, une nouvelle guerre de l'enfer contre Jésus-Christ, de l'impiété contre la religion, de l'idolâtrie contre le christianisme, de l'homme de péché contre Dieu. La consommation du mystère d'iniquité, le son épouvantable de la trompette, cette voix terrible de l'ange: *Il n'y aura plus de temps, «Tempus non erit amplius.»* (*Apoc.*, X, 6.) *Venez, morts, au jugement!* l'ouverture subite et universelle des tombeaux, la mer qui rend ses morts, la réunion de toutes les cendres dispersées, l'enfer qui vomit les âmes qu'il avait absorbées, la réunion de ces âmes à des corps infects, environnés de flammes, quel spectacle! une force secrète ou plutôt la voix impérieuse du Très-Haut réunit cette troupe innombrable de morts depuis Caïn, depuis le premier impie jusqu'au dernier ennemi de Jésus-Christ; tout ce qu'il y a eu d'idolâtres, d'impudiques, de blasphémateurs, d'impies, de prétendus philosophes, de profanateurs et de sacriléges, d'hypocrites, de parricides, d'homicides, d'adultères, de voleurs, d'injustes, d'avares, tout ce qu'il y a eu, en un mot, de scélérats, de pécheurs impertinents, tous iront se placer, tous seront traînés avec les anges apostats dans ce lieu que Jésus-Christ a choisi pour y élever le tribunal d'où doit partir la sentence terrible qui les précipitera dans les abîmes. Il paraît, ce Juge terrible, ils le verront et ils jetteront des cris horribles: *videbunt et plangent.* Il paraît, les yeux étincelants de fureur, ils le verront et ils gémiront: *videbunt et plangent.* Le regard de Jésus-Christ leur portera la rage dans le cœur. Jésus-Christ paraît avec sa croix, non plus pour y être attaché, c'est le sceptre qu'il tient en main pour les juger, ils le verront, ce Dieu qu'ils ont crucifié: *Videbunt in quem transfixerunt.... Videbunt et plangent.* (*Zach.*, XII, 10; *Joan.*, XIX, 37.) En vain appelleront-ils la mort, placés à la gauche de leur juge; en vain chercheront-ils à se dérober à ses regards; en vain diront-ils aux montagnes et aux rochers: *Tombez sur nous et cachez-nous de devant la face de celui qui est assis sur le trône, et de la colère de l'Agneau; car le grand jour de sa colère est arrivé, et qui pourra subsister?* (*Apoc.*, VI, 16.) O jour malheureux! une désolation affreuse, universelle va tomber sur nous de la part du Tout-Puissant. Ils verront Jésus-Christ environné de ses saints; ils les verront, ces saints, placés à la droite de leur Juge pour partager son triomphe; ils les verront, ces hommes, qu'ils ont si souvent insultés, dont tant de fois ils ont raillé la piété, dont si souvent ils ont calomnié l'innocence, dont si souvent ils ont persécuté la vertu, dont, en un mot, ils se sont en toute occasion déclarés les ennemis; ils les verront, et combien cette vue n'ajoutera-t-elle pas à leur rage, à leur désespoir? *Videbunt et plangent. Peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet, desiderium peccatorum peribit.* (*Psal.* XXI, 10.)

Le saint roi David, de qui j'emprunte ici les paroles, pouvait-il mieux peindre la rage et le désespoir de ces malheureux réprouvés, qui se voient pour toujours séparés de ces hommes dont maintenant ils envient le sort. Réduits à la dernière désolation, ils seront, dit le Sage, percés de douleur; ils paraîtront pleins d'effroi au souvenir de leurs offenses, et leurs iniquités se soulèveront contre eux pour les accuser. Saisis de trouble et d'une horrible frayeur, ils seront surpris d'étonnement en voyant tout d'un coup, contre leur attente, les justes sauvés: ils diront en eux-mêmes, pénétrés du plus vif regret, et jetant des soupirs dans le serrement de leurs cœurs: *Ce sont là ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries, et que nous donnions pour exemple de personnes dignes de toute sorte d'opprobres. Insensés que nous étions! Leur vie nous paraissait une folie et leur mort honteuse. Cependant les voilà élevés au rang des enfants de Dieu; leur partage est d'être avec les saints, nous nous sommes donc égarés de la voie de la vérité. La lumière de la justice n'a point lui pour nous, et le soleil de l'intelligence ne s'est point levé sur nous. Nous nous sommes lassés dans la voie de l'iniquité et de la perdition;*

nous avons marché dans des chemins âpres, et nous avons ignoré la voie du Seigneur. De quoi nous a servi notre orgueil? Qu'avons-nous tiré de la vaine ostentation de nos richesses? Toutes ces choses se sont passées comme l'ombre qui se dissipe et un courrier qui hâte sa course.... comme un vaisseau qui fend les flots agités, dont on ne voit point de vestige après qu'il est passé, et qui n'imprime sur les flots aucune marque de sa route..... comme un oiseau qui vole au travers de l'air sans qu'on puisse remarquer par où il passe; on n'entend que le bruit de ses ailes qui frappent l'air et qui le divisent avec efforts, et après qu'en les remuant il a achevé son vol, on ne trouve plus aucune trace de son passage.... comme une flèche lancée vers son but; l'air qu'elle divise se rejoint aussitôt sans qu'on reconnaisse par où elle est passée. (*Sap.*, V, 3-12.)

Cette peinture, mes chers frères, ces expressions sont toutes de l'esprit de Dieu. En vain chercherai-je à y rien ajouter. En est-il une seule qui ne doive nous pénétrer d'une sainte frayeur, et nous faire appréhender d'être placés à la gauche de cet agneau dont la fureur sera d'autant plus terrible dans ce jour de tempête et d'orage, que sa douceur et sa patience avaient été plus admirables. C'est le souvenir de cette douceur et de cette patience qui achèvera d'accabler l'impie au jour du jugement.

Jésus-Christ la leur reprochera cette douceur. Il leur rappellera l'amour avec lequel il s'était fait homme semblable à eux pour se faire aimer. Il leur rappellera que, par amour pour eux, il s'était réduit à un état où il éprouvait toutes les misères de la vie, voulant les aider à sanctifier ici-bas leurs peines, leur procurer une place à sa droite au grand jour de sa justice, et un trône dans son royaume pendant l'éternité. J'ai eu faim, leur dira ce père autrefois si tendre, ce Sauveur autrefois si charitable, cet ami autrefois si patient, si indulgent; j'ai eu faim: ah! combien ce reproche sera-t-il accablant?

Je ne sais, mes frères, si vous sentez toute l'impression qu'il doit faire sur un cœur sensible, ce reproche; j'ai eu faim, et vous m'avez refusé à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez refusé à boire; j'étais nu, et vous ne m'avez point couvert, etc. Mais quoi! Les reproches de Jésus-Christ ne tomberont-ils que sur l'omission des œuvres de miséricorde? Le malheureux réprouvé ne souffrira-t-il point d'autre confusion? Ah! mes frères, ne vous y trompez pas: Jésus-Christ leur reprochera sans doute leur ingratitude, leur insensibilité envers lui et envers ses membres souffrants, parce qu'il ne désire rien tant, cet aimable Sauveur, que d'établir dans tous les cœurs le règne de la charité; mais ce ne seront pas les seuls péchés commis contre cette vertu qui attireront sur leur tête criminelle les fléaux de la colère de Dieu et qui les couvriront d'une confusion éternelle. Les livres des consciences seront ouverts: on y lira, écrits en caractères ineffaçables, tous les crimes qui se sont commis depuis le commencement du monde.

Libertins qui m'écoutez, tout l'univers sera témoin de vos désordres les plus secrets. Il sera dévoilé, ce mystère d'iniquité qui s'opère dans les ténèbres. Pensées, désirs, projets, paroles, lectures, entretiens, actions, omissions, intentions, tout sera examiné, tout sera dévoilé, tout sera puni. Devoirs généraux du christianisme, devoirs particuliers de chaque état; biens de la nature, de la fortune; éducation, instructions, grâces reçues ou refusées lorsqu'elles étaient offertes; sacrements négligés ou profanés. Ah! mes frères, quelle matière d'examen, de condamnation, de punition! fautes de l'enfance, désordres de la jeunesse, passions, vices de tous les âges, impénitence finale, fraudes dans le commerce, injustices dans la magistrature, infidélités dans le mariage, profanations sacriléges dans le plus saint mystère, transgressions de toutes sortes de lois, avarice, orgueil, cupidité dans presque tous les états: votre indévotion, je ne dis point assez, votre impiété, pères de famille; votre hypocrisie, femmes du monde; votre orgueil, votre ambition, votre jalousie, votre colère, vos emportements, votre intempérance, chrétiens de tout état, de tout âge, de toute condition, de tout sexe.

Voilà l'ample matière de l'examen que vous subirez. Ne sera-ce point la matière d'une confusion accablante, d'une condamnation désespérante? Ah, si Dieu, dans ce moment, dévoilait à tout cet auditoire les péchés que vous avez commis dans une seule année, dans un seul mois, ô vous qui m'écoutez, quelle serait votre confusion! Quelle sera donc votre honte, quand tout l'univers sera témoin de tous les péchés de votre vie? Quel spectacle, mes frères, que celui de tant de consciences! Le Seigneur menace l'impie de cette confusion: *Revelabo*, dit-il, *pudenda tua, ostendam gentibus nuditatem tuam.* (*Nahum*, III, 5.) Pensez-y, vous qui craignez de dévoiler votre âme à un confesseur dont vous êtes assuré du plus grand secret. Ah! combien votre orgueil, combien l'orgueil de tous les hommes ne sera-t-il pas confondu au jour du jugement! Pensons-y, mes frères, et pensons-y bien sérieusement: qu'elle retentisse surtout à nos oreilles cette sentence infiniment plus terrible que la foudre: retirez-vous de moi, dira le souverain Juge, d'un ton plein de fureur et d'indignation: retirez-vous de moi, allez, maudits, au feu éternel qui a été préparé au démon et à ses anges: *Discedite a me, maledicti* (*Matth.*, XXV, 41), etc.

Chacune de ces paroles mériterait un discours; mais quel discours pourrait en exprimer la force? Qu'elles soient le sujet de vos méditations continuelles et profondes. Retirez-vous de moi. Vous les chassez donc, Seigneur. Quelle différence entre ces paroles et celles qui sortaient de votre bouche adorable pendant votre vie mortelle!

Venez à moi, vous tous qui êtes affligés et chargés, et je vous soulagerai. (*Matth.*, XI, 28.) Quelle affliction fut jamais plus grande? Quelle charge fut jamais plus pesante que celle de ces pécheurs, et vous les accablez encore davantage, ô mon Dieu, loin de les soulager. Ah! le temps de la miséricorde est passé; le temps de la justice est venu; l'agneau est devenu lion; sa douceur méprisée s'est changée en fureur implacable. Retirez-vous (hé quoi! Seigneur, c'est la première fois qu'ils vous voient, c'est la dernière fois qu'ils vous verront, et ils ne vous voient qu'en colère), ô désespoir! Retirez-vous de moi. Il n'y a donc plus de place pour eux dans votre cœur adorable. Non, ils vous avaient chassé de leur cœur: vous les chassez du vôtre, quel exil!

Allez, maudits, non pas maudits du monde que vous adoriez et qui peut-être vous comblait de ses faveurs; mais maudits de mon Père avec qui je vous avais réconciliés et qui vous destinait l'héritage le plus précieux; maudits de moi, qui de dessus ma croix vous avais mérité et donné tant de bénédictions; maudits de l'Esprit-Saint qui vous avait offert ses dons avec tant de libéralité, mais que vous avez méprisé et si indignement outragé; maudits enfants de ma sainte Mère, que je vous avais donnée pour protectrice et pour Mère; de mes anges que je vous avais donnés pour gardiens, de mes saints que je vous avais donnés pour modèles. Ils vous bénissaient sur la terre lorsque vous les maudissiez; je les venge en me vengeant. Leur jour est venu; je les fais triompher avec moi, éternellement vous serez séparés d'eux: ils seront dans la gloire et vous dans l'ignominie: ils seront dans ma compagnie et celle de mon Père, et vous, vous serez dans la compagnie des démons: ils seront inondés de délices ineffables, et vous, accablés de maux incompréhensibles: ils seront dans le lieu de la paix, de la joie et du rafraîchissement, et vous, dans un lieu de tourments, de rage et de désespoir.

Retirez-vous d'eux promptement; qu'un intervalle immense vous sépare: allez, maudits, au feu éternel, préparé au démon et à ses anges: il n'était pas préparé pour vous, ce feu; c'est des flammes délicieuses de mon amour que vous deviez brûler pendant l'éternité; mais vous avez imité les démons, vous les avez suivis dans la vie, suivez-les dans l'enfer. L'enfer s'ouvre aussitôt, et c'est pour y maudire, pour y blasphémer, pour y haïr Dieu pendant toute une éternité; c'est pour y souffrir des peines innombrables dans leur multitude, incompréhensibles dans leur rigueur, éternelles dans leur durée, que ces malheureux réprouvés s'y précipitent en corps et en âme.

Ah! quel sort! quelle sentence! quelle terrible exécution de la sentence! quelle séparation du père et de l'enfant, de l'époux et de l'épouse, des frères, des parents, des amis! quelle séparation de Dieu! quel éloignement! quelle amertume! Voilà, mes frères, la consommation des malheurs, voilà le commencement de l'éternité pour les réprouvés. Y pensez-vous? Sera-t-il terrible pour les pécheurs, le jugement dernier? Ah! mes frères, préparons-nous, qui que nous soyons, à ce grand jour, à ce jour si terrible, si épouvantable pour les pécheurs, à ce jour si désirable, si consolant pour les justes. Préparons-nous-y; que faut-il faire pour cela? *Troisième réflexion.*

DEUXIÈME POINT.

Pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ nous parle-t-il si souvent du jugement? pourquoi en parlait-il même à ses juges dans le cours de sa passion? Les anges en parlent à ses disciples après son ascension; les apôtres ne cessent d'en parler dans leur mission; les hommes apostoliques ne cessent de le rappeler dans leurs prédications.

C'est en prêchant le jugement universel que saint Vincent Ferrier et tant d'autres fervents prédicateurs, remplis de l'esprit du Seigneur, ont parcouru les provinces et opéré les conversions les plus éclatantes, les plus étonnantes et en si grand nombre. En faut-il davantage pour vous prouver que nous devons sans cesse nous préparer au jugement? Voyez, veillez et priez, disait Jésus-Christ à ses apôtres, lorsqu'il leur en parlait: *Videte, vigilate et orate.* (*Matth.*, XXVI, 41.) C'est aussi, mes frères, ce que je vous dis de la part du Seigneur, en traitant cette matière si importante.

Voyez: *videte.* Voyez souvent en esprit le souverain Juge paraître, non dans l'infirmité de sa chair, mais dans tout l'éclat de sa gloire. Voyez-le environné de ses saints: qu'elle retentisse sans cesse à vos oreilles, comme à celles de saint Jérôme, la voix qui vous citera à son tribunal; écoutez-le exiger de vous un compte exact de toutes les grâces qu'il vous a accordées, de toutes les pensées, paroles, actions et omissions de votre vie. Pensez maintenant à ce que vous voudrez alors avoir fait.

Représentez-vous tout l'appareil du jugement; pensez à la honte dont vous serez couverts, si vous n'avez fait pénitence de tant de crimes que vous avez commis. Donnez tous les jours quelques moments à ces réflexions salutaires.

Veillez: *vigilate.* Veillez sur toutes vos pensées, toutes vos paroles et toutes vos actions, puisqu'il en faudra rendre un compte si exact. Prévenez le jugement du Seigneur: jugez-vous vous-mêmes, afin de n'être pas jugés. Présentez-vous au tribunal de la pénitence, qui est un tribunal de miséricorde, avant d'être cités au tribunal de la divine justice. Soyez charitables et ne jugez personne; c'est l'apôtre saint Paul, c'est Jésus-Christ lui-même qui vous donne ce conseil. Veillez et attendez votre juge, car il viendra au moment où vous y penserez le moins. Veillez et prenez garde que vos cœurs ne soient appesantis par des excès de bouche et des soins du siècle; c'est encore un avis que nous donne Notre-Seigneur

Jésus-Christ dans le saint Evangile, en nous parlant du dernier jugement.

Priez : *orate*. A la vigilance joignez la prière, mais une prière bien fervente. Priez donc, mes frères, et priez instamment, pour obtenir le grand don de la persévérance; car elle seule obtiendra la couronne. Priez et demandez le grand don de la foi et d'une foi vive; car lorsque le Fils de l'homme viendra, il n'y aura presque plus de foi sur la terre. Priez pour obtenir le grand don de la pénitence et le pardon de vos péchés; car, au jour du jugement, Dieu punira tous les péchés dont la pénitence ne vous aura point obtenu le pardon. Priez, et priez continuellement, et priez humblement, puisqu'une humble prière, quand elle est continuelle, est un moyen efficace pour gagner votre juge et vous le rendre favorable. Demandez instamment à Dieu l'avénement de son règne, de ce jour où il triomphera pleinement de ses ennemis : *Adveniat regnum tuum*. (*Matth.*, VI, 10.) Mais demandez en même temps qu'il vous pardonne maintenant vos péchés, *dimitte nobis debita nostra* (*Ibid.*), et qu'alors il vous délivre du souverain mal, de la sentence de condamnation, *libera nos a malo*. Priez, et afin que vos prières soient plus agréables à Dieu, afin qu'elles soient plus efficaces, offrez-les au Père céleste, offrez-les lui au nom et par le cœur de son cher Fils, à qui il ne peut rien refuser; offrez-les par les mains et le cœur de la très-sainte Vierge, sa mère, et notre avocate auprès de son cher Fils; faites passer vos prières par les mains des anges et des saints qui doivent environner Jésus-Christ à son dernier avénement, et triompher avec lui. Rendons-nous-les favorables maintenant; il serait trop tard alors de recourir à leur protection.

Telle est, mes frères, la préparation que vous devez apporter au jugement de Dieu; cette préparation que vous devez faire est indispensable; car, mes frères, quel prétexte pourriez-vous apporter pour ne vous pas préparer à ce grand jour? Serait-ce que vous douteriez de la réalité d'un jugement? Mais c'est un article de foi qui n'a pas encore été contesté jusqu'ici : il est nécessaire, ce jugement; nous l'avons prouvé au commencement de ce discours. Jésus-Christ se le doit à lui-même, et je puis même dire qu'il le doit à ses saints. Direz-vous qu'il est impossible? Mais celui qui a créé l'âme et le corps ne peut-il pas les réunir, ne peut-il pas rassembler les cendres dispersées?

Ah! n'en doutez pas, mes frères, il y aura un jugement; nous y paraîtrons tous. C'est une nécessité, dit le grand Apôtre : *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi*. (*II Cor.*, V, 10.) Nous y paraîtrons tous; j'y paraîtrai avec vous, non plus pour vous y préparer, mais pour le subir comme vous. Puissé-je avoir profité moi-même de ce que je vous en dis : malheur à moi si je les oublie, ces vérités importantes! Direz-vous que vous n'aurez rien à craindre à ce jugement? Mais, mes frères, oubliez-vous donc que vous aurez pour juge un Dieu infiniment saint, qui a trouvé des taches jusque dans ses anges : *Et in angelis suis reperit pravitatem*. (*Job*, IV, 18.) Un Dieu dont l'œil perçant portera la lumière dans les consciences, en développera les plis et replis les plus cachés, manifestera au grand jour les crimes commis dans les ténèbres les plus épaisses, jugera les justices mêmes. C'est le Saint-Esprit qui nous l'apprend : *Scrutabor Jerusalem in lucernis, revelavi abscondita tenebrarum, ego justitias judicabo*. (*Psal.* LXXIV, 3.) Ah! si le juste, suivant l'apôtre saint Pierre, a sujet de trembler, que deviendront ceux dont la vie n'est qu'un tissu de fautes, pour ne pas dire de crimes?

Mais, direz-vous peut-être, pour excuser votre négligence et votre paresse à vous préparer au jugement de Dieu, ce jour est encore éloigné. Eloigné, mes frères, qui vous l'a dit? Ce jour ne nous surprendra-t-il pas comme le voleur au milieu de la nuit? L'heure et le moment de ce jour ne nous sont-ils pas inconnus? Les anges eux-mêmes ne le savent pas, ne le connaissent pas.

Le jugement universel est éloigné! Mais le jugement particulier n'est-il pas bien proche? Ne pouvez-vous pas le subir à chaque instant? Oui, sans doute, puisqu'à chaque instant vous pouvez mourir, et que le moment de votre mort est le moment de votre jugement.

Pensez, mes frères, à ce tribunal où l'âme comparaît à l'instant qu'elle se sépare du corps. Pensez à l'affreux étonnement dont elle sera saisie en se trouvant seule avec son juge : elle sera examinée, jugée dans un instant, et la sentence qui sera portée, décidera de son sort pour toute l'éternité : elle ne sera point révoquée, cette sentence, au jugement universel; elle sera confirmée; elle sera manifestée à tout l'univers. La justice de cette sentence sera connue de tous les hommes; tous les hommes seront instruits des motifs de cette sentence; tout le bien, tout le mal que vous aurez fait, sera connu de tous les hommes.

Si vous pensiez bien sérieusement à ces deux jugements, quelle serait votre attention à éviter le péché! Quelle serait votre attention à pratiquer toutes sortes de bonnes œuvres! Bientôt, oui, bientôt, vous seriez de parfaits chrétiens : vous ne craindriez plus les jugements des hommes, si vous vous occupiez des jugements de Dieu, vous vous affranchiriez de la tyrannie du respect humain; les louanges des hommes ne vous enfleraient pas, parce que vous sauriez que Dieu condamne souvent ce que les hommes approuvent, et qu'il a souvent en abomination ce que les hommes admirent davantage : *Quod omnibus hominibus altum est, abominatio est apud Deum*. (*Luc.*, XVI, 15.) Vous craindriez peu le mépris et le blâme des hommes, bien persuadés

qu'ayant à rendre compte à Dieu de votre conduite, son jugement seul décide toujours du mérite de vos actions. Ah! combien de péchés n'éviteriez-vous pas, de quelle paix ne jouiriez-vous pas, si vous étiez une fois bien persuadés de cette vérité importante, que Jésus-Christ seul est votre juge!

Oui, mes frères, Jésus-Christ seul est votre juge; cette vérité est accablante pour les ennemis de cet aimable Sauveur; mais qu'elle est consolante pour ceux qui l'aiment avec tendresse et qui le servent avec fidélité! Non, disait une de ces âmes fidèles, c'est sainte Thérèse : je ne crains point d'avoir pour juge celui que j'ai aimé par-dessus toutes choses. Heureux et mille fois heureux ceux qui peuvent se rendre ce témoignage consolant qu'ils ont préféré Jésus-Christ à toutes choses, et ceux là seuls peuvent paraître avec confiance à son tribunal : heureux et mille fois heureux ceux qui ont aimé tendrement, adoré humblement, écouté respectueusement, servi fidèlement Jésus-Christ dans son premier avénement. Ceux-là, et ceux-là seuls, le verront avec joie, avec transport, lorsqu'il viendra pour la dernière fois, non plus environné d'infirmités, mais dans sa gloire, rendre à chacun selon ses œuvres. Ah! mes frères, efforçons-nous d'être du nombre de ceux qui se seront attachés, pendant la vie, à Jésus-Christ pauvre, humble, patient, crucifié : c'est le moyen de le trouver plein de douceur à l'heure de la mort, où il jugera chacun en particulier, et dans ce grand jour, dans ce dernier jour du monde, où il jugera l'univers tout entier. Alors, nous pourrons espérer qu'il nous adressera ces paroles consolantes qu'il adressera à tous ses élus placés à sa droite : *Venez, les bien-aimés de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé de toute éternité.* (*Matth.*, XXV, 34.) C'est ce que je vous souhaite, mes frères, et ce que je désire partager avec vous.

IV. DISCOURS

SUR LE PARADIS.

Gaudete et exsultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis. (*Matth.*, V, 12.)

Réjouissez vous, tressaillez d'allégresse, parce qu'une très-grande récompense vous est préparée dans le ciel.

Quelles magnifiques promesses! mes très-chers frères. En fut-il jamais de plus consolantes? En fut-il de plus capables de relever notre courage, d'enflammer notre zèle, d'exciter dans nos cœurs les sentiments de la joie la plus vive?

C'est un Dieu qui l'a faite cette promesse, il a bien le pouvoir de l'accomplir; c'est à ses enfants qu'il fait cette promesse; il a donc la volonté de tenir sa parole; il est fidèle. Ah! combien devons-nous nous réjouir! Grand partout, magnifique partout; c'est surtout au ciel que Dieu déploie sa magnificence et sa grandeur; ce n'est même que là, selon le prophète Isaïe, qu'il la déploie cette grandeur, cette magnificence infinie : *Ibi solummodo magnificus est Deus.* (*Isai.*, XXXIII, 5.)

Que dire, mes très-chers frères, sur un si beau, sur un si ravissant sujet? Non, l'œil de l'homme n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit n'a point conçu ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment; que dirai-je donc de ce bien qui ne soit au-dessous de l'idée que vous vous formez vous-même du bonheur du ciel? Que dire qui ne soit infiniment au-dessous de ce que la foi nous apprend? Ici les expressions ne rendent que bien imparfaitement les pensées; et les pensées, combien sont-elles au-dessous de leur objet?

Ce bien est incompréhensible; il est infini : je me condamnerais donc volontiers à un profond silence; je me contenterais d'admirer, si la solennité de cette fête, si le besoin de vos âmes ne me forçaient à parler : je dis, si le besoin de vos âmes; car combien en est-il peut-être parmi vous qui, plus dégoûtés que l'Israélite charnel et pusillanime, regardent le ciel avec indifférence, et ne veulent faire aucun effort, à la vue des magnifiques récompenses que le Seigneur promet à ceux qui auront vécu saintement. Combien en est-il qui, ayant quelques désirs du ciel, négligent de prendre le chemin qui y conduit, s'imaginant, ou que Dieu le leur donnera sans leur travail, ou qu'il met à trop haut prix la récompense qu'il nous promet, comme si un grand bonheur ne devait pas être acheté par les plus grands travaux.

Je dois donc aujourd'hui exciter dans vos cœurs le désir du ciel, mais un désir qui ne soit ni stérile, ni présomptueux; un désir efficace et chrétien; je dois vous peindre la beauté du ciel pour en exciter en vos cœurs le désir. Je dois vous montrer le chemin du ciel pour vous y conduire.

Désirez le ciel, mes très-chers frères, rien de plus désirable que le bonheur qui vous y est préparé : premier point. Désirez efficacement le ciel; rien de plus juste que de travailler pour le mériter; second point. En deux mots, le bonheur du ciel; ce qu'il faut faire pour aller au ciel; voilà le sujet qui demande par lui-même toute votre attention.

O Reine du ciel, auguste Marie! je parle à vos enfants d'un bonheur que vous désirez ardemment qu'ils partagent avec vous, quel motif et pour moi et pour mes auditeurs! Obtenez-nous le secours dont nous avons besoin pour exciter dans nos cœurs ce désir efficace du ciel qui puisse réunir un jour les enfants à la mère; obtenez-nous cette grâce de l'Esprit-Saint, votre divin époux.

PREMIER POINT.

Que vos esprits s'élèvent, que votre imagination prenne son essor; que vos désirs s'enflamment, mes très-chers frères, le bonheur dont je vais vous crayonner le ta-

bleau sera toujours bien au-dessus de ce que peut se peindre l'imagination la plus brillante, de ce que peut désirer le cœur le plus ambitieux.

C'est un bonheur qui assure à celui qui le possède l'exemption de tous les maux, la jouissance de tous les biens, et cela pour toute l'éternité; un bonheur qui est le chef-d'œuvre de la puissance, de la magnificence, de la libéralité d'un Dieu, le prix qu'il offre à ses vaillants soldats, la récompense qu'il propose à ses généreux serviteurs, l'héritage qu'il destine à ses enfants bien-aimés; que dis-je, c'est un bonheur qui est le prix des mérites de Jésus-Christ, la récompense de ses travaux, de ses souffrances et de sa mort. Est-ce là, je vous le demande, mes très-chers frères, un bonheur accompli, capable de vous contenter, capable de satisfaire tous vos désirs?

Le bonheur du ciel est un bonheur parfait : si vous êtes assez heureux d'aller dans ce séjour délicieux, le mal n'approchera plus de vous : *Non accedet ad te malum.* (*Psal.* XC, 10.) Vous jouirez de tout ce que peut désirer une créature raisonnable, un véritable enfant de Dieu; Dieu, oui, Dieu lui-même sera votre récompense : *Ero merces tua magna nimis* (*Gen.*, XV, 1), disait-il à Abraham : Dieu sera à vous et il y sera pendant toute l'éternité; il se communiquera à vous, de la manière la plus intime; il s'unira à vous d'une manière à vous rendre une même chose avec lui; vous lui serez semblables : *Similes ei erimus.* (*Joan.*, III, 2), dit l'apôtre saint Jean.

Quelle langue pourrait exprimer, quel esprit pourrait concevoir, ce que cette communication de Dieu à sa créature, ce que cette union de la créature à son Dieu, a de délicieux, a de glorieux! Que ne viennent-ils nous le dire, les heureux habitants de la Jérusalem céleste? Que ne viennent-ils nous découvrir le trésor dont ils sont enrichis; les délices dont ils sont inondés, les lumières dont ils sont éclairés, l'amour dont ils sont embrasés.

Telle est, mes très-chers frères, l'idée que je me fais du bonheur du ciel, avec saint Augustin. Dans le ciel, nous dit ce Père si éclairé, nous jouirons d'un repos parfait, *vacabimus.* Nous verrons Dieu face à face, *videbimus.* Nous aimerons Dieu avec ardeur, et quelle sera notre joie? *Amabimus, lætabimur.* Nous louerons Dieu avec transport, et cela pour toute l'éternité. *Laudabimus et hoc erit in fine, sine fine.*

Développons cette idée du grand saint Augustin, elle est belle; elle est très-propre à exciter dans nos cœurs le désir du ciel qui fait partie de l'espérance chrétienne, et sans lequel nous n'y parviendrons jamais.

Qu'est-ce donc que le ciel? c'est le lieu d'un repos inaltérable, de la vue de Dieu infiniment délectable, d'une vue sans nuage, d'une joie que rien ne troublera; c'est le lieu d'un cantique nouveau, d'un cantique d'amour que rien n'y interrompra.

Dans le ciel, éternelle tranquillité, paix éternelle, contemplation éternelle et paisible de l'essentielle vérité, de l'éternelle beauté; amour pur, amour ardent, de la souveraine bonté; jouissance parfaite de la divinité, sentiment délicieux de l'inaltérable félicité, louange continuelle de la suprême majesté, de l'ineffable sainteté, de l'incompréhensible et adorable Trinité : quelle occupation, mes frères, quel bonheur! Voilà quelle est l'occupation, voilà quel est le bonheur des saints; voilà ce que c'est que le ciel; voilà ce que je voudrais vous peindre, persuadé que si je pouvais parvenir à vous le faire connaître, j'aurais bientôt détaché vos cœurs de la terre, j'aurais porté pour toujours vos regards, vos désirs, vers le ciel seul digne de votre ambition.

Paix éternelle, *vacabimus.* Oui, au ciel et au ciel seulement, nous jouirons d'une paix inaltérable; elle est, cette paix, vous le savez, l'objet de tous nos désirs; sans la paix il n'y a point de bonheur solide et véritable : mais où la trouver cette paix ici-bas? La terre n'est-elle pas le séjour de la dissension, de la discorde? Le monde ne connaît point la paix, il ne peut pas même la recevoir; les passions troublent la paix, elles en sont les ennemis déclarés; et où les passions ne règnent-elles pas? Il est vrai que vous combattez vos passions, chrétiens fidèles, qui aspirez efficacement au ciel; mais ce combat, combien n'est-il pas pénible? Dans ce combat, combien de blessures ne recevez-vous pas? Dans ce combat, combien est-il rare que vous remportiez une victoire complète; il est continuel ce combat de la chair contre l'esprit, de l'esprit contre Dieu : sans cesse, il vous faut avoir les armes à la main; sans cesse il faut se défier de soi-même, renoncer à soi-même, se mortifier, se crucifier soi-même. Je le sais, et vous le savez mieux que moi par votre expérience, chrétiens fervents et généreux; ce renoncement continuel, cette mortification non interrompue, ce crucifiement, en un mot, a ses consolations et ses douceurs; la croix de Jésus-Christ, qu'il faut porter tous les jours, a son onction; et cette croix, quelque pesante qu'elle soit, vous la préférez avec raison à toutes les joies, à tous les plaisirs du monde; les larmes qu'on verse pour Jésus-Christ, sont des larmes bien douces, et vous les préférez avec raison à toutes les consolations humaines et passagères. Je le sais, j'en conviens, mais cependant combien ne sentez-vous pas quelquefois la longueur de votre exil? L'apôtre saint Paul vous déclare lui-même qu'il s'ennuyait de vivre, tant la vie lui était pénible. Combien d'inquiétudes et de perplexités, combien de sécheresses et d'aridités, combien de peines intérieures, combien de tentations de l'esprit de ténèbres viennent altérer votre paix; en un mot, la paix des gens de bien, des

âmes saintes, est grande; elle surpasse même toute expression, mais elle n'est parfaite que dans le ciel; celle même que peuvent goûter les âmes les plus ferventes, n'est qu'un avant-goût de la paix céleste; mais aussi combien elle est délicieuse cette paix que les bienheureux goûtent dans le ciel.

Jérusalem, loue le Seigneur, s'écrie le saint roi David, *parce qu'il fait régner la paix dans ton enceinte* (*Psal.* XIV, 1); oui, mes frères, c'est dans la Jérusalem céleste, qu'il faut chercher la paix; dans le ciel plus d'embûches, plus d'illusions, plus de tentations du démon à craindre; il est lié pour l'éternité; plus de passions à combattre, elles sont domptées pour l'éternité; plus de corps à mortifier, il n'est plus capable de se révolter; il sera, pour ainsi dire, spiritualisé pour l'éternité; plus de crainte surtout de perdre Dieu, nous serons assurés de le posséder pendant l'éternité; mon bien-aimé est à moi, pourra dire le bienheureux, il est à moi, je suis à lui; rien ne sera capable de me l'enlever.

Comprenez-vous, mes frères, combien cette assurance donne de paix? Ah! le disciple bien-aimé, dans son *Apocalypse* (XIV, 13), a bien raison de dire: *Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur;* l'esprit leur dit de se reposer de leurs travaux. Il a bien raison de dire que dans cette Jérusalem céleste, dont il nous fait une si magnifique peinture, Dieu essuiera les larmes de ses saints: *absterget Deus omnem lacrymam*, etc.; on n'y entendra point de gémissement, on n'y éprouvera point de douleur, on n'y versera point de larmes; le temps des travaux est passé; la victoire est complète: la paix et une paix éternelle en est le fruit. *Vacabimus.*

Videbimus. Nous verrons Dieu, et quel plus ravissant spectacle que celui de la divinité? Les ténèbres de la foi sont dissipées; nous le verrons face à face, nous le verrons tel qu'il est, ce Dieu si grand, si puissant, si riche, si magnifique, si saint. Nous la verrons, cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle; nous la contemplerons, cette majesté souveraine qui, d'un seul regard, foudroie les réprouvés au jour de ses vengeances; mais aussi qui, d'un seul de ses regards, réjouit, console, rend heureux pour l'éternité ses fidèles serviteurs; nous verrons Dieu, non plus en énigme, mais dans son essence. Nous la verrons, cette puissance infinie qui punit le péché; cette miséricorde infinie qui a tant pardonné; ô quelle délicieuse satisfaction! quelle ineffable joie pour un esprit curieux, avide de connaissances! nous la verrons cette adorable Trinité qui a été l'objet de notre foi, de nos adorations sur la terre; nous verrons comment le Père, en se connaissant soi-même, engendre de toute éternité son Fils dans la splendeur de sa gloire; nous verrons comment le Père et le Fils, en s'aimant mutuellement, produisent le Saint-Esprit, qui leur est parfaitement égal en puissance, en bonté; nous verrons comment ces trois personnes, parfaitement distinctes, n'ont que la même puissance, la même sagesse, la même bonté, la même nature, en un mot la même divinité! Ah! combien la vue de la très-sainte Trinité ne nous rendra-t-elle pas heureux? Nous verrons cette providence adorable de Dieu, qui, ayant créé le monde pour sa gloire, l'a tirée, cette gloire, de tous les événements, et est parvenue à ses fins avec force et douceur, et toujours infailliblement; a tout fait servir au salut de ses élus, les a conduits à la gloire par les humiliations; à la possession des vrais biens par le mépris des richesses et la plus rigoureuse pauvreté; à la parfaite liberté, par la captivité; au vrai bonheur, par un chemin semé de croix. Nous verrons que c'est cette providence qui conduisit le patriarche Joseph en prison, pour l'élever au plus haut degré de gloire dans l'Egypte; qui jeta Manassès dans les fers, pour opérer sa conversion; qui a fait passer les martyrs et les autres saints par toutes sortes d'épreuves et de supplices, pour les conduire à la plus sublime perfection et par là au bonheur le plus accompli; nous verrons l'excès de la charité du Père éternel, qui l'a porté à donner son Fils au monde; l'excessive tendresse du Fils, qui s'est manifestée dans son incarnation, dans tout le cours de sa vie et de sa douloureuse passion; nous verrons l'infinie bonté du Saint-Esprit, qui éclate dans la sanctification des âmes, par l'abondante effusion de ses dons; nous verrons..... ou plutôt en voyant Dieu que ne verrons-nous pas? dit saint Grégoire. Nous verrons l'armée innombrable des esprits célestes, ces mille millions d'anges distribués en neuf chœurs, en trois hiérarchies, dans l'ordre le plus merveilleux. Quel spectacle pour notre esprit éclairé de la lumière de gloire! Peut-on imaginer rien de plus ravissant?

Mais, me direz-vous peut-être, ces beautés spirituelles échappent à nos sens, disparaissent à nos yeux. Ceux ci n'auront-ils donc aucune part à la béatitude? Oui, sans doute, ils y auront part: votre corps, mes chers frères, votre corps ressuscitera; Dieu est juste, Dieu est tout-puisant, il les tirera du tombeau; c'est un article de foi. Ces corps qui auront servi d'instrument à l'âme pour tant de bonnes œuvres, ces corps qui auront été victimes de tant de sacrifices, et l'autel sur lequel l'âme se sera si souvent immolée elle-même par le feu de la charité, ces corps épuisés par tant de fatigues et de travaux, déchirés, ou par la fureur des tyrans, ou par la rigueur de la pénitence, ces corps grossièrement nourris, pauvrement vêtus, jamais épargnés, toujours assujettis à l'esprit, soigneusement conservés dans une exacte pureté; ces corps, en un mot, temples de l'Esprit-Saint, le Dieu tout-puissant et infiniment juste les environnera de gloire, leur communiquera la clarté du soleil, l'agilité des esprits, une heureuse immortalité;

ils seront plus transparents que le cristal.

Quel ravissement pour des yeux fermés pendant la vie à la vanité, de contempler, pendant l'éternité tout entière, Jésus-Christ l'Homme-Dieu, assis à la droite de son Père! De ses plaies qu'il a conservées, de son cœur percé sortent les rayons de la plus douce, de la plus vive lumière, qui chassent pour toujours les ténèbres. Dans la Jérusalem céleste il n'y a point de nuit, il n'y a point d'hiver; un printemps éternel règne dans ce charmant séjour; les sensations les plus pures et les plus délicates récompensent avec usure les rigueurs de la pénitence que les saints, pendant la vie, exerçaient sur leurs corps. Ah! combien sont mélodieux les sacrés cantiques dont retentit sans cesse la cité sainte! combien est agréable, est éblouissante la vue de tous les corps des saints ressuscités! quelle agréable, quelle noble société! quelle suavité répandent les parfums qui brûlent continuellement sur l'autel de l'agneau! quelle majesté dans les vingt-quatre vieillards qui environnent son trône! quelle force, quelle douceur dans la voix de ces séraphins, qui sans cesse crient: Saint, saint, saint le Seigneur des armées! les voûtes du temple en retentissent.

Isaïe, saint prophète, ce n'est plus pour un moment, c'est pour toute l'éternité que vous jouissez de ce spectacle avec tous les saints. Ah! combien donc les saints peuvent-ils dire: *Bonum est nos hic esse* (*Matth.*, XVII, 4), que nous sommes bien ici. Vous le disiez, disciples privilégiés qui fûtes témoins de la transfiguration de Jésus-Christ sur le Thabor; mais vous ne le vîtes qu'un instant. Que sera-ce de le voir pendant l'éternité, ce plus beau des enfants des hommes, ce roi immortel de tous les siècles! La majesté de son visage, la douceur de ses regards, les ravissants attraits de sa personne adorable, ne feront-ils pas sur les saints l'impression la plus vive; ne porteront-ils pas dans le cœur la joie la plus pure? Cet aimable Sauveur inondera l'âme des bienheureux d'un torrent de volupté, il les enivrera de l'abondance de ses délices. Vous contribuerez aussi à leur bonheur, Vierge sainte, auguste Marie, placée au plus haut des cieux, immédiatement après votre cher Fils. Vous êtes établie reine de tous les saints; ils vous font tous l'hommage de leurs victoires; tous déposent leurs couronnes à vos pieds; tous s'empressent de vous témoigner leur reconnaissance; tous déclarent que c'est par vos mains que Jésus-Christ a fait passer ce torrent de grâces qui les a rendus saints; tous s'empressent de faire passer par vos mains le tribut de leur reconnaissance pour la gloire qui les rend bienheureux.

Ah! combien Marie ne contribue-t-elle pas au bonheur des saints, combien n'orne-t-elle pas la cour céleste! Quelle sérénité sur son visage! quelle amabilité dans toute sa personne! Couronnée de douze étoiles, la lune sous ses pieds, revêtue du soleil, c'est ainsi que vous la vîtes, disciple bien-aimé, dans une vision prophétique; vous en fûtes ravi, enchanté: telle et plus brillante encore, est-elle maintenant dans le ciel; quel enchantement, quel ravissement!

Que ne puis-je, mes très-chers frères, vous faire ici la peinture de la Jérusalem céleste, telle que la vit le disciple bien-aimé de Jésus-Christ, dans son exil à Pathmos, l'aimable saint Jean; mais je le sens, ma voix ne peut vous exprimer ces beautés ravissantes que le Seigneur lui montra, et qu'il nous a si bien peintes dans son *Apocalypse*.

Que ne puis-je vous rapporter ici, et toutes les expressions de ce saint évangéliste, et toutes celles que, plusieurs siècles auparavant, le prophète Isaïe et le saint homme Tobie avaient employées dans l'éloge qu'ils font de la céleste Jésusalem! L'azur du firmament, l'émail des prairies, le brillant éclat des astres, tout ce que l'art, tout ce que la nature peut produire de plus agréable à nos yeux; rien ne peint, même grossièrement, ce que Dieu a préparé dans le ciel pour réjouir le cœur, la vue de ses saints. Le Seigneur paye abondamment, il récompense en Dieu les larmes qu'ils ont versées, les satisfactions qu'ils se sont refusées, le pacte qu'ils avaient fait avec leurs yeux pour ne les jamais fixer, au péril de leur innocence, sur des beautés créées.

Il est beau, il est ravissant, il est enchanteur, le spectacle que nous donne la nature dans un jour serein, sous un climat tempéré, dans une saison favorable; le ciel, la terre, la mer offrent quelquefois à nos yeux un spectacle bien agréable. La main des hommes, l'art imitant la nature, présentent quelquefois des objets éblouissants; en un mot, il est quelquefois sur la terre des fêtes magnifiques; rien ne semble y manquer à la satisfaction des hommes; tel fut le repas magnifique que le roi Assuérus donna à tous les grands de son royaume, pendant cent quatre-vingts jours, pour étaler aux yeux des mortels sa magnificence; mais, mon Dieu, que sont les fêtes de la terre, quand on les compare à cette fête éternelle que vous célébrez avec vos saints dans le ciel? Si votre main libérale a répandu tant de beautés sur cette terre de notre exil, sur une terre qui est couverte d'une multitude de pécheurs; que ne réservez-vous point, ou plutôt que ne prodiguez-vous point dans le ciel, la terre des saints, notre véritable patrie? *Videbimus et amabimus.*

Quelle flamme n'excitera pas dans le cœur des saints, la vue continuelle de tant de beautés, découvrant toujours en Dieu de nouvelles amabilités, de nouveaux attraits; goûtant, de plus en plus, et à chaque instant, leur bonheur; connaissant combien étaient à craindre les périls auxquels ils ont échappé; convaincus que ce qu'ils voient, ils le verront sans dégoût, que dis-

je, avec une nouvelle joie pendant toute l'éternité!

Combien n'aimeront-ils, de quel amour ne se sentiront-ils pas embrasés pour leur Créateur, pour leur Sauveur, leur libérateur, pour un Dieu qui les a si tendrement aimés, si gratuitement appelés, si précieusement rachetés, si magnifiquement récompensés! Ah! combien ne leur paraîtra-t-il pas aimable! Combien ne se sentiront-ils pas portés à l'aimer! Rien ne sera plus capable de distraire leurs esprits de la contemplation de cette beauté infinie: rien ne sera plus capable de retenir captifs leurs cœurs qui se porteront vers elle avec des transports de reconnaissance.

O vue de Dieu! ô amour de Dieu, vous serez la seule occupation des saints pendant toute l'éternité. Mais quel amour, encore une fois! ce ne sera pas comme celui de la terre, un amour sujet à mille vicissitudes, inconstant, languissant, incertain, presque mourant; un amour partagé, équivoque; ce sera un amour fort, généreux, ardent, constant, éternel.

Ce ne sera que dans le ciel, dit saint Thomas, que s'accomplira parfaitement le grand précepte de l'amour de Dieu; toutes les facultés de l'âme, unies intimement à Dieu, ne permettront point le partage de ses affections. Elles se tourneront toutes vers vous, ô mon Dieu; car c'est en vous, et pour vous que les bienheureux s'entr'aiment; ils vous aimeront de l'amour dont vous vous aimez vous-même; ils s'entr'aimeront de l'amour que vous leur portez. Ah! quelle union de vous aux saints, et des saints à vous, des saints entre eux et avec vous, quel amour, quel bonheur; car, au ciel, l'amour, encore plus que sur la terre, fera le bonheur des saints.

Ici-bas, quelquefois, cet amour ne peut qu'ébaucher le bonheur, ne pourrait-on pas dire quelquefois qu'il semble faire le tourment de ceux qui s'y livrent? Aimer Dieu sans être bien sûr qu'on l'aime; aimer Dieu et en être éloigné; aimer Dieu et être continuellement exposé au péril de l'offenser; aimer Dieu et vivre parmi les hommes qui ne l'aiment pas; aimer Dieu et craindre d'être séparé de lui pendant toute l'éternité; aimer Dieu, enfin, et sentir que tout ce qu'on peut faire et souffrir pour lui, n'est rien en comparaison de ce qu'on devrait et voudrait faire et souffrir pour un objet si aimable; dites-le nous, âmes ferventes qui vivez encore sur la terre: n'est-ce point là ce qui vous fait tant gémir, ce qui vous fait tant languir, ce qui vous fait soupirer pour la fin de votre exil? Ah! ce qu'il y a de vrai, c'est que plus vous aimez, plus vous souffrez; ces souffrances, je l'avoue, vous sont bien salutaires; mais, dans le ciel, il ne se trouvera rien de ce qui fait ici-bas votre tourment; vous aimerez, et vous saurez que vous aimez; vous aimerez et vous serez assurées que vous aimerez toujours; vous aimerez, et vous saurez que vous aimerez autant que vous le pourrez; vous aimerez, et vous jouirez de l'objet de votre amour, et vous serez certaines que rien ne sera capable de vous en séparer: ô quel bonheur!

Si, malgré les peines de la vie et les inquiétudes d'une conscience souvent alarmée, il est cependant certains moments délicieux où l'âme goûte son Dieu: si cette joie passe quelquefois jusque dans les sens: si le chrétien, embrasé de cet amour, s'écrie quelquefois avec le saint roi David, que son cœur et sa chair sont remplis d'allégresse: si les saints ont été quelquefois tellement inondés de consolations dans l'oraison, qu'ils ont prié Dieu avec saint François Xavier de mettre des bornes à ses libéralités, d'en suspendre le cours: *Satis est*, *Domine*, *satis est:* s'ils ont quelquefois éprouvé tant de douceurs dans une seule communion, qu'ils l'auraient préférée, à l'exemple de saint François de Borgia, à la jouissance de tous les biens et de tous les plaisirs de la terre, fussent-il réunis pendant des siècles; que sera-ce des douceurs, des consolations que fera goûter aux bienheureux l'amour ardent dont ils seront embrasés?

Tout contribuera à allumer cet amour ardent, cet amour délicieux, tout lui servira d'aliment. Perdus en Dieu, abîmés en Dieu, les saints ne seront qu'amour, amour pur, amour désintéressé, amour dégagé de toutes les imperfections qui pourraient en retarder l'activité. C'est cet amour qui fera que les saints se répandront sans cesse en cantiques de louanges, *Amabimus et laudabimus:* la louange de Dieu dans le ciel n'est jamais interrompue. Ravis d'admiration, les saints, à l'exemple des religieux vieillards, dont il est parlé dans l'*Apocalypse*, se prosterneront devant le trône de l'agneau; ils mêleront leurs voix à celles des séraphins, pour chanter le beau cantique de la sainteté de Dieu. Bénédiction, honneur, gloire, clarté, sagesse, force, action de grâce au Seigneur notre Dieu; il est digne, l'agneau qui a été mis à mort, de recevoir l'honneur de la divinité. Quelles expressions! nous ne sommes point capables de pénétrer tout le sens qu'elles renferment, mais les saints qui les emploient dans le ciel en ont une parfaite intelligence. Portant le nom de Dieu écrit sur leur front, comme le dit le prophète Isaïe, ils sont dans la plus sublime contemplation: Bienheureux, s'écrie David, ceux qui habitent dans votre maison, ô mon Dieu, ils vous loueront pendant tous les siècles des siècles. Louange éternelle de la majesté suprême, vous serez l'unique occupation des saints!

Comprenons-nous, mes frères, combien elle est noble, combien elle est sublime, cette occupation? Elle durera pendant toute une éternité, sans leur causer aucun ennui; que dis-je? ils trouveront toujours un nouveau contentement et de nouvelles délices dans ces louanges.

Oui, dit saint Augustin, dont l'esprit avait si souvent médité ce bonheur, et dont le cœur avait désiré Dieu si ardemment:

on verra Dieu sans fin, on l'aimera sans dégoût, on le louera sans fatigue: *Sine fine videbitur, sine fastidio amabitur, sine fatigatione laudabitur.*

Il sera donc éternel, le bonheur des saints: oui, mes frères, il sera éternel, et s'il ne l'était pas, le bonheur ne serait point parfait. Il durera aussi longtemps que Dieu lui-même; le trône sur lequel il fait asseoir ses saints est son propre trône, et ce trône est inébranlable. Le bonheur dont il récompense ses saints, est son propre bonheur, et il est inaltérable; la récompense qu'il donne à ses saints, c'est lui-même, et Dieu est éternel; ô délicieuse éternité! ô claire vision de Dieu! ô parfait amour de Dieu! ô louange continuelle! ô possession! ô jouissance de Dieu pendant l'éternité!

Méditons-la, mes frères, cette éternité, et bientôt nous mépriserons, nous dédaignerons tous les plaisirs du temps. Portons nos regards vers l'éternité, et bientôt nous foulerons aux pieds tout ce qui passe, tout ce qui est sur la terre; aspirons à cette éternité; réjouissons-nous de sa pensée et à la vue de cette récompense qui doit durer toute l'éternité; ne cherchons point à la comprendre, nos esprits sont trop bornés, mais désirons-la avec ardeur, nos cœurs sont faits pour elle; ils ne seront en repos que quand ils en jouiront. Que faut-il faire pour la mériter? quel est le chemin du ciel? c'est le second point.

DEUXIÈME POINT.

Jésus-Christ a versé son sang pour nous mériter le ciel, je vous l'ai déjà insinué plusieurs fois: il est ce grand pontife; il est cette adorable victime, qui, suivant la doctrine de l'apôtre saint Paul, devait, par le ministère du plus sublime sacerdoce, et par l'effusion amoureuse du sang le plus précieux, nous ouvrir la porte du sanctuaire: il n'est pas seulement descendu sur la terre pour faire en notre faveur la conquête du ciel; il est encore venu nous montrer le chemin qui y conduit, il est lui-même ce chemin. Je suis, nous dit-il, la voie, la vérité, la vie.

Nous trouvons donc, ô richesses ineffables du christianisme, nous trouvons donc dans la mort de Jésus-Christ le prix du ciel, nous trouvons donc dans sa vie et dans sa doctrine le chemin du ciel. Evangile de mon divin Sauveur, c'est de vous que nous devons apprendre et que nous apprendrons ce que nous avons à faire pour aller au ciel; instruisez-moi, instruisez ceux qui m'entendent, je vous promets, au nom de tous ceux qui m'entendent, la plus parfaite docilité.

C'est, mes frères, avec cette docilité, qui seule mérite d'être éclairée, que je l'ouvre, ce livre divin dépositaire des vérités les plus intéressantes, des promesses les plus consolantes, des oracles, en un mot, émanés non plus de la bouche des prophètes, mais de la bouche même du Fils de Dieu. J'y vois, j'y lis le chemin que j'ai à tenir, et que vous devez prendre vous-mêmes pour aller au ciel; il n'est pas une seule page de ce livre sacré, qui ne me montre la voie qui doit me conduire au terme le plus heureux.

Ce chemin est étroit, me dit Jésus-Christ; peu ont le courage d'y entrer: les riches, les voluptueux n'osent s'y engager. C'est le grand nombre qui prend la voie qui conduit à la perdition; peu ont le courage de se faire la violence nécessaire pour ravir le ciel, pour porter leur croix tous les jours, pour suivre Jésus-Christ, en se renonçant continuellement eux-mêmes, pour s'humilier en ce monde, afin d'être élevés dans l'autre: aussi cet aimable Sauveur nous déclare qu'il y en a beaucoup d'appelés, mais qu'il y a peu d'élus: *Multi vocati, pauci vero electi.* (*Matth.*, XIV, 19.)

Quelque petit que soit le nombre de cet heureux troupeau si favorisé de Dieu, efforçons-nous d'entrer, c'est encore l'expression de Jésus-Christ: *Contendite intrare per angustam portam.* (*Luc.*, XIII, 24.) Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, disait-il à ses chers disciples.

Mais je puis vous le promettre, mes très-chers frères, vos efforts seront bénis du ciel, l'onction de la grâce vous fera trouver doux le joug de Jésus-Christ et son fardeau léger. Faites-en, je vous en conjure, l'heureuse expérience. A l'exemple de ce jeune homme, dont il est parlé dans le saint Evangile, demandez à Jésus-Christ ce que vous avez à faire pour parvenir à la vie éternelle. *Magister, quid faciendo, vitam æternam possidebo?* (*Luc.*, X, 25.) Ecoutez-la avec respect, la réponse que fait notre adorable maître: elle est courte, elle est précise, mais qu'elle est lumineuse! Mon devoir en ce moment est de vous en développer le sens profond, le vôtre est de le méditer le reste de votre vie. Cette réponse renferme toute la science des saints: « *Si vis ingredi ad vitam, serva mandata.* (*Matth.*, XIX, 17.) » *Si vous voulez entrer dans la vie éternelle, gardez les commandements.* Ce sont ces paroles toutes divines; c'est cette leçon simple que vous adressa le ministre de Jésus-Christ, lorsque vous demandâtes, à la porte de nos temples, la grâce inestimable du saint baptême. Vous l'êtes-vous rappelée, cette leçon? Vos parrains et marraines qui parlaient en votre nom, vos pères et mères vous l'ont-ils expliquée? C'était pour eux une obligation essentielle: suppléons à ce qu'ils auraient négligé de faire, ou à ce que vous avez peut-être oublié.

Pour aller au ciel, il faut garder les commandements de Dieu; or, tous ces commandements, nous dit Jésus Christ lui-même, se réduisent à l'amour de Dieu et du prochain; voulez-vous donc être sauvés? voulez-vous aller au ciel? aimez Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre âme, de toutes vos forces; aimez votre prochain comme vous-mêmes, pour l'amour de Dieu.

Oui, mes frères, il faut aimer Dieu; il faut commencer ici ce que nous prétendons faire pendant toute l'éternité. Et quelle est l'occupation des saints dans le ciel? nous l'avons déjà dit, et nous ne pouvons trop le répéter, c'est d'aimer Dieu et de l'aimer d'un amour, remarquez-le bien, qui sera proportionné au degré d'amour qu'ils auront eu pour Dieu sur la terre : à chaque degré d'amour béatifique, un nouveau degré de gloire et de félicité.

Il faut aimer le prochain, il faut commencer ici-bas ce qui se consommera pendant l'éternité dans le ciel. Les saints aiment parfaitement, ils ne font qu'un cœur et qu'une âme pour aimer et louer Dieu : nous devons passer l'éternité tout entière dans la plus sainte, la plus respectable, la plus honorable société qui fût jamais; nous devons passer l'éternité dans l'union la plus intime et la plus délicieuse, avec tout ce qui aura existé de bons cœurs, de belles âmes sur la terre; mais pouvons-nous espérer de jouir jamais du bonheur, de la gloire, des délices ineffables, des avantages inestimables de cette étroite union avec nos frères, enfants de Dieu comme nous, si pendant que nous vivons sur la terre, nous ne leur avons pas été unis par la charité; si nous vivons dans la discorde, dans la dissension, dans la haine ou même dans l'indifférence pour le prochain?

Il faut aimer Dieu et le prochain, non-seulement de bouche, dit le disciple bien-aimé, mais en effet et en vérité : *Non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate.* (*Joan.*, III, 18.) Mais, me demanderez-vous, qu'est-ce qu'aimer Dieu et le prochain par œuvre et en vérité? Jésus-Christ va vous le dire : Celui qui m'aime, dit-il, observe mes commandements, écoute ma parole, il la met en pratique; or, quels sont les principaux commandements de Jésus-Christ? Il nous recommande de croire en lui, *In me credite*, d'espérer en lui, de nous attacher à lui, de porter notre croix après lui; il nous recommande de persévérer dans cette foi, dans cette espérance, dans cette charité, cet attachement à sa personne adorable, dans la patience, l'amour des souffrances; voilà ce qu'il nous recommande dans tout son Evangile; et voilà, mes frères, ce qu'il demande de vous, pour vous donner entrée dans le ciel : il vous demande la foi, l'espérance, la charité, la patience.

Je dis premièrement la foi : croyez en moi, dit Jésus-Christ à ses disciples, *In me credite.* (*Joan.*, XIV, 1.) C'est comme s'il avait dit : croyez ma divinité, mon incarnation, ma doctrine, croyez mon Eglise, croyez tout ce qu'elle vous enseigne; oui, mes frères, tout cela est renfermé dans ce commandement, croyez en moi.

Sans la foi, dit l'apôtre saint Paul, *il est impossible de plaire à Dieu. Le premier pas pour approcher de Dieu*, dit ce saint apôtre, *c'est de croire qu'il est, qu'il existe, et qu'il récompense ceux qui le recherchent.* (*Hebr.*, XI, 6.)

C'est par la foi que les saints ont fait de bonnes œuvres, ont obtenu des récompenses, dit encore saint Paul. *Sancti per fidem justitiam operati sunt, adepti sunt repromissiones.* (*Ibid.*, 33.) Ils n'iront donc jamais dans le ciel, les impies, les hommes sans foi, sans religion, les déistes, les matérialistes, les philosophes de nos jours; ils ne croient pas en Dieu, et sans la foi, il n'y a point de paradis à espérer.

Ce n'est point assez de croire en Dieu et en Jésus-Christ; il faut croire son Eglise; vous n'aurez point Dieu pour père et pour rémunérateur dans le ciel, selon saint Cyprien, si vous n'avez eu l'Eglise pour mère et pour guide sur la terre : pour être membre glorieux de l'Eglise triomphante dans le ciel, il faut avoir été enfant docile et soldat courageux de l'Eglise militante sur la terre; ils n'iront donc pas dans le ciel, les hérétiques qui ne croient pas tout ce que l'Eglise croit et enseigne; les schismatiques qui déchirent le sein de l'Eglise, et les mauvais chrétiens qui méprisent ses commandements. Jésus-Christ nous le dit dans le saint Evangile : quiconque n'écoute point l'Eglise, doit être traité comme un païen et un publicain.

Il faut la foi pour aller au ciel; de là l'obligation indispensable pour vous de vous instruire des vérités de la foi, d'être fermes, d'être inébranlables dans votre foi, de ne point rougir de l'Evangile, d'être disposés à tout souffrir, et même la mort s'il le faut, pour votre foi; il faut la foi; mais elle ne suffit pas, il faut l'espérance.

Je dis en second lieu qu'il faut espérer en Dieu, il faut mettre notre confiance en Jésus-Christ, c'est lui-même qui nous le dit : *Confidite, ego vici mundum.* (*Joan.*, XVI, 33.) Mettez votre confiance en moi; demandez et vous recevrez. Nous devons donc, mes chers auditeurs, espérer dans les promesses de Dieu, dans sa miséricorde; nous devons mettre notre confiance dans les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Si nous avons péché, et qui est ce qui n'a pas péché? approchons du trône de la miséricorde, sachant que nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ, le juste par excellence. Il est venu appeler les pécheurs, il est venu les inviter à faire pénitence.

Nous devons espérer, mais nous ne devons pas présumer de la miséricorde de Dieu, ni des mérites de Jésus-Christ : nous devons donc rendre certaine notre vocation par les bonnes œuvres. Si nous avons perdu notre innocence, et qui est-ce qui peut se flatter de l'avoir conservée? nous devons recourir au baptême laborieux de la pénitence; parce que sans l'innocence ou conservée, ou réparée, nous ne pouvons aller au ciel : rien de souillé n'y entrera.

Le ciel est l'héritage de notre Père céleste, nous devons donc nous comporter en véritables enfants du meilleur de tous les pères;

nous devons désirer cet héritage; et qu'y a-t-il de plus désirable? Nous devons conserver nos droits à cet héritage, c'est un royaume; nous devons tous les jours le demander à Dieu. Mais il faut combattre sous l'étendard de Jésus-Christ, pour faire la conquête de ce royaume; il ne nous coûtera jamais si cher qu'à notre divin chef. C'est une récompense, il faut la mériter; et le moyen de la mériter, sans un tendre attachement pour Notre-Seigneur Jésus-Christ? Aussi, la troisième chose que je vous demande, est un véritable amour pour cet aimable Sauveur.

Je ne me propose pas de vous faire ici le détail de tous les motifs qui vous portent à aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ; ils sont en si grand nombre, ils sont d'une telle force, que plusieurs discours ne suffiraient pas, même pour les effleurer; les saints dans le ciel les connaissent, ces motifs qui devraient être sur la terre l'objet de nos méditations continuelles, ils connaissent les amabilités infinies de notre divin Sauveur; ils savent, et combien cette connaissance n'enflamme-t-elle pas leur amour, ils savent que c'est à lui seul qu'ils sont redevables de leur bonheur, que c'est à ses humiliations qu'ils doivent leur gloire, que c'est à sa pauvreté qu'ils doivent leurs richesses, que c'est à ses souffrances qu'ils doivent leurs délices ineffables, ces délices pures, dont toutes les facultés de leur âme, dont tous les sens de leur corps sont et seront inondés, rassasiés, enivrés éternellement.

Puisse, mes frères, l'espérance du même bonheur exciter en nous le même amour; ah! si nous étions bien pénétrés de l'amour, enracinés dans l'amour de Jésus-Christ, la jouissance du ciel nous serait assurée.

Oui, mes frères, je le répète, la jouissance du ciel nous serait assurée; voulez-vous la preuve de cette vérité consolante, je vais vous la donner, ne l'oubliez jamais, je vous en prie, elle va vous fournir l'instruction la plus salutaire: oui, si vous aimez Jésus-Christ, le ciel vous est assuré; car remarquez bien que je vous parle ici d'un amour effectif, d'un amour agissant. Si vous aimez Jésus-Christ, vous apprendrez à son école à être constamment humbles de cœur. Mais, c'est aux pauvres d'esprit, aux humbles, dit Jésus-Christ lui-même, qu'appartient le royaume des cieux; c'est aux chrétiens véritablement doux, patients, indulgents, que le ciel est promis comme leur héritage.

Si vous aimez Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous pleurerez sur la passion cruelle qu'il a endurée, vous pleurerez sur cette passion qui est tous les jours renouvelée par les outrages qui lui sont faits, vous pleurerez vos péchés; vous pleurerez les péchés des autres, et vous irez dans ce lieu de joie et de paix, dont les larmes et les gémissements sont bannis à jamais. Bienheureux, dit Jésus-Christ, ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.

Si vous aimez Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous chercherez en tout à lui plaire; vous aurez faim et soif de la justice; vous irez donc au ciel, car il a dit, cet adorable maître, que ceux qui auraient cette faim et cette soif seraient rassasiés.

Si vous aimez Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous suivrez les dispositions de son cœur adorable; vous serez pleins de charité et de compassion pour vos frères, vous conserverez avec soin la pureté de votre cœur, dont vous savez qu'il est si jaloux. Non contents de conserver la paix qu'il veut vous donner, vous tâcherez de la communiquer, cette paix, aux autres; vous irez donc au ciel, car il a dit: *Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils recevront miséricorde; bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu; bienheureux ceux qui sont pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu.* (*Matth.*, VII, 7-9.)

Enfin, si vous aimez Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous vous ferez une gloire de le servir, vous ne rougirez point de son Évangile, vous le confesserez devant les hommes; vous ne craindrez rien tant que de lui déplaire, vous ferez vos actions en union avec lui; vous aimerez la prière, vous haïrez les maximes du monde, vous en fuirez les honneurs, les plaisirs, vous en craindrez les faveurs; je l'avoue, cette conduite vous attirera la haine du monde et ses persécutions, mais ce sont ces persécutions, ces dérisions du monde qui feront votre gloire, votre bonheur. *Bienheureux*, dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, *ceux qui souffrent persécution pour la justice.* (*Ibid.*, 10.)

Cette doctrine de notre divin Sauveur, qui est si sublime, est bien contraire aux sens et à la nature; mais elle est la seule qui sanctifie l'âme et l'esprit, et qui montre le vrai chemin du ciel; demandez aux saints s'ils se repentent d'être entrés dans ce chemin; ils vous répondront qu'ils s'en félicitent bien; qu'ils s'en féliciteront pendant toute l'éternité; ils vous inviteront par tout ce qu'il y a de plus cher, à y entrer au plus tôt et à y persévérer.

Soyez dociles, mes très-chers frères, à cet avis, marchez-y d'un pas assuré, marchez-y à pas de géant; suivez Jésus-Christ en portant votre croix: autre condition nécessaire pour aller au ciel, mes très-chers frères. C'est pour vous une nécessité de souffrir; que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas, vous trouverez partout des croix et des afflictions; on en trouve dans toutes les conditions de la vie, on en trouve dans le sein de sa famille; on en trouve jusqu'en soi-même; or, le saint usage de toutes ces croix, c'est la patience que vous montrerez dans les peines domestiques, dans celles de votre état, dans vos diverses tribulations, qui vous conduira à la perfection, et qui vous ouvrira le ciel.

O mon Dieu, il paraît bien que vous désirez de nous les donner, ces magnifiques récompenses du ciel, puisque vous y avez préparé différentes demeures, comme nous

le dit votre cher Fils dans son saint Evangile. Pour y en obtenir une, vous n'exigez pas que nous fassions des actions bien extraordinaires, que nous exercions sur nos corps les rigueurs d'une pénitence excessive, que nous quittions entièrement le monde, que nous nous confinions dans les solitudes; non, vous n'exigez point ces actions héroïques de tous vos enfants; heureux sans doute, et mille fois heureux ceux qui vous donnent ces preuves éclatantes de leur amour! mais enfin, Seigneur, vous ne les exigez pas du commun des chrétiens; vous êtes contents, pourvu que nous vous aimions de tout notre cœur, que nous remplissions les devoirs de l'état où vous nous avez placés, pourvu que nous supportions patiemment nos peines, en les unissant à celles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pourvu enfin que nous persévérions jusqu'à la fin; car il n'y aura de sauvé que celui qui aura persévéré : la persévérance remporte la couronne; il faut combattre jusqu'à la fin pour triompher glorieusement.

Qui maintenant, mes chers auditeurs, peut se plaindre et dire que la conquête du ciel est trop difficile, et qu'il en coûte trop pour y parvenir? S'il en coûte, c'est à Jésus-Christ qu'il en a coûté. Considérez ses travaux et ses peines, les vôtres disparaîtront aussitôt; si vous êtes effrayés du travail, que la récompense vous encourage : *Si labor terret, merces invitet*, dit saint Grégoire. Regardez le ciel, vous dirai-je avec la généreuse mère des Machabées, exhortant ses chers enfants au martyre, et alors vous ne trouverez rien de trop difficile à endurer sur la terre. Regardez le ciel avec saint Ignace de Loyola, et alors vous ne trouverez rien de flatteur dans tous les plaisirs de la terre : *Quam mihi sordet tellus, dum cœlum aspicio*, dit ce saint; quand je regarde le ciel, que la terre me paraît méprisable! Regardez le ciel avec une foi vive, avec une ferme espérance, avec un ardent désir d'y aller. Pensez à la brillante société qui vous y attend, ce sont tous les saints, le reine des saints, c'est Jésus-Christ et tous les esprits bienheureux, ce sont les trois personnes de la très-sainte Trinité qui vous ouvrent leur sein, qui veulent vous faire entrer dans leur joie, dans leur amour, non pour des siècles, mais pour toute l'éternité!

A cette vue ne vous écrierez-vous pas avec le saint roi David : Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des vertus! Mon âme languit du désir d'aller au ciel vous y contempler, vous y aimer et posséder. Que de belles choses, que de choses magnifiques ont été racontées de vous, ô Jérusalem, ma céleste patrie, cité de mon Dieu! Que ma main droite se dessèche, que ma langue s'attache à mon palais, si jamais je vous oublie, si jamais je vous perds de vue; si dans mes actions je ne me propose pas de tendre, d'aspirer vers vous, si je cherche quelque autre joie que celle qu'on goûte dans votre enceinte; heureux, encore une fois, Seigneur, ceux qui habitent en votre maison, ils vous loueront éternellement. O saints, ô heureux citoyens du ciel, je ne vous envie pas encore votre bonheur, je ne l'ai pas encore mérité; mais je vous envie l'heureuse impuissance où vous êtes d'offenser Dieu. Ah! je vous en supplie, obtenez-moi le pardon de mes péchés, obtenez-moi la précieuse grâce de ne plus l'offenser sur la terre, obtenez-moi la grâce de l'aimer comme vous l'avez aimé ici-bas, afin de le posséder un jour avec vous dans le ciel. Ainsi soit-il.

TROISIÈME POINT.

Que vos tabernables sont aimables! Dieu des vertus, mon âme languit d'impatience d'habiter dans la sainte Sion. (*Psal.* LXXXIII, 2.) Tels sont, sans doute, mes frères, vos sentiments dans ce moment que, quelque grossière que soit la peinture du ciel que je viens de vous faire dans la première partie de ce discours, je suis persuadé que vous désirez ardemment d'y aller jouir du bonheur immense qui vous y attend. Mais, Seigneur, qui habitera dans votre tabernacle? Qui sera assez heureux pour goûter sur la montagne sainte le repos délicieux que vous lui préparez! Question importante, mes frères, c'est ce que disait le saint roi David, et c'est ce que nous devons souvent dire nous-mêmes; l'Esprit-Saint vous répondra, comme au roi prophète, que ce bonheur est destiné à l'homme juste qui se sera garanti de la corruption du siècle, qui aura conservé son cœur dans l'innocence, qui aura préservé ses mains de toute injustice et qui les aura fait servir au contraire à toutes sortes de bonnes œuvres.

Il n'est point en effet d'autres moyens pour aller au ciel; l'innocence seule conservée ou réparée, trouve accès dans la maison du Dieu de toute sainteté : rien de souillé ne peut entrer dans la Jérusalem céleste, dit le disciple bien-aimé; voulez-vous donc, mes frères, être un jour du nombre de ces heureux habitants? Marchez sur les traces de ceux qui vous y ont déjà précédés : ce sont des modèles qu'il faut suivre, ce sont des lumières à la faveur desquelles vous devez marcher dans la voie des commandements du Seigneur; je dis, mes frères, dans la voie des commandements; car le chemin des conseils évangéliques, ce sentier étroit où tant d'âmes généreuses ont le courage d'entrer, est sans doute une voie bien plus assurée, pour parvenir à la céleste patrie. Mais Dieu n'exige pas de tous les hommes cette perfection sublime; il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste, dit Jésus-Christ; il est noble, il est glorieux d'aspirer aux premières places; et c'est ce que font ces chrétiens si fervents qui, comme des aigles prennent leur essor, et se portent avec ardeur vers ce qu'il y a de plus sublime dans la perfection évangélique; que leurs exemples nous réveillent de notre assoupissement; il serait indigne d'un chrétien de croupir honteusement dans la langueur et la lâcheté, à la vue de ces héros chrétiens. Mais si nous ne nous sen-

tons pas assez de force pour les suivre, ne perdons pas courage, Dieu n'exige pas de tous les mêmes vertus, la même perfection; ce qu'il exige, c'est une exacte fidélité à observer la loi, à garder les commandements. *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* (*Matth.*, XIX, 17.) Ce qu'il exige, c'est que nous prenions tous les jours notre croix, et que nous la portions après lui; c'est encore un oracle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le saint Evangile.

Oui, mes frères, préférez la loi de Dieu à tous les intérêts, même à la vie; observez-la dans tous ses points : quelque difficile que cette fidélité paraisse quelquefois, quelque sacrifice qu'elle exige, quelque tentation qu'il faille surmonter; voilà, mes frères, une disposition absolument nécessaire pour aller au ciel : aimer Dieu par dessus toutes choses, et remplir tous les devoirs que prescrit cet amour, adorer Dieu en esprit et en vérité; fuir avec le plus grand soin tout ce qui pourrait le refroidir, cet amour; tout ce qui est opposé à cette adoration en vérité : voilà ce que Dieu exige. *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.*

Respecter le nom du Seigneur, louer, bénir ce nom adorable, dans l'adversité comme dans la prospérité, à l'exemple de ce prodige de patience, du saint homme Job, si souvent loué dans les saintes Ecritures; être fidèle à ses engagements, surtout quand on y a mis le sceau sacré du nom du Seigneur, voilà ce qui est nécessaire pour aller au ciel : *Si vis ad vitam*, etc.

Sanctifier le jour que le Seigneur s'est réservé, méditer sa loi en ce jour, le consacrer à la prière et aux bonnes œuvres; voilà un des commandements de Dieu, il le faut observer : *Si vis*, etc. Remplir avec exactitude les devoirs de l'état où la Providence vous a placés, honorer ceux de qui l'on tient la vie, s'acquitter des devoirs d'enfants dociles, de père vigilant, d'époux fidèle, de juge intègre, de maître juste, de serviteur exact et laborieux, d'amis vertueux, etc., voilà ce qu'il faut faire pour aller au ciel.

Aimer son prochain comme soi-même, prendre garde, non-seulement de ne pas lui nuire dans ses biens par l'injustice, dans sa réputation par la médisance et la calomnie, dans son honneur par les outrages, les paroles injurieuses; dans son âme par le scandale, les mauvais conseils, les mauvais exemples; prendre garde de ne pas même désirer de lui nuire en aucune manière; s'appliquer à lui rendre les services que la charité prescrit, à l'assister de ses biens dans la pauvreté, de ses conseils quand on le voit s'égarer; à le consoler quand il est affligé, à lui mettre sous les yeux les exemples de justice, de piété, qui puissent l'édifier : voilà ce que la loi du Seigneur vous recommande, voilà ce qu'il faut faire pour aller au ciel; *Si vis*, etc. : enfin conserver son âme et ses sens dans la pureté, éviter tout ce qui pourrait l'altérer, cette vertu si belle, si délicate; vivre dans la tempérance et la sobriété, obéir à l'Eglise, notre mère, que Jésus-Christ son époux nous a recommandé d'écouter, voilà encore ce qui nous est prescrit par la loi du Seigneur, voilà ce qu'il faut faire pour aller au ciel. *Si vis*, etc.

J'ajoute, en second lieu, qu'il faut porter sa croix et suivre Jésus-Christ; comment, en effet, mes frères, pourriez-vous prétendre être exempts de marcher dans la voie dans laquelle Jésus-Christ vous a précédés? Il a fallu qu'il souffrît pour entrer en sa gloire; il a fait pour vous la conquête du ciel par tant de travaux et par l'effusion de son sang; c'est par ce sang précieux qu'il vous a frayé la voie; combien ne vous est-il pas glorieux et nécessaire d'y marcher à sa suite!

Mais quelle croix veux-je ici vous engager à porter? Ne craignez pas que je veuille vous prescrire ces austérités, ces peines, ces pénitences extraordinaires, ces saintes cruautés que des chrétiens fervents ont quelquefois exercées sur leurs corps : on ne peut trop les admirer, ils sont très-louables d'avoir ainsi crucifié leur chair; mais je dois cependant vous dire, pour votre consolation et pour ménager votre faiblesse, que Dieu n'exige pas de tous les hommes ces rigueurs excessives. Il faut néanmoins faire des sacrifices, il faut mener une vie mortifiée; car il faut faire pénitence, et une pénitence proportionnée à ses péchés : c'est une règle dont je ne prétends ni ne puis vous dispenser.

Que ferez-vous donc si votre santé ne vous permet pas de sévir en quelque sorte contre vous-mêmes, en livrant votre corps à de grandes austérités? ce que vous pouvez faire et ce que Dieu exige, c'est que vous receviez de sa main, en esprit de pénitence et de soumission, les différentes peines dont la vie est remplie; c'est que vous supprimiez les murmures dans vos maladies, les impatiences dans les revers de la fortune; c'est que vous supportiez l'humeur fâcheuse des personnes avec qui vous vivez, et les peines de l'état dans lequel la Providence vous a placés; c'est que vous observiez les jeûnes, les abstinences prescrites par l'Eglise; en un mot, c'est que vous acceptiez de bon cœur les mortifications que les rigueurs et le dérangement des saisons, l'injustice et la malignité des hommes vous donnent occasion de pratiquer.

Voilà ce que Dieu demande de vous; voilà la croix que vous devez porter tous les jours. Pourriez-vous vous y refuser? Quel est le soldat qui ne se fasse gloire de suivre son capitaine? de quelle honte ne se couvrirait-il pas si la crainte du péril l'arrêtait? Voyez, dit l'apôtre saint Paul, ce que fait un athlète qui se prépare à entrer en lice, à quelle privation ne se condamne-t-il pas? il s'abstient de tout ce qui le rendrait moins agile et moins fort, *Ab omnibus se abstinet* (*I Cor.*, IX, 25), et cependant de quoi s'agit-il! d'une couronne corruptible, d'une couronne qui se flétrit;

voilà la récompense qu'il faut espérer de ces sacrifices pénibles et si multipliés.

Et nous, mes très-chers frères, qu'attendons-nous, quelle est notre espérance? celle d'une couronne immortelle, d'une couronne incorruptible, qu'un Dieu plein de bonté accorde, non-seulement aux actions héroïques, mais aux moindres actions faites chrétiennement, mais aux moindres peines endurées patiemment, mais aux moindres pertes souffertes avec résignation, mais aux moindres aumônes faites par un motif de religion, mais à un verre d'eau froide donné au nom de Jésus-Christ : *Et illi quidem, ut coronam corruptibilem accipiant, nos autem incorruptam.* (*Ibid.*)

O chrétiens, si le travail vous effraye, que la récompense vous invite : *Si labor terret, merces invitet;* que dis-je, vous invite, vous anime, qu'elle vous presse! On ne parvient pas, dit saint Grégoire, à une grande récompense, sans de grands travaux; la grandeur de la récompense flatte votre esprit, mais que la crainte des travaux ne vous effraye pas : *Sed tamen non te terreat luctamen laborum.* Personne, dit le grand Apôtre, ne sera couronné, s'il n'a bien combattu, et quel courage ne doit pas nous inspirer le prix de notre victoire? La couronne la plus brillante, le trône le plus élevé, un royaume, en un mot; non un royaume terrestre, souvent déchiré par bien des divisions, mais le royaume céleste, centre de la paix et de l'union; voilà le prix de notre victoire; voilà le prix qu'ont déjà reçu des millions et des milliers de saints qui, du haut du ciel, nous tendent la main pour nous attirer à eux! Demandez-leur si le ciel leur a coûté trop cher; demandez-leur s'ils se repentent d'avoir semé dans les larmes ce qu'ils recueillent maintenant dans la joie. Demandez à Joseph s'il se repent d'avoir été fidèle à son maître, et d'avoir échappé aux piéges les plus dangereux. Demandez-lui si elle a été trop rigoureuse à son égard, cette providence qui le conduisit dans les fers, pour l'élever sur le trône de l'Egypte; demandez-lui s'il se repent d'avoir oublié le mauvais traitement de ses frères. Plus élevé dans le ciel qu'il ne le fut jamais auprès de Pharaon, combien ne se félicite-t-il pas d'avoir été fidèle!

Demandez au saint homme Job, s'il se repent de sa simplicité, dont sa femme lui faisait un crime; demandez-lui s'il se repent d'avoir supporté tant de maux avec une si grande patience : il vous répondra qu'il fut récompensé même sur la terre, mais que cette récompense, toute brillante qu'elle était, n'approchait pas de celle qu'il reçoit maintenant dans le ciel.

Demandez à Tobie, dont la simplicité fut comme celle de Job, l'objet de la raillerie de son épouse, s'il se repent de la patience qu'il montra dans les épreuves les plus sensibles, s'il se repent de l'ardeur avec laquelle il se porta à la pratique de toutes les bonnes œuvres : il vous répondra que la peinture qu'il faisait de la Jérusalem céleste, toute brillante qu'elle est, n'est qu'une ombre en comparaison de la réalité.

Demandez aux apôtres et aux hommes apostoliques, si la récompense qu'ils reçoivent est proportionnée à leurs travaux : ils vous répondront que Jésus-Christ leur tient bien sa parole, qu'il les a fait asseoir sur son trône dans le royaume de son Père céleste, qu'il les admet à sa table, que leur joie est pleine, que leur récompense est vraiment très-grande : *Merces magna nimis.*

Demandez aux martyrs s'ils se repentent d'avoir enduré tout ce que la rage de leurs bourreaux, tout ce que la barbarie de leurs tyrans, tout ce que la fureur de l'enfer a pu inventer de supplices, maintenant qu'ils ne voient pas seulement le ciel ouvert, comme saint Etienne le vit, mais qu'ils en jouissent pour une éternité : ils vous diront qu'ils se félicitent et se féliciteront à jamais d'avoir versé jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour Jésus-Christ et son Evangile, et que c'est en perdant leur âme qu'ils l'ont véritablement sauvée.

Demandez aux saints pontifes, aux saints docteurs de la loi nouvelle s'ils se repentent d'avoir été fidèles dans leur ministère, de s'être immolés avec la victime sainte qu'ils immolaient à l'autel, d'avoir consacré leurs forces, leurs travaux, leurs talents à la défense de l'Evangile, d'avoir veillé avec soin sur le troupeau de Jésus Christ : ils vous répondront qu'elle est au-dessus de toute expression, la magnifique récompense qu'ils ont reçue du prince des pasteurs; et qu'après avoir été associés au sacerdoce de Jésus-Christ sur la terre, ils sont entrés dans les tabernacles éternels avec le pontife par excellence, et qu'ils environnent l'agneau immolé dès le commencement du monde.

Demandez aux solitaires, aux anachorètes et aux saints religieux s'ils se repentent d'avoir tout quitté pour suivre, pauvres, Jésus-Christ pauvre, maintenant qu'ils sont en possession de la vie éternelle, et qu'assis sur des trônes brillants, ils doivent, avec les apôtres, juger tout l'univers.

Demandez à tant de vierges chrétiennes, qui dans l'âge le plus tendre, le sexe le plus faible, ont déconcerté leurs barbares tyrans, par leur courage et leur intrépidité; demandez-leur si elles se repentent d'avoir résisté à tous les attraits du monde, négligé leur beauté, foulé aux pieds les richesses, méprisé les alliances les plus honorables, les plus avantageuses, renoncé aux engagements les plus légitimes; si elles se repentent d'avoir, en un mot, choisi Jésus Christ pour époux. Elles vous répondront qu'elles se féliciteront éternellement de la sagesse de leur choix; que par un privilége bien glorieux, elles chanteront éternellement un cantique qui leur est propre, et qu'elles accompagneront l'agneau partout où il ira.

Demandez, en un mot, à tant de justes, qui maintenant jouissent de la gloire dans le ciel, s'ils se repentent d'avoir pratiqué tant de bonnes œuvres, d'avoir été doux,

charitables, compatissants, pacifiques, humbles, patients, mortifiés, d'avoir usé de ce monde, comme n'en usant pas, d'en avoir possédé les biens, comme ne les possédant pas, d'en avoir méprisé les maximes, les railleries, d'avoir été humbles dans la prospérité, patients dans l'adversité; d'avoir, en un mot, vécu en parfaits chrétiens dans les différents états où la Providence les avait placés. Ah ! vous diront-ils, loin de nous en repentir, nous voudrions bien en avoir fait davantage pour un Dieu si aimable en lui-même, et si magnifique dans les récompenses qu'il accorde pour les moindres services qu'on lui a rendus. Ah ! si vous le connaissiez comme nous, que ne feriez-vous pas, que n'endureriez-vous pas pour lui? N'en doutez pas, mes très-chers frères, voilà ce que vous disent les saints du haut du ciel, où ils sont élevés; voilà ce qui leur inspire pour vous le zèle qui les anime pour la gloire de Dieu et pour le salut de vos âmes. Ce sont maintenant, si j'ose m'exprimer ainsi, de zélés prédicateurs; mais craignez que si vous ne profitez pas de leurs conseils et de leurs exemples, ils ne deviennent vos juges.

Ainsi, mes très-chers frères, que la vue de la magnifique récompense qui nous est promise nous inspire un grand courage, qu'elle nous fasse surmonter tous les obstacles, qu'elle nous fasse dévorer toutes les difficultés; tous les saints se félicitent de l'avoir déployé ce courage; que ne pouvez-vous les interroger tous, il n'en est pas un seul qui ne vous dise ce que vous disait autrefois saint Pierre d'Alcantara, digne enfant de saint François d'Assise : heureuse pénitence qui m'a procuré un si grand bonheur ! Oui, tous vous diront : heureuse pauvreté qui m'a mis en possession du royaume des cieux et de ses richesses éternelles ! Heureuse innocence qui me procure le bonheur de voir Dieu ! Heureuses croix, heureuses persécutions qui m'ont ouvert le ciel ! Mais que les saints vous disent de quel bonheur anticipé ils jouissaient ici-bas; quelle joie, quelle consolation, quelle paix ils goûtaient dans le service du Seigneur. Les consolations dont le ciel les inondait, étaient quelquefois si abondantes, qu'à l'exemple de l'apôtre du Japon, l'incomparable François Xavier, ils priaient le Seigneur d'en suspendre le cours; *satis est, Domine*, *satis est*, c'est assez, Seigneur, c'est assez : la foi leur avait donné une si grande estime, un si grand amour pour les souffrances, qu'ils en étaient insatiables, et qu'ils suppliaient le Seigneur de les augmenter. *Amplius, Domine, amplius.* Encore plus, Seigneur, encore plus de croix; ils étaient véritablement remplis de joie au milieu de leurs tribulations, comme le grand apôtre. Pourquoi donc, mes chers frères, le chemin du ciel vous paraît-il si épineux? ce n'est que parce que vous êtes lâches, terrestres, grossiers, charnels. Mes très-chers frères, que le chemin du ciel, quelque difficile qu'il vous paraisse, procure des délices bien supérieures à celles que goûtent dans leurs plaisirs, les partisans du monde et de la volupté, les ennemis de la croix de Jésus-Christ; sont-ils heureux ? ne sont-ils pas, au contraire, très-malheureux? Et à la mort, et pendant toute l'éternité, que diront-ils dans leur rage et leur désespoir? O insensés ! nous nous sommes bien fatigués, et nous avons tout perdu ; nous voilà pour toujours dans les supplices.

Profitons, mes frères, de cette leçon, prévenons des regrets tardifs, inutiles et bien amers; suivons le conseil que donnait à ses chers enfants l'illustre mère des Machabées, pour les encourager au martyre : Mon fils, disait-elle au plus jeune d'entre eux, ce que je vous demande, c'est que vous regardiez le ciel. Que cette vue, mes chers frères, opère en vous ce qu'elle opéra dans les apôtres lorsqu'ils virent Jésus-Christ y monter victorieux, triomphant de la mort et de tous ses ennemis; depuis cet instant leur conversation fut dans le ciel : regardez le ciel et que cette vue opère en vous ce qu'elle opérait dans un des plus grands saints des derniers siècles, saint Ignace de Loyola, le détachement des choses d'ici-bas. Que la terre, disait ce saint prêtre dévoré du zèle de la plus grande gloire de Dieu, que la terre me paraît méprisable, lorsque je regarde le ciel : *Quam sordet mihi tellus, dum cœlum aspicio.*

Regardez le ciel, mes chers frères, regardez-le comme le terme de vos travaux, comme le lieu d'un repos éternel; regardez-le comme le lieu où un léger moment de tribulation, souffert en ce monde avec patience et pour Jésus-Christ, produit un poids éternel de gloire. Une multitude innombrable de parents, d'amis, de chrétiens, du même état que vous, du même âge, du même pays, vous y attendent, vous y invitent, vous y appellent; ils vous tendent la main et vous disent : Ne pourrez-vous ce que nous sollicitons tous pour vous, ce que nous avons pu? Nous fûmes ce que vous êtes, exposés sur la terre à bien des tentations; travaillez à devenir ce que nous sommes, victorieux du monde et du démon, en un mot, bienheureux. Les saints font briller leur gloire à vos yeux, ils vous font entendre leur voix, ils vous présentent leurs exemples, ne toucheront-ils point vos cœurs? ils vous offrent le secours de leurs prières, leur crédit, leur protection auprès de Dieu; ne voulez-vous point en profiter? Assurés de leur bonheur, ils ont ces tendres amis une sorte d'inquiétude, de sollicitude pour votre salut; ils veulent partager avec vous leur félicité : écoutez-les, ils vous crient que pour parvenir au repos dont ils jouissent, il faut travailler; que pour voir Dieu face à face dans le ciel, il faut sur la terre vivre de la foi et marcher dans l'innocence et la simplicité; que pour aimer, louer et posséder Dieu dans le ciel notre patrie, il faut commencer à l'aimer, à le louer, à le servir sur la terre, lieu de notre exil, avec zèle, avec ardeur; qu'il faut observer les

commandements de Dieu, et porter notre croix. C'est surtout ce que vous disent, ce que vous crient du haut du ciel les saints avec lesquels il semble que vous avez plus de rapports, vos saints patrons ; c'est ce que vous disent vos saints anges gardiens. Quels fruits attendent-ils de tous leurs soins, de toute leur tendresse pour vous, sur la terre? que vous travailliez pour mériter le ciel ; que vous vous empressiez d'aller partager leur couronne. Que vous dit surtout la très-sainte Vierge notre mère, la reine des anges ? Que vous dit Jésus-Christ votre Sauveur? tous, oui, tous vous invitent, vous appellent au ciel ; écoutons leur voix, et n'endurcissons pas nos cœurs ; allons au ciel, mes très-chers frères, volons au ciel : puissions-nous nous y trouver tous réunis dans le sein de notre Père céleste, je vous le souhaite. Ainsi soit-il.

V. SERMON.

SUR LE SACRÉ COEUR DE JÉSUS (1).

Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos. (*Joan.*, XIII, 1.)

Jésus ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin.

C'est ainsi que le disciple bien-aimé, saint Jean, s'exprime quand il veut parler de l'excès tout à fait admirable où Jésus-Christ porta son amour pour les hommes la veille de sa mort; et n'est-ce pas ainsi que je dois m'exprimer moi-même, mes chers auditeurs, ayant à vous entretenir de cette nouvelle marque de tendresse que Jésus-Christ vient de nous donner dans ces derniers temps; de ce nouvel effort que sa charité excessive vient de faire en quelque sorte pour se faire aimer des hommes, en nous découvrant d'une nouvelle manière les richesses ineffables de son cœur divin ?

Quelle reconnaissance n'exige pas de nous une telle faveur, et de quelle ingratitude ne nous rendrions-nous pas coupables, de quel bien précieux ne nous priverions-nous pas, si cette nouvelle grâce accordée à ce siècle irréligieux, ne nous réveillait de notre assoupissement léthargique, ne triomphait de notre froide indifférence pour Jésus-Christ, ne nous embrasait d'amour pour cet adorable Sauveur, et en un mot, ne nous inspirait pas pour son cœur sacré, les sentiments de la plus affectueuse piété, de la plus tendre dévotion ?

Dévotion au sacré cœur de Jésus! A ce mot votre cœur se dilate, votre âme s'épanouit, catholiques fervents qui m'écoutez; mais combien est-il encore de chrétiens lâches et peut-être prévenus, esclaves de faux préjugés, qui n'ont pas de cette dévotion toute l'idée que la religion nous en inspire, et qui l'attaquent quelquefois par leurs critiques et leurs censures, la déchirent même par leurs sarcasmes et leur impiété ?

Chrétiens aveugles, enfants dénaturés, faux sages ! essayerons-nous de les éclairer, de les attendrir, de les convertir? hélas ! qu'il est à craindre que nos efforts ne soient inutiles! Combien une vaine philosophie, combien l'orgueil surtout, et, ce qui en est presque toujours la suite, la corruption du cœur, ne mettent-ils pas d'obstacles et aux lumières de la grâce et aux impressions de la piété.

J'essayerai cependant, et tout ce que je dirai dans ce discours, mes frères, s'il est inutile pour les ennemis du cœur adorable de Jésus-Christ, servira à vous affermir de plus en plus dans vos pieux sentiments, servira peut-être à vous embraser d'un nouvel amour pour Jésus-Christ, ô vous qui avez déjà consacré vos cœurs et vos personnes à cette dévotion si solide.

Je dis solide, mes frères, et c'est ce que j'espère prouver dans les deux parties de ce discours, que je consacre à la gloire du cœur sacré de Jésus.

Excellence de la dévotion au sacré cœur de Jésus ; première preuve de sa solidité; motif puissant pour nous engager à l'embrasser : premier point. Véritable esprit et pratiques de la dévotion au sacré cœur de Jésus ; deuxième preuve de sa solidité, motif non moins puissant pour nous engager à nous y consacrer : deuxième point.

Esprit-Saint, j'entreprends l'éloge d'un cœur où vous régnâtes souverainement et paisiblement, d'un cœur dont vous dirigeâtes tous les mouvements ; éclairez, je vous en supplie, nos esprits pour connaître les richesses ineffables de ce cœur divin ; donnez à mes paroles toute l'onction qui leur est nécessaire pour en inspirer l'amour à ceux qui m'entendent ; embrasez-moi moi-même de cet amour, nous vous demandons cette grâce, par l'union intime et indissoluble qui fut toujours entre le sacré cœur de Jésus-Christ et le très-saint cœur de Marie sa digne Mère et la nôtre. *Ave, Maria.*

Pour comprendre, autant que nous en sommes capables, quelle est l'excellence de la dévotion au cœur adorable de Jésus-Christ, dont j'entreprends aujourd'hui de vous prouver la solidité, et à laquelle je voudrais, mes chers frères, attirer tous les cœurs, ne devrait-il pas nous suffire de savoir que cette dévotion tendant toute à la gloire de Jésus-Christ, elle ne peut rien nous offrir qui ne participe à la sûreté du culte que l'Eglise catholique a toujours rendu à l'Homme-Dieu, et qu'elle lui rendra jusqu'à la consommation des siècles ?

Mais comme il se trouve toujours de ces esprits inquiets, difficiles, opiniâtres, pour ne rien dire de plus, qui sous différents prétextes, attaquent et condamnent tout ce qui n'est pas conforme à certaines

(1) La fête du sacré Cœur se célèbre le vendredi qui suit l'octave du très-saint Sacrement, et dans les églises paroissiales du diocèse de Paris, le dimanche après l'octave.

idées dont ils sont idolâtres, tâchons de prouver et même de démontrer l'excellence du culte que nous rendons au sacré cœur de Jésus-Christ, en développant ce que nous entendons par la dévotion qui nous lie à ce cœur adorable et tout aimable. Cette notion est d'autant plus nécessaire qu'elle suffira, je l'espère, pour fermer la bouche à tous ceux qui attaquent ce culte, et qu'elle portera dans vos esprits, une idée juste qui ne peut manquer de faire sur vos cœurs une impression salutaire.

Que faut-il donc entendre par la dévotion au sacré cœur de Jésus-Christ, qui, depuis près d'un siècle, produit dans l'Eglise tant de fruits de grâces et attire tant de bénédictions, quoiqu'elle soit encore en butte à la critique et à la contradiction des hommes, ou plutôt à la malignité de l'enfer qui voudrait nous empêcher de puiser dans cette source abondante de toutes sortes de grâces? Efforcez-vous, mes frères, de bien comprendre ce que je vais vous en dire; gravez-le profondément dans votre mémoire, ou plutôt dans vos cœurs; sachez rendre raison de votre piété, et fermer la bouche de ceux qui n'en goûteraient pas toute la pratique.

La dévotion au sacré cœur de Jésus-Christ est un exercice de la vertu de religion qui, à la vue de l'amour excessif du cœur de Jésus-Christ pour les hommes pendant sa vie mortelle, amour qu'il perpétue et qui éclate d'une manière admirable dans le mystère ineffable de la très-sainte Eucharistie où Jésus-Christ est continuellement payé de la plus noire ingratitude, emploie tout ce que la foi, la reconnaissance et l'amour toujours ingénieux peuvent inspirer pour payer de quelque retour la charité excessive du Sauveur du monde pour les hommes, et réparer, autant qu'il est possible, l'ingratitude dont les hommes se rendent coupables envers Jésus-Christ, qui est surtout outragé dans le sacrement de son amour.

Telle est l'idée que nous devons nous former de la dévotion au cœur adorable de notre divin Sauveur. Idée nette, claire et précise, telle que l'exige l'importance de cet auguste sujet; car il faut en convenir, mes frères, s'il n'est rien où il soit plus important de parler avec exactitude, qu'en matière de piété, il n'est rien aussi où il soit plus facile et en même temps plus dangereux de se former des idées fausses ou au moins peu exactes. C'est d'après ces principes solides, c'est d'après cette exacte notion que j'essaye de vous prouver l'excellence du culte que je viens vous demander pour le cœur adorable de Jésus-Christ. Ah! mes frères, que ce culte est légitime, qu'il est saint, soit que vous en considériez l'objet, soit que vous en considériez la fin! Tout n'est-il pas digne, et de l'acquiescement le plus parfait de tous les esprits, et du zèle le plus ardent de tous les cœurs?

Et d'abord si nous en considérons l'objet, qu'y a-t-il de plus aimable, de plus admirable, de plus ravissant, de plus sacré? cet objet quel est-il? Nous l'avons déjà dit, nous le répéterons souvent, c'est le cœur même de Jésus-Christ. Tout dans l'Homme-Dieu est saint, est sacré, est adorable par l'union intime, indissoluble, personnelle de la divinité et de l'humanité. Son corps adorable, son sang précieux, ses plaies sacrées, son nom très-saint, sa parole si efficace, sa doctrine si sublime, et même ce qui l'a touché de plus près, la croix à laquelle il a été attaché, les épines qui l'ont couronné, les clous qui ont percé ses mains, ses pieds sacrés, la lance qui a ouvert son côté, tout cela mérite bien vos adorations.

Vous les adorez, mes frères, avec le plus profond respect et avec bien de la raison, ces pieds sacrés du bon Pasteur par excellence, qui ont fait tant de pas pour courir après la brebis égarée, et qui enfin ont été attachés à la croix. Vous les adorez avec un profond respect (et qui peut blâmer notre dévotion), ces mains charitables de notre divin Sauveur, qui ne s'ouvrirent pendant sa vie mortelle que pour répandre des bienfaits, et qui enfin, après avoir été percées de clous, ont été attachées à la croix. Vous adorez, en un mot, le corps de Jésus-Christ qui a été déchiré de coups, ce corps victime pour nos péchés et qui nous sert de nourriture dans l'adorable Eucharistie. Il n'est point de cœur si dur, si insensible, que la vue des plaies de Jésus-Christ n'attendrisse; il n'est point de pécheur, pourvu qu'il ait conservé la foi, sur qui la vue de ces plaies ne fasse quelque impression salutaire; en un mot, la dévotion aux plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ est aussi ancienne que l'Eglise. Saint Thomas en touchant ces plaies sacrées, et en s'écriant : *Mon Seigneur et mon Dieu* (*Joan.*, XX, 28), nous a appris de quels sentiments nous devions être pénétrés à la vue des plaies de Jésus-Christ. Et votre cœur, ô mon adorable maître, votre cœur dont tous les battements, dont tous les mouvements nous ont été consacrés, ont été rapportés à notre salut; votre cœur, qui a fourni tout le sang que vous avez versé par vos plaies sacrées; votre cœur, principe de la vie divinement humaine que vous avez sacrifiée pour nous; votre cœur, principe de ces actions admirables, très-saintes, infiniment méritoires, dont tous vos jours ont été remplis; votre cœur, centre de tant d'affections si glorieuses à Dieu, si salutaires aux hommes, que vous avez produites; votre cœur, théâtre de cette passion intérieure que vous endurâtes au jardin des Oliviers, passion plus cruelle encore que celle que vous endurâtes dans votre corps, de la part des bourreaux, dans la ville de Jérusalem et sur le Calvaire; votre cœur, en un mot, percé et par nous et pour nous, nous pourrions, ô mon divin maître, le considérer avec indifférence! nous pourrions, en le regardant, n'être pas

touchés, attendris, embrasés d'amour, pénétrés de dévotion! il pourrait se trouver des chrétiens attachés à l'Eglise catholique qui blâmeraient cette dévotion, qui censureraient ce culte que nous lui rendons, qui le traiteraient, pour ainsi dire, de petitesse et même de superstition? Ah! cela serait-il possible! Non, mes frères, je ne saurais croire qu'il s'en trouve parmi vous de ces censeurs aveugles, de ces critiques insensés, de ces faux catholiques suspects, de ces ennemis de la vraie, de la plus solide piété; non, il ne s'en trouvera point parmi vous, je l'espère de l'infinie miséricorde de mon Dieu. Mais prenez-y bien garde, mes très-chers frères; n'allez pas borner votre culte et votre dévotion à cette portion sacrée du corps adorable de notre Sauveur.

Sans doute, le cœur matériel de l'Homme-Dieu mérite nos plus profonds hommages; mais ce cœur tout auguste qu'il est en lui-même, je ne veux pas que vous le considériez comme inanimé et sans faire attention aux affections saintes qu'il ne cesse de former: je veux que vous le considériez comme uni à la plus sainte âme qui fut jamais, comme pénétré des sentiments les plus parfaits, surtout comme dévoré du zèle le plus ardent pour la gloire de Dieu et le salut des mortels, comme embrasé de l'amour le plus tendre pour son Père, de l'amour le plus généreux, le plus gratuit, le plus libéral pour les hommes, comme rempli de la plus tendre compassion pour nos misères, comme pénétré de la plus profonde humilité devant la majesté du Père céleste, de la plus vive reconnaissance à la vue des biens dont il l'a comblé. Il faut, en un mot, considérer ce cœur comme enrichi des dons les plus précieux de l'Esprit-Saint et de toutes les vertus les plus sublimes.

C'est cette réunion des qualités les plus aimables et de toutes les perfections dans le cœur de Jésus, c'est surtout l'amour excessif qu'il témoigne aux hommes dans ce sacrement par lequel il se donne réellement à eux; c'est le cœur spirituel de Jésus, si j'ose m'exprimer ainsi, qui fait proprement l'objet de la dévotion que je vous recommande, et dont j'ai entrepris de vous prouver l'excellence.

Mais comme le cœur est le symbole de l'amour, comme, tandis que notre âme sera unie à notre corps et dépendante de nos sens, dans la plupart de nos opérations, nous avons besoin de quelque chose de sensible pour nous fixer, l'Eglise ou plutôt Jésus-Christ lui-même nous présente ce cœur sacré et nous dit: Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes et qui n'a rien épargné: il en est venu au point de se consumer pour leur montrer son amour; mais au lieu de reconnaissance, je ne reçois qu'ingratitude de la plupart d'entre eux, par les irrévérences, les froideurs, les sacriléges, les outrages qu'ils me font dans ce sacrement de mon amour; et ce qui m'est plus sensible, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés.

Jésus-Christ a vu que la plupart des chrétiens étaient insensibles aux objets les plus propres à exciter leur piété. L'image de sa croix ne fait sur plusieurs qu'une impression superficielle. Qu'a fait cet aimable Sauveur? par un nouvel effort de sa charité pour les hommes, il leur présente un objet bien attendrissant, son cœur environné de flammes, tout dévoré du feu de sa charité: quel amour! c'est un nouveau moyen qu'il emploie pour triompher de la dureté de nos cœurs, les gagner, les attirer à lui; mais réussira-t-il à se faire aimer? et ce nouveau bienfait ne sera-t-il point, comme les autres, payé d'une nouvelle ingratitude? Il semble, et c'est la pensée de plusieurs personnes respectables par leur piété et leurs lumières, il semble avoir réservé ce moyen pour ces derniers temps où l'impiété et l'irréligion font des progrès si rapides, pour ces temps où la charité semble éteinte dans tous les cœurs, pour opposer de nouveaux bienfaits à notre ingratitude, et nous engager par là à lui donner quelque témoignage de notre reconnaissance. Il nous présente son cœur, comme un trésor où nous pouvons puiser pour subvenir à notre pauvreté, comme une fournaise où nous pouvons nous échauffer et fondre les glaces de nos cœurs. Mais hélas! combien peu de chrétiens connaissent le prix de ce grand don! combien peu savent en profiter! combien peu s'appliquent à le connaître!

Ils le connaissent ce cœur adorable, ces saints éminents en piété, dont les écrits respirent encore une si tendre dévotion, les Bernard, les Bonaventure et plusieurs autres auteurs recommandables par leurs sentiments pour le cœur de Jésus.

Oh! l'excellent trésor que votre cœur, s'écrie le premier! oh! la perle précieuse que votre cœur, ô mon divin Jésus; je veux tout vendre pour en faire l'acquisition. *Bonus thesaurus, bona margarita, cor tuum, bone Jesu! Dabo omnia et comparabo mihi.* Qu'il est bon, qu'il est avantageux, qu'il est délicieux d'habiter en ce cœur! *O quam bonum et quam jucundum habitare in corde hoc.* Tels étaient les sentiments de saint Bonaventure.

Je veux me faire, disait-il encore, trois tabernacles dans les plaies de Jésus, l'un dans ses mains, l'autre dans ses pieds, le troisième dans son côté et je n'en sortirai jamais; là je parlerai à son cœur, et j'en obtiendrai tout ce que je voudrai. *In Jesu volo tria tabernacula facere: unum in manibus, alterum in pedibus, et aliud continuum, in latere. Ibi loquar ad cor ejus, et ab ipso quod voluero impetrabo.* O épouse chérie de Jésus-Christ, s'écrie le même saint, levez-vous, ne cessez de veiller: approchez votre bouche de la plaie du côté de Jésus, puisez dans les fontaines du Sauveur une joie délicieuse.

Il faudrait transcrire une partie des ouvrages de ce saint docteur, pour faire connaître la tendresse et la vivacité de ses

sentiments pour le cœur adorable de Jésus. Et comment ne pas les avoir ces sentiments, quand on considère avec attention ce digne objet de notre piété? Qu'aperçoit-on en effet dans le cœur de Jésus qui n'inspire le respect le plus profond, qui ne commande l'amour le plus tendre, qui n'attire, qui ne gagne nos cœurs; soit que nous considérions ce qu'il est en lui-même et ce qu'il est par rapport au Père céleste, soit que nous considérions ce qu'il est par rapport à nous-mêmes et par rapport à tous les hommes, tout doit nous paraître ravissant.

En lui-même, n'est-ce pas le cœur le plus parfait qu'il soit possible de concevoir? n'est-ce pas le chef-d'œuvre du Tout-Puissant? Qu'y a-t-il donc dans l'ordre de la nature, de la grâce et de la gloire, qui lui soit comparable? Esprit-Saint, vous le formâtes ce cœur sacré du sang le plus pur de la sainte Vierge, et pour quelle fin le formâtes-vous? pour être le principe de la plus sainte de toutes les vies, pour être le trône de la Divinité, l'objet des complaisances de la sainte Trinité, pour être enfin le cœur du Verbe incarné. Concevez-vous, mes frères, l'étendue de cette expression? Que ne vous dit-elle pas, et quelle sublime idée ne doit-elle pas vous donner du cœur de Jésus?

Cœur magnanime, cœur généreux, s'il en fut jamais, cœur libéral envers les hommes, je ne dis point assez, cœur vraiment prodigue des dons les plus précieux. C'est de sa plénitude que nous avons tout reçu, c'est de ce cœur, suivant la belle pensée de saint Augustin, que sont sortis les sacrements qui sont les vrais trésors de l'Eglise, l'eau du baptême qui nous purifie, le sang qui nous nourrit, l'onction qui nous fortifie. Dans ce cœur sont renfermés les trésors de la sagesse et de la science de Dieu. C'est en lui qu'habite substantiellement la divinité, c'est en un mot le cœur du pasteur le plus charitable, du roi le plus magnifique, du bienfaiteur le plus libéral, de l'ami le plus constant, du père le plus tendre, de l'époux le plus fidèle; cœur qui à peine formé pensa à nous, s'occupa de nous, fut blessé d'amour pour nous.

Ah! que cette blessure nous le doit rendre aimable! il fut blessé de compassion à la vue de nos misères, il fut pénétré de contrition à la vue de nos péchés. Ah! que nos péchés lui ont fait de plaies! Ce sont ces plaies que nos péchés ont faites au cœur de Jésus, qui ont fait sur le cœur des saints une impression si vive : n'en feront-elles aucune sur nous? Soyez sensibles si vous le voulez à la plaie faite au côté de Jésus, mais soyez infiniment plus sensibles à celle de son amour. C'est pour nous le manifester cet amour, dit saint Bernard, que le côté de Jésus a été percé. *Ad hoc vulneratum est cor Jesu, ut per vulnus visibile, vulnus amoris invisibile pateat.* Ah! qu'elle est large, qu'elle est profonde la plaie que nos péchés ont faite au cœur de Jésus! que ces plaies doivent nous rendre aimable ce cœur sacré! ne le rendent-elles pas en un mot, l'objet le plus digne de notre dévotion? Oui, sans doute, et considérée sous ce point de vue, la dévotion au sacré cœur de Jésus n'est-elle pas une dévotion bien solide? L'excellence de son objet le prouve clairement, l'excellence de sa fin ne le prouve pas moins invinciblement.

Nous vous l'avons déjà dit, mes très-chers frères, la fin de la dévotion au sacré cœur de Jésus est de réparer les outrages faits à ce cœur adorable pendant sa vie mortelle, outrages qui se continuent contre l'adorable Eucharistie où le cœur de Jésus, tout embrasé d'amour qu'il est pour les hommes, n'éprouve cependant, de la part du plus grand nombre des chrétiens, que la plus noire ingratitude par les irrévérences, les mépris, les sacriléges dont ils se rendent continuellement coupables : or, je vous le demande, mes frères, y a-t-il rien qui soit plus digne d'enflammer notre zèle? Y a-t-il rien de plus noble, de plus digne d'un chrétien, soit que nous considérions, d'un côté, l'excès de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, soit que nous considérions, d'un autre côté, l'excès de l'ingratitude des hommes pour Jésus-Christ. Ici, mes frères, de quelles expressions me servirai-je pour parler de ces deux excès? Ce sont deux abîmes que l'homme ne peut sonder; des larmes et des larmes abondantes, des larmes de sang devraient être mon seul langage sur une matière aussi touchante.

Après une vie tout employée à montrer aux hommes son amour et sa tendresse, je vois le Sauveur du monde, la veille de sa mort, le porter, cet amour, la porter, cette tendresse jusqu'à l'excès : *Cum dilexisset suos, in finem dilexit eos.* (*Joan*, XIII, 1.) Je le vois, après avoir essuyé mille contradictions, mille opprobres de la part de ses ennemis, chercher dans sa sagesse le moyen de leur témoigner de nouveau son amour, et de le leur témoigner jusqu'à la fin des siècles; je le vois faire concourir sa puissance et sa bonté à l'exécution du projet que sa sagesse lui suggère; je le vois, ô prodige, ô miracle de la Toute-Puissance, de l'infinie bonté de mon Dieu! je le vois, après avoir lavé les pieds à ses apôtres, prendre du pain entre ses mains sacrées, le bénir, le consacrer, le leur rompre, le leur distribuer, les inviter à s'en nourrir : *Prenez*, leur dit-il, *et mangez : ceci est mon corps qui sera livré à la mort pour vous; faites ceci en mémoire de moi.* (*Matth.*, XXVI, 26; *Marc.*, XIV, 21; I *Cor.*, XI, 24.) Je le vois bénir le calice, le distribuer à ses disciples : *Prenez et buvez : ceci est mon sang qui sera répandu pour vous et pour plusieurs, pour la rémission des péchés; faites ceci en mémoire de moi.* (*Ibid.*) Comme s'il leur avait dit : N'oubliez jamais l'amour que je vous ai porté.

Ah! quel don et quel testament par l'institution de l'adorable Eucharistie, quel trésor de lumières, de biens, quelle source

de consolations et de grâces l'aimable Jésus ne nous laisse-t-il pas dans ce mystère ineffable? Mystère qui, comme l'avait prédit le saint roi David, est l'abrégé de ses merveilles; mystère qui est tout à la fois et le sacrement le plus efficace, et le sacrifice le plus auguste; mystère qui est le chef-d'œuvre de la puissance, de la sagesse, de la bonté d'un Dieu, dans lequel ce charitable pasteur nous donne la vie avec abondance, et quelle vie! mystère, en un mot, par lequel Jésus-Christ vit en nous, et nous vivons en lui, par lequel il s'unit à nous de la manière la plus intime, et nous transforme en lui de la manière la plus parfaite.

Voilà jusqu'où Jésus-Christ a poussé son amour pour les hommes; voilà jusqu'où il a porté le désir qui le presse de ne jamais se séparer des hommes; voilà comme il prouve qu'il fait ses délices d'être avec les enfants des hommes. D'après cela, que ne devait-il pas attendre de leur part? Sur quelle reconnaissance n'avait-il pas droit de compter? Mais hélas! comment les hommes ont-ils répondu à ce bienfait? Jusqu'où ont-ils porté leur amour pour leur bienfaiteur? O cieux! soyez dans l'étonnement, et vous, esprits célestes, saints anges, pour qui Jésus-Christ n'en a jamais tant fait, soyez saisis d'indignation : *Obstupescite, cœli, super hoc!*

Non-seulement la plupart des hommes n'ont point remercié Jésus-Christ d'un si grand bien, d'une si grande faveur, n'ont point répondu à son amour infini, mais il s'en est trouvé qui lui ont fait les plus sanglants outrages jusque dans ce mystère. Épargnez-moi, mes frères, épargnez-moi la peinture de tous ces crimes, vous en seriez saisis d'horreur. Ah! nous pouvons bien dire que si, dans l'adorable Eucharistie, Jésus-Christ renouvelle toutes les merveilles de sa puissance, toutes les marques de sa bonté, tous les traits de sa sainteté, toutes les vertus de sa vie, les hommes renouvellent contre ce mystère, si digne de leur adoration et de leur reconnaissance, toute l'ingratitude, toutes les injures, toute la haine, toute la perfidie dont ils payèrent ses bienfaits pendant sa vie mortelle.

Oui, mes frères, Jésus-Christ, dans ce mystère, éprouve de la part de ces hommes si favorisés, une nouvelle passion d'autant plus ignominieuse pour lui, qu'elle est plus funeste aux hommes, qu'elle est plus contraire à ses desseins pleins d'amour pour eux, qu'elle est plus longue, et que ces outrages lui sont faits par ceux-là mêmes qui lui devraient témoigner plus d'amour.

Ecoutez, mes frères, ce divin Sauveur; il vous dit du fond de ce tabernacle : Mon cœur s'est préparé à toutes sortes d'opprobres et de misères; j'ai attendu que quelqu'un me consolât, et personne ne l'a voulu faire; j'ai attendu que quelqu'un s'affligeât avec moi, et personne n'a voulu partager ma douleur : *Improperium exspectavit cor meum*, etc.

David, persécuté par Absalon, ce fils si dénaturé, les fait entendre dans ses psaumes, ces plaintes amoureuses : eh! qui peut les entendre sans en être attendri? mais il est dans cette circonstance, comme dans plusieurs autres de sa vie, l'image de Jésus-Christ : c'est Jésus-Christ même qui vous les adresse, non plus de dessus sa croix où la perfidie des Juifs l'avait attaché, mais de dessus nos autels où son amour semble l'avoir enchaîné, et où notre ingratitude semble le vouloir crucifier de nouveau. Oui, du fond de nos tabernacles où son amour le tient captif, il nous dit comme autrefois à son peuple : Si c'était mon ennemi qui m'eût ainsi traité, j'aurais pu y être moins sensible; mais que j'éprouve ces outrages de votre part, vous que j'ai comblés de tant de biens, c'est ce qui m'est plus sensible.

Ah! si vous ne les entendez pas ces plaintes, c'est sans doute parce que vous n'avez pas les oreilles du cœur; mais au moins ne les apercevez-vous pas, ne les voyez-vous pas ces outrages faits au cœur de Jésus-Christ dans le sacrement de son amour? outrages si sensibles à son cœur. Faudra-t-il que, malgré ma répugnance à vous les remettre sous les yeux, vous m'obligiez à vous en faire le détail pour vous en inspirer une sainte horreur, et vous rendre sensibles à l'ingratitude qu'éprouve le plus aimable de tous les cœurs. Faudra-t-il vous rappeler l'incrédulité des hérétiques, qui, en niant la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de son amour, ont nié la réalité de son bienfait, et n'ont voulu reconnaître dans le testament du meilleur de tous les pères, qu'une promesse vide de sens, et un mensonge par lequel il nous aurait trompés.

Faudra-t-il vous rappeler les excès impies de tant de schismatiques, de tant de fanatiques qui ont profané les plus saints mystères, qui ont non-seulement souillé les sanctuaires, et renversé les divins tabernacles, mais encore, qui, plus impies que Balthazar, ont porté des mains sacriléges sur le corps adorable de notre Sauveur, l'ont foulé aux pieds, l'ont..., j'ai horreur de vous le dire, n'aurez-vous point horreur de l'entendre? l'ont jeté dans des cloaques infects, dans les immondices, l'ont donné à des animaux immondes? Vous dirai-je qu'il s'est trouvé des hommes de ténèbres, des hommes vendus à Satan, qui ont voulu faire servir les saintes espèces à des opérations diaboliques? Vous me direz peut-être, ces hommes ne croient pas la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ; mais qui oserait assurer qu'ils ne le croient pas? Tant de miracles opérés par la sainte Eucharistie ne la prouvent-ils pas évidemmment, et s'ils ne la croient pas, n'est-ce pas déjà, je le répète, un grand crime? n'est-pas un outrage bien sensible fait au cœur de Jésus, l'ami le plus sincère et le plus généreux? et ces horreurs anciennes n'ont-elles pas été renouvelées de nos jours; par qui l'ont-elles

été? Hélas! ces sacriléges profanateurs s'étaient glorifiés si long-temps d'être les enfants zélés de l'Eglise catholique, épouse de Jésus-Christ. Pourriez-vous être insensibles à tant d'excès, qui ont affligé si vivement le cœur de notre aimable maître? De telles profanations vous sont étrangères, je le crois, vous n'y avez pris aucune part; mais si vous aimez véritablement celui contre qui se sont commis tant et de si horribles attentats, pouvez-vous ne pas verser un torrent de larmes? pouvez-vous ne pas vous regarder comme obligés de faire tout ce qui dépendra de vous pour réparer tant d'insultes, tant d'abominations, tant d'horreurs? pouvez-vous, ou plutôt pouvons-nous (car hélas! mes frères, qui oserait se croire ici parfaitement innocent)? pouvons-nous ne pas craindre d'avoir frayé la voie à ces excès presque incroyables, par tant de fautes que nous avons commises nous-mêmes contre l'adorable Eucharistie? faudra-t-il vous en faire le tableau? Qui de nous n'a point à se reprocher une froide indifférence pour Jésus-Christ, demeurant, par amour pour nous, nuit et jour dans le saint temple? Qui de nous ne s'est point rendu coupable de quelque irrévérence au pied des autels? Qui de nous a toujours préparé son cœur avec toute la religion dont il était capable, à la réception du plus auguste des sacrements? Ah! combien, au contraire, de communions froides, de communions nulles, et peut-être de communions sacriléges n'ont point à se reprocher plusieurs de ceux qui m'entendent.

Communion sacrilége, crime horrible; mes frères, ce fut celui, c'est celui dont se rendent coupables tant de mauvais chrétiens qui approchent de la table sainte avec une conscience souillée d'un de ces péchés qui privent de l'amitié de Dieu et donnent la mort à l'âme, crime hélas! beaucoup plus commun que l'on ne se l'imagine. Mais n'eût-il été jamais commis qu'une seule fois, n'en serait-ce point assez pour nous pénétrer de la plus vive douleur et nous déterminer à faire à Jésus-Christ la réparation et l'amende honorable la plus solennelle? N'est-ce pas en effet par ce sacrilége horrible d'une indigne communion, que le profanateur renouvelle la perfidie de Judas qui trahit son divin maître par un baiser sacrilége, qu'il met Jésus-Christ dans son âme sous les pieds du démon, qu'il le crucifie de nouveau dans son cœur, qu'il se rend coupable du corps et du sang de Jésus-Christ, boit et mange sa propre condamnation.

Expressions énergiques qui ne sont pas de moi; elles sont de saint Paul. Mais j'ose le dire, toutes énergiques qu'elles sont, elles ne peignent point encore parfaitement tout ce qu'a d'outrageant pour Notre-Seigneur Jésus-Christ le crime de l'indigne communion, tout ce que ce déicide affreux renferme d'ingratitude, tout ce qu'il a d'opposition avec l'amour dont le cœur de Jésus brûle pour les hommes dans le sacrement de son corps adorable

Non, mes frères, non, l'amour du cœur de Jésus pour nous, dans ce mystère ineffable, n'est point connu; il n'est point payé de retour. Que dis-je? c'est un amour payé de la plus noire ingratitude; c'est un amour outragé en mille manières; et outragé par ceux mêmes qui sont obligés, à plus de titres, de lui témoigner et plus de tendresse et plus de reconnaissance. Et n'est-ce pas ce que nous fait connaître Notre-Seigneur Jésus-Christ, quand il se plaint de recevoir ces outrages de la part des personnes mêmes qui doivent lui être plus attachées. De telles plaintes, mes frères, peuvent-elles ne nous pas réveiller de notre assoupissement? peuvent-elles ne nous pas inspirer le plus grand zèle pour la réparation de tant d'outrages? peuvent-elles ne nous pas faire embrasser avec empressement, avec ardeur, tous les moyens de réparer ces outrages affreux? Et puisque la dévotion au sacré cœur de Jésus n'a d'autre fin que de rendre à Jésus-Christ amour pour amour, et de réparer, autant qu'il est possible à de faibles créatures, tant d'injures faites au cœur le plus aimable et le plus aimant qui fut jamais, au cœur de l'Homme-Dieu, serait-il possible que cette dévotion trouvât encore des obstacles parmi nous? Pourrions-nous ne pas entrer dans les vues des souverains pontifes qui l'ont recommandée avec instance, et qui ont employé pour la répandre tous les moyens qui étaient en leur pouvoir? Pourrions-nous ne pas nous efforcer de participer aux grâces abondantes dont cette dévotion est une source toujours féconde? Pourrions-nous ne pas désirer d'être remplis de tous les sentiments dont tant de saints ont été pénétrés pour le cœur de Jésus; maintenant que nous connaissons l'excellence de la dévotion au sacré cœur, après avoir considéré la dignité de son objet et la sublimité de sa fin? Voyons, avec le secours de la grâce de Jésus-Christ que j'invoque pour vous et pour moi, quelle est la sainteté de cette pratique et son véritable esprit. C'est le sujet de mon second point.

Plus l'objet de la dévotion que je vous prêche, mes très-chers frères, est saint, et la fin sublime, plus enfin ses pratiques doivent être saintes et propres à sanctifier les chrétiens qui l'embrassent avec zèle et qui en suivent bien l'esprit.

Les pratiques extérieures de la dévotion au sacré cœur, faites avec religion, sont très-louables; mais ne nous y bornons pas, nous n'atteindrions pas son principal but, qui est d'allumer dans les cœurs le feu divin de la charité.

Le cœur de Jésus cherche des adorateurs en esprit et en vérité; c'est surtout par le cœur que le cœur de Jésus veut être honoré, et quoique cette dévotion n'exclue pas, quoiqu'elle exige, dans quelques circonstances, les actes extérieurs et sensibles qui

édifient les fidèles et rendent publiquement gloire à Dieu, cependant c'est aux pratiques intérieures que doivent particulièrement s'attacher les âmes vraiment zélées pour la gloire du cœur de Jésus.

Pratiques intérieures, c'est-à-dire pratiques qui partent d'un cœur véritablement pénétré, vivement affligé, ardemment dévoué au cœur adorable de Jésus.

Oui, mes frères, c'est d'un tel cœur que doivent couler, si j'ose m'exprimer ainsi, que doivent partir les sentiments que je viens vous demander aujourd'hui pour le cœur de Jésus. Loin donc d'ici tout culte pharisaïque, je veux dire le culte que le Seigneur réprouve par la bouche du prophète Isaïe, quand il s'est plaint qu'Israël l'honorait du bout des lèvres, tandis que son cœur était bien éloigné de lui. Loin d'ici tous les signes extérieurs de dévotion qui ne seraient pas commandés par les dispositions du cœur. Mais quelles sont donc ces dispositions du cœur qu'exige cette dévotion si solide et si sainte? Que demande-t-il ce cœur sacré? Ce qu'il demande, mes frères, ne l'oubliez jamais, je vais vous le dire de sa part, et dès que vous le connaîtrez, ne le lui refusez pas, je vous en conjure.

Ce qu'il demande, le voici : c'est que vous l'aimiez. *Et nunc Israel quid Dominus Deus tuus petit a te? nisi ut timeas Dominum Deum tuum, et ambules in viis ejus, et diligas eum et servias ei, ut bene sit tibi.* (*Deut.*, VI, 2.) Maintenant, disait autrefois le législateur de la nation sainte au peuple choisi, maintenant que demande de vous le Seigneur votre Dieu, sinon que vous le craigniez, que vous marchiez dans ses voies, que vous l'aimiez, que vous le serviez, et que par là vous deveniez heureux : *ut bene sit tibi*. Oui, mes frères, voilà ce que désire de vous le cœur de Jésus, et il ne le désire que pour vous rendre heureux : *ut bene sit tibi*.

Aimez donc, vous dirai-je avec saint Augustin : *Ama et fac quod vis ;* aimez, et votre amour ingénieux vous suggérera toutes sortes de moyens pour honorer le cœur de Jésus : aimez, et votre amour, s'il est sincère, vous portera à honorer ce cœur si digne de vos hommages, par les sentiments et les pratiques de la plus vive contrition et d'une rigoureuse pénitence, par les prières les plus ferventes, dictées par la plus juste confiance, par le zèle le plus ardent pour vous unir à ce divin cœur et acquérir avec lui une sainte conformité, une véritable ressemblance.

Oui, mes frères, voilà ce que demande de vous le cœur de Jésus, et voilà ce que vous devez sans cesse lui offrir, des cœurs contrits et humiliés, brisés de douleur à la vue de tous les crimes qui se sont commis et qui se commettent encore contre ce cœur adorable; des cœurs fervents dans la prière et pleins de confiance en ce divin cœur, dont les bontés sont inexprimables; des cœurs tout brûlants d'amour et soupirant sans cesse pour une union plus intime avec ce cœur infiniment aimable; des cœurs enfin constamment appliqués à étudier ce cœur infiniment saint, pour l'imiter autant qu'il est possible et lui devenir semblables.

Comprenez-vous maintenant, mes frères, quels sont vos devoirs envers le cœur de Jésus? Comprenez-vous combien la fidélité à remplir tous ces devoirs lui serait glorieuse, et vous serait salutaire en vous élevant en peu de temps à la plus sublime perfection? Ah, je ne puis trop vous le répéter, ne vous lassez point de l'entendre : gémir et vous affliger à la vue des outrages faits à ce divin cœur, et ne rien négliger pour les réparer : prier avec la plus vive confiance ce cœur plein de bonté, croître tous les jours en amour et en tendresse pour ce cœur sacré, le prendre enfin pour modèle et l'imiter avec fidélité, voilà ce qui vous fera pénétrer plus avant dans ce cœur divin, voilà ce qui vous donnera une part toujours plus abondante au trésor de grâces dont il est rempli, grâces qu'il désire ardemment vous communiquer.

Premier devoir envers le cœur de Jésus, réparer les outrages sans nombre auxquels il est exposé dans le sacrement de son amour. C'est surtout cette réparation qu'il demande, mes chers frères; Eh! quoi de plus juste? La peinture que j'ai tâché de vous faire de ces outrages a dû faire sur vos cœurs une vive impression; vous désirez, je n'en doute pas, les réparer; ainsi, puisque vous croyez fermement que Jésus-Christ est véritablement présent dans l'auguste mystère de l'Eucharistie, quels profonds hommages, quelles adorations ne devez-vous pas vous efforcer de lui rendre vous-mêmes, et de lui procurer de la part de tous ceux sur qui vous avez quelque autorité.

Qu'ils cessent donc désormais, et qu'ils cessent pour toujours ces scandales, dont les anges du Seigneur ont été si souvent témoins jusque dans les saints temples; faites cesser, mes très-chers frères, ces airs mondains, ce luxe qui insulte à la pauvreté de nos autels, ces entretiens inutiles, cet orgueil qui outrage si indignement Jésus-Christ anéanti dans l'adorable Eucharistie.

Que des yeux de la foi nous le découvrions dans nos tabernacles comme sur un trône d'amour et de gloire, et que cette foi nous pénètre des mêmes sentiments dont étaient pénétrés et les bergers et les mages, quand ils l'adorèrent dans sa crèche. Comme eux soyons prosternés et presque anéantis en présence de ce Dieu, dont la grandeur est infinie; rendons à son cœur adorable les hommages qui lui sont dus, n'oublions pas que son cœur est le cœur de notre Dieu, de notre Sauveur; rappelons-nous de combien d'opprobres il a été rassasié, et que nous-mêmes nous lui avons causé ces opprobres; versons, s'il est possible, des torrents de larmes, repassons dans l'amertume de notre cœur notre extrême ingratitude, et l'ingratitude de tant d'autres chrétiens. De-

mandons-lui pardon pour eux et pour nous; faisons dans les dispositions d'un cœur vraiment contrit et humilié, l'amende honorable que Jésus-Christ a témoigné désirer qu'on lui fît; faisons-la avec les sentiments, et s'il est possible, dans la posture d'un criminel de lèse-majesté divine; car voilà, mes frères, ce que nous sommes devant Dieu. Ne nous contentons pas de frapper nos cœurs coupables, comme le publicain, pleurons comme Madeleine, désirons cette source de larmes que souhaitait le prophète Jérémie; désirons-la pour pleurer continuellement et amèrement tant d'excès commis contre le cœur le plus aimable qui fut jamais. Unissons-nous à tout ce qu'il y a encore de catholiques fidèles sur la terre, faisons de saintes associations pour donner, s'il est possible, autant d'éclat à nos réparations, que les impies en ont donné à leurs irrévérences et à leurs profanations. Demandons instamment à Dieu qu'ils ne se renouvellent jamais ces outrages; engageons-nous à ne rien négliger pour en arrêter le cours. Offrons-nous en victimes au Père éternel, pour porter la peine que nous n'avons que trop méritée. Mais en vous abandonnant avec soumission aux coups de sa justice que nous avons si souvent irritée par nos excès, implorons avec confiance son infinie miséricorde, pour obtenir qu'il soit désormais adoré, aimé, glorifié comme il le doit être de tous les cœurs. Désirons et désirons avec ardeur que la divinité de Jésus-Christ soit connue, que sa toute-puissance soit redoutée de ses ennemis, que son infinie bonté convertisse les pécheurs, et qu'elle enflamme d'amour ses serviteurs fidèles; désirons que l'excellence de la dévotion au sacré cœur de Jésus soit reconnue de tous les esprits, que les fruits de cette dévotion se répandent de toutes parts et que ses pratiques salutaires soient adoptées et goûtées par tous ceux qui se disent chrétiens. Désirons et ne cessons de désirer que, victorieuse de tous ses ennemis, cette dévotion si agréable à Jésus-Christ, si utile à son Eglise, si avantageuse à tous les fidèles, fasse succéder au règne de l'impiété et de l'irréligion, celui de la piété et de la ferveur; et que plus notre adorable Sauveur a essuyé d'opprobres, plus il y ait de zélés réparateurs pour toutes les abominations, tous les outrages auxquels Jésus Christ, depuis près de dix-huit siècles, a été exposé dans le sacrement de son amour.

Ces outrages se sont renouvelés il y a peu de temps et avec quelle fureur! fureur véritablement diabolique. Mais quels sont ceux que le démon a choisis pour ses suppôts, ses ministres? hélas! des enfants de la véritable Eglise de Jésus-Christ, des catholiques, des hommes; c'est par eux que le démon a exécuté ce qu'il avait projeté depuis longtemps, et qu'il ne pouvait exécuter par lui-même. Ah! chrétiens qui m'écoutez, si nous avons encore un peu de foi, c'est ce qui doit nous couvrir de confusion, nous remplir d'une sainte indignation, nous animer du zèle le plus ardent, pour en faire à Jésus-Christ l'amende honorable la plus solennelle, la plus authentique, pour en faire une continuelle réparation.

Me trompai-je, mes frères, ne sont-ce pas là vos dispositions? O vous que la divine Providence a fait survivre à tant d'horreurs, s'effacera-t-il jamais de votre mémoire le souvenir de tant de crimes, se ralentira-t-il jamais dans vos cœurs le désir de le réparer par des torrents de larmes, et s'il vous était possible, par l'effusion de tout votre sang.

Mais non, mes frères, il ne demande pas du sang pour cette réparation: il veut épargner les coupables; il veut......., ô prodige incompréhensible de la charité et de la miséricorde du cœur de Jésus-Christ, il veut que ce soit son propre sang qui expie tant d'outrages; il nous met pour ainsi dire ce sang précieux entre les mains; et le fait couler continuellement sur nos autels. Il nous invite à l'offrir à son Père en expiation de tous nos crimes et surtout de ceux dont les hommes se sont rendus coupables envers lui, par les nouveaux excès, par les nouveaux sacriléges dont ils viennent de se souiller, en introduisant l'abomination de la désolation dans le lieu saint, en profanant de la manière la plus impie et nos sanctuaires et nos tabernacles.

Oui, c'est dans cette adorable victime que l'irréligion a voulu nous enlever, que les criminels eux-mêmes trouveront leurs remèdes; c'est par elle que le courroux du Père céleste sera apaisé: c'est en la regardant avec complaisance, qu'il suspend les coups vengeurs de sa justice que les hommes ont provoquée, et qu'il accordera à ces hommes si criminels, si indignes de ses regards, le grand don de la pénitence qui leur est nécessaire pour se réconcilier avec Dieu.

Offrons-la donc cette victime qui parle si haut en notre faveur, avec les sentiments d'une véritable pénitence et d'une vive confiance; offrons-la le plus souvent qu'il nous sera possible. N'assistons plus à son immolation avec cette insensibilité, cette dureté de cœur qui jusqu'à présent nous a empêchés d'éprouver son admirable vertu. Mais portons dorénavant à cette immolation, portons au saint sacrifice de la messe une foi si vive, une contrition si amère, un amour si ardent, une piété si tendre, que nous méritions de devenir une même victime avec Jésus-Christ, et de mêler les larmes de notre cœur et les cris de nos prières à la voix de son sang qui demande pour nous miséricorde.

O vous que la piété rassemble en ce saint lieu, c'est ainsi que vous devez désormais assister au redoutabe sacrifice de nos autels, si vous voulez réparer en quelque sorte tant d'atrocités commises contre notre aimable Sauveur. Vous bornerez-vous là? non; l'esprit de pénitence vous portera non-seulement à briser vos cœurs par une componction salutaire, mais aussi à déchi-

rer quelquefois vos vêtements, je veux dire à faire quelquefois amende honorable avec cet appareil lugubre dont nous ont donné l'exemple et les plus saints prélats et les personnes les plus distinguées par leur piété.

Cet esprit de componction vous portera à exercer sur vos corps les rigueurs de la mortification, afin que ces corps, devenus victimes à leur manière, soient plus soumis à l'esprit, et ne troublent plus votre imagination dans les hommages que vous rendrez à Jésus-Christ. Que dis-je? votre corps rendra lui-même des hommages au cœur de Jésus; je veux dire, mes frères, que désormais les yeux humblement baissés, l'extérieur modestement composé, tout en vous annoncera au pied de nos tabernacles, et la foi qui vous découvre un Dieu caché dans nos adorables mystères, et l'amour dont vos cœurs brûlent pour lui, et le désir qui vous anime de le faire connaître, aimer et adorer de toutes les créatures.

Non contents d'adorer le cœur de Jésus dans nos temples où il est réellement présent, vous aurez pour son image le respect le plus profond. Exposée dans vos maisons, cette image sainte vous rappellera et les bontés de Jésus-Christ pour vous, et vos devoirs envers ce cœur bienfaisant. Sa vue excitera votre confiance, enflammera votre amour, animera votre dévotion, et par là deviendra pour vous une source de consolations et de mille bénédictions célestes. Prosternés devant cette image du cœur de votre Dieu, de votre père, de votre roi, vous ferez souvent à Jésus-Christ, tantôt en particulier, tantôt à la tête de vos familles, pères et mères qui m'entendez, vous ferez cette amende honorable que vous aurez si souvent faite au pied de vos autels; amende honorable, réparation d'honneur qui, étant infiniment agréable à Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne peut que vous assurer de plus en plus la possession des trésors de grâces, et la jouissance des délices ineffables et pures qui découlent du cœur de Jésus.

C'est dans cette source de grâces et de délices que vous devez puiser, et comment y puiserez-vous, chrétiens auditeurs? par la prière: aussi une des pratiques de dévotion au cœur de Jésus, un des devoirs que nous avons à remplir envers ce divin cœur, c'est de l'invoquer, de le prier, de lui adresser en un mot les vœux les plus ardents.

Oui, nous devons invoquer le cœur de Jésus-Christ, et que veux-je faire entendre par cette invocation? Je veux vous faire comprendre, mes frères, qu'il est pour vous de la plus grande importance d'attirer dans vos cœurs les sentiments du cœur de Jésus, d'appeler ce cœur si saint, si pur, si fort, si généreux, au secours de votre cœur si lâche, si faible, si corrompu.

Invoquer le cœur de Jésus-Christ, c'est appeler l'abîme de la miséricorde dans l'abîme de la misère; et quels cris le vif sentiment de cette misère ne doit-il pas nous faire pousser vers cette source de toute bonté? Adressons-nous donc, mais adressons-nous avec ferveur à ce cœur si bienfaisant. Approchons-nous avec confiance de ce trône de la miséricorde pour y trouver le secours dont nous avons besoin; puisons et puisons avec ardeur dans cette source, ne craignons pas de l'épuiser, elle est intarissable. Qui que vous soyez, approchez de cette fontaine salutaire, étanchez votre soif, c'est pour vous qu'elle est ouverte, ses eaux vous sont offertes gratuitement. Quiconque boira de ses eaux ne souffrira point une soif éternelle. C'est ainsi qu'en parlait à la Samaritaine Jésus-Christ lui-même. Ecoutez cet aimable Sauveur, invitant de la manière la plus amoureuse et la plus tendre tous les malheureux à s'approcher de lui; écoutez-le manifester les sentiments de son cœur par ces paroles si touchantes: *Venez à moi, vous tous qui êtes accablés, et je vous donnerai du soulagement: Venite ad me, omnes.* (*Matth.*, XI, 28.)

D'après une invitation si pressante, d'après une promesse si engageante, qui est-ce qui ne s'adressera pas au cœur de Jésus avec la plus parfaite confiance? L'a-t-on jamais invoqué inutilement? Ville si fameuse et par ton antiquité et par ton commerce, nouvelle Tyr par ton ancienne opulence, Marseille, si tu existes encore, n'est-ce pas à la dévotion au cœur de Jésus que tu en es redevable?

Vous le savez, mes frères, à quel terrible fléau cette ville et toute la Provence était en proie au commencement de ce siècle. En 1720, la peste faisait en ce pays infortuné les plus cruels ravages, et semblait ne devoir faire de cette ville qu'un désert ou un affreux bûcher. La mort volait de toutes parts et immolait tous les jours une multitude de victimes; mais quelles ressources cette ville infortunée ne trouva-t-elle pas dans le cœur de Jésus? C'est à ce cœur sacré que s'adressa, c'est à ce cœur divin que fit entendre ses cris un vertueux prélat, un nouveau Borromée. Plein de confiance dans ce cœur charitable, il fait un vœu solennel, il ordonne une procession générale; il y donne le spectacle le plus attendrissant. La corde au cou et les pieds nus, il présente à son peuple l'exemple édifiant de cet esprit de pénitence, qui seul est capable d'apaiser le ciel, et qui l'apaise toujours infailliblement. Il se consacre avec tout son troupeau au cœur adorable de Jésus-Christ, et, ô merveilleux effet de cette dévotion! le fléau cesse, l'ange du Seigneur met l'épée dans le fourreau, Marseille et les villes d'alentour changent les gémissements de la pénitence dans des chants d'allégresse, et elles se voient bientôt en état de rendre solennellement au cœur de Jésus leur libérateur, les actions de grâces les plus vives pour une marque si sensible de sa bonté pour elles.

Combien d'autres preuves non moins sensibles de sa bonté ce divin cœur n'a-

t-il pas données? de combien de faveurs cette dévotion n'a-t-elle pas été le principe? Les grâces intérieures pour être moins aperçues n'en sont pas des fruits moins certains et moins précieux. Combien de conversions n'a-t-elle pas opérées? combien de tentations n'a-t-elle pas fait surmonter? combien d'actes de vertus n'a-t-elle pas fait pratiquer? combien de vertueux chrétiens n'a-t-elle pas élevés à une sublime perfection? Elle a été, et elle est tous les jours le principe des faveurs les plus insignes, des communications les plus intimes avec Dieu, dans l'oraison, dans la sainte communion. Grâces, mes frères, dont une langue pécheresse telle que la mienne n'est pas digne de faire le détail; grâces qui, d'ailleurs, ne peuvent être bien connues que par ces âmes privilégiées que le ciel enrichit de ses trésors. Mais ce que je puis assurer, c'est que ces faveurs sont bien réelles, et que le nombre des âmes à qui Dieu les accorde serait encore plus grand, si par une dévotion bien sincère, si par des prières bien ferventes, si par une union bien intime au sacré cœur de Jésus, on travaillait à se rendre digne de ces faveurs inestimables, infiniment préférables à tous les biens de la terre, à tous les plaisirs des sens.

C'est de ces biens spirituels, célestes, divins, que je vous dirai ce que le grand apôtre écrivait aux fidèles de Corinthe : *Æmulamini charismata meliora.* (*I Cor.*, XII, 31.) Recherchez ce qu'il y a de plus excellent et de plus parfait; demandez au cœur de Jésus, non la guérison des maladies du corps, mais la guérison des maladies de votre âme. Demandez lui non des richesses et des biens fragiles, mais le détachement des biens d'ici-bas, la pauvreté d'esprit : demandez-lui non les honneurs et les dignités du monde, mais le mépris de la gloire et une sincère humilité : demandez-lui, pécheurs, la grâce de votre conversion; demandez-lui un cœur contrit et humilié.

C'est ce cœur sacré qui est la source et le modèle de cette contrition sincère et amère, sans laquelle vous ne pouvez obtenir le pardon de vos péchés. Considérez-le ce cœur accablé de tristesse, abîmé dans la douleur au jardin des Oliviers, à la vue de vos crimes; unissez-vous à ses sentiments et à toute l'horreur qu'il a du péché. C'est par le cœur de Jésus seul que nous pouvons détester nos iniquités et en obtenir le pardon. Adressez-vous donc à ce cœur, toutes les fois que vous avez eu le malheur de tomber dans quelque péché : adressez-vous-y lorsque vous vous préparerez à vous purifier dans le sacrement de pénitence : pratique bien sainte, mes frères, bien salutaire; je vous prie de ne la jamais oublier. Demandez à ce cœur sacré les vertus qui vous sont nécessaires.

Justes qui m'écoutez, demandez-lui surtout une patience invincible, une douceur inaltérable, une humilité aussi sincère que profonde; ces vertus, vous le savez, sont les vertus chéries du cœur de Jésus : sans elles nous ne pouvons lui plaire. Demandez-les avec ardeur, avec confiance ; il désire vous les communiquer. Demandez-les pour tous ceux qui font profession de l'honorer, ce cœur sacré. Demandez la conversion de tous ceux qui lui sont encore opposés : demandez la conversion de tous les pécheurs, il fut toujours plein de compassion pour eux ; demandez-lui toute la miséricorde dont ils ont besoin ; enfin recommandez à ce cœur plein de bonté toutes les personnes affligées ; nous ne pouvons douter de sa tendresse pour elles. N'est-ce pas la tendresse de ce divin cœur qui fit verser à Jésus des larmes si précieuses et sur le tombeau de Lazare et sur la ville de Jérusalem?

Jésus ne fit-il pas bien connaître cette tendresse de son cœur, quand, à la vue de cette multitude de personnes qui le suivaient dans le désert, affamées de sa divine parole, il dit d'une manière si touchante : *Misereor super turbam.* (*Marc.*, VIII, 2.) J'ai compassion de cette multitude de personnes qui me suit depuis trois jours sans avoir rien à manger. Ah! que ces expressions nous peignent bien la tendresse du cœur de Jésus! Qu'elles doivent nous inspirer de confiance en lui! qu'elles doivent nous inspirer d'amour pour lui!

Cet amour, mes frères, est comme l'âme de la dévotion au cœur de Jésus. Respire-t-elle en effet autre chose, cette dévotion, que l'amour ? Toutes ses pratiques ne tendent-elles pas à rallumer cet amour ? tout ce que nous présente cette dévotion n'est-il pas un motif puissant d'amour? n'est-ce pas enfin pour fondre la glace de nos cœurs que Jésus-Christ semble avoir réservé cette dévotion à ces derniers temps où la charité est refroidie dans un si grand nombre de chrétiens ?

Hélas, mes frères! elle a paru presque éteinte, cette charité, dans ces jours de ténèbres où le flambeau de la foi ne luit presque plus dans la France. Jours d'horreur! Puissent-ils à jamais être oubliés! Mais comment les ferons-nous oublier de Dieu, ou plutôt comment obtiendrons-nous le pardon de tant d'excès? comment beaucoup de péchés nous seront-ils pardonnés, comme à la femme pécheresse, si, comme elle, nous n'aimons beaucoup? Et quels moyens plus efficaces d'allumer dans nos cœurs la charité, que de les rapprocher du cœur de Jésus? Ah! lions-nous donc, unissons-nous à ce divin cœur : qu'il soit, à l'avenir, l'objet de toute notre tendresse. Essayons de le dédommager de tous les outrages qui lui ont été faits. Que ne pouvons-nous multiplier les actes de notre amour à proportion qu'ont été multipliés les actes d'impiété dont nous avons été les témoins oculaires! Que ne pouvons-nous l'aimer avec autant d'ardeur que les impies l'ont attaqué avec fureur! Quoi, mes frères, sera-t-il possible que nous mettions moins de zèle à aimer et à faire aimer ce cœur aimable de Jésus, que ses ennemis en ont mis à l'outrager et

le faire outrager! Je vous l'avoue, mes frères, cette comparaison m'humilie, me confond, me consterne. O Jésus! y puis-je penser, en puis-je parler sans mourir de douleur? Et vous, mes frères, pouvez-vous ne pas rougir de confusion?

Qui de vous fait pour le cœur de Jésus ce que ses ennemis ont fait contre lui? L'amour n'est point aimé, disait, il y a près de deux siècles, une des plus ferventes amantes de Jésus-Christ, l'honneur du Carmel, sainte Madeleine de Pazzi; l'amour n'est point aimé, s'écriait-elle : cette pensée lui déchirait le cœur, la mettait toute hors d'elle-même. Qu'aurait-elle dit, si elle eût vécu de nos jours, cette fidèle épouse du Sauveur?.... Mais que devons-nous dire, nous qui avons été témoins, je ne dis pas du peu d'amour qu'on avait pour Jésus-Christ, mais de la guerre qu'on lui déclarait, mais de la haine qu'on lui portait, mais de la rage avec laquelle on l'attaquait? Que devons-nous penser, que devons-nous dire, ou plutôt que ne devons-nous pas faire, que ne devons-nous pas désirer pouvoir faire pour le dédommager? Un amour ordinaire suffirait-il, après une haine extraordinaire? N'aimerons-nous Jésus-Christ que d'une partie de notre cœur, après que ses ennemis ont tout osé, tout entrepris, tout exécuté, après qu'ils se sont épuisés dans la haine qu'ils lui ont portée? Ne devrions-nous pas désirer avoir des milliers de cœurs à lui consacrer? Serait-ce trop.... Et nous n'en avons qu'un, et nous pourrions balancer à le lui donner! Et ce cœur, nous voudrions le partager! Et ce cœur si vif, si tendre, si reconnaissant, si sensible, si généreux quand il s'agit des créatures, sera faible, tiède, lâche, timide, presque insensible quand il s'agira d'aimer Jésus! Encore une fois, mes frères, pouvons-nous supporter cette pensée? Ne comprendrons-nous jamais combien un tel procédé, un tel partage est injurieux au cœur de Jésus; et j'ose le dire, combien il est glorieux à l'enfer, combien il est funeste aux chrétiens? Ah! si quelqu'un n'aime pas Jésus-Christ, qu'il soit anathème! que du cœur de Jésus, qui ne fut jusqu'à présent qu'une source intarissable de grâces, de douceurs, de bénédictions, il parte des foudres et des carreaux qui dévorent, qui écrasent ces chrétiens lâches, insensibles, ingrats, indignes du beau nom qu'ils portent, indignes de ressentir désormais les douces influences de ce cœur si aimable.

Mais que dis-je, ô mon Sauveur! et où m'emporte le désir que j'aurais de vous aimer et de vous faire aimer? la crainte trop bien fondée que j'ai de ne point vous aimer, et de voir encore exister parmi ceux qui doivent vous aimer davantage, cette indifférence, cette tiédeur, si indignes de chrétiens comblés de tant de grâces? Ou m'emporte le zèle dont en ces jours, plus qu'en tout autre, doit être animé tout ministre de l'Évangile? Ah! Seigneur, au lieu de provoquer vos foudres et vos carreaux, ne devons-nous pas tous plutôt vous supplier de nous dévoiler de plus en plus les amabilités de votre cœur; de faire sortir de ce cœur sacré des flèches ardentes qui percent, qui enflamment nos cœurs glacés? Ne devons-nous pas vous supplier de nous ôter nos cœurs corrompus, de nous donner des cœurs nouveaux, des cœurs dont toute la sensibilité, la générosité se tourne vers vous, se concentre en vous; des cœurs enfin qui vous aiment pour tous ceux qui ne vous aimèrent pas toujours, pour ceux qui ne vous aiment point encore, et qui peut-être seront assez malheureux pour ne vous aimer jamais? Donnez-nous, ô mon Jésus, des cœurs qui soient unis au vôtre par une si ardente charité, que rien ne soit désormais capable de les en séparer.

N'est-ce pas là, mes chers frères, l'objet de vos vœux les plus ardents? Ne sont-ce pas de tels cœurs que vous désirez et que vous venez demander à Dieu dans ce saint temple? L'amour du cœur de Jésus ne vous paraît-il pas le plus juste et le plus indispensable de tous les devoirs? N'êtes-vous point étonnés que cet amour si doux, si délicieux, soit cependant si rare parmi les chrétiens? N'êtes-vous point indignés contre vous-mêmes, d'avoir été si longtemps sans connaître cet amour, sans en avoir été embrasés? Comme Augustin, ne regrettez-vous point ces jours malheureux où vous prodiguiez vos affections à tout autre objet qu'au cœur de Jésus? N'êtes-vous pas vivement affligés de l'aimer si faiblement?

Mes frères, que ne puis-je concevoir moi-même, et vous inspirer les sentiments pleins de tendresse dont les saints étaient animés pour ce cœur sacré! Je vous ai déjà cité quelques-unes de leurs expressions : combien ne pourrais-je pas vous en citer encore? Mais le langage de l'amour divin ne peut bien être entendu que de ceux qui aiment Jésus-Christ véritablement. Le monde profane ne comprend rien dans ces expressions: quelles sont cependant touchantes! O cœur, de mon précieux trésor, ô cœur, le lieu de mon repos, mon refuge assuré, mon asile, ma paix, mon tout! Telles et plus tendres encore étaient les expressions des saints distingués par leur union intime au cœur Jésus. Non, disait le docteur séraphique saint Bonaventure, non, si j'eusse été à la place de la lance qui perça le côté de de Jésus, je n'en fusse jamais sorti. Cette expression te surprend, te scandalise même peut-être, monde profane : mais vous l'entendez et vous en êtes édifiés, fervents chrétiens que la piété anime et éclaire. Quand une fois on s'est bien donné à Jésus-Christ; quand on est initié dans la connaissance de son amour pour les hommes, et des opérations de sa grâce dans les cœurs bien dociles et bien purs, on comprend que les expressions les plus tendres, les plus touchantes doivent former le langage de l'amour divin, comme les actions les plus saintes et les plus généreuses en sont la preuve non équivoque.

Je dis les actions les plus saintes et les plus généreuses; car prenez bien garde, mes chers frères, que cet amour dont le cœur de Jésus est si jaloux, et que je vous demande si instamment de sa part, ne doit pas se borner à des paroles ni même à des sentiments purement affectueux : il doit, cet amour, produire des effets; il doit être le principe et le sceau de vos actions. Vous devez, en un mot, c'est l'expression de l'époux dans les cantiques, vous devez le mettre comme un sceau sur votre cœur et sur votre bras : *Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum supra brachium tuum.* (*Cant.*, VIII, 6.) Ecoutons le disciple bien-aimé saint Jean, qui, ayant reposé sur la poitrine du Sauveur pendant la cène, y puisa les connaissances les plus sublimes et cet amour si tendre, qui l'a fait appeler l'apôtre de la charité, écoutons-le : N'aimons pas, nous dit-il, de parole, mais aimons en effet et en vérité : *Non diligamus verbo neque lingua, sed opere et veritate.* (*Joan.*, III, 18.) Or, qu'est-ce qu'aimer en vérité le cœur de Jésus? c'est avoir les mêmes inclinations que lui, disait le grand apôtre aux premiers chrétiens : *Sentite in vobis quod et in Christo Jesu* (*Philip.*, II, 5); c'est aimer ce qu'il a aimé, et haïr ce qu'il a détesté. Aimer en vérité le cœur de Jésus, c'est s'unir à lui par des communions fréquentes et ferventes; c'est puiser dans ce sacrement adorable cette vie surnaturelle, cette vie sainte, cette vie toute divine que Jésus-Christ communique aux âmes bien préparées. Aimer en vérité le cœur de Jésus, c'est aimer en lui et pour lui le prochain, à l'exemple du grand apôtre qui prend Dieu à témoin de la tendresse avec laquelle il aimait les fidèles dans les entrailles de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Enfin, aimer en vérité le cœur de Jésus, c'est le prendre pour notre modèle, c'est l'étudier, c'est l'imiter.

Ah! sentez-vous, mes frères, combien cette pratique est sainte, combien elle est salutaire? C'est la dernière de celles que je vous ai indiquées : et vous comprenez sans doute qu'elle est la perfection de toutes les autres; elle est même moins une pratique particulière de la dévotion au cœur de Jésus, qu'elle n'en est le fruit. Comprenez cette vérité, mes chers frères, et soyez bien convaincus que le meilleur moyen de réparer les outrages faits au cœur de Jésus, c'est de l'imiter; que le moyen le plus sûr de rendre efficaces les prières que vous lui adresserez, c'est de l'imiter; que la marque la plus certaine et même la seule certaine de votre amour pour lui, c'est de l'imiter.

Sans cette imitation des vertus du cœur de Jésus, vous ne goûterez point toutes les douceurs dont il est la source; vous n'aurez point de part aux grâces précieuses dont il est rempli; mais aussi, quand une fois vous l'aurez pris ce cœur pour modèle, quelle paix, quelle joie ne goûterez-vous pas! La dévotion au cœur de Jésus est capable de renouveler la face de la terre. Comment cela? Apprenez-le, mes chers frères : ce sera en substituant aux passions criminelles du cœur humain, les inclinations saintes et pures de ce cœur divin. Quelle sainteté n'admirerait-on pas parmi les chrétiens, s'ils n'avaient d'autres inclinations que celles du cœur de Jésus! Quelle paix ne régnerait pas parmi les hommes! Au reste, ne croyez pas que ce soit ici une pratique arbitraire que je vous conseille : c'est Jésus-Christ lui-même qui vous la prescrit. Oui, c'est ce divin maître qui nous appelle tous à son école, et quelle leçon nous donne-t-il? Ecoutons-la, mes frères, cette leçon, avec respect et docilité : elle renferme la doctrine la plus sainte, la plus sublime. Elle est, pour ainsi dire, l'abrégé de l'Evangile et de tout ce que les apôtres et les hommes apostoliques ont enseigné de plus parfait. *Apprenez de moi*, dit Jésus-Christ, *que je suis doux et humble de cœur* : « *Discite a me, quia mitis sum et humilis corde* » (*Matth.*, XI, 29); *et vous trouverez le repos de vos âmes* : « *et invenietis requiem animabus vestris.* » (*Ibid.*) Ah! si cette humilité, cette douceur du cœur de Jésus régnait parfaitement entre les chrétiens, que de péchés seraient supprimés! que d'actes de vertus seraient pratiqués! que Dieu serait honoré! que le prochain serait édifié! Et comment, ô mon Jésus, ne seriez-vous point tendrement aimé, fidèlement servi! Car, ne nous le dissimulons point, mes frères, ce qui affermit le règne du péché parmi nous, c'est l'orgueil et ses suites. Le plus grand obstacle que nous mettons au règne de sa grâce, c'est le maudit orgueil et ses suites funestes; mais ce qui nous procure plus efficacement les communications de son amour, c'est l'humilité et la douceur. Aussi, jusqu'à ce que ces deux vertus soient bien établies en nous et nous dirigent dans nos paroles, dans nos actions, dans toute notre conduite, ne nous flattons pas d'avoir le véritable esprit de la dévotion au cœur de Jésus; n'espérons pas en recueillir les fruits précieux.

Que notre principale occupation soit donc, mes chers frères, de contempler sans cesse le cœur adorable de Jésus. O le grand, ô l'excellent sujet de méditation! le beau, l'excellent livre! il est toujours ouvert, nous pouvons y lire. Le beau, le ravissant spectacle! il est toujours présent aux yeux de la foi; nous pouvons le considérer; mais détournons-en quelquefois les regards pour les porter sur notre propre cœur, afin d'en voir la différence : nous en serons frappés. Approchons notre cœur du cœur de Jésus, afin qu'il les imprime lui-même en nous, ces vertus dont il est un modèle si accompli; vertus, hélas! dont peut-être nous n'apercevrons aucune trace dans nos cœurs, si nous en examinons bien les dispositions.

Rien de plus utile, mes chers frères, que cet examen de nos dispositions; et il doit toujours accompagner la méditation attentive que nous devons faire des dispositions

saintes du cœur de Jésus. Rendez-vous, mes frères, je vous en supplie, rendez-vous familière cette pratique, soit que, prosternés au pied des autels, vous offriez vos hommages au cœur de Jésus réellement présent dans nos saints tabernacles; soit que, retirés dans vos maisons, regardant avec amour son image, vous lui rendiez vos adorations et vous vous acquittiez des devoirs que cette dévotion vous prescrit. Ne manquez jamais de considérer du même coup d'œil et le cœur de Jésus et votre propre cœur : le cœur de Jésus, pour en admirer, pour en imiter la sainteté; votre propre cœur, pour en détester, pour en détruire la corruption et l'iniquité.

Je le sens, ils sont bien différents, ces deux spectacles; mais il est nécessaire que vous ne les sépariez pas. C'est en regardant le serpent d'airain élevé dans le désert, que les Israélites se guérissaient de la morsure des serpents; ne pouvez-vous pas espérer le remède à la corruption de votre cœur, en considérant attentivement le cœur de Jésus? N'est-il pas le modèle que le Père céleste vous montre sur la montagne sainte, afin que vous vous y conformiez? Vous êtes sans doute bien éloignés de la perfection de ce modèle divin, et c'est ce qui doit vous couvrir de confusion; mais quelque humiliante que soit cette comparaison, ou plutôt quelque affligeante que soit la vue de l'opposition de votre cœur à celui de Jésus, cette vue ne peut vous être que très-salutaire, puisqu'elle vous portera à vous humilier profondément, à vous affliger saintement, à vous réformer parfaitement. Dites donc souvent, mes chers frères, et dites-le avec une grande confusion à la vue de vos misères; dites avec les plus vifs sentiments d'admiration, d'amour, de dévotion pour le cœur de Jésus, et en même temps de mépris, d'indignation contre vous-mêmes, dites : O Jésus, que de beautés, que de richesses, que de vertus je vois dans votre cœur! mais que de difformité, que d'indigence, que de vices j'aperçois dans le mien! Cette vue m'effraye, mais elle ne me décourage pas; soutenez-moi de votre grâce pour que je puisse la soutenir. Secourez-moi puissamment, pour que je puisse me convertir parfaitement.

Cœur de Jésus, cœur humble, cœur patient, cœur plein de douceur : cœur de l'homme, mon propre cœur, cœur orgueilleux, cœur impatient, cœur plein de fiel et d'amertume.

Cœur de Jésus, cœur pur, cœur innocent, cœur infiniment saint : cœur de l'homme, mon propre cœur, cœur impur, cœur coupable, cœur rempli de péché et de corruption.

Cœur de Jésus, cœur recueilli dans la prière, cœur plein de respect pour la majesté du Père céleste, cœur soumis à toutes ses volontés : cœur de l'homme, mon propre cœur, cœur distrait, cœur dissipé dans les moments précieux de l'oraison, cœur qui oublie si souvent le respect dû à la majesté du Très-Haut, cœur indocile, cœur rebelle à ses volontés saintes.

Cœur de Jésus, cœur détaché des biens, des honneurs, des plaisirs de la terre, insatiable de croix, d'humiliations et de souffrances : cœur de l'homme, mon propre cœur, cœur ennemi des humiliations, des croix et des souffrances, cœur avide, cœur insatiable de richesses, d'honneurs et de plaisirs, et quelquefois des plaisirs les plus criminels.

Cœur de Jésus, cœur dévoré de zèle, priant, soupirant, expirant pour la gloire de Dieu et le salut des hommes : cœur de l'homme, mon propre cœur, cœur indifférent, cœur insensible aux intérêts de son Dieu, et tout de glace pour le salut de mes frères, et pour mon propre salut.

Cœur de Jésus, cœur généreux pour vos amis, plein de miséricorde pour vos ennemis, priant et mourant pour eux : cœur de l'homme, mon propre cœur, cœur froid pour le prochain, ingrat et quelquefois perfide envers ses bienfaiteurs et ses meilleurs amis, cœur vindicatif, cœur rempli de haine pour ses ennemis.

Cœur de Jésus, cœur constant dans votre amour pour moi, cœur généreux dans les sacrifices que vous avez faits pour moi, cœur libéral, cœur magnifique dans les récompenses que vous me préparez : cœur de l'homme, mon propre cœur, cœur tiède, cœur lâche, cœur inconstant dans sa prétendue dévotion, cœur avare, cœur rétréci dans le service de Dieu et de Jésus-Christ, mon divin maître, mon cher Sauveur.

Cœur de Jésus..... Cœur de l'homme..... mon propre cœur. Oh quel cœur! O Jésus! je ne puis soutenir ce parallèle : je tombe à vos pieds, accablé sous le poids de mes misères et de mes iniquités. Je venais ici pour vous offrir mon cœur : eh! comment, ô Jésus, trois fois saint, comment vous offrir un cœur aussi corrompu que le mien?..... Je venais pour vous faire publiquement une amende honorable pour tous les pécheurs et pour tous les crimes qui se sont commis contre vous. Eh! comment vous la ferai-je, me sentant coupable moi-même, et étant plus coupable encore que je ne le sens?..... Quoi donc, mon Sauveur, retournerai-je avec mon cœur? Ah! plutôt qu'il expire ici, qu'il meurt de douleur et de confusion! Mais cette mort serait une trop grande grâce pour un pécheur comme moi : je ne la mérite pas. Ah! Seigneur, brisez-le ce cœur de douleur et de contrition. Accordez la même grâce à tous ceux qui sont ici prosternés à vos pieds. Accordez-nous à tous la faveur de vous offrir le sacrifice que vous ne rejetez jamais, le sacrifice d'un cœur contrit et humilié. Agréez le désir que nous avons de réparer les outrages qui vous ont été faits depuis l'institution de l'adorable Eucharistie jusqu'à ce moment. Pardonnez-nous, Seigneur, nous vous en supplions; pardonnez-nous tous les excès auxquels nous nous sommes portés. Nous vous demandons pardon pour tous ceux qui ne

vous connaissent pas, qui ne vous aiment pas; pardon pour tous ceux qui vous connaissent, et qui cependant refusent de vous aimer; pardon pour tous ceux qui, faisant profession de vous aimer, n'ont cependant pour vous qu'un amour superficiel, froid et languissant. O Jésus, ce n'est plus ainsi que nous voulons vous aimer : je vous le promets et en mon nom et au nom de tous ceux que votre Esprit a attirés au pied de vos autels, en ce saint temple. Bénissez, ô Jésus, cette résolution généreuse que nous prenons. Agréez l'offrande entière, la consécration parfaite de nous-mêmes que nous vous faisons; agréez, bénissez, cimentez l'union que nous faisons en ce moment entre nous, et que nous désirerions faire avec tous les anges qui sont dans le ciel, avec tous les hommes et les saints qui sont sur la terre, et surtout avec le saint cœur de votre Mère la très-sainte vierge Marie, reine des anges et des hommes, pour vous louer, bénir, glorifier, aimer et dans l temps et dans l'éternité : c'est ce que je vous souhaite au nom du Père, etc.

VI. DISCOURS

SUR LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE.

Ave, gratia plena. (*Luc.*, I, 28.)

Je vous salue, pleine de grâce.

C'est du ciel, mes frères, qu'il vient cet éloge: c'est un esprit de la cour céleste, c'est l'archange saint Gabriel qui les adresse à la plus sainte des vierges, ces paroles si courtes et si magnifiques: Je vous salue, pleine de grâce. C'est en lui annonçant le choix que Dieu a fait d'elle pour l'élever à la plus sublime dignité, au plus haut degré de gloire à laquelle une créature puisse parvenir, qu'il la salue pleine de grâce: *Ave, gratia plena.* Vous les avez souvent sur les lèvres ces paroles si glorieuses à Marie. Il n'est point de jour où vous ne les lui adressiez plusieurs fois; mais est-ce toujours avec ces sentiments de dévotion qu'exigent et la dignité de celle à qui vous les adressez, et la signification des paroles que vous prononcez, et les besoins pressants que vous éprouvez? En un mot, avons-nous pour Marie cette dévotion que les saints regardent comme une marque de prédestination? dévotion dont ils nous fournissent de si beaux modèles dans toute leur vie, comme ils nous en ont fait de si magnifiques éloges dans leurs écrits.

Dévotion à Marie! Je ne viens pas, mes frères, venger cette dévotion de tous les outrages que lui ont faits dans tous les temps les ennemis de Jésus-Christ, outrages qui se sont renouvelés dans ces derniers temps, où la même fureur qui s'est portée aux plus grands excès envers le Fils, s'est portée contre la Mère à des indignités inouïes jusqu'à nos jours. J'aime bien mieux, mes frères, vous affermir dans les sentiments que votre docilité à l'Eglise vous a sans doute toujours inspirés; et ne pouvant supposer qu'aucun de ceux qui m'entendent, se soit jamais rendu coupable de ces crimes dont je voudrais effacer pour toujours le souvenir, je me borne à vous exciter à la dévotion à la très-sainte Vierge, en vous faisant connaître et les motifs sur lesquels cette dévotion est appuyée, et les devoirs que cette dévotion vous prescrit. En vous développant les motifs de cette dévotion, nous en prouverons la solidité. Le détail des devoirs que cette dévotion vous impose vous en fera voir la sainteté, vous fera éviter les abus qui se glissent quelquefois dans les pratiques de piété, et vous assurera les fruits que vous pouvez en recueillir Ainsi, motifs de la dévotion à Marie, premier point; vraies pratiques de la dévotion à Marie, deuxième point.

Esprit-Saint, auteur de toute véritable dévotion, bénissez un discours qui tend à inspirer les sentiments d'une véritable piété envers celle que nous honorons sous le titre auguste de votre épouse. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Marie est Mère de Dieu : ce seul titre fait son éloge; ce seul titre lui donne des droits incontestables à notre dévotion: ne cherchons donc point d'autres motifs pour exciter notre zèle envers elle. Sa qualité de Mère de Dieu renferme tout ce qui est capable de faire sur nos esprits et sur nos cœurs la plus vive impression. Attachons-nous à bien méditer cette auguste qualité de Mère de Dieu. Ne cherchons pas à en comprendre toute l'excellence: Dieu seul la connaît. Mais en admirant dans un profond silence ce que nous ne pouvons comprendre, appliquons notre esprit à découvrir ce qu'il nous est permis d'en connaître, et tirons de cette connaissance les motifs pressants d'une tendre piété envers Marie. Qu'elle est utile, qu'elle est noble, cette étude, cette application! Quel plus délicieux objet après Dieu et Jésus-Christ son Fils, pouvons-nous nous proposer dans nos méditations que le mystère de cette femme, qui fut proposé au disciple bien aimé dans son exil à Patmos, et dont il nous a tracé en peu de mots la plus magnifique peinture; une femme revêtue du soleil, couronnée de douze étoiles, ayant la lune sous ses pieds? Quel spectacle! vous en fûtes sans doute ébloui, disciple singulièrement privilégié. Ah! puissions-nous partager vos sentiments d'admiration pour Marie! puissions-nous être admis comme vous à une connaissance distincte de son incomparable dignité, de son éminente sainteté, de son inépuisable charité pour les hommes!

C'est cette incomparable dignité de Marie, c'est cette éminente sainteté, c'est cette inépuisable charité qui me frappe, quand je considère en elle l'auguste qualité de Mère de Dieu. Plus je la médite, plus je cherche à l'approfondir avec les saints; et plus j'aperçois de grandeur en Marie, plus j'y découvre de vertus, plus j'y trouve de miséricorde pour les hommes, dont elle devient la mère en devenant la Mère de Dieu.

Ce sont, mes très-chers frères, ces trésors de grandeur, de vertus et de miséricorde, que nous offre la très-sainte Vierge, qui me paraissent les motifs solides de la dévotion que je viens vous demander aujourd'hui pour elle. Car enfin, qu'y a-t-il de plus capable d'exciter en nous tous les sentiments d'une tendre piété, que la vue d'une créature enrichie des dons les plus précieux de la grâce et de la gloire? dons qui loin de lui inspirer de l'indifférence pour nous, lui inspirent, au contraire, une tendresse vraiment maternelle; en sorte que sa grandeur et sa sainteté semblent ne servir qu'à rendre plus efficace sa tendresse admirable pour les hommes. Livrons-nous, mes frères, à tous les sentiments que doit nous inspirer une pensée aussi solide; et développons cette pensée pour nous affermir de plus en plus dans la dévotion à Marie.

Grandeur de Marie, premier motif de cette dévotion. Je ne prétends pas, mes frères, vous donner une juste idée de cette grandeur de Marie : elle est au-dessus de nos expressions; elle est même bien au-dessus de toutes nos pensées. Nulle intelligence créée, même angélique, ne l'a pu atteindre dans sa sublimité. Pour la bien comprendre, il faudrait connaître parfaitement la grandeur du Fils, dont elle est véritablement la mère ; car c'est de lui qu'elle tire toute sa gloire, et quelle gloire n'en tire-t-elle pas?

Si servir Dieu c'est régner; si le titre de serviteur de Dieu est le plus noble de tous les titres; si les anges se trouvent honorés d'être les envoyés du Seigneur, les ministres de sa providence, ah! combien n'est-il pas plus glorieux à Marie d'être..... O cieux, soyez dans l'étonnement! et vous, mes frères, soyez pénétrés du plus profond respect : combien n'est-il pas plus glorieux à Marie d'être MÈRE DE DIEU?

Je vous l'avoue, mes chers frères, avec saint Jean de Damas : avoir dit que Marie est Mère de Dieu, c'est en avoir dit tout ce qu'on peut en penser de plus grand. aussi le docteur angélique assure-t-il que cette qualité de Mère de Dieu semble épuiser la puissance divine. Oui, dit ce docteur si éclairé, Dieu peut créer un monde plus beau, plus grand que celui que nous admirons; mais il ne pouvait élever une pure créature à une dignité plus sublime qu'à celle de Mère de Dieu. C'est de cette auguste qualité que je voudrais vous faire concevoir quelque idée. C'est de l'éclatante, c'est de la vive lumière dont elle environne Marie, que je voudrais vous faire apercevoir quelques rayons.

Mais quelque effort que je puisse faire pour cela, quelque attention que vous puissiez me donner vous-mêmes, il s'en faudra toujours beaucoup que nous atteignions toute l'excellence de notre objet, et que nous puissions fixer nos regards sur la plus brillante de toutes les créatures, pour en contempler toute la splendeur et la beauté. Ce n'est pas le soleil de justice, je l'avoue, que je présente ici à vos regards et à votre admiration : ce titre n'appartient qu'au Fils de Dieu lui-même. Mais c'est la créature qui en réfléchit plus parfaitement les rayons, qui en est environnée : c'est la Mère d'un Dieu incarné.

Donnez donc, mes frères, à votre imagination tout l'essor dont elle est capable : pourvu que, demeurant dans les bornes de la foi, vous n'oubliiez jamais que Marie est une pure créature, vous ne courez aucun risque de vous égarer en la mettant au-dessus de tout ce que vous pouvez vous représenter de plus grand et dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce.

Marie ne le reconnaît-elle pas elle-même, malgré sa profonde humilité? et dans ce cantique sublime qui nous peint si vivement les admirables dispositions de son très-saint cœur, elle déclare que le Tout-Puissant a fait en elle de grandes choses; qu'il a employé la force de son bras en sa faveur : *Fecit mihi magna qui potens est..... fecit potentiam in brachio suo.* (*Luc.*, I, 49, 51.)

Expressions magnifiques, mes très-chers frères, expressions dictées par l'Esprit-Saint, dont elle était animée, expressions qui nous font connaître que Marie est le chef-d'œuvre du Très-Haut; qu'en elle il a réuni aux dons les plus brillants de la nature les faveurs les plus distinguées de la grâce, parce qu'il la destinait de toute éternité au plus haut degré de gloire où puisse parvenir une simple créature.

Prédestination de l'incomparable Marie! Seigneur, oserai-je entrer ici dans vos conseils? Trinité adorable, me sera-t-il permis de développer ici l'ordre de vos décrets éternels? me transporterai-je au delà des temps, pour considérer cette Vierge des vierges dans votre entendement divin, comme l'objet le plus digne de vos complaisances parmi les pures créatures; comme l'instrument qui devait coopérer, d'une manière bien glorieuse et bien immédiate, aux grands projets de l'incarnation du Verbe.

Déjà, Père éternel, vous la regardiez comme votre fille bien-aimée; déjà, Verbe divin, Fils éternel du Père céleste, vous vous proposiez de prendre, dans la suite des temps, dans son sein, la nature humaine, et vous l'aimiez comme votre mère; déjà, Esprit adorable, Esprit-Saint, vous lui prépariez les communications les plus intimes de votre amour, vous vous proposiez de former de son sang si pur le corps que devait prendre le Fils de Dieu, vous la contempliez comme votre épouse, comme votre sanctuaire, comme votre tabernacle.

Déjà, oui, mes frères, de toute éternité Dieu plaçait Marie au-dessus des plus sublimes intelligences, il la donnait pour reine aux hiérarchies angéliques qu'il se proposait de créer; il la donnait encore aux hommes pour mère; il la destinait à réparer les grands maux que la mère des

vivants nous causerait; il la substituait à la première femme, à Eve, notre première mère.

Prévoyant qu'Eve nous donnerait la mort, il la destinait pour nous rendre la vie. Ah! mes frères, combien n'est pas glorieuse à Marie cette haute destinée? quelle idée ne devons-nous pas avoir de sa grandeur?

D'après cela, faut-il être étonné qu'elle ait été figurée par tout ce qu'il y avait de plus saint, de plus grand dans la nation sainte; figurée dans Judith qui tranche la tête à l'impie Holopherne; par Esther, qui, toute-puissante auprès d'Assuérus, détourne l'orage qui allait fondre sur tout le peuple d'Israël!

Faut-il être surpris que ses augustes qualités, que sa sublime sainteté ait été annoncée et par l'arche d'alliance, faite d'un bois incorruptible, pour renfermer les tables de la loi, et par la verge d'Aaron, et par la toison de Gédéon, etc., etc. Marie est cette femme promise à notre premier père, pour être en quelque manière la réparatrice de nos fautes : le Seigneur l'annonça à Adam, comme devant écraser la tête du serpent.

D'après cela, faut-il être surpris qu'elle ait été l'objet des désirs empressés des patriarches et des prophètes, qui, en soupirant pour la naissance du Messie, soupiraient en même temps pour la naissance de cette Vierge incomparable, qui devait le donner au monde? Ah! s'il est glorieux à Marie de compter parmi ses aïeux tout ce que la nation sainte avait de plus illustre; si le sang d'Abraham et de David coulait dans ses veines, et lui communiquait la noblesse la plus distinguée, ce n'est pas en cela que je fais consister sa grandeur; ce n'est là, j'ose le dire, qu'un des moindres fleurons de sa couronne.

Cet avantage de la nature le cède aux avantages plus précieux de la grâce, dont la sainte Vierge fut enrichie elle seule, plus que toutes les autres créatures ensemble.

Petite fille des patriarches, elle en est la reine; elle l'est de tout l'univers, puisqu'elle est la Mère du Créateur du ciel et de la terre.

Aussi, avec quel respect, l'ange Gabriel ne la salue-t-il pas, lorsqu'il est député vers elle pour la plus célèbre des ambassades, pour lui porter la plus heureuse nouvelle? Combien Elisabeth se trouve-t-elle honorée de la visite qu'elle lui rendit, par un mouvement de l'Esprit de Dieu, lorsqu'elle portait dans son sein le Verbe incarné? D'où me vient, s'écria la femme de Zacharie, ravie d'admiration, et remplie elle-même du Saint-Esprit, d'où me vient cette faveur que la Mère de mon Dieu me vienne visiter! Apprenons, chrétiens, apprenons du ciel et de la terre, apprenons de saint Gabriel et de sainte Elisabeth, quelle est la grandeur de Marie; apprenons combien il est solide ce premier fondement de la dévotion envers la sainte Vierge : elle est telle cette grandeur de Marie, qu'elle sera, après le Seigneur, pendant toute l'éternité, l'objet le plus ravissant de la contemplation des bienheureux.

Incapables de la comprendre ici-bas, contentons-nous d'avouer, avec le grand saint Augustin, qu'il nous est impossible de lui donner des louanges proportionnées à sa dignité : *Quibus te laudibus efferam, nescio.* Contentons-nous d'admirer, avec saint Bernard, la dignité de celle à qui Dieu même est soumis : je dis soumis, mes frères, et c'est le saint Evangile qui me l'apprend : *Erat subditus illis.* (*Luc.*, II, 51.)

D'après cela, faut-il être surpris de tous les éloges que les Pères de l'Eglise grecque et latine donnent à la sainte Vierge? faut-il être surpris de ce que l'Eglise la salue, dans les offices, comme reine de l'univers; de ce qu'elle l'appelle mère de miséricorde, notre vie, notre douceur, notre espérance, notre avocate, l'arche d'alliance, la porte du ciel, la nouvelle Eve, mère des vivants, mère de bénédictions, trône de la sagesse, vierge distinguée entre toutes les autres, mère aimable, mère admirable, le refuge des pécheurs, la source de toute consolation.

Toutes ces expressions n'ont rien d'outré. Tels, et plus magnifiques encore doivent être les éloges de la Mère d'un Dieu. Les hommes peuvent-ils excéder dans les louanges de celle que le Seigneur a décorée des plus glorieux priviléges, de celle à qui il a assujetti tout l'univers, en l'élévant à la dignité de Mère de Dieu? Sans doute les séraphins et les autres esprits bienheureux sont bien grands aux yeux de la foi, les apôtres et les autres saints possèdent la véritable grandeur; mais ni la grandeur des anges les plus élevés en gloire, ni celle des plus grands saints n'est comparable à la grandeur de Marie.

Dans ceux-là, je ne vois que les serviteurs de Dieu; dans Marie, j'en vois, j'en honore la mère. Qui des bienheureux partage avec Marie cette gloire? n'est-ce pas Marie qui seule, en quelque sorte, peut dire, comme le Père éternel, à Jésus-Christ: Vous êtes mon Fils, aujourd'hui, je vous ai engendré : *Filius meus es tu; ego hodie genui te.* (*Act.*, XIII, 33; *Hebr.*, I, 5.)

Quelle idée ces expressions ne doivent-elles pas nous donner de la très-sainte Vierge? Quelles grandeurs ne doivent pas s'éclipser, lorsque nous considérons celle de Marie? Quand on a dit qu'elle est Mère de Dieu, n'a-t-on pas fait son éloge en un seul mot? et tous les discours qu'on pourrait ajouter à ce mot, que sont-ils autre chose, s'ils sont exacts, que l'explication, que le développement de cette auguste qualité de Mère de Dieu, que la manifestation des grâces qu'elle suppose, des priviléges qu'elle renferme; manifestation qui sera toujours bien imparfaite, puisque, ne nous lassons point de le répéter, pour bien comprendre le mérite et l'excellence de la Mère de Dieu,

il faudrait comprendre combien grand est celui qui s'est incarné dans ses entrailles, Jésus-Christ, le Fils du Très-Haut, l'Homme-Dieu.

C'est en effet en vue de sa maternité divine, que la très-sainte Vierge a reçu du ciel les grâces les plus distinguées : c'est pour la préparer à cette dignité sublime, que, dès le premier instant de son être, son âme fut enrichie des plus précieux trésors, et que, préservée de la tache originelle, elle fut, dès le premier instant, élevée à une perfection à laquelle les plus grands saints eux-mêmes ne parvinrent jamais. Elle fut donc bien extraordinaire la sainteté de Marie. Oui, sans doute, mes frères, et ce second motif de notre dévotion envers la très-sainte Vierge n'est pas moins solide que le premier.

Soit que nous considérions la sainteté comme l'exemption de toute souillure, soit que nous la considérions comme l'assemblage de toutes les vertus; où en trouverez-vous une plus parfaite que dans la mère de Dieu? Exempte de cette tache honteuse qui infecte tous les enfants d'Adam dès leur origine, Marie fut si fidèle à la grâce, qu'elle ne commit jamais la faute la plus légère; jamais elle ne se rendit coupable de la moindre imperfection. Quelle pureté! non, et c'est le sentiment de saint Thomas, après celle de Dieu, il n'est pas possible d'en concevoir une plus grande.

Mais ce n'est encore là que le premier degré de la sainteté de Marie, de cette Vierge que toutes les bouches s'accordent à appeler sainte, comme pour annoncer une sainteté privilégiée, sainteté qui, je l'avoue, fut dans Marie l'effet de la grâce qui la prévint de ses bénédictions les plus abondantes, mais qui fut en même temps le fruit de sa fidélité sans exemple, et de sa parfaite coopération à la grâce.

Que ne puis-je, mes frères, vous peindre ici les différents traits de cette sainteté de Marie! Que ne puis-je, en vous citant toutes les vertus qu'elle pratiqua, qu'elle posséda dans un dégré héroïque, vous faire voir que ces vertus si aimables, si ravissantes dans tous les saints, brillent en elle avec un nouvel éclat! qu'elles se présentent en elle avec de nouveaux attraits, et qu'elle a porté toutes ces vertus à un degré de perfection qui ne le cède qu'à celle de Jésus-Christ son Fils, de la plénitude duquel Marie, comme le reste des chrétiens, a tout reçu!

Quelle langue, quelle plume pourrait vous représenter toute la vivacité de la foi de Marie, toute la fermeté de son espérance, toute la profondeur de son humilité, toute la continuité de son oraison, toute la sublimité de sa contemplation, tous les charmes de sa douceur, tout l'héroïsme de sa patience, toute la promptitude de son obéissance, toute la générosité de son abandon à la divine Providence, toute la tendresse, toute l'ardeur, toute la force de son amour?

Amour de Marie pour son Dieu! en fut-il jamais un semblable? est-il même possible de s'imaginer rien de comparable? Le cœur de Marie ne brûla jamais que du beau feu de la charité: et dès le premier instant de sa conception immaculée, il en fut dévoré. De quelles nouvelles flammes ne fut-il pas embrasé à chaque instant, ce cœur admirable, par les nouvelles grâces, par les nouvelles faveurs que recevait à chaque instant Marie, et par son attention à correspondre fidèlement à toutes ces grâces!

En Marie la charité croissait à chaque moment. Quels progrès n'avait-elle donc pas faits, quand l'envoyé du ciel la salua pleine de grâces! quel nouveau feu ne lui communiqua point le Verbe divin, et au moment de l'incarnation, et pendant les neuf mois qu'il se reposa dans son sein virginal?

Peut-on penser aux trente années que Marie passa dans la compagnie de Jésus, son cher Fils, et ne pas être convaincu que chaque regard, que chaque parole, que chaque instant, en un mot, de sa vie cachée ajoutait de nouvelles flammes à l'amour de sa sainte mère? quel incendie l'Esprit-Saint qui n'est qu'amour, n'alluma-t-il pas dans le cœur de la très-sainte Vierge, le jour de la Pentecôte!

Admirez les effets merveilleux qu'il opéra dans celui des disciples; sans doute Marie reçut seule plus de grâces que tous les disciples ensemble. Comme nous voyons, c'est la pensée de saint Ildephonse, évêque de Tolède, comme nous voyons que le fer mis dans le feu devient tout feu, ainsi le cœur de Marie possédé de l'Esprit-Saint, qui est un feu consumant, est tout feu et tout amour; amour qui ne fit que croître pendant les longues années qu'elle passa sur la terre, pour la consolation de l'Église et l'édification des fidèles. Qui pourrait concevoir quelle langueur d'amour cette Vierge sainte éprouva depuis le moment où, ayant vu son cher Fils monter au ciel en triomphe, elle s'en vit séparée dans cette terre d'exil? Ne peut-on pas dire que depuis ce moment, le cœur de Marie était au ciel, et qu'il n'y avait que son corps sur la terre?

Non, les soupirs de l'épouse des *Cantiques* n'expriment que faiblement l'ardeur des désirs que Marie poussait sans cesse vers le ciel; ardeur si grande qu'elle fut capable de séparer l'âme très-sainte de Marie de son corps si pur. Car, tel est, mes frères, le sentiment d'une multitude de saints également pieux et éclairés, c'est l'amour qui donna la mort à Marie. Plus fort que la mort, l'amour mit fin à la vie toute sainte de la Mère de Dieu sur la terre, et commença sa vie glorieuse dans le ciel.

Marie fut donc victime de son amour. Sa mort fut un véritable sacrifice, fut un parfait holocauste; sa mort fut un admirable triomphe. Car ne vous imaginez pas, mes frères, que la mort ait exercé son empire sur Marie comme sur les autres enfants d'Adam. Non, le corps de Marie n'éprouva point la corruption du tombeau; ce corps

qui avait servi de tabernacle au Dieu de pureté, ce corps qui avait participé, autant qu'il était possible, à la sainteté de l'âme de Marie, devait jouir, dans le tombeau, du privilége de l'incorruptibilité ; il ne devait pas même y séjourner longtemps.

Aussi, mes frères, la piété porta-t-elle toujours les fidèles à croire que Jésus-Christ, qui se ressuscita lui-même par sa propre vertu, le troisième jour après sa mort, ne voulut pas que sa sainte mère demeurât plus longtemps dans l'obscurité du sépulcre. Il se hâta donc de la ressusciter ; il se hâta de l'attirer au plus haut des cieux, il se hâta de placer à sa droite, sur le trône le plus brillant, au milieu des acclamations de toute la cour céleste, l'arche vivante du nouveau Testament, la Reine des anges et des hommes, Marie son auguste Mère.

C'est sur ce trône, que la vertu de Marie lui avait mérité et que la tendresse de son fils lui avait préparé, que nous devons sans cesse contempler cette créature si privilégiée, cette protectrice si puissante, cette mère si tendre : je dis, mes frères, cette mère si tendre, et c'est le troisième motif qui doit nous porter à avoir pour Marie la plus grande dévotion.

Oui, Marie est notre mère. Goûtez, mes frères, ce que ce nom a de consolant pour nous. Nous sommes les enfants de Marie, et des enfants bien chers à son cœur. En doutez-vous, chrétiens? connaissez aujourd'hui les titres de votre noblesse, instruisez-vous des droits que vous avez à la tendresse de la sainte Vierge. Rappelez-vous ce jour dont le souvenir doit faire sur nos cœurs une impression toujours nouvelle, ce jour où Jésus-Christ, en mourant, nous donna la vie, ce jour où, par le sacrifice de la croix, il réconcilia la terre avec le ciel : Marie, la courageuse Marie avait accompagné son cher fils jusqu'au lieu de son supplice, elle était au pied de la croix où il expirait au milieu des plus affreux tourments, rassasié d'opprobres et d'ignominie.

Je ne vous peindrai, mes frères, ni la profonde douleur dans laquelle son âme est abîmée, ni la force et le courage qu'elle montre en offrant elle-même son propre fils en sacrifice; sacrifice qu'elle sait être seul capable et de réparer l'outrage fait à Dieu par le péché, et de réconcilier les hommes avec lui.

Jésus-Christ en croix, Marie au pied de la croix : quel spectacle ! Marie ressent dans son cœur toutes les douleurs que Jésus-Christ ressent dans son corps. Quels nouveaux tourments pour Jésus d'apercevoir à ses pieds une mère qu'il aimait si tendrement, et dont il était si tendrement aimé ! La douleur de la mère ajoute à la douleur de son fils. Sans le vouloir, Marie fait plus souffrir Jésus que ses propres bourreaux. Ah ! que les plaies de l'amour sont profondes et douloureuses !

C'est ici un mystère, en vain chercherais-je à l'approfondir : ce n'est pas mon dessein, mais ce que nous ne devons jamais oublier, chrétiens, c'est la recommandation que Jésus-Christ fit de nous à sa sainte mère. Oui, c'est dans cette circonstance si touchante que Jésus-Christ, qui aima les siens jusqu'à la fin, nous donna la très-sainte Vierge pour mère : Marie est un legs qu'il nous fait par son testament.

Il venait de nous donner son corps pour nous servir de nourriture, il versait son sang pour nous purifier, il offrait sa mort à son Père pour nous rendre la vie, il allait nous présenter son cœur percé, pour nous servir d'asile, il veut nous donner Marie pour être notre consolation, notre protectrice, pour nous servir de mère. Ah! que ce don est précieux ! Auprès de Marie, au pied de la croix était le disciple bien-aimé, c'est à lui que Jésus-Christ va confier sa mère : c'est en lui que Jésus-Christ va nous recommander à Marie. *Femme*, lui dit-il, d'une voix mourante, en lui montrant saint Jean, non des mains, elles sont clouées à la croix, mais avec des yeux à demi éteints, *femme, voilà votre fils. Mon fils*, dit-il ensuite, à cet heureux et fidèle disciple, *mon fils, voilà votre mère*, en lui montrant Marie. (*Joan.*, XIX, 26, 27).

Je ne m'arrêterai point, mes frères, à vous développer tous les sentiments que ces paroles opérèrent dans le cœur de Marie, et la nouvelle douleur dont la pénétrèrent ces dernières paroles de son Fils, ce triste adieu, et cette substitution du disciple au maître : une langue humaine n'est point capable de rendre ces sentiments.

Mais, chrétiens, ce que je ne dois pas passer sous silence, et ce que vous ne devez jamais oublier vous-mêmes, c'est que, suivant le sentiment des Pères, saint Jean tenait sur le Calvaire, la place des chrétiens : Jésus-Christ nous donnait à sa mère, pour enfants, dans la personne de son disciple, comme en donnant la sainte Vierge à saint Jean, Jésus-Christ nous la donnait à nous-mêmes pour mère. Ce que nous devons encore considérer et considérer avec autant d'amour que de respect, c'est que les paroles de Jesus à Marie furent des paroles efficaces; ce furent des paroles qui, en perçant son cœur comme un glaive de douleur, pour la perte qu'elle faisait en lui, lui inspirèrent pour le disciple qu'il lui laissait, et pour tous les enfants adoptifs qu'il lui donnait, une tendresse vraiment maternelle.

Puissent ces mêmes paroles faire sur nous la même impression qu'elles firent sur le disciple bien-aimé, et imprimer dans nos cœurs, comme elles imprimèrent dans le sien, tous les sentiments de dévotion dus à la tendresse de la meilleure de toutes les mères.

N'oublions jamais, mes frères, que c'est aux pieds de la croix de son cher Fils, que la très-sainte Vierge nous a adoptés, que c'est au milieu des douleurs qu'elle éprouva sur le Calvaire, qu'elle nous a engendrés, pour ainsi dire, à une vie toute nouvelle, et que mêlant ses larmes au sang de son Fils,

unissant sa douleur à ses tourments, son martyre à son sacrifice, elle a coopéré, autant qu'il lui était possible, à nous donner la vie de la grâce. Puisse ce souvenir si propre à embraser nos cœurs d'amour pour Jésus, les pénétrer, pour sa sainte mère et la nôtre, des sentiments d'admiration, de reconnaissance, d'amour, de tendresse, en un mot, de toute la dévotion qu'exige une adoption qui a tant coûté à Marie ; une adoption qui est une nouvelle preuve de la tendresse de Jésus-Christ pour nous, une adoption qui nous est d'ailleurs si glorieuse et si avantageuse. Fondée sur de tels motifs, combien la dévotion à Marie ne doit-elle pas nous paraître solide ? Avec quelle ardeur ne devons-nous pas l'embrasser cette dévotion ! Mais en quoi consiste-t-elle, et quelles en sont les pratiques : c'est mon second point.

SECOND POINT.

C'est en esprit, c'est en vérité, et non du bout des lèvres, que nous devons honorer la sainte Vierge. Les sentiments du cœur feront toujours la principale partie de la dévotion que nous devons avoir pour elle. Si ces sentiments sont bien vifs, ils éclateront sans doute par des signes extérieurs ; mais ces signes, ces pratiques extérieures, souvenons-nous-en bien, ne seront jamais agréables à Marie qu'autant qu'ils seront animés des sentiments du plus profond respect pour sa sublime dignité, du plus tendre amour pour sa ravissante beauté, du plus grand zèle pour imiter son éminente sainteté, et de la plus grande confiance dans sa bonté maternelle, son puissant crédit et, si j'ose m'exprimer ainsi, sa grande autorité.

Reprenons et parcourons ces différents devoirs, dans lesquels je fais consister la dévotion à la très-sainte Vierge Marie.

Profond respect pour sa sublime dignité : tout ce qui n'est pas Dieu, est au-dessous d'elle. Ah ! mes chers frères, quel respect, quelle vénération, quel honneur, quel culte ne devons-nous pas à la plus parfaite des pures créatures ? elle voit tout l'univers à ses pieds. Qu'il est glorieux d'être consacré à son service ! Reine du ciel et de la terre, elle reçoit les hommages des anges et des saints : oui, tous les bienheureux mettent leurs couronnes à ses pieds.

Quelles louanges ne lui donnent-ils pas dans la céleste patrie? quels hommages ne lui rendent-ils pas ! avec quelle reconnaissance avouent-ils qu'ils ont reçu par son crédit les faveurs qui les ont élevés sur la terre à une sublime sainteté, et dans le ciel à un si haut degré de gloire? Quelles actions de grâces ne lui en rendent-ils pas? avec quelle admiration la voient-ils placée sur un trône infiniment plus brillant que celui sur lequel Salomon fit asseoir sa mère !

De quel amour les saints ne sont-ils pas embrasés pour Marie ! ils avaient commencé à l'honorer et à l'aimer sur la terre ; mais quelles nouvelles flammes n'ajoute pas à leur amour, dans le ciel, la vue délicieuse de Marie ! sa beauté les enchante, sa félicité les enivre, sa gloire les transporte, son bonheur les flatte plus que leur propre bonheur ; sans cesse ils font retentir le ciel de mille et mille cantiques à sa gloire. Avec quelle joie voient-ils les honneurs qu'on lui rend sur la terre ! Procurons, mes chers frères, cette joie aux saints, faisons ici-bas ce qu'ils font dans le ciel. Que l'Eglise militante imite autant qu'il sera possible l'Eglise triomphante.

Honorons Marie de toute l'ardeur, de toute la tendresse de nos affections, c'est la pensée de saint Bernard, ce docteur si célèbre par sa dévotion envers Marie : *Totis medullis, totis præcordiorum affectibus Mariam veneremur.* C'est la volonté de Dieu qui autorise la dévotion à Marie par tant de miracles ; c'est la volonté de Jésus-Christ, l'Homme-Dieu qui a plus honoré Marie lui seul, en se soumettant à elle pendant trente ans, que toutes les créatures ensemble ne peuvent l'honorer par leurs plus profonds hommages.

C'est la volonté du Saint-Esprit qui a toujours inspiré et qui inspire toujours aux chrétiens pour Marie, une tendresse, une dévotion qui ne le cède qu'à celle qu'ils doivent à Jésus-Christ, leur Sauveur. C'est la volonté de l'Eglise qui, depuis qu'elle est sortie du côté de Jésus expirant sur la croix, depuis son berceau, je veux dire le cénacle où tous les fidèles étaient assemblés, ayant le bonheur d'avoir Marie au milieu d'eux, a toujours donné tant de marques de sa vénération, de son amour, de son zèle pour Marie, de sa confiance dans son puissant crédit. Elle a reconnu qu'il fallait l'honorer d'un culte bien inférieur à celui qu'elle rend à Dieu, il est vrai, mais aussi bien supérieur à celui qu'elle rend aux autres saints ; elle a élevé tant de temples, tant d'autels au Très-Haut, sous son invocation ; elle a établi tant d'ordres, tant de sociétés, tant de confréries en son honneur ; elle a institué tant de fêtes pour honorer ses mystères, pour réclamer sa protection et perpétuer jusqu'à la fin des siècles sa reconnaissance et son admiration pour Marie !

Je dis sa reconnaissance, parce que c'est par elle que l'Eglise reconnaît avoir reçu son Sauveur et son époux ; je dis son admiration, pour le bonheur ineffable qu'elle a eu d'être mère de Jésus-Christ ; elle ne cesse de l'en féliciter trois fois le jour, elle rappelle cette faveur à ses enfants, et tandis que l'Eglise, cette bonne mère, comble de ses plus précieuses bénédictions ceux de ses enfants qui, dociles à sa voix, rendent à Marie le culte qui lui appartient ; de quelles foudres, de quels anathèmes ne frappe-t-elle pas ces enfants ingrats et dénaturés qui refusent à la meilleure des mères l'honneur qu'ils lui doivent, qui attaquent ses glorieux priviléges, et qui, en outrageant la mère, se déclarent également les ennemis du Fils dont ils provoquent l'indignation.

Parcourez, mes chers frères, les annales de l'Eglise ; quels exemples frappants n'en

trouverez-vous pas? Je me borne à vous rappeler ici celui que me fournit le IVᵉ siècle, dans la personne d'un infâme hérésiarque, dont le nom imprime encore une horreur qui ne le cède qu'à celle dont on est saisi quand on entend nommer le perfide apôtre de Jésus-Christ; je parle de l'impie Nestorius. Ce suppôt de l'enfer, ennemi de Jésus-Christ et de Marie avait vomi plusieurs blasphèmes contre notre aimable Sauveur et sa très-sainte Mère. Il avait même poussé l'audace et l'impiété jusqu'à prêcher publiquement qu'elle n'était point mère de Dieu; un langage si étrange, un blasphème si scandaleux et si impie affligea, consterna et révolta tous les fidèles.

Ah! si les priviléges de Marie ne furent jamais si indignement outragés qu'ils le furent par cet émissaire de l'enfer, jamais ils ne furent défendus avec plus de zèle par de fervents catholiques et surtout par le glorieux saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie! C'est cet immortel pontife qui présida le concile que fit assembler à Ephèse le successeur de saint Pierre; c'est lui qui, dans l'assemblée des Pères, fit le plus magnifique éloge de l'auguste Marie, la saluant mère de Dieu, l'appelant une lampe qui ne peut s'éteindre, le temple qui ne peut se dissoudre, la Vierge-Mère qui a rempli le ciel de joie et qui l'a ouvert à l'homme pécheur, qui a fait frémir l'enfer, mis les démons en fuite et attiré les nations à la pénitence.

Mais quoi de plus glorieux, mes frères, à Marie, quoi de plus intéressant, de plus consolant pour tous ses zélés serviteurs, que de voir avec quel attendrissement le bon peuple de cette ville célèbre attendait aux portes du lieu où se tenait le concile, quelle serait la décision des prélats assemblés! Dès qu'ils l'eurent apprise, dès qu'ils surent que l'honneur de Marie avait été vengé, que le titre de Mère de Dieu lui avait été assuré; l'air retentit d'applaudissements et des cris de la plus sainte allégresse. Le nouveau Judas est condamné, s'écriait-on en parlant de Nestorius; vive la glorieuse Mère de Dieu! On s'empressa de conduire en triomphe dans leurs maisons les Pères du concile, et dans les rues où ils passaient, on brûlait des parfums en leur honneur: en un mot, l'on n'omit rien de ce qui pouvait annoncer combien la définition du concile était agréable au peuple fidèle, et combien la gloire de Marie intéressait tous les catholiques.

O que ce jour, qui fut pour Ephèse le jour de la plus grande joie et de la plus grande solennité, fut glorieux à l'incomparable Marie! L'impie Nestoriu frappé des anathèmes du saint concile œcuménique, fut visiblement frappé de la main de Dieu; relégué dans un désert, il y périt misérablement; sa langue, je le dis avec horreur, sa langue qui avait vomi tant de blasphèmes contre Jésus-Christ et contre son auguste mère fut horriblement rongée des vers avant même qu'il mourût; preuve terrible mais bien certaine de la vengeance que Dieu tire tôt ou tard des impies qui outragent celle qu'il a glorifiée d'une manière si éclatante en la donnant à son cher Fils pour mère, en la donnant au ciel et à la terre pour souveraine.

Instruits par un exemple si frappant, apprenons à honorer Marie, détestons la religion de ceux qui, marchant sur les traces de l'impie Nestorius, ce monstre d'iniquité, s'opposent au culte que l'Eglise nous invite à lui rendre; imitons plutôt le zèle édifiant, la piété éclatante des fervents habitants d'Ephèse, bien persuadés, quoi qu'en disent les novateurs, qu'honorer Marie, c'est honorer son cher Fils, à qui elle reconnaît, à qui nous reconnaissons nous-mêmes qu'elle doit tout ce qu'elle possède de grâces, de vertus, de sainteté, de miséricorde, de crédit, d'autorité et de gloire.

Mais, qu'est-ce qu'honorer Marie d'une manière digne d'elle, d'une manière qui soit agréable à son cher Fils, qui soit glorieuse à cette mère de Dieu et qui nous soit salutaire? Honorer Marie, mes chers frères, c'est avoir d'elle les idées les plus hautes, les plus sublimes, et manifester ses idées dans toutes les occasions, en parlant toujours d'elle avec le plus profond respect et fermant la bouche à l'impie, lorsqu'il ose l'attaquer, ou dans sa personne sacrée, ou dans ses priviléges glorieux.

Honorer Marie, c'est célébrer avec un renouvellement de dévotion les fêtes que l'Eglise a instituées en son honneur. Que de torrents de grâces la sainte Vierge verse en ces jours précieux sur ceux qui lui sont parfaitement dévoués! Avec quelle complaisance, et si j'osais dire, avec quelle reconnaissance les voit-elle en ce jour s'asseoir à la table de son cher Fils, se nourrir avec ferveur de la chair adorable qu'il a prise dans ses chastes entrailles! Non, je puis l'assurer, nous ne pouvons donner au cœur aimable de la très-sainte Vierge, de consolation plus sensible qu'en unissant nos cœurs bien purifiés par la pénitence, saintement embrasés d'amour, au cœur sacré de son cher Fils, par de fréquentes et ferventes communions. Quel empressement ne devons-nous pas avoir pour procurer au fils et à la mère cette satisfaction qui d'ailleurs nous est si avantageuse? Ah! je ne puis trop, mes chers frères, vous y engager.

Honorer Marie, c'est visiter les sanctuaires où elle est particulièrement invoquée; c'est se prosterner aux pieds des autels érigés à la gloire de son Fils et sous son invocation; c'est fréquenter non par curiosité, non avec dissipation, mais par un véritable sentiment de piété les lieux qu'elle honore spécialement de sa protection.

Que de grâces, que de consolations inondent le cœur des vrais dévots à Marie dans ces lieux que Dieu semble avoir singulièrement choisis pour faire éclater la puissance qu'il a confiée à celle qu'il a établie la dispensatrice des grâces! Combien de fois les Charles Borromée, les François de

Sales et autres saints pontifes; combien de fois les chrétiens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, n'ont-ils pas éprouvé, dans ces sacrés asiles, qu'il n'y a point de tentation dont Marie ne puisse faire triompher, de vertus qu'elle ne puisse faire pratiquer, de doutes qu'elle ne puisse éclaircir, de peines d'esprit qu'elle ne puisse dissiper, de conversion qu'elle ne puisse opérer, d'afflictions dont elle ne puisse délivrer, de grâces enfin qu'elle ne puisse procurer! qu'il n'est point de protectrice si puissante, de mère si tendre, de consolatrice si compatissante : le dirai-je? et pourquoi ne le dirais-je pas? d'amie si constante, si indulgente, si bienfaisante que Marie!

Ici, mes chers frères, une pensée bien affligeante vous saisit sans doute avec moi : vous n'avez pas oublié les profanations horribles dont vous avez été témoins. Ils ont été renversés ces sanctuaires si respectables, ces lieux où la très-sainte Vierge se plaisait à répandre ses faveurs, à faire goûter ses douceurs, à faire éprouver sa puissante protection ; ces lieux que la piété de nos ancêtres devait rendre si chers à leurs neveux ; ces lieux, dis-je, ont été souillés, ils sont devenus le théâtre de mille impiétés. Marie, la reine du ciel et de la terre, y a été insultée dans ses images ; et avec quelles abominations!

Il fallait sans doute que l'enfer eût dans ces malheureux temps déchargé sa haine et sa fureur contre la mère auguste de cet adorable Sauveur ; ô douleur, ô tristes jours! quelles larmes pourront jamais laver ces souillures, effacer ces horribles taches? Vierge sainte, tirerez-vous vengeance des outrages que vous avez reçus? Ah! nous vous en supplions, mère de miséricorde, mère pleine de tendresse, oubliez les crimes de vos enfants dénaturés ; apaisez la juste colère de votre Fils irrité : faites éclater votre puissance, ô vous qui, comme le chante l'Eglise, avez toujours terrassé l'hérésie! Rétablissez vos sanctuaires, ouvrez-nous encore ces asiles que nous devons regarder comme un port de salut; avec quel empressement ne nous y porterons-nous pas pour vous témoigner notre reconnaissance, pour vous y adresser nos vœux, pour nous y revêtir de vos livrées glorieuses, pour nous y associer à tous ceux qui vous aiment et qui vous servent, pour nous y embraser d'amour pour votre ravissante beauté?

Oui, mes chers frères, nous devons aimer Marie, puisque de toutes les pures créatures elle est la plus belle, la plus ravissante, la plus aimable ; puisqu'elle est l'objet de l'admiration des esprits bienheureux qui, à son entrée triomphante dans le ciel, chantaient : Quelle est cette créature si privilégiée qui s'élève des déserts, inondée de délices, appuyée sur son bien-aimé? Elle est belle comme la lune, choisie comme le soleil, formidable à tout l'enfer, comme une armée rangée en bataille!

Nous devons aimer Marie, puisque non-seulement elle est enrichie des dons les plus précieux de la nature, mais encore des richesses les plus abondantes de la grâce et des prérogatives de la gloire les plus brillantes.

Ah! comment pourrions-nous ne pas aimer celle que la très-sainte Trinité a si singulièrement aimée; celle en qui Jésus-Christ a mis toutes ses délices, qu'il a plus aimée elle seule que toutes les créatures ensemble? Non, le cœur de Jésus, ce cœur si aimant, ce cœur si tendre et si sensible ne trouve après son Père céleste, soit au ciel, soit sur la terre, rien qui soit aussi digne de son amour que l'est son incomparable mère. C'est lui-même, mes chers frères, c'est Jésus-Christ que je veux en ce moment vous proposer pour modèle de l'amour et de la tendresse que nous devons avoir pour Marie. Dans les autres marques de dévotion que je vous demande pour la très-sainte Vierge, les saints peuvent nous servir de guides. Quels exemples les saints ne nous donnent-ils pas du respect avec lequel nous devons honorer Marie, et de la confiance avec laquelle nous devons l'invoquer, et du zèle avec lequel nous devons soutenir ses intérêts, et de la fidélité avec laquelle nous devons imiter ses vertus! Oui, dans tous ces différents devoirs, les saints peuvent et ils doivent nous servir de modèles, ce sont des modèles excellents, ce sont des modèles bien parfaits ; nous ne pouvons en trouver de plus accomplis ; mais dans l'amour que nous devons donner à Marie, c'est Jésus-Christ lui-même que nous devons nous proposer pour exemple.

C'est dans le cœur sacré de Jésus que nous devons puiser les flammes saintes dont nos cœurs doivent brûler pour son admirable mère qui est la nôtre : c'est dans ce cœur que les saints ont puisé leur tendresse pour Marie, tout leur zèle pour ses intérêts : puisons dans la même source et apprenons de Jésus-Christ lui-même combien notre amour pour la très-sainte Vierge doit être tendre, généreux, constant, pur, gratuit.

Oui, je le répète, Jésus-Christ a plus aimé la sainte Vierge que tous les anges et tous les saints ensemble, et cependant qui pourrait dire jusqu'où Jésus-Christ a poussé son amour pour les hommes? il nous a aimés jusqu'à mourir pour chacun de nous, quelle bonté! Il n'est pas possible d'exprimer à quel excès il porte sa tendresse pour certaines âmes fidèles et pures, les François d'Assise, les Gertrude, les Thérèse : qui pourra donc comprendre jusqu'où il a aimé la plus pure, la plus fidèle, la plus sainte de toutes les créatures. L'esprit se perd quand il veut considérer cet abîme, et si j'ose m'exprimer ainsi, cet océan de flammes dont le cœur de Jésus-Christ est rempli pour la très-sainte Vierge : il vaut mieux l'admirer que chercher à le comprendre. Ah! mes chers frères, si nous aimons Marie,

combien cette pensée ne doit-elle pas nous ravir! et si nous ne l'aimons pas, quelle doit être notre confusion de ne pas aimer celle qui, après Dieu, est le plus digne objet non-seulement de toutes les affections et des anges et des saints, mais encore de Jésus-Christ lui-même.

Aimons donc cette créature si parfaite, cette mère si tendre qui elle-même nous aime si généreusement, qui pour nous arracher à l'enfer et nous ouvrir le ciel, a donné son acquiescement au sacrifice que Jésus-Christ son Fils unique, offrait sur la croix à son Père pour nous réconcilier avec lui. Ne soyons pas assez ingrats pour oublier jamais ce que nous coûtâmes à Marie sur le Calvaire; ne soyons pas assez ennemis de nous-mêmes pour nous priver des grands biens que nous procure un amour tendre, généreux et solide pour la très-sainte Vierge; je puis dire que de cet amour viennent tous les biens: écoutez Marie, elle-même vous dit, et l'Eglise lui applique ces paroles sacrées des *Proverbes: Ego diligentes me diligo* (*Prov.*, VIII, 8); j'aime ceux qui m'aiment; et ceux qui veillent dès le matin pour me chercher, me trouveront; les richesses et la gloire, la magnificence et la justice sont avec moi pour enrichir ceux qui m'aiment et pour remplir leurs trésors.

Ah! à qui ces promesses de Marie ne doivent-elles pas inspirer et l'amour le plus ardent et la plus grande confiance! qui ne doit s'empresser de donner à la très-sainte Vierge des marques de cet amour et de cette confiance, de recueillir les oracles qui sortent de sa bouche sacrée et de se rendre assidu à recevoir ses leçons! Heureux s'écrie-t-elle encore, celui qui m'écoute, celui qui veille tous les jours à l'entrée de ma maison et qui se tient à ma porte, celui qui m'aura trouvée trouvera la vie, et il puisera le salut dans les trésors de la bonté du Seigneur.

Il est donc bien précieux, il est donc bien avantageux, l'amour que nous portons à la très-sainte Vierge; nous devons donc continuellement demander à Jésus-Christ cet amour pour sa sainte mère, puisqu'après l'amour que nous devons à notre Sauveur, il n'en est point qui nous soit plus nécessaire et plus utile; il n'en est point qui lui soit plus agréable.

Nous devons donc sans cesse faire des progrès dans cet amour, le témoigner cet amour, en toute manière et dans toutes les occasions: nous devons trouver nos délices à penser à Marie, à parler de Marie, à publier les louanges de Marie, à communiquer à tout le monde, s'il était possible, nos sentiments pour Marie.

Nous devons nous employer à étendre son culte, à lui gagner des cœurs, à réparer les outrages qui lui sont faits en tant de lieux et par tant de mauvais chrétiens: nous devons ne rien négliger pour diminuer le nombre des outrages qu'on lui fait, et pour obtenir la conversion de ceux qui s'en rendent coupables; car soyons bien persuadés, mes chers frères, que nous ne pouvons rien faire de plus agréable à Marie, que de travailler à la sanctification des âmes rachetées du sang précieux de son cher Fils: heureux donc et mille fois heureux ceux qui peuvent donner au cœur de la très-sainte Vierge cette satisfaction si sensible.

Mais qu'ils sont à plaindre, au contraire, ceux qui loin de travailler à convertir les pécheurs, à les ramener dans les voies du salut, les affermissent, au contraire, dans leurs désordres, par leurs mauvais exemples, et pervertissent même quelquefois les bons par leurs scandales! Comment ceux qui se rendent coupables de ces excès, peuvent-ils se flatter d'avoir pour Marie une vraie dévotion? Ils travaillent à perdre les âmes; ils n'aiment donc pas Marie à qui ces âmes sont si chères: non sans doute, ils ne l'aiment pas; s'ils l'aimaient véritablement, ils répandraient partout la bonne odeur de Jésus-Christ; l'amour qu'ils auraient pour Marie les porterait à imiter ses vertus avec fidélité.

Cette fidélité, mes chers frères, à imiter Marie, est la marque la plus certaine de l'amour que nous lui portons et de la dévotion que nous avons pour elle; c'est saint Bernard qui nous l'apprend. Si vous aimez Marie, nous dit ce Père si éclairé, si vous voulez lui plaire, il faut bien l'imiter: *Si Mariam diligitis, si vultis ei placere, æmulamini*. Saint Ambroise nous dit que la très-sainte Vierge est le modèle que Dieu propose à tout le monde; que ce modèle est à la portée de tout les états, de toutes les conditions, parce qu'en elle brillent toutes les vertus: *Talis fuit Maria, ut unius ejus vita, omnium sit disciplina*. Méditez bien ces paroles, mes chers frères, et apprenez du saint évêque de Milan, ou plutôt apprenez de tous les saints, à prendre Marie pour modèle; après Jésus-Christ il n'y en a point de si parfait; c'est donc sur elle que nous devons régler nos mœurs.

De quelles vertus Marie ne donne-t-elle pas le spectacle éclatant, l'exemple édifiant! Nous ne pourrons, il est vrai, atteindre à une perfection si sublime: mais nos efforts seront toujours agréables à Dieu et à Marie, et plus nous nous rapprocherons d'elle, plus nous nous élèverons à la sublime sainteté que Dieu demande de nous. Ne nous laissons donc pas décourager à la vue d'une perfection si sublime. Assurés, au contraire, que nous sommes sous la protection de Marie, qui nous obtiendra de son Fils les grâces dont nous avons besoin, sortons de notre langueur, prenons notre essor, faisons des efforts généreux, et, nous rappelant sans cesse les vertus que la très-sainte Vierge a pratiquées dans tous les moments de sa vie, faisons régner ses vertus dans toutes nos actions; méditons attentivement les mystères de la sainte Vierge; prenons-en bien l'esprit et que cet esprit nous anime dans toute notre conduite.

Quelle pureté, quelle humilité Marie ne montre-t-elle pas, lorsque l'archange Gabriel

la salue pleine de grâce pour lui annoncer le grand mystère d'un Dieu qui veut s'incarner dans ses chastes entrailles : Marie tremble à la vue d'un ange revêtu d'une forme humaine : quelle modestie! elle est couverte de confusion en entendant ses louanges : quelle humilité! elle craint de perdre sa virginité; quelle pureté! elle s'informe des moyens que le Tout-Puissant doit employer pour ce grand mystère : quelle prudence! Mais ne craignez point, Vierge sainte, la perte d'un trésor qui vous est si cher que vous le préférez à la qualité de mère de Dieu : non, votre pureté n'en souffrira aucune atteinte; que dis-je, elle sera perfectionnée, elle sera consacrée par le fruit saint qui doit naître de vous. Le Fils de la charité du Père éternel, dit saint Bernard, sera la couronne et la récompense de votre virginité : *Filius paternæ charitatis erit corona virginitatis.* Hâtez-vous de répondre à l'ambassadeur céleste; toute la postérité d'Adam désire votre réponse qui doit briser ses fers; tout le ciel est en admiration, les anges attendent un mot qui doit leur donner et en Jésus un roi, et en vous une reine : Marie le prononce ce mot si efficace, *fiat*, heureux mot qui ne doit pas créer le monde, mais qui doit le renouveler. *Voici*, dit-elle à Gabriel, *la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole* : «*Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.*» (*Luc.*, I, 38.)

Que de vertus dans cette courte réponse! quelle foi, quelle obéissance, quelle générosité, quelle dépendance du Seigneur, quel abandon à sa providence, quelle humilité surtout, Marie ne montre-t-elle pas dans ce moment! N'est-ce pas cette même vertu d'humilité jointe à la charité la plus officieuse, la plus prévenante, la plus obligeante, qui dirige les pas de la très-sainte Vierge vers les montagnes de Juda, et qui conduit la mère de Dieu dans la maison de Zacharie? Que de biens, que de trésors Marie porte avec elle! Vous le reconnûtes, vertueuse Elisabeth : l'enfant que vous portez vous annonce l'arrivée du Sauveur et de la Vierge heureuse qui le porte dans son sein.

Admirons, mes frères, les prodiges de grâces qui s'opèrent dans ce moment à la voix de Marie. Jean-Baptiste est sanctifié, il est rempli du Saint-Esprit : il tressaille de joie, et devient prophète; heureux présage des précieux effets que produiront les grâces que procurera Marie. Quelle élévation de sentiments, quel esprit prophétique, quelle profonde humilité, quelle vive reconnaissance, quelle idée de la grandeur et de la puissance de son Dieu, Marie ne découvre-t-elle pas dans le cantique sublime qu'elle chante au moment que sa cousine Elisabeth la salue et s'applaudit de la recevoir chez elle! *Et d'où me vient ce bonheur!* s'écrie la sainte épouse de Zacharie, *que la Mère de mon Dieu m'honore de sa visite?* « *Unde hoc mihi?* » *Que vous êtes heureuse d'avoir cru!* «*Beata quæ credidisti!*» (*Ibid.*, 43, 45.) Marie ne peut souffrir que sa cousine s'occupe d'elle; c'est vers Dieu, c'est vers le Très-Haut qu'elle veut tourner ses regards, sa reconnaissance, son admiration, son amour. *Mon âme*, s'écrie-t-elle, *glorifie le Seigneur et tressaille d'allégresse en Dieu, mon Sauveur.* (*Ibid.*, 47.) Quelles vertus n'éclatent pas ici, quelles vertus ne trouvons-nous pas ici à imiter! Quelle est sainte la visite de Marie à Elisabeth! que leurs conversations sont édifiantes! on peut voir qu'elles sont remplies de l'Esprit-Saint. Le beau, le ravissant, l'excellent modèle! Ah! ne le perdons jamais de vue dans nos entretiens.

Que ne puis-je ici vous mettre sous les yeux tous les autres mystères de la très-sainte Vierge! Est-il un seul de ces mystères, est-il même un seul jour de cette vie si précieuse de Marie qui ne nous fournisse les plus ravissants exemples des plus belles vertus? Mais Dieu n'a pas permis que nous connussions tout le détail des actions de son incomparable mère : c'est un secret qui ne sera bien connu que dans le ciel. Ah! combien la vie cachée de la sainte Vierge sur la terre, manifestée aux bienheureux dans le séjour de la gloire ne les ravit-elle pas d'admiration? En attendant que nous puissions nous réjouir de ce ravissant spectacle, nourrissons notre âme, dans cette terre d'exil, du souvenir des vertus dont le saint Evangile nous fait voir la pratique en Marie : ce qu'il a plu au Saint-Esprit de nous en manifester, fournit une matière aux méditations les plus sérieuses.

Admirons, imitons son obéissance aux princes de la terre dans le voyage qu'elle fit à Bethléem, sur le point de mettre Jésus-Christ au monde, et la pauvreté où elle était réduite, puisqu'elle fut obligée de se retirer dans une pauvre étable.

Admirons, imitons son exactitude à observer la loi, et dans la circoncision de son cher Fils, et dans sa purification, et dans ses voyages au temple pour la célébration des fêtes du Seigneur : quel exemple ne nous donne-t-elle pas encore dans ces mystères de pureté, de piété, d'un saint empressement à chercher son Fils lorsqu'elle crut l'avoir perdu! Quelle soumission aux ordres de la Providence ne montre-t-elle pas, lorsque le saint vieillard Siméon lui annonce que son âme sera percée d'un glaive de douleur, et lorsque pour soustraire le saint enfant Jésus à la fureur d'Hérode, elle est obligée de fuir dans l'obscurité de la nuit et de se retirer en Egypte. Elle l'avait montrée cette soumission aux ordres de la Providence dans cette circonstance critique où Joseph, le juste Joseph, son chaste époux, ignorant le miracle qui s'était opéré en sa faveur dans le grand mystère de l'incarnation, pensait à la quitter. Qu'il est admirable le silence profond que la très-sainte Vierge garda non-seulement alors, mais encore toute sa vie! Car, mes frères, elle parla peu, cette mère du Verbe incarné, dans tout le cours de sa vie; et nous ne pouvons assez méditer cette excellente leçon

qu'elle nous donne de modestie, d'humilité, de recueillement. Ce sont ces trois vertus qui, jointes à la plus solide piété et à l'amour le plus tendre, rendaient la sainte Vierge religieusement attentive à tous les mystères, à toutes les paroles, à toutes les actions de son cher Fils, qu'elle gravait profondément dans son cœur pour en faire le fruit de ses méditations.

O saint cœur de Marie, que vous êtes un précieux trésor! empressons-nous, mes frères, de puiser dans ces sources abondantes. Quelle charité, quelle compassion règne dans ce cœur sacré! Marie nous en donne une preuve aux noces de Cana; elle s'aperçoit que le vin manque : elle vient promptement au secours de ces pauvres époux; elle parle à son fils en leur faveur : *Ils n'ont point de vin*, dit-elle : *Vinum non habent* (*Joan.*, II, 31); elle obtient qu'il avance le moment de ses miracles; il change l'eau en vin. O crédit de Marie auprès de Jésus! ô efficacité de la protection de la sainte Vierge! ô bonté, ô tendresse de son cœur! admirons cette bonté, profitons de cette tendresse, de cette protection de Marie

Mais n'oublions jamais cet avis important, cette leçon salutaire qu'elle nous donna en cette occasion : faites, dit-elle, ce que vous dira mon fils. Ah! que ces paroles adressées à ceux qui servaient aux noces de Cana, renferment de sagesse? Méditons-le, cet oracle; venant de celle que nous devons aimer comme notre mère, combien ne doit-il pas nous être cher! Gravons-le profondément dans notre cœur; il suffit pour nous rendre des saints, si nous le prenons pour règle de notre conduite; que ce soit le fruit de notre dévotion à la très-sainte Vierge.

Je n'essayerai pas de vous peindre Marie au pied de la croix, ni les vertus dont elle nous y donne l'exemple. Quel courage! il est plus qu'héroïque. Quel amour! combien est-il généreux. Quelle douleur! il n'y en eut jamais de comparable. Apprenons de Marie à tenir une fidèle compagnie à Jésus-Christ crucifié; à ne jamais succomber à la douleur, quelque perte que nous puissions éprouver; à faire à Dieu tous les sacrifices qui peuvent contribuer à sa gloire et au salut des âmes. Apprenons de Marie à aimer; c'est cet amour de la très-sainte Vierge que je propose à votre imitation; c'est cet amour qui relevait le mérite des moindres actions de Marie. Qui pourrait dire avec quelle pureté d'intention elle agissait en toutes choses! quel zèle pour la gloire de Dieu et le salut du prochain, elle montrait en toute occasion! Quel modèle! il est bien digne de fixer nos regards. Voilà en quoi nous devons imiter Marie; admirons avec une sainte joie les priviléges dont elle est décorée; rendons-en tous les jours les plus vives actions de grâces à Dieu qui en est l'auteur; mais imitons les vertus que Marie a pratiquées. C'est l'imitation de ces vertus, nous ne pouvons trop le répéter, qui est la vraie marque et la partie essentielle de notre dévotion envers elle; elle seule peut nous gagner le cœur et du Fils et de la Mère; elle seule nous donne des droits à sa puissante protection, à laquelle nous devons recourir avec confiance.

Protection de Marie! en peut-on concevoir une plus grande auprès de Dieu? Les Pères ne craignent pas d'attribuer à la très-sainte Vierge, une espèce de toute-puissance qu'ils appellent une toute-puissance de supplication : *Omnipotentia supplex.* Nous l'avons déjà vu; Marie donna une preuve bien sensible de ce pouvoir sans bornes, puisque c'est en sa faveur, suivant le langage des Pères, que le Sauveur avança le terme de ses miracles. Et maintenant qu'elle est au ciel, que pourrait refuser un tel Fils à une telle Mère?

Jamais Salomon n'écouta si favorablement sa mère Bethsabée que Jésus-Christ écouta celle du sein de laquelle il a voulu naître. Aussi les Pères, et surtout saint Anselme, ne craignent pas d'assurer que Jésus-Christ, pour faire honorer sa mère, accorde quelquefois à ses demandes ce qu'il n'accorderait pas si on s'adressait directement à lui-même. « On est, dit ce Père, quelquefois plus tôt exaucé en s'adressant à Marie, que si on présentait ses requêtes à Jésus-Christ immédiatement. » — « Elle est, dit saint Bernard, le canal des grâces; c'est par Marie, dit ce Père, que Dieu veut que nous recevions toutes choses : *Totum nos habere voluit per Mariam.* » Aussi ce Père veut-il que nous nous adressions à Marie dans tous nos dangers. Ecoutons ses paroles : on ne peut en citer de plus touchantes; que ne pouvez-vous les recueillir de la bouche de Bernard lui-même!

« O vous! s'écrie ce saint, qui naviguez sur une mer fameuse en naufrages, ne détournez point les yeux de dessus cette étoile brillante, de dessus cet astre bienfaisant : *Respice stellam, voca Mariam.* Si les vents des tentations s'élèvent contre vous, si vous courez risque d'être abîmés dans les eaux des tribulations, regardez votre étoile, appelez Marie : *Respice stellam, voca Mariam.* Si vous êtes exposés aux tempêtes de l'orgueil, de l'ambition, de l'envie, de la calomnie, regardez votre étoile, appelez Marie : *Respice.* Si la colère, l'avarice, la volupté vous menacent du naufrage, regardez votre étoile, appelez Marie : *Respice.* Si, à la vue des crimes dont votre vie a été souillée, à la vue des jugements de Dieu dont vous pouvez craindre la sévérité, vous êtes plongés dans une tristesse excessive, vous tombez dans l'abattement; si le démon veut vous jeter dans le désespoir, regardez votre étoile, appelez Marie à votre secours. Dans vos doutes et vos perplexités, dans vos inquiétudes et vos anxiétés, dans tous les mauvais pas, dans tous les dangers dans lesquels vous pouvez être engagés, pensez à Marie, invoquez Marie.: en la suivant, vous ne pouvez vous égarer; tandis que

vous la prierez, vous ne devez pas désespérer. Si elle vous soutient, vous ne pouvez tomber; si elle veut vous servir de guide, vous ne pouvez manquer d'arriver au terme auquel vous aspirez. Qu'elle ne sorte donc point de votre esprit, qu'elle ne sorte point de votre cœur, que son nom soit toujours sur vos lèvres : *Non recedat ab ore.* Mais pour sentir l'efficacité de sa protection, prenez-la pour modèle de toutes vos actions : *Ut impetres orationis suffragium, non deseras conversationis exemplum.* »

Ces belles paroles de saint Bernard ne confirment-elles pas ce que je vous ai dit jusqu'ici de la dévotion à la très-sainte Vierge? Et que pourrais-je y ajouter pour exciter votre confiance en sa puissante protection? Vous direz peut-être : Marie est bien puissante, est toute puissante auprès de son cher Fils, mais daignera-t-elle s'intéresser en notre faveur? En pouvez-vous douter, mes chers frères? Marie n'est-elle pas notre mère et la plus tendre des mères? Elle a porté neuf mois dans ses entrailles le Dieu des miséricordes : n'en est-ce pas trop pour avoir pris les sentiments du cœur de Jésus-Christ, qui n'est que bonté? L'Eglise n'appelle-t-elle pas Marie la mère de miséricorde, le refuge de tous les pécheurs? Ecoutez encore saint Bernard; il va dissiper toutes vos craintes : « Qu'on ne parle jamais, s'écrie ce Père, de votre bonté, ô Vierge sainte! s'il se trouve quelqu'un qui n'en ait pas éprouvé les effets, quand il vous a invoquée dans ses besoins : *Sileat misericordiam tuam, o Virgo beata, si quis est, qui invocatam te in necessitatibus suis sibi meminerit defuisse.* » N'est-il pas inouï que quelqu'un ait eu recours à Marie et en ait été abandonné?

Que d'exemples ne pourrait-on pas apporter en preuve de cette vérité consolante, que Marie est pleine de bonté et de miséricorde pour les hommes, et, ce qui vous étonnera peut-être, même pour les plus grands pécheurs, elle sait que c'est pour les hommes que son Fils s'est incarné; que ce sont les plus grands pécheurs qu'il est venu chercher; c'est donc aux pécheurs en quelque sorte, oui, c'est à nous, Vierge sainte, que vous êtes redevable de votre auguste qualité de mère de Dieu; c'est pour nous, pauvres et misérables pécheurs, que vous êtes si puissante et élevée à un si haut degré de gloire.

Malheur, mes chers frères, très-grand malheur à celui qui abuserait de la bonté de Marie pour persévérer dans le péché! il mériterait sans doute d'y mourir et d'être abandonné à son déplorable sort. Non, non, mes chers frères, la dévotion à Marie, telle que l'Église la recommande à ses enfants, ne fut et ne sera jamais un prétexte pour persévérer dans le crime. Mais heureux et mille fois heureux les plus grands pécheurs qui, désirant se convertir, s'adressent à Marie pour obtenir le pardon de leurs péchés; heureux même ceux qui n'ayant point encore le désir de sortir du péché, s'adressent à Marie pour obtenir ce désir de leur conversion; mais incomparablement plus heureux ceux qui, n'ayant point eu le malheur de perdre la grâce, n'ont besoin de recourir à Marie que pour obtenir la persévérance! Hélas! que le nombre en est petit! et qui peut se flatter d'être de ce petit nombre?

Prière. — Nous n'oserions, Vierge sainte, nous compter parmi ces âmes fidèles qui n'ont jamais perdu leur innocence; notre conscience nous reproche trop d'iniquités; mais ces iniquités, quelque énormes, quelque multipliées qu'elles soient, ne peuvent ralentir notre confiance en vous. Nous avons, il est vrai, les mains teintes du sang de votre cher Fils, que nous avons crucifié; nous les levons néanmoins ces mains vers vous, et avec la plus douce confiance que vous voudrez bien vous-même solliciter notre pardon; vous le demanderez, Vierge sainte, et vous l'obtiendrez; vous nous obtiendrez les grâces dont nous avons besoin pour commencer une vie nouvelle et pratiquer les vertus dont vous nous donnez de si beaux exemples. Faites, Vierge sainte, que nos cœurs brûlent, comme le vôtre, du plus pur, du plus ardent amour pour votre cher Fils; présentez-les lui ces cœurs, nous les remettons entre vos mains, nous vous les consacrons en ce saint jour, bien résolus de ne jamais les reprendre pour les donner au monde. O mère du bel amour, faites que nous ne vivions désormais que pour votre cher Fils et pour vous; qu'en tout nous cherchions à vous plaire, que partout nous soutenions vos intérêts, et qu'aux dépens de notre vie même nous procurions votre gloire. Quel bonheur si nous pouvions mourir pour une si belle cause! Nous sommes indignes d'une si précieuse faveur; mais au moins, Vierge sainte, obtenez-nous celle de penser à vous en mourant et de mourir en prononçant votre nom si doux, si délicieux, avec celui de Jésus et celui de Joseph, votre chaste époux; faites que notre dernier soupir soit un acte d'amour qui nous introduise dans le séjour de l'amour éternel, pour y chanter sans interruption avec vous les admirables miséricordes du Seigneur. Ainsi soit-il.

VII. DISCOURS

POUR LE SOULAGEMENT DES AMES DU PURGATOIRE

Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur. (II *Mach*, XII, 46.)

C'est une pratique bien sainte et bien salutaire que de prier pour les morts, afin de les délivrer de leurs péchés et des peines qui leur sont dues.

Telle est l'instruction que nous donne le Saint-Esprit lui-même dans les livres saints: c'est lui qui l'approuve, qui nous la recommande, cette pratique si ancienne, si universellement répandue dans l'Eglise, de prier pour ceux que la mort nous a enlevés, et d'étendre jusques au delà du tombeau cette charité toute sainte qu'il répand lui-même dans les cœurs, et qui embrase tous nos frères: c'est par l'exemple du vaillant

Judas Machabée, dont il ne dirigeait pas moins les actions religieuses que les actions militaires, qu'il nous donne cette instruction si utile pour notre sanctification.

Cet illustre capitaine, qui ne se distinguait pas moins par sa piété que par sa bravoure, envoya une somme considérable à Jérusalem pour faire offrir des sacrifices pour les âmes de ceux qui avaient perdu la vie dans un combat, ayant une ferme espérance de la résurrection; d'où l'historien sacré conclut que c'est une pratique sainte et salutaire de prier pour les morts. Le saint homme Tobie recommandait à son fils cette excellente pratique : *Offrez*, disait ce père religieux à un enfant héritier de ses vertus, *offrez du pain et du vin sur le tombeau du juste.* (*Tob.*, IV, 18.) Et le Sage donne le même conseil : *Ne privez point les morts des secours que vous pouvez leur procurer.* « *Mortuo ne prohibeas gratiam.* » (*Eccli.*, VII, 37.)

Empressons-nous, mes frères, de suivre ces grands exemples, de mettre en pratique ces leçons sages; c'est pour vous y déterminer que, me faisant et l'avocat et l'interprête des défunts, je viens solliciter votre piété et votre charité en leur faveur. Soulager les morts, mes frères, c'est une pratique très-sainte et bien salutaire; vous le verrez dans mon premier point. Soulager les morts, c'est une pratique qui doit être bien faite, c'est le second point. Les motifs qui vous portent à soulager les morts, les moyens que la religion vous met entre les mains pour les soulager; voilà la matière de cette instruction.

Esprit-Saint, qu'elles vous sont chères les âmes dont je viens ici plaider la cause! Elles vous étaient unies par la charité lorsqu'elles furent séparées de leur corps, et le feu de votre amour les embrase encore plus que le feu qui les purifie. Donnez, je vous en supplie, à mes paroles la force et l'onction qui leur est nécessaire pour faire une impression salutaire sur mes frères vivants qui m'entendent, et procurer à nos frères défunts les secours qu'ils attendent de notre charité, et que vous désirez que nous leur procurions. Je vous demande cette grâce par le cœur compatissant de l'incomparable Marie, votre épouse, la mère commune des fidèles. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Je parle à une assemblée catholique et instruite; je ne m'arrêterai donc pas à prouver l'existence du purgatoire, c'est un article de la foi sainte que nous avons le bonheur de professer. Les saintes Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament, la tradition nous enseignent ce dogme incontestable. Aussi le saint concile de Trente frappe-t-il d'anathème ceux qui nient l'existence de ce lieu d'expiation.

Il est plus intéressant pour vous et il sera plus utile aux âmes qui souffrent en purgatoire d'exciter votre zèle en leur faveur. Or, quoi de plus capable de l'exciter, ce zèle, que d'appuyer sur les paroles que j'ai déjà citées? C'est une pratique sainte, c'est une pratique salutaire. La sainteté, les précieux avantages de cette pratique, que de motifs pour vous engager à l'embrasser!

C'est une pratique sainte. Car que faites-vous en les soulageant? vous procurez efficacement la gloire de Dieu, vous procurez à son cœur paternel la plus douce satisfaction, celle d'admettre à sa table des enfants bien-aimés qu'il ne punit qu'à regret et pour lesquels il désire ardemment qu'il intervienne un autre Moïse qui détourne ses coups, qui arrête son bras. Sa justice, sa sainteté infinie exigent une satisfaction; mais sa miséricorde, qu'il aime toujours à faire éclater, reçoit avec joie celle que lui offre l'Eglise militante pour l'Eglise souffrante. Vous augmenterez le nombre de ceux qui le loueront pendant toute l'éternité. Quelle satisfaction ne donnerez-vous pas au sacré cœur de Jésus, qui n'est que bonté et miséricorde! Notre cher Sauveur désire avec ardeur, n'en doutons pas, la réunion parfaite, et dans la gloire, des membres au chef, l'application complète de son sang et de ses mérites à ses élus; il désire les voir en possession du royaume qu'il leur a mérité par sa mort et sa passion. Quelle joie au cœur de Marie, la reine des saints, la mère des chrétiens, toujours pleine de compassion pour ceux qui souffrent, et dont le bonheur semble augmenter par celui de ses enfants! quelle joie pour les saints anges et surtout pour les anges gardiens de ces âmes souffrantes! quelle joie, en un mot, pour tout le ciel! Le nombre de ces bienheureux habitants ne peut augmenter sans recevoir un nouvel accroissement de joie et de béatitude. C'est donc une œuvre bien sainte, bien agréable à Dieu.

Le Seigneur ne nous recommande rien tant que les œuvres de miséricorde; sans elles il n'y a point de vraie charité, de véritable sainteté. Mais, je vous le demande, mes frères, quelle œuvre de miséricorde mieux placée que celle dans laquelle je veux aujourd'hui vous intéresser? Des âmes dignes à tous égards de votre compassion viennent aujourd'hui la solliciter par mon ministère; des âmes incapables de se procurer par elles-mêmes aucun soulagement, empruntent aujourd'hui ma voix et celle de toute l'Eglise militante, notre mère commune, pour attendrir vos cœurs : ces âmes pourraient-elles vous être indifférentes? Des âmes saintes, des âmes par conséquent agréables à Dieu, destinées à posséder Dieu, mais arrêtées à la porte du ciel par quelque faute légère, et parce qu'elles n'ont pas encore ce degré de pureté qu'exige la sainteté de Dieu pour les admettre dans ses tabernacles éternels, pour admettre ses épouses à ses chastes embrassements; des âmes chéries de Dieu tandis qu'elles étaient sur la terre, et qui l'aimaient bien ardemment, bien tendrement, mais non pas encore avec ce degré de pureté et de perfection que méritait sa ravissante beauté, son in-

finie bonté. Voilà les âmes pour qui je veux vous intéresser.

C'est peut-être l'âme d'un père, d'une mère, d'un frère, d'une sœur, d'un parent, d'un ami, d'un bienfaiteur, d'un pasteur, d'un directeur à qui mille fois vous jurâtes pendant la vie l'amitié la plus constante, la reconnaissance la plus vive : peut-être, hélas ! ne souffrent-elles qu'à cause de vous, pour vous avoir peut-être trop aimés, trop ménagés. Voilà les âmes pour qui je vous intéresse. Ecoutez-les vous adresser ces paroles de saint Paul aux fidèles : ***Mementote vinctorum : « Souvenez-vous des captifs. »*** (***Hebr.***, XIII, 3.) Ecoutez-les vous dire, du fond de ces cachots obscurs, du milieu de ces flammes où la justice de Dieu les retient pour les purifier; écoutez-les vous dire : ***Misereminì mei, saltem vos amici mei***, etc. (***Job.***, XIX, 21.) Ayez pitié de nous, vous au moins qui vous disiez nos amis ; la main de Dieu se fait sentir à nous. Ce sont des âmes au moins qui nous étaient unies par les liens communs du christianisme, liens sacrés, liens bien respectables; unies par la profession du même état, des mêmes emplois, du même ministère. Ce sont des âmes dans la peine; et dans quelle peine ? L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit de l'homme n'a point compris, sa langue, par conséquent, ne peut exprimer ce que souffrent ces âmes. La moindre peine du purgatoire, dit saint Thomas, l'emporte sur les plus grandes peines de cette vie : ***Gravior erit ille ignis quam quidquid homo potest pati in hac vita.*** Ces âmes, dit saint Augustin, aiment Dieu très-tendrement, et elles ne le voient point; elles se portent vers ce divin objet avec ardeur, et elles s'en sentent repoussées. Vous ne sentez pas cette peine, cœurs froids et languissants; mais donnez-moi un cœur qui aime, et il comprendra quelque chose de la peine qu'éprouve une âme dégagée des liens du corps, qui ne peut s'unir à son Dieu.

Ici, tout concourt à intéresser : le mérite le plus distingué, l'affliction la plus sensible, et une absolue impuissance de se soulager soi-même : il faudra donc que ces âmes payent jusqu'à la dernière obole, à moins que vous ne veniez à leur secours. Ah ! combien cette œuvre de miséricorde ne sera-t-elle pas agréable au Seigneur ! combien ne vous sera-t-elle pas salutaire ! Oui, salutaire, mes frères, pensez-y bien : le Saint-Esprit vous l'apprend lui-même, et rien de plus facile que de vous en convaincre.

En effet, quel trésor de mérites ne pouvez-vous pas acquérir par cette œuvre de miséricorde ? Si un verre d'eau froide, donné à un pauvre au nom de Jésus-Christ, n'est pas sans récompense, que sera-ce d'avoir étanché la soif qui dévore ces illustres affligées ; d'avoir apaisé la faim qui les fait soupirer pour Dieu, vrai pain de vie ; d'avoir brisé les chaînes qui les tiennent captives, de les avoir revêtues de la lumière de gloire; de les avoir introduites dans la céleste patrie dont elles seront bannies jusqu'à ce qu'une main charitable lève l'obstacle qui leur en interdit l'entrée? Ah ! pensez quelle sera la récompense d'une œuvre de miséricorde si bien placée ! ***Bienheureux***, dit Jésus-Christ dans le saint Evangile, ***bienheureux ceux qui font miséricorde, car ils l'obtiendront pour eux-mêmes.*** (***Matth.***, V, 7.) Vous vous préparez donc à vous-mêmes des secours puissants dans les jours de votre affliction, si vous n'êtes pas insensibles à celles que souffrent les âmes dans le purgatoire. Mais que n'auriez-vous point à craindre si vous n'en étiez aucunement touchés ! ***Vous serez traités***, dit encore Jésus-Christ, ***comme vous aurez traité les autres.*** (***Matth.***, VII, 2.) Quels puissants protecteurs auprès de Dieu ne trouveront pas dans ces âmes, tous ceux qui auront contribué à accélérer leur bonheur? Une fois qu'elles seront introduites dans le ciel, oublieront-elles leurs charitables bienfaiteurs? Non, sans doute : le ciel est le séjour de la reconnaissance, et d'une reconnaissance qui n'est point stérile.

Ne doutez donc pas qu'en possession du bonheur éternel, ces âmes, qui vous en seront en partie redevables, ne sollicitent pour vous les grâces dont vous aurez besoin pour mériter et partager un jour leur félicité : quels exemples ne vous mettent-elles pas dès à présent sous les yeux ! et si vous y êtes bien attentifs, quels fruits ne pouvez-vous pas en tirer ! Or, n'est-ce pas là déjà un grand fruit de la charité que vous exercez envers les âmes qui souffrent dans le purgatoire, en pensant à elles, en vous en occupant comme vous le devez? Vous avez le modèle le plus accompli de toutes les vertus. En effet, quelle patience, quelle soumission à la volonté de Dieu, quel zèle pour se purifier, quelle haine, quelle détestation du péché, quel esprit de pénitence, quelle ferveur, et quel amour pour un Dieu qui les châtie ! Quel désir de posséder ce Dieu qu'elles aiment si tendrement, si ardemment ! quels regrets de ne l'avoir pas servi avec toute la fidélité qu'il méritait, de n'avoir pas répondu à ses grâces avec assez de promptitude; de n'avoir pas satisfait à sa justice avec assez d'exactitude ! Quel engagement par conséquent pour vous déterminer à satisfaire dès à présent à la justice divine, à fuir les fautes les plus légères, à faire toutes les bonnes œuvres dont la Providence vous offre l'occasion ! Quel engagement, en un mot, à travailler efficacement à votre sanctification!

Conversons souvent avec ces âmes souffrantes, et nous apprendrons à bien vivre : descendons souvent dans le purgatoire en esprit pendant la vie; c'est le moyen ou de n'y point descendre, ou de n'y descendre que pour peu de temps après la mort. Interrogeons ces âmes saintes ; demandons-leur ce qu'elles souffrent, pourquoi elles souffrent, comment elles souffrent, combien de temps elles doivent souffrir; demandons-leur si, pendant la vie, elles ont été orgueilleuses, idolâtres d'elles-mêmes, etc. : elles

nous répondront : Non, sans doute ; si nous avions donné dans ces excès, nous serions avec Lucifer, le chef des orgueilleux, dans les abîmes ; mais nous n'avons pas été assez humbles, nous n'avons pas assez réprimé les mouvements de l'amour-propre ; hélas ! par l'impression de cet amour déréglé, nous avons souvent détourné de dessus Dieu, nos regards, pour les fixer sur nous avec quelque complaisance : voilà ce qui nous retient dans ce lieu de souffrances. Ames saintes, qui souffrez si horriblement, et néanmoins si patiemment, avez-vous donc été sujettes à l'avarice, à l'injustice ? Non, sans doute, vous répondront-elles ; si nous nous étions rendues coupables de ces excès, l'enfer serait notre partage, nous n'aurions aucune espérance d'aller au ciel ; mais nous n'avons point été assez détachées des biens de la terre, nous n'avons pas toujours fait l'aumône aussi abondamment, aussi chrétiennement que nous le devions ; nous avons mené une vie qui n'était pas aussi mortifiée qu'elle devait l'être, etc.

Que pensez-vous, mes frères, d'une telle conversation ? ne porte-t-elle pas avec elle-même les avantages les plus précieux ? Ah ! je vous en supplie, ne privez pas votre âme de ces avantages inestimables : apprenez de ces âmes saintes la pratique de toutes les vertus ; apprenez surtout d'elles à souffrir avec une soumission parfaite, avec une patience inaltérable ; apprenez d'elles à prévenir le feu du purgatoire, en souffrant avec joie, avec amour, avec zèle pour satisfaire à la justice de Dieu : c'est à la vue de ces flammes que vous vous écrierez avec saint Augustin : *Hic ure, hic seca.* Seigneur, brûlez, tranchez, ne m'épargnez pas ici-bas ; rendez-moi tel que je n'aie pas besoin du feu que vous avez destiné à purifier les âmes que vous ne trouverez pas assez pures : *Talem me reddas cui mundatore igne non sit opus.*

De tels sentiments et des œuvres conformes à ces sentiments prouvent que la pratique de piété qui vous porte à soulager les morts est très-agréable à Dieu ; qu'elle est très-avantageuse pendant la vie et après la mort à vos âmes. Cette pratique est sainte : elle est salutaire, je le répète d'après l'Esprit-Saint. *Sancta*, etc. Ils sont donc bien pressants les motifs qui nous engagent à soulager les morts : mais quels moyens devons-nous employer pour cela ? C'est le second point.

SECONDE PARTIE.

Si la justice et la sainteté de Dieu éclatent dans le purgatoire, comme vous devez en être maintenant bien convaincus ; sa miséricorde n'y éclate pas moins, par la facilité et la multitude des moyens qu'il met entre les mains de l'Eglise militante pour soulager ses frères de l'Eglise souffrante. Que n'avons-nous quelques étincelles de cette charité que Jésus-Christ nous recommande si fort d'avoir pour notre prochain, et nous éteindrons bientôt les flammes préparées par la justice divine pour purifier, non de grands pécheurs, mais de saintes âmes qui ont contracté quelques légères souillures, ou qui n'ont pas satisfait entièrement à la justice divine pour des péchés qui leur ont été pardonnés.

Entre les moyens que vous pouvez employer pour soulager ces âmes si dignes de votre compassion, je distingue, et je vous prie de distinguer avec moi comme bien efficaces, 1° toutes les œuvres de piété et de religion ; 2° toutes les pratiques de pénitence et de mortification ; 3° toutes les œuvres de miséricorde.

Je dis d'abord les œuvres de piété et de religion, et je mets au nombre de ces pratiques la prière, la sainte communion, l'offrande du saint sacrifice de la messe, les indulgences. Je dis en second lieu les œuvres de pénitence et de mortification, et je mets de ce nombre le jeûne, l'abstinence, la privation de quelque satisfaction légitime, le silence, le travail, surtout la mortification des sens, de l'humeur et des passions. Je dis en troisième lieu les œuvres de miséricorde, l'aumône spirituelle et corporelle, la visite des malades, des prisonniers, etc.

Voulez-vous donc, mes frères, touchés des motifs que nous venons de vous apporter dans la première partie de ce discours, ne pas vous borner à une compassion stérile mais vous rendre utile, ainsi qu'à ces âmes, la sensibilité que vous témoignez à leurs peines ; voulez-vous leur procurer un soulagement qu'elles demandent avec instance ; voulez-vous vous assurer à vous-mêmes, après votre mort, un soulagement dont vous aurez peut-être un besoin bien pressant ? Ah ! priez pour elles, priez avec cette ferveur, cette attention, cette foi vive qui seule peut rendre la prière efficace : mes frères, priez pour elles comme vous désireriez qu'on priât pour vous ; c'est tout vous dire en un mot. Toute prière peut être rapportée à cette fin. Il en est une surtout, que l'Eglise recommande spécialement à ses enfants, et qu'elle met souvent sur les lèvres de ses ministres : je parle de ce psaume où David prie le Seigneur de ne pas le juger avec sévérité : *Si iniquitates*, etc. (*Psal.* CXXIX, 3.) Ces autres paroles si souvent répétées dans l'office que l'Eglise applique au soulagement des morts : Seigneur, donnez-leur le repos éternel, après lequel ils soupirent ; faites luire sur eux votre éternelle lumière. Ces paroles, dis-je, sont un excellent modèle de ces oraisons jaculatoires, de ces soupirs enflammés, si utiles à l'âme, si souvent recommandés par les saints.

• C'est un cri par lequel nous implorons la miséricorde de Dieu sur ces âmes. Poussons-le souvent, ce cri de charité qui percera le cœur de notre Dieu : prions ce cœur plein de miséricorde d'épargner des enfants qui lui sont chers ; prions Jésus-Christ, son cher Fils, d'appliquer à ces âmes quelques gouttes de son sang ; sup-

plions l'Esprit-Saint, l'Esprit consolateur, de consoler ces âmes affligées, et de consumer promptement, par l'activité de son amour, les restes de leurs péchés, les liens qui les retiennent; supplions la très-sainte Vierge de parler en leur faveur, invitons les saints anges à les visiter; tous les saints à les assister; en un mot, ne négligeons aucun des moyens que la charité, toujours ingénieuse, saura nous inspirer; appuyons nos prières de la voix du sang de Jésus-Christ : il coule sur l'autel, ce sang précieux, pendant le saint sacrifice de la messe : il coule pour les vivants, il coule pour les morts. N'assistons donc jamais à ce redoutable sacrifice sans faire part aux défunts des trésors inépuisables dont la sainte messe nous enrichit.

C'est l'esprit de l'Eglise qui, en ordonnant aux prêtres de l'offrir pour les vivants, d'en recommander les besoins, et d'en offrir les vœux au Seigneur avant la consécration, veut qu'après que Jésus-Christ est descendu sur l'autel, ils fassent mémoire spéciale de ceux qui nous ont précédés avec le signe de la foi, et qui dorment du sommeil de la paix.

Elle ne se borne pas là, cette tendre mère; elle veut qu'en certains jours ses ministres oublient en quelque sorte les vivants pour se souvenir des morts, qu'ils offrent pour ceux-ci d'une manière plus spéciale, l'adorable victime, la victime de propitiation, et qu'ils accompagnent cette offrande des vœux les plus ardents, des prières les plus touchantes, des invocations les plus attendrissantes. Il est difficile de les entendre, ces prières, sans se sentir ému saintement, pour peu qu'on ait de foi et de religion.

Entrez, enfants de l'Eglise, entrez dans les vues de votre mère commune, partagez ses sentiments pour ses enfants, pour vos frères qui sont si vivement affligés : offrez, faites souvent offrir pour leur repos, pour leur rafraîchissement, pour accélérer la souveraine béatitude dont ils doivent être mis bientôt en possession, l'auguste victime, qui continue d'être immolée sur nos autels après l'avoir été sur le Calvaire.

C'est ce que demandait avec instance une mère bien sainte, à un fils bien reconnaissant, sainte Monique à saint Augustin. « Ce que je vous demande, mon fils, disait-elle en mourant à cet enfant dont elle était doublement mère, c'est que vous vous souveniez de moi à l'autel : *Tantum ad altare mei memineris.* »

A combien d'entre vous, mes frères, un père, une mère, un ami, une personne qui doit vous être bien chère, font-ils la même demande, présentent-ils la même requête, demandent-ils avec instance la même grâce? Mais combien peu sont aussi fidèles, sont aussi exacts qu'Augustin à l'accorder!

Imitez-le, ce fils si digne d'une telle mère; comme lui, souvenez-vous à l'autel de vos parents, de vos amis défunts; ne vous contentez pas d'offrir la victime, participez-y vous-mêmes : que des communions ferventes et fréquentes, toujours utiles à vos âmes, sanctifient de plus en plus ces âmes souffrantes, les rendent par conséquent plus agréables à Dieu! C'est une excellente pratique répandue universellement dans l'Eglise, que de communier pour les fidèles morts dans l'amitié de Dieu.

Un chrétien fervent, qui est attentif à se conserver dans la grâce, sait facilement gagner et appliquer à ces âmes saintes des indulgences pour le soulagement de leurs peines. Voici quelques pratiques auxquelles des indulgences sont attachées.

Dire l'*Angelus* trois fois le jour, au son de la cloche, afin d'adorer le grand mystère du Fils de Dieu fait homme pour le salut des hommes, et d'honorer l'auguste Vierge qu'il a choisie pour s'incarner dans son sein;

Produire de cœur et de bouche les actes de foi, d'espérance et de charité;

Consacrer tous les jours au moins un quart d'heure à l'oraison mentale, à cet exercice si souvent recommandé par les saints, si nécessaire à tout chrétien qui veut se sauver et s'unir intimement à Dieu par la prière;

Réciter les litanies du saint nom de Jésus, celles de la très-sainte Vierge, mère de Jésus;

Se saluer mutuellement par ces paroles : *Loué soit Notre-Seigneur Jésus-Christ;*

Dire avec dévotion : *Loué et remercié soit à tout moment le divin et très-saint Saint-Sacrement;* et ces autres : *Bénie soit l'immaculée Conception de la bienheureuse vierge Marie;*

Adorer la sainteté de Dieu par ces paroles sacrées : *Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées; toute la terre est remplie de sa gloire. Gloire au Père, gloire au Fils, gloire au Saint-Esprit, comme elle était au commencement, maintenant et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.*

Ces pratiques, vous en conviendrez, mes frères, sont aussi faciles que pieuses. Or, c'est à ces pratiques si pieuses et si faciles, c'est à une multitude d'autres qui ne le sont pas moins, que les souverains pontifes ont appliqué des indulgences. Combien ne seriez-vous pas blâmables, combien ne seriez-vous pas cruels envers vous-mêmes, combien ne trahiriez-vous pas vos plus chers intérêts, si, faute d'attention et de vigilance sur votre cœur pour vous conserver dans la grâce de Dieu (car il faut être ami de Dieu pour gagner les indulgences), ou faute de fidélité à ces pieux exercices, vous négligiez de vous enrichir de ces trésors, qui sont maintenant comme à votre disposition, et d'en faire part à des âmes qui ne peuvent plus le faire par elles-mêmes, et qui peut-être expient dans le purgatoire la négligence qu'elles ont eue à profiter de ces moyens de sanctification lorsque le temps de la miséricorde coulait pour elles, comme il coule pour vous! Profitez, mes frères, de la leçon qu'elles vous

donnent; faites ce qu'elles feraient si elles étaient encore parmi nous. Ah! quelle serait leur ferveur! quelle serait leur exactitude!

Second moyen de soulager les âmes qui souffrent en purgatoire; les œuvres de pénitence et de mortification. La vie d'un chrétien, dit le saint concile de Trente, doit être une pénitence, une mortification continuelle. *Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ*, dit l'Apôtre, *ont crucifié leur chair avec leurs vices.* (*Gal.*, V, 24.) *Le royaume des cieux souffre violence*, dit Jésus-Christ. (*Matth.*, XI, 12) *Elle est étroite, la voie qui conduit au ciel* (*Matth.*, VII, 14); il faut donc se mortifier, il faut donc porter sa croix pour y arriver. Or, mes frères, cette mortification, ce renoncement, ces souffrances si utiles aux chrétiens qui les embrassent, peuvent être offertes à Dieu pour le soulagement des âmes détenues dans les prisons de sa justice et de sa miséricorde. Telle a été dans tous les temps la pratique des fidèles.

On voit dans l'Ancien Testament que le peuple d'Israël jeûnait pour les morts. Cette pratique s'est toujours maintenue parmi les chrétiens; et combien d'autres mortifications n'y ont pas ajoutées les saints les plus éclairés, les plus fervents: les Bernard, les Odon, les Dominique, etc., les âmes les plus favorisées du ciel, les Mechtilde, les Gertrude, les Brigitte, les Thérèse et beaucoup d'autres! que de larmes elles ont versées! que de macérations elles ont exercées sur leurs corps innocents! Vous seriez effrayés, si je vous en faisais le détail.

Je ne vous en demande pas tant, mes très-chers frères; mais ce que je vous demande, et ce que vous ne sauriez me refuser, c'est que, par esprit de pénitence pour vous-mêmes, et de zèle pour le soulagement des âmes du purgatoire, vous retranchiez quelque chose de vos tables, de vos plaisirs, même les plus permis; c'est que vous offriez à Dieu, à cette fin, les peines qui sont inévitables en cette vie, vos fatigues, vos travaux, les pertes de biens, la rigueur des saisons, en un mot, tout ce qui contriste, tout ce qui afflige la nature.

Ce que je vous demande, ce que vous ne sauriez me refuser, c'est que vous renonciez à vous-mêmes, comme Notre-Seigneur le recommande si souvent dans son saint Evangile; c'est que vous déclariez la guerre à vos passions; c'est que vous vous fassiez violence à vous-mêmes; c'est que vous réprimiez votre humeur, vos caprices, c'est que vous supportiez l'humeur, les caprices des autres, et que vous pratiquiez ainsi la charité chrétienne. Voilà ce que je vous demande, et, je ne crains pas de le dire, voilà ce que vous demandent, par ma voix, les âmes qui souffrent en purgatoire; faites-y bien attention.

Oui, époux, enfants, amis qui m'écoutez, allez sur le tombeau d'une épouse chérie, d'un père, d'une mère bien tendres, d'un frère, d'un ami bien chers que la mort vous a impitoyablement enlevés; allez sur leur tombeau, non pour l'arroser de larmes stériles, mais pour les interroger; interrogez-les, non sur ce qu'ils souffrent, non sur la cause, sur la durée et la vivacité de leurs souffrances, mais sur ce qu'ils désirent plus particulièrement de vous; interrogez-les, et soyez attentifs à leurs réponses : le silence du tombeau doit vous disposer à cette attention.

C'est au milieu de ce silence, c'est du fond de ce tombeau que vous entendrez un père, une mère, vous reprocher l'abus que vous faites du bien qu'ils vous ont laissé, le peu de soin que vous prenez de les soulager dans leurs peines, le peu de cas que vous faites de leurs dernières volontés, et surtout, votre lenteur à faire les restitutions qu'ils vous avaient recommandées en mourant, et que vous leur aviez promis, les larmes aux yeux, de ne pas différer; vous les entendrez vous conjurer, par tout ce qu'il y a de plus saint, de vous corriger de certains vices dont peut-être ils ne vous ont point repris pendant la vie avec assez de sévérité.

Vous les entendrez..... Ah! je comprends combien de tels reproches font d'impression sur vous. Je ne doute pas que dans ce moment vous ne vous ressouveniez de tous les avis que vous donnaient des parents si chers; je ne doute pas que vous ne preniez la résolution de les suivre avec plus de fidélité : joignez-y ceux qu'ils vous donnent encore du fond de leurs tombeaux. Combien, en effet, ne sont-ils pas sages, les conseils que nous donnent les morts!

Interrogez-les, consultez-les sur le parti que vous avez à prendre en certaines circonstances délicates; par exemple, sur le choix d'un état de vie, sur quelques autres entreprises un peu considérables. Interrogez-les, et sûrement ils vous répondront qu'il faut rapporter tout à la grande affaire du salut; que cette affaire est l'unique qui réclame tous vos soins, toute votre application; que vous devez, par conséquent, prendre toujours le parti qui met votre salut en assurance; que c'est une extrême folie de ne s'occuper que du temps, et d'oublier l'éternité.

Ils vous disent que, dans cette éternité, on ne conserve rien, si ce n'est peut-être un souvenir affligeant, désespérant des biens, des plaisirs, des honneurs de la vie; qu'on n'a de consolation que dans le souvenir des bonnes œuvres que l'on a pratiquées : ce sont les seules richesses qui restent après la mort. Faites-en donc, vous diront-ils du fond de leurs tombeaux, ô vous qui êtes encore sur la terre!

Oui, mes frères, faites des bonnes œuvres, je vous le dis avec les morts; faites-en pour vous enrichir solidement pendant

la vie; faites-en pour amasser des trésors que vous ne pourrez perdre, dont vous ne pourrez vous dépouiller. Amassez de ces trésors immortels, et faites-en part aux âmes qui souffrent dans le purgatoire: c'est le troisième et dernier moyen que j'ai à vous indiquer pour leur soulagement.

Toute œuvre chrétienne, c'est-à-dire toute œuvre de vertu surnaturelle, peut être rapportée à cette fin si capable de nous intéresser; et en cela je ne puis me lasser d'admirer la providence de notre Dieu, qui, en faisant éclater sa sainteté, sa justice dans le purgatoire, y fait pareillement briller sa miséricorde, en facilitant aux fidèles encore vivants le moyen de soulager les morts.

Une aumône, soit spirituelle, soit corporelle, la visite d'un malade, l'oubli, le pardon d'une injure, un service rendu au prochain, surtout quand il nous a offensés, outragés, persécutés; la visite des hôpitaux et des prisons, quelques paroles consolantes dites à une personne affligée, en un mot, toutes ces actions que l'apôtre saint Paul veut que nous rapportions à la gloire de Dieu, rapportez-les au soulagement des âmes du purgatoire, et par là vous glorifierez Dieu. Double motif pour vous de les multiplier, ces bonnes œuvres. Mais n'oubliez pas surtout qu'avant toute chose, vous devez remplir les devoirs de la justice, et par conséquent qu'une de vos premières obligations, c'est d'acquitter les dettes des défunts lorsque vous en êtes héritiers, d'exécuter leurs testaments, en un mot, de respecter en tout leurs dernières volontés.

Tels sont, mes frères, les grands moyens que la foi nous fournit pour le soulagement de ceux qui en ont emporté le signe dans l'autre vie: les négligerez-vous?

Si ces saintes âmes ne sont pas soulagées par votre charité, quels reproches vous aurez à vous faire! Ah! je ne saurais croire que vous voulussiez vous rendre coupables d'une insensibilité si indigne d'un chrétien! *Confidimus de vobis meliora et viciniora salutis.* (II *Thess.*, III, 4.) Nous fondons sur vous, vous dirais-je avec l'apôtre saint Paul, de plus heureuses espérances.

Elles seront donc soulagées, ces âmes qui doivent vous être si chères. A l'exemple de saint Bernard, et de tant d'autres saints, vous volerez à leur secours, vous vous empresserez, suivant la belle pensée de ce Père, d'échanger leurs gémissements en cantiques, de faire succéder le repos à leurs travaux, et la lumière aux ténèbres qui les environnent; vous vous empresserez de les tirer de ces cachots, de ces lieux de souffrance, pour leur ouvrir le ciel, pour les y placer parmi les anges et tous les saints, où elles aimeront et béniront Dieu éternellement. Puissions-nous partager ce bonheur avec elles! Je vous le souhaite, etc.

VIII. DISCOURS

SUR LES CHARMES DE LA VERTU

Transite ad me omnes qui concupiscitis me. (*Eccli.*, XXIV, 26.)

Venez à moi vous tous qui avez de l'amour pour moi.

C'est la sagesse; c'est la vertu, mes très-chers frères, qui nous fait cette agréable invitation; et pour nous déterminer à nous y rendre, elle nous promet de nous nourrir de ses fruits délicieux: ***Et a generationibus meis implemini.*** (*Ibid.*)

Qui pourrait nous empêcher de la désirer cette sagesse, de la rechercher avec ardeur, d'être dociles à ses leçons, de la faire régner dans toute notre conduite? Qui pourrait en un mot, nous empêcher d'embrasser de tout notre cœur le parti de la vertu? car c'est ce que je veux entendre, mes chers frères, par ce mot de sagesse dont j'emprunte ici les expressions; que ne puis-je en les faisant entendre à vos oreilles, la peindre à vos yeux avec tous ses attraits, cette aimable vertu? la bonté de vos cœurs m'assure que vous ne pourriez résister à ses charmes; vous lui rendriez justice et bientôt vous seriez sa conquête. Quel bonheur pour vous! Hélas! pour le goûter, il ne faudrait que renoncer à mille faux préjugés, qui prêtent à la vertu ce qui lui fut toujours étranger et qui la dépouillent, par la plus criante et la plus funeste injustice, de ce qui lui est propre: n'est-ce pas là l'artifice ou plutôt n'est-ce pas là le crime de ceux qui peignent la vertu d'une manière propre à en inspirer de l'horreur? tandis que présentée au naturel, elle a des charmes capables de la rendre victorieuse de tous ses ennemis.

Je ne sais, mes frères, si le démon peut employer des moyens plus efficaces pour détourner de sa pratique, que cette peinture affreuse; pour moi, je n'en connais pas. Je n'oserais me flatter, mes frères, de vous en présenter ici un tableau bien exact; une telle beauté demande de plus rares pinceaux, je ne puis que le crayonner; mais que dis-je? Est-ce donc à vos yeux que je veux parler? N'est-ce pas plutôt à vos cœurs? n'est-ce pas le cœur qui goûte les douceurs de la vertu? Oui, sans doute, mais le cœur ne goûte ordinairement que quand l'esprit est convaincu; souffrez donc que pour réussir dans un dessein qui ne peut que vous être infiniment avantageux, puisqu'il s'agit de votre salut éternel, je vous prouve que les charmes de la vertu sont bien ravissants: souffrez que je vous apprenne ce que nous avons à faire pour goûter les douceurs de la vertu et les faire goûter aux autres.

Daigne l'Esprit-Saint qui n'est que bonté et douceur, répandre son onction sur ce discours; elle seule peut lui assurer un heureux succès; demandons cette grâce par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Que la vertu ait des charmes capables

d'attirer tous les cœurs et de gagner toutes les affections, c'est une vérité bien consolante pour quiconque a du zèle pour la gloire de Dieu, pour son propre salut et pour celui du prochain; car il faut en convenir, le cœur de l'homme doit être gagné et non forcé; attiré et non rebuté; il est donc intéressant de lui présenter les attraits de la vertu, lorsqu'on veut l'engager à la pratiquer.

Non, je le répète, nous ne pouvons trop considérer nous-mêmes, ni trop faire considérer aux autres les beautés ravissantes de la vertu, lorsque nous voulons l'embrasser ou la faire embrasser: qu'il est dangereux de la peindre d'une manière capable d'en dégoûter! quels reproches n'ont point à se faire, ceux qui, par la manière dont ils la conseillent ou dont ils la pratiquent, rebutent les personnes faibles qui n'ont pas tout le courage qui leur serait nécessaire pour surmonter des répugnances qu'une personne véritablement vertueuse aurait eu le talent de leur faire surmonter.

Car, mes très-chers frères, ce ne sont point des attraits empruntés que ceux de la vertu; soit qu'on la considère en elle-même ou dans ses effets; soit qu'on la considère dans ses différentes espèces et, si j'ose m'exprimer ainsi, dans ses différentes branches; soit qu'on la considère dans les personnes qui la pratiquent avec plus de perfection: partout elle paraît aimable, partout elle attire les cœurs.

Ne vous imaginez donc pas que son commerce ait quelque chose de désagréable; non, et j'en ai pour garant l'Esprit-Saint lui-même; c'est lui qui par la bouche du Sage nous apprend que sa conversation n'a rien d'amer, rien de dégoûtant; que toute amertume, tout dégoût lui est étranger: *Non habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium convictus illius.* (*Sap.*, VIII, 16.)

C'est encore le même Esprit-Saint qui nous apprend que l'état d'une âme véritablement vertueuse est un festin continuel; c'est lui qui nous apprend en mille endroits de la sainte Ecriture, que la paix, la tranquillité, la sérénité qui ne fut jamais le partage de l'impie ni de l'hypocrite, est l'héritage de l'homme vertueux. *Bienheureux*, dit David, *celui qui craint le Seigneur!* (*Psal.* CXI, 1.) La crainte du Seigneur n'est donc pas un tourment: non, elle est même compatible avec les transports d'une sainte allégresse. Servez, dit ce saint roi, servez le Seigneur avec crainte et triomphez de joie au milieu de cette crainte; ne vous présentez point devant lui avec effroi, mais dans les transports de la joie; que les justes se réjouissent en présence du Seigneur, qu'ils prennent leur repas sous ses yeux avec allégresse: oui, dit-il encore, les concerts, les accents harmonieux doivent se faire entendre dans les tabernacles des justes; l'homme bienfaisant, charitable, l'homme de miséricorde est toujours agréable; une sainte sérénité paraît sur son visage, la grâce est répandue sur les lèvres de la personne vertueuse; les paroles de douceur, de bonté, de clémence sortent toujours de la bouche de la femme véritablement forte; ses lèvres comme celles de l'épouse des cantiques répandent le miel.

Je ne finirais pas si je voulais citer les différents passages de la sainte Ecriture qui prouvent cette vérité intéressante, si glorieuse à la vertu, si salutaire à ceux qui la veulent pratiquer; que d'exemples ne viendraient pas l'appuyer cette vérité que je voudrais pouvoir prêcher sur les toits! *Seigneur*, disait le Roi-Prophète, *souvenez-vous de David et de toute sa douceur.* (*Psal.* CXXXI, 1.) Il pouvait bien, ce grand serviteur de Dieu, parler de sa douceur; elle faisait son caractère comme elle avait fait celui de Moïse qui, parce qu'il était le plus doux des hommes, fut également chéri des hommes et de Dieu. Mais citons encore le saint roi David; quels charmes n'avait pas sa vertu! Saül ne s'y laisse pas gagner, c'est qu'aveuglé par la plus honteuse des passions, il ne veut pas les apercevoir; la jalousie lui fermait les yeux pour n'apercevoir en David qu'un rival, comme elle ferme encore aujourd'hui les yeux d'une multitude d'hommes, qui par là ne peuvent apercevoir dans les personnes vertueuses, les aimables qualités qui portent encore à aimer la vertu.

Jonathas les aperçut dans David, ces qualités aimables que Saül méconnaissait, et combien ne l'aima-t-il pas! Quelle tendresse dans leur amitié!..... Mais Notre-Seigneur Jésus-Christ que David figurait, annonçait, ne nous a-t-il pas montré et dans son saint Evangile et dans son adorable personne, tous les charmes de la vertu? Ne nous dit-il pas que son joug n'est point pesant, qu'il est doux, que son fardeau est léger? ne se donne-t-il pas pour modèle de douceur, d'humilité, de bonté? et quels traits n'en apercevons nous pas de ces ravissantes vertus, dans le cours de sa conversation avec les hommes? Rappelez-vous sa charité pour les malheureux, son indulgence pour les plus grands pécheurs, sa patience, sa condescendance pour la Samaritaine.

Rappelez-vous avec quel bonté il supporte la grossièreté de ses apôtres, avec quelle charité il guérit l'incrédulité de Thomas et rassure ses disciples effrayés. Ne sont-ce point là des traits d'une vertu bien aimable? Marie, la très-sainte Vierge, Marie ne montre-t-elle pas les amabilités de la vertu dans la visite qu'elle fait à sa chère cousine Elisabeth?

Son fils adoptif, saint Jean l'évangéliste peint-il la vertu avec des traits effrayants? Non sans doute; les commandements du Seigneur, dit-il, ne sont pas bien difficiles; de la plume de cet apôtre, de ce saint évangéliste, coulent comme de sa bouche, les expressions les plus douces, son langage est celui de la douceur et de la charité. Cela ne doit point nous surprendre, c'est

sur la poitrine de Jésus, dans son sacré cœur, que le disciple bien-aimé avait puisé la vertu comme dans sa source, et il l'avait puisée, par conséquent, avec toute sa douceur et ses amabilités.

Le troisième ciel où saint Paul avait été élevé, ne lui avait point donné d'autres leçons : ah ! combien de fois le grand Apôtre employa-t-il les expressions, et montra-t-il dans sa conduite la tendresse d'une mère.

Saint Augustin nous donne le même spectacle; quel cœur que celui d'Augustin ! Que ses manières étaient douces et insinuantes, qu'il rendait la vertu aimable ! Saint Bernard l'avait aussi ce talent si précieux ; l'austérité de sa vie ne diminua rien des charmes de sa vertu.

Mais ne pouvant citer ici, les exemples édifiants de tant de saints qui, austères pour eux-mêmes, étaient remplis de bonté, de douceur pour le prochain, ne puis-je pas me contenter de citer le saint évêque de Genève? nommer saint François de Sales, n'est-ce pas représenter la vertu avec tous ses charmes? Aussi la rendit-il aimable, cette vertu, et aux hérétiques les plus obstinés, et aux pécheurs les plus endurcis, et aux mondains les plus éloignés du royaume de Dieu : Que dis-je, il la rendit, ne la rend-il pas encore aimable dans ses écrits? peut-on les lire ces écrits pleins d'onction et de douceur, sans se sentir attiré à la pratique, à la poursuite de la vertu, tant la vertu semble en saint François de Sales, parée de tous ses charmes? Aussi saint Vincent de Paul disait que le saint évêque de Genève était la véritable image du Fils de Dieu conversant avec les hommes.

Puisse la doctrine, et encore plus les exemples de cet illustre pontife, former à la vertu des prédicateurs, des apologistes dignes d'elle, et aussitôt elle sera aimée; bientôt elle fera des conquêtes, et ses plus grands ennemis reconnaîtront la vérité de cet oracle du Sage : *Rien de plus glorieux que de suivre le Seigneur, rien de plus doux que d'observer ses commandements :* « *Nihil dulcius quam respicere in mandata Domini, gloria magna est sequi Dominum.* » (*Eccli.*, XXIII, 37.) Mais que faut-il faire pour goûter et faire goûter aux autres cette douceur de la vertu? C'est ma seconde réflexion.

SECOND POINT.

Il n'y avait qu'un Dieu fait homme qui pût ôter à la vertu ce qu'elle a de rebutant pour un cœur sensuel : oui, il fallait un Dieu fait homme pour attirer les hommes à la pratique d'une vertu solide, en la montrant avec tous ses charmes, sans cependant la dépouiller de cette sévérité salutaire, que porte naturellement avec elle l'idée de la vertu.

J'ai dit, mes frères, sévérité, car à Dieu ne plaise, qu'en faisant valoir ici les charmes de la vertu, j'en donne une idée fausse et contraire à celle que nous devons nous en former d'après le saint Évangile : c'est ce livre sacré qui nous apprend que la même vertu qui rend heureux ceux qui la pratiquent, exige des privations, des sacrifices, des combats ; qu'il faut porter sa croix tous les jours, qu'il faut se renoncer soi-même ; qu'il faut en un mot marcher par le chemin étroit, chemin au reste que le saint roi David parcourait avec une si grande ardeur, comme il nous le dit lui-même, lorsque son cœur était dilaté par la charité.

Qui sont ceux qui peuvent comme ce saint roi, courir et faire courir les autres dans les sentiers de la vertu? apprenons-le une bonne fois; c'est à l'école de Jésus-Christ que je vous appelle. Ah ! n'oublions jamais la leçon qu'il va nous donner.

Après nous avoir invités à nous charger de son joug, en nous assurant qu'il est *doux et léger : apprenez de moi*, ajoute cet adorable et aimable maître, *que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes.* (*Matth.*, XI, 29.) Méditons bien, approfondissons bien ces paroles divines et nous trouverons trois moyens efficaces, mais indispensables pour goûter et faire goûter aux autres, la suavité du joug du Seigneur. Le premier, c'est la douceur ; le second, c'est l'humilité de cœur; le troisième, c'est la paix et la tranquillité de l'âme, fruit nécessaire et comme naturel de la douceur et de l'humilité.

Oui, mes frères, ces moyens sont efficaces et indispensables pour goûter les charmes de la vertu et les faire goûter aux autres ; sans la douceur, l'humilité de cœur et le repos de l'âme, il est impossible de sentir combien le Seigneur est doux, combien il est délicieux de le servir ; mais on l'éprouve, quand on possède ces précieux dons du ciel.

Ces vérités n'ont pas besoin de preuves, tant elles sont claires ; cependant pour vous en convaincre de plus en plus, je vais les développer en peu de mots, et vous fournir quelques sujets de réflexions : puissent-elles vous être salutaires.

Premier moyen de goûter la délicieuse onction de la vertu, la douceur, l'aimable douceur ; en effet ne dispose-t-elle pas le cœur à recevoir les impressions de la grâce et à les communiquer aux autres? C'est à ces cœurs que le Seigneur enseigne ses voies, dit le saint roi David; ce sont les cœurs doux qui possèdent la terre, dit Jésus-Christ dans le saint Évangile ; les cœurs doux sont chéris de Dieu et des hommes. C'est sur eux, c'est en eux que repose l'Esprit du Seigneur plus doux que le miel, ce divin Esprit devient leur partage et inonde leur âme de chastes délices.

Que prouvent, mes frères, ces différents passages de la sainte Écriture? les vérités que je vous annonce; oui, c'est pour les personnes véritablement douces, que la vertu a de la suavité et de la douceur; c'est en elles que la vertu montre ses attraits, ses charmes ; c'est par elles qu'elle les fait goûter.

Il n'en est pas ainsi des cœurs aigris par

quelque passion : non, les hommes vindicatifs, impatients, emportés, immortifiés ne goûteront jamais combien le Seigneur est doux; leur humeur changera en amertume ce que le service du Seigneur a de plus délicieux; leur goût est dépravé, comment cette suavité pourrait-elle entrer dans leur cœur? leurs yeux sont obscurcis, comment pourraient-ils saisir les beautés ravissantes de la sagesse? mais surtout comment leur langue empoisonnée pourrait-elle faire aimer la vertu, en peindre les traits, en prouver les avantages, en détailler les motifs, en insinuer la pratique?

Oui, la douceur, la douceur seule peut goûter, faire goûter les suavités de la loi du Seigneur qui est préférable, comme dit le saint roi, à l'or et aux pierres précieuses. Comment sans douceur aplanir les premières difficultés que les passions découvrent toujours et grossissent même souvent à ceux qui entrent dans le sentier de la vertu!

Le moyen de faire porter un joug, c'est de le faire aimer, et n'est-ce pas le propre fruit de la douceur? n'est-ce pas elle qui détermine celui qui la possède à se faire tout à tous, à l'exemple du grand Apôtre, pour les gagner tous à Jésus-Christ? n'est-ce pas elle qui rend indulgent, compatissant? Aussi lorsque Notre-Seigneur envoya ses apôtres prêcher la vertu dans tout l'univers, que leur recommandait-il surtout? la douceur : *Vous serez comme des agneaux au milieu des loups.* (*Matth.*, X, 16.)

Pouvait-il, ce divin Maître, donner une meilleure leçon? et le succès le plus brillant n'a-t-il pas justifié la sagesse de cette instruction? La douceur des disciples de Jésus-Christ n'a-t-elle pas converti tout l'univers, triomphé de tous les obstacles et assujetti le monde entier au joug de Jésus-Christ? N'est-ce pas en se laissant égorger comme des agneaux qu'ils ont converti les loups? En attribuant à la douceur des apôtres le succès de leur prédication, je n'exclus pas leurs autres vertus, mais j'ose dire que sans la douceur leurs autres vertus n'auraient eu aucun succès; un zèle trop amer, un extérieur trop austère n'aurait jamais fait aimer l'Evangile : sa sévérité, toute réelle qu'elle est, ne l'exclut pas et elle est même très-compatible avec cette douceur. Mais prenez garde, la douceur que je recommande n'est pas une douceur qui dégénère en mollesse; ce n'est pas une douceur de tempérament, d'éducation, de politesse, en un mot une douceur purement naturelle; c'est une douceur vraiment évangélique; cette douceur qu'on va apprendre à l'école de Jésus-Christ est un des plus délicieux fruits de son Esprit-Saint, elle est un écoulement de son cœur aimable : la sagesse incréée unit toujours à la douceur la force pour parvenir à ses fins adorables.

En un mot, la douceur dont je parle est inséparable de l'humilité de cœur, car je suis obligé de l'avouer, mes frères, il n'y a qu'une vraie humilité qui puisse la communiquer, cette douceur inaltérable, cette patience qui souffre tout, cette condescendance, cette indulgence, en un mot, cette bonté d'âme capable de gagner et de convertir les plus mauvais cœurs.

Les personnes vaines et orgueilleuses ne savent point prendre toutes ces formes nécessaires pour faire aimer la vertu. Mais comment en feraient-elles goûter la douceur aux autres, elles ne la goûtent pas elles-mêmes! Non, l'esprit du Seigneur ne repose que sur les âmes humbles; je le répète encore, ce n'est qu'à eux qu'est accordée la grâce de la piété et du vrai zèle, et elle est refusée aux orgueilleux : le Seigneur s'en éloigne, il ne s'approche que des humbles, il les console dans toutes leurs peines, dit l'Apôtre.

Sur qui reposera mon esprit, dit le Seigneur, sinon sur celui qui est doux et humble, et qui tremble à ma parole? Il faut être enfant pour être nourri du lait des consolations célestes. C'est aux petits que Dieu révèle ses secrets; ce sont les petits qu'il nourrit d'une manne cachée. C'est au petit troupeau qu'il est défendu de craindre, parce que c'est à lui, dis-je, qu'il a plu au Père de donner le royaume; et ce royaume, dit l'Apôtre, est la paix et la joie dans le Saint-Esprit.

L'orgueil, la vanité ferment le cœur aux impressions de la grâce, ces vices le dessèchent; il ne peut donc pas être inondé des consolations du ciel. C'est en conversant avec Dieu sur la montagne que Moïse devint le plus doux des hommes; c'est en conversant avec Dieu dans l'oraison que nous deviendrons tels; mais la conversation avec Dieu dans la prière, le don d'oraison n'est accordé qu'aux âmes humbles, aux cœurs simples. Quelle part les orgueilleux pourraient-ils prétendre aux consolations divines, aux douceurs de la vertu? et ne la goûtant pas, cette douceur, comment pourraient-ils la faire goûter aux autres? Ah! plutôt ne dégoûtent-ils pas de sa pratique? Un air de hauteur, de vanité, de suffisance; une austérité orgueilleuse, un zèle pharisaïque, l'affectation dans les paroles, en un mot, tout ce qui contrarie la sainte humilité, fait tort à la vertu, en éloigne, en dégoûte, tandis que des manières humbles, prévenantes, insinuantes, engagent, et, pour ainsi dire, enchaînent dans son parti.

Quand on veut gagner des âmes à Dieu, quand on veut faire aimer la vertu à des cœurs accoutumés à n'aimer que le vice, il y a bien des obstacles à vaincre, bien des difficultés à surmonter, bien des peines à dévorer en secret : l'apôtre saint Paul les compare aux douleurs de l'enfantement. Pour cela, il faut bien du courage, il faut se faire à soi-même bien des violences, il faut dissimuler bien des chagrins. Il faut donc bien de la prudence et bien du zèle, il faut donc bien de l'humilité; car cette vertu seule fait éviter mille indiscrétions dans lesquelles le zèle outré, l'amour-propre, l'impatience précipitent : il faut, pour réussir dans un si

grand dessein, les bénédictions du ciel, et ces bénédictions sont refusées à l'orgueilleux; ses efforts sont communément stériles, quelques talents d'ailleurs qu'il déploie.

Il n'en est pas ainsi de l'humble de cœur; quelque médiocres que soient ses talents, l'humilité prévient en sa faveur, et lui ouvre l'oreille et le cœur des personnes dont il veut faire la conquête. Cette humilité semble couvrir tous ses autres défauts, si cependant on peut en supposer avec l'humilité, qui est le principe d'une patience invincible. Et n'est-ce pas cette patience qui fait trouver dans les croix une onction que les mondains ne sentent pas, n'aperçoivent point, dit saint Bernard ?

O vous, mes frères, qui ne goûtez point les douceurs de la vertu, voyez si ce n'est point au défaut d'humilité que vous devez attribuer une privation qui est si funeste; car plus les consolations de la vertu sont abondantes, plus il doit être accablant de ne les pas goûter. Et vous qui, chargés de faire aimer la vertu (ce devoir vous regarde, pères et mères, à l'égard de vos enfants; maîtres et maîtresses, à l'égard de vos domestiques; supérieurs, à l'égard de ceux qui vous sont soumis), si, loin de la faire aimer, vous n'en inspirez que du dégoût; si même, ce qui n'arrive que trop souvent, vous étouffez, pour ainsi dire, la vertu naissante dans le cœur de ceux en qui par vos soins elle devait croître et faire les progrès les plus rapides; voyez si le défaut d'humilité, ou, pour mieux dire, si une sotte vanité ou un orgueil intolérable ne vous rend pas coupables de ce crime, j'ai presque dit de cette espèce de parricide; passez-moi cette expression, elle échappe à à un zèle qui ne peut que vous être agréable et utile : mais quand on pense de quel intérêt il est pour la gloire de Dieu et le salut des âmes de faire aimer la vertu, peut-on ne pas se faire à soi-même et aux autres les reproches les plus vifs, et en même temps les plus justes et les plus amers, si, faute d'avoir fait quelque violence à son humeur pour montrer plus de douceur et d'humilité, on aliène les esprits, on aigrit les cœurs, on les ferme aux impressions de la vertu, et on les laisse ouverts aux impressions du vice.

Matière intéressante, je ne saurais trop le répéter, objet digne de l'examen le plus sérieux, et peut-être des larmes les plus amères pour plusieurs de ceux qui me lisent ou qui m'entendent! ah! souffrez donc que je vous recommande encore une fois la douceur et l'humilité, ô vous qui, par état, devez être les apologistes de la vertu! et combien sont chargés de cette honorable fonction! J'ose dire qu'elle est plus ordinaire qu'on ne pense; car le zèle pour la gloire de Dieu et le salut du prochain appartient à tous les hommes, quoique tous les hommes ne le doivent pas exercer de la même manière : mais, de quelque manière qu'on l'exerce, on doit toujours l'accompagner d'une douceur inaltérable, d'une profonde humilité : ces deux vertus si aimables procurent infailliblement la paix à nos âmes, suivant l'oracle de Notre-Seigneur Jésus-Christ; et c'est cette paix, mes très-chers frères, si désirable qui, nous faisant goûter les délices de la vertu, nous aide puissamment à les faire goûter à ceux dont le salut nous intéresse. Bienheureux, dit Jésus-Christ, les cœurs pacifiques, ils seront appelés les enfants de Dieu. Et combien des enfants chéris d'un si bon père n'ont-ils pas de grâces pour lui attirer leurs frères égarés, et pour leur faire pratiquer la vertu!

Oh! qu'un chrétien qui jouit de la paix de l'âme est propre à apaiser le tumulte des passions dans ceux qui l'approchent! Soyez en paix, et voyez, dit le Prophète. Quoi? que veut-il qu'on voie? Voyez combien le Seigneur est doux (*Psal.* XXXIII, 9), combien sa loi est sainte, combien son joug est léger, combien son amour est délicieux, combien ses récompenses sont magnifiques!

Oui, pour voir tout cela, il faut être en paix : ce n'est que dans une oraison paisible et tranquille qu'on peut apercevoir ce que ces objets ont de ravissant. Un cœur déchiré de remords, un esprit agité de quelques passions, une âme en proie aux scrupules, aux inquiétudes, un chrétien qui ne sait pas s'abandonner aux soins amoureux de la Providence, ou qui est facilement troublé par les événements fâcheux de la vie, ne peut pas les bien goûter, ces douceurs, et il ne peut les faire goûter aucunement aux autres. Les manières, le ton, le visage, les paroles, tout se ressent de l'agitation de l'esprit, tout annonce l'anxiété du cœur. Et comment d'un tel cœur pourraient-ils passer dans le cœur du prochain, ces mouvements doux, tranquilles, délicieux, qui font aimer la vertu et lui assurent des conquêtes?

Puisse, mes très-chers frères, la conquête du vôtre être le fruit de ce discours! puisse le tableau de la vertu, que je n'ai fait qu'ébaucher, vous inspirer le désir de la connaître plus parfaitement! puissent ses amabilités, qu'il est plus doux de sentir qu'il n'est facile de les exprimer, vous déterminer à la pratiquer généreusement, constamment, héroïquement! Puissiez vous, en la pratiquant de la manière la plus parfaite, de la manière la plus humble, la plus douce, la plus pacifique, augmenter le nombre de ses partisans les plus zélés! puissiez-vous enfin, riches de vos propres mérites, riches des mérites de ceux que vous aurez gagnés à Dieu, parvenir au séjour où la vertu est couronnée, au ciel, où l'on est enivré des délices du Seigneur, et où l'on jouit d'une béatitude consommée! Je vous la souhaite, et je désire ardemment de la partager avec vous.

—

IX. DISCOURS

SUR L'HUMILITÉ.

Prêché à Paris dans des retraites ecclésiastiques.

Rectorem te posuerunt, noli extolli, esto in illis quasi unus ex ipsis. (*Eccli.*, XXXII, 1.)

Si l'on vous a établi pour gouverner les autres, ne vous élevez point, soyez parmi eux comme un d'entre eux.

Ne s'adresseraient-elles, ces paroles du Sage, qu'à ceux que la divine Providence a élevés dans le siècle pour gouverner les autres; ne serait-ce qu'à eux qu'il serait recommandé de se comporter en tout avec modestie, d'oublier quelquefois leur dignité, d'être en un mot toujours en garde contre cette vaine complaisance, contre cet orgueil que la grandeur humaine est si propre à inspirer et qu'elle n'inspire malheureusement que trop souvent?

Cet avis sans doute, mes frères, ne regarde pas seulement les gouverneurs politiques, il convient encore et d'une manière plus spéciale à ceux que Jésus-Christ a élevés à la dignité du sacerdoce, qu'il a distingués de la foule, qu'il a tirés d'entre les laïques pour les rendre dépositaires d'une partie de sa puissance, pour leur confier ses mystères les plus augustes, pour les préposer aux simples fidèles, en un mot pour les établir sur la terre ses lieutenants en travaillant au salut des âmes qu'il a rachetées au prix de son précieux sang.

Oui, c'est à eux spécialement que l'Esprit-Saint donne cette leçon importante, de s'affermir d'autant plus dans la vertu d'humilité qu'ils sont plus élevés par la sublimité de leur ministère, de craindre d'autant plus la vanité qu'elle se glisse plus facilement dans les cœurs.

Cependant, mes frères, malgré cet avis si salutaire, est-il si rare de voir l'orgueil pénétrer dans le sanctuaire, de voir la vanité s'insinuer dans des cœurs consacrés si particulièrement au Dieu de l'humilité; enfin est-ce un phénomène de voir des ministres des autels sans humilité? Non, mes frères, une trop funeste expérience nous démontre le contraire, et, malgré les raisons pressantes que nous avons de nous humilier, nous sommes des orgueilleux éperdument amoureux de notre propre excellence, pleins d'estime pour nous-mêmes et de mépris pour les autres; nous sommes en un mot dépourvus de la sainte vertu d'humilité.

Nous sommes ici assemblés, mes frères, pour reconnaître nos écarts dans la voie du salut, pour en découvrir la source, y apporter remède, examiner l'endroit faible de notre cœur, par où le démon nous attaque le plus souvent; nous sommes ici pour considérer les obstacles que nous mettons à notre perfection, voir ce qui rend le plus souvent inutiles les fonctions de notre ministère, car un des principaux fruits de la retraite est de travailler à acquérir la vertu qui nous manque le plus, à déraciner le vice qui s'oppose le plus à notre sanctification. Ne nous flattons point, mes frères, ce vice, n'est-ce point un orgueil secret; cette vertu, n'est-ce point l'humilité? Quoi qu'il en soit, puisqu'on veut que je vous annonce la divine parole pendant ces jours de bénédiction, je n'ai point cru pouvoir choisir un sujet plus intéressant que celui de l'humilité.

Humilions-nous, mes frères, les raisons les plus pressantes nous démontrent la nécessité de l'humilité, première réflexion.

Humilions-nous et embrassons les vrais moyens d'acquérir l'humilité, seconde réflexion.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Que l'humilité soit une vertu nécessaire à tous les chrétiens, c'est ce qu'on ne peut nier sans contredire une des vérités le plus souvent inculquées dans le saint Evangile; c'est ce que nous ne cessons de prêcher nous-mêmes et d'inculquer, soit dans les chaires chrétiennes, soit au tribunal de la pénitence: en sommes-nous bien convaincus dans la pratique? qu'il est à craindre que cela ne soit pas ainsi! Tâchons de bien réveiller notre foi sur cet article, appliquons-nous ce que nous disons si souvent aux autres; convainquons-nous bien que si l'humilité est nécessaire au commun des fidèles, elle l'est encore bien plus aux oints du Seigneur. En voici, mes frères, quelques raisons qui ne me paraissent pas susceptibles de réplique, vous êtes trop judicieux pour ne pas y acquiescer.

Qu'est-ce qu'un prêtre? C'est un homme qui, obligé étroitement de travailler à sa perfection, doit travailler à la sanctification des autres; c'est un chrétien qui, à l'exemple de Jésus-Christ, doit se sanctifier lui-même avant de sanctifier les autres; c'est un canal par où découlent sur les fidèles les grâces les plus abondantes; c'est un ministre chargé des fonctions les plus augustes, un instrument qui, entre les mains de Dieu, doit être propre à toutes sortes de bonnes œuvres; c'est, en un mot, l'homme de Dieu chargé des intérêts de sa gloire. Or, mes frères, tous ces titres prouvent invinciblement la nécessité indispensable de l'humilité pour le ministre des autels. Si un prêtre est obligé de se sanctifier lui-même pour sanctifier les autres, s'il est obligé de tendre à la plus haute perfection pour répondre à la sublimité de son état, n'est-ce pas l'humilité qui doit en être le fondement, ne sera-ce pas à mesure qu'il s'abaissera, qu'il s'enfoncera dans cette vertu, qu'il élèvera plus haut l'édifice de sa perfection, de même qu'on creuse plus profondément les fondements d'un édifice à proportion qu'on pense à lui donner plus d'élévation? Cette pensée est de saint Augustin.

Quelle sainteté acquerra un prêtre, s'il n'a pas l'humilité en partage? La sainteté ne consiste pas seulement, dit saint Jean Chrysostome, dans l'exemption des vices, mais dans l'assemblage de toutes les vertus;

mais l'humilité n'est-elle pas le fondement et la plus sûre gardienne de toutes les vertus? Aussi les saints Pères disent qu'amasser des mérites sans humilité, c'est amasser de la poussière au vent. Et n'est-ce pas ce dont firent une funeste expérience les vierges folles de l'Evangile? Pourquoi furent-elles exclues de la salle du festin, malgré le soin qu'elles avaient eu de conserver leur pureté, malgré leur empressement à faire leur cour à l'époux et à l'épouse? C'est, dit saint Grégoire pape, parce qu'elles ne surent point en confier la garde à l'humilité, voilà l'huile qui leur manqua; et c'est pour cela que ce grand pape nous donne cet avis si important, de conserver avec la plus grande précaution nos bonnes œuvres, de peur qu'elles ne soient sans récompense si nous cherchons à nous faire estimer.

Sans l'humilité un prêtre n'acquerra aucune vertu. La foi, sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu et qui doit être si éminente dans un prêtre, ne demande-t-elle pas une humilité profonde? Un esprit orgueilleux se captivera-t-il jamais sous le joug qu'elle nous impose, ne voudra-t-il pas s'ériger en juge des vérités qu'elle nous propose, et, mesurant sur ses faibles idées les mystères adorables de notre sainte religion, ne blasphémera-t-il pas souvent ce qu'il ignore? Quelle preuve n'en avons-nous pas dans tous les hérétiques, en fut-il un seul qui ne fût pas orgueilleux? L'opiniâtreté dans l'erreur fait l'hérésie : mais d'où vient l'opiniâtreté? N'est-ce pas de l'orgueil, n'est-ce pas du défaut d'humilité? Ce qu'il y a de plus sensible et ce qu'une funeste expérience nous apprend, c'est que les coups les plus cruels qui ont été portés à l'Eglise, l'ont été par ceux qui semblaient devoir rendre plus de services à la religion.

Qui de nous, mes frères, n'a pas déploré plusieurs fois la chute d'un des plus grands docteurs de toute l'Eglise, qui fut l'oracle de son temps, dont les écrits sont encore une source de lumières, dont le style a tant d'énergie, dont la doctrine était si austère, dont les mœurs avaient été si pures et que l'Eglise de Carthage regardera toujours comme sa gloire, Tertullien? S'il avait été humble, sa mémoire serait aussi précieuse à l'Eglise que la plupart de ses écrits lui ont été utiles; mais non, Tertullien donne entrée dans son cœur à quelques sentiments d'une vanité secrète, il jette sur l'épiscopat des regards ambitieux, il voit avec peine la préférence qu'on donne à un autre pour cette éminente dignité, il est un peu trop sensible à l'envie de quelques ecclésiastiques, il essuie de leur part quelques mortifications, c'en est assez pour faire tomber une des colonnes de la primitive Eglise.

Les siècles suivants nous fourniront des exemples non moins frappants du précipice affreux où jette communément le défaut d'humilité en tant de maîtres de l'erreur qui préfèrent leurs faibles lumières à celles de l'Eglise. Arius était savant, Nestorius éclairé, Pélage pénétrant, Luther, Calvin, Mélancton ne manquaient ni d'esprit, ni de doctrine, ni d'érudition; personne sans doute ne refusera ces qualités brillantes aux novateurs du dernier siècle; mais parce qu'ils manquèrent d'humilité, dans quelles extravagances ne donnèrent-ils pas? Arius nie la divinité du Verbe; Nestorius multiplie les personnes, et veut ôter à Marie la gloire de la maternité divine; Pélage ne donne rien à la grâce; Luther dépouille l'homme de sa liberté et en fait une espèce d'automate; Calvin ôte à l'Eglise sa consolation et son soutien, en niant la présence réelle de Jésus-Christ. Les novateurs du dernier siècle nous représentent un Dieu cruel qui impose des commandements impossibles, même aux justes, et qui punit comme coupables des hommes, ouvrages de ses mains, pour avoir fait, ou omis ce qu'il ne leur était pas possible de faire ou de ne pas omettre; et c'est ainsi que le défaut d'humilité les a fait tomber dans l'aveuglement et l'incrédulité : *Evanuerunt in cogitationibus suis et obscuratum est insipiens cor eorum.* (*Rom.*, I, 21.)

L'humilité est donc nécessaire pour conserver le précieux trésor de la foi; elle n'est pas moins nécessaire pour goûter les douceurs de l'espérance chrétienne. Cette vertu exige et suppose une grande défiance de soi-même et une entière confiance en Dieu; or, je vous le demande, un présomptueux, un prêtre orgueilleux sut-il jamais se défier de lui-même? et quelle confiance peut-il avoir en Dieu, puisqu'il sait que Dieu résiste aux superbes et qu'il ne donne sa grâce qu'aux humbles? *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam* (*Jac.*, IV, 61); il sait qu'il humilie les orgueilleux : *Qui se exaltat humiliabitur* (*Luc.*, XVIII, 14), dit Jésus-Christ; qu'il abaisse les présomptueux et ceux qui se glorifient dans leur prétendue vertu : *Præsumentes de se et de sua virtute gloriantes humiliat*, dit l'Ecriture. (*Judith*, VI, 15.)

Quelle charité peut-on supposer dans un cœur qui n'est pas humble? Vous le savez, encore, mes frères, la charité nous oblige à chercher la gloire de Dieu, à la préférer à toutes choses; est-ce là, je vous le demande, est-ce là ce que fait un orgueilleux? Sa propre excellence, sa propre gloire, n'est-ce pas ce qui l'occupe, n'est-ce pas ce qu'il recherche en tout, n'est-ce pas là ce à quoi il rapporte tout? N'attendez ni douceur, ni patience d'un ecclésiastique qui n'est point humble : le fiel, l'amertume, les paroles piquantes, l'arrogance, l'esprit de ressentiment, voilà les fruits de l'orgueil. Aussi l'apôtre saint Paul, en prescrivant à son cher Tite les qualités que doivent avoir ceux à qui il imposera les mains, avant d'interdire l'entrée du sanctuaire aux emportés, aux personnes sujettes au vin, à la violence, à l'avarice, l'interdit d'abord aux orgueilleux : *Oportet sine crimine esse episcopum, non superbum*, etc. (*Tit.*, I, 7.) Prenez garde, dit-il encore à Timothée, d'élever au sacerdoce un néophyte : *Non neophytum.* Pourquoi,

mes frères, cette irrégularité? L'Apôtre nous en donne aussitôt la raison : c'est de peur que, s'élevant par l'orgueil, il ne tombe dans la même condamnation que Satan : *Ne in superbiam elatus, in judicium incidat diaboli.* (I *Tim.*, III, 6.)

Je dirais, si je ne l'avais déjà insinué, que cette pureté angélique, qui doit être le partage des prêtres de la loi nouvelle, ne peut être en sûreté que sous la garde de l'humilité; que c'est le défaut de celle-ci qui porte des coups mortels à celle-là; j'ajouterais ce que dit saint Augustin, que Dieu punit l'orgueil par les chutes les plus honteuses, qu'il punit l'élévation d'esprit par la corruption du cœur. C'est ce que nous apprend l'expérience de tous les temps d'une manière bien terrible; et ce qu'il y a de plus terrible encore, c'est que ces chutes honteuses, qui dans les desseins de Dieu devaient être un remède à l'orgueil, ne font presque jamais concevoir à ceux qui en sont coupables des sentiments d'humilité; et n'en soyons pas surpris : l'orgueil et l'impureté conduisent d'un pas égal à l'impénitence finale; le défaut d'humilité en introduisant dans notre cœur tous les vices, en bannit toutes les vertus : *Superbia, sicut est origo omnium criminum, ita ruina cunctarum virtutum est.* D'où saint Grégoire conclut que l'orgueil est une marque évidente de réprobation : *Evidentissimum reproborum signum est superbia, humilitas autem electorum.*

Saint Augustin avait dit avant ce saint docteur, que de tous les péchés l'orgueil est le plus grand et la source de tous les autres; et ne croyez pas que ce soit ici une exagération d'un zèle outré, le Saint-Esprit nous le déclare lui-même : *L'orgueil est le commencement de tous les péchés.* (*Eccli.*, X, 15.) Par la raison des contraires, concluons, avec saint Cyprien, que l'humilité est le fondement de la sainteté; avec saint Jérôme, que c'est la première vertu des chrétiens; avec saint Grégoire, qu'elle est la maîtresse, la mère, la racine et la source des vertus chrétiennes, ajoutons, et des vertus sacerdotales.

Un prêtre ne travaillera donc jamais efficacement à sa sanctification, s'il n'en jette pour fondement une profonde humilité. Mais néanmoins travaillera-t-il plus efficacement à la sanctification des autres, sera-t-il entre les mains de Dieu un instrument propre à procurer sa gloire, sera-t-il un canal propre à faire couler les grâces sur les âmes? Non, mes frères; pourquoi?

Première raison. Un instrument doit être souple, docile, maniable à la main de l'ouvrier; et un prêtre orgueilleux apporte toujours des résistances à la grâce et aux desseins de Dieu.

Seconde raison. Notre Dieu est un Dieu jaloux de sa gloire, il jure qu'il ne la donnera point à d'autres : *Gloriam meam alteri non dabo* (*Isa.*, XLII, 8.) Il en est si jaloux, que pour opérer ses plus grandes merveilles, il se sert des plus faibles instruments : *Infirma mundi elegit, ut confundat fortia.* (I *Cor.*, I, 27.) Il a choisi les gens les plus faibles, les plus méprisables selon le monde, afin qu'ils ne s'en attribuent pas la gloire. Un ministre orgueilleux, éperdument amoureux de lui-même, ne craint point de porter des mains sacriléges sur la gloire de son Dieu, et de se croire quelque chose, et même beaucoup dans l'œuvre de Dieu; il ne sera donc jamais de la race de ces hommes par qui s'opère le salut universel : *Non sunt de semine virorum per quos salus facta est in Israel.* (I *Mach.*, V, 62.) Par laquelle de ses fonctions un ministre des autels pourrait-il donc contribuer à la gloire de Dieu et au salut des âmes? Je sais qu'il est différentes fonctions dans notre état, propres à procurer cette gloire; je sais que tel qui n'est pas propre à les remplir toutes, en peut remplir quelques-unes avec succès; je sais que les dons de Dieu sont différents, que le moindre, passez-moi cette expression, peut couvrir d'une gloire immortelle celui qui le fera valoir; mais je sais aussi, et vous le savez aussi bien que moi, je sais qu'il n'est aucune fonction dans notre saint ministère qui ne demande une profonde humilité, qu'il n'en est aucune qui ne devienne dangereuse, lorsqu'on la remplit sans humilité.

N'allez pas confier à un ministre orgueilleux une des plus importantes, quoique peut-être une des fonctions de notre état qu'on estime moins, j'entends l'instruction familière de la jeunesse, le catéchisme, fonction où il s'agit non-seulement d'instruire les enfants des premiers éléments de notre sainte religion, mais encore de tourner leurs tendres cœurs vers Dieu qui en est si jaloux; la visite des pauvres malades, fonction où il s'agit d'apprendre à un pauvre moribond à sanctifier les souffrances, à se préparer au terrible passage du temps à l'éternité : quelque grandes que soient ces fonctions aux yeux de la foi, comme elles n'ont rien qui flatte l'amour-propre, un prêtre orgueilleux ou les négligera, ou les remplira mal; il ne saura jamais prendre ces manières simples, douces et insinuantes, dont Notre-Seigneur nous a donné l'exemple, pour attirer à lui le cœur des enfants et des pauvres. Mais confiez ces différentes fonctions à un prêtre vraiment humble, aimant la vie obscure et cachée, fuyant la gloire du monde et ne cherchant uniquement qu'à plaire à Jésus-Christ : avec quel zèle, quelle joie et quel empressement ne se portera-t-il pas à ces différentes fonctions! quelles bénédictions Dieu ne répandra-t-il pas sur son ministère obscur! quel trésor de mérites n'amassera-t-il pas! on ne les connaîtra bien qu'au jour du jugement où Dieu, découvrant les choses les plus cachées, exaltera autant ceux qui se seront humiliés, qu'il humiliera ceux qui se seront exaltés.

Sera-ce dans les chaires chrétiennes, ou annonçant avec éclat la parole de Dieu, qu'un prêtre procurera sa gloire et travaillera efficacement au salut des âmes? Oui,

s'il est humble; car alors Dieu répandra ses bénédictions sur son ministère, parce qu'il ne cherchera que la gloire de son maître, ou que s'il cherche quelquefois à plaire à ses auditeurs, ce ne sera que pour les ramener plus doucement à Jésus-Christ; il ne se servira jamais d'expressions pompeuses et qui ne sont propres qu'à flatter les oreilles : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis.* (I *Cor.*, II, 1.) Mais avec une simplicité, avec des expressions énergiques, quoique simples, avec l'éloquence d'un homme apostolique, il développera les mystères de notre sainte religion, il en relèvera les maximes si pleines de sagesse, il invectivera contre tous les vices, il inspirera l'amour de toutes les vertus, il n'épargnera personne, parce qu'il ne cherchera à plaire à personne, il ne se prêchera jamais lui-même, il prêchera uniquement Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Voilà ce que fera un prédicateur humble.

Mais malheur à celui qui n'apportera pas de l'humilité à un ministère si saint! que fera en effet, mes frères, sans cette vertu, dans une chaire chrétienne, un ministre évangélique? quels dangers ne courra-t-il pas de se perdre? tout ne devient-il pas piége pour lui, tout n'est-il pas écueil? infatué de son prétendu mérite, il croit souvent prononcer des oracles, quoiqu'il ne dise rien que de très-ordinaire. Ce n'est pas la gloire de Dieu qui le fait monter en chaire, c'est la sienne propre.

De là cette sensibilité aux louanges qu'on lui donne; de là quelquefois ce secret dépit lorsqu'il croit n'avoir pas réussi; de là cette secrète jalousie contre ceux qui sont plus suivis, plus applaudis; malheur à lui, s'il se trouve quelque adulateur qui, pour flatter sa vanité, lui dise comme autrefois les Juifs à Hérode, qu'il parle comme un dieu et non comme un homme! il le croira aussi volontiers que ce prince orgueilleux; comme lui il refusera à Dieu la gloire qui lui est due, trop heureux si en punition de son orgueil, il n'est pas frappé par l'ange exterminateur d'une manière terrible! Un tel prédicateur ne sera jamais qu'un airain sonnant ou une cimbale retentissante.

Est-ce au tribunal de la pénitence qu'un ministre sans humilité fera du fruit? n'est-ce pas là au contraire qu'il court les plus grands risques et qu'il tombe dans les plus grandes fautes? a-t-on jamais vu un confesseur présomptueux douter, consulter. On dirait que personne n'est plus éclairé que lui! Il décide sans hésiter les questions les plus difficiles; c'est un aveugle qui conduit d'autres aveugles : quel risque ne courent-ils pas tous de tomber dans le plus affreux précipice!

Mais ce n'est pas là le seul danger qu'il court. D'où viennent au tribunal de la pénitence ces préférences scandaleuses qui excitent tant de murmures, ce vice honteux de l'acception des personnes, que l'apôtre saint Jacques reproche avec tant d'énergie, ce partage inégal de soins, de temps et d'attention, ces décisions différentes sur la même matière, cette sévérité outrée pour quelques-uns, cette lâche complaisance pour quelques autres; d'où viennent en un mot tant de prévarications dans l'administration du sacrement de pénitence? c'est que, si la direction de certaines personnes flatte l'amour-propre, la direction de quelques autres n'a rien qui pique la vanité.

Comment sans humilité, un confesseur obtiendra-t-il du ciel les lumières si nécessaires pour la conduite des âmes et pour la décision des cas, souvent très-épineux : comment triomphera-t-il de ces tentations si délicates et de toutes espèces où il est exposé dans le saint tribunal? n'est-ce pas surtout pour le directeur sans humilité, qu'il est à craindre qu'en touchant le cœur des autres il ne s'endurcisse, qu'en les purifiant il ne se souille, qu'en les sanctifiant il ne se pervertisse, qu'en les sauvant il ne se damne? Qu'il a sujet de craindre que le souverain Juge ne lui adresse au grand jour ces terribles paroles! Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité, je ne vous connais pas : *Non novi vos, discedite a me qui operamini iniquitatem.* (*Matth.*, VII, 23.)

Que ces paroles sont terribles, mes frères, quelles sont propres à étouffer les sentiments d'orgueil et de vaine complaisance que nous inspirent quelquefois nos prétendus succès! C'était pour prémunir contre cette vanité ses chers disciples et en même temps pour nous donner en leurs personnes l'avis le plus important que le Sauveur du monde leur disait : Je voyais Satan qui tombait du ciel comme un éclair : *Videbam autem Satanam tanquam fulgur de cœlo cadentem.* (*Luc.*, X, 18.) Ce n'est pas pour le pouvoir que je vous ai confié, que vous devez vous réjouir, mais parce que vos noms sont écrits dans le ciel. Par un exemple si frappant de la chute du premier ange, de Lucifer, il a voulu nous faire connaître ce que nous avons à craindre, si, à son imitation, nous nous approprions les dons de Dieu, au lieu de lui en rapporter toute la gloire; car je le repète, il en est très-jaloux et il punira très-sévèrement pendant l'éternité ceux qui en auraient été les usurpateurs.

« Un ministre fidèle, dit saint Bernard, lorsque la gloire de Dieu, venant du ciel, s'opère par lui, ne souffre point qu'il en reste rien dans ses mains; il ne se glorifie point de l'honneur qu'il a de servir comme d'instrument et d'organe à la divine puissance; il est très-fortement persuadé qu'il ne peut rien par lui-même, et qu'il ne doit attribuer qu'à Dieu le succès de ses entreprises. »

Tels ont été les sentiments des saints : aussi ils ont été d'autant plus humbles, que Dieu les a comblés de plus grandes grâces. Plus Dieu les a rendus grands aux yeux des hommes, plus ils ont été humbles et petits à leurs propres yeux : ils se regardaient comme indignes des moindres charges de l'Eglise, tandis que tout le monde les trou-

vait propres à remplir les plus éminentes. Ah! que les ministres sans humilité sont éloignés de ces sentiments! il n'est point de fonction dont ils ne se croient capables, il n'est aucune place dont ils ne se regardent dignes; mais comme tous ne pensent pas comme eux, quelle secrète jalousie ils ressentent, et quelles plaintes amères ils font lorsqu'ils se voient préférer des sujets qu'ils estiment moins qu'eux!

N'est-ce pas de ce défaut d'humilité que viennent les dissensions scandaleuses qu'on voit quelquefois entre les membres d'un même clergé? Quelquefois c'est un pasteur qui, enflé de sa place, n'a que des airs hautains pour des ministres des autels qu'il doit regarder comme ses frères, comme ses coopérateurs dans la vigne du Seigneur, où souvent ils travaillent plus que lui; quelquefois aussi, il faut l'avouer, ce sont des ministres subalternes qui, impatients et toujours incapables de soumission, parce qu'ils n'ont point d'humilité, ne savent jamais se rendre ni aux prières, ni aux invitations et représentations de leur pasteur: *Inter superbos semper jurgia sunt.* (*Prov.*, XIII, 10.)

N'est-ce pas ce défaut d'humilité qui fait qu'on voit des ecclésiastiques résister aux premiers pasteurs, mépriser leurs ordonnances, se glorifier de leur résistance, affecter l'indépendance, fouler aux pieds les lois de l'Eglise les plus sacrées?

Est-ce par humilité que les ministres d'un Dieu pauvre, d'un Dieu humble, au mépris des canons les plus formels, les plus respectables, imitent, surpassent même les laïques dans le luxe de leur ameublement, la délicatesse de leur table, la mondanité de leur habit, de leur parure? Est-ce par humilité, ou plutôt n'est-ce pas par vanité qu'on les voit fréquenter les partisans du monde, courir avec eux après les faux plaisirs du monde, mettre toute leur étude à s'insinuer dans l'esprit des grands du monde? Ah! voilà ce qui a perdu tant de jeunes élèves du sanctuaire, dont les talents et les vertueuses dispositions faisaient concevoir les plus heureuses espérances. Ils ont plu au monde, leur vanité en a été flattée; le monde leur a plu, ils s'y sont livrés: depuis cette époque, ils ont été le sujet des larmes de l'Eglise, dont ils devaient être la consolation.

Mais d'où vient qu'on voit quelquefois des pasteurs se faire comme les esclaves des grands du monde, et ne montrer que des airs de hauteur pour les pauvres et les petits de leur paroisse, dont ils devraient être les pères? Ils se rebutent de leur grossièreté, et leur donnent avec peine quelques moments pour écouter ce qu'ils auraient à leur dire. D'où vient un si grand désordre? du défaut d'humilité.

Je ne finirais point, mes frères, si je voulais faire ici le détail de tous les maux qu'entraînent après eux l'orgueil et la vanité, de tous les biens qu'apporte avec elle la sainte vertu d'humilité; mais il est temps de nous entretenir des moyens d'acquérir, de conserver, et de perfectionner cette vertu si nécessaire aux ministres de l'Evangile: c'est ce que je vais faire le plus brièvement que je pourrai dans ma seconde réflexion.

SECONDE RÉFLEXION.

Avant d'entrer dans le détail des moyens que la divine providence nous fournit pour acquérir l'humilité, formons-nous une idée exacte de cette sainte vertu. Cette connaissance est d'autant plus nécessaire qu'il n'est rien de plus aisé que de confondre la fausse avec la vraie humilité, semblable en cela aux choses les plus excellentes, qui sont sujettes à être falsifiées et contrefaites.

Comme il n'est rien qui nous rende plus méprisables et haïssables aux yeux de Dieu et des hommes que l'orgueil: *Odibilis coram Deo et hominibus superbia* (*Eccli.*, X, 7), aussi n'est-il rien que les orgueilleux cachent avec plus de soin que le défaut d'humilité; ils en affectent le langage, ils en imitent les manières, tant ils désirent paraître humbles, quoiqu'ils n'aient que les dehors de l'humilité. On se trompe souvent soi-même, croyant être enrichi de cette belle vertu, quoiqu'on n'en ait que les apparences. Cela vient, mes frères, de ce que l'humilité est une vertu si belle, si excellente, si nécessaire, si avantageuse et si aimable, qu'il n'est personne qui ne veuille se la procurer, quoique personne, pour ainsi dire, ne prenne les moyens de l'acquérir. Prenons bien garde, mes frères, de nous tromper nous-mêmes; prenons garde de prendre le change dans une matière si importante, l'erreur ici ne pourrait être que très-dangereuse.

Qu'est-ce donc que l'humilité? apprenons-le de saint Bernard, ce saint si éclairé et en même temps si humble. L'humilité, dit ce Père, est une vertu qui rend l'homme vil et méprisable à ses propres yeux par une intime connaissance de soi-même. L'humilité ne consiste donc point dans les paroles ni dans les dehors; elle consiste dans les sentiments du cœur; elle consiste à avoir une basse opinion de soi-même, fondée sur la profonde connaissance qu'on a de ses misères; elle consiste à désirer de n'être pas connu, ou à ne l'être que pour être méprisé des autres: *Ama nesciri et pro nihilo reputari.* Elle consiste à fuir les louanges et les applaudissements des hommes, et à rapporter à Dieu toute la gloire de nos talents et de nos succès, disant avec l'Apôtre, que tout ce que nous sommes, nous ne le sommes que par la grâce de Dieu: *Gratia Dei*, etc. (I *Cor.*, XV, 10.) Elle n'est pas seulement produite en nous par la conviction de notre faiblesse et de nos misères, ce ne serait là qu'une humilité d'esprit; elle est encore produite dans le cœur par la charité, qui fait aimer le mépris et l'oubli des hommes, qui fait goûter la bassesse et l'abjection, qui porte celui

qu'elle possède, à chercher toujours la dernière place comme le lieu de son centre et de son repos. *Humilitas quam charitas format et inflammat, consistit in affectu*, dit saint Bernard.

Le vrai humble, dit ce Père, ne demande donc point qu'on l'estime humble; il veut qu'on le regarde comme vil, abject, digne d'oubli et de mépris : *Verus humilis non humilis vult prædicari, sed vilis vult æstimari.* Voilà l'humilité que les ministres du Seigneur doivent tâcher d'acquérir. Le vrai humble ne dit donc jamais rien qui puisse tourner à son avantage; il n'aime en aucune manière à s'entendre louer. Docile à l'avis de Jésus-Christ dans le saint Evangile, qui nous dit de bien prendre garde de faire de bonnes œuvres devant les hommes pour en être vus, qu'autrement nous n'en recevrons aucune récompense de notre Père qui est dans les cieux; docile, dis-je, à cet avis, un prêtre vraiment humble prend bien garde de faire quelque chose pour plaire aux hommes; il agit en tout avec la plus pure intention; il évite avec soin les pensées d'orgueil qui s'élèvent quelquefois dans son cœur; il s'interdit tout discours qui tendrait directement ou indirectement à sa louange; il prend bien garde de se préférer à personne : si Dieu accorde quelque succès à son ministère, il lui en rapporte la gloire tout entière; il ne méconnaît point les dons de Dieu en lui; il peut, il doit même les considérer quelquefois, non pour se les approprier comme l'ange rebelle, mais pour les rapporter à leur principe, et s'exciter à la plus vive reconnaissance envers Dieu.

Si c'est orgueil de s'attribuer les dons de Dieu, c'est ingratitude de les méconnaître. Reconnaissons que nous n'avons rien de nous-mêmes, dit saint Augustin, reconnaissons ce que nous avons de Dieu; c'est le moyen d'éviter et l'orgueil et l'ingratitude. *Superbiam arguens Apostolus, non ait : Non habes, sed « Quid habes quod non accepisti? » Habere te agnosce, et ex te nihil habere, ut nec superbus sis, nec ingratus.*

Marie, la très-sainte Vierge, quoiqu'elle fût la plus humble des créatures, reconnut cependant qu'elle était la plus privilégiée de Dieu. Comment conserva-t-elle une si profonde humilité avec une si claire connaissance de son mérite? c'est qu'elle sut rapporter à Dieu toute la gloire de ses dons.

Comment un prêtre peut-il conserver l'humilité avec la connaissance des talents que Dieu lui accorde, et des bénédictions qu'il répand sur son ministère? c'est en se disant à lui-même cet oracle de l'Apôtre : *Quid habes quod non accepisti?* (I *Cor.*, IV, 7.) c'est en se rappelant cet avis de saint Grégoire, que nous serons jugés d'autant plus strictement que nous aurons reçu de la part de Dieu plus de talents : *Ne nos qui plus cæteris in hoc mundo accepisse aliquid cernimur ab auctore mundi, gravius inde judicemur;* qu'à proportion des grâces que l'on a reçues de Dieu, on doit lui rapporter du fruit avec plus d'abondance : *Cum augentur dona, rationes etiam crescunt donorum;* qu'enfin notre humilité, notre dévouement au service de Dieu doivent croître à proportion de l'élévation de notre place, de l'exactitude du compte que nous devons : *Tanto ergo esse humilior atque ad serviendum Deo promptior quisque debet ex munere, quanto obligatiorem esse conspicit in reddenda ratione*, c'est toujours saint Grégoire qui parle. Nous avons souvent à la bouche ces belles paroles, mes frères : les récitons-nous toujours avec toute l'attention qu'elles demandent? excitent-elles en nous ce saint tremblement, cette profonde humilité qu'elles sont propres à inspirer?

D'après cette idée que tous les saints nous donnent de l'humilité, voyons les principaux moyens que nous devons prendre pour acquérir cette vertu. Le premier, c'est de nous bien étudier nous-mêmes, afin de nous bien connaître; le second, c'est de méditer avec attention les exemples et les oracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous prêche l'humilité si hautement, et d'une manière si pressante; le troisième, c'est de fixer les yeux sur la conduite de tous les saints ministres des autels qui tous ont été des modèles d'humilité; le quatrième, c'est une prière fervente et fréquente pour acquérir l'humilité, reconnaissant que nous y avons une entière opposition, et que nous ne pouvons l'obtenir que de Dieu seul. Développons ces quatre moyens; réduisons-les en pratique, et sûrement nous deviendrons humbles.

Premier moyen : *La connaissance de soi-même.* Saint Augustin était bien convaincu de l'efficacité de ce moyen lorsqu'il adressait à Dieu ces courtes, ces belles paroles : *Noverim te, Domine, noverim me.* Comment, en effet, se connaître et s'estimer? comment se connaître et ne pas se mépriser? Une des raisons que quelqu'un donne de l'amour que Dieu a pour l'humilité, c'est qu'il aime la justice et la vérité sur toutes choses : or l'humilité est la justice et la vérité même, l'orgueil et la présomption ne sont que mensonge et tromperie. Nous ne sommes point en effet ce que nous pensons être, ni ce que nous voulons que les autres pensent de nous. Si nous voulons marcher dans la vérité et l'humilité, regardons-nous tels que nous sommes : est ce trop demander? Etudions-nous nous-mêmes. Après la connaissance de Dieu, il n'est point de connaissance plus utile, et néanmoins il n'est point de connaissance qu'on désire moins d'acquérir : c'est que l'amour-propre ne trouve dans cette connaissance rien qui le flatte. Quoi qu'il en coûte, il faut cependant acquérir cette connaissance. Pour cela que faut-il faire? Entrer sérieusement en nous-mêmes, interroger notre propre cœur, voir ce que nous sommes dans l'ordre de la nature et de la grâce, considérer ce que nous devons être et ce que nous ne sommes pas.

Quel sujet de nous humilier! Dans l'ordre

de la nature, que sommes-nous? Misère, corruption, faiblesse, pourriture, néant, un peu de boue: voilà notre origine, *pulvis es*, un peu de poussière: voilà à quoi nous serons bientôt reduits, *et in pulverem reverteris.* (*Gen.*, III, 19.) Nous ne semblons avoir la vie que par emprunt: à chaque instant on peut nous la redemander. Le peu de santé dont nous jouissons, à combien de faiblesses, à combien de maladies n'est-il pas exposé? Nos corps ne sont-ils pas des corps de mort? O homme, de quoi peux-tu t'enorgueillir? Tu as été conçu dans l'iniquité, tu es né dans les pleurs, tu passes ta vie dans les travaux, et il faut bientôt mourir ; c'est une nécessité, disait un ancien:

Unde superbit homo cujus conceptio culpa,
Nasci pœna, labor vita, necesse mori!

Je sais que nous avons une âme immortelle, spirituelle, incorruptible; mais, mon Dieu, à quelles faiblesses n'est-elle pas sujette, à quelles passions n'est-elle pas en proie? Tantôt enflée par l'orgueil et la présomption, tantôt abattue par la pusillanimité et le désespoir, déchirée par l'envie, corrompue par l'impureté, énervée par la paresse, transportée par la colère, n'est-elle pas le théâtre des passions et les plus cruelles et les plus honteuses? De quelles ténèbres notre esprit n'est-il pas environné, dans quelles erreurs n'est-il pas capable de tomber? de quoi pouvons-nous donc nous glorifier?

Mais si nous nous considérons dans l'ordre de la grâce, c'est surtout alors que nous trouvons en nous-mêmes un sujet de la plus profonde humilité. Que sommes-nous en effet? des pécheurs qui avons offensé Dieu si souvent, et qui ignorons s'il nous a pardonné; exposés par conséquent, à chaque instant, à tomber dans cet abîme où l'orgueil a précipité celui des esprits célestes qui était le plus élevé en gloire, et avec lui une multitude innombrable d'anges prévaricateurs dans l'enfer, que nous avons tant de fois mérité, où les complices de nos désordres sont déjà à brûler, où sont tombées, par notre négligence peut-être, tant d'âmes dont le salut nous avait été confié, qu'un zèle plus actif aurait retirées du précipice, mais que notre lâcheté a vues se perdre avec indifférence, que nos mauvais exemples ont peut-être enfoncées de plus en plus dans le précipice. Elles demandent maintenant vengeance contre nous. Que cette pensée, mes frères, est propre à nous humilier! C'est ici que je dirai volontiers avec saint Bernard: *Territus terreo.* Car qui de ceux qui sont chargés des fonctions du saint ministère peut se flatter d'avoir toujours été un vrai dispensateur des mystères de Dieu, de n'avoir jamais prévariqué dans ses fonctions redoutables, d'avoir toujours offert la victime sainte avec la pureté nécessaire, de n'avoir jamais porté à l'autel une conscience souillée ou au moins embarrassée, d'avoir toujours au tribunal soutenu les intérêts de Dieu et ménagé le salut de ses pénitents? cependant s'il s'est perdu une seule âme par notre faute, quel compte terrible Dieu ne nous en demandera-t-il pas? Vous n'ignorez pas, mes frères, les menaces effrayantes que Dieu nous en fait par ses prophètes.

Avons-nous toujours été la bonne odeur de Jésus-Christ dans nos conversations, avons-nous toujours traité les choses saintes saintement? Ah! si le compte qu'il faudra rendre d'une seule messe est si terrible, que sera-ce de cette multitude de sacrifices que nous avons offerts quelquefois par intérêt, souvent par habitude, presque toujours avec indévotion? que serait-ce si je pouvais entrer dans le détail de toutes les fonctions de notre ministère : quel sujet d'humiliation ne nous fourniraient-elles pas! que serait-ce si nous comparions la sublimité de notre état avec le peu de dispositions que nous y avons apportées! que serait-ce si nous comparions ce que nous devons être, avec ce que nous sommes! nous verrions que, devant être tout célestes, nous sommes tout terrestres ; que devant être pleins de zèle, nous sommes insensibles aux intérêts de Dieu; que, devant être animés de ferveur, nous sommes tièdes et languissants; que, devant être des anges, pour ainsi dire, nous ne sommes que des hommes faibles et corrompus; que, devant être le sel de la terre, la lumière du monde, nous ne sommes qu'un sel affadi, nous ne sommes que ténèbres.

Chargés de réconcilier les pécheurs avec Dieu, nous ne savons pas si nous ne sommes point à ses yeux des objets d'abomination; nous ne savons pas si, supposé que nous soyons en état de grâce, nous y persévérerons ; nous savons seulement que beaucoup sont appelés, mais que peu sont élus, nous savons que parmi les ministres de Jésus-Christ, c'est le grand nombre qui se perd.

Vérité terrible, mes frères! je n'oserais l'avancer, si je n'avais pour garant le grand saint Jean Chrysostome: *Non temere dico*, dit ce Père, *sed ut affectus sum, ut sentio, non arbitror esse sacerdotes multos qui salvi fiant, sed multo plures qui pereant.*

Après cela de quoi pourrions-nous nous enorgueillir, serait-ce de quelques bonnes œuvres que nous faisons? mais par combien de mauvaises œuvres ne sont-elles pas étouffées? et dans ces bonnes œuvres mêmes qui sont en si petit nombre, combien d'imperfections ne s'y glisse-t-il pas! intention peu épurée, motifs humains, habitude, intérêt, amour-propre, recherche de soi-même, envie de paraître, de faire parler de soi, peut-être d'être connu des supérieurs, d'être placé; lâcheté, tiédeur, dégoût, ennui; n'est-ce pas là ce que présentent, au juste, nos prétendues bonnes œuvres? c'est ce qui fait qu'à l'exemple de Job et de tous les saints nous devons les craindre en quelque sorte autant que nos mauvaises actions; celles-ci nous portent naturellement à nous confondre et à nous humilier

celles-là servent à nourrir notre vanité, et voilà ce qui rend l'orgueil si dagereux.

Les vertus servent d'aliment à l'orgueil, dit saint Jérôme : *Cætera enim vitia vitiis aluntur, sola superbia virtute pascitur.* Racine de tous les vices, dit saint Eucher, il est la perte de toutes les vertus : *Vitiorum omnium radix, virtutum omnium pestis.* Il corrompt toutes les vertus, il les dépouille de leur mérite, il est à craindre jusque dans les plus saintes œuvres, dit saint Augustin : *etiam in recte factis timenda est.* Disons donc avec ce Père si saint et si humble, et si saint précisément parce qu'il était humble, si humble parce qu'il était saint, disons : Malheur, Seigneur, à la vie la plus juste, si vous l'examinez sans miséricorde !

De quoi pourrions-nous nous enorgueillir? serait-ce de la sublimité du sacerdoce auquel nous avons été élevés? mais ignorons-nous que plus nous sommes élevés, plus la chute est à craindre pour nous, que c'est une chose monstrueuse, suivant saint Bernard, qu'une haute dignité avec une vie animale et de bas sentiments? *Monstruosa res gradus summus, animus imus.* Ignorons-nous que de grands châtiments sont réservés aux grandes places, quand elles ne sont pas dignement remplies? *Potentes potenter tormenta patientur, exiguo conceditur misericordia* (*Sap.*, VI, 7) : que, s'il y a quelque miséricorde à espérer, c'est pour les petits et pour les humbles. !

De quoi pourrions-nous nous enorgueillir? serait-ce de nos talents? mais de qui tenons-nous ces talents? n'est-ce pas de Dieu? *Quid habes*, etc., dit l'Apôtre. Quel compte terrible ne faudra-t-il pas rendre de ces talents? Le saint Evangile nous l'apprend trop clairement, cette vérité, pour m'arrêter à vous la prouver davantage; après tout, sont-ce les talents qui font les saints? sont-ce toujours les grands talents qui rendent plus de services à l'Eglise? ne semble-t-il pas même que, comme il y a une malédiction lancée contre les grandeurs et les richesses, il y en a aussi une portée contre les grands talents? Ce n'est pas toujours avec les grands génies qu'est la main de Dieu; je ne donne cependant pas ceci comme une règle; je sais que de grands saints ont été de grands esprits; mais nous savons tous que de grands talents sont une tentation bien délicate pour l'amour-propre; mais nous savons tous enfin que des talents médiocres, joints à une profonde humilité, sont une voie beaucoup plus sûre pour le salut, et souvent plus utile pour l'Eglise.

De quoi pourrions-nous nous enorgueillir? serait-ce de nos travaux? mais quelque laborieuse, quelque pénible que soit notre vie (et ceci au reste convient à très-peu d'ecclésiastiques, car combien de ministres d'oisifs dans la vigne du Seigneur?); notre vie, quelque dure qu'elle soit, qu'a-t-elle de comparable à celle des apôtres que nous remplaçons?

Rappelons-nous les fatigues, les sueurs, les périls, les naufrages, la faim, la soif, la nudité, les persécutions, les genres de mort multipliés auxquels étaient exposés un saint Paul et ses autres collègues dans l'apostolat. Oserez-vous me dire, c'étaient des apôtres? oui, mais vous répliquerai-je, nous sommes leurs successeurs, nous travaillons pour le même maître, nous attendons la même récompense, nous avons été établis ministres pour le salut des hommes qui ont coûté à Jésus-Christ tout son sang; et si ce modèle vous paraît trop élevé, comparez vos travaux à ceux de tant de saints de ce dernier siècle qui ont fourni une carrière vraiment apostolique : rappelez-vous les travaux d'un saint François Xavier dans ses courses évangéques, d'un saint Charles Borromée dans ses visites dans le gouvernement de son vaste diocèse; d'un saint Vincent de Paul, dont les jours ont été aussi pleins qu'ils ont été longs. Quels hommes, quels héros, quels apôtres! Ah! mes frères, oserons-nous parler de nos travaux, quand nous penserons à ceux de ces vrais prêtres.

Mais si ces exemples vous paraissent trop élevés, jetez les yeux sur tant de bons prêtres, car il en est quelques-uns parmi nous qui, dans l'obscurité, inconnus du monde, qui n'est pas digne d'eux, souvent dans la pauvreté au fond d'une campagne, sans bénéfice, souvent sans d'autre consolation que celle de travailler pour Dieu, souffrent pendant bien des années ce que le tribunal a de plus fatigant, ce que la visite des malades a de plus rebutant, ce que l'administration des sacrements a de plus gênant, en un mot, ce que le saint ministère a de plus accablant. Ah! quelle récompense les attend dans le ciel! ils n'en ont aucune sur la terre. Nous en avons tous connu et nous en connaissons encore, mes frères, de ces vertueux prêtres qui sont vraiment les apôtres de leur paroisse, la force et le soutien de leurs pasteurs, et quelquefois le supplément.

De quoi pourrions-nous nous enorgueillir? des succès de nos travaux, des bénédictions qu'il plaît quelquefois à Dieu de répandre sur notre ministère? je l'avoue, c'est une tentation bien délicate, mais pourrions-nous sans folie nous en attribuer le succès? ne savons-nous pas bien que nous ne sommes capables que d'y mettre par nos péchés des obstacles? ignorons-nous que ce n'est ni celui qui plante, ni celui qui arrose, qui est quelque chose, mais que c'est Dieu qui donne la vertu d'accroissement? ignorons-nous que de nous-mêmes nous ne sommes pas capables d'avoir une bonne pensée, mais que toute notre suffisance vient de Dieu? ignorons-nous que nous ne pouvons prononcer d'une manière salutaire le saint nom de Jésus que par la vertu du Saint-Esprit? ignorons-nous ce qu'a dit Jésus-Christ, que sans lui nous ne pouvons rien, et que, quand même nous aurions fait tout le bien qui dépend de nous, nous devons reconnaître que

nous ne sommes que des serviteurs inutiles? ignorons-nous que le moyen d'arrêter le cours de ses bénédictions, ce serait de nous en attribuer quelque chose? qu'alors nous sentirions l'effet de cette malédiction du prophète : *Da eis vulvam sine liberis et ubera arentia*. (*Ose.*, IX, 14.)

Terribles menaces, mes frères, que la stérilité de notre ministère et l'inutilité de nos travaux ne nous donnent malheureusement que trop sujet de nous attribuer. Ignorons-nous enfin que ces succès qui flattent tant notre amour propre sont souvent le fruit, non de nos travaux, mais des prières ferventes de quelques âmes simples qui dans la retraite, inconnues au monde, attirent du ciel par leurs soupirs les bénédictions les plus abondantes sur les travaux des hommes apostoliques, succès que leurs propres imperfections seraient capables de détourner?

Ne nous glorifions donc en rien, si ce n'est de nos propres infirmités, afin que la vertu de Jésus-Christ habite en nous; ne nous glorifions que dans le Seigneur, car ce n'est pas celui qui se loue qui doit être estimé, mais c'est celui que Dieu loue. Ne souffrons jamais que l'orgueil domine ou dans nos pensées, ou dans nos paroles, car c'est l'orgueil qui a été le commencement du malheur et de la perte de tout le monde; partout où il se trouve se trouve la confusion, et là où est l'humilité, là est la vraie sagesse, dit le Sage; la ruine de l'âme, dit-il encore, est la suite de l'orgueil : *Contritionem præcedit superbia et ante ruinam exaltatus spiritus.* (*Prov.*, XVI, 18.) *Il vaut mieux être humilié que de partager les dépouilles avec les superbes : Melius est humiliari cum mitibus quam dividere spolia cum superbis.* (*Ibid.*, 19.) *L'humiliation suivra l'orgueilleux et la gloire sera le partage des humbles de cœur : Superbum sequitur humilitas et humilem spiritus suscipiet gloria.* (*Prov.*, XXIX, 23.)

Plus nous sommes élevés par le sacerdoce, plus la puissance que Dieu nous a confiée est grande et sublime, plus nous devons nous humilier en toutes choses; par là nous trouverons grâce devant Dieu, car il n'y a que lui dont la puissance soit véritablement grande, et il n'est honoré que par les humbles : *Quanto magnus es humilia te in omnibus, et coram Deo invenies gratiam, quoniam magna potentia Dei solius, et ab humilibus honoratur.* (*Eccli.*, III, 20.) Celui qui est orgueilleux sera rempli de malédiction et trouvera enfin sa ruine : *Qui tenuerit illam* (*superbiam*) *adimplebitur maledictis et subvertet eum in finem.* (*Eccli.*, X, 15.)

Toutes ces réflexions, mes frères, sont de l'Esprit-Saint lui-même, dans les livres de la Sagesse. En faudra-t-il davantage pour nous inspirer la plus vive horreur de l'orgueil et le plus grand désir d'acquérir la sainte humilité? Mais voulez-vous de nouveaux motifs et désirez-vous un nouveau moyen? Vous les trouverez dans les oracles, dans les exemples de Notre Seigneur Jésus-Christ; c'est, en effet, la leçon que ce divin Maître veut que nous apprenions de lui : Apprenez de moi, nous dit-il, parlant à ses disciples qu'il formait au ministère apostolique, apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* (*Matth.*, XI, 29.) Comme s'il leur disait, remarque saint Bernard, en développant ces belles paroles, apprenez de moi non que je suis sobre, chaste et prudent, mais que je suis doux et humble de cœur. En vous instruisant sur cette matière, je ne vous envoie ni à la doctrine des patriarches, ni aux livres des prophètes; c'est moi-même que je vous donne pour modèle, c'est en ma personne que vous verrez et que vous pourrez étudier la forme de l'humilité que vous devez embrasser et suivre. *Non ad doctrinam patriarcharum, non ad prophetarum libros ego vos mitto, sed exemplum humilitatis vobis exhibeo.*

Il fallait, en effet, un Dieu pour donner à l'homme orgueilleux des leçons d'humilité. Eh! quelle leçon! tantôt il déclare à ses disciples que celui qui s'élève sera humilié, et il répète souvent cet oracle, voulant sans doute qu'on ne l'oublie jamais; tantôt il leur prescrit de ne prendre jamais que les dernières places dans les assemblées où ils seraient invités. Ici il les avertit qu'il n'est pas venu sur la terre pour être servi, mais pour servir : *Non veni ministrari, sed ministrare* (*Matth.*, XX, 28); là il les prémunit contre les pratiques et la conduite des pharisiens, qui, au lieu de la gloire de Dieu, ne cherchaient, dans les bonnes œuvres qu'ils semblaient faire, que la gloire qui vient des hommes; tantôt il leur donne comme marque de la grande différence qui se trouve entre son empire et celui des hommes que ceux-ci ne cherchent qu'à dominer, mais que ses vrais serviteurs ne savent point chercher à s'en faire accroire : *Reges gentium dominantur eorum, vos autem non sic.* (*Luc.*, XXII, 25.) Il leur recommande de devenir semblables à de petits enfants : *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum.* (*Matth.*, XVIII, 3.)

A des leçons si pressantes quels exemples édifiants ne joint pas ce divin Sauveur! Il naît, vous le savez, dans l'obscurité; il vit trente ans caché et inconnu aux hommes; il lave les pieds de ses disciples; il meurt rassassié d'opprobres; et, tout couvert de gloire qu'il est dans le ciel, ne continue-t-il pas de pratiquer l'humilité la plus profonde dans l'adorable Eucharistie? Ah! c'est bien dans cet ineffable mystère qu'il porte l'humilité jusqu'à l'anéantissement. *Exinanivit semetipsum.* (*Philip.*, II, 7.)

Instruits de ses maximes, frappés de ses exemples, jusqu'où les saints n'ont-ils pas porté l'humilité? Marie, la plus parfaite des créatures, a été la plus humble de toutes. Les apôtres instruits à l'école de leur maître ne cherchèrent jamais leur propre gloire; ils pouvaient le dire avec Jésus-Christ : *Ego gloriam meam non quæro.* (*Joan.*, VIII, 50.)

Ils ne se complurent jamais en eux-mêmes non plus que Jésus-Christ : *Christus non sibi placuit.* (*Rom.*, XV, 3.) Sur leurs traces je vois marcher tous les saints; et les plus grands et les plus distingués dans l'Eglise sont les plus humbles. Saint Grégoire ne s'appelle que le serviteur des serviteurs de Jésus Christ; et dans les derniers siècles, jusqu'où les François de Sales, les Vincent de Paul et tant d'autres ministres des autels n'ont-ils pas porté l'humilité ? leur vie vous est trop connue pour que je m'arrête à vous en citer des traits particuliers.

Etudions, mes frères, ces beaux modèles, si nous voulons nous sanctifier en sanctifiant les autres. Avouons-le cependant, mes chers frères, quelque éclatants que soient ces exemples, quelque pressants que soient ces motifs, nous ne vous déterminerons jamais à pratiquer l'humilité sans le secours du ciel. Nous avons malheureusement trop d'opposition à cette belle vertu, et l'orgueil d'Adam a jeté en nous de trop profondes racines pour espérer de l'obtenir, si Dieu lui-même ne nous la communique. C'est un don précieux du ciel, il faut donc le demander avec instance : nos prières ne peuvent avoir un objet plus agréable à Dieu et plus salutaire pour nous; aussi ai-je indiqué pour quatrième moyen une prière fervente et fréquente.

Intéressons en notre faveur, pour obtenir une vertu si nécessaire, la protection de la très-sainte Vierge, qui a été si humble; celle des saints anges qui sont des modèles d'humilité ; celle de tous les saints qui tous ont eu un si grand zèle pour s'établir dans la pratique de cette vertu.

Adressons-nous à Jésus-Christ lui-même, le modèle, le prédicateur et la récompense de l'humilité ; adressons-nous y particulièrement lorsque nous le tenons entre nos mains au saint autel ; conjurons-le par son sacré cœur si doux et si humble d'éloigner de nous tout orgueil; disons lui avec saint Augustin : *Amove a me superbiam et da mihi thesaurum humilitatis tuæ.* Accordez-nous Seigneur, comme le plus précieux trésor, la sainte vertu d'humilité. Adressons au Père éternel avec l'Eglise cette belle prière insérée dans le missel romain : *Da nobis veræ humilitatis virtutem cujus in se formam Unigenitus tuus exhibuit, ut nunquam indignationem tuam provocemus elati, sed potius gratiæ tuæ capiamus dona subjecti. Amen.*

NOTICE HISTORIQUE

SUR S. E. LE CARDINAL DE BOISGELIN,

ARCHEVÊQUE DE TOURS,

PAR UN DE SES GRANDS VICAIRES (1).

—

Les talents supérieurs de M. le cardinal de Boisgelin (2), les places importantes qu'il a occupées, et les dignités dont il a été revêtu, ont lié, pour ainsi dire, l'histoire de sa vie à celle des événements dont il a été contemporain. Il n'est personne dans le clergé, il est très-peu de personnes dans l'ordre politique, qui n'aient été averties, par sa réputation, de l'influence qu'il a eue dans son corps, et de celle qu'il aurait pu obtenir dans les affaires, si des temps plus paisibles, ou des circonstances plus heureuses, lui eussent donné le pouvoir de faire tout le bien dont son cœur avait le sentiment et son esprit les moyens.

Il fut peu d'hommes à qui la nature ait prodigué, à un degré aussi remarquable, toutes les qualités qui assurent cet utile ascendant qui est moins l'ouvrage de la force et de la puissance que celui du caractère personnel.

C'était par l'effet de ce caractère toujours ennemi de la contrainte et de la violence, qu'il préférait les moyens de douceur et de persuasion à ceux de l'autorité. Il faisait peut-être aux hommes plus d'honneur qu'ils n'en méritent, en supposant qu'ils devaient être assez raisonnables et assez éclairés par le sentiment de leur propre intérêt pour se montrer toujours fidèles à la justice et à la probité dans leurs transactions privées, et soumis aux lois dans leurs rapports avec l'ordre public.

Cette erreur, si c'en est une, fait l'éloge de son âme; il jugeait celle des autres par la sienne; et lorsque l'épouvantable spectacle de tous les crimes et de tous les vices de l'espèce humaine est venu affliger ses

(1) M. de Bausset, aujourd'hui cardinal.

(2) M. le cardinal de Boisgelin naquit à Rennes, en Bretagne, d'une maison distinguée par son ancienneté et ses services militaires. Un de ses auteurs, Raoul de Boisgelin, suivit saint Louis à la terre sainte. A l'assise du comte Geoffroi, en 1120, on voit un Boisgelin avec le titre de vicomte de Plehedel.

regards et flétrir son cœur, il ne put consentir à se désabuser d'une erreur qui lui était si chère. Il aimait à se persuader qu'on aurait pu prévenir tant de maux et de malheurs, si l'usage mal habile des coups de force, et des actes de faiblesse, n'eussent opéré une crise dont personne n'avait la prévoyance, pas même ceux qui avaient l'imprudence de la provoquer.

On peut croire que lorsque M. le cardinal de Boisgelin donnait une préférence aux moyens de douceur et de persuasion, il obéissait peut-être, sans s'en rendre compte à lui-même, au sentiment intime de ses propres moyens; personne, en effet, n'était plus capable de les faire valoir avec avantage pour l'intérêt général, et pour sa gloire personnelle.

La douceur de son caractère ne s'est jamais démentie, ni dans les affaires publiques, ni dans le commerce de la société. Les formes les plus décentes et les plus aimables, un grand usage du monde, une séduction de langage et de manières, qui ajoutait à ses discours un charme et un intérêt dont il est difficile de se faire l'idée, lorsqu'on ne l'a pas connu; une imagination brillante, un esprit prompt et pénétrant, une facilité extraordinaire pour exprimer toutes ses idées, et pour les revêtir des couleurs les plus agréables, une instruction aussi étendue que variée, le rendaient également propre à toutes les fonctions, à toutes les places, à tous les états; et quoique annoncé de bonne heure par une grande réputation, il se montrait encore supérieur à l'opinion qu'on avait pu recevoir de son esprit et de ses talents.

Dans ses premières études ecclésiastiques, il s'était distingué avec éclat, dans un temps où des hommes du plus grand mérite avaient obtenu de grands succès dans la même carrière.

Ce fut pendant le cours de ses études, et à cette époque de la vie où tous les sentiments sont si purs et si vrais, qu'il s'était lié de la plus tendre amitié avec le jeune abbé de Rochechouart, que son nom et ses brillantes qualités appelaient aux premières dignités de l'Eglise. Une heureuse conformité de goûts et de caractères, une noble émulation de talents et de succès, les avaient unis de cette affection qui laisse toujours de si doux souvenirs, parce qu'elle n'a pas encore eu le temps de s'altérer ou de se corrompre par la dangereuse rivalité que l'ambition mêle trop souvent, dans un âge plus mûr, aux premières liaisons de la jeunesse. Une mort prématurée vint enlever l'abbé de Rochechouart à une famille chérie et aux espérances de l'Eglise. L'impression de ce cruel événement sur le cœur de son jeune ami fut si forte et si profonde qu'elle donna de véritables inquiétudes pour la santé et la vie de l'abbé de Boisgelin. Il ne pouvait jamais prononcer le nom de l'abbé de Rochechouart sans que ses yeux, en se mouillant de larmes, ne trahissent toute la sensibilité de son cœur. Ce fait nous a été attesté par un compagnon de leurs études qui existe encore, et dont le caractère bien connu de candeur et de vérité est fait pour concilier une entière confiance en son témoignage.

La mort de Benoît XIV lui inspira le désir de voir l'Italie, et le conclave qui devait donner un successeur à ce célèbre pontife. M. de Boisgelin avait laissé à Rome et dans les différentes cours de l'Italie le souvenir le plus aimable de la douceur et des agréments de sa société. Celui qui rédige à la hâte ces notes, rapidement tracées par la reconnaissance et l'amitié, a recueilli lui-même à Rome les fruits de la bienveillance que l'on avait conservée pour ce prélat. On doit retrouver parmi les papiers de M. le cardinal de Boisgelin une relation manuscrite du conclave de Clément XIII, remplie d'observations fines, profondes, ingénieuses: on pourra y remarquer le jugement impartial et éclairé d'un homme habitué, dès sa première jeunesse, à considérer les affaires publiques d'un point de vue élevé, et un tableau des mœurs de la société de Rome, peint avec la grâce et le bon goût convenables à un pareil sujet (3)

(3) Un grand nombre de ses ouvrages ont été perdus pendant la révolution. L'on sait à quel point la terreur avait frappé toutes les âmes: l'on n'osait conserver les écrits les plus étrangers à cette époque déplorable, surtout lorsqu'ils étaient écrits de la main de ceux que la proscription avait éloignés de leur patrie. L'on doit surtout regretter une histoire de la révolution, jusqu'à l'époque du 2 septembre 1792; elle était écrite avec la modération et l'impartialité de son caractère; mais elle faisait connaître les causes et les fautes qui avaient amené ce terrible bouleversement. C'était certainement un de ses meilleurs ouvrages. Il est peu de personnes qui aient autant écrit que M. le cardinal de Boisgelin: indépendamment des ouvrages sur la religion et les matières ecclésiastiques, il a écrit sur la littérature; mais ces écrits n'étaient que les délassements et le repos de son esprit, après les occupations graves et sérieuses de son état qui l'occupaient exclusivement. Il n'avait pas la pensée de les faire imprimer, surtout dans les dernières années de sa vie: tout ce qui pouvait intéresser le bien et le rétablissement de la religion lui paraissait seul digne d'occuper ses pensées et son talent.

Les principaux ouvrages de M. le cardinal de Boisgelin sont: l'*Oraison funèbre du roi de Pologne*, et celle de madame la Dauphine; l'*Exposition des Principes*, que l'évêque de Langres appelait un immortel ouvrage; sa *Lettre* au pape au nom des évêques de l'Assemblée constituante; sa *Lettre* au même pour justifier sa démission; ses différentes *Opinions*, prononcées à l'Assemblée constituante, parmi lesquelles on distinguera toujours celle sur la vente des biens du clergé; un *Traité sur la paix publique*, qu'il publia à la fin de l'année 1791, où il avait consigné tous les principes et toutes les idées qui pouvaient rapprocher les esprits: mais dans ces temps de discorde, les maximes de la sagesse n'étaient point entendues, ou ne faisaient qu'une impression passagère; un *Sermon* sur la charité qu'il prononça dans la cathédrale de Tours en installant son clergé, et dans lequel on retrouve le beau talent qu'il avait reçu de la nature.

Il avait été mis sur les rangs pour l'épiscopat, dès l'âge de trente-un ans. On parut faire contre lui une espèce de règlement pour ne nommer aux évêchés que des ecclésiastiques âgés de trente-cinq ans, et on dérogea pour lui à ce même règlement, en le nommant en 1764, à l'évêché de Lavaur, dès l'âge de trente-deux ans.

Il ne fit que se montrer aux états de Languedoc, et il fit briller, dès le premier moment, ses talents pour l'administration. Le diocèse de Lavaur doit à son crédit et à ses sollicitations la construction d'un pont dont l'architecture savante et hardie a servi ensuite de modèle à des ouvrages du même genre.

Les affaires d'un diocèse aussi peu étendu que celui de Lavaur ne pouvaient suffire à l'activité d'un esprit aussi ardent et aussi avide d'occupations; mais son cœur trouvait à se dédommager de cette espèce d'inaction, en exerçant une bienfaisance éclairée en faveur de ses diocésains de toutes les classes. La noblesse naturelle de son âme ne lui permettait d'attacher de prix à la fortune et aux richesses qu'en les faisant servir au soulagement des malheureux; et un usage toujours actif et toujours heureux de son crédit et de ses moyens le mit à portée de rendre des services d'un autre genre aux premières familles de son diocèse.

Ce fut dans cette douce et riante solitude, où Fléchier avait longtemps cultivé des talents qui honorent sa mémoire comme orateur et comme homme de lettres, que M. de Boisgelin se plaisait à nourrir son imagination de tout ce que la littérature ecclésiastique et profane pouvait offrir d'intéressant et d'aimable pour un esprit délicat uni à un goût sévère.

M. de Boisgelin, étant évêque de Lavaur, prononça, à Notre-Dame, deux oraisons funèbres, dont la première, celle du roi Stanislas, est regardée comme l'une des meilleures du siècle qui a suivi celui de Louis XIV. Il eut le bonheur de rencontrer dans les livres sacrés ce texte, qui renferme en peu de mots l'histoire des vicissitudes de la vie de Stanislas : « Vous me sauverez des contradictions de mon peuple ; vous conserverez mon rang parmi les chefs des nations; je gouvernerai un peuple qui m'était étranger : *Eripies me de contradictionibus populi; constitues me in caput gentium; populus, quem non cognovi, servivit mihi.* » (*Psal.* XVII, 44, 45.) Il peint dans cette oraison funèbre, avec autant de vérité que d'énergie, tous les vices de la constitution polonaise; et en fixant ce tableau, il est facile de prévoir qu'un pays fondé sur l'abus de la liberté et sur un système constant de discordes civiles serait bientôt condamné à perdre sa liberté et son indépendance, et jusqu'à son nom. Il eut à vaincre dans l'oraison funèbre de madame la Dauphine la simplicité du sujet et l'absence de ces grands intérêts que l'on recherche toujours avec avidité dans la vie des princes et dans l'histoire des cours. A peine put-il se permettre de soulever, d'une main délicate, le voile qui cachait une âme impatiente de régner, et la douleur profonde d'une jeune princesse condamnée à perdre, en un jour, l'objet de son amour, les espérances de son ambition, et les vastes pensées d'un avenir qu'elle ne devait pas voir.

L'évêché de Lavaur ne lui avait été donné que comme une espèce de passage à un siége plus important, dont la vacance ne paraissait pas devoir être éloignée par le grand âge de celui qui l'occupait. M. de Boisgelin fut nommé à l'archevêché d'Aix, en 1770, et l'intention du gouvernement, en le plaçant à la tête des états de Provence, avait été de donner plus d'activité à l'administration un peu languissante de cette province.

Tout, en effet, changea de face, aussitôt qu'il parut; et ce qu'il y a de plus honorable pour lui, c'est que, placé à la tête d'une administration jalouse, économe, sévère, transporté dans une province dont les habitants sont renommés par leur esprit, leur sagacité, leur méfiance naturelle de tous les dépositaires de l'autorité, ne pouvant agir qu'en vertu d'une constitution essentiellement populaire et ombrageuse, et dont les agents n'exerçaient que des fonctions momentanées, il parvint à s'emparer avec tant d'art de l'opinion publique, et à inspirer une si entière confiance à la nombreuse succession des administrateurs associés à ses fonctions, qu'il n'est pas survenu une seule affaire, ni arrivé une seule circonstance, où le chef de l'administration se soit trouvé en opposition avec ses collègues.

Mais ce qui est encore plus honorable à sa mémoire, c'est qu'il ne fut redevable d'un concert si heureux et si constant qu'au seul ascendant de son esprit et de sa douceur : il ne fut jamais dans sa pensée, ni dans son caractère, de faire parler l'autorité; et cette longue et favorable expérience avait servi à le confirmer dans l'opinion qu'on pouvait tout obtenir de la confiance et de la raison, et que la maladresse avait seule besoin des mouvements irréguliers de la force.

Il est difficile que l'on puisse attribuer des succès aussi marqués et aussi suivis au seul bonheur des circonstances. On a dit depuis longtemps que celui qui était toujours heureux devait être regardé comme habile, parce qu'il est impossible que la fortune, souvent capricieuse, ne se démente pas quelquefois.

On doit encore observer que M. le cardinal de Boisgelin était arrivé à Aix dans un temps où les discordes publiques et privées devaient présenter les plus grands obstacles au succès de son administration. C'était en 1771, époque remarquable par la révolution opérée dans la magistrature. Les divisions éclatantes qu'avait introduites dans toutes les parties de la province, et jusque dans le sein de chaque famille, cet intervertissement de tous les anciens rap-

ports et de toutes les anciennes habitudes, ajoutaient des difficultés et des contradictions de tous les jours et de tous les moments à celles qui naissaient de la nature même des fonctions de sa place.

Mais telle fut la sagesse de M. de Boisgelin qu'il sut accorder un intérêt noble et généreux à tous ceux que l'autorité avait proscrits, sans affliger aucun de ceux que des motifs de soumission et des considérations d'ordre public avaient invités à ne pas laisser les peuples sans justice et les tribunaux sans magistrats. Il sut concilier tous les devoirs de l'homme public avec tous les égards de l'homme privé ; et son palais fut longtemps le seul lieu où l'on vit réunis paisiblement des hommes et des familles qui ne pouvaient se rencontrer partout ailleurs qu'avec la répugnance la plus marquée. Ce ministère de paix et de conciliation convenait à son caractère, comme à sa qualité d'évêque et de chef d'une administration paternelle qui embrassait toutes les familles et toutes les classes de citoyens.

Il a signalé son administration par une multitude d'ouvrages publics, qui ont donné une nouvelle activité au commerce d'une province, où la nature n'a suppléé à l'aridité du sol, qu'en dévouant ses habitants à une laborieuse industrie.

Avant son avénement à l'archevêché d'Aix, on ne connaissait point en Provence ces superbes routes dont une province voisine s'enorgueillissait comme d'une décoration qui semblait lui appartenir exclusivement. Les Provençaux étaient dans l'habitude de se confier à la température de leur climat et à l'ardeur du soleil brûlant, pour se frayer au hasard des routes peu faciles et peu commodes, mais accessibles dans tous les temps au transport de leurs denrées. M. de Boisgelin sut faire naître tout à coup, dans toutes les parties de la Provence, une noble et utile émulation entre les villes et les communautés : elles cessèrent de se regarder comme étrangères les unes aux autres, et apprirent, par une heureuse expérience, que leur prospérité particulière ne pouvait s'accroître qu'en multipliant des communications plus sûres et plus directes entre les cités et les campagnes; elles comprirent qu'il n'était pas un hameau, même éloigné, qui ne dût participer, par le progrès du temps, et par une correspondance réelle, quoique insensible, au bienfait d'une nouvelle route ouverte à une autre extrémité de la province.

Son ingénieuse politique savait mettre à profit les imperfections mêmes de l'administration qu'il présidait et les intérêts personnels des administrateurs pour les faire tourner à l'avantage public. Il n'affectait point d'opposer une résistance peu réfléchie aux demandes, quelquefois indiscrètes, des administrateurs, qui se prévalaient de la courte durée de leur règne pour diriger l'ouverture de quelque nouvelle route vers les villes et les lieux les plus voisins de leur résidence habituelle : M. de Boisgelin savait qu'en faisant ces légers sacrifices à l'intérêt personnel toute la Provence se trouverait successivement couverte de communications nécessaires, ou au moins utiles. Cette sage condescendance disposait les administrateurs à accéder aux vues d'une utilité plus générale, et dont l'exécution semblait appartenir, d'une manière spéciale, au président né et inamovible des états de Provence.

Ses premières pensées l'avaient porté à calculer les avantages inappréciables qui devaient résulter de la création d'un canal dont les eaux étaient destinées à fertiliser une vaste étendue de pays que la nature avait frappée de stérilité. Mais il ne voulut pas que ce grand bienfait fût acheté par des sacrifices trop onéreux au peuple : le gouvernement, excité par ses vives instances, et averti par ses sages observations, consentit à faire les frais de cette grande entreprise, en y consacrant une partie des contributions. La révolution a malheureusement suspendu l'exécution du monument auquel la reconnaissance publique avait attaché le nom de Boisgelin pour éterniser le mérite du bienfait et la gloire du bienfaiteur.

Pendant une administration de vingt ans, on ne l'a jamais vu exercer un acte d'autorité, et il n'a jamais éprouvé la plus faible contradiction à ses vues et à ses désirs : il obtenait tout par la persuasion; et son seul art était cette heureuse et aimable séduction qui lui conciliait tous les cœurs et tous les suffrages. La succession rapide des ministres dans les derniers temps qui précédèrent la révolution n'apportait aucun changement au système du gouvernement envers la Provence: les ministres changeaient, et le ministère se montrait toujours favorable aux réclamations des états de Provence; ils s'étonnaient que l'archevêque d'Aix ne leur demandât jamais que des actes de justice et de bienfaisance, et les dispensât toujours de la nécessité de faire parler l'autorité. On observait avec surprise que ses rapports, plus ou moins intimes avec les ministres, n'influaient en aucune manière sur le succès de ses vues pour le bien de la province. Rien ne prouve mieux peut-être jusqu'à quel point il méritait la confiance qu'il demandait, pour en faire un usage toujours utile aux intérêts du roi et à ceux du peuple.

Mais il fut plus d'une fois obligé de lutter contre les maximes ou les préventions du ministère, sur le point le plus important pour tous les gouvernements, celui des subsistances. On peut se rappeler que la question de l'importation ou de l'exportation des blés était devenue en France une espèce de controverse doctrinale, sur laquelle les partis opposés portaient, comme il arrive toujours, leurs principes à l'extrême, sans s'embarrasser des conséquences. Les uns donnaient tout au raisonnement et à la théorie, et les autres s'effrayaient quelque-

fois par des inquiétudes exagérées. On oubliait des deux côtés qu'en administration, les principes généraux et absolus conduisent presque toujours à des erreurs et à des méprises funestes. La disette se fit sentir en Provence, comme dans quelques autres provinces, en 1772. L'abbé Terray, contrôleur général des finances, se flattait d'avoir pourvu d'une manière assez efficace aux besoins des provinces menacées. Il avait formé des approvisionnements; mais les blés fournis par le gouvernement se trouvèrent d'une mauvaise qualité. M. l'archevêque d'Aix, alarmé sur les dangers qu'il prévoyait, demanda au ministre, pour les états de Provence, la liberté d'en faire importer de l'étranger. L'abbé Terray résista longtemps avec impatience et aigreur, et ne consentit qu'en déclarant à M. de Boisgelin qu'il le rendrait personnellement responsable des suites de l'événement. M. de Boisgelin accepta la responsabilité, les blés étrangers arrivèrent, et la Provence fut préservée de la famine.

Il savait entretenir la même intelligence et la même harmonie entre tous les ordres et toutes les autorités dont se composait autrefois le système général du gouvernement des provinces. Jamais on n'a entendu parler, pendant son épiscopat, de ces rivalités de pouvoir et de ces conflits de juridiction qui faisaient souvent la pénible occupation, et plus souvent encore le malheur et le tourment des agents et des rivaux de l'autorité. Il y a plus, et on peut le dire sans craindre d'être démenti, il n'a pas été un seul individu en Provence qui se soit jamais plaint d'avoir été blessé, ou même affligé dans les rapports que les affaires de société mettaient dans le cas d'avoir avec lui; et combien au contraire ont eu à se louer de sa bienfaisance, de son obligeance et de l'activité de son crédit!

Il gouvernait son diocèse avec la même sagesse et la même douceur de principes. Personne ne s'est montré plus convaincu, et n'a mieux convaincu les autres, que les fonctions d'un évêque doivent toujours s'exercer sous ces formes douces et paternelles qui rappellent l'origine de ce saint ministère. Aussi, pendant son épiscopat, on n'a point vu les tribunaux retentir de ces débats imprudents, de ces grands scandales, qui faisaient gémir en d'autres lieux les amis de la religion, et préparaient les coupables succès de ses ennemis. Un seul regret venait se mêler souvent à la douce satisfaction que lui faisaient éprouver le respect et la confiance unanime des ecclésiastiques de tous les ordres de son diocèse : c'était la condition trop malheureuse des ministres les plus respectables de l'Eglise, dans une province où des raisons locales n'avaient pas permis de proportionner leur dotation à l'utilité de leurs services et à la dignité de leurs fonctions. Il était sans cesse occupé à combiner des plans pour l'amélioration de leur sort.

Il ne négligea rien pour ranimer le goût des bonnes études dans le séminaire d'Aix. Il y établit des places gratuites au concours; il y fonda des prix en livres, qui devenaient pour ces jeunes ecclésiastiques un monument honorable de leurs succès, et un moyen précieux de cultiver leurs talents; il assistait toutes les semaines aux exercices publics du séminaire, et devenait ainsi le témoin et le juge de leurs progrès.

Il mit le même zèle à rétablir les conférences ecclésiastiques des curés de son diocèse. Des considérations de sagesse et des vues de tranquillité avaient contribué à les laisser tomber insensiblement dans une espèce de langueur; mais la prudence de son administration avait fait disparaître toutes les inquiétudes réelles ou affectées qu'auraient pu faire concevoir ces réunions ecclésiastiques. C'est ainsi qu'il entretenait une louable émulation entre tous les membres de son clergé; c'est ainsi qu'il se trouvait présent à toutes les parties de son diocèse, lors même que les devoirs de sa place l'appelaient auprès du gouvernement.

Nous craindrions, si nous osons nous servir de cette expression, d'affliger son ombre dans le silence du tombeau, en parlant de tous les actes de bienfaisance auxquels il aimait à se livrer avec autant de simplicité que de noblesse. Jamais il n'en parlait lui-même: et la reconnaissance a seule trahi son cœur et révélé le secret de ses bienfaits. Cette vertu était si commune parmi les évêques, elle leur paraissait si simple et si naturelle, qu'il ne nous viendrait pas dans l'idée d'en faire le sujet d'un éloge pour M. le cardinal de Boisgelin, sans une expression naïve qui lui échappa un jour en présence de l'un de ses grands vicaires. Il venait de se dépouiller de tout ce qu'il avait à sa disposition, pour venir au secours d'un négociant honnête et estimable dont le crédit et la fortune se trouvaient compromis par un accident imprévu : M. de Boisgelin fut surpris, pour ainsi dire, au moment même où il venait de faire un usage si respectable et si touchant de sa fortune; et comme on semblait lui reprocher son indiscrète et excessive générosité, il répondit, comme pour s'excuser, qu'il lui était impossible de se refuser à une demande d'argent: « S'ils savaient mon secret, ajouta-t-il en riant, il ne me resterait jamais un sol. »

Il avait formé dans une petite ville (Lambesc) de son diocèse, quelques années avant la révolution, une maison d'éducation pour les jeunes personnes dont les parents ne pouvaient, par la modicité de leur fortune, voir remplir les vœux d'une tendresse éclairée. Il avait sagement placé cet établissement loin des grandes villes et des distractions importunes, que l'oisiveté, une vaine curiosité, l'indiscrétion même des pères et des mères, auraient apportées au succès d'une bonne éducation. Il avait choisi un local sain, agréable, heureuse-

ment situé au centre de la partie la plus habitée de la Provence; il avait appelé de Paris, à ses frais, les membres d'une association respectable, pour diriger cette utile institution.

Par un bienfait particulier de la Providence, et qui semble avoir justifié la préférence que M. de Boisgelin lui avait donnée, cette association est la seule qui se soit maintenue dans son intégrité et dans son existence religieuse, au milieu de la destruction générale qui a renversé toutes les anciennes institutions, et jusqu'à ces ordres religieux, dont la vénérable origine remontait aux premiers siècles de la monarchie. Il s'était attaché à fonder les principes de l'éducation sur les principes mêmes de la religion. Il avait observé, avec une inquiétude dont la pénétration de son esprit ne lui permettait pas de se défendre, l'ardeur opiniâtre avec laquelle des génies malfaisants travaillaient à renverser la religion, en la séparant de tous les bizarres systèmes de l'éducation moderne. Les événements n'ont que trop démontré que ses tristes pressentiments n'étaient ni exagérés, ni prématurés.

En imprimant les principes d'une éducation religieuse dans le cœur et l'esprit de cette génération naissante, il s'était également occupé à lui donner tous les éléments des connaissances nécessaires, utiles et même agréables qui pouvaient contribuer au bonheur intérieur des familles. Il savait que si les femmes ont des devoirs essentiels à remplir comme épouses vertueuses et fidèles, comme mères tendres et éclairées, on peut aussi compter au nombre de leurs premiers devoirs le désir estimable de plaire et de fixer le bonheur dans le sein de leurs familles, en cultivant l'esprit, les talents et les agréments dont la nature leur a donné le goût et le besoin.

Ce désir de plaire, renfermé dans les justes bornes que la morale, la décence, et la raison prescrivent, n'est que l'art heureux de fixer l'inconstance naturelle des hommes, toujours disposés à chercher l'image du plaisir loin de chez eux, lorsque leur intérieur ne leur offre ni les agréments, ni les innocentes distractions dont leur oisiveté leur fait souvent sentir le besoin. Mais il avait écarté avec soin de son plan d'éducation, ce raffinement, cette perfection dans les arts frivoles, qui, de nos jours, est devenue une espèce de scandale public, qui donne aux jeunes personnes les mieux nées, les talents, les prétentions, et quelquefois les mœurs des artistes de profession, et qui ouvre les cœurs aux impressions les plus dangereuses.

Un petit nombre d'années avait suffi pour porter l'établissement de Lambesc à un degré si marqué d'utilité et de solidité, qu'on y vit accourir en foule les enfants de toutes les familles de Provence, et des pays étrangers voisins de cette province. Le seul défaut qu'on lui reprochait, était de ne pas offrir un local assez vaste pour recevoir tous les sujets qui se présentaient.

L'utilité de cette institution s'est si bien fait sentir, que, dès le premier moment où le calme a succédé aux orages de la révolution, cet établissement a paru renaître tout à coup de ses ruines par une espèce de miracle.

Mais comment pourrions-nous peindre tout ce que son âme avait d'attachant, tout ce que son caractère répandait de charmes et de douceur, dans ses rapports avec les ecclésiastiques qu'il avait daigné associer à ses fonctions, et qu'il honorait d'une confiance plus intime? C'est ici que je me sens involontairement arrêté par les souvenirs, la reconnaissance et les regrets. Celui qui se fait en ce moment un triste et douloureux devoir de mêler ses larmes à celles d'une famille respectable, a vécu dix ans dans la société la plus intime de M. de Boisgelin; et il peut dire avec vérité que ce furent les dix années les plus heureuses de sa vie.

Il faut avoir été témoin de l'agrément, de la bonté, de la simplicité et de l'art naturel et facile avec lequel il savait unir l'instruction et l'enjouement dans le commerce de l'amitié, pour apprécier tout le bonheur et tous les avantages de sa société. On a dit souvent qu'un évêque devait vivre avec ses coopérateurs, comme un père avec ses enfants. M. de Boisgelin faisait plus, il en était l'ami, et l'ami le plus tendre, le plus fidèle, le plus indulgent. Il n'affectait à leur égard ni une froide réserve, ni une fausse dignité; il ne craignait pas de leur ouvrir son âme toute entière, ni de leur confier ses plus secrètes pensées. Ce témoignage, dicté par la vérité, doit suffire pour démentir le jugement inconsidéré de ceux qui lui supposaient de la finesse dans le caractère, parce qu'ils transportaient à son caractère la finesse de ses regards, et le jeu aimable de sa physionomie. C'était au milieu de ses grands vicaires qu'il aimait à se reposer des études plus sérieuses de son cabinet; c'était dans ces conversations qu'il savait amener, sans efforts, les discussions les plus intéressantes sur les sciences, l'histoire et la littérature, et les détails les plus piquants sur les événements publics, et sur le caractère des personnages qui jouaient, ou qui avaient joué un grand rôle sur le théâtre du monde. Ayant vécu dès sa première jeunesse dans la société la plus choisie de Paris et de la cour, il avait été à portée de les voir, de les observer, de les juger: ses relations d'affaires ou de société avec un grand nombre d'entre eux, lui avaient donné la facilité de saisir tous ces fils, souvent imperceptibles pour la foule des spectateurs, sans lesquels on s'égare presque toujours, lorsqu'on veut remonter à la cause des événements qui laissent plus ou moins de traces dans la mémoire des hommes. C'est ainsi que, par une conversation toujours variée, toujours intéressante, toujours instructive,

il familiarisait peu à peu l'esprit et le jugement de ses jeunes coopérateurs avec le goût de la saine et bonne littérature, avec la connaissance des hommes et des affaires, avec la noble ambition d'acquérir, par des études sérieuses, cette considération personnelle sans laquelle on ne peut pas toujours faire le bien, avec les intentions même les plus droites et les plus pures. Les personnes admises dans cette intimité ne s'apercevaient souvent pas elles-mêmes du motif secret qui amenait ces conversations toujours instructives, toujours animées, tant elles leur paraissaient se présenter naturellement. M. de Boisgelin savait que l'appareil de l'instruction en faisait souvent manquer l'objet, lorsqu'on laisse trop apercevoir le désir d'instruire ; et ce n'était que par les avantages sensibles que ses grands vicaires recueillaient de ce commerce d'agrément et d'instruction, qu'ils se rendaient compte, avec autant de surprise que de reconnaissance, du succès d'une méthode aussi douce qu'ingénieuse ; mais il n'est pas donné à tout le monde de savoir faire usage d'une pareille méthode (4).

Il est sans doute permis à ceux qui ont eu le bonheur de passer quelques années à l'école de M. de Boisgelin, d'observer que ce prélat n'a jamais été exposé à déroger à la dignité de son caractère, par cette noble et décente familiarité avec ses jeunes élèves. Nous nous serions cru obligé de supprimer cette observation, si elle se bornait à rappeler leur fidélité aux égards, aux bienséances et au respect qu'ils devaient à leur supérieur, et si elle ne devenait pas un sujet d'éloge pour celui qui possédait, dans une mesure si parfaite, le talent de se communiquer à tout ce qui était plus jeune et moins éclairé que lui, sans jamais sortir de son rang, ni de sa place.

Aussi, l'on ne doit pas être étonné du constant attachement que lui ont conservé tous ceux qui lui devaient le bienfait de cette éducation, la plus importante de toutes. C'est par cette éducation que la jeunesse, au moment où elle entre dans le monde, peut éclairer son inexpérience, rectifier ses défauts, fixer ses penchants vertueux, et se trouve irrévocablement appelée à une bonne ou mauvaise renommée, selon qu'elle sait ou ne sait pas en profiter. On ne parle point des avantages d'un autre genre, tels que les honneurs, la fortune ou le crédit, qui n'appartiennent pas quelquefois au mérite, qui sont soumis au caprice des événements, et qui ne donnent pas toujours le bonheur et la considération.

M. de Boisgelin ne se bornait pas à donner à ses grands vicaires le goût de ces douces et estimables connaissances qui devaient les rendre dignes d'être appelés ensuite aux grandes places de leur état, et capables de les remplir avec gloire et succès, il s'occupait de leur avancement avec la sollicitude du père le plus tendre, et ils pouvaient se reposer avec confiance de leurs intérêts sur son active et généreuse amitié. Ses sollicitations en leur faveur prévenaient toujours leurs demandes, et souvent leurs espérances ; et sa délicate obligeance épargnait à leur modestie ou à leur timidité l'embarras pénible de lui faire connaître leurs besoins et leurs désirs. Le titre seul de son grand vicaire était devenu, dans l'opinion générale du clergé, une espèce de présage pour un titre supérieur ; et son témoignage une autorité recommandable au gouvernement, une sorte de consécration anticipée. Peu d'évêques, dans l'Eglise de France, ont eu la gloire ou le bonheur de voir un plus grand nombre de leurs coopérateurs élevés à l'épiscopat, et la révolution a pu seule arrêter le cours de ces rapides et nombreuses promotions. M. de Boisgelin paraissait encore plus heureux du succès de ses démarches, que ceux mêmes qui lui devaient l'honneur d'être placés au rang de ses collègues.

Il ne nous appartient pas de mêler aucune réflexion sur le succès de ses choix, au simple récit de ses bienfaits : l'opinion publique peut seule prononcer, s'il a toujours fait de son crédit l'usage le plus utile à l'Eglise ; mais elle ne peut pas nous interdire le droit et le devoir de conserver à sa mémoire une reconnaissance éternelle.

La place éminente que M. de Boisgelin occupait dans l'Eglise, l'avait associé de bonne heure à toutes les affaires du clergé de France. Les procès-verbaux des assemblées du clergé attestent et attesteront toujours les services importants qu'il a rendus à son corps, et les talents supérieurs qu'il a fait briller dans ces assemblées.

C'est dans ces procès-verbaux que l'on retrouve les matériaux immenses d'un travail qui occupa dix ans M. de Boisgelin, par les ordres de trois assemblées consécutives. Il s'agissait d'un grand procès que le gouvernement avait intenté au clergé depuis plus d'un siècle, et qui était toujours resté suspendu. Le gouvernement, embarrassé

(4) Un de ses grands vicaires lui présenta un travail dont il l'avait chargé. Il croyait son ouvrage digne d'éloges, et son amour-propre le lui avait persuadé. Il était jeune encore, et il n'avait pas acquis cette sévérité que l'expérience donne pour ses propres ouvrages. M. de Boisgelin le lit avec attention, et le lui remet en lui disant qu'il n'en est pas content. Le jeune grand vicaire ne peut cacher son émotion et son mécontentement. M. de Boisgelin s'en aperçoit, et avec l'accent de la bonté paternelle, il lui dit : Je sais que vous pouvez faire mieux que ce que vous avez fait, il faut pardonner à mon amitié de l'exiger. C'était avec cet intérêt qu'il cherchait à former ses grands vicaires dans lesquels il reconnaissait des talents et les moyens de se rendre utiles à l'Eglise. Tous ceux qui furent l'objet de cette tendre sollicitude se la rappellent avec attendrissement. S'ils ont eu quelques succès dans leur carrière ecclésiastique, ils aiment à en rapporter tout l'honneur, et surtout toute la satisfaction à celui qui se plaisait à les former avec tant de soin

dans ses opérations de finances, s'était imaginé que la prestation des *foi et hommages*, pour les fiefs ecclésiastiques, lui offrirait des moyens et des ressources dont il s'exagérait l'étendue, en s'en dissimulant peut-être l'injustice. Après dix ans d'une discussion très-savante, parce qu'elle était liée aux questions les plus obscures de notre droit public, et très-difficile par les recherches qu'elle avait exigées, le clergé allait être condamné : l'édit était déjà rédigé. M. de Boisgelin demanda d'abord à être entendu, avec les collègues que le clergé lui avait associés, devant une commission du Conseil d'Etat. On n'avait point encore consacré en maxime que l'on pouvait s'affranchir envers les corps de ces règles vulgaires de justice que l'on est quelquefois forcé de respecter envers les particuliers. M. de Boisgelin présenta aux magistrats un exposé rapide et profond des principes qui devaient éclairer leur jugement, et la longue énumération des titres sur lesquels reposaient les droits du clergé. Ces magistrats auraient pu se regarder comme les défenseurs naturels des prétentions du gouvernement; mais ils savaient qu'ils étaient aussi les oracles de la justice et les interprètes des lois : ils avaient le noble sentiment de ce qu'ils devaient à la dignité de leur propre caractère. La conviction que M. de Boisgelin porta dans leur esprit, triompha de la prévention qu'ils avaient apportée en s'asseyant sur le tribunal; ils suspendirent l'arrêt qu'ils étaient prêts à prononcer, et le jugement définitif fut renvoyé à une époque indéfinie.

C'était surtout dans ces occasions qu'il employait cet heureux don qu'il avait reçu de la nature, pour concilier les avis, les esprits, les caractères les plus opposés. Jamais on n'a su répandre plus d'intérêt dans les discussions, et plus d'aménité dans la manière de faire prévaloir la raison (5).

Il faudrait ne pas connaître les hommes, pour se dissimuler les difficultés de tout genre qu'offrent les assemblées composées d'hommes, souvent rivaux de talents, de pouvoirs, d'honneurs et de crédit, toujours en présence les uns des autres, toujours aspirant à la gloire, lors même qu'ils n'aspirent pas à la puissance. Cette émulation, ou, si l'on veut, cette rivalité était encore plus sensible entre des hommes qui s'étaient connus dès leur jeunesse, qui suivaient la même carrière, qui se rencontraient habituellement dans la société, s'occupaient des mêmes objets et des mêmes intérêts, et formaient alors le seul corps où la concurrence des talents était un titre pour arriver aux honneurs et à la célébrité.

Sans doute, l'éducation distinguée qu'avaient reçue la plupart des évêques, l'usage du monde, les égards mutuels, la gravité de leur caractère, et cette sorte de réserve qui naît du respect de soi-même et des autres, ne permettaient jamais que les discussions d'une assemblée du clergé dégénérassent en de violentes diatribes, et offrissent le spectacle de ces scènes scandaleuses, dont l'histoire des assemblées d'un autre genre peut rappeler le souvenir. Mais il est bien difficile que les passions ne conservent pas toujours quelque empire sur les hommes les plus modérés : elles peuvent s'exprimer en un langage plus poli et plus mesuré, mais elles laissent toujours à l'amour-propre ses blessures, à l'ambition ses tourments, à la gloire son ivresse et ses illusions.

M. de Boisgelin fut fidèle à son caractère dans les assemblées du clergé, comme dans toutes les autres circonstances de sa vie. Il conserva toujours son ascendant par son esprit de conciliation, et son extrême désir de plaire. Le désir, encore plus respectable, d'arriver toujours au succès des affaires, le portait à exalter les talents de ses collègues, pour conquérir le pouvoir de rendre les siens véritablement utiles à son corps.

Le cours ordinaire des choses aurait placé naturellement M. de Boisgelin à la tête des affaires du clergé; mais la Providence avait prononcé que rien de ce qui existait ne subsisterait, et M. de Boisgelin devait être lancé au milieu des orages qui auraient dû briser une âme que l'on croyait plus douce que forte, plus amie des progrès insensibles vers le bien, que de ces violentes convulsions, qui ne laissent que des ruines et des malheurs.

Cette réflexion nous conduit à l'époque des états-généraux. On se rappellera longtemps, en Provence, les événements qui influèrent sur les assemblées convoquées pour l'élection des députés. Ce fut alors qu'un homme, dont le nom restera fameux par ses talents séditieux, prétendit faire oublier les commencements d'une vie honteuse, en s'illustrant par de grands attentats. Il vint dans la province qui l'avait vu naître, ou qui était le berceau de sa famille, pour y faire l'essai de ces insurrections populaires, qu'il promena, quelques mois après, sur toutes les parties de la France. Ce fut là qu'il fit voir qu'il y a des temps où il est plus facile de bouleverser un vaste empire, que de le ramener à l'ordre et à la soumission. On a vu depuis cet homme parvenu au terme de ses déplorables succès, s'effrayer lui-même, en con-

(5) Dans l'assemblée de 1788, il donna une grande preuve de cette étonnante facilité. La majorité de l'assemblée venait de prendre une délibération qu'il crut nuisible aux véritables intérêts du clergé. Il demande la parole : il discute avec tant de clarté les motifs de son opposition, il parle avec une éloquence si noble et si persuasive, que l'assemblée, entraînée, ne peut résister plus longtemps et à la sagesse de son opinion, et à la force de ses raisonnements. Elle exprime la profonde impression qu'elle éprouve par des applaudissements unanimes; et l'opinion de M. de Boisgelin, archevêque d'Aix, fut adoptée. Tous les membres de l'assemblée, ceux mêmes qui avaient mis le plus d'intérêt à la première délibération viennent le remercier de l'avoir fait rapporter.

templant, du bord de son tombeau, toute la profondeur de l'abîme qu'il avait creusé, et mourir, sinon avec le remords, du moins avec le regret impuissant de ne pouvoir réparer tous les maux dont il était l'auteur. Cet homme apparaît tout à coup, comme le génie de la discorde, dans une ville où il n'était connu que par les excès d'une jeunesse flétrie, par la censure des tribunaux, et par l'opinion de tous les gens de bien. Il électrise en un moment cette multitude aveugle et impétueuse, qui ne sait jamais user de sa force qu'en en abusant; les greniers publics sont pillés, les dépositaires de l'autorité outragés, le gouvernement méconnu, ou plutôt avili, parce qu'il est toujours avili aussitôt qu'il cesse d'être respecté; une populace furieuse semble menacer le palais de l'archevêque d'Aix. M. de Boisgelin, dans cette crise imprévue, se regarde comme investi de cette espèce d'autorité qui peut seule suppléer à la force, de la confiance générale. Il convoque chez lui les magistrats de la ville, les citoyens les plus considérés, les négociants les plus accrédités; il leur parle avec tant de chaleur et d'onction, que ces hommes découragés, et encore effrayés par la présence du péril, se raniment à sa voix, et lui promettent que tout le blé dont ils peuvent disposer, arrivera à Aix dans le courant de la semaine. Assuré de leurs dispositions, il reprend la parole, mais ce n'est que pour ajouter ces mots : « Si les fonds vous manquent, je m'engage pour cent mille francs. » Ce trait de générosité achève d'exalter les esprits et d'échauffer tous les cœurs.

Le résultat de cette assemblée se répand en un moment dans la ville, et rétablit le calme.

Mais M. de Boisgelin ne crut pas devoir se borner à prévenir de nouveaux malheurs, il voulut réparer le mal déjà commis. Il appelle la religion à son secours : on n'avait pas encore appris au peuple à secouer le joug de la religion; il convoque, dès le lendemain, tous les curés de la ville à l'archevêché; il leur dit : « J'ai, autant que la prévoyance humaine le permet, assuré la quantité de blé nécessaire pour les besoins du moment; mais il serait nécessaire de rendre aux greniers publics les grains qu'on en a enlevés; et c'est à vous à faire parler la religion. Allez remplir cette noble mission. » Ils obéissent à la voix de leur évêque; et quelques ecclésiastiques, avec les seules paroles de la piété et de la vertu, réparent, en un jour, tous les désordres que la force n'avait pu ni prévenir, ni arrêter.

Le peuple, attendri et étonné de ce courage simple et tranquille, reconnaît l'énormité de ses excès; et il rapporte en triomphe, aux greniers publics, ces mêmes blés qu'il avait conquis par la violence et la fureur.

M. l'archevêque d'Aix revenait en ce moment d'une communauté religieuse, où il était allé remplir paisiblement les devoirs de son ministère. Il traverse les flots de cette populace, qui s'était montrée si féroce quelques heures auparavant. Il ne reconnaît plus les mêmes hommes; le peuple attendri, environne sa voiture, et le reconduit en son palais, avec les acclamations de la joie, du respect et de l'amour.

Tous les habitants d'Aix, émus de ce changement inespéré, accourent à l'archevêché; ils supplient leur prélat de sceller ce retour à la paix publique, par un acte solennel de religion. Il cède avec joie à leur empressement; il annonce, sur-le-champ, qu'il se rendra à sa métropole, pour y célébrer des actions de grâces; et il invite tous les corps de la ville à s'y trouver. Quelques heures lui suffirent pour préparer un discours approprié aux événements qui venaient de se succéder avec tant de rapidité. On conçoit facilement que M. de Boisgelin n'avait pas besoin du talent de la parole, dont il avait un si long usage, pour s'élever à toute la hauteur de son sujet. Il est des occasions où les hommes les moins éloquents se sentent inspirés par toutes les circonstances dont ils sont environnés; mais il n'en est pas moins vrai qu'en ce moment il parut au-dessus de lui même. Lorsque, du haut de la chaire pastorale, il déplora les crimes et le repentir du peuple qui l'écoutait, la sainteté du lieu ne put arrêter les transports de douleur, de respect et d'admiration qui se firent entendre de toutes les parties du temple et du sanctuaire.

M. de Boisgelin fut député aux états-généraux. S'il eut un moment l'espérance qu'ils pourraient être utiles à la France, il se vit bientôt obligé de renoncer à une illusion qui fut trop longtemps l'erreur d'un grand nombre d'hommes respectables.

Lorsqu'il vit le sceptre brisé, le trône avili, toutes les propriétés menacées, tous les principes d'ordre, de justice et de raison anéantis; la voix des sages étouffée par les cris de la fureur, l'expérience des siècles foulée aux pieds, il sut se renfermer avec sagesse dans la défense de la religion et du clergé. Il ne se flattait pas, sans doute, de les sauver avec la seule force de la raison et de la vérité : il n'avait pas besoin de toute sa pénétration pour pressentir le sort qui était réservé à la religion et à ses ministres; mais un devoir, et un devoir honorable, le plaçait à la première ligne de ce corps vénérable, sur lequel allaient se porter tous les coups de la rage et de la folie. Les discours éloquents de M. de Boisgelin, pour la défense d'une cause désespérée, sont consignés dans les mémoires du temps; et ces discours feront passer à la postérité le mérite des talents de M. de Boisgelin, avec le récit de nos malheurs.

Dans cette dernière et mémorable circonstance, M. de Boisgelin fut toujours l'orateur du clergé, et ne s'écarta pas un seul moment de la place qui le laissait exposé à tous les dangers. Il présida toutes les conférences des évêques; il chercha

toujours, de concert avec eux et le chef de l'Eglise, tous les tempéraments, tous les moyens de conciliation, qui auraient dû conjurer la tempête, s'il n'avait pas eu à combattre le génie de la destruction. Il fut toujours l'organe de ses collègues, de leurs sentiments, de leurs principes, de leur résignation. Il rédigea l'*Exposition des principes*, qui forme, pour ainsi dire, le dernier monument de l'Église gallicane, et la profession solennelle de la fidélité à sa religion, et de son amour pour la paix.

On se rappellera longtemps en France l'offre de quatre cents millions que M. de Boisgelin fut chargé de faire à l'Assemblée nationale, au nom du clergé de France : offre qui suffisait évidemment pour réparer le désordre des finances, qui conservait à la nation les secours du clergé pour la suite des temps, laissait subsister le culte public dans toute sa dignité, épargnait au peuple les sacrifices que demande sa restauration, prévenait l'envahissement de toutes les institutions consacrées à l'éducation publique, et garantissait du pillage les domaines des hôpitaux et le patrimoine des pauvres. Mais il était décidé que l'ignorance et la folie déshériteraient, en un seul jour, toutes les générations du bienfait de quatorze siècles.

Après la chute entière d'un trône, dont il n'existait plus que le nom, M. de Boisgelin fut proscrit avec ses collègues. Il a passé les dix ans de son exil en Angleterre. Il y porta son caractère, les agréments de son esprit, et l'habitude de ses goûts. Son caractère lui mérita l'estime des personnages les plus célèbres de cette nation rivale ou ennemie de la France. Ses qualités lui attachèrent des amis fidèles et distingués ; et il trouva, dans l'exercice de ses goûts et dans l'amour de l'étude, la plus douce et la plus utile distraction à ses malheurs.

L'activité naturelle de son imagination, sa passion pour l'étude, et son extrême facilité, ne nous permettent pas de douter qu'il n'ait employé ces dix années à des travaux intéressants sur une multitude d'objets ; et nous sommes persuadés que si un choix prudent et éclairé préside à la rédaction de ses manuscrits, sa mémoire y trouvera de nouveaux titres à l'intérêt de ses amis, à l'estime des hommes éclairés, et à la reconnaissance du clergé.

Il avait été dépouillé d'une fortune considérable ; et si nous en croyons le témoignage de tous ceux qui ont vécu avec lui pendant son exil, à peine paraissait-il se ressouvenir de ce qu'il avait été, et de ce qu'il avait perdu. Sa douceur, son égalité, son enjouement dans la société et dans sa famille, n'avaient pas éprouvé la plus légère altération : on aurait pu se persuader qu'il ne regardait son existence passée que comme un de ces rêves agréables qui laissent quelques faibles traces dans la mémoire, sans avoir le pouvoir d'influer sur le bonheur ou le malheur de la vie

Ne pouvant plus exercer son ministère auprès du peuple dont il était le père et le pasteur légitime, il adopte, pour ainsi dire, une génération naissante, transplantée, comme lui, par une triste et déplorable fatalité, dans une contrée étrangère. Il se fit une douce occupation de graver dans ces cœurs jeunes et flexibles, les premiers principes de la religion, et ces sentiments d'honneur et de vertu qui se fortifient avec l'âge, lorsqu'on en a reçu l'impression à l'école du malheur.

Un événement imprévu changea la situation de M. de Boisgelin, et le rappela en France. Il ne vit, il ne voulut voir dans cet événement inespéré, que le salut et la restauration de la religion : il oublia, ou plutôt il écarta toute autre considération. Une illusion excusable lui fit espérer que sa voix serait écoutée, et que son expérience, sa réputation de sagesse et de modération le placeraient à portée de donner des conseils utiles ; qu'il pourrait, en un mot, consacrer à la restauration de l'Eglise de France, les derniers moments d'une vie qu'il avait employée à la servir et à l'honorer dans les beaux jours de sa prospérité.

Son éloignement du théâtre des événements pendant dix ans de troubles et de malheurs, explique et justifie cette espérance, qui prenait sa source dans une imagination facile à se flatter, et dans un cœur toujours passionné pour le bien. Quelques-unes de ses démarches, dans ces derniers temps, ont été jugées avec une extrême sévérité. Tel est le résultat inévitable des discordes civiles. Les hommes, forcés d'agir ou de parler, n'envisagent leur position que sous un seul point de vue ; et les observateurs indifférents ou prévenus se placent toujours sous un point de vue entièrement opposé. Le malheur aigrit les esprits comme les caractères, et l'amertume rend toujours sévère. L'homme honnête est alors obligé de se renfermer dans le témoignage de sa conscience : il y trouve un asile favorable auprès du seul juge qui lit dans les cœurs, et que la prévention n'aveugle jamais ; mais il ne peut pas toujours trouver dans cet asile même les consolations nécessaires à un cœur affligé et blessé ; et le sentiment pénible de l'injustice de l'opinion vient corrompre le souvenir de tout le bien qu'on a fait, et la pensée de tout le bien qu'on voulait faire.

On ne peut guère douter que l'âme honnête et sensible de M. de Boisgelin n'ait été douloureusement affectée d'une injustice qu'il ne méritait pas, et que cette mobilité des jugements des hommes n'ait répandu quelque amertume sur les derniers temps de sa vie. Il eut l'avantage, dans sa nouvelle carrière ecclésiastique, d'être secondé par un homme (M. Portalis) avec lequel d'anciennes relations d'affaires publiques l'avaient lié, depuis longtemps, de goût, de confiance, d'estime et d'amitié. Les révolutions de la révolution avaient remis la direc-

tion des affaires ecclésiastiques, dans leurs rapports avec le gouvernement, entre les mains de l'un des plus anciens amis de M. de Boisgelin, longtemps associé avec lui à l'administration des états de Provence, longtemps proscrit comme lui par le triomphe de l'anarchie, et pénétré comme lui de la nécessité de faire de grands sacrifices au retour de l'ordre et de la paix, dans un pays déchiré depuis douze ans par la guerre civile et étrangère. M. de Boisgelin avait su apprécier, dès lors, ses talents brillants et faciles, son esprit de douceur et de conciliation, ses mœurs pures, simples et honnêtes; il avait même eu la pensée de l'attacher au gouvernement (sous le ministère de M. de Maurepas), dans un temps où son ambition aurait pu être flattée de voir s'ouvrir devant lui le chemin de la fortune et du crédit, si la modération de son caractère ne lui avait fait préférer la satisfaction plus douce de vivre au sein de sa famille et de ses amis. Il avait confié à sa seule éloquence la gloire de placer son nom au rang des grands orateurs qui ont honoré la magistrature française. M. de Boisgelin avait probablement oublié ce qu'il avait voulu faire pour son ancien ami; mais son ami ne l'avait point oublié, et il a montré qu'il était aussi fidèle à la reconnaissance qu'à l'amitié.

M. de Boisgelin était devenu cardinal et archevêque de Tours (6), depuis le concordat. Il porta dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, cette même activité de caractère, qui se partageait autrefois entre ses devoirs d'évêque, et sa qualité de chef de l'administration d'une grande province. Il se voyait condamné à relever des ruines, ce qui est toujours moins brillant, et souvent plus difficile que de créer. Il se pénétra de tout le mérite de cet ingrat emploi de ses talents, en se pénétrant de la dignité de l'objet, et de la pureté de ses motifs. Sa bonté, son affabilité, son indulgence lui concilièrent tous les cœurs et tous les partis. Ce fut, surtout, dans ses visites pastorales, qu'il put jouir avec douceur de l'expression naïve et sincère de la reconnaissance publique. Les peuples des campagnes voyaient avec attendrissement un homme de son âge et de sa dignité, monter en chaire dans leurs temples rustiques, qui ne présentaient même plus les restes de leur antique et grossière magnificence, pour leur parler dans un langage simple et affectueux, des bienfaits de cette religion, qui fait tout pardonner, tout oublier.

Il eut a combattre, dans l'administration de son nouveau diocèse, des obstacles d'un genre si bizarre et si choquant, qu'il dût en être un peu étonné. Accoutumé, comme il l'avait été toute sa vie, à ces égards de bienséance et d'honnêteté, que l'usage du monde, la politesse des mœurs, et le respect de soi-même avaient introduits entre tous les hommes en place, lors même qu'ils différaient de sentiments et d'opinions, il fallut toute la douceur et toute la souplesse de son caractère pour ne pas se croire blessé par des procédés au moins singuliers.

Rien ne peut donner, peut-être, une plus haute idée de son esprit, de sa sagesse et de sa persévérance, que le succès avec lequel il sut vaincre ou écarter les contradictions. On serait fondé à penser, et à dire, qu'il a eu plus de mérite à opérer le bien qu'il a fait pendant les deux années de son épiscopat, que celui qu'il avait fait pendant les vingt années de la plus heureuse administration en Provence.

Le diocèse de Tours doit bénir la Providence de lui avoir donné un successeur associé à ses malheurs, compagnon de son exil, héritier de son zèle, et distingué depuis longtemps, dans l'Église de France,

(6) Les services que M. le cardinal de Boisgelin a rendus à la religion dans le peu de temps qu'il a occupé le siége de Tours se font encore sentir plus vivement par les regrets qu'a causés sa mort. Il avait, par sa douceur et la modération de ses sentiments, réconcilié à l'Eglise et à la religion un grand nombre de ses plus mortels ennemis. La réputation de ses talents, le zèle avec lequel il les consacrait dans toutes les fonctions de son ministère, à faire sentir les bienfaits de cette religion, qui commande le sacrifice de tous les ressentiments et l'oubli de toutes les injustices, avaient imprimé dans toutes les âmes la vénération la plus profonde. On s'honorait de l'avoir pour évêque et on aimait à le chérir comme un père. Cette simplicité qu'il conservait dans les dignités dont il était revêtu, cet accueil plein de bonté que l'on recevait de lui, augmentaient tous les jours la vivacité de ces sentiments. Il en a recueilli un témoignage bien touchant à l'époque de la communion générale des enfants de toutes les paroisses de la ville, pendant la mission qu'il avait fait donner pour le jubilé. Il voulut lui-même faire cette sainte cérémonie; il prononça le discours à la fois le plus éloquent et le plus attendrissant. Toute la cathédrale était remplie d'une multitude de fidèles que le respect et la reconnaissance y avaient attirés. De toutes parts l'on voyait couler les larmes de la plus douce émotion.

Le lendemain, il avait invité à dîner tout le clergé qui l'avait assisté dans cette auguste cérémonie. On vient l'avertir que tous les enfants qui avaient fait leur première communion et un grand nombre de parents remplissent sa cour et demandent à lui exprimer leur reconnaissance. Ce vénérable pontife se lève, entouré de son respectable clergé. Au moment où il paraît, toute cette multitude se prosterne pour lui demander sa bénédiction. Les enfants des deux sexes avaient choisi un interprète pour lui manifester leurs sentiments de gratitude et de vénération. Il répond à tous avec cette éloquence douce et paternelle qui lui avait déjà conquis tous les cœurs. Attendri, ainsi que le clergé qui l'entoure, il ne peut plus exprimer que par ses larmes le bonheur dont son cœur est pénétré. Il était parvenu ainsi à reconquérir à la religion une des villes où l'impiété avait fait les plus funestes ravages.

Il venait pendant son absence d'être nommé, d'une voix presque unanime, par le collége électoral, candidat au sénat conservateur. Ce collége, composé, dans sa grande majorité, des propriétaires les plus estimables du département, a prouvé par son vœu les sentiments dont il était pénétré pour M. le cardinal de Boisgelin.

par ses lumières et ses profondes connaissances dans la science ecclésiastique. Doué de cet esprit de suite, qui forme le véritable esprit du gouvernement, et de ce rare mélange de prudence et de fermeté qui permet toujours de faire tout le bien que l'on peut, lors même qu'on ne peut pas faire tout le bien que l'on veut, c'est à ce prélat qu'il est réservé de conduire à leur perfection tous les établissements que M. le cardinal de Boisgelin avait préparés ou projetés pour le bien de la religion.

La nouvelle de sa maladie porta la désolation dans toutes les parties de son diocèse : toutes les églises de Tours furent remplies, comme dans ces jours de calamités, où le peuple vient implorer la clémence du ciel pour détourner loin de lui le danger d'un grand malheur. La nouvelle de sa mort a fait éclater les plus vifs regrets. Les larmes et les éloges de son clergé sont le monument le plus honorable à sa mémoire.

La Providence a daigné lui accorder la plus douce des consolations, celle de finir ses jours au milieu des objets les plus chers à son cœur. Il était venu à la campagne, dans le sein de sa famille, chercher le repos nécessaire à sa santé affaiblie par un travail excessif.

A peine a-t-il pu jouir quelques instants du bonheur de voir réunis autour de lui ses neveux, auxquels il avait servi de père dès leur plus tendre enfance, et la famille respectable qui les a adoptés. Une fièvre maligne inflammatoire annonça tout à coup le danger qui le menaçait. Si les soins les plus tendres et les plus assidus, si les regrets les plus touchants, si la douleur la plus profonde et la plus légitime pouvaient jamais acquitter la reconnaissance, on aurait le droit de dire que les neveux du cardinal de Boisgelin ont satisfait, en cette triste circonstance, à tout ce que la mémoire de ses bienfaits demandait à leur piété filiale; mais il est des obligations qu'il n'est jamais possible de reconnaître, avec l'excès même de la reconnaissance, comme il est des pertes que rien ne peut réparer. Celle de M. le cardinal de Boisgelin est, pour sa famille, du nombre de celles que rien ne peut faire oublier, dont rien ne peut consoler. Dans les temps de sa prospérité, il avait fait l'usage le plus noble de sa fortune: elle appartenait à tous les malheureux, et elle appartenait à sa famille encore plus qu'à lui-même; c'est un témoignage que la voix publique lui a constamment rendu, et qui restera profondément gravé dans le cœur de tous ceux qui portent son nom.

La violence de la maladie lui a ôté, pendant les derniers jours de sa vie, la faculté d'exprimer de sa propre bouche tous les sentiments de piété, de courage et de résignation dont il était pénétré : il les a manifestés par l'organe du pasteur qui l'a assisté dans ses derniers moments. La douceur, la paix, la pieuse confiance qui étaient peintes dans ses regards, attestaient à sa famille et à ses amis éplorés, son religieux abandon à la Providence, et la sérénité d'une âme qui place toutes ses espérances dans la miséricorde d'un Dieu qui se plaît à récompenser encore plus qu'à punir.

Il aurait manqué une dernière consolation à M. le cardinal de Boisgelin, s'il avait été privé, dans ce terrible passage, de la douceur de dire un dernier adieu à celui de ses grands vicaires qui lui a été le plus constamment attaché, et dont le généreux dévoûment peut être proposé comme un parfait modèle à tous les cœurs honnêtes, sensibles et vertueux. Cette cruelle séparation a dû, sans doute, être un coup accablant pour celui des deux qu'elle a condamné à survivre à un ami aussi respectable; mais le ciel devait ce témoignage d'intérêt et de bonté à celui qui n'existe plus, et il saura récompenser l'amitié fidèle et inconsolable.

Nous devons ajouter un trait à l'éloge de M. le cardinal de Boisgelin. Nous avons rapporté avec candeur que quelques-unes des dernières circonstances de sa vie avaient été jugées avec une sévérité peut-être trop prononcée; mais il nous a été bien doux d'observer qu'au moment de sa mort, toutes les voix se sont réunies pour ne parler que de ce qui le rendait si cher à ses amis et à sa famille, des talents qui l'ont placé au nombre des évêques les plus distingués de l'Eglise de France, et de la perte irréparable qu'elle fait au moment même où il pouvait lui être le plus utile.

ŒUVRES ORATOIRES

DU

CARDINAL DE BOISGELIN

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE

ORAISONS FUNEBRES

ORAISON FUNEBRE

DE STANISLAS Ier, ROI DE POLOGNE, ETC., ETC.

Salvabis me a contradictionibus populi mei : custodies me in caput gentium; populus, quem ignoro, serviet mihi. (II *Reg.*, XXII, 44.)

Seigneur, vous me sauverez du milieu des contradictions de mon peuple : vous conserverez mon rang parmi les chefs des nations : un peuple qui m'est inconnu me sera soumis.

MONSEIGNEUR (7),

Quelle suite étonnante de révolutions présente d'abord à nos yeux la vie de Stanislas Leczinski! comme la Providence se joue des choses humaines! elle donne des sceptres, elle les ôte; elle les donne, elle les ôte encore. Deux fois Stanislas est roi, deux fois il est repoussé loin du trône; et tantôt souverain, tantôt proscrit et fugitif, souvent sans asile comme sans patrie, égaré dans tous les coins du monde, emporté par le torrent des circonstances et des temps plus violemment qu'aucun homme ne le fut jamais, il paraît, il disparaît sur la surface de l'Europe, comme un vaisseau battu par la tempête au milieu des mers. L'influence de ses inquiètes destinées semble se répandre d'une extrémité de la terre à l'autre; et comme si la scène du monde ne s'ébranlait que pour le sauver ou pour le perdre, les agitations du Nord, celles du Midi, celles de l'Europe entière, font renaître tour à tour ses espérances et ses craintes : on dirait qu'une fatalité secrète agissant sans lui, malgré lui, tient sa fortune enchaînée à celle de tous les peuples et de tous les rois. Un seul homme est placé par la Providence au centre de tous les mouvements dont son siècle est agité.

Mais quel autre spectacle plus admirable vient reposer nos regards fatigués par la vue de ces vicissitudes rapides? Un vieillard vénérable, entouré d'une foule de sujets soumis dont il est le père, tranquille au milieu des divisions dont la terre ne cesse point d'être affligée. La discorde frémit autour de lui sans pouvoir l'atteindre; il est assis sur un trône que rien ne peut ébranler; c'est le prince de la paix.

C'est Stanislas encore : c'est lui dont la vertu toujours égale, a lassé l'inconstance des événements; lui que la fortune respecte aussi longtemps qu'elle l'a persécuté. Quoi! la carrière de sa vie, qui semblait remplie par cette longue suite de révolutions, s'étend, se renouvelle, et présente un si long espace au bonheur! Stanislas, après avoir vécu, comme David, dans le tumulte et les combats, règne, comme Salomon, dans le calme et la sécurité. « Le Seigneur l'a délivré des contradictions de son peuple, il a conservé son rang parmi les chefs des nations; il a soumis à son empire le peuple qu'il ne connaissait pas. » Né sur les bords de la Vistule, il donne des lois à la Lorraine; la France est sa patrie et la maison de nos rois est sa famille.

O le plus fortuné des mortels! la Providence a veillé sur lui, comme la mère la plus tendre sur l'enfant chéri qu'elle a porté dans son sein. (*Isa.*, XLVI, 3, 4). Elle lui donna dans sa jeunesse le loisir et la liberté, l'ardeur de s'instruire et l'exemple de ses pères pour former toutes ses vertus; il les éprouva dans la force et la maturité de l'âge, elle les a couronnés dans la vieillesse.

Que la vie du reste des hommes soit circonscrite dans les bornes d'un état auquel ils sont consacrés, d'un pays qui les a vus naître; que les leçons d'un maître leur enseignent des devoirs uniformes et des vertus connues; que la voix plus impérieuse des mœurs et des usages forme ou corrompe leurs âmes, enchaîne leur caractère, et captive sur une ligne tracée leurs sentiments et leurs actions. Stanislas a parcouru dans toute son étendue, a touché, pour ainsi dire, dans tous ses points, le cercle des conditions mortelles. Il est l'égal de tous les hommes, et de ceux qui vivent sur des trônes, et de ceux qui gémissent sous le joug des plus dures adversités. Il est entré dans la lice pour se mesurer avec tous les combattants; il essaie toutes ses forces, il déploie toutes ses vertus. A la gloire des héros, qui consiste à braver les périls, à soutenir les

(7) Monseigneur le Dauphin.

disgrâces, il unit celle des rois, qui consiste à rendre un peuple heureux. Pendant trente ans, c'est le juste aux prises avec la fortune; pendant trente ans, c'est le sage sur le trône.

Après avoir donné de grandes leçons à tous les hommes dans les vicissitudes de sa vie, il donne à tous les souverains de grands exemples dans la douceur et la sagesse de son règne.

Admirons les desseins de la Providence! car Stanislas, considéré dans l'une ou l'autre fortune, est né pour rendre plus sensible à nos yeux l'action de cette Providence qui gouverne le monde. Admirons le triomphe de la religion; car c'est elle qui donne la constance toujours égale, et ce courage surnaturel qu'aucun événement humain ne peut abattre. Elle met dans les cœurs des rois les pensées utiles et les sages conseils; elle bannit également les craintes, par qui l'âme est flétrie, et les illusions qui l'égarent: elle est la consolation la plus assurée dans les disgrâces, le guide le plus fidèle dans les prospérités; elle inspire, dirige et perfectionne toutes les vertus. Stanislas en fit la règle, le soutien, l'ornement de sa vie; et les hommes de tous les rangs trouveront un modèle sacré pour eux, dans le récit des vertus à jamais mémorables de très-haut, très-puissant et très-excellent prince Stanislas Leczinski, roi de Pologne, grand duc de Lithuanie, duc de Lorraine et de Bar.

Monseigneur, quatre mois sont à peine écoulés depuis que les malheurs de la France et les vôtres vous ont amené pour la première fois à ces tristes cérémonies. La sensibilité naturelle de votre cœur commence à s'exercer par des épreuves cruelles; et ce funèbre appareil renouvelé sous vos yeux, en honorant la mémoire de votre bisaïeul, vous rappelle encore la perte d'un père. L'un vous apprit par quelle sagesse un dauphin peut contribuer à la tranquillité de l'Etat, et partager l'amour de la nation; l'autre vous apprend par quelles vertus un roi peut s'élever à la véritable gloire; et la religion, s'empressant de former votre âme dans vos jeunes années, rassemble, en un si court espace de temps, toutes les grandes leçons qui doivent vous guider dans la carrière que vous avez à parcourir.

Le dernier siècle avait vu changer la face de l'Europe. Les guerres civiles et les guerres étrangères, les progrès des opinions, et le changement des mœurs, avaient altéré, détruit ou perfectionné la constitution de presque tous les Etats. La Pologne seule semblait avoir conservé le même esprit et le même gouvernement. Auguste conduisait avec un art difficile un sénat jaloux, des grands indépendants et une noblesse inquiète; il s'efforçait de poser l'autorité royale sur des fondements solides; il étendait, par des traités heureux, les possessions de la république: il conciliait les factions acharnées, il enchaînait les plus puissants par ses bienfaits; il familiarisait les yeux de la nation avec l'éclat d'une magnificence jusqu'alors ignorée. Auguste régnait avec gloire; et Stanislas jouissait de la tranquillité de sa patrie, et du rang de ses pères.

Issu des anciens souverains de la Bohême, il comptait parmi ses ancêtres ces chefs illustres qui, les premiers, apportèrent le christianisme dans la Pologne encore barbare.

Jablonouski, son aïeul, fut longtemps le soutien, le vengeur et l'arbitre de l'Etat. Deux fois il donna des rois à son pays; deux fois il refusa de l'être.

Raphaël Leczinski, son père, sage et valeureux républicain, quelle gloire il acquit dans les combats! quelle autorité dans les conseils et dans les assemblées! lui seul, entraînant par son éloquence la république divisée au secours de l'Empire ébranlé, prépara les victoires de Sobieski; lui seul, ami de ses rois, et plus ami de sa patrie, sut également les conseiller, les reprendre et les servir.

Formé sous son aïeul et sous son père, instruit par leurs leçons, guidé par leurs exemples, staroste, nonce et palatin dès ses premières années, Stanislas parut à peine, et ses jeunes mains semblaient déjà chargées du destin de l'Etat. Déjà un illustre écrivain (Zaluski, évêque de Warmie) l'appelait «l'honneur de la Pologne, les délices du genre humain, l'objet unique de l'amour des peuples; car il faut,» disait-il, «que notre siècle s'énorgueillisse de l'avoir vu naître: il est la joie et l'ornement de la patrie. Qui pourrait le voir sans l'aimer, ou l'entendre sans admiration? Tel est, ajoutait-il encore, le privilége de la vertu, qu'elle franchit les bornes du temps. Son enfance n'a rien eu de faible; sa jeunesse a la substance des fruits de l'âge mûr; on dirait qu'avec le sang il a reçu l'âme de ses pères. Tout est grand dans Stanislas; sa naissance, son âme, ses talents, ses vertus; il est l'espérance et l'attente de ses concitoyens (8).» Ainsi Zaluski consignait à la postérité ce premier cri de l'opinion publique, qui presse, annonce et décide les destinées des grands hommes: et Stanislas n'avait pas encore vingt ans.

Bientôt vinrent ces temps périlleux qui, déconcertant le courage du grand nombre, exercent si violemment le cœur de l'honnête homme. Un roi sans expérience est monté sur le trône de Suède. Trois puis-

(8) Lettre en date du 11 septembre 1696:

Per Stanislaum Leczinski, capitaneum Odolanoviensem, unicum generalis majoris Poloniæ filium... Deliciæ generis humani, decus Poloniæ, patriæ communis amor vocatur. Ponendus semel in superbiam nostri sæculi, gaudium universæ plebis; nam videre eum sine amore, audire sine admiratione nemo potest. Virtutis privilegio ætatis limites transgressus, parem natalibus sortitus indolem, nihil in tenera ætate tenerum, nihil per immaturum exhibuit. Omnia in eo summa, genus, genius, ingenium, virtus, spes omnium et exspectatio. (Andr. Chris. Zaluski, tome II, pag. 82, 83.

sants princes ont dit : Opprimons son enfance : accablons sa faiblesse ; réparons les fautes de nos pères.

Mais excité par l'injustice, emporté par la vengeance, Charles XII est un jeune lion qui se jette sur sa proie : il l'abat, il la déchire, il se repose sur elle en la dévorant. Eh ! qui pourrait la lui ravir(9) ? Ce nouvel et terrible Alexandre s'est élancé tout à coup de son rivage; le royaume de ses pères n'a pu le contenir, et ne doit plus le posséder. Il n'a point d'Etats à gouverner, il n'a que des ennemis à vaincre. Déjà le Danemarck s'est tu devant lui : déjà fuit à son aspect un peuple entier de Moscovites, transplanté sous les murs de Narva : vingt mille, trente mille, quatre-vingt mille sont renversés. (10) Les Saxons, plus aguerris, tantôt combattent et sont vaincus, tantôt fuient épouvantés. Charles n'a pas seulement la valeur en partage, il a le don des héros, celui d'agir fortement sur l'âme des autres hommes. Le cœur de ses officiers, de ses soldats, celui même de ses ennemis est dans sa main : il donne l'intelligence, le courage, ou la crainte. Son bras combat, et son génie s'élève : son œil serein perce à travers la sombre horreur et la confusion des batailles. Il a les vertus, il a les vices des conquérants. Puissant par la victoire, et libre en ses vengeances, il couvre, occupe, embrasse la Pologne entière : le poids de ses armées, le poids de son nom écrase la république : rien ne lui résiste, et rien ne l'appaise. Le trône est vacant, le trône est rempli : et le jeune palatin de Posnanie est étonné de se voir le rival et le successeur de son souverain.

Hélas ! des malheurs de Stanislas, le premier est d'être roi. La Pologne ravagée était devenue la proie des nations ; elle ne distinguait ni ses enfants, ni ses alliés, ni ses ennemis. Tous la déchiraient, la détruisaient à l'envi : tous étaient étrangers pour elle. Et voilà que deux souverains se disputent encore le triste droit de dominer sur sa cendre, et de partager ses débris.

Ah ! si Stanislas en ce moment n'est pas le plus malheureux des hommes, s'il a pu goûter, au milieu des gémissements universels de sa patrie, le plaisir barbare de régner sur elle, détruisons les honneurs que nous préparions à sa mémoire : oublions soixante ans de vertus. Que les orateurs s'imposent silence ! prêtre du Dieu vivant, suspendez ces sacrifices solennels : nous verserons sur lui le sang de l'Agneau dans le secret du sanctuaire. Et vous, princes et grands, qui devez à la France l'exemple de la soumission ! et vous, peuple, que votre amour pour vos rois a rendu célèbre entre les autres peuples ! allez, retirez-vous, abandonnez ces fatales et trop pompeuses cérémonies, qui semblent consacrer l'injustice et l'ambition.

Auguste, Stanislas, rivaux infortunés ! quel est celui des deux que l'équitable postérité doit plaindre? Quel est celui qu'elle doit condamner ? Dira-t-elle, avec cette sévérité tranquille qui met chaque homme à sa place : Celui-ci fut victime d'une première ambition ; les torts de son jeune âge ont fait longtemps le malheur de sa vie, il viola les serments qu'il avait faits à son souverain ? Dira-t-elle : celui-ci s'égara dans les communes pensées des rois ; il crut avec leur rang avoir reçu leur puissance ; il viola le pacte de son élection ?

Monseigneur, le sang de Stanislas, le sang d'Auguste, coule également dans vos veines : ces grandes querelles se sont passées entre des rois vos ancêtres : deux maisons longtemps opposées se sont réunies pour contribuer au bonheur de la France ; et quand nous lisons aujourd'hui le récit de leurs rivalités, de leurs succès, et de leurs disgrâces, nos cœurs partagés ne savent plus pour quelle cause il leur reste des inquiétudes à concevoir et des vœux à former.

Je dirai donc sans crainte, comme sans partialité, ce que l'histoire nous révèle : n'en croyons point les intérêts d'un jour, ni les préjugés qui se combattent ; le temps des factions, des manifestes et des erreurs est passé.

Non, ce n'est ni dans le caractère et la conduite d'Auguste, ni dans le cœur de Stanislas, que vous trouverez la source de ces étonnantes révolutions. L'un, courageux, actif, patient, politique intelligent autant que guerrier habile, prince, au reste, rempli de grandeur et de générosité, fut connu par les talents, et même, s'il faut le dire, par les défauts qui rendent un souverain agréable à sa cour et à sa nation. L'autre, déplacé dans le désordre des guerres civiles qui laissent peu d'exercice aux vraies vertus, assez courageux pour tout souffrir, trop sage pour entreprendre les grands et soudains changements, fait pour ramener l'ordre par ces moyens paisibles qui sont approuvés des hommes éclairés, ennemi de ces moyens violents que le vulgaire admire, et ne respirant, dans l'ardeur même de son jeune âge, que les vrais intérêts et la tranquillité de sa patrie, était né pour être le meilleur des citoyens, comme le meilleur des rois : ses malheurs, ceux d'Auguste et ceux de la Pologne, furent la suite de la constitution même de l'Etat.

Car depuis que dans cette noble et malheureuse démocratie, le droit d'opposition, respecté d'abord comme le cri de la liberté, est devenu la réclamation toujours efficace des puissants contre la loi qu'ils redoutent ; depuis que l'activité des diètes est sans cesse anéantie par le vœu d'un seul nonce qui dit : Je m'oppose, *veto* ; depuis que l'impuissance des assemblées légales a forcé de recourir à des confédérations militaires, et que l'inconstante jalousie des

(9) *Catulus leonis Juda : ad prædam, fili mi, ascendisti ; requiescens, accubuisti ut leo.... Quis suscitabit eum?* (*Gen.*, XLIX, 9.)

(10) Divisions de l'armée des Russes.

chefs de parti, troublant ou dirigeant l'action des conseils et des tribunaux, a transmis à la république tous ses mouvements; parmi ces excès de l'ambition, ces délires de la liberté, qu'on me dise où sont les lois? où réside la puissance? quelle est l'élection légitime, et quelles en sont les formes? quelle est l'autorité durable, et quels en sont les appuis?

Au milieu d'un champ ensanglanté, je vois un trône mobile, incertain, qui semble repousser ses rois : je vois l'ordre équestre troublé par la fureur; le sénat souvent forcé de se dérober à la fière impétuosité de la noblesse, le vœu du grand nombre étouffé, l'unanimité même méprisée, et la force souveraine toujours prête à s'élever sur les débris de la constitution régulière, tantôt soulevant de tous côtés la nation divisée; tantôt subjuguant la république par la main d'un vainqueur étranger. Elle devient le seul juge, le seul arbitre des troubles qu'elle a causés; elle seule peut enfin pacifier une nation qui ne saurait être tranquille qu'alors qu'elle est vaincue toute entière.

Ainsi l'emporte Auguste sur un prince de la maison de France, le prince de Conti, que la nation presque réunie appelait au trône : ainsi la guerre élève, soutient, abat successivement Auguste et Stanislas. Tantôt la Suède et tantôt la Russie commandent dans le champ d'élection. A la présence de Charles victorieux, la nation, à moitié dispersée, à moitié contenue par la terreur, trop faible pour résister, trop désunie pour reprendre sa force, éprouve tout à coup en elle-même comme un déchirement universel. Dans le bouleversement de toutes les parties de l'Etat, dans l'anéantissement de toute autorité; quand la république, incertaine en ses vœux, ignore ses propres volontés; en ces moments de troubles et de ténèbres, quelle lumière guidera les pas de Stanislas? Il est dans le silence même des lois, il est une loi toujours subsistante, qui veille à la conservation de toutes les autres, ou qui les fait renaître de leurs cendres : l'intérêt de la patrie. C'est la seule désormais que Stanislas puisse consulter : situation terrible! où le simple citoyen devient son législateur à lui-même.

Religion sainte! source des vraies vertus, mère des vérités utiles et de toute morale saine et pure, vous qui donnez l'intelligence aux sages, et qui, fermant la voie aux passions, tracez au citoyen qui balance le chemin de la règle et du devoir, veillez du haut des cieux sur Stanislas! veillez sur lui : ne souffrez pas que le plus zélé de vos adorateurs soit confondu dans la foule des hommes injustes; s'il se trompe, ah! qu'une coupable ambition ne soit point son erreur.

Stanislas n'eut jamais d'autre pensée, ni d'autre occupation que celle de rétablir la paix: la paix, honorable et digne objet de la confédération de Posnanie, et l'unique remède de tant de maux. Mais comme le rocher inébranlable qui repousse également la mer tranquille et la mer irritée, Charles ne se laisse émouvoir ni par les cris d'un peuple désespéré, ni par les douces persuasions des bons citoyens. L'irruption de la Livonie, toujours présente à son esprit, sollicite sa vengeance; et l'âme d'un conquérant sait-elle pardonner?

Aussi longtemps qu'Auguste doit régner, aussi longtemps la Pologne sera la victime du vainqueur d'Auguste; et Charles déclare qu'il n'est que la chute de son ennemi qui puisse lui faire abandonner un pays qu'il opprime. Que devient Stanislas en ce moment? La voix de la patrie désolée se fait entendre; l'image accablante de tant de maux trouble ses sens : entraîné par la compassion et la nécessité, Stanislas, oubliant Auguste et lui-même, presse, sollicite un des enfants de Sobieski de prendre en main le sceptre, et de sauver l'Etat. Il ne pense point à régner; il ne forme point de ligue; il ne se fait point de partisans : ni la confédération qu'il dirige, ni les chefs puissants réunis avec lui, ni le primat ne songent à l'élire. Ses vertus furent la seule cause de son élévation.

Avec les qualités que le peuple chérit, il eut celles que les conquérants estiment. Il fut sobre, courageux, actif, infatigable; et, dans le sein de l'opulence et du repos, les vaines commodités de la richesse, ou le goût de ces arts aimables qu'il se plaisait à cultiver, ne purent amollir son âme. Il eut cette mâle franchise, il eut cette éloquence simple qui, dès la première entrevue, enchaîna le cœur de Charles XII. Il était le seul homme qui, dans ces temps de discorde, eût conservé des amis, le seul qui (11) parût destiné par son caractère à concilier toutes les factions. Sa renommée, le montrant à la fortune, conjurait contre la modération de son âme et la tranquillité de ses jours. Trois palatins semblaient appelés à régner. Le primat les propose, et veut les exclure. Il dit : Sapieha, fier, impérieux, ne doit pas commander un peuple libre; Lubomirski a passé l'âge de la force et du courage; Leczinski a des vertus, mais sa jeunesse... Qu'est-ce que la jeunesse de l'homme vertueux, puisqu'il a le sentiment qui supplée à l'expérience et qui la rend utile? Il est vertueux! Il est roi! s'écrie l'impétueux Charles XII : *Honestus, honestus! fiat rex.* L'élection de Stanislas fut donc dictée par cet enthousiasme invincible d'un héros juste, inflexible et victorieux, qu'enflammait le superbe désir de couronner la vertu; et moins l'élection de Stanislas est libre, moins elle est l'ouvrage de son ambition.

Eh! que sont ces honneurs et cette souveraineté nouvelle qui se forme au milieu des orages, dont la puissance est si faible et dont les malheurs sont sans bornes? Qu'est-ce que régner dans ces temps de calamités? A peine Stanislas est assis sur le

(11) Paroles de Charles XII.

trône, il promène tristement ses regards sur cette terre que la guerre et la peste ont consumée. Il frémit en voyant ces hommes qui, dans leur orgueil, se disent ses protecteurs, les Suédois, non moins redoutables pour sa patrie que les Moscovites, semant de tous côtés le ravage et la désolation. Ému, transporté tout à coup par un sentiment auquel il n'est pas en lui de résister, il aborde Charles XII : « Reprenez, lui dit-il, la couronne que vous m'avez donnée, ou que mon peuple soit respecté. »

Stanislas ne verra point son défenseur et son ami devenir le tyran de ses concitoyens. Loin de lui cette funeste pensée que ses sujets périssent et qu'il règne ! Ses ennemis même ont des droits sur son humanité. Trois nobles polonais, d'un parti qu'il a vaincu, tremblants et fugitifs, n'ont d'espoir que dans son secours : il devient leur protecteur, il s'arme contre le Suédois implacable qui les poursuit; il les couvre de son corps comme d'un bouclier; il est blessé lui-même dans le plus noble des combats, et l'un d'eux, percé de coups, expire sur son sein.

Quel douloureux spectacle que celui de Titus enchaîné à la suite d'Alexandre ! Stanislas porte un cœur humain, et Stanislas est le compagnon d'un conquérant. La fortune, captivant son âme et ses vertus, ne lui laisse que la liberté de déployer ce courage extraordinaire, par lequel il n'est point inférieur à Charles XII. Égaré sur les pas de la victoire, en Saxe, en Lithuanie et dans toutes les parties de la Pologne, il est forcé de mériter cette gloire qu'on acquiert dans les combats et qu'on doit au malheur des hommes. Il a perdu cinq ans entiers à combattre, à vaincre; il n'a pas encore régné.

Il n'a pas régné, il ne règnera pas. En vain, l'impitoyable roi de Suède, confirmant par des traités l'excès de ses vengeances (12), semble assurer quelque durée à cette royauté passagère. « Le sage mettra-t-il sa confiance dans le roseau qui se brise et perce la main qui le prend pour appui ? Ce roseau, c'est Pharaon, roi d'Égypte (13), dit le prophète, et ce sont tous les conquérants. »

Stanislas voit l'orage qui se forme dans le lointain. Le czar aussi constant, peut-être plus actif que son rival, et jamais téméraire, compense la supériorité des talents par la masse des forces, par la patience et la sagesse. Il exerce ses troupes dans l'éloignement; il fait, pour ainsi dire, en silence des conquêtes utiles (14). Partout où Charles n'est pas, il triomphe. Charles paraît, il s'arrête, il s'écarte, il cherche à l'attirer dans ces lieux que lui seul connaît, au milieu de ces terres infécondes qui nourrissent à peine leurs habitants et dévorent les étrangers.

Charles pouvait dominer sur l'Europe intimidée, affermir sur des fondements durables sa nouvelle puissance, et commander à la paix de descendre sur toutes les nations, depuis les bords du Tage jusqu'aux rives éloignées du Boristhène et du Tanaïs. Stanislas lui fait envisager ces grandes vues; il veut opposer ce noble frein à l'ardeur qui l'emporte : le héros indomptable échappe à ses conseils, et Stanislas en ce moment, bien supérieur à Charles XII, Stanislas qui l'avait égalé par son courage et qui le surpasse par sa sagesse, est forcé d'attendre, au sein de sa patrie agitée, que la Providence ait prononcé son arrêt dans les plaines de Pultawa.

Telle est la balance dans laquelle le Tout-Puissant tient suspendus les destins des empires. Les triomphes amènent les défaites; ils inspirent le fol orgueil, les projets outrés et la confiance qui perd. L'art de préparer, d'attendre et d'assurer les succès, l'avantage de craindre enfin, est une ressource immense réservée aux vaincus; et maintenant, Charles XII abattu, sans pouvoir et sans armées, est heureux de fuir chez l'infidèle Musulman. Dieu donne au czar victorieux d'élever en sûreté les murs de sa ville naissante, de former une marine, des armées, des lois, des mœurs nouvelles, et de créer une nation. Il ramène dans la Pologne étonnée les Russes triomphants; il prend Auguste par la main, et le place une seconde fois sur le trône : il abandonne les vertus de Stanislas au torrent qui renverse les orgueilleuses prospérités de Charles XII.

En vain l'éloquent Poniatowski, secondant par son habileté le courage opiniâtre de Charles, semble avoir transmis son ardeur au paisible sultan qui le reçut dans ses États. En vain, sur les bords du Pruth, les infidèles se sont amassés dans leur fureur, comme un tourbillon formé par la tempête : leur armée innombrable environne le czar de tous côtés; il ne peut plus échapper : il est pris comme dans un filet qui retombe abattu sur sa tête. Charles XII accourt pour jouir de son triomphe. Espérances trompeuses ! car la main d'une femme (15) déliera ces nœuds avec la célérité d'une ouvrière habile qui défait en un moment l'ouvrage d'une année, afin qu'on sache que c'est le Seigneur qui se joue des projets des conquérants, et que les humaines destinées ne reposent point dans des mains mortelles : espérances trompeuses ! le sage Stanislas ne se livre point aux illusions d'une fortune qui l'a si souvent et si cruellement trahi. Quelle force nouvelle, l'arrachant du milieu de Stockholm, a donc pu l'entraîner tout à coup jusqu'aux derniers confins de l'Europe et de l'Asie ?

Le malheur égara Charles à Bender; la soif de la vengeance l'y retint : la vertu

(12) Traité d'Altranstadt.

(13) *An speras in baculo arundineo ? Atque confracto Ægypto, super quem, si incubuerit homo comminutus ingredietur manum ejus et perforabit eam. Sic est Pharao rex Ægypti omnibus qui confidunt in se.* (IV *Reg.*, XII, 21.)

(14) Conquête de la Livonie.

(15) Catherine Iʳᵉ, impératrice de Russie. *Traité du Pruth.*

seule y conduit Stanislas. Prêt à sacrifier sa couronne aux vrais intérêts de sa patrie, il n'ose jouir de sa propre modération : il n'ose être heureux et tranquille sans le consentement de son allié. Ce généreux courage, qui résistait aux volontés de Charles victorieux, regarde les volontés de Charles vaincu comme des lois sacrées. Ainsi le Seigneur, impénétrable en ses desseins, se sert de la nature même pour former un lien indissoluble, dont il entoure la sagesse et la témérité : il les attache l'une à l'autre ; les force de marcher unies; il donne à l'une le conseil inutile, à l'autre le mouvement qui l'entraîne à sa perte. Charles pense qu'en lui seul réside la force des armées et le destin des Etats : la même main élève Stanislas sur le bord du précipice, l'y jette et l'y retient.

Un vain titre de roi, que Stanislas conserve malgré lui, le poursuit dans sa retraite de Deux-Ponts. Une apparente tranquillité couvre des révolutions toujours prêtes à renaître. Deux hommes extraordinaires s'élèvent sur la scène du monde : l'un, c'est Albéroni, ministre tout-puissant d'une monarchie vaste, mais épuisée, à laquelle il croit donner des forces nouvelles, en lui communiquant l'inquiétude de son génie : le baron de Goerts est l'autre; il se regarde comme maître de l'univers, parce qu'il tient dans sa main le cœur de Charles XII. Le rapport de leurs caractères est le traité qui les unit; et d'un bout de l'Europe à l'autre, ils méditent une conjuration universelle qui doit reporter sur le trône tous les rois malheureux.

La Providence a prescrit, un terme aux changements : Charles XII meurt, et l'Europe est tranquille. Charles meurt ; et Stanislas, errant, proscrit, abandonné, n'a plus d'asile dans le monde entier. Son rival enchaîne l'Allemagne par des traités ; une quatruple alliance unit la France à tous ses ennemis. Qui le croirait? Il pense à chercher une retraite dans l'empire de ce même czar, auteur de sa chute et de ses disgrâces; il part de Deux-Ponts. Où portera-t-il ses pas irrésolus? Il part; une voix s'est-elle fait entendre du haut des cieux? Les anges qui veillent sur la Lorraine et sur la maison de nos rois, se sont-ils prosternés aux pieds du trône céleste? Ont-ils tracé sa route, aplani les chemins sous ses pas? Tremblons qu'il ne se détourne. Heureux voyage! la France le possède; et dans ces fortunés moments se décide à jamais le sort de Stanislas et celui de nos neveux.

Ainsi se préparait ce mémorable événement cher à tous les cœurs français. Que la France soit en tous temps l'asile des rois malheureux : le monde sait quelle en est la gloire; et nous éprouvons quelle en est la récompense.

Princesse, que tant de révolutions ont portée sur le premier trône de l'univers, en quels tristes moments faut-il que je me rappelle ces temps de votre splendeur et de vos prospérités! heureuse alors par le bonheur d'un époux et d'un père, vous adoriez, dans la paix, le Seigneur qui fit ces grands changements : maintenant, plongée dans les larmes, et devenue inconsolable, vous nous avez inspiré de mortelles inquiétudes. Fille malheureuse autant que mère infortunée, quelle situation fut jamais semblable à la vôtre! Quand nous nous rappelons, en gémissant, les douces espérances que nous formions pour nos neveux, vous pleurez sur la mort d'un fils. Quand nous rendons un déplorable hommage aux vertus d'un prince courageux et bienfaisant, qui fut l'admiration du monde et l'amour de son peuple, vous pleurez la perte d'un père : et votre cœur, en proie à ses douleurs, rassemble en lui seul tous les maux de la Lorraine et de la France.

Cependant l'heureux Stanislas, attaché par de si tendres liens à la fortune d'un roi jeune et puissant, semble avoir fixé pendant quelques années l'inconstance du sort. Il jouit, dans sa nouvelle retraite, d'un loisir honorable, et d'une paix que les agitations de sa vie lui rendent encore plus chère. Le trône qu'il a rempli n'eut pour lui que des amertumes et des peines : sa disgrâce, source de tant de biens, ne lui laisse plus rien à désirer. S'il jette encore quelques regards sur sa patrie, ses regards sont d'amour pour elle, et son cœur est loin de former des regrets. Il se rappelle les plaies dont elle fut affligée ; il en recherche les causes; il en indique les remèdes (16) : et maintenant ses concitoyens, éclairés par ses réflexions, méditent, pour la première fois une réforme nécessaire. Stanislas, du fond de son tombeau, règne encore sur sa patrie. Les actions des bons rois, contraintes par les circonstances, peuvent avoir une utilité bornée: leurs pensées transmises aux siècles à venir font tôt ou tard le bonheur des nations.

Je ne m'étonne plus que tant de lumières et de vertus rendent son nom si cher au monde, et que l'enthousiasme qu'il inspire enfante des prodiges. Sa vie entière, consacrée à la religion, aux arts, à l'humanité, ne présente aux yeux que des occupations respectables. Un air noble et simple, une franchise qui rappelle les anciens temps, des mœurs douces et faciles, je ne sais quel agrément dont il sait si bien accompagner et ses discours et ses actions, ce mouvement d'un cœur sensible dont le désir de plaire n'est que la naïve et fidèle expression; ce désir de plaire, noble passion dont son cœur fut toujours animé, généreux sentiment, quand libre et détaché de l'intérêt personnel, il ne demande, il ne sollicite que cette même bienveillance dont il est l'effet : tout contribue à former et soutenir l universelle séduction.

Cette séduction universelle, ce concours de tous les vœux l'enlève à sa retraite, et

(16) *Observations sur le gouvernement de Pologne*, ouvrage du roi Stanislas.

le porte une seconde fois sur le trône qu'il a quitté. Les Polonais sont sans force et sans armée : les Saxons menacent la frontière : les Moscovites s'avancent. Mais Stanislas paraît dans Warsovie : la noblesse assemblée ne voit que Stanislas : tous les périls sont oubliés. Jamais élection ne fut plus unanime. La voix de tous les palatinats proclame un nom gravé dans tous les cœurs; et peu de jours après, les Polonais, forcés d'abandonner leur prince s'aperçoivent, dans leur impuissance, jusqu'à quel point le charme qui le suit les avait enchantés.

Quelle force sa vue inspire aux habitants d'une ville qu'il a choisie pour son asile! comment Dantzick, comment ce temple de la paix s'est-il changé tout à coup en une forteresse de guerre? Les fossés se creusent; les remparts s'élèvent : une république entière, adonnée au commerce, qui la conserve et la nourrit, est comme une armée qui se couvre de ses retranchements, et qui, se formant à des exercices pénibles, connaît un mouvement prompt et régulier. Les Moscovites trouvent des ennemis qu'ils ne connaissaient pas : ils attaquent, et sont repoussés. Les forces rassemblées de la Russie et de la Saxe vont-elles se briser contre ce charme inconcevable que forme la présence d'un roi chéri? La chute des édifices, la perte des habitants, la famine dévorante, la mort qui menace de toutes parts, rien n'étonne les courages obstinés; et si le roi lui-même ne les force de céder à la nécessité, on les verra s'ensevelir sous des ruines.

Stanislas veut, dérober par sa fuite, une ville qui lui devient si chère, à tous les maux qui la menacent. La crainte de tomber au pouvoir d'un général barbare, qui met sa tête à prix, ne peut le retenir; il s'éloigne....... En ces déplorables moments un respectable citoyen (17-18), plein d'amour pour son prince et pour sa patrie, apprend le départ de Stanislas. « Oh ciel ! s'écrie-t-il, le roi nous quitte, et que va-t-il devenir ? » Il dit, et dans sa douleur, il chancèle, il tombe mort sur les genoux de Poniatowski (19).

Que va devenir Stanislas? Il n'est plus dans ces temps où la chaleur du sang animait ses esprits; son âge est voisin de la vieillesse; mais son âme, qu'une longue expérience a formée, que la prospérité n'a point affaiblie, revit toute entière dans les adversités. Eh! que ferait-il de plus, si le ciel lui rendait la vigueur de ses premiers ans?

A peine, avec un doux sourire, il a revêtu les habits grossiers qui servent à son déguisement, tous les malheurs, tous les obstacles se rassemblent et se succèdent (20). Mais sa confiance est au Dieu qui règle le destin des empires; et marchant sous sa main puissante, il ne pense pas, en quelque extrémité qu'il soit réduit, que son sort soit au pouvoir des hommes : il déploie à chaque pas ces libres mouvements, cette gaieté tranquille, cette facilité d'imaginer et d'agir que donne le sentiment d'une si noble indépendance. Tantôt armé d'une rame, il dirige lui-même la misérable barque qui le porte : tantôt enfoncé dans un terrain fangeux, il la pousse de ses propres mains à travers ces roseaux qui se courbent sur sa trace et qui peuvent trahir sa fuite. Il s'avance à la clarté des feux de l'armée ennemie, seuls flambeaux dont la lumière le guide dans sa marche. Souvent il erre seul au milieu de ces marais entourés de Moscovites et de Saxons; il mêle les discours à l'action : il joint les exhortations aux menaces; il subjugue la brutale indocilité de ses guides : il a l'art d'attacher à ses intérêts tous ceux dont il sollicite les secours. Un habitant de ces marais le reconnaît et le nomme. « Oui, c'est moi, dit-il, c'est le roi de Pologne, qui vous devra son salut. » Et cette mâle confiance avec laquelle il enchaîne les cœurs, devient le gage de sa sûreté. C'est par elle qu'il anime les soins qu'on lui rend, qu'il inspire le zèle et la promptitude, et qu'il est servi dans sa fuite comme un roi sur le trône. Oh ! j'aime à le contempler, toujours semblable à lui-même, sous ce vêtement mal tissu qui le confond avec les pauvres habitants des campagnes. Voiles importuns du pouvoir et de la majesté, vous êtes tombés ! C'est un homme enfin que je vois; et je le vois tel qu'il est. J'observe avec transport sa ferme et religieuse confiance dans les desseins du ciel, ses imprudences courageuses, son éloquence mêlée de la noble fierté d'un cœur honnête, et de ce don de plaire toujours prêt à le trahir. Et je ne sais ce que je dois admirer davantage, ou ces étonnantes épreuves de la Providence, qui rend terribles jusqu'aux circonstances les plus légères, ou ce courage en liberté, qui semble se jouer au milieu des plus grands dangers.

Ces dangers, ces malheurs sont enfin terminés : toutes les révolutions sont épuisées; une nouvelle carrière va s'ouvrir devant lui. Princes de l'Europe, hâtez-vous : transportez, déplacez, distribuez les empires : que la Toscane admette, s'il le faut, deux souverains à la fois : formez un vide au milieu de vous, afin de faire place aux vertus de Stanislas : et qu'un bon roi, nourri dans les disgrâces, ait un peuple à rendre heureux.

Assez longtemps Stanislas fut montré aux nations comme un signe de cette Providence qui gouverne le monde. L'Eternel avait mis sur son front l'empreinte de sa puissance : les peuples et les rois le considéraient avec étonnement, et connaissaient leur dépendance. Maintenant le Seigneur ne veut plus imprimer sur ce front auguste que l'image de sa bonté : les rois y liront leur devoir, les peuples leur bonheur.

Stanislas, entraîné par la succession ra-

(17-18) Hynnyber.
(19) *Lettre du roi de Pologne à la reine.*

(20) *Ibid.*

pide de tant d'événements et de révolutions, s'ignorait peut-être encore lui-même; et le monde, témoin de son courage, était loin de connaître toutes ses vertus. Stanislas, roi d'un Etat paisible, est enfin rendu à son caractère; il n'a plus désormais qu'à suivre les goûts de son cœur. O Polonais! venez le contempler dans le cours d'une administration longue et tranquille : et vous, Lorrains, goûtez à loisir le bonheur que le ciel vous a préparé par les voies les plus inattendues.

Stanislas règne; et portant ses regards d'une extrémité de la Lorraine à l'autre, il cherche avec une tendre inquiétude les maux qui l'ont affligée.

Le premier de ces maux est de changer de maîtres. Ses derniers souverains avaient mis leur gloire à réparer les fautes qu'une ambition, ou trop inquiète, ou trop vaste, avait fait commettre à leurs ancêtres. Ils avaient compris ce doux et désirable avantage de leur situation, celui de pouvoir reposer en paix au milieu des guerres qui ne cessent d'épuiser les grands empires. Ils recueillirent le fruit de leurs vertus, la reconnaissance et l'amour; et des larmes amères arrosèrent la trace de leurs pas, quand appelés à de plus hauts destins, ils quittèrent la Lorraine désolée.

Ah! que ces larmes coulent en abondance, et que Stanislas les voie couler : que les yeux de ses sujets soient baignés de pleurs que sa main doit essuyer. A quoi servent ces arcs de triomphe qu'on a dressés sur son passage? Faut-il que les témoignages injurieux d'une fausse joie dissimulent les vrais et justes sentiments d'un bon peuple, d'un peuple qui regrette le sang de Léopold, et qui ne connaît point encore Stanislas? Un prince qui veut être aimé, se réjouit d'apprendre, dès le commencement de son règne, jusqu'à quel point il peut l'être un jour : le premier de ses bienfaits est de permettre à tous les sentiments d'éclater en liberté. Stanislas sentit qu'un peuple si fidèle à ses anciens maîtres, méritait d'en avoir toujours de semblables, et son âme fut éprise de la plus noble émulation.

Qu'il est loin de cette humiliante jalousie qui dédaigne de suivre les routes tracées, et d'achever le bien qu'un autre a commencé : son cœur se complaît au récit des vertus de Léopold : il aime à consacrer, par ses travaux, ce nom honoré qui retentit autour de lui de tous côtés : il conserve, il répare, il perfectionne les monuments qui doivent en éterniser la mémoire.

Il est une vertu que la religion enseigne aux souverains; une vertu capable de faire germer le bonheur de tous les points de la terre, capable d'embellir aux yeux de chaque homme la place dans laquelle la Providence l'a fait naître, une vertu qui suffit presqu'au défaut des talents, et qui peut seule les rendre estimables; qui dissipe les préjugés attachés à la naissance des princes, et qui rend aussi plus faciles et plus légères les obligations qui leur sont imposées, la *bienfaisance* (21); et Dieu voulut que le plus doux des sentiments qu'il inspire au cœur humain, fût la noble leçon des rois, et la source de leur véritable gloire

Stanislas n'eut point un autre principe de sa vertueuse administration. Il aima son peuple; il connut ses besoins. Pour affermir le bonheur de ses sujets, il voulut d'abord étendre l'empire de la religion. La religion, dont la lumière guide la raison des sages, est la seule raison et la seule sagesse du peuple : elle lui donne des lois simples dont l'application se fait sentir dans tous les moments de la vie : elle lui donne des remords, sentiment, hélas! devenu nécessaire pour balancer les tentations affreuses de l'indigence : elle lui donne des consolations non moins utiles qui se répandent jusque sur les maux qu'aucune ressource humaine ne peut adoucir. Stanislas envoie dans toutes les parties de la Lorraine des hommes éclairés, pour répandre les lumières saintes, pour conserver et multiplier dans l'âme des peuples les semences de la religion et de la vertu; et soit qu'ils versent la rosée du ciel, soit qu'ils distribuent les dons qui leur sont confiés pour le soulagement des malheureux, leur ministère, contenu dans ses justes limites, est dirigé par l'autorité des évêques et des pasteurs.

Stanislas sait que les instructions les plus utiles sont celles qui sont données par le pasteur véritable dans le sein de l'Eglise mère. Il ne veut pas que les pauvres habitants des hameaux écartés en soient privés par leur éloignement; et des églises principales sont érigées dans le centre de leurs demeures. Stanislas, enfin, élève en tous lieux des temples à l'Eternel : heureux asiles où le citoyen tranquille et satisfait, célèbre dans la paix de son cœur le cantique de sa reconnaissance; l'infortuné s'y traîne en soupirant aux pieds du sanctuaire; il offre ses infortunes, et revient consolé.

Occupé des choses du ciel, de la piété, de ses œuvres saintes, Stanislas n'oublie point qu'il a d'autres devoirs à remplir. Ah! s'il l'eût oublié, nous-mêmes, ministres des saints autels, nous dirions qu'il n'a pas connu la vocation des rois : *Dieu s'est assis au milieu de l'assemblée des dieux, et il leur a dit : Veillez sur la veuve et sur l'orphelin* (22).

Dans les étranges vicissitudes de sa vie, Stanislas a parcouru la terre : il a vu le laboureur trompé dans ses douces espérances, pleurant ses moissons, les fruits de ses honorables travaux que les fléaux du ciel ont ravagés; l'habitant des hameaux ne sachant où reposer sa tête, parce que la flamme a consumé le chaume qui le couvre;

(21) *Audite verbum Domini, principes... Discite benefacere, quærite judicium.* (*Isa.*, I, 10 et 17.)

(22) *Deus stetit in synagoga deorum; in medio autem deos dijudicat... Judicate egeno et pupillo.* (*Psal.* LXXXI, 1, 3).

les villes et les campagnes dépeuplées par des épidémies funestes, dont aucun secours n'interrompt les progrès : il a vu les fortunes les plus florissantes ruinées par des pertes imprévues; le commerçant asservi, dans son impuissance, à l'usure avide qui rend sa ruine plus certaine et plus irréparable; l'homme injuste et puissant opprimant le faible, dévorant par d'iniques procès la substance du père de famille et l'héritage de l'orphelin : et de ces maux terribles, il a vu les suites cruelles : le désespoir, les crimes, les âmes avilies, rendues insensibles par l'excès de la misère, et les mères dénaturées abandonnant le fruit de leurs entrailles; et ces infortunés enfants, qui, jetés dans le monde comme dans un désert, exposés aux injures de l'air, au froid mortel des nuits, sans parents et sans protecteurs, semblent livrés dès l'instant de leur naissance à toutes les horreurs de la vie. Le mal, comme un démon impitoyable, poursuit tous les enfants d'Adam (23); il circule dans l'air qu'ils respirent, il s'élève de la terre qu'ils habitent, il s'insinue dans toutes leurs veines, il découle de leur propre cœur; il les assiége, les environne, les pénètre dans tous les sens.

Mais non moins active, non moins pénétrante, la bienfaisance de Stanislas s'agite, se multiplie comme le mal qu'elle veut détruire. Par elle, les enfants délaissés sont ravis aux crimes et aux malheurs auxquels ils étaient voués; des aliments et des préceptes sont offerts à leur enfance, des travaux à leur jeunesse : elle prépare les secours de l'art par qui la fureur des contagions est prévenue, ou du moins arrêtée; elle relève les maisons réduites en cendres; elle ensemence ces terres que les rigueurs des saisons semblaient avoir condamnées à la stérilité; elle érige un tribunal dont les sages conseils éclairent l'ignorance qui s'égare, corrigent la fougue imprudente des haines, encouragent le faible qui tremble; et, sans tribut, sans récompense, assurent également l'empire de la justice, soit qu'ils en provoquent ou qu'ils en suspendent les décisions; elle offre, par des emprunts faciles, une ressource sans danger au commerce prêt à périr.

Enfin, d'où peut naître la misère? Par quelle voie s'insinuera-t-elle dans les familles? Cherchez, imaginez. Une année de stérilité frappera toute une province; et la libre circulation n'a point encore rendu les trésors de la France communs entre tous ses enfants : des magasins se forment, qui, s'ouvrant au besoin du peuple, maintiendront le prix modéré des grains. Une maladie extraordinaire peut affliger un père de famille; la guérison est difficile; les talents sont rares : des récompenses sont assurées pour appeler les secours des médecins les plus habiles. Que voulez-vous encore? Il est des événements au-dessus de la prudence humaine? et comment prévenir des maux qu'on ne peut pas prévoir? Stanislas éprouve dans sa bienfaisance une sorte d'inquiétude qui ne lui permet pas d'être tranquille sur le sort de ses sujets : des fonds sont établis, ressource préparée contre les maux imprévus, et pour le noble et pour le simple citoyen, et pour l'artisan et pour le laboureur, et pour le journalier indigent. Stanislas se reproduit par sa bonté, dans la Lorraine entière; son âme se répand dans les villes et dans les campagnes, dans tous les rangs et dans tous les états; il descend, comme un esprit consolateur, dans le sein de tous les malheureux; il voudrait bannir de la terre les infortunes de tous les genres, les bannir pour tous les siècles : il perpétue d'âge en âge des bienfaits qui s'écoulent toujours trop vite, et laissent renaître la misère après eux. Partout où ce bon prince fait quelque séjour, il fonde des hôpitaux, des maisons de charité : on dirait que du milieu de ses palais et parmi le bruit du cortége qui le suit, il entend le plus faible cri qui s'échappe du cœur du pauvre. Quelle est la plaie qu'il n'ait pas voulu guérir? Quel est le bien qu'il n'ait pas voulu faire? La postérité sera tentée de croire qu'il fut le plus riche des souverains; et notre siècle a connu des particuliers plus opulents que lui. Mais que ne peut la sage économie, quand elle est dirigée par la bonté? Et peut-être aussi l'habitude des malheurs l'a rendu plus habile dans l'art de les soulager. Les traces de ses pas furent marquées par ses bienfaits; et chaque année était l'époque de quelque établissement respectable.

Ainsi, la vraie bienfaisance étend les limites de la royauté. Stanislas n'est pas seulement le roi, le père et l'ami de ceux qui l'environnent; une domination et plus vaste et plus noble forme la véritable majesté de son rang. O rois! combien de différentes destinées reposent à l'abri de votre puissance? ceux que vous n'avez point connus, que vous ne connaîtrez jamais, sont la plus précieuse portion de vos sujets. Qu'on mette tout à coup d'un côté ce petit nombre de courtisans assidus, qui semblent vouloir intercepter vos regards; et de l'autre, cette foule de peuple qui vous sert dans l'éloignement et dans l'obscurité; si quelque homme insensé vous disait : Tous vos enfants sont autour de vous; ce sont ceux-là, ceux-là seulement qu'il faut combler de vos faveurs : jugez vous-même, et voyez dans quelles bornes étroites il resserrerait votre empire.

Stanislas, en veillant au bonheur de son peuple, ne dédaigna point l'éclat de cette magnificence qui règne au sein des empires florissants, et forme la splendeur du trône. Il est une magnificence qui devient une partie de la bonté des princes, parce qu'elle emploie utilement les hommes indigents, parce que le peuple qui chérit le lieu de sa

(23) *Occupatio magna creata est omnibus, et jugum grave super filios Adami, a die exitus de ventre matris eorum usque in diem sepulturæ, in matrem omnium.* (*Eccli.*, XL, 1.)

naissance, aime à le voir embelli par la générosité de ses maîtres, parce qu'il jouit lui-même des palais élevés près de sa chaumière. Combien d'édifices publics, combien de monuments superbes ont immortalisé le règne de Stanislas ! et avec quelle douce joie il voyait son peuple concourir à la splendeur des fêtes qu'il étalait à nos yeux surpris ! La plus grande partie de ses trésors fut consacrée à l'exercice de sa bienfaisance : l'autre en devient l'ornement. Il aime à décorer les temples, les hôpitaux et les places dans lesquelles le peuple rassemblé goûte quelques moments d'un repos salutaire. Il est semblable, en sa profusion, à l'éternelle Providence, dont un ancien disait : « Elle n'a pas pourvu seulement à nos besoins; elle a pris soin encore de notre félicité (24). » Les vieillards attendris ne reconnaissent plus leur première patrie; et ils s'écrient dans leurs transports, ces dignes citoyens qui pleuraient leurs anciens maîtres : Quel est ce nouveau roi que le ciel nous a donné ? il enfante des prodiges.

Tous les arts, toutes les sciences contribuent à l'embellissement de cette terre qui semble être devenue le séjour du bonheur. La même bienfaisance se répandant sur tous les objets utiles, place à côté des temples et des hôpitaux, les bibliothèques, les écoles et les académies.

Que ceux qui regardent les lettres et les sciences comme le vain amusement de quelques hommes instruits sont loin d'en connaître le prix et l'étendue ! A mesure que les connaissances se perfectionnent, elles adoucissent les mœurs; elles assurent le règne de l'humanité. L'éducation plus commune et mieux dirigée détruit les préjugés et les vices, qui font le malheur des Etats. L'art de rendre les hommes vertueux, étudié dans chaque famille, s'enrichit des découvertes de toutes les générations. Fénelon dicte aux enfants des rois les leçons de la sagesse. Les princes devenus plus éclairés favorisent à leur tour les progrès des lumières et des vertus : une politique plus humaine et plus savante ramène les lois à leur véritable objet, le bien des peuples : les guerres sont plus rares et moins cruelles : le commerce, source féconde d'une richesse estimable, étend ses communications d'un bout du monde à l'autre : les peuples et les rois connaissent mieux leurs obligations : l'ambition des grands est réprimée et n'enfante plus les révoltes : l'autorité devient douce et bienfaisante : le trône s'élève comme un arbre sacré qui protége l'industrie et la liberté : la religion, mieux connue, développe les leçons de sa morale saine et pure : la religion, qui répandit les lettres et les sciences parmi tous les peuples dévoués à son culte, s'embellit des lumières qu'elle a fait naître. Toutes les vérités sont saintes; elles reposent dans le sein de l'Eternel; elles en descendent (*Jac.*, I, 17) comme la rosée du ciel, qui donne à la terre la vie et la fécondité. Ne nous laissons point décourager par les erreurs dont les talents sont quelquefois accompagnés; les erreurs se détruisent et les vérités restent : le danger des sciences est dans leur abus; les grands et les riches peuvent les faire servir d'instruments à la corruption : leur utilité véritable est pour la multitude. Oh ! puissent, pour le bonheur du monde, toutes les vérités être connues, toutes les vertus honorées; et la religion, vertu sublime, immortelle vérité, couronner un jour tous les travaux de l'esprit humain !

Et ne croyez pas, qu'emporté par le zèle de cette religion sainte, ou par l'amour des sciences, nous puissions nous livrer en ce moment à des discussions étrangères. Ce que Stanislas pensait, ce qu'il écrivait lui-même, nous vous le répétons aujourd'hui. Stanislas a consigné son âme tout entière dans ses écrits. Il encouragea, cultiva les sciences et les lettres; il plaida lui-même leur cause (25). Dominé par sa bonté, comme les autres hommes peuvent l'être par les passions les plus impérieuses, ce vertueux prince croyait que les sciences doivent perfectionner les hommes et les nations, en les ramenant sous l'empire de la religion et de la vertu (26). Que si cette douce confiance dans les progrès de la raison humaine n'était qu'une erreur, ah ! ce serait l'erreur d'une âme vraiment bonne, qui n'imagine pas même que le mal puisse naître d'un homme éclairé. Toutes nos réflexions ne sont que les maximes que Stanislas a consacrées par son exemple et par ses ouvrages. L'histoire de ses pensées devient le véritable et le plus bel éloge de son gouvernement.

Au milieu de tant de monuments érigés à la religion, aux arts, à l'humanité, Stanislas eut le plaisir et la gloire d'élever une statue à celui par qui tous ces établissements devaient recevoir une nouvelle vie, à Louis, son protecteur, son gendre et son successeur : Louis, dont les bontés avaient déjà prévenu les vœux et assuré le bonheur des Lorrains. Depuis longtemps adoptés par ses bienfaits, ils étaient devenus nos concitoyens. Son cœur a les vertus qu'ils chérissaient dans Stanislas : doux, humain, bienfaisant, ami de la justice et de la modération, il a su sacrifier également ses avantages ou ses espérances au désir de rendre la paix à son peuple. Stanislas lui devait sa puissance et son bonheur, et Stanislas goûta ce bonheur encore plus doux d'éterniser les vertus de son bienfaiteur par les témoignages éclatants de sa reconnaissance.

O jours fortunés ! quelle splendeur vous répandiez sur la fin de sa course ! Les étrangers, témoins des merveilles de son règne, les étrangers, attirés par le bruit de ses

(24) SENEC. *De benef.*, lib. IV, c. 5.

(25) *Œuvres du philosophe bienfaisant*, tome IV, page 320 et suiv.

(26) Confirmation par le roi des établissements faits en Lorraine par le roi de Pologne.

vertus, venaient considérer dans son repos cet homme fameux par tant de révolutions, et ils disaient: *Ses vertus sont encore au-dessus de sa renommée; heureux ses sujets et ses serviteurs; heureux tous ceux qui lui sont attachés, parce qu'ils entendent les paroles de la Sagesse* (27). Je l'ai vu, ce prince vénérable, tranquille et satisfait au milieu de sa cour et de son peuple : il était comme un de ces anges tutélaires envoyés de Dieu même pour veiller au salut des empires. Je puis dire que le sentiment que sa vue inspirait n'avait rien de ce respect terrible que la majesté des rois semble commander au reste des hommes. C'était une vénération mêlée de confiance, d'admiration et d'amour; c'étaient les plus tendres sentiments de nos cœurs qui se confondaient pour lui rendre hommage. Ses regards se reposaient avec une sorte de complaisance sur tous ceux qui s'empressaient autour de lui; il semblait sourire en silence au bonheur public, comme à son ouvrage. Sans doute, en ces moments, le souvenir des biens qu'il avait faits s'élevait dans son âme. La conscience d'une vie entière consumée dans une suite d'actions vertueuses, est le plus noble entretien et le véritable ornement de la vieillesse.

Si les cœurs des bons citoyens s'attendrissent en contemplant la félicité publique, et si des larmes de joie tombent de leurs yeux, combien l'impression en est et plus pénétrante et plus vive pour ceux qui en sont les auteurs! ô sublime avantage de la condition des rois! un seul homme peut se dire à lui-même : Ce peuple entier est ma famille, tous mes concitoyens sont mes enfants; ils sont heureux et je le suis. Et c'étaient les paroles de Stanislas, les paroles qu'il se plaisait à répéter. Au seul nom de la vertu, au seul récit de quelque action estimable, (ô vous tous qui l'avez connu, soyez mes témoins!) son cœur éprouvait de douces palpitations; une rougeur subite couvrait son visage; un feu plus vif éclatait dans ses regards; des mouvements involontaires trahissaient ses vertueuses affections; et ces expressions si vraies de la bonté la plus touchante et la plus pure devenaient le soulagement nécessaire d'une âme pleine d'humanité, dont le sentiment a besoin de s'exhaler.

Je dirai même que telle était la libre énergie de ses sentiments, qu'ils se produisaient le plus souvent avec quelque impétuosité. On lisait sur son front toujours ouvert, il annonçait par ses mouvements, il avouait par ses discours toutes les impressions qui l'agitaient; et, jusque dans les dernières années, il a conservé cette action vive et franche qui ne lui permit jamais de dissimuler l'état de son cœur. Est-il pour des sujets un spectacle plus intéressant et plus doux que celui du cœur de leur souverain? C'est là qu'est fixé le sort de leurs jours. Tout ce qui s'y passe est important pour eux, une seule pensée du prince est l'agitation de son empire; et la connaissance de son caractère et de ses vertus est par elle-même le gage de la confiance des peuples et le commencement de leur bonheur.

J'ignore quelle idée notre siècle se formera de ce prince vertueux et bienfaisant. Malheur à nous! si les hommes qui firent le plus de bien à leurs semblables, n'étaient pas comptés au rang des plus grands hommes. Ne cesserons-nous jamais de célébrer le nom des conquérants, le nom de ceux qui font les malheurs de la terre? Oh! si Dieu nous donnait des rois pareils à ceux que nous louons! Éternel miséricordieux! traitez-nous selon vos miséricordes; et que nos préjugés ne montent pas jusqu'à vous! des rois bienfaisants et bien-aimés, voilà ceux qui sont vos images sur la terre et qui font le bonheur des nations. Stanislas aima son peuple, et Stanislas en fut aimé. Qu'il soit à jamais le modèle des rois, l'amour et l'admiration du monde!

Ce n'est point du milieu des palais, du sein des foyers tranquilles habités par les riches, que s'élève la renommée des rois; ce n'est point de là que sort le jugement qui consacre leur mémoire et qui commande à la postérité. Cette renommée terrible émane du cœur du pauvre : les maisons simples des villes, les chaumières qui composent les hameaux, enferment les voix qui la répètent. Allez, visitez les demeures de l'indigence; étudiez ses sentiments, qu'un langage grossier exprime avec franchise : c'est lui qui, par ses plaintes ou par sa reconnaissance, dicte à l'histoire ce qu'elle doit raconter dans tous les siècles.

Qu'on parcoure donc maintenant les villes et les campagnes de la Lorraine désolée; qu'on interroge le chaume qui couvre le toit de la cabane du pauvre, et que la pierre de la maison du citoyen rende témoignage. Au premier bruit du plus étrange comme du plus funeste accident, à peine on apprend que les jours de Stanislas sont en danger, toutes les maisons en un moment sont abandonnées; tous les citoyens en larmes viennent assiéger ce palais, unique asile de leurs espérances et de leurs craintes; et là, dans l'attente et dans l'effroi, règne un silence vaste, interrompu par de soudains gémissements. On ne voit rien d'outré ni de faux dans une douleur si générale et si juste; tous les visages portent l'empreinte des plus cruelles inquiétudes, tous les esprits sont accablés.

Stanislas ne se dissimule point son état : il envisage l'étendue du mal, la faiblesse d'un sang qui ne peut plus se renouveler, et ce poids fatal des années sous lequel la nature succombe. De ce moment même ce bon prince, renonçant à la vie, et ne songeant qu'à la perte que son peuple va faire, ordonne aux médecins de répandre des

(27) *Major est sapientia tua et opera tua, quam rumor quem audivi. Beati viri tui, et beati servi tui, qui stant coram te semper et audiunt sapientiam tuam.* (III *Reg.*, X, 7 et 8.)

nouvelles plus heureuses. Le désir suspend la crainte, et fomente la crédulité publique. Stanislas prolonge le bonheur de ses sujets au-delà de ses propres espérances. Il a le courage d'étouffer les tourments que lui cause le traitement de la plaie la plus profonde et la plus douloureuse : il épargne à tous ceux qui lui sont attachés, jusqu'à la crainte de le perdre; et sa mort l'enlevant au milieu de la sécurité universelle, est le premier malheur qu'il leur ait jamais fait éprouver.

Quel désespoir alors s'empare de tout un peuple infortuné! La foule des citoyens pénètre dans tous les appartements; ils veulent voir leur roi, qui leur est ravi, le disputer, l'arracher à la mort même. La douleur les a tous égarés : ils veulent mettre en pièces d'innocents domestiques qui n'ont pu prévenir le plus grand des malheurs. Ils redemandent Stanislas en frémissant, à tous ceux qui furent chargés de veiller au soin de sa santé. La perte d'un vieillard de quatre-vingt-neuf ans est affreuse et nouvelle, comme celle du meilleur prince enlevé dans la fleur de son âge. Un peuple entier trompé par sa longue vie, et surtout par ses bienfaits, s'obstine à le regarder comme immortel, et ne croit pas que tant de vertus puissent être enlevées à la terre.

Quel citoyen aura le triste courage de prononcer son éloge et son nom? quelle voix ne sera point étouffée par le sentiment d'une si grande perte? les pasteurs montent en chaire, fondent en larmes, et les paroles expirent sur leurs lèvres : leurs larmes et leur silence, voilà le seul langage qui leur reste, et les accens de la douleur retentissent dans les voûtes sacrées, comme des hurlemens lamentables. Lunéville a vu la moitié de ses habitants sortir de son sein, ils ne peuvent se séparer du prince qu'ils ont perdu, ils accompagnent son corps jusqu'aux portes d'une ville éloignée qui doit le conserver à jamais dans un tombeau. Et pendant ce voyage déplorable, on n'entend que d'affreux gémissements. On distingue, à la lueur des flambeaux, de malheureux citoyens qui s'arrachent les cheveux; d'autres qui s'attachent dans leur douleur aux roues du char; et les pas des chevaux sont embarrassés par une foule désespérée qui se jette au devant d'eux pour retenir encore, s'il est possible, ces dernières et tristes dépouilles d'un souverain qu'ils ont tant aimé. La même désolation couvre la Lorraine entière; ses villes et ses campagnes sont dans le deuil, et le cri du malheur s'élève du sein de mille familles inconsolables.

Qu'importe donc à sa mémoire ce tribut d'honneurs qu'on rend aux cendres de tous les souverains? Les pleurs de ses sujets ont coulé sur sa tombe : la voix de la reconnaissance et de la vérité s'est fait entendre dans l'Europe entière : le souvenir de ses vertus est la pompe et l'ornement de ses obsèques.

Hélas! ce souvenir même est passager et périssable comme lui. Le bruit de ses vertus, de ses bienfaits, son nom même, et tout ce qui tient à l'humanité, sera la proie du temps et de la destruction. Vous seul, ô religion sainte, vous seule rassemblant vos pontifes autour des saints autels, présentez à nos regards de consolantes et d'utiles solennités. C'est le sang de l'Agneau, prêt à couler, qui doit animer ces vaines et impuissantes représentations. Jésus-Christ a publié le testament de gloire qui révèle les demeures éternelles, et dévoile les nouveaux cieux et la nouvelle terre où la justice habite (28). Que le monde entier oublie que Stanislas fut un grand homme et un grand roi; mais que le juge suprême se souvienne, dans sa clémence, que son courage fut la résignation d'un chrétien qui s'abandonne aux desseins de la Providence, et sa bienfaisance, l'exécution de la loi sainte qui fut donnée à tous les hommes. L'Eternel n'a point rejeté ces prières ardentes que Stanislas répandait chaque jour en sa présence, prosterné jusqu'à terre aux pieds du sanctuaire. La grâce qui l'avait prévenu dans ses jeunes années, ne l'a point abandonné dans ses derniers moments. Stanislas, au milieu des pleurs et des sanglots de tous ceux qui l'environnaient, a reçu les consolations que l'Eglise offre à ses enfants, avec cette paix que l'âme des justes connaît, et que le monde ignore, et la victime était sanctifiée depuis longtemps, quand la mort, s'avançant comme un feu dévorant, a consumé l'holocauste.

Pontife du Dieu juste, offrez sans frayeur le sacrifice redoutable, et s'il reste encore quelques fautes à expier dans le cours d'une vie si vertueuse et si pure, rappelons-nous ces paroles consolantes du Sage : *La charité couvre la multitude des fautes* (29). Et vous, chrétiens, en quelque rang, en quelqu'état que le ciel vous ait placés, apprenez à respecter les décrets de la Providence dans les événements de votre vie, à faire aux hommes tout le bien que Dieu mit en votre pouvoir, et à pratiquer la religion sainte qui doit être la source de votre confiance, de vos vertus, de votre bonheur.

II. ORAISON FUNEBRE

DE MADAME MARIE-JOSEPHE DE SAXE, DAUPHINE DE FRANCE.

Memento Creatoris tui in diebus juventutis tuæ, antequam veniat tempus afflictionis. (*Eccle.*, XII, 1.)

Souvenez-vous du Seigneur votre Dieu dans les jours de votre jeunesse, avant que le temps de l'affliction soit venu.

Monseigneur,

Un joug pesant a été mis sur les enfants d'Adam, depuis celui qui s'assied dans la

(28) *Novos vero cœlos, et novam terram secundum promissa ipsius exspectamus in quibus justitia habitat.* (*II Petr.*, III, 13).

(29) *Universa delicta operit charitas.* (*Prov.*, X, 12).

puissance et dans la gloire jusqu'à celui qui se traîne sur la terre et dans la poussière (30). Nul n'est exempt des afflictions de la vie. Et quelle est la calamité qui, franchissant tous les obstacles et tous les intervalles, n'ait pas monté jusqu'au trône et porté l'amertume au cœur des rois? Ouvrez les annales du monde : vous verrez qu'ils n'ont pas été plus épargnés que le reste des hommes.

Triste et vraiment désolante condition de la nature humaine! elle admet ces faibles distinctions que le pouvoir ou les honneurs, et souvent de vains noms sans effet, ont introduites sur la terre; mais nous ne connaissons encore aucun état qui soit celui du bonheur. Ni l'obscurité du simple citoyen ne peut assurer son repos, ni l'éclat dont brillent les jours des souverains dissiper les ennuis qui souvent obscurcissent leur front et flétrissent leur âme. Le malheur est partout : et s'il est quelqu'un parmi nous qui se laisse séduire aux apparences, qu'il contemple la vie de très-haute, très-puissante et excellente princesse, Marie-Josèphe de Saxe, dauphine de France. Qu'il considère quelle fut cette princesse infortunée, dans quel rang le ciel la fit naître, à quel rang il l'avait destinée, et par quelle suite trompeuse de grandeurs et de prospérités la Providence la conduisait insensiblement au comble du malheur.

Ah! si son cœur, entraîné par l'illusion de ces grandeurs passagères, s'était égaré du Seigneur son Dieu dans les jours de son jeune âge, quelle eût été sa ressource et sa consolation au milieu de ses infortunes? Le malheur ouvre une carrière laborieuse qui demande une âme forte, un courage exercé. Madame la Dauphine, appelée à de grandes épreuves, avait besoin de s'y préparer par des vertus solides. Chrétiens, tel est ce regard secret de la Providence qui veille sur les justes, et qui préside à tous leurs pas. Ils ne sont point sans doute affranchis de l'inconstance des événements; mais guidés par une invisible main, ils s'avancent au milieu des ténèbres qui leur cachent l'avenir, comme si leurs yeux éclairés en avaient percé les profondeurs. Dieu, qui destine cette princesse à l'infortune, lui donne une éducation pieuse et sévère : il lui suscite des malheurs dans son enfance, des obstacles dans sa jeunesse. Il la consacre dès l'aurore de sa vie à la retraite, à la prière; il la dérobe à l'impression d'un bonheur qui n'est point durable : et, soit qu'il se serve de ses penchants, ou qu'il les réprime; soit qu'il dompte ou perfectionne son caractère, il rend, pour ainsi dire, toutes les circonstances instructives pour elle. Il la ramène sans cesse dans la voie étroite et difficile qui convient à sa véritable destinée. Elle subit le joug rigoureux du devoir avant de porter celui du malheur : elle nourrit dans le loisir des jours les plus heureux, ces principes de force et de sagesse qui doivent la soutenir dans les jours de son affliction.

Le temps de la prospérité fut pour elle ce qu'il devrait être pour tous les hommes, un temps d'épreuve où son âme se formait aux vertus nécessaires à l'infortune, et l'adversité n'a servi qu'à faire éclater ces mêmes vertus que la prospérité n'avait pu corrompre.

Monseigneur, j'invoquerai sur vous le Dieu qui fut son guide et son appui; je lui dirai : Dieu de nos pères, Dieu de miséricorde (31), vous voyez aux pieds de vos autels l'illustre rejeton de ces époux vertueux qui marchèrent devant vous dans les sentiers de la justice et de la vérité; rendez leurs vertus héréditaires, et non pas leurs malheurs. Privé de leurs leçons, qu'il s'instruise par leurs exemples : donnez-lui la connaissance des jugements équitables et des conseils utiles, et que l'amour de votre religion sainte lui révèle les principes de cette véritable sagesse qui peut seule faire un jour son bonheur et celui de son peuple : ainsi ses actions seront agréables à vos yeux, et sa renommée sera longtemps chère à la postérité.

Si le rang le plus élevé n'est point à l'abri des malheurs, pourquoi n'est-il pas au moins à l'abri des illusions? Pourquoi faut-il que les princes soient éblouis, comme le vulgaire, de l'éclat qui les environne? Il est un funeste privilége de leur condition, celui de naître dans la prospérité. L'habitude de cette prospérité flatteuse trompe aisément leur jeunesse inexpérimentée; tout prévient leurs espérances; tout cède à leurs désirs : le cri de l'homme qui gémit, perdu dans l'éloignement, est étranger pour eux; et ce sentiment si prompt, si dangereux du pouvoir et de l'indépendance, est un charme séducteur qui bannit pour longtemps la prévoyance et la crainte. Ah! du moins que les autres hommes s'exercent dès le premier âge, ils apprennent l'usage des forces dont ils auront besoin dans l'âge de l'action. Ils s'essayent par les privations, ils rencontrent des obstacles; ils se mesurent avec leurs semblables; et s'élevant avec effort et par degrés, ils acquièrent l'expérience, ils possèdent le courage.

La religion seule ose parler au cœur des princes le langage triste et sévère qu'il leur est utile d'entendre : elle explique les hommages des peuples; elle rétracte les mensonges des cours; elle ne respecte ni les vices, ni les erreurs; elle leur montre des devoirs étendus, des obligations indispensables, des peines que le crime ne peut éviter, des récompenses réservées pour les

(30) *Jugum grave super filios Adam... A residente super sedem gloriosam, usque ad humiliatum in terra et cinere.* (*Eccli.*, XL, 1.)

(31) *Deus patrum meorum, et Domine misericordiæ, da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam... quoniam servus tuus sum ego, et filius ancillæ tuæ... et erunt accepta opera mea, et disponam populum tuum juste...* (*Sap.*, IX, 1, 4, 5, 12.) *Et memoriam æternam his qui post me futuri sunt, relinquam.* (*Sap.*, VIII, 13.)

vertus : elle leur fait comprendre aussi que Dieu n'a pas besoin, pour les éprouver, de renverser leur trône, ni d'opérer de grandes révolutions ; leur malheur n'entraîne pas toujours celui de tout un peuple : elle leur envoie les craintes sages, les avertissements utiles. Par ces leçons secrètes et profondes, elle accoutume leur âme aux pensées de l'avenir ; et les rendant supérieurs à l'infortune par leurs sentiments, et non par leur puissance, elle seule peut les inscrire dans la véritable science de l'humanité.

Née dans ce même rang pour en épuiser les revers, Madame la dauphine n'en a point partagé la fatale sécurité. Dieu voulut écarter de son enfance ces pressentiments d'une longue félicité, si souvent et si cruellement démentis : exposée dès l'âge de douze ans à tous les périls d'une fuite précipitée, elle a connu de bonne heure la fortune qui trompe, et ses faveurs incertaines, et les chagrins qui les suivent. Ces tristes commencements d'une vie qui semblait dévouée à l'adversité furent toujours présents à son esprit, et le souvenir de ses premières années ne lui rappelait que des malheurs.

Noble et digne héritière d'une des branches de la maison d'Autriche, sa courageuse mère lui montrait déjà l'exemple de ces vertus qui furent si violemment exercées et si constamment soutenues. La reine de Pologne a bien fait voir que le sang illustre qui coulait dans ses veines n'avait point dégénéré de ce même esprit de hauteur et de fermeté par lequel l'Allemagne aime à caractériser la maison de ses Césars. Elle protégeait alors ses enfants au milieu des fatigues d'un voyage pénible et malheureux ; laissez-les croître, laissez-les acquérir la puissance et la force ; qu'ils soient à l'abri des dangers, ou capables de les partager, vous la verrez opposer un visage inaltérable aux horreurs de la guerre : rien ne l'étonnera, ni l'appareil effrayant des armes, ni ce sombre éclat de la victoire imprimé au front d'un ennemi présent. Dans la dispersion des armées, dans l'abandon des affaires, elle restera seule à ses Etats ; seule elle soutiendra les intérêts de son époux, de ses enfants, de ses sujets ; et succombant à tant d'efforts, épuisée par ses chagrins, elle remportera cette gloire, que ne peut lui ravir ni la faiblesse de son sexe, ni celle de son âge, de donner sa vie même pour son peuple.

Dieu donc avait confié l'éducation de la princesse de Saxe à cette femme forte, afin que l'héritière de ses malheurs le fût aussi de ses vertus. Accoutumée à plier sous des lois justes, dont l'autorité maternelle était la constante et persuasive interprète, elle chérit, elle respecta ses devoirs avant de connaître ses propres penchants ; elle apprit à soumettre ses volontés, non-seulement à l'impérieuse nécessité, mais à l'empire non moins invariable de la règle ; elle entendit cette voix du ciel qui parle incessamment à la terre par ses anciens oracles et par l'impression frappante des événements. Convaincue que la même main qui pose un terme à la vie marque aussi la ligne qui doit en diriger la source, elle ne s'est jamais écartée de la voie que la Providence semblait prescrire à ses pas ; et dans cette carrière de la vraie sagesse, aucune erreur, aucune incertitude n'a pu suspendre ou détourner son admirable activité. L'amour de l'ordre devint sa passion dominante, à laquelle toutes les autres étaient assujetties : principe élevé qui, toujours supérieur à ses goûts naturels, en perfectionnait l'exercice, en prévenait les abus. Elle avait partagé ses occupations avec cette scrupuleuse exactitude que donne à l'âme raisonnable la connaissance du véritable prix du temps ; et, ce qu'on aurait peine à croire, le dernier de ses jours fut rempli comme les jours les plus tranquilles et les plus heureux. Tel avait été le sage et subit effort de cet esprit ferme et prématuré : l'on eût dit qu'ayant projeté d'abord le plan fixe de sa vie entière, elle n'avait plus dans la suite d'autre travail et d'autre soin que d'exécuter l'ouvrage des pensées de sa jeunesse.

Religion sainte, vous seule franchissez les intervalles des années par lesquelles l'esprit humain parvient à sa maturité ! vous êtes l'utile flambeau qui l'éclaire dans les ténèbres de l'enfance : avant que l'expérience tardive donne un frein aux passions, vous les avez subjuguées par un sentiment plus puissant que les passions, plus sûr que l'expérience ; vous êtes la force, le conseil, la raison de tous les âges.

O Providence ! il fut un temps de vertige et d'erreur, où l'Allemagne, frappée par Luther, enfanta de tous côtés la discorde et le schisme : les princes de Saxe rompirent les premiers le lien de l'unité catholique ; ils abjurèrent le culte antique embrassé par Witikind ; ils allumèrent dans le sein de l'Europe ces haines fatales que les traités les plus sages ont à peine assoupies. Les révolutions que le schisme opéra dans leur maison ne purent changer leurs cœurs : une branche est retranchée (32), une autre s'élève (33), et l'erreur domine avec le même empire. Telle on voit dans les livres saints la suite étonnante de ces rois d'Israël, imitateurs opiniâtres de ceux dont ils servaient à punir les égarements. Quelle lumière, ou quel miracle a tout à coup éclairé les princes malgré l'aveuglement dont les peuples restent frappés? La princesse de Saxe répète les cantiques des vrais enfants de l'Eglise au milieu d'une nation qui leur est étrangère ; et Dieu, qui veille sur sa jeunesse, la transporte dans ce royaume où la vraie religion semble avoir à jamais établi son empire.

Guidée par cette religion sainte, marchant à sa lumière, elle ne s'égare point au mi-

(32) Jean-Frédéric.

(33) Maurice.

lieu de ces premiers écueils du rang le plus flatteur et le plus dangereux. Qu'un sexe faible triomphe par la séduction, et qu'empruntant ici les vices de ceux auxquels il cherche à plaire, il rachète par une coupable servitude un empire frivole, madame la dauphine n'emploie d'autre séduction que celle de ses vertus. En vain le prince auquel elle est unie, en proie à sa vive douleur, semble résister aux douceurs d'une seconde alliance, elle a cette juste confiance qui vit au fond du cœur d'une épouse fidèle, qui se nourrit dans le silence et s'accroît par la modestie : soumise à son époux, elle se consacre dans la retraite, sans inquiétude, mais sans distraction, au soin noble et touchant de le rendre heureux. Larmes involontaires qu'elle-même a vues couler! regrets constants qui partagiez le cœur d'un prince sensible! honorable et légitime souvenir de l'amour d'une première épouse, elle ose vous envisager d'un œil tranquille, comme le présage assuré de son bonheur (34).

Madame la dauphine avait toutes les qualités qui pouvaient toucher une âme sensible et vertueuse : sage dans le conseil, active dans les affaires, douée de cette chaleur et de cette patience que donnent le désir d'être utile et l'oubli de soi-même, elle joignait à tant d'avantages cette discrétion profonde qui récompense, encourage et justifie la confiance; elle avait entretenu dès ses premières années l'estime et le goût des arts utiles et même des arts agréables; elle avait acquis l'intelligence des langues. Son caractère naturellement sérieux, son esprit ami de la solitude et de la réflexion, se nourrissait de l'étude de l'histoire : l'attention qu'elle avait cru devoir à tous les objets dont elle était occupée, avait rendu sa mémoire facile, sa pénétration prompte et ses connaissances étendues. Chrétiens, en ornant ainsi son âme de toutes les perfections dont elle était susceptible, elle croyait rendre à la religion un hommage plus digne d'elle : sans doute une âme éclairée est son plus beau temple. La science de cette religion sainte devint le principe, le centre, la fin de toutes ses connaissances, comme elle était la source de toutes ses vertus; elle animait ses actions, elle respirait dans ses discours; et ce sublime intérêt, partagé par un époux, était le lien respectable et sacré qui resserrait encore plus fortement tous les nœuds qui les avaient unis.

Saints autels, murs sacrés de nos temples, degrés du sanctuaire, que ne pouvez-vous révéler ces vœux et ces gémissements qu'elle ne cessait de répandre devant vous! Chaque jour, déposant l'orgueil de son état, offrant chaque jour l'hommage de tous ces honneurs auxquels elle aimait à se dérober, elle pouvait dire comme Esther : *Seigneur, vous qui connaissez toutes choses, vous savez que je hais la pompe et la gloire qui m'environnent; vous savez qu'aux jours où je suis forcée de paraître dans la magnificence et dans l'éclat je déteste ces marques superbes du faste auquel je suis condamnée; que je me plais à m'en dépouiller dans les jours de mon silence; et que depuis le temps où je fus amenée dans ce palais, jusqu'aujourd'hui, je n'ai pris de plaisir qu'aux pratiques de votre loi, qu'aux augustes solennités de vos fêtes* (35). C'est dans la prière assidue qu'elle puisait ces grâces, céleste et nécessaire aliment de la vie sévère qu'elle avait embrassée : car ne pensez pas qu'elle n'eût point d'obstacles à vaincre. Ah! sa vie entière devait être une guerre sans relâche, tantôt avec la fortune et tantôt avec elle-même : elle est comme l'athlète qui ne sort point de l'arène; elle a vécu pour combattre.

Qui ne sait quelles pensées éblouissantes s'élèvent dans l'âme d'une jeune princesse que son rang porte à croire qu'elle peut tout tenter sans rien craindre! Pensées vaines sans doute, et cependant naturelles à concevoir, quand l'ambition, maîtresse universelle des cours, est encore justifiée par cette fierté secrète qui semble l'erreur commune des princes, que leur raison peut réprimer, que la religion seule peut détruire. La dauphine eut besoin de rassembler toutes ses forces pour enchaîner dans l'inaction un caractère ardent, élevé, plus jaloux peut-être du pouvoir que du bonheur même, et capable également de constance ou d'action; il semble qu'une voix intérieure la retienne et lui dise : Étrangère sur cette terre, vous devez y paraître un moment, vous ne devez pas l'habiter; les royaumes ne sont point votre partage : quittez les longues espérances et les projets ambitieux; craignez de vous perdre dans les soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous : le ciel a d'autres desseins. C'est par le malheur et non par le pouvoir qu'il veut exercer vos vertus : songez au sort qui vous attend; et faites-vous, tandis qu'il en est temps encore, une âme qui puisse le supporter.

L'amour de la dissipation ou des plaisirs n'altéra point un ordre de vie que l'ambition avait respecté; son cœur n'admet que des sentiments nobles : elle a vaincu la seule des illusions humaines qui pût la surprendre, elle n'a plus rien à craindre.

Je sais qu'il existe dans la plupart des hommes une source secrète d'inquiétudes,

(34) Paroles de madame la dauphine à M. le dauphin : « Je vois avec plaisir couler des larmes qui témoignent la sensibilité de votre cœur; elles m'annoncent ce que je dois estimer si je suis assez heureuse pour mériter votre estime. »

(35) *Domine, qui habes omnium scientiam, nosti quia oderim gloriam... tu scis necessitatem meam quod abominer signum superbiæ et gloriæ meæ quod est super caput meum in diebus ostentationis meæ, et detester illud... et non portem in diebus silentii mei... et nunquam lætata sit ancilla tua, ex quo hoc translata sum usque in præsentem diem, nisi in te.* (*Esther*, XIV, 15, 18.)

un désir fatigant de se fuir et de s'oublier, qui rend le repos amer et la solitude insupportable : je le sais. Celui que le vice agite ne se suffit point à lui-même ; son bonheur est loin de lui. Mais apprenons à faire usage du temps que le monde dissipe : que l'amour satisfaisant de nos devoirs soit un intérêt constant qui nous anime. La voix de la conscience inquiète ne troublera plus le loisir de nos retraites; et l'ennui, dont la vie humaine est affligée, n'est le plus souvent que le sentiment sourd d'une conscience tourmentée, et d'un cœur mécontent de lui-même.

Aussi, quel charme une sensibilité juste, que la nature inspire, que la religion consacre, n'a-t-elle point répandu sur les jours de madame la dauphine ! Il est des vertus douces que le Seigneur semble avoir réservées pour être la récompense des autres. Elle retrouva dans son cœur tous les principes de cette félicité pure que le ciel avait préparée pour elle au sein de sa famille; car c'est là surtout que le bonheur ne manque point à la vertu.

Occupée de l'éducation de ses enfants, madame la dauphine partageait ces nobles et tendres fonctions que le nom de mère lui rendait si chères : elle-même semait dans l'âme des jeunes princes les premiers germes de la religion. Pour les suivre elle-même dans tous leurs progrès, elle s'instruisait dans des sciences ignorées de son sexe. Que ne peut le cœur d'une épouse et d'une mère ! Elle donnait l'exemple du travail, comme les préceptes de la sagesse; et chaque jour lui faisant goûter les fruits de sa vertueuse émulation, rendait son zèle plus actif, et récompensait sa tendresse.

Augustes rejetons de tant de rois, vous n'aviez point à craindre l'éclat de votre naissance, ni l'élévation si dangereuse de votre rang : vous n'aviez point à gémir d'être nés princes. Ceux qui vous donnèrent le jour, ceux à qui la religion, la nature et la loi vous soumirent, présidaient eux-mêmes à votre éducation; ils avaient compris que les hommages qu'on vous rend peuvent aisément étouffer les leçons qui vous instruisent, et que la seule autorité paternelle peut leur donner le poids nécessaire pour les imprimer fortement dans l'âme des enfants et des successeurs des rois.

Ainsi ces respectables époux satisfaisaient à leurs vertueux penchants dans le sein de la retraite, dans l'union, dans la paix; et le charme de cette paix pouvait même suspendre les plus justes douleurs. Heureux, ou consolés l'un par l'autre, ils rendaient grâces au ciel qui les avait unis, et sentaient moins vivement des chagrins toujours partagés. Dix-huit ans se sont écoulés dans l'union la plus intime et la plus égale : soins mutuels, tendresse inaltérable, confiance sans bornes, et tous les biens communs, ainsi que les malheurs. Ah ! que les princes apprennent que s'il est pour eux quelque bonheur dans cette vallée de misère et de larmes, ils le trouveront dans ces mêmes sentiments qui leur sont communs avec le reste des hommes : le rang des rois ne leur donne que des devoirs. Quel serait leur triste sort, s'ils n'avaient connu ni le prix d'une sainte et vertueuse union, ni la tendre et libre amitié, ni la confiance si douce, et quelquefois si nécessaire, ni ce désir d'être utile qui satisfait chaque jour, et chaque jour renaissant forme la véritable vie du cœur humain : ils seraient les vrais malheureux.

Tendre et précieux intérêt, qui tient unis par des nœuds si multipliés et si doux les époux, les pères, les enfants, les frères; source fortunée d'où découlent les rapports infinis qui nous lient aux autres hommes; c'est dans le sein de nos familles que nous puisons ces sentiments de bienfaisance qui se répandent successivement sur tout ce qui nous environne. Nous apprenons à former de tendres attachements : la faiblesse attire nos secours; les malheurs sont arrosés de nos larmes; tous nos concitoyens, tous les hommes nous deviennent chers, et semblent ne former autour de nous qu'une seule et vaste famille, dont nous adoptons les intérêts, dont nous partageons le bonheur.

Craint-on que ces vertus paisibles ne communiquent à l'âme quelque faiblesse, et que, s'oubliant dans le sein du repos, elle ne possède plus en elle-même cette action et cette force qui résistent à l'adversité? Chrétiens, il faut l'avouer : tel est le péril des vertus humaines. Une âme naturellement honnête se livre à des penchants heureux; et ses actions les plus estimables ne sont que le simple exercice de ses goûts. La dauphine ne confie pas ainsi les sentiments de son cœur et le destin de ses jours aux premiers mouvements, aux caprices incertains d'une nature faible et changeante : elle envisage un principe plus fixe, plus étendu, plus puissant; la loi de Dieu même, qui tantôt s'oppose à ses penchants et les soumet, tantôt les seconde et les règle; qui forme et perfectionne successivement toutes les vertus au même degré; qui les produit toutes au moment du besoin; qui les place, pour ainsi dire, sur la même ligne; retranche de celles qui chercheraient à s'étendre aux dépens des autres l'excès qui les rendrait nuisibles; ajoute aux sentiments les plus faibles la force et l'énergie qui leur manquent; et, gouvernant une âme tout entière, peut seule opérer et maintenir parmi les révolutions infinies des âges et des fortunes une étonnante et pénible uniformité de sentiments et d'actions. Madame la dauphine n'a jamais connu d'autres lois : elle marche dans les voies du ciel, et ne s'égare point dans les mouvements de son cœur. Fille soumise, épouse fidèle, mère attentive, également éloignée des plaisirs et de l'ambition; vouée dans le sein de la retraite aux pratiques assidues de la piété, connaissant et les obligations et les périls de son rang, elle remplit tous ses devoirs avec la même exactitude. Toutes les vertus s'unissent et marchent de front dans le chemin de la

perfection : plus de barrières qui les séparent; les distinctions que l'influence du caractère et des circonstances établit entre un devoir et un devoir sont annéanties : on ne reconnaît plus quels sont les sentiments de la nature; quels sont ceux que la réflexion et l'expérience ont fait naître. La religion ne détruit pas seulement tous les vices ; elle met toutes les vertus sous le joug; elle les comprime ; elle les étend ; elle les égale toutes sous sa main puissante : elle s'empare de toutes les facultés de l'âme, pour les élever au-dessus de l'humanité. C'est l'arbre tout entier qu'elle déracine; elle l'arrache avec force du sein de la terre, et le transporte dans une région supérieure, où ne peut atteindre l'inconstance des vents et des orages.

Quand une fois la religion porte une âme à cette hauteur, il n'est plus rien qui puisse l'enfler, rien qui puisse l'amollir, rien qui puisse l'abattre : elle domine au-dessus de ses penchants, de ses vertus, au-dessus des événements : tranquille et maîtresse d'elle-même, elle ne connaît plus les dangers; elle ne sent les obstacles que pour en triompher; et tournant ses malheurs en vertus, elle offre à la terre étonnée ce grand et sublime spectacle, digne de fixer les regards d'un Dieu qui se complaît dans son ouvrage; une âme forte qui se mesure avec l'adversité.

Que le malheur accoure maintenant de toutes parts; qu'il s'élève tout à coup comme un tourbillon impétueux, la dauphine n'en sera point ébranlée. La religion, qui la rendit insensible aux faveurs de cette fortune légère, la soutiendra contre ses rigueurs : sa modération sera sa force. L'adversité n'est terrible que pour ceux qu'elle surprend. Elle a su l'attendre, elle saura la supporter; elle apprit au sein de la prospérité même à s'essayer contre le malheur.

Il fut un temps où madame la dauphine, tranquille, satisfaite de son sort, et possédant cette paix que la vraie piété donne, ne connaissait ni les chagrins, ni les inquiétudes ; elle se voyait associée au destin de ce monarque puissant et bien-aimé qui pacifiait l'Europe au milieu de ses victoires; adoptée dans le cœur de la reine, elle avait vu disparaître tous les obstacles que les longues inimitiés de deux maisons rivales pouvaient opposer à ses vœux, et la fille d'Auguste retrouvait une seconde mère dans la fille de Stanislas : les princesses ses belles-sœurs, ornement d'une cour respectable, douées de ces vertus et de ces grâces qui ravissent les hommages des peuples et leur amour, répandaient, par une union dont elle devenait le centre, un nouvel éclat sur sa vie; elle possédait sans trouble le cœur d'un prince que chaque jour rendait plus cher à la nation. Son heureuse fécondité, multipliant les appuis du trône autour d'elle, ajoutait les plus flatteuses espérances aux sentiments que sa situation faisait naître ; et la maison de ses pères reposait en paix à l'abri d'une alliance puissante qui semblait enchaîner l'Europe. « Je me croyais, disait-elle, la plus fortunée de toutes les femmes : » et ses vertus et les circonstances conspiraient à l'envi pour assurer son bonheur.

Son bonheur ! vain nom que notre bouche prononce ; et notre esprit, assailli par le souvenir de tant de malheurs, en rétracte aussitôt l'idée. Son bonheur ! en est-il pour elle sur la terre? et le repos d'un moment, fatal et dangereux mensonge qui lui cache tous les maux de son redoutable avenir, peut-il s'appeler le bonheur? Hélas ! tous ces vrais biens qu'elle possède, les attachements de son cœur, les sentiments de la nature, et ses vertus même, deviendront pour elle une source d'affliction. On dirait qu'elle n'en a goûté les douceurs que pour en recueillir les amertumes; la plus heureuse des femmes en sera la plus malheureuse, et les âmes sensibles ne pourront donner assez de larmes à ses infortunes, ni les âmes fortes et chrétiennes assez d'éloges à son courage.

Que madame la dauphine ne se représente plus l'éclat paisible et la gloire de sa maison; à peine les bruits de guerre se font entendre, déjà la marche rapide d'un peuple nombreux et puissant a fait trembler la Saxe. O Saxe ! ô terre infortunée ! Tes ennemis ont été plus agiles et plus prompts que les aigles du ciel ; ils se sont abattus sur tes campagnes, ils ont volé sur tes collines (36). Pirna, lieu célèbre à jamais par la disgrâce de tes princes ! Pirna, devenu tout à coup leur seul espoir et leur asile ! qui pourra te mettre à l'abri des orages soudains qui se sont rassemblés sur le sommet de tes montagnes ! Ni les secours des alliés, ni le zèle des chefs, ni l'ardeur des soldats frémissants n'a pu sauver l'Etat; les villes sont dans la confusion, la terre est dans les larmes (37) : le roi, les princes sont bannis de leur patrie ravagée, que rien ne peut défendre ; et la guerre, confondant les rangs et les malheurs, enveloppe la reine et les princesses dans la désolation générale.

Tant de nouvelles accablantes ne se succèdent point par intervalles; elles se pressent, elles s'unissent à la fois pour remplir de tristesse et d'amertume le cœur de madame la dauphine : « Comment ne serait-elle pas dans la consternation, quand la ville qui renferme le palais de ses pères est en proie aux ravages (38), » et la majesté de leur trône abaissée sous la main qui les frappe? Mais ses vertus croissaient avec ses

(36) *Velociores fuerunt persecutores nostri aquilis cœli; super montes persecuti sunt nos, in deserto insidiati sunt nobis.* (*Thren.*, IV, 19.)

(37) *Depopulata est regio, luxit humus.* (*Joel*, I, 10.)

(38) *Quare non mœreat vultus meus, quia civitas domus sepulchrorum patris mei deserta est, et portæ ejus combustæ sunt igni.* (II *Esdr.*, II, 3.)

afflictions; la plus vive douleur n'admit pas la moindre faiblesse; jamais elle n'a montré plus d'activité que dans ces tristes conjonctures où sa fierté semblait devoir être abattue sous les ruines de sa maison : elle invoque le Dieu des armées; elle ranime les espérances de sa famille; elle excite les efforts des puissances alliées; elle rappelle sous les drapeaux d'une autre patrie ces fidèles Saxons qui conservaient dans leur abaissement, avec l'amour pour leur roi, la haine de ce joug étranger auquel un ennemi terrible voulait asservir leur courage. Il n'est pas un de ses concitoyens qui, réclamant ses bontés, n'ait éprouvé ses bienfaits; elle s'efforçait encore de consoler, par les témoignages de sa sensibilité, ceux dont elle ne pouvait à son gré réparer les misères. De quoi lui serviront ses soins généreux? Au milieu des révolutions infinies qui balancent le sort des nations opposées, la Saxe seule éprouve une humiliation constante; et, réduite à pleurer sur les avantages de tous les partis, elle devient l'affreux champ de bataille où doivent se terminer, par des combats et des ravages, ces querelles sanglantes et mémorables.

Car telle fut la suite étonnante de ces alternatives funestes et de ces succès aussi meurtriers qu'incertains : une seule puissance balança les efforts de l'Europe réunie; tantôt triomphante et tantôt abattue, éprouvant à son tour la terreur qu'elle inspire, souvent à deux doigts de sa perte, souvent prête d'écraser tout ce qui lui résiste; quelquefois elle ressemble au torrent qui va disparaître et se perdre au sein des plaines qu'il a ravagées (39); quelquefois elle s'élève comme la mer, avec toutes ses eaux, et, se précipitant sur ses bords, semble menacer la terre entière d'une horrible et soudaine inondation (40) : un flux, un reflux d'espérances et de craintes continuelles, tient l'Allemagne dans l'agitation ; et cette guerre, inutile aux deux puissances rivales, devient fatale seulement aux malheureux Saxons.

Madame la dauphine a vu son pays envahi pendant sept ans par une domination étrangère; elle a vu la paix détruisant toutes ses espérances, et confirmant tous les désastres de la guerre; elle a vu la fortune acharnée suscitant au fond du Nord une révolution inattendue pour arracher à sa maison ce trône chancelant que tant de coups avaient ébranlé jusqu'aux fondements; elle a vu la mort errant de tous côtés autour d'elle, lui ravissant presqu'à la fois un père, une mère, une sœur, et ce frère infortuné qui termina par un règne si court une vie consumée dans les ennuis et les infirmités; et tandis que tout conspire pour opérer l'abattement prodigieux de toute cette famille auguste, tandis que le glaive frappe au loin, la mort pénètre au dedans (41); elle voit expirer dans ses bras son fils, son premier né, perte amère et cruelle, si vivement sentie par le cœur d'une mère : il meurt d'une maladie longue et douloureuse, qui semblait avoir développé l'âme la plus noble et la plus sensible; il meurt au sortir de l'enfance, dans cet âge intéressant où la tendresse maternelle commence à former ses plus douces espérances.

Princesse, vos malheurs étaient grands, vous en aviez senti tout le poids, et vous n'en fûtes point accablée; votre constance égala votre sensibilité. Mais vous aviez un consolateur; vous pouviez déposer vos peines, verser vos larmes dans le sein d'un époux. Combien le tendre intérêt que vous lui inspiriez faisait renaître encore de doux sentiments dans votre âme au milieu de vos longs chagrins! Vous aviez un consolateur. Ah! trop malheureuse princesse! qui pourra peindre l'excès de ses maux, et le sort qui l'attend? Chaque jour elle voit son époux dépérir sous ses yeux : chaque jour les éloges et les vœux de la patrie entière augmentent le sentiment de sa douleur. Quelquefois elle se laisse tromper par ses désirs : elle se livre à ces joies perfides de l'espérance, qui rendent plus sensible le malheur qui les suit. Bientôt son imagination troublée se replonge dans les terreurs de l'avenir; et, précipitant l'heure fatale, elle s'abîme dans l'horreur de ses pensées. Pendant quatre ans, elle n'a cessé de craindre, espérer, désespérer; et son âme alarmée a vécu dans les tourments. Rappelez-vous les derniers temps où ce prince nous fut montré (42), quand il enchantait les regards de l'officier et du soldat; quand il ravissait l'amour des Français et les hommages de l'étranger : un cri de tendresse et de respect s'éleva du sein de la cour et retentit dans toute la France. Quel cri déchirant pour le cœur d'une épouse inquiète qui n'ose adopter l'erreur qui nous flatte! A travers ces faibles couleurs que répand sur son visage le sentiment dont il est animé, elle voit ou croit voir les caractères empreints et la pâleur de la mort qu'il porte dans son sein; elle songe douloureusement en elle-même combien ces vifs témoignages de l'inclination des peuples pour l'héritier du trône sont justes et mérités; elle envisage, en retenant des pleurs qui sont prêts à couler, le bonheur qu'elle aurait goûté, le malheur qui la menace; et ce sentiment si profond du bien qu'elle possède ne sert qu'à lui faire mesurer d'avance toute l'étendue de sa perte et la fin de cette triste carrière qu'elle doit achever sans lui.

Pendant tout le cours de cette longue maladie, quel est le douloureux sentiment qu'elle n'ait point éprouvé? quelle est la

(39) *Sicut torrens qui raptim transit in convallibus.* (*Job*, VI, 5.)

(40) *Quis est iste?... fluminis instar ascendit, et velut flumina movebuntur fluctus ejus, et dicet: Ascendens, operiam terram.* (*Jerem.*, XLVI, 7, 8.)

(41) *Foris interficit gladius, et domi mors similis est.* (*Thren.*, I, 20.)

(42) Au camp de Compiègne.

peine étrangère à son cœur? Ignorant la cause du mal et l'effet des remèdes; n'osant ni donner ni repousser les conseils; voyant tous les périls, sans pouvoir les éloigner; aussi malheureuse, pour ainsi dire, aussi désolée qu'elle puisse jamais l'être, elle sent tous les maux qu'elle prévoit : elle est également déchirée par sa douleur et par le soin de la cacher. Il faut qu'elle étouffe ses soupirs, qu'elle dévore ses larmes; et que ses regards, attachés sur le visage d'un époux, craignent de s'attendrir. Elle veille sans cesse autour de ce lit, asile déplorable de ses espérances et de ses craintes; elle ne connaît ni les vaines délicatesses de son sexe, ni la fausse grandeur de son rang; et consumant les jours et les nuits dans des fatigues et des chagrins qui ne permettent ni le sommeil à ses yeux, ni le repos à son cœur, elle immole sa vie aux soins d'une vie si chère.

On ne peut se peindre sans admiration et sans attendrissement toutes les épreuves cruelles que subit sa tendresse. Dans ces circonstances terribles, où tout espoir était détruit, elle avait le courage de rappeler à son époux les pensées salutaires par lesquelles l'Eglise, mère toujours attentive, excite la confiance des fidèles; elle lui présentait de sa main l'image consolante d'un Dieu mort pour nous; elle sut allier toute la sensibilité de l'épouse la plus affligée avec cette force que la religion exige quand elle commande de grands sacrifices; et son époux mourant lui rendit ce noble et triste témoignage, qu'il n'avait jamais connu de femme plus tendre ni plus courageuse.

Hélas! dans ces premiers moments où la France ne s'entretenait que des vertus de ce prince, de ses souffrances et de sa perte; quand la nation entière contemplait avec effroi tant de puissance, tant de grandeur éclipsées, et les espérances que donnait son jeune âge si promptement ensevelies; quand la mémoire d'un prince qui nous fut cher; quand l'aspect touchant de la princesse la plus malheureuse et la plus délaissée venait frapper tous nos esprits, quel homme assez barbare, assez étranger parmi nous, a pu n'être pas attendri jusqu'au fond du cœur? Ce seul malheur a renouvelé tous les malheurs de madame la dauphine, a rouvert toutes ses plaies. Quel spectacle effrayant que celui de sa vie entière! Le passé, le présent, l'avenir jettent également dans son âme le trouble et l'épouvante. Oh! qui pourra la dédommager de tant de pertes? A qui confiera-t-elle maintenant les secrets de son âme oppressée? Quelle main essuiera ses larmes? Quel cœur recueillera ses soupirs? Ni les soins constants de la famille royale, ni les bontés si consolantes et si tendres d'un roi, le meilleur et le plus aimé des pères, ne peuvent adoucir des regrets si profonds et si justes. Transportez-vous au milieu de ce sombre appartement où la douleur concentrée en elle-même ne lève ses regards languissants que pour apercevoir de tous côtés les voiles de la mort étendus autour d'elle, qu'y verrez-vous? Au fond d'un oratoire obscur et solitaire, un crucifix, la représentation d'un tombeau, le portrait d'un homme qui n'est plus; et là, prosternée dans son abattement, une femme mourante, dont les prières et les gémissements sont l'unique consolation.

Telle est la déplorable vie qu'elle a traînée pendant quinze mois sur la terre. Ensevelie dans sa solitude comme dans un tombeau, nous l'en avons vue sortir comme une ombre échappée du séjour des morts, auquel elle devait sitôt se rejoindre. Est-il quelqu'un parmi nous qui n'ait jamais éprouvé de pertes cruelles? La guerre, les maladies, et mille accidents imprévus qui ravagent nos familles, ne nous ont-ils jamais enlevé des parents, des frères, des amis? Qu'on songe que madame la dauphine, fille, sœur, mère, épouse malheureuse, a réuni dans elle seule toutes les sortes d'afflictions; tandis que son humeur altérée, son caractère abîmé dans ses chagrins, et l'habitude d'une retraite entière, la privaient de ces soulagements même que le cri touchant de la sensibilité publique assure aux grands malheurs.

Ainsi furent rompus tous les tendres liens qui pouvaient l'attacher à la vie; et, mortellement atteinte jusqu'au fond du cœur, elle-même écarta de sa main tous ces faibles appuis des honneurs et du pouvoir : elle ne connut plus ces désirs, ces projets, ces mouvements qui fermentent dans le sein des cours; ils n'avaient pu la défendre contre ses malheurs, ils ne purent l'arracher à ses chagrins.

Dieu donc, en cette extrémité, resta seul à cette princesse affligée; et cette main puissante la soutenait au-dessus du précipice effrayant que tant d'infortunes avaient creusé sous ses pas. Loin d'ici les âmes faibles qui se consolent ou qui se désespèrent; celles qui n'ont pas la force de sentir leurs maux; celles qui ne savent pas les supporter, elles seront le jouet aveugle de l'inconstance des choses humaines, ou les infortunées victimes d'une fureur insensée et coupable. Madame la dauphine a connu tous les degrés de la douleur et du courage; et cette âme forte, que la religion avait rendue supérieure à la faiblesse humaine, dominait sur les débris d'une santé dépérissante, dont les chagrins avaient miné tous les fondements. La mort de son époux avait été l'arrêt de la sienne; l'amertume de ses regrets développa bientôt le germe de cette maladie mortelle que tant de peines et de tourments avaient jeté dans son sein; et tandis que nos yeux effrayés lisaient sur ce front pâle et flétri l'image du désespoir et de la mort, sa conduite, égale et soutenue, offrait à notre étonnement le modèle d'une piété tranquille et d'une sagesse inaltérable.

Condamnée à survivre pendant quelques temps à son époux, elle a respecté ses vues et ses désirs; elle a su lui rendre le véritable hommage que doit une épouse fidèle à

la mémoire d'un homme vertueux. Heureuse de retrouver ses traits dans les traits de ses enfants, elle se fit une consolante occupation de graver dans leurs esprits l'empreinte honorable de ses vertus : elle leur a transmis le respectable dépôt des écrits qu'il avait tracés pour sa propre instruction. « Je vous les laisse, leur écrit-elle en mourant, comme le monument le plus précieux de l'héritage de votre père; vous y verrez les preuves de son application, le fruit de ses travaux, et vous connaîtrez les principes qu'il s'était formés sur les matières les plus importantes. » Elle-même composa pour eux la relation touchante du moment le plus intéressant de sa vie, afin qu'ils apprennent, disait-elle, comment les princes se font aimer. Elle recueillit avec soin tous les témoignages de l'estime et des regrets de la nation. Dans la nuit de son deuil, dans l'abîme de sa douleur, elle était encore épouse et mère. Sans doute si le père de tous les hommes permet les maux qui les affligent, c'est qu'il existe au milieu d'eux une religion bienfaisante, qui donne des devoirs, des vertus et des espérances à l'infortune. Madame la dauphine a compris, a pratiqué les leçons de l'adversité, dont les autres hommes ne sentent que les rigueurs; elle a su rendre utiles ces déplorables jours que la foule des malheureux perd dans l'oisiveté de leurs ennuis et de leurs gémissements.

Les dernières approches d'une mort cruelle et prématurée n'ont point troublé sa constance; tout change pour elle : les malheurs succèdent aux prospérités, la mort la plus prompte aux malheurs, elle seule est invariable; et, traversant courageusement les erreurs et les maux de la vie, elle marche d'un pas sage et ferme jusqu'au terme de sa carrière : elle a reçu les sacrements de l'Eglise avec cette confiance tranquille qui fut la première récompense de ses vertus, de ses souffrances et de la piété de sa vie entière. La religion avait acquis sur tous ses sentiments ce souverain empire qu'aucune impression étrangère ne pouvait affaiblir ni fortifier. Elle n'a pas un moment recherché les éloges des hommes; sa fermeté s'annonçait par ses actions; mais ses paroles n'étaient point remarquables : elle a vu l'heure fatale arriver avec une simplicité rare; et l'ordre de ses occupations constamment soutenu, la sainte uniformité de sa vie, une prière persévérante, un silence de paix, furent les seuls témoignages qui manifestèrent le courage surnaturel dont elle était animée.

Chrétiens! elle avait placé son espoir en lieu plus haut que n'est le séjour des rois. La perte des trônes de la terre ne pouvait lui ravir ce que leur possession ne peut donner. Elle savait quelle est l'erreur de la prospérité, quelles sont les bornes du malheur. Qu'importent les avantages ou les calamités que le temps amène et qu'il dissipe! Vivre, parcourir cette carrière incertaine et bornée, ce n'est pas vivre encore, c'est subir une suite d'épreuves douloureuses qui nous enfantent à la vie (43). Nous ne sommes point resserrés dans les bornes du temps, nous sommes les élèves de l'éternité (44), les héritiers de Dieu, les cohéritiers de Jésus-Christ (45); nous sommes les enfants des saints, et nous attendons cette vie que Dieu réserve à ceux qui n'ont mis leur confiance qu'en lui (46). Les chaumières et les palais qui couvrent la terre sont les tentes où reposent les voyageurs pendant la durée d'une nuit; nous cherchons la cité permanente et le royaume qui n'est point sujet aux changements (47). Sortez, âme immortelle, du milieu des ombres et des illusions (48). Dieu se hâte dans ses desseins; il conduit rapidement ses élus au véritable but de la création; les malheurs qui les affligent sont dans l'économie de cette même providence qui veut les rendre heureux. Quels sont ceux que l'arche marque au front du sceau du Dieu vivant? Ce sont ceux qui sont venus du milieu des tribulations (49). Mortels, nés pour souffrir et pour mériter, ces souffrances légères et momentanées seront récompensées sans proportion et sans mesure par un poids éternel de gloire (50). Laissons le désespoir et la plainte à ceux qui peuvent concentrer leurs désirs dans les limites d'une vie qui passe, et que le cours inconstant de quelques années fugitives ne trouble point l'état d'une âme que la voix de Dieu même appelle à l'immortelle félicité.

Ainsi, puisse l'exemple de la princesse la plus religieuse et la plus infortunée, en dissipant l'impression de ces grandeurs périssables qui ne donnent ni le bonheur, ni la paix, nous apprendre cette sagesse sublime et vraie que Jésus-Christ vint enseigner à la terre, et qui doit être l'unique consolation de quiconque est malheureux.

(43) *Scimus enim quod omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc.* (*Rom.*, VIII, 22.)

(44) *Candidati æternitatis.* (TERTULL.)

(45) *Hæredes Dei, cohæredes autem Christi.* (*Rom.*, VIII, 17.)

(46) *Filii sanctorum sumus et hanc vitam exspectamus quam Deus daturus est his qui fidem suam nunquam mutant ab eo.* (*Tob.*, II, 18.)

(47) *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus.* (*Hebr.*, XIII, 14.)

(48) *Egredere, anima Christiana, ex hoc mundo.* (*Prière de l'Eglise.*)

(49) *Et vidi alterum angelum habentem signum Dei vivi... quoadusque signemus servos Dei nostri in frontibus eorum... Hi sunt qui venerunt de tribulatione magna.* (*Apoc.*, VII, 2, 3, 14.)

(50) *Id enim quod in præsenti est momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur.* (II *Cor.*, IV, 17.)

DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADEMIE.

M. de Boisgelin, archevêque d'Aix, ayant été élu par messieurs de l'Académie française, à la place de M. l'abbé de Voisenon, y vint prendre séance le 29 *février* 1776, *et prononça le discours qui suit.*

Messieurs,

La littérature, dans une nation savante et policée, devient insensiblement le partage de tous les états. Il n'est personne aujourd'hui qui n'ait connu le prix de vos travaux, qui ne semble jaloux d'ajouter son suffrage à celui de son siècle. Quiconque sent avec force, et pense avec justesse, aime ou cultive l'art sublime, interprète de tous les autres, qui donne l'énergie à vos sentiments, et la lumière à vos pensées : et l'amour des lettres est dans tous les Etats la douce et consolante passion des esprits sages et des cœurs vertueux.

Ce sentiment estimable n'est point étranger aux soins les plus graves et les plus imposants des emplois de tous les ordres. Je ne parle pas seulement du ministère auquel des évêques sont consacrés : dépositaires de la parole et de la loi, sans doute ils doivent chérir et cultiver les sciences et les lettres. C'est par elles qu'ils peuvent annoncer et défendre les vérités de la religion ; c'est par elles qu'ils peuvent rendre plus sensibles les principes de cette morale toujours pure qui ne subit point les changements des mœurs et des opinions, et que les vices ou les préjugés de chaque siècle ne corrompront jamais. Mais quel homme éclairé, quel citoyen, dans quelque rang qu'il soit placé, peut rejeter avec dédain des arts et des connaissances fondées sur l'amour même de la vérité, sur l'amour de la vertu : principe supérieur qui préside à la vraie littérature comme à la vraie administration ! Il donne un caractère au discours, un terme, un intérêt à l'action ; il peut seul imprimer à la conduite, comme aux écrits, le sceau de la confiance publique, sans laquelle il n'est rien de bon ni de louable, ni dans l'empire des lettres, ni dans la science du gouvernement.

Il fut un temps où la littérature de nos pères, faible encore et dans l'enfance, s'exerçait sur des objets peu dignes de l'attention publique et des regards de la postérité. Richelieu vint, qui transmit tout à coup à la puissance de nos rois le suprême ascendant qu'il avait pris lui-même sur son souverain. Près de ce trône où Richelieu semblait avoir trouvé sa place, quelques sages rassemblés, loin des intrigues des cours, loin du tumulte des guerres, cultivèrent en paix des arts aimables et présidèrent à la renaissance des lettres. Seguier devint leur protecteur. Leurs premiers hommages furent déposés dans le sein de l'Académie, et leur reconnaissance est immortelle. Bientôt avec l'Académie parut une littérature nouvelle, émanée des sources pures de la saine antiquité. La langue de Malherbe, déjà pleine de majesté, conçut l'élévation et la force, et les transports altiers de la liberté romaine. Mais bientôt aussi l'élégante simplicité de la Grèce, la connaissance profonde du cœur humain, l'art des convenances, leçon unique, universelle, qui comprend tous les préceptes, et qui les rend inutiles, les observations justes, la vérité féconde, la douce et puissante harmonie qui commande au sentiment, et que le sentiment seul a pu produire, et tous les charmes enfin d'un langage sensible et vrai, simple et sublime, dont le cœur est toujours ému, dont l'oreille est toujours flattée, excitèrent par degrés une admiration lente et durable, qui semble s'accroître avec le temps, et qui n'est peut-être pas encore parvenue à son terme.

On vit se former dans la république des lettres la plus noble des conjurations, celle des talents contre les vices. La morale, source des grands intérêts, anime et dirige tous les travaux littéraires. Les uns observent leur siècle (51) ; philosophes à qui rien n'échappe, censeurs qui ne savent point pardonner, ils ont l'art d'aiguiser les traits d'une raison sévère, et polissent les mœurs publiques. Un autre nous fait sentir dans l'innocence de ses fables l'impression naïve et juste des erreurs de nos sociétés, et des simples besoins de la nature. Boileau devient Horace ; il a gravé ces mots sur le temple de mémoire :

Rien n'est beau que le vrai.

Bossuet emprunte le style d'Homère, et sa hauteur est celle du ciel dont il fait descendre les vérités saintes. Fénelon, nourri des maximes évangéliques, s'instruit dans la sagesse d'Athènes pour donner des leçons aux souverains : Fénelon, qui posa les fondements de la première de toutes les sciences, celle de régner ; il osa faire goûter à Louis XIV les fruits amers de ses triomphes ; il fit monter jusqu'à lui les réflexions des bons citoyens et les murmures des peuples (52). Combien la prospérité

(51) *Pensées de Pascal; Essais de morale;* La Bruyère; La Rochefoucault, etc.
(52) Lettre de Fénelon à Louis XIV.

trompe et le malheur instruit ! Louis XIV mourant envisagea la France ; il oublia sa gloire ; il montra son courage. Il lui reste aujourd'hui d'avoir perfectionné les lois, d'avoir favorisé les lettres et d'avoir rétracté la grande erreur de son règne.

La science du bien public devint, ainsi que toutes les autres, un objet intéressant de l'art d'écrire sous un règne paisible et modeste qui donnait à tous les arts ces consolants et précieux avantages, le repos et la liberté. Louis XV a vu combler l'intervalle qui sépara si longtemps les différents ordres des connaissances humaines. Les principes de la législation, consignés dans les écrits d'un chancelier (53) illustre, appartiennent à la république des lettres. Nous avons vu sortir, du sein de la littérature et de l'étude des lois, un ouvrage célèbre, dont le public instruit sait à la fois admirer les beautés et juger les erreurs. Le but général du gouvernement est connu ; sa marche habituelle et constante n'est plus enveloppée dans l'ombre et dans le mystère ; la politique habile est le secret du talent, et non celui de l'État. On peut éclairer la nation : il reste des préjugés à vaincre, des abus à détruire ; on ne peut plus la tromper : on n'en a pas besoin. L'autorité connaît mieux ses obligations et connaît mieux sa force. Sûre d'elle-même, elle peut céder sans crainte à des idées justes, et l'opinion publique ne résiste point au pouvoir dirigé par la raison. Ainsi tout se tient et tout s'unit, les intérêts des princes et les désirs des peuples, et l'on a connu que l'utilité publique est le terme où doivent tendre d'un pas égal et ceux par qui la nation est instruite, et ceux par qui la nation est gouvernée.

Dans tous les rangs, dans tous les états, une éducation commune nous transmet les mêmes principes, et l'étude de la littérature en est la base. Soit qu'ensuite on doive influer sur les opinions ou sur les affaires de son temps, on a besoin également d'observer les mœurs et les lois de son pays, et les connaissances généralement répandues, et le pouvoir de la parole et celui des événements. Ce sont les mêmes objets que nous avons sous les yeux ; c'est la nature humaine dans toutes ses situations qu'il faut qu'on étudie ; et qui pourra dire quels sont ceux qui doivent l'étudier avec l'intérêt le plus sensible et l'attention la plus suivie ? Sans doute il faut la connaître pour en peindre et les vices et les vertus, et les infortunes et les prospérités. Mais quelles seront les ressources de celui qui doit conduire les hommes, s'il ignore et les principes qui dirigent le cœur humain et les maux qui l'affligent ? O vous qui ne concevez point les charmes de la littérature ! vous qui semblez insulter à l'illusion de ceux qui la cultivent, ne seriez-vous point insensibles au sort de vos semblables, à celui de vos concitoyens ? N'est-ce point que des plaisirs vains qui se succèdent, vous égarent sans cesse hors de vous-mêmes, ou qu'une triste et vulgaire ambition ne vous laisse d'autre sentiment et d'autre désir que celui des honneurs sans pouvoir, ou du pouvoir même sans objet ? Si telles sont les sources de vos mépris pour les lettres, pensez-vous que les mêmes causes ne doivent point être funestes au succès de votre administration ? Malheur donc à la nation dont le gouvernement n'encourage point ces douces occupations, fondées sur les mêmes connaissances et les mêmes vertus qui doivent diriger les gouvernements.

Nous sommes loin d'honorer du nom de littérature toute oisive et frivole composition qui n'enseigne point aux hommes à devenir meilleurs et plus heureux. Si les esprits corrompus savent trouver des charmes dans le vice et se complaire dans le mensonge, la vérité seule et la vertu peuvent offrir une digne et convenable occupation aux esprits raisonnables. La vraie littérature est celle de tous les siècles. Elle n'admet point une célébrité qui passe ; et l'homme qui persuade et qui doit guider dans tous les temps la raison perfectionnée est le seul dont le nom puisse être durable. Il vivra dans l'avenir aussi longtemps que la vertu sera respectée parmi les hommes.

Quel est le véritable homme de lettres ? C'est celui qui sait considérer tous les rapports de l'objet qui l'occupe, qui connaît le prix des détails, qui les rassemble avec ardeur, et les observe avec inquiétude. Il ne donne rien aux sentiments exagérés, aux vaines conjectures. Il redoute, comme un écueil, le funeste et facile amas de réflexions étrangères ou superflues. Il suit la nature : il saisit l'expérience et craint de la contredire, plus soigneux de l'interroger que jaloux de la prévenir. Il cherche le vrai qu'il annonce, comme on étudie le bien qu'on veut faire ; il veut tout voir et tout vérifier ; et telle est aussi l'heureuse impression de la vérité connue qu'elle se développe ensuite d'elle-même sans art et sans effort. Sa marche est libre et naturelle, et pourtant involontaire. Elle semble égarer quelquefois celui qu'elle guide, et ne le trompe jamais. Lui-même il était loin de prévoir les utiles écarts auxquels il faut qu'il s'abandonne. Lui-même il n'a pas su par quelle invisible puissance il devait être enlevé, pour ainsi dire, à l'objet qu'il devait suivre ; et, transporté tout à coup hors de lui-même, il a parcouru sans erreur et sans obstacle la route infaillible qui l'y ramène. Quels que soient ces désordres apparents et ces retours heureux d'une littérature étendue et variée, l'art d'intéresser les hommes, nécessaire pour écrire comme pour agir, a d'abord pour lois constantes les idées claires et les connaissances approfondies ; et sans doute un sentiment vif et soutenu doit transmettre à nos actions

(53) Œuvres de M. d'Aguesseau.

comme à nos discours et ses mouvements et ses ressources. Qui peut marquer en tout genre une méthode aux talents, une ligne aux succès? Nos pensées ne sont à nous, et nous n'en pouvons faire usage, que lorsque devenues plus fortes et plus sensibles par leurs rapports entre elles, et transformées, pour ainsi dire, par l'intérêt qui nous anime, elles semblent se confondre avec nos sentiments. Il en est du style comme de la conduite: l'un et l'autre est l'expression de notre caractère; l'un et l'autre est l'image de nous-mêmes. Soit qu'on instruise ou qu'on commande, une longue et secrète expérience, dont le principe a disparu, dont l'impression reste, est le conseil toujours présent, toujours caché de la sagesse et du courage. Ainsi le vertueux citoyen qui seul a balancé les triomphes de César et les naissantes destinées d'Octave, enseignait autrefois l'art de régner par la parole; et quiconque aujourd'hui sait lire et goûter ses préceptes, a compris que l'orateur de Rome en devait être le véritable dictateur. Plein d'amour pour la vérité, de zèle pour son pays, actif, éloquent, instruit, il eût maintenu le véritable empire des lettres, il eût sauvé l'État.

Si nous devons en croire et ses leçons et ses exemples, si les arts qu'il a cultivés, si les emplois qu'il a remplis n'ont point abusé son esprit habile à s'entretenir de lui-même, la littérature et l'administration doivent s'unir sans cesse, et se donner des secours mutuels.

Nous nous plaignons que l'éloquence, souveraine des républiques, est sans force et sans voix dans une monarchie. Là, disons-nous, le crédit et la faveur exercent un pouvoir absolu. Là, l'homme puissant n'a point son appui dans lui-même et le citoyen estimé ne sent que sa propre faiblesse. Mais quand Cicéron parlait dans le sénat, il était le père de la patrie. César racontait des victoires qui reculaient les bornes de l'empire. Pompée rendait grâces à sa fortune, devenue celle du peuple romain. Scipion entraînait au Capitole ses juges et ses accusateurs, pour remercier le ciel de l'avoir fait naître. Nous n'avons point ces nobles sentiments à produire, parce que nous n'avons point d'aussi grands objets à traiter.

Craignons l'excès d'une admiration à laquelle nous n'avons point appris à donner des bornes. Craignons les préjugés de notre enfance. La raison les dissipe, et l'illusion se mêle encore à l'habitude de nos jugements. Qui peut mettre en balance les intérêts d'une ville et d'une république avec ceux du genre humain? Voudrions-nous voir encore tout l'univers esclave d'un seul peuple, et ce peuple non moins infortuné que triomphant, en proie à l'ambition d'un seul homme? Autant notre siècle a surpassé par ses connaissances ces temps de troubles et de guerres, autant les objets qui nous occupent sont supérieurs aux injustes et violentes délibérations du champ de Mars et des comices. Oublierons-nous sans cesse, et les biens dont nous jouissons, et les sources de la lumière générale qui maintient notre bonheur et notre sécurité? Ce sont les hommes éloquents de tous les pays qui doivent plaider les vrais intérêts des nations. C'est par les bons ouvrages, par ceux qui sont pensés avec justesse, qui sont écrits avec chaleur, que les usages salutaires se communiquent, que les vérités utiles sont connues. Ainsi tombent les barrières qui séparent les États; et peut-être les traités qui rapprochent des puissances alliées leur donnent moins de rapports entre elles, que les idées semblables n'en ont établis depuis un siècle entre les nations ennemies. Nous voyons d'un bout de l'Europe à l'autre les gouvernements plus doux et plus humains. Les guerres sont moins longues et moins sanglantes. La paix est appelée de son véritable nom, le premier besoin des sujets, le premier devoir des souverains. Nous nous consumons, il est vrai, trop souvent en murmures, et sans cesse en regrets; mais enfin nous sommes instruits, et nous osons juger de ce qui nous manque, et nous pouvons nous rendre compte de nos progrès, par nos espérances et par nos craintes.

Nous nous plaignons qu'il ne reste plus rien à faire à l'éloquence : il ne tient qu'à nous d'étendre son empire : il est une éloquence toujours assortie aux mœurs, toujours assujettie aux lois, que le vœu public encourage, et que le trône n'a jamais repoussée. Il est des pensées nobles et vraies qui servent la patrie et ne blessent point la majesté. Un jeune souverain s'élève, auquel une grande et pénible tâche est donnée, celle de remplir notre première attente; il n'a point séparé du bonheur ni de l'amour de son peuple, la gloire de son règne; il se plaît au récit de tous les biens qu'il veut faire, et semble oublier tous ceux qu'il a faits. On peut l'entretenir de ses devoirs et non de ses vertus. Administrateurs de tous les ordres et de tous les rangs, efforçons-nous d'acquérir par l'étude de la littérature le droit de dire avec sagesse, et pourtant avec force, des choses utiles. Nous en aurons le courage au même degré que nous en aurons le talent, et chaque jour en fera naître des occasions intéressantes. Combien de fois dans des États assemblés, nous avons nous-mêmes été témoins de l'émotion généreuse des bons citoyens, et de l'autorité d'un discours favorable aux besoins des peuples! C'est-là que l'éloquence ne manque ni d'intérêts, ni de moyens; il semble qu'elle puisse y reprendre encore tous les ornements de son antique liberté. C'est là qu'elle peut être définie, comme autrefois, *l'art de tenir une multitude attentive, de charmer les esprits, d'entraîner, de ramener les volontés, et d'exercer la plus noble domination dans des assemblées tranquilles et florissantes* (54); et l'homme élo-

(54) Cic., *De orat.*, lib. I.

quent qui met sa dignité dans les succès de son zèle, peut opérer, par des paroles puissantes, tantôt le salut d'une province, et tantôt le bien même de l'Etat.

L'éloquence n'est pas le simple effet des talents. Elle est la plus noble production de ces mêmes vertus, qui doivent animer tous les travaux consacrés au bien public : il est une sorte de courage, une horreur naturelle pour tout ce qui peut ressentir la bassesse et la servitude. Il est une conscience tranquille, fondée sur l'habitude des vues justes et des actions utiles, qui donne au style l'empreinte de la confiance et le pouvoir de la persuasion; et ce ne sont point là des qualités, que la facilité d'un esprit cultivé par les lettres, et la seule impression d'un goût éclairé, puissent transmettre à nos discours au moment du besoin ; il est des actions que le vice n'imitera jamais; il est des expressions que la vertu seule a l'heureuse audace et le droit de prononcer.

Qu'est-ce donc que l'éloquence? Qu'est-ce que la littérature, s'il est vrai qu'elle ne convienne pas à tous les états, à tous les objets qui peuvent servir au bonheur des hommes; s'il est vrai qu'elle ne s'étende pas aussi loin que tous nos sentiments ?

Nous devons aujourd'hui chercher plus que jamais à réunir et les talents et les vertus, et les ressources de tous les ordres. Nous avons un devoir intéressant à remplir. celui d'élever des générations naissantes ! C'est par elles que nous acquérons les rapports qui nous unissent aux temps où nous ne serons plus, et que nous pouvons hâter ou ralentir les progrès de la postérité. Personne de nous n'ignore ce qui reste à désirer en France pour perfectionner l'éducation publique; déjà plus d'une fois le premier ordre de l'Etat a provoqué la vigilance du gouvernement. La voix de tous les corps a consacré les réflexions de tous les hommes instruits; chaque ordre, chaque profession réclame une instruction qui nous manque; et ce premier objet d'utilité publique, qui comprend tous les autres, ne sera jamais rempli que par l'heureux concours des efforts du gouvernement, et des vertus et des lumières de tous les états. Le siècle de Louis XIV fut celui des arts et de la littérature. Le règne de Louis XV sera célèbre à jamais par l'étendue des connaissances humaines : puissent désormais les sages lois préparer du moins dans l'éloignement le règne des bonnes mœurs, et que la postérité doive au siècle de Louis XVI, et ses vertus et son bonheur !

L'académicien auquel je succède n'a point eu l'avantage d'employer ses talents au bien de son pays. Mais nous savons que son cœur ne se refusa jamais aux besoins des malheureux. Il jouissait d'une fortune modique, et sa mort a fait perdre deux mille livres de pension à des familles indigentes. On ignora longtemps qu'il avait consigné des fonds pour réparer des maisons incendiées dans une terre qu'il habitait. Les larmes de ceux dont il a soulagé la misère ont trahi ses bienfaits, et nous ont fait connaître ses vertus. Il paraît que l'habitude de la littérature avait secondé l'aménité naturelle de son caractère, et qu'elle a fait dans tous les temps son bonheur ou sa consolation : son exemple nous apprend quelle est la séduction des lettres, même au milieu des dangers dont elles ne sont pas toujours exemptes, et quelles peuvent être aussi leurs ressources dans toutes les vicissitudes de la vie.

Honoré de vos suffrages, Messieurs, admis à vos assemblées, je sens combien il me serait doux de vous témoigner ma reconnaissance en profitant de vos lumières. Si l'éloignement des lieux me cause souvent des regrets, je pourrai du moins encore recueillir le fruit de vos travaux. Je partagerai l'admiration de tous mes concitoyens : heureux si je puis rendre les connaissances d'une saine littérature utiles à l'administration d'une province ou d'un diocèse dont les intérêts doivent former l'objet constant de mes pensées, et la véritable occupation de ma vie.

MANDEMENT

QUI ORDONNE DES PRIERES POUR LE RETABLISSEMENT DE LA TRANQUILLITE PUBLIQUE.

Jean-de-Dieu-Raymond de Boisgelin, par la permission de Dieu et l'autorité du saint-siége apostolique, archevêque d'Aix, au clergé séculier et régulier et à tous les fidèles de son diocèse, salut et bénédiction en Notre-Seigneur.

C'est dans les calamités publiques, mes chers frères, que la voix de la religion se fait entendre

Quand un hiver rigoureux a consumé l'espoir du peuple, c'est la religion qui prodigue les charités, et multiplie les subsistances; et quand des troubles plus funestes que les calamités des saisons semblent dissiper toutes les ressources, c'est la religion encore qui fait descendre les remords dans l'âme des coupables, et qui répare tous les maux de la licence et de la sédition.

Avec quelle aveugle fureur nous avons vu des hommes, nos concitoyens, et peut-

être, hélas! des pères de famille, qui doivent avoir connu tous les sentiments de l'humanité, s'abandonner à des excès dont ils ne se croyaient pas capables! Infortunés, qui ne sentaient pas qu'en voulant pourvoir à leurs besoins, ils attiraient sur eux-mêmes, avec les malédictions du ciel, toutes les horreurs de la famine! Combien nous avons frémi, pendant cette nuit si longue et si terrible, des désordres favorisés par son ombre, et des désordres plus redoutables qui devaient en être la suite!

Nous avons vu des citoyens blessés comme dans un jour de combat. Nous avons vu le commandant de la province inquiet sur le sort de ceux qui lui sont les plus chers, et s'armant du courage de l'humanité pour sauver une multitude obstinée qu'il venait défendre contre elle-même. Nous avons vu les greniers publics en proie à la plus déplorable invasion, les subsistances d'un mois dissipées dans l'espace d'un jour, et toutes nos espérances détruites par cette avidité dévorante à laquelle il semble que rien ne pouvait échapper. Les dons de l'aumône avaient disparu. Les maisons religieuses n'avaient point été respectées, un dernier dépôt, placé hors de la ville, semblait réservé par la Providence pour les besoins du lendemain; le malheur public fut consommé par son enlèvement, et nous savions que les émeutes répandues de toutes parts avaient ravagé les lieux mêmes qui pouvaient suppléer à nos pertes. Il ne nous restait donc plus que l'affreuse perspective d'un peuple entier sans subsistance, implorant dans sa faim les secours qui lui manquent. A quoi servent dans la disette ces trésors qui ne peuvent pas servir d'aliments? Le cours du commerce interrompu, les commerçants suspects au peuple, épouvantés, dépourvus par leurs pertes mêmes de tous les moyens de les réparer; des jours douloureux à passer dans des recherches difficiles, et toujours trop lentes, et dans une incertitude cruelle; la main de la Providence qui semble se retirer d'un peuple, quand il dissipe lui-même tout ce qu'elle avait préparé pour lui; ce même peuple enfin destiné peut-être à se livrer, dans son désespoir, à des excès plus terribles encore que ceux dont il devenait la victime: tels sont les maux auxquels cette ville entière semblait réservée. Il ne faut pas nous le dissimuler! Nos maux étaient à leur comble; et c'est alors, ô Dieu de miséricorde et de paix, que nous avons compris ces lois de la nécessité, qui sont les leçons de la Providence. Nos maux étaient à leur comble, et nous n'avions plus d'autre ressource que celle qu'un peuple égaré ne peut pas se ravir à lui-même, la religion sainte, qui fait sortir du fond des cœurs le secret de leurs fautes, et le sentiment qui les expie; la religion, qui peut fonder sur les vertus qu'elle donne elle-même, les principes de la tranquillité publique.

Le Seigneur a laissé tomber ses regards sur cette ville établie si longtemps, comme le siége de l'administration et de la justice. Il a recherché de tous côtés les hommes sages et les hommes intelligents, et tous ceux qui vivent dans son amour et dans sa crainte. Nous avons rassemblé les ministres du Seigneur. Nous leur avons dit: Allez, répandez-vous dans les maisons, dans les rues, dans les places publiques. Interrogez la raison, consultez la probité, suscitez les vertus, exercez ce second apostolat que Jésus-Christ n'a point séparé de l'enseignement de la foi, la mission de la charité.

Déjà le zèle du bien public répandu dans toutes les classes, avait mis tous les citoyens sous la protection des citoyens. Un chef respectable (55) avait établi dans un moment, par la seule impression de ses vertus, une garde assidue, une discipline exacte, et cette confiance universelle qui fait la sûreté publique. Le même esprit animait tous les ordres. L'amour de la patrie était devenu le lien de leur union; l'amour de la patrie avait fait disparaître les distinctions des rangs. Ils étaient sans doute encore plus distingués quand ils étaient confondus, et chacun sentit que les honneurs de la naissance et des grades étaient convenablement associés à la dignité du citoyen. Les citoyens de tous les états se rassemblent pour faire ces recherches intéressantes dont dépendait le sort de la patrie. Ah! que les coupables ne se dérobent point à nos poursuites! Nous ne sommes pas les instruments de la vengeance: nous n'exerçons point les rigueurs de la loi: nous n'apportons point de fers, et nous n'annonçons point de peines; mais nous disons ce que la religion enseigne. Venez, rapportez les dépouilles de l'iniquité. Craignez de garder ces biens souillés par le crime; ne vous repaissez point des fruits amers de la sédition. Songez que la famine est aux portes de la ville. Il en est temps encore: écoutez la voix du repentir, et ne laissez pas plus longtemps vos concitoyens dans la terreur, et votre âme oppressée sous le poids des remords.

La religion, la vertu pénètrent dans le sein de ces pauvres familles. Leur conscience leur redemande ces aliments dérobés qui semblaient nécessaires à leurs besoins. O mémorable événement dont il n'y a peut-être point d'exemple, doux et consolant spectacle qui reposa les yeux des citoyens fatigués par la vue de tant d'horreurs! Nous avons vu reparaître de tous côtés les trésors ravis à la subsistance publique. Ces hommes vraiment dignes d'intéresser tous les cœurs sensibles, et d'exercer notre sollicitude, viennent rapporter, comme en triomphe, ce qu'ils avaient moissonné, sans le croire peut-être, dans le champ de l'iniquité. Ils mettent dans leurs impatientes restitutions, la même ardeur qui les avait égarés dans l'erreur d'un moment. Les greniers publics

(55) M. le comte d'Arbaud, lieutenant général des armées navales.

se remplissent des fruits du repentir. La ville entière est alimentée par cette religion toujours bienfaisante, qui donne les vertus ou le remords.

Une conjuration générale étend ses efforts et multiplie ses bienfaits.

Les ordres privilégiés renoncent à des exemptions qui nuisent au soulagement du peuple. Ils dédaignent des priviléges que la loi leur donne, et que leur raison rejette. Le clergé de ce diocèse, le vénérable chapitre, les pasteurs des paroisses, tous les ordres religieux consacrent les principes de l'équité naturelle. Nous leur disons avec confiance: s'il y avait quelque exception à faire, elle devrait être en faveur du peuple, et non pas du clergé. Une noblesse illustre ne se rappelle ni les anciens titres, ni la longue possession, ni les intérêts des familles. L'intérêt de la grande famille fait oublier tous les autres, et la première consanguinité devient celle de la patrie. Les magistrats, amis du peuple, provoquent la conciliation des ordres par les plus sages dispositions, et les cours souveraines font un généreux sacrifice de leurs droits aux sentiments patriotiques qui forment l'âme de leurs assemblées.

Nous sommes tous frères dans l'ordre de la nature et de la religion. Nous avons le même commencement : nous tendons vers la même fin. Les distinctions sagement établies par la société, ne remplissent que le court intervalle de la vie, et ne doivent pas nous faire oublier la loi de cette égalité naturelle qui doit régler même encore notre éternelle destinée.

Et tel est le véritable triomphe de la religion, de rappeler par ses dogmes mêmes, comme par sa morale, l'union dans tous les cœurs et la paix dans tous les ordres. Nous dirons comme le Prophète. « Sion est devenue la ville forte, parce que le Seigneur est devenu son rempart et sa défense. Ouvrez les portes; laissez entrer un peuple qui garde la loi et qui connaît la vérité. » L'erreur ancienne est bannie : nous avons entendu la leçon du malheur, et Dieu, qui prend en pitié les erreurs et les maux des humains, semble avoir fait servir nos troubles mêmes, et nos dissensions au maintien de la tranquillité publique.

C'est à présent, c'est dans le sein de l'union et de la paix que nous implorons le secours des âmes pieuses qui doivent achever par la charité l'ouvrage de la religion. Il faut le dire, nous avons repris à regret les larcins du pauvre. Comment avons-nous pu pénétrer dans les asiles du besoin avec un autre sentiment que celui d'y porter des secours ! C'est à nous à notre tour à rendre à l'indigence, par des bienfaits proportionnés, ce qu'elle abandonne dans ses justes remords. Nous l'avouons, malgré le sentiment des calamités publiques dont notre cœur est pénétré, nos ressources s'épuisent : notre pouvoir a ses limites. Nous voyons s'accroître la misère à chaque pas, il semble qu'elle s'augmente quand on veut la diminuer, parce qu'on connaît toute son étendue. Nous la voyons s'accroître, et nous ne pouvons pas y suffire. Il est dur de partager son désespoir au lieu de l'adoucir; et c'est sans doute le tourment le plus sensible, d'être le témoin des maux qu'on ne peut pas soulager. Nous ne devons pas restreindre nos efforts à ce que nous pouvons faire par nous-mêmes. Notre ministère est plus étendu que nos facultés. Il emprunte la puissance de la religion qui n'a point de bornes. Nous tenons d'elle le droit d'enseigner et ses préceptes et ses conseils. Nous pouvons exercer sa sainte influence sur les âmes fidèles. Nous sommes placés dans un centre où semblent devoir se réunir tous les dons que la charité peut répandre. Nous désirons de multiplier et d'épuiser les rapports et les ressources de la bienfaisance et de la religion. Nous invitons, nous exhortons les personnes vertueuses qui se complaisent dans la pratique des bonnes œuvres, à nous communiquer leurs désirs charitables; et notre secours sera la plus douce récompense des travaux de notre mininistère. Saint Chrysostome disait que l'art des arts était celui de faire l'aumône. Elle est souvent plus utile, quand elle est moins prodiguée : et le plus heureux emploi des bienfaits est une science dont la bienfaisance a besoin : elle s'en sert pour se multiplier d'elle-même, et la raison éclairée par la religion, dirige mieux un sentiment dont la nature a donné les principes et n'a pas réglé les effets. Apprenons à céder aux sentiments de l'humanité sans en partager la faiblesse. L'entreprise du bien public est pénible et laborieuse; et ce n'est que par les plus sages combinaisons qu'on peut en assurer le succès. Sachons distinguer de ces prodigalités nuisibles qui ne servent qu'à nourrir l'oisiveté, les aumônes respectables qui soulagent la souffrance, encouragent le travail, et peuvent adoucir les rigueurs de l'infortune. Nous recommandons l'état d'un peuple accablé par les calamités des saisons, et par le sentiment chagrin que son indigence lui donne à tous les soins de la religion et de la charité.

A ces causes, nous ordonnons, après en avoir conféré avec nos vénerables frères les chanoines et chapitre de notre église métropolitaine, qu'à commencer d'aujourd'hui 27 du présent mois et les cinq jours suivants, il sera fait dans ladite église des prières pour le rétablissement de la tranquillité publique. On y exposera le très-saint Sacrement à l'issue des complies. On chantera le psaume *Miserere mei, Deus....*; le trait *Domine, non secundum peccata nostra....*, et tous les versets et oraisons qui se trouvent dans le Rituel, à l'article *Pro quacunque tribulatione ;* ensuite, avant la bénédiction, le *Tantum ergo....*, les versets *Panem de cœlo.... Domine, non secundum peccata nostra.... Domine salvum fac regem....*, et les oraisons, *Deus, qui nobis sub sacramento.... Deus, qui culpa offenderis....*

Et quæsumus, omnipotens Deus, ut famulus.... etc.

Nous ordonnons que tout ce que dessus soit également observé dans toutes les paroisses de cette ville et faubourgs; et quant aux autres paroisses de notre diocèse, les trois jours non empêchés, après la réception de notre présent mandement.

Et sera notre présent mandement, publié au prône et affiché partout où besoin sera.

Donné à Aix, dans notre palais archiépiscopal, le 27 mars 1789.

DISCOURS SUR LE RÉTABLISSEMENT DE LA RELIGION

Prononcé à Notre-Dame, le jour de Pâques 1802.

—

Benedictus Dominus, qui dedit requiem populo suo... sit Dominus Deus noster nobiscum, sicut fuit cum patribus nostris, non derelinquens nos, neque projiciens... ut sciant omnes populi terræ, quia Dominus ipse est Deus, et non est ultra absque eo. (*Reg.*, VIII, 26 et seq.)

Béni soit le Seigneur, qui donne la paix à son peuple... Que le Seigneur notre Dieu soit avec nous, comme il était avec nos pères, sans jamais nous rejeter ou nous abandonner... et que tous les peuples de la terre apprennent qu'il est le Seigneur Dieu, et qu'il n'y a point d'autre Dieu que lui.

Quand la Providence m'appelle à remplir un ministère si long-temps étouffé dans l'éloignement et le silence, je regarde, j'observe : je vois cette chaire, cet autel, ce temple..... oh ciel ! quels souvenirs..... et dans ce jour, quels merveilleux changements ! Loin de nous les sombres tableaux d'un temps qui n'est plus, et que nos cœurs se reposent comme nos yeux sur le spectacle consolant de ces saintes solennités. Je dirai, comme l'éloquent orateur du dernier siècle : *Quand Dieu, pour nous préparer aux nouveautés surprenantes du siècle futur, agit secrètement dans les cœurs par son Esprit-Saint, qu'il les change, qu'il les renouvelle, et que les remuant jusqu'au fond, il leur inspire des désirs jusqu'alors inconnus, certainement il n'y a rien de plus merveilleux que ce changement. Qu'avons-nous vu, et que voyons nous? Quel état, et quel état? Je n'ai pas besoin de parler, les choses parlent assez d'elles-mêmes* (56).

Que dirons-nous cependant après tant d'étonnantes vicissitudes dans les esprits comme dans les choses? Que pouvons-nous dire qui convienne au langage à la fois doux et sévère de la sagesse évangélique? Tel est l'orateur chrétien, rien ne le trouble et rien ne l'arrête. Parce qu'il y a des principes invariables qu'il avait annoncés, qu'il annonce encore (57) : parce qu'il rentre dans sa patrie comme il en était sorti, l'étendard du Seigneur à la main; parce qu'il est une force d'en haut qui domine par le courage au sein des persécutions, et qui s'élève avec douceur et modération dans le retour de la tranquillité publique.

Nous rentrons dans le sanctuaire, et c'est encore cette même chaire, ce même autel, ce même temple élevé par la piété de nos pères. Nous redirons les paroles des enfants de Ruben : Voilà l'autel qui fut posé par nos pères, non-seulement pour offrir l'holocauste, et pour faire le sacrifice, mais pour être un monument durable, un témoignage toujours subsistant du pacte solennel qu'ils ont juré pour vous et pour nous.

Ah ! c'est qu'il y a dans les plus étranges révolutions quelque chose qui ne change pas. Quels que soient les efforts des hommes, ils ne peuvent détruire, enfants de la terre et du temps, que ce qui appartient au temps et à la terre. C'est le sol foulé par leurs pieds, que leurs mains peuvent cultiver ou ravager; et les ouvrages et les ravages de leurs mains ne peuvent s'élever qu'à la hauteur où leurs faibles mouvements peuvent atteindre. Mais rien ne change dans le ciel ; c'est le même soleil qui nous éclaire ; c'est le rayon descendu de la voûte céleste qui brille, sans altération, de sa lumière vive et pure, et la vérité sainte reste inaltérable comme la lumière du soleil. Car notre Dieu, disait ce peuple élu qui nous a transmis la promesse héréditaire, notre Dieu n'est point comme les autres dieux : il ne change point ses lois; il ne donne point une religion et encore une autre religion à son peuple. Ce qu'il a dit est immuable, immortel comme lui-même, soit que sa parole éclate et tonne au milieu des orages, soit qu'elle circule et se répande, comme l'esprit doux et fécond sur la surface des eaux apaisées.

Et maintenant, c'est au nom du Dieu de paix, c'est à la face de ses saints autels qu'il nous est donné de proclamer le grand bienfait qu'il réservait, après tant de troubles, de guerres et de révolutions, à la France, à l'Europe, à l'univers. Il ne s'agit plus des traités partiels d'une puissance et d'une puissance. Telle est l'expansion des conseils de la providence: c'est la paix du monde, et ce qu'il y a de plus admirable encore, c'est dans cette même nation, si longtemps en proie à tous les troubles qui semblaient devoir lui ravir sa religion, c'est la paix du monde consacrée par la paix de l'Eglise.

(56) Oraison funèbre de madame la duchesse d'Orléans.

(57) Démissions offertes par les évêques, en 1791, données en 1801.

Quand le Seigneur envoie, dans l'esprit de l'homme, une de ces grandes idées, convenables instruments de ses volontés, et germes féconds de l'avenir, ne pensez pas que la politique, resserrée dans les faibles intérêts d'un moment, ne pensez pas que cette même politique, emportée par un essor ambitieux dans les rêves de la prospérité, puisse arrêter ou suspendre le grand dessein déposé par la providence dans l'esprit de l'homme. Il faut qu'il obéisse à l'invisible main. Il ne peut plus se ralentir dans sa course nouvelle. Il y a dans lui quelque chose de plus fort que lui-même. La profonde réflexion s'empare de tous ses sens. Il ne lui est plus possible de perdre de vue un moment l'œuvre qu'il a conçue : il médite, il persuade, il décide ; au-dedans, il applanit ou détruit les obstacles, et seul il résiste aux oppositions : au-dehors, il ne se sert de ses victoires que pour offrir la paix, et de son dernier triomphe que pour la commander, et pesant dans une juste balance les avantages d'une puissance, noble et digne rivale de la France par le courage, les forces et les succès, il rétablit l'heureux équilibre qui peut seul maintenir l'Europe dans son repos. Rien ne peut plus réveiller les désirs d'une guerre dans une âme que la main même du Dieu des armées enchaîne à la paix, et l'éclat de cette paix universelle n'aura point pour lui des illusions plus dangereuses et plus puissantes. Il faut qu'il aille plus loin ; c'est la même voix qui désigne Alexandre à la victoire, et qui suscite l'esprit de Cyrus pour rebâtir le temple ; et celui qui veille au rétablissement de sa religion, prépare dans le silence des partis le paisible concours des circonstances et des hommes.

Dans quelle région, dans quelle terre si lointaine, dans quel climat si sauvage, n'ont point pénétré les troubles qui nous ont agités ? Non, ce n'est point le courage extraordinaire de cette nation dans les combats ; ce n'est point la fougue impétueuse de ses armées, sagement dirigées par les plus habiles généraux, ce n'est point cette gloire guerrière, s'envolant tout à coup des bords de la Drave et du Pô, jusqu'aux rives du Nil, qui fit trembler la terre jusque dans ses fondements. Mais quand on a vu les principes destructeurs se répandre dans tous les Etats; la mine étendant ses branches souterraines et prête à renverser tous les gouvernements, aucune forme de pouvoir, aucune autorité sur la terre à l'abri des changements ; quand on a vu la puissance la mieux établie sur son antique et ferme constitution, et plus forte encore par le calme de ses mœurs et l'heureux ascendant de ses habitudes nationales, frémir dans toutes ses parties à l'approche du péril menaçant, le trouble agiter une île unie et confondue avec elle, le trouble soulever ses flottes, le trouble pénétrer dans ces sociétés correspondantes à peine comprimées par la sagesse de ses conseils, c'est alors qu'on a senti dans chaque gouvernement tout ce qu'on avait à craindre de la convulsion d'un seul peuple et des révolutions d'un seul empire.

Oh ! combien la sagesse, une fois introduite et dominante dans cette nation, doit exercer une utile et puissante influence sur la destinée de toutes les nations ! C'est la France qu'il fallait pacifier pour assurer le repos de l'Europe. Il faut le dire : la véritable paix, la paix universelle, est celle de la France avec elle-même, et ce premier traité de l'univers tranquille, ce gage du bonheur de tous les peuples, cette sagesse de la France, qu'elle peut en être la source ? Il n'en est qu'une, ô vous tous qui m'écoutez. Vous vous perdrez en vain dans ces songes qu'on a si faussement appelés du nom de la philosophie, qui ne doit être que l'amour de la sagesse. Vous avez entendu naguère vos plus éloquents orateurs : c'est au nom du gouvernement qu'ils en ont fait sentir les dangers et réfuté les erreurs. Quand viendra le temps où l'esprit humain ne sera plus en contradiction avec lui-même ? Lorsque toutes les vérités sans mélange sembleront l'hommage unanime de tous les esprits à la première des vérités, c'est cette vérité sainte qui peut seule devenir la source des vertus de toutes les conditions. Ce qui n'est pas, ce qui ne peut pas être un objet de connaissances pour chaque homme, ne peut point former la sagesse de tous les hommes, et nulle autre science, que celle de la religion, ne peut éclairer, échauffer et réunir tous les esprits et tous les cœurs.

Que pouvait-on craindre, qu'avait-on à redouter d'une religion qui ne domine que par la libre persuasion, et qui n'a de tribunal que dans le fond des consciences? Elle donne la paix à l'innocence ; elle présente le repentir à la faute ; et quand le repentir est sincère, ses jugements sont des grâces et des bienfaits. Loin d'elle les haines et les animosités. Le premier précepte de son divin auteur est l'oubli des injures dans tous les états, dans toutes les places, et partout où résident la puissance et la force, comme dans le sein des familles et des sociétés. Elle oppose à l'ambition l'amour de la chose utile, le désintéressement à l'avarice, au mensonge la vérité. Sa bienfaisante charité nous apprend à partager les maux des autres, et à partager encore avec eux nos propres biens. Sa douce morale est le centre et l'union fraternelle entre tous les hommes. Son langage, source de paix, est le même dans tous les gouvernements sur les obligations des peuples, des ministres des autels, des administrateurs de tous les ordres, des chefs des nations ; et sa doctrine saine et pure, sans fanatisme et sans superstition, ne subit point les vicissitudes des affaires humaines. On ne peut la regarder comme un germe de discorde qu'en dénaturant ses principes. On l'altère quand on l'accuse ; et s'élevant d'elle-même et sans effort au-dessus des intérêts et des passions, elle consacre par des motifs sur-

naturels l'accomplissement des devoirs et l'encouragement des vertus.

Combien de douces consolations elle a versées, dans tous les temps au sein des calamités publiques et privées ! et par quelles tendres affections elle semble dissiper jusqu'à l'impression même du malheur! Les âmes les plus sensibles, au milieu de leurs regrets les plus douloureux, se sont nourries et fortifiées de cette piété chaque jour plus épurée, qui se perfectionne dans les épreuves de la contrainte ; et cette religion, qu'on accusait d'être une source de trouble, est devenue dans toutes les classes de citoyens la source la plus assurée de la tranquillité publique.

Nous pouvons juger des sentiments religieux d'un peuple instruit dans le même temps et presque dans le même jour de la paix de l'Etat et de celle de l'Eglise.

Certes, on ne peut pas douter que le terme de cette guerre longue, sanglante et dispendieuse, ne fut l'objet de tous les vœux. On attendait le moment qui devait ramener dans les villes et dans les campagnes les travaux de tous les genres, le commerce, l'industrie, les arts libéraux et toutes les professions utiles. Hélas ! tant d'égarements si bien reconnus, tant de malheurs si longtemps endurés avaient fait sentir le besoin du repos dans chaque ville, dans chaque canton, dans chaque famille. La lassitude semblait avoir épuisé les forces de tous ceux qui n'étaient point appelés à combattre et à vaincre, et la paix était devenue le premier besoin de la France. Et cependant, oserais-je le dire ? Etait-ce l'effet d'une confiance tranquille autorisée par les sentiments connus du gouvernement pacificateur ? Etait-ce déjà l'habitude même du repos si vite et si doucement contractée, quand elle est conforme à tous les vœux ? Il faut le dire, les témoignages les plus sensibles de ce contentement général que la paix donne à la nation, n'ont point égalé ces mouvements et ces transports que répand dans toutes les conditions le rétablissement de la religion.

C'est au sein de toutes les familles vertueuses qu'il faudrait pouvoir en contempler les effets. Suivez les mouvements empressés de tout un peuple que les instruments consacrés appellent aux saintes cérémonies. Descendez au fond des cœurs et saisissez la première impression des cantiques retentissants dans la voûte du temple. Observez la sensation causée par la seule annonce de la célébration du jour du Seigneur. Voyez l'auguste représentant et le sage coopérateur du Chef de l'Eglise dans l'accomplissement de l'œuvre sainte, quand il déploie avec éclat ce caractère respecté ; tout un peuple se pressant à l'envie sur ses pas, concourt avec le gouvernement pour rendre hommage à cette autorité spirituelle, qui devient le centre d'unité de l'Eglise de France. Nous ne pouvons plus douter aujourd'hui de la disposition d'un peuple qui semble respirer dans la liberté de son culte, et qui proclame par une satisfaction universelle le retour de la religion.

Un chef de l'Eglise nous est donné dans ces temps d'immortelle mémoire, tel que l'Eglise gallicane, tremblante encore après les longs ébranlements, aurait voulu l'enfanter pour son repos. « A peine, comme il le dit lui-même, la Providence l'élève-t-elle sur la chaire apostolique, il porte ses regards sur cette Eglise illustre, presque ensevelie sous ses ruines. Il cherche à rétablir l'unité, cette pierre angulaire de l'Eglise de Jésus-Christ dans la même foi, dans les mêmes sacrements, dans une obéissance commune, et dans les liens d'une charité mutuelle. »

La Providence avait aplani les voies. Le général victorieux, le lendemain même d'un triomphe qui fixe la destinée des empires, avait provoqué de son propre mouvement ces intéressantes dispositions, qui devaient faire le salut de l'Eglise de France. Et maintenant il ne nous reste plus qu'à suivre la voix d'un souverain Pontife dont la sollicitude active et vigilante embrasse tous les objets qui peuvent intéresser la religion. Il nous donne les conseils ; et dirigés par ses instructions, nous pouvons marcher avec confiance dans les voies du zèle et de la sagesse. Envisageons le grand objet, la religion et son culte : c'est là notre entreprise et notre tâche. C'est le culte paisible, c'est le pur et fidèle enseignement de cette religion sainte qui doit être l'objet de tous nos vœux. C'est elle qui nous a servi de guide dans tous les détours de notre laborieuse carrière ; c'est elle qui nous instruit encore à chaque pas : elle dissipe au milieu des difficultés, ces doutes et ces incertitudes qui sont les difficultés les plus sensibles pour les esprits sages et les cœurs bien intentionnés : elle nous enseigne à remplir nos engagements avec ce peuple, qui redemande nos instructions ; envers l'Etat protecteur, qui rend à l'Eglise son culte et sa liberté ; envers la patrie entière, à laquelle la religion doit rendre ses plus beaux ornements, les mœurs et les vertus : elle tempère, elle adoucit les efforts de notre zèle par tous les progrès successifs et non interrompus de la sagesse. Nous persuaderons les esprits, quand nous aurons gagné les cœurs L'Apôtre a dit : Soyons tout à tous, compatissants aux infirmes, indulgents à ceux qui tombent. Donnons la force aux faibles, et dominons les forts et les puissants par ces douces vertus qui deviennent tôt ou tard les souveraines du monde. Il nous reste à faire tout le bien que peuvent opérer des ministres de Jésus-Christ, quand ils sont animés de ce zèle de la charité qu'une grâce céleste encourage et qui ne se désespère jamais. Nous ne serons pas sans ressource et sans action aussi longtemps qu'il y aura des vertus et des malheurs.

Ainsi nous répondrons au vœu d'un peuple fidèle, aux vues d'un gouvernement qui

veut achever son ouvrage, et nous redirons en paix, prosternés sur les marches du sanctuaire, la prière de celui qui fut choisi pour rebâtir le temple de Jérusalem.

« Béni soit le Seigneur, qui donne le repos à son peuple selon sa promesse, et qui n'a point oublié les paroles qu'il avait annoncées dans les anciens temps. Que le Seigneur notre Dieu soit encore avec nous, comme il était avec nos pères, sans jamais nous rejeter ou nous abandonner; mais qu'il dispose nos cœurs et les incline vers lui, afin que nous puissions marcher dans ses voies, garder ses commandements, pratiquer ses cérémonies, et accomplir les jugements qu'il a confiés à nos pères, et que tous les peuples de la terre apprennent qu'il est le Seigneur Dieu et qu'il n'y a point d'autre Dieu que lui. »

Nous conjurerons sa miséricorde et nous implorerons ces bénédictions qui doivent nous enfanter à l'éternité.

NOTICE SUR L'ABBE GÉRARD.

GERARD (Philippe-Louis), chanoine de Saint-Louis du Louvre, naquit à Paris l'an 1737 d'une famille honnête, mais peu aisée, qui lui fit faire néanmoins ses études au collége Louis-le-Grand. Doué d'une imagination vive, il se livra avec une égale ardeur à l'étude des lettres et au monde, dont les dangereuses illusions, comme il l'avoue lui-même, l'égarèrent un moment. Ayant eu le bonheur de connaître l'abbé Legros, alors chanoine de la Sainte-Chapelle, il reconnut son erreur, et pour se consacrer entièrement au service de Dieu, il embrassa l'état ecclésiastique, dont il remplit, durant sa longue carrière, les saintes fonctions avec autant de zèle que de succès. Il fut un des ecclésiastiques à qui l'Assemblée du clergé de 1775 décerna des honneurs et des encouragements, pour avoir pris la défense de la religion. C'était un titre pour être persécuté pendant la révolution. Il le fut effectivement, et resta longtemps en prison. Rendu à la liberté, il alla passer dans la retraite le reste de sa vie, et y mourut le 24 avril 1813. On lui doit : *Le comte de Valmont ou les égarements de la raison*, qu'il publia d'abord en 3 vol., ensuite en 5, enfin en 6 vol., y compris la *Théorie du bonheur*, et qui a eu plus de 20 éditions. Cette production, d'un ordre aussi relevé qu'utile, en assurant à l'abbé Gérard des titres certains à la gloire d'un écrivain très-distingué, lui a acquis des droits incontestables à la reconnaissance de tous les amis de la religion et des mœurs. L'auteur, dit un écrivain judicieux, « y montre, « dans une agréable fiction, les écarts d'un « jeune homme entraîné par ses passions et « par des sociétés pernicieuses, et y établit « les preuves qui ramènent tôt ou tard à « la religion un esprit droit et un cœur « vertueux. » C'est le meilleur livre qu'on puisse mettre entre les mains des jeunes gens pour les prémunir contre la philosophie moderne. Peut-être faudrait-il désirer le retranchement de quelques passages dans lesquels les passions sont peintes de manière à amollir le cœur. Les *Leçons de l'histoire* ou *Lettres d'un père à son fils sur les faits intéressants de l'histoire universelle*. 1787-1806, 11 vol. in-12. Les premiers volumes de cet ouvrage sont accompagnés de savantes dissertations qui offrent autant d'érudition que de critique: les derniers, qui terminent l'histoire ancienne jusqu'à Jésus-Christ, paraissent traités avec moins de soin. L'*Esprit du christianisme, précédé d'un précis de ses preuves et suivi d'un plan de conduite*. Paris, 1803, in-12. Des *Mémoires sur sa vie*, suivis de *mélanges* en prose et en vers, Paris, 1810, in-12. Il n'est pas certain que cet ouvrage soit de l'abbé Gérard. Des *Sermons pour l'avent, le carême et les principales fêtes de l'année*, Lyon, 1814-16, 4 vol. in-12. On trouve à la fin du 4e volume un *panégyrique de saint Charles*. Gérard a laissé plusieurs ouvrages inédits : le plus important de ceux-ci a été publié sous le titre suivant : *Essai sur les vrais principes relativement à nos connaissances les plus importantes*, Paris, 1826, 3 vol. in-8°, avec le portrait de l'auteur.

ŒUVRES ORATOIRES

DE L'ABBÉ GÉRARD.

—

AVENT.

—

SERMON I.

1er *Pour la fête de tous les saints.*

SUR LE CIEL.

Beati qui esurient et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur. (*Matth.*, V, 6.)

Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.

Voilà, mes frères, ce que nous dit de la manière la plus touchante et la plus persuasive, l'exemple des saints dont l'Eglise célèbre aujourd'hui les mérites et la récompense.

Ils ont eu faim et soif de la justice, et maintenant ils la puisent à sa source, et trouvent en elle la gloire et le bonheur. Ils sont énivrés de l'abondance des biens dont on jouit dans la maison du Seigneur, et ils boivent à longs traits dans les torrents de ses plus pures délices. Leurs combats, leurs efforts, leurs travaux sont passés. Ils sont heureux, ils le sont pour toujours.

Leur exemple nous laissera-t-il encore froids, insensibles, indifférents pour le ciel et pour la véritable justice qui y conduit? Hé quoi! le ciel ne mérite-t-il donc pas tous nos empressements et tous nos soins, et croyons-nous pouvoir trop faire pour y parvenir! Quoi! appelés à de si hautes destinées, faits pour régner dans le séjour de la béatitude, ramperons-nous toujours sur la terre par nos pensées et nos désirs! Où sont-elles, ces belles âmes qui, éprises des charmes de la justice et de la gloire éternelle, s'élèvent sur des ailes de feu et d'amour vers leur céleste patrie?

Hélas! il en est si peu parmi nous! et cependant, c'est ce désir du ciel qui forme essentiellement l'esprit du vrai fidèle. Il y en a tant, du moins, qui s'égarent lors même qu'ils voudraient y arriver. Je viens donc aujourd'hui le ranimer en vous, ce saint désir, et détruire en même temps les préjugés dangereux qui vous éloigneraient du but auquel vous devez tendre.

Ainsi, les motifs de soupirer après le ciel, c'est le sujet de ma première partie; les illusions qui peuvent vous empêcher de parvenir au ciel, c'est le sujet de la seconde. Implorons les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession puissante de la Reine de tous les saints. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour exciter nos gémissements, nous détacher de la terre, nous faire soupirer après le ciel, et nous engager à y tendre sans cesse, examinons ce que nous offre cette vie, et ce que nous devons nous promettre dans l'autre.

Ici-bas nous trouvons des biens, mais des biens imparfaits et passagers; nous y éprouvons des maux qui ne sont, hélas! que trop réels. Dans l'autre vie, nous devons trouver le bonheur, mais un bonheur pur, un bonheur parfait et inaltérable.

Sans doute, mes frères, il est des biens dont on jouit dans sa vie. Nous sommes faits pour les sentir, pour en rendre grâces à leur auteur; et malheur à l'ingrat qui oserait les méconnaître. Un être bienfaisant s'est peint dans ses ouvrages, et la vie dont nous jouissons est le premier de ses bienfaits. En nous plaçant dans ce monde, il l'a orné, il l'a embelli pour notre usage. D'une main libérale il a répandu sur la terre les dons les plus précieux, il a attaché à toute la nature un charme secret, et à nos besoins même un plaisir nécessaire. Mais cette vie n'en est pas moins un exil; ces biens ne nous ont pas été donnés pour que nous nous y arrêtions. Considérons-en la nature, et nous reconnaîtrons qu'ils ont été faits pour nous rappeler à des biens plus réels.

Les biens de ce monde sont des biens imparfaits; je n'entends point dire que ce sont toujours de faux biens; à Dieu ne plaise, encore une fois, que je les considère ainsi, et que je cesse de louer celui qui nous les a donnés; mais ce sont du moins des biens insuffisants, des biens fragiles et périssables.

Ici, mes frères, l'expérience la plus commune doit suffire pour nous convaincre. Interrogez des hommes de tous les états,

de tous les âges, et qu'ils vous disent s'ils ont trouvé le bonheur. Interrogez-vous vous-mêmes. Vous avez goûté quelquefois de ces biens que nous offre le monde. Chaque âge, chaque état a les siens. Ont-ils donc rempli votre attente? En y ajoutant de nouveaux biens, en avez-vous été plus heureux? Souvent même vos désirs ne se sont-ils pas accrus, vos besoins n'en ont-ils pas été plus grands; les inquiétudes, les chagrins, l'ennui, le dégoût ne sont-ils pas sortis du sein de vos plaisirs?

D'ailleurs, ont-ils été durables? Votre jeunesse s'est écoulée ou elle s'écoulera bientôt: vous avez perdu les objets qui vous étaient les plus chers, ou vous risquez de les perdre à chaque instant. Votre vie a eu ses révolutions, et votre fortune a eu ses caprices et ses revers; vos amis vous ont fait éprouver leur légèreté et leur inconstance; votre santé s'est altérée. La mort vous menace, et doit moissonner tôt ou tard vos années, vos jours et vos richesses. Qu'y a-t-il donc de solide sur la terre, et quels biens méritent d'y fixer nos désirs?

Ah! demandez-le au plus sage, au plus puissant des rois, à celui qui les a possédés tous, et dont l'exemple est le plus propre à nous instruire: c'est Salomon. Ecoutons-le parler lui-même: *Je me suis glorifié*, dit-il, *dans la magnificence des ouvrages que j'ai fait faire: « Magnificavi opera mea. »* (*Eccle.*, II, 4.) J'ai amassé, pour mon seul usage, les richesses des rois et des provinces; j'ai goûté tout ce qui fait les délices des enfants des hommes, ne refusant rien à mes yeux de ce qui pouvait les flatter, et permettant à mon cœur de jouir de tous les plaisirs. Toi, vérité, cette sagesse qui est selon le monde, tu présidais à toutes mes entreprises et reglais mes projets; et me retournant ensuite vers tous les objets auxquels j'avais donné tant de soin, j'ai reconnu qu'il n'y avait en toutes choses que vanité et qu'affliction d'esprit, et que, parmi tous les biens, il n'en est aucun de stable sur la terre: *Vidi in omnibus vanitatem et afflictionem animi, et nihil permanere sub sole.* (*Ibid.*, 11.)

Quel aveu dans un roi qui avait joui de tout, et qui n'avait rencontré nulle part de quoi le satisfaire! Quelle leçon pour nous, mes frères! Que devons-nous en conclure? ce qu'il en concluait lui-même; que de quelque côté que nous laissions tomber nos regards, que nous promenions nos désirs, nous trouverons empreinte sur chaque créature, en caractères ineffaçables, cette grande vérité: *Vanité des vanités, tout n'est que vanité* (*Eccle.*, I, 2); que ce n'est donc point ici-bas qu'il faut chercher le bonheur, que les biens qu'on y possède ne méritent pas l'attachement que nous avons pour eux, et qu'ils doivent seulement nous faire soupirer après des biens plus solides et un autre séjour. Je dirai donc désormais à tous les objets qui me paraîtront avoir quelques charmes: Non, ce n'est point pour vous que je suis fait; vous ne m'offrez que l'ombre du souverain bien, d'un bien plus vaste dont je trouve en moi le désir; vaines créatures qui ne pouvez remplir mon cœur, objets fragiles, biens trop peu durables, laissez-moi porter ailleurs mes vœux et mon hommage, laissez-moi tendre à ma véritable fin; vous n'êtes point mon Dieu: et vous, monde trompeur, qui n'aviez pris sur moi que trop d'empire, je renonce pour toujours à vos dons et à vos promesses. Vous ne me faites espérer que les biens de la terre, et je suis né pour le ciel.

C'est au ciel, mes frères, que doivent nous rappeler sans cesse les biens mêmes de cette vie; et c'est là surtout que doivent nous rappeler ses misères. Vous parlerai-je ici des travaux, des fatigues, des calamités, de l'indigence, des maladies et de la douleur? maux hélas! trop réels, qui quelquefois, eu égard aux biens dont on jouit ici-bas, partagent avec eux presque également le cercle de nos jours. Je sais que ce n'est pas là un motif suffisant pour désirer une autre vie, et que nos gémissements doivent avoir un plus noble principe; cependant, ces maux corporels, ces afflictions et ces épreuves nous apprennent du moins que ce n'est pas ici notre patrie, que nous sommes passagers dans ce monde, que nous sommes étrangers sur la terre, et que sous l'empire d'un Dieu bon, d'un père tendre qui veut nous rendre heureux, nous sommes destinés à habiter une autre terre et d'autres lieux.

Mais rentrons, s'il le faut, dans le plus intime de nous-mêmes; arrêtons-nous aux maux bien plus tristes encore que notre âme éprouve, et pleurons un moment sur le spectacle de ses misères et de ses faiblesses; rien n'est plus propre à nous faire souhaiter avec ardeur l'instant qui doit nous en délivrer.

Nous avons un entendement fait pour la vérité, et notre esprit n'est rempli que de ténèbres. Nous la cherchons, cette vérité, que quelquefois du moins nous reconnaissons lorsqu'elle est favorable, et nous la rejetons dès qu'elle nous est contraire. Nous nous flattons, nous voulons qu'on nous flatte, nous aimons à être trompés. La règle que nous appliquons si justement aux autres, nous la plions au gré de nos penchants, nous la méconnaissons lorsqu'il s'agit de nous l'appliquer à nous-mêmes. Ainsi nous passons notre vie dans un cercle d'erreurs; et sur la terre, ces hommes, nés pour la vérité, sont à chaque instant le jouet du mensonge. Oh! quand brillera l'heureux jour où une lumière pure doit dissiper les ombres qui nous environnent? O vérité, aimable vérité! quand viendra le moment où je vous verrai sans ombre et sans nuage, où je vous posséderai sans crainte de vous perdre?

Ce jour parfait de la vérité ne se trouve point ici-bas. Nos erreurs sont liées à nos passions, et notre esprit est pres-

que toujours la dupe de notre cœur; passions malheureuses qui nous égarent et qui nous déchirent. Dans cette vie, nous sommes sujets à mille penchants déréglés qui portent le trouble dans notre âme. Des désirs immenses nous font chercher le bonheur dans tous les êtres qui nous environnent, et aucun d'eux ne répond à nos désirs. Des fantômes de grandeur nous en imposent, le plaisir nous appelle, la fortune nous flatte, l'amour nous enivre, la vanité nous séduit. Inconstants dans nos vœux, nous nous repentons le soir de ceux que le matin nous a vus former. Toujours en guerre avec nous-mêmes, nous avons à combattre nos penchants les plus doux, et nous n'éprouvons que trop, dans ce combat si pénible, la faiblesse de notre volonté. Nous ne faisons pas le bien que nous voulons, et souvent nous faisons en quelque sorte le mal que nous ne voulons pas. Une loi impérieuse se fait sentir dans nos membres, et s'efforce d'assujettir l'esprit à la chair qu'il est fait pour dompter. O malheureux homme! s'écriait l'Apôtre, qui est-ce qui me délivrera de ce corps de mort? Qui est-ce qui rompra mes liens et finira ma captivité?

A chaque instant en danger de périr, je crains, jusque dans la piété même, le poison subtil de la vanité qui s'y mêle aux pratiques les plus saintes. Je crains la légèreté de mon esprit, les fantômes de mon imagination, les irrésolutions et les sensibilités secrètes de mon cœur. Je crains les tentations qui m'assiégent, la nature qui se révolte, les sens qui frémissent, les ennuis qui m'arrêtent, les dégoûts qui m'accablent; je crains les puissances des ténèbres qui s'arment contre moi et le lion rugissant qui tourne sans cesse autour de moi pour me dévorer; je crains les piéges qu'on tend sous mes pas; je crains les charmes trompeurs du monde, et ses exemples m'effrayent autant que je suis affligé par le spectacle de ses vices.

O vices affreux! ô crimes qui inondez la terre! quel supplice n'êtes-vous pas pour une âme encore fidèle!

Voyez, mes frères, voyez des yeux de la foi cette scène déplorable que nous offre le monde. Voyez votre Dieu oublié, méconnu, outragé; la charité refroidie dans tous les cœurs, la foi presque éteinte, les mœurs entièrement corrompues, la vertu méprisée, l'innocence opprimée, le vice triomphant et le crime en honneur. Voyez l'intérêt le plus grossier devenu la mesure commune des actions, l'ambition confondant les rangs, bouleversant tous les états, affectant l'indépendance et foulant aux pieds les bienséances et les lois, l'amour du plaisir devenu l'âme des sociétés, jetant du ridicule sur la raison, l'honneur et les devoirs, et rompant sans pudeur les liens les plus sacrés.

Allez dans les assemblées et les cercles, et soyez témoins de l'indécence avec laquelle on y traite la religion et ses ministres. Ecoutez les maximes qu'on y répand, les traits méchants qu'on y lance, les propos libres qu'on y tient. Pénétrez dans l'intérieur des familles, et voyez les jalousies, les haines, les passions impures et les horreurs peut-être que couvrent les ombres et le silence; entrez dans la maison des grands, et frémissez à l'aspect des abominations qui s'y commettent; parcourez toutes les conditions, et nombrez, si vous le pouvez, les impostures et les fraudes qui y passent en lois et en coutumes; considérez tous les âges, et voyez celui qui est le plus fait pour l'innocence, déjà instruit dans le crime et souillé par la contagion du mauvais exemple; percez jusque dans le sanctuaire, et vous verrez le sel de la terre affadi, et l'homme de Dieu devenu souvent comme les autres hommes; voyez la contradiction au sein des cités, l'impiété dans nos murs et les scandales multipliés de toutes parts, et vous vous écrierez avec le Psalmiste : Tous ou presque tous se sont écartés des voies de la justice, tous sont devenus inutiles à la gloire de Dieu qui les a formés; non, il n'en est plus, il n'en est presque plus qui fassent le bien : *Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt; non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.* (*Psal.* XIII, 3.)

Ainsi, mes frères, ainsi l'iniquité s'est répandue comme un torrent. Tous les hommes sont plongés dans la malice du siècle. Dieu est offensé par ses propres enfants. Ses bienfaits ne sont payés que de la plus noire ingratitude. Ses grâces, qui ont coûté le sang de son Fils, sont rejetées avec mépris; ses sacrements sont profanés, ses lois sont violées, sa gloire est outragée, son nom est déshonoré, le plus aimable de tous les êtres n'est point aimé, les hommes aveugles se perdent, la rédemption devient inutile au plus grand nombre, des âmes rachetées à si grand frais sont la proie de l'enfer et la victime du démon. Le chrétien voit tous ces maux; et le vrai chrétien pourrait encore aimer la terre, et pourrait ne pas soupirer après une autre cité! Ah! c'est ce spectacle affligeant que nous offre le monde, qui animait autrefois le zèle des prophètes, qui excitait les vœux ardents qu'ils formaient pour un autre royaume et un avenir plus heureux. C'est d'eux que l'Église emprunte, en de certains jours, les expressions de son attente et ses tendres soupirs. Venez, s'écrie-t-elle, ô Saint des saints! venez effacer l'iniquité; établissez votre règne, détruisez l'empire du péché, et faites régner à sa place une justice éternelle.

C'est ce spectacle des vices et du péché, qui faisait dire au Roi-Prophète : Mon exil a été prolongé; j'ai demeuré avec les habitants de Cédar, et mon âme a été trop longtemps étrangère au milieu d'eux. C'est là encore ce qui faisait naître les saints désirs de l'Apôtre : J'aspire, disait il au mo-

ment où seront brisés mes liens, afin d'être avec Jésus-Christ. C'est là enfin ce qui excite en toute âme vraiment fidèle, ces gémissements intérieurs qu'elle forme dans l'attente de l'adoption des enfants de Dieu et de la délivrance du siècle présent.

Mais si tout ce que nous offre cette vie, ses biens mêmes et ses maux, est déjà si propre à nous faire désirer un autre séjour, quel effet produira sur nous l'idée de ce que nous devons nous promettre dans le siècle à venir? C'est là qu'on trouve un bonheur pur et sans mélange, un bonheur parfait, c'est-à-dire l'exemption de tous les maux et l'assemblage de tous les biens. Quels motifs de soupirer après le ciel!

Oui, mes frères, dans cette céleste patrie on n'entendra plus les cris de la douleur. La tristesse, les chagrins et les peines en seront bannis pour toujours; on n'y éprouvera point l'intempérie des saisons, les maladies, les calamités et l'indigence; les besoins inséparables de cette vie mortelle ne se feront plus sentir, et la mort n'approchera point de cet heureux séjour. L'âme ne sera plus appesantie par des désirs terrestres, agitée par des passions inquiètes, tourmentée par la crainte, accablée par le souvenir de sa faiblesse et de ses misères. Les tentations si affligeantes pour le juste ne viendront point troubler son repos. Il ne risquera plus d'être séduit par la vanité, d'être entraîné par la coutume, d'être le jouet de l'erreur et du mensonge, de perdre l'innocence et la paix. Le péché n'habitera point dans cette cité sainte : elle sera pour toujours le règne de la justice et de la vérité.

O vous donc qui gémissez ici-bas sous la rigueur d'un sort cruel, qui coulez vos jours dans l'amertume et la pauvreté, qui êtes courbés sous le poids du travail, qui languissez dans un état habituel d'infirmités et de souffrances; vous qui êtes assujettis aux caprices d'un maître dur et sévère, qui éprouvez les revers de la fortune ou l'injustice des hommes, qui trouvez au sein de votre famille des peines d'autant plus sensibles qu'elles vous viennent des objets qui vous sont les plus chers; vous enfin, dont les passions vives et impétueuses s'irritent des efforts que vous faites pour les vaincre; dont les combats si fréquents excitent les alarmes, et dont les peines intérieures semblent lasser la constance! consolez-vous, et levez vos regards vers le ciel. Ces épreuves n'auront qu'un temps; soutenez-les avec courage, sanctifiez-les par la résignation et la patience, et le jour viendra où Dieu lui-même essuiera vos larmes, et changera vos maux dans la jouissance du plus parfait bonheur.

Quel bonheur! Ah! mes frères, pourrai-je vous retracer cette félicité parfaite, cet assemblage de tous les biens qui nous sont promis? Vous peindrai-je cette véritable Sion dont l'Écriture nous a laissé de si brillantes images; ce ciel, cette terre nouvelle où nos corps, ressuscités un jour sur le modèle du corps glorieux de Jésus-Christ, entreront en partage du bonheur de nos âmes, et recevront à leur tour la récompense qui leur est propre? O sainte cité de mon Dieu! que les choses que l'on raconte de vous sont glorieuses et belles! L'or le plus pur, les pierres les plus précieuses, sont le fondement de cette Jérusalem céleste. Là brille un soleil nouveau qui n'y forme qu'un seul jour que n'effaceront jamais les ombres de la nuit. Dieu lui-même est l'astre qui éclaire et toute autre lumière diparaît devant lui. Là Jésus-Christ, image du Père, assis sur un trône de gloire, est environné de ses saints, qu'il revêt de la splendeur de sa Divinité. L'encens de leurs prières s'élève jusqu'à lui, et les parfums les plus exquis brûlent en sa présence. Là règne le plus doux printemps; là des cris de joie et des chants de victoire se mêlent aux sons de ces harpes immortelles destinées à célébrer la gloire de l'Agneau sans tache et forment avec elles d'harmonieux concerts. Un alleluia éternel résonne dans les murs de cette aimable cité; le Seigneur nourrit ceux qui l'habitent, de la fleur de ses plus pures délices. Là tous les sens seront enivrés des douceurs qu'il leur prépare, et le Dieu dont la main puissante charme tout ce qu'elle touche, répandra sur eux des plaisirs aussi variés dans leur nombre que vifs dans leurs transports.

Mais, que fais-je? et quel faible pinceau vient altérer ces images grossières, quoique tracées par les prophètes eux-mêmes! J'ai voulu parler comme eux à l'imagination et aux sens : j'ai cru dire beaucoup, et je m'aperçois que je n'ai rien dit encore. Saint Paul, ravi au troisième ciel, saint Paul en a moins dit en apparence, et en exprime davantage. Selon lui, l'œil n'a rien vu, l'oreille n'a rien entendu, l'esprit ne peut concevoir et le cœur ne peut sentir rien qui soit comparable à la félicité dont on jouit dans ce brillant séjour. Ainsi, tout ce que je sais, c'est qu'en réunissant ici-bas les sensations les plus agréables, les sentiments les plus vifs tout à la fois et les plus doux, les plaisirs les plus touchants, les délices les plus pures, ces sensations, ces délices, ces sentiments et ces plaisirs seraient encore, malgré leur assemblage, aussi différents de ceux des bienheureux, que la terre est distante du ciel et que le fini est au-dessus de l'infini. Tout ce que je sais, c'est que le ciel est une récompense préparée par Dieu même à des âmes fidèles qui ont tout sacrifié pour lui plaire; par ce Dieu créateur, qui, dans les trésors de sa magnificence, renferme des biens au-dessus de toute expression et de toute idée. Ce que je sais, en un mot, et ce qui dit tout a qui veut le comprendre, c'est que le monde que nous habitons, ce monde si orné, si magnifique, si riche à nos yeux, n'est qu'un lieu d'expiation, de mérite et d'épreuves, que la triste demeure de pécheurs tels que nous. Hé! qu'aura fait le même Dieu qui l'a formé pour orner le séjour des justes?

Laissons donc, laissons toute image de ce qui n'est fait que pour les sens. Ces images sont trop imparfaites, les idées trop obscures et les expressions trop faibles. La langue la plus éloquente bégaye sur de semblables objets, et lors même que l'imagination la plus riante et la plus féconde semble en vouloir trop dire, elle n'en dit jamais assez. Elevons-nous à l'idée plus majestueuse et plus simple de cette béatitude qui doit être proprement celle de nos âmes. Empruntons-la, comme l'autre, des divines Ecritures, et ne soyons encore ici que les interprètes de Dieu même.

Dans le ciel, quelle société ravissante ! les esprits les plus purs, les intelligences les plus parfaites, les anges, les saints, tout ce qu'il y a eu d'âmes innocentes et belles, tout ce qu'il y a eu d'hommes vertueux sur la terre, y sont liés par les nœuds d'une charité mutuelle que rien n'est plus capable d'altérer, et s'occupent tous ensemble à exalter les grandeurs du Dieu qui les rend heureux. Ils voient aussi l'auguste, l'aimable vérité sans ombre et sans nuage; ils la puisent dans sa source. Ils voient clairement en elle tous les mystères qui humilient ici-bas notre entendement et qui exercent notre foi; ils y louent les décrets immuables du plus saint de tous les êtres, et en adorent la sagesse et l'équité; ils y découvrent les ressorts admirables de sa Providence, les voies profondes de sa justice, les richesses inépuisables de sa miséricorde, et les trésors infinis de sa bonté. Ils y voient la chaîne immense de tous les événements et de tous les êtres se développer sans efforts devant eux. Ils aperçoivent la souveraine beauté dans son essence, et voient en elle toutes les autres beautés. Ils voient tous les vrais biens renfermés dans cet unique et souverain bien qu'ils contemplent. Ils voient face à face, ils louent, ils admirent, ils aiment un être infiniment parfait; ils aiment d'un amour tendre, ardent, véhément, qui épuise toute la sensibilité de leur âme et qu'aucun amour n'imite ici-bas. Ils aiment et ils possèdent ce qu'ils aiment; ils possèdent Dieu avec tous ses attributs, avec son infinité. Leur cœur, ce cœur si vaste, en est rempli. Il en est rassasié sans se lasser jamais; ils prennent les sentiments de l'objet de leur amour; ils se perdent, ils s'absorbent, ils se transforment en lui; ils se réjouissent de ses perfections, ils sont heureux de sa félicité, ils partagent avec lui sa gloire, et deviennent en quelque sorte des dieux comme lui : *Ego dixi : Dii estis.* (*Psal.* LXXXI, 6.)

Dans le ciel, quoique perdu, abîmé en quelque sorte dans le souverain bien qu'on possède, la béatitude que l'on éprouve n'est point un oubli, mais une véritable jouissance de son être et de celui de Dieu même. Dans le ciel, cette jouissance est pleine, constante, assurée. Que dirai-je de plus? elle est éternelle. On jouit, sans avoir à craindre de diminution, d'altération dans son bonheur; on jouit, avec la certitude si ravissante de jouir et de posséder toujours. O espoir plein de charmes! ô douce assurance! toujours content, toujours possédant Dieu, toujours heureux, jamais de dégoût, jamais de vicissitudes, jamais d'inquiétudes et d'alarmes.

O mes frères! dans l'attente d'un si grand bien, pouvons-nous encore ne pas regarder ce monde comme un exil, ne pas languir après notre patrie, ne pas vivre comme ayant déjà notre conversation dans le ciel, ne pas considérer la mort comme un gain, ne pas demander des ailes comme la colombe, pour voler dans le sein de Dieu même! Ah! dans l'idée du ciel, non, rien ne me paraît digne de mon attachement ici-bas; tout ce que je vois de plus aimable parmi les créatures me ramène à un objet bien plus aimable encore. Je désire, je brûle dans l'impatience de le posséder. Aimable demeure des saints, tabernacle de Jacob, séjour où mon Dieu règne et où je dois régner avec lui, quand serai-je au milieu de vous?

Eh! à quoi tient-il, mes frères, que nous n'y parvenions, puisqu'il est fait pour nous? à quoi tient-il? Hélas! aux illusions que nous nous formons, et qui arrêtent en nous les efforts qu'il faudrait faire pour l'acquérir. Quelles sont ces illusions? c'est le sujet de ma deuxième partie.

SECONDE PARTIE.

Ce qui ôte à la plupart des chrétiens l'empressement qu'ils devraient avoir pour le ciel, et ce qui les empêche de prendre les moyens nécessaires pour y arriver, ce n'est pas qu'ils ignorent la grandeur de la récompense qui leur est promise et du bonheur qui leur est destiné; mais c'est qu'ils se font une idée fausse du plus ou moins de facilité qu'il peut y avoir à y parvenir. Les uns considèrent l'acquisition de ce bonheur comme trop difficile, et cette seule pensée les décourage; les autres s'imaginent qu'elle doit peu leur coûter, et se tranquillisent dans la fausse confiance d'en faire toujours assez pour l'obtenir : deux illusions qui forment les plus grands obstacles que nous puissions opposer à notre salut.

La conquête du ciel, l'acquisition d'un bonheur éternel, paraît à bien des chrétiens une entreprise trop incertaine et un ouvrage trop difficile. Ils se disent à eux-mêmes que la béatitude céleste n'est destinée qu'à un petit nombre, qu'elle n'est réservée qu'à des âmes rares et privilégiées que Dieu lui-même prend soin d'y conduire, quelle exige une grâce qu'ils n'ont pas et des efforts auxquels ils ne sauraient atteindre, qu'il leur faudrait un autre état que le leur pour pouvoir espérer de faire leur salut; ils se forment des vertus chrétiennes une idée triste qui les leur fait regarder comme incompatibles avec les engagements et les douceurs de la société; ils grossissent dans leur imagination les peines qu'ils auraient à vaincre leurs passions,

pour se dispenser du soin de les combattre; ils exagèrent la grandeur des sacrifices que la religion nous prescrit, pour s'autoriser à ne suivre que ce que leur disent leurs penchants les plus doux.

Avouez-le, mes frères, voilà les sentiments et le langage de la plupart d'entre vous; voilà ce qui s'oppose à chaque instant aux bonnes résolutions que vous voudriez former, ce qui vous rend inutiles les inspirations saintes, les bons exemples, les désirs de conversion et de salut que quelquefois vous ressentez, et ce qui, après de légers retours sur vous-mêmes, vous engage de nouveau dans les liens du monde et du péché.

Ah! faites aujourd'hui des réflexions plus sérieuses; ne vous trompez plus vous-mêmes, au risque de vous rendre éternellement malheureux, et souffrez que le voile qui vous dérobait la lumière tombe enfin et se déchire.

Vous trouvez trop difficile la voie qui conduit au ciel? Eh! quand elle le serait une fois, mille fois plus qu'elle ne l'est, en effet, ne devriez-vous pas tout entreprendre et tout souffrir pour y marcher. De quoi s'agit-il? ce n'est pas d'une fortune temporelle, d'une gloire passagère, d'une situation d'un moment. On vous permettrait peut-être alors de ne pas acheter si cher un bien-être qui devrait durer si peu; mais il est question de fixer pour toujours votre sort; il s'agit d'un bonheur ou d'un malheur qui ne finira jamais. Voyez à quoi vous vous déterminez : à passer ici-bas quelques jours dans un calme trompeur, pour être ensuite continuellement déchirés par les regrets et la douleur. Pour ne pas vous faire quelque violence à vous-mêmes, vous consentez à la perte du plus grand bien, de l'unique bien qui puisse vous suffire, et aux maux affreux, aux tourments inexprimables qui doivent punir votre infidélité. Quelle attente cruelle! et à quoi vous résignez-vous!

Il est trop difficile de parvenir au ciel. Hé! Dieu lui-même pouvait-il vous en rendre la voie plus aisée? Faut-il donc qu'une si grande récompense s'acquière sans mérites? Faut-il, pour que vous puissiez jouir du bonheur des saints, que Dieu vous permette de vous livrer sur la terre à tous vos penchants déréglés? ou bien se chargera-t-il seul du triomphe, et voulez-vous être couronné sans avoir combattu?

Mais le succès de vos combats et de vos efforts est trop incertain; et c'est, dites-vous, ce qui vous rend l'acquisition du souverain bien plus difficile encore. Il est incertain; ah! tout incertain que vous le supposez, faudra-t-il que vous renonciez à toute espérance, que vous ne vous ménagiez aucune ressource, que vous rendiez vous-mêmes votre perte assurée? Hé! quand il s'agit ici d'une fortune brillante, quand il faut opter entre un grand bien ou une extrême indigence, dans l'incertitude même, ne faites-vous rien pour obtenir ce bien, l'objet de vos désirs, et pour écarter les maux que vous craignez? A l'égard du ciel, le succès est trop incertain : hélas! ce sont vos dispositions toutes seules qui peuvent le rendre tel. Car enfin, est-ce votre Dieu que vous appréhendez qui vous manque au besoin? Quelle idée vous en formez-vous? et vous a-t-il destinés, en vous créant, à un malheur éternel? Ne vous a-t-il pas fait bien plutôt pour le souverain bonheur? Est-ce un être capricieux et bizarre qui se plaise à briser l'ouvrage de ses mains? Est-ce un tyran barbare qui prenne plaisir à voir couler nos larmes, et qui se réjouisse de la perte de ceux qu'il a formés? N'est-ce pas plutôt un père, et le meilleur de tous les pères? N'est-il pas votre Dieu, et le Dieu de tous les hommes? Ses desseins sur nous ne sont-ils pas des desseins de miséricorde et de paix, et ne vous a-t-il pas aimés jusqu'à donner son propre Fils pour vous racheter et vous sauver.

Que craignez-vous donc? votre faiblesse? ah! elle est à craindre sans doute, mais Dieu vous offre son secours pour la vaincre. Il se nomme lui-même le Dieu de votre salut. Il s'armera en votre faveur; et si Dieu est pour vous, qui sera contre vous? Vous êtes faibles, mais que ne peut-on pas avec la grâce? et si vous la demandez comme il faut, cette grâce, Dieu vous la refusera-t-il? N'est-elle pas le prix du sang de Jésus-Christ, et ce sang n'a-t-il pas coulé pour vous? Dieu ne vous laisse-t-il aucune ressource, aucuns moyens pour le posséder? En vous ordonnant de travailler à votre sanctification, a-t-il prétendu vous la rendre impossible, et ne veut-il que se jouer de votre faiblesse? Vous verra-t-il combattre d'un œil indifférent, et ne sera-t-il du haut des cieux qu'un spectateur oisif, ou le premier peut-être à hâter votre défaite? Encore une fois, quelle idée vous faites-vous du Dieu que vous adorez? Non, non, sous l'empire d'un Dieu si clément et si bon, il ne périt, mes frères, que ceux qui se perdent eux-mêmes.

Que craignez-vous donc encore? votre situation, votre état? c'est là du moins ce qui vous fait regarder comme moralement impossible ce qui, selon vous, n'est pas à beaucoup près si difficile pour bien d'autres. Mais votre état, s'il est dans l'ordre, n'entre-t-il pas comme tous les autres dans les vues de la Providence? N'est-il pas lié au bien commun, et ne contribue-t-il en rien à l'avantage de la société? Pourquoi donc ne pourrait-il pas servir comme un autre à votre sanctification? Dieu qui a fait tous les états, par cette distribution naturelle des besoins et des devoirs qui nous lient réciproquement, a-t-il voulu qu'il y en eût un seul où nous ne pussions obtenir la fin pour laquelle il nous a créés? Dans le même état que le vôtre, personne n'a-t-il pu encore mériter le souverain bien auquel vous êtes destinés? Ah! que de témoins s'élèvent ici contre vous; les annales de la religion, les fastes de l'Église, ou plutôt que l'Église

elle-même ouvre à vos yeux les portes éternelles de la Jérusalem céleste. Levez vos regards, et voyez cette multitude de saints qui en ont pris possession avant vous, et qui vous y appellent par la même route qu'ils ont suivie. Voyez-y des saints de tout rang, de toute condition, de tout âge, qui vous animent, qui vous encouragent par leur exemple, qui vous aident même par leurs désirs et leur intercession puissante. Ils étaient dans la même position que vous; ils se sont trouvés dans les mêmes circonstances, ou dans des circonstances plus critiques encore. C'étaient des hommes comme vous, nés avec les mêmes passions que vous, sujets d'abord aux mêmes faiblesses, au milieu du même monde, exposés aux mêmes périls, et n'ayant pour les vaincre que les mêmes secours et les mêmes grâces, que de moindres grâces peut-être, mais auxquelles ils ont été plus fidèles en tout, et dont ils ont mieux profité que vous. Hé! pourquoi ne feriez-vous pas ce que d'autres hommes, vos semblables, vos égaux en toutes choses, ont fait? Pourquoi ne parviendriez-vous pas, si vous le vouliez, où ils sont parvenus? Ah! ce n'est que le courage, et non la facilité, qui vous manque!

Mais enfin, vous appréhendez surtout les dégoûts de la piété; vous ne pourrez pas soutenir, dites-vous, cette réforme que la religion vous prescrit, ni l'assujettissement qu'elle exige. Son joug est trop dur, et le fardeau qu'elle impose est trop onéreux. Vous vous trompez, mes frères, certainement vous vous trompez. Jésus-Christ, la vérité même, la sagesse du Père, mieux instruit, plus éclairé que vous, ne vous a-t-il pas dit que son joug était doux et son fardeau léger? Comptez-vous pour rien l'onction de la grâce qui l'adoucit, et l'amour, qui, en le faisant porter, le rend aimable? Demandez aux âmes vraiment pénitentes, autrefois les esclaves du monde, mais qui, désabusées de ses charmes, ont changé de maître et ont suivi d'autres lois: demandez-leur lequel, du joug de Jésus-Christ ou de celui du monde, leur paraît le moins pénible, et quel maître leur a procuré plus de véritables douceurs. « Seigneur, s'écriait un grand saint, vous m'avez heureusement trompé; en me déclarant votre disciple, je m'attendais à de violents combats, je me figurais une vie triste, ennuyeuse et sans goût, et jamais mon cœur ne fut si content, ni mon esprit plus libre et plus tranquille. » Eh! combien d'autres ont rendu le même témoignage!

Je l'avouerai cependant, l'exercice de la piété a des moments de dégoûts et de peines; il a, pour de certaines âmes que Dieu éprouve et purifie, ses désolations, ses aridités et ses ténèbres. L'acquisition du ciel a pour tous ses difficultés et ses obstacles; mais, dans le monde, l'acquisition des biens qu'on y poursuit est-elle moins difficile? Voyez ce qu'il en coûte aux mondains pour avancer leur fortune, pour satisfaire leur ambition: calculez les rebuts, les dégoûts et les fatigues, les inquiétudes et les alarmes, les contraintes, les assujettissements et les souplesses, les combats presque continuels de passion à passion, d'intérêt à intérêt, les sacrifices douloureux et souvent inutiles; voyez ce que vous faites vous-mêmes tous les jours pour de petits avantages, pour des biens ou des plaisirs d'un moment; mesurez sur cela votre pouvoir et vos forces, comme Dieu les y mesurera lui-même au grand jour de ses jugements, et ne dites plus qu'il est trop difficile de parvenir au ciel; mais dites que vous vous êtes fait illusion jusqu'ici, qu'il vous en coûterait moins pour vous sauver qu'il ne vous en coûte pour vous perdre, et que vous seriez des saints, si vous faisiez pour Dieu la moindre partie de ce que vous faites pour le monde.

Tournez donc d'un autre côté vos empressements et vos efforts, et Dieu lui-même vous est garant du succès; et vous reconnaîtrez que la voie qui conduit au ciel n'est à l'égard de chacun de nous ni aussi incertaine ni aussi difficile que vous l'aviez pensé.

Mais elle n'est pas non plus aussi aisée que bien des mondains voudraient nous le faire croire; et cette seconde illusion n'est pas un moindre obstacle au bonheur auquel nous devons prétendre.

A en juger, mes frères, par les discours et par la conduite de la plupart d'entre nous, rien ne serait si facile à acquérir que le ciel. Il semble, à les entendre, que presque tout le monde doive y entrer, qu'il ne puisse y avoir à cet égard que très-peu d'exceptions, qu'on n'en soit exclu que par ces sortes de crimes qui naturellement font horreur, et que la distinction que Dieu doit faire un jour entre le vice et la vertu se réduise à bien peu de chose. Quand ils ont dit, ces hommes infidèles, que Dieu est bon, et qu'il ne nous a pas créés pour nous perdre, ils croient avoir tout dit; ils s'abandonnent en conséquence à tous les désirs de leurs cœurs, et ils s'y abandonnent sans crainte. Ils comptent que la grâce fera tout en eux, et ils se reposent sur elle du soin de leur salut, sans se mettre en peine de la demander ou d'y correspondre. Ils jettent d'ailleurs un regard sur tout ce qui les environne; ils voient que le plus grand nombre fait à peu près comme eux, et ils se tranquillisent en pensant qu'ils font comme le grand nombre. Qui est-ce qui serait sauvé, disent-ils, s'il fallait vivre autrement? Souvent aussi ils se rassurent en jetant un coup-d'œil sur leur propre conduite: Quel est donc, se disent-ils à eux-mêmes, le mal que je fais? je n'ai point de certains vices, je mène une vie tranquille, j'accomplis à peu près les préceptes, et que faut-il de plus pour être sauvé?

Tel est leur langage, et pour juger plus sûrement encore de leurs dispositions, rapprochez-le de leur conduite ordinaire. Ils n'ont pas de grands vices, je le veux pour

un moment, mais ils n'ont aucune vertu. Ils ne font de mal à personne, ils s'en flattent du moins, mais il s'en faut tout qu'ils ne fassent le bien qu'ils devraient faire. Ils remplissent à peu de chose près, si on les en croit, tous les devoirs de la religion, mais n'en connaissent pas l'esprit, et ne sont chrétiens que de nom.

Ils prient, mais rarement, mais négligemment, mais sans aucune des conditions nécessaires pour bien prier. Ils prient, mais du bout des lèvres, et leur cœur, dit Jésus-Christ, est loin de moi. Ils prient peut-être, mais ce sont des mots qu'ils répètent, et ils ne songent point à exciter en eux ce gémissement intérieur qui forme la véritable prière. Ils approchent des sacrements une fois l'an, quelquefois aux grandes solennités; et comment en approchent-ils? sans une vraie préparation, sans sentiments, sans recueillement et sans fruit. Ils assistent au saint sacrifice de la messe les jours de précepte; mais ce précepte même, le remplissent-ils? Ils y assistent à la hâte, avec un esprit distrait, avec des yeux égarés, avec l'impatience de voir finir un culte de religion qui les ennuie. La messe de paroisse, le devoir d'un paroissien fidèle, est pour eux un devoir inconnu, et une demi-heure, employée souvent à outrager Dieu dans son temple, est tout ce qu'ils croient pouvoir donner à la sanctification des jours qui lui sont spécialement consacrés.

Ils entendent aux jours solennels la parole du Seigneur; mais ils y cherchent les agréments du style, la hardiesse des figures, toutes les richesses de l'élocution, la célébrité de l'orateur, la parole de l'homme et non celle de Dieu même. Ainsi ils l'entendent sans fruit, et sortent du temple le cœur aussi vide qu'ils y sont entrés. Ils font par hasard une lecture de piété; mais ils ne se l'appliquent point à eux-mêmes; ils lisent sans réfléchir, ils achèvent rapidement ce qu'ils viennent à peine de commencer, et réservent leur temps et leur attention pour des lectures, des sociétés et des entretiens souvent aussi dangereux que frivoles. Ils jeûnent enfin quelquefois dans l'année; plus souvent ils s'en dispensent, et quand ils le font, c'est avec tant d'adoucissement, que ce n'est plus le jeûne de l'Eglise qu'ils pratiquent, mais celui que leur dicte leur caprice et qui s'accommode le mieux à leur propre volonté.

Voilà le christianisme aisé qui doit les conduire au ciel. Quand ils se sont assujettis à ces vaines formules, masque honteux de la religion pour tous ceux qui en comprennent si mal l'esprit, il semble que sur le reste ils n'aient plus aucun compte à rendre. Ils vont au spectacle, ils jouent, ils médisent, ils se livrent au faste, ils perdent leur temps; ils sont emportés, vindicatifs, orgueilleux; ils sont mauvais citoyens, mauvais époux, mauvais pères; hélas! ils ont tous les vices, et ils croient n'en avoir aucun. Mais qu'importe, ils ont donné quelques signes extérieurs de christianisme, et c'en est assez pour pouvoir prétendre au salut.

O fatale erreur! qui perd tant de chrétiens assez aveugles pour s'y laisser entraîner, et qui déshonore la religion qu'ils professent

Ah! sans doute, mes frères, à ce compte, la conquête du ciel serait aisée. Mais est-ce bien là ce que vous apprend l'Evangile? et premièrement, est-il vrai que le ciel doive être un jour le partage du grand nombre? Pourquoi donc Jésus-Christ nous dit-il qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus? que beaucoup chercheront à entrer dans le royaume des cieux, et n'y entreront pas? que le chemin qui mène à la perdition est large et spacieux, et que c'est celui que suit la multitude; mais que la voie qui conduit à la vie est étroite, et qu'il y en a peu qui la trouvent? Est-il rien de plus précis que ces paroles, et qu'y a-t-il de plus propre à nous faire opérer notre salut avec crainte et tremblement? En second lieu, est-il vrai que le ciel puisse s'acquérir sans beaucoup d'efforts? Mais pourquoi donc le Fils de Dieu dit-il à ses disciples : *Efforcez-vous d'y entrer : « Contendite intrare? »* (*Luc.*, XIII, 24.) Pourquoi ne vous fait-il envisager le salut que comme un somptueux édifice, mais qui coûte bien des frais à bâtir; que comme un trésor caché, mais qu'on ne trouve qu'à force de remuer la terre et de creuser; que comme une pierre précieuse, mais qu'on n'achète qu'en se défaisant de tout le reste? Pourquoi ne promet-il le ciel qu'à la pratique des commandements, et surtout de ces deux commandements si essentiels et si mal observés : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre âme, de toutes vos forces, et votre prochain comme vous-même : faites cela, et vous vivrez?* (*Luc.* x, 27, 28.) Eh! qui est-ce qui le fait, mes frères? c'est à vous que j'en appelle. Pourquoi ne prêchait-il partout, ainsi que ses apôtres, que la fuite du monde, le recueillement intérieur, une vigilance continuelle, les larmes de la pénitence, l'amour des croix et le renoncement à nous-mêmes? Est-ce donc là, pour parvenir au ciel, une route si facile? Et dites-moi, mes chers frères, est-ce celle que vous suivez?

Mais, de la doctrine, passons aux exemples; ils achèveront de vous confondre. Comment Jésus-Christ, le chef des prédestinés, et leur modèle, est-il entré dans son royaume? Est-ce par une vie molle, délicate et sensuelle, par une route aisée et semée de fleurs, par la pratique de petites vertus? Ici, mes frères, rappelez-vous toute sa vie; repassez sur toutes les circonstances de sa passion et de sa mort; prenez le crucifix en main, et répondez. Comment les saints, les élus de Dieu, sont-ils entrés dans sa gloire? Est-ce par une vie sans œuvres saintes, sans gêne, sans pénitence; par une pratique superficielle des devoirs de la religion; par un demi-christianisme, tel que celui

que vous professez? Eh! que diriez-vous si, en lisant leur vie, vous la trouviez semblable à la vôtre, et si, à la réserve d'un cercle de dévotions purement extérieures, vous remarquiez en eux les mêmes défauts, la même conduite que vous excusez en vous-mêmes? Quoi! l'Evangile a-t-il donc changé, diriez-vous, et est-ce donc là le chemin qui conduit au ciel? Non, mes frères, ils ne se sont pas trompés si grossièrement.

C'est par une faim et une soif ardente de la justice; c'est par une piété tendre envers Dieu et une charité bienfaisante envers les hommes; c'est par un détachement au-dessus de tout intérêt temporel et humain, par une pureté exempte des moindres taches, par une mortification ennemie des commodités et des faux plaisirs des sens, par une humilité qui aille jusqu'à l'amour des opprobres et du mépris; c'est par une douceur inaltérable, par une patience invincible dans les maux de la vie, et au milieu même des persécutions et des malédictions; c'est par des entrailles de miséricorde envers leurs plus cruels ennemis qu'ils sont parvenus au royaume céleste. Telle est la voie qui les y a conduits, et jamais ils n'en ont imaginé de plus douce par laquelle ils eussent pouvoir y arriver. Tous n'ont pas fait profession d'une pauvreté réelle et volontaire, d'une obéissance continuelle et nécessaire, d'un célibat inviolable : ce sont là les règles propres des âmes consacrées aux saints autels ou appelées au cloître; mais tous, sans exception, ont fait profession de vaincre en eux l'esprit du monde, de s'unir continuellement à Dieu et de se renoncer eux-mêmes.

Hé! si le ciel, tel que je vous l'ai dépeint, vous a paru une si grande récompense; si c'est une récompense infinie, si c'est une récompense éternelle, croyez-vous que, selon les règles ordinaires de sa justice, Dieu l'accorde à de moindres efforts, et qu'il doive être le prix d'une vie presque sans foi, sans œuvres et sans mérites?

O mes frères! élevez donc vos regards vers le ciel, pour vous encourager à le mériter. Considérez-en la gloire et les richesses. Songez pour quelle fin vous avez été faits : ce n'est point pour souffrir inutilement et sans fruit les misères qu'on éprouve dans ce lieu d'exil et cette vallée de larmes; ce n'est pas non plus pour les biens frivoles de cette vie fragile et périssable que vous avez été créés, c'est pour la possession de Dieu même : répondez par l'ardeur de vos désirs et la grandeur de vos travaux à la noblesse de votre destinée. Elle demande de vous de grandes choses, mais elle vous en promet de plus grandes encore. Regardez le ciel, et sa beauté vous dégoûtera de la terre, et vous ne trouverez pas la conquête de ce royaume trop difficile, et vous ne croirez pas qu'il doive en coûter si peu pour y parvenir; et vous mesurerez vos efforts sur la récompense que je vous souhaite.

SERMON II.

IIe Pour la fête de tous les saints.

SUR LES AVANTAGES DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur. (*Matth.*, V, 6).

Heureux ceux qui sont affamés et altérés de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.

Quelle différence, mes frères, entre le langage de Jésus-Christ et celui du monde! Que les routes qu'ils nous tracent pour nous conduire au bonheur sont opposées l'une à l'autre! Heureux, dit le monde à ses adorateurs, celui qui peut accumuler richesses sur richesses; heureux celui qui domine avec empire sur les autres hommes par l'autorité des places et des dignités, et qui contraint ses ennemis à ramper en sa présence; heureux encore celui qui vit au sein de la volupté, qui s'enivre des joies du siècle, celui en un mot, qui ne connaît d'autre guide que ses passions, et d'autres lois que ses caprices! Jésus-Christ parle à la raison, et lui dit : Heureux celui qui vit détaché des biens de la terre et uniquement empressé à se faire un trésor dans le ciel; heureux celui qui ne cherche parmi ses semblables, d'autre empire que celui que la douceur et la charité peuvent lui procurer, et qui, plus content de se faire aimer de ses ennemis que de s'en faire craindre, ne se venge que par des bienfaits. Heureux mille fois celui qui, au tumulte et au trouble des passions, préfère le calme d'une conscience pure et la tranquillité d'un cœur exempt de vaines craintes et de vains désirs; celui qui repose avec confiance dans les mains du Très-Haut, et qui, n'ayant d'autre volonté que la sienne, fait ses délices de sa loi; celui enfin qui, affamé et altéré de la justice, cherche avant toutes choses le royaume de Dieu, persuadé que tout le reste lui sera donné comme par surcroît. Heureux! et pourquoi? parce qu'il sera rassasié dans cette vie autant que l'homme peut l'être ici-bas, et qu'ayant obtenu le souverain bien après lequel il soupirait, ses désirs seront pleinement satisfaits dans l'éternité.

Qui croirons-nous, mes frères, de Jésus-Christ ou du monde? Je parle à ceux qui ont le malheur de se trouver comme partagés entre l'un et l'autre; à quelles promesses nous arrêterons-nous? Jugeons-en par le fait même. Qu'on interroge ceux qui, après une vie toute mondaine, sont devenus les disciples de Jésus-Christ, ne nous diront-ils pas qu'ils ont connu trop tard le prix et la douceur de sa loi, et qu'ils n'ont cessé d'être esclaves que lorsqu'ils ont cessé d'appartenir au monde? Que nous diront tous les saints dont l'Eglise nous propose aujourd'hui l'exemple, et qui ont porté le plus constamment, et de la manière la plus parfaite, le joug de notre divin Maître? Ne s'écrient-ils pas tous ensemble, dans les monuments qui nous restent de leur piété, que le joug de Jésus-Christ est doux, que son

fardeau est léger, et que jamais il ne nous paraît plus léger que lorsque on le porte tout entier! Non, mes frères, il n'y a que ceux qui ne le connaissent pas qui s'en forment une autre idée; il n'y a que ceux qui veulent se tromper eux-mêmes et vous tromper. Peindre la religion chrétienne sous l'aspect le plus capable d'effrayer et de révolter tous nos penchants, la représenter comme une loi incompatible avec le bonheur de l'homme, c'est un des prétextes et une des ressources les plus ordinaires de l'impiété. Pour soutenir et ranimer notre foi dans ces temps malheureux, où tout semble concourir à l'éteindre, et où l'irréligion ne marche plus comme autrefois dans l'ombre et le silence, je vais lui ôter aujourd'hui cette arme si dangereuse à l'égard de ceux dont le cœur faible et chancelant ne cherche qu'à se rendre; et pour les attacher à la religion sainte que le Fils de Dieu est venu apporter aux hommes, je leur ferai voir, dans ma première partie, que rien n'est plus propre que la loi de Jésus-Christ à nous faire jouir de tout le bonheur auquel nous pouvons prétendre sur la terre; après quoi, pour les déterminer efficacement à la pratiquer, je leur ferai envisager, dans ma deuxième partie, la récompense qui nous est promise. En un mot, et pour me servir des expressions de saint Paul, la piété du chrétien est utile à tous égards, ayant pour elle les promesses de la vie présente et celles de la vie future: ce sera tout le plan de ce discours.

Ames fidèles, âmes saintes, en qui l'Eglise honore dans ce jour celui qui vous a comblées de ses dons; vous qui, dans le sein de Dieu même, avez puisé un nouvel amour pour les hommes, demandez-lui qu'il envoie son Esprit au milieu de nous, afin de mettre dans ma bouche des paroles de vie, de me donner un langage digne du sujet que je traite, et de porter dans le cœur de ceux qui m'écoutent ce calme heureux que fait naître la grâce, lorsque apaisant le trouble de nos passions et dissipant les prestiges du monde, elle nous prépare à recevoir la lumière de la vérité. Demandez-la pour nous, cette grâce précieuse, ô Vierge sainte! ô reine de tous les saints! C'est pour l'obtenir, par votre intercession, que nous vous adressons la prière ordinaire. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La voie qui conduit au royaume de Dieu est étroite, j'en conviens, mes frères; mais j'ajoute, avec saint Chrysostome (*De Provid.* c. 64), que ceux qui la suivent sont plus contents que ceux qui marchent par la voie large et spacieuse; je dis avec saint Bernard, que plus cette voie est étroite et pénible en entrant, plus elle est agréable à mesure qu'on y fait des progrès, et que, selon la promesse du Sauveur (*Marc.*, X, 30; *Luc.*, XVIII, 30), celui qui aura tout quitté pour le suivre recevra le centuple dans la vie présente, outre la vie éternelle qui lui est réservée pour l'avenir. Pour nous en convaincre, mes frères, considérons les dispositions où elle nous fait entrer, à l'égard de Dieu, à l'égard des autres hommes, à l'égard de nous-mêmes et de toutes les choses de la terre.

A l'égard de Dieu, elle lui assujettit notre esprit, par la soumission, à toutes les vérités qu'il nous a révélées et qu'il nous propose par son Eglise. De là, plus de ces incertitudes qui, sur les objets les plus importants, agitent si souvent l'incrédule et l'impie; plus de ces vains systèmes qu'ils élèvent à grands frais, et dont ils sentent, malgré eux, le vide et la frivolité; plus de ces fausses lueurs qui les égarent et les conduisent à des abîmes dont eux-mêmes sont effrayés; plus de ces incertitudes perpétuelles, qui ne leur laissent enfin, pour toute ressource, qu'un doute universel, plus capable de les désespérer que de les rassurer.

Privé des lumières de la foi, qu'est-ce que l'homme, en effet, en matière de religion, c'est-à-dire par rapport à l'objet qui renferme nos intérêts les plus chers, qui doit resserrer ou étendre nos vues, qui borne nos espérances ou qui les porte au-delà du tombeau? celui sur lequel il nous est le plus essentiel d'avoir des notions fixes, parce qu'elles doivent influer sur toute notre conduite: qu'est-ce que l'homme? je vous le demande, sinon un roseau agité par les vents, et qui se porte dans tous les sens contraires; un vaisseau battu de la tempête, et qui ayant perdu tout ce qui pouvait servir à diriger sa course, erre au gré des vagues et au milieu des écueils, dont il n'évite l'un que pour venir se briser contre l'autre? Qu'est-ce que l'homme, encore une fois, sans le secours de la révélation? un être placé sur la terre, mais qui sait à peine d'où il vient, ce qu'il doit faire, où il doit tendre; qui souvent accablé de maux dès sa naissance, en ignore l'origine et l'usage, et est tenté de les attribuer à des divinités malfaisantes et ennemies du genre humain; qui, d'un autre côté, environné d'objets qui l'éblouissent ou qui l'attirent, en fait ses idoles les plus chères, et adore autant de dieux qu'il aperçoit de créatures qui semblent devoir contribuer à ses plaisirs.

Qu'est-ce surtout que l'incrédule, qu'est-ce que l'impie au sein du christianisme? un composé bizarre de force prétendue et de véritable faiblesse, de clartés frivoles et d'épaisses ténèbres, d'orgueil et de bassesse: tantôt dans leur folle présomption, se regardant comme les seuls philosophes, les seuls sages, ils portent leur tête jusque dans les cieux; tantôt se rabaissant jusqu'à la condition des brutes, ils se croient de même nature qu'elles, ils envient leur sort, et voudraient ramper comme elles; quelquefois ils désirent d'être immortels; le néant leur fait horreur. Mais plus souvent encore ils veulent que cette vie soit le terme de leurs espérances comme de leurs craintes; ils cèdent tous leurs droits

à l'immortalité, et le néant attire seul tous leurs vœux. C'est ainsi qu'ils sont agités par mille pensées et mille désirs qui se choquent et se détruisent tour à tour. Car les impies, dit l'Ecriture (*Isa.*, LVII, 20), sont comme une mer orageuse dont les flots ne peuvent se calmer. C'est ainsi encore qu'ils confirment cette pensée de saint Chrysostome (hom. 2 *in Ep. II Tim.*), que dès que nous ne sommes plus appuyés sur les fondements de la foi, nous tombons dans l'égarement et l'instabilité.

Qu'il est bien différent, ô mon Dieu! le sort d'une âme vraiment fidèle, de celui qui, satisfait des témoignages authentiques dont vous avez scellé votre divine parole, ne balance plus à s'y soumettre; qui lui fait hommage de ses inquiétudes et de ses doutes, et qui se repose sur elle comme sur une ancre que nul effort ne peut rompre! son entendement est captif sous le joug de la foi, mais cette servitude est ce qui fait sa tranquillité; son imagination est contrainte et resserrée, mais son esprit en est plus stable, et sa raison même en est plus sage et mieux réglée; il respecte les bornes qui lui sont prescrites, et ne méconnait point les limites de son entendement et sa faiblesse; il jouit d'une sécurité profonde, et s'écrie, comme le Roi-Prophète : Votre parole, ô mon Dieu! est la lampe qui éclaire mes pas et la lumière qui brille dans les sentiers où je marche; j'ai pris votre loi pour mon partage, parce que je trouve en elle ma joie et mon repos; tel est, mes frères, le langage du vrai fidèle; telle est aussi la paix dont il jouit. Et quand je dis le vrai fidèle, faites attention, je vous prie, que j'entends par là celui qui est parfaitement soumis et constamment attaché à cette Eglise toujours subsistante par une succession non interrompue de ministres légitimes, toujours visible dans son chef et ses pasteurs, toujours ferme dans l'unité de sa croyance. De quoi, en effet, nous servirait la foi, si, pour nous en conserver le dépôt, Dieu ne nous avait donné une autorité permanente et incapable de se laisser tromper et de nous tromper? De quoi nous servirait l'Ecriture sainte elle-même? qu'à exciter dans notre âme de nouveaux troubles, et à enfanter de nouvelles erreurs, si nous ne devions l'expliquer que par nos propres idées; s'il nous était permis de l'interpréter de mille manières différentes, en suivant chacun notre propre sens, et qu'en un mot, nous n'eussions pas l'Eglise pour nous fixer.

Mais si la soumission de notre esprit aux vérités que Dieu nous a révélées et qu'il nous propose par son Eglise, est déjà pour l'âme chrétienne une source de tranquillité, que dirons-nous des avantages que la religion lui procure, en l'unissant étroitement à son Dieu? Elle veut que l'amour de la divinité occupe, remplisse tout notre cœur; qu'il règle nos goûts, nos affections, nos désirs; qu'il transforme en lui tous nos autres penchants; elle nous offre les motifs les plus puissants pour nous l'inspirer, et nous prépare ainsi à en éprouver toutes les douceurs. Ce n'est pas seulement un Dieu créateur qu'elle nous présente, c'est un Dieu sauveur, et qui a employé pour nous racheter tout ce que sa charité immense pouvait imaginer de plus propre à triompher de notre indifférence; ce n'est pas l'Auteur de la nature que la religion se borne à nous faire connaître; mais, élevant bien plus haut nos idées et nos vues, elle nous découvre en lui la source des dons les plus précieux dans l'ordre de la grâce : elle ne nous dit pas seulement qu'il nous a donné à nous-mêmes en nous créant, et qu'il a formé pour notre usage tous les biens qui nous environnent; elle nous dit encore qu'il s'est donné lui-même à nous, et que dans le sacrement le plus auguste il s'y donne tous les jours; elle nous dit que, n'ayant pu s'abaisser, n'ayant pu souffrir comme Dieu, il a uni à sa divinité une nature semblable à la nôtre, et qu'il s'est abaissé, qu'il a souffert comme homme, afin de se rendre une victime de propitiation pour chacun de nous. Quels motifs pour nous exciter à l'aimer, et quels fruits cet amour ne porte-t-il pas avec lui! Il augmente et épure nos plaisirs; il adoucit nos peines.

Celui qui aime Dieu comme il le doit, s'en occupe sans cesse; et comme cet objet si digne de ses hommages ne lui offre rien que de grand, que de parfait, rien qui ne lui paraisse souverainement aimable, il trouve toujours de nouveaux charmes à s'en occuper. Il ne découvre point en lui ces défauts et ces bornes qui lassent, qui rebutent, lorsqu'on s'attache à la créature, et qui promènent nos désirs d'un objet à l'autre sans qu'aucun d'eux puisse les satisfaire. Rempli de zèle pour la gloire de cet Etre suprême, il voit avec une sorte de ravissement tout ce qui sert à la procurer; et, dans les transports de sa joie, il invite, comme le Roi-Prophète, tous les êtres à s'unir à lui pour bénir le nom du Seigneur. La nature est à ses yeux le spectacle le plus touchant, parce que tout en elle le ramène à son auteur. Soit que la nuit étende ses voiles et la couvre de ses ombres, ou que le retour du soleil lui donne un nouveau jour; soit que les flots de la mer viennent se briser à ses pieds, ou qu'il considère de vastes et fertiles plaines qui se parent, comme à l'envi, des dons les plus précieux, il admire également celui qui a donné au firmament ses astres et son azur, au soleil sa lumière et son cours, à l'océan son étendue et ses limites, à la terre ses richesses et sa fécondité. Il jouit de tous les biens qui s'offrent à lui, comme un fils qui reçoit à chaque instant de son père des marques de tendresse, qui lui deviennent encore plus chères par le sentiment qu'il éprouve pour celui qui les lui donne. Ce que le commun des hommes ne voit que d'un œil indifférent, il ne se lasse point de le considérer, parce qu'il y aperçoit toujours

de nouvelles preuves de la sagesse et de la bonté du Créateur. La solitude, si affreuse pour des esprits volages et dissipés, a pour lui mille attraits, parce qu'il s'y entretient librement avec son Dieu. Partout il le cherche, ainsi qu'une tendre épouse suit les pas d'un époux chéri; partout il le retrouve, et, comme il sait que sa présence remplit tous les lieux et que sa science sonde tous les cœurs, il se plaît à faire tout sous ses yeux, et à lui rapporter en secret toutes ses œuvres. Ses plaisirs sont toujours purs, parce qu'il ne s'en permet aucun qui ne soit dans l'ordre, qu'il ne trouve d'agréable et d'utile que ce qui est juste et honnête, et qu'il ne sépare point ses plaisirs de ses devoirs. Il ne se laisse point amuser par de folles espérances, parce que ses vœux tendent au ciel et non à la terre; il ne se laisse point abattre par de vaines craintes, parce qu'il se repose sur le bras du Tout-Puissant; il ne se laisse point troubler par des passions inquiètes, parce qu'il n'a d'autre passion que celle de plaire à son Dieu. Comme l'aigle, il a porté son vol au plus haut des cieux, il a fixé ses regards sur le soleil, il a posé son nid dans l'endroit le plus escarpé : *In arduis ponet nidum suum.* (*Job*, XXXIX, 27.) Il est semblable à un homme qui, élevé sur la cime d'une haute montagne, est environné d'un ciel pur et serein tel que nous l'avons dans les plus beaux jours, tandis qu'il voit à ses pieds, sans péril et sans crainte, les nuages se former, les éclairs briller de toutes parts, les nues s'entre-ouvrir et laisser tomber la foudre qui tonne et éclate loin de lui. Mais celui qui s'est livré au tourbillon du monde; celui qui a placé son amour dans les créatures, et qui n'a point connu les charmes d'une union étroite avec la source de tout bien; celui qui n'est point rempli de l'esprit du vrai fidèle, n'éprouve, au sein même de ses plaisirs, que troubles, que craintes et qu'alarmes. Mille intrigues l'obsèdent et le fatiguent; il en prévoit les funestes suites, et n'a pas la force de les prévenir; les rebuts, les caprices qu'on lui fait essuyer l'affligent et l'aigrissent; les jalousies, les soupçons le dévorent; les contretemps le désespèrent, les dégoûts l'accablent, les remords le déchirent. Il craint les hommes qui ont les yeux ouverts sur ses démarches, et en qui il trouve à chaque instant des obstacles à vaincre, des intérêts à combattre, des vengeances à redouter. Hélas! il craint malgré lui un Dieu qu'il voudrait oublier. Il se roule dans la fange, il s'avilit, il s'abandonne à des voluptés qui le dégradent et qui causent son supplice. L'infortuné! ses voies sont semées d'épines, tandis que celles du juste, dit l'Ecriture (*Prov.*, XV, 19), sont aisées à parcourir. Vous l'avez ainsi ordonné, ô mon Dieu! s'écrie saint Augustin (*Conf.* l. I, c. 12), que toute âme déréglée trouve sa peine dans son propre dérèglement! Malheur à l'âme audacieuse (liv. VI, c. 16) qui, en s'éloignant de vous, espère trouver quelque chose de meilleur que vous : en vain elle se tourne et se retourne de tous côtés, elle n'éprouve partout que des inquiétudes et des déplaisirs, parce que vous seul pouviez être son véritable repos!

Hé! quoi donc, me direz-vous peut-être, l'amour divin n'a-t-il pas aussi sur la terre ses tourments et ses rigueurs? Ah! mes frères, il les a sans doute aux yeux du monde, parce qu'il ne voit que la croix, dit saint Bernard, et non pas l'onction qui l'accompagne. Il ne sait pas que, comme le dit saint Chrysostome (*L. de Virginib.*, c. 64), les larmes que la piété fait répandre sont plus agréables mille fois que les ris et les joies du monde. Mais vous qui l'avez éprouvé, ne m'est-il pas permis d'en appeler à vous-mêmes? à vous, âmes fidèles, qui, détachées pour toujours des faux plaisirs du siècle, ne trouvez rien de plus consolant et de plus doux que de gémir en présence du Seigneur; qui, dans une humble prière, avez senti tant de fois vos yeux se baigner de pleurs, votre esprit quitter la terre pour se perdre dans le sein de la Divinité, votre cœur s'échauffer, s'enflammer comme celui du saint Roi-Prophète, se dilater et s'ouvrir à des joies inexprimables? à vous qui ne craignez rien tant que de perdre ce don de larmes et d'oraison qui a fait les plus pures délices des plus grands saints? Ne puis-je pas encore en appeler à vous qui l'avez perdu? à vous, âmes lâches! qui n'avez pas su profiter de faveurs si précieuses, et qui, par votre peu d'attention sur vous-mêmes, votre peu de fidélité et de correspondance aux dons de l'Esprit-Saint, avez mérité d'être privées de la manne descendue du ciel, pour ne plus vivre que des ognons de l'Egypte? Dites-nous, si vous ne regrettez pas ces heureux temps où vous portiez le joug du Seigneur; dites-nous ce que l'amour vous faisait entreprendre et combien il vous le rendait facile; avec quel soin on était obligé de modérer les transports où s'abandonnait votre zèle; combien ces saintes rigueurs dont vous usiez alors vous coûtaient peu, et combien elles répandaient de calme dans votre âme, en vous rendant ce témoignage si consolant que vous deveniez toujours plus purs et plus agréables aux yeux de votre Dieu. Aujourd'hui vous ne goûtez que des joies inquiètes; vous buvez dans des coupes d'or, mais vous craignez d'y rencontrer un poison dévorant; vous marchez sur des fleurs, mais vous redoutez la morsure de l'aspic et du serpent; vous dormez sur le duvet et sur la plume, mais vous voyez comme un glaive suspendu sur vos têtes et le sommeil fuit loin de vos yeux. Ah! faites trêve à tous les soins qui vous agitent; quittez, quittez vos faux plaisirs et vos tourments réels, et voyez que tous les objets qui vous ont attirés ne sont point votre Dieu, qu'il n'y a que lui seul qui puisse vous rendre heureux. *Goûtez*, encore une fois, *combien le Seigneur est doux :* « *Gustate et videte quoniam suavis est Domi-*

nus. (*Psal.* XXXIII, 9.) Et s'il est doux jusque dans les larmes et les travaux de la pénitence, combien ne l'est-il pas encore au milieu des peines qu'il nous envoie!

Vous le savez, mes frères, de même que, par une loi constante, le cours des années se forme des jours et des nuits, de même aussi le cercle de notre vie est mêlé tour à tour de plaisirs et de traverses. Point d'âge qui soit à l'abri des infirmités et de la douleur, point d'état qui n'ait ses fatigues et ses croix, point de bien qui n'ait ses privations et ses amertumes, point de fortune qui n'ait ses calamités et ses revers. Dans les temps de deuil et d'adversité, dans les moments d'affliction et de souffrance, quelle ressource reste-t-il à celui qui est privé des consolations que la religion procure? Il affecte quelquefois une fermeté stoïque; mais comme elle n'a d'autre appui que l'orgueil, son cœur la dément en secret. Il est en proie à la douleur la plus vive; et plus il se fait de violence pour la dompter, plus il en ressent les atteintes cruelles. Souvent aussi il s'agite, il frémit, il se répand en plaintes et en murmures; il cherche de vaines consolations qu'on lui refuse ou qui ne suffisent pas à ses maux; il s'en prend aux hommes de ses malheurs, et les hommes se lassent de répondre à ses cris; de quelque côté qu'il se tourne règne un silence qui le désole; et le vide que laisse dans son cœur l'abandon de presque toutes les créatures, n'est pas rempli par l'effusion de l'Esprit-Saint, tandis que vous êtes prodigue de vos consolations, ô mon Dieu! envers celui qui souffre et qui vous aime,

Le disciple de Jésus-Christ, bien loin de ne regarder qu'avec horreur les croix qui se présentent, court au devant d'elles, les embrasse et les trouve légères, parce que l'amour ne voit rien de trop pénible. Il les porte à la suite de son chef et de son maître et il s'en glorifie comme l'Apôtre. Comme lui il sait se tenir dans la bassesse et l'humiliation, ainsi que dans l'élévation et les honneurs; il sait vivre dans la disette comme dans l'abondance; il sait souffrir la faim, la nudité et tous les autres maux comme il sait user avec modération et avec sagesse des dons de la nature et des avantages de la prospérité : rien ne l'attriste, rien ne l'épouvante; il peut tout en celui qui le fortifie, et ne cesse de se réjouir dans le Seigneur, persuadé que tout lui vient d'une main trop bonne et trop sage pour ne pas la bénir dans les traverses comme dans les succès. Il sait, d'ailleurs, quel est celui sur lequel il s'appuie, celui qui n'abandonne jamais le juste, qui l'accompagne dans les tribulations et les souffrances, qui lui reste quand tout lui manque, et qui fait servir toutes choses au profit de ceux qui mettent en lui leur confiance et leur amour. Heureuse l'âme fidèle, puisqu'elle trouve dans la disposition où elle est à l'égard de Dieu, dans les sentiments que la religion lui inspire, de quoi changer ses maux en des biens réels, et ses peines en de vrais plaisirs! Heureuse encore par la disposition où elle entre à l'égard des autres hommes.

La loi de Jésus-Christ exige de nous l'amour le plus tendre pour ces hommes qu'il a rachetés de son sang, pour ces hommes qui sont nos frères; et nous prescrivant la mesure et la règle de cet amour, elle veut que nous les aimions comme Jésus-Christ nous a aimés. Notre affection ne doit pas être un simple mouvement de la nature, qui n'envisage dans l'homme que l'homme même, qui ne s'arrête qu'à son mérite et à ses qualités personnelles; ce serait laisser trop de prétextes à l'indifférence et à la haine. La religion chrétienne demande que nous aimions les hommes en Dieu et pour Dieu, que ce soit Dieu, avant toutes choses, que nous apercevions en eux. De là cette charité universelle qui ne connaît ni exception ni réserve, cette charité forte et généreuse que rien ne peut altérer, et qui est dès lors une source inépuisable de volupté pour celui qui en est pénétré.

Considérez, dit saint Chrysostome, combien ce sentiment est agréable par lui-même, quelle joie la bienveillance porte naturellement dans l'âme, combien il est doux d'aimer : ***Ipsum per se, diligere, cogita quantum sit.*** La haine est un état violent qui afflige, qui tourmente, qui déchire nécessairement le cœur; l'amour, au contraire, n'a rien qui ne l'affecte agréablement, rien qui ne le console et qui ne lui fasse éprouver un plaisir secret, toutes les fois que ce sentiment n'est pas altéré par des passions inquiètes et déréglées, toutes les fois qu'il est dans l'ordre.

Mais la charité, mes frères, ne se borne pas à nous rendre heureux par sa nature même; c'est surtout dans ses suites qu'il faut la considérer, puisqu'elle renferme les vertus sociales les plus propres à faire le bonheur de ceux avec lesquels nous vivons et le nôtre Tel est en effet le premier caractère que lui donne l'Apôtre et qui en est inséparable : ***La charité est douce et patiente : « Charitas patiens est. »*** (**I** *Cor.*, **XIII**, 4.) Elle use envers tous les hommes de condescendance et de ménagements, et en obtient à son tour sans y prétendre. Par la douceur qu'elle emploie, elle touche et ramène les plus endurcis, elle dompte les plus obstinés, elle amollit les plus féroces, elle triomphe des plus emportés, elle attire et fixe les plus volages; elle règne et se fait aimer sans presque penser à plaire. Toujours semblable à elle-même, toujours égale dans ses sentiments et sa conduite, elle sait rencontrer au milieu du trouble et de la violence la paix et la tranquillité.

Ce n'est pas assez pour elle d'être douce et patiente, *elle est bienfaisante. « Benigna est. »* (*Ibid.*) Les peines, les fatigues, les veilles ne lui coûtent rien dès qu'il s'agit d'obliger. Elle s'empresse, elle court, elle vole, elle fait tout, et croit encore n'avoir rien fait. Quelle satisfaction n'éprouve-

t-elle pas lorsqu'elle ne voit autour d'elle que des cœurs qui s'ouvrent à son approche, des cœurs qu'elle a rendus sensibles! Ils la préviennent comme ils en ont été prévenus; ils s'empressent à leur tour à lui rendre ce qu'ils en ont reçu; ses ennemis mêmes cessent de l'être, ils rougissent de leur haine et sont désarmés par ses bienfaits : *Eh! qui pourra vous nuire*, dit saint Pierre, *si vous ne cherchez qu'à faire le bien?* (I *Petr.*, III, 13.)

Avec un semblable caractère, *la charité ne connaît pas l'envie : « Charitas non æmulatur.»* (I *Cor.*, XIII, 4.) Loin d'elle ce poison funeste qui suffit pour corrompre toutes les douceurs de la vie; loin d'elle cet œil jaloux qui ne voit qu'avec chagrin les talents, les succès et le bonheur des autres. Elle nous porte à les aimer comme nous nous aimons nous-mêmes; et dès lors leurs succès sont les siens, elle partage leur gloire, elle fait son bonheur de leur prospérité; elle n'a point de rivaux, elle n'a que des amis et des frères.

Eh! comment s'affligerait-elle de leurs succès? *La charité ne s'enfle pas : « Non inflatur »* (*Ibid.*); elle ne s'élève point, elle ne se glorifie point des dons qu'elle trouve en elle, elle ne cherche point à dominer, elle est humble et modeste; et elle couvre l'éclat des avantages qui la distinguent plutôt que d'effacer ceux des autres. Elle ne s'arroge point des droits et des priviléges qui ne lui appartiennent pas; à quelque rang qu'elle soit élevée, elle fait rendre à la place ce qui lui est dû, et n'exige rien de plus pour la personne qui l'occupe. Elle obéit volontiers, et ne commande qu'à regret; elle use de son autorité, non pour le plaisir de la faire valoir, mais pour le bien de ceux qui y sont soumis. Elle n'oppose point l'orgueil à la fierté, mais elle la surmonte par l'humilité même. Aussi n'est-il point d'homme qui ne la respecte, qui ne l'honore, et qui ne lui rende bien au delà de ce qu'elle aurait été en droit d'exiger et d'attendre.

Ajoutons enfin que la charité *ne cherche point ses propres intérêts : Non quærit quæ sua sunt.»* (*Ibid.*) Elle sacrifie ses avantages particuliers au bien général, à l'union et à la concorde, et elle retrouve dans ce sacrifice mille fois plus qu'elle ne pouvait perdre; disons mieux, elle donne tout, plutôt que de se dépouiller de son véritable caractère, et elle retrouve tout dans les sentiments que sa conduite inspire à tous ceux qui en sont les témoins.

Vous reconnaissez à ces traits la charité, elle n'est pas sans doute aussi commune qu'elle devrait l'être; cependant, mes frères, vous en voyez tous les jours des exemples au sein du christianisme, et il n'appartient qu'à lui de vous les offrir, parce qu'il n'y a que lui qui nous présente des motifs et des secours capables d'élever l'homme à une vertu si héroïque. C'est cette vertu qui fait que le vrai chrétien semble ne vivre, ne respirer que pour des sentiments doux et agréables. La charité qui l'anime, dit saint Chrysostome (hom. 22, *in* I *Cor.*, XIII), est comme une abeille industrieuse, qui, recueillant en toute chose le bien qui s'y rencontre, en fait un trésor dans l'âme de celui qui aime sincèrement son prochain.

Mais ce qui achèvera de vous convaincre des avantages de la religion pour celui qui en est pénétré, c'est l'esprit de détachement qu'elle nous inspire à l'égard de nous-mêmes et de toutes les choses de la terre, détachement qui, comme vous avez pu l'observer, est inséparable de l'amour souverain de la Divinité, et qui est absolument nécessaire à la charité. Ce n'est pas que nous ne devions nous aimer nous-mêmes d'un amour réglé et selon l'ordre, ni que nous devions être insensibles à tous les biens que la main du Créateur a répandus avec tant de profusion sur toute la nature. Le détachement dont je parle n'est pas une indifférence aveugle et stupide, souvent impossible, quelquefois même injuste ou dangereuse. La religion modère nos penchants, elle les retient dans de justes bornes, elle les règle, mais elle ne les anéantit pas; et ce sont ces bornes qu'elle leur prescrit qui contribuent si fort à notre tranquillité. Elle nous apprend que comme nous ne pouvons trouver notre félicité qu'en Dieu seul, nous ne devons rien aimer que par rapport à lui, nous ne devons former de désirs ardents que pour lui, nous ne devons vouloir avec empressement que ce qu'il veut lui-même.

Celui qui ne connaît pas ce renoncement intérieur, cette abnégation dont parle Jésus-Christ, et qui ne s'est pas dépouillé de sa volonté propre pour la remettre tout entière entre les mains du Tout-Puissant, celui qui souhaite ardemment tout autre chose que ce qui lui arrive, et que Dieu permet ou qu'il lui envoie, celui-là ne peut qu'être affligé à chaque instant, par l'instabilité des choses humaines. Comme les événements ne se règlent pas toujours au gré de nos vœux, leurs mauvais succès le troublent et le déconcertent. L'état de son âme varie avec la bonne ou la mauvaise fortune, et il se forme en lui des révolutions continuelles de joie et de tristesse. Celui enfin qui tient aux choses de la terre, et qui se laisse attirer par tous les objets sensibles, n'est plus libre de s'élever aux choses du ciel et de puiser la vérité dans sa source, il est soumis à l'erreur et au mensonge, il est asservi à l'empire des passions, et il trouve en elles autant de tyrans qu'il s'est donné de maîtres. Elles se disputent la possession de son cœur, elles s'y livrent une guerre cruelle dont ce triste cœur est la victime; l'ambition le sollicite, la cupidité l'entraîne, l'amour le retient captif; il ne peut satisfaire l'une de ces passions qu'aux dépens de l'autre; et, quelles que soient celle qu'il sacrifie et celle à laquelle il s'abandonne, elles lui font éprouver également ce qu'elles ont peut-être de plus amer. Il est esclave, et ses désirs sont ses chaînes; sans cesse anéantis et reproduits, ils ne font qu'accroître son indigence en multipliant ses besoins.

Mais que le détachement qui est essentiel au vrai chrétien le place dans une situation bien opposée! Comme il a renoncé à sa volonté propre, et qu'il n'en a point d'autre que celle du Très-Haut, il voit d'un œil presque égal tous les événements; il sait quel est celui qui les dirige et qui ramène tout à sa fin; n'étant point retenu par le désir inquiet des choses de la terre, il s'élève tout entier vers le ciel; l'esprit domine en lui sur la chair, son âme se porte où elle veut, elle s'attache à son souverain bien sans que rien la contraigne et l'arrête; elle tient toutes les puissances du corps soumises à l'esprit, pour les soumettre à la loi de son Dieu. Le fidèle jouit ainsi du calme de sa conscience, parce qu'il peut se rendre ce témoignage qu'il est ce qu'il doit être, qu'il fait ce qu'il doit faire, qu'il est conforme en toutes choses à la volonté du souverain Etre; il se procure cet avantage incomparable, qui consiste, dit saint Ambroise (*De vit. beat.*, I, 2, c. 6), à être toujours d'accord avec soi-même. Méprisant l'inutile et le superflu pour se borner au nécessaire, il est libre et il possède tout, à l'exemple de l'Apôtre, lors même qu'il semble ne rien avoir. (CHRYS., hom. 2 *in Phil.* I.) Car celui-là seul est riche, non pas qui a beaucoup de bien, mais qui se contente du peu qu'il possède (*Id.*, hom. 79 *in Joan.*); de même que celui-là seul est vraiment libre, qui n'a besoin de rien, ou du moins qui n'a besoin que de peu de chose.

L'eussiez-vous cru, mes frères, que ce détachement que nous impose le christianisme, et qui forme une obligation si rigoureuse en apparence, fût la source du repos, des véritables richesses et de la liberté? Qu'il est donc vrai, ô mon Dieu! que votre joug est doux et que votre fardeau est léger! que je reconnais, que je sens vivement tout le prix de la loi que vous m'avez donnée, et la folie de ceux qui, ne voulant pas la recevoir, fuient la paix et le bonheur, pour n'en embrasser que l'ombre! en cherchant à nous ravir la foi, en osant la combattre par leurs objections et leurs raisonnements futiles, que font-ils autre chose que méconnaître leurs intérêts les plus chers et saper les fondements de notre félicité? remplissez-moi donc, ô mon Dieu! de l'esprit de votre sainte religion, de cette religion si consolante et si précieuse, et ne permettez pas que je sois un chrétien lâche, tiède et imparfait; car c'est alors que la loi de Jésus-Christ me paraîtrait dure et pénible.

Oui, mes frères, si nous voulons être heureux autant qu'on peut raisonnablement espérer de l'être dans le monde, suivons avec ardeur la route que nous a tracée notre divin Maître, soyons des disciples zélés et fervents. Ne pas se soumettre sans restriction à tout ce que la foi nous enseigne et que l'Eglise nous propose, c'est nourrir en soi une source féconde d'inquiétudes, de doutes et d'erreurs. N'aimer Dieu que d'un amour faible et partagé, c'est renoncer aux douceurs qu'il prépare à ses enfants, pour ne vivre dans sa maison que comme des étrangers et des esclaves; n'avoir pour les hommes qu'une charité languissante et imparfaite, c'est leur laisser toute leur indifférence à notre égard, et perdre pour soi-même tout le fruit des vertus qui accompagnent la charité, quand elle est assez généreuse et assez forte pour prévenir en nous tous les désordres de l'amour-propre. Enfin, ne se détacher que faiblement, et tenir encore à des objets inutiles et frivoles, c'est laisser dans son âme un levain, une semence, une occasion prochaine d'agitation, de trouble, de combats et de servitude. Faisons donc des efforts sur nous-mêmes: il n'y aura, je le répète, que les premiers pas qui pourront nous coûter, et nous reconnaîtrons ensuite combien les fruits que la religion chrétienne porte avec elle ont de douceur, et combien elle est propre à faire le bonheur de l'homme sur la terre. Mais elle ne borne pas ses avantages à la vie présente, et pour nous animer encore plus fortement à la suivre et à surmonter tout ce que nos premiers travaux auraient de difficile, il nous reste à considérer les promesses qu'elle nous fait pour l'autre vie.

SECONDE PARTIE.

Qu'y a-t-il de plus capable, mes frères, de nous détacher des vanités du siècle, pour nous rendre de fidèles disciples de Jésus-Christ? Qu'y a-t-il de plus pressant pour nous encourager à suivre sa loi, selon toute la pureté des maximes qu'elle renferme, que l'idée de la récompense qui nous est promise, lorsque l'on envisage tout à la fois la certitude de cette promesse, la grandeur du prix qui nous est offert, soit que nous le considérions dans son objet et dans sa durée, et le peu d'intervalle qui nous en sépare, puisqu'on peut dire avec vérité que nous y touchons à chaque instant?

La récompense que la religion nous fait envisager pour l'autre vie est une récompense certaine, bien différente par là même de celle que l'on se promet de trouver dans le monde. On y forme mille projets à la faveur desquels on entrevoit un avenir agréable, et un événement inopiné les déconcerte; on y entreprend des travaux pénibles, et lorsqu'on croit en découvrir la fin, ils nous rejettent dans des occupations plus pénibles encore; séduit par les espérances les plus flatteuses, on n'épargne ni soins ni veilles pour obtenir les faux biens qui nous enchantent, et souvent ils s'échappent, ils fuient loin de nous comme l'ombre qu'on s'efforce en vain de saisir.

Ici, c'est un ambitieux qui n'a retiré de ses intrigues que la honte qui les accompagne. Là, c'est un voluptueux et un prodigue qui s'est épuisé en désirs superflus, et auquel il n'est resté de ses dépenses folles et de ses vaines largesses que le repentir. Plus loin, c'est une jeune personne qui, entraînée par l'attrait des plaisirs, se flattait de trouver en eux le bonheur. Elle a cédé

à ses penchants déréglés, mais le bonheur a fui loin d'elle, et à la place elle n'éprouve que l'opprobre, les regrets et la douleur. Plus loin encore, c'est un homme passionné pour les richesses, qui consumait les jours et les nuits à grossir ses trésors, et qui, par les risques auxquels l'exposait son avidité pour le gain, ou par des revers encore plus imprévus, a perdu en un moment le fruit d'une longue suite d'années.

Que de tableaux de cette nature nous offre tous les jours la scène du monde! Parmi les hommes en qui il nous est arrivé tant de fois de mettre follement notre confiance et tout l'espoir de notre félicité, combien n'ai-je pas vu de services réels qui demeuraient sans salaire! combien de mérites dont on ne connaissait pas le prix, et qui restaient oubliés et confondus! combien de résolutions prises en notre faveur, mais qui n'ayant pour principe qu'une volonté faible et changeante, ont été détruites par le même caprice qui les avait formées! combien de promesses qui n'ont eu aucunes suites, ou par défaut de sincérité, ou par impuissance, et qui, malgré tant de protestations réitérées, ont eu la même fragilité que ces feuilles qui tombent, se sèchent et sont emportées par les vents! J'ai vu toutes ces choses, et j'ai dit avec le Psalmiste : *Tout homme est trompeur* (*Psal.* CXV, 11); j'ai dit, avec le prophète : *Maudit est celui qui met sa confiance dans l'homme et qui s'appuie sur un bras de chair* (*Jer.*, XVII, 5); mais qu'*il est heureux* et qu'il est sage, *celui qui espère dans le Seigneur!* (*Ibid.*, 7.) *Dieu n'est pas semblable à l'homme, pour mentir; il n'est pas comme les enfants des hommes, pour être sujet au changement; il a dit, et il ne ferait pas ce qu'il a annoncé! il a parlé, et il n'accomplirait pas ce qu'il a promis! « Dixit ergo, et non faciet; locutus est, et non implebit! »* (*Num.*, XXIII, 19.)

N'est-ce donc pas assez pour nous rassurer, que les promesses qui nous ont été faites aient Dieu même pour garant? N'est-ce pas assez des témoignages dont il a scellé les livres saints qui les renferment? Toutes les preuves qui concourent à établir la vérité de la religion ne concourent-elles pas à vous rendre certains de la récompense qu'elle nous propose?

Eh! quelle consolation pour le juste, mes frères, de pouvoir se dire, au milieu de ses peines, mes travaux ne seront point inutiles, mes mérites ne seront point perdus; je souffre, mais je ne me laisse point abattre; je sais quel est le maître que je sers, quel est celui en qui j'ai mis ma confiance : *Scio cui credidi.* (*I Tim.*, I, 12.) Je sais qu'il est assez puissant pour garder le dépôt des œuvres que j'ai faites sous ses yeux et pour lui, et je suis certain qu'il m'en rendra le prix dans l'autre vie. *Certus sum quia potens est depositum meum servare in illum diem.* (*I Tim.*, II, 13.) Celui qui m'a promis est fidèle, il ne saurait se renoncer lui-même; le ciel et la terre passeront, les hommes et leurs vaines promesses s'évanouiront ainsi que leurs menaces; mais les paroles du Tout-Puissant ne passeront pas.

Qu'attendons-nous, ajouterai-je maintenant avec saint Bernard (serm. 19, *Qui habitat*), qu'attendons-nous, mon cher auditeur, pour renoncer à de stériles et folles espérances, et pour nous attacher à la seule espérance vraiment solide, et je dis plus encore, à la seule espérance vraiment grande, vraiment digne de nous?

Ne croyons pas, mes frères, trouver ici-bas des récompenses qui soient proportionnées à nos travaux ou à nos désirs. Voyez comme ces mondains s'empressent pour parvenir à des dignités dont le poids les accable bientôt après, ou qui ne servent qu'à leur faire désirer de s'élever à de nouveaux honneurs; comme ils sollicitent des grâces qu'ils sont souvent fâchés d'avoir payées si cher, et dont ils n'ont fait tant de cas que parce qu'ils n'en connaissaient ni les dangers ni les suites; comme ils courent après une fumée de gloire qui les laisse tout aussi vides lorsqu'ils l'ont obtenue, qu'ils l'étaient lorsqu'ils ne faisaient encore qu'y prétendre. Voyez comme ils se lassent dans la poursuite des faux plaisirs, où ils ne découvrent dans mille instants qu'un fonds inépuisable de regrets et d'amertumes. Hélas! ne feront-ils jamais un retour sérieux sur la vanité de leurs recherches? Voyez ce qu'ils ont semé, et mesurez ce qu'ils ont recueilli. Voyez même combien les justes ne goûtent qu'une félicité imparfaite, et toujours balancée par l'impression inévitable des maux qui nous assiégent de toutes parts. Ils seraient heureux sans doute, si l'homme devait l'être sur la terre; mais non, c'est dans le ciel qu'ils trouveront le parfait bonheur; c'est là qu'ils seront pleinement rassasiés. *Satiabuntur.*

Telle est en effet la récompense qui nous est promise; c'est ce bonheur après lequel nous soupirons, après lequel vous soupirez tous les jours, ainsi que moi. Avouez-le, mes chers frères, rien n'est plus naturel, rien n'est plus fort en vous que ce désir. Il vous accompagne en tout lieu, il est l'âme de vos projets et de vos démarches, il forme tous vos autres penchants. Dans cet instant même il vous sollicite, il vous presse; vous m'entendez, vous entendez ce cri de la nature, et votre cœur me répond aussitôt, lorsque je vous parle d'être heureux. Hé bien, il ne tient qu'à vous de le devenir; votre sort est dans vos mains; il dépend du parti que vous allez prendre. Choisissez entre Jésus-Christ et le monde, entre Dieu et la créature, entre le fini et l'infini; entre une faible portion du souverain bien, entre un bien frivole, qui, par un amour déréglé, se changera pour vous dans le plus grand des maux, et le souverain bien lui-même sans altération et sans mélange : car c'est Dieu, vous le savez, oui, c'est Dieu qui doit être l'objet de cette récompense que la foi nous fait envisager. *Ego merces tua*

magna nimis. (*Gen.*, XV, 1.) Il est le juge des combattants, dit saint Ambroise, il préside à nos triomphes, et ce sera lui qui sera la couronne des vainqueurs; il nous mettra en possession de l'héritage céleste, et il sera lui-même cet héritage; il nous enrichira, et il formera seul toutes nos richesses; il récompensera par le don de lui-même l'amour que nous aurons eu pour lui, et il fera de cet amour la source de notre félicité.

Ah! mes frères, n'espérez pas que je vous rende sensible une félicité si grande. Si nous pouvions la concevoir dans toute son étendue, la vie, cette vie animale et terrestre deviendrait pour nous un fardeau trop pesant; le séjour où Dieu nous a placés pour amasser un trésor de mérites, ce lieu de passage et d'épreuves, serait à nos yeux le plus cruel exil; le corps qui nous retient captifs nous paraîtrait une servitude trop dure; notre âme en briserait les liens dans l'excès de ses ravissements et de ses transports, pour se porter tout entière vers le centre de son bonheur. Je ne parle donc de la joie des saints qu'en tremblant; je crains toujours d'affaiblir par mes expressions les idées, quoiqu'imparfaites, que vous avez pu vous en former; je crains de mêler aux promesses d'un Dieu les écarts d'une imagination toujours faible, toujours au-dessous de la vérité dans un sujet si riche, et qui surpasse si fort toutes nos lumières; n'est-ce pas assez de vous dire que vous serez heureux, et que c'est Dieu qui sera votre partage? N'est-ce pas assez de ce que nous apprennent à ce sujet les livres saints?

Je connaîtrai Dieu comme j'en suis connu : « Cognoscam sicut et cognitus sum.» (I *Cor.*, XIII, 12.) Qu'est-ce à dire, mes frères? l'objet le plus aimable me sera manifesté; ses perfections, dont je ne vois maintenant qu'un faible écoulement dans les créatures, me seront dévoilées; j'en découvrirai l'ordre, les rapports, l'unité. Je n'aurai plus besoin de contempler ses ouvrages; tout ce qu'ils ont de beauté, je le trouverai réuni d'une manière bien plus parfaite dans celui qui les a créés. Je puiserai la vérité dans sa source, la vérité qui a pour nous tant d'attraits, dont la seule recherche nous procure des plaisirs si doux, et que, malgré tous nos soins, nous n'apercevons ici-bas qu'à travers mille nuages qui nous en dérobent presque tout l'éclat. Alors, en connaissant parfaitement Dieu, en le voyant face à face, comme parle l'Apôtre, et non plus par des figures et des ombres, je connaîtrai tout ce que je peux désirer de connaître, je serai éclairé des lumières les plus pures, je ne craindrai ni la séduction ni l'erreur. Tel sera le partage de mon entendement : *Cognoscam sicut et cognitus sum.*

Mais cette connaissance de Dieu et de toutes choses en Dieu ne sera point une froide spéculation, une connaissance sèche et stérile; elle s'emparera de toutes les puissances de mon âme, elle échauffera, elle embrasera ma volonté. Pourrai-je connaître parfaitement le souverain bien, le bien par excellence, et ne pas m'y attacher selon toute l'étendue de mes affections et de mes désirs? Pourrai-je aimer souverainement Dieu, l'aimer uniquement, l'aimer ardemment, sans partager son bonheur et sa gloire, sans entrer dans la joie du Seigneur? (*Matth.* XXV, 21, 23), joie ineffable, amour qui me dépouillera de moi-même pour me revêtir en quelque sorte de la Divinité, pour me transformer en elle, pour me rendre semblable à elle : *Scimus quoniam cum apparuerit, similes ei erimus.* (I *Joan.*, III, 2.) Je ne serai plus cette créature faible, inconstante, irrésolue, partagée entre mille objets différents, toujours soumise à de nouvelles épreuves, toujours sujette à de nouveaux combats, toujours menacée de nouvelles chutes. Je serai semblable à mon Dieu : *Similes ei erimus.* Je ne serai plus cette créature asservie à des besoins pénibles, distraite par les soins de cette vie et les embarras du siècle, en proie à toutes les infirmités humaines; les gémissements et la douleur fuiront loin de moi; Dieu essuiera mes larmes sans qu'il me laisse rien perdre de la douceur qui accompagnait celles que l'amour faisait couler ici-bas. Le plaisir que mon Dieu trouve à se contempler lui-même, ce plaisir si pur fera mes délices comme il fait les siennes : *Scimus quoniam cum apparuerit, similes ei erimus.*

Ces promesses n'auront-elles rien qui nous ébranle? Se peut-il que nous soyons toujours insensibles à ce qui mérite seul notre empressement et nos vœux? Nous nous donnons une infinité de peines pour les biens de cette vie, disait avec étonnement saint Chrysostome (*Hom. in Act.* III), et nous sommes lâches et indifférents pour les biens du ciel. La raison en est simple : lorsque nous ne nous sommes pas accoutumés à vivre par l'esprit, lorsque nous ne sommes que chair, nous ne formons que les désirs de la chair, et nous sentons bien que, dans Dieu, ce ne sont pas des plaisirs grossiers et terrestres, des plaisirs tels qu'on les recherche ici-bas, que nous devons trouver.

Le dirai-je? il est des hommes esclaves d'une fausse volupté, qui ne goûtent ni les plaisirs de l'esprit ni ceux du cœur; des hommes sur lesquels l'harmonie, l'ordre, les vraies beautés, les perfections de l'Être suprême, ne font aucune impression. Leur entendement ne s'en est jamais occupé, il ne les connaît pas. Hommes charnels, si l'on vous promettait les plaisirs des sens, c'est alors que vous sortiriez de votre indifférence, c'est alors que vous emploieriez la violence pour ravir le ciel. Ne rougissez-vous pas des vœux que vous formez? Ne sentez-vous pas que c'est pour un bien plus grand, plus pur, que vous avez été faits? Ce bien ne donne aucune prise à votre imagination, parce qu'il n'a rien de maté-

riel. Croyez cependant, ah! croyez qu'il n'en sera pas moins réel.

Hé quoi! le même Dieu qui a fait votre âme, votre corps et vos sens, ne peut-il vous faire éprouver plus de vrais plaisirs, plus de douceurs mille fois que les sens ne vous en procurent? A-t-il besoin de la matière pour exciter en nous les sentiments les plus agréables? Est-ce votre corps qui a des sensations, ou votre âme? Ennoblissez, purifiez, augmentez ces sensations qui vous affectent : tous les charmes qu'elles peuvent avoir n'auront rien de comparable aux délices d'une âme qui, découvrant toute vérité dans Dieu ; qui, apercevant en lui toute beauté; qui, s'unissant à lui par les nœuds du plus tendre amour, s'oubliera en quelque sorte elle-même avec ses imperfections, son néant, pour se trouver tout entière dans cet objet souverainement grand, souverainement parfait, souverainement heureux, grande de la grandeur même de son Dieu, participant à sa gloire, heureuse de son bonheur.

Ah! c'est alors qu'elle sentira que ses espérances, ses désirs et ses vues, bien loin d'avoir été trompés, ont rencontré infiniment plus qu'il n'était possible de le penser et de l'exprimer; c'est alors, ô mon Dieu! (*Psal.* XXXV, 9) qu'elle sera enivrée de l'abondance des biens dont on jouit dans votre maison, et qu'elle éprouvera la vérité de ces paroles : *Ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce qui n'est point venu dans l'esprit de l'homme, c'est ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment, et ce qu'il nous a révélé par son esprit* (I *Cor.*, II, 9) : pour tout dire, en un mot, c'est alors qu'elle connaîtra, par un sentiment intime, combien était vrai ce que disait le Prophète-Roi (*Psal.* XVI, 25) : mes désirs seront comblés lorsque je verrai votre gloire dans tout son éclat. Ils seront comblés, parce qu'en possédant Dieu, nous posséderons la source de tout bien; et pourquoi encore? parce qu'en le possédant, nous ne craindrons point de le perdre.

Sur la terre, non-seulement tout est petit, tout est vil et abject, parce qu'il est incapable de répondre à l'étendue de nos désirs; mais tout y est sujet à des révolutions continuelles. La figure de ce monde passe, les joies y sont aussi courtes que frivoles, les biens y sont trompeurs et périssables. Ce sont des jouets d'enfants; ils en ont la fragilité : tout ce qui frappe nos regards, toutes les choses sensibles n'ont qu'un temps; il n'y a que celles que nous ne voyons pas et que nous attendons par la foi, qui soient éternelles.

Quels biens que les biens qu'on est toujours à la veille de se voir enlever, sur lesquels on ne peut faire aucun fonds, dont il faudra nous séparer un jour, et que nous quitterons, si eux-mêmes ne nous ont pas encore échappé! N'en est-ce pas assez pour justifier l'expression du Sage : J'ai vu tout ce qui se passe sous le soleil, et j'ai reconnu que tout n'est que vanité : *Vidi cuncta quæ fiunt sub sole, et esse universa vanitas.* (*Eccle.*, I, 14.)

Mais, au contraire, quelle récompense qu'une récompense qui dure une éternité! C'est un trésor qui nous est promis, mais un trésor dont les voleurs ne pourront approcher, qui ne sera point sujet à la rouille, et qu'aucune force ne pourra nous ravir : *Thesaurum non deficientem in cœlis.* (*Luc.*, XII, 33.) C'est un héritage qui ne changera point de nature, que rien ne peut souiller, et qui ne peut se corrompre : *Hæreditatem incorruptibilem.* (I *Petr.*, I, 4.) C'est une couronne de gloire, comme à des athlètes qui ont remporté le prix, mais c'est une couronne dont rien ne peut flétrir l'éclat : *Immarcessibilem gloriæ coronam.* (I *Petr.*, V, 4.) C'est un royaume, mais un royaume stable, immobile, et que la vicissitude des choses humaines ne peut renverser : *Regnum immobile.* (*Hebr.*, XIII, 28.) C'est une joie ineffable, c'est un torrent de délices et de voluptés que la voix de l'homme ne peut dire ni raconter (I *Petr.*, I, 8; *Joann.*, XVI, 22); mais c'est un torrent dont la fécondité ne s'épuisera jamais : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ.* (*Psal.* XXXV, 9.) Se peut-il, mes frères, une récompense plus propre à nous encourager, et à triompher de notre tiédeur et de notre indifférence? Si, comme le dit saint Ambroise (*In psal.* CXVIII), l'espoir d'obtenir le prix de ses services est un aiguillon qui excite au travail, est-il une espérance plus grande, plus magnifique, plus digne du Dieu qui nous l'a donnée, et plus capable de nous inspirer une force et un courage invincibles? Y a-t-il quelque proportion entre ce qu'il doit nous en coûter pour devenir des chrétiens fervents, et la gloire qui est préparée pour l'avenir? Dans les choses qui paraissent pénibles et difficiles, ce n'est pas le travail qu'il faut regarder, c'est la récompense.

Eh! que l'espoir est doux pour ceux qui marchent dans les voies de la justice! Autant l'impie est-il tourmenté par la crainte des jugements de Dieu, autant l'âme fidèle est-elle soutenue et rassurée par le souvenir de ses promesses. Elle jouit d'avance d'une partie du bonheur auquel elle aspire: elle le compare avec les peines qu'elle endure, et ses peines semblent disparaître; quand tout change, quand tout périt autour d'elle, et que son propre corps est menacé d'une mort prochaine, elle se perd, elle s'abîme dans l'éternité qu'elle contemple comme sa fin, et plus elle croit toucher au terme de ses glorieuses espérances, plus sa joie s'augmente avec son courage.

Ce terme, mes frères, n'est pas éloigné pour chacun de nous. Le temps de nos épreuves est renfermé dans les bornes étroites de cette vie mortelle. Et qu'est-ce donc que notre vie? Elle se fane comme l'herbe, elle s'évanouit comme l'éclat d'une fleur, elle passe comme un fleuve rapide (*Sap.*, V), elle fuit comme un trait qui a été lancé avec force vers son but, elle se dissipe comme une vapeur légère; nos mo-

ments s'écoulent, nos années disparaissent; elles ne sont plus, et nous les regardons comme un songe : *In imagine pertransit homo*. (*Psal.* XXXVIII, 7.)

La vie fût-elle plus longue encore, que sera-ce, si on la compare à l'éternité qui doit la suivre? Pourrions-nous donc nous laisser abattre à la vue des obstacles qui paraîtront s'opposer à notre changement de mœurs et à la fermeté de nos résolutions? Ne nous suffira-t-il pas de penser que, comme le dit l'Apôtre (II *Cor.*, IV, 17), nos afflictions présentes, qui sont si légères et qui ne durent qu'un moment, nous produisent un poids éternel de gloire? Un seul instant de combat, et peut-être, mes chers frères, la couronne est à vous. C'est à cet instant qu'est peut-être attachée la récompense qui vous est promise. Si vous ne répondez pas à la grâce qui vous appelle encore, qui vous assurera que vous n'allez pas perdre tous vos droits à l'héritage céleste, tandis qu'un premier acte de correspondance et de fidélité eût suffi pour vous l'obtenir?

Animons-nous, mes frères, faisons-nous violence à nous-mêmes. Celui qui n'a qu'une carrière de quelques moments à fournir pour arriver au repos, refusera-t-il d'entreprendre ce trajet si court qui doit l'y conduire? Quiconque espère de grands biens, dit saint Ambroise, ne doit pas se laisser abattre par de petits maux. Songeons à ce bien qui nous est réservé, à cette félicité que nous devons puiser dans le sein de la Divinité, à cette félicité sans bornes, et qui peut seul nous suffire. Que cette espérance nous remplisse de la plus noble ardeur, qu'elle allume notre zèle, qu'elle enflamme nos désirs, qu'elle attire tous nos vœux, qu'elle nous rende insensibles à tous les faux attraits qui nous avaient séduits; et quand bien même, selon la supposition de saint Augustin, Dieu nous dirait : je vous promets de vous faire jouir longtemps, de vous faire jouir éternellement des biens temporels, mais à condition que vous n'entrerez jamais dans ma gloire, et que vous ne me posséderez jamais; que notre cœur lui réponde, que notre foi, notre espérance, notre charité encore naissante, lui répondent ; rien ne m'est doux de tout ce que mon Dieu peut me donner hors de lui, et je ne veux rien de tout ce qu'il peut m'offrir, s'il ne se donne lui-même à moi. Accordez-nous, Seigneur, des ailes comme à la colombe, nous volerons et nous prendrons en vous notre repos; attirez-nous, et comme l'épouse des cantiques, nous courrons à l'odeur de vos parfums. Je sens déjà que, comme elle, je languis d'amour. Vous voyez où tendent tous mes désirs, et mes gémissements ne vous sont point cachés. *Ainsi que le cerf altéré aspire après les eaux des torrents, ainsi mon âme soupire après vous ô mon Dieu!* (*Psal.* XLI, 2) mon âme a une soif ardente pour le Dieu fort, le Dieu vivant; quand pourrai-je jouir de sa présence? Que ses tabernacles sont aimables, que la route qu'il m'a tracée pour y arriver me paraîtra facile, et que sa loi me devient chère!

Ah! chrétiens, pourrons-nous jamais en connaître tout le prix? Pour en bien juger, et ne pas nous laisser séduire par les passions aveugles, qui nous la font considérer comme une loi trop austère et comme un joug trop pénible; pour nous mettre en garde contre les sophismes dangereux de ceux qui la combattent, parce qu'ils la trouvent, au gré de leur volonté corrompue, trop parfaite et trop pure; pour nous déterminer enfin à ces premiers efforts qu'elle exige de nous, et à cette sainte ferveur qui en est l'âme, envisageons-la dans ses suites : elle nous fait jouir de toute la tranquillité que l'homme peut se promettre sur la terre; elle y devient pour l'âme fidèle une source de consolations et de douceurs, et elle lui assure, pour un terme peu éloigné, une récompense qui ne peut être égalée que par l'immensité de nos désirs, une récompense éternelle que je vous souhaite.

SERMON III.

Pour le jour des Morts.

SUR LE PURGATOIRE

Attendite, et videte si est dolor sicut dolor meus. (*Thren.*, I, 12)

Considérez et voyez s'il y a une douleur semblable à la mienne.

Quels sons lugubres et plaintifs! quels tristes gémissements s'élèvent de toutes parts, et portent l'émotion la plus vive dans les cœurs tendres et fidèles! Ce n'est plus l'infortunée Jérusalem, qui, par la bouche de son prophète et au sein de la captivité, invite tous les hommes à considérer l'excès de sa douleur ; ce sont des âmes qui, plus souffrantes, plus affligées encore, et bien plus chères à la Divinité qu'un peuple ingrat et volage, empruntent notre voix pour vous peindre la rigueur des tourments qu'elles endurent.

Des plus profonds abîmes elles crient vers vous, et ce n'est pas tant à Dieu qu'à vous-mêmes que leurs plaintes s'adressent. Hélas! ce Dieu si équitable dans ses jugements paraît sourd à leurs cris pour n'écouter que vos prières. L'Eglise, cette mère si tendre, l'Eglise désolée recueille leurs soupirs et vous sollicite en leur faveur.

Hé! que dis-je? ce n'est pas seulement pour leur intérêt qu'elle vous presse d'envisager l'affreux état où les moindres fautes les ont réduites, c'est encore pour le vôtre. C'est tout à la fois et pour elles et pour vous qu'elle exige que vous soyez attentifs à leurs peines, et qu'elle vous fait entendre en leur nom ces paroles si touchantes : Considérez, et voyez s'il y a une douleur semblable à la mienne: *Attendite, et videte si est dolor sicut dolor meus.*

Considérons-les donc ces peines, et apprenons dans la première partie de ce discours, quelle est l'idée que nous devons nous en former, après quoi nous examine-

rons dans la seconde, quelles sont les conséquences que nous en devons tirer.

Puissent les réflexions que nous ferons à cet égard vous éclairer et vous toucher! puissent-elles vous rendre sages en vous rendant sensibles! c'est ce que nous allons demander à Dieu par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si l'impiété, si l'erreur étaient moins répandues parmi nous; si je ne parlais qu'à des chrétiens fidèles, ou si je n'avais pas à craindre qu'ils pussent cesser de l'être un jour, il me suffirait, pour vous donner une juste idée des peines du purgatoire, de vous en exprimer la rigueur; mais ce n'est pas assez pour un siècle tel que le nôtre; et d'abord, pour confondre l'hérétique et l'impie, je dis, mes frères, que les peines du purgatoire sont des peines réelles, et non pas imaginaires, comme ils le prétendent; je dis ensuite que ce sont des peines terribles, et non pas légères, comme les mondains se le figurent.

Ce sont des peines réelles; et la raison seule, la seule lumière naturelle suffirait pour nous en convaincre; car enfin, Dieu est un Dieu infiniment saint; l'iniquité la plus légère lui fait horreur. Il ne peut souffrir l'ombre même du péché, et il ne saurait admettre à l'union la plus intime, il ne peut recevoir dans le séjour de la béatitude une âme qui n'est pas encore pure. Dieu est un Dieu infiniment juste, et le serait-il, s'il n'exigeait aucune satisfaction pour des péchés qui n'ont jamais été expiés par la pénitence; si des âmes imparfaites et coupables de bien des infidélités étaient aussitôt glorifiées que celles qui sont pures et sans tache; si le chrétien lâche et faible, qui n'a fait à Dieu nulle réparation de sa lâcheté et de ses faiblesses, recevait le prix et la couronne aussi promptement, aussi aisément, que celui qui a toujours vécu dans la ferveur et l'innocence? Hé! quel serait ici, ô mon Dieu! le privilége d'une fidélité entière et d'une vertu parfaite, si, après les sacrifices les plus héroïques, elle se trouvait seulement au même terme où l'eussent conduite des efforts moins pénibles? Ah! un peu moins de gloire dans le ciel, dirait alors une âme peu fervente, et moins de gêne et de contrainte sur la terre, puisque enfin je peux, par une route plus facile, arriver également au bonheur.

Dieu est infiniment juste, mes frères, et cette même justice ne lui permet pas cependant de punir des derniers châtiments quelques fautes légères, de condamner à des peines éternelles celui qui n'est coupable que de quelques faiblesses, et d'éloigner de lui pour toujours un serviteur moins fidèle, il est vrai, mais qui, après tout, est mort entre ses bras et dans son amour. C'est donc ici que la miséricorde de notre Dieu a dû ouvrir à ces âmes infortunées une voie d'expiation; et c'est pour concilier tout à la fois les intérêts de la vertu, ceux de sa propre gloire, sa sainteté, sa justice, sa clémence et tous ses attributs, qu'il a dû établir pour elles un état, où, comme parle saint Augustin, il rappelât les choses à l'ordre, où il achevât de punir ce qui est véritablement punissable, et d'effacer dans ces âmes, qu'il a prédestinées comme ses épouses, les taches qu'elles n'ont pas suffisamment effacées pendant cette vie.

O vous, qui trouviez si contraire à la raison l'idée du purgatoire, et qui la traitiez de préjugé! avouez donc que c'est vous-mêmes qu'aveuglait la prévention; et s'il faut un juge entre nous, j'en appelle aux païens mêmes, qui, par les seules lumières de la raison, se trouvaient comme forcés de distinguer deux sortes de fautes, et d'admettre en conséquence deux sortes de peines proportionnées à chacune d'elles. J'en appelle à leurs philosophes, à leurs sages, qui, éclairés par la seule raison, ont aperçu cette vérité si sensible que vous refusez de reconnaître.

Mais pourquoi m'arrêter aux seules lumières de la raison abandonnée à elle-même, lorsque la foi prononce, et ne nous laisse à ce sujet aucun doute?

Parcourez les divines Ecritures; écoutez le sage Tobie (*Tob.*, IV, 18), qui recommande à son fils de porter son offrande sur les tombeaux des justes, et que sa piété envers les morts rendit si agréable au Seigneur. Ouvrez les livres des Machabées (*Mach.*, XIII, 11, 13), ces livres qu'on tient parmi nous pour canoniques, disait saint Augustin, et vous y verrez la foi éclairée d'un Judas, l'un des principaux chefs d'Israël, ordonner des sacrifices pour ceux qui étaient morts dans la piété et en combattant pour la loi du Seigneur; vous y lirez le suffrage de l'Esprit-Saint, qui nous dit que c'est une pratique sainte et salutaire de prier pour les morts. Mais si c'est une œuvre sainte, si c'est une pratique salutaire, ils ont donc en effet besoin de nos prières? ils ne sont donc pas encore parvenus à ce lieu de repos, à cette heureuse patrie après laquelle ils soupiraient? ils ne saluent donc que de loin les promesses? ils sont donc encore dans un lieu d'exil, dans un état d'expiation et de souffrance?

Au reste, que l'hérétique avoue ou n'avoue pas l'authenticité de ces livres, il ne peut se dispenser, du moins, d'en reconnaître l'ancienneté; il ne peut nier qu'ils n'aient précédé de beaucoup Jésus-Christ, puisqu'ils étaient entre les mains des Juifs eux-mêmes; il ne peut nier encore qu'ils n'expriment la tradition qui s'était conservée parmi ce peuple; et le Fils de Dieu, si attentif à combattre sur des objets bien moins importants les traditions fausses, ne s'est élevé nulle part contre celle que ces livres renferment. Hé! que dis-je? n'est-elle pas confirmée par les livres du Nouveau Testament? Que signifie cette expiation, ce baptême pour les morts, dont parle saint Paul? et, pour m'en tenir à un texte encore moins équivoque, ces autres paro-

les du même Apôtre ne sont-elles pas précises? *Dieu discernera*, dit-il, *les mérites de chaque homme.* Celui dont les actions seront parfaitement pures, dont tout l'édifice posera sur la terre ferme, recevra une prompte et entière récompense; celui, au contraire, dont les œuvres auront quelque chose de fragile et d'impur au jugement de Dieu, sera sauvé dès que ses fautes ne seront pas considérables, mais il sera sauvé comme par le feu : *Si cujus opus arserit detrimentum patietur, ipse autem salvus erit, sic tamen quasi per ignem.* (I *Cor.*, III, 15.)

Enfin, ce qui tranche toute difficulté, la tradition de toute l'Eglise, chargée du dépôt de la révélation, conduite, éclairée par l'Esprit-Saint, est formelle sur cet article de notre croyance. Elle nous le rappelle de siècle en siècle comme une vérité de foi ; ses premiers docteurs l'ont transmis, tous les Pères nous l'ont annoncé. Luther avoue qu'il le croit, tant il en trouve la tradition incontestable. Calvin ne peut s'empêcher de reconnaître que tous les Pères l'ont cru ; mais tous se sont trompés, dit-il : *Omnes erraverunt.* O homme superbe et téméraire ! ton aveu nous suffit, et ton propre jugement te condamne. Hé ! quoi donc? après tant de siècles, malgré le consentement unanime des premiers témoins de la foi, malgré l'autorité constante des Denis, des Irénée, des Tertullien, des Cyprien, des Hilaire, des Augustin, des Athanase, des Chrysostome et de toute l'Eglise assemblée, Calvin sans titre, sans mission, sans preuves, Calvin, cet homme nouveau, mais mieux instruit, plus éclairé qu'eux tous, aura droit de s'écrier que tous se sont trompés ! *Omnes erraverunt.*

Ah ! mes frères, que l'opiniâtreté de l'hérétique, que sa conduite insensée le couvre à jamais de confusion. La raison même s'explique en notre faveur, et il traitera notre croyance d'illusion populaire et de vain préjugé ; les livres de l'Ancien Testament déposent contre lui, et il rejettera du nombre des livres canoniques ceux qui lui paraissent le plus contraires ; les écrits des apôtres nous offrent un texte précis, et, par des interprétations forcées, il cherchera à en détourner le véritable sens ! la tradition la plus ancienne confirme notre foi, et il comptera pour rien la tradition ! l'Eglise des premiers siècles avait la même croyance que la nôtre, et dès les premiers siècles l'Eglise entière sera tombée dans la corruption et l'aveuglement ! tous les Pères, tous les conciles parlent pour nous, et tous auront donné dans l'erreur, tous se seront trompés ! *Omnes erraverunt.*

C'en est assez, il ne faut que placer l'hérétique vis-à-vis de lui-même pour le confondre. Pour nous, mes frères, concluons donc avec l'Eglise, et en conservant à son égard le caractère d'enfants soumis, et toujours fondés dans leur soumission, concluons que les peines du purgatoire sont réelles, et non pas imaginaires comme ses ennemis ont osé le prétendre. Mais, en second lieu, elles sont terribles et non pas légères comme les mondains semblent le croire. Hélas ! il ne savent pas ce que c'est que le péché ; ils ne pensent pas que la plus petite offense faite à la Divinité porte avec elle des caractères odieux que de légères peines ne suffisent pas pour effacer. O mon Dieu ! s'ils vous connaissaient, s'ils se connaissaient eux-mêmes, s'ils avaient ces yeux du cœur éclairés par la foi, et plus encore par l'amour, ils comprendraient ce que c'est qu'une créature lâche, infidèle, qui, sous prétexte qu'elle ne rompt pas avec vous le lien de la charité, ne craint pas cependant de vous déplaire ; qui, parce qu'elle ne vous fait pas de grands outrages, croit d'ailleurs pouvoir, à chaque instant et par mille faiblesses, vous offenser impunément; qui se porte à violer vos lois, non pas, si l'on veut, en des choses importantes, mais qui les viole enfin, et qui met un vain caprice, un plaisir frivole, un léger intérêt, à la place de votre volonté toujours sainte, de la soumission qu'elle vous doit. Ils sauraient combien se rend coupable celui qui ne ménage pas avec assez de soin vos grâces, qui ne répond pas avec assez de reconnaissance à la grandeur de vos bienfaits, et qui, par une suite d'infidélités, laisse affaiblir dans son cœur les impressions de votre amour ; celui qui, par sa négligence et une sorte de tiédeur, laisse perdre quelque chose des inspirations de l'Esprit-Saint, des trésors de la foi et des mérites précieux de Jésus-Christ. Ils sauraient encore jusqu'à quel point est redevable à votre justice, un pécheur converti, mais qui, après des années de désordres, n'a expié que bien faiblement peut-être la plus petite partie de ses crimes. Il faut cependant qu'après être sorti de ce monde il s'acquitte envers vous ; et ici, mes frères, concevez quelle doit être la rigueur des supplices réservés à une âme à l'égard de laquelle Dieu ne laisse plus agir, quoiqu'à regret, que de justes et terribles vengeances ; à une âme qui n'a pas satisfait pour ses fautes dans le temps des miséricordes, et qui doit payer jusqu'à la moindre dette dans les jours de la sévérité et de la colère ; à une âme qui souffre sans mérite, et qui n'a pas même la ressource de diminuer sa peine par l'acceptation libre et volontaire de ses souffrances.

Hé, que souffre-t-elle? Ah ! qui me donnera, pour vous le bien exprimer, ce style et cette plume de fer dont parle Job, lorsqu'il veut décrire son tourment? qui me donnera de faire sur vous les impressions les plus vives, d'y faire naître une tristesse et une horreur salutaires? elle souffre, cette âme ; et, pour être purifiée, elle passe comme par un feu dévorant, par le feu dont parle saint Paul : *Quasi per ignem.* Quelle en est la nature ? Est-ce un feu matériel ? ici la foi ne l'explique point, et je ne dois vous donner pour dogme que ce qu'elle nous enseigne. Si j'en crois saint Thomas, c'est le même feu qui tourmente les réprou-

vés dans l'enfer, et les justes dans le purgatoire. Si j'en crois saint Augustin, ce feu est plus douloureux mille fois que tout ce que l'homme peut endurer de tourments sur la terre. Si j'en crois tous les premiers docteurs, il n'y a pas même de comparaison à faire entre les souffrances de cette vie et ce que l'on ressent dans ce triste séjour; et en effet, les maux que l'on ressent ici-bas sont comme une nouvelle preuve de la bonté de notre Dieu; ils nous avertissent des dangers qui nous menacent et des précautions que nous devons prendre. Souvent aussi ils servent à nous rendre plus fidèles; c'est d'ailleurs un père qui nous frappe, et dont le cœur tendre et sensible adoucit et ménage les coups que sa main nous porte. Là, au contraire, ces maux sont d'autant plus terribles qu'ils ne sont qu'un effet de sa justice, et que ce n'est plus qu'en juge qu'il nous punit.

O supplice affreux, dont il me serait impossible d'exprimer la rigueur, puisque nous ne connaissons rien qui l'égale! O feu cruel, quelle qu'en soit la nature! ministre redoutable des vengeances d'un Dieu, qui pourra soutenir tes vives atteintes? Et voilà cependant, mes frères, voilà le premier tourment qui sert à purifier une âme qu'un reste de péché souille encore. C'est ce feu dont le feu matériel et grossier qui agit sur nos sens n'est qu'une faible peinture. Hélas! cette âme en est environnée, pénétrée; elle en est déchirée, dévorée; elle brûle, elle languit, elle se consume, toutes ses forces s'épuisent; elle s'écrie, comme Job: Ma douleur me presse et m'accable, le Seigneur m'a fait plier sous la violence de ses coups; il m'a mis en butte à tous ses traits; il m'a traité comme son ennemi, et sa fureur s'est allumée contre moi. Seigneur, retirez votre main de dessus moi; cessez de m'épouvanter par la rigueur de vos jugements; délivrez-moi, Seigneur, et daignez enfin, ô l'unique objet de mon attente! me donner une place près de vous. Tel est le langage que tient cette âme désolée.

Mais concevez-vous, mes frères, sa plus grande peine? Ah! ce n'est pas le feu qui la dévore: c'est l'éloignement, la séparation de son Dieu. Elle l'a vu enfin, elle le voit enfin avec tous ses charmes. Sur la terre, un voile de chair lui dérobait presque toutes les perfections de la Divinité; elle ne les apercevait qu'à travers des ombres; elle sentait bien que toutes les créatures ne pouvaient pas lui suffire, qu'il n'y avait que Dieu qui pût faire son bonheur, qu'il était seul sa véritable fin; mais elle ne comprenait pas, elle ne sentait pas tout ce que cette fin avait de désirable, parce qu'elle ne la connaissait qu'imparfaitement. Aussi ses désirs étaient-ils encore faibles, aussi languissait-elle encore appesantie par les objets sensibles; mais après la dépouille de sa mortalité, après que les liens qui l'attachaient au corps ont été brisés, après que le voile est tombé, ah! quelle vive lumière, quel éclat vient la frapper! Elle ne connaît plus Dieu seulement par ses ouvrages; mais elle l'a vu, elle le voit en lui-même. Ce n'est plus comme en énigme qu'elle l'aperçoit; les ombres ont fait place à la réalité. O Dieu! que vous lui paraissez donc aimable! ô Dieu! source de toute beauté, vous qui rendez si aimables toutes les créatures, et surtout les âmes belles, les cœurs droits, nobles et purs, qui ne donnent cependant que la plus légère idée de vos attributs, quel heureux accord ne découvre-t-elle pas dans vos perfections! quel amour pour l'ordre et pour le vrai! quel abîme de lumière et de science! quel fonds de sagesse, de droiture et d'équité! quelle bienfaisance et quelle bonté! quel ensemble des qualités les plus éminentes, sans aucun mélange d'imperfection! Ah! c'est alors qu'elle se rappelle tous les prodiges de votre amour, tous les dons de votre grâce, tous les traits de votre clémence, tout ce que vous avez fait en sa faveur: ô mon Dieu! qu'elle s'étonne de ne vous avoir pas mieux connu, de n'avoir pas soupiré après vous plus ardemment, d'avoir pu vivre si longtemps exilée sur la terre! O mon Dieu! avec quelle force, quelle impétuosité de désirs elle s'élance vers vous! vous êtes à ses yeux ce qu'il y a de plus touchant; vous êtes mille fois plus qu'un ami, qu'un père, qu'un époux; vous êtes tout pour elle, et tout ce que les passions humaines enfantent parmi nous de désirs empressés, de mouvements violents dans des cœurs séparés et qui cherchent à s'unir, n'approche pas de ce qu'elle ressent. Dieu la repousse cependant, il la tient éloignée de lui, il ne se communique point à elle, il la laisse languir au milieu des tourments. O amour qui la pénétrez tout entière, qui la consumez, que vous la faites souffrir! O Dieu! jusqu'à quand détournerez-vous de dessus elle vos regards? jusqu'à quand vous montrerez-vous irrité? Ames saintes, vous qui jouissez maintenant du bonheur céleste, vous avez vous-mêmes connu ici-bas combien il est terrible d'être en quelque sorte séparé d'un Dieu qui nous est cher, et qui semble se dérober à notre poursuite et s'armer contre nous. Quelles impressions de douleur et de peine ne faisait pas sur vous cet état d'abandon, cette espèce de solitude que quelquefois vous éprouviez dans l'oraison? Tendre amante de Jésus-Christ, Thérèse, dites-nous ce que vous a coûté pendant vingt ans de pleurs, de gémissements et d'alarmes, cette sorte d'éloignement et d'épreuve par où Dieu lui-même voulait purifier votre cœur; et cependant qu'est-ce que cet éloignement, qu'est-ce que cet état, si on le compare à celui d'une âme que retiennent les feux du purgatoire? Hélas! dans une situation si triste, ne voyant plus que ses fautes et ses malheurs, apercevant toute l'étendue de ses infidélités, quel regret n'éprouve pas cette âme encore séparée de son Dieu! quelle douleur d'avoir pu l'offenser! et combien ce regret si vif n'ajoute-t-il pas à sa peine? Je mérite tout ce que je souffre; c'est moi-

même qui ai fait mon malheur. Quoi! j'ai pu outrager un Dieu si aimable et si bon! Il m'avait donné des marques si touchantes de sa tendresse, et j'ai pu les oublier! j'ai pu y paraître insensible. Il était digne de tous mes soins; il était fait pour avoir des serviteurs si fidèles, et je ne l'ai pas aimé comme je le devais, je ne l'ai servi que faiblement! Ah! mes frères, que n'aimez-vous, que n'avez-vous éprouvé, dans de certains moments, ce regret dont les plus grands saints ont été pénétrés à la vue de leurs moindres fautes! Que n'avez-vous ressenti ce brisement, ce déchirement de cœur que produit dans les âmes pénitentes, délicates et sensibles, la vue de leur infidélité! Vous comprendriez une partie de ce que je veux dire, et que je n'exprime encore qu'à demi: car enfin les lumières d'une âme qui expie ses péchés dans l'autre vie, et qui se les rappelle pour en faire le principal objet de sa douleur, sont bien plus vives, sa sensibilité est bien plus grande, son amour est infiniment plus délicat et plus tendre qu'il ne l'a jamais été sur la terre. Encore, si Dieu mêlait quelque soulagement à sa peine, comme il en mêle ici-bas aux larmes de la pénitence! mais non. Le regret qu'elle éprouve n'est point adouci par l'onction de la grâce. Il perd tout ce qu'il avait autrefois de doux, de consolant, pour ne conserver que l'amertume du plus cruel repentir.

Si du moins elle pouvait connaître, cette âme, quel sera le terme de ses souffrances! mais sans doute elle l'ignore; et c'est ce qui met le comble à son tourment. O mon Dieu! je me suis moi-même séparée de vous; j'ai retardé mon bonheur; je souffre loin de vous, et sera-ce encore pour longtemps? Combien d'années, combien de siècles encore serai-je bannie de votre présence? Hélas! mon exil a été prolongé; je suis retenue parmi les habitants de Cédar, et je me trouve renfermée avec eux dans ces tristes demeures. O Jérusalem! ô ma patrie! jusqu'à quand n'exciterez-vous en moi que des regrets amers; jusqu'à quand ne penserai-je à vous que pour soupirer et pour gémir? O gloire des saints, félicité du ciel, possession de mon Dieu, jusqu'à quand serez-vous inutilement l'objet de mes désirs? Ah, Seigneur! pour mettre quelque adoucissement à mes peines, *marquez-moi* du moins *le temps où vous daignerez vous souvenir de moi* : « *Constituas mihi tempus in quo recorderis mei.* » (*Job*, XIV, 13.)

Hélas! l'incertitude est si cruelle lorsqu'on ne fait que craindre des maux qu'on n'éprouve pas encore! Qu'est-ce donc, lorsque déjà on en ressent toute la rigueur sans pouvoir en découvrir la fin? Ah! qu'elle est malheureuse cette âme que rien ne console! que son état doit nous paraître affreux! Grand Dieu! et il ne nous effraierait pas, il ne nous toucherait pas! Ah! mes frères, puisque les tourments qu'elle endure sont des tourments si réels, et que rien n'est plus certain que le purgatoire; puisque les peines qu'elle éprouve sont des peines si sensibles, et qu'en genre de peines passagères, le purgatoire est ce qu'il y a de plus terrible; empressons-nous à tirer de ces vérités les conséquences les plus importantes. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La certitude des peines du purgatoire, la grandeur de ces peines, doivent, mes frères, nous intéresser tout à la fois et par rapport à nous-mêmes et à l'égard des autres. Elles doivent nous faire craindre pour nous-mêmes ce que peut-être jusqu'ici nous ne craignions pas assez. Elles doivent nous inspirer la pitié la plus vive pour des âmes souffrantes, que jusqu'ici peut-être nous ne plaignions que faiblement. Des vérités que nous avons établies je tire donc deux conséquences également naturelles, et qui toutes deux méritent également votre attention. La première, c'est le soin que nous devons prendre de prévenir par rapport à nous ces peines dont la croyance est si bien fondée et que nous avons d'ailleurs un si juste sujet de craindre; la seconde, c'est le soin de les faire cesser, de les adoucir, du moins autant qu'il est en nous, dans ceux qui les ressentent.

Nous devons les prévenir, premièrement, en les méditant; car enfin, ce qui intéresse notre bonheur d'une manière si sensible, ne mérite-t-il pas bien que nous y pensions? Hélas! on calcule, on combine ici-bas un quart d'heure de plaisir ou de peine; on s'effraye d'avance des plus petits maux. La nature se soulève à la seule idée d'une douleur un peu vive dont elle est menacée, et l'on n'a pas besoin de nous inviter à réfléchir sur les moyens qu'il faut prendre pour l'écarter. Quoi! ne serons-nous distraits, inattentifs, que sur les maux que nous devons craindre le plus? O hommes de peu de sens et de bien peu de foi, étendez donc la sphère de vos idées, portez donc vos vues sur un avenir plus reculé; osez donc réfléchir sur les conséquences de vos actions et sur les suites qu'elles entraînent après cette vie. Ah! si le purgatoire n'était qu'un jeu de notre imagination, qu'un préjugé de notre enfance, vous auriez raison d'en bannir la pensée; si du moins il ne nous offrait que peu de chose à redouter, on vous permettrait peut-être de n'y penser que faiblement; mais la raison, la foi vous en ont démontré la réalité; la raison, la foi même vous en ont prouvé la rigueur; après cela, vous est-il permis, est-il sensé de vous en occuper si peu? Vous vous tranquillisez, vous vous rassurez, et vous ne vous apercevez pas que votre illusion vient de ce que vous n'envisagez le purgatoire que par comparaison avec l'enfer, ce qui suffit pour dissiper vos craintes: cependant il n'en diffère que par la durée. Considérez-le, méditez-le en lui-même, et voyez si vous pourrez en soutenir l'idée. Hé! qui de vous pourra subsister au milieu de ces tourments que

j'ai eu peine à décrire ? Ah ! sans doute en y pensant vous vous pénétreriez d'horreur des moindres péchés qui suffisent pour nous mériter des châtiments si terribles, et cette horreur salutaire est encore un des moyens les plus sûrs pour nous en garantir.

Si je ne parlais, mon cher auditeur, qu'à des âmes nobles, délicates et généreuses, ce serait assez de leur dire que tout péché offense Dieu, qu'il blesse tous ses attributs et qu'il affaiblit en nous son amour ; qu'un péché ne mérite d'être appelé léger qu'autant qu'on l'oppose à ces péchés plus énormes qui nous privent tout à coup de la vie spirituelle de la grâce, et nous rendent ennemis de la Divinité ; que, considéré dans sa nature, il est toujours un grand désordre, puisqu'il s'en prend à Dieu même, et surpasse infiniment tout le mal que peut éprouver la créature ; qu'enfin, un bon cœur, un bon fils, un bon ami, ne se permet pas de faire chaque jour de légers outrages à ce qu'il aime. Mais je parle peut-être à quelques âmes moins délicates, moins sensibles, et qui ne m'entendraient pas, et je leur dis : vous ne pouvez plus ignorer du moins que le péché le plus léger ne mérite de très-grandes peines, et qu'en effet ces peines ne doivent servir un jour à l'expier. Comment donc consentez-vous si aisément à vous en rendre coupables ? Pénétrez en esprit dans ces lieux d'horreur où souffrent tant d'âmes qui, dans tout le cours de leur vie, ont pu ne pas commettre de grandes fautes. Pourquoi souffrent-elles ? c'est pour toutes celles qu'on appelle légères, et dont on ne s'aperçoit bien qu'autant qu'on prend soin d'étudier son propre cœur. C'est pour mille retours de vaine complaisance et d'amour-propre, mille petites saillies d'orgueil, mille paroles indiscrètes, mille pensées volages qu'on n'a pas repoussées avec assez de fidélité, mille mouvements de différentes passions, qu'une foi attentive, qu'une piété tendre n'a pas réprimés assez promptement ; c'est encore pour tant de passe-temps frivoles, tant d'attaches trop humaines, si peu de ferveur et tant de négligence dans la pratique de certains devoirs. Ah ! ne portons pas plus loin ces détails ; on risque trop de s'y laisser tromper. La balance des hommes est si souvent fausse, elle est si différente de celle de Dieu même ! d'ailleurs, le mépris qu'on fait de la loi, le scandale qu'on cause à ses frères, les vues qu'on se propose en commettant ce qu'on regarde comme un péché véniel, lui font si souvent changer de nature, qu'il n'est que trop aisé de s'y méprendre. Quoi qu'il en soit, ce n'est qu'un péché véniel, je le veux ; et voilà cependant ce qui doit être expié par des tourments inexprimables ; voilà, dit saint Augustin, ce qui sert comme d'aliments aux flammes dévorantes du purgatoire : *Illo transitorio igne non capitalia sed minima purgantur.*

Ah ! pour échapper à ces tourments, évitez donc comme le plus grand des maux par rapport à vous-mêmes, tous péchés, quels qu'ils puissent être ; et à l'égard de ceux que vous avez pu commettre, cherchez à en prévenir les suites par les austérités de la pénitence. Hélas ! vous ne pouvez pas même vous flatter d'être du nombre de ces justes qui n'ont à expier que des fautes échappées plutôt à la fragilité humaine qu'à la mauvaise disposition de leur volonté. Vous avez peut-être, dans la fougue de votre jeunesse, commis de si grands crimes ; vous vous êtes livrés à de si grands désordres ; à quelles rigueurs ne devez-vous donc pas vous attendre ! Cependant vous pourriez, par de courtes et légères mortifications, racheter de longues et cruelles peines, et vous ne le faites pas. O Dieu ! quel aveuglement ! Ah ! mes frères, ce qui ne vous effraye pas maintenant, parce qu'il vous paraît éloigné, sera présent un jour, tandis que tous vos efforts, vos combats, vos austérités seraient passés. Un jour vous gémirez, vous languirez dans l'accablement et la douleur, vous serez tourmentés, déchirés, dévorés ; un jour Dieu vous dira comme aux Juifs infidèles, après leur murmure : je compterai dans vos peines une année pour chaque jour de votre infidélité, et vous saurez quelles sont mes vengeances : *Annus pro die imputabitur et scietis ultionem meam.* Quand ce temps d'expiation et de souffrances sera arrivé, et que vous reconnaîtrez que vous auriez pu le prévenir et vous l'épargner, quels seront vos regrets ! Insensé que j'étais, direz-vous alors, mon bonheur était entre mes mains ; je pouvais d'avance m'exempter de souffrir tout ce que je souffre maintenant, je pouvais hâter ma félicité. Un acte de détachement, un jeûne, une prière, une aumône, une injure soufferte avec patience, une visite faite aux malheureux, un pauvre soulagé, un affligé consolé, un défaut corrigé, un dégoût surmonté, une action bienfaisante, pouvait accélérer le jour de mon repos, et m'en voilà privé peut-être pour des siècles ; tant de moyens m'étaient offerts, et je n'en ai pas profité !

Tels sont, je vous l'ai dit, les regrets de ces pauvres âmes, qui, dans ce jour, en furent de si cruels supplices. Si Dieu leur rendait les mêmes secours qu'il vous offre encore ; s'il leur faisait la même grâce qu'à vous ; si elles pouvaient jouir de ce temps que vous employez si mal, quel usage n'en feraient-elles pas ! et qu'y a-t-il de si amer, de si dur dans la pénitence, qu'elles ne trouvassent doux et facile ? Vous dites que vous ne pouvez pas souffrir dans cette vie : comment donc pourrez-vous vous résoudre à souffrir si longtemps et de si grandes peines dans l'autre ? Ici, vous ne pouvez supporter la mortification la plus légère, et vous vous résignez avec un sang-froid qui m'étonne aux feux du purgatoire. Ah ! si vous ne pouvez faire davantage, du moins recevez et souffrez dans un esprit de pénitence les épreuves, les croix que Dieu vous envoie. Considérez-les comme un effet de sa miséricorde, qui ne vous afflige sur la terre

que pour vous épargner dans le siècle à venir. Ne désirez pas d'en voir diminuer la rigueur, rendez-les méritoires par votre soumission et votre patience. Grand Dieu! qui voyez notre faiblesse, n'écoutez pas nos vœux indiscrets, ne faites pas cesser les maux qui nous sont dus; augmentez-les, Seigneur, s'il le faut, pour achever de nous purifier, et donnez-nous seulement la force de les soutenir. Mettez-nous dans un tel état, qu'en sortant de cette vie nous n'ayons plus besoin de passer par le feu dont nous sommes menacés, mais que nous puissions sans délai entrer dans la joie de vos saints et vous posséder.

Voilà, mes frères, quel doit être en nous le langage de la foi. Voilà les dispositions saintes que doit y faire naître le désir ardent de prévenir, par rapport à nous-mêmes, les peines du purgatoire. Mais la réalité, la grandeur de ces peines, doivent aussi nous porter à les adoucir, à les faire cesser à l'égard des autres. Direz-vous que nous ne pouvons pas leur appliquer nos mérites? Il est vrai que les mérites de chaque homme lui sont propres; mais nous leur appliquons, par voie de suffrage, les mérites de Jésus-Christ qui sont faits pour tous, et auxquels les nôtres sont unis. Nous prions pour eux comme nous prions ici les uns pour les autres, et nos prières sont exaucées. Prétendrez-vous que les arrêts de Dieu sont irrévocables? Mais ils le seraient aussi pour cette vie, et combien de fois ne s'est-il pas laissé fléchir par nos gémissements et nos larmes! Ah! n'oublions pas que Dieu est un Père plein de miséricorde, qui ne frappe, qui ne punit qu'à regret, et qui désire ardemment qu'on sollicite sa clémence en faveur du coupable; souvenons-nous que sa charité immense a su mettre entre toutes les intelligences faites pour le posséder, un lien d'amour, qui, en les unissant à lui, doit les unir entre elles, et que de la même manière que l'Eglise triomphante s'intéresse à nos combats et à nos victoires, l'Eglise militante doit s'intéresser à la destinée des justes qui expient leurs fautes au milieu des tourments. Oui, mon Dieu, c'est sur ce plan d'amour universel, que vous avez disposé tous les êtres; et en est-il un plus digne de vous? Ah! que nous devons nous estimer heureux de ce que vous nous avez rendus les enfants d'une Eglise qui, en véritable mère, lorsqu'elle cesse de nous voir, ne cesse point de nous aimer; qui, après nous avoir fermé les yeux, prend soin de nous assister encore; qui, ayant pour nous les plus hautes espérances, n'est tranquille sur notre sort que quand elle nous a portés dans le sein de la béatitude qui nous est préparée. Voilà l'Eglise telle que vous avez dû nous la donner. Entrons dans ses vues; tout nous y invite: la charité envers nos frères, le zèle de la gloire de Dieu, notre propre intérêt.

Hélas! pouvons-nous penser, de sang-froid et sans pitié, que dans l'instant où nous nous entretenons, comme à loisir et avec une espèce de sécurité, des peines terribles du purgatoire, il y a des âmes qui les éprouvent? Ah! que ne peuvent-elles se faire entendre! Que ne pouvons-nous descendre pour un moment dans cet affreux séjour! Transportons-nous-y du moins en esprit et guidés par la foi. Ouvrez-vous, sombres cachots, exposez à nos yeux la rigueur de vos supplices, l'activité de vos feux; et vous, esprits célestes qui visitez ces noires prisons, éclairez ces régions ténébreuses, pour nous en découvrir toute l'horreur. L'abîme est ouvert: qu'y vois-je! quel affreux spectacle! que de malheureux captifs, au milieu des flammes, crient vers nous pour émouvoir notre charité et amollir la dureté de notre cœur! Venez, chrétiens, venez, et voyez quels objets de compassion s'offrent à vous. *Veni et vide.* (*Apoc.*, VI, 1, 3, 5, 7.) Ce sont des justes qui souffrent, des justes qui, dans leurs souffrances, adorent la main qui les frappe; qui, à la douleur la plus vive, joignent les sentiments de la soumission la plus profonde, qui aiment Dieu et qui en sont aimés. Ce sont des justes, des héritiers du royaume céleste, dont l'attente ne peut être frustrée, mais dont l'attente est longue et cruelle, moins encore par l'excès de leurs peines que par la violence de leurs désirs; ce sont des justes qui ne peuvent plus rien pour eux-mêmes. Quelle situation! venez et voyez: *Veni et vide.* Ils souffrent, hélas! peut-être pour des fautes qu'ils ont commises avec vous, qu'ils ont commises pour vous, qu'ils ont commises à votre sollicitation et à votre exemple. Approchez, enfant dénaturé: au milieu de ces flammes, reconnaissez votre père, reconnaissez celui qui vous a donné la vie, qui, pour vous ménager un établissement, pour vous faire une fortune, amassait avec trop d'empressement des biens fragiles. Voyez votre mère, cette mère qui vous aimait si tendrement, et qui expie dans cet instant les trop grandes faiblesses qu'elle a eues pour vous. Epouse volage, celui qui souffre, c'est cet époux que vous aimiez tant, qui vous aimait trop, et qui serait heureux s'il ne se fût pas prêté si aisément à vos caprices. Là, ce sont vos enfants que vous aviez trop formés pour le monde, que vos discours, vos exemples avaient à moitié séduits, et qui n'ont pas encore satisfait pour les premiers emportements de jeunesse auxquels vous-même concouriez à les livrer. O vous! considérez, c'est votre ami qui ne se livrait que trop à tous vos goûts et à tous vos penchants; ce sont vos maîtres, qui n'étaient que trop indulgents. Venez et voyez: *Veni et vide.* Ah! écoutez leurs cris; tous s'expliquent par ma voix, tous vous disent: ô vous, mes amis, mes frères, mon épouse, mon fils, vous qui m'étiez si fortement unis sur la terre, maintenant ne m'abandonnez pas; maintenant vous du moins ayez pitié de moi: *Miseremini mei saltem, vos amici mei.* (*Job*, XIX, 21.) Souvenez-vous des dernières promesses que vous m'avez faites,

lorsqu'étendu sur un lit de douleur, au moment de la mort, prêt à paraître devant Dieu pour y être jugé selon mes œuvres, j'attendais de votre tendresse pour moi tous les secours que la religion peut donner, que vous ai-je demandé, et que m'avez-vous promis? des prières qui pussent bientôt me soulager, me délivrer : maintenant, ô mes amis! ayez pitié de moi : *Miseremini mei saltem, vos amici mei.* Hé! quand je vous aurais été indifférent pendant la vie, quand j'aurais été votre ennemi, voudriez-vous donc me haïr au delà du tombeau? Vos haines ne sont-elles pas satisfaites? N'êtes-vous pas suffisamment vengés? Que m'enviez-vous? les feux dont je brûle, les tourments que j'endure. Ah! mes frères, laissez-vous fléchir. Si vous voyiez tomber à vos pieds un ennemi suppliant et malheureux, si vous le voyiez percé de mille traits, accablé sous le poids des plus vives douleurs, vous n'auriez pas un cœur assez dur pour n'en être pas touchés. D'ailleurs, ce ne sont pas vos ennemis; ils ne sont plus que vos frères, les serviteurs d'un même Dieu, les enfants d'un même Père, tout couverts du même sang qui vous a rachetés. Ce sont des chrétiens et des prédestinés. La dureté du mauvais riche envers le Lazare vous fait horreur; vous vous sentiriez émus malgré vous à l'affreux spectacle d'un de ces malheureux que la justice humaine applique à la torture. Hé! mes frères, que l'état des âmes qui implorent aujourd'hui votre secours est bien plus terrible encore et plus digne de pitié! Refuseriez-vous à des justes, à des élus, ce que vous accorderiez à des coupables? Cesseront-elles de vous intéresser parce qu'elles cessent d'être sous vos yeux, et la charité connaît-elle la distance des lieux et le laps des années?

O vous, âmes généreuses et compatissantes! c'est ici surtout que vous devez vous montrer sensibles, puisqu'il ne tient qu'à vous de soulager les plus infortunés de tous vos frères, de les délivrer des plus grands maux et de leur procurer les plus grands biens. Hé! quels plus grands services pourriez-vous leur rendre! quelles plus grandes marques de charité pourriez-vous leur donner?

Mais, que dis-je? c'est à Dieu lui-même que vous allez marquer votre zèle en entrant dans les vues de sa miséricorde à leur égard. Ce père tendre attend avec une sorte d'impatience qu'on prenne les intérêts de son amour, en satisfaisant pour elles à ce qu'exigent les lois invariables de sa justice. Il nous choisit pour médiateurs entre lui et ces âmes qui lui sont chères; il nous rend les coadjuteurs de Jésus-Christ; il demande que nous fassions pour leur délivrance ce qu'il a déjà exigé de son propre Fils pour notre salut. Soyons donc leurs libérateurs, brisons leurs chaînes, faisons triompher la bonté de notre Dieu; Jésus Christ se croira fait à lui-même ce que nous aurons fait pour nos frères. Ah! vous dira-t-il un jour, vous ne m'avez pas seulement nourri, vous ne m'avez pas seulement vêtu dans dans mon indigence; mais j'étais dans l'exil le plus cruel, et vous m'en avez tiré; j'étais dans les fers, et vous les avez rompus; je souffrais au milieu d'un brasier ardent, et vous avez éteint les feux qui me consumaient. Hé, mes frères! il y en a parmi vous qui aiment Jésus-Christ; pouvez-vous mieux le lui prouver que par votre sensibilité pour des âmes qui sont le prix de ses mérites, qui sont ses épouses, et pour qui il s'est sacrifié tout entier comme il s'est tout entier sacrifié pour vous? Pensez-vous donc encore que travailler à leur bonheur, c'est nous intéresser à sa gloire? Lorsque je les délivre je peuple le ciel de saints qui vont y chanter ses louanges. Ce n'est pas assez que sur la terre je procure des adorateurs au vrai Dieu; pour lui en former, je pénètre, par l'ardeur de mes désirs, les abîmes les plus profonds; je vais lui en chercher dans un autre monde qui l'adoreront plus parfaitement qu'on ne peut le faire ici-bas. Vous nous applaudissez, mes frères, lorsque nous nous appliquons à établir le règne de Dieu en vous; mais vous pouvez établir dans ces âmes prédestinées un règne plus sûr encore. Nous n'opérons que des conversions fragiles, et que trop souvent l'instant qui suit voit détruire; vous ferez une œuvre durable, et dont les fruits demeureront pour l'éternité. On admire ces hommes apostoliques, qui, pour étendre l'empire du Très-Haut, sauver ses élus et sanctifier son nom, bravent tous les dangers, traversent les mers, et volent à la conquête des peuples les plus barbares. En effet, c'est un emploi tout divin. Cependant le vôtre ne sera pas moins grand, moins utile, et les effets n'en seront pas moins précieux. Dans des moments de ferveur, dans des transports de zèle, on parle de verser son sang, notre cœur vole au-devant du martyre. Hé! il s'agit bien de ces actes héroïques auxquels Dieu ne nous appelle pas, tandis qu'il exige de notre amour des témoignages si faciles, et qui ont tant de mérite à ses yeux.

Cédons à ses désirs, livrons-nous à la piété la plus tendre envers les morts, c'est tout à la fois nous ménager les plus grandes ressources à nous-mêmes. Ces âmes délivrées prendront part à nos maux plus vivement encore que nous n'aurons partagé leurs douleurs; la possession du souverain bien, la gloire des saints, les joies du ciel, le souvenir de leur ancien état, les lumières de Dieu même, tout leur rappellera ceux à qui elles doivent leur bonheur, et s'il leur reste quelque désir à former, ce sera celui de les associer à leur félicité. Elles prieront pour notre entière conversion; elles solliciteront en notre faveur auprès du Très-Haut l'abondance de ses grâces. Elles nous procureront les secours qui nous sont nécessaires pour vaincre les périls dont nous sommes environnés; elles nous obtiendront l'heureux don de la persévérance. A l'heure de notre mort, lorsque

l'ennemi de notre salut osera tout entreprendre pour nous perdre, elles redoubleront leurs soins et leur ferveur, et n'épargneront rien pour nous sauver. A peine aurons-nous brisé les liens qui nous attachent à la terre, qu'elles mêmes nous présenteront au tribunal du souverain juge, et demanderont grâce pour nous.

Mais au contraire, si nous sommes durs, insensibles, quelle espérance nous reste-t-il? quels secours pouvons-nous nous promettre, et qui priera pour nous? Ah! Dieu permettra qu'après notre mort, au ciel et sur la terre, tout nous oublie, que tout nous abandonne, et qu'on paie d'un trop juste retour notre cruelle indifférence. Lui-même nous traitera avec la dernière rigueur, il nous jugera sans miséricorde, et se servira à notre égard de la même mesure dont nous aurons usé envers les autres.

Ah, mes frères! par pitié pour vous-mêmes, rendez-vous donc aux vives instances que vous fait aujourd'hui l'Eglise en faveur de ceux qui sont morts dans le Seigneur. Soyez sensibles à leurs peines : ce qu'ils demandent de vous, ce ne sont pas des larmes stériles, de vaines pompes qui servent plutôt à nourrir l'orgueil des vivants qu'à soulager les morts : mais ce sont de bonnes œuvres, des aumônes, des prières, votre travail journalier, le sacrifice adorable de nos autels offert pour leur délivrance, les trésors précieux d'indulgences que l'Eglise vous ouvre si souvent en leur faveur. Voilà ce que sainte Monique demandait à son fils, et que saint Augustin demandait pour lui-même; ce que saint Chrysostome, ce que tous les saints docteurs et que l'Eglise universelle nous recommandent comme les pratiques les plus salutaires, et qui font essentiellement partie de la charité chrétienne.

Si vous ne vous laissiez pas toucher, les âmes souffrantes connaîtraient par la durée de leurs maux votre insensibilité à leur égard, et elle ajouterait encore à leur supplice. De même aussi elles savent, n'en doutez pas, tout ce que nous faisons pour les soulager. Elles savent que maintenant je parle pour elles. Semblables à ces malheureux qui, accablés sous le poids de leur indigence, soupirent après de certains jours de solennité où la ferveur se ranime, où le cœur semble se dilater et s'ouvrir, où les aumônes se multiplient, ces pauvres âmes attendaient avec impatience ce jour où tout doit concourir à vous intéresser pour elles.

Ah! songez que la piété envers les morts est un des caractères de l'âme fidèle, et désormais faites-la entrer dans vos pratiques de tous les jours; mettez-la au nombre de vos principaux devoirs.

Hélas! pouvant si peu par moi-même, que je serais heureux si je pouvais du moins, par vous tous, procurer à ces âmes prédestinées des secours abondants!

O pauvres âmes! âmes souffrantes, voyez mes désirs et combien mon cœur vous est uni. O mon Dieu! écoutez nos cris; nous gémissons avec elles. Vous tous qui jouissez déjà du souverain bonheur, joignez vos efforts aux nôtres, présentez au Seigneur nos vœux et nos prières; et vous, ô Jésus, soyez vous-même leur médiateur. Que votre sacrifice, offert de nouveau sur ces autels, apaise leur juge et satisfasse pleinement à sa justice! C'en est fait, en ce jour, il a coulé pour elles, le sang adorable de Jésus-Christ. Sombres prisons qui les tenez renfermées, que vos portes soient brisées! Celui qui a vaincu la mort et l'enfer va rompre leurs chaînes et finir leur captivité. Déjà il les conduit en triomphe. Ouvrez-vous, portes éternelles; céleste Jérusalem, soyez dans la joie, et recevez dans votre sein un nouveau peuple qui, par d'éternels cantiques, va rendre gloire au Seigneur.

O vous, mes frères, après avoir procuré leur bonheur, puissiez-vous le partager! puissiez-vous comprendre pour vous-mêmes ce que c'est que le Ciel, ce que c'est que le Purgatoire qui en diffère la possession, ce que c'est que le péché qui entraîne après lui de si grands maux. Et vous qui avalez l'iniquité comme l'eau, concevez, par les châtiments que nous attirent les fautes les plus légères, quel est l'avenir terrible qui nous est réservé. Par l'idée du purgatoire, concevez ce que c'est que l'enfer, vous qui l'avez tant de fois mérité, et que chaque instant peut y précipiter. Ah! prévenez, tandis qu'il en est temps encore, une si affreuse destinée. Qui que vous soyez, faites pénitence, fuyez le péché, et méritez ainsi la gloire éternelle que je vous souhaite.

SERMON IV

Pour le premier dimanche de l'Avent.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. (*Luc.*, XXI, 27.)

Alors ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté.

Les oracles des prophètes sur le premier avénement du Messie sont accomplis; les menaces de Jésus-Christ sur Jérusalem et sur les Juifs, ses promesses sur l'étendue, la fécondité et la stabilité de son Eglise, ont eu leur effet; et, selon la pensée de saint Augustin, j'ai pour garant de la certitude des choses qui ont été prédites pour l'avenir, l'accomplissement de celles qui avaient été annoncées dans les temps qui nous ont précédés. Jésus-Christ viendra donc en effet; il viendra juger tous les peuples dans l'éclat de sa puissance et de sa majesté.

Déjà la foi fait évanouir à mes yeux les années et les siècles; les temps sont révolus; le dernier des jours va paraître..... Quel étonnant spectacle glace mes sens, et porte dans mon âme l'épouvante et l'hor-

reur! La terre frémit sous mes pas; les sépulcres sont ouverts; des ossements secs et arides s'élèvent de toute part; un mouvement confus les agite, un murmure funèbre se fait entendre au milieu d'eux; ils se rapprochent, ils se rejoignent; l'esprit du Seigneur souffle sur ces morts, et ils revivent; ainsi l'avait vu en esprit Ezéchiel...

Mais de nouveaux objets s'offrent à moi. Les vertus des cieux s'ébranlent, une multitude innombrable d'esprits célestes annonce l'avénement du Fils de l'Homme; aimable et terrible tout à la fois, le Roi des rois se montre dans tout l'appareil de son triomphe...

Ici, tous mes sentiments, toutes mes idées se confondent. La vue d'un Dieu si peu connu, si souvent outragé, me pénètre en même temps de joie et de crainte, de respect et d'amour.

Pécheurs, soyez saisis d'effroi; justes, consolez-vous; mortels, qui que vous soyez, rendez gloire à Dieu, comme à celui qui va vous rendre la justice qui vous est due. Les attributs de cet Etre souverainement parfait se dévoileront aujourd'hui sans ombre et sans nuages, ainsi que vos vertus et vos vices. C'est ici le jour de sa manifestation comme de ses jugements. Cette gloire, que l'impie et le pécheur ont prétendu lui ravir, sera pleinement satisfaite. Ces œuvres, dont le juste et l'injuste n'ont dû attendre l'entière rétribution qu'à la fin des siècles, recevront de la manière la plus authentique l'honneur ou la honte, la récompense ou la peine qu'elles ont mérités. Quelles réflexions!..... c'est sur elles que je vais établir tout le plan de ce discours. Ainsi, Dieu manifesté aux hommes dans ce dernier jour, c'est ce que je vais vous offrir dans ma première partie. L'homme jugé et manifesté au tribunal de son Dieu, c'est ce que je vous retracerai dans la seconde. Soutenez-moi, Seigneur, dans un sujet si grand; donnez-moi des images et des expressions pour le bien rendre. Portez le trouble dans notre âme, un trouble salutaire, qui nous change, qui nous convertisse : nous vous en prions, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Levez-vous, Seigneur, disait le Roi-Prophète, et venez vous-même juger votre cause; venez vous manifester aux hommes, qui jusqu'ici vous ont méconnu. Les vœux du Prophète sont exaucés.... Il luit enfin, ce jour que l'Ecriture appelle le jour du Seigneur, parce que c'est proprement celui de sa gloire et de son triomphe. Les funestes moments où la puissance des ténèbres exerçait son empire sont passés; les prestiges du monde s'évanouissent; les ombres font place à la lumière; l'enchantement se dissipe;.... le charme est rompu. Mondains, pécheurs, ouvrez les yeux, et connaissez, pour cette fois du moins, ce Dieu sage, ce Dieu bon, dont vous avez si longtemps méprisé la grandeur et la puissance, dont vous osiez désavouer la sagesse, dont vous avez outragé tant de fois la miséricorde et la bonté.

La nature en désordre rend hommage à son Créateur, celui qui l'a formée va la détruire. Il paraît, et tout fuit à son aspect. Les fleuves s'enflent et remontent vers leur source; la mer mugissante soulève ses flots et force ses barrières; des secousses redoublées agitent la terre et en découvrent les plus profonds abîmes; les montagnes entr'ouvertes vomissent des torrents de soufre et de bitume; les éléments se choquent et se confondent; l'univers est en feu; les colonnes du firmament s'ébranlent; le soleil s'obscurcit; la lune est teinte de sang; les étoiles se précipitent; elles roulent dans l'immensité des cieux, et tombent aux pieds de celui qui leur a donné leur éclat et leur lumière.

L'univers n'est plus qu'un chaos, et la terre peut à peine porter ses habitants épouvantés. Des monceaux de cendres s'élèvent de toute part.... Tristes objets! quelles leçons m'offrez-vous!.... Etudions-les, mes frères, ces leçons si intéressantes pour nous. Méditons la grandeur de l'Etre suprême et le néant du monde sur les ruines de l'univers.

Sorti des ombres du tombeau, rappelé à la vie, témoin de cet embrasement général, de ce bouleversement de tous les êtres, assis sur ces vastes débris, j'interroge ces monuments affreux de la vanité des créatures; je demande où sont les restes de ce qui nous charmait ou nous imposait ici-bas. Je ramasse une poignée de cendres: hélas! c'était peut-être un sceptre ou une couronne. A mes pieds je vois mêlé avec la fange la plus vile, ce qu'il y eut autrefois de plus éclatant parmi les hommes.

Hommes aveugles! voilà donc à quoi devaient se terminer vos empressements et vos soins! Voilà les objets de votre ambition et de vos désirs! Pompe, richesses, éclat séduisant de l'or, qui captiviez tant d'âmes basses et rampantes, qu'êtes-vous devenus? Vains agréments d'une courte jeunesse, beauté trompeuse et mensongère dont on était si follement idolâtre, votre gloire n'est rien; elle s'est séchée comme la fleur de l'herbe, dit le Prophète, parce que le Seigneur l'a frappée de son souffle. Sceptre des rois, palais des grands, marques frivoles de distinctions et d'honneurs souvent achetés par tant de crimes, vous n'êtes plus qu'une vile poussière que le vent dissipe.

Toutes les choses de la terre sont donc anéanties pour rendre gloire au Seigneur. Lui seul, toujours immuable, subsiste pour être la récompense de ceux qui l'auront pris pour leur partage. Toutes les idoles, objets du culte des mortels, sont brisées; le vrai Dieu est seul grand dans ce jour. Un tourbillon de feu environne son trône; il est porté sur les nuées et les tempêtes, les éclairs et les foudres brillent et éclatent autour de lui; il est armé de son glaive pour

juger toute chair... Ici, mes frères, que les yeux du superbe s'abaissent, que toute la fierté de l'homme cède enfin et s'humilie; depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, que tout fléchisse devant le Seigneur.

Le voilà, grands du monde ce Dieu à qui votre orgueil dérobait l'honneur qui lui était dû, pour régner à sa place. Avouez dans cet instant, que c'est à lui qu'appartiennent essentiellement la grandeur et la puissance, et que s'il vous avait élevés si haut, ce n'était que pour l'honorer davantage. Le voilà, impie! ce Dieu créateur que vous ne vouliez pas reconnaître dans l'harmonie de l'univers; reconnaissez-le aujourd'hui, dans le désordre et la confusion des éléments, et dans la destruction des êtres qu'il a créés. Le voilà, incrédules de nos jours, ce Christ que vous avez blasphémé dans les mystères adorables de sa naissance et de sa mort. Ce ne sont plus des langes qui le couvrent; il a pour vêtement la lumière; son front, autrefois couronné d'épines, est ceint d'un diadème; il porte dans ses mains la vie et la mort; sa croix, le scandale du Juif et de l'infidèle, brille du plus vif éclat, et va décider du sort des mortels.

O vous, pécheurs qui m'écoutez! frappés alors de la majesté de votre Dieu, en vain fuirez-vous dans les antres profonds; sa puissance saura bien vous en arracher malgré vous. Dans les coupables excès de vos folles passions, dans la débauche, la fortune et les plaisirs, vous méprisiez ses lois, vous braviez ses menaces, vous vous faisiez presque une gloire d'être sans crainte et sans remords. Où est donc cette sécurité, cette confiance que vous affectiez alors? Vous ne faisiez, disiez-vous, que ce que tant d'autres faisaient avec vous et comme vous. Eh, quoi! maintenant la multitude des coupables ne peut-elle vous rassurer? Que dis-je, mes frères! y a-t-il quelque force contre le Tout-Puissant? Ah! que vous êtes terrible, Seigneur, et qui pourra vous résister?

O grandeur, ô puissance de mon Dieu! mais ô sagesse qui, dans ce dernier jour, ne vous faites pas moins connaître aux hommes que sa grandeur!

Approchez, esprits audacieux, vous qui, dans les égarements de votre orgueil, avez cité tant de fois la raison éternelle de l'Etre-Suprême au tribunal de votre faible raison. Vous vouliez qu'il vînt vous rendre compte de sa conduite, et vous n'interrogiez ses voies les plus secrètes que pour autoriser à nier sa sagesse. Vous le méconnaissiez lorsque vous le croyiez loin de vous; maintenant qu'il vous fait sentir sa présence, entrez en lice, venez, et combattez contre lui: *Egredere et pugna contra eum.* (*Judic.*, IX, 38.)

Votre prétendue force d'esprit n'était qu'une véritable faiblesse; vous affrontiez un Dieu qui, par pitié pour vous, laissait reposer son tonnerre; vous vous portiez pour ses accusateurs, pour ses juges; vous l'insultiez, vous l'outragiez, tandis qu'il gardait le silence. Aujourd'hui approchez de son trône, et il vous répondra. Il veut bien pour sa gloire entrer en jugement avec vous: *Egredere et pugna contra eum.*

Paraissez donc, vérité éternelle, s'écrie ici Tertullien, paraissez, après avoir été si longtemps cachée; éclatez après cette patience qui jusqu'ici vous a retenue captive! Que l'univers se taise; le Seigneur va parler....

Hommes faibles et bornés, vous vous plaigniez des désordres qui semblaient altérer la beauté de mes ouvrages. Votre esprit était-il donc assez vaste, pour embrasser le système du monde? Avait-il assez d'étendue pour comprendre tous les rapports qui se trouvaient entre les différents êtres que ma main avait enchaînés, et pour bien juger si ce que vous regardiez comme inutile n'avait pas son usage, si ce que vous croyiez nuisible n'était pas nécessaire par quelque endroit? Ah! vous n'étiez qu'un atôme, qu'un point dans la nature, et vous ne faisiez pas réflexion que celui qui la gouverne est l'infini. Tant d'ordre et de grandeur éclataient dans la voûte des cieux; tant de richesses et tant d'art se montraient dans les dons que vous offrait la terre, et dans l'industrie du plus petit insecte; ne deviez-vous pas penser que, dans ce monde où brillait tant de sagesse, il devait y en avoir jusque dans les choses où vos lumières, si souvent incertaines et toujours limitées, en découvraient le moins? Ne vous avais-je pas d'ailleurs révélé la cause de ces désordres apparents? Oui, l'univers était parfait en sortant de mes mains, et c'est le péché seul qui l'a défiguré; c'est pour le punir, l'expier et le détruire, pour arracher l'homme aux objets terrestres, et le ramener à sa véritable fin, que les maladies, la douleur et la mort sont entrées dans le monde.

Mais ce péché, ces crimes affreux qui inondaient la terre, voilà ce que vous ne pouviez comprendre sous l'empire d'un Dieu sage et sous le règne de sa providence. Hé, quoi donc! le crime était-il mon ouvrage, ou le vôtre? Sans liberté, il est vrai, vous n'eussiez point péché; mais cette liberté, ingrat, était pour l'homme un don si noble et si précieux! Sans elle il n'y eût eu en toi ni mérites ni vertus. C'est par elle que tu pouvais procurer ma gloire et ton bonheur; c'est elle enfin qui t'eût rendu vraiment grand, si tu eusses profité de tous les secours que je t'offrais pour être juste et vertueux. Ne cherche donc qu'en toi seul la source de tes crimes. J'avais le péché en horreur; j'ai tout fait pour le réparer; et si je l'ai souffert pour un temps, si je l'ai souffert, homme aveugle, ah! lève le voile qui couvrait à tes yeux la scène du monde; vois et juge-moi; vois s'il n'était pas de ma sagesse de permettre ce mal passager, pour en tirer les plus grands biens.

Pour vous, hommes de peu de sens et de bien peu de foi, qui oubliiez toute confiance,

qui perdiez tout espoir en considérant la prospérité des méchants et l'affliction des justes, et qui disiez alors : Y a-t-il donc un Dieu sage, et sait-il ce qui se passe sur la terre ? Que n'attendiez-vous avec courage ce dernier jour où tout devait rentrer dans l'ordre, pour n'en sortir jamais ? Voyez maintenant ces hommes si heureux autrefois, et dont vous osiez presque envier le sort : leur bonheur a passé comme un songe, et leur opprobre est éternel. Ils rampent aux pieds du juste qu'ils méprisaient dans ses abaissements, et dont ils sont forcés d'honorer aujourd'hui le triomphe.

Vous enfin, cœurs infidèles, qui rejetiez ma loi, comme si elle eût été sans fondement et sans preuves, ou qui vous révoltiez contre elle, comme si j'eusse imposé à l'homme une loi trop austère; ah ! ce n'étaient pas les preuves qui vous manquaient, c'était bien plutôt cette droiture de sentiment et de mœurs qui vous eût empêché de fermer les yeux à la lumière. Son éclat, il est vrai, n'était pas assez vif pour contraindre votre esprit; mais il l'était assez pour l'éclairer et pour rendre votre foi raisonnable, en la rendant méritoire; c'est ce mélange d'ombres et de clartés si sagement ménagées, qui devait, par une soumission humble, vous conduire au grand jour. Pécheur, mon joug n'était pas non plus aussi pénible que vous vouliez le faire croire, pour vous dispenser de le porter. Interrogez mes saints, et ils vous diront combien ils ont été heureux sous mon empire, et combien leur paraissait douce une loi dont la charité est l'âme, et dont le premier précepte est d'aimer. Interrogez vos passions, et elles vous diront qu'il vous en a plus coûté pour les satisfaire, qu'il ne vous en eût coûté pour les vaincre. Interrogez le monde, ce tyran dont vous faisiez votre premier maître; et il vous répondra, que, malgré les honteux abaissements auxquels vous vous trouviez réduits, les dégoûts et les rebuts qu'il vous faisait éprouver, malgré son inconstance, malgré la bizarrerie de ses lois et de ses usages, leur nombre multiplié à l'infini, leur assujettissement et leur contrainte, toujours fidèle à le servir, vous en faisiez plus à sa suite pour vous perdre, que je n'en demandais de vous pour m'honorer et vous sauver.

Eh bien ! mes frères, c'est à vous-mêmes que j'en appelle : que répondrez-vous à ces justes reproches ? O mon Dieu ! qu'opposer à la sagesse de vos voies et de vos jugements, qui ne serve à nous confondre ! Tout nous accuse et vous justifie. Vos voies sont la sagesse même, et vos jugements, la règle des nôtres, trouvent en eux-mêmes leur justification, comme ils y trouvent leur droiture et leur équité : *Judicia tua justificata in semetipsa.* (*Psal.* XVIII, 10.)

Que manque-t-il donc à votre gloire, Seigneur ? Ce qu'il y manque, ah ! mes frères, c'est que la bonté de Dieu soit manifestée dans toute son étendue, comme sa sagesse et sa grandeur, et qu'elle devienne le supplice de ceux qui, parmi nous, l'ont si constamment outragée, ou par l'oubli profond, ou par l'abus qu'ils en ont fait.

Oui, mon Dieu, que toutes les créatures parlent à leur tour; et, au milieu de leur désordre actuel, qu'elles nous rappellent ce qu'elles étaient à notre égard, afin de nous rappeler vos faveurs.

Cet astre maintenant obscurci, et dont les feux presque éteints ne rendent plus qu'une lueur pâle et tremblante, faisait luire à mes yeux une clarté vive et pure. Par sa chaleur féconde il animait, il vivifiait la nature entière; empressée à prévenir mes vœux, sans cesse une nouvelle aurore m'annonçait son retour. Ah ! il ne devait chaque jour recommencer sa course que pour nous inviter à renouveler nos hommages, et chaque jour il n'éclairait que nos crimes.

Cette terre sèche, aride et brûlée, renfermait autrefois dans son sein les germes les plus précieux; elle multipliait et variait sans cesse en notre faveur ses ornements et ses dons. C'est pour nos besoins, nos plaisirs, qu'elle nourrissait les animaux et les plantes; c'est pour nous qu'elle prodiguait à l'envi ses semences, ses fruits et ses fleurs. Elle me peint aujourd'hui un Dieu irrité qui vient se faire justice à lui-même : alors elle me retraçait à chaque pas un Dieu bienfaisant, que je devais adorer et aimer dans tous ses ouvrages. Mais, ingrat que j'étais, me bornant à jouir de ce qui flattait le plus mes sens, et n'en réglant l'usage que sur mes passions, toutes les créatures me rendaient infidèle, et je tournais contre Dieu ses propres bienfaits.

J'aurais dû le reconnaître, ce Dieu bon, jusque dans les maux dont il m'affligeait. Il me les avait ménagés dans son amour bien plus que dans sa colère. Selon les vues de sa clémence, ils devaient m'instruire et me réformer, et ils n'ont servi qu'à m'endurcir; je devais en rendre grâces, et je ne les ai reçus qu'en murmurant.

Ainsi donc, ô mon Dieu ! comme vous me l'avez prédit, tout en ce jour combat pour vous contre moi : *Pugnabit cum illo orbis terrarum.* (*Sap.*, V, 21.)

Mais quelle vive lumière vient frapper mes yeux ! la croix étincelle d'un nouveau feu. O instrument des miséricordes de mon Dieu, c'est vous qui attirez et fixez mes regards. Vous êtes encore teinte de ce sang précieux qui a coulé pour le salut du genre humain; près de vous j'aperçois les fouets, les épines, les clous et la lance dont on s'est servi pour le répandre : O Jésus ! c'est par tant d'opprobres et de douleur que vous m'avez racheté. Je vois dans vos mains et sur vos pieds les plaies que nos péchés vous ont faites. C'est pour moi que ce côté a été ouvert, et qu'en ont coulé, avec l'eau et le sang, les sacrements que m'offrait votre Eglise.

Eh! pourquoi, ô mon Dieu! cet air menaçant et courroucé qui me glace d'effroi? N'êtes vous donc plus mon Sauveur? Dois-je oublier les noms si tendres d'époux, de père et de pasteur, que vous empruntiez autrefois pour vaincre mon indifférence? N'êtes-vous plus cet innocent agneau qui ôte les péchés du monde?

O Dieu! faut il qu'au moment où je vous retrouve avec tous vos charmes, avec tous les signes les plus éclatants de votre amour pour les hommes, de votre tendresse pour moi, je redoute en vous un juge sévère. Oui, pécheur, j'étais pour toi un Dieu infiniment bon, et je ne suis plus que le Dieu Saint, le Dieu juste et terrible, qui vient te demander compte de son sang, de sa mort, de tous ses mystères et de toutes ses grâces. Chaque instant de ta vie était marqué du sceau de mes miséricordes, et tu n'as pas su, tu n'as pas voulu en profiter. Je t'attendais, je t'invitais, je te pressais même, par la voix de mes ministres qui te rappelaient mes promesses et mes menaces, par l'exemple des âmes justes et fidèles, par des inspirations fortes et touchantes, par les remords de ta conscience, par l'amertume que je répandais sur ce qui flattait le plus ton cœur; je te pressais de t'attacher entièrement à moi, et tu me résistais, et tu ne formais que des résolutions vagues, incertaines, et tu demeurais constamment attaché au monde et à toi-même. Tantôt, plein d'une folle présomption, tu te flattais qu'en différant de jour en jour, il viendrait enfin un heureux moment qui briserait tes chaînes, sans avoir rien fait de ton côté pour les rompre; tantôt, portant la défiance jusqu'au désespoir de ton salut, séduit par des systèmes impies et par les désirs de ton cœur, tu osais regarder ta conversion et mes commandements comme impossibles, tu prétextais l'insuffisance de tes forces et des secours que je t'offrais : ah! que n'étais-tu aussi fidèle à y répondre que ton Dieu se montrait empressé à te les accorder!

O ciel! il est donc vrai!.... Dieu m'a comblé de ses faveurs, il est souverainement bon, souverainement aimable; il voulait me rendre heureux, il m'aimait... et je le perds!

Fixons ici, mes frères, pour un moment, toutes nos réflexions, toutes nos pensées. Reconnaître toute la bonté d'un Dieu, découvrir en lui un être souverainement parfait, et qui a été pour nous un père, un frère, un ami; mais le meilleur de tous les pères, le frère le plus tendre, l'ami, le bienfaiteur le plus généreux, qui s'est livré lui-même ponr nous sauver: reconnaître qu'on pouvait, qu'on devait l'aimer, qu'il n'y avait que lui qui pût faire notre bonheur; et le perdre, lorsqu'on était fait pour le posséder, quel supplice!.... Ah! il serait plus doux mille fois de n'être jugé que par un Dieu toujours terrible et cruel.

Cependant, mes frères, parce que Dieu est bon et qu'il vous aime, vous pouvez encore profiter des moments que vous laisse sa miséricorde; vous pouvez prévenir les impressions funestes que son dernier jugement fera sur ceux qui auront persévéré dans leur aveuglement et leur infidélité. Si Dieu était moins bon, vous auriez lieu peut-être, après tant d'outrages, de désespérer de sa clémence; mais il n'est pas ce que sont les hommes, qui ne savent, hélas! que se venger et punir, ou qui du moins ne se déterminent qu'avec peine à pardonner.

Quant à vous, ô mon Dieu! vous nous le dites par la bouche de votre prophète, vous ne voulez pas que le pécheur périsse, mais qu'il se convertisse et qu'il vive; c'est donc en votre nom que je parle, lorsque je l'invite à retourner à vous, et que j'ose lui promettre que vous oublierez ses offenses pour ne plus entendre que la voix de son repentir!

Ne différez donc plus, mes frères, de répondre à la tendresse de votre Dieu. Si vous n'écoutiez pas aujourd'hui ces sollicitations pressantes que je vous fais en son nom, votre cœur ne ferait que s'endurcir de plus en plus; la mort vous surprendrait au milieu de vos désordres; elle assurerait pour toujours votre malheureux sort: et votre jugement, si peu éloigné peut-être de l'instant où je parle, serait pour vous, par sa rigueur, le prélude de celui où Dieu se manifestera avec tant de gloire, et où le pécheur se sentira comme accablé de tout le poids de sa grandeur, de sa sagesse et de sa bonté, si longtemps outragées.

Mais si ce n'est pas encore assez pour vous déterminer, j'ajoute que c'est dans ce dernier jour que l'homme jugé et manifesté au tribunal de son Dieu recevra l'entière rétribution de ses œuvres. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Sous l'empire d'un Dieu juste, il fallait enfin que la vertu fût exaltée, que le vice fût humilié et confondu; il fallait un jugement public et solennel, où Dieu, après s'être rendu gloire à lui-même, après avoir rendu à ses saints l'honneur et la justice qui leur sont dûs, mais que les hommes leur ont si souvent refusés, fît éprouver aux pécheurs la honte et la douleur qui doivent être le partage du crime, mais qui, sur la terre, ne l'ont été que trop souvent de l'innocence.

C'est aussi ce qui s'accomplit de la manière la plus parfaite dans le jugement dernier, et cela par la résurrection des corps si différente dans les élus et dans les réprouvés, par la séparation des bons et des méchants, par la manifestation de leur conscience, par l'arrêt qui leur est prononcé.

Qu'entends-je! quels sons bruyants s'élèvent dans les airs! De toutes les extrémités du monde retentit la trompette fatale qui doit réveiller les morts au fond de leurs sépulcres. Une voix formidable se

mêle à ces funèbres accents : *Levez-vous, morts, et venez au jugement : « Surgite, mortui, et venite ad judicium.* » Ici tous les titres disparaissent, tous les hommes sont égaux : Levez-vous, morts : *Surgite, mortui.* Voix puissante qui ranime nos cendres, qui démêle ce que la poussière des tombeaux avait confondu, qui rassemble ce que le ravage des temps avait dispersé, et qui reforme ce même corps que l'homme a fait servir à son salut ou à sa réprobation! Justes, levez vos têtes, le moment de votre rédemption approche. Vos corps sanctifiés par la continence, par l'éloignement des plaisirs mondains et profanes, atténués autrefois par le jeûne, les veilles et tous les actes de la mortification chrétienne et d'une pénitence austère, ne seront plus pour vous un sujet de crainte et de scandale qui vous fasse gémir, un fardeau dont le poids vous accable et que vous ne traîniez qu'avec peine; souples, agiles, soumis, pleins de beauté, d'éclat et de lumière, ils ont leur gloire après avoir contribué à la vôtre; au milieu de tant d'austérités, lorsque vous leur paraissiez si cruel, c'était donc là ce que vous leur réserviez!

Mais, ô hommes terrestres et charnels! ô hommes mondains! ô vous tous qui étiez les esclaves de vos sens! quel corps défiguré, quel cadavre infect, quel squelette affreux va vous servir pour toujours de prison! tout courbés sous son poids, les yeux baissés vers la terre, le saisissement et le trouble dans l'âme, vous vous faites horreur à vous-mêmes. C'est là cependant ce corps que vous aimiez tant, que vous avez tant flatté; ce corps qui ne cherchait qu'à plaire et qu'à séduire, que vous pariez avec tant de soins et tant d'art : le reconnaissez-vous? C'est là cette chair que vous ne voyiez s'affaiblir et périr qu'à regret, que vous eussiez voulu conserver toujours, pour vivre toujours au gré de ses désirs; voilà le maître que vous aviez choisi. Avouez-le aujourd'hui, que son empire est humiliant! que son commerce vous devient pénible! Ah! que n'est-elle anéantie, cette chair qui a servi d'amorce à la convoitise, et qui a pu vouloir plaire à d'autres qu'à Dieu. Vains regrets, mes frères! il est juste qu'elle fasse pour toujours votre supplice, après que vous en avez fait si longtemps votre idole.

Cependant le petit nombre des saints et des élus se trouve encore mêlé et presque confondu parmi la foule innombrable des réprouvés. Les places ne sont pas encore marquées. Les deux cités semblent encore n'en former qu'une, quoique composées de citoyens maintenant si différents au dehors comme ils l'ont toujours été au dedans par la volonté. Leur mélange, ô mon Dieu! doit-il encore durer longtemps? Esprits célestes, anges du Seigneur, que tardez-vous à les séparer! C'en est fait; Jérusalem s'élève au milieu des cris de joie et des chants de victoire, et ses habitants, devenus les juges des méchants, sont assis sur des trônes à la droite de Jésus-Christ, tandis que les enfants de Babylone, suppliants, prosternés, occupent la gauche en frémissant. Ah! que les choses ont changé de face! je ne voyais autrefois de différence parmi les hommes que celle du rang, de la naissance, des richesses et des talents; ici je n'en vois plus d'autre que celle du vice et de la vertu. Mais qu'elle est grande, mes frères, et que la distance entre le juste et le pécheur est immense!

Considérez-les, ô mondains, ces hommes dont l'humilité, la patience et le détachement vous paraissaient ou bassesse de cœur, ou faiblesse d'esprit; qui d'eux ou de vous connaissait mieux la vraie sagesse et la véritable grandeur? Insensés que nous étions, direz-vous, en leur rendant témoignage malgré vous, leur vie nous paraissait une folie, et cependant les voilà élevés au rang des enfants de Dieu, et leur partage est avec les saints. Nous nous sommes donc bien trompés : *Ergo erravimus.*

Ames justes, âmes fidèles, que j'envie votre gloire! Mais, hélas! dois-je y prétendre? Quelle sera ici ma place? De la droite ou de la gauche, quel côté m'est destiné?...

Pour répondre à une question si importante, mes frères, et que nous ne saurions trop souvent nous faire à nous-mêmes, ne puis-je pas appliquer ici ce beau mot de Tertullien : La solution de toutes nos difficultés, de toutes nos inquiétudes, de tous nos doutes, c'est Jésus-Christ : *Solutio totius difficultatis, Christus.*

Sommes-nous animés de son esprit, portons-nous sa croix, suivons-nous ses maximes et ses exemples, marchons-nous par la voie étroite qu'il nous a tracée, haïssons-nous le monde, ses pompes et ses plaisirs, nous sommes du nombre des disciples du Sauveur, et il nous reconnaîtra pour ses élus. Le monde, l'orgueil ou la chair ont-ils l'empire sur notre âme, frémissons et convertissons-nous. La différence des saints aux réprouvés, c'est Jésus-Christ; le caractère de notre élection ou de notre réprobation, c'est la conformité ou l'opposition que nous avons avec Jésus-Christ : *Solutio totius difficultatis, Christus.*

Mais le livre s'ouvre aux pieds du souverain Juge, le livre des consciences où les mœurs des hommes, leurs actions, leurs pensées, leurs désirs ont été gravés à chaque instant de leur vie par la main d'un Dieu juge et témoin. Le lion de Juda en a rompu les sceaux; hommes de toute langue, de toute tribu, de toute nation, venez et voyez. Aux traits qui y sont imprimés, vous reconnaissez-vous? Y reconnaissez-vous ceux avec lesquels vous viviez sur la terre, et en portez-vous le même jugement que vous en portiez autrefois?

Reconnaissez-vous ce juste qui vivait

oublié des uns, méprisé par les autres, outragé, calomnié par ses voisins et ses proches, opprimé par les riches, les puissants et les forts, sans appui, sans ressources du côté du monde, mais qui, toujours fidèle et toujours cher à son Dieu, cachait sous les dehors d'un état vil et abject l'âme la plus héroïque? Voyez comme il rendait le bien pour le mal, des bénédictions pour des malédictions; comme il étouffait dans son cœur tout ressentiment, toute plainte et tout murmure; n'apercevant dans ceux qui le persécutaient que les instruments de la justice de Dieu, et oubliant qu'ils étaient ses ennemis, pour les aimer comme ses frères. Considérez comme il baisait amoureusement les croix que Dieu lui envoyait, comme il se renfermait dans le secret de la face du Très-Haut, et ne cherchait de consolation qu'en lui seul.

Reconnaissez-vous cette âme pure et simple? reconnaissez-vous cet homme qui, sous l'apparence d'une vertu commune, acquérait aux yeux du souverain Etre les plus grands mérites? Voyez comme il relevait, par la pureté de ses intentions, par un désir ardent de la gloire de Dieu, jusqu'à ses moindres actions, et leur donnait un prix qui les égalait aux plus grandes: fidèle aux devoirs de son état, il ne préférait pas les œuvres surabondantes aux obligations étroites que sa situation lui imposait. Telle était la disposition de son cœur, que ses travaux, ses plaisirs même, toute sa vie devenait une prière fervente, qui, comme un parfum d'agréable odeur, s'élevait sans cesse vers le ciel. Voyez quels efforts, quelle violence il était obligé de se faire pour arrêter les fougues de son imagination, pour réprimer ses passions les plus secrètes, pour corriger les vices de son naturel, pour résister aux tentations qui servaient d'épreuve à sa vertu. Quel empressement à profiter des moindres grâces! quel soin pour éviter les fautes les plus légères! Ames tièdes et lâches, vous appelez ces soins des minuties et des scrupules, et c'est par eux qu'il a obtenu l'heureux don de la persévérance. Voyez comme les biens visibles et passagers le ramenaient aux biens invisibles et permanents; comme il soupirait sur les bords de l'Euphrate, au milieu du tumulte et des embarras du siècle, après la céleste Sion. Voyez ses tendres gémissements, ses saintes alarmes; il se défiait de lui-même, il se regardait comme un serviteur inutile, il tremblait au souvenir des grâces qu'il avait reçues, et ne se comparait aux plus grands pécheurs que pour se croire encore plus infidèle.

Reconnaissez-vous enfin cette âme toujours constante dans les voies du salut, et qui l'a été jusque dans le sein des honneurs et des richesses? Elle faisait à Dieu un sacrifice intérieur de ce que sa condition lui offrait de plus séduisant. Autant prenait-il plaisir à l'élever au dessus des autres hommes, autant en prenait-elle à s'humilier devant lui. Elle ne cherchait en toutes choses qu'à procurer le plus grand bien qui fût en son pouvoir, et ne connaissait pas de plaisir plus doux que celui de faire des heureux. Elle visitait, mais sans ostentation, les pauvres, les malades, les captifs, et voyait en eux les membres souffrants de Jésus-Christ. Dans toutes ses œuvres sa gauche ignorait ce que faisait sa droite, tant elle craignait de trouver sa récompense dans la louange des hommes, et dans ces retours sur soi-même qui accompagnent presque toujours les actions d'éclat.

O mes frères! que la vertu de ces justes était digne de vos hommages! et elle n'était que l'objet de votre indifférence ou de vos mépris. Vous ne trouviez de beau que ce qne le monde admirait, que des qualités frivoles, presque toujours étrangères à l'homme, et qui ne dépendaient pas de lui; que ce qui flattait votre orgueil ou vos sens, et qui brillait au dehors par un lustre emprunté; et la vertu, qui fait seule, dans les âmes, la vraie beauté, les vraies richesses, la noblesse et la véritable grandeur, n'avait aucun prix à vos yeux. Vous lui avez refusé vos éloges, et c'est de Dieu qu'elle reçoit sa louange. Contemplez maintenant tous ses charmes; les ombres que vous vous efforciez de répandre sur elle se dissipent; semblable au soleil dans son midi, elle perce les nuages qui la couvraient, et son éclat en paraît plus vif encore. C'est cependant pour elle que vous étiez faits; dans tous les états, dans tous les rangs elle a eu ses partisans fidèles, et vous ne l'avez pas suivie.

Hé bien! soyez donc maintenant un objet d'horreur au monde entier. O vous, dit le Seigneur, vous tous, mes saints et mes élus! venez juger ce pécheur, qui, livré à ses penchants déréglés, n'a rien fait pour les combattre, et a tout osé pour les satisfaire. Voyez-le, tout rempli de sa passion, sacrifier son Dieu à ses plaisirs, la justice et la vérité à ses intérêts, les lumières de sa raison à sa volonté propre, ses amis les plus chers à sa vanité ou à son inconstance, les devoirs de son état, son épouse et ses enfants, à ses amusements et à sa vie molle et licencieuse; le monde entier à ses caprices, si le monde eût été sous son empire. Vain dans la prospérité, faible et rampant dans la disgrâce, sans fidélité pour ses maîtres, sans ménagements pour ses égaux, sans bonté, sans humanité même pour ceux qui lui étaient soumis, sans bonne foi dans les engagements qu'il contractait, ingrat dès qu'il ne trouvait plus aucun avantage à paraître reconnaissant, dénaturé, perfide, quelle âme de boue! quel monstre! et quel tissu d'iniquités maintenant dévoilées à la face de l'univers!

Voyez cette âme mondaine qui ne connaissait de loi que l'usage et la coutume, dont l'honneur était l'idole, et qui, sous ce nom d'honneur, n'encensait que l'orgueil; vicieuse dès qu'elle pouvait l'être

sans honte, elle n'aimait de la justice que l'éclat qu'elle procure; elle se contraignait pour se concilier l'estime des hommes, et ne faisait rien pour mériter les suffrages de son Dieu. Que sa fausse vertu soit appréciée, que le masque tombe, et que ses admirateurs eux-mêmes rougissent de leurs éloges!

Voyez ces faux justes, dont toute la vie n'a été qu'un cercle d'illusions et de chimères. Leur amour-propre, toujours complaisant, mettait au-devant de tous leurs défauts un voile imposteur. Inquiets, chagrins et bizarres au sein de leur famille, ils se pardonnaient tout, et ne pardonnaient rien aux autres. Leur piété, pleine d'ostentation, rude et sévère au dehors, mais presque toujours commode en secret, parlait le langage de la croix, et s'enivrait à longs traits des délices et des voluptés du siècle. La douceur dans les yeux, et le fiel dans le cœur, ils laissaient distiller de leur bouche un poison préparé avec art, et sous le manteau de la charité ils portaient le poignard dans le sein de leurs frères. Leur esprit indocile ne chérissait que ses propres idées; ami des nouveautés, il ne favorisait que les schismes et les erreurs.

Voyez enfin cette âme tiède et toujours lâche et indolente lorsqu'il s'agissait de son salut. Elle n'avait pas de grands vices, et c'est ce qui la rassurait; mais elle ne voulait pas faire attention qu'elle serait condamnée un jour pour ne pas avoir eu de grandes vertus. Je l'avais douée de cette heureuse sensibilité qui fait les âmes pénitentes et les grands saints; et c'est l'amour-propre qui épuisait toute la délicatesse, toute la sensibilité de son cœur; généreuse, reconnaissante, fidèle à l'égard des hommes, elle n'était ingrate et volage qu'envers son Dieu. Elle faisait un pas vers moi, et le moment d'après elle en faisait deux vers le monde. Elle devait produire des fruits abondants, et, comme une terre inculte et sauvage, elle n'a produit que des fleurs stériles, des ronces et des épines. Plus je l'ai comblée de grâces et de faveurs, plus j'exige d'elle un compte rigoureux. Qu'elle soit jugée, non pas seulement sur ce qu'elle a fait, mais sur ce qu'elle aurait dû faire, et que son infidélité à tant de dons qu'elle a reçus soit la mesure de la honte qu'elle doit ressentir d'en avoir si longtemps abusé.

Ici, mes frères, interrogez votre conscience; considérez, de ces différents caractères, quel est, du moins en partie, celui qui vous est propre; sondez les replis les plus secrets de votre cœur, et voyez ce que vous voudriez ne pas porter au tribunal du souverain juge, afin de vous épargner, par une confession humble et une pénitence sincère, la honte de l'y porter un jour dans toute sa difformité, et aux yeux de tous les hommes. Songez que la discussion doit être entière, qu'on vous imputera et le mal que vous aurez fait, et celui qu'on aura fait à votre exemple; et les péchés qui sont présents à votre mémoire, et ceux que vous aurez oubliés ou négligés par trop d'indulgence pour vous-mêmes; et les pensées ou les paroles manifestement mauvaises, et les pensées ou les paroles seulement oiseuses et inutiles; et l'abus des grâces qui vous ont été faites, et le mépris de celles qui vous étaient destinées, si vous eussiez travaillé à les mériter; et l'éloignement ou la profanation des sacrements, et le peu de fruit que vous en avez retiré; et les moments que vous avez donnés au crime, et ceux que vous avez perdus par le désœuvrement et l'oisiveté. Songez qu'on discutera tout à la fois, et le bien que vous avez omis, et celui même que vous avez fait, mais non pas comme vous deviez le faire dans l'ordre du salut, avec l'application et les soins nécessaires, avec une intention droite en vue de Dieu, et par un véritable amour de la justice et des récompenses éternelles. Pensez encore que cette manifestation doit être accablante pour le pécheur : rien de si caché qui ne soit révélé : l'origine, les progrès, les suites honteuses de vos passions, les désirs et les pensées bizarres qu'elles faisaient naître en vous, les agitations, les intrigues, les lâchetés, les complots, qui en formaient l'enchaînement et la trame funeste; ces grands événements qui avaient en vous pour principe de si petites et si misérables causes; ce cœur si vil, si bas, si rampant, fardé au dehors par l'éclat de la gloire des succès et des honneurs; mais dévoilé aux yeux de vos lâches confidents, par les honteuses manœuvres de l'intérêt, de la jalousie et de l'ambition; cette grandeur d'âme, cette générosité apparente, cette sagesse exempte des moindres soupçons, cette probité exacte et sévère, qui n'étaient qu'un masque, et ne couvraient qu'une affreuse nudité : quel opprobre!... Les yeux du monde entier fixés sur vous; chaque homme éclairé dans cet instant des lumières de Dieu même; vos péchés montrés et aperçus de tous, avec ce caractère de turpitude et d'infamie attaché au vice lorsqu'on le voit dans sa nature et non plus dans les préjugés des hommes : vous-mêmes n'en concevant que trop, pour votre honte, la bassesse et la noirceur. Ah! je ne suis plus étonné que le pécheur demande aux collines et aux montagnes de tomber sur lui, de le soustraire, s'il se pouvait, à la vue de son Dieu, à celle des anges et des hommes, au sentiment de son existence, par une seconde mort.

Mais non, rien ne peut le dérober à la colère de celui qui est assis sur son trône, et à ses justes vengeances. L'univers est dans l'attente de sa destinée : un silence profond précède et annonce l'arrêt irrévocable qui va fixer le sort de tous les hommes : Jésus-Christ le prononce. *Venez*, dit-il à ses saints, *venez*, *les bien-aimés de mon Père* (*Matth.*, XXV, 34) : *Venite, benedicti Patris mei.* Ce n'est plus à partager avec moi les souffrances et les oppro-

bres de la croix, à boire le calice de ma passion, à vous renoncer vous-mêmes et à marcher dans les voies étroites et difficiles, que je vous appelle. Le temps de vos combats et de vos tribulations est passé; venez : *Venite*. Ce n'est pas une félicité imparfaite qui vous attend, ce ne sont pas des plaisirs d'un moment que je vous ai réservés; ce sont des joies ineffables, ce sont des délices que l'esprit humain ne peut comprendre, et qu'on ne peut bien connaître qu'en les éprouvant; c'est un torrent de voluptés, c'est un bonheur pur et sans mélange, c'est une gloire éternelle, c'est un royaume où je vous récompenserai en Dieu, puisque je serai moi-même votre récompense : ***Venite, possidete regnum.*** (*Ibid.*)

Quelle parole! les justes l'ont entendue; les justes sont heureux. Mais quelle révolution, quel changement soudain! la foudre gronde, le glaive étincelle dans les mains du souverain Juge, son front se couvre d'un sombre nuage, ses yeux si tendres s'allument et s'enflamment, sa bouche ne s'ouvre plus que pour prononcer un anathème éternel : ***Allez, maudits, retirez-vous de moi.*** (*Matth.*, XXV, 41.) De vous, Seigneur, de vous, mon souverain bien, l'unique centre de ma félicité! O mon Dieu! m'éloigner de vous, et où irai-je, quand je vous perds? quelle ressource me reste-t-il? qui peut me dédommager d'une perte si grande? ***Allez, maudits, au feu éternel*** qui vous est préparé : ***Discedite in ignem æternum.*** Quel coup de foudre! quel arrêt! et qui d'entre nous se l'entendra prononcer? Ah! c'est celui qui m'écoute et qui ne tremble pas; mais dont le cœur, insensible aux menaces ainsi qu'aux promesses, se refuse encore aux impressions de la grâce, et ne se laisse toucher ni par la crainte ni par l'espérance. C'est celui qui m'écoute, qui tremble; mais qui, se bornant à cette crainte stérile, va reprendre, au sortir de ce temple, ses vains amusements, ses passions, ses habitudes et ses vices; c'est celui qui m'écoute, qui fera quelques efforts, mais qui, retombant aussitôt sur lui-même, se lassera de ces premiers moments de combats, fermera de nouveau les yeux à la lumière, et se plongera plus que jamais dans l'oubli de Dieu et dans les ombres de la mort; ce sont ceux qui se disent : J'ai encore du temps; ce sont ceux qui, aveugles sur leurs propres défauts, appliquent aux autres des vérités qu'ils ne devraient appliquer qu'à eux-mêmes; ce sont ceux enfin, qui, présumant de la miséricorde de Dieu, comptent pour rien sa justice,

Cependant un nouveau monde, de nouveaux cieux se préparent; ils s'ouvrent pour recevoir les justes. Jésus-Christ y conduit ses saints, et les fait triompher avec lui; sa lumière les environne, et forme autour d'eux une couronne immortelle. Ils portent dans leurs mains la palme des vainqueurs. Des torrents de joie inondent leur âme. Ils entrent dans la céleste Sion, en louant le Seigneur. Le ciel se ferme.... O rage! ô désespoir! ô malheureux réprouvés! Plus de patrie céleste, plus de Dieu, plus de bonheur pour vous. Leurs yeux sont fixés vers le ciel; ils y tendent comme le fer se porte vers l'aimant qui l'attire, comme les éléments se portent vers leur centre; la fureur semble leur prêter des forces; mais des spectres affreux, d'horribles ministres de la justice d'un Dieu, les repoussent vers la terre. Quels abîmes profonds se creusent sous leurs pas! quels torrents de flammes échappées! quel nouvel embrasement! quel cri!.... Ils sont précipités.

L'enfer, des feux, des démons, un ver rongeur, un repentir amer, des grincements de dents et des pleurs, une éternité de peine, quel partage!.... O dernier jour auquel on ne pense pas! ô jour qui arrivera enfin, qui sera présent tandis que les autres jours seront passés, qui commencera pour ne finir jamais, et auquel on ne se prépare pas! Jour heureux ou fatal, dont cette vie, dont l'instant de la mort décide....

O mon Dieu! ne me laissez point oublier ce jour de votre manifestation et de vos jugements; que j'en porte partout la pensée; qu'elle me détermine, qu'elle me change; et, par le mépris de tous les biens, par le détachement de ce qui n'est pas vous, ô mon Dieu, qu'elle me conduise à votre amour et à l'éternité bienheureuse. C'est ce que je vous souhaite.

SERMON V,

IIe *pour le premier dimanche de l'Avent.*

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. (*Luc.*, XXI, 27.)

Alors ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté.

N'est-ce donc pas assez du jugement que nous devons tous subir à l'heure de notre mort? Pourquoi faut-il que nous paraissions une seconde fois devant le tribunal du Tout-Puissant, et que les arrêts qu'il doit prononcer alors aient l'univers entier pour témoin?

Rien de plus équitable, mes frères, rien de plus conforme à la sagesse du souverain Être et aux intérêts de sa gloire. Trop longtemps on aura accusé sa providence, trop de murmures se seront élevés contre les lois par lesquelles il gouverne l'univers; on se sera plaint trop souvent et de la prospérité des méchants, et des maux que le juste éprouve ici-bas : l'impie se sera dit à lui-même : le Seigneur a détourné les yeux pour ne rien voir de ce qui se passe dans ce monde; que dis-je? peut-être l'impie l'aura-t-il fait l'auteur des crimes qui inondent la terre.

Mais dans ce jour que l'Ecriture appelle

par excellence *le jour du Seigneur : « Dies Domini,* » il se lèvera pour défendre lui-même sa cause, il se souviendra des outrages qu'on lui aura faits, et il confondra aux yeux de tous les hommes la folie et la témérité de ceux qui auront osé se porter pour ses accusateurs et pour ses juges. Alors il nous manifestera la sagesse de ses décrets, la sainteté de ses voies, l'ordre et la beauté de l'univers; alors il rendra à sa gloire tout ce que l'impie avait cherché à lui enlever; il fera plus encore, c'est dans la personne de son Fils qu'il nous jugera; c'est Jésus-Christ qui le représentera dans tout l'éclat de sa majesté, parce que c'est en lui qu'il a mis toutes ses complaisances, et que c'est en lui aussi qu'il a été le plus vivement outragé.

Le Verbe s'est incarné, il est venu apporter aux hommes la lumière, la grâce et le salut; et les uns se font gloire de le méconnaître; mais dans ce dernier jour les mystères de l'incrédulité seront révélés, et l'incrédule sera couvert de honte aux yeux de ses propres admirateurs. Les autres portent, à la vérité, le nom de chrétien, mais ils le déshonorent par leurs œuvres; et Jésus-Christ leur opposera la religion qu'ils professaient; et leur faisant connaître les avantages dont elle devait être la source à leur égard, il s'en servira pour les juger.

Je m'arrête à ces dernières réflexions, comme à ce qu'il nous importe le plus de considérer dans un siècle où la foi éprouve tant de contradictions, et de la part de ceux qui se déclarent ses ennemis, et de la part de ceux même qui s'avouent ses disciples. Ceux-là seront jugés sur la foi qu'ils n'ont pas eue, mais qu'il ont dû avoir, et leur jugement, en les couvrant d'opprobre, commencera le triomphe de la religion sainte qu'ils ont méprisée; c'est ce qui fera le sujet de ma première partie. Ceux-ci seront jugés sur la foi qu'ils ont eue, mais qu'ils ont démentie par leurs actions; et le prix de cette foi, manifesté en présence de toute la terre, en devenant le principe de leur condamnation, achèvera de faire briller du plus vif éclat cette même religion dont ils n'auront su, ou, pour mieux dire, dont ils n'auront voulu retirer aucun fruit; ce sera le sujet de la seconde partie.

Puissent, mes frères, ces grandes vérités produire sur vous tout l'effet que j'ose m'en promettre! Puissent-elles ou ranimer et affermir dans vos cœurs la foi qui peut-être y est ébranlée chaque jour par tant d'assauts qu'on lui livre de toute part, ou vous porter à agir selon la foi que vous avez reçue, et à confondre, sinon par vos discours, au moins par toute votre conduite, les esprits téméraires qui osent s'élever contre elle. C'est ce que nous allons demander à Dieu par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

A Dieu ne plaise, mes frères, que j'ose former des soupçons odieux sur la foi de ceux qui m'écoutent. N'ai-je pas, au contraire, tout lieu de croire qu'il n'est personne parmi vous qui n'ait conservé avec soin ce dépôt précieux que le ciel vous a confié? C'est la foi qui vous a rassemblés aujourd'hui dans ce temple, et j'ai du moins la consolation de penser que vous n'y venez que pour la soutenir ou pour la rendre plus vive encore. C'est aussi pour répondre à des intentions si droites et si pures, que je dois travailler à vous prémunir contre les dangers où l'expose la corruption du siècle où nous vivons, siècle malheureusement fécond, puisqu'il l'est surtout en faux sages qui mettent l'agrément et le plaisir à la place des vertus, et qui ont substitué la séduction et le mensonge à la lumière et à la vérité. Apprenez donc à les connaître, je ne dis pas seulement pour les craindre, pour les mépriser et pour les fuir, mais pour faire tomber sur eux, s'il le faut, les traits subtils et empoisonnés qu'ils pourraient lancer contre vous. C'est au tribunal du Souverain être, de ce juge clairvoyant qui sonde les esprits et les cœurs, qu'il faut les citer aujourd'hui. C'est là que, pour venger la religion des attentats qu'ils forment contre elle, ils seront jugés et sur les sources funestes et sur les suites honteuses de leur incrédulité. Je dis en premier lieu, sur les sources de leur incrédulité. Si la religion que nous professons n'était pas appuyée sur des preuves qui rendent inexcusables ceux qui refusent de s'y soumettre, il serait inutile et même injuste de chercher d'autres causes de l'infidélité où l'on tombe à son égard, que son peu de fondement.

Mais c'est cette religion si nécessaire à l'homme, puisque sans elle je ne vois dans tout l'univers que des erreurs et des crimes; c'est cette religion aussi ancienne que le monde, puisqu'elle nous force de remonter par une suite de faits qui se lient entre eux, qui se supposent mutuellement, et se rendent témoignage l'un à l'autre, aux premiers jours de la création, à cet instant où l'homme pécheur et dégradé a besoin de la miséricorde de son Dieu pour en obtenir un rédempteur; c'est cette religion parfaitement une, puisqu'elle a pour unique terme Jésus-Christ, ce libérateur, ce Messie promis, attendu, figuré, annoncé de la manière la plus éclatante dans l'ancienne loi; ce Sauveur donné enfin à la terre comme le Maître de la nature dont il interrompt le cours à son gré; comme le législateur suprême qui éclaire et qui réforme le genre humain; comme un Dieu Sauveur, qui, par ses abaissements et ses souffrances, expie les péchés des hommes; c'est cette religion qui porte tant de caractères de divinité dans son établissement et dans sa durée; caractères qui subsistent en partie sous nos yeux, et que depuis dix-huit siècles les Juifs, les hérétiques et les impies nous rendent toujours plus sensibles; c'est cette religion enfin si grande, si parfaite dans l'i-

dée qu'elle nous fait concevoir d'un premier Etre, source unique de toute perfection, et créateur de tous les êtres ; si élevée dans ses dogmes, si sainte, si pure, si irrépréhensible dans sa morale, si propre à nous faire rendre au vrai Dieu la gloire qui lui est due, si ennemie d'un amour déréglé de nous-même, si opposée à toutes nos inclinations perverses, à tout ce qui peut nous avilir, nous dégrader et troubler l'ordre de la société.

N'en est-ce pas assez pour nous donner droit de rechercher les causes de l'incrédulité de ceux qui la combattent, non dans le défaut de preuves du côté de la foi, mais dans les mauvaises dispositions de leur esprit et de leur cœur ? Oui, c'est là que Dieu les cherchera lui-même, parce que c'est là seulement qu'elles peuvent se rencontrer. Ce n'est pas, leur dira-t-il, au grand jour de sa justice et de sa lumière, ce n'est pas l'amour de la vérité qui vous a conduits; où auriez-vous pu vous flatter avec plus de raison de la trouver qu'au sein du christianisme ? Mais dans les uns c'est la légèreté d'un esprit frivole et crédule qui les a égarés; première source d'incrédulité, et qui n'est malheureusement que trop ordinaire.

Que voyons-nous, en effet dans le monde ? que des esprits superficiels et volages, qui effleurent toutes les matières et ne s'arrêtent sur aucune ; qui changent de doctrine sans examen, sans étude, et qui franchissent le pas le plus important sans presque se donner la peine d'y réfléchir. Ils regarderaient comme un martyre l'application la plus légère. Ils ne parlent que de principes, et n'ont pas même encore su se faire des idées; la profondeur d'un raisonnement exact et suivi les dégoûte et les fatigue ; entraînés par une imagination vive et déréglée, ils ne se plaisent qu'à détruire, parce qu'ils ne se sentent pas assez de fonds pour construire et pour édifier. Ils n'adoptent pour vrai que ce qui leur paraît nouveau ; nul sentiment ne prend racine dans leur âme ; ils l'oublient, ils le rejettent dès qu'il n'a plus pour eux le mérite de la nouveauté.

Non-seulement ils sont légers et frivoles, mais ce qui est une suite de leur frivolité, et ce qui entrera en jugement contre eux en faveur de la foi qu'ils ont abandonnée, c'est cette crédulité puérile qui les rend sourds aux autorités les plus respectables, les plus dignes de les fixer, pour les rendre dociles à la voix de quelques hommes connus pour la plupart par des talents plus brillants peut-être que solides ; ils aiment à passer pour leurs disciples ; sans compter les voix ni les peser, ils s'arrêtent à ce qui les éblouit davantage, et ne font aucun cas du suffrage de tant d'hommes illustres de tous les siècles, de tous les états et de tous les rangs, que la religion compte au nombre de ses défenseurs les plus zélés ou de ses partisans les plus sincères.

Mais on aime mieux suivre le petit nombre, celui dont les opinions sont les plus hardies, les plus singulières, les plus propres à nous distinguer; et c'est la seconde source de l'incrédulité, un esprit vain qui ne cherche qu'à paraître, qu'à s'annoncer et qu'à briller.

Or, il est difficile, lorsqu'on n'a qu'un mérite ordinaire, de s'annoncer, de briller parmi les hommes, en n'adoptant que des opinions communes. Il faut avoir en soi de grandes ressources, il faut être au rang des génies du premier ordre, pour penser et pour dire ce que tout le monde pense et dit avec nous, et pour le dire de manière à s'attirer encore l'admiration publique. Il ne reste donc plus, avec des talents médiocres, d'autre voie, pour se distinguer, que celle de paraître avoir des sentiments à part, de sortir des routes ordinaires ; et c'est ce que l'on fait aujourd'hui avec tant de succès, par le ton de confiance dont on appuie ses opinions, par l'enthousiasme avec lequel on dit les plus petites choses, par cet air impérieux et décidé avec lequel on prononce des sentences dont la droite raison a souvent à rougir autant que la véritable religion. Nul siècle, vous le savez, où l'on ait parlé davantage de lumières, de véritable clarté, d'esprit philosophique, et où l'on ait moins connu ce ton simple, modeste et réservé qui sied si bien à la véritable sagesse ; nul siècle encore où l'on ait éludé avec un art aussi méprisable les preuves les plus convaincantes. On ne pense pas que, comme le dit saint Augustin, la moindre chose vraie vaut infiniment mieux que les faussetés les plus ingénieuses que l'esprit puisse inventer. Un bon mot donné du moins pour tel, une saillie, un trait vif et méchant, une plaisanterie sur les objets les plus graves et les plus sérieux, voilà comme on résout les questions les plus importantes. Tout passe, tout est bon, pourvu qu'on puisse jeter de la poudre aux yeux des faibles.

Mais que pouvons-nous penser que Jésus-Christ dira à ces hommes vains, lorsqu'ils paraîtront devant son tribunal en présence de ceux dont ils ont cherché les applaudissements et dont ils ont voulu captiver les suffrages ? Ne leur adressera-t-il pas ces paroles qu'il adressait aux Juifs : Comment pouviez-vous croire, comment auriez-vous pu former des chrétiens, vous qui aimiez à recevoir de la gloire les uns des autres, et qui ne cherchiez point la gloire qui vient de Dieu seul ; vous, encore une fois, qui préfériez la gloire qui vient des hommes à celle que Dieu pouvait vous donner : *Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab invicem quæritis, et gloriam quæ a solo Deo est non quæritis.* (*Joan*, V, 44.)

Et, plût à Dieu, mes frères, que des esprits frivoles fussent seuls capables d'un pareil égarement ! N'avons-nous pas vu de nos jours un génie heureux et fécond, un homme qui, d'après l'idée qu'on s'en est formé dans le monde, semblait fait, non-

seulement pour tracer aux nations l'esprit des lois qui les gouvernent, mais encore fait pour donner la loi à son siècle au lieu de la recevoir, avouer enfin que, quoiqu'il nourrît depuis longtemps dans son cœur une sorte de respect et d'attachement pour la religion, il n'avait pu se refuser au désir d'être mis constamment au nombre de ces prétendus esprits forts que le siècle admire et révère, et que cela seul lui avait comme arraché ces traits d'irréligion qu'il a semés encore dans son dernier ouvrage; aveu qui, dans un homme tel que celui dont je parle, était du moins bien propre à effacer une telle faiblesse, s'il ne pouvait pas en prévenir toutes les suites?

La vanité, qui cherche à se distinguer, à se séparer du commun des hommes, n'est pas le dernier écueil pour la foi. Il en est un autre non moins redoutable dans l'orgueil d'un esprit présomptueux, qui, ne connaissant pas les bornes de sa raison, s'érige en lui-même un tribunal secret, où il discute ce qui est au-dessus de ses forces, où il prononce en dernier ressort sur ce qui a été placé bien au-delà de sa portée, où il trouve des contradictions dans les choses sur lesquelles il n'a plu à la Divinité de lui donner que les notions les plus imparfaites. Faux sages! la nature a ses mystères, et vous ne permettez pas à la foi d'en avoir; à la foi, dis-je, qui est essentiellement faite pour réprimer l'orgueil de votre esprit, et pour humilier votre entendement. Un grain de matière, par sa divisibilité, vous arrête, et les secrets que le Très-Haut s'est réservés de la manière la plus expresse ne vous arrêteront pas; vous voulez qu'on vous donne une solution pleine et entière de ce qu'ils renferment de plus surprenant, et vous oubliez, selon la sage remarque de saint Augustin, qu'il se rencontre en vous-même des contradictions apparentes que toute la subtilité de vos raisonnements ne peut venir à bout de résoudre.

Ah! que ce Dieu dont vous avez voulu scruter les desseins et la majesté, vous opprimera un jour par l'éclat de sa gloire! Hommes faibles et bornés, vous dira-t-il alors, ne saviez vous donc pas que le cours de vos réflexions et de vos recherches devait s'arrêter au bord de l'infini; que là commence un abîme que vous deviez respecter? Ne m'était-il donc pas permis de vous proposer des vérités et de vous astreindre à les croire, non en vous les faisant voir en elles-mêmes, mais en vous offrant des motifs de crédibilité qui ne pouvaient vous laisser ignorer que c'était de moi qu'elles étaient émanées?

Présomption criminelle! s'écrie le Sage, *d'où as-tu tiré ta naissance? « Præsumptio nequissima, unde creata es?»* (*Eccl.*, XXXVII, 3.) Gardez-vous avec soin d'un écueil si funeste, âmes fidèles qui m'écoutez. Ah! c'est cette présomption, c'est elle qui a perdu le premier homme, d'où elle s'est transmise à sa postérité; c'est elle qui nous retrace tous les jours le spectacle de ce malheureux savant, qui, scrutateur imprudent des feux que vomissait le mont Etna, et marchant sur des monceaux de cendre et de bitume, fut dévoré par ce feu qu'il cherchait à comprendre.

Voilà donc, du côté de l'esprit, les premières causes de cette incrédulité dont les ennemis de la religion se glorifient de nos jours. Quelle honte pour eux, lorsque les sources en seront dévoilées et que leur prétendue force d'esprit ne paraîtra plus que misère et que faiblesse; lorsqu'au lieu d'un examen sérieux et réfléchi on n'apercevra plus que la légèreté, la frivolité, la crédulité la moins digne d'excuse; lorsqu'on verra substituer à l'amour de la vérité la petitesse d'un esprit qui ne veut que se montrer, que s'annoncer, n'importe par quel endroit, et qui, rempli d'erreurs, traite de préjugés tout ce qui a été reçu par le grand nombre, comme si les vérités les plus certaines n'étaient pas souvent les plus communes; lorsqu'on verra la témérité, la présomption, la fausse confiance, l'ignorance de ses forces prendre la place de cette pénétration, de cette sagacité, de cette justesse de discernement, de cet esprit d'analyse et de comparaison, de cette profondeur et de cette supériorité de génie dont nos faux sages, dont nos prétendus esprits forts se font tour à tour et avec si peu de discrétion les honneurs entre eux.

Mais quel surcroît de honte, lorsque le souverain Juge, pénétrant plus profondément encore dans les replis de leur conscience, remontera à la principale source, à la source primitive de leur incrédulité, et la trouvera dans le déréglement de leur cœur!

Ici, mes frères, arrêtons-nous à ce qu'une expérience journalière nous apprend. Par où ont commencé presque tous ceux que nous avons vus s'écarter insensiblement de la foi? Vous qui gémissez sur l'égarement d'un fils, vous qui déplorez celui d'un époux, vous qui cherchez à ramener un frère ou un ami au salut duquel vous prenez l'intérêt le plus tendre, si vous pouviez me répondre, si cet aveu n'était pas trop pénible pour vous, ne me diriez-vous pas : Ah! nous l'avons vu séduit par les attraits du plaisir, entraîné par des passions que la religion lui ordonnait de réprimer, fatigué du combat que sa foi livrait à des penchants qui lui étaient devenus trop chers, enhardi par les discours de ses compagnons de débauche, nous l'avons vu chercher un calme funeste dans le renoncement à la foi. Il a commencé par désirer qu'elle ne fût pas vraie, et il n'y a presque pas eu d'intervalle pour lui entre le désirer et le croire. Récit trop naïf et trop fidèle de ce qui prépare et qui conduit tant d'hommes à l'aveuglement dont je parle. Si nous voulons, disait saint Chrysostome, que notre foi soit ferme et bien enracinée dans notre cœur, il faut que notre vie soit pure. Il est comme impossible que celui qui

mène une vie déréglée ne vacille dans sa foi. C'est, dit ailleurs ce saint docteur, ce qui en porte un si grand nombre à ne rien croire.

Ce qui devrait les attacher à la religion, la sainteté, la pureté de sa morale est précisément ce qui les en éloigne. Si elle ne leur avait présenté que des mystères, sans leur prescrire des devoirs, ils auraient peut-être humilié l'orgueil de leur entendement; tranquilles du côté de la conscience, sans trouble, sans remords, ils auraient joui des plaisirs que cette religion leur aurait permis, sans se croire en droit de réclamer contre les vérités qu'elle leur enseigne; mais elle condamne les vices, et dès lors, comme le dit Jésus-Christ, *ils ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs actions étaient mauvaises :* « *Dilexerunt magis tenebras quam lucem, erant enim eorum mala opera.* » (*Joan.*, III, 19.)

Dès lors ils ne se sont plus attachés qu'à ce qui pouvait combattre la religion, sans faire attention à ce qui la prouve; ils ont lu avec une sorte d'avidité tous les livres qui la défigurent, sans presque jeter un regard sur ceux qui la démontrent; ils ont comme entassé sans exactitude, sans discernement et sans choix, arguments sur arguments, pour la détruire ; les plus faibles objections, celles auxquelles on a répondu cent fois, ont pris à leurs yeux toute l'évidence et toute la force de la démonstration ; dans les disputes qu'ils ont élevées sur la religion, la mauvaise foi leur a prêté des armes au défaut de la vérité ; ils ont employé l'ironie lorsqu'ils se sont sentis pressés par les raisonnements ; comme l'oiseau auquel on a coupé l'extrémité des ailes, mais qui vole encore de branche en branche pour échapper à la main qui le poursuit, ils ont passé rapidement d'un objet à l'autre, et ont épuisé tous les subterfuges, pour ne pas paraître obligés de se rendre.

Enfin ils ont cherché au milieu des esprits faibles, superficiels et frivoles comme eux, à se faire des prosélytes, à persuader aux autres ce que peut-être ils n'avaient pu se persuader à eux-mêmes. Ils se flattaient sans doute, en multipliant les incrédules, de donner plus de poids à leurs sentiments, et de s'affermir dans leur incrédulité.

Est-ce donc l'amour de la vertu qui les animait? Non, sans doute, puisque ce n'est pas dans des jours de sagesse et d'innocence qu'ils sont devenus incrédules. Ah! s'ils eussent aimé la vertu, ils n'auraient pas perdu la foi qui était si propre à les y conduire ; ils auraient chéri cette religion qui leur offrait, pour les rendre vertueux, tant de motifs, de secours et de lumières. Qu'on interroge ceux qui, dans un âge encore tendre, dans cet âge où les passions prennent le plus d'empire sur le cœur et laissent moins de pouvoir à la raison, ont eu le malheur de s'égarer, et qui, rappelés à eux-mêmes dans des temps moins critiques, dans un âge plus mûr, ont reconnu, comme saint Augustin (*Confess.*), par des prodiges de la grâce, leur aveuglement et leurs erreurs; je ne crains pas qu'ils me désavouent ; c'est à leur témoignage que j'en appelle, parce qu'ils ne cherchent plus aujourd'hui à se faire illusion et à le faire aux autres : n'est-ce pas le poids de leurs habitudes charnelles qui les avait entraînés dans le gouffre de l'incrédulité, et qui les y retenait comme attachés non par des fers étrangers, mais par les liens de leur volonté propre? Et si ce n'est pas encore assez de ce témoignage, interrogeons ceux qui, après avoir persisté le plus longtemps dans leur opposition au christianisme, se trouvent tout à coup, par les vives atteintes d'une maladie dangereuse, aux portes du trépas. Ah! c'est alors qu'ils avouent que leurs passions les ont égarés, et que ce sont elles qui ont donné tant de poids à ces raisonnements captieux par lesquels ils cherchaient à s'autoriser dans leurs désordres ; c'est alors que la religion reprend sur eux tous ses droits. Le dirai-je? aussi faibles, aussi pusillanimes dans leur conversion que téméraires et frivoles dans leur impiété, il n'y a pas dans nos temples assez d'images, il n'y a pas assez de reliques sur nos autels pour satisfaire leur dévotion inquiète et calmer leurs alarmes ; ils se les font apporter dans ces derniers moments, et croient s'en faire un rempart contre la justice de Dieu qu'ils ont outragé. Impies! par les exemples les plus frappants que je pourrais aisément vous citer, jugez maintenant du peu de fondement que vous ferez un jour sur tous vos vains systèmes, et des sentiments où vous voudriez avoir vécu, si vous vous trouviez à l'heure de votre mort. Mais, sans vous rappeler à cette dernière heure, répondez-moi : si je vous proposais d'un côté des incrédules comme vous, des hommes sans religion, sans foi, sans loi, pour la plupart, ou sans autre vertu qu'une probité tout humaine, et si je vous montrais de l'autre ces hommes remplis de l'esprit du christianisme et nourris dans la pratique des vertus qu'il prescrit ; je vous le demande, qui d'entre eux choisiriez-vous, s'il était nécessaire, pour lui confier vos biens, votre famille, votre honneur et votre vie même? Avouez-le du moins, vous craindriez trop, dans vos semblables, les malheureuses suites de leur déréglement.

Hélas! à quel enchaînement, à quel cercle honteux de nouvelles erreurs et de nouveaux crimes la perte de la foi ne conduit-elle pas ! C'est sur ses suites que Dieu exercera encore toute la sévérité de ses jugements à l'égard de l'incrédule.

Que ne puis-je, mes frères, insister sur cette seconde réflexion autant que je l'ai fait sur la première ; pourquoi le temps ne me permet-il pas de lui donner tout le développement dont elle serait susceptible; mais qu'au jour de sa manifestation et de ses vengeances, Dieu ne suppléera que trop à ce que je ne puis vous dire. Quelle histoire humiliante pour les ennemis de la religion, que l'histoire entière de leur esprit

et de leur cœur ! Quelles vérités, leur demandera le souverain Etre, avez-vous substituées à celles que la religion chrétienne vous offrait et que vous n'avez pas voulu recevoir? Par quelle exactitude à remplir les devoirs de la loi naturelle avez-vous prétendu compenser le mépris que vous faisiez de la perfection qu'exigeait la loi évangélique? Que répondront-ils alors? Ah ! s'ils ont abandonné les principes du christianisme, parce qu'ils le regardaient comme un frein trop pénible, et que la foi était pour eux comme un censeur toujours présent qui leur reprochait leurs désordres, auront-ils observé avec plus de soin cette loi naturelle qu'il leur était plus aisé d'interpréter à leur gré? Hélas! après avoir franchi le premier pas, celui qui devait leur coûter davantage, à quels excès leur sacrilége audace ne s'est-elle pas portée? Quelles vérités, quelles vertus ont-ils respectées? Jugeons-en par les maximes pernicieuses qu'ils répandent dans leurs discours et qu'ils sèment dans ces ouvrages, qui seront, pour les vrais sages de tous les siècles, comme les monuments de leur folie autant que de leur impiété. Ne suffisent-elles pas pour donner une juste idée de leurs sentiments et de leurs mœurs à l'homme juste et fidèle! Mais non..... je dois épargner à votre délicatesse le détail de ces horreurs; peut-être, plus d'une fois dans les cercles, dans les sociétés mondaines, avez-vous été forcés de les entendre, et sans doute vous en avez frémi?

Car, pour le dire en un mot, tout ce que la religion offre de plus sage et de plus consolant à l'homme sage et fidèle; un Dieu créateur, une providence attentive à nos besoins, une âme immortelle, une obligation essentielle à tout sacrifier au bien de la société pour laquelle Dieu nous a fait naître, une subordination réelle et nécessaire entre tous ses membres; voilà ce que les plus célèbres d'entre eux osent mettre tous les jours en problème; voilà à quoi ils substituent, avec l'art le plus dangereux, des principes tout opposés, la nécessité ou le fatalisme, le hasard, l'intérêt personnel le plus vil et le plus grossier, le plaisir, la coutume, la liberté qui n'est qu'indépendance et qu'anarchie. O aimable religion, qui nous préservez de pareils systèmes! O cruelle impiété qui suffit pour nous y conduire! Sont-ce donc là les excès où les hommes s'abandonnent lorsqu'ils rejettent les secours que la révélation leur présente, et qu'ils laissent errer leur esprit au gré de leurs passions et de leurs caprices! Vous l'avez permis, ô mon Dieu! pour la gloire de cette religion qu'ils blasphèment, et pour leur propre condamnation! Il est cependant un petit nombre d'incrédules qui se font à eux-mêmes un code de lois naturelles; ils ne font pas attention que c'est en partie à la religion chrétienne qu'ils doivent les lumières dont ils font honneur à leur raison; eh! que de ténèbres ne mêlent-ils pas à ces clartés! par combien d'erreurs ne défigurent-ils pas ce peu de vérités qui n'ont jamais été plus sagement et plus solidement démontrées que par ceux dont ils se séparent!

Mais demeurent-ils constamment dans les mêmes principes? Non, mes frères, non, la religion naturelle et la religion révélée se tiennent par des liens trop étroits pour qu'on puisse longtemps être fidèle à l'une après avoir abandonné l'autre. On ne peut vouloir détruire celle-ci qu'on ne sape tous les fondements de celle-là; et c'est aussi ce que font tôt ou tard presque tous ceux qui ont renoncé à la foi. Ils trouvent d'ailleurs le dernier joug qu'ils se sont imposé trop pénible pour eux; ils ne cherchent qu'à s'en défaire. Ils se troublent, ils s'agitent, ils se proposent des difficultés contre ces vérités qu'ils avaient commencé par admettre; ils élèvent à grands frais des systèmes dont ils sentent le faible malgré eux, parce qu'ils n'ont d'autre appui que des termes pompeux, vides de sens et d'idées; ils ont refusé de croire des mystères attestés par la Divinité même, et ils prétendent faire recevoir des mystères plus incompréhensibles mille fois, et dont ils ne donnent pour garant que les songes et les délires d'une imagination inquiète; ils se contredisent, ils se démentent à chaque instant : *Mentita est iniquitas sibi* (*Psal.* XXVI, 12); ils n'éprouvent que difficultés, qu'embarras, qu'incertitude, et ils vont enfin s'abîmer, comme presque tous les incrédules, dans les horreurs d'un doute universel et d'un déréglement presque aussi général, si, après avoir perdu la crainte du Seigneur, ils n'étaient encore retenus par la crainte des hommes.

Ici, mes frères, ne croyez pas qu'il y ait rien d'outré dans le portrait que je viens de vous en faire. Plaise au ciel que dans les premières années d'une jeunesse imprudente, trop prompt à se laisser surprendre, aucun de vous ne tombe dans les mêmes égarements, sans pouvoir s'en retirer.

Hommes sans foi! quelle sera donc l'ignominie du jugement exercé contre vous? Vous vous étiez crus des géants, et dans ce jour on ne vous verra plus que comme des enfants. Vous vantiez vos systèmes, et ils ne paraîtront que comme des édifices sans fondement, que le moindre souffle renverse; vous ne parliez bien souvent que de vérité, d'ordre et de vertu, et vous serez confondus par les vains fantômes auxquels vous avez voulu donner tous ces noms. Vous-mêmes vous vous écrierez comme ces impies dont parle le Sage, et en présence de ces hommes justes et fidèles devenus alors vos juges : *Ce sont là ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries, et que nous donnions pour exemple de gens dignes de toutes sortes d'opprobre et de mépris; insensés que nous étions! leur vie nous semblait une folie et leur mort nous paraissait inutile et sans honneur; et cependant les voilà élevés au rang des enfants de Dieu et leur partage est avec les saints. Nous nous sommes donc*

égarés du sentier de la vérité. « *Ergo erravimus a via veritatis.* » (*Sap.*, V, 3, 6.) *La lumière de la justice n'a point lui pour nous, et le soleil de l'intelligence ne s'est point levé sur nous. Nous nous sommes lassés dans le chemin de l'iniquité et de la perdition, nous avons ignoré la voie du Seigneur :* « *Viam Domini ignoravimus.* » (*Ibid.*, 6, 7.)

De quoi nous a servi notre orgueil, cette présomption qui nous faisait regarder d'un œil de pitié le reste du genre humain, et qui ne nous laissait apercevoir dans les vérités les plus respectables que des préjugés et des erreurs; cette confiance dans nos forces, qui nous faisait croire que nous étions seuls en état, comme l'aigle, de soutenir l'éclat de la plus vive lumière; ce vain désir de gloire qui, en paraissant la mépriser, la recherchait par tant de voies sourdes et cachées, par tant d'intrigues qui ne tendaient qu'à nous en rapprocher; cette passion de dominer, qui, en nous faisant crier sans cesse contre le défaut de tolérance par rapport à l'impiété, nous rendait, envers tous ceux qui ne faisaient pas secte avec nous, les plus intolérants de tous les hommes : *Quid nobis profuit superbia?* (*Ibid.*, 8.) Ah! toutes ces choses ont passé comme l'ombre; il ne nous en reste pour tout fruit que le repentir et la honte : *Transierunt omnia illa tanquam umbra.* (*Ibid.*, 9.)

Avouez-le, mes frères, rien ne sera plus propre à honorer la religion, à la faire triompher de ceux qui l'auront outragée sur la terre, que ces aveux de l'impie au jour du jugement, et cette manifestation des sources et des suites de son incrédulité. Mais ce qui achèvera le triomphe de cette même religion et ce qui la vengera des profanations du chrétien qui n'aura pas répondu par sa sainteté et par ses œuvres à l'excellence de sa foi, ce seront les avantages qu'elle lui offrait mis en opposition avec le peu de fruit qu'il en aura retiré. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Rien ne fait mieux l'éloge de la religion sainte que nous professons, rien n'en fait mieux sentir le prix et ne doit plus faire trembler dès cette vie les chrétiens déréglés dans leur conduite, les chrétiens tièdes et imparfaits, que les secours et tout ensemble les motifs que la foi nous présente pour nous conduire à la véritable sainteté, et par là même au vrai bonheur.

Les lumières qu'elle nous procure, l'autorité de l'Eglise qu'elle nous offre pour nous fixer, ses sacrements qui sont, pour un cœur bien disposé, la source des avantages les plus précieux, la considération des mystères opérés dans la personne de Jésus-Christ pour notre salut, l'idée d'un jugement universel, suivi de récompenses ou de peines éternelles, quoi de plus capable, mes frères, de sanctifier les hommes; mais aussi, quoi de plus propre à leur ôter toute excuse et à les condamner aux yeux du souverain Juge, s'ils n'en profitent pas !

Plus les hommes privés de la révélation ont été plongés dans d'épaisses ténèbres, plus ils ont donné dans des erreurs grossières sur la Divinité, sur nos devoirs, sur la fin à laquelle nous devons tendre; et plus, nous qui avons été éclairés des lumières de la foi, nous qui en avons reçu le don précieux, serons-nous coupables, si nos mœurs se confondent avec les leurs; si, devenus chrétiens par la croyance, nous sommes encore au nombre des païens et des infidèles par nos œuvres. La science est vaine sans la piété, dit saint Grégoire, puisque si elle néglige de faire le bien qu'elle connaît, elle s'attire une plus rigoureuse condamnation. Que serviront donc en effet, sans cette piété solide, les connaissances les plus utiles, les maximes les plus importantes pour la conduite de la vie; à quoi serviront elles au dernier jour, sinon à nous juger par nous-mêmes et à rendre témoignage contre nous en faveur de cette religion dont nous aurons trahi si ouvertement les intérêts et la gloire?

Les gentils s'élèveront alors : *Ninivitæ surgent in judicio.* (*Matth.*, XII, 41.) Nous adorions, nous diront-ils, des divinités impures et qui semblaient nous offrir tout à la fois l'exemple et l'excuse du crime; nous leur rendions sans doute un culte digne d'elles; mais vous, ah! vous saviez que le Dieu, que le vrai Dieu que vous adoriez, était un Dieu pur et sans tache, qui ne pouvait être honoré que par la sainteté de vos mœurs, et vous ne suiviez comme nous que les désirs de la chair; un Dieu qui sondait les replis des consciences et qui avait en horreur, non-seulement les actions, non-seulement un regard criminel, mais une pensée réfléchie, mais un simple désir de commettre le crime; et vous vous livriez sans horreur et sans honte aux mêmes crimes que nous; un Dieu qui voulait des adorateurs en esprit et en vérité, des serviteurs fidèles, remplis de son amour, uniquement occupés du désir de lui plaire, et qui n'eussent en vue d'autre récompense que celle de le posséder, et cependant vous lui rendiez un culte purement extérieur, tel que nous le rendions à nos idoles; vous ne l'honoriez que des lèvres, votre cœur était éloigné de lui, l'attachement aux biens de la terre le remplissait tout entier; un Dieu qui vous avait appris que la charité était le fondement et la plénitude de sa loi, et vous n'écoutiez qu'un amour-propre injuste, qui se faisait le centre de tout, qui ramenait tout à lui, qui sacrifiait tout à ses intérêts et à ses caprices; un Dieu enfin qui voulait des hommes semblables à lui, autant que le permettait leur nature, des hommes qui fussent parfaits comme leur Père céleste est parfait, et qui courussent dans la voie de ses commandements; mais vous n'aviez d'empressement que pour les plaisirs et les amusements du siècle, vous faisiez tout pour le monde et rien pour le

Seigneur : il vous avait pleinement instruits de ce qui pouvait le satisfaire ; la loi qu'il vous avait donnée était comme une glace fidèle où vous pouviez découvrir à toute heure, sans aucune peine, sans aucun travail, ce que vous étiez et ce que vous deviez être, et vous détourniez les yeux pour ne point voir, ou le plus souvent éclairés malgré vous, vous disiez : Je n'obéirai pas, je ne servirai pas : *Non serviam.* (*Jerem.*, II, 20.) Quelle opposition entre vos lumières et votre conduite, entre la loi évangélique et vos actions, entre les secours qu'elle vous offrait et l'usage que vous en avez fait! Qu'en dites-vous, mes frères; ces reproches ne vous déconcertent-ils pas? Pourrez-vous les soutenir un jour? Pour moi, je l'avoue, ils jettent le trouble dans mon âme; ils m'effrayent sur ce fond de misère et de faiblesse que j'y aperçois. O clarté de mon Dieu! augmentez cette crainte salutaire; qu'elle fasse servir à mon salut et non à ma réprobation les vérités que j'annonce et sur lesquelles je serai jugé moi-même.

Les lumières de la foi ne seraient pas aussi vives, aussi pures, si l'Eglise, toujours animée par l'Esprit-Saint, ne nous offrait en elle un nouveau secours, si elle ne fixait entièrement nos doutes, si elle n'éloignait toute interprétation arbitraire, et si elle ne conservait, dans toute son intégrité, la doctrine de son divin Maître.

Pour rendre cette doctrine inaltérable du côté des dogmes et de la morale, pour la mettre à l'abri des nouveautés, et la défendre des attentats continuels de l'impiété, du libertinage et de l'hérésie, il fallait sans doute un tribunal toujours subsistant, une autorité visible, et qui le fût en tout temps, une autorité émanée de Dieu même, et qui, en vertu de ses promesses, fût incapable de nous tromper : et c'est là ce que nous trouvons si heureusement dans cette Eglise, au milieu de laquelle nous avons eu l'avantage de naître. Toujours constante, toujours ferme dans sa croyance, elle n'enseigne rien qu'elle n'ait enseigné dans tous les siècles; rien qui ne s'accorde avec le témoignage des premiers disciples, des apôtres, et qui sur chaque objet ne se concilie avec la raison même, en s'éloignant également des deux extrémités qui conduisent à l'erreur. Assemblée dans ses conciles, dispersée et toujours la même, toujours visible dans son chef uni au corps de ses pasteurs, elle nous parle à chaque instant, et nous dit ce que nous devons croire, ce que nous devons faire, ce que nous devons rejeter, ce qui doit nous être suspect, et qui cache des sucs mortels sous l'écorce trompeuse des plantes les plus salutaires. Mais plus l'Eglise est faite pour nous diriger et nous fixer, moins nous serons excusables si nous nous élevons contre elle, si nous n'écoutons que nos propres sentiments, si nous errons au gré de nos caprices, ou que nous nous livrions à ces conducteurs aveugles qui nous endorment par des paroles de mensonge, dès qu'ils cessent de nous tenir le même langage qu'elle. Ah! c'est ici, mes frères, que les plus grands ennemis de la religion, que les incrédules, que les impies paraîtront à leur tour en jugement contre nous. Hé quoi! nous diront-ils, vous dévoiliez avec tant de justesse et de discernement les sources de notre incrédulité, telles que la légèreté, l'orgueil, la passion, l'esprit d'indépendance; et vous ne faisiez pas attention que les mêmes principes, ou d'autres plus vils et plus méprisables encore, agissaient en vous, lorsque vous refusiez de vous soumettre à une autorité si nécessaire à la foi que Jésus-Christ vous avait donnée; vous ne vous aperceviez pas que ce défaut de soumission avait le plus souvent les mêmes suites que cette infidélité que vous nous reprochiez, et qu'il en naissait, au sein même du christianisme, des systèmes bizarres, des maximes pernicieuses et téméraires, des opinions absurdes, et que la seule raison, indépendamment de la foi, suffisait pour condamner. Vous vous unissiez étroitement à nous, vous faisiez secte avec nous, lorsqu'il ne s'agissait plus que de tourner en dérision les lois et les décisions de l'Eglise, ses chefs, ses pasteurs, ses ministres et son culte. Vous vous disiez chrétiens : ah! ne méritiez-vous donc pas d'être considérés comme ces païens dont vous aviez horreur; et pouvez-vous attendre maintenant des supplices moins terribles que les nôtres, vous dont les erreurs ont eu, dans presque tous les temps, des effets si dangereux et si funestes? Mais où m'égaré-je? où m'emporte mon zèle? Ah! chrétiens, ah! vous tous qui m'écoutez, mes frères, vous que je porte dans mon cœur, et que j'enfante de nouveau à Jésus-Christ par les sentiments qui m'animent et qui m'intéressent à votre sanctification et à votre bonheur, ce ne sont point des reproches que j'ai à vous faire, à Dieu ne plaise. Hé! sur quoi tomberaient-ils! Je ne veux, dans cet instant, que prévenir nos chutes, que nous encourager mutuellement à suivre d'un pas ferme la voie du salut, l'unique sentier qui puisse nous y conduire. Oui, mon Dieu, faites que la même foi, la même soumission, les mêmes sacrements nous tiennent toujours unis dans cette Eglise que vous avez établie sur la terre, afin que nous le soyons dans l'éternité.

Je dis les mêmes sacrements, car tel est encore le secours que la religion nous présente, des signes sensibles, dont l'effet est de produire dans notre âme les grâces les plus abondantes, lorsque nous n'y apportons aucun obstacle; d'y faire naître les sentiments et les impressions les plus propres à nous sanctifier; de nous contraindre à rentrer en nous-mêmes, pour y apprendre à nous connaître ; de soutenir notre faiblesse, de ranimer nos langueurs, de réparer nos pertes, de multiplier nos forces, de nous pénétrer de plus en plus de l'a-

mour de la justice et de l'horreur du péché. Ce sont là les fruits que nous en devons retirer, et que tant de chrétiens en retirent tous les jours. Mais quel trésor de malédiction et de colère n'amasserons-nous pas sur nos têtes, si après avoir participé aux mêmes faveurs, nous n'y puisons pas les mêmes ressources! si le souvenir des engagements que l'Eglise a contractés pour nous, en nous mettant du nombre de ses enfants, en nous régénérant dans les eaux du baptême, ne nous détermine pas à renoncer aux œuvres que l'esprit impur peut nous dicter, aux vanités et à l'éclat trompeur du monde, aux maximes corrompues du siècle et à tous nos penchants déréglés! si, après avoir reçu les dons de l'Esprit-Saint, de cet Esprit de sagesse, de force et de vérité, nous ne nous attachons pas à les conserver, à les augmenter ou à les faire revivre en nous! que nous montrions toujours si peu de discernement pour tout ce qui concerne la volonté de Dieu et les intérêts de sa gloire; que nous ayons si peu d'empressement pour le consulter dans la prière, si peu de goût pour les choses du ciel, si peu de ferveur pour tout ce qui peut nous y conduire; que nous fassions toujours paraître tant de faibiesse dans les tentations et les événements qui nous affligent, tant d'inquiétudes et d'alarmes pour les maux qui nous menacent, tant de honte lorsqu'il s'agit de confesser la foi, tant de crainte et de respect humain lorsqu'il faut en pratiquer les œuvres! et qu'au lieu de nous occuper de Dieu, de l'éternité, du vrai bonheur, nous ne pensions qu'à la terre, au temps et à tous les objets qui ne sont en eux-mêmes qu'erreurs et que mensonge! si, par notre négligence à sonder les replis de notre âme, par l'orgueil de notre esprit, par l'insensibilité de notre cœur, par notre éloignement pour les œuvres de satisfaction et pour une vie nouvelle, qui sont les fruits d'un vrai repentir, le tribunal de la pénitence, cet asile du pécheur vraiment contrit et humilié, ne sert qu'à nous fermer toutes les voies à la réconciliation et au pardon! enfin, si le sacrement de nos autels, cette source de grâces et de lumières pour un cœur bien préparé, nous laisse toujours aussi lâches, aussi tièdes, aussi imparfaits; que nous le recevions avec une conscience douteuse, équivoque, sans foi, sans respect, sans amour; que l'usage, la coutume, en nous familiarisant avec ce sacrement auguste, altère en nous les sentiments qu'il devrait y produire, et nous prive dès lors des avantages que nous pourrions en attendre!...... Ah! je tremble, mes frères, je tremble ici pour moi-même, pour nous tous ministres du Seigneur, qui nous nourrissons chaque jour de ce pain des anges. Ne permettez pas, ô mon Dieu! qu'un usage aussi fréquent d'un don si précieux nous y rende insensibles et devienne en nous un abus criminel de ce qu'il y a au monde de plus saint; mais, au contraire, qu'il ranime chaque jour notre piété; qu'il augmente notre zèle, notre amour pour vous; qu'il nous remplisse d'une nouvelle ardeur pour le salut des âmes et pour la conversion des pécheurs; qu'il nous donne une nouvelle force pour leur annoncer la grandeur de vos bienfaits et la sévérité de vos jugements: car ne séparons pas ces deux choses, mes frères; plus les faveurs se multiplient, dit un saint Pape, plus grand est le compte qu'il en faut rendre. N'avons-nous pas rejeté ces secours que la religion nous présente? Ne les avons-nous pas négligés sous de vains prétextes, par un faux respect, par une piété hypocrite ou mal entendue? Avons-nous puisé dans ses sources aussi souvent que nous le devions; et si nous l'avons fait, dans quelles vues, dans quelles dispositions nous en sommes-nous rapprochés? quels fruits en avons-nous retirés? Avons-nous fait réflexion, nous chrétiens, que ces sacrements sont le prix du sang de Jésus-Christ? Ce sang ne criera-t-il pas un jour vengeance contre nous? ne se plaindra-t-il pas un jour de nos profanations? ne retombera-t-il pas sur nos têtes, comme sur celles de ces Juifs sacriléges qui ont mis à mort celui qui devait être leur Sauveur?

Mais où me conduit encore le bienfait de la rédemption? Les secours et les motifs se multiplient de la manière la plus sensible pour tous les hommes dans cette religion sainte que Dieu nous a donnée. Qu'y a-t-il en effet de plus pressant, de plus capable de nous attacher au souverain Être par les nœuds du plus tendre amour, de nous lier les uns aux autres par la charité la plus vive, de nous conduire au plus haut point de la sainteté et de la perfection évangélique, que la considération des mystères opérés pour notre salut?

Le Verbe uni à la nature humaine, le Fils de Dieu paraissant sur la terre, conversant parmi les hommes, Jésus-Christ attaché à la croix pour nous réconcilier avec son Père: quelles réflexions ces objets ne nous présentent-ils pas? Quels sentiments ne doivent-ils pas exciter dans notre âme! quelles leçons pour quiconque sait les approfondir! N'a-t-on pas vu les cœurs les plus durs s'amollir et se laisser toucher au récit de ces merveilles? Dans ces jours de solennité où l'Eglise retrace à ses enfants les mystères de la naissance et de la mort de Jésus-Christ, combien de larmes ne leur arrache-t-elle pas? Les plus grands saints n'ont-ils pas trouvé dans sa vie, dans ses derniers instants, l'exemple de toutes les vertus, et dans le souvenir de ce qu'il a fait pour eux, la force nécessaire pour l'imiter? Ah! que nous paraîtrons coupables à ses yeux si toutes ces choses n'ont fait aucune impression sur nous, et que lui faudra-t-il, mes frères, que l'instrument de notre rédemption pour nous juger et nous confondre? La vue de cette croix encore teinte de son sang ne laissera plus alors de force à nos prétextes; elle ne laissera plus d'excuse à notre indifférence, à notre lâcheté, à notre mol-

lesse, à notre sensualité, à notre orgueil, à notre défaut de compassion et de charité envers nos frères.

Ajoutons enfin comme le dernier secours, le dernier motif, et peut-être le plus puissant sur la plupart des hommes, l'idée même de ce jugement universel qui sera suivi de peines ou de récompenses éternelles. Ah! sans doute, si nous ne profitons pas de ce motif, il n'en reste plus à la sagesse de Dieu, toute puissante, toute féconde en moyens, toute divine qu'elle est, il n'en reste plus qu'elle puisse nous offrir. Aussi que n'a-t-elle pas fait, dans ses saintes Ecritures, pour nous présenter celui-ci dans toute sa force! Quelle peinture effrayante! Les circonstances qui accompagneront ce jour terrible (*Matth.*, XXIV) où les anges feront entendre aux quatre coins du monde la trompette éclatante qui doit réveiller les morts au fond de leurs sépulcres, et rassembler leurs cendres et leurs ossements épars; ce jour où la terre sera ébranlée jusque dans ses fondements (*Apoc.*, VI), où les cieux se dissoudront par l'activité du feu, et fuiront avec une extrême vitesse; où les astres se précipiteront du firmament, et tomberont avec un horrible fracas; où la nature entière sera en souffrance dans l'attente de ce qui doit arriver; ce jour où tous les hommes souhaiteront de mourir, et la mort s'enfuira loin d'eux; où tout ce qu'il y aura de grands sur la terre, tout ce qu'il y aura de riches et de puissants, tout ce qu'il y aura de personnes libres et d'esclaves, iront se cacher dans les antres et les cavernes, disant aux rochers et aux montagnes: tombez sur nous, dérobez-nous à la vue de celui qui est assis sur le trône, et à sa colère, car le jour de ses vengeances est venu. Eh! qui est-ce qui pourra soutenir sa présence? Mais nous serons tous enlevés et portés dans les airs, pour comparaître devant le tribunal de notre juge; le Fils de l'homme viendra sur les nuées dans tout l'éclat de sa gloire; l'étendard de la croix sera déployé, ce signe de notre salut, devenu pour tant d'hommes le signe de la réprobation; en un moment se fera la séparation des fidèles et des impies, des bons et des méchants; séparation cruelle, séparation ignominieuse, où tous les rangs seront confondus, où il n'y aura plus de distinction que pour le juste, où notre orgueil trouvera plus d'humiliations et plus d'amertumes que ne peuvent lui en causer tous les mépris et tous les outrages qu'il éprouverait ici-bas. Alors l'histoire entière de notre vie sera manifestée devant les hommes; point d'actions, point de désirs, de pensées si secrètes, qui ne soient dévoilés; point d'hypocrisie qui ne soit démasquée, point d'illusions et de prétextes qui ne soient dissipés, point d'ignorances volontaires qui ne nous soient imputées, d'omissions qui ne soient rappelées; point de talents enfouis, point de moments ou perdus ou mal employés, dont on ne nous demande un compte exact et rigoureux; point d'œuvres si saintes en apparence, qui ne soient discutées et dont on ne recherche les causes et les motifs: point d'infidélités dont on ne mette au jour l'origine, les progrès et les suites; point de bienfaits du ciel qui ne nous soient reprochés, et qui ne servent à notre condamnation, si nous en avons mésusé. Que la religion paraîtra grande alors, soit qu'on la mette en opposition avec ceux qui l'auront combattue, soit qu'elle entre en jugement contre ceux qui l'auront crue sans la pratiquer! Que l'on se repentira ou de ne l'avoir pas écoutée, ou de n'avoir pas profité des secours et des motifs qu'elle nous offrait, lorsqu'enfin Jésus-Christ se servira des paroles de son Evangile, pour appeler à son royaume, comme à une récompense éternelle, les bien-aimés de son Père qui seront assis à sa droite, et qu'il éloignera de lui les âmes maudites et réprouvées, pour que des mains du Dieu vivant elles tombent dans cet étang de soufre et de feu, dans ce lieu de désespoir et d'horreur, où l'on n'entendra que des gémissements et des cris, où l'on ne verra que des grincements de dents et des pleurs, où l'on sera tourmenté par des supplices qui dureront une éternité. N'interrogeons point ici les voies de Dieu: une faute d'un moment est souvent punie dans ce monde par des années de douleur; croyons que la justice du souverain Être n'a fait que proportionner le châtiment à la malice du pécheur et à la grandeur de l'offense; et sans prétendre l'accuser de trop de rigueur, jugeons nous-mêmes si après les promesses et les menaces réitérées qu'il nous a faites, nous serons excusables sur nos égarements et nos vices, puisque Dieu ne pouvait nous faire entendre rien de plus fort pour nous porter à la vertu.

Une éternité! Ah! mes frères, une éternité de bonheur dans le sein de Dieu même, une éternité de malheur pendant laquelle nous nous sentirons comme repoussés par une main vengeresse qui nous tiendra éloignés de notre souverain bien, malgré le désir que nous aurons de nous en rapprocher, et le désespoir où nous serons de ne pouvoir y atteindre. Une éternité! c'est-à-dire plus de trouble, plus de crainte, plus de péril pour les justes; mais aussi plus de paix, plus d'espérance, plus de retour pour les méchants, et plus de bornes à leur douleur. Une éternité, pécheurs! y pensez-vous, et est-il possible que vous n'en soyez pas effrayés? Je succombe, mes frères, mon esprit est comme accablé sous le poids de cette idée; il s'y perd comme dans un abîme dont il lui est impossible de concevoir le fond et d'entrevoir les limites. Je ne dis plus qu'un mot: considérez la religion que Jésus-Christ vous a donnée, faites-en l'objet de vos plus sérieuses réflexions, et vous y trouverez de quoi vous armer contre l'impiété de ceux qui voudraient vous ôter les ressources qu'elle vous présente, et de quoi vous raidir contre les obstacles que le monde, le démon et la chair font naître

chaque jour, pour vous rendre ces ressources inutiles, disons mieux, pour vous les rendre funestes, et pour vous faire perdre, au sein même de la foi, cette éternité de bonheur à laquelle elle doit vous conduire, et que je vous souhaite.

SERMON VI.

Pour le second dimanche de l'Avent.

L'ENFANT PRODIGUE.

Cum autem adhuc longe esset, vidit illum pater ipsius et misericordia motus est. (*Luc.*, XV, 20.)

Lorsqu'il était encore bien loin son père l'aperçut, et fut touché de compassion.

Quel funeste égarement que celui d'un fils qui, pour se livrer sans contrainte à ses penchants déréglés, s'éloigne du meilleur de tous les pères! Quels plus tendres regards que ceux d'un père qui de loin voit revenir à lui son fils pénétré tout à la fois de honte, de douleur et d'amour!

Naïve et touchante image que s'est plu à nous tracer la bonté d'un Dieu Sauveur! Pécheur, l'égarement de l'enfant prodigue, c'est le vôtre, et mille fois plus injuste et plus funeste encore. Puissiez-vous du moins imiter son retour! Un père.... Hé, quel père! le Dieu des miséricordes vous attend avec impatience. Levez-vous, avancez vers lui, ayez confiance; il vous recevra avec le plus vif empressement et les plus tendres caresses. Hé, quel plus sûr garant de sa tendresse, quel gage plus certain du pardon qu'il vous prépare que la parabole qu'il daigne vous offrir!

Ames tendres, âmes sensibles, mais dont la sensibilité s'est malheureusement égarée, vous vous étiez méprises sur ce qui devait en être l'objet, et l'exemple de l'enfant prodigue va vous apprendre à la mieux diriger. Dieu seul doit en être la fin, et sa bonté va vous offrir les plus puissants motifs pour retourner à lui. Le tableau du pécheur qui s'est éloigné de son Dieu, l'image de la bonté de Dieu dans le retour du pécheur, voilà ce qui va faire le sujet et le partage de ce discours. C'est Jésus-Christ lui-même qui s'est plu à nous en tracer le plan et à nous en fournir tous les détails. Ici partout le sentiment éclate. Qui de nous n'en serait pas touché? Ah! puisse mon cœur passer tout entier sur mes lèvres! puisse la grâce donner la force et l'onction à mes paroles! Demandons-la à Dieu par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quel tableau plus naturel et plus vrai pourrais-je vous offrir des différentes situations d'une âme malheureusement égarée, que celui que nous retrace la parabole de notre Evangile? Suivons-en les détails d'après l'enfant prodigue, et, soit que nous considérions le pécheur dans l'origine, dans l'excès ou dans la fin de ses égarements, nous retrouverons partout les exemples et les leçons les plus propres à nous éclairer et à nous toucher.

Un homme avait deux enfants; le plus jeune dit à son père: Mon père, donnez-moi ce qui doit me revenir de votre bien.

C'est donc en effet le plus jeune des enfants qui parle ainsi: *adolescentior ex illis.* Quoi! dans un âge si tendre, dans cet âge où il éprouve de la part d'un si bon père les soins les plus doux, où il en reçoit tant de faveurs; dans cet âge où, absolument incapable de se conduire lui-même, il devrait du moins sentir tout le besoin qu'il a d'un si bon guide, il demande à s'en éloigner.

O hommes! nous sommes tous des enfants sous la main de notre Père céleste; et à quelque âge que nous commencions à nous égarer, nous oublions, comme l'enfant prodigue, tout le besoin que nous avions d'être éclairés, d'être conduits par un tel père; mais il n'est que trop vrai, c'est surtout dans la jeunesse qu'on secoue, qu'on brise avec plus d'emportement et moins de crainte l'heureux joug qu'il nous impose. Jeunesse imprudente et volage, sans expérience et sans lumières, ardente et fougueuse, le jouet du monde et des passions! ah! sous la conduite de votre Dieu, prévenue comme vous l'êtes si souvent par sa grâce, favorisée de ses plus beaux dons, profitant pour sa gloire et pour votre bonheur des secours précieux que sa religion vous présente, en domptant par elle la fougue de vos désirs, vous seriez le plus bel âge de la vie, et vous en êtes, hélas! le plus coupable et le plus malheureux. A peine les passions se font-elles sentir, qu'elles amènent à leur suite l'esprit de libertinage et d'indépendance. Toute autorité nous gêne, toute espèce de contrainte nous importune; on veut être maître de soi, et bientôt asservi aux plus honteux penchants, on n'éprouve que trop que l'on n'est jamais moins libre que lorsqu'on cesse d'avoir Dieu pour maître, et sa loi pour règle. Dieu cependant nous arrête encore par des impressions touchantes et de secrets pressentiments. Il découvre à nos yeux les abîmes qui se creusent sous nos pas. Touché de la faiblesse de notre âge, il met tout en œuvre pour nous retenir sous son aimable loi; il nous sollicite, il nous presse, il nous attendrit et nous effraye tour à tour. Mais le parti en est pris, on veut jouir; c'est, dit-on, la saison des plaisirs, il est temps d'en profiter.

Mon père, donnez-moi mon partage. Ainsi parle le prodigue. Quelle folie et quelle indignité! Il doit tout à son père, naissance, éducation, lumières, avantages de l'état et de la fortune, il en a tout reçu, il en attend tout, et il ose bien lui proposer de le laisser jouir de ses dons loin de sa présence et au gré de ses caprices. Mon père, semble-t-il lui dire: il est vrai, vous avez tout fait pour moi, vous vous êtes épuisé en peines, en travaux, en biens de toute espèce, en libéralité de tout genre, pour m'orner de science et de sagesse, pour m'enrichir, pour me procurer un état digne de ma naissance et de vos bienfaits. Je ne puis que vous savoir gré de vos soins et de vos bontés; tout me prouve assez combien je vous suis

cher; tout me rappelle combien je vous l'ai toujours été; mais... vos bontés mêmes me sont à charge; votre amour est pour moi trop pénible et a je ne sais quoi de trop assujettissant. Je laisse à d'autres ces faveurs; je ne vous en demande plus qu'une, c'est de me donner une portion du bien qui doit me revenir, et je renonce pour ma vie à tout le reste. Aimez-moi avec moins de tendresse, et laissez-moi plus libre. *Da mihi portionem substantiæ.* Quel langage! Est-ce un fils qui parle ainsi? ou, dans son ingratitude, n'est-ce pas plutôt un monstre que l'humanité désavoue et dont la nature a horreur? Ame infidèle! ce langage cependant, c'est le vôtre; c'est du moins celui de votre cœur et l'expression de toute votre conduite. Ce fils ingrat et dénaturé, c'est vous. Et quel père traitez-vous ainsi? c'est Dieu; et ce Dieu infiniment bon qui vous a donné l'existence, qui vous a soutenu, conservé à chaque instant de votre vie, qui a fait pour votre usage tous les biens de la nature, qui vous a enrichi de tous les dons de sa grâce, qui a tout sacrifié pour votre bonheur, et ne vous destinait pas moins que le ciel pour héritage. Hé! que lui dites-vous, que lui disent vos égarements et votre conduite? O mon Dieu! ô mon Père! quelque précieuses que soient vos grâces, quelque riche que soit l'héritage auquel vous m'appelez, quoi qu'il vous en ait coûté pour m'en rendre digne, je vous laisse tous ces biens; j'ai assez des dons de la nature que vous m'avez faits; je serai content d'en jouir loin de vous; je ne vous demande rien de plus; laissez-moi ma liberté: *Da mihi portionem substantiæ.* Hélas! ce que fait le père de l'enfant prodigue à l'égard de son fils, Dieu le fait à votre égard. Il vous a fait libre, il respecte en vous cette liberté qu'il y a mise; il veut un hommage volontaire et qui ait du mérite à ses yeux. Allez donc, allez, quoi qu'il fasse pour vous retenir. Il a mis devant vous le bien et le mal; mais prenez garde au choix que vous ferez; votre bonheur en dépend. Le choix est tout fait. Le père de l'enfant prodigue voudrait en vain arrêter ce fils ingrat et rebelle.

Il part, il s'en va dans un pays bien éloigné: *Peregre profectus est in regionem longinquam.* Ici se fait sentir toute la grandeur, tout l'excès de ses égarements. Il quitte un père dont il faisait il y a si peu de temps la consolation et la joie. Il le laisse pénétré de douleur, abîmé dans la tristesse. Pour peu que son cœur fût encore sensible, il ne pourrait soutenir l'idée d'un si affreux procédé. Mais la passion l'aveugle et l'endurcit. Il craint d'être encore trop près d'un père dont il méconnaît l'empire et dont il redoute la présence: il veut s'en éloigner de manière à lui ôter tout espoir de retour: *Profectus est in regionem longinquam.*

Ainsi le pécheur, épris des faux attraits qui l'ont charmé, oubliant tout ce que son Dieu a d'aimable et tout ce qu'il a fait pour lui, contristant par sa révolte l'Esprit-Saint qui voudrait encore se faire entendre à son cœur, fuit loin de sa grâce et de son amour, se soustrait à tout ce qui peut lui rappeler sa présence, s'éloigne des sacrements, des temples, de la prière, et de toutes les âmes pieuses et fidèles qui pourraient essayer de le ramener à la sagesse. Il trompe la vigilance de ceux qui s'intéressent à son bonheur; il prend des routes écartées qui le conduisent à un abîme de maux et de désordres; il brave toute crainte, il étouffe tout remords; il cherche à mettre entre Dieu et lui la plus grande distance; il touche déjà à la région la plus éloignée, je veux dire au mépris de la religion et des choses les plus saintes: *in regionem longinquam.* Sans guide, sans frein, sans règle, il s'égare de plus en plus dans la voie de son cœur: *Abiit vagus in via cordis sui.* (*Isa.*, LVII, 17.)

Et où vas-tu donc, âme aveugle et perverse? quel est le terme où tendent tes illusions et tes démarches? Tu vas chercher le bonheur, mais il n'est pas où tu prétends le trouver. Faite pour Dieu, tu ne peux rencontrer le repos, le bonheur, qu'en Dieu seul; et plus tu t'en éloignes, plus il est nécessaire que tu deviennes misérable. Hélas! ce pécheur ne le comprend pas. Tout rit à ses désirs, l'ivresse des premiers plaisirs lui ôte toute réflexion, tout retour sur lui-même. De premiers jours, de premiers mois s'écoulent dans la fougue de ses transports; le monde, par ses enchantements, lui dérobe la vue des piéges qu'il lui tend et des maux qu'il lui prépare. C'est ainsi que, séduit par ses appâts, trompé par ses prestiges, le prodigue dans cette nouvelle contrée qu'il habite au loin, dissipe tout son bien en débauche: *Et ibi dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.*

O perte digne de tous ses regrets! ce qui a coûté toute l'industrie, toute l'épargne, toute la sollicitude du plus actif, du plus laborieux et du plus tendre de tous les pères, est dévoré, consumé par les excès honteux du libertinage. Il a tout dissipé: *dissipavit.* Et en quoi? Il n'en sait rien. Tout ce qu'il sait, c'est qu'il a voulu jouir, qu'il a cru qu'il jouirait toujours, que ses biens, que ses plaisirs ne finiraient jamais, qu'il serait toujours riche, toujours content, toujours heureux, et que maintenant tous ses trésors sont épuisés, tous ses plaisirs ont disparu, toutes ses joies sont évanouies, toutes ses espérances sont trompées; il voit sa jeunesse, sa santé, ses forces, son honneur et ses biens ruinés, anéantis; il est pauvre, nu, dépouillé de tout, par des maîtresses, par des valets, par des flatteurs, par ses passions et ses caprices; il a tout perdu, tout dissipé: *dissipavit.* Mais, pour vous, chrétiens, ah! je n'ai rien dit encore: ce que vous dissipez si follement, ce sont des biens d'un tout autre prix; ce sont les trésors de la grâce; c'est le prix du sang d'un Dieu fait homme. Quoi! ce qui a tant coûté à votre Dieu, à votre Père, lorsque pour vous racheter il a donné son Fils; ce

qui a tant coûté à Jésus-Christ, lorsque pour vous sauver il s'est immolé sur la croix, vous l'estimez, vous le prisez si peu. Quoi! ce qui est le fruit de la vie et de la mort du Sauveur, ces bénédictions célestes, ces richesses de la vraie foi, cette conquête du ciel, cet héritage des enfants de Dieu, le pécheur le dissipe, et pourquoi? et comment? Pour des plaisirs d'un moment: ***Dissipavit.*** Ame infidèle! que sont donc devenues en effet toutes les richesses spirituelles dont vous étiez ornée? et ne pourrait-on pas vous dire ce que saint Jérôme disait à une vierge déchue de la sainteté de sa profession : Quoi! vous qui étiez le temple de Dieu, la demeure auguste de l'Esprit-Saint, un membre vivant de Jésus-Christ, vous qui étiez marquée du sceau de l'adoption, élevée au-dessus du monde, presque égale aux anges, redoutable au démon même par la grâce de votre baptême; vous que le ciel avait pris plaisir à embellir de tous les charmes de la pudeur et de l'innocence, à qui il avait donné un goût si tendre et si délicat pour le bien, une sensibilité si noble pour la vraie gloire et le véritable bonheur, des dispositions si heureuses, et de si grandes ressources pour la vertu; vous, l'honneur et la joie de l'Eglise et de la religion, l'exemple de vos amis, l'amour des gens de biens, avez-vous donc perdu en si peu de temps tout ce qui vous rendait aimable devant les hommes et agréable aux yeux de votre Dieu? Hélas! on vous cherche vous même en vous-même. Il a tout dissipé, dit-on; il a tout perdu : *dissipavit.*

Que votre Dieu est bon de ne vous avoir pas encore entièrement déshéritée, de laisser encore pour vous une voie au repentir, lui qui, dès la première infidélité, pouvait vous abandonner, vous perdre pour toujours! Ah! rentrez en vous-même, et voyez dans l'exemple de l'enfant prodigue, dans la fin de ses égarements, ce qui vous reste de ceux auxquels vous vous êtes livrée jusqu'ici.

Après qu'il eut tout dépensé, il survint une grande famine en ce pays-là, et il se trouva dans l'indigence. Quoi, dans l'indigence! ne s'est il pas fait des amis? n'a-t-il pas des protecteurs qui s'intéressent à son avancement et à sa fortune? n'a-t-il pas fait partager à une foule d'hommes importants ses amusements et ses richesses? Oui, ils l'ont aidé à dissiper tous ses biens; oui, ils l'ont flatté des plus douces espérances; ils lui ont fait les plus séduisantes promesses. Mais il s'est ruiné enfin : et l'infortune laisse-t-elle des amis à quiconque n'en connut point d'autres que ceux que nous donnent le vice et le libertinage? Maintenant tout l'abandonne à sa misère; et voilà donc par où finissent les jeux, les joies, les rires, le luxe et toutes les folles dépenses de ce jeune insensé. Voilà ce qu'éprouve le prodigue après avoir quitté la maison de son père, ces tristes effets d'une grande famine, le besoin et la disette : *Cœpit egere.* Et voilà ce qu'éprouve l'âme infortunée qui s'est éloignée, séparée de son Dieu, une affreuse indigence. Elle est devenue insatiable de plaisirs, et les plaisirs ont fui loin d'elle pour faire place aux seuls remords; ou s'il lui reste encore des plaisirs, la pointe en est émoussée par l'habitude, et elle ne jouit plus de rien pour avoir voulu trop jouir.

A la disette se joint le plus honteux esclavage. Ici, mes frères, quelle triste image nous offre notre Evangile.

Le prodigue se mit au service d'un des habitants du pays, qui l'envoya dans sa métairie garder les pourceaux.

Quoi! un jeune homme sorti d'une famille honnête, né avec des sentiments, fait pour tenir un rang dans la société, réduit à de semblables ressources, rabaissé jusqu'à la condition la plus abjecte, devenu un mercenaire, un esclave forcé de s'attacher à un maître! *Adhæsit :* à un maître qui le méprise et l'assujettit à ce qu'il y a de plus pénible et de plus déshonorant : *Et misit illum in villam suam ut pasceret porcos.* Ah! il n'est que trop vrai, honteuses passions! voilà ce qu'on éprouve sous votre empire, monde vain et superbe, fier et cruel tyran, voilà le trop juste salaire que vous réservez à ceux qui vous servent. Tu leur souris, tu les flattes d'abord, mais dès qu'ils se sont soumis à tes lois, tu les traites en maître, et tu les rends les plus vils de tous les esclaves. En vain se plient-ils à tous tes goûts, en vain encensent-ils tous tes caprices, ils n'ont plus à attendre de toi que des rebuts et des mépris. *Misit illum in villam suam ut pasceret porcos.* Telle est encore la servitude que le péché produit : on a perdu l'heureuse liberté des enfants de Dieu, on est esclave de tout, du démon, de ses penchants, de l'habitude, des hommes, des confidents et des complices de ses propres fautes, et ils nous réduisent tous ensemble à la contrainte la plus humiliante et la plus déplorable.

Triste état, mais qui n'est pas sans ressource pour celui qui, comme l'enfant prodigue, en ressent toute l'amertume. Ah! il voudrait pouvoir se nourrir des restes immondes de ces vils animaux qu'il est contraint de servir; mais ou ils lui manqueront ou il sent du moins que de tels aliments ne sont pas faits pour lui. Ainsi, le pécheur en qui il reste encore quelque souvenir de son ancien état et de sa première origine, ouvre les yeux enfin, et gémit sur son sort. Il s'étonne, il frémit de l'indigne servitude à laquelle il se voit réduit; ces sensations brutes, animales et grossières, honteux aliments des passions humaines, ou il n'a plus de quoi les entretenir et les satisfaire, ou elles ne produisent dans son âme que la satiété et le dégoût. Il trouve dans son propre fonds je ne sais quoi de noble et de grand qui le rappelle à des objets plus dignes de lui. Il éprouve une faim secrète de biens plus réels, et un vide affreux que rien

de créé ne peut remplir. Qu'il écoute ce cri intérieur qui le ramène à sa véritable fin, qu'il imite l'enfant prodigue, et ses égarements vont finir. Rentré en lui-même : *In se autem reversus*, il compare son ancien état dans la maison de son père avec son état présent. *Combien*, se dit-il à lui-même, *combien y a-t-il dans la maison de mon père, de serviteurs à gages qui ont plus de pain qu'il ne leur en faut ; et moi, je suis ici à mourir de faim.* Oui, pécheur, tel est le langage que vous devez tenir, et la comparaison que vous devez faire : combien, dans la maison de mon Père céleste, au service de mon Dieu, prévenus de bien moins de grâces que je n'en ai reçu, avec moins de secours et de lumières, avec bien moins de facilité que je n'en avais pour m'approcher de lui et pour lui être étroitement uni, combien coulent cependant des jours heureux et tranquilles, tandis que dans mes désordres je ne mène qu'une vie turbulente et infortunée. Hélas ! je me rappelle avec saisissement et avec larmes, toutes les joies, toutes les douceurs que j'ai goûtées dans cette union intime avec lui ; j'étais nourri à sa table, j'étais comblé de ses faveurs, il me traitait en père et comme le plus cher de ses enfants ; il me prévenait sans cesse de ses bénédictions et de ses grâces ; il parlait à mon cœur, et je ne sortais point de ses aimables entretiens sans être rempli de forces et comme enivré du sentiment de mon bonheur ; et dans ma situation présente, je suis dépouillé de tout, je languis dans la sécheresse ; ma joie est fausse et mon rire est trompeur ; mon âme est presque toujours contrainte et flétrie par la vue de son indigence et de sa misère ; je suis le plus souvent à charge aux autres et à moi-même ; je cherche en vain à me distraire par les jeux et les plaisirs ; je ne sais quoi de triste et de sombre me rappelle à mon propre cœur, je retombe éperdu, et je ne sens plus que mes pertes et mon malheur.

Que ferai-je donc, et quel remède à tant de maux ! *Ah! je me lèverai* comme l'enfant prodigue. *J'irai trouver mon père, et je lui dirai : O mon père ! j'ai péché contre le ciel et contre vous.* « *Peccavi in cœlum et coram te.* » Oui, j'ai péché, j'ai beaucoup péché, *peccavi.* Je me le dissimulerais en vain ; tout parle contre moi. Le ciel témoin de mon ingratitude, la terre souillée de mes crimes, vos bontés méconnues, votre gloire outragée, vos dons follement dissipés, votre patience si longtemps méprisée ; tout m'accuse et me condamne. J'ai péché, *peccavi.* Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils ; ce nom si tendre, je l'ai démenti, déshonoré, dégradé : *Jam non sum dignus vocari filius tuus.* Traitez-moi donc comme l'un de vos serviteurs, comme un mercenaire. Que je n'éprouve plus ces douceurs secrètes que vous réservez à vos enfants ; que je porte votre joug sans ressentir cette onction céleste qui le fait trouver si aimable à ceux qui vous ont toujours été fidèles. Je ne dois plus m'attendre qu'à des rigueurs ; mais que je vous serve enfin, et je cesserai d'être malheureux. O mon Dieu ! dans le secret de mon âme, avec le sentiment de mon indignité, que je puisse vous nommer encore mon père ; car vous l'êtes toujours.

Oui, pécheur, oui : si tels sont vos sentiments, si tel est votre retour, suivez ce généreux dessein que la grâce vous inspire. Levez-vous, venez, vous allez le retrouver, votre père, et quoi de plus propre à vous en convaincre que la suite de notre parabole, que cette image que Jésus-Christ nous retrace de la bonté de Dieu dans le retour du pécheur ? C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'enfant prodigue, pénétré des réflexions qu'il vient de faire, tout rempli des résolutions qu'il vient de prendre, ne balance pas un seul moment à les suivre. Le moindre délai eût pu les rendre inutiles ; l'habitude eût pu l'emporter de nouveau sur le devoir ; le découragement eût succédé à la confiance ; une seule rechute, et peut-être il était perdu pour toujours. Mais il se lève, il imite le Roi-Prophète dans sa pénitence ; il dit comme lui : C'en est fait, j'ai commencé, je ne retournerai pas, je ne m'arrêterai pas : *Et dixi, nunc cœpi.* (*Psal.* LXXVI.) Quelle instruction, quel exemple pour le pécheur ! qu'il réponde sans délai à la grâce qui l'appelle ; qu'il en suive avec confiance, avec courage, les premières impressions ; qu'il tremble de les laisser s'affaiblir et s'éteindre, d'abuser de la patience d'un Père qui l'attend et l'invite au retour, de voir succéder la justice à la miséricorde, et de perdre pour jamais l'heureux moment qui lui est donné.

Pécheur qui m'écoutez, sans doute le parti en est pris, et déjà votre cœur se dispose à exécuter la résolution que vous avez formée. Déjà il se rapproche de son Dieu, pour que Dieu daigne se rapprocher de lui. Eh bien ! Jésus-Christ vous l'annonce. A l'instant ce bon Père va s'offrir à vous plein de miséricorde et de tendresse. Il va vous donner le baiser de paix, le sceau de la réconciliation. Il va vous combler des plus précieuses faveurs, et vous faire ressentir les plus doux effets de son amour.

Ecoutez, et jugez-en par les sentiments et toute la conduite du père de l'enfant prodigue.

Il partit, ce fils, touché du plus vif repentir, *et s'en vint trouver son père ; et lorsqu'il était encore bien loin, son père l'aperçut et fut touché de compassion.*

Il l'aperçut lorsqu'il était encore loin : « *Cum adhuc longe esset, vidit illum.* » Hélas ! ce père tendre soupirait après son fils ; il l'attendait avec la plus vive impatience ; il avait sans cesse les yeux tournés vers les lieux où ce fils ingrat s'était dérobé à ses regards, mais où il espérait le

revoir encore. Chaque jour il allait au-devant de lui, il le prévenait, il l'appelait par ses gémissements et ses désirs. Aussi dans le plus grand éloignement il l'aperçut. Ah ! ses yeux étaient les yeux d'un père. Il l'aperçut, et il fut touché de compassion ; ses entrailles furent émues, il ne put contenir sa tendresse et les transports de sa joie : *Et misericordia motus est.* Il l'aperçut, il est vrai, comme un spectre, défiguré, languissant, décharné, consumé par ses débauches, et tout courbé sous le poids de la confusion et de la douleur. Mais sous ces dehors humiliants c'était son fils, et le premier sentiment qui s'éleva dans le cœur de ce père, fut un sentiment de miséricorde et d'amour : *Et misericordia motus est.*

Pécheurs, reconnaissez-vous ici votre Dieu ? Depuis votre éloignement, il soupirait après votre retour. Il gémissait, et combien de fois n'avez-vous pas entendu ses gémissements au fond de votre cœur. Il vous attendait, et avec quelle patience ! et combien de fois n'avez-vous pas mis sa bonté à l'épreuve par de nouvelles infidélités ! malgré votre constance à le fuir, il vous attendait encore ; il faisait plus, pour vous aider à revenir à lui, il allait au-devant de vous, il vous prévenait. Car enfin, pourriez-vous former le moindre désir de retour, si lui-même ne le formait en vous ?

Maintenant donc, si vous répondez à ses désirs, si vous revenez sincèrement à lui, craignez-vous qu'il ne se retire ? Ah ! que vous le connaîtriez bien peu ! n'est-ce pas lui qui, dans ses saintes Ecritures, après tous vos outrages, vous presse de recourir à lui, de l'appeler encore votre Père ? Eh, quel père le fut jamais autant que votre Dieu ! N'est ce pas lui qui a rempli les livres saints des vives expressions et des témoignages éclatants de sa miséricorde ; qui vous dit lui-même qu'il ne vous a attendu si longtemps que pour vous pardonner ; qu'autant que sa majesté est grande, autant est grande sa miséricorde, et qu'elle est encore bien au-dessus de toutes ses œuvres : *Miserationes ejus super omnia opera ejus.* (*Psal.* CLXIV, 9.)

Vous laisserez-vous abattre et décourager par le grand nombre de vos infidélités ? Mais n'est-ce pas lui qui invite l'impie à quitter ses vices, parce qu'il est plein de bonté pour pardonner : *Quoniam multus est ad ignoscendum ?* (*Isa.*, LV, 7.) N'est-ce pas lui qui vous assure que quand vos péchés seraient plus grands encore, il les jetterait loin de lui et les oublierait pour toujours : *Et non recordabor amplius.* (*Hebr.*, X, 17.) Ah ! c'est précisément parce que vous avez beaucoup péché, que vous l'honorerez davantage par votre confiance et votre retour, et que votre réconciliation sera un ouvrage plus digne de lui. Hé ! n'est-ce donc pas, dit saint Augustin, pour pardonner de grands péchés, qu'il a une grande miséricorde ! n'est-ce pas cet attribut si aimable et si doux, qui, dans Dieu, a l'empire ici-bas sur sa justice ! *Superexaltat misericordia judicium.* Si Dieu ne voulait pas vous faire grâce, vous aurait-il appelé si fortement, vous aurait-il attendu si constamment, vous inviterait-il encore aujourd'hui par ma voix ? Ce trouble salutaire qu'il excite en vous, cette confusion secrète qu'il vous fait éprouver au souvenir de vos égarements, ces remords qui vous agitent, cette sainte impatience de briser vos liens, de jouir de l'heureuse liberté des enfants de Dieu, cette horreur que vous ressentez de votre honteux esclavage, cet avant-goût de la vertu et de ses charmes, qui vous fait dans ce moment soupirer après elle, ne sont-ce pas ici les effets d'une grâce qui vous recherche et les plus sensibles témoignages de la bonté d'un Dieu qui vous chérit tendrement ? Hé quoi ! il vous attendait, il vous prévenait, il vous pressait, il vous souffrait avec tant de patience, lorsque vous vous révoltiez contre lui, que vous l'offensiez avec réflexion, avec malice, que vous accumuliez outrage sur outrage ; alors il vous comblait encore de ses grâces ; alors il vous aimait encore de l'amour le plus ardent, le plus véhément ; et maintenant que vous voulez revenir à lui, que du fond du cœur vous criez vers lui, que vous vous disposez à lui donner des marques sincères de votre repentir, il ne prendrait contre vous que des sentiments d'indignation et de haine, il n'enfanterait que des projets de vengeance et de réprobation ! Ah ! sont-ce donc là les traits sous lesquels Jésus-Christ vous l'a peint dans la parabole de l'enfant prodigue ? Non, non : n'attendez de lui que de la compassion et de la miséricorde : *Et misericordia motus est.* Ne craignez qu'une chose, c'est de ne pas répondre assez promptement à ses désirs, d'abuser encore de sa patience, d'insulter encore à sa bonté par votre découragement, votre langueur et votre indifférence. Il est vrai, vous allez vous présenter à lui nu, défiguré, tout couvert de la lèpre du péché ; mais il est votre Père, il reconnaîtra en vous le prix du sang de Jésus-Christ, il vous verra des mêmes yeux dont le père de l'enfant prodigue vit son fils, et comme lui, il vous donnera le baiser de paix, le sceau de la réconciliation.

Déjà, avant que l'enfant prodigue ait osé faire entendre sa voix, il accourt, ce bon père ; il précipite ses pas, il se jette au cou de son fils : *Accurrens cecidit super collum ejus.* Aimable et touchant tableau ! D'un côté, un fils humilié, confondu, ne pouvant encore s'expliquer que par ses gémissements et sa douleur, montrant tout à la fois, dans sa posture humble et soumise, son respect, sa confiance et son repentir ; de l'autre, un père saisi, surpris, transporté de joie, sans égard pour son âge et sa qualité de père, recueillant tout ce qu'il a de forces pour courir au-devant de son fils ; *accurrens,* se penchant sur son cou, le relevant, le couvrant de baisers, le serrant

entre ses bras : *Et osculatus est eum.* Hé! que va-t-il lui dire enfin? Lui fera-t-il quelques reproches? Non, il revoit son fils, il est content, il n'a plus rien à lui demander; que son fils s'explique, qu'il laisse éclater sa douleur et ses regrets, qu'il s'écrie : O mon père! j'ai péché contre le ciel et contre vous : le père entend à peine ses excuses, tout est oublié, tout est pardonné; il ne veut que le voir et l'embrasser encore : *Cecidit super collum ejus, et osculatus est eum.*

Pécheurs, craignez-vous encore de vous présenter devant votre Père? Etes-vous encore incertains sur ce que vous devez en attendre? Doutez-vous encore que la réconciliation la plus douce, la plus tendre et la plus parfaite ne soit l'heureux fruit de sa miséricorde? Ah! sa compassion ne sera point stérile, ce ne sera pas une pitié vaine et insuffisante, un sentiment vague et superficiel, semblable à celui que la plupart des hommes font paraître; sentiment qui opère si rarement ce qu'il semble promettre, qu'un instant fait revivre et que le même instant voit s'éteindre; quand bien même un père, une mère pourrait oublier son fils et les sentiments de la nature, pour moi, dit le Seigneur, pour moi je ne vous oublierai jamais. Achevez donc de lui donner des témoignages sincères de votre repentir, et il vous donnera les marques les plus sensibles du pardon qu'il vous réserve. Peut-être son ministre différera-t-il encore quelque temps de vous faire entendre, en son nom, ces paroles si consolantes : *je vous absous;* ne voyant pas le fond de votre cœur, il sera forcé sans doute de vous éprouver et de juger de vos dispositions par vos œuvres; mais si de votre part la douleur était bien vive, si la contrition était bien parfaite, ah! Dieu n'attendrait pas même ces délais pour vous absoudre au tribunal de son amour; déjà il vous aurait reconnu pour son fils; déjà vous seriez rentré en grâce avec lui, lorsque son ministre hésiterait encore; mais enfin, votre amour éclaterait avec tant de force à ses yeux, il vous ferait verser des larmes si abondantes et si amères, disons mieux, des larmes si douces; il vous donnerait des sentiments si humbles, et produirait un si grand changement dans vos mœurs, que bientôt il le forcerait de prononcer sur la terre cette sentence d'absolution que Dieu aurait d'avance prononcée dans le ciel. Dieu la ratifierait du moins, et vous seriez assuré, autant qu'on peut l'être, que comme il ne manque rien à la tendresse de votre Dieu, à la sincérité de votre repentir, il ne manque rien aussi à la grâce de votre réconciliation. Le beau jour que celui où vous recevrez de lui le baiser de paix, où le mur de division que vos péchés ont élevé entre Dieu et vous sera détruit, où vos iniquités, remises et pardonnées, ne seront plus un fardeau qui vous accable, où votre propre conscience ne s'élèvera plus contre vous, où vous rentrerez en possession de tous les priviléges des enfants de Dieu, où il vous comblera enfin de ses grâces, et vous fera ressentir les plus doux effets de sa tendresse!

Car c'est là encore ce que vous donne droit d'attendre la dernière partie de la parabole dont Jésus-Christ se sert pour nous instruire. La libéralité succède à la réconciliation, et les plus grandes faveurs aux expressions de miséricorde et d'amour. Tandis que l'enfant prodigue s'arrête à des sentiments de confusion et de douleur, qu'il insiste sur les protestations de repentir, son père appelle ses serviteurs, il les invite à partager sa joie, il leur ordonne de tout préparer, de tout mettre en œuvre pour célébrer le retour de son fils. *Apportez,* leur dit-il, *apportez promptement sa première robe, et l'en revêtez; mettez-lui un anneau au doigt et des souliers à ses pieds, et réjouissons-nous, parce que mon fils que voici était mort, et il est ressuscité; il était perdu, et il est retrouvé : « Mortuus erat, et revixit; perierat, et inventus est. »*

O père plein de miséricorde et de tendresse! est-ce donc ainsi que vous traitez un fils ingrat et rebelle? Avez-vous donc si tôt oublié l'abus qu'il a fait de tous vos dons, la résistance qu'il a apportée à vos lois, le mépris qu'il a témoigné de vos bienfaits et de votre amour? Ne savez-vous donc pas combien il s'est avili, dégradé, jusqu'à quel point il s'est rendu coupable? Ne voyez-vous pas son propre frère se scandaliser de l'accueil que vous lui faites; ne l'entendez-vous pas vous reprocher cette tendresse, selon lui trop aveugle, éclater en plaintes et en murmures, et opposer à vos bontés pour ce fils, les excès et les crimes qui l'en ont rendu indigne? Hélas! au milieu de ces reproches il ne sait pas ce que c'est que le cœur d'un père, et ce que vaut une larme d'un fils. O mon fils! lui dit cet aimable père, tous deux vous êtes mes enfants. Mon amour ne pourra-t-il suffire à tous deux? O vous qui ne m'avez point abandonné, qui êtes toujours avec moi, vous le savez, tout ce que j'ai est à vous. Mais il fallait faire un festin et nous réjouir, parce que votre frère était mort, et il est ressuscité; *il était perdu, et il est retrouvé : « Perierat, et inventus est. »*

Faire un festin, et pourquoi? n'était-ce pas assez qu'il trouvât encore un asile dans votre maison, et qu'il fût reçu, comme il le demandait, au nombre de vos serviteurs? N'était-ce pas une grâce de l'admettre en votre présence, et de le traiter comme un mercenaire? et au lieu de cela, quelle fête et quel repas splendide, quels concerts et quelles marques d'allégresse! Ah! jamais vous ne m'avez accordé tant de faveurs.

Laissons, mes frères, laissons ce fils jaloux se plaindre, et parler un langage bien étrange pour un père; il oublie, hélas! qu'il eût pu aussi être infidèle; que s'il ne l'a pas été, il le doit plus aux soins de son père qu'à lui-même; qu'il le deviendra peut-être, si déjà par ses reproches il n'a pas commencé à le devenir; et vous, pé-

cheurs, ne soyez plus attentifs qu'à la bonté de votre Père céleste, car ici la vérité l'emporte de beaucoup sur la figure.

Oui, dans le ciel, dans le cœur de votre Dieu, de votre Père, dans le cœur de Jésus votre Sauveur, dans le cœur de Marie votre Mère, dans les anges, parmi tous les saints, il y a plus de joie sur votre conversion et votre retour que sur la persévérance de bien des justes. Oui, le pasteur de nos âmes se réjouit plus d'avoir retrouvé en vous une brebis égarée que d'avoir conservé sans péril toutes celles qui lui sont demeurées fidèles. Oui, toute la cour céleste va faire retentir les plus doux concerts, et célébrer à l'envi les merveilles de la grâce et votre correspondance. Sur la terre, un banquet magnifique vous est préparé. L'Agneau sans tache est immolé pour vous. Déjà il est offert sur l'autel. Bientôt, ah ! bientôt il va vous servir de nourriture, et le corps adorable de Jésus-Christ même est l'aliment divin qui vous est préparé dans la Pâque qui vous attend. Les consolations les plus sensibles, les joies les plus pures et les plus ravissantes vont remplir, vont inonder votre âme. Des entretiens pleins de charmes, des caresses ineffables, vont vous rendre la piété infiniment aimable et touchante, vous dégoûter plus que jamais des faux plaisirs du monde, et vous payer avec usure, dès cette vie même, des sacrifices que vous allez faire. Car c'est ainsi que Dieu comble pour l'ordinaire de ses faveurs le pécheur pénitent. Et pourquoi ? c'est qu'il a retrouvé enfin, contre toute apparence, celui qui était perdu pour lui, une âme comme désespérée, comme abandonnée ; c'est qu'il veut aussi soutenir sa faiblesse qui a besoin de ses premiers secours ; c'est qu'il veut l'attacher pour toujours à son service par tous les attraits de sa grâce. Pourquoi encore ? c'est que ce pécheur vraiment contrit, fortement, vivement touché des grandes miséricordes de Dieu à son égard, pénétré de reconnaissance, rempli, comme Madeleine, d'un amour d'autant plus généreux qu'on l'a plus aimé, qu'on lui a plus pardonné, l'emporte en vivacité de sentiments, en générosité de sacrifice, sur le juste même dont l'amour est souvent imparfait ; ainsi, en un moment de cette charité presque infinie comme l'objet qui l'a fait naître, il égale, il surpasse tous les mérites d'une vie entière plus constante dans le bien, mais moins fervente en amour.

O mon Dieu ! ne voulons-nous donc pas, comme l'enfant prodigue, revenir avec confiance au meilleur de tous les Pères ? Oui, mon Dieu, nous revenons à vous avec la confiance la plus entière ; appuyés sur votre bonté infinie, sur les mérites de Jésus-Christ, nous bannissons toute crainte, nous éloignons toute pensée de découragement, nous surmontons toute espèce de faiblesse, d'irrésolution et de langueur ; nous nous présentons devant vous avec un cœur vraiment contrit et humilié. O mon Dieu ! ne vous aimerons-nous pas désormais comme vous méritez d'être aimé ; oui, mon Dieu ! nous vous aimerons de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces, et nous réparerons, par l'ardeur de notre amour, les infidélités de toute notre vie ; ô mon Dieu et notre Père ! ne sommes-nous pas résolus de rompre tous les liens qui pourraient encore nous attacher au monde, de fuir tout ce qui pourrait nous engager de nouveau dans le péché, de porter constamment votre joug si aimable et si doux, de faire les plus grands efforts pour répondre à tout ce que vous avez droit d'attendre de nous. Oui, Seigneur, oui, la résolution en est prise, et nous l'observerons avec le secours de votre grâce. Il ne sera pas dit que nous aurons laissé échapper les moments précieux que vous nous avez ménagés ; que nous aurons rendu inutiles vos sollicitations et vos poursuites ; que nous nous serons perdus pour toujours, lorsque vous voulez si bien nous sauver. Jouissez de la satisfaction, si douce pour votre cœur, de nous voir enfin convertis. Remplissez le désir que vous avez de nous rendre heureux. Nous sommes à vous dès ce moment, pour toute la vie, pour l'éternité que je vous souhaite.

SERMON VII.

II[e] *pour le second dimanche de l'Avent.*

LE PÉCHEUR PENDANT LA VIE.

Hic est de quo scriptum est : Ecce ego mitto angelum meum ante faciem tuam, qui præparabit viam tuam ante te. (*Matth.*, II, 10.)

C'est de lui qu'il est écrit : J'envoie devant vous mon ange, qui vous préparera la voie.

Quelle noble fonction le Tout-Puissant a destinée à Jean-Baptiste ! il l'a choisi entre tout son peuple pour préparer la voie du Messie. Déjà le divin précurseur a paru sur les bords du Jourdain. Il a annoncé l'Evangile de Jésus-Christ : il a prêché aux hommes le baptême de la pénitence, et leur a proposé pour unique objet de leurs soins, la fuite du péché, la conversion et le salut. C'est à cela en effet que devaient se réduire toutes les instructions du Fils de Dieu, et que doivent encore se réduire toutes les nôtres. Oui, mes frères, c'est la crainte, c'est l'horreur du péché que je dois faire passer dans vos âmes, et pour y réussir, je vais dans une suite de discours, qui seront liés étroitement l'un à l'autre, fixer vos regards sur les différents états du pécheur. Je vous le ferai considérer pendant sa vie ; dans un autre discours, je vous le peindrai au lit de la mort ; je le suivrai enfin au-delà du trépas. Il n'est personne que ces objets n'intéressent, ou par sa situation actuelle, ou par celle dans laquelle il doit craindre de tomber un jour.

Commençons aujourd'hui par le tableau moins frappant, mais non moins terrible peut-être, de la vie du pécheur. Considérons son péché dans sa naissance et ses premiers

effets. Examinons le progrès de son péché, le terme où il le conduit; et dans ces deux parties nous trouverons nécessairement des leçons propres à chacun de nous.

Fasse le ciel que la persévérance des justes et la conversion des pécheurs soit l'heureux fruit de ces discours. Demandons-le à Dieu par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour faire naître en vous la haine du péché, souffrez que je vous retrace avant toutes choses l'heureux état de l'homme sous l'empire de la grâce. C'est de ce point de vue que nous envisagerons avec plus d'étendue, plus de crainte et d'horreur, ses infidélités d'abord légères, ses combats et sa défaite, sa honte, ses remords et ses alarmes, et enfin sa faiblesse, ses irrésolutions et ses rechutes. Tels sont les premiers états du pécheur, la naissance et les premiers effets de son péché. Considérez cette âme innocente à qui la grâce a rendu par le baptême, aussi longtemps qu'elle l'a conservée, ce qu'elle avait reçu dans sa première origine. Je vois briller en elle l'image de la Divinité. Elle est parée des dons célestes. La candeur, la sagesse, et l'amour chaste et pur, forment ses plus beaux ornements.

Fille du Très-Haut, elle est l'objet de ses complaisances. Il habite en elle, son esprit la vivifie; Jésus-Christ est son chef; les anges veillent à sa garde; l'Eglise lui renvoie les bénédictions qui lui viennent de son époux. Tous ces titres la font héritière du royaume éternel; toutes les œuvres qui partent de l'esprit qui l'anime sont saintes; toutes ses prières sont exaucées; le ciel lui ouvre ses trésors, la terre fournit matière à ses vertus, l'enfer même en prête à ses triomphes; tout, jusqu'à ses tentations et ses peines, est un gain pour elle, et ajoute à ses mérites. Elle jouit des douceurs de la paix; sa conscience pure comme un ciel sans nuages lui fait goûter des plaisirs exempts de trouble et de remords; ses jours heureux s'écoulent sans inquiétudes et sans alarmes; elle règne sur elle-même et sur toute la nature; sa pudeur la rend aimable, et jusque dans un âge tendre, fait respecter sa vertu.

Aimable et tranquille innocence! heureux état! pourquoi faut-il que cette âme encore fidèle n'en connaisse pas mieux le prix? O mon Dieu! tout concourt à l'en faire sortir, et elle semble se livrer elle-même aux piéges qu'on lui tend. Déjà l'ennemi de son salut, comme un lion rugissant, frémit autour d'elle; déjà le monde, jaloux de son bonheur, met tout en œuvre pour la séduire. Il lui insinue le poison de ses maximes; il joint aux leçons l'exemple et la coutume. Tantôt pour l'attirer, caressant et perfide, il emploie les promesses, il sème les fleurs sous ses pas, et en couvre l'abîme où il veut l'entraîner; tantôt, pour la contraindre, il a recours aux menaces, et lui fait craindre sa disgrâce; souvent il rit de sa simplicité, et affecte pour elle un mépris qu'il n'a pas; souvent aussi il veut lui faire entendre que la vertu est trop austère, que la piété traîne après elle le chagrin et l'ennui, qu'il suffira de lui donner les derniers jours de la vie, et que sans les passions l'homme n'est point heureux.

O vous que l'expérience n'a pas encore instruit, n'écoutez point ce langage trompeur! le monde lui-même le dément à chaque instant. Vous qu'anime un souffle divin, âme faite pour Dieu, soyez constante dans ses voies, et souvenez-vous qu'il n'y a que Dieu qui puisse vous suffire. Mais hélas! cette âme se lasse de son propre bonheur. A force de s'entendre dire qu'elle pourrait être plus heureuse, elle commence à le croire, et elle cesse de l'être en effet. Sa piété s'affaiblit, l'ennui succède à l'amour de ses devoirs, le relâchement prend la place de la ferveur, les obligations les plus communes lui deviennent onéreuses: elle ne s'en acquitte qu'avec négligence, elle s'en dispense aisément. Ce n'est plus cette régularité si édifiante pour les autres et si avantageuse pour elle-même. On ne lui voit plus cette exactitude qu'elle faisait paraître à tous les exercices de la religion, elle se dégoûte de la parole de Dieu, elle n'est plus si assidue à la prière, elle vient plus rarement dans les temples, elle oublie l'usage fréquent des sacrements, elle a horreur de la pénitence, elle veut se rendre la vie plus agréable et plus commode, elle se rapproche du monde, elle se dissipe et se répand au dehors; l'imprudente! elle multiplie les occasions et les dangers, et elle néglige les précautions. Cependant elle a encore une certaine horreur pour le crime; mais elle ne craint plus les fautes légères, mais elle se permet toutes les infidélités qui ne lui paraissent pas des excès. Ce ne sont d'abord que des libertés timides, où, pour se rassurer, elle conserve une ombre d'innocence; ce sont ensuite des actions douteuses qui la contraignent à s'alarmer; le péril s'augmente, la passion parle avec plus d'empire, et laisse enfin tomber le masque qui la couvrait

Forcée de s'avouer à elle-même son état et ses dangers, cette âme, devenue presque infidèle, cette âme combat, et c'est contre elle-même. D'un côté le péché se présente à elle avec ses horreurs et ses suites, de l'autre la passion avec tous ses attraits. La conscience lui crie: Malheureuse! que vas-tu faire? tu romps tes engagements les plus sacrés, tu te rends inutile toute la religion, et tu l'armes contre toi; tu quittes ton Dieu, et tu ne sais pas à quel maître tu vas te livrer; tu t'ouvres une source de gémissements et de larmes, tu creuses un enfer sous tes pas; peut-être aux yeux des hommes tu t'avilis, tu te déshonores, et tu te perds pour une éternité? Où est donc ton Dieu? y penses-tu? il est à tes côtés; tu ne peux te soustraire à ses regards, ni te dérober à sa vengeance.

Ah malheureuse! arrête; réprime ton penchant tandis qu'il en est temps encore; il ne le sera bientôt plus. Mais la passion retient; elle promet au contraire les plus grands avantages, les fruits les plus doux; elle s'efforce de bannir la crainte. Mangez, dit-elle, comme dit autrefois le tentateur, mangez de ce fruit, et vous ne mourrez pas.

Cependant l'ennemi gagne, ses forces augmentent, ses progrès sont toujours plus rapides, les assauts deviennent plus fréquents, l'âme toujours attaquée et si mal défendue se lasse de résister; elle perd courage au milieu de l'émotion, du trouble, du tremblement, du saisissement de son cœur; elle hésite, elle chancelle, elle succombe, elle a péché. O désolation du péché! O Dieu! quel changement s'opère en elle! Insensée, rentre en toi-même, regarde cette âme autrefois si pure, en quel état elle est réduite, de quel rang elle est tombée! Comment la vois-je en un instant pervertie, défigurée, avilie! que de richesses dissipées en un moment! Déchue de son innocence, elle ne brille plus d'un éclat céleste, ses attraits s'effacent, l'image de Dieu disparaît; elle est un objet d'horreur.

Ce n'est plus cette reine qui tenait un rang parmi les anges, et qui prenait part à leurs triomphes. Vile esclave, elle gémit sous la tyrannie du péché; elle est l'ennemie de son Dieu; elle ne vit plus de la vie de Jésus-Christ; elle exhale une odeur de mort; elle est marquée au sceau du démon, et porte comme empreinte la malédiction dont elle est frappée.

Ah! elle a tout perdu. Elle a perdu la grâce; elle a perdu le fruit de ses œuvres; elle a perdu le ciel, les titres de son héritage, les gages de sa félicité; elle a perdu ce qui faisait son prix et sa seule beauté; elle a perdu sa gloire, sa paix, l'heureux témoignage d'une bonne conscience; en perdant l'innocence elle a tout perdu.

Aussi quel triste réveil! quelle honte! Elle a donc connu le mal qu'elle ne connaissait pas. Science funeste! affreuse lumière! ses yeux s'ouvrent sur elle-même; elle les referme avec horreur, et ne peut plus se supporter. Ses sens se révoltent de plus en plus; au lieu des pensées saintes qui l'occupaient, elle n'en a que d'impures et de profanes. Son imagination ne conçoit que des monstres et n'enfante que des chimères. Elle sent que son cœur flétri n'a plus de goût pour la vérité, que ses impressions saintes pour le bien sont effacées, que la chair la domine, qu'elle est courbée vers la terre. Adam! Adam! où êtes-vous? *Adam, ubi es?* (*Gen.*, III, 9.) Qu'est devenu ce premier Adam formé dans la justice et la sainteté, ce maître de lui-même, ce roi de l'univers, cet ami de son Dieu, qui conversait si familièrement avec lui? Hélas! ce n'est plus cet heureux temps où il jouissait de ses plus douces faveurs, et faisait de sa présence son bonheur le plus sensible. Maintenant il se dérobe à sa voix, il n'ose plus l'entendre, il fuit loin de lui; opprobre de la nature, il cache sa honte dans les plus sombres retraites, et toute sa peine est de s'y retrouver encore lui-même. Image trop naïve de l'état d'une âme qui éprouve les premières impressions de la honte et du péché!

Mais à la honte elle joint bientôt les plus cuisants remords. Sa conscience, étouffée pendant quelques moments, rompt avec éclat un silence forcé. Ses cris aigus répondent à la violence qu'elle s'est faite. Ce ne sont plus, comme auparavant, des avis et des menaces, ce sont des plaintes et des reproches; ce sont des regrets amers; c'est la voix du désespoir. Malheureuse! dit-elle maintenant à cette âme coupable, qu'as-tu fait? tu as péché, tu a consenti; de quel poids t'es-tu chargée? As-tu bien osé mépriser la majesté d'un Dieu et te soustraire à ses lois? est-ce donc là, ingrate, la reconnaissance de ses faveurs et des grâces dont il t'avait comblée! Le sais-tu bien, que par ce péché tu as encouru la haine de ton Dieu, tu as crucifié de nouveau Jésus-Christ, tu as péché? Pourquoi? pour un faux bien, pour un léger avantage, pour un plaisir d'un moment. Et que te reste-t-il? le trait qu'il t'a laissé en s'envolant, le repentir: voilà tout le fruit de ton péché. Après les premiers intants d'enchantement et d'ivresse, maintenant que la passion est refroidie, que la vanité est détrompée, que l'illusion est détruite, tu l'avoues donc, on t'a séduite, tu t'es séduite et trompée toi-même.

Que n'as-tu suivi des conseils plus sages! Hélas! souviens-toi de la retenue de tes premières années, de l'estime que tu t'étais acquise par la pureté de tes mœurs, de la fidélité que tu gardais à ton Dieu, de la tranquillité qui en était le fruit. Considère ce que tu devais te promettre pour ces années de repos, de gloire et de bonheur. Ah! fallait-il tout perdre en un moment? Vois les âmes fidèles dont tu devais imiter la constance; compare leur destinée à la tienne, la paix et les consolations qu'elles éprouvent, aux remords qui te déchirent. Que vous êtes heureuses, âmes saintes, que vous êtes heureuses de n'avoir point de pareils reproches à vous faire! reproches amers, source fatale de douleur et de peine.

Ainsi David s'agite après son péché. Sa conscience l'accuse et le confond; il marche tout courbé vers la terre, et marque par ses soupirs la tristesse qui l'accable: *Miser factus sum et curvatus sum usque in finem; tota die contristatus ingrediebar.* (*Psal.* XXXVII, 7.)

Partout il retrouve l'image de son crime, partout elle s'offre à sa mémoire. Cette image le poursuit, quoi qu'il fasse pour l'effacer. *Mon péché*, dit-il, *s'élève sans cesse contre moi pour me faire la guerre: « Peccatum meum contra me est semper. »* (*Psal.* L, 5.)

Je me consume en longs gémissements; je mouille mon lit de mes larmes; mes yeux se refusent à la lumière; je me tourne de tous côtés dans ma douleur, et j'enfonce toujours davantage l'épine qui déchire mon cœur : *Conversus sum in ærumna mea, dum configitur spina. (Psal.* XXXI, 4.)

Triste situation du pécheur! et d'autant plus triste que ses remords ne vont point sans l'inquiétude et la crainte.

Mon crime, se dit-il à lui-même, ne tardera pas sans doute à être découvert. Je vois déjà tous les yeux fixés sur moi. Des regards curieux vont lire sur mon front ma douleur et ma honte. Comment pourrais-je soutenir les reproches de ceux qui ont formé mon enfance, et qui m'ont parlé si souvent le langage de la vertu? comment pourrais-je supporter le mépris de ceux dont ma conduite, autrefois si régulière, attirait les éloges? Mais qu'aperçois-je dans l'avenir! quels tristes pressentiments mettent le comble à ma peine! tout semble conjurer ma perte : une famille que je déshonore, des ennemis ou des rivaux que j'arme contre moi, les complices de mon crime, qui seront les premiers à m'accuser, et dont je redoute déjà la perfidie ou l'inconstance. Si cependant ma faute est secrète aux yeux des hommes, ah! elle n'a pu échapper aux regards du Seigneur. Sa gloire est intéressée à me punir. Je ne le vois que comme un juge sévère qui va prononcer l'arrêt de ma mort. J'en crains la surprise dans le jour et au milieu des ténèbres de la nuit. Je vois des feux vengeurs allumés devant moi, des démons qui s'apprêtent à me tourmenter. Je marche sur les bords du précipice, et je puis y tomber à chaque instant. Ainsi le pécheur a toujours devant les yeux des images lugubres; il a toujours aux oreilles un son terrible, ou, comme le dit Job, la voix de la terreur même qui l'épouvante et le fait sécher de crainte : *Sonitus terroris semper in auribus ejus.* (*Job.*, XV, 21.)

Heureuse crainte cependant, remords favorables, trouble salutaire, si cette âme infidèle veut en profiter! O vous qui les éprouvez, ces remords! ne les étouffez pas; c'est un don du ciel, c'est la voix de Dieu même; elle n'a qu'un temps.

Dieu vous rappelle; et c'est encore par de tendres gémissements, par de trop justes craintes, qu'il se fait entendre à votre cœur. Si vous méprisez ses sollicitations pressantes, ah! je ne vois plus en vous que votre faiblesse, et elle vous prépare de nouvelles chutes.

Déjà, en effet, le péché a laissé dans cette âme trop facile à se laisser surprendre, un dégoût pour le bien et une pente pour le mal qui me font trembler pour elle. Déjà se rendant inutiles les secours des grâces et des bénédictions célestes, elle demeure réduite à ses seules forces, qui ne peuvent la soutenir dans les tentations les plus faibles; elle n'a plus dans la prière cette piété tendre que la fidélité inspire, que la confiance anime, et à laquelle le Seigneur ne refuse rien; elle a perdu l'usage des moyens les plus propres à nous rendre la vertu aimable et facile; elle n'a plus cette sagesse attentive et circonspecte qui éloigne les premières pensées du vice et en écarte tous les périls; elle n'a plus ce courage mâle qui surmonte les désirs et résiste aux occasions; elle est amollie, affaiblie, énervée par sa première défaite. Tel, Samson se leva d'entre les bras de Dalila privé du don de force qu'il avait reçu du ciel.

Ce n'est pas, au reste, que cette âme ne soupire après son changement, qu'elle ne forme des résolutions plus saintes, qu'elle ne se prête à quelques efforts; mais ses efforts sont languissants, et elle semble ne combattre encore que pour être vaincue une seconde fois avec plus de honte. Ses désirs sont lâches et inefficaces; ses résolutions n'ont rien de fixe et de précis; sa raison les forme, et son cœur les dément; elle délibère, elle résout, elle promet, et le moment d'après elle oublie ses résolutions et ses promesses, elle retombe dans l'incertitude, incapable de soutenir ni la licence du désordre ni les contraintes de la piété, flottant toujours au gré des mouvements contraires qui l'agitent, mécontente de toutes les situations où elle se trouve, elle s'impose des précautions, et elle s'y refuse; elle commence mille entreprises, et elle les abandonne; ses premiers désirs de conversion se dissipent, son repentir s'efface, sa sensibilité s'éteint; Dieu à son tour se lasse de la soutenir; accoutumée à violer ses résolutions, elle va renouveler son infidélité; elle va retomber; elle retombe, et sa rechute est le triste présage de l'enchaînement de ses crimes et de ses malheurs.

Mais si c'est là votre état, ou avant qu'il le devienne, ô mes frères! ô vous à qui une première faute a fait perdre de si grands avantages! vous à qui des fautes réitérées en font perdre de plus grands encore, ah! si vous sentez vos pertes, si le péché n'a pas étouffé dans vous la voix de la religion, de la conscience et de l'honneur, considérez de quel point vous êtes partis, et craignez le terme fatal où aboutit la route que vous suivez. Vous ne voyez pas dans quel abîme de maux et de désordres vous allez vous plonger : vous ne savez pas toutes les suites déplorables des engagements que vous vous faites, tout ce que ces premiers crimes vont vous former de liens et apporter d'obstacles à votre retour. Vous commencez, vous suivez une carrière qui peut mettre une distance infinie entre le ciel et vous. Vos premiers pas dans le crime vous conduisent peut-être à des extrémités dont vous ne reviendrez plus. Peut-être sont-ce là les premiers anneaux d'une chaîne de réprobation, si vous ne vous empressez à la rompre. Ah! ne tardez pas, ne vous refusez pas aux motifs pressants qui vous engagent; que vos résolutions soient plus fermes et vos efforts plus généreux. Il est temps encore, si vous le voulez, il est temps de rendre la paix à

votre cœur, d'oublier vos amusements frivoles et vos penchants déréglés, de revenir au vrai, d'assurer votre félicité, et de prendre, en servant Dieu, le seul parti sensé que vous puissiez prendre sur la terre.

O vous surtout! vous qui êtes dans cet âge où les infidélités commencent, mais où il est plus aisé d'en arrêter le cours, où les passions naissent, et où elles sont aussi plus faciles à surmonter, âge heureux où l'esprit docile se prête avec moins de peine aux nouvelles impressions qu'on veut lui faire prendre, où les vices ne sont pas encore devenus une seconde nature, où leurs premiers actes sont bientôt effacés par des actes contraires; vous sur qui nos discours font l'effet le plus sensible, et qui nous donnez si souvent en secret le spectacle consolant des conversions les plus touchantes, cédez à la grâce qui vous sollicite; n'attendez pas à un âge plus avancé où l'on se dépouille si rarement des vices auxquels on s'est accoutumé dans sa jeunesse; ne souffrez pas que des rechutes multipliées vous fassent contracter l'habitude du crime. Hé! pourquoi faut-il qu'on prenne si peu de soin d'en étouffer les premières semences? que ne se trouve-t-il bien des pères qui, éclairés sur les suites de ces impressions, se hâtent de les prévenir ou de les effacer? Vous avez dû frémir en considérant la naissance et les premiers effets du péché; eh! combien ne devons-nous pas trembler davantage en en considérant les progrès et le terme! C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Nous n'avons vu jusqu'ici que les commencements de la vie du pécheur. Son péché ne formait point encore un état fixe et permanent; le démon avait remporté sur lui une première victoire; mais le pécheur trouvait dans sa défaite des armes pour vaincre à son tour, je veux dire la connaissance de sa faiblesse, le sentiment de sa misère et la défiance de lui-même. Toutefois il n'a pas su profiter de la triste épreuve qu'il avait faite; devenu plus faible, il s'est exposé de nouveau aux mêmes périls, et il a fait de nouvelles chutes. Hélas! que lui faudrait-il de plus pour l'éclairer? Qu'il se rende donc enfin plus vigilant et plus sage; qu'il retourne sur ses pas; qu'il ne regarde qu'avec horreur la route par laquelle il s'est perdu. Mais non, elle a encore des charmes pour lui; il veut encore y cueillir des fleurs, malgré les dangers qu'il y court et les épines qu'il y rencontre; il s'y arrête. Ah! c'en est fait : l'habitude va se former; l'aveuglement, l'endurcissement, l'impénitence, vont remplir la carrière qu'il parcourt.

Ici, mes frères, les progrès ne se font plus lentement et par degrés; ils sont faciles et rapides.

Cet homme infidèle qui a cédé à son penchant, qui est retombé presque aussitôt dans son péché, qui a multiplié ses rechutes, et qui ne prend pas assez de soin pour s'en relever, rend comme invincible son attrait pour le mal; le vice s'empare de toutes les facultés de son âme; ses pensées s'y portent sans cesse, ses affections y sont continuellement entraînées, ses sens lui sont toujours ouverts, son imagination en reçoit des traces ineffaçables; il voudrait en éloigner l'idée, mais il y revient et s'y complaît comme malgré lui; il voudrait en affaiblir les impressions, et il lui semble que sa résistance les augmente; il voudrait rompre les liens qui l'attachent, et toujours infidèle, il les resserre lorsqu'il se croit sur le point de les briser; il voudrait user des secours que Dieu lui ménage, et il ne se sent pas, dit-il, la force d'en profiter. En obéissant à sa passion, dit saint Augustin, il s'en fait une habitude, et l'habitude qu'il a laissé croître se change en nécessité.

Augustin lui-même l'avait éprouvé; et qu'y a-t-il de plus propre à nous instruire? Malgré les grâces les plus abondantes, malgré les exhortations et les larmes d'une mère, l'éloquence d'Ambroise, les exemples des plus grands saints; malgré la lumière de la vérité qui le poursuit, et un reste d'amour pour la vertu qu'il trouve encore dans son cœur, il résiste lui-même à lui-même, il se plonge de nouveau dans des plaisirs dont il sent tout le vide; il soupire, il gémit, il jette des cris, il verse des larmes. Hélas! je soupirais, dit-il, et cependant j'étais toujours attaché, non par des fers étrangers, mais par ceux de ma volonté propre; l'ennemi la tenait en sa puissance, et la suite de mes désordres m'arrêtait comme malgré moi sous la loi du péché : *Suspirabam ligatus, non ferro alieno, sed mea ferrea voluntate.*

Pecheur infortuné! que je vous plains et que je vous trouve digne de compassion! Vous voyez votre état, vous êtes éclairé sur votre situation, sur les suites pernicieuses et les honteux effets de votre péché, et cependant vous ne cessez d'y tomber. Vous êtes convaincu que les excès auxquels vous vous livrez sont indignes de vous; vous en rougissez lorsque vous êtes de sang-froid, et à la première occasion vous vous y abandonnez avec la même facilité. Vous vous reprochez votre faiblesse, vous voudriez vous corriger, vous avez tenté quelques moyens, et vous n'avez fait aucun progrès. Hier vous fîtes la même faute, vous vous livrâtes aux mêmes excès; vous en avez pleuré amèrement; vous ne pouvez comprendre comment vous avez consenti à un crime que vous croyez détester; et après tous ces retours sur vous-même, peut-être y retomberez-vous aujourd'hui, vous y retomberez demain; vous vous en accuserez cent fois, et toujours inutilement.

O vous qui m'écoutez! si vous n'êtes pas encore engagé dans l'habitude, je le répète, prévenez-la : une fois contractée elle est trop difficile à surmonter, sa chaîne est trop forte, et son empire est terrible; mais si vous êtes malheureusement assujetti, vous

est-il donc impossible de la vaincre? Ah, mon frère! tant que votre volonté peut faire un choix, tant que vous êtes homme, tant que vous êtes libre, vous n'êtes pas sans ressource. Votre péché est pour vous comme une sorte de nécessité; mais prenez garde, c'est une nécessité que vous vous faites à vous-même, et qui ne vous contraint pas. Le pouvoir de résister ne vous est point enlevé, et vous pouvez résister si souvent à la passion qui vous domine, que vous perdrez enfin la coutume que vous vous êtes faite de céder. Vous pouvez, par une conduite tout opposée, vous faire une habitude contraire, qui vous rendra le bien aussi facile que le mal semble vous être devenu nécessaire. Ne vous rebutez pas, ne vous lassez pas de combattre. Avec de la bonne volonté et un peu plus de courage et de persévérance, avec cette bonne volonté qui peut tout, qui vient à bout de tout, parce que la grâce qui l'a fait naître la soutient et la confirme, nul obstacle n'est invincible. Après tout, on a vu des pécheurs triompher de l'habitude qui trop longtemps avait triomphé d'eux. Madeleine, aidée d'un regard de son Sauveur, Madeleine l'a su vaincre. Augustin, qui avait tant de chaînes à rompre, Augustin lui-même s'est affranchi de son joug, et après bien des combats, après un dur esclavage, en peu d'instants, lorsqu'il eut dit *je veux*, sa liberté fut parfaite.

Mais quoi, âme chrétienne, vous êtes du nombre de ceux que l'habitude n'effraye pas. Vous avez déjà une pente si forte vers le mal, et quand elle aura pris encore, par un long usage, des forces nouvelles, vous espérez pouvoir la vaincre plus aisément. Maintenant des efforts réitérés seraient à peine suffisants pour la réprimer, et vous n'en faites aucun. Vos progrès dans le vice deviennent de jour en jour plus sensibles, et vous êtes tranquille. Ah! vous allez vous aveugler, vous allez m'ôter toute espérance. Telle est la suite de l'habitude qu'on a laissé se fortifier et s'accroître, l'aveuglement! Tel est le nouvel état du pécheur, et l'un des plus funestes effets de son péché.

Aveuglement terrible, et si terrible qu'Isaïe ne demande point à Dieu d'autre vengeance pour punir un peuple infidèle: *Excæca cor populi hujus.* (*Isa.*, VI, 10.) Il s'aveugle donc ce pécheur; et peut-être, par une juste punition de Dieu, il s'aveugle d'abord sur sa conversion.

Je suis jeune encore, dit-il; j'ai du temps pour penser à mon changement; il me deviendra plus facile un jour; mes passions seront moins vives, Dieu me donnera plus de secours, ma volonté sera moins faible, et mes résolutions seront plus constantes. Mais, lui disent des amis plus sages et des ministres zélés, y pensez-vous? Vous vous promettez ce qui est le moins en votre pouvoir et ce qu'il y a de plus incertain. Vous vous promettez le temps; mais dépend-il de vous? Dieu vous l'a-t-il promis?

Ah! bien loin de là. L'arrêt en est porté; l'oracle est prononcé; si vous différez, la mort vous surprendra, *et vous mourrez dans votre péché: « Et in peccato vestro moriemini. »* (*Joan.*, VIII, 21.) Vous comptez sur la grâce; mais le mépris que vous en faites vous en rend indigne, et Dieu ne la réserve pas à ceux qui insultent à sa clémence. Vous vous flattez d'une meilleure disposition dans un âge plus avancé; mais, supposé que vous viviez jusque-là, vos passions seront-elles éteintes, ou de nouvelles passions ne leur auront-elles pas succédé? Ah! l'âge apporte d'autres vices, ou augmente ceux qu'on avait déjà. Est-ce donc en multipliant ses chaînes qu'on s'affranchit de la servitude? Laisse-t-on vieillir une plaie dans l'espérance de la guérir plus aisément? Et que diriez-vous d'un homme qui, pliant déjà sous un fardeau qui l'accable, l'augmenterait au centuple, afin de le porter avec moins de peine? que répond le pécheur à ces sages avis? Il change de langage; il se contredit lui-même: je ne puis plus, dit-il, je ne puis me convertir. L'habitude est trop grande. Mes péchés sont en trop grand nombre, Dieu est trop juste pour me pardonner; non, mon changement n'est pas possible. O pécheur! pourquoi prenez-vous plaisir à vous tromper vous-même. Vous ne pouvez pas vous convertir: eh! que ne pourriez-vous pas, s'il était question pour vous de certains intérêts selon le monde? Que ne pouvez-vous pas, à l'aide de votre Dieu, à qui rien n'est impossible? Dieu ne voudra pas vous faire grâce: mais ce Dieu dont la miséricorde est infinie, dont les promesses sont inviolables, ne s'est-il pas engagé à vous la faire, si vous revenez sincèrement à lui? Ah! c'est donc ainsi que le pécheur s'aveugle et que l'iniquité se dément. Tantôt il oublie que Dieu est juste, pour se souvenir seulement qu'il est bon: tantôt il se défie de sa miséricorde, il révoque en doute ses promesses, il oublie sa bonté, pour ne plus penser qu'à ses vengeances. Mais ensuite il s'aveugle sur son péché même; il en vient insensiblement jusqu'à se déguiser toute l'horreur de son crime, et sa difformité disparaît à ses yeux. Après tout, dit-il, je ne fais que ce que fait tout le monde; ce sont de ces penchants que donne la nature, et que la nature même justifie: ce sont tout au plus de ces fautes de tempérament, de jeunesse, d'occasion, de passion, qui portent leur excuse avec elles. Ainsi il se fait de la coutume une autorité, de la dépravation de la nature une raison, de la corruption de son cœur un prétexte; il fait de son peu de sagesse et de précautions une excuse à sa faiblesse.

Il s'aveugle en même temps sur le scandale de son péché; déjà il s'est donné lui-même en spectacle; déjà son péché est devenu public, et tandis que tout le monde le voit et en rougit pour lui, il est le seul qui ne le voit pas ou qui n'en rougit pas. Désordres multipliés dont il est la cause et dont il se charge devant Dieu, ravages funestes que son exemple entraîne, non, vous

n'êtes pas capables de l'arrêter; devoir, fortune, intérêt, il vous compte pour rien ; honneur, réputation, crédit, bienséances de l'âge, de la condition, du sexe, vous n'êtes plus pour lui que d'impuissantes barrières. Ame infidèle ! telle qu'une infâme courtisane, vous vous êtes fait, comme parle l'Ecriture, un front sans pudeur. *Frons meretricis facta est tibi, noluisti erubescere.* (*Jerem.*, III, 3.) Il s'aveugle bientôt sur la punition de son péché. Pourquoi m'inquiéterais-je si fort, commence-t-il à se dire à lui-même? Hé bien, j'ai péché : et que m'en est-il arrivé? Dieu est bon, il ne m'a pas fait pour me perdre. Dieu est bon, dites-vous ; mais sa bonté est-elle donc une imbécillité ou une faiblesse? Le rend-elle indifférent au vice ou à la vertu? Est-ce donc à dire qu'il sauvera les impudiques, les mondains, les vindicatifs, les ambitieux comme les justes! Dieu ne vous a pas fait pour vous perdre : non sans doute; mais vous a-t-il fait pour être un voluptueux, un avare, un homme sans foi, sans probité, sans honneur, une idole du monde ou de vous-même? Il ne vous a pas fait pour vous perdre : ah! disons mieux, il a tout entrepris, il a tout souffert dans la personne de Jésus-Christ, pour nous sauver ; mais il ne vous sauvera pas sans vous Il faut vous appliquer ses mérites et ses souffrances; il faut répondre à ses grâces, il faut marcher sur ses traces, il faut vous rendre digne de son royaume. Dieu ne veut pas vous perdre, mes frères, mais c'est vous qui vous perdez.

Il s'aveugle enfin, ce pécheur, sur la religion même dont il craint les menaces. L'idée d'une éternité de supplices est quelque chose de trop inquiétant pour lui. Elle le contraint, elle le gêne dans ses plaisirs ; il travaille à l'effacer. La contradiction qui se trouve entre sa foi et ses œuvres, le témoignage qu'elle rend contre lui, a je ne sais quoi de trop révoltant, de trop pénible à soutenir; il cherche à en secouer le joug, il se rassure contre sa lumière, il a commencé par le libertinage, il a passé au doute, et il finit par l'incrédulité. Y a-t-il un enfer, demande-t-il d'abord? et l'impie lui dit, et sa passion lui répond : non, il n'y a point d'enfer. Dieu prend-t-il garde à ce qui nous concerne? s'embarrasse-il de ce que font les hommes? La religion est-elle vraie? Hélas! sans consulter davantage, il dit enfin dans son cœur : non, il n'y a point de religion, il n'y a point de Dieu : *Dixit insipiens in corde suo : non est Deus.* (*Psal.* XIII, 1.) Mais je veux qu'il n'aille pas jusque-là, je veux même qu'il conserve toute l'intégrité de sa foi; ah! il se fera du moins comme un état d'aveuglement non moins terrible ; il se formera une fausse conscience, une conscience selon ses désirs, selon ses intérêts, et qui le perdra plus sûrement. Il croira qu'il suffit de racheter ses péchés par des prières et des aumônes ; il mettra des pratiques de piété à la place de la conversion ; il retiendra de la religion ce qu'elle a d'extérieur, et négligera ce qui en fait l'âme ; il ne quittera un vice que pour en prendre un autre plus subtil; il ignore la vraie lumière, comme parle l'Ecriture; si elle se montre, il en détourne les yeux, et la regarde comme les ombres de la mort ; il marche dans les ténèbres, et croit être en plein jour. Il n'approche des sacrements que pour les profaner. Aveuglement qui fait les insensibles et les endurcis!

Ah! il s'endurcit donc, ce pécheur, s'il ne l'est déjà. Il s'endurcit contre les grâces de Dieu et ses bienfaits ; car c'est ici que Dieu déploie toutes les richesses de sa miséricorde ; c'est toujours le Père le plus tendre. Il ne voit qu'avec douleur l'égarement d'un fils qui lui est cher encore malgré son infidélité. C'est un ami qui dissimule, qui patiente, qui ne se lasse point d'attendre, et qui attend toujours en vain. C'est un Dieu sauveur ; il craint de perdre une âme qui lui a tant coûté ; il invite, il presse, il sollicite, il emploie ce qu'il y a de plus touchant pour ramener un cœur rebelle; il le poursuit en tous lieux, et le pécheur obstiné s'arme contre tous les efforts de la grâce. Il résiste à tous les bons mouvements, il est insensible à tous les exemples de piété et de conversion, il n'est point touché des secours imprévus que lui ménage une Providence attentive, il n'est point frappé des leçons que mille événements inespérés semblent lui offrir, il est sourd à toutes les remontrances, rien ne fait impression sur lui. O pécheur! que venez-vous donc faire dans ce temple? entendre froidement le récit de vos malheurs, vous résigner tranquillement à votre réprobation, et acquérir un nouveau degré d'endurcissement? Il s'endurcit contre sa conscience. Elle ne parle plus que faiblement, et il achève d'étouffer sa voix ; elle se tait enfin, et il profite de son silence pour multiplier ses crimes et les liens de mort que forment autour de lui ses iniquités. Il en vient à se faire un plaisir du mal même ; il aime à le faire commettre, il s'en fait une gloire, un honneur ; il se déclare l'ennemi de toute justice, il attaque toute vertu ; il répand partout, avec audace, le venin de ses opinions et le libertinage de ses mœurs ; il n'a plus ni bon cœur, ni raison, ni amour pour le bien. Quel progrès lui reste-t-il à faire du côté du vice? Regardez derrière vous, âme infidèle, rappelez ces premières semences de religion et de piété que vous aviez reçues, ces premiers sentiments de pudeur et de vertu, ces premiers caractères de justice et de droiture, ces premiers principes de probité et d'honneur dans lesquels vous aviez été élevée ; et depuis vos premières faiblesses, voyez tout le chemin que vous avez fait dans la voie de l'iniquité. Eh! comment ce pécheur aurait-il la force d'en sortir? Ses passions l'ont fait entrer dans de malheureuses intrigues dont il ne sait comment se tirer. Il s'est jeté dans un gouffre et un labyrinthe auquel il ne voit point d'issue ; son péché a attiré après lui des restitutions, des ré-

parations, des satisfactions, et il ne peut se résoudre à les faire. Allez lui prêcher de se convertir; lieux communs, remontrances vaines qui n'ont de force que pour démontrer ce que peut le péché pour corrompre et pour endurcir un cœur.

Aussi, mes frères, il s'endurcit contre les peines mêmes dont Dieu l'afflige, et fait la triste épreuve des funestes suites de ses passions. Elles le remplissent d'inquiétudes, de craintes, de dégoût et d'amertume; elles excitent en lui-même, autour de lui et contre lui, la jalousie, l'indignation, le mépris, la fureur, la haine et la vengeance. Dieu, pour le punir et pour le rappeler encore, ajoute à leur effet naturel des châtiments plus terribles. Il multiplie à son égard les obstacles, les disgrâces et les revers; il lui enlève les objets de sa passion lorsqu'il y est le plus fortement attaché; il fait périr sous ses yeux ses amis, ses enfants et tout ce qu'il a de plus cher; il lui crie par toutes sortes de voix et par les exemples les plus frappants, de se détacher, de se tenir prêt, et les suites funestes de ces passions ne le corrigent pas! et il se raidit contre ses malheurs! et les avertissements les plus salutaires ne le rendent pas plus circonspect ni plus sage! et il méprise les fléaux de la colère de Dieu, il maudit les verges dont il le frappe! Devenu furieux, il mord le frein qu'on veut mettre à ses passions; il ne voit plus, il n'entend plus, il avance toujours sans savoir où il va, et il vérifie ce que dit l'Ecriture, que lorsqu'on est venu au plus profond des péchés, on méprise tout: *Impius, cum in profundum venerit peccatorum, contemnit.* (*Prov.*, XVIII, 3.)

Ah! son dernier crime va se commettre, sa réprobation va se consommer; c'en est fait, il met le comble à ses iniquités, la mesure des grâces est remplie; Dieu va les transporter à d'autres qui en feront un meilleur usage; il l'abandonne à son malheureux sort; l'abîme s'est ouvert sous ses pas pour ne plus se refermer; il meurt dans l'impénitence; je ne vois plus en lui que le figuier stérile que le souverain Maître a maudit dans sa colère, et qu'il arrache pour le livrer aux flammes. O mes frères! en ai-je dit assez? Comprenez-vous maintenant ce que c'est que le péché? avez-vous pesé bien attentivement ce qu'il est dans sa naissance et ses premiers effets, ce qu'il est surtout dans ses progrès, et quel est le terme auquel il nous conduit? Avez-vous observé avec attention et avec assez de soin les états successifs et les différentes périodes de la vie du pécheur? Si vous êtes justes, ah! mes frères, louez le Seigneur, redoublez vos efforts, et craignez que le relâchement ne vous rende infidèles. Si vous êtes pécheurs, eh bien! à quel degré de péché en êtes-vous? Ne faites-vous que commencer cette funeste carrière, arrêtez-vous, voyez en tremblant les dangers que vous courez; recourez sur vos pas tandis que le retour est plus facile. Mais si déjà vous avez multiplié les rechutes, si l'habitude s'est contractée et vous tient sous son empire, ah! frémissez, ne balancez pas, ne différez pas, et, quoi qu'il en coûte, rompez avec violence la chaîne qui vous retient Vous n'en êtes pas sans doute au dernier degré des maux que je vous ai dépeints; vous n'êtes pas sans ressource et sans espérance; Dieu ne vous a point encore abandonné; sa miséricorde n'est pas épuisée à votre égard. Il vous fait entendre sa voix, reconnaissez-la au trouble secret qui vous agite et au désir que vous ressentez de rentrer dans la voie du salut. Hé! pourquoi, dit le Seigneur, vous, maison d'Israël, pourquoi consentiriez-vous à périr? Ah! mon cher frère, montrez que vous n'êtes point encore aveugle et endurci. Ne soyez pas impénitent; que ce soit ici le moment de votre conversion, et ce sera le commencement de votre repos, de votre bonheur, et du salut éternel, que je vous souhaite.

SERMON VIII.

Pour le troisième dimanche de l'Avent.

LE PÉCHEUR AU LIT DE LA MORT

Dirigite viam Domini. (*Joan.*, I, 23.)

Rendez droite la voie du Seigneur.

Pour préparer la voie du Seigneur dans nos âmes et redresser les sentiers qui nous ont égarés, j'ai dû commencer par vous faire considérer la vie du pécheur et la route infortunée qu'il parcourt en se livrant au péché.

Après de premières faiblesses, des rechutes multipliées, l'habitude dans le crime, je vous l'ai fait voir livré par degrés à l'aveuglement, l'endurcissement et l'impénitence.

Ce premier tableau est bien propre à jeter un trouble salutaire dans des consciences toujours trop promptes à se rassurer; et le pécheur, dans tout le cours de sa vie, est un si triste spectacle, qu'on ne peut l'envisager sans frémir.

Mais, pour rendre ces premières impressions plus vives en vous offrant des images encore plus sensibles, considérons aujourd'hui le pécheur au lit de la mort.

Et prenez garde, mes frères, je ne parle pas ici de ces morts subites contre lesquelles on se rassure malgré tant de raisons pour en être effrayé; je ne viens pas même vous retracer ces morts terribles par une impénitence ouverte, par le blasphème et par le désespoir. Non, je ne viens vous offrir l'image que de ces sortes de morts les plus ordinaires, où le pécheur voit venir son dernier instant, et où il ne le voit que pour commencer son supplice; où il se reconnaît, où il se retrouve tel qu'il est, et où cette connaissance de lui-même est ce qui l'afflige davantage; où il donne à l'extérieur un spectacle qui le confond avec le reste des fidèles, qui souvent même console, édifie ceux qui ont été les témoins de ses désordres, mais qui, intérieurement et par les dispositions de son esprit et de son

cœur, le désole, met le sceau à ses sacriléges, à ses crimes, et consomme sa réprobation.

Voyons-le donc, ce pécheur mourant, dans la situation d'esprit où il se trouve alors; c'est le sujet de ma première partie: considérons-le avec les dispositions où l'habitude du péché a dû mettre son cœur; c'est le sujet de la seconde, et la matière des plus sérieuses réflexions. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour nous peindre vivement la situation d'esprit où se trouve le pécheur au lit de la mort, examinons sa surprise, ses inquiétudes et son embarras.

Il goûtait les douceurs de la vie; il se disait à lui-même: j'ai trouvé le repos, je puis me livrer sans contrainte aux désirs de mon cœur, user de tous les biens qui me sont offerts, et ne mettre aucune borne à mes plaisirs. L'imprudent! il ignore, dit le Sage, que le temps passe, que le mort s'approche, et que tout ce qui le flatte davantage va bientôt passer en d'autres mains. Il n'a pas entendu cette menace du Fils de Dieu: *Insensé! cette nuit, peut-être, on vous redemandera votre âme.* (*Luc.*, XII, 20.)

C'est cet instant d'ivresse que Dieu a choisi pour rompre le cours de ses iniquités. Il le frappe, et déjà je le vois infirme, languissant, étendu sur un lit de douleur.

Le mal ne paraît rien encore, ou du moins on croit pouvoir aisément en prévenir les suites. On cherche du secours, on s'empresse, on appelle l'art et la science à défaut de la nature; souvent les préventions qu'on prend font un mal réel et dangereux d'un mal encore incertain.

On se flatte cependant: des amis, des parents, une famille entière se rassure; elle aime à se repaître des vaines espérances qu'on lui donne, elle laisse écouler des moments dont elle ignore tout le prix, elle s'abuse sur le sort de cet infortuné qui périt sous ses yeux, et le croit encore plein de vie lorsqu'il touche aux portes de la mort.

Plus éclairé ensuite sur le danger de son état, on dissimule, on lui cache l'horreur de sa situation. Il ne faut pas l'effrayer, dit-on, ce serait augmenter le péril: il sera toujours temps de l'avertir lorsqu'on aura perdu toute espérance. Ainsi, on se compose devant lui par une fausse prudence qui craint de l'alarmer; on écarte les ministres du Seigneur, dont la présence lui serait si nécessaire; on lui persuade qu'il n'y a rien à craindre, lorsqu'il n'y a peut-être presque plus rien à attendre, et on devient cruel par un excès de pitié.

Hélas! le pécheur mourant se flatte lui-même; il se sent, dit-il, plein de force, quoiqu'il ait déjà la mort sur les lèvres; il forme encore des projets, il médite des entreprises, il s'inquiète de mille soins temporels, il s'occupe de ce qui flattait le plus ses désirs; et, tandis qu'il amuse sa douleur par de vaines pensées, tandis qu'il charme sa crainte par un fol espoir, son sort se décide; il est sans ressource; on le condamne, on se retire: il ne reste plus qu'à lui prononcer l'arrêt de son trépas, et c'est peut-être quelques heures avant qu'il expire.

Il faut donc qu'on lui dise qu'il va mourir! on voudrait le ménager encore: mais les larmes de ceux qui le servent, l'étonnement que témoignent ceux qui l'approchent, le silence même de ceux qui se retirent, les soupirs d'une femme, les cris des enfants, les pleurs des amis, l'empressement des domestiques ne suffisent que trop pour l'éclairer. D'ailleurs, l'usage est tellement reçu d'attendre au dernier moment, que dès le premier mot il est forcé d'entendre ce qu'on voudrait et qu'on n'ose lui dire.

Quel coup de foudre! Ah! mes frères, si la seule pensée de la mort nous trouble, si elle glace notre sang dans nos veines, si elle nous plonge dans une si noire mélancolie, que sera-ce donc de sa présence pour ce pécheur qui se voit sur le point de mourir?

Il va mourir.... Quelle surprise! Jusque-là il n'avait pas pensé qu'il dût mourir un jour. Il savait bien que tout homme est mortel, que personne n'est exempt de cette loi commune qui assujettit le riche et le pauvre, le sujet et le monarque. Mais c'était là pour lui comme une de ces connaissances purement spéculatives qui ne nous intéressent pas, qui ne nous concernent pas dans la pratique: tout l'avertissait que tôt ou tard il toucherait à son dernier moment, et qu'enfin il servirait à son tour de spectacle et d'exemple aux autres. Chaque jour des morts frappantes semblaient lui dire de penser à lui, de se tenir prêt; mais il les voyait sans réflexion, il les considérait d'un œil indifférent; il croyait avoir du temps; il était jeune encore, ou du moins il pouvait se promettre bien des années; rien ne le pressait, disait-il, de penser à son salut: et dans cette malheureuse confiance, il vivait avec sécurité dans un état de crime et de déréglement. Folle sécurité, aveugle confiance! c'est à lui que l'on vient dire, comme à Ezéchias, de mettre ordre à tout, parce qu'il faut mourir: arrêt d'autant plus terrible qu'il ne s'y attendait pas. Ah! le juste ne serait point étonné; il aurait déjà prévenu, par tous les secours de la religion, la surprise de ses derniers moments. Dès les premiers jours de faiblesse et de langueur, dès les premières atteintes d'un mal si dangereux, il se serait disposé à la mort et il la verrait arriver sans la craindre. Mais pour ce pécheur, il a toujours cru qu'elle était éloignée; il a toujours pensé qu'elle n'arriverait pas si promptement: ainsi, à quelque âge, dans quelque moment que ce soit, par un événement subit ou préparé, le pécheur est toujours surpris.

Semblable à un homme qu'un ordre souverain arrache tout à coup à ce qu'il a de plus cher, enlève à toutes ses espérances et envoie dans un pays éloigné, inconnu, il est saisi, il demeure interdit et trem-

blant; il roule dans son esprit mille idées confuses ; mille objets divers se présentent à lui au même instant; il ne sait auquel s'arrêter; incertain, agité, consterné, il voudrait du moins qu'on lui laissât du temps pour se préparer à un si grand voyage ; mais l'ordre presse, il faut partir, il faut tout sacrifier, tout quitter.

Alors le charme de la vie disparaît; elle n'est plus qu'un point. Arrivé au terme, ce pécheur infortuné ne la voit que comme un jour. Il cherche le reste de ses années et il ne le trouve plus. Il regarde derrière lui et il ne voit qu'une carrière d'un pas; il regarde devant lui et il découvre les espaces infinis de l'éternité. Alors les objets par lesquels il s'était laissé éblouir perdent leur éclat; leurs attraits s'effacent comme les couleurs lorsque le soleil se retire et fait place aux ombres de la nuit. Le passé lui paraît un songe et ne laisse en lui que des regrets. C'était bien la peine de m'attacher à ce qui devait durer si peu. Mes titres, mon nom, ma gloire ne sont déjà qu'un vain bruit qui résonne loin de moi; mes plaisirs ne sont plus; qu'emporterai-je de tous mes biens ! Ah! la terre n'était donc pas mon partage; ce lieu de passage et d'épreuve n'était pas ma véritable patrie!

Ici naissent les inquiétudes du pécheur. Il va habiter une autre région; il va commencer une autre destinée; il est entraîné vers sa demeure éternelle. Mais qu'a-t-il fait jusque-là pour se la rendre heureuse? Quels préparatifs ont assuré son repos? Quels trésors a-t-il fait marcher devant lui? Au même instant où il paraîtra devant Dieu, des saints solitaires, des vierges humbles et mortifiées, des hommes de tout état, de tout rang, qui ont vécu dans le monde comme n'en étant pas, qui en usaient comme n'en usant pas, qui se sont sanctifiés parmi les plus grands obstacles, vont porter au tribunal du souverain Juge des fruits de justice et de piété. Mais pour lui, qu'a-t-il à lui présenter? A quels titres lui demandera-t-il le ciel? Hélas! cet infortuné jette un coup-d'œil sur sa vie et il n'y voit que des sujets de frayeur. Il a perdu ses plus beaux jours; il a consumé en de vains amusements un temps qui ne reviendra plus ; il sort comme d'un long sommeil; ses mains sont vides; il ne peut rien offrir en genre de mérites; tous ses désirs, ses travaux, ses peines ont été pour tout le monde. Il ne va porter dans l'autre vie que des œuvres de mort et des trésors de colère, tristes fruits de ses iniquités. Grand Dieu! quel avenir, quel affreux avenir s'ouvre à ses regards! Ah! maintenant qu'il le voit de si près, il commence à en craindre et à en sentir la réalité : il vivait autrefois comme si un jour il eût dû cesser d'être tout entier, comme si tout eût dû mourir avec lui; mais ce n'est plus le temps de se faire illusion. En vain s'armerait-il d'une fausse constance, son cœur la dément en secret. La foi se réveille, la nature parle, la raison se fait entendre, la vérité reprend ses droits; il y a donc une autre vie et elle va commencer pour moi! Dieu, la religion, le jugement, l'éternité, l'enfer, tout ce qu'il y a de plus capable d'effrayer le pécheur, reparaît dans son vrai jour; il ne doute plus, il n'hésite plus, il est persuadé de ces vérités qu'il croyait si faiblement. Mais, d'après ces vérités terribles, quel sort peut-il se promettre ? Sombres pensées, images lugubres, noirs pressentiments, que vous jetez de trouble dans mon âme.

Ce ne sont pas là cependant, mes frères, les seules pensées qui l'agitent, le sort de sa famille l'inquiète; il a peut-être négligé jusque-là d'assurer son état ou son repos; il a une épouse, des enfants, des amis dont les intérêts lui sont chers ; il a des affaires essentielles à terminer. Partagé entre ces différents soins, que fera-t-il et quel est le premier objet auquel il va se livrer?

Le cri de la conscience est ce qui l'alarme davantage; il faut la calmer. Qu'on appelle un ministre du Seigneur : on court, on l'avertit de la triste situation du pécheur ; il arrive, il s'approche. Quel spectacle pour lui, grand Dieu! Il le voit ce pécheur effrayé, interdit, accablé, livré à une tristesse mortelle, abattu par la maladie ou tourmenté par la douleur, le visage pâle, les lèvres éteintes, les yeux égarés, levant au ciel des mains suppliantes. Triste fonction pour un prêtre zélé! Il cherche à relever ses espérances et il n'en a presque point lui-même. Il lui dit.... Hélas! lorsqu'il le trouve lié de mille chaînes et comme enveloppé dans l'affreux chaos d'une vie toute déréglée, que lui dira-t-il et quelles consolations peut-il lui donner? Il lui parle des miséricordes du Seigneur, mais en secret il adore les terribles effets de sa justice. Il lui fait valoir les promesses du Sauveur en faveur du pécheur pénitent ; mais il se souvient de ses menaces à l'égard de celui qui a différé sa pénitence jusqu'à la mort. Il se livre, ce prêtre charitable, à toute l'ardeur de son zèle, et il gémit intérieurement du peu de fruit qu'il a lieu d'en attendre. Abandonnera-t-il ce pécheur au désespoir ? non, la religion le lui défend. Ce n'est point à lui à mettre des bornes à la clémence de son Dieu, quoiqu'il sache que la mort est le temps de sa colère et de ses vengeances. Il ose donc interroger ce pécheur; il sonde en tremblant les plaies de sa conscience. Mon frère, combien y a-t-il d'années que vous n'avez satisfait aux devoirs de la religion? Depuis combien de temps vous êtes-vous éloigné du tribunal de la pénitence? Depuis dix ans, vingt ans peut-être! Mais, peut-être aussi on s'en approchait tous les ans, plus souvent encore, et ce commerce secret ou scandaleux, et cette habitude vicieuse, et cet orgueil indomptable, et cet esprit de vengeance et de haine, et ce caractère violent et emporté, et ce penchant déréglé, on le conservait, on le chérissait; on interrompait quelque temps ses désordres, on formait des résolutions, on faisait des promesses ; et après quelques semaines,

quelques jours, le même jour souvent, on reprenait la suite honteuse de ses dérèglements. O Dieu ! quelles confessions, quelles communions ! Encore une fois que dire à ce pécheur, ou qui a négligé tous les sacrements, ou qui ne les a reçus que pour les profaner, qui ne cherchait que des confesseurs faciles et complaisants, qui pensait qu'il devait lui suffire d'accuser ses fautes sans que d'ailleurs il fût tenu de s'en corriger, et qui croyait qu'on était toujours absous devant Dieu dès qu'on l'était par ses ministres. Il faut donc l'engager à revenir sur lui-même, à repasser sur toutes les années de sa vie. Mais quelle difficulté, quel embarras !

C'en est déjà assez d'un pareil entretien. Le mal augmente, les accidents se multiplient, la langue s'épaissit, la raison s'affaiblit, la mémoire se confond, le temps presse; la famille s'inquiète. Il y a des arrangements à prendre, une succession à régler, des dettes à acquitter, des dissensions à prévenir, Quel moment pour une confession de presque toute la vie ! Ah ! lorsqu'on jouit de toute sa raison, qu'on a toutes ses forces, qu'on peut disposer de tout son temps, un pareil examen effraye, embarrasse, et, avec tous les soins qu'on veut y donner, à peine croit-on pouvoir y suffire. Quel moment pour éclairer les abîmes d'une conscience toujours voilée, pour dissiper les illusions d'un amour-propre toujours ingénieux à se tromper soi-même, pour compter le nombre et approfondir l'énormité de ses profanations et de ses sacriléges, pour revenir sur des détails essentiels dans lesquels on n'a jamais cru devoir entrer, pour rappeler des égarements qu'on n'a jamais bien connus, ou que du moins on n'a jamais pleurés. Mais surtout quel moment pour remédier à toutes les suites de ses désordes. Mon frère, demande alors un ministre éclairé, n'avez-vous pas des scandales à lever, et le public n'attend-il rien de vous à cet égard? N'avez-vous pas des torts à réparer, des engagements à remplir, et êtes-vous dans la disposition actuelle d'y satisfaire? Votre bien, comment s'est-il acquis? votre conscience ne vous reproche-t-elle rien sur les moyens dont vous vous êtes servi pour l'augmenter? les devoirs de votre état, comment vous en êtes-vous acquitté? les omissions que vous en avez faites ne vous laissent-elles aucun compte à rendre? Hélas ! que de choses qu'il faudrait discuter, qu'il faudrait réparer ! mais comment faire? On dispute, on s'excuse, on fait naître des difficultés, on prétexte des obstacles insurmontables; une famille, la fera-t-on déchoir? des mystères d'iniquités, ira-t-on les révéler? l'ordre d'une succession, ira-t-on le troubler? tant d'intérêts différents peuvent-ils se concilier? Quel chaos ! que faire, encore une fois? On voudrait pouvoir composer avec son juge, on cherche des arrangements, on ne sait que résoudre, on promet. Encore s'il y avait plus de temps, si l'on s'y était pris plus tôt. Vains regrets ! le temps dont on a abusé n'est plus, et on va paraître devant son Dieu.

Ah ! mes frères, voyez si quelques-unes de ces réflexions, ou toutes ensemble, ne seront pas dans le cas de vous troubler à l'heure de la mort ! Voyez si vous n'avez pas à craindre cette surprise, ces inquiétudes, cet embarras du pécheur mourant.

Comment vivez-vous? Pensez-vous que vous devez mourir, que peut-être vous mourrez bientôt, qu'il n'y a point d'âge où l'on puisse compter sur la vie; que parmi nous, parmi tous ceux qui m'entendent, certainement il y en a plusieurs qui dans l'année ne seront plus; que c'est vous, peut-être, qui m'écoutez de sang-froid? Y fait-s-vous réflexion? Etes-vous prêt? Quand la mort viendra, en supposant même qu'elle ne soit pas absolument imprévue, qu'on ait le temps de vous en faire pressentir les approches, que vous ayez celui de vous reconnaître, ne vous causera-t-elle aucune surprise, et pour vous, mon frère, cette surprise n'aura-t elle rien d'amer?

Mais surtout n'avez-vous point d'inquiétude à craindre pour ce fatal moment? Le passé, le présent ont-ils de quoi vous rassurer? Ne voyez-vous rien d'affreux dans l'avenir que vous vous préparez? Vous êtes-vous faits des trésors pour le ciel? Où sont vos vertus, où sont vos mérites, où sont vos œuvres? Dans quel état est votre conscience? Si rien ne vous inquiète alors du côté des affaires temporelles, parlez vrai, sondez votre cœur, rien ne doit-il vous inquiéter du côté du salut?

Eh ! quel embarras n'éprouveriez-vous pas, si dans peu vous vous trouviez au lit de la mort? Maintenant que vous êtes en santé, si je vous proposais de faire la revue de toutes vos années, de réparer tout le mal que vous avez fait, de mettre ordre à tout comme si vous deviez mourir ne me diriez-vous pas que ce n'est pas là l'ouvrage d'un jour, qu'il faut régler vos affaires, qu'il faut que votre esprit soit tranquille, qu'il faut du temps? Hé ! que sera-ce donc, mon cher frère, quand vous n'aurez plus ni temps, ni liberté d'esprit, ni force, ni jugement, ni mémoire? Que sera-ce quand la maladie vous accablera, que mille soins vous dissiperont, que mille affaires vous demanderont tout entier, et comment pourrez-vous suffire à tous ces embarras pris ensemble?

Si vous aviez une légère indisposition, c'en serait assez pour éloigner l'idée de toute occupation importante; vous traiteriez d'insensé, vous regarderiez du moins comme imprudent celui qui voudrait vous entretenir d'une affaire un peu sérieuse. Vous ne seriez pas, diriez-vous en, état d'y penser; comment donc remettez-vous à l'extrémité de votre vie la grande affaire de votre éternité?

Ah ! mon frère, mon cher frère ! ne savez vous donc pas ce que c'est que l'état de la maladie par rapport au salut? Hé ! que voyons-nous tous les jours, nous ministres, appelés par état à être les témoins de ces

tristes événements? des malades dont l'attention est partagée, dont la raison est obscurcie, dont la bouche ne répète que ce qu'elle disait autrefois par habitude, et qui était démenti par le cœur; des malades qui souvent ne nous entendent pas, qui plus souvent ne nous entendent, ne nous comprennent que faiblement, qui ont peine à s'expliquer et à s'entendre eux-mêmes! Ah! qui le croirait! des malades qui, rappelés à la vie, ne se souviennent pas même des actes de religion qu'on leur a fait faire à l'article de la mort. Hélas! à la réserve de ceux qui depuis longtemps s'exerçaient à toutes les pratiques d'une piété solide, nous sommes contraints de l'avouer, nous en trouvons peu qui nous tranquillisent, peu, très-peu, et presque point qui ne nous effrayent. O vous que la main du Seigneur a conduit autrefois aux portes du tombeau, et que sa miséricorde en a rétiré! c'est à vous que j'en appelle; dites quelle était la situation de votre esprit, lorsqu'étendu sur un lit de douleur vous combattiez entre la vie et la mort; quel usage pouviez-vous faire de votre raison; quels soins vous occupaient alors? dans quel embarras vous trouviez-vous, et comment en seriez-vous sorti? Dans quel état auriez-vous paru au tribunal du souverain Juge?.... Qu'en avez-vous pensé, qu'en avez-vous dit vous-même lorsque vous êtes revenu en santé? que c'est une folie d'attendre à l'extrémité; qu'on n'est capable de rien dans ces derniers moments; qu'il faut mettre ordre à sa conscience tandis qu'on jouit de toute sa raison et de toute sa liberté..... Vous l'avez pensé, vous l'avez dit, mais l'avez-vous fait?.....

Ah! mes frères, soyez donc plus sages; ne renvoyez pas aux derniers jours de la vie ce que vous voudriez avoir fait alors, et ce qu'il ne sera plus temps de faire avec fruit. Je vous l'ai assez prouvé en vous retraçant la situation d'esprit où se trouve le pécheur au lit de la mort; et pour achever de vous en convaincre, considérons les dispositions de son cœur. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce qu'il y a de plus terrible dans le pécheur mourant, n'est pas ce que nous venons d'envisager du côté de l'esprit et de la manière dont il est affecté. Sa surprise pourrait se changer dans une résignation douce et tranquille, ses inquiétudes dans une tendre confiance envers le Dieu des miséricordes, son embarras dans des précautions promptes et sages, s'il n'était retenu par les dispositions de son cœur; dispositions funestes à l'égard du monde et des choses du monde auquel il a toujours été si attaché, auquel il tient encore de toutes les forces de son âme, et dont il va être séparé; dispositions également funestes par rapport à Dieu et au salut, pour lesquels il n'a jamais eu que du mépris et de l'indifférence, à l'égard desquels il ne donne que des signes extérieurs de religion, qu'il dément en secret, et qui mettent plutôt le sceau à sa réprobation qu'à sa justification et à sa grâce.

Ce pécheur est rempli de mille attaches qui, comme autant de liens, tiennent sa volonté captive, et assujettissent en quelque sorte sa liberté. On lui dit qu'il faut les rompre. Eh quoi! est-ce donc l'affaire d'un moment? Ses passions, nourries depuis l'enfance, ont jeté dans son âme les plus profondes racines, et vous voulez qu'il les arrache en un instant, qu'il se dépouille de ses penchants les plus forts, qu'il haïsse ce qu'il a toujours aimé, qu'il se fasse en lui un miracle soudain, et que tout à coup il devienne un nouvel homme. Mais notre cœur change-t-il si promptement d'objet? Passe-t-il si aisément de l'amour à la haine, ou de la haine à l'amour? Se fait-il en si peu de temps des nouveaux penchants et un nouvel être? Et la grâce elle-même, qui convertit un cœur, n'est-elle pas ordinairement le fruit lent et tardif des soins, des gémissements, des larmes, et n'a-t-elle pas ses accroissements et ses progrès? Quoi! l'ambition de cet orgueilleux va s'éteindre, et il n'y a que deux jours qu'il formait encore des projets de fortune et de grandeur? Quoi! ce désir de l'estime et de la gloire du monde qui entrait dans tous ses desseins, qui était le mobile de toutes ses actions, il va l'étouffer dans son cœur, et il est encore tout occupé de ce qu'on dira de lui après sa mort! Quoi! ces richesses qu'il a acquises par tant de sueurs et de fatigues, qu'il a conservées aux dépens de tant de soins et d'alarmes; ces richesses qui ont fourni si abondamment à ses plaisirs, qui lui ont rendu la vie si douce et si commode, il va les quitter sans regret, et il dispute encore contre la fatale nécessité de les rendre à ceux auxquels il les a prises, ou de s'en dépouiller en faveur de ceux qui doivent en jouir après lui? Quoi! cette famille pour laquelle il a sacrifié tant de fois son devoir et sa conscience, il va commencer à l'aimer d'un amour sage et réglé; c'est avec résignation qu'il va s'en séparer? Ah! le coup funeste qui opère cette séparation cruelle en le privant du fruit de ses travaux, est ce qui excite ses plaintes les plus amères. Approchez, famille trop chérie, venez recevoir les derniers embrassements d'un père qui, en voulant vous enrichir, vous a perdue et s'est perdu lui-même. Tristes adieux! coup-d'œil accablant! Il ne vous a aimée que pour le temps; il vous a appris à ne vivre que pour la terre, et il n'est point consolé par la douce espérance de vous être bientôt réuni dans l'heureuse éternité. Quoi! cet objet de sa passion qui a fait sur ce voluptueux une impression si vive, dont il fait son idole, tout à coup il va l'oublier? Mais le trait qui l'a blessé est au fond du cœur, la plaie est profonde; il ne vivait, il ne respirait que pour lui; l'habitude a fortifié le penchant; plus il est prêt de le perdre, plus il le chérit, plus il le regrette; il lui donne ses derniers soins, il lui consacre ses derniers vœux; et, cons-

tant jusqu'à la fureur, en expirant c'est encore pour lui qu'il soupire. Quoi ! ce péché enfin dont il s'est fait une si longue habitude, qu'il a aimé toute sa vie, et qu'il aime encore, qu'il a promis cent fois de quitter et qu'il ne quitta jamais, il va tout à coup en concevoir la plus vive horreur? Il va le haïr, le haïr de bonne foi, le haïr en vue de Dieu, et plus que tous les maux ensemble? Mais il y a si peu de temps qu'il y est tombé de nouveau; il lui est devenu comme naturel, et vous voulez que du fond du cœur il le déteste, il y renonce pour toujours; c'est donc à dire, par exemple, qu'après une vie entière de débauche, deux jours de maladie le rendront chaste. Non, non, il ne peut vous le promettre sans se tromper lui-même. C'est sa bouche qui parle, et non pas son cœur; c'est l'enfer qu'il craint, et non pas ses crimes qu'il déteste; c'est son péché qui le quitte, dit saint Ambroise, et ce n'est pas lui qui quitte son péché.

Vous voulez qu'il se détache. Le détachement s'acquiert, et ne se commande pas. Hé ! le juste a tant de peine à se détacher pendant une longue vie toute remplie de sacrifices; il s'y prépare pendant tant d'années, et il éprouve encore tant de faiblesses; il meurt chaque jour à différents objets, et en trouve toujours de nouveaux auxquels il a peine à mourir. Que sera-ce donc que ce pécheur qui n'a jamais su se faire la moindre violence, qui n'a jamais résisté à ses moindres penchants? Ah ! c'est par des actes réitérés qu'il fallait apprendre à les vaincre. Maintenant ses attaches se fortifient, bien loin de s'affaiblir; il n'en comprend toute la vivacité qu'au moment où il faut les rompre; il combat contre tout ce qui l'environne, et, prêt à tout quitter, il saisit tout ce qui se rencontre sous sa main, pour s'y attacher davantage. De là cette sueur mortelle; de là ces mouvements inquiets, ces horribles convulsions, ces soupirs, ces regrets amers, ces secousses réitérées, ces angoisses, et toutes les horreurs d'une mort lente et cruelle. Cent fois prête à s'échapper, cette âme désolée rentre avec effroi dans un corps où elle ne vit que pour souffrir, et dont elle ne se sépare qu'avec la plus vive douleur.

Vous voulez que ce pécheur se détache. Mais le détachement est une grâce; c'est la plus grande de toutes les grâces, c'est le fruit d'une vie entière d'innocence et de piété. Dans ce moment surtout, c'est la grâce signalée de la persévérance finale que Dieu ne doit à personne; et l'accordera-t-il à cette âme infidèle, qui jusque-là n'a cessé de l'outrager, qui a refusé toutes ses miséricordes, qui, toute sa vie a abusé de ses inspirations et de ses lumières? Pour qui donc sont ces menaces tant de fois réitérées de laisser mourir le pécheur dans son impénitence, d'être sourd à ses gémissements, d'insulter à ses larmes et de se rire de ses clameurs? Quand donc le Dieu saint, le Dieu terrible punira-t-il, s'il ne punit point alors? Qu'aurait donc le juste qui, pendant tant d'années, a crucifié sa chair pour obtenir le don précieux de la persévérance? Qu'aurait-il au-dessus du pécheur qui n'a rien fait pour le mériter? Et si à la fin de la vie son sort devait être le même, quelle idée pourrais-je me former du Dieu que j'adore?

Mais ne voit-on pas quelquefois de grands pécheurs qui donnent en mourant des marques de conversion? Oui, mes frères, des marques toujours équivoques, des témoignages extérieurs qui ne prouvent point que le cœur soit changé. Ce fameux criminel, crucifié à la droite de Jésus-Christ, s'est converti, il est vrai, au moment de sa mort; mais cet exemple unique, ce miracle de la grâce, Dieu l'accordait à la mort de son Fils, et en faisait une des preuves de sa Divinité; mais ce pécheur n'était point un pécheur endurci par l'abus des grâces et le délai de la conversion; mais ce moment de grâce, qui était le dernier de sa vie, était aussi, dit saint Bernard, le premier de sa vocation. Cherchez donc des exemples plus propres à vous rassurer; et en est-il un seul dans toute l'Ecriture? Qu'y trouverez-vous, au contraire? un Pharaon, un Achab, une Jézabel, un Saül, un Absalon, un Balthasar, un Hérode, un Judas, qui meurent comme ils ont vécu; un Antiochus qui prie, qui pleure, qui promet, qui paraît détester son orgueil, qui semble vouloir réparer ses injustices et ses cruautés, qui demande miséricorde sans pouvoir l'obtenir, et qui meurt coupable et réprouvé: *Orabat hic scelestus Dominum.* (II *Mach.*, IX, 13.) Voyez ce que l'Eglise a pensé de ces conversions à la mort. Elle les a toujours déplorées, elle s'en est toujours défiée; toujours elle en détourne avec soin ses enfants; elle a refusé pendant plusieurs siècles la communion à ceux qui mouraient dans cet état; elle remettait à la pénitence ceux qu'elle avait réconciliés, comme ne faisant aucun fond sur l'absolution qu'elle leur avait donnée. Que pense saint Augustin de ces conversions tardives? Non, dit-il, non, il ne faut pas vous tromper; je ne les crois pas sincères: *Non præsumo, non vos fallor, non præsumo.* Qu'en a pensé, qu'en a dit saint Jérôme? que de cent mille pécheurs qui ont mal vécu jusqu'à la mort, à peine s'en trouve-t-il un seul qui reçoive le pardon de ses péchés: *Vix unum de centum millibus.* Hé ! mes frères, que vous en apprend l'expérience elle-même? Ce pécheur mourant paraît se détacher, paraît changer; mais jugez de sa sincérité par sa conduite. Tant que le mal ne s'est pas entièrement déclaré, que le danger n'a pas été pressant, pouvait-on lui parler de se convertir? maintenant qu'il se croit sans ressource, il se confesse, il gémit, il se détache en apparence; mais que Dieu l'éprouve, qu'il éloigne le danger, qu'il lui rende les forces et la santé: le danger passé, la santé revenue, les passions reparaîtront de nouveau, et vous le retrouverez toujours le même.

Ah ! mes frères, détachez-vous donc maintenant, si vous voulez que votre détachement soit sincère. N'attendez pas à faire à la mort, par contrainte et sans fruit, ce que vous pouvez faire aujourd'hui par choix et avec tant de mérite. Hé ! pourquoi tenir si fort à un monde, à des biens qu'il faudra quitter ? pourquoi ne pas renoncer d'avance à ce que l'on vous arrachera peut-être dans quelques heures ? Peut-être touchez-vous au terme fatal où tous ces biens vous seront enlevés ; et quand vous seriez assurés d'en jouir quelques années, elles passeront comme celles qui les auront précédées ; vous vous verrez au lit de la mort, et il vous semblera que vous ne faites que d'entrer dans la vie ; il ne vous restera que le regret d'avoir aimé avec tant d'ardeur des biens si peu durables ; vous ne trouverez en vous que le désespoir de les quitter, et de mourir sans pouvoir cesser de les aimer.

Mort cruelle ! mort terrible ! non plus seulement par la disposition du pécheur à l'égard du monde et des choses du monde, mais surtout par la disposition de son cœur à l'égard de Dieu, de la religion et de son salut.

Ici, mes frères, les images sont effrayantes, le détail est accablant. Suivez-moi, et, dans ce que la religion a de plus saint, voyez quels sont les sentiments du pécheur au lit de la mort, et quelles présomptions nous donne contre lui l'état où il a vécu et celui où il est prêt de mourir.

On s'empresse à donner à ce moribond les derniers sacrements, ces sacrements augustes, source de grâce pour l'âme fidèle qui les désire, qui les reçoit avec une sainte ardeur, et nouveau sujet de condamnation pour le pécheur qui les redoute, ou ne les reçoit qu'avec un cœur indifférent. Jésus-Christ sort de son temple, il s'approche ; on l'annonce, on se prépare à le recevoir. Ah Seigneur ! arrêtez ; où irez-vous, par quels lieux pourrez-vous passer qui ne soient encore marqués au sceau de de la vanité, du monde et du péché ? Il pénètre cependant ; le ministre qui le porte comme en triomphe, désire la paix à tous ceux qui l'environnent : *Pax huic domui* (*Matth.*, X, 12) ; il la désire à cet infortuné qui soupire après elle. La paix ! ah ! peut-elle habiter dans un cœur qui est déchiré par les remords, que tourmente la crainte, que n'anime pas une piété vive et tendre, qu'une douce confiance ne rassure pas, et qui n'entend au dedans de lui qu'une voix secrète, mais terrible, qui lui annonce qu'il n'y a point de salut pour les impies : *Non est pax impiis.* (*Isa.*, XLVIII, 22.)

On l'exhorte, on le dispose à recevoir ce sacrement des infirmes, si consolant pour le juste, si utile aux faibles, mais dont les faiblesses n'ont pas eu ce caractère d'emportement, de continuité, d'endurcissement, qu'a fait paraître jusqu'alors le pécheur mourant. Il va le recevoir, mais froidement, à peu près comme on se prêterait à ces cérémonies consacrées par l'usage, et qu'on accorde à la bienséance ; mais sans confiance, comme s'il n'était question que d'un acte de religion purement extérieur, et qu'on donne bien plus à la consolation de ceux qui restent qu'au soulagement de celui qui meurt ; mais sans componction, sans entrer dans l'esprit de l'Eglise, sans former de ces actes intérieurs qui supposent ou qui font naître le repentir, et qui aident, si je puis ainsi parler, la vertu propre du sacrement.

Seigneur, s'écrie le ministre du Dieu vivant, jetez du haut du ciel un regard favorable sur votre serviteur ; voyez l'état malheureux où il est réduit ; ayez pitié de cette âme que vous avez créée : ***Respice, Domine, famulum tuum ; animam refove quam creasti.*** Le serviteur de Dieu ! il ne l'a jamais été ; disons mieux : qu'était-il ? qu'un fils ingrat, qu'un serviteur rebelle. Cette âme infidèle, quels traits de ressemblance a-t-elle conservés avec le Dieu qui l'a formée ? Mon frère, continue le ministre en s'adressant à ce pécheur mourant, et parcourant tous les sens qui ont été pour lui autant d'instruments de désordres et de crimes, que le Dieu des miséricordes vous remette tous les péchés que vous avez commis, par la vue, par l'ouïe, par tous les autres sens. Grand Dieu ! quel souvenir et quelle source d'examen qui a peut-être échappé à la rapidité de celui qui s'est fait il y a si peu d'instants ! Que Dieu vous pardonne : ***Indulgeat tibi Deus.*** Et à qui Dieu pardonnera-t-il ? A ce pécheur qui l'a toujours oublié, qui voudrait pouvoir l'oublier encore, qui ne lui donne que les derniers moments qu'il ne peut plus donner au crime, et qui ne tourne les yeux vers lui que lorsqu'il ne trouve plus d'autres objets sur lesquels il puisse encore s'appuyer.

Voici, ajoute le ministre du Seigneur, en lui mettant devant les yeux le crucifix, *voici le signe de la croix, ce signe de notre rédemption : ne le croyez-vous pas ?* Hélas ! oui : il le croit ce pécheur, et c'est ce qui le désespère au lieu de le rassurer. Quelle image pour un mondain, pour un homme sensuel, pour un voluptueux tel que lui ! quelle image que celle d'un homme Dieu crucifié ! quelle image, quel modèle ! et qu'a-t-il fait pour s'y conformer ? On applique cette image sacrée sur sa bouche tremblante et livide, et il craint de la presser de ses lèvres, et il ne jette sur elle que des yeux hagards et farouches, ou du moins que des regards distraits et égarés.

Ne croyez-vous pas tout ce qu'enseigne l'Eglise, toutes les vérités de la religion ? Quelle Eglise ! il s'en est toujours fait une au gré de son orgueil et de son indépendance. Quelle foi ! qu'il a si souvent démentie par ses œuvres, qu'il a accommodée à ses penchants, qu'il a modifiée, interprétée et restreinte à son gré ! quelle foi obscurcie de mille doutes, enveloppée de

mille erreurs, languissante, inutile, et qui n'opéra jamais par la charité !

N'espérez-vous pas que Dieu vous fera miséricorde par les mérites de Jésus-Christ ? Ah ! sans doute, il voudrait pouvoir s'en flatter. Mais, ces mérites, qu'a-t-il fait pour se les appliquer ? Jusque-là même, quelle a été son espérance ? Était-ce la confiance d'un fils, ou n'était-ce pas plutôt la présomption aveugle d'un pécheur qui ne se repose sur les miséricordes du Seigneur que pour l'insulter avec plus d'audace ?

Ne voulez-vous pas aimer Dieu ? Ah ! c'est ici, mes frères, c'est ici surtout que je demande ce que le cœur de ce pécheur peut lui dicter, et quelle est la réponse que je dois en attendre ? Quoi ! il aimerait Dieu, ce Dieu qu'il n'a jamais bien connu, dont jamais il n'a mérité les grâces et les bienfaits, qu'il a toujours cru indifférent par rapport à lui, comme il l'était à son égard ? Il aimerait Dieu, qu'il n'a considéré le plus souvent que comme un législateur barbare qui contraignait tous ses penchants, que comme un maître dur et sévère qui lui imposait un joug qu'il ne pouvait porter, que comme un juge terrible qui n'a point assez d'égard à nos faiblesses ? Il aimerait Dieu au moment où il lui arrache les seuls biens qui lui soient chers, où il le dépouille de toute sa félicité, où il l'enlève à ses joies, à ses plaisirs, à ses passions, à lui-même et à toute la nature ? Il aimerait Dieu lorsqu'il craint le plus sa colère, lorsqu'il n'est occupé que de ses vengeances, lorsqu'il ne voit que sa justice et qu'il a peine à rien espérer de sa clémence ? Alors il aimerait Dieu par-dessus tout, il l'aimerait de tout son esprit, de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces ? Il l'aimerait ainsi dans un dernier soupir, dans un temps où l'on ne sait le plus souvent, ni ce que l'on veut ni ce que l'on aime. Hélas ! il faut qu'on l'aide à faire un acte d'amour ; ses lèvres le prononcent ; il dit qu'il se repent : mais quel repentir que produit la nécessité ! Il dit qu'il pardonne à ceux qui l'ont offensé : mais est-il bien vrai qu'il se réconcilie de bonne foi ? Pour moi, je n'ai point vu de ces réconciliations faites à la mort, sur lesquelles on pût compter. Il dit qu'il accepte avec soumission la mort même, si Dieu l'ordonne. L'hypocrite ! mais il ne soupire qu'après la vie ; mais s'il fallait un nouveau crime pour la prolonger, ah ! le dirai-je, un crime de plus ne lui coûterait pas. Il ne connaît point les biens éternels. Le langage de l'âme fidèle sur la céleste Sion est pour lui une langue étrangère. Il n'a de goût que pour les biens sensibles, et tout son salut serait que Dieu voulût bien encore les lui rendre. Voilà le fond de ses dispositions, voilà le cœur du pécheur mourant ; et cependant c'est sur les apparences de sa conversion, et sur les dehors de sa piété qu'on se rassure. Rempli d'une vaine confiance, on lui présente le pain des anges. Il reçoit son Dieu. Mon frère, c'est votre Dieu qui se donne à vous : adorez-le, aimez-le, invoquez-le. A peine m'entend-il. Il reçoit son Dieu ; mais le sait-il bien ? Il reçoit son juge, et ne mange-t-il pas par avance son jugement et sa condamnation ? C'en est fait : ses forces s'épuisent, une sueur froide couvre son front, la pâleur de la mort est sur ses lèvres ; tout annonce une fin prochaine. Le prêtre tâche de soulager, par les prières des mourants, ce reste de vie qui l'anime encore. *Sors, âme chrétienne,* lui dit-il : *Proficiscere, anima Christiana : Sors au nom de Dieu le Père qui t'a créée, au nom du Fils qui t'a rachetée, au nom du Saint-Esprit qui t'a sanctifiée.* Des palpitations fréquentes d'un cœur qui se meurt, une respiration précipitée, des yeux enfoncés et affreusement ouverts, qui commencent à se troubler et à s'éteindre, des soupirs entrecoupés, un râle affreux, des membres glacés, tout annonce une fin prochaine. Ame chrétienne, dites-vous ! Où sont donc les vraies marques de son christianisme ? Son baptême ? il en a méprisé la grâce, il en a déshonoré le caractère, il en a violé mille fois les serments. Sa vie ? elle était celle d'un infidèle, et il n'a connu la loi de l'Évangile que pour la transgresser. Les derniers sacrements auxquels il a participé ? ah ! par les dispositions de son cœur, il ne les a reçus que pour les profaner. Vous voulez qu'elle sorte, cette âme, au nom d'un Dieu qu'elle a outragé, d'un Rédempteur qu'elle a crucifié de nouveau, du Saint-Esprit qu'elle a continuellement attristé. Vous voulez qu'elle sorte, et où ira-t-elle ? Elle voit sur sa tête un Dieu qui tonne et qui foudroie, sous ses pieds un enfer qui s'entr'ouvre pour l'ensevelir dans ses abîmes, autour d'elle des démons qui l'assiégent de toutes parts.

Hodie sit in pace locus ejus. (*Psal.* LXXV, 3.) Qu'aujourd'hui, âme chrétienne, tu puisses entrer dans le séjour de la paix ! Cette demande est-elle juste ? Quoi donc, celui qui a toujours vécu comme l'ennemi de son Dieu, que la mort surprend en guerre avec lui, jouira du bonheur de ses saints ? Non, non, la raison, la foi et toute l'Écriture s'y opposent. Ministres charitables, laissez donc les prières que l'Église vous a dictées pour ses véritables enfants, et dites à ce pécheur mourant : Sors, âme infidèle, âme profane ; sors de ton corps que tu as souillé par tes crimes ; sors de ce monde dont tu as tant de fois abusé ; sors, au nom de Dieu le Père, que tu as traité en ennemi, au nom du Fils, que tu as si cruellement persécuté, au nom du Saint-Esprit, à qui tu as si longtemps résisté ; sors enfin, le temps est venu où tu dois satisfaire à la justice de ton Dieu, et commencer ta malheureuse éternité.

Hélas ! si Dieu ouvrait les yeux de ce prêtre zélé, il verrait qu'en même temps qu'il appelle en vain le secours des anges et des saints : *Succurrite, angeli ; subvenite, sancti,* les esprits de ténèbres, les puissances de l'enfer viennent en foule pour se

saisir de l'âme de cet infortuné, qui, ayant vécu en pécheur, meurt en réprouvé.

Mais quoi! me direz-vous, mes chers frères, voulez-vous donc nous désespérer? Non, mes frères, non, sans doute, vous n'êtes point au lit de la mort; et c'est le pécheur mourant que je viens de peindre. N'attendez pas que vous soyez au même état. Si vous y étiez, je frémirais; cependant je ne vous désespérerais pas. Mais vous vivez, vous vivez encore, profitez du moment qui vous est offert; profitez de la vie, de la santé, puisque Dieu vous l'a conservée. C'est une source d'espérance, si vous savez en bien user; et si maintenant vous vous convertissez, tout ce discours ne vous concerne pas. Mais si vous différez, si vous vous rendez sourds à la voix de votre Dieu, ah! vous le chercherez à l'heure de la mort, et vous ne le trouverez pas. Vous pleurerez, vous gémirez, et vous ne vous convertirez pas. Vous lèverez les mains au ciel, vous tendrez les bras vers le crucifix, vous recevrez les derniers sacrements, et malgré tous ces dehors de religion, à en juger par la situation de votre esprit, et à en juger surtout par les dispositions de votre cœur, vous mourrez dans votre péché : *In peccato vestro moriemini.* (*Joan.*, VIII, 23.)

Cependant jusqu'ici, mes frères, je n'ai parlé que des morts lentes et prévues; eh! que n'aurais-je pas eu à vous dire de ces morts subites qui, depuis un petit nombre d'années, se multiplient à l'infini; qui passaient, il n'y a pas encore si longtemps, pour des événements rares, pour des espèces de prodiges, et qui deviennent aujourd'hui les morts les plus ordinaires.

Les regarderons-nous comme des punitions secrètes ou comme des châtiments publics, comme de tristes présages de fléaux plus terribles encore? Annoncent-elles dans l'air une contagion mortelle? Annoncent-elles des principes de destruction dans tous les éléments? Sont-elles comme échappées de ce vase d'indignation et de colère que Dieu répand sur les peuples dans sa juste vengeance? Quoi qu'il en soit, mes chers frères, tremblons, tenons-nous prêts, et vivons de la vie des justes, si nous voulons que notre mort soit semblable à la leur.

O mes frères! je vous en conjure, cherchez donc le Seigneur pendant que vous pouvez le trouver, invoquez-le tandis qu'il est proche, prévenez toute surprise, fuyez tout délai; le temps de chercher Dieu, le moment de le trouver, c'est celui où il vous appelle. C'est le moment dont vous jouissez. Faites-le servir, ainsi que le reste de votre vie, à vous préparer à la mort, et elle ne sera pour vous qu'un doux passage à l'éternité bienheureuse que je vous souhaite.

—

SERMON IX.

Pour le quatrième dimanche de l'Avent.

LE PÉCHEUR APRÈS LA MORT.

Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus. (*Luc.*, III, 4.)

Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers.

Le triste sort du pécheur pendant la vie, les images effrayantes des funestes suites de son péché, le tableau plus terrible encore du pécheur au lit de la mort, devraient suffire pour rappeler à elle-même une âme infidèle; mais pour achever de vaincre sa résistance, pour préparer plus sûrement en elle la voie du Seigneur, et l'engager plus fortement à rouvrir dans son cœur une route au Dieu des miséricordes, qui désire d'y rentrer, redoublons nos efforts, prêtons à la pénitence des motifs plus puissants, multiplions les images, et suivons le pécheur après son trépas.

Ce sont de nouvelles idées, de nouvelles vues, c'est un nouveau jour. Les objets sensibles perdent leur éclat; les préjugés des hommes, les prestiges du monde, les illusions de l'amour-propre, le charme des passions, les faux rapports des sens, les vains fantômes d'une imagination séduite, font place à la vérité même. Une lumière vive et pénétrante se fait sentir au pécheur enseveli jusque-là dans les ténèbres et les ombres du péché. Les yeux du corps se ferment, mais ceux de l'âme sont ouverts, et elle gémit de ses erreurs.

Pour bien comprendre ce nouvel état du pécheur après la mort, plaçons-le vis-à-vis de lui-même. C'est ce que je ferai dans ma première partie. Considérons-le ensuite devant Dieu : ce sera le sujet de la seconde. Quelque prompt que soit en lui-même et dans ses suites l'arrêt que Dieu porte contre l'âme infidèle au moment de la mort, cependant comme il renferme dans son exécution tous les genres de châtiment que mérite le déréglement de nos passions, souffrez, mes frères, que ce qui doit s'accomplir en un moment, je le détaille à vos yeux successivement et par parties, pour m'accommoder à la faiblesse de nos idées, et fournir davantage à votre instruction. *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est, mes frères, une demande bien intéressante que celle que fait Job dans les divines Ecritures : *Quand l'homme est mort, ou est son âme? « Homo, cum mortuus fuerit, ubi quæso est ! »* (*Job*, XIV, 19.)

Change-t-elle de lieu? va-t-elle habiter une autre région? perd-elle, par une suite même de la mort, la reconnaissance, le sentiment et la vue de tout ce qui l'environne? n'a-t-elle plus aucune sorte de commerce avec le corps dont elle est séparée, tandis que les esprits célestes, que les puissances de l'air, comme parle saint Paul, en ont un si étroit avec nous? Pour répondre à la demande de Job, loin d'ici

ces idées populaires, ces vains préjugés, production bizarre de l'imagination des hommes, qui, pour donner du corps à toutes leurs pensées, les empruntent toutes de la matière et des sens. Loin de nous cette folle persuasion qu'au moment de la mort l'âme s'exhale comme une vapeur, qu'elle s'envole comme si elle avait des ailes, qu'elle se précipite, qu'elle s'abîme, comme si elle était entraînée par son propre poids. Pensons et exprimons-nous d'une manière plus exacte.

L'âme, cet être simple, et qui n'a rien de matériel, n'occupe pas un lieu plutôt qu'un autre; elle trouve partout le ciel et l'enfer, selon les objets qu'elle aperçoit et les sentiments qui l'affectent. Elle est présente à toutes les choses auxquelles Dieu l'applique par sa volonté toute-puissante. L'âme quitte le corps qu'elle animait, c'est-à-dire, elle rompt les liens qui l'attachaient à une nature qui lui était étrangère; elle sort d'une prison qui retenait ses facultés comme enchaînées et dépendantes de la matière. Elle ne répond plus à des organes qui contraignaient ou qui gênaient ses opérations, qui assujettissaient ou qui modifiaient à son gré ses sensations et ses pensées. Elle a en Dieu toutes les idées que Dieu veut qu'elle ait. Elle sent, elle voit, elle entend par elle-même, et cette manière d'entendre, de voir et de sentir, en est plus distincte, plus vive et plus profonde. Elle n'est plus unie à un corps, elle n'est plus liée par le corps aux objets sensibles; mais elle ne les perd de vue que lorsque Dieu cesse de les lui rendre présents. C'est ainsi que celui à qui on vient de couper un membre le sent encore dans les premiers instants, quoiqu'il en soit séparé.

D'après cette digression trop longue pour quelques-unes, mais courte et nécessaire pour bien d'autres, ne regardez pas, mes frères, comme des suppositions vaines et des idées arbitraires les images que je vais vous tracer. Ne soyez pas surpris si je place avant tout le pécheur mort vis-à-vis de son corps. Bientôt je placerai son âme vis-à-vis d'elle-même.

Des pleurs, des sanglots, un bruit de voix confuses, des mouvements tumultueux, annoncent que ce pécheur expire. Ici commence pour cet infortuné une nouvelle vie ou un nouveau genre de supplice. Une main invisible, une puissance insurmontable fixe cette âme invisible vis-à-vis du corps qu'elle vient de quitter, des biens dont elle est dépouillée, du monde auquel elle se voit arracher, et, en l'éclairant sur tous ces objets, commence à la punir par les endroits les plus sensibles de ses attachements déréglés. Jusque-là elle n'a vu qu'à travers un voile, que sous une enveloppe matérielle et grossière. L'enveloppe se déchire, le voile tombe, et dégagée de la matière, en quelqu'état que vous la supposiez, cette âme d'un coup d'œil embrasse l'univers.

Quel premier aspect pour ce pécheur! que l'objet hideux et effrayant! c'est son corps. Un cadavre qui offre l'image terrible de la mort, une tête inclinée d'où transpire encore une sueur froide, des cheveux humides épars sur son front, des yeux dont le regard fixe et muet inspire l'effroi, et a je ne sais quoi qui imite le désespoir; des joues creuses et abattues, un teint livide, les lèvres retirées, une bouche entr'ouverte, des membres roides et glacés, tout un corps étendu sans mouvement et sans force, objet affreux pour tous ceux qui l'environnent; quelle surprise de l'âme à cette triste vue!

Est-ce donc là ce corps que j'avais rendu l'idole d'autant de mortels que mes regards en avaient pu charmer? ce corps que j'idolâtrais moi-même, et dont les besoins, les goûts et les penchants m'occupaient tout entière: où sont donc ces attraits séduisants, ces grâces de la jeunesse, ce rire enchanteur qui appelait l'amour et les plaisirs, ces beautés de la nature relevées par tous les agréments de l'art? voilà donc la fin de toute beauté! la fin de tous les plaisirs et de toutes les délices de la vie! c'était bien la peine de tant parer ce corps, de l'embellir d'un fard trompeur, de le couvrir de parfum et d'essences, de le nourrir si délicatement, de le vêtir avec tant de mollesse, d'en conserver si soigneusement l'embonpoint et les grâces. C'était donc une victime que j'engraissais pour la mort!

Ah! n'eût-il pas mieux valu que ma chair se fût consumée peu à peu par le jeûne, les veilles et toutes les austérités de la mortification chrétienne? Tristes et affreuses dépouilles, restes déplorables d'un corps que j'ai tant aimé, dans quel état vous reprendrai-je un jour, au jour fatal de cette résurrection qui me désespère? Membres souillés par le péché, corps profane d'une âme adultère, que vous me coûtez de regrets, que vous m'inspirez de crainte et d'horreur, et que vous me préparez de tourments?

Mais on vous dérobe à mes tristes plaintes; ce cadavre fait horreur: on ne peut plus en soutenir la vue, on le couvre, on l'enferme dans un cercueil; on l'éloigne, on le rend à la terre dont il est sorti. Pécheur, que tes pensées maintenant assez vastes pour tant d'objets à la fois, te suivent jusqu'au tombeau. Rouvre ce sépulcre, rassasie-toi de la vue de ce corps qui t'était si cher. Regarde, cherche, démêle-le parmi ces cendres, ces ossements, et tous ces squelettes informes. Te voilà confondu avec eux. Vois ces chairs qui commencent à s'ouvrir, ce sang noir, horrible, infect qui en coule de toutes parts, ces insectes et ces vers qui s'en nourrissent, qui dévorent tes yeux, qui se roulent dans ton sein, qui entrent et sortent de ta poitrine entr'ouverte; quel horrible amas de corruption! âme sensuelle, restes-y attachée, appliquée. Dieu te devait cet affreux supplice, il te devait cette image dont ta fausse délicatesse eût été blessée pendant la vie, et dont la vôtre peut-être, mes frères, frémit et s'offense dans

cet instant. Ame orgueilleuse, vois-tu ces membres décharnés, qui tombent et se séparent, ces membres d'un corps qu'il semblait que la terre ne fût pas digne de porter. Des hommes que tu méprisais les mépriseront à leur tour. Ils manieront tes os; ils s'en joueront, ils les fouleront aux pieds, ils insulteront à tes cendres mêlées tôt ou tard avec les cendres des hommes les plus vils.

Mais pour ne pas anticiper sur ces tristes objets, oublions ce corps à qui on a rendu les derniers honneurs, perdons de vue ce sépulcre. Pécheur, aujourd'hui la victime des vengeances de ton Dieu, reporte ton attention et tes regards sur les lieux que tu habitais, sur les biens même dont tu jouissais. La pompe funèbre s'est évanouie, le lugubre appareil est enlevé, le mausolée est renversé, le catafalque est détruit. Vois ce qui te reste de ce que tu possédais, et ce que tu laisses après toi.

Ici, ô mon Dieu! pour augmenter son trop juste supplice, dévoilez à ce pécheur des objets encore plus tristes que ceux qui, au moment de la mort, ont occupé ses premières pensées. Dieu des esprits, lumière en qui tout est visible, répandez sur lui un nouveau jour: qu'il regarde, qu'il voie, qu'il entende, et qu'il frémisse de douleur et de rage.

C'est là cet édifice superbe qu'il avait érigé à la vanité, et sur le frontispice duquel on a déjà gravé un autre nom. C'est là ce riant séjour, cette demeure voluptueuse et commode où il s'était fait de si doux moments, qu'il avait rendu l'asile des jeux et des plaisirs. Maintenant il y règne un morne silence; on y attend un autre maître; celui-ci, tel qu'une ombre invisible, ignorée, n'y possède plus rien, et se voit étranger dans sa propre demeure. Ce sont là ces esclaves qui pliaient autrefois sous ses lois dures et sévères, et qui, devenus plus riches et plus heureux par sa mort, se consolent aisément d'avoir changé de maître. Il accepterait aujourd'hui comme une grâce leur état obscur et rampant, s'il pouvait à ce prix recommencer de nouveaux jours. Plus loin on se dispute à qui partagera sa dépouille. Ses dernières volontés sont les moins respectées. On les réforme au gré des lois, et peut-être au gré du caprice. Un héritier avide, celui même qu'il a prétendu éloigner, recueille le fruit de bien des années de peines, et d'immenses richesses injustement acquises, trop soigneusement ménagées, deviennent le salaire de nouveaux crimes et la proie des flatteurs. O affligeantes images! ô désespoirs! fallait-il donc amasser avec tant de soin ce qu'un autre devait dissiper en si peu d'instants? Partout on se livre à la joie, tout mon bien est absorbé par le luxe, on se pare avec vanité de mes dépouilles, on loge dans les palais que j'ai bâtis, on consomme dans les plaisirs l'or et l'argent que j'ai entassés, tandis qu'il ne me reste pour suaire qu'un lambeau à demi usé, que mon corps pourrit dans un cercueil, et qu'il est mangé des vers.

Ame infortunée! ce n'est pas encore assez pour ton supplice. Vois ces amis infidèles, autrefois si empressés à te faire la cour: ils vont, à tes dépens, la faire à tes rivaux, et déjà ils ont effacé en eux le souvenir de tes bienfaits, pour ne conserver que celui de tes ridicules et de tes vices. Considère cette épouse, devant toi si soumise et si tendre, mais qui, victime de tes passions déréglées, a bientôt essuyé ses pleurs et qui, trop heureuse de n'en avoir plus à répandre, se réjouit d'être enfin sans rivale, et se félicite de sa liberté. Ecoute ce monde qui ne redoute et n'attend plus rien de toi; entends comme il discourt librement sur ta conduite, comme il exagère tes défauts, comme il relève et censure tes désordres, comme il fait de ta vie l'histoire ou la fable du jour. Si cependant il accorde à ta naissance, à ton rang, une oraison funèbre, la voix publique dément les éloges qu'on te donne.

Mais c'est assez longtemps attacher le pécheur à la scène du monde; il est temps que Dieu place cette âme vis-à-vis d'elle-même, et qu'il accomplisse à la lettre la menace qu'il en a faite: *Statuam te ante faciem tuam.* (*Psal.* XLIX, 21.) Il lui rend donc tous les autres objets invisibles; il détruit tout, il anéantit tout à son égard; le monde entier fuit, disparaît devant elle; tout est évanoui, elle ne voit plus qu'elle seule.

Vide affreux! horrible solitude! vue désespérante! elle se voit, non plus comme autrefois sous les couleurs dont la peignait à elle-même un monde intéressé à la séduire, non plus sous le masque imposant des usages et des vains préjugés des hommes, non plus sous les traits flatteurs dont son amour-propre se plaisait à l'embellir, mais telle qu'elle est en effet, telle qu'elle a toujours été. Elle voit le caractère de difformité que le péché a imprimé en elle, ce caractère d'opprobre et d'ignominie attaché à ses dérèglements, ce caractère de lâcheté, de faiblesse et d'avilissement qui accompagnait ses désordres. Elle se voit souillée, corrompue, dégradée, privée de tous les dons du ciel, assujettie à l'empire du crime, soumise à la tyrannie des passions, et le jouet malheureux des plus honteuses faiblesses. Elle se voit, et elle se fait horreur.

Encore, si elle pouvait détourner de dessus elle ses réflexions et ses pensées, si elle pouvait cesser de se voir; mais non, cet infortuné pécheur n'a plus la ressource qu'il avait autrefois. Amusé par les objets sensibles, son attention était partagée, il se répandait au dehors, il trompait ses craintes et les reproches amers de sa conscience, en fuyant loin de lui. Il s'étourdissait à chaque instant par le tumulte des créatures, et il trouvait le secret de suspendre, d'amortir, d'éteindre ses remords. Ici, seul avec lui-même, il est porté tout entier vers le centre de sa misère; il est sans appui,

sans soutien, sans suite, sans guide, dans une région inconnue, tel qu'un misérable qu'on exposerait dans une île déserte ou dans quelque terre inhabitée. L'image est trop faible encore : ici, nul objet sur lequel il puisse s'arrêter; le ciel même, les astres, la nature, dont la vue a quelque chose de consolant pour les plus malheureux, ne lui offrent rien à quoi il puisse s'attacher et se prendre. Ici, rien qui l'amuse, rien qui le console, rien qui le distraie ou le délasse. Il ne voit que lui seul, et il est à lui-même son supplice.

Hélas! il a perdu de vue tous les objets sensibles, il a perdu tous ses biens, mais il n'a pas perdu ses passions; son cœur lui reste, et c'est là qu'elles ont établi leur empire. Dans cette solitude affreuse, ses penchants, ses attaches et ses goûts se réveillent avec plus de force que jamais. Quoique les choses sensibles ne le soient plus à son égard, comme il ne connaît qu'elles, il les cherche autour de lui, et partout il n'embrasse que des fantômes. Son orgueil, toujours jaloux de dominer, voudrait se former un nouvel empire. Il appelle, il commande, il tonne, il menace, il s'irrite, il s'épuise en efforts, et rien n'obéit, tout se tait, il est seul. Son insatiable cupidité veut accumuler, veut entasser de nouveau. Où sont ses richesses? où est son or? qu'en a-t-on fait? qu'a-t-il produit? que produira-t-il encore? Hélas! son espoir est détruit aussitôt que conçu; sa fortune est un songe; il est seul, et n'aperçoit que son indigence. Son goût pour les plaisirs se ranime; il s'en retrace les plus vives images; il s'enflamme, il brûle, il s'adresse aux anciennes idoles de son cœur; il croit les voir, les entendre; il s'abuse, il ne voit plus, il n'entend plus rien; sa passion est sans objet, il est seul, et il ne lui reste que ses désirs. Ainsi, dans ce jour, selon l'expression du Roi-Prophète, périssent toutes ses pensées : *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum.* (*Psal.* CXLV, 4.) Il se fait en lui un renversement d'idées qui change tout dans son esprit sans rien changer dans son cœur. Il commence à donner aux objets créés une juste valeur; il voit que toutes les choses qui devaient périr et s'anéantir pour lui ne méritaient pas l'estime qu'il en faisait; que cette grandeur qu'il a tant recherchée, dont il avait tiré tant de gloire, n'avait rien de réel que l'opinion des hommes, qu'elle lui était étrangère, et qu'il n'est plus rien maintenant qu'il est réduit à lui-même. Il voit que ces richesses dont la soif l'a tourmenté et le tourmente encore, n'avaient rien de solide; qu'à l'égard de ceux qui s'y attachent, elles ne rendent point heureux quand on les possède, et elles rendent souverainement malheureux quand on les perd. Il voit que ces plaisirs qui l'ont si longtemps séduit, qui ont troublé son repos, lui ont échappé comme une ombre, et qu'il a sacrifié pour en jouir un bonheur réel à un bonheur imaginaire; que le monde dont il était si follement idolâtre, dont l'éclat l'avait trompé, n'était qu'une figure qui passe, qui a passé pour lui, et ne lui laisse plus qu'un triste souvenir. Cependant, par une habitude funeste qui l'attache à ses faux biens, il les désire encore malgré le mépris qu'il est forcé d'en faire; comme un homme esclave de sa passion, qui vient à en découvrir toute la honte, qui reconnaît combien l'objet est indigne de lui, mais qui, malgré cette lumière, se sent contraint de l'aimer lors même qu'un événement imprévu l'en sépare. Au milieu de ce dépouillement universel qu'éprouve le pécheur après la mort, de cette solitude dans laquelle il se trouve, il interroge une seconde fois tous les êtres, et rien ne répond à ses cris; tout est sourd et garde autour de lui un affreux silence. Où sont ses dieux? il les redemande, et ne les trouve plus; il n'en aperçoit pas les moindres restes, les plus légers vestiges, la place même : *Nihil invenerunt.* (*Psal.* LXXV, 6.) Partout il est repoussé par le néant; il retombe sur lui-même; ses passions se choquent, se brisent pour se ranimer, s'éteindre et se ranimer encore. Toujours insatiables, toujours trompées, jamais entièrement séduites, elles s'agitent, elles s'aigrissent, elles se disputent l'unique proie qui leur reste, ce cœur infortuné qui les a produites; elles se replient sur lui, elles le dévorent, et il leur tient lieu de l'univers entier qu'elles ont perdu. Ce n'est pas encore là l'enfer : et que sera-ce donc si le prélude en est si terrible?

De surprise en surprise, d'horreur en horreur, cette âme désolée s'avance dans la carrière immense de l'éternité. Elle n'avait fait que l'entrevoir; elle la découvre tout entière. Dans son malheur elle frémit de l'idée des maux éternels qu'elle n'a que trop mérités, et qui ont déjà commencé pour elle. Elle s'étonne d'avoir donné au temps qui n'est plus, qui s'est écoulé si vite, une grandeur fastastique, une durée qu'il n'avait pas, et d'avoir compté pour si peu de chose ce qui ne devait jamais finir. Elle voit que ces instants sur lesquels elle faisait un si grand fonds, dont elle usait si mal, lui ont échappé sans retour; qu'elle n'a plus de ressources, et que l'espérance, soulagement des malheureux, n'habite plus dans son cœur. Ce qu'elle a perdu, elle l'a perdu pour toujours : ce qu'elle retrouve et qu'elle va retrouver de plus désespérant encore, elle le retrouve pour une éternité. Quelles idées! quelle vue! et cependant elle n'a encore vu qu'elle-même. La clarté s'augmente; Dieu jusqu'ici caché, quoique agissant dans cette âme, pour augmenter son supplice, écarte le nuage qui lui dérobait sa présence. Elle commence à le voir, à le sentir. Nouvel état du pécheur après la mort, le pécheur devant Dieu : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le voile épais qui dérobait à cette âme, tout occupée du souvenir des objets sensibles et terrestres, la vue d'un Dieu présent

partout, mais encore ignoré, invisible pour elle, ce voile est donc tombé. Un nouveau jour annonce la majesté suprême de l'Etre par essence. Dieu se montre; quel saisissement! quel effroi! l'âme infidèle n'est plus seule avec elle-même, mais elle est seule à seule avec Dieu. Eclairée et confondue par sa lumière, absorbée dans son immensité, accablée par la rigueur de sa justice et la force de son pouvoir, tel est l'état de cette âme devant Dieu. Que de nouvelles idées se forment en elle! quelles impressions plus aisées à concevoir que faciles à décrire!

Sur la terre, cet esprit fécond qui embrasse l'univers, qui vivifie tous les êtres, se cache sous le voile des créatures, et n'éclaire que des âmes fidèles, dégagées de l'empire de la matière et des sens; l'homme charnel sait seulement qu'il existe, mais il n'a point une juste idée de ses perfections; il va même jusqu'à les oublier, pour n'être pas troublé dans ses penchants. Ici l'âme pécheresse se voit en opposition avec la sainteté de Dieu qu'elle apprend à connaître.

Elle voit ce Dieu trois fois Saint, à l'image duquel elle a été crée : elle se compare malgré elle à son modèle, elle se juge d'après la règle invariable que lui offre la souveraine justice vue en elle-même. O Dieu, quelle lumière pour une âme coupable!

Ah! mes frères, je vous ai fait voir l'âme saisie d'horreur, en la plaçant vis-à-vis d'elle-même. Que penser de son état, maintenant que c'est devant Dieu qu'elle se considère? De cette sainteté immuable, de cette sagesse éternelle, partent des rayons et des éclairs qui lui découvrent des iniquités sans nombre, des péchés commis sans scrupule et sans remords, des péchés inconnus pour la plupart, qui revivent en elle pour l'accabler, la déchirer et la confondre.

Pour vous rendre cette situation plus sensible, concevez un malheureux, qui, dans une obscure prison, dormait avec sécurité au milieu des serpents qui, entassés près de lui, retenaient leur poison, et semblaient oublier leur fureur. Une vive lumière éclaire tout à coup ce séjour ténébreux; ces serpents se raniment, ils se précipitent sur son sein, l'air retentit de leur sifflement affreux : il se réveille percé de mille traits, et veut se dérober à leur poursuite mais ils renaissent sous ses pas, leur nombre se multiplie, ils s'entrelacent autour de ses membres, ils enveloppent son corps, ils déchirent ses entrailles; il retombe épuisé par ses vains efforts, et livré sans défense à leurs vives atteintes, il en est dévoré.

Ce n'est-là qu'une faible image de l'état funeste de cette âme éclairée par la lumière de Dieu même. Plongée ici-bas dans d'épaisses ténèbres, elle s'était familiarisée avec le péché, elle dormait tranquille dans ses liens, elle n'en sentait pas les atteintes cruelles; mais après la mort, un grand jour éclaire sa conscience, ses péchés se reproduisent, elle sort de son assoupissement, elle découvre ces monstres qu'elle portait dans son sein, elle les en voit sortir et renaître, elle voit leur nombre s'accroître à chaque instant, elle en ressent les morsures, elle en est rongée, déchirée, plus malheureuse encore dans sa peine de ne pouvoir mourir!

Ah! que de crimes qu'elle ne s'était jamais avoués à elle-même, ou qu'elle avait oubliés presque aussitôt qu'elle les avait commis; que de péchés souvent dans un seul péché! quelle foule innombrable de pensées vaines ou impures, de désirs honteux ou effrénés, de paroles fausses, mordantes ou licencieuses, de regards chargés d'un feu secret, de desseins ambitieux, de projets de séduction et de crimes auxquels l'occasion seule avait manqué, d'artifices et de moyens mis en œuvre pour tromper l'innocence encore timide, d'actions qui devraient toutes être rapportées à Dieu, et qui toutes étaient contre lui! Ce n'est partout que haine, que colère, qu'envie, qu'orgueil, qu'amour déréglé, qu'ambition, qu'avarice, selon la passion qui la dominait.

O âme infidèle! ajoute, ajoute à la vue de ces premiers crimes : *Appone iniquitatem super iniquitatem tuam.* (*Psal.* LXVIII, 28.) Ajoute tant de péchés d'ignorance volontaire, parce que tu craignais d'être éclairée et que tu fuyais ceux qui pouvaient t'instruire; tant de péchés douteux et incertains sur lesquels tu t'es si faussement rassurée; tant d'omissions à l'égard des obligations les plus précises, des devoirs les plus saints que tu as si constamment négligés; tant d'occasions de faire le bien, ménagées par la Providence, et auxquelles tu t'es si souvent refusée : *Appone iniquitatem super iniquitatem tuam.*

Ajoute tant de péchés de tous les âges et de tous les états par lesquels tu as passé; tant de péchés de scandale, tant de péchés d'autrui dont tu as été la cause ou l'occasion par tes discours et tes exemples; tant de péchés insinués et répandus par tes soins, soutenus et embellis par tes talents, favorisés et entretenus par ton crédit; tant de péchés qui passent de génération en génération, de contrée en contrée, et qui retombent sur toi comme sur la source malheureuse et féconde qui les a produits: *Appone iniquitatem super iniquitatem tuam.*

Ajoute tant de péchés d'infidélité, tant d'abus de l'esprit et des lumières, des richesses et de l'autorité, des dons de la nature et des ressources de la prospérité; mais surtout tant de résistance à la grâce, tant d'inspirations, de pieux mouvements, de saints désirs étouffés dans ton cœur; tant de secours, d'instructions, de bons exemples rendus vains et inutiles; tant de remords stériles, tant d'avantages de l'éducation reçue, de la vérité connue, de la foi inculquée dès l'enfance, méprisés et peut-être bientôt entièrement oubliés : *Appone iniquitatem super iniquitatem tuam.*

Ajoute, ajoute encore tant de péchés même

dans les bonnes œuvres, tant de lâcheté à à entreprendre le bien que tu voulais faire, tant de mollesse pour l'exécuter, tant de légèreté pour l'abandonner, tant de nonchalance et de tiédeur qui l'ont accompagné, tant de mauvaises intentions qui l'ont souillé. Ajoute ces prières sans attention, ces confessions sans douleur, ces communions sans amour, ces profanations des temples par des pensées sacriléges et des entretiens scandaleux, ces aumônes répandues avec faste, ces conseils donnés avec hauteur, ce zèle rempli d'amertume et souvent dicté par l'envie, cette dévotion inspirée par le caprice et soutenue par l'orgueil, cette piété remarquable par la singularité et presque toujours à charge par l'humeur, cette modestie qui n'était qu'un amour-propre déguisé, cette frugalité apparente qui n'était qu'un effet de l'avarice, et toutes ces vertus qui n'étaient que le fruit du tempérament, et qui étaient corrompues par la vanité : *Appone iniquitatem super iniquitatem tuam.*

O lumière de Dieu même! lumière affreuse pour cette âme qui, dans la multitude de ses péchés, n'en voit aucun qui ne fasse sur elle l'impression propre à chacun d'eux. Chaque péché a sa difformité, chaque péché a ses horreurs. Tous lancent sur elle leur trait, et font séparément leur blessure. Divisés, ils la troublent; réunis, ils l'accablent. La malédiction est tombée sur elle, et la confusion l'a enveloppée comme un vêtement; *Tœduit anima maledicta et confusa.* Eh! quelle confusion que celle d'avoir à soutenir la vue de tant de crimes en présence du Dieu infiniment pur! Hélas! il n'en faudrait qu'un seul aperçu à cette éclatante lumière, pour la réduire au plus cruel désespoir. Ah! que c'est bien alors qu'elle connaît ce que c'est que le péché, son désordre, sa malice, sa noirceur; l'ingratitude, l'obstination, le, dirai-je, l'insolence, la brutalité du pécheur! Voilà ce qui se présente à elle avec de si vives couleurs, qu'elle devient insupportable à elle-même, et se juge digne des plus horribles supplices.

O vous, pécheur qui m'écoutez! mettez-vous donc un moment à la place de cette âme infidèle; perdez de vue ces hommes dont les préjugés vous font illusion, dont les exemples vous rassurent; ne voyez plus que Dieu seul. Devant lui, nombrez la multitude de vos infidélités, formez-vous le tableau de votre vie, parcourez-en les différents âges, rappelez tout ce détail d'actions, d'entreprises, de projets, de démarches qui en ont rempli le cercle. Discutez tous les motifs qui vous ont fait agir, toutes les pensées qui ont occupé votre esprit, tous les penchants qui ont rempli votre cœur, toutes les passions qui l'ont agité, tous les objets qui vous ont séduit, toutes les bagatelles qui vous ont amusé; et de tant d'années que vous avez déjà vécu, voyez combien peu de jours, de moments ont été pour Dieu. Dans une si longue vie, combien trouverez-vous d'actions saintes et véritablement pures, ou plutôt voyez tous les devoirs négligés; toutes les bonnes œuvres omises, toutes les pratiques de charité, de religion, de piété entièrement méprisées. Pesez l'énormité de vos fautes avec tant de lumières, tant d'égarements et de désordres; après les grâces les plus fortes, les plus grandes infidélités; après les promesses les plus solennelles, des rechutes plus souvent réitérées; après les engagements les plus inviolables et les plus sacrés, les excès les plus criants.

Séparez, séparez de vos prétendues vertus ce qu'elles avaient de naturel, d'humain, de bizarre, de fantasque, ce qu'elles renfermaient de vaines complaisances, d'orgueil, de basse jalousie, de vues intéressées, de vices enfin sous un beau dehors, et voyez ce qui vous reste et ce que vous êtes devant Dieu.

Hé! que sera-ce donc quand Dieu vous dira: Pécheur, j'ai sondé, j'ai pénétré les replis de ton cœur, et je n'y ai rien trouvé qui fût digne de moi. Je n'ai vu en toi que le dépouillement de toute justice; j'y ai vu la loi éternelle violée, les trésors de la rédemption dissipés, les richesses de la sanctification profanée, mes divines perfections blessées dans celui qui devait en exprimer les traits; j'ai vu l'abomination de la désolation dans le temple du Saint-Esprit.

Que sera-ce quand Dieu s'opposera lui-même à vous-même, sa grandeur offensée à votre bassesse, à vos égarements, sa bonté à votre ingratitude, sa patience invincible à votre obstination?

Ah! mes frères, devant la sainteté même, devant la bonté même, paraître si criminel et si ingrat! On tremble qu'un homme dont on révère le mérite et la vertu, dont on recherche l'estime et la confiance, n'aperçoive en nous des défauts qui nous en rendent indigne; sa présence seule nous impose et nous intimide, sa vertu porte au cœur une impression de respect, et y suscite mille reproches qui nous humilient et qui nous importunent; comment donc pourriez vous soutenir la vue d'un Dieu devant lequel vous serez face à face, comparé à lui, et si différent de lui?

Ah! qui peut exprimer l'impression que fait cette lumière sur l'âme infidèle qui la reçoit? Elle demeure interdite, elle a horreur d'elle-même; son accablement, sa honte lui font souhaiter le néant qui lui est refusé; elle voudrait du moins pouvoir se soustraire à la juste colère d'un Dieu si indignement outragé dans son propre ouvrage, mais elle se trouve absorbée dans son immensité.

Où fuira-t-elle? elle ne peut fuir que de Dieu même à Dieu même. *O mon Dieu!* disait le Roi-Prophète, où irai-je pour me dérober à votre présence... *Quo a facie tua fugiam?* Si je pouvais monter jusqu'au ciel, je vous y trouverais comme dans le séjour de votre gloire : *Si ascendero in cœlum, tu illic es.* Si je pouvais descendre jusque dans les enfers, je vous y trouverais encore comme le Dieu terrible qui y exerce ses vengeances :

Si descendero in infernum, ades. Si je pouvais prendre des aîles et voler au-delà des mers, je m'y retrouverais sous votre empire, et votre main toute-puissante s'emparerait de moi : *Illuc tenebit me dextera tua.* Mais peut-être les ténèbres me cacheront-elles à vos yeux? Ah! que dis-je? Y a-t-il des ténèbres pour vous, et la nuit la plus profonde n'est-elle pas éclairée par votre lumière? *Nox sicut dies illuminabitur.* (*Psal.* CXXXVIII, 7-12.)

Ainsi parlait le Prophète. Mais ici, et pour le pécheur devant Dieu, il n'y a plus même ni ciel ni terre, ni révolution de jours et de nuits : il a vu disparaître la terre, les cieux, les mondes et l'univers entier. Ici il ne voit plus que Dieu, il ne rencontre plus que Dieu, il ne sent plus que Dieu et sa présence. Dieu partout devant lui, autour de lui, en lui, pour l'accabler et le confondre. O immensité, immensité de Dieu, dans laquelle il existe, à laquelle il est lié par tout son être, qu'il ne peut perdre de vue, et au centre de laquelle il se retrouve toujours! Immensité, abîme de grandeur et de majesté dont il ne peut sonder la profondeur! Immensité où tout disparaît et s'efface comme les astres les plus brillants à la clarté du jour; où les mondes se perdent comme une goutte d'eau dans l'Océan, comme un atome dans le vague des airs! Immensité qui n'a ni lieu ni espace, et qui renferme tous les espaces et tous les lieux, qui donne des bornes à tout, et qui est seule, sans bornes et sans limites; qui échappe à tout l'orgueil de l'entendement qui veut la mesurer, épuise toutes ses idées, et s'étend toujours au delà de tout ce qu'il peut supposer et concevoir!

Hélas! ce pécheur, qui ne voyait autrefois que lui-même, qui rapportait tout à lui-même, qui se faisait la fin et le centre de tout, qui disait : c'est à moi que sont toutes ces choses, c'est pour moi qu'elles sont faites, c'est moi qui en recevrai la gloire; ce grand, ce puissant du monde maintenant placé vis-à-vis de l'immensité de Dieu, investi, rempli, pénétré de sa grandeur, voyant tout en Dieu, ou plutôt ne voyant que Dieu seul, forcé de tout rapporter à lui, perdu dans son infinité, ah! qu'il reconnaît son néant, qu'il gémit de son orgueil, qu'il se trouve petit et misérable, qu'il s'étonne d'avoir pu oublier Dieu, dérober toute gloire à Dieu, se révolter contre Dieu! Il est sous sa main comme le faon timide qui se trouve arrêté dans sa course sous les yeux de celui qui le poursuit.

Cependant, au milieu de son humiliation, de son saisissement et de sa crainte, il voit Dieu, il le voit tel qu'il est. Dieu redouble l'éclat de sa lumière; il jette de nouveaux rayons de sa splendeur et de sa gloire; il se montre à ce pécheur aussi parfait qu'il est grand, aussi aimable qu'il est terrible. Ce pécheur infortuné créé pour lui, ne pouvant être heureux que par lui, attiré par l'immensité de ses perfections, découvrant dans son propre cœur l'immensité de ses désirs, apercevant dans cet unique objet qui lui est présent, le souverain bien qu'il cherchait et qu'il a toujours méconnu, voulant tenir à Dieu par des liens d'amour, et ne le pouvant plus, ce pécheur n'a rien souffert encore, au prix de ce qu'il ressent. Point de penchant si vif, point d'instinct si fort, point de passion si ardente qui puisse exprimer la violence de ses désirs, et ses désirs sont trompés. Vers Dieu se portent tous ses mouvements, tous ses empressements, tous ses efforts; Dieu est son seul aliment, son seul appui, son seul bien; c'est une soif qui le brûle, c'est une faim qui le dévore et qui ne peut être rassasiée que par la possession de Dieu même. C'est ce penchant insurmontable imprimé dans le fond de son être; c'est ce désir inné du bonheur, de ce bonheur qu'il ne peut trouver qu'en Dieu seul. Il n'y a plus à son égard d'autre bien que Dieu. Il voit le besoin pressant, nécessaire de se réunir à Dieu; mais il le voit joint à l'impuissance absolue d'y parvenir. Il frémit, il presse, il conjure, il s'écrie : ô Dieu! ne pourrai-je plus vous appeler mon Dieu! Si vous êtes mon souverain bien, pourquoi vous dérobez-vous à mon empressement? Ou détruisez les obstacles qui m'arrêtent, ou enchaînez l'activité de mon âme qui se porte vers vous. Serez-vous donc sans pitié pour moi, ô Dieu! qui m'avez formé? Stériles prières vains désirs d'un bien si longtemps méprisé! ce pécheur se consume en d'inutiles efforts. Dieu lui résiste, et il se sent accablé par la rigueur de sa justice et la force invincible de son pouvoir.

Ici une voix formidable se fait entendre, cette voix qui brise les cèdres, qui pénètre au fond des abîmes; cette voix plus bruyante que le tonnerre lorsqu'il tombe en éclats sur la tête du coupable consterné, la voix du juste juge, d'un juge sévère et inexorable.

Non, pécheur, ce n'est plus le temps d'intéresser ma miséricorde; tu pouvais la fléchir autrefois; je ne demandais qu'à être désarmé. Une larme eût suffi pour me toucher; et cette larme de componction, ce gémissement d'un cœur contrit, tu me l'as toujours refusé. Je t'ai attendu pendant longtemps. Je t'ai vu haïr toute règle, rejeter ma loi, commettre en secret toutes les abominations du crime. J'étais témoin, j'étais présent; tu le savais, et tu feignais de l'ignorer. Cependant je me suis tu : *Tacui.* (*Isa.*, XLII, 14.) Je t'ai vu lier société avec les pécheurs, te rendre le complice de leurs infidélités, devenir à ton tour un sujet de haine pour tes frères, séduire l'innocence, multiplier les scandales, déshonorer mon nom, et j'ai continué à garder le silence; je me suis tu. Je t'ai vu abuser de l'être que je t'avais donné et que je te conservais par pitié, tourner contre moi tous mes dons, me faire servir à tes iniquités, blasphémer ma religion sainte, parler avec dérision de mes mystères, fouler aux pieds le sang de mon Fils. Je souffrais, mais je n'ai rien dit encore; j'ai dissimulé, j'ai patienté : *Patiens*

fui. (*Isa.*, XLII, 14.) Je me flattais qu'un heureux moment te ramènerait à moi. J'étais ton Père, ton Sauveur; je ne voulais pas te perdre après t'avoir racheté. Je multipliais les grâces, je t'offrais de nouveaux secours; dans tes plus grands égarements je te présentais des motifs et des moyens de conversion, j'attendais qu'ils fissent leur effet : *Patiens fui.* Mais l'impunité n'a servi qu'à te rendre plus coupable; tu as insulté à ma patience, tu as méprisé ma bonté, tu as oublié ma justice, tu as cru que j'étais semblable à toi, favorable à tes passions, complice de tes désordres, indifférent au mal comme au bien, sans goût pour la vertu, sans horreur pour le vice : *Existimasti inique quod ero tui similis.* (*Psal.* XLIX, 21.) Je te convaincrai du contraire; je te reprendrai dans ma fureur; tu connaîtras ce que je suis et ce que je devais être : *Arguam te.* (*Ibid.*) Tout va rentrer dans l'ordre. Ma bonté elle-même, par l'opposition infinie qu'elle a pour le mal, te réprouve, te rejette pour toujours. Je ne pardonnerai plus, je ne compatirai plus à ton malheur; je n'aurai en vue que tes crimes, je ne songerai qu'à t'en faire porter la peine; je te frapperai, et tu sentiras par la pesanteur de mes coups que c'est la main d'un Dieu qui te frappe, et quelle est sa puissance.

O puissance insurmontable! puissance que ce pécheur voudrait pouvoir combattre, qu'il voudrait détruire, s'il n'en connaissait toute la force! Mais tremblant, consterné devant elle, faible, sans appui, sans défense, seul devant Dieu, devant ce Dieu qui commande à l'être et au néant, qui a tout créé, à qui tout obéit, les anges, les démons, les éléments, tous les êtres, et qui, pour récompenser et pour punir, n'a besoin que de lui-même; cet infortuné pécheur, comment pourrait-il se dérober à ses vengeances?

Monde flatteur, vils courtisans, amis intéressés, complices de ses crimes, qui par vos discours et vos exemples le rassuriez autrefois contre les cris de sa conscience, et le rendiez si constant dans les voies de l'iniquité, vous n'êtes point là pour le justifier et pour le défendre. Que sont-ils donc devenus, où sont-ils ces dieux de la terre dans lesquels il mettait toute sa confiance, ces appuis, ces soutiens sur lesquels il fondait tout son espoir? *Ubi sunt?* (*Deut.*, XXXII, 37.) Qu'ils se lèvent, qu'ils prennent sa cause en main, qu'ils le protégent dans une nécessité si grande : *Surgant et opitulentur.* » (*Ibid.*) Reconnaissez donc, dit le Seigneur, que je suis seul, et qu'il n'y a point d'autre Dieu que moi; que c'est moi qui fais vivre et mourir, et que personne ne peut t'arracher de mes mains; *Non est qui de manu mea possit eruere.* (*Ibid.*, 38.) Hé! quand l'univers s'armerait en ta faveur, qu'est-ce que l'univers quand Dieu a parlé? Va, maudit, l'enfer est ton partage. L'arrêt en est porté, et s'exécutera éternellement. Oh! qui pourrait comprendre la fureur, la rage et le désespoir du pécheur!

Mais vous, pécheur obstiné qui m'écoutez, pensez-vous que cet arrêt vous concerne, que cet état de désespoir et d'horreur va devenir le vôtre, si vous ne vous convertissez? que vous n'en êtes éloigné qu'autant que vous l'êtes de la mort, et qu'il n'y a entre elle et vous qu'un pas? Voulez-vous continuer à vivre en pécheur? Je vous ai fait voir ce que c'était qu'un pécheur pendant la vie, ce que c'est que le péché dès sa naissance, ce qu'il est surtout dans ses progrès, et quel est le terme auquel il nous conduit. Voulez-vous mourir en pécheur? Je vous ai dépeint le pécheur au lit de la mort; je vous ai retracé la situation de son esprit et les dispositions de son cœur; je vous ai montré combien alors sa pénitence est fausse et son espérance est trompeuse. Voulez-vous sortir de ce monde dans l'état où vous êtes? mais vous venez de voir quel est l'état du pécheur après la mort, quand le voile de la chair sera tombé; qu'au sortir de ce corps vous le verrez comme un cadavre hideux et infect; que vous verrez ce monde comme un monde faux et mensonger; que vous verrez ses biens comme des biens fragiles qui vous ont échappé; quand tout aura disparu, et que vous serez seul avec vous-même, que vous n'aurez d'appui que vous, qu'il ne vous restera que vos passions pour déchirer votre cœur; mais surtout quand vous serez seul avec Dieu, seul vis-à-vis de sa lumière, absorbé dans son immensité, seul pour soutenir toute la rigueur de sa justice et le poids accablant de sa puissance, quelles impressions funestes et quel repentir n'éprouverez-vous pas?

Ah! mon frère, c'est encore pour vous le temps des miséricordes; n'attendez pas celui de la justice et de la colère. Dieu, ce Père tendre, ce Dieu infiniment bon, qui ne veut pas que le pécheur périsse, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, vous offre le pardon, vous presse lui-même, vous conjure de rentrer en grâce avec lui. Revenez à moi, vous dit-il par son prophète (*Jerem.*, III, 14, 22), âme infidèle; appelez-moi encore votre Père; jetez-vous dans mes bras, revenez à moi, et je vous recevrai; quel que soit le nombre de vos infidélités, quelle qu'en soit l'énormité, elles seront oubliées pour toujours.

O mon cher frère! ce ne sera point inutilement que Dieu vous appelle et qu'il veut vous sauver; ce ne sera point en vain que le sang de Jésus-Christ aura coulé pour vous. Embrassez sa croix, cachez-vous dans ses plaies, appliquez-vous ses mérites par votre repentir. Jetez-vous aux pieds de ses ministres; ayez confiance, vos péchés vous seront remis. Dieu sera encore votre Dieu; il vous rendra le ciel pour lequel il vous a fait, et que je vous souhaite.

—

SERMON X,

IIe pour le quatrième dimanche de l'Avent.

MOTIFS DE CONVERSION

Factum est verbum Domini super Joannem Zachariæ filium in deserto; et venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum. (*Luc.*, III, 2, 3.)

Le Seigneur fit entendre sa parole à Jean, fils de Zacharie, dans le désert; et il vint dans tout le pays qui est aux environs du Jourdain, prêchant le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés.

Dans ces jours de salut où l'Eglise se prépare à célébrer la naissance du Messie, la voix du Tout-Puissant qui se fit entendre, à Jean-Baptiste, nous contraint et nous presse de vous annoncer plus vivement encore, avec moins de ménagement, avec plus de force que jamais, les mêmes vérités que le divin précurseur prêcha sur les bords du Jourdain.

Ministres du Très-Haut, et chargés par état des intérêts de sa gloire et du salut des peuples, quel autre temps choisirons-nous, mes frères pour vous inviter à rentrer en vous-mêmes et à vous convertir entièrement au Seigneur, que celui où il remet sous vos yeux le chef-d'œuvre de ses miséricordes, et où il vous prépare, pour la dernière fois peut-être, les grâces les plus abondantes?

Je le dis donc en son nom, et fasse le ciel que je le dise avec fruit, convertissez-vous; renoncez à toutes les infidélités dont vous vous êtes rendus coupables jusqu'ici; faites-vous un cœur nouveau et un esprit nouveau, nous vous en prions, comme l'Apôtre, par Jésus-Christ, nous vous en prions par vous-mêmes, par vos intérêts les plus chers. Et pour vous y déterminer efficacement, je vais vous proposer les motifs d'une conversion prompte et entière. Motifs de crainte: c'est le sujet de ma première partie; motifs d'amour: c'est le sujet de la seconde. Convertissez-vous, je le dis à tous, parce que le plus grand nombre tient toujours à mille faiblesses dangereuses en elles-mêmes ou par leurs suites, et que la crainte et l'amour doivent nous exciter à surmonter. Je me le dis tous les jours en secret, et je sens combien il est avantageux, combien il est nécessaire de se le dire sans cesse à soi-même; pour assurer l'effet de nos résolutions, pour que ce discours fasse naître de saints désirs dans ceux qui ne les éprouvent pas encore, et les engage à y répondre constamment, nous avons besoin d'un secours puissant. Pouvons-nous mieux l'obtenir qu'en le demandant par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La crainte, selon les expressions de Salomon, est le commencement de la sagesse. Il n'appartient qu'à une charité consommée de ne pas craindre, et il n'arrive que très-rarement, ou plutôt jamais, dit saint Augustin, que l'on vienne à nous dans le dessein de se faire chrétien, sans avoir été frappé de quelque crainte de Dieu. C'est par ce sentiment qu'il dispose le pécheur à se convertir; c'est donc par lui que je dois commencer, en vous faisant envisager, avec l'Esprit-Saint, les dernières fins de l'homme: ***Memorare novissima tua.*** (***Eccli.***, VII, 40.) Souvenez-vous, pécheurs, que vous mourrez, que vous serez jugés, que vous êtes menacés de peines éternelles.

Nous mourrons: tel est l'arrêt irrévocable qui s exécutera contre moi, contre vous, mes chers frères, et contre tous les hommes. Nous mourrons; tel est l'écueil funeste où viennent se briser sans retour le faste et l'orgueil, les dignités, les biens et les fausses joies du siècle. Dites-moi donc ce que deviendront, dans cet instant, ces vains titres dont vous vous décorez, et ces richesses que vous accumulez ou dont vous faites un si mauvais usage, ces plaisirs dont vous vous enivrez, ces sensibilités, ces fausses délicatesses, ces illusions et ces fantômes que se forme en secret votre amour-propre; que deviendront-ils, et que vous serviront alors les malheureux fruits des passions que vous ne voulez pas dompter, et qui vous rendent aujourd'hui si coupables? La vie passe comme une ombre; les années s'écoulent et ne reviennent plus; les moments que vous donnez au crime, au monde, à l'amour déréglé de vous-mêmes, ne laissent après eux aucunes traces des douceurs trompeuses qui vous ont charmés. Direz-vous, comme ces insensés dont parle l'Ecriture, c'est précisément parce que la vie est courte que nous voulons satisfaire tous nos penchants; c'est parce qu'elle est courte, que nous voulons nous hâter d'en jouir: parons-nous des roses qui viennent d'éclore, saisissons tous les plaisirs qui nous sont offerts, hâtons-nous, car nous mourrons demain. (*Sap.*, II, 2-6; *Isa.* XXII, 13; LVI, 12; *I Cor.*, XV, 32.) En parlant ainsi, répond saint Augustin, vous m'avez épouvanté, vous ne m'avez pas séduit: ***Terruisti, non seduxisti.*** (***In Prov.***, VII.) Ecoutez donc de moi des paroles bien contraires: changeons de conduite, pleurons nos offenses, jeûnons et prions, puisque nous mourrons demain.

Pourquoi Dieu vous a-t-il donné en effet ce peu de moments que vous passez sur la terre? Est-ce pour vous conduire à une fin semblable à celle des animaux les plus vils, ou n'est-ce pas plutôt pour vous disposer à une immortalité bienheureuse? et vous n'en faites usage que pour vous livrer à des passions indignes de cette fin si noble pour laquelle vous avez été formés; vous n'en faites usage que pour vous abandonner à une sorte d'ivresse par rapport à vous-même et d'indifférence à l'égard de Dieu, que pour ajouter péchés sur péchés, que pour mettre le comble à vos iniquités. Au lieu de vous attacher au Seigneur, de porter des fruits de justice, de vous faire un trésor pour le ciel, vous portez des fruits de mort pour l'éternité.

Hé quoi! la vie s'écoule si promptement, ses extrémités se touchent de si près, et vous voyez sans frémir s'approcher ce terme

fatal qui vient toujours trop tôt pour les pécheurs, ce terme où s'évanouiront toutes vos espérances.

Nous mourrons; et quand sera-ce, mes frères? Ah! si vous pouviez me répondre, je serais moins étonné de votre aveuglement. En gémissant des dispositions de votre cœur à l'égard de Dieu, je croirais du moins que vous avez pu avec quelque fondement fixer le temps de votre conversion. Mais non, il s'agit ici d'un secret impénétrable; autant il est certain que vous mourrez, autant l'heure de votre mort est-elle incertaine pour vous; car tel est l'ordre que la Providence a établi. De crainte que le désespoir ne multiplie nos péchés, dit saint Augustin, Dieu nous a proposé pour asile la pénitence; et de peur que l'espérance ne fasse en nous un pareil effet, il a voulu nous laisser dans l'incertitude du jour de la mort; et cependant toujours ingénieux à vous tromper vous-mêmes, vous différez d'année en année, de mois en mois, comme si vous ne demandiez qu'à être surpris. Hé! ne savez-vous donc pas que si l'arbre tombe au midi ou au septentrion, en quelque lieu qu'il soit tombé, il y demeurera (*Eccli.*, II, 3); c'est-à dire que l'état où vous mourrez décidera de votre sort pour toujours.

Demain, dites-vous, demain je me convertirai. Demain; y pensez-vous, mes chers auditeurs; ce lendemain, sur lequel vous comptez, vous a-t-il été promis? cette nuit peut-être, selon la menace de Jésus-Christ, cette nuit on vous redemandera votre âme.

Mais d'ailleurs, quand bien même votre vie se prolongerait au gré de vos désirs jusque dans l'âge le plus reculé, est-ce, après avoir méprisé tant de fois la grâce qui vous appelle, que vous devez vous flatter qu'elle vous sera rendue? sera-ce après que vous aurez multiplié davantage vos infidélités que Dieu sera le plus disposé à vous les pardonner? sera-ce encore lorsque vos passions seront presque éteintes, lorsque le monde vous aura quitté, lorsque votre cœur ne formera plus que des désirs languissants, et que votre raison sera affaiblie par le poids des années, qu'il sera temps de vous donner à Dieu? recevra-t-il une pareille offrande, lui qui, dans l'ancienne loi, a maudit par son prophète celui qui ne séparerait pas pour son culte les victimes les plus parfaites et les plus dignes de lui être immolées (*Num.*, XVIII, 29; *Mal.*, I, 14)? c'est-à-dire que vous ne voulez être au Seigneur que lorsque vous serez hors d'état de l'offenser; jusque-là vous voulez demeurer dans le funeste sommeil où vous êtes plongés. Est-il une disposition plus contraire à l'espérance que vous vous formez d'en sortir un jour?

A quelque âge enfin que la mort vienne vous surprendre, s'il vous reste encore une étincelle de lumière, quelle situation, quel moment terrible le délai de votre conversion ne vous prépare-t-il pas!

Je me le représente, ce funeste moment où le pécheur, arrêté tout à coup dans le cours de ses iniquités par la main invisible du Tout Puissant, et étendu sur un lit de douleur, se voit contraint de renoncer à ce qui lui est le plus cher, et d'en reconnaître malgré lui la vanité. (*Eccli.*, II, 8.) Ses ris se changent alors dans les larmes les plus amères. (*Prov.*, XIV, 13.) Il dit au fond de son cœur, comme Antiochus: A quelle affliction suis-je réduit et dans quel abîme de tristesse me vois-je plongé maintenant, moi qui jouissais avec tant d'assurance de ce qui flattait le plus mon cœur: *In quantam afflictionem deveni!* (I *Mack.*, VI, 12.) C'est donc ainsi, ô mort cruelle! dit-il encore, comme Agag, c'est ainsi que vous me séparez de tout ce que j'ai aimé jusqu'ici: *Siccine separat amara mors!* (I *Reg.*, XV, 32.) A ses regrets succède la considération du passé. Il jette un regard sur les maux qu'il a faits: *Nunc reminiscor malorum quæ feci.* (I *Mach.*, VI, 12.) Il examine toute la suite de sa vie et n'y aperçoit que des sujets de consternation et de frayeur. Tant de grâces dont il n'a pas voulu profiter, tant de saints mouvements, tant de saintes inspirations qu'il a étouffées, tant d'avis redoublés qui lui ont été donnés dans la chaire de vérité par les ministres du Seigneur et qui n'ont fait sur lui qu'une impression passagère; tant de résolutions toujours réitérées et toujours sans effet, parce qu'il n'a pas voulu prendre les voies nécessaires pour les accomplir; tant de malheureuses suites de ses déréglements; voilà ce qui jette le trouble dans son âme et ce qui la déchire plus cruellement encore que les vives atteintes du mal qu'il éprouve dans ses membres.

Hé! quelle confiance lui donnent dans cet instant les sacrements que l'Eglise lui présente, ces sacrements auxquels il ne s'est pas disposé depuis si longtemps ou qu'il a tant de fois profanés? quel effet produit sur lui l'image de Jésus-Christ immolé pour son salut, de ce Jésus avec lequel il a toujours eu si peu de ressemblance et qu'il a si souvent outragé? qu'attend-il de ses mérites, lui qui n'a jamais cherché à se les appliquer par un sincère repentir et qui porte encore, dans un cœur tout ulcéré, ses funestes attaches pour le péché? Il reçoit cependant, pour satisfaire à une sorte d'usage et de bienséance, tout ce qui devient pour un cœur vraiment contrit le gage de sa réconciliation; mais qu'il est à craindre qu'il n'entende intérieurement comme une voix qui lui annonce que cette réconciliation n est pas faite pour lui et qu'il ne reste plus de temps pour se préparer comme il le doit à l'obtenir: *Tempus non erit amplius.* (*Apoc.*, X, 6.) Pénétré d'une secrète horreur, il pousse vers le ciel des cris impuissants; le ciel est sourd à ses plaintes. Fatigué de ses vains efforts, il retombe sur lui-même; il lutte contre la mort et la mort le terrasse et le fait tomber entre les mains du Dieu vivant. Ainsi s'accom-

plit l'oracle de l'Ecriture : *Rien de plus funeste que la mort des pécheurs : « Mors peccatorum pessima. »* (*Psal.* XXXIII, 22.)

Cette image vous effraye sans doute ; vous frémissez à la seule idée d'un semblable sort ; vous craignez de mourir mal et vous ne craignez pas de mal vivre : *Mori male times, male vivere non times.* (AUGUST., *De discipl. Christ.*, 11, 12.) Ah ! vivez maintenant comme vous voudriez alors avoir vécu ; et pour vous y animer davantage, considérez où la mort doit vous conduire.

C'est au tribunal du Juge suprême que votre âme doit comparaître dès qu'elle aura brisé les liens du corps. Là, frappée de l'éclat de sa grandeur et de sa majesté, éclairée d'un rayon de sa plus pure lumière, le premier objet qu'elle apprendra à connaître, c'est ce Dieu qu'elle aura ignoré, qu'elle aura méprisé si constamment. Elle ne le verra plus comme un Dieu qui se prête à nos faiblesses, qui ferme les yeux sur nos crimes, qui met au même rang le juste et le pécheur; mais elle le verra comme un Dieu infiniment saint, qui rend à chacun selon ses œuvres, qui discerne nos actions et ne confond pas le vice et la vertu ; qui, après avoir usé de miséricorde, n'écoute plus sa justice. Elle le verra donc comme un Dieu inexorable ! parce que le temps où il pouvait pardonner sans manquer à sa sagesse et sans blesser les intérêts de sa gloire est passé, et que la pénitence ne peut être de quelque mérite devant lui que lorsqu'elle est libre et volontaire. Elle le verra comme un Dieu terrible dont elle ne pourra soutenir la présence. Elle le verra enfin comme un Dieu puissant et contre lequel rien ne pourra la défendre.

A cette première vue se joindra celle de l'état malheureux auquel elle a été réduite par le péché; elle se verra non plus comme autrefois en se faisant illusion à elle-même, mais telle qu'elle sera en effet, telle qu'elle aura été pendant le cours de sa vie. Elle se verra sans noblesse, sans vertu, sans grâce et sans mérites ; elle se verra dégradée, avilie par l'empire qu'elle aura laissé prendre à ses passions ; elle se verra souillée, corrompue, par le mauvais usage qu'elle aura fait de toutes ses facultés, et elle reconnaîtra en elle cette difformité qui est une suite nécessaire du vice; elle se verra comme une épouse adultère, et elle se fera honte et horreur elle-même.

Ah ! mon frère, il ne faudra point contre vous, dans ce cruel moment, d'autre accusateur que votre propre conscience. Elle vous reprochera ces avis si souvent réitérés, ces menaces par lesquelles elle cherchait à vous détourner du crime, et vous pressait de ne pas différer votre conversion. Elle vous reprochera de l'avoir séduite par mille vains prétextes, de l'avoir retenue dans l'esclavage, de lui avoir imposé silence, et d'être enfin parvenu à étouffer ses cris.

Quelles ressources trouverez-vous alors ? qui prendra votre cause en main, et qui sera assez fort pour vous protéger? Toute la nature servira de témoin pour vous perdre, et demandera votre condamnation. *Les cieux révéleront vos iniquités, et la terre s'élèvera contre vous.* (*Job*, 20, 27.) *L'univers entier combattra en faveur du Tout-Puissant : « Pugnabit cum illo orbis terrarum. »* (*Sap.*, V, 21.) *Que ferez-vous donc? De qui implorerez-vous le secours?* (*Isa.*, X, 3.) Tous vos amis vous auront abandonné ; tout ce qui vous environne ici-bas et qui vous sert de soutien aura disparu ; tous ceux qui vous aident à commettre le crime ne viendront pas vous justifier, vous excuser de l'avoir commis. *Et quel est celui, ô mon Dieu ! qui paraîtra devant vous, pour prendre la défense des hommes injustes? « Quis stabit contra judicium tuum? aut quis in conspectu tuo veniet vindex iniquorum hominum ? »* (*Sap.*, XII, 12). Il ne vous restera donc plus qu'à subir l'arrêt formidable de votre réprobation. Cet arrêt ne vous épouvante-t-il pas? ne chercherez-vous point à le prévenir ?

Hélas ! le jugement que vous éprouverez à l'heure de votre mort, quelque terrible qu'il puisse vous paraître, ne sera encore que le prélude de celui qui vous est réservé pour la fin des siècles.

C'est dans ces derniers temps que Dieu manifestera, avec le plus d'éclat, sa gloire, ses vengeances et l'énormité de vos offenses.

C'est alors qu'il dévoilera aux yeux de tous les hommes ces faiblesses volontaires dans leur cause, ces habitudes cachées, ce tissu de projets, de désirs et d'actions criminelles, qui vous feraient mourir de honte aujourd'hui, si elles venaient à être connues, et que souvent même vous ne pouvez vous résoudre à confesser dans le tribunal secret de la pénitence.

C'est alors que les vices que le siècle ou que votre amour-propre autorise, seront revêtus des couleurs qui leur sont propres, et seront dépouillés de ces agréments, de cet éclat extérieur, de ces vains prétextes qui en imposent au monde, et qui les rendent aimables à vos yeux.

C'est alors qu'après une sentence de malédiction qui vous réprouvera pour toujours, vous reconnaîtrez, selon les paroles du prophète (*Malach.*, III, 18), combien il y a de différence entre le juste et l'injuste, entre celui qui sert Dieu et celui qui lui est infidèle.

Ne soyez donc plus du nombre de ceux dont il est dit : ce sont des hommes sans conseil et sans prudence. Ah ! s'ils avaient de la sagesse, s'ils comprenaient et qu'ils sussent prévoir quel sera le terme de leurs illusions et de leur conduite, quelle sera la rigueur du jugement qui leur est préparé : *Utinam saperent et intelligerent, ac novissima providerent !* (*Deut.*, XXXII, 28.)

Ce que Dieu vous menace de faire tôt ou tard, faites-le vous-même dès cet instant ; rentrez dans le tribunal de votre conscience, et soyez votre propre juge. Défendez votre cause avant que d'en recevoir la condamnation, et tandis que le Juge suprême peut

encore vous être favorable. Celui, dit saint Grégoire (*Moral.*, XVI, c. 28), qui ne le craint pas maintenant comme juste et sévère, ne l'éprouvera pas un jour miséricordieux et indulgent.

Et cependant de quoi s'agit-il, mes frères, y faites-vous réflexion ; et pensez-vous qu'il s'agit de votre salut éternel, pensez-vous aux peines dont vous êtes menacés? Un enfer, chrétiens, un enfer; voilà l'unique partage du pécheur impénitent. Ce mot vous trouble, et l'idée vous en paraît si terrible, que vous êtes tentés, pour calmer vos frayeurs, de la regarder comme une fiction. Ah! renoncez donc à la foi; et si la seule raison, qui du moins vous en dit assez pour vous convaincre des châtiments qu'un Dieu juste réserve aux pécheurs, ne vous en dit pas autant sur la nature et la durée de ces peines, que la religion chrétienne, renoncez à tout esprit de discernement par rapport aux preuves qui la démontrent, puisque vous ne pouvez la croire sans croire en même temps cet enfer qu'elle vous fait craindre.

Mais je ne parle pas ici à des chrétiens dont la foi soit presque éteinte, je parle seulement à des pécheurs qui détournent les yeux pour ne point voir; il faut leur rappeler ce qu'ils oublient à chaque instant; il faut, ô mon Dieu! leur retracer ce qui est le plus propre à troubler leur aveugle et funeste sécurité.

Interrogez donc, je ne dis pas cette imagination toujours prompte à enfanter des chimères; mais prenez garde, mes chers auditeurs, je dis cette foi même qui vous a été donnée? Que vous apprend-elle, que vous dit-elle sur la grandeur des tourments dont elle vous certifie la réalité? Les expressions dont les écrivains sacrés se servent à ce sujet sont si fortes qu'on a peine à les rendre; les images qu'ils présentent sont si vives et si effrayantes qu'il n'est personne qui, en les parcourant, ne doive être saisi de terreur.

Que sera-ce quand l'âme pécheresse, condamnée au tribunal de son Juge et fuyant sa colère, se sentira précipitée dans le lieu de son supplice? Concevez, s'il est possible, l'impression que fera sur elle l'aspect d'un si horrible séjour, en le considérant surtout après le jugement universel et la résurrection des corps. Un étang de feu allumé par le souffle du Tout-Puissant : *Stagnum ignis* (*Apoc.*, XX, 14); une lueur pâle et tremblante, dont les ombres seront plus affreuses que celles de la nuit la plus profonde : *Terram tenebrosam et opertam mortis caligine* (*Job*, X, 21) : des coupables souillés de toutes sortes de crimes, et qui, ensevelis dans de sombres cachots, y seront liés ensemble malgré leur haine mutuelle, comme on lie les différentes parties d'un faisceau : *Congregabuntur in congregatione unius fascis, et claudentur ibi in carcere* (*Isa.*, XXIV, 22); des gémissements, des voix confuses, des cris sourds et lamentables, des pleurs et des grincements de dents : *Fletus et stridor dentium* (*Matth.*, VIII, 12); enfin un lieu où tout est sans ordre et où règne une éternelle horreur : *Ubi nullus ordo et sempiternus horror inhabitat.* (*Job*, X, 22.) Quel moment que celui qui lui fera envisager pour la première fois cet affreux spectacle et tous ces tourments réunis qui vont fondre sur elle! Déjà elle est la proie d'un feu dévorant; il s'enveloppe, il se replie autour des différentes parties de son corps, et comme cette flamme que vit Moïse dans le buisson ardent, il le brûle sans le consumer. Sa douleur est telle qu'elle blasphème le Dieu du ciel : *Blasphemaverunt Deum cœli præ doloribus.* (*Apoc.*, XVI. 11.) Elle le blasphème, et cependant elle gémit de l'avoir perdu, et c'est là son plus cruel supplice. S'être privée pour toujours de son souverain bien pour des joies trompeuses, pour des plaisirs d'un moment, c'est là surtout ce qui la désespère, la ronge, et qui forme en elle ce ver qui ne meurt jamais : *Vermis eorum non moritur.* (*Marc.*, IX, 43.) Jamais elle ne participera à son bonheur ; jamais ses peines ne finiront. Les moments se succéderont les uns aux autres ; les années s'écouleront; autant il y a d'étoiles au firmament, de feuilles dans les forêts, de gouttes d'eau dans les mers, de grains de sable sur le rivage, d'êtres différents dans l'univers, autant il se passera de siècles sans qu'elle ait même la plus légère espérance de voir changer son sort. Hé! que dis-je? y a-t-il dans le temps quelque chose d'assez vaste pour être la mesure de l'éternité? Grand Dieu! une éternité toujours présente à ses yeux; être sans cesse accablé du poids d'une éternité entière! et voilà, pécheur, voilà le risque que vous courez. Ah! je frémis de votre état, et plus encore de votre aveuglement, si ce péril ne vous épouvante pas.

Hé quoi! vous avez donné la mort à votre âme, comme parle l'Ecriture ; vous l'avez perdue par le péché, dit saint Cyprien, et vous ne pleurez pas : *Animam tuam perdidisti, et non acriter plangis!* (*De lapsis.*)

Par quel échange pourrez-vous réparer une semblable perte? que donnerez-vous pour le prix de votre rançon? sera-t-il temps de vous repentir, lorsque vos regrets ne serviront qu'à déchirer votre cœur? sera-t-il temps de réfléchir sur vos égarements et de vous pénétrer de ces vérités qui peuvent encore vous être si utiles aujourd'hui, lorsqu'elles ne feront, hélas! qu'aigrir vos maux et en combler la mesure? Je vous le demande enfin, sera-t-il temps de comparer aux peines de cette vie celles de l'éternité, lorsque rien ne pourra les soulager?

Et qui de vous, dit Isaïe, pourra demeurer dans ce lieu dévorant que rien n'imite sur la terre? qui d'entre vous pourra subsister au milieu des flammes éternelles? (*Isa.*, XXXIII, 14.) Quand on vous dit : Faites pénitence, cette parole vous semble

dure; vous vous trompez, et si vous ne faites pénitence, reprend saint Bernard (serm. 3 *in psal.* XC), vous entendrez un jour cette parole véritablement dure et ce discours accablant : *Allez, maudits, au feu qui vous est préparé pour l'éternité.* (*Matth.*, XXV, 41.)

Mais, pour vous engager à vous convertir, ne vous proposerai-je que des motifs de crainte ? non, mon frère, non : je présume trop bien de votre cœur. Quoique séduit, aveuglé par le péché, vous n'avez pas sans doute perdu cette sensibilité si propre à vous ramener à Dieu par des motifs d'amour, et ce sont ces motifs que je vais vous offrir dans ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

De tous les motifs qui peuvent opérer une conversion sincère et durable, je n'en connais pas qui doive agir avec plus de force sur une âme qui conserve encore, au sein même de ses égarements, quelques sentiments de noblesse, de droiture et d'équité, que ceux qui se tirent des bienfaits dont Dieu nous a comblés, et de sa souveraine perfection. Il nous a créés avec tous les avantages et tous les biens dont nous jouissons ; il nous conserve, il nous a rachetés, il nous offre en lui le plus parfait de tous les êtres : tel est en peu de mots celui que nous outrageons par le péché. Quoi de plus propre à nous faire détester nos fautes, à nous pénétrer de la plus vive douleur de les avoir commises ?

Oui, mon frère, celui que vous offensez est le Dieu qui vous a donné l'existence, et dont la main toute-puissante vous a tiré des abîmes du néant. Avant qu'il eût préparé les cieux, qu'il eût formé la terre, qu'il eût affermi le monde sur ses pôles ; avant qu'il eût exécuté dans le temps les desseins que sa sagesse avait conçus de toute éternité, il vous avait en sa présence, il vous voyait en lui-même, et vous aimait déjà comme devant tenir un jour le premier rang au-dessous des anges et entre ses plus beaux ouvrages : *Minuisti eum paulo minus ab angelis.* (*Psal.* VIII, 6.)

Il vous avait appelé par votre nom, pour faire de vous l'un de ses enfants ; il vous avait discerné par une préférence toute gratuite de tant d'êtres qui n'étaient pas moins possibles que vous, et qui cependant devaient n'exister jamais ; il vous avait rendu supérieur à tant d'autres qui ne devaient exister que pour être confondus parmi les êtres les plus vils ; il vous avait destiné les plus grands avantages, les facultés les plus nobles, et la jouissance de ces biens qu'il devait répandre sur toute la nature, sur le monde visible qui est en quelque sorte soumis à votre empire.

Les temps sont venus enfin où ses décrets se sont accomplis, où vous avez commencé à faire usage de ses dons. Demandez à ceux dont il s'est servi pour vous donner l'être, si ce sont eux qui vous ont créé. *J'ignore,* disait à ses enfants la mère des Machabées, *comment vous avez été formés dans mon sein : car ce n'est point moi qui vous ai donné une âme, ni qui ai joint vos membres pour en faire un corps.* (II *Mach.*, VII, 22.) Ah ! mes frères, les hommes ne connaissent pas même toutes les parties innombrables dont ce corps est composé, ni ce qui entretient dans lui la chaleur et la vie. Cette vie, ils vous l'ont transmise comme ils l'ont reçue, et c'est Dieu qui est votre premier père.

Mais vous êtes-vous montré son enfant ? quel est l'emploi que vous avez fait de l'existence, des facultés et des biens que vous tenez de lui ? vous n'avez existé que pour l'offenser ; votre entendement qui devait s'attacher à le connaître, à le glorifier et à méditer sa loi, ne s'est occupé qu'à chercher les moyens de la transgresser, et qu'à tramer ce tissu d'iniquités qui les déshonorent. Votre cœur, qu'il avait formé pour lui, qui était fait pour l'aimer, qu'il vous demandait avec tant d'instance pour le rendre heureux, a transporté son hommage du Créateur aux créatures, et lui a préféré l'ouvrage de ses mains. Tout ce qui est en vous, toute la nature, et en quelque sorte Dieu lui-même qui en est l'auteur, vous l'avez fait servir à vos crimes : *Servire me fecisti in peccatis tuis.* (*Isa.*, XLIII, 24.) Fils ingrat ! est-ce donc là le juste retour de la tendresse qu'il vous a marquée ? est-ce là le prix de ses bienfaits ? Rappelez-vous ce qui s'est passé dans tous les siècles ; interrogez toutes les générations qui vous ont précédé ; elles vous diront ce que le Seigneur a fait pour vous, et vous l'avez oublié ! *Mon fils, donnez-moi votre cœur.* (*Prov.*, XXIII, 26), s'écriait-il en tant de manières ; et vous le lui avez refusé ! *J'ai nourri des enfants,* dit-il par son prophète (*Isa.*, I, 12), *je les ai élevés, et ils m'ont méprisé !* Que dirai-je enfin ? il vous a promis que, comme la mère la plus tendre n'oublie pas l'enfant qu'elle a conçu, de même il se souviendrait toujours de vous (*Isa.*, XLIX, 15) ; et vous balancez encore à retourner à lui !

Ah ! concevez donc, s'il est possible, tout l'excès de votre ingratitude et toute la grandeur de vos fautes. Entrez dans les sentiments de ce fils malheureux dont vous avez jusqu'ici imité les désordres et l'infidélité. Imitez-le dans son retour, et dites comme lui : *Je me lèverai et j'irai à mon père : « Surgam, et ibo ad patrem meum. »* (*Luc.*, XV, 18.) Mais dites-le avec un véritable dessein de l'accomplir : Je me lèverai dès l'instant même ; je ne quitterai point ces autels que je ne me sois rapproché de mon Dieu par un sincère repentir, que je n'aie pris un cœur nouveau, et que je ne me sois affermi dans la résolution de changer de conduite et de mener une vie nouvelle : *Surgam. « Je me lèverai, j'irai à mon père, je lui dirai : O mon père ! j'ai péché contre le ciel et contre vous : « Peccavi in cœlum et coram te. »* (*Ibid.*, 19) Je m'avoue, je me reconnais coupable ; ce n'est pas tant la honte que me causent les funestes suites

de mes désordres, que le regret d'avoir offensé un si bon père, qui fait couler mes larmes et qui me ramène à vos pieds. J'ai péché, je me soumets aux châtiments et à l'opprobre que j'ai mérités. Punissez-moi dans le temps, pour ne pas me séparer de vous dans l'éternité ; *traitez-moi comme le dernier de vos serviteurs, je ne suis plus digne d'être mis au nombre de vos enfants : « Peccavi; jam non sum dignus vocari filius tuus. »* (*Ibid.*)

Si telles sont les dispositions de votre âme, ô mon frère ! ne craignez pas que Dieu se retire ; ce père, le meilleur de tous les pères, vous tend les bras et s'avance pour vous recevoir. Votre conversion va faire la joie du ciel. Les anges et tous les esprits bienheureux vont en glorifier le Seigneur. Allez donc ; il vous appelle par ma voix, il vous invite, il vous presse ; il ne vous a même conservé jusqu'à ce jour que pour vous faire sentir les effets de sa miséricorde, et c'est encore ce qui doit plus que jamais hâter votre conversion.

Considérez avec quelle patience il vous a attendu jusqu'ici. Repassez dans votre esprit tous les outrages que vous lui avez faits, en préférant votre volonté à la sienne, en refusant d'obéir à ses préceptes, en faisant régner le désordre partout où il exigeait que vous fissiez régner l'ordre et la justice. Faites attention à cette multitude innombrable de péchés qui ont rempli presque tous les instants qu'il vous a donnés.

Vous n'avez cessé de l'outrager, et vous vivez encore ! Vous vivez, et c'est lui qui vous soutient, c'est lui qui prolonge vos jours, c'est par un effet de sa miséricorde que vous n'êtes pas ensevelis dans les abîmes. (*Thren.*, III, 22.) C'est, mes frères, parce que vous avez trouvé en lui un fonds inépuisable de bonté. S'il se fût lassé de vous supporter, s'il ne vous eût pas aimés comme il vous aime, si la mort vous eût surpris au milieu de vos déréglements, hélas ! où en seriez-vous ? pécheurs, au moment où je parle, quel serait votre sort ? Dans ce moment où vous pouvez encore recevoir le pardon de vos fautes, et les effacer par vos pleurs, vous souffririez tous les tourments que je vous ai dépeints, vous gémiriez dans les enfers, sans espérance d'en sortir jamais.

Ah ! mes frères, si dans cet instant ces affreuses demeures, si cette région de larmes et ce lieu de souffrances s'entrouvraient à vos yeux, vous y verriez la place que vos égarements vous y ont marquée depuis si longtemps, et que vous occuperiez déjà, si Dieu, pour vous laisser le temps du repentir, n'avait consulté sa tendresse. Vous y verriez de malheureuses victimes de sa juste vengeance, qui en ont ressenti les effets après le premier crime peut-être, tandis que vous ne cessez d'en commettre tous les jours. Que dis-je ! peut-être même y verriez-vous un parent, un ami dont vous aviez fait l'instrument de vos iniquités, que vous aviez associé à vos désordres, qui, après avoir participé aux mêmes crimes que vous, a été le triste jouet d'une mort imprévue, tandis que Dieu vous invite encore à retourner à lui. Adorez en tremblant la profondeur de ses desseins, et reconnaissez tout à la fois la grandeur de sa miséricorde et de son amour envers vous.

Si les hommes vous faisaient aujourd'hui la moindre partie des outrages que vous avez faits à votre Dieu ! vous croiriez-vous obligés de les souffrir ? Si ceux qui vous sont soumis, si vos enfants, si vos amis les plus chers et que vous avez comblés de plus de marques de tendresse s'élevaient contre vous, s'ils ne craignaient pas de vous déplaire, s'ils vous étaient infidèles, s'ils vous trahissaient, que diriez-vous ? et comment soutiendriez-vous une conduite aussi injuste ? Useriez-vous envers eux de la même patience dont Dieu use à votre égard ! et cependant ce n'est pas à vous qu'appartient la vengeance, c'est à Dieu seul. Mais quoi ! bien loin de se faire justice, il n'écoute en votre faveur que sa clémence ; dans ces jours favorables il vous ouvre encore des voies de réconciliation, et il désire que vous en profitiez, parce que rien ne lui est plus cher que votre salut. Lavez-vous, purifiez-vous, dit-il par son prophète : ôtez de devant mes yeux la malignité de vos pensées, cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien ; et après cela venez et soutenez votre cause contre moi. (*Isa.*, I, 16.) *Si une femme*, dit Jérémie, *après avoir été répudiée par son mari et l'avoir quitté, en épouse un autre, la reprendra-t-il, et cette femme n'est-elle pas considérée comme impure et déshonorée?* (*Jer.*, III, 1.) Mais pour vous, quoique vous ayez corrompu vos voies, quoique vous vous soyez livré à toutes sortes d'iniquités, épouse infidèle mais qui m'êtes chère encore, revenez à moi, et je vous recevrai.

Tel est le langage que vous tient cet Epoux si tendre, ce Dieu que vous avez abandonné. Et combien de fois ne s'en est-il pas servi pour vous rappeler? combien de fois ne s'est-il pas fait entendre au fond de votre cœur, en vous inspirant des remords salutaires, en mêlant des amertumes à vos plaisirs, pour vous en détacher?

Serez-vous toujours insensible aux impressions de sa grâce? *Mépriserez-vous toujours les richesses de sa bonté, de sa patience et de sa longue tolérance? Ignorez-vous*, dit l'Apôtre, *que la bonté de Dieu vous invite au repentir? Ignorez-vous que, par votre dureté, par votre impénitence, vous vous amassez un trésor de colère pour le jour de ses vengeances?* (*Rom*, II, 3-5.) Voulez-vous donc le forcer malgré lui d'être sévère? Voulez-vous multiplier vos offenses à mesure qu'il multiplie vos années? La grandeur de ses miséricordes ne fera-t-elle que vous rendre plus coupable? Ah ! craignez, dit saint Grégoire, craignez, mes frères, que ce qui aurait dû servir d'un moyen favorable pour vous préserver de la mort éternelle, ne vous y plonge plus profondément. (*Moral.*, l. VII, c. 8.) Pré-

venez les jours mauvais; réparez par les larmes de la pénitence la vie passée que vos infidélités vous ont fait perdre. Selon la maxime du Sauveur, celui à qui on pardonne beaucoup aime beaucoup (*Luc.*, VII, 47); aimez donc celui qui vous a attendu si longtemps, et qui est prêt à vous pardonner toutes vos fautes.

Aimez-le encore et convertissez-vous, parce que le Dieu que vous offensez est le Dieu qui vous a rachetés. Vous étiez plongés dans les plus épaisses ténèbres, et il a fait luire sur vous sa plus vive lumière; vous étiez ensevelis dans les ombres de la mort, et il vous en a tirés pour vous appeler à son royaume; vous étiez les esclaves du démon, et que n'a pas fait le Tout-Puissant pour vous mettre au nombre de ses enfants? Il eût pu donner l'univers pour le prix de votre rançon; mais qu'eût-ce été pour satisfaire à sa justice, à sa gloire, et pour racheter une âme créée à son image et dégradée par le péché? Un prix bien plus grand que toutes les richesses de ce monde devait servir à votre délivrance, c'est le sang de Jésus-Christ : ***Non corruptibilibus auro vel argento redempti estis, sed pretioso sanguine Christi.*** (I *Petr.*, I, 18) Voyez jusqu'à quel point Dieu vous a aimés. Non content de vous avoir donné l'être, d'avoir formé pour votre usage les cieux, la terre, tous les biens qui vous environnent, il a immolé pour vous ce qu'il a de plus cher, son Fils unique, l'objet de toutes ses complaisances : ***C'est ainsi que Dieu a aimé le monde: « Sic Deus dilexit mundum. »*** (*Joan.*, III, 16; IV, 11.) Celui qui ne connaissait point le péché a porté vos iniquités (II *Cor.*, V, 21); il a pris sur lui nos langueurs; il a été brisé pour nos crimes; il a été offert comme une victime pour les péchés du monde, parce qu'il l'a voulu. (*Isa.*, LIII, 4-7.) C'est son amour qui lui a fait prendre une chair semblable à la nôtre; c'est son amour qui lui a fait mépriser l'ignominie et les souffrances; c'est son amour enfin qui l'a conduit sur la croix. (*Hebr.*, XII, 2.) O Jésus! qu'avez-vous fait pour mériter un jugement si sévère? quel est votre crime et la cause de votre condamnation? Ah! c'est moi, c'est moi seul qui ai fait tous vos maux; je suis le coupable, et vous êtes puni; vous éprouvez tous les châtiments que j'ai seul mérités. Jésus-Christ, dit saint Augustin, est venu dans ce monde recevoir des opprobres et distribuer des honneurs, souffrir la douleur et donner le salut, endurer la mort et nous rendre la vie. (*Medit.*, c. 7.)

Mais lorsque le Père n'épargne pas son Fils pour nous racheter, lorsque le Fils se livre de lui-même aux plus cruels supplices, lorsqu'il s'offre à vous sous la figure du bon Pasteur qui se sacrifie, qui s'immole pour vous, ah! pécheurs, votre cœur serait-il assez dur, assez insensibles pour n'en être pas touché? Vous voyez ce qu'il a fait pour vous, et toujours infidèle, vous ne ferez rien pour lui? Vous voyez l'état où le péché l'a réduit, et vous ne craindrez pas d'y persévérer? Pour expier vos fautes il n'a pas moins fallu que le sang d'un Homme-Dieu, et vous seriez prêts à en commettre encore?

Non, mes frères, non sans doute, vous n'en conceviez pas toute l'énormité. Auriez-vous pu vous déterminer à crucifier de nouveau le Fils de Dieu autant qu'il était en vous? (*Hebr.*, VI, 6.) Pourriez-vous être encore dans la disposition de fouler aux pieds le sang qui a été répandu pour nous justifier? (*Hebr.*, X, 28.) ***La charité de Jésus-Christ nous presse,*** dit l'Apôtre (II *Cor.*, V, 14), elle nous presse de lui rendre amour pour amour, de gémir de l'oubli que nous avons fait de ses souffrances, de ne regarder qu'avec horreur les excès de notre ingratitude envers lui, de recourir à ses mérites pour obtenir le pardon de nos offenses, la force de les expier, et la fidélité à n'y retomber jamais. Elle vous presse, chrétiens, pour vous engager à l'écouter; elle vous offre la considération de ces plaies dont le corps du Sauveur, de ce premier né qui est assis maintenant à la droite de son Père, porte encore l'empreinte; plaies sacrées, qui sont comme la voix dont il se sert pour vous appeler à lui! Qu'elle est éloquente cette voix pour un cœur sensible, et qu'elle est tout à la fois propre à nous rassurer! qu'elle est propre à rendre notre conversion stable et précieuse aux yeux du Seigneur!

O Jésus! comme vos plaies sont l'asile du pécheur contrit et humilié, qu'elles soient aussi le motif de notre repentir; que la grandeur de votre amour soit pour nous, ô mon Dieu! une source intarissable de regrets. Pleurez, disait Chrysostome, pleurez, mes frères, non pas tant par la crainte des peines que vous méritez que par le souvenir de vos offenses envers un Dieu qui vous a si tendrement aimés.

Mais j'ajoute comme un dernier motif de conversion, que nous outrageons par ce péché l'Etre le plus parfait, le plus digne de nos hommages. Car, je vous le demande, quel est en lui-même celui que vous offensez? C'est la source de tout ordre, de toute justice et de toute bonté. Empruntez de chaque objet ce qu'il a de plus propre à s'attirer votre admiration, votre estime et votre amour; rassemblez, en jetant les yeux autour de vous, et en les fixant sur ceux avec lesquels vous êtes si étroitement unis, toutes les vertus qu'ils font briller, et qui vous les rendent tout à la fois si respectables et si chers; prenez de l'un cette grandeur d'âme, cette majesté, cette noblesse de sentiment qui étonne, qui frappe, qui ravit, et qui les contraint à lui rendre hommage; de l'autre, cette douceur affable qui se communique, qui se répand, qui se prête à tout, autant qu'elle peut le faire sans danger; d'un autre encore, cette sagesse, cette droiture qui inspire la plus vive confiance; d'un autre enfin, cette charité tendre et bienfaisante qui s'occupe sans cesse du bonheur des autres, cette clémence qui éteint les inimitiés et les haines, cette gé-

nérosité qui gagne tous les cœurs. Considérez toutes ces perfections comme réunies dans un seul être. Portez-les, mes frères, à un degré beaucoup plus excellent que ne l'est celui dans lequel les hommes peuvent les posséder; n'y souffrez aucun mélange de ces faiblesses si ordinaires aux hommes, et par lesquelles ils en ternissent tout l'éclat. Croirez-vous avoir beaucoup fait pour parvenir à vous former une juste idée de l'Etre-Suprême? Hélas! tout ce que nous concevons par un entendement fini et limité, et en l'empruntant d'objets également bornés par leur nature, approchera-t-il jamais de la souveraine perfection d'un Etre infini, et qui est seul le principe de tout ce qu'il y a de grand, d'aimable, de parfait dans l'univers?

Mais quand nous disons, mes frères, qu'il en est le principe, cela suffit du moins pour vous faire comprendre que tout ce que vous aimez, tout ce qui vous enchante le plus sur la terre, n'est qu'une faible image, n'est qu'une ombre de cette beauté réelle qui est en Dieu.

Apprenez de là combien est injuste la préférence que vous avez donnée sur lui à des objets qui ne peuvent lui être comparés, combien vous auriez dû craindre de lui déplaire, et jusqu'à quel point vous portiez l'aveuglement en renonçant au vrai bien, à celui qui est seul capable de remplir tous vos désirs, qui est seul immuable, éternel; et pourquoi encore? pour des plaisirs vains et trompeurs, pour des joies fausses et passagères, pour des choses viles, et qui, en vous dégradant, ont causé mille fois vos peines et vos malheurs.

O cieux! frémissez d'étonnement; pleurez, portes du ciel, et soyez inconsolables, dit le Seigneur! Mon peuple a fait deux maux, il m'a abandonné, moi, qui suis une source d'eau vive, et il s'est creusé des citernes entr'ouvertes, des citernes qui ne peuvent retenir l'eau (*Jerem.*, II, 12, 13); c'est-à-dire, en un mot, que vous avez cherché le bonheur où vous n'en deviez trouver que l'aperçu, et vous vous êtes éloignés de ce qui pouvait seul vous le procurer. Vous avez fui la véritable paix, la joie pure et inaltérable, le calme et la sérénité d'une conscience qui n'a rien à se reprocher, les délices que fait éprouver à une âme chaste une union étroite avec son Dieu, et vous n'avez recueilli d'autre fruit de vos déréglements, que des soins, du trouble, des remords, peut-être les maladies, la pauvreté, la honte, suites ordinaires des désordres qui accompagnent le crime. Voyez donc combien il vous est amer d'avoir abandonné le Seigneur; ou si vous trouvez encore tant de douceur dans les fausses voluptés dont vous vous enivrez, craignez de reconnaître un jour, mais trop tard, quels sont les charmes réels, quel est le prix du bien qu'elles vous auront fait perdre. Tournez vos regards vers le ciel; c'est là que règne votre Dieu; c'est là que les saints, remplis de sa présence, ne peuvent contenir l'excès de leurs ravissements et de leurs transports; ils trouvent dans l'objet qu'ils contemplent un trésor de lumières, de grandeurs, de plaisirs ineffables, et qui ne s'épuiseront jamais; ils sont entrés dans sa joie, ils partagent son bonheur et sa gloire. Le même sort vous a été réservé, vous êtes appelés au même héritage, et vous pouvez vous en rapprocher par la pénitence. Ah! mes frères, que ces travaux ne vous effrayent pas: Dieu s'offre lui-même à vous en adoucir la rigueur par l'onction de sa grâce. Il n'y a de joug accablant que celui du péché, et Jésus-Christ va vous en délivrer. *Venez à moi*, s'écrie ce tendre Pasteur, *vous tous qui êtes fatigués* et accablés sous le poids de l'iniquité, venez à moi, *et je vous soulagerai* (*Matth.*, XI, 28); *vous trouverez le repos de vos âmes* (*Ibid.*, 29), ce repos que vous ne pouviez rencontrer en vous livrant au monde et à vos passions, et vous éprouverez que *mon joug est doux* et que *mon fardeau* est *léger*. (*Ibid.*, 30.) Faites donc le premier pas, mes chers frères, et Dieu vous aidera, vous fortifiera, vous fera goûter les plus douces consolations dans ce retour que vous ferez vers lui.

Pourriez-vous balancer un seul instant? L'idée de cette mort si terrible pour le pécheur, et dont vous n'êtes peut-être séparés que par l'intervalle d'un petit nombre de jours ou de moments, l'idée d'un jugement plus terrible encore dont vous avez à craindre la rigueur, celle des peines éternelles dont vous êtes menacés, ne suffiront-elles pas pour vous déterminer? Mais que dis-je, ô mon Dieu! des motifs plus pressants nous invitent au repentir, et ce sont eux surtout que nous voulons écouter. Vous nous avez créés, et nous n'avons employé l'être et les facultés que vous nous avez donnés qu'à vous offenser; vous nous avez conservés par un effet de votre miséricorde, lorsque vous pouviez nous faire sentir tout le poids de votre colère, et nous abusions de votre patience en multipliant nos outrages; vous nous avez rachetés par le sang de votre Fils, et ce Fils qui vous est si cher, nous l'avons crucifié de nouveau par le péché; vous méritez seul tous nos hommages, et nous les avons portés à de viles créatures que nous vous avons préférées; voilà ce qui nous pénètre de la douleur la plus vive et la plus sincère, et ce qui nous fait prendre la résolution d'expier notre ingratitude, nos infidélités, par une vie nouvelle et par de dignes fruits de pénitence. C'en est donc fait, ô mon Dieu! nous renonçons pour toujours à ce qui nous avait séduits; biens fragiles, plaisirs faux et criminels, amusements frivoles, éclat trompeur du monde, vous n'aurez plus d'empire sur notre cœur. Dieu seul va le remplir. C'est à vous, Seigneur, que nous le consacrerons aujourd'hui. Purifiez-le par votre amour; purifiez-le par ces sacrements précieux qui nous appliquent les mérites de Jésus-Christ, et que la solennité où nous entrons nous invite à recevoir; qu'ils établissent en nous votre règne pendant cette vie, afin que vous y régniez en-

core pendant toute l'éternité que je vous souhaite.

SERMON XI.

Pour le jour de Noël.

JÉSUS-CHRIST LA LUMIÈRE DU MONDE.

Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. (*Joan.*, I, 8.)

Il était la vraie lumière qui éclaire tout homme qui vient dans ce monde.

Elle paraît enfin, cette étoile de Jacob, cette lumière promise dès les premiers siècles du monde, attendue par tant de justes, prédite par tant de prophètes, préparée par un si grand nombre d'événements qui l'annonçaient et en faisaient sentir la nécessité.

Les ténèbres étaient répandues sur la face de la terre, toute chair avait corrompu ses voies, et le genre humain ne pouvait sortir de l'état malheureux où il était réduit, que par l'arrivée de celui qui devait en être le Sauveur.

Les sages du paganisme avaient cherché la lumière; mais ils n'avaient pu la trouver pour eux-mêmes, bien loin de pouvoir la donner aux autres. Moïse l'ayant reçue avec mesure, ne l'avait communiquée que d'une manière imparfaite et à un seul peuple. Il était réservé à Jésus-Christ de la montrer dans tout son éclat, et de la répandre successivement sur toutes les nations. Il n'y a donc que lui seul qui ait mérité d'être considéré comme la vraie lumière qui éclaire tout homme qui vient dans ce monde : *Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.*

Tel devait être le caractère du Messie. C'est sous ce rapport qu'Isaïe (*Isa.*, LX) l'avait annoncé. C'est sous ces traits que Siméon (*Luc.*, I, 2, 32) l'aperçut lorsqu'il vint dans le temple; et c'est aussi sous ces mêmes traits que je vais vous l'offrir, parce qu'ils me serviront à vous faire connaître les fruits les plus doux de la naissance du Sauveur, et tout le prix de sa mission divine.

Qu'un autre célèbre, avec plus d'éloquence que je ne pourrais le faire, les grandeurs de Jésus; qu'après vous avoir exposé sa génération éternelle dans le sein de son Père, il vous montre en lui l'objet de toutes les promesses, le terme de toutes les prophéties, le centre et l'abrégé de toutes les figures, le point où viennent se réunir l'un et l'autre testaments; qu'il vous développe les circonstances qui ont précédé et accompagné sa naissance; qu'il vous fasse voir le sceptre sorti de Juda, les semaines de Daniel révolues, les empires se succéder de la manière dont ce prophète l'avait prédit jusqu'au moment où devait s'établir le règne éternel du Fils de Dieu, le second temple ouvert pour recevoir le Désiré des nations, Jésus, le Fils de David et le rejeton de la tige de Jessé, naissant à Béthléem, adoré des Mages, reconnu par Hérode, qui aperçoit, malgré, lui, dans cet enfant, ce nouveau roi des Juifs, que les Ecritures avait si clairement désigné; qu'il rassemble enfin tout ce qu'il y a de plus propre à vous inspirer les sentiments de la vénération la plus profonde pour celui qui vient de naître. Pour moi, je me borne en ce jour à vous le rendre aimable, en vous retraçant les bienfaits dont il nous a comblés par la lumière qu'il a fait briller aux yeux de tous les hommes, et qui les a éclairés sur ce qui renferme leurs intérêts les plus chers : *Erat lux vera.*

N'attendez point de moi, mes frères, dans l'unique partie dont ce discours sera composé, d'autre division que celle qui naîtra des réflexions que mon sujet doit m'offrir naturellement et par lui-même. C'est celle que je crois la plus capable de soutenir et de fixer votre attention. Mais, pour que je puisse la mériter, et la faire servir à la gloire du souverain Etre et à la sanctification de vos âmes, j'ai besoin d'un secours puissant. Demandons-le à Dieu, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

De toutes les sciences, la plus importante pour l'homme est celle qui lui apprend à connaître Dieu et à se connaître lui-même. Il n'en est point qui puisse contribuer davantage à lui donner des idées justes sur ce qui l'intéresse le plus, et qui ait une influence plus directe sur toute sa conduite; mais le dirai-je, avant la venue de Jésus-Christ, cette science la plus utile, la plus nécessaire de toutes, était aussi la plus ignorée.

Si l'on en excepte la nation sainte à laquelle Dieu avait confié le dépôt des vérités qui préparaient l'arrivée du Messie, et qui l'annonçait comme celui qui devait éclairer tous les hommes, quel peuple avait sur la Divinité des notions qui répondissent à la grandeur et à la majesté de cet Etre-Suprême? En vain les merveilles de la nature et l'harmonie qui règne dans toutes les parties de l'univers, rendaient un hommage sensible et constant à la sagesse et à l'unité de son principe; en vain vous vous manifestiez, ô mon Dieu! par les témoignages les plus frappants; malgré les cris de toute la nature qui publiait votre gloire, l'homme, sourd à sa voix, n'avait des oreilles et des yeux que pour recevoir par tous ses sens les rapports de l'illusion et du mensonge. Il multipliait la Divinité au gré de ses passions, de ses caprices et de ses craintes. Il adorait également ce qui lui paraissait avantageux ou nuisible. O triste souvenir! souvenir bien humiliant pour la raison de l'homme! Dans ces temps malheureux, vous eussiez vu, mes frères, les prêtres de l'Egypte, ce berceau des sciences et des arts, encenser tour à tour les plantes et les monstres du Nil. Les Grecs, si éclairés sur tout le reste, n'étaient ici que des enfants que les poëtes ont amusés par les absurdités de leur mythologie; et si jamais ils ont élevé des autels à un premier Etre digne de leurs hommages, ce n'était que comme à un Dieu qu'ils entrevoyaient à peine, comme à un Dieu inconnu : *Ignoto Deo.* (*Act.*, VII, 2, 3.) Rome,

pour tout dire en un mot, Rome, cette capitale du monde, en triomphant de toutes les nations, en est comme subjuguée à son tour, elle adopte leurs cultes, et se soumet à leurs divinités. Ce peuple, si grand par le génie et par le cœur, n'est plus reconnaissable dès qu'il s'agit de religion. Il paraît alors, pour me servir de la pensée d'un homme célèbre, il paraît possédé par un esprit étranger, et la lumière naturelle l'abandonne.

Tous les êtres crées, toutes les choses qui existaient, et celles même qui n'existaient pas, avaient leur culte et leurs autels. Tout, hors le vrai Dieu, tout devenait un Dieu pour l'homme. On sacrifiait à de vains noms, à la fortune, à la peur. On se formait de la Divinité les idées les plus bizarres. On avait, pour ainsi parler, consacré, déifié jusqu'au crime, par les honneurs qu'on rendait à des dieux que j'aurais honte de nommer.

Aussi voyons-nous que ces mêmes hommes, qui avaient mis le mensonge à la place de la vérité, ont été en proie à tous les désirs de leur cœur, et se sont plongés dans tous les vices. Le Dieu saint qu'ils ont abandonné, qu'ils ont méconnu, les a livrés, comme parle saint Paul, à des passions honteuses, à un sens dépravé, à des actions indignes de l'homme, suite naturelle de l'oubli du vrai Dieu.

Mais peut-être, mes frères, peut-être pensez-vous que les philosophes, que les sages étaient dégagés des ténèbres qui enveloppaient le reste des autres hommes. Hélas! que ne puis-je vous remettre sous les yeux toutes les opinions qui les partageaient en une infinité de sectes. Qu'y verriez-vous, que les contradictions et les erreurs les plus grossières? Pleins de confiance dans leurs lumières, ils croyaient, par leurs méditations profondes, s'élever jusqu'à Dieu, à l'Etre souverainement parfait; et vous, Seigneur, qui ne vous laissez trouver que par les humbles, vous échappiez à toutes leurs recherches: tant il est vrai que toute la sagesse selon le monde n'est que folie devant Dieu!

Les hommes avaient donc assez longtemps essayé leurs forces, assez de siècles s'étaient écoulés dans l'horreur de cet aveuglement fatal. Vous l'aviez permis, ô mon Dieu! pour nous mieux convaincre de notre faiblesse. C'est au moment où l'impiété et la dépravation semblaient montées à leur comble, que le Messie devait naître parmi nous, que la lumière devait luire sur les gentils, et les ramener à la connaissance du vrai Dieu.

Disparaissez, vains fantômes qui à nos yeux en occupiez la place. Que les divinités de l'Egypte tombent et soient réduites en poudre. Que Rome, que l'univers entier foule aux pieds ces simulacres profanes. Que le Dieu d'Israël soit révéré par toute la terre: Jésus-Christ vient rendre à son Père la gloire que nos infidélités lui avaient enlevée. Il se forme, de ce qu'il y a de plus simple et de plus grossier parmi les Juifs, des disciples qu'il envoie aux extrémités du monde, et qui doivent, en bravant les souffrances et la mort, apprendre aux hommes à adorer Dieu, à rendre hommage à ses perfections, à se confier dans sa Providence.

Loin d'ici tous les systèmes qu'enfantait une vaine et stérile philosophie. Le monde et toutes ses parties n'existe que par la volonté toute-puissante du souverain Être. Ce n'est point le hasard qui gouverne l'univers. Un Dieu bon, un Dieu juste, un Dieu saint daigne le conduire. Il a sans cesse les yeux ouverts sur nos actions, et n'approuve que celles qui sont conformes à sa bienveillance pour tous les hommes, et à sa sainteté. Ce qui sur la terre est un vrai mal, est le vice de la créature, et non l'ouvrage du Créateur. Et celui qui fait sortir l'être du néant et la lumière du sein des ténèbres, fait aussi rentrer par sa sagesse ces désordres passagers dans un ordre éternel. A ces clartés si précieuses, le Fils du Très-Haut en ajoute encore de nouvelles, pour nous faire connaître l'incarnation du Verbe; il nous dévoile la fécondité de la nature divine, qui subsiste tout entière et sans partage en trois personnes. Sans entrer dans le détail de ces mystères, dont il ne nous découvre que ce qu'il nous est nécessaire de savoir, il les confirme par les plus grands prodiges; et pour que ces vérités qu'il nous enseigne soient transmises comme par degrés à tous les peuples, et se perpétuent dans tous les âges, il établit, sur le fondement de ses apôtres, une Eglise qui est visible depuis des siècles, et qui le sera jusqu'à la fin du monde.

C'est ainsi, ô Jésus! que vous avez rempli le premier objet de votre mission. Vous avez dissipé les ombres qui étaient répandues sur la face de la terre; vous avez présenté à nos adorations celui à qui seul nous les devons, et la connaissance du vrai Dieu est le premier bien que vous nous avez procuré: *Dedit nobis sensum ut cognoscamus verum Deum.* (I *Joan.*, V, 20.)

Mais je ne craindrai pas de vous le demander, mes frères, profitons-nous de ce bienfait? Nous connaissons le vrai Dieu, j'en conviens; et c'est cela même qui nous rendra plus coupables, si nous ne l'avons pas glorifié comme Dieu, si nous nous sommes fait au fond de notre cœur quelqu'autre divinité qui partage nos vœux et notre encens. Nous n'adorons pas les éléments, les astres, les animaux et les plantes; mais n'avons-nous pas quelqu'autre objet auquel nous sacrifions, et que nous plaçons, comme Dagon, à côté du Seigneur? Ne sommes-nous pas aussi insensés que ce peuple dont il se plaint par son prophète, parce qu'il a changé contre une idole celui qui faisait toute sa gloire? *Mutavit gloriam suam in idolum!* (*Jer.*, II, 11.) Eh! combien ne voit-on pas de chrétiens qui se font un Dieu de leurs passions? Vous qui, par les plus dures vexations, par les voies les plus injustes,

ne cherchez qu'à augmenter vos richesses, et qui peut-être même avez établi votre fortune sur la ruine de tant de familles; vous, usuriers secrets, qui fournissez à de jeunes débauchés de quoi entretenir leurs vices et leurs désordres, qui dévorez la substance des pauvres, et qui aggravez leur fardeau, sous prétexte de les soulager; vous qui avez trouvé l'art de vous assurer un état doux et tranquille, en faisant perdre à vos créanciers la moitié de ce qui leur était dû, et en les réduisant ainsi à l'état le plus modique, et peut-être à la plus affreuse misère; vous qui, dans le commerce, substituez la mauvaise foi aux lois sévères de l'équité, et qui, abusant de l'ignorance, de la crédulité, de la nécessité de ceux qui vendent ou qui achètent, convertissez le fer en or; vous, riches, qui ne partagez point avec vos semblables ce qui ne vous a été donné que pour le répandre, ne me dites pas que vous n'adorez que le vrai Dieu. L'intérêt, la cupidité, voilà votre idole : *Mutavit gloriam suam in idolum.*

Vous qui, pour briller aux yeux du monde, en empruntez les modes et le langage; qui adoptez toutes les nouveautés; qui, pour affecter une prétendue force d'esprit, tournez en ridicule dans la Religion ce qu'il y a de mieux établi, de plus respectable et de plus saint; qui ne voulez, dans vos discours, dans vos actions, dans vos usages, dans toutes vos démarches, que vous distinguer du commun des hommes, ne croyez pas avoir banni tout culte étranger à celui du Tout-Puissant. Une fausse gloire, un faux honneur, une vaine fumée, voilà l'idole que vous encensez : *Mutavit gloriam suam in idolum.*

Vous enfin, qui vous êtes laissé séduire par les attraits de la femme étrangère, qui étudiez tous ses goûts, qui regardez comme une loi ses volontés et ses caprices, qui êtes prêt à tout entreprendre pour lui plaire, qui ne vous occupez que d'elle, qui semblez n'exister que pour elle; vous, femmes mondaines, qui n'avez d'autre soin que celui de parer ce corps que vous considérez sans doute comme la plus belle partie de vous-mêmes, puisqu'il attire et fixe toutes vos complaisances; vous, hommes sensuels et voluptueux, qui ne vous nourrissez que des mets les plus délicats, qui raffinez chaque jour sur vos plaisirs, votre luxe et votre mollesse, qui ne respirez que pour vous procurer des sensations qui vous flattent, non, ce n'est point le Dieu saint que vous adorez; vous prostituez vos hommages à des idoles de chair : *Mutavit gloriam suam in idolum.*

Il y a donc, comme le remarque saint Chrysostome, bien des espèces d'idolâtrie. Les uns, dit ce saint Docteur, se font un Dieu de l'argent, les autres s'en font un d'autres convoitises non moins pernicieuses. Je veux bien que vous ne leur immoliez pas des animaux comme faisaient autrefois les païens, mais vous leur faites un sacrifice plus abominable encore, en leur offrant pour victime votre âme même. Vous ne fléchissez pas le genou devant leurs statues pour les adorer, mais vous déférez avec encore plus de soumission à tout ce que demandent de vous l'avarice, la sensualité et toutes les autres passions qui vous dominent. Ainsi vous ne vous rendez pas moins exécrables que les païens, qui des passions des hommes ont fait des divinités.

Ah! chrétiens, perdrons-nous tout le fruit de la connaissance du vrai Dieu, et au lieu d'être pour nous une source de bénédiction et de salut, ne fera-t-elle que nous préparer un jugement plus rigoureux et de plus terribles châtiments ?

Pour trouver un remède à nos égarements et à nos maux, il faut en découvrir la source, et Jésus-Christ nous la montre, en nous apprenant à nous connaître nous-mêmes.

Tous les philosophes ont senti combien cette connaissance était nécessaire; ils l'ont recommandée par-dessus toutes choses à leurs disciples, et en ont fait une de leurs maximes fondamentales; mais inutilement l'avaient-ils gravée sur la porte de leurs temples, et la considéraient-ils comme un oracle des dieux, si, malgré toute leur étude, l'homme était toujours pour eux une énigme. Jésus-Christ est venu, et cette énigme impénétrable jusqu'alors, a cessé d'en être une pour les simples comme pour les savants. Ce que Moïse n'avait dit qu'aux Juifs, il a voulu qu'on le publiât par toute la terre; il a étendu, il a confirmé sa doctrine, et en a tiré par lui-même et par ses apôtres les conséquences nécessaires à notre instruction.

On a donc su dès-lors que l'homme, ouvrage des mains du Tout-Puissant, formé à son image, créé dans un état de justice, fait pour l'immortalité, avait perdu, par sa désobéissance et son orgueil, les dons que lui avait faits le Créateur, et qu'il devait transmettre à sa postérité. Rebelle à son Dieu, il a mérité que toute la nature, qui devait lui être soumise, se révoltât contre lui, que son propre corps lui devînt une occasion de chute et de scandale, que la concupiscence régnât dans ses membres, que son entendement, dont il avait fait un si mauvais usage, fût obscurci par les ténèbres de l'ignorance, et que, condamné à une sorte d'exil sur la terre, il ne vît finir ici-bas sa misère et ses malheurs, que pour en craindre dans une autre vie de plus grands encore, si le Dieu des miséricordes ne lui eût promis un Rédempteur. C'est ainsi que le péché et la mort sont entrés dans le monde par le premier homme, et que par sa chute nous nous trouvons placés dans un nouvel ordre de créatures; nous nous trouvons, en naissant, souillés d'une tache originelle dont les suites ne sont jamais entièrement effacées dans cette vie. Devenus un composé bizarre de grandeur et de bassesse, de lumières et de

ténèbres; pleins de nobles espérances, appelés à de hautes destinées, et cependant faibles, corrompus, soumis à l'empire des sens, nous avons sans cesse à lutter contre leurs efforts, et nous avons besoin de la vigilance la plus exacte et d'une grâce puissante, pour ne pas céder à leur violence.

Telle est, en peu de mots, la lumière que la religion de Jésus-Christ nous donne sur l'état de l'homme : lumière bien importante, puisqu'en nous dévoilant, sans nous abattre et nous décourager, le fonds d'orgueil et de corruption qui est en nous, l'Evangile nous apprend à lui opposer le sentiment de notre bassesse, de notre impuissance, de la dépendance continuelle où nous sommes d'un secours surnaturel, et à joindre à cette conviction intime une attention scrupuleuse sur nous-mêmes.

Est-ce là, mes frères, l'usage que vous faites de cette clarté céleste que Jésus-Christ a répandue sur nous pour nous apprendre à nous connaître? Agissez-vous comme si vous étiez bien persuadés de votre faiblesse et de la pente rapide qui vous entraîne vers le mal? Ne semble-t-il pas, au contraire, que vous n'ayiez rien à craindre, que vous vous regardiez comme en sûreté au milieu des occasions les plus périlleuses, que vous vous croyiez assez forts pour braver tous les dangers? Que d'exemples devraient vous instruire! Dans le monde où vous vivez, que de naufrages qui devraient vous faire trembler, parce qu'ils n'ont d'autres causes que cette fausse sécurité qui vous fait tout entreprendre et tout hasarder? Vous n'avez pas encore succombé, je le veux; mais n'est-ce donc pas assez d'un instant pour vous perdre, et qui vous assurera que cet instant n'arrivera pas, puisque vous ne faites, en quelque manière, que le chercher ou l'attendre?

Avez-vous plus de goût pour la vertu que David, plus de sagesse que Salomon, plus de courage que le premier des apôtres, et cependant qu'a-t-il fallu pour les faire tomber? Que faudra-t-il pour vous entraîner dans les mêmes égarements, sans que vous puissiez vous flatter du même retour? L'ennemi veille au fond de votre cœur. *L'esprit est prompt*, dit Jésus-Christ, *mais la chair est faible* (*Matth.*, XXVI, 41); et vous ne voulez pas prévenir sa faiblesse. Vous vous offrez au péril, et c'est un oracle du Seigneur, que *celui qui aime le danger y périra* (*Eccli.*, III, 27.) Les plus grands saints, au milieu des austérités de la pénitence, accoutumés au recueillement, à la retraite, à l'oraison, tremblaient en considérant leur fragilité. Saint Paul, au milieu des travaux de son apostolat, gémissait à chaque instant d'éprouver dans ses membres cette loi de la nature corrompue qui s'oppose à la loi de l'esprit; et vous qui vivez dans la dissipation, la mollesse, les jeux et les plaisirs; vous qui, par la délicatesse et la somptuosité de votre table, de vos habillements et de vos meubles, par votre éloignement pour toute espèce de mortification, entretenez le feu de la concupiscence qui habite en vous, ah! mon frère, vous ne la craignez pas. Quelle illusion, quel oubli de vous-même!

On ne vous dit pas, selon la réflexion de saint Augustin, rabaissez-vous au-dessous de ce que vous êtes, ayez de votre nature une idée moins grande que vous ne devez l'avoir : *Non tibi dicitur : Esto aliquid minus quam es;* on vous dit seulement : reconnaissez ce que vous êtes en effet et que cette lumière serve de règle à votre conduite : *sed cognosce quod es.* Reconnaissez que vous êtes faible, que vous êtes sujet au péché, que vous êtes plein de corruption : *Cognosce te infirmum peccatorem; cognosce quia maculosus es.*

Non, mes frères, Jésus-Christ, en nous éclairant sur nos misères, ne nous a pas laissé ignorer notre véritable grandeur, et c'est le troisième avantage que nous a procuré sa naissance. On ne connaissait qu'imparfaitement la dignité de l'homme, parce qu'on n'envisageait pas la grandeur de sa fin et des moyens qui devaient l'y conduire. Les païens n'attendaient une autre vie que pour y jouir tranquillement de ce qu'ils avaient le plus aimé sur la terre. Les plus sages d'entre eux, ne s'arrêtant pas à de si frivoles espérances, ne savaient à quoi s'en tenir sur notre véritable destination. Les Juifs, quoique mieux instruits, n'apercevaient que comme à travers des ombres le terme auquel nous devons tendre. Faut-il être surpris si, au milieu de ces ténèbres, les hommes prenaient pour grandeur les vains fantômes que leur offrait leur imagination séduite; s'ils appelaient de ce nom tout ce qui était l'objet de la gloire humaine, tout ce qui éblouissait par une vaine pompe et un éclat extérieur leurs faibles yeux, comme la puissance, les dignités, la noblesse, la valeur, l'étendue et la rapidité des conquêtes, le faste et l'orgueil, qui ne cachent en eux-mêmes qu'une petitesse et une misère réelles?

Jésus-Christ a dissipé toutes ces illusions, en nous rappelant des objets sensibles aux choses célestes, du temps à l'éternité. Fuyez, trompeuse chimère, gloire mondaine, prestiges et vanité du siècle, fuyez, éloignez-vous, rentrez dans le néant dont nos folles passions vous avaient fait sortir; vous n'êtes point ma fin. Vous seul, ô mon Dieu! vous seul pouvez remplir mon cœur; c'est pour vous que je suis fait, et Jésus-Christ m'apprend à ne chercher qu'en vous ma grandeur et ma gloire.

Voyez-le, mes frères, voyez-le au moment de sa naissance, fouler aux pieds tout cet appareil de grandeur humaine qui en imposait à l'univers; voyez-le caché dans une étable, étendu sur la crèche, enveloppé de langes, sans suite, sans cortége, pauvre, faible, ignoré, méconnu. C'est ainsi que, comme le remarque saint Chrysostome, il a voulu nous apprendre à ne plus regarder ici avec des yeux d'admiration les choses les plus éclatantes, à mépriser tous les or-

nements extérieurs, tout ce qui respire le faste et la pompe. Je ne tire point, nous dit-il, ma gloire des hommes. Que personne, ajoute l'un de ses apôtres, ne mette en eux sa gloire; mais que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. Voilà donc, ô mon Maître! où vous m'apprenez à chercher la solide grandeur, c'est dans le rapport de l'homme à son Dieu. Vous méprisez du haut des cieux les grands de la terre, qui le négligent et qui l'oublient : et vous, dont l'état est vil et abject aux yeux des hommes, si vous rapportez au souverain Etre tout ce qui est en vous, vous êtes vraiment grands à ses yeux. Mais où nous apprenons surtout, ô adorable Jésus! à placer notre grandeur réelle, c'est dans les moyens que vous avez employés pour nous rendre l'héritage céleste, et nous faire rentrer dans les droits dont le péché nous avait dépouillés.

Et quoi de plus propre en effet à nous faire sentir le prix de cette fin à laquelle nous sommes tous appelés? quoi de plus propre, mes frères, à relever la dignité de l'homme et du chrétien, que l'incarnation du Verbe et l'union de la nature divine avec la nature humaine, que les souffrances de l'homme Dieu? C'est là ce qui faisait dire à l'Apôtre (*Gal.*,VI, 14) : *A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est mort et crucifié pour moi comme je suis mort et crucifié pour le monde;* c'est ce qui l'élevait au-dessus de la tribulation, des angoisses, de la faim, de la nudité, des périls, de la persécution et du glaive; c'est ce qui le rendait victorieux au milieu des plus grands maux, et qui lui donnait cette généreuse, cette noble assurance que ni la vie, ni la mort, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes et à venir, ni quelque objet que ce soit, ne pourrait le séparer de l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur; c'est, en un mot, ce qui lui faisait regarder tous les avantages temporels comme une perte, au prix de cette haute connaissance du Fils de Dieu, et comme ce qu'il y a de plus vil, en comparaison de la gloire et du souverain bien qui lui étaient réservés. (*Rom.*, VIII, 35 et seqq.; *Philipp.*, III, 8.)

Entrons, mes frères, entrons dans les sentiments de l'Apôtre, et nous serons vraiment grands. Si nous nous estimons vils et abjects par la fragilité de notre nature, dit saint Augustin, considérons ce que nous valons par l'espoir de notre immortalité, par la souveraine perfection de l'objet pour lequel nous avons été faits, par la grandeur du prix dont il nous a rachetés; remplis de l'esprit du vrai fidèle, aspirons aux choses du ciel, n'ayons de goût que pour elles. Une grande âme, selon la pensée de saint Chrysostome, est celle qui regarde comme un néant les ombres de la vie présente.

O Jésus! qui, des ténèbres les plus profondes, nous avez appelés à la plus vive lumière, vous nous avez éclairés sur Dieu, sur la véritable grandeur; serions-nous encore assez insensés pour nous dégrader, par la recherche de biens temporels et périssables, par la vaine poursuite d'objets frivoles qui nous assujettissent à l'illusion et au mensonge? *La figure de ce monde passe* (I *Cor.*, VII, 31); *toute chair est comme l'herbe; toute sa gloire est comme la fleur de l'herbe : l'herbe se sèche et la fleur tombe* (*Isa.*, XL, 6, 7) : image naturelle de toutes les choses de la terre! mais vous, ô mon Dieu! vous demeurez éternellement, et celui qui vous aime, élevé jusqu'à vous, trouve dans cette élévation une grandeur que rien n'égale et que rien aussi ne peut lui ravir.

A l'idée que Jésus-Christ nous a donnée de la véritable grandeur, répond en quelque manière celle qu'il nous donne de la vraie vertu. Si nous devons mettre notre gloire en Dieu seul, parce que c'est pour lui que nous avons été faits, que c'est en lui que nous trouvons le prix de notre rançon, et qu'il n'y a que lui qui nous rende vraiment grands, nous devons aussi, en le considérant toujours comme notre souverain bien et notre dernière fin, comme celui vers lequel nous devons tendre sans cesse, agir en toutes choses par l'impulsion de son amour, c'est-à-dire, dans la vue de lui plaire, de procurer sa gloire et de mériter de le posséder un jour. Nous devons encore, pour honorer la source d'où nous vient toute perfection, lui attribuer tout le bien qui est en nous, attendre tout de son secours, et ne rien attendre de nos forces.

C'est à ces caractères que je reconnais la vertu, et non à des motifs purement humains, à la recherche de l'estime et de l'attention des hommes ou à une vaine complaisance dans soi-même. Le dirai-je cependant, mes frères, et sans que vous puissiez m'accuser de parler en philosophe chagrin ou en chrétien superstitieux qui ne s'attache qu'à dégrader toute l'antiquité pour faire plus d'honneur au christianisme, ne puis-je pas le dire avec raison, c'est à cela seulement que se bornait presque toute la vertu des païens!

Agir par un principe de soumission et d'amour pour la Divinité, rapporter ses actions au souverain Législateur des hommes, était une chose peu connue aux plus sages d'entr'eux. Quelquefois, il est vrai, ces sages du paganisme, ces sages tant vantés, faisaient paraître un zèle austère pour la justice; de la bienfaisance et de la libéralité, une sorte d'indifférence pour les richesses, les plaisirs et les honneurs; de la force, de l'insensibilité même au milieu des plus grands maux; et dans les moments où ils se dévoilaient comme malgré eux, ils ne laissaient plus apercevoir à travers cet appareil de vertu, qu'un retour continuel sur soi, qu'une secrète envie de s'attirer des applaudissements et des éloges, de captiver les suffrages, de surprendre l'admiration de leurs concitoyens; qu'un désir immodéré de paraître justes, courageux, bienfaisants, ou qu'une attention trop con-

stante à se repaître du plaisir trompeur d'être juste à ses propres yeux. C'est ainsi qu'ils oubliaient Dieu, pour ne voir dans ce qu'ils appelaient vertu, que les hommes et qu'eux-mêmes.

Le peuple choisi, instruit par Moïse, connaissait mieux ce qu'il devait à l'Etre-suprême. Mais cette lumière n'étant donnée aux Juifs que pour les préparer à une lumière plus pure, était si imparfaite, que lors même qu'ils ne perdaient point de vue le Tout-Puissant, leur soumission à sa volonté prenait encore plus son principe dans la crainte que dans l'amour.

Jésus-Christ a anéanti ou purifié ces sentiments et ces motifs; et pour rendre l'homme vertueux, il est venu faire accomplir la loi par la charité. C'est à l'amour, ô Jésus! que vous réduisez tous les préceptes, parce que c'est l'amour qui les renferme tous, qui donne la force de les accomplir, et qui fait le mérite de notre obéissance. Sans la charité, sans l'amour, on ne parvient ordinairement à supporter une passion que par une autre; on ne dompte un vice manifeste, qu'en lui opposant un vice plus caché; on réussit peut-être à régler l'extérieur, mais il est à craindre que l'intérieur n'étant ni mieux disposé ni plus pur aux yeux du souverain Etre, ne nous replonge bientôt dans les mêmes désordres ou dans d'autres, qui, pour être moins sensibles, n'en sont ni moins dangereux ni moins réels; de manière qu'il ne faut considérer les vices comme vaincus, dit saint Augustin, que lorsqu'ils le sont par l'amour de Dieu.

C'est, mes frères, pour en triompher parfaitement, et pour nous faire agir par les impressions de la charité, que l'Evangile nous interdit jusqu'au désir, jusqu'à la pensée libre et volontaire des choses qui nous sont défendues; qu'il exige que nous fassions nos œuvres pour Dieu, et non pour être vus des hommes; qu'il veut que notre culte soit sur toutes choses un culte intérieur, afin que nous adorions l'Etre-suprême en esprit et en vérité, et que nous ne nous bornions pas à des cérémonies qui ne sont bonnes et utiles qu'autant que le cœur nous les fait faire.

Lorsque l'amour divin anime ainsi toutes nos actions, il rend la vertu humble et modeste, et c'est encore un caractère qui lui est essentiel. La vraie vertu, en nous unissant étroitement à Dieu, doit nous porter à lui rendre ce qui lui est dû, à ne point nous enorgueillir de ses dons, et à n'oublier, dans aucun instant, que toute notre force vient du Seigneur. Mais une semblable disposition était bien peu connue avant que notre divin Maître nous l'eût enseignée. Saint Augustin remarque avec fondement que cette humiliation du cœur qui embrasse l'abjection, qui ne présume rien d'elle-même, qui n'attribue rien avec orgueil à ses propres forces, ne se trouve dans aucun livre des philosophes païens, et ne coule d'aucune autre source que de la doctrine de Jésus-Christ. C'est donc à lui qu'il faut s'adresser pour bien connaître ce que c'est en effet que la vertu. Que toutes les créatures, ô mon Sauveur! cessent de m'égarer en voulant m'instruire; ce n'est qu'en vous qu'on trouve les paroles de vie. Vaines créatures, toutes vos lumières ne sont que ténèbres; *taisez-vous devant le Seigneur : « Silete a facie Domini. »* (*Soph.*, I, 7.) Sagesse des hommes, soyez réprouvée; science des savants, soyez confondue; faux savants, faux sages, le Seigneur a parlé, taisez-vous : *Silete.* Et vous, monde aveugle et pervers, vos maximes si commodes, vos règles si faciles de décence, de probité, d'honneur, ne seront plus les miennes. Le flambeau de la foi me conduit à une autre sagesse; la vôtre ne m'offre que des fantômes de vertu; Jésus-Christ a parlé, taisez-vous : *Silete a facie Domini.*

Eh! pourquoi donc, mes frères, pourquoi faut-il qu'au mépris des lumières si pures que le Fils de Dieu nous a données, il se trouve encore au sein même du christianisme tant d'hommes qui préfèrent, si j'ose parler ainsi, l'école du monde à celle de Jésus-Christ; tant de partisans d'un faux honneur, qui ne connaissent d'autres lois que celles que l'usage leur impose, et ne mettent au nombre des crimes que les actions qu'il condamne; tant de faux justes qui n'aiment de la justice que l'estime et la considération qu'elle procure; tant d'hypocrites qui ne font le bien, qui n'évitent le mal que parce qu'ils ont une réputation et des intérêts à ménager; tant de pharisiens orgueilleux, qui s'enivrent de la haute idée qu'ils ont de leurs œuvres, qui s'applaudissent de n'être pas comme le reste des hommes; qui, pleins de confiance dans la disposition de leur âme, n'attendent en quelque sorte de secours que d'eux-mêmes; tant d'honnêtes gens à s'en tenir au langage ordinaire, mais qui ne cherchent la mesure, la règle de la probité que dans les idées qu'on s'en forme au milieu du monde; qui la cherchent et qui prétendent la trouver jusque sur nos théâtres, où tout ne respire que la passion variée de mille manières différentes, où l'on donne au vice les couleurs de la vertu, où l'on ne trouve que des exemples dangereux, que des maximes toutes païennes, que des leçons et des motifs incapables de changer l'homme, ou du moins de le rendre agréable aux yeux du souverain Juge, que des vues fausses, ou tout au plus qu'un petit nombre de vérités mêlées à un plus grand nombre d'erreurs? Voilà cependant, voilà où l'on se flatte d'aller recevoir des leçons de morale et de probité. Enfants des hommes! jusqu'à quand aimerez-vous l'illusion et le mensonge? Ah! mes frères, si votre salut vous est cher, sortez d'un aveuglement si funeste; si vous ne voulez pas vous égarer, n'ayez plus d'autre maître que Jésus-Christ, d'autres règles que celles qu'il vous a données; cherchez la vertu où elle est en effet, c'est-à-dire, dans les vues, les sentiments, les motifs que la la religion nous propose; cherchez-la, ainsi que les habitudes qu'elle renferme, le véritable amour de Dieu et du prochain, l'ab-

négation de soi-même, l'esprit de mortification et de pénitence, le recueillement, la pureté; cherchez-la, dis-je, dans la conduite de celui qui ne s'est fait chair que pour devenir ici-bas notre modèle, que pour nous porter à l'étude et à la pratique de la plus sublime sagesse.

C'est en le suivant que vous jouirez d'une parfaite tranquillité, parce qu'en nous éclairant sur la vertu, il nous a instruits sur ce qui pouvait nous procurer la paix. L'homme agité par mille passions différentes, se flattait inutilement de l'obtenir en cherchant à les satisfaire; leur empire n'en devenait que plus tyrannique et plus funeste pour lui; il les irritait au lieu de les calmer, et rendait plus pesants les fers qu'il portait, lorsqu'il n'aurait dû s'attacher qu'à les rompre. Les sages osaient bien se promettre de réprimer leur violence; mais ne s'appuyant que sur eux-mêmes, et ne travaillant à les dompter que pour s'en faire un sujet de triomphe, ils laissaient toujours au fond de leur âme ce poison subtil de l'orgueil, qui dévore en secret le cœur qui en est infecté. Leur paix n'était donc qu'une paix extérieure, qu'une paix d'ostentation et de vanité, qui déguisait avec art les faiblesses et les misères de l'homme, qui renfermait au-dedans les inquiétudes, les troubles et les soins, sans leur permettre de se produire au-dehors, mais qui ne les rendait par là que plus cuisants, que plus vifs et plus sensibles. Jésus-Christ, bien plus sage, et la sagesse même, pour apaiser nos agitations, nous fait remonter aux penchants déréglés qui les excitent et les fomentent; et en premier lieu il nous a appris à guérir par la loi l'enflure de notre esprit, qui, dans la recherche de la vérité, présumant trop de lui-même, s'égarait en mille opinions bizarres qui le faisaient retomber presque aussitôt dans le doute et la perplexité. Il nous enseigne à vaincre par l'amour des opprobres soufferts en son nom, par le sentiment et l'aveu de notre indignité, cette fierté naturelle qui nous domine, et qui nous porte à opposer en toutes rencontres l'orgueil à l'orgueil, la force à la force, au lieu de la repousser par la douceur; cette avidité insatiable des distinctions et des honneurs, qui est en nous une source féconde de mécontentement, de trouble et d'amertume; cette vaine délicatesse qui s'offense, qui s'irrite d'un manque de déférence et d'égards, et qui toujours ingénieuse à se former de nouvelles peines, s'imagine recevoir à chaque instant de nouveaux outrages.

Mais parce que l'orgueil n'est pas l'unique cause de nos tourments, et que l'amour déréglé des plaisirs et des richesses fait presqu'autant de malheureux qu'il séduit d'âmes faibles et de cœurs lâches et rampants, vous nous apprenez encore, ô Verbe fait chair, sagesse de mon Dieu! à chercher la paix dans le détachement de toutes les choses de la terre, dans l'amour des souffrances et dans la mortification des sens. Quelle prise peuvent avoir sur un cœur ainsi disposé les soucis, les alarmes, la crainte et les remords? que peuvent contre lui les amorces trompeuses de la volupté, le monde et ses caprices, la fortune et ses revers? qui peut ébranler ou altérer la tranquillité dont il jouit?

O hommes! en vain conspireriez-vous pour la lui faire perdre, en vain réuniriez-vous contre lui toutes les noirceurs de la calomnie, toutes les fureurs de la persécution, tous les traits de l'envie : son cœur, exempt de fiel et d'amertume, ne sait qu'aimer et pardonner, et, inaccessible au poison de la haine, conserve le calme au sein même du trouble et des orages.

La loi évangélique qui règle ses penchants, lui fait considérer ses ennemis comme des frères; elle le porte à prévenir les dissensions, les emportements et les haines; elle écarte l'aigreur qui empoisonne et irrite nos plaies au lieu de les guérir; elle bannit les vengeances qui multiplient les maux, et ne sont presque jamais un remède à l'offense.

C'est ainsi que Jésus-Christ est devenu pour les hommes le Prince de la paix : *Princeps pacis.* (*Isa.*, IX, 6.) Mais prenez garde, mes frères, je dis pour les hommes attentifs à suivre sa loi; car n'espérez pas, tant que vous aurez un esprit indocile qui s'accoutume à raisonner sur la foi et contre la foi; tant que vous aurez un cœur fier et superbe, qui ne peut souffrir l'humiliation la plus légère, qui craint les railleries et les mépris du monde, qui se fait un scandale de l'ignominie et des opprobres de la croix; tant que vous tiendrez aux objets sensibles, et que vous conserverez un vif attachement à des biens qui vous échappent; tant que vous aurez le même éloignement, la même horreur pour les tribulations et les peines que Dieu vous envoie, la même faiblesse, la même immortification; tant que vous ne vous serez pas quittés vous-mêmes, et que vous n'aurez pas appris à renoncer à vos penchants, à votre volonté propre; enfin tant que la charité, la douceur, la patience, l'oubli des injures, n'auront pas changé vos dispositions à l'égard de ceux qui vous environnent, n'espérez pas êtes libres et jouir d'une tranquillité véritable.

Non, mes frères, interrogez votre état actuel; repassez, s'il le faut, sur les principales circonstances de votre vie, et vous reconnaîtrez que ce n'a jamais été en vous livrant à vos passions, que vous avez rencontré la paix; que vous ne l'avez perdue que pour vous être écartés des maximes de Jésus-Christ, et que vous ne pouvez l'obtenir de nouveau, ou vous y affermir, qu'en réglant votre conduite sur les lumières que vous avez reçues de lui.

Ce n'est aussi, mes frères, que par ces mêmes clartés que nous sommes instruits de la route qu'il faut tenir pour arriver au salut, et c'est le dernier fruit de l'incarnation du Verbe. L'homme n'est pas fait pour cette vie mortelle. Mes espérances, ô mon

Dieu, seraient trop courtes et trop bornées, si je devais les resserrer dans le cercle étroit des choses d'ici-bas. Vous avez voulu qu'une fin plus noble, plus grande, plus digne de moi, attirât tous mes vœux, et qu'appelé à l'immortalité, je ne pusse trouver qu'en vous mon bonheur. Tel est, comme nous l'avons déjà observé, tel est le terme glorieux que Jésus-Christ nous a offert en nous éclairant sur notre véritable grandeur. Mais l'homme pécheur et dégradé pourra-t-il parvenir à cette fin par ses propres mérites? Disons-le même, toujours sujet à de nouvelles faiblesses, toujours captif sous la loi du péché, n'a-t-il pas, à chaque instant, besoin d'un médiateur qui intercède pour lui, qui fasse agréer son hommage et son repentir, et dont les mérites donnent quelque prix à ses œuvres? La seule raison ne pouvait que difficilement nous faire entrevoir le besoin que nous avions d'un pareil secours, et il lui était impossible de nous indiquer celui dont nous devions l'attendre.

Mais Jésus-Christ, mes frères, en se faisant connaître pour le Fils du Très-Haut, et en appuyant sa mission des témoignages authentiques dont elle a été revêtue, nous découvre dans sa personne la voie qui conduit au salut. Ce n'est que par lui que l'on va à son Père, et comme on ne trouve la lumière qu'en lui, ce n'est aussi qu'en lui seul qu'on peut porter des fruits de vie pour l'éternité : *Ego sum via, veritas et vita.* (*Joan.*, XIV, 6.)

Il est l'hostie de propitiation (*Joan.*, II, 2) immolée pour les péchés du monde, l'agneau sans tache (*Joan.*, I, 29; III, 5), qui a pris sur lui nos iniquités; il est le médiateur (I *Tim.*, II, 5) entre Dieu et les hommes; il est le ministre (*Rom.*, VIII, 34) de la nouvelle alliance, qui, assis à la droite du Tout-Puissant, intercède pour nous. La loi nous a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité par Jésus-Christ (*Joan.*, I, 17); il n'y a donc point d'autre nom par lequel nous puissions être sauvés (*Act.*, IV 12); il n'y a point d'autre voie que la sienne. Jésus-Christ Dieu est la patrie où nous allons, dit saint Augustin (Serm. 41); Jésus-Christ fait homme est la voie par où nous allons, et c'est aussi pour nous unir étroitement à vous, ô mon Sauveur et mon Dieu! que vous avez institué ces sacrements saints et augustes qui sont pour nous le canal de vos grâces, et qui nous appliquent les mérites de votre vie, de vos souffrances et de votre mort.

Après de si grands bienfaits, après avoir reçu par le Verbe fait chair, des lumières si consolantes et si pures, que nous reste-t-il à faire, pour témoigner à l'adorable Jésus les tendres sentiments dont notre cœur doit être pénétré? Ah! mes frères, l'aimer comme le principe et le gage de notre félicité, profiter de ses faveurs pour parvenir à le posséder, c'est l'unique reconnaissance qu'il exige de nous. Serions-nous assez injustes pour la lui refuser? Serions-nous assez ennemis de notre propre bonheur, pour ne pas nous empresser à faire valoir les connaissances qu'il nous a données sur Dieu, sur nous-mêmes, sur la grandeur réelle, sur la vraie vertu, sur la véritable paix et sur la route du salut; connaissances précieuses, qui, par leur enchaînement, ajoutent en faveur de la religion une nouvelle preuve à toutes celles qui la démontrent.

Jésus-Christ nous a éclairés sur sa divinité; ne déshonorons plus l'Etre-suprême en prostituant notre encens et nos vœux à la cupidité, l'avarice, l'ambition, la vaine gloire; à la sensualité, la mollesse, et à des idoles de chair. Il nous a éclairés sur nous-mêmes, sur notre fragilité, notre faiblesse, notre pente funeste vers le mal; ne comptons plus sur nos forces; opposons au principe de corruption qui est en nous, la mortification, la retraite, la vigilance et la prière. Remplis d'une sage défiance et d'une crainte salutaire, fuyons les occasions du péché : c'est mériter d'y succomber que de ne pas travailler à s'en garantir. Il a étendu et affermi nos espérances et nos vues; il nous a instruits de ce qui nous rendait véritablement grands, et nous a appris à chercher en Dieu seul le fondement et la source de notre élévation; ne nous rabaissons plus au-dessous de nous-mêmes; ne nous laissons plus avilir en nous attachant à des objets périssables et qui méritent toute notre indifférence, en nous glorifiant de ce qui nous est absolument étranger, et de ce qui fait souvent la honte et l'opprobre de l'humanité. Plus l'homme est fait pour la solide grandeur, plus il devient vil et méprisable lorsqu'il la cherche où elle n'est pas.

Il nous a enseigné ce qui faisait l'essence de la vertu, et nous a portés à être justes, bienfaisants, miséricordieux, tempérants, non par un vain désir d'être vus et estimés des hommes ou par une vaine complaisance dans nos œuvres, mais par un principe de soumission à la volonté du souverain Etre, d'amour pour cet objet si digne de nos hommages, de zèle pour sa gloire; ne cherchons plus désormais à nous faire illusion, ou à la faire aux autres par des vertus d'éclat et d'appareil, des vertus intéressées, des vertus hautaines et superbes, des vertus toutes mondaines, des fantômes de vertus qui ne sont propres qu'à éblouir le vulgaire, et qui, aux yeux du vrai sage instruit par Jésus-Christ, n'ont de vertus que le nom.

Il nous a fait connaître où nous pourrions trouver la paix, non la paix trompeuse des partisans du siècle, mais la véritable paix, le calme de la conscience, la tranquillité de l'âme. Elle n'établit son règne que dans un cœur pur; elle ne s'acquiert que par le détachement, l'humilité, la charité. Ne vous livrez donc plus, chrétiens qui m'écoutez, au tumulte et au trouble de vos passions; retranchez tous les désirs inutiles, tous les soins superflus, et ne vous rendez plus les esclaves du monde, de l'orgueil, de la chair et des sens.

Il nous a enfin découvert et manifesté en

lui-même l'objet et le consommateur de notre foi, le soutien de nos espérances, l'auteur de notre salut, et nous a ainsi montré l'unique route qui pouvait nous y conduire. C'est le dernier objet de sa mission, celui qui couronne tous ses travaux, qui met le sceau à sa doctrine, et sans lequel elle serait imparfaite pour la gloire du souverain Etre, et insuffisante pour nous. Ah! mes frères, attachons-nous donc fermement à lui, sans nous laisser détourner par les discours frivoles des ennemis de la religion, de cette religion trop sainte et trop pure au gré de leurs désirs; mettons en lui toute notre confiance; faisons tout en lui et par lui. Heureux, dit saint Ambroise, heureux est l'homme qui espère en lui!

Jésus-Christ seul nous est toutes choses. Si vous êtes accablés sous le poids de vos iniquités, et que vous vouliez vous convertir au Seigneur, il est pour vous la justice; c'est sa grâce qui sanctifie. Si vous avez besoin de secours, il est votre protecteur; si vous craignez la mort éternelle, il est la vie; si vous désirez d'aller au ciel, il est la voie; si vous fuyez l'aveuglement et l'erreur, il est, pour tout dire enfin, celui qui nous instruit et nous éclaire.

O Jésus! qui, des ténèbres les plus profondes, nous avez appelés à votre admirable lumière, achevez en nous ce que votre doctrine y a commencé. Après nous avoir fait connaître tout ce qu'il nous était le plus important de savoir, donnez-nous la grâce d'être dociles à vos instructions et fidèles à vos lois; que ce ne soit pas inutilement pour nous que vous êtes né parmi les hommes, que vous vous y êtes fait entendre, que vous avez conversé parmi eux; mais que votre divine parole, après avoir été le germe de notre grandeur et de notre félicité, le devienne encore de notre gloire et de notre bonheur éternel. Ainsi soit-il.

CAREME.

SERMON Ier

Pour le Mercredi des Cendres.

SUR LA MORT.

Morieris. (*Gen.*, II, 17.)

Vous mourrez.

L'arrêt en a eté porté dès la chute du premier homme; il est émané du tribunal de Dieu même, il s'exécute de jour en jour; tout nous le rappelle, tout nous dit: vous mourrez: *Morieris.* Dans ce temple et sous mes pas sont des tombeaux; autour de moi ce sont des inscriptions et des monuments; ici même, et dans la place que j'occupe, combien de fois n'a-t-on pas retracé ces idées funèbres, et où sont en partie ceux qui ont tenu ce langage et ceux qui l'ont entendu?

Mais je demande où sont ceux qui ont formé notre enfance, ou ceux qui partageaient les amusements de notre jeunesse, que nous avions comme associés à nos premiers projets, à nos premiers travaux, où sont-ils? ou plutôt combien parmi eux ne sont déjà plus!

Tout change, tout varie, tout, par des révolutions insensibles, a varié pour la plupart d'entre nous. C'est un nouveau monde, ce sont de nouvelles connaissances, de nouveaux amis. Nos parents les plus chers ont été arrachés d'entre nos bras; sans nous en apercevoir nous passons d'une génération à l'autre, et nous ne pouvons dire à laquelle nous tenons le plus de celle qui nous a précédés ou de celle qui doit nous suivre.

En nous, c'est une chair corruptible, c'est un corps fragile, ce sont des principes de destruction qui agissent à chaque instant de notre vie; ce sont des années qui s'écoulent, des moments qui se précipitent, et chaque pas que nous faisons nous conduit au tombeau.

Ainsi, en moi, hors de moi, de quelque côté que je tourne les yeux, quels que soient les objets que j'interroge, je ne reçois de toute part qu'une réponse de mort: *Morieris.*

Cependant cette vérité si constante, vous mourrez, ne fait sur nous qu'une impression faible ou passagère, et pourquoi? C'est que nous ne nous appliquons pas assez à en tirer toutes les conséquences qu'elle renferme. Si la mort est une peine, elle est aussi une leçon bien frappante; elle est une source de lumière pour tout le genre humain. Qu'elle fasse donc aujourd'hui briller à nos yeux son flambeau, qu'elle éclaire le savant comme le simple, le riche et le pauvre, le juste et le pécheur!

Nous mourrons, c'est ce que nous ne pouvons révoquer en doute, et ce qui nous offre les instructions les plus importantes; mais dans quel temps, à quelle heure mourrons-nous? c'est ce que nous ignorons, et ce qui, par son incertitude, doit également nous instruire, si nous voulons puiser dans la pensée de la mort toutes les clartés qu'elle nous présente.

Ainsi les conséquences de l'idée de la mort considérée dans ce que la mort a de certain, c'est le sujet de ma première partie. Les conséquences que nous devons tirer de ce qu'elle a d'incertain, c'est le sujet de la seconde. Cette idée ainsi développée donne lieu à des réflexions solides et aussi

capables de ne toucher que de nous convaincre. Implorons les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est certain que nous mourrons; on le sait, on y pense, on en parle même quelquefois, et tous les hommes, instruits par une expérience de tous les âges, de tous les instants, tombent aisément d'accord sur cette vérité qui les concerne tous; mais qu'elle présente à leur esprit des idées bien différentes, selon les différentes dispositions de leur âme! Nous mourrons n'exprime, dans le langage des impies, que l'anéantissement de toutes nos facultés, que le dernier effort d'un corps qui se dissout, d'un édifice qui se dissipe, d'un feu qui s'éteint; nous mourrons, dans la bouche des libertins, des hommes du siècle, de tous ceux qui sont esclaves de leurs passions, semble ne dire autre chose sinon, la vie est courte, le temps passe, jouissons des plaisirs tandis que nous le pouvons, sans nous inquiéter de ce qui est au delà; mais lorsque des chrétiens convaincus de la vérité d'une religion sainte, et attentifs à régler leurs sentiments et leurs actions sur ses préceptes; lorsque des hommes éclairés par les lumières d'une raison droite et qui ne cherche point à se tromper elle-même, se disent en secret, nous mourrons, n'est-ce pas comme s'il disaient alors: puis qu'il est certain que cette vie doit avoir un terme plus ou moins éloigné, donc, à ne consulter que nos penchants, la nature de l'homme, l'idée d'un Etre suprême, il est également sûr qu'il y aura une autre vie que celle dont nous jouissons: puisqu'il est certain que cette vie doit finir; donc nous devons nous détacher de toutes les choses d'ici-bas, nous devons sans cesse tendre vers le ciel, et nous regarder comme étrangers sur la terre: enfin, puisque cette vie n'a qu'un temps court et limité, nous devons souffrir et combattre avec patience, avec courage, et nous consoler dans l'attente d'une plus heureuse destinée. Je reprends ces conséquences si naturelles et si importantes, et je dis en premier lieu, que, dans l'état où sont les choses, l'idée d'une mort certaine m'éclaire sur la certitude d'une autre vie.

Ici mes frères, rentrez dans le secret de votre cœur, consultez vos désirs les plus naturels, les plus uniformes, les plus constants, ces désirs avoués si hautement par tout le genre humain, et qui ne peuvent être la voix de la nature sans être celle de Dieu même qui en est l'auteur; et dites-moi si une vie limitée répond aux penchants de votre âme, et si les bornes de la vie présente ne sont pas déjà, par cela seul, un préjugé légitime, disons mieux, un sûr garant de celle qui doit la suivre.

Quel est l'homme dont les vues ne se portent, comme malgré lui, jusque sur l'avenir le plus reculé; qui ne trouve comme imprimé dans le fond de son être le désir de l'immortalité; qui ne recherche autant qu'il est en lui à perpétuer son nom, sa postérité, ses titres; qui ne désire du moins de vivre dans la mémoire des autres hommes? De là, parmi tous les peuples la religion des tombeaux, la pompe des funérailles, le faste des monuments; de là les établissements utiles et magnifiques ces fondations riches et perpétuelles, ces chefs-d'œuvre dans tous les arts; de là encore, parmi les peuples les plus sauvages, l'idée d'une autre vie, le sentiment d'une âme immortelle.

Ah! sans doute, le désir de vivre éternellement peut être détourné, suspendu, voilé en quelque sorte à nos yeux par la crainte d'un avenir qui nous effraye; et c'est ainsi que vous seul, impie, vous seul entre tous les hommes, paraissez appréhender de revivre et de vivre pour toujours; mais qu'on vous ôte s'il est possible les justes craintes d'un avenir malheureux, qu'on laisse une carrière libre à vos passions, qu'on vous assure l'impunité, et rien alors ne vous paraîtra plus affreux qu'un néant éternel; tant il est vrai, mes frères, que le sentiment de notre immortalité est comme le témoignage invincible qu'est forcé de rendre à la dignité de sa nature le principe qui nous anime, cet être actif, intelligent, doué des facultés les plus nobles, ami de l'ordre qu'il est fait pour comprendre; cet être grand dans ses vues, sublime dans ses désirs, qui se connaît lui-même, qui embrasse l'infini, et qui ne connaît l'idée de l'éternité que parce qu'il n'a pas été fait pour le cercle étroit d'un petit nombre de jours.

Je mourrai cependant, qu'est-ce à dire, ô mon Dieu! je mourrai! ah! je ne mourrai donc pas tout entier; il y a donc un autre terme, une autre vie plus durable; dégagée des liens du corps, la plus noble partie de moi-même existera toujours. Une substance si pure, un être qui m'offre en lui votre image, et qui tient de vous des désirs si vastes; non, ce n'est point pour retomber dans l'horreur du néant que vous vous êtes plu à le former.

O douce espérance! attente si digne de moi! et qui peut seule suffire à une âme à qui rien de limité, rien de créé ne suffit ici-bas!

Un penchant aussi invincible que celui qui me fait souhaiter d'être immortel, le désir du bonheur m'accompagne en tout lieu. Et qui de nous, mes frères, par les vœux qu'il forme sans cesse, ne se sent appelé à être heureux? Ce bonheur, je le cherche, et partout il m'échappe. Ah! tout est content, tout est heureux dans la nature: l'oiseau qui plane dans les airs, le poisson qui fend les eaux, le tendre agneau qui bondit sur le penchant des collines, la génisse qui foule aux pieds l'herbe des champs, n'envient point une autre destinée, ne cherchent point à suivre d'autres lois; l'homme seul, toujours inquiet, ne trouve rien qui

te fixe, et cette vie ne m'offre, hélas! que des biens qui ne font point le bonheur après lequel je soupire. Je mourrai cependant: et mes désirs m'auraient trompé! et l'auteur de mon être ne s'en serait servi que pour me promener d'erreurs en erreurs! et celui qui m'a donné mes penchants, celui en qui le vrai subsiste, par qui la vérité s'annonce, m'aurait fait illusion, et se serait démenti lui même!

Ah! puisque je mourrai, et que sur la terre je ne suis point heureux, cette vie qui suffit à la brute ne remplit point les destins de l'homme et ne mesure point sa durée; une autre terre, d'autres lieux et d'autres biens plus parfaits seront un jour mon partage. Que l'impie, qui fait honte à sa nature, rougisse de lui-même et garde le silence: il n'en croit que des passions qu'il pouvait vaincre et qui le dégradent: pour moi Seigneur, j'en crois ce que mon être a de plus parfait, et les penchants si nobles qu'en traits ineffaçables votre main a gravés en moi.

J'en crois tous vos attributs, ô mon Dieu! j'ai vu l'injuste, le méchant qui vous outrage, jouir dans le cours de cette vie mortelle de tous les biens qui flattaient le plus ses penchants déréglés. J'ai vu les pécheurs nager dans la joie, se plonger dans l'ivresse des amusements et des plaisirs, et à force de crimes, apprendre à vivre sans remords; j'ai vu par eux l'innocence opprimée, et je l'avoue, avec le roi Prophète, ma constance en a été ébranlée. Y a-t-il un Dieu juste, disais-je alors, et sous son empire, tandis que le vice prospère, la vertu n'est-elle née que pour les pleurs? pardonnez, Seigneur, je n'envisageais point alors le terme de cette vie où l'impie semble triompher aux dépens de votre gloire. Nous mourrons: justes, cessez vos craintes, bannissez vos alarmes; nous mourrons, et à cette seule idée un nouvel ordre de choses se présente à mes yeux, les ombres se dissipent, les secrets du Très-Haut me sont dévoilés. Ah! ce n'est pas ici que le temps des épreuves, et la souveraine sagesse a préparé les siècles éternels pour remettre à leur place le vice et la vertu, pour discerner le juste et l'injuste, et pour rendre à chacun selon ses œuvres.

O mort! qu'est-ce que ton souvenir a maintenant de si affreux pour moi, puisqu'en consultant mes penchants et l'idée d'un Etre suprême, tu m'éclaires sur la certitude d'un avenir, et tu m'apprends que si mon corps retourne dans la poussière dont il a été tiré, mon âme retourne au ciel, d'où elle est descendue?

Ah! mes frères, dans ces temps où une vaine et trompeuse philosophie s'est répandue parmi nous, lorsque vous entendrez des hommes sans principes et sans mœurs vous dire qu'il n'y a point d'autre vie que celle dont ils jouissent, rappelez-les donc aux justes conséquences qu'une raison droite sait tirer de l'idée d'une mort certaine. Mais non..... Craignez encore leurs vains sophismes, et pour les mieux confondre, attendez-les au lit même de la mort. Ah! c'est alors que mieux que tous nos discours elle saura les convaincre; c'est alors qu'elle fera briller à leurs yeux cette lumière qu'ils rejettent aujourd'hui, et que par son vif éclat elle les forcera de tenir enfin le même langage que vous.

Mais si la certitude de la mort nous éclaire sur la certitude d'une autre vie, elle ne nous éclaire pas moins sur le détachement qu'exigent de nous toutes les choses de la vie présente.

Nous mourrons, nous arriverons tous à ce moment, le dernier de nos jours, moment terrible pour celui qui n'a vécu que pour le monde; tout lui échappe; il meurt à tout ce qu'il a le plus aimé sur la terre. Nous mourrons, et que devons-nous penser des objets qui nous enchantent? Pour en bien juger, mes chers frères, envisageons-les du même œil que cet homme à qui déjà tout annonce qu'il va mourir, et qu'il me soit permis de vous offrir une image si triste, il est vrai, mais si propre à nous instruire.

Cet ambitieux, cet avare, ce mondain, ce vil esclave de la chair et des sens, éclairé, mais trop tard, sur la vanité de ses attachements déréglés, que voit-il autour de lui? que des objets qui les condamnent; une famille qu'il a trop aimée, pour laquelle il a sacrifié son repos, dont il a procuré l'agrandissement, l'élévation aux dépents de sa conscience, et qui ne lui donne que des larmes stériles que souvent l'esprit d'intérêt fait couler, et que le même esprit va tarir; des amis qui amusaient, qui flattaient ses passions, et dont la vue lui rappelle aujourd'hui ses désordres; des amis qui se retirent, qui l'abandonnent dès qu'ils n'en attendent plus rien, ou qui ne tiennent encore à lui que par l'attrait des plaisirs; des biens qui peut-être sont le fruit de l'injustice, que du moins par tant de peines et de fatigues il accumulait, il entassait chaque jour, qu'il considérait comme le plus ferme appui de sa confiance, et dont il ne lui restera bientôt qu'une tombe et un linceul; des marques frivoles de distinction qu'il avait achetées par mille travaux ou mille souplesses, qui fondaient le magnifique étalage de son faste et de son orgueil, et qui ne serviront qu'à faire dire en terme plus pompeux, il est mort; un monde qui s'était montré si empressé à lui faire la cour, un monde dont il avait par tant de soins captivé les suffrages, qui l'avait comblé d'éloges, et qui ne lui donne plus que des marques équivoques d'attachement et d'estime, auxquelles vont succéder l'indifférence et l'oubli, ou peut-être la critique et le mépris. Ainsi tout change à ses yeux, tout n'est plus que vanité et que mensonge. Son propre corps qu'il idolâtrait, devient pour lui-même un objet d'horreur; son esprit inquiet et troublé ne lui présente plus que des idées qui l'accablent: j'ai vécu, je meurs; et quel usage ai-je fait de la vie? Tant d'années ne sont plus à mes

yeux que comme un songe; mes jours se sont écoulés, mes plaisirs se sont évanouis, mes espérances sont confondues; je tiens à tout, et tout m'abandonne. Je vais paraître devant Dieu, et je ne serai suivi que de mes œuvres. Amis, parents, trompeuses voluptés, richesses, honneurs, gloire mondaine, je vous perds, et tout, jusqu'à mon âme, tout est perdu pour moi. Tribunal redoutable! justice de mon Dieu!... Cependant il s'égare, il semble lutter contre la mort qui le saisit; des mouvements convulsifs expriment l'agitation de son âme, une sueur froide glace enfin ses sens. Il n'entend plus les prières si touchantes que l'Eglise adresse à un Dieu que jusqu'alors il avait oublié. Des sons inarticulés expirent sur ses lèvres, elles n'offrent plus que la pâleur de la mort, ses yeux se fixent, sa bouche s'entr'ouvre, tous ses traits se défigurent; le terme fatal est venu, il est mort..... Son corps n'est plus qu'un cadavre hideux qu'on emporte et qui va servir de pâture aux vers, et son âme est aux pieds de son juge. Ah! que dis-je, son âme était l'âme d'un mondain, et elle est devenue celle d'un réprouvé.

Grand Dieu! ainsi la mort, si certaine pour tous, si redoutable à l'égard de ceux qui tiennent au siècle présent, devient pour nous une source de réflexions bien propres à nous en détacher; réflexions amères, mais qui, tout amères qu'elles nous paraissent, nous sont utiles, nécessaires pour notre salut. Ayons donc assez de force, mes frères, pour nous les appliquer à nous-mêmes; n'envisageons la mort que pour nous pénétrer vivement de l'impression que l'idée en doit faire sur nous, et pour nous souvenir qu'il y aura dans notre vie un jour, une heure, un moment qui en tranchera le cours, et où nous servirons de spectacle aux autres, après que tant d'autres ont dû nous servir d'exemple.

Je mourrai, ah! certainement je mourrai, et alors que sera pour moi le monde entier? Quelle révolution, quelle séparation, quel anéantissement à mon égard de tout ce que j'aurai le plus aimé! Je mourrai, et plus j'aurai conservé d'attachement à la créature, plus j'aurai de liens à rompre, plus il m'en coûtera d'efforts pour les briser; plus j'éprouverai de regrets, plus je ressentirai de remords, et surtout, plus j'aurai de comptes à rendre et de suites funestes à redouter. Je mourrai, et pourquoi donc m'attacher à des biens qu'il faudra quitter! Ah! quelque peine qu'il m'en coûte à les acquérir, quelque vide qu'ils laissent dans mon cœur, si du moins ils étaient stables, si je devais les posséder toujours! mais non, je mourrai, et les biens ne me suivront pas dans le tombeau; ils ne descendront point avec moi dans les enfers, je n'en emporterai dans ma demeure éternelle que le regret d'en avoir joui avec tant d'attache et la douleur d'en être privé. Je mourrai, ah! la vie n'est donc qu'une ombre légère qui s'enfuit, la beauté qu'une fleur qu'un même jour voit flétrir; les richesses, le crédit, les honneurs, qu'un appui fragile, qu'un faible roseau qui se brise dans nos mains; la gloire, qu'un fantôme qui s'évanouit au moment où l'on croit le saisir; le monde, qu'une scène qui sans cesse varie, qu'une figure qui passe et nous emporte avec elle.

Ainsi, mes frères, ainsi pense quiconque médite sérieusement sur la certitude de la mort. Pour moi, je l'avoue, rien ne me frappe davantage, rien ne fait sur moi plus d'impression que lorsque je réfléchis sur ce caractère d'instabilité qu'ont toutes les choses humaines; lorsque je pense que la mort me les enlèvera, ah! je sens alors que mon cœur n'est pas fait pour elles. En vain nos passions frémissent, l'idée de la mort suffit pour les dompter : en vain le monde étale devant nous ses pompes, ses grandeurs et ses trésors; en vain il fait briller à nos yeux tous ses charmes, et pour nous attirer, il nous montre une carrière semée de fleurs; la seule pensée de la mort suffit pour dissiper tous ces prestiges. Celui-là, dit saint Jérôme, méprise aisément toutes choses, qui pense qu'il doit mourir : *Facile contemnit omnia, qui se cogitat moriturum.*

Disons donc avec saint Augustin : tout passe, afin de ne pas dire inutilement : tout est passé. Hé! de quoi s'agit-il, mes frères? de dix ans, de vingt ans de fortune et de plaisir; mais quand bien même on nous les garantirait, que seront-ils, que nous en restera-t-il quand ils seront écoulés, et qu'y a-t-il de si long dans ce qui doit finir. Tout passe, disons-le à toutes les choses qui nous flattent davantage, afin d'apprendre à les posséder comme ne les possédant pas, à en user comme n'en usant pas; tout passe, et nous n'avons point ici de cité fixe et permanente; je ne veux donc plus considérer la terre comme ma véritable patrie, je ne veux plus soupirer qu'après le ciel; je meurs d'avance à tout ce qui m'environne; oui, Seigneur, tous les jours je veux mourir à tout, me détacher de tout, puisqu'enfin tout doit un jour s'éclipser, s'anéantir et disparaître à mes yeux : et quel sera donc désormais l'objet de mon attente, si ce n'est vous, le Dieu de mon cœur et mon partage pour toujours?

Mais pour que je parvienne à vous posséder comme mon âme le désire, qui me donnera de souffrir de combattre avec force? quelle sera ma consolation, ma ressource dans ce lieu d'exil, dans cette vallée de larmes? Hé! qui peut mieux, mes frères, nous animer, nous encourager, nous consoler, que l'idée d'une mort certaine, principe de force comme de détachement!

Nous mourrons, et pourquoi donc nous effrayer à la vue des combats qu'il faut livrer, des obstacles qu'il faut surmonter, des passions qu'il faut vaincre? pourquoi nous laisser abattre par les travaux, les souffrances et les peines qui semblent partager le cours de notre vie? Ah! si elle devait durer toujours, si je devais toujours

combattre, toujours souffrir, sans doute alors mon courage ne serait point à l'épreuve d'une si triste destinée ; peut-être me serait-il permis de penser qu'il en coûte trop pour être vertueux? Mais non, rassure-toi, console-toi, mon âme, le Seigneur a mis un terme à tes souffrances. Le moment qui doit t'en délivrer est proche; il viendra cet heureux instant qui tarira la source de tes pleurs; il viendra te mettre en possession des vrais biens, et c'est alors, qu'après avoir moissonné dans les larmes, tu recueilleras dans la joie les doux fruits de ta patience et le prix de ta fidélité.

Que ceux-là craignent la mort, qui n'ont l'empressement que pour jouir des douceurs de la vie; qui, incapables de se faire aucune violence pour le ciel, bornent tous leurs désirs et toutes leurs espérances à la terre; dont la conscience souillée par de honteuses faiblesses, commence déjà en eux par des reproches amers, l'office redoutable du juge qui doit les condamner ; dont les mains vides de bonnes œuvres ne peuvent porter devant Dieu que des trésors de colère et d'iniquité ; voilà ceux pour qui la mort est à craindre, et pour qui même y penser est un tourment.

Mais pour vous, âmes fidèles, hé! quoi de plus consolant et de plus doux! Qu'est-ce donc en effet que la mort pour le juste? Ah! c'est la fin de son esclavage, c'est le moment de sa délivrance, c'est le port qui le met à l'abri des naufrages. Dans cette vie les périls sont continuels, les tentations sont inévitables, les chutes sont fréquentes. Dans cette vie le juste gémit de se voir comme assujetti à la vanité sans le vouloir, d'éprouver la révolte de ses sens, les ténèbres de son esprit, la faiblesse de son cœur, les impressions d'un monde toujours prêt à le séduire. Dans cette vie il est éloigné de Jésus-Christ son chef, il n'aperçoit son Dieu qu'à travers des ombres, il soupire après la bienheureuse espérance et l'avénement du Seigneur; mais pense-t-il à la mort? touche-t-il à ce dernier moment? y arrive-t-il? Ah! ses vœux vont être remplis; déjà une douce confiance succède à ses premières alarmes. Il tremblait autrefois, et maintenant le Seigneur le rassure; sa mémoire lui rappelle les périls qu'il a courus; mais elle lui rappelle en même temps ce que la grâce a opéré en lui pour le soutenir et le défendre. Il lui échappait, il est vrai, des faiblesses; mais il peut se rendre ce témoignage qu'elles étaient comme involontaires, et que sans cesse il travaillait à les réparer par les vives expressions de sa douleur, par l'austérité de sa pénitence, par un redoublement de ferveur et d'humilité. Il lui en coûte pour dompter sa chair et réprimer la violence de ses passions; mais qu'il se sait gré de ses efforts, et qu'il lui paraît doux d'avoir constamment porté le joug de Jésus-Christ! Les objets sensibles s'offraient souvent à lui sous les apparences les plus flatteuses; mais qu'il s'estime heureux de ne s'être pas laissé surprendre par leurs faux attraits, et de les avoir toujours vus du même œil dont il les voit dans cet instant!

L'ennemi de son salut tourne encore autour de lui comme un lion rugissant, il lui fait encore éprouver ses dangereux assauts; mais son âme toujours plus forte à mesure que son corps s'affaiblit, est inébranlable entre les mains du Seigneur qui la soutient.

Il va donc, ce juste, terminer sa course; il va sortir de ce monde. Eh! qu'y regrette-t-il? cette Babylone où il était exilé? Ah! c'est une terre qui dévore ses habitants; Jérusalem est sa patrie, et c'est là qu'il va jouir du vrai bonheur : les compagnons de son exil? ah! il les plaint, il gemit sur eux; mais le plus souvent, que lui offraient-ils? que la vue affligeante de leurs crimes, que des spectacles d'horreur, et si ce sont des justes, il ne s'en sépare que pour un temps : quelques moments de joie qui semblaient ici-bas adoucir ses peines? ah! il ne trouvait de vraies douceurs que dans une union étroite avec son Dieu, et c'est maintenant qu'il va puiser dans son sein des joies ineffables, des délices que l'esprit de l'homme ne peut comprendre ni raconter : l'usage de ses sens, les facultés de son corps? ah! ce n'étaient que des liens qui vont enfin se briser, son âme en sera plus libre, ses sentiments en seront plus vifs et plus purs; son corps n'était qu'une obscure prison, et des ténèbres il va passer à la lumière.

Sortez donc, âme fidèle, sortez de ce corps qui vous a retenue si longtemps captive. Voici l'Epoux qui s'avance, la couronne de gloire est entre ses mains; le cœur des anges, la troupe des martyrs et des vierges s'empressent pour vous recevoir. Oh! heureuse mort que celle du juste; ses yeux se ferment à toutes les créatures, il s'endort dans le Seigneur, et son dernier soupir est un soupir d'amour.

O mon Dieu! que telle soit ma mort, et qu'une mort si précieuse soit celle de tous ceux qui m'entendent. Ah! mes frères, vivons de la vie des justes, et notre fin sera semblable à la leur, et la pensée, la seule pensée de la mort sera pour nous une source de joie et de courage; et nous nous plaindrons seulement de ce que le Seigneur prolonge encore nos jours, et nous désirerons, avec saint Paul, que notre corps se détruise pour que nous soyons réunis à Jésus-Christ.

Quoi qu'il en soit, mes frères, de vos dispositions actuelles, pensez à la mort, rappelez-vous l'idée d'une mort certaine : vous, impie, elle vous éclairera sur la certitude d'une autre vie; vous, mondains, elle vous détachera de tous les biens, de toutes les fausses joies du siècle; vous, âmes fidèles, elle vous soutiendra, elle vous consolera; pensez à la mort, ô vous tous qui jusqu'ici n'en pouviez soutenir l'idée! Ah! n'y pas penser, est-ce donc se garantir de ses traits? est-ce en différer ou en affai-

blir les atteintes? est-ce donc enfin s'y préparer? Mais, pensez aussi à ce qu'elle a d'incertain, et les conséquences qui suivent de cette idée d'une mort incertaine, quant au temps où elle arrivera, achèveront de vous instruire. C'est ce qui me reste à vous montrer dans ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Nos jours, nos moments sont comptés; un décret immuable en a fixé le cours; et quel est-il? quel est ce terme prescrit, ce moment, le dernier de ma vie? Dieu le sait, et je l'ignore. Ici, la divine Sagesse jette sur l'avenir un voile impénétrable, et ne me laisse pour partage que mon incertitude. Mais, prenez garde, mes chers frères, c'est par cette incertitude même qu'elle a voulu nous éclairer, et du sein des ténèbres sort à nos yeux la plus vive lumière.

Il est certain que je mourrai, devons-nous en effet nous dire à nous-mêmes : donc si je suis malheureusement engagé dans l'état du péché, je dois travailler sans délai à sortir de cet état funeste; donc si je suis tiède et imparfait, je dois m'empresser à ranimer ma ferveur et à avancer dans les voies du salut; donc enfin, quand bien même je pourrais me flatter d'être maintenant du nombre des justes, je dois faire ensorte d'expier le plus promptement qu'il me sera possible les fautes que j'ai commises jusqu'ici, et celles que la fragilité humaine me fait commettre tous les jours. Développons ces vérités que nous offre l'idée de la mort considérée dans ce qu'elle a d'incertain par rapport à nous, elles sont dignes de toute notre attention.

Pécheur, qui vous endormez si tranquillement dans vos désordres, y pensez-vous? Il n'est point de moment où la mort ne puisse vous surprendre, et si elle vous surprenait, elle vous rendrait malheureux pour toujours; on n'est point sauvé en mourant dans l'état où vous êtes, et vous pouvez mourir à chaque instant; c'est peut-être ici votre dernière heure : et si ce l'était?.... Ah! une éternité de malheur! l'enfer est il donc si peu à craindre, que vous puissiez en courir le risque sans frémir? Comptez-vous sur la force de votre tempérament? Est-ce votre âge qui vous rassure? Insensé! apprenez donc une fois à être sage; croyez-en du moins une expérience de tous les jours; rappelez-vous tous ceux que la mort a enlevés sous vos yeux; combien avaient votre âge, vos forces; combien se flattaient comme vous au moment où ils ont été surpris! Hé! dans la jeunesse comme dans l'âge le plus avancé, est-il un seul point fixe où l'homme puisse compter sur la vie?

Qu'est-ce donc qui vous rassure encore? la miséricorde du Seigneur, qui attendra patiemment votre retour? Ah! mes frères, il est bon, il est miséricordieux sans doute, puisqu'il vous a attendus jusqu'ici, qu'il a différé de jour en jour la punition de vos iniquités, qu'il vous appelle encore à lui, peut-être pour la dernière fois. Il est miséricordieux, il est bon, et je voudrais graver dans vos cœurs le sentiment de sa bonté en traits de feu et d'amour; mais sa bonté doit-elle favoriser le crime? sa miséricorde sera-t-elle contraire à sa justice? et faudra-t-il qu'elle prolonge vos jours au gré de vos passions, afin de vous aider à multiplier vos outrages? Ne nous séduisons pas nous-mêmes; Dieu est bon, mais il est juste, mais il est fidèle dans ses menaces comme dans ses promesses, et il vous a annoncé que si vous ne veilliez sans cesse, il viendrait au moment où vous ne l'attendriez pas; il vous a avertis qu'il vous surprendrait, qu'il se ferait, à son tour, un sujet de dérision de votre mort; il vous a dit que peut-être alors vous le chercheriez, mais inutilement, et que vous mourriez dans votre péché. *Vado, et quæretis me*, etc. (*Joan.*, VIII, 21.)

Ainsi, mes frères, je veux bien que des accidents, devenus cependant trop ordinaires, ne tranchent pas tout à coup le fil de vos jours; mais enfin, étonnés tôt ou tard de vous voir arrivés à ce terme que vous croyiez encore si loin de vous, désolés de n'avoir pas mis plus d'intervalle entre la vie et la mort; effrayés de vous trouver comme suspendus entre deux éternités sans avoir eu le temps d'y penser, vous invoquerez Dieu dans ces derniers moments, et il ne vous écoutera pas; vous paraîtrez vous rapprocher de lui, et, par un juste châtiment, il s'éloignera de vous; vous donnerez de grandes marques de repentir et de conversion, et cependant, toutes sincères qu'elles vous paraîtront à vous-mêmes, elles seront pour le moins équivoques aux yeux d'un ministre éclairé, et presque toujours fausses au tribunal du souverain Juge. Vous pleurerez, vous gémirez, vous formerez des résolutions, vous commencerez même à réparer vos désordres : je promets, direz-vous, d'en effacer jusqu'aux moindres traces, si le ciel me donne de nouveaux jours; je promets.... Pécheur, ne promettez rien, et jugez maintenant du fond qu'on doit faire sur de pareilles assurances, par l'exemple de tant d'autres coupables, aussi pénitents en apparence, mais qui, à peine sortis du danger, ont repris, avec les forces de leur corps, leurs habitudes et leurs vices, et n'ont fait que confirmer davantage la vérité de ces paroles : Vous mourrez dans votre péché. *In peccato vestro moriemini.* (*Ezech.*, III, 20.)

Cessez donc de vous faire illusion, chaque jour vous pouvez mourir; mais l'entière conversion du cœur n'est pas l'affaire d'un jour, et surtout du jour de la mort, où la grâce, si souvent méprisée, semble, en quelque sorte, par le dernier abus qu'on en fait, agir plutôt contre nous que pour nous; où l'esprit, déjà affaibli par la violence des maux qui l'accablent, est d'ailleurs troublé par mille objets différents; où la volonté languissante et appesantie depuis longtemps par le goût des choses de la terre, n'a plus la force de former un vé-

ritable retour vers son Dieu. Et vous-mêmes, mondains, lorsque nous vous pressons de vous dépouiller de ces affections qui partagent votre cœur, et de ne plus rien aimer que selon Dieu et pour Dieu, vous nous le dites si bien que la conversion n'est pas l'affaire d'un jour, qu'elle a ses commencements et ses progrès! Grand Dieu! elle n'est pas l'affaire d'un jour, et vous en remettez le soin au dernier moment de votre vie! Ah! craignez, mes frères, craignez les tristes suites de vos délais; plus vous tarderez à convertir, à détruire vos penchants vicieux, et à chercher dans le sacrement de la pénitence, accompagné d'un sincère repentir, une prompte réconciliation, plus votre retour sera difficile, plus votre péril sera grand, plus vous vous exposerez à être surpris. Cependant, mes frères, ce n'est pas une fortune temporelle que vous courez risque de perdre; ce ne sont pas des avantages frivoles, des biens qui soient hors de vous et qui vous deviennent comme étrangers; c'est la félicité du ciel, c'est la gloire des saints, c'est votre salut, c'est votre âme, cette âme immortelle que rien ne pourra sauver quand une fois vous l'aurez perdue. Mais, hélas! je parle en vain à ces pécheurs obstinés, si vous-même, ô mon Dieu! ne faites briller à leur esprit cette vive lumière, l'idée de la mort toujours prête à les surprendre. Rappelez-leur à chaque instant ce motif; que votre voix, cette voix qui brise les cèdres, se fasse entendre à ces hommes rebelles; qu'elle imprime en eux le souvenir de vos menaces et de la profondeur de vos jugements; qu'elle les accompagne dans leurs désordres, les agite, les trouble, les glace d'effroi; qu'elle les poursuive sans relâche, et leur remette sans cesse devant les yeux le glaive d'un Dieu vengeur suspendu sur leur tête; qu'elle empoisonne ainsi leurs plaisirs les plus doux; qu'elle fasse plus encore, qu'elle les arrête sur le bord du précipice; qu'elle dompte leur résistance et les ramène sincèrement à vous.

Mais l'incertitude où nous sommes sur l'instant où nous mourrons ne doit-elle faire d'impression que sur ceux qui marchent à grands pas dans les voies de l'iniquité? n'en fera-t-elle autant sur vous, âmes faibles et languissantes, âmes tièdes et imparfaites? Hé quoi! ne suffit-elle pas pour vous éclairer sur le danger auquel votre tiédeur et votre indolence vous exposent? Si la mort vous surprenait dans l'état où vous êtes, n'auriez-vous rien à craindre? pourriez-vous paraître avec confiance devant Dieu? n'auriez-vous aucun compte à lui rendre de ses grâces et des moments qu'il vous a donnés? n'y a-t-il que les vices honteux qui nous ferment l'entrée du ciel? Cet esprit si rempli de lui-même, si vain, si sensible; cet esprit immortifié, inquiet et volage; cet esprit critique, jaloux, impatient, et tous les vices qui accompagnent la tiédeur, ne suffisent-ils pas pour nous perdre? Une vie tranquille et commode, une vie molle et voluptueuse, une vie dissipée et presque mondaine, quoique avec certains dehors de piété, en vérité, mes frères, est-ce donc là, je vous le demande, la vie d'un homme qui à chaque instant peut mourir?

Aussi, mes chers frères, quel est le témoignage que nous rend notre conscience? Ah! autrefois plus fidèles peut-être, nous envisagions la mort sans crainte; nous y pensions sans inquiétude; nous la voyions s'approcher avec joie; nous hâtions notre délivrance par nos vœux; tous nos désirs étaient pour le ciel. Aujourd'hui retenus par mille attaches secrètes, la seule idée de la mort nous trouble; nous n'osons la considérer d'un œil fixe, nous en écartons jusqu'au moindre souvenir; il nous importune et n'a plus rien pour nous que de triste et d'amer. Autrefois nous jouissions de la paix des enfants de Dieu; nous avancions, nous courions dans ses voies; la retraite, l'oraison, les exercices de la mortification chrétienne faisaient nos plus pures délices; nous étions remplis d'une sainte ferveur, et, secondant notre zèle, ô mon Dieu! vous répandiez sur nous l'onction la plus douce, vous nous rendiez facile tout ce que l'amour nous faisait entreprendre pour votre gloire. Aujourd'hui toutes les pratiques de piété nous paraissent pénibles; ce n'est plus qu'un reste d'habitude ou de crainte qui nous soutient dans nos œuvres; nous ne sentons point dans nous cet esprit qui les vivifie : et tant de relâchement, tant de tiédeur, tandis que nous pouvons ête surpris à chaque instant, n'est-ce donc pas assez pour nous faire trembler?

Ecrivez, dit le Seigneur, en parlant à son disciple bien-aimé, écrivez à celui qui gouverne l'Eglise d'Ephèse, et dans sa personne sans doute à tous ceux qui se trouvent dans les mêmes dispositions que lui : *Angelo Ephesi Ecclesiæ scribe.* (*Apoc.*, II, 1.) Voici ce que dit le Seigneur : Je sais quels sont vos œuvres, votre travail et votre patience; je sais que vous avez souffert pour mon nom, et que vous ne vous êtes pas découragé : *Scio opera tua* (*Ibid.*, 2); mais j'ai un reproche à vous faire; et quel est-il donc ce reproche, mes chers frères, et avec tant de vertu en apparence, de quoi Dieu peut-il encore se plaindre? Le voici : c'est que vous vous êtes relâché de votre première charité : *Charitatem tuam primum reliquisti.* (*Ibid.*, 4.) Et quel en sera le châtiment? âmes tièdes, écoutez et frémissez : si vous ne rentrez dans la pratique de vos premières œuvres, je viendrai bientôt à vous et j'ôterai votre chandelier de sa place : *Movebo candelabrum tuum de loco suo.* (*Ibid.*, 5.) Quel est le sens de ces paroles, mes frères? et n'est-ce donc pas comme si Dieu nous disait : je vous priverai de ma grâce parce qu'elle n'a pas fructifié en vous; je ne vous compterai plus au nombre de mes enfants, vous n'aurez point de place dans mon royaume, vous n'aurez point de partage avec mes saints? Et craignez que

ma colère n'éclate dans peu et ne vous surprenne lorsque vous y penserez le moins : *Venio tibi et movebo candelabrum de loco suo.*

Quelle menace, ô mon Dieu! qu'elle condamne notre présomption et notre lâcheté, et qu'elle fait bien voir qu'un cœur qui ne s'empresse pas à vous plaire et qui ne cherche pas à se rendre toujours plus pur, plus agréable à vos yeux, est un cœur que vous rejetez, parce qu'il est dès lors indigne de vous et qu'il abuse des moments que vous lui laissez. En effet, mes frères, une âme lâche est-elle bien propre à glorifier le Seigneur ? Entre-t-elle dans les vues de Dieu lorsqu'elle n'emploie pas les dons qu'il lui a faits à se rendre capable des vertus auxquelles elle aurait pu prétendre ? La vie lui a-t-elle été donnée pour une autre fin que pour l'employer à la plus grande gloire du Créateur, par un accroissement continuel dans les vertus qui pouvaient lui convenir ? Ah ! chaque jour nous impose une obligation nouvelle et devrait nous conduire à un nouveau degré de perfection. C'est sans doute ce qui faisait dire à saint Paul, quoiqu'il fût déjà dans des dispositions bien différentes de celles où nous sommes : je ne pense pas avoir atteint au but où je dois tendre ; mais mon unique soin est d'oublier ce que j'ai déjà fait pour m'avancer vers ce qui me reste à faire. Je cours sans cesse vers le bout de la carrière, vers la récompense qui m'est préparée. (*I Cor.*, IX, 24.) Si saint Paul parlait ainsi, que devons-nous dire, nous qui sommes si tièdes et si imparfaits? et quand nous le serions moins encore ! nous flatterons-nous de rester longtemps au même état?

Hélas! que de réprouvés qui ont été enfin précipités dans les enfers, mais dont les progrès dans le péché qui les a perdus ont été moins sensibles que les nôtres ! ils ont eu comme nous un temps de félicité et de ferveur ; peut-être même ont-ils été plus fervents et plus fidèles encore; comme nous ils se sont ralentis cependant, et il faut si peu de chose, ô mon Dieu ! pour retarder en nous les opérations de votre esprit et pour y affaiblir l'impression de la grâce ! Un désir déréglé, une passion immortifiée, une dissipation d'esprit, une aversion légère, un attachement trop vif, les ont conduits à des fautes plus considérables. La charité en a souffert, leurs passions se sont fortifiées ; elles ont préparé leurs chutes ? une occasion dangereuse les a trouvés faibles, la mort les a surpris dans leur infidélité, et maintenant, rongés par les plus cuisants remords, ils sont forcés de convenir qu'un défaut de vigilance, que le relâchement, a suffi pour les entraîner à leur perte.

Tel a été le sort de ces vierges folles dont parle l'Evangile ; elles ont négligé de se tenir prêtes pour l'arrivée de l'Epoux ; l'huile de la charité leur a manqué insensiblement ; l'Epoux est venu, et lorsqu'elles se sont présentées, elles n'ont entendu que ces paroles terribles : *Je ne vous connais pas.* (*Matth.*, XXV, 1-12.) Profitons de leur exemple, mes frères, puisque c'est Jésus-Christ lui-même qui s'en sert pour nous instruire. Sortons de notre assoupissement ; veillons, tenons-nous prêts ; ranimons notre ferveur, recouvrons par notre empressement ce que nous avons perdu par notre indolence. Hâtons-nous, tandis qu'il est jour encore ; après avoir marché en enfants dans les voies du Seigneur, parvenons, selon l'expression de l'Apôtre, à la plénitude de l'age, à la maturité de l'homme parfait, au degré de sainteté auquel Dieu nous appelle : la nuit viendra où nous ne pourrons plus travailler au grand ouvrage de notre sanctification : peut-être va-t-elle bientôt nous envelopper de ses ombres. Nous ne savons pas combien de temps il nous reste encore; et j'ajoute en dernier lieu que cette ignorance, que cette incertitude sur l'heure de notre mort doit éclairer les justes sur la nécessité d'expier promptement leurs fautes et de se purifier de plus en plus par les travaux de la pénitence.

Ici, mes frères, qu'il me soit permis de vous rappeler aux égarements de votre jeunesse ; vous en avez gémi, il est vrai ; Dieu vous a touchés par sa grâce, vous êtes devenus plus fidèles, et j'en bénis le Seigneur ; mais avez-vous pleinement satisfait à sa justice ? Vous aviez contracté envers lui des dettes immenses, les avez-vous acquittées ? Vous aviez outragé sa gloire, avez-vous fait en sorte qu'elle fut vengée autant qu'elle devait l'être ? Et quand bien même votre jeunesse n'aurait pas été marquée par des fautes grossières ; quand vous jouiriez de l'avantage inestimable d'avoir conservé au milieu des dangers du siècle, l'innocence du baptême et le précieux trésor de la grâce, toujours serait-il vrai qu'il vous échappe sans cesse de ces fautes que la faiblesse humaine fait commettre aux âmes les plus justes ? Vous n'êtes pas exempt de péché ; si vous le disiez vous vous séduiriez, vous-mêmes, et votre orgueil déposerait contre vous. Or, vous le savez, mes chers frères, rien de souillé n'entrera dans le royaume des cieux ; il faut donc que vos fautes, qui se multiplient à chaque instant, soient expiées dans ce monde ou dans l'autre ; dans ce monde, où l'exercice de votre liberté donne du mérite à vos moindres actions ; dans l'autre où les châtiments seront plus rigoureux, parce qu'ils n'auront pas été faits dans leur temps. Vous pouvez choisir maintenant entre ces deux voies d'expiation ; mais si la mort vous prévient au milieu de vos délais, si elle vous prive dans peu de ce choix qui vous est si favorable, ah ! quel dommage n'en recevrez-vous pas !

Pour vous le faire mieux comprendre, que ne puis-je vous découvrir pour un instant les abîmes où gémissent tant d'âmes qui n'ont pas encore été trouvées dignes de prendre place au festin de l'Epoux ! Que ne puis-je vous rendre visible un spectacle

aussi terrible! Elles soupirent, ces âmes infortunées, après le moment de leur réunion à la divinité, après le terme de leur délivrance.... Elles gémissent, parce que leur exil a été prolongé, qu'elles ne saluent que de loin les promesses, qu'elles en sont séparées pour des années, et peut-être pour des siècles. Mais elles soupirent au milieu des flammes; elles gémissent dévorées en quelque sorte par les impressions douloureuses que fait sur elles un feu vengeur qui expie lentement et comme à loisir, ce qu'une larme, ce qu'une aumône, ce qu'un jeûne, ce qu'une douleur bien légère, si on la compare avec la leur, aurait expié dans ce monde. Si Dieu leur donnait un seul des instants que nous perdons par une vaine indulgence pour notre prétendue faiblesse, par notre fausse délicatesse, je vous le demande, quel usage en feraient-elles?

Hé! quoi donc, attendrons-nous pour expier nos fautes, que nous ayons presque oublié toute la suite de nos longs égarements? que ne les apercevant plus que dans l'éloignement, ils cessent de faire sur nous les mêmes impressions de crainte et d'horreur, et que nous les regardions comme effacés aux yeux du Seigneur, parce qu'ils le seront en partie de notre souvenir? Attendrons-nous que notre délicatesse, notre éloignement pour toutes les pratiques pénibles se soit accru par nos délais; que l'âge ait diminué nos forces; qu'il ne nous reste plus qu'une santé faible et languissante qui ne nous permette d'autre soin que celui de la ménager, de la soutenir et de la réparer? Attendrons-nous?... Hé! mes frères, à quoi m'arrêté-je? Attendrons-nous le moment imprévu qui doit terminer notre vie? Ah! profitons sans délai des instants qui nous restent pour embrasser les exercices de la pénitence, et pour la faire régner non-seulement dans notre âme, mais dans les membres de notre corps, afin que, comme il a servi à l'iniquité, il serve à la ju tice.

Mais si Dieu, mes frères, semblable à un père tendre qui châtie de sa propre main l'enfant qui lui est cher, daigne prendre soin lui-même de nous purifier dès cette vie par le feu des tribulations, ah! que nos soins, que tous nos soins se portent alors à recevoir avec la soumission la plus parfaite les afflictions qu'il daigne nous ménager dans sa miséricorde. Que savons-nous si une occasion si précieuse reviendra jamais? que savons-nous même, dans le cas où nous la négligerions, si nous ne gémirions pas dans peu, mais trop tard, de n'en avoir pas profité?

En un mot, ayons sans cesse présente à l'esprit l'idée de la mort, et à son flambeau puisons toutes les clartés dont nous avons besoin. Ce qu'elle a de certain nous éclairera sur la certitude d'une autre vie, sur le détachement qu'exige la vie présente, sur les motifs de force et de consolation que la pensée de la mort offre à l'âme fidèle. Ce qu'elle a d'incertain nous éclairera sur la nécessité d'agir, comme si nous n'avions pour toute ressource que l'instant dont nous jouissons, et de vivre comme nous voudrions avoir vécu si nous touchions à nos derniers moments.

Dites-moi, mes chers frères, et je finis par cette réflexion, qu'elle impression ferait sur vous le prodige qui frappa Balthazar, roi de Babylone, si dans ce moment vous aperceviez une main céleste qui traçât sur les murs de ce temple l'arrêt de votre mort, quel empressement n'auriez-vous pas à mettre ordre à votre conscience? hélas! cet arrêt est peut-être écrit dans le ciel pour un temps bien prochain, peut-être dans peu de jours, dans peu d'heures Dieu vous redemandera-t-il votre âme! peut-être m'a-t-il chargé de l'annoncer à quelqu'un d'entre vous! Mais si le terme est différé pour vous tous, mes frères, ce que je demande au ciel du plus profond de mon cœur, si le délai doit contribuer à votre salut, ah! du moins n'abusez pas de la patience de Dieu à votre égard; et puisque nous ignorons l'heure de notre mort, n'en soyons que plus attentifs à veiller sans cesse sur nous-mêmes, afin de pouvoir paraître avec confiance devant le Fils de l'Homme, et en recevoir la récompense éternelle que je vous souhaite.

SERMON II.

Pour le premier dimanche de Carême.

SUR LA PÉNITENCE.

Convertimini, et agite pœnitentiam. (*Ezech.*, XVIII, 30.)

Convertissez-vous, et faites pénitence.

Qui n'admirera, mes frères, la bonté de notre Dieu et l'étendue de ses miséricordes? Régénérés dans les eaux du baptême, nous avons oublié la grâce de notre adoption, nous avons profané les mérites de Jésus-Christ, nous avons foulé aux pieds le sang de la nouvelle alliance: peut-être même plus d'une fois, admis au sacrement de la réconciliation, avons-nous abusé des paroles de paix que nous ont portées ses ministres! plus d'une fois avons-nous violé les promesses que nous lui avions faites de lui être plus fidèles! Ah! s'il n'eût écouté que sa justice, il nous eût perdus pour toujours; mais il est le Dieu bon, qui ne veut pas que le pécheur périsse. Si ingrats, si coupables, mes frères, que vous soyez à ses yeux, votre âme lui est chère encore; pour la sauver il redouble ses instances, il gémit au fond de votre cœur, il élève la voix, il me rend l'interprète de ses desseins sur vous, et vous appelle à la pénitence.

Mais, toujours ennemis de ce qui vous contraint, quels prétextes n'allez-vous pas opposer pour vous dispenser de la faire! Toujours aveugles sur ce qui vous intéresse le plus, quelles illusions du moins n'allez-vous pas vous former pour en adoucir les

trop justes rigueurs! Détruire ces prétextes, pour vous faire mieux sentir la nécessité de la pénitence ; dissiper toutes ces illusions, en établissant les caractères qu'elle doit avoir pour être sincère : c'est ce qui fera le partage de ce discours.

Que manquerait-il aujourd'hui à mon ministère pour vous le rendre utile? le choix du sujet que je traite. Mais vous comprenez sans doute qu'il n'en est pas de plus important; le zèle du ministre qui vous parle ; ah! je l'avoue, mon zèle n'est point ce qu'il devrait être. Avec plus d'ardeur il aurait bien plus de force pour persuader. Cependant, mes frères, quel qu'il soit, il dévore mon cœur ; et qu'y a-t-il que je ne fisse pour vous toucher? que manque-t-il donc encore? la disposition de votre âme. Ah! du moins écoutez-moi, fixez votre attention; il s'agit ici de tout pour vous, puisqu'il s'agit de vous sauver. Mais ce qui nous est nécessaire par-dessus tout, ô mon Dieu ! c'est le secours de votre grâce. La grandeur de vos miséricordes nous le fait espérer; et pour l'obtenir, nous l'implorons par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsque je viens, mes frères, vous inviter à la pénitence, je ne parle pas seulement de celle qui afflige le corps. Je la prends ici, dans toute son étendue, pour celle qui tout à la fois change le cœur et mortifie les sens; qui réunit et les actes extérieurs de satisfaction pour le péché, et la conversion intérieure qui en est l'âme. Mais, pour éluder à cet égard la loi que Dieu impose aux pécheurs, quels prétextes notre lâcheté ne nous suggère-t-elle pas? Prétextes du côté de la pénitence, prétextes du côté de Dieu, prétextes pris de nous-mêmes; voilà ce qu'il faut combattre pour lever tous les obstacles que les passions qui nous captivent peuvent mettre à notre retour. Premièrement, prétexte pris du côté de la pénitence: elle est trop difficile: et moi, je réponds au pécheur qui s'y refuse, qu'elle est nécessaire, que cette nécessité absolue doit triompher de la difficulté qu'il y rencontre, et que si elle a ses peines, elle a aussi ses charmes et ses douceurs.

Tout la prêche à l'homme infidèle. Dieu y assujettit Adam après sa chute. Il a péché, et le repentir, les travaux, la douleur et les larmes deviennent son partage; ses malheureux enfants, souillés par le crime de leur père, sont soumis à la même loi. Ont-ils des fautes personnelles à expier? l'engagement qu'ils contractent à cet égard est plus indispensable encore, et les divines Ecritures le leur rappellent sans cesse. Ici ce sont les prophètes qui leur ordonnent de revenir à Dieu dans le jeûne, dans le deuil, dans le cilice et dans la cendre ; là, c'est le Sage qui nous avertit que, si nous ne faisons pénitence, nous tomberons entre les mains du Seigneur. J'ouvre l'Evangile, et tantôt je crois entendre la voix de Jean-Baptiste, qui, du fond d'un affreux désert, fait retentir les rives du Jourdain du son de ces paroles : *Faites pénitence, car le royaume de Dieu est proche* (*Matth.*, IV, 17); tantôt c'est Jésus-Christ lui-même qui nous dit que si nous ne faisons pénitence, nous périrons tous. Ses apôtres ne se répandent parmi les nations, que pour leur tenir le même langage. Enfin les Pères de l'Eglise et l'Eglise entière nous font envisager la pénitence comme un baptême, laborieux il est vrai, mais qui est la seconde planche et l'unique ressource qui reste au pécheur après son naufrage.

Ainsi l'ont considérée cette foule innombrable de pénitents qui se sont succédé d'âge en âge. Lisez les livres saints; parcourez, mes frères, les annales du christianisme ; vous verrez des villes, des nations entières, s'empresser à fléchir par la pénitence le Dieu saint que leurs crimes avaient irrité. Vous verrez les Israélites, à la voix de Moïse, crier vers le Seigneur, gémir sur leurs offenses, et n'obtenir le pardon de leur infidélité que par la force de leur repentir. Vous verrez les Ninivites, à la prédication de Jonas, ordonner un jeûne public, quitter leurs voies corrompues, et, par de dignes fruits de pénitence, apaiser le Seigneur, dont le bras était levé pour les punir; vous verrez le Roi-Prophète manger son pain avec la cendre, et mêler son breuvage avec ses larmes ; Manassès baiser ses fers, et les recevoir comme la juste punition de ses iniquités; Théodose tomber aux pieds d'Ambroise, frapper son front, arroser la terre de ses pleurs, et se soumettre, aux yeux de tout son peuple, à la loi qui lui est imposée. Vous verrez, dans les beaux jours de l'Eglise, des anachorètes peupler les montagnes et les déserts, fuir le monde qui les avaits séduits, et étonner l'univers par les pieux excès de leurs austérités. Qui les contraignait à ces saintes rigueurs? la nécessité de faire pénitence, la pensée toujours présente des péchés qu'ils avaient commis, et de l'obligation indispensable où ils étaient de les réparer ; le souvenir des biens qu'ils avaient perdus, et celui des supplices auxquels la justice du souverain Etre les avait condamnés.

Mais vous, mes frères, qui trouvez la pénitence trop difficile, avez-vous donc moins à craindre qu'eux tous? et vous est-elle moins nécessaire à vous qui avez abusé de tous les dons que le Seigneur vous a faits? à vous, dont les premiers pas ont été des chutes, dont les crimes se sont multipliés avec les années ; dont la vie n'est qu'un tissu d'infidélités plus ou moins sensibles, mais, hélas! toujours trop réelles? Ah! quelque difficile que la pénitence puisse vous paraître, opposez cette difficulté qui vous effraye, opposez-la à la perte de votre salut. Comparez ce qu'il vous en coûterait aujourd'hui pour vous convertir et expier vos fautes, à ce qu'il vous en coûtera un jour pour ne pas avoir profité du temps qui

vous est donné ; descendez en esprit dans les enfers : voyez-y des yeux de la foi la place que vos déréglements vous y ont déjà marquée, et méditez la rigueur des tourments qui vous sont réservés pour toujours, si vous mourez impénitents. O enfer ! ô éternité ! nous permettrez-vous encore de trouver trop amères les larmes et les austérités de la pénitence ?

Hé ! devrait-elle donc vous paraître si pénible à vous qui gémissez depuis si longtemps sous le poids de vos iniquités ! elles sont pour vous comme un fardeau que vous ne pouvez plus porter : elles vous ont rempli de trouble, et vos plaisirs même vous sont devenus à charge ; votre conscience vous livre de continuels assauts ; elle nourrit dans votre âme un ver qui la ronge et la dévore. De tous côtés vous ne découvrez que des causes d'horreurs et des sujets de tristesse ! que votre condition est déplorable ! Vous avez perdu votre âme ; vous êtes sous l'esclavage du démon ; le monde vous joue, vos passions vous tyrannisent, l'idée de la mort, toujours prête à vous surprendre vous effraye ; la pensée d'un avenir qui ne sera que trop présent un jour, vous accable, Dieu lui-même vous châtie dans sa colère ; il appesantit sa main sur vous, et, dans cet état, pouvez-vous bien encore vous plaindre de l'amertume du remède qui vous est offert ? Hélas ! vous en convenez vous-même dans mille instants, vous le dites tous les jours : qu'ils sont heureux ceux qui ont enfin secoué le joug de leurs passions, qui ont fait un éternel divorce avec le monde et les vains plaisirs, qui vivent sous l'empire du Seigneur, et ne se souviennent de leurs fautes que pour le contraindre à les oublier ! n'aurez-vous donc jamais la force de les imiter ?

Ah ! qu'il est bien vrai que, comme le dit Tertullien, la pénitence est la félicité de l'homme pécheur ; c'est elle qui va vous rendre la paix et le calme de la conscience, cette paix qui surpasse tout autre sentiment, tout autre bien, et sans laquelle il ne peut y avoir nul bien, nul vrai plaisir pour vous. C'est elle qui va vous remplir de la joie du Saint-Esprit, joie ineffable que vous goûterez jusque dans vos larmes ; par elle vous vous sentirez soulagé, consolé. Vous trouverez, comme saint Augustin, le plaisir le plus doux à renoncer à tout ce qui vous avait charmé. Dieu répandra sur vos peines toute l'onction de sa grâce, et elles vous seront d'autant moins sensibles que votre pénitence sera plus austère. C'est elle enfin qui vous fera entrer en grâce avec le Seigneur, qui vous mettra à couvert de la rigueur de ses jugements, et qui le forcera, pour ainsi parler, à changer l'arrêt qu'il avait porté.

O pénitence ! ô vertu salutaire ! de quels avantages n'êtes-vous donc pas la source, et quels charmes ne nous offrez-vous pas ! Vous brisez les liens du péché ; vous guérissez les plaies qu'il a faites à notre âme ; vous y rétablissez l'image de la Divinité qu'il y avait effacée ; vous nous ouvrez les trésors de la grâce et les portes du ciel, qu'il nous avait fermées ; vous ranimez l'espérance de ceux que leur chute avait abattus.

O mon Dieu ! nous ne dirons donc plus qu'elle est trop pénible ; c'est votre joug, et pour vous plaire, nous voulons le porter tout entier. Votre amour va nous le rendre doux et facile. Seigneur, voyez nos désirs ; que votre secours soulage enfin notre faiblesse : grand Dieu ! terminez le combat que la nature forme en nous ; fixez nos résolutions ; rompez nos chaînes ; délivrez-nous de nos crimes, et que nous ne trouvions plus de douceur qu'à les réparer.

Ah ! mes frères, qui peut-être dans ce moment éprouvez les impressions de la grâce, au nom de Jésus-Christ, au nom de celui qui vous les a méritées, ne souffrez pas qu'elles vous deviennent inutiles. Quittez les soins qui vous agitent ; renoncez à des plaisirs qui ont fait jusqu'ici votre tourment ; cessez d'être malheureux dans ce monde, et de vouloir l'être dans l'autre pour toujours ; armez-vous de force, et ne cherchez plus de nouveaux prétextes à votre impénitence.

Car hélas ! tels sont encore les obstacles que le pécheur oppose, des prétextes du côté de Dieu : il ne veut pas, dit-on, nous perdre sans ressource, et il sera toujours temps de retourner à lui. O mon frère ! c'est parce qu'il ne veut pas vous perdre, qu'il exige que vous profitiez sans délai de ses miséricordes. Dieu ne dit pas que, parce qu'il est bon, il vous laisse tout le temps que vous pouvez désirer pour pécher ; mais il vous dit que s'il dissimule vos fautes, s'il prolonge vos jours, c'est uniquement pour vous rappeler à la pénitence ; il vous avertit de le chercher tandis que vous pouvez le trouver encore, de ne pas différer de vous convertir à lui ; il accable de tout le poids de sa malédiction celui qui, selon l'expression du Sage, pèche en espérance.

Eh ! quel espérance, quelle confiance, mes frères, que celle qui n'aboutit qu'à tenter Dieu et à fomenter l'impénitence de l'homme ! Quelle confiance, qui n'oppose aux bontés du souverain Etre que la plus noire ingratitude ! Injustes que nous sommes, abuserons-nous toujours de ce qu'il y a dans ses voies de plus touchant par rapport à nous ! Quoi ! parce que Dieu est bon, faudra-t-il que vous en deveniez plus coupables ! Ah ! sa bonté doit être le plus pressant motif de votre repentir ; et si vous ne répondez pas à cette bonté si attrayante pour vous, c'est le mépris que vous en faites qui doit vous alarmer davantage.

Pécheur, qui vous séduisez vous-même, vous prétendez qu'il sera toujours temps de retourner au Seigneur. Mais savez-vous au juste quelles sont les bornes de votre vie ? Avez-vous fait un pacte avec la mort ? Ecoutez ce que vous dit le prophète : Dieu rompra ce pacte ; il détruira cette alliance

trompeuse, et vous vous apercevrez trop tard que vous ne vous êtes appuyé que sur le mensonge. (*Isa.* XXVIII, 18.) Ignorez-vous d'ailleurs, que, comme le dit saint Bernard, le péché qui n'est pas effacé par la pénitence est comme un abîme qui attire un autre abîme; que l'entendement s'obscurcit de plus en plus; que les passions deviennent toujours plus vives, la chair plus rebelle, la volonté plus faible? Comment donc pouvez-vous espérer d'avoir un jour plus de force pour vous convertir et pour embrasser les exercices de la pénitence? Quoi qu'il en soit, mes frères, de cette conversion, de cette pénitence, que vous renvoyez à l'avenir, vous êtes du moins contraints d'avouer que vous multipliez vos péchés dans l'espérance que Dieu vous fera la grâce de vous en repentir un jour; en vérité, n'est-ce pas là vous jouer de Dieu et de vous-mêmes? montrez moi, dans le détail de vos affaires temporelles, une seule action que vous ayez faite dans la ferme espérance de vous en bien repentir. O hommes! ne serez-vous donc si aveugles et si inconséquents que lorsqu'il s'agira de Dieu et de votre salut!

Eh quoi, Seigneur! faut-il ici tant de délibérations, tant de délais? devons-nous craindre si fort de nous rapprocher de vous? N'est-ce pas là notre plus précieux avantage, notre unique intérêt? Et que nous resterait-il, ô mon Dieu! si nous venions à vous perdre pour toujours? Ah! puisque vous daignez encore user de bonté à notre égard, nous ne laisserons pas échapper le moment précieux que votre miséricorde nous a ménagé.

Cependant vous balancez, mon frère! eh! qui peut vous arrêter? Est-ce maintenant la justice de Dieu qui vous retient, et vous en ferez-vous un nouveau prétexte pour demeurer impénitent? Direz-vous, comme Caïn : Mon iniquité est trop grande pour pouvoir en obtenir le pardon? Dieu a détourné de dessus moi ses regards; je ne puis rien sans le secours de sa grâce, et sa grâce me manque, parce que j'y ai été trop longtemps infidèle. Ah, mon frère! vos péchés, quelque grands, quelque nombreux qu'ils soient, ne sont pas encore montés à leur comble, si vous n'y ajoutez pas le plus affreux de tous les crimes, qui est le désespoir. Quelle injure ne feriez-vous pas à votre Dieu, à ce Dieu dont la miséricorde surpasse la justice, dont les pensées sont des pensées de paix, et qui ne demande qu'à vous pardonner! à ce Dieu qui s'attendrit sur nous comme un père sur ses enfants; qui est venu appeler, non les justes, mais les pecheurs; qui ne veut pas la mort de l'impie, mais qu'il se convertisse et qu'il vive! Ah! c'est lui qui, d'un roi homicide et adultère, fait un roi pénitent; qui a jeté sur Pierre un regard favorable; qui de Paul persécuteur a fait un apôtre; qui a justifié le publicain accablé sous le poids de ses iniquités; qui a pénétré des sentiments les plus vifs de componction et de douleur une pécheresse publique, et en a fait une amante fidèle.

Sa grâce vous manque, dites-vous? quel est ce langage, mon frère? Quoi! Dieu veut que vous quittiez le péché, et vous seriez contraint d'y persévérer! il vous ordonne de retourner à lui, et il vous refuserait son secours sans lequel vous ne pouvez obéir à ses préceptes! il vous fait un devoir indispensable de la pénitence, et il vous rendrait impossible l'obéissance à sa loi! Est-ce un Dieu ou un tyran que vous adorez? Ah! mon frère, c'est une idole que vos passions vous ont faite.

Sa grâce vous manque. Ah! il a donc mis le sceau à ses vengeances? Il ne vous abandonnerait pas entièrement s'il voulait encore vous sauver. C'en est donc fait, il vous a frappé d'anathème; votre sort est décidé; le ciel vous est fermé pour toujours; l'enfer est votre partage, vous n'êtes plus qu'un réprouvé. Grand Dieu! et vous ne frémissez pas? et vous ne retombez pas avec horreur sur vous-même? et vous pouvez encore soutenir la lumière du jour? et vous ne demandez pas à la terre qu'elle s'ouvre pour vous engloutir dans son sein? et c'est cette idée fatale qui vous console, qui vous rassure, que vous aimez à faire valoir comme une excuse à votre impénitence? Encore une fois, que votre passion vous rend insensé!

La grâce vous manque : ah! mon cher frère, que de preuves qu'elle ne vous manque pas! Rentrez dans votre cœur : ces alarmes, ces remords que vous éprouvez, ces inquiétudes qui vous déchirent, ce mécontentement secret que vous ressentez jusque dans les plaisirs et les joies du monde, ce vide affreux qui succède à leur ivresse, ces peines que Dieu vous ménage, ces coups réitérés dont il vous a frappé, ce reste de foi qui vous amène dans nos temples; ces sollicitations si vives, si pressantes, que peut-être même Dieu forme en vous dans cet instant, ne sont-ce pas là des grâces? Hélas! tout parle autour de vous des faveurs spéciales dont Dieu vous comble. Ingrat! vous êtes le seul qui ne vous en aperceviez pas. Comment donc osez-vous dire que la grâce vous manque? Ah! c'est que vous en voudriez une qui triomphât de vous malgré vous-même, qui aplanît devant vous toute difficulté, qui ne vous laissât aucun obstacle à vaincre, aucune opposition à surmonter; et ce n'est pas ainsi que Dieu a résolu de vous sauver. Ce n'est pas à votre liberté qu'il en veut, c'est à votre cœur. Ce n'est pas pour vous contraindre qu'il agit sur vous, c'est pour vous attirer, vous amollir, vous toucher; il vous aidera à lui faire le sacrifice qu'il exige; car vous ne pourriez pas le faire sans lui : il vous rendra douce la pénitence que vous lui devez; mais pour vous y résoudre, pour l'entreprendre, pour briser vos fers, il faut qu'il vous en coûte, et vous ne devez pas vous attendre à être victorieux sans avoir combattu. C'est ainsi qu'Augustin fut vainqueur,

et c'est au même prix que vous est réservée la victoire.

Ne dites donc plus que la grâce vous manque; mais dites plutôt que c'est vous qui faites violence à Dieu pour vous perdre, tandis qu'il fait tous ses efforts pour vous sauver; dites encore, j'y consens. que votre résistance opiniâtre, que votre infidélité continuelle, et marquée d'un caractère si noir, affaiblissent cette grâce de jour en jour. Mais reconnaissez en même temps que c'est une raison de plus pour profiter avec empressement de celle qui vous reste; et puisque nous avons du moins la grâce de prier, redoublons nos gémissements, crions vers le Seigneur. Du fond de l'abîme où nous sommes, disons-lui, et dites-lui avec moi, dans l'amertume de votre cœur: O mon Dieu! il est vrai, j'en ai fait assez pour lasser votre miséricorde, si elle n'était pas infinie; mais je sais combien elle est grande envers ceux qui ont recours à vous; je sais que quelqu'irrité que vous soyez, au milieu même de votre colère, vous vous souvenez toujours de votre clémence; je sais que vous êtes mon Dieu, le Dieu qui nous sauvez. O mon Dieu! ayez donc pitié de moi, effacez mes iniquités, je les reconnais devant vous, et j'en conçois toute l'énormité. C'est un nouveau baptême que je vous demande; lavez-moi comme avec de l'hysope, et mon âme recouvrera cette première blancheur, ce premier éclat qu'elle a perdu; mes os, troublés par la violence des maux que le péché m'a faits, reprendront leur première vigueur et tressailleront d'allégresse; ma langue publiera vos louanges, j'instruirai les pécheurs des prodiges de bonté que vous aurez opérés en moi. Frappés de ces merveilles, ils vous béniront, ils vous offriront avec moi, non pas de vains holocaustes, mais le sacrifice de leur cœur. Vous ne rejetterez pas, Seigneur, ce cœur brisé, ce cœur contrit et humilié; vous ne vous rendrez pas sourd à ma voix; ce n'est pas moi seulement qui vous prie, c'est Jésus-Christ, c'est votre Fils, c'est son sang adorable qui vous prie en moi et pour moi.

Ah! mes frères, puisque ce sang a été répandu pour nous, espérons; il ne nous sera pas inutile si nous voulons en recueillir les fruits; tout nous y invite; déjà il ne vous reste plus de prétextes du côté de la pénitence ni du côté de Dieu. Mais, hélas! n'en trouvez-vous pas encore en vous-mêmes?

Ma situation m'embarrasse, dites-vous, je suis dans des circonstances délicates, dans des occasions critiques qui ne me permettent pas de quitter de certaines habitudes, de rompre de certains engagements criminels, et de faire pénitence, sans renoncer au monde, à mon état, à ma fortune, et à tous les avantages que je possède au milieu du siècle.

Si ce que vous objectez est vrai, mes frères, si les circonstances sont telles que la pénitence et votre salut vous deviennent comme impossibles en restant dans l'état où vous êtes, ah! sans doute, il faut tout entreprendre pour vous sauver; fuyez le monde dès qu'il ne peut que vous perdre; sacrifiez vos biens, vos honneurs, votre crédit, dès que ces choses sont devenues pour vous un sujet de perte presque inévitable; coupez la main, retranchez le pied, arrachez l'œil qui vous scandalise; il vaut mieux entrer dans le royaume des cieux sans titres, sans dignités, sans richesses, que d'en être exclu pour toujours, après avoir été riche, élevé et puissant sur la terre. Hé! le salut ne mérite-t-il pas bien tous les sacrifices que vous pourriez lui faire? Lui seul peut vous tenir lieu de tout le reste, et bien au-delà; rien, au contraire, ne peut vous tenir lieu du salut, si une fois vous l'avez perdu.

Mais, d'un autre côté, si vous êtes dans la situation où Dieu vous veut, et où lui-même vous a placés, pourquoi serait-elle un obstacle à votre changement? Est-il donc nécessaire pour que vous fassiez pénitence, que vous alliez vous ensevelir dans un désert? Ne peut-on être pénitent au milieu du monde? David l'a été sur le trône. Elevez-vous au-dessus du respect humain, méprisez les vains discours des hommes, livrez-vous hautement et sans crainte à tout ce que la religion exige de vous, et vous ferez taire la critique, vous confondrez les libertins, vous ferez cesser le scandale que vous causiez aux faibles, vous consolerez les hommes sages et vertueux, et parmi les mondains eux-mêmes vous forcerez ceux qui vous connaîtront à vous louer, à vous estimer, et peut-être à vous imiter.

En ai-je dit assez, mes frères, et me reste-t-il encore quelque prétexte, quelque illusion à combattre? Hélas! il en est une, la plus dangereuse de toutes, et qui suffirait seule pour arrêter tout le fruit du zèle que m'inspire le désir de votre salut; c'est celle qui vous ferait croire, mes frères, que ce n'est point à vous que ce discours s'adresse, et que vous n'êtes pas de ces pécheurs qui ont besoin de conversion et de pénitence.

Hé quoi donc! êtes-vous en effet de ces âmes timorées que l'ombre du péché effraye, qui pèsent toutes leurs actions au poids du sanctuaire, qui ne connaissent d'autre règle que la loi du Seigneur, d'autre bien que celui de lui plaire, d'autre mal que celui de l'offenser? Ou plutôt n'êtes-vous pas de ces personnes qui ne s'effrayent de rien; qui ne se font aucun scrupule de violer, sous de vains prétextes, les lois de Dieu et de son Eglise; qui ont toujours mille raisons apparentes que leur passion leur fournit pour justifier leur conduite; qui se font mille règles particulières pour autoriser leurs désordres; qui se reposent sur l'exemple du grand nombre; qui se rassurent sur ce qu'elles ne donnent pas dans de grands excès, dans des excès hon.

teux, même au jugement des hommes ; qui se partagent entre les exercices de la religion et les amusements du siècle, et passent successivement des uns aux autres, le matin dans nos temples, et le soir sur nos théâtres ou dans les assemblées profanes? Ah ! dès lors, aveuglés comme vous l'êtes par les préjugés du monde, comment pouvez-vous dire que vous n'avez pas besoin de pénitence? Mais examinez-vous devant Dieu, et vous verserez sur vos égarements les larmes les plus amères.

Je demande, en second lieu, êtes-vous de ces personnes qui dans leur piété sont douces, compatissantes, charitables, bonnes, indulgentes sur les faiblesses de leurs frères? ou bien, n'êtes-vous pas, en genre de piété, de ces caractères difficiles, chagrins et bizarres, intraitables, qui font le supplice des autres et leurs propres tourments.

Je demande encore, avez-vous un esprit vraiment humble, qui ne cherche point les préséances, qui ne s'offense point, qui ne s'irrite point d'un manque d'attention et de déférence; car enfin point de christianisme sans humilité! Avez-vous un esprit humble, c'est-à-dire, mes frères, n'êtes-vous pas de ces personnes qui, en matière de religion, se piquent d'une prétendue force d'esprit, veulent juger, décider, prononcer; qui s'élèvent contre toute autorité légitime, ou qui se la figurent à leur gré, et qui donnent toujours de prétendues raisons de leur infidélité?

Je demande enfin, n'êtes-vous pas de ceux qui dans leur dévotion mêlent trop de délicatesse, trop de facilité à satisfaire leurs goûts et leurs penchants, comme si l'on pouvait être chrétien et mener une vie aisée, sensuelle et commode; de ceux qui n'ont pas répondu aux grâces du Seigneur, et qui au lieu de croître sans cesse en charité et en vertu, deviennent de jour en jour plus tièdes, plus lâches et plus faibles?

Eh! mes frères, avec des dispositions aussi contraires au salut, à qui donc renverrons-nous la pénitence, si nous ne nous croyons pas obligés de la faire? sera-ce à ces âmes fidèles, à ces vierges pures que déjà on a vu mourir dès leur plus tendre jeunesse au monde et à elles-mêmes, et dont la vie est une mort continuelle? Sera-ce à ces héros du christianisme, à ces religieux fervents qui se renferment dans les cloîtres? Ah! les plus justes d'entre eux la font cette pénitence que vous rejetez. Les plus grands saints l'ont faite. Sans cesse ils s'accusaient devant Dieu, ils châtiaient leur corps, ils domptaient leur sens et croyaient toujours avoir de nouvelles faiblesses à pleurer et de nouvelles fautes à expier. Et nous, pécheurs, nous prétendrons encore ne pas avoir besoin de pénitence et de conversion? Ah! mes frères, cessons de tromper nos âmes, comme parle le prophète (*Jerem.*, XXXVII, 8); n'attendez pas au dernier jour à recevoir la véritable lumière qui doit dissiper notre aveuglement et confondre tous nos vains prétextes. Alors Jésus-Christ s'élèvera contre le pécheur impénitent. Alors sa croix, brillant du plus vif éclat, ne laissera plus aucune excuse aux âmes lâches et faibles. Regarde, dira le Sauveur du monde, regarde l'instrument de ton salut; vois ce qu'il m'en a coûté pour réparer tes offenses, et ce qu'il devait t'en coûter à toi-même pour les expier. Regarde ce calice dont j'ai bu toute l'amertume, ces épines qui ont couronné mon front, ces fouets qui ont déchiré mon corps, ces clous qui ont percé ma chair, ces plaies qui ont fait couler mon sang. N'ai-je donc tant souffert que pour autoriser ta mollesse? Souviens-toi de mes humiliations, de mes douleurs, de mes larmes, et oppose-les à tes vanités, tes joies et tes plaisirs. Membre délicat sous un chef couronné d'épines, va donc expier par des supplices éternels ce que tu ne voulais pas effacer dans le temps par tes austérités et par tes pleurs. Prévenons, mes frères, un arrêt si terrible; faisons pénitence, puisqu'enfin elle est d'une nécessité indispensable pour nous; mais surtout apprenons à la bien faire, c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Lors même que l'on semble reconnaître combien la pénitence est nécessaire, que d'illusions ne forme-t-on pas pour en adoucir la rigueur? Illusions déplorables que je ne puis mieux détruire qu'en établissant les véritables caractères que la pénitence entraîne après elle, et qui consistent à détester le péché, à le quitter, à le réparer.

Premier caractère : la douleur et la haine du péché. Non, mes frères, pour se convertir et faire pénitence, ce n'est pas assez, comme se le figurent tant d'hommes que nous voyons se disposer froidement à se réconcilier avec Dieu, ce n'est pas assez de se présenter devant ses ministres et d'avouer qu'on a péché; il faut encore en gémir dans l'amertume de son cœur, il faut en concevoir la douleur la plus vive, il faut haïr, détester les fautes qu'on a commises; haine qui doit être surnaturelle dans son principe comme dans ses motifs : car, prenez garde, mes frères, puisqu'elle nous justifie aux yeux du Seigneur, ce n'est pas la nature qui doit l'opérer dans notre âme, c'est la grâce; elle doit être non l'ouvrage de l'homme, mais celui de l'Esprit-Saint qui vient habiter en nous. Que conclure de là? que nous ne devons rien faire de notre côté pour l'obtenir. Ah! ce serait le moyen le plus sûr de ne l'avoir jamais. La haine du péché est un don, un don purement gratuit, puisqu'il s'en faut bien que nous l'ayons mérité; mais comme tous les autres dons surnaturels, elle s'obtient par la prière. Il faut donc la demander, la demander avec instance comme ne pouvant l'avoir de nous-mêmes. Il faut, avant de s'approcher du tribunal de la réconciliation, s'abaisser, se prosterner devant Dieu,

lui dire avec le prophète Jérémie : *Convertissez-moi, Seigneur, et je serai converti* (*Jerem.*, XXXI, 18) ; faites-moi haïr le péché, ah ! je ne dis pas comme vous le haïssez vous-même; je ne dis pas autant que ces intelligences pures qui, environnées de vos plus vives clartés et brûlant de vos feux, partagent toute l'horreur qu'il vous inspire; je ne dis pas même autant que les saints qui règnent avec vous dans le ciel; mais du moins autant qu'il est possible de le haïr sur la terre, et que je le déteste par des motifs dignes de vous. Hélas ! il est vrai, il m'a fait perdre la paix de l'âme. A sa suite sont venus les remords, les alarmes, les désirs inquiets et toujours renaissants, le trouble des passions, l'indigence, la maladie, la honte et l'infâmie. Mais, Seigneur, ce n'est pas là maintenant ce qui m'afflige ; j'ai perdu le ciel, j'ai mérité l'enfer, j'ai bravé votre justice, j'ai lassé votre clémence, je me suis rendu votre ennemi ; je vous ai outragé, vous qui êtes un Dieu si bon, si digne d'être aimé, vous Seigneur, qui m'avez créé, qui m'avez racheté. O péché ! offense de mon Dieu ! à ce seul trait je ressens toute la haine que tu dois m'inspirer.

Si elle est vraie cette haine, mes frères, elle doit être universelle, elle doit s'étendre sur toutes nos fautes et principalement sur celles par lesquelles nous avons offensé Dieu mortellement. Ah ! peut-on haïr le péché comme un outrage fait à Dieu, et conserver dans son cœur une affection déréglée pour quelque objet que ce puisse être? Le motif est le même à l'égard de tout ce qui déplaît souverainement à Dieu, qui blesse l'honneur de Dieu, qui est envers Dieu une souveraine injustice, une affreuse ingratitude ; et si nous faisons en cela quelque distinction secrète, si notre cœur ne renonce à un penchant illicite que pour se livrer tout entier à une autre passion qui lui est plus chère encore, alors le motif qui excitait notre repentir est un motif humain, nous ne revenons point à Dieu de toute notre âme, et la haine que nous ressentons pour le péché n'est pas universelle, parce qu'elle n'est en effet qu'illusoire.

Je dis plus, mes frères, dans un cœur vraiment contrit, cette douleur, cette haine du péché doit être souveraine, c'est-à-dire au-dessus de tout autre sentiment de haine et de douleur. Il faut que je sois plus touché de l'offense de mon Dieu et de la perte de sa grâce, que je ne le serais de la perte de tous les biens que le monde estime le plus. Il faut que je déteste le péché plus que tous les maux que les enfants du siècle ont le plus en horreur. Eh ! quel mal peut lui être comparé? Ah ! pour en bien juger, mes frères, considérez les effets qu'il a produits. C'est lui qui a précipité les anges rebelles dans les plus profonds abîmes, qui a fait perdre à nos premiers pères les avantages dont ils jouissaient dans l'état d'innocence, et qui en a privé leur postérité; c'est lui qui a troublé les desseins du Très-Haut et défiguré ses ouvrages; qui, après avoir enlevé à l'homme ses plus beaux droits, a ôté à la nature entière ses plus doux attraits ; c'est lui encore qui a préparé ce lieu de désespoir et de soufre, ces peines éternelles, tous ces tourments affreux dont les plus cruels supplices qu'on peut endurer sur la terre ne sont pas même une faible peinture. Mais surtout voyez ce qu'il a opéré sur la personne d'un Dieu Sauveur, d'un Dieu fait homme pour le réparer. Prenez le crucifix en main, fixez vos regards sur cette tête couronnée d'épines, sur ce côté ouvert, sur ces mains et ces pieds percés, sur ce corps tout sanglant, ce corps adorable, victime de la mort. Voilà ce que le péché a fait à mon Dieu, ce Dieu fait homme pour moi. Ah ! quelle douleur, quelle haine sera donc égale à celle dont il doit me pénétrer? Ah ! qui me donnera pour le pleurer, je ne dis plus seulement des larmes, comme en demandait Jérémie, mais des larmes de sang.

Cependant est-il nécessaire pour que notre douleur soit souveraine, qu'elle éclate en gémissements, qu'elle nous fasse répandre des pleurs ? Je sais, mes frères, qu'il est des cœurs naturellement froids, tranquilles, incapables de ces mouvements sensibles, qui ne sauraient s'attendrir, et qui n'ont jamais connu la douceur de pleurer ; mais vous qui vous faites gloire d'avoir un cœur si tendre, qui faites paraître tant de délicatesse, de sensibilité dans les passions déplorables qui vous affectent, vous qui êtes si affligé des plus petits événements qui leur sont contraires, ne serez-vous donc insensible que sur ce qui devrait uniquement vous intéresser et vous toucher? Ah ! ce que je sais aussi, c'est que toutes les pénitences, toutes les conversions que l'Écriture semble nous donner pour modèles se sont produites au dehors par les soupirs, les gémissements et les larmes. Au milieu des ombres de la nuit, David baigne son lit de ses pleurs, et il ne peut se consoler de ce qu'il a offensé son Dieu. Saint Pierre, rempli d'une confusion salutaire, pleure amèrement son péché. Le publicain se frappe la poitrine, et n'ose lever les yeux vers le ciel. Madeleine, prosternée aux pieds de son Sauveur, les arrose de ses larmes. Ce que je sais, c'est que la vraie douleur, la contrition, ce brisement du cœur que produisent en nous la haine du péché et le repentir de l'avoir commis, ne s'expplique t point froidement, et qu'une conversion sincère a toujours, dans ses premiers moments, quelque chose de si vif, de si marqué, qu'il n'est guère possible de s'y méprendre. Ainsi l'ont conçu tous les saints docteurs, c'est-à-dire, nos guides et nos maîtres dans les voies du salut. Lorsque je vois un pénitent fondre en larmes, disait saint Cyprien, ah ! je sens alors que Dieu lui pardonne. Si vous ne pleurez pas, disait saint Bernard, c'est que vous ne sentez pas les plaies que le péché a faites à votre

âme. Hélas! les plus justes versent des torrents de larmes à la vue de leurs misères, et nous, Seigneur, nous retournons à vous avec tant de sang-froid, nous ne mettons même pas dans notre conversion la plus petite partie de ces sentiments si tendres, si passionnés, de ces mouvements si ardents, si impétueux, que nous avions mis dans nos égarements. Ah! c'est là ce qui afflige le plus les ministres zélés, et ce qui rend, dans le tribunal de la pénitence, notre ministère si pénible. Vos péchés fussent-ils plus grands encore, nous serions rassurés et nous attendrions tout de la miséricorde de notre Dieu, si vous saviez les pleurer; mais lorsque nous vous voyons presque indifférents dans le récit de vos crimes, sans émotion, sans autre trouble que celui peut-être qu'excite en vous une fausse crainte, une honte tout humaine, comment ne tremblerions-nous pas? O mon Dieu! voyez d'un œil de compassion le triste état où l'habitude du pécheur nous réduit, amollissez la dureté de notre cœur, rendez-le flexible aux saints mouvements de la grâce, attendrissez-le, brisez-le par des sentiments de componction et de douleur. Déjà, Seigneur, il s'ouvre aux impressions que vous y formez, et ne veut plus se laisser guider que par elles. O vous donc que maintenant je déteste! Sources, occasions, objets de mon péché, fuyez, éloignez-vous de moi, je ne trouverai plus de douceur que dans mes larmes. *Recedite a me, amare flebo.* Trop longtemps vous m'avez tenu séparé de mon souverain bien; trop longtemps vous m'avez privé de son amour et des chastes douceurs qui l'accompagnent: laissez-moi regretter à loisir une perte que mes larmes seules peuvent réparer. *Recedite a me, amare flebo.*

Tel est aussi, mes frères, le second caractère de la Pénitence: le renoncement au péché, la séparation de ce qui peut y conduire; renoncement total, séparation d'esprit et de cœur, en sorte que nous formions la résolution de ne plus commettre les fautes que nous pleurons, non pas une résolution vague, incertaine qui ne fasse que suspendre nos désordres les plus apparents; mais une résolution fixe, déterminée, qui porte également sur tous les objets qu'il faut retrancher et n'en excepte aucun; une résolution si ferme, si inébranlable, que nous soyons prêts à tout sacrifier plutôt que d'y être infidèles; une résolution si ferme, si prompte, si efficace, qu'à l'instant même nous quittions tout ce qui pourrait nous engager de nouveau dans les liens que nous nous efforçons de rompre.

Vous le savez, mes frères, ce sont surtout les effets qui prouvent la sincérité de votre repentir, et la pénitence est vaine, dit Tertullien, lorsqu'on ne voit aucun changement dans nos mœurs. Hé quoi! balance-t-on à quitter ce que l'on craint, à éviter ce que l'on déteste! Balance-t-on à écarter le glaive qui peut nous percer, à renverser la coupe qui peut nous empoisonner, à secouer l'étincelle qui peut allumer sur nous ou autour de nous le plus cruel incendie? Si donc vous craignez, vous haïssez, vous détestez le péché, vous allez rompre pour toujours avec ce qui pourrait encore faire naître pour vous des occasions funestes.

Eh bien, mes frères, interrogez-vous donc vous-mêmes, et voyez ce qu'il faut retrancher, ce qu'il faut quitter? Vous, cœur trop tendre et trop susceptible de penchants déréglés, c'est cet objet dont les artifices et les charmes vous ont séduits; ce sont les faux amis dont les conseils vous corrompent, et qui vous font partager tout à la fois leur irréligion, leurs plaisirs, et leurs crimes; ce sont ces livres, ces spectacles qui, en intéressant vos passions, en amusant votre loisir, allument ou nourrissent dans votre âme le feu qui la dévore; qui du moins préparent, comme dans l'éloignement, ces sensibilités, ces faiblesses et ces chutes. Vous, femmes mondaines, ce sont ces ajustements, ces modes si recherchées, si indécentes dans la manière de se mettre, ces immodesties déjà si criminelles de leur nature, ces affectations dans le langage comme dans le maintien, ces airs follement enjoués, dissipés, volages, qui promettent un accès facile et qui sont un piége pour les autres et une foule de périls pour vous-mêmes. C'est ce jeu non interrompu, d'où naissent l'oubli de vos devoirs, le dérangement de votre famille, la dissipation de vos revenus, et mille désordres que vous connaissez mieux que moi, et que je rougirais de vous rappeler. Vous, hommes du siècle, ce sont ces affaires compliquées, où les lois de l'intérêt l'emportent presque toujours sur celles de la conscience, et où l'on masque par de beaux noms l'avarice, la fraude, la rapine et l'usure; c'est cette vie molle, inutile, vide de bonnes œuvres, cette vie de fantaisie et de caprices qui déjà vous rend si coupables devant Dieu et qui ne peut qu'augmenter chaque jour vos infidélités; c'est ce luxe qui ne connaît plus de bornes, cette dépense au-dessus de votre état, peut-être même au-dessus de vos forces, et qui vous rend durs envers les pauvres, intraitables envers ceux qui vous doivent, trompeurs et injustes envers ceux à qui vous devez.

Vous tous, enfin, de quelque condition, de quelque état que vous soyez, entrez dans tous les détails qui peuvent vous convenir; examinez vos passions, vos injustices, vos déréglements, ce qui les a fait naître, ce qui les soutient, ce qui les excite. Voilà ce qu'il faut quitter, et tel est, mon cher auditeur, le sacrifice que Dieu exige de vous. Il vous en coûtera, il est vrai, mais toute pénitence, toute conversion sincère, suppose des efforts héroïques, des objets essentiels, dont il faut se détacher avec violence; c'est cette violence qui emporte le ciel. Ah! mes frères, votre salut en

dépend, et ce n'est qu'à cette condition qu'il vous est offert. Elevez les yeux vers votre patrie, voyez le terme où vous devez tendre, et vous ne vous plaindrez point de ce qu'il faudra sacrifier pour y arriver. Songez que les anges président à vos combats, que toute la milice céleste s'intéresse à votre triomphe, que tous les saints qui règnent aujourd'hui dans le séjour de la gloire vous sollicitent, vous pressent, vous excitent par leur exemple, puisqu'ils ont eu comme vous des victoires à remporter, que Dieu lui-même vous regarde du haut des cieux, qu'il vous anime, qu'il vous prépare une couronne immortelle; que pour vous aider à l'obtenir il vous offre sa grâce, et qu'avec les précautions qu'il exige de vous sa grâce vous suffit. Relevez-vous donc avec courage, combattez, triomphez; et, pour vous fortifier contre de nouvelles attaques, vous prémunir contre les défaites et les rechutes, ayez recours au travail, aux exercices de piété, à la retraite, à l'oraison assidue et réfléchie, aux examens journaliers, aux bonnes lectures, à l'entretien des personnes vertueuses et à l'usage fréquent des sacrements. Hélas! pour ménager une santé frêle et périssable, le convalescent prend toutes les précautions, emploie tous les remèdes, use de tout le régime qu'on lui prescrit; et combien de faux pénitents ne font presque rien pour le grand intérêt de leur salut, et pour rendre leur pénitence stable et certaine!

Pour que la vôtre ne soit pas imparfaite, mes frères, il lui faut un dernier caractère, c'est la satisfaction pour le péché. Le détester, le quitter, ce n'est pas assez, il faut encore le réparer.

Or, cette réparation, qui est-ce qui la fait? et cependant nous la devons à Dieu; quelle injure n'avons-nous pas faite à sa gloire! quel esprit de révolte contre une autorité aussi légitime que la sienne! quel mépris de ses lois! quelle ingratitude envers lui! C'en est trop, ô mon Dieu! votre gloire doit être vengée; elle doit l'être dans toutes les puissances de mon âme, dans toutes les facultés de mon corps dont je ne me suis servi que pour vous outrager. Votre justice doit être satisfaite, et c'est à moi à en prendre les intérêts contre moi-même. La haine que vous concevez pour le péché, voilà, s'il était possible, quelle devrait être la mesure de ce qui me reste à faire pour le réparer; et sous ce rapport, qu'y a-t-il dans la pénitence de trop mortifiant, de trop austère, de trop pénible pour moi? Réparation que nous devons au prochain; réparation de scandale; nos mauvais exemples l'ont mésédifié, peut-être même l'ont séduit, l'ont perverti; il faut le toucher, le ramener par des exemples tout contraires et aussi sensibles, aussi publics que l'ont été nos égarements. Réparation à l'égard de sa personne, que nous avons aigrie, que nous avons offensée; mais qu'il faut aimer, avec laquelle il faut nous réconcilier par des témoignages sincères de repentir et d'attachement. Réparation, à l'égard de son honneur, que les traits empoisonnés de notre malignité, que nos discours satiriques et méchants ont flétri, mais qu'il faut rétablir; à l'égard de sa fortune et de ses biens dans lesquels nous lui avons fait tort, mais que nous devons chercher à lui rendre autant qu'il est en nous : et sans cette disposition, mes frères, notre péché ne nous est point remis; sans elle point de pénitence, point de salut. *Non remittetur peccatum, nisi restituatur ablatum.* Réparation que nous nous devons à nous-mêmes; il faut que le péché soit puni tôt ou tard; or, quel est notre intérêt, sinon d'être les premiers à le punir? Ah! jugeons-nous sans ménagement ici-bas, pour que Dieu ne nous juge pas un jour dans toute sa rigueur. Croyez moi, disait Tertullien, Dieu ne vous épargnera qu'autant que vous ne vous serez pas épargnés.

D'ailleurs, l'habitude du péché a laissé en nous des impressions funestes qu'il faut détruire, et c'est l'effet que produira en nous la pénitence, surtout, si, pour expier nos fautes et corriger nos vices, nous employons, selon l'avis de saint Chrysostome, les actes de mortification et de vertu qui leur sont opposés.

Ainsi, mes frères, le monde vous a séduits, vous vous êtes livrés à la dissipation, au tumulte, aux embarras du siècle, et c'est là ce qui vous a fait oublier le Seigneur : réparez donc votre infidélité par une conduite toute différente de celle qui vous a égarés; menez une vie intérieure et cachée; livrez-vous au recueillement et à la retraite. Vous avez trop souvent blessé sa sagesse par des paroles peu circonspectes; punissez-vous par le silence. Si vous avez été avares, durs, insensibles aux besoins de vos frères, guérissez cette plaie, dit encore saint Chrysostome, par les œuvres de miséricorde, la libéralité et les aumônes. Vous aimiez à dominer sur les autres hommes, à les maîtriser en quelque sorte, et à acquérir toujours au-dessus d'eux de nouveaux degrés de gloire et d'élévation; que les abaissements, que la fuite des honneurs expient maintenant les excès passés de votre orgueil et de votre ambition. Enfin vous avez mené une vie molle, vous avez été les esclaves de vos sens, domptez-les aujourd'hui par la continence, le jeûne, la prière, et toutes les austérités qui ne sont pas au-dessus de vos forces, et qu'un directeur sage pourra vous permettre.

Toutefois, mon frère, quelque faible que vous soyez, ne vous rebutez pas. Dieu ne demande de vous que ce qui est en votre pouvoir. Peut-être même, placé dans un état de pauvreté, d'humiliation, de souffrances, suffirait-il pour faire de vous un vrai pénitent, selon toute la rigueur du terme, que vous apprissiez à soutenir constamment et avec résignation, dans la vue de vos fautes, les afflictions, les croix que Dieu vous ménage. Au reste, mes frères, la

pénitence est si fort adoucie de nos jours, et elle vous effrayerait encore. Ah! remontez à celle des premiers siècles; voyez dans ces jours de ferveur les pénitents mis aux plus rudes épreuves, assujettis aux exercices les plus laborieux, au jeûne le plus rigoureux, aux pratiques les plus humiliantes; voyez les, éloignés des saints mystères, suppliants, prosternés à la porte des temples, revêtus d'un cilice, le front couvert de cendres, demeurer des années entières dans ce pénible état, et cela pour un seul péché soumis à la rigueur des canons de l'Eglise.

Ainsi nous faisait-elle sentir, cette Eglise, l'horreur que nous devons avoir du péché et le soin que nous devons prendre de l'expier; ainsi assurait-elle aux pénitents les fruits d'une conversion sincère et durable. Et vous, mes frères, vous voudriez qu'il ne vous en coûtât rien ou presque rien pour effacer vos crimes. Ah! ne vous y trompez pas, la discipline de l'Eglise a pu changer, mais son esprit est toujours le même, et elle ne compte pour une véritable pénitence que celle qui satisfait aux droits de Dieu et à sa justice, du moins autant qu'il est en nous.

Trouvez donc, pour vous sauver, des voies plus douces, et suivez-les, j'y consens; mais s'il n'en est pas, je vous en conjure, pensez à votre salut : ayez pitié de vous-mêmes, faites de dignes fruits de pénitence. Il ne vous reste plus de prétextes pour vous en dispenser ou pour la différer. Si difficile qu'elle vous paraisse, elle est nécessaire; je dis plus, elle vous sera moins dure que le joug accablant du péché; et l'onction de la grâce suffira même pour vous la rendre douce et facile. Cette grâce, Dieu vous l'offre encore ; il est bon, mais il ne veut pas que vous abusiez de ses miséricordes; il est juste, et vos iniquités sont grandes, mais il se souvient en votre faveur de sa clémence. Enfin, dans quelque circonstance que vous vous trouviez, vous pouvez faire pénitence, et vous en particulier, mon frère, vous le devez.

En quoi consiste-t-elle? je vous l'ai dit, à détester le péché, à le quitter, à le réparer; allez donc maintenant vous jeter aux pieds de Jésus-Christ, vous, pécheur, qu'il a racheté de son sang; méditez, sondez la profondeur de ses plaies, embrassez sa croix, arrosez-la de vos larmes, demandez-lui la force de la porter. C'est pour vous qu'il y est attaché, c'est pour vous toucher et vous inspirer le désir de l'imiter. Du haut de cette croix il vous appelle; n'endurcissez pas votre cœur à sa voix; n'imitez pas les Juifs rebelles, qui, insensibles à son amour, ont enfin éprouvé ses justes vengeances. Allez, soyez justifié, soyez heureux. La pénitence va vous rendre le calme et la tranquillité que vous avez perdus, et après vous avoir donné la paix dans cette vie, elle vous conduira à la gloire dans l'autre. C'est ce que je vous souhaite.

SERMON III.

Pour le mardi de la première semaine de Carême.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, ex tota anima tua et ex tota fortitudine tua. (*Deut.*, VI, 5.)

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces.

Tel est l'aimable précepte qu'un Dieu plein d'amour a daigné nous faire : aimez; quoi de plus doux, quoi de plus facile et de plus naturel à l'homme? Aimez ce qui est souverainement aimable, et qui peut seul nous rendre heureux; un être infiniment parfait, celui qui renferme toute excellence, toute grandeur et tout bien, Dieu et notre Dieu, parfait en lui-même, parfait et souverainement bon par rapport à nous. Aimez; la nature et la grâce, la religion et la raison, tout nous y convie. La terre et tout ce qu'elle renferme, le ciel et toutes ses beautés, l'enfer même et ses horreurs, tout est fait pour nous obliger à aimer Dieu. Aimez; c'est le tribut, c'est l'unique tribut qu'il exige de nous: on ne l'honore véritablement que par l'amour. En aimant Dieu on accomplit toute la loi. Aimez, et faites tout ce qu'il vous plaira, disait saint Augustin, trop sûr qu'en aimant bien vous ne ferez rien qui ne plaise à votre Dieu.

Sans cet amour l'homme ne peut rien entreprendre de grand, ou le soutenir et le conduire à sa fin; par cet amour, au contraire, l'âme s'épure, s'élève et s'ennoblit; ses vues n'ont plus rien que de vaste, elle tend à l'éternité; ses désirs n'ont rien que de sublime, elle se porte vers l'infini. Celui-là seul est véritablement grand, qui a une charité parfaite.

L'amour divin nous enchaîne, il est vrai, il blesse, il fait languir; mais ses chaînes sont telles qu'on prend plaisir à les porter; ses blessures ne sont jamais assez profondes au gré d'un cœur qui est atteint de ses traits; ses langueurs n'ont rien que d'aimable, et ne tiennent point de l'inquiétude et du trouble des passions déréglées. Il répand sur les peines les plus amères les charmes les plus doux ; il les soulage du moins, et rend aisés les plus rudes travaux.

Mais ce qu'il y a de plus intéressant pour nous, il fait le mérite de nos œuvres, il donne aux plus grandes actions tout leur prix, il facilite l'exécution des plus difficiles, il relève les plus petites, il est la voie qui conduit au salut, il nous ouvre les cieux, il ferme les abîmes, il augmente chaque jour la grâce du chrétien sur la terre, et consomme sa gloire dans le sein de l'Eternel.

Aimez donc; ah! mes frères, que le ministère que Dieu m'a confié me devient cher, lorsqu'il m'engage à vous annoncer une vérité si consolante et si précieuse! que ne suis-je plus digne d'une fonction si belle! que n'ai-je pour mon Dieu ce feu si pur des esprits bienheureux, pour en faire passer dans ceux qui m'entendent quelque étincelle! a-

mez: que de puissants motifs vous en font une loi ! Aimez, et ne vous faites plus illusion sur les caractères de l'amour divin. Les motifs d'aimer Dieu, comment on doit l'aimer, c'est ce qui fera tout le partage de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Nous n'avons pas besoin d'instruction, dit saint Basile, pour aimer avec ardeur les créatures qui nous charment et nous attirent; en faudrait-il pour aimer un Dieu aussi aimable que le nôtre, et qui, par tant de titres, doit nous plaire ?

Qu'y a-t-il dans ses ouvrages et dans lui-même, dans ce qu'il a fait pour nous et ce qu'il fait encore tous les jours, dans ce que nous en avons reçu et ce que nous en attendons, qu'y a-t-il, mes frères, qui ne doive lui assurer notre amour? Tout dans la nature nous dit qu'il est aimable, tout dans l'ordre de la grâce doit nous contraindre ou porter à l'aimer; et si nous consultons notre cœur, il nous apprendra que nous ne pouvons être heureux qu'en l'aimant.

Dans la nature : arrêtez un instant les yeux sur vous-mêmes. Vous jouissez de la vie; est-ce de votre fonds que vous la tenez? Chaque moment ne vous ramène-t-il pas à l'Etre tout-puissant, à l'Etre souverainement bon qui vous l'a donnée? C'est à lui que vous devez cette existence qui vous est si chère, et toutes les facultés, tous les biens qui y sont attachés ; cet entendement si vaste qui se porte sur tant d'objets différents, qui les rassemble, qui les compare, et qui a la force de s'élever jusqu'à son Créateur; ce cœur, ah, mes frères ! si grand, si sensible et si tendre, qui vous rend capables de l'aimer; ce corps, si artistement formé, et susceptible de tant de mouvements et d'opérations diverses.

Nous, mes frères, nous-mêmes tout entiers, voilà le premier don que Dieu nous a fait; et pensez-vous que ce même don se renouvelle, se perpétue à chaque instant par le secours de celui qui nous a créés? Il nous soutient, il nous conserve, hélas! souvent à l'instant même où nous l'outrageons. Séparés du néant par le seul acte de sa toute-puissance, sans lui nous retomberions bientôt dans ce néant dont il nous a tirés. O moment où je n'existe que par le bienfait de mon Dieu ! à quel autre usage dois-je vous employer qu'à vivre pour lui seul ! O mon Dieu ! vous êtes notre Père, notre vrai Père, et ce nom si doux que vous portez ne triomphe pas de notre indifférence !

De la considération de nous-mêmes, passons à de nouveaux objets. Dans les hommes avec lesquels vous vivez, que de qualités qui vous les font aimer, et qui doivent, à bien plus juste titre, vous rendre aimable celui qui seul en est la source ; vous chérissez cet homme sage qui vous guide par ses conseils, qui fixe la légèreté de votre esprit, qui en modère les saillies et la vivacité, qui, sur d'autres objets, en corrige l'indolence, qui vous apprend à discerner la nature des biens et des maux, qui vous fait connaître les dangers que vous devez craindre, les écueils que vous devez éviter; mais vous laissera-t-il oublier que les lumières qu'il répand sur vous, c'est de Dieu qu'il les tient, c'est Dieu qui les lui donne pour qu'il vous en fasse part; il est votre premier guide. Pénétré de la reconnaissance la plus vive et du plus tendre attachement, vous baignez quelquefois de vos larmes cette main bienfaisante qui s'ouvre à vos misères, et qui n'attend pas même vos demandes pour soulager vos besoins; mais songez-vous que c'est Dieu qui se sert d'une main si charitable pour vous envoyer les secours qu'il vous préparait, et que si vous devez aimer la personne qui vous les présente, vous devez un amour bien plus tendre au Tout-Puissant, qui a mis dans son cœur les dispositions où elle est pour vous ; c'est Dieu qui est votre premier bienfaiteur. Je vous vois enfin lié de la manière la plus étroite à cette compagne, à cet ami, dans le sein duquel vous épanchez vos douleurs, qui partage également vos plaisirs et vos peines, et qui tant de fois a essuyé les pleurs qu'il vous voyait répandre; ami tendre, vertueux et fidèle, il mérite les sentiments que vous avez pour lui, j'en conviens ; mais ces sentiments ne doivent pas vous occuper assez pour ne pas vous permettre de penser que si la société vous offre un trésor si précieux, c'est Dieu qui, en nous formant tous les uns pour les autres, vous a préparé ces douceurs et ces consolations dont vous jouissez. Il est le premier et le plus tendre de tous les amis que lui-même vous a fait trouver. Apprenons à le connaître, et nous ne pourrons lui refuser notre amour, puisqu'il est le principe de tout don, que tout vient de lui, que tout est par lui, que rien ne subsiste sans lui, qu'il possède dans le degré le plus éminent toutes ces perfections qui ne se trouvent que partagées et limitées dans les êtres qu'il a créés.

En effet, mes frères, il y aura toujours entre le fini et l'infini une différence que rien ne peut épuiser. Il n'appartient qu'à Dieu de réunir tout ce que l'on peut concevoir de plus parfait et de le réunir sans aucun mélange d'imperfection. Il est seul la souveraine sagesse; sa charité est immense, son pouvoir est sans bornes, son amour pour l'ordre est invariable, sa beauté est éternelle comme son existence. Il est juste sans être faible, grand et au-dessus de toute grandeur sans être fier et dédaigneux. Ses soins s'étendent sur les plus petites parties de l'univers comme sur celles que nous admirons davantage. Il gouverne, il dirige toutes choses sans nécessité, sans contrainte et sans efforts, avec la même bonté et la même facilité avec lesquelles il les a créées. Il agit sans se lasser jamais; il est partout et avec chacun de nous, sans se diviser, sans rien perdre de lui-même; il sait tout sans que jamais il puisse voir diminuer la vaste étendue de ses connaissances; il nous

prévient, il nous aime, sans avoir besoin de nous; il trouve en lui sa félicité, et ce n'est que pour nous en faire part qu'il nous invite à l'aimer; toujours prêt à nous combler de ses faveurs, s'il exige de nous des vœux et des prières, c'est pour nous unir plus étroitement à lui; sensible à nos peines, il n'attend pour nous consoler que l'effusion de notre cœur; et non content de recueillir alors nos soupirs et nos larmes, il met à leur place la tranquillité, la force et l'espérance; témoin des plus petits sacrifices que nous faisons, il nous en tient compte, et c'est lui qui nous aide à les faire. Vous donc qui apercevez dans l'homme des qualités qui vous enchantent, pensez à celui qui en est la source, méditez ses perfections, et comparez-lui, si vous l'osez, tout ce que vous croyez voir ici-bas de plus aimable.

Non, Seigneur, non, rien ne vous égalera jamais. Vous multiplier serait vous détruire, et vous n'êtes, mon Dieu, que parce qu'il n'y a rien de si parfait que vous! O injustice! ô aveuglement des enfants des hommes! c'est à ce Dieu si aimable en lui-même, si digne d'être aimé, que nous disputons notre cœur.

Pour ne rien laisser échapper dans les créatures de ce qui peut nous élever vers leur Auteur, jetons encore un coup d'œil sur les biens qu'une Providence attentive a fait naître de toute part pour notre usage; et puisque les saintes Ecritures nous rappellent sans cesse les ouvrages de la Divinité, qu'il me soit permis de vous tracer un abrégé de ses merveilles, et de vous faire compter en quelque sorte ses bienfaits par ses œuvres.

La nature offre à vos yeux un spectacle brillant qui révèle en tous lieux la gloire du Tout-Puissant. Les cieux publient sa grandeur. (*Psal.* XVIII, 2.) L'astre éclatant, à qui vous devez la lumière du jour et la chaleur qui vivifie tous les êtres, s'avance, et dans sa course embrasse l'univers : ***Exsultavit ut gigas ad currendam viam.*** (***Ibid.***, 6.) La terre qu'il rend féconde vous prodigue chaque jour les dons les plus précieux. Elle diversifie ses présents selon les saisons et selon vos besoins. Elle fournit en abondance, non-seulement à vos nécessités, mais même à vos plaisirs. Elle vous offre avec une variété prodigieuse, des graines, des plantes, des fleurs et des fruits. Elle renferme dans son sein les pierres et les métaux qui servent à construire vos demeures et à vous donner toutes les commodités de la vie. Elle est peuplée d'une foule d'animaux qui contribuent tout à la fois à vos vêtements et à votre nourriture, qui vous soulagent dans vos travaux, ou qui font partie de vos amusements et de vos plaisirs.

Tous les éléments conspirent en votre faveur; l'air, si nécessaire à tout ce qui respire, forme encore les sons qui flattent si agréablement votre oreille; le feu répandu dans toute la nature, et sans lequel elle ne serait bientôt plus qu'un assemblage informe d'êtres sans force et sans action, dissipe les ténèbres par l'éclat de sa lumière; par son activité fond pour votre usage les métaux les plus durs, prépare les aliments dont vous vous nourrissez, et dans une saison rigoureuse, rend à votre sang sa chaleur et son cours; l'eau qui jaillit d'une source vive, qui s'élève dans les airs et retombe en pluie, qui coule tranquillement dans un lit étroit, qui, plus rapide, forme les fleuves et les mers, vous offre ou un remède prompt contre la soif qui vous dévore, ou une fraîcheur agréable dans les ardeurs de l'été, ou une rosée abondante qui rend la terre féconde, ou des secours pour le transport de ces biens dont les nations trafiquent avec un avantage réciproque.

Que ne puis-je interroger ici tous ces êtres! Que ne puis-je leur prêter à tous une voix pour me répondre! Mais que dis-je? n'ont-ils pas un langage mille fois plus éloquent que tous nos discours? un langage qui parle à nos yeux? et qui est fait pour être entendu de tous les hommes? Ne nous disent-ils pas évidemment que le même Dieu qui les a produits leur a aussi donné ces rapports qu'ils ont entre eux et avec nous? C'est lui, nous crie à haute voix le firmament, qui règle le cours des astres qui divisent entre eux les saisons et les jours. C'est lui, nous dit la terre, qui verse dans mon sein les trésors qu'il renferme; je ne fais que répondre à ses desseins en te prodiguant ses largesses. C'est ce même Etre, nous dit la nature entière, qui donne aux fleurs leur éclat et leur parfum, aux fruits leur saveur, aux arbres leur verdure, leur émail aux prairies, leurs talents aux animaux, à l'air ses propriétés, au feu son activité et sa chaleur, aux eaux leur fraîcheur et leur cours, à tout l'univers sa grandeur et sa beauté. Oui, mon Dieu, vous avez tout fait; tout ce qui récrée nos yeux, qui enchante nos oreilles, qui flatte notre goût, qui charme nos sens, tout ce qui fait les délices de notre âme et qui nous plaît davantage, tire de vous son prix et ses attraits. Tout ce qui existe vous offre à ma pensée; tout ce qu'il y a d'aimable vous rappelle à mon cœur; tout me parle de vous, tout m'entretient de vous; de quelque côté que je jette les yeux, je ne vois que vous. Malheureux celui qui ne vous voit pas, celui qui, ne s'arrêtant qu'aux choses sensibles, oublie qu'il y a un Etre bien supérieur à tout ce qu'il aperçoit, bien plus digne de son amour que tout ce qu'il aime ici-bas, puisque rien n'est aimable que par lui.

Ce n'est pas assez de considérer Dieu comme l'auteur de la nature : dans l'ordre de la grâce, des motifs bien plus pressants doivent nous contraindre à l'aimer. C'est ici qu'il nous a laissé de son amour les marques les plus tendres, et qu'il a daigné se manifester à nous de la manière la plus sensible. Nous avons reçu sa loi; loi sainte qui nous éclaire, qui met un frein

à l'emportement de nos passions, qui en prévient les dangereux excès, qui supplée à la faiblesse de notre entendement, et qui nous facilite la connaissance du vrai Dieu, de ce Dieu, seul digne de nos hommages, que tous les peuples avaient oublié; loi touchante qui nous échauffe et nous pénètre; loi d'amour, dont le premier précepte est celui d'aimer. Vous aimer, ô mon Dieu! ah! n'était-ce donc pas assez de me le permettre? et par où mérité-je, moi, faible et vile créature, que vous vous montriez assez jaloux de mon cœur pour m'en faire une loi?

Mais je n'ai rien dit encore, et ma faible voix pourra-t-elle bien ici exprimer en peu de mots ce que plusieurs discours suffiraient à peine pour mettre dans tout son jour? Ah, mes frères! jetez les yeux sur ces autels, ces yeux de la foi qui, sous le voile mystérieux dont elle se couvre, aperçoivent de si grands prodiges. Pénétrez en esprit jusque dans l'intérieur de nos tabernacles. A travers ces ombres dont la souveraine Majesté s'enveloppe pour se proportionner à notre faiblesse, qu'y verrez-vous? Un Sauveur donné au monde, un Dieu fait homme, un homme Dieu, qui est descendu sur la terre, qui a vécu, qui a conversé parmi les hommes, pour les instruire par ses leçons, et plus encore, par ses exemples. Vous découvrirez une victime innocente, le Fils de l'Eternel, l'Auteur de la vie, qui, pour nous rendre l'héritage céleste dont la chute d'Adam nous avait privés, s'est chargé de nos iniquités, et a attaché, comme Dieu, un mérite infini aux souffrances qu'il a endurées comme homme. O amour de mon Dieu! j'étais pécheur, et il m'a donné son Fils; et quel Fils encore? son Verbe, le plus cher objet de ses complaisances, le plus pur éclat de sa gloire, un autre lui-même, ne faisant qu'un seul Dieu avec lui. C'est dans ce Fils qu'il a mis les crimes de tous. C'est lui, c'est ce Fils bien-aimé qui a voulu subir la peine qui nous était due. Il s'est abaissé pour nous jusqu'à la forme d'esclave. Ce n'était pas assez, mes frères, il est mort pour nous racheter; mourir, ah! c'était trop peu encore, au gré de son amour; il est mort dans les opprobres et les tourments : opprobres, qui ont fait du Dieu du ciel et de la terre, le rebut de la nature : tourments cruels, qui en ont fait un homme de douleur dont les traits n'avaient plus rien de reconnaissable pour le reste des hommes. Que dirai-je enfin? il nous a donné son sang, ses mérites, ses sacrements qui nous sanctifient, sa grâce qui nous soutient, sa chair qui nous nourrit, son Eglise qui nous conduit et nous éclaire.

Quels biens, ô mon Dieu! quels avantages inexprimables nous tenons de vous, et qu'il est juste de s'écrier avec l'Apôtre : *Anathème à quiconque n'aime pas Dieu et Notre-Seigneur Jésus-Christ!* (I *Cor.*, XVI, 22)

Ah! mes frères, voudriez-vous encourir une malédiction si terrible, après tout ce que notre Dieu a fait pour nous en garantir?

Eh! que serait-ce, mon cher auditeur, si je vous entretenais de tous les dons qui vous ont été propres? Combien de faveurs n'avez-vous pas reçues pour le salut de votre âme, qui ne sont connues que de vous, si cependant vous y avez fait toute l'attention qu'elles méritaient! Combien de secours pour échapper à tous les périls dont vous avez pu être menacé! Les peines même que Dieu vous a envoyées, ou dont il a permis que vous subissiez l'épreuve, n'ont-elles pas été pour vous des moyens de sanctification? ou n'eussent-elles pas dû l'être, si vous vous étiez prêté aux desseins de sa sagesse et de sa miséricorde à votre égard? Que de nouveaux motifs de reconnaissance et d'amour, si j'entrais dans le détail de toutes ces choses! se peut-il qu'elles fassent sur la plupart des chrétiens une impression si faible, et qu'étant si chers à notre Dieu, il nous le devient aussi peu?

Partout ailleurs nous nous piquons de retour, et nous en faisons la marque distinctive d'une âme bien née, d'une âme noble et généreuse; n'y a-t-il que pour vous, ô mon Dieu! que nous serons toujours ingrats et toujours insensibles? Ce cœur si tendre quand il s'agit des créatures, ce cœur qui ne cherche qu'à se prendre, et qu'une marque d'attachement souvent trompeuse et frivole suffit pour engager, ce cœur si prompt à se donner à la moindre instance qu'on fait pour l'obtenir, ou qui du moins se rend si aisément aux empressements et aux soins persévérants qu'on lui témoigne pour le captiver, résiste avec opiniâtreté à tout ce que Dieu a fait et continue de faire pour l'attirer et pour en triompher. O mon peuple! dit le Seigneur (*Mich*, VI, 3 5), vous surtout, vous, chrétiens, qui êtes mon peuple chéri, mes enfants d'adoption, mon unique partage : *Populemeus*, que vous ai-je fait, ou plutôt que n'ai-je pas fait en votre faveur? *Quid feci tibi, aut quid molestus fui tibi?* Pourquoi donc avez-vous tant de peine à accomplir un précepte si doux? Répondez-moi. Est-ce parce que je vous ai fait sortir de la terre d'Egypte, que je vous ai tiré de la maison de servitude, de la captivité du démon, des ombres de la mort, et que j'ai brisé pour vous les portes de l'enfer? *An quia eduxi te de terra Ægypti, et de domo servitutis liberavi te?* Est-ce parce que j'ai envoyé devant vous mes prophètes pour préparer l'avénement de mon Fils, et que j'ai mis au milieu de vous un ministère sacré dont celui d'Aaron n'était qu'une ombre imparfaite? *An quia misi ante faciem tuam Moysen et Aaron?* O mon peuple! souvenez-vous, je vous prie, jusqu'à quel point je vous ai aimé? *Popule meus, memento, quæso.* Souvenez-vous que je vous ai donné mon Fils, et qu'en lui il n'y a rien que je ne vous aie donné!

Mais si ce n'est pas encore assez pour

nous toucher, souffrez, mes frères, que j'interroge ce cœur si facile à se laisser séduire; et dites-moi si tous ces objets auxquels il s'abandonne, et qui lui font oublier si aisément son Dieu, ont pu jusqu'ici combler ses vœux. Je ne vous demande pas, mes chers auditeurs, si vous ne vous êtes pas lassés dans une vaine poursuite des choses que vous désiriez le plus ardemment; si, après vous avoir flattés d'une douce espérance, elles ne vous ont pas échappé comme l'ombre qu'on s'efforce en vain de saisir. Non, je suppose qu'elles ne vous aient pas laissé le triste regret d'avoir consumé inutilement bien des soins, et même bien des années. Vous les avez acquises, vous les possédez, je le veux, et c'est d'après cela que je vous demande si elles ont rempli toute l'attente que vous vous en étiez promis. Pour en venir à quelque chose de plus précis, il n'est peut-être personne parmi vous qui ne se soit vu, du moins à certain temps de sa vie, dans une situation qui faisait auparavant l'objet de ses désirs, et qu'il envisageait comme le comble de sa félicité. Hé bien ! cette situation si heureuse en apparence, vous l'avez éprouvée. Dites-moi donc, et souvenez-vous que c'est toujours votre cœur que j'interroge, dès que vous y êtes parvenus, vous a-t-elle si pleinement satisfaits par elle-même, et indépendamment de votre Dieu, a-t-elle si bien fixé tous vos penchants, que vous n'ayez plus en secret désiré d'autre sort que celui qui vous était offert? O égarement du cœur humain, qui se fatigue dans la folle recherche de ce qui ne peut jamais assurer son bonheur! Nous soupirons après un bien; il est comme le centre de toutes nos affections; voilà, nous disons-nous à nous-mêmes, voilà ce qui doit me rendre heureux ! Mais ce bien nous est-il donné, nous soupirons encore. Le but où nous croyons atteindre s'éloigne à nos yeux, et nous ne découvrons notre illusion que pour donner, le moment d'après, dans une erreur nouvelle ; semblables, permettez-moi cette naïve comparaison, semblables à des enfants qui, du bas d'une montagne extrêmement élevée, regardant le ciel, s'imaginent qu'en montant ils vont le toucher avec la main : mais à mesure qu'ils avancent ils s'aperçoivent qu'il leur reste encore un nouveau chemin à faire, jusqu'à ce qu'enfin, arrivés sur le sommet, ils voient le ciel aussi loin d'eux qu'il l'était auparavant. Hé quoi donc ! ce cœur qui forme sans cesse de nouveaux désirs, des désirs si vastes, ne trouvera-t-il rien qui le fixe? Il tend vers une fin qui est le bonheur; n'y parviendra-t-il jamais? Dieu, ce Dieu si sage, et qui n'a rien fait en vain, nous laissera-t-il chercher toujours inutilement l'objet pour lequel il nous a créés ? Ah ! Seigneur, si nous ne pouvons pas le trouver parmi les créatures, c'est que vous nous avez aimés assez pour vouloir être vous-même notre véritable fin; c'est que, comme le dit saint Augustin, nous sommes faits pour vous, et notre cœur sera toujours inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous. Voilà, mes frères, voilà ce que j'appelle la voix du cœur, et dans tous les hommes le cri de la nature. C'est Dieu, oui c'est Dieu qui par elle vous parle à chaque instant, qui vous sollicite, qui vous presse par ces vœux toujours renaissants de vous attacher à lui.

Et que font toutes ces affections terrestres qui partagent notre âme? que font-elles autre chose que de la troubler, l'agiter, l'opposer sans cesse à elle-même, et lui enlever tout à la fois l'innocence et la paix? Il n'appartient qu'à vous, ô mon Dieu ! de nous consoler, de nous fixer, de devenir pour nous la source d'une joie parfaite, et de nous faire jouir d'une paix profonde. Brisez donc, brisez tous les liens qui me tiennent encore éloigné de vous; soyez l'unique terme de mes sentiments et de mes désirs. Ah ! je sens assez le besoin que j'ai d'aimer. Je me dissipe, je me répands en des vœux souvent contraires. Je cherche un objet auquel je puisse me livrer tout entier, qui me soutienne, qui m'ôte mon agitation et mon ennui, qui réunisse mes goûts et mes penchants, et je n'aperçois ici rien de semblable. C'est vainement, ô mon Dieu ! que je le cherche loin de vous. Tous ces objets m'amusent, ils me séduisent pour un temps; mais ils me replongent bientôt dans le dégoût et dans l'amertume.

Et quand il serait vrai qu'ils pussent remplir notre cœur pour tous les instants où nous en jouissons, j'en appelle encore, mes frères, à une expérience de tous les jours, de tous les moments; quel fond devons-nous faire sur eux, pour qu'ils méritent de nous captiver préférablement à notre Dieu? Mille accidents imprévus nous les enlèvent au moment où nous y sommes le plus attachés. Tout change, tout se détruit sur la terre. Les fortunes les plus éclatantes sont renversées; on tombe du rang le plus élevé, et la chute n'en est que plus terrible ; les plaisirs les plus doux se dissipent comme un songe ; les personnes qui nous sont les plus chères nous sont enlevées; nous dépérissons nous-mêmes tous les jours. L'éclat de la jeunesse, le charme séduisant de la beauté, ces fleurs qu'un souffle détruit, ne durent tout au plus qu'un printemps. La vie a enfin ses limites : il faudra nous séparer tôt ou tard de ce que nous aurons le plus aimé; et c'est alors que nous sentirons le plus vivement le peu de cas que nous devions faire des choses d'ici-bas. Je vais tout perdre, nous dirons-nous à nous-mêmes. Ces biens qui m'ont coûté tant de peines à acquérir, que je n'ai du moins conservés qu'aux dépens de tant de soins, et qui m'ont si souvent causé tant d'alarmes; ces biens que j'ai aimés pour eux-mêmes, et dont la jouissance m'est devenue si chère, quoique peu capables de satisfaire tous mes vœux, vont passer en d'autres mains, tandis que l'unique bien qui pouvait me suffire, l'unique

vraiment stable et permanent, m'échappe pour toujours.

Ah! mes frères, puissions-nous peindre les sentiments de douleur, de rage et de désespoir d'une âme qui, après avoir été trompée toute sa vie par de vains fantômes, par une ombre de bonheur, en voit la réalité se présenter à ses yeux avec tout son éclat, pour disparaître le moment d'après, et la laisser plongée dans une nuit d'horreur, dans une privation totale de ce qui devait faire son unique fin.

Prévenons de semblables regrets; tournons vers Dieu nos regards; ce que nous avons donné à la créature, donnons-le au Créateur. Il veut bien encore agréer le retour que nous ferons vers lui.

En aimant Dieu vous serez sûrs d'en être toujours aimés. Vous retrouverez partout l'objet de votre amour; vous le trouverez dans la prospérité, et il vous la rendra plus douce encore et plus pure en vous apprenant à en bien user; vous le trouverez dans les afflictions, et il vous y consolera, il vous aidera à les supporter. Vous le trouverez dans les tentations et les dangers, et il y sera votre force et votre soutien; il vous rendra la vertu aimable et le vice amer. Vous le trouverez dans tous ses ouvrages, pour le louer, le bénir et l'adorer. Vous le trouverez dans le fond de votre cœur, au milieu des ténèbres les plus profondes, et vous vous y entretiendrez familièrement avec lui. Les larmes que vous répandrez pour lui dans l'obscurité, les tendres soupirs dont il sera l'objet, il les recueillera pour les écrire dans le livre de vie. Que dis-je? c'est lui qui les formera en vous, et il ne les oubliera jamais. Quelle joie pour un cœur, d'être ainsi connu de ce qu'il aime, d'en être environné, pénétré, de voir son Dieu au milieu de soi, et soi-même au milieu de son Dieu! Quelle consolation pour lui de savoir que ce qu'il a fait n'est pas perdu avec le temps qui l'a vu faire, que ce qu'il fait, plaît toujours également!

En est-il ainsi de vous, créatures fragiles, monde trompeur? Peut-on mettre en vous sa confiance, que vous n'en ayez aussitôt perdu le souvenir? Et quand bien même vous vous en souviendriez, qu'a de réel, de solide et de durable ce que vous pouvez faire pour le bonheur de ceux qui vous aiment? Amour infiniment précieux, amour divin, vous faites seul le charme de tous nos instants, et vous nous assurez pour une éternité la possession du bien le plus parfait.

Choisissez donc, mes frères, choisissez entre ces deux sentiments, ces deux affections si opposées. Dieu m'est témoin que j'ai mis devant vous la vie et la mort, le ciel et l'enfer; la mort et l'enfer, si vous restez dans un état de tiédeur et d'indifférence à l'égard de votre Dieu; enfer presque anticipé dès ce monde, et consommé dans l'autre: la vie et le ciel, si vous renoncez à tout autre amour pour vous attacher au Seigneur; vie aussi heureuse ici-bas que nous pouvons l'espérer et l'attendre sur la terre, vie pleinement heureuse dans le sein de Dieu même. Choisissez encore une fois, et songez qu'en vous portant à aimer Dieu, quelque vives, quelque pressantes que soient les tendres sollicitations par lesquelles lui même vous y invite, c'est moins sa cause que je plaide que la vôtre.

Ah! sans doute, votre choix est fait, mes chers auditeurs, et j'aurais tort d'en douter. Amateurs du monde et de vous-mêmes, vous allez déposer aux pieds du Seigneur toutes les affections, et bannir tous les objets qui vous en ont séparés jusqu'ici. Pour vous, chastes épouses, aimables vierges, âmes fidèles qui n'avez point eu le malheur de brûler d'un feu étranger, ah! je bénis le Tout-Puissant du précieux avantage dont il vous a fait jouir au milieu de ce siècle dépravé; conservez-le avec soin. Dieu vous demandera compte de vos moindres penchants, et puissent-ils n'être jamais que pour lui seul! Qui que vous soyez, enfin, justes, pécheurs, unissez-vous tous à moi pour faire de nos cœurs un holocauste au Seigneur; mais craignons de ne lui offrir qu'un hommage faux et stérile, qu'un holocauste imparfait; craignons de nous tromper sur les caractères de l'amour qu'il exige de nous. Ce sont les caractères que je vais vous exposer dans ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si, pour aimer Dieu comme il veut que nous l'aimions, c'était assez de convenir qu'il mérite notre amour; s'il suffisait d'assurer qu'on l'aime, avouons-le, mes frères, il n'y aurait presque personne qu'on ne dût compter parmi ses serviteurs les plus fidèles, et ce serait bien en vain que Jésus-Christ nous aurait effrayés, en nous parlant si souvent de ce petit nombre de justes que leur charité doit sauver. Mais, avouons-le aussi, de vaines protestations ne font pas l'amour; quelques faibles sentiments qui ne servent qu'à partager notre cœur, et qui sont anéantis aussitôt que produits, ne forment pas cet amour de Dieu qui nous justifie; et Dieu a tout dit, en nous ordonnant de l'aimer de tout notre cœur, de tout notre esprit et de toutes nos forces.

Aimer Dieu de tout notre cœur, qu'est-ce à dire, mes frères? Appliquez-vous, je vous prie, et suivez-moi; c'est l'aimer de cet amour qui préfère Dieu à tout, et qui n'aime rien qu'en lui, pour lui et selon lui; c'est aimer ce qu'il aime, et haïr ce qui lui est contraire et lui déplaît; c'est n'aimer que ce qu'il veut que nous aimions, que parce qu'il le veut et comme il le veut; c'est, en un mot, faire de l'amour de Dieu notre affection principale et dominante, en sorte qu'elle soit le principe, le terme et la règle de toutes nos affections. L'amour de Dieu, dit saint Augustin, ne peut souffrir qu'on en sépare le moindre ruisseau qui diminue sa plénitude. Semblable à l'océan, auquel tous les fleuves vont porter le tribut de leurs

eaux, il doit recevoir l'hommage de tous nos penchants.

Et n'est-il pas juste, mes frères, que celui qui est souverainement aimable par lui-même, celui qui nous a faits tous ce que nous sommes, qui est l'unique source de tout bien, et de qui tous les êtres tiennent ce qu'ils ont de plus digne de nous plaire, celui qui peut seul remplir notre cœur, n'est-il pas juste qu'il le possède tout entier, que nous lui donnions tout, que nous lui rapportions tout, qu'il n'y ait rien en nous et hors de nous que notre cœur ne lui consacre?

Est-ce trop faire, je vous le demande, pour celui, qui, comme le remarque saint Chrysostome, n'a rien voulu nous préférer, et qui, n'ayant qu'un Fils, l'a livré à la mort pour notre salut? Est-ce trop faire pour un Dieu fait homme, qui nous a tout donné, qui s'est donné lui-même, sa divinité, son humanité, sa vie, son sang, ses mérites et toutes les richesses de sa grâce? Mais nous, chrétiens, nous ne nous donnons qu'avec mille réserves, qu'avec une attache réelle à mille objets, qu'il s'en faut bien que nous aimions pour lui et selon lui! Car, sans parler ici de ces amours profanes dont l'idée seule offenserait votre délicatesse, et sur lesquels il est difficile de s'aveugler entièrement, combien d'attachements par lesquels, sans presque nous en apercevoir, nous égalons, nous préférons même la créature à Dieu, bien loin de l'aimer pour lui, selon lui, autant qu'il le veut, et comme il le veut; attachements dont il se plaint si tendrement par son prophète, lorsqu'il dit : *O vous que je porte dans mon sein ! à qui m'avez-vous égalé, à qui m'avez-vous comparé, qui avez-vous rendu semblable à moi? « Cui assimilastis me, et adæquastis, et fecistis similem ?* » (*Isa.*, XLVI, 4, 5.) Attachements qui, tout légitimes qu'ils sont en eux-mêmes, ne suffisent que trop, par leur excès, pour devenir le titre de notre condamnation; et pourquoi, mes frères? parce qu'ils ne rapportent pas tout notre cœur à Dieu. *Leur cœur est partagé*, dit l'Ecriture, *ils mourront: « Divisum est cor eorum, nunc interibunt.* » (*Ose.*, X, 2.)

Dites-moi, sans vous faire illusion, est-ce pour Dieu et selon Dieu que vous aimez vos enfants, pères et mères toujours faibles et indulgents, qui aimez en eux jusqu'à leurs défauts, qui les flattez, qui les soutenez dans leurs vices, ou qui du moins dissimulez autant qu'il est en vous leur oisiveté, leur paresse, leurs égarements, pour ne pas être obligés de faire violence à leurs penchants? Est-ce pour Dieu et selon Dieu que vous aimez votre époux, femme si vive dans vos passions, et qui en vous unissant à lui en avez fait votre idole; qui vous prêtez, qui vous livrez tout entière, sous de vains prétextes, à ses volontés les moins sages, et qui faites du mariage moins un engagement sacré qu'une profanation; funeste idolâtrie, que souvent Dieu punit par les coups les plus sensibles! Est-ce pour Dieu et selon Dieu que vous aimez vos amis les plus chers, vous qui avez fait en eux peut-être un choix si dangereux, qui adoptez tous leurs sentiments, et jusqu'à leurs erreurs, ou qui n'osez les combattre, qui épousez leurs querelles, qui entrez, dans leurs haines et leurs vengeances? non, ce n'est point pour Dieu que vous les aimez. A qui donc, vous demandera-t-il, à qui m'avez-vous égalé? *Cui adæquastis me?* Votre cœur est partagé; tremblez ! Avec une apparence de vie c'en est assez pour être mort à ses yeux : *Nunc interibunt.* Est-ce pour lui et selon lui que vous aimez vos dignités, votre crédit, vos honneurs, vos richesses, vous qui n'en faites point usage selon l'ordre établi par la Providence, et conformément à la fin pour laquelle il vous les a donnés; vous encore, qui, pour les augmenter ou les conserver, passez si aisément par-dessus bien des délicatesses de conscience, que vous traitez trop légèrement de scrupules? Ah ! il n'est que trop aisé de le voir, vous êtes du nombre de ceux dont le cœur est partagé : *Divisum est cor eorum, nunc interibunt.*

Mais, sans nous arrêter à des caractères si marqués, combien d'attaches encore plus secrètes, combien de retours sur soi-même, qui ne laissent à notre piété, à notre amour pour Dieu, qu'une vaine écorce, qu'une ombre de réalité! c'est là ce qui rend à juste titre tant de dévotions si suspectes. Quand je vois des dévots plus sensuels dans leur vie (si réglée en apparence) que les mondains dans leurs désordres; des dévots toujours prêts à censurer et à médire, et qui ne connaissent d'autre sujet de leurs entretiens que les défauts et la conduite des autres; des dévots si remplis d'orgueil, si prévenus en leur faveur, qu'ils n'écoutent ni avis, ni conseils, ni remontrances, quelque légitimes, quelque respectueux qu'ils puissent être; si entiers dans leurs opinions, qu'ils ne peuvent souffrir la moindre contradiction, et qu'ils ne prennent pour règle de leurs sentiments, que leurs propres idées et leurs vains préjugés; si délicats, si sensibles, que tout leur déplaît, tout les blesse et les offense; je pense alors, et je ne puis pas en juger autrement selon toutes les règles de la piété chrétienne, voilà des hommes qui s'abusent, des hommes qui croient aimer Dieu, et qui n'aiment qu'eux-mêmes; d'autant plus malheureux dans leur illusion que personne n'a plus besoin de conversion qu'eux, et que personne ne croit moins être dans le cas de devoir songer à se convertir. Et prenez garde, mes frères, ce n'est pas là un caractère rare et extraordinaire; c'est celui que nous avons tous les jours sous les yeux; c'est celui de presque tous les chrétiens qui tiennent par des actes extérieurs à la religion, qui ont fait une sorte de divorce avec le monde, mais qui, d'un autre côté, n'ont jamais travaillé sérieusement à combattre, par des actes réitérés de mortification et par les sentiments d'une humilité profonde, le pouvoir

des sens et leur amour-propre, cet ennemi secret de l'amour divin. C'est le caractère de la plupart d'entre nous, sans doute; c'est le vôtre, mes frères, qui m'écoutez, et qui avez tant de peine, à vous y reconnaître; c'est le mien peut-être. Ah! s'il est vrai, du moins, Seigneur, éclairez nos consciences, arrachez le voile qui nous en dérobe le funeste éclat, et ne permettez pas que nous soyons plus longtemps du nombre de ceux qui s'aveuglent en croyant vous aimer de tout leur cœur, tandis que leur idole est dans eux-mêmes.

On croit encore aimer Dieu, l'aimer beaucoup, lorsqu'avec une âme tendre on verse de temps à autre quelques larmes au pied de ses autels, sans cependant corriger de certains vices qui règnent au-dedans de nous, et qui empêchent que Dieu n'y règne souverainement. On juge de son amour par ses larmes et l'on devrait juger du prix de ses larmes par sa fidélité.

Aimer Dieu de tout son cœur, avons-nous dit, c'est aimer à faire sa volonté en toutes choses; c'est aimer ce qu'il aime et comme il veut que nous l'aimions; c'est donc aimer sa loi et le prouver par notre exactitude à la remplir; c'est aimer notre prochain comme nous-mêmes, et le prouver par des actions. Aimer Dieu de tout son cœur, c'est haïr ce qui lui est contraire, ce qui lui déplaît; c'est donc encore détester tout péché de quelque nature qu'il soit, et quelque léger qu'il puisse nous paraître.

Hé! que dis-je, ô mon Dieu, mon Créateur, mon Père, et mon aimable Maître! si je vous aime de tout mon cœur, tout ce qui vous offense, tout ce qui vous outrage, peut-il me paraître léger?

Voulons-nous, mes frères, mieux connaître encore si nous aimons Dieu de tout notre cœur, examinons si, comme il l'exige, nous l'aimons de tout notre esprit. Aimer Dieu de tout son esprit, c'est-à-dire selon l'interprétation des saints docteurs, et selon toute la force du terme, rapporter à Dieu ses pensées, ses vues, ses projets, ses actions, ses travaux et jusqu'à ses amusements et ses plaisirs; c'est l'avoir sans cesse présent à la mémoire, aimer à s'entretenir de lui, à se rappeler ses perfections et ses bienfaits; c'est encore faire servir ses lumières et ses talents à le glorifier, à le faire connaître, à le faire aimer autant qu'il est en nous.

Tel est dans tous les hommes l'effet du véritable amour: on ne pense qu'à l'objet qu'on aime, on en parle avec plaisir et l'on préfère la solitude aux entretiens où l'on n'est pas libre d'en parler; on croit le voir dans tous les objets qui ont quelque rapport avec lui; on se le rappelle à chaque instant; on n'agit que dans la vue de lui plaire; on vante partout ses perfections et ses charmes, et l'on voudrait faire passer dans tous les cœurs les sentiments dont on est pénétré. S'il est parmi nous des âmes délicates et sensibles, c'est elles que j'en prends à témoins: n'est-ce pas là ce qu'on appelle aimer?

Mais, le dirai-je, ô mon Dieu! c'est ainsi qu'on aime la créature, et c'est ainsi que l'on refuse de vous aimer; on épuise toute sa sensibilité, toute sa délicatesse, tous ses talents, toute l'activité de son génie, pour des objets qui ne répondent qu'imparfaitement à nos désirs, qui nous séduisent, qui nous trompent, qui s'effacent, que nous perdons sans retour; et vous, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, parce que vous offrez toujours de nouveaux attraits à ceux qui vous aiment, on vous oublie, on vous néglige, on ne pense point à vous, ou l'on y pense si rarement et si faiblement, que l'on fait assez voir qu'on ne vous aime pas de tout son esprit, parce qu'en effet on ne vous aime pas de tout son cœur.

Hé quoi, mes frères! faut-il donc vous montrer Dieu lui-même sans cesse occupé de vous? Oui, devons-nous dire, avant tous les temps, dans le repos de sa sagesse, seul suffisant à lui-même, il pensait à moi, il m'aimait et préparait dès lors tous les témoignages qu'il devait me donner de son amour. Il a formé ce monde où je devais naître, il l'a embelli, il l'a orné pour mon usage. Il a commencé dès la chute du premier homme, et il a continué dans tous les siècles le grand ouvrage de ma rédemption et de mon salut éternel. Il a fait de jour en jour des promesses qui sont parvenues jusqu'à moi, et qui étaient faites pour moi. Il a envoyé, d'âge en âge des prophètes qui me parlent et qui m'indiquent le Messie qu'il m'a donné. Il a établi dans l'ancienne loi ces sacrifices qui sont à mes yeux la figure de celui qu'il devait faire pour moi de son Fils. Ce Fils est venu sur la terre: toute sa vie, il l'a employée à m'instruire et à me sanctifier. Prêt à être outragé, crucifié par les hommes, Jésus a fait un dernier effort en leur faveur; il a institué ce sacrement auguste par lequel il est toujours avec nous et au milieu de nous; il a voulu perpétuer ainsi parmi les hommes la pensée de ses souffrances et de sa mort; il a voulu vivre dans notre mémoire comme nous vivons dans son souvenir, et tous les jours il intercède pour nous dans le ciel, tous les jours il s'offre pour nous sur ces autels.

Cependant nous ne pensons point à lui. Mille bagatelles dont nous nous faisons des affaires importantes s'emparent de notre imagination, la remplissent et l'occupent. Notre esprit se rapetisse, si je puis ainsi parler, se rétrécit par mille soins frivoles qui le dissipent et ne lui laissent pas le temps, osons nous bien dire quelquefois, de penser à Dieu et à son culte. Au lieu d'aimer à s'entretenir de lui, on fuit comme importunes ces conversations où l'on en parle. C'est assez, dit-on, de prêcher dans les temples, et chaque chose a ses moments; langage qu'il est aisé d'entendre, et par lequel on refuse de lui donner un seul de ces

instants qui devraient tous lui être consacrés. Au lieu de méditer en sa présence, de lui ouvrir son cœur, de lui parler seul à seul, comme un ami parle à son ami, on se contente de réciter de bouche quelques prières, en laissant d'ailleurs son esprit errer sur mille objets profanes, Au lieu de se rappeler ses grâces, ses faveurs, d'étudier sa loi, d'en faire ses délices, on cherche partout de vains amusements, et l'on se plaint ensuite de ce que sa grâce n'agit point en nous, de ce qu'on ne se sent aucune ferveur pour les exercices de la religion. Ah! mondains, vous ne dites que trop vrai; mais cherchez en la cause dans vous-mêmes : comment voudriez-vous être zélés et fervents dans le service de Dieu, lorsque vous craignez de vous entretenir avec lui, lorsque vous ne choisissez jamais, pour la matière de vos réflexions, tout ce qu'il y a en lui d'aimable et tout ce qu'il a fait pour vous. C'est dans la prière, c'est dans la méditation que le Roi-Prophète sentait son cœur se dilater et s'enflammer. *In meditatione mea exardescet ignis.* (*Psal.* XXXVIII, 4.) Mais d'ailleurs, sans vouloir vous assujettir à des méditations suivies, et plût au ciel que vous en fissiez quelques-unes de ce genre! pour peu qu'il y eût en vous d'amour pour votre Dieu, tout ce qui vous environne ne suffirait-il pas pour le rappeler à votre mémoire? Voyez toute la nature : au dehors, le souffle des zéphirs, l'aile d'un papillon, l'industrie du plus petit insecte, le vol et le chant des oiseaux, le murmure des eaux; et pourquoi, mes frères, pourquoi toutes ces choses ne serviraient-elles pas à vous rappeler à Dieu? Dans l'intérieur de vos maisons, votre famille, vos enfants, tous les biens qui vous sont offerts, tout ce que Dieu vous donne, de quelque manière qu'il vous l'envoie, ne devrait-il pas encore vous aider à l'avoir toujours présent? C'est ainsi que Moïse, après avoir dit à son peuple d'aimer Dieu comme il veut être aimé, ajoutait que ses commandements soient gravés dans votre cœur; instruisez-en vos enfants; méditez-les dans les moments du travail et dans ceux du repos, la nuit dans les intervalles du sommeil, le matin à votre réveil; portez-les attachés à votre main et sur le front entre vos yeux; écrivez-les sur la porte de votre maison, et gardez-vous bien d'oublier le Seigneur.

Ah! c'est alors que, sans sortir de votre état, vous sanctifieriez toutes vos actions en les faisant pour Dieu; tandis que parmi tous les grands mouvements que vous vous donnez, il n'y en a aucun peut-être qui ait Dieu pour fin; c'est alors que sans peine, et par vos discours et par vos exemples, vous porteriez vos enfants, vos amis, vos domestiques, dont vous êtes si spécialement chargés devant Dieu, à s'attacher au Seigneur et à le glorifier de concert avec vous. Ah! mes frères, encourageons-nous les uns les autres, animons-nous mutuellement à l'amour de notre Père commun. Accordez-nous, Seigneur, accordez à l'ardeur de mes désirs ces sentiments de zèle pour tous ceux qui m'écoutent, et ne permettez pas que parmi eux il y en ait un seul qui se perde lui-même en refusant de vous aimer ainsi. C'est alors, ô mon Dieu! que nous nous ferons le plaisir le plus doux de consacrer à votre gloire tous les dons que vous nous avez faits. Car je vous l'avouerai, mes frères, le charme de l'éloquence, le sublime de la poésie, les accords de la musique, tout ce que les arts ont de merveilleux et de touchant me fait gémir de l'abus que les hommes ne font que trop souvent des talents. Mais, au contraire, qu'une âme qui cherche, qui aime son Dieu, éprouve de délicieux transports lorsqu'elle voit toutes les perfections qu'il a mises dans les créatures retourner à leur principe. Combien de fois, vous le savez, ô mon Dieu! en voyant réuni dans nos temples tout ce qui fait partie de la célébration de nos plus augustes fêtes; en considérant vos ministres rangés dans le plus bel ordre autour du sanctuaire, votre peuple qui s'empresse, qui accourt en foule, qui se prosterne au pied de vos autels; entendant d'autre part ces discours nobles et simples, où l'on parle à la maison d'Israël le langage tendre et sublime de vos divines Ecritures, ces psaumes, ces hymnes, ces cantiques qui expriment notre allégresse, ces instruments spécialement réservés pour votre culte, et qui se mêlent à nos voix, combien de fois ce spectacle et ces concerts ravissants ne m'ont-ils pas arraché des larmes. Voilà, disais-je alors, à quoi tous les arts, tous les talents ont servi dans leur origine, voilà à quoi l'amour divin devrait seul les employer. Il me semblait, dans ces instants, que le ciel était descendu sur la terre, ou que je me trouvais tout à coup transporté au plus haut des cieux. O vous! qui avez quelques talents, je vous en conjure, par tous les bienfaits de notre Dieu, par l'amour qu'il vous a témoigné, faites les servir à louer le Seigneur; et j'ose vous être garant que jamais ils ne brilleront d'un plus vif éclat que lorsque vous en rehausserez le prix en les consacrant à un si noble et si saint usage.

En aimant Dieu de tout notre cœur et de tout notre esprit, il ne nous sera pas difficile de l'aimer de toutes nos forces, et c'est le dernier caractère que doit avoir notre amour. Aimer Dieu de toutes ses forces, c'est, pour le dire en un mot, l'aimer d'un amour généreux et constant, que rien ne puisse ébranler.

Voulez-vous savoir si c'est ainsi que vous l'aimez, considérez si votre amour n'éprouve pas de ces vicissitudes continuelles d'où se forment des rechutes dans le péché, et qui conduisent insensiblement à l'endurcissement et à l'impénitence finale. Votre ferveur, qui se ranime quelquefois à l'approche des plus grandes solennités, ne se dissipe-t-elle pas, ne passe-t-elle pas avec elles? Lorsque Dieu vous a frappés par des coups

sensibles, et que des circonstances affligeantes, comme la perte d'une partie de vos biens, une maladie, une disgrâce, la mort d'un époux, d'un fils bien-aimé, ou de quelqu'autre objet de votre tendresse, vous ont forcés de rentrer en vous-mêmes, souvenez-vous avec quelle ardeur vous paraissiez vous porter vers Dieu, et vous détacher pour lui de tout autre objet; quels désirs d'un parfait retour, quelles résolutions ne formiez-vous pas! En rappelant les suites de vos désastres, je rouvre peut-être des plaies encore sanglantes; mais quoi! à peine le temps a-t-il effacé en vous ces premières impressions de douleur, que votre amour se ralentit, et que, vous livrant de nouveau à la dissipation et aux embarras du siècle, vous quittez Dieu pour le monde. Ah! aimez-vous donc de toutes vos forces?

Pour en bien juger, vous dirai-je encore, sondez les dispositions de votre âme, et voyez, en vous interrogeant vous-mêmes soigneusement et sans illusion, si vous pouvez faire à toutes les choses de la terre ce généreux défi que l'Apôtre faisait avec tant d'assurance : *Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ? « Quis nos separabit a charitate Christi? »* (*Rom.*, VIII, 35.) Serait-ce le danger de perdre ma fortune, mon crédit, ma réputation, mes dignités, ma vie, qui me porterait à violer la loi de mon Dieu? et ferais-je difficulté de les sacrifier, si je ne pouvais les conserver qu'aux dépens de ma conscience? *An periculum?* (*Ibid.*) Serait-ce le désir de l'élévation, de l'agrandissement, des richesses, et l'assurance de les obtenir par quelque moyen toléré selon le monde, mais injuste devant Dieu, m'engagerait-elle à y avoir recours? *An altitudo?* (*Ibid.*) Serait-ce enfin l'éloignement pour les pratiques austères du christianisme; et me paraît-il trop dur de mortifier ma chair, mon entendement, ma volonté, de me détacher de moi-même, de combattre toutes mes passions, de me surmonter, de me vaincre sans cesse? *An instantia?* (*Ibid.*) *Non, je suis assuré que rien ne pourra jamais me séparer de l'amour de Dieu : « Certus sum quia neque creatura alia poterit nos separare a charitate Christi. »* (*Ibid.*, 38.) S'il en est ainsi, mes frères, et que vous puissiez vous rendre ce témoignage à vous-mêmes, ah! sans doute, vous aimez Dieu de toutes vos forces; mais que je crains que vous me disiez plutôt en secret : Hé quoi! si l'amour divin exige qu'on se tienne toujours prêt à de si grands sacrifices, s'il demande tant de vertus, tant de combats, tant d'efforts et de résistance, il en coûte donc bien pour aimer Dieu? Ah! mes frères, quel langage dans la bouche d'un homme, et d'un homme qui se dit chrétien! Il en coûte pour aimer Dieu : et ne pensez-vous plus à tous les fruits de cet amour, à toutes les douceurs qui l'accompagnent, aux chastes délices qu'il fait éprouver à un cœur qui en est embrasé, à la perfection, aux charmes réels de l'objet que je vous propose d'aimer? Il en coûte pour aimer Dieu : eh! n'en coûte-t-il rien aux amateurs du monde, pour s'attacher à la vaine poursuite de biens incertains, frivoles et passagers? Que de privations, que de gênes, que de contraintes, que de périls, que de sacrifices trop souvent perdus ou bien mal récompensés! La créature que vous servez a sa loi, mais une loi dure et pesante, une loi bizarre et fantasque, une loi de caprice, d'humeur et d'assujettissement perpétuel; elle vous demande, pour lui plaire, ce que vous ne pouvez souvent lui donner; elle est fausse, aveugle, inconstante, et sujette à tromper toutes vos espérances. En est-il donc ainsi du Seigneur? Il en coûte pour aimer Dieu : ô sainte montagne du Calvaire! croix de Jésus, épines qui avez couronné son front, plaies sacrées de mon Sauveur, sang précieux qu'il a versé, parlez, et dites-nous tout ce qu'il en a coûté à Jésus-Christ pour nous aimer et nous sauver. O ingrate créature! pourrai-je bien encore me plaindre qu'il en coûte trop pour aimer Dieu? Ah! Seigneur, si mon cœur ne s'ouvre pas tout à l'amour que vous m'avez témoigné, non, je ne veux point d'un cœur si dur : donnez-m'en un autre, ô mon Dieu! un cœur tendre et sensible, un cœur ardent et généreux; et vous, âmes saintes, esprits célestes, archanges, milice de mon Dieu, prêtez-nous vos transports pour aimer Dieu comme il doit être aimé. Dieu aime comme il doit l'être! Ah! que je l'aime du moins de toutes mes forces, autant qu'il est en moi, autant que je puis l'aimer.

Je vous ai expliqué, mes frères, le premier commandement de la loi, celui qui la renferme toute; c'est d'aimer Dieu. Tout nous y invite : la nature entière, tout ce que Dieu a fait pour nous dans l'ordre de la grâce, nos intérêts les plus chers, notre propre bonheur, voilà les motifs de notre soumission au précepte. Je vous en ai fait sentir toute l'étendue : aimer Dieu de tout notre cœur, c'est-à-dire d'un amour dominant, qui n'aime rien que pour lui et selon lui, qui soit le principe, le terme et la règle de toutes nos affections; l'aimer de tout notre esprit, c'est-à-dire de cet amour soigneux et vigilant, qui s'occupe sans cesse de lui, qui ne néglige rien de ce qui peut lui plaire, qui le fait connaître, qui le fait aimer de tout ce qui nous environne, et qui rapporte tout à sa gloire; l'aimer de toutes nos forces, c'est-à-dire de cet amour généreux et constant que rien ne peut ébranler ni altérer; voilà les véritables caractères de notre soumission au précepte, de ce qui forme l'amour de Dieu tel qu'il l'exige de nous. Que je serais heureux si, en rappelant à votre esprit une loi si belle, j'avais produit sur vous la moindre partie de l'effet qu'Esdras produisit autrefois sur tout le peuple, en lui lisant la loi du Seigneur, cette loi qu'il avait depuis si longtemps oubliée ou méconnue. Ce peuple fondait en larmes au souvenir de son infidélité : *Flebat omnis populus, cum audiret verba legis.* (II *Esdr.*, VIII, 9.) Pénétré du plus vif re-

pentir, il renonça dès l'instant même à ce qui l'avait séparé de son Dieu, et renouvela entre les mains d'Esdras l'alliance que ses pères avaient contractée, et qu'il avait de son côté si mal observée : *Veniebant ad pollicendum et jurandum ut ambularent in lege Dei.* (II *Esdr.*, X, 29.) Nous pouvons aujourd'hui la renouveler comme lui cette alliance, mes frères, et qu'en finissant ce discours j'aie la douce consolation de recevoir en quelque sorte, et d'offrir à notre Dieu les témoignages sincères de votre parfait retour vers lui.

Oui, mon Dieu, s'attache qui voudra à des biens trompeurs et périssables; pour nous, Seigneur, trop convaincus de leur fausseté, nous regrettons tous les moments que nous ne vous avons pas consacrés, tous les sentiments que nous vous avons dérobés, et, dans ce jour, où vous daignez encore nous rappeler à vous par les tendres gémissements que vous formez dans notre cœur, je proteste, au nom de tous ceux qui m'entendent, et en confirmant des promesses que nous n'avons que trop oubliées jusqu'ici, que nous renonçons à tout ce que l'esprit de mensonge et de ténèbres pourrait nous suggérer pour nous éloigner de vous, au monde, à ses plaisirs, à ses pompes, à ses œuvres, à nous-mêmes et à tous nos penchants déréglés ; que nous ne voulons vivre que pour vous plaire, et que nous voulons mourir en vous aimant. C'est donc à vous, ô mon Dieu ! que nous allons rapporter désormais toutes nos affections, tous nos désirs ; purifiez les, sanctifiez-les par le feu de votre amour ; désabusez-nous pour toujours des chimères qui nous avaient séduits, afin que nous n'aimions plus rien que pour vous, que nous ne croyions plus pouvoir être heureux que par vous, et que nous parvenions à cette éternité bienheureuse que vous promettez à ceux qui vous sont fidèles, et que je vous souhaite.

SERMON IV.

Pour le vendredi de la première semaine de Carême

SUR LA PRIÈRE.

Miserere mei, Domine, fili David. (*Matth.*, XV, 22.)

Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi.

Tel est, mes frères, le tendre gémissement, tel est le cri touchant d'une âme qui sent ses besoins, et qui, remplie de la plus vive confiance, s'adresse à celui qui peut seul les soulager.

Telle est la prière de la Chananéenne, le modèle admirable que Jésus-Christ a voulu offrir aux hommes pour leur enseigner à prier, et pour leur apprendre ce que peut auprès du Tout-Puissant la véritable prière.

Après un si bel exemple, ne nous plaignons plus, n'accusons plus le ciel, si nous ne sommes pas exaucés, ne nous en prenons plus à lui de nos faiblesses et de nos malheurs ; ou nous ne prions pas, ou nous prions mal, ou nous nous lassons trop tôt de prier.

Ah ! puissions-nous comprendre aujourd'hui combien il est facile de se faire entendre de son Dieu, combien il est avantageux de recourir à lui, et quels sont ici les fruits de la confiance et de la persévérance !

Ne sortons point de notre Evangile ; interrogeons la Chananéenne, et d'après elle nous saurons premièrement quelles sont les dispositions nécessaires pour bien prier, et en second lieu, quels sont les avantages de la prière faite dans ces heureuses dispositions. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si jamais il a été nécessaire de simplifier nos expressions et nos idées, c'est surtout en traitant de la prière. Comme elle est également faite pour les simples et pour les savants, qu'elle est d'usage dans toutes les circonstances de la vie, qu'elle est de tous les jours et de tous les moments, elle ne doit pas être assujettie à des conditions pénibles, et ce ne doit pas être pour nous une étude que de les apprendre et de les bien remplir.

Deux choses ont engagé la Chananéenne à avoir recours à Jésus-Christ. Le sentiment de sa misère et la confiance dans celui qui pouvait la soulager ; ce sont aussi, mes frères, les deux dispositions nécessaires pour bien prier : le sentiment de nos vrais besoins qui rend humble, respectueux, fervent ; la confiance qui fait persévérer.

La Chananéenne sent toute la grandeur et toute l'étendue de ses besoins et de sa misère. Triste rejeton d'une race maudite, fille de Tyr et de Sidon, jusque-là elle a été plongée dans les ténèbres du paganisme ; elle a porté son encens et ses prières à des dieux sourds et impuissants ; elle a gémi sous la tyrannie du péché, et éprouvé tous les maux qu'il entraîne ; toutes les puissances de l'enfer exercent leur empire sur sa propre famille, elles l'exercent sur sa fille. *Seigneur*, s'écrie-t elle, *ayez pitié de moi, ma fille est tourmentée par le démon.* (*Matth.*, XV, 22.)

Tel est, mes frères, le cri du sentiment, et c'est celui que Dieu exauce dans la prière. Elle n'est pas, comme vous pourriez le penser, un effort de l'esprit, un arrangement d'idées et de termes recherchés ; elle ne suppose pas de l'art et de la méthode, elle n'exige pas de grandes lumières et un esprit orné, elle ne consiste pas dans une longue suite de paroles, et ne se borne pas à des formules étudiées avec peine et souvent récitées avec ennui ; non, la prière est une science toute naturelle, et sur laquelle nous naissons tout formés ; elle est une simple élévation de l'âme vers son Dieu, elle est, comme l'a si bien définie saint Augustin, le gémissement du cœur et l'expression de ses désirs ; elle ne suppose

qu'un sentiment vif de nos besoins et de notre faiblesse, qui nous fait recourir à l'Etre tout puissant sur qui seul nous fondons notre espoir, et celui enfin qui sait sentir, sait prier.

Dieu écoute, dit saint Cyprien, la voix de notre cœur, et non pas celle que forme seulement notre bouche ; ce ne sont pas, dit saint Grégoire, nos paroles, mais nos désirs, qui se font le mieux entendre : un désir ardent, dit encore saint Bernard, est un grand cri aux oreilles de Dieu : *In auribus Dei desiderium vehemens, clamor magnus*.

Voilà, mes frères, ce que les saints, ce que tous les Pères de l'Eglise ont pensé sur la prière; ne vous plaignez donc plus de ne pas savoir prier; ne dites plus que vous n'en avez ni le goût, ni le temps, ni la facilité. Hé ! quoi donc ! ne savez-vous pas sentir votre misère? La Chananéenne, pour bien prier, n'a point eu d'autre maître que son cœur, et d'autres règles que ses besoins. O hommes ! ouvrez les yeux, voyez tous les périls, tous les piéges qui vous environnent; voyez toutes les puissances des ténèbres conjurées pour vous perdre, et qui méditent la ruine de ceux qui vous sont les plus chers. Votre âme, celle de vos amis, de vos proches, est peut-être sous l'esclavage du démon, ou est en danger d'y tomber. Voyez l'enfer qui s'ouvre sous leurs pas, et les maux dont vous-mêmes êtes menacés. Tournez ensuite vos regards vers le ciel, et voyez votre patrie, ce séjour du bonheur que vous risquez de perdre pour toujours. Hélas! votre plus grand, votre unique besoin est celui d'être heureux, et tout s'oppose à votre félicité. Le monde au milieu duquel vous vivez est pour vous une tentation continuelle. La chair combat en vous l'esprit et la raison. Vos lumières sont obscurcies par les préjugés de l'exemple et de la coutume; des passions vives et ardentes déchirent votre cœur, et vous mettent sans cesse en guerre avec vous-mêmes. Vous voulez le bien, et vous n'avez pas la force de l'entreprendre ou d'y persévérer; vous formez des résolutions, et elles vous retrouvent toujours infidèles ; au milieu de vos plus saints désirs vous n'éprouvez qu'un fonds inépuisable de faiblesse et de corruption.

Votre misère devient encore plus sensible lorsque vous y joignez le souvenir de vos anciens égarements : vous avez fait servir à des passions honteuses le plus bel âge de la vie; vous avez abusé de tous les dons que Dieu vous a faits; vous avez souillé votre corps, déréglé votre imagination, étouffé dans votre âme les principes de la sagesse et ces inclinations heureuses que l'Auteur de la nature s'était plu à y répandre; vous avez combattu contre Dieu même en tournant contre lui ses ouvrages, et en faisant de toutes les créatures les instruments de vos crimes.

Hélas ! ils subsistent peut-être encore aux yeux du Seigneur : une pénitence sincère ne les a point encore effacés. Vous n'avez donné à la religion que de vains dehors, et votre cœur n'est point encore changé; des penchants moins grossiers en apparence, mais non moins dangereux, le remplissent, l'occupent. Esclaves de vos idées, de vos goûts, de vos humeurs et de vos caprices, vous faites de vous-mêmes votre idole ; vous vous égarez, vous vous perdez, en croyant tenir une route certaine ; et votre aveuglement est d'autant plus à craindre, que rien n'est plus difficile à éclairer que les illusions de l'amour-propre.

Ah ! mon frère, que vous êtes misérable !.... et vous ne le sentez pas, et vous ne savez pas prier. Sortez donc un moment du tumulte du monde, faites trêve avec cette dissipation continuelle qui vous emporte loin de vous ; réfléchissez, rentrez en vous-même, voyez ce que vous êtes, ce qui vous manque, ce que vous risquez de devenir un jour, ce que vous deviendrez peut-être bientôt si vous ne changez pas, et vous gémirez, vous prierez comme il faut pour être exaucé. Hé ! faut-il donc apprendre à un malade à demander sa guérison? faut-il apprendre au malheureux, à l'indigent, à solliciter le secours qui lui est nécessaire? La nature toute seule ne s'explique-t-elle pas assez ? la seule nécessité ne fournit-elle pas les expressions les plus touchantes? et le cœur ne se rend-il pas toujours éloquent ?

Vous-même, dans les maux de la vie, dans un accident fâcheux, dans la disgrâce ou dans les périls, ne savez-vous pas vous plaindre? ne savez-vous pas élever vos regards et vos cris vers le ciel? Ah ! si vous étiez aussi sensible aux misères de l'âme qu'à celles du corps, si vous étiez aussi touché de la perte des biens éternels que de celle des biens fragiles et d'une fortune de boue, si votre salut vous intéressait autant que votre santé, que vous auriez de choses à dire au Seigneur ! et qu'il vous serait facile de prier !....

Vous n'en avez pas le temps, dites-vous? Hé quoi ! faut-il donc bien du temps pour former un gémissement du cœur? La Chananéenne se répand-elle en de longues paroles? Hélas ! elle ne laisse presque parler que sa tendresse et sa douleur. Faut-il un temps si long pour dire avec elle : *Seigneur, ayez pitié de moi !* L'aveugle de Jéricho l'a dit comme elle, il a obtenu sa guérison; les lépreux n'en ont pas dit davantage, et ils ont été guéris.

En tout temps, en tout lieu, dans toutes les circonstances de la vie, on peut prier. La vie du chrétien est une vie de prière. Jésus-Christ veut que nous priions toujours : mais former un bon désir, élever son cœur vers Dieu, soupirer après les biens qu'il nous promet, gémir à la vue de nos misères et des périls auxquels nous sommes exposés, c'est là ce que l'Ecriture appelle prier. Avec un désir continuel d'obtenir les grâces qui nous manquent, dit saint Augustin, nous prions toujours.

Et ici, mes frères, observez, je vous prie, qu'en exigeant pour la première disposition dans la prière le sentiment de nos besoins; qu'en faisant consister l'essence de la prière dans l'expression de ces mêmes besoins sentis vivement et avec un désir ardent d'être exaucés, je ne parle pas de ces faux besoins que la cupidité enfante ou qu'elle exagère, je parle de vos besoins réels, dignes d'être exposés à un Dieu infiniment saint, et qui méritent les attentions de sa providence. C'est ainsi que la femme de notre Evangile demande, non pas des biens frivoles, l'élévation de sa famille, des richesses et des honneurs, mais que Dieu ait pitié d'elle, qu'il ait pitié de sa fille, et qu'en la délivrant de l'esclavage du démon, il la mette au nombre de ses propres enfants.

Maintenant donc que vous savez ce que c'est que la prière, quelle est la première condition qu'elle exige? N'apportez plus de vains prétextes pour vous dispenser d'y avoir recours. Je ne vous demande encore une fois que de bien sentir votre indigence, que de l'exprimer du fond du cœur; et votre prière, comme celle de la Chananéenne, sera humble, respectueuse et fervente, toute remplie du désir d'obtenir ce qu'elle demande. Cette femme, si vivement touchée, s'abaisse, se prosterne, adore; elle ne fait point valoir la démarche qu'elle vient de faire en quittant le lieu de sa naissance; et en venant chercher un sauveur dans une terre étrangère, elle n'expose que ses besoins et ses désirs, elle ne fait entendre que le cri de sa misère, elle supporte tout le poids des humiliations dont on la couvre, et s'abaisse plus profondément encore à mesure qu'on la rebute et qu'on l'humilie davantage. Au milieu des épreuves, elle redouble ses gémissements, et la ferveur de sa prière augmente avec les difficultés qu'on lui oppose. Ayez pitié de moi, Seigneur, Seigneur, sauvez-moi!

Voilà ce que fait le sentiment de nos besoins: il nous donne cette humilité, ce respect, cette ferveur de la Chananéenne. Un criminel qui demande grâce, un indigent qui sollicite, un infortuné qui prie, ne le font point avec hauteur, avec distraction, avec sécheresse; et pourquoi? C'est qu'ils sentent vivement ce qu'ils demandent.

O mes frères! je ne suis plus étonné de vos airs de faste et de grandeur jusque dans le temple, de la présomption qui règne dans vos prières, du secret orgueil qui les accompagne, et qui en ôte tout le prix; non, vous ne sentez pas vos besoins, vous ne voyez pas la lèpre qui vous couvre, vous n'apercevez pas les plaies honteuses qui défigurent votre âme; ou vous croyez n'avoir presque rien à demander, ou vous pensez avoir des titres pour l'obtenir. Il vous reste une sorte de complaisance dans vos mérites, vous vous croyez riches encore, tandis que, si vous connaissiez votre indigence et tous vos maux, vous auriez horreur de vous-mêmes. Et sur qui le Seigneur laisse-t-il tomber ses regards, nous dit-il lui-même dans l'Ecriture, si ce n'est sur les humbles, sur une âme pauvre et petite à ses propres yeux.

Je ne suis plus étonné si vous êtes si distraits, si secs, si arides dans la prière; vous vous bornez à des prières de routine et d'usage; vous récitez des formules que vous puisez dans les livres, ou que l'on vous a apprises dans votre enfance, et vous ne prenez rien dans votre cœur.

Ce n'est pas cependant que les prières que l'Eglise nous remet sous les yeux et qu'elle fait apprendre à ses enfants soient sans force et sans vertu, mais c'est toujours le cœur qui doit les dire. Quelle plus belle prière que celle que nous a apprise Jésus-Christ lui-même! et toutefois qu'est-elle devant Dieu, qu'un vain son qui frappe l'air, si c'est la bouche seule qui la répète. Sentez la donc en la disant.

O notre Père! notre bon Père, qui êtes aux cieux, et qui nous y appelez pour y être heureux avec vous, que votre nom soit sanctifié. Hélas! fils ingrat et rebelle, je n'ai fait que vous déhonorer jusqu'ici : que votre règne arrive; détruisez en moi l'empire du monde et du péché; régnez dans tous les cœurs : que votre volonté toujours sainte se fasse sur la terre aussi parfaitement qu'elle se fait dans les cieux : donnez-nous notre pain de tous les jours, donnez-nous les secours qui nous sont nécessaires pour le temps et pour l'éternité, pardonnez-nous nos offenses, nous pardonnons de tout notre cœur à ceux qui nous ont offensés. Affligés par les tentations les plus violentes, Seigneur, ne nous y laissez pas succomber, délivrez-nous de tout mal, délivrez-nous du péché. Seigneur, ayez pitié de nous. Voilà, mes frères, l'oraison Dominicale. Les expressions sont peu différentes, le sens est le même, et c'est le cœur qui l'a rendue.

Priez donc ainsi; priez du fond du cœur, et vous ne vous plaindrez plus d'être trop dissipés, d'avoir un esprit trop volage; le sentiment dont vous serez affectés absorbera toute idée et tout autre sentiment; si votre esprit s'égare un instant, votre cœur le ramènera bientôt; il veillera et parlera pour vous; votre silence même sera éloquent, et un cœur touché, une âme contrite et humiliée fera tout le mérite de votre prière.

Alors vous ne démentirez pas par votre conduite la prière que vous aurez formée; vous ne demanderez pas d'être délivrés du péché, en n'évitant pas les occasions d'y retomber; vous ne prierez pas pour obtenir des vertus, en négligeant les moyens de les acquérir et l'occasion de les pratiquer; vous ne solliciterez pas des grâces de conversion et de salut sans vous mettre en peine de les mériter. Vos œuvres viendront à l'appui de vos prières; vos démarches seront d'accord avec vos paroles, parceque vous ne demanderez que ce que vous aurez commencé par désirer, et qu'en le

demandant vous vous disposerez à l'obtenir.

Mais il faut aussi demander avec confiance; c'est la seconde disposition nécessaire pour bien prier, et c'est encore celle que la Chananéenne apporte à la prière: Voyez-la, mes frères, prosternée aux pieds de celui qui commande à la maladie, à la mort, à toute la nature entière, et qui exerce un empire souverain jusque sur les puissances de l'enfer. Sa confiance est si parfaite, que Jésus-Christ lui-même l'admire et en fait l'éloge. *O femme! que votre foi est grande! « Mulier, magna est fides tua.* (*Matth.*, XV, 28.)

Voilà, mes frères, ce qui touche le cœur de notre Dieu; c'est la foi que nous avons en lui, c'est la confiance que nous lui témoignons. Où cette foi ne se rencontre pas, dit saint Augustin, il n'y a point de prière.

Que celui qui demande, dit l'apôtre saint Jacques, le fasse avec confiance et sans hésiter; car celui qui hésite, qui craint de ne pas être exaucé, qui doute de l'efficacité de sa prière, est semblable aux flots de la mer toujours poussés au gré des vents. Sa prière n'est d'aucun prix aux yeux du Seigneur, et il ne recevra rien de ce qu'il demande: *Non ergo estimet homo ille quod accipiat aliquid a Domino.* (*Jac.*, I, 7.)

C'est en effet cette disposition d'infidélité secrète que Jésus-Christ reprocha si vivement au premier de ses apôtres: *O homme de peu de foi! pourquoi avez-vous douté* (*Matth.*, XIV, 31)? et c'est celle qu'il pourrait à si juste titre reprocher à chacun de nous. Hélas! nous prions comme si nous doutions du pouvoir ou de la bonté de celui auquel notre prière s'adresse; nous portons en nous un fonds de défiance qui fait injure à Dieu, et nous rend indignes de recevoir des marques de sa libéralité. Avec un grain de foi, d'une foi vive, d'une confiance ferme et solide nous transporterions les montagnes s'il le fallait, et nous ne savons pas écarter le plus petit obstacle par la prière; nous n'obtenons rien, parce que nous ne demandons pas comme il faut.

Cependant, mes frères, n'avons-nous pas d'assez grands motifs de confiance, et de plus grands encore que ceux qu'avait la Chananéenne? Elle n'était pas instruite comme nous de toutes les merveilles de la puissance de notre Dieu; son peuple ne formait pas comme nous le peuple choisi du Très-Haut, et ce n'est pas en sa faveur qu'il avait opéré tant de prodiges. Elle n'était pas comme nous au nombre de ses enfants les plus chers, elle n'avait pas les mêmes titres que nous pour lui dire notre Père et pour former ce cri si touchant dont parle l'apôtre: *Miserere mei, Domine;* ce n'est pas à elle qu'avaient été faites les promesses; et quand bien même elles lui eussent été adressées, elle n'avait jusque-là rien éprouvé par elle-même de la fidélité du Sauveur à les accomplir; toutefois elle espère fortement, elle est remplie de confiance, elle a la foi la plus vive, et nous, mes frères, nous doutons, nous désespérons.

Nous qui, éclairés des plus pures lumières, connaissons toute l'étendue du pouvoir de notre Dieu, et qui avons entre les mains les livres sacrés qui en retracent si vivement les merveilles; nous qu'il a adoptés d'une manière si spéciale pour ses enfants, et à l'égard desquels il ne cesse dans les saints Evangiles de se peindre comme le père le plus tendre, comme un père toujours disposé à nous entendre et toujours prêt à nous exaucer; nous à qui il a dit: *Demandez, et vous recevrez* (*Joan.*, XVI, 24), et qui savons que celui qui parle ainsi est la Vérité même; nous, mes frères, pour qui Jésus Christ prie, qui entrons dans tous ses droits, qui prions en son nom, et à qui il a juré que rien ne nous serait refusé de ce que nous demanderions par lui et avec lui; hélas! c'est nous qui hésitons, nous encore qui avons éprouvé tant de fois les effets de sa providence et les secours de sa libéralité. Hé! quoi donc, les bienfaits passés ne devraient-ils pas ici nous servir de garant pour l'avenir? Rappelons-nous ces moments où sans ressource, sans espoir du côté des hommes, devenus le jouet des événements les plus imprévus, battus de tous côtés par les orages, et n'ayant plus que des regards à lever vers le ciel, tout à coup les nuages se sont dissipés, ou un nouveau jour a brillé sur nos têtes, la tempête s'est calmée, et par une assistance toute divine nous avons trouvé le port presque au sein du naufrage: cœurs infidèles, pourquoi donc avons-nous si tôt oublié ces prodiges? et pourquoi mettons-nous un si grand obstacle à de nouveaux secours par notre défiance? Ah! quelque indignes que nous soyons d'être exaucés, souvenons-nous que ce n'est pas sur nous-mêmes et sur nos mérites qu'est appuyée la force et la vertu de nos prières, mais sur la bonté infinie de notre Dieu et les mérites de Jésus-Christ.

Hélas! si nous prions en notre nom, nous aurions tout lieu de désespérer: ingrates créatures, hommes pécheurs, que pourrions-nous offrir de nous-mêmes qui méritât d'être agréé, et que serait-ce que la confiance que nous ferions paraître alors? une présomption aveugle qui nous rendrait encore plus criminels. Mais nous avons un Pontife saint, un Médiateur tout-puissant au nom duquel nous demandons, et quelle grâce pourrait être refusée à nos prières! *Je vous en assure*, nous dit Jésus Christ lui-même, *si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera; jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit pleine et parfaite.* (*Joan.*, XVI, 23, 24.)

C'est donc là, mes frères, ce qui fonde notre véritable confiance. Soit que nous demandions à Jésus-Christ même, en vertu de ses mérites, soit que nous demandions au Père, par les mérites de son Fils: dès que nous le ferons avec foi, sans craindre,

sans hésiter, ah ! nous sommes sûrs d'être écoutés.

C'est, mes frères, une chose bien remarquable, que tous ceux qui se sont adressés à Jésus-Christ, pendant sa vie mortelle, pour être soulagés dans leurs peines, pour être secourus dans leurs malheurs, pour être guéris dans leurs infirmités, en ont obtenu tout ce qu'ils désiraient, et que Jésus-Christ leur disait à tous : *Allez, votre foi, votre confiance vous a sauvé* (*Matth.*, IX, 22); ou comme à la femme de notre Evangile : *Votre foi est grande, qu'il vous soit fait ainsi que vous le voulez* (*Matth.*, XV, 28); tant il est vrai que c'est surtout à une foi vive, à une confiance ferme et assurée, que Dieu prodigue ses grâces et ses faveurs. Aimable confiance, qui met en notre pouvoir, et qui soumet en quelque sorte à nos vœux toutes les richesses de la Divinité!

Mais, prenez garde, je vous prie, que cette vive confiance suppose la persévérance, et c'est aussi ce que nous apprend si bien l'exemple de la Chananéenne.

Parce qu'elle a une foi vive et ardente, elle ne se lasse pas, malgré tous les dégoûts qu'on lui fait éprouver; elle ne se rebute pas des obstacles presque invincibles qu'on lui oppose; elle persévère au milieu de tant de raisons plausibles, pour se retirer et pour désespérer; elle espère contre toute espérance.

Ici, mes frères, je croirais affaiblir le texte de notre Evangile, si je prétendais y mêler quelque réflexion : écoutez-le dans toute sa simplicité, et vous ne pourrez vous refuser aux tendres impressions qu'il fait naître.

Une femme Chananéenne, qui venait au-devant de Jésus-Christ, *se mit à crier et à lui dire : Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi! ma fille est fort tourmentée par le démon; et Jésus ne proféra pas un seul mot. Sur quoi ses disciples s'approchèrent, et lui dirent, en le priant : Congédiez-la, Seigneur, car elle ne fait que crier derrière nous. Il leur répondit : Je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël qui sont perdues. Elle s'avança néanmoins, et elle l'adora, en disant : Seigneur, secourez-moi. Il n'est pas raisonnable*, lui dit Jésus-Christ, *de prendre le pain des enfants, et de le jeter aux chiens. Non, Seigneur, reprit elle, mais les petits chiens mangent au moins des miettes qui tombent de la table de leur maître. Alors Jésus lui repartit : O femme! que votre foi est grande! que ce que vous souhaitez s'accomplisse.* (*Matth.*, XV, 22-28.)

O admirable leçon qu'a voulu nous laisser Jésus-Christ! ô grâce si utilement différée pour faire éclater davantage la vertu qui l'obtient, et nous mieux instruire des moyens de la mériter! C'est donc à cette confiance qui fait persévérer, que Dieu accorde l'accomplissement des demandes que nous formons. Quoi! mes frères, et nous nous rebutons si aisément, et nous nous plaignons du moindre délai, et nous accusons la providence de notre Dieu, et nous cessons de prier. Ah! mes frères, ce que vous demandez, la grâce, les vertus, le salut, est-il donc trop peu de chose pour être demandé plus d'une fois? Est-ce donc ainsi que vous sollicitez auprès des grands de la terre un médiocre avantage, une fortune temporelle et vous rebutez-vous au moindre obstacle? Quoi! vous vous lassez de prier! et Dieu s'est-il lassé de vous attendre, de vous inviter, de vous presser de revenir à lui, de vous ménager des ressources et des moyens de conversion? Vous comptez en quelque sorte vos démarches avec lui; et, tandis que vous vous montrez si infidèles, a-t-il paru compter les siennes avec vous? Vous vous lassez et peut-être touchiez-vous au moment d'être exaucés; encore un peu de persévérance et le trésor des miséricordes du Seigneur vous était ouvert; encore une fois, et vous triomphiez de la résistance de votre Dieu; il ne voulait qu'éprouver votre constance, qu'animer votre foi, qu'enflammer vos désirs, que vous faire mieux sentir le prix de sa grâce et vous engager plus fortement à la conserver avec soin après l'avoir obtenue; vous vous lassez au lieu de redoubler vos efforts comme la Chananéenne, de multiplier comme elle les intercesseurs auprès de Jésus-Christ, de faire avec eux des demandes plus vives, plus pressantes encore, de ranimer votre ferveur et de soutenir vos prières par vos œuvres. Vous vous lassez, et vous oubliez que le Seigneur est cet homme de l'Evangile qui, après quelques difficultés, ne peut refuser un ami qui le prie avec instance; que c'est ce père qui est bien éloigné de donner une pierre à ses enfants lorsqu'ils lui demandent de la nourriture; que c'est ce juge vaincu par les sollicitations de la veuve, et qui accorde à ses importunités ce qu'il avait refusé à ses premiers cris; que c'est lui enfin qui a dit : *Demandez et vous recevrez; cherchez et vous trouverez; frappez et l'on vous ouvrira.* (*Matth.*, VII, 7.)

Ah! désormais ne vous lassez donc plus de demander; soyez constants, soyez infatigables dans vos poursuites; ce qu'on paraît vous refuser aujourd'hui, demain on vous l'accordera : attendez, comme vous dit Isaïe : *Exspecta;* si l'on diffère de nouveau, attendez encore : *Reexspecta.* (*Isa*, XXVIII, 10.) Supportez les lenteurs de Dieu... votre peine ne sera point inutile, vos gémissements ne seront point perdus, on vous tient compte de tous vos soupirs; la prière renferme toujours les plus grands avantages et vous conduira tôt ou tard aux grâces les plus abondantes dans cette vie, et au bonheur éternel dans l'autre : c'est encore ce que va nous prouver l'exemple de la Chananéenne dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Quels avantages plus précieux que ceux

que nous offre la prière lorsqu'elle est faite avec des dispositions saintes! elle honore véritablement Dieu; elle soumet à l'homme la puissance de Dieu même.

La Chananéenne, dont la prière doit nous servir d'instruction et de modèle, honore Dieu par l'aveu qu'elle lui fait de ses besoins et de sa dépendance, par l'hommage qu'elle rend à sa grandeur et à son pouvoir, par la confiance qu'elle a dans sa bonté.

A peine elle aperçoit Jésus-Christ, qu'elle se prosterne devant lui, qu'elle lui expose ses besoins comme à celui d'où dépend le sort de sa fille, sa guérison, son salut, et dont elle attend son propre bonheur et la jouissance de ce qu'elle a au monde de plus cher.

Tel est, mes frères, le premier honneur que nous rendons à Dieu dans la prière : en lui offrant nos vœux, en lui exposant nos misères, en élevant vers lui notre cœur, nous reconnaissons que nous dépendons de lui comme de notre souverain Seigneur et de notre premier Maître; que nous n'avons rien de nous-mêmes ; que nous tenons tout de lui; que nous en attendons tout ; que notre existence, notre santé, nos biens, nos vertus et nos mérites, notre gloire et nos succès, notre félicité tout entière est entre ses mains ; que nos besoins réclament à chaque instant son secours, et qu'en vain prétendrions nous élever l'édifice de notre fortune, de notre bonheur de notre salut éternel, s'il ne l'élève pas avec nous.

C'est, mes frères, cet hommage rendu au souverain domaine de Dieu sur sa créature; c'est ce culte d'adoration et cet aveu de notre dépendance, que le Roi-Prophète regardait comme si nécessaire à la gloire du Créateur, et qui lui faisait dire avec tant de vérité : *Seigneur, toutes les fois que je vous ai invoqué, je vous ai reconnu, par là même je vous ai avoué pour mon Dieu : « In quacunque die invocavero te, ecce cognovi quoniam Deus meus es.»* (*Psal.* LV, 10.)

Mais hélas! cet aveu que nous devons à la gloire du Très-Haut, ce culte de la prière, combien de chrétiens négligent de le rendre, et vivent comme s'ils ne dépendaient que d'eux-mêmes, comme si dans le monde il n'y avait point de Dieu pour eux : *Sine Deo in hoc mundo.* (*Ephes.*, II, 12.) Ils se ménagent un accès auprès des grands, ils leur font une cour assidue, ils en attendent des grâces, ils s'empressent à mériter leur faveur, ils les sollicitent, ils les importunent par leurs soins et leurs prières, ils leur prodiguent les témoignages de respect et les assurances de fidélité, ils se courbent lâchement devant des hommes comme eux, et les jours, les mois, les années s'écoulent sans qu'ils se souviennent qu'il y a un Dieu au ciel, et qu'il les a mis sur la terre : *Sine Deo.* Ingrat! vous ne vivez, vous ne respirez que par lui. Tout ce qui est en vous, tout ce qui est hors de vous, sont des dons qu'il vous a faits; la nature entière publie sa magnificence et sa gloire ; chaque moment atteste vos besoins et votre dépendance, et vous oubliez de lui rendre grâce, et vous ne pensez point à l'invoquer, et vous ne lui rendez aucun hommage, et celui que vous lui rendez est indigne de lui. Il est votre Dieu, et vous ne l'adorez pas ; il est votre Seigneur et votre Maître, et vous ne l'honorez pas; il est votre bienfaiteur, et vous ne le remerciez pas; vous dépendez de lui dans tout votre être, et vous ne recourez presque jamais à lui. Ah! vous êtes donc un enfant dénaturé qui méconnaissez votre Père, vous êtes un infidèle qui n'a point de Dieu : *Sine Deo.*

Mais quoi ! ne devez-vous rien à sa grandeur, et n'attendez-vous rien de son pouvoir? N'exige-t-il de vous aucun tribut de louanges pour ses perfections, et ne devez-vous pas honorer la puissance de ses œuvres ? N'est-ce pas lui qui est le maître des événements et du sort, qui commande à tout ce qui respire, qui dispose des biens et des maux, de la santé et de la maladie, de la joie et de la douleur, qui élève et qui abaisse à son gré, qui blesse et qui guérit, qui fait vivre et qui fait mourir? N'est-ce pas lui qui fait des anges les ministres de ses volontés, et qui fait trembler et obéir les puissances même de l'enfer? C'est aussi ce que reconnaît la femme Chananéenne, et ce qui, dans sa prière, honore véritablement Dieu. Ce n'est pas seulement par le sentiment de ses besoins et de sa dépendance qu'elle a recours à lui, mais par un sentiment plus vif encore de la grandeur et de la toute-puissance de celui auquel elle expose sa misère.

Seigneur, fils de David! s'écrie-t-elle, et c'est comme si on lui disait : O vous, le Christ, le Messie à qui appartient tout honneur et toute gloire! Roi des rois et Maître des maîtres de la terre, qui avez l'empire sur toutes les nations et sur tous les siècles, qu'on a vu maîtriser tous les éléments et commander à toute la nature, à tous les êtres, *Seigneur, ayez pitié de moi.* Vous voyez mes besoins, à qui aurai-je recours qu'à celui qui peut seul les soulager? Vous entendez mes vœux, vous lisez dans mon cœur, mais vous voulez que je vous les expose pour votre gloire. Exaucez-les Seigneur. Ce n'est pas une grâce commune que je sollicite, ce ne sont pas des biens d'un prix médiocre, c'est le salut de l'âme de ma fille et le mien, c'est la victoire sur l'enfer même conjuré contre nous, c'est ce chef-d'œuvre de vos merveilles et de votre puissance : *Ma fille est tourmentée du démon.*

Voilà, mes frères, le plus beau sacrifice que la Chananéenne pouvait offrir à Dieu. Ce sacrifice de louange, cet hommage qu'elle rend à sa grandeur et à son pouvoir, c'est pour le perpétuer, cet hommage dans la prière, que Dieu a voulu se former des adorateurs en esprit et en vérité ; c'est pour cela que l'Eglise a élevé des temples et qu'elle a dressé des autels, qu'elle immole chaque jour la victime la plus propre à honorer le souverain Etre ; c'est pour célébrer ses grandeurs, qu'elle a établi des

ministres et des prêtres, qu'elle s'est consacré des solitaires et des vierges, qu'elle a institué le chant des psaumes et des cantiques ; tout a été fait pour vous ramener à la prière comme au culte essentiel que vous devez au Tout-Puissant.

Mais qu'entends-je, qu'entends-je?.... quel est le cri de l'impiété qui fait expirer nos prières sur nos lèvres, et qui vient glacer autour de notre cœur tous les sentiments que nous devons à la Divinité! Faibles mortels, viles créatures! suspendez vos vœux, reprenez vos hommages, Dieu n'a pas besoin de votre culte, et il est trop au-dessus de vous pour s'abaisser jusqu'à daigner vous entendre. Ainsi parle l'impie, lorsqu'il veut se soustraire au premier de tous les devoirs. O trop faible ressource d'un cœur ingrat, et qui se fait de sa petitesse même et de sa misère un prétexte à son indépendance!

Dieu n'a pas besoin de mon culte et de ma prière. Non sans doute, il ne cessera pas d'être mon Dieu si je ne le prie pas; mais pourquoi donc a-t-il fait, arrangé, disposé cet univers, dont certainement il n'avait pas besoin? pourquoi m'a-t-il placé dans ce monde, et m'a-t-il rendu capable de connaître la beauté de ses ouvrages, de sentir le prix et l'étendue de ses merveilles, de louer ses perfections et ses grandeurs? Pourquoi me ramène-t-il à lui par le sentiment vif et continuel de mes besoins et de ma faiblesse, si ce n'est que tous ses ouvrages servent à sa gloire, et que moi qui en recueille presque tout l'avantage, je le loue, je le bénisse à chaque instant; pour que je le glorifie des attributs que je découvre en lui, et qu'il a fait éclater dans ses œuvres; pour que je lui rende grâce pour tous les dons que j'en reçois, et que je l'implore pour tous les biens que j'en attends.

Ah! sans moi la nature est muette et c'est moi qui en suis l'interprète et le pontife, sans mon hommage tout ce qu'elle renferme ne retourne point à son principe, et a été fait sans cause et sans dessein; ce monde est un spectacle puéril et frivole, fait seulement pour nous amuser un instant. Dieu, qui ne veut point de ma prière et de mon culte, est un être distrait et indolent, qui n'est que grand sans être bon, sans être juste, sans être tendre et compatissant; c'est un être dont la grandeur n'est que fierté, disons mieux, qui n'est que dédaigneux sans être grand; et pourquoi donc la même bonté qui n'a pas dédaigné de me créer dédaignerait-t-elle de m'entendre et de s'occuper à me rendre heureux? Pourquoi, si Dieu ne veut point de mon hommage, pourquoi a-t-il imprimé dans mon cœur ce sentiment si prompt qui, au moindre danger et avant toute réflexion, me fait tourner les yeux vers le ciel et élever ma voix vers le Dieu qui m'a formé? Pourquoi enfin ce cri universel, ce concert de tous les peuples, qui, sans aucun accord et par un instinct naturel, invoquent l'Auteur de leur être et lui rendent leurs hommages?

Mais je parle ici à des chrétiens, hélas! souvent aussi ennemis de la prière, aussi tièdes, du moins aussi indifférents pour elle que les impies mêmes; et je leur dis: pourquoi donc, mes frères, pourquoi votre Dieu ne cesse-t-il de vous inviter à le prier, et vous dit-il lui-même que le sacrifice de louanges que vous lui rendrez servira à sa gloire? Pourquoi Jésus-Christ vous ordonne-t-il de prier sans cesse? Pourquoi la religion tout entière est-elle pour vous un engagement à la prière, si cependant vous la négligez? Eh bien! âmes lâches, ne priez pas, laissez à des cœurs plus fidèles cet exercice pour eux si doux et si consolant; rompez tout commerce entre Dieu et vous; oubliez même que vous avez un Dieu, et que c'est lui qui vous a formés; mais aussi n'attendez plus rien de sa bonté, puisque vous ne voulez pas honorer sa puissance: ne vous plaignez plus si vous n'éprouvez pas les effets de son amour; rendez-vous heureux si vous croyez pouvoir l'être sans lui, et essayez si, au milieu de vos besoins, vous pourrez vous suffire à vous-mêmes.

Ah! loin de nous, mes frères, cet aveuglement si étrange. Ayons recours à notre Dieu, prions, et comme la Chananéenne, nous honorerons Dieu par la confiance que nous lui témoignerons. Je vous ai déjà montré avec quelle foi, quelle confiance la Chananéenne a prié; et que croyez-vous qui ait le plus honoré Dieu dans sa prière, si ce n'est cette confiance même avec laquelle elle s'adresse à lui? Elle sait combien le secours des hommes est incertain, combien leur science est vaine, combien ils sont peu touchés de nos maux, ou impuissants à les guérir: aussi c'est le maître et le Sauveur des hommes qu'elle implore, et avec quelle constance souffre-t-elle ses délais? O chrétiens! dévoilons ici tous les secrets de la conduite de notre divin Maître. Ce n'est pas seulement pour offrir une leçon, qu'il éprouve ainsi cette âme fervente, c'est pour augmenter la gloire de Dieu même; et en effet, est-il un plus beau spectacle pour le ciel qu'une âme ainsi aux prises avec son Dieu tel que Jacob, lorsqu'il lutta contre l'ange du Seigneur. Elle le retient, elle l'arrête comme malgré lui par la ferveur de sa prière; elle semble lui dire: Seigneur, en vain paraissez-vous détourner de dessus moi vos regards, en vain feignez-vous en quelque sorte de vouloir porter à d'autres vos faveurs, et de n'être devenu cruel que pour moi seule. Ah! je connais trop la bonté de votre cœur pour me laisser surprendre par cette rigueur apparente: vous éprouvez ma foi, mais elle ne sera point ébranlée, et l'hommage que vous en recouvrerez en sera plus digne de vous. Quand je serais encore mille fois plus vile à vos yeux, ah! vous êtes mon Père, et je suis l'ouvrage de vos mains; vous avez infiniment plus de miséricorde et de clé-

mence que je n'ai de malice et de faiblesse, et vous êtes encore plus empressé à exaucer mes vœux que je ne le suis à les former. Non, Seigneur, vous n'échapperez point à l'ardeur de mes sollicitations et à la vivacité de mes désirs : quand vous me rebuteriez plus durement encore, quand vous me laisseriez à vos pieds dans un état de langueur, de sécheresse et d'aridité, quand j'y paraîtrais abattue sous la rigueur de vos coups, et que j'y resterais presque sans mouvement et sans vie, ah ! j'espérerais toujours en vous.

Hé ! mes frères, quoi de plus propre à honorer Dieu qu'un pareil langage? Quoi de plus glorieux pour lui que cette espèce de combat où il ne paraît jamais plus grand que lorsque après avoir résisté de toutes ses forces, en apparence, il se laisse vaincre enfin par sa créature.

Car, ajoutez, mes frères, que si la prière faite avec de saintes dispositions honore véritablement Dieu, d'un autre côté aussi elle soumet à l'homme toute la puissance de Dieu même. Voyez cette Chananéenne qui, humiliée, prosternée, ne recevait pour toute réponse que les marques les plus sensibles de l'indifférence et du mépris ; voyez-la, par l'empressement, l'ardeur et l'importunité de sa prière, obtenir les éloges de celui dont elle éprouvait les dédains et les rigueurs, triompher de toute sa résistance et disposer de tout son pouvoir, et se rendre l'arbitre de ses grâces et de ses faveurs. *Femme*, lui dit Jésus-Christ, *qu'il vous soit fait ainsi que vous le voulez: « O mulier, fiat tibi sicut vis. » Qu'il vous soit fait ainsi que vous le voulez.* O paroles pleines de force et d'énergie ! voilà donc la volonté de la créature devenue par la prière la volonté de Dieu même. Voilà tout le pouvoir d'un Dieu soumis aux désirs de l'âme qui prie, et qui continue à prier. La Chananéenne a demandé la guérison de sa fille, la victoire sur les démons, et sa fille est guérie, et les démons sont en fuite, et elle a obtenu tout ce qu'elle demandait. Ah ! demandons, sollicitons, pressons, et nous deviendrons les maîtres de la nature, et nous obtiendrons toutes les richesses de la grâce, et, tout suppliants que nous sommes, nous commanderons en quelque sorte à Dieu même.

Dieu a parlé au néant, et le néant a été docile à sa voix ; il a dit : que la lumière se fasse, et elle a été faite ; que les astres brillent au firmament, et les astres ont éclairé les cieux ; que la terre produise, et la terre est devenue féconde. Par la prière l'homme commande aux ouvrages du Créateur, et ses ouvrages lui sont soumis : *Obediente Deo voci hominis.* (*Josue*, X, 14.) Moïse prie, et la mer se divise et suspend ses flots ; Josué, armé de la prière, s'écrie avec confiance : Soleil arrête-toi, et le soleil s'arrête ; Elie se met en prière, et le ciel s'ouvre et se ferme à son gré ; Ezéchias prie, il demande que ses jours soient prolongés, et la mort recule, Ezéchias est exaucé ; la peste, la stérilité, la famine, les fléaux redoutables, ministres des vengeances du Très-Haut, vont se répandre sur Ninive, sur un peuple rebelle ; épouvanté par les menaces du prophète, il prie, et fléchi par sa prière, Dieu s'apaise ; il exauce ses vœux, et se prête à ses volontés : *Obediente Deo voci hominis.*

C'est à la prière que les Judith, les Suzanne, les Daniel, les Corneille, les Augustin, ont dû leur changement ou leur victoire.

Après cela, mes frères, ai-je donc eu tort de vous dire que la prière soumet à l'homme toute la force et tout le pouvoir de son Dieu ? Serez-vous surpris maintenant que le savant, pour attribuer à la prière la toute-puissance, appelle la prière toute-puissante: *Omnipotens oratio.* Que saint Augustin dise que la prière du juste ou de celui qui veut le devenir est la clef qui ouvre le ciel : *Oratio justi clavis est cœli.* Et que, selon la pensée de saint Remi, la prière triomphe de celui qui est invincible, et surmonte le Tout-Puissant lui-même : *Oratio vincit invincibilem, superat Omnipotentem.*

Hé, mes frères ! Jésus-Christ ne s'est-il pas engagé de la manière la plus précise, non-seulement par l'exemple de la Chananéenne, mais par des serments plus expressifs encore, à donner tous les effets à la prière? puisque c'est ainsi qu'il parle à ses apôtres : *En vérité, en vérité, je vous le dis : tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous sera accordé. « Amen, amen, dico vobis, quidquid petieritis*, etc. »

Qui dit tout, mes frères, n'excepte rien ; et pourquoi donc, avec tant de besoins, avec tant de désirs et tant d'indigence, environnés de tant de périls, attaqués par tant d'ennemis, sujets à des tentations si violentes, entraînés par les penchants d'une nature si corrompue, exposés à la séduction d'un monde si dangereux, toujours si faibles pour la vertu, si ardents pour le vice, pourquoi négligeons-nous de prier, ou pourquoi prions-nous si mal ?

Pourquoi encore, dans les différents états de la vie, dans des situations si difficiles, des positions si délicates et si critiques, pourquoi ne recourons-nous point à la prière? O vous ! pères, époux, maîtres, mères infortunées, épouses désolées, vous tous qui avez des grâces à demander, des peines à soutenir, des passions à vaincre, des devoirs à remplir, des conseils à prendre, des affaires essentielles à terminer, priez, et les secours d'en haut vous sont assurés. La prière est cette fille du ciel, qui, descendue parmi nous pour soulager nos misères, du fond de nos cœurs s'élance, prend son vol, et s'élève jusqu'au trône de la Divinité. Là, admise en sa présence, humble, suppliante, elle expose nos besoins et nos vœux ; elle sollicite, elle presse ; elle obtient, et revient à nous glorieuse, triomphante, et chargée des dons précieux et des grâces qu'elle apporte avec elle, jamais son attente n'est vaine ; jamais son

espérance n'est trompée; et lors même que Dieu semble refuser ou différer de l'exaucer, ce n'est que pour lui accorder en effet beaucoup plus qu'elle ne paraissait désirer. O mon Dieu! puisque nous sommes nous-mêmes, par notre lâcheté, notre indifférence, le plus grand obstacle à vos dons, répandez sur nous l'esprit de prière pour nous aider à les obtenir; enseignez-nous à prier, et que nos demandes, toujours dignes de vous, nous conduisent à votre amour et à la vie éternelle que je vous souhaite.

SERMON V.

Pour le deuxième dimanche de Carême.

SUR L'IMPORTANCE DU SALUT.

Unum est necessarium. (*Luc.*, X, 42.)

Une seule chose est nécessaire.

Quelle est, mes frères, cette chose uniquement nécessaire dont parle Jésus-Christ: si je prête l'oreille aux discours séduisants des enfants du siècle, je ne vois point d'autre nécessité pour moi que celle de me procurer sur la terre une situation douce et commode, de travailler de jour en jour à la rendre plus douce encore, et de jouir par elle de tous les avantages qui accompagnent la gloire, le crédit et les richesses.

C'est là ce que répètent de mille manières différentes ceux qui dans le monde veulent passer pour sages; c'est là ce que les Pères y enseignent à leurs enfants, et les maîtres à leurs disciples.

C'est d'après ces maximes que je vois, dans toutes les conditions de la vie, des hommes s'empresser, s'agiter, courir par la voie des peines, des soins et des fatigues, après un état plus doux en apparence, mais qui ne les rend presque jamais plus tranquilles en effet, et consumer ainsi dans un cercle d'illusions, une vie si courte aux yeux du vrai sage, et qu'ils considèrent cependant comme devant durer toujours.

Ah! insensés... était-il donc si nécessaire de poursuivre avec ardeur un bonheur qui vous échappe? et fallait-il oublier les vrais biens d'une cité fixe et permanente, pour vous attacher aux douceurs trompeuses d'un monde dont la figure s'évanouit?

Avouons-le, chrétiens, tandis qu'il en est temps encore: Il n'y a rien de si important pour l'homme, que le soin de son bonheur éternel, que l'affaire de son salut, et c'est ce que je vais établir dans la première partie de ce discours; mais si rien ne nous intéresse davantage, dans quelles dispositions ne devons-nous pas entrer pour faire réussir un objet duquel dépend notre sort, c'est ce qui fera le sujet de la seconde.

Ainsi, l'importance du salut nous apprendra l'estime que nous en devons faire; les dispositions où nous devons entrer nous indiqueront ce qui peut en assurer le succès.

Je ne connais point, mes frères, de sujet plus digne de vos réflexions; et en m'attachant, dans cette instruction, à vous remettre sous les yeux une des vérités les plus frappantes, mais les plus simples de la religion chrétienne, je crois vous prouver assez que c'est uniquement votre salut que je cherche: daignez donc seconder mes vœux, daignez vous rendre attentifs; je vous le demande, au nom de vos intérêts les plus chers, et pour obtenir que Dieu lui-même fixe votre esprit et touche votre cœur, implorons le secours de sa grâce, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour nous pénétrer vivement de l'importance du salut, considérons quelle est la grandeur de l'âme qu'il s'agit de sauver, quel est le désir ardent que Dieu a du salut de l'homme, et quel est enfin le prix du salut considéré en lui-même.

On vous l'a dit, mes frères, et plaise au ciel que vous ne l'ayez pas oublié; émanée en quelque sorte de la Divinité, votre âme a été créée à son image; elle a été formée par son souffle, et n'a rien de commun dans sa substance, avec les corps qui l'environnent, et celui même auquel elle est si étroitement unie.

Sujette, il est vrai, par cette union intime, aux impressions différentes qu'ils peuvent faire sur elle, mais d'ailleurs simple, indivisible, elle ne craint point, comme eux, le ravage des temps, puisqu'elle porte en elle un germe d'immortalité.

Capable de s'élever jusqu'à Dieu, par la vaste étendue de ses pensées, elle connaît l'auteur de son être, elle le contemple dans ses ouvrages, elle médite ses perfections, elle lui rend hommage, et en l'adorant, elle devient le ministre, l'interprète et la voix de toute la nature.

Appelée à ne tendre qu'à Dieu seul, tout ce qui n'est point Dieu ne peut lui suffire, et comme elle trouve en elle-même l'idée grande et magnifique d'un Etre éternel et sans bornes, elle y trouve aussi les désirs d'un bien immuable et infini.

Susceptible des plus grands sentiments, des plus hautes vertus, faite pour mériter, elle est libre cette âme, et loin que rien la contraigne de s'assujettir aux objets créés, plus grande que tout ce qui l'environne, elle peut, aidée du secours de la grâce, se mettre, par un généreux mépris, au-dessus du monde entier.

Voilà, mes frères, ce que c'est que votre âme... Voilà ce qu'elle est par sa nature, et ce qui faisait dire à saint Chrysostome, que l'univers, que tout ce monde matériel et sensible ne saurait en égaler le prix; c'est ce qui lui faisait ajouter encore que notre unique Rédempteur n'a pas donné le monde pour le racheter, mais son propre sang.

Après cela, mes frères, n'ai-je pas droit de vous demander à quoi vous pensez, quand vous négligez de sauver cette âme si précieuse, et que vous la dégradez par la vaine recherche de biens frivoles et périssables?

Ah! rentrez dans votre cœur, et reconnaissez, par vos propres sentiments, que je ne vous ai rien dit de la noblesse de votre âme, qui ne se fasse sentir à vous malgré vous-même. Oui, mon frère, interrogez-la, cette âme, jusque dans ses désordres, et ce qui lui reste encore de droiture vous apprendra qu'elle est faite pour d'autres usages que pour ceux auxquels vous l'assujettissez, et pour une autre félicité. Ecoutez comme cette raison, cette lumière divine, qui marque votre céleste origine, vous condamne en secret, vous trouble, vous agite, vous rend mécontent de tout ce qui est en vous et hors de vous; c'est là surtout ce qui vous rend la vie à charge, et qui, peut-être même, vous fait désirer au sein de vos plaisirs un anéantissement que vous êtes réduit à considérer comme votre dernière ressource, sans pouvoir cependant compter sur elle. Pour calmer vos inquiétudes, vous cherchez à vous distraire; vous détournez votre vue de cet intérieur qui vous afflige, vous vous répandez sans cesse au-dehors, votre âme est divisée, elle vole d'objets en objets, elle cherche le repos et ne peut le rencontrer nulle part, parce qu'elle ne le cherche pas où il est en effet.

Tantôt, par le sentiment de son immortalité, elle étend ses vues jusque sur l'avenir, elle désire de vivre dans la mémoire des hommes; et pourquoi faut-il qu'elle rejette une gloire solide à laquelle elle est appelée, pour se livrer à la poursuite inquiète d'une gloire mensongère? tantôt elle veut augmenter ses richesses, et quelle qu'en soit la mesure, ses désirs sont toujours plus vastes que ses trésors; que dirai-je enfin? elle se plonge dans l'ivresse des amusements et des plaisirs. Dans de premiers moments ils l'enlèvent, ils la transportent, ils semblent lui offrir un nouveau monde et lui donner un nouvel être; mais pour peu que le charme dure, sa joie se dissipe, une sorte de langueur succède à son ivresse, et la contraint d'avouer que ce n'est là que l'ombre du bonheur.

Et comment arrive-t-il, ô mon Dieu! que nous ne jouissions des biens de la terre que pour sentir l'instant d'après ce je ne sais quoi qui semble tenir tout à la fois du vide qu'on éprouve après en avoir joui, du dégoût que l'on ressentirait à en jouir plus long-temps, et malgré cela du désir d'en jouir encore? mais non, c'est un autre bien après lequel notre cœur soupire; vous avez voulu par là le rappeler à vous, Seigneur, et ce n'est que faute de bien connaître quelle est sa fin, que nous ramenons toujours ces désirs si vastes aux objets sensibles.

Ainsi, mes frères, ainsi votre âme conservera, au sein même de ses déréglements, des caractères de noblesse et de grandeur qui annoncent et ce qu'elle est, et quel est le terme auquel elle doit tendre; tel est le fils d'un grand roi, tel est un prince que sa naissance appelle au trône, mais que ses propres sujets retiennent captif; il porte jusque dans les fers les premiers traits de cette majesté que lui donne le trône pour lequel il est né.

O vous tous! enfants du plus grand des rois, et appelés à régner avec lui, reconnaissez donc aujourd'hui que vous avez une âme plus élevée, plus grande que vous ne l'aviez pensé jusqu'ici. Considérez quel rang elle tient dans les ouvrages de Dieu, et combien elle doit vous être chère. Dans quelque état que vous soyez, que la bassesse apparente de votre condition ne vous fasse plus oublier la dignité de votre nature. Ah! que ne pouvez-vous lire dans mon cœur! mais c'est vous, Seigneur, que j'en prends à témoin, vous savez combien de fois j'ai gémi en votre présence, et combien je gémis encore tous les jours lorsque je vois des âmes si nobles, si belles, ou du moins qui étaient faites pour l'être, se réduire au plus honteux esclavage, se soumettre aux passions les plus viles, s'oublier, se rabaisser jusqu'à la condition des brutes, et en se bornant à jouir d'une vie animale et terrestre perdre cette vie glorieuse et céleste qui devait faire l'unique objet de leur attente.

Ah! mes frères, relevez vos espérances, occupez-vous de vos hautes destinées; puisque votre âme a une si belle origine, qu'elle a été créée pour une fin si noble, qu'elle doit être l'image de la Divinité, faites qu'elle lui devienne semblable, qu'elle devienne un temple où la gloire de Dieu réside. N'envisagez plus que le salut de cette âme, puisqu'elle est la seule chose qui ne meure point en vous. Songez que vous perdriez tout en la perdant, et qu'après Jésus-Christ vous ne pouvez plus rien trouver dont le prix suffise pour la racheter; soupirez uniquement après le souverain bien qui peut seul remplir toute l'étendue de ses désirs, et que, comme le dit saint Augustin, tout ce qui n'est point Dieu vous paraisse vil et méprisable.

Mais pour augmenter en vous cette estime et ce désir du salut, considérez combien Dieu lui-même désire de vous sauver. Je pourrais ici, mes frères, emprunter le témoignage de toutes les créatures, et vous forcer de convenir que toutes ont été faites pour vous conduire à Dieu; qu'il n'a fait briller en elles sa magnificence que pour sa sagesse et sa bonté; qu'il n'exerce par elles sa justice, que pour vous attacher à lui par la reconnaissance et l'amour, la crainte et l'espérance: que s'il les a formées pour notre usage, s'il les tient assujetties à votre empire, ce n'est que pour vous apprendre que, comme il a tout créé pour vous, il ne vous a créé que pour lui seul. Je pourrais encore, en suivant toujours les vues de la foi, vous faire envisager cette Providence de l'Etre suprême, qui anime, qui soutient, qui conserve tous les êtres, qui dispose tous les événements, qui règle tout dans l'univers, et vous montrer que c'est pour notre salut qu'elle conduit, qu'elle dirige toutes choses; que c'est à cette fin

qu'elle les rapporte toutes, parce que c'est la plus propre à procurer la gloire du Créateur, et que, comme le dit Tertullien, rien n'est si digne de Dieu, que le salut de l'homme : *Nihil tam dignum Deo, quam salus hominis.* Ainsi, que les empires s'élèvent ou qu'ils touchent à leur ruine ; que Rome, l'ancienne Rome devienne la maîtresse du monde, ou qu'elle succombe ellemême sous le poids de sa grandeur, pour faire place à une Rome nouvelle ; que tout se confonde dans les états ; que les éléments sortent de leur centre ; que les colonnes du firmament s'ébranlent, et que l'univers entier s'écroule à la fin des temps, qu'importe, pourvu que Dieu nous sauve, qu'il sauve du moins ceux qui répondent à sa tendresse ; qu'importe, encore une fois, puisqu'il n'y a rien de si digne de Dieu, que le salut de l'homme : *Nihil tam dignum Deo, quam salus hominis.*

Mais des preuves encore plus directes serviront à vous convaincre. Interrogez toute la religion ; remontez de siècle en siècle, et voyez tout ce que Dieu a opéré pour vous sauver. Depuis la promesse faite à l'homme après sa chute, avec quel soin Dieu n'a-t-il pas préparé le grand ouvrage de votre rédemption ? Que de prodiges l'ont précédé ! que de prophètes l'ont annoncé ! que de justes vous en ont tracé, par des figures sensibles, les plus vives images ! Enfin le Verbe s'est fait chair. Eh ! quand il fut question de tirer le monde du néant, un mot suffit : alors Dieu dit, et tout fut fait ; mais pour vous sauver, le Fils de Dieu descend et se fait homme, il donne tout, il sacrifie tout, son repos, sa vie, sa gloire en quelque sorte ; il l'immole pour vous ; il vient dans la pauvreté et la bassesse, dans l'ignominie et les tourments ; il lui en coûte des travaux pénibles, des larmes, des douleurs, des abaissements extrêmes ; il lui en coûte tout son sang. Est-ce assez ? non, mes frères, il est monté au ciel, non-seulement pour lui, mais pour vous ; c'est là qu'assis à la droite de son Père, il travaille à votre salut comme il y a travaillé sur la croix. Il y travaille encore sur les autels où il se donne à vous tout entier. Ah ! mes frères, concevez-vous maintenant jusqu'à quel point Dieu désire de vous sauver, quelle est l'estime qu'il fait de votre salut, quelle est celle que vous devez en faire vous-mêmes ?

Direz-vous que ce n'est pas pour sauver tous les hommes que Jésus-Christ est venu sur la terre, que son sang n'a pas été répandu pour vous, et qu'il n'y a que quelques âmes dont le salut lui ait été assez cher pour avoir voulu le procurer aux dépens de sa vie ? Il est le Dieu de tous ; il ne veut donc pas qu'aucun homme périsse, mais il veut, dit l'Apôtre des nations, nous sauver tous. Hé quoi ! le cœur de votre Dieu n'est-il pas celui d'un Père et du meilleur de tous les pères ? Quoi ! chacun de vous, mes frères, ne trouve-t-il pas en lui ce désir inné du bonheur pour lequel Dieu l'a fait naître ? penchant insurmontable, qui est pour nous un témoignage assuré des desseins et de la bonté du Créateur.

Quoi ! Jésus pourrait-il oublier à votre égard cette même nature dont il a daigné se revêtir, et par laquelle il s'est rendu votre frère ! Quoi ! les mérites de Jésus-Christ ne suffisent-ils pas à tous ? Ecoutez comme en parle saint Bernard : si tous les hommes sont devenus coupables par le péché d'un seul, l'innocence d'un Rédempteur ne servira-t-elle qu'à un seul homme ? la justice de Dieu a-t-elle plus de puissance pour condamner que pour réparer ? Adam a-t-il eu plus de pouvoir pour nous perdre que Jésus-Christ pour nous sauver ? Quoi ! le péché d'Adam me sera imputé, et la justice de Jésus-Christ ne me regardera pas !...

Eh ! quel barbare plaisir, ô mon Dieu ! pouvons-nous donc trouver à restreindre ainsi vos bontés, à nous considérer comme de malheureuses victimes dévouées à l'anathème, comme des instruments de colère, à retomber du moins dans des doutes cruels, bien capables de nous désespérer ? Non, Seigneur, non, je ne combats point au hasard ; mes efforts ne seront point inutiles ; vous êtes fidèle, ô mon Dieu ! et j'attends de vous ma récompense. Vous m'aimez, ô mon Père ! je suis votre enfant, je suis le prix du sang de Jésus-Christ, votre cœur m'est assez connu, je juge de ses dispositions à mon égard par les plaies de votre Fils.

Qu'elles soient donc le sujet de votre confiance, mes frères ; qu'elles soient pour vous tous un sûr garant du désir de la soif ardente que Dieu a du salut de votre âme. Comment s'en explique-t-il lui-même dans l'Ecriture ? Sous quelles figures touchantes ne s'offre-t-il pas à vous ? Là je le vois comme un aigle qui étend ses ailes sur ses petits, qui se proportionne à leur faiblesse, qui vole doucement et les couvre de son ombre. Ici c'est une mère qui ne peut oublier l'enfant qu'elle a porté, qui a sans cesse les yeux fixés sur lui, qui suit tous ses pas et le rappelle dans son sein ; plus loin c'est un époux qui gémit sur les égarements d'une épouse infidèle, mais qui soupire après son retour, et qui consent à la reprendre malgré son infidélité ; plus loin encore c'est un père qui va au devant de son fils autrefois ingrat et rebelle, mêle ses larmes aux siennes, le reçoit dans ses bras, lui pardonne et le traite comme si jamais il ne l'avait offensé. Que dirai-je enfin ? c'est le bon Pasteur, c'est un tendre pasteur qui court après la brebis qui s'est égarée, et la rapporte lui-même au sein du troupeau ; c'est partout un Sauveur qui vient chercher ce qui avait péri, qui descend sur la terre, non pas pour les justes, mais pour les pécheurs.

Et tous les jours encore, mes frères, Dieu ne nous donne-t-il pas des marques du soin qu'il prend de votre salut, et du désir qu'il ressent que vous y donniez vous-mêmes tout le soin qu'il exige ? Ah ! ce Dieu si

bon ne se fait-il jamais entendre à votre cœur? Ne vous inspire-t-il jamais de remords, de dégoûts pour le péché, pour le monde et les choses du monde? car ce sont là, mes frères, autant de grâces qu'il vous ménage pour vous rappeler à lui. La voix de ses ministres, nos instructions, nos larmes, ne s'en sert-il pas pour vous toucher? Ce désir que je forme de votre salut, ce désir qui me presse, qui m'anime, qui dicte toutes mes expressions, qui, dans cet instant, devient l'âme de toutes mes pensées, ah! c'est mon Dieu qui me le donne pour vous l'inspirer à vous-mêmes.

Dites donc, mes frères, que Dieu ne prend pas à votre salut le plus vif intérêt; ne faites aucune estime de ce salut pour lequel il ne cesse d'agir à chaque instant; restez dans une molle indifférence, comme s'il n'était question que d'une affaire peu importante pour vous; renoncez même entièrement à ce salut que Dieu vous offre encore. Eh bien! il va porter à d'autres les grâces que vous rejetez, par une substitution terrible pour vous, mais qui entre dans l'ordre de sa bonté comme de sa justice; il va faire tomber ses faveurs sur des âmes qui en connaîtront mieux le prix, et il ne se réservera à votre égard que le droit de vous dire un jour : Je voulais vous sauver, et c'est vous seul qui ne l'avez pas voulu.

Ah! mes frères, qu'il n'en soit pas ainsi : entrez dans les vues de votre Dieu, et si vous voulez lui plaire, ayez soin de votre âme qu'il a rachetée de son sang; c'est votre âme, c'est votre intérêt personnel, et cependant il en fait en quelque sorte le sien propre; il en fait pour ainsi parler son plaisir, sa gloire, son bonheur.

O mon Dieu! que j'ai peu connu jusqu'ici l'importance de mon salut! mais que vos empressements, vos efforts pour le procurer, que l'estime que vous en faites m'en donnent aujourd'hui une idée bien différente! j'en jugerai désormais comme vous en jugez, je l'estimerai comme vous le faites, j'y travaillerai comme vous avez daigné y travailler, je n'épargnerai rien pour en assurer le succès.

Eh! qu'est-ce en effet que notre salut considéré en lui-même? De quoi s'agit-il quand on nous presse de sauver notre âme? Pour le bien comprendre, mes frères, considérons-nous comme placés entre deux éternités. L'une est une éternité d'opprobres, de repentir et de douleur; l'autre est une éternité de gloire, de délices et de joies ineffables. D'un côté je vois de petits biens, des biens faux et apparents suivis de très-grands maux; de l'autre je vois de petits maux adoucis par l'onction de la grâce et par l'espérance, et qui conduisent à de très-grands biens. Ici ce sont des plaisirs d'un moment pour des peines qui ne finiront jamais; là ce sont des afflictions passagères pour des joies éternelles. Faire un heureux choix entre ces deux destinées si contraires, échapper à une éternité de malheur, parvenir à une félicité inaltérable, voilà ce qui forme le salut.

Grand Dieu! serons-nous donc toujours aveugles sur de si grands intérêts! Ah! que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à se perdre lui-même? Chrétiens, que le monde séduit, qui vous laissez surprendre à ses faux attraits, à ses vaines promesses, qui n'êtes sensibles qu'aux avantages qu'il vous présente, et ne craignez que sa disgrâce et ses mépris, que vous servira un jour de vous être attachés à ce monde trompeur? Dites-moi ce que sont devenus ceux qui l'ont tant aimé? il ne nous reste d'eux que leurs cendres, et tout a péri pour eux. Leurs espérances se sont évanouies comme un songe; elles ont été dissipées comme une vapeur légère, comme la paille qu'emportent les vents; leurs joies ont disparu comme ces sillons que forme un vaisseau dans sa course. Les ondes qu'il avait divisées se rapprochent, et le moment d'après il ne reste aucune trace de son passage. Que leur a donc servi de jouir des faveurs de ce monde? Il n'est plus rien à leur égard, et c'est ainsi qu'un jour tout périra pour vous. *Quid prodest.*

Enfants des hommes, qui n'avez de goût que pour la vanité et le mensonge, que vous serviront, dites-moi, tous ces gains illicites, tous ces biens que vous amassez sans faire assez d'attention aux lois que la religion et la conscience vous imposent? que vous serviront ces plaisirs auxquels vous vous livrez sans règle et sans mesure; ces voluptés des sens, ces folles amours auxquelles vous sacrifiez votre fortune, votre honneur même et votre repos; ces délices ou ce désœuvrement d'une vie molle et inutile; ces excès et cette intempérance qui usent votre santé, et qui la flétrissent dans la fleur de vos ans; cet éclat de gloire et de réputation; ces vains éloges qui sont la fin et le premier mobile de toutes vos entreprises? Ah! les ris et les jeux, les richesses et la gloire ne vous suivront pas dans les enfers. *Quid prodest?* (*Matth.*, XVI, 26.)

Que vous servira donc, encore une fois, d'avoir joui de toutes ces choses, en supposant d'ailleurs que vos vœux soient remplis; que vous servira d'avoir possédé sur la terre ce qui flatte le plus vos désirs, lorsqu'il ne vous en restera pour tout fruit que des regrets inutiles, qu'un repentir amer, qu'un malheur sans ressource, qu'une perte irréparable du salut de votre âme. *Quid prodest?*

Pensée qui a fait les saints, les vierges et les martyrs; qui a peuplé les cloîtres et les déserts, qui, jusque dans le monde et au milieu de la cour, a produit dans les âmes droites le détachement et toutes les austérités d'une pénitence vraiment chrétienne; pensée seule capable de réprimer en nous les saillies des passions, si nous nous attachions à la méditer. Que servira à l'homme de gagner tout le monde s'il vient à perdre son âme? *Quid prodest?*

Mais, au contraire, quand je devrais sa-

crifier mes biens, ma gloire, ma vie, quel gain ne sera-ce pas pour moi, si par ce renoncement et ce sacrifice j'obtiens une gloire immortelle, une éternelle félicité? Qu'est-ce que le monde peut m'offrir? ô mon âme! que peux-tu désirer ici-bas, que tu ne retrouves avec des avantages bien plus grands dans ta véritable patrie? Si tu aimes les richesses, mets-les dans un lieu où elles ne puissent jamais périr; celui qui s'amasse un trésor dans le ciel doit mépriser tous les biens de la terre. Si tu aimes l'honneur, ne recherche que celui qu'on ne peut aimer sans en être digne. Si tu aimes la vie, travaille pour arriver à une vie qui ne puisse jamais être bornée par la mort. Quel que soit enfin l'objet de ton amour, celui qui a tout fait te tiendra lieu de tout ce que tu aimes: *Quidquid amaveris, Deus tibi erit.*

Eh! que vois-je! dans tout ce que les hommes appellent beauté, joies, richesses, grandeur, qu'une ébauche bien imparfaite des grandeurs célestes et de tout ce qui est renfermé dans l'idée du salut. Ce n'est ici qu'un lieu d'exil, qu'une vallée de larmes, que la région des morts; et que sera-ce de l'heureuse Jérusalem, de la terre des vivants?

Avouons-le donc, mes frères, il n'y a que le salut d'important pour l'homme; il n'y a essentiellement que lui seul de désirable pour moi. Mon âme est trop grande pour devoir s'attacher à un autre objet. Dieu désire trop ardemment mon salut; il a fait trop de choses pour le procurer, pour que je ne le désire pas et que je n'y travaille pas moi-même avec ardeur; enfin, puisque ce salut est mon souverain bien, que c'est tout mon bonheur, et qu'il est question de choisir entre la voie de la vie, comme parle l'Ecriture, et celle de la mort, entre la possession d'un Dieu et la perte éternelle d'un objet si parfait, entre le ciel et l'enfer, il est trop intéressant pour moi de réussir à cet égard pour que je n'entre pas dans toutes les dispositions nécessaires pour assurer mon salut. Quelles sont ces dispositions? C'est ce que je vais considérer dans ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Dieu, toujours riche en miséricordes, nous a donné, pour nous conduire à lui, beaucoup plus que nous n'étions en droit d'espérer: partout il nous offre des moyens de salut qui nous peignent l'excès de son amour; des moyens toujours présents et faits pour tous; des moyens efficaces en eux-mêmes, et qui cependant ne servent bien souvent qu'à nous rendre plus coupables, parce que nous ne nous attachons pas à nous les rendre vraiment utiles.

Pour prévenir un abus si déplorable, ou du moins un oubli si funeste des secours qui nous sont offerts, et pour entrer dans des dispositions qui nous conduisent à en faire un saint usage, je dis, mes frères, que nous devons nous occuper du salut; nous en occuper au plustôt, nous en occuper sérieusement; enfin, nous en occuper constamment; c'est à ce petit nombre de propositions qui n'énoncent rien que de simple, que je crois pouvoir réduire tout ce qui est d'une pratique essentielle pour le salut.

Il n'est presque personne au sein du Christianisme, qui, par ses discours, ne reconnaisse combien il importe à l'homme de se sauver. Les mondains eux-mêmes, dans la lassitude et l'épuisement de leurs passions, s'expliquent à ce sujet dans des termes qui feraient croire qu'ils en jugent comme les âmes les plus fidèles. On dit, et il n'y a que des hommes dont la foi soit éteinte qui ne tiennent pas ce langage, on dit qu'on veut son salut, et on n'y pense pas.

Je considère attentivement les occupations de la plupart des chrétiens, et je vois toute leur vie partagée en soins pour les choses d'ici-bas, et en amusements, pour se délasser de ces soins pénibles ou pour calmer leur agitation et leur ennui. Des projets flatteurs, des établissements honorables, le négoce, des emplois éclatants, des contestations opiniâtres que l'intérêt ou l'ambition fait naître, la table, le sommeil, le jeu, les plaisirs, voilà ce qui absorbe presque tous leurs moments,

Ainsi, parmi tant de jours, tant d'années qui n'ont été donnés à l'homme que pour travailler au grand ouvrage de son salut, à peine peut-il compter quelques instants où il s'en occupe. Mille objets différents le dissipent tour à tour; il s'y livre, et l'affaire de son salut est presque toujours la première chose qu'il leur sacrifie. Mille pensées diverses se succèdent dans son esprit, celle du salut ne s'y présente presque jamais; il est le dernier et comme le moindre de tous les soins qui l'agitent.

Cependant, mes frères, voulez-vous savoir quel est celui qui sera sauvé? C'est celui qui pourra enfin prendre assez d'empire sur lui-même pour régler toute sa conduite, toutes ses pensées, tous ses désirs sur les lois que l'Evangile nous prescrit. Or, qui le pourra, mes frères, sinon celui qui ne perd point de vue son salut, qui se le propose sans cesse comme un objet essentiel et le seul qui soit essentiel pour lui, qui y pense et qui ne se contente pas d'y penser, mais qui le médite profondément et achève par là de se convaincre de sa nécessité; car, prenez garde, je vous prie, c'est de cette persuasion, de cette conviction intime que dépendent nos efforts. Comme l'intérêt est le grand ressort des actions humaines, ce n'est qu'autant que nous sommes bien pénétrés de cette vérité, qu'il n'y a pas de plus grand intérêt pour nous, qu'il n'y a pas d'autre intérêt même que celui de nous sauver; ce n'est qu'autant que nous avons cette vérité toujours présente, et que nous en sommes affectés vivement, qu'elle devient le mobile de toutes nos démarches, et qu'elle nous détermine dans toutes nos actions. Or est-ce ainsi, mes frères, que vous vous occupez de votre salut? Est-ce ainsi que vous y pensez, que vous le méditez? Aidez-

vous du moins vos réflexions par des lectures qui vous éclairent, qui vous soutiennent, qui vous animent sur un si grand objet? et au lieu de laisser corrompre votre esprit et votre cœur par toutes ces brochures, ces ouvrages, productions misérables du libertinage et de l'impiété, prenez-vous souvent entre les mains un de ces livres remplis d'onction, dictés par une piété solide, et qui, en vous faisant aimer les vertus chrétiennes, vous apprennent à les pratiquer? Le lisez-vous attentivement, peu à la fois, mais en vous l'appliquant à vous-même, et ne quittant pas au même chapitre une même page, une seule pensée de ce livre que vous ne soyez tout remplis de la maxime qu'elle renferme? Etudiez-vous Jésus-Christ, sa vie, sa mort, et ce livre par excellence, ce livre de la croix? Etudiez-vous sa loi? Vous rappelez-vous les promesses de votre baptême? Vous demandez-vous, à votre réveil et avant que de vous livrer à tout autre soin, pourquoi vous êtes chrétiens, à quoi ce nom vous engage, et ce que vous devez faire pour vous en rendre dignes? Méditez-vous les grandes espérances que la religion vous donne? Ah! si Dieu faisait luire à vos yeux un rayon de cette gloire dont il récompense ses saints, quel transport, quelle ardeur s'allumerait dans votre âme! Vous rendez-vous du moins attentifs à ce que la foi vous en apprend? Pour tout dire enfin, rentrez-vous dans votre cœur pour en sonder tous les replis, pour découvrir, par un examen de chaque jour, les passions qui y dominent, et ce que produit en vous l'amour-propre, ce principe secret de tant de vains discours, ce levain caché qui tend à corrompre toutes nos œuvres?

Ah! quelle folie, dit saint Chrysostome, de ne pas travailler à votre salut autant que le démon travaille à votre perte! Quelle folie, de former tant de projets, de prendre tant de mesures, de vous donner tant de soins pour élever des châteaux de cartes qu'un souffle renverse, pour amasser des monceaux de sable qui s'écroulent sur vos têtes! Quelle extrême folie, de vous empresser, de vous agiter si fort, pour des niaiseries, de pures bagatelles, des jouets d'enfants, et d'oublier ce qui peut seul vous rendre heureux!

Vous êtes sages pour les petites choses, et vous ne l'êtes pas pour les grandes; vous êtes sages dans la conduite de celles qui vous sont étrangères, et vous cessez de l'être à l'égard d'une affaire aussi personnelle que l'est le salut de votre âme. Ah! disons-le en vérité; disons-le avec saint Bernard, ce n'est pas être sage que de ne l'être pas pour soi-même.

Vous savez tout, excepté ce qui peut contribuer à vous sauver, et vous ne pensez pas que la science du salut est à proprement parler, la seule dont il vous restera quelque chose à l'heure de la mort et dans l'éternité. Quelle surprise pour votre âme, lorsqu'elle verra alors l'inutilité, la frivolité des choses qui l'ont occupée; lorsqu'elle reconnaîtra combien elles étaient indignes de ses soins; lorsqu'elle se trouvera dépouillée de tous ces biens sensibles qui l'avait charmée, et réduite à une affreuse indigence; lorsqu'elle se sentira forcée de convenir que sa sagesse et sa science n'étaient que les vains songes d'un esprit qui s'égare.

Mais faites-vous réflexion, mes frères, que le moment de cette surprise, si terrible pour vous, est peut-être beaucoup plus prochain que vous ne l'avez cru jusqu'ici, et que lorsque je vous parle de vous occuper de votre salut, il ne s'agit pas d'un soin éloigné, il ne s'agit pas de remettre ce soin à un autre temps, et de dire, comme tant de mondains, lorsque j'aurai terminé cette affaire, lorsque j'aurai brisé cette chaîne, qui me retient encore, je penserai à mon salut? Il faut la briser, cette chaîne, dès l'instant même; il faut que, comme le salut est votre affaire la plus importante, la seule nécessaire, la seule dont le succès ne peut se réparer, vous vous en occupiez préférablement à toute autre, et que vous abandonniez même toute autre affaire, si le soin en était incompatible avec celui de votre salut.

De tous ceux qui ont tenu le même langage que vous, combien en pourriez-vous citer qui, après tant de délais, aient enfin trouvé le temps de penser à se sauver? Le dernier moment arrive sans qu'on l'ait prévu, et sans qu'on ait pu mettre, comme on parle dans le monde, un intervalle entre la vie et la mort. On se rassure sur quelque apparence de conversion, on franchit le pas le plus terrible, on tombe entre les mains du Dieu vivant, on est jugé, on est damné. Voilà par où se terminent tous les projets de salut dont l'exécution est si longtemps différée.

Eh! que savez-vous, mes frères, si ce n'est pas ici le dernier effort que la grâce fait en votre faveur? si ce n'est pas pour la dernière fois qu'elle vous appelle? Sortez donc de votre assoupissement; considérez cet homme, qui, plongé dans un profond sommeil, s'éveille aux cris de ceux qui voient sa maison tout en feu. Balance-t-il, délibère-t-il un seul moment? il se lève, il s'élance, il se précipite à travers les flammes. D'où lui vient cette ardeur? ah! c'est qu'il s'agit de la vie; mais, mon frère votre péril est encore plus grand, c'est la vie de votre âme qui est en danger. Ecoutez les gémissements que forment autour de vous les âmes justes; écoutez leurs cris et la voix du ministre qui vous parle; écoutez la grâce qui se fait encore entendre à votre cœur, et craignez que Dieu ne vous la retire. Ce qu'il y a de certain, c'est que, plus vous différez, plus votre salut devient difficile, et du côté de vos passions, dont l'empire s'accroît de jour en jour, par l'habitude, et du côté de Dieu, dont la clémence, si longtemps abusée, doit enfin par degrés céder à sa justice. Plus vous différez plus vous perdez de ce temps si nécessaire pour consom-

mer l'ouvrage de votre justification. Hé quoi donc? le salut est-il l'affaire d'un moment? plus vous différez, plus enfin vous assurez votre perte et vous mettez le sceau à votre réprobation.

Mais suffit-il de vous occuper du salut, de vous en occuper au plus tôt? non, il faut encore vous en occuper sérieusement : qu'est-ce à dire? Ah! mes frères, c'est que le salut n'est pas une affaire qu'on doit traiter légèrement : non-seulement c'est la plus importante, mais c'est aussi la plus difficile, la plus délicate en elle-même; c'est celle qui exige le plus de soins et tous nos efforts.

Si le Sauveur parle de la voie du salut, il s'écrie, comme par une espèce d'étonnement, que cette voie est étroite, et qu'il y en a peu qui la trouvent! (*Matth.*, VII, 14.) S'il nous peint le salut sous des images sensibles, tantôt il nous le représente comme un royaume, mais il nous avertit qu'on ne l'emporte que par la violence que l'on se fait à soi-même, et que pour y entrer il faut anéantir tout orgueil et avoir la simplicité des enfants. (*Matth.*, XI, 12 et seq.) Tantôt il nous le fait considérer comme un héritage magnifique, mais ce n'est qu'en portant sa croix, qu'on peut espérer de le partager avec lui. S'il nous instruit sur les moyens d'y parvenir, tout se réduit à veiller, prier, combattre les ennemis de notre salut, et user avec soin des secours qui nous sont offerts pour les vaincre.

Il faut veiller, et sans cette vigilance si expressément recommandée par notre divin Maître, il nous est impossible de nous sauver : il faut veiller sur nos pensées, nos désirs, nos regards, nos paroles et nos moindres actions.

Il faut observer toutes nos démarches, comme un voyageur qui se trouverait engagé dans un chemin étroit et bordé de précipices. Il faut nous plier à la règle, et ne rien donner à l'exemple et à la coutume, puisque la coutume et l'exemple ne nous sauveront pas; il faut nous défier de nous-mêmes, parce que ce n'est que par notre propre volonté, que le démon peut nous vaincre, et que, pour aider à son triomphe, nous portons malheureusement en tous lieux la corruption de notre nature, les ténèbres de notre esprit et le déréglement de notre cœur; il faut tenir sans cesse les yeux ouverts à la lumière de l'Evangile, pour ne pas nous égarer dans ces voies qui paraissent droites à l'homme, et qui cependant conduisent à la mort; il faut prendre le plus sûr, et dans tout ce qui intéresse la conscience, il faut craindre toujours le parti qui favorise nos passions. Et comment arrive-t-il que nous sommes assez peu touchés du soin de notre salut, pour en rendre le succès tellement incertain, qu'il serait difficile de décider par notre conduite, lequel est le plus vraisemblable de notre bonheur ou de notre malheur éternel? doute affreux, triste problème que nous laissons tout entier à résoudre au grand jour des vengeances du Seigneur; doute affreux, cruelle incertitude dans laquelle nous nous plongeons dans une folle sécurité : ah! mes frères, n'est-ce donc pas ici que vous devez trembler de donner quelque chose au hasard?

A la vigilance il faut joindre la prière, parce que c'est de Dieu que vient toute notre force, et qu'il n'y a que lui qui puisse être notre Sauveur; disons-lui donc avec ses apôtres : *O mon Dieu! sauvez-nous, car nous périssons : « Domine, salva nos, perimus. »* (*Matth.*, VIII, 25.) Sauvez-moi, Seigneur, au milieu de ce siècle pervers, qui tend de toutes parts des piéges à l'innocence. Son éclat me séduit, ses plaisirs m'enchantent, ses railleries m'en imposent, ses maximes me pervertissent, ses exemples m'entraînent. Venez à mon secours, Seigneur, je péris : *Salva nos, perimus.* Sauvez-moi de ma propre faiblesse. Je veux mon salut, et ce désir est si faible, qu'il n'opère en moi que des résolutions sans effet. Je sacrifie tout au plus léger avantage que l'instant me présente, et c'est toujours le moment qui me détermine. Je vois le bien, et je n'ai pas la force de m'y livrer; je crains le mal, et je n'ai pas assez d'empire sur moi pour le fuir : que deviendrai-je, Seigneur, si vous ne prenez ma défense contre moi? *Salva nos, perimus.* C'est à vous que j'ai recours comme à mon unique appui; dites enfin à mon âme que vous êtes son salut; faites éclater en moi la force de votre grâce; perdrez-vous, ô mon Dieu! l'ouvrage de vos mains et le prix du sang de votre Fils? Je péris, Seigneur; pour la gloire de votre nom, sauvez-moi : *Salva nos, perimus.*

Ce sont, mes frères, ces gémissements d'un cœur convaincu de sa faiblesse, et rempli de confiance dans son Dieu, qui nous mériteront de sa part les plus puissants secours : et quel médiateur n'avons-nous pas auprès de lui, Jésus-Christ souffrant sur ces autels? Que n'assistons-nous tous les jours à ce sacrifice? Quelles prières auront plus de force que celles qu'il présentera lui-même à son Père, en s'offrant pour nous comme victime? Voulez-vous encore apprendre à prier sans cesse, comme il vous l'a prescrit : ayez Dieu toujours présent, ce sera veiller et prier tout à la fois.

Mais pour vous occuper sérieusement de votre salut, il faut combattre : Dieu veut que vous attendiez tout de sa grâce, et cependant, mes frères, il ne couronnera en vous ces dons qu'autant qu'il couronnera vos mérites. Il faut surmonter vos passions par des actes qui leur soient contraires. Il faut surtout vous attacher à dompter, par des actes réitérés, celle qui a pris le plus d'empire sur votre cœur, et en extirper s'il se peut jusqu'à la racine. Hélas! cette racine produit tous les jours des fruits de mort dans ceux mêmes qui paraissent pleins de vie aux yeux des hommes. Ici, mes frères, tremblons, quelque justes qu'on ait pu nous croire, tremblons en consi-

dérant notre vanité, notre orgueil, qui partout se recherche et se retrouve partout; que de fausses délicatesses! que de sensibilités! que de complaisances secrètes et de retours sur nous-mêmes cet orgueil nous inspire! quelle affectation à parler de nous et de ce qui nous concerne! quelle aigreur, lorsqu'on contredit nos sentiments et que l'on s'oppose à notre volonté! quelle fureur de dominer sur tout ce qui nous environne! quel éloignement pour tout ce qui nous humilie! quelle confiance dans nos lumières et dans nos forces? quelle bizarrerie dans notre conduite et notre amour! quel fonds d'attachement à tout ce qui parle à nos goûts et à nos penchants! Ah! que de faux justes! etc.

Mais pour nous sauver, me direz-vous : il faut donc bien du travail et bien des efforts? J'en conviens, mes frères, il faut encore se renoncer soi-même, se vaincre sans cesse; mais prenez garde, je vous prie, que ce qui nous rend ces combats, ces efforts si pénibles, c'est que nous ne nous y portons que faiblement, parce que nous ne faisons pas assez d'estime du salut; avec plus de courage la victoire nous deviendrait plus facile, et le joug de Jésus-Christ nous paraîtrait plus léger. L'habitude, et par-dessus tout l'onction secrète de la grâce, achèverait bientôt de nous le rendre aimable. Hé! nous reconnaîtrions sans peine que celui du monde et des passions est plus dur mille fois. Ah! mes frères, croyez-en notre zèle, l'esprit du christianisme et l'exemple de tous les vrais justes. Plus d'illusions, plus de faiblesses et de ménagements; plus de ces éta's mitoyens, si je puis ainsi parler, plus de ces situations équivoques qui nous laissent flotter entre le vice et la vertu. Ce n'est qu'autant que nous combattrons généreusement que nous parviendrons à jouir ici-bas d'une paix réelle et durable, et que nous aurons part à cette couronne de justice que Dieu réserve aux vainqueurs.

Pour l'obtenir, profitons des secours que la religion nous présente, purifions-nous de plus en plus par l'usage fréquent du sacrement de pénitence; et si nous sommes assez malheureux pour commettre un péché qui donne la mort à notre âme, ne passons pas, s'il se peut, un seul jour dans la disgrâce de notre Dieu; visitons Jésus-Christ présent sur nos autels, afin de lui exposer nos besoins et de lui rendre nos hommages; faisons en sorte de devenir assez forts pour nous asseoir souvent à la table de l'Epoux, et y puiser sans cesse des forces nouvelles; communions du moins en esprit lorsque nous ne pouvons pas communier en effet; nourrissons-nous du pain de la divine parole, et que ce ne soit pas un esprit de critique, de désœuvrement ou de curiosité qui nous amène dans les temples, mais le désir de devenir meilleurs, en nous appliquant les vérités que nous y entendrons, et en nous attachant à les réduire en pratique.

Car, voilà, mes frères ce que j'appelle s'occuper sérieusement de son salut. J'ajoute en dernier lieu qu'il faut s'en occuper constamment, c'est-à-dire que nous devons craindre non-seulement de quitter les armes, mais de nous relâcher un seul moment, puisque l'esprit de séduction et de mensonge veille avec tant de soin pour nous surprendre, et que se relâcher dans l'exercice de la vertu, c'est se le rendre ensuite plus difficile et plus pénible. Hé! que dis-je, mes frères, se relâcher?... Ah! il faut travailler même à faire toujours de nouveaux progrès, parce que ce n'est que par là que nous pouvons assurer notre élection, notre justification, et en consommer l'ouvrage; c'est-à-dire encore que nous devons tout subordonner au salut comme à la fin principale, en sorte que, par un règlement de vie sagement médité, nous disposions toutes choses relativement à cette unique fin; c'est-à-dire en un mot, que nous devons juger de tout par rapport au salut.

Ainsi, n'estimons, ne désirons, ne recherchons avec ardeur que ce qui peut nous y conduire. Ne craignons, n'évitons avec empressement que ce qui peut nous en éloigner.

Et que m'importe, ô mon Dieu! que vous m'envoyiez la pauvreté ou l'abondance, l'humiliation ou les honneurs, la santé ou les maladies, des joies ou des peines, pourvu, Seigneur, que je fasse mon salut, et que je parvienne à vous posséder. Ah! s'il y a un choix à faire entre les richesses et l'indigence, entre la gloire et le mépris, entre les afflictions et les plaisirs, que dois-je préférer, sinon ce que votre Fils a choisi pour lui-même, et ce qui pourra me faire dire avec l'Apôtre : *Je sais que ceci contribue plus que tout le reste à mon salut : « Scio enim quia hoc mihi proveniet ad salutem. »* (*Philipp.*, I, 19.)

Hélas! si nous connaissions bien le prix du salut, que nous aurions de toutes choses des idées bien différentes de celles que nous en avons conçues! que le monde nous paraîtrait dangereux! que nous aurions d'éloignement pour ses pompes et ses plaisirs! que nous ferions peu de cas de ses éloges! que nous recevrions avec joie les opprobres, les souffrances! que nous nous porterions avec ardeur à l'entière observation de la loi! Rappelons-nous donc, mes frères, de quelle importance il est pour nous de nous sauver. Pensons à la dignité de notre âme, qui n'a été créée que pour le souverain bien; à tout ce que Dieu a fait et à ce qu'il fait tous les jours pour procurer son salut; à cette double éternité dont nous sommes comme environnés; opposons en toutes choses nécessité à nécessité. Celles que nos passions nous font considérer comme telles, opposons-les à la nécessité de sauver notre âme, et nous reconnaîtrons qu'il n'y a dans l'exacte vérité qu'une seule chose de nécessaire : *Unum est necessarium.* Il n'est pas en effet d'une nécessité abso-

lue que je jouisse des choses de la terre, que je conserve quelque temps encore des richesses périssables ou que je les augmente, que je m'établisse d'une manière avantageuse selon le monde, que je vive dans les délices, que mes jours se prolongent de quelques années, puisqu'enfin toutes les choses de la vie et cette vie elle-même, il faudra bien que je les perde tôt ou tard; mais le salut, ah! je ne puis m'en passer; c'est dans lui que Dieu a renfermé toutes mes espérances; si je le perdais, la perte en serait irréparable, je la pleurerais une éternité entière. Il n'y a donc que lui seul d'absolument nécessaire pour moi : *Unum est necessarium.* Il est vrai que pour me sauver il faudra retrancher de certains plaisirs, m'assujettir à l'accomplissement de certains devoirs pénibles, mortifier mes penchants, me priver peut-être, dans quelques circonstances délicates, des ressources que l'on m'offrirait pour m'avancer dans le monde, pour sortir de l'état d'humiliation, d'indigence, de souffrance même. Il le faudra sans doute toutes les fois que ma conscience se trouverait blessée, et que mon salut serait en danger; mais à tout prendre, les mondains avec toutes leurs ressources ne sont pas plus heureux, que dis-je! ne sont pas aussi heureux que les vrais justes; d'ailleurs, je n'ai qu'un seul intérêt, c'est celui de me sauver : *Unum est necessarium.*

Convaincus de cette importante vérité, faisons-en, mes frères, la règle de toute notre conduite; occupons-nous de cette unique chose nécessaire, et pour cet effet rentrons en nous-mêmes par un examen de chaque jour; réfléchissons, méditons, lisons pour nous instruire et nous sanctifier; occupons-nous-en au plustôt, puisque les moindres délais sont à craindre; occupons-nous-en sérieusement; veillons, prions, combattons, profitons avec empressement des secours puissants que la religion nous offre de toutes parts; occupons-nous-en constamment, en travaillant de jour en jour à avancer dans la pratique des vertus, en subordonnant toutes nos vues, toutes nos démarches à notre dernière fin, jugeant de tout par rapport au grand ouvrage de notre sanctification.

Voilà, mes frères, le précis de toutes les vérités que Dieu nous charge, comme ses ministres, de vous annoncer. Si vous n'écoutez pas ces paroles de vie, puis-je dire avec le Prophète, si vous n'en retirez aucun fruit : mon âme sera plongée dans l'amertume et dans la douleur la plus profonde; elle gémira en secret de votre aveuglement et de la dureté de votre cœur : *Quod si hoc non audieritis, in abscondito plorabit anima mea a facie superbiæ.* (*Jerem.*, XIII, 17.) Vous serez ma joie, ma couronne et ma gloire, bien loin que mon ministère doive servir alors à vous accuser et à vous confondre. O mon Dieu! source unique de tout don, réunis dans ce Temple, nous n'y formons tous qu'une même famille dont vous êtes le Père : dites-nous comme à Zachée : *Cette famille a reçu aujourd'hui le salut : « Quia hodie salus domui huic facta est.* (*Luc.*, XIX, 9.) Je vous le souhaite, etc.

SERMON VI.

Pour le mardi de la deuxième semaine de Carême.

DE LA CHARITÉ OU DE L'AMOUR DU PROCHAIN.

Hoc mandatum habemus a Deo, ut qui diligit Deum diligat et fratrem suum. (I *Joan.*, IV, 21.)

Telle est la loi que le Seigneur nous a prescrite, que celui qui aime Dieu aime aussi son frère.

Non, mes frères, ne nous flattons pas d'aimer Dieu, si nous n'avons aussi la charité la plus vive pour les hommes qu'il a formés, auxquels il nous a unis si étroitement, et qu'il a lui-même si tendrement aimés.

Mais qu'elle est douce cette loi que Dieu nous impose! que ce fardeau est léger pour des cœurs tendres, généreux et sensibles; pour des âmes droites qui découvrent dans ce précepte d'aimer les hommes comme nos frères, une des plus grandes preuves de son amour!

De quels avantages la charité ne serait-elle pas le principe à notre égard, si nous n'écoutions que ce qu'elle nous dicte, si nous ne suivions que ce qu'elle nous inspire! La faveur d'un Dieu puissant dont la Providence veille sans cesse sur tous les hommes, l'estime et l'amitié de nos semblables, une société tranquille, la paix du cœur, des sentiments toujours purs, des trésors de grâces et de mérites, une éternité de bonheur; ah! qui suffirait à décrire les précieux fruits de la charité? Pourquoi faut-il qu'un amour-propre injuste et aveugle mette à leur place les fruits amers de la haine? qu'aux vertus aimables que l'une produit, il substitue les vices que l'autre enfante? qu'il empoisonne toutes les douceurs de la vie, et qu'il nous prépare, pour toute la suite des temps, la douleur, le repentir et les larmes? Pourquoi faut-il que, lors même que nous aimons nos semblables, ce soit d'un amour frivole, qui n'est d'aucun mérite aux yeux du souverain Etre? qui n'a rien de grand, rien de durable, et qui souvent fait le tourment de ceux que nous aimons, et notre propre supplice?

Ah! livrons-nous aujourd'hui à des sentiments plus nobles, plus dignes de la fin à laquelle nous devons tendre et du Dieu que nous adorons. Comprenons combien est nécessaire la charité chrétienne qu'il nous prescrit à l'égard des hommes; étudions-en les règles pour exciter en nous l'amour du bien commun; tel est, mes frères, le but et le plan de ce discours.

Ne perdez rien, je vous prie, d'une instruction si importante; que vos cœurs s'ouvrent, qu'ils préviennent le mien; souvenez-vous que c'est à tous les hommes que je parle, et pour le bonheur de tous les hommes; que l'expression seule de la charité vous trouve sensibles. Je me sens pénétré

du sujet que je traite. Puissiez-vous l'être encore plus! Puisse la grâce ne faire de ceux qui m'écoutent qu'un cœur et qu'une âme en Jésus-Christ, et lever les obstacles que nos penchants déréglés opposent à l'étendue de sa loi; c'est ce que nous allons lui demander par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Aimer les hommes parce que l'on aime son Dieu, les aimer pour lui, c'est-à-dire, parce qu'il les aime, qu'il veut que nous les aimions, qu'ils sont son ouvrage, le prix de son sang et de son amour, et qu'enfin il les a formés pour le posséder et pour l'aimer, quoi de plus grand! quoi de plus propre à relever la dignité du christianisme, que cet amour du prochain tel que l'Evangile nous le prescrit! Mais aussi, quoi de plus nécessaire! puisque, sans cette charité toute divine, nous n'aimons pas véritablement nos semblables, nous n'aimons point Dieu, et nous ne savons pas nous aimer nous-mêmes.

Non, mes frères, un amour purement naturel, purement humain, n'est pas ce que nous devons considérer comme un véritable amour. Est-ce aimer son prochain, que de ne l'aimer que pour soi-même, et par des vues toujours relatives à son intérêt propre, à son amusement et à ses plaisirs? Appellerez-vous amis ces hommes qui ne connaissent d'autres liens que ceux qui sont formés par l'intempérance, le jeu, la table et des goûts frivoles? amis dangereux, qui entraînent ceux qu'ils aiment dans mille désordres, et leur assurent, pour tout fruit de leur amitié, une indigence et des larmes qu'ils ne partageront pas; ces hommes qui courent à la fortune, qui s'attachent à ceux qui sont élevés en dignités, qui tirent vanité de leur commerce, qui aiment à goûter avec eux les douceurs et les charmes de la prospérité, mais qui ne les suivront pas dans la disgrâce; ces hommes encore qui, aveuglés par un attachement excessif à des agréments, à des qualités peu solides, trompent leurs amis sans le vouloir, les flattent, les corrompent, et en se déclarant pour eux, contre la raison et la justice, nourrissent leurs passions au lieu de les aider à en triompher; appellerez-vous un véritable amour, un penchant criminel de ces hommes qui, charmés par les attraits et la beauté d'un corps périssable, se rendent esclaves de l'objet qui les a séduits, rampent aux pieds de l'idole qu'ils se sont faites entreprennent de la séduire à son tour, et en lui inspirant la passion qu'ils ressentent, lui préparent, dit saint Césaire, le repentir et l'ignominie, creusent sous ses pas des précipices, et se réjouissent déjà, dans leur cœur, de la voir courir à sa perte?

Car, ce sont-là, mes frères, ces amitiés si vantées, ces folles amours des mondains, telles peut-être que vous ne les avez que trop éprouvées vous-mêmes, telles que vous les ressentez et que vous les éprouvez tous les jours; amitiés fausses, amours trompeurs qui n'offrent encore une fois qu'un commerce d'intérêt, de vanité, de plaisir, et qu'un trafic d'iniquité; amitiés cruelles, amours funestes, où l'on se communique la contagion d'un cœur corrompu, où l'on se prête l'un à l'autre ses erreurs et ses vices, où l'on agit de concert pour se rendre malheureux et pour perdre son âme; amitiés inconstantes, amours volages, qui, appuyés sur des fondements peu durables, s'altèrent, se détruisent en même temps que la cause fragile qui les a fait naître. La fortune, les titres, les qualités, les attraits, qui faisaient aimer, s'évanouissent, et l'amitié, l'amour périssent avec eux. Souvent même une jalousie, une dispute, un faux rapport, un nouveau penchant, le dégoût, la légèreté toute seule, suffisent pour les détruire; tant il est vrai que, comme dit saint Chrysostome, il n'y a rien de si corruptible que l'amour de la chair, et de si faux, de si trompeur, que l'amitié du siècle; tant il est vrai encore, qu'aimer ainsi ce n'est pas savoir aimer, puisque l'amitié qui a pu finir, dit saint Ambroise, n'a jamais été un véritable amour.

Ah! il n'en est pas ainsi de la charité, de cette charité, mes frères, que la religion seule nous inspire; comme ce n'est pas un retour secret sur nous-mêmes, un secret intérêt qui en est l'aliment et le soutien, comme elle n'est pas fondée sur des qualités frivoles, mais qu'elle a pour principe l'amour de Dieu même, elle est à l'abri du dégoût et de l'inconstance. Les défauts qu'elle découvre dans ses semblables, bien loin de l'affaiblir, excitent son zèle, sollicitent ses tendres gémissements et enflamment ses désirs. Les revers qui désunissent, qui séparent si aisément ceux qui ne sont liés que par des amitiés humaines et terrestres, ne servent qu'à donner un nouveau lustre à sa fidélité, et qu'à la rendre plus vive encore. Le temps qui peut tout sur les sentiments des hommes ne peut rien sur elle; elle est plus forte que la mort même. Peu soigneuse de son utilité temporelle, elle ne cherche, dit saint Augustin, que le salut et le soulagement de ses frères; elle est pour eux une source intarrissable de tous les vrais biens; elle les éclaire, les purifie, les console, les soutient, les encourage, et les porte à la vertu; elle ne s'attache qu'à perfectionner ceux qui l'environnent, à se perfectionner avec eux; elle éloigne d'eux, autant qu'il est en elle tous les vrais maux, les divisions, l'aigreur, l'envie, les ressentiments, les vengeances, les vices et les erreurs. Partout où elle règne tout est serein, tout est doux, paisible, agréable; la confiance et la paix y règnent avec elle.

Ah! mes frères, concevez, s'il est possible, une situation plus désirable, un état plus heureux que celui des cœurs qu'elle unit; concevez quelque avantage réel qu'elle ne renferme pas, et qu'elle ne s'empresse pas à procurer à ceux qu'elle aime.

Faire naître entre les hommes une aima-

ble sympathie, adoucir leur caractère et leurs mœurs, les guérir de leurs soupçons et de leurs ombrages, les plier aux ménagements, aux intentions, aux prévenances de leurs humeurs, rendre communes parmi eux les vertus pacifiques, leur inspirer la bienfaisance, la commisération, la reconnaissance, répandre sur leur union mille charmes, voilà les effets de la charité, voilà ce qu'elle produit en nous pour le bonheur de nos semblables.

Hélas! l'on a vu les peuples s'élever contre les peuples, les hommes sourds à la voix de la nature, tremper leurs mains dans le sang des autres hommes, l'ami devenu perfide fouler aux pieds les droits sacrés de l'amitié, le frère s'armer contre le frère, et les familles désolées gémir de leurs propres fureurs. Si l'on a vu des citoyens barbares, victimes d'un faux zèle, et couvrant leur animosité du vain prétexte d'une religion qui les désavoue, se détruire, se consumer entre eux, ah! c'est que la charité ne les animait pas.

O charité pure! flamme céleste, que n'embrasez-vous nos cœurs! la guerre et ses horreurs fuiraient loin de nous; la société serait tranquille, les crimes en seraient bannis, nous ne regretterions plus ces temps d'innocence, cet âge d'or si célèbre dans les annales du monde, mais dont il ne nous reste que de riantes images et un triste souvenir; nous n'aurions plus besoin de rappeler les beaux jours de l'Eglise naissante, où les fidèles ne faisaient tous qu'un cœur et qu'une âme, où toutes choses étaient communes entre eux, leurs plaisirs et leurs peines, ainsi que leurs richesses. Nous retrouverions le ciel sur la terre, puisque tous les hommes, liés d'un amour mutuel, y feraient le bonheur les uns des autres, et se porteraient tous ensemble vers Dieu comme vers leur centre commun. O mon Dieu! jusqu'ici nous n'avons point aimé nos frères, nous nous égarions dans de folles passions qui ne tendaient qu'à les corrompre et à les rendre malheureux, nous nous parions des vains dehors d'un attachement sincère; mais ce n'était qu'un faux amour : nous ne les aimions pas pour vous.

Cependant, mes frères, c'est ainsi que vous devez les aimer, si vous voulez véritablement aimer Dieu. Pensez-vous qu'il doive vous tenir compte des penchants qu'il n'a pas fait naître, lui qui veut être le principe de toutes vos affections, et qui exige qu'elles se rapportent toutes à lui comme à leur dernière fin? lui qui est le Dieu jaloux qui ne peut souffrir ni réserve ni partage, et à qui vous faites injure lorsque vous aimez quelque objet que vous n'aimez pas pour lui seul? lui enfin qui n'est venu sur la terre que pour nous donner l'exemple d'un amour vraiment pur, vraiment digne de lui? Ah! ne vous a-t-il offert de si grands motifs de charité que pour qu'ils vous deviennent inutiles, pour que vous n'aimiez que d'une affection purement humaine, et peut-être même pour que vous restiez insensibles et indifférents à l'égard de votre prochain? Méditez-les, ces motifs, et si vous aimez Dieu, vous apprendrez dès-lors à aimer les hommes, et à les aimer pour Dieu.

Ces hommes sont ici-bas son plus bel ouvrage. Il a fait briller dans leur âme un rayon de sa divinité; il leur a donné la raison en partage; il les a rendus capables de le connaître et de l'aimer. Sans cesse il veille sur eux; il s'applique à les conserver et à les conduire; il les tient, pour ainsi parler, rassemblés sous ses ailes et entre ses bras. Ce Dieu, qui est la charité par essence, ne vous a liés avec eux par une commune origine, par des besoins réciproques, que pour faire mieux sentir l'obligation qu'il vous imposait de les aimer comme vos frères, comme ses enfants, comme les membres d'une même famille dont il est le père, et sur laquelle il préside avec tant d'amour. Hélas! y avons-nous bien pensé jusqu'ici? Nous sommes tous les enfants d'un même père qui est Dieu, tous formés à ses traits et l'objet de son amour. O hommes! nous sommes tous des frères! Ah! l'obligation si étroite de nous aimer, Dieu l'a gravée dans notre cœur, puisqu'avec une âme bien née vous avouez vous-même que la nature toute seule nous incline à ce juste devoir, qu'elle met en nous un penchant secret qui nous porte vers nos semblables, qui nous rend sensibles à leurs peines, et nous fait partager leurs douleurs. Penchant naturel, il est vrai, mais dont nous devons régler, ennoblir les impressions en les rapportant à celui qui en est l'auteur. Il s'est expliqué plus clairement encore dès les premiers temps où il nous a révélé sa loi; c'est alors qu'il nous a dit en mille manières, par Moïse et par ses prophètes, d'aimer notre prochain, de l'aimer comme nous-mêmes, de l'aimer parce qu'il lui appartient et qu'il lui est infiniment cher. Mais surtout, mes frères, avec quelle force ne nous l'a-t-il pas dit dans la personne de son Fils! O Jésus! que ne puis-je ici tracer en traits de feu vos aimables lois! que ne puis-je peindre la charité telle qu'elle était dans votre cœur! Ah! du moins ouvrez-nous l'Evangile. Etudions, mes frères, toute la religion de Jésus-Christ; qu'est-elle pour nous? un engagement indispensable à la charité la plus ardente; que nous offre-t-elle un Dieu fait homme qui ne vient pas demander aux hommes un culte frivole, de vains sacrifices, des victimes sanglantes, mais qui vient leur apprendre qu'aimer ses frères est plus agréable à ses yeux que tous les holocaustes; qui leur ordonne de s'aimer les uns les autres comme il les a aimés, qui leur annonce que c'est là son commandement, c'est-à-dire, comme l'explique Origène, son commandement de choix et de préférence : *Hoc mandatum meum;* un homme-Dieu qui regarde, vous dit-il, comme fait à lui-même tout ce que nous aurons fait à

notre prochain, en sorte, mes frères, que ce n'est plus l'homme seulement que nous devons envisager dans l'homme, c'est Jésus-Christ avec tous les charmes de sa divinité que nous devons voir en lui; le Fils de Dieu enfin qui veut que l'on reconnaisse ses disciples à leur amour mutuel, qui fait de cet amour le caractère essentiel de sa loi, et qui, au moment où il déclare aux hommes ses dernières volontés, ne leur laisse pour testament authentique et solennel, que le précepte de la charité, et ne demande à son Père, comme le prix de ses mérites, que leur fidélité à l'accomplir. Père saint, s'écrie-t-il, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, qu'ils ne soient tous qu'un, comme vous et moi ne sommes qu'un.

Mais comment l'a-t-il scellé, ce testament auguste, cette loi douce et sacrée qu'il nous a laissée? Ah! mes frères, il l'a scellé de son sang, et depuis sa mort je ne vois plus un seul homme qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ. C'est du haut de votre Croix, ô mon divin Maître! que vous nous avez dit d'aimer; c'est là que vous nous avez instruits par les leçons les plus touchantes et les plus propres à nous persuader; c'est là que toutes vos plaies semblent ne former qu'une voix pour nous dire d'aimer tendrement les hommes pour lesquels Jésus-Christ est mort. O loi de mon Dieu! loi sainte, loi faite pour nos cœurs! aurai-je donc désormais tant de peine à vous suivre pour vaincre mon indifférence ou ma haine? Pour faire naître en moi la charité la plus vive, ne me suffira-t-il pas de penser à celle que le Fils de Dieu a pour tous les hommes, pour des hommes qui n'ont tous avec moi qu'un même médiateur, un même Sauveur; qui sont tous appelés à n'avoir avec moi qu'un même maître, qu'une même loi, qu'une même fin; qui, destinés à un même bonheur, doivent pendant toute la suite des siècles exalter avec moi les miséricordes du Dieu qui nous a rachetés, célébrer avec moi sa gloire, unir leurs transports aux miens, joindre leurs voix à mes chants d'allégresse, et faire retentir des mêmes cantiques la céleste Sion? Philosophes superbes, faux sages du monde, offrez-nous d'aussi grands motifs d'aimer les hommes, et des motifs aussi purs que ceux que notre sainte Religion nous fournit; et vous, chrétiens, jugez d'après cela si vous pouvez aimer Dieu et ne pas aimer votre prochain, ne pas l'aimer pour Dieu; et comme lui-même vous a appris à l'aimer. Mais hélas! où est donc cet amour? O apôtres de Jésus-Christ! qui, au prix de votre vie, nous avez transmis le dépôt sacré de la charité, si vous reveniez aujourd'hui sur la terre, en trouveriez-vous encore quelque reste parmi nous? O mon Dieu! vous n'êtes donc plus aimé? Hé quoi! mes frères, vous aimez Dieu, dites-vous? et des créatures qu'il chérit n'ont aucune place dans votre cœur! vous l'aimez? et ceux dont il a fait, ainsi que vous, ses enfants, qu'il a formés pour glorifier son nom, qu'il s'est acquis par son sang, sont l'objet de votre indifférence! Vous l'aimez? quelle illusion! mes frères! si vous avez quelque amour pour les hommes, c'est un amour qui n'a point Dieu pour principe, dont il n'est point l'objet, et dont jamais il ne vous offrit en lui le modèle.

Non-seulement sans la charité que la religion fait naître, on n'aime pas véritablement ses semblables; sans elle non-seulement on n'aime point Dieu, mais on ne sait pas s'aimer soi-même. Il n'y a qu'elle qui élève l'homme, qui puisse le rendre heureux sur la terre, et qui assure son salut pour l'éternité.

Tout autre amour que celui du prochain pour Dieu, nous dégrade, nous assujettit à mille faiblesses, rétrécit nos vues, nos idées, et borne en quelque sorte les penchants et les facultés de notre âme. Si quelquefois cet amour fait entreprendre des actions éclatantes, et qu'on appelle grandes parce qu'elles éblouissent, qu'elles subjuguent un esprit vulgaire qui admire tout ce qui l'étonne, considérez-les de plus près, et vous verrez que ce ne sont que des saillies d'une passion vive et ardente, des météores brillants, des feux volages qui s'élèvent dans les airs, mais qui ne s'y soutiennent pas; vous reconnaîtrez que dans le fond, pour avoir fait cette action d'éclat que peuvent enfanter les passions humaines, on n'en est pas moins petit, moins faible, moins attaché à soi-même, et à de petits intérêts, qu'on l'était auparavant; vous verrez qu'elles ne sont après tout que l'affectation, le masque, l'enflure de la grandeur, et non la grandeur réelle, et que souvent même on a sacrifié des choses véritablement utiles, véritablement grandes, à ce qui n'en avait que l'apparence.

Il n'appartient qu'à la charité, mes frères, de donner à l'homme une élévation qui lui soit propre, d'imprimer en lui le caractère d'une grandeur solide et incapable de se démentir jamais, de lui inspirer des désirs nobles et des idées vastes; car, tel est le pouvoir de la charité, dit saint Chrysostome, qu'elle donne à l'âme une étendue plus vaste que le ciel même. Il n'appartient qu'à elle de produire des hommes qui rendent le bien pour le mal, qui prient pour ceux qui les persécutent, qui considèrent le bonheur des autres comme leur propre avantage, qui puissent dire, comme saint Paul, ce n'est pas ce qui est à vous que je cherche, mais vous-même, et ce qui peut vous rendre heureux; qui, comme lui, capables des plus grandes entreprises et des sacrifices les plus héroïques, immolent leurs intérêts les plus chers et leur vie même, à l'intérêt public et au salut de leurs frères.

Hé! de toute part la charité a laissé des monuments de la grandeur d'âme qu'elle inspire.

Parcourez les établissements les plus dignes d'admiration, ceux qui sont les plus utiles à l'humanité. Entrez dans les hôpitaux, visitez tant d'asiles ouverts aux malheureux, considérez toutes les ressources préparées à l'indigence et aux différents besoins de presque tous les hommes; c'est à la religion, c'est à la charité que nous en sommes redevables; pour tout dire, en un mot, rappelez-vous tout ce qu'a fait en ce genre un Vincent de Paul, cet illustre saint, l'un des héros du christianisme et des derniers siècles; et à la vue d'un si grand modèle vous serez étonnés de ce que nous nous aimons assez peu nous-mêmes pour refuser notre cœur à la charité, puisque c'est elle qui fait les grandes actions et les grands hommes.

C'est elle encore qui fait sur la terre les hommes vraiment heureux. D'où naissent, mes frères, presque toutes vos peines et tous vos malheurs? de vos folles amours et de vos dispositions contraires à la charité. Elles font naître dans votre âme les désirs inquiets, les jalousies cruelles, les soucis qui font languir, les craintes qui accablent ou qui dévorent; elles y portent le trouble des passions, le repentir, l'animosité, le dépit, la fureur et tous les fruits de la haine. Mais la charité, ah! qu'y a-t-il de plus doux, dit saint Augustin, que le sentiment qui l'accompagne? *Quid dulcius ipsa?* C'est elle qui excite dans les cœurs les tendres mouvements, cette émotion délicieuse, ces sentiments nobles et purs que l'âme fidèle éprouve dans le commerce de ses semblables; c'est elle qui, à l'aspect des malheureux, fait couler de nos yeux ces larmes si touchantes de la pitié; c'est elle qui, dans les âmes fécondes et sublimes qu'elle embrase, étend le plaisir d'aimer sur les hommes de tous les lieux et de tous les temps. Un vrai chrétien, une âme charitable, une grande âme porte ses regards d'amour sur tous les siècles; et si le sentiment de la charité est si doux, qu'y a-t-il de plus avantageux à notre égard que les effets qu'elle produit. Elle calme nos désirs trop empressés, parce qu'elle ne cherche en toutes choses que le vrai bien de ceux qu'elle aime; elle arrête nos ressentiments, elle adoucit nos aigreurs, elle réprime nos emportements, elle surmonte nos répugnances et nos dégoûts, elle nous console dans les grandes peines, elle nous rend faciles les travaux les plus pénibles, elle nous rend aimable le joug qu'elle nous fait porter. Son zèle est sans amertume, sans inquiétude et sans trouble; elle est donc patiente, elle souffre tout, elle ne se rebute jamais, elle aime et elle est aimée. Celui que la charité anime obtient aisément tout notre amour.

O sentiment des âmes vertueuses et des cœurs vraiment grands! source unique d'une félicité pure, aimable charité! celui qui ne vous ressent pas peut bien éprouver quelques moments rapides d'une stupide ivresse, mais il ne peut jouir du vrai bonheur.

Ah! mes frères, lorsqu'on vous peint les passions humaines avec leurs faux attraits, enchantés par ces images séductrices, mais trompeuses, vous vous livrez aux transports les plus vifs, et la charité seule, avec ses charmes réels, vous trouve insensibles.

Oh! que nous connaissons peu nos véritables intérêts! et surtout que nous connaissons mal le grand intérêt de notre salut!

Vous le savez, mes frères, sans la charité nous ne pouvons prétendre aux récompenses éternelles, parce qu'il n'y a qu'elle qui fasse accomplir la loi, que c'est elle qui sanctifie nos œuvres et nos penchants, et que Dieu n'accorde les biens du ciel qu'aux opérations de la grâce, et ne compte pour rien dans l'ordre du salut ce qui ne prend sa source que dans la nature. C'est cette charité si aimable à ses yeux qui couvre la multitude de nos péchés, qui est le lien de la perfection, qui vous rend des enfants de lumière, qui est la marque la plus sûre que nous sommes nés de Dieu, que nous le connaissons, qu'il demeure en nous, et que nous demeurons en lui, tandis que celui qui en est privé demeure dans la mort: *Qui non diligit, manet in morte.* (I *Joan.*, III, 14.) Ses vertus n'ont aucun prix; ses œuvres sont sans mérite; ses travaux seront sans récompense. Il n'a point en lui l'esprit qui vivifie: il est mort aux yeux du Seigneur: *Manet in morte.* Eût-il acquis la science des docteurs, il est semblable à un airain sonnant, à une cymbale retentissante? eût-il la mortification des plus grands saints, la pureté des vierges, la force des martyrs, il n'est rien devant Dieu, dès qu'il n'est pas animé par la charité? Une mort éternelle sera son partage: *Qui non diligit, manet in morte*

Cœurs durs, cœurs insensibles ou dénués de cet amour chaste, noble et généreux, que la loi évangélique vous prescrit, non, la gloire du ciel, la félicité des saints n'est pas faite pour vous; déchirés ici-bas par des passions cruelles, vous n'éprouverez encore, dans les siècles à venir, que des impressions funestes, l'affreux passage de ces esprits de ténèbres qui ne savent plus ce que c'est que d'aimer: malheureux! qui font de leur haine contre Dieu, contre ses anges et contre les hommes, le plus cruel de leurs supplices. Ah! mes frères, nous est-il donc si difficile de nous bien aimer les uns les autres? Préférerons-nous les sentiments et le sort des réprouvés? Divine charité! soyez désormais le principe et l'âme de tous nos penchants; purifiez-les, dirigez-les, puisque ce n'est que par vous que nous pouvons bien aimer nos frères, et que ce n'est encore que par cet amour si pur envers eux, que nous aimons véritablement Dieu, et que nous savons nous aimer nous-mêmes.

Si tels sont les effets de cette aimable

vertu, c'en est assez, sans doute, mes chers auditeurs, pour vous en faire comprendre la nécessité. Mais quelles en sont les règles? quelle en est l'étendue? c'est ce que je vais vous développer dans ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La véritable charité doit être universelle, agissante, et telle enfin, que l'ordre et la sagesse en règlent en tout temps l'exercice.

Le propre de la charité, qui est selon Dieu, dit saint Chrysostome, c'est d'embrasser tous les hommes; si nous vous invitons, mes chers auditeurs, à les aimer pour eux-mêmes, alors vous pourriez dire avec raison : Tel homme ne me paraît pas aimable; je ne vois rien en lui qui doive me faire sortir de mon indifférence, et rien même qui ne mérite ou ma haine ou mon mépris. Mais, quel que soit son mérite personnel, trouvez, s'il est possible, quelque prétexte qui élude à son égard la force des motifs que je vous ai déjà offerts pour vous engager à l'aimer. Est-il ici-bas d'un rang trop abject, trop inférieur au vôtre? Hé quoi! parce qu'il n'a rien de cet éclat emprunté qui est si fort au-dessous de ses autres titres, vous croirez-vous en droit de l'oublier ou de le mépriser?

Dieu n'a-t-il pas imprimé son image sur sont front comme sur le vôtre? ne nous a-t-il pas donné à tous, dès le commencement du monde, une même origine? et ne veille-t-il pas sur lui avec le même soin, avec la même tendresse qu'il veille sur nous tous? Il ne vous a fait grands, il ne vous a fait riches que pour lui, comme il ne l'a fait pauvre que pour vous. Sa pauvreté, qui devrait exciter votre sensibilité, si votre cœur était aussi grand que l'est, selon le monde, votre état ou votre naissance, ne servira-t-elle qu'à vous le rendre indifférent, qu'à le rendre plus vil à vos yeux? Et doit-on jamais regarder comme indigne de ses affections, une âme pour le salut de laquelle le Fils de Dieu est descendu sur la terre?

Mais cet homme m'est presque inconnu, dit-on, il est étranger par rapport à moi.... A-t-il donc cessé d'être homme, et comme tel, d'être cher à son Dieu, d'être compris dans le précepte qu'il vous fait d'aimer tous les hommes? Rien, disait un païen, et ce mot devrait nous faire rougir, rien de ce qui appartient à l'humanité ne m'est indifférent. Considérez ce commerce réciproque et nécessaire qui lie tous les peuples et tous les âges, et qui, dans le sens le plus noble, lie même entre eux le ciel, la terre et ces abîmes profonds où tant de justes expient les fautes qu'ils n'ont pas entièrement expédiées dans ce monde, et voyez si le dessein du Créateur n'a pas été de ne donner aucunes bornes à votre amour, tandis que vous ne vous occupez qu'à le resserrer. Non-seulement ceux qui vous sont le plus étroitement unis, non-seulement tous les hommes qui vivent en même temps que vous sur la terre, mais l'Eglise triomphante, dont vous devez partager la joie comme elle partage vos vœux et vos désirs en offrant à Dieu vos prières, mais l'Eglise militante, que vous devez consoler et édifier s'il se peut dans tous les âges, mais l'Eglise souffrante, que vous pouvez soulager en tant de manières, tout ce qui vous a précédé, tout ce qui doit vous suivre, devrait vous intéresser; et vous vous renfermez dans le cercle étroit d'un petit nombre de personnes qui vous environnent. Ah! que la charité avait bien un autre caractère en Jésus-Christ, puisque, dans ce cœur si généreux et si tendre, elle embrassait tous les hommes, tous les lieux, tous les temps, et qu'il nous a appelés tous à la même patrie où nous devons régner avec lui.

C'est sur ce modèle que s'était formé l'apôtre des gentils, lui qui s'intéressait de la manière la plus vive au bonheur et au salut des peuples les plus barbares. Pénétrez dans les prisons de Rome, où Paul est enchaîné; du fond de ces tristes demeures, voyez-le promener les vœux ardents de son amour, son zèle et ses tendres soins par tout l'univers. Il les étendait, comme le remarque saint Chrysostome, aux Macédoniens, aux Ephésiens, aux Galates, au delà des montagnes et des mers, embrassant l'Europe et l'Asie, appliqué nuit et jour au soin des nations entières et de chaque particulier.

Voyez-le tout chargé de fers, écrire à l'extrémité du monde une lettre à Philémon, baigner la lettre de ses larmes. Pourquoi? pour obtenir la grâce d'un seul esclave fugitif. Ah! mes frères, d'après de tels modèles, prenez aujourd'hui, prenez des sentiments plus dignes de la foi que vous professez; que votre charité, en devenant universelle, vous rende vraiment grands. Cœurs étroits, âmes trop petites pour une loi si belle, ouvrez-vous, dilatez-vous, et sans cesser de tenir, par les liens les plus intimes, à la nation au milieu de laquelle Dieu vous a fait naître, devenez par l'étendue de vos affections les citoyens du monde, si vous voulez être véritablement disciples de Jésus-Christ.

Mais je n'ai combattu jusqu'ici que des illusions grossières, et que peut-être vous condamnez vous-mêmes tous les jours. Il en est de plus difficiles à détruire, et en faveur desquelles toute notre âme se révolte contre ceux qui entreprennent de les dissiper. Aimerons-nous ces hommes indociles, ces esprits orgueilleux qui faisant schisme avec nous, ont désolé l'Eglise de Jésus-Christ, qui, s'égarant sur les pas des sectaires, ont répandu partout le poison de leurs erreurs? Aimerons-nous ces hommes indociles, ces esprits orgueilleux qui font naître ou qui adoptent et nourrissent chaque jour des schismes? et de quel droit nous croirions-nous dispensés de les aimer? ne sont-ils pas nos frères? Ah! gémissons sur leur infidélité, éclairons-les, mais sans

fiel et sans aigreur, et ne les enfantons à Dieu et à son Eglise que par nos prières et par nos larmes. Hélas! sous une loi d'amour faut-il donc le flambeau de la haine et toutes ses fureurs pour faire connaître et pour faire aimer la vérité?

Aimerons-nous encore cet impie, ce méchant qui ne laisse apercevoir en lui que des vices qui font honte à sa nature? Aimerons-nous cet ennemi déclaré, ce persécuteur qui ne cherche qu'à nous nuire et qu'à nous perdre, qui se fait un barbare plaisir de nos peines, et qui insulte à nos malheurs? Non, mes frères, nous ne les aimerons pas, si nous ne faisons attention qu'à ce qu'il y a de plus capable en eux de nous aigrir et de nous révolter. Mais, quelque injuste que soit celui dont vous vous plaignez, il n'a pas entièrement dépouillé tout ce qui lui donne droit à votre amour, puisqu'il est encore soutenu, protégé par son Dieu, qu'il vit sous l'empire de sa bonté, que vous ne devez jamais désespérer de son salut, et que vous devez même le procurer autant qu'il est en vous, soit en le reprenant avec modération et avec douceur, soit en le supportant avec patience, soit par vos exemples, soit enfin par vos vœux et vos prières.

Si d'ailleurs il vous persécute, hé! mes chers auditeurs, n'ajoutez pas au mal que vous font ses persécutions celui que vous vous feriez à vous-mêmes en le haïssant; les peines qu'il vous cause sont passagères, et les fruits que vous en retirerez, si vous ne laissez pas altérer en vous la charité, seront éternels.

Mais je dis plus, voyez-le dans les plaies, voyez-le dans le cœur de Jésus-Christ..... Ah! c'est là que ce divin Sauveur a porté tous les hommes, c'est là qu'il nous a portés nous-mêmes, et que toutes nos haines doivent finir. S'il est quelqu'un que Jésus-Christ ait excepté de son amour, je vous permets de l'excepter du vôtre. Mais il a prié pour ses bourreaux; quelle excuse vous reste-t-il encore? O mon Sauveur et mon Dieu! c'est assez que vous nous ordonniez d'aimer comme vous l'avez fait, pour que notre charité n'ait plus de réserve ni de bornes.

Pour ne pas nous tromper sur la sincérité de ces dispositions, ajoutons, mes frères, une seconde règle : la charité doit être active, elle doit s'employer pour le bien commun. Telle a été celle de Jésus-Christ, dont l'Ecriture nous peint si admirablement et en si peu de mots le caractère : il ne s'est montré que pour faire du bien : *Pertransiit benefaciendo.* (*Act.*, X, 38.) Et comment peut-on aimer d'un amour sincère, d'une charité qui ne soit pas feinte, comme parle l'Apôtre, sans se rendre utile, sans faire du bien à ceux qu'on aime?

Quoi! tout s'empresse autour de nous; l'artisan, le laboureur, le marchand, l'homme de guerre, contribuent tous au bien commun, et je vois des hommes sans emploi, sans fonctions dans l'ordre civil, se féliciter de ne tenir à la société que par leurs goûts frivoles, que par de vains amusements et leur penchant pour les plaisirs; je les vois toujours désœuvrés, toujours à charge à eux-mêmes ainsi qu'aux autres, promener de cercle en cercle leur oisiveté et leur ennui.

J'en vois d'autres qui, pour être plus libres encore, pour se soustraire à tous les soins qui pourraient troubler leur repos, fuient jusqu'aux liens les plus sacrés, jusqu'aux engagements les plus respectables. Ce n'est pas un motif de religion, ce n'est pas un principe de vertu qui les tient comme isolés au milieu du monde. Je les admirerais, je les encouragerais alors. Mais, non, ils ne veulent demeurer libres que parce que le moindre joug les contraint. Il leur coûterait trop d'élever une famille dans la crainte du Seigneur, de former en elle, par leurs leçons et leurs exemples, des adorateurs au vrai Dieu, à l'Eglise des enfants soumis, à l'état des citoyens zélés; et combien mènent une vie libre et indépendante par des motifs, par des vues plus odieuses encore!

A Dieu ne plaise encore, mes frères, qu'en combattant ici des abus qui ne font que se multiplier de jour en jour, et qui tendent si fort au détriment de la société, je confonde avec ceux qui ne veulent former d'autre engagement que les liaisons passagères où les entraînent leurs passions et leurs caprices, ces âmes pures qui ne veulent point tenir aux hommes selon la chair, pour s'y unir plus étroitement par l'esprit; qui se séparent du monde, mais que Dieu destine à l'édifier par l'exemple; qui ne se consacrent au culte du Seigneur que pour l'honorer devant les hommes, pour les instruire des vérités les plus importantes, pour faire passer jusqu'au trône de la miséricorde divine les vœux des fidèles, pour faire descendre sur eux les grâces les plus abondantes, et pour fléchir, par l'ardeur de leurs soupirs, un Dieu saint irrité par nos crimes.

Voilà, monde injuste, voilà ceux qui sont le plus souvent l'objet de vos murmures, ceux que vous regardez comme perdus pour l'Etat dont ils sont les membres, et contre lesquels vous ne vous élèveriez pas avec tant d'aigreur, si vous haïssiez moins la religion sainte à laquelle ils se dévouent tout entiers par l'impression d'une charité qui agit tous les jours en votre faveur.

Mais vous, encore une fois, hommes du siècle, femmes mondaines, que faites-vous? que fait-on la plupart du temps pour la société? Où est cette conduite? où sont les œuvres qui marquent que l'on aime sincèrement les hommes, qu'on les aime pour Dieu, et comme il veut que nous les aimions? Quel est l'usage que vous faites de vos biens, vous à qui Dieu n'en a accordé que pour que vous preniez soin de les distribuer avec sagesse, et qui ne les faites

servir qu'à nourrir par les dépenses les plus folles votre orgueil, qu'à entretenir votre faste et votre mollesse, qu'à satisfaire les passions de ceux qui amusent et qui flattent les vôtres?

Que d'établissements utiles à vos concitoyens, utiles à tous les hommes, la Providence semblait vous avoir ménagés! Demandez, et l'on vous dira en combien de manières la charité peut encore se reproduire tous les jours pour secourir ses frères dans leurs besoins et leurs travaux. Mais du moins que de bonnes œuvres auxquelles vous pourriez prendre part!

Autour de vous combien de familles qui sont réduites à l'état le plus déplorable! qui n'ont pour pain que les larmes, qui n'ont pour lit que la terre ou quelques liens de paille dont elle est jonchée; qui, pour surcroît d'amertume, sont obligées de dévorer en secret leur douleur, et de cacher aux yeux du monde leur indigence et l'avilissement où elles sont tombées; qui n'ont plus, en un mot, d'espérance que dans la mort pour finir leur misère! Elles auraient, hélas! retrouvé dans vos largesses l'honneur et la vie, et se soutiendraient d'une manière digne d'elles, uniquement par ce qui constitue votre superflu.

Mais bien loin de les chercher, de les prévenir, de les soulager, de continuer à les rétablir dans leur premier état, vous craindriez de leur offrir la plus petite partie du nécessaire.

Des hommes accablés de dettes que souvent mille causes involontaires leur ont fait contracter, traînent dans l'infamie et l'horreur des prisons les restes infortunés d'une vie qui leur est devenue à charge. Visitez-les comme tant d'âmes justes et fidèles, qui, jusque dans les conditions les plus relevées, vous en ont donné l'exemple, et ils vous peindront bien mieux que je ne pourrais le faire, l'excès de leur tourment. Une somme peut-être bien légère suffirait pour terminer leurs peines. Leur sort est dans vos mains, il ne tient qu'à vous de le changer; mais, non, vous fermez les yeux sur leur état, peut-être même, peut-être en êtes-vous la première cause.

Des malades sans force et sans appui languissent sous le poids de leurs infirmités, pâles, défigurés, mourants; ils vous appellent à leur secours; écoutez leurs tristes plaintes, et craignez qu'elles ne deviennent autant d'anathèmes contre vous; craignez que le ciel ne les recueille pour en former un jour l'arrêt qui doit vous condamner. Je meurs, disent-ils, et c'est vous, riches impitoyables, c'est vous qui, en me privant d'un pain qui m'était dû dès qu'il me devenait nécessaire, vous rendez responsables de ma vie envers celui qui en est l'auteur. Mais à quoi bon vous fatiguer de leurs cris, et comment puis-je espérer de vous attendrir en leur faveur? vous ne vous informez pas même de leur situation ni de leurs besoins, ou si l'on vous en instruit, votre cœur se resserre, et vous trouvez toujours mille prétextes pour éluder les demandes que l'on pourrait vous faire. Est-ce donc là comme vous aimez, et pensez-vous que, comme le dit l'Ecriture, Dieu a recommandé à chaque homme d'avoir soin de son prochain? *Mandavit illis unicuique de proximo suo.* (*Eccli.*, XVII, 12.)

Ce soin, mes frères, a-t-il donc quelque chose de si pénible? et si vous saviez par des actes réitérés, vous en faire une heureuse habitude, quels fruits inestimables et quels charmes n'y trouveriez-vous pas? Vous m'êtes témoin, ô mon Dieu! que je n'envie point à ces riches leur fortune périssable! mais que je leur envie les œuvres de miséricorde qu'elles leur donnent lieu d'exercer! que je goûterais de douceur à couvrir par elles la multitude de mes offenses! que j'aimerais à devenir l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, la consolation de l'affligé, la ressource de tant de malheureux dont la cruelle destinée fait tous les jours mon tourment. Ah! Seigneur, celui que vous avez comblé de richesses peut-il éprouver un plaisir plus vif que celui de les répandre, et ne les a-t-il pas reçues pour les partager!

Il ne suffit pas, mes chers frères, de considérer l'exercice de votre charité dans l'usage de vos biens; je vous le demande encore, quel emploi avez-vous fait de vos lumières, de vos facultés et de vos talents, vous à qui Dieu n'en a donné que pour que vous les fassiez servir au bien général? Hélas! au lieu d'instruire et d'éclairer les hommes, (occupation la plus digne du vrai sage, et spectacle le plus doux pour la Divinité), de vous employer tout entiers à les sanctifier, à les rendre vertueux, à les disposer à une immortalité bienheureuse, ne travaillez-vous pas chaque jour à leur faire perdre tout principe, à les séduire, à les corrompre par vos discours et vos exemples? au lieu de prendre la défense de la veuve et de l'orphelin, d'agir et de parler pour eux, ne cherchez-vous pas à les opprimer, pour vous engraisser de leurs dépouilles? au lieu de mettre la paix dans les familles, n'y portez-vous pas le trouble et la division par vos manéges et vos intrigues, pour vous élever sur la ruine des uns ou des autres? est-ce ainsi que votre charité agit en leur faveur?

Eh! quand vous n'auriez à vous reprocher, mes frères, que d'avoir rendu inutiles les dons que Dieu vous a faits, cela seul ne suffirait-il pas pour vous condamner? Ce ne seront pas seulement ceux qui auront fait un tort direct à leur prochain qui seront réprouvés, ce seront ceux encore qui, ayant reçu de Dieu quelque talent, le lui rendront sans avoir travaillé à le faire profiter.

Et ne dites pas, mes chers auditeurs, que vous n'avez point de talent, ou que celui que vous avez est trop peu de chose pour vous mettre en peine de le faire valoir.

Chaque homme a reçu le sien, ou pour le bien de la société, ou pour sa propre condamnation.

Quelque léger qu'il soit d'ailleurs, souvenez-vous que le plus petit talent est précieux dès qu'il est employé, puisqu'un verre d'eau froide donné au nom de Jésus-Christ suffit pour nous mériter une récompense éternelle.

Que chacun de vous, dit saint Pierre, rende donc service aux autres, selon le don qui lui est propre, comme étant de fidèles dispensateurs des différentes grâces de Dieu; aimons, comme le veut l'apôtre saint Jean, non de paroles, mais par nos œuvres et en vérité (*I Joan.*, III, 18), et ayons toujours présentes à l'esprit les maximes de saint Chrysostome, qu'on ne vit, à proprement parler, que lorsqu'on vit pour autrui. Que celui qui, sans se mettre en peine des autres, croit ne devoir vivre que pour lui seul, est non-seulement un homme inutile au monde, mais qu'il semble en quelque sorte se renoncer lui-même, et dépouiller sa propre nature, en ne prenant aucune part au bien général de tous les hommes!

Ce n'est pas encore assez, mes frères, d'y prendre part : élevons ici nos idées et nos vues, donnons l'essor à notre âme, et imitons, autant qu'il est en nous, le Dieu saint qui nous a formés; ce n'est pas assez de prendre quelque part au bien général, nous devons encore nous y intéresser de manière qu'en nous proposant sans cesse la gloire de Dieu pour objet, nous procurions la plus grande partie du bien commun qui soit en notre pouvoir, a en juger par l'étendue de nos lumières et de nos forces ; et c'est là ce que j'appelle une charité selon l'ordre, parce qu'ayant l'amour de Dieu pour principe et pour fin, aimant les hommes en Dieu et pour Dieu, elle règle cet amour sur les lois que le souverain Etre nous prescrit : *Ordinavit in me charitatem.* (*Cant.*, II, 4.)

Or, quelles sont ces lois, je vous le demande, sinon de nous conformer aux vues de sa souveraine sagesse et de sa bonté, en subordonnant la partie au tout, c'est-à-dire, l'intérêt particulier à l'intérêt général, et en préférant, à l'égard du monde tel que Dieu l'a créé, à l'égard de la société pour laquelle il nous a fait naître, un plus grand bien à un moindre, une plus grande partie de ce bien à une plus petite?

N'est-ce pas là, en effet, ce que l'Apôtre nous enseigne bien clairement par ces paroles : *Ce que je demande à Dieu est que votre charité croisse de plus en plus en lumières et en toute sorte d'intelligence, afin que vous sachiez discerner le meilleur : « Ut probetis potiora. »* (*Philip.*, I, 9, 10.) Prenez garde, mes chers auditeurs, l'Apôtre ne dit pas, afin que vous sachiez discerner ce qui est bon, ce qui est avantageux à votre prochain; mais ce qui est le plus avantageux : *Ut probetis potiora.*

Et quelles sont ici, mes frères, les illusions de l'amour-propre? Quels obstacles nos passions ne mettent-elles pas à chaque instant à ce discernement, qui est un des caractères essentiels de la véritable charité!

Nous avons des talents, et nous consentons à en faire usage; mais à quoi les appliquons-nous? à ce qui leur est le moins propre, à ce qui brille peut-être aux yeux du monde, mais qui lui est en effet le moins utile; et nous ne nous apercevons pas qu'en quittant la route que la Providence nous avait tracée, qu'en sortant du cercle où elle a prétendu nous renfermer, et en nous déplaçant ainsi, c'est l'amour-propre qui agit, et non la véritable charité, l'amour du bien commun. Nous avons de l'autorité ou du crédit, et nous ne refusons pas de l'employer; mais pour qui? pour celui qui en est souvent le moins digne et qui s'acquittera le moins bien des fonctions qui lui seront confiées. Mais nous le connaissons depuis longtemps; il est notre ami, il est même notre allié, et c'est assez pour le préférer : comme si tous les hommes n'étaient pas nos frères et que l'avantage d'un seul dût prévaloir sur celui de tous; nous avons enfin des richesses, et nous sommes portés à les répandre; mais sur qui ferons-nous tomber le plus souvent nos largesses? sur ceux qui se passeraient le plus aisément de notre secours, s'ils voulaient profiter des ressources qu'ils ont en eux-mêmes; sur les plus importuns, et non sur les plus pauvres; sur des hommes qui, par leurs vices, leur indolence et leur paresse, se rendent comme à charge à la société, et non sur ceux dont les vertus, le génie et les talents soutenus, excités, ranimés par nos bienfaits, porteraient des fruits au centuple pour la gloire et le bonheur du genre humain; disons-le enfin, sur ceux qui peuvent rendre témoignage de nos libéralités, et non sur ceux qui ont acquis des droits sur nos richesses; comme s'il ne fallait pas, dit saint Grégoire, pour bien pratiquer les œuvres de miséricorde, s'acquitter, en premier lieu, des œuvres de justice.

C'est ainsi, ô mon Dieu! que par les illusions les plus grossières nous nous replions sans cesse sur nous-mêmes, que nous faisons de nos goûts et de nos penchants les interprètes de nos devoirs, et, si j'ose ainsi parler, les ministres de notre charité, de notre amour pour le bien public; charité qui n'est point selon vous et que vous désavouez; charité fausse, qui nuit aux hommes, loin de les servir, ou qui ne leur rend que la moindre partie de ce qui leur est dû; charité trompeuse et hypocrite, qui n'est que le masque de l'amour-propre. Quelquefois aussi ce n'est de votre part qu'un défaut de lumière, et il faut alors éclairer avec soin notre zèle, pour que notre bienveillance envers les hommes se porte

sans cesse à ce qui peut leur être le plus utile. Mais le plus souvent, je le répète, ce qui est l'unique source de nos égarements, c'est que nous n'aimons ardemment que nous seuls, c'est que nous aimons faiblement les autres. De là ces spectacles qui ont affligé si fort l'humanité, ces spectacles qui, dans les siècles les plus reculés, ont laissé voir si souvent des familles, des provinces, des nations entières, désolées par les passions de quelques hommes, et les intérêts d'un grand nombre sacrifiés aux intérêts d'un seul, tandis que le souverain Maître de l'univers, tandis que Jésus-Christ s'est immolé pour chacun de nous, et que nous devrions tous demander, comme le Roi Prophète, que le ciel fasse plutôt retomber sur nous seuls les calamités dont il afflige les peuples dans sa colère.

Oui, mon Dieu, si nos iniquités sont montées à leur comble, si elles ont appelé vos vengeances, si vous devez encore ajouter à nos maux, et épuiser sur nos têtes ce calice d'amertume qui n'a peut-être coulé pour nous jusqu'ici qu'avec une sorte de ménagement et d'épargne, ah! s'il est possible, rassemblez sur moi tous ces malheurs; que je sois frappé, que je sois anathème de la même manière que saint Paul désirait l'être pour ses frères! mais, Seigneur, pour faire plus dignement éclater votre gloire, ah! rendez-nous la charité avec la foi, et vous nous rendrez toutes nos vertus, et nous mériterons encore toutes vos faveurs : inspirez-nous un amour tendre, généreux, qui embrasse tous les hommes; faites qu'il agisse en faveur de tous. Faites encore qu'il agisse selon toute l'étendue des lumières que nous pouvons acquérir, selon toute l'étendue de nos forces, afin que nous cherchions désormais en toutes choses le plus grand bien; et ne permettez pas, ô mon Dieu! que nous oubliions jamais que notre avantage réel et durable ne peut se rencontrer que dans le soin que nous prendrons de suivre cet ordre si naturel et si sage que votre charité immense nous prescrit. Non, mes frères, dit à ce sujet saint Chrysostome, et je vous adresse en finissant ces vérités si importantes : Celui qui prend soin des intérêts de son prochain, ne néglige pas ses intérêts propres : *Non negligit sua qui aliena procurat;* mais au contraire, sachons et souvenons-nous bien que rien n'est si agréable au souverain Etre que lorsque nous sacrifions tous les moments de notre vie et nos avantages particuliers, à l'intérêt public : soyons persuadés que l'unique moyen d'assurer notre félicité, est de contribuer de tout notre pouvoir au bien commun : *Persuasi simus, non posse nos salutem consequi, nisi commune commodum quæramus.* C'est par là, en effet, que nous pouvons espérer de goûter une joie tranquille sur la terre, cette joie vive et pure qu'on éprouve en faisant des heureux, et que nous parviendrons sûrement à une gloire éternelle dans le ciel, que je vous souhaite

SERMON VII.

Pour le vendredi de la deuxième semaine de Carême.

HOMÉLIE DU MAUVAIS RICHE.

Crucior in hac flamma. (*Luc.*, XVI, 24.)

Je souffre d'extrêmes tourments dans cette flamme.

Qui est-ce qui fait entendre ce cri affreux de la douleur et du désespoir? un homme du siècle, un réprouvé. Il a joui de la vie; et maintenant il est enseveli dans les enfers. De ce lieu de gémissements et d'horreur, il élève la voix; depuis tant de siècles il crie inutilement pour lui; rien, non, rien ne peut apaiser son tourment. Mais ses cris seront-ils inutiles pour nous?

Partisans d'un monde aveugle, voici un homme vain, sensuel et mondain comme vous, qui, par ses plaintes et par son exemple, s'offre à vous instruire; ne dites plus que nous vous menaçons en vain, que le monde n'est pas si dangereux qu'on le fait, que vos richesses sont à vous, que cette vie est faite pour en jouir, et qu'après elle il n'y en a point d'autre si terrible à redouter. Faites donc taire le mauvais riche; désavouez donc le fils de Dieu même qui l'a fait parler; effacez donc de son Évangile cette triste image des tourments de l'enfer et ce témoignage si convaincant de sa réalité, ou convenez que les dangers de la réprobation, surtout pour les heureux du siècle, sont bien plus grands, et ses peines bien plus redoutables que vous ne l'aviez pensé. Arrêtons-nous à ces tristes mais importantes vérités, et dans la parabole du mauvais riche, envisageons les sources les plus ordinaires de la réprobation : c'est le sujet de ma première partie; et les tourments des réprouvés, c'est le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tout ce qui est dans le monde, dit l'apôtre saint Jean, *est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie.* (I *Joan.*, II, 16.) Concupiscence des yeux par l'amour des richesses, concupiscence de la chair par l'amour des plaisirs, orgueil de la vie par l'amour des distinctions et les honneurs; et de ces trois caractères en naît un autre qui en est comme inséparable, la dureté du cœur. C'est à des traits si frappants qu'est marqué l'esprit du monde, de ce monde réprouvé par Jésus-Christ; c'est donc en eux qu'il faut chercher les principales causes de réprobation, et ce sont eux aussi que nous offre la parabole du mauvais riche. *Il y avait un homme riche,* dit Jésus-Christ (*Luc*, XVI, 13); ainsi commence la déplorable histoire de cet heureux du siècle, dont l'exemple est si propre à nous instruire. Hé! que sert donc ce premier trait à l'importante leçon que notre divin Maître a bien voulu nous donner? Est-ce donc un crime *d'être riche?* est-ce donc en soi un premier titre de condamnation? Non, sans doute. Ce patriarche que l'Evangile nous montre au sein de la gloire et du bon-

heur, le fidèle Abraham avait eu des richesses, mais il les avait possédées sans attache; il avait mérité la couronne réservée à ceux qui sont pauvres de cœur au sein de l'opulence; il avait été riche plus pour les autres que pour lui.

Ce qui est donc une première source de damnation pour les mondains, ce n'est pas précisément ce qu'ils possèdent, c'est la manière dont ils le possèdent; c'est cet attachement à des biens périssables dont ils jouissent lorsqu'ils devraient seulement en user. Ce sont des riches, selon toute la force du terme, et conséquemment des riches qui mettent toute leur confiance dans leurs richesses, et dont les richesses font à leurs propres yeux comme aux yeux des autres, leur premier, leur principal mérite. Elles sont l'idole de leur cœur, celle qu'ils encensent, celle à laquelle ils sacrifient. Jamais ils n'en ont trop; ils n'en ont jamais assez au gré de leurs désirs. A l'espoir d'en acquérir davantage ils immoleront, s'il le faut, la foi, la conscience et l'honneur; ils les immolent tous les jours à une augmentation réelle de fortune, dès que l'occasion s'en présente, et qu'ils ne peuvent la saisir qu'à ce prix; ils sont du moins disposés à les immoler pour conserver des biens qui leur sont si chers; c'est en eux, c'est sur eux qu'ils se reposent. *Voilà mon Dieu*, pourraient-ils se dire à eux-mêmes, et ils se le disent tous les jours dans la préparation du cœur et dans la conduite de la vie : *Voilà mon Dieu* (*Exod.*, XXXII, 8) : car le Dieu du ciel et de la terre, le vrai Dieu, ils le négligent, ils l'oublient, ils ne lui rendent tout au plus qu'un culte d'usage et d'ostentation; et le culte intérieur, le culte de vénération, de confiance et d'amour, ils l'accordent à la seule opulence. Tel est le premier caractère de celui qui est animé par l'esprit du monde, et telle est pour lui la première cause de réprobation, c'est un riche : *Erat dives :* au sein même de l'indigence, par ses sentiments et ses désirs, ce serait encore un riche, au sens que Jésus-Christ a réprouvé par ses leçons et ses exemples. Aussi encourra-t-il l'anathème prononcé contre les riches par le Fils de Dieu même : *Væ divitibus.* (*Luc.*, VI, 25.) Aussi périra-t-il, lui et tout ce qu'il possède, lui et tous ses désirs, toujours plus grands que sa fortune; aussi, comme le riche de notre évangile, il mourra et sera enseveli dans l'enfer : *Mortuus est et dives, et sepultus est in inferno.* Ah! fallait-il se passionner pour des biens qui devaient durer si peu? fallait-il acheter une fortune de quelques jours, de quelques années, aux dépens de l'éternité? O vous qui tenez de toutes les forces de votre âme à ces faux biens, à ces biens passagers, voyez donc ce qu'il vous en restera un jour; écoutez ce que l'on dira, ou ce que l'on pourra dire de vous : c'était un riche : *Erat dives;* il est mort : *Mortuus est*, et qu'est-il devenu? où est-il? l'enfer en a fait sa proie, et le démon sa victime : *Sepultus est in inferno.*

Il y avait un homme riche qui était vêtu de pourpre et de lin : seconde circonstance que Jésus-Christ relève dans notre évangile; et pour l'homme du jour, pour l'heureux du siècle, seconde source de réprobation, le faste et l'orgueil. Cet homme dont parle l'Evangile, n'était que riche, et à ce titre, la pourpre qui couvrait les rois n'était pas faite pour lui servir d'ornement; si toutefois il y avait quelque chose de trop recherché, de trop superbe pour un cœur orgueilleux, ce fol orgueil, toujours plein de sa propre excellence, toujours empressé à la faire sentir, à la faire avouer aux autres, toujours jaloux de distinctions et de préférences, toujours avide de respects et d'égards, et pour l'ordinaire trop peu sûr de pouvoir en obtenir par des vertus, prétend les mériter par le faste; dans cette confiance, le mondain ne s'occupe, comme le riche de notre Evangile, qu'à parer l'idole de sa vanité : *Induebatur purpura et bysso.* Voyez-le, mes frères, tout rempli de lui-même, étaler à nos yeux, pour les éblouir, ce qu'offrent de plus magnifique la nature et l'art joints ensemble. Déjà, pour y fixer sa demeure, il s'est fait élever un pompeux édifice plus digne de la majesté des rois que de la fortune d'un particulier. Les meubles les plus précieux l'embellissent et le décorent; sa vanité y appelle une foule de courtisans et de flatteurs; il sort de ce cercle trop étroit, et se produit au dehors; il est traîné comme dans un char de triomphe, une troupe d'esclaves est à sa suite, il parcourt les places publiques, il se montre dans toutes les occasions d'éclat. Partout il élève une tête altière; la terre n'est pas digne de le porter; il jette sur des hommes comme lui un regard fier et méprisant. Il les croit formés d'un autre limon que lui, et sait-il s'il y a des Lazare à sa porte? Le superbe! il courbe à peine le genou devant l'Etre suprême qui l'a créé; il se regarde presque comme le Dieu de la terre; mais que vois-je?.... le colosse tombe et est réduit en poudre. Cet homme si vain est réduit à la cendre de ses pères; il est mort, il est enseveli dans l'enfer : *Mortuus est, et sepultus est in inferno.* Descendez à des conditions plus obscures, et voyez, mes frères, surtout aujourd'hui, ce luxe et le faste qui les confond toutes, voyez cette folle émulation qui règne entre elles, ce désir de primer, d'effacer tout ce qui nous environne; cette somptuosité dans les habits et dans les meubles, les modes bizarres que la vanité enfante et varie chaque jour; ces parures si hardies, si recherchées, si indécentes, qui ôtent aux vierges mêmes les attraits de la pudeur, et ne permettent plus de distinguer au dehors les femmes vraiment modestes, vraiment sages, de celles qui ont cessé de l'être; ces dépenses excessives, qui sont la ruine des familles, ou ne sont soutenues et séparées que par les plus criantes injustices; et dites-nous si c'est là l'esprit de l'Evangile, si tout ce faste

s'accorde avec les humiliations d'un Dieu fait homme, si c'est pour un si fol usage que les biens vous sont donnés, si tous ces traits d'opposition avec Jésus-Christ vous permettent de prétendre à son royaume, et si vous devez être surpris de voir ce riche couvert de pourpre, cet homme du monde si haut, si vain, si superbe dans le luxe et la pompe qui l'environnent, ces femmes du siècle si parées par l'orgueil et le désir de séduire et de plaire, de les voir un jour humiliés, confondus, grossir aux yeux de l'univers la foule des réprouvés : *Sepultus est in inferno.*

Le riche dont parle Jésus Christ, cet homme si fastueux et si vain se traitait magnifiquement tous les jours : *Epulabatur quotidie splendide:* c'est-à-dire, qu'il joignait la sensualité et la mollesse à l'orgueil, nouveau caractère du mondain; l'amour du plaisir et de la volupté, nouvelle source de réprobation.

Le riche, dont l'Evangile nous offre le triste exemple, ne s'étudiait qu'à nourrir les coupables excès de sa délicatesse par les mets les plus recherchés. Ce qu'il y avait de plus délicieux et de plus rare ornait sa table ; l'œil et le goût y étaient également flattés; tout était magnifique dans ses repas : *Epulabatur splendide.* Sa vie n'était qu'un cercle d'amusements, qu'un enchaînement continuel de jeux et de plaisirs. Si des devoirs importuns en interrompaient le cours, ce n'était que pour quelques moments, et comme pour servir de délassements aux plaisirs mêmes. Chaque jour ramenait de nouvellles joies et de nouveaux festins : *Epulabatur quotidie.* Tel est à peu près la vie de tous les heureux du siècle. La vigilante aurore à déjà éveillé la plupart des mortels, pour les appeler au travail; le soleil a déjà commencé sa carrière; il est presque au milieu de sa course, et ces enfants de la mollesse ouvrent à peine les yeux à la lumière; et déjà ils sourient avec complaisance au plan qu'ils se sont fait pour remplir agréablement leur loisir. A leur lever, les plus douces odeurs embaument leurs vêtements et parfument l'air qu'ils respirent ; des fleurs sont sur leur sein, leur tête est couronnée de roses; de doux entretiens, des lectures amusantes, des livres surtout du style le plus léger, où la religion et la vertu sont tournées en ridicule, ouvrent leur esprit à l'impiété et leur cœur aux plaisirs; une jeunesse bruyante et volage vient s'offrir tour à tour à les faire naître où à les partager ; quelques affaires sérieuses, traitées avec tout l'enjouement de la bagatelle, remplissent le premier intervalle, et amènent à leur suite les amusements les plus variés; les repas, la promenade, le jeu, les spectacles, des concerts ravissants, toutes les inventions de la volupté achèvent le cercle riant d'un si beau jour. Las de tant de plaisirs, mollement étendu sur le duvet et sur la plume, plongé dans les bras du sommeil, bercé par des songes enchanteurs ou flatteurs qui volent sous ses lambris dorés, le voluptueux répare ses forces pour pouvoir bientôt les épuiser encore. Mais quelle surprise, grand Dieu ! la mort, l'impitoyable mort prolonge, ou plutôt interrompt son sommeil, le cite au tribunal redoutable du Juge suprême, et le précipite dans les enfers : *Mortuus est et sepultus est in inferno.*

Cependant, quelle vie viens-je de peindre? ce n'est pas la mienne, direz-vous ; grâce au Seigneur, je mène une vie plus sage et plus réglée : j'en conviens, mes frères; mais prenez garde! que de traits dans votre vie ressemblent à ceux-là ? Quel désœuvrement ! quelle mollesse ! quel goût pour le jeu et pour les plaisirs ! quels amusements frivoles et dangereux! quel esprit de dissipation ! quel éloignement pour l'application et pour le travail ! quels vides du moins dans l'emploi de votre temps ! quelle recherche de vos aises et de vos commodités ! quelle fureur pour les spectacles ! Aujourd'hui surtout, que de piéges tendus de toute part à la jeunesse et aux mœurs des citoyens, par les jeux, les ris, la volupté ! Jamais, non jamais les amusements ne furent si multipliés; ce n'est partout, malgré la misère des temps et pour le peuple même, que danses, que feux de joie, que concerts, que parties de plaisirs et qu'allégresse. Jamais Dieu ne fut plus outragé ; jamais l'iniquité ne fut plus répandue ; jamais nous n'avons plus eu lieu de craindre les vengeances du Seigneur.

O voluptueux ! ô Sybarites ! où sont les mœurs de vos ancêtres et leurs antiques vertus ? Il ne vous reste plus nulle force pour le bien, nul amour pour la religion, nulle émulation pour l'honneur, nuls sentiments pour la patrie, nul courage pour vous dompter vous-mêmes. La mollesse vous asservit au joug honteux des passions et à l'empire funeste de l'erreur et de l'incrédulité; vous n'êtes plus des citoyens; vous n'êtes plus des hommes : vous êtes encore moins des chrétiens, ou si vous l'êtes encore de nom, l'êtes-vous en effet ? membres faibles et délicats sous un chef couronné d'épines, qu'y a-t-il de commun entre vous et Jésus crucifié? où est votre amour pour la croix? où est cette vie sérieuse et appliquée, cette vie sage et mortifiée que vous prêche l'Evangile? Ah! vous trouvez le temps que vous passez sur la terre trop court pour vous contraindre; hé! comptez vous pour rien l'avenir fatal auquel il vous conduit, et les tourments que vous vous préparez ? Tels que le riche voluptueux de notre évangile, que vous payerez cher de vains plaisirs ! Comme lui, vous mourrez ; comme lui, vous serez ensevelis dans l'enfer: *Sepultus est in inferno.*

Et comment un tel sort ne vous serait-il pas réservé comme à lui ? A tous ces titres de réprobation, dont un seul suffit pour perdre, vous joignez, comme lui, la dureté de cœur qui en est la suite, et qui laisse

encore moins de ressource qu'eux au repentir. Oui, mes frères, l'homme attaché aux richesses, l'homme vain et superbe, l'homme sensuel et voluptueux, le mondain, pour tout dire en un mot, est presque toujours dur et avare envers les malheureux. Tel a été ce riche impitoyable que nous peint Jésus-Christ. Il y avait à sa porte un pauvre nommé Lazare, un pauvre réduit à la mendicité, et l'objet de la commisération publique, *erat mendicus*, un pauvre étendu sans force et sans secours, accablé sous le poids de ses infirmités..., un pauvre tout couvert d'ulcères, et qui n'avait pas même la ressource du travail au milieu de sa misère, *ulceribus plenus*, un pauvre réduit à une telle extrémité, qu'il eût désiré se nourrir des miettes qui tombaient de la table du riche.

Et le riche, uniquement occupé de sa fortune et de ses plaisirs, ne daignait pas même jeter les yeux sur ce malheureux, ou les détournait aussitôt avec mépris.

Cet objet si touchant pour une âme sensible, ce spectacle de l'humanité souffrante, ces tristes plaintes arrachées par la douleur, ces humbles prières d'un infortuné qui implore la pitié de son semblable, rien ne l'attendrit, rien ne l'émeut et ne l'intéresse. Il est sans sentiments, sans entrailles; de vils animaux qu'il nourrit à sa table se montrent plus humains que lui : *Canes lingebant ulcera ejus.*

Tel est donc le cœur du riche sensuel et superbe; il s'endurcit au sein de l'opulence, de l'orgueil et de la mollesse; il pense que ceux qui souffrent sont faits pour souffrir; il croirait au-dessous de lui d'abaisser ses soins jusqu'à eux; il les jugerait presque d'une autre nature que lui. Borné à lui-même, il est heureux, et cela lui suffit, si cependant on peut être heureux quand on n'a point d'entrailles, et qu'on ne sait pas faire son bonheur de celui de ses semblables.

Hé! n'est-ce pas, en effet, cette même dureté de cœur que vous nous offrez tous les jours, ô vous, grands. riches, heureux du siècle! quand nous sollicitons quelques moyens de soulagement en faveur de l'indigent, où les trouvons-nous? Le dirai-je, mes frères? ce n'est pas, pour l'ordinaire, dans ceux qui se voient le plus en état d'être bienfaisants sans pour ainsi dire qu'il leur en coûte, mais c'est dans ceux à qui un bien modique ne permet pas les moindres libéralités sans de grandes privations et de vrais sacrifices. C'est dans des hommes vraiment fidèles, aux yeux desquels la charité est la première des vertus chrétiennes, et qui, pour l'exercer dignement, savent prendre même sur leur nécessaire. Voilà ceux dont l'âme pieuse et tendre soulage, console les malheureux et fait vivre les pauvres. Les riches le plus souvent n'apportent que des excuses et des prétextes, où les autres savent offrir et trouver des secours. Si quelquefois leur main s'ouvre, s'ils accordent quelque assistance, c'est avec tant de dureté, c'est d'une manière si hautaine et si insultante, c'est avec une épargne si sordide, que leurs aumônes, arrachées par le respect humain plus que par la prière, sont comme un reproche fait à Dieu, et un outrage fait au malheureux.

O riches! vos richesses sont-elles donc tellement à vous, que vous n'en deviez aucun compte? Le Dieu juste et sage qui vous les a données, ne vous les a-t-il données que pour vous seul? Sera-ce donc à lui qu'il faudra s'en prendre, si vous avez trompé les vues de sa providence? N'était-ce pas sur vos biens qu'il avait prétendu fonder la subsistance de ceux qui n'en ont pas, et n'est-ce donc pas Jésus-Christ même que vous refusez d'assister dans ses membres souffrants? Aussi, quelle terrible malédiction n'entendrez-vous pas au dernier jour! Eloignez-vous, maudits, et allez brûler dans les enfers; c'est celle qu'a subi le mauvais riche. *Mortuus est et dives, et sepultus est in inferno.*

Pour vous, pauvres, qui m'écoutez, consolez-vous, vos peines cesseront bientôt. Cette vie n'a qu'un temps. Il y a un Dieu juste qui sait proportionner la récompense au travail, et qui saura vous dédommager des souffrances par le bonheur. Il y a un Dieu juste; laissez donc, laissez aux riches, aux heureux du monde, laissez-leur cette vie si courte, ce songe doré de la vie que doit suivre un si triste réveil. Si vous êtes patients et résignés, si vous aimez votre état, si vous ne maudissez pas et vos peines et le riche qui les aggrave par son faste et ses mépris, l'éternité, l'heureuse éternité est votre partage. Voyez Lazare, il n'a souffert qu'un peu de temps, il est mort : *Factum est autem ut moreretur mendicus;* il a souffert sans murmurer; il a béni les épreuves par lesquelles Dieu l'a fait passer, et en sortant de cette vie de croix et de mérites, il a été emporté par les anges dans le sein d'Abraham : *Et portaretur ab angelis in sinu Abrahæ.* Voyez-le dans la gloire, enivré pour toujours du torrent des plus pures voluptés, et bénissez, comme lui, l'heureux sort qui vous est réservé.

Et vous qui, doués des avantages de la prospérité, en craignez, en prévenez les abus; qui aimez, qui soulagez les pauvres, qui les considérez comme vos frères, qui respectez en eux Jésus-Christ même qui s'est revêtu de leur indigence pour vous faire part de ses richesses; qui leur êtes unis d'esprit et de cœur, ayez confiance, vous aurez part à leur bonheur. Les miséricordes du Seigneur sont pour vous; il vous les promet à vous, qui vous êtes montrés miséricordieux, qui possédez des biens terrestres sans tenir à la terre, qui vous êtes défendus avec tant de sagesse du piége le plus dangereux pour le salut, qui ne faites servir vos richesses qu'à multiplier vos sacrifices et à augmenter vos mérites, qui êtes morts à toutes les vanités du siècle, et dont la vie est cachée en Jésus-Christ.

Mais vous tous, au contraire, qui jouissez

si doucement de la vie présente, n'ai-je donc aucune espérance à vous donner pour l'avenir? Non; si vous conservez toujours le même esprit, si vous ne cessez pas d'appartenir au monde, si vous continuez à participer à son orgueil, à ses folles joies, à sa mollesse, si vous ne devenez pas pauvres de cœur et détachés, si vous n'êtes pas sensibles aux cris des malheureux, et que vous ne mesuriez pas le bien que vous ferez sur tous les moyens que le ciel vous a donnés pour le faire, dans cette triste et accablante supposition qu'il dépend si fort de vous de ne pas réaliser, quel serait votre sort? quels seront les tourments de l'enfer et le sort des réprouvés? C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La brillante carrière de cet heureux du siècle, dont l'Evangile nous peint le faste et la mollesse, est donc finie. Le fantôme de sa félicité s'est donc évanoui. Son orgueilleuse prospérité, qui faisait gémir le juste et devenait un sujet de scandale pour le faible, est donc venue se briser contre les horreurs de la mort et du tombeau; et tandis que son corps repose, jusqu'au jour de la résurrection, sous un mausolée superbe, son âme, réservée à des tourments éternels, est ensevelie dans l'enfer.

Ici, mes frères, quelles idées s'offrent en foule, et, au seul nom de l'enfer, laissent entrevoir à une imagination ardente les objets les plus effrayants! Ce n'est pas elle toutefois que je vais consulter; vous auriez raison de vous mettre en garde contre ses vaines terreurs, et de rire en secret des fantômes qu'elle se serait formés. Mais c'est Jésus-Christ même, c'est sa parole infaillible qui va servir à m'éclairer, et je ne veux emprunter, pour vous peindre le sort des réprouvés, que les traits de son Evangile, que du moins l'Ecriture sainte toute seule va m'offrir. Rassurez-vous ensuite, vous, pécheurs, qu'un seul instant peut rendre malheureux pour toujours; et si vous croyez encore à Jésus-Christ, si vous n'êtes pas absolument incrédules, soyez tranquilles, si vous l'osez. Le sentiment des peines qu'il endure, la considération des pertes qu'il vient de faire, le souvenir des biens et des grâces qu'il avait reçus, l'horrible perspective de l'avenir, tels sont en peu de mots les tourments du réprouvé. Puissent les sombres traits d'une si désolante peinture vous prémunir contre les dangers d'un pareil sort!

L'infortuné, dont le Fils de Dieu nous expose aujourd'hui les malheurs, est à peine précipité dans le lieu de son supplice, qu'il en éprouve toute la rigueur : *Cum esset in tormentis.* Il est environné des ombres de la mort : *In regione mortis* (*Isa.*, IX, 2); une lueur pâle et tremblante, plus affreuse que les plus épaisses ténèbres, ne lui laisse entrevoir que des objets d'épouvante et d'horreur; nul ordre règne dans ce triste séjour : *Ubi nullus ordo et sempiternus horror inhabitat* (*Job*, X, 21); nulle paix n'habite dans son cœur; une foule innombrable de malheureux ne fait entendre autour de lui que des gémissements lugubres, que des imprécations et des blasphèmes, que le cri du désespoir : ***Ibi erit fletus et stridor dentium*** (*Matth.*, XXII, 13; *Luc.*, XIII, 28); un étang de soufre et de feu est le lit de douleur sur lequel il repose : ***Et cruciabitur igne et sulphure*** (*Apoc.*, XIV, 10); des chaînes que rien ne peut rompre l'y tiennent attaché. Ce feu cruel le ronge, le dévore, et, dans l'excès des maux qu'il ressent, il s'écrie : Je souffre, je souffre d'extrêmes tourments dans cette flamme : *Crucior in hac flamma.* Mes frères, que ce cri du damné retentisse à vos oreilles et au fond même de votre cœur, je souffre dans tout mon être, *crucior*, et c'est au milieu des flammes, *in hac flamma.* Ce n'est point là une expression figurée; il n'est pas ici question du feu de nos passions; c'est une flamme, c'est un feu proprement dit que, dans mille endroits, l'Evangile nous propose à croire; c'est un feu dont le feu, plus matériel et plus grossier répandu sur la terre, n'est pas même une triste image; c'est un feu qui, pour agir sur notre âme, n'a plus besoin de l'entremise de nos sens. *Crucior in hac flamma.* Ame tendre et délicate, que la moindre mortification rebute, que la croix la moins pesante effraye, qui ne trouvez jamais de situation assez douce au gré de vos désirs, qui vous enivrez ici-bas de joies et de plaisirs; cette flamme, ce premier tourment du réprouvé, cette horreur, ce chaos, ce trouble, cette consternation, cette épouvante; la douleur, les gémissements, les cris, le désespoir; un état bien plus terrible que la mort, une nuit éternelle; cette sombre clarté, plus effrayante encore que la nuit; ces horribles ministres de la justice d'un Dieu, occupés sans relâche à tourmenter leur victime, jusqu'aux êtres inanimés, doués d'une sorte d'intelligence et de discernement, pour faire souffrir plus cruellement le pécheur; tous les tourments réunis, comment les soutiendrez-vous? et cependant ce ne sont encore là, pour parler le langage des divines Ecritures, que de premières gouttes échappées du torrent des vengeances du Seigneur.

Le réprouvé, comme le mauvais riche de notre évangile, ajoute à tous ces maux, la désolante, l'affreuse comparaison des biens qu'il a perdus. Comme lui il lève de loin les yeux vers le ciel : *Elevans a longe oculos suos.* Quelle surprise! il voit dans le sein d'Abraham un Lazare autrefois affligé et malheureux, couvert de plaies et courbé sous le poids des souffrances : il le voit au sein du bonheur; il voit des justes qu'il ne daignait pas honorer d'un regard, il les voit revêtus de gloire et d'immortalité; il voit ces âmes pieuses, abjectes, méprisées ici-bas, le rebut du monde, l'objet de la raillerie des libertins et des faux sages, il les voit élevés en honneur, et devenues les juges de ceux qui les avaient si indignement

jugées et condamnées sur la terre. Il porte les yeux de l'esprit encore plus haut : *Elevans a longe oculos suos;* il voit toute cette cour céleste dont les prophètes ont publié la grandeur et la magnificence; il la voit dans toute sa pompe radieuse et brillante des splendeurs de Dieu même, éclairée de sa lumière, enivrée de ses saintes voluptés, abîmée dans son sein, célébrant ses louanges, brûlant de son amour, heureuse de son bonheur; il entend les cantiques immortels qu'elle consacre à sa gloire, les vives expressions de sa joie et de sa reconnaissance, ses cris d'allégresse et ses chants de victoire. Quelle source de regrets pour un réprouvé! Il croit que si un de ces justes et de ces bienheureux, descendait jusqu'à lui, il le soulagerait au milieu de ses douleurs, qu'il lui communiquerait quelque chose de sa joie, qu'une goutte, qu'une seule goutte de ce fleuve de paix et de délices dans lequel ils sont plongés éteindrait le feu qui le dévore. Ayez pitié de moi, s'écrie-t-il, de moi, malheureux, qui étais fait pour être associé à votre félicité, de moi, qui souffre sans mesure : *Miserere mei;* et il oublie que ce n'est plus le temps de la pitié, que ce n'est plus le jour des miséricordes, qu'il faut se résoudre uniquement à souffrir : ayez pitié de moi, et envoyez-moi Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour me rafraîchir la langue : *Miserere mei, et mitte Lazarum.* Ainsi il appelle, mais en vain; ses cris sont impuissants, ses vœux sont superflus, le ciel même est inexorable; tout dans la nature, tout est insensible à ses plaintes. Il porte encore plus haut ses regards; il les élève jusqu'au trône de Dieu même : *Elevans a longe oculos suos.* Ce Dieu de gloire dissipe toutes les ombres, écarte tous les nuages qui pourraient affaiblir l'éclat de sa majesté; il fait briller tous ses charmes, il ouvre tous ses trésors, il se revêt de toute sa magnificence, il dévoile à ses élus, pour les récompenser, tous ses attributs de sagesse, de bonté, de justice, de clémence, d'amour pour l'ordre et pour le bien; il les dévoile aux yeux du réprouvé, pour le punir. N'étant plus retenu par les objets sensibles, n'étant plus séduit par les prestiges d'un monde faux et trompeur, l'infortuné s'élance tout entier vers ce Dieu dont il aperçoit les perfections; l'enchantement l'attire malgré lui et fait violence à son cœur. Au fond de ce cœur malheureux se réveille avec la plus grande force le désir du souverain bien qu'il a perdu. Ce bien, c'est Dieu seul, et il n'y a plus de Dieu pour lui : Dieu n'est plus son protecteur, son consolateur, son Sauveur; il ne lui fait plus éprouver aucune influence de sa bonté et de sa miséricorde; il ne s'offre plus que comme un Dieu ennemi, que comme un Dieu vengeur; ainsi le réprouvé est déchiré par deux sentiments contraires, l'amour et la haine : l'amour, pour un objet souverainement aimable; la haine, pour un Dieu souverainement juste, , et dont la justice s'arme tout entière contre lui. Voilà donc, se dit-il à lui-même, voilà cet objet seul grand, seul vraiment digne d'être aimé, seul véritablement parfait, pour lequel j'avais été créé; voilà, dans son sein, l'heureux sort qui m'était réservé; voilà les vraies richesses, les joies pures, le vrai bonheur dont je devais jouir; voilà le royaume qui m'était préparé. O fureur! ô rage! ô malédiction!... ô Dieu inflexible, que je voudrais si bien pouvoir bénir avec tes saints! ennemi de mon péché, ennemi de mon repos, il n'y a donc plus entre nous qu'une guerre éternelle! Je ne te posséderai donc jamais? Tu me repousses, tu me brises, tu m'accables de ton poids!... O mort! ô néant! hélas! c'est vainement qu'il les implore!. . et ce pécheur maudit le jour qui l'a vu naître, et il maudit la terre qui l'a porté, et il maudit des plaisirs qui lui coûtent tout son bonheur, et il ne cesse de se déchirer, de se maudire lui-même.

Il a tout perdu, absolument tout perdu par sa faute : autre circonstance de son supplice, le souvenir des biens, des grâces, dont il a si follement abusé. *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua. Mon Fils, souvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant la vie.* Ainsi parla Abraham au riche maudit et réprouvé; et quel souvenir, quel affreux souvenir ce peu de mots, ne lui rappelle-t-il pas? Vous avez reçu des biens; vous en avez reçu sans nombre, sans mesure, en tout genre; un esprit orné, des lumières abondantes, une éducation heureuse qui renfermait le germe des plus grands sentiments, une santé florissante, des richesses, du crédit, des amis, c'est-à-dire, tous les moyens de vous rendre utile; le pouvoir, la facilité de faire le bien, les occasions qui s'en offraient à chaque instant, les impressions secrètes de la grâce qui vous pressaient d'en profiter, milles exemples qui vous rappelaient l'égalité des hommes, les jeux de la fortune, le néant des vanités, le vide des plaisirs, la nécessité de mourir; que de motifs pour être vertueux! que d'engagements à la reconnaissance envers votre Dieu! que de sources de bonnes œuvres envers vos semblables! que de trésors à acquérir pour le Ciel! souvenez-vous-en : *recordare;* vous avez abusé de tout; santé, crédit, talents, richesses, vous avez tout fait servir à offenser ce même Dieu qui vous avait tout donné; vous avez étouffé toutes les lumières, rejeté toutes les inspirations, méprisé toutes les grâces, perdu tous les moments par de continuels délais, rendu inutiles tant de moments dont il vous eût été si facile de bien user · *recordare;* tandis que l'indigent, le malheureux, éprouvé par tous les genres de privations, de croix et de misère, buvant jusqu'à la lie le calice amer de l'opprobre et de la douleur; tandis que Lazare, sans autres moyens de salut que ses souffrances, sans autre fonds de lumière et de sentiment que celui que donne la piété, Lazare soumis, résigné, adorant les desseins de Dieu sur lui, baisant la main qui l'affligeait, se con-

formant en toutes choses à la volonté du Très-Haut par sa patience, fidèle aux moindres grâces, Lazare a vu changer son sort et ses malheurs en une éternelle félicité. Ainsi toute justice est remplie, tout ordre est rétabli; la Providence du souverain Juge, tant de fois accusée, est justifiée; la vertu malheureuse est récompensée; le vice orgueilleux et triomphant est puni; Lazare est dans la consolation, et vous dans les tourments; et vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous seul : *Nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.* Et quels tourments! quelles réflexions accablantes! quel redoublement de transport et de rage! O reproches intérieurs! reproches amers! supplice de la conscience! ver insupportable! ver rongeur! cruels remords! insensé! que n'ai-je pris le parti de la vertu! que ne l'ai-je pris! mais non, j'ai préféré les fausses douceurs, les douceurs passagères du vice, et j'en suis puni. Ah! j'en suis bien puni! malheureux! malheureux, parce que je l'ai bien voulu; avec tant de moyens, pour ne l'être pas, lorsque j'étais fait pour une toute autre destinée! O Dieu! Dieu!.... ô douleur trop justement méritée! malheureux! et c'est pour toujours! car il y a d'ailleurs, dit encore Abraham au mauvais riche, il y a un trop grand abîme entre vous et nous : *Inter vos et nos chaos magnum firmatum est.* Le passage de l'un à l'autre séjour, du ciel à l'enfer, et de l'enfer au ciel n'est pas possible; le bonheur des saints et le malheur des réprouvés sont également fixes et immuables. Leur destin est accompli et leur jugement irrévocable : *Firmatum est.* Quoi! toujours souffrir! quoi! pas la moindre ressource, pas la plus légère espérance! Quoi! les siècles, et les siècles des siècles s'écouleront! le nombre des grains de sable qui couvrent les rives de l'Océan, des gouttes d'eau qui roulent dans son sein, des atomes qui remplissent les airs, des particules de lumière réfléchies de tous les astres et dans tout l'univers, s'épuisera avant que l'éternité finisse! Que dis-je, finir!... Alors elle ne fera encore que commencer; elle recommencera toujours; elle ne s'écoulera, elle ne s'épuisera jamais. Elle sera toujours stable, toujours uniforme, toujours sans succession, sans changement, toujours présente dans son immensité. L'éternité est comme un globe qui étant appuyé sur le cœur d'un misérable, lui fait sentir tout son poids, quoiqu'il ne le touche que par un point; l'infortuné est accablé sous le poids de l'éternité toute entière. Que le réprouvé gémisse, qu'il importune, qu'il fatigue les enfers de ses cris, jamais, non jamais il n'apaisera la colère du souverain Juge. Le puits de l'abîme est fermé; il est fermé à tout soulagement pour toujours; à tout secours, à tout moyen de sanctification, à la compassion, à l'intercession des saints, à la rosée du ciel, aux rayons du soleil de justice, à l'effusion des grâces; il est fermé au sang adorable de l'Agneau sans tache : *In inferno......* Il n'est ouvert pour le malheureux, qu'à la malédiction et au péché, au péché qui est devenu éternel comme lui. Ici tous les besoins sont sans adoucissement, toutes les misères sans consolation, tous les maux sans remède; ici les semences de divisions, les germes de discorde se développent de toute part; ce que le péché avait uni, le péché le divise; ici tous les liens de l'amitié sont brisés, tous les nœuds du sang sont rompus, la nature a perdu ses droits et son empire, l'amour se change en fureur, les noms les plus doux ne rappellent que des sentiments de vengeance et de haine; le fils maudit son père, dont les exemples l'ont perdu, l'épouse maudit son époux, dont les folles complaisances ont avancé sa ruine; l'amant maudit son amante et ses appas trompeurs; le frère accuse son frère, et le maudit. On n'entend plus que des invectives, des reproches amers; on ne voit plus aucune trace de l'amour et de la pitié. Les réprouvés sont autant de vases d'iniquités qui se heurtent, qui se choquent, qui se combattent, qui reçoivent et qui se renvoient les uns aux autres les malédictions de tout l'enfer : *Vasa iniquitatis bellantia.* (*Gen.*, XLIX, 5.)

Et prenez garde, mes frères, c'est pour cela même que le mauvais riche supplie Abraham d'envoyer Lazare à ses frères pour les porter à la pénitence. La seule crainte de les entendre un jour dans l'enfer lui reprocher leur égarement et leur perte, de les voir s'acharner contre lui et redoubler l'horreur de son supplice par leurs imprécations, de voir le ciel même exaucer leurs vœux et seconder leur ressentiment, de sentir ses tourments accrus en proportion des crimes que son seul exemple leur aura fait commettre, voilà, mes frères, voilà ce qui le rend sensible, et non pas la compassion pour leur sort. Hélas! il voudrait que l'univers entier fût malheureux comme lui, si dans le malheur général il n'y avait rien de plus à redouter pour lui-même.

Mais ici une nouvelle horreur me saisit, l'idée d'un nouveau tourment me fait frémir, et ce tourment serait lui seul un enfer à mes yeux; c'est la société qu'on y rencontre: ce ne sont pas seulement des complices de nos propres fautes, ou des malheureux qui les auront imitées, qui partageront nos douleurs, et en les partageant ne feront que les accroître, mais ce seront des coupables en tout genre. Les âmes les plus perverses, les caractères les plus odieux et les plus noirs, les perfides les plus accoutumés à la trahison et aux forfaits, d'infâmes assassins, d'abominables impudiques, des blasphémateurs et des impies, des emportés et des furieux, des scélérats et des démons; âmes délicates, qui commettez le crime et n'aimez pas ceux qui le commettent, qui peut-être même suivez d'ailleurs les lois morales, qui passez pour des âmes honnêtes, et qui en un sens cherchez à l'être en effet; qui avez horreur de certains excès, mais ne pratiquez pas avec assez de soin les vertus évangéliques, vous pour qui la société d'un li-

bertin pendant une heure seulement serait le plus terrible supplice, avec tous vos sentiments qu'un Dieu vengeur vous conservera pour vous punir de ne les avoir pas mieux dirigés, hélas! quels associés vous aurez un jour, et que sera pour vous l'enfer? Que dis-je! quels associés, ah! plutôt quels tyrans? car ici les rangs sont confondus; le pauvre insulte au riche, le faible au puissant du siècle, le serviteur à son maître, le flatteur à celui qu'il avait si follement encensé. O mélange horrible! chaos, éternel chaos! ô comble d'horreur!

Mais finissons ces tristes détails, et que la réponse d'Abraham à la demande du mauvais riche achève de nous éclairer. S'il n'écoute, lui dit-il, ni Moïse ni les prophètes, il ne croirait pas même quand quelqu'un des morts ressusciterait. Réponse, mes frères, la plus précise que nous ayons à vous faire lorsque vous osez bien nous dire qu'aucun de nous ne sait ce qui se passe dans l'autre vie, que personne n'en est revenu pour vous instruire, et qu'après tout vous ne sauriez croire qu'il y eût un enfer, à moins que quelque Lazare ressuscité ne prît soin de vous en convaincre. Vous ne sauriez croire...... Ainsi, mes frères, les remords de la conscience, les terreurs de l'avenir ne parlent pas assez hautement pour vous. Toutes les preuves de la religion ne vous suffisent pas; il faut encore que Jésus-Christ fasse des miracles en votre faveur; il faudra qu'il en fasse tous les jours et pour chacun de vous; il faudra que les miracles se multiplient, et deviennent si communs, si ordinaires, qu'ils cessent d'être des miracles. Hommes de peu de sens et de bien peu de foi, que demandez-vous? Mais enfin, êtes-vous chrétiens ou ne l'êtes-vous pas? croyez-vous encore à Jésus-Christ? Voici celui qui a fait le ciel et l'enfer, qui daigne vous éclairer; voici un mort que lui-même fait parler, non pas sur la terre, où sa vertu toute puissante en a ressuscité autrefois, mais au fond même des enfers, où l'attachement à des biens périssables, l'orgueil, le faste, la mollesse, l'amour des plaisirs, la dureté du cœur l'ont précipité. Voici un mort qui, depuis près de deux mille ans, vous crie : Je souffre, je souffre d'extrêmes tourments dans cette flamme : *Crucior in hac flamma.* Pénétrez en esprit au fond des abîmes; voyez son désespoir et sa rage; entendez ses gémissements et ses cris, ses gémissements sourds et plaintifs, ses cris d'un furieux et d'un forcené. Hélas! deux mille ans presque écoulés ne sont pas pour lui un moment dans l'immense étendue de l'éternité. Deux mille ans, des millions d'années, un renouvellement, un cercle, un enchaînement perpétuel de souffrances, une éternité pour des plaisirs si courts qu'il avait goûtés ici-bas! O mes frères! son exemple peut encore vous préserver d'un pareil sort. C'est Dieu même qui, dans sa bonté, a pris soin de vous l'offrir.

O vous que l'occasion trouve toujours si faibles, que les objets sensibles entraînent, qui cédez si aisément à l'appât trompeur des voluptés! désormais, avant que de pécher, éprouvez donc au moins, par de légères douleurs, si vous pourrez en soutenir un jour d'infiniment plus vives et plus durables! Imitez Martinien, ce pieux anachorète si fortement et si dangereusement tenté. Une femme nommée Zoé était venue le chercher au fond de son désert dans le dessein de le séduire; déjà elle se flatte d'en triompher, lorsque tout à coup Martinien s'élance à travers un brasier ardent. Que faites-vous donc? lui dit-elle en s'écriant; j'essaye, répond-il, si en cédant aujourd'hui au feu de la volupté, je puis espérer d'avoir un jour la force d'endurer la violence des feux allumés pour une éternité dans l'enfer. Utile réflexion ; elle sauva Martinien et convertit Zoé. Hé mes frères! le péché passe si vite! la mort vient si promptement, et souvent d'une manière si subite et si imprévue! un instant, un seul instant peut décider de votre bonheur et de votre malheur éternel. Puissiez-vous, dans le moment qui vous est encore donné, faire un heureux choix! Le ciel vous est encore ouvert. Puisse une pénitence sincère vous le rendre! puisse une vie vraiment chrétienne vous y conduire! Je vous la souhaite.

SERMON VIII.

Pour le troisième dimanche de Carême.

DE LA GLOIRE QUE NOUS DEVONS RENDRE A DIEU.

Date gloriam Deo. (*Psal.* LXVII, 35.)

Rendez gloire à Dieu.

Si c'est une injustice aussi odieuse qu'inexcusable; si, aux yeux même du monde, c'est un renversement étrange de l'ordre le plus naturel; si c'est un crime de ne pas rendre à chaque homme ce qui lui est dû, que penserons-nous de la conduite de ceux qui refusent ou qui négligent de rendre à Dieu l'hommage que tant de titres devraient lui assurer de notre part, et qui, paraissant oublier qu'ils n'ont été formés que pour lui, se bornent à vivre pour eux-mêmes, et ne font rien pour l'honorer?

Tout dans la nature nous entretient de ses perfections et de sa grandeur. Le ciel nous manifeste l'immensité de son pouvoir; la terre, par les dons qu'elle nous présente, nous parle sans cesse de sa bonté ; les mers, en brisant sur les rivages l'orgueil de leurs flots, nous apprennent à respecter sa loi; l'univers entier, par les rapports innombrables que nous y découvrons, nous fait lire en caractères ineffaçables les traits de sa sagesse, ou, par les contrastes qu'il nous offre, nous force d'admirer la profondeur de ses desseins. Il n'est pas jusqu'aux êtres les plus vils; il n'est pas même, pour des esprits attentifs, jusqu'à un grain de matière qui, en nous avertissant que son existence est empruntée, ne nous oblige à remonter vers celui dont il la tient.

Mais lorsque les objets les plus insensibles, lorsque les créatures inanimées glo-

rifient toutes à leur manière le Dieu qui les a formées, nous qui sommes ici-bas la plus noble partie de ses ouvrages, nous dont il n'a uni l'âme à nos corps que pour nous unir par là à toute la nature, afin que nous lui en rapportions l'hommage, serons-nous, au contraire, les seuls qui ne fassions rien pour sa gloire?.... Cependant quelle gloire pour un être si grand que celle qu'il peut tirer des faibles mortels? et qu'est-ce que l'homme pour rendre à Dieu un honneur et un culte dignes de lui?

Ah ! mes frères, de toutes les vérités, il n'en est point de plus importante que celle que je viens vous annoncer; j'ose le dire, elle est, en quelque sorte, le secret du christianisme et comme le précis de toute la vie du chrétien. Nous devons glorifier Dieu, c'est le sujet de ma première partie; mais nous ne pouvons le glorifier dignement qu'en le glorifiant au nom de Jésus-Christ, c'est le sujet de la seconde.

Nom de Jésus, nom sacré que le Fils de Dieu a daigné prendre sur la terre et qui nous a annoncé le salut qu'il venait apporter aux hommes, soyez toujours l'objet de ma foi et le fondement de ma plus vive confiance ! qu'il m'est doux de pouvoir vous prononcer pour la gloire du souverain Être ! que j'aime, ô mon Dieu ! à vous offrir mon hommage au nom de votre Fils ! rendez, ô Jésus ! rendez cet hommage agréable au Seigneur et faites qu'il embrasse tous les moments de notre vie ; nous vous en prions par l'intercession de votre sainte Mère. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier devoir de l'homme, celui qui renferme tous les autres et à l'accomplissement duquel est attaché tout son bonheur, c'est de rendre gloire à son Dieu.

Pour que cette vérité nous devienne plus sensible, je dis, mes frères, que nous devons glorifier Dieu, parce qu'il est le principe de tout ce qui est en nous et hors de nous, parce qu'il est la fin à laquelle tout en nous et hors de nous doit se rapporter.

Interrogeons-nous nous-mêmes, prenons notre âme entre nos mains, comme parle le Prophète, et voyons de qui nous tenons les avantages qui nous sont personnels et à qui nous devons en attribuer la gloire.

Esprit, talents, vertus, qualités de l'âme, agréments extérieurs, objets de l'estime et de l'admiration des hommes, ne sommes-nous pas contraints d'avouer que vous êtes l'ouvrage de celui qui nous a formés?

O vous dont le génie est si vaste et si fécond, l'imagination si brillante et si vive, vous qui avez des idées si nettes, un jugement si droit, une mémoire si heureuse et si facile, votre esprit, je le veux, enfante des prodiges. Mais à la semence que Dieu a mise en vous, qu'avez-vous ajouté, qu'une faible culture? Hé ! combien d'hommes ont travaillé peut-être plus que vous et n'ont rien qu'on puisse admirer en eux ! pourquoi? parce qu'ils n'ont reçu aucun fond qu'ils puissent faire valoir.

Vous encore qui faites briller à nos yeux les grâces de la jeunesse, les attraits séduisants d'une beauté fragile, dites-moi, ne sont-ce pas des dons, et est-ce à vous qu'en est due la gloire?

Ah ! si quelque chose peut dépendre de moi, c'est la vertu ; et jusqu'à quel point en dépend-elle? Ici même tous les jours j'éprouve mon impuissance, tous les jours, ô mon Dieu ! je sens que vous êtes l'unique source de tout bien, que mes résolutions les plus saintes n'ont aucune force sans vous, que ma vertu, qui n'est qu'empruntée, m'abandonne dès que je m'appuie sur elle et que je la perds au moment où je compte le plus sur moi-même.

A vous donc, Être par essence, Roi des siècles, Dieu immortel, principe unique de tout don excellent et parfait, à vous la gloire ! Il n'y a que vous qui soyez digne de la recevoir; et quelle injustice ne serait-ce pas à moi de vous la dérober, puisque tout ce qui est en moi je ne le tiens que de vous seul?

Eh ! que glorifierais-je en me glorifiant moi-même? Ma gloire n'est rien, de mon fonds je n'ai que le néant, et le plus souvent tout ce que je mêle aux dons de Dieu ce sont mes faiblesses. Grand Dieu ! et je me glorifierais moi-même ! et je mettrais une idole à la place de l'être le plus parfait ! et l'argile façonnée par la main de l'ouvrier dirait : c'est moi qui me suis formée, c'est à moi que sont dues vos louanges ; et je vous refuserais, ô mon Dieu un tribut qui vous est si légitimement acquis !

Mais n'est-ce donc pas de ce tribut que Dieu a parlé, lorsqu'il a dit : *C'est moi qui suis le Seigneur et je ne donnerai point ma gloire à un autre :* « *Ego Dominus ; gloriam meam alteri non dabo.* » (*Isa.*, XLII, 8.) Cette gloire est un droit inaliénable de sa divinité, un bien dont la propriété n'appartient qu'à lui seul, un domaine inséparablement attaché à son souverain empire, un encens destiné à ne brûler que sur ses autels; encens dont il s'est toujours montré si jaloux : *Gloriam meam alteri non dabo.* Ah ! plutôt que de nous la céder cette gloire dont il ne peut se dépouiller sans se renoncer lui-même, il nous fera rentrer dans le néant dont il nous a tirés; il armera sa droite pour nous confondre, il nous abaissera autant que nous aurons prétendu nous élever : *Gloriam meam alteri non dabo.*

Ainsi a-t-il confondu les anges qui, se glorifiant eux-mêmes, osaient attenter à ses droits? ainsi a-t-il puni le fier Nabuchodonosor, qui déjà dans son fol orgueil se mettait à la place du Tout-Puissant, qui portait sa tête jusque dans les cieux et qu'il a fait descendre au rang des brutes? ainsi a-t-il dépouillé la superbe Vasthi de ses plus puissants attraits pour en faire l'ornement de l'humble Esther? ainsi l'ange du Seigneur a-t-il frappé Hérode au milieu des applaudissements du peuple ; et parce qu'il

n'avait pas rendu gloire à Dieu de ce qui les lui avait attirés, il mourut consumé par les vers : *Eo quod non dedisset honorem Deo consumptus a vermibus exspiravit.* (*Act.*, XII, 23.)

Mais vous, mes frères, qui, non moins injustes, vous rendez à vous-mêmes l'honneur qui doit lui revenir de vos talents, de vos qualités, de vos vertus, ah ! du moins, craignez qu'il ne vous ôte ce qu'il vous a donné, ce que vous n'avez acquis que par lui, ou qu'il ne mêle à vos lumières des ténèbres qui en ternissent tout l'éclat, à vos talents des contradictions qui vous découragent, à vos succès des revers qui vous humilient, à votre sagesse des égarements et des chutes qui vous dégradent.

Et vous, qui vous glorifiez de vos attraits, qui vous faites l'idole de ceux que vos charmes ont séduits, qui élevez presque un autel contre Dieu et qui êtes devenus votre première divinité à vous-mêmes, craignez qu'une mort prématurée ne vous rende bientôt un objet d'horreur pour ceux qui vous auront le plus aimés. Craignez du moins qu'un souffle empoisonné, qu'un accident funeste ne vienne effacer ces agréments qui sont le fondement de votre orgueil, et défigurer ces traits dans lesquels vous ne cessez de vous complaire, comme si l'ouvrage de la nature était le vôtre.

Quelque éclatatants que puissent nous paraître les dons que Dieu nous a faits, quelques louanges qu'ils nous attirent, quelques succès qu'ils nous procurent, ah ! n'oublions jamais de lui en attribuer tout l'honneur. Adressons-lui sans cesse, avec un cœur humble et pénétré, ce cantique que le saint roi David faisait chanter au peuple d'Israël, pour célébrer le nom du Seigneur: *C'est à vous, ô mon Dieu ! qu'appartiennent la grandeur, la puissance et la gloire; c'est vous qui donnez la victoire, et c'est pour vous qu'est faite la louange. La vertu, la force sont dans vos mains ; c'est donc vous que notre bouche confesse aujourd'hui : tout en nous est votre ouvrage : « Tua sunt omnia. »* (I *Paral.*, XXIX, 11-13.)

Mais si dans nous tout est l'ouvrage du Seigneur, tout l'est également hors de nous ; et les objets qui nous environnent ne nous font-ils pas encore une loi de lui rendre hommage comme à leur auteur.

O homme ! lève les yeux au ciel, cesse de considérer la nature avec un esprit distrait et volage. Dis-moi, qui a étendu sur nos têtes cette superbe voûte ? quelle main y a semé les astres et la lumière et tient comme suspendus ces mondes qui roulent dans l'immensité des cieux ? quelle intelligence a réglé leur marche, a modéré leur course, a su mettre tant de rapports entre eux ? Frappé de cet étonnant spectacle et de l'harmonie qui règne entre les célestes corps, tu remonteras jusqu'à l'Être supérieur et ta bouche ne pourra se refuser à ses louanges. Descends à de moindres objets, vois la terre se couvrir pour toi de plantes, de fruits et de fleurs ; les nuages, portés par les vents, s'élèvent du sein des mers, retombent, l'arrosent et la rendent féconde. Regarde ces rochers, ces monts sourcilleux dont le front superbe se perd dans les nues ; c'est là que se forment les fleuves qui, faibles par leur source, mais plus rapides dans leur cours, fertilisent nos plaines. Considère ces coteaux riants, ces vallons où tout charme les yeux, ces arbres, ces forêts qui nous enchantent par leur verdure et leur ombrage. Vois tous ces êtres divers qui animent et peuplent l'univers : les uns volent de fleurs en fleurs, et leur aile brillante et légère suffit pour étonner l'œil qui la contemple ; les autres, d'un vol hardi, s'élèvent dans les airs ; écoute leur ramage, prête l'oreille à leurs concerts ; ils t'apprendront à célébrer leur auteur : les autres encore habitent la terre, se jouent dans les eaux et nous forcent d'admirer leur nombre, leurs ruses, leur instinct, leurs différents usages. Tous ou presque tous sont soumis à ses lois, soulagent tes besoins ou servent à tes plaisirs ; mais souviens-toi de celui qui t'a donné ces biens, et tu t'écrieras dans les vifs transports de ta reconnaissance : *Que tout bénisse avec moi le Seigneur* (*Psal.* CII, 22), *puisque tous ses ouvrages sont remplis de sa gloire : « Gloria Domini plenum est opus ejus. »* (*Eccli.*, XLII, 16.)

Eh quoi ! mes frères, tant de marques de sa bonté, tant de richesses qu'il étale à nos yeux, tant de biens qu'il sème sous nos pas, est-ce trop faire que d'avouer que c'est de lui que nous les tenons, et de lui en rendre un continuel hommage ? Ah ! si nous lui refusons ce tribut, notre ingratitude à son égard tarira la source de ses dons : toutes les créatures s'armeront contre nous pour le venger ; nous ne recueillerons plus dans nos champs la graisse de la terre ; les objets de nos plus tendres soins périront, comme on a vu les trésors d'Ezéchias passer en d'autres mains, parce qu'il s'en était glorifié lui-même ; ainsi nos richesses s'évanouiront plus promptement encore qu'elles ne se sont formées. Je me trompe, mes frères, peut-être, pour nous mieux punir, Dieu nous en laissera la jouissance ; mais, par l'abus qu'il permettra que nous en fassions, nous amasserons sur nos têtes un trésor de colère pour le jour de ses vengeances ; et plus nous aurons négligé de lui rendre gloire de tous ses bienfaits, par notre reconnaissance et notre amour, plus il nous en demandera compte et plus ce compte sera terrible.

Hélas ! devrait-il donc me paraître pénible d'exalter un Dieu si bon ? Auteur de la grâce comme de la nature, mon Dieu, ma force et mon unique appui, combien n'ai-je pas reçu de gages de votre amour et qui doit mieux que moi chanter vos miséricordes ? C'est vous qui êtes le Dieu de mon salut, vous qui, pour m'aider à repousser les traits enflammés de l'ennemi de mon salut, m'avez revêtu des armes de lumière et de la force d'en haut ; vous qui avez délivré mon âme de la mort, qui avez rompu mes liens, qui avez brisé les piéges qu'on tendait sous mes

pas; vous, Seigneur, qui avez changé tant de fois mes gémissements en des chants d'allégresse, et qui avez rempli mon cœur de cette joie douce et pure qu'on ne trouve qu'en vous seul.

Ah! les peines mêmes que Dieu m'envoie, ou qu'il permet que j'éprouve, en tant qu'il en est le principe, en tant qu'elles me viennent de lui, ce sont des biens, et je dois en bénir son nom. Eh! qu'il est juste, ô mon mon Dieu, que je vous loue sans cesse par de nouveaux cantiques, puisque tous les instants de ma vie sont marqués par vos bienfaits.

Ainsi, mes frères, ainsi devons-nous rendre gloire à Dieu de tout ce qui est en nous et hors de nous, comme au principe dont tout dépend; mais nous devons le glorifier encore, parce qu'il est la fin à laquelle tout en nous et hors de nous doit se rapporter.

Pourquoi Dieu a-t-il créé tous les êtres, toute la nature, tout le monde visible! n'était-ce donc, si je puis ainsi parler, que pour faire un essai badin de sa puissance, que pour donner le frivole amusement d'un vain spectacle, que pour offrir une décoration stérile? Pourquoi l'homme, pourquoi cette âme intelligente et libre, ces facultés si nobles? Un tel être a-t-il donc été fait pour ne vivre ici-bas qu'au gré du caprice, et comme s'il n'était qu'une production du hasard? N'a-t-il été placé sur la terre que comme un spectateur oisif, qui n'a d'autre fin, d'autre but que celui d'amuser son loisir; et a-t-il été créé pour s'attacher à des objets qui le dégradent?

O homme! conçois de ta nature une idée plus grande, consulte ta raison, rentre dans ton cœur, et tu reconnaîtras qu'un Dieu souverainement sage t'a formé pour une autre destinée. O Dieu! n'auriez-vous agi que pour une fin indigne de vous? Auriez-vous ignoré tout le prix de vos perfections? et si vous l'avez connu, si vous nous aimez d'un amour nécessaire, n'est-ce donc pas pour vous que vous avez créé l'homme et l'univers?

Ah! sans doute, mes frères, Dieu a tout rapporté à sa gloire; et pour la procurer, il a voulu que l'homme, fait pour le comprendre et placé entre lui et ses ouvrages, fît servir ses dons à l'honorer; qu'il employât à cet usage toutes ses facultés, et que, toujours attentif à lui plaire, il ne vécût que pour le louer, le bénir, et mériter ainsi de le posséder un jour.

Tel est, mes chers frères, le langage d'une raison droite; et n'est-ce donc pas celui de la foi? Rappelez-vous les premiers éléments de cette religion sainte qui vous éclaira dès le berceau; que vous dit-elle? que Dieu a tout créé pour lui-même; qu'il ne vous a faits que pour le glorifier et le servir; que vos moindres actions, celles même qui paraissent les plus naturelles et les plus communes, doivent être faites pour sa gloire; que cette fin si noble suffit pour en rehausser le prix; et que sans elle vos actions les plus éclatantes, les plus grandes en apparence, ne peuvent vous assurer une récompense digne de vous. Que sont, en effet, ces œuvres qu'on admire, ces actions qui font tant de bruit, qui sont accompagnées de tant de faste, qui reçoivent tant d'éloges? que sont-elles, si elles n'ont pas Dieu pour fin, et si ce n'est pas lui qui les couronne? En croyant former l'ouvrage le plus magnifique, on n'a fait qu'un tissu délicat et subtil, que le souffle le plus léger dissipe, ou qui se brise au moindre effort; ce sont, dit Isaïe, des travaux inutiles, ce sont des toiles d'araignée : *Telas araneæ texuerunt.* (*Isa.*, LIX, 5.) Et que voit-on dans le monde? que de grands projets, de grandes entreprises, de grandes peines, des troubles et des soins continuels. On s'agite, on s'empresse, on se lasse dans ses voies; chaque homme suit ici-bas une carrière semée d'épines; mais quel en est le terme! qu'a-t-on fait, lorsqu'on en a atteint le but? on a fait peu de chose pour le temps; on n'a rien fait pour l'éternité : *Telas araneæ texuerunt*

Quoi! nous arrêterions-nous à des richesses périssables, à des plaisirs vains et mensongers, à des marques futiles de distinctions et d'honneurs, qui décorent plus souvent le vice que la vertu, à l'estime des hommes qui, aveugles, inconstants et trompeurs, louent, blâment, approuvent et condamnent au gré de leurs intérêts, de leurs passions, de leurs préjugés ou de leurs caprices? quelle ressource! quelle fin que celle-là! ah! mon âme est trop grande pour de si petits objets : c'est Dieu, oui, c'est Dieu seul qui est ma fin. Et quelle plus digne récompense, quelle fin plus excellente puis-je me proposer dans toutes mes œuvres? qu'elle m'élève bien au-dessus de tout le monde sensible! qu'elle étend mes vues! qu'elle sert à les ennoblir, et à perfectionner toutes mes actions! c'est donc vous, ô mon Dieu! que j'envisagerai dans toute ma conduite; je ne ferai rien que dans la vue de vous plaire; je ferai tout pour vous mériter; et c'est ainsi que je vous glorifierai, que je vous rendrai l'hommage de toutes mes facultés, que je rapporterai à votre gloire tout ce que vous faites servir à mon usage, et que je me rapporterai moi-même à vous tout entier.

Mais suffit-il de glorifier Dieu en secret? suffit-il de l'honorer par cette intention droite et pure qui ne nous laisse envisager dans toutes nos œuvres que le bonheur de lui plaire et de parvenir à le posséder? Non, si Dieu est ma fin, il est encore la fin de tous les êtres qui m'environnent; il est celle de tous les hommes, de ces hommes semblables à moi, et avec lesquels il m'a si étroitement uni. Comme moi, ils ont tous été créés pour sa gloire; tous ont été faits pour trouver en lui le centre de leur bonheur et l'heureux terme de leurs actions, de leurs pensées et de leurs désirs. Je dois donc, par mes discours et par la force de mes exemples, les unir, les attacher à Dieu autant qu'il est en moi : je dois les rapporter à lui comme je m'y rapporte moi-même : je dois, en un mot, le leur

faire connaître, le leur faire aimer, le glorifier à leurs yeux, et les engager à le glorifier avec moi. Ah! qu'un saint zèle pour la gloire de mon Dieu m'anime! qu'il me dévore comme le Roi-Prophète! qu'il me rende sensible à l'oubli que les hommes font de l'unique objet qui mérite leurs hommages! Belles âmes! âmes fortes et généreuses qu'on a vues remplies de la plus noble ardeur, traverser les mers, braver les tempêtes, affronter les périls et la mort pour faire à Dieu de nouvelles conquêtes, pour lui assujettir de nouveaux mondes, et à qui l'univers ne suffisait pas, ah! inspirez-moi, obtenez de moi la force de vous imiter.! que je suive vos traces encore sanglantes; que je vole sur vos pas; qu'armé du glaive de la parole sainte, soutenu par la grâce du Tout-Puissant, je porte dans les plus lointains climats son nom et l'heureux germe de son amour, afin que tous les peuples ne fassent plus qu'un peuple, et qu'ils apprennent tous à n'adorer que le vrai Dieu..... mais il me sied bien à moi, si lâche et si faible encore, de former de tels vœux! Ah! du moins, que j'apprenne avant tout à glorifier Dieu devant mes frères! Laissons les Paul et les Xavier parcourir l'univers : sous mes yeux, le Maître que j'adore est souvent méconnu, et plus souvent outragé; n'est-ce donc pas assez pour exercer mon zèle?

O vous qui m'écoutez, secondez mes transports! pères, époux, amis, citoyens, hommes, qui que vous soyez, vous tous qui avez été faits pour glorifier le Seigneur, retournez au sein de vos familles; soyez-en les apôtres; en tout temps, en tout lieu, que vos paroles et vos œuvres révèlent la gloire du Très-Haut; qu'elles annoncent ses miséricordes, qu'elles publient ses louanges, et qu'elles lui concilient tous les esprits et tous les cœurs.

Ah! ne craignons pas de donner trop de témoignages extérieurs de notre zèle, si c'est en effet l'amour qui les anime. Ne craignons pas de trop honorer le Seigneur; tout ce qui est en moi, toutes les puissances de mon âme, toutes les facultés de mon corps lui doivent leur hommage; et si sa gloire m'est chère, sans attendre que je l'ordonne, mes sentiments ne tarderont pas à se produire au dehors; mes lèvres s'ouvriront pour bénir son nom, mes mains se joindront pour l'adorer, mes regards s'élèveront vers le ciel, mes yeux se baigneront de larmes, tout mon corps prosterné devant lui avouera sa grandeur et ma propre bassesse. Il en coûterait trop à un cœur fidèle, s'il était contraint de renfermer au dedans de lui tout ce qu'il ressent pour le Dieu qu'il aime et qu'il adore. Le sacrifice de lui-même est son premier culte; mais il y joint encore un culte extérieur et public; il dresse des autels, il élève des temples, il s'assujettit à des signes sensibles qui démontrent sa foi, il s'unit aux âmes fidèles; il mêle sa voix à leurs cantiques, son exemple les anime, il ramène ou confond les pécheurs. Eh! n'est-il pas juste que nous glorifiions d'un commun accord celui qui est le Père commun de tous les hommes? n'est-il pas juste qu'étant tous les membres d'une même famille, nous honorions par un culte public celui qui en est le chef; que nous mettions en commun quelque partie de ses dons pour lui rendre de continuelles actions de grâces de ses bienfaits, et que nous nous encouragions mutuellement à le servir comme notre souverain Maître, et à lui tout rapporter comme à notre dernière fin?

Venez donc, venez peuple d'Israël, enfants chéris du Très-Haut, la plus belle portion de son héritage, venez, adorons-le, prosternons-nous en sa présence (*Psal.* LXLIV, 1); hâtons-nous de célébrer ses louanges parce qu'il est notre Dieu et que nous sommes son peuple. (*Psal.* XCIX, 7.) Que la sainteté et la magnificence éclatent dans son saint lieu; accourez, ô nations différentes! apportez vos présents au Seigneur; prenez des victimes, entrez dans son temple, venez lui offrir la gloire due à son nom. (*Psal.* XCV, 7.) Que les filles de Tyr préparent la pourpre et le lin pour servir d'ornement à ses autels (*Psal.* XLIV, 13); que les rois de l'Arabie et de Saba s'empressent à les couvrir des dons les plus précieux; que les habitants des îles les plus éloignées fassent brûler devant lui leurs plus doux parfums (*Psal.* LXXI, 10): chantons des hymnes en son honneur; que le son des instruments se mêle à nos voix; que la terre tressaille d'allégresse, et que partout on reconnaisse son souverain empire..... (*Psal.* XCVII, 50.)

Tels étaient, mes frères, les transports du saint Roi-Prophète; telle était l'ardeur de son zèle pour le culte du Seigneur. Ah! que ces transports deviennent les nôtres! que tout ce qui a rapport au culte suprême de la Divinité nous soit cher! Hélas! tant de sectaires, tant de libertins et d'impies ne cherchent qu'à lui ravir sa gloire, ils s'élèvent contre les pratiques les plus saintes; ils tournent en ridicule l'appareil de nos hommages; ils voudraient abolir nos fêtes, détruire nos autels, renverser nos temples, parce qu'ils voudraient, les impies, ou qu'il n'y eût point de Dieu, ou que l'homme n'eût aucun devoir à lui rendre. Pour nous, moins aveugles et plus fidèles, faisons sans cesse une réparation publique à sa gloire outragée; mêlons-nous à l'assemblée des Justes; aimons la pompe de nos cérémonies, sans négliger d'en prendre l'esprit; que notre culte soit extérieur pour édifier nos frères; établissons au dehors le royaume de Dieu; mais formons-le aussi dans nous-mêmes, pour être des adorateurs en esprit et en vérité. Eh! sans cet hommage, mes frères, qu'est-ce que la piété? qu'un vain fantôme, qu'un simulacre profane; disons mieux, bien loin d'honorer le Seigneur, elle est un sujet de scandale pour les faibles et de triomphe pour les impies.

Ames faussement pieuses, qui n'avez de la piété que l'écorce, qui n'en retenez que les pratiques extérieures, et ne comptez pour rien ce qui les anime et les vivifie, c'est vous, en effet, qui rendez la dévotion suspecte, qui en faites mépriser la réalité que vous n'avez pas, mais dont on se forme d'après vous une idée fausse, et qui en faites haïr jusqu'au nom même. C'est à cause de vous, *C'est par vous que le nom du Seigneur est blasphémé parmi les nations: « Nomen Dei per vos blasphematur inter gentes. »* (*Rom.*, II, 24.)

Lorsque les enfants du siècle vous voient après vos longues prières, vos jeûnes multipliés, vos confessions, vos communions fréquentes, mais trop souvent sacriléges, reparaître au sein de vos familles, toujours également sensibles, délicats, immortifiés dans votre amour-propre, dans votre humeur et vos passions; toujours également vifs, jaloux, impatients, prompts à vous aigrir, à vous enflammer à la moindre contradiction; toujours aussi difficiles à satisfaire; inquiets, chagrins et mécontents; toujours caustiques, médisants, pleins de ressentiment, de fiel et d'amertume; que dirai-je enfin? toujours hautains, impérieux, indociles et entêtés de vos propres idées et de vos chimères; sont-ce donc là, disent-ils, les fruits de la dévotion? Ah! il vaut mieux être moins pieux envers le Seigneur, être un peu moins à Dieu, tenir un peu plus au monde; et, d'ailleurs, être moins rempli de soi-même, et se montrer plus humain, plus doux, plus sociable, plus charitable envers ses frères, et plus docile. Ainsi, par vous la vraie piété est déshonorée : *Par vous le nom du Seigneur est blasphémé parmi les nations : « Nomen Dei per vos blasphematur inter gentes. »*

Ah! connaissons mieux, mes frères, ce qu'exige de nous la gloire du Très-Haut; et pour recueillir en peu de mots tout le fruit de cette première partie, soyons véritablement humbles, soumis et reconnaissants des dons que Dieu nous a faits; agissons avec une intention pure, et qui ne tende qu'à lui seul: que nos œuvres, bonnes en elles-mêmes, le soient encore à ses yeux par les motifs qui nous animent: non contents de le glorifier en secret, honorons-le tous ensemble par un culte solennel; et, par nos discours, par nos exemples, par une piété solide, portons tous les hommes à l'honorer avec nous: ainsi glorifierons-nous Dieu comme principe et comme fin? mais j'ajoute que, pour le glorifier dignement, il faut le glorifier au nom de Jésus-Christ. C'est ce que je vais établir en peu de mots dans ma seconde partie

SECONDE PARTIE.

Lorsque je considère avec attention ce que sont tous les êtres à l'égard de la Divinité, lorsque je médite sur l'état de l'homme dégradé par le péché, je me trouve forcé de reconnaître que nous ne pouvons honorer Dieu d'une manière convenable et proportionnée à sa grandeur, si nous n'employons les mérites et la médiation de son Fils. Viles créatures! que serait notre hommage sans Jésus-Christ? hommes pécheurs, comment serait-il accepté?

Rien ne peut sans doute nous dispenser de rendre gloire au souverain Etre; nous sommes ses ouvrages, et nous n'avons été faits que pour le glorifier; mais quelque naturelle, quelque nécessaire que soit cette obligation qui nous est imposée, convenons cependant, puisqu'aussi bien la raison nous y contraint, que si l'on envisage les créatures en elles-mêmes, le tribut dont elles sont redevables à la Divinité semble ne répondre en aucune manière à la majesté de celui qui les a formées.

Qu'ici l'orgueil se taise et cesse de murmurer. Qu'est-ce que l'homme devant son Dieu? Tous ces êtres tirés du néant et prêts à retomber dans le néant, si le bras du Tout-Puissant ne les soutient, que sont-ils en présence de celui qui est? *Ego sum qui sum* (*Exod.*, III, 14): de celui qui existe avant les temps, dont le nom est l'Eternel, qui existe par lui-même? Le monde entier est son ouvrage; *le ciel est son trône*, dit Isaïe, *et la terre son marche-pied* (*Isa.*, LXVI, 1); c'est lui qui a dit : *Que la lumière se fasse, et elle a été faite* (*Gen.*, I, 3); qui a dit aux étoiles : venez, et elles ont accouru à sa voix (*Bar.*, III, 34, 35); qui a dit à l'Océan: *Voilà tes bornes*, et il a courbé ses flots en s'approchant du rivage. (*Job*, XXXVIII, 11.) *C'est lui qui a mis les collines et les montagnes dans la balance; qui soutient comme de trois doigts toute la masse de la terre; qui a pesé les eaux dans le creux de sa main, et qui, la tenant étendue, a mesuré les cieux.* (*Isa.*, XL, 12.) Toutes les nations ne sont devant lui que comme une goutte d'eau; tous les peuples sont en sa présence comme s'ils n'étaient pas; il les voit comme un néant, parce qu'ils n'ont d'être que celui qu'il leur a donné (*Sap.* I, 7; *Psal.* CXLIV, 3, 25; *Matth.* I, 24; III, *Reg.* VIII.) Son esprit remplit tout l'univers; sa perfection est sans bornes; il est le seul grand, le seul juste, le seul puissant; les cieux des cieux ne peuvent le contenir. Telles sont, mes frères, telles sont les expressions magnifiques par lesquelles les écrivains sacrés ont cherché à nous rendre sensible la grandeur du souverain Etre. Que serait-ce si nous pouvions la voir en elle-même? Ah! tout disparaît, tout, à l'aspect de l'infini, rentre dans le néant dont il est sorti.... et comment pourrons-nous rendre gloire à Dieu? *Glorificantes ad quid valebimus?* (*Eccli.*, XLIII, 30). Comment des êtres aussi imparfaits et aussi limités que le sont, par leur nature, tous les êtres créés, pourront-ils honorer la Divinité comme elle doit l'être? Comment oserons-nous élever notre voix pour lui offrir des sacrifices de louanges, pour chanter des hymnes à sa gloire? Ne serons-nous pas retenus par le sentiment de notre bassesse et de notre indignité? Ce prétexte serait frivole, j'en

conviens; Dieu ne méprisera pas entièrement notre hommage, puisqu'il n'a pas dédaigné de nous créer; mais encore une fois, qu'est-ce que cet hommage? quelle proportion entre Dieu et l'homme, entre le Créateur et son ouvrage! ou plutôt quelle disproportion immense! et quel honneur lui reviendra-t-il de sa créature qui ne soit infiniment au-dessous de lui! *Gloriantes ad quid valebimus?...*

Mais le Verbe s'est incarné; le Fils de Dieu s'est fait homme; et dès lors je ne vois plus rien en eux qui ne soit digne du Créateur. Tout change de face, tout prend un nouvel être; l'univers s'agrandit, s'ennoblit à mes yeux; il reçoit un éclat, une majesté qu'il n'eut jamais par lui-même; la création devient le chef-d'œuvre de la Divinité: c'est un tout dont l'Homme-Dieu fait partie. Jésus-Christ est le centre où toutes les lignes viennent se réunir; et de la même manière que l'homme a été placé sur la terre pour y recevoir l'hommage de tout ce qui l'environne et le rapporter à son Dieu, de même aussi le Fils du Très-Haut, l'image de sa substance, la splendeur de sa gloire, le premier-né de toute créature, après avoir comblé, par l'union du Verbe avec l'humanité, l'espace immense qui est entre le fini et l'infini, reçoit notre hommage et celui de tous les êtres, pour le présenter lui-même à son Père, et le rendre digne de lui être offert.

O mystère d'un Dieu incarné! mystère dont la sublimité et la profondeur surpassent toute l'étendue de nos lumières, que vous étonnez notre faible raison qui ne peut vous comprendre! mais en même temps que vous la satisfaites, que vous la rassurez, que vous la consolez, en élevant l'homme au-dessus de lui-même, en faisant sortir la créature de son néant et de sa bassesse, et en rendant à la Divinité toute la gloire qu'elle pouvait attendre de ses ouvrages!

Philosophes orgueilleux, qui croyez que pour honorer le souverain Être il suffit de vos hommages, soyez confondus, et apprenez que l'honneur qu'une faible créature peut rendre au Tout-Puissant n'est rien, si Jésus-Christ ne lui donne toute sa valeur; et vous, faux sages du monde, qui, sous prétexte de l'indignité de votre nature, vous croyez dispensés du plus léger retour vers celui qui vous a formés, vous n'aurez plus d'excuse à votre indifférence. Unissez-vous au Fils de Dieu même, et vous trouverez en lui de quoi glorifier dignement le Créateur.

Ne soyons donc plus surpris, chrétiens, si les apôtres nous recommandent si souvent d'honorer Dieu en toutes choses par Jésus-Christ: *In omnibus honorificetur Deus per Jesum Christum* (I *Petr.*, IV, 11), de lui offrir nos louanges par Jésus-Christ: *Per ipsum offeramus hostiam laudis* (*Hebr.*, XIII, 15), de faire toutes nos œuvres en cherchant à lui plaire par Jésus-Christ: *Faciens in vobis quod placeat coram se per Jesum Christum.* (*Hebr.*, XIII, 21.) Ne soyons pas surpris s'ils s'écrient en mille endroits: honneur et gloire au seul vrai Dieu par Jésus, et s'ils nous disent qu'en lui tout a été créé aux cieux et sur la terre; que tout subsiste en lui, qu'il a plu à son Père de mettre en lui seul la perfection, la plénitude de toutes les choses. (*Col.* I, 16, 17.) Ne soyons pas étonnés si Jésus-Christ lui même exige que nous demandions en son nom, afin que le Père soit glorifié dans son Fils: *Ut glorificetur Pater in Filio.* (*Joan.*, XIV, 13.) Tel est en peu de mots l'esprit du Christianisme; telle est essentiellement la religion du chrétien: reconnaître que de nous-mêmes nous ne sommes rien, nous ne pouvons rien pour la gloire du Très-Haut, mais que nous sommes tout, que nous pouvons tout par son Verbe; anéantir toutes les créatures, et nous anéantir nous-mêmes en présence de la Divinité, pour ne reparaître à ses yeux qu'en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Oh! mes frères! que ce principe est beau! qu'il est digne de nos réflexions! Ne nous lassons jamais de le méditer; étudions-en toutes les conséquences; appliquons-nous surtout à le réduire en pratique; et désormais ne cessons de nous considérer, selon les expressions de saint Paul, comme faisant partie d'un édifice où Jésus-Christ est la première pierre de l'angle. C'est sur lui, dit le grand Apôtre, que cet édifice s'élève jusqu'à devenir un temple saint pour le Seigneur. Quiconque ne bâtit pas sur ce fondement, quiconque ne pense pas, n'agit pas pour la gloire de Dieu au nom de Jésus-Christ, ne rend à la Divinité que la moindre partie de l'honneur qu'il lui doit, qu'un hommage qui n'est pas digne d'elle; et je dis plus encore, cet hommage sera-t-il accepté, s'il ne lui est offert que par l'homme pécheur?

Quel que soit le néant de la créature, c'est assez qu'elle soit sortie des mains de son Dieu, pour qu'il laisse tomber sur elle un regard favorable, et qu'il ne rejette pas avec une entière indifférence le tribut qu'elle lui offre, quoiqu'il ait en lui-même si peu de proportion avec sa souveraine majesté; mais si cette créature, après avoir été formée dans un état de justice et de sainteté, se dépouille de ce caractère aimable d'innocence et de sagesse, pour entrer dans un état de corruption, de dérèglement, d'orgueil contre son Créateur, de révolte contre son maître, d'ingratitude contre son bienfaiteur; état qui le rend d'autant plus coupable que celui qu'elle offense est plus élevé au-dessus d'elle, et que la grandeur de l'injure qu'elle lui fait doit se mesurer en partie sur sa dépendance; si elle se dégrade par le péché, et qu'elle n'éprouve plus qu'une pente funeste qui l'entraîne vers le mal qu'elle voudrait éviter, et qui lui laisse à peine la liberté de faire le bien qu'elle désire, ah! n'est-ce pas alors que l'Être infiniment saint, infiniment parfait, ne voyant plus en elle les dons précieux qu'il y a mis, et n'y apercevant au contraire que l'abus qu'elle en a fait, ne recevra point ses vœux et son

encens, rejettera ses offrandes! aura en abomination ses sacrifices souillés par le ministre impur qui les lui présente. Hé! que dis-je? cette même créature, accablée de honte tant qu'un reste de lumière lui fera connaître sa chute déplorable, et conservera en elle le sentiment de sa misère, aura-t-elle la force d'élever vers le ciel des regards qui semblent n'être plus faits que pour la terre? Se croira-t-elle en droit de sacrifier au souverain Etre? Se croira-t-elle propre à l'honorer, si elle n'en a pas reçu le gage d'une réconciliation qui ne peut s'opérer en son nom, parce qu'elle en est indigne par elle même?

Adam, ce premier père du genre humain, est l'ami de son Dieu tant qu'il est innocent. Dans ces temps heureux, mais si peu durables, il ne craint pas de s'unir étroitement à son Créateur, d'entrer avec lui dans le commerce le plus intime, de subsister en sa présence, et de lui rendre un continuel hommage. La nature entière le reconnaît et l'avoue pour son ministre et son interprète; il n'en recueille les richesses et les dons que pour les rapporter à celui dont il les tient, et les faire servir à sa gloire. Faible honneur pour un Dieu si grand! et cependant honneur accepté parce qu'il lui est offert par un cœur pur. Mais Adam a péché; et toute la nature s'arme contre lui, et semble avoir son crime en horreur. Lui-même n'ose ouvrir les yeux sur le changement qui s'est fait en lui. Il voudrait se cacher à toute la terre, se soustraire aux reproches de son Dieu qui l'appelle, se dérober aux cris de sa propre conscience. Ce n'est plus ce roi qui portait imprimé sur son front comme un rayon de la majesté divine, c'est un vil esclave qui fuit la présence de son maître; ce n'est plus un fils appelé à l'héritage de son père, c'est un proscrit qui lit au fond de son cœur l'arrêt de sa mort ou de son bannissement éternel... Ah! mes frères, nous sommes les fils d'Adam, fils malheureux qui avons succédé à sa misère et à ses crimes, comme nous devions entrer en partage de son innocence et des faveurs de son Dieu. C'est avec les dispositions les plus funestes; tous les jours nous imitons la désobéissance de notre premier père; tous les jours les plus justes d'entre nous prouvent assez par leurs faiblesses qu'ils sont ses enfants, et que le péché vit en eux... Que Dieu n'attende donc plus parmi nous aucune gloire de ses ouvrages... Que la nature reste dans l'humiliation et le silence... Celui qui avait été créé pour lui servir d'organe n'est plus digne de la faire parler; il devait en être l'honneur; il en devient la honte et l'opprobre...

Cependant un nouvel astre nous luit. A peine Adam a péché, et déjà la miséricorde du Seigneur lui ouvre une source de grâces et de salut; et, par un miracle de sa sagesse, Dieu se prépare à lui-même une victime et un pontife dignes de son culte et de ses autels. Son Fils, son propre Fils va paraître sur la terre; il est né; et il a pris le nom de Jésus, c'est-à-dire, le nom de Sauveur, ce nom qui, comme dit saint Bernard (Serm. 2, *in Circumcis.*), renferme tous les autres. Que nos douleurs cessent; que la joie succède à nos larmes; que la confiance renaisse dans nos cœurs: il s'appelle Jésus; et dès lors je vois en lui ce Messie promis dès l'origine du monde, annoncé de siècle en siècle par les prophètes, figuré par tout un peuple dont la religion consistait à n'avoir d'espérance qu'en lui seul. Il s'appelle Jésus; et dès lors j'aperçois en lui l'étoile de Jacob, le libérateur d'Israël, le désiré des nations, la lumière du monde, celui qui devait réconcilier le ciel et la terre, qui devait nous faire sortir des ombres de la mort, qui devait faire tomber le mur de division que le péché avait élevé entre Dieu et sa créature. Pour tout dire enfin, il s'appelle Jésus, et je n'ai plus de peine à reconnaître en lui cet agneau sans tache, cette hostie sainte qui devait être immolée pour tout le genre humain, ce Pontife éternel qui devait s'offrir lui-même pour rendre à son Père l'honneur que lui avaient ravi nos infidélités.

Eh, mes frères! vous demandez tous les jours comment Dieu a pu permettre que le péché s'introduisît dans le monde, puisqu'enfin la plus légère offense faite à la Divinité lui enlève plus de gloire que toutes les vertus des justes réduites à leur propre valeur ne peuvent lui en procurer.

Ah! sans doute, du système de la création et du sein d'un monde dépravé ôtez Jésus-Christ, et il m'est impossible de vous répondre.

Mais avec lui et par lui le moindre acte de vertu acquiert des mérites infinis; le mal du péché est plus que compensé par les adorations d'un Dieu fait homme, et ses suites par rapport à l'homme même sont abondamment réparées

Et d'où serait venu pour nous le salut, la moindre espérance du salut dans la loi du péché, dans la malice du siècle, s'il ne nous était né, dit saint Bernard (Serm. 6, *in vigil. Nat. Dom.*), un salut nouveau et inespéré?

Le sang des génisses sera-t-il de nature à effacer les crimes de mon cœur? Mon repentir aura-t-il la force de réparer l'injure faite à l'Etre-Suprême? Où sera la victime assez pure et d'un assez grand prix pour satisfaire à la dette que j'ai contractée? Où sera le prêtre assez digne par lui-même de l'offrir et d'être écouté? Il nous fallait donc, dit saint Paul, un pontife tel que celui qui nous a été donné, tel que Jésus-Christ, qui est saint, parfaitement saint; un pontife qui n'eût pas besoin chaque jour, comme les ministres de la terre, d'offrir des victimes premièrement pour ses péchés, et ensuite pour ceux du peuple. Car, vous le savez, mes frères, ceux qui approchent le plus près des autels sont, ainsi que vous, sujets à la fragilité de la nature humaine; et n'avons-nous pas tous les jours à gémir de nos propres faiblesses? Aussi prions-nous sans cesse pour nous-mêmes, en priant pour

vous tous ; aussi n'offrons-nous les divins mystères qu'en nous unissant à Jésus Christ; aussi l'Eglise entière ne prie-t-elle qu'au nom de Jésus-Christ. Tous les vrais fidèles, dit encore saint Bernard, savent combien ils ont besoin de Jésus. C'est à ce nom que tout doit fléchir aux cieux et sur la terre; point d'autre nom par lequel les hommes puissent être sauvés.

Jésus, nom adorable, bien différent de tant de noms célèbres qui ne l'ont été que pour le malheur du monde! Jésus, c'est donc en vous que nous devons mettre tout notre espoir; c'est par vous seul que nous pouvons honorer la Divinité comme elle doit l'être; c'est par vous seul que l'homme pécheur ose encore s'approcher de son Dieu, qu'il satisfait à sa justice, qu'il attend tout de sa miséricorde, qu'il éprouve les effets de sa grâce, et qu'en participant à vos mérites, il rend son hommage agréable et digne d'être accepté.

Que dirai-je donc de ces systèmes d'irréligion que l'incrédule sème dans tous les cercles, qu'il a cherché à répandre dans des ouvrages immenses, source impure d'un poison aussi dangereux que subtil? systèmes funestes, qui, en nous privant des lumières et des secours de la révélation, en nous ôtant Jésus, l'auteur de notre salut, l'objet et le consommateur de notre foi, l'unique soutien de notre espérance, enlèvent à Dieu toute sa gloire, privent l'homme de toute sa grandeur, et ôtent au pécheur sa ressource la plus sûre; systèmes plus capables de nous désespérer, par les incertitudes où ils nous entraînent, que de nous tranquilliser par la fausse sécurité qu'ils nous promettent, plus propres à nous plonger pour toujours dans les égarements où nous aurons eu le malheur de tomber, qu'à nous soutenir ou à nous relever dans nos chutes.

Ah! mes frères, connaissons tout le prix de la foi que le Seigneur nous a donnée; ne souffrons pas que l'esprit d'erreur et de mensonge, l'esprit d'orgueil et d'indépendance, l'esprit de libertinage et de dérèglement, y donnent la plus légère atteinte; soyons fidèles à suivre les maximes d'une religion si sainte, si pure, si digne de son auteur; et, soit que nous glorifiions Dieu comme le principe de tout ce qui est en nous et hors de nous, soit que nous le glorifiions comme la fin à laquelle tout en nous et hors de nous doit se rapporter, souvenons-nous que l'honneur que nous lui rendons n'a de prix, et que nos œuvres n'ont de mérite que par Jésus-Christ.

Unissons-nous donc à lui, comme des membres à leur chef; unissons-nous à son corps mystique, qui est l'Eglise, par une soumission entière et parfaite à son chef visible et à ses pasteurs ; et n'oublions jamais que sans cette soumission, sans cette union, il n'y a, selon le témoignage de tous les saints docteurs, ni mérite surnaturel, ni charité, ni culte, qui honore vraiment Dieu, puisqu'on ne peut être uni à Jésus-Christ sans l'être à son Eglise.

Mais, mes frères, pour glorifier la Divinité par l'acte le plus essentiel de la religion, ah ! venez dans nos temples lui offrir chaque jour le sacrifice de son Fils. C'est là que le Tout-Puissant, en jetant les yeux sur son Christ, laisse tomber sur nous un regard favorable; c'est là que les anges remplis d'admiration, de confiance et d'amour à la vue du plus grand des mystères, unissent leurs transports aux nôtres, et leurs plus vives instances à nos vœux et à nos prières. C'est là, qu'environné de ses saints et de la troupe glorieuse des martyrs et des vierges, l'Agneau de Dieu s'immole, et qu'en notre faveur il fait tout à la fois auprès de son Père la fonction de prêtre et de victime. O ciel ! quel sacrifice ! et vous refusez d'y assister? c'est donc à dire, mes frères, que vous refusez à Dieu la plus grande gloire que vous puissiez lui rendre, et que vous vous refusez à vous-mêmes les fruits les plus abondants de la grâce et du salut.

Ah! désormais venez, mes frères, venez offrir en commun ce sacrifice adorable; faites plus encore, pour sanctifier les jours spécialement consacrés au Seigneur, et pour satisfaire aux lois que l'Eglise vous impose, offrez l'hostie sainte par les mains de votre pasteur; que ce soit lui qui vous rompe le pain eucharistique, celui de foi, de paix et de charité; recevez de lui les paroles de vie, et que ses instructions vous disposent plus sûrement à profiter des nôtres. Dieu attache à son ministère des grâces qui lui sont propres, et répand sur ses paroles une force et une onction que nous ne saurions donner à nos discours. Et pourquoi faut-il que les pratiques les plus conformes à l'esprit de l'Eglise et à ses préceptes n'aient plus rien qui nous flatte et nous attire, dès qu'elles semblent nous confondre avec le reste des fidèles.

Non contents de vous assujettir à ces premiers actes de religion, ne cessez d'honorer Dieu par vos œuvres, vivez de la vie de Jésus-Christ; suivez ses exemples, imitez ses vertus; et, soit que vous parliez, soit que vous agissiez, quelque chose que vous fassiez, faites-le au nom de Jésus-Christ : *Omne quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini Jesu Christi.* (*Coloss.*, III, 17.)

Ce n'est pas que la fragilité humaine nous permette de nous rappeler, jusque dans les moindres choses, l'obligation où nous sommes de glorifier Dieu à chaque instant de notre vie, et de le glorifier en nous unissant à son Fils; mais suppléons du moins à ce que nous ne saurions attendre de la faiblesse de notre nature, par une intention droite et une volonté constante de ramener tout à cette fin, et de ne rien faire que dans cet esprit. Témoignons souvent à Dieu cette disposition intérieure pour nous y renouveler sans cesse, et pour qu'elle influe sur toutes nos œuvres. Témoignons-la surtout dans nos actions les plus importantes, et pendant le cours de ces actions, de peur que ce qui aura commencé par l'esprit ne finisse par la

chair, et que nous ne retirions qu'un fruit passager de ce qui devait nous conduire à une félicité éternelle.

Profitons avec empressement des circonstances les plus propres à nous rappeler au souverain Etre; et pour sanctifier aujourd'hui le reste de nos jours, disons-lui, mes frères, à la face de ces autels et au nom de son Fils, que nous ne voulons employer tous les instants qu'il nous laisse qu'à sa gloire. Oui, mon Dieu, c'est votre gloire seule que nous vous demandons. Procurez-la dans nos biens et jusque dans nos maux; que nous ne nous occupions que d'elle; que nous ne travaillions que pour elle, qu'elle soit notre unique objet dans cette vie, et qu'elle devienne la source de notre récompense dans l'autre; c'est ce que je vous souhaite au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ.

SERMON IX.

Pour le mardi de la troisième semaine de Carême.

SUR LE SUPPORT LES UNS DES AUTRES.

Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi. (*Gal.*, VI, 2.)

Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ.

Il n'est personne qui ne mette au nombre des vertus les plus précieuses à l'humanité l'esprit de support et d'indulgence que l'Apôtre nous prescrit par ces paroles. Pourquoi faut-il que nous l'exigions des autres avec tant de rigueur, et que nous nous attachions si peu à leur en donner l'exemple dans nous-mêmes?

Vertu si digne de notre empressement et de nos vœux! vous pouvez seule faire le charme de la vie, nous rendre la société douce et tranquille, nous donner des jours purs et sereins et nous faire jouir de tous les fruits de l'union et de la paix.

Que ne puis-je donc parvenir aujourd'hui à vous en faire sentir tout le prix! je n'aurais plus besoin de vous parler du devoir pénible, mais indispensable, d'aimer ses ennemis. Ah! mes frères, l'esprit d'indulgence ne suffirait-il pas pour éloigner toutes les inimitiés ou pour les éteindre? Qu'y a-t-il, en effet, qu'y a-t-il de plus propre à maintenir la paix dans le sein des familles, le bon ordre dans les sociétés les plus nombreuses, la concorde entre tous les hommes? Quelle autre vertu peut mieux assurer notre avantage particulier dans cette vie et dans l'autre? C'est sans doute par ces motifs que le Sauveur du monde, toujours attentif à ce qui pouvait procurer le bien général et notre propre bonheur, n'a cessé de la prêcher aux hommes tant par ses leçons que par son exemple, et en a fait un des caractères les plus marqués de fidélité à accomplir sa loi: *Sic adimplebitis legem Christi.* (*Ibid.*)

Il nous la prêche encore tous les jours cette vertu, par la patience, par la condescendance dont il use envers les pécheurs, et peut-être envers nous-mêmes; toujours rempli de cet esprit de douceur qui ne lui permettait pas, dans le cours de sa vie mortelle, de rompre le roseau à demi-brisé, ni d'éteindre la mèche qui fume encore, il a réservé pour le siècle à venir tout le poids de sa colère à l'égard des méchants, pour leur faire éprouver pendant cette vie tous les effets de sa miséricorde. Il les supporte, il les prévient, il les invite à retourner à lui; il leur offre sans cesse des voies de réconciliation, et n'épargne rien pour les engager à en profiter. Conduite aimable et touchante qui devrait être le modèle de la nôtre, et que nous devons craindre qui ne serve un jour à nous accuser et à nous confondre. Liés par le ciel même à des hommes sujets comme nous à mille faiblesses, nous refusons de nous en faire un sujet de mérite en les supportant, et nous déshonorons, par nos emportements, nos dissensions, nos haines et nos vengeances, la nature d'un être sociable tel que l'homme et la religion sainte que nous professons.

Prenons aujourd'hui des dispositions toutes contraires, entrons dans les vues de notre divin maître; et pour former en nous cet esprit de support et d'indulgence, sans lequel nous ne saurions mériter la sienne, arrêtons-nous à trois réflexions qui naissent naturellement du sujet que je traite et qu'il nous sera aisé de nous rappeler dans toute notre conduite.

Nous avons tous les jours besoin d'indulgence pour nous-mêmes dans la société: première réflexion; l'esprit d'union et de charité qui distingue tous les vrais disciples de Jésus-Christ doit nous porter à l'indulgence envers ces hommes qui sont nos frères, et en être la règle: seconde réflexion et le sujet de ma seconde partie. Enfin la manière dont Dieu en usera à notre égard dépendra de celle dont nous en userons nous-mêmes envers les autres: troisième réflexion, que je traiterai ainsi que les deux premières, avec autant de précision qu'il me sera possible.

Si nous nous considérons nous-mêmes soigneusement et sans illusion, si nous envisageons ce que la charité si essentielle au christianisme nous prescrit, si nous faisons attention au besoin pressant où nous sommes de la miséricorde de notre Dieu, nous trouverons dans ces trois considérations jointes ensemble tout ce qui peut nous rendre vraiment indulgents.

Au reste, mes frères, il s'agit ici d'une de ces maximes dont l'usage nous est nécessaire à chaque instant, dans toutes les situations différentes, dans toutes les conditions de la vie; de ces maximes qui sont faites pour tous, auxquelles on ne pense pas, et qui cependant n'ont besoin, pour faire sur l'esprit toute l'impression que l'on peut en attendre, que d'être exposées naïvement et sans art, d'autant plus promptes à produire leur effet qu'on les rend plus sensibles et qu'on s'applique davantage à les mettre à la portée de tous. C'est uniquement ce que je me propose dans ce discours; et pour que l'on en retire quelque fruit, qu'il me soit permis d'y sacrifier la pompe et les richesses d'une élo-

quence plus relevée au style familier de l'instruction.

Daignez, ô mon Dieu! répandre sur mes paroles l'onction de votre amour; qu'elles soient simples, mais qu'elles persuadent, et que la douce impression de votre grâce nous rende encore plus facile l'obéissance de l'un de vos plus doux préceptes; nous vous en prions par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Chaque homme a ses défauts, et dans la société nous avons sans cesse besoin d'indulgence pour nous-mêmes; deux vérités qui naissent l'une de l'autre, et dont la conséquence est facile à tirer dès que les principes sont une fois reconnus; deux vérités sensibles, et que l'on avoue aisément dans la spéculation, mais dont on n'est point assez vivement pénétré, et qu'à chaque instant on désavoue dans la pratique: pourquoi? parce qu'on ne se connaît point et qu'on ne s'étudie point soi-même.

Par l'effet naturel d'un amour-propre aveugle et injuste, nous portons une attention maligne sur les défauts d'autrui, et nous n'en faisons point ou presque point sur ceux qui sont en nous. Je dis plus encore, veut-on nous les faire apercevoir, nous les excusons, nous leur trouvons mille prétextes, nous les déguisons même sous de beaux noms, qui en font presque des vertus, tandis que nous les considérons dans les autres sous l'aspect le plus odieux.

Ce que nous appelons en eux opiniâtreté, entêtement, nous voulons le faire passer en nous pour un attachement ferme et inviolable à la vérité; ce que nous ne craignons pas de taxer ailleurs d'inflexibilité, de dureté, n'est de notre part qu'un amour constant de l'ordre et de la justice. Ce qui nous paraît animosité, haine, vengeance dans ceux qui en sont peut-être le moins susceptibles, n'est plus dans nous, quoique porté à un excès qui ne peut se concevoir, qu'une attention très-légitime à garder les bienséances, à maintenir notre dignité, et à nous faire rendre pour l'avenir le respect qui nous est dû: en un mot et pour me servir des expressions de Jésus-Christ (*Matth.*, VII, 2), nous voyons une paille dans l'œil de notre frère, et nous ne voyons pas une poutre qui est dans le nôtre.

Tel est, et nous en faisons tous les jours, mes frères, une épreuve bien triste et bien humiliante pour nous, tel est le véritable caractère de l'amour déréglé de nous-mêmes. Semblable à un verre trompeur, il grossit à nos regards tous les objets, il les augmente sans mesure lorsqu'il s'agit des défauts des autres, et, par une illusion toute contraire, il les diminue, il les fait disparaître dès qu'il s'agit de nos propres faiblesses.

De là vient sans doute la difficulté que nous ressentons à supporter ceux avec lesquels nous vivons; c'est que nous les croyons seuls coupables; c'est que, toujours prêts à nous séduire, à nous flatter nous-mêmes et à recevoir le bandeau fatal de l'amour-propre, nous nous croyons exempts des défauts que nous blâmons en eux, ou des vices semblables à ceux que nous leur reprochons: car si nous étions bien persuadés (comme nous devrions l'être en effet) qu'ils ont lieu tous les jours de se plaindre de nous comme nous nous plaignons d'eux, qu'il y a en nous des taches qui les offusquent continuellement, que notre caractère leur présente des bizarreries, des inégalités, des contradictions qui les étonnent à chaque instant, et qu'ils ont souvent la plus grande violence à se faire pour soutenir sans aigreur et sans reproche ce qui leur paraît déplacé dans nos actions ou nos discours, sans doute alors, ah! sans doute, nous aurions plus de penchant à les excuser qu'à les condamner, et nous userions plus volontiers envers eux d'une indulgence dont nous sentirions que nous avons besoin pour nous-mêmes.

Cependant ne puis-je pas le dire à vous, mes frères, et peut-être à chacun de vous en particulier, vous vous accusez sans cesse les uns les autres. On n'entend de tous côtés, entre voisins, amis, parents, que plaintes et que murmures. Vous jugez dans la plus grande rigueur tous ceux qui n'ont pas eu l'avantage de vous plaire et qui vous sont opposés par quelque endroit. Vous croyez devoir leur faire éprouver les traitements les plus durs; vous voudriez même que le monde entier, s'il se pouvait, entrât dans les sentiments et la disposition où vous êtes envers eux, tant elle est juste, dites-vous, si toutefois une semblable disposition peut jamais l'être devant Dieu; mais enfin, s'ils sont aussi coupables que vous le dites, traitez-les donc avec tant de dureté, j'y consens, et pour les accabler sous le poids de votre indignation et de la haine publique que vous leur suscitez, soyez le premier à donner à leur égard l'exemple de la sévérité la plus outrée; ne ménagez plus rien; jetez-leur le premier la pierre, afin que tous les autres la leur jettent avec vous. Mais prenez-garde, mes frères, ce que j'ose vous accorder aujourd'hui en paraissant oublier ce que la religion vous défend, je ne le permets, comme Jésus-Christ, qu'à celui d'entre vous qui n'a rien à se reprocher: *Qui sine peccato est vestrum, primus in illam lapidem mittat.* (*Joan.* VIII, 7.) Ah! s'il est vrai, dit saint Grégoire, que tant que nous sommes dans cette chair mortelle, nous sommes tous sujets aux infirmités de la nature corrompue, chacun de nous ne devrait-il pas juger par lui-même combien il doit avoir compassion de la faiblesse de son prochain?

Quel est, ô mon Dieu! le triste état de l'homme? Quel est notre aveuglement, et combien n'avons-nous pas besoin de votre secours pour arracher le voile qui nous cache nous-mêmes à nous-mêmes!

Lorsque nous n'apercevons dans tous ceux avec lesquels nous avons contracté une certaine familiarité, que des exemples et des suites de la fragilité humaine; lorsque l'ex-

périence la plus commune nous apprend qu'il n'est personne (faites attention, je vous prie ; je dis personne, sans en excepter même les justes), qui soit exempt de défauts et qui n'en fasse paraître davantage à mesure que nous sommes plus à portée de l'étudier et de le connaître, comment pouvons-nous croire que nous serons ici-bas les seuls en qui l'on n'ait rien à reprendre ! Vous n'avez pas, je le veux, tel vice que vous blâmez dans autrui, mais n'êtes-vous pas sujets à beaucoup d'autres plus considérables peut-être, et moins dignes d'excuse ? Ou n'êtes-vous pas du moins la première cause de ce qui excite si fort vos gémissements et vos plaintes ! Vous, épouse désolée dont la douleur éclate avec tant de violence, et qui ne croyez pas pouvoir supporter plus longtemps la conduite de celui que le ciel vous a donné pour époux, au lieu de l'attirer par vos complaisances et par vos égards, de le fixer par une attention continuelle à lui plaire, et de regarder comme votre premier devoir celui de vous en faire aimer, ne l'avez-vous pas éloigné par votre humeur difficile et impérieuse, et par une négligence affectée de ce qui aurait pu le satisfaire ? Ne lui avez-vous pas rendu sa maison presque insupportable par vos contradictions, vos hauteurs ou vos emportements ? Vous, époux volage et infidèle, qui vous plaignez de ne pas trouver dans celle à qui Dieu vous a uni par un lien sacré les empressements, les soins et toutes les qualités nécessaires pour vous captiver, faites un retour sur vous-même, et voyez si vos manières brusques et sauvages, si votre indifférence, si vos dédains et vos mépris n'ont pas aigri son caractère, et n'ont pas contribué à lui faire perdre toute la douceur et tous les charmes qu'il n'eût tenu qu'à vous d'y rencontrer. Vous, pères et mères ; vous, maîtres, qui gémissez à chaque instant de l'ingratitude et du peu de docilité de vos enfants ou de ceux qui font leur unique occupation de vous servir, ne leur imposez-vous pas un joug qu'ils ne peuvent porter ? N'abusez-vous pas de votre autorité, en l'employant uniquement à dominer sur leur volonté, à les tyranniser par vos caprices, à les contraindre jusque dans les choses les plus innocentes ? Et vous, enfants rebelles et dénaturés, serviteurs indociles, vous qui vous portez sans cesse pour les accusateurs de ceux qui vous ont donné le jour, ou que Dieu vous a donnés pour maîtres, ne méritez-vous pas la conduite qu'ils tiennent à votre égard, par votre peu de respect, de fidélité, de soumission ou de condescendance, et par les déréglements dont vous les rendez chaque jour les témoins ? Vous enfin, qui avez été uni si étroitement à cet ami avec lequel vous venez de rompre pour toujours, si, n'ayant aucun égard à l'attachement qu'il vous a témoigné, aux services qu'il vous a rendus ou aux qualités solides dont il est orné, vous n'avez fait attention qu'à quelque procédé moins régulier en apparence que vous ne vous seriez cru en droit de l'attendre, qu'à ses vivacités passagères, et peut-être à son trop de franchise sur des vérités importantes, mais qu'il vous paraissait dur d'être obligé d'entendre, n'avait-il pas à se plaindre de son côté de la légèreté de votre esprit, du peu de ressources qu'il trouvait dans les sentiments de votre cœur, de votre indiscrétion, de vos négligences perpétuelles dans ce qui concerne les devoirs les plus saints de l'amitié ?

Mais que fais-je, mes frères ? A l'instant même où je cherche à vous peindre tels que vous êtes, vous vous imaginez sans doute reconnaître dans mes discours la conduite de ceux dont vous croyez avoir droit de vous plaindre, et vous n'y reconnaissez pas la vôtre. Illusion déplorable ! il faudrait, à chaque trait que nous vous offrons, un autre Nathan qui pût vous dire comme ce prophète le disait à David, c'est à vous que ceci s'adresse, vous êtes cet homme dont on parle : *Tu es ille vir.* (II *Reg.*, XII, 7.)

Ah ! mes frères, au lieu de nous arrêter sans cesse à faire le procès aux autres hommes, et à leur appliquer toutes les critiques des mœurs que nous lisons dans les livres de piété, ou que nous entendons faire dans la chaire de vérité, que n'avons-nous assez de raison pour nous examiner nous-mêmes, assez d'humanité pour désirer sincèrement de connaître nos propres défauts ; assez de bonne foi pour en convenir ? Peut-être nous apercevrions-nous alors que nous ne sommes le plus souvent mécontents des autres que parce qu'ils ont lieu de l'être de nous ; nous sentirions du moins que si nous avons quelque chose à supporter en eux, il y a aussi en nous mille faiblesses pour lesquelles nous devons désirer qu'ils nous fassent grâce ; et nous les excuserions en partie, pour mériter qu'ils nous excusent à leur tour.

Car, vous le savez, mes frères, selon la règle la plus ordinaire, on nous juge dans le monde comme nous jugeons les autres ; et ne nous est-il pas arrivé cent fois à nous-mêmes de peindre des couleurs les plus noires ces caractères durs et intraitables, qui, toujours empressés à saisir ce qui peut donner matière à leurs censures et à leurs plaintes, ne souffrent rien de ce qui les contraint et leur déplaît, n'usent de condescendance pour qui que ce soit, se croient tout permis, et ne permettent rien à la fragilité de ceux qui les environnent.

Nous relevons avec une sorte d'affectation, jusqu'aux plus petits défauts qui se rencontrent dans les hommes de ce caractère. Nous nous prévenons contre eux ; et c'est assez que nous les voyions d'humeur à ne nous rien passer, pour que nous entrions aussitôt à leur égard dans une disposition toute semblable. Mais recueillons pour notre propre instruction tout le fruit que nous offre une leçon aussi frappante, et demandons-nous dans un esprit de vérité, si nous ne devons pas craindre de faire une pareille impression sur ceux qui sont à portée de nous connaître.

Nous voudrions que dans les jugements que l'on forme de nos sentiments et de nos actions il pût se trouver en tout temps un certain fond de douceur et de bonté, qu'on interprétât nos discours dans le sens le plus favorable; que ceux avec lesquels nous sommes obligés de vivre eussent pour nous de certains ménagements, et qu'il nous fût permis de rencontrer en eux une sorte de condescendance, une sorte de facilité à se prêter à nos goûts, à nos penchants, à des habitudes sur lesquelles nous sommes étonnés qu'ils témoignent tant de vivacité ou tant d'aigreur; et cependant nous faisons envers eux tout le contraire de ce que nous nous croyons en droit d'en attendre. Après cela, mes frères, comment voulons-nous qu'ils nous épargnent, qu'ils nous supportent, qu'ils soient indulgents à notre égard? Ah? changeons de conduite, et j'ose en quelque sorte vous être garant qu'ils auront pour nous cette indulgence que nous désirons; que dis-je? peut-être même s'empresseront-ils alors à agir envers nous de manière que nous ne trouverons presque plus rien à supporter en eux.

Et pour vous en convaincre, mes frères, jetez les yeux sur celui qui est doué de cette vertu précieuse, et comparez-le à celui qui est assez malheureux pour en être privé.

Celui-ci que tout blesse, que tout révolte dans les autres, qui s'aigrit du plus faible obstacle qu'on oppose à ses désirs, qui s'irrite de la plus légère offense, et qui souvent même, délicat jusqu'à l'excès, en suppose où jamais on n'eut aucun dessein d'en mettre; qui considère les défauts comme des vices, les simples faiblesses comme des crimes; qui ne passe sous silence que ce qu'il ne lui est pas libre de censurer et de condamner; qui abonde en son sens, et ne sait ce que c'est que de céder sur tant de choses à l'égard desquelles il importe peu d'avoir raison; qui contredit, qui conteste, qui dispute sans fin, et semble ne pas avoir de plaisir plus doux que celui de mettre chacun dans son tort, et de lui faire avouer sa méprise et ses fautes; ah! qu'il est à plaindre, mes frères, tout homme de ce caractère, et que j'en crains pour lui les suites pénibles! Il fait le tourment des autres et son propre supplice; ceux qui le connaissent le mieux le redoutent et l'évitent; il est étranger dans sa propre famille; il change à chaque instant de société et d'amis, et il ne parvient à s'assurer nulle part l'estime, la confiance et la paix, ou il n'achète enfin, à l'extérieur, cette paix si désirable, que par une dépendance absolue de ceux mêmes dont il ne voulait autrefois rien souffrir. Trop juste châtiment du défaut de support, et, prenez garde, mes frères, description trop naïve de ce qui se passe tous les jours dans le monde, et peut-être même au milieu de vous et sous vos yeux.

Mais, au contraire, que celui qui se fait une heureuse habitude d'excuser, de justifier, de supporter; qui se prête à nos faiblesses, qui use de ménagement et de bonté, qui cède, qui console toutes les fois qu'il peut le faire sans blesser la justice et la vérité, que celui-là retire de sa conduite d'heureux fruits! Considérez combien elle le rend cher à tous ceux dont il est environné, combien on se prête, de son côté, à tout ce qui peut lui plaire, avec quel soin on évite tout ce qui pourrait le mortifier; combien on a de penchant à l'excuser lors même qu'il se condamne, et avec quel empressement on se porte à lui rendre même au-delà de ce qu'il pourrait prétendre, à mesure qu'il semble exiger avec moins de rigueur ce qui lui est dû; car c'est ainsi que se vérifie tous les jours cette parole de l'Esprit-Saint: *Mettez de la douceur dans toute votre conduite, et vous obtiendrez, non-seulement l'estime des hommes, mais leur amour : « In mansuetudine perfice opera tua, et super hominum gloriam diligeris.* » (*Eccli.*, III, 19.) C'est ainsi encore que nous éprouvons la vérité de ces paroles du Sauveur: Heureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront aisément qu'on le soit à leur égard : *Beati misericordes: quoniam ipsi misericordiam consequentur.* (*Matth.*, V, 7)

Heureux donc ceux qui, réservant toute leur sévérité pour eux-mêmes, craindraient de la faire paraître envers leurs frères, et qui, pleins de clémence, n'ont pour eux que de la condescendance et des égards. *Beati misericordes.* On ne jettera point sur leurs défauts un œil sévère; ils seront à l'abri des traits empoisonnés de la haine, ou les traits s'émousseront en tombant sur eux, et l'on s'empressera de toutes parts à couvrir ce qu'ils ont de faiblesses, par le récit de leurs vertus. *Misericordiam consequentur. Beati.* Heureux ceux dont le zèle commence par se replier tout entier sur ce qu'ils ont à corriger en eux, et qui, éprouvant en eux-mêmes combien il est difficile de se vaincre, n'attendent pas des autres plus qu'ils ne peuvent se promettre de leurs propres efforts. *Beati misericordes.* On ne demandera d'eux que ce qu'ils pourront donner, on recevra sans peine l'excuse de leur fragilité, on se fera même un devoir de justifier leurs actions, dès qu'on trouvera jour à le faire. *Misericordiam consequentur. Beati.* Heureux encore une fois ceux qui, selon la pensée de saint Chrysostome, croyant avoir mérité tout ce qu'on leur fait souffrir, ne s'en prennent qu'à eux seuls des peines qu'ils éprouvent, et en sont par là plus portés à traiter avec bonté ceux mêmes qui les persécutent. *Beati misericordes.* Vaincu par des procédés si nobles, on oubliera les sujets de plaintes que l'on croyait avoir contre eux, ou l'on ne s'en souviendra que pour se reprocher en secret de les avoir exagérés. *Misericordiam consequentur. Beati.* Heureux tous ceux qui entrent à l'égard des autres hommes dans les mêmes dispositions où ils

doivent désirer que l'on soit à leur égard : on usera envers eux du même retour. *Beati misericordes : quoniam ipsi misericordiam consequentur.*

Il est donc vrai que notre propre intérêt, relativement à la société pour laquelle Dieu nous a formés, c'est de prendre cet esprit d'indulgence et de support que nous devons souhaiter ardemment de faire naître dans les autres par rapport à nous ; et le plus sûr moyen de nous pénétrer du besoin où nous sommes qu'on daigne en user en notre faveur, c'est de faire sur nous un retour sérieux, de nous examiner sans prévention, sans aveuglement, sans partialité, et d'avouer en gémissant tout ce qu'il y a en nous de faiblesse, tout ce qu'il est nécessaire qu'on nous pardonne à chaque instant. En un mot, connaissons-nous nous-mêmes, soyons vraiment humbles, et nous serons indulgents.

Mais je passe à un autre motif bien plus digne de la religion que Jésus-Christ nous a donnée, motif de charité qui doit servir en même temps de règle à notre indulgence. C'est ce qui va faire le sujet de ma seconde partie.

SECONDE RÉFLEXION.

Quand il serait vrai que les autres hommes ne trouveraient rien à supporter en nous, et que nous n'aurions pas besoin de leur indulgence pour nous-mêmes, la charité, qui doit être le premier lien de la société comme elle est le caractère essentiel de la religion chrétienne, ne suffirait-elle pas pour nous exciter à user de condescendance envers les autres, et pour nous rendre douce une loi si rigoureuse en apparence ?

En effet, mes frères, si nous aimons les hommes comme Jésus-Christ veut que nous les aimions; si nous les aimons pour Dieu, nous sera-t-il donc si difficile de souffrir leur mauvaise humeur, leurs contradictions et tous leurs autres défauts? Qu'est-ce qui entretenait la paix et la concorde parmi les premiers chrétiens, et qui faisait que toutes choses étaient communes entre eux? Qu'est-ce qui les portait à endurer si patiemment les outrages de leurs persécuteurs, sinon cette charité ardente qui leur faisait regarder tous les hommes comme leurs frères, comme des membres de cette grande famille dont Dieu est le Père; comme des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, et qui pouvaient à chaque instant éprouver les effets de sa grâce et être mises au nombre de ses plus fidèles serviteurs?

Pouvons-nous, ô mon Dieu ! rappeler ces heureux temps sans nous condamner nous-mêmes, et sans reconnaître, à l'aigreur qui règne dans nos discours et dans toute notre conduite, combien peu nous nous remplissons l'esprit de votre aimable loi. Saint Etienne prie pour ses bourreaux, tandis que nous maudissons dans le fond de notre cœur ceux qui marquent la moindre opposition à notre volonté. Mais remontons à notre plus parfait modèle, jetons les yeux sur notre divin Maître. Toute sa vie et jusqu'à ses derniers instants ne nous forment-ils pas à la patience envers les autres hommes? Son sang, qu'il a répandu pour chacun de nous, malgré les offenses de tant de chrétiens qui le trahissent tous les jours, ne nous dicte-il pas avec assez de force la conduite que nous devons tenir envers nos frères? N'est-ce pas, comme le remarque saint Chrysostome, une chose ridicule et indigne d'un chrétien de ne pas pouvoir supporter la moindre parole, après que Jésus-Christ a enduré pour lui tant de maux et d'indignités? *Nonne perabsurdum et indignum est, si Christus propter te tot indigna sustinuit, tu ne verba quidem sæpe perpeti possis?* (Hom. 82, *in Joan.* XVIII.)

Vous avez de la charité, mes frères, ou du moins vous vous flattez d'en avoir; mais en quoi donc la faites-vous consister? Est-ce dans cette attention continuelle à relever jusqu'aux plus petites fautes que l'on commet contre vous? Pour moi, je vous l'avouerai, je n'y vois qu'une fausse délicatesse dont l'orgueil est le principe. Vous avez de la charité, et vous regarderiez avec raison comme une marque de réprobation de n'en avoir pas. Mais où est-elle donc, je vous prie? Se trouve-t-elle à éclater sans cesse en reproches, à nourrir chaque jour vos mécontentements personnels par de nouvelles accusations et de nouvelles plaintes, à n'envisager que sous le jour le plus odieux tout ce qui ne s'accorde pas avec vos penchants et vos vues, à ne rien permettre, à ne rien passer à la fragilité humaine? Vous avez de la charité ! Sont-ce vos aumônes ou quelques bonnes œuvres à peu près semblables qui vous le font penser? Ah ! l'aumône la plus agréable au Seigneur, c'est la miséricorde dont on use envers ses frères. Vous avez de la charité ! Vous vous trompez, mes frères, vous vous trompez dès que vous n'êtes pas indulgents. Non, Seigneur, non, ne permettez pas que nous nous abusions ainsi nous-mêmes, et que nous oubliions que la première loi de la charité est de porter le fardeau les uns des autres.

Entrons donc, mes frères, dans les dispositions où l'Apôtre veut que nous soyons. *Prenez*, nous dit-il, *comme des élus du Seigneur et des bien-aimés, prenez des entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience. Supportez-vous mutuellement, chacun remettant à son frère les sujets de plaintes qu'il pourrait avoir contre lui. En un mot, faites régner dans vos cœurs cette charité sincère qui est le lien de la perfection : « Super omnia charitatem habete, quod est vinculum perfectionis.»* (*Coloss.*, III, 12-14.) Celui qui ne sait rien supporter de la part de ses frères, ne les aime pas; et, comme l'Ecriture nous l'enseigne, *celui qui ne les aime pas, n'aime point Dieu.* (*I Joan.*, IV, 20.)

La charité ne saurait être le motif de notre indulgence qu'elle n'en devienne en même temps la règle, c'est-à-dire qu'elle doit, par une suite nécessaire, la rendre

généreuse et persévérante, de manière que nous ne cherchions pas à nous consoler de nos afflictions et de nos peines en les exposant, non à Dieu seul, qui est la vraie source de toute consolation, ou à ceux qui tiennent à notre égard sa place sur la terre, mais à quiconque est prêt à nous entendre, en flétrissant par ses récits, qu'empoisonne notre prévention secrète ou notre malignité, la réputation de ceux dont les défauts ou la conduite nous sont à charge, et en nous dédommageant ainsi de l'effort que nous sommes obligés de nous faire pour ne pas nous porter à des excès dont nous craindrions les suites pour nous-mêmes, de manière encore que nous ne disions pas : Je souffrirais bien telle ou telle chose, mais je ne saurais en souffrir telle autre ; j'ai pu soutenir cet affront une première fois, mais réitéré, je ne le soutiendrai jamais. Je supporterais bien cela, si cela me venait de telle personne, mais de la part de telle autre personne, cela est plus fort que moi, je ne puis le supporter. Eh ! mes frères, est-ce donc là le langage de la charité? ou n'est-ce pas plutôt celui de l'amour-propre? La charité connaît-elle ces exceptions et ces réserves? et si c'est pour Dieu que nous agissons, et par une véritable tendresse pour les hommes, devons-nous faire ces distinctions odieuses entre les offenses ou les personnes?

Ah ! mes frères, Dieu voit votre prochain tel qu'il est, et il le souffre; vous paraîtra-t-il donc trop dur d'être obligé de le souffrir? Ce qui excite sa compassion envers vos frères ne peut-il mériter la vôtre? Quels que soient leurs défauts et leurs vices, souvenez-vous qu'ils trouvent un asile dans les entrailles de la miséricorde du Sauveur, et que vous ne pouvez pénétrer jusqu'à eux pour les accabler de vos rigueurs sans percer des mêmes traits ce cœur sacré qui les renferme tous, et qui s'est montré si tendre et si indulgent pour vous-mêmes.

Mais, vous me direz peut-être, mes frères, comment peut-on supporter ces hommes qui ne se prêtent en aucune manière, ces hommes qui ne supportent rien? Hé quoi ! avons-nous déjà oublié que l'indulgence dont nous userons envers eux sera le plus sûr moyen de leur en inspirer? Que la contradiction, qu'une opposition formelle, ne peuvent que les aigrir et les révolter, tandis que la condescendance et les ménagements les gagnent et les ramènent? Que, dans un pareil combat, celui qui cède est presque toujours sûr de vaincre, et que rien n'est plus glorieux que la victoire qu'on acquiert par la douceur et par la patience?

C'est ainsi que David savait calmer, par les accords les plus touchants, la jalouse fureur de Saül, et qu'il n'opposait aux traits de sa haine et de son courroux que sa générosité, sa douceur et ses égards. C'est ainsi que Jacob soumis parvint à dompter l'orgueil et la férocité d'Ésaü.

Au reste, je parle ici d'une indulgence qui ait la charité pour principe et pour mesure. Or, la charité se règle-t-elle sur la conduite que les autres hommes tiennent à notre égard? Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, si vous ne faites du bien qu'à ceux qui vous en font, si vous ne prévenez, si vous ne supportez que ceux de qui vous attendez quelque retour, quel mérite aurez-vous? (*Matth.*, V, 46.) les païens et les pécheurs font la même chose. Mais si vous aimez ceux qui vous haïssent, si vous souffrez tout de la part de ceux qui ne veulent rien souffrir, si vous êtes indulgents, si vous êtes bons envers ceux qui ne le sont pas, et qui, malgré tous les soins que vous prenez pour les fléchir et les toucher, se portent toujours aux mêmes excès, ah ! c'est alors que votre récompense sera grande, et que, comme le dit Jésus-Christ, vous serez les enfants du Très-Haut, qui est bon et miséricordieux envers les ingrats et les méchants. C'est alors que vous pourrez vous rendre en quelque sorte témoignage à vous-mêmes que vous êtes animés de cette charité avec laquelle tout est supportable. Car, c'est en effet sous ces traits que l'Apôtre des nations nous la dépeint : *La charité est douce et patiente; elle souffre tout, elle supporte tout, elle ne se lasse jamais : « Charitas patiens et benigna est : omnia suffert, omnia sustinet, nunquam excidit.»* (*I Cor.*, XIII, 4-8.)

Ajoutons que la charité ne se forme point de vains prétextes, et qu'elle n'élude pas l'obligation d'être miséricordieux et patient envers les autres hommes, par la rupture, par la fuite ou par d'autres expédients à peu près semblables. Car est-ce-là, je vous le demande, agir par l'esprit de Dieu, ou par l'impression d'une sensibilité portée à l'excès, et qui ne veut absolument se gêner en rien? J'avoue cependant que la charité doit se prescrire à elle-même, dans l'exercice des vertus qu'elle nous commande, de certaines bornes au delà desquelles son zèle ne serait plus éclairé par la prudence. Il est sans doute des circonstances où il vaut mieux se séparer entièrement que de s'exposer aux plus grands malheurs. Mais prenons garde que ce ne soit notre impatience qui nous fasse regarder ces circonstances comme présentes, et cette séparation comme nécessaire.

Agar, ne pouvant plus supporter de la part de Sara des traitements qui lui paraissent trop rigoureux, sort de la maison d'Abraham, et forme le dessein de s'éloigner pour toujours; mais l'ange du Seigneur se montre à elle, et lui ordonne de retourner vers celle dont elle fuit la colère, de s'humilier en sa présence, et de la fléchir par ces marques de soumission et de déférence : *Revertere ad dominam tuam, et humiliare sub manu illius.* (*Gen.*, XVI, 9.) C'est-là, chrétiens, ce que Dieu semble nous dire à nous-mêmes dans une infinité d'occasions où nous ne voyons d'autre ressource que la fuite et le divorce : *revertere;* retournez et humiliez-vous, ou, s'il en est temps en-

core, prévenez cet éloignement, cette séparation que vous méditez; prévenez-la, dis-je, par vos complaisances et par vos larmes; prévenez-la par une attention continuelle sur vous-mêmes, afin qu'il ne vous échappe aucun geste, aucune parole qui marque votre mécontentement, et qui renouvelle ou qui perpétue les disputes et les plaintes. Pliez votre caractère et votre humeur à tout ce que l'on exige de vous, lorsque vous pouvez le faire sans crime; et quand il serait vrai que vous ne vous seriez pas attiré, comme Agar, les persécutions domestiques et les afflictions secrètes que vous éprouvez chaque jour, abaissez-vous devant celui qui vous afflige, surtout s'il est revêtu à votre égard d'une autorité que vous devez respecter. Humiliez-vous sous sa main, comme si elle n'était que l'instrument dont Dieu se sert pour vous éprouver par les souffrances : *Humiliare sub manu illius.*

N'opposez comme eux à l'égard de tous les hommes, s'il est possible, que la douceur à leur colère, l'humilité à l'orgueil de leurs paroles, la prière à leurs injustices, le silence à leurs outrages, la fermeté de votre foi à leurs erreurs, la modération de votre conduite à leur violence et à leurs emportements. Au lieu de suivre leur exemple, montrez vous leurs frères par votre bonté, par votre constance à les supporter. Devenez les imitateurs de Jésus-Christ, en combattant à l'envi à qui souffrira le plus d'injures, le plus d'humiliations et de mépris. C'est ainsi que nous instruit un ancien Père de l'Eglise (saint Ignace), et un des premiers disciples des apôtres, duquel je n'ai fait presque que rapporter ici les paroles. Mais si ces maximes vous paraissent trop dures, si vous trouvez qu'il vous coûterait trop d'agir ainsi envers les hommes, ah! mes frères, avouez que vous n'avez pas pour eux cette charité qui triomphe de tout, qui surmonte tous les obstacles, qui, selon l'expression de Salomon, est forte comme la mort : *Fortis est ut mors dilectio.* (*Cant.*, VIII, 6.)

Ajoutons enfin, pour ne rien laisser à désirer sur une matière si importante, et pour prévenir l'abus qu'on ne fait que trop aisément des vérités les plus nécessaires, qu'il y a aussi des occasions ou l'indulgence n'est que faiblesse loin d'être une vertu; et cela arrive pour l'ordinaire lorsqu'elle fait plus de tort à ceux pour lesquels nous l'avons, ou qui en sont les témoins, qu'elle ne leur devient réellement utile. Cette sorte d'indulgence est produite ou par une tendresse aveugle, telle qu'est celle de bien des mères qui s'aiment elles-mêmes d'un amour déréglé dans leurs enfants, ou par une nonchalance molle et efféminée à laquelle il coûterait trop de réprimer dans son principe ce qu'elle sera ensuite obligée de punir avec la plus grande rigueur, ou par une condescendance lâche et criminelle qui ferme les yeux sur le mal, qui le tolère quand elle pourrait l'empêcher, ou par une mauvaise honte dont on devrait tarir la source, en cessant de faire les mêmes choses qu'on est obligé de condamner hautement dans les autres, et qu'on n'ose y reprendre par la raison même qu'on est le premier à les faire. Non, ce n'est point d'une pareille indulgence que la charité est le principe; ce n'est pas de cette fausse tolérance qui tantôt naît de faiblesse et tantôt d'impiété, tolérance également funeste, qu'on exige et dont on se pique aujourd'hui dans le monde, où le vrai zèle n'est dépeint que sous les titres odieux de sévérité outrée, de superstition et de fanatisme; mais c'est uniquement de cette indulgence qui, sans se rendre favorable au vice et à l'erreur, les supporte patiemment lorsqu'il le faut, et dans un esprit d'union qui ne cherche que la gloire de Dieu et le salut des hommes. Voilà l'indulgence à laquelle nous sommes tous obligés, celle qui fait la gloire des familles en écartant les mauvais rapports qui servent de scandale aux étrangers, et qui augmentent encore l'aigreur et la division entre les proches.

Ah! faut-il donc, ô mon Dieu! que nous voyions le frère armé contre le frère, l'époux contre l'épouse, le père contre son fils, les enfants contre leur mère; et pourquoi, Seigneur! si ce n'est parce qu'ils refusent d'observer dans toute son étendue l'aimable loi que vous leur avez imposée de se supporter les uns les autres.

Qu'une famille est malheureuse lorsque cet esprit de support n'y règne pas! Agitée au dedans, elle y éprouve tous les maux qu'enfante la discorde. Faible et méprisée au dehors, elle perd les avantages qu'elle aurait retirés de l'union de tous ses membres, ainsi que du respect et de l'estime des autres hommes. Jésus-Christ semble mettre son sort en parallèle avec celui d'une ville désolée par des troubles intérieurs, par des factions qui la déchirent, avec celui d'un état dont les différents ordres, au lieu de se soutenir mutuellement et de tendre par un commun effort vers le bien général, se diviseraient entre eux, se détruiraient l'un par l'autre, armeraient pour leur querelle particulière citoyens contre citoyens, et, devenus le jouet d'une nation étrangère, seraient enfin la victime de qui chercherait à les opprimer, ou subiraient le joug honteux de qui voudrait les asservir : *Omne regnum divisum contra se desolabitur, et omnis civitas, vel domus contra se non stabit.* (*Matth.*, XII, 25.)

Non, mes frères, point d'union, et par conséquent point de repos, point d'avantage solide et durable pour toute société où l'esprit d'indulgence et de support ne se rencontre pas. Mais que la charité prenne la place de l'amour-propre, d'une délicatesse mal entendue, d'une sensibilité à l'excès, et tout rentrera dans l'ordre. Le fils se rapprochera de son père, et le père pardonnera à son fils; l'épouse reprendra un nouvel empire sur le cœur de son époux, l'ami se réunira à son ami pour ne s'en séparer

jamais, le serviteur rentrera en grâce avec son maître, et la joie succédera aux larmes, la confiance réciproque à la contrainte, les témoignages d'estime et de bienveillance aux outrages et au mépris. Nous nous écrierons avec le Roi-Prophète : *Qu'il est heureux et qu'il est doux pour des frères d'habiter ensemble ! «Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!»* (*Psal.* CXXXII, 1.)

Que la charité a de force et de pouvoir sur un cœur qui en est pénétré! ce que l'amour-propre ne voit qu'avec indignation et avec colère, elle nous le fait regarder d'un œil de compassion et de clémence. Tandis que l'un condamne et s'irrite, l'autre excuse ou adoucit ce qu'elle ne peut justifier; celui-là n'aperçoit que des circonstances qui aggravent, souvent même il se fait des monstres pour les combattre; celle-ci, au contraire, envisage toujours le côté le plus favorable, elle se juge elle-même avant de condamner les autres ; et si elle ne peut excuser en eux ni l'action ni le principe qui l'a fait entreprendre, elle se rejette sur cette fragilité qui est une suite de la nature humaine, sur la fougue de la jeunesse, sur les infirmités de l'âge, sur des dispositions naturelles et difficiles à vaincre, sur ces illusions qui ne se rencontrent que trop souvent dans un cœur droit, sur mille autres causes qui peuvent suffire pour rendre les hommes bien moins coupables qu'ils ne le paraissent, et qui exigent de notre part une pitié tendre plutôt qu'un zèle amer. Aimons donc comme nous devons aimer, et nous saurons dès lors combien et à quel égard nous devons-nous livrer à cet esprit de support et d'indulgence.

Mais il me reste un dernier motif à vous offrir, c'est le besoin que nous avons que Dieu use de miséricorde envers nous, et c'est aussi ce que je vais vous exposer en peu de mots dans ma troisième partie.

TROISIÈME RÉFLEXION.

De toutes les manières dont Dieu peut se montrer miséricordieux à notre égard, il en est deux qui entrent le plus naturellement dans les desseins de sa sagesse, de sa justice et de sa bonté : la première est de nous offrir ici-bas une source d'épreuves qui puissent nous rappeler à lui, et qui deviennent pour nous un moyen facile d'expier nos fautes; or, quel moyen plus à la portée de tous les hommes, que le support des défauts d'autrui ! La seconde est d'adoucir la rigueur de ses jugements dans le siècle à venir, en ayant égard à la conduite que nous aurons tenue nous-mêmes envers nos semblables; et quelle conduite plus propre à nous le rendre favorable que celle par laquelle nous nous serons montrés indulgents !

Il n'est point d'homme qui, comme ce serviteur dont parle l'Evangile, ne se trouve chargé d'une dette considérable, et c'est à Dieu qu'il en est redevable. Combien de faveurs n'en a-t-il pas reçues ! combien de grâces qu'il n'a pas su mettre à profit ! combien de talents qu'il a enfouis ! que d'infidélités journalières qui devaient nous faire crier sans cesse : Seigneur, usez de patience envers moi, et je vous rendrai tout ce que je vous dois. Mais comment pouvons-nous demander à Dieu qu'il soit patient à notre égard, lorsque nous ne voulons pas l'être à l'égard des autres? N'est-ce pas nous contredire visiblement? quelle plus grande marque de miséricorde et de patience Dieu peut-il nous donner que lorsqu'il permet que nous éprouvions des dégoûts, des afflictions, de la mauvaise humeur, des contrariétés de la part des autres hommes, puisque c'est-là ce qui peut servir à expier nos offenses, à nous purifier, à nous obtenir des grâces plus abondantes et de nouveaux secours pour notre salut; et cependant nous ne voulons rien souffrir, nous ne voulons rien qui nous gêne; nous consentons à être les disciples de Jésus-Christ, et nous ne voulons pas porter les croix qu'il nous présente ; nous voulons qu'il ait pitié de nous, et nous ne voulons pas imiter sa miséricorde, sa patience et sa douceur.

Si tout était en paix autour de nous, et que nous n'eussions aucune violence à nous faire pour conserver l'union et la concorde avec ceux qui nous environnent, s'ils mettaient tous leurs soins à nous plaire, s'ils prévenaient d'eux-mêmes tous nos désirs, si la société n'était pour nous qu'une source féconde d'agréments et de douceurs, quelles voies d'expiation et de pénitence Dieu nous ménagerait-il, et quels mérites aurions-nous?

Mais je dis plus encore, puisque les dettes que nous contractons envers Dieu sont innombrables, que malgré nos soins elles se multiplient peut-être à chaque instant, et que nous ne savons pas si notre vie pourra suffire à les acquitter pleinement, nous devons désirer que la miséricorde du Seigneur s'étende jusqu'à nous remettre un jour celles auxquelles nous aurions encore à satisfaire, c'est-à-dire, en un mot, et pour parler le langage du Roi-Prophète, qu'il n'entre pas avec nous dans un compte trop exact, et qu'il n'observe pas nos iniquités dans toute la rigueur de sa justice. (*Psal.* CII, 12.)

Tel est sans doute, mes frères, l'objet des vœux que nous formons en sa présence ; et cependant qu'arrive-t-il du peu d'indulgence et de support que nous avons les uns pour les autres? Ah ! c'est que nous nous ôtons tout sujet d'espérer que nos vœux soient exaucés. L'Ecriture nous apprend que la même mesure dont nous nous serons servis à l'égard de nos semblables, sera celle dont Dieu se servira par rapport à nous, et qu'il réserve un jugement sans miséricorde à celui qui n'aura pas été miséricordieux. (*Matth.*, VII, 2.)

Hélas! nous nous condamnons nous-mêmes tous les jours en adressant à Dieu ces belles paroles de la formule que Jésus-Christ

nous a laissée : *Seigneur, remettez-nous ce que nous vous devons comme nous remettons aux autres ce qu'ils nous doivent : « Dimitte nobis sicut et nos dimittimus.»* (*Luc.*, XI, 4.)

Dites-moi, chrétiens, comment osons-nous faire à Dieu cette prière, si nous pensons sérieusement au sens qu'elle renferme? N'est-ce pas lui dire : Seigneur, je ne vous demande de l'indulgence pour moi qu'autant que j'en aurai montré pour les autres; si vous voyez que j'use de miséricorde envers eux, que je n'exige pas à la rigueur toutes les attentions, toutes les déférences, tous les soins qu'ils me doivent, que je souffre patiemment leurs défauts et jusqu'à leurs excès, lorsque par là je ne les favorise en aucune manière, ah! daignez, ô mon Dieu! user de la même miséricorde envers moi, ayez les mêmes égards pour ma faiblesse, supportez avec la même patience les suites funestes de ma fragilité : *Dimitte nobis sicut et nos dimittimus.*

Mais, aveugles et insensés que nous sommes, si nous ne remplissons pas les devoirs que Dieu nous impose et que nous paraissons nous imposer à nous-mêmes, que pouvons-nous attendre de la justice divine, sinon qu'elle nous traite un jour avec aussi peu d'indulgence que nous en aurons fait paraître pour nos semblables? Méchants serviteurs, nous dira Jésus-Christ, en nous appliquant alors la parabole de son Evangile, je me serais laissé aisément fléchir par vos prières, je consentirais même à vous remettre toute votre dette; et ne deviez-vous donc pas avoir compassion de celui qui était votre débiteur comme j'avais compassion de vous? *Nonne ergo oportuit et te misereri conservi tui, sicut et ego tui misertus sum...?* (*Matth.*, XVIII, 33.) Mais parce que vous ne vous êtes pas soumis à une condition si naturelle, si juste, et que vous deviez supposer nécessairement, je vais user envers vous de tous mes droits; dénués de cette charité sans laquelle on ne peut entrer dans mon royaume, vous n'offrez à mes yeux qu'un caractère de réprobation. Eloignez-vous, maudits, et subissez toutes les peines qui vous sont dues : *Et iratus tradidit eum tortoribus quoadusque redderet universum debitum.* (*Ibid.*, 34.)

Ainsi, hommes durs et inflexibles, si vous ne changez de caractère, si vous ne quittez cette humeur difficile, impatiente et chagrine, toujours prête à se soulever, toujours prompte à censurer, à blâmer et à reprendre, toujours éloignée de toute voie de conciliation, de toute espèce d'accommodement, de condescendance et d'égards; si vous ne travaillez à vous revêtir de ce divin agneau qui s'immole tous les jours sur ces autels, n'attendez plus rien de ses grâces et de ses mérites; désormais son sang ne coule plus pour vous, le tribunal de la pénitence ne doit plus avoir pour vous rien de consolant, il n'en doit partir à votre égard de la bouche des ministres éclairés que des anathèmes et des foudres. Quoi, ingrats! tant de péchés que vous avez commis, et que depuis long-temps vous expieriez par des flammes dévorantes, si Dieu ne vous eût soutenus, attendus, supportés avec patience, vous voulez qu'il ne cesse de les voir d'un œil de compassion et de bonté, et vous refusez de voir ainsi les défauts et les faiblesses de vos frères? Vous vous flattez que Dieu vous remettra mille talents, et vous ne voulez pas, par un esprit de support et de douceur, en remettre un seul à ceux avec lesquels la société, l'amitié, le sang, et plus encore, la charité chrétienne, devraient vous unir si étroitement. Allez, impitoyables, ne priez plus, votre prière elle-même forme l'arrêt de votre condamnation, retirez-vous de l'autel. De quel front y porteriez-vous un cœur inaccessible à la compassion, à l'humanité, et qui ne connaît d'autre sensibilité que celle qu'y forme l'amour déréglé de vous-mêmes? Quel sacrifice agréable au Seigneur y offririez-vous, si vous n'y offrez pas celui de l'indulgence et de la charité?

Ah! mes frères, apprenons aujourd'hui à mieux connaître nos véritables intérêts, à mieux profiter de nos avantages, en ne faisant paraître à l'avenir, que de la bonté, de la modération et de la douceur envers ceux mêmes de qui nous croirions avoir le sujet le plus légitime de nous plaindre; car, je le répète avec les livres saints, point de miséricorde pour celui qui n'en aura point fait. Dans ce jour terrible où nous paraîtrons tous devant notre souverain Juge, que ceux qui n'auront point usé d'indulgence ne s'en promettent aucune. Mais, au contraire, soyez doux, pacifiques, prêtez-vous sagement aux faiblesses, des hommes; sévères pour vous seuls, excusez leur fragilité, supportez avec charité leurs défauts, rendez le bien pour le mal, pardonnez sans vous lasser jamais, et, selon la promesse de Jésus-Christ, soyez sûrs du pardon pour vous-mêmes.*

Quelle miséricorde, ô mon Dieu! Vous nous rendez, pour ainsi parler, les dépositaires de votre grâce et les arbitres de notre salut. Vous faites dépendre en quelque sorte la sévérité ou la douceur de vos jugements à notre égard, de notre charité, de notre indulgence envers nos frères. Vous nous dites même que vous préférez de notre part la miséricorde au sacrifice, pour nous apprendre que vous le regardez comme une partie essentielle de votre culte et comme une des plus grandes marques de la soumission et de l'amour que nous avons pour vous. C'en est donc fait, ô mon Dieu! je ne veux plus suivre dans toute ma conduite que cet esprit de conciliation, de douceur, de patience et de bonheur qui honore en vous le Dieu de paix et de charité, qui couvre la multitude de nos péchés, et qui ne fait de tous les vrais disciples de Jésus-Christ qu'un même esprit et qu'un même cœur, qu'une même foi, qu'un même baptême et qu'une même espérance de parvenir à cette gloire éternelle

qui sera leur récompense, et que je vous souhaite.

SERMON X.

Pour le vendredi de la troisième semaine de Carême.

SUR LA GRACE.

Si scires donum Dei. (*Joan.*, IV, 10.)

Si vous connaissiez le don de Dieu.....

Source déplorable de nos égarements! obstacle le plus grand que nous puissions apporter à notre retour! le don de Dieu, le don par excellence, le don de sa grâce, nous ne le connaissons pas, et de là vient que nous le prisons si peu, que nous en usons si mal.

Quelle est donc importante, la leçon que Jésus-Christ faisait à la Samaritaine, et qu'il nous fait à nous-mêmes dans l'Evangile de ce jour! Rien n'en développe mieux le sens, rien n'est plus propre à nous faire connaître tout le prix de la grâce, sa nature, ses caractères, ses effets, que la démarche du Sauveur envers la femme pécheresse, qu'il travaille à éclairer et à convertir; rien aussi ne peut mieux nous instruire, de la manière dont nous devons répondre à la grâce, que l'exemple de cette femme qui prête l'oreille, et cède enfin à la voix de son Dieu.

Arrêtons-nous à ces fruits précieux que nous devons retirer de notre Evangile; apprenons-y de Jésus-Christ même tout ce que fait la grâce pour vaincre notre résistance. C'est le sujet de ma première partie. Apprenons de la Samaritaine ce que nous devons faire pour correspondre à la grâce. C'est le sujet de la seconde.

Quel cœur serait assez dur, quelle âme serait assez peu sensible pour n'être pas touchée de nouveaux traits de bonté et d'amour que le sujet nous offre de la part d'un Dieu fait homme? Puissent-ils achever en nous ce que lui-même y aura commencé, et ce que la doctrine de l'Ecriture sainte et de l'Eglise nous apprend sur la grâce. Puissions-nous le mettre ici en pratique, en exemple et en sentiments. Demandons-le à Dieu, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les voies ordinaires que suit la grâce pour triompher de notre résistance, ses opérations secrètes et ses progrès dans nos âmes, n'ont été marqués nulle part d'une manière plus sensible que dans la conversion de la Samaritaine; dans les Paul, les Madeleine, les Augustin, la grâce se montre peut-être avec une force et un éclat qui surprennent et imposent davantage; mais dans la femme de Samarie, elle s'annonce avec plus de douceur et de charme, et a je ne sais quoi de plus propre à nous faire sentir tout son prix, par la conduite aimable et touchante du Dieu qui nous la donne.

Que fait Jésus-Christ à l'égard de la Samaritaine? Il la prévient, il l'attend et la ménage successivement et par degrés, il en triomphe; et voilà ce qu'il fait tous les jours par sa grâce, pour opérer la conversion des pécheurs.

Premièrement, il les prévient. *Jésus vint en une ville de Samarie, près de l'héritage que Jacob donna à son fils Joseph. Or, il y avait là un puits qu'on appelait la fontaine de Jacob, et Jésus étant fatigué du chemin, s'assit sur cette fontaine.* (*Joan.*, IV, 5, 6.)

Que vient donc faire Jésus-Christ dans cette ville de Samarie, où l'on est, ce semble, si peu disposé à le recevoir, et où il ne va trouver que des superstitions et des crimes? que vient-il chercher? une âme juste et fidèle, échappée à la contagion universelle, au torrent des mauvais exemples? non, une pécheresse. Mais l'a-t-elle du moins invité, l'a-t-elle appelé par ses gémissements et ses larmes, vit-elle dans l'attente de sa venue? Non, ses désirs mêmes, si elle eût été capable d'en former, eussent déjà été un premier effet de sa grâce; mais, bien loin de là, elle ne le connaît point, elle ne pense point à lui demander ses dons. Quand elle le connaîtrait, elle fait tout ce qu'il faut pour le contraindre à les lui refuser, s'il n'était que juste ou qu'il fût moins bon.

C'est cependant cette femme qu'il recherche, qu'il prévient, et avec quel empressement et par combien de soins et de travaux! Il a fait, pour venir jusqu'à elle, un long trajet, une route difficile et pénible. Il arrive à la sixième heure du jour, lorsque le soleil est au milieu de sa course et darde plus vivement ses rayons brûlants. Epuisé de forces, lui qui s'est volontairement assujetti à notre faiblesse, dévoré par la soif, tout couvert de sueur et de poussière, lassé, fatigué du chemin, oubliant tous les besoins de la vie, il s'assied sur le puits de Jacob.

O image la plus touchante de la bonté, de l'amour prévenant d'un Dieu Sauveur! Dans cet état, c'est le Rédempteur des hommes, c'est un homme Dieu que j'aperçois. Pécheurs, qui que vous soyez, tel est celui qui vous recherche, et c'est ainsi qu'il vous aime encore et qu'il vous prévient; il vous recherche, et avez-vous du moins mérité, dans son principe, tout ce qu'il fait pour vous? Non, ce ne serait plus une grâce. Ah! disons mieux, vous n'avez fait jusqu'ici que l'oublier ou le déshonorer : il vous recherche, tout infidèles, tout ingrats, tout indignes que vous êtes de son secours et de ses faveurs. Il vous prévient, car enfin que pourriez-vous sans lui? Etes-vous capables de former sans sa grâce la moindre démarche, le moindre désir, la moindre pensée de conversion et de retour? La plus faible lumière, le plus léger sentiment, un commencement de foi, une lueur d'espérance, le moindre bien dans quelque genre que ce soit, pourriez-vous l'avoir de vous-mêmes? Il vous prévient, il vous attaque; prévenus depuis le moment de votre nais-

sance, dans tout le cours de votre vie, que de secours, que de grâces pour vous attirer et vous toucher! que de faveurs spéciales, que de moyens de salut, que de voies dont il s'est servi pour vous appeler à lui! Il a épuisé sur vous tous les traits de sa miséricorde, il s'est en quelque sorte lassé, fatigué à vous poursuivre, et jusqu'ici vous lui avez échappé, vous avez méprisé ses empressements, vous avez rendu inutiles tous ses soins, vous avez bravé sa clémence et fait outrage à son amour. Cependant ce n'est pas un homme qui vous prévient, ce n'est pas un roi de la terre, c'est le plus grand, le plus parfait, le plus aimable de tous les êtres, c'est votre Dieu. S'il vous prévient, ce n'est pas qu'il ait besoin de vous, ni que vous puissiez rien ajouter à son bonheur; c'est pour vous, c'est uniquement pour vous qu'il vous recherche, et parce qu'il veut vous rendre heureux.

Ah! pourriez-vous bien le fuir et lui échapper encore? Non content de vous prévenir, il vous attend. Que fait Jésus-Christ assis sur cette fontaine? *Fatigatus ex itinere sedebat.* Il attend la femme de Samarie; quelque criminelle qu'elle soit à ses yeux, quelque habitude qu'elle ait contractée, quelque endurcie qu'elle paraisse dans le crime, il ne se rebute pas, il patiente, il use à son égard de ces lenteurs adorables qui suspendent les effets de sa justice et laissent encore quelque espoir, quelques moyens de retour au pécheur; il lui prépare une occasion favorable, et lui tend, si je puis parler ainsi, un piége salutaire; il sait que cette femme doit bientôt venir puiser de l'eau au puits de Jacob, et c'est là qu'il a résolu de l'attendre; c'est là le lieu qu'il choisit pour combattre plus sûrement sa résistance à la grâce, et la circonstance heureuse qu'il ménage pour en triompher.

Telle est, mes frères, la patience dont Dieu use à votre égard : il vous attend. Hélas! c'est depuis bien longtemps peut-être; peut-être vos crimes se sont-ils multipliés à l'infini; peut-être, par des rechutes continuelles, l'habitude est-elle invétérée et a-t-elle pris sur vous tant d'empire qu'il vous paraît comme impossible de la vaincre. Quoi qu'il en soit, Jésus-Christ vous attend : vous êtes le prix de son sang et de son amour; il veut encore vous sauver. Sous l'empire de ce Dieu si miséricordieux et si bon, ce n'est pas son secours qui vous manque; ce n'est pas de lui que vous avez droit de vous plaindre, c'est de vous-mêmes, du peu de constance de vos résolutions et de la faiblesse de vos combats et de vos efforts. La pénitence vous coûte, et plutôt que de l'entreprendre sérieusement, vous aimez mieux différer, vous rassurer ou perdre tout espoir, et le regarder comme trop difficile. Cependant, c'est pour que vous le fassiez qu'il dissimule depuis si longtemps vos infidélités : *Dissimulat peccata propter pœnitentiam* (*Sap.*, II, 24). Il dissimule; mais prenez garde, ce n'est pas par indifférence pour vos crimes, c'est par compassion pour le coupable; il ne dissimulera pas, il ne vous attendra pas toujours; il y a une mesure de grâce et une mesure de péchés : voulez-vous la combler par l'abus constant de la patience de votre Dieu? Voulez-vous amasser pour l'avenir des trésors de colère? Après qu'il a signalé sur vous sa miséricorde, il signalera bientôt sa justice. Dieu est patient, dit saint Augustin, parce qu'il est éternel : *Patiens est quia sempiternus*, et que si, dans le temps, vous ne voulez point mettre à profit sa clémence, il saura bien dans l'éternité reprendre ses droits et punir vos offenses.

Ah! tandis qu'il en est temps encore, répondez à ses desseins sur vous, et soyez sensibles à son amour. Il vous attend, et de quelle douceur, de quels ménagements sa grâce n'use-t-elle pas pour vous rappeler à lui? Jugez-en par comparaison avec sa conduite envers la femme pécheresse de notre Evangile.

L'heure enfin, cette heure si désirée du Sauveur, si précieuse pour elle, est arrivée; elle vient sans le savoir remplir les vues de Dieu sur elle, vues de paix et de miséricorde qui se manifestent à son égard d'une manière si digne de notre admiration et de toute sa reconnaissance.

Le Sauveur du monde choisit un lieu écarté, loin du bruit et du tumulte; il choisit le temps le plus convenable à son dessein, celui où, séparé lui-même de ses disciples, rien ne pourra interrompre l'entretien si touchant qu'il veut avoir avec elle. Il choisit l'occasion la plus naturelle en apparence, et qui l'oblige le plus sûrement à lui répondre : Donnez-moi à boire, lui dit-il : *Da mihi bibere* (*Joan.*, IV, 10); et comment arrive-t-il, répond en effet cette femme, que vous me demandiez à boire, à moi, qui suis Samaritaine, et que peut-il y avoir de commun entre vous et moi : *Non enim coutuntur Judæi Samaritanis?* (*Ibid.*, 9.) Ah! si vous connaissiez, lui dit Jésus-Christ, le don de Dieu, et quel est celui qui vous demande à boire, vous seriez la première à lui en demander, et il vous donnerait de cette eau vive qui jaillit jusque dans la vie éternelle.

Ici, mes frères, observez avec quel art il excite son attention et sa curiosité, avec quelle douceur il s'insinue, par quel charme secret il attire et persuade! C'est lui qui demande! et il pourrait donner, et il offre un don infiniment plus précieux que celui qu'il sollicite, le don par excellence : *donum Dei* (*Ibid.*, 10); et il parle d'une eau vive qui étanche la soif pour toujours, qui devient une source de biens, une source de bonheur pour l'éternité : *Fons aquæ salientis in vitam æternam.* (*Ibid.*, 14.) La Samaritaine s'étonne, elle interroge, elle dispute, et cependant elle s'instruit, elle s'éclaire, elle commence à prendre des vues toutes nouvelles, et une tout autre idée de celui qui lui parle; des motifs moins puissants, il est vrai, font d'abord impression sur elle; mais Jésus-Christ s'en sert pour son salut, elle se sent intérieurement attirée, elle se sent pressée de demander à son tour cette

eau qui lui est offerte, ce don si précieux, mais dont elle ne fait encore qu'entrevoir tout le prix : *Da mihi aquam, ut non sitiam, neque veniam huc haurire.* (*Ibid.*, 15.) Il faut néanmoins quelque chose de plus pour lui inspirer une confiance entière dans celui qui lui parle, et un désir plus ardent d'obtenir en effet ce qu'elle paraît demander. Jésus-Christ fait naître cette confiance et ce désir; mais arrêtons-nous et insistons sur cette douceur et ces ménagements de la grâce du Sauveur.

Quelle conduite de Dieu à l'égard de nos âmes, et qu'elle est aimable! quelle sage et tendre condescendance! quelles précautions! quels égards pour notre faiblesse! quel respect, si je puis ainsi parler, pour notre liberté! quelle délicatesse et quelle attention à employer les voies les plus unies, les plus propres à se concilier avec elle! quel concours secret! quel heureux accord avec nos penchants mêmes et nos dispositions les plus naturelles! quelle bonté, et pour rapprocher les circonstances les plus favorables, et pour les plier à notre avantage et à notre instruction! que de miséricordes dans notre Dieu, et que de merveilles dans toutes ses démarches par rapport à nous.

Car voilà, mes frères, ce qu'un Dieu si aimable et si bon fait tous les jours pour chacun de vous en particulier. Ce n'est pas assez pour lui de vous prévenir et de vous attendre, il vous suit pas à pas, il vous couvre de ses regards, il vous ménage des occasions simples en apparence, mais infiniment précieuses, et auxquelles souvent il attache l'économie de votre salut et la grâce de votre conversion.

Ici c'est par des revers imprévus, par des contradictions dont votre orgueil s'irrite, par des humiliations dont il s'offense, qu'il vous dispose à faire des réflexions plus sérieuses, à vous mieux connaître et à revenir sincèrement à lui; là c'est du sein même de vos succès et de l'enivrement de vos joies et de vos plaisirs, qu'il prétend faire naître bientôt l'espèce de lassitude, le sentiment secret du néant et du vide des choses humaines, le dégoût salutaire de tous les faux biens qui doit enfin vous ramener à lui. Tantôt c'est par une suite de conseils, d'instructions, d'exemples, qui, venant comme à l'appui les uns des autres, font briller dans votre esprit une lumière plus vive, ouvrent votre cœur à des sentiments plus tendres, qu'il travaille à s'en rendre le maître; tantôt c'est en excitant votre sensibilité par des bienfaits, en la réveillant, en la piquant en quelque sorte par des coups de providence, et quelquefois par une chaîne de merveilles opérées en votre faveur, qu'il veut vous forcer à la reconnaissance. Il s'accommode, il se prête au fond même de votre caractère et de votre humeur; il proportionne à sa vivacité ou à sa lenteur naturelle les secours, les avis, les occasions, les moyens, la trempe d'esprit et de génie des amis ou des guides dont il se sert pour opérer l'ouvrage de votre conversion et vous amener au repentir; pourriez-vous bien résister encore à tant de bonté, à tant d'amour? Se formera-t-il sans cesse entre Dieu et vous un combat de générosité, de clémence, de sollicitations, de ménagements, d'égards de la part de votre Dieu, et d'opposition, d'ingratitude, de révolte de votre part? Dans ce combat si étrange, si attendrissant, si aimable du côté de Dieu, si triste, si déshonorant, si indigne du côté de sa créature, âme infidèle, qui l'emportera enfin de Dieu ou de vous?

Puisse, hélas! servir ici de préjugé favorable et d'heureux présage la victoire que Dieu obtient sur la femme de Samarie! Après l'avoir prévenue, attendue, ménagée avec tant de soins, insensiblement et par degrés, il en triomphe.

Les plus grands obstacles s'opposaient à la conversion de la Samaritaine; du côté de l'esprit, des préjugés dangereux; du côté du cœur, des penchants déréglés, voilà ce que la grâce du Rédempteur avait à surmonter.

Et d'abord, pour préparer son esprit à recevoir sa lumière, il se fait reconnaître pour un envoyé du Seigneur, pour un homme inspiré d'en haut. Il lui dévoile des mystères d'iniquité qu'elle tenait cachés aux yeux de tous les hommes. *Faites venir votre mari*, lui dit-il. *Je n'ai point de mari*, répond cette femme; *il est vrai, car vous en avez eu cinq, et celui que vous avez maintenant n'est pas votre mari.* (*Ibid.*, 17.) A ces premiers traits qui la peignent telle qu'elle est et l'humilient à ses propres yeux, elle est forcée de s'écrier: Je vois, Seigneur, que vous êtes un prophète.

La confiance ainsi établie dans celui qui lui parle, elle s'ouvre à lui sans réserve, elle ne craint pas de lui exposer les doutes que fait naître en elle la variété des opinions sur le culte, et l'espèce de conséquence qu'elle en tire pour se tranquilliser sur ses déréglements. *Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous, vous prétendez que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer.* (*Ibid.*, 20.)

C'est comme si elle lui disait: vous me reprochez tacitement mes désordres; selon vous la religion les condamne; mais cette religion elle-même n'a rien de fixe et de constant. Les sentiments sont si partagés; il est si difficile de savoir à quoi s'en tenir.

Illusion funeste, vain préjugé que se forme si aisément la passion pour se soustraire à la loi, pour se croire tout permis, et pour tout regarder en genre de dogme et de morale comme indifférent.

Mais que lui répond Jésus-Christ pour dissiper les ténèbres volontaires dont elle s'enveloppe? *Vous adorez ce que vous ne connaissez pas: pour nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs.* (*Ibid.*, 22.) Et par là, mes frères, il lui fait entendre ce que nous ne saurions trop vous dire à vous-mêmes, que ce ne sont pas des opinions nouvelles qui doivent balancer

et obscurcir l'ancienne croyance, qu'il faut remonter à la source des lumières ; que la diversité des opinions ne prouve que mieux la nécessité d'une autorité qui vous fixe; qu'il faut donc la chercher où Dieu l'a mise en effet, et ne s'en écarter jamais ; que par cela seul toute contestation cesserait bientôt, et ferait place à la véritable croyance en même temps que nous serions rappelés à l'unité.

Le temps vient, ajoute le Sauveur : *et il est déjà venu, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité; car ce sont là les adorateurs que le Père cherche.* (*Ibid.*, 23.) Dans ce peu de mots, qui sont esprit et vie, Jésus-Christ fait trouver à la Samaritaine la règle immuable qui condamne ses passions déréglées et réprouve ses désordres. Vous vous rejetez, semble-t-il lui dire, sur la variété du culte et des opinions pour excuser votre conduite, mais vous ne pouvez douter que le vrai culte ne soit, avant toutes choses, celui de l'esprit et du cœur; qu'il n'exige le rapport de vos penchants au vrai Dieu une vie chaste et pure, et la réforme de vos mœurs.

Pressée par cette lumière si vive, la Samaritaine comprend la nécessité où elle est de se convertir; mais la passion l'arrête, et quelle passion? celle de toutes la plus commune, la plus funeste, et qui forme le plus grand obstacle au salut; celle qui conduit le plus sûrement à l'aveuglement, à l'endurcissement, à l'impénitence, le vice secret de l'impureté. Elle cherche un nouveau prétexte pour se refuser à la grâce qui l'appelle, et pour remettre à un autre temps une réforme si pénible. *Je sais*, dit-elle, *que le Messie doit venir ; quand il sera venu il nous apprendra toutes choses* (*ibid.*, 25) ; c'est-à-dire, selon la pensée de cette femme, quand le Messie sera venu, je pourrai à loisir m'instruire sur de si grands intérêts, et il sera temps alors d'obéir à sa voix.

Eh bien ! âme infidèle et trop longtemps rebelle à la voix du Sauveur lui-même, admire sa bonté et cède à ses instances; le moment de se rendre est arrivé. Ce Messie dont tu réclames les secours, c'est lui qui daigne t'instruire; oui, *c'est moi-même qui vous parle*, dit Jésus-Christ, c'est moi qui suis le Messie : « *Ego sum qui loquor tecum.* (*Ibid.*, 26.)

A ces mots toute excuse s'évanouit, toute illusion cesse, la vérité brille de tout son éclat, la grâce triomphe, et la Samaritaine s'empresse à lui rendre hommage. Vous avez vu, mes frères, par quels degrés presque insensibles la grâce a triomphé. Vous avez vu quels obstacles on peut y opposer (en nous y opposant tous les jours); vous avez suivi la femme pécheresse dans ses combats, ses délais et ses prétextes pour ne pas se rendre; vous avez suivi Jésus-Christ dans ses efforts, ses progrès et sa victoire : voilà comment la grâce agit tous les jours sur vous-mêmes, comme les lumières deviennent de jour en jour plus pressantes et plus vives, comme les instances de la part de votre Dieu deviennent toujours plus fortes, plus sensibles; comme les remords l'augmentent, comme les motifs de conversion, pris de vos dangers, de vos malheurs, de vos goûts dans la carrière du vice, de la patience du Sauveur à vous attendre, acquièrent sans cesse de nouveaux degrés de force et d'autorité. Jusqu'ici vous n'avez que trop éprouvé par votre faute, qu'on peut résister à la grâce, comme ces Juifs dont parlait saint Etienne, lorsqu'il dit : O hommes incirconcis de cœur, vous avez toujours résisté au Saint-Esprit! Mais enfin, voici le Sauveur qui, dans notre évangile, se fait entendre aujourd'hui d'une manière plus pressante encore, et vous dit également, comme à la femme de Samarie, c'est moi qui vous parle : *Ego sum qui loquor tecum.*

Voudriez-vous encore être sourds à sa voix? N'êtes-vous pas touchés de sa conduite à votre égard, et des opérations de sa grâce pour consommer le grand ouvrage de votre conversion et de votre salut? elle vous a prévenus, cette grâce, elle vous a attendus, elle a usé sans cesse de ménagements par rapport à vous; après tous vos délais, vos excuses et votre résistance, il ne vous reste plus qu'à lui céder, comme la Samaritaine; et dans la conduite de cette femme, malgré ses difficultés et ses combats, je vais vous montrer ce que vous devez faire pour correspondre à la grâce : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Autant ferions-nous injure à la gloire du Très-Haut et à son souverain domaine sur sa créature, si nous méconnaissions la nécessité de sa grâce, sa distribution toute gratuite, son pouvoir, ses opérations secrètes, aimables et touchantes à l'égard de nos âmes, autant serait-il dangereux et funeste pour nous de nous reposer tellement sur la grâce, que nous crussions n'avoir rien à faire de notre côté pour l'obtenir ou pour en profiter. Tout excès en genre de morale est un vice; toute extrémité en genre de dogmes est une erreur, et, de toutes les erreurs, les plus pernicieuses sont celles qui tendent à détruire l'empire du Créateur ou à anéantir en nous la liberté. Dieu veut régner, mais sa gloire est de régner sur des êtres libres, et de les conduire conformément à la nature qu'il leur a donnée. L'homme moral veut être gouverné par la persuasion ou par l'autorité, mais jamais par la contrainte; et la source de ses mérites comme de son bonheur, est de coopérer avec choix à l'action de Dieu sur lui, et non pas d'être forcé.

Aussi Jésus-Christ nous dit-il : *Veillez et priez : « Vigilate et orate.* » (*Matth.* XXVI, 41; *Marc.*, XIII, 33; XIV, 38.) Priez, parce que la grâce, toute puissante qu'elle est, ne fera rien si vous ne travaillez pas avec elle. Aussi l'Apôtre a-t-il renfermé toute la théologie du chrétien sur la grâce, dans ces

deux mots : *La grâce de Dieu avec moi : « Gratia Dei mecum.* » (I *Cor.*, XV, 10.) Aussi saint Augustin nous dit-il avec toute l'Eglise, Dieu qui vous a faits sans vous ne vous justifiera pas sans vous : *Qui fecit te sine te, non justificabit te sine te.* Théologie profonde et sublime, théologie simple et belle, que toutes les contestations sur la manière dont la grâce opère en nous, que tous ces systèmes injurieux que l'Apôtre a confondus d'avance par ce seul mot : O profondeur des desseins de Dieu ! *O altitudo* (*Rom.*, XI, 33) ! que toutes ces vaines disputes nées de l'orgueil et de la curiosité, en nous égarant en mille sens contraires, ne font, hélas ! qu'obscurcir.

Revenons au principe, mes frères; votre salut doit être un ouvrage commun entre Dieu et vous. Il faut que Dieu vous parle, mais il faut aussi que vous l'écoutiez parler; il faut que Dieu vous prépare sa grâce, mais il faut aussi que vous la lui demandiez; il faut que Dieu agisse en vous par sa grâce, mais il faut que vous lui cédiez sans restriction, sans réserve, et c'est là ce que nous apprend, dit-il, la Samaritaine par son exemple, malgré tous ses combats, ses excuses et sa résistance ; elle prête cependant l'oreille à la grâce qui l'invite, elle la sollicite bientôt après par ses prières, elle cède enfin à ses instances, elle lui accorde enfin tout ce qu'elle peut exiger. Faites comme elle, et vous ne vous plaindrez plus que la grâce vous abandonne.

Le Sauveur commence avec la femme de Samarie l'entretien le plus intéressant; il lui parle du don de Dieu, d'une source d'eau vive, d'une eau qui jaillit jusque dans la vie éternelle. Ces objets, si relevés pour une femme tout occupée des objets terrestres, tout éprise jusqu'alors du fol amour des créatures, tout enivrée des faux plaisirs des sens, il les met à sa portée, il est vrai ; il excite en elle le désir de les connaître ; mais de son côté elle ne se refuse pas aux lumières qu'on lui donne ; elle prête une oreille attentive à la voix qui l'instruit et qui l'éclaire ; elle cherche pendant quelque temps, j'en conviens, à éluder ce qu'ils ont de force pour vaincre ses passions; elle conteste, elle se défend, mais elle ne ferme pas tout accès à la grâce qui s'insinue ; elle sait que celui qui lui parle en veut à sa conversion, elle l'écoute; elle suspend les désirs déréglés de son cœur, et par cette attention qu'elle lui donne, elle semble n'attendre que des lumières plus vives pour se rendre.

Ici déjà, bien différents de la Samaritaine, voilà, mes frères, ce que vous refusez tous les jours à la grâce. Je vous ai montré comment elle vous parlait en mille manières, et vous ne daignez pas l'entendre, ou l'entendre du moins avec toute l'attention qu'elle demande ; vous ne cherchez pas seulement à vous distraire ; vous fuyez, par la dissipation la plus constante, ou vous étouffez à force d'agitation et de tumulte, cette voix intérieure qui vous sollicite. Ce sont par exemple des remords qui vous réveillent de l'assoupissement profond où vous êtes; au dehors même ce sont des avis charitables qu'on vous donne ; ces remords vous troublent, vous inquiètent ; vous prenez le parti de vous étourdir et de les faire taire en multipliant vos infidélités ; ces avis vous importunent, et vous fermez la bouche à des amis tendres et sincères, pour ne l'ouvrir qu'à des flatteurs qui vous endorment sur le bord de l'abîme où vous allez tomber. Par ces secours intérieurs ou extérieurs de la grâce, c'est Dieu cependant qui vous parlait, et vous trouvez le funeste secret de le forcer au silence. Déjà peut-être il ne parle plus que rarement, que faiblement; il ne parlera plus bientôt, si toutefois il parle encore. Affreux silence ! triste prélude de la réprobation, si par vos cris redoublés vous ne le forcez à le rompre !

Ah ! si vous connaissiez le don que vous méprisez : *Se scires donum Dei !* si vous daigniez observer que la moindre grâce est le prix du sang d'un Dieu fait homme; que ce sang précieux, il l'a versé pour votre salut; que la grâce la plus légère tient à à une chaîne d'autres grâces nécessaires pour votre sanctification ; qu'un seul anneau de cette chaîne rompu peut suffire pour vous les faire perdre toutes et pour toujours; si vous connaissiez le don de Dieu; si vous vouliez bien faire attention que lui seul peut éteindre la soif qui vous dévore, amortir le feu de vos passions brûlantes, vous procurer la joie et la paix même ici-bas, et combler les désirs de votre cœur : *Non sitiet in æternum ;* si vous daigniez penser sérieusement que c'est un don fait pour vous conduire à la vie bienheureuse, à une éternité de bonheur : *Fons aquæ salientis in vitam æternam ;* si vous considériez enfin, qu'en le méprisant comme vous le faites, vous vous préparez, au contraire, un repentir et des maux éternels, sans doute et sans doute, mes frères, vous seriez plus dociles à la voix qui vous presse, vous ne vous borneriez pas seulement à l'écouter, vous gémiriez, vous prieriez comme la Samaritaine, pour qu'il plaise encore au Seigneur de vous rendre ce don qu'il vous a si souvent offert, et que vous avez tant de fois refusé.

La Samaritaine est frappée de l'excellence de ce don, que le Sauveur lui fait envisager comme le fruit de sa prière. *Si scires, petisses ab eo, et dedisset tibi.* Remplie du désir de le posséder, elle met en usage le moyen que Jésus-Christ lui présente pour l'obtenir ; elle demande, elle prie : *Domine, da mihi hanc aquam,* et c'est alors que la grâce devient en effet plus sensible et la lumière plus vive; c'est alors que Jésus-Christ prépare cette femme à la connaissance de sa mission divine, et la force déjà, par les choses qu'il lui révèle, d'avouer qu'il est un prophète : *Domine, video quia propheta es tu.* Effet admirable de sa prière,

qui, par une suite de conséquences liées étroitement l'une à l'autre, la conduit insensiblement à toutes les lumières, à toutes les grâces qui devaient opérer sa conversion, d'où l'on peut conclure avec un juste fondement, que si elle n'eût point demandé, si elle n'eût point prié, c'en était fait de son salut, la grâce s'éteignait en elle; Jésus-Christ se taisait, et elle était perdue pour toujours.

Oh! mes frères! votre salut tient à un moyen si facile, et vous ne l'employez pas! vous n'avez pas la grâce, dites-vous, et vous ne la demandez pas! vous n'avez pas la grâce, je le veux; vous n'avez pas encore cette grâce vive et pénétrante qui doit dissiper tous vos vains prétextes, comme la parole de Jésus-Christ dissipa enfin ceux qu'opposait la Samaritaine; vous n'avez pas cette grâce forte et puissante qui doit triompher d'une habitude aussi invétérée qu'est la vôtre; vous n'avez pas cette grâce douce et facile qui doit vous rendre aimable le joug de la pénitence, et vous faire courir avec ardeur dans les voies de la justice. Mais vous avez au moins celle de la prière, qui conduit à toutes les autres; c'est là cette grâce, la première de toutes, que dans les saintes Ecritures Dieu vous presse de mettre en usage; cette grâce qu'il ne vous refuse pas, puisqu'elle est absolument nécessaire au salut, et qu'il ne rend le salut impossible à personne. Priez donc si vous ne vous sentez pas attirés; priez, dit saint Augustin, pour que la grâce vous attire: *Non traheris, ora ut traharis*; priez, mais priez vivement, priez ardemment, priez constamment; plus votre besoin est grand, plus votre misère est grande, plus le danger est imminent, plus l'intérêt est pressant, plus aussi vous devez gémir sans cesse, et sans cesse réitérer vos instances. Dieu vous a pressé longtemps, et vous lui avez résisté, il est bien juste que vous le pressiez à votre tour; c'est ici surtout que, comme le dit saint Grégoire, Dieu non-seulement veut être prié, mais veut être contraint, veut être vaincu par notre importunité.

En se disposant à couronner votre persévérance dans la prière, il ne le fera cependant qu'autant que de votre côté vous vous disposerez à correspondre à sa grâce, en lui cédant. La Samaritaine ne se contente pas de la lui demander: d'abord elle combat, elle résiste; mais enfin elle se combat elle-même, et cède à Dieu la victoire. Quand Jésus-Christ lui parle de ses désordres les plus cachés, elle ne pense point à couvrir à ses yeux sa confusion par le désaveu ou par la fuite. En le reconnaissant pour un homme éclairé d'en haut, elle reconnaît son crime, elle prend pour l'avouer ce caractère de sincérité et de candeur, qui est la première disposition à la pénitence et le premier acte de correspondance à la grâce. Elle cherche des excuses à sa passion et à ses délais; mais on voit en même temps qu'elle cherche à s'éclairer et à s'instruire. A peine a-t-elle entendu cette parole décisive, et qui confond tout prétexte: c'est moi qui suis le Messie, qu'elle se rend et cède au même instant; en sorte qu'on peut dire que si la grâce la suit par degré au milieu de sa résistance, par degré elle en fait assez pour répondre enfin à la grâce.

Est-ce ainsi que vous en usez, mes frères? ménagez-vous les moindres faveurs de votre Dieu? y répondez-vous? y cédez-vous? commencez-vous par vous avouer à vous-mêmes le triste et dangereux état où vous êtes? avez-vous surtout assez de candeur et de sincérité pour l'avouer à un guide sûr et plein de sagesse, qui sonde les plaies de votre cœur, afin de les guérir? Si, par un reste de faiblesse, comme la Samaritaine, vous opposez des excuses et des prétextes, avez-vous du moins assez de franchise et de droiture pour vous rendre bientôt après à la vérité qui vous éclaire? et lorsqu'enfin elle brille de tout son éclat, lui faites-vous le sacrifice qu'elle exige? Non, mes frères, non, cette vérité, cette grâce, vous les retenez captives au fond de votre cœur; vous multipliez les infidélités, lors même que Dieu multiplie les instances et les remords; vous restez dans l'inaction, lorsque Dieu veut agir en vous et avec vous. Sous prétexte que vous ne vous sentez pas une grâce assez forte, vous ne faites rien pour l'augmenter. Nulle pratique de renoncement, nulle vigilance sur vous-mêmes, nulle fuite des occasions, nul retranchement des choses dangereuses ou superflues, nul acte de pénitence; mais au contraire, délais sur délais, infidélités sur infidélités, crimes sur crimes; et avec cela vous voulez que la grâce triomphe, c'est-à-dire, vous voulez que Dieu vous nécessite au bien malgré vous, qu'il change en votre faveur tout le plan de sa sagesse; et, dans la distribution de ses dons, qu'il accorde des grâces toutes puissantes et privilégiées à votre résistance. En vérité, mes frères, quelle idée vous faites-vous de votre Dieu et de ses desseins sur nous? Eh! dans la conduite ordinaire de la vie, est-ce ainsi que vous vous comportez? si votre sort dépend d'un homme puissant, ne ménagez-vous pas avec soin la moindre de ses faveurs? n'êtes-vous pas dociles au moindre signe de sa volonté? quelque bienfaisance que vous lui supposiez, ne cherchez-vous pas à l'entretenir par votre soumission et votre fidélité? Est-ce donc parce que Dieu est un plus grand maître, un plus digne maître, un maître plus juste et plus clairvoyant? est-ce parce que ses faveurs et ses dons ont infiniment plus de prix, que vous vous croirez libres d'en mésuser, de n'y répondre que quand il vous plaira, que comme il vous plaira, que dans l'extrémité de la maladie, par exemple, et à la mort, c'est-à-dire lorsqu'il n'y aura plus de grâces, et que Dieu vous aura condamnés à mourir dans votre péché?

Ah! soyez plus chrétiens et plus raisonnables; cédez, mes frères, tandis qu'il en

est temps encore; mais surtout cédez comme la Samaritaine, sans restrictions, sans ménagements, sans réserve. Vous voyez comme elle accorde tout à la grâce; son esprit, jusque-là curieux et vain, indocile et rebelle, rempli d'incertitudes ou de préjugés, qu'il prenait pour force d'esprit et pour sagesse, dépose ses doutes, abjure ses erreurs, soumet toutes ses lumières, et n'a plus d'autre foi que celle qu'elle reçoit du Messie. Son cœur, jusque-là en proie aux passions les plus honteuses et les plus déréglées, oublie ses malheureux penchants, se déprend des objets qui l'ont séduit, se remplit de l'amour le plus fervent et le plus généreux pour l'Homme-Dieu qui a daigné l'instruire, et conçoit le zèle le plus ardent et le plus empressé pour sa gloire; elle laisse tout autre soin, elle perd de vue tout autre objet, elle se refuse même aux douceurs qu'elle éprouve dans un entretien si familier avec Jésus-Christ, pour aller partout raconter les merveilles qu'il vient d'opérer en sa faveur; elle ne peut lui rendre hommage qu'en publiant sa honte; n'importe, elle donnera au triomphe du Sauveur tout l'éclat qu'elle peut lui donner; elle sent que c'est là ce que la grâce exige d'elle, qu'elle ne peut rendre sa conversion stable qu'en la rendant sensible et publique, qu'elle ne peut réparer ses infidélités que par l'humiliant aveu de ses faiblesses, et marquer comme elle doit sa reconnaissance, qu'en attachant, s'il se peut, tous ses concitoyens à son libérateur. *Venez*, dit-elle, *venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait*, qui m'a dévoilé mon propre cœur, qui m'a éclairée sur mes égarements les plus cachés, et n'est-ce donc pas là la charité? *Venite, et videte hominem.* (*Joan.*, IV, 29.) On s'empresse, on vole sur ses pas. Attiré par elle, soutenu par son exemple, convaincu par ses propres lumières, on s'écrie : Nous l'avons vu, nous l'avons entendu comme elle; vous et nous savons qu'il est le Sauveur du monde: *Quia hic est vere Salvator mundi.* (*Ibid.*, 42.)

Voilà, mes frères, ce que la conversion de la Samaritaine opère en elle-même et dans tous ceux qui l'environnent; et pourquoi? parce que, donnant tout à la grâce, elle n'a point connu les vains ménagements, les exceptions et les réserves d'une âme lâche et pusillanime. La grâce ne demande pas toujours de nous autant qu'elle a exigé de la femme pécheresse de notre évangile; ce n'est souvent même, dans le principe, que la fuite d'une occasion, que l'éloignement d'un objet dangereux, que la cessation d'un commerce trop tendre, d'une liaison trop intime, que le retranchement d'une vaine satisfaction, que le renoncement à des vanités puériles, à des modes bizarres, à un certain goût de parures, à des lectures ou des spectacles; quoi qu'il en soit, et quelque sacrifice qu'elle exige, c'est à cela que tient la réalité, la stabilité de notre conversion, la consommation du grand ouvrage de notre salut; c'est à cela que tient notre bonheur ou notre malheur éternel. O mes frères! voudriez-vous, par l'injustice et l'opiniâtreté de vos refus, vous exposer à d'éternels regrets, en craignant d'en trop faire, que la grâce n'en exige trop de vous, qu'elle ne vous conduise trop loin, si vous ne mettez aucune réserve à votre fidélité; voulez-vous vous perdre vous-mêmes pour n'en avoir pas fait assez; et dites-moi, que ferez-vous jamais par votre correspondance, qui ait la moindre proportion avec ce que la grâce a fait jusqu'ici pour vous? et que peut-elle vous demander qui ne soit pour votre repos, votre bonheur dans le temps et votre parfait bonheur dans l'éternité, que je vous souhaite?

SERMON XI.

Pour le quatrième dimanche de Carême.

SUR LA CONFESSION.

Quodcunque solveris super terram, erit solutum et in cœlis. (*Matth.*, XVI, 19.)

Tout ce que vous délierez sur la terre, sera aussi délié dans les cieux.

Quelle autorité Jésus-Christ accorde à des hommes mortels! quel pouvoir! celui de délier nos péchés, de nous absoudre, de nous réconcilier avec Dieu.

Que le pécheur lève les yeux au ciel, que l'espérance succède dans son âme au trouble et aux alarmes, et qu'il bénisse le Seigneur des ressources que sa bonté lui ménage!

Assis dans les ombres de la mort, un nouveau jour brille en sa faveur. Accablé sous le poids de ses fers, retenu dans les liens du péché, une main secourable se présente pour les rompre, et c'est celle des ministres que Jésus-Christ a rendus les dispensateurs de sa grâce. *L'esprit du Seigneur s'est reposé sur moi*, disait le prophète Isaïe; *il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour annoncer la grâce aux captifs et la liberté à ceux qui sont dans les chaînes.* (*Isa.*, LXI, 1.) Ce n'était encore là que des promesses; elles étaient faites pour nous, mes frères, beaucoup plus que pour la maison d'Israël, et elles ne devaient s'accomplir d'une manière bien parfaite que sous la loi de grâce et dans le tribunal de la réconciliation.

C'est donc à ce tribunal que je viens vous appeler aujourd'hui, ô vous qui vous en êtes éloignés pendant une si longue suite d'années? et vous encore qui ne vous en approchez pas aussi souvent que vous devriez le faire, pour conserver la santé de l'âme et la liberté qui vous y ont été rendues

Vous faire sentir tout le prix de la confession, c'est à quoi je vais m'attacher dans ma première partie; mais, parce que le sacrement de pénitence exige des dispositions essentielles sur lesquelles on n'est pas toujours suffisamment instruit, vous apprendre à vous bien confesser, ce sera le sujet de la seconde. Implorons le secours de la grâce et les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Rien de plus avantageux que la confession, dès qu'elle est faite avec des dispositions saintes; et plus elle est fréquente, plus elle est avantageuse; deux vérités qui renferment ce qu'il y a de plus propre à en faire concevoir tout le prix, et qui mérite toute votre attention.

Rien de plus avantageux que la confession; elle nous apprend à nous connaître. Vous savez, mes frères, combien cette connaissance est nécessaire à l'homme; eh! qu'importe qu'il soit parfaitement instruit sur tout ce qui l'environne, qu'il ait étudié le cours des astres, qu'il ait mesuré les cieux, qu'il ait sondé les abîmes de la terre, qu'il ait pénétré la nature des esprits et des corps, si, avec tant de lumière, il ne se connaît pas lui-même; s'il ignore ses misères, ses passions, ses faiblesses, et le besoin qu'il a de les surmonter pour arriver au bonheur.

Que fait donc à cet égard le sacrement de la réconciliation? Il contraint celui qui veut y avoir recours, et s'y disposer comme il le doit, à oublier tout ce qui l'avait inutilement dissipé jusqu'alors, à rentrer dans le secret de sa conscience, à s'étudier, à se juger sans ménagement, non pour devenir un peu plus sage que le commun des hommes, et peut-être un peu plus heureux sur la terre, mais pour se rendre agréable au Souverain Etre, et par là éviter les plus grands maux et obtenir les plus grands biens pour l'éternité.

Le pécheur, ainsi attentif à se replier sur lui-même, aperçoit bientôt tout ce qu'avait d'affreux l'état où il languissait depuis si longtemps, il se rappelle tous ses malheurs en se rappelant ses crimes; il s'étonne d'avoir cherché la paix où il n'a jamais pu la rencontrer; d'avoir poursuivi avec tant d'ardeur de faux biens pour lesquels il n'avait pas été fait; d'avoir pu vivre sans grâces, sans mérites et séparé de son Dieu. Déjà il découvre dans ses péchés la laideur, la malice, la difformité de son âme; déjà il se fait horreur, parce qu'il commence à se voir tel qu'il est; il était orgueilleux, et il devient humble; le ministre charitable qu'il a choisi pour le réconcilier, achève de dissiper les ténèbres qui couvraient son entendement; il lève le bandeau que l'amour-propre avait mis sur ses yeux, il lui dévoile les replis les plus secrets de son cœur, qu'un reste d'indulgence et de faiblesse tenait encore cachés. Il lui montre la source de ses désordres; il lui fait observer les penchants qui dominent dans son âme, et lui apprend ce qu'il doit faire pour les vaincre.

Vous-même, ô mon Dieu! vous vous faites entendre à ce pécheur, vous l'instruisez par la bouche de votre ministre; c'est vous qui l'éclairez, et le premier fruit que vous lui faites retirer de la confession, c'est l'avantage inestimable d'avoir appris à se connaître. A ce premier avantage s'en joint un autre qui est l'effet propre du sacrement de pénitence; il nous fait rentrer en grâce avec le Seigneur. Si nous confessons nos péchés, dit l'Apôtre saint Jean, Dieu est fidèle et juste pour nous les remettre. Quelle qu'en soit la multitude, quelqu'énormes qu'ils puissent être, ils sont lavés dans le sang adorable de Jésus-Christ. Par la vertu de ce sang précieux, les taches qui souillaient la pureté de votre âme sont effacées, la lèpre qui en ternissait tout l'éclat est enlevée, le lien de mort qui nous attachait à l'enfer est brisé. A l'instant où le prêtre prononce ces paroles: *Je vous absous*, si nous sommes bien disposés, le ciel s'ouvre, l'Esprit-Saint vient rétablir en nous sa demeure; il nous rend ses dons, et fait revivre en notre faveur les bonnes œuvres que nos péchés avaient comme anéanties. O prodige de la bonté de mon Dieu! en un moment, l'âme la plus défigurée par le péché cesse d'être dans un état de guerre et d'inimitié avec cet Etre suprême qu'elle a si cruellement offensé; de malheureux esclave du démon, l'homme réconcilié devient enfant de Dieu par la grâce; d'anathème qu'il était, il se voit comblé de ses plus précieuses faveurs.

Je m'accuserai donc en votre présence, Seigneur, je confesserai devant vous mon iniquité, et je mériterai que vous me fassiez entendre ces paroles si consolantes: *Allez en paix, vos péchés vous sont remis*. (*Matth.*, IX, 9.)

Et quelle source de paix, mes frères, la confession ne vous offre-t-elle pas? Pour en bien juger, concevez d'abord le triste état d'un homme qui conserve, jusque dans ses désordres, quelque reste de foi et quelque sentiment de religion; d'un pécheur qui porte en tout lieu le trait qui l'a blessé, qui secoue sa chaîne sans avoir la force de la rompre, qui n'éprouve en lui-même que le cri d'une conscience toujours inquiète et alarmée, qui se fuit et se retrouve sans cesse, qui n'ose lever les yeux vers le ciel; qui, au lieu de voir dans son Dieu un père tendre, n'y aperçoit que le vengeur de ses crimes.

Hélas! il cherche dans toutes les créatures un soulagement à ses peines; il se livre à tous les plaisirs qui pourraient lui faire oublier ses inquiétudes et ses craintes; mais elles redoublent et se multiplient avec ses infidélités. Quoi! toujours languir, toujours avoir un serpent dans le sein, un poison dans le cœur, un glaive suspendu sur sa tête, un abîme de feu devant soi et sous ses pieds; marcher sur les bords de l'enfer et pouvoir y tomber à chaque instant, quelle situation, quelles tristes et sombres idées pour un homme qui cherche à jouir et qui veut être heureux!

Mais qu'il se tourne vers son Dieu, qu'il ait assez de force pour exposer à Jésus-Christ, dans la personne de son ministre, toute la corruption de son cœur, ô Dieu! quel changement s'opère en lui!

Il se trouve entièrement déchargé d'un poids accablant; il se sent renaître, il respire; sa conscience, resserrée jusqu'alors, se dilate dans la paix; son esprit, libre et

dégagé, semble goûter déjà toutes les douceurs et tous les charmes de l'innocence. Déjà il retrouve son Dieu, son bien, son tout, et après s'être suffisamment éprouvé, il touche enfin à l'heureux moment où il doit se réconcilier avec lui. Non, le courtisan banni, et qui, après un long exil, rentre en grâce avec son prince; le fils égaré, qui n'a trouvé loin de son père que des sujets de repentir, et qui obtient enfin son retour; l'épouse infidèle, qui, rappelée à elle-même, soupirait après un époux qui l'aime encore, et qui consent à la reprendre malgré son inconstance, ne ressentent pas une joie si pure, un plaisir aussi vif que celui qu'éprouve un pécheur véritablement converti, lorsque dans le tribunal de la pénitence, le ministre du Seigneur lui annonce qu'il est réconcilié.

Ah! qu'il est doux, ô mon Dieu! de pouvoir dire : je ne suis plus votre ennemi, je ne suis plus à vos yeux un vase de colère, ce ne sont plus des foudres que vous êtes prêt à lancer sur moi, vous ne me faites plus entendre que des paroles de douceur et de paix!

Que le pécheur obstiné, endurci, tremble à la seule idée du jugement et des peines éternelles dont il est menacé; pour moi, cette idée ne sert qu'à me rappeler mon bonheur et la bonté du Dieu qui m'a sauvé. Je chanterai ses miséricordes; il m'a fait sortir des ombres de la mort; il m'a ramené des portes de l'enfer; il a rompu les liens qui retenaient ma volonté captive. Je suis libre, et je n'userai de cette liberté, ô mon Dieu! que pour vous être plus fidèle.

Tels sont les sentiments, tel est l'heureux état d'une âme qui a trouvé dans le tribunal de la réconciliation, la grâce et l'innocence.

Pécheurs, c'est vous-mêmes que j'en prends à témoins. Ah! sans doute vous n'avez pas toujours été en guerre avec Dieu; il y a eu dans votre vie un temps où, touchés de vos désordres, pénétrés de componction et de douleur, vous vous êtes jetés aux pieds du prêtre, et vous l'avez forcé par vos larmes de vous absoudre de vos crimes! Hé bien! ce jour où vous êtes rentrés en grâce avec le Seigneur n'a-t-il pas été pour vous, depuis vos égarements, le plus beau de vos jours? Les pleurs que vous répandîtes alors, semblables à une rosée abondante qui, après une longue sécheresse, pénètre la terre, la rend féconde et renouvelle toute la nature, n'avaient-elles pas pour vous l'onction la plus tendre et les charmes les plus doux?

Hé! pourquoi donc avez-vous oublié ces chastes délices? Pourquoi vous êtes-vous engagés de nouveau dans les voies difficiles et pénibles de l'iniquité et du mensonge? Pourquoi du moins, tout couverts de nouvelles plaies, balancez-vous à recourir à un remède dont vous avez si bien connu tout le prix? Il est vrai qu'il est terrible d'en avoir abusé; il est vrai qu'après des rechutes on doit trembler d'en abuser encore; cependant votre salut n'est pas désespéré. N'y aurait-il plus dans votre âme de place pour le repentir? Dieu n'aurait-il plus dans les trésors de sa clémence, de bénédiction à vous donner. et vous, mes frères, auriez-vous résolu de périr? Ah! le tribunal de la pénitence vous est encore ouvert, et peut-être une mort imprévue vous le fermerait-elle pour toujours, si vous différiez plus longtemps à vous en approcher.

Venez donc, profitez avec empressement de tous les avantages que la confession vous présente. C'est là encore que vous trouverez un ami fidèle, un guide dans les voies du salut.

Le ministre qui nous absout est ce remède d'immortalité dont parle l'Ecriture. Père tendre, il reçoit le pécheur avec des entrailles de miséricorde et d'amour dignes du Dieu dont il tient la place; il gémit, il s'afflige sur nos misères; il ne se rebute point de notre opiniâtreté, de nos délais, de la grossièreté de notre esprit, de la dureté de notre cœur, des craintes excessives et des troubles importuns de notre conscience; il nous touche, parce qu'il est pénétré lui-même des vérités qu'il annonce. Eclairé par les lumière d'en haut, il nous fait connaître la vérité, il la persuade par la connaissance qu'il a du cœur humain, par l'étude et le long usage de son ministère; il sonde les plaies avec sagesse, il discerne entre la lèpre et la lèpre, il applique à chaque maladie de l'âme son remède, et à chaque circonstance particulière, la règle ou l'exception qui lui est propre; il verse l'huile et le vin sur nos blessures; il mêle la douceur à la force, ou n'emploie que celle qui est nécessaire. Il rassure et encourage ceux qui sont timides, il excite et fait trembler les tièdes; il soutient, il console les âmes faibles et désolées, et leur prépare une nourriture plus solide; il affermit les forts, il fixe les esprits légers, leur fait prendre des résolutions, et leur fournit des motifs et des moyens pour y persévérer. Il détruit les habitudes vicieuses et éloigne les occasions du péché : il hâte les progrès de la vertu; il découvre encore les voies secrètes par lesquelles doit s'accomplir l'ouvrage de notre sanctification; il se prête aux opérations de la grâce, sans les trop presser ni les retarder, et mène une âme fidèle au point où Dieu lui-même a voulu la conduire.

Et ne dites pas, mes frères, qu'il est trop difficile de trouver un tel guide? Ah! je l'avoue, ce n'est pas en se décidant sur les apparences, qu'on peut se flatter de le rencontrer. Il ne s'agit pas ici d'un choix qui doive se faire au hasard. Hé! quand il est question de la santé du corps et d'une vie passagère, consentons-nous à en remettre le soin au premier qui s'offre à nous guérir? Mais ce médecin de nos âmes, demandez-le au Seigneur, suppliez-le avec larmes de vous l'accorder, interrogez des âmes pieuses dont la dévotion soit solide, et n'ait rien de ces petites faiblesses qui font prendre

aujourd'hui le nom de pénitente, mais qui en soutiennent si mal le caractère; des âmes humbles, crucifiées au monde et à elles-mêmes, dociles, intérieures, qui marchent dans les voies de la soumission, qui croissent en grâce et en vertu ; car c'est une marque assez sûre qu'elles ont un guide qui a toutes les qualités que vous pouvez désirer de lui. Examinez vous-mêmes si celui auquel vous vous adressez est un homme d'une foi intègre, qui ne balance pas à exiger de vous une adhésion entière d'esprit et de cœur à tout ce qu'enseigne l'Eglise de Jésus-Christ et le corps des pasteurs; un homme qui ne soit point lâche, faible, toujours prêt à laisser croire, à laisser faire ce que l'on voudra; un homme qui, fuyant également toutes les extrémités vicieuses, une morale relâchée, une coupable indulgence et une sévérité excessive, ne fasse profession de suivre d'autre morale que celle de Jésus-Christ; en un mot, faites de votre côté tout ce qui est en vous, et Dieu vous secondera, vous fera trouver ce guide que vous cherchez, un digne ministre qui n'ait d'autre désir que celui de faire des saints; qui, embrasé de l'amour de Dieu, rempli de zèle pour sa gloire, porte ses sentiments dans tous ses discours. Sous sa conduite vous courrez bientôt dans les voies du Seigneur.

Quel ami! quel guide! c'est un ami, non pas du temps, mais de l'éternité. Ah! si nous sommes si flattés de trouver dans le monde un homme sur lequel nous puissions compter, qui puisse partager avec nous les soins qui nous accablent, nous secourir dans nos infirmités, nous soulager dans nos besoins, nous consoler dans nos peines, quelle satisfaction ne devrions-nous pas ressentir de pouvoir rencontrer dans le tribunal de la pénitence, un homme qui, à l'égard de nos besoins spirituels, de notre conscience et de notre salut, remplisse tous ces devoirs!

Grâces immortelles vous soient donc rendues, ô mon Dieu! de ce que vous nous procurez, par la confession, des avantages si précieux et des ressources si consolantes: ne permettez pas que nous les négligions jamais, et faites-nous comprendre que, plus même la confession est fréquente, plus elle est avantageuse.

Oui, mes frères, si l'on ne sent pas tout le prix du remède qui nous est offert, c'est qu'il ne suffit pas d'y avoir recours de loin en loin, comme malgré soi, et toujours le plus rarement qu'il est possible. Il n'y a que l'usage habituel de la confession qui puisse nous apprendre à nous bien connaître, qui puisse conserver dans notre âme la paix et la joie du Saint-Esprit, et nous rendre utiles les avis charitables d'un ministre éclairé; il n'y a que lui qui empêche le vice de régner en nous; car enfin, d'oser espérer que vous ne commettrez plus de certaines fautes, et que vous vous trouverez comme fixés dans un état de justice et de sainteté, ah! c'est sans doute ce que nous voudrions pouvoir faire; c'est ce que nous ferions même avec assez de fondement, si, dès le premier instant, votre conversion était bien parfaite; mais souvent votre retour vers Dieu a ses commencements et ses progrès; d'ailleurs, vous êtes fragiles; des dangers de toute espèce vous environnent; l'enfer, conjuré pour vous perdre, s'élèvera avec plus de violence contre vous; il pourra donc arriver que vous tombiez encore, mais du moins vous vous relèverez aussitôt, le démon n'affermira point en vous son règne, vous lui disputerez la victoire, vous reprendrez sur lui les avantages qu'il avait pris sur vous; en un mot, vous ne serez point son esclave, et vous ne tomberez pas dans cet état d'impénitence finale si redoutable, puisqu'il fixe nos maux pour une éternité.

Eh! que dis-je, mes frères, non-seulement la confession fréquente empêche que le péché et le démon ne règnent en nous, mais elle nous donne chaque jour de nouvelles forces pour les bannir entièrement de notre cœur; par elle on devient toujours plus attentif, plus vigilant, plus circonspect; par elle on devient toujours plus ferme dans ses résolutions, plus éclairé dans ses démarches, plus instruit sur le prix et les voies du salut; par elle enfin on expie ses péchés passés, on prend des précautions pour l'avenir, on se purifie de plus en plus, on obtient toujours de nouvelles grâces, et l'on parvient, d'efforts en efforts, au triomphe et à la persévérance.

J'ajoute enfin que l'usage fréquent de la confession nous met à l'abri du danger d'être surpris. Hélas! la mort est si prompte, et son heure est si incertaine; elle nous frappe au milieu du jour; elle se cache à la faveur des ombres de la nuit; elle se glisse dans nos aliments, dans l'air que nous respirons, dans tous les objets qui nous environnent; elle vient à l'instant même où nous l'attendons le moins, et combien d'hommes n'a-t-elle pas fait tomber à nos côtés, qui, par ces exemples, auraient dû nous instruire!

Quel malheur serait-ce pour nous, si elle nous surprenait dans un moment où nous ne serions pas préparés à la recevoir! et est-il possible de l'être lorsqu'on a vécu un certain temps hors de soi-même, et sans sonder à fond devant Dieu et aux pieds de ses ministres, les blessures que l'on reçoit si aisément dans le tumulte des affaires et le commerce du monde?

Ah! jugez-en par l'exemple de ces âmes tièdes et indolentes, qui, à de certains temps marqués et séparés par de longs intervalles, viennent sans cesse nous offrir le triste retour des mêmes faiblesses et l'affligeant spectacle d'un cœur toujours rempli des mêmes passions.

Que pourriez-vous donc opposer maintenant, mes frères, à la nécessité de recourir au sacrement de pénitence, et de vous en approcher souvent? Parlerez-vous le langage des menteurs? direz-vous que la confession est une invention humaine? Mais l'Evangile

déposerait contre vous, puisque Jésus-Christ y donne à ses ministres le pouvoir de lier ou de délier, selon que la disposition des consciences, le salut des pécheurs, et sa propre gloire l'exigent. Peut-on lier ou délier, retenir ou remettre les péchés sans les connaître? mais la pratique de tous les siècles, ainsi que le témoignage de tous les saints docteurs (1), en remontant jusqu'à Denis l'Aréopagite, dans le Ier siècle de l'Eglise, Tertullien dans le IIe, saint Cyprien dans le IIIe, et ainsi de suite, vous convaincraient d'erreur; et si c'était ici le lieu d'entrer dans un certain détail, je vous accablerais du poids de tant d'autorités qui parlent contre vous; mais l'utilité même de la confession, avouée par Luther et Calvin (2), et reconnue trop tard par les hérétiques qui l'ont combattue, disons mieux, sa nécessité vous forcerait de convenir que Jésus-Christ a dû laisser cette resource à son Eglise.

Donnerez-vous du moins pour prétexte de votre éloignement, que vous confesser c'est exposer votre secret? mais vous savez par combien de lois les ministres du Seigneur sont obligés de vous le garder? vous savez que jamais ils n'en sont les maîtres dans quelque circonstance, en quelque manière, sous quelque prétexte que ce soit; car l'Eglise n'excepte rien.

Direz-vous enfin que la confession est un joug intolérable?

O vous, mes chers frères, qui parlez ainsi, avez-vous donc oublié quelle est encore une fois la douceur et l'onction secrète qu'éprouvent ceux qui retournent sincèrement au Seigneur? Etes-vous tellement insensibles à la perte de la grâce qu'elle ne vous alarme pas? Quoi! le péché ne forme-t-il pas sur votre conscience un poids mille fois plus accablant que l'aveu qui vous en délivre? Hé quoi! mes frères, vous est-il donc si onéreux de recouvrer l'innocence, de rentrer en grâce avec Dieu, de rompre les liens du péché, et d'éviter l'enfer avec tous ses supplices?

Ce joug si intolérable, ce fardeau vous effraye. Le ministre du Seigneur le porte comme vous et plus que vous; il le porte comme vous, puisqu'il a, ainsi que vous, ses fragilités et ses misères; comme vous il a ses propres péchés à déclarer. Il le porte plus que vous; car enfin vous vous trompez, mes frères, d'une manière bien étrange, si vous croyez que la confession soit un amusement pour celui qui l'entend; quoi de plus pénible à tous égards? et sans parler ici des dégoûts, des fatigues attachées à son ministère, que ne puis-je vous peindre cette douleur si vive, ce déchirement de cœur si sensible que lui font éprouver l'aveuglement, l'obstination d'un pécheur endurci, et souvent encore les illusions terribles d'une âme faussement pieuse!

Ah! l'affliction d'un père qui voit périr sous ses yeux un enfant qu'il aime, auquel il tend les bras, et qui refuse de se sauver, n'est pas plus amère que ne l'est celle que nous ressentons alors, et les expressions me manquent pour vous la bien décrire.

Si quelqu'un, mes frères, devait fuir l'approche de ce tribunal qui vous semble si redoutable, ce ne serait donc pas vous, ce serait le ministre qui est forcé d'y recevoir l'aveu déplorable et d'y écouter le triste récit de vos égarements; ce serait à lui à trouver des excuses pour se dispenser d'un emploi si dangereux et si pénible. Mais non, votre salut nous est trop cher. Dût-il nous en coûter plus de peines, plus de larmes encore, dussiez-vous mettre à la plus longue épreuve notre patience et notre zèle, c'est nous-mêmes qui vous prions, au nom de Jésus-Christ, de venir vous réconcilier avec Dieu : *Obsecramus pro Christo, reconciliamini Deo.* (II *Cor.*, V, 20.)

Nous vous le demandons comme une grâce; nous vous en conjurons par vos intérêts les plus chers, par le grand intérêt de votre salut.

C'est au nom de Jésus-Christ que nous vous en prions, au nom de ses plaies sacrées, de son sang répandu pour vous, de sa mort sur la croix et de tous ses mérites.

Ah! si nous connaissions quelque chose de plus éloquent, nous l'emploierions pour vous toucher; et, après tout, qu'est-ce que nous vous demandons? Que vous vous réconciliez avec Dieu, que vous cessiez d'être ses ennemis, que vous repreniez une place parmi ses enfants, que vous recouvriez le ciel que vous avez perdu, et que vous conserviez ces précieux avantages par une confession fréquente, qui vous deviendra d'autant plus douce et plus facile, que les dispositions que vous y apporterez seront plus parfaites. Car ce n'est pas assez, mes frères, pour en ressentir la douceur et en recueillir les fruits, de s'approcher du tribunal de la pénitence, ni même d'en approcher souvent; et je vais vous apprendre à le faire dans ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

S'approcher du sacrement de pénitence, sans y apporter les dispositions qu'il exige, c'est, vous le savez, mes frères, changer le remède le plus salutaire en un poison mortel, et faire servir à notre condamnation ce qui a été établi pour nous justifier. Apprenons de là avec quel soin nous devons nous instruire à cet égard, et ne croyons pas même pouvoir acquérir trop de lumières sur un objet si important.

On peut envisager les devoirs que la confession nous impose du côté de l'esprit qui discute les péchés, du côté du cœur qui s'en repent, du côté de la bouche qui les confesse; et c'est aussi sous ces trois rapports que je vais les considérer.

Du côté de l'esprit, un devoir essentiel, c'est l'examen de votre conscience et la

(1) Voy. *Bibliothèque des prédic.*, page 556, 5e alinéa.
(2) *Ibid.*, 555, et seqq.

discussion de vos fautes. Oui, mes frères, la confession entraîne par elle-même la nécessité de s'examiner : car enfin, comment pouvez-vous confesser vos péchés, c'est-à-dire les accuser au prêtre, les soumettre à son jugement, lui en faire une déclaration entière pour qu'il vous les remette au nom de Jésus-Christ, si vous-mêmes vous ne les connaissez pas, si vous n'en avez qu'une idée vague et superficielle, si vous attendez qu'on vous interroge sans rien faire de votre côté pour vous préparer ? Comment voulez-vous, d'ailleurs, apporter au tribunal de la pénitence les sentiments dont vous devez être remplis, si vous en approchez sans réflexion, sans retour sur vous-mêmes ; si vous n'avez pas rappelé devant Dieu le nombre et la grandeur de vos offenses, et si par là vous n'êtes pas déjà convaincus et pénétrés de l'excès de votre infidélité ?

Il faut donc commencer par entrer dans un esprit de recueillement ; il faut, loin du tumulte et de la dissipation du monde, vous jeter aux pieds du Seigneur, implorer sur vous ses lumières, et lui dire avec Ezéchias : *Seigneur, je repasserai devant vous mes années dans l'amertume de mon âme* (*Isa.*, XXXVIII, 15), et comme le Roi-Prophète : *Seigneur, je confesserai devant vous mon iniquité* (*Psal.* XXXI, 5) ; mais pour m'aider à le faire, *éprouvez-moi vous-même*, guidez-moi dans la recherche que j'entreprends, *sondez tous les replis de mon cœur*, afin de m'apprendre à le connaître. (*Psal.* CXXXVIII, 23.)

Après cette première démarche, demandez-vous à vous-même ce que vous voulez faire, quel est votre but dans l'examen que vous méditez. Ah ! sans doute vous ne voulez pas imiter ceux qui se disposent au sacrement de pénitence comme à un acte de religion purement extérieur, comme à un usage reçu auquel il suffit de se prêter, comme à une pieuse cérémonie dont on s'acquitte toujours assez bien de quelque manière qu'on s'y prenne. Pour vous, mes frères, vous voulez vous sauver ; vous voulez recevoir la grâce de la réconciliation ; vous savez que votre examen, que le jugement que vous allez porter contre vous, n'est pas un jugement définitif et sans appel, mais qu'il est subordonné à celui de votre Dieu, qui, à son tribunal redoutable, vous jugera en dernier ressort, et ne vous fera grâce qu'autant que vous ne vous la serez pas faite à vous-même. Il faut donc vous examiner, vous juger à la rigueur ; il faut prendre parti contre votre amour-propre, écarter ses délicatesses, ses illusions, ses excuses et ses prétextes ; il faut oublier les préjugés du monde, ses maximes et ses usages, pour ne plus faire attention qu'à l'esprit du christianisme et aux lois de Dieu et de son Eglise. Telles sont les saintes règles vis-à-vis desquelles vous devez vous placer ; c'est sur elles que vous serez jugés un jour, et c'est sur elles aussi que vous devez d'avance vous juger vous-même.

Cependant cet examen m'embarrasse, me direz-vous ; ma conscience est comme un abîme sans fond ; je ne sais par où commencer ni par où finir ; mes pensées se confondent, et il m'est impossible de les démêler. Ah ! mes frères, les lumières de votre Dieu suppléeront abondamment à la faiblesse des vôtres, et il n'a fait de nous ses ministres que pour vous éclairer et vous soulager. Formez-vous un plan simple auquel vous puissiez rapporter sans peine toutes les fautes que vous avez commises. Vous avez manqué à vos devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers vous-mêmes. Vos devoirs envers Dieu renferment la foi, l'espérance et l'amour, le respect qu'exige sa présence ou la sainteté de son nom, et le culte extérieur que vous devez à sa gloire.

Les devoirs envers les hommes sont des devoirs de charité ou des devoirs de justice. Aux premiers sont opposés les inimitiés, la dureté du cœur, l'envie, la colère, le défaut de support, manquant à ce qu'on doit à ses supérieurs, à ses égaux, à ceux même qui nous sont subordonnés. On viole les derniers en causant au prochain du dommage dans sa personne, dans son honneur ou dans ses biens, et ce dommage exige une réparation. Vos devoirs envers vous-mêmes renferment les vertus dont vous devez être ornés, comme la sagesse, l'humilité, la droiture, la tempérance ; ils concernent votre âme et toutes ses facultés, votre corps et tous ses sens, vos biens et leur légitime usage, votre état et les obligations qu'il entraîne après lui.

Mais une recherche aussi exacte sur ces trois sortes de devoirs, qui comprennent toute la loi, n'offre encore que le matériel de vos actions. Passez maintenant jusqu'aux principes de votre conduite ; examinez les motifs qui vous ont fait agir, les occasions qui ont fait naître vos chutes, les circonstances qui les ont accompagnées, les effets qu'elles ont produits, la passion qui vous domine, et qui est la source la plus féconde de vos malheurs et de vos crimes. C'est là proprement ce qui vous apprendra à vous connaître, et ce qui vous découvrira toute la grandeur de vos maux. Jusque là vous n'aviez aperçu que la surface de votre cœur, ici, vous commencez à en apercevoir le fond ; vous n'aviez vu que le dehors de la plaie, ici, vous en sondez l'intérieur, vous voyez jusqu'où elle s'étend, et par là même vous entrevoyez les remèdes qu'on doit y apporter. Au reste, mes frères, j'avoue que cette méthode d'examen si simple, si nécessaire, peut ne pas suffire dans de certains cas.

Il peut se faire que vous languissiez depuis longtemps dans l'habitude du péché. Si vous avez fait quelques efforts pour en sortir, ils n'ont servi qu'à vous y replonger de plus en plus, parce qu'ils n'avaient pas pour principe une conversion sincère, et qu'en vous approchant du sacrement de pénitence, vous cherchiez plutôt à vous tranquilliser sur vos désordres qu'à les faire cesser et à les réparer.

C'est-à-dire, en un mot, que vous étiez pénitent en apparence et sacrilége dans le cœur. Ce n'est donc pas une confession d'une année qu'il s'agit de faire, mais une confession de presque toute la vie.

Ah! mon frère, je plains le triste état où vous avez vécu jusqu'ici; je bénis le Seigneur de ce qu'il vous inspire le généreux dessein d'en sortir, et je le prie instamment de confirmer en vous ce que sa grâce vient d'y opérer. Avec son secours, l'ouvrage que vous entreprenez ne sera pas aussi difficile que vous pourriez le penser.

Votre vie a eu différents âges, différentes époques qu'il est aisé de fixer. D'abord l'usage de la raison s'est annoncé en vous par la science du bien et du mal: vous avez fait un triste choix, et vos premières pensées, vos premiers désirs, qui devaient être pour le ciel, se sont rabaissés vers la terre. Quelques années après, des instants de ferveur ont fait croire que vous étiez assez sage pour pouvoir prétendre à la participation du corps adorable de Jésus-Christ; vous l'avez reçu pour la première fois, et peut-être pour la première fois l'avez-vous profané.

Depuis cette seconde époque il s'est passé un temps jusqu'à votre entrée dans le monde. Vous y avez paru enfin, et vous y avez porté les passions les plus vives: des soins plus importants semblaient devoir les fixer. Vous avez embrassé un état, vous avez contracté des engagements; mais vous en ignoriez les devoirs, ou vous ne preniez aucun soin de les remplir. Un âge plus mûr a amené d'autres vices, d'autres passions, et vous avez plutôt changé de vices que vous n'avez commencé à devenir vertueux. Peut-être enfin, avez-vous vieilli dans l'iniquité, et touchez-vous au moment où il faudra rendre compte à Dieu de votre vie.

Quoi qu'il en soit, mes frères, de ce terme plus ou moins éloigné, les différentes situations où je viens de vous placer forment autant de points fixes auxquels vous pouvez vous arrêter: séparez ces intervalles, et que chacun d'eux soit pour vous la matière d'un examen particulier.

Ne passez point à une autre époque que vous n'ayez épuisé celle qui précède: il en résultera un examen général qui déchargera entièrement votre conscience du poids qui l'accable, et ne vous laissera rien d'essentiel à désirer. Vous aurez fait devant Dieu tout ce qu'il était possible de faire pour connaître vos péchés; et aux yeux de ce Dieu infiniment bon, si par un oubli involontaire vous omettez quelques-unes de vos fautes, la droiture de votre cœur suppléera à l'infidélité de votre mémoire.

Sans doute un pareil examen exige un certain temps, et suppose du travail et des soins; mais hélas! vous avez donné tant de temps au monde et au péché: est-ce trop d'employer quelques jours à vous disposer à la pénitence? Vous avez tant fait pour des intérêts frivoles, ne ferez-vous rien pour le grand intérêt de votre salut? Ah! si vous avez pu croire que des affaires purement temporelles méritaient bien toute votre attention, toute votre étude, toute l'application de votre esprit, que devez-vous trouver de trop pénible dans les soins qu'il faut prendre pour faire réussir une affaire d'où dépend votre sort pour l'éternité?

A la disposition que vous devez apporter du côté de l'esprit par l'examen de votre conscience, joignons celle que la confession exige du côté du cœur. Ce que Dieu demande pour se réconcilier avec le pécheur, c'est surtout un cœur contrit et humilié. La vue de vos fautes doit exciter en vous la douleur la plus amère de les avoir commises; et c'est avec cette douleur accompagnée d'un désir sincère, que Dieu vous pardonne, et d'un vif sentiment de votre indignité, que vous devez approcher du tribunal de la pénitence.

Eh quoi! vous ne vous êtes pas seulement rendu malheureux dans ce monde, vous n'avez pas seulement dégradé votre âme que Dieu a créée à son image, qu'il a rachetée par le sang de son Fils, et dont il devait être l'unique fin; mais cette âme si précieuse vous l'avez livrée à l'ennemi le plus intéressé à la perdre; vous l'avez réduite à une servitude honteuse et cruelle, celle du démon. Vous lui avez préparé par une mort funeste, celle du péché, un jugement terrible, celui des réprouvés, des supplices affreux, l'enfer et toutes ses horreurs; ô ciel! et vous ne gémirez pas?

Hé quoi! mes frères, vous avez dissipé les richesses de la grâce, vous vous êtes fermé à vous-mêmes l'entrée du ciel, vous avez offensé votre Dieu, ce Dieu qui s'est sacrifié pour vous, et vous n'en seriez pas touché!

O mon Dieu! nous n'avons répondu à vos bienfaits, à votre amour, que par notre ingratitude et la désobéissance à vos lois; nous vous avons abandonné pour des choses de néant; quelle injustice et quel aveuglement étrange! Ah! Seigneur, autant nous avons aimé le péché, autant nous le détestons aujourd'hui; nous y renonçons pour toujours, et avec le secours de votre grâce jamais nous ne le commettrons; plutôt souffrir tous les maux ensemble que de vous outrager davantage; plutôt mille morts que de vous être encore infidèles.

Est-ce là, mes frères, la disposition de votre cœur? Si sa douleur est sincère, voilà ce qu'elle doit produire en vous, un ferme propos de ne plus pécher; et je dis plus, vous ne devez prétendre à la grâce de l'absolution qu'après vous être tellement affermis dans ce dessein, que vous puissiez espérer de fixer en effet cette légèreté, cette inconstance qui n'a que trop prouvé jusqu'ici le peu de sincérité de vos résolutions. Ah! si vous avez un cœur humble et contrit, vous vous regarderez comme indignes de rentrer en grâce avec le Seigneur, vous demanderez vous-mêmes à être éprouvés; vous désirerez, il est vrai, cette réconcilia-

tion qui est le souverain bien de l'homme pécheur; mais vous en attendrez le moment sans le prévenir, ou si vous le hâtez ce ne sera que par l'abondance de vos larmes et la ferveur de votre pénitence.

Vous serez dociles à la voix du ministre que vous aurez choisi pour guide, parce que ce n'est point à vous à être juges dans votre propre cause et à vous diriger vous-mêmes; vous emprunterez de lui les moyens de salut les plus propres à assurer votre conversion, les règles de conduite que vous devez suivre, les remèdes qu'exigent les maladies de votre âme, les œuvres de satisfaction proportionnées à la multitude de vos fautes. Hélas! pourquoi voyons-nous si peu de pénitents dociles? Pourquoi en est-il un si grand nombre qui ne veulent se conduire que par leurs propres lumières, qui rejettent le moindre joug qu'on leur impose, dès qu'il contraint leurs penchants? qui se rebutent, je ne dis pas de ces délais affectés qu'un rigorisme funeste au salut des âmes prolonge à l'infini, mais des plus justes épreuves; qui nous menacent de tout abandonner, comme si l'intérêt que nous prenons à leur salut n'était pas pour eux un intérêt personnel, et comme s'il valait mieux être déterminé à se perdre que de se faire quelque violence pour se sauver? Ah! le dirai-je, mes frères, c'est qu'il est peu de pénitents vraiment humbles et dont la contrition soit sincère. Et cependant, mes frères, c'est à cette disposition, à cette contrition que la rémission des péchés est promise; elle seule peut dans une nécessité absolue tenir lieu de tout le reste; rien au contraire ne peut la suppléer.

O mon Dieu! daignez donc la former dans notre cœur; que l'état de notre âme, défigurée par le péché, nous humilie devant vous; que l'excès de vos bontés, auxquelles nous avons répondu si mal, nous inspire la plus vive douleur; mais en même temps qu'il nous rassure, qu'il nous soutienne dans l'aveu de nos fautes.

Tel est enfin, mes frères, le généreux effort que le sacrement de pénitence exige de nous, la manifestation entière de nos péchés. Ce n'est pas assez que l'esprit les examine et les discute, que le cœur s'en repente, il faut que la bouche les confesse. Et ici, mes frères, à qui le faites-vous, cet aveu pénible? vous en convenez avec moi, c'est au Dieu tout-puissant, qui connaît déjà vos plus secrètes pensées et tous les mouvements de votre cœur: *Confiteor Deo omnipotenti.* C'est en son nom que vous entend le ministre auquel vous vous adressez. Dieu est entre lui et vous pour recevoir la confession de vos fautes, et c'est véritablement à Dieu que vous la faites.

Paraissez donc, ô Dieu de toute consolation! montrez-vous à ce pécheur pénétré tout à la fois de douleur et de joie, de crainte et d'espérance. Paraissez, et qu'il se jette à vos pieds; qu'il vous conjure de guérir ses plaies, qu'il vous les expose toutes, parce qu'il n'en est pas une qui ne doive lui être insupportable, dès-là surtout qu'elle est mortelle.

Hé bien! mes frères, que la foi vous place en effet aux pieds de votre Dieu. C'est le Dieu des miséricordes; il ne vous entend que pour vous pardonner. Voyez s'il est de votre intérêt de lui cacher vos faiblesses, et si ce n'est pas à vous, au contraire, à le prier avec larmes de dévoiler en vous ce que vous n'y connaissez pas vous-mêmes.

Profitez de ses lumières et de l'examen que vous venez de faire de votre conscience, pour en développer tous les replis aux yeux de celui à qui Jésus-Christ a confié la dispensation de ses grâces, et qui le représente dans sa personne.

Ne craignez qu'une chose, c'est de n'en être pas assez connus. Dites-lui non-seulement vos péchés, mais les circonstances principales qui les aggravent ou qui en changent l'espèce, afin qu'il en comprenne l'énormité. Dites-lui en le nombre autant qu'il est en vous, afin qu'il en découvre la multitude. Songez que votre situation, votre état, quelque légitimes qu'ils puissent être, sont souvent la source des infidélités auxquelles vous ne pensez pas, et ne lui faites point un mystère de tout ce qui a pu contribuer à vous rendre plus coupables.

Dites-lui en assez, non pas il est vrai, pour nourrir en lui une curiosité vaine sur des objets qui n'intéressent ni son ministère ni votre salut, non pour alarmer sa délicatese par des expressions peu sages et des détails peu mesurés, mais du moins pour ne lui laisser rien ignorer de vos faiblesses.

Hé! que gagneriez-vous à employer de vains artifices pour le tromper; à excuser, à diminuer vos fautes; à les placer dans des intervalles ménagés avec adresse; à les présenter sous un jour favorable; à les envelopper sous des termes obscurs et ambigus; à les rejeter sur les autres, comme si vous étiez chargé de faire leur confession et non pas la vôtre? Ah! quand vous réussiriez à tromper un ministre trop crédule, tromperiez-vous Dieu qui vous entend? Quand vous parviendriez à séduire votre juge sur la terre, que serait-ce si vous n'aviez fait qu'irriter davantage votre souverain Juge qui est dans les cieux? L'esprit de dissimulation qu'il démêlerait en vous, cet esprit si éloigné de la contrition et de l'humilité, non-seulement vous rendrait impénitents, mais de plus, il vous rendrait sacriléges.

A l'instant où le prêtre prononcerait sur vous la sentence d'absolution, Dieu, qui ne s'est engagé à la ratifier qu'autant qu'elle est juste, vous frapperait du plus terrible anathème. Vous vous croiriez lavés dans le sang de Jésus-Christ, et, irrité de vos profanations, il s'élèverait lui-même contre vous. Vos péchés seraient déliés en apparence; mais Dieu les resserrerait en effet pour vous les représenter un jour dans toute leur difformité, et vous accabler de tout le poids de ses vengeances.

Hé ! mes frères, quel motif pourrait vous faire craindre de vous montrer tels que vous êtes ? est ce la honte qui vous retient ? mais, selon la pensée de saint Jérôme, pourquoi rougissez-vous d'avouer ce que vous n'avez pas eu honte de commettre ? mais l'humiliation que cet aveu renferme n'est-elle pas une juste peine de vos offenses et le premier moyen de les réparer ? mais vous sera-t-il moins honteux à la fin des siècles de les voir manifester aux yeux de l'univers, tandis que vous auriez pu les confier à un seul homme ? Et voulez-vous donc les dissimuler jusqu'à la mort ? voulez-vous les porter jusque dans les enfers ? Mais, si vous étiez animés de l'esprit de componction et de pénitence, cette confusion légère que vous avez à subir ferait-elle tant d'impression sur vous ? Ah ! saintement indignés contre vous-mêmes, vous ne vous croiriez jamais humiliés autant que vous méritez de l'être ; mais enfin, devez-vous craindre d'ouvrir tout votre cœur à un homme comme vous, faible comme vous, et qui ne sait que trop de quoi la corruption du cœur humain est capable ? à un homme d'autant plus porté à compatir à vos misères, qu'il trouve en lui les mêmes passions, la semence des mêmes vices, le triste fonds des mêmes infirmités que vous, à un homme qui peut-être a plus péché que vous ; car qui d'entre nous n'a pas eu ses jours d'erreurs et de faiblesses !

Hé ! que dis-je ? un homme : ah ! dans cet instant nous ne sommes que les ministres de Jésus-Christ, nous ne portons au tribunal de la pénitence que les pensées et les sentiments de celui dont nous tenons la place, que les sentiments de ce Dieu Sauveur qui recevait avec tant de bonté les publicains et les pécheresses.

Plus donc vous vous avouerez coupables, plus vous intéresserez notre zèle, plus deviendrez-vous un objet digne de notre vigilance et de nos soins ; plus nous offrirons au Seigneur des gémissements et des prières, afin qu'il achève en vous ce que sa miséricorde y aura commencé, plus même nous admirerons les merveilles que le Tout-Puissant aura opérées dans votre âme, cette générosité, ce courage qu'il vous donne à vous accuser vous-mêmes, à ne vous ménager en rien, cette bonne foi, cette candeur avec laquelle vous dévoilez ce qu'il y a de plus caché dans vos intentions et de plus secret dans vos œuvres, cette docilité à recevoir les instructions et les avis qui vous sont nécessaires, ces sentiments d'un cœur qui s'ouvre à la justice, et qui ne demande qu'à la faire naître en lui.

Plus occupés en quelque sorte de ces heureuses dispositions que vous montrez pour la vertu, que de vos chutes dans le vice, nous nous garderons bien d'augmenter votre confusion ; nous ne saurons que vous aider et vous rassurer ; nous vous ferons entrevoir, jusque dans vos désordres, un fonds d'espérance ; nous vous consolerons, et nous nous consolerons nous-mêmes avec vous. Plus touchés de vos malheurs que scandalisés de vos faiblesses, nous serons moins le juge de votre conscience que l'ami de votre adversité et le confident de vos peines. Nous vous plaindrons, nous mêlerons nos larmes aux vôtres, nous vous redirons avec confiance qu'il y a eu des pécheurs plus coupables que vous, dont la grâce a fait de grands saints.

Nous vous remettrons du trouble où vous êtes, et vous reconnaîtrez qu'on est bien dédommagé du peu de violence qu'on s'est faite en s'ouvrant au ministre de la pénitence. Vous ne sentirez plus au milieu de vous ce ver qui vous ronge, ces pensées sombres qui vous affligent. Tel qu'un beau jour qui succède à la nuit et aux orages, le calme et la sérénité renaîtront dans votre âme. Vous avouerez qu'il n'y a dans la confession que des rigueurs apparentes ; que, dans la réalité, dès qu'on en approche avec les dispositions qu'elle exige, elle est une source de consolations et de douceurs, et vous bénirez mille fois l'heureux moment qui vous aura fait prendre une résolution si nécessaire pour assurer votre repos dans cette vie et votre salut dans l'éternité que je vous souhaite.

SERMON XII.

Pour le mardi de la 4e semaine de Carême.

SUR LES CHARMES DE LA VERTU.

Homines divites in virtute, pulchritudinis studium habentes. (*Eccli.*, XLIV, 6.)

Ils ont été riches en vertu ; ils ont recherché avec ardeur la véritable beauté.

C'est, mes frères, l'éloge magnifique que l'Ecriture sainte fait de ces hommes, nos pères dans la foi, nos guides et nos modèles. La vertu faisait leur gloire et leurs richesses ; ils en connaissaient tout le prix, et ne voyaient rien de grand, rien de beau où elle n'était pas.

O vertu si chère, si douce aux âmes bien nées, as-tu donc perdu tes premiers attraits ! Où sont-elles, ces belles âmes qui te considèrent comme leur principal ornement, qui s'attendrissent à la seule idée de tes charmes, qui s'ouvrent à la douceur de tes impressions ? Hélas ! tu n'es plus qu'un nom : on te trouve encore sur nos lèvres ; mais l'amour du plaisir, le faste, la vanité, l'irréligion t'ont bannie de presque tous les cœurs.

Ah ! cependant, mes frères, les charmes de la vertu sont toujours les mêmes. Au milieu d'un monde corrompu, ils s'annoncent encore, ils brillent, se font sentir de la manière la plus touchante dans le petit nombre de justes qui la possèdent, et pour peu que nous y soyons attentifs, nous ne pourrons les méconnaître. O hommes ! ouvrez les yeux, comprenez vos véritables intérêts, et soyez vertueux.

Hélas ! pourrais-je bien ici vous peindre tous les charmes de la vertu. Mes expressions seront trop faibles pour un sujet si beau. J'ose cependant m'y arrêter aujourd'hui, parce qu'il doit vous intéresser, parce

qu'il doit vous être utile, et qu'enfin la vertu doit m'être chère. Dans ma première partie, je vous exposerai tous les charmes qu'elle a en nous-mêmes, toutes les douceurs qu'elle fait goûter à un cœur où elle a établi son empire; dans la seconde, les charmes qu'elle a hors de nous, par les sentiments qu'elle fait naître dans ceux qui nous environnent. Charmes intérieurs, charmes extérieurs de la vertu, c'est tout le plan de ce discours.

O mon Dieu! donnez-moi ce beau feu, cet enthousiasme qu'elle porte dans les cœurs qui lui sont consacrés; aidez-moi vous-même à la bien rendre, et faites que nous aimions en elle le plus précieux de vos dons. Implorons les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsque j'entreprends de vous tracer les charmes de la vertu, vous concevez sans peine que je ne parle pas de cette vertu purement philosophique, qui n'a souvent d'autre appui que l'orgueil, et ne goûte d'autres douceurs que celles que la vanité lui procure: douceurs frivoles, récompense vaine d'une vertu plus vaine encore! mais je parle de celle qu'éclaire, que soutient, qu'épure la religion; car sans elle est-il des vertus sincères? en est-il du moins de durables?

C'est donc de cet amour constant du devoir, de cet amour de l'ordre et du bien, qui naît du désir d'obéir et de plaire à celui pour la gloire duquel les vertus nous sont données, que je vais vous faire sentir tout le prix.

Il y a des chrétiens qui croient que la vertu est condamnée à être malheureuse ici-bas, qui se la représentent toujours triste et sévère, qui ne se la figurent que dans l'abattement et les pleurs. Qu'ils abjurent une erreur si funeste: ah! sans doute la vertu ne sera jamais parfaitement heureuse sur la terre; elle est faite pour le ciel, et c'est au ciel qu'elle doit tendre; mais il est avantageux pour nous de penser que, comme le dit saint Bernard, elle a déjà une sorte de récompense dès cette vie même: *Etiam in hac vita merces virtutis est.*

Et quelle est-elle, mes frères, cette récompense de la vertu? ses charmes: premièrement, charmes intérieurs, charmes, douceurs ineffables qu'elle porte toujours au fond d'un cœur qui lui est fidèle, et qui rendent l'homme vertueux, satisfait et paisible, lors même qu'à en juger par les dehors, on serait tenté de le croire malheureux.

La vertu fait naître en nous les sentiments les plus agréables; la tranquillité la plus douce l'accompagne; elle nous offre les consolations les plus précieuses: que de charmes ne renferme-t-elle pas, et combien n'est-elle pas aimable!

Malgré la dépravation de l'homme, un sentiment intime doit le forcer de convenir qu'il est fait pour la vertu. Le vice laisse toujours en lui je ne sais quoi de honteux, de pénible et d'amer. Il le rend mécontent de lui-même; il le contraint à se mépriser, et peut-on être heureux quand on ne jouit pas de sa propre estime? Dans cette situation, l'homme vicieux se déplaît et s'évite, ses joies sont fausses, son rire est trompeur, ses plaisirs n'ont rien de pur et de solide. Des passions chagrines, des sentiments sombres déchirent son cœur et y jettent des semences de jalousie, de vengeance et de haine; ces sentiments si tristes donnent à ce qui l'entoure une teinte lugubre, et peignent tout à ses yeux des couleurs les plus noires. Tous les objets qui s'offrent à ses regards l'affligent; presque tous les mouvements qui s'élèvent dans son âme sont douloureux: il y a des instants où il soupire après le néant, il demande la mort, et la mort qu'il ne pourrait envisager de sang-froid, se refuse à ses désirs. O vertu! viens nous offrir un spectacle plus doux; c'est pour toi que sont faits les vrais plaisirs. Ici, mes frères, peignez-vous l'homme vertueux dans ces heureux moments où sa vertu le fait jouir de lui-même et de toute la nature. Exempt de toute contrainte, se dérobant au tumulte du monde, il descend au fond de son âme et y éprouve la joie la plus pure. Des réflexions douces et profondes l'animent par degrés; l'idée du bien l'occupe et l'enchante; il en forme des projets utiles; il se rappelle avec un nouveau plaisir le bien qu'il vient de faire; il voit renaître la satisfaction qu'il a éprouvée en le faisant; il se prépare à en faire de plus grands encore. Le goût de l'ordre et du vrai le saisit et le pénètre; il admire les exemples de vertu qui l'ont frappé dans les autres, il les contemple et il en est ravi. Son âme, sensible et tendre, s'émeut, s'enflamme et s'abandonne à de nouveaux transports: telle qu'un instrument harmonieux, dont les cordes, frappées par les moindres sons, frémissent et rendent les accords les plus doux. Déjà cette sensibilité de la vertu se peint dans ses yeux; ils sont mouillés par les larmes: ce ne sont point de ces larmes brûlantes et amères que les passions font répandre; mais de ces larmes délicieuses que fait couler le sentiment. Dans ces instants d'une félicité presque divine, la situation de son âme se répand sur tout ce qui l'environne; son imagination ne s'ouvre qu'à des images agréables, et embellit tout ce qu'elle parcourt. C'est pour l'homme vertueux, mes frères, que la nature est riante, que le ciel est pur et sans nuages, que la terre se pare de fleurs et de verdure, il retrouve partout l'ouvrage et les dons du Créateur; la nature parle et s'anime; les oiseaux, par leurs accents, célèbrent, au gré de ses désirs, le Dieu de tous les êtres, et ces accents se font entendre à son cœur: l'univers lui paraît un temple où toutes les créatures consacrent leurs louanges au Dieu qu'il adore. Rempli de sa présence, il le voit, il le touche en quelque sorte, il s'unit à lui et se perd dans l'ivresse de son amour.

Sorti de ce ravissement si doux, il porte ses regards sur les hommes, et il sent son cœur se dilater et s'ouvrir en leur faveur. Son âme, plus grande, plus vaste que le monde entier, les embrasse tous avec une égale tendresse; il les considère comme une même famille dont Dieu est le Père; il voudrait les voir tous heureux, et en formant des vœux si tendres et si ardents, il est heureux lui-même : car c'est ainsi que tous les charmes du sentiment sont faits pour la vertu.

Ah! mes frères, puisse, à ces images naïves, un doux frémissement saisir votre âme et l'éclairer d'un trait subit! puissent se ranimer ces étincelles de vertu qui sont cachées au fond de votre cœur! Sans doute elles n'y sont pas entièrement éteintes. Je parle ici à des âmes qui sont sensibles encore, à des âmes qui ont du moins connu autrefois le plaisir d'être vertueux.

Parlez vous-mêmes, mes frères, n'étiez-vous pas heureux alors? N'éprouviez-vous pas les sentiments les plus agréables? Des sources de plaisirs purs ne coulaient-elles pas pour vous? La joie ne se répandait-elle pas dans votre âme, quand la sagesse approuvait vos actions! Rappelez à vous la vertu, et bientôt la joie renaîtra avec elle; bientôt elle ramènera dans vous la paix et le bonheur.

Car c'est-là encore, mes frères, ce qui fait partie des charmes intérieurs de la vertu. Elle nous assure la tranquillité la plus parfaite, bien différente du vice, qui produit un effet tout contraire.

O hommes vicieux et pervers, c'est à votre propre témoignage que j'en appelle. Dites-moi : avez-vous jamais eu des jours sereins et tranquilles? Sans cesse agités par des désirs inquiets, toujours suspendus entre l'espérance et la crainte, tourmentés par des vœux contraires, attirés avec violence par mille objets indignes de vos recherches, trompés dans l'idée des biens que vous vous faites, dans la jouissance des plaisirs que vous vous promettez, promenés de crimes en crimes et d'erreurs en erreurs, avez-vous jamais connu cette aimable paix sans laquelle le cœur demeure flétri au sein même des voluptés? Hé! comment le vicieux pourrait-il être tranquille? Il sent au dedans de lui un vide secret qui l'étonne et l'attriste. Il manque toujours quelque chose aux vœux de l'insensé, et la nature, toute riche qu'elle est, ne l'est pas assez pour les satisfaire.

Il ne peut prolonger ses folles joies sans que bientôt le dégoût succède à leur ivresse; il ne peut les varier sans que l'ennui ou des réflexions plus cruelles encore, en remplissent les intervalles; il ne peut rentrer en lui-même, sans y voir régner le désordre. Tel que l'infortuné Caïn, tel que Lamech après ses crimes, il n'entend au fond de sa conscience, que des reproches qui l'affligent; il ne goûte point de douceur que les remords n'empoisonnent; il ne se prépare point de plaisir que les alarmes ne précèdent ou n'accompagnent. La défiance, la terreur marchent à sa suite; il peut se dérober aux regards, mais non pas à la crainte d'être découvert; il trouvera peut-être des asiles, et jamais de sûreté. Jusque dans le silence et les ombres de la nuit, lorsque tout est calme, lorsque tout repose, il veille, il craint, il s'agite, il est aux prises avec lui-même; il rugit comme un lion furieux, et finit souvent ses malheurs par le désespoir. Hélas! ses malheurs ne viennent pas du dehors; ce sont ses vices qui ont fait tous ses maux, et le méchant est toujours le premier à se nuire à lui-même.

O homme! pourquoi donc es-tu si ingénieux à te tourmenter? En travaillant à satisfaire tes passions, tu ajoutes à leur violence; tu cherches la paix, et elle n'est que dans la vertu. Mais souvenez-vous, mes frères, que je parle surtout de cette vertu chrétienne qui peut seule, en nous attachant, en nous soumettant à Dieu, nous soustraire à la créature, et, par cette heureuse indépendance, nous assurer un véritable repos. Hé! qui pourrait troubler la paix de l'homme vertueux et fidèle? ses penchants? mais ils se réunissent tous dans l'amour qu'il ressent pour l'objet le plus digne d'être aimé, et le désir de lui plaire est le seul désir qui remplisse son cœur : ses espérances et ses craintes? ah! détaché des objets frivoles, ses espérances sont au ciel; et faisant tout ce qu'il faut pour y parvenir, il ne craint que ce qui pourrait l'en éloigner : ses combats? ah! il lui en coûtait d'abord pour se vaincre lui-même; mais enfin l'habitude lui a rendu la vertu facile, et il lui en coûterait bien plus pour cesser d'être vertueux, qu'il ne lui en a coûté pour le devenir : les hommes? mais, puisqu'il ne leur envie aucun des biens qu'ils recherchent, il n'a point en eux de rivaux, et si sa vertu pouvait lui en faire des ennemis, il oublierait leur haine, pour les aimer encore, tout injustes qu'ils sont : les événements de la vie? mais il s'y tient toujours préparé; il adore en eux les dispositions toujours sages d'un Dieu juste, d'un père tendre, et reçoit également de sa main et les biens et les maux. Que tout se soulève et s'arme contre lui; que les éléments semblent conjurer sa perte; que la terre s'ébranle sous ses pas; que les montagnes, arrachées de leur centre, se précipitent au sein des mers; que la nature se déconcerte, il trouve en lui son Dieu qui le soutient : et l'univers, tombant à ses pieds, s'écroulerait avec fracas, qu'on le verrait encore, soumis et constant, offrir des sacrifices de louanges sur ses ruines : *Propterea non timebimus, dum turbabitur terra; et transferentur montes in cor maris.* (*Psal.* XLV, 3.)

Ainsi, mes frères, ainsi la vertu est toujours paisible et tranquille; elle bannit l'excès et le trouble des passions; elle éloigne les soins fâcheux qui accompagnent le vice, et méconnaît ces retours amers de la raison

qui suivent nos déréglements; elle est sans crainte comme elle est sans remords; elle a des plaisirs, mais des plaisirs modérés qu'elle possède, et non pas des plaisirs turbulents qui la maîtrisent, qui l'entraînent. O sort digne d'envie! heureux état que celui de l'homme vertueux! il voit régner dans son âme l'harmonie la plus touchante, l'accord le plus parfait; toutes ses facultés sont dans l'ordre; ses sens, autrefois rebelles, sont soumis à la raison; ses actions sont réglées par la sagesse; ses mœurs sont pures; toute sa conduite est uniforme; son cœur ne se répand pas en des vœux inutiles et des désirs incertains; son esprit, docile aux clartés célestes, ne s'égare point en des doutes qui l'inquiètent et l'affligent; humble et modeste, il n'est point troublé par les saillies d'un amour-propre sensible et bizarre; il ne s'aigrit point des contradictions; les mépris ne l'affligent pas; il s'en croit digne, et quelque justice qu'on lui refuse, à l'en endre on ne lui fait aucun tort. Libre au sein de l'esclavage, il conserve partout un égal empire sur lui-même, et n'obéit qu'à Dieu en obéissant à ses maîtres. Sa fortune est toujours en proportion avec ses désirs, parce qu'à peu de besoins suffisent peu de richesses, et que le vrai sage en a toujours assez. Il jouit donc de cette égalité constante qui fait le charme de tous nos instants. Sa vie coule, si j'ose ainsi parler, comme un ruisseau tranquille à travers une prairie émaillée de fleurs. Exempt d'ambition, au-dessus de tout intérêt personnel, libre de tout attachement déréglé, il voit sans danger les tempêtes qui agitent le reste des hommes, et du rivage, il leur tend la main pour les sauver, s'il peut, du naufrage. Il est vraiment heureux, puisque le bonheur de l'homme n'est pas dans ce qui l'environne, et ne se trouve que dans son cœur.

Mais, qu'ai-je dit? et pourquoi parler de bonheur? la scène change, l'ordre est renversé. Quelle révolution! quel triste spectacle vient s'offrir à mes regards! Ici le vice triomphe, et là je vois le juste opprimé et la vertu dans les pleurs. O Dieu! tout s'arme contre elle : l'envie répand sur elle son plus affreux poison; la calomnie, qui, au jugement de l'Esprit-Saint (*Eccle.*, VII, 8), trouble le sage, épuise sur elle tous ses traits; elle est le jouet de la malice; l'hypocrite lui tend des piéges et la trahit. Le faux zèle la persécute, l'injustice la condamne; elle se consume dans les horreurs de la misère et du mépris : l'indigence, les infirmités, la douleur l'environnent et la pressent de toutes parts ;et si elle échappe à ces malheurs, elle vient du moins se briser contre cet écueil inévitable, la mort. Le terme est le même pour tous les hommes : le juste meurt. Ah! tout est donc égal entre le juste et l'injuste, entre le vice et la vertu?

Non, mes frères, non, tout n'est pas égal. Les maux que vous déplorez ne sont pas pour la plupart une épreuve ordinaire au juste, et je vous montrerai bientôt que, par les sentiments qu'elle inspire au dehors, rien n'est plus propre à les écarter que la vertu; mais enfin, lorsqu'elle les éprouve, ces maux, quel avantage n'a-t-elle pas encore ici sur le vice, et que de charmes intérieurs ne conserve-t-elle pas au sein même de l'affliction, par les consolations qu'elle nous procure!

Et d'abord, mes frères, qu'il est doux de pouvoir se dire à soi-même : Dans mon malheur, je n'ai point de reproches à me faire; ce n'est point moi qui ai préparé mon infortune; je n'ai point à me repentir de ma conduite; je souffre... mais je suis innocent : témoignage flatteur que j'envierais à la vertu, avec tous ses revers! et quelle onction secrète vient se joindre à ce sentiment si doux! Ah! que ne puis-je ici vous ouvrir le cœur du juste, et le dévoiler à vos yeux? que ne puis-je vous y rendre sensibles ces impressions de la grâce qui viennent encore adoucir ses peines? C'est dans ces instants surtout que le langage de la religion se fait entendre avec force à son âme, et soutient son courage : c'est alors qu'il se rappelle plus que jamais ces paroles si touchantes, cette béatitude du fidèle sur la terre : *Heureux ceux qui souffrent pour la justice!* (*Matt.* V, 10.) C'est alors que Dieu lui-même prend soin de le consoler; il descend avec lui dans la tribulation, il y recueille ses gémissements et ses larmes, il y parle à son cœur, et met le calme et l'espérance à la place de l'accablement et de la douleur. C'est alors que le juste se souvient avec un nouveau transport de joie, qu'il est immortel; la nuit sombre se dissipe, le voile du temps se déchire, l'éternité s'ouvre à ses regards : ô Dieu saint! Dieu juste! Non, vous n'avez point fait la vertu pour les pleurs; si elle était toujours heureuse ici-bas, on pourrait croire que sa récompense est renfermée dans les bornes de cette vie; mais elle gémit, elle est malheureuse quelquefois, et c'est assez pour être assurée que sous votre empire elle est faite pour d'autres biens que pour ceux qui lui seraient communs avec les méchants, et pour une autre patrie. Soutenu par ces nobles pensées, appuyé plus fortement encore sur les promesses de cette religion sainte qu'il n'eut jamais aucun intérêt à révoquer en doute, l'homme vraiment vertueux baise la main qui l'afflige; il bénit ses souffrances, il voit sans frayeur les approches de la mort; que dis-je? il hâte par ses désirs le terme de sa délivrance. Dans ces derniers moments ses forces se raniment, son espoir s'augmente, sa vertu jette un nouvel éclat. La confiance dans l'âme, la louange sur les lèvres, il expire; et, comme on l'a si bien dit, sa fin est *le soir d'un beau jour;* ah! jusque dans les peines, tout n'est donc pas égal entre le vice et la vertu?

Placez, mes frères, placez le vicieux dans les mêmes circonstances. Hélas! quelle situation violente et terrible! et quelle res-

source lui reste-t-il? Il est un objet de haine : il est couvert de honte et d'opprobre; il est déchiré par la douleur; il souffre, il est misérable, et il l'est par sa faute. Ce sont ses vices qui l'ont rendu odieux; ce sont ses passions qui l'ont avili, qui l'ont abruti, qui l'ont rendu méprisable. C'est par sa fierté et ses hauteurs qu'il a cessé de se rendre aimable et intéressant, qu'il s'est oublié lui-même, et qu'il a mérité qu'on l'oublie. C'est son ambition, c'est son orgueil qui ont creusé des précipices sous ses pas, et qui l'ont fait tomber dans les piéges qu'il tendait aux autres. C'est son défaut de conduite, ce sont ses désordres qui ont dissipé ses biens, qui ont renversé sa fortune et son crédit, qui ont arraché son épouse et ses enfants d'entre ses bras, qui l'ont forcé de traîner ses tristes jours dans la fange et la misère. Ce sont ses excès et ses débauches qui l'ont rendu le jouet et la victime de ses faux amis; qui l'ont livré à la trahison de ses amantes perfides jusque dans leurs caresses; qui ont ouvert ses yeux aux larmes, et qui ont appelé sur ses pas les maladies et la douleur. On le lui avait prédit; on avait voulu le dérober à la fougue de ses passions, pour le garantir de ses infortunes; il s'en souvient, et c'est ce qui fait une partie de son supplice. S'il s'est perdu, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même; tant qu'il vivra, il sera forcé de se dire : Je pouvais être heureux, et c'est moi, c'est moi seul qui ai fait mon malheur. O triste souvenir! source éternelle de regrets dont rien n'adoucira l'amertume! Les consolations, les douceurs de la grâce ne se font point sentir à ce cœur corrompu; il est sec, aride; il est semblable à ces affreux déserts qui n'offrent, au voyageur épuisé par de longs travaux, que des vapeurs empestées et des sables brûlants; il est tel que ces montagnes de Gelboé dont parle l'Ecriture, sur lesquelles une rosée bienfaisante ne tombe jamais; tel encore que ces plaines de soufre et de bitume, que ces campagnes maudites et ces villes impures que Dieu frappa dans sa colère.

Le méchant, livré à toute sa fureur, se consume, se dévore lui-même; si quelquefois il lève les regards vers le ciel, ce n'est que pour blasphémer dans sa peine, pour craindre un Dieu vengeur, pour trembler et pour frémir. L'idée de la mort aigrit ses maux. Il ne la voit que comme un spectre affreux qui à chaque instant fait un nouveau pas vers lui, et infecte l'air qu'il respire. Elle s'avance, et du sein des ténèbres qu'elle répand autour d'elle, sort de moment en moment un éclat de lumière qui l'importune et le rend un objet d'horreur à lui-même. Elle le frappe, et ce coup funeste ébranle son âme comme un tonnerre. Elle le serre dans ses liens, alors il pousse des cris vers le Dieu qu'il a méconnu; il lui adresse des vœux, et il s'en repent; il le prie, il lui insulte; il se débat, il s'agite, il se roule dans ses propres horreurs; il tombe, et remplit d'effroi tous ceux qui sont les témoins de sa chute et de son trépas. Non, non, depuis le premier instant où l'empire de la raison et l'enchantement des passions se font sentir à l'homme, tout n'est pas égal entre le vice et la vertu. Hé! mes frères, instruits des avantages que cette dernière renferme, consultez maintenant le sentiment intime de la conscience, le cri même de la nature; rendez gloire à la vertu; parlez : de ces deux caractères, le juste ou l'injuste, quel est celui qui vous fait envie? Qui voudriez-vous être, et pendant la vie et surtout à la mort, de cet homme infortuné selon les préjugés du monde, mais vertueux, mais heureux selon Dieu, selon la vérité, ou de cet autre, heureux peut-être aux yeux d'un stupide vulgaire, mais vicieux, et dès-lors toujours trop malheureux à ses propres yeux? O beauté incomparable de la vertu! qui nous force d'avouer, en dépit de nous-mêmes, combien ses charmes réels l'emportent sur les fausses douceurs du vice! O vous! qui m'écoutez, le choix dépend encore de vous; la vertu vous fait entendre sa voix; elle vous invite au bonheur. Faites quelques pas vers elle, et elle en fera vers vous. Les premières démarches rendront les secondes plus faciles. Vous pouvez, par des actes réitérés, vous en faire une douce habitude, et tourner en sa faveur des penchants qui vous ont égarés jusqu'ici; vous pouvez donc encore être heureux; la vertu est une source de sentiments agréables; elle tranquillise, elle console; tels sont les charmes qu'elle a au dedans de nous-mêmes. Il nous reste à considérer ceux qu'elle a hors de nous. Charmes intérieurs de la vertu, vous venez de le voir dans ma première partie; charmes extérieurs de la vertu, c'est le sujet de la seconde

SECONDE PARTIE.

Non, mes frères, les charmes de la vertu ne se bornent pas aux effets qu'elle produit dans l'âme de celui qui la possède, mais ils brillent encore dans les sentiments qu'elle inspire à tous ceux dont elle est environnée. Quels sentiments! Le respect, la confiance et l'amour : tels sont au dehors les charmes qui l'accompagnent.

La vertu se fait respecter sans autre empire que celui qu'on lui donne, sans autre éclat que celui qu'elle tire d'elle-même; elle se fait rendre, sans l'exiger, ce que des hommes constitués en dignités et en richesses exigent et n'obtiennent pas. Jetez les yeux autour de vous, osez les fixer sur ce grand de la terre si fier des honneurs qu'on lui prodigue. Le sang le plus pur coule dans ses veines; son nom rappelle le souvenir de tant de héros qui l'ont illustré; le plus haut rang suffit à peine à sa naissance; il y monte, et tout tremble devant lui; sa puissance fait les délices des nations; toute la pompe des grandeurs annonce sa présence : vous vous êtes prosterné dès qu'il a paru. Voilà l'esprit de culte que vous rendez à son cortége, à sa

fortune, à ses titres; mais l'homme en lui-même, le respectez-vous? Eh quoi! un sourire d'indignation et de mépris dément vos hommages; cet homme dites-vous, s'est dégradé par ses vices; ses passions en ont fait un esclave; il s'est montré indigne de son rang, il a avili son nom; la postérité, toujours équitable et sincère, ne parlera de lui que pour flétrir sa mémoire: comment pourrais-je encore le respecter? O hommes! quelle leçon pour vous, et quel éloge pour la vertu! Vous désirez qu'on vous estime, qu'on vous respecte et qu'on vous honore; vous cherchez de la considération et du crédit, vous êtes avides de gloire; mais le respect et la vraie gloire ne sont donc pas pour le vice? c'est donc une folie de vouloir vous rendre respectables par d'autres endroits que par une vertu solide? vos titres, souvent achetés par la honte et le crime, votre faste imposant qui corrompt les mœurs ne font donc pas la véritable grandeur? Ah! on est bien petit quand on est vicieux: la grandeur du sage est dans son cœur, et c'est la vertu qui fait la noblesse.

Considérez-la maintenant dans celui qui n'a qu'elle pour ornement; abaissez vos regards sur cet homme d'une condition ordinaire, d'une fortune médiocre, et qui, comme parle l'Ecriture, n'est riche qu'en vertu. C'est un père de famille, par exemple; son nom est peu connu, mais il l'est assez cependant pour être en honneur parmi ceux de son état et dans le cercle qui l'environne; et d'abord, interrogez son épouse, ses enfants, que dis-je? lisez dans leurs yeux le respect dont ils sont pénétrés: soumis à ses moindres volontés, il les révèrent comme les oracles de la sagesse et de l'équité. Consultez ses associés les plus fidèles, ses amis, ses alliés, ou plutôt entendez-les faire d'eux-mêmes son éloge, vanter sa bonté, sa candeur, sa droiture et se féliciter des rapports qu'ils ont avec lui. Allez de proche en proche recueillir les voix: toutes forment un concert de louanges à sa gloire.

Eh! que sera-ce, si cette vertu est portée à son comble, si elle fait de cet homme juste un des héros que la religion consacre? Ah! quelque soin qu'elle prenne pour se cacher, objet de l'admiration publique, le respect de tout un peuple suffit à peine à son culte; le faste des grandeurs humaines s'éclipse en sa présence, et les rois baissent leur sceptre devant elle.

Mais si, dans une condition privée, la vertu jette un si grand éclat, que sera-ce encore si elle brille dans un haut rang? Semblable à cet astre qui répand la lumière, elle fixe les regards du monde entier; sa gloire s'étend jusqu'aux extrémités de l'univers; toutes les langues la publient, ses exemples sont transmis à la postérité la plus reculée; elle devient le modèle de tous les âges: le respect qu'on lui rend n'est pas un vain usage, mais un sentiment, et son éloge est gravé dans tous les cœurs.

Eh! comment ne respecterait-on pas la vertu? c'est la plus belle image de la Divinité, et si Dieu, par un nouveau prodige de sa sagesse et de son amour, venait encore se rendre sensible aux faibles mortels, ce ne pourrait être que, comme autrefois, sous la forme du juste.

L'homme vraiment vertueux, dans toutes les circonstances, dans tous les états de la vie, est toujours ce qu'il doit être, et ne paraît jamais que ce qu'il est en effet. Son devoir est sa loi; il compte parmi ses plus belles victoires celles qu'il remporte sur lui-même: commander à ses passions, pour lui, c'est régner; et, à ses yeux, un acte de vertu vaut mieux qu'un empire. Plus fort que tous les obstacles, supérieur à tous les événements, grand dans la prospérité, plus grand dans les revers, sa fermeté toujours égale fait son triomphe: c'est saint Louis dans les fers, donnant des lois à ses vainqueurs.

Mais la vertu n'est-elle donc jamais l'objet de nos censures? Ah! il est vrai, le libertin, par ses railleries, cherche à l'avilir; l'envieux, pour obscurcir sa gloire, emploie la fourbe et le mensonge; le juste même est en garde contre elle; on l'observe, on la critique d'abord; mais à l'épreuve succèdent les hommages; on revient sur ses pas: le libertin qui l'a raillée la respecte lorsqu'il la voit de plus près; l'envieux se tait ou se dément; la vertu se soutient, l'orage passe, le calme renaît, les nuages se dissipent, l'éclat de la vertu en devient plus vif et plus pur, et tel est son pouvoir, dit saint Chrysostome, que ceux mêmes qui lui étaient le plus contraires sont forcés de l'admirer. Tant il est vrai, mes frères, que le cœur le plus vicieux a toujours un cri pour la vertu: *Virtus tanta res est ut impugnantes illam admirentur.* (CHRYSOST. *Ad Theod.*, epist. 7.)

Ah! l'Esprit-Saint nous l'avait annoncé par ses divins oracles, que l'honneur serait la récompense de celui qui fait le bien, quoiqu'il ne soit pas en lui le motif qui le porte à le faire. La vertu solide fuit la gloire, et comme l'ombre suit le corps, la gloire suit la vertu malgré elle. Je respecte, j'admire, même sans le vouloir, le juste sous le chaume, et je méprise dans mon cœur le vicieux sous l'éclat du diadème. O fausse douceur, fausse grandeur du vice! tu ne séduiras jamais que des âmes lâches qui préfèrent un vain éclat et les honteux plaisirs à l'honneur.

Le respect que la vertu fait naître n'est encore que le moindre de ses charmes; elle inspire la confiance. Laissons le méchant semer autour de lui l'envie, la discorde et les haines; mettre en jeu tous les ressorts d'une politique mensongère qui se tourne tôt ou tard contre lui; écarter, supplanter ceux qu'il a raison de craindre, diviser ceux qu'il a intérêt d'affaiblir, suppléer, par l'artifice, au crédit qu'il ne peut obtenir et à l'autorité qu'on lui refuse; s'insinuer, par une simplicité apparente, et abuser de la crédulité par tous les dehors de la frau-

chise; arracher le secret par des aveux qu'il dément avec autant de facilité qu'il en a trouvé à les faire; embarrasser les objets les plus simples, chercher les voies les plus détournées pour arriver au but auquel il paraît tendre le moins; parler en suppliant, se traîner en esclave jusqu'à ce qu'il puisse agir et commander en maître; flatter les vices, prendre toutes les formes, emprunter tous les caractères; et, pour saisir plus sûrement celui des autres, ne retenir du sien que la noirceur : voilà les ressources du vice et les chefs-d'œuvre de cette sagesse que le siècle préconise : ressources fausses, ou du moins incertaines : faibles ressorts qu'un œil un peu clairvoyant suffit pour démontrer : appuis fragiles qui se brisent dans la main de celui qui s'en sert. Le méchant trompe d'abord; il séduit les simples, mais ils sont bientôt vengés par un plus méchant que lui. Les yeux s'ouvrent; la défiance veille et se met en garde pour le repousser. Comptant peu sur la force de ses paroles, il emploie les serments et on ne le croit pas encore. Il ne termine rien, parce qu'avec lui on craint tout, et que rien de sa part ne paraît jamais assez sûr. A force de ruse il avance un pas, et trop tôt démasqué il en fait mille en arrière. Il est la dupe de ses propres finesses; il tombe dans les piéges qu'il a voulu tendre : il arme les passions des hommes pour les combattre l'une par l'autre; et, liguées contre lui, il finit par en être la victime.

La vertu, mes frères, n'a pas besoin de tant d'art pour s'assurer un plus heureux succès, en se ménageant la confiance la plus douce. Elle est naïve, ingénue, quoique prudente et circonspecte : avec beaucoup de sagesse elle est simple, et sa marche en est plus constante et plus sûre; elle se montre telle qu'elle est, et par un charme qui lui est propre, elle gagne, elle attire; toujours semblable à elle-même, elle retient, elle fixe ceux qu'elle a su s'attacher; elle ramène à sa simplicité, même ceux qui s'en écartent, en déconcertant leurs finesses par sa droiture, et les force d'avouer, ce qu'un sage du monde n'avait pu comprendre qu'après bien des méprises, que la meilleure finesse est de n'en point avoir.

O hommes séduits par de vains préjugés! politiques, sages du siècle, qui avez des yeux et qui ne voulez point voir! pour vous contraindre de rendre hommage à la vertu, souffrez donc que je vous ramène à ce que vous éprouvez vous-mêmes tous les jours; contemplez avec moi ces hommes vertueux, tels que vous en connaissez encore quoique dans un monde dépravé, et dites-moi si ce n'est pas à eux le plus souvent que vous vous en remettez de vos intérêts les plus chers; si ce n'est pas eux que vous choisissez le plus volontiers pour terminer les différends qui s'élèvent dans le secret de vos familles. C'est auprès d'eux que vous allez chercher la paix et calmer vos douleurs. C'est dans leur sein que vous aimez à verser vos chagrins et vos peines. Ils vous soutiennent par leurs consolations magnanimes; votre faiblesse s'attache à eux comme le lierre au tronc des arbres les plus forts; ils tiennent en main les rênes de votre âme; ils répriment la violence de vos passions; ils charment vos maux, et leur vertu les rend vos confidents, vos juges et vos maîtres.

Ah! j'ai vu de ces hommes que distingue une vertu solide, une piété sincère, régner en quelque sorte par la confiance qu'inspirait leur sagesse et leur droiture; leur charité tendre et compatissante rassemblait autour d'eux les âmes faibles et les cœurs désolés. Leur zèle éclairé prévenait en leur faveur; la douce insinuation était sur leurs lèvres; ils avaient cette sage modération, qui est un charme pour apaiser les esprits les plus aigris et les douleurs les plus vives; leurs avis salutaires avaient cette autorité qui vient de la prudence et de la force des bons conseils; on prêtait l'oreille pour les entendre, et on commençait à peine à les écouter, qu'on avait envie de trouver qu'ils avaient raison; leur parole, simple et sans faste, coulait doucement dans les cœurs comme la rosée du matin s'insinue dans une tendre fleur; on cédait à leurs impressions, et on oubliait, en les voyant, les résolutions contraires qu'on avait formées : tant est puissante la vertu, par la confiance qu'elle inspire!

Mais, de tous les charmes qu'elle a au dehors, le plus grand, c'est l'amour qu'elle porte dans tous les cœurs. Tandis que le méchant est un objet d'horreur, qu'il arme contre lui l'intérêt et les passions de presque tous les hommes, qu'il fait haïr ses injustices et ses trahisons à ceux mêmes qui perdent le moins à le trouver injuste et perfide, qu'il se prépare autant d'ennemis qu'il a séduit d'âmes faibles et que sa séduction a fait de malheureux, qu'il finit par être en guerre avec des méchants comme lui qu'il avait associés à ses crimes, l'homme vertueux, au contraire, se fait aimer dès l'instant où l'on parvient à le connaître. La vertu a sur nous des droits contre lesquels il est impossible de prescrire. C'est elle qui fait le vrai mérite et la beauté de l'âme : beauté que l'âge ne ternit pas, que les maladies ne peuvent flétrir, que nul accident ne peut nous enlever malgré nous : beauté plus touchante mille fois que la beauté du corps, et qui produit en sa faveur un penchant plus durable. C'est elle qui donne à la jeunesse cette simplicité qui prévient, cette candeur qui plaît, cet intérêt qui touche, ce charme qui persuade, et qui supplée en elle à l'expérience et aux années. C'est elle qui donne à l'âge mûr ce caractère de force et de courage qu'on admire et qu'on aime, qui lui imprime ce ton de noblesse et de dignité qui attache et impose tout à la fois, qui lui rend propre cet air affable qu'accompagne la bienveillance, et qui l'obtient à son tour. C'est elle qui rend la vieillesse

plus vénerable encore; qui fait plus, qui la rend aimable; qui fait revivre en elle une sagesse douce et tranquille, qui tempère par une bonté indulgente et facile ce qu'elle aurait de trop austère, qui lui apprend à jouer avec l'enfance, et qui sait mêler quand il le faut les amusements et les ris avec ses occupations graves et sérieuses. C'est elle qui orne, qui embellit la beauté même; qui répand sur elle les attraits de la modestie et de la douceur, qui lui donne ce ton de décence et de vérité qui est le premier de tous les agréments, qui lui prête ces grâces naïves avec lesquelles on plaît toujours dès qu'on a su plaire une fois. C'est elle enfin qui, toujours attentive et circonspecte, prévient les murmures et les plaintes; qui, toujours douce et insinuante, arrête les dissensions et les emportements; qui, toujours humble et désintéressée, fléchit l'orgueil et désarme l'envie; qui, toujours sensible et bienfaisante, essuie jusqu'aux larmes de ceux qui ont fait couler les siennes, leur ménage des secours dans leurs besoins, et fait aimer la prospérité dont elle jouit, à tant d'hommes qui la partagent avec elle, ou qui sont les témoins de l'usage qu'elle en fait pour le bonheur des autres.

Quel triomphe pour la vertu! tous les cœurs volent au-devant d'elle : ses ennemis mêmes désavouent leur injustice, et changent leur haine en des sentiments plus doux : tout se déclare en sa faveur; on ne se contente pas de l'aimer, on prend sa défense; on veut l'obliger, la servir à son tour : il se forme pour elle un concours de services réciproques, de soins, d'empressements et d'égards qui prouvent enfin qu'il vient toujours un temps où les hommes savent rendre justice à la vertu.

Mais ce qui la flatte davantage, ce qui l'anime et qui la soutient, ah! c'est la faveur de son Dieu. Elle a le bonheur de lui plaire, et c'est assez pour elle. Objet de ses complaisances, elle met en lui sa joie; elle y trouve la consolation et la paix; elle y trouve plus encore, les secours de sa Providence. Dieu veille en faveur du juste; il le dirige dans ses voies; il élève dans les airs une colonne de feu pour guider ses pas incertains; il fait tomber pour lui la manne du désert; il commande à ses anges de l'enlever, de leurs propres mains, aux piéges qu'on lui tend. Si quelquefois il l'humilie comme Joseph, s'il l'éprouve comme Suzanne, s'il l'afflige comme Job, c'est pour donner un nouveau lustre, et, par de nouveaux secours, lui rendre plus sensibles ses grâces et ses faveurs.

Heureux donc, heureux mille fois, l'homme vertueux et fidèle! il ressemble, dit l'Ecriture, à un arbre placé par les mains de la nature sur les bords fortunés d'un ruisseau. Des eaux salutaires, une rosée abondante entretiennent la fraîcheur de sa tige et la vigueur de ses racines; la verdure la plus riante embellit toujours ses feuilles; il donne dans son temps les fruits les plus doux. Ainsi prospère le juste sur la terre; il fleurit comme le palmier dans la maison du Seigneur; il recueille en paix le fruit de ses œuvres; son épouse fidèle est comme une vigne féconde qui étend au loin ses rameaux; ses enfants se multiplient comme les rejetons du cèdre, et ont à ses yeux les mêmes charmes qu'un jeune plant d'oliviers toujours verts; il les voit croître de race en race, et parvient au milieu d'eux à une heureuse et tranquille vieillesse. Dans ses derniers instants son âme est inébranlable entre les mains du Seigneur; le tourment de la mort n'oserait en approcher, et son trépas est un doux passage à une vie plus heureuse encore. Il emporte avec lui les regrets et l'amour de tout ce qui l'environne; on verse sur son tombeau des larmes qu'on n'accorde qu'à la tendresse et à l'estime; les pères racontent ses louanges à leurs enfants; sa mémoire se répand comme un parfum d'agréable odeur; elle subsiste d'âge en âge, et le souvenir de ses vertus ne se conserve dans sa race que pour y perpétuer les faveurs du ciel et la rendre toujours digne de lui. *C'est ainsi que sera béni celui qui aime la vertu et qui craint le Seigneur : « Sic benedicetur homo qui timet Dominum.* (*Psal.* CXXVII, 4.)

Non, non, il n'en sera pas ainsi des impies. Tels que la poussière que dissipent les vents agités en mille sens contraires, ils verront tôt ou tard leurs espérances s'évanouir; leur fantôme de bonheur fuira devant eux comme un songe; leur maison, fondée sur l'injustice, tombera par les revers; leur race sera maudite sur la terre qu'ils auront souillée de leurs crimes; leur mémoire sera en horreur parmi les justes; ils auront été malheureux dans cette vie, et ils ne ressusciteront un jour que pour être plus malheureux encore dans les siècles éternels.

Avouez donc, mes frères, que la vertu a une infinité d'avantages sur le vice; et si, par une exception bien rare, elle paraît moins heureuse quelquefois, souvenez-vous que c'est pour apprendre aux hommes que ses récompenses ne sont point bornées à la terre, et que, comme le désir de plaire à son Dieu doit être son mobile, le ciel doit être aussi le dernier terme de ses espérances (3).

(3) AUTRE CONCLUSION.

POUR UNE ASSEMBLÉE DE CHARITÉ.

Mais quelle est enfin cette vertu, qui, chère à Dieu, aimée et estimée des hommes, douce et utile à celui qui la pratique, réunit presque toujours en sa faveur et les récompenses de cette vie et les promesses de l'autre?

Ah! mes frères, pour en exprimer les traits, ouvrons les livres sacrés à la faveur desquels je viens de vous en peindre les avantages. Vous y reconnaîtrez les caractères qui la distinguent et vous y retrouverez partout la vertu à côté du bonheur.

Heureux donc, et solidement vertueux, est celui qui a fait de la religion la base de ses vertus; qui ne s'est point assis au milieu des impies, dont les

Mais ce que j'ai dit des charmes de la vertu n'est-il fait que pour l'instruction des hommes privés? ô rois! ô peuples de la terre! il n'est pas moins propre à vous instruire et à vous rendre heureux. La vertu, qui forme seule la véritable sagesse, ne change point de nature lorsqu'il est question des intérêts des princes et de la félicité des peuples: ses effets sont toujours les mêmes, parce que sa nature ne peut varier; et ce qu'elle fait pour le bonheur de chaque homme, elle le fait encore d'une manière plus étendue pour le bonheur des nations. Puisse donc aujourd'hui l'illusion funeste d'une politique fausse et sans principes, céder à la douce clarté d'un jour plus pur et plus heureux! Ecartons des prestiges qui n'ont servi jusqu'ici qu'à perpétuer nos fautes et nos erreurs; et s'il est vrai que nous soyons dans le siècle des lumières, sortons d'un état de ténèbres et d'enfance qui fait honte à la raison. L'art de tromper les hommes n'est point l'art de les rendre heureux; cette fausse prudence qu'on décore d'un nom superbe, et qui se réduit à un petit manége toujours incertain d'intrigue et de fourberie, n'est point la sagesse, et n'a été inventée que par des hommes auxquels il en coûtait moins sans doute pour être fourbes que pour être vertueux. Se conduisant sans règle, elle ne peut réussir que par hasard, et doit bientôt échouer contre les écueils qu'elle rencontre; presque toujours la dupe d'un succès passager, elle ne voit pas le mal qui en est la suite, et sacrifie l'avenir au moment présent; elle ne corrige une faute que par une autre; elle n'est occupée qu'à imaginer des ressources et des expédients, et elle ne s'aperçoit pas qu'il ne reste point de ressources à qui s'est rendu méprisable, ou qui a armé contre lui la défiance et la haine.

Ah! qu'elle s'instruise du moins par l'expérience; qu'elle parcoure les annales du monde, et elle reconnaîtra qu'en dépit de cet art mensonger par lequel elle prétend nous conduire au bonheur, presque toujours les peuples sont plus ou moins heureux selon qu'ils sont plus ou moins justes, plus ou moins vertueux; elle verra que d'anciens royaumes, que des républiques célèbres ne se sont élevés au plus haut point de grandeur que par la sagesse et l'équité de leurs maximes, la droiture et l'uniformité de leur conduite, l'austérité de leurs mœurs, et qu'enfin ceux qu'ils ont vaincus n'ont triomphé à leur tour de leurs vainqueurs qu'en leur transmettant leurs vices avec leurs dépouilles.

Vous donc à qui les peuples ont confié leur félicité, voulez-vous répondre à leur attente? formez-les à la vertu. Donnez-leur le ton, dit un écrivain de nos jours, et vous ferez plus que de leur donner la loi. Par la force de l'usage et l'empire même des modes qu'ils empruntent de vous, subjuguez leur esprit, maîtrisez leur cœur, changez leurs mœurs et leurs coutumes. Vous encore, philosophes profonds, orateurs célèbres, génies sublimes, qui commandez aux opinions, vous tous, esprits nés pour éclairer les nations, grands de la terre appelés à les gouverner par l'autorité, la persuasion et l'exemple, bannissez du milieu d'elles cet amour des richesses qui éteint le sentiment de l'honneur, et qui à l'intérêt public substitue des intérêts particuliers; le goût de la mollesse et des plaisirs, qui les énerve et qui dégrade ceux même qui auraient pu faire de grandes choses; l'amour du luxe et du faste, qui leur fait oublier la vraie gloire, et qui nous rend plus pauvres que nous ne l'étions autrefois avec moins de richesses. Inspirez-leur la tempérance, le mépris des arts frivoles, l'amour du travail et des arts nécessaires, le goût de la solide gloire, le zèle pour la patrie, l'attachement et l'obéissance à leur prince, l'humanité et le désintéressement, la droiture, et ce qui donne tout le reste, l'amour de la religion et la crainte du Seigneur.

C'est alors que les peuples trouveront dans la vertu les mêmes charmes qu'y

sophismes captieux tôt ou tard nous les font perdre; qui s'éloigne de la société des méchants avec lesquels on apprend si aisément à le devenir: *Beatus vir qui non abiit in concilio impiorum, et in via peccatorum non stetit.* (*Psal.* I, 1.)

Celui qui a soumis ses penchants à sa raison, qui met ses affections dans la loi de son Dieu, qui la médite nuit et jour pour en faire la règle de ses mœurs: *Sed in lege Domini voluntas ejus, et in lege ejus meditabitur die ac nocte* (*Ibid.*, 2.)

Heureux et vertueux celui dont le cœur pur et sans tache n'admet que de chastes désirs, dont l'âme toujours intègre rejette avec horreur la fraude et l'injustice, et dont les lèvres ne sont jamais souillées par l'imposture: *Qui ingreditur sine macula, et operatur justitiam; qui loquitur veritatem in corde suo.* (*Psal.* XIV, 2.)

Celui qui ne craint que Dieu seul et dont la crainte, bien différente de celle qui fait les esclaves, est inséparable de l'amour qui forme les vrais justes: *Beatus vir qui timet Dominum, et in mandatis ejus volet nimis.* (*Psal.* CXI, 1.)

Celui enfin dont l'âme tendre et sensible voudrait qu'il n'y eût point de malheureux, et fait du moins tout ce qu'elle peut pour en diminuer le nombre; celui qui comme vous, M. D., a sans cesse les yeux ouverts sur les besoins du pauvre; qui ne se contente pas d'en être informé, mais qui les prévient, qui les devine; qui arrache un infortuné à sa misère en respectant son secret, et en lui épargnant la peine d'exposer lui-même son infortune; qui, pour la soulager, se retranche les faux besoins qu'enfante le luxe et le caprice, et ne croit pas avoir de superflu tant qu'il y a des misérables qui manquent du nécessaire: *Beatus vir qui intelligit super egenum et pauperem* (*Psal.* XL, 2): voilà celui qui jouit du bonheur, celui qui fait le bien, et qui a déjà sa récompense dans le plaisir qu'il trouve à le faire; voilà l'homme vertueux que le Seigneur protégera dans les jours mauvais, et qu'il délivrera au grand jour de l'éternité: *In die mala liberabit eum Dominus.* (*Ibid.*)

Si telle est la vertu, si tels en sont les fruits, ô mes frères, qu'elle est donc belle en elle-même et dans les biens qu'elle nous procure! qu'elle a de charmes en nous et hors de nous! pourrions-nous n'en être pas touchés? Si jusqu'ici nous l'avons négligée, *etc.*, *comme à la col.* 624, *ligne* 14.

trouve le juste qui la cultive : au dedans ils trouveront le bon ordre, l union, la concorde, les plaisirs innocents, la paix profonde et l'heureuse abondance ; au dehors et du côté des nations étrangères, ils obtiendront le respect, la confiance et l'amour.

O vous, mes concitoyens, mes amis et mes frères ! ô France ! ô ma patrie ! il vous reste donc encore de quoi nous faire oublier nos anciennes disgrâces Réparez-les en acquérant des vertus : sans elles les plus grands succès préparent seulement à de nouveaux périls ; avec elles, au contraire, on sait se rendre utiles ses pertes même. Formez-vous un empire plus étendu, plus sûr et plus durable que celui que nos ancêtres se sont fait par la valeur. O Français ! qu'elle soit toujours une de vos vertus les plus chères ; mais que la religion, la justice et la bienfaisance la règlent et l'accompagnent. C'est pour vous alors qu'est faite cette espèce de monarchie à laquelle il serait insensé d'aspirer aujourd'hui par la force, et qui ne sera jamais que la récompense d'un peuple de sages et de héros.

Dignes sujets d'un roi qui n'a fait la guerre que pour donner la paix, conservez-la, s'il se peut, avec tous les peuples. Faites plus encore, aidez-les à la conserver entr'eux. Que votre gloire consiste à devenir les arbitres de leurs différends et les médiateurs de leurs querelles. Méritez leur confiance par votre modération, votre droiture et votre amour pour tous les hommes. Que leur estime et leur amitié constante soient le prix de votre désintéressement et des services que vous leur aurez rendus. Ne sont-ce pas là des biens plus désirables que les fruits équivoques d'un manége trompeur, que les ressources bien coûteuses d'une balance incertaine, ou que la folle vanité des conquêtes ?

Si cependant à ces biens solides vous préfériez les fausses douceurs et les intérêts mal entendus des passions et des vices, sachez qu'indépendamment des maux que vous vous feriez à vous-mêmes, il est une Providence pour les Etats comme il en est une pour chaque homme. C'est elle qui, pour opérer les révolutions les plus éclatantes, nomme les Nabuchodonosor, les Cyrus, les Alexandre et les César. C'est elle qui punit et qui récompense, qui élève les empires et qui les abaisse à son gré, qui se rit de nos projets et déconcerte nos mesures, qui transporte la domination d'un peuple à l'autre selon les desseins de sa sagesse, qui se sert quelquefois des vices d'une nation pour en punir une autre plus vicieuse encore, mais qui brise ensuite l'instrument dont elle s'est servie dans ses vengeances ; c'est elle enfin, qui, par une suite naturelle de l'ordre qu'elle a établi, nous apprend que la prospérité des Etats est la récompense ordinaire de leurs vertus, comme l'adversité est le châtiment presqu'infaillible de leurs vices.

Châtiment de tout un peuple, châtiment terrible, que nous-mêmes, hélas ! n'avons que trop mérité ! détournez de dessus nous, Seigneur, cette coupe fatale remplie de fiel et d'amertume, que vous menacez de répandre sur les peuples dans votre colère ; éloignez de nous ces fléaux que préparent et qu'annoncent les dissensions, la dépravation des mœurs, le luxe, l'irréligion, l'indépendance ; rendez-nous la vertu, et disposez-nous par elle à recouvrer vos faveurs.

Ah ! mes frères, la vertu est si belle en elle-même, elle a tant de charmes en nous et hors de nous : pourrions-nous n'en être pas touchés ! Si jusqu'ici nous l'avons négligée, si nous l'avons méconnue, ouvrons les yeux à ses attraits, et rougissons de notre aveuglement ou de notre indifférence. Ne soyons plus assez ennemis de nous-mêmes pour ne pas éprouver du moins les avantages qu'elle renferme : ils nous sont encore offerts. Elle est de toutes les situations de la vie, de toutes les conditions, de tous les âges, du vôtre surtout, ô vous qui, dans un âge tendre, pouvez si aisément vous plier à ses lois ! Jeunesse trop dissipée, trop volage, mais si susceptible du bien, c'est principalement pour vous que j'ai peint les charmes de la vertu. Ah ! que ceux qui sont vos guides et vos maîtres soient encore vos modèles ; qu'ils se souviennent que c'est sur vous que reposent l'intérêt et l'espoir de l'humanité, de l'état et de la religion ; que dans leurs plans d'éducation publique ou d'instruction privée, leur objet soit, en vous rendant plus éclairés, de vous rendre plus vertueux ; et, pour que votre vertu soit solide, qu'ils fassent de vous des chrétiens en en faisant des citoyens et des hommes, qu'ils ébauchent en vous le caractère par leurs sages leçons, et qu'ils l'achèvent par de grands exemples, afin qu'après vous avoir fait connaître tout le prix de la vertu sur la terre, et vous avoir appris à la pratiquer, ils en reçoivent avec vous la récompense dans le ciel, que je vous souhaite.

SERMON XIII.

Pour le vendredi de la quatrième semaine de Carême.

SUR L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST.

Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema. (I *Cor.*, XVI, 22.)

Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème.

Que l'anathème que l'Apôtre a prononcé contre ceux qui n'aimeraient pas Jésus-Christ est terrible ! mais qu'il est juste, mes frères, et que celui qui refuse d'aimer Jésus-Christ mérite bien cet arrêt de mort et de réprobation !

Cœur indifférent, cœur ingrat ! a-t-il donc oublié que Jésus-Christ est notre Dieu, un Dieu de bonté, un Dieu de miséricorde et d'amour, qui s'est fait homme pour nous ? Ne sait-il donc pas qu'il s'est fait enfant, l'os de nos os, la chair de notre chair, et que, dans cette même nature toute semblable à la nôtre, il a été crucifié pour nous ? Ignore-

t-il que toute la religion du chrétien porte essentiellement sur Jésus-Christ, qu'on ne peut bien s'unir à Dieu que par Jésus; qu'on ne peut bien aimer Dieu sans aimer son Fils, le plus cher objet de ses complaisances; qu'en lui est toute la gloire du Père; qu'il est le consommateur de notre foi, l'unique soutien de nos espérances, celui qui a réconcilié le ciel et la terre, et qui a fait tomber le mur de division que le péché avait élevé entre Dieu et sa créature?

Hélas! on n'y pense pas : on ne connaît plus quel est Jésus-Christ. O hommes! si vous le connaissiez, ce Jésus, vous brûleriez tous du feu de son amour. Vous mêmes, mondains, si opposés à Jésus-Christ, ennemis déclarés de Jésus-Christ, si vous pensiez bien à ce qu'il a fait pour vous, vous verseriez des larmes sur votre ingratitude, et vous cesseriez bientôt d'appartenir au monde. O mon aimable Sauveur! faites-vous connaître aujourd'hui à tous ceux qui m'entendent, et après que vous nous avez tant aimés, qu'il ne soit pas dit que nous ne vous aimions pas.

Ah! mes frères, que ne suis-je un saint pour vous parler de l'amour de Jésus-Christ! mais pour apprendre avec vous à l'aimer de toutes mes forces, attachons-nous à bien méditer l'amour qu'il a eu pour nous, après quoi nous considérerons quel est l'amour que nous lui devons.

Ainsi, les caractères de l'amour de Jésus-Christ à notre égard, c'est ce qui fera le sujet de ma première partie. Les véritables caractères de notre amour pour Jésus-Christ, ce sera le sujet de ma seconde. Loin de moi dans ce discours la pompe et les vains ornements du style. Donnez-moi, ô mon Dieu! ces paroles simples, naïves et touchantes qui forment seules le vrai langage et l'éloquence d'un cœur qui sent ce que c'est que d'aimer. Nous vous en prions par la mère de votre Fils. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Jésus-Christ nous aime, et dans cet amour, mes frères, que de puissants motifs pour nous engager à l'aimer! Jésus-Christ nous aime, et son amour pour nous est un amour prévenant, universel, véhément et constant. Développons ces différents caractères de l'amour de Jésus-Christ envers les hommes; et puissent-ils enfin triompher de notre indifférence!

Son amour est un amour prévenant. Au commencement était le Verbe; il était avant tous les temps, avant tous les êtres; il était dans le sein de son Père, et méditait avec lui, comme son Fils et sa sagesse, notre existence et celle de toutes les créatures.

Or, je vous le demande, mes frères, dans ce néant où vous étiez plongés, qui le portait à faire de vous l'objet de ses soins, et à vous choisir pour vous placer un jour parmi les êtres qu'il devait rendre capables de le connaître et de l'aimer? Quel mérite aviez-vous acquis à ses yeux, et quel si grand intérêt l'animait en votre faveur, lui qui n'avait pas besoin de vos hommages, et qui trouvait en lui-même sa grandeur et sa félicité? Ah! je vous aimais d'un amour éternel, vous dit-il par son prophète, et c'est là ce qui m'a engagé à vous tirer de l'abîme du néant : *Charitate perpetua dilexi te: ideo attraxi te, miserans.* (*Jer.* XXXI, 3.)

Il est donc vrai, ô Jésus! c'est votre charité toute gratuite qui nous a formés; nous sommes l'ouvrage de votre amour, et quel engagement pour nous, Seigneur, à consacrer tout ce que nous avons d'être à vous aimer!

Cependant, ce n'est encore là, mes frères, que la moindre partie de cet amour prévenant que Jésus-Christ vous a marqué. Rappelez-vous l'état malheureux où était le monde avant Jésus-Christ. Les hommes se faisaient des idoles de toutes leurs passions; ils en étaient venus à cet excès d'aveuglement et de dépravation, d'encenser des divinités souillées de tous les vices dont la nature même a horreur : tels étaient leurs dieux et leurs modèles. Concevez maintenant quel culte ils leur rendaient, quelles abominations entraient dans leurs fêtes, quel dérèglement se trouvait, par une suite nécessaire, dans leur conduite, quelle corruption dans le monde entier!

Ah! ne fallait-il donc pas qu'un second déluge vînt purger la terre de ces profanations et détruire pour toujours une race d'hommes si coupables?

Mais non : Jésus les aimait, ces hommes, tout dépravés qu'ils étaient, et il s'intéressait vivement à leur bonheur : Ils ne périront pas, a-t-il dit dans son amour; je les aime trop pour les perdre, et, quoi qu'il en coûte, je veux les sauver. Que fera-t-il donc pour cet effet? il viendra habiter au milieu d'eux, vivre et converser parmi eux, pour leur enseigner la voie du salut.

Mais cet amour si prévenant et si tendre qu'il a témoigné pour le genre humain dans l'état de dépravation où il était, il l'a marqué, mes frères, pour chacun de nous; car enfin, au moment de notre naissance, qu'étions-nous à son égard? ses ennemis. Nous naissions dans le péché, nous étions couverts de la tache du péché, et dans cet état, il nous a prévenus, il nous a rendus ses enfants en nous régénérant dans les eaux du baptême.

Et depuis, mes frères, qu'avons-nous été encore? Ah! rendons gloire à Dieu : que d'infidélités! et si nous repassons sur toutes les circonstances de notre vie, quelle suite affreuse de désordres n'y apercevrons-nous pas? combien de fois n'avons-nous pas oublié Jésus-Christ, son Evangile et son amour, n'avons-nous pas livré à ses ennemis cette âme qui lui est si chère, et n'avons-nous pas méprisé le salut qu'il est venu nous apporter! Eh bien, mes frères, cet aimable Jésus ne nous prévient-il pas tous les jours, en nous invitant à retourner à lui? Il nous prévient par les mouvements de sa grâce; il frappe à la porte de notre cœur, parce qu'il fait ses délices d'être avec les

enfants des hommes. Il nous prévient par ses bienfaits, puisque c'est en lui et par lui que tout a été créé, et que tout ce que le Père fait en notre faveur, le Fils le fait avec lui. Il nous prévient par les peines même qu'il nous envoie; il veut les faire servir à nous détacher du monde, à nous faire sentir le vide de toutes les créatures, à nous attacher à lui, à nous faire chercher dans lui seul notre consolation, notre repos et l'objet de notre amour; mais également sourds à sa voix dans nos plaisirs comme dans nos peines, dans les uns nous l'oublions, nous l'outrageons, dans les autres nous nous plaignons, nous murmurons, et presque jamais nous ne l'aimons comme nous devons l'aimer.

O Jésus! dont l'amour nous poursuit sans cesse, vous nous cherchez et nous vous fuyons; vous nous prévenez de mille manières différentes, et rien ne fait effet sur nous.

Hé quoi! mes frères, Jésus-Christ vous prévient, il vous aime, il vous a aimés le premier, et vous n'en êtes pas touchés! Ne concevrez-vous donc jamais ce que c'est que d'être prévenu, d'être aimé par Jésus-Christ? Ah! si je vous disais qu'un prince riche et puissant, que le plus grand des rois de la terre recherche votre cœur; si j'ajoutais qu'à l'éclat du trône il joint toutes les qualités qui peuvent rendre un prince aimable, croiriez-vous pouvoir trop estimer votre bonheur? Cependant, mes frères, qu'aurais-je dit qui pût égaler le prix de l'amour que Jésus-Christ a pour vous? Celui qui vous prévient et qui vous aime est le Roi du ciel et de la terre; il est le Fils du Très-Haut, sa force, son Verbe et la plus pure expression de sa gloire; il réunit tout à la fois ce qu'il y a de plus majestueux et de plus grand, ce qu'il y a de plus engageant et de plus doux; il est la souveraine sagesse, la bonté, la douceur même. Il est Dieu, mais un Dieu fait homme, le plus beau, le plus parfait de tous les enfants des hommes; il est pour vous le père le plus tendre, il est votre frère, il est votre ami, il est à votre égard l'amant, l'époux le plus passionné; il possède dans le degré le plus éminent toutes les grâces, toutes les vertus et tous les charmes; en lui se trouvent tous les vrais biens, la gloire solide, la lumière et la joie des saints, les délices les plus pures, une onction qui se fait assez sentir à ceux qui l'aiment, mais qu'on ne peut exprimer.

Voilà, mes frères, voilà quel est celui qui nous prévient et qui nous aime. O aimable Jésus! pourquoi donc ai-je différé si longtemps de vous aimer? Ah! si la moindre perfection qui se trouve dans les créatures nous charme et nous attire, par quel enchantement funeste arrive-t-il que l'assemblage de toutes les perfections et de tous les biens qui sont en vous n'ait pas assez de force pour nous attacher et nous fixer? La moindre invitation, une parole, un coup-d'œil, un soupir nous séduit et nous engage: Jésus, tout grand, tout parfait, tout aimable qu'il est, nous prévient, nous invite à l'aimer; et il n'y aura que l'amour de Jésus qui sera impuissant, qui n'obtiendra pas amour pour amour, qui n'obtiendra que des outrages ou des mépris!

Amour divin, amour de Jésus, qui avez triomphé de toute la nature, des anges, du péché, de la mort; amour qui avez triomphé du cœur de Dieu même, ah! triomphez du mien, qu'il cède enfin, qu'il se rende; je ne veux plus vivre sans vous aimer. Triomphez du cœur de tous les hommes, puisque c'est tous les hommes que prévient et qu'embrasse la charité immense de Jésus-Christ.

Oui, mes frères, l'amour de Jésus-Christ est un amour universel. Il s'étend à tous, parce que nous sommes tous son ouvrage; il nous a tous créés pour lui, et en prenant une nature semblable à la nôtre, il a voulu que nous pussions tous le considérer comme notre frère. C'est pour tous, nous disent en mille endroits les livres saints, qu'il a répandu son sang! Hé! que désire-t-il autre chose, sinon d'allumer en tous lieux le feu de son amour?.... Notre Dieu est un feu consumant qui n'est venu sur la terre que pour enflammer tous les cœurs.

Ah! mes frères, à quelque âge, dans quelque état, dans quelque circonstance que vous vous trouviez, vous ne pouvez vous excuser de ne pas aimer Jésus-Christ, en disant que Jésus-Christ ne vous aime pas.

Si vous êtes encore dans un âge tendre, apprenez combien il a aimé jusqu'aux plus faibles enfants, après s'être fait enfant comme eux; quelles marques d'amitié, de préférence même il ne cessait de leur donner; combien il faisait l'éloge de ce caractère simple et ingénu, de cette heureuse innocence qui doit être naturelle à cet âge!

O pères et mères! vous du moins qui en tenez lieu à ceux qui sont confiés à vos soins, que ne comprenez-vous de quelle importance il est de les élever, de les faire croître dans ce saint amour? vous en feriez des saints et le monde brûlerait bientôt de l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ. Que ne les entretenez vous souvent de la personne aimable de Jésus, de sa douceur, de son humilité, de son obéissance, de sa modestie, de sa patience, de son incomparable charité. Leur âme tendre et si propre à l'amour s'ouvrirait à ces premières impressions qui ne s'effacent ensuite qu'avec peine; l'amour s'allumerait insensiblement dans leur cœur; ils seraient touchés jusqu'aux larmes, et en aimant Jésus ils apprendraient à aimer toutes les vertus.

O vous, qui êtes dans la fleur de la jeunesse! si l'esprit du siècle, le goût de la parure et des vains plaisirs n'ont pas déjà corrompu vos penchants et répandu leur contagion funeste sur vos plus belles années, offrez-les à Jésus-Christ. Il vous aime, il vous appelle à lui comme ce jeune homme de l'Evangile, et il veut que, comme sa vie

a été employée tout entière pour vous, vous ne viviez que pour lui seul. Quels heureux jours consacrés par l'innocence, quelle heureuse paix son amour vous prépare, et surtout quelle heureuse mort! Aimez donc Jésus, et ne rougissez point de dire à tous ceux avec lesquels vous vivez combien il est aimable.

Êtes-vous dans la force de l'âge, hé bien! c'est encore à vous qu'il parle comme à ses disciples bien-aimés, comme à ceux dont il exige un amour plus fort, puisqu'ils ont plus de lumières pour connaître combien Jésus-Christ les a aimés, et plus de choses à lui sacrifier.

Êtes-vous sur le retour de l'âge, ah! mon frère, Jésus-Christ vous presse plus fortement que jamais de l'aimer. Vous avez déjà un pied dans le tombeau: quoi! sortirez-vous de la vie sans avoir bien aimé Jésus? irez-vous consommer dans les enfers votre indifférence pour lui? aimez-vous mieux brûler des feux allumés par la colère d'un Dieu que des douces flammes du saint amour de Jésus-Christ?

Dans quelque état que vous soyez, il demande votre cœur. Vierges chrétiennes, il vous le demande, ce cœur, pour faire de vous ses épouses; il veut que vous veilliez sur tous les mouvements de ce cœur, que vous ne lui permettiez aucun sentiment, aucun amour profane; que vous soyez tout à lui comme il est tout à vous.

Epoux et épouses chrétiennes, il vous invite encore à l'aimer. Les liens du mariage ne sont pas un obstacle à cet amour; aimez-vous les uns les autres pour Jésus-Christ; aimez vos enfants pour Jésus-Christ, et que ce soit l'amour de Jésus qui soit en vous le principe, le terme et la règle de tout autre amour.

Riches, qui jouissez des biens de ce monde, Jésus-Christ vous aime; votre âme lui est chère, il vous aime, et il ne vous a pas condamnés à ne point l'aimer. Il est vrai qu'il a prononcé des anathèmes contre les riches; mais prenez garde, c'est contre les riches attachés à leurs richesses. Il veut donc que vous vous en détachiez pour lui; aimez-le dans la personne des pauvres. O riches! ô grands de la terre! si vous vouliez faire un saint usage de ce qu'il vous a donné, c'est alors que vous retrouveriez dans son amour des biens plus réels et plus durables que tous ceux que vous pourriez lui sacrifier, c'est alors que vous deviendriez vraiment riches, vraiment grands; vous deviendriez grands en tout, en vertus, en courage, en amour pour la personne adorable du Sauveur. Mais hélas! les riches n'aiment point Jésus-Christ, parce qu'ils ne peuvent se résoudre à aimer sa pauvreté et ses souffrances; les grands du monde ne l'aiment pas parce qu'ils ont horreur de ses humiliations; les politiques, les sages, les savants du siècle ne savent point l'aimer, parce qu'ils ne sauraient goûter sa candeur, sa droiture, son aimable simplicité, et, qu'épuisant toutes les forces de leur âme en de vaines spéculations, ils donnent tout à l'esprit et ne réservent rien pour le cœur.

Pour vous, que rien ne distingue aux yeux des hommes, vous qui vivez dans l'obscurité, l'humiliation, la pauvreté, vous ne pouvez douter que Jésus-Christ ne vous aime et qu'il ne vous appelle à l'aimer. Il a béni votre état; il l'a choisi pour lui-même en venant au monde: aimez donc cet oubli dans lequel vous vivez; aimez vos abaissements, votre indigence; aimez-les pour Jésus-Christ et il vous fera partager sa gloire, il vous comblera de toutes ses richesses.

Justes, pécheurs, aimez Jésus-Christ; vous, justes, en croissant toujours dans cet amour que vous tenez de lui; vous, pécheurs, en commençant à vivre pour lui. Ah! vous n'ignorez pas que c'est moins encore pour les justes que pour vous qu'il est venu sur la terre. Vous savez par quels soins et quels empressements il vous a marqué son amour, par quelles figures touchantes il vous invite à l'aimer. Vous savez qu'il s'offre à vous comme un Père toujours prêt à vous recevoir, comme un Pasteur qui court, qui vole sur vos traces, et qui n'épargne rien pour vous ramener dans la voie droite dont vous vous êtes écartés. Plus grand est le nombre des péchés qu'il consent à vous remettre, plus vous devez l'aimer.

O bon Pasteur! faites que nous vivions tous désormais sous les lois de votre amour. C'est à tous que vous dites: *Venez*: « *Venite ad me omnes.* » (*Matth.* XI, 28.) Vous nous aimez tous, et cet amour, tout universel qu'il est, ne perd rien de sa force à l'égard de chacun de nous. Vous nous aimez tous, ô Jésus! et comment se peut-il qu'il y ait des hommes qui ne vous aiment pas? pourquoi du moins y en a-t-il si peu qui vous aiment?

O amour, qui ne cherchez qu'à vous répandre, que n'êtes-vous dans tous les cœurs! que ne se laissent-ils tous embraser de vos feux! O Dieu de mon cœur! ô Jésus! que ne puis-je vous faire aimer du monde entier! que ne puis-je porter jusqu'aux extrémités de la terre ce feu sacré dont je veux brûler toujours! Ah! les peuples les plus barbares se laisseraient enflammer; ils seraient plus sensibles que ceux qui entendent tous les jours parler de vous sans vous aimer. O vous! mes frères, ne voulez-vous pas aimer Jésus-Christ? Sans doute votre cœur répond dans cet instant à toute l'ardeur de mes désirs; vous voulez l'aimer: eh bien! pour vous y animer plus fortement encore, méditez la grandeur, la véhémence de son amour pour vous, et jugez-en par les témoignages qu'il vous en a donnés.

Suivez-le dans toutes les circonstances de sa vie mortelle. Un Dieu s'abaisse jusqu'à vous; il daigne se revêtir de votre nature, et, dans sa naissance, il semble se dépouiller de tous les attributs du Dieu de gloire et de majesté, du Dieu fort et terrible, pour

ne faire éclater que sa douceur et sa bonté. Approchez de son berceau : ses tendres gémissements vous appellent; c'est sur vous qu'il verse des larmes : quel objet! est-il rien de plus aimable? Le Père éternel met en lui toutes ses complaisances ; les anges le contemplent dans le ravissement, la nature tressaille de joie, autour de lui tout n'annonce que la paix. Ah! que les cœurs les plus endurcis viennent se consumer d'amour aux pieds d'un Dieu fait homme, fait enfant pour nous!

Il ne fait que de naître, et déjà il verse pour nous les prémices de ce sang qu'à peine l'amour a formé dans ses veines. Il reçoit, dans sa circoncision, le beau nom de Jésus, et avec ce nom il prend de toutes les qualités la plus touchante, celle de Sauveur. O nom sacré de Jésus! soyez toujours sur mes lèvres, mais soyez plus fortement encore imprimé dans mon cœur!

L'aimable Jésus, dans toute la suite de son enfance et de sa vie cachée, ne cesse de vous prouver la force de son amour. N'êtes-vous pas surpris de le voir, lui qui est la souveraine sagesse, se soumettre pour l'amour de vous aux moindres volontés de Joseph et de Marie? de voir ce Jésus, si grand, occupé aux emplois les plus vils? de voir celui qui est la lumière du monde, et qui en mérite seul tous les hommages, vivre dans l'obscurité et se cacher au monde? Que faisait-il alors? ah! il faisait son plaisir le plus doux de penser à vous, de s'entretenir de vous avec son Père, de lui offrir pour vous ses prières et ses mérites, de sanctifier tous les moments de votre vie par tous les moments de la sienne.

Considérez-le dans sa vie agissante : c'est pour vous instruire qu'il va dans le temple, qu'il forme ses disciples; c'est pour élever jusqu'à lui vos pensées et vos désirs qu'il manifeste sa gloire sur le Thabor; c'est pour confirmer votre foi qu'il opère des prodiges; c'est pour vous laisser la marque la plus sensible de sa charité envers les hommes qu'il fait la cène avec les apôtres.

Dans sa vie ignominieuse et souffrante, ah! mes frères, il n'y a pas d'injures, d'affronts et de mépris, il n'y a pas de douleurs et de tourments qu'il n'ait endurés pour vous : voyez-le triste jusqu'à la mort et tout couvert d'une sueur de sang, éprouver dans son agonie, par la seule idée de votre ingratitude et de vos crimes, toutes les amertumes de sa passion. Voyez-le trahi, vendu, livré par un de ses disciples, en butte aux imprécations de tout un peuple, devenu le jouet des passions de tous les hommes, chargé de l'instrument de son supplice, offert en spectacle au monde sur le bois infâme de la croix, abreuvé de fiel dans cette soif ardente que lui causait son amour pour vous. Ecoutez les prières qu'il adresse à son Père pour ses ennemis, ses bourreaux, pour vous, mon frère, qui l'avez tant de fois crucifié par vos péchés. Que dirai-je enfin, et puis-je ne pas expirer ici de douleur et d'amour! Jésus rend les derniers soupirs; il meurt, et il meurt pour nous sauver. Amour de mon Dieu, amour de Jésus, voilà votre ouvrage. Ah! par toutes ces choses, l'aimable Jésus n'a-t-il pas droit de nous dire : Qu'ai-je pu faire pour vous marquer l'excès de mon amour, que je n'aie pas fait? qu'ai-je pu souffrir que je n'aie pas souffert? qu'ai-je pu sacrifier en votre faveur qu'on ne m'ait vu sacrifier avec joie? Mais lorsque je meurs pour vous, souvenez-vous du moins que c'est votre Jésus, que c'est votre Dieu qui vous aime, et que c'est Jésus que vous devez aimer. Ah! chrétiens infidèles, vous avez un cœur, et il faut encore vous dire d'aimer Jésus-Christ!

O mon Sauveur! mon Dieu et mon tout! vous nous avez tant aimés! et on vous aime si peu! Vous nous avez aimés de toutes vos forces, puisque vous les avez employées, usées, consumées pour notre amour; vous nous avez sacrifié vos soins, vos peines, vos mérites, votre sang, votre vie, tout vous-même; ah! ne devrions-nous pas être toujours prêts à vous sacrifier mille vies, si nous les avions? Non, Jésus, on ne vous aime point assez. Votre amour fait l'étonnement des anges : que n'avons-nous, comme eux, un cœur tout ardent, tout brûlant de l'amour de Jésus-Christ! Esprits célestes! ah! je n'envie point votre gloire; je n'envie que ces feux dont vous brûlez pour mon Sauveur. O Jésus! que n'ai-je votre cœur pour répondre à l'ardeur de votre amour, et vous aimer autant que vous êtes aimable!

Jésus-Christ nous a aimés de l'amour le plus véhément, le plus ardent; et c'est ainsi, mes frères, qu'il n'a cessé de vous aimer: son amour n'a point eu de fin; il a été plus fort que la mort même. C'est pour vous qu'il en triomphe et qu'il sort glorieux du tombeau. Il soutient, il confirme vos espérances, et veut vous ressusciter après lui, pour vous faire partager son bonheur et sa gloire. C'est pour vous qu'après tant de travaux et de souffrances il monte au ciel; semblable à une aigle qui provoque ses petits à voler après elle, il vous trace la route que vous devez prendre pour le suivre. C'est pour vous encore qu'il est assis à la droite du Très-Haut. Il vous sert de médiateur auprès de lui; il intercède pour vous; il envoie son Esprit à son Eglise pour vous éclairer et vous conduire. Cet Esprit de feu et d'amour, il ne demande qu'à le répandre sur vous, afin de vous unir pour toujours avec lui par le même lien qui l'unit à son Père. Dans les sacrements précieux qu'il a institués pour vous, il vous ouvre pour tous les instants de votre vie des sources de salut. Ce sont autant de gages permanents de sa tendresse, autant d'assurances réitérées qu'il vous donne de son amour.

Saints autels, augustes tabernacles où repose Jésus, rappelez-moi sans cesse un amour si fort et si durable! Eh! mes frères, tous les dons et les mystères de l'aimable Jésus sont les mystères et les dons de l'amour le plus généreux et le plus constant.

Frivoles créatures, nous vanterez-vous encore le force et la constance de vos folles amours! Non, il n'y a que Jésus qui sache aimer; il n'y a que lui qui soit vraiment fidèle; et ne dites pas, mes frères, que, dans l'état de ténèbres, de tentation, d'aridité que peut-être vous ressentez en l'aimant, il vous abandonne; dites plutôt que son amour délicat vous éprouve, qu'il peut purifier le vôtre, en accroître les mérites, le rendre plus humble et plus digne de lui, le dégager de toute recherche de vous-mêmes, et vous apprendre à ne plus vous appuyer sur cette douceur sensible de la grâce, qui est le lait des enfants, mais à tendre toujours à l'amour des forts et des parfaits. Il veut que, sans vous inquiéter, sans vous empresser comme Marthe, vous vous teniez tranquillement à ses pieds comme Marie, et que vous lui disiez alors, comme l'épouse des *Cantiques : Je dors, mais mon cœur veille.* (*Cant.*, V, 2.)

C'est ainsi que vous ferez triompher Jésus-Christ, et qu'après vous être quittés vous-mêmes, Jésus-Christ seul régnera dans votre âme. Quand sera-ce, ô Jésus! que vous régnerez ainsi dans la mienne? Je vous aime, disait saint Augustin, et j'ose le dire avec lui, Seigneur, je vous aime; mais parce que c'est toujours trop peu, faites que je vous aime toujours davantage; augmentez aussi cette flamme céleste dans le cœur de ceux qui vous connaissent et qui m'entendent, et faites que ceux qui ne vous aiment pas commencent du moins à vous aimer. Ah! est-il ici quelqu'un qui n'aime pas Jésus-Christ? Hé bien, mes frères, qui que vous soyez, non-seulement Jésus-Christ vous a aimés pendant sa vie mortelle, non-seulement il vous a aimés de toute éternité, mais il vous aime encore malgré vos froideurs : oui, dans cet instant où je vous parle, Jésus vous aime, et puisque c'est lui qui emprunte ma voix pour se faire entendre, vous parlerais-je ainsi, s'il ne vous aimait pas? Jésus vous aime, et il ne tient qu'à vous qu'il vous aime une éternité encore. Ah! je ne puis plus soutenir cette idée, Jésus-Christ vous aime, et vous ne l'aimez pas; il vous donne tout, et vous lui refusez tout; il vous porte dans son cœur, et vous craignez de lui ouvrir le vôtre; que dirais-je de plus? vous nous aimez, ô Jésus! et il y a des hommes qui ne vous aiment pas! mais ce ne sera plus vous, mon frère, qui refuserez d'aimer Jésus-Christ; vous n'êtes point assez dur, assez insensible pour n'être pas touché des caractères de son amour envers les hommes. Il vous a aimé d'un amour prévenant; il vous aime à quelque âge, dans quelque état que vous soyez; il vous aime de l'amour le plus ardent; il ne cesse de vous aimer et de vous donner des preuves de son amour. C'en est assez sans doute pour vaincre votre indifférence; et il ne me reste plus qu'à vous tracer les caractères de l'amour que vous lui devez, pour vous apprendre à l'aimer.

SECONDE PARTIE.

L'effet le plus naturel et qui est la marque la moins équivoque d'un véritable amour, est de produire dans ceux qui en sont pénétrés, une sorte d'union et de conformité avec l'objet qui leur est cher, union de pensées, d'affection et de mœurs, qui devient d'autant plus étroite, que l'objet que nous aimons est plus digne de nous occuper entièrement, et de nous servir en toutes choses de règle et de modèle.

C'est donc là ce que doit faire naître en nous le saint amour de Jésus, une union constante d'esprit, de volonté et de conduite avec lui, en sorte que nous pensions à Jésus-Christ et comme Jésus-Christ, que nous ayons les mêmes affections que lui, et qu'enfin nous agissions comme lui. Tels sont les traits auxquels nous devons reconnaître si nous l'aimons.

On ne peut aimer Jésus-Christ sans penser à lui. Un cœur bien épris s'occupe sans cesse de l'objet de son amour : c'est lui faire violence que de l'en distraire, et il ne trouve de douceur qu'à s'en occuper. Il médite, il contemple en secret tous ses charmes, et nourrit par là le feu dont il se sent consumer. Mais si c'est Jésus que nous aimons, quel plaisir, quelle douceur inexprimable ne trouverons-nous pas à l'avoir toujours présent, à nous rappeler ses perfections, ses grandeurs et les marques si sensibles et si tendres qu'il nous a données de son amour. Eh! quoi de plus consolant que le souvenir de ses mystères et l'idée de ses bienfaits! quoi de plus digne de remplir notre esprit que la personne sacrée de l'aimable Jésus? Y a-t-il quelque chose de plus grand, de plus relevé qu'un Homme-Dieu? et à quoi nous occuperons-nous si nous ne nous occupons pas à l'étudier et à le connaître?

Cependant ne puis-je pas le dire en gémissant, combien de chrétiens oublient Jésus; combien parmi ceux qui font profession de piété, préfèrent, par un abus déplorable, mille pratiques peu essentielles à la dévotion la plus solide du christianisme! et pourquoi, avec toutes ces pratiques, quoique bonnes et louables en elles-mêmes, pourquoi, avec des oraisons fort assidues et peut-être sublimes en apparence, des âmes si justes à leurs propres yeux rampent-elles néanmoins toute leur vie, et demeurent-elles honteusement souillées de vices considérables, tels que sont un orgueil secret, une immortification continuelle de leur humeur et de leurs passions? Ah! je n'en suis plus étonné, c'est qu'elles ne s'attachent pas, elles ne s'appliquent pas assez à contempler, à étudier la personne adorable de Jésus-Christ.

Mais quoi! en prenant une nature semblable à la nôtre, en se proportionnant à notre faiblesse, en nous devenant sensible par sa sainte humanité, n'a-t-il pas voulu se rendre le sujet le plus ordinaire, et si je puis ainsi parler, l'objet le plus naturel de

toutes nos pensées? O Jésus! n'est-ce donc pas pour nous que vous êtes venu dans ce monde? puisqu'on ne cherche point à vous connaître, qu'on ne vous étudie pas, qu'on ne pense point à vous, c'est donc en vain que vous nous dites, comme à l'épouse des *Cantiques : Mettez-moi comme un cachet sur votre cœur.* (*Cant.*, VIII, 6.) Hélas! tout parle de l'amour à un cœur qui aime; tout devrait nous rappeler Jésus, l'idée de Jésus-Christ devrait nous suivre en tous lieux, on devrait ne voir que Jésus, ne chercher que Jésus, ainsi que cette épouse sacrée qui conjure les filles de Jérusalem de lui dire si elles ont rencontré celui qu'elle aime; ainsi que Madeleine, cette amante fidèle qui court la première au sépulcre, et qui, peu touchée de la présence et de la beauté des anges, s'occupe uniquement de l'objet de son amour, et s'écrie dans sa douleur : *Ils m'ont enlevé mon Sauveur, et je ne sais où ils l'ont mis* (*Joan*, XX, 2); mais dans nous quelle indifférence! quel oubli! O insensibilité des hommes, oubli fatal, c'est vous qui faites le tourment des âmes fidèles; oui, c'est là ce qui affligeait le plus vivement les Thérèse, les Catherine de Gênes, les Madeleine de Pazzi, et ce qui leur arrachait ces expressions si fortes, si touchantes et si souvent réitérées : *L'amour n'est point aimé;* il n'est pas aimé, puisqu'on n'y pense pas.

Ah! pour moi je veux désormais que les différentes heures qui partagent le jour, que les diverses actions qui se succèdent de moment en moment, me rappellent sans cesse mon Jésus; je veux qu'en mettant la main sur mon cœur, qu'en jetant les yeux sur l'image de Jésus crucifié, partout où j'aurai le bonheur de le rencontrer, ce mouvement, ce seul regard, lui peignent tous les sentiments de mon cœur, et lui disent pour moi, que je l'aime, que je désire de le voir aimer, de le faire aimer de toutes les créatures.

En apprenant à penser à Jésus, vous apprendrez bientôt à penser comme lui. Quelles ont été ses vues? Qu'estimait-il dans le monde? comment jugeait-il de tout ce qui nous flatte davantage? De quel œil voyait-il tous les grands mouvements qui agitent les hommes, leurs empressements, leurs soins, leurs travaux pour s'élever, s'enrichir, se faire un nom, se procurer un état plus honorable ou plus commode? Ah! cherchez avant toutes choses, disait-il, le royaume de Dieu (*Matth.*, VI, 33), et faites-vous violence pour l'obtenir (*Matth.*, XI, 12); mettez votre trésor dans le ciel, où il ne peut vous être enlevé. (*Matth.*, VI. 20.) Haïssez votre âme, selon le monde, pour la sauver (*Matth.*, XVI, 25); haïssez-en les penchants déréglés; n'appelez point heureux ceux qui jouissent des délices de cette vie, et qui s'y attachent. Que celui d'entre vous qui veut devenir le plus grand, s'abaisse et s'humilie davantage. (*Matth.*, XX, 27.) Apprenez que tout ce qui est grand aux yeux des hommes est en abomination devant Dieu. (*Luc.*, XVI, 15.)

Ce sont là, mes frères, les vues, les maximes, les sentiments de Jésus-Christ. Sont-ce les nôtres? est-ce ainsi que nous pensons, que nous jugeons? avons-nous l'esprit de Jésus-Christ? et si nous ne l'avons pas, comment pouvons-nous dire que nous l'aimons? eh quoi! j'aimerais Jésus, et je mépriserais ce qu'il a estimé, j'estimerais ce qu'il méprise? J'aimerais Jésus, et ses lumières, qui sont celles de la souveraine sagesse, de la lumière incréée, ne seraient pas les miennes! et je ne craindrais pas de contredire tous les jours ses sentiments et ses maximes, en leur opposant les sentiments et les maximes du monde! Est-ce donc là cette union d'esprit qui forme le premier caractère de l'amour? est-ce donc là comme on aime?

Mais dites-moi, mes frères, si nous ne lui sommes pas unis par l'esprit, le serons-nous davantage par le cœur? et toutefois, demandez à ceux qui savent aimer, et ils diront qu'ils n'ont plus d'autre volonté, d'autres affections que celles de l'objet qu'ils aiment; qu'ils se sentent comme transformés en lui; qu'en prenant d'après lui de nouvelles idées, de nouvelles vues, ils ont pris de nouveaux goûts et de nouveaux penchants; que comme ils ne pensent plus, ils ne voient plus que par lui, ils n'aiment plus et ne haïssent plus en quelque sorte que par lui; qu'enfin ce n'est plus eux qui vivent, comme le disait le grand Apôtre, mais que c'est l'objet de leur amour qui vit en eux : *Vivo autem; jam non ego : vivit vero in me Christus.* (*Galat.*, II, 20.) Voilà ce que doit produire l'amour de Jésus-Christ dans un cœur qui en est embrasé : il doit nous dépouiller des penchants du vieil homme, pour nous revêtir du nouveau; nous donner en Jésus-Christ une nouvelle vie, un nouvel être; nous faire puiser en lui toutes nos affections; nous faire craindre comme un vrai mal ce qui peut nous éloigner de lui, et désirer comme un bien réel tout ce qui peut nous en approcher; nous faire aimer ce qui lui est cher, et nous rendre odieux ce qui lui déplaît.

Or, mes frères, que faut-il aimer pour aimer comme Jésus-Christ, pour aimer ce qu'il aime? Il faut aimer la gloire de son Père, cette gloire du souverain Etre qui a été le principal objet de ses soins, qui allumait en lui le zèle le plus ardent, à laquelle il rapportait, comme à leur dernier terme, toutes ses actions, pour laquelle même il a oublié et sacrifié sa propre gloire. Il faut aimer la sainte Eglise catholique et romaine, que Jésus-Christ a fondée sur ses apôtres; sur Pierre, le premier de tous, et sur le corps des évêques unis à leur chef, qui devaient leur succéder, à laquelle il a juré, comme à son épouse, une alliance éternelle, qu'il a rendue seule dépositaire de tous ses mérites et de tous ses trésors, et hors de laquelle, soit que nous

en soyons séparés extérieurement, soit que nous le soyons intérieurement, par une révolte secrète, nous nous flattons en vain de suivre, d'aimer et de posséder un jour Jésus-Christ. Hélas! devons-nous être étonnés si la foi s'affaiblit et s'altère de jour en jour, si la charité se refroidit et s'éteint dans les cœurs, lorsqu'on prêche si peu Jésus-Christ et son Eglise. Il faut aimer l'Eglise triomphante dans le ciel; l'aimer dans la personne de Marie, qui a tant de droits à notre culte et à notre amour, puisqu'elle est la mère de Jésus; l'aimer dans les anges, dans tous les saints, qu'il aime comme son plus bel ouvrage, comme ses ministres et ses serviteurs les plus fidèles. Il faut aimer l'Eglise souffrante, dont les membres sont morts dans l'amour de Jésus-Christ, et n'attendent que nos prières pour entrer dans sa gloire. Il faut aimer tous les hommes pour lesquels il a versé son sang, et dont il nous a recommandé l'amour comme une marque essentielle de nos sentiments et de notre reconnaissance envers lui; il faut les aimer, non de paroles, mais par nos œuvres et en vérité, c'est-à-dire, qu'il faut leur faire tout le bien qui est en notre pouvoir, comme si nous le faisions à Jésus-Christ même, et n'attendre à cet égard, comme sur tout le reste, d'autre récompense que celle qu'il nous a promise. Il faut leur pardonner, les supporter; et pour ne nous rebuter jamais, il faut les voir dans les plaies et dans le cœur de Jésus-Christ.

Que dirai-je encore? il faut aimer la pauvreté, les humiliations, les souffrances, puisqu'il les a aimées pour nous; il faut les aimer comme ce qu'il y a de plus propre à surmonter en nous l'amour déréglé de nous-mêmes, et à nous détacher des biens périssables, des honneurs, de la fausse gloire du monde, pour nous attacher à Jésus. Il faut les aimer comme ce qui peut servir davantage à expier nos offenses, notre insensibilité, notre ingratitude envers Jésus-Christ. Il faut les aimer enfin comme ce qui nous rend conformes à Jésus pauvre, humble, souffrant, crucifié. Ah! quelle ardeur les saints n'ont-ils pas eue pour les croix, en pensant aux douleurs de Jésus souffrant et mourant pour notre salut! *Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ*, disait saint Paul. (*Galat.*, II, 19.) Mon amour a été, crucifié, écrivait saint Ignace aux Romains avant de consommer son martyre; laissez-moi imiter la passion de mon Dieu; je vous écris ceci tout enflammé du désir de mourir pour lui: mon amour a été crucifié, et le feu qui m'anime ne peut rien souffrir qui le ralentisse: excusez mes transports; je sens ce qui m'est utile: que me servirait à moi de dominer jusqu'aux extrémités de la terre, et d'être roi de l'univers? je me tiens plus heureux mille fois de mourir pour Jésus-Christ; je ne cherche que celui qui est mort pour nous; je ne désire que celui qui est ressuscité pour nous; il n'y a point pour moi d'autre bien ni d'autre trésor; que le feu, la croix, les bêtes féroces, que tous les tourments que la rage des démons peut inventer viennent fondre sur moi; tout m'est bon, pourvu que j'arrive à la possession de Jésus-Christ. C'est dans les mêmes sentiments et avec les mêmes désirs que sainte Thérèse disait: Ou souffrir ou mourir: *Aut pati aut mori.* Tel est le langage de l'amour. Ainsi parle quiconque aime véritablement Jésus-Christ; et nous, mes frères, nous disons que nous l'aimons, et nous ne voulons rien endurer. Ah! un amour qui ne veut rien souffrir, dit saint Augustin, n'est pas un véritable amour. On embrasse avec joie les croix les plus pesantes, on se fait un plaisir de souffrir pour ce qu'on aime: n'y a-t-il que Jésus pour lequel on refusera d'essuyer des travaux, des fatigues, de se renoncer soi-même, et de porter sa croix?

A l'amour qu'on doit ressentir pour tout ce qu'il a aimé, il faut joindre une aversion constante pour tout ce qui lui est odieux. Jésus-Christ a le péché en horreur; et quelles raisons n'avons-nous pas pour le haïr! il offense Dieu. C'est pour le combattre, l'expier et le détruire, que Jésus est venu sur la terre. C'est lui encore qui éteint dans nos cœurs l'amour de Jésus-Christ, et qui nous prive pour une éternité entière du bonheur de lui être unis; et dans quelque degré qu'on le commette, il est toujours vrai qu'il refroidit le cœur de Jésus à notre égard, qu'il afflige, qu'il outrage sa tendresse pour nous, qu'il tarit insensiblement la source de ses grâces, et qu'il altère de jour en jour l'amour que nous avons pour lui. O péché! le souverain mal, l'unique mal de l'homme, ne fussiez-vous à mes yeux, dans bien des moments, que ce que l'on appelle une faute légère, j'aime trop Jésus pour consentir jamais à vous commettre, et pour blesser, par un consentement réfléchi, la reconnaissance et la fidélité que je lui dois. Ah! si malgré moi vous échappez à ma faiblesse, du moins aujourd'hui, à la face de ces autels et aux pieds de Jésus, mon cœur vous désavoue pour toujours.

Mais si je hais le péché, combien ne dois-je pas haïr le monde, au milieu duquel il a établi son empire; ce monde, inspiré par l'esprit de mensonge, et en qui règne, selon l'image si vive et si frappante que nous en trace l'Esprit-Saint, la concupiscence des yeux, celle de la chair, et l'orgueil de la vie? (I *Joan.*, II, 16.) Monde perfide, monde qui a été frappé si souvent des anathèmes de Jésus-Christ, malheur à qui vous aime, à qui aime vos pompes, vos vanités, vos parures si recherchées, si indécentes de nos jours; vos modes si inconstantes, si bizarres; votre langage étudié, votre prétendu bon ton, et tous vos usages si frivoles! Ah! celui qui ne vous hait pas, qui ne vous renonce pas dans son cœur, fait assez voir qu'il n'aime pas Jésus-Christ, et qu'il ne prétend point à son royaume. O saint amour de Jésus! ô

amour de mon Sauveur, amour pur, amour chaste, venez purifier mon cœur de toute flamme étrangère, venez réformer tous mes goûts, venez fixer tous mes désirs; soyez l'unique principe, l'unique règle de tous mes penchants, afin de l'être aussi de toutes mes œuvres. Car, prenez garde, mes frères, la preuve la plus certaine que nous sommes unis d'esprit et de cœur à Jésus-Christ, c'est lorsque nous le sommes de mœurs et de conduite : si nous l'aimons, nous ne tarderons pas à lui devenir semblables. Et en effet, quelle facilité, quel penchant secret ne trouve-t-on pas à imiter ce qu'on aime? En vain donc exprimons-nous par nos discours les mêmes sentiments et les mêmes affections que Jésus-Christ; si notre vie ne répond pas à la sienne, nous ne l'aimons pas. Celui, dit l'apôtre saint Jean, qui se glorifie de demeurer en lui, doit vivre et se comporter comme il l'a fait. (*Joan.*, II, 6.) Il ne suffit pas, dit saint Chrysostome, de lui témoigner par des paroles notre amour, puisqu'il ne s'est pas contenté de nous donner du sien des marques si faibles. Hé, mes frères, quel modèle ne nous a-t-il pas offert en lui-même! qu'il est aimable, qu'il a de force et d'attraits pour nous engager à le suivre, puisque c'est un Dieu fait homme : un Dieu! quelle dignité, quelle perfection dans ce modèle qui nous est proposé! mais un Dieu qui, pour nous ôter toute excuse, s'est revêtu de toutes les faiblesses de notre nature, si l'on en excepte le péché, et n'exige rien de nous dont il n'ait été le premier à nous donner l'exemple.

Amour divin, vous avez daigné descendre jusqu'à nous, et nous refusons de nous élever jusqu'à vous : non-seulement vous avez aimé pour nous la pauvreté, les humiliations, les souffrances; mais vous les avez endurées dans la personne adorable de Jésus-Christ, et nous craignons de les endurer après lui. C'était des remèdes aux infirmités de notre âme, des peines dues à nos péchés, des préservatifs contre la corruption de notre nature. Jésus, infiniment saint, n'en avait pas besoin pour lui même; c'est pour nous que toutes ces choses étaient devenues nécessaires; et il a bien voulu s'y soumettre pour aider notre faiblesse et nous encourager. Pressé par son amour, il a fait ce que fait une mère tendre qui présente à son fils une potion amère, et qui, pour en adoucir à ses yeux l'amertume, consent à la partager avec lui. Hé quoi donc! cette charité si vive et si pressante qui animait Jésus-Christ ne fait-elle aucune impression sur nous? Ah! pour en bien juger, écartons la foule importune qui nous dissipe, ce monde dont la figure nous en impose et dont l'exemple nous séduit; laissons-nous conduire par l'esprit de Dieu dans la solitude, et là, seuls à seuls avec Jésus-Christ, étudions-nous nous-mêmes au pied de la croix; opposons notre luxe, notre immortification, notre mollesse, notre insensibilité pour les besoins de nos frères, tout l'orgueil de notre vie, tous nos vains amusements; opposons-les à cet état de dépouillement, de pénitence et de douleur, à ces marques de charité envers les hommes, à cet abaissement du Verbe, à cet unique soin de notre salut, à toute la personne d'un Homme-Dieu crucifié....

Ah! Jésus, que cette opposition me confond! que le peu de rapport qu'il y a entre vous et moi m'effraye! est-il donc bien vrai que je ne vous aime pas? C'est cependant par là que vous en jugerez vous-même un jour. C'est en m'opposant votre croix et en examinant la conformité de ma vie avec la vôtre, que vous reconnaîtrez si je vous ai aimé : et si je ne vous aime pas, ô mon Dieu! que suis-je, qu'un réprouvé? Non, Seigneur, non, je ne serai pas séparé de vous pour toujours : je vais travailler de toutes mes forces à vous devenir semblable; laissez-vous toucher par mon repentir et par mes larmes, et ne me refusez point les secours de votre grâce pour m'aider à former avec vous cette union de sentiments, d'affections et de mœurs, qui est le véritable caractère de l'amour.

Union sainte! union ineffable! qui me donnera de bien sentir et de bien exprimer tous vos charmes! Ah! mes frères, elle est la vie de nos âmes, elle donne le mérite à nos œuvres, elle rectifie nos jugements, elle règle nos penchants, elle renferme toutes les vertus, elle glorifie Dieu en nous, et nous rend agréables à Dieu par Jésus-Christ. Cette union est le moyen le plus sûr, le plus facile de parvenir en peu de temps à la perfection qu'exige de nous le christianisme que nous professons.

Mais quelles douceurs ne fait-elle pas éprouver à l'âme fidèle, qui est devenue l'amante et l'épouse de Jésus-Christ! Interrogez, mes frères, les saints qui ont le plus aimé Jésus, et ils vous diront qu'ils avaient assez de forces pour demander toujours de nouvelles souffrances, et qu'ils n'en avaient pas assez pour soutenir toutes les douceurs du divin amour; inondés de plaisir, plongés dans un océan de délices, ils ne se possédaient plus eux-mêmes; ils étaient obligés de dire, avec saint François-Xavier : *C'est assez, Seigneur, c'est assez.*

Mais des pécheurs comme nous peuvent-ils espérer de si grandes faveurs? Oui, mes frères, oui, et de plus grandes encore : c'est surtout aux âmes pénitentes, à ces âmes contrites et humiliées, qu'il se plaît à faire sentir tout ce qu'il a de plus tendre et de plus doux. Eh! pourquoi craint-on si fort les premiers moments d'une conversion sincère? Ah! j'ose le dire, et ce n'est pas sans l'avoir éprouvé, ce sont de toute la vie les moments les plus délicieux. Il semble que l'amour divin, content de notre sacrifice et de nos premiers efforts, ne s'attache qu'à nous dédommager avec usure, par les transports et la ferveur qu'il nous inspire. O amour! qu'il est bien vrai que dès qu'on vous possède on recueille déjà comme les prémices de la béatitude céleste; et faites attention, mes frères, que pour

bien goûter les douceurs de l'amour de Jésus-Christ, il faut renoncer parfaitement à tout ce qui lui est contraire. Hélas! nous voudrions les éprouver, ces douceurs, et qu'il ne nous en coûtât rien; on voudrait avoir part aux faveurs de Jésus, et rechercher en même temps celles du monde; obtenir les plaisirs du ciel sans quitter ceux de la terre, et enfin jouir des plus pures délices de l'esprit, sans renoncer aux satisfactions des sens, et c'est ce qui ne peut s'accorder : disons-le même, pour goûter jusqu'à quel point le Seigneur est doux, il faut se détacher tellement de toutes les créatures, que l'on apprenne à ne plus les aimer que pour lui, à ne plus aimer en elles que lui seul.

Vous parviendrez, mes frères, à ce détachement auquel Jésus-Christ vous appelle pour se communiquer à vous tout entier, si, après avoir brisé les chaînes qui vous retiennent dans le péché, vous craignez de vous trop répandre au dehors, parce que ce n'est que dans le recueillement et la retraite quo Jésus-Christ parle à notre cœur, et que se conserve le feu sacré de son amour; si vous étudiez assidûment le crucifix, qui renferme toute la science du chrétien, et si vous méditez devant lui les perfections, les bienfaits de votre aimable Sauveur, les mystères si touchants de sa vie et de sa mort, les caractères que je vous ai tracés de son amour, amour prévenant, universel, véhément et constant

C'est par là, mes frères, et en ne perdant point de vue la brièveté de cette vie et l'éclat passager des biens, des honneurs, des plaisirs du monde, que vous apprendrez à ne plus aimer que Jésus-Christ, à ne plus soupirer qu'après Jésus-Christ, à ne plus goûter ici-bas que Jésus-Christ. C'est par là encore que, dégagés tôt ou tard des biens qui vous attachaient à la terre, vous parviendrez à posséder dans le ciel l'objet de votre amour. Alors, quelles vives et pénétrantes lumières, quelles saintes ardeurs, quelles joies ineffables, quelle heureuse paix, quelle douce et éternelle félicité! alors votre âme sera enchantée, ravie, enivrée du sentiment de son bonheur. Alors elle ne verra plus que son Jésus, et en lui elle trouvera toutes les richesses, toutes les perfections d'un Dieu; elle sera environnée des grandeurs et des charmes de sa divinité; elle en sera pénétrée, elle y sera plongée et abîmée en quelque sorte comme une étincelle dans une fournaise immense d'amour.

O Jésus! ô mon Dieu; unique principe, unique centre du vrai bonheur, pourrais-je bien encore vivre sans vous aimer? Ah! je crois vous entendre me demander comme à saint Pierre (*Joan.*, XXI, 17), si je vous aime; oui, je vous aime; oui, Jésus, je vous aime; oui, Seigneur, dans cet instant du moins, vous savez que je vous aime, et que je veux vous aimer toujours.

Répétons sans cesse, mes frères, avec le premier des apôtres, Jésus, je vous aime; faisons voir que nous l'aimons par notre union d'esprit, de cœur et de conduite avec lui; et demandons-lui dans tous les instants, qu'il augmente en nous le feu de son amour. Ah! s'il est ici quelqu'un qui aime bien Jésus-Christ, qui m'ait entendu parler de Jésus-Christ avec joie, qui se sente touché, ému, au seul nom de Jésus, qui se repose souvent dans ses plaies sacrées, dans son cœur, le plus grand, le plus aimable de tous les cœurs, je le conjure, par l'amour de Jésus-Christ, de s'unir à moi, de demander pour moi que j'apprenne à le bien aimer, et que je puisse croître de jour en jour dans cet amour. Qu'il le demande encore pour tous ceux qui m'entendent; et qu'enfin Jésus soit aimé comme il mérite de l'être; que nous l'aimions tous, que nous l'aimions tous ensemble dans l'éternité que je vous souhaite.

SERMON XIV.

Pour le cinquième dimanche de Carême.

SUR LES SOUFFRANCES

Repletus sum consolatione, superabundo gaudio in omni tribulatione nostra. (II *Cor.*, VII, 4.)

Je suis rempli de consolation, je suis comblé de joie au milieu de mes souffrances.

Quel langage, mes frères! qu'il doit paraître étrange aux enfants du siècle, à ces hommes charnels, qui, uniquement affectés des impressions que font sur eux les objets sensibles, ne s'occupent, dans leurs souffrances, que de leurs souffrances mêmes, et ne savent point chercher dans la foi des motifs de consolation qui changent leurs peines en plaisirs.

Aussi ce n'est point un de ces hommes qui s'écrie : *Je suis comblé de joie au milieu des tribulations.* C'est Paul; il est l'apôtre, il est le disciple de Jésus-Christ, il est chrétien, et son langage n'a plus rien qui m'étonne.

Mais qu'elle est donc belle cette religion qui fait trouver de la joie dans ce qui devient pour tant d'autres le tourment de la vie! Ah! c'est ici le triomphe du chrétien; partout il est grand, il est digne de nos hommages; mais c'est à l'égard des afflictions que l'on en sent mieux tout le prix. Il les adoucit, il fait plus, il nous apprend à en tirer parti; il nous enseigne l'art heureux de souffrir avec fruit. Arrêtons-nous à des vérités si propres à nous rendre toujours plus chère la foi que nous professons. Je vais vous montrer combien, dans les afflictions et les souffrances, la religion est consolante, et ce sera le sujet de ma première partie. Je vous ferai voir ensuite combien, dans les afflictions, la religion nous est utile, et ce sera le sujet de la seconde. Implorons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dans le cours de la vie, rien de plus ordinaire que les afflictions et les souffrances : depuis le péché l'homme est né pour souffrir. La faiblesse de ses organes, la violence

de ses passions, la multitude de ses besoins, l'étendue de ses désirs, la vicissitude des événements, les oppositions, les défauts qu'il trouve dans ses semblables, forment pour lui autant de sources amères de douleurs et de peines; ses plaisirs même ne sont presque jamais sans mélange. Les soins, l'inquiétude, le travail les précèdent ou les accompagnent; les regrets, l'inconstance, le dégoût les suivent. Quelle ressource nous reste-t-il contre tant de maux?.. la religion... Et pour vous en faire comprendre tout l'avantage, je dis, mes frères, que rien hors d'elle ne nous console, et qu'au contraire, elle suffit pour nous consoler parfaitement.

O vous! qui souffrez, qui êtes affligés, contredits, persécutés, où irez-vous chercher des consolations solides? dans le monde, parmi les hommes! hélas! les hommes qui sont souvent la première cause de vos peines, au milieu desquels vous n'avez rencontré peut-être que fausseté, que fourberie, que trahison, et qu'il faudrait fuir pour pouvoir oublier vos malheurs; les hommes si dissipés, si distraits, si remplis d'eux-mêmes, si occupés de leurs plaisirs, et dont le sentiment s'épuise tout entier sur ce qui les concerne; les hommes si durs, si insensibles quand il s'agit des autres, si fatigués, si rebutés de ne voir sur leurs pas que des malheureux, et si peu disposés à s'arrêter longtemps sur le détail pénible de vos souffrances! Hé! n'avez-vous pas éprouvé mille fois combien votre confiance leur devient à charge, combien ils étaient las de vos plaintes, avec quel empressement ils cherchaient à les prévenir ou à en interrompre le cours? N'avez-vous pas observé avec quel art ils détournaient les yeux pour ne point voir couler vos larmes? Il a été un temps où ils ne pouvaient se lasser de vous voir et de vous entendre, où rien ne leur coûtait pour vous plaire, où ils se prêtaient à vos moindres désirs. Alors vous étiez plus heureux; mais votre situation n'est plus la même, la fortune ne vous rit plus comme autrefois, et avec elle tout a changé pour vous; ces hommes qui vous environnaient, qui vous amusaient, qui vous flattaient dans la prospérité, vous abandonnent, vous oublient dans la disgrâce. Ainsi, êtes-vous forcé de dire comme le Roi-Prophète : *J'ai cherché dans mes calamités un homme qui prît soin de me consoler, et je n'en ai trouvé aucun :* « *Sustinui qui simul contristaretur, et non fuit; et qui consolaretur, et non inveni.* » (*Psal.* LXVIII, 21.)

Mais je veux qu'il s'en soit présenté pour le faire. Hélas! quelles consolations en avez-vous tirées? Dites-moi, mes frères, qu'ont-ils fait pour la plupart, ceux qui voulaient prendre part à vos peines, que les entretenir, les nourrir et les aggraver? Souvent, plus curieux que sensibles, plus intéressés au récit de vos douleurs qu'attentifs à les soulager, ils rouvraient vos plaies, et les faisaient saigner encore sous prétexte de les guérir. Ils vous arrachaient le secret qui vous coûtait à leur dire, et si ce n'était pas pour s'en prévaloir contre vous, peut-être du moins n'était-ce que pour le répandre. Quelquefois, maladroits ou même injustes dans les moyens qu'ils employaient pour vous consoler, tantôt ils ne voulaient pas convenir que vous étiez à plaindre, ils eussent voulu vous trouver aussi tranquilles qu'eux qui n'avaient rien à souffrir; en faisant l'effort de vous laisser raconter vos maux, ils vous faisaient presque un crime d'y être sensibles. Tantôt ils semblaient prendre en main la cause de Dieu même, ils remontaient à la source de vos malheurs, et prétendaient ne la trouver qu'en vous seul, car enfin on paraît toujours coupable quand on est malheureux. Ils ne vous offraient donc, comme Job, que des consolations importunes : *Consolatores onerosi.* (*Job*, XVI, 2.) Et pourquoi faut-il que dans nos peines un ami nous devienne si souvent à charge? Que d'instants dans la vie où l'on souffrirait moins si l'on souffrait seul!

Ah! du moins avouons-le, que ces amis sont impuissants! que d'événements auxquels ils ne peuvent apporter de remède! que de douleurs qu'ils ne peuvent calmer! que d'afflictions qu'ils chercheraient en vain à adoucir, ou qu'on est assez délicat pour craindre de leur faire partager! que de peines même qu'on se fait sans savoir pourquoi, que l'on ressent beaucoup mieux qu'on ne peut les exprimer! que de peines encore qu'on n'ose confier, qui font notre honte ou celle de toute une famille, qu'on voudrait dérober à toute la terre, et qu'on a tout au plus la force de s'avouer à soi-même!

Alors à qui donc aurions-nous recours? à la raison? Ah! la raison, elle est si faible dès que le moment de l'épreuve se fait sentir. Dans le temps du calme elle prévoyait tout, elle s'armait de courage, elle philosophait sur toutes les situations de la vie humaine; mais au moindre choc, au moindre orage, elle se trouble, elle se déconcerte, elle chancelle, ses lumières s'obscurcissent, et sa fermeté l'abandonne. La raison, ah! c'est elle qui souvent aigrit nos maux; c'est la réflexion qui les empoisonne. On serait presque toujours moins malheureux, si l'on pensait moins à ses peines. Qu'il est accablant de retomber toujours sur soi-même, d'être tourmenté par ses propres idées, d'être déchiré dans le secret de son cœur, d'affecter au dehors un courage qu'on n'a pas et qu'on dément malgré soi!... La raison, et quels sont donc les remèdes si puissants dont elle se glorifie? Quels sont les motifs si consolants qu'elle peut m'offrir? Quoi, la nécessité de souffrir? Nécessité cruelle, qui n'ôte rien à l'excès de ma peine. Quoi, l'inutilité de mes plaintes? Ah! s'il n'y a point de mérite à me taire, pourquoi voulez-vous que je me contraigne à garder le silence? Quoi encore? le triste spectacle de ceux qui souffrent plus que moi? Hélas!

l'infortune des autres me rend-elle plus heureux? et tant que vous ne m'offrirez rien qui remplace le bien que je perds, n'aurai-je pas toujours sujet d'être inconsolable? O raison si fière, et cependant si faible et si stérile! je ne veux point de ta sagesse profane. Laisse-moi chercher dans ma peine un autre appui que toi! O hommes! qui que vous soyez, portez à d'autres qu'à moi vos consolations et vos promesses; portez-leur vos espérances trompeuses par lesquelles vous croyiez me charmer. L'affliction m'a trop appris à vous connaître; vos promesses sont mensongères, vos consolations sont vaines: elles ne laissent sur mon cœur qu'un nouveau poids, et ne m'offrent, hélas! que des amertumes nouvelles.

Ah! qu'il est donc terrible, mes frères, l'état d'un homme qui ne souffre pas en chrétien! il n'y a pour lui, dit saint Augustin, de consolations ni dans lui-même ni dans tout ce qui l'environne. Au dehors tout l'abandonne, ou il n'y rencontre qu'un fonds de chagrin plus cuisant encore. Au dedans il murmure, il s'agite, il se désole, et ne trouve dans ses réflexions qu'un surcroît de tourments et de peines. Mais qu'il se tourne du côté de la religion, elle seule le consolera parfaitement: et en premier lieu elle lui apprendra quel est celui qui le fait souffrir. C'est Dieu, c'est Dieu lui-même qui se cache derrière le voile des causes secondes, et leur imprime en secret ses mouvements les plus conformes à sa sagesse; qui fait des hommes et des événements divers les ministres de sa volonté, et qui fait servir les desseins mêmes des méchants aux vues adorables qu'il a sur nous dans sa miséricorde. Loin d'ici les termes de hasard et de fatalité; termes vides de sens, et qu'on n'a jamais pu définir sans y faire entrer des contradictions et des absurdités; termes qui, si l'on pouvait y attacher quelque idée, n'offriraient rien que de désespérant. Il est un Dieu, souverain arbitre de nos destinées; maître de la nature et du sort, il fait tout ce qu'il veut. Aux cieux et sur la terre, tout y arrive par son ordre, et rien ne s'y exécute sans lui; un seul cheveu ne peut tomber de ma tête sans qu'il le permette; les biens et les maux sont dans ses mains, et ce que l'impie regarde comme des effets du hasard, ce sont autant d'instruments que sa seule providence sait mettre en œuvre. Ce n'est donc pas à Séméi que je dois m'en prendre lorsqu'il me donne des malédictions, disait David, c'est Dieu qui, par ces outrages, veut exercer ma patience. (II *Reg.*, XVI, 10.) Ce n'est pas une cause étrangère qui m'a aveuglé, disait Tobie, c'est Dieu qui l'a voulu. Ainsi ce ne sont, disait Job, ni les Chaldéens ni mes autres ennemis qui m'ont appauvri, c'est Dieu qui m'avait donné des richesses, c'est Dieu qui me les a ôtées; que son saint nom soit béni. (*Job*, I, 21.) Ainsi pensait ce saint homme; ainsi pense toute âme fidèle. Ah! elle sait d'ailleurs quel est le Dieu qui permet ses souffrances; elle sait que ce n'est point un Dieu cruel qui se plaît dans l'infortune de ses créatures, que ce n'est point un tyran barbare qui se repaît de leurs larmes; mais qu'il est le meilleur et le plus tendre de tous les pères. Elle sait donc que c'est pour notre avantage qu'il nous punit, et que sa tendresse souffre pour ainsi dire de nos maux; elle sait que ses pensées sur nous sont des pensées de paix et non d'affliction, qu'il connaît la nature des êtres qu'il a formés, et qu'il voit mieux que nous ce qui nous convient; elle sait encore que ce Dieu si bon nous accompagne dans la tribulation, qu'il est près de nous lorsque nous souffrons, que sa main puissante guérit sans peine ceux qu'elle a blessés, et que si c'est un bien pour nous, elle nous rendra avec usure ce qu'il lui a plu de nous enlever.

Et quel fonds de patience et de consolation pour moi, mes frères! mes souffrances viennent de mon Dieu; elles sont des effets de sa sagesse et de son amour. Il me voit, il pèse mes afflictions, il recueille mes soupirs et mes larmes, et les rapporte à mon salut éternel. O mon âme! apprends donc à mettre de justes bornes à ta douleur; élève-toi par la foi au-dessus de toutes les créatures; ne t'en prends plus à elles de tes malheurs; et dans tous les événements, adore la volonté de Dieu qui en est l'auteur. Pour vous, qui refusez de la reconnaître, hommes de peu de foi, que je plains votre aveuglement! Ah! si dans vos peines, vos premières pensées se tournaient vers Dieu qui les permet et qui vous les envoie, si vous le considériez comme votre père, qui ne vous afflige, qui ne vous châtie que parce qu'il vous aime, que ce retour que vous formeriez vers lui serait tendre, qu'il porterait dans votre âme de douceur et de paix!

En nous apprenant quel est celui qui nous afflige, la religion nous découvre quelles sont ses vues dans les croix qu'il nous ménage; et par-là, non-seulement elle nous console, mais elle va même jusqu'à nous faire aimer les souffrances. Par elle, Dieu veut nous instruire et nous corriger. Au sein de la prospérité on n'oublie que trop aisément son Dieu, on oublie ses semblables et on s'oublie soi-même. Voyez cet homme qui nageait dans l'opulence, dont les projets à peine enfantés étaient suivis des plus heureux succès, que la fortune, presque aussi rapide que ses désirs, portait au faîte des honneurs, et qui n'avait point connu les revers; ses jours s'écoulaient dans une folle ivresse, la terre était son unique patrie, Dieu n'y recevait point son hommage, il était son Dieu à lui-même; tout ce qui l'environnait ne semblait né que pour lui; dans l'excès de son orgueil, jamais il n'abaissa ses regards sur le faible prosterné en sa présence, jamais il n'essuya les larmes d'un infortuné; il n'était point sensible à des maux qu'il ne partageait pas.

Mais quel changement s'est opéré en lui?

voyez-le maintenant, retiré, séparé de ce monde qui l'enchantait, détaché de tous les objets qui l'avaient séduit; voyez-le tout courbé devant son Dieu, reconnaître que nous avons tous un Maître dans les cieux. Ecoutez comme il confesse son néant et sa dépendance, comme il gémit de ses désordres, et comme il avoue ses erreurs! Voyez comme il tend la main à l'affligé, comme il le prévient, comme il mêle ses larmes aux siennes... Qui l'a donc rendu si détaché, si pénitent, si humble, si sensible aux besoins des autres? Un changement de situation et de fortune : il s'est instruit à l'école de l'adversité; car c'est ainsi, c'est à elle qu'il appartient de nous faire des leçons fortes et efficaces, de détromper notre esprit et de toucher notre cœur. C'est elle qui nous rend propres des vérités qui nous étaient comme étrangères. En vain nous disait-on que la figure du monde passe, que ses biens n'ont rien de solide, qu'on ne doit compter que sur Dieu seul, qu'il n'y a que lui qui mérite de fixer nos désirs, que nous sommes faits pour nous secourir, pour nous soulager mutuellement, et qu'enfin tous les hommes sont nos frères. Dans la prospérité, ces maximes ne nous touchaient pas, nous les considérions comme des déclamations vaines, ou du moins la passion l'emportait sur le raisonnement; mais l'affliction se fait-elle sentir, nous sommes forcés d'en reconnaître la vérité par l'espèce d'application qui s'en fait à nous-mêmes, et l'expérience nous instruit mieux que la raison n'eût pu faire.

Aussi, mes chers frères, vous le savez, il n'est point pour nous de temps plus propre à vous faire rentrer en vous-mêmes, que celui où vous avez besoin de nos consolations; dans tout autre instant nous désespérons de votre changement, à peine osons-nous troubler vos plaisirs, et si nous cherchons à vous en distraire, vous feignez de ne nous pas entendre. Mais alors la vérité reprend sur vous tous ses droits. Tout ce que nous vous disons fait sur vous les impressions les plus vives, et vous avouez qu'il fallait des coups aussi frappants pour vous rendre dociles. Ainsi, ô mon Dieu! vous savez tirer de nos maux les plus grands avantages, et c'est ce qui fait dire à votre prophète : *Il est bon pour moi, Seigneur, que vous m'ayez humilié : « Bonum mihi quia humiliasti me. »* (*Psal.* CXVIII, 71.)

Ce n'est pas le seul bien que la religion nous découvre dans les afflictions : elle nous apprend que par elles Dieu veut nous purifier; nous sommes tous coupables, nous avons tous contracté des souillures que la pénitence doit effacer. Souvent trop faibles pour la faire, nous avons besoin que Dieu nous y contraigne, qu'il se charge du soin de sa gloire et de nos propres intérêts, qu'il nous aide à satisfaire à sa justice, et que, ne pouvant pas nous déterminer nous-mêmes aux réparations qui lui sont dues, n'ayant pas tout le mérite du choix, il nous procure du moins celui de l'obéissance. Alors, mes frères, combien grande est sa miséricorde; il nous afflige dans cette vie pour nous épargner dans l'autre; il prévient des châtiments terribles par des tribulations légères; il veut que, par quelques moments de peines, nous rachetions des années de souffrances. Doux effets de la bonté de mon Dieu! Heureux échange qui tourne si fort à mon avantage, et qui doit seulement me faire craindre de ne pas souffrir assez.

Par les afflictions, Dieu veut encore éprouver notre cœur. Tandis que nous jouissons du calme de la paix, nous lui disons quelquefois que nous l'aimons, que nous désirons lui prouver notre amour, que nous sommes prêts à tout entreprendre, à tout sacrifier pour lui plaire. Mais il a droit de révoquer en doute ces assurances de notre fidélité, et de tenir pour suspectes nos promesses. Il est aisé de dire qu'on aime, lorsque l'amour ne paraît avoir rien que de doux et de facile, et qu'on ne voit que dans l'éloignement ce qu'il en coûterait pour être fidèle. Mais si, au milieu des revers, inondés d'un torrent de maux, agités par les tentations les plus violentes, nous demeurons fermes et inébranlables; si nous bénissons le nom du Seigneur, si nous baisons la main qui s'appesantit sur nous, ah! c'est alors que Dieu sait que nous l'aimons, et qu'il nous reconnaît pour justes. Que David, après la victoire qu'il a remportée sur ses ennemis, rende hommage au Seigneur, c'est aux yeux de son peuple, ce qui ajoute encore à sa gloire; mais que David, poursuivi par un fils rebelle, abandonné d'une partie de ses sujets, trahi par ceux mêmes en qui il a mis toute sa confiance, soit le seul qui justifie la conduite du Très-Haut; qu'il se soumette sans réserve à tout ce qu'il lui plaira d'ordonner; qu'il lui sacrifie sa volonté propre, ses biens, son rang, sa gloire, voilà ce qui honore véritablement Dieu, et ce qui lui répond du cœur de David, bien mieux que toutes les victimes qu'il immola dans le jour de son triomphe. Aussi, mes frères, aussi est-ce l'hommage que Dieu a voulu recevoir de tous ceux qui lui étaient les plus chers. C'est ainsi qu'il éprouva les Abraham, les Jacob, les Joseph, les Job, les Tobie et tous les vrais justes. C'est ainsi qu'il prétend nous éprouver nous-mêmes; et cette épreuve doit être à nos yeux une marque de son amour, comme notre patience sera pour lui un témoignage du nôtre.

Ah! pourrais-je bien encore me plaindre des vues qu'il a sur moi? Non, Seigneur, mon cœur vous sait gré de votre délicatesse; il aime que vous vous montriez jaloux de le posséder tout entier. Sondez, par les afflictions, ses dispositions les plus secrètes. En m'éprouvant, donnez-moi la force de souffrir; que dans cet état je devienne un spectacle digne de vous. Triomphez par ma soumission; que mes souffrances servent à votre gloire, et qu'elles me rendent conforme à votre Fils.

Aimable conformité, mes frères, qu'on ne peut obtenir que par les tribulations. Chrétiens affligés, jetez les yeux sur Jésus-Christ. Pourquoi est-il venu dans le monde? pour souffrir : et que n'a-t-il pas souffert? Concevez toutes les douleurs que son âme a ressenties, comptez tous les tourments qui ont affligé son corps, parcourez tous les instants de sa vie depuis le jour de sa naissance jusqu'à celui de sa mort, trouvez-en un seul qui ait été exempt de peines : s'il naît, c'est dans l'indigence; s'il vit, c'est au milieu des contradictions, des persécutions et des opprobres; s'il meurt, c'est sur la croix. O chrétien! ne gémis donc plus, ou gémis sur ton Sauveur. Voilà ton Dieu, ton maître et ton modèle. Jésus-Christ a souffert, et ce n'est qu'en suivant ses traces que nous pouvons espérer d'entrer dans sa gloire. Ceux que Dieu a prédestinés à l'héritage céleste, ne l'ont été que par la ressemblance qu'ils devaient avoir avec Jésus crucifié. Disciples de Jésus-Christ, c'est aux souffrances que vous êtes appelés, remontez aux premiers jours du christianisme, et vous verrez que c'est dans les souffrances et par les souffrances qu'il a été fondé; que c'est par elles que les apôtres l'ont établi, que c'est par elles que les martyrs l'ont défendu et l'ont cimenté, que c'est par elles encore que tous les saints l'ont perpétué jusqu'à nous.

Hé quoi! Jésus-Christ souffre pour nous rendre chrétiens! tous les saints ont souffert à son exemple, et n'ont pas cru pouvoir mieux répondre à sa tendresse, qu'en partageant ses douleurs! et nous, les membres de Jésus-Christ, les héritiers de ses promesses, les enfants des saints et des martyrs, nous rougirions des opprobres, nous aurions une secrète horreur des tribulations, nous aimerions à vivre dans la paix, la mollesse et le plaisir! Ah! que l'homme charnel s'abatte et se décourage sous le poids des afflictions, le chrétien se relève et en tire sa gloire. Que l'homme terrestre se désole dans ses peines, l'homme spirituel et céleste, réformé sur l'image de Jésus-Christ sait y trouver son bonheur.

Et comment les souffrances ne me seraient-elles pas chères, lorsque je les oppose à la récompense qu'elles me préparent? *Heureux*, m'a dit Jésus-Christ, *heureux ceux qui souffrent, parce que le royaume du ciel est à eux.* (*Matth.*, V, 10.) Ai-je de la foi? Suis-je convaincu de la vérité des paroles de mon divin Maître, de la certitude de ses promesses? Et pourrais-je donc, moi chrétien, ne pas être consolé dans mes peines, ne pas être avide de nouvelles souffrances, puisqu'elles sont la marque de mon élection; puisque sans travail on n'arrive point au royaume céleste, puisque refuser de souffrir, c'est refuser ce qui doit faire mon bonheur!

Heureux ceux qui souffrent, le royaume du ciel est à eux. O promesse remplie de charmes! ô douce espérance! déjà vous calmez ma tristesse, vous faites disparaître les inquiétudes et les soins qui me dévorent! Je ne sens plus mes maux; déjà vous me rendez heureux. Que toutes les créatures s'arment contre moi! O hommes! redoublez vos persécutions, vos mépris et vos outrages, mon cœur vous pardonne; vous lui devenez plus chers à mesure que vous le faites souffrir davantage, parce qu'il ne voit plus en vous que les instruments de sa félicité : au sein de mes calamités le ciel s'ouvre à mes yeux. Quel spectacle vient remplir mon âme de la plus douce ivresse! Dans la splendeur de sa gloire, c'est Jésus-Christ que j'aperçois : il prend soin lui-même d'essuyer mes pleurs; il me montre les plaies sacrées dont il conserve la marque jusque dans son triomphe, et leur aspect suffit pour guérir celles qui font saigner mon cœur. Il est environné de cette troupe de héros dont les robes ont été lavées dans le sang de l'Agneau, qui ont vaincu et qui règnent avec lui; d'une main il m'offre sa croix, elle est encore teinte de son sang; mais l'éclat dont il brille rejaillit sur elle; de l'autre il me présente une palme, c'est la palme des martyrs, et on l'obtient par la patience. O Dieu! ne serait-ce donc ici qu'une illusion mensongère, ne serait-ce que les vains fantômes d'une imagination qui s'égare? Non, faux sages du monde, qui traitez d'illusion et de faiblesse tout ce qui n'est pas soumis à la règle de vos sens, non, ce n'est point moi qui me trompe, c'est vous. Je ne parle ici que le langage de la foi; je n'aperçois dans l'avenir que ce qu'elle me découvre, et les consolations qu'elle me présente ont un fondement solide, puisqu'elles reposent sur les promesses de mon Dieu.

O merveille du chrétien! ô mon Dieu! il n'appartient qu'à vous de nous rendre heureux par la voie des souffrances. Religion sainte, lumière descendue du ciel, don ineffable de la Divinité, ce sera toujours en vous que je puiserai cette consolation solide que le monde ne peut donner. Allons, mes frères, allons gémir aux pieds des autels, éloignés du tumulte des créatures, allons répandre notre âme en présence de notre Dieu. A peine aurons-nous fléchi les genoux devant lui, aurons-nous ouvert notre cœur, qu'il y portera la tranquillité et la paix. Seuls à seuls avec lui, nous oublierons nos peines, nos larmes cesseront de couler, ou elles n'auront plus rien d'amer. L'Esprit-Saint viendra reposer sur nous, il calmera nos passions qui frémissaient encore, il renouvellera nos forces, il nous saura gré de notre confiance, et nous récompensera de n'avoir eu recours qu'à lui seul; nous sortirons de cet aimable entretien, soumis, contents, remplis de courage, et tout surpris de nous voir transformés en d'autres hommes.

Pour vous, mondains, souffrez, soyez malheureux, sans soulagement, sans ressource, sans espoir; interrogez tous les êtres qui vous environnent, et que tous les êtres insensibles à vos maux gardent au-

tour de vous un triste silence.... Rentrez dans vous-mêmes, et que les vains efforts de votre raison ne servent qu'à aigrir vos douleurs ; qu'elles vous livrent enfin au désespoir, et qu'une mort violente... Mais quelles imprécations viennent expirer sur mes lèvres ! quelles menaces ! quels terribles anathèmes, qui ne s'exécutent que trop tous les jours ! Ah ! Seigneur, mon cœur les désavoue. Faites plutôt, ô mon Dieu ! que l'excès de leurs peines, que l'abandon ou l'impuissance des créatures, que l'insuffisance de leur raison, contraignent ces faux sages à tourner vers vous leurs regards, et à chercher dans la religion une consolation qui ne se trouve qu'en elle.

Ah ! chrétiens, qu'elle est donc belle et précieuse, encore une fois, cette religion sainte ! Vous venez de le voir en considérant combien, dans les afflictions, la religion est consolante. Pour achever de vous en convaincre considérons combien, dans les afflictions, la religion nous est utile ; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si, à l'égard des souffrances, la religion se bornait à nous donner des consolations dans le temps et des espérances pour l'avenir, elle ne répondrait que bien imparfaitement à ce que nous devons nous en promettre, et elle ne serait qu'à demi, si je puis ainsi parler, l'ouvrage de la Divinité ; mais elle fait plus, elle nous fait entrer dans les vues de Dieu sur nous, elle nous apprend à souffrir avec mérite.

Dans les afflictions qu'il nous envoie, le chrétien, convaincu de ce que la foi lui enseigne, persuadé que Dieu ne le frappe que pour l'instruire, le réformer, le purifier, l'unir plus étroitement encore à lui, et consommer le grand ouvrage de son salut, n'a pas de peine à prendre les sentiments d'un cœur contrit et humilié. Dès qu'il sent le poids de l'affliction, son premier soin est de se replier sur lui-même ; il descend au fond de sa conscience, il s'abaisse devant l'Etre suprême, et s'écrie dans l'amertume de son âme : J'ai péché, j'ai offensé le Seigneur, il me fait porter la juste peine de mon iniquité. Que dis-je ! il ne m'afflige point encore autant que je le mérite, et c'est par un effet de sa miséricorde qu'il ne m'a pas condamné à des châtiments plus terribles : *Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti.* (*Thren.*, III, 22.)

Le chrétien, soutenu et éclairé par la foi, ne s'en tient pas à cet aveu ; il examine, dans le silence de ses passions, quelles sont celles qui régnaient dans son âme, et dont Dieu lui demande le sacrifice ; quels sont les vices que Dieu a voulu reprendre et corriger en lui par les souffrances ; quelles sont les attaches secrètes par lesquelles il tient encore à la créature, au monde, à lui-même, et qu'il doit s'empresser à rompre pour toujours. L'endroit par lequel Dieu l'afflige et qui lui est le plus sensible, les moyens dont il se sert pour le purifier, ne lui permettent plus d'ignorer quels sont les objets qui doivent exciter davantage sa vigilance et ses soins. Il met à profit ces avis salutaires, cette lumière vive, pénétrante, qui pour la première fois peut-être lui apprend à se bien connaître. Il joint aux réflexions que la religion lui fait faire, les effort généreux qu'un Dieu lui inspire, et il parvient ainsi à trouver dans ses afflictions un remède à toutes les maladies dont son âme éprouvait les funestes atteintes.

Tels sont les premiers fruits de la religion dans celui qui en conserve le précieux germe, qui se la rappelle, et qui en fait usage dans les souffrances ; mais les produit-elle ces heureux fruits dans tous ceux qui se disent chrétiens ? Hélas ! non, et je suis contraint de l'avouer à la honte de la plupart d'entre nous. Comme ils ne retiennent du christianisme que l'écorce et une vaine apparence, que leur foi est faible, languissante, qu'ils n'en ont jamais étudié le véritable esprit, qu'elle est sans fondement et sans principe, cette foi devient stérile pour eux seuls, ne leur offre dans les peines qu'ils éprouvent aucune ressource pour le salut. Ils se serviront quelquefois, il est vrai, de la religion pour se consoler, mais ils ne s'en servent presque jamais pour se convertir.

J'ai vu de ces chrétiens infidèles, frappés par la main du Tout-Puissant, se féliciter d'être l'objet de ses complaisances, se regarder comme ses enfants chéris, comme des vases de miséricorde, s'applaudir des marques d'élection qu'il leur donnait en les faisant souffrir ; et cependant ne point changer de mœurs, conserver toujours les mêmes passions qu'il punissait en eux, et continuer à l'outrager encore. Je leur disais : Faites donc usage de votre foi ; ce n'est pas seulement pour adoucir vos peines, c'est pour les faire servir à vous les rappeler à vous-mêmes, que cette foi vous a été donnée. Craignez que Dieu ne redouble ses châtiments ; qu'après vous avoir averti en père, il ne vous frappe en juge ; craignez que la réprobation ne vienne consommer vos peines, et les changer en des peines éternelles. Je parlais en vain, ils ne m'entendaient pas. Emportés par la fougue de leurs désirs, il semblait, parce qu'ils étaient malheureux, qu'ils eussent acquis le droit de se rendre encore plus coupables. Hélas ! ces hommes aveugles vérifiaient bientôt en eux-mêmes ce que je leur avais prédit ; des coups plus accablants se faisaient sentir, la main de Dieu s'appesantissait sur eux ; ils courbaient la tête sous le poids de ses vengeances ; ils gémissaient, et le moment d'après ils cherchaient de nouvelles consolations sans penser sérieusement à devenir plus fidèles.

O vous qui vous reconnaissez à ces traits ! vous que Dieu affligea tant de fois dans sa miséricorde et toujours sans fruits, d'après ces exemples, tremblez. Son trop juste courroux s'enflamme de jour en jour par votre résistance ; déjà il paraît ne plus mé-

nager votre faiblesse; déjà... Mais, que dis-je; un sort encore plus affreux vous menace. Un autre châtiment vous est réservé, c'est celui que Dieu faisait craindre à son peuple comme le plus terrible de tous les fléaux, que jusqu'alors il n'avait employés que pour le ramener. Sa colère semblera vous oublier pour un temps; il ne vous visitera plus comme autrefois; il ne vous demandera plus votre cœur, en l'interrogeant par les souffrances. Vous jouirez d'une fausse paix, vous vous endormirez dans une folle sécurité, et vous ne cesserez d'être malheureux ici-bas, parce que la justice du souverain Etre vous aura condamnés à mourir impénitents.

Quelles menaces, ô mon Dieu! Qu'il n'en soit pas ainsi! Nous aimons mieux vos rigueurs qu'un oubli si funeste. Ah! mes frères, ne l'y contraignons pas; que la religion nous apprenne à profiter des souffrances en devenant meilleurs, et qu'elle nous inspire en même temps à souffrir avec mérite.

Ce n'est pas en effet à toutes sortes d'afflictions que la récompense est promise. Il ne suffit pas de combattre, dit l'Apôtre, il faut encore avoir bien combattu pour être couronné. (*I Tim.*, II, 5.) De tous côtés dans les hommes, je ne vois que peines et que misères; mais combien peu souffrent en vrais justes. Et toutefois, lorsque Jésus-Christ a dit : *Heureux ceux qui souffrent*, il a ajouté : *Heureux ceux qui souffrent pour la justice.* (*Matth.*, V, 10.) Vous tous qui vous rendez les martyrs du monde et de vos passions, sont-ce donc là des peines que vous puissiez offrir à la Divinité? Vous souffrez, et c'est vous qui faites tous vos maux. Sensibles à l'excès, la moindre contradiction vous irrite, un manque d'attention et d'égard afflige votre délicatesse. On ne vous rend jamais à votre gré tout ce qui vous est dû; personne ne trouve le secret de vous plaire, et il n'y a point d'homme qui ne vous soit à charge par quelque endroit. Il semble, à vous entendre, que le genre humain ait conspiré tout entier contre vous. Ce n'est pas au reste que vous soyez en butte à des persécutions réelles, ou du moins aussi grandes que vous vous les figurez; avec plus de ménagements et de support, vous pourriez jouir d'une situation douce et tranquille. Vous pourriez être heureux, et vous êtes les plus malheureux de tous les hommes. Qu'est-ce donc à dire, mes chers frères? ah! c'est que votre amour-propre est monté à son comble, et qu'il est seul la source de vos peines. Rien ne peut le satisfaire, tout le blesse, tout l'offense: il fait ainsi le tourment des autres et votre propre supplice.

Hélas! combien d'autres sources d'afflictions volontaires ne s'ouvre-t-on pas à soi-même; tantôt des désirs immodérés, par un attachement trop vif à des objets souvent indifférents, quelquefois légitimes, mais dont l'amour déréglé rempli notre cœur de trouble et d'amertume; tantôt par des aversions secrètes, qui empoisonnent le cours de notre vie et la remplissent de sentiments tristes et de moments cruels. Or, mes frères, sont-ce là de ces afflictions dont vous pouvez espérer que Dieu vous tiendra compte, à vous qui nourrissez chaque jour les penchants vicieux qui les font naître, au lieu de travailler à les réprimer? Ah! la religion ne vous promet de récompense à cet égard que pour le soin que vous prendrez de les combattre et de tarir vous-mêmes la source de vos infortunes; elle nous apprend, lorsque nous voulons écouter ses maximes et les réduire en pratique, à nous former un système et un plan de bonheur indépendant des hommes et des événements; elle veut que nous mettions tous nos soins à nous détacher des biens frivoles, à être contents de notre état, à diminuer la sphère de nos besoin, à régler nos désirs, à mourir à nous-mêmes, à ne vouloir que ce que Dieu veut, et à attendre en paix tout ce qu'il lui plaira d'ordonner. Ainsi, elle retranche les soins dévorants, les inquiétudes, les peines que nous nous faisons à nous-mêmes, et qui ne sont d'aucun prix aux yeux du souverain Etre, pour ne nous laisser que celles que Dieu nous prépare et que nous pouvons souffrir avec mérite.

Mais pour que ces mérites que nous acquérons en souffrant nous rendent dignes d'une récompense éternelle, la religion nous apprend encore à unir nos souffrances à celles de Jésus-Christ. Vous le savez, mes frères, de nous-mêmes nous sommes si peu de chose, tout ce que nous faisons a si peu de valeur! Hélas! de notre propre fond nous ne sommes que néant; tout ce que nous méritons par les seules forces de la nature, à proprement parler, n'est rien. Hé! comment donc nos souffrances, souvent même si légères, deviendraient-elles un hommage que nous puissions offrir à la Divinité, un sacrifice digne d'elle? Comment nous rendront-elles une victime vivante et agréable à Dieu, et nous obtiendront-elles une éternité de bonheur? Quand nous souffririons tout ce que les hommes ont jamais souffert dans le temps, y a-t-il quelque proportion entre la peine et la récompense? Mais unissons nos souffrances à celles de Jésus-Christ, et dès lors elles acquièrent un mérite infini. Si petites qu'elles soient en elles-mêmes, elles sont dignes d'être acceptées par le souverain Etre; elles sont dignes de son royaume et de sa gloire, puisque c'est un Dieu fait homme qui leur donne toute leur valeur. Ah! que vous entendez mal vos intérêts, lorsque vous négligez un moyen si facile d'ennoblir et de sanctifier toutes vos peines. La moindre de celles qui vous affligent pourrait vous valoir un trésor mille fois plus précieux que toutes les richesses du monde; vous pourriez acquérir à chaque instant de nouveaux degrés de gloire et de

bonheur ; et souvent vous souffrez beaucoup, parce que vous ne prenez aucun soin de vous revêtir des mérites de Jésus-Christ, de sortir de l'état du péché, d'entrer dans un état de grâce qui vous unisse à lui, vous souffrez sans aucun fruit. Dans l'esprit de la religion, ce n'est pas encore assez d'unir par la pensée nos peines à celles du Sauveur des hommes, il faut que, comme lui, nous recevions avec une soumission entière les croix que Dieu nous présente et que sans consulter notre volonté propre, nous laissions à sa sagesse le choix de nos afflictions et de nos épreuves; car c'est ainsi que Jésus-Christ, saisi de tristesse et d'horreur à la vue du calice amer de sa passion, Jésus-Christ n'écouta point la voix de la nature et s'écria : *O mon Père! que votre volonté se fasse, et non pas la mienne.* (*Luc.*, XXII, 42.)

Mais que nous imitons mal un exemple que notre divin Maître n'a cependant donné que pour nous! et qu'il se trouve bien peu de chrétiens assez généreux pour le suivre! Quels prétextes n'apporte-t-on pas pour s'en dispenser et pour murmurer! Nous sommes trop faibles et notre croix nous paraît toujours trop pesante. Toute autre, si l'on veut nous en croire, eût pu nous convenir; et celle qui s'offre est précisément celle que nous ne pouvons porter. Ainsi, nous nous élevons contre Dieu, nous accusons sa sagesse, nous blasphémons contre sa providence. O Chrétiens! est-ce là en effet le langage de la foi? Vous êtes trop faibles, dites-vous, et quoi donc? croyez-vous pouvoir entrer au royaume des cieux sans vous faire violence? Tous les préceptes de l'Evangile ne demandent-ils pas de la force et du courage? Dire que vous êtes trop faibles, et prétendre excuser par là votre impatience, c'est dire que vous n'êtes pas faits pour le ciel, ou que l'Evangile tout entier n'est pas fait pour vous : ah! mon frère, vous êtes trop faible! Est-ce donc sur vous seul que vous vous appuyez? sans doute vous seriez toujours trop faible alors; mais n'est-ce pas Dieu qui vous soutient, n'est-ce pas sur lui que vous devez compter, et ne pouvez-vous pas dire comme l'Apôtre : *Je puis tout en celui qui me fortifie.* (*Philip.*, IV, 13.) Vous êtes trop faible, et votre croix est trop pesante : homme injuste! prenez-vous-en donc à Dieu qui vous a ménagé les épreuves; il ne connaissait donc pas vos forces; il était donc, ce Dieu de bonté, un tyran par rapport à vous, puisqu'il vous imposait un joug que vous ne pouviez pas porter? Sa parole est donc trompeuse, puisqu'il vous dit expressément, par la bouche de l'Apôtre, qu'il ne permettra pas que vous soyez tenté au-dessus des forces qu'il vous a données? Achevez, mon frère, des imputations si injurieuses à sa gloire; pénétrez ses conseils les plus profonds; sondez ses voies les plus secrètes, et entrez, si vous l'osez, en jugement contre lui : toute autre croix vous eût mieux convenu. O présomption d'aveuglement de l'esprit humain qui veut en savoir plus que son Dieu! Hélas! celles d'une autre espèce, les peines d'un autre genre, dites-moi, les avez-vous mieux soutenues? Je vous demanderai encore, n'en soutenez-vous pas tous les jours de plus grandes, lorsqu'il s'agit du service du monde et de vos intérêts temporels? Il n'y a donc que pour Dieu et pour le salut, que les sacrifices vous paraissent toujours trop pénibles, et qu'en genre de croix et de travaux, rien ne convient à votre faiblesse. Eussiez-vous mieux choisi, savez-vous mieux que Dieu même ce qu'il vous faut? Pouvez-vous penser qu'il vous ait mis dans une situation incompatible avec votre salut, lui qui dispose tous les évènements pour cette unique fin. Ah! disons-le, vous voudriez des souffrances qui fussent selon votre goût, et qui dès lors ne vous laissassent presque rien à souffrir. Vous vous assujettiriez peut-être à ces pénitences d'éclat, où se retrouvent si souvent l'amour-propre, la vanité, l'honneur; mais vous ne voudriez pas de ces afflictions secrètes, dans lesquelles il n'entre rien de votre choix, qui ne donnent aucun lustre à votre vertu, qui ne sont d'aucun prix aux yeux du monde; et toutefois, mes frères, ce sont là les plus méritoires devant Dieu; c'est par ces voies qu'il veut vous sauver, et non par les vôtres, et le premier hommage qu'il exige de vous, est celui de votre obéissance. O mon Dieu! mon âme ne vous sera-t-elle pas entièrement soumise, à vous de qui elle dépend comme de son souverain maître, de qui elle attend tout, comme du Dieu qui l'a créée et qui veut la sauver? Et en quelles mains, Seigneur, remettrai-je mes intérêts, si ce n'est entre les vôtres? Décidez de mon sort; ce que vous ordonnerez sera toujours le meilleur; je ne veux que ce que vous voudrez vous-même. Je vous honorerai par ma soumission, et je ferai en sorte de vous glorifier encore par ma patience.

C'est aussi la disposition sainte que la religion forme en nous, d'après l'exemple de notre divin Maître. Toute sa vie a été un tissu de peines, et sa patience ne s'est jamais démentie; il a été soumis et patient jusqu'à la mort, à la mort de la croix. Pour nous, lâches et inconstants que nous sommes, ah! nous ne savons pas souffrir longtemps. Si d'abord nous paraissons nous résigner à la volonté divine, bientôt nos mérites s'épuisent avec notre patience. Nous dirons bien, avec l'un des disciples du Sauveur : *Allons et mourons avec lui* (*Joan.*, XI, 16); nous l'accompagnerons s'il le faut, jusqu'au jardin des Olives; mais là nous nous endormirons avec les apôtres, et il n'y aura presque aucun d'entre nous qui veuille le suivre constamment jusque sur le Calvaire. Après de légères épreuves, nous commençons à nous rebuter, à murmurer : et quoi donc? avons-nous déjà, comme Jésus-Christ, résisté jusqu'au sang? Nos peines ont-elles

déjà égalé nos offenses? Eh! que serait-ce, si nous comparions ce que nous avons souffert jusqu'ici avec ce que nous méritons de souffrir?

Quoi qu'il en soit, mes chers frères, faut-il donc que notre amour pour Jésus-Christ ait si peu de force, que les témoignages que nous lui en donnons soient si peu durables, et que nous perdions en si peu de temps tout le fruit de notre soumission et de nos travaux : semblables à ce chrétien lâche et faible, qui sur le point d'emporter la palme du martyre, se laissa tenter, céda sa place à un païen qui se convertit à ses yeux, tandis qu'il mourut infidèle? Peut-être comme lui n'avons-nous plus que quelques moments à souffrir, et nous nous lasserions, nous nous laisserions vaincre par la tentation; nous laisserions échapper la récompense qui nous est destinée! Ah! mes frères, que notre patience couronne nos mérites, et qu'elle soit la preuve non suspecte de notre confiance et de notre amour! Nous avons un père qui est dans les cieux, comptons sur son secours; déjà il nous donne ses anges pour nous protéger; bientôt il se lèvera lui-même, et prendra notre cause en main. Ce n'est point à nous à lui marquer le temps des consolations; attendons, et il fera succéder le calme, le triomphe et la joie à nos tentations, nos larmes et nos souffrances. Cesse donc, ô mon âme! de redoubler tes peines par tes inquiétudes et tes larmes. Celui qui espère dans le Seigneur ne sera point confondu. Sois tranquille et laisse-moi goûter dans son sein la douceur du repos. Fruits précieux de la religion! c'est ainsi qu'après nous avoir consolés dans les afflictions, elle nous devient vraiment utile, en nous apprenant à souffrir avec mérite.

O mon Dieu! c'est donc en chrétien fidèle que j'accepte aujourd'hui les croix que de toute éternité vous m'avez destinées. J'en connais maintenant tout le prix; la foi que vous m'avez donnée m'éclaire sur mes véritables intérêts. Frappez, Seigneur, et je vous bénirai. Je désavoue aux pieds de vos autels ces soupirs trop humains, ces larmes éternelles que la tristesse de mon état m'arrachait; laissez-moi sans appui, sans consolation du côté des créatures, afin que je n'espère qu'en vous seul. Vous êtes l'unique témoin de ma peine, ce n'est qu'à vous que je viens dire avec confiance que je souffre : oui, mon Dieu, je souffre; mais si ce n'est pas encore assez, frappez de nouveau, voilà votre victime; redoublez mes souffrances, achevez ma conversion; éprouvez, purifiez mon cœur; ne réservez rien pour l'éternité où vos châtiments seront sans mesure. Soutenez seulement ma faiblesse, en ajoutant à mes maux; augmentez mes mérites, afin qu'après avoir semé dans les larmes, je recueille dans la joie; qu'après avoir combattu sur la terre, je sois couronné dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON XV.

Pour le Mardi de la cinquième semaine de Carême.

SUR L'AMOUR DE LA VÉRITÉ

Ecce enim veritatem dilexisti. (*Psal.* L, 8.)

Seigneur, vous avez aimé la vérité

Oui, mes frères, l'amour de la vérité n'est pas moins essentiel à Dieu que son existence même, il est en lui comme la source de toutes les autres perfections; et peut-on concevoir un Dieu sage, un Dieu bon, un Dieu juste et fidèle, sans concevoir, avant tout, un Dieu essentiellement ami du vrai?

C'est aussi cet amour qui nous approche le plus de la Divinité; il est l'âme et la vie des êtres intelligents et raisonnables; il est élevé au plus haut point de la véritable grandeur, et forme en eux l'heureux assemblage des qualités les plus dignes de nos respects et de nos éloges. Ayez une âme droite, un cœur vrai, et vous aurez bientôt toutes les autres vertus. Ah! si Dieu imprima dans nous son image, elle ne se retrouve que dans ceux qui ont un caractère de droiture et de vérité.

Mais hélas! qu'il est rare, ce caractère si noble, cet amour si précieux! Nous nous piquons tous de l'avoir, nous nous faisons gloire d'aimer le vrai; dans aucun siècle peut-être on n'emprunta le nom sacré de la vérité avec plus de faste et d'orgueil qu'on l'emprunte aujourd'hui, et cette vérité cependant, nous la négligeons, nous l'abandonnons; que dis-je? nous lui résistons, nous la combattons, nous la trahissons, et nous sommes à chaque instant en contradiction avec elle.

Ah! mes frères, cessons de nous faire illusion; avant de nous flatter d'aimer la vérité, apprenons du moins en quoi consiste cet amour, et ce que cet amour exige : il doit s'étendre sur nos sentiments et sur nos mœurs, afin de la faire régner également dans les uns et dans les autres. Ainsi, vérité de jugement, vérité de conduite, c'est tout le plan de ce discours, et l'objet important que j'ai cru devoir offrir à vos réflexions. Implorons les lumières et les secours de la Vérité même, en nous adressant à l'Esprit-Saint, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tous les hommes sont faits pour aimer la vérité, parce que tous, sans distinction, sont faits pour être conduits et dirigés par elle. Mais peut-on l'aimer comme la règle de nos jugements sans désirer de la connaître, sans la chercher comme elle veut qu'on la cherche, et sans s'y attacher constamment quand on l'a trouvée.

Désirer de connaître la vérité, c'est le premier caractère de son amour et le premier pas qu'on doit faire pour arriver jusqu'à elle; et comment ne pas la désirer et

l'aimer, lorsqu'on sait qu'elle existe, et qu'on en connaît bien tout le prix.

La vérité n'est pas un nom, un mot vide de sens, ou dont l'idée n'emporte avec soi rien de réel. Ce n'est pas un fantôme, une chimère, que l'esprit de l'homme se soit faite à plaisir; ce n'est pas une apparence frivole, une ombre trompeuse que l'on s'efforce en vain de saisir : et où donc en aurions-nous puisé l'idée, si dans la nature des choses elle n'avait aucun modèle? Ah! cette idée de la vérité, tout nous la donne; elle naît en quelque sorte avec nous.

La vérité est le premier rayon qui luit à notre entendement; l'esprit qui pense pour la première fois, pense à elle sans le savoir; l'âme qui sent qu'elle existe, sent de toutes les vérités la première et la plus incontestable pour elle; l'enfant qui bégaye la demande par les premiers sons qu'il forme; et malgré les préjugés peut-être par lesquels on a répondu à nos premiers vœux, est-il donc impossible à l'homme de la trouver? Vous-même, ô mon Dieu! ne nous auriez-vous formés que pour être le jouet nécessaire de l'illusion et du mensonge? Ah! quelque doute qu'aient affecté à cet égard de prétendus sages, cent fois une conviction intime, une évidence irrésistible les a rappelés à des vérités qu'ils ne pouvaient méconnaître; cent fois, avec tout l'intérêt qu'ils croyaient avoir à les combattre, leur esprit droit et vrai, en dépit d'eux-mêmes, a démenti leur cœur.

Mais, si la vérité subsiste, pourquoi donc nous refuser à sa douce lumière; et combien plutôt ne devons-nous pas désirer que son flambeau nous éclaire?

Cette vérité, mes frères est l'aliment de notre âme; elle a avec nous un rapport secret, qui nous fait trouver dans sa possession un charme inexprimable; rien ne satisfait pleinement, dès qu'il n'a pas la vérité pour partage; avec elle, au contraire, l'esprit est tranquille, et nos vœux sont comblés.

Ah! j'en conviens, il est des vérités futiles, ou qui ne nous concernent pas; il est des vérités qui sont au-dessus de nous, et l'on perd à raisonner sur elle un temps qu'il serait plus sage d'employer à bien vivre. Mais nous est-il indifférent de bien connaître ce que nous devons à Dieu, dont nous dépendons, et quel est le culte qu'il exige de nous? de savoir ce que nous devons à nos semblables, dont le sort est nécessairement lié au nôtre, de nous connaître nous-mêmes tout entiers, notre grandeur et notre faiblesse, nos besoins, nos vices, nos malheurs, nos ressources et nos espérances? Nous est-il indifférent de savoir en quoi consiste le bonheur de cette vie même, et quelle est, en dernier ressort, la fin à laquelle nous devons tendre? N'est-il pas du plus grand intérêt pour nous, de nous former des idées justes sur ce qui affecte le plus les hommes, sur les biens et les maux réels, et sur ce qui peut en être la source?

Ah! pourquoi vous voit-on sacrifier vos plus beaux jours, employer, prendre tant de soins, endurer tant de fatigues, pour courir après des biens dont la jouissance ne vous donne presque jamais ce que vous vous en étiez promis? Pourquoi vous nourrissiez-vous sans cesse de sentiments tristes et désagréables, de craintes chimériques, de regrets et d'inquiétudes? Pourquoi êtes-vous tourmentés, désolés à chaque instant, par les peines que vous vous faites à vous-mêmes, sinon parce que vous ne travaillez pas à démêler le faux d'avec le vrai, que vous pensez et que vous agissez au hasard? Ainsi vous ignorez que la paix, que le repos de l'âme fait ici bas le seul vrai bonheur; qu'on n'y arrive que par le triomphe des passions, la modération des désirs, le détachement, la patience, la fermeté et la sagesse; de là vos méprises, vos chagrins et vos remords : tant il est vrai, mes frères, que l'indifférence pour la vérité est tout à la fois la source de nos crimes et de nos malheurs.

Hélas! la vérité ne nous touche pas, et cependant cette vérité, c'est Dieu même; c'est elle que nous devons désirer si ardemment de contempler un jour, et que nous ne pourrons connaître parfaitement sans être plus parfaitement heureux; c'est elle, c'est son amour, c'est le désir de la trouver qui peut seul nous obtenir les lumières qui vous sont nécessaires, ou qui, seule du moins peut avoir la force d'excuser devant Dieu nos erreurs.

Mais où rencontrer aujourd'hui cette âme droite, le vrai juste qui soupire après la vérité; qui l'appelle dans le secret de son cœur; qui gémisse dans la crainte de s'en écarter; qui ne redoute que l'erreur et le mensonge; qui désire la vérité, non-seulement pour lui, mais pour tous les hommes, et qui ne demande qu'à la voir régner dans tous les cœurs? Ah! une si belle âme, dirions-nous, n'est pas faite pour être le jouet continuel d'une illusion dangereuse, et le Dieu de vérité fera s'il le faut des prodiges pour dissiper ses ténèbres. Mais au contraire, que peut attendre du Dieu des lumières celui qui déjà s'y refuse ou qui les néglige? Quelles ressources peut se promettre de sa clémence celui qui ne se sera mépris que parce qu'il n'aura pas voulu s'éclairer? Malheureux! se dira-t-il à lui-même au grand jour de l'éternité, j'étais fait pour le vrai, et je n'ai pas même souhaité de le connaître! Il devait me conduire au bonheur, et ne prenant pour guide que mes penchants, je me suis égaré dans les voies du mensonge!.... Sans principe comme sans mœurs, sans goût pour la vérité comme sans amour pour la vertu, je me suis fait des plaisirs faux, des joies d'un moment, une félicité imaginaire à la place du souverain bien, d'un bonheur immuable; et toute ma vie n'a été qu'un songe qui se termine, hélas! par le plus triste réveil... O vérité! c'est donc trop tard que je reconnais ton prix : tu ne m'éclaires que pour me désespérer; tu ne brilles à mes yeux que

pour me forcer malgré moi à te haïr. Ton amour chaste eût dû faire naître en moi les vœux les plus tendres, les désirs les plus empressés : il eût agrandi mon âme ; il eût ennobli mes penchants ; il eût épuré mes mœurs. Aujourd'hui, avili, dégradé à mes propres yeux, je te déteste, je te perds, et ta perte fait à jamais mon tourment.....

Ah ! tandis qu'il est temps encore, prévenons par le désir, par l'amour de la vérité, de si tristes regrets.

Cependant, mes frères, ce n'est pas assez de paraître la désirer pour prouver qu'on l'aime, il faut encore, pour que ce désir, pour que cet amour soit réel, la chercher comme elle veut qu'on la cherche. Pilate demande, d'un air distrait, Qu'est-ce que la vérité ? et s'en tient là. Méritait-il que la vérité se fît entendre ? Celui qui desire sincèrement de connaître le vrai, le cherche par la prière et par un examen réfléchi qui écarte avec soin les préjugés et les passions; il sait combien l'entendement humain est faible et borné; il jette un regard sur la face de la terre ; il voit tous les hommes flottants entre mille opinions diverses, et l'opinion devenue comme la reine de l'univers; il voit chaque peuple, chaque secte, chaque parti différent, se glorifier d'avoir la vérité pour partage, et il n'y en a cependant qu'un seul qui, parmi tant de sentiments contraires, puisse se flatter avec raison de ne pas être dans l'erreur. Il parcourt les annales du monde, l'histoire de tous les siècles, et il voit à chaque âge enfanter de nouveaux systèmes et de nouveaux cultes ; il voit les génies les plus vastes, les philosophes les plus célèbres, s'égarer dans la vanité de leurs pensées, et ne se distinguer le plus souvent du commun des hommes que par de plus grands écarts. Après un tel exemple, au milieu de tant d'écueils, comptera-t-il encore sur ses forces, et que pourrait-il attendre de lui-même ? Ah ! c'est du Père des lumières qu'il implore les secours ; il lui expose sa faiblesse, ses doutes et ses craintes : prosterné en sa présence, il tend vers lui des mains suppliantes ; dans de saints transports, il lève jusqu'au ciel des yeux mouillés ; et pour un don aussi précieux que celui de la vérité, il ne croit pas pouvoir former des gémissements trop fréquents, des prières trop humbles et des vœux trop ardents.

Mais il sait aussi qu'il ne suffit pas de la demander, qu'elle ne s'offre point d'elle-même aux âmes indolentes, et qu'elle ne s'accorde qu'aux soins qu'on prend pour la trouver. Il joint donc à la prière un examen sérieux et réfléchi, bien différent de cet examen léger, superficiel et frivole, où souvent même on porte un esprit déjà prévenu, qui ne sert dès lors qu'à confirmer nos erreurs. J'ai examiné, dit-on, et sans doute, mes frères, il est quelques-uns d'entre vous qui prétendent l'avoir fait ; mais comment ? Est-ce en n'établissant que des principes sûrs, en ne raisonnant que d'après des idées claires, en n'en déduisant que des conséquences évidentes, et ne vous décidant que d'après des autorités suffisantes ? n'est-ce pas plutôt en ne raisonnant que d'après vos préjugés, en vous conduisant d'après des guides trompeurs qui vous abusent, ou des guides aveugles qui tombent avec vous dans le précipice où ils vous ont égarés ?

J'ai examiné, j'ai étudié, j'ai lu ; mais quoi encore ? ce que l'impiété seule avait enfanté ; des livres dictés par un esprit de parti, de libertinage et d'indépendance ; des ouvrages de ténèbres, tout ce qui pouvait combattre la religion et la vérité, et rien de ce qui pouvait servir à la défendre.

Ici, mes frères, pour les intérêts de la vérité même, interrogez votre conscience; faites taire pour un moment, s'il est possible, tous les préjugés dans lesquels vous avez été nourris, ou ceux que vous avez adoptés. Quels que soient vos sentiments, demandez-vous à vous-mêmes d'où vous les avez reçus, et répondez de bonne foi à la question la plus intéressante pour vous. Ah ! si vous êtes sincères, vous en conviendrez avec moi : vous avez entendu vos parents, vos amis, vos maîtres, souvent aussi peu instruits que vous, et qui étaient les échos les uns des autres; vous avez entendu le monde, ce monde si aveugle et si corrompu, penser tout haut d'une certaine manière, tenir un certain langage, contredire certains points de religion et de morale que tant d'autres tiennent pour incontestables ; et, sans examen, sans réflexion, sans étude, sans balancer du moins autant que vous le deviez l'un et l'autre sentiment, leurs opinions, leurs expressions, leur langage, leurs prétentions sont devenus les vôtres. Aujourd'hui l'impression est faite, le pli est pris, le privilége est enraciné, et il vous paraîtrait trop humiliant ou trop pénible de revenir sur vos pas, et d'examinor si vous ne vous êtes point trompés.

Mais je crois entendre des esprits faibles ou mal instruits, murmurer et frémir à la seule idée d'un pareil examen; c'est, disent-ils, fournir des armes à l'incrédulité. Quoi ! par l'examen, par l'étude de la religion et de la vérité ! Ames ignorantes et pusillanimes, que vous jugez mal de cette religion que vous professez ? Elle ne craint que de ne pas être assez connue, et ne redoute que nos préventions et notre ignorance. Et pourquoi la religion a-t-elle aujourd'hui si peu de pouvoir pour régler nos mœurs ? pourquoi ses impressions saintes s'effacent-elles si aisément ? c'est qu'on ne connaît pas assez les fondements sur lesquels elle est appuyée. On les connaissait dans les premiers siècles, où ses témoignages étaient si sensibles, et c'est ce qui multipliait les saints et les martyrs. Maintenant que les preuves sont plus éloignées, ou que celles même qui subsistent demandent plus d'attention, on néglige de s'en instruire ; on n'étudie point sa religion ; on est chrétien, le dirai-je, comme sous un autre ciel on eût été idolâtre ou musulman : aussi voyons-nous qu'au moindre choc la foi s'affaiblit et les mœurs se corrompent.

Avouons-le cependant, ce qui nuit le plus à la vérité, ce n'est pas toujours d'avoir été

reçue ou étouffée par le préjugé, mais c'est surtout d'être combattue par les passions. Voilà donc, en cherchant le vrai, l'ennemi le plus dangereux dont nous ayons à nous défendre. Ce sont les passions qui ont perdu l'impie. Elevé dans la foi, il eût toujours cru, s'il n'eût pas eu quelque intérêt à ne pas croire; et la religion porte avec elle tant de caractères de divinité, qu'il ne lui serait pas venu dans la pensée de la révoquer en doute, si elle eût pu s'acorder avec ses penchants. Ce sont les passions qui font les sectes; avec un cœur humble, avec un esprit docile, avec une âme pure et désintéressée, nous n'aurions tous qu'une même foi, et pour guide qu'une même autorité; ce sont les passions qui font les erreurs du monde et ses fausses maximes; sans elles on ne croirait pas pouvoir allier l'oubli de ses devoirs avec son salut, et le monde avec Jésus-Christ; la coutume et l'exemple du grand nombre ne se tourneraient pas en preuve contre la loi, et on ne serait pas tenté d'accuser la sévérité de l'Evangile. Ce sont les passions qui, donnant à tous les objets la teinte des couleurs qui leur sont propres, nous font croire les choses, non pas comme elles sont en elles-mêmes, mais comme nous désirons qu'elles soient; ce sont elles enfin qui ne nous permettent pas de recevoir la vérité quand elle se présente, qui nous la rendent odieuse dès qu'elle cesse de nous être favorable, qui arment contre elle l'amour-propre, et qui, ne prenant pour vrai que ce qui les flatte, forcent à l'adulation ou au silence ceux qui auraient pu nous montrer à nous-mêmes tels que nous sommes et tels que nous devrions être.

Ah! que l'amour du vrai fasse taire en nous les préjugés et les passions, et nous trouverons bientôt cette vérité que nous cherchons; mais si on l'aime, on doit enfin s'y attacher constamment quand on l'a trouvée. Malheur à ces esprits légers et toujours flottants qui reviennent sans cesse de la certitude aux doutes, qui passent, comme en se jouant, de la lumière aux ténèbres, et du jour le plus pur à la nuit la plus profonde. Incapables de se fixer, amis des nouveautés, la vérité n'a pour eux des charmes que lorsqu'elle brille à leurs yeux pour la première fois; et lorsqu'elle cesse de leur paraître nouvelle, lorsqu'elle n'a plus rien de singulier pour eux, ils l'abandonnent. Malheur encore à ces esprits lâches, timides ou intéressés, qui accommodent la vérité aux circonstances et au temps; qui la plient au gré de ceux auxquels ils ont intérêt de plaire, qui sont toujours prêts à embrasser l'opinion du jour, et pour qui la vérité cesse d'être telle dès qu'ils trouvent quelque péril à la défendre. Ah! cette vérité qu'ils sacrifient se vengera tôt ou tard de leur infidélité. Connaissons mieux, mes frères, nos véritables intérêts : soutenir les droits sacrés de la vérité, c'est défendre les nôtres. Loin de nous cette tolérance du siècle qui, sous mille vains prétextes, laisse s'accréditer l'irréligion et l'erreur. Dans les uns, cet esprit de séduction, c'est l'artifice; ils favorisent en secret ceux pour lesquels ils n'osent pas encore se déclarer ouvertement, et tel est le manége d'une foule d'incrédules qui ne conservent de la religion que les apparences; dans les autres, c'est respect humain, c'est faiblesse; ils ne se sentent pas assez de courage pour s'opposer au torrent, et pour repousser les traits de l'impiété, qui en devient plus téméraire; dans les autres encore, c'est un faux amour de la paix, qui les endort sur un danger qui n'est que trop pressant, et qu'ils aiment à se dissimuler à eux-mêmes; dans d'autres enfin, c'est un amour-propre mal entendu : ils craignent, en s'attachant trop à de certaines vérités, de passer pour opiniâtres. Ah! sans doute, c'est opiniâtreté, c'est entêtement de vouloir soutenir un sentiment qu'on n'a pas approfondi, et fût-il vrai en lui-même, la vérité se trouverait offensée de n'être défendue que par la prévention. Mais tenir à un sentiment qu'on a sérieusement examiné, qu'on a discuté, qu'on a reconnu pour vrai, c'est fermeté, et le caractère d'une âme vraiment grande, que nul crainte ne peut émouvoir, et que nul intérêt ne peut ébranler.

Ah! quand il est question de la vérité, non-seulement nous devrions être fermes pour la maintenir contre l'erreur, mais un saint zèle devrait nous enflammer, et nous devrions tous nous en rendre les apôtres. O mon Dieu! qui me donnera de la faire connaître, de la faire aimer et de la porter jusqu'aux extrémités du monde? Qui me donnera de verser mon sang pour elle? Auguste vérité! jusque dans le paganisme tu formas des sages, des héros, des Socrate, et dans la religion chrétienne, n'est-il pas bien juste que tu fasses des martyrs.

Prenons garde cependant que cet enthousiasme sacré ne sorte des bornes de la sagesse, que le fanatisme ne prenne la place du vrai zèle : quel tort ne ferions-nous pas à la vérité, en voulant la défendre! Ah! souffrons tout pour elle; mais pour soutenir ou pour étendre son empire, ne faisons rien souffrir aux autres; ce n'est point par la violence qu'elle s'insinue et qu'elle parvient à convaincre; ses armes sont la persuasion, la douceur et la charité. Plaignons ceux qui se trompent et qui s'égarent; ils sont déjà assez malheureux de s'être trompés; ils sont hommes, ils sont nos frères, ramenons-les, et ne les aigrissons pas. Si les esprits sont divisés, que du moins les cœurs se rapprochent, qu'on s'instruise, qu'on s'éclaire. O hommes! réunissez-vous tous dans l'amour du vrai; que chacun de vous le désire, qu'il le cherche, qu'il s'y attache, et bientôt la paix régnera parmi vous, des armes sacriléges tomberont pour toujours de vos mains. Les uns et les autres ne demanderont que la vraie lumière et la charité, et en conservant l'une, ils auront bientôt trouvé l'autre.

Mais si tel est le premier hommage que nous devons à la vérité du côté des senti-

ments, considérons maintenant ce que son amour exige du côté des mœurs. Vérité de jugement, vous venez de le voir dans ma première partie. Vérité de conduite, c'est le sujet de la seconde.

SECONDE PARTIE.

Connaître la vérité, mais la démentir par ses discours ou la contredire par ses œuvres, ce n'est pas un moindre outrage pour elle, que de fermer les yeux à sa lumière. Pour pouvoir se flatter de l'aimer, il ne suffit donc pas de l'embrasser dans la spéculation ; mais il faut encore la porter dans la pratique et la faire régner dans toute sa conduite; il ne suffit pas de penser conformément à la vérité, il faut agir, et parler d'après elle.

Parler le langage de la vérité, c'est une suite nécessaire de son amour; c'est la marque d'un cœur droit et le caractère essentiel du vrai juste; sans cette qualité, il est impossible de plaire à Dieu : celui qui est le Dieu de la sainteté, de la charité, de la pureté, est également le Dieu de la vérité; et selon la pensée d'un saint docteur, c'est un aussi grand crime à ses yeux de violer l'une de ces perfections que de blesser les autres; aussi nous annonce-t-il partout, dans ses saintes Ecritures, qu'il a en abomination celui qui aime et qui profère le mensonge.

Parcourez, mes frères, ces livres qu'a dictés l'Esprit-Saint; observez tous les caractères qu'il a pris plaisir à nous tracer du juste; considérez toutes les louanges qu'il lui a données, et vous verrez toujours la candeur, la sincérité, la droiture, entrer dans l'assemblage de ses vertus, et faire partie de son éloge.

Apprenez de là combien il est insensé de dire, comme vous le faites tous les jours : Mes mensonges ne font aucun tort, ils ne portent préjudice à personne : si je mens, c'est le plus souvent pour m'amuser, pour m'excuser moi-même ou pour obliger les autres. Pour vous amuser? dites-vous : ah! c'est donc à dire que vous vous amusez aux dépens de la vérité, aux dépens de Dieu, qui la chérit comme le premier de ses attributs, et qui vous interdit tout mensonge. Les vôtres ne font aucun tort, mais ils en font à Dieu, dont ils blessent la gloire : hé quoi! Sera-t-il le seul être dans la nature dont les intérêts ne vous touchent pas? Vous mentez pour vous excuser, pour excuser les autres, pour éviter des contestations et des querelles; à vous entendre, vous faites même un bien réel. Mes frères, vous vous trompez, et j'en appelle à votre foi, à votre raison, si vous voulez la consulter sérieusement. Est-il quelque bien que vous puissiez procurer en offensant votre Dieu, qui compense le mal que vous faites? Et le péché, quelque léger qu'il nous paraisse, n'est-il pas toujours le plus grand de tous les maux? Ah! fût-il question du salut de vos frères, il ne faudrait pas, dit saint Augustin, les sauver par un mensonge. Pourquoi? c'est que le mensonge sera toujours opposé à cette loi naturelle et primitive, à cette loi éternelle que Dieu même, tout Dieu qu'il est, ne peut vous permettre de violer dans aucun instant, et dont il ne peut vous dispenser dans aucune circonstance; c'est que, comme le dit l'Apôtre (*I Cor.*, I 25), jamais il n'y aura de proportion entre Dieu et les hommes, entre sa gloire et leur intérêt, et qu'enfin la créature est faite pour être sacrifiée à son Dieu, et non pas Dieu à sa créature. Ah! cependant il s'est sacrifié pour vous autant qu'il pouvait le faire, il a immolé son Fils, et vous, mes frères, vous ne voulez rien souffrir et rien sacrifier pour lui, souvent pour vous épargner un reproche, pour sauver à votre amour-propre une humiliation légère, pour un petit gain, pour un vil intérêt, vous trahissez la vérité qu'il aime.

Cœurs bas et rampants, hommes aveugles! si vous le connaissiez, votre Dieu, vous n'auriez d'autre crainte que celle de lui déplaire, vous n'ambitionneriez d'autres biens que ceux qui peuvent vous conduire à lui, vous mépriseriez des prétendus avantages qu'on ne peut acheter que par un défaut de droiture qu'il a en horreur, et il saurait bien vous dédommager; il se chargerait de vos intérêts; il se rendrait votre protecteur et votre soutien ; il ferait fructifier au centuple vos soins et vos travaux, et l'édifice de fortune et de bonheur que vous élevez sur le sable porterait alors sur un fondement solide, parce que Dieu édifierait avec vous.

O mon Dieu! avec tous nos mensonges et nos vains détours, avec cette prudence de la chair qui vous outrage, ne comprendrons-nous jamais que c'est vous qui, en dépit de nos projets et de nos mesures, réglez tous les événements, que notre sort est entre vos mains, et que la recherche de votre gloire est toujours liée à nos véritables intérêts!

Vos mensonges ne font aucun tort, mes frères! Ah! ils en font à la société, que Dieu a établie, et qu'ils détruisent dans son principe : car enfin, quel est donc le lien de la société, si ce n'est la vérité dans le langage, cet usage légitime du don que Dieu nous a fait; et quelle société vraiment sûre, quelle liaison douce et constante pourra subsister entre des hommes qui ne peuvent pas compter les uns sur les autres? Ah! j'ose le dire, le mensonge est ce qui nous enlève presque toutes les douceurs du commerce qui nous lie à nos semblables, presque tous les charmes de la vie, et le menteur est l'ennemi du genre humain.

Vos mensonges ne font aucun tort, mes frères! ils en font à vous-mêmes; ils affaiblissent la confiance qu'on aurait en vous. Accoutumé à vous entendre mentir, on a peine à vous croire lors même que vous dites vrai; ils vous ôtent une partie de cet amour, de cette estime publique qui est ici-bas la source des avantages les plus réels, et la plus douce récompense de la vertu.

Voyez quels sont ceux que l'on chérit; quel est le caractère qu'on aime, qu'on respecte et que vous respectez vous-mêmes : c'est celui de la naïveté et de la candeur; c'est celui qui fait l'homme droit et sincère. Ils vous avilissent devant les hommes, puisque, comme le dit l'Ecriture, le mensonge est sans honneur. (*Eccli.*, XX, 28.) Mais ils font bien plus, ils vous rendent un objet d'horreur devant Dieu, et vous perdent pour l'éternité. C'est un oracle de l'Esprit-Saint, que rien n'est plus funeste que l'habitude de mentir (*Prov.*, XIX, 9); que celui qui aime le mensonge périra (*ibid.*), et que la bouche de celui qui ment tue son âme (*Sap.*, I, 18.) C'est une expérience de tous les jours, que celui qui ne craint pas de blesser la vérité ne craint pas de tomber dans toutes les fautes qu'il croit pouvoir couvrir par un désaveu; que cette même bassesse d'âme qui le porte à mentir, le dispose à tous les crimes qu'il pourra commettre impunément, et que le mensonge tient presque tous les vices. Ne dites donc plus que vos mensonges ne font aucun tort; ne dites pas qu'ils ne sont point un mal : votre conscience même, dans l'examen que vous en faites, déposerait contre vous. Au reste, mes frères, celui qui aime le vrai ne se borne pas à ne point mentir; il sait dire hautement la vérité, quelque désagréable qu'elle paraisse, toutes les fois qu'il peut la dire utilement, et la charité, la prudence, sont à cet égard la seule règle de son silence. Serait-ce, en effet, aimer la vérité que de la retenir captive, de l'asservir aux caprices, aux préjugés et aux passions des hommes, et de ne la manifester qu'autant qu'elle est favorable à ceux qui l'entendent et à celui qui l'annonce? Nathan sut dire à David, quoique avec tous les ménagements et tout le respect qu'exigeait son rang : Vous êtes cet homme que votre propre jugement condamne: *Tu es ille vir.* (*II Reg.*, XII, 7.) Jean-Baptiste osa dire à Hérode : *Cela ne vous est pas permis : « Non licet tibi. »* (*Matth.*, XIV, 4.) Saint Paul ne craignit pas de prêcher la chasteté et la justice devant Félix, et d'affronter Néron. Tous les apôtres n'ont pas craint de prêcher sur les toits des vérités qui devaient leur coûter la vie, et voilà ce qu'on peut appeler des hommes amis du vrai.

Cet amour, cependant, serait faible encore, et pourrait n'être que l'enthousiasme d'un moment, si du langage il ne s'étendait sur tout le reste de notre conduite. Non-seulement il faut parler selon la vérité, mais il faut agir d'après elle fermement.

L'homme droit, l'homme vrai, est celui dans lequel tout s'accorde et rien ne se dément, qui se conduit d'après ses lumières, qui suit invariablement les principes dont il avoue la certitude; celui, en un mot, qui, comme parle l'Ecriture, marche constamment dans le sentier de la vérité. Mais que cette droiture est peu commune! Et ne peut-on pas dire de presque tous les hommes, qu'ils font si peu de cas de ce qu'ils reconnaissent pour vrai, que leurs lumières et leur conduite sont toujours en contradiction. C'est, mes frères, ce qui fait l'étonnement du sage et l'opprobre de la raison humaine; mais c'est surtout ce qui sera pour le chrétien la matière de sa condamnation, et ce qui fait aujourd'hui l'opprobre de sa foi. Hélas! au sein du christianisme, les lumières sont si vives, la règle est si précise et si sûre, les maximes sont si bien liées les unes aux autres pour ne former qu'un même esprit! Et cependant quelle bizarrerie dans nos usages et dans nos mœurs! Opposez, mes frères, votre croyance et vos actions; vous reconnaissez que Dieu est votre principe et votre fin; quelle gloire lui rendez-vous, et que faites-vous pour mériter de le posséder un jour? Vous faites profession de croire que sa providence s'étend sur tous les êtres, qu'elle veille plus particulièrement encore en faveur du juste; que si vous cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, tout vous sera donné par surcroît (*Matth.*, VI, 33); quelle confiance mettez-vous donc en lui, quels sont les moyens et les ressources sur lesquels vous vous appuyez? Vous savez que votre âme est immortelle, qu'elle est la plus noble partie de vous-mêmes, qu'elle doit être traitée en souveraine, et non pas en esclave; toutefois, quel empire lui donnez-vous sur vos sens, et quelle est l'attention que vous apportez à ne pas l'avilir et la dégrader? Vous avouez que la terre n'est pas votre véritable patrie, qu'elle n'est point le séjour du bonheur, que ce n'est pas pour elle que vous avez été faits; quels vœux formez-vous donc pour le ciel, et quels sont les soins que vous prenez pour y arriver? Vous convenez que la voie qui y conduit est étroite, que c'est en suivant l'exemple du grand nombre qu'on s'égare (*Matth.*, VII, 13), que l'esprit du monde est entièrement contraire à l'Esprit de Dieu, et cependant quelle voie prenez-vous? quel exemple suivez-vous? quel est l'esprit qui vous anime? Vous reconnaissez-vous? Vous croyez que Jésus-Christ est votre modèle, que sa croix est la règle du fidèle, que son Evangile appelle heureux ceux qui aiment la pauvreté, ceux qui sont dans les larmes, ceux qui sont humiliés, qui sont humbles et se rendent petits comme des enfants, ceux qui sont doux et pacifiques. Comparez donc votre vie à celle de Jésus-Christ; mettez d'un côté sa croix, et de l'autre vos plaisirs, vos voluptés, les béatitudes auxquelles il vous appelle et celles que vous vous faites, et si vous êtes chrétiens, avouez que votre vie toute entière n'est qu'un mensonge. Ah! mes frères, croire d'une manière et agir de l'autre, quel aveuglement! quelle indignité! Ah! la vérité que vous croyez, mais que vous démentez, que vous déshonorez, vous jugera; et, pour vous condamner, elle n'aura besoin que de vous-mêmes.

Mais il se trouve dans les actions une autre espèce de mensonge plus opposé encore à l'amour de la vérité, et qu'elle a le

plus en horreur : c'est l'hypocrisie, ce monstre odieux qui joue Dieu et les hommes, qui emprunte le masque de la vertu pour la détruire, qui revêt les apparences de la religion pour la combattre, qui affecte un ton de vérité et un air de réforme pour insinuer plus sûrement le poison du vice et de l'erreur; qui, la douceur dans les yeux et le fiel dans le cœur, sous le manteau de la charité, porte le poignard dans le sein de ses frères. Ah! pour nous mettre en garde contre lui, Jésus-Christ l'a peint avant moi des couleurs les plus noires. Ennemi déclaré de l'hypocrite, c'est contre lui qu'il rassembla tous les traits de son indignation et de sa colère; et si jamais le Sauveur des hommes sembla perdre quelque chose de sa douceur, ce ne fut qu'en exerçant son zèle contre les pharisiens et les scribes. Pour nous, mes frères, par sagesse, jetons un voile sur toutes les horreurs que l'hypocrisie entraîne : au jugement de Dieu et à la face de l'univers le masque tombera.

Un caractère presque semblable, c'est celui de la fausse politique qui croit ne pouvoir arriver à ses fins que par des voies obliques et un sentier tortueux, qui marche dans les ténèbres et se replie sans cesse sur elle-même, et même qui met les raffinements, les ruses à la place de la sagesse, et tend des piéges où elle est la première à se laisser prendre.

Ecoutez la vive peinture qu'en fait le sage : Le fourbe et l'infidèle a des paroles pompeuses, il marche sur la pointe des pieds, il fait signe des doigts, il a des intelligences secrètes avec tout le monde. Son cœur perverti machine toujours quelques artifices, il fait mille querelles, et brouille les meilleurs amis. Il tombera bientôt; une chute précipitée le brisera.

Oui, mes frères, le fourbe et le trompeur ne manquent presque jamais d'être trompés les premiers; les mauvaises finesses embarrassent celui qui s'en sert, il s'enveloppe dans ses propres ruses; il met en garde contre lui et éloigne les esprits au lieu de les concilier et de les rapprocher; à force de raffinement il sort du bon sens, et tout lui échappe. Celui, dit le plus sage des rois, qui cherche les voies détournées, se perdra dans quelqu'une; celui qui pervertit ses voies sera bientôt découvert.

Mais, au contraire, quiconque marche avec simplicité, marche avec assurance : il a un plan de conduite où tout est uniforme, où tout va d'un pas égal; là tout se lie et se soutient naturellement. Il ne ressemble pas à ces eaux que l'art fait jaillir, qui, resserrées dans un canal étroit, s'élancent avec force, mais dont l'impétuosité n'a qu'un moment; qui, après quelques efforts que le moindre obstacle arrête, s'épuisent, et ne s'élèvent que pour décroître et retomber sur elles-mêmes; il est semblable à ces grands fleuves où tout coule de source, dont le cours réglé, majestueux et paisible se renouvelle sans cesse par sa propre fécondité, qui s'accroissent à mesure qu'ils se répandent, et que rien n'arrête, ou qui trouvent dans leur marche uniforme et constante de quoi vaincre tous les obstacles.

C'est ainsi que le caractère de droiture et de franchise, accompagné d'ailleurs de sagesse et de prudence, se soutient par sa simplicité même. Il tire toutes ses forces de son propre fonds; il gagne, il attire, il maîtrise; et plus il est connu, plus il acquiert de lustre et d'autorité.

Mais si le caractère de vérité est si essentiel, si intéressant dans les hommes ordinaires, combien ne l'est-il pas surtout dans les hommes en place, dans ceux qui gouvernent les familles ou qui commandent aux nations. Souvenez-vous de cette parole vraiment noble et vraiment royale d'un prince qui, sollicité de violer un traité, répondit : Si la bonne foi était bannie par toute la terre, elle devrait se retrouver dans le cœur et dans la bouche d'un monarque.

En effet, les trônes, comme le dit l'Ecriture, sont affermis par la justice et par la droiture (*Prov.*, xxv, 5); la vérité est la sauvegarde des rois, c'est elle qui inspire la confiance, et la confiance est tout l'objet et tout l'art de la véritable politique.

O chefs de famille! ô princes de la terre! ô nations! comprenez vos véritables intérêts. Ils ne se trouvent pas dans cette politique de duplicité, de finesse et d'intrigue, qui peut convenir à un esprit faux, adroit et rusé, mais qui est rarement celle des génies vastes, et ne fut jamais celle des hommes et des peuples vraiment grands. Ses succès peuvent bien être ceux d'un moment; avec elle on l'emportera dans une circonstance peut-être; mais ce triomphe n'est pas de durée, parce qu'avec elle on sacrifie les grandes choses aux petites, des intérêts essentiels pour l'avenir, à un intérêt sensible et pressant; parce qu'avec elle les vues sont courtes et bornées, que d'ailleurs on la démêle avec moins de peine qu'elle n'en a pour se cacher, et que, dès qu'une fois on la devine, ses ressorts se brisent, ses jeux sont des jeux d'enfant, et il ne lui reste plus que l'avilissement pour partage. Rome fut grande tant qu'elle le fut dans sa politique, c'est-à-dire, tant qu'elle fut droite dans ses vues, ses projets et ses démarches; elle inspira la confiance aux peuples, et cet empire fut plus sûr pour elle que celui qu'elle s'acquit par ses armées. Rome, devenue artificieuse, et n'ayant plus pour moyen et pour ressource que de petites finesses, a perdu son crédit et son empire. Ah! ce crédit, cette confiance que la droiture seule peut donner, est le fondement des plus grandes entreprises et la source des plus grands succès. Etablissez-la au dedans, faites-la naître au dehors, et votre domination sera d'autant plus sûre qu'elle sera plus insensible, plus douce, et que vous régnerez sur les esprits et sur les cœurs.

Avouons-le, mes frères, rien n'est plus aimable, rien n'est plus précieux à tous égards que la droiture et la vérité; for-

mons-nous donc un esprit vrai, ennemi des préjugés, et qui s'élève contre eux, non par ce fol orgueil qui vous paraîtra douter de tout, et retombe dans des préjugés dangereux, plus réels que ceux qu'il voulait détruire, mais par amour pour la vérité même. Désirons ardemment de la connaître; cherchons-la par la prière et par un examen sérieux, réfléchi, dégagé de toute passion et de tout intérêt propre; attachons-nous-y avec une fermeté inébranlable dès que nous l'aurons trouvée; ainsi, devenue la règle de nos jugements, elle nous mettra à l'abri des illusions et des erreurs qui nous rendent malheureux ici-bas, et nous perdent pour l'éternité. Formons-nous surtout une âme droite où rien ne se démente, un cœur vrai, qui déteste toute espèce de mensonge, de contradiction avec nous-mêmes, et d'opposition à la vérité, qui la fasse régner dans tous nos discours et la porte dans toutes nos actions; ainsi, devenue la règle de nos mœurs, elle nous fera jouir de ce plaisir si pur que l'on ressent lorsque tout est dans l'ordre; elle nous obtiendra de la part de nos semblables les sentiments les plus doux et les plus flatteurs; elle nous assurera la protection du souverain Être et une éternelle récompense.

O vérité! aimable vérité! recevez mon hommage, et soyez désormais l'unique objet de mes désirs. O Dieu de vérité! écoutez mes gémissements et les vœux que je forme en votre présence; renouvelez dans moi un esprit droit et ami du vrai... Eclairez les yeux de mon entendement, dissipez ses ténèbres, arrachez le voile qui lui dérobe la lumière... Ne permettez pas que le mensonge et les vains détours prennent en moi la place de la candeur et de la sincérité; ne souffrez pas que mes discours s'écartent jamais de la vérité : *Ne auferas de ore meo verbum veritatis* (*Psal.* CXVIII, 43). Surtout, ô mon Dieu! que je suive constamment les lumières que vous m'aurez données, que ma conduite s'accorde avec mes principes et vos saintes maximes, que mes voies soient simples et que mes démarches se fassent toujours selon la droiture et l'équité... Enfin que dans ces malheureux jours, le trouble, l'horreur et l'impiété puissent être bannis d'entre nous; que la paix et la vérité règnent dans tous les cœurs... Ainsi parviendrons-nous à la jouissance parfaite de la vérité et du bonheur que je vous souhaite.

SERMON XVI.

Pour le Vendredi de la cinquième semaine de Carême.

MADELEINE, OU L'AMOUR PÉNITENT.

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum. (*Luc.*, VII, 47.)

Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.

Heureux privilége de l'amour dans un cœur contrit et humilié! il remet tout, il efface tout, il fait abonder la justice et la grâce où a abondé l'iniquité.

Qui a plus péché que Madeleine? pécheresse par goût, par habitude, par état, si je puis ainsi parler, ses jours, ses moments étaient marqués par ses crimes: *In civitate peccatrix.* (*Ibid.*, 37.) Et cependant son cœur s'ouvre à la pénitence: émue, touchée, convertie, elle aime tendrement, vivement, ardemment, son Dieu, son Sauveur; ses péchés lui sont remis, et Jésus-Christ lui-même se rend son défenseur et son appui, et elle devient, par sa constance et ses vertus, par les faveurs de son divin époux, la plus illustre de toutes les pénitentes; quels motifs, et quel modèle de conversion pour tous les pécheurs! Ames infidèles, que le poids de vos péchés accable, mais que la pénitence effraie, qui ne savez ni comment la faire, ni si vous pourrez en supporter les rigueurs, étudiez, imitez Madeleine; aimez, comme elle, un Dieu qui vous aime et qui vous appelle encore; et votre conversion, en prenant tous les traits de l'amour pénitent, en aura aussi tous les charmes.

Les caractères et les récompenses de cet amour, c'est tout le plan de ce discours. Implorons les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les plus pures lumières, le courage le plus héroïque, la sensibilité la plus vive, la fidélité la plus entière et la plus constante, voilà ce que produit en nous l'amour pénitent. Eclairé, généreux, tendre et fidèle, tels furent aussi ses principaux caractères dans Madeleine.

Et d'abord, mes frères, représentez-vous cette pécheresse comme une de ces âmes vaines et sensibles tout à la fois, que leur vanité a séduites, que leur sensibilité a égarées, qui ont cherché à plaire au monde, et que le monde n'a que trop aisément charmées; qui ont voulu tendre des piéges, et qui se sont creusé des abîmes; une éducation molle, une vie dissipée, le désir de paraître, une recherche affectée des modes et des parures, le goût des spectacles, des lectures et des entretiens frivoles, ont éveillé en elles l'amour des plaisirs, y ont excité de premiers penchants, ont amené des occasions dangereuses, ont préparé leur chute et causé leurs malheurs. C'est ainsi que Madeleine se livra elle-même à tous les périls, au lieu d'apprendre à les craindre, et de mettre tous ses soins à les prévenir. Elle voulait plaire, et on lui plut; elle voulait inspirer des sentiments, et elle en conçut malgré elle. Sa sensibilité dégénéra bientôt en faiblesse; la vanité et l'amour devinrent l'écueil de son innocence. Le secret couvrait la honte de ses premiers excès; mais ensuite la légèreté, l'indiscrétion la trahirent. N'ayant plus rien à perdre, elle se mit au-dessus des bienséances de son sexe, et finit par se faire un front qui ne savait plus rougir.

C'est dans le temps même de ses plus grands désordres qu'elle apprend qu'un nouveau prophète a paru dans Jérusalem.

Le bruit de sa doctrine et des merveilles qu'il opère excite en elle le désir de le voir et de l'entendre. Elle accourt, elle est frappée de cet air de dignité et de grandeur qui brille dans toute sa personne, de cette bonté aimable et touchante qui en tempère l'éclat, de cette simplicité noble qui règne dans ses discours, de ce ton de persuasion et de douceur qui les accompagne. Il publie la justice de Dieu et sa miséricorde, il invite les pécheurs au repentir, il leur propose les paraboles les plus consolantes, il leur peint en traits de feu et l'horreur de leur égarement et la facilité du retour. Madeleine sent s'élever dans son âme un trouble secret. Elle a peine à se défendre des charmes qu'elle trouve en Jésus-Christ, de la force de sa parole, des attraits de sa grâce; inquiète, combattue, elle s'étonne des impressions qu'elle ressent. Quel est donc, se dit-elle à elle-même, quel est cet homme qui parle avec tant d'autorité, si toutefois ce n'est qu'un homme? Il semble qu'il n'ait parlé que pour moi. Elle veut fuir, et un intérêt plus pressant la ramène. Elle prête de nouveau l'oreille, et elle entend, dit saint Chrysostome, le Sauveur qui s'écrie: Je ne suis pas venu dans ce monde pour que les pécheurs périssent, mais pour qu'ils aient la vie; je ne suis pas venu pour juger le monde, mais pour le sauver; je donne ma vie pour mes brebis. Une si grande bonté la pénètre, des invitations si douces la rassurent, son cœur s'ouvre à l'espérance, un amour chaste et pur commence à s'y faire sentir, et vient y prendre la place de tout amour impur et profane. Elle reconnaît son libérateur, son sauveur, et, touchée du plus vif repentir, elle puise dans cet amour d'un cœur contrit et pénitent, les plus vives lumières. Sortant de la foule, se retirant à l'écart, seule avec elle-même, mais déjà en esprit aux pieds de Jésus-Christ, elle s'interroge, elle s'accuse, elle se condamne, elle se fait les reproches les plus vifs et les plus touchants; et c'est encore saint Chrysostome qui met dans sa bouche ce langage si intéressant: Infortunée pécheresse, âme impure, âme infidèle! jusqu'à quand traînerai-je une vie malheureuse et coupable? Toujours en proie à de vaines alarmes, trouvant les remords au sein des plaisirs, n'éprouvant qu'un vide affreux au milieu d'un bonheur apparent, parmi des joies trompeuses et des passions déréglées, poursuivant un repos qui me fuit: *Quousque a malis et a peccatis non recedo?* Jusqu'à quand me refuserai-je à la miséricorde d'un Dieu qui m'appelle, qui vient au-devant de moi, comme un tendre pasteur au-devant d'une brebis égarée, qui incline les cieux et descend sur la terre pour me sauver? *Quousque Dei misericordiam mecum non reputo?* O mon âme! sois remplie de confiance; repose-toi sur sa bonté; approche sans crainte. Ce n'est pas seulement pour les justes qu'il est venu, mais pour appeler les pécheurs à la pénitence. *Voici le temps favorable et les jours de salut* (II *Cor.*, VI, 2); *voici celui qui efface les péchés du monde* (*Joan.*, I, 29); qui t'arrête, et qu'attends-tu? *Quid manes?* Mais, indigne pécheresse, oserai-je bien en effet m'approcher de celui qui n'a point connu le péché? oserai-je bien, couverte de fange et d'horreur, toute souillée de mes impuretés et de mes crimes, me présenter devant celui qui est l'innocence et la sainteté même? *Sed vereor ego peccatrix!* Hé! pourquoi craindrais-je? N'ai-je pas le gage précieux de sa miséricorde dans ces mêmes paroles: Venez à moi, pécheurs: *Venite ad me.* (*Matth.*, XI, 28.) Il ne me dit pas: Eloignez-vous, mais, Venez. Ah! j'irai donc; j'entrerai dans la maison du pharisien, où il est invité; je me jetterai à ses pieds; je répandrai sur eux les plus doux parfums; je laverai mes péchés par mes larmes, et je les effacerai par ma pénitence. Plus de défiance, plus d'incertitude, plus de retard: *Quid moras nectam et attendam?*

Ici paraît dans toute sa force la générosité, la grandeur de son courage et de son amour. Eclairée par l'amour même sur sa misère et sa bassesse, sur l'excès et l'énormité de ses crimes, sur la clémence et la bonté de son Dieu, sur la nécessité de la pénitence, cette âme généreuse, parce que l'amour l'a rendue telle, retranche tous les délais, surmonte tous les obstacles. Dès qu'elle apprend que Jésus-Christ est dans la maison de Simon, elle y court, elle y vole: *Ut cognovit.* (*Luc.*, VIII, 37.) Loin d'elle les irrésolutions qui laissent tous nos bons desseins s'affaiblir, la lumière s'éteindre, l'imagination s'effrayer, les difficultés s'accroître, la nature et les sens se révolter, la raison humaine se prévenir, le monde et le démon s'armer de tous leurs enchantements et leur pouvoir, et l'occasion favorable s'échapper pour toujours.

Elle sent trop bien qu'il faut rompre tout à coup avec l'habitude qui jusqu'ici l'a retenue captive; qu'elle risquerait trop de mettre le plus léger intervalle entre les vives impressions de la grâce qui la presse, et la fidélité à y répondre; qu'une conversion qui n'est qu'en projet, où l'on balance, où l'on raisonne, où l'on compte avec soi-même, est une conversion sans réalité, sans effet, et qui, après bien des jours, des années d'incertitude, de vaines promesses, de résolutions vagues, d'efforts impuissants, se termine par l'endurcissement et l'impénitence.

Douée, il est vrai, de tous les charmes de la jeunesse, de tous les agréments de la nature, d'une imagination vive et d'un cœur sensible, Madeleine a des amis qui lui sont chers et qui l'idolâtrent; elle est environnée d'un monde qui lui plaisait et qui l'adore; elle est dans une situation et dans un âge à pouvoir y vivre encore longtemps avec une sorte d'agrément: eh! quoi donc? avec tant d'avantages ne pourrait-elle pas attendre pour retourner à Dieu que les rides aient défiguré ses traits, que le vice ne lui offre plus que des dégoûts et des amertumes, que le monde lui ait fait sentir, par

ses dédains et ses rebuts, qu'il est temps de rompre avec lui? non, c'est lorsque le sacrifice peut avoir encore quelque prix, qu'elle va s'empresser à le faire; elle sait que Jésus-Christ l'attend, que l'amour l'appelle, et rien n'est assez fort pour la retenir : *Ut cognovit.*

Cependant ira-t-elle affronter les mépris du pharisien dur et superbe? Ira-t-elle fixer les regards curieux de tant de conviés caustiques et méchants? Fera-t-elle parler tout un public qui a vu ses désordres, et qui traitera d'hypocrisie ses démarches, ou ne fera que rire de sa pénitence? Ne pourrait-elle pas ménager un peu plus sa faiblesse, chercher d'autres lieux, d'autres temps, des circonstances moins délicates pour l'amour-propre, et l'occasion d'une entrevue plus secrète? Ainsi, eussiez-vous pensé, âmes lâches et timides, que la moindre difficulté déconcerte, que le respect humain arrête, qui auriez peur de vous donner en spectacle, qui craignez partout l'affectation et la singularité, et qui, de prétextes en prétextes, de ménagements en ménagements, perdez l'heureux moment marqué par la grâce, et vous ôtez enfin tout espoir de vous convertir jamais. Ah! dans Madeleine l'amour pénitent a bien un autre caractère; plus fort que la honte, plus fort que la mort, il surmontera tout, et rien ne sera capable de l'ébranler. Que dira le monde? ce n'est point là ce que demande Madeleine : eh! que lui importe tout ce que peut dire un monde qu'elle voit tel qu'il est, un monde bizarre et volage, un monde insensé qu'elle méprise, auquel elle renonce pour toujours? Que lui importe, pourvu qu'elle plaise à son Dieu et qu'elle fasse son salut. Ah! bien plutôt, que dira son Sauveur? il la louera, il la verra d'un œil de complaisance, il bénira son empressement et récompensera son courage. Elle perce donc la foule; elle entre dans la maison de Simon; elle est aux pieds de Jésus et les arrose de ses larmes. Ame tendre et sensible, toute sa sensibilité tourne au profit de son amour. Elle verse des larmes: doux pleurs! heureuses larmes! que vous soulagez son cœur et que vous peignez bien sa tendresse!

Tel est donc encore le caractère de l'amour pénitent : amour tendre, il a le sentiment le plus délicat et le plus vif en partage. Loin d'ici ces âmes froides et indolentes, que la seule crainte retient ou ramène, mais qu'aucun transport n'émeut, qu'aucun feu ne brûle et ne dévore, qu'aucun désir n'enflamme, et qu'un repentir amer ne fit jamais pleurer.

Ah! quand le cœur est bien pénétré, les larmes coulent sans effort : que dis-je? elles trahissent malgré nous nos douleurs, et forcent même notre résistance. Leur langage muet est l'expression la plus vraie et la plus touchante; cette femme pécheresse, dit saint Chrysostome, ne parlait pas : *Nec vocem quidem mittebat;* ses sentiments se seraient mal exprimés par des paroles; elles n'auraient pu suffire à son amour; mais, se taisant de la bouche, son cœur parlait, son silence, ses larmes parlaient pour elle : *Tacebat ore, corde loquebatur.*

Madeleine pleure le souvenir de ses infidélités, la grandeur de ses offenses, le mauvais usage de tant de dons, l'abus de tant de grâces, la patience de son Dieu, l'étendue de ses miséricordes; tout la pénètre, et, dans l'excès de sa douleur, elle ne fait que pleurer; elle n'a vécu que pour outrager l'Etre infiniment bon qui l'a créée. Cette vie qu'il lui conservait encore par un autre effet de sa bonté, elle ne l'a fait servir qu'à multiplier ses désordres. Ses facultés, ses talents, ses attraits, elle a tout armé en faveur du vice; elle a tout employé à faire mourir la grâce dans tous les cœurs, à ravir au Seigneur des conquêtes, à faire périr des âmes qu'à si grands frais il venait racheter : voilà ce que Madeleine se reproche et ce qui la fait pleurer. Hélas! se dit-elle à elle-même, je m'abandonnais, et mon Dieu ne m'a point abandonnée : bien loin de là, il m'a attendue, il m'a prévenue, il m'a recherchée; aujourd'hui il me reçoit, et, après que j'ai tout fait pour me perdre, il fait tout pour me sauver. Voilà ce que pense Madeleine, et elle pleure; et toute sa vie elle n'a cessé de pleurer.

O vous! âmes infidèles, n'avez-vous donc pas les mêmes motifs pour répandre des larmes? Avez-vous donc un cœur moins tendre et moins sensible qu'elle? Ah! dans ses passions criminelles, dans ses désirs déréglés, il est si vif, si ardent et si tendre, ce cœur que Dieu vous a donné! Pour le monde, pour les hommes, il est si susceptible d'impressions fortes, de mouvements impétueux! il est si plein de reconnaissance! Hé quoi! ne sera-t-il ingrat, insensible que pour Dieu seul? Vous pleurez sur des objets vains et frivoles; et sur la perte du salut, sur le mépris de la rédemption, sur les offenses faites à votre Dieu, vous ne sauriez pleurer. Mais est-ce donc pour des choses viles, pour des intérêts de néant, pour des goûts et des caprices d'un moment, que Dieu vous a doués d'un cœur si noble, si délicat et si tendre, ou plutôt, ce cœur, n'est-ce donc pas pour lui qu'il l'a formé? Ah! c'est la vivacité même de vos penchants qui eût dû rendre votre pénitence plus vive et votre amour plus sensible. Le même fond, qui dans les âmes mondaines fait les grandes passions, dans l'âme pénitente fait la piété la plus vraie et la charité la plus ardente; et, comme on l'a si bien dit de la pécheresse de notre Evangile, Madeleine qui aima si vivement le monde, et Madeleine qui aime si tendrement son Dieu, c'est toujours Madeleine qui aime; mais parce que son amour a si heureusement changé d'objet, et qu'elle a enfin trouvé le seul être qui mérite d'être aimé pour lui-même, le seul qui puisse fixer notre cœur, l'amour pénitent est aussi en elle un amour fidèle.

Il l'a été dans ses effets; il l'a été dans sa durée. Ici, mes frères, observez comme elle

fait servir à expier ses crimes tout ce qu'elle faisait servir auparavant à les multiplier. Autrefois sa démarche hautaine et superbe semblait exiger les adorations et l'hommage de tous les cœurs; maintenant humiliée, prosternée aux pieds de Jésus, elle répare sa vanité par ses abaissements: *Stans retro secus pedes ejus.* (*Luc.* VII, 38.) Elle n'a point cette confiance et cette audace de bien des pénitents de nos jours, qui, sans avoir passé par les humiliations et les épreuves, s'approchent impunément de la table du Seigneur, et, sans le moindre délai, s'y confondent avec les justes. Elle se tient à l'écart : *Stans retro;* elle ne se montre pas de front aux regards du Sauveur; elle craindrait d'en souiller la pureté par sa présence; c'est à ses pieds qu'elle s'arrête : *Stans retro secus pedes ejus.*

Autrefois ses yeux ne lançaient que des regards impurs, ils allaient allumer jusque dans des âmes innocentes le feu des passions dont elle brûlait elle-même; elle prostituait ses larmes au dépit, à la jalousie, à la feinte et à l'artifice. Aujourd'hui ses humbles et tendres regards ne se portent que sur son Sauveur; ses larmes ne coulent que pour le repentir : *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus.* (*Ibid.*) Autrefois les parfums les plus exquis, les plus douces odeurs, suffisaient à peine à irriter ses passions, à flatter ses sens, à répandre autour d'elle le poison de la volupté. Aujourd'hui elle les abandonne pour elle-même, et les consacre au plus saint ministère : *Et unguento ungebat.* (*Ibid.*)

Autrefois ses cheveux tressés avec art, noués sur sa tête avec tout l'appareil du luxe et de la vanité, ornaient son front, qu'eussent bien mieux embelli les charmes de la pudeur, et devenaient autant de piéges où bien des cœurs se laissaient prendre. Aujourd'hui, dénoués, sans ordre, sans grâce, elle les mêle, elle les confond, elle en essuie les pieds de Jésus-Christ..... *Capillis capitis sui tergebat,* tandis que sa bouche, si souvent profanée, les couvre des plus chastes baisers. *Osculabatur pedes ejus.*

Ainsi les soins et la beauté du corps sont oubliés; elle déteste ces vaines parures, ces ornements frivoles, ces pompes criminelles, les armes les plus sûres du monde et du démon; et elle donne à la pénitence tout ce dont elle abusa si longtemps pour le vice. Ainsi, selon la pensée de saint Grégoire, l'amour pénitent lui fait trouver, jusque dans les instruments de ses passions, la matière de ses expiations et de ses sacrifices : *Quot habuit oblectamenta, et de se tulit holocausta.* A en juger par ces traits, ah! mes frères, que les vraies pénitences sont rares, et que la plupart des conversions sont illusoires!

Mais ne croyez pas que cet amour, fidèle à réparer tant d'offenses, ait pu jamais les oublier. Madeleine ne termina qu'avec sa vie les rigueurs de sa pénitence, et ne fit que croître en ferveur et en amour le reste de ses jours. Après avoir reçu de Jésus-Christ la douce assurance que ses péchés lui sont remis, elle ne s'attache, elle ne se dévoue qu'à lui seul; elle lui donne tous ses empressements et ses soins; elle s'associe à ces saintes femmes qui partout accompagnaient ses pas; elle lui est fidèle jusque dans ses humiliations et ses tourments, et quand ses disciples l'abandonnent, dit saint Chrysostome, elle le suit au calvaire. Après sa mort, elle veut visiter son sépulcre; elle veut embaumer son corps pour lui rendre ses derniers devoirs; elle précède l'aurore. O douleur! le sépulcre est ouvert, et elle n'y trouve plus le corps de son divin Maître. Elle se répand en plaintes et en soupirs; elle s'écrie : Ils ont enlevé mon Sauveur, et je ne sais où ils l'ont mis. Dans le trouble qu'elle ressent, elle s'adresse à lui sans le connaître, et lui demande à lui-même des nouvelles du seul objet qui l'intéresse. Dites-moi si c'est vous qui l'avez enlevé; dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai : car, hélas! quel fardeau n'est pas léger pour celui qui aime? *Et ego tollam eum.* (*Joan.*, XX, 15.) Il se fait connaître à elle : ô mon Maître! s'écrie-t-elle à l'instant, et elle tombe à ses pieds, et elle veut les embrasser encore; et lorsqu'il lui échappe, lorsqu'elle le perd de vue, elle ne quitte l'endroit où elle l'a retrouvé, que pour courir annoncer sa résurrection à ses apôtres. Pour elle, n'ayant plus rien qui l'attache au monde, dès qu'elle n'y trouve plus l'objet qui lui est cher, elle s'ensevelit dans la retraite la plus profonde, et ne veut plus, jusqu'à la mort, s'occuper que de lui seul.

Voilà, mes frères, le modèle de pénitence et d'amour que l'Evangile vous propose, Madeleine, dont l'amour a été si éclairé, si généreux, si tendre et si fidèle. O vous qui, moins coupables qu'elle aux yeux des hommes, ne l'êtes pas moins peut-être devant Dieu, et qui ne l'avez que trop imitée dans d'autres genres, par l'abus des grâces et le grand nombre de vos infidélités, imitez-la dans sa pénitence, et vous recevrez de cet amour les mêmes récompenses qu'elle; c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Avouons-le, mes frères, ce qui retient tant d'âmes infidèles dans les liens du péché, ce qui souvent les dégoûte et les fatigue, ce ne sont pas tant les charmes du vice que l'idée qu'elles se forment des rigueurs de la pénitence. Ah! qu'elles se convertissent, qu'elles aiment comme Madeleine, et elles éprouveront comme elle combien au contraire l'amour pénitent a de douceurs. La protection d'un Dieu puissant et ses faveurs, la réconciliation la plus prompte et la plus sûre, la paix la plus douce et la plus constante, telles sont les récompenses qui leur sont offertes dès cette vie même.

Madeleine a fait un généreux effort; elle a surmonté toute crainte, elle a bravé la honte et les vains jugements des hommes;

sans égard pour leur mépris et leur censure, elle fait la démarche la plus humiliante en apparence; elle se prosterne, elle se confond ; déjà le pharisien s'étonne de voir Jésus-Christ même la souffrir si près de lui; il insulte tout à la fois et aux égarements de cette pécheresse et à la pénétration du Sauveur. *Si cet homme*, dit-il en lui-même, *était un prophète, il saurait quelle est celle qui l'approche, et que c'est une femme de mauvaise vie.* (*Luc.*, VII, 39.) Il n'a donc pour elle, ce pharisien superbe, qu'un air de dédain, qu'une hauteur insultante et une secrète horreur. Sa fausse vertu lui fait croire qu'une telle femme n'a plus aucun droit à la pitié, et n'a mérité que des rebuts.

Madeleine souffrira en silence tous les jugements qu'on porte d'elle. Elle boira jusqu'à la lie le calice d'opprobre et de confusion. Mais que dis-je? c'est au moment même où on la méprise, où on la juge, où on la condamne sans miséricorde, que Jésus-Christ la défend et la protége. Il a paru d'abord ne faire que peu d'attention à sa démarche; il l'a laissée longtemps à ses pieds, presque sans consolation, sans espoir, et tourné enfin vers elle, il dit au pharisien : *Voyez-vous cette femme? « Vides hanc mulierem? »* (*Ibid.*, 44.) Vous la méprisez; vous vous croyez juste, et vous ne la voyez que comme une pécheresse; vous ne daigneriez pas même faire comparaison de votre état avec le sien; et moi, je vous déclare qu'à mes yeux, par sa pénitence et son amour, elle a plus de mérite que vous. Il reprend en détail tout ce qu'elle vient de faire : *Vous ne m'avez pas présenté de l'eau*, selon la coutume, *pour me laver les pieds, et elle n'a cessé de les arroser de ses larmes. Vous ne m'avez pas donné en entrant le baiser de paix, et depuis qu'elle est ici elle n'a cessé de baiser mes pieds. Vous n'avez pas répandu de l'huile sur ma tête, et elle a répandu jusque sur mes pieds ses parfums.* (*Ibid.*, 44, 46.) Ainsi Jésus-Christ en relevant aux yeux de Simon jusqu'aux moindres circonstances de ce qu'a fait Madeleine, met l'amour de cette femme qu'il méprise, bien au-dessus du sien.

Mais quel témoignage pour elle! et que cette protection qu'il lui accorde est douce et consolante! Telle est la récompense que le Sauveur des hommes accorde encore tous les jours à l'amour pénitent. Soit qu'il parle au cœur d'un pécheur converti, soit qu'il s'explique par notre bouche, ce ne sont pour cette âme qui se repent et qui aime, que des assurances d'une protection, d'une faveur toute spéciale, et souvent même que des marques de préférence.

Oui, mes frères, et puissiez-vous le bien comprendre, ô vous qui redoutez si fort les amertumes de la pénitence! Celui qui revient à Dieu de tout son cœur, n'entend au dedans de lui qu'une voix de miséricorde et de bonté, qui lui dit que rien n'est perdu de ce qu'il fait pour son Dieu; que ses soupirs, ses gémissements, ses larmes, ses combats, ses victoires, tout est vu, tout est compté, tout sera récompensé; que, tandis que le monde insulte à son repentir, traite d'hypocrisie sa pénitence, sa douleur, tourne sa piété en ridicule et raille sa fidélité, le souverain juge, le seul juge équitable, le voit tel qu'il est, apprécie ses mérites et ses efforts, envisage d'un œil de satisfaction sa correspondance à la grâce, loue sa vigilance, bénit ses travaux, sanctifie ses peines, se dispose à couronner en lui ses dons, et lui garde pour le ciel le dépôt précieux des bonnes œuvres qu'il lui fait faire; tandis que sur la terre et dans les enfers tout semble conjurer sa perte, que le vice s'arme de nouveau de tous ses attraits pour le séduire, que le monde met tout en œuvre pour l'ébranler, que l'ennemi du salut l'attaque avec acharnement, avec fureur, que les sens frémissent, que la nature se révolte, Dieu, plus fort que les hommes, que les démons, que la chair et le monde, le couvre de ses ailes, le défend, le protége, l'environne de sa lumière, l'excite, l'encourage, le soutient par ses caresses, et lui donne pour gage de ses miséricordes des délices ineffables et les joies les plus pures.

Et nous, mes frères, ministres du Dieu de bonté, et les interprètes de sa charité envers le pécheur pénitent, nous le rendons l'objet de notre zèle le plus ardent et de nos soins les plus doux; nous n'avons à lui porter que des paroles de consolation et de grâce, à lui offrir que des motifs d'encouragement et de persévérance; nous nous édifions nous-mêmes de son repentir et de son amour; nous admirons, nous bénissons en lui les prodiges du Tout-Puissant et les merveilles de sa grâce; nous lui en faisons sentir tout le prix, et à mesure qu'il aime davantage, nos entrailles s'ouvrent encore plus pour lui que pour le juste même en faveur duquel Dieu a moins fait souvent et qui souvent aussi dans toute sa vie plus uniforme, mais pas aussi fervente, aura moins fait pour son Dieu.

Et le monde lui-même, mes frères, revient enfin aux mêmes impressions, aux mêmes sentiments que nous. Après avoir raillé, censuré, tourné en dérision le retour du pécheur à Dieu et à la vertu, convaincu malgré lui de sa sincérité par sa persévérance, saisi d'étonnement à la vue de son courage et de sa fidélité, il conçoit pour lui cette estime, ce respect que la vertu bien éprouvée arrache en dépit d'eux-mêmes aux cœurs les plus dépravés; on la loue, on l'admire, on est tenté de l'imiter, et l'on finit par se dire : Il est vrai, ce pécheur, cette pécheresse convertie fait honneur à la grâce et vaut infiniment mieux que nous.

Première récompense de l'amour pénitent, une protection et des faveurs toutes spéciales. Mais il en est une autre bien plus précieuse encore dans la rémission des péchés : *Remittuntur ei peccata multa.* Ce sont les paroles, si douces à pro-

noncer et à entendre, que Jésus-Christ adresse au pharisien en faveur de Madeleine. *Vous voyez cette femme: « Vides hanc mulierem.* » C'était une grande pécheresse; ses infidélités étaient montées à leur comble; ses dettes envers la divine justice, devenues presque innombrables, semblaient la rendre insolvable; mais en un moment elle a tout acquitté par l'amour; parce qu'elle a beaucoup aimé, beaucoup de péchés lui sont remis : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.*

Quelle sentence favorable, quelle nouvelle destinée pour Madeleine? Ses péchés lui sont remis; elle est donc rentrée en grâce avec son Dieu; elle est sûre de son amour pour elle comme il veut bien l'être du sien. Purifiée par son repentir et par ses larmes, elle peut prétendre de nouveau à tous les priviléges de la justice et de l'innocence. O merveille! ô puissance de l'amour! elle peut se dire : j'étais il y a peu de temps un objet d'horreur, une âme adultère, un enfant déshérité, une malheureuse victime des passions humaines en butte à toute la colère d'un Dieu; et maintenant il m'a rendue l'objet de ses complaisances; il me met au nombre de ses amantes fidèles, de ses épouses chéries, de ses enfants bien-aimés, et me destine le plus précieux héritage.

Ici, mes frères, reconnaissez-vous l'heureux sort et la douce consolation d'une âme qui, pénétrée de la componction la plus vive, a mérité, par sa douleur et son amour, que le ministre de Jésus-Christ lui fit entendre en son nom ces paroles : Je vous absous, vos péchés vous sont remis. Dès qu'elle se repent vivement, dès qu'elle aime, une voix intérieure la rassure contre toutes les incertitudes et les alarmes, et lui répète au fond du cœur: *Ayez confiance, vos péchés vous sont remis.* (*Matth.*, IX, 2.) Maintenant donc le glorieux titre d'enfant de Dieu vous est rendu, l'abîme est fermé sous vos pas, le ciel vous est ouvert, l'Esprit-Saint habite en vous, toutes vos prières seront agréables au Seigneur, toutes vos œuvres opérées dans la charité seront méritoires et tous vos mérites seront récompensés.

Douce assurance que l'amour seul peut donner! Oui, mes frères, aimez comme Madeleine, et dans le secret de votre âme l'amour vous rassurera comme elle. Une conversion que la crainte seule opère, où l'on ne sait que trembler et frémir, où le cœur n'est point ouvert à la tendresse et à la reconnaissance, où la terreur des jugements de Dieu n'est point tempérée par la douce impression que font sur nous le sentiment de sa miséricorde et la vûe de ses perfections et de ses charmes, a je ne sais quoi de trop équivoque aux yeux mêmes de celui qu'on absout; il n'éprouve point cette onction secrète de la grâce qui accompagne presque toujours la véritable pénitence. Il n'ose rentrer en lui-même pour goûter les douceurs de la réconciliation et en recueillir les fruits, et il a peine à dire, comme le disait saint Augustin : Oui, Seigneur, mes fers sont rompus et je sens que je suis à vous.

Aimez donc, vous tous pécheurs qui m'écoutez, aimez un Dieu qui, pour vous pardonner et vous combler de ses grâces, ne demande que votre amour. Eh! quelle infidélité si grande, quels crimes si énormes et si multipliés rendraient votre retour impossible? Ah! pourriez-vous bien, selon la pensée de saint Bernard, désespérer encore, lorsque, par sa pénitence, une pécheresse comme Madeleine obtient de Jésus-Christ la rémission de ses fautes et une des premières places dans son royaume?

Aimez, et comme elle vous jouirez de la paix la plus douce, dernière récompense de l'amour pénitent. *Allez*, dit le Sauveur à Madeleine, *allez en paix: « Vade in pace.* » (*Ibid.* 50.) Tel est le don précieux que lui fait Jésus-Christ pour les passions qu'elle lui sacrifie, la paix que le monde ne peut donner. Au milieu du monde, livrée à ses penchants déréglés, elle n'avait que des joies fausses et des tourments réels, qu'une ombre de félicité et des soins dévorants; elle cachait le trouble de son cœur et ne montrait que ses amusements et ses doux plaisirs. Maintenant elle ne goûtera plus de ces joies bruyantes et frivoles que l'ivresse accompagne, mais que suit le repentir; elle n'aura plus de ces moments de délire où la raison s'égare, où la réflexion est importune, où l'on s'étourdit pour se croire heureux et d'où l'on ne sort le moment d'après que pour sentir davantage sa honte et sa misère.

Mais elle va éprouver le calme d'une conscience pure; son âme va jouir d'elle-même, son cœur embrasé de la plus vive flamme jouit déjà de son Dieu et trouve en lui la félicité suprême. Les prestiges du monde ont fait place à la véritable lumière, le sentiment de l'ordre, le goût du vrai, l'amour du bien lui ouvrent une source intarissable de plaisirs dignes d'elle. Quand son bien-aimé aura quitté la terre, dans une douce et tranquille retraite elle contemplera à loisir les vérités éternelles; elle se rappellera ce qu'elle a vu, ce qu'elle a entendu à l'école de son divin Maître; il parlera de nouveau à son cœur, elle versera encore, devant l'image sacrée de Jésus mourant pour la sauver, des larmes de repentir et d'amour, et jusque dans ses larmes elle trouvera la paix et le bonheur. *Vade in pace.*

Voilà, mes frères, ce qui vous est offert comme à Madeleine, si vous l'imitez dans sa pénitence : le repos du cœur que vous n'avez pu trouver dans vos égarements. Les assujettissements du monde et ses lois bizarres ne vous tiendront plus comme autrefois dans une captivité honteuse et toujours pénible; les vains désirs, les jalousies cruelles, les soucis dévorants, les chagrins de l'amour-propre et de la vanité ne feront plus le malheur de votre vie et le tourment

de vos plus beaux jours; des fleuves de paix inonderont votre âme, le vide affreux qu'elle éprouvait sera rempli; à la jouissance inquiète des plaisirs tumultueux succédera le doux exercice des vertus paisibles; et les saints transports du divin amour vous donneront sur la terre comme un avant-goût des délices du ciel. Aimez seulement à proportion des péchés qu'on veut bien vous remettre; aimez, comme Madeleine, d'un amour éclairé, généreux, tendre et fidèle; et comme elle vous recevrez pour récompense la protection la plus éclatante de la part de votre Dieu, la réconciliation la plus prompte et la plus entière, la paix la plus douce et la plus constante; comme elle vous précéderez les justes mêmes dans la gloire que je vous souhaite.

SERMON XVII.

Pour le dimanche des Rameaux.

SUR LA COMMUNION.

Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita. (*Joan.*, VI, 52.)

Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde.

O prodige d'amour! ô aliment précieux! le pain des anges, un Dieu devient la nourriture des hommes! Disciples fidèles, chrétiens fervents, qui connaissez tous les avantages et tous les charmes d'une union étroite avec Jésus-Christ, déjà, sans doute, votre cœur, tout brûlant du feu de son amour, s'ouvre aux tendres invitations que je viens vous faire en son nom. Vous appeler aux chastes embrassements de ce divin époux, c'est pour vous l'heureuse nouvelle, et ce serait pour nous la partie de notre ministère la plus consolante si nous ne trouvions que des âmes qui, comme vous, fussent toujours disposées à nous entendre.

Mais, ô douleur, ô opprobre du christianisme! combien ne reçoivent ces paroles de vie que nous leur adressons qu'avec la plus criminelle indifférence, ou peut-être même s'en font, comme les Juifs, un objet de scandale, et ne les écoutent qu'en murmurant! combien d'autres ne les reçoivent que pour les faire servir à leur condamnation, en s'approchant de la table sainte sans y être suffisamment préparés! égarement déplorable dans ceux-là comme dans ceux-ci, à en juger par ces deux principes également certains qu'établit un saint docteur: communier indignement, c'est s'attirer un jugement rigoureux; et ne pas communier par mépris ou par négligence, c'est se perdre.

Pour ne pas séparer deux vérités qui ont entre elles une liaison si nécessaire, apprenons aujourd'hui ce qu'il faut faire pour bien communier, puisque ce pain que Jésus-Christ nous présente c'est sa chair: *Panis quem ego dabo, caro mea est.* Montrons ensuite qu'on ne saurait communier trop souvent quand on communie bien, puisque Jésus-Christ nous donne sa chair comme une nourriture de tous les jours, pour la vie du monde: *Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita.*

En un mot, quelles sont les dispositions nécessaires pour faire une communion sainte, c'est le sujet de ma première partie; quels sont les motifs d'une fréquente communion faite avec de saintes dispositions, c'est le sujet de la seconde. Implorons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de celle qui, la première, eut le bonheur de porter dans son sein le Verbe fait chair. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Qui peut mieux nous instruire, mes frères, des dispositions avec lesquelles nous devons participer au corps adorable de Jésus-Christ, que ceux qu'il a remplis de son Esprit: et, en premier lieu, que nous dit à ce sujet saint Paul, que tout le malheur des communions indignes vient du peu de soin que nous avons de bien discerner le corps du Seigneur: *Non dijudicans corpus Domini.* (I *Cor.*, XI, 29.)

Ce discernement est donc la première disposition à une communion sainte, et, parce qu'il doit nous porter à ne recevoir le pain des anges qu'avec une conscience pure, l'Apôtre exige une seconde disposition également nécessaire, que l'homme s'éprouve lui-même: *Probet autem seipsum homo* (*Ibid.*, 28.) Troisièmement enfin, il nous apprend que Jésus-Christ, en instituant le sacrement de l'Eucharistie presque au moment où il allait s'immoler pour nous, nous prescrit de nous nourrir de sa chair en mémoire de lui: *Hoc facite in meam commemorationem.* (*Luc.*, XXII, 19.)

Discerner le corps du Seigneur, c'est, mes frères, la première disposition pour communier dignement, parce que c'est par elle que nous sommes conduits tout à la fois et à ne considérer qu'avec le plus profond respect, la plus profonde humilité, l'aliment qui nous est offert, et à n'envisager qu'avec horreur la communion indigne et ses suites terribles.

Que recevons-nous à la table sainte? n'est-ce donc qu'une nourriture ordinaire? Ah! craignons de nous y méprendre; jugeons-en non plus par des sens trompeurs, mais par la parole également sûre et féconde de celui qui a dit: *Mangez, ceci est mon corps.* (*Ibid.*) Qu'entends-je? sous les apparences de ce pain qui n'est plus, celui qui vient à moi, c'est l'Agneau de Dieu, c'est celui à l'égard duquel le divin précurseur se croyait indigne des fonctions les plus viles; celui dont les apôtres ne purent contempler la gloire sur le Thabor, sans être saisis d'étonnement et de frayeur; c'est celui auquel le centenier, frappé des prodiges qu'il opérait, disait avec la foi la plus vive: *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison* (*Matth.*, VIII, 8); auquel saint Pierre, également surpris des merveilleux effets de sa puissance, disait encore: *Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un homme pécheur* (*Luc.*, V, 8);

mais ne considérons pas seulement Jésus-Christ selon la chair; c'est le Fils du Très-Haut, c'est le Verbe divin qui a tout fait et qui soutient tout par sa seule parole, c'est celui que les cieux révèrent, que les anges adorent, que les trônes et les dominations ne considèrent sur ces autels qu'en tremblant, en présence duquel les séraphins se couvrent de leurs ailes, et s'écrient: Saint, saint, trois fois saint est le Seigneur, le Dieu des armées. (*Apoc.*, IV, 8.) C'est Dieu, c'est mon Dieu. Ici, les expressions me manquent.. Créatures, monde, cieux et vertus des cieux, disparaissez, vous ne me donneriez encore qu'une faible idée de sa grandeur; c'est mon Dieu: ce seul mot dit tout, et du plus loin que j'aperçois l'hostie sainte qui le renferme, je ne sais que rentrer dans mon néant, et adorer en silence...

Oui, mes frères, tel doit être l'état de l'âme, je dis même la plus juste, aux approches de son Dieu; abîmée en quelque sorte dans la contemplation de ses grandeurs et de sa propre bassesse, elle ne doit prétendre à une union si intime avec lui que parce que c'est Jésus lui-même qui l'appelle; mais vous, pécheurs, et qui ne voulez pas cesser de l'être (car ici c'est seulement aux pécheurs impénitents que je parle, c'est seulement en eux que je prétends porter un trouble salutaire), vous donc, pécheurs, ne devez-vous pas frémir à cette pensée: c'est Dieu, c'est mon Dieu que je vais recevoir? ne vous fait-elle pas envisager toute l'indignité et toutes les suites du crime que vous osez commettre?

Hé quoi! vous allez vous rendre coupables, selon l'expression de l'Apôtre, du corps et du sang de Jésus-Christ. (I *Cor.*, XI, 27.) Ce n'est pas à de simples créatures que vous faites violence et que s'adressent vos outrages, c'est à sa personne que s'en prend de la manière la plus directe votre audace impie. Quel attentat, quel emportement et quelle fureur! Quoi! vous ne craindrez donc plus de déshonorer et de profaner cette chair formée du pur sang d'une vierge et si étroitement unie à la Divinité? Vous aurez bien la force d'attacher à la croix, autant qu'il est en vous, le corps de l'Homme-Dieu, et de donner à Jésus-Christ une seconde mort, en faisant expirer dans votre cœur la grâce qu'il venait y apporter, en lui ôtant tout pouvoir, tout mouvement, toute action sur votre âme, en rendant inutiles les travaux, les souffrances du Fils de Dieu, ses mérites et ses dons? Vous oserez placer celui qui est la pureté même parmi les passions impures qui vous tyrannisent et auxquelles vous le sacrifiez; parmi des idoles auxquelles vous offrez tous les jours votre encens; parmi les démons qui vous obsèdent? Vous le forcerez de s'unir à une âme corrompue, à des membres sensibles, et vous le ferez descendre dans un sépulcre qui, blanchi peut-être au dehors, n'offre au dedans que pourriture et qu'infection? Quelle affreuse demeure pour vous, ô mon Dieu! et pourrons-nous jamais donner assez de larmes à une si horrible profanation?

Ah! pécheurs, arrêtez; tournez contre nous tous les excès dont il est possible de se rendre coupable envers les hommes; tournez-les contre l'Eglise elle-même qui vous porte encore dans son sein, contre tous ses membres; mais du moins respectez-en le chef; armez-vous contre l'Epouse, elle y consent, pourvu que vos fureurs ne passent pas jusqu'au corps de son divin Epoux. Respectez votre Dieu. Ingrats.... écoutez du moins ses tendres plaintes.

Si l'infidèle, qui ne rend hommage qu'à ses fausses divinités; si celui qui se déclare hautement pour mon ennemi, fût venu m'outrager au pied de mes autels: ***Si inimicus meus maledixisset mihi*** (*Psal.* LIV, 13), et si l'hérétique, attaché à ses erreurs, ont profané mon corps! ah! je consentais à le souffrir, et combien de fois ne l'ai-je pas souffert pour me donner à vous: ***Sustinuissem utique;*** mais vous, *tu vero* (*Ibid.*, 14), vous qui savez que je suis votre Dieu, qui connaissez tout ce que j'ai fait pour vous, qui n'ignorez ni le prix de mes souffrances, ni les mérites de ma mort: *tu vero;* vous que j'ai comblé de faveurs toutes spéciales, que j'ai marqué tant de fois, et par préférence à tant d'autres, de mon sang et du sceau de mon amour, que j'ai lavé si souvent des taches que vous aviez contractées: *tu vero;* vous, sur qui j'ai répandu des lumières si abondantes, à qui j'ai révélé tous mes mystères, que j'ai si souvent touché, ému et attendri, dans le dessein de ne former avec vous qu'un cœur et qu'une âme: *tu vero homo unanimis* (*Ibid.*); vous enfin à qui j'ai ouvert tous les trésors de ma grâce, que j'ai mis au nombre de mes enfants les plus chers, que j'ai nourri tant de fois dans l'oraison d'une manne délicieuse et toute céleste; vous que, dans des jours plus heureux, dans ces jours où vous viviez dans l'innocence et la pureté, j'invitais avec tant de joie au festin que je vous avais préparé et que je nourrissais de ma propre chair: *tu vero qui mecum dulces capiebas cibos* (*Ibid.*, 15); ah! que ce soit vous qui, sous l'apparence d'un baiser de paix, veniez me trahir, comme un autre Judas, qui abusiez de l'état de faiblesse où mon amour semble me réduire pour vous dans ce sacrement, et qui en tiriez avantage pour m'insulter avec plus d'audace: *tu vero,* voilà ce que je ne puis soutenir et ce qui porte à ma tendresse les coups les plus sensibles. Qu'avez-vous à me reprocher, que de vous trop aimer? O mon ami! qu'êtes-vous donc venu faire en m'outrageant? vous venez vous perdre vous-même....

Oui, pécheurs, tremblez, en considérant les anathèmes que le Prophète a prononcés contre vous; que la table à laquelle ils ont osé prendre place leur devienne un piége, et qu'ils y trouvent les châtiments qu'ils ont mérités; que, par une juste punition, ils n'y rencontrent qu'une nouvelle occasion de chute et de scandale, qu'un poison mortel au lieu de la divine nourriture qui leur

était destinée : ***Fiat mensa eorum coram ipsis in laqueum et in retributiones, et in scandalum*** (*Psal.* LXVIII, 23); que leurs yeux soient tellement obscurcis, qu'ils ne soient plus frappés de l'éclat de la lumière la plus vive ; qu'ils languissent et restent pour toujours courbés vers la terre : ***Obscurentur oculi eorum ne videant, et dorsum eorum semper incurva.*** (*Ibid.*, 24.) Dieu juste, Dieu puissant et terrible dans vos vengeances, répandez sur eux votre indignation, et que la fureur de votre colère les enveloppe : ***Effunde super eos iram tuam: et furor iræ tuæ comprehendat eos*** (*Psal.* LXVIII, 25) ; parce qu'ils ont affligé celui que vous aviez déjà frappé pour les péchés des hommes ; parce qu'ils ont ajouté aux douleurs de sa passion des douleurs nouvelles ; faites que l'iniquité soit la punition de leur iniquité, et qu'ils n'entrent point dans les voies de votre justice ; qu'ils soient effacés du livre des vivants, et qu'ils ne soient point écrits au rang des justes : ***Deleantur de libro viventium, et cum justis non scribantur.*** (*Ibid.*, 29.)

Ah ! mon frère, ces malédictions ne vous épouvantent-elles pas? Faut-il donc que, comme autrefois, un feu dévorant sorte du sanctuaire et s'élance sur vous? Dieu n'opère plus de ces prodiges, et c'est ce qui vous rassure ; mais craignez qu'il ne s'allume en vous un feu plus terrible, le feu de vos passions, dont rien ne pourra plus modérer les ardeurs. Faut-il qu'une mort subite et imprévue punisse votre impiété, comme autrefois elle punit l'indiscrétion d'Oza et le regard curieux que des imprudents portèrent sur l'arche du Seigneur? Ah ! du moins, craignez, je ne dis pas seulement tous les maux temporels dont l'Apôtre vous menace, je ne dis pas les remords, le désespoir et la fin malheureuse du disciple perfide, mais cette réponse de mort, d'une mort éternelle que vous trouverez en vous-même, puisque vous mangerez, dit saint Paul, votre jugement et votre condamnation ; craignez cet anathème invisible dont vous allez être frappé, cet arrêt écrit au fond de votre cœur en lettres de sang, et du sang d'un Dieu fait homme que vous aurez outragé, ces habitudes funestes qui déjà s'impriment dans votre âme ; car, je vous le demande, mon frère, après avoir fait l'essai de vos crimes sur le corps adorable de l'Homme-Dieu, quels crimes désormais pourraient vous coûter ? Faut-il encore que, pour vous arrêter, la terre s'entr'ouvre sous vos pieds et vous ensevelisse dans ses abîmes, de la même manière qu'elle engloutit autrefois des téméraires qui profanaient le culte du Très-Haut ? Ah ! voyez du moins des yeux de la foi, s'il vous en reste encore ; voyez l'enfer qui s'ouvre sous vos pas, voyez-y les ministres de la justice d'un Dieu qui s'apprêtent à le venger ; voyez ces flammes préparées pour une éternité entière, et dites, si vous l'osez, que c'est trop pour un profanateur du corps et du sang de Jésus-Christ.

Mais non, mes frères, il n'en sera pas ainsi : vos excès ne se porteront point jusque-là. Que dis-je ? ah ! sans doute vous déplorez en secret tous ceux que vous avez pu commettre. Hé bien ! après avoir appris à discerner le corps du Seigneur, apprenez à vous éprouver vous-mêmes, et faites attention, mes frères, que si nous ne parlions qu'à des pécheurs manifestes, cette épreuve ne serait pas si difficile, et les communions indignes ne seraient pas si fréquentes; de tous ceux qui, conservant d'ailleurs quelques principes de religion, ne peuvent se dissimuler à eux-mêmes le mauvais état de leur conscience, il en est peu, j'ose le croire, qui aient assez d'audace et de noirceur pour aller de sang-froid affronter Dieu, si je puis ainsi parler, dans le sacrement de son amour. Ah ! Seigneur, si parmi ceux qui m'entendent, il se trouvait de tels monstres, quelle impression feraient sur eux mes discours, puisque tout le poids de la colère d'un Dieu dont ils se sentent chargés ne serait pas capable de les arrêter. Mais je parle surtout à tant d'aveugles qui se font illusion sur leurs péchés et pour qui l'esprit du monde dont ils sont remplis, n'est tout au plus qu'un esprit de société ; le goût du jeu, du faste et des parures, qu'une conformité aux usages reçus ; les traits de médisance et de critique, les paroles à double entente, que cette légèreté dans le propos qui fait, dit-on, tout l'agrément d'un entretien ; la haine invétérée contre leurs frères, que le juste ressentiment d'une âme bien née ; les liaisons dangereuses, qu'une amitié permise, dont personne n'a droit de s'offenser ; l'amour désordonné de ses opinions, de ses talents, de son mérite, qu'une sorte de justice qu'on se rend à soi-même ; l'insensibilité aux besoins des malheureux, qu'une sage prévoyance sur ses propres besoins ; une vie passée dans la dissipation, la mollesse et l'oisiveté, une vie libre et tranquille, dont on n'a aucun compte à rendre et qui n'assujettit à aucun devoir.

Ainsi arrive-t-il que les hommes, pour la plupart, mettent un voile sur les péchés qui leur sont les plus chers ou qui leur sont devenus les plus familiers ; et dans cet état ils croient pouvoir se présenter avec confiance aux pieds de vos autels, comme si leur aveuglement volontaire les rendait purs à vos yeux ; comme si une ignorance affectée pouvait leur tenir lieu de l'épreuve de soi-même ; comme si vous en étiez moins outragé, ô mon Dieu ! parce qu'on se dissimule les outrages qu'on vous fait.

Et plaise au ciel, mes frères, que vous ne vous fassiez pas illusion jusque sur le choix du ministre que vous chargez du soin de vous réconcilier avec Dieu ! Plaise au ciel que vous ne craigniez pas de trouver en lui trop de circonspection et de fermeté, trop de discernement et de lumières, et que, fidèle à vous éprouver sur vos fautes, il le soit encore à éprouver la sincérité de votre

conversion ! Car prenez garde, mes frères, quiconque n'est pas touché d'une vive douleur de ses offenses et ne cesse point d'aimer ce qui en est la source, n'est pas digne de recevoir un Dieu dont la grâce est incompatible avec l'amour du péché. Rentrez donc en vous-mêmes et voyez quel est le fonds que vous devez faire sur votre repentir : où sont vos regrets ?.... où sont vos larmes ?.... Ah ! si c'était assez qu'un ministre zélé en versât sur vous, vous trouveriez encore des Ambroise, qui, touchés de votre état, gémiraient de la dureté de votre cœur ; mais leurs tendres gémissements ne suffiront pas, si ce cœur est toujours insensible ; c'est en lui que l'iniquité s'est consommée ; c'est en lui aussi qu'elle doit être effacée par les regrets et la douleur.

Et cependant, jugeons de vos dispositions habituelles par votre conduite la plus ordinaire : vous tracez-vous le plan d'une vie toute nouvelle ? Prenez-vous toutes les précautions nécessaires pour assurer la fermeté de vos résolutions ? Commencez-vous à satisfaire à Dieu par la pénitence, et au prochain par les réparations que vous lui devez ? Renoncez-vous à ces sociétés, à ces plaisirs, à ces occasions dangereuses, où votre vertu s'est démentie tant de fois, à ces sensibilités, ces fausses délicatesses, ces retours continuels de votre amour-propre ? à ces inimitiés secrètes que vous couvrez de tant de vains prétextes, ou que vous masquez par des dehors trompeurs qui vous en imposent à vous-mêmes ? Retranchez-vous ce qu'il y a de superflu dans votre dépense, d'immodeste dans vos habillements, de déréglés dans vos discours, vos pensées et vos désirs, d'inutile dans tout le cours de votre vie ? Ah ! mes frères, alors cette conduite nous rassurerait, nous consolerait ; elle ferait la joie des saints dans le ciel, elle édifierait sur la terre les justes et les pécheurs, et nous nous empresserions avec la satisfaction la plus vive à vous appeler à la table de celui qui est votre père et le nôtre ; mais quoi ! vous ne nous offrez, après les moments de dévotion apparente qui accompagnent certains jours de solennité, après une courte interruption de vos désordres, que le même état où vous viviez d'abord, que les mêmes dérèglements ; et vous voudriez que, sans une plus longue épreuve, on vous permît de passer tout à coup, le dirai-je, ô mon Dieu ! de l'abîme de corruption à votre auguste sanctuaire, de la table de Bélial au festin des anges, des voluptés mondaines à vos plus tendres faveurs. Pécheurs, vous voudriez que votre cœur, encore tout fumant du feu de vos passions, devînt l'autel de votre Dieu. Ah ! que ce serait tout à la fois et discerner bien mal ce qu'il est et vous connaître bien peu. C'est le Dieu saint, craignez la pureté de sa vive lumière ; vous êtes encore souillés des impressions que le péché a laissées en vous, et les choses saintes ne sont que pour les saints : fuyez, fuyez, ne nous contraignez pas de vous donner un aliment où vous trouveriez la mort, ou plutôt, mes frères, préparez-vous à y trouver la vie. Que votre épreuve soit plus sincère, plus fervente et plus sûre, et songez enfin que Jésus-Christ lui-même exige que vous receviez sa chair en mémoire de lui, c'est-à-dire en mémoire de son oblation, de son sacrifice sur la croix.

Toutes les fois que vous mangerez ce pain, dit l'Apôtre, *vous annoncerez la mort du Seigneur* (I *Cor.*, XI, 26) : et qu'est-ce donc, mes frères, qu'annoncer sa mort ? qu'est-ce autre chose, sinon de participer autant qu'il est en nous à son sacrifice, en nous immolant nous-mêmes tout entiers, comme une hostie vivante et agréable à Dieu ? Ah ! sans doute, si l'état d'immolation est, à proprement parler, l'état du chrétien sur la la terre, n'est-ce pas surtout lorsqu'il se dispose à recevoir celui qui se donne à nous, dit saint Chrysostome, comme une victime qui a été immolée pour l'amour de nous. Il faut donc, pour nous unir à Jésus-Christ, pouvoir lui offrir le sacrifice de notre entendement, de notre volonté, de nos sens, de notre entendement, par une soumission entière à ce que la foi nous révèle, à ce que l'Eglise de Jésus-Christ nous enseigne.

Mais, ô aveuglement déplorable ! source fatale d'amertume et de douleur pour les ministres fidèles, vous approchez du sacrement de nos autels, je ne dis pas seulement avec une foi faible et languissante, qui dément tous les jours dans la pratique ce qu'elle avoue dans la spéculation, mais je dis, avec une foi partiale, qui, lorsqu'il s'agit d'un lieu d'expiation passagère, des suffrages pour les morts, des trésors de grâces qui, en de certains jours, nous sont ouverts, des anges de ténèbres, des feux vengeurs, d'une éternité de peines, ne croit alors que ce qu'elle veut bien croire ; avec une foi trop souvent altérée sur tous ces objets et sur tant d'autres, par mille opinions particulières, et sujettes à mille interprétations bizarres, que vous puisez dans l'attache à votre propre sens, dans vos propres idées ou dans celles des mondains eux-mêmes, des faux prophètes, des guides que vous vous formez ; en un mot, vous vous élevez contre l'Eglise, vous l'étendez, vous la restreignez à votre gré, vous méprisez ses décisions et ses lois ; vous plaisantez sur ses usages, vous violez ses préceptes, vous déshonorez ses ministres, et après cela vous venez, avec un front calme, vous asseoir à la table sainte, nous y demander le pain des enfants, et nous y arracher des mains, si je puis ainsi parler, le corps de Jésus-Christ, à nous qu'il en a rendus les dépositaires, qu'il a chargés des intérêts de sa gloire, et qui, brûlant du désir de votre salut, ne vous demandons d'autre grâce que celle de ne pas faire de vous des réprouvés par une nourriture qui eût dû en faire des saints. En vérité, mes frères, vos dispositions sont indignes, et votre conduite me fait horreur.... Ah ! Seigneur, que ne marquez-vous dans nos tem-

ples les âmes infidèles d'un caractère qui les distingue? du moins ce signe authentique rendrait témoignage contre elles, et les éloignerait d'un festin dont elles ne sont pas dignes.

Ne croyez pas toutefois que ce soit assez, mes frères, d'offrir à Jésus-Christ dans la communion le sacrifice de votre esprit, si vous ne lui offrez celui de votre cœur. Considérez dans ce sacrement qui vous rappelle tous les efforts de sa charité envers vous, et qui y met le comble, combien il vous a aimés, combien il vous aime, et apprenez de là quel doit être votre amour envers lui, avec quelle ferveur vous devez le recevoir, quel est le soin que vous devez prendre de vous purifier de plus en plus des moindres taches, et de renoncer du moins d'affection et autant qu'il est en vous, aux fautes même les plus légères. Ames tièdes et lâches, âmes séduites, qui ne jugez du prix de vos communions que par la facilité avec laquelle vous vous y disposez, et non par le plus ou le moins de ferveur dont elles sont accompagnées, par la haine que vous concevez pour le péché, par l'attention que vous apportez à vous réformer : est ce ainsi que vous prétendez honorer Jésus-Christ? O Jésus! pour se préparer à vous recevoir dignement, est-ce donc trop de ne conserver aucune attache à ce qui vous déplaît et vous offense, de travailler de jour en jour à se dépouiller de toute affection terrestre, de soupirer après vous, comme le cerf altéré soupire après les sources d'eau vive, de vous aimer enfin, et de vous le prouver par ses vertus?

J'ajoute, mes frères, par le sacrifice de ses sens, puisqu'il s'agit encore une fois d'annoncer la mort du Seigneur. O vous qui vivez dans les délices, ne voulez rien retrancher à vos sens, membres faibles et délicats! vous est-il permis, dans cet état d'immortification et de faiblesse, de vous unir à un chef couronné d'épines, et ne craignez-vous pas qu'au lieu d'annoncer sa mort, vous n'annonciez que le jugement qui vous est réservé?

Mes frères, puissions-nous donc aujourd'hui entrer dans les dispositions que Jésus-Christ exige de nous! S'il versa des larmes sur Jérusalem ingrate, qui devait se rendre coupable de déicide, en répandant son sang, combien n'en a-t-il pas versé sur ceux qui devaient participer au crime de ses habitants, en profanant son corps : *Videns civitatem, flevit super illam.* (*Luc.*, XIX, 41.) Recueillons, mes frères, ces larmes si précieuses, et qu'elles nous attendrissent sur nos propres intérêts; entendons-le du moins nous dire, comme aux Juifs : Dans ce jour qui est encore à vous, ce jour où je vous invite à vous purifier pour vous unir à moi, et où vous pouvez encore vous rendre dignes d'un si grand bonheur : *Et quidem in hac die tua :* ah! si vous connaissiez ce qui peut vous apporter le salut et la paix : *Si cognovisses et tu, quæ ad pacem tibi* (*Ibid.*, 44); si vous saviez discerner mon corps, vous éprouver vous-mêmes, vous immoler par une oblation sainte de votre entendement, de votre volonté, de vos sens, c'est alors que vous trouveriez le sacrement que j'ai établi pour vous, la source de toutes les consolations, de toutes les douceurs et de tous les biens : *Panem de cœlo..... omne delectamentum in se habentem, et omnis saporis suavitatem.* (*Sap.*, XVI, 20.) Je viens, mes frères, de vous les faire connaître, ces dispositions si nécessaires de discernement, d'épreuve et de sacrifice; entrez-y, communiez dignement, afin qu'unis à Jésus-Christ par la grâce dans cette vie, vous régniez avec lui dans l'éternité. Et pour vous engager non-seulement à les former en vous, mais à y persévérer et à ne pas les rendre stériles, il me reste à vous exposer les motifs d'une fréquente communion faite avec de saintes dispositions; c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

De ce que la communion exige de nous des dispositions saintes, en conclure, mes frères, qu'on peut s'en éloigner à son gré, ou ne communier que rarement, ce serait refuser le salut sous prétexte qu'on ne peut se sauver sans être juste, et sans travailler de jour en jour avec une nouvelle ardeur à devenir plus juste encore; ce serait, disons-le sans crainte, l'effet ou d'un aveuglement bien étrange, ou d'une indifférence inexcusable, puisqu'enfin ce serait méconnaître tout à la fois, et le dessein du Fils de Dieu dans l'institution du sacrement de nos autels, et l'esprit de l'Eglise à l'égard de ses enfants, et nos plus précieux avantages; motifs pressants qui, non-seulement doivent nous contraindre à lever les obstacles qui pourraient s'opposer à notre union avec Jésus-Christ, mais qui même nous apprennent qu'en communiant bien, on ne saurait communier trop souvent.

Quel a été, mes frères, l'objet de notre divin Maître, en instituant le sacrement de l'Eucharistie, sinon de nous unir étroitement à lui, non pas d'une union passagère et momentanée, mais d'une union durable, permanente, et qui se renouvelle tous les jours, s'il était possible, afin de nous rappeler sans cesse un Dieu fait homme, dont la mémoire, dont la présence dans nos cœurs doivent nous être si chères?

Remontons en esprit à cet heureux instant où Jésus a voulu nous laisser un témoignage si sensible de son amour; représentons-nous, mes frères, la table du festin où ce divin Agneau a voulu s'immoler pour servir de nourriture à ses disciples, à tous les fidèles, avant que d'être immolé pour eux, comme victime, sur la croix. Il choisit la circonstance la plus touchante, le moment qui doit nous intéresser davantage; c'est celui où les princes des prêtres ont résolu de le perdre, où l'un de ses disciples a formé le dessein de le livrer, où il va être accablé du poids de nos iniquités et brisé pour nos crimes; où lui-même ne se réserve que quelques heures dont il dispose pour mettre

le comble aux efforts de sa charité envers les hommes, et pour leur exprimer ses dernières volontés. Ecoutons-le, mes frères, recueillons jusqu'à ses moindres paroles, elles forment en quelque sorte le testament de notre Père : J'ai désiré, dit-il à ses apôtres, à nous qui sommes ses enfants, et qu'il voulait rendre participants de ses divins Mystères, j'ai désiré, non pas d'un désir faible et ordinaire, mais avec toute l'ardeur dont peut être susceptible un cœur tel que le mien, de faire avec vous cette Pâque. *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum.* (*Luc.*, XXII, 15.) Il prend du pain, il lève les yeux au ciel pour rendre grâces à Dieu du don qu'il fait aux hommes de son Fils; il bénit ce pain, il le consacre et le distribue à ses disciples, en leur disant : prenez et mangez : *Accipite et manducate*; ceci est mon corps, qui sera livré pour vous : faites ces choses en mémoire de moi : *Hoc est corpus meum, quod pro vobis tradetur : hoc facite in meam commemorationem.* (*I Cor.*, XI, 24.)

Ainsi, ô Jésus, en quittant la terre, en nous privant de la douceur sensible de vous voir et de vous entendre, vous nous laissez votre corps adorable pour consoler l'âme tendre et fidèle, pour prévenir l'oubli que nous pourrions faire de vous, et pour habiter toujours, quoique d'une manière invisible, en nous et avec nous. Que les hommes, en s'éloignant, laissent à ceux qu'ils chérissent le plus de faibles gages de leur tendresse, une vaine image qu'on néglige, qu'on oublie bientôt, ainsi que celui dont elle offre les traits, c'est assez, peut-être même est-ce trop pour eux; mais ce n'est pas assez pour vous, ô mon Sauveur et mon Dieu! vous vous donnez vous-même; et comment cela, mes frères? en forme de nourriture, non pas recherchée, délicate, difficile à trouver et à préparer, mais de nourriture commune, d'aliment simple et fait pour tous, d'aliment nécessaire, d'un pain de tous les jours, unique, surnaturel dans sa substance : *Deserviens uniuscujusque voluntati, ad quod quisque volebat, convertebatur.* (*Sap.*, XVI, 21.)

Non content de vous offrir ce pain comme un gage de sa tendresse, qui, par l'usage que vous en ferez, le rappelle sans cesse à votre mémoire, l'Homme-Dieu vous sollicite, vous presse de venir à sa table; il nous envoie, nous qui sommes ses serviteurs et ses ministres, pour vous dire que tout est prêt, qu'il vous attend; il fait plus encore, il veut que nous vous forcions à profiter de ses faveurs. Employez tous vos soins, vous dit-il lui-même, à avoir, non une nourriture qui périt, mais celle qui demeure dans l'éternité, et que le Fils du Très-Haut vous a préparée; celui qui se nourrit de ma chair vivra par moi : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme,* vous dit-il encore, *vous n'aurez point la vie en vous* (*Joan.*, VI, 54). Mais, ô insensibilité du cœur humain! Malgré des instances si réitérées, si vives et si touchantes, vous vous excusez, mes frères, comme s'il y avait quelque prétexte qui pût couvrir votre indifférence.

Seraient-ce vos affaires que vous apporteriez pour excuse? mais ou elles sont dans l'ordre de Dieu, ou elles n'y sont pas; si elles y sont, elles vous unissent d'avance à Jésus-Christ; et remplir les devoirs de votre état pour lui et selon lui, c'est vous disposer à le recevoir; si elles n'y sont pas, rentrez dans l'ordre, puisqu'aussi bien il s'agit de sauver votre âme. Réglez vos occupations, et ensuite unissez-vous à votre Dieu. Seraient-ce vos fautes? ah! si elles sont mortelles, purifiez-vous, puisqu'enfin la mort pourrait vous surprendre : pleurez-les, réparez-les, et après cette préparation sainte, après une juste épreuve, approchez-vous de Jésus-Christ; si elles ne sont que vénielles, détachez-en votre cœur : trop de dangers accompagnent d'ailleurs cet attachement au moindre péché; qu'elles ne soient plus désormais que des faiblesses involontaires, qui échappent à la fragilité humaine, et dès lors elles seront un motif de plus pour vous engager à recourir à l'auteur de la grâce, qui perfectionne en nous toute sainteté. Serait-ce le respect humain, la crainte des vains discours des hommes? Mais qu'auront-ils à dire, s'ils ne vous voient retirer d'une communion fréquente que des fruits de douceur, de paix et de charité? mais qu'importent les discours de ces hommes qui excusent tous les excès, qui justifient tous les vices, et ne flétrissent de leur censure que les vertus et la piété? mais quoi! sacrifierez-vous à des hommes frivoles le précieux avantage de vous unir à votre Dieu? Serait-ce enfin le respect pour Jésus-Christ même? ah! qui sait mieux que lui ce qui l'honore.

Si les lois que sa sagesse lui impose lui permettaient de se faire entendre de nouveau, que vous dirait-il, que ce qu'il a dit à ses apôtres? *Prenez et mangez.* Hé! que dis-je, mes frères? sa présence sur les autels, ce sacrifice de tous les jours, les pains sacrés qui ne s'épuisent jamais, n'est-ce donc pas là comme la voix dont il se sert pour vous tenir le même langage? *Prenez et mangez, ceci est mon corps.* Par toutes ces choses, ne semble-t-il pas vous dire avec autant de force qu'il le disait à ses disciples, dont quelques-uns se scandalisaient de la communion de son corps et de son sang, hé quoi! vous du moins, vous que je considérais comme mes disciples les plus fidèles, et avec lesquels je désirais former l'union la plus étroite et la plus constante, voulez-vous donc aussi me négliger, m'abandonner? *Nunquid et vos vultis abire?* (*Joan.*, VI, 68.) O charité de mon Dieu, que vous faites d'ingrats! vous nous appelez, ô mon Sauveur! et nous vous fuyons; vous faites vos délices d'être avec nous, et nous regardons comme un joug pénible la loi que votre amour nous impose de nous unir à vous. Ames justes, vrais disciples de Jésus-Christ, répondez-lui comme le premier

de ses apôtres : A qui irons-nous, Seigneur, et de qui nous rapprocherons-nous plus souvent et avez plus d'ardeur que de vous, qui avez les paroles de la vie éternelle, et qui nous la donnez par l'union fréquente avec vous? *Domine, ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes.* (*Joan.*, VI, 69.) Ainsi remplirez-vous les vues d'union constante et d'amour éternel qu'il a eues sur vous dans l'institution de son auguste mystère ; ainsi entrerez-vous dans l'esprit de l'Eglise et dans les désirs qu'elle forme à l'égard de tous ses enfants.

Car ne vous y trompez pas, mes frères, ce n'est qu'en gémissant, et par une condescendance forcée pour la dureté de notre cœur, qu'elle s'est vue réduite à nous faire un précepte qui nous oblige, du moins une fois l'an, à profiter d'une grâce qui devrait faire tous les jours l'objet de nos vœux les plus ardents. Grand Dieu ! est-ce donc là en effet ce que vous deviez attendre de notre amour, et fallait-il que la tiédeur de vos enfants contraignit leur mère à les traîner, au moins une fois l'an, aux pieds de vos autels? aussi, chrétiens, jugez de la violence qu'elle s'est faite, en consentant à ne pas exiger davantage de votre obéissance; jugez-en par les usages les plus anciens et les plus respectables, par l'autorité des Pères de l'Eglise, par la voix publique et solennelle de l'Eglise elle-même.

Rappelez-vous les beaux jours de l'Eglise naissante : alors tous les fidèles se faisaient un devoir de persévérer dans la communion de la fraction du pain, persévérance et assiduité qui en marquent assez le fréquent usage ; alors, écouter la doctrine des apôtres, offrir à Dieu d'ardentes prières et recevoir la divine eucharistie, était, selon le texte sacré, le principal objet de leurs assemblées; alors, non-seulement ils couraient, ils volaient de concert à la table du Seigneur; mais alors l'Eglise envoyait, par ses diacres, le pain sacré à ceux qu'une juste nécessité avait empêchés de s'unir dans le peuple à la communion des autres fidèles, tant elle craignait, cette mère tendre, que ses enfants ne fussent privés d'un aliment si nécessaire; alors, non seulement ils couraient, mais ils emportaient dans leur maison cette divine nourriture, pour exciter, pour accroître leur amour, et se fortifier par elle contre les tentations et les dangers. O gage précieux? ô corps de mon Sauveur! que ne puis-je encore vous posséder ainsi, et ne m'est-il pas permis de regretter ces heureux temps? Quelle douce consolation serait-ce pour moi de vous avoir toujours devant les yeux, de m'entretenir sans cesse avec vous, de faire tout en votre présence ! que ce regard continuel que mon esprit et mon cœur formeraient vers vous, me soutiendrait, m'animerait, me donnerait de force et de courage; mais du moins nous pouvons retrouver dans vos temples, avec moins de danger pour votre gloire, ce que les premiers fidèles trouvaient au milieu d'eux, et nous négligeons ce qui faisait leurs plus pures délices, leur aliment le plus ordinaire, comme le plus précieux.

Et ne croyez pas, mes frères, que cet usage fréquent de la communion n'ait été que pour les premiers siècles. Saint Augustin témoigne que, dans le siècle où il vivait, l'usage de l'Eglise romaine était de communier tous les jours; saint Jérôme dit la même chose des Eglises d'Espagne. Dans les lieux où cet esprit de ferveur se relâchait, quelles sollicitations les saints docteurs n'employaient-ils pas pour y ramener les fidèles? Il est beau, il est utile, disait saint Basile, de communier tous les jours. Si ce sacrement, disait saint Ambroise, est pour nous un pain, si c'est une nourriture de tous les jours, pourquoi donc ne le recevez-vous qu'une seule fois dans l'année? Saint Augustin instruisant les nouveaux baptisés, leur recommande la communion comme un devoir journalier : Apprenez, leur dit-il, ce que c'est que le pain que vous voyez sur l'autel, que vous venez de recevoir, que vous recevrez à l'avenir, et que vous devez recevoir tous les jours. C'est donc en vain, disait encore saint Chrysostome, que nous nous présentons tous les jours à l'autel, si personne n'y participe au corps de Jésus-Christ. Que ceux, ajoute-t-il ailleurs, qui viennent à la table sainte avec un cœur pur, s'en approchent toujours avec confiance. Dieu nous appelle, disait enfin ce saint docteur, de la manière la plus propre à engager et à persuader, il nous appelle à la table du Roi des rois, de cette Majesté admirable et infinie, et nous refusons d'y aller, nous différons de jour en jour, nous ne nous hâtons pas de jouir de cet extrême bonheur : après cela, quelle espérance de salut nous reste-t-il? nous ne pouvons pas nous excuser sur la faiblesse et sur les penchants d'une nature corrompue; c'est notre seule négligence, c'est notre seule tiédeur, qui nous rendent indignes d'un si grand bien. Je ne puis de moi-même que vous remontrer ce que vous devez faire; mais je prie celui qui touche les cœurs, qu'il daigne toucher les vôtres, et insinuer en eux mes paroles, comme des semences fécondes qui y produisent d'heureux fruits. Ainsi parlait saint Chrysostome, ainsi en parlent tous les ministres fidèles.

Mais ces saints docteurs, directeurs, touchaient du moins aux beaux jours, aux premiers siècles du christianisme, et les premiers chrétiens étaient des saints. Ah! mes frères, ils étaient des saints, oui sans doute ; mais ce qui les rendait tels, c'était précisément l'usage journalier de cet adorable sacrement.

Ils étaient des saints; qu'est-ce à dire? étaient-ils des hommes exempts des moindres faiblesses? il ne faut que parcourir les épîtres que leur écrivait saint Paul, pour se convaincre du contraire : ils étaient des saints, des justes ; et en ce sens nous sommes tous faits pour l'être, la grâce sanc-

tifiante nous rend tels, et c'est seulement à ceux qui l'ont conservée ou qui l'ont recouvrée par une véritable pénitence, qui travaillent chaque jour à l'augmenter en eux, que je parle.

Mais ce n'est plus l'usage de communier si fréquemment; non ce n'est plus l'usage des partisans du monde, et ceux-là communient toujours trop souvent; mais pour des âmes pieuses et fidèles, l'Eglise ne les rappelle-t-elle pas sans cesse à l'usage des premiers temps?

Ici, mes frères, faut-il vous faire entendre la voix, non plus des Pères de l'Eglise, mais de l'Eglise entière, qui, par l'organe du Concile de Trente, vous conjure en quelque sorte d'approcher plus souvent des divins mystères? Elle souhaiterait, vous dit-elle, dans ce saint Concile : *Optaret quidem ;* écoutons, avec le plus profond respect, les vœux que forme en elle l'esprit; elle souhaiterait non pas que vous vous unissiez plus souvent à Jésus-Christ, c'est dire trop peu ; elle souhaiterait même que, toutes les fois que les fidèles assistent à la messe : *Optaret ut in singulis missis*, toutes les fois aussi, ils communiassent, non en esprit, seulement par leur désir, mais en effet et par une participation sacramentelle : *Non solum spirituali affectu, sed sacramentali etiam Eucharistiæ perceptione communicarent.*

O Eglise de mon Dieu ! si vous étiez avare de vos dons, ne serait-ce pas à nous à vous presser de nous en faire part avec moins de réserve? et par un renversement étrange, lorsque vous nous les offrez, lorsque vous nous appelez à les partager avec vous, nous ne tenons aucun compte des invitations que vous nous faites, nous résistons à vos prières, nous sommes insensibles à vos gémissements et à vos larmes; quelle indignité! et ne méritons-nous pas que vous nous fermiez pour toujours vos trésors? mais, que dis-je? elle est notre mère, nous sommes ses enfants, et nos intérêts lui sont trop chers pour qu'elle ne s'empresse pas à vaincre notre indifférence, bien loin de se laisser vaincre par elle.

Chrétiens indignes d'un si beau nom, ignorez-vous donc encore de quels avantages la communion est pour vous la source? ignorez-vous quels biens vous y sont offerts? C'est ici, ô mon Dieu ! que je vous demande des paroles de feu, et toute l'onction de votre grâce, pour faire bien comprendre à ceux qui m'entendent la magnificence de vos dons; ce ne sont plus, mes frères, les richesses de la nature et les ouvrages de ses mains, que votre Dieu vous présente; c'est lui, c'est lui-même, avec toutes les richesses et la plénitude de sa Divinité, qui se donne à vous. Qu'ajouterai-je de plus fort, et n'ai-je donc pas tout dit, en si peu de mots? Ah ! que les justes de l'ancienne loi en eussent aisément senti toute la force, eux qui soupiraient si ardemment après l'unique auteur de la grâce et du salut! *Cieux* ! s'écriaient-ils, *envoyez d'en haut votre rosée, et que les nuées fassent descendre le Juste; que la terre s'ouvre, et qu'elle germe son Sauveur.* (*Isa.*, XLV, 8.) Si on leur avait dit à tous, non-seulement il viendra, ce Messie, cet Emmanuel, ce Dieu donné qu'appellent, qu'enfantent vos désirs ; mais il va s'unir à vous de l'union la plus intime, il va s'incorporer avec vous : quelle joie! quel ravissement! à peine leur cœur aurait-il suffi à leurs transports? Chrétiens,.... où sont les nôtres?

Peut-être, il est vrai, quelques-uns d'entre nous envient-ils le sort de ces premiers fidèles qui ont vu Jésus-Christ au milieu d'eux; peut-être envient-ils du moins le bonheur de ceux qui ont vu les lieux que cet Homme-Dieu a consacrés par sa présence. Hélas! nos pères allaient avec empressement y baiser les traces de ses pas et les arroser de leurs larmes. Mes frères, disait saint Chrysostome, il n'est pas besoin de traverser les mers pour trouver quelque chose de plus digne de nos hommages, que ce qu'ils allaient chercher si loin : le salut est proche de nous. Ouvrez les yeux de la foi, considérez ces autels, vous n'y trouverez pas les vestiges du lieu où naquit le Sauveur, le Thabor où il manifesta sa gloire, le Calvaire où il est mort pour vous sauver; vous y trouverez les cieux et tout ce qu'ils renferment de plus grand; vous y trouverez la personne adorable de Jésus-Christ et vous y rallumerez dans son sein toute l'ardeur des sentiments que vous lui devez. Faut-il donc, ô mon Dieu! qu'il y ait des hommes assez aveugles pour méconnaître le prix d'un tel bien, parce qu'il leur est libre d'en jouir!

Dites-moi, mes frères, qu'y a-t-il de si désirable que nous ne puissions rencontrer dans l'union avec le Fils de Dieu? est-ce la lumière que nous cherchons? il est la lumière du monde. Suivons-le, demeurons en lui, par l'usage fréquent d'une communion sainte, et nous ne marcherons point dans les ténèbres. Est-ce la force pour résister aux ennemis de notre salut? Cette force, nous ne la trouverons point en nous, mais en Jésus-Christ. Malheur donc, pour me servir des paroles de saint Bernard, malheur à nous tous, qui sommes appelés à travailler et à combattre avec force, si nous ne mangeons pas le pain des forts! Est-ce un accroissement continuel de grâce, de ferveur et d'amour? Méritons d'approcher souvent d'un festin que l'amour même nous a préparé ; c'est là qu'il embrasera notre cœur de ses vives flammes; nous aurons dans nous ce Dieu de charité; semblable à un feu dévorant, il purifiera notre âme comme on purifie l'or dans la fournaise ; il la détachera des biens fragiles, des vains amusements et des plaisirs frivoles; il changera ses langueurs en un zèle ardent pour sa gloire; ce qui engendre la tiédeur, ce qui fait naître le relâchement, ce qui irrite la fougue impétueuse des passions déréglées, ce qui affaiblit nos plus saintes résolutions, c'est le dégoût de ce pain sacré. Est-ce en-

core un soulagement dans nos peines, une douce consolation dans ce lieu d'exil, dans cette vallée de larmes?.... Ames fidèles, répondez pour moi; dites-nous si ce n'est pas aux pieds des autels que vous oubliez vos plus vives douleurs, ou que vous apprenez à les supporter; découvrez-nous, s'il le faut, avec saint Thomas, les douceurs spirituelles qu'on éprouve dans ce sacrement. O mystère d'amour! opérations sensibles d'une grâce toute céleste! c'est là que vous devenez la récompense des âmes vraiment pures, et que vous leur faites goûter d'avance les biens éternels après lesquels elles soupirent; est-ce enfin comme un gage, comme une assurance de ces biens mêmes? le pain qui nous est offert demeure pour la vie éternelle, et celui qui s'en nourrit comme il le doit ne mourra jamais.

C'est ainsi qu'on puise par la communion la source de toute grâce excellente et de tout don parfait; c'est ainsi qu'on possède tous les biens, en possédant celui qui en est l'auteur, et qui brûle du désir de les répandre sur nous. Qui me donnera donc, disait saint Augustin, et ne devons-nous pas le dire avec lui, ô Jésus! qui me donnera que vous veniez dans mon cœur, que vous en remplissiez tout le vide, que vous y régniez seul, que vous demeuriez toujours en moi, et que je demeure toujours en vous? Vous achèverez alors de dissiper par vos vives clartés les fausses lueurs qui de jour en jour égarent ma raison; vous ferez évanouir à mes yeux, comme d'un songe léger, les prestiges du monde et son éclat trompeur; vous assurerez dans le chemin de la vertu mes pas chancelants; je ne serai plus environné des ombres de la mort, ni épouvanté par de vains fantômes. *Que pourrai-je craindre encore, puisque le Seigneur sera mon salut, ma lumière? « Dominus illuminatio mea et salus mea, quem timebo? »* (*Psal.* XXVI, 1.) Les hommes eux-mêmes n'auront sur moi d'empire que celui que vous leur laisserez prendre; mon sort sera dans vos mains; vous vous rendrez le protecteur de mes jours, et qu'aurai-je à redouter de tous les traits de l'inimitié, de la fourbe et de l'envie, puisque vous veillerez pour moi: *Dominus protector vitæ meæ?* (*Ibid.*) Mais surtout les ennemis de mon salut frémiront d'une rage impuissante; les démons fuiront à votre aspect; vous apaiserez ces mouvements d'une concupiscence rebelle, et quand bien même toutes les puissances de l'enfer s'armeraient pour me perdre, mon cœur sera toujours exempt de crainte, parce qu'elles ne pourront m'enlever mon Dieu qui y établira sa demeure, et en qui je mettrai tout mon espoir: *Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum.* (*Ibid.*, 3.)

Ah! n'en est-ce pas assez pour vaincre notre indifférence? Quels obstacles pourraient nous arrêter encore? Vous laisserez-vous effrayer par les dispositions qu'une communion fréquente exige de vous? mais apprenez à bien communier une fois, puisque la communion indigne est si redoutable en elle-même et dans ses suites, et par là vous vous préparerez à bien communier à l'avenir, en communiant souvent. Aimez votre salut, et rien ne vous coûtera désormais pour vous approcher de Jésus-Christ aussi souvent que lui-même le désire, et qu'il est nécessaire, pour répondre au dessein qu'il s'est proposé, en instituant le sacrement de son corps et de son sang, pour entrer dans l'esprit de l'Eglise, et pour assurer vos véritables intérêts; venez donc, Jésus, tout en moi vous appelle; mon cœur et ma chair tressaillent de joie, dans l'espérance de posséder le Dieu vivant. Le monde a perdu pour moi tous ses attraits: quels seraient les biens et les charmes qui pourraient encore m'attacher à lui? vaines créatures, vains plaisirs, cause réelle de mes inquiétudes et de mes tourments, inutilement je chercherais en vous le bonheur, vous ne me laissez qu'un vide affreux du Dieu qui peut seul me rendre heureux.

Le passereau trouve ici-bas sa retraite, la tourterelle y trouve son nid; pour moi, Seigneur, pour moi, je trouverai en vous ma demeure et mon repos. Dieu des vertus, mon Roi et mon Dieu, vos autels, votre table sainte, voilà désormais quel sera mon partage et mon unique asile: *Altaria tua, Domine virtutum, Rex meus et Deus meus.* (*Psal.* LXXXIII, 4.) C'est là que vous m'offrez les plus précieux avantages, les plus douces consolations pour cette vie, et le gage le plus certain du bonheur dont jouissent ceux qui vous possèdent dans l'autre, et que je vous souhaite.

SERMON XVIII.

Pour le Vendredi-Saint

SUR LA PASSION.

Vere hic homo Filius Dei erat. (*Marc.*, XV, 39.)

Cet homme était vraiment le Fils de Dieu.

Quel langage, chrétiens! quel aveu! et devions-nous l'attendre du centurion, témoin de la mort de Jésus-Christ! Il l'a vu condamné par les princes et les juges de la terre, frappé de tous les fléaux de la colère divine, battu de verges, couronné d'épines, couvert d'opprobres, rassasié de douleurs, expirant sur la croix; il l'a vu comme un homme mortel, comme le dernier des hommes, et dans cet instant il le voit comme un Dieu; il le reconnaît, il l'avoue pour le Fils du Très-Haut: *Vere hic homo Filius Dei erat.*

Quel aveu! et qu'il aurait lieu de nous surprendre, si nous ne savions pas que c'est dans la passion de notre divin Maître qu'éclatent davantage tous les traits qui caractérisent et qui annoncent sa grandeur.

Il fallait sans doute que Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, en offrant à son Père, pour le péché, une victime d'expiation qui suffît à sa gloire, et aux hommes un Rédempteur qui, par ses mérites, pût opérer efficacement leur salut, il

fallait, dis-je, qu'au milieu des abaissements et des souffrances qui devenaient le partage de son humanité, il dévoilât à nos faibles yeux sa Divinité, même par des signes de grandeur, qui, pour un esprit vrai et un cœur droit, fussent comme des traits de lumière capables de dissiper les ombres que formaient autour de cet Homme-Dieu ses humiliations et ses douleurs.

De là devait naître en lui un mélange de gloire et d'ignominie, de puissance et de faiblesse, de sainteté, et toutefois d'immolation, de sacrifice pour le péché.

C'est aussi ce qui se rencontre de la manière la plus sensible dans la passion de Jésus-Christ, et c'est, le dirai-je, ce qu'il nous importe le plus d'y démêler. Pourquoi? c'est que cela seul, bien approfondi, suffirait pour faire cesser dans nos esprits le scandale de la croix, qui n'est, hélas! que trop commun de nos jours; et pour engager tant d'ennemis frivoles de notre sainte religion, ou tant de chrétiens qui ne le sont que de nom, à rougir d'être infidèles : pourquoi encore? c'est que cela seul, bien médité, nous ferait connaître quel est l'amour que Jésus-Christ nous a marqué, et exciterait tant de chrétiens, ou pécheurs ou lâches et imparfaits, à s'affliger vivement de se trouver aussi ingrats.

Car enfin, vous me demanderez peut-être, mes frères, quelle a été la première cause de ce mélange surprenant de grandeur et de bassesse, et qui a pu allier des termes si opposés, si incompatibles en apparence, un Dieu fait homme, un Homme-Dieu humilié, souffrant et crucifié pour les hommes.

L'amour, mes frères, oui, l'amour seul a opéré ce prodige. Jésus-Christ a aimé la gloire de son Père, Jésus-Christ nous a aimés. Ce seul mot explique et renferme tout, et que ne peut en effet parmi nous l'amour dans un cœur généreux et sensible? Qu'on ne s'étonne donc plus de ce qu'il a opéré dans un Dieu; mais que, réfléchissant sur soi-même, on s'étonne plutôt, et qu'on gémisse d'y répondre si mal, comme on doit gémir et s'étonner, en voyant Jésus-Christ si grand, de l'étudier et de le connaître si peu.

C'est, mes frères, pour nous disposer et nous conduire à ce retour sur nous-mêmes, comme au fruit le plus précieux que nous puissions retirer du sujet qui nous est offert, que je vais vous exposer, dans la première partie de ce discours, la grandeur de Jésus Christ dévoilée par tout ce qui a rapport à sa passion, mais désavouée par notre infidélité; et dans ma seconde partie, l'amour de Jésus-Christ pour nous, manifesté dans toute son étendue, par tout ce qu'il a souffert dans sa passion, mais en même temps méconnu par notre ingratitude.

Je ne dois pas me borner aujourd'hui à vous arracher des larmes stériles, à produire en vous une impression rapide et momentanée. Il s'agit, non pas de frapper, de surprendre votre esprit, mais de l'éclairer et de le convaincre. Il s'agit encore, non pas seulement de toucher, d'émouvoir votre cœur, mais de changer, par la vertu même de la croix, et de déterminer votre volonté. Il faut, en un mot, ou que vous sortiez de ce temple, en vous disant à vous-mêmes, par un aveuglement et un endurcissement funestes : Non, il n'y a plus pour moi de christianisme, plus de Médiateur entre Dieu et moi, plus de Rédempteur, plus de Sauveur, plus de victime dont le sang soit assez pur pour laver mes crimes; ou, qu'animé d'une foi vive, et contraint de céder aux plus pures lumières de la raison, vous vous écriiez : Jésus, qui êtes véritablement le Christ, le Messie, un Dieu donné aux hommes, qu'ai-je fait jusqu'ici pour me montrer votre disciple? quels hommages vous ai-je rendus? de quel retour ai-je payé votre amour et vos bienfaits?

O croix salutaire! que je considère en ce jour comme la force et la vertu de Dieu même, et comme la preuve la plus sensible de sa tendresse, aidez-moi à faire sur ceux qui m'écoutent les impressions les plus vives et les plus durables. Montrez-nous le gage divin de notre paix et de notre réconciliation avec Dieu; dites-nous vous-même tout ce que Jésus-Christ a fait pour nous, afin que nous soyons ébranlés et convertis. C'est ce que je vous demande, prosterné devant vous, avec toute l'Eglise. *O crux, ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

La grandeur de Jésus-Christ, humilié et souffrant pour nos crimes a été manifestée par tout ce qui a annoncé sa passion et la cause de sa passion; par la conduite qu'il a tenue depuis le moment où elle a commencé, dans le jardin des Olives, jusqu'à celui où elle a été consommée sur le Calvaire; enfin, par l'aveu ou libre ou involontaire de tout ce qui l'environnait; mais ce qui doit nous confondre, c'est que cette même grandeur, attestée en tant de manières, nous la désavouons tous les jours par notre infidélité, qui nous fait mépriser le salut qu'une victime si grande et attendue pendant tant de siècles, nous a mérité par son sang; qui fait encore que nous refusons d'imiter cet Homme-Dieu, notre maître et notre modèle, et qui, en dernier lieu, nous fait rougir en quelque sorte de Jésus-Christ et de sa croix, tandis que tout semble concourir pour annoncer sa gloire, et que sa croix est devenue l'instrument et le signe le plus éclatant de son triomphe. Reprenons, et attachons-nous à développer des réflexions si importantes.

Comme la foi en Jésus-Christ ne pouvait s'établir qu'en triomphant du scandale que devait causer aux hommes du siècle les ignominies de sa passion, Dieu, par une providence toute spéciale, a voulu qu'un peuple entier, partagé en douze tribus dont

chacune avait ses intérêts particuliers, et divisé, après le schisme de Samarie, en deux peuples différents et ennemis irréconciliables l'un de l'autre, fût le dépositaire des différentes sortes de prédictions qui formaient d'une manière bien glorieuse pour Jésus-Christ, comme l'histoire anticipée de ses humiliations, de sa mort et de ce qui en était le motif.

J'ouvre les livres que ce peuple me présente : Dieu ne m'y paraît occupé qu'à préparer les hommes à ce mystère sanglant qui devait s'exécuter dans les temps marqués par sa sagesse.

Dès les premiers jours du monde il promet à la terre un Sauveur qui doit écraser la tête du serpent, mais qui en éprouvera la morsure, c'est-à-dire, qui ne triomphera du démon que par la mort de cette chair dont il doit se revêtir pour le combattre.

Aux promesses se joignent les figures, figures sensibles dans le sacrifice d'Isaac, qui, l'objet des complaisances de son père, et dévoué tout entier à sa volonté, porte sur la montagne sainte le bois sur lequel il doit être immolé; dans Joseph vendu par ses frères, mis au nombre des coupables et devenu le sauveur de l'Egypte, dont il était le rebut et l'opprobre; dans la conduite de David, qui, trahi par l'un de ses plus intimes confidents, et en butte aux anathèmes et aux dérisions d'une partie de son peuple, les souffre, les pardonne, et arrête le zèle empressé de ceux qui s'offrent à les punir; dans le sort de Jonas, qui, enseveli pendant trois jours dans le sein de l'abîme, ressuscite pour sauver Ninive.

Figures non moins sensibles encore dans cet agneau pascal dont le sang délivra les Israélites de la servitude d'Egypte, et les préserva de l'épée de l'ange exterminateur; dans ce serpent d'airain que Dieu fit élever dans ce désert pour que ce peuple, en jetant sur lui les yeux, fût guéri des plaies mortelles que lui avaient attirées son infidélité; dans ce signe que voit en esprit Ezéchiel, signe propice, image de la croix, par le caractère qui le dépeint, et qui, imprimé sur le front des serviteurs fidèles, les garantit de la réprobation et de la mort.

Ainsi vous plaisiez-vous, ô mon Dieu! à tracer de loin les symboles des souffrances et de la croix de votre Fils; ainsi disposiez-vous toutes choses, pour que l'on pût aisément, lorsque le temps de son sacrifice serait arrivé, le reconnaître dans tout ce qui l'avait précédé.

Oui, mes frères, Jésus-Christ, rapproché de ces figures, les explique, les développe, et nous les rend sensibles avant lui; avant Jésus crucifié, tout était ombre dans la loi, tout était caché sous un voile; les livres saints étaient fermés dans mille endroits; mais il paraît, et les divines Ecritures s'ouvrent à nos yeux; le sceau en est levé, leurs secrets, impénétrables jusqu'alors, sont dévoilés, et nous sommes forcés d'adorer en eux ce mystère ineffable, préordonné avant tous les siècles.

Que dirai-je des prophéties que ces livres renferment? C'est là surtout qu'il est impossible de ne pas l'apercevoir, si l'on ne veut s'aveugler soi-même; c'est là que des hommes inspirés par la Divinité nous tracent jusqu'aux moindres circonstances de la passion de Jésus-Christ, et qu'après l'avoir vu dans les lumières des saints et précédant l'aurore, sortant avant tous les siècles du sein de son Père, Pontife éternel, assis à la droite du Très-Haut; après l'avoir vu, comme un Dieu donné aux hommes, comme le Dieu fort, le Prince de la paix, le Père du siècle futur; après l'avoir annoncé à la fille de Sion comme son Roi, comme un roi juste et sauveur, ils le voient vendu à son peuple, et ils nous apprennent le nombre et l'emploi des pièces d'argent dont il a été acheté; ils le voient méprisé, devenu l'étonnement du monde, bienfaisant et méconnu, défiguré par ses plaies, et par là guérissant les nôtres; mené au supplice avec des méchants, priant pour des violateurs de la loi, et, comme un agneau innocent, se livrant paisiblement à la mort, afin que la volonté de Dieu s'accomplisse en lui, que sa race subsiste longtemps, et qu'il recueille le fruit de ce qu'il aura souffert; ils voient ses mains et ses pieds percés, sa robe jetée au sort, sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre, ses ennemis frémissant autour de lui, et l'accablant d'insultes au milieu de ses tourments.

Ils font plus encore; ils supputent les années, et, après un temps fixé et suffisamment déterminé par le langage ordinaire des Ecritures et par toute l'histoire du peuple juif, ils marquent en termes précis l'onction du Saint des saints, l'alliance confirmée, le Christ mis à mort, et le peuple qui aura renoncé son Sauveur, désolé bientôt après par la ruine de la cité sainte et du sanctuaire.

Voilà, mes frères, une partie de ces prédictions qui, se succédant d'âge en âge, pour servir d'appui les unes aux autres, ont précédé Jésus-Christ de tant de siècles, et qui étaient depuis si longtemps entre les mains des Juifs qui l'ont crucifié.

Car, prenez garde, mes frères, ce sont eux, comme le remarque saint Chrysostome, qui, par une permission toute divine, et malgré leur haine pour le nom chrétien, nous ont transmis les livres saints qui les contiennent; et ils les conservent, ces livres, comme un dépôt tellement respectable, que le nombre des lettres de l'Ancien Testament est un nombre sacré pour eux. Peuple fier et indocile, ils n'ont pas voulu reconnaître dans ses opprobres un Messie qu'ils ne voulaient attendre que comme un Messie conquérant qui leur fît partager sa gloire.

Voilà, pour tout dire en un mot, les prédictions que Jésus-Christ, de l'aveu non-seulement de ses disciples, mais de ceux qui l'ont fait mourir, s'est appliquées tant

de fois, par cet esprit qui les avait inspirées toutes; mais ce que je vous prie de bien considérer, et ce qui met en effet le dernier sceau à la grandeur de Jésus-Christ, manifestée par tout ce qui l'a précédé, c'est que les prophéties qui nous ont annoncé ses ignominies et ses douleurs, nous en montrent tout à la fois, par mille traits différents, le véritable motif, la véritable cause, l'unique terme dans la réparation du péché, et dans le besoin que les hommes avaient d'un Sauveur.

Or, dites-moi, et qu'ici l'esprit le plus incrédule et le moins disposé à confesser les grandeurs de Jésus, me réponde : quelle idée dois-je me former de celui qui, selon le Roi-Prophète, a pu dire avec vérité, en parlant de lui-même : Seigneur, vous n'avez plus voulu d'oblations ni d'hosties telles qu'on vous les offrait; ce ne sont plus de pareils holocaustes que vous avez demandés pour le péché, et j'ai dit alors : Me voici, je viens, je m'immole; c'est à moi qu'il est réservé d'accomplir votre volonté. (*Psal.* XXXIX, 78.) Que dois-je penser de celui que Dieu, dit Isaïe, a chargé seul de l'iniquité de tous, qui a pris sur lui nos langueurs, qui a été brisé pour nos crimes, et dont les plaies devaient faire notre salut et notre guérison? (*Isa.*, LIII, 2-4.) de celui qui, selon Daniel, devait effacer l'iniquité, et, par son oblation, abolir toutes les hosties et tous les sacrifices? (*Dan.*, III, 38.) de celui enfin qui, selon le prophète Malachie, par un nouveau sacrifice parfaitement pur, et substitué à tous ceux qui avaient été offerts jusqu'alors, devait honorer Dieu comme il doit l'être? (*Malach.*, III, 3.) Que dois-je en penser, et quelle autre idée dois-je m'en former, mes frères, que celle qu'en ont eue les prophètes eux-mêmes? Que celle d'un Dieu égal en toutes choses à celui qui l'a envoyé, d'un Dieu fait homme pour rendre à son Père la gloire que le péché lui avait enlevée, et offrir au monde une rançon que toute créature, quelque parfaite qu'on la suppose, était incapable de payer. O grandeur de Jésus! que vous me paraissez digne de mes adorations, lorsque j'envisage ainsi la cause et la fin de son sacrifice. Oui, mon Dieu! si je considère le péché, quel est celui qui le commet, quel est celui qui en est offensé, tout me paraît infini, majesté, sainteté, justice, dans vous, ô mon Dieu! bassesse, dépravation, indignité dans l'homme; malice, noirceur dans son crime.... Il fallait donc une victime d'un prix infini pour l'expier, et voilà ce que vous ne pouviez trouver que dans votre Fils. Maintenant, frappez, il s'est chargé de nos offenses, son sacrifice est digne de votre justice, il est digne de payer pour nous.

Mais, chrétiens, en reconnaissons-nous le prix, et ne le désavouons-nous pas tous les jours par notre infidélité, par le peu de cas que nous faisons du salut qu'il nous a mérité? Ah! qu'une âme vivement pénétrée de la grandeur de Jésus-Christ, conçoit aisément toute l'importance de cet objet, seul digne de nos soins, lorsqu'elle se considère elle-même comme rachetée par le sang d'un Homme-Dieu, et qu'elle juge de ce qu'elle vaut par ce qu'elle coûte! qu'il lui est aisé de s'élever au-dessus de tous les biens frivoles, de toutes les choses trompeuses et passagères de ce monde! Qu'elle méprise sans peine ces voluptés qui la dégradent, ces fausses grandeurs qui l'avilissent dès qu'elle s'y attache; ces richesses qui ne servent bien souvent qu'à l'appauvrir, en l'assujettissant à des besoins superflus, et en l'écartant de sa véritable fin! Qu'elle se forme une haute idée de ce salut que le Fils de Dieu est venu apporter aux hommes!

Le dirai-je cependant? vifs, ardents pour toute autre chose que pour le salut de notre âme, c'est la seule affaire importante et la seule que nous négligeons, la seule dont nous paraissons pour la plupart ne tenir aucun compte. Me serait-il permis, mes frères, de faire une supposition qui, toute hardie qu'elle vous semblera d'abord, n'en sera que plus propre à vous faire entrer dans ma pensée, et à vous en faire concevoir toute la force et la vérité! Supposons que Jésus-Christ soit mort, qu'un Dieu se soit fait homme et ait donné sa vie pour nous obtenir tous ces biens temporels, lui qui ne l'a donnée en effet que pour vous en détacher, pourrions-nous les rechercher avec plus d'empressement, nous en former une idée plus grande que celle que nous en avons conçue? J'ajoute encore, quand il serait descendu sur la terre uniquement pour nous apprendre à ne rien espérer, à ne rien attendre au delà de cette vie, pourrions-nous être plus indifférents que nous ne le sommes pour les biens du ciel?

Mais, quoi! est-ce ainsi que Jésus-Christ nous a instruits, lui qui s'est livré tout entier pour nous rendre cet héritage céleste dont le péché nous avait dépouillés? Ah! qu'il en connaissait bien le prix, qu'il savait bien ce que c'est qu'une éternité de bonheur dans le sein de Dieu même, et une éternité de malheur loin de sa présence. Mais vous qui affectez de l'ignorer, pour n'y penser que lorsqu'il n'en sera plus temps; vous qui profanez les mérites d'un Dieu en les rendant inutiles, ne devez-vous pas convenir avec moi que, par ce premier caractère d'infidélité, vous désavouez la grandeur de Jésus-Christ, manifestée avec tant d'éclat par tout ce qui a annoncé ses souffrances et la cause de ses souffrances, et manifestée en second lieu par la conduite qu'il a tenue dans tout le cours de sa passion? Après avoir préparé de nouveau ses apôtres aux événements qu'il leur avait déjà prédits, il se retire à l'écart, il se prosterne devant Dieu, il a recours à la prière et en redouble la ferveur à mesure que sa tristesse augmente.

Accablé par les idées affligeantes qui s'offrent à son esprit, épuisé par le combat terrible qu'il éprouve au dedans de lui-même, loin de succomber, il se ranime et

répète jusqu'à trois fois, malgré le trouble et l'agitation de son âme, cette prière, le modèle de toutes les nôtres et le plus bel effort d'un cœur vraiment grand : qu'il soit fait, ô mon Père! ainsi que vous l'avez ordonné, que votre volonté s'accomplisse, et non pas la mienne. Par ces actes réitérés d'une soumission parfaite, il triomphe de toutes les répugnances de la nature; et pour nous apprendre combien son oblation est volontaire, s'armant de toute la force d'un Dieu, il se rapproche de ses disciples, il les encourage et va au devant de ses ennemis. Je suis, leur dit-il, celui que vous cherchez: *Ego sum*; qu'il soit seulement permis à ceux qui m'accompagnent, de se retirer en paix: *Sinite hos abire.* (*Joan.*, XVIII, 5, 8.)

C'est ainsi que le divin Pasteur se livre lui-même, en ne se réservant d'autorité qu'autant qu'il lui en faut pour mettre ses apôtres à couvert du sort qu'il va subir, et pour être obéi.

Mais ce qui ne doit pas moins nous étonner, c'est la manière dont il se comporte à l'égard de celui qui le trahit. Il reçoit Judas, non pas avec cet air menaçant et courroucé, qui souvent n'annonce dans les hommes que l'aigreur du ressentiment joint au désir et à l'impuissance de le satisfaire, non avec ce mépris fier et dédaigneux qui, sous une apparence de fermeté, cache un dépit réel; mais avec cette bonté généreuse et compatissante, qui ne voit dans la démarche d'un disciple perfide que les malheurs qu'il se prépare à lui-même; au nom de traître, que Judas mérite, il substitue celui d'ami, et semble, par ce dernier effort, vouloir le faire repentir de son crime au moment où son Maître consent à en devenir la victime : *Mon ami,* lui dit Jésus-Christ, *qu'êtes-vous venu faire? « Amice, ad quid venisti ? »* (*Matth.*, XXVI, 50.)

Ce n'est pas encore assez pour Jésus, il fait paraître des sentiments et une conduite aussi héroïque envers les Juifs ingrats et aveugles, qui viennent se saisir de lui. Pierre, méconnaissant l'esprit de son Maître, et emporté par un zèle indiscret, frappe et blesse le serviteur du grand prêtre. Remettez votre épée, lui dit Jesus-Christ, quiconque usera ainsi du glaive doit mourir par le glaive. (*Ibid*, 52.) A ces mots il s'approche de Malchus, et lui fait éprouver les effets de ce même pouvoir qui tant de fois guérit les paralytiques, éclaira les aveugles, redressa les boiteux, ressuscita les morts, et ne se fit connaître dans toute la Judée, que par ses bienfaits. O bonté! ô vertu incomparable et si digne de notre admiration! ne deviez-vous pas triompher des cœurs les plus insensibles; mais non, il fallait que les Ecritures fussent accomplies; Jésus est conduit dans tous les tribunaux, et c'est ici que sa grande âme se fait connaître, ou par ses réponses, ou plus souvent encore par son silence.

Pilate, convaincu de son innocence, ne l'interroge que pour avoir lieu de l'absoudre; Hérode paraît en quelque sorte n'attendre de lui, pour lui accorder sa protection et sa faveur, que de contenter sa curiosité; et loin de les satisfaire en travaillant à défendre sa cause, il montre qu'il a déjà fait d'avance le sacrifice de sa vie, parce que ce sacrifice est conforme à la volonté de son Père. Si quelquefois il se voit contraint de céder à de nouvelles instances, la noble assurance qui règne dans ses discours étonne et confond le juge païen, qui est devenu l'arbitre de sa destinée. On le traite en esclave, on le regarde comme le dernier des hommes, et il parle en maître et en roi, mais en roi, comme il le dit lui-même, d'un royaume qui n'a rien de commun avec ceux de la terre, et qui ne l'a pas empêché de rendre à César ce qu'il devait à César.

Le souverain pontife, autorisé par son rang, lui demande compte de sa doctrine, de cette doctrine qu'il a prêchée au milieu des docteurs de la loi, en présence des scribes et des pharisiens, et par laquelle il a rendu à Dieu toute sa gloire, à la religion et au culte toute sa pureté, aux vraies vertus tout leur éclat, et aux hommes toute leur grandeur; il répond alors, et il ne craint pas d'en appeler au témoignage de ceux qui l'ont entendu. Lassés des efforts inutiles qu'on a faits pour le perdre, on lui demande au nom du Dieu vivant, s'il est le Fils du Très-Haut. Sa réponse va décider de son sort : refusera-t-il de rendre à la vérité le témoignage qu'il lui doit? Non; je le suis, répond-il, et par ces mots il dicte lui-même l'arrêt qui va le condamner.

Ses ennemis ont à peine obtenu ce qu'ils désiraient, que sans égard, je ne dis pas à la sagesse dont il a donné les marques les plus éclatantes, mais à la qualité d'homme dont il est revêtu, ils l'abandonnent aux jeux infâmes de la plus vile populace, aux insultes les plus outrageantes, et il fait paraître alors la patience, la paix, la tranquillité la plus parfaite. Semblable, si cependant toute comparaison ne m'est pas interdite dans un sujet si grand, semblable à ces cèdres du Liban, qui, bravant les orages, élèvent vers les cieux une tête immobile, malgré tous les efforts des vents qui, déchaînés contr'eux, semblent en faire le jouet de leur fureur, le Fils de Dieu est inébranlable aux assauts les plus terribles; et c'est ainsi que sa fermeté, sa patience, dit saint Augustin, prouvent sa Divinité autant que le prouve sa puissance. Nulle plainte, nul murmure ne lui échappe, et si, en sortant de Jérusalem, il voit autour de lui répandre quelques larmes, insensible à ses propres maux, pour ne plus s'attendrir que sur ceux des autres, il dit aux femmes qui l'accompagnent, de pleurer, non pas sur lui, mais sur elles et sur leurs enfants. Jésus est-il enfin attaché à la croix sur laquelle il doit consommer son oblation, il marque à sa mère les soins les plus tendres; il la confie au disciple bien-aimé, et le disciple à sa mère; il promet à celui qui expire à son côté, que dans ce même jour il sera avec lui dans sa gloire; il prie pour ses ennemis et

recueille ce qu'il a de force pour excuser leur attentat, et rend les derniers soupirs, en remettant son esprit entre les mains de ce Dieu tout-Puissant qu'il annonça tant de fois comme le souverain juge des vivants et des morts.

N'est-ce pas là, je vous le demande, souffrir et mourir comme il convenait au Sauveur des hommes, comme il convenait au Messie? Jésus-Christ eût-il pu soutenir si constamment un héroïsme emprunté, un héroïsme qu'il n'eût pas trouvé dans son cœur? Avec tant de grandeur d'âme, avec tant de vertu, a-t-il pu chercher à en imposer ? Et s'il n'a pu vouloir mentir et nous tromper, il est donc vraiment le Fils de Dieu.

O vous qui le regardez comme un homme ordinaire! je ne dis pas assez, comme un homme qui a séduit le peuple et ses disciples pour répondre à des événements si publics pour la plupart, et que ses apôtres ont si bien détaillés, expliquez-moi par quelle force et quel prodige il s'y montre si digne de nos hommages, ou reconnaissez avec moi, que si Jésus est grand dans sa passion, par tout ce qui l'a annoncé, il ne s'y montre pas moins grand par toute sa conduite.

Mais reconnaissons en même temps, mes frères, quelle est encore ici notre infidélité, par le peu de soin que nous prenons de l'imiter. C'est un Dieu qui, s'étant revêtu d'une nature semblable à la notre, a voulu nous instruire par ses actions autant que par ses discours. Comme Dieu, souverainement indépendant, tout-puissant, invisible, impassible, immuable, il ne pouvait pas servir en toutes choses de modèle à l'humanité; mais comme un Dieu fait homme, est-il pour nous quelques règles à suivre qu'il n'ait pas suivies lui-même ? Est-il quelques exemples qu'il ne nous ait pas laissés ? Et cependant quel usage en avons-nous fait jusqu'ici? En quoi l'imitons-nous? Est-ce dans l'union de sa volonté avec la volonté divine? Mais, hélas! ne sommes-nous pas du nombre de ceux qui négligent de la consulter, et qui, lors même qu'ils l'aperçoivent, s'y refusent ou ne s'y prêtent qu'en murmurant. Est-ce dans le soin qu'il prend de sa mère, de ses disciples, et dans la tendre sensibilité qu'il marque pour le sort de ceux qui l'environnent; mais le plus souvent, uniquement occupés de nos propres intérêts, concentrés tout entiers dans nous-mêmes, nous craignons d'en sortir et de nous laisser toucher par les besoins et le malheur des autres; nous n'offrons au monde que des cœurs durs, que des fils ingrats et que des amis infidèles.

Est-ce dans sa patience, dans sa douceur et dans sa clémence ? mais la moindre contradiction suffit pour nous faire éclater en reproches ; la plus légère offense nous irrite; nous mettons notre gloire, non à pardonner, mais à punir, et nous ne croyons jamais être assez tôt vengés. Est-ce encore dans le témoignage qu'il a rendu à sa doctrine, et pouvons-nous dire comme lui : J'ai parlé publiquement; interrogez ceux qui m'ont entendu. Mais combien parmi nous ont peut-être glissé dans le secret le poison funeste de leur impiété, ou n'ont porté dans les cercles que le scandale de leurs erreurs ; combien peut-être ne se font entendre que pour séduire et pour corrompre, et faire des prosélytes au mensonge, ou pour blasphémer ce qu'ils ignorent. Est-ce enfin dans l'hommage qu'il rend, aux dépens même de sa vie, à la vérité? mais ne la plions-nous pas tous les jours à nos penchants? ne l'assujettissons-nous pas à nos caprices? ne la sacrifions-nous pas sans scrupule à de prétendus avantages que nous croyons nous procurer par le déguisement et l'artifice? n'embrassons-nous pas, pour plaire aux hommes, les opinions du jour, comme les vices du siècle, et ne changeons-nous pas de sentiments et de mœurs selon les lieux, les circonstances et les temps ?

En quoi donc imitons-nous Jésus-Christ? Ah! mes frères, il est cependant (réflexion terrible et qui me fait frémir) pour la plupart d'entre nous, il est encore une fois le modèle qui nous sera confronté. Lorsqu'il répond au prince des prêtres qu'il est le Christ, le Fils de Dieu, il ajoute qu'il viendra un jour sur les nuées, assis à la droite du Très-Haut, revêtu de toute sa force et environné de toute la splendeur qui convient à sa puissance; mais, le dirai-je, mes frères ? il nous fait moins trembler par sa gloire que par le souvenir de ses vertus, parce que c'est par elles qu'il nous jugera ? Si nous l'avouons donc pour le Fils du Dieu vivant, empressons-nous à réformer notre conduite sur la sienne, et pour nous y animer plus fortement encore, considérons ces témoignages sans nombre que lui a rendus tout ce qui l'environnait dans sa passion.

Une cohorte entière de soldats, et une multitude de gens armés qui se joignent à eux, s'avancent vers l'endroit où Jésus est en prière, dans le dessein de s'emparer de lui, et sa présence les glace d'effroi. Il ne dit qu'un mot, et ce seul mot, semblable à un coup de foudre, suffit pour les terrasser.

Revenus de ces premières impressions de saisissement et de terreur, ils conduisent Jésus-Christ chez Anne et chez Caïphe, et Pierre lui rend alors par ses larmes un témoignage plus glorieux mille fois que celui que les soldats lui avaient rendu par leur trouble, leur chute et leur frayeur. Il voit son Maître dans les opprobres, et il pleure amèrement de l'avoir méconnu. Mais Pierre, répondez-moi, si ce Maître vous a trompé : s'il ne vous a donné que des preuves équivoques d'une mission divine, s'il vous a séduit par de vaines espérances et de fausses promesses, qu'avez-vous donc à gémir, et sont-ce des larmes que vous lui devez?

Voulons-nous, mes frères, un témoignage

encore plus frappant? c'est celui du perfide Judas : tout semble avoir réussi au gré de son infâme avarice ; il a rempli son engagement, il en a reçu le prix ; celui dont il pouvait craindre les reproches vient d'être condamné par les princes des prêtres. Sa conduite n'est-elle pas assez justifiée, et qu'a-t-il à désirer de plus? Mais, que dis-je! sa conscience l'accuse, ses remords le déchirent, il se repent de sa trahison, comme de l'attentat le plus horrible ; il retourne sur ses pas, et jette aux pieds de ceux auxquels il a livré Jésus-Christ, l'argent qu'ils lui ont donné. *J'ai péché*, dit-il, *en vendant le sang du juste* (*Matth.*, XXVII, 4) ; aveu terrible qu'il ne craint pas de faire devant les prêtres et les pontifes, aveu qui eût suffi pour effacer son crime, si, avec une humble confiance, il l'eût fait à Jésus-Christ même : j'ai vendu le sang du juste, cette seule idée est pour lui un supplice dont il ne peut soutenir la rigueur : pourquoi? si ce n'est parce qu'il est contraint de voir, dans ce juste qu'il a livré, le meilleur de tous les maîtres, le plus puissant de tous les hommes, un homme qui, après s'être appelé le Fils de Dieu, avait assez prouvé, par ses œuvres, que Dieu l'aimait et qu'il était son Père. Voilà ce qui fait le désespoir de Judas, et ce qui le conduit à cette mort tragique par laquelle il semble crier à toute la terre, j'ai péché en vendant le sang du juste : *Peccavi tradens.*

Jésus-Christ ne tire pas seulement l'aveu de sa sainteté de la bouche de celui qui l'a trahi, il le tire encore de la bouche de son juge et de celle de ses propres ennemis. Pilate, après avoir examiné les plaintes qu'on forme contre lui, n'y aperçoit que des clameurs frivoles; il l'interroge sur sa qualité de Roi des Juifs, et ce qu'il entend dire de ce prétendu coupable, le bruit de son nom que tant d'actions éclatantes ont répandu dans toute la Judée, ses réponses et jusqu'à son silence, tout ne sert qu'à le rendre plus circonspect, et qu'à redoubler ses justes soupçons et ses craintes. Il le presse plus fortement encore, et avoue enfin qu'il ne trouve en lui aucun sujet de condamnation. Ces Juifs insistent, ils font craindre à ce juge timide d'être regardé comme l'ennemi de César. Partagé entre la fortune et sa conscience, il croit pouvoir ménager l'une et calmer l'autre ; il livre cet innocent, et se lavant les mains, il déclare qu'il est innocent de sa mort. C'est ainsi qu'en se couvrant de honte il se sent forcé de rendre hommage à Jésus-Christ.

Trop contents de pouvoir assouvir leur haine, les Juifs ne balancent pas à se charger de toutes les suites du déicide qu'ils vont commettre : que son sang, s'écrient-ils, retombe sur nous et sur nos enfants! Peuple insensé! vous en avez trop dit, c'est là le plus glorieux témoignage que vous puissiez accorder au Sauveur du monde. Il y retombera sur vous, ce sang que vous allez répandre, et puisque vous le voulez, ce sera là désormais la marque infaillible à laquelle on reconnaîtra la grandeur de votre crime et celle du Messie que vous allez faire mourir. Déjà je vois s'exécuter contre vous tous les oracles de vos prophètes et ceux de Jésus-Christ même. Je vous vois, devenus l'opprobre de l'univers, errants, fugitifs, méprisés, sans autel, sans lieu, sans roi, sans sacrifice, traîner, de siècle en siècle et d'asile en asile, les funestes effets de l'imprécation que vous avez prononcée contre vous.

Ce n'est pas assez, mes frères, pour la gloire de notre divin Maître ; à l'instant même où l'on a mis le comble à ses opprobres, un homme formé à l'injustice, accoutumé au crime et qui partage avec son Dieu un supplice que lui seul a si justement mérité, tourne ses regards vers ce Jésus attaché à la croix. Il reconnaît son innocence; il fait plus, il l'avoue pour son Sauveur; touché du plus vif repentir, il ne lui demande pas de faire cesser le tourment qu'il endure, mais il lui demande de se souvenir de lui lorsqu'il sera entré dans son royaume.

Qu'ajouterai-je encore? toute la nature prend part à la mort de Jésus-Christ, tout s'émeut, tout s'ébranle autour de lui; la terre frémit et se soulève; le voile du temple se déchire, les pierres se fendent, les tombeaux s'ouvrent, des morts ressuscités se font voir dans Jérusalem. Par une éclipse contraire aux lois communes de la nature, attestée par des auteurs païens, dont la mémoire se conservait dans les archives de Rome, et qui a été cause en partie de la conversion du célèbre Denis l'Aréopagite, le soleil refuse sa lumière, les mœurs des plus grands pécheurs, plus durs souvent que les rochers, s'ouvrent à la grâce, et le centurion des païens, des juifs, un grand nombre de spectateurs s'en retournent en frappant leur poitrine et en s'écriant : cet homme était vraiment le Fils de Dieu : *Vere hic homo Filius Dei erat.* (*Marc.*, XV, 39.)

Ce sont là, mes frères, de ces faits éclatants que les apôtres ont écrits sous les yeux même de ceux en présence desquels ils se sont passés; de ces faits qu'aucun écrivain, quoique la Judée en fût pourvue alors, n'a entrepris de leur contester, et qu'ils nous ont garantis par un témoignage toujours invariable, par un témoignage qu'ils ont scellé de leur sang.

Faut-il encore quelque chose de plus pour vous convaincre? eh bien! j'en appelle à la croix même de Jésus-Christ. C'est cette croix sur laquelle il a été attaché, qui est aujourd'hui, comme il l'avait prédit lui-même, un témoignage de sa grandeur et de sa Divinité : *Et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum.* (*Joan.*, XII, 32.)

En effet, mes frères, de quelles armes ce petit nombre d'apôtres qui a soumis presque tout l'univers à l'Evangile s'est-il servi? Du signe de notre rédemption.

Quelle ressource ces mêmes hommes ont-ils employée pour éclairer et convaincre

des esprits rebelles? La science de la croix : ils faisaient profession de ne connaître que Jésus crucifié. Par quelle prophétie ont-ils confondu la sagesse orgueilleuse du siècle? par la folie de la croix. De quelles richesses ont-ils fait usage pour triompher des obstacles que la cupidité leur opposait? de la pauvreté de la croix? Comment ont-ils surmonté dans les hommes l'amour de la volupté? par la mortification de la croix; la croix, dans leurs mains, a tout fait. Elle a vaincu l'idolâtrie, les préjugés de l'éducation, la force de la coutume, l'orgueil de l'entendement, les désirs de la chair, les puissances du monde; elle est devenue, selon la pensée de saint Augustin, d'un instrument de supplice et d'ignominie, un ornement du diadème; et du Calvaire elle a passé sur le front même des empereurs.

Assemblez-vous donc, ennemis de Jésus-Christ et de sa croix. Juifs, Romains, Grecs, Barbares, vous tous, peuples de la terre, assemblez-vous contre le Seigneur et contre son Christ, et par la vertu de la croix, vous serez vaincus: *Congregamini, populi, et vincimini.* (*Isa.*, VIII, 9.)

Employez la force et la violence d'une extrémité du monde à l'autre; liguez-vous contre l'Evangile, et par la seule force de la croix, vous serez vaincus. *Confortamini, et vincimini.* (*Ibid.*) Préparez des tortures, faites briller le glaive, armez des bourreaux, que le sang coule de toute part, que la nature frémisse, et, par le seul courage qu'inspirera la croix, vous serez vaincus. *Accingite vos, et vincimini.* (*Ibid.*)

Joignez la prudence à la force; tenez dans Jérusalem des conseils avec les princes des prêtres et les scribes, et, comme Julien l'Apostat, employez la douceur et l'artifice, et tous vos desseins seront dissipés, toute votre politique sera confondue : *Inite consilium, et dissipabitur.* (*Ibid*, 10.)

Promettez, tonnez, menacez, et toutes vos promesses seront vaines, toutes vos menaces seront inutiles. L'Evangile sera annoncé, et Jésus crucifié sera reconnu et adoré par toute la terre : *Loquimini verbum, et non fiet.* (*Ibid.*)

O triomphe de la croix! ô grandeur de Jésus-Christ! mais ô prodige d'infidélité! nous rougissons de tout ce qui devrait faire toute notre gloire; et prenez garde, mes frères, je ne parle pas seulement à ces hommes vains, qui, pour affecter une prétendue force d'esprit, et ne pas paraître penser comme le grand nombre, tournent en dérision nos mystères, et s'élèvent contre toute vérité, toute loi, toute religion, pour ne mettre à la place que les désirs de leur cœur et les systèmes bizarres que leur entendement s'est formé : je parle encore à tant de chrétiens qui, sans avoir renoncé entièrement à la foi, se sont fait et se font tous les jours une fausse honte de l'annoncer par leurs œuvres; ils regardent comme une faiblesse de s'assujettir aux maximes de l'Evangile, qui toutes sont fondées sur la croix de Jésus-Christ, et rejettent loin d'eux les préceptes de détachement, d'humilité, de mortification, de renoncement à soi-même, que cet Evangile leur impose. Esclaves du monde, de ses lois et de ses usages, ils partagent son luxe, son faste et ses pompes frivoles; ils refusent de paraître pauvres avec Jésus-Christ, d'être outragés par le monde avec Jésus-Christ; ils renvoient aux âmes simples l'extérieur et les pratiques de la religion, qui font cependant nécessairement partie de son esprit; la religion est à leurs yeux un ridicule; l'obéissance à certaines lois de l'Eglise, une servitude bizarre et qui n'est plus de mode; la délicatesse de conscience, une exactitude scrupuleuse et puérile. Ils sont chrétiens, mais, je l'ai déjà dit, ils ne le sont que de nom, et c'est là ce que j'appelle rougir de Jésus-Christ et de sa croix. Malheur à de tels hommes! parce que, selon la menace du Fils de Dieu, il les désavouera à son tour, et aura honte de pareils disciples, comme ils auront paru avoir honte de lui et de son Evangile.

Mais concevons-nous, mes frères, ce que c'est qu'être désavoué par un tel maître? Pour le bien comprendre, rassemblons les différents traits de sa grandeur. Grand par tout ce qui a annoncé sa passion et la cause de sa passion; les promesses, les figures, les prophéties nous exposent ses humiliations et ses douleurs, en publiant sa gloire; mais surtout en nous apprenant qu'il était la seule victime qui dût satisfaire pour le péché, c'est-à-dire, qui fût digne de réparer l'injure faite à la Divinité, et de rendre aux hommes le salut; elles nous font concevoir de Jésus-Christ la plus grande idée que nous puissions nous en former. Grand par toute sa conduite, il fait briller dans tout le cours de sa passion les vertus les plus héroïques, c'est-à-dire, qu'il les a fait briller dans un temps où ce caractère de grandeur et de sainteté a été mis à la plus rude épreuve, et où il était impossible qu'il se soutînt jamais, s'il n'eût été fondé par le témoignage de tout ce qui l'a environné dans sa passion. Une troupe de soldats entreprend de se saisir de lui, et à son approche ils sont renversés; un de ses disciples le renie, mais il en verse les larmes les plus amères; Judas le trahit, mais il en meurt de désespoir; Pilate souscrit à sa condamnation, mais il s'en lave les mains en présence du peuple; les Juifs consentent que son sang retombe sur eux et sur leur postérité, et il y est retombé; le larron, crucifié à ses côtés, le voit dans les opprobres, et il reconnaît en lui son Sauveur; Jésus-Christ meurt, et la nature est en désordre; le centurion préposé pour le garder et un grand nombre de spectateurs sont convertis; Jésus-Christ meurt sur la croix, et, selon la promesse qu'il en a faite à ses apôtres, cette croix devient l'instrument et la marque de son triomphe. Jugez maintenant si Jésus-Christ est grand et s'il est vraiment le Fils de Dieu; jugez quel est l'excès de notre infidélité, puisque nous ne

faisons aucun cas du salut qu'il nous a acquis par son sang, que nous refusons d'imiter ce divin modèle qui nous est offert, et que nous rougissons de Jésus-Christ et de sa croix ; jugez encore quel malheur ce sera pour nous, si, contraints par notre aveuglement, il nous renonce un jour pour ses disciples.

J'en ai assez dit, mes frères, pour éclairer et pour convaincre votre raison; c'est maintenant à votre cœur que je vais parler, c'est lui surtout qu'il s'agit d'ébranler et de réformer, et puis-je mieux y réussir qu'en vous exposant l'amour d'un Dieu pour nous, manifesté dans toute son étendue par ce qu'il a souffert dans sa passion, et en vous faisant voir en même temps l'amour de ce Dieu fait homme, méconnu par notre ingratitude?

SECONDE PARTIE.

Le Verbe incarné, le Fils de Dieu a daigné souffrir; ce n'est donc pas la fureur de ses ennemis, ce n'est donc pas la rage de ses bourreaux qui a commencé ou consommé son sacrifice, c'est son amour. En vain tous les rois et tous les peuples de la terre eussent-ils conspiré pour le perdre, quel pouvoir auraient-ils eu sur lui, si, pour nous sauver, il n'eût été d'intelligence avec eux ? C'est donc lui-même, encore une fois, qui s'est livré; c'est lui qui s'est sacrifié pour moi, et s'il ne m'eût point aimé, il n'eût point souffert.

Mais quel amour, dans un Dieu, que celui qui s'explique ainsi par les souffrances! un Homme-Dieu a voulu souffrir pour nous! Juste ciel, quelle idée! Ah! mes frères, ayez-la sans cesse présente à l'esprit, dans tout ce qu'il me reste à vous dire, et comprenez que Jésus-Christ n'a pas versé une seule larme, qu'il n'a pas répandu une seule goutte de sang qui ne doive avoir à vos yeux tout le prix des larmes et du sang d'un Dieu fait homme. Souvenez-vous que tous les outrages qu'il a essuyés, c'est à un Dieu qu'on les a faits, et qu'il n'a pas reçu une seule plaie que ce n'ait été sur un corps formé par l'Esprit-Saint, et consacré par son union avec la Divinité. Peut-être parviendrons-nous ainsi à mesurer en quelque sorte la profondeur de son amour; et, pour y réussir plus parfaitement encore, examinons ce qu'il a souffert par la douleur qu'il a ressentie pour nos péchés, et qui a formé son agonie au jardin des Olives; par les opprobres dont il a été couvert avant que d'être lié à la colonne, et déchiré si cruellement par ses bourreaux; par les tourments qu'il a endurés depuis le moment de sa flagellation jusqu'à sa mort sur le Calvaire. Prenez garde, mes frères, et suivez-moi : contrition, humiliation et mortification du côté de la chair, trois choses qui constituent le plus généralement pour tous les hommes la véritable pénitence, et qui, envisagées dans le Sauveur du monde, nous apprendront combien il nous a aimés. Mais cet amour ainsi manifesté dans toute son étendue, le reconnaissons-nous? Ah! n'est-il pas tous les jours méconnu par notre ingratitude? En quoi? en ce que nous ne concevons aucune douleur, aucune horreur du péché, qui a été la cause de ses souffrances; en ce que nous nous glorifions dans nos crimes, au lieu de nous humilier et de consentir à être humiliés avec Jésus-Christ pour nos péchés qui renouvellent ses opprobres. Troisièmement enfin, en ce que nous refusons de partager, pour l'expiation entière de nos fautes, sa croix et ses tourments, et de nous appliquer ainsi les mérites de sa mort. Quelles réflexions, et qu'elles sont propres, je ne dis pas à toucher, mais à briser notre cœur! Soutenez donc, je vous prie, votre attention; je vous la demande au nom de Jésus souffrant pour vous; et quel objet le mérite davantage?

Jésus-Christ s'étant chargé de la dette du péché, voulut, pour s'en acquitter d'une manière convenable, commencer sa passion par les douleurs intérieures, parce que c'est dans le cœur que le péché commence à se former, et que c'est dans le cœur aussi qu'il doit être expié avant toutes choses, par la douleur et la contrition. A peine est-il entré dans le jardin des Olives, qu'il est saisi de tristesse au point d'en être accablé. N'est-ce donc que la crainte des supplices qui l'effraie, lui qui, dans mille endroits de son Evangile, nous a appris à braver les souffrances et la mort; lui qui soupirait si ardemment après ce baptême de sang dont il devait être baptisé, et qui disait à ses apôtres, dans les vifs transports de son amour: Qu'il me tarde que ce baptême s'accomplisse! Est-ce donc là maintenant l'objet auquel il témoigne tant d'horreur? Ah! formons-nous une plus haute idée de la passion d'un Dieu fait homme. Non, mes frères, non, répond saint Chrysostome, ce n'est pas là ce qui cause son trouble. Cette croix dont il veut faire l'instrument de notre rédemption, et qui doit le mettre en possession de sa gloire, n'est pas un objet si terrible pour lui. Dites-nous donc, ô mon amour et mon Dieu! vous, l'appui des faibles et la force même des forts, grande âme qui ne concevez que des sentiments généreux, et qui ne pouvez vous affliger que par des motifs dignes de vous! dites-nous vous-même ce qui peut vous causer une si vive douleur? Hé! pouvons-nous en douter, mes frères? La vue de nos péchés, et l'inutilité de ses souffrances pour la plupart d'entre nous, voilà ce qui forme à ses yeux ce calice amer qu'il demande à son Père d'éloigner s'il se peut : *Transeat a me calix iste.* (*Matth.*, XXVI, 39.) C'est cette vue affligeante à laquelle la justice rigoureuse du souverain Etre le tient appliqué comme malgré lui, qui le désole et le consterne. Il voit, mais avec toute la pureté, mais avec toute la science d'un Dieu, tous les péchés qui se sont commis et qui se commettront dans toute la durée des siècles. Il en voit l'énormité, et ce que nous appelons une simple faiblesse, une saillie du tempérament, une loi et un penchant de la nature, il le considère comme le renver-

sement de tout ordre, de toute justice, comme la transgression de la loi de Dieu, comme la plus monstrueuse ingratitude, comme le plus cruel outrage fait à la Majesté divine. Il en voit toutes les suites redoutables, et que nous craignons si peu, et tous les charmes de l'innocence, tous les fruits de la vertu qu'il nous ravit, l'inimitié de Dieu qu'il nous attire, le sceau et le caractère de ses enfants qu'il nous enlève, l'endurcissement et l'impénitence finale à laquelle il nous conduit, les biens éternels dont il nous prive, les maux affreux où il nous précipite. Il en voit toutes les espèces et toutes les circonstances : ce péché commis dans le secret, et sur lequel on se rassure parce qu'il a échappé à la connaissance des hommes; cet autre qui, par le scandale qui l'accompagne, entraîne la perte de tant d'âmes qu'il a rachetées par son sang; cet autre encore contre lequel s'élevaient les remords de la conscience, ou qui a pris sa source dans une ignorance affectée et volontaire; ces illusions et ces prétextes à la faveur desquels on couvre la vérité d'un voile pour en obscurcir l'éclat; ces projets, ces complots d'iniquité formés avec tant de malice et de noirceur; ces piéges tendus à l'innocence; cette subsistance journalière des pauvres, ce fruit de l'envie, épargnes de leurs travaux enlevés à l'artisan, à la veuve et à l'orphelin; ce mépris de la religion, ces coups funestes portés à son Eglise par l'orgueil, la passion, l'esprit d'indépendance; cet oubli de Dieu enfin, ou ce peu d'empressement à lui plaire; cet état de tiédeur, d'indifférence dans lequel on demeure depuis tant d'années. Par la force de son entendement divin qui embrasse dans un seul point de vue toutes les choses passées et à venir, comme celles qui sont présentes, il voit le nombre de ces péchés, et quels sont ceux qui les commettent. Il démêlait dans la foule des coupables, vous et moi, mes frères, et nous faisions à son cœur les plaies les plus profondes.

Mais ce qui augmente sa douleur, c'est que Dieu, selon la parole du Sage, ayant mis sur lui les crimes de tous, il est forcé de courber la tête sous ce fardeau, et de se voir, lui qui est l'innocence même, couvert et chargé des iniquités de toutes les nations et de tous les hommes : *Circumdederunt me torrentes iniquitatis.* (*Psal.* XVII, 5.) C'est sur lui que s'est fait dans ce moment le transport, afin que par ses mérites il puisse les expier. Venez donc, premier père du genre humain, père infortuné, qui par votre désobéissance avez introduit le péché dans le monde; venez, vous tous, qui que vous soyez, auteurs des premiers crimes qui se sont commis, inventeurs de toutes les sectes et de toutes les hérésies, hommes faibles, vains ou passionnés, qui avez été leurs fauteurs ou leurs partisans; venez, pécheurs de tout sexe, de tout âge et de toute condition; vous-mêmes, mes frères, qui m'écoutez, venez déposer sur cette tête adorable tous les péchés dont vous êtes coupables; venez l'en charger, comme autrefois parmi les Juifs, en imposant les mains sur la victime, on la chargeait des crimes de tout le peuple.

Ah! si du moins nous profitions tous de ses mérites! et s'il croyait sauver tous ceux pour lesquels il a donné son sang, que cette espérance aurait de force pour le consoler! mais non, mille et mille pécheurs abuseront de sa mort, des chrétiens mêmes, au lieu de se prévaloir d'une grâce si signalée, en feront, par la dureté de leur cœur, la matière de leur jugement et de leur condamnation. C'est là ce qui afflige le plus vivement sa tendresse pour nous, et ce qui met le comble à sa peine : il ne peut plus en soutenir la rigueur. Soyez attentifs à mes maux, semble-t-il nous dire, comme le disait son prophète : *Approchez, et voyez s'il y a une douleur semblable à la mienne : « Attendite, et videte si est dolor sicut dolor meus. »* (*Thren.*, I, 12.) Approchons, mes frères, et n'imitons pas le découragement et la faiblesse des apôtres; au lieu de veiller avec leur Maître, et de prendre part à son affliction, ils sont ensevelis dans un profond sommeil: la terre n'est éclairée que par la lumière des étoiles, qui tempèrent les ombres de la nuit; le silence et l'horreur semblent régner autour de Jésus-Christ. Approchons, et méditons le spectacle qui nous est offert. O ciel! Jésus est baigné de larmes; le cœur serré par la tristesse que lui cause son zèle pour Dieu et son amour pour les hommes, il se plaint, il éclate en de tristes gémissements; des soupirs redoublés expriment l'excès de son ennui; ses mains sont élevées vers le ciel, sa voix est entrecoupée de sanglots; ses genoux tremblants se dérobent sous lui; il chancelle, il tombe le visage prosterné contre terre; une sueur mortelle le saisit, elle s'empare de tous ses membres, ses veines s'ouvrent, et le sang qui en coule de toutes parts, perce ses vêtements, et arrose la terre qu'il couvrait de son corps; une agonie cruelle lui laisse à peine la force de respirer; hors d'état et de finir ses peines et de les soutenir, placé entre la vie et la mort, et ne pouvant mourir, il combat en lui-même, il lutte tout à la fois et contre l'une et contre l'autre. C'est un Dieu..., mes frères..., c'est un Dieu fait homme qui souffre ainsi, et parce que c'est pour vous qu'il s'est livré, c'est pour vous aussi qu'il se trouve réduit à cet état si terrible.

Mais en êtes-vous bien vivement touchés? Y êtes-vous sensibles? Ah! chrétiens, rendons gloire à Dieu et confessons aujourd'hui notre ingratitude. Ce sont vos péchés et les miens qui lui ont causé une si grande affliction; ce sont là comme les bourreaux secrets qui ont fait couler des larmes de ses yeux, qui lui ont tiré le sang des veines, et qui lui ont porté les coups les plus terribles; ce sont eux qui ont formé tous les instruments de sa passion, les liens, les fouets, les clous, les épines et la croix, et n'en eussiez-vous commis qu'un seul, il lui eût causé tant de peine et d'horreur, qu'il serait

mort pour l'expier. Et cependant c'est le péché, la cause, l'unique cause de sa mort, que vous commettez de sang froid tous les jours, à tous les instants peut-être ; vous le commettez dans les temps les plus solennels ; et qui sait si ce jour qui nous rappelle de si grands bienfaits, n'en sera pas souillé? qui sait si déjà vous n'avez pas arrêté le projet d'une confession sans examen, sans préparation, sans contrition, et pour le jour de la résurrection... d'une communion toute sacrilége? Vous le commettez dans tous les lieux, dans ses temples et jusqu'aux pieds de ses autels, lorsqu'on y célèbre le mystère de votre rédemption ; et, le dirai-je? après l'avoir commis il ne vous arrache pas une seule larme; vous y persévérez, et toutes les fois que l'occasion s'en présente, vous êtes prêts à le commettre encore. Vous ne croyez donc pas que ce soit assez de ce que vous avez fait souffrir à Jésus-Christ? Eh bien! pécheur, augmente s'il se peut ses douleurs ; ajoute péchés sur péchés, crimes sur crimes, satisfais toutes tes passions, achève d'étouffer tout remords, prends entre tes mains l'image d'un Homme-Dieu crucifié, ce gage le plus précieux, le signe le plus éclatant de son amour ; et, selon l'expression hardie, mais selon l'expression vraie de l'Apôtre, pour te préparer à fouler aux pieds son sang, brise et foule aux pieds son image. Vous frémissez, chrétiens, et le péché par lequel vous faites le plus sanglant outrage à Jésus-Christ lui-même, par lequel vous lui avez causé une si vive douleur; le péché par lequel vous le crucifiez de nouveau ne vous fait pas frémir! Ah! plutôt, ah! bien plus tôt, mes frères, venez le consoler, venez le délivrer d'une partie du poids qui l'accable, il ne tient qu'à vous de soulager sa peine. Détestez comme lui et avec lui le péché; réparez-le par de dignes fruits de pénitence ; fuyez-en l'occasion, même la plus légère ; fuyez-en jusqu'à l'ombre et l'apparence, et par là vous allégerez ce fardeau sous lequel Jésus-Christ succombe. O Jésus! c'est vous-même que nous implorons pour faire mourir en nous le péché : comme vous êtes mort pour le réparer, faites-le mourir dans notre entendement par la foi et l'humilité ; dans notre volonté par le détachement de nous-mêmes et par une aversion entière pour tout ce qui l'a causé ; dans notre chair et dans nos passions, par une vie pénitente mortifiée; et pour mieux triompher de notre résistance, aidez-nous à reconnaître de nouveau l'excès de votre amour ; dans les opprobres dont vous avez été couvert, opprobres qui font partie de la peine due au péché, et qui, dès lors, parce que vous vous étiez rendu notre victime, ont dû faire une partie de vos maux.

Ici, mes frères, suivons Jésus-Christ dans toutes les circonstances où les évangélistes nous le représentent. Le premier outrage qu'il reçoit en sortant du jardin des Olives, est celui que lui fait un disciple chéri qu'il a rendu témoin de tant de merveilles, qu'il a instruit par tant d'exemples des plus héroïques vertus, qu'il a honoré de sa confiance, et qu'il a appelé tant de fois du nom d'ami ; qu'il a élevé à la plus sublime dignité, qu'il a fait asseoir à sa table, et qu'il a nourri il y a si peu d'instants de sa propre chair. Ce disciple, oubliant les faveurs de son Maître, vient de le vendre aux princes des prêtres, pour trente deniers. O Judas! est-ce donc là le prix du Fils de Dieu! et comment vous contentez-vous d'une somme qui eût suffi à peine pour acheter un esclave? Mais qu'importe à son avarice? il l'a vendu enfin, et à l'instant même il va le livrer. Déjà il s'approche, et pour ajouter outrage sur outrage, le perfide se prépare à le trahir par un baiser. Arrête, disciple téméraire et sacrilége, retourne sur tes pas, s'il en est temps encore; arrête : n'es-tu pas saisi d'horreur à la seule idée de ton crime? Oseras-tu bien imprimer sur cette bouche sacrée ces mêmes lèvres qui viennent de proférer devant les prêtres ces indignes paroles : *Que me donnerez-vous, et je vous le livrerai?* (*Matth.*, XXVI, 15.) Ah! il ne craint pas de déshonorer le Fils de l'homme par ses infâmes caresses; il le salue pour en faire sa victime, il l'embrasse pour le perdre.

A ce signal, cette troupe de furieux qui accompagnent Judas, s'avancent en désordre ; ils viennent à Jésus, avec des bâtons et des armes, comme pour prendre un voleur ; ils l'environnent, et peu touchés des prodiges de bonté, de clémence que cet aimable Sauveur opère devant eux et sur eux-mêmes, ils profitent du pouvoir qu'il leur donne pour le lier, le garotter, et le traîner ainsi dans les rues de Jérusalem, à la vue de toute une populace qui, à la lueur des flambeaux, vient repaître sa curiosité de ce spectacle. Avouons-le, mes frères, quelle entrée humiliante pour Jésus-Christ, et qu'elle est différente de celle qu'il fit peu de temps auparavant dans cette ville ingrate ! Alors ses disciples l'accompagnaient et partageaient sa gloire; ici ils l'ont abandonné, et ont refusé de le suivre dans ses opprobres. Alors on le connaissait en disant : *Salut et gloire au Fils de David, gloire lui soit rendue au plus haut des cieux* (*Matth.*, XXI, 15); maintenant ce peuple inconstant, animé par ses chefs et séduit par ses prêtres, ne fait entendre autour de lui que des imprécations et des blasphèmes. Voyez-le au milieu de ce tumulte, mes frères, et dites-vous en secret : C'est ainsi que Jésus-Christ m'a donné des preuves de son amour, c'est ainsi qu'il a voulu être chargé d'anathèmes, parce qu'il venait satisfaire pour mes crimes : c'est ainsi qu'un Dieu nous a aimés : *Sic Deus dilexit nos.* (*Joan.*, III, 16.)

On le conduit dans ce honteux appareil devant les juges; et celui qui doit à la fin des temps juger les justices mêmes, aujourd'hui les mains liées, dans la posture d'un criminel, est obligé de comparaître devant les tribunaux des hommes, devant des

juges passionnés, livrés à la jalousie, à la haine, et vendus à l'iniquité. On le renvoie d'un tribunal à un autre; partout, ô mon Sauveur! partout on vous insulte, et l'on vous tourne en dérision.

Chez le beau-père de Caïphe, un vil ministre de la fureur des Juifs donne le signal d'une audace effrénée. Vous connaissez, mes frères, ce trait de la passion de notre divin Maître, et ne devrais-je pas ici adoucir par mes expressions, l'idée d'un si sanglant outrage? Mais, pourquoi ménager votre délicatesse, lorsque Jésus-Christ, pour la vaincre, a bien voulu le souffrir. La main impie d'un soldat couvre d'un soufflet cette face adorable, que les chérubins ne contemplent qu'en tremblant; la salle en retentit. O spectacle digne de l'étonnement des hommes et des anges! ô cieux! couvrez-vous de ténèbres et d'horreur, et que la terre tremble! Le visage d'un Dieu fait homme est frappé par une main servile! Anges si terribles à sa gloire, anges témoins de cet horrible attentat, l'amour que Jésus-Christ nous portait, cet amour qui l'engageait à prendre sur lui tant d'inimitiés qui n'étaient dues qu'à nous, vous captivait alors et vous ôtait le pouvoir de punir à l'instant même un si cruel affront. C'est à ce point, devons-nous dire encore, que Jésus-Christ aimait les hommes, qu'il aimait ses ennemis, ses bourreaux, les pécheurs, qui étaient la cause de cet abaissement prodigieux du Verbe incarné. C'est à ce point qu'un Dieu nous aimait, vous et moi, mes frères : *Sic Deus dilexit nos.*

Cependant, ce même affront se renouvelle pendant une nuit entière dans la maison de Caïphe, où Jésus est transféré, et l'on y ajoute à chaque instant de nouveaux opprobres; les serviteurs des scribes et des pharisiens se rassemblent autour de cet Homme-Dieu, et ils en font l'objet de leur risée; ils tournent en ridicule sa qualité de prophète et de Messie; ils mettent un bandeau sur ses yeux, et que ne puis-je de même couvrir d'un voile ce triste récit! Ils le frappent, et lui disent de deviner qui l'a frappé; ils lui crachent au visage, et son front, le siége de la pudeur et de la majesté, est entièrement souillé par leurs bouches infâmes; il n'est point de traitement dur et si honteux qu'il n'éprouve de leur part, et celui qui lui a fait le plus d'insulte est à leur gré celui de tous qui s'est signalé davantage. Alors, mes chers frères, alors s'est accompli cet oracle du prophète : ***Il sera rassasié d'opprobres : « Saturabitur opprobriis. »*** (*Thren.*, III, 30.) O patience d'un Dieu à l'épreuve de tant d'indignités! ô humilité du Roi de gloire, avili en tant de manières, et qui ne l'est, hélas, que parce qu'il s'est revêtu de nos péchés, qui ne l'est que parce qu'il nous aime : *Sic Deus dilexit nos.*

A tant d'outrages, Pierre en ajoute un plus sensible peut-être que tous les autres : trois fois on lui demande s'il n'est pas le disciple de Jésus de Nazareth, de ce Jésus qu'il voit dans un si triste état, et trois fois tremblant à la voix d'un domestique ou d'une servante, lui qui s'était montré si courageux et si zélé pour son cher Maître, il répond sous ses yeux qu'il ne le connaît pas. Jésus le lui avait bien prédit, et témoin de son infidélité, par le regard le plus tendre, il la lui fait sentir et lui en marque sa douleur.

Le moment où le conseil devait se tenir arrive enfin. On y traite Jésus-Christ de blasphémateur; on le condamne à mort, et pour que cette sentence soit ratifiée, on le traîne devant Pilate. Là, de faux témoins rassemblés s'élèvent contre le Christ, et cette réputation à laquelle nous souffrons si impatiemment qu'on donne à notre égard la moindre atteinte, celui qui est la sainteté même, permet que dans lui on la noircisse par l'imputation des crimes les plus odieux.

Mais aucun de ces témoignages ne se soutient; ces lâches accusateurs se décèlent eux-mêmes. Pilate, pour ne pas déplaire aux Juifs, et pour faire sa cour à Hérode, renvoie par-devant lui ce Jésus si célèbre dans toute la Judée. Déjà ce roi, plein d'une vaine confiance et d'un fol orgueil, se promet de sa part quelque action d'éclat, comme si le Sauveur des hommes n'eût dû faire des miracles que pour satisfaire sa frivole curiosité. Aussi le Fils de Dieu reste-t-il dans l'inaction et dans le silence, et parce qu'il ne répond pas à l'idée qu'il s'en était formée, on change tout à coup de sentiment par rapport à lui, on passe de la curiosité au mépris. Ce Dieu-Homme, la lumière éternelle et incréée, la sagesse du Père et la splendeur de sa gloire, est regardé comme un insensé; il est donné en spectacle à toute la cour d'Hérode; il est abandonné de nouveau aux insultes des gardes et des valets; il est revêtu d'une robe blanche, et reconduit ainsi devant Pilate; il traverse pour la quatrième fois, avec tant de honte, les rues de Jérusalem.

En est-ce donc assez, ô mon Dieu! et y a-t-il encore quelque nouvel affront que votre Fils doive souffrir pour nous marquer son amour, pour apprendre au pécheur à s'anéantir en votre présence, et pour effacer à vos yeux l'orgueil et la malice de nos crimes? Oui, mes frères, il en est un qui, dans ce genre, est le prodige de l'amour d'un Dieu, et qui met le comble à ses abaissements. La flagellation, ce châtiment des esclaves; la croix, ce tourment réservé aux plus criminels, n'ont rien que ne renferme, en un mot, celui de se voir comparé à Barrabas, et de se le voir préférer. Pilate, pour sauver Jésus-Christ, offre aux Juifs, selon la coutume et les lois du pays, de délivrer l'un de ces deux hommes qu'il leur propose. Il souffre ainsi qu'on mette le Sauveur en parallèle avec qui; mes frères? avec un scélérat, un voleur, un séditieux, un homicide, qui avait été jugé digne des supplices les plus infamants, et pour qui la flagellation et la croix n'ont rien de trop honteux. Voilà

celui qu'on oppose à Jésus-Christ; et à qui donc l'oppose-t-on? Père céleste! vous seul pourriez bien le dire, vous qui avez mis dans Jésus toutes vos complaisances; vous dont il est le Fils bien-aimé, l'étendue des siècles, une gloire vraiment digne de vous, quel parallèle! Mais je ne dis pas encore assez, quelle préférence! puisqu'enfin c'est Barabbas que les Juifs préfèrent : *Non hunc, sed Barabbam* (*Joan.*, XVIII, 40), et qu'ils s'écrient tous ensemble : Que Jésus soit crucifié : *Tolle, tolle, crucifige eum.* (*Joan.*, XIX, 15.) Peuple maudit et réprouvé, il vous demandait pour laquelle des œuvres que vous lui aviez vu faire vous vouliez le lapider: ne pourrait-il pas vous dire encore aujourd'hui : Après que je vous ai comblé de bienfaits, pour laquelle de mes œuvres me préférez-vous Barabbas? Pour laquelle me crucifiez-vous?

Ce sont là, mes frères, les humiliations et les opprobres par lesquels Jésus-Christ a voulu nous manifester les sentiments de son cœur et expier nos offenses; car il est juste qu'à la douleur que l'on ressent du péché se joigne l'humiliation du pécheur; et Jésus-Christ en ayant pris la forme par le même effet de son excessive charité, a subi cette loi dans toute sa rigueur. Mais j'en appelle à vous-mêmes, pécheurs, la subissons-nous comme lui cette loi, pour lui témoigner notre juste reconnaissance et participer à son esprit? Hélas! ingrats que nous sommes! combien parmi nous, au lieu de s'abaisser du moins par un sentiment de honte sur leurs égarements, s'en font gloire, vantent leurs désordres et leurs crimes, publient partout leurs excès, ou ne s'en accusent dans le tribunal de la pénitence qu'avec un front calme et un cœur toujours assez fier pour entreprendre sur chaque objet de se justifier lui-même! Combien après avoir mérité, par des années entières de déréglement, d'être punis devant tous les hommes par tous les opprobres joints ensemble, se révoltent à la seule idée du plus léger outrage, et au lieu de se couvrir de cendres, de baisser leur front dans la poussière, de reconnaître dans l'objet qui les humilie la main d'un Dieu qui veut se les assujettir, dompter leur orgueil et leur offrir un moyen d'expiation, ne se portent au contraire qu'à l'aigreur et au ressentiment contre ceux qui sont tout à la fois les instruments de sa justice et de sa miséricorde envers eux! Pécheurs, vous faut-il donc un motif pour vous humilier à la vue de vos péchés? eh bien! considérez avec moi qu'il renouvelle tous les outrages qui ont été faits à Jésus-Christ dans sa passion, c'est-à-dire à celui qui ne les a soufferts que pour vous racheter et vous sauver; et que ce monstrueux excès d'ingratitude vous fasse rougir de vous-mêmes, et vous fasse aimer désormais l'humiliation, l'anéantissement qui vous est dû.

Mais en quoi, me direz-vous, en quoi donc est-ce que je renouvelle les outrages que Jésus-Christ a reçus? Ah! chrétiens, est-il donc si difficile de le voir! Vous le vendez comme Judas, pour trente deniers, lorsque vous l'estimez assez peu pour le bannir de votre cœur pour une satisfaction vaine et passagère, lui qui vous a si tendrement aimés qu'il n'a pas cru mettre votre âme à un trop haut prix que de la payer de son sang; vous le donnez en échange, et pourquoi? mes frères, pour les choses les plus viles et de nulle valeur, pour un sordide intérêt, pour un plaisir d'un moment. Alors, et surtout quand vous commettez un péché grief, vous dites au démon, sinon de bouche, comme Judas le disait aux Juifs, du moins de cœur et par vos actions : *Quid vultis mihi dare?* « *Que me donnerez-vous? et je vous le livrerai.* » (*Matth.*, XXVI, 15.) Vous le trahissez, comme ce perfide, par un baiser de paix, lorsque vous approchez des sacrements qui sont le fruit de ses souffrances et de son amour, non pour lui témoigner le vôtre, mais par usage et par bienséance, avec une conscience impure, inquiète, embarrassée; avec une attache secrète à vos passions, une volonté presque déterminée à les suivre de nouveau, à leur tout sacrifier; et c'est alors que Jésus vous dit intérieurement ce qu'il a dit à Judas : *Mon ami, qu'êtes-vous venu faire? vous livrez le Fils de l'homme par un baiser :* « *Amice, ad quid venisti? osculo Filium hominis tradis!* » (*Ibid.*, 50.) Vous lui donnez des liens, comme la troupe insensée dont Judas était le chef, lorsque vous mettez un obstacle à sa grâce, lorsque vous la retenez captive, que, malgré ses sollicitations les plus tendres, vous l'empêchez d'agir en vous, et d'y prendre sans cesse un nouvel empire et de nouvelles forces; vous l'abandonnez, vous le reniez comme l'un de ses apôtres, toutes les fois que le respect humain vous fait parler comme les mondains, et porter dans vos mains leurs règles et leurs maximes, lors même que vous êtes contraints de les désavouer dans le cœur; vous le bravez, vous l'insultez comme il l'a été chez Anne, chez Caïphe et chez Hérode; vous tournez en dérision sa qualité de Fils de Dieu et de Messie, lorsque vous venez dans son temple pour lui rendre en apparence vos hommages, mais en effet pour vous y abandonner à mille distractions volontaires, pour y promener vos regards sur tout ce qui vous environne, pour y tenir en présence du corps adorable de Jésus-Christ la posture la plus indécente, pour vous rendre un objet de scandale par votre parure, votre maintien, vos discours et toute votre conduite mondaine; vous le calomniez comme ses accusateurs, et cela dans ses membres, dans sa doctrine, dans sa personne; dans ses membres, en donnant du ridicule à la piété des justes, en attribuant tous les jours à ses serviteurs les plus fidèles, des vices qui les confondent avec les hypocrites et les faux dévots; dans sa doctrine, en la représentant comme une loi trop onéreuse, comme un joug pénible et qu'on ne peut porter : dans sa personne, en détournant ses exemples à des applications

profanes et injurieuses à sa gloire, pour autoriser nos désordres. Nous tous enfin, nous tous, pécheurs, quels que soient l'objet et la nature de nos fautes, nous le mettons en parallèle avec Barrabas; nous le lui préférons, comme les Juifs, toutes les fois que, nous livrant à nos désirs, nous faisons ce que sa loi nous interdit. Oui, sans doute, mes frères, toutes les fois qu'envisageant la grâce de Jésus-Christ d'une part, et notre satisfaction de l'autre, nous nous déterminons pour l'objet qui nous est défendu, c'est à Jésus-Christ que nous le préférons, et par ce choix nous élevons la créature au-dessus de Dieu même; par ce choix nous nous déclarons pour le démon qui ne veut que notre perte, au préjudice de celui qui nous a sauvés; et s'il s'agit d'un péché qui donne la mort à notre âme, nous consentons que Jésus-Christ meure et soit crucifié dans nous-mêmes: *Crucifigatur*. (*Matth.*, XXVII, 23.)

Mais ce Jésus, nous disent la religion et la conscience, c'est ce Dieu qui a tant fait pour vous, qui vous a retirés des ombres de la mort, qui vous a rendu l'héritage céleste, qui s'est livré lui-même pour vous racheter, et qui, tous les jours encore, s'offre pour vous en sacrifice sur les autels. N'importe, répond en nous la passion, je veux me satisfaire à quelque prix que ce soit, qu'il en soit de Jésus tout ce qu'il pourra : *Tolle, tolle, crucifige eum.*

Ainsi donc, ô Jésus! non contents des opprobres que vous avez soufferts, par un effet de votre amour envers nous, nous les renouvelons nous-mêmes à chaque instant. Après cela, chrétiens, soyons encore assez ingrats pour faire trophée de nos égarements et de nos fautes, ou pour refuser du moins d'être humiliés avec Jésus-Christ. O homme! quel est ton orgueil, tu crains d'être abaissé, et tu ne penses pas que quand tu creuserais dans les abîmes si bas que tu puisses descendre, tu trouveras toujours au-dessous de toi la majesté d'un Dieu anéantie jusqu'à la forme du dernier et du plus vil des hommes, et cependant tu crains d'être abaissé. Non, Seigneur, non, il n'en sera pas ainsi désormais : remplis d'une trop juste honte à la vue de nos offenses, nous croirons avoir mérité toutes les humiliations; de quelque part qu'elles nous viennent, nous les recevrons comme une portion de ce calice que nous devons partager avec vous, et, pour achever de régler notre pénitence sur la vôtre, nous allons encore méditer votre amour dans les tourments que vous avez endurés pour nos crimes.

La tristesse et la contrition, l'humiliation et la honte, font nécessairement partie de la pénitence; mais pour que la satisfaction soit complète à tous, et pour qu'il ne reste rien dans le pécheur qui ne serve à la réparation du péché, il faut, en dernier lieu, qu'il en porte la peine dans sa propre chair. C'est par là, en effet, que Jésus-Christ, après avoir pris sur lui nos iniquités, a voulu consommer son sacrifice, et c'est en cela aussi que, par un dernier effet de notre ingratitude, nous refusons de nous unir à lui.

Vous avez vu, mes frères, la préférence que les Juifs ont donnée à Barabbas sur le Fils de Dieu, préférence qui met le comble à ses opprobres, parce qu'elle les suppose ou les renferme tous. Vous avez entendu les cris de ses ennemis, qui demandaient qu'il fût crucifié. Pilate, pour adoucir leur fureur, imagine un dernier expédient qui la nourrit au lieu de l'éteindre. Il ordonne qu'on remette Jésus entre leurs mains, pour être inhumainement fouetté, et croit pouvoir se reposer sur leur haine de l'exécution du projet qu'il a conçu.

Aussitôt on le dépouille, ce divin Sauveur, de la robe dont il est couvert; on expose à la vue des hommes ce même corps que la Divinité a daigné s'unir pour leur salut, et celui qui dans le ciel a pour vêtement la lumière, est ici réduit à une affreuse nudité. On le lie, on l'attache à la colonne; ses bourreaux s'arment de cordes et de verges. O ciel! pourquoi faut-il que mon ministère m'oblige à de si tristes détails et à une si horrible peinture! Ces barbares mesurent la violence de leurs coups sur la rage dont ils sont remplis; ils la mesurent encore, sans le savoir, et sur les expressions qu'ont employées leurs prophètes, pour donner quelque idée des souffrances du Fils de Dieu, et sur les termes de la loi, je veux dire, mes frères, sur la grandeur de nos offenses : *Pro mensura peccati erit et plagarum modus.* (*Deut.*, XXV, 2.) Dès le premier instant, la chair de Jésus-Christ rougit sous leurs coups; ils redoublent, et ils l'entament et la déchirent dans mille endroits; ils redoublent encore, et cette chair tombe en lambeaux. Le sang qui en rejaillit jusqu'à eux, prête une nouvelle force à leur cruauté; ils frappent sans relâche sur les plaies qu'ils viennent d'ouvrir, et les rendent toujours plus profondes, plus sanglantes et plus vives; tout son corps n'est plus qu'une plaie; ils en ouvrent les veines, ils en foulent les nerfs, ils en découvrent les os; ils font voler les lambeaux de chair avec les grumeaux de sang; leurs habits en sont teints, la terre en est baignée, les assistants en frémissent malgré eux d'horreur et de pitié. Les bras de ces bourreaux tombent enfin de lassitude, et la force leur manque plutôt que la patience ne manque à Jésus-Christ.

Mais leur esprit, qui n'en est devenu que plus actif dans sa haine, invente un nouveau supplice : ils entrelacent des épines, et en entourent sa tête; ils le revêtent d'un manteau de pourpre; ils mettent un roseau entre ses mains, et le lui arrachent au même instant ; ils en frappent son chef auguste, et enfoncent par des coups réitérés les épines dont il est couronné. Les pointes entrent dans son front, elles y forment des enflures et des tumeurs, le sang coule de toutes parts; il arrose ses cheveux, il couvre ses yeux, il baigne son visage. Pilate, es-tu content? a-t-on assez bien répondu à tes

desseins? et quel sera le succès de ta lâche, de ton abominable politique? Il présente Jésus au peuple, et comme il ne cherche qu'à le fléchir, je crois le voir, cet homme artificieux, arracher lui-même le voile qu'on a mis par dérision sur la face adorable du Sauveur. D'une main il lève le manteau qui cache les plaies de son corps tout sanglant; de l'autre il le montre à ses ennemis, en leur disant : *Voilà l'homme : « Ecce homo. »* (*Joan.*, XIX, 5.) Voilà l'homme qui est l'objet de votre fureur; qu'il le devienne de votre pitié. Que dis-tu? voilà l'homme; à peine lui en reste-t-il la figure, et je ne vois plus en lui qu'une masse hideuse de chair et de sang : *Ecce homo.* Voilà l'homme, je le dis à vous, Juifs; mais, quoique dans un autre esprit que Pilate, reconnaissez-vous le Verbe de Dieu, un Dieu fait homme? reconnaissez-vous le Messie sous ces traits? Ce sont ceux sous lesquels vos prophètes l'ont dépeint. Voilà celui que vos patriarches désiraient de voir, que les justes ont si longtemps attendu, qu'ils ont annoncé pendant tant de siècles. Ah! que leur cœur droit et sensible démêlerait aisément leur Sauveur à travers le sang dont il est couvert; qu'ils le reconnaîtraient sans peine à la profondeur de ses plaies et à la grandeur de son amour : *Ecce homo.* Voilà l'homme, diraient-ils; voilà celui que nous avions vu tant de fois comme un homme de douleur, et qui sait ce que c'est de souffrir; comme un homme dont le visage était sans beauté, sans éclat, et n'avait plus rien de reconnaissable; comme un homme qui faisait horreur à voir, et qu'on aurait pris pour un lépreux, frappé de la main de Dieu : *Ecce homo.* Voilà notre libérateur, voilà le désiré des nations, l'attente, la lumière et le salut de tous les peuples; voilà l'Homme-Dieu dont on ne peut raconter la génération, parce qu'il est dans le sein de son Père avant tous les siècles. A son aspect, attendris et tout hors d'eux-mêmes, ils se jetteraient avec empressement à ses pieds; ils baiseraient ses mains pressées encore plus par les liens de sa charité que par ceux que les Juifs lui ont donnés; ils arroseraient de leurs larmes ce même roseau dont on s'est servi pour le frapper : *Ecce homo.* Voilà l'homme, ô Père éternel! voilà celui dont vous faites vos plus chères délices, que vous avez glorifié sur le Thabor, qui est assis à votre droite dans les cieux; aujourd'hui sur la terre, il souffre pour nous les plus vives douleurs; regardez-le, Seigneur, et jetez ensuite un regard de miséricorde sur nous : *Respice in faciem Christi.* (*Psal.* LXXXIII, 10.)

Voilà l'homme, *ecce homo*, voilà l'homme; pécheurs, approchez; et puisque c'est pour vous qu'il est ainsi traité, considérez-le de plus près, cet objet de compassion et de tendresse : *Respice in faciem Christi.* Le voilà, chrétien sensuel et voluptueux, celui qui doit vous servir de modèle; vous reconnaissez-vous en lui? voilà votre chef, ingrat; quel rapport y a-t-il de lui à vous? mais désormais vous sentez-vous assez de force pour être au nombre de ses membres? Ah! n'apportez donc plus de vains prétextes pour écarter les travaux de la pénitence: songez que c'est l'innocent qui souffre, et qu'il n'est pas juste que le coupable reste plongé dans les délices; je dis le coupable, car est-il un seul homme parmi nous qui n'ait pas contracté la tache du péché? Souvenez-vous qu'il souffre dans une chair virginale, dans un corps délicat, formé par l'Esprit-Saint, et n'opposez plus la prétendue faiblesse de votre tempérament, d'ailleurs si fort et si vigoureux pour soutenir la fatigue des désordres et du crime. Pensez encore que c'est le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le Dieu du ciel et de la terre qui souffre, et ne croyez plus que votre rang soit un titre qui vous exempte de souffrir, lui qui ne devient que trop souvent un nouvel engagement à la pénitence. Pensez en un mot que les souffrances de Jésus-Christ n'ont pas pour objet de vous laisser vivre dans la recherche des plaisirs et dans la mollesse, mais uniquement de donner à vos macérations et à vos larmes, en les unissant aux siennes, un prix digne de Dieu. Son exemple ne sert qu'à vous confirmer sa doctrine, et il ne se montre à vous dans l'état où il est, que pour vous engager plus fortement à la suivre, et non pas pour vous en dispenser : étudiez dans cette image la mesure de vos devoirs : *Respice in faciem Christi.* Je le dis à vous enfin, qui vivez dans l'affliction, la pauvreté et les souffrances : voilà l'homme : *Ecce homo.* Jetez les yeux sur lui, *respice*, et que cette vue vous soutienne et vous console; gémissez, il est vrai, de le voir si cruellement traité pour l'amour de vous; mais réjouissez-vous en même temps d'avoir quelques traits de ressemblance avec Jésus-Christ; rendez méritoires les épreuves par lesquelles Dieu vous fait passer; bénissez ceux qui vous affligent; cessez vos plaintes et vos murmures, vos impatiences, vos ressentiments et vos haines; c'est un homme comme vous qu'on vous propose, et qui n'est homme que pour vous et parce qu'il vous aime. Avez-vous déjà souffert autant que lui? *Respice in faciem Christi.* C'est ainsi que cet aimable Sauveur a voulu satisfaire pour nos crimes, sanctifier nos souffrances, et adoucir toutes nos peines. O homme! Homme-Dieu, recevez les transports de mon cœur! Que je vous aime, ô Jésus! que je vous aime, ô mon Dieu! que je me suis montré ingrat jusqu'ici! que mes péchés me font horreur, et que je trouverai léger tout ce qui pourra servir à les expier!

Les Juifs ne sont pas encore satisfaits : il leur faut la mort de l'Homme-Dieu; et Jésus-Christ, pressé par le désir de son baptême, pressé par la soif ardente du salut des hommes que lui cause son amour, demande lui-même dans le secret de son cœur cette mort à son Père. Pilate l'ordonne, ou plutôt il y consent; les Juifs applaudissent, tout se prépare : Jésus-Christ,

nouvel Isaac, est chargé du bois destiné pour son sacrifice; il sort de Jérusalem. Suivons-le, mes frères, suivons Jésus dans cette marche pénible, il ne nous sera pas difficile de trouver le chemin par lequel on le conduit au Calvaire : il l'a marqué de son sang, et partout où il passe il brille des traces sensibles de son amour; suivons-le comme les saintes femmes qui l'accompagnent, ou dans les mêmes sentiments que faisait éclater l'un de ses apôtres, peu de temps avant sa passion : *Allons*, disait-il, *afin de mourir avec lui* : « *Eamus et nos ut moriamur cum eo.* » (*Joan.*, XI, 16.) Mais que vois-je? A peine a-t-il fait quelques pas, qu'épuisé de forces et accablé par la violence des maux qu'il endure, il tombe sous le fardeau dont il est chargé. Il se relève pour retomber encore; il succombe, et semble par ses regards languissants demander un faible secours. Qui de nous, mes frères, qui de nous ne s'empressera pas à le soulager? Ah! que dis-je? qui de nous est assez sensible pour vouloir porter la plus légère partie de sa croix? Les chrétiens envient à Simon son glorieux ministère, et s'agit-il de le remplir, ils le refusent. Jésus-Christ, aidé par cet homme, arrive après bien des tourments au lieu de son supplice. On le dépouille pour la dernière fois, et l'on arrache ses vêtements collés sur ses plaies. Ainsi, tout meurtri de nouveau et tout en sang, on l'étend sur la terre, on le porte sur la croix, on en fait prendre la mesure à tous ses membres. Que fait Jésus-Christ dans cet instant? Ah! sans doute, mes frères, sans doute il offre pour nous à son Père ce corps que l'Esprit-Saint lui a formé, et qu'il n'a pris dans le sein d'une Vierge que pour l'immoler. C'est alors qu'il s'applique à lui-même ces paroles que je vous ai exposées, et qui, dans leur sens naturel, ne conviennent qu'à lui seul. O mon Père! vous n'avez plus voulu d'oblation ni d'hostie, mais vous m'avez formé un corps, et ce corps, je viens vous l'offrir pour le salut des hommes.

Mais entendez-vous, chrétiens, le Calvaire retentir du bruit des marteaux et des clous? Voilà les instruments dont on se sert pour attacher Jésus-Christ à la croix sur laquelle il est étendu. Marie, où êtes-vous dans ce cruel moment, et quelles plaies ces coups redoublés ne font-ils pas à votre cœur? Arrêtez, cruels! le sacrifice d'Isaac n'alla pas plus loin; cruels, arrêtez. Ah! c'en est fait, Jésus-Christ est élevé sur la croix. Monde, voilà votre Sauveur; pécheurs, si vos yeux ne sont pas fermés par les larmes, tournez ici vos regards : voilà votre Sauveur. Mes frères, en ai-je dit assez? voilà votre Sauveur. Voyez tout son corps suspendu par des clous, appuyé sur des plaies, et offert en spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes. Oubliez mon ministère, oubliez-moi, ce n'est plus moi qui parle, c'est Jésus-Christ, c'est lui qu'il faut écouter. Ses bras tendus et élevés vers le ciel vous disent que c'est là qu'il faut tendre, et que ce n'est que par la voie qu'il a prise que vous pouvez y arriver; comme ceux de Moïse, priant sur la montagne, ils semblent encore conjurer le Dieu des miséricordes, et le solliciter en votre faveur. Ses yeux presque éteints et mourants, ses regards fixes et immobiles, expriment et l'excès de son tourment et les soins qui l'agitent au milieu même de ses douleurs. Jésus, tout souffrant qu'il est, pense profondément à la grande affaire de votre salut, à laquelle vous pensez si peu; il s'attendrit sur vos véritables intérêts, il s'attendrit sur vous, mes frères; car, n'en doutez pas, il vous voit en lui-même, lorsqu'il meurt pour vous; il vous porte écrit dans ses mains, sur ses plaies : *In manibus meis descripsi te* (*Isa.*, XLIX, 16); il vous prépare un asile dans son côté que la lance va bientôt percer. Ses lèvres qui ont été abreuvées de fiel, pour réparer vos intempérances et vos sensualités, son front couronné d'épines, son visage meurtri et défiguré, tout vous apprend que le péché ne s'expie que par de grands travaux, et qu'il fallait tout l'amour d'un Dieu pour le contraindre à s'en rendre ainsi la victime. Ah! mes frères, bornons ici un langage si touchant : notre cœur, s'il est sensible, n'y suffirait pas.

Déjà, déjà la clarté du jour, qui s'est affaiblie par degré, cesse tout à coup; les cieux se couvrent d'un voile épais, la terre s'ébranle jusque dans ses fondements. J'entends Jésus qui remet son esprit entre les mains de son Père : *Tout est consommé* (*Joan.*, XIX, 30), dit-il; à ces mots il jette un cri : Jésus est mort. Le Saint des saints, l'auteur de la vie, Jésus, l'aimable Jésus n'est plus. Que toutes les créatures gémissent, que nos yeux fondent en larmes, que notre douleur ne s'exprime que par le silence, les soupirs et les pleurs; que toutes nos facultés soient suspendues et comme anéanties, que la nature entière soit en souffrance; Jésus est mort. Marie, mère tendre et affligée, saintes femmes, chastes épouses, disciple bien-aimé, ne le cherchez plus sur ce bois sacré; vous n'y trouverez que des membres froids et glacés, qu'un corps sans forme et sans vie; Jésus n'est plus. Tout est consommé, les figures ont disparu, les traditions sont accomplies, les sacrifices de l'ancienne loi sont abolis, l'iniquité est réparée; Dieu est satisfait, le ciel nous est ouvert, le Christ est mort. Tout est consommé dans l'ouvrage de notre rédemption, dans le chef-d'œuvre de son amour; de sa part tout est consommé; mais de la nôtre, chrétiens, ah! rien ne l'est encore. Je me trompe, mes frères, je me trompe : tout est consommé dans notre ingratitude. Jésus est mort dans la douleur, et nous vivons dans les plaisirs; il est mort, et le péché vit encore en nous; le péché qui l'a fait mourir, le péché qui renouvelle tous les opprobres de sa passion, le péché n'est pas encore expié dans nos membres. Vous savez maintenant combien il vous a

aimés. Jésus est mort, ah! mes frères, et vous avez tant de peine à mourir avec lui, à mourir au monde, à vos passions, à votre chair, à vous-mêmes. Jésus a été crucifié; vous reconnaissez qu'il est le Fils de Dieu, qu'il a été crucifié pour vous, et vous avez encore horreur de sa croix. O croix! croix de Jésus, croix adorable! recevez-moi dans vos bras. Voilà chrétiens, voilà où doivent dans cet instant se porter tous nos vœux. Elle nous est présentée cette croix comme l'unique instrument du salut; c'est à nous d'y monter quand Jésus en descend. O Jésus! ô Christ, le Fils du Dieu vivant, je vous invoque comme mon Sauveur et mon Dieu. Il ne me reste plus de force que pour vous demander celle de vous suivre, de persévérer dans la douleur et la haine du péché, de l'expier par les humiliations et de dignes fruits de pénitence, afin de régner avec vous dans l'éternité que je vous souhaite.

SERMON XIX.

Pour le jour de Pâques.

SUR LA RESURRECTION DE NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST.

Resurrexit propter justificationem nostram. (*Rom.*, IV, 25.)

Il est ressuscité pour notre justification

Eglise de mon Dieu, épouse du Rédempteur, essuyez vos larmes, et quittez vos ornements lugubres, préparez vos parfums, couronnez-vous de fleurs. Les humiliations, les douleurs de Jésus ont fait place à sa gloire; il est ressuscité : *Resurrexit.*

O vous! qui avez pris part à sa mort, célébrez son triomphe, il est le vôtre; c'est pour vous qu'il a vaincu l'enfer, qu'il a terrassé le démon, qu'il a établi le règne de la grâce; c'est pour vous que Jésus-Christ est ressuscité : *Resurrexit propter justificationem nostram.*

Que tout ce qui respire loue le Seigneur, que la nature sorte de sa frayeur et de sa surprise, que les cieux reprennent un nouvel éclat, que la terre tressaille d'allégresse, que les voûtes de nos temples, comme celle du firmament, retentissent des plus doux concerts. Mêlons et nos cœurs et nos voix, pour rendre à Dieu des actions de grâces sur les victoires de son Fils : *Lætentur cœli et exsultet terra.* (*Psal.* XCV, 11.)

Mais pourquoi, en cherchant à vous inspirer une joie si juste et si sainte, suis-je comme arrêté tout à coup par les idées tristes et affligeantes qui s'emparent de moi, plus prêt à répandre des larmes qu'à partager vos aimables transports? Je me trouble, je frémis, quand je pense, hélas! à l'aveuglement funeste de tant d'hommes, au sein même de la plus vive lumière. Jésus-Christ est outragé de nouveau dans ce monde impie, et c'est aujourd'hui surtout que l'incrédule, en niant sa résurrection, lui enlève toute sa gloire. C'est aujourd'hui surtout que le mauvais chrétien perd tout le fruit de son triomphe, en restant comme enseveli dans les ombres du péché. Oui, mes frères, les incrédules nous entendent : c'est dans ce jour qu'ils remplissent nos temples, et que, l'irréligion dans le cœur, le blasphème à la bouche, ils viennent nous écouter, disent-ils, pour se confirmer davantage dans leur incrédulité; je ne me flatte pas de les convaincre, ce n'est qu'en opérant vous-même sur leur volonté, ô mon Dieu! et en la rendant droite et pure, que vous triompherez de leur entendement; mais je prétends du moins affermir la foi dans les esprits chancelants, et la rendre agissante dans ceux qui, sans être dans un danger prochain de la perdre, sont au moins dans un péril éminent de n'en retirer aucun fruit.

Par rapport aux uns, j'établirai la certitude de la résurrection de Jésus-Christ, et ce sera le sujet de ma première partie; à l'égard des autres, je considérerai ce que cette résurrection doit produire, et ce sera le sujet de la seconde.

En un mot, Jésus-Christ est ressuscité : *Resurrexit.* Il est ressuscité pour notre justification : *Resurrexit propter justificationem nostram.* C'est la division que m'offre mon texte, et c'est aussi tout le plan de ce discours. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint, par l'intercession de Marie, en lui disant avec l'Eglise : *Regina cœli.*

PREMIÈRE PARTIE.

Rien de plus important que la résurrection de Jésus-Christ, parce qu'elle est comme le centre auquel viennent se réunir presque toutes les autres preuves du christianisme, et qu'étant démontrée, la religion chrétienne est nécessairement vraie; de là tous les efforts que les incrédules anciens et modernes ont faits pour saper ce fondement de notre foi; mais, vains efforts, semblables à ceux de la mer irritée, lorsqu'elle brise contre une pointe de rocher l'orgueil de ses flots.

Dans les choses de fait, ce qui en prouve la certitude, c'est l'évidence du témoignage. Or le témoignage des apôtres sur la résurrection de Jésus-Christ, parvenu jusqu'à nous dans toute son intégrité, est incontestable; ce témoignage est confirmé par ses suites, et prenez garde, mes frères, que l'ordre dans lequel je vous présente ces preuves, peut servir également bien à démontrer tous les autres faits qui ont rapport à la religion chrétienne, et qui pris ensemble forment une chaîne que l'incrédulité la plus opiniâtre ne viendra jamais à bout de rompre.

J'ai dit, en premier lieu, témoignage des apôtres sur la résurrection de Jésus-Christ, parvenu jusqu'à nous dans toute son intégrité; et d'abord je pourrais vous demander à vous, incrédules, sur quoi vous fondez-vous? Osez-vous contester l'authenticité des livres qui le renferment, et nous disputer des titres dont rien n'a pu troubler ni interrompre jusqu'ici la possession? Exposez vos difficultés, produisez vos preu-

ves, ou permettez-nous de croire que des titres qui ont toujours été d'une si grande conséquence pour le monde entier, n'ont pas commencé par des suppositions et des chimères.

Je pourrais ensuite appliquer aux auteurs sacrés, toutes les règles de discussions que vous employez avec tant de confiance dans les jugements que vous portez des auteurs profanes, et vous faire observer les différents rapports qu'ont nos livres à ceux dont ils portent les noms, aux temps où ils les ont écrits, aux lieux, aux personnes, aux usages, au gouvernement civil, à l'état de la religion, aux affaires publiques dont ils parlent; car vous n'ignorez pas sans doute qu'il est impossible, moralement parlant, qu'un imposteur ne se trouve en défaut sur quelques-unes de ces circonstances; mais il ne s'agit pas ici de faire un traité sur la religion, il ne s'agit pas d'entrer de nouveau dans des détails sur lesquels les chrétiens eux-mêmes ont porté cent fois le flambeau de la plus sévère critique.

Pour terminer plus sûrement et en peu de mots toute contestation, j'en appelle à cette chaîne de témoins qui, d'âge en âge depuis la naissance du christianisme, déposent en faveur des livres du Nouveau Testament, les attribuent aux apôtres et à leurs disciples, et souvent même emploient dans leurs écrits les faits et les maximes les plus essentielles de ces livres, dont ils empruntent jusqu'aux expressions; j'en appelle à l'intérêt qu'avaient les premiers chrétiens de ne pas recevoir sur de simples présomptions ce qui devait servir de fondement à leur foi, ce qui devait être la règle de leur conduite, et ce qui les obligeait à sacrifier leurs intérêts les plus chers, et à voler au martyre; j'en appelle surtout aux plus grands ennemis de la religion, juifs, païens, hérétiques; vous qui, dans les premiers siècles, avez attaqué par toutes sortes de moyens les vérités contenus dans nos livres, ranimez vos cendres, parlez, ou que du moins ce qui nous reste de vos écrits parle pour vous, et nous dise si jamais vous avez osé révoquer en doute que la plus grande et la principale partie de ces livres, fût des auteurs auxquels nous les attribuons; j'en appelle encore à vous-mêmes, si vous avez examiné toutes les preuves de leur authenticité; à vous, qui affectez de répandre des nuages sur les vérités les plus claires, et je vous demande s'il y a aucun livre dans le monde entier qui ait autant excité l'attention de tous les hommes, l'intérêt des partis les plus opposés, les recherches profondes des savants de tous les siècles, que nos livres sacrés, sans qu'on ait pu en affaiblir l'autorité.

Dites-nous, en effet, dans quel temps ces livres auraient été supposés; levez, j'y consens, toutes les contradictions que cette supposition renferme : fixez une époque où elle ait été possible; ce ne sera pas sans doute pendant la vie des apôtres; aurait-on reçu des livres que les apôtres eux-mêmes eussent démentis? ce ne sera pas aussitôt après leur mort : comment faire passer alors de fausses pièces sous leur nom? Comment faire recevoir tant de fausses épîtres à tant d'Eglises à qui elles n'eussent pas été adressées du vivant des apôtres? Comment les faire adopter sans opposition dans un temps où il y avait encore un si grand nombre de leurs disciples, et des personnes qui avaient conversé avec eux ! Sera-ce donc vers le IIᵉ siècle? Mais nous voyons dès lors ces livres cités par les auteurs contemporains, révérés comme sacrés, traduits dans plusieurs langues, reçus unanimement, du moins quant aux parties les plus essentielles du Nouveau Testament, dans toutes les Eglises, qui en conservaient, au rapport de Tertullien, les exemplaires, tandis qu'elles rejetaient avec soin toutes les nouvelles productions, en leur opposant leur seul caractère de nouveauté.

Et ne dites pas que ces livres ont pu être altérés par la suite; les mêmes preuves qui nous démontrent qu'ils n'ont pas été supposés, nous assurent aussi de leur intégrité. Sous les yeux de tant d'hommes dont les intérêts si différents, des écrits si publics, si chers à tous les chrétiens, si discutés par les hérétiques, les juifs et les païens, pouvaient-ils souffrir la moindre altération sans qu'il s'élevât de toutes les extrémités du monde mille voix pour réclamer, et sans qu'on prît soin de les confronter avec les exemplaires authentiques? Marcion prétend, disait Tertullien, que l'Evangile dont je me sers est corrompu, qui sera notre juge? ce seront les anciennes Eglises, qui ont reçu les Evangiles de la main des apôtres; allons les consulter; et celui dont l'Evangile se trouvera conforme à ces exemplaires, ne sera point trompé, puisque la vérité doit être plus ancienne que le mensonge.

Mais, s'il vous reste encore quelques doutes, je vous offre un dernier moyen de conviction; confrontez, comparez les diverses leçons, je dis même de tous les siècles, comme l'ont fait dans le siècle dernier les critiques chrétiens, et voyez s'il en résulte au préjudice de nos livres une seule remarque essentielle dans tout ce qui a rapport à l'histoire, à la doctrine et aux mœurs.

Ah ! mes frères, il est donc vrai, aux preuves positives que nous apportons de l'authenticité des livres du Nouveau Testament, on ne peut opposer, on n'oppose tous les jours que des doutes que les passions élèvent et fomentent, mais que la raison désavoue. Laissons l'incrédule s'aveugler lui-même, puisque telle est, ô mon Dieu ! la rigueur de vos jugements sur lui, que tout ce qu'il y a de plus propre à le persuader ne lui sert plus, dès qu'il se livre à ses penchants déréglés, que de prétextes pour les suivre; et après nous être convaincus que le témoignage des apôtres sur le fait de la résurrection, est parvenu jusqu'à nous dans tout son contenu, dans leurs écrits et dans ceux de leurs premiers disciples, son inté-

grité, considérée en elle-même, prouve que ce témoignage est incontestable.

Si les apôtres ne se sont pas trompés, s'ils n'ont ni voulu ni pu nous tromper, leur témoignage sur la résurrection de Jésus-Christ est certain.

Or, que les apôtres ne se soient pas trompés, c'est ce qui est évident par la nature même de leur déposition; nous avons vu, disent-ils, Jésus-Christ ressuscité, non pas un seul d'entre nous, mais tous les apôtres, et avec eux cinq cents disciples, dont la plupart, dit saint Paul (I *Cor.*, XV, 6,) vivent encore; nous l'avons vu, non pas rapidement et en passant, mais il s'arrêtait au milieu de nous, et se laissait toucher par ceux qui avaient été les plus obstinés à ne pas croire sa résurrection; nous l'avons vu, non pas une fois, mais pendant quarante jours qu'il a consacrés à nous instruire et à nous parler du royaume de Dieu.

Hé quoi donc! ils auront cru tous ensemble voir Jésus-Christ au milieu d'eux, le voir souvent, le voir longtemps, et ils n'auront rien vu? Ils auront cru toucher ses plaies, porter la main à son côté, et ils n'auront touché qu'un fantôme? Ils auront cru l'entendre révéler à ses disciples des vérités qui devraient en faire des hommes nouveaux, et ils n'auront rien appris, rien entendu?

Ah! c'est trop s'arrêter sur une hypothèse si peu vraisemblable, sur des contradictions si manifestes.

Est-il donc nécessaire pour votre gloire, ô mon Dieu! de répondre à des suppositions si téméraires, si absurdes en elles-mêmes; et les exposer, n'est-ce pas les détruire?

Mais changeons de langage; car il faut suivre l'incrédule dans toutes ses variations et ses détours, ou le forcer enfin de s'accorder avec lui-même. Les apôtres ne sont plus des hommes faibles, grossiers et stupides, qui ont pris constamment et tous ensemble des songes pour des réalités; ce sont des hommes adroits, dissimulés, actifs, remplis des plus grands désirs, prompts à former les plus grands projets, hardis pour les entreprendre, et d'un génie tout propre à les conduire heureusement à leur fin; des hommes, en un mot, qui ne se sont pas trompés, mais qui ont voulu nous tromper et en imposer à l'univers. Hé quoi! sont-ce donc bien les apôtres que j'ai voulu peindre? Y a-t-il dans ce caractère un seul trait qui leur ressemble? Jugeons, mes frères, jugeons de leurs vues, de leurs lumières, de leur facilité à inventer et à exécuter une pareille entreprise, par l'éducation qu'ils avaient reçue, et par l'état vil et abject où ils vivaient presque tous avant leur apostolat; jugeons-en par l'aveu de leurs propres ennemis qui ne les ont peints que sous des traits tout opposés; jugeons encore de leurs sentiments, s'il le faut, je ne dis pas seulement par leurs écrits, tout nombreux qu'ils sont, mais par tout ce que nous connaissons d'ailleurs de leurs mœurs, de leur conduite, de leur vie humble, pauvre, laborieuse, mortifiée, et telle en un mot, que leurs plus cruels adversaires, telle que vous-mêmes, vous incrédules, vous êtes forcés de la respecter.

Au reste, sans entrer dans toutes les preuves que nous avons de leur droiture, faites attention, je vous prie, que plus vous leur supposerez de souplesse, d'invention, de force, d'activité dans l'esprit, plus aussi vous devez leur supposer de lumières et de prévoyance sur leurs véritables intérêts. Il faut un motif pour agir, et un motif proportionné à la grandeur, à la difficulté des choses qu'on entreprend. Or, quel motif les portait à vouloir nous tromper? Les humiliations, les souffrances, la croix de Jésus-Christ avaient-elles donc par elles-mêmes tant d'attraits pour eux? car enfin pouvaient-ils attendre autre chose de toutes les passions, de tous les intérêts, de tous les hommes conjurés à la fois contre leur Maître et contre ceux qui oseraient encore après sa mort en paraître les disciples? Disons-le même, quand ils eussent pu se flatter de réussir, la doctrine de renoncement et d'abnégation entière qu'ils prêchaient ne leur imposait-elle pas pour toujours aux yeux des hommes la dure nécessité de vivre comme ils ont vécu, c'est-à-dire dans la privation de tous les avantages temporelles qui eussent pu être le fruit de leur imposture? Ainsi, point de ressources ni du côté de Dieu, dont ils ne devaient attendre que les châtiments les plus terribles, ni du côté des hommes, dont ils ne pouvaient se promettre que des persécutions et des supplices, ni du côté des maximes qu'ils établissaient, puisqu'elles leur devenaient absolument contraires dans le cas du succès, bien loin de leur être favorables. C'est sans doute ce qui faisait dire à saint Paul : Si la résurrection de Jésus-Christ n'est pas vraie, si nous ne l'avons pas vu ressuscité comme nous vous le certifions : *Si autem Christus non resurrexit*, non-seulement notre prédication est vaine, et nous vous séduisons, nous vous trompons, nous vous entraînons avec nous dans les plus funestes égarements : *Inanis est ergo prædicatio nostra;* non-seulement c'est une folie à vous de nous écouter, de recevoir nos instructions et nos dogmes, de suivre les lois austères et pénibles que nous vous imposons, puisque votre foi n'est appuyée sur aucun fondement réel : *Vana est fides vestra;* mais encore, n'ayant d'espérances que pour cette vie, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes : *Si in hac vita tantum in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus.* (I *Cor.*, XV, 14, 19.)

Non, mes frères, non, nul autre motif n'a pu les animer, que celui de rendre gloire au Fils de Dieu, reconnu pour tel, et de procurer le salut de vos âmes par la foi en Jésus-Christ. C'est ce motif, vous le

savez, ô mon Dieu! qui nous presse, qui nous anime encore tous les jours.

Et non-seulement, mes frères, nous nous proposons pour fin votre bonheur éternel; mais nous envisageons vos avantages pour cette vie même.

Comparez la religion sainte que je vous annonce, avec les vains systèmes et les principes funestes que répand parmi vous l'incrédule, et jugez vous-mêmes qui des deux rend un service plus réel à la société, à l'humanité, et s'intéresse le plus sincèrement à votre bonheur; considérez qui d'eux ou de nous s'applique davantage à former en vous des sujets soumis, des amis et des époux fidèles, des bons citoyens, de bons parents, de bons maîtres, des hommes enfin dignes du respect, de l'estime et de l'amour de leurs semblables.

C'est cependant la doctrine des apôtres que nous vous prêchons; cette doctrine, ils la scellaient de leur sang, ainsi que le témoignage qu'ils rendaient à Jésus-Christ ressuscité; et par leur courage à souffrir, par ce refus qu'ils faisaient de se taire, ils nous donnaient l'exemple à nous, ministres du Seigneur, qui, quelquefois par nos vains ménagements, les imitons si peu.

Les apôtres n'ont pas voulu nous tromper sur la résurrection du Sauveur : je viens de vous en convaincre en examinant leur caractère, leur intérêt, leur doctrine; j'ajoute que quand même ils l'eussent voulu, jamais ils n'auraient pu y réussir.

Le fait qu'ils ont publié était intéressant, eu égard à ses suites, puisque toutes les puissances qui avaient concouru à la mort de Jésus-Christ, trouvaient dans sa résurrection une nouvelle opposition à leurs desseins, ainsi qu'à leur jugement et à leur condamnation, et qu'elle suffisait pour couvrir d'un opprobre éternel la Synagogue et les Juifs, en leur reprochant dans toute l'étendue des siècles, d'avoir mis à mort leur Messie. Il était intéressant surtout par les prophéties que Jésus-Christ s'était appliquées à lui-même, et l'assurance positive qu'il avait donnée tant de fois de sa résurrection. De là toutes les précautions qu'on a prises pour empêcher que ses apôtres ne pussent enlever son corps; de là ces gardes posés à son sépulcre; de là son tombeau fermé d'une large pierre, et scellé du sceau des princes des prêtres et des magistrats : ce fait a dès lors été revêtu de circonstances publiques, et sur lesquelles on eût pu aisément convaincre les apôtres d'imposture, si, dans les écrits qu'ils nous ont laissés, ils eussent voulu tromper.

Ce fait en un mot, pris dans toutes ses circonstances, ne peut être expliqué que par la vérité même de la résurrection. Quoi! des gardes qu'on a posés avec soin s'abandonneront tous, comme de concert, au sommeil! et le sommeil sera assez durable et assez profond pour qu'on rompe le sceau attaché à la pierre qui couvrait le tombeau, qu'on renverse cette vaste pierre, et qu'on enlève le corps de Jésus-Christ, sans être ni vu ni entendu! Quoi! la Synagogue, bien loin de faire punir des gardes qui s'endorment lorsqu'ils doivent veiller, usera envers eux de ménagements, et n'osera pas même les confronter avec les apôtres, tandis qu'une preuve tant soit peu solide eût détruit le christianisme naissant!

Quoi! le fait de la résurrection, quoique supposé, sera lié étroitement à tout le plan de la religion chrétienne, à toute l'économie de l'Ancien et du Nouveau Testament, et ce qui serait l'ouvrage du mensonge, sera si bien soutenu dans toutes ses parties! Ah! disons-le sans crainte, on ne peut nier la résurrection de Jésus-Christ sans tomber dans mille absurdités dont on aurait honte sur toute autre matière que sur la religion, et sans être décidé, ainsi que nos prétendus esprits-forts, à regarder tout comme possible, excepté ce que l'Evangile nous donne pour vrai. Est-ce donc là, ô mon Dieu! écouter la voix de la raison, et se laisser guider par sa lumière? Est-ce aimer votre vérité sainte, la chercher dans la droiture de son cœur, et mériter de la connaître? Pour nous, mes frères, voulons-nous une nouvelle preuve que les apôtres ont pu nous tromper, combinons et leur nombre et les épreuves par lesquelles ils ont passé, et qu'on me dise comment ce secret eût pu demeurer impénétrable parmi un si grand nombre de témoins tels que sont tous les apôtres, les femmes qui ont répandu les premiers bruits de la résurrection du Sauveur, les cinq cents disciples que saint Paul ne craint pas de citer comme ayant vu Jésus-Christ ressuscité; qu'on me dise encore ce qui pouvait unir si constamment des hommes liés seulement par l'imposture, et comment le complot n'eût pas été découvert au milieu de tant de caractères différents, toujours prêts à se diviser entre eux par l'effet des intérêts opposés qui changent selon les temps, des passions diverses, d'un mécontentement, d'une jalousie, d'un désir de primer sur tous les autres; qu'on me dise enfin comment ni les promesses, ni les menaces, ni les reproches de leur conscience, ni les sentiments de compassion pour ceux qui devenaient les malheureuses victimes de la loi qu'ils leur annonçaient, ni les fatigues et les peines continuelles, ni la crainte des tourments, ni l'horreur de la mort, n'ont jamais pu modérer leur ardeur, ralentir leur course, leur arracher l'aveu de leur égarement ou varier leur déposition; on souffre, on meurt pour un sentiment que l'on croit vrai, et en genre d'opinion l'erreur a ses martyrs comme la vérité; mais est-il dans la nature de courir de contrée en contrée aux peines, aux tourments, à la mort, et de les soutenir avec une fermeté toujours égale, pour attester quoi? un fait que l'on se dit être faux.

Il est donc vrai que non-seulement les apôtres ne se sont pas trompés, que non-seulement ils n'ont pas voulu nous tromper, mais même que, de quelque côté que

l'on envisage les choses, ils n'auraient pas pu le faire s'ils avaient osé l'entreprendre; donc, encore une fois, leur témoignage, considéré en lui-même, est incontestable.

J'ai dit, en dernier lieu, témoignage des apôtres sur la résurrection, témoignage confirmé par ses suites. A la prédication de saint Pierre et des autres disciples, s'opèrent dès le premier instant les conversions les plus nombreuses et les plus éclatantes; des millions d'hommes cèdent aux preuves qu'on leur donne de la résurrection de Jésus-Christ; les apôtres font eux-mêmes, pour la confirmer, des miracles sensibles et publics au nom de Jésus ressuscité : miracles bien différents de ces prestiges, de ces œuvres de ténèbres par lesquelles s'accréditent dans les esprits faibles les superstitions, les schismes et les erreurs. Mille obstacles s'opposent à l'établissement du christianisme; obstacles pris des vérités mêmes qu'il fallait prêcher, vérités difficiles à croire, plus difficiles encore à pratiquer; obstacles de la part du peuple juif, dans ses superstitions et ses préjugés sur la grandeur temporelle du Messie; obstacles du côté des païens, dans leur religion, leurs lois, leur politique, puisque le culte des faux dieux, les auspices, les augures, les sacrifices étaient liés étroitement à l'administration des affaires civiles; obstacles dans la vanité des empereurs, à qui l'on consacrait de leur vivant même des autels, dont on adorait les images, et par le nom desquels on jurait avec serment dans les fêtes publiques, dont l'orgueil et les vains systèmes ne pouvaient s'accorder avec la foi humble et soumise qu'exige la religion chrétienne; obstacles dans la corruption du monde entier, dont le christianisme combattait tous les penchants et tous les vices; obstacles de la part des apôtres eux-mêmes, qui se trouvaient dénués des talents extérieurs et de tout secours humains; et, malgré tant de difficultés insurmontables pour tout autre que pour un Dieu, Jésus, à la droite de son Père, se fait reconnaître par tout l'univers pour le Fils du Très-Haut; il fait plus encore, par la situation actuelle des Juifs, qui voulaient anéantir l'éclat de son triomphe, leur dispersion en tous lieux, leur existence continuée sans mélange parmi tous les peuples, prodige toujours subsistant et qu'aucune cause naturelle ne peut expliquer; par la stabilité de son Eglise, toujours victorieuse de tant d'ennemis qui n'ont cessé de la combattre, il accomplit jusque sous nos yeux les prédictions, les menaces, les promesses qu'il a faites pendant sa vie, et nous fournit ainsi, depuis dix-huit siècles, des preuves continuelles et permanentes de la vérité du témoignage des apôtres sur sa résurrection.

Me trompé-je, mes frères! tout ne concourt-il pas aujourd'hui plus que jamais à en garantir la certitude? et l'exposition que je viens de vous faire, exposition simple et dégagée de tous ornements presque toujours étrangers en matière de preuve, peut elle vous laisser quelque doute? Que manque-t-il en effet à ces preuves? J'ose le dire, l'équité, la bonne foi, la probité de l'incrédule; avec un esprit droit, avec un cœur chaste et vraiment pur, on est aisément chrétien. Si cependant, après des démonstrations aussi convaincantes, nos prétendus esprits-forts se laissent encore accabler par des difficultés frivoles, telles que sont, je ne dis pas ces différences si légères qui se rencontrent entre les évangélistes, dont un relève une circonstance que l'autre omet, puisqu'il serait aisé de faire voir que cette différence tourne plutôt à leur avantage qu'elle ne prouve contre eux, mais je dis telles que sont les contradictions que les incrédules croient remarquer dans nos Evangiles : alors qu'ils nous fassent la grâce du moins de jeter les yeux sur les observations que des hommes studieux, profonds et zélés pour la vérité, ont faites sur un objet si important, et ils reconnaîtront sans peine combien ces contradictions ne sont qu'apparentes, et combien sont réelles la futilité de leurs objections et la vanité de leurs raisonnements.

Et que m'importe au reste qu'ils se rendent ou se refusent à la lumière, leurs suffrages sont-ils donc nécessaires à la foi que nous professons? Mais, que dis-je, ô mon Dieu! que m'importe? Ah! Seigneur, vous voyez le fond de mon cœur, l'intérêt que je prends à votre gloire, le tendre intérêt que je prends à leur salut! hé! plût au ciel que dans toute ma vie je puisse en toucher un seul, et offrir à Jésus l'hommage d'un esprit et d'un cœur converti et rappelé à son aimable loi.

Ai-je donc pu oublier, ô mon Dieu! les égarements de la jeunesse, les illusions et les dangers d'un âge encore tendre, l'aveuglement terrible des passions? Ai-je pu oublier déjà combien il est difficile au milieu d'un monde corrompu, de conserver dans toute sa pureté la foi que vous nous avez donnée? Pardonnez, Seigneur, ces écarts funestes à ceux qui reviennent sincèrement à vous; et dans ce jour, qui est le jour de votre triomphe, ô Jésus! recevez en leur nom, au mien et au nom de tous les fidèles qui m'entendent, la réparation solennelle que nous vous devons pour tous les outrages que l'impie fait à votre gloire dans ce siècle malheureux. Oui, mes frères, c'est votre Sauveur et votre Jésus que l'on blasphème tous les jours, peut-être au milieu de vous et sous vos yeux; ah! si vous ne pouvez fermer la bouche à l'incrédule, du moins ayez ses discours en horreur; craignez, comme le venin du serpent caché sous les fleurs, ses écrits dangereux; et pour rendre à Jésus-Christ l'honneur qu'on lui enlève, disons-lui, avec la foi la plus vive : Oui, Jésus, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, mon Sauveur et mon Dieu. Je le crois, parce que vous êtes véritablement ressuscité : *Resurrexit;* mais quels effets cette résurrection doit-elle produire sur nous, puisque Jésus-Christ est ressus-

cité pour notre justification? *Propter justificationem nostram.* C'est ce qu'il me reste à vous apprendre dans ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

De tous les mystères de l'Homme-Dieu, je n'en vois point qui, selon la pensée de saint Paul, doivent contribuer davantage à nous rendre justes que celui de la résurrection, parce qu'il n'en est pas qui puisse nous porter plus efficacement à ressusciter à la vie de la grâce, et qui puissent mieux nous apprendre comment nous y devons ressusciter.

N'est-ce pas là, en effet, ce que doit particulièrement opérer à notre égard le mystère que nous vous annonçons, puisqu'il nous offre tout à la fois et de puissants motifs et un parfait modèle de résurrection?

Je dis de puissants motifs, en ce qu'il confirme notre foi, qu'il soutient nos espérances, et qu'il anime notre amour pour Jésus-Christ. Oui, mes frères, la résurrection du Sauveur en appuyant notre foi doit nécessairement déterminer notre volonté. Jésus-Christ est ressuscité, donc il est le Messie, le Fils du Très-Haut, notre souverain législateur; donc sa parole, ses menaces sont infaillibles. Sa doctrine est toute céleste, sa loi est divine; mais si sa loi est divine, il est donc essentiel pour moi de la suivre; si ses menaces sont certaines, que n'ai-je donc pas à craindre en n'observant pas ses préceptes? Voilà, mes frères, les conséquences qui suivent de la résurrection de Jésus-Christ.

Et prenez garde, je vous prie, ce sont ces conséquences nécessaires qu'aperçoit l'incrédule, et qui lui font prendre le parti de combattre l'évidence même plutôt que d'avouer la résurrection de notre divin Maître. Il conçoit aisément qu'il ne peut croire cet article de notre foi sans changer de conduite ou sans se condamner lui-même; aveugle cependant, qui ne fait pas réflexion que soit qu'il avoue, soit qu'il n'avoue pas, et qu'il cherche à se faire illusion, le fait n'en est pas moins certain, la vérité n'en est pas moins ce qu'elle est de sa nature, et les suites qu'elle entraîne après elle n'en seront pas moins funestes pour lui s'il ne fait pas de cette vérité l'usage qu'il en doit faire.

Mais c'est à vous que je parle, chrétiens; Jésus-Christ est ressuscité, vous le croyez, et vous vivez comme si vous ne le croyiez pas... Quelle juste inquiétude ne devez-vous donc pas vous former sur votre conduite? Quelles résolutions ne devez-vous pas prendre pour l'avenir? Ce Jésus, qui est assis maintenant à la droite du Très-Haut, viendra un jour dans toute la gloire de sa résurrection vous juger sur le rapport qui se sera trouvé entre votre foi et vos mœurs, entre sa loi et nos actions; et quel rapport, grand Dieu, à qui rien n'est caché! Vous croyez, mes frères, une résurrection des morts, terrible pour les pécheurs, une éternité de peines, un feu dévorant allumé par la colère d'un Dieu; vous le croyez, et vous ne prenez aucun soin pour vous y dérober; nous croyons une loi sainte tout opposée aux désirs corrompus de la chair et aux maximes du siècle, une loi qui exige de vous des vertus dont Jésus-Christ lui-même vous a donné l'exemple, et vous ne faites rien pour vous y conformer; vous croyez un Jésus pauvre, humble, souffrant, crucifié; vous le croyez, et vous êtes toujours attachés aux biens, aux distinctions, aux honneurs, aux plaisirs, aux fausses joies du monde et à tout ce qui peut flatter vos sens. Vous êtes toujours prêts à sacrifier les douces impressions de la grâce et votre salut à vos penchants déréglés.

Ah! mes frères, non, vous ne croyez pas, ou si vous croyez, c'est d'une foi faible, languissante, et toute semblable à celle des disciples avant qu'ils eussent vu leur divin Maître ressuscité; mais votre résurrection, mon Jésus, rend à notre foi toute sa force, et va produire sur nous le même effet qu'elle a produit sur eux. C'en est fait, nous ne dirons plus comme autrefois: Je voudrais me convertir, je commencerai quelque jour une vie nouvelle; mais nous dirons: Je commence: *Dixi: Nunc cœpi* (*Psal.* LXXVI, 11.) Oui, dans cet heureux jour, je cède à votre grâce; assuré de votre résurrection, je craindrais de différer la mienne d'un seul moment. Vos menaces m'effraient, vos promesses et l'espérance que votre résurrection me donne deviennent pour moi un nouveau motif de sortir des ombres de la mort et du péché.

Pourquoi, demande saint Augustin, pourquoi le Fils de Dieu nous a-t-il manifesté avec tant de soin sa résurrection? Ah! ce n'est pas seulement pour nous déterminer à croire en lui, c'est encore, reprend le même saint docteur, pour nous découvrir dans sa personne la vaste étendue de nos espérances. Ce qu'est mon Sauveur dans tout l'éclat de son triomphe, je le serai moi-même un jour, si je lui deviens fidèle. Je serai environné de sa gloire, je participerai à son bonheur, sa félicité sera la mienne, je puiserai dans l'union intime avec lui, dans la connaissance et l'amour de ses adorables perfections, des joies pures, des plaisirs sans bornes, des délices inaltérables, mon corps entrera en partage d'un prix qui m'est réservé. Le corps de Jésus-Christ dans le ciel m'est un gage que le mien y sera reçu. Celui qui est mon chef et qui a voulu que je fusse l'un de ses membres, rassemblera toutes les parties de moi-même, quelque dispersées qu'elles puissent être; il démêlera, par le seul acte de sa volonté à qui tout est facile, ce que la vicissitude des choses aura confondu, pour en former de nouveau le corps qu'il m'a donné. Il le fera jouir alors de toutes les prérogatives dont il jouit lui-même; il le délivrera du poids qui l'accable; il lui ôtera ses infirmités, sa misère et ses besoins; il tarira la source de

ses larmes; il le rendra incorruptible, impassible, immortel.

Voilà ce que sa résurrection me donne droit d'attendre, car Jésus-Christ, dit saint Paul, nous offre en lui comme les prémices de ce que nous devons être par lui : *Primitiæ dormientium.* (I *Cor.*, XV, 20.)

Chrétiens, c'est là ce qui formait l'espérance de Job si longtemps avant le christianisme. *Je sais*, disait-il, *que mon Rédempteur est vivant:* « *Scio enim quod Redemptor meus vivit.* » Je sais donc que je ressusciterai un jour, que je serai revêtu de ma propre chair; je verrai mon Sauveur; tel est le doux espoir que je conserve dans mon cœur: *Et rursum circumdabor pelle mea, et in carne mea videbo Deum meum.* (*Job* XIX, 25, 26.)

Mais si votre espérance est la même, chrétiens, que faites-vous? Quoi! vous pouvez aspirer à une vie infiniment plus heureuse que ne l'est celle-ci, quoi! vous pouvez prétendre à des biens réels, à des biens solides et permanents, et vous vous passionnez pour des biens apparents toujours incapables de vous satisfaire, pour des biens trompeurs qui vous échappent, pour de faux biens qui vous avilissent et vous font perdre le seul bien véritable. Ah! il n'en sera pas ainsi désormais, ô mon Dieu! Pénétré des mêmes sentiments que Job, nous ne voulons envisager comme lui que le parfait bonheur auquel nous sommes appelés. Ce sera là notre unique objet, notre unique désir, notre plus douce espérance: *Reposita est hæc spes mea in sinu meo.* (*Ibid.*, 27.) Vains obstacles que je m'étais formés jusqu'ici, et qui différiez de jour en jour mon retour vers Dieu; vains fantômes qui épouvantiez ma faiblesse, disparaissez. Il est vrai que le monde cherchera encore à me retenir par ses charmes, ou à m'en imposer par ses discours; il est vrai que j'aurai bien des combats à soutenir, bien des passions à vaincre, bien des habitudes à rompre, bien des penchants à déraciner; mais je sais, comme Job, que mon Rédempteur est vivant, qu'il m'offre sa grâce, et que les efforts que je serai obligé de faire n'ont aucune proportion avec la récompense qu'il me destine; je l'attends comme l'effet de sa résurrection et le fruit de mon changement, et c'est cette glorieuse attente qui me rendra victorieux du monde et de moi-même.

A ces motifs de conversion, la résurrection de Jésus-Christ en ajoute un plus pressant encore pour un cœur tendre, généreux et sensible; c'est l'amour que ce mystère doit nous inspirer envers lui. Il ressuscite pour son triomphe, il est vrai; mais en prenant possession de sa gloire, il vous y appelle, mes frères, et ressuscite pour vous.

Par sa résurrection il consomme l'ouvrage de votre salut, qu'il a commencé par ses souffrances; il vous applique les grâces qu'il nous a méritées par sa mort, il vous consacre à Dieu après vous avoir soustraits à l'empire du démon.

Il ressuscite, dit saint Augustin, dans cette même chair qu'il a prise de vous, et dans cette chair il conserve encore les signes manifestes de sa charité envers les hommes, les marques des blessures qu'il a reçues en mourant; il les conserve, dit le même saint docteur, pour nous apprendre qu'il se souvient toujours de nous, et que selon les paroles de son prophète, il nous porte comme écrits dans ses mains, en traits ineffaçables. (*Isa.*, XLIX, 16.) Il les conserve pour les présenter de nouveau à son Père, et pour apaiser sa justice, en les faisant parler en votre faveur. Son Père les voit ces plaies sacrées, et sa juste colère fait place à sa clémence. Il les conserve enfin pour vous engager à l'aimer, à ne point perdre de vue ce qu'il a souffert pour vous, et à mériter ainsi le bonheur de le posséder.

Seriez-vous donc indifférents à toutes les preuves de son amour extrême, et consentiriez-vous à être pour toujours séparés de lui?

Que ne puis-je, mes frères, pour enflammer davantage votre cœur, ouvrir les cieux à vos regards, et vous y faire contempler le corps adorable de Jésus-Christ ressuscité, des mêmes yeux dont le vit autrefois le premier de ses martyrs. Quel spectacle ravissant! Vous verriez son humanité revêtue de toute la splendeur que répand sur elle la Divinité qui lui est si étroitement unie. O corps glorifié de mon Jésus! vous êtes l'astre qui éclaire le céleste séjour, vous êtes la lumière dont brillent les corps de vos élus.

C'est dans cet état que Jésus fait leur gloire et leur bonheur; c'est dans cet état de magnificence, de grandeur et de beauté que l'Homme-Dieu, assis sur le trône de l'Eternel, reçoit les adorations des anges. Une multitude innombrable de saints, dit l'apôtre bien-aimé, jettent leurs couronnes à ses pieds, et célèbrent ses louanges Les uns font retentir le ciel de ce beau cantique: *Gloire et honneur à l'Agneau qui s'est immolé pour le salut du monde* (*Apoc.*, V, 13); les autres lui présentent des coupes d'or pleines des parfums qui sont les prières des saints; tous en le voyant, sont heureux.

Pourrai-je bien encore refuser de partager leur amour? Mon cœur pourrait-il demeurer insensible? Non, il entre déjà dans leurs ravissements et leurs transports.

Celui que j'aime est au ciel, mes pensées et mes désirs ne ramperont plus sur la terre; j'étais mort par le péché, je revis pour Jésus, pour celui qui est ressuscité pour moi.

Sont-ce là, mon cher auditeur, les dispositions de votre âme dans ces jours de résurrection où Jésus nous fait entendre sa voix? Lorsque je vous presse de vous donner à Jésus-Christ, lorsque je vous invite à l'aimer, c'est lui qui m'inspire. Eh bien! sa charité constante vous touche-t-elle autant qu'elle doit le faire? Pourriez-vous dire, comme les disciples d'Emmaüs: Notre

cœur est tout brûlant de zèle? *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis?* (*Luc.*, XXIV, 32.) Est-ce là ce que vous répondez en secret à la grâce qui vous sollicite, et vous rendez-vous ce témoignage, que votre cœur est tout ardent et tout enflammé? *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis?*

Pour ne pas vous y tromper, mes frères, considérez dans la résurrection de Jésus-Christ le modèle sur lequel vous devez ressusciter. La résurrection du Sauveur est une résurrection vraie, manifeste et permanente.

Et voilà, chrétiens, ce que doit être la vôtre, une résurrection vraie, en sorte qu'on puisse dire : voyez le tombeau où il était comme enseveli; il en est sorti, il n'est plus ici : *Surrexit, non est hic* (*Matth.*, XXVIII, 6); en sorte qu'on puisse dire encore que vous avez rompu tous les liens de mort, qui vous retiennent dans le péché pour mener une vie nouvelle et toute céleste, bien différente de ces vies tièdes, languissantes et toutes mondaines, suite ordinaire de ces résurrections chimériques, qui, par quelques signes équivoques de religion, en imposent et vous font paraître vivants aux yeux du monde, mais qui n'empêchent pas que vous ne soyez morts devant Dieu.

Voyez donc, pécheurs, qui que vous soyez, si par vos dispositions, la sincérité de vos résolutions, vous avez lieu de penser que désormais on dira de vous, ou que déjà même on a pu dire avec vérité : celui que vous cherchez pour partager encore vos folles joies et vos coupables plaisirs, n'est plus parmi les sociétés dangereuses où vous croyez le rencontrer; il n'est plus dans ces lieux de désordre où tant de fois il a fait mourir la grâce dans son cœur et dégradé la raison; vous le trouverez au pied des autels, où, les yeux baignés de larmes, il ne se rappelle qu'avec amertume les outrages qu'il a faits à son Dieu; vous le trouverez encore dans la compagnie des justes; c'est là qu'il puise, dans leurs conseils et leur exemple, de nouvelles lumières et de nouvelles forces pour dompter ses passions; vous le trouverez enfin tellement occupé des devoirs de son état et des soins qu'exige son salut, qu'il passe successivement des uns aux autres, ou pour mieux dire, qu'il n'en forme qu'une seule et même affaire qui ne laisse aucune interruption dans ses mérites et aucun vide dans ses moments. Ne le cherchez donc plus ici, il n'y est pas; il est ressuscité : *Non est hic, surrexit.*

Voyez, femmes mondaines, si l'on pourra dire de vous : Celle que vous cherchez n'est plus devant ces glaces fragiles à la faveur desquelles sa vanité préparait avec art ces appas trompeurs qui devaient faire naître tant de flammes impures, tant de regards, de pensées, de désirs criminels qu'elle partageait à son tour et que maintenant elle expie par ses pleurs; elle n'est plus dans ces assemblées, dans ces cercles où elle faisait assaut de luxe, de pompe et de parure; où elle se faisait un mérite de donner le ton par son langage, ses manières et ses modes; où elle inspirait des passions, et quelquefois feignait d'en prendre pour mieux séduire; où elle volait du jeu aux entretiens frivoles, et ne se consolait de ses propres pertes que par le mal que ses traits aigus et méchants faisaient aux autres; elle n'est plus dans ces salles de spectacle, où, spectatrice et spectacle elle-même tout à la fois, elle recevait et donnait de ces coups d'œil vifs et perçants, si funestes au repos et au salut des âmes; où elle allumait, si je puis ainsi parler, le feu de ses penchants déréglés, au flambeau d'un amour profane, et faisait, des leçons que le vice y donne à la pudeur, ses règles et ses maximes. Non, maintenant rendue à elle-même, elle n'habite plus que dans les lieux où elle croit trouver son Jésus; elle le cherche dans les temples, parmi les pauvres qu'elle nourrit des folles dépenses qu'elle faisait pour sa table et pour son jeu; dans l'intérieur de sa maison, où, s'élevant au-dessus des profanes et des vains discours, elle s'attache à captiver son époux par sa soumission, ses complaisances et ses égards; où elle élève ses enfants dans la crainte du Seigneur; où elle veille sur son domestique et l'édifie par ses exemples; où elle rentre dans son cœur tout brisé de componction et de douleur, au souvenir de ses égarements. Ne la cherchez donc plus où vous croyiez la trouver; elle n'y est pas, elle est ressuscitée : *Non est hic, surrexit.*

Vous tous, hommes vains ou voluptueux, femmes superbes ou délicates et sensuelles, ne vous verra-t-on plus, ou toujours empressés à étaler à nos yeux les vanités du siècle, ou toujours ingénieux à vous procurer toutes les commodités de la vie! Persuadés désormais qu'on ne peut entrer dans le royaume de Jésus-Christ que par ses abaissements et ses souffrances, avez-vous résolu de le suivre dans ses humiliations et ses plaintes, pour participer un jour à sa gloire? pourra-t-on dire enfin que vous ne cherchez plus les objets et les lieux qui favoriseraient davantage votre sensualité ou votre orgueil? que ce n'est plus là que vous aimez à vous montrer, et qu'en un mot vous êtes véritablement ressuscités? *Igitur si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt quærite.* (*Coloss.*, III, 1.)

Et prenez garde, mes frères : au milieu de ces détails que m'arrache, non un esprit critique, mais le zèle qui m'anime, je frémis encore dans la crainte que vous ne reteniez quelque chose de vos anciennes habitudes, de ces vices palliés, plus dangereux en un sens que les vices manifestes. Je crains que votre amour-propre ne se nourrisse toujours de mille complaisances secrètes, de mille retours imperceptibles, et ne vous fasse de la piété même un nouvel appui; je crains qu'un esprit de prévention et d'indépendance, sur lequel vous fermez depuis si longtemps les yeux, ne fasse de vous, jusque dans le sein de l'Eglise, un membre sans force et sans vie; je crains

que vous ne rompiez pas tous ces liens, et que vous ne quittiez pas toutes ces dépouilles de mort; que vous n'étouffiez pas tout sentiment de haine et d'aigreur, pour vous réconcilier sincèrement et sans délai; que vous ne fassiez pas une prompte restitution des biens mal acquis; que les œuvres de surérogation ne prennent en vous la place des œuvres d'obligation étroite; que sais-je enfin? je crains que le respect humain ne vous arrête et n'ôte à votre résurrection le second caractère qu'elle doit avoir, qui est d'être manifestée et éclatante comme celle de Jésus-Christ.

Ce divin Sauveur a pensé qu'après les opprobres de sa croix, ce n'était pas assez qu'il fût ressuscité, il a voulu le paraître: *Apparuit;* il a donné mille preuves de sa vie nouvelle à ceux que sa mort avait ébranlés: *Præbuit seipsum vivum post passionem suam in multis argumentis.* (*Act.*, I, 3.)

Voilà, mon cher auditeur, ce qu'exigent de vous les scandales que vous avez donnés à vos frères: il ne suffit pas que vous ayez renouvelé votre esprit et votre cœur, il faut encore que tout le monde sache que vous n'êtes plus ce que vous étiez autrefois; il faut, par des actes publics de religion, raffermir dans la foi ceux que vos discours ont rendus faibles et chancelants; il faut ramener, par la régularité de votre conduite, ceux que la licence de vos mœurs avait égarés; il faut que ceux pour lesquels vous avez été une occasion de chute, trouvent dans votre changement, s'il se peut, et des motifs et un modèle de conversion; il faut, sans cependant vous exposer à de nouveaux dangers, en conservant des habitudes et des liaisons funestes, répandre la bonne odeur de Jésus-Christ où vous aviez porté le souffle empesté de la mort et du péché: et ce n'est pas seulement à notre prochain que nous devons ces épreuves manifestées de notre retour vers Dieu, c'est à Dieu lui-même et à sa gloire. Autant l'avons-nous outragé parmi les hommes, autant lui devons-nous des actes d'une réparation authentique et solennelle; autant nous comble-t-il de ses grâces et de ses faveurs, en nous rappelant à lui, autant lui devons-nous des témoignages publics de notre reconnaissance. Je ne serai donc plus occupé qu'à célébrer hautement les miséricordes de mon Dieu: *Misericordias Domini in æternum cantabo!* (*Psal.* LXXXVIII, 2.) On saura que c'est par elles que j'ai brisé les liens qui me retenaient captif, et que j'ai été préservé des flammes éternelles qui m'étaient dues; on saura encore, par ma propre expérience, combien il est doux de revenir sincèrement au Seigneur, combien son joug est préférable à celui que portent les enfants du siècle, et quel est le bonheur de ceux qui le servent. Plus de faiblesse, plus de ménagement avec le monde: comme vous, ô Jésus! je serai ressuscité, comme vous, je le paraîtrai, et comme vous je persévérerai dans cette vie nouvelle que je tiens de vous.

Jésus-Christ, dit l'Apôtre, est ressuscité pour ne plus mourir: *Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur.* (*Rom.*, VI, 9). Ainsi devons-nous revivre à la grâce pour ne plus mourir par le péché. Loin de nous ces vicissitudes, ces marques d'un cœur faible, ingrat et volage; ces retours de la vie à la mort, de la justice au crime, de la retenue à la licence, d'une dévotion passagère à des désordres habituels; loin de nous ces rechutes qui, tarissant la source des grâces, se terminent par l'impénitence finale. Ah, mes frères! pour les prévenir, ces rechutes funestes, fuyez, par la vigilance la plus exacte, tous les objets, toutes les occasions, tous les lieux qui pourraient vous engager de nouveau dans le péché; par l'utile et continuel exercice de la présence de Dieu, faites mourir dans votre esprit toutes les pensées et dans votre cœur tous les désirs qui pourraient encore donner la mort à votre âme; formez-vous un plan de vie où la prière, la pratique de vos devoirs, la lecture, les bonnes œuvres ne laissent à l'oisiveté aucun moment dont le monde ou le démon puisse profiter pour vous perdre. Soyez fidèles à suivre les résolutions que Dieu vous inspirera et à l'observation desquelles il attache les grâces plus abondantes qu'il nous destine, et l'heureux don de la persévérance.

Pour tout dire enfin, méditez souvent et à loisir les grandes vérités de la religion, les grandes vérités que produit la résurrection de Jésus-Christ, et craignez si, aux yeux du souverain Juge vous n'êtes pas trouvés conformes au divin modèle qui vous est offert, que votre résurrection dernière ne soit pour vous plus affreuse mille fois que la mort.

Voici, mes frères, disait l'Apôtre aux fidèles de Corinthe, un important secret que je vous révèle, et c'est lui, mes frères, que je ne crains pas de vous rappeler en finissant: *Ecce mysterium vobis dico.* Nous ressusciterons tous à la fin des siècles, mais nous ne serons pas tous changés. Qu'est-ce à dire, mes frères? les corps des réprouvés ne seront pas réformés sur le modèle du corps glorieux de Jésus-Christ, comme le seront ceux des vrais fidèles? Mystère redoutable pour les uns, bien consolant pour les autres: *Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur.* (I *Cor.*, XV, 51.) Ceux-ci ressusciteront pour jouir d'une vie qui ne leur laissera plus rien à craindre, car elle ne leur laissera aussi plus rien à désirer: *Justi autem in vitam æternam*: ceux-là, au contraire, ne ressusciteront que pour subir un jugement terrible, qui leur ôtera tout espoir de retour à la félicité qu'ils auront perdue: *Et ibunt hi in supplicium æternum.* (*Matth.*, XXV, 46.) Tel est le mystère important que je vous annonce avec l'Apôtre: *Ecce mysterium vobis dico.*

O mystère de notre résurrection future, lié si étroitement à celui de notre vie ou

de notre résurrection présente ! O moment qui doit décider de notre éternité ! O réveil si cruel pour les pécheurs ! Déjà la voix des anges se fait entendre : sortez, sortez du sommeil de la mort, vous tous qui habitez dans la poussière : *Surgite, mortui.*

Mais quelle différence, grand Dieu ! à votre droite j'aperçois vos justes, qui, couronnés des rayons de votre gloire, entrent déja en possession du royaume que vous leur avez préparé : ***Possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi.*** (*Matth.*, XXV, 34.) Mais, d'un autre côté, quels cadavres hideux et infects traînent après eux la pourriture et les vers ! ils portent sur le front l'opprobre et la honte ; la douleur et la rage sont peintes dans leurs yeux ; leur bouche ne s'ouvre qu'à des regrets ou à des blasphèmes. Ah ! malheureux, retirez-vous : *Discedite.* Vous, esclaves de vos passions, pécheurs de toute condition, de tout rang, vous n'êtes ressuscités, dans ce dernier jour, que pour les tourments et les pleurs ; retirez-vous : *Discedite ;* allez dans ces flammes dévorantes qui ne s'éteindront jamais : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum.* (*Ibid.*, 41.)

Ah ! mes frères, que prétendez-vous encore? Vivre dans les mêmes désordres ou ne vous convertir qu'à demi ? Eh bien, vous venez d'entendre l'arrêt qui est prononcé : vous ressusciterez, il est vrai, mais pour votre condamnation et pour des flammes éternelles : *Ibunt hi in supplicium æternum.*

O Jésus ! ce n'est point là que votre résurrection doit nous conduire ; elle nous ouvre le ciel, elle nous apprend la voie que nous devons suivre pour y arriver ; faites-nous la grâce d'y entrer, d'y persévérer et de ressusciter ainsi avec vous et comme vous, dans le temps et dans l'éternité que je vous souhaite.

SERMON XX.

I. *Pour le dimanche de Quasimodo.*

DE L'ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST.

Accipite Spiritum sanctum : quorum remiseritis peccata, remittuntur eis, et quorum retinueritis, retenta sunt. (*Joan.*, XX, 22.)

Recevez le Saint-Esprit : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.

Quel don, mes frères, Dieu fait à son Eglise ! c'est l'esprit de force, de grâce et de lumière qu'il répand sur elle ; c'est son assistance qu'il lui promet. Quel pouvoir, quelles richesses, quels témoignages de sa bonté ! et que c'est bien ici que nous devons nous écrier avec le Roi-Prophète : *Le Seigneur a choisi Sion pour sa demeure ; elle sera pour toujours le lieu de mon repos : « Elegit Dominus Sion ; elegit eam in habitationem sibi. Hæc requies mea in sæculum sæculi. »* (*Psal.* CXXXI, 13.)

Véritable Sion, dont l'ancienne Jérusalem n'était que la figure, Eglise du Christ, que la Synagogue annonçait comme les premiers feux de l'aurore précèdent et annoncent le flambeau du jour ; cité sainte, c'est vous qui êtes l'objet des complaisances de mon Dieu : *Elegit Dominus Sion.*

Oui, mes frères, Dieu a placé son trône dans cette heureuse Sion dont le Christ a fait son héritage ; il la couvre des rayons de sa gloire ; de son sein il fait sortir la vive clarté qui dissipe au loin les ténèbres par la voix de ses chefs ; il nous intime ses oracles et nous interprète ses lois ; il met en eux son esprit ; il repose sur elle : *Elegit eam in habitationem sibi.*

Qu'elle soit donc, devons-nous dire aujourd'hui, qu'elle soit pour toujours mon unique retraite ; que trouverais-je loin d'elle? que l'esprit de mensonge et d'erreur, que les inquiétudes d'un esprit flottant au gré des opinions humaines, que les ombres de la mort. En elle je trouve mon Dieu, son esprit et ses lumières, mon salut et mon repos : *Hæc requies mea in sæculum sæculi.*

Mais craignons de nous tromper, mes frères ; en vain, par des liens purement extérieurs, serions-nous au nombre de ses habitants, si elle ne trouvait pas en nous des citoyens fidèles, des enfants dociles, c'est-à-dire, si nous n'étions pas animés de son esprit et véritablement soumis à l'autorité que notre divin maître a placée dans ceux qu'il a établis pour nous éclairer et nous conduire. *Que celui qui n'écoute pas l'Eglise,* dit Jésus-Christ lui-même, *soit à vos yeux comme un païen et un publicain.* Quel anathème pour le chrétien rebelle, et peut-il l'entendre sans frémir? C'est vous, ô vérité éternelle ! qui l'avez prononcé. Ce nom, ce beau nom de chrétien qui faisait toute sa gloire, il n'est plus digne de le porter ; les avantages qu'il semblait lui promettre ne sont plus faits pour lui ; l'immuable félicité dont il devait le mettre en possession lui échappe, et parce qu'il n'a pas écouté l'Eglise, son partage, son unique partage est avec les infidèles et les pécheurs : *Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* (*Matth.*, XVIII, 17.)

C'en est assez, sans doute, mes frères, pour vous faire concevoir toute l'importance du sujet que je traite, et puissiez-vous la sentir aussi vivement que je la sens moi-même ! puissiez-vous lire dans mon cœur les impressions qu'y forme le tendre intérêt que je prends à votre bonheur ! c'est lui qui m'anime et qui m'engage à vous exposer aujourd'hui ce qui peut seul vous sanctifier et vous sauver. Dans ce dessein, et afin de prévenir ou de dissiper les illusions que la séduction, que les préjugés, que l'orgueil surtout, ne cessent d'enfanter pour nous perdre, en nous faisant prendre tous les jours l'ombre pour la réalité, et en nous portant à limiter ou à étendre, au gré de nos penchants, l'autorité qui doit, en matière de foi et de mœurs, nous servir de guide, je vais commencer par établir les véritables caractères de l'Eglise de Jésus-Christ, et ce sera le sujet de ma première

partie; après quoi, pour vous rendre ses enfants, non pas seulement de nom, mais d'effet, je vous instruirai des dispositions où nous devons être à son égard, et ce sera le sujet de la seconde.

N'attendez point de moi, mes frères, des choses nouvelles. C'est ici, plus encore que partout ailleurs, qu'un ministre fidèle doit éviter toutes les nouveautés profanes. Je ne parlerai donc que d'après la foi de tous les siècles, d'après les Pères de l'Eglise, d'après cet homme célèbre qui a fait dans les derniers temps l'ornement de l'Eglise gallicane, d'après le corps entier de ses pasteurs, heureux si ce que j'emprunterai de si belles sources, en passant par ma bouche ne perd rien de sa force.

O Dieu! qui, selon l'expression de vos saintes Ecritures, déliez la langue des enfants, et qui savez quand il vous plaît la rendre éloquente et persuasive (*Psal.* VIII, 3), donnez-moi cette éloquence qui vient de vous, celle qui convainc les esprits et qui touche les cœurs; que votre parole ne retourne point à vous sans fruit et quelle que soit l'indignité du ministre qui l'annonce, qu'elle germe dans ceux qui l'écoutent, et porte en eux la lumière et le salut. Nous vous le demandons par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La foi nous a été donnée pour suppléer à la lumière naturelle, et pour nous instruire de ce qui nous est le plus essentiel de savoir; il faut donc qu'elle soit annoncée au genre humain, qu'elle se fasse entendre, qu'elle se rende sensible par toute la terre; il faut, en second lieu, qu'elle soit annoncée dans tous les siècles; qu'elle se conserve, qu'elle se perpétue dans tous les âges; et troisièmement enfin, elle doit être annoncée sans mélange et sans crainte d'erreur; d'où je conclus qu'elle doit être soutenue d'une autorité visible, éminemment et par-dessus toutes les sectes; d'une autorité stable, permanente, indéfectible, d'une autorité infaillible; ce qui forme les principaux caractères de l'Eglise, considérée surtout dans les pasteurs légitimes établis pour la conduire, et dans l'union des fidèles avec ces mêmes pasteurs préposés pour les gouverner. Reprenons et donnons, s'il se peut, encore plus de jour à ces pensées, dont la vérité se manifeste déjà par elle-même.

La foi doit être annoncée et se rendre sensible par toute la terre. Elle n'est point bornée à de certains lieux; tous les peuples en ont un égal besoin, et, puisqu'elle a été faite pour être le salut des gentils comme des Juifs, il fallait que toutes les nations pussent, dans la suite des temps, accourir successivement à sa lumière, frappées du vif éclat qu'elle devait répandre, et que, semblable au soleil, cet astre bienfaisant, elle embrassât dans sa course, comme par degrés, tout l'univers. C'est aussi ce que les divines Ecritures nous apprennent, lorsqu'elles nous disent que Dieu a voulu que tous les hommes parvinssent à la connaissance de la vérité; qu'il a béni tous les peuples en Jésus-Christ, qu'il l'a établi pour être la lumière de tous, et le salut qu'il envoyait aux extrémités de la terre.

Or, je vous demande, mes frères, comment cette foi, si nécessaire à tous les hommes, serait-elle connue? comment serait-elle annoncée d'une manière qui la distinguât et qui la rendît sensible à tous les esprits comme à tous les peuples, tous les jours encore peu capables, pour la plupart, de discussions et de recherches profondes, distraits par les soins de cette vie, bornés dans nos connaissances, aveuglés par nos penchants? comment pourrions-nous, mon Dieu, discerner votre parole d'avec celle des hommes, et leurs traditions d'avec les vôtres, si Jésus-Christ ne s'était formé un corps de pasteurs dont la voix se fît entendre parmi les nations les plus éloignées, et fût pour nous tous facile à reconnaître par sa visibilité, toujours supérieure à celle des sectes qui devaient substituer l'erreur et le mensonge à la vérité?...

Hé quoi! au sein même du christianisme, serais-je donc condamné à errer au hasard, semblable à un voyageur timide, qui sait, à la vérité, qu'il y a un terme auquel il doit tendre, mais qui, égaré dans une vaste forêt coupée de mille routes différentes, ignore quelle est celle qu'il doit prendre pour arriver! Il entend de toutes parts des voix qui l'appellent, mais qui, se confondant l'une l'autre, le laissent indécis sur le choix de celle qui doit lui servir de guide. Ainsi devenu l'objet de mille sectes contraires, dont l'une me dit: le Christ est ici; l'autre: le Christ est là, ne pourrai-je savoir quelle est celle que je dois écouter?

Ah! Seigneur, fixez dans le sentier de la vérité mes pas tremblants; vous voyez la droiture de mon cœur, permettrez-vous qu'il s'égare en ne cherchant que vous seul?

Non: mes vœux sont exaucés. C'est pour satisfaire à nos besoins que le Fils du Très-Haut, que le Dieu que j'adore, ce Dieu dont la sagesse tend toujours à sa fin par des moyens qui y soient proportionnés, a placé dans ses apôtres et leurs successeurs l'autorité éminente qui devait annoncer, comme il l'a prédit tant de fois, son Evangile dans tous les lieux.

Allez, leur dit Jésus-Christ, parmi toutes les nations; c'est sur toutes que doit se répandre la lumière de la foi; c'est pour la porter successivement à tous les peuples que je vous ai établis. (*Matth.*, XXVIII, 19.) *Vous serez mes témoins dans Jérusalem, dans toute la Judée et jusqu'aux extrémités de la terre.* (*Act.*, I, 8.) C'est donc à dire, mes frères, selon la remarque de saint Augustin, que l'Evangile devait s'avancer de proche en proche depuis Jérusalem et Samarie jusqu'aux derniers confins de l'univers, et qu'ainsi l'Eglise de Jésus-Christ devait, par cette catholicité qui embrasse successivement tous les lieux, se rendre, au-dessus

de toutes les sectes, visible par toute la terre.

Levez-vous donc, Jérusalem, Eglise des nations qui n'enfantiez pas, levez-vous : *Surge, Jerusalem.* (*Isa.*, LX, 1.) La parole en est portée, la promesse en est faite, et je la vois s'accomplir. *Les nations marcheront à la faveur de votre lumière, et les rois à la splendeur qui s'élèvera sur vous.* (*Ibid.*, 3.) *Prenez un lieu plus grand pour dresser vos tentes : « Dilata locum tentorii tui. »* (*Isa.*, LIV, 2.) *Voici ce que dit le Seigneur : Je vais étendre ma main vers les nations, et j'élèverai mon étendard devant tous les peuples. Ils vous apporteront vos fils entre leurs bras, les rois seront vos nourriciers, et vous saurez que c'est moi qui suis le Seigneur : « Et sciatis quia ego Dominus. »* (*Isa.*, LIX, 22, 23.)

A peine, en effet, les apôtres ont-ils jeté les semences de la foi, à peine ont-ils établi dans différents siéges des pontifes liés de communion avec eux, et ne formant avec eux qu'une même Eglise et qu'une même autorité, que déjà cette Eglise qu'ils ont fondée remplit tout l'univers. C'est cette petite pierre que voit Daniel, et qui, détachée du haut des monts, devient elle-même une montagne qui couvre toute la face de la terre (*Dan.*, II, 35) ; c'est cette semence, faible d'abord, mais qui bientôt croît, s'étend et devient un grand arbre qui, placé sur la cime d'un rocher, s'aperçoit au loin, couvre les animaux de son ombre, et prête ses branches aux oiseaux du ciel pour s'y reposer (*Luc.*, XIII, 19) ; c'est cette vigne, plantée de la main de Dieu, qui commence à jeter des racines dans la Judée, qui pousse ensuite ses rejetons d'une mer jusqu'à l'autre, et s'élève au-dessus des pins et des cèdres du Liban. (*Psal.* LXXIX, 9-11.)

Oui, partout, dès les premiers siècles, j'entends résonner le nom de l'Eglise universelle, de l'Eglise catholique ; j'entends les premiers docteurs confondre, par ce nom seul, toutes les sectes qui se vantent d'être l'Eglise de Jésus-Christ : branches faibles et obscures, dès qu'elles sont séparées de l'arbre, elles se sèchent, elles meurent à l'endroit de leur séparation, ou du moins elles cessent presque aussitôt d'être fécondes.

Que les hérétiques et tous les autres sectaires se glorifient donc de leur petit nombre ; qu'ils se glorifient de leur grâce intérieure, de cette élection invisible pour moi, et qu'ils s'enveloppent dans leurs ténèbres. Vous m'appelez, ô mon Dieu ! à être un enfant de lumière, et, en suivant l'Eglise universelle et le corps visible de ses pasteurs liés ensemble d'une extrémité du monde à l'autre par une même doctrine, je marche à la clarté du jour.

Tel est, mes frères, tel est le premier caractère que Jésus-Christ a promis et qu'il a donné à son Eglise en lui confiant son autorité et le dépôt de sa foi, la visibilité éminente, l'étendue successive dans tous les lieux, ou la catholicité, expression consacrée par le symbole que nous récitons tous les jours : *Ecclesiam catholicam.*

Mais il est un autre caractère de l'Eglise non moins important, non moins nécessaire, et qui n'entre pas moins dans la promesse qui lui en a été faite : c'est la perpétuité ou l'indéfectibilité. Ce n'était pas assez que la foi fût annoncée à tous les peuples, quand bien même elle eût dû l'être à l'égard de tous dans le même instant ; il fallait encore qu'elle fût annoncée dans tous les siècles après l'avoir été par Jésus-Christ même à ses apôtres ; il fallait, ô mon Dieu ! qu'elle se conservât dans tous les temps, afin que les générations qui viendraient ensuite eussent le bonheur de vous connaître comme vous voulez être connu, et ne fussent point privées d'un secours que vous avez accordé à tout le genre humain, afin que chaque jour, à chaque moment, je pusse être éclairé par un guide certain, et ne pas me laisser surprendre à la lueur d'un faux jour. Il fallait donc aussi que la même autorité qui avait été établie pour porter dans tous les lieux le flambeau de la révélation, fût stable, indéfectible, c'est-à-dire qu'elle se perpétuât sans interruption pour transmettre la même doctrine à tous les âges, et pour la garantir des atteintes funestes auxquelles pouvaient l'exposer la mauvaise foi, l'ignorance ou la durée du temps, qui entraîne si souvent après elle l'altération, le changement, l'indifférence et l'oubli.

C'est pour cet effet que Jésus-Christ n'a pas seulement promis à son Eglise qu'elle s'étendrait successivement dans tous les lieux, parmi toutes les nations, et serait, par cette étendue, visible au-dessus de toutes les sectes, mais qu'il lui a encore promis qu'elle subsisterait, et serait visible dans tous les temps.

Enseignez, *baptisez*, dit-il à ses apôtres, *et voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.* (*Matth.*, XXVIII, 19.) Ne perdons rien, mes frères, de ces paroles, elles répondent à toutes les difficultés, elles lèvent tous les doutes, elles remplissent toutes nos espérances. Que signifient-elles, en effet, sinon qu'il n'y aura pas un seul moment où la chaîne des témoins soit interrompue, où le corps des pasteurs, où la société entière, formée de ceux qui enseigneront et de ceux qui seront enseignés, ne se manifeste et ne se perpétue ; pas un seul moment où le tribunal de l'Église ne subsiste, où sa voix ne se fasse entendre, où l'on ne puisse, par la pluralité visible des témoins et des véritables interprètes de la divine parole, juger sans embarras de ce que l'on doit faire et de ce que l'on doit croire ; sans avoir recours, comme l'ont fait autrefois Luther et Calvin, aux anciens temps ou à des assemblées futures, c'est-à-dire, à des hommes qui ne sont plus ou qui ne sont pas encore. *Je suis avec vous tous les jours, et j'y suis jusqu'à la consommation des siècles.* C'est donc non-seulement à vous, comme étant mes apôtres, qu'est adressée ma

promesse ; mais elle s'étend jusqu'à vos successeurs, parce qu'ils doivent former avec vous le corps des pasteurs, si nécessaire à tous les hommes ; elle s'étend pour les générations les plus reculées, et son effet durera jusqu'à la fin du monde, parce que la même cause pour laquelle elle a été établie, subsistera toujours.

O promesse dont je sens tout le prix ! source de joie et de confiance pour celui qui veut suivre les sentiers de la justice et de la vérité, c'est par vous que mon Dieu a ratifié cette alliance éternelle qu'il avait tant de fois annoncée aux hommes par ses prophètes ; c'est par vous qu'il a fondé ce royaume qui voit disparaître tous les autres, et qui lui seul ne sera jamais détruit.

Qu'il y ait sans cesse des sectes et des hérésies nouvelles, il le fallait pour éprouver les cœurs humbles et fidèles ; il le fallait, et Dieu lui-même l'a prédit ; mais, comme on les voit presque toutes naître après les apôtres, sans qu'elles puissent se flatter de remonter jusqu'à eux, on les voit aussi, tôt ou tard, s'évanouir et disparaître, telles pour la plupart que ces vagues qui s'élèvent, qui s'enflent et menacent en quelque sorte, par leurs mugissements, le rocher qui s'oppose à leur course rapide ; follement irritées, elles se poussent l'une l'autre, elles se roulent avec impétuosité, elles se brisent à sa rencontre, et ne laissent autour de lui qu'une légère écume, monument fragile de leur rage impuissante et de leurs vains efforts ; telles du moins que les torrents qui, formés par des pluies d'hiver, tombent des montagnes avec un grand bruit, répandent jusque dans les contrées voisines l'épouvante et l'alarme, déracinent quelques arbres, renversent de frêles édifices, désolent et ravagent les terres où ils passent, mais qui ont enfin leur décroissement et leur terme.

L'Eglise, au contraire, comme un grand fleuve dont la source est toujours vive, roule majestueusement ses eaux, et ne se tarit jamais ; comme une maison qui est élevée sur le roc, elle soutient tout l'effort de l'orage. Que les vents soufflent, que les pluies tombent, que les torrents se débordent, elle est bâtie sur la pierre ; c'est Dieu même qui l'a fondée, elle repose sur sa promesse, et rien ne pourra l'ébranler.

Anathème donc, devons-nous dire avec saint Augustin, anathème à quiconque ose penser que l'Eglise de Jésus-Christ n'est plus, ou qu'elle a pu cesser d'être ce qu'elle était ; cet édifice construit sur le haut des monts est toujours facile à reconnaître pour quiconque ne cherche pas à s'aveugler soi-même.

Eglise universelle, fidèlement unie au corps de vos pasteurs, aimable société, ne craignez point : en promettant d'être toujours avec eux, le Seigneur a promis d'être éternellement avec vous.

Et prenez garde, mes frères : au moment de la promesse faite aux apôtres et à leurs successeurs, Pierre était présent, et portait avec lui sa prérogative, qu'il devait transmettre à ceux qui occuperaient son siége après lui. Il était présent comme le premier dispensateur, *primus Petrus* (*Matth.* X, 2), comme celui à qui Jésus-Christ avait donné le nom mystérieux qu'il portait, et qui marquait la force de son ministère ; comme celui à qui il avait dit : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* (*Matth*, XVI, 18.) Tous les apôtres reçoivent les clefs du ciel, et la solidité de l'Eglise est affermie également sur tous, dit saint Jérôme ; un seul est néanmoins choisi entre eux pour en être le chef, afin qu'il ne puisse y avoir pour le vrai fidèle aucune occasion de schisme.

Voilà donc pour tous le centre d'unité ; c'est Pierre et tous ceux qui devaient lui succéder. Voilà ce qui rend l'Eglise romaine la mère de toutes les Eglises ; ce qui rend notre communion avec elle si nécessaire, et ce qui faisait dire à saint Cyprien comme à saint Jérôme : celui qui ne garde pas cette unité, croit-il avoir la foi ? celui qui se révolte contre l'Eglise, et qui abandonne la chaire de Pierre sur laquelle elle est fondée, s'imagine-t-il être dans l'Eglise ?

Voilà surtout ce qui rend le tribunal de l'Eglise toujours subsistant. Il est difficile d'assembler des conciles, et d'ailleurs ils ne deviennent des conciles généraux et au-dessus de toute exception, que lorsqu'ils sont acceptés par l'Eglise dispersée, comme on l'a vu à l'égard du faux concile d'Ephèse rejeté après sa tenue, quelque nombreux qu'il eût été. Mais la voix des pasteurs unis à leur chef se fait toujours entendre, soit qu'ils consentent à ses décisions d'une manière expresse, soit qu'ils adhèrent en ne réclamant pas, puisque, comme le dit encore saint Augustin : l'Eglise de Dieu n'approuve ni ne passe sous silence ce qui est contraire à la foi ou aux bonnes mœurs ; et de même que, dans tous les tribunaux, il est aisé de prononcer un jugement en considérant la pluralité des voix, de même aussi dans l'Eglise il est aisé de savoir à quoi s'en tenir sur les choses à l'égard desquelles la liberté des opinions n'est pas reçue ou tolérée, en regardant de quel côté est la plus grande autorité, le corps des pasteurs ou l'unanimité morale des suffrages, comme parlent les théologiens, pour exprimer le beaucoup plus grand nombre visible.

C'est ainsi que depuis le concile de Jérusalem jusqu'au concile de Nicée, tant de sectes qui se sont élevées dans ces premiers siècles ont été confondues et notées d'hérésie par tous les saints docteurs, et malgré l'opposition du petit nombre d'évêques qui s'en rendaient alors les défenseurs et les soutiens.

C'est ainsi que saint Irénée, saint Cyprien, saint Athanase, saint Optat, saint Jérôme, saint Augustin, ont appelé les novateurs de leur temps au jugement de cette Eglise dispersée, qui se forme du corps des pasteurs répandus dans tout l'univers, et

non pas seulement à l'autorité des conciles, qui n'en ont point d'autre que la sienne, puisqu'elles ne font en effet que la représenter. C'est ainsi encore que, dans les derniers temps, on a condamné Luther, Molina et l'ouvrage des Maximes des saints.

Autorité toujours subsistante, toujours indéfectible, Eglise toujours visible, que vous me rendez sensible la bonté de mon Dieu! Ah! mes frères, que notre âme est chère à ses yeux, puisqu'il nous a ainsi donné, pour nous conduire à lui, une lumière qui ne s'éteint jamais, bien différente de ces feux volages qui ne s'allument qu'à la faveur des exhalaisons impures de la terre, et n'imitent jamais la clarté vive et la douce sérénité des rayons que répand au loin l'astre du jour! Ces feux se rassemblent vers une petite partie de l'horizon; ils brillent dans les ténèbres, on les voit avec surprise, on les admire ou l'on s'en effraye; mais à peine s'en est-on occupé, qu'ils s'affaiblissent, qu'ils se dissipent, et rentrent pour toujours dans les ombres dont ils étaient sortis.

La foi a dû être annoncée successivement dans tous les lieux, et se rendre sensible par toute la terre; elle a dû être annoncée dans tous les siècles, en remontant jusqu'à Jésus-Christ et à ses apôtres; mais, ce qu'il est essentiel d'observer, elle doit être annoncée aux hommes pendant toute la suite des temps, sans crainte et sans mélange d'erreur. Pourquoi cela, mes frères? parce qu'elle nous a été donnée pour nous instruire des objets les plus importants, et que nous devons la considérer comme la parole de Dieu même. De là je conclus nécessairement que l'autorité à laquelle le dépôt en a été confié, doit être une autorité infaillible, c'est-à-dire incapable de se laisser tromper et de nous tromper.

Ce n'est pas à la raison humaine à nous éclairer sur le véritable sens des choses qui nous ont été révélées, puisque la foi ne nous a été accordée que pour suppléer à la faiblesse et aux bornes de notre entendement. Ce n'est pas à l'Ecriture sainte, dit Tertullien, puisque c'est elle en partie qu'il s'agit d'interpréter; et que de sectes différentes qui s'appuient toutes sur son témoignage! Ce n'est pas à une lumière intérieure du Saint-Esprit, comme l'ont prétendu les hérétiques du dernier siècle, puisque cette supposition, sans fondement, ne peut que multiplier à l'infini les nouveautés, les illusions et les chimères. Ce n'est pas non plus aux puissances de la terre, toutes respectables cependant qu'elles doivent être à nos yeux, puisqu'il ne s'agit pas ici d'une religion politique formée par les inventions des hommes, et qu'ils puissent à leur gré accommoder à des vues purement humaines.

C'est, pour le dire enfin, à l'Eglise établie par Jésus-Christ, et qu'il nous ordonne si expressément d'écouter, qu'était réservé le caractère de l'infaillibilité, et c'est à elle qu'il l'a promis, lorsqu'il a dit que les portes de l'enfer ne prévaudraient point contre elle; lorsqu'il a assuré ses apôtres et leurs successeurs, qu'il serait avec eux tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.

Je dis ses apôtres, mes frères, et ceux qui devaient leur succéder; car prenez garde, je vous prie, que ce n'est pas indistinctement et à tout le monde qu'il a confié dans son Eglise le dépôt de sa foi, et qu'il a assuré le secours de sa lumière pour en bien juger.

Et faites encore attention, mes frères, que la promesse n'a pas été faite à tel ou tel pasteur en particulier, mais seulement au corps des premiers pasteurs; c'est lui qui forme l'Eglise; c'est cette Eglise qui est dès lors l'interprète de l'Ecriture sainte, des Pères et d'elle-même. En vain Luther s'appuie, dans les matières du libre arbitre, sur l'autorité de saint Augustin; si l'Eglise condamne l'un et approuve la doctrine de l'autre, ils n'ont donc pas parlé de la même manière, quelque semblables que leurs sentiments puissent nous paraître, et il me suffit alors, sans examiner cette différence souvent imperceptible, de m'écrier avec saint Augustin lui-même : je crois ce que croit l'Eglise, et je le crois avec d'autant plus de fondement, que Jésus-Christ a promis d'être toujours avec elle.

En vertu de cette promesse, dont les termes absolus, indéfinis, dit le célèbre Bossuet, ne souffrent aucune limitation, aucune restriction, par cela même qu'ils n'en renferment aucune, les différents prétextes à la faveur desquels Calvin et les autres sectaires de presque tous les temps ont fait en sorte d'éluder l'autorité que Dieu a établie pour nous conduire, perdent toute leur force et se détruisent d'eux-mêmes, aux yeux de quiconque veut se dépouiller de toute prévention.

La forme, les conditions nécessaires aux jugements qui émanent d'un tribunal si respectable, ont sûrement été remplies, dès qu'on ne peut nier sans mauvaise foi que le corps des pasteurs, uni à son chef, ait parlé, soit en formant avec lui des décrets universellement reçus, soit en adhérant à ceux qu'il a portés, parce qu'il est impossible que, soit par voie de séduction, soit par quelque autre voie que ce puisse être, l'erreur prévale dans ce même corps auquel Jésus-Christ a promis son assistance.

On a vu des évêques, dans des conciles nombreux, se laisser surprendre par les piéges qu'on leur tendait, ou céder à la violence; mais, quoi qu'en dise le sectaire, ils n'étaient, malgré leur nombre, qu'une partie de l'Eglise, puisque, réunie à son chef, elle les désavouait et les forçait de reconnaître qu'ils n'avaient pas enseigné sa doctrine.

Disons-le en un mot, Jésus-Christ est avec le corps des pasteurs; il est la sagesse du Père comme il est la vérité éternelle; il est donc avec eux en tant que sagesse, pour leur faire prendre les moyens assurés de connaître ce qu'il leur a enseigné; en mê-

me temps il est avec eux en tant que vérité, pour empêcher qu'ils ne s'égarent.

Concluons, mes frères, par une réflexion bien consolante pour nous. Où trouverons-nous cette Eglise qui ait les véritables caractères de Jésus-Christ? où la trouverons-nous, si ce n'est dans celle à laquelle vous avez ainsi que moi le bonheur d'être unis? Elle seule, répandue successivement dans tous les lieux, comme elle s'y répand sans cesse par de nouveaux progrès, s'est toujours élevée au-dessus de toutes les sectes, s'est toujours rendue visible par son étendue, réparant d'un côté les pertes qu'elle faisait de l'autre. Elle seule a donné un témoignage constant de sa perpétuité, par un ordre suivi de pasteurs légitimes, par une succession non interrompue et qui remonte jusqu'aux apôtres dont le chef a transmis ses droits, de pontife en pontife, à celui qui nous gouverne, et qui est aujourd'hui pour nous comme saint Pierre l'était pour tous les fidèles du premier siècle, le centre de réunion que nous ne devons jamais perdre de vue. Elle seule enfin s'est opposée, comme un mur d'airain, comme une barrière insurmontable, à toutes les erreurs, disons-le même, à toutes absurdités que les hommes ont voulu introduire dans la religion. A la faveur de la succession continuelle de ses pasteurs, elle a conservé la même foi, sans qu'on puisse réussir à prouver contre elle qu'il se soit glissé aucun changement, aucune altération dans sa doctrine, tandis que les sectes particulières seront toujours faciles à reconnaître par des caractères tout opposés.

Qu'on les ramène au point précis de leur origine, et que l'on considère ce qu'elles étaient alors pour le monde, et ce qu'elles étaient par leur ancienneté. L'Eglise était visible dans la plus grande partie de l'univers; elle était catholique, et méritait ce nom, tandis que leur chef se formait à peine quelques disciples qui composaient tout son parti. C'est ainsi, dit encore M. Bossuet, qu'on ramène l'arianisme avec tous ses progrès, au temps du prêtre Arius, où l'on comptait par leurs noms le petit nombre de ses sectateurs, c'est-à-dire, huit ou neuf diacres, trois ou quatre évêques, en tout treize ou quatorze personnes à qui leur évêque, et avec lui cent évêques de Libye, dénonçaient un anathème éternel qu'ils adressaient à tous les évêques du monde, et de qui il était reçu; c'est à ce temps précis et marqué que l'on ramenait les ariens. On les ramenait au temps où l'on reprochait à Eusèbe de Nicomédie, qu'il croyait avoir toute l'Eglise en sa personne et en quatre évêques de sa faction. On a rappelé également Nestorius et tous les autres, au point de la division, au moment où la parcelle disputait contre le tout, où une branche rompue combattait contre l'arbre et contre le tronc dont elle s'était arrachée. Premier caractère de l'hérésie et du schisme, leur peu d'étendue, leur obscurité dans leur naissance, surtout opposé à la catholicité de l'Eglise, à sa visibilité éminente et successive dans tous les lieux.

Mais ce qui ne les distingue pas moins, mes chers frères, c'est leur nouveauté. Depuis quand êtes-vous, leur dit-on? On sait le nom de vos auteurs, on connaît la date de votre origine : où est votre mission? où sont les fondements de votre autorité, et qui vous l'a donnée? Vous êtes nouveaux, disait Tertullien, ***novellus***, et vous vous élevez contre l'Eglise, qui est de tous les siècles; vous êtes venus d'hier, ***hesternus***, et avant hier on ne vous connaissait pas. En un mot, vous êtes des gens hors de la ligne, hors de la chaîne de la succession, hors de la tige de l'unité; second caractère du schisme et de l'hérésie, leur nouveauté opposée à la perpétuité, à l'indéfectibilité de l'Eglise, à la visibilité dans tous les temps.

Un dernier caractère qui leur est propre, et qui ne peut subsister avec l'infaillibilité qui est nécessaire et qui a été promise à l'Eglise de Jésus-Christ, c'est leur division, leur variation continuelle, marque certaine de leur égarement et de leur opposition à la vérité. A peine, mes frères, ces sectes malheureuses qui la combattent commencent-elles à se former, que, dès le moment de leur naissance, elles se divisent en une infinité d'autres sectes qui n'ont de lien entre elles que leur ruine commune contre la société unique qu'elles abandonnent, tant il est vrai qu'on n'a plus rien de fixe et de certain dès qu'on a perdu de vue le centre d'unité, et qu'on a rejeté le joug salutaire de l'autorité de l'Eglise.

Que je plains ces hommes volontairement assis dans les ténèbres! et que leur aveuglement funeste me fait bénir la lumière qui m'éclaire dès le berceau! gloire immortelle vous soit rendue, ô mon Dieu! de ce que vous nous avez fait naître dans le sein de votre Eglise, de cette autorité qui embrasse successivement tous les lieux dans son étendue, et est ainsi visible au-dessus de toutes les sectes; qui comprend tous les âges dans sa durée, et est visible dans tous les temps; qui renferme toutes les vérités sans mélange d'erreur dans son infaillibilité, et dès lors dissipe nos doutes, fait évanouir nos incertitudes, fixe notre foi, et ne nous laisse aucun danger de nous égarer. Ah! cette faveur est sans doute une des preuves les plus signalées de vos miséricordes sur nous; ne permettez pas que nous en abusions jamais, en refusant à votre Eglise les sentiments que nous lui devons. C'est, mes frères, de quoi il me reste à vous entretenir dans ma seconde partie, où je ferai en sorte de ne pas lasser votre attention.

SECONDE PARTIE.

Aux traits qui caractérisent l'Eglise de Jésus-Christ, je reconnais sans peine un Dieu dont la bonté, dont la sagesse se peignent également dans tous les moyens de salut qu'il présente aux hommes.

Mais combien ne me rendrais-je pas coupable envers lui, si, oubliant le prix de ses bienfaits et de l'autorité qu'il m'a donnée pour guide, je refusais à son Eglise les sentiments de la soumission la plus parfaite, de l'amour le plus tendre et du zèle le plus ardent pour sa gloire !

Je dis de la soumission la plus parfaite, car, prenez garde, mes chers auditeurs, si dans l'ordre de la foi et des mœurs, vous trouvez dans quelque autre autorité que celle de l'Eglise, une sûreté plus grande, ou même une sûreté presque égale, ah ! suivez-la, j'y consens; mais souvenons-nous que ce n'est qu'à ses apôtres, et dans leur personne, à ceux qui devaient leur succéder, que Jésus-Christ a dit : *Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles ;* que c'est à eux qu'il a dit encore : *Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise.* (*Luc.*, X, 16.)

Il est donc vrai, ô Jésus ! qu'en refusant de me soumettre au corps des pasteurs que vous avez établis pour me conduire, c'est vous que je refuse d'écouter, c'est votre esprit que j'abandonne ; eh pourquoi, Seigneur ! pour suivre mon propre esprit ou celui de quelques docteurs particuliers, sujets comme moi, par la faiblesse de leur nature, au changement et à l'erreur. Ah ! si un aveugle conduit un autre aveugle, ne tomberont-ils pas tous deux dans le précipice auquel leur folle présomption les conduit ?

Ainsi, mes frères, en raisonnant d'après nous-mêmes et d'après tous ceux qui ne sont pas unis au corps des premiers pasteurs, ainsi fuyons-nous la vraie lumière, pour suivre un argument qui nous égare ; ainsi quittons-nous un vaisseau contre lequel, selon la promesse, viendront se briser tous les efforts de l'enfer, pour monter sur des barques légères qui tournent à tous vents et vont échouer contre tous les écueils qu'elles rencontrent.

Non, ce n'est pas, dit saint Augustin, la pénétration de l'intelligence, mais la simplicité de la foi, qui met en sûreté le commun des fidèles dans l'Eglise : simplicité de la foi si entière, que celui qui ne se soumet pas sur un seul article, est condamné comme s'il était infidèle sur tous les autres : simplicité de la foi, soumission parfaite si nécessaire à tous, que les pasteurs eux-mêmes nous en doivent l'exemple, en se réunissant à la plus grande autorité visible. Aussi, mes frères, aussi l'Eglise gallicane a-t-elle offert à notre admiration l'humble et prompte obéissance d'un de ses plus illustres prélats. Elle servit à relever l'éclat de ses rares talents ; elle édifia l'Eglise entière et nous laissa un modèle qui nous instruit ou nous confond.

O mânes de Fénelon ! recevez cet hommage que vous rend mon cœur, et que tous les siècles doivent à votre vertu. O aimable soumission, mes frères, qui distingue presque toujours les esprits les plus vrais et les cœurs les plus droits, qui est le lien de la concorde, et qui fait seule toute notre tranquillité ! malheureux mille fois ceux qui ne se rendent pas à une autorité qui est celle de Dieu même. L'inconstance, principe de leur égarement, devient leur partage, ne reconnaissant plus de juges, les contradictions dont ils sont le jouet commencent déjà le juste châtiment de leur témérité. Leur esprit, presque toujours inquiet et agité, est semblable à une mer en tourmente, qui n'élève ses flots que pour répandre au loin le trouble et l'alarme.

Plus malheureux encore de ce que leur révolte, de quelque nature qu'elle soit, leur ôte tout moyen de salut, et voilà, mes frères, voilà surtout ce qui me fait trembler pour tous ceux dont l'infidélité est ou publique ou secrète, puisque, comme le dit saint Augustin, ceux qui par leur séparation vivent dans un sacrilége manifeste, ne sont pas les seuls qui n'appartiennent pas à l'unité de l'Eglise. Voilà ce qui me fait trembler pour tous les mondains, qui n'interprètent les vérités de la foi qu'au gré de leurs désirs. Oui, j'en atteste l'Esprit-Saint qui m'entend : *Veritatem dico in Spiritu sancto.* (*Rom.*, IX, 1.)

Voilà, mes chers auditeurs, ce qui me ferait trembler pour vous-mêmes, si jamais vous étiez infidèles, et ce qui, dans les tendres gémissements que le zèle forme en moi, m'engage à élever ma voix au milieu de vous : *Cum lacrymis monens unumquemque vestrum.* (*Act.*, XX, 31.) Je le dis donc avec l'Apôtre : Prenez garde que personne ne vous séduise : *Cavete ne quis vos seducat* (II *Thess.*, II, 3), puisqu'alors vous perdriez tout le mérite de vos œuvres. Réflexion terrible pour les esprits indociles, mais dont je ne pourrais leur adoucir l'amertume, puisque cette réflexion est celle de tous les saints docteurs : que dis-je? puisqu'elle est l'oracle de Jésus-Christ même, qui a mis au nombre des païens celui qui n'écouterait pas l'Eglise : *Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.*

Ainsi, ô mon Dieu ! sans cette soumission sincère, sans cette obéissance d'esprit et de cœur, la seule que vous puissiez agréer, mes prières, quelque longues, quelque assidues qu'elles puissent être, mes jeûnes et tous les autres actes de pénitence, quelque austères qu'ils soient, mes veilles, mes aumônes sont inutiles pour le ciel ; tel qu'une branche morte, quoique attachée encore au tronc de l'arbre, je ne puis plus porter des fruits de vie; la charité est bannie de mon cœur, et il ne m'en reste que l'ombre; je n'ai point de part aux dons de l'Esprit-Saint, je n'ai plus que des vertus stériles, et je dois m'appliquer à moi-même ce que l'Apôtre disait aux Galates (III, 1) : *O insensés ! qui vous a aveuglés au point de ne pas vous rendre à la vérité?* Ah ! c'est donc sans fruit que vous vous êtes donné tant de peines pour vous sauver.

puisque votre infidélité a suffi pour vous perdre : *Tanta passi estis sine causa.* (*Galat.*, III, 4.) Encore si dans cet état déplorable notre retour était facile! mais hélas! ce pécheur endurci sort plutôt de ses désordres que l'esprit orgueilleux et indocile ne reconnaît et n'abjure ses erreurs. Si du moins il y avait quelque excuse à notre aveuglement; mais non, l'Eglise, par l'union avec son chef et par son étendue, est toujours visible, et il est facile de reconnaître la voix de ceux qui nous parlent en son nom, et de nous instruire de leur fidélité à demeurer unis au corps des pasteurs. J'entends, il est vrai, les donatistes et tous les autres sectaires exagérer les abus, conclure de la corruption des mœurs, dans quelques-uns des membres, à l'altération presque entière dans la foi des chefs, recourir à la calomnie, prétexter le renversement de la discipline, l'abus de l'autorité se monter sur le ton de réforme, afin de blanchir au dehors, par l'extérieur de la piété, ce que l'esprit de révolte souillait au dedans, et je me contente de leur répondre avec saint Augustin, qu'il ne peut y avoir aucune juste nécessité de rompre l'unité.

Je les entends se servir des témoignages de l'Ecriture, et l'expliquer au gré de leurs vains systèmes, s'étayer, selon la remarque de Vincent de Serius, de l'autorité de quelques anciens docteurs, et cacher ce qui condamne leurs erreurs; relever par leurs discours l'autorité de chaque docteur hérétique, et alléguer pour leur défense les infirmes qu'il guérissait, les prophéties qu'il annonçait, et toutes ces merveilles qui, quoique destituées de preuves solides, ou tout au plus marquées, par leur bizarrerie et leur indécence, au sceau des prestiges que peuvent opérer les esprits de ténèbres, semblaient toutefois à des hommes préoccupés, à des yeux crédules, en faire un apôtre; et je leur réponds que puisque, selon la règle que saint Pierre nous a laissée, l'interprétation des divines Ecritures ne doit pas se faire par un esprit particulier, il n'y a de véritable interprétation de l'Ecriture, et à plus forte raison des ouvrages des Pères, il n'y a, selon le témoignage de ces saints docteurs, de vraie vertu, de vrais miracles qu'au sein de l'Eglise, et qu'ainsi, quand un ange viendrait m'annoncer une autre doctrine que la sienne, je dois lui dire anathème, selon le véritable sens des paroles de l'Apôtre. J'entends les disciples de Luther et de Calvin, après avoir soupiré en apparence après l'Eglise assemblée, accuser les décisions du concile de Trente d'être obscures et ambiguës, ou du moins de leur offrir trop peu de lumières, comme si ce n'était pas assez pour un cœur fidèle, dit saint Augustin, de savoir ce que l'Eglise rejette; ils osaient encore taxer les oracles que l'esprit de Dieu avait dictés à ce saint concile d'être l'ouvrage de l'intérêt, de la séduction, de l'intrigue et de la cabale; mais à toutes ces clameurs je réponds ce qu'on y répondait autrefois, que les promesses de Jésus-Christ à son Eglise, soit assemblée dans ses conciles, soit dispersée dans tout l'univers, sont plus claires que toutes ces vaines difficultés et ces faux prétextes; qu'on doit donc se déterminer à y croire, et que cette croyance tranche tous les doutes, et renferme une claire décision de toutes les controverses.

De là, mes frères, de là, je le répète, point d'excuse pour celui qui, au tribunal du souverain Juge, rendra compte de sa foi lorsqu'il en aura altéré la pureté par son peu de soumission; mais au contraire, quelle satisfaction pour nous, pour l'âme soumise, de pouvoir penser qu'au jugement de son Dieu, elle n'a rien à redouter encore de sa foi. Car, j'ose le dire, mes chers auditeurs, si par impossible le corps de mes pasteurs me trompait, ah! bien loin que Dieu puisse me juger et me condamner, ma soumission même serait ma défense contre lui, et parlerait pour moi. Je sentais, ô mon Dieu! pourrais-je dire alors, le besoin que j'avais d'une autorité; vous me l'aviez donnée, et, fondé sur vos promesses, n'ai-je pas dû penser qu'elle était incapable de me tromper?

O Eglise de mon Dieu! soyez donc en tout temps ma lumière et mon guide; je vous dois la soumission la plus parfaite, et je vous dois encore l'amour le plus tendre.

Ah! mes frères, l'Eglise, fondée sur les apôtres, est cette épouse chérie que Jésus-Christ s'est unie pour toujours; il l'a aimée jusqu'à quitter le séjour de sa gloire pour venir la chercher sur la terre, jusqu'à vivre et mourir pour elle... Elle a été lavée dans son sang, elle a été guérie par ses plaies; il l'a enrichie de ses dons et ornée de ses mérites; il l'a rendue la dispensatrice de ses grâces, et l'a mise en possession de tous ses trésors. C'est à elle qu'appartiennent toutes les promesses, tous les biens du ciel et de l'éternité; c'est elle qui fait les saints. Je vois à la suite les vierges qui vont au-devant de l'époux avec les lampes ardentes de la véritable charité; j'y vois les martyrs de la vraie foi, dont les robes sont teintes du sang de l'Agneau; j'y vois les vrais justes qui, dans tous les siècles, ont donné au monde le spectacle des plus rares vertus, mais dont le monde n'était pas digne; et ce qui met le comble à mon bonheur, c'est que, par la communion qui est entre ses membres, tout le bien qui se fait dans l'Eglise fait partie de mes richesses. C'est pour cette épouse fidèle que le Tout-Puissant a opéré les merveilles les plus éclatantes; et tout ce qui ne s'est pas fait en union avec elle, n'est, encore une fois, qu'illusion aux yeux des saints docteurs, et en porte en effet tous les caractères. C'est elle enfin qui, toujours attentif à veiller au dépôt de la foi que son époux lui a confié, me l'offre dans toute sa pureté; elle conserve à chaque vérité tous ses droits, sans donner dans ces extrémités vicieuses qui caractérisent l'erreur, et qui ne maintiennent un de nos dogmes qu'aux dépens de l'autre. Appuyée sur son bien-

aimé, dont elle attire et fixe les regards; éclairée par sa lumière, comblée de ses plus précieuses faveurs, elle emprunte de lui seul sa force, son éclat et ses charmes. Les mêmes liens qui m'unissent à vous, ô Jésus! m'uniront donc pour jamais à votre Eglise. Serrez de plus en plus de si beaux nœuds : plus elle vous est chère, plus elle doit me l'être à moi-même. Et, comment ne l'aimerions-nous pas, mes chers auditeurs? Epouse de Jésus-Christ, elle est en même temps notre mère.

Pour vous engager à l'aimer, cette mère si tendre emprunte aujourd'hui ma voix, et ne veut plus parler qu'à votre cœur. C'est moi, vous dit-elle, qui vous ai enfantés à Jésus-Christ dans les eaux du baptême. Retournez à ces fonts sacrés, où je vous ai donné la vie de la grâce et du salut, ils vous diront que je suis votre mère; c'est moi qui, dans vos premières années, ai répandu sur vous l'esprit de lumière et de force, pour vous confirmer dans la foi, et vous prémunir contre les assauts du démon, de la chair et du monde; c'est en moi, et ce n'est qu'en moi seule que vous trouverez la rémission de vos fautes. Jetez les yeux sur ces tribunaux, où j'exerce en votre faveur ce pouvoir si doux qui m'a été donné; combien de fois ne m'y suis-je pas montrée sensible à votre repentir, en déliant ce qui, à l'instant même, était délié dans le ciel, et en vous disant, au nom du Sauveur des hommes : mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. Combien de fois encore, non contente de vous rompre sans cesse le pain de la divine parole, ne vous ai-je pas nourri de la chair de Jésus-Christ, et tous les jours, dans toutes les parties du monde, je l'offre pour vous à son Père; et lorsqu'enfin vous touchez à vos derniers moments, et que tout semble vous quitter sur la terre, ah! bien loin de vous abandonner, inquiète sur votre sort, je donne aux prêtres qui vous assistent tout ce que j'ai de pouvoir pour vous pardonner et vous absoudre; je leur dicte, pour la recommandation de votre âme, les prières les plus vives et les plus touchantes; je veux qu'en priant pour vous ils vous soulagent encore par l'onction de l'huile sainte : vous disparaissez à mes yeux, mais vous êtes toujours présents à mon esprit et à mon cœur; aussi fort que la mort même, mon amour vous prévient et vous suit au delà du tombeau. J'invite tous mes enfants à faire pour vous une sainte violence à votre Dieu. J'immole de nouveau l'Agneau sans tache, afin de vous appliquer ses mérites; j'ouvre tous mes trésors, je communique toutes les grâces dont je puis disposer, pour que les effets salutaires s'en répandent sur vous. Quelle mère vous a jamais si tendrement aimés? O Eglise! ô ma mère! voudrais-je cesser d'être au nombre de vos enfants, ou n'en porter le nom que pour alarmer plus vivement votre tendresse pour moi? Ah! mes frères, voudrions-nous, en répondant si mal à son amour, affliger ses pasteurs de tous les lieux, et je dis même de tous les siècles, qui ne pourraient que gémir de notre infidélité? tous les ministres qu'elle a établis sur nous pour rendre compte de nos âmes, et qui souvent, par leurs fatigues, leurs travaux et leurs veilles, consument, quoique avec joie, leurs forces, leur santé, leur vie même, pour nous éclairer et nous sanctifier? tous ces justes qui lui sont unis dans toute l'étendue de l'univers, et qui déploreraient notre insensibilité ou notre aveuglement? tous les saints qui règnent maintenant dans le ciel, et qui ne cessent point d'être ses membres et nos frères?... Jésus-Christ lui-même, notre chef et son époux? Mais si elle est notre mère, si nous conservons pour elle les sentiments d'un fils, où est enfin notre zèle pour tout ce qui concerne ses intérêts et sa gloire, et à quoi nous engage-t-il?

Ah! demandez-le, pourrais-je dire, dans des temps d'épreuves, à des hommes destinés, par leur état et leur ministère, à des fonctions laborieuses et pénibles; demandez-le aux apôtres, aux premiers fidèles, aux martyrs, à tous ces hommes apostoliques qui ont tant fait et tant souffert pour soutenir ou pour étendre partout le règne de Jésus-Christ et de son Eglise. Mais si nous ne sommes pas appelés à lui donner ces preuves de notre zèle, nous le sommes tous du moins à édifier par la pureté de nos mœurs ceux qui ne craignent pas de faire retomber sur elle l'opprobre de ses enfants; à demander au ciel, par les vœux les plus ardents, qu'il la comble de toutes les prospérités, de tous les biens qui peuvent rendre son empire glorieux, tranquille et florissant; à nous montrer sensibles à ses véritables intérêts, comme s'ils étaient les nôtres, en sorte que tout ce qui l'offense nous blesse par l'endroit le plus sensible, et que dans ses douleurs elle ne ressente rien que nous ne ressentions avec elle; nous sommes tous appelés, dans quelque état que ce puisse être, à ne pas permettre qu'on l'attaque impunément en notre présence, et qu'on porte atteinte à son culte, à ses usages, à ses lois, au respect dû à son chef et à ses ministres; à donner à tous ceux qui nous environnent l'exemple de la docilité la plus parfaite et d'une fermeté inébranlable; à ne point nous départir de ses jugements et de ses préceptes; nous sommes tous appelés à ne pas regarder comme des choses indifférentes en matière de foi, tout ce que son chef visible et ses pasteurs ne regardent pas comme tel; à ne pas croire que l'esprit d'indécision puisse nous être permis, à nous, qui, sans être autorisés à examiner, discuter, juger d'après nous-mêmes, sommes néanmoins obligés de nous décider d'après elle, et de lui rendre l'hommage public de notre soumission. Disons-le enfin, nous sommes tous appelés, sans distinction, à employer en sa faveur tout ce que nous avons de talents, de crédit et d'autorité, non pas que, selon la promesse de Jésus-Christ, elle ne puisse se soutenir sans

nous, mais parce que la Providence du souverain Etre veut bien se servir des plus faibles instruments pour accomplir ses desseins à l'égard de son Eglise.

Voilà, mes frères, voilà ce qu'exigent de nous les noms sacrés d'enfants de l'Eglise de Jésus-Christ et de membres de son corps. Hé quoi donc! aurions-nous moins de zèle pour la vérité, que ses ennemis n'en ont eu dans tous les temps pour l'erreur? que de soins de leur part pour l'accréditer et la faire valoir, et que demandaient-ils autre chose, sinon que les fidèles ne se missent point en peine de les contredire, qu'ils ne prissent aucun soin de s'opposer à leur progrès, et qu'ils fussent indifférents pour l'Eglise?

Appuyons-la surtout, nous ses ministres, en la faisant connaître, en la faisant aimer; appuyez-la, ô vous! puissances de la terre, qui tenez un si beau rang parmi ses enfants, et dont l'intérêt, dont la gloire la plus pure seront toujours de la protéger. C'est cette Eglise qui, par ses décrets authentiques, assure aux princes la fidélité de leurs sujets, aux magistrats et à tous les différents ordres de l'Etat la juste administration de leur pouvoir; à tous ceux qui sont constitués en dignités, le respect et l'obéissance qui leur sont dus. C'est elle qui, par les vérités qu'elle enseigne universellement, établit la subordination dans tous les rangs, le repos des familles, le bonheur des peuples, et, autant qu'il est en elle, l'union et la concorde entre tous les hommes. Si quelques-uns de ses enfants altèrent sa doctrine ou veulent rompre l'unité, elle gémit de leur égarement; elle conjure le Dieu des miséricordes qu'il daigne les faire rentrer dans la voie droite qu'ils abandonnent; elle les reprend, elle les corrige en mère, non pas pour les perdre, mais pour les sauver s'il se peut, ou pour sauver ceux qui lui restent. Au sein des calamités, elle abaisse son front dans la poussière, et ne sait que prier, s'humilier et souffrir. Si elle est dans la tristesse, ah! chrétiens, partageons ses douleurs; si elle est dans la joie, réjouissons-nous avec elle. Entrons surtout dans l'esprit qui l'anime, et loin de nous, qui sommes ses enfants, ce zèle amer qui porte avec lui la discorde et l'aigreur. Nous sommes tous des frères. Comme elle gémissons, prions pour ceux qui s'égarent, ne négligeons rien pour procurer leur salut par leur réunion à l'Eglise, que les efforts de notre charité redoublent en leur faveur. S'ils ne se laissent pas toucher par la crainte d'un Dieu qui leur annonce un jugement plus terrible que celui des habitants de Sodome et Gomorrhe, s'ils ne sont point ébranlés par les anathèmes que les divines Ecritures prononcent contre ceux qui vivent comme ennemis ou comme étrangers au milieu de Sion; s'ils ne sont pas sensibles aux menaces de Jésus-Christ, de ses apôtres et de ses prophètes, peut-être le seront-ils à nos soins et aux pleurs que nous verserons sur eux.

Pour nous, mes frères, pour nous qui voulons être fidèles à Dieu de ce qu'il nous a fait trouver dans son Eglise la vie, la lumière et le salut; de ce qu'il nous tient étroitement attachés d'esprit et de cœur à l'Eglise catholique, à l'Eglise romaine, la seule toujours visible au-dessus de toutes les sectes qui s'élèvent contre elle, toujours stable et permanente dans le corps de ses évêques uni à son chef, toujours incapable de nous tromper, c'est ce bienfait qui nous met en état de recueillir avec assurance le fruit de tous les autres, puisque c'est lui qui nous conserve et qui nous rend vraiment utiles toutes les vérités que la foi nous enseigne.

Je vous ai exposé celles que j'ai crues les plus propres à vous éclairer sur les objets qu'il vous est essentiel de bien connaître, et Jésus-Christ présenté à son Père dans ce même temple où il devait un jour instruire les hommes par ses discours, m'a donné lieu de vous développer les différentes lumières qu'il est venu apporter au monde, après quoi j'ai cherché à vous inspirer le désir sincère de travailler sans délai à la réforme de nos mœurs, en vous faisant envisager une mort presque toujours trop prompte à nous surprendre. J'ai cherché encore à vous faire sentir combien les vertus chrétiennes contribuent à notre bonheur sur la terre, et combien grandes sont les récompenses qui leur sont réservées dans le ciel; à vous faire aimer Dieu, votre prochain, votre salut que tant de motifs de conversion doivent vous porter à ne pas négliger; à vous faire entrer dans les dispositions de Marie par rapport à la grâce, et des vrais fidèles envers Marie; à vous faire désirer une union fréquente avec Jésus-Christ, et à vous en rendre dignes; à vous offrir, dans la passion et dans la résurrection de notre divin Maître souffrant et ressuscité pour vous, de justes fondements de croire et d'espérer en lui des motifs pour l'aimer et des règles pour agir.

Dans le désir que j'avais de vous toucher, de vous sanctifier, d'assurer votre éternelle félicité, de glorifier Dieu en vous, je ne me suis occupé que de ce qui pouvait me conduire à cette fin, la seule vraiment digne du ministère qui nous a été confié. Vous avez vu les sentiments de mon cœur se peindre sur mes lèvres, et vous venez de voir enfin combien je m'intéresse à ce que vous conserviez le fruit de ce discours, par le soin que je prends de vous attacher pour toujours à cette autorité, à cette Eglise qui peut seule rendre vos lumières exactes, et vos vertus méritoires pour le ciel. Je n'ai point dit comme le prophète Jérémie : Seigneur, envoyez un autre que moi, car je ne sais parler : *Nescio loqui* (*Jerem.*, I, 6); mais je vous ai enseigné toute vérité avec l'apôtre, et s'il fallait encore me donner moi-même à vous tout entier, je consentirais comme lui à devenir anathème pour vous. Accordez donc, ô mon Dieu! accordez à mes vœux que tous ceux qui m'entendent

fassent servir ces vérités que je leur ai annoncées à leur justification, et non pas à leur jugement et à leur condamnation; faites surtout, Seigneur, que, par notre soumission au corps des pasteurs que vous nous avez donnés pour guide, par notre amour, par notre zèle pour l'Eglise, nous méritions d'être mis constamment au nombre de ses enfants, puisque c'est en vain, dit saint Augustin, que nous nous flatterions de vous avoir pour Père, si nous n'avions pas l'Eglise pour mère. O épouse du Christ ! ô Eglise de mon Dieu ! qui avez seule comme en dépôt ses saintes vérités, que ma droite soit mise en oubli, qu'elle soit retranchée de mon corps comme un membre sans force et sans vie, si je vous oublie jamais, si jamais je me sépare de vous : *Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur dextera mea* (*Psal.* CXXXVI, 5); que ma langue s'attache à mon palais, si je cesse d'annoncer aux hommes quel est le tribut, quel est l'hommage de respect, de tendresse et d'obéissance que nous vous devons, ou que je néglige de leur en donner l'exemple; si je sépare un seul moment vos intérêts des miens, et que je ne me propose pas vos avantages, votre gloire et vos succès comme le premier objet de ma joie, et vos calamités, vos souffrances comme le principal objet de mes gémissements et de mes larmes : *Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui; si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ* (*Ibid.*, 6); si je cherche enfin la vérité, l'assurance, la paix, le bonheur autre part que dans votre sein, puisque vous seule pouvez nous conduire au bonheur éternel après lequel je soupire, et que je vous souhaite.

SERMON XXI.

II. *Pour le dimanche de Quasimodo.*

SUR LA VÉRITÉ ET L'EXCELLENCE DE LA RELIGION.

Noli esse incredulus, sed fidelis. (*Joan.*, XX, 27.)

Ne soyez point incrédule, mais fidèle.

Dans quel autre siècle que celui où nous sommes a-t-il été plus nécessaire de le dire : *Ne soyez point incrédule?*

Eh ! pourquoi dans ces malheureux jours tant d'esprits incrédules ont-ils frémi au seul nom du Dieu des chrétiens? pourquoi, dans leur folle présomption, ont-ils entrepris de détruire son culte et de renverser ses autels? Hommes vains et superbes, ils se sont élevés contre le Seigneur et contre son Christ. Rompons, brisons leurs chaînes, ont-ils dit; secouons le joug qu'ils veulent nous imposer; n'ayons d'autre Dieu que nous-mêmes et d'autres lois que nos penchants.

Celui qui habite dans les cieux rira de leurs efforts. Il a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite; vous êtes mon Fils, je vous donnerai les nations pour héritage, et vous briserez comme un vase d'argile tous ceux qui s'opposent à vos lois. (*Psal.* II, 4-9.)

De siècle en siècle la promesse s'est accomplie. Téméraires mortels, faux sages, reconnaissez donc aujourd'hui quel fol espoir vous anime; malgré l'attrait de votre langage corrupteur et de vos dangereux systèmes, l'empire du Christ subsistera toujours : si par malheur sa religion sainte s'altère parmi nous, si nous retombons dans les ténèbres, de nouveaux peuples, profitant de nos dépouilles, le dédommageront assez de notre infidélité; et la foi, achevant sa course, ne cessera de faire briller à nos yeux son flambeau que pour éclairer de nouvelles contrées.

Mais, chrétiens, qu'ai-je dit? quel funeste présage! serait-il vrai que nous dussions craindre de perdre cette foi scellée du sang de nos premiers apôtres?

Ah ! Seigneur ! ne rejetez pas cet héritage qu'ils vous ont acquis, ce fruit pénible de leurs travaux et de leur martyre. Il nous reste encore des âmes fidèles; que leurs tendres gémissements suspendent, arrêtent les traits de votre colère, et vous retiennent pour toujours au milieu de nous !

Cependant l'impiété fait tous les jours de nouveaux progrès, elle se répand dans tous les états et dans tous les rangs, elle est déjà de tous les sexes et de tous les âges, elle mène sur ses pas la dépravation entière des mœurs, qui devient à son tour son plus ferme appui.

La religion, parmi le plus grand nombre et jusque dans l'esprit du peuple, n'est plus qu'un problème, et on veut que nous nous bornions à prêcher des vertus morales sans remonter aux preuves de la foi qui fait seule les vrais justes.

Pour vous, âmes chrétiennes, combien ne doit-il pas vous paraître doux et consolant de savoir quels sont les fondements solides qui appuient votre croyance! quelles sont ces preuves qui confondent l'impie et qui renferment les titres de votre véritable grandeur ! Eh ! votre foi est-elle assez éclairée pour que rien ne puisse l'ébranler? est-elle assez forte pour ne chanceler jamais? c'est pour la ranimer, la soutenir et rendre votre soumission plus entière et plus sûre, que je viens vous exposer ce qui doit servir à nous convaincre de la vérité de notre sainte religion, et ce qui doit en même temps nous la rendre aimable. Elle se prouve à l'esprit, c'est le sujet de ma première partie; elle se prouve au cœur, c'est le sujet de la seconde. J'imiterai d'abord le langage d'un homme qui cherche en tremblant et avec un cœur droit la véritable religion; après l'avoir trouvée, je vous en ferai connaître l'excellence. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

En nous et hors de nous, aux cieux et sur la terre, tout nous annonce l'existence d'un Dieu; refuser d'admettre un premier Etre, c'est contredire et les idées de mon entendement, qui s'élève comme malgré lui au-dessus des temps et des êtres bornés pour remonter jusqu'à l'Etre suprême, éter-

nel et sans bornes, qui a assigné à chacun d'eux leurs limites, et les sentiments de mon cœur, dont rien de créé, rien d'imparfait ne peut remplir les désirs si vastes, et la voix de toute la nature, qui me rappelle à son auteur; c'est attribuer à la matière un mouvement qu'elle n'a pas par elle-même, ou qui, s'il lui est nécessaire, ne peut augmenter, s'affaiblir et varier en sens contraire au gré des différents corps.

C'est admettre un nombre infini d'effets sans causes, de forces sans aucun principe d'action, de mouvements réguliers sans aucune intelligence qui les ait déterminés, de lois sans un législateur; c'est faire honneur au hasard, non pas d'un seul ouvrage fait avec art, mais d'ouvrages innombrables dont les combinaisons sont immenses, et qui, séparément, comme dans leur assemblage, offrent à des yeux éclairés les traits les plus frappants d'intelligence et de sagesse; c'est élever le système le plus téméraire sur des suppositions bizarres, qui, par une suite inévitable, naissent en foule l'une de l'autre, se heurtent, se choquent, si je puis ainsi parler, et se détruisent réciproquement; c'est enfin s'élever seul contre le consentement unanime de toutes les générations et de tous les peuples, qui, sans aucun accord et avant toute loi, ont reconnu et adoré un Etre suprême.

Mais si, comme je ne puis en douter, il existe un Dieu, de quelle importance n'est-il pas pour moi de me former une idée juste de sa nature et de ses principaux attributs! d'être instruit de ce qu'il exige de moi, et de savoir avec certitude ce que je dois en craindre ou en attendre!

Ici, mes frères, la raison va nous conduire à la foi, à cette religion révélée qui se prouve à l'esprit par ses principaux caractères, la nécessité, l'ancienneté, l'unité et la perpétuité.

Pour bien comprendre la nécessité d'une révélation telle qu'est celle de la religion que nous professons, il ne s'agit pas, après avoir reconnu en général l'existence d'un Dieu, de nous placer au centre du christianisme; c'est là ce qui trompe de nos jours l'incrédule. Né de parents chrétiens, éclairé dès sa plus tendre enfance du flambeau de la foi, les lumières préviennent en lui l'étude et les réflexions. Il connaît Dieu, ses devoirs, et ce que la loi naturelle renferme de plus important, de plus sage et de plus parfait, avant que d'avoir eu la peine de chercher et d'approfondir; et cependant lorsqu'il cesse de vouloir être le disciple de Jésus-Christ, et qu'il blasphème sa loi, il ose encore mettre sur le compte de sa raison des clartés qu'il ne doit qu'à la foi.

Pour se convaincre de son erreur, qu'il se place avec moi parmi ce peuple si vanté de nos jours, à qui un sage donna des lois dans cette contrée de l'Asie où fleurissent en partie les sciences et les arts, où la philosophie répand sa lumière, mais que couvrent encore les ténèbres de l'idolâtrie, et qu'il me suive dans les réflexions que va me dicter cette raison même dont l'incrédule fait son unique appui.

Pour ne pas contredire les premières notions qu'elle offre naturellement à tous les hommes, et ne pas me trouver à chaque instant en contradiction avec moi-même, je me suis vu forcé d'admettre une souveraine intelligence, un premier Etre, un Dieu; comme c'est de lui surtout que peut dépendre mon sort, et que rien ne m'intéresse davantage que les rapports que je puis avoir avec lui, je désire ardemment parvenir à le bien connaître. Je jette les yeux autour de moi, et je vois de toutes parts des hommes qui appliquent cette idée d'un Etre suprême à des objets auxquels elle ne peut convenir, et qui sont indignes de leurs hommages. Une illusion si grossière ne peut me conduire qu'à des erreurs nouvelles. Je m'élève au-dessus des opinions du peuple, j'examine avec les sages, j'étudie les langues dans lesquelles ils ont écrit, je compare leurs sentiments, je médite avec eux, et je sens que malgré moi je m'égare comme eux de système en système; comme eux je deviens tour à tour la dupe de mon esprit et de mon cœur. Si j'ai cependant la force et l'étendue de génie des Socrate et des Platon, je conçois que l'Etre suprême doit être souverainement parfait; que, par l'amour qu'il porte à ses perfections, il doit exiger de moi un hommage et un culte très-purs; que, m'ayant créé intelligent et libre, comme me l'annonce un sentiment intime contre lequel il est impossible de prescrire, il n'est pas indigne de lui de me gouverner, de me conduire par des lois morales, comme il a imposé des lois physiques au monde matériel et sensible; que, si je suis rebelle à ses lois, je dois craindre qu'il ne punisse mon infidélité, et qu'au contraire, si je lui suis fidèle, je dois attendre de lui ma récompense; que cet ordre, si convenable à sa sagesse et à sa justice, ne se trouvant pas exactement rempli dans cette vie, il y en aura sans doute une autre où les proportions seront observées d'une manière inviolable. Mais, parmi ces précieuses clartés, je ne suis pas plus assuré que ne l'ont été tous les sages; ils hésitaient, ces sages tant vantés, les Platon, les Socrate, les Cicéron, les Sénèque. Autant et plus encore j'hésite, je chancelle, je cherche un point fixe, et je le perds de vue au moment où je crois le saisir. Les désordres que j'aperçois dans l'univers, les contrariétés que je découvre en moi, ce mélange de grandeur et de bassesse, de lumière et de ténèbres, m'effrayent, m'épouvantent; les doutes renaissent en foule. Est-ce donc un Dieu qui gouverne le monde? s'intéresse-t-il à moi? d'où viens-je? où suis-je? où vais-je? O Etre des êtres! qu'êtes-vous, et que ne vous rendez-vous plus sensible? Je vous implore pour moi, pour le commun des hommes, qui, accablé de plus de soins qui le dissipent, a encore plus d'obstacles à surmonter pour vous connaître.

Mais peut-être Dieu a parlé ; je le désire du moins, comme les plus sages d'entre les païens l'ont désiré, et trop convaincu comme eux de l'insuffisance de ma raison, je vais chercher partout cette révélation qui fait l'unique objet de mes vœux, prêt à m'y soumettre, si elle subsiste et si elle a des caractères suffisants pour en établir à mes yeux la vérité.

Hélas! je consulte en vain les peuples idolâtres de tous les lieux et de tous les siècles. Ils se disent, il est vrai, éclairés par la Divinité, mais rien ne me prouve qu'elle ait parlé en effet. Si l'on me cite des prodiges ils se sont opérés dans le secret, ou celui qui les rapporte ne les a écrits que sur le témoignage obscur et incertain de ceux qui l'ont précédé. Si l'on me cite des oracles, ils sont équivoques et susceptibles de tous les sens qu'on veut leur donner; si l'on me fait valoir l'antiquité des dieux des gentils et celle des peuples qui les adorent, je n'aperçois que des générations confuses et qui se perdent dans la nuit des temps; pour tout dire enfin, je ne trouve point, dans une religion païenne, des notions sur Dieu et sur son culte que puisse avouer ma raison.

Mais toi dont le musulman, l'Arabe et le Persan révèrent et suivent la loi, fier Mahomet, cette loi, dis-tu, est émanée du ciel, et pourquoi donc n'as-tu pour garant de son autorité que ta seule parole? Pourquoi, le fer en main, législateur barbare, ne soumets-tu les peuples que par la violence? Est-ce ainsi que Dieu se révèle, et ne veut-il que tyranniser nos esprits sans les convaincre? Que m'offre, d'ailleurs, cette loi si connue? des faits sur lesquels je puis prononcer sans peine, et qui n'ont rien que de ridicule et d'absurde, des plaisirs, et une félicité indigne de moi.

Ainsi je cherche en vain cette révélation après laquelle je soupire. Toutes les religions des différents peuples en supposent et en démontrent, il est vrai, la nécessité; mais aucune d'elles ne porte le caractère d'une religion révélée.

C'en est assez; bornons ici nos recherches. Ah! sans doute ce Dieu qui se dérobe à mes vœux fait peu de cas de mes hommages, et à ses yeux tous les cultes sont égaux.

Mais que dis-je! s'il est un Dieu dont je dépende essentiellement, qui m'ait créé, qui me conserve; s'il est un Dieu qui ait quelque amour pour la vertu, qui en ait gravé en moi le sentiment par de premiers principes communs à tous les hommes et par les reproches de ma conscience; qui m'ait donné mes idées et mes penchants, peut-il ne pas exiger l'aveu de ma dépendance? Peut-il, après avoir fait de moi un être intelligent et libre, après m'avoir doué des facultés les plus nobles, ne pas vouloir que je lui en rende le tribut légitime, que je reconnaisse son souverain domaine, que je lui consacre tout mon être, et que, pour sa gloire, pour mon propre avantage, pour celui des autres hommes, j'honore des perfections en les imitant?

Peut-il encore agréer un culte qui est indigne de lui, approuver également des religions qui se contredisent entre elles, et trouver sa gloire et notre bonheur dans celles qui sont opposées à ses attributs?

Mais, s'il existe un Dieu, mon hommage ne lui est pas indifférent; tous les cultes ne sont point égaux, et je cherche celui par lequel je puis être assuré de lui plaire et de l'honorer comme il veut qu'on l'honore.

O chrétien! il ne me reste plus de ressource qu'en toi seul; viens, et dis-moi qui t'a donné ta loi, où sont tes titres, quels sont les livres qui les renferment, d'où te viennent-ils et quels sont enfin les sources et les fondements de ta foi? A peine ai-je parlé et déjà le chrétien, après m'avoir exposé les principaux articles de sa croyance, me fait observer un peuple qui, dispersé en tous lieux, conserve avec soin des livres qu'il regarde comme divins. Ce peuple excite mon attention par les traits les plus frappants.

L'histoire de tous les âges dépose en sa faveur, et d'après ce qu'elle nous offre de plus certain, il peut passer avec fondement pour le plus ancien de tous les peuples connus qui existent maintenant sur la terre. Les nations les plus célèbres se sont mêlées, confondues; il ne nous reste aucune trace effective de leur gouvernement et de leurs mœurs; elles ont même oublié leurs dieux et leur culte.

Mais le Juif, quoique le rebut et l'opprobre du genre humain, chargé de l'exécration publique, étranger et proscrit dans tout l'univers, subsiste toujours et a retenu de sa religion tout ce que sa situation présente lui permet d'en retenir et d'en observer. Il se renouvelle sans aucun mélange, il se multiplie sans pouvoir se réunir en corps de nation et porte en tous lieux des livres où nous lisons les reproches honteux et flétrissants que lui ont faits ceux qui les ont écrits.

Ces livres renferment les intérêts publics, les lois, le culte et l'histoire de tout un peuple qui, occupé à les méditer sans cesse, a compté jusqu'au nombre des mots et des lettres qui les composent. Ce ne sont point de ces volumes mystérieux qu'un petit nombre de pontifes conservent dans le secret et qu'ils interprètent à leur gré. De tout temps ils ont été exposés aux yeux de tous les hommes : je les vois traduits en grec par les soins de Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte. Je trouve les livres de Moïse écrits en samaritain, c'est-à-dire, dans la langue de ce peuple qui s'est séparé des Juifs sous le règne du fils de Salomon.

J'ouvre, j'examine tous les livres sacrés, et je vois qu'ils se soutiennent mutuellement, qu'ils se rendent témoignage l'un à l'autre; que les faits qu'ils contiennent ont entre eux une liaison nécessaire qui me

fait remonter des livres des *Prophètes* à celui des *Rois*, de celui-ci au livre des *Juges*, du livre des *Juges* à celui de *Josué*, et de ce dernier au *Pentateuque* et à Moïse, auquel la Bible entière me rappelle. Je vois que ces faits sont liés avec l'histoire des autres nations et en reçoivent un nouveau témoignage qui les confirme.

Ce sont d'ailleurs de tous les faits les plus intéressants, les moins susceptibles d'illusion et les plus propres à exciter par eux-mêmes l'attention de ceux auxquels on les expose. On ne craint pas d'en prendre à témoin une multitude innombrable sous les yeux de laquelle ils se sont passés. Ils ont eu un effet universel et durable. Telles sont les plaies d'Egypte qui se terminent par la mort des premiers-nés; le passage de la mer Rouge, que l'incrédule s'est efforcé en vain d'expliquer par des causes naturelles; les prodiges du désert, cette manne qui tombe pendant quarante ans et qui sert de nourriture aux Israélites; leurs vêtements, qui se conservent pendant ce même espace d'années; cette nuée qui ne cesse de les couvrir, et cette colonne de feu qui règle leur marche.

Ce n'est enfin que par l'existence de ces faits éclatants, soutenus pour la plupart de monuments qui en rappelaient la mémoire, que les Juifs ont pu se voir contraints d'adopter une loi aussi onéreuse que l'était celle de Moïse.

Ma raison me permet-elle encore de douter de leur authenticité et de celle des livres qui nous les ont transmis? Aura-t-on fait croire à tout un peuple qu'il a vu des prodiges si surprenants, si universels et si permanents, tandis qu'il ne les aura point vus? Aura-t-on pu mettre entre ses mains, comme l'ouvrage de Moïse, des livres qu'il n'aura pas reçus de lui, et qui, jusqu'au moment de leur supposition, lui auront été inconnus? Si, au contraire, il les a reçus de la main de Moïse, son législateur, et reconnu pour tel par les historiens profanes de l'antiquité la plus reculée, aura-t-il permis qu'on en retranche, qu'on y ajoute et qu'on les altère, lui qui les a toujours considérés comme des livres sacrés, qui en a toujours fait son unique étude, et qui en retrouvait comme le précis dans tous les autres livres de l'Ecriture?

Mais si ces livres sont authentiques, ainsi que les faits qu'ils contiennent, ils sont divins : Moïse, qui les a écrits, et qui a opéré tant de merveilles, était l'envoyé de Dieu; il était le ministre et l'interprète de la Divinité. Dieu se devait à lui-même de ne pas laisser à sa créature un pouvoir aussi étendu, aussi manifeste et aussi constant, pour qu'elle ne l'employât qu'à tromper les hommes au nom même du Dieu saint, du Dieu de vérité. Et ce que j'ai dit en dernier lieu des livres de Moïse, je puis le dire par une induction semblable de tous les livres sacrés.

O ciel! il est donc vrai, Dieu s'est révélé aux hommes : Le Seigneur a parlé.

Livres saints, que m'apprenez-vous? O lumières précieuses! l'Ecriture me rappelle à un Dieu qui a tout fait, et elle me donne de sa puissance, de sa sainteté, de sa sagesse, les idées les plus nobles et les plus dignes de lui. Le Dieu des Hébreux n'a rien de commun avec les divinités que le reste du monde adorait; c'est l'Etre existant par lui-même, c'est un Dieu unique dans sa substance, infini, parfait dans tous ses attributs; il existait, et rien n'existait encore; à sa voix le monde sort du néant; il dit : *Que la lumière se fasse et elle est faite* (*Gen.*, I, 3); il appelle les astres, et ils commencent leur course; il orne les cieux, il embellit la terre, il la rend féconde, il la peuple d'animaux divers, et donne à l'univers un maître, un interprète à la nature, un ministre à sa gloire, en créant l'homme à son image. Il met plusieurs jours à achever le grand ouvrage de sa création; c'est pour nous apprendre qu'il fait tout, non par une impétuosité aveugle et nécessaire, mais librement, sans contrainte, comme il le veut, et au moment où il le veut.

Ce ne sont donc pas des systèmes hardis, mais sans fondement, des hypothèses brillantes, mais que l'imagination seule a enfantées; ce sont les faits les plus conformes à la raison. Ils sont exprimés dans un style simple, mais grand dans sa simplicité; et ce que je remarque dans toute l'Ecriture, c'est cette élévation jointe à une onction douce et tendre qui ne se trouve qu'en elle.

L'univers est créé, le monde a pris sa forme, et en sortant des mains du Créateur tout est parfait. L'homme reçoit l'hommage de tous les êtres, pour le rapporter à son Dieu. Un précepte léger lui est imposé pour lui faire sentir que si tous les êtres lui sont soumis, il est lui-même assujetti à l'empire de l'Etre suprême, et lui doit, comme sa créature, le tribut de sa soumission et de sa dépendance.

Ce précepte, il l'a violé. Tout change de face; la nature n'a plus pour lui les mêmes charmes, il y retrouve partout les funestes suites de son péché; il les trouve dans lui-même. Son entendement se remplit de ténèbres, son cœur s'incline vers la terre, ses sens se réveillent; mais quel arrêt lui est prononcé! il sera puni dans sa postérité..... O Dieu! comment ces malheureux enfants ont-ils participé au crime de leur père? Quel nouveau doute m'afflige! mais les voies de Dieu sont au-dessus de nos voies. Après tout, il ne devait point à l'homme un état si parfait; et depuis sa chute, de quel droit oserais-je me plaindre de celui dans lequel il m'a fait naître? Raison impuissante, raison si présomptueuse et cependant si faible, éclaire-moi donc sur les mystères que la nature m'offre de toutes parts, ou laisse-moi du moins écouter un Dieu qui prend soin de m'instruire!

Sans doute, ô mon Dieu, ce n'est point ici le temps d'une clarté pure; pour rendre ma foi plus humble et plus méritoire vous

mêlez des ombres à vos lumières, et je respecte, Seigneur, le nuage que vous mettez entre vous et moi. Ah! du moins, je ne suis plus un mystère à moi-même, la nature n'est plus une énigme dont l'obscurité me fasse perdre de vue le Dieu qui m'a créé. Je connais maintenant la source des contradictions qui me désolent. Mon propre cœur m'est dévoilé, et l'univers entier s'explique à mes yeux.

Mais Dieu tourne mes regards vers un objet plus consolant : Adam a péché, et il lui fait entrevoir dans une semence bénie qui naîtra de la femme, celui qui, en écrasant la tête de l'ancien serpent, deviendra notre libérateur. Par lui l'homme pécheur rentrera en grâce avec son Dieu, et pourra prétendre de nouveau à la possession du souverain bien que le péché lui avait fait perdre. Par lui il honorera la Divinité comme elle doit l'être, et lui offrira un culte digne de lui plaire.

Ainsi l'Ecriture, c'est-à-dire le premier livre qui soit au monde, me présente la religion la plus ancienne; elle n'est point l'ouvrage des hommes. On montrait les lieux où tant de faux cultes avaient pris naissance; mais dans la suite des temps on ne peut fixer l'époque où a commencé la religion des Hébreux. Moïse ne parle que le langage des patriarches qui l'ont précédé, et un petit nombre de générations le fait remonter à l'établissement de ce culte divin, qui naquit avec le premier des jours.

L'ancienneté de cette religion n'est pas encore ce que j'admire le plus, c'est son unité, son rapport à un unique terme, à un Sauveur promis, attendu, figuré, et le dirai-je en un mot, tel que le chrétien le reconnaît et l'adore.

La promesse faite à Adam est renouvelée d'âge en âge, et son effet doit s'étendre sur toutes les nations. Pour que le souvenir s'en conserve parmi les hommes, Dieu se sépare une famille à laquelle il la rappelle sans cesse. De cette famille il fait naître un peuple qu'il en rend le dépositaire. Ce peuple est l'objet d'une providence spéciale; il le conduit, il lui impose des lois, il lui impose des cérémonies sans nombre. Ce ne sont pas des cérémonies vaines; leur but est d'empêcher qu'il ne se confonde avec les autres peuples, et n'oublie par ce mélange le Messie qui doit faire l'unique objet de son attente. Il fait éclater en lui la force de son bras, il le récompense lorsqu'il lui est fidèle; il le châtie sans le perdre de vue lorsqu'il porte son hommage aux dieux des gentils. Sa sagesse semble ne disposer les événements et ne régler la destinée des autres nations que pour ce peuple chéri, et ce peuple lui-même n'est fait que pour le Messie. Tout en lui m'y ramène. L'Agneau pascal, le serpent d'airain, les victimes qu'offrait le souverain pontife, mille autres objets divers me donnent déjà quelque idée de l'objet qu'ils représentaient. Les justes m'en retracent l'image dans eux-mêmes par des rapports sensibles.

Cependant Dieu s'explique de jour en jour avec plus de clarté. Les prophètes m'annoncent un Dieu, il est dans le sein de son Père avant tous les siècles; le Seigneur va l'engendrer dans le temps, pour en faire un homme Dieu, le Rédempteur des hommes. Le juste descendra du ciel comme une rosée; la terre produira son germe, dit Isaïe, et ce sera le Sauveur avec lequel on verra naître la justice. (*Isa.*, XLV, 8.) Mon serviteur, a dit encore le Très-Haut, sera rempli d'intelligence, il sera grand, élevé, il montera au plus haut comble de gloire. (*Isa.*, XI, 1-3.) Mais qu'entends-je, et quel mélange surprenant de gloire et d'opprobre! Le Prophète continue, et tout à coup il me le fait envisager sous une forme méprisable aux yeux des hommes.

Il s'élèvera devant le Seigneur comme un arbrisseau et comme un rejeton qui sort d'une terre sèche; il est sans beauté, sans éclat, il nous a paru le dernier des hommes, cet homme de douleur, et qui sait ce que c'est que de souffrir. Son visage était comme caché, et nous ne l'avons point reconnu. Nous l'avons considéré comme un homme frappé de Dieu et humilié. Cependant il a été percé de plaies pour nos iniquités, et nous avons été guéris par ses meurtrissures. (*Isa.*, LIII, 2-5.) Arrêtons-nous... en parcourant Isaïe et les autres prophètes, je crois lire toute l'histoire de la vie, des souffrances, des opprobres et de la gloire du Messie. Ils en expriment jusqu'aux moindres traits. Ils déterminent le temps de son sacrifice, et m'annoncent enfin que le peuple qui aura refusé de le reconnaître cessera d'être son peuple, tandis que les gentils lui rendront leur hommages et formeront son Eglise.

Ces prophètes si respectables par leurs mœurs, mais persécutés comme le Messie qu'ils annonçaient, contraignaient les Juifs de révérer leurs écrits, en joignant à ces prédictions, sur des faits éloignés, des prophéties sur des événements plus prochains, c'est-à-dire sur le sort des plus grands rois et sur celui des empires qui florissaient alors.

Ainsi, dans l'histoire de la religion, les Juifs, tous les peuples, tous les âges prouvent le Messie. C'est le centre auquel tout retentit, et par le péché du premier homme, je suis conduit à un point fixe, le Libérateur attendu par les Juifs et reçu par les chrétiens comme l'unique fondement de leur espérance, comme le Médiateur qui a pu seul rendre à Dieu sa gloire et aux hommes le salut.

O religion parfaitement une! où tout se lie, tout se suit et s'accorde, que vous êtes belle dans votre ensemble, et que cette unité manifeste avec éclat l'ouvrage de la Divinité! Non, la nature entière, par l'harmonie qui y règne, ne publie pas plus hautement l'existence d'un Dieu, que la religion chrétienne n'atteste par son accord parfait la divinité de Jésus-Christ; et si, comparant les merveilles de l'univers et le grand spectacle que m'offre la religion,

j'aperçois quelques ombres à ce dernier tableau, dois-je en être surpris, puisque Dieu, pour nous laisser toujours également libres en nous éclairant sans nous contraindre, en a répandu jusque sur le premier?

O Juif! quel a donc été ton aveuglement, et qu'il est aisé de découvrir la source de ta méprise! Peuple rebelle, peuple grossier et charnel, malgré la loi sainte de ton Dieu, tu ne soupirais qu'après des biens sensibles, qu'après une gloire temporelle, et ce n'est point là ce qu'un homme-Dieu venait apporter aux hommes. Ses triomphes avaient un objet plus digne de lui; ils devaient s'élever sur la ruine de nos passions et non pas les flatter.

Chrétien, je reviens à toi, achève de m'instruire, et admire encore une religion si belle dans sa suite et sa perpétuité!

Déjà les quatre grands empires prédits par Daniel se sont succédés l'un à l'autre, et le dernier a comme réduit en poudre tous ceux qui l'avaient précédé. Le sceptre s'échappe des mains de Juda pour passer dans celles d'un étranger; le second temple ne subsiste que pour recevoir celui qui doit en faire tout l'ornement. Les Juifs sont dans l'attente universelle du Messie, et le bruit de leurs espérances s'est répandu parmi les gentils. L'avénement de ce Messie tant désiré a été différé assez longtemps pour nous rendre sensibles les misères de l'homme abandonné à lui-même. Enfin Jésus-Christ va paraître; Jean-Baptiste, qui doit lui servir de précurseur, naît au milieu des prodiges. Le Verbe s'est incarné dans le sein d'une Vierge pure; elle enfante le Sauveur des hommes dans la ville de Bethléem, marquée par les prophètes. Un mélange de grandeur et d'ignominie éclate en lui dès son entrée dans le monde, comme dans toutes les circonstances de sa vie et de sa passion. Il naît dans une étable au sein de l'obscurité et de l'indigence; mais les anges font entendre autour de son berceau ce beau cantique : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes de bonne volonté sur la terre* (*Luc.*, II, 14) : une étoile brillante l'annonce aux mages. Les bergers et les rois viennent à l'envi lui offrir, avec la myrrhe et l'encens, le tribut de leurs adorations. Hérode s'en émeut, et sa jalouse fureur, en immolant d'innocentes victimes, atteste malgré lui aux yeux de l'univers la venue du Messie : les jours de lumière sont arrivés. Le Sauveur enseigne aux hommes la doctrine la plus pure et leur propose d'une manière simple les vérités les plus sublimes. *Est-ce donc là*, s'écrie-t-on, *le fils de Joseph, et d'où lui viennent tant de science et de sagesse?* (*Luc.*, IV, 22.) Il fait plus, il confirme sa doctrine par les merveilles les plus éclatantes. Maître de la nature, il prescrit des lois aux éléments; il multiplie cinq pains et en nourrit cinq mille hommes; il ouvre les yeux aux aveugles de naissance; il délie la langue des muets; il rend l'ouïe aux sourds; il guérit les malades par sa seule parole. La nature, la mort et l'enfer obéissent à sa voix; il ressuscite le fils de la veuve de Naïm, dont le peuple accompagnait la pompe funèbre; la fille du chef de la Synagogue, dont une troupe de Juifs pleurait la perte, Lazare enseveli depuis plusieurs jours; il se ressuscite lui-même. Ses disciples, autrefois si timides, publient hautement son triomphe et sa gloire; ils scelleront de leur sang le témoignage qu'ils rendent à sa résurrection. Devenus des hommes nouveaux, ils s'élèvent au-dessus des promesses, bravent les menaces et affrontent tous les périls. Déjà ils se sont partagés entre eux l'univers; ils volent à sa conquête. O généreux disciples! qu'allez-vous entreprendre? tous les secours humains vous manquent, et vous avez tous les obstacles à surmonter. Qu'importe, ils s'appuient sur la croix, elle triomphe; une foule de martyrs, vieillards, femmes, enfants, philosophes, sénateurs, guerriers, donnent leur vie et attestent, non pas des opinions, mais des faits qui se sont passés sous leurs yeux et qui ont achevé de les convaincre. L'univers est chrétien, les oracles se taisent, les idoles sont brisées, tandis que les Juifs, éprouvant les effets de la juste colère d'un Dieu, comme le Christ le leur avait prédit, ont vu tomber les murs de Jérusalem et ont été dispersés parmi les nations. Rome devient dans la suite des temps une Rome nouvelle et acquiert pour la gloire de la religion un nouvel empire; l'Eglise subsiste. Dix-huit siècles et d'orages et de tempêtes n'ont pu la renverser. Chaque jour elle étend ou renouvelle ses conquêtes. Les Juifs sont toujours au même état où les vengeances du Seigneur et les conseils de sa providence les ont réduits; toujours sans chef, sans patrie, sans autels, sans prêtres, sans sacrifices; errants de peuple en peuple, ils portent dans toutes les parties du monde la preuve manifeste de leur crime, et démontrent la divinité de ce Jésus qu'ils osent blasphémer.

Semblables à ces écueils fameux par les tristes naufrages, ils avertissent tout esprit indocile, orgueilleux et rebelle, du sort qui le menace. Celui qui le regarde et ne s'instruit pas se brise et périt misérablement.

O incrédules! qui que vous soyez, que la lumière brille enfin pour vous, que le voile qui vous en dérobait l'éclat se déchire, adorez avec moi Jésus-Christ.

O mon Dieu! je cède, je vous rends les armes. Après tant de merveilles que vous seul avez pu opérer, si ce que je crois maintenant pouvait être une erreur, ce serait vous qui m'auriez trompé.

Mais il ne s'agit plus ici, mes frères, d'un homme qui, dans des régions éloignées, cherche avec un cœur droit la vérité, et qui la trouve dans les témoignages que le chrétien lui apporte de sa foi. Il s'agit de nous, qui sommes nés au sein du christianisme. Et pourquoi donc, éclairés dès le berceau, pourquoi, avec tant de lumières, sommes-nous si souvent infidèles? Ah! ce qui fait parmi nous l'incrédule, c'est le cœur plus

encore que l'esprit. Les passions font naître nos doutes, en se fortifiant elles les augmentent et consomment enfin notre infidélité. On ne devient incrédule par système qu'après l'avoir été par goût et par penchant. Pour vous prémunir contre les surprises de ce cœur, vous, chrétiens, qui n'avez point eu le malheur de perdre une foi si précieuse, mais qui peut-être la laissez s'affaiblir de jour en jour, il me reste à vous offrir non plus des démonstrations rigoureuses, mais des preuves de sentiment qui vous touchent, qui vous pénètrent, puisqu'enfin la religion se prouve non-seulement à l'esprit mais au cœur. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est donc plus l'incrédule qu'il s'agit de convaincre. Je ne parle maintenant qu'à des âmes encore fidèles, mais qui, combattues au dehors par tout ce que les enfants du siècle emploient pour les séduire, et au dedans par une volonté faible et toujours prête à céder à l'attrait des plaisirs, ont besoin d'être soutenues par des preuves simples, par ces preuves qui se font sentir à un cœur droit, et qui suffisent pour l'attacher constamment à une religion aussi belle, aussi touchante que l'est la nôtre, soit que nous la considérions dans ses mystères ou dans sa morale.

Il faut l'avouer, mes frères, dans ces temps qu'on peut appeler, par rapport à l'âme, des temps de trouble et d'orage, les mystères de la foi s'offrent souvent à l'esprit sous le point de vue le plus capable d'étonner et d'effrayer la raison. Mais accoutumés à nous défier de cette raison si impuissante, dès qu'elle veut s'élever aux objets qui sont au-dessus d'elle ; forcés d'ailleurs de reconnaître dans les choses mêmes que la lumière naturelle nous découvre, des mystères aussi grands, et plus grands peut-être à certains égards, que ceux que la révélation nous présente, bornons-nous alors à adorer ce que nous ne pouvons comprendre, ces dogmes impénétrables pour nous, mais dont la croyance est si bien fondée, qui sont liés si étroitement à toute l'économie de la religion chrétienne, et qui rentrent tous dans cette unité parfaite que je vous ai fait admirer en elle.

Après ce premier acte de soumission, n'envisageons plus les mystères que sous l'idée qu'ils nous donnent de la sagesse et de la bonté de notre Dieu, et sous ce rapport, que la religion va nous paraître aimable !

L'homme a péché ; et comment réparer l'injure faite à Dieu par une satisfaction proportionnée à l'offense, sans perdre l'homme pécheur? car enfin l'offense est infinie, et par la petitesse, l'indignité même de celui qui l'a faite, et par la majesté de celui qui l'a reçue. La créature pourra-t-elle donc satisfaire pour elle-même, et rendre toute sa gloire à ce Dieu si grand, et qu'elle a si indignement outragé? Ah ! les anges même ne le pourraient pas ; tout est borné dans leur nature à leurs mérites; il n'y a qu'un Dieu qui puisse satisfaire le péché, parce qu'il n'y a que lui dont les actions puissent être d'un mérite infini ; mais souverainement indépendant, il ne peut s'abaisser dans sa propre nature. Que fera-t-il donc? ô sagesse du Très-Haut ! que vos pensées sont profondes, et que vous êtes admirable dans vos œuvres ! Il s'unit dans la personne de son Verbe consubstantiel avec lui, égal en toutes choses à lui-même, cette nature par laquelle il a été outragé ; et en se l'unissant il se rend notre victime, notre médiateur et notre pontife; la miséricorde et la justice se sont rencontrées en Jésus-Christ; il concilie de la manière la plus parfaite les intérêts de la gloire de son Père et de son amour. Dieu est satisfait, et l'homme est sauvé.

Mais quel amour, mes frères ! un Dieu, sans rien perdre de la grandeur qui lui est essentielle et qu'il trouve en lui-même, s'abaisser jusqu'à la forme d'esclave, se charger de nos iniquités, se rendre anathème pour nous ! un homme-Dieu, le Roi des rois, le souverain monarque du ciel et de la terre, expier, par ses humiliations et ses souffrances, les offenses de sa créature ! O chrétien ! vois ton Dieu unir en ta faveur à sa divinité la nature humaine, se rendre semblable à toi, pour t'attacher fortement à lui, te consacrer toutes les pensées, tous les désirs, toutes les actions de sa vie mortelle, converser avec les pécheurs, et pour achever de les rendre justes, les laver dans son sang, et mourir dans les plus cruels tourments ; vois comme il a fait servir tous les desseins de sa sagesse, et comme il fait consister toute sa gloire à procurer ton bonheur ; considère-le dans une étable, sur la crèche, sur le Calvaire, sur la croix ; et bien loin de t'en faire un sujet de scandale, dis-moi quelle nation eut jamais son Dieu si proche d'elle, et quel Dieu mérite mieux ton culte et ton amour? O charité immense de mon Dieu ! avant qu'il nous eût révélé ces mystères, non, nous ne vous connaissions pas. Quelle suite, quel enchaînement de grâces et de bienfaits s'y trouvent renfermés !

En se faisant homme, Dieu nous offre en lui un modèle proportionné à notre état et à nos besoins ; il voile sa majesté suprême sous l'infirmité de notre nature ; et sans éblouir nos faibles yeux, il élève jusqu'à lui nos esprits ; il excite et fortifie notre courage ; il nous comble des plus précieuses faveurs, et nous prépare les plus puissants secours, en instituant des sacrements qui nous appliquent les mérites de sa naissance et de sa mort. Il en est un, surtout, qui jamais n'eût pu tomber dans l'esprit de l'homme, et dont l'idée n'a pu être enfantée que par un Dieu, c'est le sacrement et le mystère de l'adorable eucharistie, dans laquelle Jésus offre en notre faveur un sacrifice permanent, et forme avec nous l'union la plus intime.

Ah, mes frères! il est donc vrai, les mystères que la foi nous révèle sont les prodiges d'un amour tout divin. Prodiges d'amour, où j'ose dire que Dieu, dans ses abaissements, est, en un sens, plus proprement encore mon Dieu que dans toute sa grandeur. Oui, c'est dans la religion chrétienne que Dieu devient, de la manière la plus précise, notre Dieu, le Dieu de l'homme. Il semble, pour ainsi parler, s'y employer tout entier à notre usage : *Totus impensus in usibus nostris;* et si la religion devait nous donner quelque idée de la Divinité, n'est-ce donc pas sous ces aimables traits qu'elle devait nous la faire connaître ? Elle devait nous offrir un Dieu dont les attributs de bienveillance et d'amour eussent des effets dignes de leurs causes, et c'est là ce que m'offre le Dieu des chrétiens. Ah! le christianisme n'eût-il point d'autres preuves, ce qu'il a de touchant forcerait mon cœur à s'y rendre. A tant d'amour j'y reconnais mon Dieu.

Ne confondons point ici, mes frères, avec les lumières de la foi, ces malheureux systèmes où l'on nous présente un Dieu qui, tyran barbare des êtres qu'il a formés par des décrets éternels, réprouve presque tous les hommes indépendamment de l'exercice réel de leur liberté. Non, ce n'est point là l'idée que la religion m'en a donnée. Il a ses élus, il est vrai, auxquels il réserve des faveurs toutes spéciales; mais il nous appelle tous au salut; et saint Paul, qui a le plus insisté sur les profondeurs du mystère de la prédestination, est celui qui répète en plus d'endroits que Dieu, qui est le Dieu de tous, veut aussi le salut de tous les hommes, et que Jésus-Christ est mort pour nous sauver tous.

Que le sort malheureux de ces peuples qui sont encore plongés dans les ténèbres n'alarme donc pas notre foi; savons-nous toutes les ressources de la miséricorde et de la providence de notre Dieu ? Ah! s'il est parmi eux des cœurs droits, des âmes pures, qui, fidèles à de premiers dons, soupirent après la vérité, le Dieu des chrétiens, toujours bon, toujours juste, leur tiendra compte de leurs désirs, et il leur enverra, comme il le fait encore tous les jours, de nouveaux apôtres; il leur enverra des anges, s'il le faut, plutôt que de les laisser périr.

Connaissons mieux ce que la religion nous enseigne, ne faisons point tenir à la foi le langage des hommes, et nous ferons toujours notre consolation la plus douce d'être éclairés par son flambeau, et de jouir de tous les biens qu'elle nous procure.

Car, prenez garde, mes chers auditeurs, si elle est touchante dans ses mystères, elle n'est pas moins pure et moins touchante dans sa morale.

Elle consacre tout l'homme à Dieu; elle lui apprend qu'il n'a été créé que pour sa gloire, et qu'il ne doit vivre que pour l'honorer. Elle exige pour un Dieu si bon tout son amour, et en fait l'âme du vrai culte et le caractère distinctif de ceux qui adorent en esprit et en vérité. Elle nous enseigne à renoncer à nous-mêmes pour n'écouter et ne suivre que la volonté de Dieu seul. Elle nous fait considérer comme un des premiers devoirs de la créature envers son Créateur l'anéantissement le plus parfait; elle veut que nous lavions nos offenses par nos larmes, et nous engage à le venger sur nous-mêmes de nos ingratitudes envers lui.

Et faites attention, mes frères, qu'en nous instruisant à honorer Dieu par le désir et la recherche continuelle de sa gloire, par l'amour, par le détachement de nous-mêmes, l'humilité, la pénitence, elle nous élève à des vertus dont les sages d'entre les païens ont eu à peine la plus légère idée.

Eh! si les philosophes de nos jours paraissent mieux instruits, ils ne le doivent, encore une fois, qu'aux lumières du christianisme. Que dis-je, mieux instruits ? hélas! comment parlent-ils, pour la plupart, de la Divinité, de son culte et de son amour? Ah! qu'il est glorieux pour la révélation, de n'avoir que de pareils ennemis à combattre.

Le christianisme ne se borne pas à former l'homme vraiment religieux, c'est lui encore qui fait l'homme vraiment sociable. Il unit tous les hommes entre eux par les liens de la charité qui les unit à Dieu; il éteint les inimitiés et les haines, et ne nous permet d'autre vengeance que celle des bienfaits. Il inspire l'amour de l'ordre et du bien commun, non pas un amour du bien considéré d'un œil purement spéculatif, de cet œil dont l'envisagent les prétendus sages de nos jours, mais un amour réduit en pratique, déterminé par les règles les plus sûres, et soutenu des plus puissants motifs; il nous soumet aux puissances de la terre; et en nous apprenant à respecter en elles l'autorité de Dieu même, il fait seul les bons citoyens et les sages fidèles. Il maintient la concorde entre tous ceux qui sont animés de son esprit; et si quelquefois on abuse de la religion, en donnant dans des excès qu'elle condamne, c'est le vice de l'homme, et non pas du chrétien.

Que dirai-je encore? cette religion sainte que nous professons fait le bonheur de chaque homme en particulier; elle fera le vôtre, mes frères, si vous lui êtes fidèles. En nous attachant à Dieu, elle nous fait goûter, dans cette union avec lui, les délices les plus pures, par la vive confiance qu'elle nous donne dans sa providence; toujours sensible à nos besoins, elle calme nos inquiétudes et dissipe nos alarmes.

En nous inspirant la charité la plus tendre envers les hommes, par un juste retour, elle nous en fait aimer la douceur; les ménagements, la patience dont elle veut que nous usions à leur égard, les touchent, les captivent, et nous les concilient tôt ou tard.

Elle nous élève enfin au-dessus des passions qui font le trouble de la vie, en nous instruisant à les vaincre dans leur principe, et en étouffant dans nous jusqu'aux pensées et aux moindres désirs qu'elles y font naître. Ainsi, ô Jésus ! par le charme de vos préceptes, vous rendez celui qui les observe l'ami de son Dieu, qui lui fait éprouver tout ce que sa grâce a de force et d'attraits ; vous lui offrez des plaisirs plus nobles, plus purs et plus touchants ; vous répandez l'onction la plus douce sur ses peines ; vous le rendez cher aux hommes, dont il obtient l'estime, la confiance et l'amour, et vous lui assurez la paix du cœur, plus précieuse que tous les trésors.

A une doctrine si belle, si sainte et si avantageuse à l'homme, la religion chrétienne joint les exemples les plus propres à persuader, les promesses les plus consolantes ; Jésus-Christ nous a tracé lui-même la route que nous devons suivre. Une foule de disciples de toute condition, de tout sexe, de tout âge, ont surmonté les obstacles pour la suivre après lui. Environnés de cette nuée de témoins, comme parle saint Paul, combien ne sommes-nous pas encouragés à entrer dans la même carrière, si pénible qu'elle puisse paraître à la nature dépravée, lorsque nous pensons à celui qui nous y a précédés, à tant de saints qui l'y ont suivi, et à la récompense qui en est le terme !

Et quelle récompense ! mes frères, ce ne sont pas des plaisirs des sens, une félicité indigne de l'homme que le christianisme nous fait envisager, mais la possession d'un Dieu seul capable de combler tous nos désirs ; jouir dans son sein de toutes les richesses de sa divinité, participer à sa gloire, trouver dans lui notre bonheur, être heureux pour toujours, voilà ce que la religion nous promet, et ce qu'elle nous ordonne d'espérer.

O promesses dignes du Dieu que j'adore ! ô religion sainte, qui, sous quelque rapport que l'on vous considère, portez les caractères les plus sensibles d'une religion toute divine, vous serez toujours celle des âmes droites et des cœurs vertueux. Tout en vous rappelle l'homme à son principe et à sa fin ; tout l'attache à son Créateur, et le conduit à la vertu : comment ne seriez-vous pas l'ouvrage d'un Dieu ?

Eh ! qui pourrait balancer encore la soumission que nous lui devons ! Elle se prouve à l'esprit par sa nécessité ; sans elle, que sont nos lumières, et dans quel état le genre humain se trouve-t-il réduit ? Par son ancienneté, elle nous fait remonter, par les livres dont l'autorité est la mieux établie, par les faits les plus éclatants et les monuments les plus authentiques, aux premiers jours du monde ; par son unité, tout en elle se rapporte à un unique terme : Jésus-Christ médiateur des hommes, par sa perpétuité ; enfin, le Nouveau Testament confirme l'Ancien. Les témoignages frappants qu'elle nous offre sans nombre se continuent à bien des égards jusque sous nos yeux, subsistent de nos jours, et acquièrent d'âge en âge une nouvelle force par leur durée. Elle se prouve au cœur dans ces mystères qui, quoique impénétrables en eux-mêmes, suffisent cependant pour nous donner l'idée la plus belle et la plus touchante de la sagesse et de la bonté du souverain Etre : dans sa morale, qui a le rapport le plus exact avec la gloire de cet Etre suprême, les vertus sociales, la perfection et le bonheur de chaque homme, et qui est d'ailleurs soutenu des motifs les plus pressants, des exemples les plus propres à nous encourager, et des plus dignes récompenses.

Mais si la religion a ses promesses, elle a aussi ses menaces ; si elle a ses récompenses infiniment grandes, elle a aussi ses châtiments qui sont terribles. Cette religion est vraie ; il y a donc un jugement, un enfer, une éternité, de peines ? O ciel ! et nous faisons si peu de choses pour nous mettre à l'abri du sort déplorable qui est réservé aux chrétiens peu fervents, et nous observons si mal les lois qui nous sont imposées, et un amour-propre aveugle et injuste est le seul principe de nos vues, de nos désirs, et la mesure de toutes nos actions. Nous n'offrons au monde qu'un mélange monstrueux de croyance sur ces dogmes, et d'infidélité dans les mœurs. Nous sommes tous les jours en contradiction avec nous-mêmes, et nous ne tremblons pas.

Mais pourquoi parler de notre croyance sur les dogmes ? Ah ! la foi des chrétiens de nos jours n'est qu'une foi partielle ; nous ne croyons que ce que nous voulons croire. L'Eglise n'est point notre premier guide, ou nous nous en formons une au gré de notre orgueil et de nos penchants. Au sein même du christianisme nous ne conservons point cette unité si essentielle à la vraie religion, si nécessaire au bonheur des peuples, et qui ne peut se rencontrer que dans la soumission parfaite au corps des pasteurs unis à leur chef. Ah ! mes frères, que je porte dans mon cœur, et qui pouvez me rendre ce témoignage que le zèle qui m'anime n'est point un zèle amer, mais le zèle d'un ministre qui s'intéresse vivement à votre sanctification et à votre bonheur ; vous que, dans le cours de ces intructions, j'ai tâché d'enfanter de nouveau, disons mieux, d'attacher constamment à Jésus-Christ, à sa religion sainte et à son Eglise, mes frères, à la vue de tant d'infidélités en tout genre, frémissons ! la mort s'avance, l'enfer se creuse sous nos pas, les barrières de l'éternité s'ouvriront tôt ou tard pour nous ; profitons du moment qui nous est donné, tombons aux pieds de notre Dieu, et obtenons, par nos gémissements et nos larmes, qu'il nous ramène dans la voie qui conduit à l'éternité bienheureuse que je vous souhaite.

MYSTÈRES.

SERMON Ier.

POUR LE JOUR DE NOEL.

Verbum caro factum est. (*Joan.*, I, 14.)

Le Verbe s'est fait chair.

Une étable, une crèche, des langes, un enfant qui verse des pleurs, ô ciel! est-ce donc sous ces dehors humiliants que devait se montrer aux hommes celui qui venait en être le Sauveur?

Au commencement était le Verbe, il était en Dieu, il était Dieu. En lui tout a été créé, rien n'a été fait sans lui. Il était la lumière et la vie; mais qu'entends-je? le Verbe s'est fait chair: *Verbum caro factum est.*

Dans le sein d'une vierge, le Fils de l'Eternel a pris une nature semblable à la mienne; il s'est fait homme, et dans le berceau, c'est lui que j'aperçois; ici, je l'avoue, mon esprit se perd, mes pensées se confondent, quel état quel abaissement pour un Dieu! mais quelles leçons pour l'homme! Que tous les sages gardent un profond silence! que les rois et les peuples soient attentifs! Mortels, accourez tous; la souveraine sagesse prend soin de nous instruire.

L'homme rempli de ténèbres et égaré par ses folles passions, se méconnaît et s'oublie tout entier lui-même; il s'élève avant que d'avoir appris à s'humilier, ou s'il s'humilie, ce n'est que pour se confondre avec les êtres les plus vils; il s'enfle, et lors même qu'il prétend s'élever, il se dégrade toujours. Faussement humble, et jamais véritablement grand, il ne sait ni s'abaisser comme il le doit, ni s'élever à une grandeur réelle; le Verbe fait chair vient nous apprendre l'un et l'autre.

Jésus-Christ naissant parmi les hommes, nous enseigne pourquoi et jusqu'à quel point nous devons nous humilier: vous le verrez dans ma première partie; il nous apprend pourquoi et comment nous devons nous élever: vous le verrez dans la seconde.

PREMIÈRE PARTIE.

L'orgueil, dit saint Chrysostome, étant le principe de tous nos maux et la source de tous les péchés du monde, Jésus-Christ, pour le guérir par un remède tout contraire, a établi d'abord la loi de l'humilité comme le fondement assuré de l'édifice qu'il voulait construire.

En naissant parmi nous, il nous apprend à nous humilier comme créatures et comme pécheurs, c'est-à-dire, à rendre à Dieu l'honneur qui lui est dû, et à nous connaître nous-mêmes.

Entrons, mes frères, dans l'étable de Bethléem; conduits par la foi, étudions notre Maître et notre modèle. Quel est l'objet qui s'offre à nos regards? C'est le Verbe de Dieu qui nous a donné l'être, c'est cette parole féconde qui enfante l'univers; c'est ce monarque suprême qui tient dans ses mains les destins des empires, qui élève ou qui abaisse à son gré les puissances de la terre, et qui fait régner les rois. C'est ce Jésus qui nous a été promis dès les premiers jours du monde, que les prophètes ont annoncé d'âge en âge sous les traits les plus éclatants, qui vient éclairer les peuples et leur apporter le salut et la paix.

Le ciel par son ordre fait briller un nouvel astre; une grande lumière s'élève au milieu des ombres de la nuit, les bergers descendent des montagnes pour l'adorer, les rois s'avancent des bords de l'Orient, ils se prosternent devant lui, et reconnaissent sa divinité par l'encens qu'ils lui présentent; les anges font retentir les airs de ce beau cantique: *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes de bonne volonté sur la terre* (*Luc.*, II, 14); les démons frémissent au fond des enfers, leurs oracles se taisent, et le gentil consterné leur demande en vain raison de leur silence. Hérode se trouble à la voix des mages; le Juif est dans l'attente, et la Synagogue, suspendue entre la crainte et l'espérance, avoue que les temps sont arrivés.

Mais au milieu de tant de grandeur, quelle humiliation profonde! je ne vois, dans la personne adorable d'un Dieu fait homme, que des marques de faiblesse et de dépendance; il a besoin du secours de tout ce qui l'environne; il est étendu sur la crèche, ses yeux s'ouvrent à peine à la lumière, et ne peuvent en soutenir l'éclat; ses mains sont enveloppées de langes. Ah! ôtez de devant mes yeux, disait l'impie Marcion, ôtez ces langes honteux, cette crèche indigne d'un Dieu. Tu te trompes, homme superbe! c'est ainsi que devait naître le Sauveur pour te rendre véritablement humble. Il est le Fils de Dieu sans doute; il est Dieu, et comme tel il est égal en toutes choses à son Père; mais comme homme il est créé dans le temps, et quel que soit l'hommage que lui rendent les rois, les anges et la nature entière, il s'anéantit en présence de la Divinité, pour apprendre à la créature à renvoyer à son Dieu toute la gloire qu'elle en reçoit.

O abaissement du Christ! que vous confondez notre orgueil. O hommes! je ne viens point ici établir la nécessité où vous êtes de vous humilier devant Dieu, sur des principes dangereux et des fondements fragiles; je ne viens point, comme les faux

sages de nos jours, dégrader la dignité de votre nature, et vous rabaisser jusqu'à la condition la plus abjecte ; laissons de pareils excès à des hommes qui ne s'abaissent ainsi qu'afin de pouvoir se flatter plus aisément que Dieu les oublie, et que placés au rang des brutes, ils peuvent jouir des mêmes plaisirs qu'elles, sans avoir à craindre une autre fin que la leur. Plus docile aux clartés de la raison et de la foi, je vois briller en vous comme des rayons de la Divinité ; votre entendement vaste et fécond mesure les cieux, descend au plus profond des abîmes, étudie le cours des astres, la vertu des plantes, dérobe ses secrets à la nature, se replie sur lui-même, s'élève jusqu'à Dieu, et conçoit l'idée de l'infini. Votre cœur formé pour la vertu, ne peut s'empêcher de l'aimer, lors même qu'il l'abandonne; généreux, bienfaisant, on l'a vu sacrifier ses intérêts les plus chers à un intérêt public; avide de bonheur et de gloire, grand dans ses désirs, lorsque des penchants déréglés ne le partagent pas, il laisse loin de lui toutes limites, il franchit tous les temps, et se repose dans le sein de l'Eternel. S'il s'égare en s'attachant aux objets créés, il se sent comme forcé de reconnaître que ce n'est point pour eux qu'il est fait, et qu'il ne peut être fixé que par la possession d'un bien immuable et infini comme Dieu même. Il n'est pas jusqu'à la disposition des parties de votre corps qui n'annonce la noblesse de votre être et la grandeur de vos destinées. Sa situation, la dextérité de ses mouvements divers, montrent assez que vous étiez faits pour dompter les lions et briser les cèdres. Sur votre front se peignent les passions de votre âme : une aimable pudeur y condamne malgré vous vos faiblesses et y désavoue tout ce qui blesse la vérité et l'honneur; votre voix noble, flexible et touchante, est faite pour chanter son Dieu, la vertu, la gloire et les héros; vos yeux brillent d'un feu céleste, vos regards élevés vers le ciel, s'y portent comme vers le lieu de votre origine et le terme auquel vous devez tendre.

Tel et plus grand encore est l'homme considéré en lui-même. Je veux, mes chers auditeurs, que les qualités personnelles répondent en vous à ces premiers traits de noblesse et de grandeur; qu'elles contraignent à l'estime, au respect, à l'amour, ceux qui vous environnent; qu'elles soient relevées par le vif éclat qu'y ajoutent les dignités, la naissance, tous les avantages de la fortune; que l'on s'empresse de toute part à vous rendre hommage; mais approchez d'un Dieu fait homme, fait enfant; considérez Jésus-Christ humilié, et dites-moi pourquoi vous êtes si superbe. Il s'est humilié parce qu'il a pris votre nature; et quelle est-elle donc enfin cette nature, si grande que nous la supposions? C'est celle d'un être dépendant et créé. Qu'est-ce à dire, mes frères? et voyez tout ce que ce mot vous rappelle.... le néant.

O clarté précieuse à la faveur de laquelle se dissipe toute grandeur, pour ne laisser subsister que celle de l'Etre existant par lui-même! O réflexion profonde pour qui sait la méditer! nous sommes sortis du néant, nous n'avons en partage que le néant, nous ne sommes rien de notre fonds; de quoi donc nous glorifions-nous? Et sous ce rapport, semble nous dire Jésus-Christ naissant : faibles mortels, de quoi donc vous glorifiez-vous? quelle gloire vous est due, ou plutôt quelle humiliation, quel abaissement ne méritez-vous pas? O mon Dieu! disait le Roi-Prophète, tout ce qui compose mon être est devant vous comme un pur néant : *Substantia mea tanquam nihilum ante te.* (*Psal.* XXXVIII, 6.) O mon Dieu! dois-je dire avec lui, en m'observant moi-même avec un esprit de droiture et d'équité, en ne m'attribuant que ce qui m'appartient, je me trouve réduit au néant, et je ne le savais pas : *Ad nihilum redactus sum et nescivi.* (*Psal.* LXXII, 22.) Ah! je m'attribuais tout en propre, je m'envisageais avec une complaisance secrète, comme si j'eusse été mon propre ouvrage; je voulais être l'objet et le terme de l'admiration des hommes; je m'enivrais à longs traits de l'encens de leurs vaines louanges, et cependant de moi-même je n'ai rien, je ne suis rien : *Ad nihilum redactus sum.* Jusqu'ici j'ai été tout rempli de ce moi que j'idolâtrais; je ne pensais qu'à moi, je voulais qu'on ne fût occupé que de moi; je ramenais à moi seul tous les entretiens, toutes les attentions, tous les égards; je me faisais comme le centre de tout ce qui était autour de moi, il semblait que j'étais tout, et je ne suis rien : *Ad nihilum redactus sum.* Mon orgueil a été plus loin encore : je me regardais, ô mon Dieu! comme un être indépendant; je ne voulais suivre que ma volonté propre, ou du moins je ne me voyais qu'avec peine assujetti à vos lois. J'osais porter l'audace jusqu'à accuser votre providence suprême, jusqu'à refuser de soumettre mes lumières aux vôtres, moi, Seigneur, moi qui tiens de vous mes faibles lumières, mon existence, tout ce que j'ai et tout ce que je suis. Ah! quelle présomption et quel aveuglement! je n'étais qu'un néant, et je ne le savais pas, et à peine l'humiliation d'un Dieu fait homme a-t-elle suffi pour me l'apprendre : *Ad nihilum redactus sum, et nescivi.*

Malheur cependant, malheur à la couronne d'orgueil que forment les superbes, s'écrie le Prophète, le jour du Seigneur éclatera sur eux, et l'élévation de l'homme sera abaissée. Le Seigneur s'élèvera seul en ce jour, et toutes les idoles que forme la vanité seront réduites en poudre.

Si c'est ainsi que Dieu menaçait autrefois les hommes vains et orgueilleux, quelle sera donc à leur égard sa juste colère, après l'exemple que Jésus naissant nous a laissé? Ah! c'est maintenant, ô mon Dieu! que l'homme doit comprendre mieux qu'il ne fit jamais, qu'il ne saurait trop s'humilier devant vous, trop s'abaisser, trop s'a-

néantir en votre présence; et, comme le dit saint Augustin, quel serait notre orgueil, quelle ressource nous resterait-il pour le dompter, si l'humilité du Fils de Dieu ne suffisait pas pour le vaincre?

Jésus-Christ naissant nous apprend à nous humilier, non-seulement comme créatures, mais comme pécheurs. Pourquoi le Verbe fait chair consent-il aujourd'hui à de si profonds abaissements? pourquoi le voyons-nous multiplier ses humiliations dès son entrée dans le monde, si ce n'est encore parce qu'il a pris sur lui la ressemblance du péché, comme parle saint Paul : *In similitudinem carnis peccati* (*Rom.* VIII, 3); c'est là ce qui lui fait aimer l'oubli et le mépris, et ce qui lui fait penser qu'il ne peut trop se confondre et s'abaisser.

Ce n'est pas assez pour lui d'être né dans le temps, et d'être renfermé dans l'espace étroit d'un corps sujet à toutes nos infirmités; ce n'est pas encore assez pour Jésus-Christ de descendre jusqu'aux faiblesses de l'enfance, et de s'assujettir à ce que cet âge a de plus humiliant; il naît comme le dernier des enfants des hommes. Des bergers, il est vrai, des rois viennent lui rendre hommage; mais il est inconnu au reste de l'univers. Dans Jérusalem, Hérode et la Synagogue se troublent à son avénement; mais il est ignoré dans tout le reste de la Judée. Les mages lui présentent de l'or et de l'encens; mais il a prévenu leurs dons par un état d'indigence qui le rend méprisable aux plus petits d'entre le peuple. Il est le maître du monde, et à peine trouve-t-il où reposer sa tête. Il est le roi de l'univers; il vient parmi ses sujets, et ils ne lui accordent d'autre asile qu'un lieu destiné à servir de retraite aux animaux les plus vils. Joseph et Marie, retenez vos larmes. Jésus, dans sa naissance, est rassasié d'opprobres; il se met au-dessous de tous les hommes, il essuie toute la honte qui est due au péché; mais c'est à ce point que devait s'humilier celui qui ne s'est revêtu de la forme du pécheur qu'afin de se rendre son médiateur, sa victime, et de satisfaire pour lui.

Cependant, mes frères, c'est nous qui avons péché, qui péchons tous ses jours. Jésus est une victime sainte, innocente, et c'est nous qui sommes les coupables; il prend sur lui l'apparence du crime, mais nous en portons la tache réelle, et nous nous croirons dispensés de l'humilité la plus profonde. Ah! cette tache, nous en avons été souillés dès le premier moment de notre existence. Nous avons été conçus dans le péché; nous avons été engendrés dans l'iniquité, et de là, vous le savez cette loi de la chair, toujours opposée en nous à la loi de l'esprit; cette révolte des sens contre la raison; cet entendement, si souvent troublé par des pensées honteuses ou frivoles, et qui à de si vives lumières mêle de si épaisses ténèbres; ce cœur, devenu le théâtre de mille passions diverses, d'une foule de penchants déréglés, et qui à tant de grandeur joint si souvent tant de bassesse; de là encore cette malédiction que nous apportons en naissant, et qui fait de nous aux yeux de l'Etre infiniment saint, des enfants de colère; de là enfin ces infirmités qui nous assiégent de toutes parts, cette imbécilité de l'enfance et de la vieillesse, cette mort qui rend à la poussière le corps qui en a été tiré, et qui, selon l'expression de Job, nous donne pour héritage la pourriture et les vers. Ah! sous cet autre rapport, que Jésus-Christ, naissant sous la forme du pécheur veut bien nous rappeler, que la condition de l'homme et humiliante! et ce ne sont là, mes frères, que des traits communs à tous les hommes : voyons ce que nous y avons ajouté, ce que nous y ajoutons chaque jour.

En nous lavant dans les eaux du baptême, de cette tache honteuse qui a flétri notre origine, Dieu nous a prévenus par sa grâce; et après ce premier effet de sa clémence, il n'a cessé de nous combler de ses plus précieuses faveurs. Mais comment avons-nous répondu à ses bienfaits? par l'ingratitude la plus noire, par les plus mortelles offenses, et peut être est-ce là le premier usage que nous ayons fait de notre raison.

Au lieu de consacrer à la vertu les premiers de nos ans, nos plus beaux jours ont été pour le vice. A la fougue impétueuse d'une jeunesse effrénée ont succédé des passions plus tranquilles en apparence, mais qui ne nous rendaient pas moins coupables. Dieu nous invitait cependant à retourner à lui, et chaque jour nous opposions à sa grâce des infidélités nouvelles. Comme un abîme attire un autre abîme, ainsi d'un excès passons-nous à d'autres excès plus grands encore; nos iniquités ont été portées à leur comble, et il n'est rien resté en nous qui ne soit tout souillé par nos crimes.

Mais peut-être, mes frères, peut-être au moment où je parle en est-il parmi vous qui se rassurent sur ce qu'ils n'ont pas de certains vices, sur ce qu'ils ont même des vertus qu'on admire en eux. Cependant, sans qu'il soit nécessaire de vous rappeler de nouveau à cette dépravation de la nature humaine, qui nous rend capables des plus grands désordres, et qui d'un juste peut faire en un moment un réprouvé, d'une âme fidèle un monstre d'iniquité, je vous le demande, sommes-nous exempts de péché? Ah! si nous le disions au tribunal de ce juge éclairé qui sonde les consciences, tout parlerait contre nous, l'orgueil, que nous cachons au fond de notre cœur; cette vanité secrète, qui nous rend si justes à nos yeux; cet amour, cette estime déréglée de nous-mêmes, qui, dans le commerce, de la vie, nous rend si délicats, si sensibles, si attachés à nos idées, à nos goûts, à tout ce qui a le moindre rapport avec nous, suffirait sans doute pour nous confondre.

Ajoutons encore le peu de correspondance à tant de grâces dont Dieu nous a fa-

vorisés, le peu d'usage que nous avons fait de ses dons, le peu de mérite peut-être qui se trouve dans nos vertus mêmes, et nous reconnaîtrons que nous n'avons que trop lieu de nous croire plus dignes de haine que d'amour.

Ah! Seigneur, il est donc vrai, il ne me reste pour toute ressource que cet humble aveu que faisait le premier de vos apôtres : *Je suis un homme pécheur ;* « *Homo peccator sum.* » (*Luc.*, V, 8.) Qu'on loue en moi ce que je ne tiens que de vous seul, qu'on y exalte des qualités frivoles, que le monde y honore de vains titres à vos yeux, je ne suis qu'un homme pécheur, et comme tel, ô mon Dieu ! puis-je trop me mépriser moi-même, puis-je trop aimer l'humiliation, l'abjection, le mépris qui m'est dû ?

Si Jésus-Christ, parce qu'il est venu se rendre victime pour le péché, s'est anéanti jusqu'à la forme d'esclave, que me reste-t-il à moi, si ce n'est de me mettre, s'il était possible, au-dessous du néant même dont j'ai été tiré ?

O homme! homme pécheur, apprends donc aujourd'hui, en voyant ton Dieu ainsi humilié sous le fardeau de tes iniquités, de quel sentiment tu dois te pénétrer.

Sentiments de confusion, d'horreur à l'égard de nous-mêmes : *J'ai péché :* « *Peccavi.* » (II *Reg.* XII, 13.) J'ai péché, ô mon Dieu ! et comment ai-je été si avide jusqu'ici de louanges, de distinctions et d'honneur, moi qui ne mérite que la honte et l'opprobre ? J'ai péché, et Jésus-Christ désire encore, comme Saül, qu'on m'honore devant les hommes. Ah! désormais qu'on m'oublie pour toujours, et qu'on ne se souvienne de moi et que je ne m'en souvienne moi même que pour penser que je suis un homme pécheur : *Homo peccator sum.* Que toutes les créatures s'arment contre moi pour vous venger; que je sois en butte aux contradictions et aux outrages; que je vive dans l'assujettissement et dans la dépendance ; que je sois sous les pieds de tous les hommes, parmi les plus coupables d'entre eux, il n'y en a peut-être aucun qui soit aussi injuste, aussi ingrat que je le suis à vos yeux; si vous aviez fait pour bien d'autres ce que vous avez fait pour moi, ils seraient des saints, et je ne suis toujours qu'une âme lâche, indolente, qu'un pécheur, que le plus grand des pécheurs : *Homo peccator sum.*

Voilà donc, mes frères, ce que Jésus naissant nous rappelle : d'un côté, le néant de la créature; de l'autre, nos péchés, l'humiliation due à nos péchés, les sentiments humbles que la vue de nos péchés doit exciter en nous ; parce qu'il s'est fait homme, il s'abaisse, il s'humilie devant son Père, et lui renvoie la gloire de tout ce qui l'environne; parce qu'il s'est revêtu de la forme du pécheur, il s'humilie plus profondément encore, il se rend comme le sujet et l'esclave de tous les hommes, et c'est ainsi que dès les premiers moments de sa vie il nous dit de la manière la plus forte et la plus touchante : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur :* « *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* » (*Matth.*, XI, 29.)

Leçon importante, sans laquelle nous ne pouvions pas même faire les premiers pas dans la voie du salut, puisque, comme le dit un saint docteur, les prières, les jeûnes, les œuvres de miséricorde et toutes les vertus périssent à l'instant, et n'ont aucun mérite réel si elles ne sont soutenues par l'humilité; leçon d'un homme Dieu, qui doit nous faire aimer, désirer, chercher même, s'il est possible, sans faste néanmoins, sans un retour secret de vanité, les humiliations, les abaissements, tout ce qui peut affliger le *moi* dont l'amour déréglé fait tous nos crimes, comme il fait aussi tous nos malheurs.

Soyons humbles, mes frères, soyons humbles, et nous ne tomberons pas, ou du moins nous connaîtrons nos faiblesses et nos chutes, et nous nous en relèverons sans peine. Ah! il n'est que trop vrai, c'est du défaut d'humilité que naissent presque tous les défauts de conversion, tous les états de fausse justice qui font gémir les ministres fidèles dans le tribunal de la pénitence, et qui rendent tous leurs soins inutiles; mais, au contraire, donnez-moi un homme devenu véritablement humble; il a commencé à ouvrir les yeux et à se connaître; il gémit, il s'anéantit, il se punit, il réforme ses vices, il est véritablement converti. Soyons humbles, et nous aurons la paix avec Dieu, qui résiste aux superbes, et qui accorde ses grâces les plus précieuses à ceux qui ont cessé de l'être; nous aurons la paix avec nos semblables, dont l'orgueil s'irrite par l'orgueil et se laisse vaincre par la douceur; nous aurons la paix avec nous-mêmes par le détachement des honneurs, de la gloire, de l'estime et de l'attention des hommes, et par l'amour de l'oubli, de la dépendance des opprobres et du mépris.

Ah ! mes frères, souvenons-nous donc aujourd'hui, pour ne l'oublier jamais, que l'humilité est le caractère le plus marqué du vrai juste, et que le mystère de ce jour nous apprenne que nous appartenons à Jésus-Christ ou au démon, selon que nous sommes humbles ou orgueilleux.

Mais Jésus-Christ, dans sa naissance, ne se borne pas à enseigner aux hommes pourquoi et jusqu'à quel point ils doivent s'humilier, il leur enseigne encore pourquoi et comment ils doivent s'élever ; c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

De ce que l'homme est essentiellement obligé de s'abaisser devant Dieu comme créature, et au-dessous de tous les hommes comme pécheur, il ne s'ensuit pas, mes frères, qu'il ne puisse et qu'il ne doive, même sous d'autres rapports, s'élever et concevoir des sentiments nobles, généreux et dignes en un mot de ce que Dieu a fait pour lui.

J'ose le dire, la source de nos désordres n'est pas de vouloir être grands, mais c'est

de nous borner à une grandeur fausse et apparente.

L'homme dégradé par son péché de cette noblesse primitive qu'il faisait consister dans une union intime avec Dieu, dans son innocence et sa pureté, dans l'empire qu'il avait sur toute la nature et sur lui-même, a conservé malgré sa chute le penchant que la Divinité avait imprimé en lui, ce penchant nécessaire qui le porte à l'élévation; mais environné de ténèbres et se laissant éblouir par de vains fantômes, il s'est avili par les choses mêmes qu'il croyait les plus propres à l'élever et à l'ennoblir.

Jésus Christ par sa naissance vient enfin nous rappeler à une grandeur réelle, en nous apprenant à nous glorifier de l'union de notre nature avec la nature divine, des mérites d'un Homme-Dieu et des exemples qu'il nous a laissés.

Le Verbe divin s'abaisse jusqu'à nous; il daigne se revêtir de la nature humaine; et en s'abaissant ainsi, en nous instruisant par son exemple à nous abaisser avec lui, d'un autre côté, mes frères, à quel degré ne nous élève-t-il pas? Il se fait homme, dit saint Augustin, pour nous rendre en quelque sorte des dieux.

En effet, après la naissance de Jésus-Christ, je ne dois plus considérer seulement dans les hommes cette nature qui leur est propre, mais j'y considère l'union étroite qui s'est faite de cette même nature avec la nature divine dans la personne adorable du Sauveur, et dès-lors j'aperçois en eux les membres, les frères, les cohéritiers de Jésus-Christ, les enfants de Dieu recevant une régénération, une filiation toute divine en Jésus-Christ, et participant, comme l'exprime saint Léon, à la nature de Dieu même.

Mortels ambitieux, pouviez vous porter vos prétentions plus loin? La gloire du Seigneur s'est levée sur vous; vous étiez des vases d'opprobre et d'ignominie, des enfants de colère, et vous êtes devenus la race choisie, la nation sainte, le temple de la Divinité; vous êtes devenus par adoption, d'une manière bien plus auguste, les enfants du Très-Haut : *Ego dixi : Dii estis et filii Excelsi omnes.* (*Psal.* LXXXI, 6.)

Voilà donc pour nous une première source d'élévation. Chrétiens, qui que vous soyez, dans quelque état que Dieu vous ait placés, vous êtes vraiment grands si vous comprenez bien en quoi consiste votre véritable grandeur, et si vous savez en soutenir l'éclat en vous élevant par une fierté sainte, si j'ose m'exprimer ainsi, au-dessus de tout ce qui est indigne de l'alliance que Jésus-Christ est venu contracter avec vous.

Mais hélas! combien de chrétiens oublient cette alliance si glorieuse pour les hommes, et ne pensent, n'agissent que d'après les sentiments que leur inspire leur état plus ou moins relevé selon le monde! ainsi l'homme, au sein de l'honneur, n'a pas compris ce qu'il était; il a changé une gloire réelle contre une bassesse effective ou une grandeur imaginaire.

Êtes-vous nés dans l'indigence et dans une condition abjecte, ah! mes frères, le dirai-je? et pourquoi ne le dirai-je pas, puisque vous me forcez tous les jours d'en gémir pour vous-mêmes; vous vous bornez alors à vivre d'une vie animale et terrestre; vous ne concevez que des idées basses, que des sentiments vils et qui vous conduisent à des mœurs plus viles encore. Êtes-vous distingués par votre naissance, vos titres, vos richesses, vous vous enorgueillissez de ces avantages frivoles étrangers à l'homme, qui ne fondent tout au plus qu'une grandeur empruntée, et vous méprisez les titres qui devaient vous flatter davantage.

O vous! vous donc qui vivez dans un état obscur, pensez à ce que vous êtes devant Dieu; n'avilissez point, dit saint Augustin, ne méprisez point l'excellence de votre nature, puisque le Fils de Dieu a bien voulu se faire homme; élevez votre esprit et votre cœur sans cesser d'être humble, et que cette idée, je suis enfant de Dieu, Jésus-Christ m'a donné le droit d'appeler Dieu mon père dans un sens bien plus noble que je n'eusse pu le faire avant sa naissance; que cette idée suffise désormais pour vous inspirer des sentiments magnanimes, pour vous encourager à former les actes héroïques des vertus qui nous conviennent, et à ne rien faire qui ne réponde au titre dont vous êtes décoré; et vous grands du monde, vous nobles, vous riches, vous hommes illustres qui vous êtes fait un nom par vos talents, cessez de placer votre grandeur et votre gloire dans ce qui ne sert qu'à flatter vainement les passions des hommes; opposez vos titres les plus pompeux à ceux que Jésus-Christ vous donne dans sa naissance, et concevez si vous le pouvez un plus grand honneur que celui d'appartenir au Fils de Dieu comme ses membres et ses frères, et à Dieu comme ses enfants.

Ah! Seigneur, puis-je m'écrier ici avec saint Paulin, que les orateurs se glorifient tant qu'ils voudront de leur éloquence, les philosophes de leur sagesse, les riches de leur trésor, les monarques de leur empire, pour moi, Jésus-Christ seul est ma gloire; oui, mon Dieu, que les enfants du siècle se glorifient de la pureté du sang qui coule dans leurs veines et du nom de leurs aïeux; qu'ils étalent à nos yeux leurs dignités, leur luxe et leur magnificence; qu'ils brillent et s'annoncent par l'éclat de leur parure, par le faste de leur ameublement, par leurs équipages somptueux : *Hi in curribus et hi in equis* (*Psal.* XIX, 8); pour nous tous occupés du glorieux privilége que nous tenons de votre amour, nous ne nous glorifierons qu'au nom de votre Fils : *Nos autem in nomine Dei nostri.* (*Ibid.*)

Mais si Jésus-Christ nous élève dans sa naissance en devenant semblable à nous, il nous élève encore en nous rendant participants de ses mérites, et nous offrant en eux le fondement et la source de nos plus hautes espérances.

L'homme, déchu de son premier état, ne pouvait plus prétendre à la possession de son Dieu, à cette fin si noble pour laquelle il avait été créé; ses œuvres faites dans un état de mort n'avaient plus aucun prix pour l'éternité. Dieu n'y trouverait point sa gloire, et elles ne suffisaient point à l'homme pour lui obtenir le salut; la terre devenait donc son unique patrie; sa félicité se bornait à la jouissance d'objets incapables de la satisfaire, et se trouvait resserrée dans le cercle étroit d'un petit nombre de jours, qui, emportés par une course rapide, s'évanouissent presque aussitôt qu'on les a vus naître.

Avouons-le, mes frères, l'homme ainsi privé de sa véritable fin, et assujetti à la recherche de plaisirs vains et trompeurs, de biens frivoles et passagers, n'offre plus rien qui réponde à la dignité de son être et à la noblesse de son origine. Hé! qu'éprouve-t-il alors qui le distingue du reste de la nature, si ce n'est le souvenir de ses pertes et le sentiment de ses malheurs!

Mais Jésus-Christ fait homme nous rend tout ce que nous avions perdu. Que dis-je? ses mérites deviennent les nôtres, et dans sa naissance il nous applique déjà tous ceux qu'il doit nous obtenir par ses souffrances. Il commence dans sa crèche ce qu'il achèvera un jour sur sa croix. Il dit à son Père dès son entrée dans le monde : ô mon Père! vous n'avez plus voulu d'oblations imparfaites ni de sacrifices impurs; mais vous m'avez formé un corps, et ce corps je viens vous l'offrir; il dit aux hommes : consolez-vous, mon peuple, vous soupirez après l'héritage que le péché vous a enlevé, et c'est pour vous le rendre que je vais m'immoler.

Venez donc, mes frères, approchez de la crèche, contemplez cet autel où l'agneau de Dieu couronne le premier essai de son sacrifice. Déjà il se condamne pour vous à la mort; déjà il verse des larmes, et bientôt il répandra son sang : unissez-vous à lui. C'est en lui que vous pouvez porter des fruits de vie; c'est en lui et par lui que votre culte devient agréable à son Père; il est votre chef, et il prie, il adore en vous et avec vous. Toutes vos actions sont consacrées, ennoblies, sanctifiées par les siennes; sans lui vous étiez tout couvert de la tache du péché; mais vous êtes lavés, vous êtes justifiés en Jésus-Christ; sans lui vous étiez éloignés de Dieu, et pourquoi? parce que vous n'aviez point de Sauveur : *Eratis illo in tempore sine Christo.* (*Ephes.*, II, 12.) Mais le Fils de Dieu même vient opérer l'ouvrage de votre réconciliation, de votre rédemption; il vous ouvre le ciel, et vos moindres œuvres, qui vous acquièrent en lui un prix infini, vous méritent une récompense éternelle.

Ah! mes frères, de quoi nous glorifierons-nous, si nous ne nous glorifions pas des mérites de l'homme Dieu, des droits qu'ils nous donnent à l'héritage céleste, de la glorieuse espérance des enfants de Dieu, comme parle l'Apôtre : *Gloriamur in spe filiorum Dei.* (*Rom.* V, 2.) Voyez à quoi Jésus Christ vous appelle, ce ne sont plus des motifs purement naturels, des promesses charnelles, des récompenses temporelles qui vous sont proposées, c'est le terme le plus noble, c'est la plus haute destinée. Unis à Jésus-Christ sur la terre, vous partagerez dans le ciel sa grandeur et ses triomphes.

Ames chrétiennes; c'est là que vos noms sont écrits ici-bas sur le marbre et sur l'airain : qu'importe que les hommes nous accordent ou nous refusent leurs éloges, que nous devenions l'objet de leur attention ou de leur indifférence, de leur estime ou de leur mépris, pourvu que notre mémoire subsiste parmi les saints, et que nous entrions comme eux dans la gloire du Seigneur.

Hé! que sert aux impies, aux hommes infidèles, après leur trépas, le vain bruit que leur nom fait encore sur la terre? Ils n'entendent plus les fausses louanges qui ont tant de fois amusé leur orgueil; ah! ils ne ressentent aujourd'hui que la honte, qui est devenue leur partage.

Ah! que la grandeur de ceux qui sont unis à Jésus-Christ est bien plus réelle et plus durable; et cependant, mes frères, nous nous bornons à l'attention et à l'estime des hommes, au lieu de chercher la gloire qui vient du Seigneur. Exilés sur la terre, nous la regardons comme une cité fixe et permanente; appelés à goûter les joies ineffables des âmes vraiment pures, nous mettons notre félicité dans les plaisirs des sens; que dirai-je de plus? faits pour participer aux mérites adorables du Fils de Dieu, nous refusons de nous les appliquer, nous demeurons comme ensevelis dans l'habitude honteuse du péché, qui nous prive du précieux avantage de vivre en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, et de régner un jour avec lui.

O Jésus! puisque c'est pour moi que vous venez sur la terre, formez dans moi un esprit et un cœur nouveau, que je connaisse tout le prix de vos mérites et de vos promesses; étendez mes idées et mes vues, élevez-les à ce qui doit faire l'unique objet de mes espérances, et pour qu'il ne manque rien en moi de cette véritable grandeur à laquelle vous m'appelez, que j'apprenne enfin à me glorifier de vos exemples en les imitant.

Tel est en effet le dernier caractère de noblesse et d'élévation que Jésus-Christ vient nous offrir en naissant parmi nous, la gloire de marcher sur les traces d'un Dieu fait homme, de pouvoir le considérer comme notre modèle, et exprimer en nous ses vertus.

Hé quoi! de plus grand que de suivre Jésus-Christ notre roi, le Roi du ciel et de la terre, le maître des anges et des hommes, Jésus-Christ notre Dieu, celui en qui habite la plénitude de la Divinité, qui réunit en lui toutes les perfections, qui est le principe unique de toute véritable grandeur et

de toute gloire solide. Ah! quel honneur pour l'homme de pouvoir se former sur un si grand modèle!

Eh bien, mes frères, allons donc encore une fois à l'étable de Bethléem étudier Jésus-Christ, allons-y recevoir les leçons d'un Dieu qui ennoblit en lui toutes les vertus que les enfants du siècle ignorent ou qu'ils méprisent. C'est là que le désintéressement, l'amour de la pauvreté, des humiliations et des souffrances, la bonté qui ne craint point de se montrer douce, affable envers tous les hommes, la clémence qui pardonne les injures et qui prie pour ceux qui l'outragent, l'ingénuité, la candeur, la simplicité du juste, l'humilité et toutes les vertus du chrétien deviennent honorables.

C'est là qu'en considérant un Homme-Dieu abaissé, humilié, pauvre, souffrant et baigné de larmes, un Dieu qui se dépouille en notre faveur de tous ses intérêts, qui nous recherche, qui nous prévient de toutes ses bénédictions; un Dieu qui ne veut que nous attacher à lui, qui, pour se rendre plus aimable, quitte tout l'appareil de sa majesté, s'humanise jusqu'à devenir ce que nous sommes, et sous la forme d'un enfant, s'attendrit sur nos misères; un Jésus naissant, qui, outragé par les uns tandis qu'il est glorifié par les autres, sollicite la grâce de ses ennemis même et le salut des pécheurs; un Dieu fait homme, qui s'annonce avec toute la simplicité, l'humilité qui accompagnent un âge encore tendre; c'est là, dis-je, que nous apprendrons, d'après un tel exemple, à aimer les abaissements, l'indigence et les larmes; à nous concilier tous les cœurs par le désintéressement, la douceur, l'humanité; à ne pas avoir honte de supporter les injures et de pardonner à ceux de qui nous les avons reçues; à ne pas rougir d'être simples, ingénus; à nous faire gloire d'être humbles; pour tout dire, en un mot, c'est là que nous apprendrons à devenir véritablement chrétiens, et dès lors vraiment grands.

Ah! qu'il est grand sans doute celui qui s'est formé à l'école de Jésus-Christ. Grand dans ses idées et ses vues, il s'élève au-dessus des sens, il juge de tout, non par les impressions que fait sur notre esprit une passion aveugle, non par des apparences trompeuses, mais par les lumières d'un entendement pur et qu'éclaire la vérité. Grand par ses affections, il en fonde l'héroïsme sur les ruines de l'amour-propre et de la cupidité; rempli de la charité la plus ardente pour son Dieu et du plus tendre amour pour les hommes, il se sacrifie à la gloire de l'un et au bonheur des autres. Il aime jusqu'à ses ennemis, et ne se venge de leur injustice qu'en les rendant, s'il se peut, plus justes et plus heureux. Grand dans ses désirs, ils ne se bornent point à la terre, ils ne sont point limités par le temps, le ciel est sa patrie, et il tend à l'éternité. Pour y parvenir, il réduit son corps en servitude, il déracine ses vices, il enchaîne ses passions, il captive son esprit, il prend un empire absolu sur son cœur; il fait plus que s'il domptait l'univers, il se dompte lui-même. Plus grand que le monde entier, il méprise tout ce que le monde estime, il en jouit sans attache, il le perd sans regret, parce qu'il ne le considère point comme sa fin. Grand jusque dans le sein de l'humilité la plus profonde, il aime à n'avoir pour témoins de ses vertus que les regards du souverain Juge; il souffre sans vouloir qu'on le plaigne, il fait les plus grandes choses sans s'en apercevoir. Indulgent pour les autres, il n'envisage d'un œil sévère que ses propres faiblesses. Il se voit tel qu'il est, homme et pécheur, et comme tel il descend dans l'abîme de son néant; mais il y trouve son Dieu, qui, ami des humbles, l'élève jusqu'à lui.

Mondains entêtés jusqu'ici d'une vaine et fausse grandeur, avouez donc enfin que la grandeur réelle est celle qui se trouve dans les vertus chrétiennes, dans la conformité avec Jésus-Christ; avouez que le sentier du véritable honneur est celui qu'un Homme-Dieu nous a tracé, et que la vraie gloire est de suivre le Seigneur.

Ne nous vantez plus vos héros. Ils n'offrent à nos yeux que des qualités mensongères souvent plus propres à faire le malheur du genre humain qu'à le rendre heureux, plus ressemblantes à l'enflure, à l'orgueil, qu'à l'amour déréglé de soi-même et à la bienveillance envers les hommes, plus faite pour en imposer à la multitude séduite par le préjugé, que pour s'attirer l'estime de ceux qui savent discerner le vrai mérite et la solide grandeur.

Cessez de nous vanter encore vos dignités, vos noms et vos titres; pour apprécier ces avantages frivoles, suivez-moi jusqu'au tombeau de ceux qui les ont possédés avant vous. Levez ce marbre qu'on a orné d'inscriptions magnifiques, et près duquel on a érigé des trophées en leur honneur. Que couvre-t-il? des cendres!... Voilà tout ce qui reste de ces grands de la terre; et leur âme infidèle, où est-elle, et qu'est-elle devant Dieu? Que votre esprit s'élève maintenant jusqu'aux cieux; ouvrez-vous, portes éternelles, laissez briller à nos yeux un rayon de la gloire des justes, et qu'à cet aspect se dissipent pour toujours les illusions d'un monde qui ne nous a que trop séduits par ses prestiges.

Mais, Seigneur, pour nous détromper et nous instruire, n'est-ce pas assez du mystère que nous célébrons? N'est-ce pas auprès de Jésus naissant, qu'après avoir appris à nous abaisser, à nous humilier comme créatures et comme pécheurs, nous apprenons à nous élever à une grandeur réelle, en nous glorifiant de l'union de notre nature avec la nature divine en Jésus-Christ, de ses mérites et de ses exemples? Il nous fallait un maître, ô mon Dieu! vous nous l'avez donné; donnez-nous donc aussi un cœur docile pour l'entendre. Qu'à son

exemple nous soyons véritablement humbles; qu'en lui et par lui nous devenions véritablement grands, afin qu'après lui avoir été unis sur la terre nous partagions sa gloire dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON II.

POUR LE JOUR DE L'EPIPHANIE.

Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum. (*Matth.*, II, 2.)

Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer.

Quoi de plus digne de notre attention, mes frères, quoi de plus propre à nous servir d'exemple, que la fidélité avec laquelle les mages ont suivi les clartés précieuses que Dieu faisait briller pour eux? Il s'était déjà manifesté lui-même à leur entendement, par cette lumière naturelle qui apprend à un esprit attentif à remonter de la créature au Créateur, et qui, en nous faisant considérer ce qu'il y a de visible dans ses ouvrages, nous donne quelque idée des perfections invisibles et non moins réelles d'un premier Être. C'en était assez pour les engager à lui offrir l'encens de nos vœux et de leurs prières, et à se conformer aux lois de sa sagesse dès que leur faible raison pouvait les découvrir; mais aussi sages et plus sages sans doute que ceux que l'antiquité païenne a décorés de ce beau nom, ils sentaient le peu d'étendue de cette raison abandonnée à elle-même; et quelques vérités parvenues jusqu'à eux par une tradition que les Israélites captifs avaient autrefois portée en Orient, leur confirmaient le besoin qu'ils avaient d'une révélation plus expresse ajoutée à la loi naturelle, et qui la mît à la portée de tous les esprits, leur apprenaient la nécessité d'un médiateur entre Dieu et les hommes, et leur faisaient attendre avec impatience le moment où paraîtrait l'étoile de Jacob que Daniel et tant d'autres prophètes avaient annoncée. A peine l'astre qui devait les conduire à Jésus-Christ, l'astre prédit par Balaam s'est-il montré, à peine le flambeau de cette révélation après laquelle ils soupiraient commence-t-il à luire à leurs yeux, que déjà ils le suivent avec empressement partout où il doit les conduire, sans s'étonner ni de la critique des faux sages, ni des fatigues d'une route longue et pénible, ni des dangers qui accompagnent leur entreprise.

Mais ce que je vous prie de remarquer, mes frères, c'est que l'étoile semble disparaître quelque temps comme pour les forcer de recourir à l'autorité visible de l'Eglise judaïque, afin d'apprendre d'elle l'endroit où le Messie devait naître. Cette Eglise était alors ce qu'est pour nous l'Eglise de Jésus-Christ, avec cette différence que l'une par sa nature devait finir, et que l'autre, établie sur les débris de la Synagogue, ne finira jamais.

Trois lumières devaient donc concourir à l'instruction et à la conduite des mages. La lumière naturelle, la révélation et l'autorité de l'Eglise.

Ce sont ces trois flambeaux qui doivent également nous éclairer et nous conduire après avoir reçu en notre faveur un éclat que Jésus Christ seul pouvait leur donner. Il est important que vous en connaissiez tout le prix, et que vous sachiez combien leur clarté nous est nécessaire. C'est à la mettre sous vos yeux que je vais employer ce discours. Avant que de commencer, souffrez que je vous demande toute votre attention, et que je vous la demande pour un temps beaucoup plus long que je ne l'ai fait jusqu'ici. J'y suis comme forcé par la nature du sujet que j'entreprends de traiter. La matière est vaste, elle est difficile et capable de m'arrêter, si le désir de votre instruction ne me pressait, ne me contraignait en quelque sorte. Il faudra vous exposer, dans le style le plus concis et d'une manière sensible, des vérités qui, pour être approfondies, exigent les méditations les plus sérieuses, et qu'on ne developpe qu'avec peine lorsqu'on ne peut leur donner toute l'étendue qu'elles paraissent exiger nécessairement. Prions Dieu qu'il supplée à ma faiblesse, qu'il vous parle, qu'il vous instruise par ma voix; demandons-lui qu'il nous échauffe, qu'il nous pénètre de l'amour de ses saintes vérités, et adressons-lui, pour cette effet, la prière ordinaire. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La première règle que Dieu nous a donnée pour nous conduire, et qui est prise dans l'homme même, c'est la raison, cette loi qui, comme le dit un des plus sages d'entre les auteurs païens, ne peut être affaiblie par aucune autre loi, à laquelle il n'est pas permis de déroger, qui ne peut jamais être abolie, et qui est plus ancienne que ni aucune loi écrite ni aucun gouvernement politique, cette loi commune à tous les hommes, constante, immuable, éternelle, qui a son fondement dans la nature des choses, qui n'a pas commencé à être loi par la promulgation que les hommes en ont faite, mais qui est aussi ancienne que Dieu lui-même, cette loi enfin qui nous appelle à nos devoirs, qui nous porte au bien par un commandement précis, et qui nous défend le mal avec la même autorité.

Pour que la droite raison ait en effet le caractère d'une véritable loi qui nous impose l'obligation de la suivre dès qu'elle nous parle, il suffit premièrement qu'il y ait un Dieu souverainement sage, souverainement bon, souverainement parfait, qui a créé l'univers; en second lieu, qu'il l'ait créé pour une certaine fin conforme à sa sagesse et à sa bonté; troisièmement, qu'il veuille que les êtres intelligents, tels que l'homme, concourent à cette fin, et la procurent autant qu'il est en eux, par le bon usage des facultés qu'il leur a données; et en dernier lieu, que cette volonté

le lie de manière à devoir leur faire attendre de très-grandes récompenses, s'ils répondent fidèlement aux vues que Dieu s'est proposées en les formant, ou des chatiments rigoureux, s'ils osent les contredire par leur conduite.

Redoublez votre attention, je vous prie; ce que j'ai à vous dire est le fondement des vérités les plus importantes et la réponse la plus courte et la plus précise à tous les faux systèmes que le libertinage a enfantés de nos jours.

Qu'il y ait un Dieu distingué de cet univers, et qui l'a créé, qui, par une conséquence nécessaire, en renferme uniquement toute la perfection, duquel nous dépendons comme ses créatures, et qui tient dans ses mains la destinée de tous les êtres; c'est ce que la nature des choses dont cet univers est composé, l'ordre qui règne dans toutes ses parties, les facultés et les idées que nous avons reçues, nous font comprendre aisément lorsque les lumières naturelles se développent en nous par la réflexion, par l'attention, et qu'elles n'y sont pas corrompues par les préjugés de l'éducation, ou étouffées par des penchants déréglés. L'impie a dit en secret : il n'y a point de Dieu; mais les yeux de l'impie ont démenti son cœur. En vain veut-il s'obstiner à confondre Dieu avec la matière, les êtres créés avec celui qui les a faits, tout ce qui est en eux porte des marques de leur dépendance essentielle d'une première cause, et nous avertit que leur existence est empruntée, qu'ils ne se sont point formés eux-mêmes, qu'ils n'existent point par eux-mêmes : *Ipse fecit nos, et non ipsi nos.* (*Psal.* XCIX, 3.) La créature qui ne trouve point en elle une nécessité absolue d'exister, est sujette à mille variations, et limitée dans tous ses attributs, parce qu'elle n'a rien qui ne lui ait été donné, rien qu'elle n'ait reçu avec mesure, et qui ne puisse lui être ôté; c'est ainsi que la matière est susceptible de toutes les divisions, de toutes les formes et de tous les mouvements, parce qu'il n'en est point qui lui soit essentiel; c'est ainsi que nos esprits toujours bornés acquièrent successivement de nouvelles connaissances, de nouvelles lumières, et perdent celles qu'ils ont acquises. Tout éprouve des révolutions, tout change de face dans les cieux et sur la terre, tandis que l'Eternel demeure inébranlable, tandis qu'il n'appartient qu'à l'Etre incréé, au maître et au souverain des temps, d'être infini, d'être immuable, parce qu'il est nécessairement tout ce qu'il est et tout ce qu'il peut être; rien ne le contraint, rien ne le limite, et il n'a pu se limiter lui-même. C'est lui qui s'est fait connaître à Moïse, et qui lui a dit : *Je suis celui qui suis* (*Exod.*, III, 14), c'est-à-dire celui dont l'existence est nécessaire, indépendante, absolue, antérieure à toute cause, et par conséquent celui qui existe uniformément, qui existe pleinement, qui existe partout et toujours. Tout ce qui respire en lui, la vie, le mouvement et l'être, tout vient de lui, tout est par lui, tout est en lui : *Ex ipso, et per ipsum, et in ipso sunt omnia.* (*Rom.*, XI, 36.)

Et que l'impie ne nous dise pas que le hasard, cet être chimérique dans son principe comme dans ses effets, ce vain nom sans idée, ce fantôme d'une imagination qui s'égare, cette idole impuissante d'un cœur corrompu, a tout réglé, tout disposé dans ce monde. Autant il y a d'opposition entre la lumière et les ténèbres, entre l'aveuglement et la raison, entre le néant et l'être, autant y a-t-il de différence entre l'ordre et le caprice, entre l'assemblage fortuit d'un nombre infini d'atomes, et cet art admirable qui éclate dans l'univers. Depuis le firmament jusqu'aux abîmes de la terre, depuis la plus grande et la plus brillante des étoiles jusqu'à la plus petite des collines, depuis le cèdre qui croît sur les montagnes du Liban jusqu'à l'hysope, depuis l'homme jusqu'à l'insecte qui rampe sous l'herbe, tout annonce un Dieu sage, ami de l'ordre, et qui l'a fait régner dans les choses que nous ne connaissons pas, et qui échappent à nos faibles lumières comme dans celles que nous connaissons, et dont nous saisissons les rapports. Qui pourrait allumer plusieurs lampes s'il ne se trouve point de feu pour leur communiquer sa lumière? qui pourrait à plus forte raison distribuer avec sagesse cette multitude innombrable de parties qui entre dans la composition de l'univers, les assortir entre elles, et en faire un seul tout plein de grandeur et d'harmonie, s'il n'existe pas une intelligence suprême qui a fixé à tous les êtres leur place, et qui a déterminé leurs forces et leurs mouvements? Et depuis quand le caprice a-t-il si bien imité la sagesse? Pourquoi, depuis que le monde existe, le hasard n'a-t-il pu former un seul ouvrage régulier, un tableau, une statue, un temple, ou le conserver après l'avoir formé? Mais à quoi m'arrêté-je, puisque tout don excellent et parfait vient d'en haut, et que nous ne l'avons pas de nous-mêmes? Les facultés des êtres intelligents, nos idées, nos penchants, tout ce qu'il y a en nous de connaissances, de bonté, de sagesse, ne nous force-t-il pas de remonter à un premier Etre, bon, sage, rempli de lumière, et qui possède toutes les perfections dans le plus haut degré, parce qu'il en est seul la plénitude et la source; qui les possède de toute éternité, puisqu'elles sont une suite de son existence absolue et indépendante; qui les possède sans en rien perdre, puisqu'il n'y a pas même en lui l'ombre de changement, et que dans l'Etre nécessaire tout est immuable comme son existence? *Apud quem non est transmutatio nec vicissitudinis obumbratio.* (*Jacob.*, I, 17.) La sagesse, dit Salomon, est l'émanation de la vertu de Dieu, et l'effusion toute pure de la clarté du Tout-Puissant; immuable et simple en elle même, quoique variée dans ses effets, elle renouvelle toutes choses, elle se répand parmi les nations dans les âmes saintes, et elle forme les amis de

Dieu. Il y a en elle un esprit d'intelligence qui est pur et sans tache, doux, ami du bien, que rien ne peut empêcher d'agir, bienfaisant, amateur des hommes, bon, stable, infaillible, qui peut tout, qui voit tout, qui renferme en soi tous les esprits. C'est ainsi que le même roi fait parler la sagesse au livre des Proverbes. Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies; j'ai été établie dès l'éternité. Les abîmes n'étaient point encore lorsque j'étais déjà conçue; il n'avait point encore créé la terre ni affermi le monde sur ses pôles, et j'étais déjà; lorsqu'il préparait les cieux j'étais présente; lorsqu'il environnait les abîmes de leurs bornes, et qu'il leur prescrivait une loi inviolable; lorsqu'il affermissait l'air au-dessus de la terre, et qu'il dispensait dans leur équilibre les eaux des fontaines; lorsqu'il renfermait la mer dans ses limites, et qu'il imposait une loi aux eaux, afin qu'elles ne passassent point leurs bornes; lorsqu'il posait les fondements de la terre, j'étais avec lui, et je réglais toute chose. (*Prov.*, VIII, 22-30.) Expression aussi fidèle que magnifique de l'idée que nous devons nous former du premier Être et de ses attributs.

Mais si le Dieu tout-puissant, qui a créé l'univers et qui en a disposé toutes les parties, est tel que nous venons de le reconnaître, ne devons-nous pas avouer, par une conséquence nécessaire, qu'il l'a créé pour une certaine fin, conforme à sa sagesse et à sa bonté? Agir sans aucun objet, et comme par une impression aveugle et téméraire; agir pour une fin qui eût assujetti le Créateur à ses ouvrages, et faire des choses créées l'unique terme de la création, c'eût été pour l'Être souverainement parfait, se contredire lui-même, se manquer à lui-même, se dépouiller des droits inaliénables de la divinité, s'avilir, se dégrader par la recherche d'une fin qui eût été si fort au-dessous de lui, et dès-lors indigne de lui. Supposition absurde, et qu'il suffit d'énoncer pour la détruire. Dieu ne pouvait donc agir conformément à sa sagesse, qu'il ne fût à lui-même sa fin, et qu'il ne se proposât de procurer sa gloire, cette gloire extérieure qui ne lui était pas nécessaire, j'en conviens, pour être toujours grand, toujours heureux, mais qui devait cependant suivre essentiellement l'acte de la création, et en être le premier objet. En un mot, dès-lors que Dieu s'est déterminé à créer, il n'a pu le faire que pour une fin digne de lui, et il n'y avait de fin digne de Dieu que lui-même, c'est-à-dire que sa propre gloire. Prenez garde, chrétiens, que cette vérité si importante est du nombre de celles que les auteurs sacrés ne cessent de nous inculquer de la manière la plus forte et la plus précise.

Cette gloire consistait, mes frères, à manifester ses attributs, et ce qui les renferme tous, son amour pour l'ordre et le bien universel. Il a donc voulu, en agissant pour sa gloire, procurer le bien de tous les êtres qu'il faisait sortir du néant, et le procurer selon le degré de bonté qui pouvait convenir à chacun d'eux, considérés tout à la fois et en eux-mêmes, et relativement au système général de l'univers. Voilà ce qui pouvait seul le glorifier dignement, et c'est ainsi que les intérêts de sa gloire s'accordent avec sa bonté, sa justice et tous ses attributs, et par une suite nécessaire, avec nos propres intérêts et notre perfection.

Mais que conclure, par rapport à nous, de ces principes incontestables, sinon que Dieu exige que nous entrions dans les vues de sa sagesse, et que nous agissions ainsi que lui conformément à la fin pour laquelle il nous a créés, c'est-à-dire, de manière à le trouver, et pour cet effet, à procurer le plus grand bien qui soit en notre pouvoir? Les créatures destituées de raison, suivent, par la nécessité de leur nature, l'ordre que le souverain Être leur a prescrit; elles obéissent d'une manière constante et uniforme, aux lois du mouvement et aux impressions que la matière doit faire sur elles selon ces mêmes lois. De là ce concert admirable de tous les corps célestes, cet accord parfait de tous les éléments, cet équilibre qui règne entre toutes les parties du monde physique, cette harmonie universelle qui en fait toute la beauté, qui atteste si hautement la grandeur du souverain Être, de celui qui a donné à chaque chose ses propriétés, et sa destination particulière par laquelle elles concourent toutes ensemble à une fin générale. Doués de facultés bien plus nobles que celles des êtres qui nous environnent, pouvons-nous croire que Dieu nous permette de disposer de ces mêmes facultés au gré de nos désirs, dès qu'ils seront contraires à sa gloire, à son amour pour l'ordre et à sa sagesse? Nous sommes libres, il est vrai, et c'est là ce qui doit servir à donner du prix à nos actions; mais le sommes-nous pour ne nous laisser guider que par le caprice? Le sommes-nous pour mépriser ce que la raison nous dicte? Le sommes-nous enfin pour nous dépouiller ainsi de notre propre nature?

Dira-t-on maintenant que nos actions sont indifférentes en elles-mêmes et aux yeux du souverain Etre? Est-il donc indifférent pour la gloire du Créateur, que nous reconnaissions ses attributs, que nous les publiions, que nous leur rendions hommage, et que nous les imitions autant qu'il est en nous, ou qu'au contraire nous paraissions les désavouer par nos discours ou par nos mœurs? Est-il indifférent pour le bien universel des êtres qui nous environnent et avec lesquels nos penchants et nos besoins nous lient si étroitement, que nous préférions aux choses qui sont les plus propres à rendre la société douce et tranquille, celles qui ne tendent qu'à y porter et la confusion et le désordre, et que nous sacrifiions les intérêts d'un grand nombre, leur repos, leur félicité, à nos goûts et à nos désirs particuliers? Est-il indifférent pour notre avantage réel et notre perfection, que nous

travaillions à enrichir notre esprit des connaissances les plus utiles, et à nous former une idée juste des choses les plus importantes; que nous modérions la fougue de nos passions; que nous cherchions à employer toutes nos facultés et tous nos moments de manière à procurer le plus grand bien possible eu égard à nos forces, ou qu'ensevelis dans les ténèbres de l'ignorance, nous nous laissions séduire par l'erreur et le mensonge; que nous donnions à nos sens tout empire sur notre âme, et que nous passions la plus grande partie de notre vie dans l'inaction et dans une molle oisiveté? Mais si tout est indifférent, pourquoi donc nos actions ont-elles tant d'influence sur le bonheur des autres hommes ou sur le nôtre? Pourquoi produisent-elles si naturellement un bien ou un mal physique à notre égard? Que l'on dise donc aussi que toute nourriture est également salutaire, et qu'il importe peu qu'un ami présente à son ami un poison subtil ou les aliments que nous regardons comme les plus propres à conserver nos jours. Si tout est indifférent, et que nos mœurs dépendent uniquement du climat, de l'usage et du tempérammenl, pourquoi tous les peuples, et surtout ceux parmi lesquels la raison a fait plus de progrès, s'accordent-ils sur les premiers principes de nos obligations naturelles, et que partout l'esprit de religion, la bonté, la douceur, l'équité, passent pour des vertus, et les habitudes contraires pour des vices? Pourquoi s'accordent-ils à louer la clémence, à estimer les cœurs généreux et bienfaisants, à mépriser et à détester les ingrats? et pourquoi le même accord n'a-t-il pas lieu sur toutes les autres choses comme étant purement arbitraires? Pourquoi encore ces lois civiles, destinées à maintenir le bon ordre dans la société, si, antécédemment à toute loi positive, il n'y a dans la nature des choses ni bien ni mal? A quoi bon établir ces lois? A quoi bon les observer? et ne sont-elles pas sans distinction inutiles et frivoles? Si tout est indifférent, pourquoi donc, vous, impies, qui prétendez être libres d'agir sans aucune règle, pourquoi criez-vous si hautement à l'injustice, lorsque ce n'est pas vous qui la faites? et plus encore, lorsque c'est à vous qu'elle s'adresse? Ah! c'est alors que vous êtes forcés de convenir qu'il y a des choses justes ou injustes, bonnes ou mauvaises de leur nature. Disons-le enfin, si tout est indifférent, pourquoi ce repentir qui vient empoisonner la suite de vos actions? pourquoi ces remords qui vous déchirent, si tant est que vous ne soyez pas encore parvenus à les étouffer? pourquoi cette conscience qui vous accuse, et pourquoi, ne pouvant soutenir ses reproches, n'osez-vous rentrer en vous-mêmes pour l'interroger? Vous cherchez à vous excuser, à vous justifier à vos propres yeux; et prendriez-vous tant de peine, si vous croyiez ne courir aucun risque d'être coupables? Ah, mes frères, votre cœur vous dément à chaque instant, et votre raison, que vous ne voulez pas écouter, vous juge et vous condamne. Malheur à vous qui ne vous êtes attachés qu'à en pervertir toutes les lumières; malheur à vous qui dites indistinctement que le mal est bien, et que le bien est mal, et qui anéantissez par là toute différence entre l'un et l'autre; qui donnez aux ténèbres le nom de lumière, et à la lumière le nom de ténèbres; qui appelez doux ce qui est amer, et amer ce qui est doux. (*Isa.*, V, 20) Malheur à vous, dit Isaïe; et pourquoi? C'est que Dieu nous ayant donné la raison en partage, et nous mettant dans la nécessité de conclure par la seule considération de ses attributs qu'il veut que nous fassions usage d'un don si précieux, et que nous suivions tout ce que cette raison nous dicte de plus conforme à sa sagesse et à la fin pour laquelle il nous a créés, nous ne pouvons plus douter qu'il n'attache des récompenses à la fidélité avec laquelle nous répondons aux vues qu'il a sur nous, et des châtiments à l'opposition que nous marquerons à sa volonté, et que la raison qu'il nous a donnée ne devienne ainsi une loi proprement dite, qui a toute l'autorité nécessaire pour nous imposer une obligation morale, la seule qui puisse s'accorder avec la liberté.

En effet, ce serait bien en vain que Dieu nous aurait formés pour une certaine fin, et que son amour pour l'ordre lui ferait désirer de le voir régner dans nos actions, si nous n'avions rien à attendre de sa justice, et que nous n'en eussions rien à craindre; en un mot, s'il ne nous laissait envisager aucun motif capable de nous déterminer et de balancer dans une infinité de circonstances, la force de nos penchants déréglés et l'impression que fait sur nous un plaisir sensible, un avantage temporel et présent. Ce serait alors qu'il agirait d'une manière bien moins parfaite que les législateurs de la terre, qui savent faire respecter leur volonté et maintenir l'honneur et la sûreté de leur gouvernement, par la vue des récompenses et des peines. Le souverain Maître des hommes, le plus sage de tous les êtres, aurait donc voulu la fin sans vouloir les moyens nécessaires pour la procurer? Son amour invariable pour l'ordre et pour le bien n'exige-t-il pas nécessairement qu'il mette de la différence entre ceux qui se seront conduits en toutes choses conformément à la nature intelligente et raisonnable qu'ils ont reçue de lui, et ceux qui se seront dégradés en ne suivant d'autre loi que leurs caprices? Vouloir les confondre, ne serait-ce pas oublier toutes ses perfections et se renoncer lui-même? Dites donc au juste qu'il espère bien, dit le Prophète, parce qu'il recueillera le fruit de ses œuvres. Malheur à l'impie qui ne pense qu'au mal, parce qu'il sera puni selon la mesure de ses iniquités. C'est dans les siècles futurs que l'ordre sera pleinement rétabli, que chacun de nous sera mis à sa place, et recevra selon ses œuvres; que les proportions se trouveront avec le dernier degré

d'exactitude pour ne plus varier; que la gloire du coupable puissant sera effacée; que la vertu persécutée dans le temps sera couronnée dans l'éternité, et que la discordance actuelle cessera de paraître un défaut, puisqu'elle se terminera dans l'harmonie la plus complète. De là ces vues de l'homme qui se portent jusque sur l'avenir le plus reculé, et qui sont pour notre âme comme un garant de son immortalité; de là ce consentement de toutes les nations à reconnaître une autre vie pour laquelle celle-ci doit servir de lieu de passage et d'épreuve; de là enfin ce tribunal secret placé au dedans de nous-mêmes, et où nous nous accusons et nous nous excusons tour à tour comme étant en la présence d'un juge, ou plutôt comme devant y être un jour.

J'en ai dit assez, mes frères, pour vous convaincre de l'obligation où nous sommes d'interroger à chaque instant notre raison, et de la suivre jusque dans nos moindres actions, comme le premier flambeau, comme la première règle que Dieu nous a donnée. Pourquoi faut-il que, même parmi des chrétiens en qui l'éclat de cette lumière doit être bien plus vif et bien plus pur, elle perde si souvent tous ses droits, et que nous nous laissions conduire par nos sens, par la coutume, par l'exemple, par la fantaisie et par l'humeur, au lieu de consulter la loi que le Créateur a gravée dans nous-mêmes. Chacun de nous, dit saint Chrysostome, doit rentrer dans sa conscience, et y établir la raison pour juge. Imitez Dieu, dit saint Ambroise; faites toutes choses avec sagesse, et rien sans sagesse; faites tout par raison, et non sans raison, car vous êtes une créature raisonnable.

Puissions-nous réduire en pratique ces maximes, et j'ajoute que, pour les bien suivre, nous devons profiter avec empressement des secours que la révélation nous présente. La raison nous conduit à la foi, elle nous en fait sentir le prix et la nécessité. C'est une seconde lumière ajoutée à la lumière naturelle, et sans laquelle celle-ci ne suffit pas. Ce sera, mes frères, le sujet de ma seconde partie

SECONDE PARTIE.

La raison est une clarté céleste émanée de la Divinité même, et sans laquelle l'homme, privé de tout ce qui fait la dignité de sa nature, serait réduit à la condition des êtres les plus vils. Considérer ce flambeau précieux comme une lumière vague, comme une règle toujours incertaine, c'est anéantir toute vérité à notre égard, c'est renverser tout principe, c'est détruire toute vertu, et démentir cette conviction intime qui est toujours plus forte que nos vains sophismes.

Mais autant il est dangereux et insensé de trop déprimer la raison, autant l'est-il de se former une trop haute idée de son pouvoir. La méconnaître ou trop présumer de ses forces sont deux excès également funestes, et qui ne sont cependant que trop ordinaires. Aujourd'hui surtout, accoutumé à tout hasarder et craignant peu de se contredire, après avoir déploré dans mille instants les égarements et la faiblesse de sa raison, on l'exalte avec une folle confiance, et on veut qu'elle soit la seule lumière, la seule règle, le seul guide de l'homme, et que sans le secours de la révélation elle suffise pour l'éclairer et le conduire. Vaine prétention dont l'expérience la plus commune démontre la fausseté, et qu'on ne peut mieux combattre qu'en considérant ce qu'est la raison dans la multitude, ce qu'elle peut dans les sages, et ce qu'elle produit enfin, lorsqu'elle n'emprunte pour se faire entendre que la voix de ceux qui sont dépouillés de toute autorité nécessaire pour être écoutés. Suivez-moi, je vous prie; je ne parlerai que le langage de la plus exacte vérité.

Et, en premier lieu, qu'est-ce que la raison dans le commun des hommes? Consultez ce que les histoires de toutes les nations vous racontent, ce qui se passe sous vos yeux, et répondez-moi. La raison dans le peuple n'est-elle pas trop souvent obscurcie par le défaut d'attention et la légèreté de l'esprit, altérée par la force des préjugés et les impressions des sens, rendue comme inutile par les passions et par les besoins du corps?

Pour bien connaître tout ce que la loi naturelle renferme et qui peut s'apprendre par la seule voie du raisonnement, il faut discuter avec soin ce qui concerne la nature de Dieu et ses attributs, la condition de l'homme et sa fin, les rapports qui se trouvent entre le Créateur et sa créature, les propriétés et les suites de nos actions, et déduire de ces principes, par une longue chaîne de conséquences, les devoirs de la religion et ceux de la vie civile. Or, est-il, je vous le demande, bien des esprits assez attentifs pour être capables d'une discussion si difficile et si pénible au jugement même des hommes les plus éclairés du paganisme? En est-il beaucoup qui aient assez de zèle pour l'entreprendre, assez de facilité pour la continuer, assez d'ordre et de méthode pour s'y bien conduire, assez d'application et de persévérance pour se fixer longtemps sur un même objet, pour l'examiner par toutes les faces dont il est susceptible, pour ne le point quitter sans l'avoir approfondi et sans être sûr de le bien connaître? car c'est là ce qu'exige une étude raisonnée de la religion et de la morale. Et pourquoi ceux dont les travaux et les recherches ont été accompagnés d'une sorte de succès se sont-ils acquis un si grand nom, si la chose était si simple et si facile? Pourquoi tous les peuples ont-ils été ensevelis si longtemps dans les erreurs les plus grossières et dans les plus épaisses ténèbres?

Doit-on en être étonné si, au défaut d'attention et à la légèreté de l'esprit, on ajoute encore deux sources d'erreur si communes parmi les hommes, les préjugés et les sens?

Par où le grand nombre se laisse-t-il conduire, si ce n'est par les opinions reçues dès l'enfance, par l'usage et par l'impression qu'il reçoit de tous les objets qui l'environnent? La nature, dit un philosophe païen que j'ai déjà cité plus d'une fois, ne nous donne que quelques étincelles de raison qui s'éteignent bientôt à force de vices et d'erreurs, de manière que sa lumière demeure cachée. Dès que nous entrons dans le monde, nous devenons le jouet des mauvaises habitudes et d'une quantité d'opinions dépravées; de sorte que l'on dirait que nous avons sucé l'erreur avec le lait. Rendus à nos parents et mis entre les mains de nos guides et de nos maîtres, ils nous remplissent tellement l'esprit de préjugés de toute espèce, que la fausseté l'emporte sur la vérité, et que la nature se trouve trop faible contre des opinions si bien enracinées. Le commerce des autres hommes enfin, et l'exemple de la multitude, achèvent de tout corrompre. C'est alors que l'erreur s'empare entièrement de nous, et que nous nous révoltons, si je puis m'exprimer ainsi, contre la nature elle-même. Se peut-il dans la bouche d'un païen une peinture plus vive de l'état malheureux de la nature corrompue et de la faiblesse de notre raison?

Et que dirons-nous des fausses opinions, des créances absurdes et non moins impies où les sens ont entraîné presque tous les hommes? Ils ont adoré ce qu'ils ont vu, et n'ont pu s'élever, par la beauté et la magnificence de tant d'ouvrages merveilleux, à la connaissance du Dieu invisible qui les a faits. Ils ont rendu un culte au soleil, aux astres et à toute la nature; ils se sont prosternés devant l'œuvre de leurs mains; ils ont prostitué leur hommage à une matière informe et grossière, et celui qui n'est qu'esprit et qu'on ne peut apercevoir que des yeux de l'esprit, l'Etre souverainement parfait, ils l'ont méconnu. A la majesté du Dieu incorruptible ils ont substitué, dit l'Apôtre, l'image de l'homme corruptible, des animaux qui remplissent l'air, et des bêtes qui rampent sur la terre. O égarement! ô folie de l'esprit humain dont on n'oserait le croire capable, si une expérience trop générale et trop constante ne nous apprenait combien l'imagination et les sens ont d'empire sur la raison!

Ils en auraient moins sans doute, si les passions de l'homme étaient moins vives, et s'il était moins assujetti aux besoins du corps; mais ceux-ci le forcent à chaque instant à se répandre au dehors, à sortir de lui-même, et à donner presque tous ses moments et ses soins à ce qui peut le faire vivre, et non à ce qui peut l'instruire et l'éclairer. Celles-là aveuglent son entendement, et de concert avec les préjugés de l'éducation et les impressions des sens, elles achèvent de corrompre ses jugements et de pervertir toutes ses notions. Ce sont ces mêmes passions en partie qui ont fait rendre un culte à des dieux qui ne méritaient pas même d'être comptés parmi les hommes; culte infâme et cruel, où le sang humain arrosait si souvent leurs autels; culte superstitieux et bizarre, d'où l'on bannissait pour les mieux honorer, la gravité, la pudeur, la décence et la sagesse, pour n'y admettre que de folles joies, des ris insensés et une stupide ivresse; culte impur qu'on ne pourrait rappeler sans rougir, et où la vertu séduite était souvent la première victime que l'on immolait. C'était ainsi, en effet, que devaient être adorées de semblables divinités: un Saturne, un Jupiter, un Mars, un Mercure, un Apollon, et tant d'autres qu'il ne m'est pas permis de vous nommer. Que vos femmes, disait aux païens saint Clément d'Alexandrie, les invoquent, ces divinités, en les priant d'inspirer de la chasteté à leurs maris. Que vos enfants apprennent à révérer de tels dieux pour se former à la débauche par leurs leçons et leurs exemples. L'innocence même, dit Lactance, se corromprait à une telle école. Et comment les hommes seront-ils justes, si les dieux mêmes les dressent au crime?

Aussi voyons-nous que ces mêmes hommes qui avaient mis le mensonge à la place de la vérité, ont été en proie à tous les désirs de leurs cœurs, et se sont plongés dans tous les vices. Le vrai Dieu qu'ils ont abandonné les a livrés, comme parle saint Paul, à des passions honteuses, à un sens dépravé, et ils ont fait des actions indignes de l'homme.

Et ne croyez pas, mes frères, que cet aveuglement funeste n'ait été répandu que sur un petit nombre de peuples sauvages et barbares. Connaissons mieux la faiblesse de notre raison lorsqu'elle est abandonnée à elle-même. En matière de religion les nations les plus policées ne se distinguaient en quelque sorte de celles qui l'étaient le moins, que par un plus grand nombre de fables et de superstitions. Elles avaient assez de lumières et de génie pour inventer et perfectionner les sciences et les arts. Et de toutes les sciences, la plus importante, celle qui nous apprend à connaître Dieu et à nous bien connaître nous-mêmes, était pour elle le plus grand des mystères. Vous auriez vu dans ces temps malheureux les prêtres de l'Egypte encenser tour à tour les plantes et les crocodiles. Les Grecs, si éclairés sur tout le reste, n'étaient ici que des enfants que les poëtes ont amusés par les absurdités de leur mythologie; et si jamais ils ont élevé des autels à un premier Etre digne de leurs hommages, ce n'était que comme un Dieu qu'ils entrevoyaient à peine, un Dieu qui leur était inconnu : *Ignoto Deo.* (*Act.*, XVII, 23.) Rome, cette capitale du monde, en triomphant de toutes les nations, en est comme subjuguée à son tour; elle adopte leurs cultes et se soumet à leurs folles divinités. Ce peuple si grand par le génie et par le cœur, n'est plus reconnaissable dès qu'il s'agit de religion; il paraît alors, pour me servir de la pensée d'un homme célèbre, il paraît dis-je, comme

possédé par un esprit étranger, et la lumière naturelle l'abandonne; en un mot, de l'endroit où le soleil se lève jusqu'aux lieux que nous habitons et où il semble terminer son cours, de l'un à l'autre pôle, sur quelque partie du monde que vous eussiez jeté les yeux, si l'on en excepte la nation sainte à laquelle Dieu s'était manifesté par ses prophètes, vous n'eussiez rencontré que des peuples ensevelis dans les épaisses ténèbres. Les habitants des Gaules avec leurs druides, les Francs, que nous reconnaissons pour nos ancêtres, qu'éta ent-ils avant qu'ils eussent été convertis à la foi? Nous-mêmes, mes frères, nous-mêmes, je vous en fais la remarque en frémissant, que serions-nous, si nous n'avions été éclairés de ses lumières? que sont aujourd'hui toutes les nations dans la religion desquelles la révélation n'a introduit aucun changement, et pour nommer s'il le faut une des nations les plus sages et les plus éclairées, que nous offre la Chine, qu'un peuple d'idolâtres entre lesquels ceux qui veulent passer pour savants ne se distinguent que par le renoncement à tout principe et par un vain mépris de toute religion? L'idolâtrie, tous les égarements du paganisme, voilà donc, mes frères, voilà sans doute où vous et moi nous serions réduits sans un secours extraordinaire du Tout-Puissant.

Après cela, qu'on nous vante la suffisance de la loi primitive et les seules forces de la raison; qu'on nous dise que la religion naturelle nous enseigne clairement et uniformément tout ce qu'il faut connaître de l'existence de Dieu et de ses souveraines perfections, et tout ce qu'il est nécessaire de pratiquer. Qu'on imagine avec plus d'esprit que de justesse ce génie qui lit et relit à haute voix les saints préceptes de la loi naturelle gravés dans notre cœur; pour apprécier des éloges si magnifiques, pour détruire ces suppositions et ces brillantes chimères, il nous suffit de l'expérience. C'est à elle que j'ai droit d'en appeler; c'est elle surtout qui m'apprend ce qu'est la raison dans le commun des hommes; combien elle suffit peu pour les éclairer sur les objets les plus importants, et combien dès lors elle a dû être soutenue de la révélation, puisque, si l'on peut juger du prix et de la nécessité de ce divin flambeau, ce doit être principalement par le grand nombre de ceux qui avaient besoin de son secours.

Mais si du peuple on remonte à ceux qui, par leurs talents et l'élévation de leur génie, sont en état de puiser, dans une méditation profonde, des connaissances bien supérieures à celles que les autres hommes peuvent acquérir par eux-mêmes, on se convaincra plus fortement encore de l'insuffisance de la raison, en considérant ce qu'elle peut dans les philosophes, dans les sages, lorsqu'elle est destituée de toute autre lumière. Suivons toujours l'expérience pour guide, et nous verrons qu'elle ne leur donne que des notions imparfaites, que des notions souvent obscures et incertaines sur ce qui exige par soi-même le plus de certitude et de clarté; en second lieu, qu'elle ne les instruit pas de tout ce qu'il est essentiel de savoir en matière de religion, et troisièmement enfin, qu'elle ne leur inspire pas un amour de la vérité assez fort, assez généreux pour les porter à enseigner clairement aux autres ce qu'ils ont appris.

Je n'entrerai point ici dans le détail de toutes les opinions des philosophes sur la nature de Dieu, l'origine du monde, la destination de l'homme et les principes de la morale; il me suffira de vous faire observer que sur un même objet leurs systèmes se multipliaient à l'infini; qu'ils se détruisaient l'un par l'autre; qu'aucun d'eux ne formait un système complet et satisfaisant. Malgré toutes les recherches de ces hommes célèbres, le vrai Dieu, l'Etre existant par lui-même, distingué de la matière, indépendant, immuable, infini, simple et parfaitement un, qui existe avant tous les êtres, et qui les a créés par le seul acte de sa volonté toute-puissante, qui n'a point été contraint dans ses ouvrages, qui est l'unique source de tout ce qu'ils ont en eux de perfection, le vrai Dieu leur était presque aussi inconnu qu'au reste des hommes. Ils ne l'apercevaient que comme à travers un voile qui leur en dérobait les attributs les plus essentiels, et leur cachait tout l'éclat de sa souveraine majesté. Tantôt ils voulaient qu'un destin aveugle présidât seule à ses déterminations, et lui servît de loi; le fatalisme, si absurde en lui-même, était l'opinion la plus commune; tantôt ils limitaient le pouvoir du souverain Etre, en lui opposant une seconde divinité à laquelle ils attribuaient tous les désordres qu'ils croyaient apercevoir dans quelques-unes des parties de ce monde. Plusieurs imaginaient une matière éternelle et subtile qui circulait dans toute la nature, la modifiait, l'animait, et en était seule le souverain moteur. Les autres, quoique en petit nombre, distinguaient à la vérité l'Etre purement spirituel d'avec tout ce qu'il y avait de matériel dans l'univers; et toutefois ils le considéraient non pas comme l'auteur de la nature, mais comme celui qui en avait modéré les forces, qui en avait réglé les mouvements, et qui avait disposé avec sagesse tous les êtres qui la composent et qui existaient comme lui de toute éternité. Insensés! qui ne s'apercevaient pas qu'en faisant de toutes les parties de ce grand ouvrage autant d'êtres éternels et nécessaires, ils en faisaient autant de divinités. Tant il est vrai que toute la sagesse selon le monde n'est que folie devant Dieu!

Ils n'étaient pas mieux instruits de ce qui regarde l'homme, son état actuel, sa destination. Saint Augustin nous apprend que Varron, le plus savant d'entre les auteurs païens, compte jusqu'à près de trois cents opinions différentes sur la seule question du souverain bien. Ils ne s'accordaient pas davantage sur la vertu. Ils ne formaient

sur l'immortalité de l'âme que des conjectures. Qu'ajouterai-je enfin? nous n'avons besoin, pour connaître leurs incertitudes, leurs doutes et les bornes de leur raison, que de leur propre aveu. Partout ils hésitent, ils chancellent; les plus habiles d'entre eux confessent leur ignorance et leur aveuglement; si Socrate reconnaissait sans peine qu il aurait besoin de lumières plus sûres pour se conduire, ou de la parole de Dieu même, qui lui serve de guide, il ne croit pas qu'on puisse réussir à réformer les hommes, à moins qu'il ne plaise à Dieu de nous envoyer quelqu'un qui nous instruise de sa part. Platon, en nous exposant la mort de son maître, nous fait part de ses craintes et de la peine qu'il trouve à s'assurer si l'âme est immortelle. Cicéron ne commence son traité sur l'amour des dieux qu'en avouant que rien n'est plus difficile, que rien n'est plus obscur que cette matière sur laquelle, dit-il, les sentiments des hommes les plus éclairés sont si différents et si partagés.

Ce n'est pas, mes frères, que parmi tous ces philosophes il n'y en ait aucun qui ait aperçu des vérités importantes. Je reconnaîtrai même avec Lactance que les uns ont proposé un dogme essentiel de la religion naturelle, les autres en ont découvert un autre dogme; mais j'ajouterai avec ce Père qu'ils n'ont pas su faire voir la liaison des principes avec leurs conséquences, ni alléguer les véritables raisons de ce qu'ils enseignaient. Ils n'ont pas eu de corps de doctrine complet et bien lié; leurs principes les plus sages étaient épars çà et là, et, pour recueillir les vérités répandues dans toutes les sectes, il fallait un homme à qui la vérité fût déjà connue, et il n'y a personne, continue ce Père, à qui elle soit connue, si Dieu lui-même n'a pris soin de l'instruire.

Que nos incrédules s'appuient donc sur leurs propres lumières, et je leur demanderai s'ils ont plus de force d'esprit que les plus sages de l'antiquité païenne. Je ferai plus: je les opposerai les uns aux autres, et je leur ferai voir combien ils diffèrent entre eux; je leur montrerai, en les opposant à eux-mêmes, sur combien d'articles de la loi naturelle ils se contredisent et s'égarent tous les jours; je ferai plus encore: je lèverai le masque qui les couvre, et l'on reconnaîtra combien, sous une apparence de respect pour la loi naturelle, ils cachent un fond d'indifférence pour toute loi en général, et un esprit de vertige, de système et le plus souvent de pyrrhonisme à l'égard de toute vérité. Car c'est d'eux surtout que l'on peut dire à juste titre ce que disait l'Apôtre des nations, en parlant des philosophes orgueilleux: Ils se sont égarés dans leurs vains raisonnements, et leur cœur insensé a été rempli de ténèbres; ils sont devenus fous en s'attribuant le nom de sages: ***Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt.*** (*Rom.*, I, 22.)

Mais, je le veux, que nos partisans de la seule loi naturelle aient de véritables lumières, et qu'ils en fassent honneur à leur raison. C'est alors que je leur demanderai à qui véritablement ils les doivent. Ils ne prennent pas garde que tout ce qu'il y a de louable, tout ce qu'il y a de bon dans leur philosophie et leur morale, n'est, à bien dire, que le rudiment, que le catéchisme du chrétien; ils ne prennent pas garde qu'avant qu'ils eussent élevé si haut les forces de leur entendement, le plus simple fidèle, instruit dans les vrais principes de notre religion, en savait autant qu'eux, quoiqu'il ne sût pas l'exprimer avec tant d'art ni tant de pompe et d'enthousiasme; ils ne font pas attention que personne ne prouve mieux que nous, que personne ne démontre avec plus de force, avec plus de clarté que nous tout ce que renferme la religion naturelle. Mais pourquoi? c'est que toutes ces vérités, c'est que tous ces principes et toutes ces conséquences nous sont présentés par la révélation comme autant de théorèmes, comme autant de propositions qui se suivent les unes les autres et qui se prouvent les unes par les autres. Car, mes frères, je vous l'avouerai sans honte, lorsque je médite avec le plus de soin sur les vérités de la loi naturelle, je me sens arrêté à chaque instant; je sens que je serais prêt à m'égarer, si le fil de la révélation ne m'aidait à retrouver la route que je dois tenir, et ne m'y faisait marcher d'un pas ferme et assuré.

Quand il serait vrai néanmoins que dans les hommes doués d'un génie heureux et profond, la raison, cultivée par une longue étude, fût seule capable de leur donner des lumières assez exactes, assez précises, assez claires pour les déterminer et les fixer, suffirait-elle pour les instruire de tout ce qu'il est nécessaire de savoir? Après nous avoir appris que nous devons adorer Dieu et le servir, suffit-elle, par exemple, pour déterminer la nature du culte extérieur qu'il veut qu'on lui rende, pour nous apprendre quelle est la manière de l'adorer et de le servir qui lui est la plus agréable, et qui est en même temps la plus digne de lui? N'est-il pas dans les cieux ou sur la terre quelque offrande plus méritoire que toutes celles que nous croirions devoir lui présenter? N'est-il pas quelque nom vraiment saint et auguste que nous puissions invoquer pour nous le rendre propice et pour l'honorer comme il doit l'être? Et s'il y a une offrande de cette espèce, s'il y a un nom assez respectable pour être employé dans nos prières et leur donner tout leur mérite, la raison suffit-elle pour nous le faire connaître? Suffira-t-elle pour enseigner à l'homme pécheur quel est le moyen sûr et efficace de rentrer en grâce avec l'Être suprême qu'il a offensé? quelle est la propitiation pour le péché que Dieu peut accepter sans déroger à son autorité, à sa gloire et à la majesté de ses lois? et s'il y a quelque victime qui puisse satisfaire pour nos crimes, et qui ait une valeur plus réelle que le sang des boucs et des taureaux; s'il y a quelque pontife qui soit digne par lui-même de l'offrir, d'intercéder pour nous, et

de faire accepter notre repentir, n'est-ce pas une révélation particulière qui peut seule nous l'apprendre?

J'ai ajouté que la raison n'était pas soutenue, dans les philosophes, d'un amour assez ardent pour la vérité, d'un zèle assez pur pour les déterminer à mettre à la portée de tous les hommes ce qu'il est à désirer que tous les hommes puissent apprendre et pratiquer. En effet, on a vu de tous les temps ceux qui se glorifiaient du nom de sages, faire au peuple un mystère de leurs découvertes; et, soit qu'ils n'eussent que du mépris pour les suffrages de la multitude, soit qu'ils craignissent les préjugés qu'ils trouveraient à combattre, on les a vus retenir la vérité captive; ceux même qui ont connu Dieu ne l'ont point glorifié comme Dieu. Bien loin de s'opposer à l'idolâtrie, on les voit offrir de l'encens aux faux dieux qu'ils désavouent intérieurement; ils conseillent à leurs concitoyens d'adorer les idoles que leurs pères ont adorées; de se conformer aux décisions des pontifes et des aruspices, touchant les victimes qu'il faut offrir à chaque divinité; de suivre en un mot la religion et les rites du pays dans lequel ils sont nés. Etait-ce donc là l'hommage qu'ils devaient à la vérité? Etait-ce là le témoignage qu'ils devaient à leur conscience? Etait-ce là le moyen d'éclairer les hommes et de bannir la superstition, ou n'était-ce pas plutôt l'unique moyen de l'éterniser?

Convenons-en cependant, tous leurs efforts n'auraient produit sans doute que bien peu de fruits pour la gloire du souverain Etre, pour l'instruction et pour la réforme du genre humain, puisqu'ils étaient dépouillés de toute autorité propre à donner du poids à leurs préceptes. En effet, comme Lactance, Origène et presque tous les anciens Pères l'ont observé, ce n'est pas assez de présenter aux hommes la vérité telle qu'elle est en elle-même, pour les obliger à la recevoir. Tant qu'on ne sera point revêtu d'un caractère propre à faire impression sur les esprits, tant qu'on n'aura point le sceau d'une mission divine, on ne doit pas se flatter d'être écouté, ou on ne le sera que faiblement. Comme les sentiments de tel ou tel philosophe ne font point règle auprès du peuple, qu'il ne les regarde que comme des systèmes arbitraires auxquels personne n'est assujetti, les leçons les plus sages, les plus beaux raisonnements ne passent après tout dans son esprit que pour des discours humains, et n'ont aucune force pour produire en lui cette persuasion vive et ferme qui l'entraîne, qui le détermine à agir conformément à la doctrine qui lui est proposée. Il lui faut donc des maîtres et des guides envoyés de Dieu avec des preuves sensibles de leur mission, et c'est ce que les législateurs ont si bien compris, qu'ils ont toujours cru devoir faire intervenir le ciel dans l'établissement de leurs lois et de leurs cérémonies; mais, quelques soins qu'ils aient pu prendre pour qu'on les considérât comme les ministres de la Divinité, ils n'étaient après tout que des hommes semblables à ceux qu'ils instruisaient. Dieu ne s'expliquait point par leur bouche; ils étaient encore plus les interprètes de l'erreur et du mensonge que les oracles de la vérité. Ils ne donnaient aucunes preuves authentiques de leur commerce avec l'Etre suprême; il fallait, en quelque sorte, les en croire sur leur parole, ou recevoir pour gage de leur mission des faits controuvés, et dont personne n'avait été témoin. Que pouvaient-ils produire? qu'une impression faible, passagère et bornée à cette étendue de pays dont ils avaient été les législateurs ou les conquérants.

Il n'en est pas ainsi de Jésus-Christ; tout en lui se soutient, tout nous démontre que la loi qu'il vient apporter aux hommes est cette révélation qui leur est nécessaire, et le véritable ouvrage de la Divinité. Il nous apprend à rendre au vrai Dieu le culte suprême qui lui est dû, et il détermine celui qui seul peut lui plaire. Il nous instruit à tout faire pour sa gloire, et à l'honorer en esprit et en vérité; il nous soumet à l'empire de sa Providence, qui veille également sur tous les êtres; il met les vertus à la place des vices que le paganisme avait consacrés; il veut que nous conservions une âme pure, un cœur humble, un corps chaste et assujetti à la loi de l'esprit; il ramène l'homme à son principe et à sa fin, qui n'est autre que Dieu même. Il lui enseigne à rechercher avant toutes choses le royaume du ciel, et à travailler, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure dans l'éternité. La sainteté de ses œuvres répond à sa doctrine; il confirme ses leçons par ses exemples. Ses miracles viennent à l'appui de ce qu'il enseigne, et le font reconnaître pour l'envoyé du Très-Haut; ce ne sont pas des prestiges proportionnés en un sens aux forces de la nature; on voit, par des actes publics et réitérés, que la nature entière reconnaît sa puissance, et qu'il tient dans ses mains l'empire de la vie et de la mort. Ce ne sont pas des prodiges passés dans l'ombre et le silence; les yeux les plus clairvoyants, les yeux de ses propres ennemis, en sont les témoins; ils s'opèrent en présence d'une foule innombrable qui en recueille les fruits, et qui rend gloire à leur auteur. Il communique à ses disciples le même pouvoir; il donne à sa parole l'onction et la force d'une parole toute céleste. A peine l'a-t-il annoncée, et déjà elle se répand d'une extrémité du monde à l'autre; comme un torrent qui renverse toutes les digues qu'on lui oppose, elle triomphe de la résistance des rois et des peuples, des combats que lui livre une nature déréglée et corrompue, de la longue possession de l'antiquité, de la force de la coutume, de la violence, de l'adresse et de la fermeté constante de ses persécuteurs; elle rappelle les hommes des voluptés à la tempérance, au jeûne et à la sobriété; de la joie et des ris aux larmes et à la componction du cœur; de l'amour

des richesses au détachement des biens de la terre ; de l'orgueil de l'entendement à la docilité de la foi ; de la voie large et aisée à une voie étroite et difficile ; de la tranquillité et de l'assurance à la crainte et aux périls ; de l'amour de la vie aux tourments et à la mort. Les idoles tombent, les oracles se taisent, l'étendard de la croix est assuré.

Et quels sont, je vous prie, les instruments dont Jésus-Christ se sert pour opérer tous ces prodiges ? O miracle le plus grand de tous les miracles ! les faibles ont surmonté les forts, et douze pauvres paysans ont subjugué toute la terre. Comment ! des pêcheurs, un publicain, un faiseur de tentes ont fait en si peu de temps ce que Platon ni ses disciples, ni tous les autres philosophes n'ont jamais pu faire ! Ah ! que c'est avec raison qu'il est écrit : Je détruirai la sagesse des sages, et je rejetterai la science des savants. Dieu a choisi ce qui est insensé selon le monde, le mystère de la croix, pour confondre les sages du siècle. Il a choisi ce qui était faible, pour confondre les puissants, les pauvres pour triompher des riches ; il a choisi ce qu'il y a de plus méprisable et de plus vil, afin qu'aucun homme ne se glorifiât devant lui, et qu'on sût que c'était à lui seul que la religion chrétienne devait son établissement et ses progrès, et non à la science, aux richesses, au crédit et à la puissance de ceux qui en ont été les apôtres.

Voilà, mes frères, voilà ce qu'Arnobe opposait avec tant de force aux gentils ; voilà ce que saint Chrysostome, dans mille endroits de ses ouvrages (4), ce que saint Ambroise ont rappelé aux fidèles de leur temps, pour soutenir et ranimer leur foi ; je vous ai fait sentir la nécessité d'une révélation, et vous venez de voir que c'est dans le christianisme qu'il faut la chercher. Il n'y a que lui qui nous offre des armes incontestables de sa divinité. C'est lui aussi qui a éclairé le plus grand nombre des hommes, s'il ne les a pas éclairés tous ; qu'on se souvienne que la seule raison était bien moins propre à répandre sur le genre humain les lumières dont il avait besoin ; que la loi naturelle était presque inconnue dans ce qu'elle a de plus essentiel, avant que Dieu même se fût manifesté, et qu'enfin, s'il plaît au souverain Etre de limiter par quelque endroit ses bienfaits, ce n'est pas à nous à l'interroger sur les voies secrètes de sa Providence et de sa sagesse, au lieu de lui rendre grâces de ce qu'il a fait pour nous. Connaissez-en tout le prix, ô chrétiens ! et pour consommer de plus en plus son ouvrage, servez vous-mêmes de flambeau, par votre conduite, à ceux qui refusent de se soumettre à sa loi. La manière de combattre qui est la plus forte, et le raisonnement le plus puissant et qui reçoit le moins d'opposition, dit saint Chrysostome, est celui qui se fait par les actions et par toute la suite de la vie. Appliquez-vous donc à gagner les plus incrédules et à triompher des plus endurcis, par une vie tout exemplaire. Portez-leur sans cesse ce flambeau de la religion chrétienne devant les yeux, par la pureté de vos mœurs ; qu'ils y reconnaissent, qu'ils y admirent la religion sainte qui les forme en vous. Mais, pour ne pas nous égarer lors même que nous devons chercher à ramener les autres, soyons toujours dociles à la voix de l'Eglise. C'est d'elle qu'il me reste à vous parler dans la troisième partie de ce discours. Soutenez, je vous prie, votre attention ; je ferai tous mes efforts pour ne pas en abuser.

TROISIÈME PARTIE.

De même que la raison ne suffit point aux hommes sans le secours de la révélation, de même aussi le flambeau de la foi ne les éclairerait que bien faiblement, ou pour mieux dire, il ne ferait briller à leurs yeux qu'une lumière tremblante et incertaine, s'il n'était joint à celui de l'Eglise, qui met dans tout leur jour les vérités que la religion nous présente, qui les détermine, qui les fixe et qui les préserve avec soin du mélange funeste de l'erreur.

Je vais donc, pour assurer nos pas dans le sentier de la vérité, considérer en peu de mots la nécessité d'une autorité telle que l'Eglise, les promesses qui lui ont été faites par Jésus-Christ, et enfin, l'accomplissement de ses promesses dont nous voyons l'effet, et dont nous avons le bonheur de recueillir les fruits.

La necessité d'un tribunal établi par Dieu même, et où les matières de la foi soient discutées, soient éclaircies et décidées en dernier ressort ; d'un tribunal toujours subsistant, toujours visible et incapable de nous tromper, est appuyée, premièrement, sur ce que les vérités de la foi devaient être conservées aux hommes comme le dépôt le plus précieux ; secondement, sur ce qu'elles devaient leur être annoncées pendant toute la suite des siècles ; et troisièmement enfin, sur ce qu'elles devaient leur être interprétées de manière qu'ils n'eussent point à craindre de s'égarer.

Le dépôt sacré de la foi devait nous être conservé sûrement et sans diminution, puisqu'il s'agissait de la parole de Dieu même, et des verités qu'il avait jugé à propos de nous révéler d'une manière expresse et authentique, ou pour les revêtir d'une plus grande autorité, ou pour suppléer à nos lumières naturelles et à la faiblesse de notre raison.

Le corps de sa doctrine, renfermé dans l'Ecriture et dans la tradition, pouvait recevoir, à l'égard de toutes deux, bien des atteintes, soit qu'elles fussent causées par la mauvaise foi, par l'ignorance ou par la durée des temps, qui entraîne si souvent après soi l'indifférence et l'oubli. C'est ainsi qu'on a vu des livres saints admis par les uns et rejetés par les autres, des traditions reçues par ceux-ci, et qui ne le sont qu'en partie par ceux-là. Il fallait donc, pour prévenir les suites funestes de ces

(4) *Voy.* surtout au livre *Que Jésus-Christ est Dieu.*

divisions, et pour que la foi fût en sûreté malgré tous les efforts qu'on ferait pour la corrompre, que la sainte doctrine fût confiée à une société telle que l'Eglise, qui est appelée pour cet effet la colonne et l'appui de la vérité : *Columna et firmamentum veritatis* (I *Tim.*, III, 15); à une société fondée sur les apôtres et les premiers disciples de l'Evangile, aidée d'un secours surnaturel et divin, et qui eût en sa faveur les caractères qui distinguent la veritable Eglise, et qui la font reconnaître pour l'Eglise de Jésus-Christ.

Ce n'était pas assez que le dépôt de la foi nous fût conservé, il fallait qu'elle fût annoncée de siècle en siècle, que toutes les nations pussent, dans la suite des temps, accourir à sa lumière, frappées du vif éclat qu'elle devait repandre, et que, semblable au soleil, cet astre bienfaisant, elle embrassât, dans sa course, comme par degrés, tout l'univers. Dieu a voulu en effet que tous les hommes parvinssent à la connaissance de la vérité; il a béni tous les peuples en Jésus-Christ; il l'a établi pour être la lumière de tous, et le salut qu'il envoyait aux extrémités de la terre. C'est donc à dire que tous les peuples, les uns plus tôt, les autres plus tard, doivent rendre hommage à la foi. Or, je vous le demande, comment sera-t-elle connue? comment sera-t-elle annoncée dans tous les temps, si Jésus-Christ ne s'est formé une suite de ministres légitimes, un corps visible de pasteurs réunis sous un même chef, et qui, d'une commune voix, publient l'Evangile au nom de leur divin Maître, et comme étant revêtus de son autorité? Où sera, sans cette Eglise, la montagne sur laquelle devait être bâtie, selon les paroles du Prophète, la maison du Seigneur, qui devait être fondée sur le haut des monts, qui devait s'élever au-dessus des collines, et à laquelle toutes les nations devaient accourir en foule? Où sera cette cité dont parle Jésus-Christ : *Civitas supra montem posita?* (*Math.*, V, 14.)

Mais si la foi, pour être conservée dans son entier, pour être annoncée dans tous les siècles et à tout l'univers, exigeait une société, un corps visible de pasteurs qui pussent prouver leur succession légitime et leur mission, l'interprétation claire et précise des vérités de la foi ne demandait pas moins un tribunal extérieur, permanent et infaillible, tel que l'Eglise.

Si la révélation ne nous offrait que des vérités purement naturelles et sensibles à tous les esprits, on pourrait croire que dès qu'elles ont été publiées par Jésus-Christ et les apôtres, elles ont dû être comprises par tous les hommes; qu'elles n'ont pu être sujettes à la plus légère contradiction ; que le sens n'en a pu être contesté, ou qu'il devait suffire, pour le déterminer, d'en juger par les plus pures lumières de la raison. Mais nous avons déjà reconnu que c'était sur toutes choses, pour suppléer à sa faiblesse et à ses bornes, que la révélation nous avait été donnée. Non-seulement elle contient des vérités qui ne pouvaient être que difficilement aperçues ou démontrées par la seule lumière naturelle; elle nous en découvre qui étaient absolument au-dessus d'elle et hors de sa portée. Or, quelle prise le raisonnement peut-il avoir sur de semblables vérités, soit pour nous en faire connaître le vrai sens, ou pour nous aider à le fixer d une manière précise et invariable? Quelle prise le raisonnement aura-t-il sur les mystères qui font cependant aussi essentiellement partie de la religion révélée, que les plus simples maximes qu'elle nous présente? Aussi voyons-nous que, dès les premiers siècles du christianisme, ils ont donné lieu à des explications et à des controverses. Qui eût pu terminer ces disputes? Qui terminera celles qui peuvent s'élever tous les jours? et où en serons-nous à cet égard, s'il n'y a point d'autre juge que la raison, auquel nous puissions soumettre nos doutes en matière de foi, s'il n'y a point de tribunal visible, toujours subsistant, et dont les décisions soient infaillibles et sans appel?

Est-ce à l'Ecriture que nous aurons recours? Mais outre qu'elle ne contient pas toutes les vérités de la religion, puisque saint Paul, en plusieurs endroits de ses Epîtres, renvoie les fidèles à la tradition, et que ceux même qui la rejettent croient et pratiquent plusieurs choses qu'on ne sait que par son canal, et dont on ne peut autoriser la croyance que par elle ; l'Ecriture sainte s'explique-t-elle d'elle-même sur tous les objets qu'elle renferme? S'il en est ainsi, pourquoi donc les sectes les plus opposées prétendent-elles savoir chacune de son côté, et s'appuient-elles toutes sur son témoignage, comme le remarque saint Hilaire? Pourquoi ses passages les plus importants ont-ils été pris dans des sens si différents, et quelquefois même en sont-ils également susceptibles? Pourquoi saint Pierre nous a-t-il averti qu'il s'y trouve des endroits difficiles à entendre, et auxquels des hommes ignorants et légers donnent un faux sens pour leur propre ruine? Pourquoi encore a-t-il voulu que nous fussions persuadés avant toutes choses, que nulle explication des livres saints ne devait se faire par une interprétation particulière? L'Ecriture, dit à ce sujet saint Ambroise, est sans doute une lampe qui nous éclaire; mais ce n'est qu'autant qu'elle est posée sur le chandelier de l'Eglise, qu'elle nous est présentée par cette autorité publique et infaillible, et non pas lorsqu'elle est cachée sous le boisseau, et comme obscurcie par le jugement d'un homme privé. Heureux donc les petits et les humbles qui croient sans entrer dans toutes ces discussions, dont les simples et les ignorants, dont les plus savants même sont incapables. *Ta foi t'a sauvé*, dit Jésus-Christ (*Matth.*, IX, 22) : ta foi, reprend Tertullien; et non pas d'être exercé dans les Ecritures : *Fides tua te salvam fecit, non exercitatio Scripturarum.*

Et quel vaste champ ne serait pas ouvert à l'illusion, au libertinage, à l'indépen-

dance, disons-le même, à une sorte d'indifférence, qui introduirait autant de religions parmi les hommes qu'il y a d'esprits différents, s'il était vrai que l'interprétation particulière dût avoir lieu ? Supposera-t-on avec les hérétiques du dernier siècle, qu'une lumière intérieure du Saint-Esprit donne à chaque fidèle l'intelligence du véritable sens de l'Ecriture? Mais sur quel fondement est établie cette prétention chimérique ? quel fruit peut-elle produire, si ce n'est de multiplier les sectes à l'infini, en faisant dire à chaque novateur, que le sens qu'il donne à l'Ecriture lui a été inspiré par l'Esprit-Saint ; et que pourra-t-on conclure, sinon que l'esprit de vérité a inspiré à deux personnes des choses contradictoires: que Luther, reconnu pour un vrai fidèle par Calvin, a été éclairé sur les mêmes textes d'une manière toute différente et toute contraire, que Zwingle a eu sur le même objet une inspiration toute opposée à celle de Luther. Vain fantôme, qui fait honte à la raison humaine ; prodige de folie et d'aveuglement, qui fait bien voir que, sans un tribunal extérieur, public et infaillible, tel que l'Eglise, sans une autorité qui fixe nos sentiments, il n'y a point d'absurdité dont nous ne soyons capables en matière de religion ; qu'il n'y a plus rien de certain pour nous, et que nous serions bientôt emportés comme des enfants, à tout vent de doctrine en doctrine, comme parle saint Paul.

Mais que s'ensuit-il, mes frères ? c'est que Dieu, qui tend toujours à sa fin par les moyens les plus convenables, aura pourvu à cet inconvénient par sa sagesse, et qu'il ne nous aura point laissés sans une autorité si nécessaire pour nous conserver le dépôt de sa religion, pour l'annoncer à tous les hommes, et pour leur interpréter sa parole. C'est ce qui nous conduit si naturellement à reconnaître toute la force et l'évidence de la promesse qu'il nous a faite d'un pareil secours ; rien de plus sensible que le besoin que nous en avions, et rien aussi de plus précis que les termes dans lesquels il nous l'a promis. Jose le dire, les textes sacrés qui concernent l'Eglise sont du nombre de ceux qui s'expliquent par eux-mêmes, et qui n'ont besoin, pour être compris, que d'être lus avec un esprit droit et sincère.

Toute puissance, dit Jésus-Christ à ses apôtres, m'est donnée dans le ciel et sur la terre ; *Allez donc ; enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ; leur apprenant à garder toutes les choses que je vous ai commandées. Et voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.* (*Matth.*, XXVIII, 19, 20.)

Ne perdons rien, mes frères, de ces paroles ; elles répondent à toutes les difficultés, elles lèvent tous les doutes, elles remplissent toutes nos espérances. Jésus-Christ promet une chose grande, incroyable ; c'est que, dans ce monde où tout change, où tout se confond, où les plus grands empires ont leurs révolutions et leur chute, une société d'hommes doit subsister jusqu'à la consommation des siècles ; aussi donne-t-il à sa parole un fondement inébranlable : *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre.* (*Ibid.*, 18.)

Allez donc, dit-il à ceux qu'il établit, allez enseigner et baptiser en mon nom. Voilà l'objet essentiel de votre ministère, celui pour lequel je vous promets mon assistance, celui qui fait de vous un corps visible de pasteurs établi sur une société de fidèles unis tous ensemble par la même croyance, la participation aux mêmes biens, la soumission aux mêmes guides, celui enfin qui contient tout ce qu'il y a de plus respectable et de plus sacré dans l'autorité que je vous confie. Enseignez, instruisez les peuples des dogmes de la foi et des vérités que ma morale renferme. Réglez tout ce qui regarde mon culte et l'administration de mes sacrements, dont le baptême est comme l'entrée et le fondement ; liez et déliez : tout ce que vous lierez, tout ce que vous délierez sur la terre le sera également dans le ciel. C'est pour toutes ces choses que je vous donnerai l'esprit de discernement et de vérité ; car voilà que je suis avec vous, avec vous que j'établis pour enseigner et baptiser en mon nom. Ne craignez donc point la méprise et l'erreur ; que ceux qui seront soumis à ma loi ne craignent point de s'égarer en vous suivant ; qu'ils vous obéissent, s'ils veulent m'obéir à moi-même, et que celui qui n'écoutera pas l'Eglise soit regardé comme un païen, parce que je suis avec vous.

Allez parmi toutes les nations. C'est sur toutes que doit se répandre la lumière de l'Evangile, en commençant par Jérulalem ; c'est pour la porter successivement à tous les peuples, que je vous ai établis. *Vous serez mes témoins dans Jérusalem et dans toute la Judée, et jusqu'aux extrémités de la terre : « Et usque ad ultimum terræ. »* (*Act.*, I, 8.) C'est-à-dire, mes frères, selon la remarque de saint Augustin, que l'Evangile devait s'avancer comme de proche en proche, depuis Jérusalem jusqu'aux derniers confins de l'univers. Et c'est le premier genre d'universalité qui est promis à l'Eglise, son étendue successive dans tous les lieux, ou sa catholicité. Mais il en est un autre non moins important, et qui n'entre pas moins dans la promesse, c'est son indéfectibilité. Je serai avec vous tous les jours, de manière qu'il n'y aura pas un seul moment où la chaîne des témoins soit interrompue, où le corps des pasteurs, où la société entière, formée de ceux qui enseigneront et de ceux qui seront enseignés, ne se manifeste et ne se perpétue ; pas un seul moment où l'on puisse douter si l'Eglise de Jésus-Christ n'a point péri, et où il soit difficile de la reconnaître ; pas un seul moment où le tribunal de l'Eglise ne subsiste, où sa voix ne se fasse entendre, et où l'on ne puisse, par la pluralité visible des té-

moins et des véritables interprètes de la divine parole, juger sans embarras de ce que l'on doit faire et de ce que l'on doit croire, sans en appeler aux anciens temps ou à des assemblées futures, c'est-à-dire à des hommes qui ne sont plus, ou qui ne sont pas encore : je serai avec vous, et j'y serai jusqu'à la consommation des siècles. C'est donc non-seulement à vous, comme étant mes apôtres, qu'est adressée ma promesse; à vous, dis-je, qui, par le seul caractère de votre apostolat, devez être à l'abri de l'erreur; mais elle s'étend jusqu'à vos successeurs, parce qu'ils doivent former avec vous ce corps visible de pasteurs si nécessaire à tous les hommes; elle s'y étend pour les générations les plus reculées, et son effet durera jusqu'à la fin du monde, parce que la même cause pour laquelle il est établi subsistera toujours.

Prenez garde, mes frères, c'est donc aussi à tout le corps que la promesse est faite pour la suite des siècles, et non pas à tel ou tel pasteur en particulier, parce qu'il ne forme pas par lui seul une autorité suffisante, un véritable tribunal; parce que lui seul n'est pas cette Eglise qui peut rendre un témoignage recevable, et porter un jugement irréfragable en matière de foi. Ce n'est pas même saint Ambroise, saint Augustin, saint Chrysostome, saint Cyprien, ou tel autre saint docteur considéré séparément, qui décide de ce que nous devons croire. En un mot, c'est le corps entier des pasteurs qui forme l'Eglise, et c'est cette Eglise qui est l'interprète unique de l'Ecriture sainte, des Pères et d'elle-même. C'est à elle qu'il convient d'expliquer les expressions des saints docteurs; il n'y a qu'elle qui puisse les bien entendre, parce qu'il n'y a personne qui connaisse mieux qu'elle, et qui puisse mieux nous apprendre quelle est sa foi. En vain Luther s'appuie, sur les matières du libre arbitre, de l'autorité de saint Augustin. Si l'Eglise condamne l'un et approuve la doctrine de l'autre, ils n'ont donc pas parlé de la même manière, quelque semblables que leurs sentiments puissent nous paraître; et il me suffit alors, sans examiner cette différence souvent imperceptible, de m'écrier avec saint Augustin lui-même : Je crois ce que croit l'Eglise.

Mais faites encore attention, je vous prie, que si l'Eglise est une société extérieure composée de plusieurs membres, elle doit donc avoir un chef sur la terre. Si c'est un tribunal toujours subsistant, il faut donc que ce chef y préside. Si c'est un corps visible de pasteurs qui succèdent les uns aux autres, elle doit avoir un premier pasteur qui réunisse sous soi tous les autres. Ainsi, lorsque Jésus-Christ a promis à ses apôtres d'être toujours avec eux et avec leurs successeurs, Pierre était présent; mais il portait avec lui sa prérogative, qu'il devait transmettre à ceux qui occuperaient son siége après lui. Il était présent comme le premier des dispensateurs : *Primus Petrus* (*Matth.*, X, 2); comme celui à qui Jésus Christ avait donné le nom mystérieux qu'il portait, et qui devait marquer la solidité et la force de son ministère; comme celui enfin à qui Jésus-Christ avait dit : Vous êtes Pierre, et sur cette pierre j'établirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle; tous les apôtres reçoivent également les clefs du ciel, et la solidité de l'Eglise est affermie également sur eux tous, dit saint Jérôme; un seul est néanmoins choisi entre les douze, afin qu'en étant établi le chef, il ne puisse y avoir aucune occasion de schisme. Voilà donc pour tous le centre d'unité; c'est Pierre et tous ceux qui devaient lui succéder. Voilà ce qui rend l'Eglise romaine la mère de toutes les Eglises. Voilà ce qui rend notre communion avec elle si nécessaire, et qui faisait dire à saint Cyprien, comme saint Jérôme : Celui qui ne garde pas cette unité croit-il avoir la foi? Celui qui se révolte contre l'Eglise, et qui abandonne la chaire de Pierre sur laquelle elle est fondée, s'imagine-t-il être dans l'Eglise? Voilà encore ce qui rend le tribunal de l'Eglise toujours subsistant; il est difficile d'assembler des conciles; et d'ailleurs ils ne deviennent, à proprement parler, des conciles généraux et au-dessus de toute exception, que lorsqu'ils sont acceptés par toute l'Eglise dispersée, comme on l'a vu à l'égard du concile d'Ephèse ou de Dioscore, rejeté après sa tenue, quelque nombreux qu'il eût été; mais la voix des pasteurs unis à leur chef, lorsqu'il parle non pas comme docteur particulier, mais comme successeur de saint Pierre, se fait toujours entendre; et de même que dans tous les tribunaux il est aisé de prononcer un jugement en considérant la pluralité des voix, de même aussi dans l'Eglise il est aisé de savoir à quoi s'en tenir, en regardant de quel côté est l'unanimité morale, c'est-à-dire la pluralité visible des suffrages.

Jésus-Christ a donc tout disposé conformément à nos besoins. Ses promesses renferment tout ce que nous pouvons désirer de plus propre à nous tranquilliser et à nous fixer; et si nous en considérons en peu de mots l'accomplissement, soit à l'égard de la catholicité de l'Eglise, soit à l'égard de son indéfectibilité, que nous manquera-t-il pour affermir notre foi, et pour assurer notre soumission à l'autorité qu'il a établie pour nous conduire?

L'Eglise ne faisait que de naître, et déjà elle s'étendait jusqu'aux contrées les plus éloignées; les apôtres envoyés par Jésus-Christ, remplis de son Esprit, s'étaient comme partagés entre eux tout l'univers; et l'éclat des prodiges qui accompagnaient leur prédication en avait tellement favorisé le succès, que saint Paul disait aux Romains, que leur foi était annoncée dans tout le monde. Il disait aux Colossiens que l'Evangile était prêché, qu'il fructifiait, qu'il croissait par toute la terre. Sous les disciples des apôtres il n'y avait presque plus en effet de pays si reculé et si incon-

nu, ou l'Evangile n'eût pénétré: les successeurs de ces premiers disciples faisaient encore tous les jours de nouveaux progrès, et, comme saint Irénée l'a fait observer vers le même temps, ce qu'on croyait dans les Gaules, dans les Espagnes, dans la Germanie, on le croyait dans l'Egypte, dans l'Orient, de manière que comme il n'y avait qu'un même soleil dans tout l'univers, on voyait dans toute l'Eglise, depuis une extrémité du monde jusqu'à l'autre, la même lumière de la vérité. Cependant cette Eglise, établie sur le fondement des apôtres, était en butte à toutes les contradictions; toutes les puissances de la terre étaient armées contre elle; trois siècles entiers ont à peine suffi à la fureur et aux cruautés barbares de ceux qui l'ont persécutée. Mais, comme ces tourments qu'on faisait éprouver aux fidèles, avaient un caractère d'inhumanité tout propre à faire éclater la force et la constance de ses martyrs, leur soumission, leur respect, leur fidélité envers les princes qui prononçaient contre eux les édits les plus sanglants, la distinguaient également de toutes les sectes qui devaient s'élever par la suite, et qui, dans les Etats où elles ont pris naissance, ont toujours fait paraître contre toute autorité la plus légitime, un esprit d'indépendance, d'orgueil, de sédition et de révolte, si opposé à celui de l'Eglise.

Celle-ci étendait son empire, elle affermissait sa domination, en apprenant à ses enfants à obéir, à souffrir et à se taire; heureuse encore si elle n'eût eu à combattre que les puissances du monde, mais celles de l'enfer s'élevaient également contre elle. Les hérésies qui se formèrent dès sa naissance lui faisaient chaque jour de nouvelles plaies; on en vit dans les premiers siècles qui semblaient vouloir lui disputer sa catholicité; mais elles ne faisaient, malgré tous leurs efforts, qu'en relever l'éclat. Celse, qui reprochait aux chrétiens leurs divisions, parmi tant d'églises schismatiques qu'il voyait s'élever, remarquait, dit M. de Meaux, une Eglise distinguée de toutes les autres, et toujours plus forte, qu'il appelait aussi par cette raison la grande Eglise. Dans le trouble qu'excita Paul au sujet de sa morale, l'empereur Aurélien n'eut pas de peine à connaître la vraie Eglise chrétienne dans ceux qui étaient en communion avec les évêques d'Italie et celui de Rome, parce qu'il voyait de tout temps le gros des chrétiens dans cette communion. Constance, qui, devenu le protecteur des Ariens, persécutait saint Athanase défenseur de l'ancienne foi, souhaitait avec ardeur, dit un auteur païen, de le faire condamner par l'autorité qu'avait l'évêque de Rome au-dessus des autres. C'est ainsi que la véritable Eglise se rendait sensible à tous les hommes, et c'est ainsi qu'elle se rend sensible aujourd'hui. Les gentils savaient la discerner. Les hérétiques étaient forcés de lui donner le caractère qui lui est propre, et ils n'en sont pas moins contraints de le faire de nos jours. Quoique tous les hérétiques cherchent à passer pour catholiques, disait saint Augustin, et nous le disons comme lui, si cependant un étranger leur demande où est l'assemblée des catholiques, il n'y a point d'hérétique qui ose montrer son temple ou sa maison. Quand ils parlent non entre eux, mais avec les étrangers, dit ailleurs le même Père, soit qu'ils le veuillent, soit qu'ils ne le veuillent pas, ils se trouvent dans la nécessité de désigner l'Eglise catholique par son nom, s'ils veulent qu'on les entende, parce que c'est là celui qu'on lui donne dans tout l'univers. Et comment n'aurait-elle pas toujours conservé ce même titre, puisqu'elle n'a cessé de s'accroître, et qu'on l'a toujours vue réparer d'un côté les pertes qu'elle faisait de l'autre?

Mais si ses ennemis n'ont pas réussi à empêcher l'effet de la promesse par rapport à la catholicité de l'Eglise, ou sa visibilité dans tous les lieux, de manière qu'elle ait toujours dominé sur toutes les sectes qui se séparaient d'elles, qu'elle ait toujours été facile à reconnaître par son étendue et sa splendeur, ils n'ont pas mieux réussi à lui faire perdre son indéfectibilité ou sa visibilité dans tous les temps.

On ne peut en effet en nommer aucun où la succession des pasteurs légitimes ait été interrompue, et où elle ne soit devenue un témoignage visible et constant de la perpétuité de l'Eglise fondée par Jésus-Christ. C'est lui qui a donné leur mission aux apôtres, comme il avait lui-même reçu la sienne de son Père; les apôtres ont instruit et ordonné des évêques auxquels ils ont communiqué le caractère, l'autorité et la mission qu'ils avaient de Jésus-Christ. Ceux-ci ont fait passer le même caractère, la même mission à leurs successeurs; ainsi d'âge en âge l'Eglise se perpétue. Elle subsiste depuis 1,800 ans, c'est-à-dire plus qu'aucun empire, quelque célèbre qu'il ait été, et elle porte toujours avec elle les mêmes marques de vérité qu'elle portait dans son origine, et que ses premiers docteurs y ont tant de fois admirées. Que les hérétiques produisent l'origine de leurs églises, disait Tertullien, qu'ils fassent voir l'ordre suivi de leurs évêques, qui, par une succession continuelle, remonte jusqu'aux apôtres. Saint Irénée avait tenu avant lui le même langage. Nous confondons les hérétiques et schismatiques, en leur remettant devant les yeux la tradition et la foi apostolique transmises par une succession continuelle d'évêques jusqu'à nous, dans la plus grande, la plus ancienne, la plus connue de toutes les églises fondées à Rome. Vous qui voulez faire passer votre église pour sainte, disait saint Optat aux donatistes, faites-nous voir l'origine de votre chaire épiscopale? Ce qui me retient dans l'Eglise, disait encore saint Agustin, c'est la succession continuelle des évêques, qui ont tenu jusqu'à ce jour le siége de saint Pierre. Ainsi parlaient ces

saints docteurs, et nous avons la douce consolation et l'avantage précieux de pouvoir parler comme eux.

C'est à la faveur de cette succession non interrompue, que l'Eglise a conservé si facilement la même foi, sans qu'on puisse prouver contre elle qu'il se soit glissé aucun changement, aucune altération dans sa doctrine, tandis qu'elle, au contraire, a convaincu de nouveauté tous ceux qui se séparaient de sa communion.

Car je vous prie de faire attention, mes frères, aux deux caractères qui ont toujours servi à les distinguer, et qui serviront toujours également à les faire connaître, en les ramenant au point précis de leur origine. Dans ce temps où ils ont paru, où ils se sont fait un nom particulier, qu'étaient-ils pour le nombre? Qu'étaient-ils par leur ancienneté ? L'Eglise était visible dans tout l'univers ; elle était catholique et méritait ce nom, tandis que leur chef se formait à peine quelques disciples qui composaient tout son parti. C'est ainsi, dit le célèbre Bossuet, qu'on ramène l'arianisme avec tous ses progrès, au temps du prêtre Arius, où l'on comptait par leur nom le petit nombre de ses sectateurs ; c'est à huit ou neuf diacres, trois ou quatre évêques, en tout treize ou quatorze personnes à qui leur évêque, et avec lui cent évêques de Libye, dénonçaient un anathème éternel qu'ils adressaient à tous les évêques du monde, et de qui il était reçu ; c'est à ce temps précis et marqué que l'on ramenait les ariens : on les ramenait au temps où l'on reprochait à Eusèbe de Nicomédie, qu'il croyait avoir toute l'Eglise en sa personne, et en quatre évêques de sa faction. On a rappelé également Nestorius et tous les autres au point de sa division, au moment où la parcelle disputait contre le tout, où une branche rompue combattait contre l'arbre et contre le tronc dont elle s'était arrachée. Premier caractère du schisme et de l'hérésie : leur peu d'étendue dans leur naissance, opposé à la catholicité et à la visibilité de l'Eglise. Mais ce qui ne les distingue pas moins, c'est leur nouveauté. Depuis quand êtes-vous, leur dit-on? Est-ce de vous, leur dit saint Paul, qu'est partie la parole de Dieu, ou bien êtes-vous les seuls à qui elle est parvenue? Où est votre mission? Où sont les fondements de votre autorité ? et qui vous l'a donnée? On sait le nom de vos auteurs, on connaît la date de votre origine ; vous êtes nouveaux, disait Tertullien, *novellus*, et vous vous élevez contre l'Eglise qui est de tous les temps ; vous êtes venus d'hier, *hesternus*, et avant-hier on ne vous connaissait pas; en un mot vous êtes des gens sortis hors de la ligne, hors de la chaîne de la succession, hors de la tige de l'unité. Second caractère du schisme et de l'hérésie : leur nouveauté opposée à la perpétuité de l'Eglise, à son indéfectibilité, à son étendue ou sa visibilité dans tous les temps.

Ainsi se sont accomplies les promesses de Jésus-Christ en faveur de son Eglise ; ainsi la voyons-nous toujours la même, toujours une, toujours inébranlable parmi les contradictions qu'elle éprouve, et au milieu de tous les événements qui varient chaque jour la scène du monde. Les fleuves se sont débordés, les vents ont soufflé et sont venus fondre sur elle ; mais elle n'est point tombée, dit saint Bernard, parce qu'elle était fondée sur la pierre qui est Jésus-Christ, et sur sa promesse inviolable.

Quel spectacle, mes frères ! et qu'il est doux, qu'il est consolant pour une âme vraiment fidèle ! qu'elle doit s'estimer heureuse d'être dans le sein de cette Eglise hors de laquelle elle se flatterait en vain de rencontrer la lumière et le salut ! qu'il nous soit donc permis de nous féliciter tous ensemble de l'avantage inestimable dont nous jouissons ! nous ne craignons point de nous égarer, parce que nous ne sommes point, ou à Paul, ou à Céphas, ou à tel autre docteur en particulier, et que nous n'avons en matière de foi d'autre guide que l'Eglise, qui, toujours conduite par l'Esprit saint, a maintenu dans toute sa pureté la doctrine qui lui avait été confiée, et n'a pas permis qu'elle fût corrompue par le mélange des opinions absurdes et dangereuses des novateurs de tous les siècles.

Nous ne craignons point que notre foi s'obscurcisse, parce que nous sommes ceux à qui tout profite, et même les hérésies : elles nous rendent plus attentifs, plus zélés, mieux instruits. Plusieurs choses étaient cachées dans les Ecritures, dit saint Augustin ; les hérétiques les ont agitées par des questions ; ce qui était caché s'est découvert, et on a mieux entendu la parole de Dieu.

Pour tout dire enfin, nous ne craignons point le sort de ces sectes, parce qu'elles ont perdu de vue le centre d'unité, et qu'on n'a plus rien de certain quand on a une fois rejeté le joug salutaire de l'autorité de l'Eglise.

Telles sont, mes frères, les faveurs dont Dieu nous a comblés. Je vous ai fait sentir en premier lieu la nécessité d'une révélation telle qu'elle nous a été faite par Jésus-Christ, et je n'ai eu besoin pour vous en convaincre, que de vous remettre sous les yeux la faiblesse et les bornes de la raison humaine considérée dans la multitude ou dans les sages, ainsi que leur peu d'autorité en matière de religion. Je vous ai exposé ensuite la nécessité d'une lumière telle que l'Eglise, les promesses qui lui ont été faites, et l'accomplissement de ces promesses ; que nous reste-t-il encore, si ce n'est de rendre grâces à Dieu de tant de bienfaits, de lui témoigner notre reconnaissance par une soumission entière et sans réserve, et de marcher constamment à la lumière des flambeaux précieux qu'il nous a donnés, afin de parvenir sûrement à la vie éternelle que je vous souhaite.

SERMON III.

POUR LA FÊTE DE LA CONCEPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Fecit mihi magna qui potens est. (*Luc.*, I, 49.)

Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses.

Dieu pouvait-il rien faire de plus grand pour une simple créature, que ce qu'il a opéré en faveur de Marie?

Dès le moment où il l'a choisie pour donner à la terre son Sauveur, quels titres augustes, quels priviléges insignes ne lui a-t-il pas réservés! Quelle abondance de grâces n'a-t-il pas répandue sur elle, et combien a-t-il rendu dès lors sa conception sainte, glorieuse et avantageuse pour nous! Ne soyons donc pas étonnés si l'Eglise se porte avec tant de joie à en célébrer la mémoire. Jour heureux, où a été conçue la plus pure des Vierges! vous avez été pour nous l'aurore du plus beau des jours, puisque vous avez préparé et comme annoncé la venue du Messie après lequel nous soupirions.

Pour entrer dans l'esprit d'une fête qui est en quelque sorte celle de tous les fidèles, pour rendre à Marie la gloire et le tribut de louanges qui lui sont dus, pour régler notre dévotion envers elle, et en retirer pour nous-mêmes les fruits les plus doux, arrêtons-nous aux titres qui la décorent; ils renferment toute sa grandeur, et ils sont le fondement de tout ce que nous lui devons.

Marie est la fille du Très-Haut, fille prédestinée dans l'ordre de la grâce la plus éminente : c'est le sujet de ma première partie. Marie est, dans le sens le plus vrai et le plus précis, l'Epouse du Saint-Esprit, et elle a mérité de l'être par sa correspondance à la grâce; c'est le sujet de la seconde partie. Marie est proprement la Mère de Jésus-Christ, c'est-à-dire du Verbe incarné, d'un Dieu fait homme; et, en cette qualité, elle peut tout auprès de lui pour nous obtenir la grâce qui nous est nécessaire : c'est le sujet d'une troisième et courte réflexion.

La plénitude de la grâce dont Dieu a favorisé Marie, nous apprendra quel est le cas que nous devons faire d'un don si précieux, et nous inspirera une dévotion de respect et d'amour envers celle qui a été élevée au plus haut point de sainteté parmi toutes les créatures.

La correspondance que Marie a fait paraître à la grâce, et qui lui a fait mériter d'être l'Epouse du Saint-Esprit, nous enseignera dans quelles dispositions nous devons être pour ne pas nous rendre entièrement indignes de ses dons, et fera naître en nous à l'égard de la Vierge, ce culte d'imitation sans lequel toute dévotion ne devient que trop aisément illusoire et chimérique.

Enfin, le pouvoir de Marie dans la dispensation de la grâce de Jésus-Christ, nous indiquera un des moyens les plus sûrs de l'obtenir ou de l'accroître sans cesse, et produira en nous la dévotion pleine de confiance envers celle de qui nous tenons l'Auteur de la vie et du salut.

Tel est, mes frères, le plan de ce discours, qui embrasse tout à la fois et ce qu'il y a de plus glorieux pour Marie, et ce qu'il y a dans un sujet si relevé, de plus utile pour votre instruction.

Mais pour le bien traiter, j'ai besoin de votre secours, ô Vierge sainte! Comment pourrais-je entreprendre de parler dignement de vos grandeurs, si vous-même ne m'aidiez à le faire? Comment pourrais-je espérer de faire de salutaires impressions sur ceux qui m'écoutent, si vous ne vous intéressiez à ce qu'ils obtiennent quelque effusion de cette grâce sans laquelle je ne serais qu'un airain sonnant, qu'une cymbale retentissante, sans laquelle nous parlons à l'esprit sans parler au cœur? C'est donc pour que vous daigniez répondre à toute l'étendue de mes désirs, que nous vous adressons la prière ordinaire. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Marie, prédestinée de toute éternité pour porter dans son sein et pour donner au monde Jésus-Christ, a dû être considérée par le souverain Etre comme son plus bel ouvrage, comme sa fille bien aimée, puisque c'est d'elle que devrait naître le plus cher objet de ses complaisances.

De ce seul principe il est aisé de conclure avec quelle abondance il a répandu sur elle tout ce qui pouvait la rendre vraiment grande, ce qui pouvait la rendre agréable à ses yeux, et ce qui devait être pour elle-même la source de sa félicité. Or, quel autre don capable de produire en elle tous ces avantages aurait-il pu lui faire, que celui de la grâce qui sanctifie, puisque c'est le seul qui renferme la véritable grandeur, qui soit l'ornement de la créature aux yeux de l'être infiniment saint, et qui puisse être regardé comme le principe et le gage du vrai bonheur!

Oui, mes frères, Marie, sans la grâce, bien loin d'être le chef-d'œuvre de la Divinité, bien loin de surpasser toutes les intelligences créées, eût été infiniment au-dessous de la moindre de celles qui avaient quelque part à un don si précieux. Ce n'est que par la justice ou la sainteté, et conséquemment, ce n'est que par la grâce qui nous la donne, que nous sommes les enfants de Dieu. Si Marie devait être de la manière la plus distinguée la fille du Tout-Puissant, elle devait donc aussi recevoir la grâce la plus abondante, une grâce toute spéciale, et qui fût la mesure de son élévation au-dessus de toutes les créatures. C'est l'abondance, c'est la plénitude de cette grâce que l'ange a reconnue dans la Vierge, en la saluant au nom du Seigneur, et qui a fait dire à sainte Elisabeth : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes.* (*Luc.* I, 42.) C'est elle qui a dicté aux saints docteurs des éloges si magnifiques, et qui fait que saint Bernard n'a pas craint de l'élever au-dessus des anges, et de la nommer la reine du ciel. C'est elle encore qui inspire à toute l'Eglise un si grand respect, une si grande vénération pour son nom saint et auguste. Enfin, c'est cette grâce accordée à Marie dans un si haut degré, que cette

Vierge a célébrée par ces paroles: Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses : *Fecit mihi magna qui potens est.* Et qu'eût-elle trouvé de si grand, de si digne de son admiration et de sa reconnaissance dans les merveilles que Dieu avait opérées en sa faveur, si, lorsqu'elle portait dans son sein l'auteur de la grâce, elle n'en eût pas été remplie elle-même? elle qui, pour me servir de la pensée d'un Père de l'Eglise, eût consenti à n'être pas la Mère de Jésus, plutôt que de perdre quelque chose de cette pureté éminente, de cette véritable grandeur à laquelle la grâce l'avait élevée. Quelle leçon pour nous tous! pour nous, mes frères, qui plaçons la grandeur où elle n'est pas, et qui ne la voyons jamais où elle est en effet. Nous ne nous croyons grands qu'autant que nous avons une grande naissance, de grands titres, un grand nom, de grands succès parmi les hommes, et nous ne faisons pas réflexion que toutes ces choses ne servent qu'à nous avilir, qu'à nous dégrader, si nous nous laissons surprendre à leur faux éclat, si nous avons dans l'âme assez peu d'élévation pour en faire l'objet de nos désirs et le fondement de notre gloire, et si, en un mot, nous n'avons pas la grâce qui les sanctifie, qui les ennoblit en nous apprenant à bien en user.

Qu'est-ce que l'impie? qu'est-ce que le pécheur au plus haut point des grandeurs humaines? un esclave qui gémit dans les fers, qui est dominé par ses passions, qui n'est guidé que par les impressions de la chair, qui n'éprouve en lui que des inclinations basses et terrestres, qui vit sous l'empire du monde, et qui a perdu toute ressemblance, tout commerce avec son Dieu, pour n'en plus avoir qu'avec le démon dont il est devenu la proie et l'héritage. Le juste, au contraire, quelque abaissé, quelque humilié qu'il nous paraisse, le juste seul porte avec lui les caractères d'une véritable grandeur; il porte les titres de noblesse: c'est d'être élevé, sinon comme Marie, au-dessus de toutes les vertus du ciel, du moins au-dessus de toutes les choses trompeuses et passagères de ce monde; c'est d'être au nombre des enfants du Très-Haut, quoiqu'il n'ait pas parmi eux le rang qui n'appartient qu'à Marie; c'est non-seulement d'être le Fils de Dieu, mais d'avoir en lui-même la grâce qui les sanctifie, une participation de la nature (II *Petr.*, I, 4) de Dieu, quoiqu'il ne l'ait pas sans doute au même degré que la plus sainte de toutes les vierges. Prenez garde, mes frères, j'ai dit une participation de la nature divine, et cette expression n'a rien de trop fort pour vous donner quelque idée de la grandeur du juste, puisqu'elle est prise de l'Ecriture sainte et du premier des apôtres.

O homme! puis-je donc m'écrier ici avec saint Léon, ô homme! qui que vous soyez, homme chrétien, reconnaissez aujourd'hui en quoi consiste votre véritable dignité : *Agnosce, ô homo! dignitatem tuam.* Reconnaissez-le, et ne la mettez pas dans des choses étrangères, et qui souvent vous la font perdre au lieu de l'augmenter. Placez-la dans la justice, dans la grâce, et souvenez-vous qu'il n'y a de grand que ce qui l'est devant Dieu: *Agnosce;* reconnaissez, et voyez combien vous vous êtes laissé éblouir par la pompe du siècle, par une écorce de grandeur; combien il est insensé de tirer vanité de ce qui n'a en soi, et indépendamment du bon usage, que la grâce nous en fait faire, aucune valeur réelle: *Agnosce;* reconnaissez encore une fois qu'il n'y a de véritablement grands parmi les hommes, que ceux qui méritent d'être appelés les enfants de Dieu, et qui, par une grâce habituelle, sont comme associés à sa nature: *Agnosce, o homo! dignitatem tuam.*

Et vous qui vivez dans l'obscurité et dans l'oubli, vous qui êtes petits selon le monde, et qui vous semblez comme accablés de ses hauteurs et de ses mépris, consolez-vous, et jetez les yeux sur Marie; quoiqu'elle pût compter des monarques parmi ses ancêtres, elle vécut ignorée, méprisée, comme si elle eût été la dernière des filles de Juda; et aujourd'hui, reconnue par toute la terre pour la fille chérie du Très-Haut, elle trouve sa gloire dans cette grâce précieuse qui a fait toute sa grandeur, comme elle faisait aussi son plus bel ornement aux yeux du souverain Etre.

Car, vous le savez, mes frères, et les chaires chrétiennes ont retenti mille fois de cette importante vérité: Dieu ne peut aimer dans sa créature que ce qui est pur et sans tache, et, comme il ne voit de grand que la justice opérée par sa grâce, il n'y a aussi d'agréable à ses yeux que la sainteté. Marie ne pouvait donc être sa fille bien-aimée, choisie entre toutes les femmes pour le ministère le plus sacré, si, en sortant des mains de son Créateur, elle n'était revêtue de sa grâce, si elle se trouvait un seul moment sous la loi du péché.

Dans ce moment où vous la supposeriez comprise dans la masse de perdition, n'eût-elle pas été indigne d'être appelée sa fille, indigne à tous égards de cette fin si noble pour laquelle il l'avait créée? Aussi l'Eglise a-t-elle bien assuré que Marie avait été sainte dans sa conception, que Dieu en la formant l'avait affranchie de l'esclavage du démon, et qu'il l'avait placée comme dans un ordre à part, qui, pour la corruption du péché, n'eût rien de commun avec les malheureux enfants d'Adam. C'est ainsi qu'elle a pu dire avec vérité: Seigneur, vous m'avez possédée tout entière dès l'instant où j'ai commencé à exister : *Tu possedisti, Domine, renes meos.* (*Psal.* CXXXVIII, 13.) Vous vous êtes emparé de moi dès le sein de ma mère : *Suscepisti me de utero matris meæ* (*Ibid.*) Dès ce premier moment de ma création vous êtes mon Dieu: *De ventre matris meæ Deus meus es tu.* (*Psal.*, XXI, 11.)

Que cette faveur singulière qu'a reçue Marie vous apprenne, chrétiens auditeurs, l'estime que Dieu fait de la grâce, et celle que nous devons en faire nous-mêmes,

puisque c'est elle qui fait tout l'agrément et toute la beauté d'une âme aux yeux du Seigneur, et que Marie, avec toutes les qualités naturelles dont elle a pu être douée, n'eût été devant lui qu'un objet de haine, s'il n'eût consacré les prémices de son être par cette onction de sainteté dont il l'a remplie. Pour nous, mes frères, au moment de notre conception, nous sommes tous des enfants de colère, et nous pouvons tous nous écrier avec le Roi-Prophète : Vous voyez, Seigneur, que j'ai été engendré dans l'iniquité ! Mais, prenez garde, je vous prie; si nous n'avons pas eu le même privilége que Marie, si nous avons été sous la malédiction du péché, nous en sommes sortis par le baptême ; et si nous avons eu le malheur d'y retomber, nous pouvons en sortir tous les jours par la pénitence.

Les sacrements, en nous appliquant les mérites de Jésus-Christ, sont pour nous la source de la grâce. Or, je vous le demande, quelle estime faisons-nous de cette grâce qui peut seule nous rendre agréables au souverain Etre, et combien se trouve-t-il aujourd'hui d'âmes fidèles qui la considèrent comme leur plus bel ornement?

On n'épargne rien sans doute pour cultiver son esprit et pour l'enrichir des plus rares connaissances par l'étude des sciences humaines; mais que fait-on pour acquérir la piété, la justice, la tempérance, qui sont les fruits de la grâce et qui forment la science des saints? On n'épargne rien sans doute pour donner à son corps tous les agréments dont il est susceptible ; cette partie de nous-mêmes, qui est sans comparaison la plus vile, est celle qu'on se plaît à orner davantage ; et lorsqu'il s'agit de former en soi ce que j'appelle une belle âme, c'est-à-dire un cœur droit, un cœur pur et exempt de taches, où sont les moyens qu'on emploie? où sont les peines qu'on se donne?

A voir tant de jeunes gens, disons-le même, à voir tant de femmes d'un âge mûr, perdre les matinées entières pour se préparer à paraître avec avantage dans le monde pendant le reste du jour ; à les voir composer leurs cheveux avec tant d'apprêts, étudier leurs gestes et leur maintien, étaler avec complaisance les charmes de leur figure, qui ne dirait qu'ils font consister tout leur mérite dans un premier extérieur? qui pourrait croire que c'est pour Dieu qu'ils ont été créés? qui pourrait, même avec fondement, les regarder comme des hommes? A voir tant de vierges chrétiennes, tant de femmes du siècle, s'occuper uniquement de leur parure, épuiser, pour se faire remarquer, tout ce qu'il y a de plus raffiné, inventer chaque jour ce qu'il y a de plus dangereux et de plus séduisant, pour suppléer, par un éclat emprunté, à la beauté qui leur manque, ou relever celle qu'elles ont reçue de la nature, par tout ce qu'il y a de plus recherché dans les ajustements, par des modes toujours nouvelles, par les choses les plus propres à irriter les passions de ceux qui les environnent, qui pourrait s'imaginer qu'elles regardent la modestie, la pudeur, comme le plus bel apanage de leur sexe, et qu'elles considèrent la grâce qui sanctifie les cœurs comme le plus bel ornement de la créature? Qui pourrait penser que c'est à Dieu qu'elles cherchent à plaire, que c'est pour lui qu'elles se parent, et qui ne croirait pas, avec raison, qu'elles ne connaissent d'autre difformité que celle qui peut les empêcher de plaire aux hommes?

Elles reviendront un jour, mais trop tard peut-être, d'une erreur si funeste, et elles avoueront alors en gémissant, qu'il n'y a de véritables attraits, qu'il n'y a de vraie beauté que celle qui est selon Dieu, que celle qui est en même temps le principe du vrai bonheur.

Et tel est encore le don que le Tout-Puissant a fait à Marie, le don de la grâce, qui, en la rendant plus agréable à ses yeux, plus belle, plus ornée que toutes les créatures ensemble, servait de fondement à son immortalité, et lui assurait la félicité la plus étendue dont il fût possible de jouir après Dieu. En effet, c'est une maxime appuyée sur les plus pures lumières de la raison et de la foi, que, dans les décrets éternels du juste Juge, la sainteté et le bonheur sont deux choses inséparables, de manière que ce qui est la source de celle là, est nécessairement le principe de celui-ci ; de même que ce qui est la mesure de l'une, est, par une conséquence nécessaire, la mesure de l'autre. C'est donc parce que Marie a été la plus favorisée du côté de la grâce, et qu'elle en a le mieux conçu tout le prix, qu'elle est aussi la plus heureuse dans le ciel, et la première entre tous les saints. C'est pour cela même que toutes les générations célèbrent avec tant de joie ce que Dieu a fait pour elle : *Beatam me dicent omnes generationes,* (*Luc.*, I, 48.)

Mais, mes frères, pouvons-nous être bien persuadés de l'accord nécessaire qui est entre le véritable bonheur et la grâce qui nous sanctifie, et montrer si peu d'empressement pour elle, tandis que nous faisons paraître tant d'attache pour les biens sensibles, tant d ardeur pour toutes les choses de la terre? Et cependant de quoi vous serviront ces richeses dont l'acquisition vous coûte tant de soins et d'alarmes, que vous n'accumulez qu'aux dépens de votre repos, et dont vous faites, ou par un vain luxe et une prodigalité mal entendue, ou par une fausse économie qui vous rend insensibles aux besoins des pauvres, un si mauvais usage. Ah ! mes frères, que vous serviront ces biens mal acquis que vous retenez depuis si longtemps, dont la jouissance est si souvent accompagnée de craintes et de remords, et dont vous avez néanmoins tant de peine à vous dépouiller en faveur de ceux auxquels ils appartiennent? De quoi vous serviront-ils à l'heure de votre mort, et que trouverez-vous en eux que la matière de votre jugement et de votre condamnation? Ah ! mes frères, vous les possédez aujour-

d'hui, et demain peut-être on vous redemandera votre âme.

Quel est le fruit de ces plaisirs auxquels vous vous livrez sans réserve, de ces fausses joies du siècle, si contraires à l'esprit du christianisme, de ces voluptés qui flattent vos sens, et dont votre cœur s'enivre? Que vous reste-t-il après la douceur passagère que vous rencontrez, et qui ne sert qu'à irriter vos désirs, au lieu de les satisfaire : *Quem fructum habuistis in illis;* que vous en reste-t-il? que bien du trouble, quelquefois même bien de l'amertume dans ce monde, et la mort éternelle dans le siècle à venir : *Quem fructum habuistis in illis? Nam finis illorum mors est* (*Rom.*, VI, 21) : mais la grâce, mes frères, la grâce de notre Dieu qui nous est donnée en Jésus-Christ son fruit, c'est la vie éternelle : *Gratia autem Dei vita æterna.* (*Ibid.*, 23.)

Ah! si vous connaissiez le don de Dieu : *Si scires donum Dei!* (*Joan.*, IV, 10.) Si vous saviez quel est celui qui vous offre sa grâce, et quel est le prix qu'il y a attaché, vous demanderiez de cette eau vive, seule capable d'étancher la soif qui vous dévore, et je ne vous verrais plus puiser à ces sources empoisonnées qui n'ont d'autre effet que celui de l'augmenter à chaque instant : *Si scires donum Dei.* Si vous saviez quelle douce paix, quel calme heureux cette grâce fait naître dans l'âme, vous voudriez en ressentir les impresssions, et je ne vous verrais plus chercher dans de faux biens un repos que vous n'y rencontrez jamais : *Si scires;* si vous saviez quelle est la vie éternelle promise au juste, quel est le torrent de joies pures et ineffables dont on est comme inondé dans la maison du Seigneur, vous soupireriez uniquement après cette grâce dont la source jaillit jusque dans l'éternité, et je ne vous verrais plus courir après des joies si courtes et si bornées : *Si scires.* Vous l'avez connu, ô Vierge sainte! le prix de la grâce que Dieu a si abondamment répandue sur vous; elle a été le principe de votre élévation au-dessus de toute les créatures; elle vous a rendue agréable aux yeux du souverain Etre plus qu'aucune d'entre elles, et pour tout dire enfin, elle a été le fondement du souverain bonheur, de la gloire immortelle dont vous jouissez.

Et combien donc ne doit-elle pas nous inspirer de respect envers vous, qui êtes le plus parfait ouvrage du Créateur, et qui, dès le moment de votre conception, avez été digne d'être appelée par excellence la fille du Très-Haut? Mais j'ajoute, mes frères, combien la correspondance de Marie à la grâce dont elle a été comblée ne doit-elle pas nous porter à l'imiter, puisque ce n'est que par sa fidélité qu'elle a mérité d'être l'Epouse auguste de l'Esprit-Saint. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si Dieu devait naître, dit saint Bernard (*De laud. Virg.*, hom. 2), il ne devait naître que d'une Vierge, et si une Vierge enfantait, elle ne devait enfanter qu'un Dieu. Mais pour que ce double prodige pût avoir lieu, pour que le Verbe incarné prît une nature semblable à la nôtre, et qu'en se faisant homme il naquît d'une mère qui, par un accord tout nouveau, unît en elle la fécondité et la virginité, il fallait que l'Esprit-Saint, par sa vertu toute-puissante, opérât dans Marie ce mystère ineffable; que, par un acte surnaturel et divin, il formât du plus pur de son sang le corps de l'Homme-Dieu, qu'il s'unît entièrement à elle pour un si grand ouvrage, et que par cette union il la rendît son Epouse comme elle devenait la Mère de Jésus-Christ : *Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi.* (*Luc.*, I, 35.)

Mais ne vous y trompez pas, mes frères, la qualité d'épouse du Saint-Esprit ne pouvait être dans Marie que le fruit de la correspondance la plus parfaite à la grâce dont elle avait été remplie; quoique conçue sans péché, elle n'eût pu prétendre à un semblable titre, elle n'eût pu contracter une alliance si glorieuse pour elle, si elle n'eût répondu avec empressement aux dons que le Seigneur lui avait faits. Cette grâce qu'elle reçut au moment de sa conception, et qui ne lui laissa pas même l'ignorance et la convoitise, ces suites funestes que nous laisse le baptême, quoique formés dans un état de justice, n'aurait pas suffi pour rendre sa sainteté inaltérable, puisque nos premiers pères qui ont eu cette même grâce, quoique dans un degré bien inférieur, ont cependant cessé d'être saints.

Reconnaissons donc et pour sa gloire et pour notre propre instruction, que si Dieu a tout fait pour Marie, si dès l'instant de sa création il l'a douée, comme sa fille, de tout ce qui pouvait la disposer aux grands desseins qu'il avait sur elle; et s'il n'a cessé pendant tout le cours de sa vie de la prévenir par son secours et par ses lumières, Marie, de son côté, a tout fait pour son Dieu, qu'elle a travaillé sans relâche à se rendre digne de ses bienfaits et du rang auquel elle devait être élevée comme son épouse, et qu'enfin l'accomplissement des desseins du Très-Haut exigeait un esprit aussi docile, un cœur aussi fidèle que l'était le sien.

Pour vous en convaincre, mes frères, faites attention que Marie n'a cessé de rendre gloire à son Dieu de tout ce qu'il faisait à son égard; bien loin de s'enorgueillir de l'abondance de sa grâce, qu'elle n'a rien épargné pour la conserver, qu'elle a fait paraître le plus grand zèle pour l'accroître; ce qui suffira sans doute pour nous faire connaître toute l'étendue de sa fidélité et de ses dispositions que nous devons imiter en elle, si nous voulons l'honorer comme elle veut qu'on l'honore.

Marie ne s'est point attribué les dons du Tout-Puissant, elle en a rendu hommage à celui dont elle les tenait, et c'est ce premier acte de correspondance et de fidélité qui l'a fait jouir du précieux avantage qui lui était

destiné. Sur qui, dit le Seigneur par la bouche de son prophète, (*Isa.*, XLIV, 3) sur qui reposera mon esprit? si ce n'est sur ceux qui sont humbles, reprend saint Bernard, et non pas sur les vierges. Si donc, conclut le même Père, Marie n'avait pas eu l'humilité en partage, l'Esprit-Saint ne se serait pas reposé sur elle. Mais qui pourra comprendre combien cette vertu était profondément gravée dans son cœur, lorsqu'on la voit, au plus haut point de son élévation, rejeter les louanges qu'on lui adresse, pour ne s'occuper qu'à célébrer et à bénir par ce beau cantique qui peint toute la beauté de son âme : *Magnificat anima mea Dominum;* lorsqu'on la voit triompher non en elle-même, mais dans son Dieu qu'elle nomme son Sauveur : *Et exsultavit Spiritus meus in Deo salutari meo* (*Luc.*, I, 46, 47); lorsqu'on la voit confesser son néant et sa bassesse, se regarder comme un vil instrument entre les mains du Créateur, se considérer comme sa servante, elle à qui l'ange avait annoncé qu'elle en deviendrait la mère, et que l'enfant qui naîtrait d'elle serait conçu par le Saint-Esprit : *Ecce ancilla Domini* (*Ibid.*, 38)... *respexit Dominus humilitatem ancillæ suæ.* (*Ibid.*, 48.) Est-il, mes frères, un plus bel exemple de la conduite que nous devons tenir envers Dieu, et de la disposition où nous devons être à son égard pour répondre dignement à sa grâce? Mais, hélas! nous nous livrons presque toujours à un fonds d'orgueil qui l'outrage, et qui fait que non-seulement nous nous attribuons les vertus que nous n'avons pas, mais celles dont il a mis en nous l'heureux germe ; nous les corrompons en négligeant de témoigner notre reconnaissance, en croyant ne les devoir qu'à nos propres efforts, en n'en rapportant la gloire qu'à nous-mêmes ; nous cherchons dans nous les raisons de ce que Dieu a fait en notre faveur, comme si la première cause de tous ses bienfaits ne se rencontrait pas uniquement dans sa miséricorde, et que chaque homme ne dût pas s'écrier avec l'Apôtre : *C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis.* (I *Cor.*, XV, 10.) Nous voulons qu'on nous estime, qu'on nous loue, qu'on ne fasse honneur qu'à nous seuls des qualités éminentes, des avantages qui nous distinguent; nous nous formons une haute idée de notre mérite, et nous oublions en un mot que sans la grâce nous ne sommes rien, nous ne pouvons rien, que sans elle nous ne trouvons en nous qu'aveuglement, que faiblesse, que misère, qu'un véritable néant de tout bien ; je dis de tout bien méritoire, d'une récompense éternelle. J'ai beaucoup fait, disons-nous, je ne suis pas comme tant d'hommes qu'on aperçoit dans le monde; je mène une vie réglée, j'accomplis tous les préceptes, je suis tempérant, je suis chaste ; et nous ne faisons point attention qu'on n'est rien devant Dieu dès qu'on est orgueilleux; que sa grâce n'est point faite pour les superbes, mais pour les humbles; que déjà son esprit a cessé d'habiter en nous, et que la vaine conscience que nous avons en nous-mêmes nous prépare les chutes les plus honteuses et les plus funestes.

L'humilité de Marie l'engageait au contraire à s'édifier de sa propre vertu, et c'est de là que naissait dans cette Vierge si pure une seconde disposition nécessaire pour correspondre à la grâce, je veux dire la vigilance, l'attention la plus exacte à la conserver.

Elle n'ignorait pas que, comme nous l'enseignent d'un commun accord la raison, l'Ecriture sainte et l'Eglise qui en est l'unique interprète, nous devons agir, que nous devons coopérer avec la grâce ; qu'elle ne produit pas son effet en nous si nous ne travaillons avec elle (*Ibid.*); que nous devons rendre notre vocation, notre élection certaine par nos œuvres (II *Petr.*, I, 10), et que l'Esprit-Saint ne s'arrête pas longtemps sur ceux qui ne s'attachent pas à le retenir par le recueillement et la prière. Aussi la voit-on dès sa plus tendre enfance chercher dans la retraite de Nazareth comme un asile où elle pût mettre à couvert de la contagion du monde le précieux trésor de la grâce.

Pour consacrer les prémices de sa vie, elle fait un divorce éternel avec les joies du siècle, ses maximes, ses pompes et ses plaisirs. Fidèle à ce premier engagement, elle mène, dans un âge plus avancé, une vie également retirée, une vie pauvre, obscure, mortifiée, pénitente, si j'ose me servir de ce terme, à l'égard de celle qui n'eut pas la faute la plus légère à expier.

Malgré toutes ces précautions, malgré cette obscurité qui la dérobe aux regards des hommes et qui la met à l'abri des dangers du monde, ne se croyant pas en sûreté dès qu'elle sera seule et abandonnée à elle-même, elle s'unit à saint Joseph pour mieux cacher une vertu jusqu'alors inconnue, et pour faire de cet homme juste comme le gardien et le protecteur de sa virginité bien plus que son époux. L'oraison est son occupation la plus ordinaire et la plus douce ; ne comptant point sur ses sacrifices, elle y demande à Dieu les secours qu'elle n'attend que de lui seul; c'est par elle qu'elle se délasse des fatigues d'un état laborieux et pénible; et si l'ange vient lui annoncer qu'elle enfantera, sans doute il la surprend dans un de ces moments où elle s'unit le plus étroitement à son Dieu par la prière; car c'est ainsi que, toujours attentive à user des moyens nécessaires pour conserver la grâce, elle se préparait, sans le savoir, à devenir l'épouse du Saint-Esprit, et c'est ainsi que nous devrions nous rendre dignes d'en être le temple, en ménageant avec soin les dons qu'il nous fait.

Mais, ô prodige d'aveuglement ! nous n'avons pas les mêmes secours, les mêmes ressources, les mêmes avantages que Marie, et il s'en faut bien que nous prenions les mêmes précautions qu'elle. Nous n'avons pas été délivrés comme elle du fonds de concupiscence qui nous fait trouver des

dangers jusque dans les choses les plus innocentes en elles-mêmes, et nous nous exposons sans crainte aux tentations les plus fortes et les plus difficiles à surmonter. Nous n'avons pas reçu comme elle une grâce abondante et qui puisse nous faire espérer un triomphe certain sur les ennemis de notre salut ; nous portons, comme le dit saint Paul, le trésor de la grâce dans un vase de terre (II *Cor.*, IV, 7), et nous nous jetons témérairement à travers tous les écueils préparés pour nous perdre. Nous n'avons pas été doués, comme Marie, d'une grâce stable et solide, et nous ne faisons rien de ce qui serait nécessaire pour mériter que Dieu nous la confirme. Que dis-je ? nous faisons tout ce qu'il faut pour mériter qu'il nous la retire : flattés et comme attirés par tous les objets sensibles, nous nous répandons au dehors, nous nous faisons des occupations qui nous dissipent, et nous négligeons de rentrer dans notre cœur pour y consulter Dieu et pour y gémir de notre faiblesse et de nos misères. Nous ne cherchons qu'à nous montrer, nous nous reproduisons dans mille endroits différents, quelquefois sous prétexte de zèle et de charité, le plus souvent sous prétexte d'amusement ou de bienséance, presque toujours par une secrète vanité qui nous trahit en dépit de nous-mêmes, par une envie de plaire qui se découvre malgré les efforts que nous faisons pour la cacher, par une attache réelle à toutes les choses auxquelles nous croyons peut-être avoir renoncé de la manière la plus entière et la plus parfaite.

Et que s'ensuit-il, mes chers auditeurs? c'est que toujours répandus dans le monde, nous ne tardons pas à penser comme lui, nous goûtons ses maximes, nous partageons ses folles joies, nous prenons son esprit. Au lieu de châtier notre corps, de le réduire en servitude, de le vaincre par la mortification des sens, nous nous faisons une habitude de mollesse et de sensualité qui irrite la force de nos penchants pour le vice, et qui, dans le moment où il s'agissait de combattre, au lieu de fermer nos yeux, nos oreilles et tous nos sens, qui sont les portes de notre âme, à tout ce qui peut l'affaiblir et l'ébranler, nous les ouvrons sans réserve à tout ce qui peut la souiller et la corrompre. Il n'y a point d'objets si séduisants sur lesquels nous ne voulions fixer nos regards ; il n'y a point de sons si doux, si propres à nous amollir que nous ne voulions entendre ; il n'y a rien de si pernicieux et de si contraire à la pureté des mœurs, que nous ne voulions connaître par expérience et que nous ne nous permettions sans scrupule ; nous nous livrons sans résistance à l'ennemi qui nous poursuit, au lieu de fuir les spectacles dangereux et profanes qui insinuent dans le cœur un poison lent, mais dont l'effet est presque inévitable. Ces lectures pernicieuses qui attirent et qui nous forment au crime, ces conversations libres et enjouées, ces entretiens semés d'équivoques, et qui, sous une gaze légère, sous un vernis délicat et subtil, cachent le fond le plus hideux ; ces assemblées tumultueuses, ces cercles où est étalée toute la pompe mondaine, ces parties de plaisirs qui préparent mille piéges à l'innocence et à la pudeur, ces amitiés tendres et vives, ces liaisons suspectes qu'on a ensuite tant de peine à rompre, ces commerces suivis que l'on s'obstine à regarder comme innocents, et que le monde lui-même ne croit pas exempts de censure ; au lieu de renoncer à toutes ces choses, au lieu de les prévenir et de s'armer contre elles par la retraite, par la vigilance, par la prière, on les désire, on les recherche, on se familiarise avec elles. Le dirai-je, ô mon Dieu ! et me donnerez-vous assez de larmes pour déplorer notre égarement et notre vile sécurité ? au lieu d'opérer notre salut avec crainte et tremblement, comme le veut l'Apôtre, nous jouons sur les bords du précipice, nous le voyons sans horreur, nous y tombons ; et notre chute n'a plus rien qui nous effraye, parce que l'esprit se retire et s'éloigne de nous, parce que votre grâce nous abandonne, et qu'elle n'habite point dans ceux qui se font un jeu de la perdre, et qui ne prennent pas tous les soins nécessaires pour la conserver.

Ce n'est pas assez, mes frères, il faut encore travailler à l'augmenter. Si Marie eût pu se borner un instant à ne rien perdre de la grâce qui lui avait été donnée, j'ose le dire, elle eût cessé de s'en rendre digne ; et plus cette grâce eût été répandue sur elle avec abondance dès sa conception, moins elle eût mérité de s'unir aussi étroitement qu'elle l'a fait à l'Esprit-Saint, qui est un esprit de feu et d'amour, qui ne nous communique ses dons que pour nous faire désirer d'en obtenir de plus considérables encore. Marie avait beaucoup reçu, mais nous voyons aussi qu'elle a marqué le plus grand empressement à recevoir toujours davantage, en croissant toute sa vie de mérite en mérite et en se portant comme par degrés à tout ce que la vertu pouvait avoir de plus héroïque. Après avoir fait éclater son goût pour la retraite, dans un âge où tout invite à la dissipation, son amour pour la virginité, dans un temps où elle était regardée comme un opprobre, parce qu'elle paraissait aux yeux des Juifs charnels ne pouvoir subsister avec la glorieuse espérance d'enfanter le Messie, cette Reine des vierges fait connaître la grandeur de sa foi en donnant son consentement et en se préparant au mystère incroyable qui lui est annoncé ; elle donne ensuite des marques de la charité et de l'humilité la plus parfaite, en prévenant la mère de Jean-Baptiste, tandis qu'elle-même est devenue la mère de Jésus-Christ ; elle prouve toute l'étendue de sa soumission aux volontés du souverain Etre, en exécutant sans balancer l'ordre qu'il lui donne de quitter sa patrie et de fuir dans une terre étrangère, considérée par tout son peuple comme

un lieu d'exil et comme une terre de malédiction; elle rend sensible toute la force de son attachement au Verbe incarné, en le suivant jusque sur le Calvaire et en buvant avec lui le calice de douleur et d'amertume au moment où presque tous ses disciples l'ont abandonné. Que dirai-je enfin, et pourrions-nous le croire si nous ne le voyions confirmé par les livres saints? Elle ne demande pas, comme les enfants de Zébédée, à prendre place auprès du Messie, auprès de son Fils dès qu'il sera entré dans sa gloire; mais elle porte le détachement et le renoncement à sa volonté propre, jusqu'à attendre avec résignation, sous la conduite de saint Jean, le temps où il plaira à la Divinité de lui faire partager, par son assomption glorieuse, le triomphe de Jésus-Christ.

O Vierge si digne de nos louanges, modèle le plus parfait que nous puissions nous proposer après l'Homme-Dieu! voilà ce que l'Esprit-Saint découvrait en vous lorsqu'il vous a faite son épouse; il y observait, sur toutes choses, cette correspondance à la grâce qui vous élevait déjà à un si haut degré de mérite, et qui devait, après une faveur si signalée, marquer tous vos instants par de nouveaux progrès.

Voilà, mes frères, ce que nous devrions encore nous empresser d'imiter dans Marie, et ce que la plupart d'entre nous sont si éloignés d'imiter en effet. Nous avons reçu des grâces, grâces de lumières et de conversion, grâces d'attendrissement et de componction, grâces de force et de mortification, et tant d'autres qui sont accordées à la prière et qui disposent aux sacrements, ou qui en sont le fruit; mais il n'est plus question de savoir si vous les avez conservées, je vous demande, et Dieu vous le demandera un jour : en avez-vous usé comme un fidèle économe qui fait valoir le fonds que son maître lui a confié et qui en augmente chaque jour le produit? Avez-vous pensé que, comme le dit l'ange de l'Apocalypse, celui qui est saint doit faire en sorte de se sanctifier encore (*Apoc.*, XXII, 11); que, selon l'expression du livre des Proverbes, le sentier des justes est comme une lumière brillante qui s'avance et qui croît jusqu'au jour parfait (*Prov.*, IV, 18), et que, selon le précepte de l'Ecclésiastique, nous ne devons cesser de faire des progrès dans la justice jusqu'à la mort (*Eccli.*, XVIII, 22), et qu'enfin, comme l'Apôtre nous l'enseigne, nous devons aspirer toujours à un nouveau degré de perfection : *Æmulamini autem charismata meliora.* (I *Cor.*, XII, 31.)

Conséquemment à ces maximes êtes-vous plus humble, plus mortifié, plus patient, plus détaché de votre volonté propre, plus zélé pour la gloire de Dieu, plus fervent dans son amour, plus attentif à éviter les moindres fautes que vous ne l'avez été dans de certains temps de votre vie, que vous pouvez aisément vous rappeler? Je vous interroge ici comme je m'interroge moi-même, et qu'il est bien à craindre, mes frères, que notre conscience ne nous accuse, et que nous n'ayons à nous reprocher d'avoir manqué à la grâce (*Hebr.*, XII, 15), bien loin de pouvoir nous plaindre que la grâce nous ait manqué.

J'ai assez travaillé, nous disons-nous à nous-mêmes, il est temps de prendre un peu de repos; faut-il donc tant de choses pour être sauvé? Tel est surtout le langage qu'on tient dans le monde. Quel langage, chrétiens! quel langage, et qu'il est contraire à la foi! Vous voulez vous reposer, et, dites-moi donc, l'ennemi de votre salut se repose-t-il? Il est allé chercher sept autres démons plus forts que lui, afin de rentrer dans le cœur dont vous l'avez contraint de sortir. Il tourne sans cesse autour de vous, comme un lion rugissant, pour vous dévorer (I *Petr.*, V, 8), et vous voulez vous reposer! Votre propre chair, vos passions se reposent-elles? Ah! elles ne sont qu'endormies; elles se ranimeront dans peu; elles se feront sentir avec plus de violence; elles vous accableront, et vous voulez prendre du repos? La grâce est-elle stable en vous? Elle vous a été donnée pour fructifier, et vous ne craignez pas d'en arrêter les progrès par votre indolence. *L'esprit souffle où il veut* (*Joan.*, III, 8); il ne souffle que sur ceux qui le suivent avec empressement partout où il veut les conduire, et cependant vous voulez vous reposer! Vous croyez faire assez pour votre salut, que de demeurer dans l'état où vous êtes; et moi je vous réponds, avec les saints docteurs et avec l'Ecriture elle-même, que vous n'y demeurerez pas, que vous allez tomber insensiblement en quelque péché qui vous fera perdre bientôt le peu que vous avez reçu du ciel, si déjà vous ne l'avez perdu.

Ah! mon frère, demandez à Dieu qu'il fasse revivre, s'il est nécessaire, la grâce qu'il a mise en nous, et croyons désormais ne pouvoir la conserver, qu'en faisant tous nos efforts pour l'accroître; entrons dans toutes les dispositions de Marie : et vous, vierges chrétiennes, vous, Mesdames, dont elle a honoré le sexe, appliquez-vous personnellement son exemple; il est fait pour tous, mais il est fait particulièrement pour vous. C'est dans la force et la fidélité de Marie que vous trouverez de quoi vaincre la faiblesse et l'infidélité de la première Eve. Réglez, selon l'avis de saint Ambroise (*De Virg.*, lib. XXI), toute votre conduite sur le modèle admirable qui nous fournit des instructions si belles, et qui nous montre ce qu'il faut corriger, ce qu'il faut fuir et ce qu'il faut suivre. Soyez reconnaissantes comme elle du don de la grâce qui est en vous, ou que Dieu vous offre aujourd'hui encore dans ces temps de salut. Ayez le même soin, la même attention qu'elle pour la conserver; faites paraître le même zèle, la même ferveur pour l'augmenter. C'est là le culte qui lui est agréable, celui qu'elle exige de vous, et sans lequel tout autre culte ne peut lui plaire. C'est par là que votre dévotion à la Vierge sera solide, et

que vous lui rendrez un hommage digne d'elle.

Mais pour bien faire toutes ces choses, il vous faut un secours puissant; et où pouvons-nous mieux le rencontrer que dans l'intercession de Marie, puisqu'elle est la Mère de Jésus-Christ? Encore un moment d'attention pour cette dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

Le Verbe devait s'unir avec l'humanité, pour rendre à son Père, par cette humiliation profonde, la gloire que l'orgueil de l'homme lui avait ôtée, et pour offrir au monde un Rédempteur qui fût digne par lui-même de satisfaire pour nous. Mais une union si étroite entre la nature divine et la nature humaine, en ne faisant qu'une seule personne de Jésus-Christ, a fait aussi de Marie, par une conséquence nécessaire, la Mère de son Dieu.

Dans ce seul titre est donc renfermé tout le mystère de l'incarnation du Verbe, et on n'a pu refuser à Marie sa qualité de Mère de Dieu, sans commencer avec l'impie Nestorius, ce fameux hérésiarque du ve siècle, par saper tous les fondements de notre foi, en rejetant ce qu'elle nous enseigne sur l'union hypostatique, comme parle l'Eglise, et non pas seulement accidentelle du Fils de Dieu au fils de l'homme.

C'est ce qui a porté l'Eglise, toujours conduite et éclairée par l'Esprit-Saint, à frapper d'anathème, dans le concile d'Ephèse, tous ceux qui oseraient penser et parler comme Nestorius, et qui, s'écartant comme lui de l'ancienne croyance, de celle qui, selon saint Cyrille, est autorisée par toute la tradition, ne donneraient pas à Marie la qualité éminente que cet hérésiarque lui disputait.

C'est aussi ce qui rend si légitimes les plus grandes marques de vénération que les fidèles de tous les siècles ont données à cette Reine des vierges; c'est ce qui fait dire à saint Augustin : Je ne sais, ô Vierge sainte! comment je pourrai célébrer dignement vos grandeurs : *Quibus te laudibus efferam nescio.* Mon esprit en est comme accablé; il succombe à la vue de tant de merveilles qui se sont opérées en vous, et il a peine à bien rendre les sentiments dont il est pénétré, et qui vous sont dus : *Quibus te laudibus efferam nescio.* Il ne sait comment il pourra suffire à contempler tout l'éclat de votre gloire; comment il pourra la faire comprendre à tous les hommes, afin de leur inspirer un zèle ardent pour votre culte; et la raison de son insuffisance, c'est ce dernier titre qui suppose et qui renferme tous les autres; c'est, en un mot, que vous êtes la Mère de son Dieu : *Quia quem cœli capere non poterant, tu gremio contulisti.* Mais redoublez, redoublez votre attention, mes frères; si cette qualité suffit pour ne donner d'autres bornes à notre vénération que celles qui sont absolument nécessaires pour distinguer le Créateur de son ouvrage, ne suffira-t-elle pas surtout pour nous inspirer la plus grande confiance envers Marie, considérée non pas comme la première source de notre salut, mais comme celle d'entre les créatures sur laquelle nous devons faire le plus de fonds pour obtenir, pour conserver, pour accroître la grâce qui nous l'assure? Marie est la Mère de Dieu, quel amour n'a-t-elle donc pas pour les hommes, et quel pouvoir n'a-t-elle pas auprès de son Fils? Pour concevoir combien Marie nous aime et veut contribuer, autant qu'il est en elle, au salut du genre humain, il ne faut sans doute que considérer le rapport qu'elle a avec Jésus-Christ. C'est d'elle que l'Homme-Dieu a voulu naître pour opérer le grand ouvrage de notre rédemption. C'est elle qui lui a donné ce sang adorable qui devait en être le prix; il a daigné s'abaisser jusqu'à elle, et prendre dans son sein une nature semblable à la nôtre; ce n'était que pour nous racheter; il ne s'est servi d'elle que pour venir chercher sur la terre ce qui avait péri.

Marie pourrait-elle donc ne pas entrer dans les desseins de Jésus-Christ, tandis que, parfaitement instruite de la loi et des prophètes, elle n'a pu consentir à l'incarnation du Verbe sans souscrire en même temps à ses humiliations, à ses souffrances et à la mort, qu'il venait recevoir pour les pécheurs? A-t-elle pu oublier qu'elle n'est devenue Mère que pour nous, que c'est en notre faveur qu'il la faite tout ce qu'elle est, et qu'en ce sens, comme elle nous est en quelque manière redevable de son élévation, elle nous doit aussi tous les fruits que nous pouvons nous promettre du rang auquel il l'a élevée? Peut-elle, d'ailleurs, l'aimer comme son Fils, sans nous aimer comme ses propres enfants, puisque nous sommes les frères de Jésus-Christ, les membres de cet Homme-Dieu qu'elle a porté dans ses chastes entrailles, ses cohéritiers au royaume céleste!

Lorsqu'elle l'a accompagné jusqu'au pied de la croix, et qu'il lui a dit, en lui montrant son disciple : *Mère, voilà votre Fils* (*Joan.*, XIX, 26), n'a-t-elle pas dû penser que, comme le dit saint Ambroise, il nous recommandait à elle en la personne de saint Jean? et ne devons-nous pas nous appliquer également ces paroles si tendres : *Fils, voilà votre Mère.* (*Ibid.*, 27.)

Ah! chrétiens, elle l'est, n'en doutons pas; sans cesse elle nous enfante à Dieu par son amour, comme elle nous y a engendrés dès l'instant où Jésus-Christ a été conçu en elle par la pureté de sa foi. Croirons-nous que maintenant, tout occupée de son bonheur, elle soit insensible à nos intérêts? N'est-ce pas dans le ciel que la charité devient plus parfaite? Et nous penserons que celle de Marie s'est refroidie à notre égard. N'est-ce pas dans le sein de la Divinité que l'on connaît le mieux combien le salut des hommes lui est cher? N'est-ce pas là que, rempli du zèle le plus ardent pour sa gloire, on désire davantage tout ce

qui sert à la procurer, et que selon l'Evangile, la joie que cause la conversion du pécheur surpasse même celle qu'inspire la persévérance des justes? N'est-ce pas surtout lorsqu'on est le plus près du soleil de justice, que l'on déteste avec le plus de force tout péché dans les hommes, et que l'on sent le plus vivement tout le prix de la grâce?

Et qui l'a mieux connue que vous, ô Vierge sans péché, puisqu'il n'est personne qui l'ait reçue avec plus d'abondance et qui y ait été aussi fidèle? Qui a mieux appris à l'école de Jésus-Christ à déplorer nos faiblesses et nos misères? Marie sait toute la profondeur de nos maux; elle voit les dangers qui nous environnent de toutes parts, et qu'elle a craint si fort pour elle-même, puisqu'elle a pris tant de soin pour s'y dérober. Si son propre Fils a bien voulu être tenté dans tous les points, n'a-t-elle pas éprouvé comme lui toutes les tentations qui nous affligent? Nos gémissements ne lui sont point cachés, et ils ne feraient aucune impression sur elle.

Non, mes frères, non; il ne peut se faire qu'elle n'en soit pas touchée; vous êtes persuadés comme moi qu'elle nous aime, je dirais presque comme son Fils nous a aimés; vous croyez qu'elle veut s'employer tout entière pour nous sauver, pourquoi donc est-il si peu de serviteurs de Marie? Pourquoi l'oublions-nous si souvent? Pourquoi même, dans une infinité de circonstances où il nous faudrait une grâce toute spéciale, une grâce forte et capable de l'emporter sur des tentations subites et imprévues, sur nos penchants vicieux et sur nos habitudes déréglées, pourquoi ne pensons-nous pas à l'invoquer? Le dirai-je, mes chers auditeurs, et m'en croirez-vous? C'est que nous ne faisons pas assez d'estime de la grâce; nous ne sentons pas tout le besoin que nous en avons, et nous ne la considérons pas avec les yeux de la foi; nous n'en comprenons pas toute la nécessité; car, je vous le demande, négligerions-nous de recourir à celle qui, plus empressée pour notre salut que nous-mêmes, ne désire rien tant que de le procurer? Mais peut-être ne croyez-vous pas Marie assez puissante pour obtenir les grâces qui vous manquent. Eh quoi! n'est-elle donc plus la Mère de Dieu, et a-t-elle perdu dans le ciel tout le pouvoir que cette qualité lui donnait sur la terre? Elle a sanctifié Jean-Baptiste dans le sein d'Elisabeth, par sa seule présence, et son intercession ne nous obtiendra pas la justice et la sainteté! Jésus-Christ a voulu lui être soumis ici-bas, et il n'exaucera pas ses prières après lui avoir fait partager sa gloire! On pouvait l'invoquer tandis qu'elle était avec son Fils parmi les hommes, on pouvait employer sa médiation auprès de lui avec bien plus de confiance sans doute qu'on n'employait celle de ses disciples pour être guéri de ses infirmités, et maintenant assise à sa droite, devenue la Reine des anges et des saints, elle aura été dépouillée de ses plus beaux droits elle ne pourra rien pour les pécheurs!

Le grand prêtre Onias (I *Mach.*, XV, 12.) pouvait bien, après sa mort apaiser le ciel irrité contre la nation des Juifs; Dieu s'est laissé fléchir en leur faveur par la prière de Moïse, par l'encens d'Aaron, et la médiation de Marie sera sans force et sans vertu!

Le Dieu des miséricordes (*Ezech.*, XXII, 30) se plaignait autrefois de n'avoir pas pu trouver parmi son peuple un juste qui, par ses gémissements et ses larmes, arrêtât son bras, suspendît sa colère, et fît tomber de ses mains la foudre qu'il ne lançait qu'à regret; et lorsque Marie se présentera pour être comme un mur d'airain entre lui et nous, il n'aura aucun égard à la prééminence de sa dignité, il ne sera plus même ce Dieu bon qui ne veut pas que le pécheur périsse, mais qu'il se convertisse et qu'il vive!

Pour tout dire enfin, prodigue de ses trésors envers tous ceux qui l'invoquent avec confiance, Jésus-Christ n'en sera avare qu'envers sa mère! Le concevez-vous, mes frères, et ceux qui, par leurs murmures et leurs plaintes, se montrent les ennemis de la gloire de Marie, peuvent-ils le concevoir? Les fidèles de tous les siècles; tous les Pères de l'Eglise, l'Eglise entière, se sont donc bien trompés, puisqu'ils l'ont toujours considérée comme le plus digne objet de leur confiance après l'auteur de notre salut; comme l'asile le plus sûr, comme la protectrice la plus puissante? Et en effet, n'est-ce pas assez qu'elle soit la Mère de Jésus-Christ pour que nous ayons droit de penser qu'il n'a donné aucune borne à son pouvoir, qu'il l'invite, qu'il la presse d'en faire usage, qu'il lui dit, comme Salomon le disait à Bethsabée: Demandez, ô ma mère! car il n'est rien que je puisse vous refuser. *Neque enim fas est ut avertam faciem tuam.* (III *Reg.*, II, 20.)

Dirons-nous que l'invoquer c'est déroger à l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu, et anéantir le Souverain? Si nous le disons, nous avons donc oublié quelle est la foi de l'Eglise. Nous ne nous adressons pas à Marie comme à celle qui possède la grâce propre, qui en est l'arbitre, et à qui il appartient de nous la donner, mais comme à celle qui, parmi toutes les intelligences créées, est la plus puissante pour la demander et pour nous l'obtenir, comme elle est la plus relevée en gloire et en dignité. Nous n'attendons pas même de Marie qu'elle nous obtienne cette grâce par ses propres mérites, mais nous l'invoquons comme la Mère du Rédempteur, comme celle qui a tout pouvoir pour dispenser les dons du Très-Haut, du Tout-Puissant, par les mérites de son Fils. Et c'est ainsi que nous honorons Dieu; nous l'honorons dans Marie comme dans ses saints, et plus que dans tous les saints, parce qu'il a plus fait en sa faveur. C'est ainsi encore que nous honorons la grâce, ne croyant pas pouvoir nous ménager trop de ressources, trop de moyens pour nous rendre le ciel propice; nous sommes bien éloignés de négliger un

de ceux qui sont les plus propres à remplir tout notre espoir.

Faisons en sorte d'aller à Jésus-Christ par Marie, puisque c'est par elle qu'il est venu à nous; elle nous conduit à son Fils; elle nous dirige vers lui par les lumières et les secours que sa médiation nous procure; elle nous aide à connaître et à vaincre tous les périls qui se rencontrent sur la route que nous avons à tenir; c'est donc avec raison, comme le remarque saint Bernard, que Marie est appelée étoile de la mer.

O vous, dit le même saint docteur, vous tous qui êtes dans l'agitation du siècle, et qui vous sentez plutôt flotter au milieu des tempêtes que marcher sur la terre, ayez toujours les yeux sur Marie comme sur votre étoile, afin de ne pas être engloutis par les flots. Si les vents des tentations s'élèvent, si vous êtes environnés d'écueils, regardez votre étoile, invoquez Marie. Si vous êtes agités par les vagues de l'orgueil, de l'ambition, de la jalousie, par la colère, l'avarice, les attraits de la chair, considérez votre étoile, invoquez Marie. Dans les dangers, dans les afflictions, dans les affaires importantes, songez à Marie, invoquez Marie, qu'elle soit toujours dans votre bouche et dans votre cœur. Mais souvenez-vous surtout que pour obtenir le secours de ses prières, il faut vouloir imiter l'exemple de sa vie. On ne s'écarte point quand on le suit; on ne se laisse point aller au désespoir quand on la prie; on ne s'égare point quand on pense à elle. Celui qu'elle soutient ne tombe pas; celui qu'elle protége ne craint rien; celui qu'elle conduit ne se lasse point; celui auquel elle se montre propice arrive au terme. Si quelqu'un, bienheureuse Vierge, se souvient de vous avoir inutilement invoquée dans ses besoins, ah! ce n'est qu'à lui qu'il est permis de ne pas célébrer vos miséricordes.

Ainsi parlait saint Bernard, et pouvais-je mieux terminer ce discours, consacré à la gloire de Marie, que par les expressions vives et animées d'un de ses serviteurs les plus fidèles? Que les sentiments qu'elles renferment soient comme imprimées dans notre âme, ô Vierge sainte! que les titres glorieux dont vous êtes décorée les y renouvellent chaque jour. Fille du Très-Haut dans l'ordre le plus éminent de la grâce, épouse de l'Esprit-Saint, et qui avez mérité de l'être par votre correspondance à ses dons, Mère de mon Dieu, pour tout dire en un mot, quels droits n'avez-vous pas à notre culte, et que ne devons-nous pas attendre de votre puissance et de votre amour! C'est donc vous que j'implore, c'est votre assistance que je réclame; je vous la demande pour ce royaume qui vous est spécialement consacré, qu'il vous doive toujours son bonheur et sa gloire; que son roi soit marqué du sceau des rois qui vous sont chers, qu'il règne longtemps sur un peuple heureux, qu'il lui assure une paix constante comme son cœur le désire; que cette église, cimentée par le sang de ses premiers apôtres, si constamment unie à son chef et si recommandable par sa foi, se conserve dans toute sa pureté; que par vous la vérité triomphe des nouveautés, et puisse briller à nos yeux pour jamais. Jetez aussi du haut des cieux un regard favorable sur ce troupeau fidèle; qu'il soit toujours comme une portion choisie de la maison d'Israël; que son pasteur, toujours également respecté, également chéri, en soit toujours le modèle; que nous tous enfin réunis dans ce temple pour y célébrer vos louanges, nous éprouvions les effets de votre intercession puissante, et que par elle nous obtenions la grâce qui doit nous conduire à l'éternité bienheureuse que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

Pour le jour de la Pentecôte.

L'ESPRIT DE DIEU, L'ESPRIT DU MONDE.

Nos non spiritum hujus mundi accepimus, sed Spiritum qui ex Deo est. (I *Cor.*, II, 11.)

Nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'esprit de Dieu.

Que tous les cœurs s'ouvrent à la joie! que l'univers triomphe et rende gloire au Seigneur! Jésus-Christ règne, sa promesse est accomplie; du haut des cieux il a fait aux hommes un don digne de lui.

Ah! qu'ils sont heureux, ces disciples sur lesquels l'Esprit de Dieu s'est reposé, ces hommes que le Saint-Esprit a remplis de sa présence et de sa grâce, dont il a fait des hommes nouveaux, et que, sous la forme d'un feu dévorant, il est venu embraser du feu de son amour. Partout ils portent ce même esprit qui les pénètre, qui les échauffe et les éclaire. Déjà une foule de chrétiens en sont remplis comme eux, et forment un peuple saint au milieu d'un monde aveugle et corrompu.

Mais ce que saint Paul disait au nom de presque tous les fidèles dans le premier siècle de l'Eglise, avouons-le, mes frères, qu'il y en a bien peu aujourd'hui qui puissent le dire avec lui et comme lui: *Nous n'avons pas reçu l'esprit du monde: « Nos non spiritum hujus mundi accepimus. »* Hé! dans ce siècle pervers, quel autre esprit règne parmi les chrétiens? Chrétiens de nom, et mondains par les œuvres, pouvons-nous dire, que c'est l'Esprit de Dieu que nous avons reçu? *Sed Spiritum qui ex Deo est?* Ah! ne nous séduisons pas nous-mêmes. Jamais l'Esprit de Dieu ne fit moins de vrais disciples; jamais, au contraire, le monde n'en eut davantage. A en juger par nos systèmes et nos erreurs, par nos goûts et nos mœurs, par toutes les passions qui nous agitent (et qui font tout à la fois les maux particuliers et les malheurs publics), jamais on ne put dire avec moins de raison: Nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit de Dieu: *Nos non spiritum hujus mundi accepimus, sed Spiritum qui ex Deo est.*

Pour bien discerner quel esprit en effet nous anime, et pour dissiper toute illusion à cet égard, puisque enfin celui-ci est le fondement du salut, et celui-là l'est de notre

perte éternelle, déterminons les principaux effets que l'un et l'autre produisent. Je me bornerai à deux auxquels tous les autres semblent se rapporter : l'Esprit de Dieu est un esprit de lumière ; l'esprit du monde est un esprit d'aveuglement et de ténèbres ; c'est ce qui sera le sujet de ma première partie. L'esprit de Dieu est un esprit de paix, l'esprit du monde est un esprit d'agitation et de trouble ; ce sera le sujet de la seconde.

Serai-je assez heureux, ô mon Dieu ! pour dessiller aujourd'hui les yeux des mondains, pour leur faire connaître l'esprit dont ils sont animés, et leur en inspirer une secrète horreur ! pour les détacher du monde qui les perd, et les attacher à vous seul ! Esprit-Saint, divin Esprit, qui, dans ce même jour, avez su répandre sur les paroles de vos premiers ministres tant de force et d'onction, donnez-moi, pour le sujet que je traite et pour l'ouvrage que j'entreprends, un langage digne de vous. Je vous le demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Avant d'entrer dans le détail des différences essentielles qui caractérisent l'Esprit de Dieu et l'esprit du monde, et qui mettent tant d'opposition entre l'un et l'autre, qu'il me soit permis de vous faire observer, mes frères, que le monde dont je veux parler n'est pas ce monde que le Tout-Puissant a réglé par sa sagesse, ce monde ou cette société formée de différents états, de rangs divers et de différentes conditions. Il n'est point d'état qui ne soit saint, il n'y a que l'abus que nous en faisons qui soit proscrit ; point de rang que Dieu ne considère, puisque c'est lui-même qui les a distingués ; point de condition que Dieu réprouve, puisque c'est lui qui les a faites. Le mariage comme l'état religieux, les richesses comme la pauvreté, la grandeur comme les abaissements et la servitude, le monarque et le sujet entrent également dans le plan qu'il s'est formé. Mais le monde dont je parle, et dont l'esprit est si opposé à celui de Dieu, c'est ce monde corrompu qui est de tous les rangs, de toutes les conditions, de tous les états, et presque de tous les âges. Le monde, c'est cette assemblée d'hommes qui, comme parle saint Augustin, veulent jouir des biens de la terre et non pas en user, qui vivent selon les mouvements déréglés de la concupiscence, qui ont pour principe de leur morale la recherche de tout ce qui irrite la cupidité, de tout ce qui nourrit l'orgueil, de tout ce qui flatte les sens. Le monde, c'est cette société de pécheurs, dont les espérances et les craintes, les désirs, les projets et les soins, les joies et les chagrins, ne roulent que sur les biens et les maux de cette vie, comme si pour eux il ne restait plus rien à craindre ou à espérer au delà, comme si les promesses de la foi n'étaient qu'un songe, comme si la mort était le plus grand des malheurs. Le monde, c'est pour le dire en un mot, ce qui forme le grand nombre, et qui ne connaît point Jésus-Christ, ou qui le contredit par ses œuvres. Voilà le monde, mes frères, tel qu'il est au milieu de vous, tel peut-être qu'il est peint d'après vous-mêmes, le monde que Dieu réprouve, et contre lequel je prétends m'élever aujourd'hui.

Ce n'est point d'ailleurs par préjugé que j'en parle, et si je le combats, ce n'est point sans le connaître. J'en ai entendu les maximes ; j'ai vu tous ses dangers, ses écueils et ses piéges semés de fleurs. L'expérience des premières années m'a instruit, et j'ai pu dire de bonne heure, que tout ce que le monde nous enseigne n'est qu'erreur, que tout ce qu'il nous promet n'est que mensonge, et ce qu'il nous donne, que vanité.

Vous serez forcés d'en convenir avec moi lorsque vous aurez fait attention aux effets qu'il produit en nous, et vous reconnaîtrez que celui-là seul est véritablement sage et vraiment heureux, qui, opposé à toutes ses maximes, ne se laisse conduire que par la clarté toujours pure que l'Esprit-Saint fait briller à nos yeux.

L'Esprit de Dieu, ai-je dit en premier lieu, est un esprit de lumière ; l'esprit du monde, au contraire, est un esprit d'aveuglement et de ténèbres ; l'Esprit de Dieu nous éclaire sur le néant des choses humaines que le monde grossit aux yeux de ses partisans, sur le prix de l'éternité que l'esprit du monde affaiblit ou fait disparaître entièrement, sur les moyens de parvenir à cette éternité de bonheur, moyens à l'égard desquels le monde nous fait illusion. Reprenons, et soutenez, je vous prie, votre attention.

Si j'en crois le monde, il n'y a de vrais biens que ceux qui nous attachent à la terre, et que lui-même peut nous donner. Ici, je l'entends qui, par la voix de la jeunesse, nous appelle aux plaisirs. Profitez du bel âge, nous dit-il, en flattant nos désirs ; écartez tous les soins, bannissez tous retours importuns d'une raison sévère, parsemez de fleurs le printemps de vos jours, faites-vous un cercle d'amusements qui ne laisse aucun accès à la réflexion et à l'ennui ; qu'aux spectacles brillants succèdent les assemblées et les jeux ; que les ris folâtres, les festins et les amours remplissent tous vos instants. Les jours fâcheux de la vieillesse viendront toujours trop tôt, et ce n'est qu'alors qu'il sera temps d'être sage. Dans un âge plus mûr en apparence, mais non moins aveugle, il nous tient un autre langage. Pensez au solide, nous dit-il, saisissez toutes les occasions de vous élever et de vous enrichir ; ménagez, amassez, faites-vous une fortune qui puisse combler tous vos vœux ; avec les richesses, les plaisirs ne vous manqueront pas. Sortez d'une médiocrité honteuse ; à force d'art et de souplesse obtenez la faveur des grands ; élevez-vous au-dessus de votre état, écartez avec adresse tout ce qui

s'oppose à vos progrès, laissez loin de vous ceux qui étaient vos égaux, devancez ceux qui ont été vos maîtres ; que votre autorité accable les uns, que votre crédit fasse trembler les autres. Joignez les dignités aux richesses, la gloire aux honneurs, le faste à l'opulence ; faites frémir l'envie et vous n'aurez plus rien à désirer.

Ainsi parle le monde; et l'on se plaît à l'entendre. Ses promesses irritent les malheureux penchants d'une nature corrompue; l'imagination s'en trouve flattée, les sens en sont enivrés, le cœur est séduit; plaisirs, honneurs, gloire, richesses, voilà le cri des mondains, voilà l'unique objet de leur empressement, et les seuls biens après lesquels ils soupirent..... O vous, mes frères! vous, que l'esprit du monde a aveuglés, et que ses charmes retiennent captifs, rompez l'enchantement funeste par lequel il vous a surpris, ouvrez les yeux à la lumière, et rendez-vous attentifs à la voix du Seigneur, qui prend soin de vous instruire.

Ah! que son divin Esprit vous tient un tout autre langage! Enfants des hommes, vous dit-il, jusques à quand votre cœur sera-t-il appesanti par l'amour des choses de la terre : *Filii hominum, usquequo gravi corde?* (*Psal.* IV, 3.) Pourquoi vous attachez-vous à des biens mensongers? Considérez de près ces biens qui vous enchantent, et vous vous apercevrez que, sous une écorce de bonheur, ils ne cachent en effet que peine et qu'affliction d'esprit ; vous reconnaîtrez que ce qui vous charme n'est qu'une ombre qui s'efface lorsqu'à peine elle est formée ; qu'une vapeur qui s'élève, qui retombe au même instant, ou que le premier souffle dissipe à son gré; qu'enfin le monde passe, que tous ses biens passent avec lui, et qu'ainsi tout n'est au fond que vanité : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.* (*Eccle.*, II, 2.)

Telles sont, mes frères, les vérités que l'Esprit-Saint nous présente; et pour peu qu'on réfléchisse, pour peu qu'on les rapproche de la triste épreuve qu'on en fait tous les jours, ah! que les biens du monde sont méprisables, et que le monde est trompeur! O vous, jeunesse imprudente, qui vantiez vos joies et vos plaisirs, j'ai vu vos jeux et vos ris; et près d'eux j'ai vu les regrets et les larmes ; j'ai vu vos folles amours, et à leur suite j'ai vu le repentir et la honte ;j'ai vu l'intempérance et l'ivresse, la mollesse et la volupté, se partager tous vos moments; et bientôt après, j'ai vu vos beaux jours presque éteints, votre santé flétrie, votre âme comme anéantie sous le poids accablant de la maladie, de la disgrâce et du mépris. Hé! que dis-je? Je vous ai vus, arrêtés au sein même de vos plaisirs, réclamer en vain ce temps que vous destiniez à la sagesse, et par des exemples réitérés de morts inattendues, et qui m'ont fait frémir, laisser au monde des leçons dont il n'y a que les mondains qui ne profitent pas. Je l'ai vu, et j'ai dit avec l'Esprit-Saint : toutes les joies du monde ne sont donc que vanité : *Vanitas vanitatum.* O vous! partisans d'une aveugle fortune, ou follement idolâtres d'une grandeur et d'une gloire passagères, j'ai vu vos perplexités, vos bassesses, vos soins et vos intrigues pour y parvenir ; et le plus souvent j'ai vu vos espérances trompées, et vos vœux mal satisfaits; j'ai vu la servitude et la contrainte à côté de l'élévation, l'accablement et l'ennui à la suite de la prospérité, le désir tout près de la jouissance, et la soif de nouveaux honneurs irrités par ceux mêmes que vous veniez d'acquérir; mais surtout je vous ai vus le jouet continuel des caprices du sort; j'ai vu vos brillantes chimères se dissiper comme un songe, vos richesses fondre tout à coup dans vos mains, et passer dans celles de créanciers avides, vos grandeurs réduites à de vains noms, tous vos projets ensevelis dans la poussière du tombeau. *J'ai vu l'impie élevé comme les cèdres du Liban; j'ai passé, il n'était plus* (*Psal.*, XXXVI, 30), et j'ai dit avec le Sage qu'inspirait le Seigneur : *Vanité des vanités, tous les biens de ce monde ne sont donc que vanité : « Vanitas vanitatum, et omnia vanitas. »*

Ainsi, mes frères, tout est vain, tout est faux dans le monde ; fausses idées qui nous éblouissent, faux brillants qui en imposent, faux plaisirs, faux honneurs, faux biens, qui ne rendent point heureux, et qui se réduisent au néant. Tout passe, tout s'efface, tout se perd dans l'abîme des temps; les grandeurs les plus fastueuses s'éclipsent, la jeunesse la plus brillante s'éteint, les joies se dissipent, la beauté se flétrit, le monde entier s'évanouit..... O monde, que vous m'aviez trompé! ô Esprit-Saint! dont la grâce me touche et m'éclaire, détournez pour toujours mes yeux de la vanité. Elevez-les vers des biens plus solides. Je connais maintenant la bassesse et le néant des choses qui m'ont amusé. La grandeur de celles qui devaient m'occuper tout entier commence à faire impression sur mon cœur. Augmentez cette impression salutaire, rendez-la plus vive encore. Faites, Seigneur, que je tende sans cesse vers la fin pour laquelle vous m'avez créé.

Mais hélas! c'est encore ici que l'esprit du monde nous trompe et nous égare, en nous faisant perdre de vue, ou en affaiblissant du moins la sainte idée de cette éternité à laquelle Dieu nous appelle, et dont l'Esprit-Saint peut seul nous faire sentir tout le prix. Jouissons du présent, s'écrient les mondains emportés par leurs folles passions. Pourquoi s'empresser si fort pour des biens qui semblent fuir devant vous? Pourquoi s'inquiéter pour un avenir qui est encore si éloigné ? Le moment où j'existe est toujours le plus sûr; je ne laisserai point échapper le bien que je possède, pour courir après un bonheur que je ne fais qu'entrevoir, et qui me coûterait trop à acquérir.

O monde! que vos vues sont bornées et que votre balance est trompeuse! Le présent vous arrête; et l'homme n'a-t-il donc été créé que pour une vie de quelques jours et pour un bonheur d'un instant? Les biens même auxquels vous semblez vous fixer, les possédez-vous toujours? Et quand ils vous manquent, quelque éloignée, quelque incertaine qu'en soit la jouissance, que ne faites-vous pas, que ne sacrifiez-vous pas pour les obtenir! Ah! ne serez-vous inconséquent que lorsqu'il sera question de vos véritables intérêts? Ne ferez-vous paraître de l'indifférence que pour ce qui mérite seul de fixer tous vos vœux, et vous bornerez-vous toujours à un petit nombre de moments qui, dans leur course rapide, emportent avec eux vos joies et vos plaisirs.

Suivons, mes frères, suivons d'autres vues, d'autres lumières que celles du monde. L'Esprit de Dieu ouvre à ceux qu'il éclaire la carrière la plus vaste; c'est la vie éternelle, c'est l'éternité toute entière : *Vitam æternam habebunt.* (*Matth.*, XIX, 29.) Etrangers sur la terre, nous n'avons point ici-bas de cité permanente; mais il en est une vers laquelle nous devons tendre. Ce n'est pas dans ce lieu de passage et d'épreuves, au milieu de ce monde fragile et périssable, qu'est notre véritable patrie; les vrais fidèles en cherchent une qui soit plus digne d'eux. Non, Seigneur, non, je n'ai pas été fait pour le cercle étroit d'un petit nombre de jours. Mon âme est trop grande par sa nature, pour une si courte destinée. Ses idées, ses penchants la portent vers les années éternelles. L'Esprit-Saint l'y rappelle comme à sa fin, et c'est là ce qui occupe, ce qui remplit un esprit docile aux clartés célestes : *Annos æternos in mente habui.* (*Psal.* LXXVI, 6.) C'est à la faveur de cette lumière que les apôtres, que les premiers disciples de Jésus-Christ ont appris à se détacher des objets sensibles et terrestres. Je les vois tout à coup, et par cette seule pensée, transformés en d'autres hommes. Ils renoncent à tout, ils sacrifient tout, ils souffrent tout pour l'éternité, qu'ils envisagent comme le terme de leurs travaux. Ils ne trouvent point de proportion entre ce qu'il doit leur coûter pour y arriver, et le prix immense de bonheur et de gloire qui doit leur servir de récompense. Ils méprisent les choses visibles qui n'ont qu'un temps, pour ne plus s'attacher qu'aux choses invisibles qui sont éternelles.

Oh! mes frères, cette lumière qui a si vivement frappé l'esprit des premiers fidèles, ne fera-t-elle aucune impression sur vous? Le monde vous charmera-t-il au point de vous faire oublier que tout ce qui passe ne mérite pas que vous y attachiez votre cœur et qu'il est insensé de sacrifier une éternité à un moment? Pesez donc ces deux choses : un moment et une éternité. Pour un moment de satisfaction légère, de plaisirs frivoles, pour un moment qui s'enfuit et que vous ne pouvez arrêter, perdre une éternité de joie, de plaisirs ineffables une éternité de gloire, de grandeur réelle et toujours durable, une éternité de félicité pure, sans mélange, toujours également propre à remplir votre cœur et à combler tous vos désirs! si ce n'est pas encore assez, joignez à cette première vue celle de l'alternative d'une éternité malheureuse, et comparez ces nouvelles idées. Pour un moment de fausse gloire, de faux honneurs, de fausse grandeur, une éternité de honte et d'opprobre! pour un moment de fausses richesses recherchées avec trop d'empressement, conservées avec trop d'attache, acquises injustement ou retenues contre les lois de la charité et de la bienfaisance, une éternité d'indigence, d'infortune et de misère; pour un moment de fausses joies, de faux plaisirs, une éternité de douleur, de feux, de flammes, de société des démons et des réprouvés, de rage et de désespoir! comparez, et après cela choisissez entre ce monde qui vous flatte et cet avenir qui le suivra dans peu, pour ne finir jamais....... Hélas! l'instant dont vous croyiez jouir est déjà loin de vous; le monde vous en promet d'autres, mais ils sont incertains. L'éternité, au contraire, est certaine, puisque c'est Dieu même qui vous en garantit la durée. Déjà, mes frères, déjà cette éternité est plus près de vous que vous ne pensez. Elle arrivera enfin, et alors le présent auquel vous tenez ne sera plus; le temps et tout ce qui appartient au temps sera passé, votre faux bonheur aura eu son terme. Ce sera l'éternité, l'effrayante éternité qui sera présente, et son poids vous accablera........ Alors, quelles réflexions amères, quelle perspective et quels regrets! Alors vous aurez tout le loisir de vous dire à vous-mêmes : Je souffre maintenant, je suis malheureux, et je le suis pour toujours. Ah! que j'étais insensé d'écouter le monde, d'aimer avec tant d'ardeur ce que je devais perdre si tôt, de sacrifier à un éclair, à une fausse lueur qui m'a trompé, mon bonheur éternel! vous soupirerez alors après une situation plus heureuse, et on vous dira, comme il est dit dans l'Evangile : Souvenez-vous, mon fils, que vous avez reçu dans le monde des biens auxquels vous vous êtes attaché et pour lesquels vous n'aviez pas été fait; il est juste maintenant que vous soyez privé pour toujours du souverain bien qui vous était offert et que vous avez rejeté : *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua.* (*Luc.*, XVI, 25.)

Mais si l'esprit du monde nous aveugle sur le prix de l'éternité bienheureuse qui eût dû nous servir de récompense, il ne nous aveugle pas moins sur les moyens de parvenir à cette éternité de bonheur à laquelle nous devons tendre.

Le vrai fidèle, éclairé par l'Esprit-Saint, n'ignore pas que la voie qui conduit au ciel est étroite, que c'est celle du petit nombre, et qu'il y en a bien peu qui la trouvent (*Matth.*, VII, 14); que c'est une voie de renoncement et d'abnégation; que pour y entrer il faut se faire violence, qu'il faut

sans cesse s'occuper du salut, l'opérer avec crainte et y tout rapporter; qu'il n'est pas possible d'aimer Dieu et le monde tout à la fois, que leur service est incompatible et que leurs maximes sont absolument contraires. Voilà ce qu'ont pensé à ce sujet les disciples d'un Homme-Dieu crucifié. Voilà ce qui a fait dire à saint Paul : Je suis crucifié au monde comme le monde est crucifié pour moi; ce qui a fait dire à saint Jean, que l'amitié du monde est ennemie de Dieu; ce qui a porté tous les saints à vivre dans le recueillement, la retraite, la vigilance sur eux-mêmes, la fuite du monde et le mépris de tout ce que le monde estime.

Mais l'esprit du monde ne nous permet pas de raisonner ainsi sur le salut, et lorsqu'enfin un mondain frappé à certains égards des grandes vérités de la religion, ne peut se dissimuler à lui-même que l'éternité mérite bien qu'on s'en occupe, trompé alors par l'esprit qui l'anime, il se forme un plan d'adoucissement aux maximes de l'Evangile, un système de conciliation entre Dieu et le monde, à la faveur duquel il croit pouvoir jouir tranquillement de toutes les joies du siècle et aspirer encore à être heureux pour toujours. Il donne à la religion quelques vains dehors, quelques actes extérieurs d'un culte qui au fond la déshonore; mais son cœur, mais ses sens, mais ses empressements et ses soins, il les donne tout entiers au monde et aux choses du monde; mais tout le reste de sa conduite il le conforme à l'usage et croit n'avoir rien à craindre ni à se reprocher, quand il n'a fait que ce que fait le grand nombre.

Oh! de tous les mondains les plus aveugles, c'est vous aussi qui êtes les plus dangereux! A l'ombre des ménagements que vous gardez avec Dieu, de cette vie mitoyenne, de ce certain milieu qui semble tenir également à Dieu et au monde, et qui n'exclut en effet que Dieu seul, vous séduisez le simple, qui, charmé par la douceur et l'artifice de vos paroles, trompé par quelques restes de foi qu'il aperçoit en vous, ne croit pas pouvoir s'égarer sur vos pas. Il cède au torrent que vous grossissez par vos exemples et apprend de vous à faire comme eux un cours réglé d'oisiveté, de mollesse, d'amusement et de plaisir; à négliger comme eux les devoirs de son état; à oublier sa famille, ses enfants, ou à n'y penser que pour les consacrer aux vices et à la frivolité du siècle; à se permettre, comme tant d'autres, mille libertés dans les entretiens, mille indécences dans les manières, mille recherches dans les ajustements, mille nouveautés dans les modes et le langage; il apprend, comme eux, à se distinguer par la vanité et les faux airs de grandeur et d'opulence, à se montrer sur un ton de dépense qu'on n'est pas même en état de soutenir, à emprunter, sans savoir même comment on pourra rendre; il apprend à se faire, comme eux, des ressources trop souvent équivoques, presque toujours dangereuses; à se ménager sans scrupule, parce que c'est l'usage, un revenu usuraire qui n'engage point le fonds ou qui emporte les intérêts au delà de sa valeur; il apprend à faire comme les autres, c'est-à-dire, en un mot, qu'il apprend à se damner et à se perdre comme eux.

Hélas! c'est dans un tel monde qu'on offense Dieu en se jouant, et c'est lui cependant qui prétend nous instruire sur les égards que nous lui devons. Il faut se prêter à la société, nous dit-il; il faut savoir se plier aux usages, et même aux faiblesses des hommes; il ne faut pas s'effrayer de leurs mœurs, puisqu'on est fait pour vivre avec eux. Ce n'est pas en se montrant trop sévère que l'on parviendra à nous faire aimer la piété. Vous la faire aimer! ah! mondains, cessez donc d'être du monde et commencez par la connaître; car enfin, qu'est-ce dans votre bouche que faire aimer la piété? c'est la soumettre à vos idées, c'est l'assujettir à vos caprices, c'est la rendre l'esclave du respect humain; c'est la réduire au silence ou lui faire tenir le même langage que vous; c'est contredire toute la loi évangélique, c'est en mépriser tous les conseils, c'est oublier l'anathème que Jésus Christ a prononcé contre le monde. Mais est-ce donc là rendre la piété aimable, ou n'est-ce pas plutôt l'anéantir? et est-elle compatible avec vos mœurs? En paraissant vous mettre au-dessus des préjugés, ne voyez-vous pas que c'est l'ordre, la règle, la vérité même que vous détruisez, et que tout en vous n'est qu'erreur? Nous traiter de déclamateurs comme vous le faites quelquefois, prenez-y garde, mes frères; ce n'est pas ôter à nos principes et à nos maximes toute la force que Dieu même leur a donnée. Ah! on parle tous les jours de force d'esprit pour s'élever au-dessus des opinions vulgaires, ne la fera-t-on jamais consister à revenir des fausses opinions du monde, et à les examiner au flambeau de la raison et de la foi?

O vous qui n'avez pas encore renoncé au salut, vous qui voulez vous sauver, cessez d'écouter ce monde aveugle et craignez les écueils dont il est rempli. Plût à Dieu que j'eusse l'autorité d'Isaïe, et assez de voix pour me faire entendre de tous ceux qui tiennent encore au monde! que je leur répéterais volontiers les paroles du prophète (*Isa.*, XLIX, 9); que je leur dirais souvent : retirez-vous, mes frères; sortez, sortez de ce monde si corrompu, sauvez votre faible vertu de l'air contagieux qu'on y respire; sortez, je ne dis pas du sein de votre famille et d'un cercle d'amis sages et vertueux, je ne dis pas même de votre état, tel que soit le grand nombre des liaisons qu'il entraîne. Ce n'est pas là ce que j'appelle le monde, ou s'il s'y rencontre, il vous sera moins dangereux dès que la main de Dieu vous y aura placés, et que vous n'y resterez qu'autant que sa gloire le demande. Son spectacle vous deviendra même utile dès que vous emploierez les moments de votre loisir à

méditer sur ces égarements; mais sortez de ces sociétés où son esprit règne comme dans son centre, où rien ne vous appelle que le désir de participer à ses joies et à ses plaisirs, et où vous ne pourriez recevoir, en y restant, que de mortelles atteintes; sortez de ce monde où tout devient un piége et concourt à nous séduire; de ce monde qui, pour allumer l'ambition dans nos âmes, nous ouvre la carrière de la gloire et des honneurs, qui donne à l'enflure, à l'orgueil, le nom de grandeur, et met les titres à la place des vertus; de ce monde qui, pour nous inspirer la soif ardente des richesses, attache aux biens sensibles l'idée du bonheur, qui honore le méchant qui les possède, qui supplée par la fortune au mérite réel, et méprise le juste qui n'a de mérite que la sagesse; de ce monde qui applaudit au vice tant qu'il se cache sous les ombres du mystère, qui ne lui interdit que les excès qu'accompagne la honte, qui souvent même couronne les crimes heureux, et ne flétrit de sa censure que ceux que le succès ne justifie pas; de ce monde enfin où tout sert d'aliment à la passion la plus dangereuse. Ses romans la peignent et la déguisent sous les traits du sentiment; ses discours l'insinuent, ses spectacles l'embellissent, ses chants la préconisent, ses exemples l'accréditent, ses mœurs l'autorisent, ses assemblées et ses cercles en favorisent la naissance, ses parties de plaisirs et ses fêtes en facilitent les progrès, en nouent les intrigues, en préparent, et quelquefois en consomment les honteux déréglements. Ah! sortez, sortez de cette Babylone où l'esprit d'illusion et de vestige devient de jour en jour plus sensible, et où chaque jour l'iniquité augmente.

Ce n'est pas l'esprit chagrin de la vieillesse qui m'inspire. Je n'ai vu que peu de lustres encore, et cependant, depuis un petit nombre d'années, quel accroissement dans la corruption générale et la dépravation des mœurs! La terre est désolée par l'assemblage de tous les crimes : *Desolatione desolata est terra.* (*Jerem.*, XII, 11.) Non, on n'a jamais vu tant d'impiété sous le beau nom de philosophie, tant de licence sous un vernis de politesse et d'agrément, tant de fausseté sous un masque d'urbanité et de candeur, tant de désordres sous un vain ton d'arrangement et de décence. Hé! que dis-je? dans le siècle où nous sommes, sauve-t-on même les apparences? Non, jamais on n'a vu si peu de pudeur dans le sexe, si peu de sagesse dans ses propos, tant de bizarrerie dans ses goûts, tant de caprice et de légèreté dans ses penchants, tant d'effronterie dans ses modes, tant d'affectation et si peu de retenue dans les moyens qu'il emploie pour séduire et pour plaire. Jamais on n'a vu le lien du mariage si peu respecté, les bienséances si mal observées, les devoirs d'état si mal remplis, les conditions et les rangs si confondus par le luxe, tant d'indigence jointe à tant de faste et à tant d'orgueil, le bien commun si peu recherché, si peu connu, et si souvent sacrifié à des intérêts particuliers, les scandales si publics, et le vice accrédité par de si grands exemples: *Desolatione desolata est terra.* Jamais on n'a vu la jeunesse si frivole et si débauchée, l'âge mûr si intrigant, si envieux, si avide de nouvelles richesses, si peu délicat sur les moyens d'en acquérir, si rempli de l'esprit de vertige et de parti, si amateur des nouveautés et des systèmes; jamais on n'a vu la vieillesse même si peu exemplaire, si peu sage, si peu éclairée ou si distraite sur les grands intérêts du salut, si attachée à ses anciens préjugés, à ses anciennes passions, et si raffinée dans ses plaisirs. Voilà le monde tel qu'il est aujourd'hui. On n'y respecte plus rien ; les mœurs y sont l'école du vice ; les livres, les entretiens y sont celle de l'indépendance; livres pernicieux, entretiens licencieux et frivoles; livres qui rendent si coupables ceux qui les prêtent, ceux qui les débitent et ceux qui les lisent. On y méprise les autorités légitimes. Le magistrat n'y est plus à l'abri de la censure, le pontife y est déchiré par la calomnie, les lois les plus saintes y sont foulées aux pieds; on y sape le trône sous prétexte de l'affermir; on y ensevelit les noms si chers à nos aïeux, de sujet et de Français, sous les vains noms de liberté et de patriotisme; on y renverse les autels; on y détruit l'unité de principe et de doctrine par les fausses maximes de la tolérance. Ah! la religion n'est plus; l'honneur restait encore, l'intérêt en prend la place. A sa suite se produisent de nos jours des crimes qui désolent la terre, et dont les siècles de nos pères, tout dépravés qu'ils étaient, auraient rougi : *Desolatione desolata est terra.* O siècle de fer! siècle marqué par tant d'horreur, vous êtes le triomphe et le règne de l'esprit du monde et de la puissance des ténèbres. O mon Dieu! à quel temps me réserviez-vous! A quoi dois-je encore m'attendre, si la progression est toujours la même, et quelle sera donc l'iniquité, si elle n'est pas encore montée à son comble! Ah! fuyons dans la retraite; sortons d'une terre qui dévore ses habitants.

Hélas, les vertus du monde sont aussi dangereuses que ses vices mêmes; vertus empruntées, vertus fières et superbes, vertus fausses qui rapportent tout à l'homme et rien à Dieu ; qui font tout pour la vanité et le mensonge, et rien pour la vérité ; tout pour la terre, et rien pour le ciel. Ainsi dans le monde, séduit par une légère écorce qui n'a de vertus que l'apparence, on croit cueillir une plante salutaire, et on n'y trouve que des herbes stériles, ou dont le suc même est un poison; ainsi, les mondains les plus sages, les plus vertueux ressemblent à ces anciens mausolées, monuments du faste et de l'orgueil, qui au-dehors n'offraient rien que de grand et de magnifique, et au-dedans ne renfermaient qu'un vil amas d'ossements, de pourriture, de cendres et de poussière.

Ah! c'est cependant au milieu de ce monde qu'on forme la jeunesse. Eh! quelles leçons, quelles impressions n'y reçoit-elle pas? O jeunesse trop crédule! on vous perd, en disant qu'on veut vous former; à entendre la plupart des parents et des maîtres, qu'un jeune homme acquière la science du monde, qu'il en possède à fond tous tous les usages, qu'il en connaisse toutes les lois et les maximes, dès lors il en saura toujours assez; qu'il n'ait d'ailleurs ni sagesse, ni mœurs, ni religion, ni principe, n'importe : formé à l'école du monde, il aura toujours assez de mérite.

O science du salut! il n'y a donc que toi seule qu'il soit permis de négliger.

O éternité! qu'un Dieu nous promet, est-ce ainsi qu'on vous obtient, et est-ce là enfin la route qui doit nous conduire au bonheur?

Telle est sur tous ces objets la fausse sécurité, l'aveuglement des mondains; tel est le monde; et nous ne le fuirions pas! Ah! tout nous fait un devoir, une nécessité indispensable de n'être jamais à lui. Mes frères, vous l'avez promis, et j'en appelle à vos premiers serments. O vous! qui voulez encore faire du monde votre idole, retournez donc aux fonts sacrés où vous reçûtes le beau nom de chrétien; effacez ce nom du livre de vie, où le Fils de Dieu même l'a tracé de son sang; reprenez vos engagements et vos promesses; dites à Dieu que vous ne voulez plus être au nombre de ses enfants; déchirez la robe d'adoption dont il vous a revêtus; dites-lui que vous lui rendez ses grâces et ses faveurs, que la tyrannie du péché, que l'esclavage du démon vous sont plus chers que son amour et que le joug de Jésus-Christ; dites-lui encore que vous cédez tous vos droits à l'éternité bienheureuse, que vous voulez vivre et mourir sous l'empire du monde, et ne plus être animés que de son esprit.

Ah! bien plutôt, mes frères, gémissez sur votre infidélité; rompez encore une fois avec ce monde qui vous a séduits, qui vous a présenté comme des biens réels ce qui n'en a que l'apparence; qui vous a fait perdre de vue les seuls biens véritables, et vous a trompés si grossièrement sur les moyens de les obtenir; qui vous a aveuglés enfin sur la grande affaire de votre éternité. Suivez l'Esprit de Dieu qui vous appelle et qui fait luire à vos yeux les plus purs rayons de la sagesse et de la vérité; c'est un esprit de lumière, tandis que l'esprit du monde est un esprit d'aveuglement et de ténèbres; c'est, de plus, un esprit de paix, au lieu que l'esprit du monde est un esprit de trouble et d'agitation. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

De tous les biens dont on peut jouir sur la terre, le plus réel, le plus désirable, c'est la paix. Tous les hommes aspirent après elle; ils la demandent, ils la cherchent, ils en font tous également le terme de leurs espérances, et il semble qu'ils ne travaillent à acquérir les autres biens que pour obtenir plus sûrement cette paix après laquelle ils soupirent.

Mais ils la cherchent où elle n'est pas. Il n'y a que l'Esprit-Saint qui nous la donne; et l'esprit du monde, au contraire, après nous avoir séduits par l'appât des biens fragiles, après nous avoir détournés de la recherche des biens célestes et permanents, nous fait perdre encore sur le temps cette aimable paix, l'unique bien qui mérite ici-bas les vœux et les empressements du sage.

L'Esprit-Saint nous donne la paix par un triomphe complet sur les passions que l'esprit du monde excite et fomente, par le calme de la conscience et l'onction de la grâce que l'esprit du monde nous fait perdre, par la douce espérance des biens futurs que nous ôte insensiblement l'esprit du monde, pour ne nous laisser que la crainte d'un avenir malheureux.

Oui, mes frères, la paix est un don précieux du Saint-Esprit. Jésus-Christ, en promettant cet esprit à ses Apôtres, leur promettait en même temps un esprit de consolation, de douceur et de paix; et c'est cette paix qui, remplissant leur âme, les attachait de plus en plus au culte du Très-Haut, et les tenait, pour ainsi parler, sous la garde du Seigneur.

Eh! comment celui qui est guidé par l'Esprit-Saint pourrait-il ne pas jouir d'une véritable paix? Docile à la voix de son Dieu, fidèle aux impressions de sa grâce, il apprend à modérer ses passions, à régler ses désirs, à se détacher de toutes les créatures, à renoncer à lui-même, à ne vouloir que ce que Dieu veut, et à ne s'attacher qu'à lui seul.

Ce n'est pas qu'il se livre sur tout ce qui l'environne, à une indifférence aveugle et stupide; il n'étouffe pas les penchants de la nature, mais il les rend légitimes, il les dirige vers leur véritable fin, il met des bornes à leur violence, et ce sont ces bornes qu'il leur prescrit qui font sa tranquillité.

Content de peu, ne formant point de désirs inutiles, ou les faisant mourir dans son cœur à l'instant où il les a formés; n'aspirant qu'à plaire à son Dieu, considérant comme un bien tout ce qui peut le conduire à lui, recevant comme des faveurs les peines mêmes dont il l'afflige, laissant aux hommes leurs richesses pour se faire dans le ciel un trésor plus solide, se retranchant lorsqu'il le faut des plaisirs même permis, pour se soustraire plus aisément à ceux qui sont dangereux, se croyant plus en sûreté au dernier rang qu'au premier, petit et abject à ses propres yeux, plein de douceur pour les autres, se supportant lui-même avec patience; ah! mes frères, que l'empire de la grâce, que le règne du Saint-Esprit dans nos âmes est doux, et que l'homme vraiment fidèle est heureux! Son âme ferme, constante et toujours égale, jouit d'un repos que rien ne peut altérer.

Mais si c'est ainsi que l'Esprit-Saint de-

vient une source de paix, en nous apprenant à calmer les passions qui nous l'enlèvent, l'esprit du monde, qui les fomente, est nécessairement pour nous une source d'inquiétude et de trouble.

Hélas! que nous offre le monde? des hommes que leurs désirs mettent sans cesse en mouvement, dont toute la vie se passe dans une agitation violente, qui, travaillant pour le repos, s'en éloignent toujours davantage, et qui se feraient du repos même un nouveau tourment; des malheureux qui trouvent partout des croix dont les plaisirs portent avec eux leurs épines et leur amertume, qui font de leurs jours comme un cercle douloureux de sentiments contraires qui les divisent d'avec eux-mêmes; des forcenés qui éprouvent toutes les fureurs des passions les plus ardentes, que la cupidité enflamme, que l'ambition dévore, que ronge l'envie, que la contradiction aigrit, que transporte la colère, que la haine envenime, que brûle un fol amour, que poignarde la vengeance, que la vanité inquiète et tourmente à l'excès, que la prospérité enfle, que l'infortune accable et désespère; de vils esclaves qu'enchaîne le respect humain, que la censure épouvante, que tyrannise la coutume, qui ne savent ce que c'est que de vivre autant qu'il leur est permis pour eux-mêmes; qui s'assujettissent pour des espérances frivoles, qui, pour s'élever, s'abaissent et se dégradent, qui dépendent de ceux qu'ils méprisent, qui s'immolent aux caprices d'une idole qu'ils sont las d'encenser, qui trouvent partout des fers sous le poids desquels ils succombent, qui s'endorment au bruit de leurs chaînes, et ne se réveillent que pour gémir de ne pouvoir les rompre. Que dirai-je, enfin? des insensés que leur imagination égare, qui sont la dupe et le jouet des apparences, que le monde amuse par ce qu'il leur promet, ne pouvant les satisfaire parce qu'il leur donne; qui espèrent toujours et ne jouissent jamais, qui sont heureux seulement dans l'idée d'autrui, et ont besoin de cette idée pour se consoler de leurs peines; enfin, dont tout le bonheur est faux, et dont la misère n'est que trop réelle. Voilà ce que nous offre le monde. Ne vous fiez donc pas, dit saint Jérôme, à la paix dont quelquefois il semble jouir : *Nolite credere* (Hier, epist. 1, *ad Heliod.*) Semblable à la mer, cet élément dangereux comme elle, séduisant et perfide comme elle, souvent il nous attire par un calme trompeur, et tout à coup il s'y élève des montagnes de flots : *Magnos hic campus montes habet.* D'abord le danger n'y paraît pas; l'ennemi est caché au dedans; cette tranquillité apparente est une véritable tempête. *Tranquillitas ista tempestas est.*

Oui, mes frères, le monde n'offre peut-être à vos yeux que de la joie, des ris et des plaisirs; mais approfondissez ces dehors qui vous en imposent, et vous le trouverez bien différent de ce qu'il vous paraît.

Approchez de ces heureux de la terre dont vous enviez le sort, entrez, si vous le pouvez, dans leur commerce le plus intime, et vous serez surpris de les voir rongés par les chagrins et les peines qui naissent de leurs passions mêmes, dévorer en public les larmes qu'il nous cachent, et déplorer en secret leur triste destinée. Hé! tous les jours, dans ces moments où le cœur se lasse, s'irrite des contradictions que le monde oppose à ses désirs, ou bien encore dans ces instants où détrompé de son erreur, il rejette avec dégoût ce qu'il possède, et qu'il aimait si ardemment avant que d'en jouir, n'entend-on pas les mondains avouer que jamais ils n'ont su ce que c'était que la paix et le bonheur? nous dire que ce monde approfondi n'est plus rien, décrier ce monde qu'ils servent, murmurer et se plaindre de la pesanteur de son joug, envier le sort du juste, et gémir de ce qu'ils n'ont pas la force de l'imiter? Et vous-mêmes, mes frères, qui m'écoutez, interrogez votre cœur, voyez s'il est tranquille; et si jusqu'ici le service du monde vous a été aussi doux qu'il le paraît, s'il ne vous a pas souvent remplis d'amertume, et si, au moment où je parle, les passions qu'il a allumées en vous n'y réveillent aucun sentiment triste, inquiet et douloureux.

Ah! détachez-vous des objets qui vous enchantent, tournez-vous vers le Seigneur; c'est alors que vous trouverez le repos que lui seul peut vous donner, et que vous vous plaindrez seulement de n'avoir pas connu plutôt combien il est avantageux de servir un tel maître. Monde trompeur! que les hommes charnels, que les cœurs vils et rampants se laissent séduire par tes vaines promesses; pour nous, désabusés pour toujours de tes charmes, c'est loin de toi que nous allons chercher la paix. O paix! aimable paix! don du ciel, qui manque nécessairement à ceux qui s'attachent à la terre, tu t'es pour toujours bannie du monde, pour n'habiter que dans les cœurs purs et les âmes fidèles.

L'Esprit-Saint qui l'a formée en elles par le triomphe des passions, l'y conserve par l'onction de la grâce et le calme de la conscience, tandis que l'esprit du monde nous l'enlève encore par le vide du cœur et le mécontentement de nous-mêmes, quelque effort que nous fassions pour en sortir.

Tout assujettissement à la règle, dit le Saint-Esprit par la bouche de l'Apôtre (*Philip.*, I, 6-12), paraît d'abord n'avoir rien que de pénible; mais ceux qui s'exercent dans la justice en retirent bientôt, dans la paix qu'ils ressentent, les fruits les plus doux. L'onction de l'Esprit-Saint pénètre leur cœur, et leur rend facile la pratique des vertus, par l'amour dont il les remplit. Il leur fait porter avec joie le joug de la piété, il leur rend aimables les sacrifices qu'il exige. il attache à leurs peines des consolations sensibles, il les mène dans la retraite, et leur en fait goûter tous les charmes; il leur fait considérer la ca-

ture comme étant l'ouvrage de sa sagesse, et la nature en devient plus riante et plus belle à leurs yeux. Il les élève sur le Thabor, les environne des rayons de sa lumière, et leur fait entendre, par les faveurs dont il les comble, ces paroles si touchantes : *Vous êtes mon Fils bien-aimé.* (*Matth.*, XVII, 5) Il les conduit au pied des autels, il y forme en eux les plus tendres gémissements, il les remplit d'une nouvelle ferveur, il leur fait verser des larmes, et quelles larmes que celles que l'amour fait répandre! Si quelquefois il permet que des troubles s'élèvent dans leurs âmes, ce ne sont que comme des nuages passagers, et qui n'en occupent que la surface. Il y fait régner la confiance la plus vive, et lors même que les dehors semblent agités; il maintient au dedans un calme profond. Au milieu des alarmes qu'un amour délicat leur inspire, il leur laisse toujours ce témoignage de la bonne conscience qui naît de la simplicité du cœur, et qui est le festin du sage. Dans cet état l'âme jouit d'elle-même, ou plutôt de son Dieu qui la soutient. Elle le trouve en elle, elle s'y unit; elle le contemple, elle goûte combien il est doux; elle est satisfaite, et ne veut rien de plus. Elle acquiesce en tout à sa volonté sainte, et cet acquiescement est le plus parfait repos.

C'est ainsi que la paix, cette paix qui surpasse tout sentiment, est le don des élus du Seigneur, et que le règne de Dieu est justice et paix dans le Saint-Esprit : *Regnum Dei justitia et pax in Spiritu sancto.* (*Rom.*, XIV, 17)

Mais le règne du monde et de l'esprit du monde est bien opposé; celui qui s'assujettit à ses lois n'éprouve au sein même de ses plaisirs qu'un vide affreux. Il cherche à les varier, et malgré lui, ses inquiétudes s'augmentent; il voudrait pouvoir rentrer dans son cœur, mais un trouble secret lui en défend l'entrée ou lui en interdit la jouissance. S'il s'abandonne quelques moments à la solitude, il devient semblable à cet homme dont parle l'Evangile, qui fuit par des lieux arides sans pouvoir trouver le repos. Pour dissiper l'ennui qui le dévore, il se répand au dehors, et, au milieu du tumulte, il est encore à charge à lui-même. Il redouble ses attachements, il resserre ses liens, il se plonge dans de nouveaux désordres, et il n'y trouve qu'une nouvelle source de mécontentement et un nouveau germe d'agitation et de remords. Accusateur secret et continuel de lui-même, il se condamne malgré tous les soins qu'il prend pour se justifier. Toujours aux prises avec sa raison, toujours en contradiction avec ses lumières, il voudrait les étouffer; mais leur éclat perce à travers les ténèbres dont il s'efforce de les couvrir; sa conscience crie plus haut que les raisonnements captieux ou les vains amusements par lesquels il cherche à s'étourdir. Elle lui dispute les crimes qu'il se permet, elle lui reproche ses plaisirs injustes dans le temps qu'il les goûte; s'il est malheureux, elle le force d'avouer que c'est lui tout seul qui fait son malheur. Il ne voit autour de lui que des objets qui l'affligent; l'enfer est dans son cœur.

Mais ce qui achève de lui ravir la paix, hélas! c'est cette crainte d'un avenir plus terrible encore, qui est comme inséparable de l'esprit du monde, parce qu'il n'est guère possible de vivre comme les mondains vivent, et de ne pas trembler. S'il consulte la religion, tout lui dit qu'il n'y a point pour lui de partage avec les justes, que quelque illusion qu'il cherche à se faire, il est évident qu'ayant une opposition aussi marquée avec Jésus-Christ, il ne saurait prétendre à son royaume, et que n'étant pas fait pour le ciel, il ne lui reste d'autre attente que le sort affreux des réprouvés. Voilà ce que lui dit toute la religion. Si au contraire il travaille à en secouer le joug pour se soustraire à la crainte des peines dont elle le menace, ou s'il cherche du moins à vivre dans une sorte d'indifférence à cet égard, quel état non moins affreux! vivre sans Dieu, sans foi, sans espérance, ou comme s'il n'y en avait aucune : abandonner au hasard son bonheur ou son malheur éternel, fermer les yeux sur toutes les conséquences de ses actions, ne se réserver aucune ressource, vivre en désespéré, n'avoir pour toute consolation que l'idée du néant, le désirer sans pouvoir se flatter de l'obtenir, et sentir en soi le cri de la nature qui en bannit tout espoir, O Dieu! quelle triste et pénible situation! et ne vaudrait-il pas mieux en effet n'avoir jamais vécu?

O justes! que votre état, bien différent de celui des partisans du monde, est digne d'envie! l'Esprit-Saint, qui repose en vous, vous fait trouver la paix la plus douce dans l'espérance qu'il vous donne des biens qu'il vous a promis. Il vous fait considérer le ciel comme le terme de vos travaux; il vous fait envisager le moment qui brisera vos liens, comme le commencement d'une nouvelle vie où votre âme, libre, indépendante, parcourra l'immensité des cieux, et revêtue de lumière, partagera la gloire et la félicité de son Dieu. Dans cette attente rien ne vous paraît trop pénible, et le sentiment de vos maux s'éteint ou s'affaiblit lorsque vous le rapprochez du bonheur dont vous devez jouir.

Eh! mes frères, comparez donc la situation du juste et celle du mondain, et pour le faire plus sûrement, jugez-en par vous-mêmes. Rappelez-vous les beaux jours où, conduits par l'Esprit de Dieu, vous viviez sous son empire; et opposez-les à ces jours tristes et fâcheux où vous avez commencé à vous remplir de l'esprit du monde. Si vous avez connu les sentiers de la justice, souvenez-vous de cette aimable paix que vous goûtiez en servant le Seigneur, de cette paix que le Saint-Esprit vous faisait trouver dans l'assujettissement de vos passions à la raison et à la foi, dans l'onction

de sa grâce et le calme d'une conscience pure, dans l'espérance si consolante et si précieuse d'un avenir pleinement heureux, et voyez si le monde, par ses faux plaisirs, a pu vous dédommager jusqu'ici de ceux qu'il vous fait perdre, le monde dont l'esprit a été pour vous, non-seulement un esprit d'aveuglement et de vertige, mais encore de trouble et d'inquiétude, par la révolte de vos penchants les plus déréglés, le vide de votre cœur et les remords de votre conscience, par la crainte des châtiments qu'un Dieu juste réserve au pécheur.

Voyez quel est ce monde auquel vous vous immolez. C'est un monde perfide, qui ne rit à vos désirs que pour vous mieux tromper, qui ne vous flatte que pour vous rendre aussi malheureux que lui, qui ne vous séduit que pour vous perdre. C'est un monde ingrat, bizarre et volage : vous le servez; et dès que vous vous en êtes fait une habitude, il cesse de vous en tenir compte. Il appesantit son joug, ou il ne vous paye que par des rebuts et des caprices; vous le quittez, et loin de vous regretter, il s'étonne quelquefois de ce que vous n'avez pas pris votre parti plus tôt; vous mourez, et il vous oublie, ou s'il se souvient de vous, ce n'est le plus souvent que pour relever vos faiblesses et flétrir votre mémoire. Voyez ce que vous lui sacrifiez; c'est votre tranquillité, c'est votre bonheur, ce sont peut-être vos biens, votre santé, votre jeunesse, votre vie même et votre honneur. Que ne lui sacrifie pas cette jeune personne, qui, livrée aux dangers de ce monde, et séduite par ses attraits et ses promesses, a contracté un engagement illicite! cet ambitieux qui a voulu s'élever à quelque prix que ce fût! cet homme qui, travaillant chaque jour à entasser richesses sur richesses, en est possédé bien plus qu'il ne les possède, et tous ceux qui sont les malheureuses victimes des passions qu'il inspire! Voyez quel est le fruit que vous retirerez de tous ces sacrifices. Hélas! quand le monde vous serait plus favorable, quand il ne ferait pas votre croix et votre tourment, quand bien même il vous rendrait heureux pendant quelques années, la scène changera enfin pour vous; il viendra un moment où le monde sera forcé de vous abandonner, quand il ne le voudrait pas, où vous le quitterez, quels que soient les biens qui vous y attachent. Alors ses plaisirs, ses honneurs, ses richesses, tout vous sera enlevé : alors voulez-vous savoir ce que vous laissera le monde? Ouvrez les tombeaux de ceux qu'il a comblés de plus de faveurs, qu'il a le plus caressés, le plus flattés. Voilà ce qu'il vous laissera : un cercueil, de la pourriture et des vers. Mais il y a plus encore, et reconnaissez-le à ce dernier trait; percez avec les yeux de la foi ces abîmes profonds, l'affreuse et éternelle demeure de ceux qui ont vécu de la vie du monde et qui ont été animés de son esprit. Voilà ce que vous laissera le monde : le désespoir, la rage, une éternité de douleur, l'enfer. Maintenant levez vos regards vers le Dieu que je vous propose de servir; quel est l'objet auquel vous allez vous immoler? C'est un maître souverainement digne de vos hommages, souverainement parfait, bon, juste, fidèle dans ses promesses, magnifique dans ses récompenses, et qui s'est lui-même immolé pour vous. Qu'exige-t-il que vous lui sacrifiez? quelques plaisirs qui, à la vérité, flattent d'abord, mais dont les suites vous ont été si amères; l'attachement à des richesses qui éblouissent, il est vrai, mais dont la soif ardente n'a fait qu'irriter de plus en plus vos désirs; des penchants qui ne laissent pas d'avoir quelques attraits, mais qui, après tout, vous ont trompés sur le bonheur que vous cherchiez. Et quel sera le fruit du sacrifice que vous lui ferez? une joie pure, une gloire constante, les consolations les plus douces, les sentiments les plus agréables, un paradis anticipé sur la terre, et dans le ciel la félicité la plus complète.

Quelle différence entre Dieu et le monde! quel maître, et quel maître! Avouez donc, mes frères, que vous n'aviez jamais fait des réflexions assez sérieuses sur des objets aussi importants. N'êtes-vous pas désabusés maintenant des prestiges du monde? N'êtes-vous pas convaincus que ce n'est pas là le guide et le maître que vous deviez suivre? Ah! ne restez plus partagés entre Dieu et le monde; ne boitez plus, comme parle le Prophète, entre l'un et l'autre. Si l'esprit du monde vous a fait trouver jusqu'ici la vraie lumière et la véritable paix, suivez-le; mais s'il n'a fait que vous aveugler, vous troubler; s'il n'y a que l'Esprit de Dieu qui nous éclaire et qui nous tranquillise, appelez donc en vous cet Esprit-Saint par vos gémissements et vos désirs. Pour n'être plus qu'à Dieu seul, faites un éternel divorce avec le monde, renoncez à ses maximes et à ses usages; élevez-vous au-dessus de ses railleries et de ses mépris. Si vous l'écoutez, vous serez ses esclaves; si vous composez avec lui, il vous accablera du poids de sa censure; mais si vous le bravez, il finira par vous respecter, et vous l'enchaînerez à votre tour. Quoiqu'il en soit, vous serez bien dédommagés de ses suffrages par les fruits d'une piété solide, et par la récompense éternelle que je vous souhaite.

SERMON V.

Pour le jour de la Fête-Dieu.

SUR LE SACREMENT DES AUTELS

Cum dilexisset suos, dilexit usque in finem. (*Joan.* XIII, 1.)

Ayant aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin.

Jésus-Christ nous l'avait bien prouvé, qu'il nous aimait : il avait quitté le séjour de sa gloire pour venir habiter sur la terre. Egal en toutes choses à son Père, il s'était abaissé jusqu'à devenir semblable à nous.

Tous ses instants avaient été marqués par des opprobres et des souffrances. Toute sa vie mortelle était un sacrifice qu'il faisait à l'amour; et que pouvions-nous attendre de plus que la consommation de ce sacrifice sur la croix?

Cependant cet amour n'est pas satisfait. Épuisé en apparence par ce qu'il a déjà fait pour notre salut, il se reproduit sous une forme plus touchante encore; il invente de nouvelles ressources, il perpétue ses grâces et ses faveurs; Jésus-Christ devient l'aliment de nos âmes et nous offre dans un seul mystère le souvenir et l'abrégé de toutes ses merveilles.

Un Dieu caché sous les plus simples apparences pour recevoir nos hommages et demeurer parmi nous, un Dieu qui chaque jour s'immole sur nos autels et se rend une victime de propitiation pour le genre humain, un Dieu qui se donne à nous et nous sert de nourriture, n'est-ce pas là le dernier excès, le comble et l'assemblage complet de toutes les inventions, de tous les chefs-d'œuvre de l'amour?

Ah! mes frères, la divine eucharistie est donc par excellence le sacrement de l'amour, comme l'appelait saint Augustin : *Sacramentum pietatis;* elle est, comme le disait saint Cyrille, le miracle de l'amour : *Miraculum amoris.* Eh! qu'il est juste que nous en célébrions la mémoire par des fêtes solennelles, que nous exprimions notre reconnaissance envers Jésus-Christ par un hommage public, par des actions de grâces et des cantiques de louanges, et surtout que nous sachions lui rendre amour pour amour.

Pour embraser vos cœurs de la plus vive flamme, je vais m'attacher aujourd'hui à vous faire comprendre combien est grand cet amour que Jésus-Christ nous témoigne dans l'eucharistie; et c'est le sujet de ma première partie. Je vous apprendrai ensuite quels sont les sentiments par lesquels nous devons répondre à cet amour; et ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour rassembler en peu de mots tous les témoignages que Jésus-Christ nous a laissés de la grandeur de son amour dans le sacrement de nos autels, observez avec moi, mes frères, qu'il n'y a rien qu'il ne fasse, dans ce sacrement auguste, pour habiter au milieu de nous, pour s'unir à nous : qu'il n'y a rien de si précieux qu'il ne nous donne dans l'eucharistie, et rien même qu'il ne souffre pour nous faire de tels dons.

Je pourrais déjà vous rappeler tout ce que Jésus-Christ a fait dans les anciens temps pour préparer en quelque sorte l'adorable mystère qu'inventa son amour; des figures sans nombre étaient destinées à l'annoncer aux hommes. Ici, c'est un agneau pascal immolé dans le désert, pour servir de nourriture au peuple de Dieu; là, c'est une manne céleste qui renferme toutes les délices que peuvent désirer et goûter les vrais fidèles. Tantôt c'est un sacrifice offert par Melchisédech sous la même forme que celui qui s'offre sur nos autels; tantôt c'est un pain mystérieux donné par un ange à un prophète, pour ranimer son courage et soutenir ses forces.

Des oracles et des promesses annoncent ce mystère plus clairement encore. Malachie voit en esprit cette hostie sainte immolée dans toutes les parties du monde; David s'écrie, dans un saint transport : *Le Seigneur renouvelle le souvenir de toutes ses merveilles, en donnant une nourriture à ceux qui le craignent.* (*Psal.* CX, 4, 5.) L'Époux des Cantiques invite ses amis les plus chers à s'asseoir à sa table, à faire usage de l'aliment précieux qu'il leur offre, à s'enivrer à la coupe sacrée qu'il leur présente. *Venez,* dit Jésus-Christ lui-même, sous l'emblème de la Sagesse, *manger le pain que je vous ai préparé; buvez le vin que j'ai mêlé pour vous.* (*Prov.*, IX, 5.) Partout ce tendre époux de nos âmes nous apprend qu'il fait ses délices d'être avec les enfants des hommes; partout il se montre occupé du grand projet qu'il a conçu. Il semble, mes frères, que le moment où il doit contracter avec nous l'union la plus intime ne viendra jamais assez tôt au gré de ses désirs..... Il arrive enfin ce moment attendu et préparé par un Dieu; et quel instant choisit-il? celui où il est prêt à mourir pour le genre humain. C'est alors qu'il prend du pain et qu'il dit : *Mangez; ceci est mon corps;* qu'il prend du vin et qu'il dit : *Buvez, ceci est mon sang qui sera versé pour vous. Toutes les fois que vous ferez ces choses, faites-les en mémoire de moi.* (I *Cor.*, XI, 24.)

Mais ici, mes frères, que de merveilles Jésus-Christ opère en votre faveur! Les lois les plus constantes de la nature ne l'arrêtent pas; son amour les détruit, les renverse en un moment. Les substances sont changées; l'homme parle et Dieu obéit à sa voix. Jésus-Christ, glorieux et immortel, se resserre dans l'étroit espace des symboles et des apparences. O ciel! est-ce donc là le Verbe divin, celui qui a tiré du néant ce vaste univers, qui d'un souffle de sa bouche a donné la vie au monde, qui a étendu les cieux, et qui a tracé aux astres la route qu'ils doivent tenir; qui ébranle la terre, et les nations tremblent; qui lance ses foudres, et les méchants sont épouvantés? Est-ce là ce Dieu immense, infini, le Dieu fort et le seul Être véritablement grand?

Ici sa majesté est ensevelie sous des ombres; il est caché, anéanti, et ne se découvre qu'à ma foi. Mais à travers ces voiles, je le reconnais à son amour. Il eût craint, mes frères (réflexion bien touchante pour des cœurs sensibles), il eût craint, ce Dieu infini en bonté comme en puissance, d'éblouir nos faibles yeux, s'il se fût montré dans sa gloire. Pour demeurer avec nous et nous rapprocher de lui, il aime mieux nous la dérober. Autrefois il faisait des miracles

pour la révéler aux hommes; ici il n'en fait que pour l'obscurcir: autrefois il marchait sur les eaux, il commandait aux éléments, il calmait les tempêtes, il agissait en maître sur toute la nature; ici il ne veut agir que sur nos cœurs: autrefois et dans l'ancienne loi, il ne se communiquait aux faibles mortels qu'avec un éclat sensible, il ne se montrait qu'à travers un buisson ardent, il ne parlait aux hommes qu'environné de tourbillons de feu, du haut d'une montagne fumante, parmi les éclats du tonnerre; la terreur et la mort volaient devant lui; ici il ne paraît que sous la forme de l'aliment le plus ordinaire, et n'est environné que de son amour. Il disait à Moïse: *Ce lieu est sacré; n'approchez pas!* (*Exod.*, III, 5.) Ici tout nous dit en son nom: Venez, venez tous à moi, riches, pauvres, rois et peuples; venez, c'est pour vous tous que ces prodiges s'opèrent: *Venite ad me omnes* (*Matth.*, XI, 28.) Il n'y avait dans les anciens temps qu'un lieu dans l'univers où il se plût à habiter avec les hommes, son sanctuaire n'était ouvert qu'au grand prêtre, et qu'une seule fois dans l'année; maintenant il veut que nous le retrouvions en tous lieux, dans tous les temps, et que jusqu'à la consommation des siècles nous le possédions tous les jours au milieu de nous. Les patriarches, les prophètes soupiraient après sa venue; ils l'appelaient par leurs gémissements et leurs larmes. Ici il s'offre lui-même à nous, il fait les premières avances pour nous chercher, il nous appelle, il nous invite, il nous presse de profiter de sa présence, de lui demander ses dons, de nous entretenir avec lui, de nous unir à lui.

Et qui suis-je, ô mon Dieu! pour que vous me témoigniez tant d'amour? Ah! mes frères, par où donc avions-nous mérité ces empressements? Hélas! nous nous en sommes rendus mille fois indignes par nos péchés. Quel besoin ce Dieu si grand pouvait-il avoir de nous? il est seul suffisant à lui-même, il trouve en lui son bonheur et sa gloire; il est donc vrai, son amour est un amour infiniment pur et désintéressé; c'est pour nous, c'est uniquement pour nous qu'il nous aime; et s'il ne voulait pas faire consister sa gloire et son bonheur à nous rendre heureux, il saurait bien être heureux sans nous. O bonté ineffable! ô amour! amour! ne saurons-nous jamais vous reconnaître dignement? Et qu'y a-t-il de plus injuste que notre indifférence? Ajoutez à tant de prodiges, ô mon Dieu! celui d'amollir la dureté de notre cœur et de nous mettre en état de profiter de vos dons.

Et quels dons, mes frères, Jésus-Christ ne nous fait-il pas dans l'Eucharistie? tous les dons du ciel, tous les trésors de la grâce, toutes les richesses de la Divinité. Il ne demande qu'à les répandre sur nous; il possède tous les biens, et pour que nous puisions à la source de toute grâce excellente et de tout don parfait, il se donne lui-même. O le premier de tous les dons! c'est un Dieu que je reçois, un Dieu, le souverain Seigneur, le souverain Maître du ciel et de la terre, le souverain arbitre de nos destinées, celui par qui j'existe et devant qui je ne suis qu'un vil amas de cendre et de poussière. O Dieu! quelle gloire pour moi de vous être uni si étroitement? et qu'est-ce que l'homme, pour que vous daigniez ainsi vous souvenir de lui? Vous vous donnez à moi, vous qui êtes si grand, si puissant, si admirable; à moi, l'ouvrage de vos mains, et qui suis autant au-dessous de vous que le néant est éloigné de l'être et le fini de l'infini: vous qui réunissez toutes les grâces, toutes les vertus et tous les charmes; à moi, si imparfait et si borné; vous, Seigneur, le Dieu de toute richesse, source de lumière, de force et de sainteté; à moi, si pauvre, si aveugle, si faible, et tout couvert des misérables restes du péché. Hélas! les puissances célestes, ces intelligences pures qui vous contemplent, qui vous aiment, tremblent en votre présence. Le ciel retentit de vos louanges, tout l'univers est rempli de votre gloire, et vous vous donnez à moi! Après un tel don, que me reste-t-il à désirer, puisqu'il renferme tous les autres? C'est là, mes frères, c'est dans la divine Eucharistie qu'est le salut de notre âme, et que lui sont appliqués les mérites de Jésus-Christ. Là il la purifie, dit un grand saint, il l'embellit, il l'embrase, il lui communique la lumière et la chaleur, la connaissance et l'amour; il lui apprend à mépriser les fausses grandeurs de la terre, pour ne plus se glorifier que dans le Dieu qu'elle possède; il la détache des folles joies du siècle, pour lui faire goûter des délices plus pures et une paix inaltérable; il la prémunit contre les assauts du démon, de la chair et du monde; il entretient en elle la vie de la grâce, et lui laisse la plus ferme assurance de la gloire à laquelle il la destine; il la nourrit du pain des forts, de la manne des vainqueurs, et lui donne ainsi comme un gage de sa victoire et de son immortalité. Là il devient pour elle une victime qui expie ses péchés, un pontife qui intercède en sa faveur, un médiateur qui la réconcilie avec son juge, un sauveur qui n'épargne rien pour la conduire au salut; il y devient pour l'âme fidèle un père, un époux, un ami. O mon Dieu! ma gloire, mon salut, ma force, dans ce sacrement je trouve tout ce qui peut flatter mon cœur, puisque je vous trouve tout entier vous-même. O mon bien-aimé! les délices de mon âme, que le ciel et la terre, avec toute leur magnificence, se taisent et se cachent devant vous; tout ce qu'ils ont de beauté n'est qu'une ombre de vos charmes, et n'approchera jamais de ce que je trouve en vous lorsque vous daignez vous unir à moi.

Mais ce qui augmente le prix du bienfait, et ce qui nous rend l'amour de notre Dieu plus sensible encore, c'est tout ce qu'il souffre, c'est ce qu'il a bien voulu souffrir ponr se donner à nous. Il savait, quand il a institué le sacrement de son corps et de son sang, à quels outrages il

s'exposait lui-même, et tout ce qu'il devait lui en coûter un jour. Vous vous rappelez, mes frères, à quels attentats se sont portés contre lui des esprits fiers et indociles, des hommes présomptueux que le démon de l'hérésie infecta de son poison. O triste souvenir! quels blasphèmes leurs bouches n'ont-elles pas vomis contre le mystère ineffable de son amour! que n'ont-ils pas fait, qu'ont-ils omis pour l'avilir et l'anéantir? O Dieu! mon esprit se trouble et frémit!... que d'affreuses images se retracent en foule à ma mémoire! Les temples profanés, les autels renversés, les tabernacles brisés, les vases sacrés souillés par des mains impies, le Saint des saints tiré de son repos auguste, pour être en butte à de nouveaux opprobres; les ministres de ce sacrement immolés par la rage, la robe du Seigneur déchirée, le troupeau dispersé, les vierges... ah! ma langue se glace et n'achève qu'avec peine. Jetons un voile sur toutes ces horreurs, et qu'elles ne nous fassent pas oublier que ceux qui s'y sont livrés sont nos frères. O amour! amour d'un Dieu qui a voulu souffrir toutes ces choses pour se donner à nous! Il savait encore, et c'est ce qui l'affligeait davantage, il savait que des enfants de son Eglise, indignes enfants d'une telle mère, seraient les premiers à lui faire violence; violence sourde et cachée, mais qui n'en est que plus sensible. Il voyait le peu de respect des uns en sa présence, le peu de préparation des autres pour s'unir à lui. Il les voyait négligeant toute épreuve, bannissant toute crainte, étouffant tout remords, à la face du Dieu vivant; sans égards pour son Fils, se montrer, s'approcher, lui donner un baiser sacrilége, recevoir, ou plutôt ravir indignement l'aliment précieux qu'il n'a réservé qu'aux âmes pures, et le crucifier mille fois, en le livrant à un cœur corrompu et au démon qui le possède. Quel état pour un Dieu! Il voyait tant de chrétiens lâches, indifférents, insensibles à sa tendresse, négliger sous de vains prétextes son temple, ses autels, son sacrifice, la participation de son corps, tous les témoignages de son amour, et prétendre encore l'honorer par leur faux respect et leur indifférence. Voilà tout ce que Jésus-Christ apercevait, tout ce qu'il lisait dans l'avenir; voilà à quoi il se condamnait en quelque sorte, lorsqu'il disposait toutes choses pour demeurer au milieu de nous et s'unir à nous. Mais le véritable amour, en faisant tout entreprendre, apprend à tout souffrir. Jésus-Christ ne refusera pas d'être si cruellement outragé, pourvu qu'il devienne la consolation, la nourriture et la force de l'âme vraiment fidèle; et l'amour des uns le dédommagera suffisamment de l'ingratitude des autres. Ah! qu'il est donc vrai, ô mon Dieu! que votre amour est un feu dévorant dont rien ne peut modérer les ardeurs! Hélas! qu'est-ce qui sait aimer comme vous? qu'est-ce qui consentira à se voir déshonoré pour ce qu'il aime?

Ah! mes frères, pourrions-nous bien, comme tant d'autres, regarder d'un œil indifférent la charité de notre Dieu? Nous rougirions d'être ingrats envers les hommes, n'y aura-t-il que Dieu seul pour qui nous n'ayons pas honte de manquer de reconnaissance? Donnons-lui donc enfin des témoignages de la nôtre. Entrons dans tous les sentiments qu'exigent de nous les marques si touchantes qu'il nous donne de son amour dans le sacrement de nos autels. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Pour répondre autant qu'il est en nous à tout l'amour qu'un Dieu nous témoigne dans l'Eucharistie, nous devons être pénétrés d'une foi vive sur cet adorable mystère, d'un saint respect pour la présence réelle de Jésus-Christ dans ce sacrement, et enfin d'un tendre amour, d'un amour effectif qui nous engage à profiter avec soin du don qu'il renferme.

La foi doit être ici le principe et le fondement de toutes les autres dispositions; c'est par elle que nous connaîtrons tout le prix de ce que Jésus-Christ fait pour nous, et que nous nous sentirons portés à lui rendre tous les hommages qui lui sont dus. Cette foi est appuyée sur l'évidence du sens littéral des paroles de Jésus-Christ, lorsqu'il promit, lorsqu'il institua le sacrement de nos autels, et qu'il invita si fortement ses disciples et tous les fidèles à y participer.

Telle est en effet la promesse: *Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde, car ma chair est une véritable nourriture, et mon sang un véritable breuvage.* (*Joan.*, VI, 52, 56.)

Telle est l'institution: *Prenez et mangez; ceci est mon corps qui sera livré pour vous.* (*Luc.*, XXII, 20.)

Telle est enfin l'invitation qui répond à l'institution et à la promesse:

Celui qui se nourrit de ma chair vivra pour moi; si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez point la vie en vous. (*Joan.*, LIV, 55.)

En est-ce assez, mes frères? ces paroles sont assez précises; et ne faudrait-il pas résister à toute la force du langage humain, pour détourner à un sens figuré des expressions qui ne présentent à l'esprit que la réalité la plus parfaite? Aussi n'est-ce pas dans un sens figuré que les ont entendues les Juifs, puisqu'ils en furent scandalisés; et toutefois Jésus-Christ, si jaloux du salut des âmes, ne leva point ce scandale. Ce n'est pas dans un sens figuré que les a entendues l'Apôtre dans sa I[re] *Epître aux Corinthiens;* ce n'est pas dans ce sens que les ont entendues les disciples des disciples du Seigneur, tous les saints docteurs, tous les Pères de l'Eglise, un saint Ignace dans le premier siècle; un saint Justin, un saint Irénée dans le second; les Origène, les Cyprien dans le troisième; tous ceux qui leur ont succédé de siècle en siècle jusqu'à nos

jours. Ce n'est pas dans ce sens que les a entendues l'Eglise universelle sans cesse conduite, éclairée, animée par l'Esprit-Saint et la seule règle suffisante de notre foi, puisque toute autre ne donne lieu qu'à des contestations qu'on ne peut sans elle terminer.

Hé, quoi donc! Jésus-Christ, en s'expliquant sur un objet aussi important, aura donné à tous les fidèles, par des expressions impropres et figurées, l'occasion la plus prochaine d'une idolâtrie publique et perpétuelle? Quoi! personne, jusqu'aux docteurs de nos jours, ne se sera aperçu du véritable sens des paroles de Jésus-Christ, ou si jamais on les a entendues dans un autre sens que nous, on aura laissé s'introduire parmi tous les peuples un dogme tel que celui que nous croyons, sans réclamer dans aucun temps contre l'erreur? Mais ce dogme offre un mystère incompréhensible, direz-vous, et si c'est une raison pour le rejeter, il faudra donc aussi rejeter tous les autres mystères de la religion? Ce ne sera donc plus qu'en figure que le Verbe s'est fait chair, qu'il a souffert, qu'il a été crucifié dans cette même chair qu'il a prise pour nous? Ce dogme est incompréhensible, il est vrai, mais que de choses que nous ne comprenons pas dans la nature, et que cependant la raison même nous démontre! Et où en serions-nous, si nous ne devions croire que celles dont nous pouvons dire pourquoi et comment elles se font? Mais, quoi donc! esprits finis, intelligences bornées que nous sommes, refuserons-nous à Dieu le pouvoir de faire plus que nous ne pouvons comprendre? Et ne cesserait-il pas d'être Dieu? ses merveilles ne cesseraient-elles pas de mériter ce nom, si l'entendement humain devait en être la mesure? Je ne comprends pas ce mystère, j'en conviens; mais n'est-ce pas assez que Dieu l'ait révélé, que son Eglise me le propose, pour fixer ma raison à le croire? Je l'écoute, je la suis, cette raison droite et pure, en m'assurant de la révélation divine, de l'enseignement de l'Eglise, et en cessant de raisonner dès qu'il est certain que Dieu a parlé. Et quel autre motif, ô mon Dieu! dois-je chercher à ma soumission que votre autorité même? Mes conjectures, mes prétendus raisonnements sur les choses qui sont si fort au-dessus de la portée de mon esprit, mes sens peuvent me tromper, mais votre parole est infaillible. O vous qui vous êtes si malheureusement égarés, disciples aveugles d'un maître fidèle, lorsque nous vous proposons ce dogme de notre foi, vous vous écriez, comme autrefois les Juifs : *Ce discours nous paraît dur : « Durus est hic sermo. »* (*Joan.*, VI, 61.) Hélas! il ne vous paraît tel, répond saint Augustin, que par un effet de la dureté même de votre cœur : *Durus est hic sermo*, *durus sed duris.* Si ce cœur était plus sensible, il comprendrait mieux ce que peuvent la charité immense de notre Dieu et la force inviolable de son pouvoir; il pèserait ses merveilles dans la balance de l'amour, et bien loin de s'en faire un sujet de scandale, il n'y trouverait que des sujets de louanges et des motifs de reconnaissance. O peuple infortuné! n'opposez plus aux bontés de votre Dieu un cœur indifférent; n'opposez plus à sa parole un esprit indocile; cessez d'errer autour de la ville sainte, comme les Israélites, sans temple, sans autel, sans sacrifice, et de vous repaître encore d'ombres et de figures. Membres toujours chers, rentrez dans l'unité, incorporez-vous dans la vérité de la chair et du sang du Sauveur.

Mais vous, chrétiens, enfants de l'Eglise, que vous êtes heureux si cependant votre foi est telle qu'elle devrait l'être! Hélas! nous croyons, mais le plus souvent c'est d'une foi languissante et stérile, plus injurieuse en quelque sorte à Dieu que l'incrédulité même. Nous croyons, mais c'est d'une foi volage et dissipée qu'accompagnent l'irrévérence, les profanations et les scandales; ce n'est pas même de la foi des démons, qui tremblent devant le Saint des saints, partout où il leur fait sentir sa présence. Hé quoi! mes frères, nous faisons profession de croire que dans le sacrement de l'Eucharistie est renfermée toute la plénitude de la divinité unie à l'humanité sainte de Jésus-Christ! Nous savons et nous croyons que sur les autels réside la majesté suprême du Roi des rois, que du fond de ce tabernacle il nous voit, il nous entend, il est le témoin de toutes nos démarches, il démêle nos intentions les plus secrètes; que là il exige que nos pensées, nos désirs, nos actions se rapportent directement à lui, et que rien de profane n'interrompe l'attention ou ne souille l'hommage qui est dû à son auguste sacrement? Nous le croyons cependant, le dirai-je à la honte de tant de chrétiens infidèles, en présence et sous les yeux de Jésus-Christ même, quelles pensées bizarres occupent leur esprit! quels désirs vains ou déréglés remplissent leurs cœurs! quels discours frivoles, quels entretiens peut-être plus sacriléges encore détournent toute leur attention! Quel air distrait, quels mouvements de tête légers ou arrogants! Quelles contenances négligées et peu séantes! Quel appareil de luxe, de faste et de mondanité se mêle à leurs adorations! Le faible s'en scandalise, le juste en est indigné, l'impie s'en prévaut contre la foi, l'hérétique en triomphe. Ah! sont-ce donc là, en effet, pour le Dieu des chrétiens, des marques de respect et d'honneur? N'est-ce pas un jeu, ne sont-ce pas des insultes, ô mon Dieu! plutôt que des actes de religion? O chrétiens indignes! venez-vous dans son temple et au pied de ses autels rendre vos hommages à Jésus-Christ, ou lui ravir ceux qui lui sont offerts et le déshonorer?

Transportez-vous dans le palais des rois, de ces maîtres de la terre qui sont sujets, comme les autres hommes, à la corruption et au temps, et qui n'ont qu'un règne passager; ne voyez-vous pas, dit saint Chrysostome, avec quel respect on se trouve en

leur présence? comme on garde devant eux un profond silence, comme on est immobile, sans voix, par un effet ou saisissement de la crainte qu'ils inspirent? Passez chez les peuples idolâtres, ces adorateurs superstitieux des ouvrages de leurs mains; considérez-les prosternés devant les idoles qu'ils se sont faites, et voyez comme ils tremblent devant elles. Hé, quoi donc! le vrai Dieu, parce qu'il daigne voiler à nos yeux, dans un mystère ineffable, tout l'éclat de sa gloire, sera-t-il le seul qu'on ne respecte pas, et n'est-il pour nous un Dieu que lorsqu'il fait entendre son tonnerre? Voulez-vous comprendre, disait encore saint Chrysostome, toute la dignité du sacrement que vous profanez? ne vous arrêtez pas à le comparer avec ce qu'il y a de plus auguste sur la terre, vous ne trouveriez ici-bas que des grandeurs vaines et fragiles; mais que votre esprit s'élève jusqu'aux cieux; contemplez l'Homme-Dieu assis sur le trône de l'Eternel, environné d'un océan de lumières, entouré de ses anges qui l'adorent, exalté sans cesse par une multitude innombrable de saints qui publient ses louanges, glorifié par ce concert admirable de tous les célestes corps, et du sein de son repos, d'un seul acte de sa volonté, faisant taire, quand il le veut, toute la nature. Etonné, ravi de ce spectacle, abaissez maintenant vos regards, ramenez-les sur ces autels, vous y retrouverez, sous les plus simples espèces, ce même Dieu que vous avez vu élevé au plus haut des cieux, vous y retrouverez le ciel sur la terre. Ah! si le voile de chair qui nous cache les objets spirituels et célestes pouvait tomber pour un moment, si nous pouvions apercevoir ce qui se passe sur l'autel, et surtout à l'instant où Jésus-Christ s'immole, grand Dieu! quelle impression cet aspect ne produirait-il pas sur nous? Les archanges, les dominations et les trônes environnent le lieu saint; ils adorent l'Agneau de Dieu et se prosternent devant lui; ces esprits bienheureux célèbrent sa bonté par des actions de grâces et des chants d'allégresse. Jésus-Christ glorieux intercède pour les hommes; le ciel s'ouvre à sa voix, et tout se tait pour l'entendre. Son Père, du sein de sa grandeur, jette sur lui des regards de complaisance et d'amour. Touché de son sacrifice, de ses prières et de ses mérites, il verse sur les cœurs bien préparés des torrents de grâce, et leur applique le prix du sang de son Fils.

Ce Fils adorable se communique tout entier aux âmes fidèles; il s'unit à elles, il s'incorpore avec elles, et quitte l'autel où il s'est offert pour consommer son sacrifice dans leur cœur. Maintenant il dérobe ce spectacle à nos faibles regards, maintenant il est pour nous un Dieu caché; il est comme anéanti par un effet de son amour; mais il n'en est pas moins ce Dieu à qui toute puissance a été donnée aux cieux et sur la terre, qui fait le bonheur de ses saints, et qui viendra à la fin des temps, au milieu des splendeurs de sa gloire, juger le monde qu'il a racheté. Alors, et quand il paraîtra sur une nuée éclatante, les hommes sécheront de frayeur; et aujourd'hui ces mêmes hommes, vils esclaves des sens, oublient votre grandeur, ô mon Dieu! dès qu'elle ne se fait plus sentir. Vous semblez la perdre à leurs yeux lorsque vous daignez la voiler.

Hélas! autrefois les justes à qui Dieu ne se communiquait que d'une manière imparfaite, et ne donnait que de faibles signes de sa puissance, s'humiliaient, s'anéantissaient devant sa majesté, et recevaient avec le plus profond respect les témoignages de sa bonté. Nous-mêmes nous n'oserions approcher qu'avec un saint respect du bois sacré de la vraie croix, parce qu'elle a été teinte du sang de Jésus-Crhist; et nous ne respectons pas, dans l'Eucharistie, la présence de ce même corps qui y a été attaché! O funeste impression de l'habitude! s'il n'y avait qu'un lieu dans l'univers où Jésus-Christ perpétuât son auguste sacrement, qu'un seul autel où il voulût encore s'immoler, qu'un seul jour dans l'année où il nous fût permis de lui présenter le tribut de nos louanges, je vous le demande, mes frères, avec quel tremblement, quelle humilité, quel respect ne le lui offririons-nous pas? Ah, Seigneur! parce que votre amour vous reproduit en plus de lieux et dans tous les moments, en êtes-vous donc moins grand et moins digne de nos hommages?

O vous, célestes intelligences! anges protecteurs de nos temples! suppléez par vos adorations à celles qu'on lui refuse. O mon Dieu! que ne puis-je vous adorer moi-même d'une manière aussi parfaite que ces intelligences pures, que ces esprits bienheureux qui vous contemplent sans nuage. Ah! du moins, à ma foi, à mon respect pour vous dans le sacrement de nos autels, je joindrai encore le tribut de mon amour.

Eh, mes frères! où Jésus-Christ doit-il s'en promettre davantage que dans le chef-d'œuvre de sa charité envers les hommes? Il s'y offre pour nous comme victime à son Père; il y nourrit notre âme de l'aliment le plus précieux; il y est toujours présent pour y demeurer toujours au milieu de nous. Marquons-lui donc notre reconnaissance et notre amour, en nous unissant tous les jours à son sacrifice, en participant souvent à sa table sainte, en le visitant dans son temple, et en lui rendant les hommages les plus solennels.

Quoi! Jésus-Christ s'immole de nouveau pour les hommes; non content de s'être offert sur la croix, il a voulu, en renouvelant tous les jours cette oblation sainte, quoique d'une manière non sanglante, laisser à son peuple un sacrifice permanent; et nous, mes frères, nous serions assez ingrats, assez insensibles pour ne tenir aucun compte à Jésus-Christ de ce monument éternel de ses souffrances et de sa tendresse! Chrétiens lâches et indifférents, nous refuserons-nous, sous mille vains prétextes,

de prendre part à l'acte le plus grand, le plus important du chrétien? Mais n'est-ce pas dans le sacrifice de la messe que nous trouvons de quoi glorifier Dieu d'une manière vraiment digne de lui, et que nous l'honorons de la manière la plus avantageuse pour nous? N'est-ce pas là que le Fils de Dieu nous applique ses mérites, qu'il nous offre tous ses trésors, qu'il nous unit à lui comme des membres à leur chef, et qu'il nous apprend à lui rendre, en son propre nom, des actions de grâces qui répondent à ses bienfaits? O Jésus! étonné de vos merveilles, je ne savais comment les reconnaître dignement; je vous donnais mon cœur, mais il est faible, il est fragile et imparfait! Ah! c'est en vous-même, c'est dans la victime qui s'immole sur les autels, que je trouve, ô mon Dieu! de quoi vous marquer ma reconnaissance et vous payer de vos faveurs. Mais si j'en sens tout le prix, ce ne sera pas assez pour moi d'assister à son sacrifice, je dois aussi lui témoigner mon amour, en m'empressant à participer à son corps.

Ah, mes frères! Jésus-Christ nous appelle, et nous nous éloignons de lui; il nous appelle pour se donner à nous, pour nous nourrir de sa chair, nous transformer en lui, nous rendre semblables à lui, et nous ne repondons pas à ses invitations les plus pressantes, et nous le négligeons, nous l'abandonnons! Est-ce donc répondre à l'amour de Jésus dans l'Eucharistie, que de borner le nôtre à des communions de précepte, sans le lui marquer par des communions de choix, des communions ferventes et rédoublées, telles que la véritable charité les inspire? Ah! si nous aimions bien, nous languirions sans cesse après l'objet de notre amour, tous nos désirs seraient de le posséder, nous mettrions tous nos soins à nous en rendre dignes. Conduits par l'espérance, nous approcherions souvent de la table sainte pour nous y unir à Jésus-Christ, nous le recevrions dans nous, et nous ne voudrions plus que nous perdre, nous oublier tout entiers dans lui. Alors nous donnerions à Jésus-Christ un saint baiser; alors le ciel s'ouvrirait sur nous pour répandre en notre faveur ses bénédictions et ses grâces, et nous trouverions tout en Jésus-Christ, pénétrés et comme enivrés du sentiment de notre bonheur. Dieu est tout en moi, dirions-nous, Dieu est tout pour moi, il remplit mon cœur, et que me reste-t-il à désirer, lorsque je vous possède? Viles créatures qui ne pouvez contenter mon cœur, monde trompeur qui êtes assujetti à la vanité, ou qui êtes la vanité même, que m'offririez-vous qui pût compenser les avantages dont je jouis?

Mais je dis plus: si nous aimions véritablement Jésus-Christ, nous chercherions à conserver des avantages si précieux, et à nous les rappeler chaque jour à l'ombre de ses autels; à l'assistance journalière à son sacrifice, à des communions fréquentes et faites avec des dispositions saintes, nous joindrions encore des visites assidues. Chaque jour nous saurions mettre à part quelques moments pour venir dans le temple nous entretenir seul à seul avec Jésus, lui parler de ses bienfaits, de ses charmes, de nos désirs, de nos besoins, de notre faiblesse et de notre amour. Ici un Dieu habite au milieu de nous, sans cesse il s'y rend présent pour écouter nos vœux; à l'entrée de son palais point de barrières, point de gardes qui veillent pour en défendre l'approche et pour rendre redoutable la majesté du Monarque qui y préside; il n'y a point ici de distinctions de grands ni de petits, de riches ni de pauvres: tous sans exception sont admis; et cependant presque tout le jour Jésus-Christ est seul. O hommes aveugles! allez encore une fois dans la maison des grands, et là considérez les assiduités, les hommages qu'on leur rend. Pourquoi? pour en obtenir un regard, une parole, tout au plus des biens frivoles et passagers. Ah! ici vous êtes à la source des véritables richesses, et vous ne voulez pas y puiser. Ici vous recevriez les grâces les plus abondantes, les biens les plus durables, et vous les négligez. Ici encore Jésus-Christ prendrait part à vos maux, il vous soulagerait, il vous consolerait, il se ferait entendre à votre cœur; il suspendrait vos inquiétudes, il charmerait vos peines en vous inspirant la confiance la plus douce et les sentiments les plus tendres; vous trouveriez dans ces entretiens secrets une onction qui ne se rencontre point ailleurs; plus vous seriez attentifs à l'écouter, plus vous seriez dociles à sa voix, et plus il vous ferait éprouver ces impressions vives et pénétrantes qui ravissaient les saints, qui les transportaient hors d'eux-mêmes, qui leur faisaient verser des larmes qu'ils n'auraient pas changées contre tous les plaisirs du siècle.

C'est alors que vous vous écririez avec le Roi-Prophète: O mon Dieu! que vos tabernacles sont aimables en votre présence! (*Psal.* LXXXIII, 2.) Mon âme, épuisée par ses tendres désirs, brûle, languit et ne peut contenir ses transports et sa joie. O mon Dieu! vos autels seront toujours l'objet de mon empressement et le lieu de mon repos; ceux-là seuls sont heureux qui habitent dans votre maison. Mais à quoi bon vous peindre ces chastes délices, si vous refusez d'en faire l'épreuve? si la sécheresse peut-être des premiers entretiens vous rebute? si vous ne vous donnez pas le temps d'apprendre à converser avec Jésus-Christ? Pour moi, ô mon Jésus! puisque vous daignez me recevoir, me permettre de vous visiter, de m'entretenir avec vous! ah! je ne serai point ingrat, je ne méconnaîtrai point votre amour, je ferai de cet exercice une des plus douces occupations de ma vie.

Je ne me bornerai pas cependant à ces témoignages secrets de mon amour pour vous; je rendrai mon hommage public et

éclatant dans les jours de votre triomphe; je m'unirai à tout ce peuple fidèle, je l'inviterai à redoubler ses cantiques, je mêlerai ma voix à ses concerts de louange, je contribuerai de tout mon pouvoir à la décoration de vos autels, à la magnificence de votre culte. Inspirés par le même zèle, nous n'épargnerons rien de ce qui peut servir à votre gloire. Ah! mes frères, cette gloire de notre Dieu a été si souvent outragée dans son adorable sacrement : faisons-lui dans ces jours toute la réparation qui dépend de nous. Jésus-Christ lui-même s'abaisse, s'anéantit dans l'Eucharistie. Compensons du moins par nos adorations la profondeur de ses abaissements. Que le peuple choisi s'assemble autour de l'arche qui renferme le Saint des saints; qu'une nombreuse cour se forme autour de lui; depuis le sujet jusqu'au monarque, que tout se prosterne en sa présence; qu'à l'aspect de la Divinité toute dignité disparaisse, et que chacun, à l'envie, ne pense à se distinguer que par ses hommages; que nos places publiques soient jonchées de fleurs, qu'on les décore des ornements les plus précieux; élevons-lui de toute part des autels; que l'encens fume sur son passage, et, du couchant à l'aurore, que son triomphe s'étende sur toutes les nations éclairées par la foi. O l'aimable triomphe! ô le beau spectacle, et qu'il a d'attraits, ô mon Dieu! pour un cœur qui vous aime!

Mais, chrétiens, prenez garde que ces saintes cérémonies ne dégénèrent en des cérémonies vaines, où la curiosité seule attire, où la dissipation règne, où l'on soit plus occupé de l'éclat qui s'y rencontre que de la présence de Jésus-Christ. Ne démentons pas ces honneurs que nous lui rendons par de nouveaux outrages; que l'hérétique frappé des témoignages de notre foi, édifié des marques de respect qui les accompagnent, convaincu du zèle de la charité tendre qui les anime, reconnaisse à cet air touché, pénétré, attendri, qui naît du sentiment, que c'est ici l'amour qui rend hommage à l'amour; que, saisi d'étonnement, enchanté par ce magnifique appareil, et plus encore par toutes les preuves d'une piété sincère, il y trouve comme un reproche à son obstination. Que des yeux l'impression se communique à son esprit et à son cœur; que le voile qui l'aveuglait tombe enfin, qu'il se déclare, qu'il se joigne à la multitude, qu'il se mette lui-même sans différer à la suite d'un Dieu vainqueur, et qu'il apprenne à le glorifier avec nous sous les ombres de l'Eucharistie, jusqu'à ce que nous puissions le glorifier tous ensemble sans ombre et sans nuage dans l'éternité que je vous souhaite.

SERMONS MONASTIQUES.

—

SERMON Ier.

POUR UNE PRISE D'HABIT OU PROFESSION RELIGIEUSE.

Elige : *choisissez*. (*Deut.*, XXX, 19.)

C'est, ma chère sœur, le choix le plus important que je viens vous proposer, le choix d'un état d'où dépend votre bonheur pour cette vie, d'où dépend votre sort pour l'éternité.

Je pourrais vous dire avec plus de zèle peut-être que de véritables lumières : choisissez entre Dieu et le monde, mais le choix serait tout fait, et vous resterait-il à balancer? Non ; je viens vous dire avec plus de vérité : Dieu se trouve dans toutes les situations, dans tous les états, dès que c'est Dieu seul que l'on recherche. Il se trouve dans le tumulte et les embarras du siècle comme dans la retraite et le silence du cloître; dans la société qui unit deux époux par des liens sacrés comme dans l'état saint qui consacre les vierges et donne des épouses à Jésus-Christ; dans le monde comme dans la religion; mais, de ces états opposés que Dieu a faits pour sa gloire et pour le salut des hommes qui ramènent également à lui, quoique par des routes différentes, voyez quel est celui auquel Dieu vous appelle, et choisissez.

Ce n'est point à moi à prévenir ce choix et à fixer vos résolutions. Je ne dois que vous éclairer et vous mettre en état de vous déterminer avec sagesse. Pour y réussir j'écarterai avec soin tous les préjugés que vous auriez pu vous former, et je m'attacherai à vous donner une juste idée de la vie du monde et de la vie religieuse par rapport au salut. A l'égard de l'une, je dis, ma chère sœur, que non-seulement on peut se sanctifier dans le monde, mais même qu'avec une piété solide, il s'en faut bien que le salut y soit aussi difficile que les mondains se plaisent à le penser; et ce sera le sujet de ma première partie. A l'égard de l'autre, j'ajoute qu'avec une vocation bien décidée et l'heureux choix d'une maison vraiment sainte, on se sauve plus aisément dans la religion; c'est le sujet de la seconde. Avec les précautions que je prends, ne craignez point que mon zèle vous égare. Ministre du Dieu vivant, je ne consulte ici d'autre intérêt que celui de la vérité. Et vous qui vivez au milieu des dangers du siècle, puissiez-vous trouver dans ce discours de quoi vous consoler, vous instruire et vous édifier?

PREMIÈRE PARTIE.

C'est, ma chère sœur, un préjugé dan-

gereux et malheureusement trop répandu, qu'il est comme impossible de se sauver dans le monde. Dangereux, pourquoi? Parce que les personnes du siècle s'autorisent de ce prétexte pour donner un libre cours à leurs passions, n'ayant pas, disent-elles, assez de forces pour les surmonter; parce que la vertu, faible encore et timide, se décourage à la vue d'obstacles qu'elle se grossit à elle-même et qu'elle néglige de vaincre après s'être accoutumée à les regarder comme invincibles; parce que la piété tendre et délicate s'alarme trop aisément d'un état où Dieu l'avait placée, sort des voies que la Providence lui avait marquées, et prend pour vocation à l'état religieux, un esprit inquiet et changeant, qui devrait bien plutôt l'en éloigner; parce qu'enfin l'impiété elle-même s'arme de cette prétendue impossibilité du salut dans un certain monde, pour répandre des nuages jusque sur la religion, en donnant un caractère odieux à la sévérité de sa morale, tant les extrémités se touchent, tant il est vrai qu'en matière de religion une opinion fausse entraîne souvent les conséquences les plus funestes, et conduit de proche en proche aux excès les plus opposés.

Non, ma chère sœur, le salut dans le monde n'est certainement pas impossible; je dis plus : avec une piété solide, il n'y est pas à beaucoup près aussi difficile qu'on le pense.

Et d'abord, c'est une vérité que la raison nous annonce et que la foi nous confirme, que Dieu a fait le salut pour tous les hommes. Dieu bon, souverainement bon, n'a créé des êtres intelligents que pour les rendre heureux, en les faisant naître pour la société civile, en les unissant par des nœuds que forme la nature, qu'avoue et que consacre la religion; en leur apprenant à respecter et à chérir les doux noms de fils, d'époux et de père, il n'a pas voulu les dépouiller du droit imprescriptible, si j'ose ainsi parler, de prétendre au bonheur; que dis-je? il a voulu leur en assurer les moyens, et les leur faire trouver dans la fidélité à remplir les devoirs que ces noms sacrés leur imposent.

Et Jésus-Christ, le Sauveur des hommes, en leur apportant une loi de grâce et d'amour, serait-il venu anéantir parmi eux tous les droits de l'humanité et y effacer les saintes lois de la nature? serait-il venu leur rendre le salut plus difficile en le renfermant dans le cercle étroit d'un petit nombre d'âmes appelées à des voies peu communes? Non, sans doute; il est venu au contraire perfectionner ce que la nature n'avait pour ainsi dire qu'ébauché; il est venu ennoblir, épurer, sanctifier ce qu'elle n'avait pu élever par ses propres forces à un certain degré de mérite; il est venu donner à l'état primitif, à celui qui est le principe de tous les autres, une consistance que la raison toute seule ne lui avait pas jusque-là suffisamment assurée, et élever ce qui n'était encore qu'un contrat social, jusqu'à la dignité du sacrement, mais surtout il est venu adoucir les devoirs et les rendre plus faciles en les faisant accomplir par la charité. Le Verbe de Dieu, son Fils et sa sagesse, après avoir présidé du haut des cieux à l'arrangement et à la distribution des états qui concourent au bien général et à l'harmonie de la société, n'a pas prétendu détruire son propre ouvrage, en disant anathème à toutes ces conditions différentes que la Providence avait instituées. Ah! bien loin de là, il a attaché à chacune d'elles les grâces qui lui sont propres, ces grâces d'état d'autant plus abondantes que les devoirs en sont plus difficiles à remplir. Le précurseur du Messie n'a pas dit au citoyen généreux, armé pour la défense de sa patrie : Quittez la licence des camps, cessez d'être soldat; mais il lui a dit : Ne faites point d'injustice, et contentez-vous du salaire qui vous est assigné. L'Apôtre des gentils n'a pas dit : Parce que vous êtes dans le monde, sortez de votre état; mais bien plutôt, restez ferme dans l'état auquel Dieu vous a appelé. C'est enfin pour les hommes de tout état, de toute condition, que le disciple de l'Homme-Dieu a dit sans exception, que Dieu, qui est également le Dieu de tous, a voulu que tous les hommes pussent parvenir au salut : *Omnes homines vult salvos fieri.* (*I Tim.*, II, 4.)

Que les prétextes que l'on tire des dangers du monde s'évanouissent donc aujourd'hui à la lumière de l'Evangile et au flambeau de vérité. Mondains, ne dites plus qu'il vous est trop difficile de vous sauver; dites plutôt que vous ne le voulez pas, que la moindre contrainte vous paraît trop dure; que dans votre état le moindre sacrifice fait à la religion vous paraît trop pénible, et que, trop attaché à la terre, vous préférez en toute occasion le temps à l'éternité.

Pour vous, ma chère sœur, avec des dispositions bien différentes, tous les états vous sont ouverts pour le salut; choisissez : *Elige.*

Et en effet, n'a-t-on pas vu, ne voit-on pas tous les jours des âmes fidèles se sanctifier dans tous les états? Parcourez les fastes de l'Eglise, ouvrez les annales du christianisme; quel état, avoué par la Providence, établi pour le bonheur des hommes et l'avantage de la société, pourriez-vous citer qui n'ait montré des justes à la terre, et qui n'ait formé des saints pour le ciel? Dans une vie agitée par les révolutions du siècle et l'embarras des affaires, comme dans l'heureux cours d'une vie paisible et tranquille; dans un haut rang, dans les fonctions publiques que les peines et les soins accompagnent, comme parmi les douceurs d'une condition obscure et le repos d'un état privé; sous les lois de l'hymen, comme dans le célibat des prêtres et des vierges; dans le plus grand monde, comme dans la plus profonde retraite, partout vous trouverez des hommes qui se sont sanctifiés, parce qu'ils l'ont bien voulu, des âmes généreuses qui se sont aplani toutes les

difficultés, qui ont surmonté tous les obstacles et qui ont tourné les obstacles mêmes, en moyens pour le salut; comme dans les états les plus saints, vous trouverez au contraire des âmes lâches ou abusées, qui, faute de bonne volonté, de courage ou de persévérance, qui, plus souvent encore, pour ne pas avoir assez veillé sur elles-mêmes, ont fait les chutes les plus déplorables, et ont trouvé leur perte jusque dans le port qui semblait devoir les mettre pour toujours à l'abri du naufrage.

Preuve bien sensible et pour vous, ma chère sœur, et pour vous tous, que ce ne sont pas précisément le lieu, l'état et l'habit qui font les saints, mais que Dieu s'est réservé des élus dans toutes les conditions comme dans toutes les classes; son œil, toujours droit et pur, aperçoit malgré lui, et en beaucoup plus grand nombre, des âmes infidèles et réprouvées. Ainsi l'avez-vous permis, ô mon Dieu! pour que nul d'entre nous ne désespère, pour que tous les états soient également remplis sans découragement et sans faiblesse, et pour qu'aucun de nous ne présume, comme si son salut était suffisamment assuré par la sainteté de ses engagements, lorsque d'ailleurs il est détruit par le relâchement de sa conduite et l'irrégularité de ses mœurs.

Apprenez de là, ma chère sœur, à envisager l'état que vous voulez embrasser, non pas seulement en lui-même, mais relativement à vos dispositions; mesurez-le sur vos forces, et non pas seulement sur vos goûts et sur l'attrait qu'il a pour vous : laissez parler en vous cette voix intérieure qui ne trompe jamais lorsqu'on l'interroge avec sincérité : vous sentez-vous le germe de ces grandes vertus qui caractérisent essentiellement celles que Dieu appelle à la vie religieuse? cette soumission à toute épreuve? cette pureté du cœur, cette mortification des sens, qui est la sauvegarde de l'innocence et de la sagesse? cet esprit d'oraison qui est l'aliment et la vie de l'âme religieuse et fervente? cette humilité profonde qui, bien loin de s'aigrir, de s'irriter des moindres contradictions, de s'offenser des lumières qu'on nous présente, nous fait souffrir avec joie, non-seulement les reproches que nous méritons, mais la confusion même que nous ne méritons pas; ce détachement de toutes choses, et ce qui est bien plus difficile encore, ce détachement total de vous-même qui vous immole à chaque instant par un renoncement absolu à votre volonté propre. Vous sentez-vous assez de courage pour réduire en pratique, non plus seulement les préceptes de l'Evangile, mais ses conseils; pour regarder comme essentiel ce qui, dans tout autre état, pourrait être considéré comme de petites choses; pour ne mettre jamais le prétexte à la place de la règle, l'esprit et les conversations du monde à la place du recueillement et du silence du cloître; les commodités de la vie, les adoucissements de la nature, à la place des saintes austérités de la religion; et les illusions à la place des devoirs. S'il en est ainsi, ma chère sœur, ah! vous êtes trop heureuse : hâtez-vous, commencez le sacrifice auguste que vous méditez, je me reproche tous les moments qui semblent le différer; mais êtes-vous trop faible pour de si généreux efforts? Arrêtez, la vie religieuse ne veut pas des âmes communes, et ne se borne pas à des vertus ordinaires. Assez d'autres états s'offrent à vous, Dieu vous appelle encore au salut, mais c'est au milieu du monde qu'il vous y appelle, c'est là qu'une piété solide vous en rendra la route plus facile.

Oui, ma chère sœur, la vraie piété vous rend presque aisé, si je puis m'exprimer ainsi, le salut au milieu du monde même; et comment cela? O enfants du siècle! écoutez-moi, ranimez vos espérances, et apprenez aujourd'hui la science du salut; la piété nous sanctifie avec moins de difficulté qu'on ne pense, jusque dans le monde, parce qu'elle écarte avec soin les dangers qui s'y rencontrent, ou les rend beaucoup moins fréquents, parce qu'elle se ménage des ressources contre ceux même qu'elle est forcée d'y éprouver, parce qu'elle s'y soutient par la pratique des vertus.

Ah! sans doute le monde a ses dangers; et sur la terre quel est l état qui n'ait pas les siens? Mais pour qui les dangers du monde sont-ils si fort à craindre? c'est pour l'âme présomptueuse qui les recherche ou qui s'y livre, et non pas pour l'âme pieuse et fidèle qui les redoute et qui les éloigne. Le monde est dangereux par ses sociétés et ses exemples, par ses délassements et ses plaisirs, par son esprit et ses maximes. Or, une piété éclairée, une piété solide, telle, ma chère sœur, qu'on a pris soin de vous l'inspirer, bien loin de nous permettre de nous répandre indiscrètement et sans choix, nous fait user de la plus grande réserve dans les liaisons que nous sommes obligés de contracter; nous fait entrer dans un esprit de retraite toutes les fois qu'il nous est permis de jouir en paix de Dieu et de nous-mêmes; nous fait porter un esprit de retenue et de sagesse jusque dans les entretiens auxquels la charité nous convie, que nous accordons à la bienséance, ou que nous arrache la nécessité; elle oppose à ses maximes les principes de la foi et les lumières de l'Evangile; elle oppose à ses règles et à sa conduite les exemples des saints et la vie de Jésus-Christ.

A l'égard des amusements et des plaisirs du monde, elle en connaît le vide et la frivolité; elle sait qu'un moment d'épreuve y est souvent acheté par des années de repentir; elle craindrait d'y perdre le calme et la tranquillité dont elle jouit; elle remplace avec avantage les plaisirs dont elle se prive, par des plaisirs plus purs et des joies plus solides.

Mais parce qu'il reste toujours dans le monde des dangers qu'on n'est pas entièrement libre d'écarter, elle se ménage contre eux les ressources les plus sûres; tels sont,

ma chère sœur, le choix des sociétés, les conseils d'amis sages et vertueux, le plus beau présent de la Divinité, et qu'elle n'accorde qu'aux cœurs droits et sincères ; tels sont les bons livres, les lectures saintes, aliment de l'âme, si propre à la soutenir, à la purifier, comme les mauvaises lectures l'empoisonnent et la corrompent; tels sont encore les sacrements, ces sources de vie, de lumière et de grâce, que le mondain ne connaît pas, qu'il ne connaît du moins que pour les profaner, mais où l'âme fidèle trouve toujours de nouveaux secours, et va puiser sans cesse une nouvelle ferveur; tels sont la fréquentation de nos temples, les spectacles édifiants de nos solennités, les prières assidues, les examens de chaque jour, les méditations profondes et les réflexions continuelles sur le monde et sur elle-même. Et quelle ressource pour elle que la vue même de ce qui l'environne, lorsqu'elle voit ses agitations et ses alarmes, ses révolutions et ses changements, son asservissement et ses caprices, ses tromperies et ses promesses, ses passions et leur esclavage, ses plaisirs et ses peines, ses crimes et ses malheurs! ah! qu'il lui est aisé d'armer, en faveur de la religion, le monde contre lui-même.

Elle fait plus encore que de s'y ménager des ressources, elle s'y nourrit et se soutient par la pratique des vertus. Si le monde est, de la manière la plus apparente, le théâtre des passions et des vices, il l'est en secret des actions les plus vertueuses ; c'est là que la piété solide se ranime à chaque instant par l'exercice de la plus ardente charité; c'est là qu'elle trouve à chaque pas des indigents à soulager, des aveugles à éclairer, des faibles à supporter, des âmes malades à guérir; c'est là qu'elle a tant d'exemples d'édification à donner, tant de bonnes œuvres à entreprendre, tant de croix à porter, tant d'actes de renoncement, tant de sacrifices à faire. Et que ne puis-je, ma chère sœur, vous montrer le fond du cœur, vous détailler la conduite, vous rendre sensibles les mérites secrets de tant d'âmes qui, au milieu du monde, qui, dans le sein de votre famille, qui, parmi ceux qui se rendent aujourd'hui les témoins de vos résolutions, cachent sous l'apparence d'une vie simple et commune, la pratique des plus hautes vertus. Ah! que le monde serait à plaindre, ou que dans son aveuglement même il serait en quelque sorte excusable, s'il ne restait pas au milieu de lui des âmes justes et fidèles pour l'édifier ou pour le confondre! Vous pouvez donc choisir encore entre les différents états qui vous sont offerts, et, quelque état que vous embrassiez, vous avez tout droit d'y prétendre au bonheur; vous pouvez choisir, puisqu'avec une piété solide il n'est pas si difficile qu'on le pense de se sanctifier dans le monde. J'aurais pu ajouter qu'on s'y sanctifie plus aisément qu'on ne le fait dans le cloître, sans vocation. Victimes infortunées de l'ambition et des intérêts des familles, s'il pouvait s'en trouver dans une maison aussi sainte que l'est celle-ci; tristes victimes, auxquelles le salut est si méritoire et si pénible, si je vous interrogeais, hélas! que répondriez-vous pour moi? Mais non, sous vos auspices, Mesdames, c'est ici l'heureux asile de la liberté, jusque dans le sacrifice même qu'on en fait entre vos mains, et c'est dans votre propre cœur que j'ai puisé toute la force que je n'ai pas craint de donner à mes paroles. C'est aussi avec une nouvelle confiance, ma chère sœur, qu'après vous avoir montré que le salut, avec de la piété, n'est pas si difficile dans le monde qu'on le suppose, pour se dispenser d'y travailler, je vais vous prouver maintenant qu'avec une vocation bien décidée, il est bien plus facile encore dans la religion.

SECONDE PARTIE.

Ma chère sœur, si la vocation est nécessaire pour tous les états, parce que ce n'est pas nous qui nous donnons les dispositions et les talents pour les bien remplir, parce que nous dépendons d'un premier être dont la Providence veille sur tous les hommes, et entretient dans la société l'ordre qu'elle y a établi, en distribuant à chacun de nous la fonction qui lui convient; parce qu'en disposant de nous-mêmes, sans son aveu, nous déconcertons, pour parler ainsi, la sagesse de ses vues, nous nous privons des secours les plus prochains de sa grâce et de son amour, nous demeurons réduits à nos propres forces, nous nous rendons comme inévitable l'infraction de nos engagements et de nos devoirs, et nous renversons toute l'économie du salut : à combien plus forte raison est-elle nécessaire, cette vocation, pour l'état que vous voulez embrasser, et par la sainteté même de cet état qui vous lie, qui vous consacre spécialement à Dieu, comme une portion choisie entre tout son peuple, et par l'excellence des vertus qu'il vous prescrit, des devoirs qu'il vous impose; et par l'engagement irrévocable qu'il vous fait contracter, engagement qui ne laisse plus à une âme abusée que le repentir de l'avoir formé et le désespoir de ne pouvoir le rompre.

Mais cette vocation si indispensable, si nécessaire, est-elle suffisamment assurée? a-t-elle en sa faveur toutes les marques, ou du moins les principaux caractères qui l'annoncent? Au penchant, à l'attrait qui pour l'ordinaire en forme la première branche, joint-elle l'esprit de cet état vers lequel votre cœur se sent porté; les vertus de soumission, de détachement, d'humilité dans les degrés qui lui sont propres; le goût et le zèle pour ses devoirs, la facilité à les bien remplir, un éloignement marqué à toutes les pompes et les vanités du siècle, l'intention droite et pure qui n'envisage que la gloire de Dieu et le salut, le témoignage de Dieu même, c'est-à-dire, les suffrages de ceux qu'il a établis pour être

les confidents et les arbitres de ses desseins sur vous? Ah! c'est alors qu'avec une vocation aussi décidée vous vous sauverez, ma chère sœur, bien plus aisément dans la religion, que vous n'eussiez pu le faire au milieu du monde.

Et prenez garde, je vous prie, que je ne viens point ici détruire d'une main ce que j'ai prétendu élever de l'autre. Je vous ai fait voir comment la piété solide se sanctifie jusque dans le siècle; elle y écarte les périls, elle s'y ménage des ressources, elle s'y soutient par la pratique des vertus; mais voici ce que j'ajoute en faveur du cloître, et ce qui en démontre les avantages pour une âme qui y est véritablement appelée de Dieu : les dangers y sont moins grands, les ressources y sont toujours présentes, les vertus y naissent pour ainsi dire d'elles-mêmes, dans un haut degré de perfection.

Qu'il n'y ait point de dangers dans l'état religieux, c'est, ma chère sœur, ce que je ne pourrais vous dire sans vous faire illusion, et je n'ai prétendu vous parler jusqu'ici que le langage de la vérité. On ne trouve nulle part l'assurance du salut, quoique partout on en trouve les moyens et les grâces. Cette vie est pour tous les hommes une vie de combats, de tentations et d'épreuves; elle est donc pour tous une vie de crainte, de vigilance, de périls, et le cloître même n'en est pas exempt. C'est là qu'on doit craindre encore ce monde caché que l'on porte partout avec soi, et qui est souvent plus dangereux que celui que l'on quitte. C'est là que les petites choses font naître quelquefois les grandes passions, que les attaches deviennent d'autant plus vives qu'elles sont plus contraintes et resserrées dans un plus petit nombre d'objets, que les empressements, les impatiences de l'amour-propre prennent la teinte apparente du zèle et de la ferveur, que les illusions sont d'autant plus difficiles à détruire qu'elles se couvrent du voile de la piété même pour autoriser les égarements de l'esprit et les penchants de la nature; c'est là que des amitiés particulières et des dissensions privées naissent l'affaiblissement de la charité à l'égard de presque tous les autres membres, l'altération de l'esprit religieux, dont l'oubli se communique de l'un à l'autre, l'infraction des règles, les petites jalousies occasionnées par des préférences, et les haines que les jalousies enfantent; c'est là que de curiosités vaines, des pensées oiseuses et frivoles, des écarts d'une imagination ardente, des retours de cœur vers le monde, une secrète estime de soi-même, un amour déréglé des louanges, un désir de primer, une répugnance naturelle à obéir, et peut-être l'ambition de gouverner sous les apparences du calme qui semble régner au dehors, excitent au dedans le trouble et les orages. C'est là qu'on trouve des contradictions à essuyer, des caprices à souffrir, des ennemis et des dégoûts à vaincre, des ténèbres et des sécheresses à supporter, des antipathies à surmonter; c'est là que l'ennemi du salut redouble ses ruses et ses efforts pour triompher d'une âme fervente, pour lui inspirer le dégoût de son état, pour lui faire regarder comme trop pénibles les plus légères observances, pour la porter au relâchement, pour la conduire du relâchement à la tiédeur, et de la tiédeur à la vaine confiance ou au découragement et au désespoir.

Hélas! que d'écueils jusque dans l'état le plus assuré pour le salut, et je n'ai pas tout dit : mais, avec tous ses dangers, ma chère sœur, il en a encore, pour une âme bien appelée, beaucoup moins que le monde. La vocation décidée qu'elle y apporte, en lui donnant l'esprit de l'état qu'elle embrasse, ne lui en laisse presque plus sentir que les avantages et les douceurs; dès qu'elle a fait le choix le plus essentiel de tous, celui d'une maison sainte, où la piété, où la charité règne, où la règle est en vigueur, elle ne risque plus d'être séduite par la coutume, d'être ébranlée par les scandales, d'être subjuguée par l'exemple du grand nombre, d'être entraînée comme dans celui du monde, par la contagion des mauvaises mœurs; elle n'entend plus ces discours impies dont la foi s'étonne, ces propos licencieux dont la piété s'alarme, sans qu'au milieu du siècle il lui soit toujours libre de les éviter, ou qu'elle puisse se promettre de les entendre toujours avec horreur. Elle n'est plus exposée à se voir retenue par la honte de faire le bien, dominée par la crainte et comme enchaînée par le respect humain, qui fait si souvent apostasier la piété même. Elle ne court point le danger trop ordinaire d'ouvrir ses oreilles et son cœur aux accents d'une voix enchanteresse et aux transports d'une passion douce et perfide; elle n'y est point séduite par l'amorce trompeuse des plaisirs et de la volupté, qui dans le monde amollit par degré l'âme la plus forte et la plus généreuse. Elle n'est point tentée, comme les enfants du siècle, par ses projets de fortune, et le désir des richesses auxquels les hommes sacrifient presque toujours les voies de la religion et l'unique soin nécessaire, le soin du salut.

Aussi, ma chère sœur, les mondains sont tellement convaincus des avantages de l'état religieux, que, dans les retours qu'ils font sur eux-mêmes, ils ne le considèrent qu'avec un œil d'envie, et voudraient toujours pouvoir le faire entrer dans leur plan de retraite.

Mais non-seulement dans le cloître des dangers sont moins grands, il offre encore des ressources bien plus sûres.

Ressources dans la règle, qui indique jusque dans le moindre détail les moyens de sanctification qu'on pourrait oublier ou méconnaître; qui attache à chaque heure, à chaque moment, les occupations et les devoirs qui lui sont propres; qui rappelle sans cesse à l'ordre, dont on serait tenté de s'écarter, et qui offre par elle-même un guide

fidèle; qui, sans autre soin que celui d'en bien observer les préceptes et d'en bien prendre l'esprit, conduit par la route la plus assurée, à l'heureux terme auquel on aspire. Ressource dans l'exemple, qui instruit, qui soutient, qui ranime, qui multiplie les forces et augmente le courage. Et sur qui, ma chère sœur, sur qui, dans cette sainte maison, pourriez-vous jeter les yeux, qui ne fût pour vous le modèle de quelque vertu et un encouragement à la pratiquer? Ressources dans la retraite, qui sépare du monde toute âme qui a l'esprit de sa vocation, qui éloigne pour elle la frivolité de ses entretiens et la contagion de ses maximes, qui lui fait oublier ses funestes images, et qui la rappelle tout entière à elle-même. Ressources dans les exercices de piété, qui se succèdent les uns aux autres. Ici se renouvellent les instructions touchantes et persuasives, les méditations profondes sur les grandes vérités de la religion, les retraites annuelles, les prières publiques et le travail sanctifié par l'oraison. Ici, avec le goût de son état, sans gêne, sans contrainte et sans obstacle, on puise dans la fréquentation des sacrements, des lumières toujours plus pures et une ferveur toujours nouvelle. Ici, dans le silence et dans la paix, Dieu se communique à l'âme fidèle de la manière la plus intime, lui fait sentir l'onction la plus tendre et lui accorde des faveurs toutes spéciales. Ressources encore dans le souvenir des engagements qu'on a contractés, des dangers auxquels on a échappé, des grâces particulières qu'on a reçues, de l'habit que l'on porte, de l'état qu'on a embrassé; ressources enfin dans l'obéissance qui délivre de tout soin, de toute inquiétude l'âme humble et soumise, et ne laisse de sollicitude et de crainte qu'à celle qui commande.

J'en appelle à vous, Mesdames; n est-ce pas à ces ressources précieuses que vous devez la paix dont vous jouissez, et comme l'assurance du salut que vous trouvez au fond de votre cœur? Que me reste-t-il donc encore à vous dire, ma chère sœur, pour vous faire sentir combien on se sanctifie plus aisément dans la religion, lorsque c'est Dieu qui nous y appelle? Les dangers y sont moins grands, les ressources y sont plus abondantes et plus sûres, et j'ajoute en dernier lieu que les vertus y naissent pour ainsi dire d'elles-mêmes dans un haut degré de perfection.

Dès qu'on s'engage dans l'état religieux par les vœux mêmes que l'on forme, on y offre à Dieu les plus grands sacrifices, et on y exerce les plus grandes vertus auxquelles puisse se porter la nature humaine. Sacrifice de la liberté : cette liberté qui nous est si chère, que nous considérons comme le premier de tous les biens, et dont cependant nous usons si mal, on y renonce sans exception et sans réserve, on se dépouille de tous ses droits, on s'ôte tout espoir de la recouvrer jamais; et par l'effet d'une charité héroïque on se rend, à proprement parler, l'esclave de Jésus-Christ. Sacrifice de ses biens : on quitte tous les avantages de la fortune, on renonce à toutes ses espérances, on laisse à d'autres l'héritage de ses pères, pour faire du Seigneur son unique héritage; on s'interdit toute possession réelle, ou du moins tout droit de propriété : on n'a plus rien à soi que l'esprit de renoncement et l'amour de la pauvreté. Sacrifice des plaisirs et des joies du monde : non-seulement on s'éloigne de tout ce que ses plaisirs ont d'impur et de profane, de ce que ses amusements ont de puéril et de frivole, de ce que ses passions ont de dangereux et d'illicite, mais même on se soustrait à ce que ses biens ont de plus sacré, à ce que ses engagements ont de plus permis, et l'on s'oblige à n'avoir plus que Dieu pour époux. Sacrifice de son entendement et de sa volonté : on les captive sous le joug de l'autorité; on n'a plus de jugement propre, plus de volonté à soi; on ne pense plus, on ne veut plus que ce que pensent et ce que veulent des supérieurs, des guides nommés par Dieu même, et qui ne se montrent occupés que du bien de ceux qui leur sont soumis.

Ainsi on s'oblige, on se dévoue à la pratique des plus grandes vertus : dépendance la plus étroite, dépouillement le plus parfait, pureté la plus entière, renoncement à soi-même le plus strict et le plus précis, piété la plus tendre et la plus fervente; toutes ces vertus ne trouvent que dans le cloître leur entière perfection.

Avec elle s'augmente chaque jour le zèle pour ceux même dont on est séparé. Car il ne faut pas croire, ma chère sœur, que vous soyez quitte envers eux de tout engagement. Dieu ne vous met pas dans la religion pour vous seule; il vous y met pour toute l'Eglise, pour le bien de tous vos frères; il ne rompt pas entre eux et vous les liens de la charité; bien loin de là, il les resserre en épurant vos affections. Il veut que vous soyez utile au monde bien plus que vous n'eussiez pu l'être au milieu du monde même; il vous dispense pour lui, il est vrai, des inquiétudes et des soins temporels, mais il ne vous intéresse par là que plus ardemment au salut du prochain; il veut que, tandis que nous combattons dans la plaine, vous priiez sur la montagne, que vous éleviez sans cesse des mains pures vers le ciel, et que les âmes fidèles, plus éclairées que le reste des mondains, ne puissent pas avoir à se plaindre elles-mêmes que vous êtes devenue inutile à tant d'hommes qui vous ont mise à portée de jouir du repos que votre état vous procure, et qui tous les jours encore fatiguent et travaillent pour vous. C'est aussi pour cela que l'Eglise, cette mère commune, vous fait de la prière une obligation si étroite et si constante; c'est sur vos prières qu'elle fonde ses plus grandes espérances. C'est la prière adressée continuellement au Seigneur pour ses ministres, pour nos rois, pour la nation, pour tous les hommes, qui vous

fait membre de l'Eglise, de l'Etat et de la société tout entière; sans elle l'état religieux, le plus parfait de tous les états, en deviendrait le plus étranger aux vues de la religion et aux devoirs les plus saints de la nature; et comment le justifierions-nous des imputations odieuses des gens du monde?

Maintenant donc que vous connaissez et vos avantages et l'étendue de vos obligations, choisissez; si vous n'avez pas tout ce qu'il faut pour bien remplir l'état auquel vous vous croyez appelée; s'il vous paraît difficile de plier vos idées, vos goûts, vos penchants, vos volontés; de vous plier tout entière aux usages et à la règle que vous voulez embrasser; si vous ne vous sentez pas assez de ferveur pour tendre aux plus hautes vertus, assez de courage pour y parvenir; si l'étendue de vos devoirs vous effraye, ah! rentrez plutôt au milieu du monde même, où une piété commune, mais solide, vous offre bien des moyens de sanctification qui suffiront à vos besoins et à vos efforts. Votre famille vous tend les bras, un père qui ne vous cède qu'à regret, qui a immolé tous ses intérêts aux vôtres, qui vit encore en vous et pour vous; un autre lui-même qui a pour vous les mêmes yeux, le même cœur et la même tendresse, et qui dans sa douleur extrême ne voit que Dieu à qui elle puisse faire un si grand sacrifice, vous rappellent, vous conjurent de ne pas exiger d'eux un renoncement dont la nature frémit, et que le ciel tout seul a droit de leur prescrire. Vos amis, dont vous faisiez les plus chastes délices, vous redemandent par leurs gémissements et leurs larmes, et vous promettent d'avoir encore plus de courage pour vous dire des vérités utiles et pour profiter de celles que votre amitié sincère vous dictera pour leur salut et leur bonheur; le monde dont vous étiez l'ornement vous réclame pour être au milieu de lui, la preuve la plus sûre qu'on peut allier encore la piété solide, les trésors de la grâce avec les dons de la nature et tous les devoirs de la société : Dieu lui-même vous défend de mettre à la place de ses ordres suprêmes un simple penchant trop sujet à erreur, lorsqu'on ne prend que lui pour guide. Mais si, d'après les caractères de vocation que je vous ai tracés, c'est Dieu qui vous appelle, ah! ma chère sœur, le monde a perdu sur vous tous ses droits; votre famille, vos amis, toujours plus sensibles à vos intérêts qu'aux leurs, vous cèdent en gémissant, et joignent à votre sacrifice celui qu'ils font en vous perdant. L'illustre fondateur de l'ordre respectable dont votre cœur a fait choix, vous invite du haut des cieux et vous encourage à la pratique la plus sublime de ses grandes vertus, qui font tout l'esprit de sa règle et l'éloge de sa vie. La simplicité, l'humilité, la douceur et la charité, ces épouses fidèles, s'empressent à vous consacrer à l'époux qu'elles adorent, et attendent de vous les plus grands exemples. Nous, ma chère sœur, nous en espérons des prières, afin qu'elles nous conduisent comme vous au bonheur éternel que je vous souhaite.

SERMON II.

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Fecit mihi magna qui potens est. (*Luc.*, I, 49.)

Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses.

C'est ainsi que la plus humble et la plus pure des Vierges célébrait les merveilles que Dieu avait opérées en sa faveur.

Comme elle, ma chère sœur, faites éclater les sentiments de la plus vive reconnaissance, et rendez gloire à Dieu de toutes les grâces dont il vous comble.

Déjà il a fait briller à vos yeux ses plus vives lumières; il vous a fait sentir le néant de toutes les choses du monde et le prix du salut; déjà il vous a conduite dans cet heureux asile, comme dans un port assuré et le séjour de la paix; il vous a embrasée des plus pures flammes de son amour, et vous a inspiré le désir d'être entièrement à lui.

Vos vœux seront remplis, la cérémonie sainte qui nous rassemble en est un heureux présage. Dieu lui-même veut s'unir à vous. De nouvelles grâces vont succéder à ses premières faveurs, et à la vue de ses miséricordes, vous vous écrierez, avec de nouveaux transports de joie : Mon Dieu a fait en moi de grandes choses : ***Fecit mihi magna qui potens est.***

Pour bien comprendre l'étendue de ses bontés, considérez avec moi les avantages de ce saint état auquel il vous appelle, mais en même temps apprenez quels sont les devoirs qu'il vous impose. Deux réflexions que je vais vous développer en peu de mots.

N'attendez point ici de moi un discours étudié et préparé avec art. Je n'ai pu promettre qu'une simple effusion de cœur, et pour obtenir que Dieu lui-même en dicte tout à la fois les sentiments et les expressions, implorons son secours par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Telle est, ma chère sœur, la bonté de Dieu à votre égard, que le sacrifice qu'il vous engage à lui faire est pour vous la source des plus précieux avantages.

Vous embrassez un état qui vous sépare du monde, qui vous consacre à Dieu, c'est en peu de mots vous en faire sentir tout le prix.

L'état religieux vous sépare du monde, et par cette séparation il vous met à l'abri de ses dangers, il vous dérobe à ses peines.

Vous le savez, et un coup d'œil sur le monde a suffi pour vous en instruire; tout y offre un écueil à l'innocence; et qu'il est peu d'âmes fidèles qui, sur cette mer orageuse, échappent au naufrage!....

Les maximes du monde, ses usages, ses piéges, tels sont les périls auxquels votre état va vous soustraire.

Et d'abord, quel est le langage des enfants du siècle? Opposez-le aux maximes de Jé

sus-Christ, et vous reconnaîtrez combien il leur est contraire, et combien dès lors il tend à nous corrompre.

Ne vivre que pour le temps, et sacrifier à quelques moments rapides une éternité. — Acquérir des richesses périssables, qui nous font perdre le trésor qui nous était préparé dans les cieux. — Chercher à paraître aux yeux des hommes, sans se mettre en peine si l'on plaît à son Dieu. — Saisir avec empressement toutes les occasions du plaisir, et ne pas craindre de souiller son âme. — Se rendre heureux dans cette vie, et ne s'occuper que le moins qu'on peut du sort qui nous attend dans l'autre; telles sont en substance les maximes du monde.

Est-il étonnant si Jésus-Christ a frappé si souvent le monde d'anathème, lui dont les maximes sont si différentes? Que nous dit Jésus-Christ ? il n'y a qu'une seule chose de nécessaire? c'est le salut. Que sert à l'homme de gagner tout le monde s'il vient à perdre son âme, et que donnera-t-il en échange pour elle? Cherchez donc, avant toutes choses, le royaume de Dieu; faites-vous violence pour l'obtenir, haïssez votre âme, haïssez-en les penchants déréglés, perdez-la selon le monde, pour la sauver. N'appelez point heureux ceux qui jouissent des délices de cette vie, et qui s'y attachent. Que celui d'entre vous qui veut devenir le plus grand, s'abaisse et s'humilie davantage. Apprenez que ce qui est grand devant les hommes est en abomination devant Dieu. Heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui souffrent, heureux ceux qui mènent une vie obscure, inconnue, ignorée des hommes; heureux ceux qui sont doux et pacifiques; heureux ceux dont le cœur préfère la pauvreté aux richesses, et qui ne tiennent à aucun de ces biens que le monde estime. Heureux, et pourquoi ? c'est qu'ils sont plus près du ciel que les grands, les riches, les puissants et les heureux de la terre; tel est le langage de Jésus-Christ.

Ah! sans doute, instruite à son école, vous avez gémi plus d'une fois de l'aveuglement des mondains. Plus d'une fois leur langage vous a fait frémir.

Cependant si vous étiez restée au milieu du siècle, ah! peut-être bientôt auriez-vous écouté ses discours trop flatteurs à la nature corrompue: en vain l'Evangile réclame; on s'accoutume aisément à des idées qui nous séduisent, qui s'accordent avec nos penchants, et qui sont devenues communes à tous ceux qui nous environnent.

Mais votre Dieu, pour vous mettre à l'abri de ce premier danger, ne peut cesser de vous instruire lui-même. Ici vous entendrez sa voix; ici il se fera entendre à votre cœur, il répandra sur vous les lumières de son esprit et des clartés toutes célestes; ici on ne vous parlera que le langage de la piété la plus pure et la plus solide. *On vous apprendra* à renoncer à vous-même, à avancer dans les voies de la perfection, à vaincre les moindres faiblesses, à vous occuper sans cesse des grandes idées de l'éternité, à tout faire pour y arriver, et à diriger toutes vos œuvres vers la gloire de Dieu, votre salut, le soulagement et la sanctification de votre prochain.

Mais votre état vous met à l'abri d'un autre danger plus pressant encore; ce sont les usages du monde qui viennent à l'appui de ses maximes.

Vous avez vécu au milieu de ce monde; vous avez connu ses lois, ses usages et ses mœurs; qu'y avez-vous aperçu?

Par une sagesse bien digne des tendres soins d'un père, et pour mieux éprouver votre vocation, on vous a fait vivre quelque temps au milieu du siècle, on a voulu que vous en connussiez les lois et les mœurs. Qu'y avez-vous aperçu? des hommes dont la conduite répond parfaitement à leurs maximes; des hommes qui ne travaillent que pour se ménager une fortune temporelle, un bien-être d'un moment; qui ne songent qu'à s'enrichir, à s'agrandir, à s'élever au-dessus de leur état; qui ne se distinguent que par le luxe, le faste et de faux airs de grandeur; qui n'interrompent leurs occupations que pour se livrer à des sociétés dangereuses, à des amusements funestes, à des lectures pernicieuses, à des entretiens frivoles, à des spectacles et à des jeux qu'ils croient toujours innocents, dès qu'ils ne leur paraissent pas absolument des crimes; qui ne donnent à la religion que le peu de moments qu'ils n'ont pu donner au plaisir, et qui se flattent d'en avoir rempli tous les devoirs, lorsqu'ils en ont fait quelques actes extérieurs qui n'en sont que la lettre, et non pas l'esprit.

Ah! qu'il est difficile de ne pas se laisser séduire par les exemples, de ne pas suivre le torrent, de ne pas s'autoriser de la coutume, de ne pas faire comme les autres, et de ne pas croire qu'on a raison quand on a fait comme tout le monde.

Ici, vous pourrez suivre sans péril l'exemple du grand nombre, parce qu'il n'y a rien qui n'édifie, parce que l'usage y est réglé sur le devoir, parce qu'on ne doit y rougir que de ne pas faire comme les autres; ici vous serez sans cesse animée par le spectacle des plus hautes vertus; ici des actes héroïques seront pour vous le plan d'une vie commune, et ils vous reprocheraient votre faiblesse si vous n'aviez qu'une vertu médiocre; ici vous aurez toujours sous les yeux de grands modèles, et tout ce que vous pouvez désirer de plus favorable, c'est la force de les imiter.

Enfin, votre état vous soustrait encore à d'autres périls, ce sont les piéges du monde; ils sont innombrables. Tantôt il attire par les charmes de la volupté, tantôt il contraint par la violence, tantôt il subjugue par la crainte et le respect humain. Il emploie tour à tour, les vaines complaisances, les railleries et les censures; il flatte, il promet, il menace, et toujours pour séduire.

Au milieu de tant d'écueils, que devient le salut? Quoique douée d'un naturel heu-

reux, d'un doux penchant pour la vertu, quoique formée par les soins d'une seconde mère qu'éclaire la sagesse, et que la piété anime, ah! auriez-vous été plus forte que le monde, et pourriez-vous vous flatter d'échapper à tous ses périls?

Mais ici tout écarte ses piéges, l'état religieux met entre lui et vous une barrière qu'il est difficile de franchir, un intervalle immense, et l'opposition la plus marquée. Son histoire n'est plus la vôtre, elle ne doit plus vous intéresser. Il ne vous reste d'autres intérêts que ceux de l'éternité.

Par là donc votre état vous met à l'abri des dangers du monde, et par là encore il vous dérobe à ses peines.

Je le sais, chaque état a ses croix, et l'état religieux a les siennes. Il offre souvent des passions à combattre, des contradictions à essuyer, des sécheresses à éprouver, des dégoûts à vaincre, des antipathies à surmonter : et malheur à vous et à moi, si dans notre état nous n'avions rien à souffrir, et s'il nous manquait ce caractère de ressemblance avec Jésus-Christ. Mais enfin, les croix de la religion sont des croix toutes saintes ou que tout concourt à sanctifier, et qui deviennent chères à quiconque est appelé à les porter; bien différentes des croix du monde, qui presque toujours naissent des passions mêmes, et dès lors n'en sont que plus cruelles.

Voyez, en effet, les inquiétudes de ces hommes qui veulent amasser, s'élever et jouir des faux biens qui les enchantent. Que de peines pour les acquérir! que de trouble et de soins pour les conserver! que de dégoûts quand ils les possèdent, ou que de regrets quand ils viennent à les perdre!

Voyez les tourments de ces victimes infortunées des passions humaines. Leur agitation, leurs alarmes, leurs craintes et leurs remords, leurs jalousies, leurs déplaisirs, leurs disgrâces et leurs malheurs. Car, enfin, que nous offre le monde? des hommes que leurs désirs mettent sans cesse à la torture.

Si quelquefois ils sont heureux aux yeux du monde; hélas! demandez-leur la situation de leur cœur. Ah! s'ils sont sincères, vous ne les entendrez que murmurer, se plaindre et gémir. Et tous les jours, dans ces instants où ils s'ouvrent librement sur leurs peines, on les voit désirer votre état, envier votre sort, et ne les comparer au leur que pour exalter votre bonheur et déplorer leur infortune.

Encore si leurs peines devaient se borner à cette vie; mais hélas! le mauvais usage qu'ils en font ne sont pour eux le plus souvent qu'un triste prélude et un affreux présage de peines éternelles.

Pour vous, ma chère sœur, vos croix ne seront plus de la nature des leurs. Si elles naissent quelquefois des contradictions inséparables de la vie humaine, la religion suffira pour vous les rendre douces; Dieu répandra sur elles l'onction de sa grâce, et elle suffira même pour vous les rendre aimables. Une sorte d'attrait vous portera vers elles, et vous serez moins disposée à vous en plaindre qu'à en désirer de plus grandes, si l'obéissance et la sagesse ne modéraient votre zèle.

Les conseils évangéliques, bien loin de vous paraître un fardeau, vous aideront à mieux porter celui que Dieu nous impose par ses préceptes; ils seront pour vous ce que les ailes sont pour l'oiseau qui plane dans les airs; elles le portent plutôt qu'elles ne le chargent; par elles il se soutient, il s'élève, au lieu qu'il ramperait sans elles.

Placée d'ailleurs dans un état tranquille, vous verrez les peines des mondains, et vous n'aurez qu'à les plaindre et à les consoler. Vous bénirez le ciel de ce qu'il ne vous a pas laissée au milieu d'eux et du rivage; après les avoir vus battus des flots et de la tempête, vous leur tendrez la main pour les sauver ou les essuyer, s'il se peut, du naufrage.

Non-seulement votre état vous sépare du monde, mais il vous consacre à Dieu, et par là il vous unit à lui d'une manière toute spéciale. Vous tenez un rang parmi son peuple choisi, vous formez une des plus belles portions de son héritage, vous devenez son amante, son épouse; vous êtes à ses yeux la plus chère de toutes les créatures qu'il a mises dans ce monde pour sa gloire.

Dieu est le Dieu de tous les hommes, mais il l'est spécialement de ceux qui ne veulent que lui, qui ne s'attachent qu'à lui, et qui disent comme le Roi-Prophète : *Seigneur, je ne désire rien au ciel, je ne demande rien sur la terre que vous seul. Vous êtes le Dieu de mon cœur, et mon partage pour toujours.* (*Psal.* LXXII, 26.)

En vous consacrant à lui Dieu a donc sur vous des vues d'élection, des vues de choix, de préférence, tandis qu'il en laisse tant d'autres errer dans des routes moins sûres, et qui trop souvent même les éloignent de lui.

Pourriez-vous regretter encore ce que le monde offre de plus grand et de plus séduisant? Quel engagement eussiez-vous pu former dans le siècle qui eût valu, aux yeux de la foi, l'alliance que Dieu veut bien contracter avec vous. Ici, c'est un Dieu, le maître de la nature, le roi de tous les rois de la terre; celui qui possède toutes les richesses, toutes les grâces et tous les charmes; celui dont toutes les perfections sont sans ombre, sans nuage, et exemptes de tout changement; celui qui s'unit à vous. Quel objet eût pu satisfaire votre cœur, si celui-ci ne le remplit pas?

En s'unissant à vous, Dieu vous a assuré les plus précieuses faveurs.

Déjà vous en avez goûté les prémices, déjà vous avez reconnu par votre propre expérience combien le Seigneur est doux, et combien son joug est aimable; déjà vous avez dit plus d'une fois : *Seigneur, que vos tabernacles me sont chers, et qu'un jour*

passe dans cette sainte maison vaut bien mieux que des années entières passées dans les tentes des pécheurs! (*Psal.* LXXXIII, 2.)

Mais ces douceurs ne sont rien encore comparées à celles que Dieu semble vous promettre aujourd'hui; quelles délices ineffables, quels torrents de joies pures ne va-t-il pas verser dans votre âme, si vous lui êtes fidèle! Rien ne pourra désormais s'opposer à l'onction de son esprit, aux effusions de sa grâce, aux tendres communications qu'il veut avoir avec vous; rien ne pourra les interrompre, les arrêter que vous-même.

Ici la tourterelle peut gémir à son aise, et tous ses gémissements sont doux, parce qu'ils sont formés par le plus pur amour; ici on verse des larmes qu'on préfère de beaucoup à toutes les joies du siècle, parce que ce sont des larmes que l'amour fait répandre; ici rien ne trouble la paix que produisent le détachement, l'humilité, la charité et le témoignage d'une conscience pure; ici Dieu est tout en tous: et que vous êtes aimable, ô mon Dieu! dans ceux qui vous servent!

Les douceurs dont vous allez jouir ne sont cependant que le moindre avantage de l'état que vous embrassez en vous consacrant à Dieu; il vous offre les moyens de salut les plus puissants. Dieu vous place dans une terre de bénédiction, et il vous destine des secours abondants. Tout servira désormais à vous attacher à lui: les instructions, les exemples, la retraite, les sacrements dont il vous est permis d'approcher si souvent, les occupations de votre état qui sont si saintes par elles-mêmes; vos règles qui sont si parfaites et si pures, le souvenir du saint instituteur qui vous les a tracées, le souvenir de ses vertus, de sa douceur, de son humilité, de sa charité, de son aimable condescendance, qui le rendent après Jésus-Christ son modèle, l'un des plus grands saints et le plus aimable des hommes; l'habit même que vous allez porter, qui formera pour vous comme la livrée de Jésus-Christ, et vous distinguera si avantageusement de ceux qui portent les livrées du monde et de la vanité. Tout va vous rappeler à Dieu, vous faire marcher en sa présence, vous rappeler à vous-même, et hâter vos progrès dans la science du salut et la pratique des vertus.

Ah! quelles actions de grâces ne devez-vous pas à Dieu pour de si grands bienfaits! En vous portant à lui consacrer le reste de vos plus beaux jours, en exigeant le sacrifice de toutes vos années, il assure votre repos dans le temps, et votre bonheur dans l'éternité.

Voyez donc, puisque vous êtes libre encore, si vous croyez devoir balancer entre lui et le monde. Choisissez entre un monde trompeur, volage, périssable, qui ne fait que des malheureux, et un Dieu si digne de votre amour, si grand dans ses dons, si fidèle dans ses promesses, si magnifique dans ses récompenses.

Mais son choix est fait, Seigneur; elle vous a déjà dit avec le Roi-Prophète: *Seigneur, mon cœur est prêt, et ne se donne qu'à vous seul. C'est ici le lieu de mon repos, celui que j'ai choisi pour m'unir à vous.* (*Psal.* LVI, 8; CXXXI, 14.)

Puisque tel est votre choix, considérez donc à quoi il vous engage. C'est encore le sujet d'une courte réflexion.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Vous venez de voir, ma chère sœur, quelle est la grandeur, quels sont les avantages de l'état auquel Dieu vous appelle. Je n'ai pu vous les exprimer que bien faiblement, et je laisse à vos réflexions, je laisse aux sentiments de votre cœur, à vous dire à cet égard tout ce que je n'ai pu me flatter de rendre aussi vivement que vous le concevez et que vous le sentez vous-même.

Mais si Dieu a fait en votre faveur de grandes choses, il exige que vous en fassiez de grandes à votre tour; et n'est-il pas juste que vous reconnaissiez ainsi ses bienfaits et son amour?

Il veut donc, en vous appelant à l'état religieux, que vous renonciez à tout pour lui; et, ce qui ne fait pas moins partie de votre engagement, il veut que vous soyez victime pour votre prochain.

Dieu veut que vous renonciez à tout pour lui; c'est-à-dire, premièrement, que vous renonciez à tous les biens de la terre par le vœu de pauvreté.

Vous devenez l'épouse d'un Dieu qui, en entrant dans le monde, a pris la pauvreté pour son partage. Il savait combien le désir des richesses était fatal aux hommes, combien l'esprit de propriété nourrissait en eux l'amour-propre, les attachait à la terre, les éloignait du ciel. Il a voulu leur inspirer le mépris des faux biens, en leur donnant l'exemple d'une indigence volontaire. Maître de la nature, à peine, comme il le dit lui-même, avait-il où reposer sa tête.

Vous vous engagez par état à le suivre de la manière la plus parfaite dans la pratique de ce détachement qu'il vous enseigne. Vous devez dès cet instant vous préparer pour la suite, c'est-à-dire pour le temps où vous commencerez votre engagement, à ne plus rien considérer sur la terre comme étant à vous. Il faut que vous exécutiez à la lettre les paroles de saint Paul, que vous possédiez, même le nécessaire, comme ne le possédant pas; que vous en usiez comme n'en usant pas, que vous ne reteniez ce que l'on daigne vous laisser, que comme une chose commune qui ne vous appartient pas. Il faut que vous n'employiez ni sollicitations, ni crédit, ni artifices pour obtenir ou pour garder quelque chose que ce puisse être. Quelque innocents que les moyens puissent vous paraître, certainement ils vous rendraient coupable un jour, ils seraient contraires à cette pauvreté volontaire et parfaite que vous vous disposez à vouer au Seigneur; ils seraient un larcin à l'holo-

causle que vous ne tarderez pas à lui faire; et c'est, dit l'Ecriture, ce que Dieu a en horreur.

Au reste, ma chère sœur, par un tel sacrifice vous ne perdrez rien; au contraire, vous y gagnez tout; et d'abord, à quoi renoncez-vous? à des biens qu'il faudrait quitter tôt ou tard. Ah! bien plus sage que les mondains, vous n'attendrez pas que la mort vous les enlève, qu'elle vous en dépouille malgré vous; vous prévenez le sacrifice contraint et forcé, par un détachement libre et méritoire; vous remettez votre trésor entre les mains de Dieu, et il vous le gardera pour vous rendre heureuse dans l'éternité.

Et quel est-il ce trésor? des vertus, des grâces, des mérites. Voilà ce que vous substituez à des biens fragiles et méprisables. Ne craignez pas que Dieu se laisse vaincre en générosité, il paye au centuple ce que l'on fait pour lui.

J'ajoute, ma chère sœur, que vous en serez plus libre. Moins vous désirerez de choses, moins vous tiendrez à tout ce qui vous environne, et moins aussi vous aurez de liens qui vous assujettissent, car nos désirs sont nos chaînes. Vous pourrez dire avec saint Ignace, martyr: *Je commence à être disciple de Jésus-Christ, ne désirant rien des choses qui sont dans le monde.* Vous éprouverez ce que disait saint Chrysostome, que de la même manière que ceux qui sont sur une haute montagne voient comme infiniment petit ce qui est au-dessus d'eux; de même l'âme vraiment religieuse, habitant déjà dans le ciel par ses désirs, voit comme un néant toutes les choses de la terre.

A ce premier renoncement votre état vous en fera ajouter un second, c'est celui qui vous fera renoncer à vos sens par le vœu d'une chasteté perpétuelle.

C'est là proprement ce qui vous rendra l'épouse de Jésus-Christ; vous jouirez de cet avantage précieux dont parle saint Paul, et qui consiste à ne pas être obligé de partager ses soins, ses attentions et son amour entre Dieu et la créature. Nul autre lien pour vous que celui qui vous attachera au Seigneur; vous lui serez vouée, consacrée de la manière la plus authentique, la plus solennelle. Plus de pensées, plus de retours vers le monde, plus de désirs de lui plaire. Une vigilance, une attention, un recueillement continuel, une haie de circonspection mise à tous vos sens; des regards baissés et modestes, un extérieur composé et édifiant, un intérieur plus admirable encore, plus pur, plus aimable aux yeux du Seigneur; des désirs continuels de tout faire pour sa gloire, des transports d'un amour ardent pour l'objet que vous avez choisi. Dans vos réflexions ne pensez qu'à lui, dans vos entretiens ne parlez que de lui, dans votre solitude ne soupirez qu'après lui; voilà comment vous devez répondre à l'engagement que vous vous préparez à former un jour.

Et quelle douceur n'y trouverez-vous pas? La tranquillité, le calme, la paix d'une conscience pure et dégagée de tous soins bas et terrestres; l'assurance de plaire à celui auquel vous vous donnez, les chastes délices qu'il vous fera goûter en l'aimant, tel sera le prix du second sacrifice que vous ferez au Seigneur.

Vous serez l'objet spécial de son amour, car vous n'ignorez pas l'amour de Jésus-Christ pour les vierges. C'est d'une vierge qu'il a voulu naître, ce sont les vierges qui dans le ciel suivent partout l'Agneau sans tache, et participent le plus à sa gloire.

Mais un troisième engagement, c'est celui qui, par le vœu d'obéissance, vous fera renoncer à votre entendement et à votre volonté propre.

Sacrifice qui est, de tous, celui qui coûte davantage. Quitter ses biens, dit saint Augustin, sacrifier de certains plaisirs, n'est peut-être pas quelque chose de si difficile; mais se quitter, se renoncer à chaque instant soi-même, c'est là le véritable héroïsme et la pratique de la plus sublime vertu.

Sacrifice le plus méritoire, puisque par là c'est votre esprit, c'est votre cœur, c'est vous tout entière que vous immolez au Seigneur.

Sacrifice le plus nécessaire; car, hélas! que deviendrait l'état saint que vous embrassez, s'il était permis à chaque membre de suivre ses idées, ses goûts, ses volontés propres? et quelle paix, quel ordre pourrait régner au milieu de cette contrariété de sentiments et de volontés qu'entraînerait une pareille licence?

Sacrifice le plus avantageux; car enfin, quel avantage n'est-ce pas de n'être point conduit par soi-même; de pouvoir reconnaître à chaque instant la volonté de Dieu dans celle de ses supérieurs, de pouvoir se reposer tranquillement sur eux de la route qu'on doit tenir? et n'y a-t-il pas bien moins de sûreté alors à commander qu'à obéir?

Ah! l'obéissance des mondains pour avancer leur fortune et pour plaire, est aussi grande, et n'a pas les mêmes avantages; ils dépendent de tous ceux qui les environnent, ils sont soumis à des maîtres capricieux et bizarres, ils ont souvent à concilier des volontés tout opposées, leur obéissance est une servitude, et la vôtre conduit à la liberté.

Et quel motif de soumission ne trouverez-vous pas dans l'exemple de Jésus-Christ même, dans son obéissance à des créatures auxquelles il devait commander? dans son humilité, qui lui faisait dire qu'il était venu sur la terre, non pour être servi, mais pour servir? enfin dans cette résignation entière qui l'a rendu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix?

Mais ce n'est là que la première partie de l'engagement que vous allez vous disposer à contracter. Il en est un autre qui n'exige pas moins toute votre fidélité, c'est celui qui

doit vous rendre victime pour votre prochain. Quoi que l'on en puisse dire, et quelque préjugé peut-être qu'on ait pu s'en former, prenez-y garde, ma chère sœur, on n'est pas dans l'état religieux uniquement pour soi; on doit s'y souvenir toujours que pour être voué à la religion on ne cesse pas d'appartenir à l'humanité; qu'avant de tenir à son ordre on tient à l'univers, à sa patrie; et les mondains ont beau déclamer contre l'immobilité et l'oisiveté prétendue de l'état que vous embrassez, il sera toujours vrai que dans l'ordre civil et moral, comme dans le plus doux christianisme, il porte des fruits réels pour la société. Ah! sans doute la religion ne le consacrerait pas, si, pour la société des chrétiens, il devait être stérile.

Il s'en faudra bien qu'à cet égard on puisse vous faire aucun reproche, puisque vous allez vous immoler pour vos frères.

Et d'abord, un des actes les plus héroïques de votre sacrifice, c'est celui par lequel vous vous dévouez tout entière au soin des malades et à tous les devoirs de l'hospitalité. Ici, ma chère sœur, qu'il me soit permis de rappeler un des plus beaux traits de votre institut; votre sage fondateur l'a distingué des autres ordres d'une manière bien excellente; et en quoi? en ce qu'il a voulu que son ordre admît et renfermât des personnes de tout âge et de toute complexion; des infirmes, comme des personnes en santé. Malheur à vous, si vous oubliez cet esprit de votre législateur : mais, non; reçue vous-même dans un âge qui, dans tout autre ordre, vous eût été moins favorable, vous serez la première à admettre dans les autres ce qu'on aura admis par rapport à vous; leurs infirmités mêmes ne vous arrêteront pas : au contraire, vous vous estimerez heureuse.

Soin pénible, à chaque instant on voit l'humanité affligée, la raison égarée, et comme anéantie; quel spectacle pour un cœur bien fait, pour une âme délicate et sensible!

A chaque instant on aperçoit des objets contre lesquels la nature se roidit, les sens se révoltent et le cœur se soulève; on éprouve même des dangers qui augmentent avec le zèle, et l'on vient quelquefois à partager les maux qu'on voulait soulager dans les autres.

Souvent aussi il faut essuyer des caprices, se plier à une humeur difficile, vaincre une volonté rebelle, et qui s'oppose au bien qu'on veut lui faire; surmonter ses répugnances et ses dégoûts; quels ménagements et quels égards ce soin n'exige-t-il pas?

Mais la charité vous le rendra facile. Vous retrouverez dans ces infortunés les membres souffrants de votre époux. Vous verrez Jésus-Christ en eux, vous ferez en eux ce que vous feriez pour Jésus-Christ même, et par là vous mériterez qu'il vous dise un jour: ***J'étais malade, et vous m'avez soulagé; venez donc, et entrez dans mon royaume, et recevez la récompense qui vous est préparée.*** (*Matth.*, XXV, 34, 36.)

Non-seulement vous soulagerez leurs infirmités corporelles, mais vous mettrez en quelque sorte le premier appareil aux plaies, bien plus dangereuses et plus cruelles, que le péché fait à leur âme. Vous profiterez de leur état de peines et de douleurs, pour leur apprendre, s'il se peut, à soupirer après une meilleure patrie. Vous pleurerez sur eux et avec eux: et, à la faveur de vos larmes, vos discours s'insinueront dans leur cœur comme la rosée du matin pénètre le sein d'une fleur, et que raniment les pleurs de l'aurore.

Ah! pourquoi les mondains ne viennent-ils pas quelquefois partager ces soins avec vous, afin de partager vos mérites? Que ne viennent-ils s'instruire à l'école de l'affliction et des souffrances et dans ces œuvres de miséricorde? ils y apprendraient ce que c'est que l'homme, combien sa nature est faible et son orgueil est insensé; ce que c'est que la santé, cette vapeur brillante et légère qu'un souffle détruit, et combien peu on doit compter sur elle; ce que c'est encore que l'état de la maladie par rapport au salut; combien il est rare que les conversions y soient sincères, combien, au contraire, il est ordinaire de voir mourir comme on a vécu. D'après ces exemples si réitérés et si frappants, ils apprendraient à bien vivre, s'ils veulent obtenir un jour la grâce de bien mourir.

La seconde partie de votre sacrifice à l'égard du prochain, et qui n'est pas la moins digne de votre attention, c'est celle par laquelle vous vous consacrez à l'éducation de la jeunesse.

Songez que c'est ici l'Etat qui se repose sur vous du soin le plus important en vous confiant le dépôt le plus précieux. Vous avez entre les mains l'espérance des familles et celle même de la religion. L'Etat et l'Eglise ont les yeux sur vous, et se promettent tout de vos soins. Pour répondre à leur attente, préparez au monde des épouses chastes, vertueuses, humbles et soumises; des mères de famille tendres, vigilantes, économes, ennemies du faste et de la vanité; des amies douces, sociables, modestes et circonspectes; mais formez-les de manière qu'elles soient en même temps les mères des pauvres et les épouses de Jésus-Christ.

Souvenez-vous que les enfants que vous élevez lui sont chers, qu'ils sont le prix de son sang et l'objet de son amour. Comme lui, traitez-les avec bonté, ménagez leur faiblesse, méritez qu'ils vous aiment; dès que vous les aimerez, vous en serez bientôt aimée, et vous recueillerez sans peine le fruit de vos leçons et de vos exemples.

Heureuses leçons qui les formeront à la piété et à la vertu! Ah! qu'il est doux de lui consacrer de jeunes cœurs que l'esprit du monde n'a point encore infectés de son poison. Heureux et saints exercices! de quelque côté qu'on les considère, ils font

l'éloge de cette auguste maison et de toutes les âmes ferventes qui la composent.

Enfin il est un dernier engagement que vous contractez en faveur du prochain, c'est la prière, cette obligation propre de votre état, et qui le rendrait toujours infiniment utile aux hommes pour lesquels vous priez, quand bien même il n'en résulterait en leur faveur aucun autre avantage.

C'est proprement par elle que vous vous offrez vous-même tout entière, que vous vous mettez dans un état d'immolation et de sacrifice, que vous vous présentez à Dieu comme une victime pour les péchés des peuples; victime cependant dont l'offrande et le sacrifice n'ont de prix que par leur union avec le sacrifice de Jésus-Christ.

Priez donc en son nom et au nom de toute l'Eglise; priez pour que Dieu fasse cesser tous les scandales que l'irréligion et la licence des mœurs multiplient chaque jour, et que vos prières servent à les réparer autant qu'il est en vous.

Priez pour que Dieu éloigne de nous des fléaux que nous n'avons que trop mérités, pour qu'il détourne la foudre qu'il balance depuis si long-temps sur nos têtes, et que nos crimes auraient déjà fait éclater, si elle n'était comme suspendue par les prières des justes.

Priez pour la patrie qui vous porte dans son sein, pour son roi, pour tous ceux qui sont appelés à y faire régner l'ordre, la justice et la paix.

Priez pour l'Eglise, qui est votre mère, pour ses ministres, pour moi, qui, par mes désirs, vous ai déjà enfantée à Jésus-Christ, et qui forme encore des vœux si ardents pour votre sanctification et votre bonheur.

Priez pour une famille à laquelle vous tiendrez toujours devant Dieu par les liens les plus étroits, pour une famille qui vous aime, qui ne vous perd qu'à regret, et qui immole dans cet instant sa joie et ses espérances au désir de vous voir heureuse et tranquille.

Mais priez surtout pour un bienfaiteur généreux auquel vous êtes redevable par tant d'endroits. Que de voix vont s'unir à la vôtre! Toute cette auguste maison va former avec vous des vœux pour une famille illustre à laquelle elle doit, après Dieu, l'avantage de pouvoir être utile autant qu'elle désirait de l'être. Les malades qui apprendront de vous les noms de ceux à qui ils doivent leur soulagement et leur guérison lèveront les mains au ciel et joindront en leur faveur leurs cantiques à vos bénédictions et à vos louanges. Plus redevable qu'eux tous, formez encore, s'il se peut, des gémissements plus tendres, des prières plus continuelles et plus ferventes. Demandez que le même esprit qui anima les pères se perpétue de race en race dans les enfants; que ceux-ci marchent toujours sur les traces de leurs aïeux mettent toute leur gloire à augmenter celle de la nation, et leur bonheur à faire des heureux; qu'ils tirent leur illustration moins encore du nom de leurs ancêtres que de la pratique constante de leurs vertus, et qu'après s'être rendus par l'humanité et la bienfaisance vraiment grands sur la terre, ils soient, par les sentiments d'une piété vraiment chrétienne, grands surtout dans l'éternité.

Priez enfin pour vous-même : demandez au Seigneur qu'il conserve en vous la ferveur qui vous anime, et souvenez-vous que dans la religion les croix ne sont que pour les lâches et les tièdes. Rappelez-vous sans cesse la grandeur des bienfaits dont Dieu prend plaisir à vous combler; joignez-y l'idée du jugement que vous devez subir un jour, et que subira toute âme religieuse sur le prix de sa vocation et sur sa fidélité à en remplir les devoirs; jugement qui se fera par comparaison avec ces religieuses ferventes qui ont toujours ignoré les illusions et les vains prétextes qui conduisent au relâchement; par comparaison de l'âme tiède avec elle-même dans de certains temps de sa vie où elle courait sans peine dans les voies du Seigneur; par comparaison avec le juste dans le monde, où il s'en trouve qui font de si grandes choses malgré de si grands obstacles; par comparaison enfin avec les mondains eux-mêmes, qui souffrent tout, qui sacrifient tout pour ce monde bizarre auquel ils se sont consacrés.

Mais comme ce ne sont point des motifs humains qui ont déterminé votre vocation; comme vous avez cherché à reconnaître et à suivre uniquement les desseins de Dieu sur vous, j'ai cette douce confiance, ma chère sœur, que son jugement ne servira qu'à manifester la droiture de vos intentions, la pureté de vos œuvres et à mettre le comble à votre gloire.

Vous allez vivre pour le Seigneur, et votre mort sera douce et heureuse, parce que vous aurez appris dans tout le cours de votre vie à mourir d'avance à vous-même par le sacrifice que vous vous disposez à faire.

Saints autels, soyez les témoins de cette généreuse immolation; c'est à vos pieds que cette sage et fidèle épouse va se dépouiller de tout ce qui l'attachait encore au monde, pour ne plus porter que la livrée de Jésus-Christ.

Grand Dieu! la victime est digne de vous. Elle a cette innocence, cette pureté que demande un pareil sacrifice. Achevez de la purifier encore; que le feu de votre amour l'embrase et la sanctifie, et qu'elle vous soit étroitement unie sur la terre, afin de vous l'être pour toujours dans le ciel.

PANEGYRIQUE DE SAINT CHARLES.

Maximus... expugnare insurgentes hostes, ut consequeretur hæreditatem Israel. (*Eccli.*, XLVI, 2.)

Il a été très-grand.... pour renverser les ennemis d'Israël, et pour faire la conquête de la terre qui devait en être l'héritage.

C'est l'éloge qu'a fait le Saint-Esprit du successeur de Moïse, et celui qui convient, Messieurs, à votre illustre patron. Il a été très-grand par les victoires qu'il a fait remporter à l'Eglise sur tant d'ennemis qui avaient conjuré sa perte; il l'a été par celle qu'il a remportée lui-même sur un peuple qui a été si longtemps rebelle à sa voix, et dont il a fait un des plus précieux héritages de Jésus-Christ et de son Eglise : *Maximus... expugnare insurgentes hostes, ut consequeretur hæreditatem Israel.*

L'Eglise voyait avec douleur ceux qu'elle avait portés dans son sein, qu'elle avait formés par ses soins, qu'elle avait éclairés de ses lumières, tourner contre elle des armes sacriléges ; elle les voyait, faisant schisme avec elle, répandre en tous lieux l'esprit d'indépendance et le poison de l'erreur ; elle voyait son empire ébranlé jusque dans ses fondements, ses plus belles provinces désolées, des royaumes entiers soustraits à ses lois, les princes de la terre brisant son joug et frémissant contre son autorité, tout l'enfer exhalant ses fureurs et se tenant déjà certain de la victoire.

L'Eglise voyait cet affreux spectacle, et elle en gémissait; mais, humiliée, affligée, couverte de plaies et accablée d'opprobres, elle conservait précieusement son espérance avec sa foi. Pleine de confiance, elle leva vers le ciel des yeux baignés de pleurs, elle rappela à son Dieu ses anciennes promesses, elle lui demanda un défenseur, un héros qui lui rendît sa gloire; et Charles lui fut donné.

Charles devait être le triomphe et l'honneur de l'Eglise. Mais au milieu d'elle il avait à triompher lui-même d'enfants indociles qui ne tenaient encore à leur mère que pour l'affliger et l'outrager davantage ; et tel était surtout le peuple de Milan, ce peuple dont saint Charles a été tout à la fois le vainqueur, le pasteur et le père.

Pour rendre à Charles toute la gloire qui lui est due et pour célébrer dignement sa grandeur, honorons donc aujourd'hui ce double triomphe : Charles a été très-grand, il a fait triompher l'Eglise; c'est le sujet de ma première partie; il a triomphé de son peuple, c'est le sujet de la seconde.

PREMIÈRE PARTIE.

Jamais l'infortunée Jérusalem n'avait si bien mérité dans ses malheurs les accents plaintifs et les tendres gémissements du Prophète que l'Eglise mérita d'exciter les soupirs et les larmes de ses vrais enfants dans le siècle où Charles naquit.

Comment cette ville, placée sur le haut des monts, cette nouvelle Sion, autrefois si pleine de peuple, se trouvait-elle réduite à une sorte d'abandon et à une affreuse solitude ? Comment cette maîtresse des nations avait-elle perdu son premier éclat et son ancienne beauté? Au dehors ses ennemis, tout fiers de leurs succès, insultaient à sa douleur, s'enrichissaient de ses dépouilles, et la menaçaient d'une honteuse captivité. Au dedans ceux qui lui étaient les plus chers la couvraient d'opprobres ; elle cherchait parmi eux des consolateurs, et ils augmentaient son tourment ; elle gémissait sur ses ministres, qui auraient dû gémir sur elle. Partout les scandales, les erreurs, les abus si contraires à sa gloire, semblaient assurer pour toujours sa désolation et sa honte.

Mais Dieu veillait sur elle, il l'éprouvait, il nous punissait, et ne l'abandonnait pas. Les malheurs de l'Eglise préparaient son triomphe ; et c'est à Charles qu'elle en fut redevable.

Charles l'a fait triompher des scandales par ses exemples, de l'erreur par ses lumières, des abus par ses soins et ses travaux ; et c'est ainsi qu'il s'est montré vraiment grand: *Maximus.*

Le scandale des mauvais exemples dans le plus grand nombre de ses enfants avait commencé les malheurs de l'Eglise. Pour arrêter ce torrent de vices, pour en faire triompher l'Eglise de Jésus-Christ, il fallait offrir au monde le spectacle des vertus contraires, il fallait de grands exemples : saint Charles les a donnés.

Charles eut tout ce qu'il faut pour servir de modèle : l'ancienneté de sa maison, la noblesse de son origine, le haut rang de ses aïeux ne sont point des titres devant Dieu ; ce sont souvent des préjugés aux yeux des sages, et je n'en ferai point ici la matière de son éloge ; mais dans les vues de la religion, ce sont des moyens pour étendre, pour affermir l'empire de la foi et pour illustrer la vertu ; c'est à cela aussi que Charles fit servir l'éclat de sa naissance, et que le disposa la piété même de ses parents. Il reçut d'eux le plus beau de tous les dons

et de tous les héritages le plus précieux, une éducation sainte ; il en reçut de toutes les leçons la plus efficace, l'exemple ; et il en profita. Les jeux de son enfance furent les présages de sa grandeur et de sa sainteté, et à en juger par ces premiers rayons de sagesse qui brillèrent dans le jeune Borromée, on put dire de lui comme autrefois de Jean-Baptiste : Que pensez-vous que sera un jour cet enfant ? *Quis putas puer iste erit?* (*Luc.*, I, 66.)

Déjà le Seigneur a mis en lui ses plus tendres complaisances ; déjà il l'appelle au service de ses autels. La chair et le sang faisaient alors les vocations les plus ordinaires ; on n'entrait dans l'état le plus saint que pour y jouir plus à son aise des délices de la vie, des biens et des honneurs du monde ; et de ce premier scandale naissaient presque tous les autres. Le ministre, à qui il appartient de donner l'exemple, ne montrait au peuple que celui du vice, et, tout en méprisant ses guides et ses modèles, le peuple les imitait. Saint Charles fit voir en lui des dispositions plus dignes de l'état qu'il embrassait. Dès le moment où il y entra, l'Eglise reconnut avec joie, à sa contenance toujours modeste, à la décence de ses vêtements, à la pureté de ses mœurs, à son assiduité au temple, à son amour pour la prière, à son zèle pour le culte du Seigneur, à son respect pour les moindres fonctions qui y avaient rapport, que c'était Dieu même qui l'appelait.

De là le saint usage qu'il fit des revenus du premier bénéfice qui lui fut conféré. La mauvaise administration de ces sortes de biens, l'emploi sacrilége qu'on osait en faire était une des plaies qui affligeaient davantage l'Eglise de Jésus-Christ, et qui, par la faute de ses ministres, la couvraient de plus de honte aux yeux de ses ennemis. Charles, quoique dans un âge si tendre, fut ému à la vue d'un pareil scandale, et par sa conduite voulut en effacer l'opprobre. « O mon père ! dit-il au comte Borromée avec cette noble assurance que donne le zèle de la religion et l'amour du devoir, mon père, qu'il ne soit pas dit qu'un bien qui est le patrimoine des pauvres serve à nous rendre plus riches, et soit destiné à d'autres usages qu'à leur entretien ! » C'est sur ce plan qu'il l'administra lui-même, ne se réservant que le simple nécessaire sur ce qui fournit à tant d'autres la matière d'un vain et honteux superflu.

Ainsi sa sagesse croissait de jour en jour au sein de sa famille et à l'ombre des vertus de ses pères. Dans cet asile consacré à l'innocence, ses mœurs pures et tranquilles n'avaient rien à craindre de la contagion des mœurs publiques et des vices du siècle. Tel qu'un arbrisseau planté sur une rive fleurie, arrosé chaque jour par des eaux salutaires qui baignent sa racine, cultivé par une main habile et l'objet des plus tendres soins ; dans cet état il devient l'ornement des prairies, on le voit avec complaisance se couvrir d'un feuillage toujours vert, donner des fruits avant le temps, et, à l'abri des vents et des orages, s'élever, croître, s'embellir, et protéger déjà de son ombre les arbrisseaux d'alentour ; tel Charles, devenu la consolation et la joie de ceux qui l'avaient élevé, l'ornement de sa famille, l'encouragement et l'appui de tous ceux qui l'environnaient, rendait avec usure le doux fruit des soins que l'on prenait de lui.

Cependant le temps approchait où il devait être exposé à de plus grands hasards et où sa vertu devait honorer l'Eglise par de plus grands exemples. Charles était comptable à l'univers de sa sagesse, de ses talents et de ses progrès. On l'envoie dans l'université de Pavie, pour commencer un nouveau cours d'études. Une carrière brillante s'ouvre devant lui : il y entre ; mais ce n'est point pour se procurer la gloire des hommes, c'est pour mieux servir un jour le Seigneur. Il voit régner de toute part une émulation dictée par l'orgueil, et il met à la place une sainte ardeur dont la charité est l'âme. Il voit de honteux plaisirs servir de délassement à l'étude, et il méprise des plaisirs qui énervent l'âme et la corrompent, pour se livrer tout entier à l'étude de la sagesse qui l'élève et l'ennoblit. Il voit une jeunesse licencieuse, rassemblée de toutes les parties du monde, apporter à Pavie les vices de toutes les nations ; et, dans un âge si facile à se laisser séduire, il donne lui seul l'exemple de toutes les vertus. On s'en étonne, on insulte à sa sagesse, et bientôt on finira par l'admirer. Mais avant que l'Eglise en fasse la matière de son triomphe, Charles a encore de nouvelles épreuves à subir.

Ici, Messieurs, qui me donnera de bien rendre, sans alarmer votre délicatesse et sans diminuer la gloire de Charles, le combat qu'il eut à soutenir contre tous les attraits du plaisir ? Peignez-vous à vous-mêmes une de ces beautés séduisantes et trompeuses, à qui le ciel semble avoir départi tous ses charmes, à qui l'enfer a prêté ses artifices et ses ruses ; dont les yeux, pleins d'une douce langueur, promettent un sentiment que leur cœur se garderait bien d'éprouver ; dont les lèvres, pour me servir du langage de l'Ecriture, semblables au rayon d'où coule le miel, emploient les expressions les plus flatteuses, tandis que leur esprit médite les plus noirs projets ; dont l'élégante et dangereuse parure met en usage tous les agréments de l'art, pour relever encore les appas que leur a donnés la nature ; dont le manége adroit joue tour à tour les grâces naïves de la pudeur et l'emportement de la passion ; dont le premier talent est de plaire, et dont tout le but est de pervertir ; dont les perfides caresses font espérer la joie et le bonheur, et conduisent, selon l'expression du sage, au repentir et à la mort. C'est une de ces idoles du monde qu'il prépare et qu'il forme lui-même pour sa perte et pour son malheur que l'on oppose à la vertu de notre saint ; elle s'arme de tous ses attraits : on lui ménage l'occa-

sion la plus favorable à ses vues, la plus dangereuse pour Charles. Le silence de la nuit, la circonstance du moment, une jeune personne seule, à ses genoux; sa beauté, ses larmes, la jeunesse de Charles lui-même, la sensibilité de son cœur, ces malheureux penchants d'une nature dépravée imprimés dans tous les enfants d'Adam, tout conspire pour sa défaite. Le combat même a ses dangers, et rend la victoire trop incertaine; que fera-t-il? Il fuira; et, comme un autre Joseph, vainqueur par sa fuite même, il donnera aux siècles à venir la plus importante leçon. L'Eglise se glorifiera de sa sagesse, elle le proposera à tous ses enfants, comme le modèle qu'on doit suivre; elle le proposera à ses ministres, comme la règle de leur conduite; et, formant d'après lui de dignes élèves, puisse-t-elle n'avoir plus à rougir pour eux de la dépravation des mœurs!

Pour que l'Eglise triomphe encore avec plus d'éclat dans la personne de Charles, il faut à ce jeune héros du christianisme un plus grand théâtre. Le cardinal de Médicis, son oncle, est élevé sur la chaire de saint Pierre. La nouvelle en est portée à ses neveux, elle se répand avec soin, la joie se répand avec elle; on s'empresse à témoigner cette commune allégresse : Charles seul paraît triste. Les hautes espérances qu'on lui fait concevoir, en le remplissant de crainte, le rendent plus humble encore et plus modeste. Aux pieds du trône où il va s'asseoir avec son oncle, il entrevoit des abîmes; sous le vain éclat des titres il aperçoit le pesant fardeau des devoirs; sous l'écorce des grandeurs il démêle l'appât des vices, et voit de toute part les écueils dont est bordée la route qui conduit aux honneurs. Il regrette son heureuse obscurité; il craint pour le souverain pontife, il craint pour lui-même, et sait que son salut est devenu d'autant plus difficile qu'il se voit plus près des dignités et des richesses. Il a donc recours aux gémissements et à la prière; il se prosterne aux pieds du Seigneur, il lui dit : « O mon Dieu! vous savez que je ne vous demandais pas ces honneurs dangereux; maintenant, s'il en est temps encore, éloignez-les de moi. Que le nouveau pontife que vous y avez élevé sache en soutenir le poids; qu'il vive non plus pour lui, mais pour l'Eglise dont il est le chef; qu'il ne mesure son rang et son pouvoir que sur le bien qu'ils lui permettent de faire, et sur les obligations qu'ils lui imposent; successeur du premier et du plus humble de vos apôtres, qu'il nous gouverne, non pas en monarque, non pas en maître; mais en pasteur, mais en père; et moi, Seigneur, laissez-moi à l'ombre de vos autels, dans un rang obscur, soutenir par des vertus toute la dignité d'un ministère qui n'est déjà que trop grand par lui-même, et que trop redoutable pour moi. » Ainsi parlait Charles; mais Dieu aimait trop son Eglise pour exaucer entièrement des vœux qui lui eussent été si contraires.

Dans la foule de ceux qui félicitent Pie IV sur son exaltation, il ne voit point le jeune Borromée. Il faut un ordre à Charles pour qu'il sorte de sa retraite; il faut que le vicaire de Jésus-Christ l'appelle, et lui dise comme autrefois Dieu disait à Moïse : *Venez, et je vous enverrai : « Veni, et mittam te. »* (*Exod.*, III, 10.) Venez, c'est par vous que l'Eglise recouvrera son éclat et sa gloire; Dieu vous l'ordonne par ma voix, venez. Charles voit augmenter ses frayeurs; il tremble, mais il obéit; il vient au nom du Seigneur; Rome le reçoit dans ses murs, et le souverain pontife ne laisse qu'un degré entre son neveu et lui. Charles est tout à coup prince, cardinal, archevêque, protecteur des empires, dépositaire du souverain pouvoir, et Charles n'a que vingt-deux ans. Il est au milieu de la cour, où l'ambition reçoit des lois et en donne, et Charles n'en reçoit que de son zèle pour la gloire du Seigneur; à la cour, où l'on n'oublie le plaisir qu'en faveur de l'intérêt, et où, quand l'intérêt s'endort, on se livre tout entier à la volupté, et Charles n'est occupé que du soin de faire fleurir la religion; à la cour, où tout est intrigue pour parvenir, ruses et finesses pour supplanter, adulation et bassesses lorsqu'on dépend, hauteur et fierté dès qu'on domine, et Charles est toujours droit dans ses vues, simple dans ses mœurs, égal dans toute sa conduite; Charles est toujours semblable à lui-même; dans ce lieu enfin où tout en impose à ceux qui sont en place, où l'hypocrisie emploie, pour les surprendre, les noirceurs du vice et le masque de la vertu; où la flatterie, toujours adroite et concertée, leur déguise avec art leurs propres faiblesses, et leur fait illusion sur tous leurs défauts; où l'envie sourde et maligne ajoute en secret aux vices qu'ils ont déjà, et leur fait un crime de toutes les vertus qu'ils n'ont pas; et Charles connaît, démêle tous ceux qui l'environnent, il se connaît lui-même; sous ses yeux l'hypocrite est démasqué, le flatteur se tait, et l'envieux avoue, quoiqu'à regret, que dans Charles il n'y a rien à reprendre. D'après lui les mœurs se réforment, son exemple touche, entraîne, persuade, et l'Eglise triomphe d'avoir au sein de Rome, si près du souverain pontife, dans un ministre si jeune encore, de si belles vertus à opposer aux traits critiques et méchants des ennemis qui la déchirent, et un si beau modèle à proposer à ses enfants.

Elle vous le propose encore aujourd'hui ce modèle, à vous qui êtes appelés au même état, au même ministère que Charles; elle vous le propose pour qu'en l'imitant vous lui rendiez à elle-même sa gloire déja si fort obscurcie de nos jours, et que vous renouveliez son triomphe. O mon Dieu! jetez les yeux sur nous, et donnez encore, s'il le faut, un saint Charles à l'Eglise. Dans le siècle de Charles les maux de l'Eglise ne se bornaient pas aux scandales qu'entraînaient avec eux les vices de ses enfants. La foi est presque toujours en proportion

avec les mœurs, et quand les mœurs s'altèrent, la foi ne tarde pas à se corrompre: ainsi que l'esprit de révolte et l'erreur étaient devenus les tristes suites du déréglement des mœurs, il fallait donc aussi opposer aux erreurs du temps les plus vives lumières; et c'est par là encore que Charles a fait triompher l'Eglise.

Déjà dans le secret de son palais, dans la société d'un petit nombre d'hommes vertueux et fidèles, il ornait son esprit, il formait son jugement, il aiguisait les armes dont il devait se servir un jour contre les ennemis qu'il avait à combattre. Il savait que la raison bien dirigée conduit l'homme à la foi, que les lumières qui nous viennent de l'auteur de la nature ne sauraient nuire à celles qui ont l'auteur de la grâce pour principe, que les sciences et les arts policent les mœurs, que le christianisme épure et prépare les vertus que perfectionne la religion. Il savait que ce qui enfle davantage ce n'est pas la vraie science, si propre à nous rendre modestes, que l'ignorance de ce que l'on croit savoir, et que l'aveugle présomption est bien moins le fruit des lumières et de la vérité qu'elle n'est l'ordinaire apanage de l'erreur et du mensonge. Il savait que l'instruction et l'étude affermissent et maintiennent la croyance, qu'elles ajoutent la force de la conviction au poids de l'autorité, et qu'elles rendent la soumission d'autant plus entière et plus sûre qu'elle est plus raisonnable. Enfin il savait qu'en cultivant les arts aimables et les sciences profanes, on peut les ennoblir par les vues qu'on y porte, et les sanctifier par la fin qu'on s'y propose; et qu'après tout il est permis quelquefois de faire servir les dépouilles de l'Egypte à orner le temple du Dieu d'Israël. On le vit donc se former une académie au sein du Vatican, y donner à l'éloquence, à la poésie, à l'histoire, à la politique, à la morale, ses plus doux moments, et, dans le familier entretien des hommes les plus célèbres, se délasser la nuit des travaux du jour. On le vit s'instruire et s'éclairer lui-même pour être plus en état d'instruire et d'éclairer les autres. Comme cet astre ami des hommes, qui remplace à nos yeux par une clarté plus douce le vif éclat du soleil, et qui brille des feux qu'il emprunte de lui, on le vit tour à tour recevoir des lumières et en donner. Ainsi, dans le silence et l'obscurité des nuits, se préparait le beau jour qui devait bientôt éclairer l'univers.

L'Eglise, toujours conduite par l'Esprit-Saint, n'avait point altéré sa foi. Toujours une, elle retranchait du milieu d'elle tous ceux qui voulaient en corrompre l'inaltérable pureté. Mais elle n'en était pas moins assise au milieu des ombres; quoique sa voix portée par des ministres fidèles retentit encore aux extrémités du monde, toutefois resserrée de toute part, elle ne voyait autour d'elle qu'une région de morts.

L'hérésie, ce monstre que l'enfer a vomi pour le malheur des hommes, triomphait avec audace; elle s'étendait, elle se reproduisait sous mille formes différentes; elle répandait en tous lieux les plus épaisses ténèbres; elle obscurcissait nos dogmes, elle dégradait notre culte, elle retranchait nos jeûnes, elle abolissait nos sacrifices, elle nous ôtait nos plus augustes sacrements, elle détruisait tous les principes des vertus et des mœurs, et, sous prétexte de faire honneur à la grâce, elle anéantissait le mérite et la liberté. Timide d'abord, elle s'était glissée dans le secret, elle ne demandait que la tolérance, elle mendiait tout bas la protection et l'appui: bientôt, sûre de ses forces, elle leva un front superbe; le glaive d'une main et le flambeau de l'autre, elle menaça d'embraser l'univers; elle arma les rois contre les rois, les peuples contre les peuples, les sujets contre leurs princes; elle brisa tous les liens, elle viola tous les vœux, elle fit oublier tous les devoirs, elle étouffa la voix du sang et de la nature. Toujours plus avide de domination et d'empire, ne respirant que le trouble et la désolation, comme le fils de Jacob, ce loup ravissant dont parle l'Ecriture, elle dévorait la proie du matin, et se préparait à partager les dépouilles du soir: *Mane comedet prædam, et vespere dividet spolia.* (*Gen.*, **XLIX, 27.**)

Pleine de ces sombres pensées, elle s'insinue dans le détroit des Alpes; elle prend un nouvel essor, elle s'élève sur la cîme de ces monts dont la tête altière semblait avoir de tout temps bravé ses efforts. Elle mesure des yeux le monde entier, et s'applaudit des maux qu'elle y a faits. Elle fixe ses regards sur l'Italie; elle voit en frémissant qu'il y règne encore, avec l'intégrité de la foi, un sentiment de confiance et de paix; elle voit un jour pur et sans nuages luire encore sur le siége du premier des apôtres. Elle voit au sein du Vatican Charles qui, par les veilles, par l'étude, par la prière, prépare sa défaite; et, remplie de fureur et de honte, elle se précipite au fond des abîmes, et n'ose plus compter sur sa victoire.

Jusque-là, pour se ménager du temps et des forces, elle avait éludé, suspendu, arrêté les coups qu'on devait lui porter. Bravant tous les foudres de Rome, tournant en dérision ses anathèmes, ne tenant aucun compte de ses décrets, elle avait démenti tout haut ce principe de saint Augustin, avoué dans tous les siècles! ***Rome a parlé, la cause est finie*** : ***Causa finita est.*** Tantôt, au jugement des souverains pontifes, qui successivement l'avaient condamnée, et dont l'Eglise dispersée dans tout l'univers avait confirmé les décisions par ses suffrages ou par son silence, elle avait opposé les anciens temps et la primitive Eglise; tantôt, se servant avec avantage de la dernière ressource des novateurs, elle avait appelé au futur concile, elle avait appelé de l'Eglise à l'Eglise elle-même; c'est-à-dire, en un mot, que, pour flatter dans les hommes l'esprit d'indépendance, elle avait osé faire de l'Eglise de Jésus-Christ, de ce tribunal toujours subsistant, une société qui ne se gou-

verne que par des hommes de l'ancien temps, qui ne sont plus, ou par des hommes du temps à venir qui ne sont pas encore. Luther, Calvin, hérésiaques fameux dans l'art des subterfuges et des vains détours, dès les premiers siècles du christianisme vous avez eu des maîtres, et jusqu'à la fin des temps vous aurez des élèves.

Cependant le concile avait été indiqué; déjà même on en avait fait l'ouverture; mais mille causes différentes l'avaient interrompu: repris ensuite, de nouveaux obstacles l'avaient fait discontinuer. Les intérêts des princes, les artifices des hérétiques, les conseils de la politique, la crainte de la réforme, les horreurs de la guerre, tout avait rendu inutile le zèle des pontifes, et retardé les résolutions de cette sainte assemblée. Eglise de mon Dieu, que le législateur infiniment sage qui vous a établie aurait bien mal pourvu à vos intérêts et à ceux de la vérité, si, pour appuyer vos dogmes et pour condamner l'erreur, les conciles étaient toujours nécessaires!

Au milieu de ces délais, chaque jour l'hérésie étendait plus loin ses ravages, comme un torrent qui, ayant rompu toutes ses digues, entraîne avec lui tout ce qui s'oppose à son cours. Il était réservé à Charles d'en arrêter les progrès et d'en réprimer la violence. C'est lui qui d'une voix impérieuse devait lui dire, comme Dieu dit à l'océan : *Tu viendras jusqu'ici, et c'est là que tu briseras l'orgueil de tes flots :* « *Usque huc venies..... et hic confringes tumentes fluctus tuos.* » (*Job* XXXVIII, 11.) En effet, Charles sollicite le souverain pontife lui-même, et l'engage à relâcher, s'il le faut, pour le bien de l'Eglise, de ses propres intérêts; il concilie les intérêts des rois qui paraissent les plus opposés; il fait désirer la réforme à ceux qui la craignent davantage; il devient l'âme du concile, il est le centre commun où tous les rayons de lumière viennent se réunir; la vraie doctrine est exposée et définie, le concile se termine, l'hérésie est proscrite; unie aux autres peuples, la plus grande partie de l'Allemagne et la France s'étonnent de se trouver encore catholiques. O France! c'est aux Pères de Trente, c'est à Charles que tu dois la perpétuité de la foi! Dans ce siècle pervers où tout concourt à la détruire, voudrais-tu la perdre après tout ce que Charles a fait pour te la conserver?

Eh! que ne perdrais-tu pas avec elle? tu perdrais ce caractère de piété qui t'est propre. Car, je le dirai encore à la gloire de ma nation, j'ai cherché ailleurs ce que je vois au milieu d'elle, cette union du pasteur et du troupeau, cette confiance du peuple dans ses ministres, ces instructions réglées, ces offices de nos paroisses, ces assemblées saintes établies pour le soulagement des malheureux, je l'ai cherché, et ne l'ai point trouvé. J'ai vu les lieux où la foi a établi le siége de son empire, et avec tout l'esprit de religion qui y règne, je n'y ai point vu la piété du Français. O ma patrie! veux-tu perdre avec elle tes mœurs? car elles tiennent à ta croyance, à ton gouvernement même; car l'irréligion, ainsi que l'hérésie, est ennemie de toute autorité. Mais écartons de si funestes présages. Maintenant, Messieurs, vous ferai-je voir encore Charles occupé à composer avec un petit nombre d'hommes choisis ce fameux cathéchisme du concile de Trente, cet abrégé de la théologie chrétienne, ce livre des pasteurs, leur livre par excellence, et qui, bien médité, leur suffirait, quand ils n'en auraient point d'autre? Vous le montrerai-je appliqué à donner aux confesseurs ces instructions célèbres qui ramènent le sacrement de pénitence à sa véritable institution; qui mettent des principes fixes et invariables à la place d'une conduite arbitraire; qui nous apprennent à mesurer les délais de l'absolution sur le délai que le pécheur apporte à son véritable changement; qui font revivre, autant que la faiblesse des derniers âges le comporte, la règle des anciens canons, et rétablissent une sorte de proportion entre la satisfaction et l'offense; qui surtout raniment l'attention et le zèle des ministres sur tant de confessions ou tièdes ou même sacriléges, que trop souvent on ne peut bien réparer que par une confession de toute la vie faite dans de meilleures dispositions. Vous le peindrai-je enfin au milieu des conciles et des synodes qu'il a présidés pour mettre en vigueur les saintes règles du concile de Trente, de ces synodes dont nos pontifes font l'âme de leurs propres assemblées, et qui renferment tout l'esprit des premiers siècles de l'Eglise.

Car c'est ainsi que Charles a rendu à la vérité son premier éclat, que l'erreur s'est évanouie, que l'Eglise a recouvré son ancienne splendeur, que l'hérésie a été confondue et s'est vu arracher l'empire qu'elle s'était si longtemps promis.

Levez-vous donc, ô Jérusalem! ô Eglise de mon Dieu! levez-vous, et sortez de l'état d'abaissement et de confusion où vos ennemis croient vous avoir réduite pour toujours! *Surge, Jerusalem.* Levez-vous, soyez dans la joie; le jour le plus pur brille en votre faveur, et la gloire du Seigneur éclate au milieu de vous : *Surge, illuminare, quia gloria Domini super te orta est.* (*Isai.*, LX, 1.) Portez vos regards autour de vous, et voyez le triste sort des peuples qui ne participent point à votre lumière : *Leva in circuitu oculos tuos, et vide.* (*Ibid.*, 4.) Tandis que votre foi est toujours une, toujours invariable, voyez-les divisés entre eux, et en contradiction avec eux-mêmes, varier sans cesse leurs systèmes et leurs erreurs; voyez-les enveloppés dans les plus profondes ténèbres, n'avoir que leur propre sens pour règle de leur croyance, et adopter autant d'opinions diverses qu'il y a parmi eux de caractères d'esprits différents : *vide*, voyez, triomphez, et après avoir rendu gloire au Seigneur, reconnaissez dans Charles l'instrument dont il s'est servi pour assurer votre triomphe.

Pour le rendre plus glorieux encore, il restait des abus à réformer, et c'est le dernier objet des soins et des travaux de Charles en faveur de l'Eglise. En vain elle réclamait chaque jour par ses gémissements et ses larmes; on était insensible à sa douleur, sa voix n'était plus écoutée; les vices passaient en lois, et les abus dégénéraient en coutumes; abus dans la conduite de la plupart des religieux des abbayes les plus célèbres; ils avaient substitué les aises et les commodités de la vie aux austérités de la pénitence; l'abondance et les richesses à la pauvreté, l'amusement et l'oisiveté au travail des mains, la dissipation et les embarras du siècle au recueillement et à la prière; et, avant même la conclusion du concile de Trente, dès les premières années de sa jeunesse, Charles avait donné l'exemple de la réforme, par celle qu'il avait introduite dans l'abbaye qui lui avait été résignée : abus dans la pompe des cardinaux, dans le faste des premiers pasteurs; et pour réformer leur luxe, pour les ramener à la simplicité de leur état, Charles réforme sa maison, il se réforma lui-même; abus dans la pluralité des bénéfices, dans ces richesses énormes qui, rassemblées sur un seul ministre, privaient l'Eglise d'une quantité d'autres qui lui eussent été plus utiles, et Charles se dépouilla de tous les grands biens qu'il possédait pour ne se réserver que celui qu'il ne lui était pas libre de quitter; abus sur la résidence des pasteurs qui abandonnaient leur troupeau à des mercenaires uniquement occupés à s'engraisser de ses dépouilles; et dès que les circonstances le lui eurent permis, Charles n'eut plus d'autre empressement que celui de travailler par lui-même au salut du peuple qui lui était confié; abus de la part des chefs dans l'esprit de domination qu'ils affectaient à l'égard des ministres qui leur étaient subordonnés, et Charles honora ses coopérateurs dans le ministère en s'honorant lui-même; il perfectionna sa sagesse en s'aidant de leurs conseils et de leurs lumières, il déféra à leurs avis, il se fit gloire de leur société et de leur entretien; il les soulagea dans leurs besoins, il les visita dans leurs infirmités, il les assista lui-même jusqu'à la mort; et lorsqu'on osait en paraître surpris, il répondait par ces belles paroles: *Vous ne savez pas de quel prix est la vie d'un bon prêtre.*

Ce sont les maux que je viens de décrire qui ont toujours fait le triomphe et la joie des ennemis de l'Eglise, parce qu'ils ne veulent pas faire attention qu'on abuse de tout, qu'il y aura toujours des abus partout où il y aura des hommes, et que ces mêmes abus introduits jusque dans la religion sont la faute des particuliers, et non le vice et l'esprit de l'Eglise entière; ce sont eux cependant que Charles réforma, autant qu'il peut être donné à un seul homme de les réformer, par ses soins. Du moins il fit voir quel était le véritable esprit de l'Eglise dans la personne de ses plus fidèles ministres; il fit dire à l'hérétique lui-même que, si tous ses chefs et ses membres ressemblaient à Charles, il n'y aurait bientôt plus qu'un même troupeau et un même pasteur; il nous donna à tous les plus importantes leçons, et dans sa conduite les plus puissants motifs pour les réduire en pratique; il fit rejaillir sur l'Eglise universelle l'éclat de sa sainteté. Elle triompha des scandales par ses exemples, de l'erreur par ses lumières, des abus par ses soins et ses travaux. Premier caractère de la grandeur de Charles; il a fait triompher l'Eglise. J'ajoute que lui-même a triomphé de son peuple; second caractère de sa grandeur et de sa gloire, et le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Vaincre par la douceur et non par la force; subjuguer les esprits et soumettre les cœurs; enchaîner les volontés les plus rebelles et les plier à la loi d'un peuple indocile et féroce, en faire un peuple tout composé d'enfants soumis; des mêmes hommes en former des hommes nouveaux, les dompter par l'amour mieux qu'un autre n'eût pu faire par la crainte, telle est la vraie grandeur, telle est la véritable gloire, et telles furent aussi la grandeur et la gloire de Charles.

Au sein de l'Eglise, dans une terre chérie du ciel, est un peuple célèbre par la vertu de ses ancêtres et par le nom de ses premiers pasteurs. Formé d'après les leçons et les exemples des Barnabé et des Ambroise, il avait longtemps servi de modèle aux autres peuples; il avait été l'ornement d'Israël; et, par un renversement étrange, il en était devenu le rebut et l'opprobre. Ennemi de toute loi, impatient de tout joug et de toute autorité; n'ayant pour coutumes que des vices, pour culte que des superstitions, pour caractère que l'indocilité; aveugle dans ses préjugés jusqu'à la folie, constant dans le mal jusqu'à l'opiniâtreté, insensible au bien qu'on voulait lui faire, ne voulant de chefs que ceux qui flattaient ses passions, ne renfermant dans son sein que des ministres qui entretenaient son aveuglement et qui partageaient ses désordres; ne connaissant de liens que ceux qu'il pouvait rompre, et de devoirs que ceux qu'il lui était libre de violer; ne conservant de mœurs que les mœurs impures qu'avaient portées dans son sein le tumulte des armes et les horreurs de la guerre; objet des vengeances du Très-Haut dont il avait autrefois mérité les faveurs, tel était le peuple de Milan. Triompher d'un tel peuple, le ramener à Dieu, à la religion, à la vertu, était sans doute le plus beau de tous les triomphes, et c'est à Charles qu'il était réservé.

Charles a triomphé de l'aveuglement et de la dépravation du peuple de Milan par son zèle; de sa résistance et de ses malheurs, par sa charité; de l'endurcissement et de l'obstination des chefs, par sa fermeté et

sa patience : c'est ainsi encore qu'il s'est montré vraiment grand, *maximus*.

Le temps favorable aux desseins de Charles est arrivé ; les obstacles qui l'arrêtaient ne sont plus ; Pie IV est mort, et Charles est à Milan. Depuis près d'un siècle cette ville n'avait point vu ses pasteurs : loin du troupeau qui leur était confié, ils faisaient de l'épiscopat un vain titre d'honneur, et de la fonction des apôtres un ministère sans soins et sans travail. Grand Dieu ! quels funestes ravages leur longue absence avait causés ! Console-toi, peuple infortuné ; un pasteur, le plus beau présent du ciel dans sa miséricorde, un bon pasteur t'est donné. Mais quoi ! ce peuple s'en effraye et se plaint déjà d'avoir au milieu de lui un si saint archevêque.

Charles jette un premier coup d'œil sur son diocèse. Les ténèbres qui le couvrent, les vices qui le défigurent l'affligent, mais sans le décourager ; et en excitant son zèle ils fournissent la matière de ses premiers triomphes.

Partout il voit régner l'ignorance la plus profonde ; les plus importantes vérités sont mises en oubli, la religion la plus sainte ne paraît qu'un amas des plus grossiers mensonges ; au sein du christianisme Charles retrouve avec douleur toute l'extravagance et les impiétés des peuples idolâtres. Pour dissiper ces épaisses ténèbres, il communique à des ministres, qu'il prend soin de former lui-même toutes les lumières qu'ils doivent répandre. C'est lui qui les rassemble, c'est lui qui les instruit et qui les éclaire, c'est lui aussi qui les envoie et qui les distribue dans toutes les parties du Milanais, pour y porter, comme autant de canaux dont il est la source, les germes précieux de la religion et du salut. Mais ce n'est pas assez pour Charles d'enseigner son peuple par la voie de ses ministres ; il sait trop bien que son premier devoir est de l'instruire et de l'enseigner lui-même. Il ne s'excuse point sur les travaux de l'épiscopat ; il sait que Paul, chargé du soin de tant de nations qu'il avait converties à la foi, ne se crut pas dispensé de leur prêcher encore l'Evangile. Il ne prétexte point la faiblesse de ses talents, parce que c'est au nom du Seigneur qu'il parle, et que c'est de Dieu même qu'il attend tout le fruit des vérités qu'il annonce ; il sait d'ailleurs qu'un pasteur, prêchant à son peuple, n'a besoin que d'entrailles, et que son langage n'est que celui d'un père qui s'entretient avec ses enfants ; il sait que son caractère donne une énergie particulière à ses discours, et que, pourvu qu'il sente ce qu'il dit et qu'il agisse comme il parle, on le dispense de l'art de bien dire. Charles n'a point, il est vrai, cette brillante élocution des orateurs du siècle, qui plaît et qui amuse ; mais il a pour lui l'onction de la grâce qui touche, qui persuade, et la force de l'exemple qui entraîne et qui détermine. C'est avec ces puissants secours que ce saint pontife entreprend d'instruire et de réformer son peuple. Il se montre, et son extérieur est déjà une prédication muette plus éloquente que tous les discours. Il parle, et tous les esprits s'éclairent et les cœurs s'ouvrent à sa voix. Il tonne, il menace, il presse, il conjure, et tous ceux qui se prêtent à l'entendre partagent avec lui les sentiments qu'il veut lui inspirer.

Charles ne borne pas ses instructions et son zèle à sa capitale. C'est un astre bienfaisant qui éclaire et qui vivifie les profondes vallées comme le sommet des plus hautes montagnes. C'est un grand fleuve, dont le cours majestueux et paisible enrichit et féconde les campagnes et les cités. A la tête de ses plus fidèles ministres, il sort de Milan pour visiter les lieux les plus abandonnés. Tantôt il parcourt de tristes hameaux et de misérables chaumières, dont les habitants farouches, sans foi, sans pasteur, n'ont que l'instinct pour guide, pour partage que l'infortune, pour loi que la nécessité ; et en leur prêchant l'Evangile, il en fait tout à la fois des chrétiens et des hommes. Tantôt, à travers les buissons et les ronces, il se fraie une route inconnue jusque sur la cime des rochers les plus escarpés. Sur sa tête sont des monceaux de neiges ; sous ses pieds sont des abîmes ; autour de lui sont les dangers et la mort ; et, pour éclairer, pour sauver une seule âme, il s'exposerait mille fois à perdre la vie. Ici ce sont des torrents impétueux, il les traverse ; là ce sont des sentiers impraticables, il s'y traîne, il rampe, il arrive au terme les pieds tout en sang et le front tout couvert de sueur et de poussière. Le matin, sur le haut des Alpes, parmi les glaces éternelles dont elles sont couronnées, il n'a, pour soutenir en lui un reste de chaleur, que l'excès de son zèle et le feu de son amour. Au milieu du jour, lassé, épuisé par ses courses, il éprouve sous un autre aspect ce que le soleil dans toute sa force a de plus vif et de plus dangereux, et ce que les chaleurs de l'été ont de plus accablant. Souvent il fait l'humble fonction de ceux qui l'accompagnent ; il les soulage sans penser au secours dont il a besoin pour lui-même ; il prend sur lui la charge la plus pesante, et oublie la délicatesse de son tempérament pour ne prendre conseil que de sa charité. Partout, et sans aucun intervalle, il prêche, il confesse, il administre les sacrements à ceux qu'il a suffisamment préparés. Il court après les pécheurs les plus endurcis et les ramène ; il écoute les plaintes des malheureux et les console ; il châtie les oppresseurs et délivre les faibles qu'ils oppriment ; il termine les querelles, il accommode les différends ; et après de si grandes fatigues, il n'a, dans ces lieux incultes, pour toute nourriture, que des fruits sauvages, pour lit que la terre ou quelques feuilles d'arbre dont elle est couverte, et pour moments de repos que le petit nombre d'heures qu'il ne lui est pas libre de donner au travail. C'était là un véritable pasteur, bien différent de ceux dont parle le

Prophète ! *O pastor et idolum !* (*Zach.*, XI, 17.) Le peuple, ébranlé par son zèle, sort de l'assoupissement et des ténèbres où il était plongé. On s'empresse, on vole sur ses pas, on a peine à le quitter. Les cœurs les plus féroces deviennent sensibles et s'humanisent; les pécheurs les plus obstinés cèdent à la grâce de Jésus-Christ et aux exemples de Charles. Il fait de ce peuple un peuple conquis, dont il ne reçoit les hommages que pour les rendre au Seigneur.

De retour à Milan il y reprend ses premiers travaux, et partout les mêmes succès l'accompagnent. Par ses soins, les écoles de la doctrine chrétienne sont instituées, les séminaires sont ouvert, des hôpitaux sont fondés, de nouveaux temples s'élèvent, des lieux de retraite offrent une voie au repentir et une ressource à la pénitence; l'innocence elle-même trouve des asiles contre les dangers de la séduction; les sacrements sont fréquentés, le vrai culte reprend son éclat et sa pureté, la vertu a déjà ses défenseurs et ses élèves, le vice, honteux et timide, ne se fait plus une gloire de ses excès, et la piété, mieux connue et mieux affermie, ne passe plus pour une faiblesse ou pour un ridicule : Milan change de face. Charles a triomphé de son aveuglement et de sa dépravation par son zèle..... Ah ! que dis-je? Milan renferme encore des sujets rebelles, mais dont il surmontera la résistance, et dont il finira les malheurs par sa charité.

Tant que ce saint pontife s'était borné à instruire, à édifier, il n'avait eu que des contradictions à supporter, et peu d'obstacles à vaincre. Mais il entreprend la réforme, et dès lors il trouve des haines à fléchir, et la plus vive résistance à surmonter.

Charles entreprend la réforme.... Et de qui? des vierges, des religieux, des prêtres. Il connaissait mieux que personne toute la grandeur et la dignité du sacerdoce; il n'ignorait pas combien l'état religieux est cher à l'Eglise et précieux devant le Seigneur; il savait que les vierges consacrées à Jésus-Christ sont à ses yeux une portion choisie au milieu de son peuple; il savait de quel avantage ils sont tous ensemble pour le commun des fidèles, lorsqu'ils élèvent sur la montagne des mains pures vers le ciel, tandis que ceux-ci combattent dans la plaine; lorsqu'ils fléchissent par leur zèle et leurs prières le Tout-Puissant, que les hommes irritent par leurs déréglements, et qu'enfin ils édifient et ramènent quelquefois à force de vertus ce monde toujours prêt à nous scandaliser par ses vices.

Mais il savait aussi qu'il n'y a rien de pire que l'abus des meilleures choses; et que, si l'on veut réformer le peuple, il faut commencer par réformer ceux dont il attend tout à la fois le précepte et l'exemple. D'abord Charles visite les cloîtres; il veut rappeler à l'esprit de leur consécration des épouses infidèles qui ne l'ont que trop oublié. Il veut rétablir dans ces asiles sacrés, qui doivent être impénétrables à un monde profane, la clôture qui ne s'observe plus, le silence qui n'est plus gardé, l'amour de la retraite qu'on a laissé perdre, l'entière séparation du siècle, la fidélité aux règles, l'accomplissement des vœux; et les vierges murmurent, et les parents se plaignent, et le peuple s'émeut, et toute la ville est en rumeur. Il faut à Charles toute sa douceur pour tempérer l'usage qu'il fait de son pouvoir. Il la met en œuvre; il s'insinue, il persuade, et à sa voix tout rentre dans l'ordre, lorsque tout paraissait en être sorti pour toujours.

Ce n'est pas, au reste, de ce sexe pieux par penchant, timide par caractère, docile par éducation et par goût, vertueux par choix, toutes les fois qu'on prend soin de l'éclairer, qu'il devait attendre la plus grande résistance. Il l'éprouve de la part des chanoines de la Scala, qui, sous de vains prétextes, se croyaient exempts de rien faire. Charles examine leurs priviléges, priviléges dangereux quand ils sont constatés, plus abusifs et plus dangereux encore quand ils sont équivoques; et par bonheur leurs priviléges étaient sans fondement. Le pontife est autorisé, par la cour de Rome, à faire la visite de leur Eglise; il la commence, et au lieu de vaines clameurs, on lui oppose la violence et l'outrage. On tire sur sa croix, on s'attaque à sa personne, on entreprend sur son autorité, on le déclare suspendu de ses fonctions. Enfants rebelles, ah ! c'en est trop ! allez voir ce bon père, ce saint pasteur, prosterné aux pieds de son Dieu, pour obtenir qu'il change votre cœur et qu'il oublie vos offenses. Sa charité ne fut pas sans effet. La plupart d'entre eux se reconnurent enfin, et, humiliés devant Charles, en reçurent le pardon le plus tendre et le plus généreux.

Pour ménager à sa charité de nouveaux triomphes, vous peindrai-je encore de nouveaux attentats? Il en est un que jai peine à décrire, et ma langue se refuse à l'affreux récit de semblables horreurs. Dans le dessein de s'épargner une réforme qu'il craint, un malheureux.... (je tairai son nom et celui d'un ordre que Rome s'est vu forcée d'abolir lorsque Charles ne voulait que le réformer), un homme impie et sacrilége choisit le moment où Charles, dans son palais, au pied des autels, environné de toute sa maison, prie pour son peuple et pour ce parricide lui-même. Le coup part; mais une main invisible en amortit l'effet, la balle atteint Charles, elle perce son rochet, elle laisse une légère marque sur son corps, et tombe à ses pieds. Charles lève les yeux au ciel, et rendant grâce à Dieu de la vie qu'il lui conserve, il la lui offre pour le salut de son troupeau.

Ce sont tous ces crimes, les crimes du peuple et des prêtres, qui préparèrent le fléau qui devait bientôt affliger Milan. Déjà un bruit sourd se répand de toutes parts, et annonce les plus tristes événements. Une maladie aiguë se fait sentir, on en re-

cherche les causes, on en étudie la nature, et l'on n'en voit que les tristes effets : on s'y méprend, la sagesse humaine est confondue; Charles seul, éclairé d'en haut, pressent tous les malheurs de son peuple. La peste est à Milan. Un drapeau funèbre, le signal de la contagion et de la mort, est élevé sur ses tours. Ses portes se ferment, les travaux publics et particuliers ont cessé, tout commerce est interdit; les offices divins sont suspendus; le cours de la justice est arrêté; partout est l'image de la terreur, et la ville la plus opulente et la plus peuplée, devient en peu de temps un affreux désert. On se redoute, on s'évite, on se renferme au dedans; chacun craint pour soi-même, et voudrait pouvoir se réserver jusqu'à l'air qu'il respire. Il n'y a plus de société, plus d'amis; les liens du sang sont rompus; la nature, si puissante par elle-même, semble avoir perdu ses droits et son empire. L'époux s'éloigne de son épouse languissante, et appréhende de respirer trop près d'elle une haleine empestée; la mère refuse son sein au tendre enfant qui lui tend les bras, et le père recule épouvanté. Tout retentit de gémissements et de pleurs, et bientôt Milan n'offre plus que le triste spectacle des mourants et des morts.

Charles écoutera-t-il les conseils qu'on lui donne? Voudra-t-il se dérober au danger commun? Quand tous les chefs sont en fuite, voudra-t-il bien consentir à fuir avec eux? Sa vie est trop précieuse pour la risquer; il importe qu'il la conserve pour les autres, s'il ne veut pas la ménager pour lui-même..... Raison humaine, prudence de la chair, taisez-vous. La charité de Charles triomphera dans toute son étendue, elle lui soumettra son peuple, elle vaincra en lui jusqu'à ses malheurs, et fléchira Dieu même, irrité contre lui.

Charles, brûlant dans son cœur d'un feu toujours plus ardent, sort de son palais; il porte ses pas vers les lieux les plus infectés du venin de la contagion; il voit de tous côtés ses brebis étendues sans force et sans secours, qui tournent les yeux vers lui, et n'attendent de soulagement que de lui seul. Il se fait jour à travers des monceaux de cadavres; au milieu d'un tas de malades et de mourants il fait entendre la voix du pasteur; il les console, il les encourage, il ouvre leur cœur au repentir, il les anime à la confiance, il porte dans ses mains sacrées les secours du salut, il leur administre lui-même les derniers sacrements, il recueille leurs derniers soupirs, et ne se console de leur mort que par le soin qu'il a pris de leur assurer une vie meilleure.

Les besoins de l'âme ne lui laissent pas oublier, dans ce peuple infortuné les besoins du corps. Pour soulager son indigence, cet autre fléau non moins terrible que la contagion entraîne avec elle, Charles se dépouille de tout, il donne le peu d'argent qu'il lui reste, il fait fondre sa vaisselle, il fait vendre les ornements de sa chapelle et les meubles de son palais; ce qui en couvrait les murs sert de vêtements à ses pauvres, il se défait de son propre lit, il devient le plus pauvre de son diocèse, et se trouve réduit à recevoir pour lui-même l'assistance qu'il prodigue aux autres.

Que j'aime, dans cet état d'indigence où il se montre plus orné de ses vertus qu'il ne l'eût été de toute la pompe des richesses et des honneurs, que j'aime à le voir tel qu'on le dépeint alors avec un rochet de grosse toile, une crosse de bois à la main, ramener l'heureuse simplicité des premiers temps, et, grand de sa propre grandeur, se faire admirer, respecter par lui-même!

Que j'aime encore à me le représenter dans cet état d'humiliation et de pénitence où il s'offre en esprit de sacrifice pour son peuple! A la tête de ce peuple contrit et suppliant, il marche les pieds nus, une corde au cou, le crucifix dans les mains, les yeux baignés de larmes et le front courbé vers la terre. Arrivé au temple, il se prosterne aux pieds des autels dans la plus profonde amertume, il répand son âme en présence du Seigneur : sa voix se fait entendre à peine parmi les sanglots dont elle est entrecoupée; mais tels sont les sentiments qu'elle exprime : « C'est moi, Seigneur, c'est moi qui ai péché; c'est moi qui, par mes infidélités, ai retardé jusqu'ici la conversion de ce peuple que vous punissez : cessez, ô mon Dieu! cessez de l'affliger, et tournez contre moi seul tous les fléaux que vous avez fait tomber sur lui. Il faut à votre justice une victime; la voici, tout indigne qu'elle est d'être acceptée, elle s'offre avec confiance, parce qu'elle emprunte, pour vous fléchir, la voix et les mérites de votre Fils. » Déjà en effet, sur les autels que le saint pontife a fait élever de toute part, se célèbrent les divins mystères; le sang de Jésus-Christ est offert par les mains de Charles. Dieu s'apaise; il commande à l'ange exterminateur de déposer son glaive; l'air se purifie, la contagion cesse, le peuple de Milan, touché, attendri, converti, avoue qu'il doit son salut à la charité de son pasteur, et que c'est par elle que Charles a triomphé tout à la fois de sa résistance et de ses malheurs.

Mais quand j'ai peint les malheurs de Milan, ah! mes frères, en me rappelant ses crimes, j'ai tremblé pour nous-mêmes. Eh quoi! ne sommes-nous pas aussi coupables? avec plus de lumières ne le sommes-nous pas davantage? Aussi d'autres maux nous affligent; et qui peut dire de quels fléaux peut-être ils ne sont encore que le triste prélude? Depuis longtemps des morts inopinées frappent indistinctement tous les états et tous les âges; une sorte de malignité, répandue dans l'air, immole sans cesse de nouvelles victimes, et ces surprises de la mort, qui n'étaient autrefois que des événements rares, deviennent aujourd'hui les morts les plus ordinaires. L'affreuse indigence se fait également sentir. Tout retentit des cris des malheureux, et

un châtiment plus à craindre encore est de ne les pas entendre ou d'y être insensible. Ah! triomphons comme Charles de tant de maux, empruntons les mêmes armes, ayons recours ainsi que lui aux gémissements et à la prière, et, comme lui, ouvrons nos cœurs à la charité. Dans ces jours de calamité ne nous bornons pas à répandre notre superflu dans le sein des pauvres; pour les soulager prenons même sur notre nécessaire. Dieu s'apaisera, il convertira nos âmes; et la foi reprenant parmi nous son premier éclat, les mœurs reprenant leur première pureté, notre patrie reprendra aussi son premier lustre, et nous jouirons avec les trésors de la grâce et de l'innocence, de notre ancienne félicité.

Charles a triomphé des malheurs de son peuple; il a triomphé de ce peuple lui-même, par sa charité. Mais, pour achever de le rendre heureux en achevant de le rendre fidèle, il reste encore à ce saint pontife un obstacle à vaincre, l'endurcissement et l'obstination de ses chefs; et c'est ici que Charles, toujours également grand, va couronner ses triomphes et sa gloire par sa fermeté et sa patience.

Les principaux chefs du Milanais, jaloux peut-être de la grandeur de Charles et du crédit que ses vertus lui avaient acquis, craignant d'ailleurs pour eux-mêmes le joug de la réforme auquel le peuple commençait à s'accoutumer, firent un crime à Charles de son zèle, et n'oublièrent rien de ce qui pouvait déconcerter ses projets. Charles fut attaqué par l'endroit le plus sensible pour un bon pasteur et pour un sujet fidèle. On le peignit à son peuple comme un esprit inquiet et turbulent, comme un homme dur et austère, comme un réformateur qui l'était bien plus par goût et par humeur que par zèle et par principes. On le peignit à son prince comme un esprit dangereux, qui couvrait des vues d'ambition sous des apparences de piété et de réforme; comme un politique adroit, qui n'en imposait au peuple, par un extérieur de vertu, que pour le gouverner ensuite avec plus d'empire; qui essayait chaque jour son pouvoir, dans le dessein de l'augmenter, et qui, dans l'exercice qu'il faisait de la juridiction, ne prétendait à rien moins qu'à la ruine entière de l'autorité du monarque.

Ainsi on armait l'une contre l'autre deux puissances qui sont si bien faites pour être d'accord, et qui ne peuvent rendre les peuples heureux qu'autant que d'un même pas, quoique par des routes différentes, elles tendent au même but.

Charles, sans préjugés d'état et de nation (les saints n'en devraient point avoir), Charles avait sans doute mesuré plus d'une fois la distance et les bornes qui séparent l'une et l'autre puissance; il en avait étudié la nature et les caractères. Toutes deux, émanées de Dieu même, ne relevant que de lui seul, indépendantes et soumises tour à tour, ont leur autorité et leurs droits séparés. L'une, faite pour le temps, a son empire sur la terre; elle porte le glaive pour punir les coupables ou pour effrayer ceux qui seraient tentés de le devenir; elle dispose de nos facultés et de nos biens pour le salut de tous, et concentre les intérêts particuliers dans l'intérêt général; elle veille sur nos droits et les conserve; elle commande, elle gouverne dans la personne des Césars, et compte les pontifes eux-mêmes parmi ses premiers et ses plus fidèles sujets. L'autre, toute spirituelle et tendant à l'éternité, a Jésus-Christ pour chef invisible et ses pontifes pour ministres; elle fait rendre à Dieu ce qui lui est dû; elle maintient ses lois et son culte; elle s'occupe du salut de nos âmes; elle lie et délie pour le ciel; elle exerce son empire sur les consciences; elle enchaîne les volontés, et, souveraine dans tout ce qui est essentiellement du ressort de la religion, elle a vu les Constantin et les Clovis révérer en elle celui au nom duquel elle règne sur les esprits et sur les cœurs. Toutes deux, moins rivales que sœurs, se prêtent un mutuel appui, et concourent ensemble à la gloire du Très-Haut et au bonheur des hommes.

Charles, toujours empressé à procurer la fin qui leur est commune, n'eût point été jaloux de réunir dans sa personne leurs droits et leurs priviléges, qui sont si différents; mais, par une concession toute gratuite des souverains eux-mêmes, il avait quelque chose à conserver de l'une et l'autre juridiction. Il croit pouvoir le faire, il croit le devoir. Aussitôt l'alarme se répand parmi les chefs, ou du moins on feint de s'alarmer. On noircit les intentions du pontife, on a recours aux procédés les plus violents; on se saisit du château d'Arone, qu'il avait conservé du patrimoine de ses pères; on investit son palais, on sollicite contre lui les murmures et les plaintes de ce même peuple pour lequel il vient d'exposer ses jours; on s'oppose à tout ce qu'il veut entreprendre pour sa sanctification et pour son bonheur; on ajoute aux menaces l'insulte et l'opprobre, et Charles voit, sans en être alarmé, des dangers qui ne regardent que lui seul; il souffre avec constance des maux dont il ne gémit que pour ceux qui les lui font; ferme toutes les fois qu'il faut l'être, il fait des actes de vigueur; mais la sagesse les accompagne et la bonté les tempère. Plein de ménagements et de condescendance, il n'emploie que la douceur quand il peut se passer de l'autorité; il donne les avis les plus tendres, il exhorte, il attend, il patiente, et peu à peu les esprits se calment. Le prince, éclairé sur les sentiments et la conduite d'un si saint archevêque, rejette les impressions qu'on a voulu lui donner, pour rendre à Charles toute la justice qui lui est due; le peuple applaudit à son triomphe, tous les cœurs sont à lui; et les chefs eux-mêmes, vaincus par sa fermeté, et gagnés tout à la fois par sa douceur et sa patience, reconnaissent ses droits et concourent avec lui à tout le bien qu'il veut faire.

Que Charles jouisse à tout jamais du fruit de ses victoires; qu'il en soit glorifié dans le ciel, où ses vertus l'ont placé; qu'il en soit glorifié sur la terre, où il a montré tant de grandeur! Charles a été vraiment grand, *maximus*. Il a fait triompher l'Eglise, il a triomphé de son peuple; et son triomphe, le plus beau, le plus noble de tous, a été celui de la religion, de la bienfaisance et de la charité. Oh nous! mes frères, participons à sa gloire, en faisant comme lui triompher l'Eglise et la religion par nos mœurs. C'est ainsi qu'il vous est donné à tous de combattre pour la foi et de vaincre par elle. Rien n'en prouve mieux l'excellence que les vertus qu'elle inspire; et les armes les plus sûres contre l'impie, ce sera toujours la conduite du vrai fidèle.

Et vous, Messieurs, qui êtes appelés d'une manière toute spéciale à imiter les exemples de Charles, et qui, en le choisissant pour votre patron, vous êtes engagés à le prendre pour votre modèle, il est encore un autre triomphe qui vous est réservé comme à lui, c'est celui que vous promettent tant d'âmes confiées à vos soins: triomphe plus facile que celui de Charles, mais qui n'en sera que plus doux. Ici tout se prête à vos désirs et seconde vos travaux; ici le pasteur a des droits tout acquis sur la confiance et l'amour de son peuple; et si la bonté du cœur est un nouveau titre pour y prétendre, à ce titre qui le méritera mieux que lui? Ici les ministres, encore animés de cet ancien esprit dont le souvenir nous pique d'une sainte émulation, sont estimés, révérés à proportion de ce qu'ils en ont reçu et de ce qu'ils en conservent; ici je vois régner un attachement réciproque entre le clergé et les simples fidèles, et cet esprit de concorde qui se fait admirer en eux vous rend facile tout le bien que vous désirez de faire. Il ne nous faut donc qu'un redoublement de zèle et de ferveur pour triompher des cœurs encore rebelles et pour les soumettre au joug du Seigneur. Aimable triomphe, douce conquête qui fera notre consolation, notre joie, notre gloire sur la terre et notre bonheur dans le ciel.

PRONES (*).

PREMIER PRONE.

SUR L'EVANGILE DU DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

L'évangile de ce jour rassemble en faveur des disciples bien-aimés de Jésus-Christ les preuves les plus éclatantes de sa divinité, et leur offre les plus puissants motifs pour lui être fidèles; mais ce n'est pas seulement pour eux que Jésus-Christ a réuni dans le mystère de la transfiguration tant de témoignages de sa grandeur. C'est pour nous encore qu'il y fait briller sa gloire, et qu'il donne comme une légère image des récompenses qu'il nous destine. Il a voulu par là animer notre foi, soutenir notre espérance, embraser notre cœur du plus pur amour; nous rendre dociles à sa voix, et nous apprendre à n'écouter et à ne suivre que lui seul. Voilà les grandes leçons que doit nous offrir l'explication de notre évangile. Je m'empresse à vous les exposer; elles méritent toute votre attention.

En ce temps-là Jésus ayant pris avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, il les mena à l'écart sur une haute montagne, et fut transfiguré devant eux. (*Matth*, XVII, 2.)

Le Sauveur du monde destine ses apôtres aux plus grands travaux; il les appelle aux opprobres et aux souffrances; mais pour les y soutenir, pour animer leur courage, il donne à leur foi les fondements les plus solides, et offre pour terme à leur espérance un bonheur beaucoup plus réel que celui que le monde pourrait leur promettre.

Ce divin Sauveur a tenu la même conduite par rapport à nous; en nous soumettant à sa loi, en nous prescrivant de tout quitter pour lui, de renoncer au monde, de nous renoncer nous-mêmes, il nous appelle sans doute à de grands travaux, à de grands combats, à de grands sacrifices; mais aussi quels motifs ne nous offre-t-il pas? Les preuves de sa divinité, c'est un Dieu qui nous parle; sa gloire, elle doit être notre récompense, et nous devons la partager avec lui.

Et prenez garde, mes frères, ce n'est qu'en nous pénétrant de ces motifs que nous deviendrons courageux et fidèles comme les apôtres. Pourquoi, dans la plupart d'entre nous, si peu de force pour combattre le monde et nous combattre nous-mêmes, pourquoi si peu de rapport entre notre foi et nos mœurs? c'est que notre espérance est faible et que notre foi est presque éteinte. Et comment ne le serait-elle pas? Nous croyons, nous sommes chrétiens sans savoir pourquoi. Heureusement nés au sein de l'Eglise, nous nous contentons d'une foi superficielle et légère qui n'a d'autre soutien que l'exemple et la coutume. Nous ne remontons pas aux preuves de notre croyance, et nous négligeons les fondements sur lesquels elle est appuyée. Eh! mes frères, ceux qui sont

(*) Pour ne pas couper en deux les *Œuvres oratoires* de Gérard, nous éditons ses *Prônes* à la suite de ses *Sermons*. Ils auraient dû, sans cette circonstance, ne paraître que dans notre *Cours spécial de Prônes*.

nés d'un sang illustre ont sans cesse entre les mains les titres de leur noblesse; ils revoient avec un plaisir nouveau les preuves de l'ancienneté de leur origine; et nous, dont le plus beau titre est d'être chrétiens, dont la véritable noblesse est d'être les enfants de Dieu et les membres de Jésus-Christ, dont les richesses et la gloire sont d'être les héritiers du royaume céleste, d'être faits pour porter une couronne immortelle, nous sommes indifférents sur les titres, sur les preuves de cette filiation divine et sur les droits qui nous sont acquis.

Aussi, mes frères, qu'arrive-t-il? c'est que dans ce siècle malheureux où l'on fait gloire de douter de tout et de mettre tout en problème, si un libertin, si un impie ose répandre des nuages sur la certitude de notre sainte religion, sur les dogmes qu'elle enseigne, sur les récompenses qu'elle promet, nous avons peine à répondre, nous ne pouvons pas, comme l'Apôtre l'exigeait des premiers fidèles, rendre raison de notre croyance; nous hésitons, nous doutons nous-mêmes, et bientôt nous ne savons plus que croire. Qu'arrive-t-il encore? c'est que, dans les situations critiques, dans les tentations un peu fortes, nous cédons presque sans résistance, parce que nous n'avons rien qui nous soutienne; c'est que, pour un petit intérêt présent, nous sacrifions un bonheur éternel, parce que nous considérons nos droits à l'immortalité comme des droits presque douteux et incertains; c'est, pour le dire, en un mot, que dans tout le plan de notre vie on ne reconnaît aucune trace sensible de notre foi.

Vous croyez à Jésus-Christ, dites-vous; vous êtes chrétiens, et vous pensez, vous agissez comme si vous étiez infidèles. Ah! c'est que vous êtes chrétiens de nom; mais vous ne l'êtes point par sentiment et par conviction; car je vous le demande, mes frères, pourriez-vous croire fortement et par principe que Dieu a livré son fils pour vous, et être si peu touchés de son amour! pourriez-vous croire que l'Evangile est la loi du Fils de Dieu, qu'il l'a scellée de son sang, et en observer si mal tous les préceptes! pourriez-vous croire d'une foi bien vive que votre Dieu s'est fait homme pour vous servir de modèle, et être si peu disposés à suivre ses exemples! pourriez-vous croire enfin qu'il y a un jugement à redouter, un paradis à gagner, un enfer à éviter, et vivre comme vous vivez!

Eh! mes frères, qu'est-ce qui nous distingue si fort des premiers siècles du christianisme? qu'est-ce qui a produit cette différence si prodigieuse entre les premiers fidèles et nous? n'en cherchons point d'autre cause que la vivacité de leur foi et la faiblesse de la nôtre. Instruits par les premiers disciples, éclairés par les faits, environnés de témoignages éclatants qui déposaient en faveur de la religion, ils vivaient en chrétiens, et, persécutés par les gentils, ils mouraient en apôtres. Que faut-il donc pour nous rendre cette même foi? La demander par la prière parce qu'elle est un don de Dieu : mais ensuite nous rapprocher de ces premiers siècles par l'instruction et par l'étude; oui, mes frères, je voudrais que parmi toutes ces études, souvent aussi frivoles qu'elles sont épineuses, on donnât du moins le premier rang à l'étude de la religion; je voudrais qu'un père à l'égard de son fils, qu'un maître à l'égard de son élève ne se bornât pas à lui faire apprendre ces premiers éléments qui renferment les principaux dogmes de notre croyance; mais qu'il le contraignît à s'instruire de tout ce qui peut rendre sa soumission raisonnable, comme parle l'Apôtre; par là il le prémunira contre les dangers du siècle, la fougue des passions et cette espèce d'incrédulité qui s'empare aujourd'hui des jeunes gens dès qu'ils entrent dans le monde et que leurs passions se font sentir.

Parmi tant de bons livres qui peuvent les éclairer en ce genre, je ne vous citerai pas les ouvrages immortels des Abadie, des Clarke, des Hauteville, et tant d'autres, qui, quoique très-bien faits, seraient au-dessus de leur portée; mais il en est un que vous devez connaître, qui est fait pour tous les âges, qui à la force des raisonnements joint les grâces de la poésie, et qui a pour titre le *Poëme de la religion;* il en est un autre plus utile encore, fait particulièrement pour la jeunesse, et qui est intitulé le *Catéchisme de l'âge mûr;* il en est un enfin qui par son utilité l'emporte sur tous les autres, c'est l'*Histoire universelle* du célèbre Bossuet, cet ouvrage admirable dans lequel la religion chrétienne est si bien démontrée : mettez ces sortes de livres entre les mains de vos enfants, étudiez-les vous-mêmes, écoutez volontiers les instructions que nous vous faisons sur la religion, consultez-nous dans vos doutes et vos lectures, et, bientôt éclairés sur votre foi, persuadés, convaincus, vous verrez les nuages de l'impiété se dissiper, la foi reprendre son premier éclat, la pureté des mœurs refleurir avec elle, et ramener parmi nous les beaux jours du christianisme naissant.

Eh! mes frères, vous auriez raison de regarder votre religion comme suspecte si ses ministres ne cherchaient qu'à la couvrir à vos yeux d'un voile impénétrable; mais, quoiqu'il ne leur soit pas plus permis qu'à vous d'en sonder les mystères, ils ne vous demandent, pour que vous la croyiez fermement et que vous la chérissiez, que vous en étudiiez comme eux les preuves.

Pour vous préparer à cette étude et pour la commencer en quelque sorte, retournons avec les apôtres sur le Thabor, et considérons-y avec eux tous les témoignages que Jésus-Christ nous y donne de sa divinité. *Il fut transfiguré devant eux*, nous dit l'Evangile; *son visage devint brillant comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la neige; en même temps ils virent paraître Moïse et Elie qui s'entretenaient avec lui.* (*Ibid.*, 2, 3.)

Pierre, transporté de joie, lui dit : *Sei-*

gneur, il fait bon pour nous d'être ici; faisons-y trois tentes. (*Ibid.*, 4.)

Le premier témoignage que j'aperçois ici en faveur de Jésus-Christ, c'est celui qu'il se rend à lui-même. Il fait un miracle pour attester sa grandeur et sa puissance. Ce n'est pas le seul, mes frères, qu'il ait fait pour nous convaincre Toute sa vie a été un tissu de prodiges; il multiplie cinq pains, et en nourrit cinq mille hommes; il éclaire les aveugles de naissance, il fait parler les muets, il rend l'ouïe aux sourds, il guérit les malades par sa seule parole; devant une foule de témoins intéressés à l'examen de ses prodiges, trois fois il ressuscite les morts sous les yeux de la Synagogue. Il se ressuscite lui-même. Prodiges sensibles et manifestes, publics et éclatants, durables, permanents, supérieurs à toutes les forces de la nature; miracles, prodiges qui annoncent en Jésus-Christ celui qui commande à l'être et au néant, et qui, jusque dans les opprobres de sa passion et de sa mort, ont fait voir aux Juifs étonnés le maître, le Dieu de l'univers.

Et observez, mes frères, que, dans le prodige de notre Evangile, en soutenant notre foi, Jésus-Christ nourrit notre espérance; sur une haute montagne, sous un ciel sans nuage, il se montre à ses apôtres avec un corps tout glorieux. Ses vêtements par leur éclat effacent la blancheur de la neige; son visage devient brillant comme l'astre du jour, la majesté divine s'imprime sur son front. Le chef des apôtres s'écrie : *Seigneur, qu'il fait bon pour nous d'être ici.*

C'était là en effet pour eux comme un avant-goût des délices du ciel, et une légère image de la gloire et du bonheur qu'il nous destine. Il ne se montrait à eux avec tant de splendeur que pour leur faire connaître quels étaient les charmes de l'objet qu'ils devaient posséder un jour, et quelle est cette gloire immortelle que nous devons partager avec lui un jour et sous un ciel plus pur encore et plus serein; nous le verrons non plus seulement accompagné de Moïse et d'Elie, mais entouré du chœur des anges occupés à célébrer sa grandeur et ses bienfaits, environné de ses saints et de la troupe glorieuse des martyrs et des vierges. Les parfums les plus doux brûleront en sa présence. Prosternés devant son trône, ses serviteurs fidèles jetteront leurs couronnes à ses pieds. Nous entrerons en société avec eux; nous partagerons leur joie et leurs chants d'allégresse; nous verrons Dieu sans ombre et sans nuage; nous l'aimerons, et nous le posséderons en l'aimant. Cette jouissance du souverain bien nous enivrera des plus pures délices, et renfermera sans aucun mélange tous les autres biens. Plus de douleur, de gémissements et de larmes, plus de faiblesses à combattre, plus de violences à nous faire, plus de vicissitudes à craindre, plus de vœux qui ne soient remplis, plus de plaisirs vrais et purs que nous ne goûtions sans être exposés à les perdre; nous serons pleinement satisfaits, et nous le serons pour toujours. Heureux moment où nos désirs seront comblés : heureux et véritable Thabor après lequel nous devons soupirer sans cesse, mais où nous n'aurons de demeure qu'après l'avoir méritée par nos travaux et nos souffrances! Aimable religion qui nous donne de si grandes espérances, et dont tout nous confirme la divinité!

Le second témoignage que Jésus-Christ reçoit en sa faveur, c'est celui de Moïse et des prophètes figurés par Elie. Jésus-Christ n'est pas le seul qui atteste sa mission; elle est annoncée par tous les siècles, par toute la loi, par tous les prophètes. Remontez aux premiers jours où naquit l'univers. Vous voyez le Messie promis quatre mille ans avant sa venue, et cette promesse dans une famille sainte, à un peuple choisi, se perpétue de race en race. Vous voyez dans les âges suivants, Moïse qui, au livre du Deuteronome, annonce celui qui doit régner sur toutes les nations. Vous voyez toutes les cérémonies, toutes les figures de la loi ramener la religion entière à Jésus-Christ. Les prophètes, et surtout le Prophète-Roi, Daniel, Isaïe, expriment toutes les circonstances de l'avénement, des humiliations, des souffrances et de la gloire du Messie. Il est le centre de tout, il est le terme de la loi, il est le lien de l'Ancien et du Nouveau Testament, il est la gloire du Père; en lui tous les peuples sont bénis; sur lui s'élève tout l'édifice de la religion, et le concert admirable de toutes ses parties est sans contredit la plus forte preuve de sa Divinité. Une religion si parfaitement une ne saurait être l'ouvrage des hommes.

Le troisième témoignage que reçoit Jésus-Christ, c'est celui de son Père.

Lorsque Pierre parlait encore, une nuée lumineuse couvrit les apôtres, et il en sortit une voix qui fit entendre ces paroles. Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toutes mes complaisonces; écoutez-le. (*Ibid.*, 5.)

Ce témoignage, Dieu l'avait déjà rendu, lorsque, sur les bords du Jourdain, Jésus-Christ a reçu le baptême de saint Jean; mais Dieu Tout-Puissant l'a rendu surtout dans l'établissement du christianisme. Du haut des cieux il a béni l'ouvrage de son Fils, et en a prouvé ainsi la divinité; il a rendu inutiles les efforts de tant d'ennemis conjurés qui frémissaient contre son Christ; il a donné la force et la vertu à la voix des pauvres pêcheurs, qu'il a rendus la lumière du monde et les vainqueurs de la terre; il s'est servi des instruments les plus vils et les plus faibles, pour triompher de ce qu'il y avait de plus fort et de plus difficile à surmonter; il a établi l'Eglise de Jésus-Christ sur des fondements si solides, que depuis près de dix-huit siècles elle subsiste, toujours attaquée, toujours combattue et toujours la même, toujours universelle, toujours visible, toujours une dans sa foi; il a puni les Juifs, les meurtriers de son Fils, qui, depuis dix-sept-cents ans, sont errants sur la face de la terre, sans

pouvoir se réunir en corps de nation, sans roi, sans autel, sans sacrifice, et qui, par la haine de tous les peuples, par l'aveuglement de leur esprit, par l'endurcissement de leur cœur, sont marqués au sceau du châtiment de la réprobation.

Mais un témoignage, peut-être plus frappant que tous ceux que je viens de vous exposer, c'est celui que Dieu rend à la sainteté de la doctrine de Jésus-Christ, lorsqu'il veut que Jésus soit notre maître, et qu'il nous ordonne d'une manière si expresse de l'écouter.

Oui, mes frères, la sainteté du christianisme est la preuve la plus à la portée de tous; la plus propre à éclairer tous les esprits; tous ne sont pas capables d'une discussion profonde; mais tous sont en état de sentir combien la religion est sainte, et combien sa morale est pure.

C'est elle qui nous apprend à glorifier Dieu de la manière la plus parfaite, et qui répand sur la destination de l'homme, sur la conduite de la vie, des lumières que toute la philosophie païenne n'avait pu nous donner : c'est elle qui nous conduit le plus sûrement au bien, par les motifs qu'elle nous fournit, par les secours qu'elle nous offre, par les exemples qu'elle nous présente, par les récompenses qu'elle nous fait envisager; elle nous change, elle nous réforme tout entiers, et par elle le pécheur vraiment pénitent, le chrétien vraiment fidèle, a bientôt toutes les vertus.

C'est elle qui redresse nos jugements et nos idées, qui, par des principes sûrs, par des maximes souverainement justes et invariables, corrige les faux systèmes d'un bel esprit qui s'égare, et dans les hommes les plus grossiers tient lieu de la plus pure raison. C'est elle enfin qui fait la tranquillité, le bonheur de ceux qui la pratiquent, et tous les charmes de la société. L'union, la confiance et la paix se trouvent partout où elle règne. Peuplez la terre de vrais justes, de vrais disciples de Jésus-Christ, et la terre sera bientôt un paradis anticipé.

Voilà, mes frères, ce que tout homme est à portée de sentir; voilà ce qui frappe naturellement le simple comme le savant, et ce qui, sans d'autre discussion, fera dire à quiconque a un cœur droit, une âme pure, la religion qui réforme si bien tous les vices, qui conduit si parfaitement à la vertu et au bonheur, est donc l'ouvrage de la Divinité. Ceux qui la combattent, presque toujours libertins de mœurs comme de croyances, ne font que prêter des armes au vice, et leur impiété n'est donc que l'ouvrage de leurs passions.

Et quel ouvrage! Le génie le plus brillant de ce siècle n'a philosophé toute sa vie que pour apprendre aux hommes qu'ils n'étaient pas nés pour la société, et qu'ils eussent été plus heureux, s'ils se fussent bornés à vivre comme les animaux les plus sauvages. La belle philosophie! Ah! c'est donc ainsi que les plus grands génies, sans le secours de la religion, se sont évanouis dans leurs pensées : ***Evanuerunt in cogitationibus suis*** (*Rom.*, I, 21.)

Enfin, un dernier témoignage que reçoit Jésus-Christ sur sa divinité, c'est celui des apôtres; ils racontent ce qu'ils ont vu. Et faites attention, mes frères, à cette dernière circonstance, exprimée dans notre Evangile : Jésus-Christ leur commande de ne parler de sa gloire qu'après sa résurrection. (*Math.*, XVII, 9.) Pourquoi? C'est que c'est seulement alors que leur témoignage devait être éclatant. Ayant vu mourir celui en qui était toute leur espérance, n'ayant plus de maître, n'ayant plus rien à attendre sur la terre, ils publient qu'ils ont vu Jésus-Christ dans sa gloire sur le Thabor, qu'ils ont entendu la voix de son Père qui disait : ***Celui-ci est mon Fils bien-aimé;*** ils publient qu'ils l'ont vu ressuscité d'entre les morts; ils le publient dans un temps où ils ne peuvent se promettre de leur apostolat que des persécutions et des opprobres. Ce ne sont pas des opinions pour lesquelles on se prévient aisément, et sur lesquelles on peut s'enthousiasmer sans peine; ce sont des faits qu'ils exposent, c'est ce qu'ils ont entendu, c'est ce qu'ils ont vu, c'est ce qu'ils ont touché, comme parle saint Jean; et pour garantir les faits dont ils se donnent pour témoins, ils meurent. En vérité, mes frères, la preuve n'est-elle pas complète, peut-on révoquer en doute un pareil témoignage? Que l'âme chrétienne et vraiment fidèle s'arrête ici quelques instants avec la plus douce complaisance et la joie la plus vive; qu'elle compare cette foi appuyée sur des témoignages si authentiques avec la croyance de toutes les sectes du monde. Leur religion n'a rien de pur et de sublime dans ce qu'elle enseigne, rien de divin dans la manière dont elle s'est établie; rien de grand, rien de solide, dans les raisons qui engagent à la suivre; tout est l'ouvrage de l'esprit humain ou de la puissance des ténèbres.

Mais que conclure, mes frères, de toutes les preuves que je viens de vous exposer, d'après l'Evangile de ce jour, en faveur de Jésus-Christ et de la divinité de sa religion? Ce que concluait Dieu lui-même : ***Celui-ci est mon Fils, écoutez-le.*** C'est le Fils de Dieu, mes frères, qui nous parle dans la religion chrétienne; l'écoutons-nous, ou plutôt n'écoutons-nous pas, et ne parlons-nous pas le langage du monde. Chrétiens, qui que vous soyez, jugez-vous vous-mêmes; que pensez-vous sur les richesses, sur les plaisirs, sur les honneurs, sur la voie qui conduit au salut; dénués des biens de la terre, vous dites-vous en secret, selon l'esprit de Jésus-Christ, je suis pauvre, et je suis content de l'être : j'aime, je chéris mon indigence; je ne désire point d'en sortir; elle m'est plus avantageuse que les richesses. ***Heureux les pauvres.*** (*Math.*, V, 3. Vous, riches, vous dites-vous à vous-mêmes, je vis dans l'opulence, et j'en redoute les funestes suites; j'ai de grands biens, et j'en crains le mauvais usage; je veux

partager avec ceux qui n'en ont pas; je ne veux point avoir de superflu tant qu'il y aura des malheureux qui manqueront du nécessaire; je veux restreindre mes désirs, et devenir pauvre, du moins en esprit. *Malheur aux riches!* (*Luc.*, XI, 24) Chrétiens affligés, vous dites-vous avec une vraie foi, Dieu m'envoie des croix, et je l'en bénis de tout mon cœur; je suis couvert d'opprobres, je suis accablé d'infirmités, j'éprouve bien des revers : que mon sort est digne d'envie! *Heureux ceux qui souffrent!* (*Matth.*, V, 10.) Mais vous, à qui tout rit au milieu du siècle, vous dites-vous au contraire, hélas! je tremble, car je n'ai rien à souffrir : les plaisirs s'offrent à moi, et j'en crains les amorces trompeuses; je crains la mollesse et l'aisance à laquelle je suis accoutumé; je crains les jeux et les ris qui volent sur mes pas, je veux retrancher les amusements frivoles et dangereux; je veux me soustraire quelquefois à des plaisirs innocents, pour me dérober avec plus de courage à ceux qui me rendraient criminels; je veux suppléer à ce qui me manque du côté de la croix, par une mortification volontaire. Malheur à ceux qui ont leur consolation dans ce monde; malheur à ceux qui n'ont rien à souffrir! (*Luc.*, VI, 25.) Vous dites-vous encore je veux me faire violence : je veux m'élever au-dessus des usages et des préjugés, je veux me sauver avec le petit nombre; la voie du ciel est étroite, et il y en a peu qui la trouvent. Ou ne dites-vous pas plutôt : je crains d'en vouloir trop faire, je crains de me distinguer, je crains qu'on ne me tourne en ridicule, je veux faire comme tout le monde. Tel est le langage des mondains, et vous l'écoutez, vous le parlez ce langage. Vous contredites, vous démentez Jésus-Christ. Cependant, mes frères, Jésus-Christ est le Fils de Dieu. C'est lui que Dieu vous ordonne d'écouter : sa religion est vraie, sa doctrine est sainte; elle seule nous conduit au bonheur. Choisissez : avec le monde, vous vous perdrez; avec Jésus-Christ, vous vous sauvez, et votre récompense est une félicité éternelle que je vous souhaite.

PRONE II.

SUR L'EVANGILE DE LA SEPTUAGÉSIME.

La parabole que nous venons de lire est l'image touchante des bontés de Dieu envers les hommes, et un des plus puissants motifs pour les engager à y répondre. Elle ne laisse aucune excuse au pécheur dont elle confond l'indolence; elle encourage également tous les âges, et les appelle tous à la conversion et au salut. Attachons-nous donc à la développer de la manière la plus simple, c'est la seule qui puisse convenir à un sujet aussi intéressant par lui-même et aussi capable de soutenir votre attention.

Le royaume des cieux, dit Jésus-Christ dans l'Evangile de ce jour, *est semblable à un père de famille qui sortit dès le matin afin de louer des ouvriers pour travailler sa vigne, et il les envoya après être convenu avec eux d'un denier pour leur journée.* (*Matth.*, XX, 1.)

C'est ainsi, mes frères, que Dieu, ce père tendre dont nous sommes tous les enfants, nous appelle au travail. Cette vigne qu'il nous donne à cultiver, c'est notre âme. Elle est son domaine, son héritage; et par combien de titres ne lui appartient-elle pas! Cette âme est son ouvrage; ce qu'elle a d'existence elle ne la doit qu'à lui seul; ses facultés, ses talents, ses richesses, sont les dons qu'il lui a faits. Si elle a un entendement pour comprendre, si elle a un cœur pour aimer, c'est de Dieu qu'elle les a reçus, comme c'est Dieu qui les lui conserve. Cette âme lui appartient comme à celui qui l'a rachetée : hélas! combien cet héritage ne lui a-t-il pas coûté! Rappelez-vous, mes frères, l'incarnation du Verbe, la naissance de Jésus-Christ, les travaux de sa vie, les opprobres, les douleurs de sa mort; et par tout ce que votre âme a coûté à un Dieu, vous connaîtrez quel en est le prix et ce qu'il a droit d'en attendre.

Si cette âme est son bien, elle est aussi le nôtre. Cette âme c'est nous-mêmes. Son salut est notre propre affaire; y travailler, c'est travailler à notre bonheur; le négliger, c'est nous rendre éternellement malheureux. Que faut-il de plus pour faire de nous des ouvriers empressés, laborieux et fidèles?

Dieu nous appelle au travail. Notre âme est une vigne couverte, hélas! par le péché, de ronces et d'épines. Avant la chute de nos premiers pères, dans les jours d'innocence, naturellement féconde, elle portait d'elle-même les fruits les plus doux, elle renfermait toutes les semences des vertus, et rien ne s'opposait en elle à leurs progrès. Mais aujourd'hui cette terre ingrate renferme toutes les semences du vice; elles y germent, elles y croissent avec une malheureuse facilité, et il faut à chaque instant retrancher, couper, arracher ces racines corrompues, ces inclinations perverses qui naissent avec nous. Ce travail est pénible : il faut reproduire en nous des semences du bien par une méditation sérieuse des plus importantes vérités; il faut se remplir des plus pures maximes, se dégager des préjugés du monde et des illusions de l'amour-propre, redresser ses penchants, épurer ses affections, se faire violence à soi-même : voilà le travail auquel Dieu nous appelle.

Mais aussi quelle récompense! elle est digne de Dieu et incomparablement au-dessus de tous les mérites de l'homme : *ce denier qui nous est promis*, c'est le ciel. C'est un trésor qui ne pourra nous être enlevé, c'est un héritage incorruptible, c'est un bonheur pur et sans mélange, c'est une gloire éternelle, c'est l'assemblage de tous les vrais biens, c'est la possession de Dieu même.

Et pour une si digne récompense, Dieu ne demande que le travail d'un jour. Qu'est-ce en effet que cette vie, comparée à l'éternité? ce n'est pas même ce que serait un

moment, par rapport à des siècles. Hé quoi! la vie s'écoule si promptement, nous touchons de si près au terme de nos travaux, et nous refuserons de mettre la main à l'œuvre, nous craindrons de commencer trop tôt la journée, nous déroberons au travail le plus d'instants, le plus d'heures qu'il nous sera possible! Insensés que nous sommes, nous risquons de perdre une éternité pour ne pas vouloir travailler tout le jour.

Ah! mes frères, les hommes promettent si peu de chose à ceux dont ils exigent des soins et des travaux pénibles! Ce qu'ils promettent est souvent même si incertain; cependant, pour une récompense si peu sûre, pour un si petit intérêt, pour une nourriture qui périt, vous travaillez avec tant d'ardeur, vous vous consumez de peines et de fatigues, vous portez le poids du jour et de la chaleur; et Dieu, qui vous promet de si grands biens, dont les promesses sont infaillibles, Dieu, qui mérite si bien d'être servi pour lui-même, ne trouve parmi nous presque personne qui veuille travailler pour lui, ou il n'y trouve que des serviteurs lâches et indolents.

Le père de famille sortit dès le matin pour louer des ouvriers. Dieu nous appelle de bonne heure à son service; il nous appelle tous: *Venite ad me omnes* (*Matth.*, XI, 28); il appelle les nations les plus sauvages, et en formant tous les hommes pour sa gloire, on ne saurait penser qu'il ait voulu en former un seul pour être malheureux. Aussi reconnaisssons-nous que Dieu, comme vérité, luit jusqu'à un certain point dans l'esprit de tous les hommes; il les appelle à lui par le spectacle de l'univers, qui rend, disait l'apôtre des gentils, leur aveuglement inexcusable (*Rom.*, I, 20); il les appelle par de premiers principes de raison et de droiture, par le témoignage de leur conscience, par cette loi naturelle qu'il a pris soin de graver en eux; et il ne demande qu'à augmenter ses lumières et à agir plus fortement sur les cœurs, s'ils n'étaient point rebelles aux premières grâces qu'il leur communique.

Mais ce n'est pas seulement ainsi que Dieu nous a appelés, nous, chrétiens, qui devrions le bénir mille fois le jour de cette vocation spéciale, par laquelle il nous a distingués de tant de peuples qui restent dans l'inaction et sont ensevelis dans les ténèbres.

C'est véritablement pour nous qu'il est sorti dès le matin. A peine sommes-nous nés qu'il a effacé en nous par le baptême la tache de notre origine. Il nous a arrachés à l'empire du démon et du péché, il nous a appliqué les mérites de son Fils, il nous a rendu tous nos droits à l'héritage céleste, il a fait de nous un peuple saint, un peuple d'acquisition, et des ouvriers de l'Evangile et de salut. Bienfait que nous reconnaissons si mal et que nous avons peut-être presque entièrement oublié.

Cette première grâce, mes frères, a été pour nous le principe d'une infinité d'autres; nés au sein du christianisme, nous avons reçu les plus éclatantes lumières; nous avons connu Dieu, sa religion, son Fils, notre unique médiateur; nous avons été imbus des maximes les plus saintes; nous avons été formés à l'école de la sagesse. Dieu s'est servi de nos parents, de nos maîtres, pour en jeter en nous les premières semences; c'est à cela du moins qu'il les a destinés. O vous! pères et mères, vous, maîtres, reconnaissez ici vos principaux devoirs: éclairer et former à la vertu ces âmes tendres qui vous sont confiées; ne leur donner que des exemples de piété, les dérober aux premières impressions du vice et de l'erreur; leur faire haïr le mensonge, leur inspirer l'amour du bien et l'horreur du péché, voilà le ministère dont vous êtes chargés: ministère glorieux qui vous rend les coopérateurs de la Divinité; ministère infiniment doux à remplir pour des âmes qui aiment Dieu et qui se plaisent à le faire aimer; mais en même temps ministère redoutable pour des parents et des maîtres faibles ou vicieux, par le compte rigoureux et sévère qu'ils seront forcés d'en rendre.

Ces grâces de l'éducation, de l'instruction, des bons exemples qui ont accompagné notre enfance et qui ont précédé tous nos mérites, ont amené la troisième heure du jour; cet âge où la raison recueille le premier fruit des soins qu'on a pris à la former, où elle est combattue par des passions naissantes, et où elle nous en reproche en secret les faiblesses; cet âge où il s'agit déjà de travailler par nous-mêmes, de répondre à la voix qui nous appelle, et de vaincre cette espèce d'indolence qui rend une première jeunesse si paresseuse pour le bien, quoiqu'elle soit cependant sensible pour lui, si remplie du désir de le suivre dès qu'on vient à le lui faire aimer.

Alors le père de famille, Dieu, élève sa voix, il aperçoit cette jeunesse déjà faite pour le travail, *mais qui reste dans la place sans rien faire*, et il lui dit: *Allez à ma vigne* (*Matth.*, XX, 3, 4); travaillez, méritez le salaire qui vous est destiné. Cette voix, que Dieu fait entendre au fond d'un jeune cœur, ce sont de douces inspirations, de tendres mouvements qui l'attirent vers lui et le portent presque sans efforts vers le bien qu'il lui fait connaître; Dieu se communique, il exhorte, il presse, il caresse, il fait sentir une première onction, il fait verser de premières larmes, il purifie, il répand des grâces abondantes par l'approche des premiers sacrements.

Mais l'ennemi du salut et les mauvais penchants qui sont en nous, n'effacent que trop aisément ces impressions si douces, et s'efforcent de rendre inutiles des grâces si précieuses. O vous! qui êtes encore dans un âge tendre, n'abusez pas de ces grâces, ne restez pas oisifs pour le bien; comprenez de quel avantage il est pour vous de consacrer à Dieu les prémices de votre vie;

combien il vous importe de former en vous de bonne heure le goût de la piété, de vous rendre comme naturelle la pratique de la vertu, et de vous prémunir d'avance contre les dangers du monde et la tyrannie des passions.

Bientôt elles se font sentir avec plus de violence. C'est la sixième heure; ce n'est plus l'aurore, c'est le midi de nos années; ce n'est plus le temps de cette jeunesse encore timide et circonspecte à l'égard du vice; c'est la saison de cette jeunesse inconsidérée, vive, ardente, et dont les passions fougueuses la portent rapidement vers le mal, et lui font oublier le seul objet nécessaire, le soin de son salut.

Dieu se montre, Dieu se fait entendre de nouveau, tandis que cette jeunesse s'endort dans le sein des plaisirs, qu'elle s'enivre des folles joies du siècle, qu'elle s'abandonne à ses penchants peut-être sans crainte et sans remords; Dieu, ce père tendre, qui veille en sa faveur, la tire de son assoupissement, la rappelle par ses avis et ses menaces, l'excite, l'encourage par ses sollicitations et ses promesses. Ici c'est une exhortation touchante que lui font ses ministres, et qui tout à coup fait briller à ses yeux un rayon de lumière, et porte dans son cœur le désir de la conversion. Là c'est une lecture plus sérieuse qui amène des réflexions profondes, qui nous fait rentrer en nous-mêmes, qui répond aux préjugés qu'on s'est faits, et dissipe nos illusions; quelquefois ce sont de sages entretiens, de saints exemples de vertu qui édifient et qui persuadent bien mieux que tous les discours. C'est une jeune personne qui s'est arrachée au monde, qui en a reconnu la vanité, qui porte avec joie le joug de la piété, qui la rend aimable par l'air de contentement qui l'anime et cette sérénité qui brille sur son front. Elle est heureuse, dit-on en la voyant, elle aime Dieu, et elle en est aimée; le monde lui-même la respecte. Pourquoi ne ferais-je pas comme elle? ce qu'elle a pu faire, ce qu'elle fait encore tous les jours dans le même monde, au même âge que moi, me serait-il impossible? Tantôt c'est un directeur habile qui réveille les premiers sentiments de religion, qui fait revivre les premières semences de vertu presque étouffées par les mauvais exemples et la coutume, qui emploie le langage de la douceur et de la persuasion, qui ramène ensuite à ces vérités effrayantes, si capables d'opérer notre changement; tantôt c'est un coup imprévu que Dieu ménage, c'est l'exemple frappant d'une mort inopinée, et quelquefois dans l'âge le plus tendre; ce sont des chagrins domestiques, c'est une maladie qui fait voir de plus près le néant du monde et les horreurs du tombeau, ce sont les tristes suites d'une passion mal satisfaite; voilà le langage dont Dieu se sert pour rappeler les jeunes gens à l'unique soin nécessaire, et leur faire porter des fruits de vie et de salut.

C'est celui, mes frères, dont il s'est servi tant de fois à votre égard; et il faut l'avouer, dans cet âge où les passions sont plus vives, où les dangers sont plus grands, où les secours sont plus nécessaires, les grâces sont aussi plus abondantes. Dieu multiplie les ressources, alors, et nous en convenons avec joie, souvent elles ne sont point infructueuses. Si nous voyons des conversions, c'est surtout à cet âge : le cœur y est plus tendre et plus sensible, l'habitude du mal y est moins forte que dans un âge plus avancé, le vice n'y est pas encore devenu une seconde nature, et l'esprit n'y est pas tellement imbu des préjugés du monde, qu'il ne prenne aisément un pli et des idées toutes contraires. Ainsi c'est à cet âge que nous sommes le plus consolés par votre retour.

Mais, dites-moi, mes frères, ce retour dans la plupart d'entre vous est-il durable? Ah! peut-être dans un instant de ferveur, rappelés à des dispositions plus sages, peut-être, hélas! vous n'avez porté que des fruits d'un moment; vous faites un pas vers Dieu, et le moment d'après vous vous lassez dans ses voies; vous restez de nouveau oisifs, indolents pour le salut. Vous vous rassurez sur la neuvième heure, sur un âge plus mûr; mais y parviendrez-vous? Dieu vous l'a-t-il promis? et en s'engageant à récompenser ceux même qui viennent à la dernière heure, s'est-il engagé à nous en donner une autre que celle où il commence à nous appeler à lui? Si cependant il vous l'accorde, cette heure, n'abuserez-vous pas encore des grâces qu'il daignera vous y ménager?

Plus on attend, et plus la conversion devient difficile, plus l'habitude s'augmente, plus le cœur s'endurcit, plus les soins, les embarras du monde se multiplient et dissipent sans effort les bonnes résolutions qu'on a formées.

La neuvième heure, c'est l'âge de force et de maturité, l'âge où l'on devrait être plus prudent sur l'affaire du salut; et on ne l'est ordinairement que pour les intérêts du siècle, où l'on ne pense qu'à son élévation, à sa fortune, au lieu de travailler d'abord à la vigne du Seigneur, au lieu de chercher son royaume, avec lequel tout le reste nous serait donné par surcroît.

On emploie cette heure sans rien faire, parce qu'en s'inquiétant, en s'agitant, en travaillant beaucoup, on n'y fait pas ce qu'il faut. Alors Dieu appelle encore : Pensez à votre salut, nous crie-t-il, allez à ma vigne, travaillez pour le ciel; que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme? hélas! souvent cette voix est éteinte, elle est étouffée par les inquiétudes du siècle et l'embarras des richesses.

Dieu, de son côté, n'oublie pas entièrement ses miséricordes; mais il faut en convenir, ses grâces deviennent plus rares en devenant plus éclatantes; il frappe de grands coups, mais il en frappe peu de cette espèce; ils devraient faire quelque effet, et ils n'en font pas; Dieu ménage un revers, un renversement de fortune ou de crédit; a

perte d'un époux, d'un fils, d'un objet de sa passion; on est étourdi par la violence de ce coup qui nous afflige; on réfléchit, on délibère, on raisonne peut-être; mais l'habitude est trop forte, les chaînes sont en trop grand nombre, et l'on reprend bientôt ce cours d'infidélité qu'on vient d'interrompre un moment.

Enfin la onzième heure, la dernière heure arrive, si cependant elle n'est pas arrivée plus tôt. C'est la vieillesse; vieillesse pesante et tardive, froide et languissante, sans force pour le bien, et qui souvent quitte le péché sans repentir, sans horreur pour le crime, sans goût, sans amour pour la vertu.

On y est encore sans rien faire, lors même qu'on semble travailler et agir pour le salut, parce qu'alors on ne travaille pas comme il faut; que l'on garde toute la sensibilité de l'amour-propre, en y ajoutant toutes les bizarreries et tous les travers d'un caractère inquiet, chagrin, jaloux et ombrageux, que l'on n'a que des vertus d'humeur et de caprice, que l'on se fait une dévotion qui tient de la faiblesse de l'âge, qu'on a l'extérieur de la religion sans avoir l'esprit, et qu'on y sert Dieu sans l'aimer.

O, mes frères, si par malheur il en est quelques-uns parmi vous de ce caractère, qu'ils ne s'excusent pas, comme les ouvriers de notre Evangile, sur ce que personne ne les a loués. Hélas! le Seigneur n'a cessé de les appeler à lui. Qu'ils considèrent toutes les grâces dont ils ont abusé, qu'ils se rappellent les différents âges par lesquels ils ont passé, et tout ce que Dieu a fait à tant de reprises différentes pour les toucher, tous les secours qu'il leur a ménagés, tous les motifs et les moyens de salut qu'il leur a offerts. Ah! qu'ils rougiront de leur ingratitude, qu'ils gémiront d'avoir été si longtemps infidèles! Mais surtout qu'ils réfléchissent sur la perte qu'ils ont faite : ils ont perdu une vie entière de mérite; ils n'ont encore rien fait pour le ciel; ils vont paraître devant Dieu les mains vides et dénuées des bonnes œuvres qui les auraient sauvés; qu'ils envisagent le risque qu'ils ont couru et celui qu'ils courent encore; qu'ils pensent à cette mort qui pouvait les surprendre au milieu de leurs désordres, comme elle en a surpris tant d'autres sous leurs yeux; à cette mort dont ils ne sont maintenant séparés que d'un pas : mais d'un autre côté qu'ils ne se découragent point, qu'ils écoutent seulement ce que leur dit dans l'Evangile le Dieu des miséricordes : « Pourquoi demeurez-vous tout le jour sans travailler? pourquoi tant de temps perdu et que vous pouviez si bien employer? Je vous appelle pour la dernière fois; allez aussi à ma vigne, et je vous promets la même récompense.

Oui, mes frères, ceux qui viennent à la dernière heure reçoivent le même salaire; quelle bonté dans ce Dieu, qui ne nous laisse jamais sans ressource et sans espérance! quel motif pour vous, qui touchez peut-être à l'instant de la mort! Un repentir sincère, un effort généreux, et vous obtiendrez le salut; pourriez-vous bien balancer encore?

Ne dites pas que vous avez trop longtemps oublié Dieu. Doutez-vous de l'étendue de sa miséricorde? Elle surpasse infiniment toutes les iniquités des hommes. Elle est si grande qu'il leur remet tout le temps qu'ils lui ont été infidèles, tout le temps qu'ils ont passé sans rien faire, pourvu qu'ils consacrent à la pénitence et au travail celui qu'il leur laisse encore.

Mais quoi! disent ici les autres ouvriers en murmurant, la condition est-elle égale? Après avoir porté tout le poids du jour et de la chaleur, n'aurons-nous que la même récompense? (*Matth.*, XX, 11, 12.) Ah! mes frères, y a-t-il d'autres conditions à faire avec Dieu que celle qu'il a faite lui-même, et ne nous donne-t-il pas assez, en nous donnant ce qu'il nous a promis? Prenez garde cependant, il donnera le même royaume à tous ceux qui auront travaillé pour le mériter, mais ce n'est pas à dire que les degrés de gloire et de bonheur ne sont pas différents selon les mérites.

O vous qui avez tardé si longtemps, votre gloire sera plus grande, si, dans vos derniers transports de ferveur, vous faites plus que n'ont fait les justes dans tout le cours de leur vie. Un pénitent plus humble, plus touché de l'amour de Dieu, sera préféré à des justes moins fervents. C'est ainsi que celui qui est venu le dernier sera souvent le premier dans le ciel. Vérité consolante pour les pécheurs qui veulent recourir à Dieu de tout leur cœur. Il ne mesurera pas tant nos mérites sur la durée que sur la force de notre amour; heureux cependant, heureux mille fois celui qui peut réunir l'un à l'autre, qui aime beaucoup et qui a toujours aimé; heureux celui qui a porté avec ferveur le joug de la loi dès sa plus tendre jeunesse, celui qui profite à chaque instant des grâces que Dieu lui donne, sans attendre à la dernière heure que Dieu souvent ne nous donne pas, et qui, par une vie remplie de mérites, s'assure une couronne éternelle que je vous souhaite.

PRONE III.

SUR L'ÉVANGILE DU IIe DIMANCHE APRÈS PAQUES.

Le bon Pasteur.

Qu'il nous paraît doux, mes frères, d'avoir à vous expliquer une parabole aussi touchante que l'est celle de notre Evangile, et qu'il est consolant pour vous de l'entendre! Si quelque chose est capable d'attacher à la religion des âmes bien nées, des cœurs tendres et sensibles, ce sont surtout les caractères aimables sous lesquels Dieu prend plaisir à s'y peindre lui-même. Ici c'est un père qui reçoit avec les plus tendres caresses un fils trop longtemps ingrat et rebelle, qui mêle ses larmes aux siennes, et accorde à son repentir les plus précieuses faveurs;

Là c'est un époux qui rappelle, par des sollicitations pressantes, une épouse volage, et lui promet de la reprendre encore malgré ses infidélités. Tantôt c'est un tendre agneau qui se rend victime, qui s'immole tout entier pour les péchés des hommes, et reçoit la mort sans se plaindre, pour leur rendre le salut et la vie. Tantôt, et aujourd'hui, mes frères, c'est le pasteur lui-même, le pasteur de nos âmes, qui nous connaît, qui nous aime, et qui donne sa vie pour nous la conserver. A des traits, si touchants je reconnais le Dieu que j'adore, et que mon cœur doit aimer. Puisse donc la parabole de ce jour nous le rendre aimable, ce Dieu Sauveur, ce tendre Pasteur; puisse-t-elle nous faire haïr le monde, ce pasteur mercenaire, qui ne conduit ses brebis que pour les égarer, qui ne les repaît en quelque sorte que pour les immoler; puisse-t-elle faire de nous un troupeau docile, des brebis fidèles. Voilà, mes frères, quel doit être le fruit de notre évangile : je m'empresse à vous l'expliquer.

Je suis le bon Pasteur, dit Jésus-Christ, dans l'évangile de ce jour. (*Joan.*, X, 11).

De tous les attributs de notre Dieu, celui, mes frères, qui semble le caractériser davantage, c'est la bonté. C'est celui aussi qui doit le plus fortement nous attacher à cet Etre suprême; et pourquoi faut-il que nous oubliions si souvent que Dieu est bon, infiniment bon? Ah! si nous en étions persuadés comme nous devons l'être, sans doute nous l'aimerions trop pour consentir à l'offenser; si cependant nous avions pu l'oublier et l'outrager, nous gémirions de notre ingratitude, nous reviendrions à lui sans délai, nous aurions recours à sa clémence, et nous ne voudrions vivre que pour réparer nos outrages.

Hé bien, mes frères, apprenez donc aujourd'hui à connaître votre Dieu. Celui que vous avez abandonné, contre lequel vous vous êtes tant de fois révoltés, c'est un Dieu infiniment grand; il est vrai, vous êtes son ouvrage, vous êtes comme un néant devant lui, mais tout grand qu'il est, tout vils, tout abjects que vous êtes, il vous aime : il est pour vous le bon Pasteur; il vous rappelle au sein du troupeau. Pourriez-vous méconnaître sa voix, pourriez-vous le fuir encore et vous égarer davantage?

Votre Dieu pourrait se contenter de vous dire qu'il est votre Créateur, qu'il est votre Maître; il pourrait s'arrêter à des commandements et à des menaces; il pourrait lui suffire de se faire craindre et de vous punir; mais non, il vous aime, et il veut se faire aimer. Son amour rapproche la distance qui le sépare de vous : il met entre lui et vous le même rapport d'intimité et de tendresse qui est entre un pasteur et sa brebis la plus chère. Il vous invite, il vous sollicite, il vous presse de revenir à lui; il vous crie : *Je suis le bon Pasteur*, pourquoi me fuyez-vous, pourquoi oubliez-vous ma tendresse et mes bienfaits ?

Je suis le bon Pasteur ! Ah ! mes frères, que cette expression est vive, qu'elle présente d'images, qu'elle peint d'amour et de sentiments, qu'elle vous retrace de grâces et de faveurs; car enfin qu'est-ce qu'un bon pasteur? C'est celui qui connaît ses brebis, et qui veille sur elles, qui les nourrit et les conduit aux pâturages les plus abondants, qui les défend, qui expose sa vie et s'immole pour elles. Appliquons ces principaux traits à Jésus-Christ, et nous reconnaîtrons que jamais on n'a mieux mérité la qualité qu'il se donne; et d'après un détail si touchant, il nous paraîtra toujours plus aimable.

Je connais mes brebis. (*Ibid.*, 14.) Voilà, mes frères, la première qualité du bon Pasteur; il connaît son troupeau, il ne le perd point de vue, il a sans cesse les yeux attachés sur lui. C'est ainsi, ou plus parfaitement encore que notre divin Pasteur nous connaît. Il nous connaît de toute éternité. Nous n'étions pas, nous n'existions pas encore, et il nous connaissait comme devant nous faire exister un jour. Dans le sein de son repos, il s'occupait de nous, il nous préparait dans l'ordre de la nature les plus grands avantages, l'usage de toutes les facultés, et la jouissance de tous les biens qui devaient accompagner l'être qu'il nous a donné; il nous destinait dans l'ordre de la grâce des biens plus précieux encore, et voulait faire de nous son peuple choisi et ses enfants bien-aimés. Enfin il nous a appelés par notre nom, et nous avons commencé à exister. Il nous a lavés dans des eaux pures; il nous a nommés du beau nom de chrétiens, et c'est proprement alors qu'il nous a mis au nombre de ses brebis les plus chères. Il nous connaît d'une connaissance amoureuse et tendre qui se complaît en nous; il nous destine à sa gloire, et ne nous connaît que pour nous rendre heureux.

Il nous connaît, il veille sur nous; hélas ! lors même que nous l'oublions il ne nous perd point de vue, il s'inquiète de nos périls, il est attentif à nos démarches, il avertit, il exhorte, il menace; la touche de sa grâce se fait sentir, sa voix résonne au fond de notre cœur; et que ne sommes-nous, mes frères, assez droits pour l'entendre !

Il nous connaît, il connaît nos besoins, nos misères, nos langueurs; et pour réparer nos forces, il nous présente les aliments les plus précieux. C'est, mes frères, la seconde qualité du bon Pasteur à l'égard de ses brebis; il leur fait éviter ces terres sèches et arides où les herbes croissent en petit nombre, et n'offrent souvent qu'un suc empoisonné. Il les mène dans ces champs fertiles où elles trouvent sans peine les aliments qui leur sont propres, et où elles se nourrissent en quelque sorte de la rosée du ciel et de la graisse de la terre; image bien imparfaite de ce que notre divin Pasteur fait tous les jours à notre égard. Je ne vous parlerai pas ici des secours de la Providence pour les besoins temporels. C'est lui cependant qui tous les jours soutient en vous cette vie naturelle, qu'il a commencé par vous donner; c'est lui qui vous nourrit, qui vous loge, qui vous habille, qui vous

réchauffe, qui vous éclaire, qui bénit votre travail, qui du moins vous fournit des secours dans votre indigence; c'est à lui, c'est à ses tendres soins que vous devez toutes les ressources et tous les moyens légitimes qui vous sont offerts pour subvenir à vos besoins et à ceux de votre famille.

Mais ce ne sont là que ses moindres faveurs : c'est une vie bien plus chère encore, c'est la vie spirituelle de la grâce qu'il s'efforce de ranimer et de soutenir en vous; et pour cela il vous a placés dans son Eglise comme dans un héritage fertile, dans une terre de bénédiction et de salut : il vous nourrit du pain de sa divine parole, de ses sacrements, de sa propre chair. O merveille de son amour! il devient lui-même votre nourriture; c'est de sa propre substance qu'il nourrit son troupeau; sa chair est votre aliment; son sang est pour vous, comme il l'appelle lui-même, un breuvage; il vous désaltère dans les sources d'eau vive, dans les fontaines du Sauveur, pour parler avec le prophète (*Isa.*, XXV, 8); et c'est dans ce premier sens qu'il peut bien dire avec vérité : *Je donne ma vie pour mes brebis* (*Joan.*, X, 11), puisque, pour nourrir vos âmes, il donne ce qu'il a immolé sur la croix, il se donne tout entier lui-même.

Ah! que c'est bien ici que nous devons nous écrier avec le Prophète-Roi : Qu'il est doux, ô mon Dieu! de vous avoir pour Pasteur: *Le Seigneur me sert de guide; il m'a placé dans un pâturage abondant; rien ne peut me manquer sous sa conduite : « Dominus regit me, et nihil mihi deerit; in loco pascuæ ibi me collocavit. »* (*Psal.* XXII, 2.) Il m'a placé sur les bords d'une eau salutaire pour m'y laver, m'y rafraîchir et m'y désaltérer : *Super aquam refectionis educavit me.* (*Ibid.*, 3.) Vous avez dressé devant moi, Seigneur, une table couverte des mets les plus exquis; vous avez répandu sur moi, par l'onction de votre esprit, une huile sainte qui remplit mon cœur de joie; vous m'avez présenté une coupe brillante où je m'enivre du plus pur amour, et votre miséricorde m'accompagne tous les jours de ma vie : *Et misericordia tua subsequetur me omnibus diebus vitæ meæ.* (*Ibid.*, 6.)

O miséricorde! ô amour qui ne se manifeste pas seulement dans la nourriture que le bon Pasteur nous présente, mais qui s'annonce surtout dans le sacrifice qu'il a fait de sa vie pour nous défendre, nous racheter et nous sauver!

Je donne ma vie pour mes brebis, dit Jésus-Christ. C'est la troisième qualité du bon pasteur de défendre et de sauver ses brebis au péril de ses jours; et que c'est bien ici la qualité éminente de notre aimable Sauveur, engendré de toute éternité dans le sein de son Père, consubstantiel avec lui, éternel, immortel comme lui, égal en toutes choses à lui-même! Il ne pouvait pas s'immoler comme Dieu : qu'a-t-il donc fait voyant nos dangers, nos malheurs, notre perte prochaine? Il a pris une vie comme la nôtre, une vie mortelle, périssable, et c'est cette vie qu'il a employée tout entière à notre salut. Pendant trente-trois ans, ce Pasteur charitable a souffert et s'est rendu victime pour nous arracher à notre plus cruel ennemi; il a couru, à travers les ronces et les épines, sur les montagnes de la Judée, après ses brebis égarées; il n'a épargné ni ses sueurs, ni ses fatigues; il s'est ensanglanté de toute part pour nous soustraire à la fureur de celui qui était prêt à nous dévorer; il est mort enfin pour nous assurer le triomphe de la vie. L'eau et le sang ont coulé de ses plaies, et c'est dans ce sang adorable que nous puisons la grâce qui nous rend vainqueurs de l'enfer, du monde et de nous-mêmes.

Ah! mes frères, que faut-il de plus pour vous toucher? et pourriez-vous bien encore refuser de vous laisser conduire par un Pasteur dont la bonté, dont l'amour ont des caractères si généreux et si tendres.

Opposez-les à ceux du pasteur mercenaire, vous reconnaîtrez peut-être à ceux-ci le Maître que vous suivez.

Le mercenaire, dit Jésus-Christ, *celui à qui les brebis n'appartiennent pas, ne s'en met point en peine; il les abandonne et s'enfuit; le loup les ravit et disperse le troupeau.* (*Joan.*, X, 12.)

A ces traits, mes frères, pouvez-vous méconnaître le monde qui vous a assujettis à ses lois. Au sein de la jeunesse, de l'abondance et de la prospérité, vous éprouvez ses soins et ses faveurs; tant que vous pouvez servir à son avantage, il vous caresse, il vous flatte et vous attire; il cherche à vous inspirer ses passions; il vous fait partager ses amusements et ses goûts; il vous présente un appât qui vous charme. Hélas! ce pasteur mercenaire ne veut que vous surprendre et vous immoler.

Il ne se met point en peine de vous, parce que vous n'êtes point ses brebis; ce n'est pas votre bonheur qu'il cherche, c'est son intérêt ou son plaisir.

Après vous avoir conduits dans des pâturages féconds en apparence, mais qui n'offrent en effet que des herbes stériles ou dont le suc même est un poison, il vous dépouille, il vous enlève ce que vous avez de plus cher, le repos, les biens, la santé, l'honneur, tous les dons de la grâce, votre âme plus précieuse mille fois que la vie.

Lorsqu'il vous a ainsi dépouillés de toutes les vraies richesses, et qu'il vous voit accablés d'infirmités, dans le péril, dans l'indigence; dans un âge plus avancé il vous abandonne; il ne vous laisse en partage que vos passions, les remords et le désespoir; il vous livre en proie au loup ravissant, à l'ennemi de votre salut, qui fait pour toujours de vous sa victime, et à la fureur duquel le monde ne viendra pas vous arracher.

Quelle différence entre le bon Pasteur et le mercenaire, entre Jésus-Christ et le monde! Jésus-Christ vous aime pour vous-mêmes; le monde ne vous aime que pour lui : Jésus-Christ vous donne tous les vrais biens, le monde vous les ôte en vous offrant

pour amorce de vains plaisirs et de fausses douceurs: Jésus-Christ se sacrifie, s'immole tout entier pour votre bonheur; le monde vous sacrifie, vous immole à ses passions: Jésus-Christ est un pasteur fidèle qui ne vous abandonne jamais; le monde est un perfide et un volage qui vous quitte dès que vous avez contenté ses vœux et que vous n'avez plus rien à lui offrir.

Ah! mes frères, voyez donc à qui vous voulez appartenir, de Jésus-Christ ou du monde? Si c'est à Jésus-Christ, examinons maintenant quelles sont les qualités qu'il faut avoir pour faire partie de son troupeau.

Mes brebis me connaissent, dit Jésus-Christ, *comme mon Père me connaît et que je connais mon Père.* (*Joan.*, X, 14, 15.) Eh bien! mes frères, connaissez-vous ce divin Pasteur? le connaissez-vous d'une connaissance amoureuse et pratique, telle que celle par laquelle il a connu son Père, dont il a si bien observé les lois? Le connaissez-vous de cette connaissance intime qui doit vous unir à lui d'une union aussi étroite que l'est celle qui est entre Dieu et son Fils, dont il est dit qu'ils ne font qu'un? *Ego et Pater unum sumus.* (*Ibid.*, 30.)

Connaissez-vous son esprit, son Evangile, ses exemples, ses vertus, et les pratiquez-vous? Imitez-vous sa charité qui s'étend jusque sur ses ennemis; son humilité, qui l'a rabaissé au-dessous de tous les hommes, et qui l'en a rendu le serviteur, lui qui en était le Maître? son obéissance qui l'a soumis à Joseph, à Marie, à tous ceux auxquels il était fait pour commander? sa pauvreté qui l'a dépouillé de tout pour vous enrichir, et qui l'a réduit à l'état le plus abject, lui qui renfermait en lui-même tous les trésors de la divinité? sa mortification, sa pénitence, qui l'a rendu victime pour les péchés du monde, et qui l'a conduit à la mort de la croix.

Eh! mes frères, n'est-ce pas à tous ces égards que vous faites assez connaître que ce n'est point à Jésus-Christ que vous appartenez, mais au monde? C'est le monde que vous connaissez, c'est son esprit qui vous anime, ce sont ses lois et ses usages que vous suivez, ce sont ses mœurs qui règlent les vôtres. Orgueilleux comme lui; envieux, jaloux, vindicatifs, emportés comme lui; enclins comme lui aux ris, aux jeux, à la mollesse et à l'intempérance; donnant tout comme lui au désir de paraître, au luxe, au faste et à la vanité; avares, durs, insensibles comme lui aux besoins des autres, et prodigues seulement lorsqu'il s'agit de vos goûts et de vos plaisirs; toujours avides comme lui de nouvelles richesses, guidés par l'intérêt le plus vif, et préférant toujours votre fortune à votre salut, vous connaissez le monde, le monde vous connaît, mais vous ignorez Jésus-Christ, et ce n'est point à lui que vous appartenez.

Mes brebis, dit encore Jésus-Christ, *écoutent ma voix*, (*Ibid.*, 27.) La brebis fidèle se laisse conduire sans peine; elle s'attache à son pasteur, elle entend sa voix, elle le suit, elle marche sur ses pas. Oh! mes frères, est-ce ainsi que vous êtes dociles à la voix de Jésus-Christ? Entendez-vous ce qu'il vous dit dans son Evangile? *Heureux les pauvres! Heureux ceux qui sont doux et pacifiques! Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice!* (*Matth.*, V, 3, 4, 10.) Ecoutez-vous ses conseils et ses préceptes? Ecoutez-vous sans peine ce qu'il publie si hautement: *Celui qui ne se renonce pas lui-même, et qui ne porte pas sa croix tous les jours, ne peut pas être mon disciple?* (*Luc.*, IX, 28; XIV, 27.) *Celui qui aime son père, sa mère, ses frères plus que moi, n'est pas digne de moi?* (*Matth.*, X, 37.) *Celui qui n'amasse point avec moi, dissipe* au lieu d'amasser? (*Luc.*, XI, 23.) *Celui qui rougit de moi devant les hommes, j'en rougirai un jour devant mon Père?* (*Luc.*, IX, 26.) Ecoutez-vous ce qu'il vous dit encore d'une manière si forte et si pressante? *Cherchez avant toutes choses le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît* (*Matth.* VI, 33); *faites-vous des trésors pour le ciel, où ils ne pourront vous être enlevés.* (*Luc.*, XII, 33); *tâchez d'entrer par la voie étroite* (*Luc.*, XIII, 24); *arrachez l'œil qui vous scandalise* (*Matth.*, V, 29); *faites-vous violence à vous-même; aimez ceux qui vous haïssent* (*Luc.*, VI, 35); *priez pour ceux qui vous persécutent; rendez le bien pour le mal; soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait?* (*Matth.*, V, 44, 48.)

Ah! mes frères, si vous comprenez bien ces maximes, si vous en faites la règle de votre conduite, sans doute vous avez Jésus-Christ pour Pasteur, et vous êtes du nombre de ses brebis fidèles; mais si vous n'écoutez pas ce qu'il vous enseigne, si vous ne le suivez pas, frémissez: vous n'êtes pas de son troupeau, un jour il vous en séparera, il vous fera passer à la gauche, et vous dira: *Je ne vous connais pas.* (*Luc.*, XIII, 25, 27.) Pour prévenir un si terrible anathème, gémissez, faites de généreux efforts, travaillez à vous détacher du monde et de vous-mêmes, et ce bon Pasteur, qui ne cherche qu'à vous ramener à lui, aura égard à des désirs qu'il fait naître, et se laissera fléchir par vos prières.

J'ai encore d'autres brebis, dit-il, *qui ne sont pas de cette bergerie, il faut que je les amène, et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur.* (*Joan.*, X, 16.) Paroles bien consolantes, mes frères, puisqu'elles vous font entendre que si vous n'êtes pas encore de ce troupeau chéri, il vous offre sa grâce par laquelle il ne tient qu'à vous d'en être. C'est le bon pasteur, il cherche avec empressement la brebis égarée, plein du désir sincère de la trouver. Il crie, il court, il franchit tous les obstacles, il souffre, il se lasse jusqu'à en perdre haleine, et tout lui paraît doux pour retrouver cette brebis qui lui est chère. Voilà, pécheurs, une faible image de ce que le Sauveur a fait pour vous, et de ce qu'il fait encore tous les jours. Répondez à ses désirs, profitez de ses soins empressés, jetez-vous entre les bras de votre aimable

Pasteur; il vous chargera sur ses épaules, il vous portera au sein du bercail, il ne pourra contenir sa joie, et il vous la fera ressentir par les plus touchantes caresses. C'est à vous, mes frères, qui avez eté appelés par le baptême, par les sacrements, par tant de grâces spéciales, c'est à vous surtout à remplir le nombre des élus. Assurez donc, comme le dit saint Pierre, votre élection par les bonnes œuvres, afin qu'au grand jour de l'éternité il ne se fasse de vous tous qu'un troupeau et qu'un pasteur.

Sur la terre il est encore d'autres pasteurs que Jésus-Christ envoie en son nom, qu'il remplit de son esprit, qu'il a établis pour être vos guides, par le ministère desquels il continue à veiller sur vous et à vous défendre, et qui doivent enfin consommer son ouvrage. Nous sommes ces pasteurs, mes frères, chacun dans notre rang et avec subordination à ceux qui doivent les premiers vous éclairer et vous conduire. Ah! que n'avons-nous toutes les qualités du bon Pasteur, nous qu'il a faits participants de ses soins, et qu'il a chargés, sous sa direction et sous celle des premiers pasteurs, de paître ses agneaux.

Vous sentez de quelle importance il est pour votre salut d'avoir de dignes ministres de Jésus-Christ, des guides remplis de sa lumière et coopérateurs animés de son zèle et de sa charité. Ce sont les saints prêtres, les bons ministres, qui, par leurs instructions, leur exemple et les bénédictions que Dieu répand sur leurs travaux, forment la nation et le peuple fidèle. Demandez donc au souverain pontife, au pasteur de vos âmes, des ministres de ce caractère, pour qu'ils renouvellent la face du christianisme; dans les temps surtout que l'Eglise consacre à leur ordination, joignez-vous à elle pour obtenir ce qu'elle sollicite avec tant d'instances par ses jeûnes, ses gémissements et ses larmes. Joignez vos prières aux nôtres pour nous rendre tels que nous devons être; et pour mériter de nous obtenir de nouvelles grâces, ne méconnaissez pas les dons que le Seigneur a daigné vous faire en ce genre.

Troupeau fidèle d'un pasteur qui vous aime et d'un clergé nombreux dont vous faites la joie, la couronne et la gloire, avouez aussi qu'il fait, à bien des égards, votre gloire et votre ornement: rendez justice au zèle qui l'anime, à la foi pure qu'il vous transmet, aux exemples d'édification et de piété qu'il ne tient qu'à vous d'y puiser sans cesse, et aux soins infatigables qu'il se donne pour votre salut. Par le bonheur que nous avons d'être au nombre de ses membres, nous le reconnaissons mieux que vous, mes frères; ainsi que son Pasteur, nous avons la douce consolation de pouvoir remarquer sans peine qu'il est toujours prêt de donner pour vous non-seulement ses soins, ses moments, sa santé, son repos et ses veilles, mais sa vie même, toutes les fois que le sacrifice en serait utile au salut de vos âmes. Hé! mes frères, sa paroisse entière serait-elle aussi édifiante qu'elle le paraît; l'emporterait-elle sur tant d'autres par la régularité de la plupart d'entre vous, leur fidélité dans le temple, la fréquentation des sacrements, l'air de recueillement et de piété; seriez-vous comme une portion choisie du troupeau de Jésus-Christ, si ceux qui vous conduisent n'étaient pas ce qu'ils sont. Secondez donc de plus en plus leurs intentions et leurs efforts; animez-les, encouragez-les; soyez persuadés qu'ils vous portent dans leur cœur; ne les jugez point, ne les condamnez point sans les entendre; si vous croyez apercevoir en eux quelque faiblesse, excusez-les, priez pour qu'ils deviennent plus parfaits et plus saints, et bientôt avec le secours du Tout-Puissant, ils vous rendront saints et parfaits vous-mêmes. Alors vous concourrez avec nous, avec Jésus-Christ, à ramener à ce troupeau le reste des brebis qui s'en séparent, jusqu'à ce que enfin le nombre des élus étant accompli, il n'y aura plus qu'un troupeau, qu'un pasteur, qu'un même esprit, qu'une même récompense, qui nous réunira tous dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite.

PRONE IV.

POUR LE DIMANCHE DE LA PENTECÔTE.

Quelles merveilles nous rappelle la solennité de ce jour! L'Esprit-Saint descend sur les apôtres; il les remplit de ses dons, et en fait en un instant des hommes nouveaux. Peu de temps auparavant, pleins de ténèbres, grossiers et terrestres, lâches et timides, tout à coup ils sont éclairés des plus pures lumières, ils sont animés d'un feu tout divin, ils sont revêtus de force et de courage. Ces hommes prêchent et convertissent; ils répandent en tous lieux l'esprit qu'ils ont reçu, et le monde est instruit et éclairé; une foule innombrable est purifiée et sanctifiée; un peuple de nouveaux chrétiens forme un peuple de héros toujours prêts à tout sacrifier et à tout souffrir pour la foi et pour leur salut. Voilà les effets admirables du Saint-Esprit; et comment arrive-t-il que ces effets merveilleux se reproduisent si rarement parmi nous? Ah! c'est aujourd'hui ce qu'il nous importe le plus de considérer, et je dis, mes frères, que c'est, en premier lieu, que plusieurs ne reçoivent pas le Saint-Esprit; je dis, en second lieu, que c'est qu'une grande partie ne le reçoit pas comme il faut; et j'ajoute enfin que c'est parce qu'un beaucoup plus grand nombre encore ne le conserve pas après l'avoir reçu. Quels objets plus intéressants pourrais-je offrir à votre attention? O Esprit-Saint! à qui il appartient de donner la force et l'onction à nos discours, parlez vous-même par ma voix, portez la lumière dans nos esprits et votre amour dans tous les cœurs.

Dans les beaux jours du christianisme naissant, où l'Esprit-Saint se plaisait à descendre sur les hommes dans toute sa plénitude, le monde renouvelé offrait à la raison et à la foi le plus grand de tous les spectacles. Des apôtres, de premiers dis-

ciples du Sauveur, devenus les interprètes de la loi la plus pure, retraçant par toute leur conduite les vertus les plus sublimes, offrant à la terre une règle pure, sainte et les plus parfaits modèles; soutenant leur foi et leurs œuvres par des prodiges; des chrétiens embrasés de l'amour de leur divin Maître, remplis de zèle pour la gloire du Très-Haut, brisant pour le servir leurs anciennes idoles, et rompant tous les liens de la chair et du sang; des chrétiens étrangers sur la terre, ne tenant plus qu'au ciel par leurs désirs, ne formant entre eux qu'un cœur et qu'une âme, se détachant de tous les biens qu'ils avaient en propre, pour ne plus les posséder qu'en commun, usant des choses de ce monde comme n'en usant pas, renonçant à tout pour Dieu seul, et ne mettant point de bornes aux sacrifices que la foi exigeait d'eux : tels sont les premiers hommes que le Saint-Esprit avait formés; mais aujourd'hui des chrétiens sans zèle, sans amour et presque sans foi; des chrétiens qui tiennent au temps, à la terre, et n'ont aucune des vues qui tendent à l'éternité; des chrétiens qui vivent comme s'ils ne devaient jamais mourir, ou comme si tout devait mourir avec eux; des hommes asservis à toutes les passions, n'agissant que pour des vues toutes humaines, sans entrailles, sans compassion, sans charité, uniquement occupés d'eux-mêmes, et n'ayant pour mobile d'autre intérêt que l'intérêt personnel; des chrétiens ne connaissant de la religion que l'extérieur, n'empruntant du culte que les cérémonies, ne prenant de la piété que le masque, ne portant dans la prière que le mouvement des lèvres, ne paraissant dans les temples que pour les déshonorer, n'approchant des sacrements que pour les profaner; des hommes livrés à la haine, aux emportements, à la jalousie, à l'ambition, au faste, à l'intempérance, à la mollesse; des chrétiens qui s'embarrassent peu que leur Dieu soit outragé, que l'Eglise soit déchirée, que l'impiété s'accrédite, que l'erreur triomphe, que la foi s'altère, que les mœurs se corrompent; des chrétiens, en un mot, qui rougissent presque de l'être : voilà les chrétiens de nos jours.

Et d'où vient, grand Dieu, un pareil contraste? Ah! mes frères, je vous en ai indiqué les principales causes, et premièrement, vous ai-je dit, c'est que plusieurs ne reçoivent pas le Saint-Esprit. Autrefois il n'y avait point de fidèle qui n'eût reçu par l'imposition des mains cet Esprit divin. La confirmation suivait presque toujours le baptême, et de là naissait en partie la ferveur et la force des premiers chrétiens.

Mais aujourd'hui quelle coupable indifférence règne à cet égard, et devient dans plusieurs d'entre nous la première source de la faiblesse de la foi et de la continuité de leurs désordres! Soit négligence de la part des parents et des maîtres, soit ignorance ou tiédeur de la part des jeunes gens eux-mêmes, nous en trouvons avec surprise qui, arrivés à un certain âge, ne se sont pas mis en peine de recevoir le Saint-Esprit, semblables à ces chrétiens d'Ephèse, qui, nouvellement enfantés à la religion et peu initiés dans les mystères, disaient à saint Paul : *Nous ne savions pas même qu'il y eût un Saint-Esprit : « Sed neque si Spiritus Sanctus est audivimus.* » (*Act.*, XIX, 2.) Hé quoi donc! hommes aveugles, êtes-vous si peu instruits des premiers éléments de la foi, que vous ignoriez ce que c'est que l'Esprit-Saint. Hé quoi! n'est-ce donc pas cet Esprit ineffable qui est l'Esprit de Dieu même? N'est-il pas le lien précieux qui unit le Père et le Fils, et qui forme avec eux l'adorable Trinité? N'est-ce pas lui qui est le lien de l'homme avec Dieu par la grâce qu'il répand dans nos âmes, et qui unit les hommes entre eux par la charité? N'est-ce pas lui que Jésus-Christ a promis tant de fois à ses disciples comme le fruit de sa mort et de sa résurrection, et la consommation de ses œuvres et de son amour? C'est l'Esprit-Saint qui a inspiré les prophètes, qui a éclairé les apôtres, qui a formé les saints et qui a renouvelé la face de l'univers. Les dons précieux qui embellissent nos âmes sont les dons du Saint-Esprit; c'est lui qui est l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, et qui nous remplit de l'esprit de la crainte du Seigneur; et cependant vous n'avez pas reçu le Saint-Esprit. Eh! votre salut vous touche donc bien peu; il vous est donc bien indifférent de quel esprit vous viviez, et par quel esprit vous soyez animés; vous tenez donc bien peu à la religion tout entière, puisque c'est le Saint-Esprit qui en fait l'âme? Vous n'avez pas reçu le Saint-Esprit : eh! je ne suis plus étonné si la chair vit en vous, si les passions ont pris sur vous tant d'empire, si vos résolutions sont si faibles, et si vos chutes sont si fréquentes; si vous avez toujours tant de penchant pour le mal et si peu de force pour le bien. Vous n'avez pas reçu le Saint-Esprit, et cet Esprit, sans lequel vous ne pouvez rien, qui forme en nous les tendres gémissements et les saintes ardeurs; cet Esprit-Saint que vous avez négligé, que vous avez méprisé, que vous avez traité avec la plus criminelle indifférence, vous abandonne à vous-mêmes et vous laisse sans force et sans vie.

Sortez donc, sortez de cet état de langueur et de mort, recourez à la source de tout don excellent et parfait, et ne dites pas que vous ne trouvez point d'occasion pour être confirmés. Adressez-vous au premier pasteur, à celui qui a droit de vous imposer les mains, dans les quatre-temps de l'année, où l'Eglise, par ses jeûnes et ses prières, sollicite de dignes ministres; dans ces temps où sont conférés les saints ordres; dans le même lieu où se confère tout à la fois et aux personnes de tout sexe, de tout âge, le sacrement de la confirmation. Préparez vous-y par la pénitence, et volez ensuite au lieu saint où s'opère cet adorable mystère; là, à la voix du pontife sacré le

ciel s'ouvrira sur vos têtes; l'Esprit-Saint descendra sur vous, et il vous remplira de ses dons par une onction toute divine, par le feu de son amour; il se rendra sensible à votre cœur. Marqués sur le front du signe du salut, fortifiés intérieurement par la grâce, vous deviendrez assez courageux et assez forts pour triompher du démon, de la chair et du monde, et pour confesser hautement Jésus-Christ.

Mais peut-être mes frères, c'est la préparation même qui vous arrête; et c'est elle aussi qu'on néglige davantage; car, avouons-le, si plusieurs ne reçoivent pas le Saint-Esprit, une plus grande partie se dispose bien mal à le recevoir. Je ne parle pas ici de ceux qui, dans l'âge le plus tendre, et à peine capables de discernement, sont conduits par leurs parents mêmes aux pieds de l'évêque pour y recevoir par l'imposition des mains l'Esprit de toute sainteté. Du moins l'innocence de ces enfants pourrait-elle tenir lieu de toute autre disposition, puisque l'Église, dans les premiers siècles du christianisme, les admettait à la participation des plus augustes sacrements. Je n'examine pas si maintenant que la dépravation des mœurs devance presque l'usage de la raison, ou qu'elle étouffe bientôt les premières impressions de la grâce, il ne serait pas avantageux de se réserver des ressources pour un âge un peu plus avancé; mais je parle de ceux qui, parvenus à un âge de discrétion et de sagesse, peuvent mieux sentir toute la grandeur du sacrement qu'ils vont recevoir, et s'y préparer dignement; et c'est à ceux-là que je demande de quelle manière ils se sont préparés en effet, ou ils se préparent peut-être maintenant, à faire descendre en eux le Saint-Esprit. Hélas! après une légère accusation de leurs fautes, après une confession qui n'a rien changé dans les dispositions de leur esprit et de leur cœur, qui n'a rien réformé dans leurs anciennes habitudes et leur penchant pour le mal, ils se présentent, ils sont admis à l'un des actes les plus importants de la religion; et de là, mes frères, le peu de fruit qu'ils en retirent et le peu de grâces qu'ils rencontrent. Ah! que bien différentes ont été les dispositions des apôtres pour recevoir l'Esprit consolateur qui leur avait été promis.

Je les vois, aussitôt après l'ascension de Jésus-Christ, entrer dans le cénacle, pour obéir à leur divin Maître, et pour s'occuper des grandes choses qui vont s'opérer en eux. Je les vois persévérer dans la prière pour obtenir les dons précieux qui leur étaient destinés : *Perseverantes in oratione.* Je les vois surtout, animés du même esprit, se disposer par cette union fraternelle à recevoir l'Esprit de paix et de charité, *perseverantes unanimiter.* (*Act.*, I, 14.) Ils savent en effet que la disposition la plus essentielle pour attirer l'Esprit de Dieu, c'est l'union des esprits et des cœurs, et que cet Esprit n'entre pas dans une âme où il se trouve encore quelque levain funeste de ressentiment et d'aigreur.

Mais sont-ce donc là, mes frères, les dispositions que vous avez apportées pour recevoir le Saint-Esprit? Vous a-t-on vus prendre quelques jours pour vous retirer à l'écart, pour vous désabuser des erreurs du monde, pour vous détacher de ses folles joies, pour pleurer vos égarements, pour méditer la grandeur du mystère qui allait s'opérer en vous, et former des résolutions qui fussent de nature à vous en faire recueillir les fruits? Si cependant vous ne pouviez pas vous renfermer tout à fait dans la solitude, vous a-t-on vus du moins mener une vie plus retirée, plus réfléchie, plus sérieuse que vous ne l'aviez menée jusqu'alors; vous livrer plus assidûment à la prière, vous prosterner plus souvent aux pieds des autels, vous unir plus constamment à la prière publique, vous attacher à des conversations plus saintes, à des lectures plus propres à nourrir la piété, et, par de tendres gémissements, appeler en vous celui qui devait être l'unique objet de vos pensées et de vos désirs? Vous a-t-on vus porter dans la société et parmi vos frères plus de cet esprit d'union, de condescendance, de douceur et de paix, qui rapproche les caractères les plus opposés, et réunit les cœurs que l'amour-propre avait divisés? Ne vous a-t-on pas vus, au contraire, toujours également frivoles, dissipés, livrés au monde, sans goût pour la prière, sans ferveur pour toutes les pratiques de la religion, toujours éloignés de tout esprit de conciliation par rapport à ceux qui vous ont offensés, toujours en proie aux dissensions, aux inimitiés et à des ressentiments que rien ne peut apaiser? Et comment donc auriez-vous reçu la plénitude du Saint-Esprit! Comment vous aurait-il rendus participants de ses dons? Nous nous étonnons, dit saint Chrysostome, de ce qu'après ces jours de bénédiction et de salut, nous n'avons pas plus d'ardeur pour le bien, moins de penchant pour le mal; ah! notre étonnement cesserait bientôt, si nous faisions réflexion que la grâce ne demeure en nous sans effet que parce qu'elle a été reçue sans préparation. Non, mes frères, non, ne soyons pas surpris si la face du christianisme est telle parmi nous que nous la voyons aujourd'hui, et si différente de ce qu'elle était autrefois; ou plusieurs d'entre nous n'ont pas reçu le Saint-Esprit, ou ils l'ont reçu sans y être suffisamment préparés. Mais j'ajoute qu'un beaucoup plus grand nombre encore ne le conserve pas après l'avoir reçu. Ici, mes frères, jugeons-en par le fait même. Considérons ce que le Saint-Esprit a produit dans les apôtres, dans les premiers fidèles qui en conservaient avec tant de soin les grâces et les dons, et comparons les effets avec ceux qu'il a produits en nous.

Et d'abord, mes frères, quel admirable changement se fait dans l'esprit des apôtres. Ces hommes qui n'avaient pu com-

prendre la doctrine de leur divin Maître, qui ne pouvaient en soutenir toute la force et la grandeur, qui souvent même se faisaient un scandale de ce qu'elle a de plus pur et de plus sublime; ces hommes sans éducation, sans science, sans lettres, acquièrent la foi la plus vive; ils aperçoivent toute la beauté de la religion, ils en découvrent toute l'économie, ils en développent tous les mystères, ils en détaillent toutes les maximes, ils en pénètrent tout l'esprit. A ces lumières toutes nouvelles se joignent de nouveaux goûts et de nouveaux penchants; ce sont des hommes tout différents de ce qu'ils étaient et de ce que nous sommes pour la plupart; des hommes supérieurs à tout ce qui nous affaiblit, qui nous trompe et qui nous dégrade; des hommes dont l'amour se porte vers Dieu, dont toute la nourriture est de faire la volonté de leur Père céleste, dont toute la science est de connaître Jésus-Christ crucifié, dont toute l'ambition est d'éclairer et de sauver les âmes qu'il est venu racheter, dont l'unique règle est l'Evangile qu'ils vont prêcher par toute la terre. Leur zèle ne connaît point de bornes; partout ils allument le feu dont le Fils de Dieu a voulu embraser l'univers; il n'est point de climat si inculte et si sauvage où ils ne portent la science du salut, point de peuples si barbares qu'ils n'adoucissent, point de secte si établie qu'ils ne détruisent, point de royaume si étendu qu'ils ne soumettent à l'empire de leur divin Maître, et cela sans ressource, sans moyens, sans secours humains; leur zèle infatigable supplée à tout, surmonte tout, et leur tient lieu d'autorité, de science, de crédit et de richesses.

Ce zèle est soutenu d'une force et d'un courage invincibles; on ne vit jamais à tant de faiblesse succéder de si généreuses résolutions; à une lâcheté aussi honteuse, un mépris si magnanime de la mort; à un éloignement aussi marqué de moindres traverses, un désir si vif et si sincère de souffrir. Ces hommes que la crainte avait retenus jusqu'alors, ouvrent subitement toutes les portes du cénacle, et comme des lions ardents qui respirent un feu tout divin, ils sortent tous en même temps de l'enceinte qui les tenait renfermés; devenus terribles au démon même, ils font retentir le nom de Jésus ressuscité; dans le transport qui les anime, ils paraissent remplis d'une sainte ivresse; nulle force, nulle puissance n'est capable de les arrêter; on les traîne devant les princes des prêtres et les magistrats, et ils y parlent avec une noble fierté; on les couvre de plaies, et ils répondent par des actions de grâces; on leur fait mille outrages, et ils s'estiment trop heureux d'être jugés dignes de quel que opprobre pour le nom du Sauveur; on veut leur imposer silence, et, sans passer les bornes d'une modestie chrétienne, leur ministère ne leur attire de toutes parts que les mauvais traitements, la faim, la soif, la nudité, les chaînes, les prisons et les tourments; et ils se réjouissent au milieu des tribulations, et tout leur paraît doux, parce qu'ils le souffrent pour Jésus-Christ.

Voilà, mes frères, l'histoire des apôtres après la descente du Saint-Esprit, et c'est celle des saints fidèles, qui après l'avoir reçu, en avaient soigneusement conservé tous les dons. Ils ont fait céder aux lumières de la foi tous les préjugés de l'éducation, de l'exemple et de la coutume; ils ont fait paraître pour Dieu, pour Jésus-Christ, pour la religion, l'amour le plus tendre et le zèle le plus ardent; ils ont montré à tout âge, dans tout état, tout sexe, toute condition, les dispositions les plus héroïques et le courage le plus généreux; il ont fait la guerre à tous les vices, surmonté tous les obtacles, affronté tous les dangers, enduré tous les maux et sacrifié jusqu'à la vie, pour donner des témoignages de leur fidélité. Sont-ce là, mes frères, les effets que l'on admire en vous? votre esprit est-il rempli de nouvelles lumières, de lumières spirituelles et toutes célestes, ou les a-t-il conservées? De quel œil apercevez-vous toutes les vérités de la foi? Des maximes si pures, des mystères si touchants, des motifs si puissants sur un esprit qui en est pénétré, qu'ont-ils opéré dans votre âme? quel changement y ont-ils produit? Vous n'ignorez pas qu'il y a pour vous une autre fin que cette vie, que vous êtes créés pour le ciel, que le Fils de Dieu s'est fait homme, et qu'il est mort pour vous y conduire; que ses exemples doivent vous servir de règle; qu'il vous a appris, par toute sa conduite comme par ses discours; qu'heureux sont les pauvres d'esprit, qu'heureux sont les hommes doux, humbles et pacifiques; qu'heureux sont ceux qui ont faim et soif de la justice, qu'heureux sont ceux qui souffrent; vous savez quelle récompense est promise aux vertus chrétiennes; vous savez que le péché vous précipite dans des maux affreux et éternels, qu'il y a pour les injustes, les voluptueux, les mondains, les pécheurs, un jugement, un enfer, après cette vie. Hommes charnels, vous savez toutes ces vérités, mais les comprenez-vous, mais pouvez-vous bien croire et vivre comme vous vivez? Ah! vous n'avez donc pas reçu les lumières du Saint-Esprit! ou vous ne les avez pas conservées. Où est votre zèle? Que faites-vous, pour donner à Dieu des marques de votre amour? que faites-vous pour le faire connaître et pour le faire aimer? Etes-vous touchés du malheur de ceux qui se perdent? parmi vos amis, dans votre famille, du moins, prenez-vous quelque soin d'insinuer, d'établir, de faire régner la piété? Dans un chrétien rempli de l'Esprit-Saint, tout prêche, tout édifie, tout persuade et fait aimer la religion qu'il pratique; pour vous, vous la déshonorez. Ah! vous n'avez donc pas conservé les dons du Saint-Esprit? Où est enfin votre force et votre courage? Vous voit-on profiter des occasions qui se présentent de faire ou de

souffrir quelque chose pour Jésus-Christ? Quels combats livrez-vous, et quelle constance faites-vous paraître lorsqu'il est question de pardonner une injure, de vaincre un respect humain, de renoncer à un gain illicite, de retrancher une vanité dans les paroles, une superfluité dans la dépense et les ajustements? Lorsqu'il faudrait faire quelques démarches pour braver le monde et ses orages, un rien vous arrête, une plaisanterie vous déconcerte, une tentation légère, vous surmonte; vous ne pouvez résister à une prière, à une menace, à un exemple, à la présence d'un objet, à une pensée. Ah! les dons du Saint-Esprit, est-ce donc ainsi que vous les avez reçus, ou que vous les avez conservés? Mais quoi! n'est-il plus possible de les obtenir ou de les recouvrer? Ah! mes frères, l'Esprit de Dieu est toujours le même, toujours également bon, également disposé à se communiquer à vous; les effets de son amour, ses trésors de grâces ne sont point épuisés. Ouvrez-lui votre cœur, et employez, pour le rappeler en vous, les moyens que vous auriez dû prendre d'abord pour l'y recevoir. Livrez-vous au recueillement et à la retraite; soyez plus fidèles à l'oraison et plus vigilants sur vous-mêmes; soyez plus charitables et plus miséricordieux envers vos frères; soyez plus ennemis du monde et de ses maximes, et l'Esprit de Dieu viendra reposer sur vous; il vous comblera de ses dons, il répandra dans votre âme la lumière de la vérité et la douce paix de l'innocence, en faisant de vous des saints; il vous rendra heureux dans cette vie, et parfaitement heureux dans l'éternité, que je vous souhaite.

PRONE V.

POUR LE DIMANCHE DE LA TRINITÉ.

Dans le peu de mots que contient l'Evangile de ce jour, il a plu à notre divin Maître de renfermer nos plus augustes titres, nos obligations les plus précises et nos plus précieux avantages.

Comme chrétiens, nous avons été baptisés au nom de l'adorable Trinité, adoptés par le Père, incorporés au Fils, animés par le Saint-Esprit; nous avons été consacrés au vrai Dieu, pour vivre dans sa grâce et accomplir sa loi.

Comme enfants de l'Eglise, nous sommes fondés sur les apôtres, nous sommes soumis à l'autorité sainte des pasteurs qui leur ont succédé, nous reposons tranquillement à l'ombre des promesses qui leur ont été faites lorsque Jésus-Christ leur a dit: *Allez, instruisez toutes les nations.... Et voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.* (*Matth.*, XXVIII, 19, 20.)

Ainsi d'un côté les priviléges et les engagements du baptême, de l'autre les devoirs et les avantages de la catholicité: quelle ample matière à nos réflexions!

O vous! membres chers à Jésus-Christ, enfants de son épouse bien-aimée, préparez vos esprits et vos cœurs, prêtez-moi une attention favorable: quel sujet en fut jamais plus digne, et répondit mieux au mystère que nous célébrons!

Dans le baptême qui nous a rendus chrétiens, et que nous avons reçu au nom de la Sainte-Trinité; nous avons été adoptés par le Père, par le Dieu Tout-Puissant, à l'image duquel nous avons été créés, mais dont l'image avait été défigurée en nous par le péché.

Souillés d'une tache malheureusement transmise à tous les enfants d'un père coupable; nous sommes nés dans la malédiction; notre entrée dans le monde s'est annoncée par des cris, par des pleurs, et la nature entière, insensible à nos larmes, ne nous promettait que trop dans le cours de la vie, les misères et la douleur. Un sort encore plus affreux nous était réservé; nous gémissions sous l'empire du démon; la concupiscence et l'erreur nous environnaient de ténèbres et s'apprêtaient à nous charger de fers. Un arrêt de proscription devait bientôt s'exécuter contre nous. Dieu ne reconnaissant plus dans l'homme son ouvrage, détournait de dessus nous ses regards, ou ne nous considérait qu'avec indignation et avec colère.

Mais que dis-je! ô mystère d'amour! ô profondeur des desseins et des miséricordes de mon Dieu! ce Dieu bon s'est attendri en notre faveur, notre état déplorable a excité sa pitié; la lèpre dont nous étions couverts, l'opprobre dont nous étions chargés, la misère qui était devenue notre partage, l'aveuglement où nous étions plongés, rien n'a pu mettre obstacle à ses desseins et arrêter les effets de sa bonté. Il a voulu que ces paroles puissantes et efficaces: *Je vous baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit*, fussent prononcées sur nous. A l'instant le démon a quitté sa proie et perdu son empire, l'enfer s'est fermé sous nos pas, le ciel s'est ouvert, et une voix s'est fait entendre aux anges, qui disait comme au baptême de Jésus-Christ: *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toutes mes complaisances.* (*Matth.*, XVII, 5.)

C'est ainsi que Dieu nous a adoptés pour ses enfants, et qu'il a rétabli en nous son image; ainsi la réconciliation s'est faite en union de Jésus-Chrit même; nos droits à l'héritage céleste nous ont été rendus; de vases d'ignominie nous sommes devenus des vases d'honneur, et d'enfants de colère, des enfants de grâce et d'amour.

O titre glorieux, innocence recouvrée, élection toute gratuite, faveur et préférence de mon Dieu, par où vous avions-nous mérités!

Adoptés par le Père, et devenus le plus cher objet de ses complaisances, nous avons été incorporés au Fils. Qu'est-ce à dire? par le baptême que nous avons reçu en son nom, nous n'avons plus fait qu'un même corps mystique avec lui, qu'un même corps dont il est le chef, et dont il nous a

rendus les membres. Alors tous ses mérites ont été les nôtres, tous les mystères du Verbe incarné, sa naissance, sa vie, sa mort, ses pensées, ses désirs, ses moindres actions, ses prodiges, ses souffrances et sa gloire, ont été spécialement pour nous. Alors unis étroitement à lui, rendus participants de son sacrifice, nous sommes devenus des hosties vivantes et agréables à Dieu ; nos adorations, nos prières, nos hommages et nos vœux ont pu rendre au Tout-Puissant une gloire vraiment digne de lui. Alors nous avons eu droit à tous les sacrements que Jésus-Christ a institués, et nous avons pu prétendre à l'honneur de nous nourrir de sa chair et de recevoir en nous son corps adorable.

Depuis ce moment de notre baptême, tous les autres membres de Jésus-Christ ont aussi contracté avec nous l'union la plus intime ; tous les patriarches, tous les justes de l'ancienne loi ont été nos pères ; tous les saints de la loi nouvelle sont devenus nos frères ; leurs bonnes œuvres sont un trésor ouvert pour chacun de nous, leurs mérites nous sont propres, leur histoire est la nôtre, la religion tout entière est un fond qui nous appartient ; et à chaque page de ses livres sacrés, dans chacun de ses dogmes, nous retrouvons les titres de notre grandeur, et si nous le comprenons bien, les preuves de notre éternelle félicité.

Quelle dignité dans le chrétien ! combien dans le baptême qui le rend tel, l'union de l'homme avec Jésus-Christ élève l'homme au-dessus de lui-même !

Dans le baptême enfin nous avons été animés par le Saint-Esprit. Cet esprit vivifiant est devenu l'âme de notre âme, il est devenu pour nous comme le souffle de vie, mais d'une vie glorieuse et toute nouvelle. Avant que nous eussions reçu le sacrement ineffable, les anges ne voyaient en nous que l'homme terrestre, l'homme charnel animé par la cupidité ; après ce sacrement ils y ont vu l'homme spirituel et céleste, orné des dons de l'Esprit saint, et reformé sur l'image de Jésus-Christ ; à la place de l'homme du temps ils y ont vu l'homme de l'éternité ; les richesses du Très-Haut ont été répandues sur nous avec abondance, et dans cet heureux état nous étions ici-bas le chef-d'œuvre du Tout-Puissant.

Mais en nous comblant de ses faveurs toutes spéciales, et en s'engageant en quelque sorte lui-même, par la sainte alliance qu'il contractait avec nous, à nous en accorder de nouvelles par la suite, et de plus grandes encore, Dieu a voulu, par une loi juste et sainte, que l'engagement fût réciproque de notre part ; il a voulu que, délivrés par sa miséricorde, de la tyrannie du démon et du péché, on fît en notre nom un vœu solennel qui nous consacrât pour toujours à Dieu seul. Et pour rappeler ici à votre mémoire ce qu'on a dû vous dire dès l'âge le plus tendre, ce que vous avez dû sans cesse vous rappeler à vous-mêmes, voici, mes frères, quelles ont été la forme de notre consécration et la formule de notre engagement : le ministre du Seigneur nous a demandé : *Renoncez-vous à Satan ? — J'y renonce*, a-t-on répondu pour nous ; — *et à toutes ses pompes ?* a-t-il demandé encore : — *J'y renonce*, a-t-on répondu également ; — *et à toutes ses œuvres ? — J'y renonce.*

On a fait ensuite sur nous l'onction sainte ; on nous a marqués du signe de la croix, du sceau de notre rédemption ; on a exigé de ceux qui nous tenaient sur les fonts sacrés, la profession de foi que nous devions suivre, et à laquelle ils se sont pareillement obligés pour nous ; après ces engagements authentiques, inviolables, nous avons été baptisés au nom de l'adorable Trinité. L'onction du saint chrême a confirmé en nous, pour ainsi parler, et nos promesses, et les effets de cet auguste sacrement.

Recevez, nous a dit ensuite le ministre des saints autels, recevez cette robe blanche, et portez-la sans tache devant le tribunal de Jésus-Christ.

Recevez ce cierge allumé, et gardez toujours pur et sans reproche la grâce de votre baptême afin qu'à l'avénement du Seigneur vous puissiez aller au-devant de lui dans la compagnie de ses saints et de ses élus, et entrer avec eux dans sa gloire.

Telles sont, mes frères, et les obligations que nous avons contractées, et les cérémonies saintes qui les ont accompagnées. Mais nos obligations, les avons-nous remplies ? avons-nous accompli nos vœux et nos serments ? c'est à Dieu qu'ils ont été faits, l'Eglise les a reçus en son nom ; ceux qui nous ont présentés en ont été les interprètes et les garants ; toute la cour céleste, les anges, les saints en ont été les témoins : et quelle excuse apporterons-nous si nous les avons violés ! oserons-nous bien dire que ce n'est point nous qui avons promis, que nous ne sommes tenus à rien, et qu'en un mot nous ne sommes pas chrétiens !

Vous n'êtes pas chrétiens ! et que venez-vous donc faire dans ce temple ? Quelle téméraire audace vous a fait assister à nos saints mystères ? Quelle dérision sacrilége venez-vous donc faire de la parole sainte que je vous annonce ? et comment vous trouve-t-on mêlés avec le peuple de Dieu ?

Vous n'avez rien promis ! mais on a promis pour vous ; et lorsque l'engagement est en votre faveur, ceux qui, par le droit de la nature, au nom de vos pères, au nom de l'état et de la société dont vous êtes membres, ont contracté pour votre propre intérêt, n'étaient-ils pas autorisés à le faire ? et le pupille serait-il bien reçu à infirmer un engagement favorable que son tuteur aurait formé pour lui ?

Vous n'avez rien promis ! mais plus sages autrefois que vous ne l'êtes maintenant, n'avez-vous donc jamais renouvelé, confirmé dans un âge plus avancé, les vœux de votre baptême ? Mais enfin, ce que l'on a promis en votre nom, vous eussiez été obligés par

la suite de le promettre vous-mêmes ; vous eussiez été tenus de l'observer indépendamment de toute promesse. Ce n'est point ici un engagement libre qu'on puisse prendre ou ne prendre pas à son gré. C'est la soumission à une loi première, gravée dans votre cœur par la nature, et portée ensuite au plus haut degré de perfection, par le christianisme ; c'est l'observation d'une religion toute sainte, et hors de laquelle on chercherait en vain et le repos de l'esprit et la tranquillité du cœur, et des caractères de vérité, et la règle de la vertu, et des motifs, des encouragements, des secours suffisants pour la pratiquer. Car, hélas ! que devient la loi naturelle sans la religion révélée ! que deviennent les mœurs, que devient la probité sans christianisme !

Mais j'en reconnais le prix, me direz-vous sans doute ; je suis chrétien. Ah ! mon frère, vous êtes chrétien, et où est donc votre foi ? où sont vos œuvres ? quelle est votre fidélité à remplir les promesses du baptême ? et quels effets a-t-il opérés en vous ?

Vous avez été consacré au vrai Dieu pour l'adorer et le servir en esprit et en vérité. Adopté pour son fils, vous vous êtes engagé à l'honorer, à lui obéir et à l'aimer. Mais quel culte, quel hommage, quel honneur lui avez-vous rendu ? disons mieux, combien de fois, par votre irréligion et la dépravation de vos mœurs, ne l'avez-vous pas déshonoré ? Quelle a été votre obéissance ? Hélas ! toutes ses lois peut-être, ses lois les plus saintes, ses lois immuables, éternelles, vous les avez violées. Son amour ?.... Ah, mes frères ! a-t-il jamais régné dans votre cœur ? y a-t-il, comme il le devait, dominé avec empire ? a-t-il été le principe, le terme et la règle de tous vos penchants ? avez-vous aimé Dieu selon le premier de tous ces préceptes, de tout votre esprit, de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces ?

Incorporé à Jésus-Christ, devenu l'un des membres sacrés de cet auguste chef, avez-vous vécu de sa vie, a-t-on reconnu en vous ses vertus, y a-t-on vu briller son zèle pour la gloire de son Père, sa charité pour les hommes, son amour pour ses ennemis, sa compassion envers les malheureux, sa douceur, son humilité, sa patience ?

Hélas ! cœurs indifférents, hommes durs et intraitables, esprits vindicatifs, âmes fières et hautaines, âmes viles et sensuelles, vous tous pleins d'horreur pour la pauvreté, les humiliations et les souffrances, ennemis de la croix de Jésus-Christ, est-ce en rougissant de votre chef, en contredisant ses maximes, en démentant toute sa vie, que vous vous êtes déclarés ses membres ?

Animés enfin par le Saint-Esprit, a-t-il été en effet l'âme de votre âme ? a-t-il inspiré, dirigé vos sentiments et vos actions ? Ah ! sans cesse vous avez méprisé ses inspirations, vous avez résisté à sa grâce, vous l'avez contristé par vos infidélités. L'esprit qui règne en vous, c'est l'esprit du siècle, et vos maîtres, ce sont le démon, le monde et la cupidité.

Vous y avez renoncé cependant ; et j'en appelle à vos premiers vœux, et j'en atteste ces fonts sacrés où vous reçûtes le beau nom de chrétien. Hé quoi ! après des promesses si solennelles, après tant de bienfaits de votre Dieu, après des faveurs si signalées, après une préference si glorieuse, si avantageuse pour vous, discernée par sa miséricorde, de tant de nations infidèles qui peut-être, hélas ! l'eussent mieux servi que vous, âme ingrate et parjure, où est donc la foi de vos serments ? Ce n'est point aux hommes que vous avez manqué, c'est à Dieu. Je ne reconnais plus en vous la grâce de votre baptême, mais il y a imprimé un caractère ineffaçable qui un jour servira à vous confondre, et parlera contre vous. Vous serez jugé, et vous serez jugé comme chrétien. L'onction sainte qui vous a consacré, l'eau qui vous a purifié, le signe de la croix dont on vous a marqué, tout déposera contre votre ingratitude et votre infidélité.

Le Fils de Dieu ouvrira son Evangile devant vous, et chaque ligne de ce divin livre servira à vous condamner ; ses anges feront briller dans les airs l'étendard de sa croix, et son éclat fera votre honte et votre désespoir. Les ministres du Seigneur vous redemanderont cette robe blanche dont ils vous ont revêtu, et vos mœurs impures, vos immodesties, vos profanations, tous vos crimes, montreront assez combien vous l'avez souillée ; ils vous redemanderont ce cierge allumé pour vous sur ces fonts sacrés, et la langueur, la faiblesse, les contradictions de votre foi, ne prouveront que trop que vous en avez éteint la clarté.

Et pour vous en mieux convaincre, mes frères, passons à la dernière partie de notre Evangile. Jésus-Christ vous avait donné une autorité sainte qui devait vous guider, et qui devait être pour vous l'interprète de sa parole et l'organe de ses volontés.

Cette autorité nous était nécessaire pour fixer nos doutes, pour éclairer nos ténèbres, pour contenir la légèreté de notre esprit, toujours flottant au milieu de ses propres idées ; elle était nécessaire pour interpréter les livres sacrés qui peuvent être pris, qui l'ont été jusqu'ici, en tant de sens différents ; elle est nécessaire, et par la nature de la loi révélée, qui n'est point une loi de pur raisonnement, et par l'expérience de tous les siècles, qui ne nous montrent hors de l'Eglise, et dans les routes incertaines de l'esprit particulier, que de monstrueux systèmes et de honteux égarements.

Cette autorité, Jésus-Christ l'a fondée sur les apôtres, et le corps des évêques qui devaient leur succéder lorsqu'il a dit : *Allez, baptisez, instruisez toutes les nations, et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.*

Ainsi voilà un tribunal qui doit subsister après les apôtres, puisqu'il doit durer jus-

qu'à la fin du monde, *usque ad consummationem sæculi*, qui cependant est fondé sur eux seuls, et dont la principale autorité ne doit résider qu'en eux et dans leurs successeurs, puisque c'est à eux seuls que la promesse s'adresse.

Voilà jusqu'à la consommation des siècles, un tribunal qui doit subsister tous les jours, soit assemblé dans les conciles, soit dispersé parmi toutes les nations, que ces premiers pasteurs doivent instruire tous les jours, dit Jésus-Christ, *omnibus diebus*, parce que tous les jours l'erreur pouvait élever sa voix, et qu'il fallait tous les jours une autorité suffisante pour la juger et la confondre.

Voilà un tribunal toujours visible; c'est le corps des pasteurs légitimes, à la tête desquels, selon la remarque du savant Bossuet, est Pierre, et dans sa personne ceux qui devaient le représenter et lui succéder. Un tribunal qui, dans toute espèce de contestation sur le dogme et sur la morale, suffit pour instruire, puisque dans tout partage de sentiment, comme l'a si bien dit un auteur connu, la vraie règle de la foi, c'est de s'arrêter à la plus grande autorité visible; que c'est la seule, ajoute-t-il, qui soit proportionnée à tous les hommes, et qui puisse unir les fidèles en un corps de société, d'une manière raisonnable.

Voilà un tribunal toujours infaillible, puisque Jésus-Christ est sans cesse avec lui, pour l'éclairer, pour le conduire, *ecce ego vobiscum sum*, et qu'il en a fait la colonne de la vérité, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais.

Voilà enfin une autorité que nous devons écouter, respecter comme étant celle de Jésus-Christ même, à laquelle nous devons obéir comme à lui, sous peine d'être regardés comme des païens et des publicains; et d'après tout ce que nous venons de dire, cette autorité ne peut être que celle de l'Eglise catholique, apostolique et romaine; c'est dans le sein de cette Eglise, mes frères, que nous avons le bonheur de naître; c'est à elle que nous devons les sacrements que nous avons reçus et qu'elle nous a si soigneusement conservés; c'est elle qui nous a enfantés à Jésus-Christ sur les fonts sacrés du baptême; elle est son épouse, elle est notre mère; nos lumières nous viennent d'elle; le repos de notre esprit porte tout entier sur elle; nos avantages, nos prérogatives, la communion des saints qui se trouve au milieu d'elle, tout doit lui assurer notre reconnaissance, notre obéissance et notre zèle, mais hélas! où est-il donc ce vrai zèle, mes frères, où est notre attachement pour nos pasteurs, ce respect pour les ministres, la pratique des saintes lois de l'Eglise, la soumission à tous ses enseignements? Ah! rebelles à ses commandements, remplis de doute et d'erreur sur la plupart des articles qu'elle propose à notre croyance; livrés plus que jamais à tant de systèmes divers, à tant d'opinions particulières, à tant de dogmes affreux, tristes fruits de l'incrédulité du siècle, grand Dieu! est-ce donc la foi de l'Eglise que nous avons conservée? C'est elle cependant que nous avons promise dans notre baptême, c'est elle que Dieu nous redemandera un jour. Ah, mes frères, à la vue de tant d'égarements et d'infidélités, tremblons, rentrons en nous-mêmes, renouvelons aujourd'hui à la face des autels, des vœux que nous n'avons que trop oubliés, et que nous avions formés au nom de l'adorable Trinité; renouvelons-les chaque année dans la plénitude de notre cœur, au même jour où nous avons été baptisés; qu'enfin un second baptême, le baptême de la pénitence, satisfasse pleinement à notre Dieu, et nous rende à nous-mêmes tout ce que nous avons perdu pour le temps et pour l'éternité que je vous souhaite.

PRONE VI.

SUR L'ÉVANGILE DU IV[e] DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

L'évangile que nous venons de lire ne nous offre pas une de ces paraboles qui s'expliquent en quelque sorte d'elles-mêmes. Ce n'est qu'en la méditant et en l'approfondissant avec soin, qu'on parvient à découvrir les vérités essentielles qu'il renferme.

Ce n'est pas encore assez que cette méditation donne lieu à des réflexions importantes; il faut, pour pouvoir en faire le sujet d'une instruction, que les réflexions aient quelque liaison entre elles, et puissent être ramenées à un sujet principal que l'on conçoive sans peine, et qui se développe naturellement.

J'ai cru, mes frères, que toutes ces conditions pouvaient se trouver réunies dans l'explication de notre évangile, et fournir la matière d'une homélie intéressante, si, en rassemblant toutes les circonstances qu'il nous présente, nous les rapportons toutes au grand intérêt du salut.

De ces circonstances, les unes me serviront à vous faire comprendre combien cet ouvrage du salut est d'une extrême conséquence pour nous; les autres me mettront à portée de vous développer les dispositions nécessaires pour se le procurer. Ainsi, sans sortir de notre évangile, nous parcourrons ce qu'il y a dans la morale chrétienne de plus digne de notre attention.

En ce temps-là, dit l'Evangile, *Jésus-Christ était sur le bord du lac de Génésareth, et il se trouva accablé par la foule du peuple, qui le pressait pour entendre la parole de Dieu*. (*Luc.* V, 1.)

Rien, mes frères, ne doit mieux nous faire sentir l'importance du salut, que les peines et les fatigues qu'a essuyées le Fils de Dieu pour le procurer.

Remontez en esprit à ces heureux temps où Jésus-Christ a commencé les plus grands travaux de sa mission et la prédication de son Evangile.

Représentez-vous un homme qui sous le voile de l'humanité cache et renferme la sagesse, la force, la vertu de Dieu même. Représentez-vous un Dieu fait homme, le

maître de la nature, le créateur de tous les êtres, l'arbitre de nos destinées, conversant parmi les hommes; mêlez-vous avec ce peuple dont il est entouré, et considérez-le de plus près que vous ne l'avez fait jusqu'ici.

Voyez, voyez-le oubliant toutes les marques de sa grandeur, tempérant par une faiblesse apparente tout l'éclat de sa majesté, s'appliquer uniquement à instruire cette multitude qui prête l'oreille à ses leçons. Voyez-le parcourir toute la Judée, tantôt se transporter sur les plus hautes montagnes, tantôt pénétrer les déserts les plus reculés, tantôt sur les bords des lacs et des fleuves, ou sur le rivage de la mer, rassembler tous ceux qui veulent l'entendre, et leur ouvrir tous les trésors de sa sagesse. Voyez-le souffrir les injures de l'air, l'intempérie des saisons, la fatigue des marches les plus pénibles, la grossièreté de ceux qui l'écoutent, la jalousie et les contradictions de ceux qui le craignent, les rebuts de ceux qui le méprisent. Voyez-le tel qu'il vous est dépeint dans l'évangile de ce jour, lassé, fatigué, épuisé, pressé, accablé par la foule du peuple qui l'environne. Souvenez-vous que c'est un Dieu. Pensez que tout ce qu'il fait, tout ce qu'il souffre, c'est pour annoncer aux hommes le salut; et d'après cela, mes frères, concevez ce que c'est que le salut, et voyez s'il y a au monde un intérêt qui égale celui-là! Oh! mes frères, ce n'est pas ici votre roi, un roi de la terre, qui descend de son trône pour se mêler parmi vous, et vous exposer lui-même ses projets et ses vues. Quel grand intérêt, diriez-vous alors, le force donc à cette démarche? quel danger nous menace, ou quel avantage nous est offert? Ce serait pour vous la nouvelle du jour, ce serait le soin le plus pressant, et vous laisseriez tous autres soins pour vous y livrer. L'empressement se communiquerait de l'un à l'autre. Vous jugeriez de l'importance de l'objet, de l'attention qu'il mérite, des efforts qu'il exige, par toute la conduite du monarque qui aurait lui-même tout quitté pour vous en faire envisager les conséquences. Eh! mes frères, je le répète, ce n'est pas ici un prince temporel qui abaisse sa majesté, et qui va porter lui-même la parole à son peuple; c'est le Roi des rois qui se confond avec les derniers de ses sujets, pour mettre à leur portée les grandes instructions qu'il leur donne sur l'affaire du salut. Demandez-vous donc à vous-mêmes quelle est l'estime que vous lui devez, et quelle est celle que que vous en avez faite jusqu'ici; pour peu que vous appuyiez sur cette réflexion, je n'en veux pas davantage pour vous éclairer et pour vous confondre; et prenez garde, je vous prie, voilà en effet, au jugement de Dieu, ce qui suffira pour nous condamner; les démarches, les instructions, les peines, les travaux d'un Dieu sur la terre, et la dissipation, la distraction, l'indolence des hommes sur ce qui a fait l'objet de ses soins, et ce qui devait être pour nous le prix de ses mérites.

Mais vous croyez peut-être encore qu'il y a quelque chose de plus important pour vous que le salut? Eh bien! mes frères, pour achever de vous convaincre de votre aveuglement, j'applique une seconde circonstance de l'évangile, à ce que l'expérience vous apprend tous les jours, et vous allez reconnaître combien vous travaillez en vain lorsque ce n'est pas pour le salut que vous travaillez.

Les apôtres, uniquement occupés des biens temporels avant que Jésus-Christ prît soin de les instruire, ne connaissaient que leur barque et leurs filets. Un vil intérêt était l'objet de leurs travaux et la mesure de leurs actions; la nuit même qui a précédé cet heureux jour où Jésus-Christ va les appeler à sa suite, ils ont essuyé beaucoup de fatigues pour se procurer le petit bien, ce gain frivole après lequel ils soupiraient.

L'intérêt du salut n'était entré pour rien dans la peine qu'ils s'étaient donnée, et à la fin de tout ce travail, Simon Pierre est obligé de faire cet aveu: *Maître nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre: « Præceptor, per totam noctem laborantes, nihil cepimus. »* (*Luc.*, V, 5.)

Oh! mes frères! quelle image naturelle de ce qui nous arrive tous les jours lorsque ce n'est pas le salut qui nous occupe.

Vous travaillez dans la nuit du siècle: *per totam noctem;* vous n'avez point de bien fixe, vous ne tenez point de route certaine, vous êtes dans l'aveuglement et les ténèbres; vous cherchez le bonheur où il n'est pas, et à chaque instant vous vous apercevez malgré vous de votre méprise.

Pour parvenir à ce bonheur imaginaire, vous travaillez beaucoup: *per totam noctem laborantes;* beaucoup de soins, beaucoup d'inquiétudes, beaucoup de désirs qui vous rongent, de soucis qui vous tourmentent, de craintes qui vous dévorent, de passions qui vous déchirent: soit que vous travailliez à acquérir plus de richesses, soit que vous vouliez vous élever au-dessus des autres, soit que vous vous laissiez dominer par l'amour des plaisirs, quelle que puisse être enfin la passion qui vous agite, pour la satisfaire vous ne vous donnez point de repos. Vous vous lassez, comme parle l'Ecriture, dans des voies difficiles.

Et à la fin de tout ce travail, ah! mes frères, qu'êtes-vous obligés de dire? Nous nous sommes trompés; nous n'avons rien pris: *nihil cepimus.* Tantôt vos projets ont été entièrement déconcertés; tantôt vous avez réussi, il est vrai, à vous procurer ce qui semblait devoir combler vos vœux; vous vous êtes enrichis, votre crédit s'est augmenté, vous avez joui de mille sortes de plaisirs, et après cela vous êtes tout surpris de n'avoir pas trouvé le bonheur que vous cherchiez, et sans lequel tout le reste n'est rien: *nihil cepimus;* mais surtout à la fin de la nuit, au moment de la mort, où le jour se lève, où la lumière commence à briller dans notre esprit, ah! mondains,

vous êtes forcés d'avouer plus que jamais que vous vous êtes trompés, que votre vie s'est passée comme un songe, que vous n'avez rien pris, qu'il ne vous reste rien, que vous allez paraître devant Dieu les mains vides : *laborantes nihil cepimus ;* tandis que si vous aviez travaillé pour le salut, tout vous serait compté, aucun de vos travaux ne serait inutile, aucun de vos mouvements ne serait perdu ; vous auriez amassé de véritables richesses, vous vous seriez préparé une gloire solide, vous entreriez en possession d'un bonheur réel, et vous deviendriez heureux pour toujours ! Hé bien ! mes frères, comparez donc maintenant tous les autres soins à celui de votre salut, opposez tous les autres intérêts à celui-là, et voyez quel est enfin celui qui doit fixer votre choix.

Mais après avoir reconnu l'importance du salut, il faut apprendre de notre évangile quelles sont les dispositions et les conditions nécessaires pour se le procurer.

J'en remarque une, premièrement, dans ce peu de mots : Pierre dit à Jésus-Christ : *Sur votre parole je lâcherai mes filets* (*Ibid.*) ; ce n'est donc plus en son nom et par sa vertu propre qu'il travaille ; ce n'est plus sur son industrie et sur ses forces naturelles qu'il se repose ; ce n'est plus, pour ainsi parler, d'une manière humaine qu'il va agir, mais par la vertu et au nom de Jésus-Christ : *in verbo tuo laxabo rete.*

Comprenez-vous, mes frères, tout ce que cet exemple renferme ? Il y en a parmi vous qui se flattent d'un bonheur éternel. Cependant ce n'est pas, à bien dire, au nom de Jésus-Christ qu'ils l'attendent et qu'ils travaillent à se le procurer. Ce sont des hommes de probité selon le monde ; ce sont, si toutefois l'exacte probité peut subsister longtemps sans l'esprit du christianisme, d'honnêtes gens à s'en tenir au langage ordinaire, incapables de faire du tort à qui que ce soit, appliqués même jusqu'à un certain point à remplir les devoirs de la société : ce sont des hommes justes, chastes, tempérants ; on les estime, on les respecte ; ils ont des vertus morales, mais ils n'ont pas de vertus chrétiennes : c'est par tempérament, c'est, ou ce qui revient presque au même, c'est par principe de vanité qu'ils sont vertueux, mais ce n'est pas par principe de piété et de religion : ce sont de sages mondains, mais ce ne sont pas précisément des chrétiens, puisque ce n'est pas au nom et par la vertu de Jésus-Christ qu'ils agissent. Or, vous le savez, mes frères, les vertus morales peuvent bien nous mériter des récompenses temporelles ; c'est peut-être pour cela que Dieu leur accorde des richesses, des honneurs ; mais pour le salut, ah ! il n'est promis qu'aux vertus du christianisme ; il n'est promis qu'à ceux qui font le bien dans l'esprit de l'Évangile, c'est-à-dire, qui unissent toutes leurs œuvres à celles de Jésus-Christ, qui attendent de lui tous leurs mérites, qui tirent toute leur force de Jésus-Christ et de sa grâce, qui sont remplis de son esprit et de son amour, qui glorifient Dieu jusque dans les moindres choses, et qui, selon les paroles de l'Apôtre, le glorifient au nom de Jésus-Christ, en qui Dieu seul peut être glorifié d'une manière digne de lui : *in nomine Domini Jesu Christi.* (*Coloss.*, III, 17.)

Et voilà, mes frères, ce que la plupart des chrétiens oublient le plus souvent. A considérer la manière dont ils agissent, les discours qu'ils tiennent, les desseins qu'ils forment, les actions qu'ils font, il est clair qu'à le bien prendre, ces choses sont en eux purement naturelles, étant chrétiens de nom ; et dans la vérité ils mènent une vie toute païenne ; ils font ce que faisaient les païens ; ils font comme eux de bonnes œuvres, si vous voulez, mais devant Dieu ils les font sans mérite ; et quelle perte, mes frères, que celle de tant de trésors qu'ils auraient pu amasser pour le ciel ! Quoi, mondains, souvent en faisant ce que vous faites, vous auriez pu vous sanctifier, vous sauver, et, parce que vous ne le faites pas dans les vues de la religion, vous vous perdez ! ô mes frères ! soyez donc plus sages, et faites tourner désormais au profit du salut ce que vous n'avez donné jusqu'ici qu'au monde, à l'intérêt, à un faux honneur et à la vanité.

Cependant, mes frères, pour assurer le salut, ce n'est pas encore assez de changer vos vertus morales en des vertus chrétiennes, de pleurer, d'agir pour la gloire de Dieu, au nom de Jésus-Christ ; il faut de plus penser, agir comme enfants de l'Eglise ; il faut, si nous voulons avoir Jésus-Christ pour chef, il faut que l'Eglise de Jésus-Christ nous avoue pour ses membres.

C'est ce que nous indique une autre circonstance de notre évangile, et d'après laquelle il nous fait faire cette importante réflexion.

De deux barques, nous dit-il, qui étaient au bord du lac, Jésus-Christ choisit celle de saint Pierre pour y prêcher le peuple, et pour y faire une pêche miraculeuse et mystérieuse tout à la fois. Ce n'est point par hasard qu'il a fait ce choix ; mais, par cette action figurative, il a voulu nous apprendre, continue le même auteur, que c'était de cette barque qu'il fallait pêcher les hommes, et les attirer à l'Eglise ; qu'il n'y avait que ceux qui étaient dans cette barque qui eussent droit de publier la vérité, et que l'on dût écouter ; qu'il n'y avait qu'eux qui eussent le don de convertir les peuples et de les enfermer dans les filets de l'Eglise.

De là que faut-il conclure? qu'en vain eussions-nous, je ne dis pas toutes les vertus morales, mais je dis même les vertus évangéliques dans le plus haut degré en apparence, ce ne seraient que des vertus fausses, et sans mérite pour le salut, si elles n'étaient pas soutenues, vivifiées, sanctifiées par notre soumission à l'Eglise et notre attachement inviolable à la chaire de saint Pierre.

Il ne faut donc pas juger de la sainteté uniquement par les apparences; tous les novateurs, et en particulier les réformateurs du dernier siècle, ont cherché à en imposer par cet extérieur des vertus les plus austères; mais passons-leur pour un moment que, dans quelques-uns d'entre eux, ces vertus aient été réelles, et qu'il n'y ait pas eu en tout cela plus de montre que d'effet; que s'ensuivra-t-il? rien autre chose que ce que l'Apôtre disait aux Galates : ils se sont donné bien de la peine en vain, parce que si l'on n'est pas étroitement uni à l'Eglise de Jésus-Christ, on ne saurait participer à ses mérites.

Inutilement les hérétiques de tous les âges ont-ils cherché même à donner à leur prétendue sainteté l'éclat des miracles; en vain les simoniens, les donatistes, les calvinistes des Cévennes, dans les derniers temps ont-ils vanté leurs prodiges, ce ne seront jamais aux yeux des hommes sensés, et encore plus aux yeux du vrai fidèle, que des fables ou des prestiges, puisqu'il sera toujours vrai qu'il n'y a ni sainteté ni miracles hors de l'Eglise.

Revenons donc à ce qui peut réellement opérer notre salut; examinons si nous sommes véritablement enfants de l'Eglise ; voyons si nous sommes dociles à la voix de ses pasteurs, et premièrement à celle du souverain pontife, successeur de saint Pierre; leur sommes-nous sincèrement unis d'esprit et de cœur, les respectons-nous dans nos discours, leur obéissons-nous comme à ceux que Dieu a établis pour nous conduire, et qui doivent lui rendre compte de nos âmes? alors nous pouvons nous flatter de travailler efficacement au grand ouvrage de notre sanctification.

Mais pour en assurer le succès, ne faut-il point d'autres dispositions que celles que nous venons d'indiquer? O mes frères! il faut plus encore, et c'est toujours la suite de notre évangile qui va nous instruire.

Je suppose un homme tel que je vous le dépeignais il n'y a qu'un instant, un homme qui a peu connu jusqu'ici l'esprit de l'Evangile; qui n'a été animé que de l'esprit du monde; qui aux vices du siècle n'a mêlé tout au plus que des vertus morales, que des vertus toutes humaines, et qui n'a rien fait pour Jésus-Christ; un homme encore qui ne s'est conduit que par son propre esprit, qui s'est attaché à des opinions particulières, et qui n'a point pris pour règle de sa croyance celle de l'Eglise, c'est-à-dire des pasteurs unis à leur chef.

Je suppose que cet homme, éclairé enfin sur la vanité des soins qu'il s'est donnés pour le monde, sur l'insuffisance des mérites qu'il a prétendu acquérir pour le salut, veuille y penser d'une manière plus sérieuse, et en suivant des principes plus solides : dans quel esprit doit-il entrer premièrement? dans un esprit d'humilité comme saint Pierre lorsqu'il se jette aux pieds de Jésus, en lui disant : *Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un homme pécheur.* (*Luc.*, V, 8.) Oui, mes frères, voilà les premiers sentiments dont il doit être pénétré.

Pécheurs qui m'écoutez, telles doivent être vos premières dispositions ; vous devez désirer sans doute d'être réconciliés avec Dieu; mais vous devez en même temps vous en reconnaître indignes, et la voie la plus sûre pour vous rapprocher de lui, c'est cet aveu de votre indignité. Cependant est-ce là votre conduite ordinaire? Touchés en apparence du désir de votre conversion, vous vous jetez aux pieds de Jésus Christ et des ministres, mais vous voulez que sans un changement réel on vous réconcilie avec votre Dieu. Si nous différons, si vous vous plaignez, si nous voulons sonder vos plaies, plus profondes souvent que vous ne croyez, vous murmurez; si nous vous éprouvons, vous vous récriez, et cette prétendue sévérité devient le sujet des reproches les plus amers. Si toutefois vous consentez à descendre au fond de votre cœur, à revenir peut-être sur une vie entière de dissipation, de tiédeur, de profanations, de fausse sécurité; si vous vous soumettez à quelque épreuve, vous osez prétendre qu'on l'abrége au gré de votre impatience. Vous comptez les délais par le temps qu'il y a que vous vous êtes présentés à nous pour la première fois, et non par les efforts que vous avez faits pour vous corriger, par les fruits que vous en avez retirés; vous vous lassez et vous allez chercher des ministres plus indulgents, tandis que pénétrés de vos faiblesses et de vos misères, vous devriez dire encore longtemps *Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un homme pécheur.* Ah! mes frères, une pareille impatience achève de vous perdre, bien loin de vous sanctifier.

Si cependant vous avez mérité enfin cette réconciliation tant désirée, ah! chrétiens, pour achever l'ouvrage de votre salut, écoutez l'importante leçon que vous fait encore Jésus-Christ dans les paroles qu'il adresse à Simon : *Avancez en pleine mer*, lui dit-il, *et jetez vos filets pour pêcher*, « *in altum.* » (*Ibid*, 4.)

Voilà, mes frères, après les premiers degrés de conversion, ce que doit vous dire un directeur éclairé; quittez le rivage, éloignez-vous de terre, voguez à pleines voiles! *in altum.*

Ne vous contentez pas de ces faibles commencements qui ne vous ont donné encore qu'une vertu médiocre et une charité bien imparfaite; ne mettez point un terme aux grâces de votre Dieu, une mesure à ses bienfaits, et des bornes à son amour. Avancez de vertu en vertu, de sainteté en sainteté; et souvenez-vous que le sentier des justes est comme une lumière brillante qui croît jusqu'au jour parfait. C'est, mes frères, en vous montrant dociles à ces sages avis, que vous recueillerez les fruits de votre conversion, que vous préviendrez les rechutes, et que vous affermirez vos pas dans la route du salut.

Mais avouons-le, mes frères, qu'il y a bien peu de pénitents qui s'assujettissent constamment à des précautions si nécessaires ; trop satisfaits d'une réconciliation peut-être précipitée, ils se bornent aux premiers efforts qu'on leur a vu faire, ils s'arrêtent au milieu de leur course, ils s'en tiennent à de petites vertus, ils méprisent les conseils évangéliques, ils négligent d'acquérir de nouvelles forces par le zèle de leur perfection, par un progrès journalier ; ils vont terre à terre en finissant par se briser contre les premiers écueils qu'ils rencontrent.

En vain leur crions-nous, comme Jésus-Christ : avancez, dépouillez-vous de toute affection terrestre; déracinez cet amour-propre grossier et rampant qui vous ramène sans cesse à vous-mêmes; étouffez cette sensibilité extrême qui nourrit en vous presque tous les autres défauts; devenez doux et patients, humbles et soumis, charitables et désintéressés, forts et généreux; acquérez de grandes vertus : *in altum.* Hélas! ils ne nous écoutent pas; ils croient en avoir assez fait : ils trouvent que nous en demandons toujours trop, et en négligeant de faire tout ce que nous exigeons d'eux, ils nous rendent bientôt les tristes confidents de nouvelles faiblesses et les témoins de leurs rechutes.

Ah! mes frères, animez-vous donc, et songez que, comme le dit saint Bernard, dans la voie du salut ne pas avancer, c'est reculer. Faites une provision abondante pour les jours mauvais, pour les jours de tentation et d'épreuves; acquérez de nouvelles lumières, méritez de nouvelles grâces, faites chaque jour de nouveaux progrès, et vous consommerez ensuite l'ouvrage de votre salut, en travaillant efficacement au salut des autres.

Car, prenez-y garde, mes frères, ce que Jésus-Christ disait à ses apôtres : *Je vous ferai pêcheurs d'hommes* (*Matth.*, IV, 19), il le dit par proportion à chacun de vous; nous sommes tous faits dans la religion pour nous édifier et nous sanctifier mutuellement; et combien d'entre vous auront à répondre de ceux qu'ils auront laissés perdre et qu'ils auraient pu sauver? Le père répondra pour son fils, le maître pour son serviteur, l'ami pour son ami, l'époux et l'épouse répondront l'un pour l'autre, puisqu'enfin il n'y a point de lien dans la société qui, en nous unissant aux autres hommes pour des besoins temporels, ne doive avant toutes choses nous y unir pour la gloire du Très-Haut et pour les intérêts du salut; en sorte que travailler à se rendre digne de sanctifier ses frères est le plus sûr moyen de se sanctifier soi-même et de parvenir au bonheur éternel, que je vous souhaite.

PRONE VII.

SUR L'ÉVANGILE DU Vᵉ DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

De tous les passages des livres sacrés, de tous les textes de l'Evangile, ceux, mes frères, qui doivent faire sur nous l'impression la plus vive, ce sont sans contredit ceux qui renferment la menace d'être exclus du royaume céleste.

Autant il est essentiel pour nous de ne pas être malheureux pendant une éternité, d'être au contraire éternellement heureux, autant il nous importe de bien connaître tout ce qui peut nous éloigner de notre véritable patrie.

Lors donc que Jésus-Christ nous dit, comme il l'a fait dans l'évangile de ce jour : *Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux* (*Matth.*, V, 20), combien ne devons-nous pas nous effrayer, nous rendre attentifs, et nous attacher à acquérir une justice assez parfaite, pour ne pas être privés pour toujours du souverain bonheur auquel nous aspirons!

Examinons donc aujourd'hui avec toute l'application dont nous sommes capables, et que mérite un si grand intérêt, pourquoi le Fils de Dieu exige de nous une si grande justice, une si grande perfection, et en quoi consiste à certains égards cette justice qui doit nous rendre bien supérieurs aux scribes, aux pharisiens et à tous ceux qui n'ont pas eu l'avantage de vivre comme nous sous la loi de Jésus-Christ ; c'est, mes frères, ce qui va faire le sujet de cette instruction.

Lorsque Jésus-Christ veut que notre justice soit plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, ne croyons pas, mes frères, que par là il ne demande de nous qu'une vertu commune : il ne faut pas juger de la vertu de ces hommes dont il nous parle d'après les reproches qu'il leur a faits dans quelques circonstances. Ces reproches flétrissants s'adressaient plutôt à ceux qui parmi eux épiaient ses actions, qui lui tendaient des piéges, qui conjuraient sa perte, qu'au corps entier dont ils étaient membres. Saint Paul nous apprend lui-même qu'avant sa conversion il était dans la secte des Pharisiens, sans qu'on puisse le soupçonner d'avoir jamais eu les vices que nous leur attribuons; il se glorifie devant l'assemblée des prêtres d'avoir vécu parmi eux sans reproche; il les appelle devant Félix la secte la plus exacte du judaïsme, et nous voyons d'ailleurs par d'autres textes de l'Evangile, que plusieurs d'entre eux avaient une sorte de justice dont la plupart des chrétiens de nos jours se feraient honneur.

Prenons donc une idée vraie de cette justice des pharisiens et des scribes, et nous connaîtrons par là combien Jésus-Christ exige, lorsqu'il demande de nous une vertu qui surpasse la leur.

Les pharisiens formaient entre eux, dit saint Jérôme, une société d'hommes séparés du monde, et qui faisaient profession d'une vie plus retirée. Rigoureux observateurs de la loi, ils y ajoutaient même des choses qui n'étaient pas commandées. Ils payaient la dîme des moindres herbes ; ils

faisaient de longues prières; leurs jeûnes étaient austères; ils avaient un grand zèle pour leur religion et n'épargnaient aucuns soins pour lui faire des prosélytes; les oracles des prophètes étaient sans cesse dans leur bouche; leur conduite au dehors n'avait rien que d'édifiant; ils portaient l'exactitude jusqu'au scrupule dans les moindres choses, et à n'en juger que par leurs œuvres, nous nous croirions très-parfaits si nous leur ressemblions. Tels étaient les pharisiens, d'après les différents traits que nous offre l'Evangile, et cependant c'est Jésus-Christ même qui nous annonce que quiconque ne les surpasse point en justice n'entrera pas dans le royaume de Dieu.

De là, mes frères, nous pouvons déjà conclure sans beaucoup de peine qu'on peut observer les préceptes à l'extérieur, et aller même au-delà, sans avoir même aucune part au royaume céleste; que dans des chrétiens surtout, les bonnes œuvres ne suffisent pas, si elles ne sont animées de l'esprit intérieur qui les vivifie; que ce que Dieu demande avant toutes choses, c'est que nous soyons des adorateurs en esprit et en vérité, et qu'enfin il exige de nous beaucoup plus que des disciples de Moïse, parce que nous avons beaucoup plus reçu.

Et premièrement nous avons reçu des lumières bien plus abondantes : tout l'Evangile est une loi de perfection. Les discours de Jésus-Christ sur la montagne: que dis-je? les versets qui renferment les huit béatitudes offrent seuls plus de vraies clartés, présentent une doctrine plus grande et plus sublime, élèvent l'homme à un plus haut degré de vertu que ne l'ont pu faire, je ne dis pas tous les ouvrages des philosophes les plus célèbres, mais tous les préceptes de Moïse et toutes les maximes répandues dans les livres des prophètes et des sages inspirations par Dieu même.

En deuxième lieu, à de nouvelles lumières qui enseignent une plus haute vertu, Dieu a joint en notre faveur de nouveaux bienfaits et des grâces plus excellentes. Nous avons recueilli d'une manière toute spéciale les fruits de l'incarnation du Verbe, de la vie et de la mort de Jésus-Christ. Nous participons à des sacrements qui sont le prix de son sang, et qui par eux-mêmes sont une source féconde de sanctification et de mérites. Nous avons sous les yeux de plus grands exemples, ceux du Fils de Dieu même, ceux de tous les saints, qui en suivant ses traces, ont porté si loin l'héroïsme des vertus chrétiennes : nous obtenons des secours plus efficaces; Dieu parle plus fortement à nos cœurs, il les remue, il les excite par une touche plus puissante et plus sûre, il nous aide par des moyens plus prompts et plus faciles; enfin nous sommes sous la loi de grâce, et avec plus de secours, n'est-il pas juste que, pour obtenir le royaume céleste, nous soyons obligés à une justice plus entière et plus pure?

Si donc nous ne l'avons pas, cette justice, la loi sainte que nous professons s'élèvera un jour contre nous; les pharisiens et les scribes seront nos accusateurs; Jésus-Christ jugera entre eux et nous; il posera loi à loi, lumières à lumières, grâces à grâces; et si des chrétiens ne se trouvent plus parfaits que ces justes de l'ancienne loi, quelle sera leur condamnation!

Eh! mes frères, que sera-ce donc encore si, aux grâces générales et ordinaires qui nous sont offertes sous la loi évangélique, le souverain juge ajoute l'opposition plus frappante des grâces particulières! Ici, mes frères, le détail serait trop long pour chacun de vous; je n'insisterai que sur l'avantage dont vous jouissez de réunir dans cette capitale du plus beau royaume de la chrétienté toutes les lumières et toutes les grâces au plus haut degré. Quelle ville dans le monde offrit jamais plus de secours pour la vertu que cette même ville qui, d'un autre côté, n'en offre, hélas! que trop pour le vice? Où les instructions ont-elles jamais été si multipliées? où les moyens de salut ont-ils été plus abondants? où les ministres de la religion offrent-ils des ressources plus promptes et plus proportionnées à chacun de vous? Prenez-y garde, mes frères, l'ordre seul qu'on garde dans nos paroisses, cet ordre si admirable, et auquel vous ne faites pas assez d'attention, parce que vous y êtes accoutumés, ou que vous négligez d'en profiter, cet ordre et ce concours de ministres et du peuple qui distingue si heureusement la France et cette grande ville que vous habitez, et qui rassemble pour vous tant d'avantages qui ne se trouvent ailleurs que séparés, voilà ce qui devrait servir à vous former à la plus haute justice, et ce qui peut-être contribuera un jour à vous condamner. Passez dans les autres royaumes, pénétrez jusqu'au centre même de la catholicité, et vous jugerez par comparaison des biens que vous laissez perdre et des grâces spéciales qui vous avaient été réservées. Grand Dieu! pourquoi faut-il que cette portion choisie de la maison d'Israël soit aujourd'hui en proie à l'irréligion, à la dépravation des mœurs, tandis que tout devrait y renouveler la ferveur des premiers fidèles! Et n'est-ce donc pas à nous à craindre cette menace effrayante : Malheur! malheur à cette ville ingrate! Par l'abus des secours qui lui sont offerts, elle mérite d'éprouver un jour un jugement plus terrible que celui de Sodome et de Gomorrhe!

Mais où m'égarent ces tristes idées et mon zèle pour vous! Je viens, mes frères, de vous faire sentir à quel degré de justice vous étiez appelés par le caractère de sainteté de la loi évangélique sous laquelle vous vivez, par les lumières et les grâces que vous y recevez: mais quelle est à certains égards cette justice, cette perfection qui doit vous élever si fort au-dessus des scribes, des pharisiens et de tous les justes de l'ancienne loi; c'est encore ce que va nous enseigner la suite de notre évangile.

Vous avez appris, dit Jésus-Christ, *qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez pas*

et celui qui sera homicide méritera d'être condamné. Mais moi, je vous dis que quiconque se mettra en colère contre son frère méritera d'être condamné par le jugement; que celui qui dira à son frère : Racha, méritera d'être condamné par le conseil, et que celui qui lui dira : Vous êtes un fou, méritera d'être condamné au feu de l'enfer. (*Matth.*, XXI, 22.)

Voilà, mes frères, jusqu'où Jésus-Christ veut, sous peine d'anathème, que nous portions la justice et la sainteté, jusqu'à arrêter les mouvements de nos passions les plus ordinaires, et je dirais presque les moins criminels en apparence, mais toujours bien criminels en effet, dès qu'ils partent d'un manque de charité pour des hommes que, selon l'Evangile, nous devons aimer comme nos frères.

Notre divin maître ne nous donne ici que des exemples particuliers de cette perfection qu'il exige de nous, et il les tire principalement de ce que nous devons à notre prochain.

Nous lui devons, premièrement, la plus grande douceur et la plus grande condescendance. Que des païens, que des Juifs, que des justes parmi les pharisiens et les scribes se soient cru permis de certaines saillies de passions et d'humeurs, qu'ils n'aient apporté qu'une légère attention à les réprimer, qu'ils aient compté pour peu de chose les injures et les paroles outrageantes, peut-être, eu égard à la faiblesse de leurs lumières et à celle d'une charité plus faible encore, ne devons-nous pas en être surpris? mais dans des hommes formés à l'école de Jésus-Christ, ce sont presque toujours des crimes.

Non, mes frères, il ne vous est plus permis de regarder comme indifférents les transports d'une passion aveugle; vous devez trembler de vous laisser aller aux invectives, aux marques de mépris pour votre prochain, aux paroles dures et offensantes et à toutes les bizarreries de votre humeur. Jésus-Christ vous l'a dit en vous donnant sa loi : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* (*Matth.*, XI, 29.) La douceur, fruit nécessaire de l'humilité, est donc devenue le caractère essentiel du vrai chrétien; la piété qui en est séparée, la piété de ces âmes dures, difficiles et bizarres, n'est donc qu'une piété pharisaïque; elle n'est que le scandale du christianisme, elle n'a rien qui l'élève au-dessus de la justice des scribes et des pharisiens, et n'est pas digne, sous une loi telle que la nôtre, du royaume de Dieu.

Pour que notre justice soit abondante et entière à ses yeux, Jésus-Christ veut encore que nous ayons une charité tendre, prévenante à l'égard de tous les hommes.

Si lorsque vous apportez votre offrande, continue-t-il dans l'évangile de ce jour, *vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez votre don devant l'autel, allez vous réconcilier avec votre frère, et vous reviendrez ensuite présenter votre offrande.* (*Matth.*, XXI, 23.) Vous voyez jusqu'à quel point Jésus-Christ veut que des chrétiens portent le sentiment et l'exercice de la charité; il veut que nos ennemis mêmes nous les regardions toujours comme des frères, que nous prévenions ceux mêmes qui se sont aigris contre nous, que nous mettions les témoignages de réconciliation et de bienveillance à la tête de tous les actes de religion, et qu'ils précèdent le sacrifice que nous voulons offrir à la Divinité.

Chrétiens, qui nous dites tous les jours que c'est assez pour vous de ne pas haïr, que vous ne pouvez vous résoudre à aimer ceux que vous regardez comme vos ennemis, que vous pouvez encore moins vous résoudre à les prévenir, après ces paroles de Jésus-Christ, oserez-vous bien être tranquilles? L'indifférence, pour ne pas dire la haine dans le cœur, irez-vous porter aux pieds des autels un front calme, irez-vous même recevoir à la table sainte un Dieu sauveur, avec ce cœur indifférent, avec ce cœur aigri le plus souvent contre des hommes qu'il a rachetés? Eh! mes frères, si vous ne prévenez pas votre ennemi, si vous attendez qu'il vous désarme ou qu'il tombe à vos genoux, si vous ne lui rendez votre amour que quand à force d'excuses et de prières il aura fléchi votre orgueil, que ferez-vous donc de plus que ce que des pharisiens, que ce que des païens eussent pu faire, et quel mérite aurez-vous?

Enfin Jésus-Christ exige une charité agissante, une charité qui se prouve par de grands effets, et c'est ce qu'expose si fortement la suite du même chapitre que renferme l'évangile que nous venons de lire : faites du bien, faites-en à ceux qui vous haïssent, faites-en à l'univers entier si vous le pouvez : ne donnez d'autres bornes à l'exercice de votre charité que celles que met l'impuissance d'en faire davantage : voilà la loi évangélique et la justice du chrétien.

Ah! mes frères, à en juger par cela seul, que nous sommes des disciples peu fidèles! Eh! jusqu'où donc étendons-nous notre bienfaisance! que faisons-nous encore à cet égard de plus que les pharisiens et les scribes! que dis-je? en faisons-nous autant qu'eux? ils donnaient aux ministres des autels pour le culte du Seigneur, la dîme de leurs biens. Aujourd'hui, mes frères, nous ne vous demandons rien : nos autels sont assez parés, les vrais ministres en ont toujours trop; mais les pauvres vous demandent au nom du Seigneur, et est-ce la dîme de vos biens que vous leur donnez? O charité du chrétien! maintenant vous ne ressemblez pas même à de faibles sentiments d'humanité. Mes frères, vous ouvrez la main d'une manière plus honteuse pour vous que ceux qui par leur misère sont forcés de vous la tendre. Quelques oboles dans le cours de l'année, voilà tout ce que vous arrache leur importunité. Si vous donnez un peu plus, vous passez pour faire des aumônes. Eh! mes frères, les vraies aumônes sont celles qui sont du moins propor-

tionnées à vos revenus. Tant que vous n'en donnerez pas le dixième aux pauvres, ou davantage si vous le pouvez, et que vous en donnerez le tiers à vos plaisirs, méritez-vous donc de passer pour charitables!

Eh! parmi des chrétiens devrait-il y avoir des pauvres? ô mes frères! si vous vouliez, non, il n'y en aurait plus. Ecoutez-moi, et ne regardez point ce que je vais vous dire comme le fruit d'une imagination échauffée. C'est le langage du plus éloquent, du plus grand peut-être de tous les Pères de l'Eglise, c'est le langage de saint Chrysostome que je vais vous tenir, c'est le projet aussi sage que charitable qu'il proposait à son peuple d'Antioche que je vais vous proposer après lui.

Les aumônes ordinaires suffisent, mes frères, pour les hommes sans aveu : et c'est à l'égard de ces hommes inutiles qui se font un métier de l'indigence que vous devez le moins craindre nos reproches. Mais ceux-là mis à part, sans cependant cesser de les considérer comme nos frères, faites attention que la société se partage naturellement en trois classes, l'une est des familles aisées, qui ont tout à la fois le nécessaire et le superflu, l'autre est des familles qui n'ont que le nécessaire sans le moindre superflu, et la troisième est de celles qui n'ont pas même le plus simple nécessaire. Je ne demande rien à ceux qui n'ont précisément que ce qu'il leur faut, qui n'ont que de quoi subvenir à leurs vrais besoins sans pouvoir rien accorder à leurs commodités, à leurs goûts, à leurs plaisirs, et de même aussi je ne vous demande rien pour eux. Mais voulez-vous qu'il n'y ait point de malheureux parmi vous? et qui d'entre nous, mes frères, aurait le cœur assez mal fait pour ne le pas vouloir? Que chaque famille aisée adopte une famille pauvre (les païens même pratiquaient jusqu'à un certain point cette espèce d'adoption); qu'elle se dépouille en sa faveur d'une partie de son superflu, qu'elle l'aide de ses conseils et de sa protection, qu'elle lui ménage des ressources par son crédit, qu'elle agisse et fasse des démarches en sa faveur : ah! elle jouira de la douce satisfaction de voir une famille entière ressuscitée par ses soins; elle fournira à l'artisan qui en est le chef, des instruments pour son travail; elle l'arrachera aux horreurs d'une prison où l'eussent conduit ou retenu des dettes qui peuvent être rachetées par des sommes légères; elle sauvera du danger l'innocence de jeunes enfants qui se seraient perdus par la misère; elle favorisera la naissance et l'accroissement de leurs faibles talents. Et ne vous effrayez pas, mes frères, de ce qu'il en coûterait pour une si belle œuvre. Non-seulement on est bien payé au fond de sa conscience, du bien que l'on fait dans une pareille adoption, par l'extrême plaisir que l'on éprouve en le faisant; mais cette adoption se maintient à moins de frais que vous ne pouvez le croire. Lorsqu'on se charge d'une famille où tous les membres travaillent, il faut peu de chose pour rendre leur travail suffisant à leur entretien, et il en reste encore assez à des âmes bienfaisantes, pour porter ailleurs et étendre plus loin l'exercice de leur charité. Je ne vous dis rien, mes frères, que je n'aie vu mettre en pratique avec succès et par des familles moins aisées que vous ne pouvez l'être; et à qui puis-je, sur la foi d'un homme tel que le saint évêque d'Antioche, faire mieux goûter un si beau projet qu'à vous, à vous, mes frères, qui daignez nous entendre avec tant de bonté, qui nous donnez tant de marques d'une piété tendre et sincère, et qui nous faites admirer si souvent les effets de votre charité, dans la distribution des aumônes réservées aux pauvres qui habitent cette paroisse, et en tous les membres? Augmentez-la de plus en plus, cette charité vraiment chrétienne, et vous mériterez par là que votre justice, digne de la loi sainte que Jésus-Christ vous a donnée, vous mette un jour en possession du royaume de Dieu, que je vous souhaite.

PRONE VIII.

SUR L'ÉVANGILE DU VI[e] DIMANCHE APRES LA PENTECÔTE.

Quelles aimables et touchantes images nous offre, mes chers frères, l'évangile de ce jour! tout un peuple qui oublie jusqu'aux nécessités de la vie pour recevoir la lumière et le salut, qui du moins se repose, pour sa nourriture, de tout soin et de toute inquiétude, sur un Dieu Sauveur dans lequel il a mis toute sa confiance! Un homme qui veille sur les besoins de cette multitude, en est vivement touché, et par un miracle de sa Providence, s'empresse à les soulager. Tels sont les objets vraiment intéressants qui s'offrent aujourd'hui à nos réflexions. Eh! quoi de plus propre surtout à nous intéresser, que les attentions et les secours de la Providence! Quoi de plus capable de nous inspirer envers elle les sentiments qui lui sont dus, par les soins de bienfaisance dont elle paye notre confiance.

O mes frères! ne dites donc plus qu'il n'y a pas de Providence, ce serait, de toutes les vérités, méconnaître celle qui est tout à la fois et la plus nécessaire et la plus consolante. C'est elle qui affermit le juste, qui essuie les larmes de l'infortuné, qui apprend à l'homme vertueux que ses actions ont un témoin, et que ses vertus auront tôt ou tard une récompense; c'est elle qui nous remplit de reconnaissance, et nous rend humbles dans la postérité, qui nous encourage et nous rend soumis et contents dans les disgrâces, qui nous fortifie dans les dangers, et qui, dans le choc et le combat des passions, nous prête des armes et nous assure la victoire. Il ne faut que vouloir être bon pour la croire, cette Providence si douce aux âmes droites, et qui n'effraye que les méchants. Ah! mes frères, pour la bien connaître, méditons l'évangile que nous venons de lire; il en retrace en peu de mots tous les caractères.

Je retrouve dans l'évangile de ce jour, trois caractères de la divine Providence, bien capables de dissiper tous nos doutes et de remplir toutes nos espérances ; elle est éclairée sur tout ce qui nous regarde, elle est sensible à tout ce qui nous concerne, elle est toute-puissante pour exécuter les desseins qu'elle a formés et pour nous donner les secours qui nous sont nécessaires.

Jésus-Christ voit autour de lui une foule de peuple qui depuis trois jours l'accompagne et se rend attentive à ses leçons. Insensible à ses propres besoins, il pourrait fermer les yeux sur ceux de cette multitude qui ne paraissent affamés que du pain de vie et de la parole du salut; il pourrait supposer que ce peuple n'est pas privé de toute nourriture, et n'a pas négligé toute précaution pour le suivre : il pourrait penser que les intervalles de repos qu'il lui a laissés ont été employés à réparer par les aliments, comme par le sommeil, les forces de la nature épuisée; voilà du moins ce que penseraient de faibles mortels bornés dans leur prévoyance et dans leurs lumières; mais il n'en est pas ainsi de la divine sagesse, dont les connaissances renferment tout et sont toujours également certaines. Jésus-Christ sait que ce peuple est dénué de tous secours, que parmi un si grand nombre d'hommes, si l'on en excepte les apôtres, il n'y en a pas un seul qui soit en état d'offrir aux autres des ressources qu'il n'a pas pour lui-même, et que plusieurs, outre le trajet qu'ils ont fait en commun, ont déjà essuyé la fatigue d'un plus long voyage.

Telles sont, mes frères, les lumières qui éclairent et qui dirigent la providence de notre Dieu. Ce ne sont pas des lueurs trompeuses ou mal assurées, ce ne sont pas des lumières vagues et générales, qui n'embrassent les choses que confusément, et qui n'entrent point dans les détails. L'œil de notre Dieu voit tout, depuis l'astre brillant qui roule sur nos têtes, et dont il règle le cours, jusqu'à la plante salutaire que nous foulons aux pieds, et qu'il fait croître ; depuis l'homme qui est ici-bas son plus bel ouvrage, jusqu'à l'insecte caché sous l'herbe, et qui par lui vit, se meut et respire.

Et comment Dieu ne saurait-il pas ce que vous faites, ce que vous pensez, ce que vous désirez et ce qui vous manque ? est-il donc de ces idoles faites de la main des hommes, qui avaient des yeux et qui ne voyaient pas, qui avaient des oreilles et qui n'entendaient pas? est-il comme ces dieux des païens, dont toute la grandeur était renfermée dans l'enceinte de leurs temples, qui n'en occupaient encore que le moindre espace ? Celui, dit le Roi-Prophète, qui fait que nous voyons et que nous entendons, pourrait-il ne pas voir, ne pas entendre? ce Dieu qui remplit l'univers, et que l'univers ne peut contenir, qui est en tout lieu, et qui y est tout entier sans division et sans partage, qui donne la vie à tous les êtres et la leur conserve, qui est la première cause et le principe actif qui communique à tout le mouvement et l'action : celui dont la substance infinie pénètre, vivifie, anime et soutient toute la nature, ah ! pourra-t-il ignorer ce qui ne peut se faire sans lui, ce qui ne se fait qu'avec lui et par lui, et ne le pas voir quand il le voudrait ?

O mes frères ! il voit, il sait, n'en doutez pas, tout ce qui vous concerne, tout ce qui vous intéresse, tout ce qui est en vous, tout ce qui est hors de vous ; ce que nous appelons le passé, l'avenir, tout est présent pour lui. Sa providence saisit et embrasse les plus petits événements comme les plus grands, et en forme une vaste chaîne où les choses les plus légères en apparence tiennent à celles qui vous paraissent les plus importantes, où le pauvre dans sa cabane est aussi digne de son attention que le monarque sur son trône, où un acte de vertu que vous faites sous ses yeux a plus de valeur que les plus hauts faits des conquérants. Il vous voit, et il compte vos bonnes ou vos mauvaises actions ; il interroge vos intentions les plus secrètes ; il considère vos démarches les plus cachées, et en pèse les motifs et les conséquences. Juste, il vous voit, il vous entend au milieu des louanges que vous lui donnez, et des vœux que vous formez; il recueille vos soupirs et vos larmes ; il vous sait gré de votre bonne volonté et de vos efforts ; il tient en réserve le dépôt des œuvres que vous lui confiez ; il apprécie ce que vous souffrez et ce que vous sacrifiez pour lui ; il ne laisse rien perdre de ce que vous faites et de ce que vous endurez pour lui plaire ; impies, méchants, il vous voit, il vous entend au milieu des plaintes et des blasphèmes que vous vomissez contre lui ; il voit les projets, les complots d'iniquités que vous tramez, les injustices que vous vous promettez, les passions honteuses auxquelles vous vous asservissez. Il voit le mauvais usage de votre esprit et de vos talents, l'abus de votre pouvoir et de vos richesses, l'orgueil que nourrit en vous le vain éclat de votre prospérité ; et s'il le souffre pour un temps, concluez-en du moins qu'il y a une autre vie où tout rentrera dans l'ordre, et où il remettra à leur place le vice et la vertu.

Car si la Providence de notre Dieu voit ce qui se passe sur la terre, ajoutons aussi qu'elle y est également sensible.

J'ai pitié de ce peuple, dit le Seigneur dans notre évangile ; *si je les renvoie dans leur maison sans qu'ils aient mangé, les forces leur manqueront en chemin.* (*Marc.*, VIII, 2.)

Vous voyez, mes frères, quelle tendre compassion Jésus-Christ fait paraître, comme les entrailles du Seigneur sont émues, comme il s'intéresse vivement à nos besoins, et avec quel empressement il cherche à les soulager. *J'ai pitié de ce peuple;* qu'est-ce à dire? je suis leur créateur, leur conservateur ; c'est de moi qu'ils attendent leur nourriture, les laisserai-je sans secours ? témoin du zèle qu'ils ont montré

pour me suivre et pour m'entendre, souffrirai-je qu'ils restent sans ressource, et que les forces leur manquent dès que je les aurai quittés ?

Telle est, mes frères, la vive image et l'expression naïve de l'intérêt que la divine providence ne cesse de prendre à tout ce qui nous regarde. Pour nous ôter la douce assurance et le consolant témoignage de cet intérêt si touchant, oserait-on bien dire que Dieu est trop au-dessus de nous, et que nous sommes trop peu de chose à ses yeux, pour qu'il daigne s'intéresser à ce qui nous concerne !

O hommes qui parlez ainsi, et qui n'insistez avec tant de force sur votre bassesse, votre néant et la disproportion infinie qui est entre Dieu et vous, que pour vous soustraire à l'empire de Dieu même ! hommes aveugles, et qui entendez si mal vos propres intérêts, croyez-vous donc honorer la Divinité, en imaginant un Dieu si éloigné de vous, si hautain, si superbe et si indifférent dans sa hauteur qu'il ne daigne pas veiller sur les hommes et s'intéresser pour eux ! En feignant d'élever Dieu de la sorte, ne voyez-vous pas que vous le dégradez, que vous en faites, comme d'un dieu d'Epicure, un dieu faible et borné, à qui il en coûterait trop d'entrer dans tous les détails et de prendre soin des moindres choses ! vous en faites un dieu indolent, indifférent sur le bien et sur le mal, sur le vice et sur la vertu, sur l'ordre et sur le désordre du monde qu'il a formé, sur le bonheur et sur le malheur de ses créatures.

Mais s'il est indigne de Dieu de s'intéresser pour l'homme, et de prendre soin de ce qui le regarde, il était donc indigne de lui de le créer ? Mais ce même homme que vous peignez si vil et si petit aux yeux de l'Etre suprême, je vois cependant, quoi que vous en disiez, les astres diviser pour lui les années et les jours, et les étoiles qui ornent le firmament lui offrir dans une belle nuit le plus beau de tous les spectacles ; je vois les saisons se succéder tour à tour pour l'enrichir de nouveaux biens et lui faire goûter de nouvelles douceurs ; je vois la terre se parer en sa faveur de mille ornements divers, et lui offrir tous ses trésors ; je vois une foule d'animaux dociles à sa voix, soumis à son empire, et qui servent à ses besoins ou qui se consacrent à ses plaisirs. Mais cet homme si petit et si indifférent à son Créateur, il a cependant un entendement fait pour le connaître, un cœur fait pour l'aimer. Eh ! quoi de plus grand que cette connaissance et cet amour ! quoi de plus capable d'ennoblir aux yeux du souverain Etre l'ouvrage qu'il a formé ! Non, l'homme n'est rien vis-à-vis de celui à qui il doit son existence et tout ce qu'elle renferme, il n'est rien si on le considère dans ce qu'il tient de lui-même; mais que n'est-il pas, si on le considère dans ce qu'il tient de la Divinité ! Ah ! je ne craindrai pas de le dire, celui qui connaît et qui aime Dieu selon toute la mesure de connaissance et d'amour dont il est susceptible, celui qui peut former un acte, un seul acte d'un amour tendre, d'un amour libre et sincère, celui-là est incomparablement plus digne des soins de cet être parfait que tout le monde physique, que ce monde matériel et sensible, quelque immense, quelque tendre qu'il puisse être ; quelque proportion, quelque éclat que vous y supposiez. Eh ! qu'importe donc que je sois si peu de chose selon vous dans le système de tous les êtres ? qu'importe que de vastes mondes mille fois et mille fois plus grands que celui-ci, roulent dans l'immensité des cieux, puisqu'il est toujours vrai que Dieu m'a formé, qu'il est mon Père, que je le connais et que je l'aime !

Philosophes insensés, Dieu est indifférent pour les hommes, dites-vous. Ah ! Dieu ne les aime donc pas, il n'est donc pas bon ; car le serait-il s'il regardait d'un œil indifférent son ouvrage, des créatures capables de le connaître et de l'aimer ? Un bon prince aime ses sujets, un bon père aime ses enfants, et Dieu pourrait ne pas aimer les hommes ! et si Dieu ne m'aime pas, s'il ne s'intéresse pas à moi, pourquoi donc a-t-il mis dans mon cœur ce sentiment si tendre, qui m'élève vers lui et qui est le plus précieux de tous ses dons ; ah ! je reconnais qu'il m'aime à l'amour même qu'il m'inspire.

O hommes ! étouffez donc tous les sentiments de la nature, si vous ne voulez pas croire qu'il y ait une Providence qui s'intéresse à votre sort ; car enfin, quel sentiment plus répandu, plus universel, plus naturel, plus invincible même que celui qui dans nos besoins et nos malheurs nous fait lever les regards vers le ciel ! et d'où vient cet accord de tous les peuples, et des peuples même les plus sauvages, à invoquer un Être suprême, à solliciter les biens qui leur manquent, à le prier d'écarter loin d'eux les maux dont ils sont menacés, d'où leur vient-il, s'il ne leur vient pas de la nature ? Ah ! la nature même nous a donc bien trompés ! D'où vient que dans les plus pressants dangers l'impie lui-même se souvient qu'il y a un Dieu qui veille en notre faveur, et se laisse arracher alors des cris et des prières ?

O impie ! vous voulez que Dieu soit insensible, parce que vous voudriez qu'il ne fût point touché de vos désordres, qu'il vous laissât perpétuer en paix vos longs égarements, et que son indifférence sur votre sort ne vous laissât rien à redouter de sa justice. Eh quoi donc ! ce même Dieu qui nous a donné les notions du juste et de l'injuste, qui forme en nous le cri de la conscience, et qui nous rappelle par la voix des remords, il lui est égal que vous soyez juste ou que vous ne le soyez pas ; que vous vous teniez dans l'ordre qu'il a établi, ou que vous en sortiez ; que vous concouriez à l'harmonie de la société et de tous ces êtres, ou que vous la détruisiez ; que vous imitiez ces perfections, ou que vous ne vous

attachiez qu'à les contredire! quoi! ce Dieu qui a mis au fond de nos cœurs l'attendrissement, l'humanité, le sentiment, serait insensible lui-même! Non, non, ne vous en flattez pas, et puisque vous ne voulez pas éprouver les douceurs de sa providence, ah! craignez-en les rigueurs.

Pour vous, chrétiens fidèles, pourriez-vous la méconnaître, cette Providence tendre et sensible que toute la religion vous enseigne! ouvrez tous nos livres sacrés, que renferment-ils? que sont-ils? que le témoignage continuel de ses soins à notre égard; c'est là qu'on la voit veiller au sort des plus petits d'entre les hommes avec autant d'activité qu'elle en met à préparer et à former les révolutions des empires. C'est là que vous la voyez accompagner le juste dans les tribulations, et les faire servir à sa gloire; suivre des yeux le méchant dans sa prospérité, et y marquer le moment de sa chute et de sa disgrâce; c'est là que le Dieu qui se rend le protecteur d'Israël, qui lui soumet les nations infidèles, qui le punit et qui le récompense, qui le jette dans l'esclavage et qui l'en délivre, qui appelle Cyrus à sa défense, et qui amène Alexandre dans son temple, qui prédit et qui règle le sort de Babylone et de Ninive, qui élève les rois ou les renverse de leur trône, et distribue leur dépouille aux conquérants; c'est là que le même Dieu suit Joseph jusque dans sa prison, et l'en tire pour le mettre à la tête de l'Egypte, qu'il suscite à Suzanne un défenseur, qu'il préserve Daniel de la fureur des lions, qu'il abat l'orgueil du superbe Aman, et met à sa place le juste Mardochée, qu'il dépouille Vasti de ses attraits et en fait l'ornement de l'humble Esther; c'est là enfin que vous voyez partout une Providence non-seulement éclairée sur tout ce qui nous concerne, non-seulement sensible à tout ce qui nous regarde, mais toute-puissante dans l'exécution de ses desseins, et lorsqu'il s'agit de nous donner tous les secours qui nous sont nécessaires.

Pour achever de nous en convaincre, bornons-nous, mes frères, aux derniers traits de notre évangile : Jésus-Christ veut soulager ce peuple qui l'accompagne, et lui donne les aliments dont il a besoin; mais quelles ressources lui sont offertes! pour quatre mille hommes, sept pains et quelques poissons. Cependant il fait asseoir ce peuple; il multiplie les pains et les poissons, il les distribue, et cette multitude est rassasiée; et il reste de ces pains plus qu'on n'en avait présenté d'abord à Jésus-Christ.

Après cela, mes frères, pouvons-nous douter de la toute-puissance et des secours réels et efficaces de la Providence? Cependant quelles inquiétudes ne nous formons-nous pas à chaque instant, et quelle injure ne font-elles pas à notre Dieu! Nous craignons toujours que les ressources ne nous manquent; nous nous agitons, nous nous intriguons comme si tout devait nous venir des hommes, ou que nous ne dussions compter que sur nous-mêmes; nous calculons, nous supputons, nous mesurons les moyens avec la fin, nous disons comme les apôtres: qu'est-ce que sept pains pour un si grand nombre d'hommes? et nous nous troublons, nous nous effrayons, nous avons recours aux injustices pour nous soutenir, nous ne pouvons nous résoudre à quitter des emplois illégitimes, nous craignons de rompre un engagement criminel ou dangereux, mais qui nous paraît favorable ou même nécessaire. Et pourquoi tant d'inquiétude, tant de mouvements, tant de crainte et tant de faiblesses, si ce n'est parce que nous comptons pour rien la Providence, ou que nous mesurons ses ressources et sa puissance sur nos faibles idées, au lieu de les mesurer sur les bontés et la puissance de Dieu même!

Eh! mes chers frères, celui, dit Jésus-Christ, qui nourrit les oiseaux du ciel, celui qui a revêtu les lis des champs, qui prête aux fleurs leur éclat et leur parure, qui donne aux animaux leur instinct et leur industrie; celui qui retient la mer dans ses bornes, qui entretient depuis tant de siècles l'harmonie des corps célestes, qui fournit à chaque être précisément ce qui lui est nécessaire pour parvenir à sa fin, ne peut-il dont fournir à ce qui vous manque? et tandis qu'il donne aux créatures privées de raison tous les secours que sa Providence leur a ménagés, vous laissera-t-il sans secours, vous qui êtes ses enfants, et à qui il s'offre sans cesse sous les traits du meilleur de tous les amis et du plus tendre de tous les pères?

Mais vous, qui êtes si inquiets, voyez donc ce bel ordre de la société, qu'il n'y a qu'une Providence qui puisse maintenir; voyez les générations se succéder, et le monde se perpétuer d'âge en âge avec toute la proportion qui lui convient; voyez les différents états de la vie civile se varier à l'infini; et chaque condition, malgré ses difficultés, ses travaux et ses charges, trouvent des hommes qui l'accomplissent; voyez si, malgré tant de révolutions, tant d'événements divers, tant d'infirmités et de disgrâces parmi tant de millions d'hommes, il en est de si abandonnés qu'ils ne trouvent pas toujours quelque ressource dès qu'ils veulent bien, et surtout dès qu'ils ont de la conduite et des mœurs? et ils les trouveraient, ces ressources, bien plus promptes, bien plus abondantes, si chacun de nous, ne se méfiant pas de la Providence, faisait part aux autres sans réserve, sans inquiétude, de ce qu'elle ne lui a donné que pour le répandre.

Et vous-mêmes, mes chers frères, qui vous inquiétez, qui vous troublez, avez-vous donc sitôt oublié ce que Dieu a fait en votre faveur? Hélas! vous êtes les enfants de cette Providence que vous semblez méconnaître; vous en êtes pour la plupart la preuve la plus frappante; l'histoire de votre vie est par rapport à vous l'histoire de ses soins

et de son amour. Repassez sur toutes vos années, et voyez de quelle manière elle vous a fait subsister de jour en jour jusqu'à l'âge auquel vous êtes déjà parvenus. Est-ce donc votre seule industrie qui vous a soutenus, et sont-ce vos soins tout seuls qui ont fait réussir vos projets? Voyez de quels mauvais pas elle vous a tirés, combien de secours imprévus elle vous a offerts, de quels instruments elle s'est servie pour vous conduire à un état plus tranquille; voyez si elle ne vous a jamais délivrés de dangers plus pressants que ceux que vous paraissez prendre encore. Ingrats, vous êtes semblables à ces Israélites infidèles qui, au milieu du désert, recevaient à chaque instant de nouveaux témoignages de la puissance et de la bonté de notre Dieu, et qui le moment d'après se livraient à de nouvelles craintes, et se répandaient en murmures.

Mais les circonstances où vous vous trouvez sont plus critiques, dites-vous, qu'elles ne l'ont jamais été; votre famille est tous les jours plus nombreuse, vos revenus diminuent et se dissipent au lieu d'augmenter; toutes vos ressources s'épuisent; vous ne voyez plus par quels moyens ordinaires Dieu même pourrait vous secourir, et il lui faudrait des miracles pour pouvoir vous soutenir. O hommes de peu de foi! Dieu les a faits, ces miracles, et les fait encore tous les jours en faveur de ceux qui espèrent en lui. Lorsque dans notre évangile, Jésus-Christ nourrit quatre mille hommes, a-t-il besoin de préparer les moyens, de proportionner les causes naturelles à l'événement qu'il veut produire? n'attend-il pas, pour les soulager, qu'il ait un grand nombre d'hommes rassemblés, quoiqu'il y ait à peine de la nourriture pour lui-même et pour ses apôtres? Il subvient à leurs nécessités. N'est-ce pas dans un lieu désert qui ne peut fournir aucune ressource? n'est-ce pas sur la fin du jour, où la facilité manque pour aller chercher ailleurs? n'est-ce pas même lorsque ces hommes sont dans le besoin le plus pressant, et que ces secours doivent être le plus abondants?

Eh quoi! mes frères, aujourd'hui votre Dieu n'est-il plus le même? son bras est-il raccourci? sa puissance est-elle moins grande? et si les prodiges qu'elle opère tous les jours sous nos yeux ont quelque chose de moins éclatant, en sont-ils moins réels? Et qu'importe que vous aperceviez les moyens dont Dieu se sert, pourvu qu'ils produisent leur effet, et que Dieu vous conduise à la fin qu'il se propose.

O mes chers frères! ranimez donc votre confiance, jetez vos inquiétudes et vos soins dans le sein de Dieu même; travaillez, il est vrai, comme si tout dépendait de vous, puisque Dieu ne prétend pas favoriser notre indolence; mais soyez tranquilles, puisque tout en effet dépend du Seigneur. Dieu n'abandonne que ceux qui ne se confient pas en lui, ou qui, par paresse, se refusent au secours qu'il leur ménage. Exaltez sans cesse les bontés de votre Dieu; que cette grande vérité, *il y a une Providence*, vous remplisse de joie: elle ne doit encore une fois alarmer que les méchants; pour vous, ayez un cœur droit; soyez bons, soyez justes, espérez, et votre confiance honorera le Seigneur, et elle sera pour vous une source de consolation et de paix, et le Seigneur vous soutiendra, vous protégera, vous délivrera dans le temps et dans l'éternité

PRONE IX.

SUR L'ÉVANGILE DU VIII° DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Dans la parabole que nous venons de lire, notre divin maître nous propose un économe tout occupé de ses intérêts temporels, rempli de la prudence du siècle et attentif à prendre les moyens les plus propres à le conduire à son but.

Prenez garde, mes frères, que Jésus-Christ n'a pas prétendu nous donner pour bonne la fin qu'il envisage, ni pour légitime les moyens dont il se sert. Cette fin est une fin toute terrestre; ces moyens sont des moyens injustes, et Jésus-Christ l'appelle *un économe infidèle. (Matth.*, XVIII, 32.)

Mais il a voulu seulement établir entre les enfants du siècle et les enfants de lumière, une comparaison qui nous fît sentir, premièrement, combien ceux-là sont plus prudents, plus éclairés, plus attentifs sur des intérêts de néant, que nous ne le sommes sur les grands intérêts du salut.

Secondement, il a voulu nous faire entendre que, comme eux, nous devions nous ménager des ressources pour l'avenir, et que les moyens dont ils se servent d'une manière injuste, et pour une mauvaise fin, nous pouvions nous en servir d'une manière plus légitime et pour une fin qui répondît aux lumières qu'il nous a données.

Cela posé, et après avoir écarté les difficultés que pourrait faire naître une lecture peu réfléchie de notre évangile, nous y trouverons des leçons bien importantes.

Nous y apprendrons que, pauvres et indigents de notre propre fond, nous ne sommes à l'égard des biens, des talents qui nous sont confiés et de tout ce que nous possédons, que des économes; qu'en cette qualité nous avons tous un compte à rendre de notre administration; que pour nous mettre en état de rendre ce compte au souverain maître de toutes choses, il faut commencer par nous le rendre à nous-mêmes, et par envisager nos dettes d'un côté et nos ressources de l'autre; qu'enfin, si nous ne prenons pas toutes les voies nécessaires pour rendre un jour plus léger et plus facile ce compte rigoureux, nous serons sans excuse devant Dieu, par l'opposition qu'il fera lui-même en nous jugeant, de la prudence et de l'activité des enfants du siècle, à l'aveuglement et à l'indolence des enfants de lumière. Vous devez juger, mes frères, par ces précis, de la morale de notr évangile, de l'attention que méritent les réflexions qu'il nous présente.

Un homme riche, dit l'Evangile, *avait un*

économe qui fut accusé d'avoir dissipé son bien. (*Luc.*, XVI, 1.)

Qu'est-ce que cet homme riche dont parle Jésus-Christ? de qui est il la figure? de Dieu même: lui seul est véritablement riche, non pas seulement par le nombre, par l'étendue, par la nature des biens qu'il possède, puisque tout est à lui, le ciel, la terre et tout ce qu'elle renferme, mais surtout par la manière dont il les possède. Il tire ses biens de son propre fond. Il ne les a point reçus, il les a faits tout ce qu'ils sont; il en dispose à son gré, et n'en doit compte à personne; il est essentiellement riche, il l'est par lui-même.

Pour nous, mes frères, nous ne le sommes que par emprunt. Nous ne nous sommes rien donnés, et nous avons tout reçu. Considérez tous les biens dont vous jouissez, de quelque nature qu'ils puissent être, la vie, la pensée, l'esprit, le sentiment, les vertus, la santé, les richesses, les talents, le temps même, et tous les moments où vous vivez, c'est à Dieu que vous en êtes redevables. Tous ces biens prennent en lui leur source; il les communique quand il veut et comme il veut. S'il voulait vous reprendre tout ce qui est à lui, vous seriez réduits à la plus grande misère, à la plus affreuse indigence; que dis-je? vous ne seriez plus rien, vous retomberiez tout entiers dans le néant. Si au contraire il vous en laisse jouir, ce n'est qu'avec dépendance; ne pouvant se dépouiller de son domaine absolu sur sa créature, il se réserve nécessairement la propriété de tout ce qu'il semble vous avoir donné; il vous en accorde l'usage, mais un usage limité, réglé par sa volonté suprême; il vous distribue ses biens, son propre intérêt, parce qu'il ne peut avoir d'autre fin que lui-même, et il ne nous permet d'en user que pour sa gloire.

Ce n'est donc pas proprement un don que Dieu vous a fait des biens que vous avez en partage: il ne vous les a pas même prêtés, si je puis parler ainsi. Ce n'est pas non plus un simple dépôt qu'il a remis entre vos mains; qu'est ce donc? Ecoutons Jésus-Christ, il vous en donne l'idée la plus exacte, la plus juste; disons mieux, la seule juste, la seule qui soit exactement vraie: ce sont des biens dont Dieu vous a confiés l'administration comme à ses serviteurs, dont il vous a chargés comme ses économes.

Le comprenez-vous, mes frères, vous qui abusez à chaque instant de tout ce que vous êtes et de tout ce que vous avez reçu; qui en usez comme si vous en étiez absolument les maîtres: qui vous regardez comme libres et indépendants, et qui ne jouissez, qui ne vivez que pour vous-mêmes. Vous dissipez vos richesses, au lieu de les partager avec les pauvres, en faveur de qui Dieu vous les a confiées. Si vous les épargnez, c'est pour vous-mêmes. Au lieu de les répandre, vous prodiguez votre santé en l'altérant par la débauche, par les plaisirs, par les veilles, par un travail forcé, au lieu de la ménager pour la faire servir aux vues de la Providence. Vous prodiguez vos moments, en les donnant au jeu, à la dissipation, aux vains amusements, à des occupations frivoles, au lieu de les réserver pour votre souverain Maître, et de les employer à sanctifier son nom. Vos talents, vous les avez enfouis par la lâcheté, la paresse et l'indolence, ou vous les avez consacrés à des usages pernicieux, bien différents de ceux pour lesquels ils vous avaient été donnés.

Serviteurs infidèles, oubliez-vous donc que vous n'êtes que des économes! Ah! tout vous reproche d'avoir dissipé les biens et les dons du Seigneur. Le ciel, la terre, les hommes, les anges, tous les êtres se rendent vos accusateurs, et Dieu, témoin de vos infidélités, va devenir votre juge. Trop longtemps il a été sourd aux plaintes que de toutes parts on formait contre vous; trop longtemps il a fermé les yeux sur vos désordres; il patientait, il espérait que vous répareriez enfin les torts que vous avez faits à sa gloire. Mais non, vos infidélités s'augmentant de jour en jour, vous lassez sa patience; le cri de toutes les créatures qui demandent vengeance au Seigneur intéresse de plus en plus sa justice à vous punir: c'en est donc fait, il va vous forcer à paraître devant lui.

C'est, mes frères, ce qui est marqué par les paroles de notre évangile: *Le maître fit venir son économe, et lui dit: qu'est-ce que j'entends dire de vous? rendez-moi compte de votre administration, car je ne veux plus désormais que vous gouverniez mon bien.* (*Ibid.*, 2.)

Rendez-moi compte. Quand cela? peut-être dans le jour. Il y a peut-être longtemps que Dieu vous l'a demandé pour la première fois, ce compte, hommes infidèles qui m'entendez; il y a longtemps qu'il se fait entendre à votre cœur, qu'il vous invite à changer de conduite, à vous mettre en état de paraître à son tribunal: jusqu'ici vous n'avez pas voulu écouter ses exhortations et ses menaces; c'est donc peut-être pour la dernière fois qu'il vous avertit et qu'il veut que vous vous disposiez à lui rendre compte de votre administration. Combien qui croyaient avoir encore beaucoup de temps pour se préparer, et que la mort à surpris tout à coup; et n'est-ce pas là ce que Jésus-Christ a prédit, qu'il viendrait au moment où on ne l'attendrait pas.

Rendez-moi compte. Voilà, mes frères, ce qui suit de cette première vérité que nous ne sommes que des économes. Si nous n'avons rien que nous n'ayons reçu, si, par une suite du domaine de Dieu sur sa créature, et par un effet de sa sagesse, nous ne l'avons reçu que pour en user selon les lois de sa volonté toujours sainte, et non pas au gré de nos passions et de nos caprices, si c'est une administration dont nous sommes chargés, il faudra donc que nous en rendions compte, et c'est bien en vain que nous nous flattons de n'avoir à répondre

à personne d'un bien qui n'est pas à nous.

Rendez-moi compte. Paroles terribles, lorsque nous les entendrons de la bouche de Dieu même; paroles qui s'adresseront également aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, aux simples et aux sages du monde; paroles par lesquelles nous serons dépouillés de tous les biens dont nous aurons joui sur la terre, de ces biens que nous recherchons avec tant d'empressement, dont nous jouissons comme s'ils devaient être éternels. Nous en serons dépouillés pour toujours, et cette privation sera d'autant plus cruelle que notre attachement pour eux aura été plus vif et plus constant. Nous cesserons de les posséder alors, sans cesser de les aimer, et cet attachement fera notre supplice.

Rendez compte. De quoi? de tout sans exception. Rendez compte de vos pensées. Sur quoi les arrêtiez-vous? sur le bien ou sur le mal, sur Dieu ou sur le monde, sur le temps ou sur l'éternité? *Rendez-moi compte* de vos désirs: quel en était l'objet? le Créateur ou la créature, le ciel ou la terre, le vice ou la vertu? *Rendez compte* de vos actions, quel en a été le mobile: l'amour de la justice ou un vil intérêt, le désir de plaire à Dieu ou celui d'être estimé des hommes? *Rendez compte* de vos sens, de toutes vos facultés, de votre corps, de votre âme, de vous tout entier. Votre corps, au lieu d'en faire le temple du Saint-Esprit, ne l'avez-vous pas souillé, corrompu? Votre âme, au lieu d'en faire l'image de la Divinité, ne l'avez-vous pas avilie, dégradée? Tout ce que vous êtes, tout ce qui est en vous, tout ce qui est hors de vous, au lieu de l'employer à glorifier le Seigneur, ne l'avez-vous pas fait servir à l'outrager?

Rendez compte de votre temps: que de moments, ou perdus ou bien mal employés: de vos lumières, ne les avez-vous pas démenties à chaque instant par votre conduite? de votre foi: ah! mes frères, votre foi, quel dépôt entre les mains d'un Chrétien! Cette foi ne l'avez-vous pas laissé s'affaiblir de jour en jour? Quels fruits d'humilité, de charité, de détachement, de mortification a-t-elle produits? *Rendez compte* du sang de Jésus-Christ, de sa vérité, de ses grâces, de ses mystères, de tous les sacrements et de tous les secours de la religion. Quelle source de réflexions et quel sujet d'examen!

Rendez compte, et à qui? à un maître sévère et irrité; à un maître qui vous a comblé de bienfaits dont vous avez abusé; à un maître puissant et inexorable, devant lequel vous serez seul, sans appui, sans défense, n'ayant pour vous justifier ou pour vous condamner que vos œuvres.

Rendez-moi compte, car je ne veux plus désormais que vous gouverniez mon bien. Non, plus de ressources alors; plus de moyens d'amasser d'autres trésors; plus de temps pour fléchir votre juge par la pénitence; plus de sagesse, de prudence, de lumières pour éluder les suites de ce compte rigoureux; plus d'autres sentiments que le repentir, la honte, le désespoir, et cela pour une éternité. O mon frère! y pensez-vous? ah! vous éloignez toutes ces réflexions; vous n'y pensez, du moins, que légèrement, et comme en passant: on perdrait la raison, dites-vous, si l'on y pensait toujours. Dites mieux, mes frères, on deviendrait sage et raisonnable, et vous craignez de l'être. Vous vous étourdissez vous-mêmes; vous aimez mieux jouir avec une tranquillité apparente et une fausse paix de vos vains plaisirs, au risque d'être éternellement malheureux. Quelle folie, ou plutôt quelle frénésie et quel emportement dans vos passions!

Cependant, mes frères, dans le moment où je parle il vous reste encore des ressources. Vous pouvez encore prévenir ce compte si terrible, et pour cela imiter l'économe que Jésus-Christ vous propose dans l'Evangile.

Cet économe dit en lui-même: Que ferai-je? Je ne saurais travailler à la terre, j'aurais honte de mendier. Je sais bien ce que je ferai pour me ménager des amis qui me reçoivent dans leur maison. (*Luc.*, XVI, 3.)

C'est ainsi que cet homme commence par rentrer en lui-même. Il examine la situation où il se trouve, les maux dont il est menacé, le peu de force qu'il aurait pour les soutenir, les précautions qu'il doit prendre pour s'en garantir.

Comme lui, mes frères, rentrez en vous-mêmes. Quelles dettes n'avez-vous pas contractées? Combien n'êtes-vous pas redevables au Seigneur depuis tant d'années que vous jouissez de la vie qu'il vous a donnée avec tant de grâces que vous en avez reçues: où en êtes-vous, et qu'avez-vous fait pour sa gloire? peut-être, hélas! vos années, vos jours, vos moments ont été marqués par des infidélités et des crimes. Vous auriez peine à nombrer vos fautes, et vous ne sauriez en concevoir toute l'énormité. Que ferez-vous donc si vous rendez compte dans l'état où vous êtes?

Je ne saurais travailler à la terre, disait l'économe; *j'aurais honte de mendier.* (*Ibid.*) Pour vous, mes frères, dites-vous à vous-mêmes: Pourrai-je bien, moi, si délicat, si voluptueux, si sensuel, pourrai-je souffrir pendant des siècles, pendant les siècles des siècles, pendant une éternité, la privation de mon souverain bien, les feux de l'enfer et la rage des démons! pourrai-je me résoudre à soupirer, à gémir, sans que jamais je voie tarir la source de mes larmes? pourrai-je bien, comme ce réprouvé dont parle Jésus-Christ, au milieu des flammes dévorantes et des soins rongeurs, demander pour rafraîchissement une goutte d'eau qui me sera refusée? pourrai-je soutenir la vue de ce cahos immense qui me séparera du séjour de la félicité? pourrai-je habiter dans ces lieux souterrains, dans ces vastes abîmes, où l'on n'entend que des cris, où l'on ne voit que des grincements de dents et des

pleurs? pourrai-je demeurer plongé dans cet étang de soufre et de feu allumé par la colère d'un Dieu, et n'y avoir pour société que de malheureux coupables qui blasphémeront sans cesse le seul être qui mérite d'être aimé?

Ah! cette idée, cette seule idée m'accable, bien loin d'en pouvoir soutenir la réalité; que ferai-je donc? où sont mes ressources? Vos ressources, mes frères, les voici :

Premièrement, exposez dans le plus grand détail et avec la plus grande sincérité toutes vos fautes à ceux que Dieu même a chargés de vous les remettre; exposez-les avec un désir sincère de conversion, avec des gémissements pour l'obtenir, avec des efforts généreux pour en recueillir les fruits et les conserver. Eh! mes frères, vous êtes étonnés de ce que souvent des ministres zélés pour le salut de vos âmes vous pressent de faire la revue de vos années; tandis que vous ne vous êtes peut-être jamais rendu de compte sérieux à vous-mêmes, ou que, si vous l'avez fait en apparence, c'était sans sonder exactement les replis de votre conscience, sans componction, sans douleur, sans une ferme résolution de vous acquitter envers Dieu, sans en prendre les moyens, et avec si peu de précautions pour l'avenir, que vous êtes restés aussi chargés de vos fautes, après en avoir fait l'aveu, que vous l'étiez avant de vous en accuser. Ah! comprenez donc enfin que ce n'est que par un compte exact et sévère que vous pouvez prévenir la rigueur de celui que vous devez rendre au Seigneur.

En second lieu, faites de bonnes œuvres par un meilleur emploi de tous les biens que Dieu vous a confiés; usez de vos lumières pour apprendre à bien connaître Dieu, à le faire connaître et à le faire aimer; usez de vos facultés pour acquérir des mérites, pour perfectionner les autres, et pour vous perfectionner vous-mêmes; usez de vos moments pour travailler, pour prier, pour avancer sans cesse le grand ouvrage de votre sanctification et de celle de vos semblables; usez de vos talents pour le bien de la société et pour votre propre avantage; usez des croix que Dieu vous envoie, comme d'insignes faveurs qui méritent que vous les acceptiez non-seulement avec résignation, mais même avec joie et avec reconnaissance; usez de vos richesses, si vous en avez, pour vous faire des amis qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels.

Tandis que Dieu éprouve quelques-uns de vos frères par des événements malheureux qui les dépouillent, qui leur enlèvent leur bien, leur état, et les réduisent à la plus affreuse indigence, ouvrez, dilatez votre cœur, répandez dans leur sein les richesses injustes dont parle Jésus-Christ; injustes peut-être dans leur principe, quoique cette injustice secrète vous soit cachée à vous-mêmes; injustes dans la fin que vous vous êtes proposée en les accumulant; injustes surtout dans la manière dont vous en avez joui jusqu'ici. Sanctifiez-les par un meilleur usage; entrez dans les desseins de Dieu, qui ne les ôte aux uns que pour forcer les autres à les répandre, et souvenez-vous que selon les principes de la saine morale, dans la nécessité extrême de notre prochain, c'est un crime de nous réserver du superflu. Allez donc; n'attendez pas qu'on vous sollicite, prévenez des besoins qu'on aurait peine ou que même on ne pourrait suffire à vous exposer, et estimez-vous heureux de pouvoir les soulager, puisque l'aumône délivre des péchés, et que celui qui la fait prête à usure au Seigneur.

Voilà, mes frères, les ressources qui vous restent; voilà les deux moyens les plus essentiels que Jésus-Christ vous offre dans l'Evangile, pour vous rendre favorable le souverain maître qui doit nous juger tous; le retour sur vous-mêmes par une confession sainte, et les bonnes œuvres qui doivent en être tout à la fois et la préparation et les fruits les plus réels.

Mais ces moyens généraux et tous ceux qu'ils renferment, si vous n'en usez pas, ô mes frères! quel sujet de reproche au jugement de Dieu!

Les enfants du siècle sont plus sages dans la conduite de leurs affaires, que ne le sont les enfants de lumière. (*Ibid.*, 8.)

Voilà ce que Dieu vous représentera un jour, d'après notre Evangile, et ce qui achèvera de vous confondre.

En effet, voyez quelles lumières, quelles ressources, quelle activité dans ces hommes du siècle tout occupés des petits intérêts de la vie présente; avec quelle pénétration ils savent distinguer ce qui peut leur nuire ou leur être favorable; combien ils emploient d'inventions, de ruses, d'artifices pour parvenir à leur but; comme ils combinent toutes choses, comme ils prennent toutes sortes de voies pour assurer le succès de leurs entreprises. Les esprits même les plus bornés, les plus stupides sur tout le reste, paraissent subtils, déliés, adroits, fertiles en expédients, lorsqu'il s'agit d'un misérable intérêt; et sur le salut, sur les grands intérêts du salut, sur les moyens de le procurer, nous sommes secs, stériles, sans invention, sans ressource, tout nous embarrasse, et nous n'imaginons rien qu'avec peine. On réfléchit, on médite tout le jour sur ses affaires temporelles; et quelle est parmi vous, mes frères, l'âme vraiment fidèle qui médite également sur l'importante affaire de son bonheur ou de son malheur éternel? Qui est-ce qui se forme un règlement pour sa conduite? Qui est-ce qui s'assujettit à des examens journaliers? Qui est-ce qui se fait une habitude de certaines pratiques du renoncement, essentielles pour se corriger de ses fautes et pour faire des progrès dans la vertu?

Mais cela gêne, cela contraint, nous dit-on; il est trop pénible de s'assujettir ainsi; il est trop dur d'avoir sans cesse à veiller sur soi-même, d'être obligé de se faire une continuelle violence. Ah! mes frères, que

c'est bien encore ici que Dieu vous confondra, en vous opposant non-seulement les lumières, l'activité, la prévoyance, mais la gêne, la contrainte, les travaux, les souffrances même des mondains, pour se procurer des biens incertains, des avantages d'un moment. Parcourez tous les états, toutes les conditions; voyez ce qu'on y entreprend, ce qu'on y fait, ce qu'on y souffre pour un petit gain, pour une vaine gloire, pour un faux plaisir qui s'échappe comme l'ombre, et dont il ne reste tôt ou tard que le repentir. Depuis le plus petit d'entre nous jusqu'au plus grand, voyez quel mouvement, quelle agitation, quelles peines on se donne, quelles avances l'on fait, quels rebuts, quels dégoûts l'on essuie, quels tourments on endure, et cela, le plus souvent sur des espérances frivoles, pour une récompense incertaine; tandis que pour Dieu, pour le ciel, la moindre contradiction nous abat, la plus légère humiliation nous révolte, la moindre épreuve nous décourage, et les plus petits efforts nous paraissent toujours trop pénibles. Ces efforts, cependant, vous pouviez les faire, vous dira Dieu un jour, puisque tant d'autres les faisaient et que vous les faisiez vous-mêmes pour de bien moindres objets; vous le pouviez, vous le deviez, et il n'y a que moi pour qui vous ne les ayez pas faits.

Ah! mes frères, rougissez de votre aveuglement; mesurez désormais vos soins et vos travaux sur l'importance des objets qui s'offrent à vous; faites du moins pour vous sauver ce que tant d'autres font à si grands frais pour se perdre. Et vous, Seigneur, dissipez l'illusion funeste qui nous rend si ardents pour les biens de la terre, et si froids, si indifférents pour les biens du ciel. Apprenez-nous à bien user de ce que vous nous avez confiés pour votre gloire et pour notre salut; rappelez sans cesse à notre esprit ces paroles que vous nous adresserez un jour : *rendez-moi compte de toute votre administration;* aidez-nous à prévenir la rigueur de vos jugements, par le compte que nous allons nous rendre à nous-mêmes; et puisqu'il n'y a rien dont vous ne deviez nous demander raison, que nous ne fassions rien désormais sur quoi nous ne puissions vous le rendre avec confiance au grand jour de l'éternité.

PRONE X.

SUR L'ÉVANGILE DU IXᵉ DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Quel spectacle intéressant pour la foi! dans le moment où le Fils de Dieu s'avance vers Jérusalem comme en triomphe, où une foule de peuple attirée par l'éclat de ses miracles, s'empresse à lui rendre hommage, où on le bénit de toutes parts comme celui qui vient au nom du Seigneur, dans ce jour le plus éclatant, le plus beau de sa vie mortelle, Jésus verse des larmes. O larmes d'un Dieu fait homme, que vous êtes éloquentes, et que ce langage muet est bien propre à nous instruire! Jésus-Christ pleure sur les péchés de Jérusalem; il pleure sur les malheurs d'une ville infidèle, et nous apprend ainsi quel doit être le sujet de nos larmes; il nous apprend combien le péché est à craindre, combien il est à craindre surtout lorsqu'il devient non plus seulement le crime des particuliers, mais le péché de presque tout un peuple, parce qu'alors aux maux particuliers qu'il entraîne se joignent bientôt les malheurs publics. Il nous apprend quelle est la source la plus ordinaire de ces châtiments et de ces malheurs; voilà, mes frères, les grandes réflexions que notre divin Maître nous fournit dans l'Evangile de ce jour. Je ne vous demande pas pour des objets si intéressants votre attention, ils l'exigent assez par eux-mêmes.

En ce temps-là, Jésus étant arrivé proche de Jérusalem, et regardant la ville, il pleura sur elle. (*Luc.*, XIX, 41.)

Jésus-Christ, au milieu de tout l'appareil de son triomphe, parmi les doux transports de la joie publique et les cantiques de louange, Jésus oublie sa gloire; il voit dans le peuple qui l'environne et qui publie ses merveilles, un peuple charnel, inconstant et bizarre, qui ne se repaît que des folles idées d'un règne temporel, qui n'aperçoit dans le Sauveur du monde, que le restaurateur de la gloire d'Israël, et qui, tout rempli de ces pensées ambitieuses et terrestres, va l'abandonner ou le persécuter dès qu'il ne trouvera plus en lui qu'un juste qui vient enseigner aux hommes la vertu; il voit dans Jérusalem une ville où règnent en même temps et la superstition la plus grossière et l'incrédulité la plus obstinée à la place de la véritable religion, où toutes les passions se choquent et se combattent, où le lieu saint est profané, où tous les crimes ont établi leur empire, et où bientôt la mesure d'iniquité sera comblée par toutes les horreurs de la passion d'un Dieu fait homme; voilà ce qui fait le sujet de ses larmes et la trop juste cause de ses plus vives douleurs.

Ici, mes frères, apprenons à régler nos sentiments et les affections de notre âme sur les sentiments de notre divin Maître : comme il est la sagesse éternelle, il est aussi la lumière qui doit nous éclairer, et le modèle que nous devons suivre.

Jésus-Christ pleure au milieu de son triomphe, et vous, mes frères, avec tant de sujets de verser des larmes, vous vous livrez à la joie, vous ne respirez que l'ivresse des jeux et des plaisirs, vous courez de fête en fête, de spectacle en spectacle; jamais les amusements ne furent si multipliés, et jamais l'iniquité ne fut plus répandue; jamais nous n'avons eu plus lieu de craindre les vengeances du Seigneur.

Jésus-Christ pleure, et sur quoi? sur les péchés et sur l'aveuglement de l'infidèle Jérusalem; et nous, si nous pleurons, c'est sur la perte de quelque bien temporel, sur le mépris et l'abandon des créatures, sur le mécompte que nous trouvons dans nos passions, sur les obstacles qui se rencontrent à

les satisfaire, sur des souffrances et des peines que nous devrions bénir. Ce qui nous fait pleurer, c'est l'envie, la colère, les dépits, les fureurs de la haine ou celle d'un fol amour; en un mot, nous pleurons sur ce qui ne fut jamais digne de nos pleurs, et nous sommes insensibles à ce qui devrait faire couler de nos yeux des torrents de larmes. Ah! apprenons aujourd'hui ce qui doit nous faire pleurer, ce sont les offenses faites à Dieu, c'est la vue des scandales qui règnent dans le monde, ce sont les plaies faites à l'Eglise et à la religion, c'est la perte de tant d'âmes qui périssent au milieu de la corruption du siècle, ce sont les égarements et les malheurs de ceux mêmes qui nous persécutent comme Jésus Christ pleure sur des hommes qui doivent bientôt le livrer au plus affreux supplice, c'est la longueur de notre exil ici-bas, ce sont nos propres infidélités et tous les maux qu'entraîne le péché; voilà, mes frères, voilà ce qui doit faire couler nos larmes.

Jésus-Christ pleure, il verse des larmes de compassion et d'amour. O pécheurs qui m'écoutez! recueillez ces larmes si touchantes du Dieu des miséricordes : votre Dieu pleura sur vous comme sur Jérusalem, il pleura vos infidélités et vos malheurs. Ah! un Dieu si tendre ne veut donc pas votre perte! Si vous vous perdez vous ne vous en prendrez donc qu'à vous-mêmes. Cet attendrissement du Fils de Dieu, ces sentiments d'amour et de piété ne sont pas des sentiments feints et des démonstrations vaines; ces larmes ne sont pas des larmes stériles : il veut le salut des pécheurs; puisqu'il pleure sur leur égarement, il désire donc leur retour! Ce désir n'est pas une volonté faible et impuissante, c'est un désir ardent, c'est la volonté d'un Dieu, et si elle n'a pas son effet, n'en accusez que vous seuls. Dieu ne vous sauvera pas sans vous : mêlez vos larmes aux siennes, profitez de sa miséricorde, soyez sensibles à son amour, jetez-vous dans ses bras, il vous recevra comme des enfants chéris ; vous essuierez ses pleurs, et il vous comblera de ses faveurs les plus précieuses.

Si cependant ses larmes n'avaient pas assez de force pour vous toucher, prêtez l'oreille à sa voix, écoutez ce qu'il dit à Jérusalem, et achevez de vous instruire.

Ah! si tu reconnaissais du moins à ce jour qui t'est encore donné ce qui peut t'apporter la paix! mais tout cela est maintenant caché à tes yeux. (*Ibid.*, 42.)

O mes frères! la grande, l'importante vérité! Il y a donc des jours donnés aux pécheurs, des temps de grâce, des jours de salut au delà desquels il n'y a presque plus d'espérance de retour. Il y a des jours où la mesure des iniquités se comble, où la source des grâces se tarit : vérité que nous vous rappelons sans cesse, et qui, mille fois répétée, n'en conserve pas moins toute sa force; vérité terrible que l'Ecriture sainte confirme en mille endroits, et dont notre Evangile nous offre un triste exemple. Jérusalem avait encore le moment précieux de l'entrée qu'y fait Jésus-Christ; c'est alors qu'elle pouvait encore le reconnaître pour ce qu'il était, et comprendre les desseins de Dieu sur elle; c'était là l'heureux jour qui lui était encore donné. Elle le laisse échapper, elle n'en profite pas, et, en méconnaissant le temps de la visite du Seigneur, elle met le comble à son aveuglement et le sceau à sa réprobation.

O pécheur, quelle exemple! et quelle leçon! ce jour vous est encore donné, et c'est peut-être pour vous le dernier jour de salut. L'Evangile que nous vous expliquons aujourd'hui, retrace à votre esprit et reproduit en quelque sorte parmi vous l'entrée triomphante de Jésus-Christ. Ces paroles qu'il adresse à Jérusalem, et que les évangélistes nous ont conservées avec tant de soin, il les a dites pour vous : que dis-je? dans cet instant même il parle à votre cœur; hélas! de toutes les grâces fortes et capables d'opérer efficacement votre conversion, c'est peut-être ici la dernière. Méconnaîtriez-vous toujours le temps de la visite du Seigneur? plusieurs fois déjà Dieu vous a visité dans son amour; il vous a visité par tous les biens qu'il vous a faits, par les peines mêmes qu'il vous a envoyées, par l'amertume qu'il a répandue sur vos plaisirs, par les dégoûts qu'il a attachés à vos vices, par le langage de toutes les créatures, qui vous disaient assez qu'elles n'étaient point capables de remplir votre cœur, qu'elles n'étaient point faites pour vous rendre heureux. Il vous a visité par les touches secrètes de sa grâce, par les remords et le trouble de votre conscience, par les inquiétudes et les agitations de votre âme, par les secousses réitérées et le choc terrible de vos passions, qui vous rendent si infortuné. Il vous a visité par des rayons d'une lumière vive et pénétrante que faisait briller en vous une lecture pieuse, une conversation sainte, une instruction touchante; par des inspirations fortes et pressantes, par des résolutions auxquelles vous avez été si souvent infidèle, enfin par toutes les occasions qu'il vous a présentées pour opérer votre salut. Après tant de grâces inutiles il vous visite donc, je le répète, peut-être aujourd'hui pour la dernière fois. Ah! toutes ces choses seraient-elles pour toujours cachées à vos yeux? serait-ce aujourd'hui que par une nouvelle résistance vous voudriez mettre le comble à votre aveuglement?

Aveuglement fatal qu'éprouva Jérusalem, et qu'éprouve par dégré toute âme infidèle.

Jérusalem était témoin des merveilles qu'opérait celui qu'elle devait recevoir comme son Sauveur, et ses merveilles ne la frappent qu'un moment; elle y ferme presqu'aussitôt les yeux ; elle entendait ces paroles de bénédiction et de paix qu'il lui adressait tous les jours; il enseignait dans le temple, et elle méprise ses instructions, ou n'en est point touchée. Ce peuple a

des yeux et ne voit pas, il a des oreilles et n'entend pas.

Tel est le malheureux sort de ceux qui ont laissé perdre le fruit des connaissances qu'ils ont eues et des ouvertures de salut que Dieu leur offrait. Ils ont sous les yeux les mêmes objets, ils entendent les mêmes vérités, mais ils n'ont plus les mêmes dispositions pour en profiter; ces objets ne les frappent plus, ces vérités se trouvent comme émoussées à l'entrée de leur cœur. Eh! mes frères, n'en faites-vous pas vous-mêmes la triste expérience? Ce que nous vous disons aujourd'hui eût fait autrefois sur vous les plus vives impressions; chacune de ces vérités eût suffi pour vous convaincre et vous déterminer; maintenant vous les écoutez d'un air distrait; si vous faites quelque attention, ce n'est qu'une attention faible et momentanée, elles ne vous causent aucune espèce de terreur ni de crainte, elles ne vous inspirent aucune résolution; votre conduite sera toujours la même. Vous vous êtes rassurés contre de trop justes alarmes; rien ne vous effraye, rien ne vous touche et ne vous ramène; tous les actes de religion, la prière, la lecture, les exhortations, les sacrements, ne sont plus à votre égard que des choses de routine et d'usage qui n'ont aucune force sur vous, et avec elles vous vous êtes fait une habitude de passion qui vous laisse vivre tranquilles même au milieu du crime.

Aveuglement qui est l'affreux présage et le triste prélude des châtiments les plus terribles. *Car, il viendra pour toi*, dit Jésus-Christ à Jérusalem, *un temps malheureux où tes ennemis t'environneront de tranchées, où ils t'enfermeront et te serreront, de toutes parts, où ils te renverseront toi et tes enfants, et où ils ne te laisseront pas pierre sur pierre.* (*Ibid.*, 43.)

La menace s'est trop fidèlement accomplie pour Jérusalem, et tous les jours encore elle s'accomplit en quelque manière à l'égard du pécheur. Oui, mon frère, il viendra un temps malheureux pour vous, il viendra, et peut-être il est proche, ce temps d'horreurs et de calamités, ce jour de mort où votre âme sera comme assiégée de toutes parts; renfermée dans un corps débile qui menace de la ruine la plus prochaine, elle y ressentira les plus vives douleurs; au dedans elle n'éprouvera que division, que trouble et que remords; elle sera rongée et déchirée par le souvenir des infidélités, par le mauvais usage quelle aura fait du temps, par l'abondance des grâces, par le regret du passé, par le sentiment du présent, par la crainte affreuse de l'avenir; au dehors le monde qu'elle sera forcée de quitter, les objets de ses passions auxquels il faudra l'arracher, les ennemis de son salut, les anges de ténèbres qui se présenteront à elle sous mille formes diverses, et qui l'attaqueront sans relâche pour s'en assurer la conquête, voilà ce qui renouvellera pour elle les mêmes châtiments qu'éprouve Jérusalem; environnée et serrée de toutes parts, elle succombera sous tant de maux, et sa perte sera éternelle.

Mais ce n'est encore là, mes frères, qu'une partie du fruit que nous devons retirer de l'exemple que nous donne l'évangile de ce jour : les crimes de cette ville ingrate qui entend les menaces du Fils de Dieu et n'en est pas ébranlée, sont devenus des crimes publics, et le châtiment s'étendra sur tout son peuple. *Ils te renverseront toi et tes enfants, et ils ne te laisseront pas pierre sur pierre.*

Ah! mes frères, si les péchés de toute une nation attirent sur elle des calamités publiques, avons-nous donc à cet égard moins à craindre que Jérusalem? Les dérèglements du vice y ont-ils été portés beaucoup plus loin qu'ils ne le sont parmi nous. Voyez jusqu'où vont les excès du luxe et de la vanité, les raffinements de la mollesse et de la volupté, les horreurs et les fruits du libertinage. Mais sans nous arrêter à des reproches vagues, considérez ce qui a été la cause des malheurs de Jérusalem, et voyez si les mêmes causes ne se trouvent pas parmi nous.

L'évangile nous indique deux causes principales de la ruine de cette malheureuse ville et de cette nation infortunée: la profanation du temple, et l'incrédulité des Juifs.

Le premier objet qui intéresse le zèle de Jésus-Christ à son entrée dans Jérusalem, c'est la vue du temple profané et devenu comme une place publique, au lieu d'être respecté comme une maison de prière; c'est pour cela même que ce temple superbe fut détruit. Eh! mes frères, quel usage faisons-nous des nôtres? quel spectacle offrent-ils à la religion! ou plutôt quelle vue affligeante ne nous présentent-ils pas? Partout on y voit régner un air distrait et dissipé; on y voit des contenances, des postures peu séantes; on y voit un air négligé jusqu'à l'indécence, ou un appareil de faste et de mondanité; on y entend des discours profanes, et quelquefois même des entretiens plus criminels encore; on y remarque un peuple qui honore son Dieu du bout des lèvres, mais surtout à de certaines heures qui favorisent davantage le luxe et la paresse, et où l'on assiste seulement par coutume au redoutable sacrifice de la messe. O ciel! quels scandales, et qu'ils font frémir! Tandis que le sang de l'Agneau sans tache coule sur nos autels, que les séraphins, prosternés, ne les contemplent qu'en tremblant, que la voûte des cieux retentit de leurs actions de grâces et de leurs cantiques de louanges, qu'est-ce que nos églises en ce moment, que le rendez-vous de toutes les passions humaines, et le théâtre des folles vanités du monde?

Ah! si les profanations du temple de Jérusalem ont mérité sa ruine, que mériteront donc les profanations des nôtres?

Une seconde cause des malheurs de cette nation, c'est son incrédulité. Les Juifs n'ont

pas voulu reconnaître le Messie qu'ils avaient au milieu d'eux, ou ils ne l'ont reconnu quelques moments que pour le désavouer presque aussitôt, et leur perte a suivi de près leur aveuglement.

O mes frères, l'incrédulité est-elle moins commune parmi nous? hélas! elle est devenue le ton du jour, l'esprit du siècle et le caractère de presque toute la nature. L'irréligion s'est répandue des grands jusque sur le peuple; elle a passé dans toutes les conditions, elle infecte presque tous les âges, elle règne dans toutes les sociétés, elle dogmatise dans tous les cercles, et un esprit raisonneur a pris la place de la simplicité de notre foi; nous osons méconnaître Jésus-Christ; on révoque en doute sa mission, en cela plus coupables que les Juifs, puisque leur exemple se tourne en preuve pour le christianisme, et ne laisse aucune excuse à l'incrédulité.

Et quoi de plus frappant, mes frères, que l'accomplissement si littéral de la prophétie que renferme l'évangile de ce jour sur le siége à jamais mémorable de l'infortunée Jérusalem? Trente ans après cette prédiction, lorsque Jérusalem fut assiégée par Titus, environnée, serrée de toutes parts, réduite aux plus affreuses extrémités, prise enfin, détruite, réduite en cendres sans qu'il en restât pierre sur pierre, ce prince païen dont Dieu faisait l'instrument de ses vengeances, étonné de son triomphe, en rejetait la gloire, et avouait qu'un esprit de vertige s'était emparé de la nation, qu'un Dieu avait aidé à sa perte, et que c'était ici le bras du Tout-Puissant qui avait vaincu, et non pas celui de ses hommes.

Mais quoi de plus frappant surtout que la dispersion de ce peuple qui a mis à mort son Sauveur? Depuis dix-sept cents ans toujours subsistant malgré tant de causes de destruction, toujours répandu dans l'univers sans pouvoir se réunir en corps de nation, toujours sans autels et sans sacrifice, comme leurs prophètes l'ont annoncé, toujours conservant avec scrupule la loi transmise et les livres qui les condamnent, toujours en butte à toutes les sectes, à tous les peuples et l'exécration du monde, le Juif porte écrit en caractères ineffaçables le jugement terrible que Dieu en a fait, et démontre la divinité de notre sainte religion; tandis que de l'autre part, depuis dix-sept siècles, l'Eglise de Jésus-Christ, toujours parfaitement une malgré la diversité des peuples qu'elle renferme dans son sein, toujours triomphante malgré tous les efforts de ses ennemis conjurés pour la perdre, toujours visible, universellement répandue malgré les sectes qui s'en séparent, toujours durable et plus solidement établie que tous les empires, qu'elle voit tomber au milieu d'elle sans être ébranlée par leur chute, réparant toujours ses pertes avec avantage, laisse apercevoir en elle, de la manière la plus sensible, l'ouvrage de la Divinité.

Voilà, mes frères, de ces preuves qui se perpétuent d'âge en âge en faveur de la religion chrétienne, de ces preuves que la Providence rend toujours subsistantes, que nous ne pouvons nier, que nous voyons de nos yeux, qui tombent sur tous nos sens, qui suppléent à tous les miracles que nous ne voyons plus, qui en rappellent ou en confirment la réalité; et nous devenons incrédules! Ah! méritons-nous donc d'être punis moins sévèrement que les Juifs! Tout coupables que nous sommes, nous craignons peu les châtiments publics. Eh! mes frères, le bras de Dieu est-il donc raccourci? quoi donc? n'est-il plus le maître de la destinée des empires? n'est-ce plus lui qui prépare leur décadence et leur chute, et qui en règle toutes les révolutions? Quoi! ne tient-il pas dans ses mains ces fléaux redoutables dont il punit les peuples dans sa colère, la guerre, la stérilité, la famine, l'intempérie de l'air, le dérangement des saisons et le choc affreux de tous les éléments?

Quoi! de nos jours Constantinople en cendres, Lisbonne presque abîmée sous ses ruines, la terre ébranlée de toutes parts par des secousses réitérées, un feu souterrain toujours prêt à s'échapper pour embraser l'univers, ne nous instruisent-ils pas assez des ressources qui restent à la toute-puissance d'un Dieu pour la punir?

Mais il est des châtiments plus terribles encore que nous avons à redouter, c'est la perte même de cette foi que nous laissons s'obscurcir parmi nous. Voyez ces îles superbes si proches de nous, et dont l'exemple est si propre à nous instruire : qu'a-t-il fallu pour leur faire oublier leur ancienne croyance et pour les livrer à l'esprit de système et de vertige, en les séparant de l'Eglise de Jésus-Christ? Voyez ces royaumes entiers, où depuis deux siècles le schisme et l'erreur ont établi leur empire et renversé tous les dogmes de la religion, tous les principes de la foi, en les privant de toute autorité qui puisse les fixer. Rappelez-vous ces anciennes Eglises de l'Orient, si célèbres dans les premiers siècles du christianisme, et voyez les peuples de ces contrées, en punition de leur infidélité, asservis à la loi bizarre et au joug infâme de Mahomet. Voyez leurs temples changés en mosquées, leurs lumières couvertes des plus épaisses ténèbres, et craignez qu'un châtiment semblable ne vous soit réservé; craignez qu'en punition de notre orgueil l'ignorance et la barbarie ne succèdent au luxe de nos mœurs et à notre prétendue force d'esprit.

Ah! si nous ne pouvons pas arrêter par nous-mêmes les progrès de l'irréligion, opposons-y du moins la fermeté de notre foi, la pureté de nos mœurs, la ferveur de nos prières. Redoublons de vigilance sur nous-mêmes; soyons enflammés d'un nouveau zèle, élevons nos cris vers le ciel, unissons-nous pour lui faire violence, purifions-nous de plus en plus pour mériter que Dieu nous exauce. La voix d'un juste a pu suffire autrefois pour désarmer sa colère, et pourquoi se refuserait-il aujourd'hui à nos vœux, si nous les joignons aux mérites et au sacrifice

adorable de son Fils, par qui toute gloire lui soit rendue dans les siècles des siècles? Ainsi soit-il.

PRONE XI.

SUR L'ÉVANGILE DU X° DIMANCHE APRES LA PENTECÔTE.

L'évangile de ce jour nous offre, mes frères, un contraste bien frappant : d'un côté, c'est un pharisien zélé pour sa loi, observateur exact au dehors de ce qu'elle lui prescrit, ajoutant même les œuvres de surérogation aux œuvres de précepte, juste du moins à l'extérieur, et selon le portrait qu'il fait de lui-même ; de l'autre, c'est un publicain jusque-là peu fidèle à l'accomplissement de ses devoirs, pécheur à s'en tenir à son propre aveu et accablé sous le poids de ses infidélités. Tous deux viennent au temple pour la même fin, tous deux y paraissent pour prier ; mais quelle différence dans le succès de leur prière! L'un, si fidèle en apparence, est condamné et réprouvé ; l'autre, si coupable jusqu'alors, s'en retourne justifié. Et d'où vient, mes frères, une si prodigieuse différence devant Dieu entre l'un et l'autre? Ah! c'est que l'un était un faux juste, et l'autre un véritable pénitent.

Il est donc bien important de développer ces deux caractères, puisque les effets en sont si opposés par rapport au salut. Puissent les réflexions que nous ferons à cet égard détruire l'aveugle présomption des uns, soutenir et ranimer la confiance des autres ; pour le faire avec succès, il suffira de suivre mot à mot la parabole que Jésus-Christ lui-même nous présente.

Jésus proposa cette parabole au sujet de certaines gens qui se confiaient en eux-mêmes comme s'ils eussent été des saints, et qui ne regardaient les autres qu'avec mépris. (*Luc.*, XVIII, 10.)

Dans ce peu de mots, mes frères, l'Evangile nous apprend quel était le dessein du Fils de Dieu, en proposant cette parabole au peuple qui l'écoutait. Il voulait démasquer et confondre la vaine confiance et l'orgueil présomptueux de ces faux justes qui, s'appuyant sur une piété tout extérieure, se glorifient du mérite de leurs œuvres et se croient en droit de mépriser tout ce qui ne leur ressemble pas. Il y avait donc sous les yeux de Jésus-Christ même, de ces hommes qui, tout remplis d'eux et de leur prétendue justice, se croyaient les seuls saints, les seuls sages, les seuls vrais disciples, les seuls élus du Seigneur ; de ces hommes qui, par une apparence de zèle et de réforme, séduisaient des esprits prévenus, éblouissaient les yeux de la multitude, en imposaient aux autres et à eux-mêmes ; de ces hommes qui, sous un masque de piété, d'exactitude et de sévérité, cachaient l'enflure de leur esprit et de leur cœur, déguisaient leur jalousie, leur haine et leur vengeance ; accréditaient leurs médisances et leurs calomnies, voilaient leurs artifices, leurs intrigues et leur cabale ; n'estimaient personne, n'épargnaient personne, faisaient le procès au genre humain, ouvraient le ciel à leur gré, et le fermaient sans pitié à tous ceux qui avaient besoin de leur indulgence, ou qui n'étaient pas comme eux adorateurs de leurs sentiments et de leur mérite.

Ce caractère, si commun alors, si odieux à Jésus-Christ, que partout, et sans aucun ménagement, il le dévoilait, il le peignait des couleurs les plus noires, il le frappait des plus terribles anathèmes, subsistera au milieu du christianisme tant que l'orgueil pourra s'allier avec la dévotion et la corruption, c'est-à-dire tant qu'il y aura des chrétiens et des hommes.

Examinons donc dans le silence de nos passions et à la lumière de l'Evangile, si nous n'avons rien de ce caractère si dangereux et si funeste. Loin de nous les applications malignes qu'un ministère de charité tel que le nôtre ne saurait vous permettre, et qu'il nous interdit à nous-mêmes ; loin de nous ces retours secrets sur ceux qui nous environnent. Si nous ne voulons pas imiter le pharisien de notre évangile, fermons les yeux sur les autres, mes frères, et ne les ouvrons aujourd'hui que sur nous-mêmes.

Deux hommes allèrent au temple pour prier; l'un était pharisien, et l'autre publicain. (*Ibid.*, 11.)

C'est au même temple qu'ils vont tous deux ; c'est à la même heure, et dans le même dessein. Sur lequel des deux le Seigneur va-t-il jeter un regard favorable? qui des deux écoutera-t-il dans sa prière? Si l'on en jugeait par de certaines apparences, et comme pourraient en juger la plupart des hommes qui ne considèrent que les dehors, pourrait-on hésiter à cet égard, et y aurait-il même quelque comparaison à faire! Un pharisien d'une part, et de l'autre un publicain ; quel parallèle! un pharisien, un homme d'une secte si généralement respectée, si rigoureux dans ses maximes, si sévère dans sa morale, si édifiant dans ses œuvres ; un pharisien, un homme qui ne paraît en public que pour servir de modèle, qui est fidèle aux moindres observances, qui est ennemi des moindres relâchements, qui se pique d'ajouter à la loi pour en mieux prendre l'esprit ; un pharisien, un homme d'un extérieur si mortifié, adonné par état et par principes à des pratiques propres à le faire admirer, un homme qui ne se reproche rien, que tout le monde révère, qui est vanté, canonisé par tout un peuple, pour tout dire, en un mot, un saint, selon la commune opinion. Au contraire, un publicain, un homme dont la profession est en horreur, et n'annonce que des concussions, des fraudes et des rapines ; un homme noté, un pécheur par état, pour ainsi parler ; un homme qui d'ailleurs se reproche à lui-même ses injustices, et porte au fond de sa conscience son jugement et sa condamnation ; ah! qui pourrait encore une fois balancer entre ces deux hommes!

qui pourrait, dans l'idée de bien des gens, ne pas regarder le premier comme un juste que Dieu va combler de ses bénédictions, et le second comme un malheureux dont la prière même tournera contre lui, et que Dieu a déjà réprouvé par avance! Mais, ô mon Dieu! que vos pensées sont différentes des nôtres; vous qui jugez les hommes par le cœur et non pas seulement par les œuvres. Le publicain est un pécheur, il est vrai, mais c'est un pécheur contrit et humilié, et Dieu le justifiera; le pharisien n'a dans sa fausse justice que l'orgueil pour principe, et c'est lui que Dieu réprouve. Entrons encore plus dans le détail, et ne perdons pas, s'il se peut, un seul mot de notre Evangile.

Le pharisien se tenant debout. (*Ibid.*) Il se tient debout, et c'est par ce premier trait que Jésus-Christ le distingue du publicain prosterné. Celui-ci reste à la porte du temple, adore dans un saint tremblement la majesté suprême, et abaisse son front dans la poussière; l'autre s'avance, perce la foule, s'approche le plus qu'il peut du sanctuaire, lève un front superbe, et d'un air assuré, semble moins venir solliciter une grâce que s'applaudir de ses mérites, et attirer sur lui tous les regards.

Qui le croirait, si nous n'en étions instruits par une expérience de tous les jours, que l'orgueil s'annonçât avec éclat jusque dans les plus saints exercices de la piété chrétienne! On vient dans le temple, il est vrai; on y vient assidûment, mais on y vient pour être vu, mais on veut y être séparé de la foule, mais on y affecte des places plus honorables ou plus propres à se faire remarquer; mais on y paraît avec un certain air de confiance, de faste, de grandeur et de dignité; mais jusqu'au pied des autels et sous les yeux d'un Dieu humilié, on veut être compté pour quelque chose; on veut passer pour ce qu'on est ou pour plus que l'on est en effet; mais surtout on veut être regardé de tout un public comme un personnage d'une vertu éminente, et que distinguent par-dessus toutes choses son zèle et sa piété; et c'est cet orgueil porté jusque dans le temple, jusque dans les actes de religion qu'on peut appeler l'abomination de la désolation dans le lieu saint. C'est lui encore qui rend la dévotion si suspecte aux gens du monde, et qui leur fait dire qu'il n'y a personne de si susceptible, de si vain, de si délicat sur le point d'honneur, de si jaloux des préséances que les dévots, quoique cependant ce soit le vice de l'homme, et non celui de la piété.

Le pharisien se tenant debout faisait en lui-même cette prière. Qu'est-ce à dire en lui-même? est-ce qu'il dédaignait de prier comme les autres hommes? de s'assujettir au mouvement des lèvres, de se joindre aux prières qui se faisaient en commun? Quoi qu'il en soit de l'intention que le Sauveur a pu avoir en relevant cette circonstance, toujours est-il vrai qu'un des caractères des faux justes et des dévots orgueilleux est de vouloir tout faire autrement que les autres, ou du moins de choisir en toutes choses ce qu'il y a de plus propre à les distinguer du commun des hommes. S'ils assistent au culte divin, nos cérémonies saintes sont pour eux un objet de censure ou de mépris, et tandis que tout le peuple unit sa voix à celle des ministres, pour chanter des psaumes et des cantiques, et pour bénir de concert le nom du Seigneur, ils se tiennent renfermés en eux-mêmes, et se piquent de rendre en secret à la Divinité un hommage plus digne d'elle. S'ils prient, il leur faut un genre d'oraison plus relevé, plus sublime que celui qui suffit aux âmes vulgaires; ils disent presque dans leur cœur comme l'ange superbe : *Je monterai, j'approcherai du Très-Haut; j'irai directement à lui, et je le verrai dans sa gloire.* (*Ibid.*) S'ils se présentent au tribunal de la pénitence, ils exigent une sorte de direction qui soit à leur mode; il leur faut même un directeur de nom, de la conduite duquel on puisse se faire honneur; ou, s'il se peut, un homme qui ne soit en quelque sorte qu'à eux seuls, et qu'ils dirigent bien plus qu'ils n'en seront dirigés. S'ils se prêtent à aller entendre la divine parole, ils veulent des orateurs célèbres; nos instructions communes et familières le sont trop pour eux; nos messes de paroisse et nos prônes ne leur conviennent pas; cette assemblée des fidèles sous un même pasteur a quelque chose de trop populaire à leur gré, et ils auraient bientôt renoncé à la dévotion, s'il n'y en avait point d'autre que celle du peuple, et si elle les assujettissait à ne faire que ce que font les autres hommes. S'ils ont de la foi, pour tout dire enfin, ce n'est pas même la foi du grand nombre, et il leur faut encore ici des sentiments propres et des opinions particulières.

Mon Dieu, je vous rends grâces, dit le pharisien commençant sa prière. Il est trop juste de rendre grâce au Seigneur; mais le pharisien, le faux juste, le juste présomptueux, oublie qu'il a toujours de nouveaux besoins, et qu'ainsi il a sans cesse de nouvelles grâces à demander. Content de sa mesure, il lui semble, dans son orgueilleuse sécurité, qu'il n'ait plus que des récompenses à prétendre; il s'amuse à compter à Dieu ses fausses vertus, et au lieu de lui représenter ses nécessités, il vient prier; mais réellement il ne demande rien, et croit n'avoir rien à demander. Disposition funeste qui contraint le Tout-Puissant à ne nous rien accorder. Ah! que le ciel nous en préserve, et ne nous permette pas que ses bienfaits nous fassent jamais oublier notre indigence.

Disons, mes frères, avec le pharisien, mais non pas dans le même esprit que lui : « mon Dieu, je vous rends grâces; » car il n'est rien que je n'aie reçu de vous, et si je l'ai reçu, de quoi me glorifierais-je? Je vous rends grâces, Seigneur! pour toutes les faveurs dont vous m'avez comblé, tout indigne que j'en ai toujours été; mais je vous demande en même temps le plus hum-

ble pardon du mauvais usage que j'en ai fait, et je me confonds devant vous de mon indignité. Seigneur, je vous rends grâces; mais je tremble à la vue de ces grâces si abondantes que vous avez faites, et à la seule idée du compte rigoureux que je dois vous en rendre un jour. Je vous rends les plus vives actions de grâces, mon Dieu; mais pour mieux profiter de vos bienfaits, et pour réparer mes infidélités, j'ai besoin de votre secours; j'implore votre miséricorde, et j'en attends des grâces toujours nouvelles et plus efficaces encore.

Mon Dieu, je vous rends grâces, continue le pharisien de notre évangile, *de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, lesquels sont voleurs, injustes, adultères, ni tel que ce publicain.* (*Ibid.*) Ah! c'est donc ici que l'orgueil se manifeste dans toute son étendue! Je ne suis pas comme le reste des hommes : ce n'est pas assez pour le pharisien superbe de se montrer tout rempli de la vaine estime qu'il a de lui-même, il faut encore qu'il affecte le mépris le plus général pour tous les autres. Ce n'est pas assez pour lui de penser et de dire je ne suis pas comme quelques hommes, ou même comme plusieurs d'entre les hommes, mais il va jusqu'à s'écrier : je ne suis pas comme le reste des hommes; et c'est ainsi que par un orgueil excessif le faux juste ne trouve de bien, de juste, de saint, que ce qu'il pense et ce qu'il fait, ou ce que l'on fait d'après lui; du reste, il lance de toute part des malédictions et des anathèmes; ne cesse de déplorer dans toutes les conditions, sans ménagement, sans restriction, sans presque d'exception, l'affreux relâchement des mœurs; se regarde lui seul ou quelques élus comme lui, avec une pieuse complaisance, et sans beaucoup de peine, damne presque tout le monde.

Je ne suis pas comme le reste des hommes, lesquels sont voleurs, injustes, adultères. Quel affreux portrait du genre humain! quel esprit de censure, et d'une censure outrée! Et c'est cependant celui du faux juste, qui ferme les yeux sur ce qu'il y a de bon dans les hommes, pour ne les ouvrir que sur ce qu'il croit y apercevoir de vices et de désordres; qui épluche avec la plus grande sévérité, non-seulement les particuliers, mais les familles, mais les sociétés, mais les villes entières; les critique, les juge, les condamne, les flétrit sans miséricorde; qui met tout au pis, est toujours indulgent pour lui-même, et sans pitié pour les autres; où il n'y a souvent que des faiblesses, envisage des déréglements et des crimes; qui d'ailleurs est difficile, jaloux, chagrin, mordant, plein de ce fiel dévôt mille fois plus à craindre que la haine des autres hommes, et qui enfin, sous le masque du zèle, vous perdra dès que vous aurez eu le malheur de lui déplaire, et que vous ne penserez pas comme lui.

Je ne suis pas même comme ce publicain. Autre excès d'orgueil : tel que ce pharisien, le faux dévot ne se contente pas de s'estimer plus que le commun des hommes; mais il va même jusqu'à se comparer avec tel ou tel en particulier, dont il est environné; il en prend occasion de les rabaisser, de les mépriser, de les traiter avec dureté, au lieu de condescendre à leur misère, de les soutenir, de les relever avec bonté, et de s'abaisser au-dessous d'eux par une sage humilité.

Eh! mes frères, ce publicain, ce pécheur que nous condamnons si sévèrement, que nous rebutons avec tant d'aigreur, envers qui nous agissons avec tant de hauteur et de dédain, peut-être est-il déjà justifié devant Dieu par la force de son repentir; peut-être du moins, par un de ces prodiges de la grâce que nous ne devons cesser d'espérer en faveur de nos frères, sera-t-il dans peu un juste, un saint, d'autant plus rempli de ferveur et d'amour, que Dieu lui aura plus pardonné. Peut-être nous-mêmes l'eussions-nous ramené, si nous l'eussions traité avec plus de circonspection, de tendresse et de modération, si nous l'eussions consolé, encouragé, au lieu de le désoler et de le désespérer.

Je ne suis pas comme ce publicain. O paroles pleines d'aveuglement! hélas! savons-nous donc ce que nous sommes! est-il quelqu'un qui puisse dire s'il est digne d'amour ou de haine? Ah! si Dieu eût fait à ce pécheur les mêmes grâces que nous en avons reçues, quelle eût été sa fidélité peut-être, et quelle est notre ingratitude! Si nous étions dans les mêmes circonstances où il se trouve, quels seraient nos égarements et nos chutes! à présent même, de quel œil Dieu nous voit-il, si nous ne sommes comme ce publicain? Avilis devant les hommes par des injustices et des crimes, que ne sommes-nous pas devant Dieu par notre orgueil qui les surpasse, et en quelque sorte les renferme tous!

Je jeûne deux fois la semaine; je paye la dîme de tout ce que je possède. (*Ibid.*, 12.) Eh! que sert au pharisien le fastueux éloge de ces prétendues bonnes œuvres, qui le condamne lui-même? Il ne sait donc pas que ce ne sont point les œuvres en elles-mêmes qui font la vertu, mais l'esprit qui les anime. Il ne sait pas qu'on en perd tout le prix devant Dieu dès qu'on s'en glorifie, et que, si ce n'est pas la grâce et des motifs surnaturels qui nous les ont fait faire, mais l'orgueil et des motifs tout humains, on en a reçu en le faisant toute la récompense. Il ne sait pas que loin d'étaler, de publier, d'annoncer nos mérites, le mérite le plus réel est de savoir les cacher, et que bien loin de faire sonner la trompette devant soi, il faut oublier le peu de bien que l'on fait, et se le dissimuler s'il se peut, à soi-même, pour ne penser qu'à celui qu'on devrait faire, et que trop souvent on ne fait pas. *Je jeûne deux fois la semaine, je paye la dîme de tous mes biens.* Il ne dit pas, ce pharisien, que dans son jeûne il est peut-être plus recherché, plus délicat, plus sensuel, plus attaché à ses aises et à ses com-

modités que les mondains eux-mêmes. Il ne dit pas qu'en payant la dîme et en faisant l'aumône, il est bien aise que tout le monde le sache; qu'il désire, qu'il fait même en sorte d'en être vu. Eh! que sont d'ailleurs les jeûnes, les austérités, les aumônes, tout l'appareil de la charité et de la pénitence, si tout n'est pas soutenu d'une foi intègre, d'une humilité profonde et d'une charité vraiment pure? Qu'ont servi aux manichéens du temps de saint Augustin, à d'autres hérétiques du temps de Tertullien, ces mœurs si dures, si austères, si pénitentes, que les saints docteurs reconnaissaient en eux, mais dont ils leur reprochaient le motif et les suites? que servaient-elles? qu'à en imposer à la multitude, et à les rendre plus dangereux en effet et plus coupables.

Je jeûne deux fois la semaine. Eh! le publicain ne jeûnait pas encore, ou du moins il n'en disait rien. Il ne parlait à Dieu que de ses infidélités; et Dieu l'écoutait. Que l'image que Jésus-Christ nous offre à cet égard est bien différente de l'autre! c'est un publicain, c'est un pécheur; mais un publicain, mais un pécheur contrit et humilié, un pécheur pénitent, et humilié dans sa pénitence.

Se tenant éloigné, il n'osait lever les yeux au ciel. Le pharisien s'était placé jusqu'auprès de l'autel; le peuple s'était avancé dans le temple; pour lui, il ne se croit pas digne d'y entrer; il demeure à la porte, les genoux en terre, la tête inclinée, le corps prosterné, et tout courbé sous le poids de ses crimes. Voilà, mes frères, un des premiers caractères de la véritable pénitence; elle nous remplit d'une sainte confusion; elle nous pénètre du sentiment intime de notre bassesse et de notre indignité; non-seulement elle nous porte à nous mépriser nous-mêmes, mais elle sait que nous nous jugeons dignes de toutes sortes de rebuts, d'opprobres et de mépris. Elle nous rend, en présence de l'Etre suprême, tremblants, interdits, saisis d'une religieuse frayeur; à peine nous permettrait-elle de soutenir l'idée, la grandeur de sa justice, si nous n'étions rassurés par une humble confiance dans sa bonté.

La vraie pénitence ne se borne pas à nous humilier dans le secret du cœur, mais elle nous rend également humbles à l'extérieur. Le publicain se frappait la poitrine; il ne craignait point de s'avouer coupable, de l'avouer par toutes ses actions, de l'avouer devant tout le monde. Aveu qui coûte tant à faire, aveu qui, dans le tribunal de la pénitence, retient tant de pécheurs, et par une malheureuse honte que l'orgueil enfante, leur fait joindre le sacrilége à tous les autres crimes: aveu qui, lors même qu'on s'y détermine, est adouci par tant de vaines excuses ou démenti par toute notre conduite. On est pénitent sans être humble; on a péché, et on veut encore être estimé, honoré, considéré parmi les hommes, et on est sensible à l'excès, et on s'aigrit des moindres contradictions, et on ne veut rien qui nous afflige et qui nous humilie.

Mon Dieu, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur. (*Ibid.*, 13.) C'est ce que disait le publicain, et c'est toute la prière qu'il faisait. Prière courte, mais pleine de foi et d'humilité, et animée de cette vive confiance à laquelle le Seigneur ne refuse rien; il sait, ce vrai pénitent, combien il a péché, mais il sait combien est grande la miséricorde du Seigneur; il se confond, mais il ne se décourage pas, et pense aussi bien de la bonté de son Dieu qu'il pense mal de lui-même. Faisons-la, mes frères, avec le publicain cette prière: *Mon Dieu, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur.* Oui, mon Dieu, j'ai péché, et c'est pour cela même que j'ai recours à vous; j'ai péché, il est vrai, j'ai abusé de toutes vos grâces, j'ai tourné contre vous tous vos dons; mais, Seigneur, je reviens à vous; vous êtes bon, et vous ne me rejetterez pas. Plus je vous ai offensé, plus vous ferez éclater en moi les richesses de votre miséricorde; soyez-moi propice, à moi, qui suis un pécheur, mais qui ne veux plus l'être, et qui gémis amèrement de l'avoir été.

Avec ces sentiments, mes frères, nous aurons le même sort que le publicain. *Celui-ci s'en retourna justifié.* (*Ibid.*, 14.) Exemple bien consolant pour les grands pécheurs; mais je dis pour les pécheurs vraiment pénitents et vraiment humbles. *L'autre, au contraire, s'en retourna condamné et réprouvé.* Exemple terrible pour les faux justes et les dévots orgueilleux; car quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé.

Oui, mes frères, les superbes sont humiliés dans cette vie par les autres hommes; puisque partout on trouve l'orgueil qui combat l'orgueil; ils le sont par Dieu même, qui refuse ses grâces et ses lumières à tous ceux qui s'assujettissent à la vanité. Ils le seront encore plus dans l'autre vie, où leur confusion sera éternelle. Les humbles, au contraire, seront exaltés sur la terre, parce que la douleur et l'humilité y sont souvent une source de gloire, et toujours une source de paix et de bonheur; mais ils seront exaltés surtout dans le siècle à venir, où ils régneront éternellement avec Dieu; c'est ce que je vous souhaite.

PRONE XII.

SUR L'ÉVANGILE DU XIIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Quel tableau touchant, et qu'il renferme d'instructions!

Des hommes qui sentent tout le poids de leur misère s'adressent à celui dont ils ont entendu publier en tous lieux la puissance et la bonté. Ils se tiennent éloignés de lui, ils élèvent leur voix, et par leurs gémissements excitent sa pitié. Leur humilité, leur confiance sont exaucées; ces lépreux sont guéris. Dans les divines Ecritures la lèpre

est l'image du péché ; elle défigure le corps comme le péché défigure notre âme, et plût à Dieu que nous eussions autant d'horreur de celui-ci que nous avons d'aversion pour l'autre.

De ces dix lépreux un seul revient sur ses pas pour rendre grâce à Jésus-Christ. Profitons, mes frères, de l'importante leçon que leur exemple renferme.

Ce qu'ils font tous de concert pour être guéris d'une maladie corporelle, nous apprendra ce que nous devons faire dans les maladies de l'âme avant notre guérison pour la mériter; le lépreux, plus reconnaissant que les autres, nous instruira de ce que nous devons faire après l'avoir obtenue: deux réflexions intéressantes qui feront tout le partage de ce discours.

En ce temps-là, Jésus allant à Jérusalem, dix lépreux vinrent au-devant de lui, qui, se tenant éloignés, élevèrent leur voix, et lui dirent : Jésus, notre Maître, ayez pitié de nous. (*Luc.*, XVII, 12.)

Ces lépreux qui viennent au-devant du Sauveur en lui exposant leur misère, comprennent la grandeur du mal dont ils sont affligés ; ils reconnaissent toute l'horreur de leur situation, et c'est ce qui leur fait souhaiter d'en être délivrés.

Voilà, mes frères, la première disposition où doit entrer le pécheur pour mériter d'être guéri de la lèpre du péché : il doit ouvrir les yeux sur son état, s'avouer à lui-même toute sa misère, et désirer ardemment que le Seigneur l'en délivre par les doux effets de sa miséricorde et de sa bonté.

Si la misère des lépreux était grande, celle du pécheur l'est bien davantage.

Concevez, si vous le pouvez, ce que c'est que l'état d'une âme qui, formée à l'image de son Dieu, enrichie des dons de sa grâce, devenue l'objet de ses complaisances, ornée des plus beaux titres, et appelée au royaume céleste, a perdu en un moment tous ces avantages, qui a défiguré en elle les traits augustes qui formaient sa ressemblance avec la Divinité, et s'est rabaissée jusqu'à la condition la plus abjecte ; qui est dépouillée de tous les dons du ciel, qui est asservie à l'empire des sens, qui est en guerre avec son Dieu, et devient un objet d'horreur pour celui qui l'a formée ; qui a rompu tous les liens qui l'unissaient à Jésus-Christ comme à son chef, qui gémit dans l'esclavage du démon, qui est privée de tous les charmes de l'innocence et de la paix, qui est dans un état de mort, et n'a plus d'autre partage à attendre que l'enfer et ses horreurs.

Etat vraiment digne de compassion, affreux état, où le pécheur ne pourrait plus se supporter, s'il s'envisageait un moment avec les yeux de la foi.

Qu'il tourne donc ses regards sur lui-même, et pour être guéri de ses maux, qu'il commence par les bien connaître.

O mes frères ! rappelez-vous votre ancien état, ces premiers temps où, fidèles à votre Dieu, vous aviez le bonheur de l'aimer et de lui plaire ; vous souvenez-vous des joies et des consolations que vous trouviez en lui, des chastes délices que vous goûtiez en le servant ? Songez à cette aimable tranquillité, cette noble confiance, ce doux témoignage d'une bonne conscience qui étaient la première récompense de votre fidélité. Egalement chers à Dieu et aux hommes, toujours d'accord avec vous-mêmes, vous étiez heureux, parce que vous étiez innocents; maintenant que vous êtes devenus coupables, opposez cette ancienne félicité à l'infortune qui accompagne le crime. Votre âme couverte d'autant d'ulcères que le péché lui a fait de plaies profondes, et qui saignent encore, répand en tous lieux une odeur de mort; vous êtes un objet de scandale pour ceux qui vous environnent, et de confusion pour vous-mêmes ; vous êtes séparés de la société des justes, du commerce des anges et des saints, comme les lépreux étaient séparés de la société des autres hommes ; vous ne goûtez point de plaisirs qui ne soient empoisonnés par la crainte et les remords. Vous voudriez éviter les reproches de votre conscience, et un trouble secret vous y ramène sans cesse ; votre cœur est dans un malaise qu'il ne peut concevoir ; comme un malade qui se tourne de tous côtés sans pouvoir trouver de repos, vous changez à chaque instant d'objet sans pouvoir fixer vos désirs, et au sein même des jeux et des ris, vous ne pouvez charmer l'ennui qui vous accable. Enfin vous achetez quelques intants de joie et d'une folle ivresse par des soins dévorants et une éternité de peines.

Que vous êtes misérables ! ah ! reconnaissez-le du moins comme les lépreux de l'Evangile ; et pour sortir de votre état, allez comme eux au-devant de Jésus-Christ.

Mais pour qu'il jette sur vous un œil de compassion, présentez-vous à lui avec la même humilité qu'ils ont fait paraître.

Se tenant éloignés, dit l'Evangile, *ils élevèrent leur voix.* Cet éloignement était l'effet de l'abaissement de leur cœur; ils se reconnaissaient indignes de s'approcher plus près de Jésus-Christ ; ils se prosternaient loin de lui, et leur humilité parlait autant pour eux que leurs gémissements et leurs prières.

Telle doit être encore la disposition du pécheur qui désire la grâce de sa conversion : mes frères, telle doit être la vôtre. Si à votre misère vous joignez l'enflure et l'orgueil, si vous demandez la grâce comme une chose qui vous est due, si vous approchez de Jésus-Christ comme pourrait en approcher un juste qui ne l'aurait jamais offensé, si vous rougissez d'exposer vos faiblesses et vos crimes, ah ! n'espérez pas d'intéresser la miséricorde de votre Dieu. Il résiste aux superbes, et n'accorde sa grâce qu'aux humbles. Sur qui, nous dit-il par son prophète, sur qui jetterai-je les yeux, si ce n'est sur celui qui a le cœur contrit et brisé ? et par où auriez-vous mérité les miséricordes du Seigneur, vous qui n'a-

vez cessé de l'outrager, vous qu'il a comblé de bienfaits, et qui n'y avez répondu que par la plus noire ingratitude; vous qu'il a prévenu par tant de faveurs, et qui en avez si souvent abusé; vous, mon frère, dont tous les instants ont été marqués par des infidélités. A quel titre oseriez-vous donc réclamer ses bontés? Est-ce comme son fils? Mais où est l'amour, où est l'honneur que vous lui avez rendu? et qu'avez-vous fait pour mériter de l'appeler encore votre père? Est-ce comme l'un de ses serviteurs? Mais comment l'avez-vous servi? où est l'obéissance que vous lui avez marquée, et en quoi l'avez-vous reconnu pour votre Seigneur et votre Maître, et comme une créature rachetée par le sang de son fils? Mais ce sang adorable, combien de fois l'avez-vous profané? que vous reste-t-il donc? que l'aveu de votre indignité, et cette miséricorde même d'un Dieu dont la bonté surpasse la grandeur de vos offenses.

Mon Seigneur, ce n'est pas sur nos mérites que nous fondons l'espoir de notre guérison : des mérites, hélas! nous n'en avons aucun; nous ne méritons qu'un abandon et des châtiments éternels; mais nous sommes misérables, et vous êtes infiniment bon : nous reconnaissons, nous avouons combien nous sommes indignes de votre clémence, et c'est cet aveu même qui vous intéressera en notre faveur; vous ne rejetterez pas, Seigneur, un cœur contrit et humilié.

Ce sont, mes frères, ces sentiments de confusion et d'humilité, joints à une prière fervente, qui nous obtiendront le salut que nous désirons. Les lépreux de notre évangile ne se contentent pas de reconnaître et de déplorer leur misère, de s'humilier et de se confondre; mais ils élèvent la voix; ils crient vers le Seigneur; il lui disent : *Jésus, notre Maître, ayez pitié de nous.* (*Ibid.*, 13). Ce cri qu'ils forment est le cri du cœur; c'est une prière que la ferveur accompagne et qu'anime la plus vive confiance.

Voulons-nous être exaucés, voulons-nous obtenir la grâce de la pénitence et le triomphe sur nos passions, prions comme les lépreux. Ils prient bien, parce qu'ils sentent bien leurs maux. La prière, comme l'a si bien définie saint Augustin, est le gémissement du cœur.

Tant que vous ne prierez que du bout des lèvres; tant que vous vous bornerez à réciter quelque formule que vous puisez dans les livres, ou que l'on vous a apprise dans votre enfance; tant que vos prières seront purement de routine et d'usage, ne croyez pas que Dieu veuille vous entendre, vous qui vous entendez si peu vous-mêmes.

Mais pénétrez-vous de vos besoins, et après cela laissez parler votre cœur. Voyez les lépreux qui sentent si bien leur misère, se répandent-ils en de vains discours, répètent-ils des prières étudiées? Non, leur cœur s'ouvre; ils s'écrient : *Jésus, notre Maître, ayez pitié de nous;* et le cœur de Jésus les entend et leur répond.

Ce n'est pas, au reste, que les prières que l'Eglise nous remet sous les yeux et qu'elle fait apprendre à ses enfants, soient sans force et sans vertu; mais c'est toujours le cœur qui doit les dire. Quelle plus belle prière que celle que nous a apprise Jésus-Christ lui-même! et cependant, qu'est-elle devant Dieu? qu'un vain son qui frappe l'air, si c'est la bouche seule qui la répète. Sentez-la donc en la disant :

O notre Père, notre bon Père! qui êtes aux cieux, et qui nous y appelez pour y régner avec vous, que votre nom soit sanctifié. Hélas! ingrat et rebelle, je n'ai fait que vous déshonorer jusqu'ici. Que votre règne arrive; détruisez en moi l'empire du monde et du péché; régnez dans tous les cœurs. Que votre volonté toujours sainte se fasse sur la terre aussi parfaitement qu'elle se fait dans les cieux. Donnez-nous notre pain de tous les jours; donnez-nous les secours qui nous sont nécessaires pour le temps et pour l'éternité. Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons de tout notre cœur à ceux qui nous ont offensés et affligés, par les tentations les plus violentes; Seigneur, ne nous y laissez pas succomber; délivrez-nous du péché; Seigneur, ayez pitié de nous. Voilà, mes frères l'Oraison dominicale; les expressions sont peu différentes, le sens est le même, et c'est le cœur qui l'a rendue. Priez donc ainsi, et vous ne vous plaindrez plus d'être trop distraits, d'avoir un esprit trop volage. Ce ne sont pas de longues prières que Dieu vous demande.

Les lépreux, la Chananéenne, et tous ceux qui se sont adressés à Jésus-Christ, conversant parmi les hommes, lui disaient seulement, mais du fond du cœur, Seigneur, ayez pitié de moi.

Ils faisaient plus; ils le disaient avec confiance, et leur confiance était exaucée. Hélas! c'est un si bon maître que vous priez; c'est un si bon père; doutez-vous qu'il veuille vous rendre heureux? Ah! ce doute lui ferait injure, et formerait le plus grand obstacle à sa grâce. Pourquoi, disait le Sauveur à ses apôtres, pourquoi n'obtenez-vous pas ce que vous demandez? c'est que vous ne demandez pas comme il faut : quelque chose que vous demandiez en son nom, croyez fermement que vous le recevrez, et certainement il vous sera accordé. Demandez donc au nom de Jésus-Christ, au nom de ses mérites, au nom de ses promesses, et votre espérance ne sera point trompée; sa parole y est engagée, que dis-je, il l'a juré avec serment : *Amen, amen dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* (*Joan.*, XIV, 13.)

C'est, mes frères, une chose bien remarquable, que tous ceux qui s'adressaient à Jésus-Christ, pendant sa vie mortelle, pour être guéris, ont obtenu tout ce qu'ils désiraient, et que Jésus-Christ leur disait à tous, comme au lépreux de notre Evangile :

Allez, votre foi, votre confiance vous a sauvé. Tant il est vrai que c'est surtout à une foi vive, à une confiance ferme et assurée que Dieu ouvre le trésor de ses miséricordes. Aimable confiance qui met en notre pouvoir et qui soumet en quelque sorte à nos vœux toutes les richesses de la Divinité.

Ajoutons cependant que pour être pleinement exaucé, pour être parfaitement guéri, il faut joindre à la connaissance, au sentiment de ses besoins et de sa misère, à une prière humble, fervente et pleine de confiance, l'usage des moyens que Dieu lui-même a prescrits pour notre guérison. Ce Dieu bon veut nous sauver sans aucun doute; mais par les justes décrets de sa sagesse, il a voulu en même temps que notre salut, que l'effet de nos prières dépendît de certaines conditions qui nous portent efficacement à coopérer avec lui, et qui marquent notre correspondance à sa grâce. C'est ainsi que, dans l'évangile de ce jour, il soumet les lépreux à la démarche pénible d'aller se montrer aux prêtres, et c'est ainsi, mes frères, qu'il soumet tous les pécheurs qui veulent sincèrement leur guérison, à aller se présenter aux ministres qu'il a établis, pour être dans le sacrement de pénitence les dispensateurs de sa grâce.

Ne croyez donc pas que pour être guéris des plaies que le péché a faites à votre âme, il suffise de vous confesser au Seigneur. Ne dites pas : puisque Dieu est tout-puissant pour me guérir je ne m'adresserai qu'à lui seul. Il faut que vous vous soumettiez à la loi qu'il a portée, et que vous ayez recours aux instruments dont il a voulu se servir. Dieu touche plusieurs âmes sans le ministère des prêtres; il leur accorde quelquefois la guérison même avant l'absolution de leurs péchés dans le tribunal de la réconciliation, selon la doctrine du saint concile de Trente; il n'en guérit aucune que par la volonté de se soumettre à la conduite de l'Eglise, et par le vœu du sacrement.

Pourquoi d'ailleurs cette condition, mes frères, nous paraîtrait-elle si dure et si pénible, après toutes les grâces qu'il a plu à la bonté divine d'y attacher? quelle ressource ne trouve pas dans le tribunal de la pénitence le pécheur qu'un commencement d'amour pour la justice y conduit! Il y est absous des péchés qu'il a commis; il y rentre en possession de tous les biens qu'il a perdus; il y retrouve la joie et la paix d'une bonne conscience. Le juste même y trouve un remède à sa fragilité; il y devient plus pur, plus humble, plus zélé à expier ses fautes, et plus attentif à les prévenir. Ah! puissions-nous, ô mon Dieu! sentir ici tout le prix de ce que vous avez fait pour nous; y recourir constamment dans les besoins de notre âme, et n'en abuser jamais! Puissions-nous porter toujours aux pieds de vos ministres le désir sincère de notre conversion, la douleur de nos fautes, la ferme résolution de ne les plus commettre, et la volonté de les réparer!

Mais après avoir obtenu le fruit de ces heureuses et saintes dispositions, ne nous reste-t-il plus rien à faire? Reprenons la suite de notre Evangile; il achèvera de nous instruire.

Un des lépreux voyant qu'il avait été guéri, retourna sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix, et vint se jeter aux pieds de Jésus, en lui rendant grâce. Alors Jésus dit : Tous les dix n'ont-ils pas été guéris? Où sont les neuf autres? (*Luc.*, XVII, 15, 18.)

Nous voyons ici, mes frères, en peu de mots, la trop fidèle image de ce qui arrive tous les jours à la plupart d'entre nous. Après des grâces signalées, après la grâce de la conversion, et surtout après celle de la réconciliation, nous oublions ce que Dieu a fait en notre faveur. Nous étions malades, et il nous a guéris; nous touchions aux portes de la mort, et il nous en a rappelés; nous allions tomber dans les enfers, et il nous a soutenus sur le bord de l'abîme que nous nous étions creusé. Nous lui devons tout, et nous ne sentons pas le prix de ce qu'il a fait pour nous; de là si peu de conversions stables : on n'estime point assez sa guérison pour être attentif à prévenir de nouvelles infirmités et à éviter de nouvelles chutes; on n'est point assez sensible aux miséricordes du Seigneur, assez pénétré de sa bonté, assez vivement touché des témoignages de son amour, pour frémir au seul danger de devenir encore infidèle. On s'éloigne des sacrements où l'on avait retrouvé le salut et la vie; on laisse éteindre presque aussitôt une ferveur que la reconnaissance n'a pas eu la force de perpétuer; on se rapproche des occasions auxquelles on avait renoncé pour toujours; et Dieu, qui voit une âme ingrate, se retire; il porte sa grâce à des cœurs plus fidèles; il lui ôte ses dons qu'elle a méprisés, et son état devient pire mille fois que le premier

Ah! que l'exemple du lépreux plus reconnaissant serve du moins à nous éclairer et à nous réformer.

A peine il se sent guéri, qu'il retourne sur ses pas; il publie à haute voix les merveilles de son sauveur; il se jette à ses pieds, il lui rend grâce, et ce que sa foi a commencé pour sa guérison et son salut, sa reconnaissance l'achève.

Voilà, mes frères, ce que fait la reconnaissance dans une âme vraiment fidèle. Ce n'est pas assez pour elle d'être réconciliée avec son Dieu; elle raconte partout les merveilles de sa grâce; elle ne craint pas d'avouer ses infidélités pour faire mieux triompher sa miséricorde. Par ses discours et ses exemples elle invite les pécheurs à éprouver comme elle les effets de sa clémence et à goûter combien le Seigneur est doux. Elle éclate en actions de grâce et de louanges; elle conserve éternellement la mémoire des ressources et des moyens de salut par lesquels Dieu l'a délivrée de la tyrannie du péché; elle va souvent au

pied de ses autels se répandre en sentiments d'admiration et de tendresse; elle redouble de ferveur; elle ne demande qu'à s'unir à Jésus-Christ dans le sacrement de son amour; elle croît de jour en jour en vertu, pour lui plaire toujours davantage, et Dieu renouvelle sans cesse à son égard ses grâces et ses faveurs.

Ah! mes chers frères, que ce soient donc là désormais les dispositions de notre cœur! A l'égard des hommes, l'ingratitude nous fait horreur; elle est le caractère d'une âme basse et rampante, et n'entre point dans un cœur noble et dans une âme bien née. Hé quoi donc! ne perdra-t-elle de sa bassesse et de sa noirceur qu'à l'égard de Dieu seul, et ne sera-ce qu'envers lui qu'il sera permis de manquer de reconnaissance! donnons-lui les plus vifs témoignages de la nôtre. Hélas! à qui pourrions-nous être redevables autant que nous le sommes à notre Dieu! Il nous a donné la vie; après l'avoir perdu par le péché de nos premiers pères, il nous l'a rendue par le sang de son Fils; après nos propres chutes, il nous a relevés et nous a fait revivre encore. Tous les jours il nous conserve, il nous soutient, il nous prévient par des bienfaits en tout genre: voyez toute la nature, le monde et tout ce qui respire, il l'a formé pour votre usage. Considérez toute la religion: tous les avantages qu'elle renferme sont des dons de son amour; après tout ce que vous avez reçu de sa bonté, voudriez-vous l'offenser encore? Seraient-ce des outrages que vous voudriez lui rendre pour tous les biens qu'il vous a faits?

Ah! souvenez-vous que, comme le dit saint Bernard, l'ingratitude est un vent brûlant qui tarit la source des grâces; songez que le vrai moyen de les conserver et de les augmenter, c'est de les bien sentir; comprenez-en tout le prix; louez, bénissez celui qui en est l'auteur, et invitez tous les êtres à le louer et à le bénir avec vous. O mon âme! louez donc le Seigneur; n'oubliez jamais ses bienfaits : que tout ce qui est en moi serve à sa gloire; que les anges et les vertus des cieux, que toutes les âmes des justes, que l'univers entier publient ses louanges en tous lieux; que le Seigneur soit béni dans le temps et dans l'éternité, que je vous souhaite.

PRONE XIII.

SUR L'ÉVANGILE DU XVI[e] DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

C'est une vérité, mes frères, que l'expérience n'a que trop rendue sensible, et que confirme l'évangile de ce jour, qu'on abuse de tout, et qu'il n'y a rien de pire que l'abus des meilleures choses.

Rien en soit n'est plus excellent que la piété: c'est elle qui, lorsqu'elle est bien entendue, nous porte à l'accomplissement le plus exact de nos devoirs, qui nous remplit de douceur et de charité envers les hommes, qui nous rend humbles et petits à nos propres yeux; c'est elle qui assure notre sanctification en éclairant notre âme des plus pures lumières, et en nous perfectionnant par la pratique constante de toutes les vertus. Mais aussi rien n'est plus dangereux que la fausse piété; que cette piété pharisaïque dont notre évangile va nous offrir les principaux traits.

Elle nous détourne des devoirs essentiels pour y en substituer d'imaginaires; elle nous attache tout entiers à nous-mêmes, et nous rend envieux, jaloux, critiques, et j'ose dire même méchants à l'égard des autres; elle nous remplit de vanité, de présomption et du désir de dominer sur tout ce qui nous environne; elle nous aveugle sur tous nos défauts; elle nous rend insupportables à ceux avec lesquels nous vivons, et fait blasphémer la religion avec laquelle on a bien tort de la confondre.

N'attribuons pas à la piété ce qui n'en est que l'abus le plus funeste : une dévotion solide fait le charme de la société, comme elle est la perfection du christianisme; mais, d'un autre côté, ne ménageons point les dévotions fausses et mal entendues; et pour les éclairer ou pour les confondre, développons-en les caractères d'après celui des pharisiens dont parle l'Evangile. Une curiosité maligne sur les actions du prochain, une pratique superstitieuse des devoirs de la religion, une opiniâtreté que rien ne peut vaincre, un orgueil qui domine en toutes choses, voilà les caractères des faux dévots, des pharisiens de tous les âges. N'étudions ce caractère que pour faire en sorte qu'il ne devienne pas le nôtre, et pour apprendre à distinguer toujours la fausse piété de la piété véritable.

Un jour de sabbat, dit l'évangile, *Jésus entra dans la maison d'un des principaux pharisiens, pour y prendre un repas, et ceux d'entre eux qui étaient présents l'observaient.* (*Luc.*, XIV, 1.)

Dans quelle intention, mes frères, les pharisiens observaient-ils Jésus-Christ? Etait-ce pour profiter de ses exemples, pour s'édifier par la considération de ses vertus, pour s'instruire par sa doctrine; était-ce dans la même disposition que Marie, dont il est dit qu'elle recueillait avec soin tout ce qui se passait à l'égard de son Fils pour en nourrir sa piété et son amour; était-ce du moins comme ce peuple fidèle, si empressé à suivre Jésus-Christ pour entendre ses leçons, et se former sur ses saintes maximes? Non, l'unique but des pharisiens, vous le savez, était de surprendre sa sagesse, et de trouver en lui quelque défaut qu'ils y pussent condamner.

Voilà le premier caractère de la fausse piété : une curiosité maligne qui ne cherche qu'à critiquer et à reprendre.

Les faux dévots peu occupés du soin de leur perfection, comme se croyant toujours assez parfaits et plus parfaits que les autres, observent les actions d'autrui, les jugent témérairement, et les condamnent avec la plus grande rigueur. Il semble qu'ils aient un devoir de revue et d'inspection sur

tout ce qui les environne, que Dieu les ait établis juges en Israël, et qu'à l'abri de leur prétendue sagesse ils puissent faire impunément le procès au genre humain. Ils portent un regard curieux jusque sur les lieux les plus retirés et les asiles les plus respectables ; ils cherchent à pénétrer le secret des familles, ils interrogent, ils se font rendre compte, ils veulent qu'on les instruise de tout; sous un prétexte de zèle ils s'inquiètent, ils soupçonnent, ils murmurent, ils répandent leurs alarmes : tout leur paraît suspect, et la vertu la plus propre a des taches à leurs yeux. Caustiques et d'une humeur toujours difficile et chagrine, ils condamnent les plaisirs les plus innocents, ils voient d'un œil mauvais ce qui renferme l'intention la plus louable, ils trouvent du mal où il n'y en eut jamais; une simple conjoncture est pour eux une certitude, l'apparence la plus légère devient une réalité, la faiblesse la plus excusable est un crime. Adroits à répandre leur poison, s'ils louent, c'est pour tendre un piége et pour surprendre; s'ils excusent, c'est pour donner ensuite plus de poids à leur censure. Indulgents pour eux seuls et sans pitié pour les autres, ils reprennent, ils grondent, ils s'emportent, ils blâment, ils déchirent, ils poignardent leurs frères sous le manteau de la charité.

O faux justes ! sont-ce donc là les leçons de notre divin Maître ! Ne jugez pas, dit-il, et vous ne serez pas jugés; ne condamnez pas, et vous ne serez pas condamnés; la même mesure dont vous vous serez servis à l'égard des autres sera celle dont je me servirai par rapport à vous. Qu'est-ce que je demande : est-ce le jugement, ou n'est-ce pas plutôt la miséricorde ? Pourquoi voulez-vous ôter une paille de l'œil de votre frère, et ne commencez-vous pas à arracher une poutre qui est dans le vôtre? Qui est-ce d'ailleurs, mes frères, qui vous a établis juges sur vos semblables ? C'est à Dieu qu'appartient le jugement, et vous osez entreprendre sur ses droits ; vous jugez avant le temps, et lorsque Dieu lui-même n'a pas encore prononcé : que votre prochain tombe ou se relève, dit l'Apôtre, c'est à Dieu qu'il en doit compte, et non pas à vous.

Ah ! que bien différente est la vraie piété : uniquement occupée à s'étudier, à se juger elle-même, l'âme vraiment pieuse n'a les yeux ouverts que sur ses propres défauts; elle ne croit le mal dans les autres qu'avec peine, elle s'édifie de tout dès qu'elle trouve jour à le faire. Elle donne une interprétation favorable à tout ce qui en est susceptible ; si elle est forcée de l'y apercevoir, elle en gémit et le couvre autant qu'il est en elle; si elle ne peut justifier l'action, elle excuse du moins le motif; si les devoirs d'état et de supériorité l'obligent à examiner, à observer, c'est avec prudence ; si elle reprend, c'est en secret; si elle corrige, c'est avec douceur, et toujours elle supporte avec patience.

Telle est la véritable piété, dont le caractère toujours aimable ferait chérir la vertu par tous les hommes, si la piété sincère était plus commune ; mais il est plus aisé de n'en avoir que l'écorce et de s'attacher à la lettre, que d'en prendre l'esprit. C'est aussi ce que faisaient les pharisiens, scrupuleux observateurs des cérémonies et des pratiques, et peu fidèles à la première de toutes les lois, qui est celle de la charité.

Il y avait devant Jésus-Christ, continue l'évangile, *un homme hydropique. Jésus s'adressant aux docteurs de la loi et aux pharisiens, leur dit : Est-il permis de guérir les malades le jour du sabbat? et ils demeurèrent dans le silence.* (*Ibid.*, 2, 3.)

C'est donc là pour les pharisiens un sujet de doute et de scrupule. Est-il permis de guérir un malade le jour du sabbat ! que dis-je ? ce sera à leurs yeux un crime dans Jésus-Christ de l'avoir guéri. Exemple terrible de l'aveuglement où conduit une piété mal entendue ! Le faux dévot s'attache, comme le pharisien, à tout l'extérieur de la loi, et il néglige les vertus intérieures qu'elle prescrit. Il sacrifie les devoirs naturels qui obligent toujours, à des lois positives qui doivent s'interpréter selon les circonstances et l'intention du législateur; il remplit à la lettre les obligations moins essentielles, et se refuse à celles qui sont indispensables ; il ajoute même à la loi, il s'impose des pratiques arbitraires, il en impose aux autres ; il les surcharge, il les accable d'un poids inutile, et il omet ce qui seul ne pouvait être omis sans excuse.

C'est, par exemple, un homme en place, qui, après avoir fait à Dieu un sacrifice de son temps et de sa liberté, ne devrait s'occuper qu'à remplir les devoirs de sa charge, et qui court à tant de prétendues bonnes œuvres, tandis qu'il laisse le pupille sans défense et la veuve dans l'oppression. C'est un père de famille, qui devrait veiller sur ses enfants, qui devrait le premier se charger du soin de les former, et qui confie leur éducation à des mercenaires, pour avoir plus de temps à donner à une oiseuse et stérile contemplation. C'est une épouse qui passe les journées dans les temples, qui est de toutes les dévotions, qui veut participer à toutes les indulgences, qui récite régulièrement tous les offices, et qui néglige l'intérieur de sa maison, qui rebute son époux par sa dévotion bizarre et ses caprices, qui fatigue son domestique, et lui devient insupportable par ses inégalités et son humeur. C'est un artisan qui est de toutes les confréries, qui va à toutes les processions, et qui perd son temps, qui néglige son travail et ses affaires, qui se réduit à l'indigence pour satisfaire sa pieuse et trop coupable oisiveté. C'est un dévot de profession, qui a ses confessions et ses communions bien réglées, qui a ses jeûnes de chaque semaine, qui a son protocole de litanies et de prières, qui a ses libéralités et ses aumônes, qui hait son frère, qui ne respecte point son père ou ne le soulage pas dans ses besoins,

qui médit de son prochain, qui ne paye point son créancier, qui est en querelle avec ses voisins. C'est un père de la loi, peut-être, qui conduit, qui dirige, qui, par son extérieur et une morale austère, se fait écouter comme un oracle, et se fait craindre comme un juge sévère : il interprète la règle des devoirs, et c'est presque toujours en la rendant plus rigoureuse qu'elle n'est en effet; il ne sait point distinguer les circonstances, mettre des exceptions où Jésus-Christ en a mis lui-même, consoler les faibles ou la faiblesse de ceux qu'il conduit; il les accable sous le poids des obligations qu'il leur impose, et rend impraticable au plus grand nombre ce qui est fait pour être également observé par tous les hommes; il se permet tout en secret, et dans ce qui est d'ailleurs très-légitime en soi, il ne permet presque rien aux autres.

Ah! c'est contre ces faux dévots que Jésus-Christ a sévi avec plus d'indignation et de colère : plein de douceur et de condescendance pour les publicains et les pécheurs ; bon, indulgent partout ailleurs, il n'arme son zèle que contre les faux justes, qui connaissent si peu son esprit et la douceur de sa loi. Malheur à vous, s'écrie-t-il, scribes et pharisiens hypocrites! parce que vous fermez aux hommes le royaume des cieux; vous n'y entrez pas, et vous n'y laissez pas entrer ceux qui se présentent; vous liez des fardeaux sur l'épaule des autres, et vous n'osez les toucher du bout du doigt. Malheur à vous, qui avec vos longues prières dévorez les maisons des veuves! c'est pour cela même que vous serez condamnés à de plus grandes peines. Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites! parce que vous faites le tour de la terre et des mers pour faire un prosélyte, et qu'après l'avoir fait, vous le rendez digne de l'enfer deux fois plus que vous. Malheur à vous, qui payez la dîme de la menthe, de la myrrhe et du cumin, et qui avez abandonné ce que la loi a de plus important, la justice, la miséricorde et la fidélité. Il fallait faire ces choses-ci, et ne pas omettre celles-là ; guides aveugles, qui vous servez de tamis pour couler un moucheron, et qui avalez un chameau. Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites! parce que vous nettoyez le dehors de la coupe, et qu'au dedans vous êtes tout pleins de rapines! Pharisiens aveugles, faites premièrement que le dedans de la coupe soit net, afin que le dehors le devienne aussi. Malheur à vous enfin! parce que vous ressemblez à des sépulcres blanchis, dont l'extérieur paraît beau aux hommes, mais dont l'intérieur est rempli d'ossements et de toutes sortes de corruption.

Tels sont, mes frères, les terribles anathèmes que Jésus-Christ a prononcés contre ces hommes qui mettent toute leur piété dans une justice légale, si j'ose ainsi parler ; qui s'attachent à la lettre qui tue, et ne font aucun compte de l'esprit qui vivifie ; qui se répandent en dévotion tout extérieure, et n'ont rien de cette piété tendre, douce et compatissante, qui fait tout le fond de la véritable religion ; qui multiplient les œuvres de surérogation, les exercices temporels, comme parle l'Apôtre, les jeûnes, les mortifications de la chair, et négligent la mortification de leur volonté, oublient les devoirs les plus essentiels de leur état, et se livrent dans l'intérieur de leur conduite et de leur maison, à tous leurs caprices, d'autant plus malheureux dans leur illusion, qu'aucune lumière ne peut éclairer leurs ténèbres, et qu'aucune autorité ne peut vaincre leur entêtement.

Jésus-Christ demanda aux pharisiens de notre évangile qui l'observaient et qui le condamnaient en secret : *Est-il permis de guérir le jour du sabbat? et ils demeuraient dans le silence; mais Jésus prenant l'hydropique par la main, le guérit et le renvoya. Il leur dit ensuite : Qui est celui d'entre vous, qui, voyant son âne ou son bœuf tombé dans un puits, ne l'en retire pas aussitôt le jour même du sabbat? et ils ne pouvaient rien répondre à cela.* (*Ibid.*, 5, 6.)

Vous voyez, mes frères, que Jésus-Christ emploie les arguments les plus forts pour les convaincre ; il leur fait comprendre, par leurs propres usages, que la rigueur de la loi ne s'étend pas toujours jusqu'aux cas nécessaires, et que la guérison d'un malade étant une œuvre essentielle de charité, est bien au-dessus d'une loi purement positive. Dans un autre endroit il leur fait observer que le sabbat a été fait pour l'homme, et qu'un plus grand bien réel et évident doit le dispenser d'un bien beaucoup moindre, et d'un ordre bien inférieur. A tout cela ils ne peuvent rien répondre ; mais conviennent-ils de la vérité, se rendent-ils à l'évidence, sont-ils frappés du prodige qu'opère le Sauveur? Non, ils gardent le silence, mais un silence obstiné qui ne les empêchera pas de revenir un jour contre les miracles de Jésus-Christ, d'en faire autant de chefs d'accusation, et de les lui imputer comme des impiétés et des crimes.

O aveuglement déplorable, opiniâtreté invincible, qui n'est, hélas, que la trop fidèle image de celle que font paraître tous les jours les âmes faussement pieuses, prévenues en faveur de leur mérite et de leur lumière. Elles ne peuvent souffrir la moindre contradiction : elles ne prennent souvent que leurs caprices pour règle, et veulent que leurs caprices soient la plus pure raison ; n'employant d'autre conseil que le leur, il leur coûterait trop d'avouer qu'elles se sont trompées. Elles considèrent leurs résolutions et leurs démarches comme l'inspiration de Dieu même. Accoutumées à penser tout autrement que les autres, elles veulent forcer tout le monde à penser comme elles.

Malheur aux familles gouvernées par de tels chefs! il faut que tout y plie sous une loi arbitraire. Les remontrances les plus respectueuses sont des crimes. Les enfants sont malheureux, et on n'ose les plaindre. La voix d'un ami ne peut se faire

entendre, et au milieu des fautes les plus grossières, le parti qu'on a pris est toujours décidé le meilleur. Encore si l'on avait de justes fondements pour persister dans les mêmes sentiments, les soutenir serait fermeté ; mais non, on n'y reste que parce que ce sont les premiers auxquels on s'est arrêté, et souvent on est à moitié convaincu de leur peu de solidité, qu'on y tient encore comme les pharisiens de notre évangile, par l'entêtement le plus ridicule.

Ce n'est pas seulement dans la conduite de la vie que les faux dévots se montrent opiniâtres, c'est surtout en matière de religion ; et si l'on étudie bien l'histoire du christianisme, on reconnaîtra sans peine que toutes les sectes ne se sont accrues, fortifiées, soutenues que par l'entêtement. Il arrive presque toujours, par je ne sais quelle fatalité, que les faux dévots ont l'esprit aussi faux que le cœur. Ils se préoccupent, ils se préviennent pour toutes les chimères qu'on leur présente. Le préjugé qui leur est offert par un petit nombre d'hommes, les asservit et sert de loi à leur entendement, comme le caprice est la loi suprême de leur volonté.

Les âmes orgueilleuses adoptent volontiers des opinions particulières : être d'un parti flatte leur présomption et leur vanité. Une fois séduites, elles étayent leur sentiment des plus faibles apparences, elles le soutiennent par les plus mauvais raisonnements, elles y joignent mille extravagances qu'elles veulent faire passer pour des prodiges : tout dément et leur prodiges et leurs systèmes. On fait briller à leurs yeux les plus vives lumières ; les autorités les plus respectables s'arment contre elles, et elles se croient plus éclairées que le monde entier, et elles méprisent toute autorité qui les condamne.

C'est cette présomption, c'est cet entêtement qui perdit Tertullien, et qui a perdu tant d'autres grands hommes que l'Eglise regrette encore tous les jours. Tertullien, d'un caractère naturellement sévère, donna dans les excès d'une morale outrée ; l'erreur des montanistes devint bientôt la sienne. On voulut l'éclairer, mais il se croyait trop éclairé lui-même ; et cet homme, qui devait être une colonne de l'Eglise et son plus ferme appui, devint un enfant indocile et rebelle : triste et fatal exemple de l'aveuglement où conduit si souvent la présomption d'une piété fausse et mal réglée !

J'avoue que l'entêtement ne va pas toujours jusque-là ; mais dans les faux dévots il a presque toujours quelque influence secrète et quelque effet dangereux. C'est lui qui forme les faux mystiques, ces hommes qui dans leur fol excès et leurs sublimes contemplations, se croient ravis comme saint Paul au troisième ciel ; qui s'imaginent avoir puisé dans le sein de la Divinité tous les secrets de la vie spirituelle, qui croient n'avoir plus besoin de guides, qui veulent voler de leurs propres ailes et se soutenir en quelque sorte par leurs propres forces. C'est lui qui fait mépriser les avis d'un directeur sage et éclairé, qui porte une âme juste à ses propres yeux à se faire des règles indépendantes de la volonté de ceux que Dieu a établis sur elle pour la conduire, à se tracer à elle-même un plan arbitraire d'exercices spirituels et de communions, qu'on ne peut la porter à interrompre ou à réformer sans qu'aussitôt elle se trouble, elle se décourage, et souvent même elle soit prête à tout quitter. C'est lui enfin qui forme toutes ces âmes indociles qui portent partout le poison subtil de leur propre volonté, et qui, dans ce qu'il y a de plus saint, s'attachant à des goûts sensibles, croient y trouver Dieu, et s'y retrouvent tout entières elles-mêmes.

Un dernier caractère de la fausse piété, c'est cette folle vanité qui ne consiste plus seulement à se croire au-dessus des autres, à s'estimer plus juste, plus sage plus éclairé, à se regarder comme étant plus digne de considération, de respects et d'égards, mais même à tout faire pour se les attirer.

Ce sont là ces pharisiens dont parle notre évangile, *qui choisissent partout les premières places* (*Ibid.*, 8), qui aiment à être assis au premier rang dans les synagogues, à être salués dans les places publiques, et à être traités de docteurs et de maîtres par tous les hommes.

Ce caractère n'est malheureusement que trop ordinaire : combien de faux dévots qui font tout avec éclat ! qui, dans les actions les plus communes de la vie civile, cherchent à se distinguer ; qui affectent autant qu'ils le peuvent la prééminence sur tout ce qui les environne, qui veulent que tout plie et se courbe devant eux, qui étalent leurs franges, et étendent leurs longues robes et leurs vêtements ; qui brillent par un luxe dévot plus recherché dans sa simplicité apparente que tout le faste des gens du monde ! Combien qui mendient en quelque sorte des respects et des hommages, qui sont vains et fastueux dans leurs titres, qui sont délicats et sensibles jusqu'au ridicule sur le point d'honneur et les préséances, qui sont jaloux à l'excès de leurs moindres droits, et les font valoir avec une hauteur qui déshonore la dévotion qu'ils professent ! Combien qui, dans leurs œuvres de piété, font sonner de la trompette devant eux, qui affichent leurs libéralités et leurs aumônes, qui se font un visage pâle pour annoncer leurs veilles et leurs jeûnes ! Combien qui portent leur orgueil jusqu'au pied des autels, qui veulent jusque dans le sanctuaire des places distinguées, qui rougiraient de prier Dieu dans la foule, et d'être confondus avec le reste des fidèles !

C'est à ces hommes que Jésus-Christ adresse la parabole des conviés. *Quand vous serez invités à des noces*, leur dit-il, *n'y prenez point la première place, de peur qu'une personne plus considérable que vous n'arrive, et que vous ne soyez réduit à vous tenir avec honte au dernier rang ; mais mettez vous à la*

dernière place, afin qu'on vous dise : Mon ami, montez plus haut. (*Ibid.*, 8-10.)

Prenez garde, mes frères, que Jésus-Christ ne s'est servi de cette parabole, comme l'appelle l'Evangile, que pour nous apprendre, par l'exemple de ce qui arrive tous les jours parmi les hommes, ce que nous devons attendre au tribunal de Dieu même; et c'est pour cela que Jésus-Christ la termine par ces belles paroles : *Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.* (*Ibid.*, 12.)

Ce serait sans doute une très-bonne politique devant les hommes, de ne pas affecter cette vanité insupportable, qui presque toujours, au lieu de la gloire que l'on cherchait, n'attire que des humiliations et des mépris. Nous n'aimons pas les superbes, parce qu'ils nous humilient, et on trouve partout l'orgueil qui combat l'orgueil. L'homme modeste, au contraire, est honoré sans qu'il en coûte à ceux qui l'honorent; et pour n'avoir rien exigé il reçoit souvent plus qu'il ne pouvait prétendre. Mais cette sorte de modestie ne serait qu'un raffinement d'orgueil devant Dieu. Elle ne suffit pas pour que Dieu nous élève; et Jésus-Christ nous a fait assez voir par d'autres endroits de son Evangile, que l'humilité qui ne serait qu'extérieure n'aurait pas sa récompense dans le siècle à venir.

Voulez-vous donc être élevé en gloire dans le ciel? prenez en effet la dernière place parmi les hommes, prenez-la non-seulement au dehors, mais dans votre cœur. *Que celui*, disait le Sauveur à ses apôtres, *qui veut être le premier parmi vous soit le dernier* (*Marc.*, IX, 34), c'est-à-dire qu'il le soit à ses propres yeux, et qu'il se considère comme étant inférieur à tous les autres.

Oui, mes frères, l'humilité est le fondement du christianisme et le caractère essentiel de la vraie piété. *Apprenez de moi*, dit encore notre divin Maître, *que je suis doux et humble de cœur.* (*Matth.*, XI, 29.) *Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.* (*Ibid.*, XVIII, 3.) Malheur donc, malheur à l'âme vaine et orgueilleuse! sa dévotion est nécessairement fausse, et elle n'aura point de part avec Jésus-Christ.

Aussi, mes frères, avouons-le, c'est aux traits naïfs de l'humilité et de la douceur que l'on reconnaît la piété solide; tout autre qui n'a point ces marques n'en impose qu'un moment, et n'est qu'une piété contrefaite : tout autre fait blasphémer la dévotion, et rend les dévots insupportables.

Mais soyons humbles, soyons doux avec Jésus-Christ, et on respectera, on chérira cette piété sincère qui fera notre bonheur et la félicité de ceux qui, dans le commerce qu'ils ont avec nous, en recueilleront les fruits et en éprouveront les douceurs.

O vous, hommes du siècle, qui calomniez toute espèce de dévotion, et qui avez tourné le terme même de dévot en ridicule! ne confondez plus les vertus et les vices, rendez hommage à la vraie piété, et ne faites point retomber sur la religion même les illusions d'une piété fausse et mensongère. Celle-ci a presque tous les défauts et n'a que le masque des vertus; elle est, avons-nous dit, envieuse, critique, prompte à juger et à condamner; elle est sombre chagrine, d'un accès difficile et d'une humeur toujours capricieuse et bizarre; elle est minutieuse, tout attachée à l'extérieur, toute livrée à de petites pratiques qu'elle met à la place des devoirs; elle est dure, opiniâtre, inflexible, toute remplie d'elle-même; elle est hautaine, impérieuse, jalouse de dominer et de primer sur tous les autres, occupée à se faire valoir, ramenant tout à soi, et cherchant jusque sous l'extérieur de l'humilité, la gloire et les honneurs; elle est pleine de fiel et d'amertume, de ressentiment et de haine; elle est dangereuse surtout quand on veut arracher le masque qui la couvre : et rien n'est plus à craindre qu'un faux dévot. La vraie piété, au contraire, réunit toutes les grâces, toutes les vertus et tous les charmes; ou, si elle laisse encore subsister quelques défauts, c'est que rien n'est parfait ici-bas, et que la fragilité est inséparable de la nature humaine. Mais, à cela près, elle est douce, patiente, pleine de bonté et de bienfaisance. Elle n'est point jalouse, elle ne s'enfle point, elle n'est point ambitieuse, elle ne cherche point ses propres intérêts, mais elle les sacrifie à l'intérêt des autres; elle ne s'emporte point, elle ne pense mal de personne, elle n'a point de joie de l'injustice, mais elle en a de ce qui est selon la vérité; elle endure tout, elle espère tout, elle supporte tout, elle ne se rebute jamais. Voilà ses caractères, car la piété, c'est la charité même. Et ne dites plus que la piété, que la dévotion est inutile, qu'on peut servir Dieu et se sauver sans elle; pour moi, je vous réponds que pour la gloire de Dieu et pour notre salut elle est nécessaire; qu'il faut être pieux et tendre envers Dieu, ou tiède et indifférent à son égard; que Dieu ne peut souffrir de partage, que la vraie piété ne peut se conserver sans la garde du cœur que la dévotion seule forme en nous, et que la piété n'est après tout que le christianisme mis en sentiment et réduit en pratique. Ouvrez l'Evangile, écoutez Jésus-Christ : que vous dit-il? *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre âme, de toutes vos forces, et votre prochain comme vous-mêmes* (*Ibid.*, XXII, 37) : *aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient; soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* (*Ibid.*, V, 44, 48); *renoncez-vous vous-mêmes, portez votre croix tous les jours.* (*Luc.*, IX, 23.) Voilà le langage de Jésus-Christ, voilà l'Evangile; et qu'est-ce donc autre chose que ce que nous fait pratiquer la vraie piété?

Pour vous, mes frères, qui avez craint jusqu'ici d'en porter le joug et de paraître

en suivre les lois, ne redoutez plus ses rigueurs. Son joug est doux et son fardeau est léger; c'est l'amour qui le porte, et c'est l'auteur même de la grâce qui aide à le porter. Ne rougissez point des noms qu'on pourra vous donner. Si l'on vous traite de dévot, dites hautement que vous voudriez bien apprendre à le devenir; et loin d'en rougir, souvenez-vous que la vraie gloire est de suivre le Seigneur. Malheur à celui qui aurait honte de Jésus-Christ et de la piété qui nous attache à lui! Jésus-Christ, au grand jour de l'éternité le désavouera à son tour. Soyez pieux, mais que votre piété soit sincère. Evitez les illusions et les écueils que je viens de vous faire observer, et vous parviendrez sûrement au bonheur éternel que je vous souhaite.

PRONE XIV.

SUR L'ÉVANGILE DU XXIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

L'évangile de ce jour nous présente, mes frères, une vérité unique, mais frappante, et qui est tous les jours d'usage dans notre conduite envers les hommes; c'est le besoin que nous avons de miséricorde et d'indulgence pour nous-mêmes, et le motif que nous en devons tirer pour user de miséricorde et d'indulgence envers les autres.

La parabole du serviteur dur et intraitable, qui, oubliant ce qu'on vient de faire pour lui, traite à la rigueur celui qui ne lui doit qu'une somme légère, et mérite par là que son maître le traite à son tour sans pitié, s'explique assez d'elle-même sans qu'il soit nécessaire d'en parcourir tous les détails; je ne m'en servirai donc que comme d'un texte général par rapport à l'instruction que je viens vous faire.

Jésus-Christ n'a cessé de prêcher aux hommes, tant par ses leçons que par son exemple, cet esprit d'indulgence et de support dont il fait aujourd'hui le sujet de notre évangile; il nous le prêche encore tous les jours par la patience, par la condescendance dont il use envers les pécheurs, et peut-être envers nous-mêmes.

Toujours rempli de cet esprit de douceur qui ne lui permettait pas dans le cours de sa vie mortelle de rompre le roseau à demi brisé, ni d'éteindre la mèche qui fume encore, il a réservé pour le siècle à venir tout le poids de sa colère à l'égard des méchants, pour leur faire éprouver dans cette vie tous les effets de sa miséricorde. Il les supporte, il les prévient, il les invite à retourner à lui; il leur offre sans cesse des voies de réconciliation, et n'épargne rien pour les engager à en profiter : conduite aimable et touchante, qui devrait être le modèle de la nôtre, et que nous devons craindre qu'elle ne serve un jour à nous accuser et à nous confondre. Liés par le ciel même à des hommes sujets comme nous à mille faiblesses, nous négligeons de nous en faire un sujet de mérite, en les supportant, et nous déshonorons par nos dissensions, nos emportements, nos haines et nos vengeances, la nature d'un être social tel que l'homme, et la religion sainte que nous professons.

Prenons aujourd'hui des dispositions toutes contraires; entrons dans les vues de notre divin Maître lorsqu'il nous proposa la parabole du méchant serviteur; et pour former en nous cet esprit de support et d'indulgence sans lequel nous ne saurions espérer de mériter la sienne, arrêtons-nous à trois réflexions qui naissent naturellement du sujet que je traite. Nous avons tous les jours besoin d'indulgence pour nous-mêmes dans la société. L'esprit d'union et de charité qui distingue les vrais disciples de Jésus-Christ est un esprit d'indulgence et de support. Enfin nous avons besoin surtout que Dieu lui-même use d'indulgence par rapport à nous, ce qui doit suffire, ce me semble, pour nous rendre indulgents envers les autres.

Par l'effet naturel d'un amour-propre aveugle et injuste, nous portons une attention maligne sur les défauts d'autrui, et nous n'en faisons point ou presque point sur ceux qui sont en nous. Veut-on nous les faire apercevoir, nous les excusons, nous leur trouvons mille prétextes, nous les déguisons même sous de beaux noms, qui en font presque des vertus.

De là vient sans doute la difficulté que nous ressentons à supporter ceux avec lesquels nous vivons; c'est que nous les croyons seuls coupables; c'est que, toujours prêts à nous séduire, à nous flatter nous-mêmes, nous nous croyons exempts des défauts que nous blâmons en eux, ou de vices semblables à ceux que nous leur reprochons.

Hé quoi donc! serions-nous les seuls en qui l'on n'eût rien à reprendre! Vous n'avez pas, je le veux, tels vices que vous condamnez dans autrui; mais n'êtes-vous pas sujet à beaucoup d'autres plus considérables peut-être, et moins dignes d'excuse? n'êtes-vous pas du moins la première cause de ce qui excite si fort vos gémissements et vos plaintes?

Vous, épouse désolée, dont la douleur éclate avec tant de violence, et qui ne croyez pas pouvoir supporter plus longtemps la conduite de celui que le ciel vous a donné pour époux, au lieu de l'attirer par vos complaisances et vos égards, de le fixer par une attention continuelle à lui plaire, et de considérer comme votre premier devoir celui de vous en faire aimer, ne l'avez-vous pas éloigné par votre humeur difficile, par votre conduite impérieuse et bizarre, par une négligence affectée de ce qui aurait pu le satisfaire? ne lui avez-vous pas rendu sa maison presque insupportable par vos contradictions, vos humeurs et vos emportements?

Vous, époux volage et infidèle, qui vous plaignez de ne pas trouver dans votre épouse les empressements, les soins et les qualités nécessaires pour vous captiver, faites un

retour sur vous-même et voyez si vos manières brusques et sauvages, si votre indifférence, vos dédains et vos mépris n'ont pas aigri son caractère, et n'ont pas contribué à lui faire perdre toute la douceur et tous les charmes qu'il n'eût tenu qu'à vous d'y rencontrer.

Vous, pères et mères, vous, maîtres qui gémissez à chaque instant de l'ingratitude et du peu de docilité de vos enfants et de ceux qui font leur unique occupation de vous servir, ne leur imposez-vous pas un joug qu'ils ne peuvent porter? n'abusez-vous pas de votre autorité, en l'employant uniquement à dominer sur leur volonté, à les tyranniser par vos caprices, à les contraindre jusque dans les choses les plus innocentes? et vous, enfants rebelles et dénaturés, serviteurs indociles, vous qui vous portez sans cesse pour les accusateurs de ceux qui vous ont donné le jour ou que Dieu vous a donnés pour maîtres, ne méritez-vous pas la conduite qu'ils tiennent à votre égard, par votre peu de respect, de fidélité, de soumission et de condescendance, et par les déréglements dont vous les rendez chaque jour les témoins? Vous enfin, qui avez été uni si étroitement à cet ami avec lequel vous venez de rompre pour toujours; si n'ayant aucun égard à l'attachement qu'il vous a témoigné, aux services qu'il vous a rendus, aux qualités solides dont il est orné, vous n'avez fait attention qu'à quelque procédé moins régulier en apparence que vous ne vous l'étiez promis, qu'à ses vivacités passagères, et peut-être à son peu de franchise sur des vérités qu'il vous paraissait dur d'être obligé d'entendre, n'avait-il pas à se plaindre de son côté de la légèreté de votre esprit, du peu de ressources qu'il trouvait dans la sensibilité de votre cœur, de vos indiscrétions, de vos négligences perpétuelles dans ce qui concerne les devoirs les plus saints de l'amitié?

Mais que fais-je? mes chers frères, à l'instant même où je cherche à vous peindre tels que vous êtes, vous vous imaginez sans doute reconnaître dans mes discours la conduite de ceux dont vous croyez avoir droit de vous plaindre, et vous n'y reconnaissez pas la vôtre.

Ah! mes frères, que n'avons-nous assez de raison pour nous examiner nous-mêmes, assez d'humilité pour désirer sincèrement de connaître nos propres défauts, assez de bonne foi pour en convenir, peut-être nous apercevrions-nous alors que nous ne sommes le plus souvent mécontents des autres que parce qu'ils ont tout lieu de l'être de nous; nous sentirions du moins que si nous avons quelque chose à supporter en eux, il y a aussi en nous mille faiblesses pour lesquelles nous devons désirer qu'ils nous fassent grâce, et nous les excuserions en partie pour mériter qu'ils nous excusent à leur tour.

Car vous le savez, mes frères, selon la règle la plus ordinaire, on nous juge dans le monde comme nous jugeons les autres; et ne nous est-il pas arrivé cent fois à nous-mêmes de peindre des couleurs les plus noires ces caractères durs et intraitables, qui, toujours empressés à saisir ce qui peut donner matière à leurs censures et à leurs plaintes, ne souffrent rien de ce qui les contraint et leur déplaît, n'usent de condescendance pour qui que ce soit, se croient tout permis, et ne permettent rien à la fragilité de ceux qui les environnent?

On relève avec une sorte d'affectation jusqu'à leurs moindres défauts; on se prévient contre eux, et c'est assez qu'on les voie d'humeur à ne nous rien passer, pour qu'on entre aussitôt à leur égard dans une disposition toute semblable.

Ah! qu'il est à plaindre, mes frères, tout homme de ce caractère, et que j'en crains pour lui les suites pénibles! Il fait le tourment des autres, et son propre supplice. Ceux qui le connaissent le mieux le redoutent et l'évitent; il est étranger dans sa propre famille; il change à chaque instant de société et d'amis, et il ne parvient à s'assurer nulle part l'estime, la confiance et la paix, ou il n'achète enfin à l'extérieur cette paix si désirable, que par une dépendance absolue de ceux mêmes dont il ne voulait autrefois rien souffrir. Image trop naïve, mes frères, de ce qui se passe tous les jours dans le monde, et peut-être au milieu de vous et sous vos yeux.

Mais, au contraire, que celui qui se fait une douce habitude d'excuser, de justifier, de supporter, de se prêter à nos faiblesses, qui use de ménagement et de bonté, qui cède, qui consent toutes les fois qu'il croit pouvoir le faire sans blesser la justice et la vérité, que celui-là retire de sa conduite d'heureux fruits! elle le rend cher à tous ceux dont il est environné; on se prête de son côté à tout ce qui peut lui plaire, on évite tout ce qui pourrait le mortifier, on l'excuse lors même qu'il se condamne, et il éprouve de la manière la plus sensible la vérité de ces paroles du Sauveur: *Heureux ceux qui sont miséricordieux*, parce qu'ils obtiendront aisément qu'on le soit à leur égard! *Beati*. (*Matth.*, V, 7.)

Heureux, oui, heureux mille fois ceux qui, réservant pour eux toute leur sévérité, craindraient de la faire paraître envers leurs frères, et n'ont pour les autres que de la condescendance et des égards! *Beati misericordes.* On ne jettera point sur leurs défauts un œil sévère; ils seront à l'abri des traits empoisonnés de la haine, ou ces traits s'émousseront en tombant sur eux, et on s'empressera de toute part à couvrir ce qu'ils ont de faiblesse, par le récit de leurs vertus: *Misericordiam consequentur. Beati.* Heureux ceux dont le zèle commence par se replier tout entier sur eux-mêmes, et qui, éprouvant en eux combien il est difficile de se vaincre, n'attendent pas des autres plus qu'ils ne peuvent se promettre de leurs propres efforts! *Beati misericordes.*

On ne demandera d'eux que ce qu'ils

pourront donner, on recevra sans peine l'excuse de leur fragilité, on se fera même un devoir de justifier leurs actions dès qu'on trouvera jour à le faire : *Misericordiam consequentur. Beati.* Heureux encore une fois ceux qui, croyant avoir mérité tout ce qu'on leur fait souffrir, ne s'en prennent qu'à eux seuls des peines qu'ils éprouvent, et en sont par là plus portés à traiter avec bonté ceux qui les persécutent! *Beati misericordes.* Vaincu par des procédés si nobles, on oublie les sujets de plaintes que l'on croyait avoir contre eux, ou l'on ne s'en souviendra que pour se reprocher en secret de les avoir exagérés : *Misericordiam consequentur. Beati.* Heureux enfin tous ceux qui entrent à l'égard des autres hommes, dans les mêmes dispositions où ils désirent qu'on entre à leur égard! on usera envers eux du même retour : *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.*

Mais je passe à un autre motif bien plus digne de la religion que Jésus-Christ nous a donnée, et je dis, mes frères, que quand il serait vrai que les autres hommes ne trouveraient rien à supporter en nous, et que nous n'aurions pas besoin de leur indulgence pour nous-mêmes, la charité, qui doit être le premier lien de la société comme elle est le caractère essentiel de la religion chrétienne, devrait suffire pour nous engager à user de condescendance envers les autres.

En effet, mes frères, si nous aimons les hommes comme Jésus-Christ veut que nous les aimions, si nous les aimons pour Dieu, nous sera-t-il donc si difficile de souffrir leur mauvaise humeur, leurs contradictions et tous leurs autres défauts? qui est-ce qui entretenait la paix et la concorde parmi ces premiers chrétiens? Qui est-ce qui les portait à endurer si patiemment les outrages de leurs persécuteurs, sinon cette charité chrétienne qui leur faisait considérer tous les hommes comme leurs frères, comme des membres de cette même famille dont Dieu est le père, comme des âmes chères à Dieu au sein même de leurs infidélités, rachetées par le sang de Jésus-Christ, et qui pouvaient à chaque instant éprouver les effets de sa grâce, et être mises un jour au nombre de ses plus fidèles serviteurs?

Mais remontons à notre plus parfait modèle, jetons les yeux sur notre divin Maître; toute sa vie et jusqu'à ses derniers instants ne nous forment-ils pas à la patience envers les autres hommes? Son sang répandu pour nous malgré nos offenses, ne nous dicte-t-il pas avec assez de force la conduite que nous devons tenir envers nos frères? N'est-ce pas, comme l'a remarqué saint Chrysostome, une chose indigne d'un chrétien, de ne pouvoir souffrir la moindre parole, après que Jésus-Christ a enduré pour lui tant d'outrages?

Ah! mes frères, entrons donc dans les dispositions où l'Apôtre veut que nous soyons pour imiter Jésus-Christ. *Prenez*, nous dit-il, *comme des élus du Seigneur et des bien-aimés, prenez des entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience; supportez-vous les uns les autres, chacun remettant à son prochain ce qu'il lui doit, sur toutes choses; ayez cette charité sincère qui est le lien de la perfection.* (*Coloss.*, III, 12-14.) *Supernam charitatem vinculum perfectionis.* Celui qui ne sait rien supporter de la part de ses frères ne les aime pas; et comme l'Ecriture nous l'enseigne, celui qui ne les aime pas n'aime point Dieu; il demeure dans un état de mort et de péché : *Qui non diligit manet in morte* (*I Joan.*, III, 14); terrible anathème, et que nous devons craindre qu'il ne retombe tout entier sur nous-mêmes!

Eh! que voyons-nous de toute part? que le frère armé contre le frère, l'épouse contre l'époux, le père contre son fils, les enfants contre leur mère! et pourquoi? ô mon Dieu! si ce n'est parce qu'ils refusent d'observer dans toute son étendue l'aimable loi que la charité leur impose de se supporter les uns les autres.

Ah! qu'une famille est malheureuse lorsqu'au lieu d'offrir le consolant tableau de la paix et de l'harmonie, elle se trouve déchirée par la haine ou l'ambition!

NOTICE HISTORIQUE SUR ANOT

CHANOINE DE REIMS.

Anot, Pierre Nicolas, chanoine et grand pénitencier de l'Eglise de Reims, docteur en théologie, né en 1762 à Saint-Germain-Mont, département de la Marne, était sous-principal au collége de Reims, lorsque la révolution éclata. Son refus de prêter le serment l'obligea de s'expatrier. Il parcourut successivement les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Italie, et accompagna à Malte un jeune chevalier dont l'éducation lui avait été confiée. Après le concordat de 1802, il revint à Reims où il se livra à ses fonctions et aux bonnes œuvres avec le plus généreux dévouement. Il s'était consacré particulièrement au soulagement des prisonniers, et il remplissait ce ministère avec autant de constance que de charité, retranchant souvent de ses propres besoins pour subvenir à ceux des malheureux qu'il visitait. Il est mort le 21 octobre 1823. M. Pannegon, en ouvrant les assises de la Marne, le 3 novembre suivant, crut devoir faire entrer dans son discours le tableau de son zèle et de sa charité pour les prisonniers; et M. Macquart, grand vicaire de Reims, prononça devant l'association de la Providence, son éloge qui fut imprimé la même année. On trouve aussi une notice sur l'abbé Anot dans l'Annuaire du département de la Marne pour 1824. On lui doit : *Le guide de l'Histoire*, ou, *Annales du monde depuis la dispersion des hommes jusqu'en* 1801, in-folio, 1801, réimprimé avec des augmentations considérables sous le titre d'*Annales* du monde, ou *Tableaux nécrologiques qui présentent la naissance, les progrès, révolutions et démembrements des empires*, etc. *jusqu'en* 1816, 2e édition, Paris, 1816, in-folio; *Les deux voyageurs*, ou *Lettres sur la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Pologne, la Prusse, l'Italie, la Sicile et Malte, écrites selon l'ordre des temps*, 1803, 2 vol. in-12. On dit qu'il a composé cet ouvrage avec M. Malfilâtre; *Oraison funèbre de Louis XVI*, — Reims 1814, in-4°; *Tableau de l'histoire universelle, ouvrage qui sert de texte et de développement aux Annales du monde*, 1817-22, 6 vol. in-12; *Discours* prononcés dans les assemblées de l'association de la Providence établie à Reims, 1823, 2 parties in-12. On lui attribue aussi des *sermons*, imprimés séparément de 1821 à 1823, où l'on trouve, dit-on, autant de goût que de solidité; mais nous pensons que ces *sermons* ne sont rien autre chose que les *discours* dont il est parlé ci-dessus qui ont été aussi imprimés séparément, le premier le 14 mars 1821, et le dernier le 4 septembre 1823. Cette coïncidence parfaite entre les sermons dont on parle, et que personne ne connaît et les discours prononcés dans les assemblées de l'association de la Providence, nous porte à croire qu'il y a eu confusion.

ŒUVRES ORATOIRES

D'ANOT

CHANOINE ET GRAND PÉNITENCIER DE L'ÉGLISE DE REIMS.

DISCOURS

PRONONCES DANS LES ASSEMBLEÉS DE L'ASSOCIATION DE LA PROVIDENCE DE REIMS.

DISCOURS PREMIER

D'OUVERTURE,

Prononcé dans l'assemblée du 14 *mars* 1821.

Messieurs,

Le premier but, le but essentiel que nous nous proposons en nous réunissant dans cette enceinte, c'est sans doute de perpétuer parmi nous les fruits de cette mission qui a produit un ébranlement si salutaire dans notre ville. Cette idée générale me paraît devoir être subdivisée. Trois objets s'y rattachent, objets importants, que les

orateurs de la mission ont développés dans le cours de leurs prédications ; je veux dire : le maintien des principes de la foi, la pratique des œuvres de charité, et une profession authentique du caractère de chrétien.

1° Le maintien des principes de la foi. Avec quelle clarté et quelle force n'ont-ils point été exposés ! Avec quel art admirable ces apôtres n'ont-ils point déroulé à nos yeux les preuves de notre religion ! Qui de nous ne s'est point senti ému et touché, quand ils ont peint à grands traits les beautés de cette doctrine qu'un Dieu est venu lui-même enseigner au monde ? Avec quelle énergie irrésistible et quelle éloquence entraînante n'ont-ils pas agi sur les cœurs les plus obstinément fermés à la conviction ?

Mais ils ne sont plus parmi nous, ces hommes que la Providence avait envoyés pour notre instruction. Ils ont disparu, ces astres brillants et brûlants, qui ont échauffé l'âme des uns et éclairé l'esprit des autres. Ils sont allés répandre leurs vives lumières sur un autre point de la France. Il ne vous reste plus en nous que de faibles lueurs, pour guider vos pas dans la voie du salut. Nous rampons où ces hommes évangéliques volaient avec la rapidité du génie qu'un saint zèle anime ; nous balbutions, après ces orateurs dont l'éloquence vous enchantait. Avec si peu de ressources, comment oserions-nous prétendre continuer l'ouvrage qu'ils ont si heureusement consommé dans notre ville ?

N'attendez rien de notre part, Messieurs, mais permettez-nous de tout attendre de la vôtre. Les fruits de la mission peuvent se maintenir en vous, à l'aide seule de votre piété. Replacez-vous de temps en temps, par la pensée, au lieu que vous occupiez, lorsque les missionnaires distribuaient le pain de la parole divine à leur nombreux auditoire. L'impression est encore récente : ne lui laissez point le temps de s'effacer. Il vous semblera les entendre encore, ces orateurs chrétiens, lorsqu'ils vous présentaient, dans l'ordre le plus lumineux, la réunion des preuves qui servent de base à l'édifice de la religion.

Souffrez que je vous les retrace avec la brièveté de l'analyse.

Ils vous ont montré le christianisme annoncé par des prophéties, appuyé par des miracles, confirmé par le prodige d'une propagation surhumaine. Ils l'ont donné, ce christianisme, comme datant de l'origine du monde. Le premier homme apprend de la bouche de Dieu même que le génie du mal, par qui il s'est laissé séduire, trouvera, dans le Messie, un vainqueur qui lui écrasera la tête. Jacob voit, à travers les siècles, le désiré des nations arriver au temps où Israël n'aura plus de sceptre ; la prédiction a son accomplissement : le Sauveur paraît, lorsqu'un étranger gouverne la Judée. Daniel parle avec la précision la plus frappante. Après 449 ans, le Messie viendra réconcilier le ciel avec la terre ; son peuple le rejettera, le mettra à mort ; la ville et son temple seront détruits par un peuple étranger. (*Dan.*, IX.) L'ordre dans lequel ces événements se sont succédé fait douter si celui qui les prédit est prophète ou historien. David a vu le Sauveur dépouillé de ses vêtements, que ses bourreaux se partagent : il a vu le sang couler de ses mains et de ses pieds percés. Isaïe lui a donné une vierge pour mère. Jérémie a compté le nombre des deniers qu'a reçus le disciple vendant son maître. Aggée félicite le temple rebâti d'être un jour honoré de la présence d'un Dieu. Je précipite l'exposé des caractères que l'Ancien Testament donne au Messie. Le peu que je cite prouve assez que l'Evangile se retrouve dans les prophètes. Mais ces oracles, que je leur attribue, de qui les tenons-nous ? Sommes-nous sûrs qu'ils ont précédé les événements ? Il est un peuple ennemi de ma religion : dispersé, quoique sans mélange ; uni quoique sans chef ; éloigné, par principes, de mon culte ; il m'en fournit les preuves : ses livres sont les miens ; il les avait dans les mains, avant qu'il n'y eût un seul chrétien sur la terre. Il est vrai qu'il a cherché à en détourner le sens : mais ces oracles, s'ils ne désignent point Jésus ! ne sont plus intelligibles ; au lieu qu'en leur donnant le Sauveur pour terme : ils s'expliquent naturellement ; et ma foi y trouve un appui.

Elle en trouve un encore dans les miracles que le ciel prodigue dans le cours de la vie mortelle de l'Homme-Dieu. A sa naissance, l'air retentit des cantiques des anges, qui publient que Dieu a rendu la paix aux hommes. Cet enfant naît dans l'obscurité, mais une clarté extraordinaire annonce sa venue. Bethléem le dédaigne, mais des rois viennent de loin, pour l'adorer. Armez-vous de vos sophismes, ô incrédules ! Opposez vos raisonnements à des faits qui constatent si évidemment la divinité de l'auteur de notre foi. Si vous hésitez encore à le croire votre Dieu, suivez-le aux rives de Jourdain, voyez le ciel s'ouvrir, écoutez la voix de celui qui y règne, qui reconnaît Jésus pour son fils, et vous ordonne de le reconnaître pour votre maître. Voyez-le, ce législateur, semer partout les prodiges à l'appui de la doctrine qu'il prêche : chasser les infirmités, affermir les eaux sous ses pas, replonger les démons dans l'enfer, et, au moment où il semble succomber sous la rage de ses ennemis, ôter au soleil sa lumière, et à la mort tout pouvoir sur lui. Voyez-le s'élever au ciel, et, s'aidant de douze pêcheurs, renverser les idoles et planter la croix sur les trônes.

Mais les livres où sont consignés ces faits, ont-ils pour auteurs des écrivains dignes de foi ? Je le dirai avec un auteur célèbre de l'avant-dernier siècle : *J'en crois des témoins qui se laissent égorger*. Qu'on me cite des imposteurs qui ont mieux aimé subir les tourments les plus rigoureux que de renoncer au succès d'un mensonge, le témoignage des apôtres me deviendra suspect. Mais en vain les plonge-t-on dans les ca-

chots, en vain leur fait-on subir les traitements les plus ignominieux : sous la verge qui les déchire, ils s'écrient encore : *Il est impossible de ne pas publier des faits dont nos yeux ont été témoins.* (*Act.*, II, 32.) Ils sont traînés à l'échafaud, ils y périssent, et leur sang, en coulant à grands flots de toutes leurs veines, répète encore : Jésus est le Fils de Dieu. Cette carrière de persécutions, que les apôtres ont ouverte, des milliers de martyrs y entrent après eux. Inutilement le glaive de la proscription s'aiguise-t-il à Rome ; inutilement part-il du Capitole des sentences de mort : si les tortures se multiplient dans tous les lieux de l'empire, les fidèles se multiplient dans la même proportion. Les sophistes feront les derniers efforts, pour plaider la cause du paganisme et pour soutenir les idoles chancelantes sur les autels que la stupide superstition a élevés ; mais la parole du Sauveur s'accomplira, le règne du prince des ténèbres a cessé, et celui de Jésus a succédé.

Voilà, Messieurs, le sommaire historique des faits qui servent de fondement à notre croyance. Ils ont été contestés, je le sais ; mais par qui ? Je répéterai ici la question qu'adressait à l'incrédule un de nos plus éloquents missionnaires. « Qui sont ceux qui nient la vérité du christianisme ? » Et je répondrai avec ce jeune et éloquent orateur : « Il est des hommes de plaisirs, esclaves des sens, lâches à se contraindre, quand il faut résister aux désirs coupables de la nature : ceux-là sont de votre parti ; ils ne croient ni à l'Evangile ni à ses menaces, parce que cet Evangile leur inspire des craintes, et qu'il est de leur intérêt de tout nier ; ceux-là sont vos frères, vos partisans et vos amis, nous vous les abandonnons. Mais il en est d'autres qu'on reconnaît à des traits tout différents ; ils sont bons pères, bons citoyens, fidèles aux préceptes de l'Eglise, sages dans leurs mœurs, exacts dans leurs pratiques religieuses ; ceux-là n'ont rien de commun avec vous pour la conduite ; mais aussi n'ont-ils rien de commun avec vous pour la croyance ; comme nous, ils adoptent l'Evangile ; ils sont des nôtres, ils nous appartiennent. Le blasphème est de votre côté, et la vertu du nôtre. »

Pour rendre plus durable en vous, Messieurs, le souvenir de ces vérités qui servent de base à notre foi, je me permets de vous engager à vous nourrir, dans vos moments de loisir, de la lecture de ces ouvrages où les preuves de la religion sont mises dans tout leur jour. Les bons livres sont une sorte de mission permanente. J'entre dans les vues du réglement de notre association, et je ne crains point en vous, Messieurs, ce que je pourrais rencontrer dans des personnes d'un esprit moins solide : je ne crains point en vous une injuste prévention contre les livres qui traitent des matières religieuses. Vous n'avez rien de commun avec ces hommes légers, qui traitent de trivial et de barbare le langage de la piété. Sont-ils donc barbares dans leurs écrits, les Pascal, les Bourdaloue, les Massillon, les Bossuet, les Fénelon, les Chateaubriand ? Un ouvrage religieux n'exclut point les ornements ; il est des écrivains qui joignent la politesse et les attraits du style à l'innocence des pensées, et qui ont réconcilié la science du salut avec l'éloquence de la diction. Les grâces de l'élocution ne sont pas uniquement réservées aux matières profanes ; un sujet chrétien admet aussi des agréments : c'est une amorce bien permise pour faire goûter la vertu sans altérer la vérité. Jamais l'Evangile n'a éteint le flambeau du génie.

Je viens au second objet de notre association, la pratique des œuvres de charité ; pratique essentielle au christianisme, pratique aussi ancienne dans l'Eglise que l'Eglise même, pratique avec laquelle la religion a commencé. A peine la trompette évangélique avait-elle sonné, au jour de la première Pentecôte chrétienne, qu'on voit les nouveaux convertis déposer, aux pieds des apôtres, des secours pour les indigents. Mais pourtant saint Pierre, dans son discours, n'avait rien dit de la nécessité de l'aumône. Non, mais les Juifs et les païens comprirent que les œuvres de charité devenaient, par une conséquence naturelle, une obligation pour ceux qui adoptaient l'Evangile.

Dans une autre ville, je déduirais peut-être les motifs sur lesquels est fondée la nécessité des bonnes œuvres. Mais je sais trop avec quelle profusion presque incroyable s'épanche la générosité bienfaisante des habitants de Reims, ville compatissante par caractère, source inépuisable de ressources en faveur des malheureux ; ville où il suffit d'indiquer un besoin, pour trouver des cœurs disposés à le soulager. Je me garderai donc bien de provoquer vos bienfaits, moins encore d'en diriger l'emploi. Mieux que moi, Messieurs, vous saurez à quelles nécessités vous devez appliquer vos secours, à quel usage vous devez les consacrer.

Sera-ce en faveur de ces établissements destinés à recueillir les malades et les infirmes, asiles précieux à l'humanité souffrante, mais où les ressources ne sont peut-être pas toujours en proportion avec les besoins ?

Destinerez-vous une portion de vos aumônes à ces lieux qui recèlent les coupables que la loi a séparés de la société dont ils étaient les fléaux ou les perturbateurs ? Le crime habite sans doute les prisons, mais l'humanité y a encore des droits. Le gouvernement depuis quelques années a adouci, il est vrai, le sort des détenus. Des mesures de bienfaisance ont été prises et sont exécutées ; elles datent du retour du roi légitime ; c'est un Bourbon qui remontait sur son trône, et on ne fut pas étonné que même les moins dignes des sujets de Louis XVIII se ressentissent de la bonté innée dans la famille de Henri IV. Disons-le

cependant, il est des occasions où des secours particuliers viendraient à propos se joindre aux bienfaits généraux du gouvernement dans les maisons de détention.

Jetterez-vous les yeux sur cette maison où sont réunis de jeunes élèves, aspirants présumés à la cléricature ? Qui ne voit évidemment l'urgente nécessité de révivifier le sacerdoce expirant parmi nous, de ranimer l'espoir de l'Église affligée à la vue des pertes qu'elle éprouve chaque année, à la vue de tant d'âmes qui périssent tous les jours, soit par l'ignorance de leurs devoirs, soit par la contagion des vices qui se débordent de tous côtés, parce que l'instruction ne leur sert plus de digue? Sortons de notre ville, et portons nos regards sur tant de paroisses délaissées, champs incultes où on ne sème, où on ne moissonne plus pour Jésus-Christ, où on n'est plus chrétien que par le hasard de la naissance, où les enfants ne desirent plus le pain de la parole de Dieu, ou bien, s'ils le désirent, ne trouvent personne qui le leur rompe. Combien de temples où la lampe d'Israël est éteinte, où la voix des lévites ne se fait plus entendre, où le sang du Sauveur ne coule plus, ni pour la sanctification des vivants, ni pour le soulagement des morts! La religion est réduite au silence dans la plupart des églises de la campagne; édifices à demi ruinés, masses chancelantes, moins privilégiées que ces souterrains des premiers âges où l'on célébrait les saints mystères à la lueur des flambeaux: sanctuaires muets, dont les murs désolés ne retentissent plus des cantiques de Sion; les anges de l'autel pleurent la solitude où on laisse le Sauveur. Sortons de nos murs, et nous entrerons dans de vastes déserts; j'appelle ainsi plusieurs portions de ce diocèse, où un seul prêtre vit pour des milliers d'âmes disséminées au loin autour de lui. Voyez-le, bravant les rigueurs des saisons, et malgré le poids des ans, franchissant les distances qui séparent les paroisses dont il est surchargé, et auxquelles il ne peut donner que des secours trop rares. Ah! tandis que les ennemis de la religion sourient au dépérissement du culte catholique, ne chercherons-nous pas à le faire revivre? Ils ont pu parvenir à affaiblir les ressources du christianisme, ne ferons-nous rien pour en sauver les débris? Ils ont éteint le feu de l'autel, ranimons-en les étincelles; faisons quelques sacrifices en faveur de l'établissement qui vient de se former en notre ville, et d'où sortiront un jour des ressources de salut pour nos neveux. Nos jeunes élèves ont apporté des dispositions heureuses pour les études, mais à plusieurs manquent les moyens de les faire fructifier.

Mettrai-je encore au nombre de vos bonnes œuvres celle de favoriser et de faciliter la première éducation de tant d'enfants pauvres, que leurs parents, ou trop peu aisés ou peut-être trop insouciants, n'envoient point aux écoles primaires? Enfants infortunés, privés pour toute leur vie de l'avantage de la lecture, pour qui le catéchisme est un livre fermé! Parvenus à l'âge où l'Église les appelle à la participation des saints mystères, ils se présentent à nous, pour recevoir les leçons élémentaires de la religion; mais nos instructions les plus familières sont à peine saisies par ces esprits incultes et devenus difficiles à cultiver.

Je me suis permis de désigner quelques bonnes œuvres; mais combien d'autres la réflexion et l'expérience ne vous suggéreront-elles point?

Je n'insisterai donc plus sur le mérite des œuvres de charité. Je me hâte d'arriver au troisième objet de notre réunion, c'est de faire une profession solennelle de notre religion, c'est d'opposer une masse de bons exemples aux scandales qui nous environnent, c'est de déterminer, par notre sainte hardiesse à pratiquer les actes de piété, ceux que l'indifférence retient encore, ou qui n'osent rompre les chaînes d'une mauvaise honte. Aidons-les à surmonter ce respect humain, qui fait tant d'esclaves, et, pour me servir de l'expression favorite de ce missionnaire qui nous a si souvent enchantés et touchés par son énergique éloquence, concourons à *écraser* ce tyran des âmes timides. C'est à ce triomphe qu'aspirait cet orateur de l'Évangile. Mais déjà il sait que son vœu est rempli par un certain nombre d'habitants de notre ville; déjà il sait que nous sommes réunis au pied de l'autel.

Au pied de l'autel! Qu'elles s'évanouissent ici, les préventions d'une défiance mal fondée! C'est, dis-je, au pied de l'autel, c'est sous les auspices de la religion, c'est d'après l'aveu demandé et obtenu de nos magistrats, que nous sommes rassemblés. Et à quelle fin? Déjà, dans les premiers siècles, les chrétiens se réunissaient dans des enceintes particulières, non pas avec la liberté dont nous jouissons, mais avec cette réserve que la crainte de la persécution rendait nécessaire. Si secrète que fussent ces réunions, le proconsul de Bithynie parvint à en connaître le but et les résultats. Que lui apprirent ces recherches? Ah! qu'il fait honneur à notre religion, le rapport de Pline à Trajan! « Ne craignez rien, ô prince, écrit-il à l'empereur, ne craignez rien de la réunion des chrétiens. Ils se rassemblent sous les yeux de leur Dieu, afin de prier pour vous et la prospérité de vos Etats; ils s'engagent à pratiquer et à professer la loi de leur Dieu; ils s'exhortent mutuellement à soulager les pauvres, à éviter les désordres et à obéir aux lois. »

Parlerait-on en d'autres termes, Messieurs, si on voulait donner une juste idée de notre association? Elle est celle des premiers chrétiens; même but, même objet. La seule différence, et elle est à l'avantage de notre siècle, c'est que nous n'avons aucun intérêt de nous dérober aux regards; c'est que, loin de redouter la censure, nous sommes sûrs d'édifier ceux-là même qui, quoique étrangers à notre association, ne

sont pas néanmoins étrangers à nos sentiments. Car que voulons-nous? Ce que veulent tous les amis de la religion et de la morale; nous voulons des hommages pour notre Dieu, des sujets fidèles pour notre souverain, des ministres pour les autels, des secours pour les pauvres, de bons exemples pour nos concitoyens.

DISCOURS II.

Prononcé dans l'Assemblée du 5 avril 1821.

SUR LE BON EXEMPLE.

Messieurs,

Lorsque, après une grande calamité, la religion se trouve affaiblie et la morale altérée; lorsque, pendant plusieurs années, les voies de Sion ont pleuré de ce qu'un trop petit nombre de fidèles fréquentaient les solennités saintes; lorsqu'enfin tout commerce entre le ciel et la terre a été pour ainsi dire interrompu; la société reste chargée devant Dieu d'une dette immense, qui ne peut être acquittée que par un retour général aux pratiques du christianisme. Cette obligation est encore plus rigoureuse, quand Dieu, revenant le premier vers le peuple qui l'avait oublié, fait succéder ses miséricordes aux châtiments, ramène la paix où l'anarchie avait introduit le désordre, et raffermit le marbre des autels dans les temples qu'une impiété délirante avait renversés. Vous reconnaissez ici et ce que nous avions fait contre Dieu, et ce que Dieu a fait pour nous. Qu'en concluerai-je? Qu'une bonté si gratuite de la part du Seigneur en faveur d'une nation qui l'avait offensé, a dû être pour cette nation le signal d'un renouvellement universel, et que, par une seconde conséquence, tous ceux, parmi nous, que touchent l'intérêt de la religion, leur salut et celui de leurs frères, doivent réunir leurs efforts pour rendre au vrai culte tout son empire. Et comment arriver à cet heureux effet? Par le bon exemple. Séparé de l'exemple, tout autre moyen serait vainement employé. Au contraire, si loin qu'aient été la licence et l'erreur, le bon exemple peut encore assurer notre bonheur et celui des générations futures. Je vais donc vous entretenir du bon exemple, que j'appellerais la noble prérogative de notre association, si je n'aimais mieux dire qu'il en est le premier devoir.

Chacun de nous admet la nécessité de revenir à la foi chrétienne et aux vertus qu'elle prescrit. Mais y reviendra-t-on par la sagesse des institutions, ou par l'instruction et les lumières? Non, ces deux moyens sont insuffisants.

En vain la sagesse humaine voudrait-elle fonder sur les lois seules l'empire de la vertu et de l'ordre; les païens eux-mêmes ont reconnu l'impuissance de cette ressource. Ce qui décide du sort des peuples, ont-ils dit, ce ne sont point les dispositions du code, ce sont les mœurs: *Quid sine moribus leges proficiunt?* Ce sont les vertueuses habitudes que les parents transmettent à leurs enfants par l'exemple, et la classe plus élevée à celle qui occupe un rang inférieur. Relisez l'histoire des nations, vous verrez que la loi, avec ses terreurs, a pu quelquefois comprimer le mal, mais n'a jamais produit le goût du bien. Le bon exemple seul a le privilége, non-seulement d'arrêter les grands scandales, mais de créer les grandes vertus.

En vain se flattera-t-on de suppléer à l'insuffisance des lois par l'instruction et les lumières. Les siècles où la philosophie a multiplié ses maximes n'en ont pas été moins corrompus. Quel siècle plus éloquent en éloges de la vertu que celui qui vient de finir? Chaque jour voyait éclore un nouveau système de réforme, et chaque jour enfantait un nouveau désordre dans les mœurs. Il n'était question que de grands principes sur le beau et l'honnête, soit dans les livres, soit dans les cercles, et nous n'avons vu que des crimes. Il y a longtemps que tout a été dit sur la décence, sur la religion même: ce ne sont plus des discours que vous demandent vos familles et la société, ce sont des vertus pratiquées. L'antiquité a compté aussi des siècles de lumière; cependant les leçons sublimes de tant de sages n'ont pas converti une seule bourgade; douze apôtres ont changé le monde; mais à l'éclat des miracles et à la beauté des préceptes ils ont ajouté l'exemple, qui seul dompte les cœurs et entraîne les volontés.

Si donc, Messieurs, vous voulez maintenir la foi dans vos familles, donnez l'exemple; si vous voulez ramener les peuples à la religion, donnez l'exemple; si vous voulez l'ordre dans la société pour le présent et pour l'avenir, donnez l'exemple.

1° Dans des temps plus heureux, l'innocence des enfants trouvait un rempart dans la religion publique et la décence générale des mœurs. Aujourd'hui, au milieu des scandales qui les assiégent, où apprendront-ils la vertu, si la maison paternelle n'en est point le sanctuaire? Vous contenterez-vous de les confier à de sages instituteurs? Les leçons d'un bon maître prouveront sans doute à un enfant la nécessité de la vertu; l'exemple des parents peut seul en déterminer efficacement la pratique. Chargerez-vous le ministre des autels d'instruire ces jeunes chrétiens? Mais en vain l'Eglise arrosera-t-elle ce champ, si vous le frappez de stérilité par le défaut habituel de bonnes œuvres. Dès lors, des instructions reçues dans le temple, ils en appelleront à votre conduite; dès lors plus de pratiques religieuses, en voyant que vous vous en dispensez. Les préceptes que nous leur aurons donnés leur paraîtront trop austères, s'ils voient que vous marchez par une voie plus commode; ils relégueront la piété dans les cloîtres et la morale dans les livres. Ici, pères chrétiens, je réclame votre zèle en faveur de cet âge faible qui a besoin d'être fortifié par de bons exemples contre la séduction des mauvais; il s'agit, pour vos enfants,

du plus grand intérêt, du salut de leur âme.

Et vous pouvez contribuer à l'opérer. Les bons exemples sont une semence féconde, qui, tombant dans le cœur des enfants comme sur une terre encore vierge, y produira des fruits abondants. Quel beau spectacle pour le ciel, qu'un père qui prie Dieu au milieu de ses enfants, qui par là accoutume leurs lèvres encore pures à le prier eux-mêmes, qui leur apprend le chemin du sanctuaire en le fréquentant régulièrement, qui dresse et qui aide leurs mains délicates à rompre le pain en faveur des pauvres. La charité, entre autres vertus, deviendra héréditaire dans la demeure d'un homme bienfaisant ; le fils d'un père aumônier ne voudra pas que l'indigent désapprenne le chemin de sa maison, et cette maison sera une source d'où couleront à travers les siècles des consolations pour rafraîchir les malheureux. Et de peur de paraître donner plus à l'imagination qu'à la vérité, je m'appuie sur des exemples. Abraham est seul fidèle au milieu d'un monde idolâtre ; ses exemples forment de ses descendants une succession de saints. La piété de Tobie devient le bien patrimonial de sa famille, au milieu des désordres de Ninive ; ses enfants, bénis de Dieu, chéris des hommes, se transmettent longtemps les vertus dont leur aïeul leur a laissé le modèle. Qu'un père chrétien a d'empire sur le cœur de son fils, quand il lui prêche la religion par ses propres œuvres ! Il ne s'égarera point, cet enfant élevé à l'ombre des vertus paternelles. Je le suppose en danger d'être ébranlé plus tard par les scandales du dehors, Dieu enverrait plutôt un ange pour le sauver, comme Tobie ; parce que, comme lui, il aura été, dans ses premiers ans, consacré à la religion par les exemples édifiants d'un bon père.

2° L'exemple, nécessaire et tout-puissant dans les familles, ne l'est pas moins dans la société ; il a toujours été la loi souveraine du monde. Les premiers chrétiens ont renouvelé l'univers plus encore par la sainteté de leur vie que par la sublimité de leur doctrine. Le païen, que la philosophie n'avait pu former au bien, vaincu par le spectacle de la vie toute céleste des enfants de l'Evangile, abandonnait ses idoles et ses vices, et tombait aux pieds de la croix.

Le bon exemple n'a rien perdu de sa force, il produira encore des miracles de conversion. Mais qui sont ceux que l'obligation d'édifier regarde spécialement ? Tous ceux qui, en vertu de leur emploi, de leur fortune, de leur éducation, en vertu même de l'amitié, influent nécessairement, par leur conduite, sur la conduite des autres.

Oui, Messieurs, soit à l'un, soit à l'autre de ces titres, vous en imposez assez aux autres hommes, pour que les autres hommes se croient tenus à faire le bien, si vous le faites, ou libres de le négliger si vous le négligez vous-mêmes.

L'ascendant d'un riche sur le pauvre, d'un chef de famille sur ses serviteurs, d'un négociant sur ceux qu'il emploie et qu'il tient par là dans une sorte de dépendance ; cet ascendant des supérieurs sur les inférieurs doit, mais aussi peut devenir entre les mains des premiers, un instrument de salut pour les seconds. Pratiquez la religion, Messieurs, ceux qui vous sont attachés par devoir ou par intérêt, quoiqu'au-dessous de vous, se feront gloire de copier vos mœurs ; fréquentez les offices et les sacrements, vos subordonnés iront sur vos pas à l'autel ; ils seront même flattés d'une ressemblance qui, en les rapprochant de votre conduite, semble les rapprocher de votre rang. Tout deviendra honorable par votre exemple ; en vous déclarant pour le culte religieux, vous lui ôterez ce ridicule impie que le monde lui donne ; il ne paraîtra plus humiliant de servir Dieu, quand on vous verra respectueusement courbés devant lui dans son sanctuaire. L'édification de votre vie se reproduira dans ceux que la Providence a placés à quelque distance au-dessous de vous ; vos mœurs deviendront peu à peu les mœurs publiques, et ce renouvellement si désiré, si nécessaire, sera votre ouvrage. Quand le pauvre verra la piété en crédit dans votre maison, il en fera l'ornement de la sienne ; il bannira le désordre de ses foyers, quand il remarquera que vous le regardez comme infâme, et il rougira de son irréligion, quand il s'apercevra qu'elle n'existe plus que chez lui.

Mais si, par un malheur que je suppose seulement et que je ne crains pas, vos inférieurs vous voient indifférents, comme eux, dans les devoirs religieux, sourds comme eux à la voix de l'Eglise, ils se persuaderont qu'ils ne risquent rien en marchant sur vos traces, et qu'ils peuvent sans danger suivre des guides qui en savent plus qu'eux. Dès lors vous paralyserez les efforts de notre zèle. Inutilement nous tonnerons du haut des chaires contre les désobéissances de cette partie du peuple qui, pour vous être inférieure, n'est pas tenue à être plus chrétienne que vous ; nos instructions échoueront contre vos exemples, si, parce que vous êtes au-dessus de la multitude, vous vous croyez au-dessus des règles de la religion ; le remords se taira dans les violateurs des préceptes de l'Evangile et de l'Eglise, et bientôt les diverses classes de la société n'en formeront plus qu'une, une classe de prévaricateurs.

En effet, que servira que nous disions aux autres chrétiens que le salut dépend de l'exacte observation des lois de la religion ? Ils ne s'y soumettront point s'ils vous voient vous en affranchir. Que servira que nous leurs prêchions la pureté des mœurs, si, rebelles aux défenses de l'Eglise, vous fréquentez ces lieux de plaisir où l'innocence court tant de risques ? Avec quel succès ferons-nous peser sur eux la rigueur des lois de la mortification, si vous levez tous leurs scrupules, en chargeant vos tables de mets interdits ? Leur dirons-nous qu'on ne peut être heureux sans religion ? Ils nous répondront qu'ils ne peuvent pas

croire que vous ayez renoncé au bonheur, et que, puisque vous ne vous assujettissez pas aux pratiques chrétiennes, c'est que vous êtes chrétiens par la croyance, quoique vous ne le paraissiez point par vos actions? Ils nous répondront qu'on connaît l'arbre à ses fruits, que sans doute vous ne croyez pas à la nécessité des œuvres, puisque vous n'en produisez point; qu'ils en savent assez pour ne pas ignorer que la différence dans la condition ou la fortune, ne doit pas en mettre dans l'obligation de faire sa religion; que si cette obligation n'existe pour vous, elle n'existe point davantage pour eux; qu'enfin ils consentent à aller à l'office, au tribunal de la pénitence et à la table sainte, mais qu'ils attendent que vous les précédiez.

3° Voulons-nous qu'elle soit heureuse pour le moment actuel et pour le siècle qui doit suivre, cette société dont nous faisons partie? Donnons de bons exemples. Ce sont les saints exemples des apôtres qui, comme nous l'avons dit, ont contribué efficacement à la conversion du monde; ce sont encore les exemples édifiants des premiers convertis, qui ont aidé à grossir le nombre des fidèles, à faire disparaître la plupart des désordres que le paganisme avait introduits ou autorisés. Reportons-nous à ces jours de l'Eglise naissante, jours d'édification que nous redemandons par nos gémissements, et que nos gémissements n'ont pu encore faire revivre. Sont-ce des hommes ou des anges qui, aux pieds des autels, percent le ciel par l'ardeur de leurs soupirs? Le sanctuaire contient à peine la foule de ces pieux adorateurs, dont la respectueuse immobilité est, pour le païen qui en est témoin, un spectacle ravissant contre lequel il ne tient point; il est ébranlé, mais ce qui l'attache victorieusement à l'Evangile, c'est que cet Evangile, qui fait de ces premiers chrétiens des serviteurs de Dieu dans le temple, fait d'eux également des bienfaiteurs de l'homme dans la société. Moins de souffrants, parmi eux, que de consolateurs; moins de larmes répandues, que de mains empressées à les essuyer. Ah! qu'on recompose une société formée de pareils hommes, on voudrait toujours vivre dans un monde aussi parfait, si la foi ne nous disait pas qu'une vie plus heureuse encore nous attend dans le ciel.

A quoi faut-il attribuer en partie cette heureuse révolution dans les mœurs de la société? Aux exemples de ceux qui y occupaient un rang plus ou moins élevé au-dessus de la classe commune. Dans quelque eglise que se trouvât le pauvre, il voyait le riche assis à la table sainte, et il s'asseyait à côté de lui, déterminé par la force de la reconnaissance à pratiquer la religion de celui que cette même religion rendait bon et compatissant. Les aumônes de l'opulent excitaient d'ailleurs, dans ceux de sa condition, une douce émulation de bienfaisance; et le christianisme dut au charme de cette imitation de compter autant de saints et d'heureux qu'il renfermait de membres.

Dans les siècles postérieurs, il est vrai, la face du christianisme devint moins belle, les vertus plus rares, les temples moins fréquentés, l'autorité de l'Eglise moins respectée. Qui accuserons-nous! A qui imputerons-nous cette plaie faite à la religion, au bon ordre, à la morale publique? Aux mauvais exemples. Et sans dérouler ici la suite des siècles, ne remontons qu'à quelques années plus haut. Quelle puissance entraîna un si grand nombre de personnes à la révolte contre l'autorité de Dieu et de son représentant sur la terre? Est-ce la profondeur des recherches ou l'évidence des démonstrations? Non : ne fut l'exemple de quelques hommes que leur audace accréditait aux yeux de la multitude. Ils ouvrirent la carrière, la foule s'y précipita sur leurs pas; on devint ennemi de toute subordination, par une soumission servile à des discoureurs dont on se faisait des modèles, et, dans ce délire qui insultait aux anciens principes, ce fut l'exemple qu'on suivit. Oui, ce fut la force de l'exemple qui renversa parmi nous la croix et le trône, et tout était perdu pour nous, si la main de Dieu n'eût point relevé l'un et l'autre.

Mais au moins maintenons-les, cette croix et ce trône. Comment? Encore par l'exemple. Nous avons beau professer que nous voulons la conservation du culte chrétien et la perpétuité de l'ordre pour nos neveux; il faut de plus que, comme des phalanges, que leurs forces concentrées rendaient invisibles, nous nous réunissions autour des vrais principes, que nous les mettions en honneur par les saintes actions qu'on en verra résulter. Alors les cœurs les plus froids, s'échauffant par nos exemples, se rassembleront autour de ce foyer des bonnes œuvres, et y confondront les leurs. Le bonheur et la religion se raffermiront pour nous et pour ceux qui doivent nous remplacer.

Ah! qu'il me soit permis de vous la recommander, cette génération qui s'élève. Ayez pitié d'elle; sa moralité est en votre pouvoir, elle dépend de vos exemples. Songez de quelles doctrines elle a été nourrie, quels scandales lui ont ouvert la carrière où elle marche. Cette jeunesse qui croît au milieu de nous, n'a pas été témoin de cette respectueuse docilité avec laquelle les Français suivaient jadis la bannière de Jésus-Christ et l'étendard de nos rois. Cette jeunesse, en ouvrant les yeux, n'a vu que profanation dans le sanctuaire, que confusion dans les pouvoirs et désordres dans la société. Apprenons-lui, à cette jeunesse, qu'au milieu de ces convulsions, qui semblaient donner à notre nation un caractère odieux qui n'était pas le sien, la majorité était à la vérité impuissante, mais jamais coupable; les vertus chrétiennes comprimées dans leur exercice, mais toujours existantes dans le cœur; enfin la religion persécutée par quelques factieux, mais encore regrettée et

rappelée par les soupirs de tous les gens de bien. Montrons que nous l'aimons, que nous la voulons, cette religion que la violence a pu dépouiller pour un temps de sa puissance, mais non de ses droits; et en la pratiquant sous les yeux des jeunes gens, prouvons-leur que notre désir est qu'elle nous survive, pour faire encore, après nous, la sûreté du trône et le bonheur de notre patrie.

Messieurs, la philosophie du dernier siècle, à genoux et comme en extase devant l'*Emile*, a dit au peuple : Contentez-vous de la religion naturelle, elle suffit pour vous rendre heureux. Promesse trompeuse! Le repos a fui loin de notre pays. Nous, soyons pour ceux qui nous suivront, de meilleurs maîtres que n'ont été pour nous les prétendus sages qui nous ont précédés. Instruisons-les par des exemples. Que nos bonnes œuvres soient, pour les jeunes gens, un flambeau qui les éclaire, afin qu'ils marchent d'un pas sûr vers le bonheur qui leur est promis dans le ciel. Et pourquoi ne dirais-je pas vers le bonheur qui les attend sur la terre même. Oui, formés à l'école des exemples des parents vertueux, vos enfants verront leurs maisons devenues des habitations de paix et non plus de discorde; les églises, des lieux de prière et non de dissipation; les cercles, des assemblées d'édification et non plus de médisance : en un mot, l'Eglise trouvera en eux des enfants vertueux, comme l'état des citoyens fidèles.

DISCOURS III

Prononcé dans l'assemblée du 3 *mai* 1821.

SUR LA MORALE DE L'ÉVANGILE.

Messieurs,

L'auteur des *Psaumes* avait dit : *Heureux le peuple qui a Dieu pour maître!* (*Psal.* CXLIII, 15.) La philosophie du dernier siècle a parlé bien autrement; elle a dit : « Heureux le peuple qui a secoué le joug du Dieu des chrétiens! la raison fera son bonheur. » D'après cet oracle de l'incrédulité, on a traité la morale de l'Evangile d'ennemie de l'Etat; on a prétendu qu'elle faisait obstacle à la félicité publique, et que l'expression de disciple de Jésus-Christ excluait l'idée d'un citoyen utile à sa patrie.

A l'époque où nous sommes, ces absurdités, toutes révoltantes qu'elles sont, n'étonnent plus; il y a près d'un siècle qu'on les débitent : mais quand elles furent prononcées pour la première fois, il dut paraître monstrueux que des chrétiens, enfants de l'Evangile, en attaquassent la morale, cette morale qui a emporté le suffrage des infidèles mêmes, qui a réformé tant de désordres et créé tant de vertus.

Il serait naturel de croire qu'elle n'a pas besoin d'apologie; elle est la parole de Dieu; aussi ne prétendé-je point en faire la matière d'une discussion, qui deviendrait en quelque sorte injurieuse à son auteur, qui est la sagesse même. Mais j'essayerai de la venger des calomnies des impies, qui l'ont accusée d'être inutile et même dangereuse : je soutiendrai qu'elle est non-seulement le gage de ce bonheur éternel que nous attendons, mais un moyen efficace de bonheur pour la vie présente; c'est-à-dire qu'aucun peuple ne jouira d'une prospérité aussi constante que celui dont l'Evangile régiera les mœurs, parce que la morale évangélique écarte les obstacles qui nuisent au bonheur de la société, et qu'elle procure directement le bonheur de cette même société.

Elle écarte ce qui fait obstacle à la félicité publique, en étouffant le crime dans sa naissance par ses principes, en empêchant la consommation du crime par ses motifs.

Il est des philosophes qui voudraient faire croire que le juste et l'injuste ne sont que des mots, et qu'il importe peu comment on vit, parce que la terre absorbe également l'espoir de la vertu et l'insouciance du crime. Hommes imprévoyants! où en serions-nous, si vos maximes venaient à prévaloir? D'autres n'ont connu de digues à opposer au mal que la terreur et les supplices; mais l'expérience a prouvé qu'il ne faut pas tellement compter sur les prisons et les échafauds, qu'il ne soit nécessaire de donner à la société d'autres appuis. Or, ces appuis, sur lesquels repose la sûreté des empires et des particuliers, on ne les trouve que dans la morale chétienne.

A chaque passion nuisible au bon ordre, le christianisme oppose une vertu contraire. Quelles sont les passions le plus généralement funestes à la paix de la société? Ce sont l'ambition, la vengeance, la cupidité.

L'ambition. Elle s'entoure d'intrigues et ne se produit au dehors que pour supplanter les autres hommes; au contraire, la religion nous dit qu'il faut mettre un frein à ses désirs, et qu'il n'y a point de paix parmi les superbes.

La vengeance. Que de maux en résulteraient, s'il était permis à chacun de satisfaire son ressentiment? Mais, en disciple du christianisme, je me rappellerai qu'un homme, pour être mon ennemi, n'en est pas moins mon frère, et que si je n'use point d'indulgence à son égard, je n'en ai point à attendre de Dieu. Je sacrifierai donc mes haines, la paix ne sera pas troublée, et je contribuerai par là à l'harmonie publique.

La cupidité. De quels désordres ne serait-elle point la cause, s'il m'était permis de me prévaloir de ma force et de mon adresse pour dépouiller le prochain? Mais que j'écoute celui qui tonne sur la montagne et qui me dit : *Ne prenez pas le bien d'autrui* (*Exod.*, XX, 15); que j'écoute cette voix, celle de la cupidité n'osera plus se faire entendre. Si les décisions du tribunal de l'Evangile étaient suivies, les tribunaux des hommes n'auraient plus de crimes à punir. La morale chrétienne les condamne par ses prin-

cipes dans leur naissance; en outre, elle en arrête la consommation par ses motifs.

Motifs présents : elle nous montre un Dieu spectateur de toutes nos actions; motifs puissants : elle nous montre un Dieu vengeur de toutes nos mauvaises actions.

Qu'on fasse honneur à l'homme d'une pente naturelle à la vertu, j'y consens; mais je dis qu'il ne tiendra pas longtemps aux principes d'une probité sévère s'il n'est pas persuadé que l'Evangile est la parole de Dieu. Car, si Dieu n'a rien défendu, partout où je trouverai mon intérêt, je lui sacrifierai l'intérêt des autres. Il me suffira d'échapper au glaive du prince. Or, le moyen qu'un homme ainsi disposé et libre de tout censeur se fasse une nécessité de respecter le bon ordre? Il aura, dit-on, contre lui la raison. Mais le vrai chrétien, les yeux fixés sur les anathèmes de l'Evangile, a encore bien de la peine à se soutenir contre les tentations : et je croirai bonnement que le philosophe, qui n'a étudié que les froides théories de la raison, se donnera la peine de se combattre! Il se refusera à une calomnie, à une injustice qui feraient sa fortune? Ces sages ont beau me parler en termes magnifiques de leur amour pour la vertu, je les vois à travers le masque dont ils se couvrent, je les vois tels qu'ils sont, c'est-à-dire disposés à sacrifier leur amour de l'honnête aux penchants secrets de leur cœur; et s'ils font une action louable en public, je me permettrai de soupçonner qu'ils en font de mauvaises quand personne ne les aperçoit.

Si la philosophie avait le pouvoir de régler les mœurs, notre siècle devrait être un siècle d'or. Depuis que les principes de nos ages ont pénétré dans toutes les classes de la société, on aurait du y voir s'opérer une révolution heureuse. Il devrait y avoir plus de probité dans le commerce, plus d'union dans les familles, moins d'affaires scandaleuses portées aux tribunaux. toutefois les philosophes n'oseraient soutenir que ce prodige d'innocence existe parmi nous. Notre âge, plus philosophe que les précédents, n'en est pas plus vertueux. On y trouve, à la vérité, des hommes qui tiennent à la vertu tant que leur intérêt n'est pas compromis; mais que cet intérêt demande que la conscience soit sacrifié, je crains qu'elle ne le soit. Je me défie des forces de la raison : il faut l'idée d'un Dieu présent. Joseph est sollicité de commettre un crime; invoquera-t-il l'équité naturelle? C'est une arme trop faible contre une tentation si forte; il jettera un regard vers le ciel, il y verra son Dieu et il triomphera. A la place de Joseph, mettez un philosophe : la maison de Putiphar court risque d'être souillée. Il n'est personne qui ne le craignît pour soi en pareil cas, personne qui voulût que sa fortune, son honneur ou sa vie même fût entre les mains d'un homme sans religion. Quelque ami qu'il fût de la raison, dès qu'il ne s'inquiète pas si Dieu le voit, je me permettrai de me défier de lui. Mais si je suis sûr qu'il croit en un Dieu présent, je suis tranquille, parce que croyant en un Dieu présent, il croit aussi en un Dieu vengeur : second motif qui arrête la consommation du crime.

Ecartez la terreur des châtiments de l'autre vie, je ne vois plus par quels moyens les passions seront subjuguées. Elles ne le seront ni par les lois, qui ne peuvent atteindre que l'extérieur des actions; ni par le respect humain, qui peut empêcher un homme de paraître méchant, mais non de l'être en effet; ni par l'éducation, qu'on ne tarde pas à regarder comme un préjugé de l'enfance; ni même par la philosophie, vain fantôme qui ne menace les passions que de loin. C'est l'aveu du philosophe de Genève, Il aurait dû dire que ces mêmes passions se taisent à la vue de ces flammes que la morale chrétienne nous montre allumées sous nos pieds. C'est elle qui dit aux rois : *Instruisez-vous à mon école, et redoutez mes jugements.* (*Psal.* II, 12.) C'est elle, c'est cette morale chrétienne qui dit aux peuples : *Obéissez à l'autorité; la mépriser, c'est provoquer sa condamnation.* (*Rom.* XIII, 1, 2.) C'est elle, c'est cette morale chrétienne qui dit aux riches qui ne songent qu'à le devenir davantage : *Cette nuit, on va vous redemander votre âme.* (*Luc.*, XII, 20.) C'est, en un mot, cette morale chrétienne qui, par la crainte qu'elle inspire, oppose une digue à la perversité des penchants naturels. Qu'on suppose la société composée d'athées : jamais les idées de l'honnêteté ne feront de bons citoyens de ces êtres qui ne croient ni aux récompenses ni aux châtiments. Il n'est que le christianisme dont les maximes arrêtent les vices nuisibles à la société. Mais il fait plus, il procure le bien de cette société, en indiquant le chemin de la vertu par ses principes, en excitant à la pratique de la vertu par ses motifs.

Principes de la morale chrétienne, principes efficaces. Il y a deux mille ans que les philosophes ont dit que rien n'était beau que la vertu, et ils l'ont prouvé par des traités éloquents. Il s'agissait d'assujettir les peuples à ces règles savamment écrites. Comment nos docteurs anti-chrétiens, devenus missionnaires, n'ont-ils pas encore réussi à rendre une nation heureuse, ni montré ce que pouvait leur morale, indépendante de l'Evangile? Ils ne nous ont donné que des plans. Mais si le peuple ne veut point de ces lois données par des hommes, où sera le remède? Dans les châtiments? Jamais les châtiments n'ont donné de mœurs. Il faut donc un législateur qui ne soit pas homme. La morale chrétienne nous le donne : *C'est moi*, dit le Seigneur, *c'est moi qui commande.* (*Exod.*, XX, 2.)

Principes lumineux. Introduisez la philosophie dans un état, elle va mettre tout en problème. Autant de philosophes, autant de systèmes, et l'expérience qu'on en a faite tout récemment ne nous a été que

trop funeste. Eh ! que ne s'en tenait-on aux idées du christianisme ? Elles sont si claires ! « Princes, commandez avec douceur ; sujets, obéissez sans murmure ; pères et mères, formez vos enfants à la vertu ; enfants, faites la volonté de vos parents ; serviteurs, soyez soumis à vos maîtres. » Ici point d'obscurité. Le catéchisme le plus simple contient plus de sagesse que tous les énormes volumes de la philosophie.

Principes garants de l'ordre public. Voilà le triomphe de la morale de l'Evangile ; voilà l'important service qu'elle rend à la société ; car le bon ordre y régnera, quand le prince sera occupé du bonheur de ses sujets, les sujets soumis au prince ; les citoyens s'entr'aidant, les peuples respectant les autres peuples. Or, ces belles vertus sont celles de la morale chrétienne.

D'après cette morale, le prince ne se verra sur le trône que pour faire le bonheur de ceux qui lui sont subordonnés. Qu'on ne craigne point en lui le despotisme dont la philosophie parle tant. La religion est pour lui un frein salutaire ; elle lui crie que, s'il règne sur les autres hommes, Dieu règne sur lui ; que la nation ne peut le juger, mais qu'il a dans le ciel un juge auquel il rendra compte de l'usage de son pouvoir.

D'après cette morale évangélique, les hommes sauront que, membres de la société, ils lui doivent le tribut de leurs biens. Ils le payeront, non en esclaves qui redoutent le châtiment, mais en enfants soumis, qui immolent leur intérêt particulier à l'intérêt général. Et voilà ce que l'apologiste des premiers chrétiens (TERTUL.) faisait observer aux païens de son siècle : « Notre religion, disait-il, nous apprend à faire tous les jours des vœux pour la prospérité des Césars, et à offrir dans nos temples le sang de notre Dieu pour ceux qui répandent le nôtre. Elle nous apprend, cette religion, à ne pas user de fraude dans le payement des impôts ; nous nous acquittons de ce devoir par motif de conscience. »

La raison des philosophes vous débitera des maximes bien différentes. A quel titre un homme domine-t-il sur d'autres hommes ? Qui a pu détruire l'égalité primitive ? Tyrans, de quel droit régnez-vous ? Elle vous dira que le peuple peut retirer au prince son autorité, quand on juge qu'il en abuse. Mais à la place de ce style séditieux, écoutez l'Evangile, qui tranche la question d'un mot : *Rendez à César ce qui est à César* (*Matth.*, XXII, 21) : *Il tient son pouvoir d'en haut*, ajoute le Docteur des nations ; *lui résister, c'est résister à Dieu.* (*Rom.*, XIII, 1, 2.) Ah ! que l'ordre du monde est bien mieux confié à la religion qu'à l'indocile philosophie ! Voyez ce que cette religion a opéré dans les premiers temps. En quelles mains la vie des princes était-elle plus en sûreté qu'entre les mains de ces chrétiens dont les souverains étaient pourtant les bourreaux ? Ces chrétiens savaient résister à des ordres impies, mais leur résistance aboutissait à se laisser égorger plutôt que de se défendre.

D'après cette morale, on verra les hommes s'entr'aider : *Aimez-vous les uns les autres* (*Joan.*, XV, 17), *et vos ennemis mêmes.* (*Matth.*, V, 44.) Ces tendres expressions condamnent la haine et la vengeance. Que l'école barbare des préjugés enseigne qu'une injure doit être lavée dans le sang du coupable, notre divin maître invite celui qui a été frappé sur une joue à présenter l'autre. Le vrai chrétien va même au delà du pardon : la bienfaisance est une de ses premières vertus. Il vole partout où il y a des affligés à secourir. Il n'est point d'étrangers pour lui. C'est la charité chrétienne qui a élevé ces édifices consacrés au soulagement de l'humanité souffrante, et y soutient ces vierges qui dévorent tous les dégoûts pour servir les pauvres. Donnez-moi un peuple, un monde de chrétiens, la terre sera le séjour du bonheur.

D'après cette morale de l'Evangile, les peuples seront unis aux autres peuples. Les guerres ont leur source dans l'injustice : or, toute injustice est proscrite par le christianisme. Il est encore, à la vérité, des guerres parmi les chrétiens, mais elles n'ont rien de comparable à l'acharnement de celles de nos ancêtres. C'est la morale chrétienne qui a désarmé le féroce gladiateur, qui a soustrait les victimes humaines au fer de la superstition ; et si les Goths et les Vandales ne promènent plus leurs fureurs sur la surface du globe, à qui le doit-on, sinon au christianisme, qui leur a donné d'autres mœurs ?

Cette morale procure encore le bien de la société, en excitant à la pratique de la vertu par ses motifs : elle promet aux bonnes œuvres une récompense, aux souffrances une indemnité ; elle encourage le riche, elle console le pauvre.

Le riche peut aussi ouvrir son cœur à la confiance. Ces paroles : *Malheur aux riches* (*Luc.*, VI, 24) ! il peut les effacer par ses aumônes ; tout, jusqu'à *un verre d'eau* (*Matth.*, X, 42), lui sera compté.

Venons au pauvre. Aux yeux de l'homme religieux, le malheur a quelque chose d'auguste qui l'attendrit. Le grand du monde, à la voix de l'Evangile, visite l'indigent dans sa chaumière. Il est rare d'y voir entrer l'incrédule ; si l'humanité l'y amène, que peut-il dire à cet infortuné ? Que la souffrance est l'apanage de tous les hommes ? Mais les larmes que versent les autres n'empêchent pas les miennes de couler. Que j'écoute un sage de l'autre siècle, il me dira : Homme destiné à la douleur, console-toi : le repos t'attend dans le tombeau. » Il ne me promet rien au delà. Ah ! que j'aime mieux écouter celui qui me dit : *Votre tristesse sera changée en joie.* (*Joan.*, XVI, 20.)

Qu'on place dans la chaumière du pauvre le plus éloquent des philosophes, il va lui faire des raisonnements à perte de vue sur la nécessité de souffrir : ce malheureux ne sera pas touché ; il ne sourira point à son consolateur. A la place de ce Sénèque,

mettez le ministre de la religion : d'un mot il va raffermir cet infortuné. Il lui dira : *Heureux ceux qui pleurent ! le ciel est à eux.* (*Matth.*, V, 5.) A ces paroles, le chrétien souffrant voit le paradis s'ouvrir, une couronne en descendre, et son courage se ranime.

Mais si le chrétien est aux pieds de son crucifix, s'il a les yeux fixés sur le ciel, il n'est plus propre aux sciences utiles à la société : premier reproche qu'on fait à la morale de l'Evangile, de plonger les peuples dans l'abrutissement. Mais la charité et la piété ne sont pas des vertus qui abrutissent. Et dans quelle page de l'Evangile a-t-on vu que, pour aller au ciel, il fallait renoncer au savoir? L'Evangile, en donnant des règles de sainteté, n'a pas comprimé l'élan du génie; et tandis que, dans bien des contrées, le paganisme paralyse les talents, les lettres et les arts ont fait, chez les nations chrétiennes, une heureuse alliance avec la piété. C'est aux chrétiens que l'Europe savante doit la renaissance du bon goût et la conservation des meilleures productions de l'antiquité. C'est dans la religion que les plus célèbres orateurs et les plus habiles artistes ont puisé ces grandes pensées qui ont fait de leurs ouvrages l'objet de notre admiration.

Second reproche. L'esprit de mortification que prêche l'Evangile, rend le chrétien peu propre à défendre son pays. Je réponds que combattre ses passions n'empêche pas de combattre les ennemis de l'état. La légion thébéenne était composée de chrétiens, et cette armée de martyrs n'en était pas moins une armée de braves. Si le paganisme a produit des Alexandre et des Césars, la religion a eu des Henri et des Louis, qui, sous le cilice même, ont égalé en courage les plus illustres guerriers. Qu'on l'accuse encore, cette morale chrétienne; qu'on dise que la piété, qu'elle recommande, s'accorde mal avec les fonctions publiques, qu'elle abat les magnanimes résolutions, qu'elle porte dans l'exécution des grands desseins la même timidité que dans les consciences : nous avons des exemples qui répondent à tout, ceux, entre autres, d'un Charlemagne et d'un Charles V. Jamais en eux les vertus du chrétien n'ont éclipsé les vertus du monarque; jamais ces princes religieux, même au pied des autels, n'ont oublié qu'ils étaient rois.

Troisième reproche. La morale chrétienne ne permet à ses disciples ni de s'élever, ni de s'enrichir : or, cette doctrine énerve l'industrie et rend nulle l'énergie de l'homme; c'est-à-dire, que la morale de l'Evangile interdit un attachement désordonné aux richesses et aux honneurs, mais elle consent qu'on les acquière par des voies honnêtes. Elle donne des conseils d'abnégation, mais qui ne regardent que les personnes que la grâce appelle à un état de perfection plus élevé. A ceux qui restent dans la société, elle leur laisse toute leur activité : elle veut même qu'ils s'en servent pour le bien de cette société. Elle veut que le guerrier soit brave, le commerçant laborieux; le magistrat instruit, le père de famille occupé de l'éducation de ses enfants. Seulement l'Evangile donne aux chrétiens, dans leur condition respective, des vues plus saintes, des motifs plus religieux. Le magistrat sera juste par devoir, et non par respect humain, le guerrier affrontera le danger, non par vanité, mais pour obéir à Dieu, en servant son prince; l'homme d'Etat vengera les injures faites aux lois, avec autant de sévérité qu'il montrera d'indulgence pour les injures qui lui seront personnelles.

Que lui manque-t-il donc à cette morale, pour être pratiquée parmi nous? Est-ce une origine sublime? elle nous vient du ciel. Une utilité reconnue? elle est le plus solide garant de la félicité des empires. Est-ce l'aveu du souverain? nous avons plus que son aveu, nous avons son désir bien prononcé. En remontant sur le trône des rois très-chrétiens, il y a replacé cette religion que ses aïeux avaient toujours honorée et maintenue. C'est le sceau de cette religion qu'il veut voir empreint sur les actes les plus mémorables de son règne; c'est à cette religion que, tout récemment encore, il vient de consacrer le futur héritier de sa couronne. Son cœur s'est réjoui à l'arrivée de tant de Français qui, de tous les royaumes, ont afflué dans sa capitale pour y voir l'illustre rejeton de saint Louis s'engageant solennellement à reconnaître pour son Dieu le Dieu du vainqueur de Tolbiac. Qui de nous n'a pas alors confondu sa joie dans l'allégresse publique? Nous le possédons, cet enfant royal, qu'il nous est permis d'appeler l'enfant de la France; l'objet de tant de vœux jadis, de tant de reconnaissance aujourd'hui. Mais hélas! né dans un palais, il est né toutefois à l'ombre des cyprès; en arrivant dans le monde, il n'a point trouvé de père. Qu'il en trouve un dans vous, ô Dieu! Au bienfait de nous l'avoir donné, ajoutez celui de nous le conserver. Divine Providence, dont le nom honore notre association, accueillez notre prière, veillez sur les jours de l'enfant dépositaire de nos destinées; écartez de lui les maladies et tous les accidents, dont l'ombre seule alarmerait la tendresse de sa mère et la nôtre.

DISCOURS IV.

Prononcé dans l'assemblée du 7 juin

SUR LA GRANDEUR DU CHRÉTIEN.

Jésus-Christ, durant sa vie mortelle, a fondé une religion. L'Eglise, à qui cet époux céleste a laissé ce trésor pour la consoler de son absence, le reçut avec respect; les premiers fidèles ont exalté ce précieux don par des hymnes de reconnaissance, auxquels les martyrs répondaient sur l'échafaud même, où, tout couverts de leur sang, ils bénissaient encore

le Dieu de l'Evangile. Et depuis, quelle nuée de témoins ont, de siècle en siècle, déposé en faveur du bienfait de la religion chrétienne !

Comment donc à ces actions de grâces ont succédé, depuis quelques années, le dégoût, l'aversion et le blasphème? La religion ne serait-elle pas ce qu'elle a paru à nos aïeux? A-t-on découvert que le testament d'un Dieu mort pour ses enfants renfermât des malédictions? On le croirait, si on en jugait par les écrits des philosophes du dernier âge. Ils ont traité ce don du ciel comme si c'était le don d'un ennemi ; cette religion, qui leur commande la vertu et la sainteté, leur a semblé un châtiment plutôt qu'une récompense. Il est vrai que les écrivains et les orateurs chrétiens ont dissipé les nuages dont l'impiété voulait obscurcir l'éclat de la religion; ils l'ont montrée, telle qu'elle est, pleine de vérité et de grâce, et digne fille de la miséricorde divine. J'emprunterai quelques-uns des traits dont ces grands génies ont formé le tableau de la religion. Les philosophes ont voulu avilir le christianisme ; j'essayerai de peindre sa grandeur.

Le christianisme, grand par sa nature, par ses services, ses vertus et ses triomphes.

1° Grand par sa nature. Philosophes, vous avez dégradé l'homme, quand vous lui avez donné la poussière pour origine, pour associés des êtres aussi imparfaits que lui, pour providence la fatalité, pour fin le néant. Au contraire, par vous, ô religion sainte, tout est noble dans le chrétien. Son origine, elle est divine; ses rapports, ils sont glorieux ; sa confiance, elle est solidement appuyée; ses espérances, elles sont éternelles.

Je suis chrétien, et en cette qualité, j'ai, de toute éternité, occupé la pensée de Dieu ; j'ai été l'objet de ses miséricordes. Je suis sorti du néant, mais c'est sa main qui m'en a tiré. En arrivant à l'existence, j'apportais la tache du péché, mais déjà Dieu avait préparé le bain qui m'a purifié. Un Dieu sauveur m'avait précédé, et afin que le prix de la rédemption me fut plus facilement appliqué, il m'a distingué de la masse des autres créatures, pour me placer dans le sein de son Eglise, dans le foyer même des lumières de l'Evangile; j'y suis devenu le temple de la Divinité, le sanctuaire de l'Esprit-Saint, le membre vivant de Jésus-Christ. Voilà les titres d'une noblesse supérieure, dont il m'est permis de m'énorgueillir.

Comme chrétien, ma généalogie se compose d'une longue série de noms illustres. Je compte parmi mes ancêtres des princes magnanimes, des conquérants religieux, des pasteurs vénérables, des savants célèbres, des martyrs généreux, des annachorètes pénitents, des vierges pures, des héros en tout genre de vertu. La philosophie prêche une sagesse pompeuse, et son sage ne se trouve nulle part. Mais que j'ouvre l'histoire : la première page sur laquelle mes yeux tombent, me montre des adorateurs de la croix qui on fait l'honneur de leur siècle. Je porte le même nom qu'eux, et je partage leur gloire dans le monde, en attendant que je la partage dans le ciel. Ils y règnent ; je les invoque, ma prière monte jusqu'à eux et m'en fait des protecteurs. Outre ces chrétiens déjà couronnés, il en est d'autres sur la terre, où ils mûrissent pour le séjour des saints. Ils sont mes frères ; je suis avec eux en société de prières, de mérites et d'amour; ma religion m'unit avec tout ce qu'il y a de juste et de vertueux dans l'univers.

De-là la confiance du chrétien ; elle le rend intrépide. Il craint Dieu, mais aussi n'a-t-il point d'autre crainte. La terre est couverte de victimes du malheur : mais pourquoi, parmi ces infortunés, en distingué-je qui conservent un visage serein? Ce sont ceux qui sont vraiment chrétiens. C'est un saint Pierre, qui, chargé de chaînes, dort tranquillement, parce qu'il sait que le Seigneur veille à côté de lui. C'est un saint Paul, qui en impose à l'Aréopage, qui fait trembler le magistrat romain sur son tribunal. C'est un saint Jean Chrysostome, qui dit à l'impératrice : « Vous me menacez de l'exil : vous oubliez donc que mon Dieu est partout? » C'est un saint Louis, plus grand dans les fers qu'il ne l'a été sur le trône Si la majesté de la vertu fit tomber les barbares à ses pieds, c'est qu'il fut parfaitement chrétien. La Providence le transporta du trône dans une prison, pour prouver qu'il n'est point d'infortune que la religion ne puisse vaincre et même ennoblir ; le chrétien captif s'est trouvé là plus grand que le musulman triomphateur. Tourmentez le vrai chrétien, banissez-le, si vous le voulez, au-delà des mers : il laissera sur le rivage de vains titres, des richesses périssables ; mais sa foi, sa conscience, et par conséquent son courage, traverseront l'Océan avec lui ; et dût-il périr dans les flots, il trouverait au fond des eaux un germe de résurrection. L'espérance du chrétien lui survit, elle est éternelle.

Que l'incrédule ne voie dans nos derniers restes qu'une cendre stérile, et que ne s'estimant pas plus que les animaux, il ne réclame rien de plus qu'eux ; qu'il se croie une vile boue que le hasard a assemblée et que le hasard dissoudra ; qu'il ne prétende point à d'autre bonheur que celui de retomber dans le néant : la croyance chrétienne nous donne une idée bien plus noble de notre destinée future. Nous savons que la religion veille sur le fidèle éteint, comme une mère veille sur son enfant. Assise en face de l'avenir, elle place l'espoir à côté des ruines de l'homme. Déjà l'âme du juste est dans le sein de Dieu; le corps, après être resté pulvérisé pendant quelques années, se réveillera, se révêtira d'un éclat pompeux, pour être digne d'habiter le ciel.

2° Le christianisme grand par les services

qu'il rend à l'humanité. Chez nous, on lui a contesté naguère le privilége de rendre un empire heureux, et on a voulu lui substituer la philosophie. Qu'avons-nous vu? Des églises profanées, des prêtres égorgés, l'anarchie en honneur. La France apprit alors, devant l'échafaud de son roi, ce que c'est que l'Etre suprême des philosophes, mis à la place du Dieu de l'Evangile. Si, jusque-là, il avait pu être douteux à quelques personnes, que la foi chrétienne est nécessaire à la félicité publique, ce problème impie a eu sa solution dans nos malheurs. Car enfin rien n'a manqué à nos novateurs politiques : ni le temps; ils ont disposé de vingt ans à leur gré; ni le pouvoir; ils ont exercé tous les genres d'empire, depuis la séduction jusqu'à la terreur; ni les essais; ils nous ont fait passer par tous les états, depuis la licence jusqu'à l'esclavage. Et quels ont été les résultats d'un régime d'où Dieu était banni? Un délire sanguinaire, qui faisait pâlir la vertu; un règne désastreux, à jamais célèbre dans l'histoire des infortunes du monde; des souvenirs de crimes, qui feraient l'opprobre du peuple le moins civilisé. Réformateurs irréligieux, vous vouliez nous persuader que votre sagesse allait faire de ce royaume un état régénéré, qui ne serait habité désormais que par des heureux : où sont les effets de vos fastueuses promesses? Mes yeux les cherchent en vain : je ne vois que les ruines dont vous avez couvert la France; résultats affreux, mais naturels, de vos systèmes, où la loi perd ce fondement que tous les anciens législateurs avaient placé dans le ciel.

Heureusement la France, courbée quelque temps, mais non écrasée sous le poids de l'incrédulité, s'est relevée chrétienne. Elle a redemandé son antique religion, cette religion qui a rendu triomphante l'épée de Clovis à Tolbiac, qui a adouci la férocité des Francs, qui a donné des mœurs et des vertus à leurs descendants; cette religion qui a fondé nos colléges, y a souvent occupé les chaires, qui a étendu les bornes des sciences, rempli le monde littéraire d'ouvrages immortels, et par-là a fait de notre patrie une nation brillante et éclairée; cette religion qui, avant de les produire à la cour de nos rois, avait formé dans son sanctuaire plusieurs de nos plus grands ministres : les Suger, les d'Amboise, les Richelieu, les Mazarin et les Fleury; cette religion dont nos établissements sont les premiers enfants qu'elle place à ses côtés et qu'elle soulage; cette religion qui n'abandonne pas même le coupable que le monde réprouve, qui le suit dans les cachots, monte avec lui sur l'échafaud, qui absout celui que la justice humaine a dû condamner, et ouvre le ciel à celui que la terre a dû repousser; cette religion enfin dont les bienfaits se calculent sur le nombre des besoins et des misères de l'homme : voilà celle qu'on nous avait ravie et qui nous a été rendue.

A peine fut-elle revenue de son exil, qu'elle prévalut sur les maximes philosophiques dans la majorité des Français; et admirons ce qu'elle a produit. Elle ramena l'équilibre dans toutes les parties du corps social; elle ratacha les citoyens aux idées d'ordre et d'obéissance; la France, une fois libre de se dire encore chretienne, bannit l'anarchie et s'élança vers son roi : le bonheur reparut.

3° Le christianisme grand par les vertus qu'il inspire. Le vrai chrétien, maître de ses désirs, exerce un empire glorieux sur lui-même, possède son âme dans la patience : il est humble dans la prospérité, ferme dans la disgrâce, sensible à la souffrance de l'indigent, insensible aux outrages de ses ennemis, fidèle dans ses promesses, constant dans ses amitiés, inébranlable dans ses devoirs.

Mais ce là sont des vertus obscures? Je le sais, mais ce ne sont pas moins des vertus essentielles, autant pour le bien de la société que pour le salut des âmes. Mais voulez-vous voir le christianisme sur un théâtre plus relevé et plus brillant? Je le transporte sur un champ de bataille; j'y ramène les mânes de Duguesclin, de Bayard, de Condé, de Turenne et de Villars. Je vous en atteste ici, illustres guerriers, l'honneur du nom français : cette religion, dont vous vous faisiez gloire, a-t-elle jamais amorti votre courage, ou brisé les liens qui vous attachaient à vos rois? N'est-ce pas elle qui forma vos âmes généreuses, qui dirigea votre valeur, qui reçut vos serments? N'est-ce pas sous ses bannières saintes que, ralliés autour du trône, vous en étiez l'invincible rempart? Ainsi vous avez prouvé que les plus intrépides soldats des rois, ce sont les vrais serviteurs de Jésus-Christ. Quand on est prêt à se sacrifier pour Dieu, on ne balance pas à mourir pour le prince, qui en est l'image. Philosophes, vous vous êtes trompés, quand vous avez accusé la religion de rétrécir les âmes; également vous l'avez calomniée, quand vous avez prétendu qu'elle rendait le chrétien inutile à ses semblables. Pour vous convaincre d'erreur, je vous oppose un simple prêtre, un Vincent de Paul, qui seul a fait plus de bien aux hommes que tous vos sages réunis n'en ont jamais imaginé. Et sans sortir de l'enceinte de cet édifice où nous nous trouvons rassemblés (1), je vous oppose ces servantes des pauvres, qui, s'élevant, à l'aide de la religion, au-dessus de la nature, leur rendent des services dont la tendresse d'une mère paraîtrait seule capable. A la charité chrétienne, et uniquement à elle, l'honneur de produire ces héroïnes. Philosophes, étalez vos maximes, déployez votre éloquence, essayez de former une hospitalière : que lui offrirez-vous? Des richesses? elle y a

(1) Ce discours fut prononcé dans la chapelle de l'Hôtel Dieu.

renoncé. Des plaisirs? elle les redoute. Le repos de la vie? ce sont des travaux qu'elle vous demande. C'est donc de l'école de l'Evangile que sortent les désintéressées et les plus courageuses bienfaitrices de l'humanité souffrante.

4° Le christianisme grand par ses triomphes, et sur les erreurs et sur les persécutions. La puissance des ténèbres, ne pouvant éteindre la lumière de l'Evangile, s'arme de sophismes, pour la dénaturer et l'obscurcir : mais les Athanase, les Hilaire, les Augustin, et une foule d'autres génies supérieurs, colonnes innébranlables de la vérité, la soutinrent victorieusement contre les assauts de l'enfer. De grandes agitations ont eu lieu dans l'Eglise; le souffle de l'hérésie a élevé souvent des montagnes d'eau qui semblaient devoir abîmer le vaisseau de la foi; mais ces ondes impétueuses, après s'être entrechoquées l'une l'autre, se sont effacées mutuellement, sans nuire à la solidité de l'édifice construit par le Sauveur. Enfin l'esprit de mensonge, qui n'avait rien gagné en attaquant successivement tous les dogmes, enfanta le monstre de la philosophie, qui anéantissait toute croyance. Des hommes trop fameux par l'abus qu'ils firent de leurs talents, se chargèrent de mettre en crédit la nouvelle doctrine. Le faste imposant de quelques vertus faciles, le suffrage de toutes les passions, l'enthousiasme de la nouveauté, semblaient assurer le triomphe de la philosophie. Elle propagea en effet librement, pendant plusieurs années, ses épouvantables théories; elle entretient le peuple, non de ses devoirs, mais de ses droits; elle le souleva contre Dieu, lui fit haïr toutes les supériorités sociales, et remplaça l'obéissance par l'insurrection. La religion réclamait du fond de son sanctuaire, mais de peur qu'on n'entendît sa voix, on ferma ses temples. Heureusement la main de Dieu les rouvrit, la religion parla; à sa voix, le bandeau tomba des yeux de ceux que la philosophie avait aveuglés; elle s'était trahie par sa propre perversité; on ne put que détester ce fanatisme rebelle qui, après avoir essayé de détrôner Dieu, avait réellement détrôné les rois et s'était couvert de leur sang.

Ici donc encore paraît toute la gloire de notre religion. Pour en relever l'éclat, vous la montrerai-je triomphante sur les échafauds? Voyez, pendant trois siècles, les maîtres du monde déployer contre elle toute leur puissance, épuiser la rigueur des tortures contre des veillards, des femmes et des enfants. L'amphithéâtre retentit de cris barbares : *Les chrétiens aux lions!* le sang des martyrs ruisselle dans toutes les provinces, et après trois cents ans de combats, l'idolâtrie expire au pied de la croix; la religion s'élance du fond des catacombes, et va se placer sur les trônes.

Quelle autre doctrine que celle de l'Evangile fut jamais scellée du sang de ses partisans? La sagesse humaine nous oppose en vain son Socrate. Si ce philosophe connut la vérité, loin d'en être le martyr, il n'a été qu'un apostat : il meurt en ordonnant un sacrifice à une fausse divinité.

Cherchons ailleurs des exemples du triomphe de la vraie religion. Nous en trouverons dans notre histoire même, et ils sont tout récents : ils datent de la fin du dernier siècle. Il est arrivé, le jour fatal marqué par la Providence; voici l'heure du combat, le signal est donné : Seigneur, où sont vos soldats? L'épiscopat tout entier se présente, le clergé français se lève, pour s'associer à tant de gloire; l'esprit du martyre pénètre jusque dans la pauvre cellule de l'humble épouse de Jésus-Christ. Des prêtres, dépouillés sans se plaindre, arrachés du sanctuaire par la violence, parcourent travestis la France désolée, portent partout les secours et le courage de la religion, sans abri, sans subsistance, toujours en présence des supplices et ne voyant que l'éternité. D'autres errent dans des contrées éloignées, sans appui, étonnant par leur résignation les ennemis même de leur foi. Et tandis qu'ils donnaient ce grand spectacle à l'univers, toutes les vertus chrétiennes entraient dans la prison où l'on plongeait le roi. C'est là, c'est dans ce lieu étonné de recéler un souverain, c'est là que la religion dictait à Louis XVI ce testament impérissable, qui appartient à l'histoire des saints. Quel autre sentiment que celui de la religion a pu soutenir ce prince à une telle hauteur et lui inspirer cette abnégation plus qu'humaine, qui le porta, non seulement à pardonner à ses ennemis, pour ne songer qu'à leurs malheurs, mais encore à leur demander pardon lui même du mal qu'il ne leur avait point fait? Sublime production d'une grande âme, qui écrit en présence de la mort même, et qui demande grâce aux siècles futurs pour les crimes du nôtre!

Et si j'avais besoin d'ajouter de nouveaux exemples, pour prouver avec quelle énergie la religion soutient le chrétien souffrant, après le roi martyr viendrait sa noble orpheline, née pour le trône et destinée au cachot, qui offrit à la fois en spectacle et la candeur du premier âge et la dignité de la résignation. Je proposerais, je ne dis pas à votre piété (ce sentiment n'est que pour les souffrances vulgaires), mais à votre admiration, cette fille des Césars, qui ne fut jamais complice que des vertus et des bienfaits de son époux. Elle aussi, le crime l'immola, mais elle aussi, la religion la montra toujours libre, même dans les fers, et plus grande encore lorsqu'elle monta sur l'échafaud, qu'au jour où elle prit sa place sur le trône. Vous ne seriez pas non plus oubliée, vertueuse Elisabeth, dont toute la vie appartient au ciel. Votre belle âme, que la nature avait pensé ne créer que pour le bonheur, la religion eut besoin de la façonner à l'adversité. Mais aussi, fidèle aux rigoureuses leçons de cette maîtresse, vous puisiez dans le sein de Dieu la paix qui adoucit les peines, et la piété qui les sanctifie. Enfin, cette édifiante série de ver-

tus héroïques dont la religion est le principe, je la terminerais en citant cette auguste princesse qui vit percer le sein de son époux, et qui, parce qu'elle portait dans le sien le salut de la patrie, triompha de son malheur, et consentit à vivre, afin que notre espoir ne mourût point.

Illustre famille des Bourbons ! c'est parmi tes princes que nous choisissons les modèles que nous proposons aux chrétiens ! Veuille le ciel multiplier désormais tes prospérités dans la proportion des nombreuses et sublimes vertus que tu nous donnes à citer, et qui font, mieux que je ne l'ai fait, l'éloge de *la grandeur du chrétien !*

DISCOURS V

Prononcé dans l'assemblée du 5 *juillet* 1821.

LE SALUT EST POSSIBLE DANS TOUTES LES CONDITIONS.

Messieurs,

J'ai cherché à vous peindre la grandeur de notre religion, la beauté des vertus qu'elle produit; j'ai exposé les services importants qu'elle rend à la société, et la garantie qu'elle donne à tous ceux qui la pratiquent dans cette vie, d'être couronnés dans l'autre. Mais est-elle praticable à tous, cette religion dont je me suis plu à vous faire l'éloge? Dans quelque condition que le ciel nous ait fait naître, quelque direction que nous ayons prise, pouvons-nous atteindre aux heureux résultats que l'Evangile promet à ses disciples dans le temps et dans l'éternité? Ces avantages sont-ils la prérogative exclusive de quelques classes privilégiées? Y a-t-il des rangs assez obscurs pour que Dieu ne daigne pas y adopter des élus, et des conditions tellement pénibles, qu'il n'y reste ni assez de liberté, ni assez de secours pour faire les efforts auxquels se donne le ciel? Pensons mieux de la sagesse et de la bonté de Dieu. Le christianisme est un arbre mystérieux qui convient à tous les sols ; qui, en quelque lieu qu'il soit planté, donne des fruits de salut à celui qui le cultive. Dans les emplois les plus communs, comme dans les postes les plus brillants (je suppose les uns et les autres autorisés par la religion), le salut est possible. C'est cette vérité consolante que je me propose de développer aujourd'hui.

Je ne viens donc point ravir au souverain son sceptre, ni au riche ses trésors, ni au guerrier ses armes; je ne viens point arracher le magistrat de son tribunal, ni le père de famille des bras de ses enfants, ni l'artisan de son atelier ; mais je leur présente à tous la couronne promise à ceux qui remplissent les devoirs de leur état et qui en font des devoirs de religion. Et si vous craignez, Messieurs, que je ne vous égare en paraissant vous ouvrir un chemin trop commode, en place de cette voie étroite qui, selon l'Evangile, mène seule à la vie; si j'ai besoin, pour éviter l'apparence du relâchement, de m'étayer d'une autorité supérieure, saint Paul me prête ses paroles pour vous dire : *Que chacun reste dans sa vocation.* (I *Cor.*, VII, 20.)

C'est qu'en effet il ne faut pas plus que la négligence des devoirs de notre état, pour faire de nous des prévaricateurs; mais aussi, il ne faut pas plus que la pratique de ces mêmes devoirs de notre état, pour faire de nous des saints. C'est-à-dire ; manquer aux obligations que notre vocation nous impose, c'est nous perdre; les remplir, c'est nous sauver.

1° D'abord, l'omission des devoirs de notre état suffirait pour nous perdre, parce que sortir de ces devoirs, pour se livrer à d'autres pratiques, c'est renverser l'ordre établi par la Providence.

Toutes les conditions viennent de Dieu, et à notre entrée dans le monde, il a dit à chacun de nous : Voilà le chemin que vous devez suivre, tout autre vous égarerait. D'après cette disposition, la retraite serait criminelle pour celui que Dieu a destiné à un de ces emplois nécessaires au maintien de l'ordre dans la société. Tel Moïse se fût perdu, s'il eût préféré l'humble profession de gardien d'un troupeau au titre de chef d'Israël. Ainsi encore, le tumulte des camps fera la sûrete des Gédéon, qui, au lieu de s'obstiner à vivre dans une chaumière, obéiront à la voix du Seigneur qui les appelle aux combats. Le Sauveur renvoie dans leur palais les mages qui sont venus déposer leur couronne à ses pieds, et de même, à la garde de leur troupeau, les bergers qui sont venus l'adorer; il ne dépouille point les premiers, il n'enrichit point les seconds; et les uns et les autres auraient éte rebelles à leur vocation, s'ils eussent abandonné, ceux-là leur sceptre, ceux-ci leur houlette.

Ce serait donc se faire une idée fausse de la perfection, que de pratiquer jusqu'aux moindres actes de piété, au préjudice des devoirs auxquels notre état nous assujettit. Un Père du désert était si persuadé de cette vérité, qu'il s'éleva contre un solitaire qui, sous le prétexte spécieux de vaquer à la prière, s'abstenait du travail; et il usait de cette sévérité, afin, ajoutait-il, qu'on ne confondît pas l'indolence avec la religion. Quoi ! vous prieriez quand il faut agir? Mais il n'y a point de vrai culte, quand le culte est déplacé; ce ne serait plus qu'une devotion irrégulière, qui se surchargerait de pratiques saintes, lesquelles sans doute doivent accompagner nos devoirs d'état, mais non leur faire tort. Se faire un scrupule de ne pas sans cesse converser avec Dieu ! Mais le vrai scrupule doit être plutôt de ne pas veiller assez exactement sur ses enfants, si on est père de famille; de ne pas user assez modérément de sa fortune, si on est riche; de ne pas être assez résigné dans ses peines, si on est froissé par les revers. Voilà les pratiques nécessaires : celles qu'on mettrait à la place, Dieu les rejetterait.

Une religion commode, qui, parce qu'elle s'est enfoncée dans le doux asile du sanctuaire, ne regarderait plus que de loin et avec indifférence les intérêts d'une famille

et le sort futur d'un enfant; une religion tranquille, qui, pour quelques grains d'encens brûlé au pied des autels, se croirait autorisée à négliger les fonctions d'un état utile au bien public : religion insuffisante, chimérique même, qui choquerait la raison, qui déplairait à Dieu, qu'un Père de l'Eglise appelle *le protecteur par excellence du bon ordre dans le monde.*

C'est en suivant cette idée que j'ajoute qu'on ne peut pas être bon chrétien, si on n'est point bon citoyen. Et pour le prouver, je m'appuie sur le témoignage de Tertullien. Il prétend qu'on calomnie les enfants de l'Evangile, quand on les accuse de ne point payer à la société le tribut de services qu'ils lui doivent. Il reconnaît qu'il est essentiel au titre de chrétien d'acquitter cette dette, dans toutes les conditions. Aussi dit-il aux païens : « Vous le voyez, nous naviguons, nous portons les armes contre vous; comme vous, nous cultivons les terres, nous administrons la justice; nous nous trouvons partout où le devoir de notre état nous appelle; dans les armées, dans les forteresses, dans les assemblées du peuple, dans le sénat et le palais; nous ne nous éloignons de vous que quand vous allez adorer les idoles dans vos temples.

Qu'on n'abuse point de ce que je dis. Je sais que la piété veut des instants de recueillement, l'assistance exacte aux offices divins, la fréquentation des sacrements. Je sais que se renfermer tellement dans les obligations de son état que le ciel n'ait aucune de nos pensées, et notre âme aucune prière, ce serait un excès absurde, et on ne supposera pas sans doute que je voulusse jamais l'excuser. Mais les exercices les plus saints, les plus édifiants, ne suffisent point, et ne seraient qu'une singularité déplacée dans ceux qui négligeraient les devoirs essentiels de leur état. Je demande si Dieu recevrait les oraisons d'un père de famille, ou d'un chef de maison, ou d'un magistrat, qui se complairaient trop dans des exercices religieux, sachant que leurs enfants, ou leurs domestiques, ou leurs clients, abusent de leur absence, ou souffrent de leurs retards? Le libertin triompherait d'une conduite aussi peu sage, et en conclurait que la piété est un travers. Sans doute il conclurait mal, parce que la religion, loin d'entrer dans ces désordres, les condamne sévèrement. O vous donc qui seriez tentés de viser à une fausse perfection, avant de vous élever à la hauteur des conseils, dites-vous si vous êtes même au niveau du précepte, c'est-à-dire, si vous vous acquittez des devoirs de votre état? Ceux-ci, dans la concurrence, doivent l'emporter sur les pratiques de piété qui ne sont que de surérogation. Une dévotion oisive, dans ceux dont la vie doit être agissante, peut flatter l'amour-propre, mais ne plaira jamais à Dieu. Ainsi, négliger les devoirs de son état, c'est se perdre; j'ajoute que les accomplir, c'est se sauver.

2° Admirable effet de la religion, de sanctifier toutes les conditions sans faire tort aux fonctions qui y sont attachées! Cette religion ennoblit le travail du serviteur, sans ralentir son zèle pour l'intérêt de son maître; elle laisse au négociant toute son activité, et ne lui recommande que la probité. Aussi saint Paul ne cherche-t-il le salut des hommes (et il le déclare possible à tous), il ne le cherche, dis-je, que dans les fonctions propres à chacun d'eux. « Enfants, dit-il, respectez vos parents. Pères de famille, soignez l'éducation de vos enfants. Serviteurs, obéissez à vos maîtres. Vous qui commandez, faites-le avec ménagement. » (*Ephes.*, VI, 1, 9.)

Ici, l'Apôtre ne demande que les devoirs d'état. Ainsi, tout profanes qu'ils paraissent, ce serait une illusion de dire : Je ne trouve point de temps à donner à mon salut. Et moi je réponds : Où les saints ont-ils puisé ces mérites qui leur ont valu des trônes dans le ciel? Dans leur condition même. Tout leur secret a été de trouver, dans les disgrâces de leur état, le mérite d'une vie de résignation; dans l'opulence de leur état, le mérite d'une vie de charité; dans la dissipation de leur état, le mérite d'une vie de recueillement; en un mot, le secret a été d'être redevables de leur sainteté à leur état. La grâce leur enseignait l'art de conserver un cœur religieux jusque sous le casque, et voilà ce qui a sauvé les Maurices et les Sébastien; l'art d'unir dans la magistrature, la sévérité qui confond le crime, avec cette douceur qui rassure l'innocence, et voilà ce qui a sauvé les Yves et les Ambroise; l'art de pratiquer l'humilité et la pureté au milieu des délices de l'opulence, et voilà ce qui a sauvé les Judith et les Esther; l'art d'allier la patience envers un mari vicieux avec le courage de se roidir contre le vice, et voilà ce qui a sauvé les Monique et les Clotilde; l'art enfin de concilier les fonctions inférieures de la société avec toute la ferveur de la charité, et voilà ce qui a sauvé Marthe et les saintes femmes qui pourvoyaient aux besoins corporels du Sauveur. Voilà l'assemblage des vertus qui font l'honnête homme selon le monde, et des vertus qui font le juste devant Dieu. Voilà ce qui rendit Joseph si saint et si aimable dans la maison de son père; si saint et si obéissant au service de Putiphar; si saint et si patient dans les fers; si saint et si occupé du bien public dans le cabinet de Pharaon. Joseph passe par plusieurs conditions, il se sanctifie dans toutes : il n'en est donc point qui ne fournisse les moyens nécessaires au salut.

Aussi, au dernier jour, Dieu jugera-t-il le prince sur les devoirs du trône, le magistrat sur les règles de la justice, le riche sur l'emploi de ses revenus, le pauvre sur sa résignation. C'est-à-dire que les devoirs de notre état tiendront un des premiers rangs dans la discussion que le souverain juge fera de nos mérites. Les avoir bien remplis, deviendra un titre au salut, parce que ces devoirs d'état, qui, au premier

coup d'œil, semblent être une source de distractions qui nous détournent du ciel, nous y conduiront pourtant, si nous nous en acquittons dans la vue de plaire à Dieu. Saint Louis avait un royaume à gouverner. Plus occupé que nous ne le sommes, il se sauvait par un moyen qui nous sauvera, si nous le voulons, je veux dire en offrant à Dieu son travail, et en le sanctifiant par la prière, C'est le même moyen qui a sauvé les fidèles des premiers âges. Les Chrétiens de ces âges si féconds en élus, ne faisaient, pour la plupart, rien de bien frappant. Tous ne s'enfonçaient point dans la solitude; la presque totalité restaient dans le monde. Seulement, ils faisaient tout dans des vues de religion, quels que fussent leurs devoirs. Fussent-ils ceux de la dépendance, ils se les rendaient méritoires, en se proposant d'imiter le Sauveur, qui, comme il l'a dit, était venu, non pour être servi, mais pour servir lui-même.

Qu'on ne dise point que j'attache trop de prix aux fonctions de tous les états, même des plus appliquants, des plus distraits. Le Dieu que nous servons n'est pas seulement le Dieu des cloîtres et des déserts : il est le Dieu qui suit de l'œil le prince dans son palais, le magistrat sur son tribunal, le négociant dans son cabinet, l'ouvrier chrétien dans son atelier; il est, selon l'expression de l'Ecriture, le Dieu *des vallées comme des montagnes* (III *Reg.*, XX), c'est-à-dire, des rang inférieurs comme des plus élevés; il donne la même valeur aux mérites des uns et des autres. Le même Esprit-Saint qui loue Salomon d'avoir bâti un temple au Seigneur, ne dédaigne pas de faire l'éloge des artistes qui ont contribué de leur industrie à l'embellissement de cet édifice.

O vous donc que la Providence a assujettis à ces conditions qui commandent impérieusement le travail, qui courbent l'attention sous le joug des intérêts temporels, tellement qu'il semble ne plus rester de l'âme ni loisir ni énergie pour les intérêts de l'autre vie, ouvrez encore votre cœur à la confiance, et gardez-vous bien de vous croire dans l'impossibilité de mériter les faveurs et les récompenses de votre Dieu. Vous feriez injure à son impartiale équité. Il n'attend de vous ni ces longues oraisons, ni ces pratiques multipliées qu'il est en droit d'exiger d'une classe d'hommes plus libres de disposer de leur moments. Vous ne pouvez point prier longtemps, mais votre travail prie pour vous, votre patience prie pour vous, votre résignation à baiser la main qui vous enchaîne à des occupations continues, elle prie pour vous, et elle fait de vos contraintes, de vos privations, un exercice perpétuel de dévotion. Honorer ainsi votre état par la conformité de votre volonté à celle de Dieu, c'est amasser des trésors pour le ciel. Si, au milieu de vos occupations, vous laissez échapper de votre cœur de pieux soupirs, soupirs que le monde ne voit pas, mais dont Dieu vous tient compte, soupirs qui ne sont pas pénibles, mais qui sont salutaires soupirs qui ne préjudicient point à vos occupations, mais qui les sanctifient ; si enfin, de temps en temps, vous priez Dieu, par un élan rapide, mais fervent, de bénir votre travail et de protéger votre innocence : Ah! vous accomplissez le precepte de l'Evangile de prier sans cesse, et votre vie devient une oraison perpétuelle. Vos fonctions sont, en quelque sorte, votre culte, votre sacrifice du matin et du soir. Car quelle hostie plus sainte, quel plus doux encens à offrir à Dieu; que cette attention à se tenir toujours en sa présence, et à n'interrompre son occupation que pour lui dire : Seigneur, mon travail est aux intérêts de ma famille, mais mon cœur est à vous.

En parcourant toutes les conditions, je pourrais donc prononcer que toutes nous sanctifient. Je trouve du mérite partout. J'en trouve, et je suis sûr que Dieu en trouve dans un riche, à posseder ses revenus sans passion, les perdre sans murmure, à en consacrer une partie au soulagement de l'indigence. Ouvrez les yeux : c'est le riche Abraham qui reçoit le pauvre Lazare dans son sein, et il vous montre, ô opulents du siècle, à quelle gloire vous pouvez prétendre, si, pauvres de cœur, vous êtes humbles et charitables. Je trouve, et je suis sûr que Dieu trouve du mérite dans un père chrétien qui, par son zèle à faire régner la religion dans sa maison, y devient l'homme de Dieu pour sa famille. Celle-ci, élevée saintement, est déjà, pour ainsi dire, le gage du salut de ce bon père. Et pourquoi ne mettrais-je point ce père de famille sur le chemin du ciel avec autant de confiance que cette femme dont le Saint-Esprit nous a fait l'éloge, et qu'il appelle *la femme forte? (Prov.*, XXXI, 10.) Quelles œuvres si merveilleuses lui attribue-t-il? Elle soigne sa maison, veille sur ses domestiques, pourvoit aux besoins de ses enfants. Pourquoi, puisqu'il voulait en faire un prodige de sainteté, ne nous la présente-t-il point consacrant son temps à des actions extraordinaires, au lieu de lui mettre dans les mains un fuseau, de la laine et du lin ? C'est que la vertu n'est nulle part aussi solide, que là où elle s'occupe des devoirs de son état.

Et encore, quel mérite ne trouverai je point dans un maître qui fait, à l'égard de ses serviteurs, les fonctions de prédicateur et d'apôtre? Ecoutez, ô maîtres chrétiens, et comprenez quelle abondante moisson de mérites s'ouvre à votre zèle. Vous vous sauverez, en instruisant, en réprimant et en édifiant celui ou celle qui vous sert. Si vous leur apprenez à servir Dieu, leur premier maître et le vôtre, si vous ranimez leur piété quand vous la voyez trop lente; si vous leur facilitez la fréquentation des offices et des sacrements, vous devenez à leur égard les ministres de Dieu, vous lui donnez des élus, vous serez vous-mêmes de ce nombre ; vous entrerez avec eux dans ses tabernacles éternels, où les qualités de maître et de serviteur se confondent dans la qualité commune de bienheureux.

Quel mérite dans des parents qui supportent courageusement le fardeau de l'éducation d'une nombreuse famille, surtout quand ils ont à lutter contre un enfant rétif à la censure, bouillant dans le plaisir, dont la mère verse autant de larmes pour le ramener à la vertu qu'elle a poussé de soupirs en lui donnant la vie! Dieu, qui récompense un verre d'eau donné au pauvre, n'a-t-il point de couronne pour des parents qui déracinent avec effort le vice du cœur de leurs enfants, pour y semer en place des germes de vertus?

Quel mérite dans un riche, d'être mortifié au milieu des plaisirs, désintéressé au milieu de l'opulence, sobre à une table splendide, respectant les jeûnes et les abstinences de l'Église, au milieu d'une abondance qui provoque la sensualité! Ah! ce riche se sauve par ses richesses mêmes; les anathèmes de l'Évangile contre les opulents du monde se changent en bénédictions pour celui qui fait servir sa fortune à mortifier ses sens plutôt qu'à les flatter.

Quel mérite enfin dans ceux-là qui, gémissant sous le poids de quelque disgrâce, savent encore ranimer leur courage, pour bénir celui dont la main pèse sur eux! Genre de mérite pénible à la vérité, mais réel et précieux, autant que les occasions de l'acquérir sont fréquentes. Les emplois publics ont leurs dégoûts et leurs obstacles; le mariage ses traverses, le commerce ses revers : c'est-à-dire partout une croix à porter. Mais en la portant patiemment à la suite du Sauveur, on entre à sa suite dans le séjour des consolations et du bonheur. Je le dis parce que nous le disons tous, quand la mort nous ravit un de ces hommes que nous avons vu accomplir les devoirs de son état : Il fut bon époux, père tendre, maître humain, magistrat intègre, guerrier fidèle, ami généreux, sujet soumis. Voilà l'éloge que nous déposons sur la cendre de ce citoyen justement regretté, et nous avons la confiance que celui qui emporte ainsi de ce monde l'approbation des hommes, trouvera dans Dieu le rémunérateur de ses vertus.

DISCOURS VI.

Prononcé dans l'assemblée du 2 août 1821.

SUR LES INDULGENCES.

Messieurs,

Dans ce siècle où les dogmes de l'Evangile sont trop souvent niés par l'impiété, la morale insultée par la licence, la mortification chrétienne décriée comme superflue; dans ce siècle où on se fait aisément illusion sur l'insouciance dans laquelle on vit, comme sur les scandales que l'on donne, où l'on est ingénieux à se perdre et à perdre les autres; l'Eglise, toujours compatissante et féconde en secours pour ceux de ses enfants qui veulent lui rester fidèles, multiplie, en leur faveur, les moyens de défense dans la proportion des dangers, et présente des ressources de salut à ceux qui désirent survivre à la ruine de tant d'âmes. Elle s'est servie, tout récemment encore, d'organes éloquents, pour nous retracer les vérités de la religion, nous en peindre les beautés et nous animer à en pratiquer les devoirs. Elle nous a réunis au pied des autels, pour que nous y fissions périodiquement profession de notre attachement au culte catholique, le seul vrai, le seul qui puisse nous sanctifier. A ces faveurs, elle en ajoute une nouvelle aujourd'hui, ce sont les indulgences dont elle gratifie notre association; genre de bienfait à peine connu des uns, décrédité par les autres, trop peu apprécié peut-être par le grand nombre, quoiqu'il puisse être avantageux à tous. La nature des indulgences, les conditions requises pour qu'elles produisent leur effet; voilà ce qui fera la matière de cet entretien, auquel les grâces de la diction sont absolument étrangères; tout y est uniquement pour l'instruction.

Le péché mortel doit être puni dans l'éternité. Toutes les satisfactions des hommes n'auraient jamais suffi pour nous garantir de ce châtiment affreux. Il fallait le sang d'un Dieu. Mais le Sauveur, en prenant sur lui une expiation qui aurait excédé nos forces, ne nous a pas déchargés de celle qui leur est proportionnée. Donc, après le péché pardonné, il reste encore une peine temporelle. L'incrédulité de Moïse lui est remise, en vertu des mérites de la passion future de l'Homme-Dieu; mais l'exclusion de la terre sainte sera la punition de cette faute. David obtient grâce pour son double crime; mais de grandes infortunes l'attendent. Notre sort est le même sous la loi de l'Evangile. Nous avons confessé nos offenses avec repentir; Dieu a été fléchi, et notre âme purifiée; cependant il nous reste l'obligation d'expier nos désobéissances; obligation qui s'étendra à l'autre vie, si nous ne l'avons pas remplie dans celle-ci.

Or quel est le chrétien qui oserait se flatter d'avoir effacé, par des satisfactions proportionnées, l'énormité et le nombre de ses égarements? Qui, parmi les pénitents qu'on estime aujourd'hui comme les plus austères, aura achevé, au moment de la mort, la tâche pénible de ses réparations? Comparons notre siècle aux siècles anciens, et ce qu'enduraient les pécheurs d'alors avec le peu que font les pécheurs plus coupables de notre temps. Toujours assez forts pour offenser Dieu, toujours trop faibles et sans énergie pour nous en punir, que deviendrions-nous, si l'Eglise ne venait pas à notre secours? Nos actes de piété et de mortification ne sont qu'un fantôme de pénitence, qui laisse à Dieu tout son droit de nous châtier dans l'autre vie, parce que nous nous épargnons trop dans celle-ci. D'après cela, qui sait jusqu'où vont, dans l'avenir, les effets de la vengeance d'un Dieu dont la justice est si sévère? Dans quels abîmes de peines cuisantes, et pendant combien de temps, ne nous faudra-t-il point expier nos révoltes contre lui? Quoi de plus terrible

que cette pensée? Heureusement elle est adoucie par cette autre, que l'Eglise a le pouvoir de diminuer la rigueur et l'étendue des souffrances qui attendent le pécheur au delà du tombeau. Ce pouvoir, nous le plaçons avec reconnaissance parmi les bienfaits que nous a procurés la médiation du Sauveur. Dépositaire des mérites de Jésus-Christ et de ses saints, l'Eglise en est aussi la dispensatrice; elle les offre à Dieu, comme un supplément aux mérites du pécheur infirme et impuissant. Cette charitable mère, voyant que nos œuvres laborieuses, eussions-nous le courage de les continuer toute notre vie, ne répondraient jamais à ce que la justice divine peut exiger de nous, prend dans ses trésors de quoi les compléter, et, semblable à l'économe de l'Evangile, elle nous remet la moitié de la dette que nous n'étions pas en état de payer, en nous faisant écrire *cinquante* pour *cent*. (*Luc.*, XVI, 6.)

Donc, en nous conformant aux dispositions du Saint-Siége, en accomplissant les conditions qu'il prescrit, et dont je parlerai bientôt, Dieu nous remet la peine due à nos fautes : peine que les anciens canons requéraient des pécheurs avec une effrayante sévérité; peine qui, pour n'être plus exigée dans ce monde, n'en est pas moins exigible dans l'autre; peine enfin dont les plus rudes austérités, continuées jusqu'à la mort, ne nous déchargeraient point. En vertu de quel pouvoir une grâce aussi extraordinaire nous est-elle accordée ? Il est clairement exprimé dans ces paroles de l'Evangile : *Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel* (*Matth.*, XVI, 19) : paroles qui ne peuvent avoir d'autre sens que celui que leur a donné la conduite de saint Paul : au nom et *dans la personne de Jésus*, ce sont ses termes (II *Cor.*, II, 10), il abrége la pénitence qu'il avait imposée à l'incestueux de Corinthe. C'est conformément à cette doctrine, professée dans tous les âges chrétiens, que les indulgences se sont établies dans l'Eglise. Les évêques, de siècle en siècle, ont usé du même droit; les plus distingués d'entre les Pères l'ont reconnu ; les conciles œcuméniques en ont fait usage, et les fidèles l'ont toujours regardé comme une faveur qui méritait leur vénération en même temps que leur reconnaissance. Ce dogme a donc sa source dans les temps apostoliques, et c'est de là que, par des canaux toujours purs, cette doctrine est parvenue jusqu'à nous. Ce n'a été qu'en donnant un démenti à la tradition universelle, que l'auteur de la prétendue réforme osa nier un article de notre foi qui avait passé à travers tous les âges. Ce fut pourtant là le prélude des attaques de ce fameux novateur. Il voulait, semble-t-il, s'asseoir sur les ruines de ce dogme, pour combattre et anéantir tous les autres. Mais l'Eglise, toujours invariable dans ses principes et sa conduite, n'a pas cessé d'accorder les indulgences, et elle en gratifie aujourd'hui notre association, faisant usage en notre faveur du pouvoir que son fondateur lui a légué.

Jusqu'où ne va pas la miséricorde divine? Une âme a mérité les châtiments éternels : croirait-on qu'elle a encore de quoi se rassurer? Le tribunal de la pénitence est son premier asile : elle y trouve le pardon, il n'y a plus d'enfer pour elle. Il est vrai que, si la mort la frappait dans ce moment, il faudrait qu'elle descendît dans des torrents de feu qui, sans être éternels, sont au moins épouvantables par leur rigueur. Mais si le chrétien réconcilié profite de l'indulgence accordée par le Saint-Siége, qu'il emploie au moins, pour satisfaire à Dieu, le peu d'énergie que sa faiblesse lui laisse : ce qui excède ses forces lui sera remis; plus de purgatoire pour lui, l'indulgence l'a affranchi de la nécessité d'y souffrir. Il ne tient donc qu'à lui de tomber dans les bras de Dieu au sortir de cette vie, et de jouir sans délai des délices des saints. La justice divine a le droit de nous punir, et ce droit, elle consent, elle désire même que nous le lui ôtions.

Après ce court développement de la nature et des effets des indulgences, il sera plus facile de saisir les définitions que je vais en donner.

L'indulgence plénière produit la rémission entière des peines qu'on aurait à souffrir dans l'autre vie, pour les péchés déjà effacés, mais non totalement expiés dans celle-ci.

L'indulgence partielle, comme de soixante jours ou de sept ans, procure une diminution, soit dans la durée, soit dans la gravité des peines du purgatoire, équivalente à celle que méritaient jadis soixante jours ou sept ans passés dans les exercices laborieux de la pénitence canonique.

L'Eglise, dont la charité se trouve trop resserrée dans cet univers, en franchit les bornes, et fait couler des torrents de grâces dans un autre monde, pour y rafraîchir les âmes qui achèvent leur pénitence dans le feu du purgatoire. Ce troupeau souffrant n'est plus, à la vérité, celui de l'Eglise, mais il est encore celui de son époux. Aussi n'absout-elle pas les coupables de sa propre autorité, mais elle présente à leur juge de quoi les acquitter. C'est le sens de ces expressions du bref, que les indulgences accordées par le Saint-Siége pourront ê re appliquées aux morts *par manière de suffrages*.

Il me semble que cet exposé suffit pour qu'on puisse apprécier toute la valeur des indulgences : bienfait précieux, qu'il ne tient qu'à nous d'obtenir. Mais, ô mon Dieu! vous savez si tous ceux qui y prétendent en sont vraiment dignes. Combien peut-être se trompent par la fausse confiance d'y trouver l'acquittement de leurs dettes, tandis que toutes leurs dettes subsistent encore! Qu'ils en jugent par les conditions auxquelles est attachée l'efficace des indulgences.

Première condition, être en état de grâce. L'indulgence n'est pas destinée à remettre les fautes, elle les suppose remises; elle

s'offre aux pécheurs, mais ne se donne qu'à ceux qui ne le sont plus. Dieu, maître de ses dons, ne veut en gratifier que ceux qui, réconciliés avec lui, ont déjà, autant qu'ils ont pu, accompli ce qui leur a été prescrit pour expier le péché. Il faut donc lui présenter un cœur que la contrition a brisé, que l'absolution a purifié, que la satisfaction a déjà, en partie, acquitté. Donc, point d'indulgence pour ceux qui, encore en guerre avec Dieu, pousseraient la témérité jusqu'à faire de ses dons une occasion de sacrilége. L'indulgence n'expie que les fautes qui ont été amèrement détestées; Dieu ne se relâche de ses droits qu'en faveur de ceux qui ont cessé d'être ses ennemis, et on ne peut compter sur l'efficace des bienfaits de l'Eglise, qu'autant que l'Eglise peut compter sur la sincérité de notre repentir.

Seconde condition, la résolution de ne plus pécher. Point d'indulgence pour ces chrétiens chancelants qui ne sont qu'à demi déterminés au bien : faux convertis, disposés à retourner bientôt à leur vomissement; pénitents équivoques, dont l'état laisse plus à craindre dans l'avenir qu'il ne permet d'espérer le pardon du passé. A quels traits peut-on distinguer ceux que ces alarmes regardent? Je vais le dire, au risque de donner lieu à quelques personnes de se reconnaître. Il est à craindre que l'indulgence ne soit inutile à ceux dont les passions survivent dans toute leur fougue à la réconciliation, qui ne mettent qu'un court intervalle entre le pardon de leurs fautes et la rechute dans les mêmes fautes, entre la foi donnée et la foi trahie. Illusion de se flatter d'avoir reçu l'indulgence, quand on se retrouve aussi esclave de ses sens, aussi complaisant pour les mêmes faiblesses, aussi froid pour les pratiques essentielles de la piété. Illusion, dis-je, parce que si la promesse de sortir de cet état dangereux pour le salut avait été sincère, elle n'aurait pas été violée si tôt. Un retour si prompt aux mêmes prévarications annonce que le cœur n'était point guéri. Sans doute les aliments les plus solides ne préservent point de tout besoin à l'avenir, mais s'ils ont laissé au malade toute sa faiblesse, c'est qu'ils ont trouvé un estomac mal disposé.

Troisième condition, la persévérance dans la pratique des bonnes œuvres. Les ennemis de l'Eglise romaine l'ont calomniée, quand ils l'ont accusée de dispenser, par les indulgences, les plus grands pécheurs de la loi commune de la pénitence : à tout homme raisonnable il est au contraire évident que ce bienfait suppose l'esprit de mortification. Les largesses de l'Eglise sont des moyens d'expiation et non des prétextes d'insouciance; des secours pour notre faiblesse et non des excuses pour notre lâcheté; le sang du Sauveur, d'où elles découlent, porte toujours avec lui l'amertume de la croix; ces trésors, qui ont leur source dans les plaies d'un Dieu crucifié, ne pourront jamais être des titres à la mollesse. Que les ignorants ou les ennemis de toute gêne ne voient dans les indulgences qu'un chemin commode pour aller au ciel, sans passer par les épreuves de la pénitence; qu'ils n'y voient que le privilége de ne point pleurer ses fautes, parce qu'on a satisfait à quelques pratiques auxquelles l'Eglise semble attacher la participation de ses grâces, le chrétien éclairé et de bonne foi ne donnera pas dans cette erreur. Il comprendra qu'il doit continuer jusqu'à la mort les œuvres laborieuses de la satisfaction; que le bienfait de l'indulgence ne consiste point à être exempt de travailler à l'expiation de ses fautes, mais seulement à être dispensé de prolonger et d'achever cette expiation dans le feu vengeur de l'autre vie. L'intention de l'Eglise n'est point de porter atteinte à ce commandement positif du Sauveur : *Faites de dignes fruits de pénitence.* (*Matth.*, III, 8.) Il n'est aucun instant de notre vie où nous puissions cesser de nous punir, parce qu'il n'en est aucun où nous cessions d'être les débiteurs de la justice divine, soit pour les fautes déjà commises, soit pour celles que nous commettons tous les jours.

Donc, dans les principes de l'Eglise, tout ce que nous faisons sur la terre sera toujours trop peu; donc, loin d'avoir pour but de favoriser notre tiédeur, elle veut que nous tirions de notre faiblesse tout ce que nous pouvons, et que toute notre vie soit une suite d'efforts pour réparer nos fautes, sans qu'il nous soit jamais permis de croire le payement équivalent à nos dettes. Peut-il être vrai en effet que des prières de quelques instants, que des actes de piété si peu gênants remplacent les peines que méritent nos désobéissances? Peut-il être vrai que, tandis que ces peines devraient embrasser toutes les années de notre vie et un plus grand nombre d'années peut-être dans le purgatoire, Dieu consente à ce que nous passions sans la moindre austérité le reste du temps qu'il nous donne à vivre dans ce monde? Qu'ils étaient loin de cette erreur ces pénitents de la primitive Eglise qui, après s'être crucifiés pendant des trente ou quarante ans avec une sévérité dont nous frémissons, munis pourtant de l'indulgence de l'Eglise, ne mettaient aucun intervalle entre leur pénitence et leur mort! Imitons-les, suivons-les au moins de loin, et que nos ancêtres en religion soient nos modèles en œuvres d'expiation.

Mais s'il faut nous assujettir comme eux à ce qui contrarie la nature, nous punir de l'avoir trop flattée, lui refuser ce qu'elle désire au delà du nécessaire, où est le bienfait de l'indulgence? Ou je n'ai pas été assez bien compris, faute de m'être assez bien exprimé, ou ce bienfait de l'indulgence a dû paraître un des dons les plus excellents du ciel. L'Eglise voyant que, malgré notre zèle à satisfaire à la justice divine, nous lui serions toujours redevables, l'Eglise, dis-je, vient au secours de notre faiblesse, remplit les vides de notre pénitence, en offrant à Dieu les mérites du Sauveur et des saints,

pour suppléer à l'insuffisance des nôtres.

Ah ! sans doute, les faveurs du Saint-Siége produiront dans notre association l'effet désiré : cette rosée ne tombera point sur un sol aride, et nos réunions, fécondes en œuvres de bienfaisance, le seront également en œuvres de piété. Le sacrificateur ne sera pas le seul qui consommera la victime : il aura la douce satisfaction de la distribuer aux membres qui composent l'assemblée. Ici, Messieurs, vous réjouissez les anges de cet oratoire par votre recueillement; ici vous chantez les louanges de l'Agneau divin, vous courbez pieusement la tête quand il vous bénit; ici vous accueillez avec transport toutes les propositions qui tendent à soulager les entrailles des pauvres; vous donnez à ceux qui sont dans le vestibule du sacerdoce les moyens de s'avancer vers le sanctuaire. Tant de bonnes œuvres remplissent-elles la mesure du nom d'associé de la Providence? Non encore, Messieurs : il y a un pas de plus à faire. Franchissez-le, et arrivez à l'autel où votre Dieu vous attend pour descendre en vous. Sur les traces des premiers qui se présenteront à la table sainte, l'édification amènera bientôt les autres, et tous trouveront ici, outre les grâces attachées à la communion, celles que produisent les indulgences.

DISCOURS VII.

Prononcé dans l'assemblée du 6 septembre 1821.

SUR L'INDIFFÉRENCE POUR LES PRATIQUES RELIGIEUSES.

Messieurs,

J'appelle aujourd'hui votre attention, je devrais dire vos inquiétudes, sur la situation de ces insouciants qui, tout en s'obstinant à garder le nom de chrétiens, ne font que peu d'œuvres chrétiennes. Je dis peu, car ils en font quelques-unes. Je ne parle point ici de ces impies par système qui mettent leur gloire à rejeter tout acte religieux ; ceux-là sont évidemment dans un état désespéré. Je parle de tant de personnes qui, sans aller jusqu'au mépris affecté de l'incrédule, n'ont pas cette exactitude à laquelle on reconnaît le vrai fidèle. Je parle de ceux qui conservent un air de régularité dans l'accomplissement de certains préceptes commodes, mais qui s'affranchissent sans raison légitime de ce que la religion prescrit de pénible. Je m'explique. Le négligent croit à l'obligation d'assister aux offices ; le précepte dit « régulièrement » : le négligent se fait l'interprète du précepte et le réduit à quelques apparitions dans le temple. Le négligent admet la nécessité de la réconciliation ; l'Eglise dit *au moins une fois l'année :* lui, il croit pouvoir en rendre les époques plus rares. Le négligent ne conteste pas l'obligation de la pénitence; l'Eglise en détermine les œuvres et les jours : lui, il en adoucit la sévérité et en simplifie les actes par un calcul arbitraire. Enfin, le négligent rend hommage aux vérités de la religion, mais ne tient pas aux vertus qu'elle commande : il repousse également les dogmes de l'impiété et les devoirs du christianisme ; fidèle si l'on veut aux principes, mais obstinément rebelle aux obligations qui en sont les conséquences. Ai-je assez bien caractérisé cette classe de chrétiens relâchés dont je me propose de parler, qui se rassurent sur quelques pratiques mal observées et en trop petit nombre ? C'est leur sécurité que je voudrais troubler, en montrant combien la négligence dans les actes religieux est coupable en elle-même et funeste dans ses conséquences.

S'il exista jamais un désordre qui dût provoquer l'intérêt des âmes zélées pour la religion, c'est sans doute cette *indifférence pratique*, qui réduit l'Eglise à pleurer les enfants qui lui restent, presque aussi amèrement que ceux qu'elle a déjà perdus.

Le chrétien doit à Dieu l'hommage public de sa foi, et l'hommage complet de son obéissance. Or le négligent laisse à douter s'il croit, et ne prouve que trop qu'il ne pratique pas, au moins autant qu'il le devrait.

Il a toujours été regardé comme essentiel à une croyance quelconque qu'elle se manifestât constamment au dehors par des actes qui l'exprimassent. Celle des païens, quoique absurde jusqu'à la stupidité, se lisait, se peignait, pour ainsi dire, dans leurs démarches, dans leurs délibérations, dans leurs entreprises. Quoique assis à l'ombre de la mort, quoiqu'ils eussent défiguré les notions de la Divinité, ils croyaient dépendre d'elle dans tous les moments de leur existence. Tout, chez eux, portait le caractère de la religion. Les dieux et leurs autels se trouvaient partout : dans le sénat, dans les armées, dans les places publiques, sur les limites de leurs champs et jusqu'au sein de leurs foyers. Dans les ténèbres où ils étaient plongés, il semble que leur âme se tournât sans cesse vers la Divinité; ils n'agissaient que sous ses auspices. Ils ont placé leurs dieux partout : ah ! Seigneur, il est de vos chrétiens qui ne vous placent nulle part; ni à leur table : nos pères la bénissaient en votre nom, cet usage n'est presque plus connu ; ni avant ni après le repos de la nuit : le soleil a parcouru la distance de l'orient à l'occident, et n'a éclairé aucun acte religieux dans l'homme indifférent. Ainsi chaque jour, chaque semaine est, pour lui, vide de la pensée de Dieu, stérile en hommages qui annoncent le chrétien. Les réserve-t-il pour le septième jour, pour ce jour que Dieu a béni dès l'origine du monde et qu'il s'est consacré? Voyons comment le passent un bon nombre d'hommes qui se disent encore enfants de l'Evangile, ou plutôt voyons quel jugement en porterait un païen que je suppose sorti récemment de ces contrées où le vrai Dieu n'est pas adoré, mais où cet infidèle a pourtant reçu quelques connais-

sances de notre religion. Je le suppose ici, un jour consacré au Seigneur, se proposant de jouir du spectacle de tous les chrétiens rassemblés au pied de l'autel. O honte du christianisme! Frappé du petit nombre d'adorateurs d'une divinité qu'on lui a dit si puissante et si bienfaisante, cet étranger croit qu'on l'a trompé. Où est, dit-il, le Dieu des chrétiens, ou plutôt où sont ses enfants? Mais bientôt, en étudiant nos mœurs, il saura nous apprécier. Qu'il pénètre dans l'intérieur de nos maisons, il y verra la mollesse retenant les uns dans les bras du repos jusqu'au moment où l'Agneau s'immole solennellement sur l'autel; il verra la cupidité appliquant les autres à des affaires d'intérêt; il verra la jeunesse ne distinguant les jours saints des autres jours que par des divertissements coupables. Que le théâtre s'ouvre, il verra une foule nombreuse s'y précipiter, et il s'écriera : Vraiment le Dieu des chrétiens est le Dieu de la mollesse, de la cupidité et du plaisir; celui qui réside dans leurs temples n'est point leur Dieu.

Combien en effet ne daignent point les fréquenter! Du haut de son autel où son amour l'a placé, Dieu appelle ses enfants à venir, au moins le septième jour, le reconnaître pour leur Rédempteur. Qui est-ce qui se rend à sa voix? Quelques personnes qui se souviennent encore qu'elles sont tenues à cet hommage. Mais ce petit nombre de fidèles, qui occupent un espace si resserré dans nos églises, je n'ose le comparer au nombre étrangement plus grand de tant d'absents, de peur que l'énorme différence ne mette trop à découvert la honte de notre siècle. Ah! pourquoi, en place de cette croix qui surmonte nos sanctuaires et en annonce la destination, pourquoi l'ange du Seigneur ne grave-t-il point au frontispice de nos temples cette inscription que saint Paul a vue sur un des édifices d'Athènes païenne: *Au Dieu inconnu?* (*Act.*, XVII, 23.) Le petit nombre d'adorateurs de notre Dieu prouve qu'il est pour le grand nombre le Dieu ignoré, ou du moins négligé. Négligé, ai-je dit : car je suppose qu'un reste de foi existe encore; mais elle dort au fond des consciences. Si on se résigne à remplir quelques simples et faciles observances, c'est que le monde les a rangées parmi les bienséances; et cette ombre de croyance est moins un hommage qu'on rend à Dieu, qu'un tribut qu'on croit devoir à l'opinion. En dépit de l'oracle du Sauveur, que le service de Dieu est la première affaire de l'homme (*Luc.*, X, 41), aujourd'hui cette affaire principale est mise au dernier rang; on la renvoie après les convenances sociales, après les distractions les plus frivoles. La religion, le plus sacré des intérêts, ne vient qu'après les autres. Dans un certain monde, on parle encore beaucoup de principes; mais, à la tête de cette morale dont on fait trophée, on place l'oubli de la religion.

On ne la nie pas, je le sais; on ne veut pas être confondu avec les impies : mais à quoi se réduit la différence? L'impie dit dans son cœur: *Il n'y a pas de Dieu* (*Psal.* X, 13); l'indifférent admet son existence, et vit comme s'il n'existait pas. L'impie peut être meilleur que ses principes; l'indifférent se déprave avec une bonne croyance. Le premier est insensé dans son opinion; le second est inconséquent dans sa conduite.

En vain l'indifférent se rassure-t-il sur son attachement aux dogmes de la foi. Qu'il sache que tout se lie et s'enchaîne dans notre religion. Le christianisme est tout pratique; au moins n'est-il presque point de vérité qui ne nous impose un devoir. Voyons comment l'homme indifférent les remplit.

Une probité humaine, des vertus d'honnête homme, une extrême bonté de cœur avec une parfaite modération de caractère : je vois bien en cela un disciple accompli de la sagesse du siècle, mais non un disciple de Jésus-Christ. En vain l'Eglise a-t-elle attaché à certains jours des privations, des actes laborieux de pénitence : ces lois sont violées par le mépris des uns ou éludées par la fausse conscience des autres. Où est ici l'obéissance à une autorité émanée du ciel même? En vain la religion ramène-t-elle le temps consacré à la mortification, à la prière, à l'amendement des mœurs et au renouvellement de la ferveur; en vain enjoint-elle à ses enfants de terminer cette sainte quarantaine par une parfaite réconciliation : l'indifférent ne veut ni s'humilier, ni se sanctifier. Où est encore ici l'obéissance à un pouvoir qu'on ne peut mépriser qu'en méprisant celui de Dieu même?

Tous les indifférents, il est vrai, ne vont pas aussi loin : il reste dans plusieurs d'entre eux une sorte d'habitude à pratiquer quelques actes de religion, quand ils ne gênent point; notre siècle donne encore de ces exemples, et voilà ce qu'on voudrait appeler de la piété.

Quoi! on appellerait piété, faire une fois au plus dans l'année la revue de sa conscience, paraître à l'office principal aux grandes solennités, et laisser au peuple d'y assister régulièrement le dimanche! On appellerait piété, ces délicatesses, ces ménagements qui composent avec le devoir, qui étudient le plus ou le moins de rigueur dans les saisons, pour trouver un prétexte de s'absenter de l'église! Si c'est là de la piété, c'est à tort que l'Evangile nous parle du salut comme d'une conquête difficile, puisque quelques moments, pris au hasard dans l'année et donnés précipitamment à une pratique religieuse, suffiraient pour acheter le ciel avec ses trésors. Si c'est là de la piété, le nombre des élus ne devrait pas être si petit, puisque c'est encore le grand nombre qui tient à la religion par quelques apparitions dans le temple. Si c'est là de la piété, le Sauveur nous a trompés, en nous disant qu'il faut des prières et des violences continuelles. Si c'est là de la

piété, les saints se sont abusés eux-mêmes, en exécutant à la rigueur les maximes de l'Evangile. Mais si leurs exemples et les paroles de l'Ecriture sont pour nous des règles de conduite, il faut convenir que quelques heures, échappées au loisir et données à la religion, ne feront jamais ces *jours pleins* que Dieu doit couronner dans le juste; et que, comme on se perd en ne faisant rien du tout, on ne se sauve pas davantage quand on ne fait pas assez. Et cette prétendue piété, à peine couverte d'une légère superficie de christianisme, on voudrait la mettre en crédit; on la regarde comme suffisante, on méprise ce qui va au delà. Mais ô l'étrange religion que celle qui enseigne qu'il faut rendre à chacun le sien, parce que cela est honnête; être respectueux dans le temple, parce que cela est décent: y paraître de temps en temps, parce que cela édifie le peuple! Certes, il ne fallait pas, pour établir une pareille religion, qu'un Dieu répandît son sang, ni que la terre bût celui des martyrs.

Et quelles sont les conséquences du système adopté par les chrétiens indolents? C'est que cette négligence augmentera en eux, qu'elle les condamnera, qu'elle les tourmentera, qu'elle scandalisera ceux qui en seront les témoins.

D'abord, elle ne peut qu'augmenter. C'est ainsi au moins que nous en jugeons, quand il s'agit des autres. Que nous voyions une âme abandonner sa première ferveur, rabattre de son exactitude aux pratiques chrétiennes, nous regardons ces relâchements comme le prélude de sa perte; nous comptons qu'une vertu est presque éteinte, quand elle est déjà affaiblie. La nôtre se soutiendra-t-elle mieux, si les pratiques religieuses ne viennent que de loin en loin la ranimer? Pour nous comme pour tout autre, la lampe qui manque d'huile ne peut pas éclairer longtemps, l'arbre qui ne tire presque plus de suc de la terre séchera bientôt. Car enfin, le chrétien fervent, soutenu par les secours dont Dieu ne manque pas de récompenser les bonnes œuvres, a encore bien de la peine à se soutenir contre le penchant au mal. Il réjouit les anges du sanctuaire par son exactitude à le fréquenter, il y édifie les fidèles : encore chancelle-t-il souvent et tombe-t-il quelquefois. Que deviendront ceux qui ne font rien pour intéresser le Seigneur, ou qui ne font pas assez? O chrétien négligent, qui, sans afficher le mépris de la religion, êtes trop peu soigneux à la pratiquer; qui calculez jusqu'où vous pouvez aller sans être impie, vous ne voulez faire que peu, vous arriverez à ne rien faire du tout. Les exemples sont fréquents de ceux qui ont jadis pris le parti de rendre plus rares leurs actes religieux, et qui depuis longtemps n'en font plus. Quand on veut se borner à ce qu'on appelle l'essentiel de la religion, on en vient à ne plus rien pratiquer. On agit alors pour son âme comme agirait pour son corps un imprudent qui ne prendrait de nourriture que ce qui est rigoureusement nécessaire pour ne point mourir. D'après ce plan absurde, cet homme, après avoir langui quelque temps, périra, victime de sa bizarrerie.

2° Le chrétien négligent condamné au tribunal de son cœur. Qu'est-ce qu'un indifférent? C'est un homme qui confesse qu'un Dieu est descendu du ciel pour nous donner l'Evangile, qu'il en a dicté les oracles, qu'il l'a scellé de son sang; et cet Evangile, il ne le suit pas. Il croit que l'Eglise tient ici-bas la place de Jésus-Christ, pour nous diriger; et cette Eglise, il ne l'écoute pas. Il sait, il croit que la mort peut, à chaque instant, le livrer aux mains de la justice éternelle; et cet instant décisif, il ne s'y prépare pas. Il sait, il vous dira même, arrivé à un certain âge, qu'il penche vers le tombeau; et il n'en reste pas moins oisif et insouciant sur le bord de l'abîme. Combien ne pourrait-on pas citer de vieillards qui, pour avoir trop souvent et trop longtemps omis leurs devoirs religieux, sont devenus si insensibles, que rien ne les réveille plus, pas même la pensée du passage de cette vie à l'éternité. Le son funèbre, qui porte l'effroi dans le cœur du juste, ne dit rien pour celui qui a vécu dans l'indolence; c'est pour lui un son qui se perd dans les airs.

Mais cet engourdissement a son terme: vient le moment où les illusions cessent, où la conscience reprend ses droits. Qui jamais a entendu le chrétien négligent dire à Dieu : Seigneur, je descends en paix dans le tombeau. Fidèle à tous les hommes, je n'ai oublié que mes obligations envers vous. J'ai consacré, par mes exemples, toutes les vertus sociales, je n'ai méprisé que vos lois; je me crois sans reproche, et j'attends avec confiance ce jugement qui a fait trembler les plus grands saints. Langage absurde! aussi ne fut-il jamais celui de l'insouciant à la mort. Si étranger à l'Evangile qu'il ait vécu, il se souvient avec effroi d'y avoir lu que le serviteur inutile est rejeté, que l'arbre stérile est condamné, que Dieu ne récompense que les bonnes œuvres, ou du moins ne fait grâce qu'au repentir.

Le quatrième résultat de l'indifférence dans les actes religieux, c'est qu'elle devient le scandale de la société, dont nous devons être l'édification. En vain le chrétien négligent me dira-t-il qu'il respecte la religion, qu'il la recommande à sa famille. Un mot suffit pour lui répondre. Vos principes sont bons, lui dirai-je, mais ils ne sont que pour vous: vos exemples sont mauvais, et ils sont pour les autres. Plus vous inspirez de confiance à vos enfants par la régularité de votre conduite, plus ils sont portés à juger que les pratiques religieuses sont médiocrement utiles, puisque vous vous en dispensez. En vous voyant, sur tout le reste, fidèle à vos devoirs, ils jugent que la religion n'en est pas un, puisque vous y attachez si peu d'intérêt.

Messieurs, laissons-nous effrayer pour

l'avenir. En vain la religion conserve-t-elle encore quelques temples parmi nous: si nous lui refusons les œuvres qu'elle demande, c'en est fait de son existence, et après une génération indifférente viendra une génération incrédule. On a vu souvent la foi, repoussée par la persécution, rentrer dans les empires et s'y rétablir avec gloire; mais, chez un peuple indifférent, elle languit, elle s'éteint comme la dernière étincelle d'un flambeau qui finit.

Sommes-nous si loin de cette époque funeste? Quels effets, ou plutôt quels ravages, a déjà produits parmi nous cette indifférence? Concentrée jadis dans un petit nombre, aujourd'hui elle est, pour ainsi dire, populaire; la multitude se détache de la religion de ses pères. Egalement indifférente pour les autels et les tombeaux, elle perd le sentiment de la foi avec l'habitude d'en pratiquer les œuvres; elle s'enfonce chaque jour dans les ténèbres, avec une insouciance qui aurait effrayé le monde païen.

Ce n'est point de cet auditoire, ce n'est d'aucun des membres qui le composent, que j'ai pu emprunter les couleurs qui m'ont servi à peindre le chrétien négligent. Vos actes, au contraire, fourniraient les traits d'un tableau édifiant. Votre exactitude à fréquenter le sanctuaire de notre association, votre empressement à la sanctifier par de bonnes œuvres, vous élèvent à une grande distance au-dessus de la classe des indifférents. Mais ce que nous ne sommes point, gardons-nous de le devenir; ne nous laissons point emporter par ce *mouvement du siècle*, qui entraîne tous les jours tant d'âmes dans un abîme d'où il est rare de les voir sortir.

DISCOURS VIII.

Prononcé dans l'assemblée du 4 octobre 1821.

SUR L'ÉDUCATION DES ENFANTS.

Messieurs,

Je réclamerai, dans cet entretien, votre intérêt en faveur d'un âge dont la faiblesse sollicite vos secours; en faveur de cette portion de l'humanité pour laquelle le Sauveur a montré une prédilection particulière: en faveur de l'enfance. C'est la cause des enfants que je défends contre l'insouciance de ceux à qui le soin de leur salut a été confié par la Providence. Je ne prétends pas inspirer d'alarmes inutiles. Si tous les pères de famille qui se disposent à m'écouter peuvent se rendre ce témoignage, qu'ils ont toujours conduit leurs enfants dans la voie du ciel, ce discours ne les regarde point: mais s'il en est qui, tandis que leurs enfants se perdent, dorment dans une dangereuse sécurité, qu'ils se réveillent à la voix de l'Apôtre, qui leur dit: *Pères de famille, élevez vos enfants dans la loi et la crainte du Seigneur.* (*Ephes.*, VI, 4.) Je me présente donc à vous l'Ecriture sainte à la main: j'y vois le salut des parents, des enfants, des empires mêmes, dépendre de l'éducation religieuse donnée à la jeunesse.

I. A peine un enfant est-il né, qu'on le porte dans le temple, pour y être lavé des souillures qui en font encore un ennemi de Dieu. L'eau du baptême a coulé sur lui, et le démon a frémi. Mais cette âme, que le sacrement lui arrache, une éducation négligée peut la lui rendre. L'enfant régénéré est reporté entre les bras de ses parents, qui, en le pressant contre leur sein, ratifient les promesses qu'il a faites et dont ils rendront compte. O père chrétien, qui couvrez cet enfant de vos baisers, vous possédez un ange, mais souvenez-vous que cet ange peut devenir un réprouvé. Son âme est parfaitement belle, mais cette beauté peut se ternir, et ne se ternit que trop souvent dans les mains de certains parents: faute de temps: le temps, ils le donnent à des occupations qui absorbent tous leurs soins; faute de zèle: il n'est que trop fréquent de voir dans les parents une insensibilité qui, en refusant aux enfants le lait de la doctrine sainte, laisse périr en eux la vie de la grâce; dépositaires infidèles, qui oublient qu'à la naissance de cet enfant, Dieu leur avait dit: «Elevez-le pour moi, je vous le redemanderai un jour.»

Et quand les parents doivent-ils commencer à s'acquitter de cette mission? *A pueritia*, « dès le bas âge », dit le Saint-Esprit. (*Eccli.*, VII, 25.) Les premières étincelles de la raison ont brillé, il est temps de songer à l'ouvrage du salut de votre enfant. Le citoyen de Genève, son *Emile* à la main, vous dira qu'il faut différer les leçons de religion. Sans doute il a peur que la vertu ne germe trop tôt dans les jeunes cœurs. Mais attendez sur sa parole que la raison soit parfaitement développée; dans l'intervalle, le péché aura déjà fait bien des ravages. Tel enfant qu'on ne croyait pas assez avancé pour la vertu, s'est trouvé mûr pour le vice. Et alors quelle force peuvent avoir des leçons de sagesse qui arrivent trop tard? Il est rare de voir des personnes d'un certain âge, à qui on n'a jamais parlé de christianisme, écouter volontiers ceux qui le leur prêcheraient d'après coup; une piété qui commencerait à vingt ou trente ans, serait pour moi un prodige.

Pères de famille, gardez-vous de prendre pour guide cet ouvrage, où l'on met en principe que les enfants n'ont pas besoin de catéchisme, et qu'il ne faut ni leur parler de religion, ni leur apprendre à aimer Dieu, avant qu'ils aient jugé à propos de croire qu'il y en a un: comme si le sentiment de la Divinité pouvait être trop tôt inspiré; comme si la pensée de Dieu était de trop dans les premières années. Education insensée, qui renverse l'ordre des idées naturelles: le Créateur ayant droit aux premières affections de la créature; éducation funeste, dont le premier essai fut de faire un élève la honte de son maître et le désespoir de sa famille.

Philosophes, nos maximes sont toutes différentes des vôtres. Nous disons qu'aux premières lueurs de la raison, dès lors doit commencer l'éducation chrétienne. Nous désirons que les premiers regards de l'enfant soient frappés d'actes de piété, que les premières paroles qu'il entend soient édifiantes, que les premières actions qu'il observe soient des exercices religieux; qu'il voie, pour ainsi dire, qu'il y a un Dieu, avant qu'on le lui ait dit, et qu'à mesure que ses idées s'étendent, les vérités saintes lui soient développées dans des entretiens familiers, soutenus par des exemples.

Comment ont-elles pu s'introduire, à la honte de notre siècle, ces maximes scandaleuses, qu'il faut surseoir à l'instruction religieuse des enfants, que leur âge est pour le plaisir et non pour la piété, que la vieillesse ne viendra que trop tôt les rappeler à des réflexions sérieuses, et qu'il sera assez temps pour eux de penser à l'éternité, quand le poids des ans les courbera vers le tombeau : comme si leurs premiers jours n'appartenaient pas à Dieu, aussi bien que la vieillesse, à laquelle ils n'arriveront peut-être pas; comme si on pouvait soustraire d'une vie qui est un présent de Dieu, les vingt ou trente premières années, pour les donner à l'insouciance; comme si ce n'était qu'à vingt ou trente ans que commence l'époque d'un paradis à conquérir et d'un enfer à éviter; comme si c'était dans le temps où les penchants sont le plus fougueux qu'il fallût ne point leur donner l'Evangile pour frein; comme si les parents devaient laisser ignorer le Dieu qui tient la foudre, lorsque les passions des jeunes gens la provoquent; comme si enfin la religion devait se taire à l'âge où elle a le plus besoin de parler.

Ce n'est pas ainsi que l'entend saint Paul. *Juvenes exhortare ut sobrii sint : « Exhortez*, dit-il aux parents, *exhortez vos enfants à vivre dans une sage retenue.* » (*Tit.*, II, 6.) Je le dis comme lui, et j'ai plus que lui besoin de le dire, dans un temps où les moyens d'instruction publique s'affaiblissent partout, où nous voyons une grande partie du royaume dépourvue de pasteurs, où les chaires des églises sont muettes, où des milliers de Français sont condamnés à une déplorable famine de la parole sainte, vraie nourricière des âmes, sans laquelle nous n'aurions bientôt plus qu'une génération barbare. sans foi comme sans mœurs, étrangère à Dieu comme indocile au joug des lois. Ce serait vouloir hâter ce dépérissement de toutes les vertus, que de permettre aux parents de différer l'instruction qu'ils doivent à leurs enfants. Je leur dirai donc : « Les moments sont pressants, les motifs plus impérieux que jamais. C'est dans ce siècle malheureux, où les murs de plusieurs temples ne retentissent plus d'aucune instruction publique, que les instructions domestiques sont le plus nécessaires. »

Mais est-ce à un père à parler de religion à ses enfants? Je laisse répondre saint Chrysostome : « Ecoutez, dit-il aux parents, c'est à vous à être les premiers apôtres de votre famille ; vos maisons doivent être comme des temples. » En effet, jadis les maisons des chrétiens pouvaient se comparer à des églises, où le père de famille se croyait tenu de donner les leçons élémentaires de la doctrine chrétienne. Aujourd'hui il est des parents qui ne songent guère à faire entrer dans le plan de leurs obligations celle d'instruire leurs enfants dans les pratiques de la piété : plus coupables en cela que ces mères dénaturées qui abandonnent l'enfant auquel elles ont donné la vie. Car cette victime délaissée trouvera des secours dans la charité des étrangers, qui dédommageront cet infortuné de l'inhumanité de sa mère ; mais quand on a laissé étouffer la première grâce dans un enfant, peut-on croire qu'une main étrangère cultivera cette plante, déjà desséchée, faute d'avoir eu les premiers arrosements? Est-ce là être père?

Ce n'est pas même être chrétien : c'est, dit saint Paul, être *pires qu'un infidèle.* (*I Tim.*, V, 8.) Apôtre, comment expliquerais-je cette sentence sévère? Comment un père est-il apostat, quand il néglige d'instruire son fils? C'est que, s'il croyait à l'Evangile, il en exigerait la pratique dans sa maison. Il n'y croit donc point, il est donc au-dessous d'un païen. Au moins un païen racontait à son fils les absurdités qu'on débitait sur les dieux de l'Olympe : et, parmi les chrétiens, il est des enfants qui n'ont jamais appris de la bouche de leurs parents l'histoire de notre rédemption.

Quel spectacle agréable pour Dieu et pour les anges tutélaires de ces enfants, de voir leurs parents profiter du premier dégagement de leur raison, pour semer des vertus dans cette terre encore vierge, accoutumer leurs lèvres encore pures à prononcer pieusement le nom de Dieu, et à réciter saintement ses louanges; dresser de bonne heure leurs mains délicates à rompre le pain en faveur des pauvres ; les précéder aux jours solennels jusqu'au pied du sanctuaire, d'où l'encens de cette famille monte jusqu'au trône de Dieu ! Qu'ils sont près du Seigneur les parents qui lui forment ainsi des élus ! Telle l'histoire nous présente une Blanche de Castille, qui, surchargée de tant d'autres soins, trouvait encore le temps de donner des leçons de piété à son fils, et avec quel succès ! Ce fut sous la direction de cette princesse que Louis IX apprit à être saint et à être héros ; digne fils d'une telle mère, il lui paya en vertus et en gloire le prix des leçons de sagesse qu'il en avait reçues. Tel encore un Théodose, qui se ménageait assez de loisir pour assister aux instructions qu'on donnait à ses enfants, et y joignait les siennes. Il avait placé près d'eux le plus saint des maîtres : mais il pensait que la bouche d'un père est encore plus insinuante et mieux écoutée que celle d'un étranger.

Heureux les enfants ainsi élevés ! heu-

reux leurs parents! Quel beau jour pour ceux-ci, que celui où, environnés de leurs enfants comme d'autant de dépouilles remportées sur le démon, ils paraîtront en triomphe devant le Seigneur, à qui ils pourront dire: « Voilà le dépôt que vous m'aviez confié; vous m'aviez chargé de faire de ces enfants des saints: couronnez mon zèle à les instruire, couronnez leur docilité à m'écouter. »

II. Qu'ils sont au-dessous de leurs obligations, les parents qui excluent des premières années de l'éducation de leurs enfants toutes les idées religieuses, et n'y admettent que des connaissances profanes! Qu'ils consultent peu les vrais intérêts de leurs enfants! « Quoi! leur dirai-je, votre fils sait déjà les plus beaux morceaux de nos poëtes, et il ignore encore les principes de la religion! Toutes les sciences se sont présentées pour embellir son esprit, et le christianisme n'est pas encore arrivé pour former son cœur! Tous les livres profanes lui sont ouverts, et l'Evangile lui reste fermé! » La science de la religion, plus intéressante que celle du calcul, de la littérature et des modes, cette science qui nous apprend à nous sauver, la regardera-t-on comme étrangère aux soins d'un père? Que la jeunesse soit savante, aimable même, j'y consens; mais qu'elle soit aussi vertueuse et croyante.

Vos enfants vous demandent des livres?... Il serait injuste de les leur refuser. Donnez-leur ces auteurs aussi irréprochables dans leurs principes que supérieurs en talents; donnez-leur ces orateurs sublimes dont le génie marche à la même hauteur que la majesté de la religion; donnez-leur ces poëtes du premier ordre qui, en se peignant dans leurs écrits, n'offrent que de *nobles images* (2) de leur cœur; donnez-leur ces auteurs immortels dont la plume fut toujours chaste, les intentions toujours droites et le jugement toujours sain: trésors d'éloquence et de raison, légués à notre siècle par des hommes dignes d'avoir vécu dans un siècle meilleur.

Mais sauvez-les, vos enfants, du déluge de ces livres pestilentiels où la religion est menacée d'être submergée: productions funestes, dès qu'on se rappelle de quelles sales mains elles sont sorties. Sauvez-les, vos enfants, de ces réservoirs fétides de tant de turpitudes morales et de folies politiques, creusés par des génies malfaisants, et qui ne contiennent que la boue de la licence et les poisons du blasphème. Sauvez-les, vos enfants, de ces œuvres de ténèbres enfantées par les corrupteurs de l'espèce humaine, où se découvre un plan d'attaque bien suivi contre le trône et l'autel, où l'impudence du mensonge va de pair avec la hardiesse du plus révoltant cynisme, où les sarcasmes tiennent lieu de preuves, où les mystères sont traités de visions, les miracles d'impostures, les martyrs de fanatiques; où l'on appelle barbare cette religion chrétienne qui nous a tirés de la barbarie et peut seule nous empêcher d'y retomber. Sauvez-les, vos enfants, en les mettant sous l'égide d'une éducation saine. Là, et là seulement, ils conserveront la foi qui fait les chrétiens, et les mœurs qui font les élus. Partout ailleurs il n'y a que tempêtes, naufrages et débris.

Un père de famille croirait manquer à son titre, s'il ne donnait point de bonne heure une direction utile aux talents et au goût de ses enfants, s'il ne les mettait point sur le chemin de l'honneur et de la fortune, ou du moins s'il ne leur procurait pas un rang quelconque dans la société: mais les mettre sur la voie du ciel, leur faciliter les moyens d'occuper un jour une place parmi les saints, ne seraient-ce pas là des obligations aussi essentielles dans un père chrétien? Qu'il tarde à s'en acquitter, ce délai ne le constituerait-il point coupable envers ses enfants? Peut-il attendre, pour les former à la vertu, que les passions soient devenues leur tempérament? Espère-t-on que cette cire, une fois durcie, prendra toutes les formes qu'on voudra lui donner? Est-il à croire que le vice, une fois identifié avec le cœur d'un jeune homme, se changera soudainement en vertu? Il n'est pas déjà si facile de retremper une âme trop longtemps imprégnée du venin des passions.

On peut citer sans doute des hommes qui, après avoir donné leurs premières années aux égarements, se sont arrêtés tout à coup, terrassés par la grâce, comme saint Paul sur la voie de Damas; qui, dès lors, ont abjuré le péché, et ont arrosé des larmes de la pénitence le reste du chemin qu'ils ont eu à faire. On en cite, de ces vieillards convertis: mais ce sont des exemples qu'on remarque facilement, parce qu'ils sont rares. Ils sortent de la classe ordinaire, ceux qui deviennent meilleurs en devenant plus âgés; et le Saint-Esprit a prononcé un oracle effrayant pour les parents qui permettent à leurs enfants de marcher dans une mauvaise voie: c'est *qu'ils y marcheront toujours.* (*Prov.*, XXII, 6.) Veillez donc, Messieurs, à ce qu'ils n'y entrent point: trop difficilement vous les détermineriez plus tard à en sortir. Tous ceux que vous voyez depuis longtemps s'avancer dans le sentier de l'irréligion, pour être plus près du tombeau, n'en sont que plus loin de Dieu.

Mais un enfant ne craint rien tant que l'instruction? Cela peut être. Mais laissez se fortifier cette répugnance pour toute leçon sérieuse, je ne vois pas à quelle époque vous pourrez y revenir. Disons plutôt avec le Sage: Quelle que soit la légèreté de vos enfants, *instruisez-les*, *« erudi; » ne vous découragez pas*, *« ne desperes. »* (*Prov.*, XIX, 18.) Votre zèle serait inutile, si vos enfants étaient parfaits. Il est, je le sais, des parents vertueux qui ont à pleurer sur les

(2) Boileau, *Art poétique.*

désordres de leurs enfants: mais ces larmes ne couleront point toujours. Un jeune homme bien élevé peut se livrer à ses penchants: mais pénétré jadis de la nécessité de la foi et des mœurs, il y reviendra; consolez-vous, parents chrétiens qui l'avez consacré à la religion, la religion vous le rendra. L'histoire de l'Eglise offre l'exemple d'un grand succès dans ce genre. Emporté par la fougue des passions, Augustin s'y est livré sans réserve: l'erreur a perverti son esprit, le libertinage a corrompu son cœur. Les instances de l'amour maternel, les efforts de l'autorité ont été un frein impuissant pour arrêter ce coursier violent. Monique gémit, et ne se rebute point; sa tendresse semble s'accroître des torts de son fils. Elle emploie, pour le réduire, les exhortations plus que les reproches, les exemples plus que les préceptes, et plus que tout encore, la prière. Elle parle quelquefois de Dieu à Augustin, mais plus souvent d'Augustin à Dieu. L'infortuné fuit sa mère: sa mère se précipite sur ses pas, toujours occupée de le ramener. Enfin il arrive ce jour acheté par tant de larmes, le jour qui vit Augustin tombant aux pieds de Monique, abjurant ses vices et ses erreurs. Femme incomparable! quels furent, à la suite de vos longues afflictions, les transports de votre joie, lorsque vous serriez dans vos bras ce fils devenu enfin digne de vous, ce fils dont vous fûtes deux fois la mère, pour l'avoir d'abord donné au monde, pour l'avoir ensuite donné à Dieu! La voilà accomplie la prédiction d'un saint évêque, que l'enfant de tant de larmes ne pouvait point périr.

O vous qui criez, qui publiez, qui écrivez qu'il faut renvoyer l'éducation religieuse à l'adolescence, au temps où les jeunes gens se présentent dans le monde, je comprends l'intérêt qui vous inspire ce langage. Semblables à ces insectes dévastateurs qui vont, rampant sous terre, détruire les plantes en rongeant leurs racines: pour exécuter votre affreux projet d'anéantir la religion, vous attachez à la racine vos dents meurtrières; afin de dessécher la piété dans les cœurs, vous en tarissez la source; vous voulez une jeunesse dépourvue de principes qui la défendent, dénuée de raisonnements qui la préservent, libre de frein qui la retienne: vous la trouveriez alors plus susceptible de vos insinuations, plus complaisante pour vos maximes, plus facile, en un mot, à pervertir. Vous ne voulez, pour premier catéchisme, que des leçons de bienséance; vous dégagez les enfants des liens qui les attachent à Dieu; vous ne leur dites que ce qui est beau dans ce monde, sans leur apprendre ce qui peut les rendre heureux dans l'autre. Avez-vous calculé les résultats de cette éducation, qui vous rend coupables et envers vos enfants et envers l'état?

III. On ne voit que trop souvent des désordres succéder de près aux vertus du premier âge, même dans les personnes dont l'éducation a été soignée: que sera-ce si les passions, au moment où elles naissent, trouvent un cœur vide de principes et par conséquent sans défense? Si une éducation chrétienne ne dispense pas de toute crainte, une éducation négligée laisse-t-elle quelque chose à espérer? Que deviendra un enfant qui, étranger à la religion, connaît à peine le Dieu qu'il doit servir? Pères de famille, de la religion dans vos leçons: elle seule peut faire de votre enfant, je ne dis pas seulement un chrétien, mais un honnête homme, mais un bon citoyen. Elle seule lui enseignera à fléchir sous le joug des lois, à obéir aux maîtres de la terre, parce que telle est la volonté du roi de la terre et des cieux. Ne voulussiez-vous, dans vos enfants, que les vertus que le monde désire, munissez-les de celles que l'Evangile prescrit. N'entrât-il dans vos vues que de les rendre estimables à leurs concitoyens, rendez-les pieux, fondez sur la religion l'édifice de leurs vertus sociales: c'est la seule base solide. L'asseoir sur d'autres principes, c'est établir le bâtiment sur le sable. Les filtrations de la séduction le mineront, les vents des passions le renverseront, les torrents des exemples l'entraîneront.

Des principes d'honneur!..... Evangile mondain, qui ne tiendra pas contre la corruption du cœur. Des principes d'honneur! Répétez, et ne répétez que cette maxime: à votre voix les crimes les plus funestes au repos de la société vont sortir de ces jeunes cœurs, pour inonder la terre. Une fois que les jeunes gens ne verront plus dans les idées du bien et du mal que des distinctions inventées par les législateurs pour mener plus aisément les peuples, que deviendront les peuples et les gouvernements? car il ne faut pas plus espérer de sûreté dans un état sans religion que dans une ville sans rempart.

Au contraire une bonne éducation fera *la santé des empires*. (*Sap.*, VI. 26.) C'est avec cette politique que les royaumes durent longtemps et que les peuples vivent heureux; c'est le nerf d'une éducation religieuse qui fait les nations fortes et robustes, et les met en état de braver les révolutions; et si la nôtre a tout bouleversé parmi nous, c'est que trop de parents avaient, pour élever leurs enfants, cherché leur code d'institution dans d'autres sources que celles où avaient puisé nos pères. Nos pères, c'est de l'arsenal de la religion qu'ils tiraient des armes pour défendre leurs enfants contre les sophismes des impies et les attentats des innovateurs. De là, la pureté de la croyance, l'amour du souverain, le respect pour les lois; les pratiques de la piété se maintenaient dans les familles. Encore aujourd'hui considérez ces maisons honorables où se sont conservés d'âge en âge l'observation des bonnes règles, l'accomplissement des devoirs civils et religieux; ces maisons que la considération publique vous indique, que respectent ceux-là mêmes qui ne les imitent pas; demandez aux chefs de ces familles révérées comment ils ont reçu et

comment ils perpétuent cette succession de vertus : ils vous répondront que c'est le fruit de l'éducation que leur ont donnée leurs pères et qu'ils reportent à leurs enfants. Les maximes chrétiennes sont, dans ces maisons, des maximes de famille, regardées comme la plus précieuse portion de l'héritage des ancêtres. O combien florissante serait la société, si on y donnait cette éducation aux enfants! Combien en peu de temps serait changée la face de la terre! Mais ce n'est pas là ce qu'ont voulu les sages du dernier siècle : ce qu'ils ont voulu, c'est que la religion ne parlât pas aux enfants.

Chercher à priver les générations naissantes du bienfait de l'instruction religieuse, a été sans contredit une des entreprises les plus criminelles qui ont signalé une époque féconde en crimes et en folies. Et cette entreprise, elle est en partie exécutée : non pas sans doute parmi vous, Messieurs, mais dans tant d'autres maisons, dans les campagnes surtout, où l'Evangile n'a plus de ministres, ni par conséquent d'organes pour parler ni aux parents, ni aux enfants.

Et que résulte-t-il tous les jours de ce déplorable silence de la religion dans des milliers d'habitations? A quelle autre cause qu'au défaut d'une éducation chrétienne faut-il attribuer les progrès d'une dépravation sans exemple, qui déconcerte les tribunaux et épouvante les magistrats : ces suicides, ces empoisonnements, ces parricides et autres forfaits inouïs dans l'histoire des crimes, dont est souillée chaque page de nos papiers publics?

Puisse le christianisme refleurir dans notre patrie! Veuillent les pères de famille y puiser les instructions qu'ils donnent à leurs enfants! Qu'auraient-ils à redouter d'un système d'éducation fondé sur cette religion qui *donne la sagesse aux petits* (*Psal.*, XVIII, 8), qui leur enseigne le grand art d'être vertueux dans cette vie et heureux dans l'autre, et de contribuer, en attendant leur récompense dans le ciel, à faire le bonheur de leurs parents sur la terre!

DISCOURS IX.

Prononcé dans l'assemblée du 8 *novembre* 1821.

SUR L'EGLISE ROMAINE.

Messieurs,

Il existe, au milieu de nous, un grand ouvrage qui, solide par la seule force de son institution, remplit tous les lieux, doit remplir tous les temps, qui porte l'impression visible de la main de Dieu : c'est l'Eglise romaine. Au milieu de cette Eglise, son fondateur a érigé un tribunal propre aux savants et aux ignorants, pour abaisser l'orgueil des uns et guider la simplicité des autres, en leur imprimant à tous le même respect.

Je considère l'Eglise comme notre souveraine, elle a droit à notre soumission; comme notre mère, elle mérite notre amour; comme le corps mystique du Sauveur, elle réclame notre appui : comme impérissable, nous devons former nos neveux pour elle. De ces titres, auxquels on voit que je rattache des devoirs, je déduirai les avantages qui en résultent pour nous.

I. Nécessité de la soumission à l'Eglise, et d'abord en matière de croyance. *Si quelqu'un n'écoute point l'Eglise qu'il soit à vos yeux comme un païen.* (*Matth.*, XVIII, 17.) Il faut que cette Eglise soit investie d'une autorité bien respectable, puisque la résistance à ses décisions nous dégrade du rang de chrétien et ne nous laisse que celui d'infidèle. Je me sers du mot d'*autorité*, pour désigner la juridiction ecclésiastique, parce qu'il existe un pouvoir aussi réel dans la main des pontifes que dans celle des rois. Ceux-ci ont reçu le glaive matériel pour punir le crime; l'Eglise n'a d'autres armes que la parole de Dieu, pour assujettir ses enfants; elle n'use d'aucun moyen violent et ne s'arroge d'ailleurs aucun pouvoir sur les choses temporelles. Mais qui oserait lui contester le droit de déterminer et de garantir les objets de notre croyance? Le même Dieu qui ordonne de rendre à César ce qui est à César, veut qu'on souscrive aux décrets des chefs de la religion, parce qu'en vain seraient-ils établis les organes des vérités révélées, si, après qu'ils ont parlé, il nous était permis de soumettre leurs décisions à notre examen.

Au lieu d'accumuler les preuves de cette proposition, j'aime mieux vous montrer les affreux résultats auxquels a donné lieu la témérité de ceux qui l'ont niée. Il fut dit aux novateurs du XVIe siècle, qui les premiers ont attaqué l'autorité de l'Eglise, il leur fut dit qu'en s'inscrivant en faux contre certains dogmes enseignés par l'Eglise, ils mettaient tout en péril et donnaient par là une licence effrénée aux âges suivants. Ce que les sages ne purent faire croire alors à ces esprits trop hardis, une maîtresse plus impérieuse, l'expérience, ne l'a que trop démontré depuis. L'autorité de l'Eglise ne servant plus de rempart au génie de l'innovation, l'ancienne doctrine fut assujettie aux caprices d'une foule de docteurs divisés entre eux. Chacun se fit à soi-même un tribunal où il se rendit l'arbitre de sa croyance. Une nuée de réformateurs couvrit une partie de l'Europe. De là un déluge d'opinions qui a fini, dans les uns, par la submersion totale de la foi; dans les autres, par une indifférence dédaigneuse autant pour les nouvelles croyances que pour l'ancienne. De là des scissions, des disputes envenimées entre ceux qui voulaient encore croire, mais ne croire que d'après eux-mêmes. Le champ de la moderne Eglise devint une terre incapable de consistance, qui, remuée par trop de mains, s'ouvrit de toutes parts et n'offrit plus que des précipices. Tout devint arbitraire dans la religion, dès qu'on eut abandonné le point central où avait retenti jusque-là l'enseignement des vérités chrétiennes.

Quel port restait, au milieu de ces tem-

pêtes, à ceux qui craignaient le naufrage? L'arche de la nouvelle alliance, l'Eglise. Là, les âmes droites et dociles ont trouvé la sûreté.

Si un auteur, écrivant sous la dictée de l'esprit de mensonge, altère la pureté de la foi, l'Eglise, toujours en sentinelle sur les murs de la cité sainte, rassemble les premiers pasteurs : un trône est élevé au milieu de cette réunion imposante; l'Evangile y est placé comme la loi suprême qui doit terminer toutes les contestations; les fidèles des quatre parties du monde attendent quelle décision sera prononcée; l'Eglise parle, tous les doutes cessent, toute discussion serait superflue, elle serait même criminelle; où le Saint-Esprit a présidé, l'erreur n'a pu prévaloir. Quel avantage d'arriver à la vérité par un chemin si court! La voix de l'Eglise suffit au vrai fidèle; l'égarement n'est que pour celui qui refuse de l'écouter.

Ce n'est point seulement pour les dogmes que l'Eglise a droit à notre soumission; c'est également par rapport à ses préceptes qu'il a été dit aux apôtres : *Celui qui vous méprise, me méprise* (*Luc.*, X, 16); de sorte que c'est n'être catholique qu'à demi, que de croire aux vérités que l'Eglise propose, si on enfreint les lois qu'elle porte. Ici toutefois il n'est que trop fréquent de se faire illusion. On se croirait rebelle à Dieu si on tenait à un sentiment proscrit par l'Eglise, et on viole, sans scrupule, des lois émanées de la même autorité, sans réfléchir que, dans ce dernier cas, l'infraction est une révolte contre la Divinité même.

Mais aussi, la soumission à l'Eglise a tout le mérite de l'obéissance à Dieu; Dieu est le premier, le vrai législateur, l'Eglise n'est que son organe. Lorsque Moïse promulguait le décalogue au milieu des éclats de tonnerre, les Juifs ne virent, dans Moïse, qu'un intermédiaire; le maître suprême auquel ils se croyaient tenus d'obéir, c'était Dieu même. *C'est le Seigneur*, s'écrièrent-ils, *qui a parlé*. (*Exod.*, XX, 1.) Ainsi, lorsque, par exemple, au septième jour, nous portons nos pas vers le sanctuaire où doit s'immoler la victime, le son des bronzes, qui nous appellent du sommet de nos temples, est moins la voix de l'Eglise que celle de Dieu même. *C'est le Seigneur qui a parlé*. Mais aussi c'est lui qui nous sait gré de notre démarche, qui la sanctifie, qui la récompensera.

Qu'on me permette ici quelques réflexions sur le blâme qu'encourent ceux qui, parmi nous, foulent aux pieds les préceptes de l'Eglise. Sans doute ils ont été inexcusables ceux qui, dans le XVIe siècle, ont abandonné l'antique religion consacrée par la pratique de tant de peuples, les écrits de tant de savants, les vertus de tant de saints, l'éclat de tant de miracles opérés au sein de l'Eglise romaine, et dont aucune autre société ne saurait se glorifier. Egalement en vain voudrait-on excuser ceux qui restent séparés d'une communion qui porte des caractères si évidents de vérité. Mais pourtant on peut les plaindre, ces descendants de nos premiers frères errants. L'éducation les a, pour ainsi dire, familiarisés avec la doctrine qui contredit celle de l'Eglise romaine. Ils ont sucé, avec le lait, les préjugés qui les éloignent de nous; on nous a peints à leurs yeux comme des victimes de la crédulité qui gémissent dans les entraves de la superstition.

Mais oserait-on excuser ceux qui, nés au sein de l'Eglise romaine, après l'avoir reconnue pour la dépositaire de la saine doctrine, après avoir renouvelé, devant l'autel, le serment prononcé dans le baptême d'obéir à ses ordonnances, les ont totalement abandonnées et, pour ainsi dire, publiquement désavouées par leur conduite? Ah! dans les siècles antérieurs, siècles plus chrétiens, un pareil changement aurait encouru le blâme flétrissant de l'apostasie.

II. Le second titre que je donne à l'Eglise est celui de mère; en cette qualité, elle mérite notre amour. Un enfant, parmi nous, ne se rappelle qu'avec reconnaissance les soins que lui a donnés celle dont il a reçu la vie. Aussi et plus réelles sont nos obligations envers l'Eglise. Jugeons-en par la tendresse qu'elle nous témoigne et les services qu'elle nous rend.

Mère bienfaisante pour les nations, mère tendre pour chaque fidèle.

Voyez-la, cette Eglise auguste, traverser majestueusement les siècles, toujours une, invariable comme les vérités qu'elle enseigne, toujours répandant au milieu des hommes les consolations et les lumières. Voyez ses triomphes et ses bienfaits. Les barbares ont inondé l'Europe; le monde policé touche au moment de sa ruine; mais les farouches conquérants ont trouvé l'Eglise de Jésus-Christ assise sur les débris de l'empire romain. Elle leur ouvre son livre divin; ils tombent aux pieds de cette mère qu'ils ne connaissaient point. Le Franc, le Bourguignon, le Goth, le Sicambre baissent la tête sous les mains des pontifes; ils voient leurs frères dans ceux qu'ils ont assujettis; ils cessent d'être barbares et deviennent des hommes, parce qu'ils sont devenus chrétiens. Au lieu de communiquer leurs mœurs sauvages aux contrées qu'ils ont envahies, ils se relèvent eux-mêmes vers la civilisation à la voix de l'Evangile. La nuit de l'ignorance, qui avait fait disparaître les belles productions de l'antiquité, se dissipe peu à peu; le génie se rallume au feu des autels de la religion romaine; les eaux du baptême fertilisent le sol européen et il produit des chefs-d'œuvre. Tandis qu'une ombre glacée pèse sur l'esprit des infidèles, l'âme du chrétien s'échauffe au pied de la croix. Le catholique romain a des conceptions plus fortes encore, parce qu'il médite dans des temples plus poétiques; sa pensée s'élève plus naturellement au ciel, parce qu'il voit sur l'autel le Dieu qui règne là-haut, et qu'il

est environné des images des saints qui y habitent.

Voyons les bienfaits de l'Eglise pour chacun de ses membres. Un enfant avant son baptême est un illustre exilé, qui gémit dans une terre étrangère ; exclu du ciel, sa patrie, il est captif du démon, jusqu'au moment où l'Eglise le plonge dans le bain du baptême. Là expire le pouvoir de l'oppresseur. Ce tyran est englouti dans les mêmes eaux qui ont lavé cet enfant. Celui-ci, échappé au joug de Pharaon, sera tenu d'errer quelques années dans le désert de ce monde, et d'avoir sans cesse les armes à la main contre Moab et Ammon, c'est-à-dire, contre les tentations et les scandales. Mais qu'il écoute Moïse et Aaron, qu'il soit docile à l'enseignement des ministres de l'Eglise, il arrivera à la terre promise : enseignement sublime dans ses dogmes, consolant dans sa morale; enseignement qui commence avec la vie, qui s'étend à tous les âges et à tous les états; enseignement dont le langage peut tout à la fois s'élever à la hauteur du savant et s'abaisser à la portée du peuple, de cette portion laborieuse de la société, que les faux sages savent trop souvent agiter pour son malheur, mais qu'ils ne pourraient jamais instruire.

Dans quelque condition au reste que soit né un enfant, l'Eglise va lui prodiguer ses soins. Dans des instructions familières, elle lui expose les mystères de la religion, lui en développe la morale, lui découvre son origine, sa destination, ses devoirs. Que peut encore attendre cet enfant? Rien d'une mère moins tendre que la nôtre, mais tout encore de l'Eglise, qui croit avoir trop peu fait, tant qu'elle ne nous a pas admis au festin de son époux. Elle presse ceux qu'elle a instruits de s'asseoir à la table sainte. Si le péché y met obstacle, elle ouvre ses tribunaux où elle ne siége que pour absoudre; elle reblanchit dans la piscine de la pénitence la robe du baptême que les fautes du premier âge avaient pu ternir. A de nouvelles transgressions, elle offrira de nouveaux pardons. Elle voudrait voir tous les coupables à ses pieds, pour leur tendre la main et les aider à se relever. Ah! sans doute ici mes expressions sont au-dessous de mes pensées. S'il s'agissait d'une mère dans l'ordre de la nature, peut-être réussirais-je à peindre son attachement pour ses enfants; l'amour de l'Eglise pour les siens demanderait un autre pinceau.

J'essayerai pourtant de vous la montrer au chevet du lit d'un de ses enfants que la maladie vient d'abattre. A la nouvelle du danger qui menace la vie du fidèle, elle va le trouver. Qu'Agar s'éloigne de son fils, pour n'avoir pas la douleur de le voir mourir; mère aussi tendre, mais plus utile : « Si mes enfants, dit l'Eglise, touchent à leur dernier moment, j'accours auprès d'eux; je veux qu'ils meurent dans mes bras. » Avec quel zèle n'envoie-t-elle point ses ministres vers les malades! C'est qu'en effet c'est la main du prêtre qui a versé, sur le chrétien, l'eau régénératrice du baptême, c'est la main du prêtre qui doit lui fermer les yeux. C'est le prêtre qui a reçu ses premiers serments, c'est le prêtre qui doit recueillir ses derniers soupirs, et endormir ce juste mourant dans le berceau de l'immortalité.

Le prêtre entre dans la chaumière du pauvre comme dans l'appartement brillant du riche; l'horreur des prisons, l'infection des hôpitaux, rien ne le rebute; il pénètre partout où il y a une douleur à adoucir, une âme à sanctifier. En vain l'ennemi du salut, ennemi toujours terrible, plus terrible encore au moment de la mort, réunira-t-il ses efforts. Que fera-t-il contre ce chrétien qui a le prêtre d'un côté, le crucifix de l'autre, le corps de son Dieu en lui-même? Il voit la mort d'un œil assuré et semble lui demander d'où vient qu'on la nomme cruelle. Il fait des vœux plus pour son salut que pour sa santé. Les sacrements libérateurs ont rompu les liens qui l'attachaient aux objets sensibles; sa pensée n'est plus que pour le ciel. Son âme, à moitié échappée de son corps, devient presque sensible sur son visage; on y remarque déjà la sérénité des bienheureux. Il meurt; ses amis croient qu'il vit encore, et son âme est déjà dans le ciel où l'Eglise l'a aidé à monter.

Mais sont-elles en grand nombre ces âmes qui, au sortir de ce monde, tombent dans les bras de Dieu, pour être couronnées sans délai? Il en est dont le dernier soupir a été un soupir d'amour; âmes destinées à habiter le ciel, mais à qui le ciel est encore fermé, parce qu'il leur reste quelques taches dont le feu seul peut les purifier. Qui abrégera cette douloureuse expiation? L'Eglise, par ses prières et surtout par l'immolation de la victime sainte. Le prêtre jette un regard de foi sur le calice qu'il tient dans ses mains; un regard de confiance vers le ciel; il prononce les paroles mystérieuses; le paradis s'ouvre, le sang du Sauveur coule à grands flots sur ce monde visible, et jaillit ensuite jusqu'au purgatoire. L'âme souffrante accourt pour recevoir quelques gouttes de cette précieuse liqueur. Toutes sont plus ou moins rafraîchies; il en est même qui se détachent de leurs brasiers ardents, et vont se reposer dans l'assemblée des saints, heureuses d'avoir appartenu à l'Eglise, à cette mère qui fait de ses enfants l'objet de sa tendresse pendant la vie et de sa compassion après leur mort. Dans ses offices, elle recommande à Dieu les générations éteintes; elle prie sur la cendre de ses enfants, afin de hâter la délivrance de l'âme qui doit encore animer cette poussière, après la chute de l'univers.

III. Je considère en troisième lieu l'Eglise comme un corps moral, qui a Jésus-Christ pour chef, les fidèles pour membres, et pour lien, la charité; de là, pour nous tous qui lui appartenons, l'obligation de concourir à sa gloire et à sa prospérité.

Sans doute, indépendamment de nos

efforts, cette Eglise, bâtie sur Pierre, comme sur un fondement que le Sauveur a posé lui-même, subsistera jusqu'à la fin des siècles. Mais cet édifice, qu'il n'est pas au pouvoir de l'enfer de détruire, peut éprouver des altérations par les attaques de l'impie et les prévarications de l'indifférent. Et voilà sur quoi notre zèle doit s'allumer. Tel fut celui des apôtres, quand au prix de leur sang, ils formèrent l'Eglise naissante et l'étendirent des bords du Tibre jusqu'à ceux du Gange. Tel est encore le dévouement de ces hommes qui vont, sur les traces des Xavier et des Las Casas, faire retentir le nom de Jésus-Christ aux échos les plus sauvages des deux hémisphères. A la vérité, Messieurs, vous n'êtes pas obligés de traverser, comme ces conquérants de l'Evangile, les plaines de l'océan et la barbarie des nations, pour jeter la semence sainte sur des terres incultes; mais vous êtes tenus d'invoquer la miséricorde divine en faveur des peuples égarés par l'infidélité ou l'hérésie; tenus encore de vous roidir (autant qu'il est en votre pouvoir et en consultant les règles de la prudence) contre le triomphe de l'irréligion au sein de l'Eglise. Quiconque lui appartient, prêtre ou laïque, doit combattre sous ses enseignes, et repousser les traits que lancent contre elle les mauvais railleurs et les sophistes sacriléges. Quoi! moi présent, on rira de ses sacrements, on plaisantera ses cérémonies, on critiquera ses ordonnances, et je garderai le silence, pour ne pas déplaire à ces corrupteurs des âmes qui se font un jeu de leur ruine! Je les entendrai débiter les maximes du plus dédaigneux indifférentisme et prononcer que peu importe que la religion s'écroule, pourvu que la raison reste debout; et moi, auditeur muet de ces blasphèmes, je semblerai y souscrire en n'y répondant pas, et je trahirai ainsi les intérêts de l'Eglise dont mon baptême m'a fait l'enfant et constitué le défenseur!

Acquittons, Messieurs, acquittons mieux les devoirs que nous impose le titre d'enfant de l'Eglise; mais aussi apprécions les avantages qu'il nous procure.

L'Orient, d'où la lumière de l'Évangile s'est répandue sur nous, est couvert de ténèbres aujourd'hui. Jérusalem, berceau de notre foi, Antioche où est né le glorieux nom de chrétien, Afrique arrosée jadis par le sang de Cyprien et les torrents de l'éloquence d'Augustin, lieux si riches en pieux souvenirs, vous n'êtes plus nommés parmi nous sans réveiller les idées de l'ignorance et de la barbarie. Pourquoi, Seigneur, avez-vous abandonné ces portions précieuses de votre héritage? Soleil de la foi, ne pouviez-vous pas vous lever sur de nouvelles contrées, sans vous coucher pour celles que vous aviez d'abord éclairées? Ah! Messieurs, adorons en silence la profondeur des conseils de Dieu. Mais estimons, tout ce qu'elle vaut, l'heureuse prérogative d'être nés au sein de l'Eglise plutôt que dans le terrain stérile de l'infidélité. Le prêtre, en versant sur nous l'eau régénératrice, nous mettait en possession des richesses de la cité sainte. Dès lors, nous eûmes droit et aux sacrements et aux suffrages de nos concitoyens dans l'empire de la foi. Tous les catholiques répandus dans les quatre parties du monde, mais unis dans la même croyance et le même culte, forment une sainte ligue par laquelle ils attaquent le ciel avec un effort commun. Dieu cède à cette douce violence et prodigue ses dons à son Eglise. Sa libéralité envers le corps tourne à l'avantage de chacun des membres. Ce qu'il refuserait à mon indignité, il l'accorde aux mérites de cet homme fervent qui prie à côté de moi et même loin de moi. Mon oraison, ralentie par ma tiédeur, n'aurait pas la force de monter au ciel; elle s'y élèvera, en s'enveloppant dans celle du juste. Si je priais seul, j'oserais à peine me flatter de plaire à Dieu; mais je suis en communauté de prières avec les catholiques de toutes les contrées; et mon encens, confondu avec le parfum de tant d'âmes pieuses, en prend l'odeur agréable et me rend mon Dieu propice.

IV. Heureuse prérogative attachée à la communion romaine! Mais nos neveux en jouiront-ils? Messieurs, les prodiges que Dieu a opérés pour sauver la foi du naufrage en France, autorisent la confiance qu'il est dans ses vues que ce beau pays fasse toujours une portion de son héritage. Nous avons vu, à la fin du dernier siècle, les ennemis de la religion entreprendre sa ruine et mêler les débris de l'autel à ceux du trône. Nous avons vu les temples fermés aux fidèles, les écoles à la jeunesse, toutes les sources de l'instruction taries, la nation par conséquent condamnée à l'ignorance et à l'irréligion, la hache levée sur quiconque n'applaudissait point aux forfaits, la vertu frémissant à l'aspect des triomphes du crime. Nous avons vu les sentiers les plus détournés couverts des prêtres qu'un décret foudroyant chassait de leurs foyers, et ces généreux persécutés réduits à s'estimer heureux de célébrer les saints mystères sur un autel étranger. Nous avons vu le génie d'extermination se jouer sur les cadavres d'une foule de ministres des autels et les précipiter, en monceaux, dans les flots de la Loire et de l'Océan. Le triomphe de l'impiété ne lui parut pas complet; nous l'avons vue passer les monts et diriger son vol vers la capitale du monde chrétien, s'élancer, l'épée à la main, sous les voûtes du Vatican, et mettre en captivité le Souverain Pontife, après avoir égorgé les lévites. Pie VI a succombé. Au jugement d'une faction sacrilége, c'en est fait de l'Eglise romaine; son chef n'est plus. Ah! elle ignore donc qu'il n'est pas au pouvoir de la mort même d'arrêter la succession des vicaires de Jésus-Christ. La mort laisse, à la vérité, dans la main de ces impies, les froides dépouilles du pontife martyr, mais déjà le feuillet, qui porte le nom de son successeur, s'est détaché du livre éternel.

Egalement un autre héros méritera les honneurs de l'exil et donnera à sa prison de Savone un éclat qui efface celui de Saint-Pierre de Rome, jusqu'à ce que le souverain légitime de la France, rappelé par les vœux de la nation, comble ceux de la chrétienté, en replaçant Pie VII sur le Saint-Siége, tout glorieux d'être occupé par un confesseur de la foi.

Il fut donc une époque funeste, époque de deuil pour toutes les vertus, où les âmes pieuses ont presque douté que la religion romaine pût se dégager de ce chaos de persécutions dans lequel elle était plongée. Tout paraissait perdu; les Philistins se réjouissaient de voir l'arche sainte tombée en leurs mains. Mais Jésus-Christ n'était qu'endormi sur la barque de Pierre; il a promis qu'elle ne serait jamais engloutie par les flots; il leur commande, ils s'apaisent. Les ministres de la religion, épars sur la surface de l'Europe, ont appris que les barrières sont levées; tout s'ébranle, tout se réunit dans un moment; les fidèles environnent les autels, la France est redevenue chrétienne. Comme on vit jadis, après la captivité, les restes de la tribu de Lévi revenir des bords de l'Euphrate et relever l'autel de Jérusalem, ainsi les ministres de l'Eglise de France ont franchi les monts et les mers pour se réunir à leurs troupeaux et offrir le sacrifice de paix au milieu d'eux. Toujours pères des fidèles, ils leur ont prêché la subordination et la concorde; ils ont proclamé, au nom de l'Eglise, l'oubli des peines que quelques-uns de ses enfants lui avaient fait éprouver. Contents de la subsistance qu'on leur accorde, ils disent avec l'Apôtre : *Je ne désire ni l'or ni l'argent.* (*Act.*, XX, 33.) Ils ne demandent que les âmes et abandonnent tout le reste.

Il se perpétuera donc, le clergé gallican, qui, depuis le pontife de notre ville qui a baptisé Clovis jusqu'à ce prêtre qui a accompagné Louis XVI à son baptême de sang, n'a jamais cessé de s'associer aux malheurs comme à la gloire de la France; clergé qui, dès le berceau de la monarchie, jeta un éclat si vif qu'il frappait les yeux de saint Jérôme au fond de la Palestine et provoquait ses éloges. Riche encore des services qu'il a rendus, il va recouvrer le droit, le seul qu'il ambitionne, le droit de former, par ses instructions et ses exemples, des hommes fidèles à Dieu et au roi. Et vous aussi, antique et majestueuse métropole de la Gaule Belgique, à laquelle se rattachent tant et de si touchants souvenirs, célèbre basilique d'Hincmar, où les mânes de tant de rois semblent respirer encore, brillante Eglise de Reims, qui avez si souvent retenti des acclamations des Français, alors que leurs princes recevaient l'onction sainte, et vous aussi, vous touchez au terme de votre veuvage. Votre chaire épiscopale va être occupée par celui que nos vœux auraient appelé, si le choix du souverain ne les avait point prévenus, par celui, dis-je, qui jadis faisait déjà ses délices de fréquenter le sanctuaire; qui, par son zèle pour le maintien de la morale et de la discipline ecclésiastique, semblait préluder au gouvernement du diocèse auquel la Providence le destinait. Il ne fallait rien moins que l'attente de son arrivée prochaine pour nous consoler de la perte de son prédécesseur, objet de nos respects jadis et de nos regrets aujourd'hui. Heureuse Eglise, dans laquelle les bons exemples sont héréditaires, où les pasteurs meurent et où les vertus ne meurent point!

Ainsi, Messieurs, vos enfants, plus heureux que leurs pères, vivront en paix au sein de l'Eglise, leurs pieds ne glisseront plus dans le sang, ils ne se heurteront plus contre des ruines. Pères de famille, qui naguère encore pleuriez sur vos enfants, parce que les beaux jours de leur jeunesse étaient pour vous des jours de deuil, vous n'avez plus à redouter cet arrêt fatal, qui, dès leur naissance, les dévouait à une mort prématurée. Depuis le retour solennel de l'ordre, les pères ont recouvré leurs droits, la maternité ses douceurs. Le glaive ennemi n'abattra plus les générations à peine écloses.

Celle qui s'élève sous nos yeux vivra donc. Mais vivra-t-elle chrétienne? Vivra-t-elle, comme nous, au milieu des richesses de l'Eglise et pourvue de tous les moyens de salut? Aura-t-elle un ministre de la religion pour sanctifier ses derniers soupirs? Idées alarmantes que n'inspirent que trop l'abandon de tant d'églises, les pertes journalières et non réparées de tant de prêtres! Serait-il possible qu'un jour les enfants des Français, en arrivant à l'existence, tombassent, pour ainsi dire, dans le vide et n'aperçussent autour d'eux aucun ministre des autels pour les recueillir, les instruire et les guider? O Dieu! qui lisez dans l'avenir, y lisez-vous ce malheur? Prévenez-le par vos miséricordes, écartez-le, ô Dieu protecteur de la France! Parlez au cœur des mères chrétiennes que vous voyez encore parmi nous, afin qu'elles offrent à nos autels de jeunes Samuels, destinés à juger un jour Israël. Ne permettez pas que, faute de ministres, votre peuple s'endorme dans l'indifférence, ni que l'athéisme, fort de la licence des opinions et du silence de la vérité, se relève de sa défaite pour bouleverser l'ordre. Malheur à nous, si nos derniers neveux, dans leurs derniers déchirements, nous accusaient de n'avoir pas empêché leur ruine, faute de zèle pour les intérêts de l'Eglise!

Ah! plutôt, que cette Eglise s'affermisse de plus en plus dans notre patrie! Qu'à l'ombre de cet arbre antique dont la cime se perd dans le ciel, et dont la racine, frappée par l'impiété, a repris une nouvelle vie, la tige des lis, qui vient de refleurir, croisse et prospère, pour rendre à la France cet éclat qui a longtemps embelli le diadème de Clovis et nous a rendus fiers du titre d'enfants du roi très-chrétien.

DISCOURS X.

Prononcé dans l'assemblée du 13 *décembre* 1821.

SUR LE CULTE DE LA SAINTE VIERGE.

Messieurs,

Aujourd'hui (3), plus spécialement que les autres jours, nous nous réunissons sous les auspices de la sainte Vierge, protectrice de notre association. Je crois donc entrer dans vos vues, en relevant, par un court éloge, l'excellence et l'utilité du culte de Marie. Je sens que l'apologie de cette dévotion forme un contraste tranchant avec la couleur générale des idées du siècle. J'aborde pourtant mon sujet franchement et sans tarder, parce qu'ici je n'ai point d'injustes préventions à écarter, mais de pieuses dispositions à seconder.

Il est des hommes, ennemis de la religion, qui, croyant à peine en Dieu, sont loin de trouver bon qu'on honore Marie; je leur montrerai qu'elle a droit à nos hommages. Il est des chrétiens qui, sans contester la légitimité du culte de la sainte Vierge, n'en connaissent pas assez les avantages; j'indiquerai les heureux effets qui en résultent.

I. Un roi de Babylone a conçu le projet de subjuguer une partie de l'univers. Une nuée de guerriers, avides de sang et de pillage, tombe sur la Judée; cette contrée est inondée d'idolâtres; les Assyriens pressent vivement une ville, dont les murs sans défense et une population trop faible ne peuvent pas arrêter longtemps un ennemi qui jusque là s'est joué de toutes les résistances. L'alarme est partout, excepté dans le cœur d'une femme qui, inconnue à ses concitoyens, doit pourtant les sauver. Forte de la grâce qui l'a inspirée, Judith sort de sa retraite, pénètre, à travers le camp ennemi, dans la tente du général; le redouté capitaine tombe sous sa propre épée, et Béthulie est délivrée. Toute la Judée s'ébranle, le grand prêtre, à la tête des lévites, va au-devant de l'héroïne et dépose à ses pieds l'hommage de la reconnaissance publique; dans le transport de son admiration, il soulève le voile qui cache l'avenir; il y voit les générations les plus reculées célébrant les louanges de Judith et immortalisant son triomphe.

Si ce tribut d'une célébrité éternelle était réservé à l'héroïne de Béthulie, dont l'exploit magnanime n'eut toutefois qu'une influence passagère et concentrée dans les bornes de la Judée, à quels éloges n'a pas droit, dans tous les siècles, la mère du libérateur de l'univers? Aussi la gloire de Marie date-t-elle de l'origine du monde et n'aura d'autre terme que la durée des siècles. Elle a été l'objet des respects d'Adam, quand Dieu la lui montra écrasant la tête du serpent; des respects d'Isaïe, quand il la vit donnant naissance au Messie; des respects de l'ange, quand il la salua comme pleine de grâce; des respects du saint Précurseur, quand, au son de sa voix, il tressaillit dans le sein de sa mère; des respects des rois d'Orient, quand ils adorèrent son fils dans la crèche; des respects des apôtres, si souvent témoins des égards que leur maître avait pour elle; et, pour ne pas être infini, je dirai, ô Vierge sainte, que vous fûtes l'objet des respects de l'univers racheté. Votre culte s'est répandu avec la même rapidité que celui de votre fils. En peu de temps, la terre a été couverte de vos temples; l'année ramène fréquemment vos fêtes; les chaires retentissent de vos grandeurs; l'invocation de votre nom est le langage familier de tous les âges; les enfants, à peine sortis du berceau, béguaient que *vous êtes pleine de grâce* et que *le Seigneur est avec vous*. (*Luc.*, I, 28.)

A la vérité, les novateurs du XVIe siècle, entre autres reproches, nous ont accusés d'aller trop loin dans les honneurs que nous rendons à Marie. A la vérité encore, il est parmi les catholiques mêmes des esprits délicats et difficiles, qui, sous une apparence de réforme, voudraient qu'on simplifiât le culte de la sainte Vierge, dans l'espoir sans doute de le voir anéanti. Ils ne nous parlent que d'excès à éviter, que de réserves à garder. Mais nous, nous leur demandons quel titre manque à Marie, pour avoir droit à nos hommages. Si nous les devons à la noblesse, je ne dirai pas qu'elle compte parmi ses aïeux de grands rois et de saints rois, mais je dirai que Jésus est son fils. Si c'est à la sainteté que nous devons notre vénération, Marie a été distinguée de la masse de corruption. Si c'est à la dignité, elle a été aperçue, à travers les voiles de l'avenir, par plusieurs prophètes, désignée par des figures, saluée par un ange, obéie par un Dieu, conduite, en grande pompe, par les esprits célestes, jusqu'à un trône où elle ne voit au-dessus d'elle que l'Homme-Dieu son fils. Refuserons-nous nos hommages à celle qu'il a élevée si haut? Ce serait contredire ses vues. Qu'on honore la mère, c'est le premier désir du fils, comme c'est le premier besoin du chrétien.

Que les hérétiques murmurent, nous les plaindrons, mais nous ne les écouterons point. Il n'appartient pas à ceux qui se sont égarés d'accuser ceux qui tiennent le bon chemin. J'appelle ainsi celui que nous suivons, parce qu'il est celui par lequel ont marché nos pères et les leurs. Les novateurs font grâce aux premiers siècles de l'Eglise; ils avouent que la doctrine était pure alors. Or, c'est alors que les Basile, les Chrysostome, les Augustin, ces oracles de la religion, ont consacré leur éloquence et leur plume à recueillir et à publier les louanges de Marie.

Mais ces docteurs, à qui je donne le titre de grands hommes, ils ne l'ont été que dans le sanctuaire, et leur exemple n'a rien qui puisse en imposer à ceux qui, placés dans les emplois importants de la société, sont dispensés de descendre aux exercices d'une

(3) Le jeudi dans l'Octave de la Conception de la sainte Vierge.

dévotion populaire. Je reconnais là le langage de certains ennemis de la religion qui en relèguent les pratiques dans la chaumière du pauvre et de l'ignorant. Et pourquoi donc bannir les œuvres de piété du palais des grands, de l'appartement du riche et du cabinet du savant? La religion n'avilit ni les dignités, ni la fortune, ni les talents; elle ne plonge point dans l'obscurité ces dons de la nature; au contraire, elle crée pour eux une seconde réputation, une réputation d'un ordre plus élevé, d'une durée plus impérissable. C'est sans doute un beau titre, dans les fastes de l'histoire, que d'avoir occupé un trône. Mais, aux yeux de la foi, ce titre ne suffit pas pour compléter l'idée que nous devons nous faire d'un grand homme. Les saint Louis, les Charles V, les Louis XIII seraient descendus dans le tombeau sans intérêt pour la postérité chrétienne, si ces princes ne tenaient pas à l'histoire par des racines plus fortes que par leur nom de roi. Réduits comme les princes infidèles au seul souvenir de leur règne, ils n'auraient obtenu de nous que le respect dû à leur rang. Mais que leur nom s'agrandit dans la pensée, quand on les voit bien prier Dieu pour bien commander aux hommes, et invoquer les amis du Roi du ciel, afin de vaincre les ennemis du repos de l'Etat! Ces monarques, dont les exploits ont fourni à notre histoire ses plus belles pages, leurs contemporains les ont vus bâtir des temples à Dieu et aux saints de la même main dont ils avaient gagné des batailles; et ces monuments de leur piété ont fait plus d'honneur à leur mémoire, que n'en ont fait aux héros impies leurs statues qui, en immortalisant leurs victoires, n'ont immortalisé que leur vanité et le malheur des peuples. Je le répète donc, la dévotion, quoique la philosophie ait altéré le sens de cette expression, la dévotion qui, dans le vrai, n'est que le culte de Dieu et de ses saints, n'a jamais obscurci l'éclat du mérite; elle le rehausse, orne le succès et ennoblit le revers. Saint Louis n'est pas plus grand, vainqueur à Taillebourg que vaincu à Massoure, que payant sa rançon au Soudan. Là encore il est magnanime; les Sarrasins l'ont dit avant moi.

Or je soutiens que l'exemple de ce saint et de tant d'autres que les siècles précédents, plus chrétiens que le nôtre, ont produits, est décisif en faveur du culte religieux et en particulier du culte de Marie, à qui ils ont été constamment dévoués; à moins qu'on ne dise que ces princes, grands partout ailleurs, ont été petits au pied des autels. D'après cela, comment et par quelle révolution dans les idées et les mœurs, le culte de Marie, si cher à nos pères, s'est-il avili dans nos mains? Philosophes, je dois le dire, c'est vous qui avez fait notre siècle ce qu'il est; c'est vous qui avez rendu le peuple honteux de paraître attaché à la mémoire des saints. Jusqu'à vous les chrétiens, malgré le relâchement des derniers temps, n'avaient osé quitter les anciennes pratiques. C'est vous qui avez déterminé cette sorte d'apostasie par les dérisions dont vous avez couvert ceux qui, aux actes essentiels de la religion, ajoutaient les dévotions de conseil. Vous vouliez l'anéantissement de la piété, vous en avez livré les accessoires au ridicule; vous méditiez la destruction de la place, vous en avez attaqué les dehors. Vous avez réussi: espérons que ce ne sera pas pour toujours. La France désabusée vous a connus. Au bruit de l'écroulement de tant de temples que vous vous êtes fait un jeu de renverser, elle a compris que vous vouliez la priver de toute communication avec le ciel. Mais les pratiques religieuses si chères à nos aïeux, n'ont pas été englouties sous les ruines des autels. Les âmes fidèles à la religion, et parmi celles-là les âmes dévotes à la sainte Vierge, formeront une sainte ligue, pour conserver à Marie au moins un petit nombre de serviteurs. Les fêtes établies en son honneur subsisteront. Son culte a résisté à tous les efforts de ses ennemis. Que leur a-t-il manqué pour le détruire? Ce n'est point le temps: ils ont pu disposer de quinze siècles depuis Nestorius jusqu'à nous. Ce ne sont point les essais: combien n'en ont point fait les Albigeois, les Vaudois et les novateurs du Nord! Qu'est-ce donc qui leur a manqué? L'aveu de Jésus-Christ qui, quand on porte atteinte à sa religion, se plaît à imprimer le sceau du délire sur les tentatives de l'impiété. Au milieu des tempêtes qui ont agité l'Eglise, le Dieu de l'Eucharistie et le nom de Marie ont été confondus dans les mêmes blasphèmes; mais le culte de Marie, contre lequel l'enfer ne prévaut pas plus que contre celui de son Fils, a également triomphé de ses ennemis. Il aura toujours de zélés partisans, et, je le dis en votre nom, Messieurs, nous nous ferons gloire d'être de ce nombre. Il n'est que trop vrai que c'est s'exposer à la contradiction d'un certain monde que de faire partie du cortége de Marie. Mais, savants de la science des Thérèse et des François de Sales, vous ne voulez pas plus qu'eux rougir d'être à genoux devant une image de la sainte Vierge; comme eux vous dites: « Mère du Sauveur, je suis tout à Dieu, et après lui je suis tout à vous. » Que n'avez-vous point à attendre de ce dévouement? Les sujets fidèles sont toujours chers à un prince, surtout quand leur attachement reste inébranlable au milieu d'une foule de déserteurs. Comptez donc sur la bienveillance de Marie. On peut tout attendre d'elle quand on l'honore. Cette réflexion me conduit à ma seconde partie, l'utilité du culte de la sainte Vierge.

II. Ce culte est utile à tous les chrétiens, surtout à l'heure de leur mort; utile en outre dans les tempêtes qui agitent le vaisseau de l'Eglise.

S'il est agréable à Dieu que nous invoquions les saints qu'il a transportés de

de cette terre d'exil dans le sein de sa gloire, combien plus n'entrons-nous point dans ses vues, quand nous nous adressons à celle qu'il a placée si haut au-dessus des autres habitants du ciel! Et que manque-t-il d'ailleurs à Marie pour mériter notre confiance? Croirons-nous qu'uniquement occupée de sa gloire, elle soit devenue insensible à nos intérêts? Elle n'a pas cessé de s'appeler la mère de miséricorde. Dieu, en la glorifiant, aurait-il tellement borné son pouvoir, qu'elle serait hors d'état de nous en faire ressentir les effets, depuis qu'elle est assise auprès de son Fils? En recevant de lui la récompense de ses mérites, elle n'a point perdu le plus beau privilége de sa maternité divine, celui de pouvoir fléchir Dieu en notre faveur. C'est ainsi qu'ont raisonné les Pères de l'Eglise. Que ne puis-je ici les faire parler tous et vous instruire par la voix de ses grands maîtres! N'eussions-nous d'autre preuve de l'avantage du culte de Marie que l'unanimité du suffrage de ces docteurs, ce serait une obstination absurde que de lutter contre l'autorité de tant d'oracles. Donc, c'est par Marie, par son acquiescement à la parole de l'ange, que notre salut a commencé; c'est aussi par elle, par sa coopération, qu'il doit se consommer. Ainsi approchons de son trône. Si nous voulons un introducteur pour arriver à celui de Jésus, allons d'abord à Marie. Il n'appartient qu'à Jésus de donner des grâces, mais il appartient à sa Mère de les demander et de les obtenir. Qu'on ne m'accuse point de donner dans des idées mystiques ou exagérées. Je ne veux point me faire un langage plus correct que celui des saints : encore moins pourrais-je corriger le style de l'Eglise qui appelle Marie *notre vie, notre consolation, notre espoir* (4). Je laisse à ceux qui chantent ces attributs à se défier encore du pouvoir de Marie et de l'efficace de son invocation.

J'étends cette utilité aux pécheurs mêmes. A ceux-là aussi je dis : « Recourez à Marie » : Personne ne sait plus aimer qu'une mère; une mère est toujours plus disposée à compatir qu'à punir. Ainsi, aux justes, Marie donne sa tendresse, aux coupables sa clémence. Dieu, infiniment bon, tient sa foudre suspendue, parce qu'il ne punit qu'à regret : la Mère du Sauveur profite du délai pour se placer entre le juge irrité et le criminel qui la supplie d'interposer sa médiation. A genoux donc devant l'autel de Marie, vous qui avez offensé son Fils, et dites : « Vierge sainte, priez pour nous qui sommes vos enfants, enfants pécheurs, il est vrai, mais toutefois vos enfants. »

Et combien plus encore ne s'enflammera pas son amour pour ceux qui intéressent sa bienveillance par des motifs personnels? Elle est la reine des chrétiens; mais les rois ont leurs favoris; ainsi Marie a les siens, ses amis privilégiés. Ces âmes, qui lui sont chères, auxquelles elle réserve ses plus beaux dons, c'est vous, Messieurs, qui vous êtes consacrés à elle, qui marchez sous ses enseignes, qui faites entrer dans le plan de votre vie les exercices périodiques de son culte. A vous ses premières faveurs; à vous, ajouterai-je, ses soins les plus tendres dans le moment le plus décisif, celui de la mort.

Un grand péril réveille toute la sollicitude d'une mère; c'est alors que son amour redouble d'efforts pour sauver son fils; efforts souvent inutiles. Ceux de Marie, pour sauver l'âme de ses enfants, seront toujours efficaces, quand le péché ne mettra point d'obstacle au crédit de son intercession. Nous y arriverons, à ce jour qui sera, pour les serviteurs de Marie, un jour de triomphe. Quelle confiance pour eux, si, après avoir si souvent salué Marie, ils ont encore, en expirant, son nom sur les lèvres! Quelle confiance pour eux, lorsque, s'ils craignent que la pénitence n'ait pas suffisamment expié les fautes auxquelles la fragilité humaine ne permet pas d'échapper, l'Eglise leur appliquera les indulgences dont elle a enrichi notre association! L'âme des dévots à Marie, ainsi acquittée, ira d'un plein vol reposer au sein de la Divinité.

Si le cœur des vrais serviteurs de la sainte Vierge s'ouvrait tout à coup à nos yeux, qu'il nous serait aisé de nous convaincre des heureux effets de la dévotion que je recommande! Vous verriez le calme dont jouissent ces pieux fidèles, les victoires, sinon continuelles, au moins fréquentes, qu'ils remportent sur les penchants de la nature, la facilité avec laquelle ils acquittent les devoirs que la religion prescrit. Mais si le livre des consciences nous est fermé, ouvrons celui de l'histoire; déroulons les annales de l'Eglise. Là, les preuves sont sensibles, les faits parlent et emportent la conviction. La dévotion à la sainte Vierge a triomphé de l'hérésie et d'une des plus formidables invasions des infidèles.

La révolte des albigeois est appuyée par des princes puissants; cent mille hommes défendent cette cause sacrilége : sacrilége, dis-je; les sectaires ont déclaré la guerre au ciel même; ils prétendent anéantir les dogmes les plus révérés; la maternité de la sainte Vierge est niée. C'est peu pour eux d'être impies : ils deviennent rebelles, et voudraient ébranler, dans une secousse commune, et le trône et l'autel. Ils contestent au souverain le droit de faire des lois, et aux magistrats celui de les maintenir. Si la doctrine prêchée à Albi vient à prévaloir, l'ordre cédera, en France, la place à l'anarchie, ce monstre odieux, à jamais redoutable aux empires. Le prince a la douleur de voir, dans les albigeois, des ennemis de l'Etat. Une armée se rassemble sous les étendards de Simon de Montfort, qui, comme celui des Machabées dont il porte le nom, sauvera sa patrie, en invoquant

(4) *Vita, dulcedo et spes nostra.* (*Office de l'Eglise.*)

le secours du ciel. Ses soldats ont récité le psautier de la sainte Vierge. Leur épée triomphe, j'ai dû dire, la médiation de la sainte Vierge; la France n'a plus d'ennemis, et l'Eglise recouvre la paix.

Mais, hélas! elle n'est point de longue durée. Un nouvel orage s'est formé en Allemagne. Le docteur de Wittemberg s'élève contre l'Eglise romaine. La discorde civile marche à la suite de l'hérésie. A la faveur de ces troubles qui agitent le Nord, le démon du Midi, je veux dire, le fanatisme de Mahomet, médite une invasion dans les Etats chrétiens. De Lépante, où Sélim II a rassemblé ses flottes, il jette les yeux sur Rome. Quel triomphe pour lui, s'il peut renverser le Siége de saint Pierre! Mais ce Siége est occupé par un pieux serviteur de la sainte Vierge; l'épouvante est dans toute l'Europe: la paix est pourtant dans le cœur de Pie V. De l'oratoire où il invoque la mère du Sauveur, part la foudre qui doit écraser les Turcs. Les côtes de l'Achaïe, riches en monuments profanes, vont acquérir une célébrité plus noble. Arrêtons ici nos regards. Il se prépare contre le christianisme quelque chose de plus formidable qu'à Tours, huit siècles auparavant. Mais le même Dieu, qui couvrit de son bouclier Charles Martel contre Abdérame, soutiendra la valeur de Jean d'Autriche contre Ali. Les chrétiens, avant le combat, ont invoqué publiquement et d'une commune voix le secours de Marie. Ali voit sa perte assurée; ses meilleurs voiliers ne peuvent déjà plus manœuvrer. Voyez comme toute cette flotte ottomane s'affaiblit et se perd. Une partie s'est rendue aux vainqueurs, l'autre est engloutie dans les flots rougis du sang mahométan. Qu'est devenue cette forêt de galères qui couvrait le golfe de Corinthe et menaçait d'arborer le Croissant sur les murs du Vatican? Ali a péri; on ne voit plus, sur la surface des eaux, que des débris qui regagnent avec peine le Bosphore, pour aller semer l'alarme dans Constantinople, tandis que Pie V, déjà instruit par une révélation miraculeuse de l'heureux événement, remplit Rome de joie, en annonçant que la sainte Vierge a vaincu à Lépante (5), et que l'Europe est sauvée. Un nouveau fleuron est ajouté à la couronne de Marie, c'est-à-dire, un nouvel attribut à ceux qui composent ses litanies, et désormais l'univers catholique la saluera du nom d'*Appui des chrétiens* (6).

Et nous aussi, nous avons droit à la protection de la sainte Vierge. Ni son pouvoir, ni sa charité ne sont affaiblis. Nous n'avons à demander, ni à attendre d'elle des victoires sur les ennemis du dehors. Elle a bien voulu, patronne de la France, rendre la paix à ce royaume. Mais notre ennemi intérieur, le péché, voilà celui que nous avons à combattre, et nous en triompherons, pourvu que notre piété envers elle ait pour base le désir de recouvrer notre innocence, si nous l'avons perdue, et d'y persévérer, si nous y sommes rétablis. Il est donc de notre intérêt de l'invoquer avec un cœur vraiment chrétien; que dis-je? il est de l'intérêt et de l'honneur de Marie, que nous, qui portons sa livrée, nous soyons, plus que tout autre, les imitateurs de ses vertus.

Il est des ennemis du culte de la sainte Vierge, qui le décrient comme un culte populaire, digne seulement des esprits faibles et superstitieux. De cet injuste préjugé, je tire une conséquence rigoureuse pour nous tous, Messieurs. Il faut que notre conduite fasse l'éloge du genre de dévotion que nous avons adopté. Cette dévotion peut avoir des contradicteurs; il faut que la beauté de nos mœurs en impose à la censure des uns, détruise les préventions des autres, et serve à l'édification de tous. Il faut qu'on voie que les pratiques de notre association, que l'Eglise approuve, ne nuisent point aux autres pratiques pieuses que l'Eglise prescrit, et qu'au contraire nous sommes d'autant plus fidèles à la religion de Jésus que nous sommes exacts dans le culte de Marie.

DISCOURS XI.

Prononcé dans l'assemblée du 13 janvier 1822, après la messe célébrée pour le repos de l'âme des associés décédés dans le cours de l'année.

SUR LE PURGATOIRE.

Messieurs,

Depuis l'époque encore récente de l'établissement de notre association, déjà quelques-uns de ses membres ont quitté le séjour des vivants. Les dispositions pieuses dans lesquelles ils ont parcouru et terminé leur carrière, nous donnent la confiance qu'ils ont trouvé, dans Dieu, un juge favorable. Mais sa bonté a-t-elle pu les couronner sur-le-champ? Sa justice n'a-t-elle pas dû les assujettir à une expiation, finie dans sa durée, mais toujours effrayante dans ses rigueurs? Leurs âmes ne sont-elles point, pour quelque temps, détenues dans un lieu de souffrances, mais où elles peuvent cesser de souffrir et être soulagées? Je ne prouverai point que ce lieu existe; que ceux-là nient le purgatoire qui veulent nier les oracles de l'Ecriture, les décisions de l'Eglise et les principes de la raison. Je parle à des fidèles bien croyants, mais en qui la dévotion pour le soulagement des morts pourrait n'être pas assez ardente. Ah! pour la ranimer, puisse jaillir sur nous une étincelle de ces flammes qui dévorent nos frères! Puisse le Seigneur, par un miracle subit, changer pour un instant notre sort en celui d'une de ces âmes sur lesquelles sa justice se déploie! Il n'est personne parmi nous qui ne s'attendrît, en passant par une épreuve si douloureuse,

(5) 1571, 7 octobre.
(6) *Auxilium christianorum.* (*Lit de la sainte Vierge.*)

et qui n'en sortit tout embrasé de zèle pour le soulagement de ces victimes. Mais si l'idée de cette épreuve vous fait frémir, si Dieu vous l'épargne dans cette vie, au moins écoutez la voix de l'Eglise qui va vous intéresser pour ses malheureux enfants. Je vais, en son nom, plaider la cause de ces illustres captifs. Il est de notre devoir, il est en notre pouvoir, il est de notre intérêt de briser leurs fers.

I. Cinq motifs principaux provoquent nos prières en faveur des trépassés. Tous sont nos frères en Jésus-Christ. Tous sont dans l'impuissance de s'acquitter par eux-mêmes; plusieurs nous ont été unis sur la terre par les liens du sang ou de l'amitié; quelques-uns ne sont détenus que par notre faute; enfin un grand nombre d'entre eux sont sans amis dans ce monde.

1° Ils sont tous nos frères. La communion des saints, ce dogme sublime qui, de trois Eglises, n'en fait qu'une; qui, de tant de membres épars, ne forme qu'un corps, dont le Sauveur est le chef; ce dogme sert de fondement à l'obligation de soulager les morts. En vain les novateurs du XVIe siècle ont-ils cherché à isoler les âmes des trépassés, en rompant tout commerce entre elles et nous. Nous, fidèles à la doctrine de saint Paul, nous croyons avec lui que, quand un membre de l'Eglise souffre, les autres doivent ressentir sa peine. Nous croyons avec lui que, la charité étant immortelle, il ne nous est point permis d'abandonner, après leur mort, ceux que nous avons été obligés d'aimer pendant leur vie. Se pourrait-il que la moitié du genre humain fût oubliée de l'autre, sous un même chef et dans une même foi? Admirable économie de notre religion! Dieu a placé les âmes du purgatoire entre les bienheureux et nous. Suspendues entre le ciel et la terre, elles reçoivent d'en haut la rosée des oraisons des saints, tandis que l'encens de nos prières, montant vers elles, les soulève peu à peu et les aide à prendre leur essor vers le paradis. D'après cette union des trois Eglises, je demande à celui qui ne compatit point aux peines des âmes du purgatoire, s'il ose encore espérer d'être du nombre des élus : « Car, lui dirai-je, si vous deviez avoir place dans la famille du Père céleste, vous seriez plus sensible aux gémissements de ceux qui sont près d'y entrer, et qui vous prient de les y introduire, ne pouvant obtenir cette grâce que par votre assistance. »

2° C'est qu'en effet, d'elles-mêmes, ces âmes ne peuvent rien. Dans cette vie, il n'est point de situation si accablante qui ne connaisse des soulagements. Le pauvre, par son travail, adoucit les rigueurs de l'indigence; le malade, en exposant ses peines, trouve des consolateurs; un accusé aura un défenseur. Il n'y a que vous, âmes infortunées, à qui, dans des maux plus affreux, il ne reste aucune ressource. Car enfin, briseront-elles leurs chaînes? Dieu est un trop grand maître. Offriront-elles leurs mérites acquis? Mais ce sont des âmes détenues pour leurs dettes. Leurs mérites actuels? On n'en acquiert plus dans l'autre monde. Patientes sans fruits, pénitentes sans expiation, elles ne peuvent que souffrir et attendre. Jusqu'à quel temps? Je n'en sais rien, Dieu le sait. Je n'ai là-dessus que des conjectures qui font trembler. Quand je vois l'Eglise prier pour les morts plusieurs siècles après leur vie, j'ai tout lieu de craindre que Dieu n'étende souvent son courroux jusque-là, sans que la victime puisse, par ses gémissements, rabattre de cette effroyable suite de douleurs une seule année, un seul jour. Miséricorde de mon Dieu, où êtes-vous? Seigneur, n'êtes-vous plus que juste? Avez-vous cessé d'être bon? Il faut l'avouer : pendant cette vie, nous n'avons à faire qu'à un père offensé; après la mort, c'est un juge inexorable. Ce n'est plus un maître indulgent, qui remet la moitié de la dette : c'est un créancier inflexible qui exige tout sans pitié : *Redde quod debes* (*Matth.*, XVIII, 28); il faut satisfaire, dit-il aux morts. *Vous ne sortirez d'ici, « non exies inde* (*Matth.*, V, 26), » qu'après vous être acquittés, dût-il vous en coûter des siècles de douleurs. *Placez, placez sur des brasiers ardents* cette âme à qui il reste encore des péchés à expier : *pone, pone super prunas* (*Ezech.*, XXIV, 11); c'est saint Augustin qui applique à mon sujet ces paroles du prophète. «Précipitez-la dans le feu : qu'elle y reste jusqu'à ce qu'elle ait satisfait pour tant de propos indiscrets ou mordants ou trop libres, pour ces railleries sur les choses saintes, pour tant de négligences dans ses pratiques religieuses. Ames, que je châtie à regret, à qui vous plaindrez-vous? A un Dieu clément? Je ne peux plus l'être pour vous. De quoi vous plaindrez-vous? De la rigueur de ma justice ? J'ai ses intérêts à soutenir. Si vous avez des plaintes à former, portez-les à ce père, à ce fils, à cet héritier. Je leur ai fait savoir par ma religion qu'il dépend d'eux de vous délivrer; s'ils ne le font point, accusez leur dureté. »

Leur dureté! Est-ce trop dire, pour donner une idée juste de notre indifférence à l'égard de nos frères plongés dans un gouffre de feu, sur lesquels la main du Seigneur pèse, qu'elle retient dans les flammes qui les consument, de peur que la victime, cherchant à se soulever, ne respire un instant? Placées sous le glaive vengeur, ces âmes se lamentent, et nous n'y pensons point; elles nous racontent leurs douleurs, et nous n'écoutons point; elles nous appellent, et nous courons à nos plaisirs, nous, leurs parents ou leurs amis.

3° Un vaste incendie vient d'éclater : la flamme a déjà dévoré une partie de l'édifice et fermé les issues. Une famille nombreuse y est enfermée. Pressées par la flamme, ces victimes gémissantes se présentent au dehors, tendant des mains suppliantes vers la foule qui les voit, les entend, et se contente de pleurer. Il en est même qui contemplent d'un œil sec ce lugubre spectacle.

Aucun ne s'ébranle, et ne songe à porter du secours; tous restent dans une stupide immobilité. Que dis-je? Ils s'enfuient, les barbares, détournent les yeux et vont se distraire par des idées agréables. Et ces monstres d'indifférence, ce sont les parents de cette famille qui, faute d'assistance, a été engloutie sous les débris brûlants de l'édifice écroulé. Messieurs, je préviens votre réflexion : ce tableau ne prouve rien, il n'est point dans la nature, de pareils monstres d'inhumanité n'ont jamais existé. Mais cette supposition, que vous refusez d'admettre, quand il s'agit d'un malheur horrible, mais pourtant de courte durée, pourquoi la réalise-t-on tous les jours, quand il s'agit de cet incendie affreux que la justice divine a allumé dans le purgatoire? Est-il plus criant de ne pas voler au secours d'un homme tourmenté pendant quelques instants, que de laisser froidement une âme sainte, l'âme de votre parent, de votre père peut-être, dans des peines plus longues et plus cuisantes? Est-ce parce que vous n'entendez pas ses cris? La foi vous parle assez haut. Est-ce parce que la scène se passe loin de vos yeux? Je transporte mon auditoire au bord de cet étang de feu. Penchez-vous. Plongez vos regards dans cet abîme. Les voilà, ces âmes, qu'il ne tient qu'à vous de sauver. Sauvez-les donc. Ne dites plus que vous ne les voyez point. Mari, voilà votre épouse. Je renouvelle votre peine, en vous rappelant le triste moment où, étendue sur un lit de douleurs, elle ramassait un reste de forces, pour vous exprimer, par de lugubres adieux, les derniers témoignages de sa tendresse. Que lui promettiez-vous donc, quand, le cœur déchiré par l'idée d'une séparation éternelle, vous lui protestiez de ne jamais l'oublier? Vouliez-vous dire qu'elle ne devait attendre de vous ni soupirs ni prières? Vous mêliez vos gémissements à ceux de l'Eglise qui administrait à cette mourante ses derniers secours; vos sanglots interrompaient la cérémonie sainte et rendaient la voix du prêtre chancelante. C'était donc là le dernier effort de votre tendresse, et vous ne lui réserviez plus rien, à votre épouse, pas même une prière?

Voyez cette autre victime qui se roule dans les flammes. Reconnaissez-la, la souffrance a peut-être altéré ses traits : c'est pourtant votre mère, cette mère qui vous a porté sur ses bras et pressé tendrement contre son sein. On vous a vu empressé autour de son lit, pour retenir son âme qui vous échappait. Soins inutiles! Elle s'est enfuie, cette âme, au milieu de vos pleurs, et, en deux jours, la voilà oubliée. Etes-vous encore digne du nom d'enfant? Serait-il à croire que le moment qui l'a fait disparaître à vos yeux, l'eût effacée de votre souvenir? Parce que la mort a rompu les liens de la nature, a-t-elle de même brisé ceux de la religion? Et parce que sa vie est éteinte, votre charité l'est-elle aussi?

Père de famille, votre cœur s'émeut, quand je vous parle de la perte prématurée de cet enfant, objet d'une prédilection particulière. Elle est arrachée, cette jeune plante, qui croissait sous vos yeux, que vous cultiviez avec plaisir, dont les fruits naissants vous donnaient de flatteuses espérances. Il n'est plus, cet enfant, pour faire votre bonheur, mais vous existez encore pour faire le sien. Il a, plus que jamais, besoin que vous soyez son père. L'êtes-vous encore? Si aimable jadis à vos yeux, comment vous est-il devenu indifférent? Une seule prière pour sa délivrance lui serait plus utile que toutes les caresses que vous lui avez prodiguées. Vous pleurez, ce n'est point assez. Je suppose qu'il vous soit rendu, qu'il retourne dans vos bras, qu'un tyran barbare veuille l'en arracher, qu'il ne fallût qu'une prière pour détourner le coup fatal, balanceriez-vous à vous jeter aux genoux de celui dont dépendrait sa vie? Et si vous ne le faisiez pas, quelle idée donneriez-vous de votre cœur? Faites l'application, et jugez-vous.

Le voyez-vous, l'entendez-vous, cet ami fidèle, qui jadis faisait une autre partie de vous-même, qui ne vous aurait jamais soupçonné du moindre refroidissement à son égard, qui aujourd'hui se plaint de ce que, dès qu'il a cessé de vivre, vous avez cessé de l'aimer. Votre amitié pour lui n'était donc point sincère, puisque, dans le besoin où il est, vous lui refusez un secours qui vous coûterait si peu. Vous vous faisiez gloire d'avoir recueilli ses derniers soupirs, d'avoir suivi son convoi funèbre jusqu'au lieu où on a déposé sa dépouille mortelle. Mais c'est justement à cette époque que son âme a commencé à souffrir : c'est-à-dire donc que vous avez été son ami jusqu'au moment où il a été malheureux. C'est alors qu'il fallait réellement commencer à l'aimer. Ecoutez-le; il compte plus sur vous que sur ses proches. « J'ai été, dit-il, l'objet de votre tendresse : puissé-je l'être aujourd'hui de votre compassion! *Vous au moins, tendre ami, ayez pitié de moi* et de mes douleurs (6*). »

4° Et je ne sais pourquoi je fais parler si haut la voix de la nature et de l'amitié. Celle de la justice crie plus haut encore. Il est de ces âmes qui seraient peut-être déjà dans le ciel, si elles ne nous avaient point connus sur la terre : âmes saintes, dont le dernier soupir fut un soupir d'amour; âmes destinées à habiter le paradis, que le paradis attend. Elles ont cru en trouver les portes ouvertes au sortir de cette vie. Tout à coup elles se sont senties repoussées; l'Epoux leur est échappé des bras. Dieu, devant qui elles s'étaient présentées, a détourné son visage. Elles ont appelé : tout a gardé un profond silence; une main invisible les a enfoncées dans un gouffre de maux. Une voix s'est fait entendre, qui a

(6*) *Miseremini mei, saltem vos, amici mei.* (*Job*, XIX, 21.)

dit : « Là souffrira un père trop indulgent pour son enfant, dont il aura trop supporté les défauts ou toléré les écarts. Là souffrira le chrétien timide qui, pour ne pas trop contraster avec un ami tiède, se sera relâché de sa première ferveur. » Ce sont donc les vivants, c'est nous qui sommes, en partie, cause des châtiments des morts. Ah ! si je voyais conduire au supplice, je ne dis pas un de mes proches, mais un étranger, mais un inconnu, à la mort duquel j'aurais contribué par la plus légère indiscrétion, je le sens bien, je connais mon cœur, rien ne m'arrêterait, j'irais me jeter aux pieds des juges, je les arroserais de mes larmes, je leur dirais : « Miséricorde pour ce malheureux ! il est coupable, mais je suis son complice; j'ai contribué à sa mort; mettez-le en liberté, et s'il vous faut une victime, je suis prêt à tout souffrir. » Voilà ce que je ferais pour tout autre. Et vous, mon père, qui souffrez peut-être dans l'autre monde pour m'avoir trop aimé dans celui-ci, pour avoir fermé les yeux sur mes fautes, je vous oublie dans mes prières. Et vous, tendre ami, vous expiez ces entretiens trop libres et trop peu charitables auxquels j'ai pris part. Dieu a pardonné à votre repentir, mais les peines attachées à des fautes qui nous ont été communes, vous les endurez. Je ne puis les adoucir qu'en priant pour vous; je prierai donc.

5° Mais si je ne prie que pour mes amis et mes proches, que deviendront tant d'âmes qui ne connaissent ni proches ni amis sur la terre? Ames vraiment délaissées, qui ont habité d'autres contrées, un autre continent peut-être, mais qui ont été en communion avec moi; âmes destinées à monter un jour sur un trône, mais enchaînées, en attendant, tout à côté de la couronne qu'elles doivent porter et à laquelle elles ne peuvent atteindre. Ah! ne les oublions point dans les suffrages de notre association, ces âmes dont on ne se souvient guère que dans un seul jour de l'année, dans ce jour où l'Eglise célèbre, par un sacrifice commun et solennel, les funérailles des innombrables habitants du sépulcre; où elle recueille, dans une urne universelle, les larmes de tous les chrétiens. Ces infortunés subissent, par un effet de notre insouciance, le sort du paralytique de l'Evangile. Sur le bord de la piscine salutaire du sang de Jésus-Christ, il n'est personne qui les y plonge. Dieu, à qui notre dureté lie les mains, s'étonne de ce qu'on le force à prolonger la misère de ces captifs. Ah! dit l'âme tourmentée par le feu, je n'ai personne qui songe à me secourir : *Hominem non habeo*. (*Joan.*, V, 7.) Quoi! parmi tant de chrétiens à qui ma religion offre tant de ressources, personne ne m'adresse un soupir pour vous! Si c'était dans une terre païenne! Mais au centre du christianisme, sous le règne de l'Evangile, personne pour vous secourir! *hominem non habeo;* personne. Mais tous les jours, dans tous les temples, mon ange vient agiter le bain du sang de mon Fils; il ne faudrait que le bon office d'une main charitable pour vous y jeter, et dans un si grand nombre d'hommes qui croient aux dogmes de l'Evangile, il ne se trouve personne! *hominem non habeo ;* personne.

Qu'il serait humiliant pour nous, que les âmes souffrantes se plaignissent ainsi de notre indifférence! Soulageons-les donc, puisqu'il nous est possible de le faire. J'en indiquerai les moyens.

II. Le sacrifice de la messe, la prière, les indulgences, que de ressources la religion nous fournit! L'âme du purgatoire ne cesse de jeter des regards vers le ciel. Ses yeux se fatiguent à force de fixer ce paradis dont elle est repoussée : *Attenuati sunt oculi* (*Isa.*, XXXVIII, 14.) Seigneur, qui avez donné votre sang pour payer mes dettes, *soyez ma caution : « Responde pro me. »* (*Ibid.*) L'accomplissement de ce désir dépend de la dévotion des fidèles vivants. C'est à eux à faire offrir la victime sans tache pour ces âmes prédestinées. Ce sacrifice auguste, qui sanctifie la terre, étend sa vertu jusque dans le purgatoire; il n'y a que l'enfer qui résiste à son efficace. Aussitôt que le prêtre a prononcé les paroles mystérieuses, l'âme souffrante, arrosée du sang du Sauveur, se sent rafraîchie. Heureux donc les parents dont les enfants, en recueillant leur héritage, se souviennent de qui ils le tiennent! Heureuse l'épouse dont le mari sanctifie son deuil, en recommandant à l'autel celle dont il pleure la perte! Heureuses les Monique dont les enfants, fidèles, comme saint Augustin, aux dernières volontés de leur mère, font parler en sa faveur le sang de l'Agneau divin!

Mais sainte Monique avait-elle besoin de prières? Augustin, l'enfant de ses larmes, connaissait les vertus de sa mère, et toutefois il craignait pour elle, parce qu'ici-bas il n'est point de sainteté parfaite, et que le purgatoire doit être le partage de milliers de prédestinés qui sortent de ce monde. Le séjour des réprouvés n'est point fait pour ces âmes qui doivent siéger sur des trônes : mais le paradis ne peut pas les recevoir, tant qu'elles porteront quelques souillures. Comment se purifieront-elles? En souffrant dans le purgatoire. Comment les soulagerai-je? En priant. Je prierai donc, concluait saint Bernard. Ainsi avait conclu avant lui le pieux Machabée. Après une victoire qui lui avait coûté un certain nombre de ses braves, son premier soin est d'intéresser Dieu en faveur de ceux de ses frères qui avaient été ensevelis dans leur triomphe. La conduite de ce héros eut le suffrage du Saint-Esprit, qui déclare la prière salutaire aux défunts. Tous les siècles chrétiens ont professé la même doctrine, et ce n'a été qu'en se raidissant contre la déposition de tous les âges, que l'hérésie du XVI[e] siècle a pu nier un dogme respecté jusqu'alors et en vertu duquel nous croyons soulager les morts en priant pour eux. La source de cette tradition est aux temps apostoliques, et c'est de là que, par un enseignement

uniforme, cette vérité nous a été transmise.

Dans ce siècle où, à force de simplifier la piété, on est arrivé à ne plus en connaître les ressources, oserai-je parler des indulgences comme d'un moyen de soulager les morts? L'Eglise, dépositaire du trésor qui renferme la surabondance des mérites de Jésus-Christ et de ses saints, y puise de quoi suppléer aux œuvres imparfaites des trépassés et remplir les vides de leur pénitence. Elle a, dans les indulgences, une voie sûre pour faire couler des secours dans le purgatoire, où souffrent des âmes qui, à la vérité, ne forment plus son troupeau, mais qui sont chères à son époux. Et ces secours, elle les attache à une condition qu'il nous est facile de remplir, une prière, une communion, une œuvre de miséricorde.

Et ne croyons pas que tout l'avantage de ces pratiques soit uniquement pour les trépassés. En les délivrant, nous acquérons des droits à leur reconnaissance, et j'ose le dire, à la reconnaissance de Dieu.

III. Pour juger de la reconnaissance des âmes que nous soulageons, essayons de nous faire une idée de ce qu'elles souffrent. Il est des saints qui semblent avoir été cruels envers eux-mêmes. On ne trouve dans leur vie que jeûnes austères, macérations sanglantes, et ces mêmes hommes pâlissent, quand ils pensent aux peines du purgatoire, dont les tortures les plus rigoureuses de cette vie ne leur paraissent qu'une faible image.

Maintenant jugez quelle doit être la reconnaissance d'une âme que nous délivrons d'un malheur aussi épouvantable, à laquelle nous mettons un sceptre à la main et un diadème sur la tête. Nous lui disons, comme Joseph à l'officier de Pharaon (*Gen.*, XL, 14): « Souvenez-vous de moi quand vous serez passée du lieu de vos peines au séjour du bonheur. » Que cet officier ait oublié son bienfaiteur, je ne m'en étonne point; l'ingratitude est un vice de la terre : mais la reconnaissance est une vertu des saints. Qui de nous ne croirait avoir acquis le droit à toutes les grâces, s'il avait secouru, dans son infortune, l'héritier d'un grand royaume, s'il l'avait rétabli sur le trône de ses pères? C'est pourtant l'avantage que nous pouvons obtenir. Ce sont les héritiers du royaume du ciel dont nous pouvons rompre les fers. Serions-nous assez ennemis de nous-mêmes, pour négliger de nous créer de tels protecteurs? Ah! plutôt, mettons en usage le pouvoir sublime que le ciel nous donne. C'est nous qui, par nos prières, faisons la destinée des morts; qui, du lieu de leur exil, les introduisons dans leur patrie. C'est alors que, traversant l'espace qui les a si longtemps séparées du Seigneur, ces âmes lui diront, en jetant un regard sur l'abîme dont nous les aurons tirées : « Ah Dieu! grâce pour nos bienfaiteurs; ne permettez pas qu'ils tombent jamais dans ce gouffre d'où nous sortons. Ils ont fait de nous des heureux, faites d'eux des saints; grâce pour grâce. » Ce langage, Messieurs, n'est point supposé; c'est celui que tiennent les âmes que nous délivrons par nos bonnes œuvres, et il dépend de nous d'avoir la confiance de dire : « Il y a au ciel une âme qui me doit son repos, une âme spécialement engagée à provoquer en ma faveur la miséricorde divine. »

Cette miséricorde aime d'ailleurs à être provoquée. Le Seigneur nous a même obligation de la douce contrainte que nous lui faisons, pour délivrer les âmes du purgatoire. Accélérer leur bonheur, c'est seconder ses désirs. Il les punit, sa sainteté l'y oblige; mais il les aime, sa bonté l'y porte. Dans la triste nécessité où il est de châtier des enfants qu'il chérit, il cherche quelqu'un qui le désarme. Vous priez, il se rend, il pardonne; il attendait, pour se calmer, que vous lui fissiez cette violence, dont il vous sait gré. Il disait à ces âmes, en leur montrant ce paradis, ce que disait jadis Moïse aux Israélites : « Vous la voyez, cette terre promise, mais vous n'y entrerez point que vous ne soyez purs. » Mais si vous dites à ce Dieu vengeur : « Père des miséricordes, cessez de frapper vos enfants; » à ce doux nom de père, ses entrailles s'émeuvent, et il délivre la victime.

Prions donc, pères de famille, il en est parmi vous dont les enfants ont arrosé de leur sang leurs propres victoires; ils sont tombés sous le fer ennemi, loin de vos embrassements. Leur corps n'a été couvert que d'une poignée de terre que vous n'avez pas même pu arroser d'une seule de vos larmes. Privés des secours de la religion, étaient-ils plus saints que les soldats de Machabée, pour lesquels ce pieux capitaine fit offrir un sacrifice d'expiation? Et vous, jeunes chrétiens, il en est entre vous qui ont perdu leurs parents dans ce temps où les temples étaient fermés; pas un flambeau funèbre n'a éclairé leur cercueil. La voix des lévites n'osait se faire entendre; la terre refusait toute consolation aux vivants et tout soulagement aux morts. Le purgatoire s'étonnait du silence de l'Église militante; il ne recevait plus la bénigne influence de la prière publique des prêtres et des fidèles. Les flammes ne perdaient rien de leur activité, et la délivrance des captifs devenait plus rare et plus lente. Les morts concluaient avec raison que la terre avait irrité le ciel, puisque toute correspondance entre eux et les vivants avait cessé. Qu'elle revive donc aujourd'hui que, grâce à la Providence, nous jouissons de la liberté de notre culte, et que notre culte va trouver un nouveau soutien dans le zèle et les exemples de notre premier pasteur. Aujourd'hui, dis-je, que le prêtre peut publiquement immoler la victime de propitiation pour les fautes des trépassés, mêlons nos larmes au sang de l'Agneau.

Des larmes pour les morts! Oui, la religion les permet; elle condamne même l'insensibilité de ces personnes qui fuient les cérémonies funèbres, de peur d'être importunées par des idées trop tristes. Mais

elle condamne également ces larmes hypocrites qu'on ne donne qu'à la convenance; larmes stériles, qui ne rafraîchissent point l'âme souffrante; larmes fastueuses, dont on ne veut que parer son deuil. Je ne demande point ces larmes, mais celles de saint Ambroise. «Je pleurerai, dit-il, mais aussi je prierai, jusqu'à ce que j'aie la confiance d'avoir introduit dans le ciel celui qui est l'objet de mes regrets.»

Mais avant de prier pour ceux qui sont morts aux yeux des hommes, il est à souhaiter que nous ne soyons pas nous-mêmes morts aux yeux de Dieu. Celui qui, parmi nous, voudrait rétablir un sujet coupable dans les bonnes grâces d'un prince, doit être plus agréable au prince que celui pour qui il s'intéresse. Si donc nous voulons faire l'office de médiateur entre Dieu et les âmes du purgatoire, purifions nos consciences, et sommons ensuite, avec une sainte hardiesse, notre Dieu de tenir la parole qu'il a donnée d'exaucer ses amis, quand ils intercèdent pour leurs frères malheureux.

Seigneur, écoutez les vœux que je forme pour mes auditeurs. A cette année, qu'ils commencent sous les auspices de votre religion, ajoutez-en un grand nombre d'autres: donnez-leur de longs jours, mais de ces jours que vous appelez, dans vos Ecritures, des jours pleins, c'est-à-dire féconds en bonnes œuvres; qu'ils mettent au rang de ces bonnes œuvres le soulagement des âmes du purgatoire. J'aime à le redire : ces infortunés, Seigneur, sont vos enfants. Si, pour les recevoir dans votre sein, vous voulez des œuvres, leurs actions, vous le savez, ont été pour leur salut, leurs paroles pour votre gloire, leurs biens pour les pauvres, leurs derniers soupirs pour vous. Si vous demandez en leur faveur les suffrages des vivants, voilà une assemblée de fidèles qui vont commencer, dès aujourd'hui, à réparer l'oubli, trop long peut-être, où ils ont laissé leurs parents, leurs enfants, leurs amis. Et pour dire encore plus, voilà l'autel arrosé chaque jour, et tout récemment encore, du sang propitiatoire de votre Fils.

DISCOURS XII.

Prononcé dans l'assemblée du 7 février 1822, en présence de Mgr l'archevêque de Rheims.

SUR LES CONVERSATIONS.

Monseigneur, Messieurs,

J'ai cherché, dans les discours précédents, à vous donner une juste idée de la dignité de notre titre de chrétien et des devoirs les plus essentiels qu'il nous impose. Je n'ai pu qu'être édifié de l'attention que vous avez accordée à ces entretiens, et reconnaissant de votre indulgence pour celui qui les prononçait; les dispositions de votre cœur ont suppléé à la médiocrité du talent. Votre piété et votre charité, fécondes en bonnes œuvres, ont prouvé que votre pente naturelle pour le bien n'avait besoin, pour y aller, que d'être provoquée par une faible impulsion. Quand la parole de Dieu tombe sur des âmes dociles, l'orateur le moins éloquent, quoique bien au-dessous du mérite d'un apôtre, en a le succès. J'aime à me représenter cet auditoire sous l'idée gracieuse que saint Paul nous donne, quand il parle d'une terre sur laquelle Dieu répand ses bénédictions, et qui se couvre d'une riche moisson, parce qu'elle a ouvert son sein à la rosée du ciel (7). Mais cette terre, si fertile cette année, peut devenir stérile, si ses sucs ne sont plus ranimés par la même ferveur; cette semence que la grâce a jetée dans vos cœurs y est en dépôt, et ce dépôt peut se perdre. Gardez-le, vous dirai-je avec l'Apôtre, et avec lui je vous indiquerai aujourd'hui un des moyens de le conserver. C'est la discrétion dans les entretiens (8).

Et quelles sont donc les vertus chrétiennes auxquelles on porte atteinte par l'imprudence dans les propos? Trois surtout, et elles sont essentielles : la décence, la charité, la foi.

La décence, et j'engagerai mes auditeurs à ne jamais la blesser dans leurs conversations, surtout en présence des jeunes gens; la charité, je dévoilerai tout l'odieux de la médisance; la foi, je montrerai que c'est s'attaquer à Dieu que de s'élever contre la religion. Plan trop vaste peut-être, mais que je resserrerai, laissant à vos réflexions d'en faire le développement.

I. Heureux et mille fois heureux, l'enfant que Dieu fit naître au sein d'une famille chrétienne! Les premières paroles qu'il entend sont des paroles de salut, les premières qu'il articule sont déjà religieuses. Sa langue ne forme encore que des sons confus, que déjà il répète le nom du Sauveur dont on a frappé ses oreilles; il n'apprend à parler qu'en apprenant à prier. Représentez-vous-le entre les bras d'une mère vertueuse. Elle lui dit, comme Blanche à saint Louis, que le péché est le seul mal à craindre; ou, comme la mère des Machabées à ses enfants : « Regardez le ciel; c'est de Dieu que vous tenez la vie (9). »

La raison, dégagée des nuages de l'enfance, jette ses premières lueurs. Des parents attentifs connaissent le prix de ces instants où la grâce du baptême, encore dans sa pureté, prépare l'âme à recevoir les semences de la vertu. Ils se hâtent de lui peindre l'autorité suprême du premier Etre, le prodige de son incarnation, le bienfait de la rédemption, la nécessité de respecter les lois d'un Maître si puissant et de mériter les récompenses d'un si bon Père. On lui

(7) *Terra sæpe venientem super se bibens imbrem et generans herbam opportunam..... accipit benedictionem a Deo.* (*Hebr.*, VI, 7.)

(8) *Depositum custodi, devitans profanas vocum novitates.* (I *Tim.*, VI, 20.)

(9) *Peto, nate, ut aspicias ad cœlum, et intelligas quia ex nihilo fecit Deus hominum genus.* (II *Mach.*, VII, 28.)

expose les peines qu encourent les chrétiens indociles ou insouciants; on lui ouvre cette éternité qui, après quelques années dont le nombre est incertain, doit recevoir les bons et les méchants, pour faire l'inaltérable félicité des uns et l'inconsolable désespoir des autres. Cet enfant, qui n'entend parler du péché que pour le détester, de Dieu que pour l'aimer, de la religion que pour la respecter; cet enfant pourrait-il se refuser à la vertu? C'est une plante encore tendre que vous plierez comme vous le voudrez; c'est un ruisseau encore voisin de sa source, dont vous réglerez le cours à votre gré. Mais cet enfant, si prompt à saisir les idées du bien, vous le trouverez autant et plus docile à recevoir l'impression du mal, si vous la provoquez par l'imprudence de vos propos. On peut être pour lui aussi efficacement des maîtres du vice que de la vertu. Pourquoi?

Au fond de ce cœur, encore pur et religieux, dort un ennemi redoutable, le penchant au mal. Il y dort, cet ennemi, mais d'un sommeil léger; une parole peut le réveiller. Imprudent et coupable celui qui, en présence d'un enfant, s'échappera en saillies peu chastes, et irritera la curiosité de l'assemblée par des réticences qui disent tout ce qu'on ne dit pas. L'enfant n'a peut-être rien compris, mais on a mis son imagination en mouvement; il y trouvera la solution de l'énigme. Imprudent et coupable celui qui, en sa présence, fait l'éloge d'un livre que le libertinage a dicté, ou l'éloge d'une pièce de théâtre, bonne seulement pour ceux qui ne craignent point de perdre leur innocence ou qui n'ont plus à la perdre. Imprudents et coupables les parents, je ne dis pas qui tiendraient un pareil langage à leurs enfants, mais qui ne les garantissent point des sociétés où on peut le leur tenir.

Mais ce sont des enfants! Oui : toutefois ces équivoques qu'ils n'ont point devinées, le démon les leur expliquera. Ce sont des enfants! Oui, incapables de réfléchir, mais capables de sentir; incapables de distinguer le poison, mais capables de le boire. Ce sont des enfants! Oui, ignorants aujourd'hui, et trop savants dès demain, si vous leur apprenez ce qu'ils auraient dû ignorer et ce qu'ils n'oublieront malheureusement jamais. Grand Dieu! pour m'aider à convaincre mes auditeurs de la réalité du danger que je signale, que ne leur ouvrez-vous les consciences de tous les jeunes gens dont la conduite scandalise votre Eglise! On verrait que leur perversion date du jour où un entretien indiscret a soulevé le voile qui cachait à ces enfants les désordres du dehors. Jusque-là ils avaient cru que la vertu était un devoir rigoureux dont personne ne s'écartait; ils se sont désabusés ce jour-là où une conversation licencieuse a amené le scandaleux exemple d'une personne qui jouait avec le péché, et ils se sont familiarisés avec lui.

Mais un bon mot n'est pas un crime? Ce sera, si vous le voulez, un trait d'esprit qui pétille agréablement, un éclair vif qui réjouit, mais qui allume dans le cœur une flamme homicide, et le noircit en le brûlant; un éclair dont la lumière perfide découvre tout d'un coup à un enfant ce qu'on avait cru devoir lui cacher. Cette funeste facétie a laissé une trace profonde dans sa mémoire; elle a allumé en lui des désirs inquiets; la réserve où il a été élevé lui devient un joug ennuyeux; il le secoue, il se nourrit d'illusions; il ne sera satisfait que quand il jouira d'une liberté qu'il envie à d'autres, sans calculer les fautes et les chagrins qui en résultent. Maintenant je le demande, dans quel endroit, je ne dis pas de l'Evangile, mais du code des peuples les moins civilisés, a-t-on trouvé la permission d'exercer ainsi sur la moralité des enfants la plus corrosive des influences?

O vous qui vous permettez des entretiens indiscrets en présence d'un enfant, en avez-vous envisagé les suites déplorables? Vous conspirez contre le salut de cet élève de l'Evangile. Etait-ce la peine qu'on l'apportât, au sortir du néant, sur les fonts du baptême? Vous rendez au démon ce cœur d'où l'eau régénératrice l'avait chassé; vous replacez le péché dans une conscience où la grâce l'avait effacé; l'Eglise, par ses premières instructions, avait dirigé les premiers pas de ce néophyte dans le sentier de la vie, et vous l'en détournez. Je vous le dis avec saint Paul : « Tout est perdu pour cet enfant, parce que d'une mauvaise conversation à la corruption des mœurs il n'y a qu'un pas (10); » et j'ajoute avec saint Jacques : « Tout est perdu pour vous, parce que, dit cet apôtre, c'est une erreur de se croire encore chrétien, quand on ne règle point sa langue (11). » Les païens eux-mêmes ont été frappés de la vérité que je prêche aujourd'hui. Un de leurs auteurs a donné à son siècle cette leçon, trop souvent oubliée dans le nôtre : « que l'enfance a droit à nos égards (12). » Mais pourquoi prendre des leçons du paganisme? J'aime mieux faire parler la religion de Jésus-Christ; écoutez-la. Si les lois de la pudeur ne sont point sacrées pour vous, au moins ne les violez point, dans vos discours, en présence des enfants. Grâce pour cet âge aimable, et que vous aimez en effet, dites-vous, mais que vous haïssez réellement, si vous le scandalisez. Grâce pour ces âmes pures que Jésus habite encore : ne leur ravissez point leur innocence. Grâce pour cet âge chancelant qui demande votre main pour marcher dans la voie du ciel; ne l'en écartez point par la licence des propos. Le

(10) *Corrumpunt mores bonos colloquia mala.* (I *Cor.*, XV, 33.)

(11) *Si quis putat se religiosum esse, non refrenans linguam suam, hujus vana est religio.* (*Jac.*, I, 26.)

(12) *Maxima debetur puero reverentia.* (JUVENAL.)

premier besoin des enfants, c'est la conservation de leur âme. Or une expression libre est, dans nos mains, une arme meurtrière. Qui de nous ne reculera pas devant l'idée d'en faire usage contre ces tendres victimes? Au nom du Sauveur qui embrassait les enfants, ne lui déclarez point la guerre dans ses meilleurs amis. Au nom de l'Eglise, qui voit croître en eux une génération fidèle, ne lui ravissez pas son espoir. Au nom de vous-mêmes, de votre salut, dérobez-vous à l'anathème prononcé contre celui par qui le scandale arrive.

II. L'anathème n'est pas moins évident contre ceux qui blessent la charité dans leurs entretiens. Je veux confondre le médisant par la raison même; et puisqu'il prétend encore être un homme de probité, je lui montrerai que les deux qualités essentielles à l'honnête homme, c'est-à-dire la générosité et l'équité, n'existent plus dans le détracteur: il est lâche, il est injuste.

1° La lâcheté de la médisance paraît surtout dans les circonstances qui l'accompagnent; circonstances du temps où on médit, de la manière dont on médit, de la personne dont on médit.

Circonstance du temps. Quel temps choisit-on pour frapper? Celui où l'offensé n'est point en mesure pour parer le coup. Le médisant n'attaque pas son ennemi de front. Tant qu'il vous verra, il ne lui échappera pas une parole mortifiante: qu'il se croie en sûreté, il donne un libre cours à ses propos. Or je dis qu'il y a de la lâcheté à insulter un homme qui n'est point en pouvoir de répondre.

Il serait si beau, même la religion à part, de se déclarer pour les malheureux, quand ils sont absents! Vous devriez excuser les défauts de votre frère qui ne peut se défendre, et vous vous joignez à ceux qui le déchirent! Dans ces assemblées où préside le démon de la censure, le médisant se fait un trésor des discours débités contre les personnages que la méchanceté a amenés sur la scène. Tout plein de cet amas d'observations critiques, il court s'en décharger et amuser le public par des ridicules lancés contre les absents. Quelle lâcheté! S'il vous choque, le défaut de votre frère, j'y consens, élevez-vous contre lui, reprenez-le, mais en secret. Voilà une démarche digne d'un homme qui, comme vous, fait profession de détester le désordre. Mais non. Hardi détracteur, parce que celui dont vous parlez ne vous entend pas, qu'il vienne à paraître, son aspect vous glace; vous craignez même qu'il ne soupçonne que vous l'avez noirci, et vous passez subitement du ton de la critique au style de la louange. Terrible contre votre ennemi quand il est loin, vous devenez presque son panégyriste quand il est présent. Et moi, je dis que le zèle devait vous rendre hardi à le reprendre de ses fautes, et la charité, timide à les publier. Nathan ose reprocher à David son double crime; mais on ne voit pas que, sa mission finie, ce prophète se soit permis la moindre indiscrétion contre son roi.

Circonstance de la manière. On serait tenté d'excuser la franchise avec laquelle un homme, ulcéré contre son ennemi, s'échappe, en sa présence, en propos peu réservés. Cette franchise rend, en quelque sorte, l'injure moins odieuse. Mais le médisant semble rougir de ses propos méchants, quand, n'osant les montrer dans leur laideur naturelle, il les farde par des réticences spirituelles, où il est facile de réussir, parce qu'on a toujours assez et trop d'esprit, quand il s'agit de parler mal. Quoi de mieux inventé que ces réflexions commencées et brusquement interrompues, qui disent plus qu'une longue satire? Non, il n'est point de génie plus adroit que celui de la médisance, mais il n'en est pas de plus lâche. On n'oserait se permettre d'invectives contre son ennemi, si on se trouvait vis-à-vis de lui; un pareil déchaînement éveillerait l'attention de la loi. Mais la loi n'a point d'action contre les médisants : esprits profondément méchants, qui, comme les anges réprouvés, nuisent dans les ténèbres, mais que Dieu entend, et dont il écrit les paroles, à mesure que la bouche du détracteur les prononce.

Circonstance de la personne. Ceux dont on parle mal sont, ou des amis, ou des ennemis, ou des indifférents; à ces trois titres, il y a de la lâcheté à les attaquer. S'il s'agit d'un ami, c'est perfidie que de livrer à la critique quelqu'un qui a cru pouvoir se montrer à nous sans réserve, même avec ses défauts. Si c'est un indifférent, n'ayant reçu de lui aucun mauvais office, pourquoi l'entreprendre? Mais c'est un ennemi, un ingrat, un calomniateur... Arrêtez. Je veux bien croire que ce tableau, quoique tracé par la main de la passion, est pourtant fidèle; que, tout affreux qu'il est, il ne l'est point assez et que vous en avez adouci les traits. Mais à l'air d'indignation que vous montrez, je soupçonne que la haine ou l'envie entre pour beaucoup dans vos discours. Si cet homme vous avait rendu le service qu'il a cru devoir vous refuser, il ne vous serait plus odieux. Je conclus que vous êtes piqué. C'est le jugement que portent ceux qui, témoins de votre emportement, loin d'en avoir moins d'estime pour votre ennemi, n'en ont que plus de mépris pour vous.

2° En second lieu, le médisant viole l'équité, et il sera permis de médire, quand on pourra troubler l'ordre public, incendier une ville, ravir le bien d'autrui, être le meurtrier de ses frères. Je compare la médisance à ces crimes que je ne cite qu'avec horreur.

La médisance, vice turbulent, peste publique; elle sème la division partout. Qui empêche de terminer cette querelle qui désunit deux familles? Le médisant. Il a nourri les haines par ses propos. Pourquoi ces deux ennemis, après s'être réconciliés, se sont-ils replongés dans l'animosité? Le feu

de la discorde s'est rallumé, parce que le médisant a parlé; c'est de sa bouche qu'est partie l'étincelle.

En effet la médisance est comme un incendie. Vous n'avez dit qu'un mot. N'importe; ne le regardez pas comme un propos isolé : il est grossi des médisances de toute une ville dont il a été le principe; de sorte qu'à présent que vous vous taisez, vous médisez encore par la bouche de cent échos qui vous répètent.

Je ne me suis ouvert qu'à une personne, et elle est discrète. Vous lui supposez là une qualité bien rare. Rien de sitôt divulgué que ces sortes de médisances qui se confient à l'oreille. Le secret de trois personnes est bientôt le secret de tout le monde. Une confidence pèse tant à celui qui la reçoit! Il court la communiquer à un ami qui en fait le même usage; tellement que le prochain, de confidence en confidence, arrive à être diffamé.

Mais j'ai recommandé le secret? A qui? Peut-être à vingt personnes, et la médisance, toujours supposée un secret, est déjà publique. Vous avez recommandé le secret! Vous avez donc dit : « Je n'ai point de charité, ayez-en; ne suivez point mon exemple. » On le suivra. Votre recommandation n'empêchera point la propagation de vos propos. Mais ils auraient été prononcés par d'autres que par vous? Et pourquoi vous pressiez-vous tant de dévoiler la faute de votre frère? Hélas! sa réputation se soutenait encore dans l'esprit de quelques personnes. Ce bruit désavantageux avait presque cessé. Vous avez réveillé un feu caché sous la cendre; cette étincelle embrasera les lieux d'alentour.

Je compare encore la médisance, dût la comparaison paraître outrée, je la compare au larcin. Elle est même plus énorme. Les hommes, tout avides qu'ils sont, mettent la réputation au-dessus de la fortune. Il était d'une importance extrême, pour cette personne, que sa vertu ou sa probité fût hors de tout soupçon. Médisant, homme à bons mots, vous avez fait une plaisanterie, on a ri : ce jeune homme n'a pas l'emploi qu'il sollicitait, ce marchand ne vend plus, cet artisan ne trouve plus à qui louer ses bras et vendre ses sueurs. Remontez à la source de leur infortune, vous la trouverez dans un propos lancé contre eux.

Funeste indiscrétion! Je la comparerai à l'homicide même. Qu'importe que celui qu'on frappe survive aux coups qu'on lui a portés? Il n'est plus sur la terre que pour pleurer sur les débris de sa réputation. Je le dirai donc au détracteur : « Vous renouvelez en quelque sorte ces cruels divertissements où des hommes immolaient des hommes pour le plaisir du public. Vous produisez dans l'arène, non plus des êtres inconnus, mais vos frères et parfois même vos amis, et vous réjouissez les spectateurs par les plaies que vous faites aux victimes de vos satires. » Ce n'est qu'un jeu! En blesse-t on moins, pour blesser en jouant?

Mais ce que j'ai dit était déjà dans la bouche de tout le monde? Est-il beau de se jeter sur un homme déjà attaqué par d'autres? Si vous n'êtes pas assez compatissant pour verser de l'huile et du vin sur la plaie de votre ennemi, que ne passez-vous outre, comme l'indifférent lévite? Ce ne serait pas faire l'office charitable du Samaritain, mais au moins ne serait-ce point l'acte d'un ennemi. Mais quand je ne dirais rien, cette personne n'en serait pas moins flétrie? La conséquence n'est pas d'une âme bien délicate. Vous ne pouvez pas sauver votre frère de l'infamie, donc vous pouvez aider à le couvrir de boue. On lui jette la pierre, donc vous pouvez achever de l'écraser. Est-ce là être humain? Non, et c'est moins encore être chrétien.

III. Mais ce n'est pas seulement la pudeur qu'on offense, ni la charité qu'on blesse : c'est la religion qu'on insulte souvent par des propos imprudents. Il est des beaux-esprits, ou qui croient l'être, ou du moins voudraient le paraître, pour qui c'est un jeu de rire de tout, qui ne connaissent les autels que pour y déposer le blasphème au lieu d'encens. Pour eux, Dieu n'est plus inviolable derrière la majesté de ses mystères; ils parlent de lui avec une liberté de langage qu'on jugerait offensante à l'égard des hommes mêmes. Cet être sublime, vers lequel les mortels ne doivent faire monter que des hommages, des hommes sacriléges osent l'attaquer avec l'arme de la plaisanterie la plus irrévérente. Celui-ci donne des épigrammes pour des démonstrations; celui-là met la vertu au rang des ridicules; un autre donne le nom de faiblesses à ce que l'Evangile appelle des crimes.

Et quels effets a-t-on à craindre de ces indécentes parodies? De trop funestes. Il est si facile de plaire par là à des esprits déjà portés à l'incrédulité! On est si sûr d'être écouté, quand on sort du sérieux de la religion! On a tant d'avantage sur cette conscience importune qui rappelle à l'homme qu'il existe des limites au delà desquelles cesse le permis et commence la révolte!

Mais on ne prétend que s'amuser un instant? Y a-t-il à s'amuser, quand on touche à ce qui est essentiellement respectable? Les enfants de la croix peuvent-ils s'égayer aux dépens des dogmes et de la morale d'un Dieu crucifié? Sans doute le délassement est permis; mais s'il fallait lui sacrifier la religion, si une gaieté trop exigeante ne pouvait se nourrir que de blasphèmes, mieux vaudrait la plus sombre gravité; à moins qu'on ne trouve légitimes ces inconvenantes facéties, qui glaceraient entièrement la piété, déjà ralentie dans bien des cœurs; à moins qu'on ne dise qu'il faut, à force de sarcasmes, faire pourrir dans tous les cœurs le germe de la religion, que la philosophie a déjà déraciné dans un grand nombre; à moins qu'on ne croie qu'il faut suivre les idées de ceux qui nous ont laissé récemment de grands blasphèmes et de grands malheurs.

Non, jamais l'homme sensé ne la regardera comme innocente, cette licence des propos irréligieux. Quoi! au jugement de tous, ce serait un crime, et certes c'en est un grand, d'outrager un souverain, et ce n'en sera pas un que d'outrager celui par qui règnent les rois! On ne pourra point parler contre la seconde majesté, et on le pourra contre la première, d'où dérivent toutes les autres! Ce sera, et ce doit être en effet un crime, de railler les institutions politiques, et on trouvera bon que les saintes règles de l'Evangile et de l'Eglise soient la matière d'une conversation caustique et plaisante! Quel siècle serait donc le nôtre, s'il était permis pour jouer le personnage de bel esprit, de faire de Dieu et de sa religion un affreux passe-temps? Qu'on me cite une seule nation qui ait jamais séparé sa cause de la Divinité, et qui ne se soit crue offensée dans les attentats contre la religion reçue? Compulsons les archives des peuples les plus anciens; interrogeons toutes les lois des plus illustres fondateurs des empires, celles de Lycurgue, de Solon, de Numa: nous verrons les atteintes portées par de simples paroles au culte de l'Etat, punies comme des crimes. Et encore aujourd'hui, voyez si les pays les plus barbares permettent qu'on rende leurs dieux méprisables ou ridicules? Ils se trompent sans doute en les croyant des objets dignes de respect, mais ils ne souffrent point qu'on avilisse les autels où ils ont placé leurs statues; plus conséquents en cela que la classe des chrétiens irréligieux: classe qui se prétend éclairée, qui en effet l'est assez pour connaître le Dieu vivant, mais qui a pour lui moins de vénération que n'en a l'idolâtrie pour ses dieux de boue.

Amis de la vérité, ne vous en laissez pas imposer par cet air de triomphe que prend l'indiscret détracteur de notre croyance. A l'entendre débiter ses maximes, on les croirait le fruit d'une vaste érudition. Mais à peine a-t-il jamais réfléchi. Quelques traits de satire contre quelques abus que le temps a introduits, et qu'il ne connaît que par des récits exagérés, voilà ses armes. Ses blasphèmes ne sont pas même de lui. Au défaut de preuves, il vous donnera des anecdotes plaisantes, et il ne sait d'irréligion que ce que d'autres libertins lui en ont appris.

Amis du vrai savoir, défiez-vous de ces hommes légers qui ont plus tôt fait de rire que de raisonner, qui n'ont de mémoire que pour retenir des traits scandaleux; de ces hommes de plaisirs, qui paraissent dans le monde avant d'avoir lu un livre sérieux, qui renoncent à être chrétiens avant d'avoir su ce que c'est que le christianisme; de ces demi-savants qui, timides dans tout autre genre de connaissances, n'ont de hardiesse que pour décider contre les dogmes les plus profonds: comme si la religion était la seule chose qu'on pût nier sans l'avoir connue!

Amis de la décence, gardez-vous de sourire à ces narrateurs agréables, mais peu délicats, qui sacrifient sans scrupule la sainteté des mystères au succès d'un bon mot, et la gravité de la morale à la conquête d'un applaudissement libertin; qui se croient à l'abri de la justice de Dieu, parce que certains hommes vantent leur hardiesse à secouer le joug de la retenue.

Amis d'un mérite réel, voyez si vous en découvrirez dans ces diseurs d'obscènes à-propos, qui mettent de l'esprit partout, du génie nulle part; en qui vous ne trouvez ni bon goût, parce qu'il n'y en a point sans décence; ni véritables grâces, parce qu'elles ne fleurissent point sur des lèvres impures; ni pensées aimables, parce que le beau ne se lie qu'avec l'honnête, et qu'il ne sera jamais ni beau, ni honnête, de se jouer de l'innocence des âmes.

Il est temps que ces fades impiétés, qui n'ont d'autre mérite que le scandale qu'elles causent; que ces équivoques, dont la bienséance seule devrait faire justice; que ces plaisanteries, dénuées de sel et infectées de venin; il est temps que ces abus de la langue soient bannis de la conversation des chrétiens, et que les personnes vertueuses y substituent une décence sévère, qui, je l'espère, aura des imitateurs, et une heureuse influence sur la génération qui nous succède.

Pères de famille, de la discrétion en présence des enfants. Jetez, par des entretiens décents et religieux, des semences de vertus dans ces jeunes cœurs. Par là vous seconderez les vues paternelles du premier pasteur de nos âmes, que nous possédons aujourd'hui au milieu de nous. Au contraire, le défaut de zèle et d'édification dans les parents paralyserait les tendres sollicitudes du chef de ce diocèse. Son cœur, profondément affligé de la viduité de tant d'églises, ne se console qu'en jetant les yeux sur cette jeunesse qui doit lui donner des coopérateurs. Mais ce n'est que parmi des enfants élevés chétiennement qu'il peut espérer d'en trouver qui dirigent leurs pas vers le sanctuaire. Ces ouvriers futurs de la vigne sainte, ils sont donc au milieu de vous, ils croissent sous vos yeux; le pontife vous les recommande, il vous dit: « Formez-les à la piété, afin que plus tard je les forme au service des autels. » Votre récompense, elle est dans le ciel.

DISCOURS XIII.

Prononcé dans l'assemblée du 7 mars 1822.

SUR LES MOEURS DES PREMIERS CHRÉTIENS.

Messieurs,

Déjà nous avons fait quelques pas dans la carrière laborieuse que l'Eglise a ouverte aux chrétiens. Cette tendre mère rappelle, tous les ans, à ses enfants coupables (et qui de nous ne l'est pas?) que la pénitence est, pour eux, l'unique planche après le naufrage et le plus sûr moyen de

s'en garantir à l'avenir. On doit donc regarder la pénitence comme l'âme de la religion. C'est elle qui a été comme le germe du christianisme, et qui a fourni à cet arbre mystique des sucs vigoureux et abondants. De là les fruits admirables qu'il a portés dans le premier âge; de là tant de belles vertus dont j'essayerai de vous crayonner le tableau. Que nos yeux, fatigués des scandales de notre siècle, se reposent sur un spectacle plus consolant. Enfants des héros de l'Eglise naissante, célébrons la gloire de nos pères, ne fût-ce que pour rougir de nous voir si loin d'eux. Un seul jour de leur vie commune produisait plus de mérites que n'en produisent les quarante jours de notre pénitence actuelle. Les mœurs des premiers chrétiens, voilà le sujet de ce discours. Vous y verrez que ces hommes si saints ont eu, pour arriver au ciel, les mêmes obstacles que nous, et que nous avons les mêmes moyens qu'eux.

I. Il faut l'avouer à la honte de notre siècle, il n'a presque plus de ressemblance avec celui qui vit naître l'Eglise. Alors le christianisme brillait de tout l'éclat de sa beauté primitive; aujourd'hui la religion jette à peine un reste de lumière, et semble abandonner un peuple qui craint d'être éclairé sur ses devoirs, parce qu'il est lâche à les remplir. Alors les nations, sortant des ombres du paganisme, marchaient à la lumière de l'Evangile; aujourd'hui l'impiété, plus coupable que l'idolâtrie, a créé de nouvelles ténèbres, en repoussant le flambeau de la révélation. Alors le monde renouvelé semblait avoir fait descendre sur la terre tout ce que le ciel a de vertus; aujourd'hui le monde vieilli professe l'indifférence pour la morale comme pour le dogme, et à force de disputer sur les devoirs, s'imagine, en les dédaignant tous, n'en violer aucun.

En vain dira-t-on que c'est la marche des siècles qui nous a conduits là, qu'inutilement on attendrait que le monde, par un mouvement rétrograde, revînt à la ferveur des premiers âges, que dix-huit siècles écoulés ont tout changé dans l'univers, et que la religion de nos pères ne saurait plus nous convenir. Et quels obstacles pourraient empêcher qu'elle ne refleurît parmi nous? Serait-ce la dépravation des mœurs actuelles, la force de nos habitudes, l'opposition du monde aux maximes de l'Evangile? Choisissez parmi ces difficultés; il n'y en a aucune qui nous excuse, parce qu'il n'y en a aucune qui n'ait été autant et plus réelle pour les premiers chrétiens que pour nous.

1° Les mœurs sont changées? Oui, mais avons-nous changé de religion? N'est-elle pas encore aujourd'hui ce qu'elle était hier, ce qu'elle sera dans tous les siècles. Lisons et relisons-le, ce livre divin, d'après lequel nous serons jugés : nous ne trouverons rien, dans cet inaltérable Evangile, qui justifie l'absurde distinction des anciens et des modernes chrétiens; il faut nous résoudre à marcher dans la voie de nos pères, ou renoncer à la couronne qu'ils ont remportée.

Les mœurs sont changées! Oui, mais ont-elles dû l'être? Chaque siècle, en succédant à un autre siècle, a-t-il apporté un nouveau privilége pour l'indolence? Notre religion, pour être plus loin de sa source, doit-elle couler dans un lit plus étroit? Dira-t-on que les premiers âges en ont trop fait, ou que ce qu'ils ont fait suffit pour le nôtre? Des moments dont se compose notre existence, la plupart sont nos plaisirs ou nos affaires; peu pour la piété. Est-ce bien à nous à faire ainsi la part de Dieu? Il a un autre calcul que le nôtre. Immuable dans ses lois, il récompensera la ferveur des premiers siècles, la lâcheté du nôtre sera punie. Avec la foi de nos pères, nous n'avons pas leurs œuvres; notre sort sera différent. Ils sont dans le ciel, le serviteur paresseux n'y entrera jamais.

Les mœurs sont changées! Mais nous, ministres du Sauveur, devons-nous changer de langage, et, comme Moïse, briserons-nous les tables sacrées en descendant de la montagne, parce qu'Israël prévarique dans la plaine? Ah! c'est surtout dans ces jours d'insouciance qu'il nous est ordonné de venir, l'Evangile à la main, protester hautement contre l'altération de toutes les règles de la morale, évoquer les âmes de nos pères vertueux pour déposer contre leurs enfants dégénérés, et rappeler les hommes de notre siècle à l'esprit du christianisme, en le leur montrant tel qu'il parut au sortir des mains de Dieu, avant que le monde, habile à tout corrompre, ne l'eût défiguré.

Les mœurs sont changées, et les hommes naissent aujourd'hui moins faits pour la vertu, moins propres à la pratiquer! Quoi! du temps des premiers chrétiens, les hommes naissaient-ils vertueux, vivaient-ils sans passions? L'ambition n'avait-elle pas son empire, la volupté ses charmes, les richesses leurs attraits? Leurs corps étaient-ils insensibles aux rigueurs de la pénitence, et impassibles sous les ongles de fer ou les tenailles des bourreaux? Ils étaient, comme nous, assujettis à la douleur, mais plus forts contre son aiguillon; comme nous, esclaves de penchants dangereux, mais plus courageux que nous pour les combattre. Ils avaient la noble ambition d'être des saints; ils travaillaient à le devenir, et nous n'osons pas même le vouloir.

Les mœurs sont changées! Le siècle de Tibère et de Néron était-il plus favorable à la vertu? Etait-il plus aisé d'être chrétien sous des empereurs qui crucifiaient les apôtres, qu'il ne l'est aujourd'hui sous un prince qui fait cesser le veuvage de tant d'églises, en désignant des pasteurs pour les gouverner et les édifier? Etait-il plus aisé d'être chrétien, quand, pour se dérober au fer des tyrans, on célébrait les saints mystères dans des souterrains, qu'il ne l'est aujourd'hui où les magistrats font cortége à Jésus-Christ dans nos solennités? Y avait-il des dispositions bien prochaines à accueillir l'Evangile, dans le Scythe barbare, l'Egyptien

superstitieux, dans le Grec entêté de sa philosophie, dans le Romain affamé de combats sanglants, dans le voluptueux Asiatique et le Celte sauvage? Se sentait-on plus porté à croire à nos dogmes, quand on sortait de l'école de Lucrèce, qui ravissait à Dieu son existence, au monde son auteur, à l'homme son éternité? La semence des vertus chrétiennes germait-elle sans efforts dans ces terres qui n'avaient jamais produit que des ronces? J'appelle ainsi les désordres qui se jouaient impunément de tous les droits et de tous les devoirs, les calculs de l'usure, le luxe porté à son comble, l'honnêteté publique outragée effrontément par le libertinage, les nœuds du mariage devenus le jouet de l'inconstance. C'est néanmoins au sein de cette corruption que se formèrent ces âmes pures qui ont été la gloire des premiers siècles et réclament les hommages du nôtre.

2° Lorsque nous pressons les chrétiens actuels de s'élever jusqu'aux vertus antiques, ils nous opposent leurs habitudes; comme si nos habitudes n'étaient point notre ouvrage, et par conséquent un crime de plus; comme si on était dispensé de ses devoirs, parce qu'on s'est accoutumé à les méconnaître. Ces habitudes auraient pu être, pour les premiers chrétiens, une excuse tolérable, tandis qu'elles sont, pour nous, un titre de condamnation.

En effet, nous sommes nés au sein du christianisme. La religion couvrit notre berceau de ses ailes; le nom de Dieu a été le premier son qui a frappé nos oreilles; notre enfance a été l'apprentissage de la vertu. Que deviendrons-nous, quand Dieu nous confrontera avec ces premiers chrétiens nés dans la nuit de l'erreur, portés, aussitôt après leur naissance, aux autels de leurs dieux profanes? La pompe des spectacles corrupteurs, la licence de ces chants qui ne célébraient que des scandales, tous les crimes consacrés par l'exemple des divinités de l'Olympe, telle fut leur religion, jusqu'au moment où ils adoptèrent celle de l'Evangile. Quelle préparation à la vie du chrétien!

Voilà ceux qui ont pu répondre : « Il est trop tard, nos habitudes sont formées, nous ne pouvons plus briser nos chaînes. » Et ils ne l'ont pas dit, et ils ont étonné le monde par des prodiges de piété et d'austérités. Ainsi ont-ils confondu d'avance nos excuses et condamné notre lâcheté.

3° Il reste, pour nous, un obstacle contre lequel échouera peut-être l'autorité des exemples du premier âge, ce sont les exemples tout opposés du nôtre. On craint le monde. Eh! ce monde n'est plus aujourd'hui qu'un ennemi abattu et désarmé, si on se rappelle ce qu'il fut pour les premiers chrétiens. Ces chrétiens étaient, aux yeux des puissances, des rebelles; aux yeux des philosophes, des impies; aux yeux du peuple, des insensés, méprisés par les savants, joués sur les théâtres, abhorrés de la multitude, en un mot, comme le dit saint Paul, l'opprobre du monde.

Si seulement ce monde se fût borné à des mépris pour les chrétiens; mais jusqu'où n'allait point sa cruauté contre eux! Ces disciples de l'Evangile, si pacifiques, si charitables, ils étaient punis de leurs vertus par la mort. Ils trouvaient des ennemis jusque dans les bras de l'amitié, au sein de leurs familles. Le soldat chrétien, après avoir versé une partie de son sang sur le champ de bataille, laissait couler l'autre sous la verge du préteur ou la hache du bourreau. Certes il n'était point facile à nos pères d'arriver au salut, puisqu'ils n'y parvenaient qu'en marchant à travers les scandales ou les glaives. Ils avaient donc autant et plus d'obstacles que nous, et j'ajoute que nous avons autant et plus de moyens qu'eux.

II. Le premier moyen, c'est la grâce. Dieu la donne à tous les siècles, aux hommes de tous les siècles. Quels prodiges n'a-t-elle pas opérés dans les premiers fidèles! C'est elle, c'est cette grâce qui ranimait alors dans les vieillards l'énergie du premier âge, qui réchauffait dans leur corps glacé l'ardeur d'un sang qui ne demandait qu'à être versé pour la cause de l'Evangile. C'est elle, c'est cette grâce qui formait les jeunes gens à la sagesse et ne leur laissait, de cet âge bouillant, que l'impatience de mourir pour la foi. Or, cette grâce, qui a converti l'univers, elle s'offre encore à nous. Du sein de Jésus-Christ d'où elle a jailli avec son sang, elle a coulé, à travers tous les siècles, jusqu'au nôtre, toujours aussi abondante que dans le premier âge. Elle a introduit dans le paradis le larron crucifié, elle a attendri le centurion romain au pied du Calvaire; qu'on lui donne des cœurs aussi dociles, elle fera encore des miracles.

D'où lui venait cette efficace dans nos aïeux? C'est qu'ils y répondaient par le détachement du monde, par le goût de la parole de Dieu, par la prière et la charité. Or ces moyens sont encore en notre pouvoir.

2° Ils fuyaient le monde; non qu'ils abandonnassent leurs familles ou leurs emplois. Il n'y eut jamais de magistrats plus vigilants, d'époux plus unis, de pères plus tendres. La religion n'attente ni aux liens de la nature, ni aux nœuds de la société; elle consacre même tout ce qui est dans l'ordre. Mais ces chrétiens fuyaient le monde avec ses plaisirs, où il est rare que la pudeur n'ait pas à rougir et la charité à se plaindre. Ils fuyaient le monde avec son luxe, avec ce luxe que Tertullien appelle la marque d'une innocence expirante et d'une foi inhabile au martyre. « Un corps, dit ce Père, un corps nourri dans la mollesse est peu propre au glaive du bourreau. »

Mais nous est-il donné d'éviter ce monde au milieu duquel la naissance et notre état nous obligent de séjourner? Se séparer du monde et rester au milieu de lui, voilà le secret de la religion; nos pères l'ont connu et il n'est pas impossible pour nous. Vous pouvez et vous devez, Messieurs, payer à la société le tribut de vos talents et de votre industrie. Vous pouvez dire au monde,

comme jadis Tertullien : « Nous servons l'Etat avec vous, nous composons avec vous vos tribunaux, vos assemblées. » Mais il faut qu'à ce témoignage que le savant apologiste rendait des fidèles de son temps, vous puissiez ajouter cet autre : « Partout ailleurs nous sommes avec vous : mais vous ne nous verrez point dans ces lieux profanes où l'innocence a des risques à courir ; *Sola vobis relinquimus templa ;* nous vous les abandonnons. »

3° Avec quel zèle ces premiers disciples de la foi en ranimaient les ardeurs au flambeau de l'Evangile! La parole divine, prêchée dans les temples, restait gravée dans les cœurs. Les parents répétaient ces saintes leçons dans leurs foyers. Qu'il était beau de voir le patriarche d'une famille développer à ses enfants la morale de l'Evangile avec cette onction qui découle toujours des lèvres d'un bon père! Quel spectacle que celui d'une mère environnée de jeunes vierges qu'elle formait à la vertu, mêlant au silence du travail le chant mélodieux des cantiques! Ces chrétiens, souvent obligés de fuir le fer de la persécution, se trouvaient heureux dans les déserts, s'ils pouvaient y porter les livres saints, le seul bien qui leur restât. Ils demandaient même quelquefois à les emporter dans le tombeau, comme si la paix de leurs cendres dût être plus profonde, et leur repos éternel plus assuré, quand ce témoin déposerait devant Dieu de leur zèle à se nourrir de sa parole.

Mais cette parole divine retentit encore parmi nous. Elle retentit habituellement dans nos temples, pour éclairer les uns sur leurs devoirs et effrayer les autres sur leurs fautes. Elle retentit encore par les voix auxiliaires de ces orateurs apostoliques que nous envoie la Providence, qui veut, en multipliant les secours, multiplier les conquêtes de la grâce. Elle retentit encore, cette parole de Dieu, dans ces livres que de pieux auteurs ont composés pour instruire et édifier les âmes chrétiennes. Dans un grand nombre de ces ouvrages, l'agrément du style est en harmonie avec la noblesse des pensées; la religion y parle un langage avoué par le bon goût, et qui plaît à tous ceux qui ne cherchent pas exclusivement des fleurs, mais préfèrent cueillir des fruits.

4° Un autre moyen qu'employaient nos pères, pour fortifier la grâce en eux, c'était la prière. Elle commençait et finissait toutes leurs actions. Je ne vous peindrai point leurs édifiantes réunions. J'aime mieux que vous me suiviez sous ces voûtes augustes qui retentissent des cantiques de la primitive église. Vous y voyez un autel grossier, construit à la hâte sur les ossements des martyrs. Courbé sous le poids des années et des mérites, le sacrificateur, qui a échappé au glaive des tyrans et que ce glaive menace encore, tient, dans ses mains vénérables, la victime du salut; il l'offre pour l'Eglise, pour la patrie, pour le prince qui, dans ce moment-là peut-être, signe un nouvel arrêt de proscription. Autour du prêtre, se range un peuple immobile de respect, qui laisse à douter si ce sont des hommes ou des anges qui entourent l'autel. O sainte Jérusalem, que vos tabernacles étaient brillants dans ces jours de souffrances où, au défaut d'or et d'argent, ils avaient pour ornements l'innocence et la ferveur!

Ce n'est plus là, il faut l'avouer, le spectacle que présente la terre aujourd'hui. Cette terre, durcie sous les pieds de tant de prévaricateurs, ne produit plus autant de vertus. Toutefois le ciel ne se roidira jamais jusqu'à repousser nos prières ; toujours une prière ardente l'ouvrira et en fera découler la rosée des grâces. Prions, et nous serons infailliblement exaucés dans l'ordre du salut. Nous en avons pour garant la parole du Sauveur, dont l'effet n'aura d'autres limites que celles des siècles.

5° Enfin, un des plus puissants moyens de sanctification pour nos aïeux, ce fut cette charité qui forme le caractère propre de leur âge : âge si édifiant, où les peines d'un seul faisaient le chagrin de tous; la chute d'un seul, le sujet des larmes de tous; l'indigence d'un seul, le motif de l'intérêt de tous. Le malheureux le plus délaissé retrouvait, pour ainsi dire, une famille partout où il y avait des chrétiens. Son baptême en avait fait l'enfant de l'Eglise universelle. Le premier cri de l'infortune était un signal qui éveillait l'attention et provoquait la compassion de la société chrétienne. Les fidèles, détachés par principes des biens de la terre, ou s'en déchargeaient totalement comme d'un poids dangereux, ou en versaient une portion abondante dans le sein des pauvres. Les moins parfaits appelaient au moins leurs frères à en partager le superflu.

Si j'étais aussi vivement animé de l'esprit de Dieu que les prophètes, pour plaider la cause de la religion, si j'avais l'éloquence brûlante d'Elie et de Jérémie, je vous dirais : Vous avez vu ce qu'étaient nos pères, voyez ce que nous sommes. Serons-nous toujours si petits, auprès de nos aïeux si grands? Toujours si pauvres en mérites, auprès de ces hommes si féconds en œuvres? Toujours si confiants au milieu de notre misère, auprès de ces héros encore si timides au milieu de leurs austérités? Ils suivaient l'attrait de la grâce, nous y résistons; ils fuyaient le monde, nous l'aimons; les lectures pieuses faisaient leurs délices, nous y trouvons peu de goût; leurs prières étaient ferventes, les nôtres trop tièdes.

Voilà ce que je dirais, pour rendre sensible le contraste trop réel de notre conduite avec celle de nos pères, dans l'usage des quatre premiers moyens de salut que nous avons à notre disposition comme eux. Mais quand j'arrive au cinquième moyen de sanctification, je veux dire la charité, je ne trouve plus, Messieurs, d'opposition entre vous et les premiers fidèles. Vous soutiendriez le parallèle que j'établirais entre votre

bienfaisance et la leur. Il m'est doux de rendre, de votre charité, ce témoignage aussi édifiant que vrai, à l'époque anniversaire du commencement de cette association ; par là il reste prouvé que vous avez rempli une des vues principales pour lesquelles elle a été établie.

DISCOURS XIV.

Prononcé dans l'assemblée du 11 *avril* 1822.

LE CHRISTIANISME SOURCE DE PAIX POUR LA SOCIÉTÉ.

Messieurs,

L'Eglise, dans le cours de cette semaine, rappelle à ses enfants les diverses apparitions dont le Sauveur ressuscité honora ses disciples. Dans l'une de ces circonstances, il leur dit deux fois: *La paix soit avec vous* (13). Il leur fait sentir par là l'importance du bienfait qu'il accorde au monde. Mais ce bienfait, où est-il contenu? Où les apôtres et tous les chrétiens après eux devaient-ils le trouver? Dans la religion que le Seigneur laissait aux hommes. C'est elle en effet qui lie tous les fidèles entre eux et qui garantit l'ordre dans les états. Deux vérités que je voudrais vous développer: la religion chrétienne, source de paix pour la société, et gage de la paix des empires.

I. Je place le chrétien au sein de la société. Voyons comment la religion l'aidera à y conserver la paix avec les hommes qui l'environnent. Mais d'abord, pourquoi lui donné-je la religion pour auxiliaire? Ne trouverait-il pas, pour conserver la paix avec ses semblables, assez de ressources dans l'éducation, la probité, les bienséances? Vains secours! Il a besoin d'un autre maître; il lui faut l'école de l'Evangile. Jugez-en par les obstacles qu'il a à vaincre, et qui se joueraient de tout autre frein que de celui de l'Evangile.

Il n'y a que ceux qui n'entreprirent jamais de marcher dans les voies de la paix, qui puissent ignorer à combien de sacrifices on est tenu dans la société. En effet, qu'est-ce que la société? L'assemblage d'une infinité d'humeurs qui se contrarient mutuellement.

Une humeur sombre, à laquelle tout déplaît et qui ne plaît à personne. Une humeur mélancolique, qui met tout son plaisir à n'en avoir aucun et à troubler celui des autres. Une humeur violente, qui ne sait ni céder avec prudence, ni résister avec modération. Une humeur jalouse, qui vous aimera d'autant moins qu'elle vous trouvera plus aimable. Une humeur défiante, qui condamne avant d'avoir examiné, ou n'examine que pour condamner. Une humeur curieuse, qui suit d'un œil attentif la trace de tous vos pas, pour tout découvrir et tout raconter; qui ne peut se résoudre à ignorer ce qu'elle ne devrait pas savoir, ni à taire ce qu'elle ne devrait pas dire. Une humeur inquiète de ces génies turbulents qu'on déteste, parce qu'on les connaît; qu'on ménage, parce qu'on les redoute. Une humeur trop sensible dans ces hommes faciles à s'irriter, difficiles à apaiser, trop attentifs à ce qui peut les blesser, trop peu à ce qui blesse les autres, qui ne pardonnent rien et à qui il faut tout pardonner. Humeur exigeante, à laquelle il faut tout donner et qui ne donne rien. Humeur fâcheuse, qui ne trouve de contentement qu'à mécontenter les autres. Enfin autant d'humeurs opposées à d'autres humeurs, qu'il y a d'hommes dans le monde. Dans cette divergence de goûts et de caractères, quelle semence féconde d'antipathies, de haines et de divisions! Vous êtes vif, et vous ne trouvez qu'indolence; vous êtes modéré, et vous ne trouvez que fougue; vous êtes sincère, et vous ne trouvez que dissimulation; vous êtes sensible, et vous ne trouvez que railleries malignes; vous êtes pacifique, et vous ne trouvez qu'emportement; vous êtes poli, et vous ne trouvez que rudesse; vous êtes sérieux, et vous ne trouvez qu'enjouement folâtre; vous êtes enjoué, et vous ne trouvez qu'un froid glaçant.

Dans cette opposition manifeste de penchants, comment conserver la paix? il ne dépend pas de moi de plier l'humeur des autres à la mienne, ni de la rendre souple et complaisante pour la mienne: il ne me reste donc que de m'accommoder à tous les caractères, de respecter tous les caprices Et où apprendrai-je cette science si difficile, la science de ne souhaiter rien pour moi-même avec trop d'ardeur, de ne rien disputer aux autres avec trop de vivacité? J'ouvre Sénèque, je le médite; mon cœur se sent toujours de la sécheresse du style de l'auteur, qui d'ailleurs, docteur sans mission, riche en préceptes et stérile en exemples, ne promet d'autre récompense à mes sacrifices en faveur de la paix que le plaisir de les avoir faits.

Pour établir la paix dans le monde, dans ce séjour des passions humaines, il faut plus que les froides leçons du moraliste romain: il faut celles de l'Evangile. J'y vois la loi de la paix promulguée par le Sauveur, signée de son sang, laissée à ses disciples comme une marque à laquelle il les distinguera; loi donnée par le Roi des rois, la première loi de son royaume; loi qu'il a insinuée avec plus de force que toutes les autres, comme le précis de sa doctrine; qu'il a répétée dans le dernier moment de sa vie et confirmée sur la croix; loi qui repousse l'odieux des représailles, et invite le chrétien à la sublimité du dévouement. Suivons le Seigneur sur cette montagne d'où il annonce à toute la terre les vertus qu'il désire trouver dans ses disciples: *Si quelqu'un*, dit-il, *vous a frappé sur une joue, présentez l'autre.* (*Luc.*, VI, 20.) S'il vous demande votre tunique abandonnez-lui votre manteau. S'il vous sollicite de

(13) *Pax vobis.* (*Joan.*, XX, 19-21.)

faire mille pas avec lui, poussez la complaisance jusqu'à en faire deux mille. (*Matth.*, V, 39, 40, 41.) Le Dieu qui désire que nous nous élevions à la hauteur du conseil, ne nous permettra sans doute jamais de rester au-dessous du précepte. Cette paix qu'il nous a donnée, il veut que nous la gardions; il en fait une loi.

Loi universelle. Que j'excepte un seul homme, je viole la loi de la paix. Que cet homme soit grand ou petit, riche ou pauvre, fier ou affable, il est toujours mon prochain. Qu'il ait ou qu'il n'ait pas ces qualités qui plaisent, ce caractère obligeant qui gagne les cœurs, il est toujours mon prochain. Qu'il ait ou qu'il n'ait pas même l'avantage d'être éclairé comme moi, de la lumière de la foi, il est encore mon prochain : je dois des larmes à son malheur, des prières à son erreur, et la paix à sa personne. Je dis et je crois avec l'Eglise que hors de son sein il n'y a point de salut : mais je crois et je dis avec son organe, saint Paul, que, loin de persécuter ou de haïr ceux qui sont hors de la voie du salut, je dois *vivre en paix avec eux* (*Hebr.*, XII, 17; *Rom.*, XII, 18), et employer à leur égard, non le déchaînement de la haine, mais la persuasion et les attraits toujours éloquents d'une officieuse charité. Mon cœur doit être un sanctuaire ouvert à tous les hommes, où tous les hommes trouvent la bienveillance, loin d'avoir à y redouter les contestations. Le mur de séparation que les passions élèvent entre les personnes d'un caractère différent, le Dieu de l'Evangile l'abat, et vous dit: *Aimez-vous*, et imitez, les uns envers les autres, cette condescendance qui me détermine à *faire luire mon soleil sur les méchants comme sur les bons.* (*Matth.*, V, 45.) Le Dieu qui parle ainsi est celui dont la foudre éclatera un jour contre les vices : mais tant qu'il la tient suspendue, il ne vous sera point permis de déclarer la guerre aux vicieux. Celui que le ciel supporte, a droit à des ménagements sur la terre.

Le monde vous offrira, je le sais, des héros en amitié, des prodiges d'attachement, mais d'un attachement naturel, fondé sur la conformité d'humeur. Les païens ont été jusque-là, et à celui qui se contenterait, comme eux, d'aimer ses bienfaiteurs et de ne pas nuire à qui ne l'offense pas, je dirais: Je loue votre humanité, mais je ne louerai point votre religion; vous rendez le bien pour le bien, vous ne mortifiez point celui qui vous est indifférent. Mais je vous place vis-à-vis de cet homme dont les défauts vous choquent ou dont l'indiscrétion vous a atteint : je ne vous demande point quel parti vous prendrez, mais l'Evangile vous dira celui que vous devez prendre. Déjà la nature trop irascible a provoqué en vous des sentiments d'aversion; suspendez leur effet, jusqu'à ce que vous ayez lu dans l'Evangile ces maximes, dictées par un esprit de paix : *Ne contestez avec personne; aimez et obligez vos ennemis.* (*Matth.*, V, 39; *Luc.*, VI, 35.)

Et ce sont ces principes et la pratique de ces principes qui ont donné à l'Eglise naissante tant de relief et lui ont conquis tant de prosélytes. Les Tertullien et les Origène n'avaient pas encore fait l'éloge de la religion, que la paix qui régnait entre ses enfants la montrait comme évidemment vraie et divine. C'est cette union des fidèles entre eux qui étendait ses triomphes. Un capitaine des armées de l'empereur, encore païen, saint Pacôme, observe que les disciples du Christ ont constamment les uns pour les autres les procédés et l'indulgence de la plus tendre amitié. A ce spectacle qui le ravit, il lève un jour les mains au ciel, et abjure les faux dieux que la superstition y a placés; il n'y voit plus que le Dieu de l'Evangile, qui seul a pu inspirer à ses enfants cet esprit de concorde dont le paganisme n'avait jamais donné d'exemples. C'est cette paix, qui unissait les chrétiens entre eux, que Pline fait surtout valoir dans sa lettre célèbre à Trajan. C'est cette paix des chrétiens entre eux qui affligeait jusqu'au désespoir l'empereur Julien, parce qu'elle donnait un crédit invincible à l'Evangile. C'est à cette paix essentielle au christianisme qu'on reconnaissait au premier coup d'œil les disciples de la foi. « Vous nous cherchez, disait Tertullien aux infidèles : vous avez un moyen facile de nous découvrir. Parcourez votre empire, et voyez quels sont ceux qui s'entr'aident dans leurs peines, qui compatissent à celles de leurs ennemis : ce sont des chrétiens. Voyez quels sont ceux qui ferment la bouche quand on les calomnie, et qui ne l'ouvrent que pour prier Dieu de pardonner à leurs ennemis : ce sont des chrétiens. Voyez quels sont ceux qui, toujours fermes sous la verge de la tribulation, loin de murmurer contre l'arrêt qui les proscrit, baisent encore la main meurtrière qui l'exécute : ce sont des chrétiens. »

Revenez, siècles fortunés de l'Eglise primitive, et fleurissez parmi nous. Et pourquoi ce vœu ne s'accomplirait-il pas dans notre âge? Notre religion est celle de nos aïeux, une religion de paix et de concorde. Tout y prêche l'union : les mystères que nous célébrons ensemble, les prières publiques que nous faisons les uns pour les autres, les temples où nous nous assemblons, pour chanter en commun les louanges de Dieu; la table eucharistique, où l'opprimé est assis à côté de l'oppresseur converti; les tombeaux même, où la cendre de deux ennemis réconciliés repose en silence mêlée et confondue; tout, dans nos principes et notre culte, se rapporte et aboutit à la paix.

II. Cette paix, cette loi de notre religion, qui fait le charme et l'édification de la société, fait aussi la félicité et le soutien des empires.

S'il m'était donné de pouvoir parler de religion aux hommes d'Etat, je leur dirais qu'elle est pour eux un puissant moyen de gouvernement. Chez les peuples qui n'ont eu jadis d'autres dieux que ceux que la fic-

tion avait produits, la religion, quoique dégradée par l'erreur, était encore un bienfait politique, parce qu'au milieu des mensonges, tristes enfants de l'ignorance et de la superstition, la religion conservait et transmettait à la terre la plus grande, la plus auguste, la première de toutes les vérités, celle de l'existence d'un Dieu vengeur du crime et rémunérateur de la vertu, père et protecteur des sociétés. Telle fut, par exemple, la morale de Rome aux beaux jours de sa gloire; et sa gloire ne s'éclipsa que quand l'impiété prévalut, et que, avec la liberté de ne rien croire, naquit la liberté de tout oser. Alors la reine des nations tomba. Elle avait résisté aux plus formidables armées, elle ne put résister aux assauts de l'incrédulité; l'inondation des blasphèmes prépara celle des barbares, le Capitole s'écroula, miné par l'athéisme; la fière souveraine de l'univers, pour avoir abjuré toutes les idées religieuses, se vit en proie aux tyrans du dedans et du dehors, démantelée, avilie, réduite à n'être plus qu'une cité vulgaire où les princes ne daignaient plus habiter.

La ville de Constantin, comme celle de Romulus, expia par des troubles son mépris pour la religion, mépris plus coupable chez elle, puisque la Providence l'avait gratifiée du don de la foi. Jouet de son génie inquiet, avide de révolutions qui ne produisaient que le changement de souverains, et non le rétablissement de l'ordre, plus occupée à combattre la doctrine romaine qu'à se défendre contre les musulmans qui la cernent, cette malheureuse cité, aussi agitée dans ses murs que le Bosphore qui les baigne, ne veut pas voir que le ciel punit son attachement opiniâtre au schisme. Enfin une scandaleuse série de révoltes et de disputes aussi absurdes qu'impies aboutit à la plus déplorable catastrophe. Le croissant va prendre la place de la croix; le dernier Paléologue nage dans son sang, et avec lui sont tombés, d'une chute commune, le trône des Grecs, le nom des Césars et la gloire d'un empire qui a duré quatorze siècles, mais où la religion avait cessé d'être respectée.

On prouverait par beaucoup d'autres exemples que les peuples qui se sont écartés des principes religieux ont trouvé dans les désastres de l'anarchie le châtiment de leur instabilité. Et au contraire, il serait aisé de prouver par l'histoire qu'une nation a été d'autant plus puissante, d'autant plus heureuse, qu'elle a admis plus de religion dans son gouvernement, et qu'elle a tenu plus fermement à ce principe: Que c'est Dieu qui consacre l'autorité des rois, ses vivantes images; que c'est lui qui fait briller sur leur couronne un rayon de sa divinité, et ordonne aux peuples de leur obéir. Voilà pourquoi la France, née, pour ainsi dire, sous les auspices du christianisme, qui, jusqu'à nos jours, y avait été fidèle, a été, de tous les empires du monde, celui qui eut les destinées les plus nobles et les plus brillantes.

Eblouie de sa prospérité, la France naguère ne voulut plus de cette religion qui faisait sa force, elle renonça à la foi de nos pères, et tous les malheurs ont fondu sur elle. Sa situation lamentable devint, pour l'univers épouvanté, la plus terrible des leçons et le plus formidable des exemples. La philosophie, substituée à l'Evangile, se fit un affreux passe-temps de renverser le trône, et le fruit de cet attentat fut de faire de la France un volcan d'où jaillit le feu d'une guerre intestine. La religion, ange tutélaire de la paix publique, une fois réduite au silence, on n'entendit plus que les sifflements de la discorde. On reconnut l'impiété aux traces de sang qu'elle laissait derrière elle; nul frein à la licence du crime; plus on abattait d'autels, plus il fallut dresser d'échafauds. Qui mieux que cet aspect hideux prouvait que la religion, dont les factieux prétendaient célébrer ainsi les funérailles, est le plus ferme, pour ne pas dire le seul garant de l'ordre; que l'intérêt de l'Etat est lié à celui du culte, et qu'on ne respecte plus le joug des lois, quand on a secoué celui de la foi?

Il y a longtemps que Dieu avait menacé les peuples qui rejettent sa religion, de se retirer du milieu d'eux, et de les livrer à un esprit de vertige. Ecoutez-le parler par la bouche d'un de ses prophètes: *Leur âme*, dit-il, *a varié envers moi*, quand ils ont abandonné ma doctrine, *et je leur ai dit : Je ne vous gouvernerai plus*. Et voyez ce qui suit: *Que ce qui doit mourir, aille à la mort; et que ceux qui survivent, se dévorent les uns les autres* (14). O prophétie trop réellement accomplie dans ce temps d'affligeant souvenir, où les factieux, siégeant sur des cadavres, lançaient les uns contre les autres de nouveaux arrêts de mort! La religion ne retenait plus la violence des esprits, et ils devinrent féconds en troubles et en crimes.

Ah! sans doute l'expérience ne sera pas sans efficace, ni le passé sans voix, pour la génération qui nous suit. Elle apprendra par nos malheurs que, pour échapper aux désordres des révolutions, il faut tenir aux croyances; elle concluera que cette opposition anti-chrétienne, qui nie les dogmes de l'Evangile, est une opposition anti-sociale qui bientôt ne reconnaît plus aucune autorité.

Enfin le roi a reparu, et avec lui la religion, et à leur suite la paix, le premier résultat du christianisme, comme elle est le premier besoin des peuples. Que la doctrine évangélique reprenne son empire dans tous les cœurs, la discorde aura poussé ses derniers cris, et le dernier instrument de troubles se brisera entre les mains du dernier ennemi de l'ordre.

C'est qu'en effet la religion est essentielle-

(14) *Anima eorum variavit in me, et dixi: Non pascam vos. Quod moritur, moriatur; et reliqui devorent unusquisque carnem proximi sui.* (*Zach.*, XI, 8-9.)

ment et par ses principes le soutien de la paix des empires. Elle prêche la paix, lorsqu'elle nous ouvre l'Evangile où le Sauveur met sur la même ligne l'obéissance à Dieu et l'obéissance à César. Elle prêche la paix, lorsque, par l'organe des deux princes des apôtres, elle proclame la nécessité de la soumission aux puissances de la terre. Et tous les jours encore elle prêche la paix par la bouche de ses ministres, soit lorsque, du haut des chaires, ils invitent à la charité, à la justice, à la fidélité aux lois; soit lorsqu'ils se présentent à deux hommes qu'une querelle a aigris, et qu'ils les amènent au temple, pour les réunir au pied de la croix.

Et on la calomnie, cette religion!... Comment l'impiété, qui l'attaque, ne recule-t-elle pas devant ses services et ses bienfaits? On la calomnie!... De quoi l'accuse-t-on? La charité des riches envers les pauvres, la stabilité des trônes, des consolations pour les chrétiens dans cette vie, leur bonheur éternel dans l'autre, voilà les crimes de la religion. Qui de nous ne consentirait à en être le complice? On la calomnie, cette religion!.. Il faut peu s'en étonner. C'est de tout temps que les passions, conjurées contre l'ordre et la paix, ont crié à la violation du droit de tout dire et de tout oser, lorsque l'autorité divine opposait une digue à leurs violences. On la calomnie, cette religion; on l'accuse de sévérité!... Sévère, si l'on veut, contre le crime, elle offre le pardon au criminel. Qu'on la lui laisse donc, cette rigueur salutaire qui ne va qu'à prévenir le mal, les tribunaux n'auront plus à le punir; qu'on lui laisse le glaive de l'Evangile, le glaive de la loi ne trouvera plus de victimes à frapper.

DISCOURS XV.

Prononcé dans l'assemblée du 2 mai 1822.

LA NÉCESSITÉ DU ZÈLE.

Messieurs,

Tous les jours nous demandons que le nom de Dieu soit sanctifié, et tous les jours peut-être ne nous inquiétons-nous pas assez si cette prière a son effet. Que le Seigneur soit glorifié par les hommes, ceux-là ne s'en occupent guère qui, loin de montrer du zèle pour la religion, n'éprouvent pas le moindre chagrin, en la voyant méprisée. L'histoire des fautes de nos frères provoque notre curiosité plutôt que notre douleur; leurs égarements fournissent matière à nos entretiens plus qu'à nos gémissements; et entourés de personnes qui offensent Dieu, nous n'osons montrer que leurs fautes nous attristent. Sous prétexte qu'il ne faut point outrer le zèle, on n'en a point du tout. A force de vouloir éviter l'écueil de l'imprudence, on échoue contre celui de la lâcheté. C'est cette lâcheté que je vais combattre, en prouvant qu'un chrétien cesse de l'être, quand il n'a point, dans l'occasion, un zèle actif pour empêcher le mal et procurer le bien spirituel de ceux avec qui la Providence l'a mis en rapport.

I. Dieu est notre père, donc nous devons nous intéresser à sa gloire; les hommes sont nos frères, donc nous devons nous intéresser à leur salut. Or, en premier lieu, ne point s'armer de zèle contre le péché, ne point le condamner, quand on le peut, dans ceux qui le commettent, c'est violer l'engagement que nous avons pris avec le Seigneur, c'est faire moins pour ses intérêts que nous ne faisons pour les nôtres, c'est nous rendre complices du mal que nous n'osons improuver.

Tout chrétien est un athlète de Jésus-Christ. Le prêtre, en baptisant un enfant, écrit sur son front ces mots : « Vous voilà désormais soldat de l'Evangile. » Une fois engagé dans cette milice sainte, ce n'est plus assez pour moi d'obéir à Dieu : je dois, autant que je le puis, contenir dans le devoir ceux qui marchent sous les mêmes enseignes que moi. Il ne suffirait pas à un soldat de ne pas se révolter contre son prince : il faut qu'il soit toujours prêt à prendre les armes contre les ennemis de son maître. Ainsi ne suffira-t-il pas au chrétien de dissimuler, quand il faut parler. En pareil cas, la prudence qui fermerait la bouche serait une trahison. Sitôt que Dieu est insulté par une action ou par une parole, je dois m'élever contre le coupable, parce que ma foi me constitue le dépositaire et même le vengeur des intérêts de mon Dieu offensé.

Nous ne sommes pas tenus d'aller, comme les apôtres, jeter la semence de l'Evangile sur des sols barbares : mais nous devons, autant qu'il est en nous, purger la terre que nous habitons des scandales qui y croissent. Ce serait oublier les obligations attachées à notre titre de chrétien, que de voir d'un œil tranquille notre Dieu aussi outragé au sein de l'Eglise, qu'il l'était jadis dans Athènes idolâtre. Où est pourtant, parmi nous, le zèle dont brûlait saint Paul à la vue des désordres du paganisme? La religion attaquée de toutes parts implore le secours de ceux de ses enfants qu'elle suppose lui être encore fidèles : mais une molle politique glace toutes les langues. Le Seigneur a bien le droit de nous faire un crime de cette prudence qui nous ferme la bouche, quand on l'offense sous nos yeux. Nous-mêmes nous traitons de perfidie une pareille timidité. Quel ami ne condamnerait point comme traître à l'amitié celui qui hésiterait à le défendre, quand il est attaqué? Notre Dieu ne peut pas tolérer ce qui choquerait la délicatesse des hommes : or ceux-ci ne mettent point de différence entre la neutralité et la révolte. Je suppose un père de famille outragé par l'un de ses enfants : vous attendez que les autres consolent leur père? Mais non : ils désapprouvent, à la vérité, l'attentat de leur frère, mais ils n'osent le réprimer; et le père de famille ne sait s'il a plus à s'affliger des injures de l'un que du silence des autres. Serions-nous ces lâches, insensibles à la douleur de notre père? Ah!

fussions-nous innocents d'ailleurs, notre silence, quand le Seigneur est offensé, est une sorte d'apostasie, parce que c'est rougir de l'Evangile que de ne pas fermer la bouche à un téméraire qui blasphème, et de permettre à un libertin de débiter ses propos indécents. Le Seigneur l'a prononcé. Qui n'est pas pour lui, est contre lui. (*Luc.*, XI, 23) Ainsi condamne-t-il ces esprits accommodants, qui n'osent choquer les hommes, et croient avoir trouvé le secret de ne point choquer Dieu.

Il y a ici une contradiction injurieuse au Très-Haut. Insensibles à ses intérêts, nous péchons par trop de fermeté, quand il s'agit des nôtres. Qu'on raille les choses saintes en notre présence, la crainte des hommes nous rend muets; mais qu'on nous attaque dans nos biens ou notre réputation, le ressentiment nous délie la langue, et nous ne tarissons pas en plaintes. Ainsi, qu'on crucifie Jésus-Christ de nouveau par des fautes, nous sommes spectateurs insouciants de ces calvaires domestiques où se renouvelle la Passion du Sauveur; mais qu'on nous mortifie, nous montrons de l'aigreur. Tout de feu pour nos injures, tout de glace pour celles de Dieu, nous n'arrêtons point la main de celui qui lui perce encore le sein; nous ne trouvons d'énergie que quand les coups se dirigent contre nous. Un désordre semble ne plus en être un, quand il ne nuit qu'à la gloire de Dieu, et nous ne songeons pas qu'en le tolérant nous en devenons les complices.

Oui, les complices, dit saint Augustin, parce qu'un pécheur, quelque soit le genre de sa faute, ne demande pas à être applaudi, il lui suffit de ne pas être condamné. Laissez-le agir ou parler, vous lui accordez ce qu'il désire. A l'ombre de ce ménagement, ce jeune homme continuera à s'égayer dans la société aux dépens de ce qu'il y a de plus saint. Vous pourriez l'arrêter par une observation charitable; mais il voit que vous ne le blâmez pas, il s'enhardit. En le tolérant, vous le secondez, mais aussi vous partagez son iniquité. Vous manquez au devoir qui vous est imposé, de contribuer à l'honneur de la religion; j'ajoute, et au salut du prochain.

Vous êtes tenté de croire que vous n'avez aucune mission pour sauver l'innocence de ceux qui vous environnent? Je réponds que, quand il s'agit d'arracher une âme à l'ennemi de notre salut, tout chrétien doit être l'organe de l'Evangile, et faire la fonction d'un apôtre. C'est le précepte du Seigneur : *Mandavit* (15). Ailleurs c'est une menace : Si quelqu'un fait une faute que vous auriez pu empêcher par une correction charitable, c'est à vous que je m'en prendrai (16). J'en accuserai votre indulgence. Indulgence criminelle dans un maître qui, oubliant que Dieu l'a constitué le gardien des mœurs de ceux qui sont sous ses ordres, ne trouve pas mauvais que ses subordonnés servent mal leur Dieu, pourvu que lui-même soit bien servi. Indulgence criminelle dans les parents dont les enfants ont des habitudes dangereuses, et qui dissimulent tout. Comment Dieu jugera-t-il de cette conduite? Comme il a jugé de celle du grand-prêtre des Juifs. Héli, trop complaisant témoin des désordres commis sous ses yeux, les tolère, et ne se permet des reproches, encore très-faibles, que quand ces infâmes excès vont à flétrir l'honneur de sa maison, dont il est plus touché que du salut de ses enfants; mais aussi il est dès lors rejeté par le Seigneur. Enfin indulgence criminelle dans tous les hommes. C'est à tous les hommes que le Sauveur a dit : *Corripe :* « *Reprenez votre frère.* » (*Matth.*, XVIII, 15.) La charité fraternelle est le devoir de tous les états, même des états inférieurs, comme il l'a été de tous les temps, avant même qu'il ne fût promulgué par l'Evangile. Nathan a repris David; Elie a repris Achab; et Jean-Baptiste, Hérode. Ainsi, qui que vous soyez, pour peu que la Providence vous ait donné accès près de celui qui fait le mal, pour peu que vous ayez espoir d'être écouté, usez de la liberté du Précurseur, et dites comme lui : *Non licet :* « *Cela n'est pas permis.* » (*Matth.*, XIV, 4.)

Mais un zèle si ardent, si actif, pour des étrangers! Il n'y a point d'étrangers dans le christianisme; tous y sont frères ; c'est l'expression de l'Evangile : *Lucratus eris fratrem:* « *Vous aurez gagné votre frère.* » (*Matth.*, XVIII, 15.) Quelle conquête! Il se perdait faute d'être averti, et vous allez le sauver. De quoi! De la réprobation. Quelle obligation il vous aura! Qu'une maison soit en flammes, qu'un homme qui y est enfermé se présente au dehors en vous tendant les mains, vous ne demandez pas s'il est étranger. Votre humanité ingénieuse vous suggère le moyen d'arriver jusqu'à lui; vous l'arrachez au danger. Quelle gloire pour vous! Les témoins de votre action n'ont des yeux que pour vous admirer, de voix que pour vous louer. Il est un autre incendie plus terrible, celui que la vengeance divine a allumé dans l'autre monde. Quiconque pèche, est exposé à y tomber. Vous avez une ressource pour l'en garantir, c'est de le ramener à la vertu. Il est si beau de sauver une âme! Le Sauveur n'a pas épargné sa vie pour les hommes, même pour les pécheurs : vous, ne leur donnerez-vous pas au moins un avis dont peut dépendre leur sort éternel? Ah! vous ne seriez plus le disciple d'un Dieu de charité.

II. Allons plus loin. Il ne suffit pas de détourner du mal ceux qui y courent. Notre zèle doit les porter à la pratique du bien. C'est qu'en effet Dieu nous associe à la grande œuvre de la sanctification des

(15) *Mandavit illis unicuique de proximo suo.* (*Eccli.*, XVI, 12.)

(16) *Sanguinem ejus de manu tua requiram.* (*Ezech.*, III, 18.)

hommes au milieu de qui nous vivons. Mais il réclame surtout le zèle des riches en faveur de la classe inférieure, des maîtres pour leurs domestiques, et des pères de famille pour leurs enfants. C'est surtout dans ces trois portions de la société que la religion veut trouver des propagateurs de ses principes.

Je m'adresse d'abord à ceux à qui leur fortune donne un crédit plus ou moins imposant. Je leur dis : La morale du monde vous persuade que vous n'êtes riches que pour vous-mêmes; la religion vous enseignera que vous l'êtes beaucoup plus pour le bien des autres; que Dieu, au dernier jour, ne se contentera pas des vertus les plus pures, si elles sont personnelles et privées. Ce ne sera pas assez pour vous d'avoir été modeste dans l'opulence, humain dans l'usage de l'autorité : le zèle religieux est le devoir de votre rang.

Si j'avais aujourd'hui pour but d'encourager votre bienfaisance déjà si connue envers les indigents, je vous dirais : Voyez le résultat de vos bonnes œuvres. Les larmes du pauvre se sèchent, le vieillard ne se plaint plus d'avoir trop vécu, la veuve ne gémit plus d'être mère. Sans doute voilà des avantages précieux. Mais j'ajoute : O opulents du monde, ne bornez pas là votre zèle. A quoi sert d'assister le malheureux dans ses besoins, si vous lui laissez ses vices ? Portez vos regards autour de vous ; voyez les mœurs publiques penchant vers leur ruine, les lois les plus sacrées méconnues par les uns, outragées par les autres, le blasphème froidement prononcé par ceux-ci, joyeusement accueilli par ceux-là; voilà ce qu'a produit, surtout dans la classe inférieure, la longue agitation d'où nous sortons. Si donc vos âmes généreuses se sentent enflammées de la passion sublime du bien, employez les moyens que la Providence vous a confiés, à ramener l'innocence des mœurs, l'union entre les citoyens, le dévouement au souverain. Comment? En rendant à la religion son empire par vos exemples et vos discours. Après nos troubles, elle se présente encore à vous, cette religion, belle de ses malheurs et comme descendue de nouveau du ciel pour nous sauver. C'est à vous à la propager parmi le peuple, forte de votre autorité et glorieuse de vos œuvres. Continuez à faire tomber vos bienfaits sur le peuple, mais ajoutez-y le spectacle des pratiques religieuses; par là vous enchaînerez la multitude à l'autel et au trône par le double lien de la reconnaissance et de l'édification. Vos bonnes actions vous rendront puissants sur ceux qui vous entourent. Usez de la belle prérogative attachée à votre rang, celle d'accréditer les principes et de faire triompher la religion. La vertu, dans une chaumière, ne jette qu'une faible lueur et a peu d'influence; dans une condition plus élevée, elle brille avec plus d'éclat et invite à marcher à sa lumière. Oui, Messieurs, on sera chrétien, si on voit que vous l'êtes; on ira prier dans les temples, si on voit que vous les fréquentez ; on ne décriera plus la religion, si on remarque qu'un blasphème vous blesse; on ne dédaignera plus les Sacrements, quand vous vous assiérez souvent à la sainte table. Le langage muet de vos exemples suffira pour déshonorer l'impiété. Et pourquoi n'iriez-vous pas plus loin? Pourquoi ne plaideriez-vous pas hautement, dans certains cas, la cause de la religion? La France, tourmentée longtemps par des doctrines désolantes et abusée par le mensonge, a besoin de vérité. Vous pouvez en être l'organe; une réflexion pieuse placée prudemment dans l'occasion, a souvent produit un résultat salutaire ; au moins ne trouve-t-elle point de contradicteurs, quand elle est appuyée par une conduite chrétienne. On a toujours reconnu, dans celui qui pratique la vertu, le droit de la prêcher.

Quoi ! Nous verrons tous les jours des impies, jaloux de hâter la corruption publique, exploiter librement dans la société cette mine féconde de blasphèmes que le dernier siècle a transmise au nôtre, et, comme si la France n'était pas assez pervertie, ils viendront y éteindre par des maximes funestes les étincelles de foi qui restent encore dans quelques âmes ! Ils débiteront au peuple qu'il a eu tort jusqu'à présent de mettre de la différence entre une religion révélée et une religion inventée, entre tout croire, quand Dieu a parlé, et tout nier, quand la passion parle ! Et ceux qui auront du crédit sur la multitude pourront garder le silence ! Les hommes vertueux se tairont, parce que les impies blasphèment ! Ceux-ci auront le droit de répandre le poison, et ceux-là n'auront pas le courage de répandre l'antidote ! L'ennemi du genre humain tiendra à ses gages une foule de séducteurs, et le Sauveur des âmes ne trouvera personne pour le seconder dans l'œuvre de la Rédemption

J'étends l'obligation du zèle aux maîtres de maison. Qu'un maître, selon les règles ordinaires, doive à ses domestiques les aliments et la demeure; que, selon l'esprit de charité, il ne lui soit point permis de les délaisser dans leurs infirmités ; que, par les lois de la justice humaine, il soit tenu de leur donner le salaire de leurs peines; le monde même admet ces vérités. Mais il s'arrête là. La Foi va plus loin : elle dit aux chefs de maison qu'ils sont tenus de coopérer, de tout leur pouvoir, à la sanctification de ceux qui leur obéissent. Un maître qui n'a d'autres vues sur ses domestiques que de les faire servir à ses intérêts sort de l'ordre que Dieu s'est proposé d'établir, en lui donnant un pouvoir sur d'autres hommes. Il est maître, et il a droit au travail de son subordonné, mais à condition qu'en échange il s'occupera de son salut.

Quand saint Paul dit : *Serviteurs, obéissez à vos supérieurs,* on applaudit à ce précepte,

parce qu'il est conforme à l'avantage des maîtres. Que ceux-ci me permettent donc aussi d'ajouter avec l'Apôtre : *Les maîtres rendront compte de l'âme de leurs serviteurs* (17). Ainsi, autant les inférieurs sont tenus d'acquitter les devoirs auxquels les assujettit leur état de dépendance, aussi rigoureusement il est enjoint aux maîtres d'employer, pour le salut de leurs inférieurs, les moyens qu'ils ont dans les mains : l'exemple, pour les édifier; l'instruction, pour les tirer de l'ignorance grossière, où ils sont souvent, des obligations du Christianisme; enfin, dans certains cas, une répression charitable, quand on les voit se livrer aux désordres. Que si je parais trop exiger, je citerai encore S. Paul, qu'on n'accusera pas sans doute d'exagération, bien que sa morale ait, sur ce point, quelque chose d'effrayant. Il met audessous d'un païen le maître qui ne maintient pas ses domestiques dans la crainte de Dieu : *Infideli deterior.* (*I Tim.*, V, 8.) Pourquoi? Parce que les infidèles ne souffraient chez eux personne qui n'adorât leurs dieux. Témoin cet empereur (Dioclétien), qui bannit de son palais et livra aux tourments plusieurs de ses serviteurs qui avaient refusé d'offrir de l'encens à ses idoles.

Je viens au zèle des parents pour le salut de leurs enfants. Voulez-vous, Messieurs, que les principes de la vertu se gravent dans ces jeunes cœurs, parlez-leur, dès qu'ils pourront vous entendre, de ce témoin redoutable dont les yeux percent les ténèbres les plus épaisses, de ce juge dont le bras atteint tôt ou tard le coupable; présentez-leur surtout les prodiges de sa bonté. Voilà les idées qui, de tout temps, ont formé la conscience du genre humain. L'athée même est redevable, à ces leçons qui précédèrent les sophismes, des notions de morale qu'il conserve; et s'il se fait gloire de quelques vertus, il les doit à ces principes incorruptibles qui le rendent meilleur que ses systèmes.

La philosophie a conseillé de laisser végéter l'enfance au hasard, de renvoyer toute idée de religion à l'âge où la jeunesse n'y verrait qu'un joug odieux. Une triste expérience a fait justice de ce plan que l'irréligion n'ose plus avouer hautement. Mais on y tient trop encore dans la pratique. Quand le moment arrive, où un reste de foi oblige les parents d'initier les enfants à la connaissance de la religion, on leur en présente les éléments, mais avec réserve, tandis que toute l'importance de l'éducation se concentre dans ces arts frivoles où un païen a dit lui-même qu'il était honteux d'exceller. Pour ces talents, quels soins ne prodigue-t-on point? Nulle méthode n'est assez parfaite, nul maître assez habile, nuls progrès assez rapides. S'agit-il de la religion? Quelle rigueur dans la mesure des heures? Bien des parents, qui devraient redouter le défaut de religion dans les enfants, semblent en craindre l'excès. L'impiété a reconnu qu'elle s'était méprise au dernier siècle, lorsqu'elle interdisait à la jeunesse toute éducation chrétienne; ce scandale n'inspira que l'indignation. Aujourd'hui, plus prudente, elle conserve les formes, pour satisfaire à la conscience publique; elle parle de religion, assez pour n'être pas accusée de former des athées, trop peu pour former des chrétiens. Un jeune homme n'a reçu encore qu'une instruction superficielle, qu'on lui ferme déjà tous les livres religieux; son éducation s'étendra à toutes les sciences agréables, la religion n'y trouvera point de place. De quel droit exigerait-on qu'il y restât attaché? L'ignorance suffit seule pour qu'il l'abandonne. Oui, quand l'incrédulité n'existerait pas, elle naîtrait d'elle-même dans bien des familles, par le peu d'intérêt qu'on met à l'éducation chrétienne. A peine a-t-elle commencé, qu'on lui en substitue une autre, une éducation toute mondaine, destinée, ce semble, à effacer les traces de la première. Qu'un enfant se livre à des plaisirs frivoles, on est indulgent; qu'il s'adonne à une science ou à un art qui lui ouvre une carrière honorable ou utile, on applaudit; mais qu'il laisse entrevoir de l'attachement aux pratiques religieuses, ou de l'éloignement pour des divertissements dangereux, trop souvent toute une famille se trouble et crie à l'exagération : il faut que le jeune homme expie, par des dérisions et des censures, le tort inexcusable d'être plus chrétien que le monde ne permet de l'être. Où est, dans ces parents, le zèle pour leur salut et celui de leurs enfants? Je n'y vois que des motifs de craindre la perte des uns et des autres.

Pères vertueux, je signale des abus : puissent-ils vous être toujours étrangers!

Déjà vos enfants ont eu des rapports avec un certain monde où tout n'est pas pur, où il est plus vrai encore que tout est dangereux. Déjà peut-être ont-ils été témoins de bien des scandales, ébranlés par bien des propos irréligieux. Ils ont tenu ferme contre ces assauts. Mais l'impiété a aussi son zèle : elle cherche à se propager. Faible par ses principes, elle veut se rendre imposante par le nombre de ses adeptes. Vos enfants, Messieurs, qui, jusqu'ici, ont obéi aux lois de Dieu et de l'Eglise et aux vôtres, peut-être sont-ils sur le point de vous échapper; peut-être l'irréligion a-t-elle déjà visé à faire la conquête de leur cœur; peut-être, par des insinuations perfides, a-t-elle déjà investi la place, dans l'espoir que, fatiguée par les assauts, elle tombera en son pouvoir et grossira ses triomphes. Messieurs, trompez les calculs de la séduction; aguerrissez vos enfants contre les attaques préméditées des ennemis de la foi; prémunissez-les par de sages avis; amenez-

(17) *Obedite præpositis vestris; ipsi enim pervigilant, quasi rationem pro animabus vestris reddituri.* (*Hebr.*, XIII, 17.)

les, sur vos pas, dans les temples : ils y trouveront la force dans les sacrements qu'on y reçoit et la parole de Dieu qu'on y prêche.

Voulez-vous leur procurer un accroissement de secours? Engagez-les à ne pas se borner aux œuvres de précepte et à s'élever à la hauteur des conseils. Serait-il contre les mœurs de notre siècle qu'un père de famille, entouré de ses enfants, les nourrît, de temps en temps, d'une lecture édifiante, qu'il les déterminât à prendre part aux pieux exercices que l'ingénieuse charité de l'Église a introduits, pour donner une salutaire impulsion à la ferveur? Ne me permettrez-vous pas, Messieurs, de désirer que votre zèle amène ici de nouveaux serviteurs de Marie, et que, sur la liste de notre association, on lise, à côté de votre nom, celui de vos enfants et de vos amis? Notre réunion n'aurait-elle plus à accueillir de nouveaux membres? Cet arbre, planté par des ouvriers évangéliques dans un sol qui a paru si fertile d'abord, n'étendrait-il plus ses rameaux Ranimez sa séve; donnez-lui de nouveaux sucs par vos œuvres, vos exemples, vos insinuations même au sein de vos familles, et l'arbre produira de nouveaux rejetons. Qu'au spectacle de vos vertus, on se sente poussé à venir à la source où vous les puisez. Combien Marie, Patronne de notre association, applaudira à votre zèle, lorsqu'au pied de cet autel, vos enfants se consacreront, comme vous, à son culte, à celui de son Fils, et aux œuvres de la charité chrétienne!

DISCOURS XVI.

Prononcé dans l'assemblée du 30 *mai* 1822.

SUR LES QUALITÉS DU ZÈLE.

Messieurs,

J'ai cherché, dans le discours précédent, à démontrer la nécessité du zèle pour la gloire de Dieu et la sanctification du prochain. J'en ai déduit l'obligation pour nous de blâmer et d'empêcher même, quand nous le pouvons, les fautes qui nuiraient au salut de nos frères. En effet, le Seigneur, essentiellement ennemi du péché, ne nous permettra jamais de donner, par notre silence, un asile au vice, ni de le laisser triompher sans contradiction. Il veut qu'on l'inquiète, qu'on le réprime même *avec rigueur* (18). L'expression de l'Apôtre est forte ; on pourrait en abuser. C'est pour prévenir la fausse interprétation qu'on pourrait lui donner, que je me propose de déterminer aujourd'hui les qualités essentielles au zèle. Il doit être discret, indulgent et timide à l'égard des absents, doux, quand la réprimande s'adresse directement au coupable ; enfin, dans tous les cas, appuyé par le bon exemple.

I. Première condition du zèle, il doit être discret. Que ceux-là l'entendent mal, qui se croient tout permis contre le pécheur, qui lui font le procès à son insu et le livrent impitoyablement à la dérision publique! Ce n'est plus alors chercher à réformer le coupable, mais à le déchirer. Censeurs inexorables, déjà on vous a dit ce que le Sauveur pensait de cette conduite. Il l'a blâmée dans ses disciples, qui invoquaient la foudre du ciel sur les pécheurs de leur temps. « Vous ne savez donc point, dit encore le Seigneur aux ardents réformateurs d'aujourd'hui, vous ne savez donc point que l'esprit de mon Evangile est un esprit de charité ? »

Trop souvent on a reproché à la piété de certains chrétiens de ne pas assez s'observer là-dessus. Il en est, il faut l'avouer, qui savent trop tôt le mal qu'ont fait les autres, qui trouvent un goût délicieux à gémir sur les déréglements d'autrui. Si seulement ils s'en attristaient en secret! Mais non : ce que personne n'aurait su, leur prétendu zèle va le publier partout. Leur vanité est flattée de cette idée, qu'ils contribuent par là à l'amélioration des mœurs publiques. Cet excès d'indiscrétion donne aux mauvais chrétiens le prétexte de se déchaîner contre la dévotion, comme si elle était responsable du défaut de charité dans les dévots. O vous, qui trouvez plus facile de censurer les vices des autres que de corriger les vôtres, écoutez ce que disent, avec une apparence de raison, ceux que vous blâmez. Ils disent que vous n'êtes si clairvoyants sur eux que parce que vous êtes aveugles sur vous. Vous souffrez, dites-vous, de ce que Dieu est offensé. Pourquoi ne pas supporter le mal avec la même patience que lui? J'ai bien de la peine à croire que vous ayez pour but le salut de vos frères; vous avez l'air de haïr plutôt le criminel que le crime. Dans cette amertume d'un zèle qui crie à tout propos, je ne reconnais point les égards que les premiers chrétiens avaient pour les infidèles même. Leur discrétion était telle, qu'un païen de ce temps-là (19) quitta ses idoles pour le Dieu, dont les disciples, disait-il, ne se passaient rien et passaient tout aux autres.

Le zèle doit être indulgent. Souvent il l'est trop peu à l'égard des gens de bien. On est, pour eux, plus sévère que l'Evangile; leurs faiblesses trouvent, au tribunal des hommes, moins d'indulgence qu'elles n'en trouveront un jour au tribunal de Dieu même. On exagère leurs défauts avec une rigueur qui, loin d'avoir la réalité du vrai zèle, n'en a pas même la couleur. Est-il dans la condition de cette vie mortelle que les vertus soient parfaites? La grâce, dans l'homme chrétien, corrige la nature, mais ne la détruit point; la religion crée, en nous, l'homme nouveau, mais y laisse des traces de l'ancien. La vertu la plus brillante a toujours des taches qu'il ne faut pas regarder de trop près; et, dans les plus justes, il reste des endroits par lesquels ils ressemblent aux autres hommes. Ainsi, tout ce

(18) *Increpa dure.* (*Tit.*, I, 13.)

(19) S. Pacôme, déjà cité.

qu'on peut exiger de la faiblesse humaine, c'est que les vertus l'emportent sur les vices et le bon sur le mauvais.

En effet, esclaves des sens comme nous, comme nous jouets éternels de l'instabilité de leur cœur, est-il étrange que les hommes les plus religieux, pétris de tant de misères, en laissent encore entrevoir quelques-unes? Leur est-il si aisé de marcher dans les voies du salut, que nous devions être impitoyables envers eux, dès qu'ils s'en écartent un moment? Leur est-il naturel de crucifier les désirs de leur cœur, d'y étouffer l'humeur, d'en réprimer les saillies, de souffrir patiemment l'injure, de s'interdire tout plaisir dangereux et de se roidir contre le torrent des mauvais exemples? Toutes ces contraintes nous semblent-elles si faciles, que ceux qui y manquent en un seul point, soient, à nos yeux, indignes de toute indulgence? Est-il étonnant que le plus juste, après avoir longtemps marché dans le chemin escarpé du devoir, chancelle et tombe quelquefois? Y a-t-il du zèle à publier sa chute? Et sa chute, d'ailleurs, n'a-t-elle pas eu au moins son occasion dans nos scandales? Peut-être cet homme, dont nous blâmons le relâchement, peut-être a-t-il cessé d'être aussi fervent, parce que nos propos ont jeté du ridicule sur ses pratiques de piété. Peut-être est-il devenu moins circonspect dans ses entretiens, parce qu'il s'est aperçu qu'on trouvait sa réserve excessive. Si cela est, nous avons été ses séducteurs, et nous avons mauvaise grâce de lui faire un crime de s'être laissé séduire.

Ah! que la critique est suspecte, quand elle s'attaque aux faiblesses des personnes en qui d'ailleurs les vertus dominent! Le prétendu zèle de ces censeurs confine à la méchanceté : le mot de réforme qu'ils ont sans cesse à la bouche n'est qu'une calomnie déguisée. Ils décrient un homme, parce que sa justice laisse quelque chose à désirer : c'est mettre le feu à la maison, parce qu'une de ses parties n'est plus solide Ils se plaignent de ne pas voir assez de vertus dans les autres : qu'ils cherchent d'abord s'il ne leur en manque pas une, une des plus essentielles, je veux dire, la charité.

Ce qu'il y a d'étrange dans la sévérité avec laquelle on condamne les plus légères imperfections des gens de bien, c'est que, si un pécheur fameux par ses scandales, après une vie de crimes, donne, au lit de la mort, quelques marques de repentir, on le range parmi les élus; on prétend qu'un instant a suffi pour en faire un saint. Et une vie entière de bonnes œuvres ne paraîtra pas suffire dans l'homme chrétien, pour en faire un ami de Dieu, parce qu'à une religion constante il aura mêlé les imperfections de l'humanité? C'est absoudre l'impie sur un signe équivoque, et damner le juste sur des fragilités excusables. Ici ce n'est plus zèle, c'est malignité et injustice. Car enfin, les bons chrétiens ont peut-être quelques-uns de nos défauts : mais avons-nous toutes leurs vertus?

La troisième qualité du zèle est d'être timide dans ses jugements. Le zèle qui les précipite, s'expose à mal conclure. Il ne me sera jamais permis, tant que le défaut de mon frère ne sera que douteux, de me livrer complaisamment au soupçon. C'est alors supposer plutôt que voir, et prendre pour évidence ce qui n'est que conjecture. Apprenons plutôt de la bonté de Dieu à ne point présumer le mal, et à attendre le jugement du Seigneur, au lieu de hâter le nôtre. Vous ne voudriez pas, dites-vous, être la dupe publique! Moi, j'aime mieux être trompé, que de chercher curieusement la vérité, quand je ne puis y arriver qu'en découvrant une plaie honteuse dans le cœur de mon frère. Laissez-moi errer de cette erreur innocente où la prudence et la charité me laissent.

Mais le mal est évident? C'est-à-dire que tel homme a eu jadis telle habitude. Mais l'a-t-il encore? Ignorez-vous de quels miracles la grâce est capable? Faut-il, parce que votre frère a commis une faute, le traiter comme un malade incurable ou un pécheur incorrigible? Ce serait imiter les pharisiens étonnés de ce que Jésus ne repoussait pas la femme adultère. S'il la connaissait, disaient-ils, il ne lui donnerait pas un accès si facile. Mais de ce que cette âme a été jadis flétrie par le péché, s'ensuit-il qu'elle soit encore un objet odieux au Seigneur? Concluerez-vous que cet homme soit un réprouvé, parce qu'il n'est pas encore un ange; ou que l'incendie dure encore dans son cœur, parce qu'il y reste un peu de noirceur et de fumée?

Encore une fois le mal est évident! Oui, pour le présent. Mais subsistera-t-il toujours? Est-on en droit de décider que le pécheur résistera constamment à la grâce et ne rentrera jamais dans la voie du salut? Est-ce le zèle qui fait parler, quand on proscrit sans miséricorde celui qui, coupable à la vérité aujourd'hui, peut pleurer demain comme saint Pierre, et, comme lui, obtenir son pardon? Sans doute Marie d'Egypte, scandalisant Alexandrie pendant dix-sept ans, a dû provoquer le blâme et le zèle des fidèles de cette ville, qui voyaient cette pécheresse perdre tant d'âmes et courir à la ruine de la sienne. Cependant téméraire aurait été celui qui eût prononcé d'avance la sentence de Marie. Dans la prescience de Dieu, elle devait être un ornement du paradis. La condamner, lorsqu'elle donnait dans le désordre, on le pouvait, on le devait; la ranger au nombre des réprouvés, c'eût été, non pas du zèle, mais de la témérité. Il ne faut juger ni du présent par le passé, ni de l'avenir par le présent.

II. Le zèle doit être doux, quand il s'adresse directement aux coupables; coupables, ai-je dit, mais pourtant nos frères; car, c'est ainsi que saint Paul appelle celui-là même que nous reprenons : *Corripite ut fratrem.* (II *Thess.*, III, 15.) Faites-lui sentir son tort, dit cet apôtre, mais, ne l'oubliez pas, il est votre frère. Des ménage-

ments, des égards, voilà ce que vous demanderiez, si votre conduite donnait lieu à quelques observations. Ce que vous réclameriez pour vous, donnez-le à ce pécheur, il est votre frère.

Et bien loin de là, on voit souvent des hommes animés d'un faux zèle, réformateurs caustiques autant qu'imprudents, s'échauffer d'une manière indécente contre celui qu'une faute a rendu coupable; comme si la religion voulait de ces censeurs fatigants qui cherchent plutôt à aigrir qu'à corriger, plutôt à rendre honteux que meilleur. Un pareil zèle sent l'homme et non le chrétien, opère le dépit et non l'amendedement. La correction dont la religion fait un précepte, doit se faire dans un esprit de miséricorde. Il faut reprendre sans doute celui qui a prévariqué; mais d'abord, si la faute ne regarde que nous, il ne faut ni éclat, ni témoin. Cette première règle est prescrite par l'Evangile. Parler d'une manière insinuante, demander comme une grâce ce qui est pourtant de devoir, surtout épargner à notre frère la confusion, cette seconde règle est de saint Augustin. Mais joindre les reproches aux remontrances, mettre de la dureté dans les réflexions, jusqu'à humilier celui à qui on parle, ce n'est plus lui faire sentir son tort, c'est l'en punir. Et se vanter alors d'avoir déchargé son cœur, c'est se faire un mérite de sa sévérité. Que dire de ces parents qui font de leur maison un séjour de larmes où retentit perpétuellement une voix d'indignation contre les enfants? Leurs plaintes ne sont que des invectives, leurs ordres que des menaces. Que dire de ces parents emportés par un zèle aussi fougueux? Ils donnent à leurs enfants, je ne dis pas le droit, mais la tentation de s'irriter. Saint Paul avait prévu cette conséquence fâcheuse, quand il disait: *Pères et mères, ne provoquez pas l'humeur de vos enfants* (20). Le reproche fût-il mérité, fût-il même nécessaire, trop de dureté dans le mode produit le dépit qui décourage et l'aigreur qui endurcit.

Ah! disait saint Bernard, la charité est douce, même dans ses réprimandes; elle sait qu'elle combat, non des ennemis, mais des frères, et sa colère n'est qu'apparente. Elle adoucit ses termes, jusque dans la correction, persuadée, comme le dit saint Augustin, qu'on ne convertit personne en l'offensant, et qu'on ne retranchera jamais un vice dans le monde, en mettant de l'amertume dans la censure. Prendre un air de dédain à l'égard du coupable, c'est exercer une sorte de tyrannie, s'il s'agit d'un égal; et s'il s'agit d'un inférieur, c'est imiter ces pharisiens qui, sans compassion pour la faiblesse commune, comme s'ils eussent été eux-mêmes inaccessibles à toute imperfection, et se mettant toujours hors de pair, adressaient des reproches virulents aux autres hommes, et cherchaient, non à les corriger, mais à s'élever au-dessus d'eux, en étalant les dehors orgueilleux d'une fausse vertu.

Fussions-nous irrépréhensibles, cette prérogative, que nous n'avons pas, ne nous permettrait point de prendre un ascendant austère sur le coupable. Considérons le Sauveur, la sainteté même; voyons dans quel esprit de condescendance il dit à la pécheresse : *Je ne vous condamne point* (21). Si la justice même est si indulgente, serons-nous rigoureux et inexorables, nous dont l'innocence peut échouer contre la première occasion? Ce foyer de corruption, d'où est sortie la faute de mon frère, il existe également dans mon cœur et peut y produire la même faute dès ce soir. En la blâmant dans un autre avec une sévérité excessive, je signe mon arrêt, et je foudroie d'avance ma propre tête

La douceur du zèle peut seule d'ailleurs en garantir le succès, surtout quand il s'agit d'un homme que son rang dans le monde met au-dessus de nous. Et s'il est à craindre que la correction la plus prudente ne soit mal reçue, ou que celui à qui elle s'adresse n'en prenne occasion de s'élever contre Dieu ou contre nous, alors il faut, dit saint Augustin, se contenter de souffrir et de gémir.

Il est rare que la Providence impose aux inférieurs l'obligation de ramener les grands à la vertu. L'histoire en fournit pourtant des exemples célèbres. Antioche va être inondée du sang de ses habitants, si son évêque ne détermine pas Théodose à révoquer son arrêt. Mais comment fléchira-t-il le prince irrité? Ah! il ne condamnera pas l'excès de sa rigueur; il aime mieux implorer la clémence de l'empereur et baigner de ses larmes les degrés du trône. La révocation de la sentence est accordée à Flavien. Ambroise, placé dans une situation plus difficile pour le zèle, n'a pas un crime à prévenir, mais un crime déjà commis à blâmer. Thessalonique est jonchée de victimes immolées à la vengeance du prince. Il soumettra à la pénitence publique celui qui porte un diadème; mais après avoir vengé la religion, il s'abaissera aux pieds de son souverain, il le consolera, pleurera avec lui; les larmes de la charité se mêleront à celles du repentir. Le prophète Nathan, également chargé de désiller les yeux à un roi coupable, cache d'abord la correction sous l'écorce d'une ingénieuse fiction. C'est une main délicate qui arrive, par des ménagements étudiés, jusqu'au cœur du prince, pour y sonder et guérir la plaie que le péché y a faite. Ici, Messieurs, apprenons, et que notre siècle apprenne, avec quel respect timide on doit parler des majestés de la terre, puisque des saints ont usé de tant d'égards et de réserve envers elles, lors même qu'ils ont eu à reprendre, dans ces dépositaires du premier pouvoir,

(20) *Nolite ad iracundiam provocare filios.* (*Ephes.*, VI, 4.)
(21) *Nec ego te condemnabo.* (*Joan.*, VIII, 11.)

les fautes évidentes où la faiblesse humaine les avait entraînés.

III. Mais à quelle cause Nathan, Flavien et Ambroise ont-ils dû le succès de leur correction? A cette sainteté imposante qui donnait à leurs paroles un crédit irrésistible. Je n'ai garde de me refuser à la correction, disait David, mais je veux qu'elle se fasse par l'organe d'un homme juste (22). C'est qu'en effet la correction doit être soutenue par le bon exemple. Il est clair que si nos défauts sont aussi criants que ceux que nous reprenons, on pourra nous dire : *Otez d'abord la poutre de votre œil, ensuite vous songerez à ôter la paille du mien.* (*Matth.*, VII, 5.) Le zèle n'a de grâce et de force que dans la bouche de la vertu; ailleurs il est ridicule. Que nous nous élevions contre la négligence dans le service de Dieu, contre la médisance dans les conversations, contre l'excès dans certains plaisirs, si nous-mêmes nous donnons dans ces désordres, nous jouons alors un personnage faux, et cette contradiction entre nos mœurs et nos discours fait sécher nos paroles sur nos lèvres. Avec une conscience mal en ordre, nous ne serons un instrument de salut pour personne. C'est à la vertu à prêcher la vertu, et quoiqu'un bon avis soit toujours bon, indépendamment des mœurs de celui qui le donne, on en appelle toujours des conseils aux actions.

Edifions donc, et nous ferons avec confiance la leçon aux pécheurs. Qu'il est près du ciel celui dont le zèle est utile à ses frères! Enfanter des élus pour le paradis, c'est mériter d'en grossir le nombre.

Mais à quoi servira le zèle dans les uns, s'il n'y a pas de docilité dans les autres? Ici je pourrais atteindre certaines personnes qui, loin de recevoir de bonne grâce un avis salutaire, le tiennent pour une injure. On tremble de leur faire une réflexion; la plus douce les irrite. Ils devraient pourtant savoir que souvent on s'est repenti de n'avoir pas profité d'un bon conseil; que montrer alors trop de sensibilité, c'est fermer la bouche à un ami sincère, qui ne veut que leur bien et n'a d'autre désir que de les ramener à la voie du salut : service le plus important qu'on puisse attendre d'une véritable amitié.

DISCOURS XVII.

Prononcé dans l'assemblée du 4 juillet 1822.

SUR LE CULTE EXTÉRIEUR.

Messieurs,

Le dernier âge a produit des hommes qui, pour établir le règne de l'incrédulité, l'ont présentée comme honorable à l'humanité, favorable au progrès des lumières, utile au bonheur des peuples, comme portant dans son sein tous les biens et toutes les gloires. Mais c'était trop peu que de donner du relief à la religion des philosophes; il fallait détruire celle de Jésus-Christ; et pour l'attaquer avec succès, il fallait la peindre aux génies supérieurs comme le patrimoine des petits esprits. Ce fut en effet la tactique dont les ennemis de l'Evangile se sont servis. Cette ancienne croyance qui se présentait à nous environnée de combats et de triomphes, qui avait civilisé le monde et couvert le globe de lumières et de vertus; cette croyance qui avait supprimé la servitude, aboli les jeux féroces des gladiateurs et renversé les autels où coulait le sang humain; cette croyance qu'avaient défendue les plus beaux génies, et devant laquelle les Constantin, les Charlemagne, les saint Louis avaient abaissé leur sceptre; cette croyance fut présentée au monde comme la production du fanatisme et regardée comme un culte arbitraire que la main de l'homme avait édifié et que la main de l'homme pouvait abattre. On offrit à la dérision les dogmes comme un joug intolérable à la raison, la morale comme propre à rétrécir le génie, les sacrements comme des usages passés de mode. Les temples furent désertés, le sacerdoce avili, les cérémonies interdites, comme on interdit les jouets à ceux qui ne sont plus enfants.

Cette violence faite à notre esprit national ne pouvait durer. La religion, quoiqu'elle parût écrasée sous cet amas de calomnies et de railleries, respirait encore et elle se releva, tandis que l'édifice que le mensonge avait élevé, s'écroulait au milieu des crimes et des malheurs. Notre France, après avoir parcouru le cercle de systèmes que la philosophie avait inventés, revint au point où l'attendait le pardon de la Providence. Elle secoua les chaînes des sophismes et redevint docile à la vérité.

Mais pourtant il faut l'avouer : quoique l'incrédulité ait perdu son empire, son crédit passager a laissé dans le cœur d'un certain nombre une impression de lâcheté et de faiblesse pour les pratiques extérieures de la religion. On a la foi, mais on la tient cachée; la croyance est dans le cœur, mais on ne la produit point par les œuvres. C'est la nécessité du Culte public que je vais essayer de démontrer. Il est nécessaire pour honorer Dieu, maintenir la foi en nous, et édifier le prochain.

I. Lorsque Dieu a établi notre religion, il n'a point prétendu qu'elle demeurât dans les ténèbres. Instituée pour la gloire de Dieu, il faut qu'elle paraisse au jour, afin que, par son éclat, elle annonce la majesté de celui qui en est l'objet. Religion visible, elle doit éclairer l'univers et appeller à elle tous les peuples par le spectacle de ses vertus; religion sensible, elle doit par la pompe de ses cérémonies, parler d'abord aux yeux, afin de se faire plus facilement entendre au cœur; religion à laquelle la publicité est si essentielle, que, si elle ne paraît pas au dehors, on est aussi coupable que si elle n'existait pas au dedans. Je le

(22) *Corripiet me justus.* (*Psal.* CXL, 5.)

dis d'après Tertullien, qui assure qu'on n'est pas chrétien aux yeux de Dieu, quand on ne l'est pas aux yeux des hommes; d'après le Fils de Dieu même, qui menace de rougir de ceux qui auront rougi de lui.

L'extérieur de la religion date de l'origine même de la religion. Abel offrait des sacrifices; Enos invoquait publiquement le Très-Haut; les patriarches dressèrent des autels; la loi vit multiplier à l'infini ses cérémonies; l'Eglise en eut moins, mais enfin elle en eut. Donc on a toujours cru qu'il ne suffisait pas d'élever un autel à Dieu au fond de son cœur, mais qu'il fallait rendre visible aux hommes le culte qu'on lui rendait. Pourquoi? L'homme est esprit et matière. Dieu, en lui donnant une âme, l'a revêtue d'un corps; ces deux substances doivent, chacune à leur manière, lui témoigner leur soumission. Si l'âme adore la majesté de son Créateur, le corps doit participer à cet hommage, en s'inclinant respectueusement en sa présence. Si l'homme intérieur acquitte la dette contractée envers Dieu, en abaissant son esprit devant l'impénétrabilité des mystères, l'homme extérieur prouvera, par son humble attitude, qu'il aime son Sauveur, qu'il respecte son Maître, et qu'il craint son Juge.

Ces principes, je le sais, ont été et sont encore contestés. Si on écoute les novateurs du xv siècle et les beaux esprits du nôtre, l'Eglise a eu tord d'adopter les sacrements, les honneurs rendus aux saints, les austérités qui précèdent certaines fêtes, la prière à genoux. Ces pratiques, dans la bouche des hérétiques et des insouciants, ne sont que des traditions humaines auxquelles la superstition a conduit les âmes simples. Tout l'univers est le temple du Très-Haut; c'est rétrécir son pouvoir, que de supposer qu'il nous exauce plutôt dans un lieu que dans un autre. A quoi bon cet appareil de cérémonies? La piété doit être dans le cœur. j'admets le principe, mais je tire une conséquence bien différente. Car une fois admis que la piété est dans le cœur, elle doit se produire par des hommages rendus extérieurement au Créateur et Sauveur des hommes, et voilà pourquoi nos solennités, nos processions, nos chants mélodieux. La piété une fois dans le cœur, elle veut fléchir Dieu que le péché a offensé, elle veut s'enrichir de mérites pour l'autre vie, et voilà pourquoi nos jeûnes, nos abstinences, nos prières en posture de suppliants.,

Le culte extérieur est tellement essentiel à toutes les religions, que c'est par lui qu'on juge de la nature des croyances. Je suppose un étranger récemment arrivé d'une contrée où l'Evangile est ignoré, où toutefois il a reçu quelques notions des différents cultes adoptés dans l'Europe. Il a parcouru plusieurs provinces, il a vu des hommes prosternés devant des animaux, des mosquées et des synagogues servant de foyers à de nombreuses réunions · il a reconnu ainsi les esclaves de l'idolâtrie, les partisans de Mahomet et les sectateurs obstinés de la loi de Moïse. Je le suppose enfin au milieu de nous; il cherche et il trouve à peine quelques traces de notre culte. S'il s'assied à nos tables, quelques prières lui apprendront-elles qu'il a des chrétiens pour convives? Qu'il séjourne au sein d'une famille, il y a long-temps que la prière et les pieuses lectures n'y sont plus d'usage. Il attend le septième jour, qu'il sait être le jour du repos et des bonnes œuvres; il le voit profané par le travail; il entre dans nos temples, où il se proposait de jouir du spectacle des chrétiens rassemblés au pied des autels. O scandale de notre âge! Quelques vieillards, quelques enfants semés dans l'enceinte de nos Eglises, quelques femmes réunies autour de la chaire Evangélique, voilà ce qu'il y verra. Ce sont les restes d'Israël, les débris de la religion de nos pères, l'ombre mourante de l'antique ferveur. Étonné de ce qu'il voit ou plutôt de ce qu'il ne voit pas, cet étranger, toujours curieux d'étudier nos mœurs, examine les lieux où se porte la majorité de la population. Il la voit affluer au théâtre ou dans les promenades publiques. Dès-lors il est incliné à croire que le Dieu des chrétiens est le Dieu du plaisir. Mais pourtant on lui a parlé du Dieu descendu du ciel, du divin Enfant de Bethléem, de la victime du Calvaire. Il a compté voir son culte universellement répandu dans l'Europe. Pour arriver à la vérité il sera obligé d'interroger. S'il s'adresse à un de ces hommes qui, corrompus par de fausses doctrines, s'honorent du titre de philosophes, s'il lui demande pourquoi il n'apercoit aucune trace de la religion du Christ, on lui répondra qu'elle n'est plus de mode aujourd'hui, au moins pour le plus grand nombre, parce qu'elle paraît fausse aux uns, douteuse aux autres, et à la plupart trop pénible dans ses pratiques. De cette réponse l'infidèle concluera qu'une forte portion des chrétiens ne croit plus fermement à la vérité de l'Évangile, et malheureusement il concluera bien.

II. En effet il n'est pas facile de supposer la foi encore existante dans l'homme qui ne la produit point par des œuvres. En vain prétendra-t-il qu'il s'élève au ciel par la réflexion, sans le ministère des sens. Enfants d'un père charnel, nous sommes charnels comme lui; notre âme enveloppée dans les sens, ne peut point se passer de leur ministère; il faut à notre culte des objets sensibles pour étaler à notre esprit les objets de sa croyance. Telle est la religion de la terre; elle exige des symboles qui fixent la foi, qui soutiennent l'attention, qui réveillent en nous le souvenir des lois de Dieu, de ses promesses et de ses menaces. Ici l'expérience supplée aux preuves. Je vois que ceux, qui respectent le plus l'extérieur de la piété, sont les plus fidèles à en remplir les devoirs. Je les vois plus assidus à prier Dieu, plus timides à l'offenser. Mais vous, censeurs

du public, où sont vos vertus? Où vous a conduit cet abandon de l'extérieur de la religion? A en nier jusqu'aux preuves. Ah! pour démontrer la nécessité du culte extérieur, je ne veux que l'irréligion de ceux qui le méprisent.

Leur piété, disent-ils, se soutient bien sans ce secours. Voyons donc ce qu'elle produit de si excellent. Ceux qui croient qu'il suffit de donner quelquefois son cœur à Dieu, le lui donnent-ils? Au lieu de fréquenter les temples, ils restent dans leurs foyers, qu'y font-ils? Y remplissent-ils les devoirs de maîtres, de pères, d'époux chrétiens? S'observent-ils en parlant du prochain? Portent-ils un cœur contrit dans ces assemblées de plaisir qu'ils préfèrent aux assemblées religieuses? Ames sublimes, qui dédaignez le secours des sens, pour vous élever à Dieu, si vous étiez, comme vous le dites, pénétrés d'amour pour lui, cet amour se manifesterait par des signes. Un enfant aurait beau me protester qu'il aime son père, je ne le croirai point, s'il ne montre, pour son père, ni égards ni respect.

Mais ces pratiques, pour un Dieu si grand, sont de petites choses! De petites choses qu'on n'abandonne que quand on a déjà abandonné la foi; de petites choses, mais qui tiennent aux grandes. Que je voie un homme bénissant dévotement sa nourriture par la prière et le signe de la croix, fléchissant le genou devant le Dieu de l'Eucharistie, quand il visite les infirmes, et lui faisant cortége, quand on le porte en triomphe dans les grandes solennités; que ce soit là, si l'on veut, de petites choses; toujours est-il certain que cet homme qui brave ainsi l'impiété du siècle, pour honorer Dieu, ne peut être qu'un excellent chrétien, en qui la foi est aussi vive que j'y vois la charité ardente.

Au contraire, c'est un préjugé fâcheux contre la croyance d'un homme, quand il n'est pas ébranlé par nos spectacles religieux, quand, par exemple, son cœur ne s'émeut point à l'aspect d'un de ces augustes édifices que la piété de nos pères a érigés au culte du Tout-Puissant. Si, au lieu de déposer sa légèreté au seuil de ce temple, il s'avance, toujours dissipé, toujours distrait, jusque sous ces voûtes majestueuses qui retentissent du chant mélodieux des lévites; s'il ne sent pas l'impression du respect; si, à la vue d'une assemblée courbée devant l'autel, il se roidit contre la pensée de fléchir le genou, pour rendre hommage au roi du ciel descendu sur la terre; on peut le prononcer, la foi n'existe plus dans cet homme encore froid et sec au milieu d'un peuple adorateur.

Et tous les jours trop d'exemples prouvent qu'on cesse de croire, à l'époque où on a cessé de pratiquer les œuvres extérieures. Il fut un temps où ce jeune homme fendait la foule des insouciants pour se rendre à l'église, y réjouissait les anges et y édifiait les fidèles par sa piété. Mais en entrant dans le monde, il a vu ceux qui l'environnaient se dispenser des offices publics et s'étonner de ce qu'il les fréquentait. Bientôt il crut qu'il y aurait à perdre pour lui dans l'opinion des hommes, s'ils venaient à être témoins de sa dévotion; il trembla qu'on ne le surprît dans l'attitude de suppliant. Il commença à être honteux de paraître chrétien; ensuite il se demanda s'il était obligé de l'être. Les pratiques de piété lui devenant incommodes, il ne les jugea plus nécessaires; à force de dissimuler ses sentiments religieux, il finit par les perdre. Et il devait en arriver ainsi. Quand la foi ne jette plus d'étincelles au dehors, bientôt elle est éteinte en dedans.

Et nos réformateurs du dernier siècle l'avaient bien comprise, cette horrible vérité, qu'en ôtant au peuple son culte, on lui ôterait sa foi. Le résultat alla même au-delà de leur attente. Ils ne visaient qu'à éteindre la croyance dans les cœurs, ils y firent germer le crime; ils ne voulaient que des incrédules, ils créèrent des hommes de désordre. A mesure qu'ils abattaient des autels, il leur fallut dresser des échafauds: c'est qu'en effet plus de culte, plus de foi, plus de mœurs, ces trois idées sont liées et marchent toujours ensemble.

III. En troisième lieu, le culte public est nécessaire comme moyen de salut pour ceux avec qui nous vivons. L'hérésie n'a pas senti le besoin de l'édification mutuelle, quand, bornant le culte au sentiment intérieur, elle a condamné, comme dévotions inutiles, toutes les pratiques sensibles; quand elle a dit que ce détail de cérémonies, introduit par les cloîtres plutôt que par les apôtres, ne convenait qu'aux âmes simples, qu'il fallait aux savants une religion plus digne de la raison et dont le cœur fût le sanctuaire.

Je raisonne autrement et je dis: Les hommes qui m'entourent ont beau avoir la religion dans le cœur, elle ne me dit rien et j'ai besoin d'être édifié; je suis faible et j'ai besoin d'être fortifié; je suis lâche et j'ai besoin d'être encouragé à pratiquer mes devoirs par l'exemple de ceux qui pratiquent les leurs. Cette religion, que vous prétendez nourrir dans votre cœur, c'est une religion muette qui ne parle pas au mien.

Priez donc, ô pères de famille, priez au milieu de vos enfants, ils ne vous laisseront point prier seuls, ils prieront avec vous; allez au temple, au signal que l'Eglise vous donne, ceux qui composent votre maison vous suivront. Que si au contraire vous leur dites que vous êtes chrétiens, mais que votre religion est dans le cœur, ils n'en croiront rien; ils concluront seulement que vous ne voulez point de culte, et ils n'en voudront point.

Si la piété extérieure n'était point nécessaire à toutes les conditions, si je pouvais la recommander de préférence à une classe particulière, ce serait à celle des riches et à tous ceux qui tiennent les premiers

rangs dans la société. Pourquoi? Parce que la fortune et le rang donnent du crédit et du relief à la piété, et voici dans quel sens je le dis.

Prévenus naturellement d'un certain respect pour ceux qui sont au-dessus de nous, nous jugeons des choses comme ils en jugent. Ainsi quand on voit les devoirs du christianisme pratiqués par quelqu'un qui sort de la classe commune, quand on le voit assister régulièrement au sacrifice de l'autel, sanctifier les fêtes par son assiduité aux offices, observer les jeûnes et les abstinences, on conçoit plus d'estime pour ces exercices. On ne les regarde plus comme des pratiques populaires, mais comme des devoirs convenables à tous les états. De là, c'est-à-dire, de ce que l'exemple des personnes considérées dans le monde est d'un grand poids, il résulte que ceux en qui l'opulence et la dévotion se trouvent réunies, sont des modèles sur lesquels on aime à se former; on résiste même difficilement à l'impression qu'ils donnent. Si donc la piété éclatait par des œuvres dans les personnes de la première classe, elle triompherait d'un ennemi bien dangereux pour elle, je veux dire le respect humain. Il n'y aurait plus de honte à servir Dieu, s'il était servi par le premier ordre de la société. Les libertins auraient beau crier, leurs railleries seraient impuissantes contre les exemples donnés par des personnes d'une condition relevée. On trouverait qu'il y a de l'honneur à imiter ceux pour qui on se croit tenu à des égards. On ne jugerait plus au-dessous de soi des pratiques qu'on verrait observées par des hommes que la fortune a placés plus haut. Et voilà, ô riches du siècle, le service que vous devez rendre à la piété chrétienne.

Mais le culte extérieur, c'est la religion du peuple! Le culte extérieur, c'est la fréquentation régulière des sacrements, l'assistance aux saints mystères, la prière commune et domestique, la sanctification des jours solennels, le respect pour les lois de l'Eglise. Le culte extérieur, c'est la religion de David qui descendait de son trône, pour se mêler à la foule du peuple et célébrer, avec lui, la translation de l'arche. C'est la religion de Salomon qui regardait comme le plus beau jour de sa vie celui où il avait consacré un temple au Seigneur. C'est la religion de Jésus-Christ et de sa mère qui se rendaient assidument au temple, pour y offrir des prières dans les jours consacrés par la loi. C'est la religion des apôtres qui, tant que la Synagogue subsista, furent fidèles à toutes les pratiques légales. C'est la religion de la primitive Eglise qui, forcée par la persécution d'ensevelir son culte dans des souterrains, ne vit pas plus tôt reluire l'aurore de la paix, qu'elle bâtit des temples et y établit l'appareil religieux que nous y voyons aujourd'hui. C'est encore cette religion qu'ont pratiquée ces saints, dont les plus indifférents ne lisent la vie qu'avec une respectueuse admiration. Et vous ne l'ignorez point, ô littérateurs, ô savants, ô beaux esprits de notre siècle, ce culte extérieur fut la religion de ces hommes dont vous admirez les ouvrages, de ces beaux génies qui ont fait la gloire de notre pays, que vous étudiez comme des modèles auxquels vous ambitionneriez d'être comparés; ces lumières de leur âge n'ont pas cru avoir besoin, pour leur honneur, d'une autre religion que celle du peuple. C'est le culte de nos magistrats, arbitres des destinées publiques, qui, dans les solennités saintes, escortent humblement le souverain arbitre de nos destinées éternelles. Ce même culte public fut sans doute celui de ce capitaine français, qui demanda qu'on lui administrât publiquement les secours de la religion, *afin*, dit-il, *que, si on m'a vu combattre en brave, on me voie mourir en chrétien* (23.) Citerai-je enfin les plus grands rois, qui n'ont pas cru avilir leur majesté, en rendant des hommages publics au Très-Haut? Tel, entre autres, un Sobieski, qui, avant le combat (24), tandis que le prêtre invoque le Dieu des armées dans les saints mystères célébrés sur un autel de gazon, fait l'humble fonction d'acolyte, et, après avoir écrasé les légions musulmanes, entonne lui-même l'hymne d'actions de grâces sur le champ de bataille. Enfin, a-t-il dédaigné le culte public, notre roi martyr, lorsque, quelques moments avant d'être immolé par son peuple, il assista dévotement au sacrifice de la victime immolée pour le salut de l'univers? Mais je parle du culte public, et je cite un monarque captif, isolé de toute la terre, qui n'a pour témoins de sa piété que les anges. Ah! au moins la produit-il, autant que la barbarie de ses ennemis le lui permet.

Et nous, Messieurs, qui pouvons pratiquer librement et extérieurement notre religion, n'encourons pas, en la négligeant, le reproche d'ingratitude envers le Dieu Sauveur qui nous l'a rendue.

DISCOURS XVIII.

Prononcé dans l'assemblée du 1er *août* 1822.

SUR LA TOLÉRANCE.

Messieurs,

Ceux qui, au siècle dernier, conçurent le projet d'anéantir la doctrine de l'Evangile, ont bien senti que cette entreprise serait traitée de sacrilége et de forfait. Ils prévirent qu'on leur appliquerait les anathèmes lancés par le Sauveur et son Eglise contre ceux qui nieraient la nécessité de la foi et des œuvres chrétiennes. Comme la religion disait trop clairement que hors de son sein il n'y avait point de salut, ils déclarèrent hautement cette religion outrée dans sa

(23) Villars, après la bataille de Malplaquet, 1709.

(24) Contre les Turcs, qui assiégeaient Vienne, en 1683.

domination, tyrannique dans l'usage de son empire et injuste dans l'exclusion qu'elle donnait aux doctrines étrangères à la sienne, intolérante en un mot. Par là même qu'on lui faisait un crime de repousser tout enseignement contraire à ses dogmes, on érigea en principe la liberté de tout penser, de tout dire et de tout écrire, au mépris de tout ce qu'il y avait eu de plus sacré jusque-là parmi les hommes. Cette liberté fut appelée *tolérance;* et sous le voile de ce nom séduisant, on insulta le passé, on corrompit l'avenir, en déposant entre les mains de la génération naissante des ouvrages où toutes les religions sont indifférentes et laissées par pitié au peuple et aux ignorants; avec la liberté pour chacun d'en choisir une, et sous l'expresse défense de condamner quiconque en aurait adopté une autre, ou n'en aurait adopté aucune.

De quel côté est le droit, la vérité et la raison? L'intolérance et la tolérance sont-elles, en tout, permises ou coupables? J'essaierai, Messieurs, de fixer vos idées là-dessus et de lever toutes les équivoques dans cette matière délicate. La religion catholique est intolérante, mais dans ses principes seulement. Pour les personnes, fussent-elles ses contradicteurs et ses ennemis, elle est tolérante, plus que tolérante, elle est charitable.

I. La religion catholique, en entrant dans le monde, a dit aux hommes : « Je suis l'œuvre de Dieu ; croyez-en les prophéties qui m'ont annoncée, elles sont accomplies; croyez-en les miracles qui m'ont sanctionnée, ils ont eu des milliers de témoins. » C'est donc sur des faits publics et éclatants que la religion provoque notre examen, avant d'exiger nos hommages. Mais aussi, une fois que les titres de son origine céleste sont reconnus authentiques, une fois qu'il est incontestable que sa doctrine vient de Dieu, il faut admettre qu'elle doit se conserver pure et intègre dans ses dogmes, puisqu'elle les a reçus d'en haut. Gardienne fidèle de ce dépôt sacré, elle doit repousser les erreurs qui l'altéreraient; toujours vigilante, il faut qu'elle écarte les nouveautés qui pourraient séduire ses enfants et corrompre leur croyance. La vérité, dont elle est seule en possession, n'admet aucun mélange, et ne peut pas plus s'allier avec le mensonge que la lumière avec les ténèbres, ou l'autorité avec la révolte. La vérité est une et ne peut se trouver que dans l'une des deux religions contradictoires : si elle se trouve dans la religion romaine, il faut que toutes les autres soient plus ou moins infectées par l'erreur. Il est donc essentiel à cette religion fondée par Jésus-Christ, de réprouver tout ce qui est contraire à ses principes. Toute religion qui serait indifférente aux opinions qui la combattent, porterait par là même le cachet du mensonge et le germe d'une ruine prochaine; comme un gouvernement, qui ne verrait qu'avec insouciance les attentats d'une faction armée contre lui, laisserait à conclure qu'il touche à sa destruction.

Aussi, quel gouvernement est assez peu jaloux de l'intégrité de sa puissance, pour ne pas exiger du peuple le respect pour les lois? Sous ce rapport, il sera intolérant, mais on voit qu'il doit l'être. Quel est le magistrat qui ne se croie tenu de veiller à la sûreté des personnes et à la poursuite du crime? Sous ce rapport, il sera intolérant pour les violateurs du bon ordre, mais on conçoit qu'il doit l'être. Je vais plus loin : tous les jours nous trouvons toute naturelle l'intolérance d'un savant qui, convaincu de la solidité de ses systèmes, ne supporte pas ceux dont l'opinion combat la sienne. Ecoutez encore avec quelle énergie un homme de lettres vante le génie qui a fécondé les siècles d'Alexandre, d'Auguste, des Médicis et de Louis XIV; vous lui laissez dire que ces âges seront toujours la règle du vrai et du beau; vous lui pardonnez la véhémence avec laquelle il s'élève contre les détracteurs des auteurs immortels de ces temps célèbres : et moi, convaincu que la religion chrétienne est la seule divine, la seule qui contienne les principes du salut, je me permettrai ou je permettrai à d'autres d'adopter d'autres dogmes et une autre morale! Le zèle d'un gouvernement pour ses lois, d'un savant pour ses principes de goût, d'un écrivain pour ses opinions, ce zèle sera louable, et on me fera un crime de professer que Dieu a parlé aux hommes, que l'Eglise leur parle encore en son nom, et qu'en matière de doctrine je ne dois écouter que leur enseignement! Y a-t-il donc une logique différente, quand on raisonne sur les intérêts profanes et sur les intérêts religieux? Y a-t-il deux poids différents, pour peser les motifs de conviction dans l'une et l'autre cause?

Ceux qui ont trouvé bonnes toutes les croyances religieuses, n'ont pas tardé à trouver bon qu'on n'en eût aucune. On devait en venir là; on devait dire, et on l'a dit, que, hors la probité, tout était arbitraire et libre, et que tout au plus, si on croyait ne pouvoir pas se passer de religion, il était conforme à l'ordre de suivre celle de ses parents. L'autorité paternelle, motif de la croyance d'un enfant! La maxime est fausse. Le premier de mes ancêtres qui fut chrétien, eut pour père un juif ou un idolâtre; donc il aurait dû rester attaché au culte des idoles ou aux observances de la loi mosaïque! On n'oserait conclure ainsi. L'autorité paternelle! Sans doute elle est respectable. Mais enfin si un père, comme il est arrivé quelquefois, se montre successivement athée, idolâtre, mahométan, le fils est-il condamné à passer par ces variations; doit-il, dans la chose la plus grave, croire en aveugle et suivre en esclave? L'autorité paternelle! Sans doute elle a quelque chose de sacré, et quelle religion l'a mieux sanctionnée que la religion chrétienne? Mais enfin elle a ses bornes; il n'est que Dieu dont la puissance soit illimitée; jamais un

père n'aura le droit d'enchaîner la raison de ses enfants, ni de la tenir captive sous le joug de l'erreur.

Quand il s'agit de la foi et par conséquent du salut, je ne suis libre ni de me déterminer d'après un homme, ni de ne pas me déterminer, ni enfin de me déterminer au hasard.

Que le monde planétaire ait la terre pour centre, comme l'a cru l'ancienne philosophie; ou que la terre nous entraîne dans son mouvement autour du soleil, comme le prétendent les modernes, voilà des phénomènes que la presque totalité des hommes peut ignorer impunément. Mais que l'Evangile soit un livre divin ou une fable pieuse, que le mépris des décisions de l'Eglise et la violation de ses lois emportent la peine d'un enfer éternel ou n'aboutissent à aucun résultat, voilà des questions qui tiennent de trop près à mon sort futur pour que je dédaigne de m'y arrêter. Je dirai donc, en suivant la pensée de Pascal : « Je trouve bon qu'on n'approfondisse point l'opinion de Copernic; mais il m'importe de savoir si mon cœur ne me trompe point, quand il repousse le néant de toutes ses forces; quand, malgré moi, il me transporte dans l'immortalité, et qu'il me dit que je dépends d'un premier Etre. Il m'importe de savoir si l'histoire m'a trompé, quand elle a consigné dans ses pages les preuves d'une révélation divine, quand elle fait couler devant mes yeux le sang de milliers d'hommes qui sont morts, parce qu'ils n'ont pas pu ne pas croire au témoignage des apôtres. Etait-ce chez les apôtres fanatisme ou conviction? Ici, je ne puis pas rester neutre. Je me suppose entre un chrétien et un incrédule. Puis-je les entendre de sang-froid et sans intérêt, quand l'un me donne les martyrs comme des héros, et que l'autre en fait des jouets de la superstition ; quand l'un fixe la vérité dans l'Eglise romaine, et que l'autre me permet de laisser planer mon choix sur toutes les doctrines qui divisent la terre? Je suis né pour la vérité, donc je dois la chercher, mon salut en dépend. L'insouciance est perfide, quand on risque tout en se trompant. »

Toute religion se composant également de principes de foi et de règles de morale, il n'est pas plus permis de croire ce qui est faux, qu'il n'est permis de faire ce qui est blâmable. Cela posé, je demande aux partisans les plus fougueux de la tolérance religieuse s'ils oseraient légitimer ces cultes qui jadis ont outragé la vertu et l'humanité, qui ont transformé les temples en des lieux de sang et de prostitution, lorsque les divinités qu'on y adorait demandaient des meurtres et des infamies. Sans doute ils ne voudront point regarder comme indifférentes ces horribles abominations, et ils seront obligés de restreindre là leur tolérance et leur prédilection pour l'indifférentisme. Pourquoi? Parce que les mœurs sont insultées. Mais la vérité a également le droit d'être respectée. Ce qui est vrai ne peut pas plus être nié que ce qui est mal ne peut être admis; et si une religion me conduit à l'erreur, je dois la répudier autant que celle qui m'entraînerait au crime.

Dira-t-on que la nécessité d'une seule et même foi a pu diminuer de rigueur par la succession des siècles? Non ; la religion est immuable dans sa durée : elle voit tout changer autour d'elle, elle seule ne change point. Tout change de face sur la terre, parce que tout se sent de la mutabilité des choses humaines. Les empires ont leur apogée et leur décadence; les arts et les sciences tombent ou se relèvent avec les siècles ; les usages varient selon le goût des peuples et les climats; la religion, du haut de son immutabilité, voit se succéder ces révolutions continuelles, et tient toujours à ses dogmes comme à ses préceptes. Le ciel et la terre passeront, l'Evangile et l'Eglise qui y a son origine ne passeront point. Dieu permet que les choses d'ici-bas n'aient de constant que leur inconstance, et qu'il n'y ait rien de fixe, excepté la religion et l'obligation de la suivre.

Osera-t-on répéter ce qui a été avancé par quelques philosophes, qu'il est permis à chacun d'adopter les divers cultes de chaque nation, comme il est permis, dans l'ordre politique, et même enjoint de se soumettre aux divers gouvernements? c'est-à-dire que je pourrai, anglican à Londres, mahométan à Constantinople, idolâtre à Pékin, catholique à Rome, je pourrai, dis-je, adorer ce que je juge faux et blasphémer ce que je juge vrai. Ainsi, je crois que Jésus-Christ est le Sauveur du monde; mais qu'importe? Si je suis au Japon, je foulerai aux pieds le crucifix. Je crois qu'il n'y a qu'un Dieu véritable et qu'il est esprit infiniment parfait, mais n'importe; je pourrai, au milieu de l'Afrique, me prosterner devant un reptile. Je traite l'*Alcoran* de fable, mais n'importe; je pourrai dire à la Mecque : *Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète.* Quel système, qui me permet de trahir ma conscience, de professer le mensonge et de ceindre le turban, parce que je suis sur les bords du Nil ou le rivage du Bosphore !

Funeste époque à laquelle nous sommes arrivés, où toutes les religions sont mises au nombre des problèmes et toutes les croyances au rang des préjugés, où l'indifférence s'appelle impartialité, et le mépris modération! Abus des termes qui, comme dit le prophète (25), « ne met point de distance entre le sacré et le profane », entre le permis et le défendu, entre la religion du ciel et les religions du caprice! Confusion horrible, qui fait que tout n'est plus qu'opinion, l'athéisme une opinion, la révélation une opinion, l'hérésie une opinion, l'autorité de l'Eglise une opinion! Complaisance excessive pour toutes les doctrines et qui ébranle toutes les certitudes! Phéno-

(25) *Inter profanum et sanctum non habuerunt distantiam.* (*Ezech.*, XXII, 6.)

mène de notre âge, qui semble présager l'éclipse totale du soleil de la foi !

II. Voyons maintenant combien cette religion qui ne compose jamais avec les principes contraires aux siens, voyons combien elle est tolérante envers ceux qui la contredisent, envers ceux-là même qui la persécutent.

Je ne veux point parler ici de cette tolérance qui est exclusivement du ressort des gouvernements civils. Il est des sectes turbulentes qui ont été comprimées par la force, parce qu'elles employaient la force pour tout renverser dans l'Etat. D'autres, soumises aux lois et paisibles par principes, ont joui et jouissent encore du libre exercice de leur culte, non parce que les souverains ont jugé tous les cultes indifférents aux yeux de la Divinité, mais parce qu'ils n'ont rien vu de nuisible au bon ordre dans la manifestation publique de ces croyances, quoique opposées à la croyance Romaine. Mais je laisse ces questions délicates à ceux qui régissent le monde. Qu'il me suffise de dire que le chrétien, partout où le place la Providence, se fait et doit se faire un devoir de respecter l'ordre public; règle invariable de conduite qui nous a été laissée par les fidèles des premiers siècles, nos pères et nos modèles dans la foi. Toujours persécutés par les empereurs païens et cependant déjà redoutables par leur nombre, s'ils avaient voulu user de leurs forces; composant même une portion imposante des armées, jamais, l'histoire en fait foi, jamais les chrétiens ne sont entrés dans un complot tramé contre les souverains. Et quels souverains? Des princes qui lançaient contre eux des arrêts de sang. Les enfants d'un père immolé à cause de sa croyance, n'en restaient pas moins attachés au monarque persécuteur. Leur fidélité ne finissait que là où on exigeait d'eux le sacrifice de leur foi. Encore, quand on voulait les forcer dans ce retranchement sacré, encore ne savaient-ils point se révolter, ils ne savaient que mourir. « Seigneur, disaient les chrétiens de la légion thébéenne à Maximien, nous sommes vos soldats, mais nous sommes aussi les serviteurs de Dieu; nous vous devons le service militaire, à lui l'innocence. Nous recevons de vous la solde, nous avons reçu de lui la vie et nous en attendons une autre plus heureuse. C'est notre premier maître, il est aussi le vôtre. Nous aurions pu sauver la vie à nos compagnons déjà immolés, nous ne voulons pas même sauver la nôtre par la rébellion. Nous mettons bas les armes, envoyez les bourreaux, les victimes sont prêtes. »

Voilà comme le chrétien n'est jamais ni un lâche, ni un perturbateur. Indépendant dans sa foi, mais soumis aux lois de l'ordre politique il croirait manquer à sa religion, s'il manquait au devoir de citoyen. C'est ainsi que partout, sous toutes les formes de gouvernement, il sait rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César.

Donc, l'obéissance à tous les dépositaires de l'autorité légitime, fussent-ils persécuteurs, et, pour parler plus généralement, donc l'amour de tous les hommes, même des ennemis, voilà le caractère de la religion catholique. Elle nous enseigne que tous les hommes sont frères, et que la charité doit rapprocher, dans les rapports civils, ceux que la diversité de croyance tient d'ailleurs séparés. Je prévois bien ici quelques réclamations; je connais l'objection et je la préviens, en disant que tout ce qui a pu, dans le cours des siècles, s'écarter de cet esprit de douceur, de modération, de patience, essentiel au christianisme, vient, non de ses principes, mais des passions humaines. En vain voudrait-on citer certains faits odieux qui salissent quelques pages de notre histoire, il restera toujours vrai que la religion, loin d'armer ses enfants contre ceux qui sont dans l'erreur, nous apprend à les supporter dans un esprit de paix et d'indulgence, et à les plaindre plus encore qu'à les condamner; elle nous apprend à distinguer l'erreur de celui qui la soutient; elle nous dit enfin que, quand même les esprits sont divisés, les cœurs doivent encore être unis.

Etait-elle intolérante, notre religion, sur la croix où expirait son fondateur, quand il priait son Père de faire grâce à ceux qui répandaient son sang? Etait-elle intolérante sous la plume de l'Apôtre des gentils, quand il recommandait aux fidèles de prier pour leurs persécuteurs? Etait-elle intolérante dans le baiser de paix que saint Jacques le Majeur donna, en marchant au supplice, à celui qui l'avait dénoncé? Etait-elle intolérante dans la bouche du grand évêque de Carthage, qui léguait vingt-cinq pièces d'or à son bourreau? Etait-elle intolérante, notre religion, dans l'évêque d'Evreux, qui, appréciant l'esprit de l'Evangile, dérobait au glaive de la mort ses brebis errantes, en leur donnant son Eglise pour asile et sa présence pour sauve-garde? Etait-elle intolérante, notre religion, sur les lèvres déjà froides de ce prince français, lorsque, blessé à mort par un ennemi de sa foi, il prononçait ces belles paroles : *Si votre religion vous porte à m'ôter la vie, la mienne m'ordonne de vous pardonner* (26). Etait-elle intolérante, notre religion, dans le Testament impérissable de Louis XVI, où ce prince lègue à son fils la défense de venger sa mort? Enfin est-elle intolérante, notre religion chrétienne, dans cette maison où nous nous trouvons en ce moment (27), dans cet hospice, à la porte duquel la charité est jour et nuit en sentinelle, pour y introduire indistinctement tous ceux qui gémissent sous le double poids de la pauvreté et de la maladie? Avoir des besoins, c'est avoir le droit d'être accueilli. Le malade, fût-il né

(26) François de Lorraine, duc de Guise, mort en 1563.
(27) L'Hôtel-Dieu.

sous un autre ciel, cesse d'être étranger. Eût-il une autre croyance, fût-il dissident par ses opinions, on déplore ses erreurs, mais on le soigne comme un frère. L'hospitalière, en pansant ses plaies, parle à son cœur et dispose son esprit à recevoir la lumière de la foi. Oui, cette maison a vu des conversions. Je pourrais citer plusieurs malades qui sont entrés ici ennemis de l'Eglise romaine et s'y sont réconciliés avec elle. Ils ont cru que la véritable religion était celle où des vierges devenaient pauvres, pour servir les pauvres, et immolaient leur vie, pour soulager les mourants. Ceux que les autres preuves n'avaient pas convaincus, ont cédé à cet héroïsme de la charité chrétienne.

Et où trouver ailleurs ces prodiges d'une sainte tolérance? Les trouvera-t-on dans ces écrivains anti-chrétiens du dernier siècle, qui, tandis qu'ils attaquaient l'Evangile à outrance, ne pouvaient souffrir qu'on censurât une seule de leurs erreurs ; qui entraient en fureur, quand on les condamnait comme impies, tout en se faisant gloire de l'être ; despotes intolérants, qui mettaient, pour soutenir leurs impiétés, un emportement dont nous rougirions en défendant la cause de la religion.

La trouvera-t-on, cette sainte tolérance, dans le patron révéré des philosophes, dans le sophiste Génevois, lorsque, dans une de ces constitutions composées à l'usage des peuples souverains, il met la religion à la tête de l'Etat, mais *à la charge de la croire, sous peine de bannissement, et de se comporter comme les croyants, sous peine de mort* (28)? Sous peine de mort! Si cette pensée était échappée à une plume ecclésiastique, on n'aurait pas manqué de crier à l'intolérance et au fanatisme. Mais elle venait du citoyen de Genève, et on crut que c'était la saillie sublime d'une philosophie atrabilaire. Sous peine de mort! Quoi! il faudra mourir, si on combat la religion à laquelle cet écrivain donne naissance, tandis que lui-même combat la religion dans laquelle il est né ; il faudra mourir, si on écrit contre une religion nouvelle, et il passe sa vie à blasphémer la religion ancienne ; il faudra mourir, si on se refuse à la religion humaine qu'il établit de sa propre autorité, et il prostitue ses talents à déchirer la religion qu'il a trouvée établie!

Sous peine de mort! Ce peut bien être là le vœu d'un faiseur de constitutions romanesques, mais ce n'est point celui de notre religion, de cette religion toute miséricordieuse, qui ne cherche point à perdre le corps, mais à sauver l'âme, qui ne demande point la mort du pécheur, mais sa conversion. Ce n'est point le vœu des ministres de Jésus-Christ, qui ont toujours blâmé les moyens violents, quand ils ont eu à ramener des ouailles égarées, et ont employé uniquement les voies de la persuasion. Sous peine de mort! Ah! ce n'était point le vœu de notre Eglise de France, lorsque son clergé assemblé à Paris, en 1757, demanda au roi l'abolition de la peine capitale, portee par la loi de la même année contre les auteurs des livres impies. Les évêques se contentèrent de désirer qu'il fût défendu d'insulter, dans des doctrines criminelles, à la religion romaine et à la morale publique ; ils ne voulurent point que l'échafaud fût teint du sang de ces écrivains pervers, mais seulement que l'indignation publique fît justice de leur perversité.

Et encore aujourd'hui, nous, ministres de la même religion, obligés de la prêcher et de la défendre contre les attaques de ses ennemis, nous croyons servir ses intérêts, en conservant la charité la plus étendue pour ceux-là même dont notre conscience nous force à condamner la doctrine. Nous allons plus loin. Nous a-t-on jamais vus, dans les rapports civils, nous refuser aux convenances sociales, à l'égard de ceux qui diffèrent de nous, soit dans la croyance, soit dans la pratique? Inflexibles dans les principes, nous ne plierons jamais, dans la discussion, en faveur des mécréants ; nous ne nous relâcherons jamais, dans l'observance des règles, en faveur des tièdes : mais hors de là, sans toutefois rien ôter à la rigueur de la vérité et des lois, nous imiterons le Sauveur, qui, malgré les réclamations des Pharisiens, accueillait les pécheurs et mangeait avec eux (29). Nous nous garderons bien de présenter la religion sous des formes rebutantes et un extérieur sauvage ou repoussant : au contraire, tout en maintenant ses droits, nous voulons qu'elle paraisse toujours indulgente, toujours aimable. C'est une amorce séduisante que nous aimons à employer, pour attirer à elle ceux qu'une injuste prévention éloigne de ses enseignements.

Désavouons et condamnons, Messieurs, tout ouvrage, tout discours, tout propos, contraires aux maximes de l'Evangile et de l'Eglise. Mais que de la même bouche qui dit anathème aux opinions erronées, sortent en même temps des prières pour les personnes que le malheur de la naissance a engagées dans l'erreur, et que les préjugés de l'éducation y retiennent.

DISCOURS XIX.

Prononcé dans l'assemblée du 5 septembre 1822.

CONTRE LES AUTEURS DES LIVRES IRRÉLIGIEUX.

Messieurs,

Du moment que l'homme eut trouvé l'art ingénieux de peindre la pensée et de parler aux yeux, les productions du génie, les maximes des sages, les découvertes utiles à l'humanité, ne furent plus la propriété exclusive des contemporains, mais devinrent l'héritage de la postérité, et le patrimoine

(28) *Contrat social*, art. Religion.
(29) *Hic peccatores recipit et manducat cum illis.* (*Luc.*, XV, 2.)

de l'univers. C'est dans les livres que la religion a déposé ses oracles, que les sciences ont consigné leurs développements ; mais c'est aussi dans les livres que l'impiété perpétue ses erreurs, et la licence ses funestes conceptions. De là les bons et les mauvais livres; de là la nécessité de les discerner les uns des autres. Croire qu'on peut les lire tous indifféremment, c'est prétendre qu'on peut, sans aucune conséquence, user des aliments qui conservent la vie et de ceux qui donnent la mort.

Mais à quels caractères distingue-t-on les ouvrages nuisibles de ceux qui sont utiles ou du moins indifférents? Faut-il, pour éviter toute surprise, avoir fait une profonde étude des dogmes de la religion et des préceptes de sa morale? Non; mais il est, contre les livres anti-religieux, des préjugés légitimes qui suffisent pour qu'on se défie de la doctrine qu'ils renferment. Les voici : Les auteurs de ces ouvrages sont, sinon tous, au moins pour la plupart, peu d'accord entre eux et avec eux-mêmes, indécents dans le style, superficiels dans l'étude, scandaleux dans leur conduite, et pernicieux à la société.

Je sais très-bien que les réclamations d'un ministre de la religion n'arrêteront point le torrent dévastateur des livres dangereux. Et que peut notre voix contre les plumes sacriléges et les presses complices? Mais du moins essayerai-je de vous mettre en défiance, Messieurs, contre les maximes des auteurs impies ; je donnerai l'éveil aux pères de famille, afin qu'ils garantissent leurs enfants du danger que court une jeunesse souvent plus avide de lecture que prudente dans le choix des livres.

On voit déjà que je ne parlerai aujourd'hui que des ouvrages contre la foi, et non des livres licencieux.

I. Premier préjugé contre les auteurs irréligieux ; ils se contredisent. La vérité est une. Les mers, qui séparent les nations, les siècles, dont la révolution opère tant de changements dans notre univers, laissent à la vérité ses inaltérables principes. Tel se présente à nous ce corps de doctrine que Jésus-Christ a révélé au monde et qui a traversé les âges, toujours le même, quoiqu'enseigné par tant d'organes, quoique traduit en tant de langues et combattu par tant d'ennemis.

Mais j'ouvre les livres de l'incrédulité. Qu'ils sont loin de cette unité de doctrine ! Chacun a la sienne. L'un n'admet pour certain que ce qui frappe ses sens ; l'autre ne croit pas même au témoignage de ses yeux et doute de l'existence de son propre corps. Celui-ci prétend qu'il n'y a pas de Dieu; celui-là consent à le reconnaître, mais il le déclare indifférent à nos besoins et insensible à nos larmes. Ici vous lirez que notre âme descend, avec le corps, dans le tombeau; là, qu'elle est immortelle et même infailliblement heureuse, quelque religion qu'elle ait pratiquée, n'en eût-elle pratiqué aucune. Leurs opinions varient comme la trempe de leur esprit et les écarts de leur imagination. Je les vois se réfuter, s'outrager mutuellement; de sorte que pour mépriser celui-ci, je n'ai besoin que d'écouter celui-là, et pour me défier du dernier, il me suffit de savoir ce qu'en a dit le premier.

Est-ce dans ce choc d'opinions, dont aucune n'a le droit de prévaloir sur l'autre, que je trouverai la vérité ?

Encore si, en se combattant l'un l'autre, ils s'accordaient avec eux-mêmes ! Mais non. Ce qu'ils ont affirmé dans une de leurs pages, une autre page le dément. Hier c'était une certitude, aujourd'hui c'est un doute. Le même philosophe qui, dans un de ses ouvrages, a bien voulu mettre Jésus-Christ au-dessus de Socrate et le faire mourir en Dieu, permet ailleurs qu'on révoque en doute ses miracles. Il a blâmé le suicide comme une injustice envers la société; bientôt il adoucit les traits; ce n'est plus qu'un acte de folie et de délire. Il a déclamé contre les romans, et il en a fait un des plus dangereux ; il a tonné contre les spectacles, et il a laissé des pièces au théâtre. On voit un écrivain qui promène son lecteur d'un de ses caprices à l'autre.

Opposés entre eux, opposés à eux-mêmes, vous les verrez pourtant réunis en un point, dans une haine contre le christianisme qui n'a point de bornes, comme jusque-là elle n'avait point eu d'exemple. Ces fameuses paroles : *Ecrasez la religion, écrasez l'infâme !* dont l'un d'entre eux a fait le refrain de ses lettres, ont servi de texte à une foule de commentateurs conjurés contre l'Evangile. Tous, divisés d'intérêts, souvent même ennemis par la diversité des humeurs et les prétentions des amours-propres, on les voit se confondre dans la même ambition, celle de tout bouleverser, et marcher, par différentes voies, vers le même but, celui de tout corrompre.

II. Second préjugé contre les auteurs irréligieux, ils n'ont pas toujours assez de gravité dans leurs écrits.

Quel est le juge assis sur le tribunal, quel est le ministre appelé au conseil du prince, qui osât jamais mêler la plaisanterie à l'importance d'une délibération, et décider par un bon mot de la fortune des citoyens ou du sort d'un empire? Or, si ces discussions exigent toute la maturité de l'homme sage, convient-il de traiter avec moins de dignité les matières religieuses? Quoi de plus sérieux que ces questions : Est-il vrai ou faux que Dieu soit descendu du ciel pour m'apprendre à y monter? Aurai-je, au delà du tombeau, un examen à subir? Sans doute on ne décidera jamais ces questions en aiguisant des épigrammes. Les auteurs impies l'ont néanmoins tenté. Ils ont livré nos mystères à la dérision, ils ont transporté nos cérémonies sur le théâtre; ils n'ont parlé du ciel que pour y placer des païens à côté des anges, ni de l'enfer, que pour y plonger des saints au nombre des réprouvés. Voilà jusqu'où a été cet écrivain dont la plume légère a

tout effleuré et tout flétri, qu'on reconnaît toujours à la licence des pensées et des expressions, et à ce rire malin qui semble encore peint sur son visage. Organe de l'impiété, il s'est accommodé à tous les goûts, pour tout perdre. Toutes les passions manient tour à tour la plume de l'écrivain lubrique et blasphémateur, qui conspire dans ses ouvrages contre l'innocence des hommes qui doivent naître, leur creuse un abîme, et folâtre autour.

Je parle sur les degrés de l'autel, et c'est de là que je déclare que j'ai toujours été étranger à ces auteurs faits pour flétrir la mémoire et corrompre le cœur. J'emprunte, pour les peindre, le crayon de ceux qui ont dû les lire, pour les démasquer et les réfuter. C'est d'eux que j'ai appris à me défier de ces hommes cyniques, qui, dans les matières les plus graves, se jouent des bienséances, donnent des sarcasmes pour des preuves, et qu'un esprit droit devra par conséquent toujours repousser. A moins qu'on ne dise que quelques bonnes choses, qu'on y trouve, doivent faire tolérer les mauvaises; que quelques pensées saines peuvent servir de passe-port à la malignité d'un auteur qui travestit l'Evangile avec art et qui blasphème en vers badins. Qui comptera les jeunes gens dont l'imagination s'est noircie sur une page brillante, dont la foi a péri sous un sophisme ingénieux?

III. Troisième préjugé contre plusieurs de ceux qui attaquent la religion dans leurs écrits: ils ne la connaissent pas assez.

J'apprécie les talents supérieurs dans ceux-là même qui en abusent. Un écrit, que je condamne, parce qu'il est erroné, ne m'empêchera pas de rendre justice aux ouvrages d'un autre genre sortis de la même plume. Mais je me permettrai de dire: « O vous, si savant sur toute autre matière et qui l'êtes trop peu sur celle de la religion, génie hardi à tout nier, avant d'en venir là, avez-vous comparé le vaste ensemble de la doctrine chrétienne avec toutes les doctrines du monde? Avez-vous remonté les canaux de la tradition jusqu'à leur source? Avez-vous suivi la marche de la religion à travers le feu de la persécution? Voilà pourtant l'étude immense à laquelle il fallait vous livrer, avant d'opposer à nos dogmes vos mépris sacriléges. Non pas que cette pénible science soit nécessaire à celui qui veut avoir la foi, mais à celui qui veut en secouer le joug. Et vous n'avez rien approfondi. Allez donc apprendre la religion, avant d'en être les censeurs. Allez apprendre à croire, avant de vous moquer de ceux qui croient. Vous ne nous donnez que des difficultés frivoles et des misérables plaisanteries. Ah! plutôt que de vous confondre dans la foule des ignorants, que ne restez-vous, en silence, dans la croyance de vos pères? La religion est vraie pour vous comme elle l'a été pour eux; vos propos contre elle prouvent, non qu'elle est fausse, mais que vous n'en voulez plus. »

Messieurs, ne vous en laissez pas imposer par cet air de triomphe que prend l'impie. A l'entendre insulter à notre croyance, on dirait que ses sentences sont le fruit d'une vaste érudition. Mais souvent il s'élève contre l'obscurité des mystères, qu'il n'a pas encore débrouillé les ténèbres de son esprit. Ses blasphèmes ne sont pas même de lui. Au défaut de preuves, il vous cite des auteurs qui ont pensé pour lui; et il ne sait d'irréligion que ce que d'autres lui en ont appris.

Qu'un homme sage, ami de la vérité, me demande des témoins qui déposent en faveur de la révélation, et que je lui en cite qui se sont laissé égorger, plutôt que de rétracter leur enseignement; qu'il veuille des miracles, et que je lui en montre dans toutes les pages de l'histoire de la religion; qu'il exige des martyrs, et que je lui fasse voir des fleuves de sang versés pour la foi: si cet homme, que je suppose toujours cherchant le vrai, n'était pas convaincu, je serais presque tenté d'accuser notre Dieu de ne pas nous avoir donné des moyens suffisants pour arriver à la vérité; et dans cette supposition, que je déclare toutefois inadmissible, je serais moi-même porté à douter de ma religion. Mais de ce qu'un écrivain, qui ne transcrit que des anecdotes scandaleuses, de ce qu'un homme de plaisirs, de spectacles, qui n'a jamais lu un livre sérieux, de ce qu'un homme aussi frivole dans ses connaissances et ses goûts, se moque de ma religion, je ne la croirai ni moins vraie ni moins bonne. Car par qui est-elle contestée? Par quelqu'un qui ne la connaît pas, qui a renoncé à être chrétien, avant de savoir ce que c'est que le christianisme; comme si la religion était la seule chose qu'on pût nier, avant de l'avoir étudiée. De tels ennemis ne lui font pas peur, et ne doivent pas, Messieurs, vous ébranler.

IV. Quatrième préjugé contre les auteurs irréligieux: on voit souvent en eux des vices qui rendent leur doctrine suspecte.

J'avoue que je suis incliné à croire ces grands hommes qui ont défendu la religion, écrivains aussi irréprochables dans leur conduite que supérieurs en talents: les Augustin, les Chrysostome, les Bossuet, les Fénelon, les Vincent de Paul, qui ont fait douter si la religion honorait plus leur génie que leur génie n'honorait la religion; esprits immortels, qui ont paru dans le cours des siècles, placés, de distance en distance, comme des fanaux, pour éclairer de leurs lumières tous les âges et toutes les nations, comme ils les ont édifiés par leurs vertus. En eux, les exemples marchent avec les leçons; la beauté de leur vie répond à celle de leurs écrits. Je m'abandonne volontiers à l'entraînement de leur doctrine, parce que des maîtres aussi vertueux ne peuvent pas être des guides dangereux.

Au contraire, je me défie de ces maîtres modernes, en qui se remarquent un esprit aveuglé par l'orgueil et un cœur corrompu par le libertinage.

Je vois des esprits superbes, qui, du haut de leur génie, ont laissé tomber un regard dédaigneux sur l'humble simplicité de la religion ; à qui la vanité a fait croire qu'il était beau de donner le ton à leur siècle et d'insulter à ceux qui croient à l'Evangile, en leur disant : Quoi ! Vous tenez encore à ces fables avec lesquelles on a amusé votre enfance ? J'irais aussi, moi, me prosterner au pied d'un autel, pour y adorer un Dieu que je ne vois pas ! J'irais me confondre dans la foule de ces ignorants qui se contentent du récit de l'Evangile, pour adopter des dogmes que je ne comprends pas ! Moi, je veux non-seulement des faits qui me les prouvent, mais une clarté qui me les rende évidents. Je nierai donc ce que ma raison ne saisit pas ; dussé-je traiter d'impostures et renvoyer à l'ordre des choses naturelles les prodiges les plus avérés.

Voilà, Messieurs, le langage que tiennent les auteurs que je signale, et vous voyez que c'est celui de l'orgueil.

Je vois encore en eux des hommes dont le cœur a été le berceau de leur irréligion ; qui, au premier éveil des passions, ont été importunés par leur croyance, à qui elle est devenue suspecte, du moment qu'elle leur est devenue incommode. Conduits, dès leur enfance, aux pieds des autels, ils y ont adoré Dieu ; ils l'ont même aimé, car il est toujours aimable à l'innocence. Mais au milieu des fautes qu'ils ont commises depuis, ils pensèrent quelquefois à cet avenir éternellement malheureux pour le pécheur. Cette idée était effrayante. On ne pouvait s'en affranchir qu'en retournant à l'innocence, ou en rejetant cette religion sévère et menaçante. Si cette dernière voie n'était pas la plus sûre, elle était au moins la plus commode. Le parti fut bientôt pris. En vain la religion, entourée de ses preuves, vint-elle se placer entre l'auteur libertin et ses crimes, il écarta ce censeur fâcheux ; et parce qu'il eût fallu pour lui que Dieu n'eût pas parlé, il écrivit qu'il ne l'avait pas fait.

Oui, dogmes sacrés, vous n'êtes rejetés dans les livres impies que parce que, dans les livres saints, vous êtes liés à des préceptes gênants. Supplices éternels, vous n'êtes traités de chimère, que parce que vous devez être le châtiment du vice.

V. Encore si ces auteurs avaient recélé dans leur cœur leurs opinions dépravées ! Mais peut-on ne pas déplorer les effets de la manifestation qu'ils en ont faite dans leurs livres ? Quel homme fut jamais si funeste à la société, que les auteurs impies ne le soient encore davantage ?

Sans doute il est coupable devant la loi celui qui a dérobé le bien d'autrui. Mais il était peut-être poussé par la faim et la détresse. Et l'écrivain impie, quelle nécessité, quelle apparence même le détermine à ôter à la conscience ses remords, au mal ses traits hideux, à Dieu sa foudre ?

Sans doute il est coupable celui qui a privé de la vie son semblable. Mais peut-être a-t-il été provoqué par l'injure, peut-être la vengeance a-t-elle armé sa main. Il n'a frappé d'ailleurs qu'une victime. Et l'écrivain impie médite, dans le silence du cabinet et pendant des années entières, un ouvrage dirigé contre une religion que des milliers d'hommes révèrent et qu'il a lui-même révérée quelque temps. Il combine froidement les moyens de rendre ses dérisions populaires. Il prévoit, mais que lui importe ! Il prévoit que les penchants naturels de son lecteur, affranchis du joug religieux, enfanteront plus audacieusement le crime. Ce sont donc des germes de réprobation qu'il sème dans l'avenir. Il meurt, son impiété vit encore ; elle est sans terme dans sa durée, comme dans ses ravages.

Sans doute il est coupable le monstre qui, infectant de poison la nourriture préparée pour une famille, s'applaudit de ce qu'aucun des objets de sa haine n'échappera à la mort. Atrocité affreuse, qui pourtant a ses bornes. La cruauté de l'écrivain impie n'en a point. Le venin corrupteur d'un mauvais livre s'insinue dans toutes les villes, au fond même des provinces, en un mot, dans toutes les veines du corps social. L'homme instruit et l'artisan même, les vieillards et les jeunes gens boivent également, à longs traits, dans ces coupes du mensonge. Les ouvrages irréligieux, traduits dans toutes les langues, parcourent en tout sens la circonférence du globe, et font éclore les désordres de tous les points de ce vaste univers.

Calculons la masse de scandaleux résultats qui pèse sur la tombe des auteurs antichrétiens. Sans parler de ces hérésies qu'ils ont allumées dans le cours des siècles, et qui ont coûté tant de sang, je dirai : Connaissez-vous la cause de cette immoralité sans pudeur, de cette insensibilité de conscience dans tant de libertins, de ces fautes infâmes que les tribunaux n'osent livrer à une discussion publique ? C'est que des lecteurs imprudents ont appris dans certains ouvrages que le crime finit là où commence le plaisir ; qu'il n'y a d'autre honte à craindre dans l'abus des sens que la divulgation ; que tout est sauvé, quand on échappe aux yeux des hommes, Dieu ne daignant pas ouvrir les siens sur les écarts de sa créature.

Connaissez-vous la cause de cette effroyable maladie morale du suicide ? Savez-vous pourquoi tant de jeunes gens coupent le fil de leurs jours ? C'est qu'ils ont lu que tout finissait à la mort, que c'était une honte de survivre à une intrigue déconcertée ou à une espérance trompée. C'est que les auteurs impies ont déshérité l'homme d'un autre monde, et l'ont dépouillé de sa couronne d'immortalité. L'espoir de l'homme devenu incrédule se bornant à la terre, il croit pouvoir la quitter quand il ne s'y trouve plus bien.

Connaissez-vous les plus puissants moteurs de cette révolution qui a troublé et trouble encore la terre? N'ont-ils pas puisé mot à mot leurs systèmes dans les livres de l'incrédulité? A-t-on invoqué d'autres maximes que celles de l'incrédulité pour irriter le peuple contre l'autorité légitime, pour lui faire haïr toutes les supériorités sociales, et porter envie à toutes les propriétés privées? Qu'ont fait autre chose ces auteurs, qu'amonceler ces orages qui ont éclaté sur nous et grondent encore en diverses contrées? Nouveaux Erostrates, ils ont cherché la célébrité dans la destruction; pour aller à l'immortalité, ils se sont jetés dans un abîme de perversion et y ont précipité leurs lecteurs. Entre leurs mains, le flambeau de la philosophie est une torche incendiaire qui, après avoir mis le feu à la maison, veut le mettre encore aux quatre coins du monde, tout démolir dans la religion et ne laisser que des débris à la place des sanctuaires.

Auteurs irréligieux, comment votre main ne frémissait-elle pas, en traçant ce plan de conspiration contre une religion qui, depuis quatorze cents ans, est celle de la France; qui a civilisé ce beau pays, y a produit tant de vertus et formé tant de grands hommes? Qu'avez-vous à mettre à la place de plus auguste et de plus utile à la société? Vous nous parlez vaguement d'un Etre Suprême, mais vous ne voulez plus de cet ensemble de croyances et de préceptes qui dérivent de la révélation. Par là vous dépouillez la religion de tout ce qui lui donne de l'empire sur les esprits et les cœurs. Vous faites encore, avec nous, l'éloge de la morale chrétienne : mais vous ne dites pas, avec nous, qu'elle vient du ciel; c'est lui ôter son influence, et ouvrir un champ libre aux excès des passions.

Je n'ai point prétendu calomnier les auteurs impies. Je laisse à ceux qui ont eu le malheur de les lire, à décider si je leur prête des principes qu'ils n'ont pas professés, si j'ai dénaturé les maximes qu'ils ont consignées dans leurs ouvrages. Je crois les avoir peints, non-seulement tels qu'ils ont été, mais tels qu'ils ont voulu paraître. Sans doute ils ont intérêt à repousser le reproche d'avoir allumé, parmi nous, le feu qui a tant de peine à s'éteindre. Toutefois notre roi-martyr les avait jugés avec la même sévérité, lorsqu'en jetant un jour les yeux sur les ouvrages des deux plus implacables ennemis de la religion, il dit que ces deux écrivains avaient perdu la France. (*Mémoires* de M. Hue.)

Je finirai donc par dire aux jeunes gens : N'oubliez pas que lire les auteurs que j'ai signalés, ce n'est pas s'instruire; qu'apprendre d'eux à tout mépriser, ce n'est point se faire honneur; que le chemin pour aller à la solide gloire comme au salut, c'est la religion, source de toute beauté, comme elle est la source de toute vérité.

DISCOURS XX.

Prononcé dans l'assemblée du 3 *octobre* 1822.

CONTRE LES LECTEURS DES LIVRES IRRÉLIGIEUX.

Messieurs,

Les premiers ennemis de la religion de Jésus-Christ ont voulu du sang, et ils l'ont versé à grands flots dans les amphithéâtres, où la hache s'abattait sur la tête des chrétiens, où les bêtes féroces se disputaient les membres palpitants des martyrs. Cette guerre d'extermination cessa quand la croix monta sur le trône des Césars. Alors la religion fut exposée à un autre genre d'attaques : l'hérésie imagina d'altérer les dogmes, et l'Eglise eut à résister à de violentes secousses; mais elle était bâtie sur une pierre inébranlable, et les portes de l'enfer ne prévalurent point contre elle. Enfin l'impiété lassée et vaincue par la force plus qu'humaine des martyrs, par la solidité inexpugnable de la nouvelle Sion, employa d'autres armes. Des plumes sacriléges ont livré à la dérision l'Evangile et ceux qui le pratiquaient. Des écrivains apostats ont combattu les doctrines saintes par des sophismes; ils ont jeté à pleines mains le mépris et l'outrage sur les ministres du culte catholique; ils ont semblé se disputer le honteux honneur d'accuser de mensonge l'antiquité chrétienne et de ruiner la religion dans l'esprit des peuples. Ils ont appelé les arts à leur secours pour les faire servir à leurs desseins. La presse, secondée par le burin, rendit le poison des écrits irréligieux plus prompt et plus universel. Abus indigne d'un beau talent! Jadis, plus respectueux et plus décents, Phidias consacrait son ciseau et Apelles son pinceau à honorer des dieux fabuleux; aujourd'hui des auteurs chrétiens emploient leur plume à insulter le Dieu véritable.

A l'époque de l'incrédulité naissante, les livres irréligieux circulaient dans l'ombre, parce qu'au milieu d'un peuple généralement chrétien, on comptait à peine quelques esprits forts et rebelles. Actuellement les mauvais livres n'ont plus à se cacher; ils sont recherchés et lus avec avidité. Par qui?

Je divise ces lecteurs en trois classes. Je compose la première des incrédules. Je m'abstiendrai de parler d'eux, parce qu'ils ne font point partie de notre assemblée. La seconde classe contient ceux qui, à ce qu'ils disent, ont une foi si ferme, que ces sortes de lectures ne sauraient les ébranler; mais ils ne veulent pas rester étrangers à des chefs-d'œuvre d'esprit dont on parle avec éloge et où ils sont sûrs de trouver toutes les grâces du style. Je montrerai qu'il y a ici une imprudence inexcusable. Dans la troisième classe je mets ceux qui, si on les croit, ne lisent les ouvrages anti-chrétiens que pour comparer et balancer les motifs respectifs de la foi et de l'incrédulité. Illusion pitoyable que je pour-

rais qualifier de mauvaise foi. Je finirai par exposer à quels affreux résultats ont abouti parmi nous les leçons puisées dans ces ouvrages.

I. Je m'adresse d'abord à ceux qui, sans nécessité, lisent les livres impies, sous prétexte que leur croyance n'y courra aucun risque, et je dis à ces téméraires : Vous vous récriez plus haut que tout autre contre cette obscurité qui entoure nos mystères ; vous êtes quelquefois tentés de vous révolter contre la hauteur à laquelle ils sont placés, et vous avez besoin, dites-vous, de vous rappeler que la révélation de ces dogmes vient de Dieu même. Je le conçois. Mais que faites-vous donc, ô imprudents ? Au lieu de nourrir votre esprit de ces ouvrages où les preuves de la religion sont clairement exposés, vous courez après les sophismes qui donnent au mensonge la couleur de la vérité ; et vous ne craignez point que ces arguments trompeurs ne vous séduisent, que ces sarcasmes ne vous éblouissent par un faux brillant, ou que ces objections, dont vous ne démêlez point la faiblesse, ne finissent par amener des doutes !

Vous vous plaignez plus amèrement que tout autre que les préceptes de l'Evangile sont pénibles. Et au lieu de vous convaincre dans un bon livre que le Seigneur a le droit de mettre à l'épreuve l'obéissance de sa créature et qu'il a promis de la récompenser des sacrifices qu'il exigeait d'elle, vous, toujours imprudents, vous lisez ces ouvrages où la morale chrétienne est présentée comme un joug insupportable, où les pratiques prescrites par l'Eglise romaine sont traitées de dévotions populaires, où enfin on admet deux religions, celle du vulgaire et celle de l'homme instruit qui se réduit presqu'à rien. Et vous vous flattez après de pareilles lectures que vous demeurerez fidèles à croire et à pratiquer ! Erreur. Vous commencez par la témérité, vous finirez par l'apostasie. Il faut qu'elle s'accomplisse la menace du Saint-Esprit, que celui qui aime le danger y périra. J'aurais pu me dispenser d'apporter en preuve cet oracle de l'Ecriture. Il ne me fallait que l'exemple de tant d'hommes, dont l'irréligion date du jour où ils ont ouvert un livre contre la croyance chrétienne.

Qu'alléguera-t-on pour justifier la lecture de ces auteurs ? l'éclat de leurs talents ? C'est l'usage des talents et non leur éclat qui fait les écrivains estimables. L'éclat de leurs vertus ? Il n'y a rien d'éblouissant ; vous trouverez dans la plupart d'entre eux peu de moralité pour beaucoup de scandales. Est-ce l'honneur qu'ils font à la nation ? Une nation n'est point honorée par des corrupteurs.

Mais je ne cherche que les agréments du style ? C'est-à-dire donc que de frivoles ornements vous attirent plus que l'horreur des blasphèmes ne vous repousse. Songez-y bien ; un livre impie, une fois qu'il aura l'art de vous amuser, aura bientôt celui de vous pervertir ; d'un auteur qui plaît à un auteur qui séduit il n'y a qu'un pas ; parce qu'il vous amuse vous le croirez digne de foi ; vous prendrez pour conviction l'enchantement où il vous aura jeté. Vous sourirez à un trait piquant, à une plaisanterie légère, et la religion perdra pour vous son imposante gravité.

Vous cherchez l'agrément du style ! Peut-on toujours sacrifier à l'agréable ? On vous a parlé d'une ville où existe tout ce qui peut provoquer l'intérêt d'un voyageur, la beauté du site, l'élégance de l'architecture, les monuments antiques que le temps a respectés, ceux que le génie moderne y a ajoutés. Certes il y a là de quoi piquer la curiosité. Et qui n'applaudirait pas au désir que vous manifestez de visiter cette ville féconde en chefs-d'œuvre ? Mais on vous annonce qu'une peste cruelle y fait des ravages et que les vivants sont à chaque instant victimes de l'air infect qu'exhalent les morts. Irez-vous le respirer ? Tiendrez-vous au projet d'aller contempler les beautés d'une ville qui dévore ses habitants ? Non, cette malheureuse cité cesse d'avoir des attraits pour vous ; vous ne songez qu'à la contagion qui la désole ; vous ne voulez point en être la victime. Faites l'application, et n'ouvrez point ces livres dont on vous a vanté les charmes, quand vous savez d'ailleurs que ce sont des charmes perfides.

Les agréments du style ! les agréments du style ôtent-ils au langage de l'impiété ce qu'il a d'odieux ? Dieu en est-il moins offensé parce qu'une plume élégante jette du ridicule sur la religion ? J'en juge par moi-même. Qu'on m'outrage en bons termes, je n'en suis pas moins sensible à l'insulte.

Les agréments du style ! Et les belles productions des siècles d'Auguste et de Louis XIV, tant de chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie, l'histoire de la nature et celle des empires, n'y a-t-il pas là de quoi satisfaire les goûts les plus difficiles ? et quel est l'esprit tellement avide qui ne se croie pas assez riche avec tant de trésors ?

Un beau style et des blasphèmes ! A cet horrible assemblage, qui peut contenir son indignation contre ceux qui abusent ainsi des richesses de leur génie ? Ces agents de l'incrédulité, de qui ont-ils reçu leur talent d'écrire si ce n'est de Dieu ? Et ils s'en servent pour le détrôner, pour dépeupler son Eglise ! Ah ! si je voyais un de ces auteurs sur le point de livrer à la presse un écrit irréligieux, je lui dirais : Si vous ne voulez point ensevelir dans l'oubli vos funestes conceptions, publiez-les parmi ces impies décidés, en qui la foi n'a plus rien à perdre ; mais grâce pour cette jeunesse que nous avons instruite dans le sanctuaire ; ne la haïssez pas jusqu'à la pervertir. Vous lui parlez, à la vérité, avec toutes les grâces de la diction ; mais vous lui parlez toujours irréligion. Or un poison n'en est pas

moins poison, pour être bu dans une coupe d'or.

II. La religion et l'incrédulité sont, dit-on, en présence depuis plus d'un siècle, comme deux ennemis. Pour savoir en faveur de laquelle de ces deux rivales on doit se déclarer, ne faut-il pas peser les motifs de croyance allégués par l'une et par l'autre?

Je conviens que notre religion n'est pas une religion de ténèbres. Loin de craindre le grand jour, elle expose ses titres à tous les regards; elle permet à tous les hommes de puiser dans les sources de l'histoire, pour y découvrir les caractères augustes de la révélation. Dieu a-t-il parlé aux hommes? voilà ce qu'il vous importe de savoir, et voilà ce que vous apprendront les monuments antiques, des faits publics, examinés de près et avérés. Ce sont les fondements de la religion. Creusez tout autour; descendez, le flambeau de la critique à la main, jusqu'à cette pierre vénérable que les impies rejettent, et qui les écrasera. Mais lorsqu'arrivé à une certaine profondeur, vous rencontrerez la main du Tout-Puissant qui, depuis dix-huit cents ans, soutient cet édifice toujours affermi contre les orages, arrêtez-vous et croyez. Vous êtes arrivé à celui qui est la Vérité. C'est Dieu qui a parlé; ses disciples vous l'assurent, et la mort, qu'ils ont bravée, élève leur témoignage au-dessus des sophismes de l'esprit-fort.

Mais cet examen, qui ne tombe que sur l'authenticité des preuves historiques de la révélation, et que je permets volontiers à l'homme de bonne foi, il n'a rien de commun avec cet examen partial auquel se livrent tant de lecteurs, hommes passionnés, qui, toujours d'accord avec les détracteurs de la religion, effleurent à peine les réponses victorieuses des apologistes. L'objection plaît, la réfutation ne fixe point l'attention, parce qu'on craint de trouver vraie une religion qui gêne les penchants d'un cœur déjà à demi-gâté. On a intérêt de juger faible ce qui appuie une morale sévère, et plein de force ce qui la combat. On est de l'avis de ceux qui mettent l'Evangile en problème, parce qu'on est disposé à secouer le joug que cet évangile impose.

Vous voulez consulter! D'autres l'ont fait avant vous et mieux que vous. Ils ont vu des miracles opérés, des prophéties accomplies, la folie de la Croix triomphant de l'érudition d'Athènes, de la sagesse de Rome et de son glaive persécuteur; ils ont vu, dans ces victoires de la religion, le garant de sa divinité. Où ont-ils trouvé ces prodiges qui ont servi de base à leur foi? Dans des livres, qui, si vous le vouliez, seraient également dans vos mains; mais vous leur en préférez d'autres; d'autres dont les auteurs ne connaissent que le langage du doute, et qui ont le front d'en appeler du témoignage de tant de savants et de tant de siècles. Et vous vous en tenez au jugement qu'ils prononcent contre l'Evangile? Quoi! Vous ne trouvez point, ou vous ne voulez pas trouver, dans les écrivains vertueux des âges passés, des motifs suffisants pour rester fidèles à la foi de vos pères; et, pour y renoncer, il ne vous faut que la parole d'un philosophe moderne, d'un déserteur de la religion de ses aïeux, ou plutôt d'un transfuge de toutes les religions! C'est le moyen de vous égarer de vous parjurer, d'apostasier avec lui.

O vous qui, en place d'un livre sérieux sur la révélation, ne connaissez que les commentaires des libertins, convenez que vous faites tout ce qu'il faut pour rester incrédule ou pour le devenir. Vous balancez, dites-vous, les motifs de croyance: ce simulacre d'examen aboutira à la perte de la foi. Tout le sérieux de votre attention est pour l'attaque; vous ne donnez à la défense que l'indifférence de la prévention. Qu'arrivera-t-il? Concluez-le de la supposition que je vais faire. Vous vous êtes chargé de soutenir les intérêts d'une veuve délaissée; elle vient, avec ses malheureux enfants, vous mettre sous les yeux les titres de la propriété qu'on veut lui enlever. Tout est en sa faveur: sa cause doit triompher, si vous l'étudiez. L'infortunée compte sur votre zèle et votre équité; mais, au lieu d'examiner les pièces qu'elle produit, vous y jetez à peine un coup d'œil, vous n'approfondissez rien, vous réservez toute votre attention pour les allégations qu'on lui oppose. Vous vous plaisez à entendre l'usurpateur, qui donne à son injustice les couleurs du bon droit, vous souriez aux sarcasmes qu'il lance contre la famille qu'il veut dépouiller. Juge inique, vous avez l'oreille ouverte aux cris du ravisseur, et vous la tenez fermée à la voix modeste de l'opprimé. C'en est fait, la veuve et l'orphelin succomberont, et c'est à vous qu'il faudra s'en prendre. Voilà l'image fidèle de ces lecteurs de mauvaise foi, qui, en feignant de chercher la vérité, se sont déjà déclarés pour l'erreur, et trahissent ainsi la cause de Dieu et le cri de leur conscience.

Mais enfin vous voulez comparer entre elles la doctrine des auteurs chrétiens et celle des philosophes. Si vous prenez le parti de courir les risques du parallèle, permettez-moi, pour qu'il vous soit moins funeste, de vous prévenir que vous trouverez, dans les premiers, des leçons de pudeur; dans les seconds, des leçons de libertinage: dans les premiers, des leçons de révolte contre les princes; dans les seconds, des leçons de soumission à l'autorité: dans les premiers, des leçons d'insubordination pour les enfants envers leurs parents; dans les seconds, des leçons de déférence pour l'autorité paternelle. O vous, qui voulez tout lire, voilà, je vous en préviens, les impressions opposées que vous éprouverez. Auxquelles vous laisserez-vous entraîner? Vous rougissez peut-être de le déclarer; je vais le décider, sans craindre de me tromper.

III. Ils ne sont que trop certains et infaillibles, les pernicieux résultats des livres anti-religieux.

Imprudent jeune homme, vous touchez, pour ainsi dire, encore au moment où vous avez été fait chrétien ; mais vous lisez un ouvrage impie : la foi, qui jusqu'ici a coulé avec votre sang dans vos veines, va s'en échapper. Cette foi n'est forte que par la conviction ; dès que vous admettez des doutes, elle est à demi vaincue. Également, vos œuvres seront languissantes ; elles sont la production de la croyance ; donc, si l'arbre est attaqué dans ses racines, il ne faut plus compter sur ses fruits. Ainsi le partisan des livres contre la religion ne sera jamais un bon chrétien.

Sera-t-il un bon citoyen ? Il ne peut pas l'être à l'école de pareils maîtres. Ils ont écrit pour les enfants, et déjà le temps a fait justice de leurs traités d'éducation, qu'un père de famille n'oserait procurer à ses enfants, qu'un instituteur sensé ne voudrait pas mettre dans les mains de ses élèves. Ils ont écrit pour le peuple. C'était pour lui parler de ses droits, et non de ses obligations ; c'était pour remplacer la loi de l'obéissance par le devoir, proclamé saint, de l'insurrection. Ils ont écrit sur l'art de gouverner ; leurs adeptes se sont emparés de la théorie de ces réformateurs, et ont voulu en faire l'application. Ils ont essayé de tous les modes de gouvernement, depuis la licence de la révolte jusqu'à la bassesse de l'esclavage. Ils nous avaient promis un état renouvelé qui ne serait habité que par des heureux, et ils ont couvert de ruines le plus beau pays de l'Europe. Ils ont discuté le grand art de fixer la prospérité des nations, et nos assemblées publiques débattent encore les élements de la politique. Quel bien a donc produit la lecture de tant de livres philosophiques ? Quels avantages sont sortis de ces ateliers de morale ? La société, refondue dans les laboratoires de ces écrivains, s'en est-elle trouvée mieux ? ou plutôt que de scandales et de désastres n'ont point découlé de ces alambics régénérateurs ? Ils ont écrit que le sceptre des rois n'était qu'un don des peuples ; dès lors la multitude ne vit plus que son sujet dans son maître. Le souverain, assailli par les maximes séditieuses répandues dans tant d'ouvrages, traité en ennemi dans sa capitale, arraché du palais de ses aïeux, n'eut plus d'asile que dans le ciel ; encore ne put-il s'y réfugier qu'en y montant par des degrés sanglants. Oui, ce sont les mauvais livres qui sont comptables à la France de la mort d'un bon roi. Et de là encore cette anarchie qui suivit, anarchie si terrible, que le despotisme, qui succéda, nous parut presque libérateur. Actuellement que nous avons reconquis le repos avec nos princes, ces calamités expiatoires ne nous désabuseront-elles point sur les effets désolants des livres anti-chrétiens ? Joindrons-nous aux précédentes erreurs le mépris de l'expérience et l'oubli des leçons les plus mémorables ? Nous tromperons-nous encore sur la cause de nos troubles ? Elle est dans les auteurs qui ont écrit contradictoirement à l'Evangile. Ils ont exalté les passions, les passions se sont enflammées ; ils ont échauffé les esprits, les têtes se sont volcanisées ; ils ont rompu la digue de la religion, et le torrent de la licence populaire s'est débordé. Ah ! écrivains impies, qui seriez encore tentés de produire de nouvelles œuvres, de grâce, arrêtez-vous, n'ajoutez point à ce déluge de livres funestes qui menace d'une submersion fatale et la religion et le bon ordre. Vous voulez encore nous éclairer ; et moi je vous le dis : N'ajoutez point à nos lumières, ce serait ajouter à nos malheurs.

Sans doute elle ne périra point, cette doctrine évangélique qui nous vient du ciel. Du fond des siècles sort une voix qui dit que notre religion est appuyée sur la parole de Dieu même. Les convulsions de l'impiété n'abattront point l'antique édifice du christianisme ; l'idée de la perpétuité se rattache nécessairement à un ouvrage divin. Mais qui garantira que la France fera toujours partie de l'empire de Jésus-Christ ? Cette circulation de livres et de libelles, où les anciennes croyances sont attaquées et outragées ; cette peste morale qui a envahi toutes nos provinces ; est-ce là un augure favorable pour la durée de la foi parmi nous ? Et si elle venait à s'anéantir, où serait l'appui du trône, que déjà une fois les principes anti-religieux ont renversé ? Seigneur, épargnez de nouveaux désastres à nos neveux. Qu'ils soient moins indifférents que nous sur le danger des mauvaises lectures ; qu'ils craignent, plus que nous ne l'avons fait, qu'imprégné du poison subtil des mauvais livres, le corps social, après s'être encore agité par des mouvements convulsifs et s'être débattu quelque temps, ne finisse par se dissoudre et tomber en poussière.

Pères de famille, jetez les yeux sur ces enfants qui croissent sous vos yeux, et dont l'innocence doit vous être chère. Eloignez d'eux tous les ouvrages d'esprit qui pourraient corrompre le cœur. Détachez de vos bibliothèques ceux que vous n'avez pas eu encore le courage de sacrifier ; ne laissez point aller à la génération suivante, des poisons héréditaires, qui ne pourraient qu'y porter le ravage et la mort.

Puissé-je avoir atteint le double but que je me suis proposé dans ces deux conférences sur les livres irréligieux ! J'ai voulu montrer ce qu'il faut penser de ceux qui les ont composés, et ce qu'il faut craindr pour ceux qui les lisent.

DISCOURS XXI.

Prononcé dans l'assemblée du 7 novembre 1822.

SUR LES DIFFICULTÉS DU SALUT.

Messieurs,

Que je vous dise qu'une famille a été

disgraciée à cause du crime dont son chef s'est rendu coupable envers le prince; que je vous dise que celui-ci tient cette famille reléguée dans une terre étrangère où elle souffre toutes les privations de l'indigence, ces infortunés provoquent votre intérêt. Mais votre compassion pour eux se change en une juste indignation, si j'ajoute que le souverain ayant consenti à rappeler ces exilés, les ingrats se moquent à haute voix des bienfaits de ce prince, insultent à sa clémence, et aiment mieux, par des fautes personnelles, courir les risques d'un éternel exil.

Ces malheureux, rejetés du sein de leur patrie, c'est nous. C'est nous, enfants d'un père charnel, que Dieu éloigne de sa présence pour un temps, mais qu'il veut bien rappeler à lui après quelques années. Il n'y met qu'une condition, c'est que nous le servions, et que, si nous avons le malheur de lui déplaire, nous l'apaisions par la pénitence. Dès lors, de juge irrité il devient un bon père et le ciel est à nous.

Fidèles des premiers âges, vous les compreniez ces vérités à la fois si terribles et si consolantes. Ceux d'entre vous qui se sentaient dans la disgrâce de Dieu se hâtaient de recouvrer leurs droits au ciel. Mais à ces jours, où la crainte de perdre les récompenses éternelles faisait sur les chrétiens une impression utile, ont succédé des jours si clairement prédits, si amèrement pleurés par le Sauveur, où le salut est mis au nombre des affaires indifférentes. Le chrétien ne s'occupe plus que du temps et oublie l'éternité. En vain fait-on retentir à ses oreilles ces oracles de l'Evangile, que la voie du ciel est étroite et que la vertu y grimpe plutôt qu'elle n'y marche, l'homme tiède semble accuser le Sauveur d'exagération. Le plaisir et quelques actes de piété; se refuser à toute violence ici-bas et prétendre toutefois à la félicité des saints, voilà les extrêmes qu'on cherche à unir.

A la place de ces tempéraments qu'on a inventés pour s'étourdir, mettons la vérité : Le salut est difficile, et le chemin qui y conduit est pénible.

Je ne puis regarder le salut que comme une entreprise difficile, quand je vois qu'il a coûté le sang d'un Dieu; que, depuis même la rédemption, il est entouré de dangers; que la raison seule indique que le ciel ne se donne qu'aux efforts, que la religion assujettit le chrétien à une contrainte continuelle, qu'enfin les saints ne le sont devenus qu'en se faisant violence.

1° Le salut de l'homme a coûté à un Dieu de rigoureux sacrifices, celui même de sa vie. Jadis Dieu a parlé et la lumière fut faite; les astres ont couru se placer au firmament; la terre s'est assise sur ses fondements. Encore aujourd'hui, que Dieu parle, les empires tombent, les sceptres se brisent dans la main des rois. Mais quand il s'agit du salut de l'homme, il semble que ce ne soit plus le Dieu qui se joue des obstacles; on dirait que sa puissance est épuisée. Entrez dans le jardin des Olives : le voilà votre Dieu, qui arrose la terre de son sang dans une affreuse agonie. Dans le cours de son ministère, il avait sacrifié son repos; à la fin de sa carrière, jouet d'un peuple barbare, il est rassasié d'opprobres, et son père n'est pas encore satisfait. Qu'exigeait-il donc de plus de son fils ? Qu'il mourût. Pouvait-il mieux m'apprendre ce qu'il doit m'en coûter pour sauver mon âme, mon âme, la cause des tourments d'un Dieu ? Il l'a rachetée à grands frais, et je me ferais un jeu de la perdre! Il a pleuré sur elle, et je ne retrancherais rien de mes plaisirs! Le Sauveur ne l'a pas entendu ainsi. Son sang, en coulant de toutes ses veines dans le calice de sa passion, ne l'a rempli qu'en partie; il faut que nous achevions de le remplir de nos larmes et de nos sueurs. C'est la pensée de saint Paul. Aussi châtiait-il son corps, de peur d'être réprouvé (*I Cor.*, IX, 27), parce que, pour le juste même, le salut est difficile, à cause des dangers dont nous sommes environnés.

2° Ces passions qui portent au péché, ces scandales qui invitent au péché, les maximes des impies qui autorisent au péché, voilà ce qui ne vérifie que trop cet oracle, que la vie de l'homme est une guerre continuelle. Tout est danger autour de vous, ô chrétien, et vous dormez! Dieu est assez puissant pour vous garantir du naufrage, assez bon pour le vouloir; mais à condition que vous le voudrez aussi. Il n'opérera point votre salut à votre insu; il vous associe à ce grand ouvrage; il vous offre des moyens de vous défendre contre les tentations; c'est à vous à les mettre en œuvre.

Aussi le vrai chrétien n'y manque-t-il point. La prière et les sacrements entreront dans le plan de sa conduite. Et parce qu'il sait que cette terre, où nous marchons, est semée de dangers, il sera en garde contre toutes les occasions alarmantes. Il redoutera ces assemblées animées par le plaisir, ou assaisonnées par la licence des propos, d'où l'on ne sort qu'après avoir perdu son temps et quelquefois son innocence. Il redoutera ces lectures, qui familiarisent la jeunesse avec les idées qui avaient effrayé l'enfance. Il redoutera.... Mais de qui parlé-je? Du vrai chrétien : et à peine le distingue-t-on dans la foule de ces imprudents, à qui rien ne fait peur et qui ne voient pas le besoin de tant de précautions. Cependant que craignaient les solitaires sous le cilice? De se perdre avec le grand nombre, et ils crucifiaient leur corps, pour sauver leur âme. Le moyen était pénible, mais ils savaient que la conquête du ciel est difficile. Et sans aller chercher des exemples dans les déserts, que craignaient ces premiers chrétiens si pieux dans les temples, si exacts à fréquenter les sacrements, si rigides observateurs des lois de la mortification? Ils savaient que, si on ne se fait

pas violence, on arrivera agréablement à sa dernière heure, mais que cette dernière heure d'une vie commode sera suivie de la première heure d'une éternité malheureuse. Et ils tremblaient, parce qu'ils savaient que, malgré le bon usage qu'ils faisaient de la grâce, il restait encore, dans l'œuvre du salut, des difficultés contre lesquelles il ne faut pas trop se rassurer. Vérité, à l'appui de laquelle vient la raison.

3° Si Dieu a voulu que les biens temporels nous coûtassent des efforts, est-il à croire qu'un bonheur infini sera donné à la lâcheté? Ces biens de la terre, frivole objet des désirs humains, se refusent souvent à des recherches fatigantes. Vous le savez et vous vous en plaignez, esclaves de la fortune. Il n'est point d'efforts pénibles auxquels vous ne consentiez, pour recueillir quelques fruits de vos travaux. Et pour les richesses incorruptibles de l'autre vie, n'y aurait-il ni violence à se faire, ni obstacles à vaincre? Et que prétendez-vous, ô chrétien indolent, quand vous avancez que le salut n'est déjà pas si difficile? Que Dieu récompense le négligent? Vous n'oseriez. Qu'il sauvera le pécheur? L'enfer, creusé sous nos pieds, fait foi du contraire. Que Dieu est bon? donc il vous sauvera malgré vous ou sans vous; donc il couronnera de la même main le juste et l'impie, le fervent et le tiède! Contre une telle idée de la bonté de Dieu, tout s'élève dans la religion. Enfin qu'il se laisse désarmer aisément? Oui, par la pénitence et le changement du cœur. Mais on n'arrive pas facilement à cet état. La raison le dit et la foi le confirme.

4° Ne faisons point du christianisme une religion tout humaine; n'élargissons point les voies du ciel que l'Evangile nous dit être étroites. Il est facile de se sauver! C'est donc qu'on se sauve en ne conservant du christianisme que quelques pratiques dont on retranche tout ce qui gênerait: c'est donc qu'on se sauve par des désirs stériles de bonnes œuvres, œuvres auxquelles on ne se détermine jamais. Voilà l'évangile des indolents, mais ce n'est point celui de notre Dieu. Ecoutez-le. *Que la voie du ciel est étroite!* (*Matth.*, VII, 14.) Cette exclamation, dans la bouche de Jésus-Christ, n'aurait point de sens, si le salut était si facile. Comment parle-t-il du bonheur de l'autre vie? c'est un royaume; mais, pour y entrer, il faut l'innocence conservée ou recouvrée. C'est une couronne, mais qui ne se donne qu'à ceux qui ont vaillamment combattu. C'est une perle, mais, pour l'acheter, il faut tout sacrifier. C'est un festin, mais les convives doivent être revêtus de la robe nuptiale. C'est un champ fertile, mais le père de famille n'y souffre point d'ouvriers paresseux. Voilà la doctrine du Sauveur; il l'a confirmée par ses exemples. A quelles peines ne s'est-il pas assujetti! Si, dans ses voyages, il souffre la faim et la soif, sans savoir où reposer sa tête; si, en allant au calvaire, il succombe sous le poids de sa croix; si, sur cette croix, son sang coule à grands flots; dans tous ces douloureux sacrifices, il a pour unique but notre salut. Nous sera-t-il permis de nous affranchir de toute gêne, parce qu'il a tant souffert? Avant de rendre le dernier soupir, a-t-il dit aux hommes: Enfants de mes larmes, dormez dans l'indolence, j'ai assez fait pour vous?

Je sais que les livres saints nous donnent de la bonté de Dieu des idées bien consolantes. Tantôt c'est un père tendre, qui attend la conversion du pécheur; mais au moins faut-il le fléchir par le repentir et la prière. Tantôt c'est un bon pasteur qui court après sa brebis égarée; mais encore faut-il qu'elle consente à revenir sous le joug de l'obéissance. On ne peut rien ajouter à la douceur de ces images, mais elles n'ont rien de rassurant pour les insouciants; car, leur dirai-je, le ciel ne peut s'ouvrir qu'aux bonnes œuvres des justes, ou aux soupirs des pénitents. Or, priez-vous? gémissez-vous? Que Dieu produise le livre où sont écrites toutes vos actions, nous y lirions peut-être que vous n'avez donné sérieusement aucun jour de votre vie à votre salut.

Sans doute, même après une vie de négligence et de crimes, un jour, un moment suffit pour faire un saint: témoin le bon larron qui, de la croix où il était monté en criminel, entra, l'instant d'après, dans le ciel, en ami de Dieu. Témoin ce martyr qui, du théâtre où il jouait les mystères de la foi, alla, sur l'échafaud, les signer de son sang. Témoin ce soldat qui, de gardien des quarante martyrs, en devint tout à coup le compagnon; mais à ce petit nombre d'exemples qui flattent la présomption, je réponds par la conduite d'une foule de saints qui, loin de se promettre le salut gratuitement, tremblaient d'être toujours au-dessous de ce que Dieu exigeait d'eux. Saint Paul prêche-t-il la facilité du salut, quand il nous propose l'exemple d'un athlète couvert de sueur? Saint Pierre est-il plus rassurant, quand il veut que nous regardions le démon comme un lion rugissant, contre lequel on a sans cesse à se défendre?

5° Paraissez, saints du Seigneur, et parlez-nous par vos exemples. Que les chrétiens actuels, qui tendent au même but que vous, sachent que vous n'y êtes parvenus qu'à travers des difficultés vaincues. Et en effet, Messieurs, tout comme nous, la grâce les attirait au ciel, mais la nature les courbait vers la terre; la vertu leur plaisait, mais le vice avait aussi des attraits pour eux. Au milieu de ces dangers, restaient-ils oisifs? Ils savaient trop qu'un moment suffit pour ruiner la sainteté de vingt ou trente ans. Par conséquent, toujours en haleine, ils luttaient sans cesse contre leurs défauts; et s'ils sont dans le ciel, c'est qu'ils y sont entrés en vainqueurs. Saint Jean nous fait remarquer qu'ils ont des palmes dans leurs mains. Quels hommes

que ces apôtres! La pâleur siége sur leur visage; la mortification est imprimée sur tout leur corps. Et ces martyrs? leur sang inonde les chevalets. Et ces anachorètes? point d'autre nourriture pour eux que leurs larmes; point d'autre délassement que la prière; point d'autres richesses que la souffrance; point d'autre plaisir que celui de mourir par un long supplice.

Ne dites pas que c'étaient des âmes privilégiées, à qui tout était facile. C'étaient quelquefois des pécheurs, à qui une longue habitude dans le mal rendait la pénitence plus pénible, mais qui n'en avaient pas moins le courage de faire contre eux-mêmes les fonctions de la vengeance divine. C'étaient des vierges délicates, qui conservaient leur pureté à force de précautions gênantes. C'étaient des pères et mères de famille, qui pesaient toutes leurs actions, de peur qu'il ne leur en échappât une seule qui scandalisât leurs enfants; leur vie était une suite de contraintes.

Et nous, nous serions saints, en choquant la décence dans le choix de nos plaisirs et la charité dans nos discours? Nous serions saints, en ne voulant rien souffrir et en souffrant mal? Tel, qui ne paraît que rarement devant l'autel de l'Agneau, se trouverait tout d'un coup assis dans le ciel à côté de lui? Les saints en rougiraient. Pourquoi le salut serait-il pour nous à des conditions plus douces qu'il ne l'a été pour eux? Pourquoi moins de piété aurait-elle droit à une récompense égale? Où serait la justice de Dieu de donner pour rien aux uns ce qu'il a fait payer si cher aux autres? Son royaume, qui, jusqu'ici, n'a été accordé qu'aux bonnes œuvres, serait-il aujourd'hui le prix de l'indolence?

Certes, ce n'est point par un chemin aussi commode qu'ont marché les saints. Arsène, vous fuyez les délices de la cour. Sans doute vous n'avez pas cru qu'il fût aussi aisé de vous sauver dans l'opulence, puisque vous ne pensez pas pouvoir mieux mettre votre âme en sûreté, qu'en vous confinant dans un désert. Jérôme, pourquoi vous ensevelir dans un antre, et vous y exténuer par des jeûnes? c'est, dit-il, que je connais ma faiblesse; j'aime mieux vivre dans la solitude et m'y sauver, que dans le monde et m'y perdre. Trente ans de désordres ont allumé l'incendie dans l'âme d'Augustin. Cet homme, qui ne savait se sevrer un moment d'une satisfaction criminelle, passe le reste de ses jours à plier son cœur aux plus austères vertus. Mais, était-ce sans faire gémir la nature amie de ses aises qu'il substituait le jeûne à l'intempérance, et l'oraison aux divertissements coupables d'une société trop libre?

Et pourtant il n'en fallait pas moins pour qu'il fût un saint; et il ne l'aurait pas été, s'il n'eût fait que ce que font la plupart de ceux qui se disent chrétiens. Quel serait votre étonnement, si, en lisant l'histoire de ces amis de Dieu, nous y trouvions nos défauts et notre tiédeur? Que penseriez-vous, Messieurs, si je vous disais que les Charles, les Louis, les Henri, monarques qui ont édifié les peuples par de sublimes vertus, ne laissaient pas de se livrer à toutes les délices de leur cour, et qu'après quelques instants donnés, en passant, à la piété, ils sacrifiaient, sans scrupule et sans réserve, le reste du temps au plaisir? Vous demanderiez à quel titre l'Eglise les honore, et depuis quand le ciel s'ouvre à une vie si peu chrétienne. Excuserons-nous donc en nous une insouciance qui nous paraîtrait, dans les autres, un obstacle au salut?

Le vrai, c'est que nous distinguons deux sortes de christianisme: l'un parfait, que nous laissons aux dévots; l'autre, doux et commode, que nous croyons nous suffire; et par ce partage, sans renoncer au ciel, nous nous dispensons de pratiquer les vertus qui y conduisent. Pour se sauver, il suffit, dit-on, d'être chrétien; mais être chrétien, c'est avoir une charité disposée à tout sacrifier, ce fut celle d'Antoine; disposée à tout souffrir, ce fut celle des martyrs. Etre chrétien, c'est avoir, quand on est coupable, cette contrition qui fait détester le passé et se mettre en garde contre l'avenir; ce fut celle de Madeleine et de Marie d'Egypte. C'est avoir une humilité pour laquelle les honneurs sont un fardeau; ce fut celle d'Esther. C'est avoir une résignation qui, dans les disgrâces, met la louange du Seigneur à la place du murmure; ce fut celle des Job et des Tobie. Or, toutes ces vertus sont difficiles dans la pratique, mais nécessaires toutefois au salut; donc le salut est d'une exécution laborieuse.

L'homme le plus insouciant conviendra de cette vérité, mais n'en persistera pas moins à dire qu'il ne renonce pas au bonheur de l'autre vie. Je veux me sauver, voilà ce qu'on dit; mais on ne dit pas: Je veux, pour me sauver, faire dès aujourd'hui, ma paix avec Dieu, et commencer, dès aujourd'hui, à pratiquer les obligations d'un enfant de Jésus-Christ et de son Eglise. On ne voit dans plusieurs qu'une volonté chancelante qui flotte entre le désir du salut et la crainte d'être gêné en le faisant. Leur vie se passe à gémir d'être faibles, sans pourtant surmonter leur faiblesse; à souhaiter de vouloir, sans vouloir jamais; ou plutôt ils ne veulent ni se sauver, ni avouer qu'ils ne le veulent pas.

Je sais que le retard n'est point un titre d'exclusion, et qu'on peut commencer, à différentes heures, à travailler à la vigne du Seigneur; mais encore faut-il commencer quand on est appelé. Dieu n'est point à nos ordres, c'est nous qui sommes aux siens. Il a pu couronner sur-le-champ les martyrs qui lui immolaient leur vie; c'est le plus héroïque des sacrifices. Mais qu'il sauve ceux qui, au sein du christianisme, ne lui réservent que leurs derniers soupirs, ceux, dis-je, dont la vie n'a d'autre moment édifiant que celui où ils reçoivent le sacrement des mourants, c'est une présomption de

l'espérer; c'est plus qu'une folie de se le persuader.

En montrant ce que le salut a de pénible, j'ai dû craindre l'inconvénient de décourager les âmes timorées; peut-être se seront-elles laissé intimider comme ces Israélites qui, au récit des obstacles que présentait la terre promise, s'écrièrent : « Vous nous épouvantez; jamais le courage le plus soutenu ne nous mettra en possession du bonheur qui nous attend dans ce lieu de bénédiction ; l'entrée nous en est fermée » (*Deut.*, I, 28.) Je vous répondrai comme Josué aux Juifs effrayés : « Vous n'êtes pas seuls, le Seigneur est avec vous. » (*Josue*, I, 9.) Je ne vous ai point dissimulé les difficultés du salut; elles se réduisent à ces deux points: écarter les obstacles, faire usage des moyens. Or, ces obstacles, on peut les vaincre ; ces moyens, ils sont en notre disposition. Rassurez-vous, Messieurs, le salut nous est possible ; il l'est à tous les hommes; j'essayerai de le prouver dans un autre entretien.

DISCOURS XXII.

Prononcé dans l'assemblée du 9 *décembre* 1822.

SUR LES MOYENS DE SALUT

Messieurs,

L'Ecriture sainte, dès ses premières pages, après nous avoir fait trembler sur l'abîme où la justice divine pouvait précipiter tous les enfants du premier prévaricateur, appelle nos regards vers un objet plus consolant. Elle nous montre de loin un libérateur, qui doit convertir en bénédictions les anathèmes prononcés contre une postérité criminelle. D'une femme, bénie entre toutes les femmes, naîtra un fils qui aura la nature de l'homme, sans en avoir la corruption. Il brisera la tête du serpent. C'est ainsi que la religion, en nous découvrant notre misère, nous en indique le remède dans la naissance d'un Sauveur, et ouvre un vaste champ à nos espérances.

Qu'il était triste, avant l'Incarnation, l'état du genre humain ! La terre, couverte de crimes, n'était pour le ciel qu'un objet de colère. On sentait le mal, et le médecin, qui seul pouvait le guérir, ne paraissait point. C'est qu'il fallait que le monde apprît que ni la philosophie, avec ses maximes, ni la loi de Moïse avec son appareil, ne pouvait faire avancer l'homme d'un pas vers le ciel. Bientôt vont se développer les projets de salut que Dieu a formés, et qu'il a, jusqu'ici, tenus cachés dans son sein. Il ne pourra pas, il est vrai, nous accorder une paix qui compromettrait ses intérêts, mais laissons faire sa sagesse ; le péché sera vengé, et le pécheur ne périra point. O prodige d'amour qui conciliera la justice du Seigneur avec sa bonté ! Il lui faut, à cette majesté souveraine offensée par sa créature, il lui faut une victime son égale, pour qu'elle puisse pardonner à l'univers, devenu coupable. Celui, qui doit remplir cette auguste et importante fonction, va paraître. C'est l'enfant qui, dans quelques jours, naîtra à Bethléem. A dater de cette époque, la terre recouvrera ses premiers droits au ciel : vérité consolante que je vous ai promis, Messieurs, de développer aujourd'hui. Et quand pourrais-je vous en entretenir plus à propos que dans ce moment où nous célébrons l'immaculée Conception de la Mère du Sauveur, c'est-à-dire, de celui d'où dérive *la possibilité du salut pour tous les hommes.*

Le salut est possible, parce que les obstacles qui s'y opposent ne sont pas invincibles, et que les moyens qui y conduisent sont à notre disposition.

I. Les obstacles du salut viennent des fautes que nous avons commises, ou des passions qui nous dominent, ou de la condition où nous vivons. Or, ces obstacles ne sont pas insurmontables.

1° D'abord nos fautes. Il y a longtemps que le démon chercha à persuader à Caïn que son crime était trop grand pour qu'il en obtînt miséricorde; mais il y a aussi longtemps que Dieu a déclaré qu'il accorderait toujours le pardon au repentir. Ainsi, il reste aux plus grands coupables la possibilité de cesser de l'être. Nous en avons pour garants la parole de Dieu et les souffrances de son Fils.

D'abord la parole de Dieu. « Je vous ai vus, disait-il jadis aux Israélites prévaricateurs, je vous ai vus, aux pieds des idoles; mais j'oublie que je suis offensé, pour me souvenir que je suis votre père. Quel que soit le nombre de vos fautes, il est borné, et ma bonté ne l'est point. » (*Jerem.*, XXXI, 9.) Ainsi le comprenait David, quand il s'écriait : « Mon Dieu, j'ai péché ; mais ma contrition est un hommage qui vous désarmera toujours. » (*Psal.* L, 6, 19.) L'Ecriture est pleine de témoignages de la disposition où le Seigneur est constamment de faire grâce à ceux qui reviennent à lui. Il faudrait un long discours pour rapporter toutes les preuves de cette consolante vérité. Je me hâte de vous la montrer, prouvée par les nombreux et douloureux sacrifices de Jésus-Christ.

Pourquoi a-t-il paru sur la terre? Suivez-le de la crèche au calvaire. Toutes ses œuvres vous annoncent qu'il ne travaille qu'à sauver les âmes. Aux justes, il donne des soins ; aux pécheurs, de plus grands soins. Pourquoi cette lassitude, en cherchant la Samaritaine, cette bonté à rassurer Madeleine, cette indulgence pour la femme pécheresse, ce titre d'ami des pécheurs que la malignité des pharisiens lui donne, et que son amour pour nous accepte ?

Mais interrogez cette étable, ces langes, cette paille sur laquelle repose ce Dieu naissant; ou si vous n'entendez pas assez ce langage, attendez que Jésus soit sur la croix, et recueillez les dernières paroles qu'il y prononce : *Mon père, pardonnez-leur* (*Luc.*, XXIII, 34) ; il prie pour ses bourreaux. Oseriez-vous douter qu'il n'ait voulu leur salut? Loin de nous cette opinion désespérante qui exclut une partie des chrétiens du bienfait de la rédemption. Crè-

che de Bethléem, montagne du Calvaire, vous déposerez à jamais contre cette erreur. Ce n'était pas là au reste le sentiment de saint Pierre, après avoir renié le Fils de Dieu; ni de saint Paul, après l'avoir persécuté; ni de Marie d'Egypte, après l'avoir longtemps outragé par ses déréglements; ni de tant d'autres pénitents qui tous ont été moins effrayés de leurs fautes que rassurés par la promesse du pardon si hautement promis par le Sauveur aux larmes de la contrition.

O vous donc que la multitude de vos fautes épouvante, avant de voir votre Dieu expirant à Jérusalem, regardez-le frissonnant à Bethléem. Il expirera, et il frissonne déjà pour vous. Ne redites point les paroles que le désespoir a mises dans la bouche de l'aîné des enfants d'Adam : *Mon crime est trop grand* (*Gen.*, IV, 13); paroles inexcusables dans la bouche même de ce fratricide, mais plus inexcusables encore dans celle du chrétien. Nous avons l'acte de notre réconciliation écrit dans l'Evangile, et signé de la main de Jésus-Christ : *Je suis venu*, dit-il, *pour racheter ceux qui étaient perdus.* (*Matth.*, XV, 24.) Et quoique ce bienfait tombe sur tous les hommes de tous les temps et de tous les lieux, je puis avoir la même confiance que si j'étais le seul qui y eusse part. Jésus, à Bethléem, à dix-huit siècles de moi, me distinguait à travers cette foule d'habitants qui ont couvert et qui couvriront la terre. C'est à moi qu'il songeait, sur moi qu'il pleurait, comme s'il m'eût vu seul, perdu, et traînant le fardeau de mes péchés dans ce vaste univers, de sorte que mon espérance doit être la même que si j'avais été l'unique objet de a venue.

Que j'aie offensé un roi de la terre, le plus terrible dans ses châtiments, encore me rassurerai-je s'il annonce que, pour l'apaiser, il me suffit d'aller me jeter aux pieds de son fils : mais cette condition est la seule que Dieu, irrité de mes fautes, exige de moi pour me faire grâce. J'irai donc, dans quelques jours, me prosterner devant la crèche. Je suis sûr que cet enfant divin n'y sera que pour me rouvrir le ciel. Ou le salut est une chimère, ou il est pour ceux que le Fils de Dieu vient sauver. Ou il n'y a point de paradis, ou les portes vont bientôt s'en ouvrir à ceux que le péché en avait exclus. Il n'est que le désespoir le plus déterminé qui puisse renverser le trône que j'élève aujourd'hui à l'espérance chrétienne. Mais mon indignité! mon indignité m'effrayait avant l'avénement du Messie. Mon indignité! l'objection est insoluble partout ailleurs que dans l'étable de Bethléem; mais il est gravé sur le bois de la crèche que je serai sauvé, si je veux l'être. Tant qu'il sera vrai qu'il y a un Evangile, aussi longtemps il sera vrai que le salut est possible pour moi. Le paradis et la crèche, le paradis et le calvaire, voilà des idées qu'on ne séparera jamais. Mon indignité! Répétez, tant que vous le voudrez, ces mots terribles ; vous ne m'empêcherez point d'entendre, dans quelques jours, la voix des Anges qui me diront: *Il vous est né un Sauveur.* (*Luc.*, II, 11.)

2° Mais mes passions me resteront! Elles ne sont pas pour le salut un obstacle plus invincible que le péché. On peut vaincre celles-là. Les saints en ont triomphé. Ils n'ont pas été, sur la terre, des anges inaccessibles à la tentation. Nous ne les louons pas pour n'avoir commis aucune faute, mais pour avoir résisté à l'occasion d'en commettre. Citons, par exemple, les premiers enfants de la religion. Sortis des ténèbres du paganisme, élevés à une école de corruption, ils n'étaient point doux, charitables par tempérament, mais ils le sont devenus par leurs efforts, et ils ont prouvé qu'avec des efforts les penchants les plus violents ne sont point des obstacles insurmontables au salut. On voit, dans plusieurs d'entre eux, des hommes emportés comme nous par des passions vives, mais plus courageux que nous pour les dompter. On voit en eux des défauts, mais aussi des victoires; ce qu'on ne voit pas toujours en nous. Pardon, ô habitants du ciel, si je révèle vos imperfections; elles ont fourni matière à vos triomphes.

Non, les saints ne sont point nés saints, ils le sont devenus. Ils n'avaient point reçu de la nature le don des larmes, ils y ont accoutumé leurs yeux. David eut à se plaindre des désordres de son cœur; mais en détrempant son pain dans ses pleurs, il terrassa ses passions. Les Apôtres n'avaient pas apporté, en naissant, cette douceur qui souffre les injures; mais ils acquirent par la suite ce cœur charitable d'où sortaient des prières pour leurs bourreaux. Madeleine avait scandalisé Jérusalem, mais elle a gémi, et elle redevient vertueuse. Zachée avait été un de ces hommes avides qui s'enrichissent trop vite pour le faire sans crime; mais, docile à la grâce, il devint le bienfaiteur des pauvres. Un caractère bouillant avait été d'abord le tempérament de saint Jérôme; mais il sut le comprimer à force d'austérités. Un goût dominant pour des lectures trop libres avait été la passion de sainte Thérèse; mais elle connut la nécessité d'y renoncer, et y renonça. Ainsi point de passion qui puisse exclure du salut.

Point de condition non plus, où on ne puisse y travailler avec succès. Il est assez ordinaire que le riche se plaigne de ce que la sainteté est difficile à acquérir dans son état. Le pauvre envie au riche les moyens de se sanctifier. Lhomme d'affaires gémit d'être trop occupé. Le père de famille ne trouve point, dans sa vie, d'endroits vides, pour y placer un acte de piété. C'est ainsi qu'on cherche à ecarter le reproche de ne point se sanctifier par la prétendue impossibilité de le faire. Mais les saints réfutent tous ces prétextes en nous montrant leurs couronnes composées de fleurs qu'ils ont cueillies au milieu des

épines dont nous nous plaignons. Leurs situations respectives, si ingrates selon nous, ils ont su les rendre fertiles en mérites. L'opulence eut ses Abraham, comme la pauvreté ses Lazare; le ministère de la justice ses Samuel et ses Yve, comme l'agriculture ses Abel et ses Isidore; le trône ses Ezéchias, ses Louis, ses Henri, comme l'esclavage ses Mardochée et ses Tobie. Toutes les voies peuvent conduire au ciel.

Il est des impies qui, pour se faire accroire que le salut est impossible à la plupart des hommes, ne connaissent pour saints que ces héros fameux dans les fastes de l'Eglise, couverts de sueurs et baignés de sang, martyrs de la foi ou de la pénitence; des Hilarion dans le désert, des Xavier dans les forêts de l'Inde, des Laurent sur des brasiers ardents. Voilà, disent-ils d'un air de triomphe, voilà des saints; il faut les chercher dans les prisons ou sur les échafauds. Mais, pour adoucir ces idées outrées, je jette, comme le dit saint Paul, les yeux sur cette nuée de témoins qui sont au-dessus de notre tête, et dont les actions n'ont rien eu de bien éclatant ici-bas; chrétiens solitaires dans le monde, sans habiter les forêts; zélés pour la foi, sans la porter au delà des mers; tout à la fois enfants de la religion et de la patrie. Je les trouve dans le sein de leur famille, dans les exercices les plus communs de la société. Quand le Saint-Esprit veut peindre une femme digne de l'admiration des siècles, qui ne croirait qu'il va lui donner le bras d'une Judith ou l'épée d'une Débora? Il lui met un fuseau à la main, il la montre donnant à ses enfants et à ses domestiques la nourriture, le vêtement et le bon exemple. Rien de si simple que cette conduite; et celle qui la tient, le Saint-Esprit l'appelle une femme forte, une sainte. Donc les vertus brillantes ne sont pas les seules que Dieu couronne; il semble même préférer les mérites d'une vie cachée. *Serviteurs*, dit-il, *qui avez été exacts dans les petites choses, entrez dans la joie de votre Seigneur.* (*Luc.*, XIX, 17.)

Vous donc qui aspirez au bonheur de l'autre vie, restez dans votre condition. On ne vous demande que d'en supporter les peines. Bien des saints n'ont souffert que ce que souffre le commun des hommes. La différence, c'est qu'ils souffraient en chrétiens. Un mari fâcheux, un fils libertin, croix fréquentes dans le monde, ont sanctifié Monique. Un travail pénible, croix inséparable des conditions inférieures, a sanctifié Geneviève.

Espérez donc, ô chrétiens qui passez vos jours dans les privations de l'indigence. Le Verbe fait chair vous prouvera bientôt que ses complaisances sont pour vous. Ce que vous êtes, il le sera. Il ennoblira la pauvreté en y naissant. Il la laissera pour héritage à ses amis. Ses apôtres seront des pauvres. Ainsi, vous voyez que votre sort, que le monde méprise, a l'estime de votre Dieu. Lui reprocherez-vous de vous avoir mis dans un état où il s'est placé lui-même? Tout sera pauvre autour de lui; une mère pauvre, Marie n'a d'autre bien que son innocence; un lieu pauvre, ce sera une étable; des adorateurs pauvres, ce seront des bergers. Consolez-vous donc, vous que la Providence a placés dans des conditions pénibles et obscures : c'est un trait de ressemblance de plus que vous avez avec Jésus naissant.

Espérez aussi, riches du monde! Quelque éloignés que vous paraissiez être du royaume du ciel, vous pouvez y arriver. Dans quelques jours, la grâce amènera des grands de la terre au berceau de Jésus. Il ne rejette donc point les possesseurs d'une brillante fortune. Les mages sont de ce nombre, et le Sauveur les bénira. Donc aussi vous, qui êtes dans l'opulence, vous pouvez prétendre au même avantage. Mais imitez les mages, ils ne paraissent pas devant le Seigneur les mains vides; ils lui offrent des présents, offrez-lui en de même. Vous le trouverez, non plus à Bethléem, mais près de vous; non plus dans une étable, mais dans tant de chaumières où il est aussi souffrant, aussi abandonné, aussi dénué de ressources qu'il l'était à Bethléem. Ce ne sera point à Jésus en personne que vous remettrez votre offrande; mais elle aura le même mérite en arrivant à lui par la main des pauvres. Dès lors vos richesses, loin d'être pour vous un obstacle au salut, en seront un des moyens les plus infaillibles; dès lors, les anathèmes prononcés contre les riches ne vous regarderont plus; parce que Dieu est trop juste, pour donner des malédictions à ceux qui consacrent leur fortune à soulager les souffrants.

II. Il n'y a donc point d'obstacle invincible au salut. On peut le faire; par quels moyens? C'est la question qui fut faite jadis au Sauveur; il y répondit par ces expressions : *Mandata nosti: « Vous connaissez les commandements.* » (*Luc.*, XIII, 20.) Je dois vous le dire de même, Messieurs : vous savez quelles obligations sont attachées à votre titre de chrétien. En les pratiquant, vous vous sauverez.

Mais le souverain législateur n'a-t-il pas été trop sévère à l'égard de sa créature, quand il lui a imposé le fardeau de ses lois? a-t-il eu suffisamment égard à notre faiblesse? Le péché du premier homme a fait à notre cœur des blessures profondes où séjourne la corruption. Des passions toujours rebelles, quelquefois vaincues, rarement domptées; un feu impur qui ne s'éteindra que dans la boue du tombeau; dans cet état de misères, le salut nous est-il possible?

Oui, Dieu, en nous ordonnant de marcher vers le ciel à travers ces obstacles, s'engage par là même à nous fournir les moyens d'y parvenir. Quelle idée aurait-on d'un prince qui obligerait ses soldats à parcourir une route longue et difficile, et ne leur donnerait pas les secours qu'exige une marche aussi labo-

rieuse? Serait-il un bon père ou un barbare, s'il condamnait à mort ces infortunés, pour n'avoir pas atteint le but indiqué, quoiqu'ils fussent privés des moyens de le faire? Pensons mieux de notre Dieu. L'Eglise a consacré ces expressions d'un de ses plus savants docteurs. Je les cite, parce qu'elles sont aussi consolantes que décisives : *Dieu ne commande pas l'impossible. Il nous ordonne de solliciter son assistance, pour pratiquer le bien, et il nous l'accorde.* (S. Augustin.) De là, la nécessité de la grâce, et avec la grâce, la possibilité du salut.

Mais cette grâce à l'aide de laquelle le salut est possible, par quels canaux viendra-t-elle dans notre cœur? Je vais indiquer les principaux. D'abord, la prière. La prière la plus simple perce le ciel, aussi bien que les oraisons les plus savamment composées. Dieu veut des suppliants et non des orateurs. Tout aussi bien que David, nous pouvons nous écrier : *Seigneur, levez-vous, pour nous secourir* (*Psal.* LXX, 12); ou avec les lépreux : *Il ne tient qu'à vous de nous purifier* (*Matth.*, VIII, 2); ou comme le centenier : *Dites un mot, et mon âme sera guérie* (*Ibid.*, 8); ou enfin comme les apôtres : *Sauvez-nous, nous périssons.* (*Ibid.*, 25.) Toutes ces prières sont courtes et sans art, et elles ont été exaucées; mais Dieu exige encore moins. Un élan de notre cœur vers lui suffit pour l'émouvoir. On traite avec lui aussi bien par la pensée que par le mouvement des lèvres. Il n'est pas d'ailleurs nécessaire d'étudier ses moments : son temps, c'est le nôtre. A toute heure, il nous dit encore comme à l'aveugle-né de l'Evangile : *Que voulez-vous que je fasse pour vous?* (*Marc.*, X, 51). Approchez de mon trône; ma bonté y est toujours assise à côté de moi. Demander trop souvent aux hommes, c'est les fatiguer; demander avec trop d'instance, c'est les offenser. Notre Dieu est accessible dans tous les instants, l'importuner, c'est lui plaire. Et ce serait à tort qu'on regarderait les embarras de notre vocation comme un obstacle au commerce de notre âme avec Dieu. Il n'est point d'homme d'affaires plus occupé que ne l'était Joseph dans le cabinet de Pharaon, ni de guerrier plus souvent à la tête des armées que Charlemagne; et ces deux hommes ont été des hommes de prières. Que je m'adresse à ceux que la Providence a placés dans des conditions inférieures, où le travail est le plus appliquant, je dirai : Tandis que vos mains sont occupées, votre cœur est assez libre pour produire une aspiration pieuse qui y attirera la grâce. Le temps de prier ne manque donc à personne, moins encore le lieu. On trouve Dieu partout; on peut lui parler sous le chaume comme dans un palais. Chacun a son temple; pour le malade, c'est son lit; pour l'artisan, c'est son atelier. Judith priait dans la tente d'Holopherne, Jonas dans le ventre de la baleine, Susanne sur le chemin de l'échafaud.

La voulez-vous, cette grâce, qui triomphe des habitudes les plus enracinées, qui d'un coupable fait un saint? Ouvrez un livre de piété; c'est là que la grâce attendait Augustin. La voulez-vous, cette grâce, qui non-seulement rend le salut possible, mais conduit à la perfection? Ecoutez les ministres de la parole de Dieu; ils jettent une semence à laquelle le Saint-Esprit donne l'accroissement, quand elle tombe sur un cœur bien disposé. A la voix d'un prédicateur, Antoine renonce au monde et lui préfère la solitude. Enfin, la voulez-vous, cette grâce qui fait les saints? Allez à la source d'où elle coule avec plus d'abondance; fréquentez les temples, quand Jésus-Christ s'immole pour nous, ou quand les fidèles chantent ses louanges. Quoique ce Dieu nous entende partout, les vœux formés en face de ses autels arrivent plus sûrement à son trône. En faisant de nos temples le sanctuaire de sa majesté, il en a fait le sanctuaire de sa miséricorde; c'est pour lui un lieu de gloire, c'est pour nous un lieu de refuge. Si, dans le ciel, il prépare la foudre qui doit consumer le monde, ici il ne prépare que des faveurs; ailleurs il ne les distribue qu'avec mesure, ici il les verse comme par torrents; ailleurs, il faut presque les mériter, ici, il suffit presque de les désirer.

Il est vrai que ces ressources précieuses perdent une partie de leur efficacité, lorsque le péché infecte le cœur de l'homme. Mais alors même, grâce à l'inépuisable bonté de notre Dieu, le salut est encore possible. Il reste, pour le pécheur, un asile, un lieu de réconciliation, c'est le tribunal de la pénitence. Vous n'y voyez peut-être que le ministre chargé de faire valoir les droits de la justice divine; son aspect vous intimide, approchez. Sous cette apparence austère est caché le dispensateur des miséricordes célestes. Ah! quand on est aux pieds de Jésus-Christ, on est bientôt dans ses bras. Approchez, âme disgraciée! surmontez votre timidité; avouez que vous avez offensé le meilleur des pères; il n'attend que cet aveu pour vous rendre son amitié. Il est de grands coupables qui sont entrés dans ce tribunal, ennemis de Dieu, mais ennemis repentants, et qui en sont sortis réconciliés. Essayez le même moyen. Celui qui vous a supporté dans vos écarts vous accueillera à votre retour; et, par son généreux pardon, il vous prouvera, mieux que je n'ai pu le faire, que le salut est toujours possible à tous les hommes.

DISCOURS XXIII.

Prononcé dans l'assemblée du 9 janvier 1823, après la messe célébrée pour MM. les associés décédés dans le cours de l'année 1822.

SUR L'EMPLOI DU TEMPS.

Messieurs,

Le passage d'une année à l'autre est toujours l'époque de nouveaux souhaits que nous formons en faveur de ceux à qui nous portons quelque intérêt. Que leurs jours, purs et sereins, coulent dans une paix con-

stante et s'étendent au loin dans l'avenir, voilà le désir que nous exprimons au retour périodique de cette circonstance. Cet usage, avoué par la religion, a pris, pour ainsi dire, dans la société, la couleur du devoir. Ce devoir, Messieurs, je m'en acquitte sincèrement aujourd'hui avec vous.

Mais ces vœux, que l'amitié prononce tous les ans, la mort ne les respecte pas toujours; trop souvent ceux à qui nous avons souhaité une longue carrière, n'y font que les premiers pas; nous en avons la preuve sous nos yeux. A ceux-là aussi, pour qui nous venons de prier, à eux aussi leurs parents et leurs amis avaient presque donné la flatteuse confiance qu'ils étaient loin encore des bornes de leur vie, et déjà ils touchaient le seuil de l'Eternité. Ils y sont tombés. Quelle place y occupent-ils? Leurs œuvres ont fait leur destinée. Assis, en ce moment, vis-à-vis le drap mortuaire qui semble couvrir leurs cendres, méditons à cette école sur la nécessité d'employer à l'affaire de notre salut le temps qui nous reste à passer dans le monde. Je déduirai cette nécessité de trois motifs : 1° le temps est court pour ceux-là même qui en ont le plus; 2° ceux à qui le ciel réserve une longue vie n'en savent pas la durée; 3° tout le temps de notre vie, longue ou courte, appartient à Dieu et doit lui être consacré. Le temps est court, incertain, dû à Dieu; à ces trois titres, c'est un crime de le perdre.

I. Le temps est court. Que conclut saint Paul de cette brièveté de notre vie? Qu'il faut en donner tous les instants à l'immense étude des sciences humaines? Conclusion d'un philosophe. Qu'il faut se hâter de se créer une fortune brillante? Conclusion d'un homme cupide. Qu'il faut profiter de l'âge des plaisirs? Conclusion du libertin. La conclusion de l'Apôtre est bien différente. *Il faut*, dit-il, *user de ce monde, comme n'en usant pas.* (*I Cor*, I, 31.) C'est-à-dire, il ne faut s'attacher à la vie présente que pour y acheter, par de bonnes œuvres, la félicité de l'autre.

Le temps est court en lui-même. Interrogez les vieillards. Ils vous diront qu'il leur semble à peine sortir de leurs premières années, tant l'intervalle leur a paru court depuis leur enfance jusqu'à l'époque avancée où ils se trouvent. Interrogez l'Eternité. La somme des jours de la plus longue vie y tient moins de place qu'un grain de sable dans l'univers. Notre vie est un pèlerinage qui paraissait court à Jacob, quoique centenaire alors. Il est plus court encore aujourd'hui; une vie de cent ans est citée comme un phénomène dans les feuilles publiques.

Mais ce sont là des vérités communes! Oui, et très-communes. Il y a quelque chose de plus commun encore; c'est que ces vérités communes ne sont pas senties, et qu'il est des imprudents, que la mort surprendra peut-être demain, et qui n'en perdent pas moins le temps aujourd'hui.

Le temps est court pour le pécheur. Il a vieilli dans l'esclavage d'une passion, sous la tyrannie d'une habitude; il lui faudrait du temps, et peut-être beaucoup de temps, pour rompre ces chaînes; sa conscience est surchargée et obscurcie par mille fautes : il faudrait du temps, et peut-être beaucoup de temps, pour porter la lumière et l'ordre où tout est confusion; et pour cet infortuné, à qui il faudrait encore une longue suite de jours, il ne reste peut-être plus que quelques heures de grâce : la sévérité succédera. N'ai-je pas raison de dire que le temps est court pour lui? Vous, qui n'êtes pas réconciliés, hâtez-vous. Pourquoi êtes-vous encore dans le temps? C'est que Dieu consent que vous y soyez encore. Mais celui qui vous offre le pardon aujourd'hui, ne vous le garantit pas pour demain.

Le temps est court, même pour les justes. On doit toujours ajouter à sa perfection. J'ai des penchants à déraciner, des vertus à acquérir. Suis-je sûr que cette tâche est remplie? A vous, Messieurs, je demande si votre maison est réglée, vos enfants instruits, vos domestiques surveillés? Tant d'obligations à acquitter, et vous trouveriez le temps long! De saints solitaires se plaignaient qu'il coulât trop rapidement, et il nous paraîtrait trop long, à nous dont le salut est si peu avancé? Ah! quand, par des violences réitérées, nous aurons triomphé de nos inclinations perverses; quand, par notre régularité dans la pratique des devoirs du chrétien, nous aurons la confiance que le ciel est à nous : alors, à la bonne heure, il nous sera permis de dire que nous avons trop de temps. Mais tant que nous n'en serons pas là, nous aurons intérêt de regarder notre vie comme trop courte, intérêt par conséquent d'en employer utilement tous les instants. Ce n'est qu'en rendant son âme au Créateur que le plus juste peut dire : Le temps de travailler à mon salut est fini.

Le temps est court, même pour le riche, pour celui qui n'a pas d'emploi dans la société. Vous n'avez ni maîtres à servir, ni enfants à élever, ni intérêts domestiques à soigner : mais vous êtes au moins enfant d'Adam, et de plus pécheur. Nous verrons qu'à ces deux titres vous ne pouvez point rester oisif : vous êtes, il est vrai, plus libre que bien d'autres sur le choix de vos occupations; mais vous êtes tenu à la loi commune, celle de vous occuper.

Mais que faire? Un sage du paganisme, moins embarrassé que beaucoup d'entre nous sur l'usage du temps, disait : « L'homme n'a qu'une heure à vivre, et pourtant beaucoup à faire. » C'était un païen, à qui sa religion n'imposait presqu'aucun devoir, et il trouvait à peine assez de temps; et un chrétien dira qu'il en a trop, pour travailler à l'œuvre de son salut? Puisque les païens sont ici nos maîtres, je citerai encore cet empereur romain, qui s'affligeait le soir, quand il avait passé la journée sans faire une bonne action. Comment donc un chré-

tien, à qui le Sauveur ordonne, non point de se préparer, mais d'être prêt, comment n'est-il pas alarmé d'avoir si peu fait, ne lui restant presque plus de temps pour faire davantage? Qu'il en est pourtant qui, le soir, en se rendant compte de leur journée, ne trouvent que des soins de rien, que des démarches qui ne signifient rien, et qui par conséquent, à juste titre, pourraient dire : Voilà encore un jour perdu.

Encore une fois que faire? Ce que vous feriez, Messieurs, si je vous annonçais, de la part de Dieu, que la nuit qui terminera ce jour terminera aussi votre vie. Vous ne demanderiez point à quoi il faut l'employer. Mais si ce n'est pas cette nuit que nous devons mourir, il en est une autre, qui est peut-être prochaine, qui sera la dernière, qui sera suivie de cette nuit éternelle où on ne peut plus travailler. (*Joan.*, IX, 4.) Vous reconnaissez l'expression du Sauveur. Ah! ce temps, qu'on trouve quelque fois trop long, s'il était donné à ceux qui souffrent dans l'autre vie, ils n'hésiteraient point sur l'usage qu'ils auraient à en faire. Ils le redemandent, ce temps, comme une grâce; mais Dieu leur répond : Il n'y en a plus pour vous.

Y en a-t-il encore beaucoup pour nous-mêmes? Vivrons-nous encore longtemps? Comment et dans quel état mourrons-nous? Voilà, Messieurs, ce qu'il y a d'incertain.

II. Double incertitude; la première : y aura-t-il un avenir pour moi? Il n'y en a pas eu pour celui-ci, ni pour celle-là, qui, aussi jeunes que moi, ont été enlevés par la mort, sans l'avoir prévue. Un avenir! Et il n'y a pas d'année où l'on ne voit porter en terre un cercueil arrosé des larmes d'une jeune veuve et d'enfants en bas âge. Celui dont la mort fait couler ces pleurs n'a pas même parcouru la moitié de sa carrière. La vôtre, jeune auditeur, sera-t-elle plus longue? L'année qui vient de finir a été la dernière pour un certain nombre d'habitants de la terre; est-il bien sûr que celle-ci ne sera pas la dernière pour quelqu'un d'entre nous? La mort! nous n'avons point fait de pacte avec elle; nous ne pouvons compter sur rien, excepté sur l'Evangile qui nous dit de nous tenir prêts à tous les instants. Or, être prêt, c'est avoir travaillé à son salut et y travailler encore. Un avenir! Et dans un ville en peu peuplée, il n'est presque point de semaine qui ne donne l'exemple d'une personne que la mort a surprise. Ainsi s'accomplit la parole du Sauveur : *Vous ne savez point votre dernier jour.* (*Matth.*, XXV, 13.) Quand viendra-t-il? Peut-être demain, peut-être plus tard. Je ne peux dire que peut-être. Mais d'un peut-être se faire un titre d'assurance, c'est une folie.

J'attendrai la vieillesse. Y aura-t-il une vieillesse pour moi? Je n'ose même me promettre le lendemain. Il n'y en a point eu pour ce riche de l'Evangile qui faisait des projets pour l'avenir. Ce ne fut pas le lendemain, mais la nuit la plus proche qu'on lui redemanda son âme. La nôtre tient-elle plus solidement à notre corps? Elle peut s'en détacher pendant notre sommeil. Nous endormirons-nous sans l'avoir mise en sûreté? Qui sait si, parmi ceux qui m'écoutent, il n'en est pas au moins un qui doive être, au retour de la même époque, l'objet des mêmes prières que nous faisons aujourd'hui pour ceux de nos coassociés que cette année nous a ravis? Chacun de nous, ayant à craindre que le coup ne tombe sur lui, est intéressé à être prêt à le recevoir, en employant le temps actuel d'une manière utile.

Mais je suppose qu'on arrive à cette vieillesse à laquelle on renvoie tout son christianisme, cette vieillesse ne fait qu'affaiblir le peu de bonnes dispositions qui restent dans ceux qui ont été jusque-là stériles en œuvres utiles. On est capable de bien peu de chose alors. Qui de nous n'a pas vu de ces vieillards qui comptaient plus d'années que de vertus, ne savoir comment s'y prendre pour sortir de cet engourdissement où les avait jetés l'habitude de ne rien faire pour leur âme? Quand on a vécu indolent, pour être plus près du tombeau, on n'en est pas plus près du salut. Si on ouvre les yeux alors, c'est pour voir qu'il ne reste plus assez de temps pour réparer celui qu'on a perdu.

Réparons-le donc, nous à qui Dieu donne encore un moment à vivre, sans nous dire s'il nous en donnera un second. Le temps de notre vie est court, il est incertain, il est totalement dû à Dieu comme Créateur, Rédempteur, Rémunérateur.

III. 1° Dieu aurait pu nous appeler à sa gloire, sans mérites de notre part. Mais il a voulu assujettir tous les hommes au travail, à commencer par Adam. Il l'a placé dans le paradis terrestre, afin qu'il s'y occupât. (*Gen.*, II, 15.) Ainsi, point d'exception, ni pour ceux qui sont ou se croient justes; Adam l'était au sortir des mains du Créateur, cependant il est obligé de s'occuper utilement; ni pour les riches, Adam l'était plus qu'on ne peut l'être aujourd'hui : tous les biens de la terre s'offraient à lui, sans qu'il lui en coûtât aucune gêne; et toutefois il lui est enjoint de s'occuper.

Je ne puis donc permettre à personne de dire : Je ne m'occupe point, mais je ne fais point de mal. Il serait plus naturel de dire : Je ne m'occupe point, donc je fais mal, parce que je désobéis à Dieu, qui dans Adam a assujetti l'innocence même au travail; de sorte que, d'après le but du Créateur, être désœuvré, c'est cesser d'être innocent. Ainsi ne peuvent point se flatter de l'être ces personnes dont la vie présente le tableau d'une oisiveté à peine décente. Aller partout où le plaisir appelle, tandis que les enfants restent sans éducation et les domestiques sans surveillance; n'interrompre l'inaction de la journée que par des visites qui sont un temps perdu pour ceux qui les font et pour ceux qui les reçoivent; donner de longues soirées à un jeu si fatigant, qu'il ne reste plus de forces pour donner un ins-

tant à la prière : voilà la vie de certaines personnes, ou plutôt voilà leur crime. Grand Dieu ! puis-je parler autrement ? Et ce crime, où le trouvé-je ? Il n'est point en particulier dans tel entretien, dans telle partie de plaisir, parce qu'en cela les détails peuvent être innocents ; mais le total, l'ensemble est coupable. Le crime ! Ce n'est pas précisément cette heure ou ce jour perdu, mais ce sont les années composées de ces jours et de ces heures. C'est que la vie nous a été donnée non-seulement pour ne pas offenser Dieu, mais pour le servir, et qu'on ne voit point dans quel moment bien des personnes le servent.

Ce n'est point que je veuille m'élever contre ceux que la Providence a mis dans l'abondance, et par conséquent au-dessus du besoin ; mais je les déclare pourtant assujettis au travail. Cette expression n'a rien de choquant ; elle ne signifie qu'une occupation honnête, analogue à l'état respectif de chacun. Sans doute il est une classe d'hommes que Dieu a assujettie à des travaux plus pénibles ; mais il n'a pas dit : Que les riches se reposent, que ceux-là seuls sentent le poids de la fatigue, qui sont dans l'indigence. Ainsi, vivre dans l'inaction, c'est mettre de la différence où Dieu n'en a pas mis.

2° Que notre temps soit dû à Dieu comme Rédempteur, la foi nous le dit. Nous avions perdu par le péché le droit de vivre : ainsi le temps que nous passons ici-bas, nous ne le devons qu'au sang de Jésus Christ : ce sang, nous le foulons aux pieds quand nous perdons le temps. Ne pas l'employer utilement, c'est s'exposer au sort du serviteur paresseux, qui fut condamné, quoiqu'on ne lui reprochât ni vol, ni désobéissance : n'avoir pas fait valoir le talent de son maître, c'est-à-dire avoir perdu le temps, voilà son crime. Le figuier maudit par le Sauveur ne portait point de mauvais fruits, mais il n'en portait point de bons, et il fut jeté au feu. Mais ce ne sont là que des figures. Si vous voulez la vérité sans voiles, la voici : au jour du jugement les réprouvés seront condamnés, non sur le mal qu'ils auront commis, mais sur le bien qu'ils n'auront pas fait. Ainsi, tant d'innocence qu'on voudra dans les désœuvrés de ce monde, ce ne seront pas seulement les crimes qui seront punis, mais aussi l'inaction de tant de soi-disant honnêtes personnes du siècle qui n'auront été rien de plus.

3° Il est, je le sais, un grand nombre d'hommes qui, loin d'être oisifs, sont surchargés d'occupations, et qui usent leurs tristes jours par le travail. Mais leur vie est tout aussi vide devant Dieu que la vie de ceux qui ne font rien. Beaucoup d'activité pour leur fortune ; mais comme, dans tous leurs soins, le soin de leur âme n'entre pour rien, je dis qu'ils se consument en efforts vains. Ce négociant pâlit sur ses calculs, mais au milieu de ses réflexions il n'y en a pas une pour l'intérêt de sa conscience ; donc il s'épuise en veilles inutiles. Cet ouvrier prend sur la nuit de quoi prolonger le travail du jour ; mais il n'a pas offert à Dieu un seul moment d'une journée si pénible ; donc ses sueurs sont perdues pour le salut. Dieu ne récompense que ce qu'on fait pour lui. Vérité effrayante, d'après laquelle on pourrait déjà, dès aujourd'hui, juger un grand nombre de chrétiens.

Mais il est pour eux un tribunal plus terrible. Je les y transporte, je les suppose aux pieds du Seigneur, devenu notre Juge. Un ange est à côté de lui pour écrire ce qui va être décidé sur chacun de nous. Permis à chacun de nous de faire valoir ses occupations. Seigneur, je me suis occupé, et c'était pour me faire un nom : c'est le travail de l'ambition. Je me suis occupé, et c'était pour augmenter ma fortune : c'est le travail de la cupidité. Je me suis occupé, et c'était pour me procurer des moyens d'existence ; c'est le travail de la nécessité, et s'il n'est pas sanctifié par des vues religieuses, il n'a droit à aucune récompense. Ecrivez, dit le Seigneur à l'ange, et mettez tous ces hommes si occupés dans la classe de ceux qui ne font rien.

Il serait affreux d'entendre prononcer un arrêt si foudroyant, et d'en être réduit à dire : Maintenant je vois que mes jours ont été vides. N'attendons point à ce jour pour sentir le prix du temps. Je laisse à vos réflexions ces trois idées : un Dieu, un moment, une éternité. Un Dieu qui me regarde, un moment qui m'échappe, une éternité bonne ou mauvaise, selon que j'aurai bien ou mal employé le temps.

DISCOURS XXIV.

Prononcé dans l'assemblée du 6 *février* 1823.

SUR LES BIENFAITS DU CHRISTIANISME PAR RAPPORT A LA SOCIÉTÉ EN GÉNÉRAL.

Messieurs,

Une religion, qui reconnaît un Dieu pour fondateur, qui compte parmi ses apôtres et ses défenseurs, je ne dis pas seulement de grands saints selon l'Eglise, mais de beaux génies selon le monde, des Athanase, des Chrysostome, des Jérôme, des Augustin, des François de Sales ; une religion à laquelle crurent Descartes et Newton, que Bossuet, Fénelon et Massillon glorifièrent autant par leurs talents sublimes que par leurs mœurs angéliques ; une religion à laquelle La Bruyère rendit un témoignage éclatant, qui inspira à Corneille, à Racine, au lyrique Rousseau, leurs plus beaux vers ; une religion qui, contrariée dans son origine et ses progrès, demeura inébranlable au milieu des plus violents assauts, et qui, récemment encore, sortit triomphante du furieux combat que lui livra la raison humaine, et vérifia par là la promesse donnée par son auteur, qu'elle doit durer jusqu'à la fin des siècles ; cette religion mérite sans doute de ne pas être dédaignée.

Elle l'est pourtant par le grand nombre ; elle est même attaquée par plusieurs qui semblent vouloir détrôner Dieu, qui sou-

rient comme de pitié à tout langage, à tout écrit, à toute action où il entre des idées religieuses. Il est vrai que les ouvrages, composés par les antagonistes de l'Evangile, sont suspects par le style même de l'écrivain et par l'esprit qui évidemment dirigeait sa plume. C'est un outrage continuel aux mœurs ; l'obscénité y marche toujours comme auxiliaire de l'impiété : c'est une dérision amère des ministres de la religion, pour mieux parvenir à l'avilissement de la religion même. Cette inculpation n'est point calomnieuse; elle a sa preuve dans tous ces livres dont les auteurs se sont donné la mission de diffamer le christianisme. Croirait-on que, parmi ceux qui l'ont décrié, il en est qui lui ont préféré les rêveries de la mythologie? Absurdité si monstrueuse, qu'elle a choqué l'un des coryphées de la philosophie moderne, qui, terrassé par les preuves et vaincu par la beauté de la révélation, lui a rendu ce témoignage éclatant : « Ces éloges, dit-il, qu'on prodigue au paganisme, dans la vue de rendre le christianisme odieux, ne peuvent venir que de l'ignorance où l'on est sur ce qui constitue deux religions si opposées. Préférer les ténèbres de l'une aux lumières de l'autre, c'est un excès dont on n'aurait pas cru les philosophes capables, si notre siècle ne les eût pas montrés dans ces prétendus beaux esprits qui se croient d'autant meilleurs citoyens qu'ils sont moins chrétiens.»

Ainsi parlait Diderot ; et ses expressions ont de quoi faire rougir beaucoup de personnes qui, élevées dans la foi de l'Evangile, n'en sentent pas assez le prix et méconnaissent les grands bienfaits de la religion chrétienne. C'est pour la venger de cette ingratitude que je me propose de montrer le mal que le christianisme a trouvé dans le monde et le bien qu'il y a opéré.

I. Notre éducation nous a donné des idées si claires sur la divinité, sur les récompenses et les châtiments de l'autre vie, sur nos obligations envers Dieu et les hommes ; nous sommes tellement familiarisés, dès notre premier âge, avec ces belles et précieuses notions, que nous ne concevons pas que l'univers ait pu jadis être enveloppé d'épaisses ténèbres. Accoutumés à jouir des bienfaits de la religion de Jésus-Christ, ils nous touchent à peine; il nous paraît si naturel de connaître la vérité, qu'oubliant que Dieu aurait pu nous la laisser ignorer, nous tombons dans le vice de l'ingratitude. Cependant, pour nous convaincre des droits du Très-Haut à notre reconnaissance, il suffit de lire les monuments historiques et poétiques que l'antiquité nous a laissés, chefs-d'œuvre qui, en immortalisant le génie de leurs auteurs, éternisent en même temps leurs écarts honteux et les erreurs presque inconcevables de l'esprit humain abandonné à lui-même.

La lumière brillait dans la Judée, mais ne s'étendait pas au delà de ce coin de la terre. A peu de distance de cette contrée l'Egyptien était, l'encensoir à la main, sur les bords du Nil, y cherchant des crocodiles, ou dans ses jardins, pour adorer les légumes qui y croissaient, ou à genoux devant le bœuf Apis. Et il ne s'agit pas ici d'un pays étranger à la civilisation. Dans cette Egypte où tout était dieu, hors Dieu lui-même, on admire encore les lois qui la régissaient et les chefs-d'œuvre qui l'embellissaient. Egalement ni l'esprit de la Grèce, ni la gravité de Rome ne les préservèrent de l'aveuglement universel. Ephèse avait sa grande Diane, et l'ancienne capitale du monde rassembla, dans son Panthéon, tous les dieux connus et inconnus des nations. Et quel affreux culte leur a été rendu, même dans les siècles de goût et de raison! Qui osera révéler les infamies par lesquelles fut honorée la Cérès Eleusine? Déplorable aveuglement, qui, à chaque passion, donnait une divinité protectrice ! La religion servait d'apologie à toutes les faiblesses et d'égide à tous les remords.

Quel homme dissipera ces ténèbres et répandra la lumière dans l'univers? La Grèce a eu ses Homère, ses Platon, ses Socrate, ses Aristote; Rome, ses Numa, ses Caton, ses Cicéron; et toutefois les siècles ne se déroulaient que pour grossir le nombre des erreurs et amonceler les superstitions. La corruption s'est accrue dans la même progression que la science, et l'idolâtrie a dominé autant dans le sénat de Rome et l'aréopage d'Athènes que dans les forêts de la Gaule et de la Germanie.

A la vérité, les notions d'un Etre suprême et d'une vie future avec des châtiments et des récompenses, ces vérités premières avaient traversé l'ombre de l'ignorance et se transmettaient, chez les païens, dans les vers de leurs poëtes. Mais les fictions qui entouraient ces idées, leur ôtaient tout empire sur les cœurs. Les maximes les plus sévères, délayées dans des fables, y perdaient leur gravité. Le vice n'en était point effrayé. L'histoire de Tantale n'a jamais corrigé un avare, ni celle d'Ixion un libertin.

Je me joins aux admirateurs de ces anciens sages, qui surent, en quelques points, vaincre la tyrannie des préjugés vulgaires, et s'élever jusqu'à des vérités sublimes. Mais, ou ils en bornaient l'enseignement à un petit nombre de disciples, tel un Platon dans l'académie et Aristote dans le lycée ; ou ils ne les propageaient que dans les limites d'une ville et tout au plus d'un territoire ; c'était Lycurgue à Sparte, Dracon et Solon à Athènes, Minos en Crète, Phéron à Corinthe, Zaleucus et Charondas dans l'extrémité de l'Italie. Socrate, s'écartant des sophistes de son temps, enseigne une philosophie nouvelle et professe une morale plus pure ; mais ses leçons ne sont pas à la portée de la multitude. Il faut donc, non pas à une contrée ni à une partie du monde, mais à l'univers entier, un législateur dont l'enseignement soit populaire, qui s'abaisse jus-

qu'aux dernières classes, qui ne distingue ni riche ni pauvre, ni maîtres ni serviteurs, ni savant ni ignorant, qui ne voie dans tous les hommes que des frères qu'il faut instruire, et des malheureux qu'il faut consoler.

Les moralistes de l'antiquité, sans doctrine certaine, sans dogmes fixes, s'accordaient peu entre eux; leur philosophie flottante hésitait sur les points les plus essentiels; les plus habiles ne prononçaient qu'en tremblant. Il fallait donc un Maître qui déterminât, dans un code intelligible à l'ignorant même, ce qu'il avait à croire sur Dieu, sur la vie future et le sort qui y attend les bons et les méchants, sur le culte à rendre au Créateur et les obligations de l'homme envers ses semblables.

Enfin les lois portées par les anciens philosophes ne sévissent que contre les désordres notoires, et n'atteignent pas la perversité que recèle le cœur de certains hommes. Le crime caché n'a rien à craindre, et il n'a point de frein; comme la vertu, dans l'ombre des chaumières, ne peut prétendre à aucune récompense, elle n'a pas d'aiguillon. Il faut donc un Juge dont les yeux percent dans l'intérieur des consciences, qu'on sache être vengeur du mal commis dans le secret même, et le rémunérateur du bien, fût-il ignoré du public. Or ce scrutateur des cœurs, la masse du peuple païen ne l'a pas connu, et moins encore elle l'a redouté.

Le genre humain va donc périr, s'il ne paraît pas un sage plus éclairé que tous les sages du monde, que ses vertus rendent recommandable, dont les œuvres en imposent assez aux hommes pour leur faire adopter sa doctrine. Ce sage, qui manque à la terre, que la terre demande au ciel, parce qu'elle même ne saurait le produire, c'est Jésus-Christ. Il paraît, il s'associe quelques disciples, il prêche une doctrine plus sainte, plus sublime, plus universelle, plus conforme aux intérêts de la société que toutes celles que les âges antérieurs avaient produites; une doctrine qui s'étend sur les classes les plus indigentes, pour les soulager, les plus ignorantes, pour les éclairer. C'est le soleil des âmes, qui, comme le soleil de la nature, fera parvenir ses rayons dans les humbles vallées, comme sur la cime des hautes montagnes.

Après ce coup d'œil rapide jeté sur l'insuffisance et les désordres du paganisme, considérons la religion de Jésus-Christ, qui, bienfaitrice du genre humain, y répand les germes d'une vie nouvelle. Comment? par l'influence qu'elle exerce sur la société en général, sur la société domestique, et sur la classe la plus nombreuse de la société, celle des pauvres.

II. Influence du christianisme sur la société en général. Heureusement je ne parle pas devant ces hommes qui affectent d'exhumer, avec complaisance, les maux dont le christianisme a été le prétexte dans différents siècles, et qui jettent un voile épais sur les biens qu'il a produits. Mes auditeurs veulent la vérité et ne veulent qu'elle; et c'est aussi uniquement la vérité que je leur proposerai.

Toute puissance vient de Dieu, et qui résiste à la puissance, résiste à Dieu même. (*Rom.*, XIII, 1.) Ainsi parle l'apôtre saint Paul. Voilà cette souveraineté première, cette souveraineté divine, de laquelle découlent toutes les autres, qui leur donne leur base et leur sanction, et contre laquelle aucune faction ne saurait prévaloir. *C'est par moi que les rois règnent*; autre oracle du Saint-Esprit (*Prov.*, VIII, 15); magnifiques paroles, qui donnent aux princes un caractère sublime.

Il est vrai que la religion, pour contenir les puissances de la terre dans de justes bornes et pour prévenir l'abus du pouvoir, abaisse toutes les conditions au même niveau sous la main de celui qui s'appelle *le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs.* (*Apoc.*, XIX, 16.) Elle rappelle les classes les plus élevées à la commune origine, et leur enseigne qu'il n'y a qu'un *seul législateur* suprême. (*Jac.*, IV, 12.) Qu'on ne dise donc point que notre système religieux est une flatterie qui tendrait à faire des rois autant de despotes. Singulière flatterie qui apprend aux rois que, représentants de Dieu ils doivent l'être de sa bonté; que le même Dieu, qui leur communique ses droits ici-bas, les citera un jour à son tribunal, pour les juger d'après l'usage qu'ils en auront fait; qu'il y aura de grands tourments pour ceux qui auront abusé d'un grand pouvoir (*Sap.*, VI, 11), que ceux-là subiront une sentence plus rigoureuse qui auront été placés à la tête des autres hommes. (*Ibid.*) Est-ce flatter les rois que de leur parler ce langage? Ah! les vrais flatteurs et les plus dangereux sont ceux qui ont enivré le peuple de ses droits illusoires, qui ont dit que la nation était tout, qu'elle pouvait tout, et que son insurrection était sainte, quand elle renverserait le souverain de son trône, pour s'y asseoir elle-même: tandis que le vrai, et le seul vrai, c'est qu'un peuple insurgé présente au naturel l'orgueil en fermentation et les passions en délire. Faire de la royauté une propriété nationale, c'est vouloir puiser la paix dans la source même du désordre.

Gloire soit à la religion chrétienne qui a mieux pourvu à la garantie du repos des nations et à la stabilité des empires. Et quelle solidité pourrait se promettre un état qui n'aurait d'autre base que la volonté capricieuse de la multitude, et dont l'existence serait un orage journalier et une révolution en permanence? Anathème à cette maxime séditieuse que des hommes pervers ont voulu inoculer dans l'esprit du peuple, qu'il est seul *le souverain!* Maxime féconde en désastres, funeste dissolvant qui rongerait les entrailles de tous les royaumes et les ferait bientôt tomber en lambeaux; principe sacrilège qui n'a pu être avancé que par ceux qui ont placé l'athéisme sur l'autel.

Nous, nous y laissons la religion, et nous écoutons sa voix. Elle nous dit qu'en met-

tant la couronne sur la tête des rois, elle se charge de former leur cœur et de diriger leurs actions pour le bonheur des peuples. Elle l'avertit, par la bouche d'un de nos plus grands orateurs, « qu'il ne doit son élévation qu'aux besoins publics; que, loin que les peuples soient faits pour lui, il n'est lui-même tout ce qu'il est que pour les peuples (29*). » Aussi, le prince, élevé à l'école de la religion, sera-t-il juste, parce que sa conscience, qui est son premier conseiller, lui ordonne de l'être. Il aura des mœurs, parce qu'il entrevoit les conséquences d'un mauvais exemple qu'il donnerait au peuple. Il sera valeureux, parce que, ne prenant les armes que pour une légitime défense, il a la confiance que Dieu les bénira. Il unira la vigueur à la bonté, parce qu'il sait que le salut du peuple repose sur lui. Tel fut un Louis IX, à qui la religion donna des leçons et ensuite des autels. Tel fut encore Louis l'Infortuné, que la religion fit bon sur le trône, magnanime dans les fers, et clément sur l'échafaud

Cette religion qui fait les bons rois, c'est elle encore qui donne à l'état de bons serviteurs et au monarque des sujets fidèles. C'est elle qui, dans la conscience du juge, tient la balance égale entre les deux parties, qui y conserve dans toute leur délicatesse les scrupules de l'intégrité. C'est elle qui rend facile au guerrier le sacrifice de sa vie, et lui fait une loi de sa fidélité au prince dont il a reçu son épée. C'est par elle que les rois voient des enfants dans leurs sujets, et les sujets un objet de vénération dans leur roi. Et qui ne comprend pas que cette confiance mutuelle contribue au repos des sociétés? C'est elle, c'est cette religion chrétienne qui, en condamnant l'insurrection comme enfant de l'orgueil et mère de l'anarchie, fait plus, pour le bonheur d'une nation, que les plus savantes et les plus belles constitutions du monde. C'est elle enfin qui intime à ses enfants cette doctrine éminemment sociale, qu'il faut obéir au prince *par un motif, non de crainte, mais de conscience* (*Rom.*, XIII, 3), et qu'on lui doit la même soumission qu'à la Divinité même. Doctrine bien différente de celle qui, en parlant au peuple de ses droits prétendus, lui a fait oublier ses devoirs; doctrine qui rapproche et qui lie ces deux idées: un roi désobéi, un Dieu offensé, et par-là ramène et fixe tous les chrétiens autour du bon ordre.

Ainsi, tandis que les éléments de troubles et de désordres sont dans les ouvrages des incrédules, l'Evangile n'a que des principes conservateurs; ses maximes sont en harmonie avec la force, la stabilité, la félicité des empires. Qu'on les pratique, ces maximes célestes, les tribunaux n'auront plus de crimes à condamner; que les temples soient pleins, les prisons seront vides.

Est-ce d'après les oracles du christianisme, ou d'après ceux des mécréants qu'on a vu des factieux tantôt marchant à découvert, pour attaquer le trône; tantôt travaillant dans l'ombre, organisant des projets sinistres, préparant des complots, empoisonnant l'opinion publique, échangeant la légitimité contre l'usurpation? Ah! des faits trop récents ont prouvé que la révolte contre la religion est toujours le plus grand des malheurs, comme elle est le plus grand des forfaits. Les novateurs politiques, s'ils avaient réussi à nous déshériter de notre antique croyance, auraient par là même tari la source abondante de bienfaits, qui, depuis quatorze siècles, coulait au sein de notre patrie.

Que d'avantages en effet n'a pas produits cette religion! A mesure qu'elle se propage, on voit cesser les affreux excès auxquels la barbarie et la superstition des siècles païens avaient porté les hommes. Le cirque ne retentit plus d'applaudissements, quand le féroce gladiateur a immolé son concitoyen au plaisir d'une multitude avide de sang. Les victimes humaines ne palpitent plus sur l'autel, pour fléchir une divinité farouche. La charité ôte aux maîtres le droit de se jouer de la vie de leurs esclaves. Les guerres d'extermination disparaissent, et le vaincu peut compter encore sur l'humanité du vainqueur. Qu'on se mette devant les yeux, dit l'auteur de l'*Esprit des lois*, les massacres continuels des rois et des chefs grecs et romains, la destruction des peuples et des villes par Timur et Gengiskhan, et nous verrons que nous devons au christianisme, et dans le gouvernement un certain droit politique, et dans la guerre un certain droit des gens, que la nature humaine ne saurait assez reconnaître. C'est ce droit des gens qni fait que, parmi nous, la victoire laisse aux peuples vaincus ces trois grandes choses, la vie, la liberté, les biens.

A la vérité, vous ne trouverez dans l'Evangile ni code, ni constitution, ni traité politique; mais vous y trouverez ce qui fait la stabilité de tous les gouvernements et le bonheur de tous les gouvernés; je veux dire la sanction de toutes les vertus. En est-il une seule que la religion ne prescrive? Où, par exemple, la probité a-t-elle une garantie plus sûre que dans la morale chrétienne? J'avoue que l'antiquité païenne a produit quelques hommes, rigides observateurs des règles de l'équité. Athènes a eu des Aristide, Thèbes des Epaminondas, Rome des Fabricius, qui respectaient la justice; mais elle était souvent bravée par la multitude qui ne connaissait point l'idée d'un Dieu saint et vengeur. Que pouvait avoir d'imposant, pour la cupidité, cet Olympe, où habitait le dieu du vol? Et encore aujourd'hui, à qui accordons-nous moins de confiance? à ceux pour qui nous savons que la religion n'est qu'un objet de convenance, lequel exige encore quelques procédés et des égards, mais n'impose plus de contraintes ni de sacrifices.

(29*) *Petit Carême*, de Massillon; *sermon pour le 4e dimanche de Carême*

Et cette religion bienfaisante, on l'a calomniée ! Je ne réfuterai point, dans ce moment, toutes les imputations qu'on s'est permises contre elle. Mais si j'usais de représailles, si je dévoilais tous les maux qu'a produits le défaut de religion, je dirais des choses effroyables.

Sublimes politiques, grands régénérateurs des peuples, qui improvisez des gouvernements où l'Evangile n'est pour rien, en vain avez-vous essayé de bâtir parmi nous votre édifice social ; la main de Dieu ne le soutenait pas, il s'est écroulé. Ainsi ont péri tant d'autres institutions ; tous les siècles se lèvent à la fois pour attester à l'univers que tout Etat qui abandonne Dieu en est abandonné à son tour. La politique, quand elle est purement humaine, ne peut pas donner le souffle de vie à ses ouvrages, il faut qu'ils meurent; ces chefs-d'œuvre ne portent pas sur une base religieuse, il faut qu'ils tombent.

A vous donc, réformateurs anti-chrétiens, à vous cette neutralité de croyance dont vous vous faites honneur, ce poison de toute morale, cette mort de toute vertu, à nous cette religion qu'a embrassée Clovis, avec laquelle notre France s'est maintenue et a fleuri. A vous cet esprit frondeur qui ne voit que l'homme dans le souverain et ne se croit pas tenu à le respecter ; à nous cette religion qui nous montre dans le prince le lieutenant de la Divinité, chargé en son nom de maintenir la justice et la discipline dans la société. A vous cette fureur d'innovations qui a perdu et travaille encore à perdre notre patrie ; à nous cette conviction que l'ordre social ne marchera jamais mieux que quand la religion présidera au conseil de ceux qui règlent la destinée des Etats. A vous ce mépris de toute autorité divine et humaine; à nous cette religion qui nous dit : *Craignez Dieu, honorez le roi* (I *Petr.*, II, 13) ; qui, par cette politique vraiment céleste, confond les devoirs de chrétien avec ceux de citoyen, le service du Très-Haut avec celui du prince, et donne à ceux qui auront obéi sur la terre la confiance d'occuper un trône dans le ciel.

DISCOURS XXV.

Prononcé dans l'assemblée du 10 *avril* 1823.

SUR LA PAIX DE LA BONNE CONSCIENCE.

Messieurs,

Il est des hommes de mauvaise foi, ou du moins esclaves d'une injuste prévention, qui présentent toujours les pratiques religieuses sous un jour sombre et lugubre, et n'en parlent que comme d'un joug accablant. Ils ne voient que des ennuis dans les pieuses contraintes des enfants de l'Evangile. Semblables à ces envoyés de Moïse qui n'avaient entrevu la terre sainte qu'avec les yeux de la peur, ils jettent l'alarme dans le camp d'Israël. Qui pourra, disent-ils, se plaire au service d'un Dieu exigeant, qui ne se montre à ses disciples que la croix à la main ?

Je voudrais que ceux qui prétendent si à tort que la joie est incompatible avec les œuvres du christianisme, pussent lire dans une de ces âmes que le péché n'a jamais souillées, ou qui, en lavant leurs taches dans le bain de la pénitence, sont redevenues le sanctuaire de la grâce. En voyant le calme dont jouit le juste, ils se convaincraient que la calomnie seule a pu supposer tant d'amertumes dans la sainteté. Il est bien plus vrai que c'est dans la sainteté que réside un plaisir qu'on chercherait vainement ailleurs. Le témoignage d'une bonne conscience, voilà où se trouve la source du vrai bonheur. Pour le prouver, je placerai le juste dans les principales circonstances de la vie; partout vous le verrez heureux. Heureux dans ses actes de religion, que sa bonne conscience lui rend moins pénibles ; heureux dans l'adversité, que sa bonne conscience lui fait regarder comme un titre à une récompense éternelle; heureux même sous la froide main de la mort, qu'il sait devoir l'introduire dans le lieu de délices promis à ceux qui sortent de cette vie avec une bonne conscience.

I. L'homme, dans l'état de péché, arroserait de son sang les ronces d'un désert, que les plus laborieuses mortifications ne lui ouvriraient point les portes du ciel. Je ne dis point que Dieu n'a jamais égard aux bonnes actions du pécheur. Corneille l'était, et de plus il était infidèle, et toutefois Dieu agréa ses prières et ses aumônes, non à titre de Dieu juste, car il ne doit rien à ses ennemis, mais à titre de Dieu bon. Mais quand il s'agit de ses amis, c'est-à-dire, de ceux qui ont la conscience pure, leurs moindres sacrifices sont méritoires. De là la facilité et même le plaisir avec lequel le juste se détermine à tout faire. O mon âme, se dit-il, encore cette contrainte, cet effort, cette privation, c'est une couronne de plus. Suivez-la cette âme, dans tous ses exercices religieux, partout vous verrez la même ferveur découler de la même source, celle d'une bonne conscience. Prie-t-elle? Elle sait que l'encens de ses oraisons monte au trône de Dieu. Lit-elle l'histoire des saints? Elle sait qu'en marchant dans la même voie, elle peut espérer la même récompense; cette idée produit en elle une douce joie, que le Saint-Esprit compare à un festin délicieux (30).

En parlant ainsi, c'est votre situation actuelle que je veux peindre, ô vous qui, après avoir reconquis par la pénitence la paix intérieure, avez célébré la Pâque avec votre Dieu, en vous nourrissant de son corps. Puisse le bonheur, dont vous jouissez, être connu et envié de ceux qui n'ont pas encore obéi à l'appel de notre religion! Puissent ceux-ci se déterminer dans l'intérêt de leur propre satisfaction, à profiter du court espace qui nous sépare encore du terme fixé

(30) *Secura mens, juge sacrificium.* (*Prov.* I, 15.)

par l'Eglise pour accomplir le précepte de la réconciliation!

Cet homme, victime de la fragilité humaine, est tombé dans le chemin de la vertu. Meurtri par ses chutes, blessé par le péché, il s'est présenté au prêtre qui l'a relevé, guéri, et lui a dit : *Allez en paix.* (*Marc.*, V. 34.) A ces mots, la joie est rentrée dans son cœur et s'est peinte sur son visage. Si ses infidélités se retracent à son esprit et y ramènent quelques troubles, il entend une voix intérieure qui lui dit : Le Seigneur a promis le pardon au repentir et à l'aveu des fautes; j'ai détesté et dévoilé les miennes. Il a donc droit à la confiance, ce chrétien réconcilié; et si, dans ce moment, le tombeau s'ouvrait pour recevoir son corps, son âme irait sans crainte se présenter au tribunal du souverain juge.

Qu'il est loin de ce repos intérieur, l'homme coupable! Quelque insouciant qu'il soit, il tourne au moins quelquefois les yeux sur ces années stériles pour le salut, qu'il laisse derrière lui. Tant de grâces méprisées! Tant de temps perdu pour le ciel! Quelles réflexions ne fait-il pas, quand, après s'être étourdi quelque temps, il revient à lui-même et se trouve seul avec sa conscience et ses fautes! « Me voici dans la disgrâce de Dieu. S'il me frappait dans ce moment, que deviendrais-je? Et pourtant qui me répondra que, dans peu, il ne me faudra pas entendre mon arrêt de mort? Paix intérieure, vous n'êtes plus. Vous n'êtes plus, moments heureux, où je pouvais me croire l'ami de Dieu. » Ah! qu'il est pénible, l'état d'un homme qui croit encore, et qui a contre lui sa conscience! Elle est, pour ainsi dire, armée du glaive de la justice de Dieu, pour tourmenter l'homme coupable.

Cet infortuné, pour se mettre à l'abri de ces anxiétés, niera-t-il qu'il existe un Dieu, ou que le péché l'offense? Cette prétention de l'incrédule n'annonce point une conviction, mais seulement un désir. Il voudrait que cette action ne fût point criminelle; il dira même qu'elle ne l'est point, mais elle l'est, et il le sait bien. Il porte un juge inflexible qui prend toujours le parti de la vertu contre la passion, et qui mêle toujours l'importunité du remords au plaisir d'une faute. Jamais la conscience ne sera complice d'un crime. Toujours elle dira : Vous avez irrité votre Dieu, en vous arrêtant à cette pensée licencieuse, en blessant la charité par ce propos mordant. Il faut qu'elle s'accomplisse, la menace du Seigneur contre celui qui n'a plus le cœur pur : *Vous serez dans les alarmes jour et nuit* (31). Quiconque est coupable d'une faute en porte partout l'image effrayante. Il a beau ériger en maxime que Dieu est trop indulgent pour punir l'omission des devoirs religieux, les saillies blasphématoires, les insultes faites à la décence, le mépris des lois de la charité; la conscience dira toujours que ce sont là autant de péchés, et que le péché mène à la réprobation. Or il ne faut pas plus que cette idée pour troubler le repos de l'homme le plus insouciant.

O vous donc, qui gardez dans votre âme l'ulcère du péché, je dis que vous êtes votre premier ennemi. Vous nous dispensez presque d'avoir pitié de vos maux; ils ont leur source dans les alarmes de votre conscience. Vous pourriez lui rendre le calme par l'usage des sacrements, vous vous y refusez: il doit arriver de là que vous vivrez dans l'agitation; qu'à la moindre indisposition, l'idée de la mort se présentera à vous, et que vous verrez le Dieu du tonnerre prêt à lancer sa foudre.

On peut m'opposer que ces terreurs ne sont pas déjà si communes, puisqu'on voit tant de personnes tranquilles au sein du crime même. Quoi! leur disons-nous, étonnés d'un calme si étrange, vous n'êtes point troublés par le remords! Et ce sont quelquefois plusieurs années de suite passées dans cette léthargie. Certes à voir dans ce repos profond des personnes étrangères au culte divin et aux sacrements de l'Eglise, dont plusieurs même se font gloire de ne pas croire à la révélation; à les voir vivre en paix, et mourir sans donner aucun signe de frayeur sur leur état présent et futur, on croirait qu'il est faux qu'on ne peut pas être coupable sans remords. Mais voilà comment s'explique ce mystère épouvantable. Pour éprouver l'aiguillon du remords, il faut être chrétien, et ces hommes tranquilles malgré leur mauvaise conscience, ils ne sont plus chrétiens. Pour arriver à cette insouciance, il leur a fallu éteindre en eux le flambeau de la foi, ils l'ont éteint; il est des livres où la piété est livrée à la dérision, ils les ont lus; il est de l'intérêt des passions de croire Dieu indifférent à ce qui se passe ici-bas, ils l'ont cru. Cet état est celui que le Saint-Esprit appelle un abîme, où quand on y est tombé, on ne craint plus le Dieu vengeur (32). Voilà, si vous le voulez, la paix, mais quelle paix, grand Dieu! En pareil cas, on est insensible, parce qu'on est mort; on est sans terreur, parce qu'on est sans foi. Et je ne le sais que trop, que notre siècle offre de pareils exemples. Il est des David qui dorment sans soucis dans l'adultère; des Achab qui jouissent paisiblement d'un bien mal acquis. Ah! viendra le moment du réveil, où ce ne seront plus des remords, mais des regrets, et des regrets inutiles. Mais revenons à la véritable paix, celle que produit la bonne conscience. Celui qui en jouit est supérieur à tous les événements. Sa fermeté ne se démentira pas même sous la verge de la tribulation.

II. Si Dieu lui ôte la santé, il se console, parce qu'il lui reste assez de force pour souffrir. S'il perd sa fortune, il compte sur les biens du ciel promis aux pauvres qui ont

(31) *Timebis die ac nocte.* (*Deut.*, XXVIII, 66.)

(32) *Impius, cum in profundum venerit peccatorum, contemnit.* (*Prov.*, XVIII, 3.)

le cœur pur. S'il est victime d'une calomnie, c'est un trait de ressemblance de plus qu'il a avec son maître. Il en appelle à son innocence, sur laquelle le jugement des hommes ne peut rien; il s'écrie : Si Dieu est pour moi, qu'ai-je à craindre (33)? Et cette réflexion est un trait de lumière qui rétablit la sérénité dans son cœur.

C'est ce témoignage d'une bonne conscience qui changeait les premiers chrétiens en des hommes invulnérables. La preuve en est dans nos Martyrologes. Ici on les entend bénir leur Dieu à la vue de leurs corps en lambeaux. Là, ils s'échappent des bras des bourreaux pour voler sur le bûcher qui doit les consumer. Quoi donc! Les chaînes ont-elles perdu leur pesanteur et le feu son activité? Non, mais la conscience leur dit que, n'étant pas coupables, ils ne souffrent que pour être récompensés; et voilà ce qui fait leur force. De quelle autre source découlait cette patience avec laquelle Job louait son Dieu sous l'horrible ulcère qui le dévorait? C'est qu'il savait qu'étant innocent les vers qui le rongeaient étaient les agents, non de la vengeance de Dieu, mais de sa miséricorde. Aussi il a tout perdu, sa maison, en s'écroulant, a englouti ses trésors et écrasé ses enfants; mais, sur ces débris, la paix subsiste encore, parce que tout est perdu, hormis l'innocence.

Si Job n'eût été qu'un philosophe, il aurait peut-être étouffé l'accent de la plainte, mais il n'en aurait pas moins senti l'aiguillon de la douleur, et elle aurait pu le conduire au désespoir. C'est l'affreux parti que prend quelquefois un affligé que la foi ne soutient point. On peut le conclure des exemples épouvantables que donnent certains impies, qui ne voient d'autre moyen de sortir de leurs maux qu'en sortant de la vie par un suicide; disciples fidèles d'un des sages du dernier siècle, qui, dans son infortune, s'écriait, avec le ton de la fureur : « Un fer, du poison, la mort! Voilà donc le seul consolateur que le philosophe puisse invoquer dans son malheur, la destruction de lui-même. »

Mais laissons là les incrédules; à peine méritent ils qu'on les plaigne. C'est vous que je plains, vous qui, avec un reste de foi, portez le péché dans le cœur. Vous êtes dignes de pitié, dans quelque situation que je vous suppose. Pauvres, vous êtes doublement malheureux de l'être, si votre conscience est mauvaise, parce que Dieu ne promet de dédommagement qu'à l'indigence vertueuse. Malades, vous êtes doublement malheureux de l'être, si votre conscience est souillée, parce que la douleur n'est méritoire que pour celui qui a le cœur pur. O vous donc qui n'avez pas cet avantage, quelque soit le genre de votre peine, vous souffrez sans fruit. Vos tribulations ne vous mettent pas dans la classe des prédestinés, en qui Dieu voit l'image de son Fils. Vous êtes comme lui sur la croix, vous n'y êtes pas innocent comme lui. Par ses souffrances, il méritait d'entrer dans la gloire du ciel, et votre conscience vous dit que vos péchés vous en excluent. Elle vous dit même, et ceci doit vous toucher, elle vous dit, cette conscience coupable, que tout ce que vous endurez dans cette vie n'ôte pas une minute à cette éternité de peines qui attend dans l'autre quiconque y entrera avec le péché non pardonné.

Au contraire, on dirait que le bonheur, qui souvent fuit les trônes même, va naturellement chercher un asile dans le cœur d'un chrétien souffrant et innocent à la fois. Que le chemin où il marche soit semé d'épines, il sait au moins qu'il ne peut le conduire qu'au repos de la patrie. Ah! qu'il est doux de servir celui qui seul peut adoucir les amertumes de ceux qui le servent. Que n'êtes-vous mieux connue, aimable prérogative de la vertu! Pourquoi vous peint-on avec des couleurs si sombres, religion sainte, qui nous consolez si efficacement dans les ennuis de notre exil?

III. Mais pour mieux faire sentir l'avantage que tire le juste de sa bonne conscience, plaçons-le dans le moment le plus pénible, dans le dernier moment de sa vie, dans le moment décisif pour l'éternité; mettons-le aux prises avec la mort. Le tableau qu'il offre dans cette instant est encore plus touchant que ne l'a été sa vie antérieure. Tandis que le mourant dont la conscience est souillée, tremble en se voyant suspendu, comme par un fil au-dessus d'un abîme d'éternelles souffrances, l'homme innocent ne voit dans la mort que la fin de ses peines et le commencement de sa félicité. Il est doux alors le souvenir d'une belle vie! Il est doux de pouvoir dire avec l'Apôtre : *Je ne puis que gagner à mourir.* (I *Cor.*, IX, 15.) Quel est à cet instant le chrétien qui regrette de l'avoir été? L'heureux privilége d'être à l'abri de toute terreur! Ni les plaisirs, ni la fortune n'auront un soupir; ces avantages n'avaient pas eu ses affections; ils n'auront pas ses regrets; il n'y avait pas mis son bonheur, il ne sentira pas l'amertume de leur perte. Il ne regarde le tombeau que comme un asile auquel il confie pour quelque temps sa dépouille mortelle, en attendant le jour où il se revêtira de l'immortalité.

Mais il laisse des enfants! Dieu! A quelle épreuve vous le soumettez! Il les recommande à votre bonté. Ce qui adoucit le chagrin de cette séparation, c'est la confiance qu'il a d'être bientôt membre de la famille des saints, et d'habiter avec eux la céleste Jérusalem, où il sollicitera la miséricorde divine en faveur de ceux qu'il laisse orphelins sur la terre.

S'effrayera-t-il à la vue des jugements de Dieu? Que ceux-là craignent les arrêts de la justice d'en haut, qui ne les ont pas redoutés d'avance, et qui ont attendu au mo-

(33) *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* (*Rom.*, VIII, 31.)

ment de la mort, pour éclaircir le chaos des iniquités de plusieurs années. Pour le juste, la paix de l'âme, quand il quitte la vie, est déjà une récompense d'avoir vécu saintement. Sans doute il ne se flatte pas d'avoir conservé sans tache la robe de son baptême, il s'humilie d'avoir quelquefois, comme David, quitté le sentier de la vertu ; d'avoir, comme saint Pierre, rougi de son divin maître; d'avoir eu, comme Madeleine, trop de complaisance pour les vanités du siècle. Il en gémit ; mais dans sa confusion, il trouve de quoi se rassurer. S'il se souvient d'avoir péché, il se souvient aussi d'avoir prié et jeûné comme David, d'avoir versé des larmes comme saint Pierre, d'avoir fait pénitence comme Madeleine. Ses fautes, il les a détestées, accusées ; il ne doit plus rien à Dieu que la vie, et il est prêt à la lui rendre.

Et quel droit à la confiance n'a pas cet homme qui a tant de bonnes œuvres à présenter à Dieu ! Dans quelque condition qu'il ait vécu, il porte avec lui des dimanches sanctifiés par l'assistance aux offices, des fêtes marquées par des communions, des carêmes passés dans le jeûne et l'abstinence. L'homme du monde, car le monde a aussi ses justes, l'homme du monde porte cette constante régularité avec laquelle il a pratiqué ses devoirs d'état, sans manquer à ceux de la religion. Le riche porte ses aumônes, dont la voix est si éloquente au tribunal suprême. Le pauvre y porte ses actes de résignation. De là la douce confiance de ces justes mourants, à qui la conscience dit qu'ils sont agréables à Dieu. De là ce redoublement de ferveur, cette impatience même dans certaines personnes, qui disent avec David : Quand viendra le moment où je me réunirai avec les habitants du Ciel ? (*Psal.* XLI, 3.) Ou bien avec saint Paul : Que ne suis-je déjà dégagé des liens de mon corps ! De là un saint Jérôme, près d'expirer, disait à ses amis éplorés : pourquoi ces larmes ? si vous saviez combien il est doux de mourir dans la paix du Seigneur ! De là un saint Hilarion : Courage, mon âme ; après soixante-dix ans de bonnes œuvres, dois-tu craindre de paraître devant Dieu ? De là, enfin, un saint Martin repoussait le démon qui voulait troubler sa paisible agonie ; il lui disait : « Va, esprit impur, tu n'as de droit que sur les coupables, et j'ai la confiance d'être innocent. »

On conçoit facilement d'où venait à ces pieux mourants tant d'assurance dans cette dernière heure, dont l'idée seule a quelque chose de terrible. C'est qu'en jetant les yeux sur le ciel, ils y voyaient des couronnes, et ils s'écriaient : Ces diadèmes sont pour ceux qui ont le cœur pur, et je puis y prétendre.

Ainsi ont dû parler ces saints, dont la vie n'avait présenté qu'un tableau de vertus sublimes qu'aucun vice n'avait ternies : un Job, un Tobie, constamment éprouvés par le malheur, et constamment fidèles à leur Dieu. Ainsi avaient dû parler tant de solitaires, dont les cabanes avaient été inaccessibles à l'ombre même d'une faute, et tant de vierges dont le péché n'avait terni la robe d'aucune tache. On comprend sans peine que, pour des âmes aussi belles, la mort n'a pas eu d'horreur.

Mais si je n'avais à citer que ces exemples, je manquerais le but que je me propose, celui d'inspirer de la confiance à ceux-là même qui ont abandonné, pendant un certain temps, Dieu et la religion ; contristé l'Eglise par leur désobéissance, et insulté à la morale de l'Evangile par des excès honteux. Vous le voyez, je peins à traits hardis les plus grands pécheurs. Je les suppose réconciliés avec Dieu par la pénitence ; ceci me suffit : ils sont tombés et ils se sont relevés : à eux aussi, j'étends la prérogative d'être tranquilles à la porte même du tombeau. David a été coupable, mais il a pleuré ; le trouble respecte sa dernière heure, et il a le calme qu'aurait l'innocence conservée. Pierre qui a renié le Sauveur, Paul qui l'a persécuté, voient sans pâlir, l'un la croix où il va être attaché, l'autre, l'échafaud qu'il teindra de son sang. Les vertus des dernières années d'Augustin ont couvert les crimes de sa jeunesse; la sérénité est dans son âme, et son dernier soupir est un soupir de paix.

Et pourquoi chercher des exemples dans les saints dont les noms brillent dans les pages de l'histoire. Parlons de ces justes qui sortent de ce monde, sans que le monde les ait jamais connus. Grands conquérants, parez-vous de toute votre gloire ; si elle n'est pas jointe à l'innocence, vous êtes moins que cet homme obscur qui va mourir dans la grâce de Dieu. Voyez comme, de sa main défaillante, il applique sur ses lèvres la croix : cette croix, aux pieds de laquelle il a tant de fois envoyé au ciel l'encens de ses prières. Frappez, Seigneur, la victime est prête. Ce juste tombe comme un fruit mûr pour l'éternité ; et il commence avec les anges le cantique de l'Agneau, dont le ciel retentira pendant tous les siècles.

Ames innocentes, que Dieu distingue dans cette assemblée, et que l'œil de l'homme ne saurait distinguer, respectables inconnues, ne vous lassez point. Vous êtes peut-être tentées de quitter le sentier pénible de la vertu. Courage, encore quelques pas et le ciel est à vous. A vous, dis-je, car il n'est que pour vous. Il n'est point pour ceux qui gémissent encore dans les terreurs d'une mauvaise conscience. Hâtez-vous donc, âmes que le péché trouble encore. Vous cherchez le repos, vous ne le trouverez qu'au tribunal de la réconciliation. Triomphez de votre répugnance. A mesure que le péché sortira de votre bouche, la paix rentrera dans votre cœur. Le bonheur est pour celui qui s'accuse. C'est l'aimable efficace de ce sacrement.

DISCOURS XXVI.

Prononcé dans l'assemblée du 15 *mai* 1823.

SUR L'HONNEUR.

Messieurs,

On parle souvent de l'honneur, on le vante, on le recherche, on le regarde comme l'âme des hautes entreprises, comme le sentiment qui constitue le héros, comme l'attribut essentiel des grands cœurs et le plus ferme appui de l'homme dans les revers. Cette idée brillante, qu'on se fait de l'honneur et des prodiges qu'il produit, n'est ni juste ni vraie, quand la religion n'y entre pour rien. L'honneur perd une partie de son énergie, si la religion lui est étrangère. Je définis l'honneur un sentiment généreux de l'âme qui va à la gloire par le chemin pénible de la vertu. J'exclus donc de l'idée de l'honneur tout acte facile et vulgaire; plus encore, tout ce qui compromet la justice. Maintenant si on demande où est l'honneur et de quoi il est capable, je réponds : Il n'est pas où le placent trop souvent les préjugés, mais dans la religion ; et soutenu par elle, il s'élève à la hauteur des sacrifices les plus ardus.

I. L'impie place l'honneur dans l'incrédulité. En vain lui dit-on que son origine est divine et ses espérances éternelles, il juge plus glorieux pour lui d'être de la même nature que les animaux, comme eux une vile boue que le hasard a assemblée et que le hasard dissoudra ; amas fortuit, sans espérance, sans autre usage de sa raison et de ses sens que celui de se plonger dans des voluptés charnelles. Religion de mon Dieu ! Voilà donc vos ennemis, des hommes qui se disent enfants d'une nature aveugle, pour qui tout est égal, crime et vertu, puisqu'un éternel anéantissement doit confondre le juste et le pécheur dans le creux d'un tombeau. Incrédules, le portrait que je fais de vous, a-t-il de quoi vous flatter ? Est-ce là ce que vous appelez honneur ?

L'antiquité chrétienne n'en jugeait pas ainsi. Ce n'est que depuis un siècle que ce libertinage d'esprit et de cœur a paru beau à certains hommes, déserteurs de la croyance primitive. Ils ont renié leurs ancêtres dans la foi ; ils ont ambitionné la gloire de commencer une génération qui répudie tout commerce avec le ciel, n'aspire à aucune récompense, et ne craint aucun châtiment. Je laisse à d'autres l'honneur de faire partie de la famille de ces impies nouveau-nés. Je me glorifie d'une noblesse plus belle et qui date de plus haut. Je compte parmi mes aïeux chrétiens ces apôtres qui ont converti le monde, ces martyrs qui ont triomphé de la férocité des tyrans, ces évêques que les païens même ont vénérés ; et si ces titres ne vous paraissent pas assez éclatants, je me dirai le collègue par ma foi de ces pieux capitaines, de ces conquérants religieux, dont les exploits ont reçu un nouveau relief de la religion qu'ils professaient.

Je ne mettrai pas davantage l'honneur dans le faste d'une grande fortune. Il en est qui croient s'élever au plus haut rang, quand ils rassemblent autour d'eux ce que la nature a de plus rare, ce que les arts ont de plus brillant. Mais si cet homme, rassasié de richesses, se trouve vide de foi et de bonnes œuvres, je dis que tout est précieux en lui, excepté lui-même. On dirait qu'il le sent, et que, pour se consoler de ne pas trouver en lui le seul bien solide, qui est la religion, il amasse tout ce qu'il peut autour de lui ; il mendie de tous côtés la gloire qu'il ne possède point dans sa conscience. Honteux de sa petitesse, il cherche à se multiplier dans ses titres, dans ses propriétés et ses jouissances. Il croit s'identifier avec les avantages qu'il acquiert au dehors ; il s'imagine croître lui-même avec les superbes édifices qu'il élève, avec les vastes domaines qu'il étend encore ; et parce que sa fortune serait la fortune de plusieurs autres hommes, il a de la peine à ne se compter que pour un seul homme. Cependant, s'il voulait savoir exactement ce qu'il est et ce qu'il vaut, il lui suffirait de se mesurer à son cercueil, qui seul le mesure au juste. Car tout cet amas de vanités ira s'engloutir dans la tombe avec lui ; au lieu que le véritable honneur survit dans l'homme religieux ; sa mémoire l'honore encore.

L'honneur n'est pas non plus dans la science séparée de la religion. La seconde moitié du dernier siècle a produit des hommes de génie, à qui on ne refusera ni la profondeur dans les pensées, ni les agréments dans le style, ni une vaste étendue de connaissances. Il faut leur accorder tout, excepté la religion, dont ils n'ont point voulu. Voyons ce qui est résulté, pour leur honneur, de tant de talents. On les voit unis dans un seul point, celui de détruire toute croyance, et de semer dans tous les cœurs les germes de tous les désordres, en ôtant aux passions le frein de la foi. Du reste, ils se contredisent, se combattent ; orgueilleux comme les architectes de la tour de Babel, ils élèvent une tour contre le ciel ; mais la confusion des idées et du langage les empêche d'être d'accord entre eux et avec eux-mêmes. Après s'être fait une divinité de la raison, ils en devinrent les détracteurs ; ils ont même nié l'existence de cette raison, en soutenant que l'homme ne diffère de la brute que par les organes. Celui-ci, malheureusement trop savant, condamne toutefois la science comme un abus, veut que l'homme vive dans les forêts, sans lois et sans vertus ; il demande l'extinction du nom de roi, le pouvoir dans les mains du peuple, c'est-à-dire, le bouleversement de l'ordre social ; et ce sont là en effet les fruits qu'on a vus éclore de son génie. Celui-là, aussi savant, mais aussi irréligieux, semble vouloir se déshonorer lui-même, en remplissant ses pages d'une foule de sales abominations qui révèlent toute la corruption de son cœur. Or, je le demande, ont-ils

visé à l'honneur, ces deux écrivains, dont l'un composa tant de livres licencieux à l'usage des libertins, tandis que son collaborateur en œuvres de perversité composait des confessions où l'on s'accuse, non avec l'humilité du repentir, mais avec l'impudeur d'un cynisme effronté? Ont-ils visé à l'honneur ceux qui, dans le même siècle, provoquaient la risée publique, par les injures scandaleuses qui coulaient de leurs plumes? Ont-ils visé à l'honneur ceux qui n'ont laissé au monde que des ouvrages lascifs, où le poison, préparé par des mains habiles, infecte aujourd'hui les mœurs publiques, et où les siècles qui nous suivront viendront puiser la licence et la corruption du nôtre?

Mais pourtant ces écrivains ont été honorés? De quels honneurs parle-t-on? Veut-on parler de l'apothéose décernée à l'apôtre de Ferney et au citoyen de Genève? Je sais que l'impiété profana un temple en faveur de ces deux hommes, pères et premiers auteurs d'une révolution qui ensanglanta la France et mit l'Europe en feu. Mais je dis que l'impiété manqua son but. Elle voulait le triomphe des deux plus violents ennemis de l'Evangile. Mais en confondant leurs ossements avec les cendres de tant d'autres assassins de la religion et de la patrie, en les associant à des êtres dont la France ne peut que rougir, c'était les associer à leur éternelle ignominie. Et ces deux savants, portés avec pompe au Panthéon, furent flétris par leur triomphe même, autant qu'ils le sont par leurs ouvrages.

La religion a aussi des honneurs pour les savants, mais pour les savants dont la plume est chaste, le goût pur et les intentions droites; génies vraiment dignes de ce nom, tout à la fois supérieurs en talents et irréprochables dans leur conduite. Voilà ceux qu'on peut appeler l'honneur de la patrie et l'ornement de l'esprit humain. A eux donnons nos éloges (34) : à eux appartient la vraie gloire, parce qu'ils marchent sous les enseignes de l'Evangile.

Jusqu'au commencement de l'autre siècle les plus habiles écrivains auraient cru s'avilir en faisant de la religion *un affreux badinage* (Boil., *Art poétique*). Quel poëte, sous le beau règne de Louis XIV, osa jamais porter atteinte à la foi? Dans leurs plus grandes hardiesses ces génies sublimes s'inclinèrent devant l'autel comme devant le trône. Ce n'est que dans la décadence des lettres que l'impiété se mit en crédit; elle se fit un parti puissant en caressant les caprices du cœur et des sens; elle écrivit des blasphèmes, pour échapper à l'oubli, et elle acheta la célébrité en faisant la guerre au ciel. Je laisse à juger si c'est là l'honneur.

Il n'est point non plus dans les conquêtes d'un capitaine sans religion, bien que l'opinion l'ait placé là. J'admire cette suite de hauts faits qui embellit l'histoire de Bayard, mais je l'estimerais moins si son siècle ne l'avait pas surnommé *le chevalier sans peur et sans reproche.* Qu'il me paraît grand ce preux guerrier, surtout au moment de sa mort, lorsque je le vois nageant dans le sang de ses blessures, les yeux fixés sur la poignée de son épée qui lui représente une croix! C'est sur cette croix qu'il déposera son âme, et son dernier soupir est un soupir chrétien. Dira-t-on que la religion déprécie la valeur? A-t-elle amorti le courage de ce roi de Pologne qui, avant d'attaquer les légions ottomanes, fait l'humble fonction d'acolyte au sacrifice qu'on offre d'abord dans son camp, et qui, après la victoire qui a couronné sa piété et son courage, entonne sur le champ de bataille l'hymne sacrée que l'Eglise reconnaissante chante au Dieu des armées? Honneur à ce pieux libérateur de Vienne, à ce boulevart de la chrétienté! Honneur encore au chef de la dynastie carlovingienne et à son illustre fils qui, d'une main, terrassait les ennemis de l'Etat, et de l'autre érigeait des temples au Seigneur! Honneur encore à ce Duguesclin qui, aux talents, au courage et aux succès, joignit toujours le respect pour la religion! Aussi l'honneur l'a-t-il suivi jusqu'au tombeau et au delà du tombeau. J'en atteste l'hommage que rendit à ce héros défunt un ennemi généreux. Tant le véritable honneur est puissant pour forcer l'estime et emporter les suffrages (35)! Mais je ne dirai pas : Honneur à ces guerriers étrangers à toute religion comme à toute justice, qu'un désir insatiable de gloire promène de conquête en conquête, qui ne connaissent d'autre droit que celui de leur épée, qui ne doivent leur réputation qu'au sacrifice de plusieurs milliers d'hommes.

Qu'est-ce qu'un conquérant né avec une valeur bouillante et dont les éclairs brillent de toutes parts, si la crainte de Dieu ne modère cette fougue? C'est un astre malfaisant qui n'annonce que des calamités à la terre. Plus il croîtra en gloire, plus les misères publiques croîtront avec lui. L'ambition sera son seul titre pour inonder de ses bataillons les contrées étrangères qu'il convoitera. Tout ce qui lui paraîtra glorieux lui deviendra légitime; ses voisins deviendront ses ennemis dès qu'ils pourront devenir sa conquête. Ses sujets fourniront de leurs larmes et de leur sang la

(34) *Laudemus viros gloriosos, imperantes populis sanctissima verba. (Eccli., XLIV.)*

(35) Duguesclin mourut devant Château-Neuf de Rendan, qu'il assiégeait, en 1380. La garnison avait promis de rendre la place au connétable, si elle n'était pas secourue à certain jour indiqué. Quoiqu'il fût mort, le commandant anglais ne se crut pas dispensé de tenir sa parole. Suivi de sa garnison, il alla se prosterner devant le cercueil du héros, et y déposa les clefs de la place. Ce trait de générosité, digne des temps héroïques, est un des plus beaux monuments de l'estime qu'on avait pour *le bon Connétable.*

matière de ses triomphes; il épuisera ses propres Etats pour en envahir d'autres; il se rendra célèbre en faisant des malheureux. Quel fléau pour le genre humain! Ah! Si un peuple était capable d'admirer un pareil héros, il suffirait pour le désabuser de le lui donner pour maître. Tel cet usurpateur qui naguère parmi nous éblouissait la France par un luxe de victoires, tandis que le reste de l'Europe se noyait dans son sang et ses larmes; cet homme, dis-je, dont la témérité creusa au milieu des neiges du nord le tombeau de deux cent mille Français. Dira-t-on que l'honneur le guidait, quand il méditait la conquête du monde et qu'on reconnaissait les traces de ses pas aux désastres qu'il laissait derrière lui? Sans doute il s'est paré de couronnes usurpées; l'Europe a retenti du bruit de ses exploits, mais l'orgueil était l'âme de ses entreprises. Aussi ses exploits furent-ils des crimes, et ses triomphes des malheurs publics, et l'honneur n'est pas là.

Les admirateurs passionnés des conquérants diront peut-être que je suis injuste à leur égard et que je manque au respect dû à des talents sublimes. Plût à Dieu qu'ils ne se fussent jamais manqué à eux-mêmes, en abusant de leur pouvoir pour en fouler les peuples. Ont-ils donc tourmenté le genre humain sans conséquence pour leur gloire? La gloire peut-elle exister pour un homme, là où est le malheur des autres hommes? Non, on n'arrivera jamais au véritable honneur, quand, pour y parvenir, on traversera une mer de sang et de crimes; le char de l'honneur ne connaît que le chemin de la vertu. Appeler honneur cette fougue d'ambition qui ne parcourt la terre qu'en la désolant, c'est donner au plus funeste des fléaux une physionomie fausse de vertu.

II. Où est donc le véritable honneur? Là où est la religion; hors d'elle point d'honneur. Je conviens qu'au milieu de la dépravation des mœurs publiques, le monde a encore sauvé des débris un reste d'honneur et de droiture; que, malgré les vices qui dominent, paraissent encore des hommes fidèles à l'amitié, zélés pour la patrie, esclaves religieux de leur parole, rigides amateurs de la vérité et bienfaisants envers leurs semblables. Mais ces hommes vertueux dont le monde fait ses idoles n'ont souvent pour eux que l'erreur publique. Amis fidèles, je le veux, mais c'est l'intérêt qui les lie, et dans leurs amis ce sont eux-mêmes qu'ils aiment; bons citoyens, mais la gloire qui leur revient de bien servir leur patrie est le plus fort lien qui les y attache; amis de la vérité, mais c'est que, connus pour observateurs de leur parole, ils acquièrent par là plus de confiance parmi les hommes; compatissants pour les nécessiteux, parce qu'ils auront des panégyristes de leur générosité. Voilà par fois l'honneur dans le monde; il n'est pas toujours désintéressé. Il l'est dans l'homme religieux. Que sa vie soit en péril et qu'il ne puisse la sauver qu'aux dépens de la vertu, il ne composera pas avec le devoir; que la certitude d'être applaudi par les hommes le sollicite à une entreprise injuste, il craindra plus le reproche de sa conscience qu'il ne sera flatté des suffrages du monde Variez les circonstances, l'honneur fondé sur la religion ne variera pas.

Un homme en qui on voit une droiture sévère dans ses prétentions, une noble émulation à cultiver ses talents mise en activité par le désir d'être utile, une probité que n'altèrent ni la crainte d'une perte ni l'appât du gain; un homme qui trouve son bonheur dans celui des autres hommes, qui ne connaît ni les jalousies de l'intérêt personnel, ni cette dureté que le malheur d'autrui n'attendrit point, ni cette fierté dans le bienfaiteur qui humilie celui à qui est accordé le bienfait; un homme qu'un plaisir indécent n'a jamais avili, qui n'a jamais pâli devant le danger auquel le devoir l'a exposé; voilà je crois le héros de l'honneur. Si on me dit que pour faire ce portrait je n'ai pas eu besoin d'emprunter les couleurs de la religion, je répondrai que ces vertus brillantes qui constituent l'honneur n'ont de racines profondes et solides que dans la religion. Rompez les liens qui attachent l'homme à Dieu, vous affaiblissez les liens qui unissent l'homme à l'homme.

J'admettrai, si on veut, le prodige de quelques personnes qui, sans tenir aux principes religieux, sont fidèles à ceux de l'honneur; j'admettrai quelques Fabricius qui, étrangers à la vraie religion, ne s'écartent pas plus des voies de l'honneur que le soleil de la route tracée par le Créateur. Mais si on jette les yeux sur la masse des sociétés qui ont occupé la scène du monde, on verra que les siècles où la religion a fleuri avec le plus d'éclat, sont ceux qui ont été les plus féconds en hommes d'honneur. Et si nous sommes réduits à gémir sur l'état actuel de la moralité, s'il y a aujourd'hui moins de bonne foi dans le commerce, moins de délicatesse dans les transactions, moins de soumission dans les citoyens pour les lois de l'Etat; en un mot, s'il y a moins d'honneur, c'est qu'aujourd'hui il y a moins de religion. C'est que l'honneur a disparu sur les pas de la religion; c'est que l'honneur dépend tellement de la croyance, que le dépérissement de celle-ci entraîne l'affaiblissement de celui-là. Supposez un homme qui ne reconnaît plus de législateur dans le ciel, ni d'Evangile sur la terre, ni d'enfer sous ses pieds, dès lors il n'est plus chrétien; dès lors aussi, mettez-le à l'épreuve, proposez-lui un crime, un crime qui sera heureux, qui échappera à l'infamie, je crains que vous ne trouviez plus l'homme d'honneur. Oui, Messieurs, parons-nous des plus belles vertus humaines, grand cœur, sensibilité, bienfaisance, tout ce qui constitue l'honneur; si nous asseyons cet ensemble de vertus sur une autre base que celle de la

religion, au premier choc l'édifice s'écroulera, et il ne restera plus rien de solide, parce qu'il ne restera plus que nous-mêmes.

III. Mais si l'honneur est soutenu par la religion, à quelle hauteur ne s'élèvera-t-il point? Vous le verrez triompher des passions les plus tyranniques et des malheurs les plus accablants.

Consultons l'expérience, et nous verrons qu'il n'est rien de plus grand que l'homme d'honneur qui vit de la foi. Il est maître de ses désirs et des mouvements de son cœur; il possède son âme dans la patience et l'égalité, régit tous ses penchants par le frein de la tempérance; humble dans la prospérité, ferme contre les outrages les plus mortifiants, fidèle à ses promesses, inébranlable dans ses devoirs, riche sans orgueil, vertueux sans ostentation Quel est le héros de la terre qui ne serait flatté que cet éloge fût au bas de son portrait?

Mais est-il bien certain qu'il faille la religion pour aider l'honneur à atteindre à cette perfection? Oui; et pour nous en convaincre, supposons-le agissant seul, et nous verrons ce qu'il fait, ou plutôt ce qu'il ne fait pas. Tout au plus il amortit la fougue des passions, mais il ne les réprimera pas. Il laissera à la fierté ses hauteurs, à l'amour-propre toute sa sensibilité. Pour dompter ses ennemis, il faut plus que l'honneur, il faut (je le dirai, parce que je parle à des chrétiens), il faut la grâce, qui ne découle point par le canal de l'honneur, mais par celui de la religion. L'honneur, si vous l'isolez des motifs religieux, produira de hauts faits, il vous frappera d'un vif éclat dans quelques occasions; mais il aura ses éclipses; à des vertus succéderont des faiblesses, quelquefois même des crimes. Alexandre s'est couvert de gloire à Issus, sur les bords du Granique et aux champs d'Arbelles; mais il poignarde Callisthène et Clytus, il se met au nombre des dieux et se plonge dans la fange de l'intempérance. L'honneur purement humain n'avait donc détruit aucune passion dans le vainqueur de Darius. Substituez-lui le véritable honneur, l'honneur secondé par la religion, il étouffera le ressentiment dans Louis XII, et le roi de France ne voudra plus venger les querelles du duc d'Orléans.

L'honneur, qui met les passions sous le joug de l'homme religieux, l'élève également au-dessus de l'adversité.

Quels motifs soutiennent les capitaines les plus vantés? L'œil du public qui les suit dans leur pénible carrière, l'espoir de percer, par l'éclat de leurs exploits, les nuages de la postérité la plus reculée. Mettez ces braves hors de ces idées brillantes; mettez-les dans une position où il n'y ait rien à gagner pour l'amour-propre, le héros s'évanouira, il ne restera plus que l'homme avec sa faiblesse. Vous trouverez un Annibal que la victoire a paré de ses lauriers, un Caton que ses vertus austères ont rendu respectable à son siècle; tous deux au-dessous d'eux-mêmes dans le malheur, ils y succomberont et se confondront dans le vulgaire des suicides. A leur place, mettez un saint Louis dictant aux infidèles les conditions de sa liberté, décidez si l'honneur est aux vainqueurs ou aux vaincus; mettez un Louis XVI pardonnant, sur l'échafaud, à ceux qui l'y ont fait monter, et décidez si l'honneur est du côté des bourreaux ou de la victime. Qui a rendu ce prince capable d'un pareil héroïsme? La religion. Elle seule peut former des héros de ce genre; l'honneur, abandonné à ses propres forces, n'ira pas si loin. Le dernier défenseur de la liberté romaine meurt par un crime, le blasphème à la bouche. Fastes des vertus humaines, n'avez-vous donc que des Brutus à nous citer? La religion a aussi ses héros, et ils sont plus grands. Quand elle soutient l'homme d'honneur, la fortune a beau le mettre aux prises avec l'adversité, il ne fléchira pas. Vous le trouverez dans François I[er], aussi bien à Pavie qu'à Marignan; dans saint Louis, aussi brillant à Damiette qu'à Taillebourg; dans Louis XVI, aussi intact à la barre, où ses juges l'ont traduit, qu'à Cherbourg, où son peuple le couvrait de joyeuses acclamations.

Quels prodigieux effets ne produit pas l'honneur dans cet infortuné monarque! Je le vois intrépide, même au milieu des glaives de la révolte. Ah! c'est qu'il a placé son cœur au sein de la religion, dans ce lieu haut, inaccessible à la frayeur. Poursuivi par l'implacable malignité des factieux, il ne s'est jamais manqué à lui-même. Si on a pu l'insulter, on n'a pas pu l'avilir, et il a montré qu'il n'est pas donné à des rebelles de faire perdre la majesté à un roi en qui la religion soutient l'honneur. Avant lui, un César, un Alexandre, avaient été tout ce qu'on peut être, quand on n'est pas chrétien; mais il n'appartient qu'aux vertus évangéliques de produire le sublime de l'héroïsme, qui consiste à se modérer dans la prospérité, et à se relever dans la disgrâce.

DISCOURS XXVII,

Prononcé dans l'assemblée du 5 juin 1823.

SUR LA FÊTE DU SAINT-SACREMENT.

Messieurs,

Elle est presque écoulée, cette octave que l'Eglise ramène tous les ans, et qu'elle consacre à honorer d'un culte solennel la chair de son divin Epoux, caché sous les voiles de l'Eucharistie. Elle a étalé toute la pompe de ses cérémonies, elle a fait un appel à la piété de ses enfants; ils ont entouré les autels où réside le Verbe fait chair; ils l'ont suivi, en chantant ses louanges, lorsqu'il visitait les diverses places de la ville. Pénétré d'une douce émotion à la vue de ce spectacle, notre cœur n'a pu rester stérile en pieuses pensées. Dans le Dieu qui se rendait si accessible aux fidèles sous les voiles eucharistiques, la foi nous a montré un Dieu qui s'immolait, qui triomphait, qui nous aimait.

Qu'avons-nous dû conclure? Qu'un Dieu qui s'immole, mérite que nous nous immolions avec lui; qu'un Dieu qui triomphe, veut des spectateurs religieux; qu'un Dieu qui nous aime, demande notre amour.

I. Ç'a été sans doute, pour les anges même, un prodige étonnant, de voir le Verbe incarné sacrifier, par une double immolation, et sa gloire et sa vie. Le ciel l'admira, la terre eut peine à le concevoir, quand le créateur devint mortel, quand une vierge mit au monde un Dieu sous la forme d'un esclave, quand la plénitude de la divinité se trouva resserrée dans un enfant. Le Tout-Puissant parut faible, le Saint des saints plia sous le poids de nos iniquités, le Verbe cacha sous une enveloppe de chair les rayons qui éblouissent les anges. Enfoncé dans ce déluge d'humiliations, pouvait-il descendre plus bas? L'esprit de l'homme ne saurait le comprendre; toutefois la sagesse divine l'a exécuté, non pas dans la vie mortelle du Sauveur, mais après sa mort et encore aujourd'hui. Car tandis que le Seigneur était parmi les hommes, à travers l'obscurité qui le couvrait, s'échappaient des rayons d'une lumière céleste qui arrachaient aux démons même l'aveu de sa divinité. S'il naît dans une étable, au moins une étoile miraculeuse annonce son arrivée dans le monde, les anges la publient, des rois déposent leur sceptre à ses pieds; les prodiges, qu'il sème dans la suite sur ses pas, trahissent sa gloire. Au jardin des Olives, tout couvert de la sueur de son agonie, il parle, et ses bourreaux tombent. On dirait un roi au milieu de ses ennemis renversés. Il meurt, et la nature, en se troublant, annonce que c'est un Dieu qui expire. Une prompte résurrection et une ascension glorieuse le dédommagent de la confusion à laquelle il s'était soumis. Mais ici, dans ce sacrement, quoique le Dieu existe, l'homme même échappe aux sens. Celui qui a créé l'univers devient docile à la voix de sa créature, il descend sur l'autel où le prêtre l'a appelé, et pour comble d'humiliation, il y reste voilé.

Chrétiens, voilà votre victime, voilà l'Agneau qui efface les péchés du monde, et qui ne les efface qu'en s'anéantissant sur l'autel plus qu'il ne le fit sur la croix. Pour les anges, il réside dans le ciel avec toute la pompe de sa gloire; comme ils sont purs, il n'a pas besoin de s'humilier pour eux; mais pour nous qui sommes coupables, il prend l'attitude de suppliant. Voyez, dit-il à son Père, voyez mes plaies, je les garde ici pour l'intérêt des hommes; je voudrais vous attendrir en leur faveur. Ce sont les enfants de ma douleur; je les ai engendrés au salut sur le Calvaire, j'achève de les former sur l'autel. Ce sont, à la vérité, des hommes qui vous offensent, mais je suis un Dieu qui intercède pour eux. Serez-vous plus leur juge que je ne suis leur père, et sur quel endroit de ce temple tomberait votre tonnerre qui ne soit tout couvert de mon sang?

Tel est, tous les jours, le langage du Sauveur; et si, sur la croix, il fut exaucé, dit saint Paul, à cause de ses gémissements respectueux; si alors le genre humain palpitant sur le bord de l'abîme où il devait être englouti, a pourtant obtenu sa grâce à l'autel, le pardon coule de la même source, du cœur d'un Dieu saignant pour nous. Pourquoi, en effet, Dieu le Père suspend-il sa foudre, quoique si continuellement offensé? C'est que, dans nos temples, il aperçoit son Fils abaissé devant lui, pour expier nos fautes. Voilà la digue qui arrête les flots de sa colère. De cette hostie part une voix plus forte que celle du sang d'Abel, qui demande non pas vengeance, mais miséricorde; voix attendrissante, qui perce la nue, retentit au cœur de Dieu et lui arrache notre pardon. Osons maintenant défier le courroux du ciel. Car enfin, que je porte les yeux sur cet autel, tout pécheur que je suis, sans être effrayé de mes fautes, je dirai à Dieu avec confiance : Il vous faut une victime, en voici une digne de vous. Vous ne pouvez plus me frapper, je suis sous les ailes de votre Fils, qui a donné sa vie pour sauver la mienne. Votre ressentiment pourrait-il tenir contre la présence de votre bien-aimé devenu mon médiateur, surtout quand je me présente à lui avec un cœur, sinon pur, au moins désirant l'être?

Je suppose, en effet, que telle a été la disposition de chacun de nous, en adorant le Dieu de l'Eucharistie, pendant cette octave. Nous avons dû lui offrir un cœur changé, ou du moins repentant. Jésus s'est immolé, il s'immole encore pour nous sur l'autel, il est juste que nous nous immolions à lui. Je ne parle point d'une immolation sanglante; ce fut le chef-d'œuvre pénible de l'amour du Sauveur, et il ne l'exige pas de nous. Mais il veut que nous imitions en quelque chose son sacrifice, par celui de nos penchants. Son amour pour nous l'a privé jadis de la vie, et le dépouille encore aujourd'hui de sa gloire; il faut que la pénitence nous dépouille de nos passions. J'immolerai donc, à ce Dieu souffrant, cette recherche des aises de la vie, cette répugnance excessive pour la mortification des sens. J'immolerai, à ce Dieu humble, cet orgueil qui n'est fondé que sur des qualités vaines, cette sensibilité qui s'affecte de la moindre préférence donnée à d'autres. J'immolerai, à ce Dieu pauvre, cette avidité qui ne dort point, cette cupidité qui compte pour rien les biens acquis, si elle n'en acquiert pas de plus grands. J'immolerai, à ce Dieu si bon, si indulgent, si aimant, ces haines, ces jalousies qui s'affligent de la prospérité des autres hommes. Et ces indiscrétions dans les propos, j'en ferai le sacrifice au Dieu de l'Eucharistie, parce qu'il est le Dieu de la paix. Et cette dissipation, qui ne cherche qu'à s'étourdir par des plaisirs plus ou moins dangereux, j'en ferai le sacrifice au Dieu de l'Eucharistie, parce qu'il est un Dieu modeste et caché. Et ces pensées alarmantes pour la pudeur, j'en ferai le sacrifice au Dieu de l'Eu-

charistie, parce qu'il est le Dieu ami de la pureté. Et ces bizarreries d'humeur, et cette fougue de caractère qui se soulève contre toutes les contradictions, j'en ferai le sacrifice au Dieu de l'Eucharistie, parce qu'il est le Dieu patient, patient jusqu'à résider constamment sur nos autels, quoique ses regards soient souvent souillés par des indécences; patient jusqu'à s'exposer publiquement, dans les jours solennels, aux yeux de tout un peuple, bien qu'une partie de ce peuple n'ait pas songé à purifier sa conscience, pour jouir avec fruit de la visite de son Dieu, et prendre part à son triomphe.

II. Triomphe public. Dieu, dans l'Eucharistie, cesse d'être un Dieu obscur et inconnu; l'Eglise le tire du tabernacle où il repose; elle le porte dans les diverses places de la ville, à la face du ciel et de la terre; elle l'avoue pour son Dieu, elle l'adore comme son Dieu. Cette gloire que Jésus-Christ semble perdre, en se cachant sous les voiles de l'Eucharistie, il la recouvre en quelque sorte par l'aveu public que l'Eglise fait de sa divinité. Le libertin ne veut pas croire que le Dieu du ciel réside dans nos temples; mais au moins est-il forcé de convenir que le Dieu de nos autels est celui devant qui tous, excepté lui, se prosternent, et à qui tous, excepté lui, croient devoir offrir leurs hommages.

Triomphe qui date du moment où ce sacrement fut institué. Le Dieu de l'Eucharistie n'est pas le Dieu de cette Eglise prétendue, de cette Eglise moderne, née d'hier, dont l'origine a été si tumultueuse, de cette Eglise si variable dans ses dogmes, qui a presqu'autant de doctrines qu'elle a eu de docteurs, qui s'est divisée en autant de sectes qu'elle a eu de sectaires; mais il est le Dieu de cette Eglise qui a son berceau dans le cénacle; qui a vu naître toutes les autres Eglises, et dont aucune autre Eglise n'a vu la naissance; de cette Eglise qui n'a jamais changé, et a toujours condamné ce qui changeait autour d'elle.

Triomphe dont la durée sera celle des siècles. La suite des temps ramènera, chaque année, la gloire de Jésus-Chsist dans l'Eucharistie. Conquérants de la terre, en vain travaillez-vous à éterniser vos honneurs; en vain, pour dérober vos noms à l'oubli du tombeau, les faites-vous graver sur le marbre : ces monuments de votre orgueil tiennent de la fragilité de la main qui les élève; ils céderont à l'effort des années, tandis que le triomphe de Jésus-Christ passera d'âge en âge. Nos neveux pourront adopter un autre langage et d'autres mœurs : mais ils sauront par quels hommages nous avons honorés la chair du Sauveur, et leur piété retracera l'image de la nôtre. Les siècles transmettront aux siècles notre croyance avec notre culte.

Triomphe universel, Il n'est point renfermé dans l'enceinte d'une ville, dans les limites d'un royaume; c'est la fête de tous les royaumes et de toutes les villes; et encore il y a quelques jours, partout où le soleil a porté sa lumière et le Très-Haut ses regards, ils ont vu les nations qui habitent l'ancien et le nouveau monde, se prosterner aux pieds de Jésus-Christ présent dans l'Eucharistie.

Triomphe du Sauveur dans les catholiques de tout sexe, de toute âge, de toute condition, qui tous se sont réunis de concert pour adorer le sacrement de l'autel. Ce n'est pas seulement l'homme solitaire qui prie dans le silence, ce ne sont pas seulement les âmes ferventes qui viennent isolément s'entretenir avec Dieu dans le silence des temples, sans autres témoins que les anges du sanctuaire; ce sont tous les peuples qui, au retour périodique de la grande fête, environnent le Dieu caché, mais toujours le Dieu puissant, et applaudissent à son triomphe.

Triomphe le plus brillant, le plus superbe. On a vu partout dans ces jours solennels, un mouvement religieux, une pieuse agitation. Toutes les grandeurs humaines ont disparu, effacées par l'éclat qui entourait le Dieu fait homme. les rois ont quitté leur trône, et ont avoué que grands sur la terre, mais grands jusqu'à l'autel, à l'autel ils sont les serviteurs de notre commun maître. Les guerriers ont escorté humblement le Dieu des combats; les magistrats, arbitres des destinées publiques, sont descendus de leurs tribunaux, pour suivre celui qui décidera de leurs destinées éternelles. Dans cette fête consacrée à honorer la chair d'un Dieu, se sont perdus les noms de juges, de conquérants, de monarques; il n'est resté que le nom de catholique. Cette vallée de larmes est devenue l'image de Sion, les fêtes du ciel sont descendues sur la terre; tous les cœurs ont volé au-devant de Jésus-Christ sur son passage. L'aurore a célébré sa gloire, toutes les heures du jour ont retenti de ses louanges, et pendant cet octave, les anges ont été occupés à recueillir et à présenter à Dieu les vœux et les hommages des peuples croyants.

Des mécréants vous diront que cette pompe si magnifique n'a été qu'un enthousiasme populaire. Ce blasphème date du seizième siècle. Deux hommes se sont rencontrés alors, d'une hardiesse d'esprit incroyable, également habiles à altérer le dogme et à cacher leurs erreurs sous le masque d'une prétendue réforme; ils osèrent anéantir la présence réelle dans l'Eucharistie. l'Eglise fut désolée, les anges de l'autel pleurèrent la profanation introduite dans le temple. En réparation de ces outrages, un de nos rois, François I.er, donna aux Français l'exemple d'une humble piété, en suivant dans une attitude de suppliant, pieds et tête nus, la sainte Eucharistie, dans une procession solennelle. Si c'est la religion du peuple, c'est donc celle d'un peuple-roi, qui adore le Roi des rois; et certes, cette idée, loin d'avilir notre culte, ne peut que l'ennoblir.

Mais hélas! Aux souvenirs édifiants des

siècles antérieurs le nôtre n'oppose que des exemples d'une piété languissante. Supposerai-je une piété fervente dans ce grand nombre d'indécents et d'indifférens, quand il s'agit de l'honneur de l'Eucharistie? combien qui, récemment encore, n'ont pas fait un pas pour se joindre au cortège du Sauveur, qui se sont contentés de jeter, du haut de leurs appartements, un regard de curiosité sur la solennité, qui n'était pour eux que l'objet d'une distraction amusante! Combien même n'ont donné à la procession que le coup d'œil du dédain? Qui sait si le prêtre n'a pas dû détourner ses yeux, pour ne pas être témoin de plus d'une irrévérence? Combien peut-être étaient encore dans les bras du sommeil, quand l'étendard de Jésus-Christ flottait au pied de leur appartement, et qui, réveillés par le chant des lévites, se sont écriés, comme autrefois Jacob, mais dans un sens bien différent : *C'est vraiment le Seigneur qui est près de moi, et je n'en savais rien !* (*Gen.* XXVIII, 16.)

Il est vrai qu'un certain nombre de chrétiens se sont rendus dans le temple, pour former la suite du Sauveur. Je veux même qu'ils aient édifié par un maintien décent. Mais leur cœur était-il aussi pur qu'il convient de l'avoir, pour approcher le Seigneur de si près? Peut-être ont-ils cru lui avoir rendu un hommage suffisant, parce qu'ils l'ont accompagné, lorsqu'on le portait en triomphe dans la ville? Mais si, en marchant à sa suite, je portais dans mon cœur des habitudes toutes vivantes, des passions toutes bouillantes, c'était donc cette horde hideuse que je donnais pour cortège à mon Dieu, et je n'étais qu'un profanateur déguisé en fidèle. Et quand, à chaque station, je courbais la tête, pour adorer l'Eucharistie, cette attitude humble n'était donc qu'une perfide hypocrisie. Je parais peut-être aller trop loin. Cependant, si tous ceux qui ont marché sur les pas du Sauveur, ont été bien disposés, mes alarmes ne les regardent point; mais s'il en était dont le cœur fût coupable, sans être au moins repentant, puis-je craindre d'avoir trop dit? Lorsque, dès l'aurore de ce beau jour, l'Eglise appelait les fidèles à la solennité sainte, je ne dis pas qu'elle se soit attendue à revoir ces fameux pénitents, qui jadis, par l'expression de leur douleur, attendrissaient toute l'assemblée des fidèles; mais au moins a-t-elle pu espérer qu'à la vue de leur Dieu visitant familièrement les places de la ville, ceux qui se sentaient coupables gémiraient d'être dans la disgrâce d'un Dieu si bon. Et il en est peut-être qui, loin d'une disposition si salutaire, n'ont pas même songé à revenir, par la pénitence, au Dieu qu'ils ont offensé. Etait-ce là lui faire honneur? N'était-ce pas de ce jour de triomphe faire un jour de deuil pour lui? Un Dieu qui se montre à des enfants criminels, et qui ne les touche pas! C'est tromper son attente et celle de l'Eglise.

Ce n'est pas que les pécheurs aient dû fuir la présence du Seigneur, qui s'exposait si libéralement à la vénération publique. Zachée était pécheur, mais déterminé à ne plus l'être, quand il reçut Jésus à sa table. Cette femme qui se permit de toucher son vêtement, était infirme, mais elle désirait être guérie. O vous qui portez dans votre cœur la plus dangereuse des infirmités, en y portant le péché, le sanctuaire est votre asile, si vous y entrez avec le repentir. Fléchissez votre juge, et vous trouverez l'ami des hommes.

III. J'ai cherché un autre nom que celui d'ami des hommes, pour peindre cette familiarité intime que le divin instituteur de l'Eucharistie daigne avoir avec nous. Mais le Sauveur lui-même veut que ses disciples soient désormais appelés, non ses serviteurs, mais ses amis. Ce Dieu, en nous invitant à nous approcher de lui, ne prend point la voix de terreur. C'est un bon père, qui se cache sous des voiles, de peur que, si l'homme apercevait sensiblement le monarque qui réside sur l'autel, son cœur ne s'ouvrît plutôt à la crainte qu'à l'amour. Aucun rayon ne s'échappe du nuage où il est enveloppé. Rien ne l'annonce, tout garde le silence autour de lui; il ne parle qu'à notre cœur, pour nous dire : C'est moi, mon bien-aimé, qui suis près de vous, c'est moi qui écoute vos prières, qui vous prépare des grâces, il suffit de me les demander. Ah! Je ne vois rien dans la religion qui marque mieux jusqu'à quel sublime excès un Dieu nous a aimés.

Quelque idée sublime que nous nous fassions de l'immense charité de Dieu pour les fidèles, il faut avouer qu'il ne pouvait le prouver plus évidemment qu'en se rendant abordable à chacun de nous à toute heure du jour. Il devait espérer qu'en perpétuant ainsi son existence parmi nous, il trouverait sur la terre une imitation de cette adoration éternelle que les anges lui donnent dans le ciel. Et toutefois, il n'est point dans le monde de cour plus abandonnée que la sienne, quoique les portes en soient ouvertes, dans tous les moments, au pauvre comme au riche. On fatigue souvent les grands par des visites qui leur sont importunes et qui n'aboutissent qu'à des refus. Où sont en effet, dans le monde, les princes toujours prêts à nous écouter, et à passer avec nous des jours entiers, sans être rebutés de nos assiduités et de nos demandes? Ils veulent des amis qui leur soient utiles; vous, Seigneur, vous n'en voulez que pour leur faire du bien. Et malgré ces motifs de confiance, la religion a encore bien de la peine à accréditer ses autels et à peupler ses temples. Otez Marie et Jean, le calvaire a été désert; c'est-à-dire, ôtez quelques personnes pieuses qui ont su apprécier et mettre à profit les saints jours que nous venons de passer, le reste d'une population nombreuse a paru ignorer qu'il y eût une octave, c'est-à-dire, un temps où le Sauveur donne plus libéralement ses audiences.

Je me représente notre Dieu abaissant,

du haut du ciel, ses regards sur cet univers. Il y voit des peuples entiers qui, malgré les grâces qu'il ne refuse à personne, croupissent dans les ténèbres et les désordres de l'infidélité. Révolté de ce spectacle, il porte la vue sur ces nations où la foi prête, pour ainsi dire, des yeux aux chrétiens, pour voir le corps de son Fils à travers les voiles de l'eucharistie. Là au moins, il compte sur les hommages dûs à ce sacrement. Il ne suppose point que l'ingratitude ou l'insouciance des hommes aillent jusqu'à les lui refuser; et si le reste de l'univers est pour lui comme un vaste désert, au moins les catholiques viendront en foule entourer l'autel où son Fils se rend accessible à toute heure. Mais qu'il voie une multitude de chrétiens laisser passer tous les jours de la grande solennité de l'eucharistie, sans dérober un seul moment à leurs plaisirs ou à leurs affaires, pour visiter le Verbe fait chair, que dit-il alors, ce Dieu témoin et offensé de notre indifférence? Il répète ce qu'il a dit jadis, que Tyr et Sidon, ces deux villes infidèles, seront traitées moins sévèrement que les villes privilégiées d'Israël, qu'il aura honorées de sa présence, et où sa présence aura été négligée.

Seigneur, détournez de nous cet anathème; écoutez plutôt la prière que nous vous adressons : Donnez-nous cette foi et ce respect de nos aïeux pour l'eucharistie, qui les rendait immobiles au pied de vos autels, et faisait douter si c'étaient des hommes ou des anges. Faites plus; jetez un regard de miséricorde sur les nations que le schisme et l'hérésie ont séparées de nous, qui ont nié la présence de votre Fils sur l'autel et lui ont fermé leurs sanctuaires. Eclairez ces hommes séduits, qui ne connaissent plus le Dieu de l'eucharistie, qu'ont invoqué leurs pères; dissipez le nuage que l'erreur a élevé entre eux et nous. Je vais plus loin; car, Seigneur, votre bonté est inépuisable : faites luire le soleil de la foi sur ces vastes contrées encore enveloppées des ténèbres de l'idolâtrie, et que l'Agneau divin n'a jamais arrosées de son sang; qu'enfin toutes les nations, revenues à la vérité, ne fassent plus qu'un peuple adorateur de votre majesté et de votre Fils bien-aimé.

DISCOURS XXVIII.

Prononcé dans l'assemblée du 3 juillet 1823.

I, SUR LE SACERDOCE.

Messieurs,

Nous avons célébré récemment la mémoire du martyre de l'apôtre privilégié, à qui le Sauveur a confié le gouvernement de son Église, en le nommant son lieutenant sur la terre. Pierre est le premier anneau de cette chaîne qui lie tous les siècles Chrétiens, il est la source d'où émane toute juridiction spirituelle, et le chef de l'auguste sacerdoce de la loi nouvelle; sacerdoce que les âges antérieurs ont toujours respecté et que les impies du nôtre ont essayé d'éteindre, parce qu'ils le regardaient comme la base d'une religion qu'on voulait détruire. Il était naturel que ceux qui cherchaient à déshériter l'homme des biens du ciel, s'attaquassent aux prêtres dont le ministère a pour but d'y introduire les enfants de l'Evangile. Et parce que ces organes du Très-Haut prêchaient encore sa doctrine, ils les ont condamnés au silence, en les enveloppant dans une proscription générale; ils ont dévoué à l'exil ceux dont ils avaient reçu les premières idées de religion, et ils ont dit à leurs enfants de se réjouir de n'avoir plus ces précepteurs qui avaient trop chrétiennement élevé leurs pères; et le siècle où furent commis ces attentats, fut appelé le *siècle de la raison.* Alors, les prêtres ne parlant plus, les ennemis de la foi ont parlé plus librement; ils ont appelé la révolte, les vents révolutionnaires ont soufflé, le trône s'est écroulé sur les débris de l'autel, l'éducation publique a péri, la France n'offrit plus qu'une ombre d'elle-même, regrettant le passé, pleurant le présent et tremblant pour l'avenir.

A ce triomphe des méchants succéda leur douleur, lorsque la Providence, trompant les calculs du crime triomphant, mit fin à l'exil des prêtres leur rouvrit les temples, rendit la vie au ministère de la parole, désinfecta l'éducation publique en la confiant à des maîtres chrétiens, et releva ces établissements publics où les jeunes lévites se forment au sacerdoce. Alors les ennemis de la religion se sont attristés; ils ont craint de voir leur empire s'évanouir, pour faire place au fanatisme religieux; ils se sont écriés : L'enseignement des prêtres va de nouveau rétrécir les esprits; notre cause est perdue, et nous reculons d'un demi-siècle.

C'est toutefois ce sacerdoce que je voudrais venger aujourd'hui de la haine et du mépris dont il a été l'objet, en le montrant digne de l'estime et de la vénération publiques, à cause de son origine qui est divine, de ses services dans l'ordre de la religion et de l'État (35*), et des exemples d'intrépidité qui l'ont toujours signalé.

I. Attaquer le sacerdoce, c'est combattre la religion dans son principe. C'est le Père céleste qui envoie son Fils, son Fils qui envoie les apôtres, les apôtres qui établissent et envoient les évêques, les évêques qui ordonnent les prêtres, pour être leurs coopérateurs dans le ministère religieux : chaîne admirable, où tout se tient, économie éminemment sage qui rend l'enseignement uniforme, autorité irréfragable, puisque les évêques et les prêtres sont les organes de Dieu même.

Les ministres de la réforme, ainsi que les apôtres de la raison, qui se donnent pour les docteurs du genre humain, n'ont aucune mission, ou ne la tiennent que d'eux-mêmes.

(35*) Les services du sacerdoce dans l'ordre de l'État feront la matière d'un autre discours.

C'est leur esprit particulier qui fait la loi. De quel droit et au nom de qui parlent-ils? Ils n'enseignent que de par eux; pourquoi veulent-ils qu'on les croie? Ils ont leur opinion, chacun n'a-t-il pas la sienne? Qui vous répond que ce n'est point l'esprit d'orgueil qui les enivre, ou l'esprit de parti qui les égare? Il n'en est pas ainsi des évêques et des prêtres de la foi romaine, de ces envoyés, ou, comme le dit saint Paul, de ces ambassadeurs du Christ, investis du droit incontestable d'enseigner et du droit non moins évident de se faire écouter, droit auguste émané de Celui qui a dit : *Allez, enseignez toutes les nations.* (*Matth.*, XXXIII, 19.) C'est donc l'œuvre de Dieu qu'ils font, soit qu'ils volent au secours des contrées infidèles, pour y porter la lumière de l'Evangile, soit que, se renfermant dans les bornes de leur patrie, ils se vouent à l'instruction de leurs concitoyens. Partout on les trouve dignes de leur origine et de la reconnaissance des peuples.

A peine les apôtres avaient-ils reçu le Saint-Esprit, qu'ils se donnèrent, dans un rang inférieur, des coopérateurs, pour travailler avec eux à l'œuvre de Dieu. « L'apostolat et le sacerdoce ne formèrent plus, en un sens, qu'un même ministère. Tout prêtre est l'envoyé de Jésus-Christ parmi les hommes. Il exerce, à la vérité, ses fonctions avec dépendance, mais il n'est prêtre que pour les exercer; son zèle est sous la main des premiers pasteurs, c'est à eux à l'appliquer ; mais son zèle est le premier devoir de son sacerdoce (36)», et on peut dire aussi, son plus bel ornement. Et que n'a point fait ce zèle dans le sacerdoce du premier et du second ordre? Les premiers prêtres envoyés par les apôtres et leurs successeurs, passent avec eux, ou sous leurs ordres, de provinces en provinces, et se répandent jusqu'aux confins du monde connu. Tous les siècles ont vu depuis de pareils prodiges. *Qui sont donc*, s'écriait le prophète dont les regards perçaient l'avenir, *qui sont ces hommes qui volent comme des nuées* (*Isa.*, LXVIII, 8), pour verser la rosée de l'Evangile sur les contrées ténébreuses du paganisme? Ce sont, pour n'en citer que quelques-uns entre mille, ce sont un Frumence en Ethiopie, un Alban, un Augustin dans la Grande-Bretagne, un Patrice en Irlande, les Pothin, les Irénée, les Denys, les Sixte en Gaule, les Lieuwin et les Willebrod dans la Belgique, les Emmeran, les Kilien, les Boniface, les Brunon et les Norbert en Allemagne, un Ebbon en Danemarck, un Adalbert en Russie, un Xavier aux Indes, un Las Casas dans l'autre hémisphère. De combien d'autres pourrais-je dire qu'on ne sait s'ils étaient plus pleins de l'amour de Dieu que de l'amour des hommes? Sans autre trésor que la pauvreté, sans autre appui que la patience, sans autres armes que la foi, ils étendent les limites de l'empire de l'Evangile plus loin que les conquérants, la foudre à la main, ne reculent les bornes du leur. Ils humanisent les tigres, ils domptent la férocité des barbares par le charme de leurs vertus et l'ascendant de leurs exemples. Les idoles tombent, bien que l'antique superstition les ait rendues respectables. Partout le sacerdoce trouve des obstacles, mais qui, loin de ralentir le zèle de ces prédicateurs de la vérité, semblent le ranimer. Qui n'accordera pas son estime à cette classe d'hommes qui comptent pour rien l'intempérie des éléments, la distance des lieux, la résistance des habitudes et des passions, pour aller éclairer des mondes nouveaux, et les inonder des eaux de la grâce? Encore aujourd'hui, malgré le malheur des temps, le sacerdoce a toutefois des ouvriers qui défrichent le midi de l'Asie et le nord de l'Amérique. Ils agrandissent le domaine de la foi sur le terrain même de l'erreur, et font jaillir des sources d'eau vive dans ces vastes déserts.

Pour atténuer les services que le sacerdoce catholique a rendus à la religion, on essayera peut-être de les assimiler à ces espèces de missions que les états séparés de la communion romaine ont paru favoriser. Il n'y a ici que le nom de commun entre ce que font les prêtres de Rome et ce que prétendent faire les prédicants de la réforme. Dans les premiers, tout est grand, et les motifs qui les animent, et les moyens qu'ils emploient, et les sacrifices qu'ils font pour sauver les âmes, et le succès qu'obtient leur apostolat. Au contraire, suivez les missions de la réforme; la politique en fait les frais, l'amour du gain en est le motif. Spéculations financières, froid calcul de l'intérêt, qui aboutit à fonder des comptoirs plutôt que des églises, à multiplier les colons plutôt que les chrétiens.

De plus, s'il était décent de comparer la gloire des conquérants des âmes avec celle des vainqueurs de la terre, combien l'œuvre silencieuse et modeste des prêtres ne l'emporterait-elle point sur les exploits brillants et sonores des héros du monde! Mais comment oserais-je mettre en parallèle des ambitions si opposées? Dans les premiers, la soif de l'or ou des honneurs; dans les autres, la soif du bonheur des hommes : dans ceux-là, une ardeur bouillante qui court à la fortune ou à la renommée, à travers des torrents de sang ; dans ceux-ci, un zèle calme qui gagne les cœurs par la persuasion et les douces effusions de la charité : dans ceux-là, une fougue bruyante qui dévaste et qui désole; dans ceux-ci, une douce éloquence qui civilise et humanise les nations.

Fera-t-on à notre sacerdoce le reproche d'une trop vive ardeur pour le prosélytisme? Loin de s'en défendre, les prêtres se font honneur d'accomplir ce devoir. Il est de l'essence de la vraie religion de se propager, d'accroître ses conquêtes. Il lui est donné, comme au soleil, de faire le tour du

(36) MASSILLON, *Conférence sur le zèle contre les scandales.*

monde. Pourquoi, dit la philosophie, faire violence à la croyance de ces peuples qui vivent dans un culte bizarre, à la vérité, mais que les préjugés héréditaires ont consacré et que la bonne foi justifie? Si cette objection n'était pas absurde; s'il pouvait être vrai que tous les cultes sont bons ou du moins indifférents, et que, par conséquent, les prêtres de l'Europe ont tort d'aller au fond de l'Asie et de l'Afrique réveiller ceux qui dorment d'un sommeil que nous appelons mortel, je leur demanderais à mon tour de quel droit ils travaillent et tourmentent cette même Europe, pour lui arracher son antique croyance? Je leur demanderais s'il ne nous est pas autant permis de démontrer que les bonzes et les brachmanes ne sont que des imposteurs, qu'à eux de venir, après dix-huit siècles, faire croire à la génération actuelle que toutes les précédentes ont été dupes de la superstition et victimes du fanatisme des prêtres. Je leur demanderais pourquoi ils proscrivent, dans les prêtres catholiques, cette tendance à multiplier les instructions au dehors, tandis que, par une infatigable et funeste émulation, ils répandent au dehors et au dedans de notre patrie leurs systèmes désastreux. N'ont-ils pas aussi leur propagande? Leur zèle trop actif ne traverse-t-il pas notre pays en tout sens, pour y recruter des adeptes? Pourquoi les prêtres ne feraient-ils point pour le bien ce que les philosophes font pour le mal? Pourquoi ceux-là ne formeraient-ils point des hommes vertueux et chrétiens, avec autant de chaleur que ceux-ci forment des penseurs et des athées?

II. Les services que le sacerdoce rend au dehors ont un vif éclat; ceux de l'intérieur, moins frappants, n'en sont ni moins réels, ni moins précieux. Aujourd'hui les prêtres n'ont pas à renverser les idoles du paganisme, mais celles de l'incrédulité, aussi hideuses que les bizarres divinités des Talapoins et des Tartares. Ils n'ont pas à défricher de nouvelles terres, mais ils ont à surveiller et à conserver l'ancien héritage de Jésus-Christ; ils ont à cultiver parmi nous les plantes que les Sixte, les Sinice et les Remi ont plantées; ils ont à les arroser, à faire couler dans notre France les eaux des sacrements, de peur qu'une funeste sécheresse n'en arrête la fécondité.

L'enfant, en arrivant dans le monde, est un proscrit, objet de la haine de Dieu. Mais le prêtre le plonge dans le bain du baptême: dès lors il est l'ami du Seigneur, l'héritier du ciel. Il n'est plus de saint Jean au désert; mais dans nos temples coulent encore les eaux du Jourdain, qui emportent à la mer toutes les souillures du chrétien naissant. L'âme de cet enfant est devenue belle; mais cette beauté peut se ternir. Si vous écartez la main tutélaire des prêtres, cet enfant tombera; si personne ne lui parle d'un Dieu Créateur, Sauveur et vengeur, si on ne met la religion en sentinelle à la porte de ce jeune cœur, le péché y entrera, les passions y germeront, on y verra éclore des crimes. Mais laissez agir le ministre de l'Evangile: il a les yeux sur cet âge qui a tant de risques à courir; il s'abaissera à l'intelligence de ces jeunes disciples de la foi, et, dans des instructions familières, il leur développera la morale chrétienne; il préviendra le péché par ses exhortations paternelles. Si, malgré les efforts de son zèle, ceux qu'il a instruits viennent à perdre l'amitié de Dieu, ah! c'est alors surtout que les fonctions des prêtres doivent paraître précieuses. Pêcheurs d'hommes, ils tendent leur filet pour retirer les coupables des eaux infectes de l'iniquité. Plus puissants que les beaux esprits du siècle, dont tout l'effort est de polir la surface de l'homme et de lui apprendre à pallier ses vices, les ministres de la religion veulent et peuvent, dans le tribunal de la pénitence, enlever le pécheur à ses passions pour le rendre à lui-même, ou plutôt l'enlever à lui-même pour le rendre à Dieu. Voilà leur science et leur ambition; et pourquoi ne dirais-je pas: voilà leur puissance?

Sublime prérogative du sacerdoce, de rendre la vie à ceux que le péché avait mis dans un état de mort! Les magistrats, que le prince a investis du pouvoir de juger les coupables, ne cherchent à découvrir le crime que pour le punir; ils ne peuvent absoudre que l'innocent, ils ne peuvent que condamner le criminel. Mille fois plus heureux le prêtre! Son ministère est aimable au criminel même. Si celui-ci s'accuse, il a droit à être absous. Il mériterait de tomber dans l'abîme: le prêtre le ferme pour lui et lui ouvre le ciel. O vous qui êtes tombés dans la disgrâce de Dieu, ne vous laissez pas effrayer par le nom de juge que nous donnons au ministre de la pénitence. Il siége, à la vérité, sur un tribunal, pour y défendre les droits du Très-Haut; approchez toutefois: sous ces traits austères vous trouverez le dépositaire des grâces de votre Dieu, le meilleur des pères, le médecin compatissant des âmes. Il ne lui faut, pour effacer les plus grands crimes, que l'aveu qu'on lui en fera. Cet aveu, qui semblerait devoir provoquer son indignation et sa sévérité, n'arrive à son cœur que pour y exciter un doux sentiment de compassion. Le Sauveur, en perpétuant en nous son sacerdoce, y a aussi perpétué son amour pour les hommes, cet amour tendre qui courait après une seule brebis égarée; cet amour paternel qui accueillait avec une joie si vive l'enfant rebelle et retrouvé. Autant donc que les règles de l'Evangile nous le permettent, nous penchons vers la douceur. Pouvons-nous agir autrement, quand nous voyons le grand évêque de Milan (saint Ambroise), s'attendrir tellement sur ceux qui s'accusaient à son tribunal, que ses larmes, dit l'historien, faisaient couler les leurs.

Chargé des intérêts du peuple devant Dieu, le prêtre porte aux pieds de son trône les besoins des fidèles. Comme il jouit d'un accès plus intime auprès du Seigneur, il sollicite sa miséricorde avec plus de succès.

L'Eglise lui fait un devoir journalier de la prière canonique, afin que ses oraisons fassent découler du ciel ces grâces qui opèrent la conversion des pécheurs, la persévérance des justes et la prospérité des empires. Que n'obtiendra-t-il point, quand, par son sacerdoce, il ne fera plus qu'un même suppliant avec Jésus-Christ, dans l'auguste sacrifice de l'autel, où il fera parler le sang de la victime sainte en faveur des enfants de l'Eglise? A quelle hauteur a été élevé l'homme-prêtre, quand il lui a été donné le privilége de perpétuer dans les temples l'existence de l'Homme-Dieu, de reproduire son corps, de s'en nourrir et de le distribuer aux fidèles!

La mission du prêtre s'associe à toutes les époques importantes de la vie du chrétien. Il bénit l'alliance que contractent au pied de l'autel deux époux vertueux; il s'adresse en leur faveur au suprême dispensateur de la grâce, et il demande pour eux des jours longs, prospères et pleins de bonnes œuvres. Lorsque la mort menace de terminer leur carrière et de dissoudre leur union, il vole à leur secours. Un sacrement a ouvert à ce chrétien les portes du monde, un autre sacrement va les clore et lui ouvrir celles du ciel. Il meurt; c'est le prêtre qui reçoit son dernier soupir. Il ira plus loin, il escortera la cendre de ce fidèle jusqu'au tombeau. Au fond de ce tombeau, il déposera l'espoir d'une heureuse résurrection.

III. Ce ministère si grand et si utile, est toutefois un ministère pénible, qui exige un courage surhumain. Et ce courage, les prêtres en ont donné de nombreux et d'édifiants exemples dans tous les siècles, soit en confessant la foi, soit dans l'exercice de leurs fonctions.

En ouvrant les annales de l'Eglise, on voit, à chaque page, des actes d'une fermeté héroïque. Quelle magnanimité dans ces apôtres, qui, cités au tribunal des juges de la terre, répondent qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes! Ce fier langage, ils l'ont tenu encore sur l'échafaud. A leur sang se mêla celui de plusieurs milliers de martyrs dont un grand nombre étaient dans le sacerdoce; c'était du sanctuaire qu'ils allaient au cirque ou à l'amphithéâtre.

J'abandonne au blâme, ou, si on veut, à la commisération, ces infortunés ministres des autels, qui ont, à diverses époques, paru trop peu dignes de leur vocation sainte. Ainsi que le collége des apôtres eut à gémir sur l'infidélité d'un de ses membres, également le sacerdoce eut à pleurer sur les scandales donnés par ceux qui devaient édifier les fidèles, et sur la faiblesse de quelques autres à maintenir ou à professer la foi. Mais vis-à-vis de ce petit nombre de prévaricateurs qui ont contristé l'Eglise et souillé les autels, plaçons cette masse imposante d'exemples, souvent héroïques, de piété et de courage, qui sont sortis du sanctuaire, et emporteront toujours le suffrage et l'estime de tout homme impartial.

Aucun trône sur la terre n'a peut-être été occupé avec plus de supériorité de génie que la chaire pontificale. Plusieurs de ceux qui y furent assis, étaient, par leurs talents, à la hauteur du rang que le ciel leur avait assigné. Mais ne voulût-on les considérer que comme les vicaires de Jésus-Christ et les tuteurs de la foi, quelle énergie en tous, pour conserver le dépôt de la saine doctrine! Presque tous les papes des trois premiers siècles ont mêlé leur sang avec celui de saint Pierre. Dignes émules des premiers pasteurs, les évêques, dans cette série presque continuelle de persécutions, ont toujours montré, même sous le glaive des tyrans, la plus inébranlable fermeté. Cette inflexibilité dans la profession de la foi, é ait devenue inhérente et naturelle à l'épiscopat. Un prince s'étonne de trouver de la résistance dans un pontife (37) : *C'est donc*, répond celui-ci, *que vous n'avez jamais parlé à un évêque.*

Et qu'avons-nous besoin de remonter si haut pour connaître l'attachement invincible du clergé à ses principes religieux? Notre âge nous l'a prouvé. On exige des ministres des autels leur adhésion à une doctrine que la foi chrétienne réprouve; on demande qu'un serment en soit le garant. J'admire ces législateurs, qui étouffaient la religion d'une main, et de l'autre, empruntaient son secours! L'exil sera le châtiment du refus qu'opposeront les évêques et les prêtres. Mais qu'importe? Si, déjà dépouillés de leurs biens, ils sont encore privés de la faculté de respirer l'air de leur patrie, au moins conserveront-ils la foi, qui était en danger de disparaître sous le poids de la persécution. Où trouvera-t-on plus d'intrépidité que dans ceux qui, pleins de l'esprit de leur sacerdoce, ont su, dans la chute terrible qu'ils firent alors, supporter avec une telle constance les coups violents de l'adversité? Qu'on s'adresse à l'Europe entière et qu'on lui demande si les prêtres pouvaient montrer plus de dignité dans ces pénibles situations, et s'il faut les voir de plus près pour les connaître et les venger de l'injure que l'impiété leur a souvent faite, d'être étrangers à l'héroïsme?

Il est vrai qu'outre la grâce dont Dieu ne manque pas de soutenir ceux qui combattent pour la foi, ces généreux athlètes avaient encore, pour motifs d'une sainte émulation, les exemples de leurs premiers pasteurs. Pie VI et Pie VII, dépouillés de tout l'appareil de leur dignité, n'en ont paru que plus grands. L'exil et la captivité ont été pour eux, les degrés par lesquels ils se sont élevés au-dessus des autres hommes. Ils ont sauvé, avec le dépôt de la foi, l'honneur de l'Eglise. Tandis qu'une puissance inouie dans l'univers accablait toutes les autres, ces deux pontifes ont paru devant elle, l'un après l'autre, comme deux guer-

(37) BASILE, *A l'empereur Valens.*

riers debout sur des ruines; armés de la seule patience du chrétien, ils sont restés vainqueurs.

Aujourd'hui le clergé de France n'édifie plus l'Europe par ce genre de courage avec lequel il a supporté son exil; mais il acquiert tous les jours une autre gloire, sinon aussi brillante, au moins aussi solide, par l'exercice de ses modestes et trop laborieuses fonctions. Placez-vous, Messieurs, sur un point quelconque de notre pays, et voyez, de là, les vastes campagnes qui vous environnent. Quelques temples s'y élèvent où un seul sacrificateur va célébrer les saints mystères. Il n'y arrive qu'en franchissant des distances difficiles qui épuisent ses forces. Ce n'est que dans le dévouement le plus héroïque qu'il trouve ce courage qui lui fait supporter le poids de la chaleur et du jour. Infatigable moissonneur spirituel, il ne recueille que parce qu'il a fécondé le champ du Père de famille, à force de l'arroser de ses sueurs. O prodige de zèle que vous ne trouverez que dans les prêtres de la foi romaine, parce qu'il est l'apanage des enfants de l'unité !

Dans l'état actuel du sacerdoce en France, que vous reste-t-il à faire, Messieurs? De prier le Seigneur de susciter des ouvriers évangéliques, pour suppléer au vide lamentable de tant d'églises. Vous serez exaucés. Déjà il est écrasé ce serpent de la discorde qui rongeait à la fois les entrailles de l'Etat et de l'Eglise. A côté de l'olivier de la paix, croît et se fortifie une pépinière d'aspirants aux ordres, qui, par les fruits abondants qu'elle produira bientôt, consolera notre patrie de la stérilité des années précédentes.

DISCOURS XXIX.

Prononcé dans l'assemblée du 7 août 1823.

II, SUR LE SACERDOCE.

Messieurs,

Au dernier siècle, à une époque où la religion chrétienne triomphait encore, un homme a paru qui fit renaître la persécution de Julien; et comme avec plus de génie il exerça un empire plus absolu sur l'opinion, sa victoire a été plus complète et plus terrible. Il eut l'art funeste, au moins pour une classe de la société, de rendre l'incrédulité à la mode. Il enrôla presque tous les beaux esprits de son temps dans cette ligue insensée. La religion fut attaquée avec toutes les armes, depuis l'épigramme jusqu'au sophisme; tout livre qui parut alors pour la défense de la religion fut couvert de ridicule par des auteurs qui n'en voulaient point. Ce système impie s'étendit par toute la France; l'impiété eut des chaires dans presque toutes les académies. C'est de ces laboratoires infects que sortaient des ouvrages où le christianisme n'était plus qu'un culte né du sein de la barbarie, absurde dans ses dogmes, ennemi des arts et des lettres; un culte qui avait retardé la marche de l'esprit humain et abandonné sans pitié le peuple à sa misère autant qu'à ses préjugés. Et par quels agents cette religion a-t-elle opéré tant d'effets funestes? Par ses prêtres. C'est la réponse de la philosophie. Vengeons le sacerdoce de cette calomnie aussi absurde que barbare, et montrons que la religion des apôtres, des Chrysostome, des Léon X, des Richelieu, des Fénélon, des Las Casas, des Belzunce et des Vincent de Paul, est une religion amie, 1° du bon ordre, 2° des lettres et des arts, 3° des malheureux et des souffrants.

I. D'abord il est essentiel au sacerdoce de prêcher et de pratiquer le dévouement le plus entier à l'autorité des souverains. Les prêtres, dans les chaires et dans les instructions familières qu'ils donnent à l'enfance, répètent ce qu'ils ont appris du Sauveur et de ses apôtres: que l'obéissance est due à ceux qui gouvernent la société. Cette maxime, déposée dans les écrits des Tertullien, des Justin, de tous les docteurs catholiques, a servi de règle de conduite au sacerdoce de tous les âges. J'ai dit *de tous les âges*, quoiqu'un auteur du dernier siècle ait osé affirmer le contraire. Ce fougueux déclamateur (38), qui, en prétendant *dévoiler le christianisme*, a dévoilé la noirceur de sa perversité, s'exprime ainsi : *Dans la naissance du christianisme, les apôtres sans pouvoir prêchèrent la subordination; dès qu'il se vit soutenu, il prêcha la persécution; dès qu'il fut puissant, il prêcha la révolte, il déposa les rois, il les fit égorger.* Peut-on aussi impudemment mentir à l'histoire? C'est pourtant le même ton de la plus révoltante calomnie qui règne dans l'ouvrage d'un autre écrivain (39) du même temps, à qui toutefois la vérité arrache ce témoignage, que les évêques des cinq premiers siècles *eurent un zèle très-ardent pour condamner quiconque aurait résisté à l'autorité des rois, et qu'ils donnèrent l'exemple de l'obéissance aux empereurs.* Pourquoi borne-t-il aux cinq premiers siècles la soumission du sacerdoce aux princes de la terre? Si elle s'était terminée là, aurait-on vu un pape (40) couronner publiquement Charlemagne? L'aurait-il, de concert avec son clergé, proclamé empereur d'Occident? Cette démarche annonce-t-elle un ennemi de l'obéissance à l'autorité civile? C'est la même doctrine que vous trouverez dans les œuvres des saints Pères et dans le docteur angélique (41); la même qui est consignée dans les instructions élémentaires que les évêques de tous les siècles chrétiens ont mises entre les mains de l'enfance, la même que professe l'Eglise romaine, d'après le

(38) Boulanger, auteur du *Christianisme dévoilé*.
(39) L'auteur de l'*Histoire des entreprises du clergé sur la souveraineté des rois*.

(40) Léon III, en 800.
(41) Saint Thomas d'Aquin.

précepte de saint Paul (42), lorsque dans la célébration solennelle des saints mystères elle invoque la protection du Roi du ciel en faveur des rois de la terre (43).

Ainsi, que la discorde secoue ses torches incendiaires dans un Etat, que le peuple, égaré par des maximes séditieuses, sorte du devoir de l'obéissance et méconnaisse l'autorité, jamais le sacerdoce, dépositaire des saines doctrines, ne composera avec les principes de l'Evangile; jamais il n'inclinera pour les factieux, jamais il ne descendra à un tel oubli de lui-même; il connaît ses devoirs, il les remplira. Insensible aux prestiges de l'ambition et autant aux attraits d'une fausse popularité, il vise à une gloire plus solide et plus conforme au sentiment de sa dignité. Au sein des tempêtes publiques il reste debout, comme le plus ferme appui du trône, comme une barrière contre les principes désorganisateurs. Voilà ce qu'on doit attendre des prêtres élevés dans l'amour du vrai; ils défendent l'autorité du prince, parce qu'elle est la pierre angulaire de l'ordre social; ils ne fléchissent point devant l'esprit de parti, parce qu'il leur est donné de survivre à tous les partis. Ils savent et ils enseignent que le respect pour le souverain et pour les lois a toujours été le devoir du chrétien, mais qu'il est spécialement pour nous le besoin de notre époque et la garantie de notre avenir.

Et ce clergé toujours fidèle, on n'a pas eu honte de l'accuser quelquefois de troubler l'ordre public. Nous ne portons le trouble nulle part, excepté dans les consciences, quand le péché y dort. Est-ce troubler l'ordre public que de prêcher aux époux la fidélité, aux enfants le respect pour leurs parents, aux peuples l'amour pour leur roi, aux rois l'amour pour leurs peuples? Il me semble que recommander ces vertus c'est affermir les bases de la société. Sont-ce les prêtres qui allument les incendies, provoquent les séditions et ourdissent des trames criminelles? Ont-ils jamais crié aux armes, sinon contre les passions et les penchants vicieux? Ont-ils vanté d'autre indépendance que celle dont parle saint Paul, je veux dire l'affranchissement de l'esclavage du péché? Se mêlent-ils de politique, cet aliment funeste de nos grands esprits et quelquefois des petits? Ils ne connaissent d'autre politique que la religion, avec laquelle tout se soutient et sans laquelle tout s'écroule dans un Etat. Tous ces zélateurs de révolutions qui ne rêvent que liberté, n'ont jamais pu prétendre avoir puisé leurs maximes de révolte dans nos instructions, d'abord parce qu'ils ne les fréquentent point, ensuite parce que nous y parlons toujours le langage du chef des apôtres : *Craignez Dieu et honorez le roi* (44).

II. Si, après le précieux avantage de l'ordre et de la paix dans les empires l'intérêt des arts peut avoir aussi son importance; si, après avoir reconnu dans le sacerdoce la gloire de contribuer au maintien de l'harmonie publique, on me permet de lui faire également honneur de l'extension des connaissances humaines, je dirai que le sacerdoce a été souvent favorable aux sciences, qu'on doit aux prêtres de nouveaux rapports entre les peuples qui s'étaient longtemps ignorés, que le commerce leur doit de nouvelles communications, des moyens d'échanges lucratifs; l'histoire, de nouvelles richesses; la médecine, des remèdes précieux; les voyageurs, des asiles hospitaliers. Je dirai qu'ils ont, en portant partout la parole divine, agrandi, pour ainsi dire, les espaces de l'univers, parce qu'ils ont établi des relations faciles entre les membres les plus éloignés de la grande famille du genre humain. Je conclurai qu'il n'est pas de bien dont la société ne soit redevable aux ministres de la religion. Ils ont prouvé la vérité de la maxime de saint Paul, que la religion est utile à tout (I *Tim.*, IV, 8); qu'avec elle tout prospère pour cette vie qu'elle enrichit de ressources, et pour l'autre où elle nous promet des richesses plus précieuses encore.

Développons au moins quelques-unes de ces idées. Ceux qui ont présenté le christianisme comme arrêtant les progrès des lumières, qui ont peint les prêtres comme trafiquant de l'ignorance des peuples, ont évidemment contredit tous les témoignages historiques. Au contraire, de ces religions fausses, où le Derviche et le Brachmane forcent l'Indien et l'Arabe à vieillir dans leur enfance, la civilisation a marché sur les pas de l'Evangile, malgré tous les obstacles, même à travers les hordes de barbares.

Les Huns, les Goths, les Hérules, les Vandales, se précipitent sur l'Occident. C'en est fait des monuments de Rome et des chefs-d'œuvre de la savante Italie. Des conquérants barbares, vrais fléaux du genre humain, menacent de tout détruire dans cette contrée ainsi que dans les Gaules. Mais les ministres de l'Eglise en imposeront aux barbares même. Troyes doit à son évêque (45) d'être préservée des horreurs du pillage. Attila s'étonne de n'oser lui refuser cette grâce. Il ne tiendra pas davantage contre les instances du souverain pontife (46), qui le prie de respecter Rome. Cette ville tombera bientôt, à la vérité, au pouvoir du féroce Genséric, qui en abandonnera les richesses à l'avidité de ses soldats (47). Mais au moins, le prélat qui a arrêté le chef des Huns, obtiendra du Vandale que la flamme ne dévore point la capitale du monde. Ainsi, c'est du sacerdoce que sortent les sauveurs des cités et des arts. Le sacerdoce devient

(42) *I Tim.*, II, 1.
(43) Le *Domine, salvum fac regem.*
(44) *Deum timete, regem honorificate.* (*I Petr.*, I, 17.)

(45) Saint Loup, en 451.
(46) Saint Léon, en 452.
(47) En 455.

l'arche où les productions de Rome et d'Athènes échappent à ce nouveau déluge. Sans les prêtres le naufrage était total. Leur voix se fait encore entendre au milieu du fracas de l'invasion des hordes du Nord. Le droit public s'affermit à mesure que l'Evangile prévaut dans les mœurs. Dès notre cinquième roi, notre France prend une attitude imposante sous les auspices de la croix et du sceptre; les dix peuples de l'ancienne Gaule ne forment plus qu'une monarchie où se conserve le dépôt des doctrines sociales et religieuses.

Telle fut la terreur qu'avait inspirée le débordement des barbares, qu'un grand nombre d'hommes n'eurent plus que Dieu pour espérance, et que les déserts pour refuge. De saintes congrégations d'infortunés se formèrent de toutes parts dans les forêts et dans les lieux les plus inaccessibles. Les plaines étaient en proie à des sauvages, tandis que sur le sommet des montagnes habitait un autre monde, dépositaire des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Mais de même que les fontaines découlent des lieux élevés, pour fertiliser les vallées, les premiers cénobites descendirent peu à peu de leurs hauteurs pour rendre à la société le goût de l'étude et des sciences.

Il est impossible de calculer combien de siècles il eût fallu au genre humain pour sortir de l'ignorance où l'irruption de tant d'étrangers l'avait enseveli. Il ne fallait rien moins qu'un corps immense de solitaires répandus dans les trois parties du globe, et travaillant de concert à la même fin, celle de conserver les étincelles qui ont rallumé depuis le flambeau de la science chez les modernes. Aucune autre société n'aurait rendu au monde ce service inappréciable. Pour retrouver tant de manuscrits antiques, ensevelis dans la poudre, il fallait cette laborieuse application qu'on ne trouve que parmi les solitaires, et qui, continuée sans interruption, finit par enfanter des miracles.

Ils se sont donc joués de l'histoire, ces philosophes qui ont trouvé, dans la religion catholique un système d'étouffement et d'obscurantisme adopté par la cour de Rome. Est-ce bien sérieusement qu'on accuse d'obscurantisme une religion qui a formé les plus beaux génies, qui a vu naître dans son sein, et à l'ombre de ses institutions bienfaisantes, les productions les plus admirables? Cette calomnie contre le sacerdoce est une injustice qui ne pouvait appartenir qu'à un siècle étranger à tous les souvenirs, orgueilleux de ses lumières, et ingrat envers ceux dont il les a reçues.

Le sacerdoce ne put d'abord que lutter contre la barbarie qui se trouvait comme en possession de l'Europe. Le moine Alcuin, un des plus savants de son temps, enseignait modestement la grammaire à Charlemagne, dont le règne, dit Voltaire, fut une lueur de politesse. Mais cet empereur, qui était à peine dans le vestibule de la science, eut assez de génie pour inspirer au clergé le désir d'avancer dans la carrière qui s'ouvrait sous ses auspices. Des récompenses attendaient ceux qui y faisaient le plus de progrès. Ce premier élan eut des résultats heureux dans tous les genres. La plupart des découvertes (48) qui ont changé le système du monde civilisé, ont été faites par des membres du sacerdoce. Que de savants ont illustré les cloîtres, et donné un vif éclat aux chaires de l'Eglise! Que d'écrivains célèbres, d'hommes de lettres distingués, d'orateurs fameux, de ministres illustres! Parler des Suger, des Ximenès, des Richelieu, des Mazarin, des Fleury, n'est-ce pas à la fois rappeler les grands talents et les grandes choses de l'Europe moderne? Redire les noms des Ruinart, des Calmet, des Mabillon, des Montfaucon, des Bourdaloue, des Massillon, des Maimbourg, des Pétau, noms brillants de gloire que je cite parmi beaucoup d'autres, n'est-ce pas citer des prodiges de savoir? Pesez la masse du bien qu'a fait le clergé par ses recherches aussi profondes qu'utiles, par son dévouement à l'éducation de la jeunesse, par le grand nombre d'ouvrages qui ont des prêtres pour auteurs; et vous verrez que le peu de scandales qu'on a eu à reprocher à quelques membres du sacerdoce romain, ne balanceront jamais les importants services qu'il a rendus à la société.

Et on dira que l'érudition et la vraie philosophie datent de notre siècle? Quoi! La science a-t-elle attendu les beaux jours de Voltaire et de Rousseau, pour se montrer avec honneur? Les Justin, les Tertullien, les Origène, les Chrysostome, les Léon, les Augustin, les Jérôme, les Ambroise, ont-ils été des hommes ignorants dénués de goût et de génie, parce qu'ils sont venus avant l'*Emile* et le *Contrat social?* Par quelle heureuse exception ont donc paru avant cette époque le *Télémaque* et le *Discours sur l'Histoire universelle*, qui, d'après l'aveu de Voltaire même, n'a eu ni modèles, ni imitateurs, mais seulement des admirateurs?

Ce ne fut pas uniquement notre Europe qui ressentit la bénigne influence du sacerdoce studieux; les autres contrées n'y ont pas été inaccessibles. Ce fut d'abord des monastères, comme d'un foyer commun, que partirent les premiers rayons d'une lumière qui, se fortifiant dans le cours des siècles, éclaira notre Europe. Par un admirable échange, et toujours par l'entremise des prêtres, les autres contrées devinrent tributaires de celle que nous habitons. L'un (49) nous donne la première description de

(48) Par exemple et entre autres, l'invention de la poudre, par le moine Berthaut Swartz; de la boussole, par Flavio di Gioia, diacre d'Amalfi; des lunettes, par le dominicain Spina; de l'horloge à roues, par Pacificus, archidiacre de Vérone, depuis le pape Sylvestre II.

(49) Le P. Sicard.

l'Egypte ancienne et moderne. L'autre (50), médecin de Thamas Kouli-Khan, nous fait connaître la Perse. Un troisième (51) nous donne des renseignements sur les toiles et les teintures indiennes. La Chine nous fut connue comme la France. Nous eûmes les manuscrits originaux et les traductions de son histoire, des herbiers chinois, des mathématiques chinoises. Quelle histoire excellente des Antilles et de la Nouvelle-France nous ont donnée deux religieux missionnaires (52)! Leurs ouvrages sont pleins de sciences variées : dissertations savantes, peintures de mœurs, plans d'amélioration pour les établissements européens. L'astronomie se perfectionne à l'aide de ces hommes intrépides qui découvrent et étudient l'habitant des pôles jusque dans les rochers glacés où la nature l'a confiné.

Cette belle application du clergé dans les sciences utiles étonne moins, quand on voit l'impulsion qu'il recevait des exemples de la cour de Rome. Rome chrétienne, comme un vaste port, recueille tous les débris du naufrage des arts. Constantinople tombe sous le joug des Turcs. Aussitôt l'Eglise ouvre mille retraites honorables aux illustres fugitifs de Byzance et d'Athènes. Le pape Sylvestre II emploie des sommes considérables pour se procurer, dans l'Italie, l'Allemagne et la Belgique, des ouvrages perdus jusqu'alors. Nicolas V pousse les recherches jusque dans la Scandinavie; trois mille manuscrits en sont le résultat. Les arts et les sciences trouvent des protecteurs dans Sixte IV, qni rend publique la bibliothèque du Vatican, et dans le cardinal Bessarion, qui passe un grand nombre d'années à rajeunir des caractères antiques que la main du temps n'avait pas encore effacés.

Quelle obligation n'a pas l'Europe à la cour de Rome? Lorsque tout était plongé dans les ténèbres des institutions gothiques, Rome possédait encore la lumière, adoucissait les mœurs, arrachait les nations aux vieux préjugés. Les papes, parmi nos ancêtres, étaient comme les missionnaires des arts. De quelle gloire ne brille pas, parmi ces pontifes, ce Léon X, qui donna son nom à son siècle, comme Auguste et Louis XIV au leur! Digne du nom de Médicis, il ajoute un nouveau relief à cette famille depuis longtemps amie et protectrice du savoir. Il appelle à lui les plus grands génies de son siècle; et, au sein de la capitale du monde chrétien, s'élève la plus majestueuse basilique de l'univers. Les successeurs de Léon héritent de son zèle à conserver ou à créer les chefs-d'œuvre. Dans leur palais, dans ceux des cardinaux, le voyageur admire les ouvrages de Praxitèle et de Phidias. On voit les papes acheter au poids de l'or les statues d'Hercule et d'Apollon; il couvrent du manteau de la religion les ruines trop négligées de l'antiquité. Le Panthéon n'existerait plus s'il n'eût pas été consacré au culte des douze apôtres; la colonne Trajane ne serait plus debout si la statue de saint Pierre ne la couronnait pas. Il manquerait quelque chose à la gloire du Tasse, si un pape ne l'eût pas ceint d'un laurier au Capitole; et si l'Arioste avait moins insulté les mœurs, je ferais plus volontiers honneur à deux cardinaux (53) d'avoir protégé les talents de ce poëte.

III. Ce serait trop peu pour le sacerdoce que d'éclairer les hommes, s'il ne les soulageait point. Dirai-je que les prêtres catholiques sont les pères des pauvres, les consolateurs des affligés? Je ne donne ici qu'une idée trop vague de leur charité. Ce qui frappe et édifie, c'est la multiplicité des genres de la bienfaisance du clergé, les nuances des secours qu'il accorde, l'étendue des contrées où il sème ses dons, le nombre incalculable de ceux qui y ont part. Qu'on cherche, dans le long catalogue des misères humaines, une seule infirmité de l'âme et du corps, pour laquelle le prêtre ne cherche pas à se rendre utile. Et les vertus qu'on voit pratiquer dans une province par les ministres de la religion, les sacrifices qu'on les y voit faire en faveur de la portion souffrante de la société, ce sont les mêmes qui se répètent dans toutes les parties du monde. Et il y a dix-huit siècles que les mêmes vertus se pratiquent, que les mêmes sacrifices se renouvellent. Qu'on calcule maintenant le nombre d'individus soulagés par le sacerdoce, chez tant de nations, pendant une aussi longue suite de siècles. Dès les premiers temps de l'Eglise, les fidèles, animés par l'exemple et les leçons des prêtres, mettent en commun une portion de leurs biens, pour secourir les pauvres, les malades et les voyageurs; ainsi commencent les hôpitaux. Le clergé, premier mobile de ces établissements, en devient l'appui. L'antiquité nous montre l'ordre de Saint-Basile, se consacrant au soulagement des infirmes (54). Platon a rêvé une république : les Gaston, les Gérard les Raymond de Pégnafort, les Pierre Nolasque, les Jean de Dieu (55), législateurs plus habiles, ont créé des sociétés dont les membres ont été utiles à eux-mêmes, puisqu'ils

(50) Le moine Bazin.
(51) Le P. Cœur-doux.
(52) Les PP. Dutertre et Charlevoix.
(53) Les cardinaux d'Est et Bembo.
(54) IVe siècle.
(55) Gaston, gentilhomme du Viennois, se consacra au service des malades, avec sept compagnons de sa charité. C'est l'ordre de Saint-Antoine (1095).
Le bienheureux Gérard, Provençal, donna naissance à l'ordre hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem (1099).
Saint Raymond de Pennafort et saint Pierre Nolasque établirent l'ordre de la Merci, ou de la Rédemption des captifs (1218).
Le bienheureux Jean de Dieu fonda l'ordre des Pères de la Charité, qui se dévouent au service des infirmes (1520).
Nous ne citons que ceux-ci entre beaucoup d'autres.

se sanctifiaient, et utiles au genre humain, puisqu'ils le soulageaient.

Je ne ferai point la longue énumération des ordres religieux qui prenaient l'engagement de secourir l'indigence. Ces victimes de la charité s'assujettissaient à une vie rigoureuse, parce que plus ils se privaient des douceurs de la vie, plus il leur restait de ressources à prodiguer aux nécessiteux, et qu'ils comptaient sur les biens du ciel en échange des maux dont ils préservaient les hommes sur la terre. De combien de bénédictions les couvraient ceux qu'ils soulageaient! Quand la mort leur avait fermé les yeux, une foule de pauvres cherchaient à s'approprier une partie des vêtements de leurs bienfaiteurs (56). Ah! souvent ailleurs il fallut défendre le corps d'un tyran contre la haine de la multitude : ici ce sont les prêtres obscurs qu'il faut dérober à l'amour du peuple.

On ne comptera jamais le nombre d'ouvriers en œuvres célestes que fournit le sacerdoce. Il en applique une forte partie au service des douleurs de l'homme. Aux uns, il confie les malades; à d'autres, il délègue la tâche de visiter ceux que le crime a plongés dans les prisons; à d'autres encore, il confie le pénible emploi de racheter les infortunés qui gémissent dans les bagnes de la barbarie. La bourse de la charité à la main, le prêtre marche au secours de l'humanité, et affronte le danger de la contagion, pour délivrer les esclaves que notre religion lui fait appeler ses frères. Faites la liste de tous les maux de cette vie; au-dessous de chacun d'eux, j'écrirai le nom d'un prêtre qui l'aura soulagé.

O divin Auteur du sacerdoce chrétien! il semble que vous en ayez distribué les ministres dans toutes les parties du monde, comme des vedettes chargées de découvrir et de secourir les malheureux. Le moine Maronite, à l'aide d'un signal ingénieux (57), appelle l'étranger que la nuit a surpris dans les précipices du Liban. Vous, que le naufrage a jetés sur une côte inconnue de l'autre hémisphère, levez les yeux, voyez cette croix plantée sur un rocher; dirigez vos pas vers ce signe de salut; près de là, vous attend un missionnaire américain. Il ne vous demandera pas quel sol vous a vu naître; il suffit que vous soyez de la grande famille de Jésus-Christ : mais il pleurera de joie, en vous voyant échappé à la mort. Et vous qui, d'un pas mal assuré, gravissez les Alpes, vous n'êtes pas encore égaré, que la sentinelle-prêtre s'occupe déjà de vous. Vous arrivez à un précipice, dans le moment où la nuit étend ses sombres voiles : tout semble perdu pour vous. Mais le sacerdoce existe; un de ses membres n'est pas loin. Allez du côté d'où vous vient le son d'un petit airain (58) qu'il agite. Courage, encore quelques pas, vous êtes dans les bras de votre libérateur.

Si le clergé veille sur le sommet des montagnes, pour le bien de l'humanité, il descend aussi dans les entrailles de la terre, pour y assister l'infortune. Comme autrefois les royaumes manquaient à l'ambition d'Alexandre, la superficie du globe semble manquer à la charité du prêtre; elle étend son domaine, en pénétrant dans les souterrains les plus profonds. Combien peut-être ignorent qu'il existe des hôpitaux jusque dans le fond des mines du Pérou? La religion chrétienne s'efforça de réparer, dans le Nouveau-Monde, les maux que la soif de l'or y a causés et que la calomnie n'a pas rougi d'imputer aux prêtres. Ah! Pour justifier, ou plutôt pour louer ceux-ci, je n'ai besoin que de citer un protestant (Robertson), dont le témoignage ne peut pas être suspect. « Les prêtres catholiques, dit-il, furent des ministres de paix pour les Indiens; ils cherchèrent toujours à arracher la verge de fer des mains de leurs oppresseurs. Aussi les Indiens regardent-ils encore les ecclésiastiques comme leurs défenseurs naturels; et c'est à eux qu'ils ont recours, pour repousser les violences auxquelles ils sont exposés. »

Que de bienfaits le sacerdoce a semés sur ces terres américaines, jadis sauvages, aujourd'hui création sublime du christianisme, moisson engraissée du sang des premiers missionnaires! Qu'on ne dise pas que l'humanité seule peut conduire à de tels sacrifices. D'où vient qu'on n'en trouve point de pareils dans cette belle antiquité, pourtant si sensible? On parle de philanthropie! C'est la religion chrétienne qui est seule philanthrope par excellence. Admirable idée qui fait du chrétien de l'Amérique un ami du prêtre français, et de l'homme du Japon un frère du religieux italien! Quel est le culte étranger à l'Église romaine dont les ministres brûlent de cet enthousiasme divin qui anime le prêtre catholique? Les philosophes de l'antiquité n'ont jamais quitté les beaux jardins de l'Académie, ni les délices d'Athènes, pour aller, au gré d'une impulsion divine, humaniser les sauvages, instruire l'ignorant, encourager les malades, vêtir le pauvre et inviter les ennemis à déposer leur haine. Et c'est pour rendre des services de ce genre que les prêtres ont bravé les orages des mers, bravé les feux des tropiques et les glaces des pôles.

Il faut que cette vigueur d'un apostolat bienfaisant soit le privilége de l'Eglise catholique, puisqu'on ne voit pas les ministres de la réforme, ni les prédicants de la moderne philosophie, quoique tout brûlants de philanthropie, quitter leurs foyers et leurs plaisirs, pour aller au secours des pauvres d'outre-mer. Quel honneur pour la

(56) *Vie de Pierre de Bétancourt*, de l'ordre de Saint-François, missionnaire à Guatémala.

(57) Le claquement de deux planches suspendues à la cime d'un arbre.

(58) La sonnette du religieux hospitalier des Alpes.

moderne doctrine, si les disciples de Jean-Jacques et de D'Alembert s'en allaient établir chez les Illinois et les Japonnais autant d'hospices que les enfants de Dominique et d'Ignace y en avaient fondés! Mais c'est qu'il est plus facile de parler humanité que de l'exercer, de faire l'éloge de la bienfaisance dans les livres que d'en pratiquer les œuvres au delà des mers, plus aisé d'être le panégyriste de la bienfaisance que d'en être le martyr.

Il demeure donc incontestable que la conduite du sacerdoce a été, dans tous les siècles, une école de morale en action. Les fonctions du prêtre, plus brillantes à la vérité dans les contrées lointaines, sont aussi utiles à l'humanité dans leur patrie respective. Que n'a pas dû la France à Vincent de Paul? Quel philosophe, malgré son éloignement pour nos dogmes, ne pleure pas à l'histoire de ce saint prêtre? Qui n'admirera pas cet homme, unique dans son siècle et peut-être dans tous les siècles, préparant des berceaux pour l'enfance, des retraites pour la vieillesse, des asiles, ici pour l'innocence, là pour le repentir? A peine aurais-je le temps de nommer les hospices qu'il a eu le temps d'édifier, de doter, de consolider. Que peut offrir l'histoire ancienne et moderne de comparable à celle d'un prêtre qui, par le seul ascendant de sa vertu, fait sortir un monde nouveau de ses mains créatrices? On ne saurait parler de lui, sans qu'on le voie, semble-t-il encore, prenant les fers d'un forçat qui allait tomber dans le désespoir. A côté de ce fait à jamais mémorable, il est naturel d'en placer un autre aussi honorable pour le sacerdoce. Le sort des captifs et des pauvres a touché le cœur d'un évêque d'Espagne (59). Déjà il a sacrifié pour eux toutes les ressources qui lui restaient. Sa charité lui fait croire qu'il leur sera plus utile, en passant chez les Musulmans, chez qui d'autres chrétiens gémissent dans l'esclavage. Lui-même y est chargé de chaînes. Son clergé et ses ouailles, orphelins d'un si bon père, lui envoient le prix de sa rançon. Vous le croyez déjà libre. Ah! avec cette somme, il rachètera un grand nombre d'esclaves; pour lui, il restera entre les mains des barbares, qui lui procureront la couronne du martyre. Citerai-je encore, pour l'honneur de notre clergé, ce prélat (60) qui, rougissant de se voir en sûreté dans la capitale, tandis que ses ouailles tombent victimes d'une cruelle épidémie, va à leur secours, et respire l'air corrompu qui leur donne la mort. Citerai-je cet autre pontife (61) qui s'enfonça dans le tourbillon brûlant d'une maison en flammes, pour arracher une victime à l'incendie? Il sort vainqueur d'un danger que personne n'avait osé affronter. C'est que ce triomphe de charité et de courage était réservé au sacerdoce, dont les annales sont pleines de traits attendrissants. Qui pourrait les décrire tous? Mais au moins, en parlant au milieu de vous, Messieurs, ne tairai-je point le bienfait encore subsistant que vous tenez de deux prêtres, vos concitoyens. Ces fontaines qui coulent dans les divers quartiers de cette cité et y donnent une eau salubre, rappellent à votre reconnaissance deux ministres de la religion, dont l'un conçut un projet utile, et un autre le réalisa (62).

Je ne louerai pas seulement ces œuvres éclatantes qui provoquent l'admiration des hommes et que les échos de la renommée font retentir au loin. Tous les jours le sacerdoce produit des actes de bienfaisance dont le ciel seul est témoin. Qui dira toutes les nécessités cachées que le prêtre soulage, toutes les larmes qu'il essuie, tous les lieux habités par la misère, qu'une sainte curiosité lui fait découvrir, et où il pénètre l'aumône à la main? Il épargne même souvent à l'indigence la confusion du secours. C'est un piége innocent, car qui pourrait lui en faire un crime? un piége, dis-je, qu'on tend à des âmes affligées, mais peut-être trop lentes et trop tièdes dans l'œuvre du salut. Pour peu que la religion tienne encore, dans ces maisons, par de faibles racines, le bienfait du prêtre en développe les sucs et les fortifie. L'indigent, en se voyant assisté par l'homme de la religion, revient à cette religion dont les ministres pénètrent l'obscurité des chaumières, pour y déposer quelques soulagements.

Telle est la fonction journalière des prêtres. Les écrits publics ne disent rien de leurs bienfaits habituels; ils n'exaltent point ces assistances secrètes accordées à la classe souffrante. Faire le bien, est pour eux une pratique ordinaire dont personne ne parle. Tout pour Dieu, rien pour l'amour-propre ni pour l'intérêt personnel. Celui qui voudrait décrire l'emploi que font les prêtres des heures du jour et souvent des heures de la nuit, se verrait borné à des événements obscurs, et forcé de les suivre parmi les pauvres, les prisonniers, les mères désolées. Son récit serait modeste comme leur vie. Mais dans les fastes de la religion, un seul malheureux consolé intéresse autant que les scènes les plus frappantes et les traits les plus brillants. Dans les décrets de Dieu, le serviteur qui a été fidèle dans les petites choses, aura droit à une grande récompense. L'obtenir, est la seule ambition du prêtre de l'Eglise romaine.

DISCOURS XXX.

Prononcé dans l'assemblée du 4 septembre 1823.

SUR LA PROVIDENCE.

Messieurs,

Il est des hommes qui, parce qu'ils ne

(59) Saint Pierre Pascal, évêque de Jaën. dans l'Andalousie, mort en 1302.

(60) De B.lzunce, évêque de Marseille.

(61) M. D'Apchon, archevêque d'Auch.

(62) M. Godinot, chanoine de la métropole, et le P. Féry, religieux Minime, à Reims.

peuvent point découvrir la cause de la marche constante des lois de la nature, ont mieux aimé en faire honneur au hasard qu'à une sagesse supérieure. D'autres n'ont vu dans les révolutions des empires que les succès de l'ambition, sans aucune intervention de la Divinité; ils ont attribué au jeu des passions humaines ces scènes sanglantes qui ont quelquefois changé la face de l'univers. D'autres enfin ont cru ou ont feint de croire que Dieu se tient tellement renfermé dans sa gloire, qu'il ne daigne point abaisser ses regards sur cet infiniment petit que nous appelons le monde.

Vengeons la Providence des blasphèmes de l'impie, qui fait de notre Dieu une divinité aveugle, impuissante et insouciante, qu'on n'est obligé ni d'aimer, ni de craindre, ni d'invoquer. Disons plutôt que cette même sagesse qui était à côté de Dieu quand il créa le monde, est encore assise sur un même trône avec lui, et qu'il est le conservateur de l'univers, comme il en est l'auteur.

La Providence, admirable dans l'ordre de la nature, toute-puissante dans la destinée des empires; occupée des intérêts et des besoins de chacun de nous.

I. La providence de Dieu pour l'homme commença avant l'homme. Quand il arriva à l'existence, il eut à remercier son auteur d'avoir prévenu ses besoins et tous ses désirs, et orné sa demeure. J'appelle ainsi la terre, qu'il trouva éclairée par le double flambeau du jour et de la nuit, parée de mille beautés ravissantes et couverte de fruits délicieux. A la vérité, cette terre devint bientôt plus avare de ses dons, quand l'homme eut irrité son Dieu. Mais quelle inépuisable fertilité lui est restée encore! Cette masse, vile et grossière par elle-même, prend, sous la main industrieuse de l'homme, des formes aussi agréables que variées. Chaque année, elle renouvelle ses libéralités en notre faveur. Rien ne l'épuise. Plus on déchire ses entrailles, plus elle est prodigue de ses fruits. Elle ne se ressent point de sa vieillesse, et elle fournit les mêmes trésors à notre génération que tant d'autres ont précédée. Les plantes, en laissant tomber leurs graines, se préparent autour d'elles une nombreuse postérité. Tout ce que la terre produit, en se corrompant rentre dans son sein, et devient le germe d'une nouvelle fécondité. Creusez-la; vous y trouverez la pierre et le marbre, pour construire et décorer votre habitation.

Levez la tête, et voyez au-dessus de vous ces nuages qui volent comme sur les ailes des vents. S'ils tombaient tout à coup par grosses colonnes, ou en torrents rapides, ils détruiraient tout dans le lieu de leur chute, et les autres contrées demeureraient arides. Quelle main bienveillante les tient dans ces réservoirs suspendus, et ne leur permet d'arroser la terre que par des pluies modérés? Cette eau désaltère, non pas seulement l'homme, mais le champ qu'il a cultivé; des rivières serpentent dans de vastes campagnes, pour mieux les arroser, jusqu'à ce qu'elles se précipitent dans la mer, pour en faire le centre du commerce de toutes les nations. Cet océan, qui semble établir une séparation éternelle entre les diverses parties du monde, est au contraire le rendez-vous de tous les peuples, qui, autrement, ne pourraient aborder dans les contrées lointaines qu'avec des fatigues et une lenteur rebutantes. C'est par ce chemin sans traces que l'ancien monde donne la main au nouveau, et que le nouveau communique à l'ancien ses arts, ses inventions et ses richesses. Quel doigt a marqué à cette mer si fougueuse les bornes qu'elle doit respecter dans la suite de tous les siècles, en lui disant : ***Là tu viendras briser l'orgueil de tes flots*** (63)?

Je porte les yeux vers le ciel, et je m'écrie avec un poëte chrétien (64) :

Quel bras vous suspendit, innombrables étoiles?...

Et vous surtout, ô bel astre, qui vous a fait si fidèle à nous prodiguer si constamment votre chaleur avec votre lumière? Tour à tour vous parcourez les deux hémisphères; ami de l'homme, vous vous éloignez de lui aujourd'hui, pour favoriser son repos; vous reparaîtrez demain, pour éclairer son travail; vos regards bienfaisants fertilisent tout ce qu'ils voient.

De plus, ce soleil, en s'écartant de nous et en se rapprochant ensuite, opère le changement des saisons. Le printemps fait taire les vents glacés, montre les fleurs, et promet les fruits de l'automne. L'été donne les moissons; l'hiver concentre les trésors de la terre, afin que le retour des chaleurs les déploie avec toutes les grâces de la nouveauté. Toutes ces variations tournent en preuves d'une Divinité prévoyante qui conduit la machine de l'univers par un ressort aussi simple que constant, aussi admirable que fécond en effets utiles. A qui attribuerai-je l'ensemble de tant de lois si bien concertées, de tant de corps et de créatures dociles à leur Créateur et qui conspirent à servir l'homme? Je reconnais et j'admire cette Providence qui préside à l'ordre du monde, qui perpétue son ouvrage, ne se lasse point de le diriger, et dont le doigt, comme parle l'Ecriture, ***se joue dans l'univers*** (65).

Disons donc que la nature est un grand livre où le plus ignorant peut apprendre qu'il existe un Dieu, qui, depuis le commencement, veille sur sa créature et pourvoit à ses besoins. Nous laisserons à Epicure à combiner les rencontres fortuites de ses atomes, pour former la terre avec ce qu'elle renferme et ce qu'elle produit. Nous ne

(63) *Usque huc venies, et huc confringes tumentes fluctus tuos* (*Job*, LVIII, 11.)

(64) Louis Racine, *Poëme de la Religion.*

(65) *Sapientia ludens in orbe terrarum.* (*Prov.*, VIII, 31.)

ferons pas honneur au hasard de ces magnifiques résultats. Nous lisons dans l'architecture de l'univers les caractères d'une Providence sage et qui a tout prévu, comme nous allons lire dans l'histoire sacrée et profane les caractères d'une Providence arbitre toute-puissante des événements.

II. C'est surtout dans les annales de la religion que je puise les preuves d'une Providence qui prépare les grands événements et les fait éclore dans le temps qu'elle a choisi, qui règle la destinée des empires, en détermine la naissance, les accroissements et la fin.

Adam pèche, sa race est proscrite. Pour le consoler, Dieu lui annonce qu'une seconde Ève écrasera un jour le serpent qui a séduit la première; la Mère du Sauveur paraît après quatre mille ans; la Providence avait percé le nuage qui couvrait cette grande et précieuse époque

Dieu, qui avait tout fait et par qui tout subsistait, veut détruire son plus bel ouvrage, c'est-à-dire, l'homme. Il appelle les eaux, pour submerger la terre couverte de crimes. Toutefois la Providence veillera sur cette arche qui renferme un homme vertueux avec sa famille. Le monde se renouvelle. Suivez sa marche; vous le verrez toujours sous la main du Créateur, conservé par sa bonté, gouverné par sa sagesse, quelquefois puni par sa justice, mais toujours assujetti aux lois de la Providence.

Israël gémit dans l'esclavage; le Seigneur, touché de ses cris, lui envoie un libérateur. La mer ouvre un passage au peuple de Dieu, et engloutit l'armée qui le poursuivait. Ici la Providence force la nature à sortir de ses lois, afin de montrer qu'elle en est la maîtresse absolue, et qu'elle sait les faire servir à ses desseins, quand elle juge utile de réveiller, par des miracles, le genre humain endormi.

Les prophètes ont annoncé que le trésor du palais des rois de Juda ferait un jour partie de celui des rois de Babylone; que la nation juive, arrachée à ses foyers, n'aurait pas même la consolation de mouiller de ses larmes les cendres de Jérusalem, et qu'elle irait les mêler aux eaux de l'Euphrate; que le Messie, né dans une ville obscure, après avoir promulgué une loi plus sainte, périrait par le crime de son peuple; que ce crime serait expié par la proscription éternelle de ces déicides. Attribuera-t-on ces prédictions et leur accomplissement au hasard, qui ne voit et ne peut rien? C'est la Providence qui révèle au prophète qu'elle punira l'endurcissement d'Israël par une captivité de soixante-dix ans (66); c'est la Providence qui, deux cents ans avant l'événement, appelle par son nom le prince qui permettra aux enfants d'Abraham d'aller relever l'autel de leur Dieu (67). C'est elle qui permet que la ville de Nemrod se livre à des réjouissances, tandis que Cyrus entre avec son armée dans le lit du fleuve qui la traverse et en fait la conquête. J'attribue à la Providence tout ce qui arrive dans l'ordre et dans le temps qu'elle avait déterminés d'avance. Or, j'avais entendu Jérémie (68) annoncer que la superbe Babylone serait livrée aux Perses et aux Mèdes, et Isaïe prédire que la grande Babylone serait brisée avec ses idoles (69).

Est-ce par l'effet du hasard ou de la Providence, que Juda se trouvait privé de son sceptre, au moment où devait paraître *le Désiré des nations*, comme l'avait annoncé Jacob (70)? Est-ce par l'effet du hasard ou de la Providence, qu'Auguste ordonne le dénombrement de son peuple, et que Marie se trouve obligée de venir à Bethléem, où un prophète (71), à travers les nuages de l'avenir, avait pourtant vu naître le nouveau Roi du peuple de Dieu? Est-ce par l'effet du hasard ou de la Providence, que le Sauveur s'offre en sacrifice au temps de Pâques, afin que l'Agneau des Juifs cédât la place à l'Agneau de Dieu, qui, par sa mort, effaçait les péchés du monde? Est-ce par l'effet du hasard que, malgré la défense de Titus, le temple fut brûlé avec la ville? N'est-ce pas plutôt par un décret de la Providence, qui voulait qu'il n'y restât (72) plus pierre sur pierre, selon l'oracle du Sauveur; que désormais Juda n'eût plus de sacrifice, comme l'avait dit Osée (73); que le peuple juif ne fût plus le peuple de Dieu, d'après la prophétie de Daniel (74)?

Est-ce par l'effet du hasard ou de la Providence, que des habitants de quinze contrées différentes se trouvent réunis à Jérusalem à l'époque de cette Pentecôte célèbre, où, pour la première fois, Pierre élève la voix et commence la promulgation de l'Evangile? Est-ce à l'ambition de Rome, ou à l'habileté de ses généraux, ou au courage de ses soldats, qu'il faut attribuer l'immense étendue de son empire? N'en ferons-nous pas plutôt honneur à la Providence qui, pour faciliter la conversion de l'univers, permet que cette république conquérante engloutisse toutes les nations connues et les réunisse sous une même domination? « Le commerce de tant de peuples divers, autrefois étrangers les uns aux autres, a été un des plus puissants moyens dont la Providence se soit servie, pour donner cours à l'Evangile. » Ainsi s'exprime Bossuet, cité par Rollin, et j'ajoute avec ce savant professeur : « Quel beau spectacle pour les yeux de la foi, que d'apercevoir avec certitude le ressort secret qui, depuis le commencement du monde, a mis en mouvement tout l'univers, et de voir un Dieu qui, du haut du ciel, tient en main les rênes de tous les

(66) *Jer.*, XXV et XXIX.
(67) Cyrus. *Isa.*, XLV.
(68) *Jer.*, L.
(69) *Isa.*, XL.
(70) *Gen.*, XLV.
(71) *Mich.*, V.
(72) *Matth.*, XIV.
(73) *Ose.*, III.
(74) *Dan.*, IX.

royaumes et en dispose en maître absolu! C'est ce Dieu tout-puissant et plein de bonté pour les hommes, qui, voulant leur faire connaître le souverain domaine qu'il exerce sur les rois et les monarchies, qu'il abat et élève comme il lui plaît, en a découvert le secret à ses prophètes et leur a fait prédire d'une manière claire et distincte la suite des quatre grands empires de l'antiquité, des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Romains, qui se détruisent l'un l'autre dans les temps marqués par la Providence, pour faire place à l'empire immortel de Jésus-Christ (75). »

La puissance de Rome, sous le règne de ses empereurs, lutte contre l'Evangile, et, pour en arrêter la propagation, s'arme d'un glaive destructeur. Du palais de ces princes persécuteurs, sortent à chaque instant des édits atroces. L'empire est inondé du sang chrétien; chaque ville retentit des cris d'un peuple furieux qui demande qu'on amuse sa cruauté par le supplice des enfants de l'Evangile. Ces affreux spectacles se renouvellent fréquemment, depuis les côtes occidentales de l'Océan jusqu'aux bords de l'Euphrate, pendant trois siècles. C'est ainsi que la Providence voulait épurer l'Eglise naissante. Mais Rome, *enivrée du sang des martyrs*, comme parle saint Jean (76), devait sentir le pouvoir d'un Dieu vengeur. En effet, elle sera livrée en proie aux barbares, prise, saccagée, pillée plusieurs fois, et enfin détruite. Une autre Rome, toute chrétienne, sort des cendres de la première et devient la capitale du règne spirituel que le Sauveur a voulu étendre sur toute la terre, qui doit se soutenir au milieu des ruines de tous les autres, et auquel seul l'éternité est promise.

Toutefois le nom d'empereur ne périt point; il subsiste, plus respectable que jamais, dans Constantin, que Dieu appelle, par un miracle (77), à entrer dans la société chrétienne et à devenir le protecteur de l'Eglise dans l'Orient. Un autre prodige introduira la religion en France. Clovis est aux prises avec les Allemands. La couronne de la victoire flotte dans les airs, au-dessus des plaines de Tolbiac, et vient ensuite se reposer sur la tête de ce prince encore païen, au moment où il promet d'embrasser la religion de Clotilde (78).

Et pourquoi chercher dans les siècles éloignés la preuve de cette vérité, que Dieu est le modérateur et l'arbitre des empires. Cette vérité nous a été démontrée récemment par une leçon épouvantable. Pour en être convaincus, nous n'avons besoin que de nos souvenirs.

Parmi ceux qui ont recherché la cause de cette agitation dont nous avons été les témoins et les victimes, il en est qui n'ont vu, dans ce soulèvement général, que les efforts inquiets d'une liberté remuante, avide d'innovations, et qui, depuis un demi-siècle, travaillait sourdement notre pays. D'autres ont accusé cette soif ardente de conquêtes, qui, en couvrant la France de gloire, couvrait de sang le reste de l'Europe. Mais ces causes sont subordonnées à une cause première, et pour trouver celle-ci, il faut remonter plus haut. On verra que les coups sont partis de la main d'un Dieu, qui voulait montrer que, quand une nation a provoqué sa colère, il sait briser le sceptre des rois, secouer la terre et y amonceler les ruines; et qu'aussi bon que puissant, il rend la paix aux peuples, lorsqu'instruits à l'école de l'adversité, ils rouvrent les yeux à la lumière et le cœur au repentir.

Depuis plus d'un siècle, la France était inondée d'ouvrages salis de blasphèmes, où on dénaturait les attributs du premier Etre et le pouvoir des rois. Il n'y eut d'autorité sur la terre que celle que le peuple avait bien voulu prêter à l'un de ses membres, en se réservant le droit de le juger. Après la découverte de cette idée séditieuse, on insulta à la simplicité de nos pères, qui l'avaient ignorée, et qui, pour n'être pas venus plus tard, avaient ignoré que l'homme peut désobéir à Dieu et aux souverains établis par lui. De là, l'égalité, à laquelle on fit tant d'honneur; mais de là aussi tant de forfaits. A force d'analyser le titre de souverain, on le mit au niveau des autres conditions; et on arriva facilement à la personne du roi, quand on ne vit plus le caractère sacré que la religion avait imprimé sur son front.

Voilà ce que fit l'homme irréligieux, voyons ce que fit le Dieu vengeur. Il exécuta la menace qu'il avait prononcée par la bouche d'un de ses prophètes (79) : « Ce peuple a changé les notions que j'ai données sur mon pouvoir et celui des rois qui me représentent, la mort moissonnera des milliers d'habitants, et ceux que le glaive aura épargnés se dévoreront les uns les autres. » O prédiction trop réellement accomplie! On reconnaît là ces fatales proscriptions qui inondèrent la France du sang de ses enfants, et cette longue série de malheurs qui doivent faire à jamais l'objet de la méditation des peuples.

Il fut donné à un soldat de s'asseoir sur le trône des Bourbons, tandis que le roi légitime était étranger à ses Etats. Cet homme, non content de dominer sur la France et sur les autres contrées que la valeur française a conquises, menace d'envahir toutes les souverainetés. Les rois se réunissent contre celui qui les menaçait de la servi-

(75) Rollin, *Préface de l'Histoire Romaine.*

(76) *Apoc.*, XVII, 16.

(77) Dans le temps que Constantin marchait en Italie contre le tyran Maxence, il vit, au-dessus du soleil, une croix lumineuse, avec ces mots : *Tu vaincras par ce signe.* Il ordonna que le principal étendard de son armée portât l'image de la croix. (En 312.)

(78) En 496.

(79) *Anima eorum variavit in me; et dixi : Quod moritur, moriatur; et reliqui devorent carnem proximi sui* (*Zach.*, XI, 8.)

tude. L'agresseur ne médite que carnage et conquêtes. Et voilà qu'un jour dévore ses forces. Dieu commande aux éléments et à la famine de seconder les fureurs de la guerre. Le camp ne renferme que des mourants, les chemins en sont jonchés, les rivières roulent des cadavres. Qui peindra la situation où va se trouver notre patrie? Nos murs, si longtemps paisibles, étonnés de voir des drapeaux inconnus; nos provinces couvertes de légions venues des bords de l'Asie; le bronze toujours échauffé; de nouvelles levées se succédant sans cesse, pour remplir les vides que laissaient la mort et la maladie; un gouvernement organisant des mesures de rigueur contre les familles qui ne fournissent point de nouvelles victimes à immoler; la capitale, qui depuis longtemps n'avait point vu la fumée d'un camp ennemi, redoutant la vengeance des rois.

Voilà comment la Providence punit et afflige; voyons comment elle sauve et console.

Il existait une famille intérieurement regrettée de la partie saine, et conséquemment de la partie la plus nombreuse de la nation; famille que recommandaient des siècles de gloire, et dont le nom était lié à des souvenirs de prospérité. Depuis longtemps la France adressait secrètement ses vœux au ciel pour le retour d'un prince que la violence privait de ses droits. Il revient, l'olivier à la main, le pardon sur les lèvres. L'ordre renaît, l'innocence respire librement. A la vue d'un calme si doux, après une tempête si violente, les moins accoutumés à rapporter à la Providence les événements de la vie, s'écrient : *Le doigt de Dieu est ici!* On reconnaît l'Arbitre des empires, qui sait arrêter les complots des méchants, aussi bien que mettre un frein à la fureur des flots. Quel autre que la Providence a nourri tant de ministres de la religion dans les contrées étrangères où la tempête révolutionnaire les avait dispersés, et les a ramenés à l'exercice paisible de leurs fonctions? Qu'on compare le calme dont nous jouissons à ces temps d'orage, où il fallait cacher ses bonnes œuvres comme on cache les crimes; et on conclura que notre pays a été une grande école de la Providence, où chacun a pu apprendre que c'est le bras de Dieu qui avait ébranlé les colonnes de la terre et les a raffermies, qui avait dispersé les pierres du sanctuaire et les a rassemblées.

III. Celui qui règne dans les cieux, et de qui relève tous les trônes, qui les abaisse et les rétablit à son gré, qui tient dans ses mains les destinées des nations, est également celui dont dépend le sort des particuliers; qui, selon sa volonté toujours sage, les afflige ou les console, les éprouve ou les récompense; pense à eux, veille sur eux dans toutes les situations où il lui a plu de les placer; qui enfin entend les soupirs de chacun de nous et exauce nos prières.

Ces vérités ont été niées par de faux sages qui ont dit : Vils atomes que nous sommes, Dieu s'abaisserait-il jusqu'à s'occuper de nous? Je réponds : Atomes, puisque vous le voulez, nous n'en sommes pas moins l'objet de l'attention de Dieu. Il est grand, mais il ne déroge pas à sa grandeur en pensant à l'homme. Est-ce un autre que lui qui opère en moi ce mouvement si prompt, par lequel, au moindre péril, je lève les yeux au ciel et j'invoque celui que je sais présider à ma destinée? — Mais lui, si haut, si profondément caché dans un océan de lumière, s'occuper de moi! — Il s'en est bien occupé pour me créer, pour me racheter. Ne l'aurait-il fait que pour me délaisser? Lui en coûterait-il à veiller sur moi, à lui qui veille sur l'universalité des êtres qui peuplent le monde? Le Dieu qu'on voudrait me donner pour insouciant sur ce qui me regarde, n'est pas le Dieu de l'Evangile. J'ouvre ce livre; quelques mots que j'y lis m'en disent plus que tous les docteurs de la philosophie. J'apprends de la bouche du Fils de Dieu qu'un cheveu ne tombera point de ma tête sans sa permission. Ce qui m'arrive d'heureux ou de fâcheux, a l'apparence du hasard. Pour celui qui voit tout humainement, un incendie, une maladie, la perte d'une grande fortune, tous ces fléaux sont l'ouvrage des éléments courroucés ou des hommes ennemis; mais pour Job, ce sont les dispositions de la Providence (80). Il ne dit pas : C'est le feu du ciel qui a consumé ma maison; ni : C'est la corruption des humeurs qui m'a couvert d'ulcères; mais : *C'est la main de Dieu qui m'a frappé* (81).

Mais on ne reconnaît point toujours la Providence à des traits si effrayants. J'ai des exemples plus gracieux à vous citer. C'est la Providence qui veillait à côté de cette arche où Noé et sa famille trouvaient le salut, au milieu de l'univers submergé. C'est elle qui fait passer Joseph d'un cachot au premier degré du trône d'un prince. Quelle distance en effet de cette citerne où cet enfant est jeté par la haine de ses frères, jusqu'à la rencontre d'un marchand étranger qui l'achète et le vend à un puissant seigneur! Mais quelle distance plus grande encore de cette prison où il est plongé comme un serviteur infidèle, jusqu'au rang distingué où l'élève la reconnaissance du prince? Au jugement des hommes, ces événements ne sont que des accidents ordinaires; la jalousie des enfants de Jacob, qu'une prévention injuste; la rencontre d'un marchand ismaélite, qu'un hasard heureux; les songes de Pharaon, que des incidents sans conséquence. Mais dans vos décrets, ô Seigneur, cette calomnie, ce cachot, ces songes, c'étaient autant de ressorts de cette Providence qui fait tout servir à ses desseins. On

(80) *Sicut Domino placuit.* (*Job*, I, 21.)
(81) *Manus Domini tetigit me.* (*Job*, XIX 21.)

voit ici, comme dans mille autres circonstances, un Dieu qui semble endormi pour quelques moments, qui ensuite se réveille et agit; on voit la sérénité succéder à l'orage et le bonheur sortir d'un abîme de maux. Mais ne quittons point Joseph sans voir quel jugement il porte lui-même des traverses qu'il eut à essuyer. Le voilà au milieu de ses frères, il se fait reconnaître par eux. Que leur dira-t-il? Il n'attribuera point ses malheurs à leur haine. Il remontera plus haut; il ne verra que la volonté du *Tout-Puissant. Je suis, dit-il, ce Joseph que vous avez vendu, mais ce n'est pas vous, c'est Dieu qui m'a fait passer dans cette terre étrangère, pour la sauver et vous sauver vous-mêmes de la famine qui afflige les autres contrées.* (Gen., XLV, 4 et seqq.)

Qu'on oublie cet exemple, si on veut nier la Providence; qu'on oublie celui de Moïse. Qui aurait dit, en le voyant exposé sur le Nil, que ce berceau flottant portait le libérateur d'Israël, et que les vagues du fleuve où il devait périr, le pousseraient jusqu'au palais de Pharaon? Qu'on oublie Suzanne, traînée au supplice comme adultère, et reconduite en triomphe, comme un modèle de vertu incorruptible. Qu'on oublie Jonas dans le ventre de la baleine, les trois enfants de la captivité rafraîchis dans une fournaise ardente, Daniel en sûreté au milieu des lions. — Mais nous ne sommes plus au temps des miracles! — Dieu, il est vrai, n'arrête plus aujourd'hui le soleil dans sa course, comme au temps de Josué; mais en lui laissant la régularité de son cours, il lui ordonne d'échauffer la terre, d'en mûrir les productions, d'éteindre ses feux le soir, pour rafraîchir la nature, et de les rallumer le lendemain, pour éclairer le travail de l'homme. Dieu ne fait plus tomber la manne dans le désert, pour nourrir quelques tribus d'Israël; mais, par une reproduction annuelle, il fait sortir de la terre, froide et stérile par elle-même, des moissons assez abondantes pour nourrir tous les hommes qui couvrent la surface de la terre.

C'est ainsi que le Dieu qui règne dans le ciel, règne aussi sur la nature, sur les peuples et sur les événements de la vie. Ne parlons plus de hasard ni de fortune, ou n'en parlons que comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui était hasard pour les païens, est pour nous une Providence, à laquelle nous devons rapporter toutes les choses humaines, puisque c'est de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté qu'elles dépendent.

—

NOTICE SUR ANTOINE GUENARD.

GUÉNARD (Antoine), jésuite, naquit à Dambiin, près Bourmont, en Lorraine, le 25 décembre 1726. Après avoir fait ses premières études, il entra chez les pères de la compagnie de Jésus, où il les perfectionna, et devint très-savant dans les langues anciennes et dans la littérature sacrée et profane. Il se livrait à l'enseignement depuis plusieurs années, lorsque l'Académie française proposa, pour sujet du prix d'éloquence, la question suivante : *En quoi consiste l'esprit philosophique?* Guénard, qui n'avait pas alors trente ans, se présenta au concours et remporta le prix dans la séance publique du 25 août 1755. Dans ce discours, modèle parfait de sagesse, de bon goût et d'éloquence, il s'éloignait du système suivi par d'autres auteurs couronnés avant lui, dont les discours, chargés de tropes et de figures, étaient vides de choses, et d'un style faible et ampoulé. Guénard ouvrit une carrière nouvelle, et mérita justement les éloges de d'Alembert et de Laharpe, qui dans son *Cours de littérature*, appelle ce discours un chef-d'œuvre. Après un succès aussi éclatant, on attendait du père Guénard d'autres ouvrages non moins remarquables, mais c'est tout ce qu'on connaît de lui. La compagnie de Jésus fut ensuite supprimée : un des amis du père Guénard lui demanda pourquoi, après son brillant début à l'Académie, il gardait un silence dont Laharpe lui-même était étonné. *J'avais consacré mes veilles,* répondit-il, *à la gloire de mon ordre : ce corps venant d'être détruit, il n'y a plus de gloire pour moi à acquérir, je veux mener une vie obscure et ignorée.* Cette résolution était noble et généreuse, il paraît cependant que le père Guénard changea d'avis, et ce fut en faveur de la religion. Il se proposa d'attaquer l'*Encyclopédie*, et de préparer un travail à ce sujet. Dans ces entrefaites, la révolution força l'abbé Guénard de quitter Paris. Il trouva un refuge auprès de madame de Beauveau-Désarmoises, qui demeurait dans son château de Fléville, près Nancy, et qui le nomma son chapelain. C'est dans ce château qu'il composa sa *Réfutation de l'Encyclopédie ;* elle était faite, lorsque le règne de la *terreur* arriva. L'auteur crut alors prudent de brûler son manuscrit. Quand on lui demandait la communication de quelques fragments de son ouvrage, qui lui avait coûté trente ans de travail, il ne répondait que par une larme et un soupir. A des connaissances variées, l'abbé Guénard réunissait une piété fervente et sincère. Il n'eut pas la satisfaction de voir le rétablissement de l'ordre auquel il devait ses vertus et ses lumières, et qu'il avait tant regretté. Il mourut au commencement de 1806, à l'âge de quatre-vingts ans

ŒUVRES ORATOIRES

DE

ANTOINE GUENARD.

Discours

SUR L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE.

En quoi consiste l'esprit philosophique : conformément à ces paroles : *Non plus sapere quam oportet sapere.*
(Ep. ad Rom. c. XII. *v.* 3.)

Les siècles, de même que les hommes, ont un caractère qui les distingue. On se pique aujourd'hui de philosophie : voilà le goût dominant, et j'oserai dire, la passion générale

de notre siècle. Le sujet qu'on propose, intéressant par sa nature, devient donc par les circonstances, plus intéressant encore, et ce discours serait d'une utilité véritable, si dans un peuple d'esprits qui veulent être philosophes, il pouvait convaincre les uns qu'ils ne le seront jamais, et montrer aux autres comment ils le doivent être ; deux connaissances aussi rares que nécessaires. Sans espérance de procurer un si grand avantage, essayons cependant de traiter la question relativement à ce double objet ; traçons d'abord les caractères qui distinguent l'esprit philosophique de toute autre sorte d'esprit ; et posons ensuite, d'après l'Apôtre, les bornes qu'il ne doit jamais franchir.

PREMIÈRE PARTIE.

Avant d'exposer en détail les propriétés essentielles de l'esprit philosophique, qu'il me soit permis de le définir en deux mots : le talent de penser. Cette notion me paraît juste et naturelle; ouvrons cette idée, et développons ce qu'elle enferme. Le premier trait que j'en vois sortir, c'est l'esprit de réflexion, le génie d'observation, caractère plus grand et plus singulier qu'il ne semble d'abord, et qu'on doit regarder comme la racine même du talent de penser, comme le germe unique de la vraie philosophie.

Assemblez autour de vous les maîtres et les docteurs, dévorez tous ces volumes qui promettent la science de penser ; appelez au secours de votre intelligence toutes ces règles si vantées dans les écoles, qui séparent, dit-on, les ténèbres de la lumière : votre mémoire est enflée de ses richesses, et vous voyez sans doute le peuple ignorant sous vos pieds. Cependant si vous n'avez cette activité, cette force de raison qui fait réfléchir profondément, et qui d'une seule idée sait tirer, en la creusant, mille autres idées cachées dans la première, si vous êtes dépourvus de ce génie d'observation dont le caractère est d'examiner sans cesse, d'étudier tous les objets qui passent devant lui, comparant tout ce qu'il voit, remontant d'une chose à l'autre par un raisonnement vif et naturel, saisissant rapidement ces rapports intimes et cachés qui enchaînent les différentes parties du monde physique ou moral ; si la nature vous a refusé cette grande qualité, ne vous flattez point d'être véritablement philosophes, et d'en avoir l'esprit : non, vous serez toujours peuple ; vous ne penserez jamais, malgré tous les secours de l'art, que d'une manière faible et commune. En vain posséderez-vous le pénible secret de captiver vos pensées dans une forme plus régulière ; en vain serez-vous remplis de cette philosophie morte, pour ainsi dire, qui n'est point née de votre raison, mais qui vient d'un livre ou d'un maître : tout cela vous laisse encore dans l'ordre du vulgaire. Par quel endroit l'esprit philosophique s'élève-t-il donc au-dessus de la foule, au-dessus même de tous les philosophes ordinaires ? c'est par le coup d'œil observateur, qui découvre à tout moment dans ses objets des propriétés, des analogies, des différences, un nouvel ordre de choses, un monde nouveau que l'œil du vulgaire n'aperçoit jamais; c'est par le talent singulier, non de raisonner avec plus de méthode, mais de trouver les principes mêmes sur lesquels on raisonne, non de compasser ses idées, mais d'en faire de nouvelles, et de les multiplier sans cesse par une réflexion féconde. Talent unique et sublime, don précieux de la nature, que l'art peut aider quelquefois, mais qu'il ne saurait ni donner, ni suppléer par lui-même. Voilà le génie qui créa les sciences, et lui seul pourra les enrichir et lui seul pourra les élever à la perfection. Que sont en effet toutes les sciences humaines ? Un assemblage de connaissances réfléchies et combinées : il n'appartient donc qu'aux génies inventeurs et toujours pensants d'ajouter à ce trésor public, et d'augmenter les anciennes richesses de la raison. Tous les autres philosophes, peuple stérile et contentieux, ne feront jamais que secouer, pour ainsi dire, et tourmenter les vérités que les grands génies vont chercher au fond des abîmes, ils ont un art qui les fait parler éternellement quand d'autres ont pensé pour eux, et qui les rend tout d'un coup muets quand il sagit de trouver une seule idée nouvelle.

Au génie de réflexion, comme à son principe, doit se rapporter cette liberté et cette hardiesse de penser, cette noble indépendance des idées vulgaires, qui forme, selon moi, un des plus beaux traits de l'esprit philosophique.

Penser d'après soi-même, caractère plein de force et de grandeur, qualité la plus rare peut-être et la plus précieuse de toutes les qualités de l'esprit. Qu'on y réfléchisse ; on verra que tous les hommes, à la réserve d'un très-petit nombre, pensent les uns d'après les autres, et que leur raison tout entière est en quelque sorte composée d'une foule de jugements étrangers qu'ils ramassent autour d'eux. C'est ainsi que les opinions bizarres des peuples, les dogmes souvent absurdes de l'école, l'esprit des corps avec tous ses préjugés, le génie des sectes avec toutes ses extravagances, se perpétuent d'âge en âge, et ne meurent presque jamais avec les hommes, parce que toutes ses idées, en sortant de l'âme des vieillards et des maîtres, entrent aussitôt dans celle des enfants et des disciples, qui les transmettront de même à leurs crédules successeurs. Oui je le répète, juger par ses propres yeux, être l'auteur véritable de ses pensées, c'est une qualité singulière, et qui prouve la supériorité de l'intelligence. Rien de plus commun que le défaut opposé, même dans les philosophes. Toute leur science ordinairement est-elle autre chose qu'un amas d'opinions empruntées, auxquelles ils s'attachent par faiblesse comme le peuple à ses traditions ? Il est aisé de compter les hommes fameux qui n'ont pensé d'après personne, et qui ont fait penser d'après eux le genre humain. Seuls, et la tête levée, on les voit marcher sur les hau-

teurs, tout le reste des philosophes suit comme un troupeau. N'est-ce pas cette lâcheté d'esprit qu'il faut accuser d'avoir prolongé l'enfance du monde et des sciences? Adorateurs stupides de l'antiquité, les philosophes ont rampé durant vingt siècles sur les traces des premiers maîtres : la raison condamnée au silence, laissait parler l'autorité; aussi rien ne s'éclaircissait dans l'univers, et l'esprit humain, après s'être traîné deux mille ans sur les vestiges d'Aristote, se trouvait encore aussi loin de la vérité.

Enfin parut en France un génie puissant et hardi qui entreprit de secouer le joug du prince de l'école. Cet homme nouveau vint dire aux autres hommes que, pour être philosophe, il ne suffisait pas de croire, mais qu'il fallait penser. A cette parole toutes les écoles se troublèrent. Une vieille maxime régnait encore : *Ipse dixit;* Le maître l'a dit : cette maxime d'esclave irrita tous les esprits faibles contre le père de la philosophie pensante : elle le persécuta comme novateur et comme impie, le chassa de royaume en royaume; et l'on vit Descartes s'enfuir, emportant avec lui la vérité, qui par malheur ne pouvait être ancienne tout en naissant. Cependant, malgré les cris et la fureur de l'ignorance, il refusa toujours de jurer que les anciens fussent la raison souveraine : il prouva même que ses persécuteurs ne savaient rien, et qu'ils devaient désapprendre ce qu'ils croyaient savoir. Disciple de la lumière, au lieu d'interroger les morts et les dieux de l'école, il ne consulta que les idées claires et distinctes, la nature et l'évidence. Par ses méditations profondes, il tira presque toutes les sciences du chaos, et par un coup de génie plus grand encore, il montra le secours mutuel qu'elles devaient se prêter, les enchaîna toutes ensemble, les éleva les unes sur les autres; et se plaçant ensuite sur cette hauteur, il marchait, avec toutes les forces de l'esprit humain ainsi rassemblées, à la découverte de ces grandes vérités que d'autres plus heureux sont venus enlever après lui, mais en suivant les sentiers de lumière que Descartes avait tracés. Ce fut donc le courage et la fierté d'esprit d'un seul homme qui causèrent dans les sciences cette heureuse et mémorable révolution dont nous goûtons aujourd'hui les avantages avec une superbe ingratitude. Il fallait aux sciences un homme de ce caractère, un homme qui osât conjurer tout seul avec son génie contre les anciens tyrans de la raison, qui osât fouler aux pieds ces idoles que tant de siècles avaient adorées. Descartes se trouvait enfermé dans le labyrinthe avec tous les autres philosophes, mais il se fit lui-même des ailes et s'envola, frayant ainsi de nouvelles routes à la raison captive. Seconde propriété de l'esprit philosophique: ajoutons encore un trait qui achève de le caractériser.

Je le trouve dans le talent de saisir les principes généraux, et d'enchaîner les idées entre elles par la force des analogies : c'est véritablement le talent de penser en grand. Ce brillant caractère me frappe d'abord dans tous les ouvrages marqués au coin de la vraie philosophie : je sens un génie supérieur qui m'enlève au-dessus de ma sphère, et qui m'arrachant aux petits objets, autour desquels ma raison se traînait lentement, me place tout d'un coup dans une région élevée, d'où je contemple ces vérités premières, auxquelles sont attachées, comme autant de rameaux à leur tige, mille vérités particulières, dont les rapports m'étaient inconnus; il me semble alors que mon esprit se multiplie et devient plus grand qu'il n'était. Les philosophes d'un génie vulgaire sont toujours noyés dans les détails : incapables de remonter aux principes, d'où l'on voit sortir les conséquences, comme une eau vive et pure de sa source, ils se fatiguent à suivre le cours de mille petits ruisseaux, qui se troublent à tout moment, qui les égarent dans leurs détours, et les abandonnent ensuite au milieu d'un désert aride. Ces esprits étroits et rampants prennent toujours les choses une à une, et ne les voient jamais comme elles sont, parce qu'ils n'ont pas saisi l'ensemble qui montre clairement l'usage et l'harmonie des parties différentes; science confuse, amas de poussière, qui ne fait qu'aveugler la raison, et la charger d'un poids inutile. Jetons hors de notre âme cette foule de petites idées, et voyons, s'il est possible, comme le vrai philosophe, par ces grandes vues qui embrassent les rapports éloignés, et décident à la fois une infinité de questions, en montrant l'endroit où mille objets viennent se toucher en secret par un côté, tandis que, par un autre, ils paraissent s'éloigner à l'infini, et ne pouvoir jamais se rapprocher. Il n'appartient qu'à ces génies rapides qui s'élancent tout d'un coup aux premières causes, de traiter les sciences, les arts et la morale, d'une manière également noble et lumineuse, écartant avec dédain toutes ces minuties scolastiques qui remplissent l'esprit sans l'éclairer, ils vous porteront d'abord au centre où tout vient aboutir et vous mettront à la main le nœud, pour ainsi dire, de toutes les vérités de détail, lesquelles à le bien prendre, ne sont réellement vérités que pour ceux qui en connaissent l'étendue et les affinités secrètes : aussitôt toutes vos observations s'éclairent mutuellement; toutes vos idées se rassemblent en un corps de lumière, il se forme de toutes vos expériences un grand et unique fait, et de toutes vos vérités une seule et grande vérité qui devient comme le fil de tous les labyrinthes. Nous le voyons : c'est un petit nombre de principes généraux et féconds, qui a donné la clef de la nature, et qui par une mécanique simple, explique l'ordre de l'architecture divine. Voilà le sceau de l'esprit philosophique.

Rassemblons ici toutes ses qualités essentielles. Un esprit vaste et profond, qui voit les choses dans leurs causes et dans leurs pincipes : un esprit naturellement fier et courageux, qui dédaigne de penser d'après les autres : un esprit observateur, qui découvre des vérités partout, et les développe par une réflexion continuelle : telles sont les pro-

priétés du sublime talent de penser, tels sont les grands caractères qui distinguent l'esprit philosophique de toute autre sorte d'esprit.

Après avoir exposé ce qu'il est en lui-même, essayons de montrer, suivant la parole de l'Apôtre, les écueils qu'il doit éviter, et les bornes qu'il doit se prescrire relativement aux divers objets dont il s'occupe.

SECONDE PARTIE.

Sciences, beaux-arts, littérature, société, mœurs et religion; c'est de tous ces objets qu'il faudrait ici rapprocher l'esprit philosophique, pour mettre dans tout son jour l'usage et l'abus de ce talent précieux, pour fixer les limites en deçà desquelles il est sagesse, au delà desquelles il devient déraison et folie : on verrait que partout il a besoin du conseil exprimé dans ces paroles, *non plus sapere quam oportet*, et que l'oubli d'une règle si nécessaire à la raison humaine le conduit à mille excès dans tous les genres : on verrait que les qualités mêmes qui forment son caractère, qualités utiles et brillantes, quand elles sont réglées, dégénèrent toujours, quand on les pousse trop loin, en défauts grossiers, ridicules, et souvent dangereux, mais il faut se hâter, et je ne pourrais qu'indiquer en courant une foule de choses qui voudraient chacune un discours : jetant donc à l'écart la plus grande partie de mon sujet, je m'attache à celle qui me paraît demander une attention particulière.

C'est par rapport aux ouvrages de goût; c'est par rapport à la religion surtout que la sagesse défend de laisser à l'esprit philosophique une liberté trop étendue. Séparons de la foule ces deux objets importants.

Par rapport aux ouvrages de goût, si j'osais dire que le génie des beaux-arts est tellement ennemi de l'esprit philosophique qu'il ne peut jamais se réconcilier avec lui, combien d'ouvrages immortels où brille une savante raison, parée de mille attraits enchanteurs, élèveraient ici la voix, de concert, et pousseraient un cri contre moi! Je l'avouerai donc : les grâces accompagnent quelquefois la philosophie, et répandent sur ses traces les fleurs à pleines mains; mais qu'il me soit permis de répéter une parole de la sagesse au philosophe sublime qui possède l'un et l'autre talent : Craignez d'être trop sages; craignez que l'esprit philosophique n'éteigne, ou du moins n'amortisse en vous le feu sacré du génie. Sans cesse il vient accuser de témérité, et lier par de timides conseils la noble hardiesse du pinceau créateur; naturellement scrupuleux, il pèse et mesure toutes ses pensées, et les attache les unes aux autres par un fil grossier qu'il veut toujours avoir à la main : il voudrait ne vivre que de réflexions, ne se nourrir que d'évidences; il abattrait, comme ce tyran de Rome, la tête des fleurs qui s'élèvent au-dessus des autres : observateur éternel, il vous montrera tout autour de lui des vérités, mais des vérités sans corps, pour ainsi dire, qui sont uniquement pour la raison, et qui n'intéresseraient ni les sens, ni le cœur humain; rejetez donc ces idées, ou changez-les en images, donnez-leur une teinture plus vive : libre des opinions vulgaires, et pensant d'une manière qui n'appartient qu'à lui seul, il parle un langage, vrai dans le fond, mais nouveau et singulier, qui blesserait l'oreille des autres hommes : vaste et profond dans ses vues, et s'élevant toujours par ses notions abstraites et générales qui sont pour lui comme des livres abrégés, il échappe à tout moment aux regards de la foule, et s'envole fièrement dans les régions supérieures. Profitez de ses idées originales et hardies, c'est la source du grand et du sublime; mais donnez du corps à ces pensées trop subtiles; adoucissez par le sentiment la fierté de ces traits; abaissez tout cela jusqu'à la portée de nos sens : nous voulons que les objets viennent se mettre sous nos yeux; nous voulons un vrai qui nous saisisse d'abord, et qui remplisse toute notre âme de lumière et de chaleur. Il faut que la philosophie, quand elle veut nous plaire dans un ouvrage de goût, emprunte le coloris de l'imagination, la voix de l'harmonie, la vivacité de la passion. Les beaux-arts, enfants et pères du plaisir, ne demandent que la fleur, et la plus douce substance de votre sagesse, *non plus sapere quam oportet*. C'est ainsi que j'appliquerais cette maxime à ceux qui joignent l'esprit philosophique au génie.

Mais si la nature, en vous accordant le talent de penser en philosophe, vous a refusé cette heureuse sensibilité qui saisit le beau avec transport et le reproduit avec force; si vous n'êtes qu'un esprit toujours réfléchissant, la règle devient plus sévère à votre égard, et vous bannit de l'empire du goût. Eloignez-vous : la raison, séparée des grâces, n'est qu'un docteur ennuyeux qu'on laisse tout seul au milieu de son école. Vous n'apportez que des vérités tranquilles, un tissu de réflexions inanimées : cela peut éclairer l'esprit; mais le cœur qui veut être remué, l'imagination qui veut être échauffée, demeurent dans une triste et fatigante inaction. Une poésie morte et des discours glacés, voilà tout ce que l'esprit philosophique pourra tirer de lui-même : il enfante, et ne peut donner la vie.

Quel est ce philosophe téméraire qui ose toucher avec le compas d'Euclide la lyre délicate et sublime de Pindare et d'Horace? Blessée par une main barbare, cette lyre divine, qui renfermait autrefois dans son sein une si ravissante harmonie, ne rend plus que des sons aigres et sévères. Je vois naître des poëmes géométriquement raisonnés, et j'entends une pesante sagesse chanter en calculant tous ses tons. Nouveau délire de la philosophie? Elle chausse le brodequin, et montant sur un théâtre consacré à la joie, où Molière instruisait autrefois toute la France en riant, elle y va porter de savantes analyses du cœur humain, des sentences pro-

fondément réfléchies, un traité de morale en dialogue.

Je pourrais, en parcourant tous les genres, montrer partout les beaux-arts en proie à l'esprit philosophique, mais il faut se borner. Plaignons cependant ici la triste destinée de l'éloquence qui dégénère et périt tous les jours à mesure que la philosophie s'avance à la perfection. Il est vrai que la passion des faux brillants et de la vaine parure a flétri sa beauté naturelle à force de la farder : il est vrai que le bel esprit a ravagé presque toutes les parties de l'empire littéraire; mais voici un autre fléau plus terrible encore: c'est la raison elle-même; je dis cette raison géométrique qui dessèche, qui brûle, pour ainsi dire, tout ce qu'elle ose toucher. Elle renouvelle aujourd'hui la tyrannie de ce faux atticisme qui calomniait autrefois l'Orateur romain, et dont la lime sévère persécutait l'éloquence, déchirant tous ses ornements, et ne lui laissant qu'un corps décharné, sans coloris, sans grâces et presque sans vie. Une justesse superstitieuse qui s'examine sans cesse et compose toutes ses démarches ; une fière précision qui se hâte d'exposer froidement ses vérités et ne laisse sortir de l'âme aucun sentiment, parce que les sentiments ne sont pas des raisons; l'art de poser des principes, et d'en exprimer une longue suite de conséquences également claires et glaçantes; des idées neuves et profondes qui n'ont rien de sensible et de vivant, mais qu'on emporte avec soi pour les méditer à loisir ; voilà l'éloquence des orateurs formés à l'école de la philosophie. D'où vient encore cette métaphysique distillée que la multitude dévore sans pouvoir se nourrir d'une substance si déliée, et qui devient pour les intelligents eux-mêmes un exercice laborieux, où l'esprit se fatigue à courir après des pensées qui ne laissent aucune prise à l'imagination? Tous ces discours pleins, si l'on veut, d'une sublime raison, mais où l'on ne trouve point cette chaleur et ce mouvement qui vient de l'âme, ne sortent-ils pas manifestement de ce génie de discussion et d'analyse accoutumé à tout décomposer, à tout réduire en abstractions idéales, à dépouiller les objets de leurs qualités particulières pour ne leur laisser que des qualités vagues et générales qui ne sont rien pour le cœur humain? Je le dirai: ce n'est pas corrompre l'éloquence, comme a fait le bel esprit, c'est lui arracher le principe même de sa force et de sa beauté: ne sait-on pas qu'elle est presque tout entière dans le cœur et l'imagination, et que c'est là qu'elle va prendre ses charmes, sa foudre même et son tonnerre? Lisons les anciens: nous trouvons des peintures vives et frappantes qui semblent faire entrer les objets eux-mêmes dans l'esprit; des tours hardis et véhéments qui donnent aux pensées des ailes de feu, et les jettent comme des traits brûlants dans l'âme du lecteur; une expression touchante des sentiments et des mœurs qui se répand dans tout le discours comme le sang dans les veines, et lui communique, avec une chaleur douce et continue, un air naturel et toujours animé; une variété charmante de couleurs et de tons qui représentent les nuances et les divers changements du sujet; tous ces grands caractères de l'antique éloquence, pourrait-on les retrouver aujourd'hui dans ces discours si pensés, si méthodiques, si bien raisonnés dont l'esprit philosophique est le père et l'admirateur ? Défendons-lui donc de sortir de la sphère des sciences, et de porter dans les arts de goût sa tristesse et son austérité naturelle, son style aride et affamé: *Non plus sapere quam oportet.*

Mais c'est dans la religion surtout que cette parole doit servir de frein à la raison, et tracer autour d'elle un cercle étroit d'où le philosophe ne s'échappe jamais.

Il est vrai que la sagesse incarnée n'est pas venue défendre à l'homme de penser, et qu'elle n'ordonne point à ses disciples de s'aveugler eux-mêmes; aussi réprouvons-nous ce zèle amer et ignorant qui crie d'abord à l'impiété, et qui se hâte toujours d'appeler la foudre et l'anathème quand un esprit éclairé, séparant les opinions humaines des vérités sacrées de la religion, refuse de se prosterner devant les fantômes sortis d'une imagination faible et timide à l'excès qui veut tout adorer, et, comme dit un ancien, mettre Dieu dans les moindres bagatelles. Croire tout sans discernement, c'est donc stupidité, je l'avoue; mais un autre excès plus dangereux encore, c'est l'audace effrénée de la raison, cette curiosité inquiète et hardie qui n'attend pas, comme la crédulité stupide, que l'erreur vienne la saisir; mais qui s'empresse d'aller au-devant des périls, qui se plaît à rassembler des nuages, à courir sur le bord des précipices, à se jeter dans les filets que la justice divine a tendus pour ainsi dire, aux esprits téméraires: là vient ordinairement se perdre l'esprit philosophique.

Libre et hardi dans les choses naturelles, et pensant toujours d'après lui-même ; flatté depuis longtemps par le plaisir délicat de goûter des vérités claires et lumineuses qu'il voyait sortir comme autant de rayons de sa propre substance; ce roi des sciences humaines se révolte aisément contre cette autorité qui veut captiver toute intelligence sous le joug de la foi, et qui ordonne aux philosophes mêmes, à bien des égards, de redevenir enfants; il voudrait porter dans un nouvel ordre d'objets sa manière de penser ordinaire ; il voudrait encore ici marcher de principe en principe, et former de toute la religion une chaîne d'idées générales et précises que l'on pût saisir d'un coup d'œil ; il voudrait trouver, en réfléchissant, en creusant en lui-même, en interrogeant la nature, des vérités que la raison ne saurait révéler, et que Dieu avait cachées dans les abîmes de sa sagesse ; il voudrait même ôter, pour ainsi dire, aux événements leur propre nature, et que des choses dont l'histoire seule et la tradition peuvent être les garants fussent revêtues d'une espèce d'évidence

dont elles ne sont point susceptibles, de cette évidence toute rayonnante de lumière qui brille à l'aspect d'une idée, pénètre tout d'un coup l'esprit et l'enlève rapidement. Quelle absurdité! quel délire! Mais c'est une raison ivre d'orgueil qui s'évanouit dans ses pensées, et que Dieu livre à ses illusions. Craignons une intempérance si funeste, et retenons dans une exacte sobriété cette raison qui ne connaît plus de retour, quand une fois elle a franchi les bornes.

Quelles sont donc, en matière de religion, les bornes où doit se renfermer l'esprit philosophique? Il est aisé de le dire : la nature elle-même l'avertit à tout moment de sa faiblesse, et lui marque, en ce genre, les étroites limites de son intelligence. Ne sent-il pas à chaque instant, quand il veut avancer trop avant, ses yeux s'obscurcir et son flambeau s'éteindre? C'est là qu'il faut s'arrêter. La foi lui laisse tout ce qu'il peut comprendre ; elle ne lui ôte que les mystères et les objets impénétrables. Ce partage doit-il irriter la raison? Les chaînes qu'on lui donne ici sont aisées à porter, et ne doivent paraître trop pesantes qu'aux esprits vains et légers. Je dirai donc aux philosophes : Ne vous agitez point contre ces mystères que la raison ne saurait percer; attachez-vous à l'examen de ces vérités qui se laissent approcher, qui se laissent en quelque sorte toucher et manier, et qui vous répondent de toutes les autres : ces vérités sont des faits éclatants et sensibles dont la religion s'est comme enveloppée tout entière, afin de frapper également les esprits grossiers et subtils. On livre ces faits à votre curiosité, voilà les fondements de la religion. Creusez donc autour de ces fondements; essayez de les ébranler; descendez avec le flambeau de la philosophie jusqu'à cette pierre antique tant de fois rejetée par les incrédules, et qui les a tous écrasés ; mais lorsque, arrivés à une certaine profondeur, vous aurez trouvé la main du Tout-Puissant qui soutient, depuis l'origine du monde, ce grand et majestueux édifice toujours affermi par les orages mêmes et le torrent des années, arrêtez-vous enfin, et ne creusez pas jusqu'aux enfers. La philosophie ne saurait vous mener plus loin sans vous égarer; vous entrez dans les abîmes de l'infini ; elle doit ici se voiler les yeux comme le peuple, adorer sans voir, et remettre l'homme avec confiance entre les mains de la foi. La religion ressemble à cette nuée miraculeuse qui servait de guide aux enfants d'Israël dans le désert : le jour est d'un côté et la nuit de l'autre. Si tout était ténèbres, la raison qui ne verrait rien s'enfuirait avec horreur loin de cet affreux objet; mais on vous donne assez de lumière pour satisfaire un œil qui n'est pas curieux à l'excès ; laissez donc à Dieu cette nuit profonde, où il lui plaît de se retirer avec sa foudre et ses mystères. Mais vous direz peut-être : Je veux entrer avec lui dans la nue, je veux le suivre dans les profondeurs où il se cache ; je veux déchirer ce voile qui me fatigue les yeux, et regarder de plus près ces objets mystérieux qu'on écarte avec tant de soin. C'est ici que votre sagesse est convaincue de folie, et qu'à force d'être philosophe vous cessez d'être raisonnable. Téméraire philosophie, pourquoi vouloir atteindre à des objets plus élevés au-dessus de toi que le ciel ne l'est au-dessus de la terre? Pourquoi ce chagrin superbe de ne pouvoir comprendre l'infini? Ce grain de sable que je foule aux pieds est un abîme que tu ne peux sonder, et tu voudrais mesurer la hauteur et la profondeur de la sagesse éternelle, et tu voudrais forcer l'Etre qui renferme tous les êtres à se faire assez petit pour se laisser embrasser tout entier par cette pensée trop étroite pour embrasser un atome? La simplicité crédule du vulgaire ignorant fut-elle jamais aussi déraisonnable que cette orgueilleuse raison qui veut s'élever contre la science de Dieu?

Tel est cependant le génie des sages de notre siècle. Plus fière et plus indocile que jamais, la philosophie, autrefois vaincue par la foi, semble vouloir se venger aujourd'hui, et triompher d'elle à son tour. Hélas! ses tristes victoires ne sont que trop rapides. Oserai-je le dire? Elle traite aujourd'hui Jésus-Christ et sa doctrine, avec la même hauteur qu'elle a traité les anciens philosophes et leurs systèmes ; elle s'érige en juge souverain, et citant à son tribunal Dieu même et toutes ces vérités adorables qui furent apportées du ciel, elle entreprend, comme dit l'Apôtre, avec les principes et les éléments grossiers du siècle présent, de juger les objets invisibles et surnaturels du siècle à venir ; il faudrait que Dieu, pour se conformer à son goût, eût soumis tous ses mystères au calcul, et qu'il eût réduit en géométrie une religion, touchante dans ses preuves comme dans sa morale, qu'il voulait pour ainsi dire, faire entrer dans l'âme par tous les sens.

Verbe incarné, vous en qui sont cachés tous les trésors de la science et de la sagesse, vous qui frappez les superbes d'aveuglement, et qui révélez aux humbles les secrets de l'éternité, guérissez l'esprit humain de cette vaine philosophie qui le rend fier et savant contre vous ; ôtez-nous ces fausses lumières qui nous égarent, et remplissez-nous de cette foi simple et prudente, qui donne aux enfants mêmes la sagesse de Dieu.

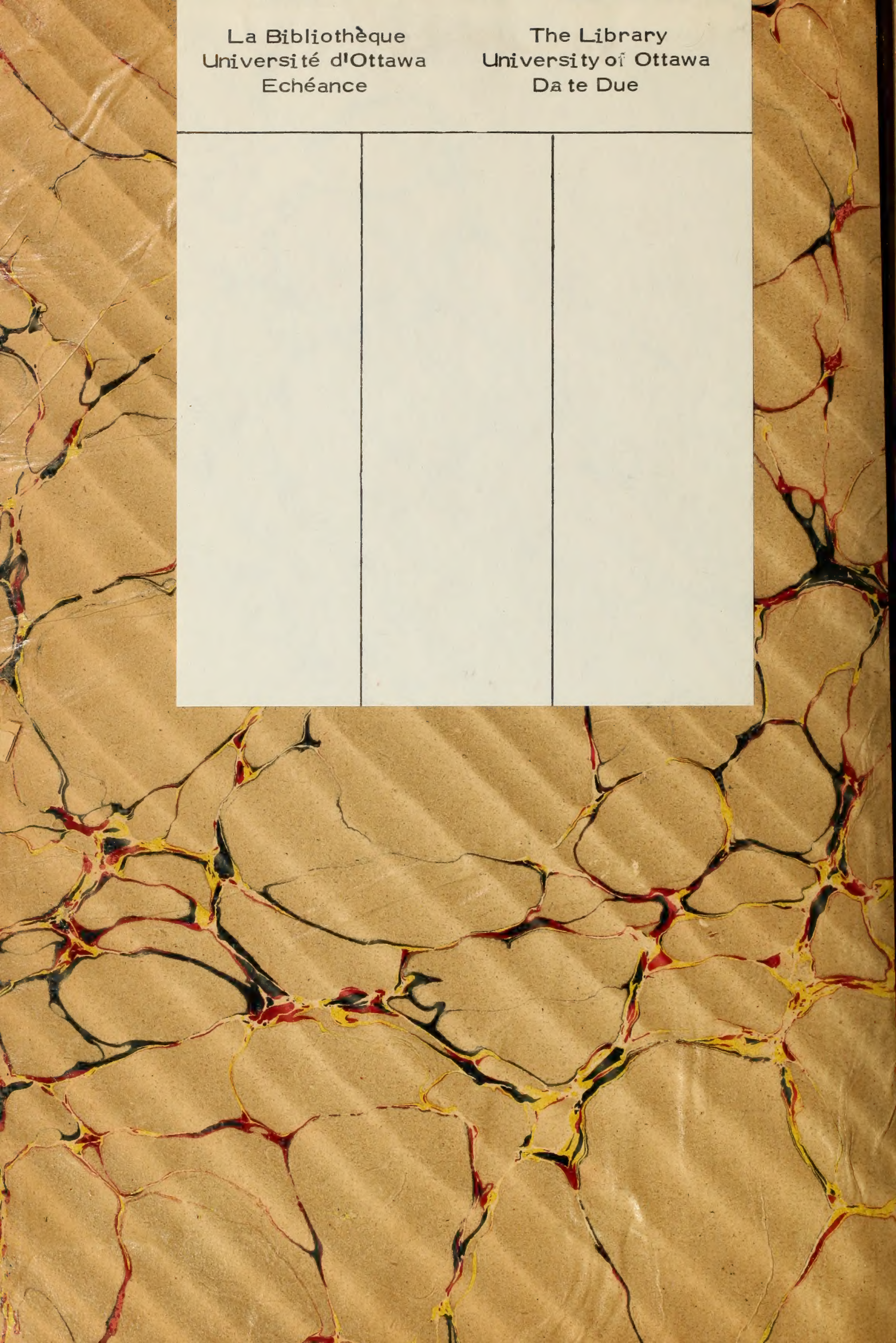
Recubans sub tegmine fagi.

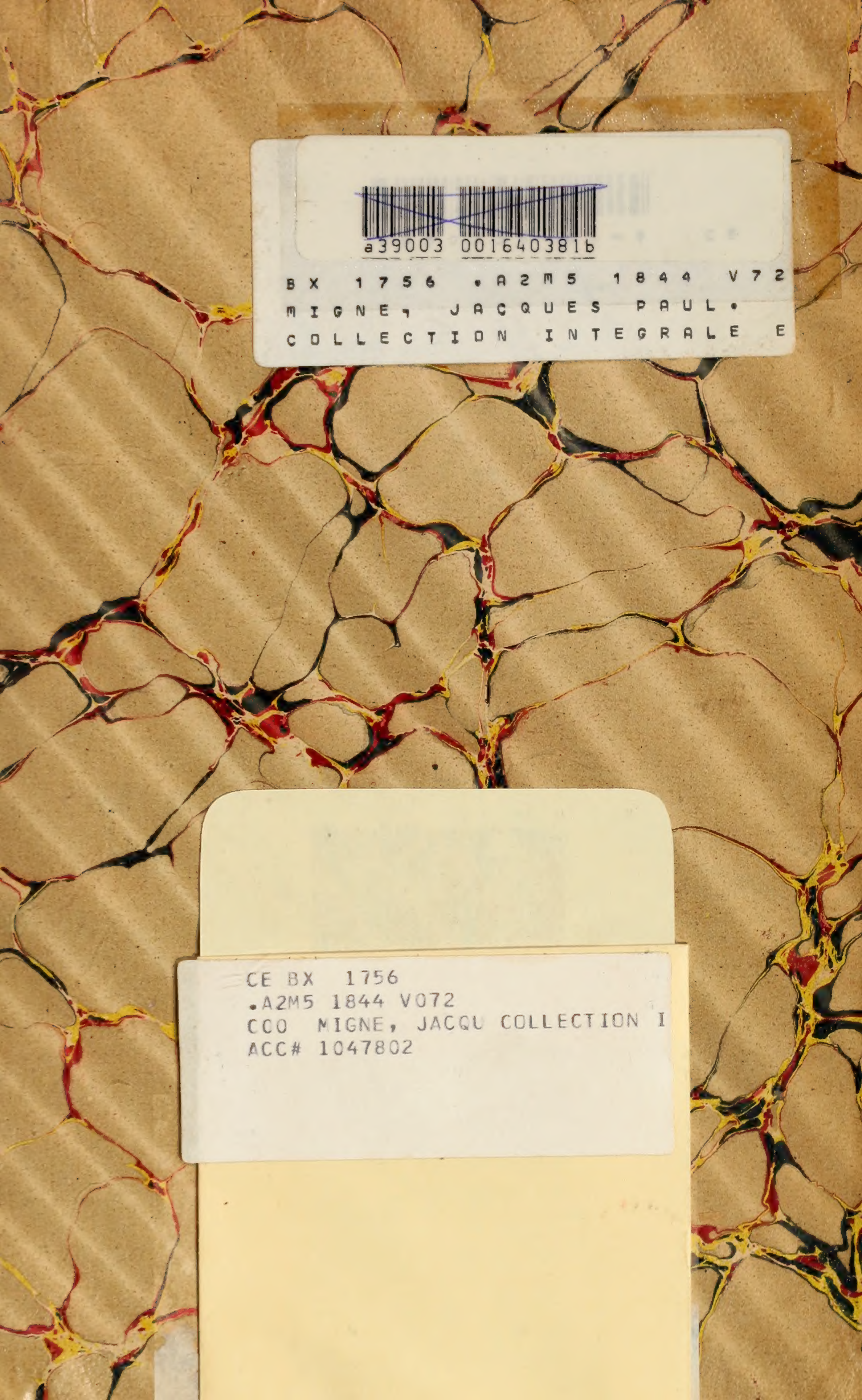
TABLE DES MATIERES.

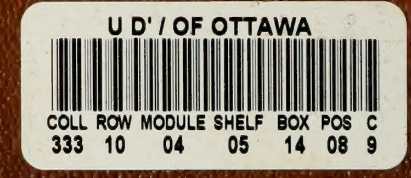
FIN.

Imprimerie MIGNE, au Petit Montrouge.




La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due


a39003 001640381b
BX 1756 .A2M5 1844 V72
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE E
CE BX 1756
.A2M5 1844 V072
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047802


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 10 04 05 14 08 9